UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti64pari

REVUE BLEUE

P. et A. DAVY, IMPRIMEURS
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
52, rue Madame, Paris (6e)

Fr.Lit
R.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

64e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1926

237191
15-11-29

PARIS

BUREAU DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE* (*REVUE BLEUE*)
ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*
286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1926

TABLE DES MATIERES

64e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1926

Beaux-Arts

A. B. — Notes d'art, 28.
Boschot (Adolphe). — La Musique : Le joueur de viole, 91. — L'enfant et les sortilèges, 156. — Scemo, 347.
Boschot (Adolphe). — L'expression musicale et les scientistes, 164.
Ch. S. — Notes d'art, 123, 191.
Dimier (Louis). — Les œuvres de Lautrec à Albi, 14.
Lagloche (M.). — Les concerts : Mozart, sujet d'actualité, 26. — Un artiste de génie, 121. — A propos de Brahms, 255. — Musique américaine, 348. — Rentrée, 201.
Lassus (J. de). — Gounod et son temps, 108.
Pératé (A.). — Les Beaux-Arts : les Salons, 413.
Saunier (Ch.). — Trente ans d'art indépendant, 188. — E. R. Ménard, 339. — Notes d'art, 705. — Le Salon d'automne, 739. — Exposition Et. Clémentel, 767.

Bibliographie

Choisy (Gaston). — A travers les Revues étrangères, 27, 122, 190, 257, 349, 385, 448, 510, 609, 671, 737.

Biographie

Auriant. — Ismail Gibraltar, amiral égyptien, 626.
Barré (M.). — Les Idées : Paroles d'un revenant, 219.
Bertaut (Jules). — Les nouveaux académiciens : M. le duc de la Force, 102.
Cassou (J.). — Portraits d'écrivains étrangers : A. Reyes, 423.
Daudiac (F.). — Marie Lenéru, 485.
Gillouin (René). — Un théoricien de la bonne République, M. J. Bardoux, 17.
Lamandé (A.). — Portraits d'écrivains : E. Jaubert, 656.
Lamandé (André). — Portraits d'écrivains : Firmin Roz, 41. — Fortunat Strowski, 205.
Laudet (F.). — La correspondance de A. Cochin, 720.
Lavaud (Guy). — Portraits d'écrivains : Eugène Montfort, 72. — Henri Pourrat, 240.
Lenéru (M.). — Quelques lettres intimes, 488, 529.
Lescoffier (J.). — Un ami norvégien de la France, 600.
Maran (R.). — Portraits d'écrivains : A. Lamandé, 688.
Michelet (V.-E.). — Portraits d'écrivains : E. Schuré, 598.
Pilon (Ed.). — Portraits d'écrivains : Louis Payen, 273.
Tersane (G. et J.). — Portraits d'écrivains : Henry Céard, 499.
Vaissière (R. de la). — Les Jeunes : Francis Carco, 168.
XXX. — Portraits d'écrivains : Victor Giraud, 562.

Bulletins Étrangers

Aubac (Stéphane). — Bulletin polonais, 29, 707, 738.
Briarès (J.). — Bulletin polonais, 125.
Bulletin letton, 526, 673, 706, 770.
Desilets (A.). — Bulletin canadien, 451.
Jelinek (H.). — Bulletin tchécoslovaque, 93, 224, 419.
Mirkovitch (B.-B.). — Bulletin serbo-croate slovène, 31, 62, 95, 126, 158, 191, 226, 259, 290, 323, 354, 418, 450, 480, 612, 644, 672, 708, 739, 771.
Piasecki (A. de). — Bulletin polonais, 481, 512, 546.
Puaux (René). — La question d'Orient, 61, 123, 192, 288, 352, 416, 477, 575, 643.

Bulletin Maritime

Bulletin maritime, 32, 63, 95, 128, 159, 191, 227, 260, 291, 324, 355, 387, 462, 483, 515, 548, 579, 675, 739, 772.

Histoire

Bradi (L. de). — La vie de Sampiero de Corso, 620.
Charoseau (A.). — Les premières relations diplomatiques entre les États-Unis et la Russie (1776-1809), 191.
Feyel (Paul). — L'Histoire : De la géographie humaine, 20.
Guénon (R.). — Les origines du mormonisme, 535.
Jullian (Camille). — Les premiers temps de la Gaule romaine, 1, 36.
Lacour-Gayet. — Autour de Louis XVIII, 129. — A propos du mariage de Talleyrand, 197.
Mickiewicz (L.). — L'émigration polonaise, 633.
Tisserand (E.). — Variétés : Pamphlets financiers, 635.

Impressions

Baldensperger (F.). — A l'Université de Californie, 70.
Braunschvig (M.). — Un coin de France aux États-Unis, 121.
Carco (Francis). — Nuits de Paris, 171.

Dalma (B.). — Impressions : Dans le Haut-Vallespir, 208.
Gaultier (Paul). — Paysages de France : Brantome, 502.
Hearn (L.). — Impressions martiniquaises, 645, 677.
Petit (A. Albert). — Une visite aux villes d'or, 134.
Rouff (Marcel). — La gloire de la cuisine française, 11.
Thévenin (.). — La Bulgarie pittoresque, 375.
Vallaux (Camille). — L'evolution des mœurs, 99.

Litterature (Histoire et Critique)

Bellessort (André). — Les littératures étrangères : Un roman de Clémence Dane, 87.
Belloc (H.). — Le château enchanté, 389.
Carron (J.). — A propos de l'inauguration de la maison de Lamartine à Aix-les-Bains, 497.
Chamfris (G. de). — Le culte de la langue française au Canada, 212.
Dresch (J.). — Les littératures étrangères : Benedetto Croce et l'Allemagne, 445.
Dumas (André). — La Poésie : Quelques récents volumes de vers, 55. — P. de Nolhac et S. C. Leconte, 316. — Poésies féminines, 472.
Estelrich (J.). — Un poète catalan : Jean Alcover, 302.
Gazier (Cécile). — Renaud de Sévigné, 143. — Les « Sources » de Ste-Beuve, 436.
Georg (M.). — Un Allemand européen : Thomas Mann, 330.
Gillouin (R.). — Les lettres et la morale, 760.
Gibette (M. M.). — Un grand écrivain étranger : I. Zangwill, 517.
Jasinski (R.). — Le charnier de Bordeaux chez V. Hugo et Th. Gautier, 264.
Jélinek (H.). — A propos d'un cinquentenaire, Fr. Palacky, 402.
Joran (Th.). — Un illustre oublié : Ant.-Léonard Thomas, 174.
Jouvenet (Pierre). — Variété : La probité littéraire et les abus du « démarquage », 119.
Lamartine (Mme de). — Lettres inédites, 459.
Lebesgue (Philéas). — Un fabuliste serbe : Milan Voukassovitch, 161.
Lefebvre (L.). — La première critique du symbolisme, 429.
Mann (Thomas). — Nietzsche et la musique, 332.
Meillac (C.). — Enquête : La diffusion du Livre et la critique, 666.
Mignon (M.). — Dante et St-François d'Assise, 654.
Maury (Lucien). — *Questions :* L'interview littéraire, 85. — Faut-il tuer l'éditeur ?, 152. — Baisse de temperature, 217. — *Les littératures étrangères :* Un romancier national finlandais : A. Kivi, 280. — Confessions féminines, 411. — *Les œuvres et les idées :* La leçon de l'émigré, 313. — Monde et littérature, 469. — Charles Morice, 662. — A Berlin, 730.
Raynaud (E.). — Un nouveau poète de l'amour, 694.
Révon (M.). — Prosper Mérimée et la famille impériale, 307.
Rodocanachi (E.). — Les injustices de Boileau, 744.
Roz (Firmin). — Le Roman : Le prix Goncourt, 52. — Le roman d'une grande existence, 114. — Une Allemande chez nous, 183. — L'élite et le sacrifice, 249. — Un grand roman féminin, 311. — Un roman du surnaturel, 380. — Le roman d'une ville, d'une femme et d'une race, 442. — Un roman de la prédestination, 572. — Le roman d'une vocation, 699. — Le roman de la politique contemporaine, 763.
Sainte-Beuve. — Mes poisons, 97.
Sée (H.). — Les littératures étrangères : P. Kropotkine, historien, 541.
Serval (M.). — Autour de Balzac : Quelques noms propres, 235.
Wolff (M.). — Les trois anges de Lamartine, 454.
X. — L'Académie des Jeux floraux de Provence, 188, 288.

Philosophie

Alix (Dr). — La psychologie comparée, 616.
Amar (J.). — Physiologie des spectacles, 587.
Brereton (Cl.). — L'enfant français à la maison et à l'école, 229. — La grève générale et l'école anglaise, 357.
Dugas (Louis). — Une théorie physiologique du Rire au XVIIIe siècle, 45.
Keyserling (Cte de). — Le monde qui nait, 741.

Poésie

Alcover (J.). — La relique, 306.
Allorgh (H.). — Poèmes, 432.
Ayrens (J.). — Poèmes, 275, 309.
Gervais (M.). — La muse, 559. — Ile-de-France, 603.
Godoy (A.). — Poèmes, 211, 727.
Hart (R. E.). — Ariane automnale, 110.
Jaubert (E.). — Onze novembre, 374.
Lebesgue (Ph.). — Le puits, 511. — Enchantement rustique, 631.
Leconte (S.-C.). — Désir du monde, 80.
Melon (J.). — L'éphémère, 396.
Pourrat (Henri). — Salut aux hirondelles, 243.
Ripert (E.). — Cimetière à la Nouvelle-Orléans, 173.
Ruttinger (J.-P.). — Douleur, 466.

Questions Extérieures

Bloch (J.-R.). — Notre conscience et l'Orient, 363.
Breton (A. Le). — L'Egypte nouvelle, 585.
Chabrié (Robert). — A propos d'une récente nomination cardinalice, 9.
E. D. — Variétés : Les massacres turcs, 255.
Devèze (A.). — Les pleins pouvoirs, 533.
D. P. — Les groupes nationaux européens organisés, 640.
Dumont-Wilden (Louis). — La politique étrangère : Les inquiétudes de l'Europe Centrale, 15. — L'Allemagne et la Russie devant le pacte de Locarno, 49. — De Locarno à la révision des traités, 81. — Au fil de l'eau, 111. — La crise de la Société des Nations, 149. — L'énigme allemande, 180. — La grande déception, 215. — La question monétaire, 247. — L'expansion du fascisme, 278. — Réflexions à propos du traité germano-russe, 311. — Les heures sombres, 349. — La crise polonaise, 377. — L'accord anglo-turc sur Mossoul, 408. — La solidarité européenne, 440. — La crise du régime parlementaire, 466. — La solidarité financière franco-belge, 503. — L'Allemagne à la Société des Nations, 570. — La réconciliation franco-allemande, 604. — La 7e assemblée de la So-

ciété des Nations, 631. — La stabilisation du franc belge, 659. — Le Fascisme, 696. — L'évolution de l'Empire britannique, 727. — L'Amérique et l'Europe, 757.
Dupuis (Ch.). — Le différend franco-américain, 677.
Halot. — Les territoires belges d'Eupen-Malmédy, 566.
Montfort (H. de). — Un nouveau stade de la question polono-dantzigoise, 725, 751.
Muret (M.). — La 7e assemblée de la Société des Nations, 651. — Balkans et balkanisme, 749.
Naudeau (Ludovic). — L'éventualité d'une guerre en 1905, 76.
Payen (Louis). — Deux formes du passé, 148.
Puget (H.). — Comment un Américain nous juge, 391.
Riley (W.). — Abraham Lincoln, 549.
Seipel (Mgr.). — L'avenir de l'Autriche, 453.

Questions Politiques, Économiques et Sociales

Asbhy (M. Corbett). — Le féminisme en Europe, 333.
Belnt (J.). — La vie économique : une histoire de l'inflation, 318.
Casewitz (Th.). — Un congrès féministe, 371.
Chesterton (G.-K.). — La cause de l'émancipation féminine a-t-elle fait faillite ?, 558.
Dariac (A.). — Les dettes interalliées, 325.
Delvert (Ch.). — Un premier essai de Société des Nations, 556.
Kauffmann (H.). — Nous et eux, 147.
Le Bon (Dr G.). — Les illusions sur le problème de la natalité, 261.
Lépine. — La réforme administrative, 709.
Oljelund (L.). — Un nouveau socialisme en Suède, 293.
Sarkar (B.-K.). — Les institutions politiques hindoues, 595.
Thomas (F.). — Le travail en France et en Allemagne avant la guerre, 623.
Wiart (C. de). — La stabilisation monétaire, 723.

Romans et Nouvelles

Beadle (Ch.). — Le médaillon, 266.
Courville (X. de). — Histoire d'une [illegible] de Messine, 565.
Deledda (Grazia). — Le sorcier, 495.
Derinne (C.). — Vie de César, 244.
Estaunié (Édouard). — Voix du village, [illegible].
Galsworthy (John). — Le retour, 33.
Hearn (L.). — Yé, 716.
Hellens (Franz). — Rempart des chaudronniers, 165.
Jaloux (Ed.). — Le secret, 295.
Lapaire (H.). — Tendresse de clown, 376, 397.
Leblond (M.-A.). — Creuseur de puits, 462.
Maséras (A.). — Le meunier et la danseuse, 509.
Montfort (Eugène). — Le marquis Pétrus de la Grandière, 75.
Potvin (D.). — Le montreur d'ours, 753.
Remisov (Alexis). — Le bon maître, 5.
Reyes (A.). — La première confession, 421.
Tessinyol (S.). — Au temps où j'allais en classe, 137.
Stephan (R.). — La cathédrale engloutie, 658.
Tolstoi (Léon). — L'invasion, 202.
Verga (G.). — La malaria, 691.
Zangwill (I.). — Comédies du Ghetto : La Trinité juive, 519.

Théâtre

Rageot (Gaston). — Le théâtre : Un essai de fantaisie, 24. — Une pièce de M. de Curel, 58. — Les femmes envoûtées, 117. — Le goût du public, 154. — Le désespoir masculin, 186. — La nouvelle esthétique d'Henry Bernstein, 221. — Le théâtre de Romain Coolus, 253. — La fantaisie sérieuse, 285. — Le marivaudage de 1926, 320. — De la « combine » à l'art, 345. — Le Pirandellisme, 383. — Œuvres de poètes, 446. — Une employée du théâtre, 607. — Débuts de saison, 663. — Le Dictateur, 702. — La jeunesse et l'amour, 733. — Le cœur partagé, 765.

Table alphabétique des auteurs

Les noms des auteurs cités dans les comptes rendus sont en caractères *italiques*.

Alcover (J.). — 306.
Alix (Dr). — 616.
Allorge (H.). — 432.
Alype (P.). — 510.
Amar (J.). — 587.
Ashby (M.-C.). — 333.
Aubac (Stéphane). — 29, 707, 738.
A. B. — 28.
Aulard (Alphonse). — 28.
Aurenche (Dr H.). — 288.
Auriant. — 626.
Ayrens (J.). — 275.
Ayreus (J.). — 509.

Baillon (A.). — 322.
Baldensperger (F.). — 70.
Barré (M.). — 219.
Barrias (D.). — 352.
Barriere-Flavy (C.). — 611.
Beadle (Ch.). — 266.
Bellessort (A.). — 87.
Bellessort (A.). — 638.
Be..loc (H.). — 389.
Belni (J.). — 318.
Bertaut (Jules). — 102.
Betz (Maurice). — 59.
Bihlmann (A.). — 93.
Blanc (R.). — 352.
Blasco-Ibanez. — 224.
Bloch (J.-R.). — 363.
Bonnefon (Ch.). — 223, 449.
Bonnet (G.). — 639.
Bordeaux (Henry). — 60.
Borden (Ch. de). — 476.
Boschot (Ad.). — 91, 156, 164, 347.
Bousch (W.). — 768.
Bouchardon (P.). — 639.
Bradi (L. de). — 620.
Braunschvig (M.). — 424.
Brenet (M.). — 769.
Brereton (Cl.). — 229, 357.
Breton (A. Le). — 581.
Briares (L.). — 125.
Brion (J.). — 512.
Brunschvicg (Mme). — 158, 258.
Buchanan (Sir G.). — 287.
Butler (N.-M.). — 475.

Calvet (J.). — 546.
Carco (Fr.). — 171.
Carré (J.-M.). — 611.
Carron (L.). — 497.
Cassou (J.). — 423.
Casewitz (Th.). — 371.
Chaboseau (A.). — 491.
Ch. (S.). — 123.
Chabrié (Robert). — 9.
Champris (G. de). — 212.
Chesterton (G.-K.). — 258, 558.
Choisy (Gaston). — 27, 122, 190, 257, 349, 385, 448, 510, 609, 671, 737.
Coolidge (C.). — 706.
Courville (X. de). — 585.
Cuel (G.-A.). — 123.
Curnonsky. — 224.

Dalma (B.). — 208.
Dariac (A.). — 325.
Dauriac (P.). — 485.
Deledda (Grazia). — 495.
Delly. — 351.
Delorme (L.). — 386.
Delvert (C.). — 556.
Derennes (Ch.). — 244.
Devèze (A.). — 583.
Dimier (L.). — 14.
Dresch (J.). — 445.
Dugas (Louis). — 45.
Dumas (André). — 8, 316, 472.
Dumont-Wilden (Louis). — 15, 49, 81, 111, 149, 180, 215, 247, 278, 311, 340, 377, 408, 440, 466, 503, 570, 604, 631, 659, 696, 727, 757.
Dupuis (Ch.). — 677.

E. D. — 255.
Estaunié (Édouard). — 65.
Estelrich (J.). — 302.

Faguet (E.). — 768.
Falloux (Cte de). — 475, 610.
Farrère (C.). — 387.
Fauconnet (A.). — 610.
Fauconnier (G.). — 708.
Ferrero (G.). — 475.
Feyel (Paul). — 20.
Finot (L.-J.). — 546.
Fraipont (G.). — 768.
Freud (S.). — 476.

Gabory (E.). — 639, 739.
Galsworthy (John). — 33.
Gaultier (Paul). — 502.
Gautheriot (G.). — 639.
Gazier (Cécile). — 143, 436.
Geniaux (Ch.). — 511.
Georg (M.). — 330.
Gervais (M.). — 569, 603.
Ghilini. — 477.
Gillouin (René). — 17, 760.
Giretti (M.-M.). — 517.
Godron (G.). — 450.
Godoy (A.). — 211, 727.
Goguel (Maurice). — 28.
Goyau (G.). — 288.
Gromaire (G.). — 610.
Guéchot (M.). — 768.
Guénon (R.). — 535.

Halot. — 566.
Hart (R.-E.). — 110.
Hearn (L.). — 645, 679, 716.
Hellens (Franz). — 10.
Homo (L.). — 269.

Istrati (Panait). — 66.

Jaloux (Éd.). — 295.
Jasinski (R.). — 264.
Jaubert (L.). — 374.
Jelinek (H.). — 93, 224, 402, 419.
Joran (Th.). — 174.
Jouvenet (Pierre). — 119.
Jullian (Camille). — 1, 36.

Kauffmann (H.). — 147.
Kérillis (H. de). — 29.
Keyserling (Cte de). — 741.

Lacloche (M.). — 26, 121, 255, 348.
Lacour-Gayet. — 129, 197.
Lagrange (P.). — 386.
Lagrésille (H.). — 706.
Laisné (H.). — 512.
Lamandé (André). — 41, 205, 656.
Lamartine (Mme de). — 459.
Lapaire (H.). — 366, 397.
Lassus (J. de). — 108.
Laudet (F.). — 720.
Lavaud (Guy). — 72, 240, 361.
Lebesgue (Ph.). — 161, 511, 631.
Leblond (M.-A.). — 462.
Le Bon (Dr G.). — 261.
Leconte (S.-C.). — 80.
Lefebvre (L.). — 429.
Lenéru (M.). — 488, 529.
Lépine. — 709.
Lescoffier (J.). — 600.
London (J.). — 640.
Louwyck (J.-H.). — 322.

Mange (G.). — 416.
Mann (Th.). — 332.
Mansuy (J.). — 322.
Maran (R.). — 688.
Mascarel (L.). — 672.
Maséras (A.). — 560.
Matter (P.). — 511, 769.
Maury (Lucien). — 85, 152, 217, 280, 343, 411, 469, 662, 730.
Meillac (C.). — 666.
Mélon (J.). — 396.
Michel (André). — 259, 269.
Michelet (C.-E.). — 598.
Mickiewicz. — 613.
Mignon (M.). — 651.
Mirkovitch (B.-B.). — 31, 62, 95, 126, 158, 194, 226, 259, 290, 323, 354, 418, 450, 483, 512, 544, 672, 708, 739, 771.

Montfort (Eugène). — 75.
Montfort (H. de). — 725, 756.
Morand (P.). — 476.
Moreau (P.). — 542.
Moreux (R.). — 258.
Morin (H.). — 768.
Munier-Jolain (J.). — 610.
Murfi (M.). — 651, 749.

Naud (G.). — 770.
Naudeau (Ludovic). — 76.
Navarre (Octave). — 60.
Nicolas H. — 511.
Nodot (Ch.). — 768.
Noelas (F.). — 611.

Ollieuns (L.). — 293.
Ormesson (W. d'). — 29.

Pachaleur (A.-M.). — 450.
Pain (M.). — 630.
Payen (L.). — 148.
Pératé (A.). — 413.
Perachon (E.). — 288.
Petit (A.-A.). — 434.
P. F. — 640.
Piasecki (A. de). — 481, 512, **546.**
Pierrefeu (J. de). — 672.
Pilon (Ed.). — 273.
Polack (L.). — 266.
Potvin (D.). — 511, 512.
Potvin (D.). — 753.
Pourrat (H.). — 243.
Praviel (A.). — 640.
Prin (A. de). — 525.
Puaux (René). — 60, **123, 192, 288,** 352, 416, 477, 575, 643.
Puget (H.). — 391.

Rachilde. — 611.
Raglot (Gaston). — 24, 58, **117, 154,** 186, 224, 253, 285, 320, **345, 383,** 446, 607, 633, 702, 733, 765.
Ramus (L.-F.). — 60.
Raynaud (E.). — 694.
Remisov (Alexis). — 5.
Revon (M.). — 307.
Reynaud (L.). — 287.
Reyes (A.). — 421.
Riley (W.). — 549.
Ripert (E.). — 173.
Rochblave (S.). — 672.
Rodocanachi (E.). — 744.
Rouff (Marcel). — 11.
Roz (Firmin). — 49, 114, 183, **249,** 314, 380, 442, 699.
Russinyol (S.). — 137.
Ruttinger (J.-P.). — 466.

Saholy (N.). — 768.
Saurat (D.). — 387.
Sainte-Beuve. — 97.
Sandy (J.). — 224.
Sarkar (B.-K.). — 595.
Sartiaux (F.). — 738.
Saunier (G.). — 188, 339, **705, 735.**
Schneberger. — 671.
Schurr (E.). — 611.
Sée (H.). — 541.
Seipel (Mgr.). — 453.
Serval (M.). — 235.
Siéghan (R.). — 658.

Tarsot (L.). — 768.
Tersane (G. et J.). — 499.
Thévenin (L.). — 375.
Thibert (M.). — 206.
Thomas (F.). — 623.
Tisserand (L.). — 635.
Tolstoï (Léon). — 202.
Trève (J.). — 352.
Turquet-Milnes. — 351.

Vaissière (P. de). — 769.
Vaissière (R. de la). — 168.
Valéry (L. de St-). — 449.
Vallaux (C.). — 99, 258.
Vaucher (P.). — 158.
Verdal (G.). — 768.
Verga (G.). — 691.
Vial (F.). — 268.
Villate (R.). — 610.
Viollis (J.). — 574.
Voltaire. — 768.

Weill (G.). — 477.
Wells (H.-G.). — 350.
White (St.-G.). — 768.
Wiart (C. de). — 723.
Wolff (M.). — 454.

Youchkiévitch (S.). — 123.

Zangwill (I.). — 519.
Zangwill (I.). — 477.

XXX. — 562.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 1 64e ANNÉE 2 JANVIER 1926

LES PREMIERS TEMPS DE LA GAULE ROMAINE : LA JOIE DE VIVRE (1)

La fondation de l'Empire Romain procura à l'humanité le plus beau de ses rêves. En fermant les portes du temple de Janus, le premier empereur, Auguste, avait déclaré la paix au monde (2). De la mer du Nord aux rives de l'Euphrate, du Caucase aux colonnes d'Hercule, l'unanimité d'une seule patrie avait remplacé les discordes et les guerres (3). L'amour-propre agressif des cités antiques se laissait absorber, sous le nom de Rome, dans un assemblage de peuples que rien ne pourrait dissoudre. Nul encore ne se doutait du fait principal, que c'était, non pas au temple du Capitole, mais autour d'un humble berceau de Galilée que l'ère nouvelle commencerait pour les hommes : mais tous le pressentaient confusément, un frisson d'espérance courait par la terre, et Virgile annonçait les siècles d'une résurrection morale en vers de prophète où son âme attendrie saluait l'aurore du bonheur universel (4).

C'est à cette joie de vivre que je voudrais consacrer cette année d'enseignement. Voilà bien des leçons où nous n'avons parlé que de guerres et de conquêtes, ou que des ennuis et des petitesses de la politique. Rentrons aujourd'hui dans le rayonnement des foyers domestiques, dans la vie intime des premiers Gallo-Romains. Tâchons de connaître leurs intérieurs et leurs costumes, leurs maisons et leurs jardins, les marchés de leurs villes et les foires de leurs campagnes, les croyances qui égayaient leurs tombes, les fleurs qui bordaient leurs chemins. Assez de batailles inhumaines et de gouvernants imbéciles : je ne veux vous parler, vingt leçons durant, que de l'existence privée et des pensées secrètes de nos aïeux; je ne veux savoir que ce qui était au fond de leurs âmes et au cours de leurs heures, et pourquoi, au temps des premiers Césars, ces heures furent si joyeuses et ces âmes furent si confiantes.

*
* *

Ne me dites pas que ces études sur l'existence banale des Gallo-Romains, sur leurs mœurs, leurs plaisirs, leurs spectacles et leurs banquets, ne me dites pas que cela ne peut être qu'une suite de détails intimes, d'anecdotes et de curiosités, indignes de la recherche scientifique, que ce sera de la petite histoire, et que l'enseignement, au Collège de France, doit être réservé à l'explication des événements directeurs et des principes souverains.

*

(1) Collège de France; cours d'histoire et d'antiquités nationales : leçon d'ouverture, 9 décembre 1925.

(2) *Januam clausum esse, cum per totum imperium populi Romani esset parta victoriis pax* : Auguste, *Res gestæ*, 2, 13, p. 49, Mommsen.

(3) *Roma.... fecisti patriam diversis gentibus unam* : Rutilius Namatianus, I, 63.

(4) *Toto surget gens aurea mundo;* Virgile, *Bucoliques*, IV, 9.

Je n'admettrai pas ce reproche, et, pour ma part, je ne distingue pas entre une grande histoire et une petite histoire. Tout ce qui est humain, même le plus vulgaire des gestes, appartient à la recherche de l'érudit. Vous placez en la grande histoire ce que vous appelez les événements directeurs, c'est-à-dire les guerres et les révolutions. Mais sachez bien au contraire que ce sont là des faits de surface, et qui n'arrivent pas à troubler les profondeurs de la vie humaine. La France vient de traverser les cinq années d'angoisses provoquées par la plus formidable des guerres; la guerre finie, elle vit sous la crainte de la plus redoutable des révolutions économiques, qui d'ailleurs, soyez-en sûrs, ne se réalisera pas, en dépit de l'incapacité de ses mauvais bergers. Est-ce que cette guerre et cette révolution auront vraiment changé les aspirations de notre cœur, le mode de nos occupations, notre attrait vers de certains plaisirs? Telle manœuvrait notre âme il y a vingt ans, telle elle s'agite aujourd'hui. Les plus fortes commotions du dehors n'ont point modifié la façon de nos besoins et de nos désirs. Vagues et tempêtes peuvent rider la surface des flots : le mystérieux travail des Océans et de leurs êtres continue, évoluant sans arrêt vers un avenir ignoré.

De même, dans le passé comme dans le présent, l'histoire la plus profonde, celle que j'appellerai l'histoire des racines humaines, ce n'est point celle des batailles et des révoltes, des secousses nationales, elle est celle des mille petits faits qui constituent la trame des plus modestes destinées. Pour connaître vraiment la Gaule romaine, ce n'est pas Agrippa son gouverneur qu'il est le plus utile de consulter, mais le naute parisien amarrant sa barque, le trafiquant trévire conduisant sa charrette, le laboureur arverne tenant sa charrue; ce sont ces anonymes qu'il faut interroger, et ce que nous leur demanderons, ce n'est pas la manière dont ils voteront, mais celle dont ils adorent leurs dieux, dont ils aiment leurs femmes et leurs enfants, dont ils usent et jouissent des biens et du sort. Et ainsi, c'est l'histoire de millions d'hommes que nous ferons, et non pas celle d'un grand chef, et c'est notre propre personnalité française que nous retrouverons dans les actes et les paroles de nos ancêtres d'il y a deux mille ans.

*
* *

Ce qui, au lendemain de la conquête romaine, rendit d'abord si joyeuse la vie de nos aïeux, c'est que cette conquête parut signifier la fin de toutes les guerres. Peu leur importa d'échanger la patrie gauloise pour la patrie romaine, d'avoir perdu la liberté politique au profit d'un empereur étranger. Cette liberté avait été pour eux la cause de malheurs sans nombre : luttes sanglantes entre les peuplades, Arvernes et Éduens s'entredéchirant, les pauvres opprimés par les riches, la sottise des princes et les convoitises des prolétaires, l'oubli du Rhin et de la frontière que menaçaient les Germains, tout avait dégoûté les Gaulois de cette indépendance nationale qui ne leur apportait que ruines et tremblement. Avec un empereur, on pouvait être tranquille. Il avait ses faisceaux, ses légions et ses légats. La frontière, les routes, les champs et les revenus étaient également sûrs, et l'on allait remplacer par la liberté de vivre, qui est une réalité, cette fantaisie de l'esprit qu'on appelle la liberté politique. — Oh! je ne borne à constater ce que pensèrent les peuples de la Gaule, et je suis loin de les approuver. Je les comprends pourtant, car ce n'étaient que des hommes de tempérament ordinaire, et ils sacrifièrent tout à ce besoin inné à tous les êtres, et que le Chrétien lui-même demande à son Dieu de satisfaire, celui du pain quotidien sans la crainte du lendemain.

*
* *

D'ailleurs, de plus purs sentiments contribuèrent à ce souhait de devenir Romain.

Le monde civilisé aspirait, depuis des siècles, à ne plus former qu'une seule famille, qui aurait reconstitué la parenté originelle des êtres humains. Car, à défaut de la condition présente, les lettrés, les savants, le populaire même, avaient forgé des croyances et des légendes qui donnaient à tous les hommes une commune ascendance et un passé semblable. On les disait tous fils de la Terre ou fils du Soleil; on arrangeait des généalogies qui ramenaient les races dispersées à des enfants d'un même berceau; et tous les peuples de l'Occident avaient, à leur manière, les trois frères Sem, Cham et Japhet issus d'un seul père protégé par Dieu. De temps à autre, des héros étaient venus, pour rendre aux nations séparées le souvenir de leur fraternité divine, et les rappeler aux mêmes devoirs d'affection et de paix : l'œuvre bienfaisante d'Hercule s'était fait sentir en Gaule comme en

Italie (1), la mythologie grecque comme la mythologie celtique était faite de plus de pèlerinages pacifiques que de rencontres haineuses. Chaque cité avait beau s'être donné des dieux qui lui fussent propres; elle finit par reconnaître qu'ils n'étaient que des noms différents d'une même puissance, et les Gaulois virent Apollon dans leur Bélénus et Mercure dans leur Teutatès. Une invincible attraction appela tous les peuples méditerranéens vers celui d'entre eux qui avait porté au plus haut point le charme de la poésie, la beauté des figures, l'éclat de la vérité. Italiens et Gaulois se mirent à l'école de la Grèce, copièrent ses images et récitèrent son *Iliade* (2). Ce fut une gloire pour eux de croire que les héros d'Homère avaient visité leurs terres et bâti leurs villes : le Troyen Enée était, disait-on, l'ancêtre tout à la fois de Romulus fondateur de Rome et de Rémus fondateur de Reims. Obéir à un empereur romain, ce n'était point subir une conquête, c'était réconcilier les petit-fils d'un même aïeul, et rendre son unité familiale au genre humain, lignée créée par les dieux.

*
* *

On 'put dire alors que la divinité elle-même avait préparé les voies à cette réconciliation des hommes, à ce retour à l'unité humaine. Car depuis plus d'un millénaire, insensiblement, comme sous une volonté supérieure à toutes leurs querelles, les peuples méditerranéens avaient appris les mêmes leçons intellectuelles et morales, s'étaient acheminés à une même éducation de leur esprit et de leur cœur. N'importe où elles étaient faites, les découvertes d'art ou de science surgies quelque part devenaient peu à peu le patrimoine commun de tous les hommes, d'Occident ou d'Orient, riverains de la Mer Intérieure. Et Rome, en dernière analyse, ne faisait qu'offrir aux peuples retardataires leur part légitime de ce patrimoine, que tous les âges et toutes les nations avaient contribué à former.

Qu'était-ce, en effet, que cette culture latine, où, comme l'on disait alors, cette « lumière romaine » (3) qui allait resplendir sur l'univers? Ce n'était ni plus ni moins que le trésor accumulé de toutes les richesses de l'esprit humain : Rome lui donnait son nom, mais presque tout y venait d'ailleurs. La Grèce paraissait fournir la part la plus brillante : avec les images de ses aïeux, qu'on allait bientôt copier depuis les bords de la mer des Cimbres jusqu'aux vallées de l'Inde et aux grottes de la Chine (1); avec les fables de ses poètes, qu'on applaudira sur la Moselle (2) et sur l'Euphrate; avec les pensées de ses philosophes, les axiomes de ses savants, les formules de ses architectes. Mais, au delà de la Grèce, que d'admirables besognes accomplies par ses maîtres oubliés! L'origine de son alphabet, qu'elle vient d'imposer au monde, est dans des lettres de Phénicie; ses premiers philosophes, inspirateurs lointains de Platon, ont dû connaître les prodigieuses rêveries des sages de l'Égypte; les savants de la Chaldée ont, avant les Hellènes, mesuré l'espace et le temps et tenté de refaire l'histoire de la terre et des hommes; et au moment même où l'Empire Romain propageait tous ces bénéfices du passé, la Galilée complétait ce trésor des richesses humaines par la naissance de nouveaux sentiments, les plus beaux et les plus divins de tous, sous la parole du meilleur des maîtres.

Comme, après cela, je comprends encore (je ne dis pas davantage je partage et j'approuve) l'enthousiasme des contemporains de l'Empire, à la vue de cette société latine qui était devenue « la manière d'être du monde »! (3) Comme je leur pardonne d'avoir méconnu que cette unité humaine aurait pu s'accomplir sans guerres et sans conquêtes, sans légions et sans légats, sans morts d'hommes et sans meurtres de patries! La magnificence de l'édifice leur fit oublier que les matériaux en avaient été taillés par des mains sanglantes, et les dithyrambes de leur reconnaissance les empêcha d'entendre les cris des millions de victimes qui jalonnaient les routes par lesquelles Rome était arrivée à la domination. Mais qui songeait aux douleurs de la veille? Tous étaient à la volupté du présent et aux certitudes du lendemain. Tous étaient heureux, les hommes de l'élite, parce qu'ils touchaient à l'idéal de leurs rêves, et les autres

(1) Voyez *Diodore de Sicile*, IV, 19, § 1-2.

(2) Leçon du 7 décembre 1921 : *La Conversion du monde à l'Hellénisme*.

(3) *Lux Romana* : l'expression est courante, en particulier chez les Panégyristes; IV, 18; V, 10; XII, 3 (numérotage chronologique).

(1) Voyez la leçon citée plus haut.

(2) Voyez Ausone.

(3) J'ai souvent répété cette formule excellente d'Ernest Lavisse.

parce qu'ils pouvaient vivre une bonne vie de terre à terre.

⁂

Ce fut donc, aux premières heures de la paix romaine, un enchantement du cœur et des regards. — Ne parlons que des Gaulois, et essayons de percevoir les sensations qu'ils éprouvèrent. Un monde nouveau s'ouvrit à leurs yeux, sous des cieux sans nuages et des horizons illimités. J'imagine qu'ils vécurent dans cet éblouissement du voyageur qui découvre des terres déjà soupçonnées en songe, et qui voit monter au zénith l'éclat des étoiles lointaines.

L'avant-veille, avant l'arrivée des Romains, c'était l'obéissance et même la terreur devant la puissance de dieux invisibles, tantôt perdus dans l'immensité des espaces, tantôt embusqués à l'affût des actes de la vie. Aujourd'hui, les dieux se montrent, respirent et marchent auprès des hommes, on les voit sous des formes pareilles à celles des mortels, ils sont innombrables et de toute espèce, et parfois si gais et si aimables : et c'est Apollon radieux, Minerve la sagesse, Vénus la beauté, et Diane accorte courant à travers les bois de l'Ile-de-France, et, dans les vallons aux sources limpides, de bonnes Mères au visage épanoui allaitant des enfants rieurs et joufflus. La religion s'est faite humaine, joyeuse et tendre; et au lieu de se courber sous un dieu qui serait un maître implacable, fort et jaloux, on fréquente mille gracieux Génies qu'on traite en camarades.

Et puis, ces dieux étaient des images, ce qui signifie de belles choses; et l'art venait caresser les regards du Gaulois en même temps que la religion réconfortait son cœur. Devant ses yeux émerveillés, toutes les formes du corps des hommes, toutes les facultés de leurs âmes pouvaient s'exprimer par la matière, par le métal, la pierre ou la peinture : ici, avec Vénus, la splendeur des attitudes féminines; là, avec Mercure, la souplesse des gestes masculins, et, encore, la dignité souveraine de Jupiter, le visage réfléchi de Minerve, et puis, se mêlant en des scènes frivoles ou pittoresques, Ganymède enlevé au ciel, Orphée charmant les bêtes, Hercule conduisant le chœur des Muses, Bacchus et les animaux de ses triomphes, Mars et ses combats, Prométhée et ses souffrances. Et ceux des Gaulois qui se souvenaient des impressions de leur enfance, de ces temples sans statues, de ces demeures sans fresques, de ces rues sans monuments, ne devaient plus y penser que comme à de vastes solitudes, pleines de silence et vides d'accueils divins.

⁂

Les dieux et les hommes, maintenant, vont habiter des demeures semblables, également brillantes de l'éclat du marbre, de la variété des couleurs, du scintillement du métal, des rayons du soleil. Car la lumière, source éternelle de la vie et de la gaieté, entre à flots dans les temples et les villas. Regardez les façades, les pourtours des nouveaux édifices qui s'élèvent rapidement dans la Gaule devenue romaine : ce que la civilisation du Midi vient d'y importer, ce que les Cimmériens nos ancêtres ont aussitôt demandé aux architectes accourus de Grèce ou d'Italie, c'est de leur construire des colonnades ou des portiques. — Le portique, voilà ce qui fut le principal luxe, le premier charme de la maison du Gaulois assoupli aux élégances de son vainqueur (1), je dis de la maison de son dieu comme de la sienne propre : la colonnade, le portique, c'est une muraille qui se profile, qui se découpe, au lieu d'être massive et continue, l'air et le jour qui envahissent et qui remplissent tout, la double sensation de se sentir à l'abri et de rester en vue du ciel, l'arrivée tour à tour du soleil pour l'hiver et de l'ombre pour l'été, et les mille jeux de l'imagination suscités par les rais de lumière se dessinant à travers ces colonnes qui font songer aux arbres de la forêt. Nous qui vivons dans des maisons ou des églises toujours closes, fermées du seuil à la voûte, interdites aux effluves du dehors, essayons de comprendre ces paisibles voluptés de l'homme d'autrefois, oisif et méditatif tout ensemble le long des arcades de ses portiques. Le jour où le Gaulois put ainsi rêver et converser, il cessa de se croire un Barbare.

⁂

De mille manières diverses, les agréments de l'art pénétrèrent dans ces demeures même les plus pauvres. Je vois dans de tristes cabanes de paysans des vases ou des assiettes sur lesquels se

(1) Tacite, *Agricola*, 21, parlant des Bretons en train de se romaniser : *Paulatim descensum ad delinimenta vitiorum* [l'expression est évidemment exagérée, mais c'est Tacite qui parle], *porticus, et balinea, et conviviorum elegantiam.*

modèlent en relief les scènes de la mythologie; et si le riche a une statue de marbre qui représente Vénus en sa taille humaine, le pauvre peut l'avoir en terre cuite, toute petite, mais également divine, et le sourire de la beauté peut apaiser tous les misérables et luire sur tous les pleurs.

***

Car c'est bien là le propre de cette culture méditerranéenne qui, il y a vingt siècles, s'est étendue sur la Gaule sous le nom d'Empire Romain. Elle insinua partout les jouissances de l'esprit, elle vulgarisa tout ce qui était art et littérature; et quand je dis vulgariser, cela ne signifie point seulement rendre accessible à tous les hommes, et pas seulement mettre à la portée de tous des statues et des poèmes, mais encore leur en permettre l'accès à tous les instants de leurs journées ou de leurs nuits. La statue de marbre ne quitte pas votre demeure, et Virgile ne quitte pas votre chevet.

Quelle différence maintenant, sous ce règne des Césars, entre le livre aux feuilles visibles, et la poésie récitée des temps druidiques! De celle-ci, je n'ai point méconnu la grandeur, et on m'a même reproché d'en exagérer les mérites. Mais cela me donne le droit, aujourd'hui, d'insister sur les charmes et sur ce que je nomme les vertus des lettres écrites. La littérature de mémoire, les poèmes appris par cœur, ne pouvaient arriver partout; ils restaient le privilège de quelques initiés; et s'ils étaient parfois déclamés devant des multitudes, leurs bienfaits n'étaient que le privilège de quelques moments trop rapides. Regardez, à présent que le Gaulois a l'alphabet et le livre, ce Virgile que l'on tient à la main, que l'on garde près de son foyer, que l'on ouvre à n'importe quelle heure du jour et qui semble parfois éclairer même les heures de la nuit, auquel on peut demander, au gré de son humeur, tantôt un seul vers qui console, tantôt un long chant qui chasse votre ennui. La poésie n'est plus, pour le Celte qui s'est mis à lire Homère ou Virgile, l'acte solennel d'une journée longtemps préparée, c'est la présence d'une compagne inséparable, qui tantôt réveille, et tantôt repose, et l'œuvre du poète complète sous votre toit celle de la statue divine. Vivre avec ses dieux et leurs images, vivre avec ses poètes et la musique de leurs rythmes, je vous assure que pour ceux de nos ancêtres qui surent comprendre leur destin, la joie de vivre dut être infinie.

(A suivre.) Camille JULLIAN,
de l'Académie Française.

LE BON MAITRE [1]

(Nouvelle)

Dans un pauvre logis d'une maison très peuplée de Pétersbourg, la maison Ermèev dans le quartier de Wassilievski Ostrov, vivait, sous les toits, un étudiant en médecine, nommé Lanine.

La science lui entrait difficilement dans la tête, il peinait pour apprendre et plus encore pour gagner son pain. Mais il était assidu, courageux et persévérant. Sachenka, une petite modiste aussi pauvre que lui, partageait son existence laborieuse et l'aidait comme elle pouvait. La misère et les préoccupations continuelles de Lanine ne lui permettaient même pas de distinguer, à la lueur vacillante de la lampe, si Sachenka était jolie, quand, après avoir travaillé jusqu'à minuit, il se jetait sur son lit.

Pour fêter le saint dont il portait le nom, l'étudiant avait réuni des camarades et tandis que Sachenka dormait depuis longtemps d'un profond sommeil, derrière un rideau d'indienne, les jeunes gens étaient encore à boire de l'eau-de-vie et de la bière, bien que la nuit fût déjà avancée.

La rumeur des rafales arrivait de la mer à la mansarde et étouffait les voix.

Une discussion s'était élevée, il s'agissait de savoir qui des jeunes gens était le plus hardi et on décida enfin que chacun d'eux accomplirait quelque exploit.

— Si vous voulez bien, faisons ainsi — dit l'étudiant

(1) Alexis Rémisov, réaliste tragique, est un écrivain d'un grand talent. Par la finesse de ses conceptions, son art scrutateur, son intuition psychologique, sa façon de passer brusquement d'une déchirante analyse toute personnelle à une caricature, et par son sens du fantastique, il s'apparente à Gogol et à Dostoievsky. Il n'a fait paraître que deux romans : « *Les Sœurs de la croix* » et « *L'Etang* », dont l'inspiration nerveuse rappelle celle du recueil intitulé : « *Les bruits de la ville* ». C'est de ce dernier que j'ai extrait trois récits. Il renferme nombreux contes, aux titres bizarres, qui sont autant de fines miniatures, difficiles à rendre en français, faisant penser tantôt à des apocryphes, tantôt à des arabesques de missel ou à des fabliaux. Dans son théâtre, il faudrait citer surtout « *Juda* », représenté avec éclat au théâtre Kommissarjevsky.

Prokopov. « Notre professeur, le célèbre chirurgien Petrov, vous ne l'ignorez pas, est mort il y a une semaine. Toute sa vie, il a fui la société de ses semblables et s'est fait même une réputation de sorcier. On l'a enterré, comme vous savez aussi, au cimetière Smolensky, — eh bien ! si vous m'en croyez, nous inviterons cet ami de la solitude.

« Et pour qu'il ne s'obstine pas dans un refus, continua Prokopov en s'échauffant, nous enlèverons la croix de bois provisoire plantée sur sa tombe. Et celui qui consentira à transmettre mon invitation, rapportera cette croix en témoignage de sa vaillance. »

Un rire approbateur de ses camarades accueillit ses paroles.

Mais personne n'était disposé à tenter l'aventure. — « Soit — dit Lanine, j'irai l'inviter, mais je ne prendrai pas la croix ; ce serait offenser le mort. » — « Et comment prouveras-tu que tu l'as invité ? » lui crièrent ses amis.

— Que quelqu'un vienne avec moi et me serve de témoin.

— C'est bien, dit le grand Smyguine à la barbe noire, le plus sombre et le plus fort de tous, j'irai aussi.

Et tous deux sortirent de la chambre d'un pas mal assuré, accompagnés par les rires de leurs camarades. Quand ils se trouvèrent en bas, dans la cour, un coup de vent faillit les renverser. Mais ce n'était pas pour les arrêter. La décision qu'ils avaient prise les grisait plus encore que la bière et l'alcool. Ils parvinrent enfin au cimetière, après avoir pataugé dans la boue grasse et franchi des fossés.

La lune, voilée à tous moments par des essaims de nuages, répandait une lueur confuse, tandis que le vent faisait rage. Une pluie fine tombait. C'était l'heure où le Hollandais volant parcourt la mer du Nord.

Après de longues recherches, ils finirent enfin par trouver la tombe du professeur marquée par la croix blanche en bois de bouleau. Lanine ôta sa casquette. « Très honoré maître, lui dit-il en se tournant vers la tombe, vous avez consacré toute votre vie au soulagement des souffrances humaines. Vous avez sauvé des malheurs, des maladies et de la mort des milliers d'existences. Maintenant que vous avez droit au juste repos, je vous prie d'honorer de votre présence notre réunion. Je suppose que vous aurez suffisamment de loisir dans l'au-delà. »

Lanine voulut remettre sa casquette, mais le vent la lui arracha des mains, la souleva au-dessus de la croix et l'emporta dans un tourbillon. Et au même instant, Smyguine saisit la croix de ses deux mains et l'arracha avec force du sol.

— Arrête ! lui dit Lanine.

Mais il était trop tard, la terre fraîchement remuée avait cédé aisément.

A leur retour dans la mansarde, Smyguine montra la croix blanche du professeur à ses camarades transportés d'aise. Seul, Lanine, pris d'un abêtement subit, balbutiait : — « Pardonne-nous, nous t'avons offensé ! »

La beuverie tirait à sa fin, on avait vidé les dernières bouteilles et bientôt, s'allongeant pêle-mêle, tous s'endormaient.

Lanine avait voulu les imiter, mais il ne réussissait pas à trouver le sommeil. Il lui semblait tomber dans un gouffre liquide : suffoqué, il se retournait avec effroi, se sentant secoué impitoyablement, et tout sous lui vacillait dans le vide. Il se leva.

Une fois hors de la chambre, il oublia aussitôt où il voulait aller. Il descendit cependant dans la cour et sortit dans la rue.

Là, il remarqua que le temps avait changé. La lune ronde resplendissait et tout était calme. Ses pieds le portèrent d'eux-mêmes au cimetière. Il retrouva facilement la tombe et se jeta exténué sur le sol.

— « Pardonne, nous t'avons offensé », marmottait-il, enfonçant son visage dans la terre. Alors, comme en réponse à son exclamation, les lunettes d'or, le crâne chauve et la barbe rousse du professeur luirent tout à coup. — « Tu ne m'as pas offensé, Lanine, » disait-il d'une voix nette et claire. « Je me souviens de toi et je connais ton application. Mais tu n'as aucun don, ton cœur et ton esprit ne valent absolument rien. »

Lanine n'entendait et ne voyait plus rien. Et quand il se réveilla de nouveau, il remarqua qu'il avait dormi par terre, tout près de la porte, de façon très incommode. Les traces du festin de la veille et ses camarades étendus çà et là lui causèrent un vif dégoût et il se hâta de sortir. En traversant la cour, Lanine vit avec étonnement sa casquette accrochée à un clou dans la loge du portier. Oui, il ne se trompait pas, c'était sa casquette. Il la prit, resta un moment interloqué, puis regagna doucement son logis. Son absence avait été, il faut croire, assez longue, car il ne retrouva plus ses camarades et la croix blanche du professeur avait disparu. Mais peut-être tout cela n'avait-il été qu'un cauchemar dû à l'ivresse ? Et en réalité, rien d'extraordinaire ne s'était sans doute passé. Oui, on avait certainement bu, mais quant à la croix et au professeur... Mettant tout sur la cause des vapeurs de l'alcool, tranquillisé par cette supposition, Lanine, après avoir rangé la chambre, se mit au travail, comme d'habitude... Sa vie continuait, comme avant. Trois jours après, le souve-

nir de la fête s'était effacé de sa mémoire. Lanine, un monceau de livres devant lui, travaillait avec toute la conscience d'un élève modèle. Le vent soufflait au dehors et Sachenka ronflait derrière le rideau. Minuit venait de sonner, lorsque Lanine, qui déchiffrait, non sans peine, un ouvrage scientifique, entendit derrière lui une voix : « Tu n'as aucun don. Ton cœur et ton intelligence ne valent absolument rien. Mais je changerai ton cœur et ton intelligence parce que tu as été bon avec les hommes. » Lanine tressaillit et se retourna involontairement sur sa chaise. Le défunt professeur était debout devant lui. Ses lunettes d'or, son crâne chauve et sa barbe rousse luisaient comme dans un brouillard. Il avait un tablier blanc et tenait dans sa main un scalpel luisant. D'un geste impérieux, il désigna la chaise longue. Lanine, mourant de peur, se leva et alla passivement s'étendre sur la couchette. Alors le professeur leva son scalpel et lui incisa le ventre et la poitrine en forme de « tau grec, puis il enleva le cœur et la rate et prenant dans un plat une autre rate et un autre cœur, il les substitua aux organes qu'il avait enlevés, recousit la plaie et la banda.

« Ne bouge pas jusqu'au matin ! » Terrifié, Lanine retenait sa respiration et fermait les yeux. Le matin, en se réveillant sur sa chaise longue, il vit que sa chemise était déchirée et tachée de gouttes de sang et que sa poitrine portait une fine cicatrice en forme de « tau ».

Il réveilla Sachenka et lui montra sa poitrine incisée. Sachenka le regardait attentivement sans rien comprendre. Elle pensa seulement qu'ils étaient bien pauvres et n'avaient même pas de quoi raccommoder leur linge.

Le soir même, Lanine remarqua qu'il travaillait beaucoup plus facilement. Il lisait maintenant d'un trait un ouvrage scientifique, dont il ne pouvait auparavant dans une soirée s'assimiler, à grand'peine, qu'une dizaine de pages tout au plus. Il avait des loisirs et ne ressentait plus la fatigue, éprouvée habituellement, quand à bout de forces, il allait se coucher. Un jour, considérant de près Sachenka, il fut surpris pour la première fois de sa laideur : tout en elle était si mesquin et si insignifiant : les yeux d'un gris laiteux, le nez indécis, et rien en ses traits qui restât dans la mémoire. « Mon Dieu, pensa-t-il, comment ai-je bien pu l'aimer? »

Son chagrin était infini. Seuls pourtant les soins de l'humble Sachenka, qui le dorlotait comme un enfant, le réconcilièrent avec sa cruelle destinée.

Les études marchaient bien. Et les examens ne lui causèrent pas cette fois les tourments accoutumés. Il écrivit comme se jouant sa dissertation de fin d'année. Lanine se sentait un autre homme, ses connaissances étaient étendues, il était pondéré et ne manquait pourtant pas d'imagination. Il passa ses examens mieux que tous les autres camarades.

Après son dernier examen, Lanine était rentré tard. Il avait rangé avec soin ses livres et s'était assis sur sa chaise-longue, quand tout à coup il aperçut le professeur installé à sa table. Le professeur lui tendit la main, avec un sourire aimable, en clignant de l'œil d'un air malin.

« Eh bien Lanine, es-tu content?

« Je n'ai jamais rêvé un pareil succès. Mais mon très honoré maître, » lui dit Lanine, non sans désinvolture, « ne pourriez-vous pas embellir quelque peu ma Sachenka? »

— Avec ton intelligence — ironisa le professeur — tu devrais regarder la beauté comme une bagatelle ». Sans que Lanine ait eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait, le professeur était passé derrière le rideau et d'un coup de scalpel avait tranché la tête de Sachenka. L'ayant jetée par-dessus l'épaule, il prenait dans une assiette posée sur la table une autre tête et l'ajustait au tronc.

— Celle-ci ira mieux : quant au cerveau il restera le même. »

Lanine, frappé de stupeur, ne put prononcer une parole pour remercier le professeur.

En se réveillant le lendemain matin, Sachenka voulut comme de coutume saisir la maigre tresse qui lui descendait jusqu'aux épaules et soudain sa main rencontra une opulente chevelure : stupéfiée, elle leva les bras pour défaire les cheveux : des mèches dorées serpentaient au lieu de la petite tresse incolore de la veille. Épouvantée, elle jeta un cri. Lanine sauta du lit et aperçut sur le corps de Sachenka la tête d'une déesse antique du musée de l'Ermitage. Il se souvint de tout ce qui s'était passé la veille et pensa avec reconnaissance au professeur. La nouvelle tête parlait comme Sachenka et elle disait tout ce qu'elle devait dire : seulement on voyait au cou une cicatrice. .

Et quand Sachenka descendit pour aller au marché, les exclamations des locataires de la maison n'en finirent pas. Et le lendemain tous les gamins de la cour la suivaient en criant : « Elle a changé de caboche ! »

S'ils avaient été plus perspicaces, ils auraient dit la même chose à Lanine. Mais le changement qui s'était produit en Lanine aurait échappé à l'œil le plus clairvoyant. Ces railleries faisaient pourtant pleurer Sachenka et il fallut déménager.

Dans la maison Makarov, située sur la 7e avenue de Wassilievski Ostrow, où Lanine et Sachenka avaient trouvé à se loger, une semaine avant leur installation, avait eu lieu un crime effroyable. On

avait assassiné de la façon la plus cruelle, la fille du propriétaire Makarov. Après avoir tué la femme de chambre, les brigands avaient tranché la tête à Niouta et l'avaient emportée avec eux.

Le vieux Makarov était fou de douleur et d'indignation. Niouta portait dans ses beaux cheveux une jolie boucle ornée de perles, qu'on aurait pu facilement enlever, sans couper la tête. Et maintenant, il était même impossible de l'enterrer honorablement. Comment, en effet, donner le dernier baiser à un cadavre sans tête?

Le brigadier, Eraste Appolinariewith, conseillait à Makarov d'engager des pourparlers avec la tante de la femme de chambre assassinée et de lui demander de leur céder la tête de cette Maricha, afin de la mettre dans le cercueil d'Anna Wassilievna. Makarov était presque consentant, mais sa femme ne voulut même pas entendre parler d'un tel arrangement.

— Je ne veux pas, dit-elle « embrasser cette Maricha ».

Enfin, l'enterrement eut lieu, mais quelque temps après, Makarov, en sortant de chez lui, s'arrêta soudain pétrifié. Près de sa propre maison, il avait aperçu sa fille Niouta, bras-dessus bras-dessous avec un étudiant. Le doute était impossible, c'était vraiment Niouta en chair et en os! Et le vieux se mit à crier « au secours » au grand étonnement de Lanine et de Sachenka.

Quelques instants plus tard, ils allaient tous au poste, où le vieux se plaignait au commissaire, en désignant Lanine.

— « C'est lui qui a volé la tête de ma pauvre fille et l'a mise sur les épaules de cette demoiselle. »

Le commissaire, qui connaissait le vieux Makarov pour un homme posé, lui dit :

« Wassili Alexieïwitch », pourquoi Mademoiselle aurait-elle besoin de la tête d'une autre? Elle a déjà la sienne ; ne vous désolez pas, c'est chose impossible.

Et quand Sachenka se mit à parler, le vieux reconnut que sa voix n'était pas celle de Niouta et il dut retirer sa plainte. Chacun rentra chez soi.

Makarov passa toute la nuit sans dormir, puis comme il s'était assoupi, Niouta lui apparut comme vivante et lui dit : « Papa, le brigand Ischka m'a coupé la tête et Petrov, le fameux professeur, l'a prise et l'a mise sur les épaules de cette jeune fille. Je n'ai pas quitté entièrement ce monde. Une partie de mon âme est restée attachée à l'âme de cette demoiselle et tu dois l'aimer comme si elle était ta fille et ne jamais lui vouloir du mal. Je la défendrai comme moi-même. » De peur, le vieux ne sut trouver la porte. Il avait envie de tout dire à sa femme. Mais la vieille vint en ce moment le trouver et, sans le laisser parler, lui dit qu'elle venait, elle aussi, de voir Niouta en rêve et elle lui répéta mot pour mot le rêve qu'il venait de faire.

— « La volonté de Niouta est sacrée » décidèrent les deux époux. Dans le livre de la police de sa maison, Makarov trouva le nom de Lanine et adopta Sachenka. Après quoi, les Lanine se marièrent et commencèrent à vivre à l'aise, sans soucis matériels, comme chez leurs parents.

Les vieux aimaient Sacha à la folie. Le temps des derniers examens était arrivé. Tout allait pour le mieux. Lanine était considéré comme un des meilleurs étudiants. Les professeurs en étaient fiers.

Après avoir reçu son diplôme, Lanine en s'endormant, se mit à rêver à son avenir. Ses rêves étaient si ardents qu'il ne remarquait plus le professeur et sa voix seulement le rappela à la réalité. « J'ai fait beaucoup pour toi, mais pas tout, quand même. On ne peut pas vaincre le sort, tu ne connaîtras pas la gloire, mais tu seras un savant comme il y en a beaucoup. N'aspire pas à plus. Nous nous reverrons encore et alors pour la dernière fois. »

V

Les jours du professeur Lanine s'écoulaient tranquilles et uniformes. Il avait une chaire dans une université éloignée du centre et jouissait de la considération et de l'estime générales. Il avait sa clinique, où il recevait ses malades et faisait un cours. Il ne se plaignait jamais du sort. Et le passé était si loin qu'il n'apparaissait plus que comme un rêve merveilleux, remplissant son âme d'aise et d'allégresse.

Lanine s'estimait heureux.

Par un soir pluvieux d'automne, alors qu'il est agréable de veiller sous la lampe, Lanine feuilletait une revue qu'il venait de recevoir ; prêtant l'oreille à ses propres pensées, monotones, comme la voix du vent dans le tuyau de la cheminée. Et voilà qu'à la façon d'une heure calme, quelqu'un entra par la porte ouverte. Lanine écoutait sans quitter son livre, attendant que l'inconnu sortît de l'ombre. Soudain il entendit son cœur battre. « Le professeur Petrov » — dit une voix distincte et claire, et dans un faisceau de lumière luisaient des lunettes d'or, un crâne chauve et une barbe rousse.

« Le professeur Lanine » — répondit notre héros en se levant et en fixant son visiteur. Mais tout à coup, sa gorge se serra, la respiration lui manquait, il ouvrit involontairement la bouche et essaya d'aspirer l'air.

— « C'est le dernier voyage », dit distinctement et clairement la voix bien connue — on ne peut pas

vaincre le sort. Tu as obtenu tout ce qu'un homme peut désirer, tu as joui du bonheur et de la tranquillité. Allons, n'aie crainte, là-bas aussi tu continueras...

Lanine s'inclina vers le visiteur : était-ce pour lui demander quelque chose, ou pour indiquer qu'il était d'accord avec lui?

Le professeur répondit :

« Tu continueras cette vie... »

Et la faux s'abattit. Lanine suffoqué laissa tomber sa tête sur la table. Tout était fini.

Alexis Remisov.

Traduit du russe par Tatiana Lourié.

A PROPOS D'UNE RÉCENTE NOMINATION CARDINALICE

LE CARDINAL CERETTI ET LA REPRISE DES RAPPORTS ENTRE LA FRANCE ET LE SAINT-SIÈGE

Ainsi qu'on l'assure, Son Excellence Mgr Bonaventure Cerretti, archevêque titulaire de Corinthe, nonce apostolique, qui vient d'être créé Cardinal, et à qui M. Doumergue a remis dernièrement la barrette, à l'Elysée, ne quittera pas, pour cela, de sitôt son poste dans notre Capitale.

Tandis que dans les milieux politiques et diplomatiques on commente déjà ces heureux événements, qu'il nous soit permis de revivre un instant le temps écoulé et de nous remémorer l'événement primordial du rétablissement de nos relations avec le Vatican.

Après la victoire, alors qu'une Europe transformée surgissait des ruines amoncelées, le Pape Benoit XV, on s'en souvient, dirigea spécialement son attention vers notre pays. Disciple fidèle de Léon-XIII et du Cardinal Rampolla, ce Pontife diplomate se prit à former des plans d'avenir où notre concours pouvait n'être point négligeable. Avec le charme très noble qui était dans sa manière, il sut indiquer nettement ses intentions. « Si la France me tendait le petit doigt, n'hésita-t-il pas à déclarer : je lui tendrais, moi, les deux mains. »

Un tel propos ne trouva point sourde *la Fille aînée de l'Eglise*, qui, de son côté, se rendait de mieux en mieux compte de tous les avantages que comporterait, pour elle, une entente avec Rome. Il y eut, ce n'est un secret pour personne, bien des résistances à vaincre, mais la lucidité réaliste de M. Alexandre Millerand, la séduction persuasive de M. Aristide Briand ainsi que le zèle éclairé du Cardinal Dubois et de Mgr Baudrillart, sans parler d'autres influences opportunes, finirent par avoir raison de l'obstination des politiciens. Le Vatican agréa nos avances et l'on reprit, d'accord avec l'opinion publique, des rapports considérés, à juste titre, comme indispensables.

Le 28 mai 1921, M. Charles Jonnart remettait ses lettres de créance à Benoit XV et, le 6 août, le Cardinal Cerretti agissait de même auprès de M. Millerand.

Le Cardinal Merry Del Val avait dit un jour : « La France est une trop grande dame pour entrer au Vatican par l'escalier de service. » Certes, l'ancien secrétaire d'Etat de Pie X dut constater que le choix de M. Jonnart, par M. Briand, répondait à cette élégante façon de voir.

Avec l'aisance et le tact qui constituent le fond de sa nature, notre ambassadeur ressuscita les belles traditions de notre diplomatie dans la cité des Papes; il excella à donner à ses actes et à son langage l'authentique cachet de la grandeur française.

Nous invoquons sur ce point le témoignage non pas de ceux seulement qui ne rencontraient M. Jonnart que rarement et dans des circonstances particulières, mais, ce qui est beaucoup plus significatif — de ceux qui étaient ses collaborateurs immédiats. Son diligent secrétaire depuis sept années, M. Emile Gerdolle, et M. René Flandin qui se dépensa si utilement au palais Borghèse, ont, bien des fois, formulé ce jugement devant nous, au cours d'amicales conversations. Rappelons-nous l'estime si flatteuse dont M. Jonnart, homme de gauche, fut honoré par Benoit XV qui l'invita — insigne et rarissime faveur — à une collation restée célèbre. Faut-il insister, d'autre part, sur le prestige

**

que notre éminent représentant exerçait sur les agents des puissances étrangères accrédités près le Saint-Siège, comme sur ses compatriotes, ecclésiastiques et laïques, de la Ville Éternelle?

Malgré tout, si, grâce à lui, notre réapparition dans les sphères romaines s'avéra aussi digne que brillante, elle n'apporta point — et il n'a pas tenu à lui qu'il n'en fût autrement — tous les résultats espérés par l'attente générale. Pour des motifs complexes d'ordre moral et politique, notre contact avec le Vatican se borna trop exclusivement à de méticuleuses discussions juridico-administratives concernant les diocésaines. Quelque étrange que cela paraisse, pendant qu'était au pouvoir M. Briand, pourtant si expert en vastes et subtiles combinaisons, notre Quai d'Orsay n'osa point s'engager dans une fructueuse action de large envergure à laquelle la souple sagacité de Benoît XV se fût prêtée avec tant de satisfaction...

Consolons-nous, toutefois, avec l'espoir qu'un jour ou l'autre, on verra se développer et fleurir ce qui, jusqu'à présent, se borne à végéter. L'essentiel, c'est qu'il n'y ait point eu de brisure — devenue sans doute irréparable. De cela, hâtons-nous de le reconnaître, c'est le Cardinal Cerretti, qu'il faut surtout remercier et féliciter. Il a tout fait pour éviter une rupture ardemment souhaitée, l'an passé, par le fanatisme aveugle de quelques-uns : il a compris toute la valeur du moment historique auquel son nom restera inséparablement uni. Détournant ses regards des mesquineries passagères, il s'est conduit en véritable apôtre. La magnanimité évangélique a supérieurement soutenu et guidé, chez lui, la finesse du diplomate.

Jamais notre Gouvernement n'a été mieux inspiré qu'en décernant, tout dernièrement, le Grand Cordon de la Légion d'honneur au nonce très méritant qui — Dieu soit loué! — ne prendra pas encore congé de nous, et qui a exprimé, il n'y a pas longtemps, les regrets qu'il eût éprouvés à s'éloigner de la France. Nous nous plaisons à penser qu'au sein du Sacré-Collège, quand l'heure retardée de sa séparation d'avec nous aura, hélas, sonné, il ne nous oubliera pas... La France, de son côté, lui conservera la reconnaissance durable qu'elle lui doit.

Si l'on jette un coup d'œil attentif sur la carrière de ce nouveau prince de l'Église, on est amené à des constatations instructives.

Né dans les anciens États romains, à Orvieto, en Ombrie, le 17 juin 1879, et ordonné prêtre en 1895, il devint, après avoir été attaché aux affaires ecclésiastiques extraordinaires et camérier secret, secrétaire à Mexico en 1904. Nous le trouvons, en 1906, auditeur à la délégation de Washington, poste qu'il occupa huit ans; ensuite, ayant reçu la consécration archiépiscopale des mains du Cardinal Merry Del Val, il fut envoyé à Sydney comme premier délégué apostolique de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

Lorsqu'il abandonna sa lointaine résidence, en 1917, pour revenir à Rome, en qualité de secrétaire des affaires ecclésiastiques extraordinaires, son départ provoqua, là-bas, une consternation unanime. En signe de respectueuse et fervente sympathie, la municipalité de Sydney lui offrit, dans une des salles du Parlement, un banquet de trois cents couverts et, au moment où il prit la mer, de nombreuses embarcations chargées d'Australiens catholiques et protestants escortèrent jusqu'au large le navire qui l'emportait.

Désormais, devenu l'auxiliaire direct du Pape et du Cardinal secrétaire-d'État, il se rendit à Paris en 1919, pour négocier, à la Conférence de la Paix, la question des missions catholiques établies dans les anciennes colonies allemandes.

De tout ce *curriculum vitæ*, il ressort que le Cardinal Cerretti s'est formé à la vie politique dans des pays républicains et qu'il avait déjà été à même de connaître notre patrie avant d'y assumer les fonctions de nonce. Son expérience des régimes démocratiques jointe à des dispositions d'esprit très modernes et à un sens psychologique remarquable, sa simplicité alerte et avenante, ainsi que sa parfaite loyauté, le prédisposaient à merveille à saisir les côtés épineux de la question religieuse actuelle et à exercer une attirance opérante sur la société française.

Aussi, avec quel empressement notre élite parisienne a-t-elle figuré à la réception d'apparat organisée par la nonciature, le 12 janvier 1924! Dans les salons de l'avenue du Président Wilson défilèrent, alors, nombre de hautes personnalités ecclésiastiques, politiques, diplomatiques et militaires. Et cependant, rallier tant de suffrages officiels n'était point chose si aisée! Il fallait instaurer peu à peu le règne de la confiance, sans se laisser rebuter par la méfiance hostile et les partis-pris anti-romains de trop de nos parlementaires qui, même s'ils s'avouaient partisans de la présence d'un am-

bassadeur français auprès du Pape, n'admettaient point la réciprocité et ne voulaient pas entendre parler d'un nonce à Paris. Les insinuations perfides et irritantes, quand ce n'étaient pas des affirmations catégoriques, ne furent point épargnées à celui qu'on eût aimé à dépeindre sous les traits de quelque perturbateur occulte et insidieux. Les démarches imaginaires attribuées au Cardinal Cerretti en faveur de l'élection du président Deschanel, ses déclarations déformées au sujet du séminaire de St-Sulpice sont encore dans la mémoire de tous.

C'est toujours avec une patience pleine de mesure et d'indulgence, que cet éminentissime Seigneur apporta les démentis nécessaires ou exigea les réparations indispensables. Il mit constamment en pratique, pour sa part, les sages et généreux conseils de prudence et de charité qu'il prodigua, il y a trois ans, aux publicistes chrétiens, à la fin du banquet, présidé par lui, à l'occasion de l'élévation de Mgr Baudrillart à l'épiscopat.

Dès son arrivée à Paris, le 2 août 1921, il eut à cœur, dans ses confidences à la presse, de préciser, avec une intelligence aiguë de la situation, la manière dont il comprenait son devoir. Il convient de citer ses paroles car elles énoncent un riche et judicieux programme : « Je ne suis pas venu faire de la *politique*, mais de la *diplomatie*... Je représente le Pape, mon souverain, qui m'a envoyé pour m'occuper, avant tout, du bien des âmes... J'aime et j'admire la France. Le Pape aussi l'aime et il tient beaucoup à ce qu'elle reprenne son rang dans le monde et sa mission de fille aînée de l'Église. »

Hautement conscient de la tâche d'ordre spirituel qui lui incombait, il a multiplié les attentions délicates à l'égard de notre sentiment national, travaillant à dissiper nos préventions, à apaiser nos douleurs et à rendre hommage à notre patriotisme. Son premier voyage en province française le conduisit à Nancy, où, accompagné du si affable et distingué Mgr Valerio Valeri, auditeur de la nonciature, il reçut du clergé et de la population un accueil magnifique. C'était le 8 octobre 1921.

Un mois plus tard, il acquiesça, avec la plus compatissante amabilité, au désir des Associations de Veuves de guerre et célébra, dans la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, une messe de requiem, à l'intention de nos héros. Le Jour des Morts, on l'avait vu réciter un *De profundis* sur la tombe du Soldat Inconnu.

L'année suivante, il assista, non loin d'Arras, à la cérémonie commémorative de Notre-Dame de Lorette. Ému au spectacle de cet immense ossuaire qui domine la plaine, le Cardinal Cerretti, escorté du maréchal Foch et entouré d'une assistance de plus de 80,000 pèlerins, bénit avec une pieuse et solennelle majesté les restes de tant de vaillants! Rentré à Paris, il adressa à l'évêque d'Arras, Mgr Julien, dont il avait été l'hôte pendant deux jours, une vibrante lettre. L'opinion française ne demeure jamais insensible à des gestes comme ceux-là!

Mentionnons enfin la bienfaisante visite que l'auguste interprète de la sollicitude pontificale fit, un jour, à la maison des Frères de St-Jean de Dieu, rue Lecourbe. Il se pencha avec une paternelle tendresse sur les pauvres enfants incurables hospitalisés en cet asile. Il réconforta ces petits êtres voués à la souffrance dont les visages s'illuminaient de joie à son approche.

En définitive, le nonce de Paris, excellent diplomate selon le monde, a voulu se montrer surtout ministre de la Providence. Et n'est-ce pas là le secret de la vraie politique de l'Église?

Robert Chabrié.

LA GLOIRE DE LA CUISINE FRANÇAISE

Il y a des vérités de fait : le Mont Blanc — même réduit à 4,807 mètres d'après les nouvelles cartes — est la plus haute cime de l'Europe, la mer Caspienne ne communique avec aucune autre mer. Il y a des vérités incontestables : M. Lloyd George est le meilleur ami et l'Allemagne la meilleure débitrice de la France. Il y a enfin des vérités d'expérience, et la gloire universellement proclamée de la cuisine française appartient à cette dernière catégorie de vérités. L'universalité de ce consentement prévaut même contre l'inquiétude que l'on peut ressentir à voir souscrire à ce jugement des gens si disgraciés de la nature, quant au goût, que leur adhésion pourrait en quelque sorte infirmer une certitude solidement et juste-

ment établie. Que tel Américain, habitué à absorber à la fois le potage, la crème au chocolat, la langouste, le camembert, la tarte aux pommes et le gigot bouilli, le tout arrosé de sauce aux haricots fermentés, se pâme devant les volailles de la mère Fillioux, les chaussons aux écrevisses de Pernollet, les confits du Périgord, les bourrides marseillaises ou les merveilles bourguignonnes, cela peut, au premier abord, faire douter de l'excellence de ces mets. S'il les comprend et les apprécie, c'est qu'ils correspondent par quelque côté aux fantaisies de son palais dévoyé. Mais comme ces chefs-d'œuvre font en même temps les délices des plus subtils gourmets, des plus avertis et des plus compétents des connaisseurs, on peut, tout en le rassurant, penser plutôt que ces jugements enthousiastes et parfaitement aveugles sont entachés d'un snobisme qui ne respecte même pas les choses les plus sacrées sur les lèvres de gens qui ont inventé la forme et le nom même de cette espèce de moutonisme panurgique. Eh bien! Cette hypothèse encore est inexacte. La beauté, quand elle atteint l'absolu et qu'elle rejoint l'infini, participe de quelque chose de mystérieux, de souverain qui s'impose même aux plus réfractaires à son culte : mettez un paysan illettré devant la *Joconde* ou la *Victoire de Samothrace*, jouez-lui la *Pathétique*, récitez-lui *Bérénice*, il ne comprendra évidemment rien à ces sublimes manifestations, mais ce qui émane de ces chefs-d'œuvre surhumains ira remuer en lui toute une obscure sensibilité, toutes les réserves d'idéalisme inconscient et soulèvera un enthousiasme profond qui, malgré lui, le bouleversera.

C'est exactement le même phénomène qui se produit quand un barbare de la table aborde la cuisine française. Il ne la comprend assurément pas, il ne saisit ni ses finesses, ni ses splendeurs, ni ses légèretés, ni ses profondeurs, ni le témoignage de haute culture qu'elle apporte, ni les vingt siècles de civilisation qu'elle résume. Ce par quoi elle tient au vieux sol provincial, ce qu'elle exprime de tradition lui échappe. Il ne découvre en aucune manière comment s'épanouit et se révèle dans un grand plat de la cuisine française l'harmonie cachée de la nature dont l'artiste a sollicité les éléments pour les marier et les bercer en une œuvre équilibrée. Toute la beauté complexe d'une création gastronomique réussie demeure lettre morte à la raison du barbare. Et pourtant, à la déguster, il est envahi d'une sorte de stupeur sacrée. Il est assommé pour ainsi dire et soulevé à la fois par cet éternel qui émane du pur génie et qui l'impose aux cervelles les plus obtuses, aux nerfs les moins sensibles, qui enchaînait les brutes domptées à la lyre d'Orphée.

Evidemment chez notre grand Pernollet de Belley, que je considère comme un des Maîtres de l'école provinciale française, ou chez Raconchot de Dijon, aux heures où nous nous recueillions dans l'attente ou dans le souvenir, des Américains — venus d'Aix ou d'ailleurs sur la foi de la renommée de l'artiste — tapaient sur un innocent piano de misérables chansons nègres, sautaient par les fenêtres — du rez-de-chaussée d'ailleurs — poussaient ces cris inarticulés par lesquels ils expriment leur joie de vivre, jouaient de l'ocarina, que sais-je encore, manifestaient en un mot la mentalité courante de Washington, de Cincinnati, de Chicago ou de Frisco. Il n'en est pas moins vrai que je tiens pour un des plus beaux hommages rendus à la gloire de la Cuisine française l'éclair que j'ai vu passer dans leurs yeux et, à défaut des paroles qui leur manquaient, l'exclamation religieuse et inarticulée qu'ils poussaient en goûtant au fameux poulet à la crème et aux truffes du Valromey, au pâté de grives ou à la meurette qui restent un des sommets de la culture du XX^e^ siècle.

J'ai enregistré encore cet enthousiasme primitif — mais significatif — chez Montagné, chez Lapérouse... Ne nous trompons pas au sens de ces manifestations naïves : ce sont les effets du grand art qui s'impose, souverain, aux êtres les moins préparés à le comprendre, c'est la foudre qui éblouit jusqu'aux aveugles, c'est, que nos amis d'outre-Atlantique excusent cette comparaison exagérée destinée uniquement à bien faire comprendre mon idée — Orphée enchaînant aux cordes de sa lyre panthères et lions!

Je pense que c'est dans ces manifestations spontanées et imprévues qu'il faut constater la gloire réelle de la cuisine française.

Ceci dit, essayons d'analyser les éléments dont elle se compose, encore que je sois de ceux qui aiment mieux admirer le soleil que de connaître la décomposition — même spectrale — de ses rayons : la cuisine française est faite de l'harmonie de ses grandes lignes, de l'harmonie de ses détails, et de l'harmonie des grandes lignes

et des détails entre eux. Or c'est là le secret de tous les arts à leur perfection, qu'ils soient classiques ou romantiques, c'est là l'essence de la beauté du Parthénon et de Notre-Dame de Paris, de Rabelais et de Shakespeare, de la Victoire de Samothrace et de la Pathétique dont nous parlons plus haut.

J'invite ceux qui croient que je plaisante ou que j'exagère à s'en aller chez le maître cuisinier, déjà cité, à Belley, ou chez son rival de gloire, aux *Trois Faisans* de Dijon. Qu'ils s'y fassent servir l'incomparable, le sublime poulet à la crème et aux truffes du Valromey, le jambon persillé, le levreau à la Piron. Il y a d'abord entre la volaille, les truffes du pays et la crème, soigneusement choisies entre plusieurs, entre le mare, le vin, le gibier, une unité, un balancement, une correspondance de perfections qui sont à la base même de toute œuvre d'art. Mais goûtez. Essayez de pousser une analyse sérieuse et profonde des détails. Donnez-vous la joie d'y découvrir les nuances, les lumières et les ombres, les teintes estompées ou claires qui donnent à ces mets, juste en leur point, à ces sauces ni trop longues ni trop courtes, leur légèreté, leur air de fête, leur chaleur, leur velouté, leur suavité. Puis arrachez-vous à cette analyse et considérez l'ensemble triomphal. Vous comprendrez alors de quoi est faite la gloire de la cuisine française.

J'ai pris en exemple des chefs-d'œuvre. Plus ou moins apparentes, plus ou moins sensibles, plus ou moins développées, ce sont les mêmes qualités que vous retrouverez au fond de tout bon dîner français, en Périgord ou en Provence, en Bordelais ou en Bourgogne. Vous pourrez soumettre à la même épreuve le confit avec les légumes sautés dans la graisse d'oie, les palombes au foie gras, la bourride ou la bouillabaisse, le cassoulet ou la sole normande, la poule farcie périgourdine et le lapin froid picard, le lièvre à la royale et le gratin savoyard, vous verrez que vous arriverez aux mêmes conclusions : la cuisine française doit sa gloire à ses qualités de mesure, d'ordonnance, à la coordination des parties et du tout, à la belle proportion de ses éléments, à la clarté de ses détails à tout ce qui, dans d'autres domaines, distingue un beau meuble Louis XVI d'un meuble munichois, par exemple. Des parties bien balancées, fondues dans l'harmonie de l'ensemble, c'est la formule même des symphonies de Beethoven, de la musique de Debussy en face de l'Opéra italien où le ténor vient pousser à l'avant scène des mélodies isolées, reliées cahin caha par un mortel récitatif? C'est la définition d'une tragédie de Racine, d'un poème de Hugo. Tentez l'expérience de goûter, en face d'un grand plat français, les meilleurs des mets étrangers, vous verrez quelle brutalité de goût sans nuances vous trouverez dans un goulash ou quel chaos, parfois amusant, mais évidemment d'un art primitif, dans un bortsch. Vous comprendrez alors mieux que le mot « gloire » appliqué à la cuisine française n'est pas, comme tant, comme trop de Français eux-mêmes le pensent, un terme empreint d'ironie, entaché d'exagération ou teinté d'un esprit d'indulgence excessive ou de concession.

Si l'on veut bien tenir pour vraies les considérations ci-dessus, un voyage, ou mieux un pèlerinage gastronomique dans les provinces françaises prend immédiatement un singulier intérêt artistique et peut bien inspirer aux concitoyens de Brillat-Savarin un légitime orgueil. Il y a évidemment entre elles des inégalités quant à la recherche et à l'excellence de la table; ce n'est point partout la Bresse, le Bugey, la Bourgogne, le Bordelais. Mais que de trésors, que de merveilles pourtant, même dans les régions où la pauvreté du sol, la rudesse de la vie ou d'autres raisons ont détourné les habitants de cette forme supérieure de civilisation! En Bretagne, par exemple, pays pauvre, rude, où le poisson — mais quel poisson! — constitue l'essentiel de la nourriture, où il n'y a pas de vin — et le vin est toujours l'annonciateur et la condition d'une grande cuisine — il y a de délicieuses surprises : les grenouilles de Basse-Goulaine, les beurres blancs et les anguilles tartares des environs de Nantes, les poulets, les soles, les homards de telle ou telle auberge, les coquilles Saint Jacques à la mode locale, les légumes mûris au souffle béni du gulf-stream ont droit à une citation à l'ordre de la gastronomie. La Vendée, où la bonne auberge n'est pas chose courante, a sa bouillabaisse spéciale de petits poissons et son ragoût de moules; le Bourbonnais, dépourvu en général de temples culinaires, peut quand même s'enorgueillir des fourneaux du *Chêne-Vert* à Saint Pourçain. La Normandie elle-même, où l'absence de vin ne manque pas d'avoir sur la cuisine son ordinaire répercussion et où on n'a pas su inventer une tradition nelle cuisine au cidre, la Normandie a ses grandes maisons comme Curmonsky et moi avons

essayé de le démontrer dans la *France Gastronomique* (1).

Ainsi le palmarès des grandes auberges des provinces les moins gastronomiques de France peut faire pâlir et crever d'envie le reste du monde, y compris les palaces à prétention des Etats-Unis, de l'Angleterre, des Allemagnes et d'autres contrées.

On comprend que, quand on aborde les grandes régions de gueule, on se trouve plongé dans la joie de vivre elle-même à laquelle la cuisine participe pour une bonne part. Allez donc par un de ces clairs matins périgourdins pomponnés d'une brume lumineuse et installez-vous dans une de ces délicieuses auberges de la Haute-Vézère; vous verrez si la soupe aux haricots et à la couenne, le confit, la friture à l'ail de la rivière, la poule farcie aux herbes, les œufs au lait ne puisent pas dans ce paysage une indicible beauté et ne lui confèrent pas en même temps tout son charme. Tentez la même épreuve dans le soleil humide de la Loire avec le cul-de-veau à l'angevine, le poulet sauté et surtout le local beurre blanc. Vous éprouverez les mêmes joies profondes et supérieures qu'ignorent ceux qui affectent de dédaigner l'exaltation de la table. Continuez dans la langueur grasse du Poitou avec le lièvre à la royale, dans la pimpante fraîcheur de la Provence avec la bourride, l'aïoli et la bouillabaisse, en Béarn, avec la garbure à l'oie et au jambon, en Guyenne avec les ortolans qui s'avalent comme un bonbon, partout vous découvrirez la grandeur des plats « nationaux » issus du sol, incorporés au décor, élément de la vie et de l'histoire locale qu'ils commentent, qu'ils résument, qu'ils exaltent! Et vous comprendrez combien, sérieusement parlant, la gastronomie en ce pays de France est profondément liée au génie des diverses races qui le composent et à la beauté des différents paysages qui le constituent.

Et, si vous vous prenez à méditer, à vous rappeler vos souvenirs de voyage et les infâmes ou vulgaires repas dont vous avez pu être empoisonnés ou écœurés à travers le monde — sauf en Chine — vous arriverez à une constatation : à côté de Rameau et de Debussy, il y a Beethoven et Schumann; à côté de Racine il y a Gœthe et à côté de Musset, Byron, auprès de Poussin il y a Vinci et en face de Rodin, Michel-Ange. Il n'y a personne autour de Watel, de Grimod de la Reynière, de Brillat-Savarin, parce que la gastronomie, l'art de la cuisine sont essentiellement et uniquement français.

Ainsi, la cuisine française qui se dresse, unique dans le monde — avec la cuisine chinoise, nous le répétons — n'est-elle pas là, dans sa solitude, pour attester le génie de la race, le goût, l'équilibre, la clarté, l'harmonie qui lui sont propres? Au-dessus du corps des temples où est conservée la gloire de tant de noms illustres dans tous les domaines de la sensibilité ou de l'esprit humains, la gastronomie n'est-elle pas comme un fronton que, seule, la France peut arborer et dont l'absence laisse inachevés tous les autres sanctuaires?

Marcel Rouff.

(1) *La France gastronomique*, F. Rouff, éditeur, 148, rue de Vaugirard, Paris.

LES ŒUVRES DE LAUTREC A ALBI

Il y a des musées de province insignifiants qui, par la fortune d'un legs, montent subitement à la célébrité. C'est aujourd'hui le cas de Saint-Omer où la moitié de la collection Chaix d'Est-Ange, léguée par le comte du Teil, petit-gendre du grand avocat, attirera beaucoup de visiteurs. Ç'a été, il n'y a pas bien longtemps, celui d'Albi, par quantité de dessins de Lautrec donnés à ce musée par la comtesse de Toulouse, mère du peintre.

Revenons à ce dernier, plus célèbre que jamais. C'est un des plus remarquables de ces derniers trente ans.

Echos sur le penchant de l'école impressionniste, dans le temps que celle-ci commençait à vieillir, il ne tient ni d'elle ni de ceux qui l'ont remplacée sous le nom de post-impressionnistes. Son modèle fut le seul Degas. Avec Forain et Marie Cassatt, Lautrec compose la petite école de ce maître. C'est de lui qu'il a pris cette intelligence des formes, et cet art de les exprimer, par des inflexions fines qui vont cueillant le détail sans sacrifier le caractère. Tout cela brille en Lautrec dans un degré supérieur. Dans la partie du coloris c'est encore Degas qu'il imite.

Il a pris aussi ses sujets, communément infâmes et même crapuleux. Mais quoi! la peinture en a vu bien d'autres : en fait de libertés la peinture hollandaise; en fait de types déchus l'espagnole. Et puis Despréaux l'a dit : *Il n'est*

pas de serpent... Non seulement l'art fait avaler soit la laideur, soit l'abjection : mais il en tire des ressources : tout ce qui est extrême étant propre à fournir un élément du beau. Ceci n'est pas un principe romantique, mais une vérité de tradition, connue et observée de tout temps par les peintres. Il est vrai qu'il faut savoir s'y prendre.

Le dessin de Lautrec est des plus délicats. Peu d'artistes auront assaisonné d'une élégance de rendu plus subtile l'ignominie de ses personnages. Sous le Second Empire on trouvait « distingué » le dessin des néo-grecs, Hamon, Gérôme et Biennourry. Digne éloge de peintres dont la vulgarité convenait au goût vulgaire de leurs admirateurs. Aujourd'hui nous les trouvons canailles. Cependant ils peignaient des déesses; Lautrec, qui peint des filles, est l'artiste de race; il a du goût, quand eux n'en avaient pas.

Quand M. Bérard alla à Albi inaugurer les collections Lautrec, il joignit à son éloge un rappel de Constantin Guys. Hélas! par où Guys méritait-il cet honneur? Il dessine médiocrement, et ses types sont vagues et sans accent. Il serait la preuve, si l'on en voulait une, qu'on peut prendre les sujets de Lautrec sans l'égaler.

Dans la renommée de ces deux artistes, remarquez une différence d'origine. Elle est importante. La renommée de Lautrec sort de cinq articles de Baudelaire; un homme de lettres l'a lancée; celle de Lautrec est l'œuvre patiente d'amateurs comme feu Henri Rouart, spécialisés dans le discernement approfondi de la peinture. L'homme de lettres dans ses enthousiasmes est sujet à des illusions. Guys passera; Lautrec grandira sans cesse.

Il n'a vécu que quarante ans, infirme, disgracié de visage, démuni de mœurs, affligé de maladies incurables. Sa mort prématurée remonte à quinze ans maintenant. Il n'a presque rien peint d'indifférent. Ses moindres croquis retiennent l'attention. Une justesse d'indication frappante y éclate dans une négligence absolue de la calligraphie mécanique. La première année du *Rire* en présente une dizaine, diversement précieux. Quantité d'autres lithographies de sa main, en noir ou en couleur, rendent le même prestige.

Comment se forma-t-il? J'ai vu quelque part de lui une copie de la maison Toffetti de Venise, ouvrage détruit du Tintoret, qu'il avait tirée de gravures anciennes exécutées par Louisa. De tels modèles intéressaient Lautrec; il en goûtait le mérite, en appréciait l'école. Degas, en qui régnait le même goût, vint par là-dessus. Tout porte à croire que sa culture fut très étendue.

Par là on pourra s'expliquer sa grande variété d'aptitudes. Il a peu donné au clair obscur, à l'imitation de la lumière, à la légèreté des demi-teintes. Cependant cette partie de l'art n'avait rien qui l'embarrassât, comme on pouvait le voir par une ligure d'Ivrognesse, de la collection Seyadjan, vendue en 1910, où le choix paradoxal des tons aboutit en ce genre à un merveilleux effet. C'est un pastel. Les lumières du visage, rendues par de grandes tapes de jaune, obligent toute une partie de rose vif à représenter la demi-teinte. En conséquence les chairs dans cette demi-teinte, luisent d'un reflet sans égal; elles semblent comme imprégnées de lumière, rendre la lumière d'une source interne. Et cela paraît tout naturel. Il n'y a pas chez Rembrandt de plus saisissant effet.

L. Dimier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES INQUIÉTUDES DE L'EUROPE CENTRALE

Le vent d'optimisme pacifique qui s'est répandu sur l'Europe, du moins sur l'Europe officielle, sur l'Europe des chancelleries et des Parlements à la suite des accords de Locarno n'est pas encore tombé. Il est de bon ton d'avoir confiance dans la bonne volonté et l'humeur pacifique de l'Allemagne. Et de fait, les dirigeants du Reich, quels qu'ils soient demain, ne chercheront pas les aventures : la situation intérieure de l'Allemagne est trop troublée, les difficultés économiques dont elle souffre, différentes des nôtres, mais égales aux nôtres, sont trop graves pour, qu'à moins d'être frappé de folie, un gouvernement songe à s'attirer des querelles extérieures. Mais les régimes d'opinion sont essentiellement instables et il serait bien dangereux de s'abandonner à une confiance aveugle. L'adresse et la souplesse de la diplomatie polonaise de ces derniers temps a écarté pour l'instant les périls qui pourraient venir d'une revendication allemande sur le « couloir ». Mais c'est du côté de l'Autriche qu'il faut

que nous portions notre attention. A Vienne, plus encore qu'en Allemagne, les partisans du rattachement activent leur propagande, et ces derniers mois ont vu se produire toute une série de manifestations d'autant plus inquiétantes que les extrémistes de droite et ceux de gauche s'y livrent avec un égal enthousiasme. Le jour anniversaire de la signature du Traité de Saint-Germain, les « racistes » se réunissaient à Vienne pour réclamer le rattachement, et le vice-chancelier Weber ainsi que le Président du parti pangermaniste, M. Wotawa, prenaient part à la réunion. Le 13 octobre, la fédération des postiers autrichiens, dont les tendances sont socialistes, se réunissait à l'Hôtel de Ville, tandis que les postiers allemands tenaient une réunion à Berlin, pour proclamer leur volonté de voir les deux pays se réunir. A Vienne, l'Assemblée votait à l'unanimité une résolution affirmant que « l'interdiction faite à l'Autriche de se rattacher à l'Allemagne était expressément contraire au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, au principe de la véritable démocratie et de l'Entente entre les Nations qui, seuls, permettront l'établissement d'une Europe nouvelle pacifique et heureuse ». Au Conseil national, même manifestation : le docteur Leutner, député social démocrate, y prononce ces paroles significatives :

« Nous avons autant d'espoir dans le rattachement, y déclare-t-il, que de fermeté, de courage, d'énergie et d'enthousiasme pour le réaliser. Depuis la fondation de la République, l'attitude des deux partis bourgeois est un perpétuel renoncement à l'idée de rattachement...

« Si je veux l'unité allemande, la grande République démocratique, c'est que j'y vois la condition nécessaire à la réalisation de mon idéal. *Nous voulons que notre esprit, le socialisme, se développe sur un sol allemand...* Il faut qu'à Paris et à Rome, on sache que les Allemands d'Autriche veulent le rattachement, *quoi qu'il advienne...* »

S'en prenant violemment au ministre Mataja, M. Leutner déclara :

« Que dire du parti pangermaniste, qui tolère aux Affaires Étrangères un homme que l'on considère comme le valet de l'impérialisme français?... »

Et il conclut en ces termes :

« Malgré votre lâcheté, votre faiblesse, le rattachement se fera... Ce rattachement se fera, dût-il y avoir non pas dix mille, mais cent mille traîtres!... »

Présenter l'union de l'Autriche et de l'Allemagne, au mépris des traités de 1919 comme un pas en avant vers la Constitution des Etats-Unis d'Europe est peut-être une manifestation d'un humour un peu appuyé; mais la campagne qui se fait partout, et jusqu'en France contre le statut européen fixé à Versailles et à Saint-Germain est telle qu'il ne faut pas s'étonner de ce qu'un tel argument porte lui aussi. Pangermanistes et socialistes d'Autriche et d'Allemagne continuent à parler de l'impérialisme français comme au temps où nous occupions la Ruhr.

Il y a, du reste, une entente ouverte entre la milice socialiste allemande et la milice autrichienne qui devient peu à peu une véritable armée et qui compte, d'après la *Reichspost*, un effectif mobilisable de 60.000 hommes. Evidemment, ce n'est pas avec une armée de 60.000 hommes qu'on peut songer à faire la guerre à l'Europe, mais l'existence de ces groupements militaristes, en pleine fermentation, peut faire naître du jour au lendemain des incidents graves qui ne manqueraient de donner beaucoup d'embarras à la Société des Nations.

*
* *

De quelque côté qu'on l'envisage, cette question du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne apparaît comme la plus dangereuse peut-être pour la paix de l'Europe. Certes, il paraîtrait inacceptable et monstrueux à l'opinion française que l'Allemagne, après une défaite complète, après avoir subi un traité *pénal* que presque toutes les nations du monde civilisé ont signé, s'annexât un pays de 7 millions d'habitants et une ville de plus de 2 millions d'âmes; mais, pour l'Italie d'une part, pour les puissances de l'Europe centrale, la Pologne et la Tchécoslovaquie de l'autre, c'est une question vitale. Certes, toutes ces puissances ont besoin de paix à l'égal de tous les peuples de l'Europe, mais il ne faut pas oublier que l'Italie est en pleine fièvre impérialiste, et que M. Mussolini qui a besoin de cet état d'esprit pour se maintenir à l'intérieur ne fera que l'entretenir. La Pologne et la Tchécoslovaquie sont d'humeur pacifique, mais ce dernier pays surtout ne saurait admettre à aucun prix une union germano-autrichienne qui menacerait d'autant plus gra-

vement son existence qu'il a toujours à tenir compte de sa forte minorité allemande.

Celle-ci, depuis quelque temps il est vrai, se montre beaucoup plus modérée dans ses revendications. Les deux groupes qui ont pris la tête des partis allemands, le groupe agrarien et le groupe chrétien-social acceptent maintenant l'idée d'une collaboration franche avec le gouvernement tchécoslovaque. Heureux symptôme : le grand journal allemand de Prague, le *Prager Tageblatt* qui représenta longtemps l'opinion libérale allemande la plus hostile aux Tchèques, fêtant son cinquantenaire, publiait récemment un numéro spécial en tête duquel se trouvait une lettre du Président Masaryk et auquel collaboraient plusieurs personnalités tchèques.

Cette heureuse évolution est le résultat de la situation économique relativement brillante de l'État tchécoslovaque. Lors de la dernière réunion de la Chambre de Commerce internationale, son Président constatait que, parmi tous les États européens plus ou moins embarrassés par des crises industrielles ou financières, la Tchécoslovaquie constituait en Europe un véritable îlot de prospérité. De tous les États héritiers de l'ancienne monarchie austro-hongroise, il fut, certes, le plus favorisé, mais la sagesse, la fermeté de ses fondateurs, l'énergie avec laquelle ils surent stabiliser la monnaie nationale à une époque où tant d'autres puissances comptaient encore sur la fortune, sur le hasard, ont beaucoup contribué à cet heureux résultat.

Ce n'est pas que la Tchécoslovaquie n'ait aussi ses embarras : la fusion entre les Tchèques et les Slovaques n'est point faite, et l'extrême division des partis rend la politique parlementaire extrêmement difficile : les élections du 15 novembre n'ont pas, sous ce rapport, éclairci la situation et c'est avec beaucoup de peine que M. Svehla est arrivé à constituer un ministère aussi disparate que les ministères allemand, polonais, belge ou... français. Le nouveau Cabinet Svehla comprend en effet quatre agrariens, dont M. Svehla lui-même, trois populistes catholiques, trois socialistes démocrates, trois socialistes nationaux, un démocrate national. Or ce ministère composite aura à liquider la délicate question slovaque. C'est une lourde tâche, mais l'orientation nouvelle des Allemands et la formation d'un parti dissident en Slovaquie font espérer qu'il en viendra à bout moins difficilement qu'on ne l'avait craint. En tous cas, la jeune République a maintenant fait preuve d'une telle vitalité qu'on peut être assuré qu'elle opposera une barrière solide aux prétentions des pangermanistes d'Allemagne et d'Autriche. On ne peut trop s'en féliciter.

Jusqu'à présent dans les inquiétudes qui se sont fait jour et qui continuent à peser sur l'Europe, on n'a peut-être pas assez compté sur ces nouveaux États de l'Europe Centrale qui ont été les grands bénéficiaires de la guerre. On a été frappé d'abord des difficultés inévitables de leurs premières années d'existence. Les pessimistes, que les déceptions de ces dernières années ont singulièrement multipliés, se sont empressés de dire qu'ils n'étaient pas viables; mais peu à peu, ils n'en trouvent pas moins leur équilibre. La Pologne en réduisant hardiment son budget de 25 % fait en ce moment preuve d'un courage digne d'admiration; les difficultés de la Yougoslavie s'aplanissent; la Tchécoslovaquie a prouvé qu'elle était désormais une puissance économique avec laquelle il fallait compter, et la bonne entente de ces puissances, auxquelles il faut joindre la Roumanie, est incontestablement un élément de stabilité. C'est sur elles surtout qu'il faut compter, semble-t-il, pour éviter les aventures où la conjonction des pangermanistes et de l'Autriche pourrait entraîner le vieux monde.

L. Dumont-Wilden.

LES IDÉES

UN THÉORICIEN DE LA BONNE RÉPUBLIQUE, NATIONALE ET SOCIALE : M. J. BARDOUX

Depuis que les affaires de la France ne vont pas aussi bien qu'il faudrait, et ce n'est pas seulement depuis la guerre que je veux dire, on a vu croître et prospérer, en attendant mieux, une abondante littérature politique, tout un pullulement de plans de réforme et de projets de révolution, les uns et les autres animés des inspirations les plus généreuses, mais dont il faut bien avouer que, dans la plupart des cas, ni les réalisations ne correspondent aux intentions, ni la qualité ne va de pair avec la quantité. C'est que s'il n'y a rien de plus tentant, s'il n'y a rien de plus facile que d'écrire du

politique, il n'y a rien de plus malaisé, il n'y a rien qui exige un ensemble de qualités plus rarement réunies que d'en écrire bien. Il faut être à la fois homme de pensée et homme d'action, il faut avoir pratiqué le maniement des hommes et celui des idées, car l'idée qui n'a pas été soumise au contrôle de l'expérience, comme l'action que ne guide pas une pensée juste, est frappée de malfaisance ou de stérilité. Il faut être un homme de son temps et il faut savoir l'histoire, car on ne comprend rien au présent si on ne le saisit pas dans sa continuité vivante avec le passé, et, si on ne sait pas d'où il vient, on ne peut pas prévoir où il va. Il faut connaître son pays et il faut connaître l'Europe et le monde, car non seulement la situation internationale commande impérieusement la position et la solution d'un grand nombre de problèmes nationaux, mais comme la France moderne a emprunté à l'étranger, à l'Angleterre, l'essentiel des institutions qui la régissent, c'est à l'expérience anglaise qu'il faut constamment se référer, en même temps qu'à la psychologie française, pour se former une idée exacte des déviations de notre parlementarisme et des moyens et des méthodes qui pourraient y remédier.

Qualités rarement réunies, disais-je: après cette rapide analyse, on en tombera d'accord avec moi, et peut-être comprendra-t-on mieux les raisons de l'effroyable médiocrité de la littérature politique courante, mais peut-être comprendra-t-on mieux aussi ce qui fait l'excellence de la pensée de M. Jacques Bardoux, telle qu'elle se développe à travers les vingt volumes de son œuvre, telle qu'elle se condense dans le remarquable livre qu'il vient de publier et dont le double titre : *Hors du Marais—La Route de France* (1), sonne comme un pathétique appel aux générations qui montent et comme un acte de foi raisonné dans les destinées de notre patrie. Fils d'un écrivain et orateur éminent qui, comme député, comme ministre, comme sénateur inamovible, a joué un rôle considérable dans l'histoire de la Troisième République, M. Jacques Bardoux a respiré pour ainsi dire en naissant l'atmosphère de la politique, et il a lui-même, à plusieurs reprises, mis la main à la pâte électorale, sans succès il est vrai, mais peut-être avec d'autant plus de profit. Esprit brillant et solide, nourri d'une vaste culture historique et psychologique, il a senti de bonne heure la nécessité de compléter l'enseignement des livres par celui de la réalité directement observée, et grâce à des années d'études sur le vif, il est devenu un des plus profonds connaisseurs que nous ayons des hommes et des choses d'Angleterre. En dehors de la politique proprement dite, il s'est passionné pour la noble cause de l'éducation populaire, et il a créé, sur le modèle des *settlements* anglais, la *Fondation universitaire de Belleville* où j'ai eu il y a quelque vingt ans, s'il m'est permis de le dire au passage, le privilège de lui apporter une collaboration dont je garde un très précieux souvenir. Enfin, il a été mêlé de près aux grandes négociations internationales qui ont suivi la guerre, ainsi qu'aux travaux de la Société des Nations. On le voit, en énumérant tout à l'heure les conditions requises pour faire un bon écrivain politique, c'était le portrait même de M. Jacques Bardoux que nous esquissions. C'est assez dire de quel poids et de quel prix est son témoignage, et combien il mérite, dans les heures critiques que nous traversons, d'être écouté et médité attentivement.

Nous ne saurions bien entendu, prétendre à donner, dans les limites de cet article, une idée un peu complète ni de l'œuvre entière de M. Jacques Bardoux, ni même de son dernier livre, dont la richesse et la densité défient presque l'analyse. Du moins nous efforcerons-nous de mettre en lumière les deux ou trois points qui, entre beaucoup d'autres, nous ont paru particulièrement dignes de considération.

*
* *

L'ouvrage débute par un lucide et pénétrant examen du sens des élections de 1919 et des causes du revirement de 1924. Il y a là une quarantaine de maîtresses pages qui devraient devenir le bréviaire de tout ce qu'il y a en France de modéré et de conservateur. L'incroyable illusion et la lamentable erreur de la Chambre bleu horizon y sont dénoncées avec une clairvoyance et un courage admirables. Les élus de 1919, dit fortement M. Jacques Bardoux, ont interprété comme une réaction conservatrice ce qui était en réalité une poussée populaire. Il suffisait pourtant, ajoute-t-il, d'être en contact avec les masses ouvrières et paysannes, au lendemain d'une paix incomplète et bâclée, pour mesurer l'exacte signification de leur vote

(1) Plon, éditeur.

contre les élus de 1914. Elles les rendaient, avec raison, responsables des erreurs de la guerre et des lenteurs de la paix, d'un effort épuisant et de sacrifices excessifs. Elles voulaient cesser de souffrir. Elles étaient assoiffées de sécurité et de stabilité. Elles rêvaient d'une orientation nouvelle dans la politique internationale, d'un effort vers l'organisation économique, d'une rénovation dans la vie politique. Rien de tout cela n'est venu, ou très peu de chose, et, en 1924, la majorité de 1919 s'est écroulée comme un château de cartes. Sans doute, le Bloc des gauches ne s'est pas moins profondément mépris que le Bloc national sur les tendances et les aspirations du peuple de France, et dix-huit mois de gâchis démagogique font prévoir un nouveau et prochain revirement, mais au profit de qui ce revirement s'opérera-t-il? C'est ici que M. Jacques Bardoux, qui n'est pas de ceux qui prennent leurs désirs pour des réalités, pousse un cri d'alarme auquel il faudrait que toutes les voix indépendantes fissent écho.

Prenez garde, s'écrie-t-il. La France paysanne, cette France sur laquelle on a toujours fait fond pour jouer dans notre vie nationale le rôle de frein et de régulateur, la France paysanne est en train de se modifier profondément. Elle est aigrie, elle est mécontente, elle est exaspérée, elle est prête à faire des sottises, des folies peut-être. Elle s'est enrichie? Sans doute, mais, Tocqueville l'a dès longtemps démontré, ce n'est pas la misère qui engendre les Révolutions, et la France n'avait jamais été si prospère qu'à la veille de 1789. Il est certain que l'aisance d'après guerre « radicalise » et même « socialise » le petit propriétaire paysan, plus qu'elle ne le « modère ». Elle le rend plus sensible à l'envie démagogique, comme à la lassitude quotidienne. Il trouve son labeur plus rude et sa vie plus médiocre. Il jouit moins de ce qu'il a, il souffre plus de ce qu'il n'a pas. Il accepte plus difficilement d'inévitables inégalités et des supériorités légitimes. Il subit avec plus d'aigreur le voisinage des citadins en congé et le contact des voyageurs en automobile. L'envie mord d'autant plus, que nos villages s'ennuient. *Un ennui profond, tenace, général*, est à la base de ce malaise de la campagne, parce qu'on n'a rien fait pour organiser et moderniser la vie rurale. Et lorsque la France s'ennuie, les aventures ne sont pas loin.

*
* *

Que faudrait-il pour que ce malaise et ce mécontentement, qui ne sont pas particuliers à la France paysanne, mais dont elle est peut-être la plus atteinte, tournassent au bénéfice des idées d'ordre et des partis de conservation? Il faudrait deux conditions, qui n'existent malheureusement ni l'une ni l'autre; il faudrait que ces partis fussent organisés et qu'au lieu d'être des états-majors sans soldats, ils se préoccupassent de pousser dans le pays de profondes racines; il faudrait qu'ils eussent une doctrine qui ne fût pas de conservation pure, mais qui, ne conservant que ce qui mérite d'être conservé, s'ouvrît largement à tout ce qu'il y a de légitime dans les aspirations et les exigences des temps nouveaux. De l'un et de l'autre point de vue, M. Jacques Bardoux propose à l'émulation de nos modérés l'exemple en effet admirable des conservateurs anglais, et montre dans leur magnifique victoire d'octobre 1924 le double triomphe d'une méthode et d'une organisation vraiment scientifiques et d'une doctrine généreusement démocratique qui leur a permis de recruter des adhérents dans toutes les classes de la société. Que ceux qui ont des oreilles s'en servent pour entendre ce grave avertissement; faute de quoi, il leur en coûtera très cher, et non pas seulement à eux, mais à la France elle-même.

*
* *

Il serait donc vain de se le dissimuler; la situation actuelle de la France comporte de sérieuses raisons de craindre, mais il faut ajouter tout de suite qu'elle comporte aussi de puissantes raisons d'espérer. Les cadres du vieux parlementarisme craquent de tous côtés, mais c'est, pour une grande part, sous la poussée de forces jeunes et saines qui réclament à bon droit leur place au soleil. Tandis que l'État industriel agonise, les associations libres pullulent, et les grandes institutions autonomes, Universités, Chambres de commerce, conseils de port, prospèrent en marge de l'antique et tyrannique centralisation. Les provinces se réveillent et les gentilhommières se repeuplent. Les professions s'organisent et les régions s'ébauchent. Une double renaissance industrielle et agricole est déjà grosse de réalisations, plus grosse encore de promesses. Le courant économique, comme le courant social, aspire à se délivrer de ce que les politiciens appellent, sans doute par antiphrase, la politique pure. L'intelligence française, dans ses parties vivantes, rejette avec un égal dégoût

l'anticléricalisme maçonnique, l'idéalisme démagogique, le matérialisme révolutionnaire. Serait-il possible que, dans cette France qui a reçu du ciel le don de l'expression, tous ces besoins, tous ces désirs, toutes ces volontés, toutes ces ardentes puissances de vie demeurassent sans forme, ne se donnassent pas les organes de leur réalisation? Nous ne le croyons pas plus que M. Jacques Bardoux et nous partageons ses espérances, mais nous redoutons comme lui, pour la période de transition entre le système qui s'écroule et celui qui lui succédera, les erreurs d'action, filles des erreurs de pensée. Si l'on veut que le malaise qu'il a si profondément analysé ne se termine pas par un avortement, mais par un enfantement, ce ne sera pas trop, à l'heure de la crise inévitable, du concours de toutes les bonnes volontés et de toutes les compétences. Dans cet ordre d'idées, nous ne voyons personne qui mérite mieux que M. Jacques Bardoux d'être appelé en consultation, soit pour le diagnostic, soit pour le pronostic, soit pour le traitement, soit, si l'on nous permet ce médiocre jeu de mots, pour le régime.

René Gillouin.

L'HISTOIRE

DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE (1)

Existe-t-il encore des gens qui, en fait de géographie, s'en tiennent obstinément aux mornes énumérations : mers, fleuves, caps et golfes, incluses dans les manuels scolaires dont notre enfance dut se contenter? On le dit. De telles gens « datent » terriblement; mais l'ignorance qui a pris de l'âge ne doute plus de sa légitimité. En vain toute une science de la terre se serait constituée. Leur mépris à son endroit se ferait d'autant plus insolent qu'il s'appuierait aux objections çà et là formulées contre elle par les tenants d'autres disciplines en possession d'état. Géologues, minéralogistes, météorologistes ont dédaigné longtemps la géophysique (1) alors que, non contents de décrire les phénomènes, jusque-là simplement catalogués dans les livres, elle prétendait les expliquer ou, à tout le moins, les enchaîner. Moins accueillants encore, statisticiens, économistes et sociologues déniaient aux fondateurs de la science nouvelle le droit de traduire, en relation avec les conditions du milieu physique, les « genres de vie » réalisés par l'humanité. Pour tel d'entre eux, la géographie économique, comme on a dit longtemps, la géographie *humaine*, suivant l'expression plus exacte de maintenant, ne constituerait qu'un empiètement illégitime sur le terrain réservé à ses propres études. Une telle prétention, Camille Vallaux, en un ouvrage daté d'hier, se donnait pour tâche de la contredire (2). Et Jean Brunhes, rééditant en 1925 cette *Géographie humaine* qui, d'une plume alerte, avait, dès 1910, posé les questions essentielles, se croit tenu de la combattre à son tour. Qu'il se rassure. Pour qui dresse avec impartialité le bilan de cette vive campagne, la géographie humaine, telle qu'elle s'est organisée à la suite des précurseurs, l'*Anthropogéographie* de Ratzel et les travaux si riches d'évocations dus à Vidal de la Blache, a désormais cause gagnée.

Bien plus sûrement encore pour qui vient d'en suivre l'exposé au cours des trois volumes de Brunhes, auxquels leur forme même et l'originalité de présentation assurent une bonne partie de leur succès. Comment résister à un auteur qui ne vous aborde pas avec des formules de dogmatisme, qui, à proprement dire, n'enseigne pas, qui se garde d'intituler *précis* ou *traité* un ouvrage, volumineux certes par le nombre de pages, mais toujours allègre de ton, familier au besoin dans l'expression, et pittoresque, et qui, grand voyageur à travers un monde que notre civilisation « de circulation » a passablement rétréci, vous entraîne à sa suite vers des horizons sans cesse renouvelés? Feuilletez ce tome III, qui renferme une suite méthodiquement classée de vues photographiques, de dessins, d'épreuves sur clichés d'avions. Sur un total de 278, dont 75 seulement sont empruntées, plus de 200 vues appartiennent à l'auteur, saisies au gré de ses déplacements, on dirait

(1) Jean Brunhes : *La Géographie humaine*, trois volumes dont un de photographies et cartes, 3e édition (Paris, Félix Alcan, 1925).

(1) Même après la création en Sorbonne (Faculté des Sciences) de la chaire de géographie physique (1897). Le premier titulaire a été Charles Vélain.

(2) Camille Vallaux : *Les Sciences géographiques* (Paris, Félix Alcan, 1925).

presque de sa fantaisie vagabonde. Elles viennent d'Albanie, de Bosnie, d'Espagne ou des Alpes suisses, d'Egypte et de Syrie (il est certainement un des premiers civils, les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent, qui ait abordé le Djebel Druze) (1), du Japon et de l'Indochine. Pour lui, la géographie s'atteste vraiment une « étude de plein air ». Etre géographe, c'est « voir les formes précises de la réalité terrestre, les voir dans toute leur extension matérielle et jusqu'à leurs zones-limites, en discerner les représentations variées en différents points de l'espace »; c'est posséder « comme une perception plus réaliste de toutes les manifestations de l'activité humaine ». Il est bien de pouvoir évoquer par des graphiques et par des cartes cette réalité mouvante des faits terrestres. Un sociologue s'en contenterait, ou un statisticien, amoureux du chiffre pour le chiffre. Il vaut mieux observer soi-même, y aller voir, enregistrer avec ses yeux. Et Brunhes, tout élan et tout mouvement, y va voir. Après tout, s'étant préoccupé de fixer son objet, à savoir « les faits de la surface qui sont dus à cet agent spécial qui est l'activité humaine », ne doit-il pas, en bonne méthode, réserver la première place et le principal intérêt à l'étude exacte, précise, de ce qui est aujourd'hui? Oui, aujourd'hui, en 1925. Notez l'idée. Il s'agit de conduire notre connaissance générale du monde jusqu'à l'instant présent, compte tenu des bouleversements de la surface survenus depuis dix ans, de faits géographiques dus aux plus récentes initiatives, comme cette route « automobilable » ouverte en Indochine centrale en 1923. La géographie humaine n'est pas une science figée; c'est une recherche bien organisée en perpétuelle transformation.

En perpétuel accroissement aussi. Regardez encore ces 89 cartons insérés à leur place dans le texte. Un assez grand nombre s'inspirent, au moins pour le fond, de travaux étrangers, de publications officielles; pas un cependant qui n'ait reçu l'empreinte personnelle par où se traduit la pensée de l'auteur. Plus curieuses encore sont les notes, meublées de références multiples où la littérature et l'art ont leur place. Point de sèche énumération. Jean Brunhes sent avec trop de vivacité pour ne pas apprécier en complète liberté dans le même temps qu'il cite. C'est là qu'il polémiquera avec Van Gennep, coupable d'avoir traité la géographie humaine comme « une province que l'on détache arbitrairement de l'ethnologie et qu'on lui arrache sans justice », là qu'invoqué par A. Hettner comme arbitre dans la discussion que le professeur de Tubingue soutint comme Schlüter relative au « pouvoir d'initiative et de domination de l'homme sur la terre », il interviendra plutôt en médiateur, là qu'il exaltera, l'ayant lu dans la joie, Giotto Danielli pour ses *Condizioni delle Genti*, et qu'il marquera son enthousiasme pour l'*Anthropologie* de Verneau. Cet enthousiasme, il éclate spontané à propos de toute publication qui, sagace, bien conduite et raisonnée, fait sûrement avancer nos connaissances. Au besoin, il en provoquera. Plusieurs, qui sont l'œuvre de ses élèves, sont analysées ici pour la nouveauté de leurs résultats. En deux chapitres, le texte même nous est loyalement signalé comme le produit d'une fructueuse « contaminatio ». L'étude du Val d'Anniviers (tome II, chapitre 8) s'inspire de pages publiées avec Paul Girardin aux *Annales de Géographie*; « ce travail, avoue notre auteur, lui appartient tout autant qu'à moi ». La monographie des Andes centrales est due au « très perspicace géographe » Isaiah Bowman, pour l'édition américaine de 1920, et « l'une de ses anciennes élèves — et des meilleures — de l'Université de Fribourg, Françoise Brand », l'a traduite pour cette troisième édition française. Brunhes se poserait-il en chef d'école? Il est trop jeune encore, par bonheur, pour qu'on l'accable de ce titre. Mais il s'est trouvé au centre d'un groupe de travailleurs où, comme il dit joliment, en plein accord d'amitié et d'orientation scientifique avec ceux que rapproche de lui la communauté du labeur. De tout cela s'est composée cette « étude générale de la surface humanisée de la planète ».

Un tel programme s'annoncerait d'une complexité infinie si de nombreux chercheurs n'avaient au préalable isolé par analyse ces groupes de *faits essentiels* par où se manifeste la collaboration « à termes variables » entre l'homme et la nature. S'il est vrai que l'homme entre en rapport avec le cadre naturel par les faits de travail, par la maison qu'il construit, la route qu'il parcourt, le champ qu'il cultive, la carrière qu'il creuse, il en est d'autres encore auxquels, sous peine de désordre, individus, nations, États doivent s'adapter. Les uns de l'ordre physique : le sol avec son relief, la mer avec ses courants, le climat en ses varia-

(1) *Le dernier né des Etats syriens : le Djebel-Druze*, dans la *Revue Bleue* du 17 décembre 1921 et du 7 janvier 1922.

tions quotidiennes; car c'est dans les zones climatiques de transition, fortes en pluies, où de grands fleuves donnent large accès aux océans, qu'ont fini par se constituer les plus puissantes sociétés modernes. Tous faits terrestres dont on essaierait en vain de s'affranchir entièrement. D'autres relèvent de la psychologie. Si « les hommes ont dépendu manifestement de la terre, ils ont aussi dépendu de ce qu'ils ont créé eux-mêmes sur ce point de l'espace ». Quels facteurs subtils enracinent ainsi l'individu au sol, qui, malgré séismes et incendies, font reconstruire à la même place San Francisco, Tokyo et Messine, perpétuent, malgré inondations et raz de marée, le grouillement des foules aux bords du Hoang-ho, du Yang-tseu et du Song-koï, sur les côtes du Bengale et de la Chine du Sud? Habitudes séculaires et besoins immédiats, volonté de puissance et de bien-être, « décisions libres ou actes irréfléchis », traditions religieuses, sans compter ces « valeurs » plus « tyranniques » encore : l'espace, la distance dont steppes et déserts imposent la monotonie, la différence de niveau estimée longtemps hostile jusqu'à ce que se soit révélé dans les chutes d'eau de la montagne un potentiel à utiliser.

Que d'autres applications séduisantes pour l'esprit! Mais c'est ici que Brunhes nous rappelle à la « prudence », avertit que, sous peine de « rhétorique vide », nous n'avons à tenir pour faits géographiques que ceux *de surface*. Tels ceux qui composent les quatre « monographies synthétiques » du tome II : les oasis du Souf et du M'zab (Sahara sud-algérien), considérées comme des « îles du désert », aussi capables d'attirer, de préserver, de multiplier et de concentrer les hommes que les îles méditerranéennes; — les hauts pâturages des Andes centrales, « îles humaines » de l'altiplanicie bolivienne, oasis de culture et d'irrigation suspendues au-dessus du désert et de la pampa; — le Val d'Anniviers, « île exceptionnelle » de la montagne alpine, à travers laquelle l'attrait alterné de la vigne et de la pâture conduit les migrations des Anniviards, du village de la vallée rhodanienne à la fromagerie de « l'alpe », par le *dorf* et le *mayen*; — ces routes ouvertes enfin de la mer de Chine au Mékong, filles de l'énergie de quelques Français (de quel accent joyeux et clair Jean Brunhes, qui fut leur hôte émerveillé, leur rend hommage!). La route centrale surtout, de 280 kilomètres entre Vinh et Thakhet, bienfaisante à la sécurité grâce à l'automobile, « moyen prodigieusement efficace de domination ». Avec ses six sections cheminant d'abord dans la plaine basse par les bosquets de bambous pleins de maisons, puis par la brousse des collines, les cultures des plateaux, les forêts-clairières, enfin les rizières découvertes du Mékong, attirant vers l'Est les minerais et les bois du Laos, poussant en revanche vers le Laos la souple et pénétrante infiltration de l'Annamite, elle s'impose, « dompteuse de l'espace », comme un fait économique, politique et social de première valeur.

Dans cette somme d'observations ingénieuses et colorées ne verrons-nous cependant que les souvenirs d'un « beau voyage »? Non pas. Car tous ces faits humains vont nous apparaître liés entre eux par un principe sinon de causalité, du moins de connexité nécessaire. Leur masse, comme s'exprime Vidal de la Blache, forme un tout « dont les parties sont coordonnées ». En elle se trouvent comme incorporées certaines forces naturelles domestiquées aujourd'hui : chaleur solaire, principe même de la vie, eau, « richesse économique par excellence » (1), et source toujours mieux utilisée d'énergie, air « qui marche », main-d'œuvre enfin, cette « marchandise » précieuse si inégalement distribuée (2). Voyez déjà comment sur les besoins fondamentaux de l'homme : nourriture, sommeil, abri, se construisent les cellules élémentaires de la géographie : géographie de l'alimentation, du vêtement. Au-dessus, placez tout ce qui se rapporte à l'exploitation de la terre, à quoi se raccordent les relations entre les groupes humains : géographie économique et sociale. Alors seulement pourront s'expliquer ces « produits historiques » de la civilisation, les États, organismes que le temps a renouvelés, compliqués, mais toujours à peu près dans les mêmes limites de l'espace.

Cette « géographie de l'histoire » Brunhes, au lendemain de la guerre, l'a exposée avec Camille Vallaux dans un livre fourmillant

(1) Le premier grand travail de Brunhes est une thèse sur *l'Irrigation... dans la péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord* (1902).

(2) La figure 18 qui, d'après Woeikof, confond dans la même tranche les régions de 10 à 60 habitants au kil. carré, traduit-elle bien la pensée, autrement nuancée, de l'auteur? Il est permis d'en douter.

d'idées dont le public instruit se souvient (1). Pour le moment, notre acteur principal c'est l'homme, « revêtement mobile de la surface », exerçant son activité sur les fatalités naturelles. Ce qu'il conquiert d'abord c'est le sol, par ses maisons et ses chemins : maisons de bois de l'Europe forestière, en recul devant les maisons de terre ou de pierre, — chemins pour le passage, le transport et l'échange, créateurs à leur tour du carrefour, du marché, du champ de foire. Villages et routes grandissent de concert, perfectionnés par le travail humain, la vie historique, la politique, voire le caprice administratif. Voici enfin que la grande route crée la ville ou l'attire à elle; et c'est un « être naturel » nouveau avec son plan, sa situation dans l'espace et en altitude, sa parenté avec les autres centres urbains. Voici encore que se constitue, en connexion avec les modes du peuplement, toute une géographie de la circulation : océanique et intercocéanique, continentale (avec ses 1.200.000 kilomètres de voies ferrées), aérienne (les 2.200.000 kilomètres de lignes que la radiotélégraphie n'a pas rendues inutiles). Ainsi s'affirme la main-mise sur la nature dont rêvaient les Saint-Simoniens. Le canal de Suez, du Saint-Simonien de Lesseps, surveille exactement l'essentiel de la production : soja, pétrole, manganèse de l'Inde, coprah, riz, sur tout l'espace compris entre l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident. Premier groupe de faits, « d'occupation improductive », dit Brunhes, mais dont il faut comprendre que, par certaines répercussions, ils se manifestent de très productif rendement.

Faits « d'occupation créatrice », maintenant, de conquête végétale et animale. Point de « pays d'Humanité » où la main-d'œuvre ne cultive, n'améliore quelqu'une des 300 espèces végétales sélectionnées sur les 150.000 reconnues : céréales classiques du vieux monde, plantes que l'exploration révéla, manioc, sorgho, pomme de terre, coton, types localisés comme la vigne et les agrumes de Méditerranée, comme le palmier et le tabac, arbustes tropicaux (thé, cacao, café), et cet hévéa à caoutchouc, naguère soumis à la seule cueillette, « éduqué » aujourd'hui dans l'Insulinde et à Ceylan. Avec les espèces animales, dont plusieurs comme le chien vivent depuis si longtemps de sa vie, l'homme est moins avancé qui, sur plusieurs millions, n'en a guère domestiqué que deux centaines. Cependant, pasteur, il a dompté le cheval pour la conquête, le chameau pour le transport. Cultivateur, il passait, grâce aux animaux, du travail à la bêche (Hackbau) au labeur à la charrue (Ackerbau). Sédentaire, il parque le bœuf dans l'étable, avec le porc et la chèvre, fixe le bombyx sur le mûrier pour la production de la soie. Faits de civilisation, instables comme l'histoire. Une perturbation politique suffit pour ressusciter en Russie du Sud le nomadisme pastoral, par la « réinstallation de choc » des musulmans turkmènes et bachkirs dépossédant les « colons » orthodoxes. Si les migrations en masse s'arrêtent là où pénètre l'Européen, que de genres de vie restent liés à ces migrations partielles sur courtes distances qui rassemblent le bétail dans les foires régionales ou promènent sur les pistes de la transhumance saisonnière les moutons méditerranéens! C'est encore, comme l'a montré Ph. Arbos, « le grand principe de la vie humaine dans les Alpes françaises ». Et le procédé primitif est si bien devenu un genre de vie fondamental que, la voie ferrée se substituant aux antiques *drailles* poussiéreuses, c'est en wagon que s'opère aujourd'hui cette transhumance entre les plaines espagnoles et notre massif central.

Ne croyons pas au paradoxe si, pour son troisième groupe de faits essentiels, Jean Brunhes réserve ceux qui expriment le mieux la puissance de l'homme à détruire et à saccager. Faits « d'occupation destructive », par quoi il entend l'exploitation des matières premières, opérée sans esprit de restitution. Les civilisés y sont passés maîtres qui, au lieu de la cueillette primitive, ne pratiquent que trop la simple dévastation. Dévastation des forêts, tragique surtout dans les îles, néfaste aux eaux superficielles, cause immédiate d'une réelle « dégradation » de l'énergie terrestre. Dévastation d'espèces animales, traquées au bénéfice de l'industrie, de l'art ou du luxe : éléphant d'Afrique, bêtes à fourrures ou à plumes, oiseaux à aigrettes. Dévastation des hommes, par la guerre et l'extermination des indigènes. Dévastation plus frénétique du sous-sol par l'exploitation minière, la plus savante de toutes et par conséquent la plus typique. Personne, même ignorant l'origine du combustible minéral, qui n'aperçoive quels changements l'union de la houille avec la vapeur et le fer a déterminés

(1) Jean Brunhes et Camille Vallaux : *La géographie de l'histoire* (1921).

dans la construction et les transports. Point de matière première dont la clientèle soit plus diverse, les filiations plus lointaines, qui, dans ses applications géographiques, accuse davantage le caractère de l'universel. Quel gaspillage révèle le milliard d'extraction annuelle en tonnes de charbon! Moins pourtant que les 100 millions annuels de tonnes du pétrole, tant les dépôts houilliers sont puissants, tant s'en devinent formidables les réserves inexplorées. Et voici la traduction géographique du phénomène : la vie même de la mine, de lutte constante contre la terre, l'eau et le feu, « l'appendice superficiel » qu'est la cité des corons, l'agglomération industrielle établie sur le charbon ou à sa portée : Birmingham et Cardiff, Essen et Chemnitz, Hankéou et Osaka, Pittsburg et Atlanta, Londres comme Paris. Ce ne sont même plus des villes, mais des *zones* qui se constituent le long des filons. Que sont les gîtes de l'or ou du cuivre auprès des régions houillères? Depuis le « pays noir » anglais où produisent 3.500 mines, jusqu'au Donetz, par la France du Nord, la Belgique, la Westphalie, la Saxe et la Silésie, la houille a entassé les hommes dans les villes, les a transplantés de la plaine à la montagne, a déplacé des activités historiques, accaparé des ports, dompté la circulation maritime, fluviale et ferroviaire. Ses manipulateurs, elle les maintiendra dans l'enfer d'Aden, comme ses mineurs dans les glaces du Spitzberg. Telle grande puissance de l'ancien monde qui, jusqu'en 1899, en « contrôlait » le marché, lisant depuis lors dans les statistiques d'extraction la puissance supérieure de l'Amérique, tremble de ne plus pouvoir demain, avec cette monnaie d'échange, acquitter les plus indispensables de ses achats extérieurs. Par toutes les activités qu'elle met en jeu, la houille manifeste bien cette « grande force révolutionnaire qui a fait et défait les cités », qui, au besoin, élève et soutient des empires. C'est en songeant à ses applications humaines plus qu'à aucune des sources d'énergie captées depuis un siècle qu'un géochimiste a pu écrire qu' « une force géologique nouvelle est certainement apparue à la surface terrestre avec l'homme ».

Formule remarquable, qui justifie les positions géographiques du livre de Jean Brunhes. La houille est un fait de géographie humaine parce qu'elle est devenue phénomène *superficiel* de la planète, objet d'opérations de transport et d'échange. Que Brunhes y insiste! Il a raison. C'est toute la méthode qui est en question, avec le droit revendiqué par la jeune science de délimiter librement son domaine. Vidal de la Blache a loué Jean Brunhes de son horreur à l'endroit des théories vagues et des explications aventureuses, et aussi d'affirmer la volonté de se maintenir en contact intime avec les faits. Ainsi la présente « somme » de recherches, vivifiée par le sens du détail naturel, par la faculté de réagir vivement sous l'impression de la réalité, de dégager, sans vaine « rhétorique », du rapprochement des « échantillons » et des masses de faits les rapports permanents qu'ils supposent, le tout rédigé en bonne langue de chez nous, témoigne de manière éclatante pour nos capacités d'imagination réglée, de raison critique et constructive. Autant dire pour l'intelligence française.

Paul Feyel.

LE THÉATRE

UN ESSAI DE FANTAISIE

Vous savez que depuis deux mois triomphe aux Capucines, avec Edmée Favart et Jean Périer, une petite revue intitulée *Mannequins*. Je suis retourné la voir pour la raison très simple que les spectacles les plus frivoles sont souvent ceux sur lesquels il convient de méditer le plus gravement... C'est l'aventure d'un poète, commis gantier, qui se trouve emporté par son imagination à adorer et à animer, non plus des statues, mais des mannequins. Toute une vitrine s'initie devant nous à la vie, à l'amour, au régime combiné de l'amour et du ménage. Nous sommes donc là dans la pleine fantaisie, celle en laquelle se complaisait Shakespeare lui-même, mais on voit tout le chemin parcouru par les mœurs et comment aux personnages de la mythologie et des contes de fées les avisés revnistes d'aujourd'hui substituent les figures et simulacres du modernisme le plus poussé. On constate, d'ailleurs, que le procédé est resté le même et que le goût du public pour la fiction, soutenu et exalté par la musique, n'a pas diminué, à la seule condition que, dans ce monde imaginaire, il retrouve l'image pittoresque du monde où nous vivons. Il ne serait point ma-

laisé même de pousser jusqu'au symbole et de chercher dans la vitrine d'un grand magasin la représentation même de notre époque tout à la fois naïve, dispendieuse, éprise de plaisir et d'élégance en série. Il est douteux que les auteurs aient conçu une si haute ambition. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont choisi pour leur badinage le thème le plus approprié au moment.

Dans l'avenir, lorsqu'on essaiera de fixer les traits fuyants de notre époque théâtrale, je ne suis pas éloigné de penser que cette fantaisie apparaîtra comme la marque la plus caractéristique et la plus originale. On ne saurait, en effet, se dissimuler la faillite à peu près totale du théâtre dramatique. La dernière œuvre de M. Lenormand sur lequel nous continuons à fonder les plus grandes espérances, n'est qu'une suite cinématographique où la psychologie, indiquée par échappées, n'est point réalisée scéniquement et est remplacée par un pittoresque souvent violent et toujours facile. Sans doute peut-on penser qu'il y a là une nécessité d'ordre général, tenant aux dispositions dans lesquelles le public d'aujourd'hui arrive au spectacle, à la complexité des questions, à la diversité des passions, nécessité qui s'impose aux écrivains et qui les empêche de traiter à fond les grands sujets. Quoi qu'il en soit, dans le roman et le théâtre, on constate une pareille tendance des jeunes à n'aborder de front aucun aspect de la vie et à présenter les hommes et les femmes que nous sommes de profil seulement et encore à profil perdu. La farce a été très à la mode un instant. Elle est remplacée momentanément par un comique plus distrait mais qui n'en exprime pas moins une pareille attitude de l'artiste devant la vie. Ne faudrait-il point retrouver là une survivance, — en vérité bien lointaine déjà, — de la guerre et du temps où chacun, du plus humble poilu au plus célèbre reporter de l'héroïsme, désespérant de parler assez grandement d'événements si grands, transposait sa parole ou son récit en désinvolture et en burlesque? Théophile Gautier avait le premier (avec Bérenger, peut-être) senti qu'il n'y avait point de meilleur moyen de nous rendre sensible toute la grandeur de l'épopée impériale que de nous peindre sur le boulevard, entre le Gymnase et les Variétés, la « sainte mascarade » de quelques vieux de la vieille, ridicules et sublimes dans leurs haillons splendides. Ainsi de la vie d'aujourd'hui les auteurs dramatiques ne peuvent ils guère nous entretenir qu'en faisant semblant de rire.

Le cas de Sacha Guitry, à cet égard, est significatif, car il vient de commettre, avec son *Mozart*, une bienheureuse erreur. Presque tout le monde ressent à la représentation de sa pièce un obscur malaise et un secret mécontentement, et tout le monde, malgré tout, se déclare enchanté. C'est que, lui aussi, il a fait de la fantaisie, c'est son mérite; d'autre part il a eu le tort de faire porter cette fantaisie, non pas sur la vie d'aujourd'hui, mais sur une réalité historique. Et nous n'aimons guère, tout de même, qu'on réduise un grand homme à la mesure d'une petite femme. Sacha Guitry, qui n'a d'yeux et de talent que pour Yvonne Printemps, n'a pas assez regardé Mozart. Il est certain, d'ailleurs, que, pour le succès, il a bien fait.

*
* *

Quoi qu'il en soit, la pente vers la fantaisie est aujourd'hui si marquée que le plus habile et déjà le plus expérimenté parmi les jeunes auteurs dramatiques, M. Alfred Savoir, s'y est résolument laissé glisser.

Certes, il est bien difficile de savoir comment M. Alfred Savoir travaille, d'où lui viennent ses idées et ses pièces... Il a bien des ressources à sa disposition et une méthode diverse. En prenant sa dernière œuvre, représentée avec beaucoup d'éclat au théâtre Michel, comme il nous la donne et en essayant de faire momentanément abstraction du trouble où peuvent jeter les jambes nues de Mlle Spinelli, on y trouve une incontestable preuve de l'observation faite plus haut, à savoir la substitution de la fantaisie à l'observation directe, de l'imagination à la réalité.

M. Alfred Savoir, en effet, possède une philosophie assez amère de l'humanité et de l'amour. L'idéal est irréalisable, principalement celui de la justice et la crainte aura toujours plus de prise sur les êtres, même raisonnables, que la raison. Il observe aussi que l'amour est souvent destructeur et que le naturel ennemi de l'homme, c'est la femme. Ce sont là des idées dont il n'est pas même possible de dire qu'elles sont fausses ni qu'elles sont vraies et dont on peut tout au plus affirmer qu'elles ne sont pas neuves. Un auteur avisé ne pouvait entreprendre de les exprimer que d'une manière indirecte et tout au moins par une sorte de moquerie et avec un pittoresque dérisoire. Alfred Savoir ne

va donc pas nous représenter son idéaliste comme un réformateur social, encore moins comme un bienfaiteur, mais simplement comme un lord très distingué, amateur et dilettante, non pas homme d'action, ni utopiste révolutionnaire. Son idéal est, semble-t-il, assez facile à réaliser. Depuis un an, il s'est attaché à une ménagerie dans la seule espérance de voir un jour manger le dompteur par ses bêtes. Ce dompteur figure, en effet, aux yeux du noble lord, ce qu'il y a de plus ignoble et de plus injuste : la tyrannie qui s'exerce par la crainte. Il n'est pas juste que les fauves soient ainsi terrorisés par le fouet du dompteur : ne se révolteront-ils jamais et ne reprendront-ils jamais conscience de leur force et de leur dignité... Il y a eu une fausse alerte, mais le lion le plus puissant n'a ouvert la bouche que pour lécher son tyran. C'est alors que, dégoûté des fauves, le lord songe à faire manger le dompteur par un autre animal, qui mange plus proprement, mais plus sûrement : une femme. Le dompteur est en effet amoureux de la sienne, la splendide Arabella (Spinelli, qui, je le répète, car c'est bien là l'essentiel, est toute nue). Arabella ne l'aime pas. Mais, comme les fauves, elle est soumise par une sorte de terreur qui empêche la révolte de son cœur et de ses sens. C'est donc en vain que, ayant invité le couple dans son château, le lord a fait défiler auprès d'Arabella tous les séducteurs... Elle résiste... Et voilà où la pièce s'embrouille un peu, car c'est le moment où intervient la seconde idée qui en fait le fond. Arabella, en effet, est amoureuse secrètement du lord et le lord est amoureux secrètement d'Arabella. Quand ils se le disent, le lord laisse entrevoir, en repoussant la belle fille, son mysticisme profond car il ne veut pas trahir pour une femme, qui l'affaiblirait, son amour de la justice; d'autre part, Arabella, en s'offrant, laisse entrevoir que l'amour, chez une femme, n'empêche point la séduction du plaisir, puisque par désespoir de ne point convaincre le lord, elle se laisse le plus complaisamment du monde choir dans les bras du dernier séducteur qui a été jeté sur son chemin et qu'elle se montre enchantée de l'aventure. Cette fois, encore, ce n'est pas, en réalité, le dompteur qui est mangé, mais le lord lui-même et, au dernier acte, par une complication peut-être inutile, où l'on voit intervenir, comme dans Pirandello, le fils, il est très littéralement dévoré par les fauves du dompteur.

Œuvre étrange, très intelligente, par moments attachante, souvent déconcertante et surtout arbitraire, avec la volonté sans cesse présente de frapper le public... Il y a des audaces gratuites et la fantaisie aboutit là beaucoup plus au pittoresque et à l'esprit qu'à la poésie. C'est encore très bien, évidemment. On arrive donc, en fin de compte, à cette conclusion assez mélancolique : avec les dons qu'il a reçus de la nature et l'expérience du théâtre qu'il a acquise, M. Alfred Savoir pourrait certes nous donner des œuvres aussi intelligentes et aussi attachantes, plus harmonieuses et plus profondes : mais aurait-il autant de succès et n'est-ce point justement son expérience qui le condamne à faire de ses dons un usage qui, en assurant son triomphe, provoque chez les délicats quelque regret?...

Très bonne interprétation naturellement. Toutes les femmes voudront aller voir et admirer le mouvement des hanches de Spinelli et comparer sa plastique à la leur. Les hommes iront demander à M. Debucourt des conseils de maintien et à M. Alcover une leçon de brutalité.

Gaston Rageot.

LES CONCERTS

MOZART, SUJET D'ACTUALITÉ

Je crains bien que mon titre n'apparaisse comme une irrespectueuse antithèse!

Mais le chroniqueur n'est-il pas tenu de vivre au jour le jour et d'enregistrer pour ses lecteurs la vie telle qu'elle s'offre à lui? La Mode à notre époque gouverne tout, l'Art lui-même.

Lorsqu'elle ne trouve plus parmi les contemporains pâture suffisante, elle ne craint pas de faire surgir du Royaume des Ombres telle grande figure disparue, qui se voit ressuscitée pour un temps qui peut varier entre un mois et trois ans. C'est ainsi que Jeanne d'Arc, cette sainte, cette martyre, vient de retrouver tant par le livre que par le théâtre une gloire nouvelle... Je n'ose écrire le mot sacrilège de « vogue ».

Pour rester dans le domaine musical qui est le nôtre, n'avons-nous pas vu Gounod qui, tombé il y a quelque dix ans en pleine désuétude, s'est vu brusquement rappelé à l'ordre du jour de par la volonté d'un groupe de jeunes musiciens et nous offre depuis ses mélodies un peu trop suaves, qui apportent un illogisme de plus à l'Art actuel.

En ce moment, Mozart semble jouir d'une ferveur renouvelée.

On nous l'offre plus que jamais au concert : on se

souvient que ses quatuors inspirèrent pendant longtemps Beethoven, on organise des festivals de ses œuvres. Le théâtre même s'émeut : M. Sacha Guitry vient de faire représenter un « Mozart » au Théâtre Édouard VII, en attendant d'être joué à l'Opéra-Comique avec une partition de M. Reynaldo Hahn qui mêle ses harmonies faciles à quelques phrases de l'œuvre du maître de Salzburg.

Apprécions l'accentuation d'un culte si légitime. Baignons-nous dans l'eau limpide de cette musique dont la sensibilité est d'une qualité si rare et souvenons-nous de l'émotion impérissable que nous donnèrent les représentations de l'Opéra de Vienne il y a deux ans. Ce qui frappa surtout, c'était l'homogénéité de ces spectacles. Si, à Paris, nous avons des interprètes de choix — citons entre autres exemples l'admirable cantatrice, Mme Ritter-Ciampi imbue des plus pures traditions de Mozart — du moins est-il rare de voir une exécution où le chef d'orchestre, les artistes et les chœurs ne fassent qu'un ; et surtout il est difficile de voir Mozart sous les aspects variés qui sont les siens, depuis la tendresse si délicatement « dix-huitième » des « Noces » jusqu'à la grandeur tragique et déjà si romantique de la fin de *Don Juan*. Ajoutons qu'il y a un paradoxe curieux dans la difficulté de l'exécution d'une œuvre dont l'inspiration est d'une « facilité » sans égale. Chez Beethoven, en effet, on sent le travail titanesque. Chez Mozart rien de semblable. Son abondance et sa perfection lui étaient toutes naturelles. Il composait comme peut composer le rossignol par un soir étoilé, lorsqu'il chante les senteurs de la Nature...

Qu'il me soit permis de rappeler à mes lecteurs le mot de Gounod sur Mozart : L'auteur de *Faust* prisait fort ce génie et citait son nom à tout propos ; un jour un ami impatienté lui dit : « Vous parlez toujours de Mozart ; mais Beethoven ? — Oh ! Beethoven c'est le plus grand répondit Gounod. — Vous en convenez, lui dit son interlocuteur triomphant. — Mais Gounod d'ajouter : Oui, mais Mozart c'est l'Unique.

M. Lacroix.

P. S. — Je ne saurais trop recommander à ceux qui s'intéressent à l'œuvre des quatuors de Beethoven de lire et d'étudier le beau livre de M. de Marliave qui vient d'être publié.

Ce livre, qui s'imposait, est plus utile au point de vue technique, et représente un vaste document sur ce monument musical. Il se dégage de ces pages une intense et communicative émotion.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Manche.

C'est une erreur de penser que les troubles dont l'écho nous parvient à chaque instant du fond de la Chine comportent l'expresse signification, qu'on leur attribue couramment, d'un mouvement des esprits contre l'Occident et d'une menace pour notre civilisation. Tel est du moins l'avis que formule dans la *Fortnightly Review* Mr. Boyen Parlington. Si nous l'en croyons, il ne s'agit guère en l'espèce que des suites de l'immense transformation commandée par le développement chez les Célestes des nouveautés propres à notre temps.

On comptait en Chine, il y a dix ans, 600 usines ; abstraction faite des entreprises secondaires et locales, on en compte actuellement quelque 1 500. Le développement en question a été surtout rapide dans l'industrie du coton. La Chine, qui ne possédait encore que deux filatures en 1963, en possède à présent 81 et 1 655.000 le nombre des broches est passé à 5.000.000.

Que l'on considère d'autre part qu'ici la journée de l'ouvrier mâle est très souvent de 15 à 16 heures, que des milliers et des milliers de femmes se tuent littéralement à fournir un effort sensiblement égal, que des enfants de dix ans travaillent eux-mêmes, à raison de douze cents, 12 ou 13 heures par jour : on s'expliquera sans appeler à la rescousse la haine de l'Asiatique à l'endroit de l'Européen le grave malaise qui règne en Extrême-Orient et la longue agitation qui le manifeste.

Allemagne.

Dr Herr Eduard Meyer, dans le numéro de novembre de la *Deutsche Rundschau*, les impressions qu'il a rapportées d'un voyage à Leningrad et à Moscou, où il se trouvait en septembre dernier comme délégué allemand aux fêtes jubilaires de l'Académie des Sciences de l'ancien empire des Tzars. L'article, intéressant à coup sûr, alimenterait abondamment la discussion, toujours ouverte, sur l'avenir de la Russie. L'auteur croit, quant à lui, la stabilité acquise au régime soviétique.

« En relatant mes impressions, je voudrais, écrit-il, dégager d'abord ce fait, qui s'impose à vous à chaque pas, que le gouvernement actuel est solidement installé au pouvoir et que pour longtemps rien ne saurait menacer son existence... Certes, il se rencontre sur place même plus d'un esprit exécrant le régime et souhaitant tout bas son effondrement : après quoi, tous les moyens leur manquent pour provoquer une contre-révolution... Parmi ceux qui détenaient l'autorité et primaient dans la Russie d'hier et qui, les événements aidant, sont devenus les humbles serviteurs du prolétariat, l'adaptation au nouvel ordre de choses n'est d'ailleurs pas nécessairement affaire de résignation passive : j'ai en effet assez souvent entendu au cours de mon voyage des hommes appartenant à l'élite intellectuelle émettre cette opinion que le bouleversement, si dur et si désastreux qu'il ait été pour eux personnellement et pour les leurs, a eu ses avantages, que la disparition du tzarisme constitue un bonheur, que le présent prépare au pays un avenir plus heureux que le passé... »

L'objection n'échappe du reste pas à notre savant. La République Ea sans doute prononcé dans un sens de convention, en surveillant ses pas et démarches. Eh bien ! non : il a pu circuler en liberté, regarder, écouter, interroger à son gré et admirer à loisir, car, aussi bien, peu s'en faut que tout ne soit pour le mieux dans la meilleure des Russies...

***

Au sommaire du fascicule de novembre de *Die Europäische Revue* : « Vers l'unité européenne », où M. Richard Bindin expose ce que l'organe allemand de [illegible] devrait et voudrait être pour refléter les [illegible]

rope issue de la Grande Guerre ; de M. Pierre de Lanux, un article intéressant également le programme de la jeune publication ; du P. Erich Przywara, de la Société de Jésus, « Les premiers principes du catholicisme » ; sur le problème autrichien : « Du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne », par M. K. Spiecker, et « L'Autriche et la Tchécoslovaquie », par M. K. Krofta.

Au chapitre de la littérature : des vers de M. Paul Valéry et une aimable étude de M. Max Mell sur le théâtre populaire dans les Alpes autrichiennes.

Dans les notes que la revue consacre à l'actualité, ces lignes signées de la Direction : « L'assemblée de Genève réussira-t-elle à organiser l'Europe ?... Le résultat dépendra ici pour une grosse part de l'esprit dans lequel l'Allemagne s'y emploiera... Que l'Allemagne comprenne qu'il ne s'agit pas à la S.D.N. de jouer au plus malin, mais de collaborer à l'édification de quelque chose de nouveau... »

SUISSE.

A la *Bibliothèque Universelle* et *Revue de Genève*, n° de novembre, M. William Martin traite de « l'influence des facteurs économiques sur la vie intellectuelle », et, après tant d'enquêtes et d'études sur ou autour de la question, l'article reste à lire.

Les aperçus qu'il soulève ne vont pas toujours en effet sans quelque relative originalité. Que si d'ailleurs ils frisent parfois le paradoxe, on s'en avise à peine, amusé que l'on est par le ton qu'ils empruntent. « Dans l'ensemble, écrit par exemple M. W. Martin, le capital n'a pas failli à sa tâche. Il est rentré dans la circulation en permettant aux intellectuels de mettre leur savoir et leurs services à la disposition gratuite de la société. C'est là toute l'histoire de Genève... » Heureuse Genève !... « Genève, au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècles, fut une université appuyée sur une banque. Les banquiers ont créé de la richesse. Et leurs fils ont été les savants... Ce processus, qu'il est si facile de saisir sur le vif ici, s'est ensuite généralisé au point d'être le trait fondamental de l'évolution sociale de l'Europe au cours des cent dernières années. Mais ce processus devait nécessairement avoir une fin, et ceci pour plusieurs raisons. Lorsqu'on monte, on ne peut pas toujours monter. On aboutit toujours à un sommet ou à un obstacle. Et c'est ce qui est arrivé... »

On trouvera aussi sous la plume de M. W. Martin de dures et salutaires vérités. Ainsi : « Au moment même où les intellectuels se sont vus dans la nécessité de gagner leur pain, ils ont pu constater que leurs services n'étaient pas très appréciés... On a pu dire qu'une grève de mathématiciens serait moins redoutable qu'une grève de balayeurs de rues et cela tombe sous le sens... »

Gaston CHERAU.

NOTE D'ART

EXPOSITION FAUTRIER

M. Fautrier est un jeune peintre et dessinateur, fort actif, qui multiplie ses essais et ses recherches, et dont plus d'une trouvaille mérite d'être signalée. Il vient d'ouvrir à la Galerie Fabre (20, rue de Miromesnil) une exposition où une quarantaine de cadres affirment l'heureuse ténacité de son labeur.

Ses dessins montrent bien qu'il cherche surtout à saisir le mouvement et le caractère du modèle. Emporté, séduit par ce qu'il voit, le dessinateur accuse et souligne, exagère même, ce que chaque forme a de particulier ou d'individuel. Il cherche moins le style et la beauté que l'expression passionnée et véhémente.

Dans ses peintures, c'est la même fougue, le même emportement. La mise à l'effet, le grossissement de l'effet, prend parfois quelque chose d'excessif : de visionnaire plutôt que vu, de satirique ou de caricatural. De telles déformations expressives sont rendues plus saisissantes encore par les sombres vigueurs des tonalités. Les têtes et les études de nu sont exécutées dans une gamme chaude, rousse, ardente, qui s'appuie surtout sur les ombres. Et quelques natures mortes n'hésitent pas à établir leur tragique harmonie sur les bases sourdes et mates que fournissent des teintes absolument noires.

Après les toiles claires et un peu vides des *pleinairistes*, voici venir des toiles sombres et massives. Les artistes cherchent ; ils trouvent parfois ; et M. Fautrier donne déjà beaucoup plus que des indications ou des promesses.

A. B.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Alphonse AULARD. — *Études et leçons sur la Révolution française* (neuvième série). (Paris, Félix Alcan).

Les huit études qui composent ce volume (et qui ne se rapportent pas toutes à la Révolution) présentent un intérêt inégal. Mais toutes témoignent chez leur auteur d'une admirable agilité d'esprit et le montrent comme à l'ordinaire merveilleusement informé, en chercheur et fureteur heureux, des moindres détails de l'histoire. Trois d'entre elles retiendront sans doute l'attention. Deux se rapportent à Napoléon, racontent les manifestations de républicanisme du jeune officier d'artillerie, lié avec Robespierre le jeune ; vainqueur des royalistes à Toulon et à Paris, général en chef de l'armée d'Italie, et recherchent, à l'occasion du centenaire de 1821, la manière dont la nouvelle de la mort de l'Empereur fut annoncée et commentée par les journaux de la Restauration. La plus amusante concerne le Père Loriquet, sa carrière de professeur et d'auteur de manuels d'histoire. Excellent prétexte pour M. Aulard de tracer un tableau de cette littérature en France depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à Louis-Philippe. Étude instructive et propre à nous induire en modestie, « nous, Français, qui étudions l'histoire de la Révolution Française dans les documents, par les méthodes d'érudition, sans mettre jamais notre effort d'historiens au service d'aucun système politique ou social ».

P. F.

Maurice GOGUEL. *Jesus de Nazareth* (Paris, Payot).

M. Maurice Goguel imprime en sous-titre : *Mythe ou histoire ?* C'est qu'il répond après d'autres à la question que les plus récents exégètes laïcs des Évangiles ont posée à propos de la personne du Christ. Deux d'entre eux surtout sont visés par lui : M. Guignebert avec son *Problème de Jésus*, et M. Paul-Louis Couchoud en son *Mystère de Jésus*. A

l'encontre de leurs théories, il conclut nettement pour la réalité historique de Jésus-Christ. On en verra les raisons, solidement déduites de l'étude des premiers textes chrétiens. Tradition évangélique interprétée par l'apôtre Paul, interprétation littérale des évangélistes et des Actes des apôtres, problème de la résurrection (qui constitue bien en effet la question centrale du christianisme) posé et expliqué par saint Paul, foi à la résurrection et foi messianique, autant de sujets de réflexions et de discussions que M. Goguel aborde avec une entière liberté d'esprit, sans prétendre plier d'avance les textes sacrés, pris comme des textes historiques, traités par les règles communes de la critique, à d'antérieures conceptions philosophiques ou religieuses. L'impression est d'un sérieux absolu et d'une grande force de persuasion. P. F.

Wladimir D'ORMESSON. *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, Edouard Champion).

Le titre promet peu. Le livre tient davantage. A côté d'articles de circonstances provoqués par la publication de la correspondance d'Eugène-Melchior de Vogüé (déjà un peu oublié) et du maréchal Lyautey, de souvenirs de jolie mélancolie sur le château du Grandval à propos de Diderot, deux études plus importantes retiennent l'attention. L'une est consacrée à rappeler le rôle tenu par un ancêtre de l'auteur, Olivier d'Ormesson, à qui son indépendance de jugement et de caractère, lors du procès Fouquet, mérita la disgrâce tenace du grand Roi. On discuterait, si l'on était de loisir, certaines assertions relatives à la culpabilité du surintendant et à la manière dont la « justice » fut administrée en cette affaire. L'autre étude établit une comparaison, un peu inattendue, entre la politique de Vergennes et celle de Delcassé. Sur le ministre qui, prenant le pouvoir en pleine crise de Fachoda, se donna d'abord comme programme la restauration de l'entente cordiale franco-anglaise, et qui y réussit, M. d'Ormesson a dit l'essentiel en termes excellents, sauf peut-être en ce qui regarde son attitude à l'égard de l'Allemagne, distante évidemment et que l'on devine rancunière depuis certaine élection pontificale de 1903. On s'explique moins l'admiration de l'auteur pour Vergennes en dépit de la tradition laudative créée à son profit par l'école d'Albert Sorel. Car le traité de 1783 clôt d'une manière bien insuffisante la série des succès français remportés sur les armes de l'Angleterre et, d'ailleurs, la même Angleterre n'allait pas tarder à se revancher en obtenant le traité de commerce de 1786 qui devait d'abord ruiner deux ou trois industries de chez nous. Tout cela est aussi l'œuvre de Vergennes, gêné il est vrai, à partir de 1782, par la trahison de Franklin, faisant sa paix sans nous avec la Cour de Saint-James. On voit du moins que le livre de M. d'Ormesson, très agréable de forme, donne aussi à réfléchir. P. F.

Henri de KERILLIS. — *De l'Algérie au Dahomey en automobile* (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

M. de Kerillis faisait partie de cette seconde mission Gradis qui, s'éloignant de Colomb-Béchar le 15 novembre 1921, en quatre voiturettes automobiles (y compris celle du capitaine et de Mme Delingette), mena le maréchal Franchet d'Espérey, en tournée d'inspection, jusqu'à Savé (Dahomey), où elle arrivait le 11 décembre. Voyage régulier, parfaitement accompli dans les délais prévus, par la route la plus courte, et aussi la moins pittoresque, aux moindres risques. « Pas de pannes. Pas d'incidents. Tout a bien marché. Tout a marché galement, à la française ! Gradis est content... Bravo Gradis ! » Nous nous associons pleinement à ce bravo. Nous reconnaissons sans difficulté l'intérêt, pour le présent et pour le futur, de la randonnée exécutée avec succès. Dirons-nous que ni pour la nouveauté de l'entreprise, ni pour la vivacité de la narration, le livre de M. de Kerillis ne fait oublier ce « Raid Citroën » qui réalisa « la première traversée du Sahara en automobile »... « par l'Atlantide », comme disaient ses auteurs, MM. Haardt et Audouin Dubreuil? C'est la faute du temps, qui va vite à notre époque. La banalité guette le Sahara. En 1923, la traversée s'appelait un *raid*. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un beau voyage.

P. F.

Bulletin Polonais

Le Ministère Skrzynski

SON PROGRAMME POLITIQUE ET FINANCIER

L'arrivée au pouvoir d'un ministère Skrzynski en Pologne mérite de retenir l'attention du monde politique. Cet événement n'a pas seulement un intérêt local; les circonstances dans lesquelles le gouvernement polonais est passé aux mains du ministre des Affaires Étrangères font apparaître la portée internationale du changement ministériel survenu à Varsovie.

On ne veut pas méconnaître, ici, les raisons qui ont entraîné la chute du Cabinet Grabski; elles étaient essentiellement d'ordre économique et financier. Il n'en reste pas moins vrai que l'arrivée au pouvoir d'un nouveau ministère, présidé cette fois par le comte Skrzynski, a été motivée, comme on le verra plus loin, par un ensemble de considérations d'ordre international.

Que l'on veuille bien se souvenir, tout d'abord, que la Pologne a été considérée pendant longtemps, bien à tort, comme une sorte de « danger » européen, comme un élément de trouble pour la paix. N'en cherchons pas les raisons, mais constatons le fait. Or, depuis le jour où M. Skrzynski a assumé la gestion du département de la politique extérieure polonaise, les yeux commencèrent peu à peu à se dessiller. Malgré les campagnes de M. Lloyd George et des nationalistes allemands, on a entrevu une Pologne toute différente de celle que dépeignaient ses détracteurs. Puis, petit à petit, vinrent des faits, saillants, catégoriques, impérieux; palpables pour ceux qui voulaient être aveugles et retentissants pour ceux qui voulaient être sourds. Ce ne furent pas seulement les discours de M. Skrzynski qui répandirent la vérité et amenèrent la confiance, ce furent ses actes concrets et positifs qui finirent par persuader tout le monde, y compris l'Allemagne et la Russie. L'œuvre pacifique qu'il réalisa à lui seul; le rapprochement systématique et progressif, amical et cordial, entre la Pologne et presque tous les pays européens, auquel aboutit finalement la politique du ministre des Affaires Étrangères, furent des choses qu'on n'osa plus nier et qu'on ne put dorénavant contester.

Alors un revirement radical se produisit dans l'opinion européenne; la Pologne cessa d'être un « danger » pour l'Europe et devint un facteur de paix. Même là où naguère on avait une confiance assez limitée en sa vigueur on proclame aujourd'hui qu'elle est une force dont on doit se servir en tant qu'élément d'apaisement et de médiation pour hâter l'œuvre de détente internationale.

Ce sont là de justes lauriers que recueille la politique

du comte Skrzynski, poursuivie à travers d'inextricables difficultés avec une volonté non dépourvue de foi et d'idéal, mais inspirée surtout par des nécessités pratiques et une connaissance approfondie des réalités.

Seulement, si la Pologne est légitimement fière d'avoir pu mériter la confiance du monde, elle n'en a retiré jusqu'à présent qu'un prestige moral, sans aucun des autres avantages auxquels elle peut justement prétendre.

A Locarno, tout le monde a trouvé son intérêt. L'Allemagne a été, de beaucoup, la mieux partagée; elle a obtenu l'évacuation de Cologne, l'oubli de ses méfaits, sa réintégration dans le monde civilisé, des promesses réelles et considérables qui vont être tenues, parce que émanant de la France; enfin, elle aura son siège permanent au conseil de la Société des Nations. Ses poches sont remplies.

Et la Pologne qui a fait tant de sacrifices pour la cause commune et pour la paix de l'Europe, qu'a-t-elle obtenu en échange de son immense bonne volonté et de son esprit de conciliation? Tout une série de risques et de réclamations l'attendent dès le jour où l'Allemagne sera entrée au conseil de Genève. L'Allemagne ne manquera aucune occasion de soulever des questions mille fois réglées et définitivement liquidées. La Pologne n'aura pas trop de tous ses moyens pour pouvoir se défendre. Il est donc de la plus impérieuse nécessité — en même temps que de la plus élémentaire justice — de penser à l'avance aux moyens de défense. Pour notre compte, nous n'en voyons qu'un seul : c'est l'attribution à la Pologne d'un siège permanent au Conseil de la Société des Nations.

On n'en parle encore guère dans la presse étrangère, mais pour les journaux polonais c'est déjà le sujet d'une préoccupation constante. Aux yeux de l'opinion publique polonaise, c'est même une condition dont dépendrait la réalisation de l'œuvre de Locarno.

Les raisons qui militent en faveur de cette revendication polonaise sont abondamment exposées et commentées à Varsovie. Toutes sont également fortes, judicieuses et méritent la plus sérieuse attention.

Des sept puissances qui ont paraphé les accords de Locarno, cinq font déjà partie du conseil de Genève : la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la Tchécoslovaquie; une, l'Allemagne, a son siège garanti. La Pologne, avec ses trente millions d'habitants et avec le rôle qu'elle joue à l'Est de l'Europe, est la seule qui soit encore en dehors de la salle où se réunit le Conseil. Cela n'est plus guère possible.

Si l'Allemagne est admise dans cette salle, la Pologne y doit entrer aussi; autrement, l'équilibre si péniblement obtenu à Locarno serait immédiatement rompu, et il se pourrait que l'œuvre de conciliation européenne, si difficilement réalisée, fût à recommencer tout entière.

D'autre part, l'Angleterre manifeste actuellement à l'égard de la Pologne des sentiments de sympathie qui permettent d'escompter d'elle un appui franc et loyal en cette affaire. Ces jours derniers encore, M. Chamberlain a cru utile de manifester publiquement sa vive satisfaction de la politique poursuivie par le comte Skrzynski, et ce retentissant discours a été compris en Pologne comme un symptôme non équivoque de ce que sera l'attitude de la Grande-Bretagne dans le problème qui intéresse à un si haut degré l'opinion polonaise.

Enfin, la question du désarmement doit aussi entrer en ligne de compte. Si l'on veut qu'une puissance aussi exposée que la Pologne se prête de bon gré aux investigations d'ordre militaire, le meilleur moyen d'en faciliter la tâche ne serait certainement pas celui qui lui fermerait les portes du Conseil de la Société des Nations.

Dans les conversations de Varsovie on entend bien d'autres raisons encore qui se renforcent et se complètent mutuellement pour démontrer la justesse de la revendication polonaise. Elles n'ont pas été sans influence sur la formation d'un Cabinet Skrzynski — on peut le dire maintenant — et voilà pourquoi l'arrivée de M. Skrzynski au pouvoir comme chef du gouvernement a une portée plus internationale peut-être qu'intérieure. Aussi est-il permis d'ajouter que le sort du nouveau ministère polonais n'est pas loin de dépendre de la solution qu'on aura donnée au problème envisagé ci-dessus. Suivant qu'elle sera satisfaisante ou non, l'autorité du nouveau président du conseil se trouvera raffermie ou affaiblie.

Enfin, pour conclure, on doit dire aussi que, dans cette matière, l'opinion polonaise compte beaucoup sur la France. Parmi toutes les puissances européennes, n'est-ce pas la France qui est la plus directement intéressée dans tout ce qui regarde de près ou de loin les affaires de Pologne? Est-ce que la voix de Varsovie serait sans profit pour Paris, si l'Allemagne s'avisait de soulever à Genève quelque question délicate d'un intérêt direct et vital pour la France? Que l'on veuille bien réfléchir un instant sur ce côté du problème et on reconnaîtra facilement toute la variété de ses aspects.

***

Dans le nouveau ministère polonais qui vient de se constituer sous la présidence du comte Skrzynski, la tâche la plus ardue est échue au ministre des Finances, M. Georges Zdziechowski. Avant son arrivée au pouvoir, M. Zdziechowski a été rapporteur général du budget et président de la commission financière de la Diète : c'est dire qu'il n'ignore rien des difficultés qui l'attendent et que la gestion du département dont il vient de prendre possession lui est familière dans ses moindres détails. Le nouveau ministre des Finances a bien voulu nous donner quelques indications sur les principales réformes qu'il se propose de déposer sur le bureau de la Diète.

Les premières paroles de M. Zdziechowski ont été pour nous dire toute sa foi en l'économie de son pays dont les difficultés passagères actuelles ne sauraient ni affaiblir, ni arrêter le ressort. Ce qui est surtout important à l'heure où nous sommes, ajouta-t-il, c'est la nécessité d'une concentration de toutes les forces et de toutes les énergies nationales; or, le gouvernement qui vient d'être formé en Pologne en est justement l'exacte expression. Son souci est de sortir au plus vite des embarras actuels; avec l'appui du Parlement, avec le concours de la nation qui ne s'est jamais refusée à seconder les efforts du gouvernement, nous espérons venir à bout de nos doubles difficultés économiques et financières.

Le 9 décembre le gouvernement a présenté à la Diète un projet d'ensemble des réformes envisagées; elles comportent avant tout une réduction générale du budget, lequel sera ajusté aux possibilités économiques du pays. J'ai déjà, d'ailleurs, pris des dispositions pour que le budget mensuel de décembre 1925 subisse une diminution compatible avec les nécessités de l'Etat.

Le gouvernement prévoit aussi la constitution d'un comité spécial qui siégerait auprès du ministre des Finances dont la principale attribution consisterait à re-

chercher les réductions possibles à effectuer, notamment dans les budgets de l'intérieur, de la guerre, de l'instruction publique, des finances, des voies et communications, etc...

Cependant, tout en poursuivant une politique d'économies poussée à l'extrême, le gouvernement encouragera en même temps la production nationale par tous les moyens à sa disposition. Il accordera des crédits nécessaires pour le développement des exportations et favorisera toute activité d'investissement et de reconstruction.

D'une manière générale, le nouveau budget polonais devra être basé, en même temps, sur l'augmentation de la production et sur la suppression de toutes les dépenses improductives ou même peu nécessaires.

Parlant ensuite de sa politique monétaire, M. Zdziechowski nous dit : « La Pologne est avant tout un pays d'ordre. Cela veut dire que tous les engagements de l'Etat seront scrupuleusement tenus et exécutés. Notamment, la banque de Pologne ne verra jamais son indépendance aliénée. Au contraire, celle-ci sera plus que jamais respectée. Et je dois dire qu'il n'a jamais été question d'attenter à sa liberté.

« Du reste — conclut le ministre — la situation monétaire se présente chez nous sous un jour tout à fait rassurant. L'inflation, dont on avait colporté les bruits à Varsovie et à l'étranger, est exclue ; en aucun cas et sous aucune forme, le gouvernement n'aura recours à la planche à assignats ; je vous autorise à déclarer que l'inflation, ouverte ou déguisée, n'est pas et ne sera pas envisagée par le gouvernement polonais. Il n'en a nullement besoin. Le budget est équilibré et avec les mesures d'économies que nous nous proposons de décréter, il le sera davantage. Depuis trois mois, la balance commerciale est active. Peut-on raisonnablement exiger d'autres preuves de la vitalité économique de la Pologne, si l'on se souvient des embarras dans lesquels l'Allemagne croyait pouvoir nous mettre en refusant d'acheter à la Pologne les 500,000 tonnes de charbon par mois que nous lui fournissions jusqu'au 1er juin 1924 ?... Et pourtant, cette difficulté, qui était une des principales raisons de la crise économique de l'été dernier, nous l'avons vaincue. Enfin, la couverture légale du zloty reste assurée ; quoi qu'il advienne, elle sera maintenue. Au milieu de telles conjonctures un fléchissement de la devise nationale polonaise est logiquement impossible. »

Notre conversation avec M. Zdziechowski a pris fin sur ces paroles. Inutile d'insister sur l'impression réconfortante qu'elle nous a laissée. On sent que le ministre des Finances polonais a de la volonté et que celle-ci ne dépasse pas les limites du possible. Donc les buts qu'il se propose d'atteindre reposent réellement sur des vérités. Dans ces conditions, le chemin à traverser semble à moitié parcouru.

Stéphane Aubac.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LE TRAFIC DES PORTS YOUGOSLAVES

La cessation des hostilités et le retour à la liberté de la circulation sur mer entraînèrent une renaissance rapide de l'activité de la navigation maritime dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, comme on pourra s'en rendre compte par le tableau comparatif suivant :

Années	Nombre de [illegible]	Tonnage
1913	196.177	1.511.[illegible]
1923	96.[illegible]61	3.[illegible]08.81
1924	311.[illegible]07	2.[illegible]10.[illegible]05

On voit par l'examen de ce tableau que le nombre de navires et leur tonnage ont considérablement augmenté en comparaison avec l'année d'avant guerre.

Après l'ouverture de la ligne de la Lika, on peut espérer que les chiffres du trafic maritime seront, en 1925, encore plus satisfaisants.

Voici, d'autre part, le total du trafic des principaux ports yougoslaves :

Ports	1913	1923	1924
Split : Navires	7.[illegible]31	11.[illegible]53	13.[illegible]41
Tonnes	1.[illegible]05.[illegible]60	1.[illegible]13.[illegible]28	3.[illegible]68.[illegible]08
Gruj : Navires	2.[illegible]50	5.[illegible]70[illegible]	6.[illegible]45
Tonnes	1.[illegible]22.[illegible]00	1.[illegible]80.[illegible]56[illegible]	1.[illegible]84.[illegible]55[illegible]
Chibénik : Navires ..	3.960	7.[illegible]17[illegible]	8.[illegible]61
Tonnes	8[illegible].[illegible]43	1.[illegible]00.[illegible]61[illegible]	1.[illegible]35.[illegible]08[illegible]
Kotor : Navires	2.[illegible]11	2.[illegible]08[illegible]	2.[illegible]88[illegible]
Tonnes	690.[illegible]00	335.[illegible]93[illegible]	400.[illegible]04[illegible]
Souchak : Navires		2.[illegible]55[illegible]	3.[illegible]61[illegible]
avec Bakar : Tonnes ..		345.350	[illegible].[illegible]10

Les chiffres précédents montrent que le port de Split, qui marche en tête, ville d'à peine 30,000 habitants, a un trafic qui dépasse celui de Salonique, ville six fois plus grande. Il faut encore souligner que le port de Split ne vient pas trop loin derrière Trieste et les autres grands ports italiens. La moitié du trafic du port de Split est assurée par la production de l'industrie de cette ville. Gruj et Chibénik, eux aussi, ne sont pas inférieurs par leur trafic à certains ports bien connus de l'Adriatique occidentale.

L'Italie est le client principal pour tous les ports yougoslaves, Souchak excepté. Pour Souchak, c'est l'Algérie qui tient la première place, tandis que l'Italie vient au deuxième rang.

Viennent ensuite, pour Gruj, l'Italie suivie par la Grèce et la Tunisie ; pour Chibenik, par les Etats-Unis, la Tunisie, l'Algérie ; pour Split, par l'Egypte, la Grèce, la Palestine, la Tripolitaine, la Chine et la Grande-Bretagne.

Selon les données statistiques officielles, au cours du premier semestre 1925, le trafic des ports yougoslaves s'établit de la manière suivante :

	Importations Tonnes	Exportations Tonnes	Total Tonnes
Split	60.556	19.[illegible]00	80.[illegible]56
Souchak	90.[illegible]75	78.[illegible]70	168.[illegible]47
Chibénik	19.[illegible]78	61.[illegible]76	81.[illegible]54
Gruj	26.[illegible]03[illegible]	4[illegible].[illegible]70	71.[illegible]73

Pour Zélénika, Metkovitch, Kotor et les autres ports adriatiques, les données manquent encore.

Rappelons que ces chiffres se rapportent au premier semestre, c'est-à-dire à une époque où la ligne de chemins de fer de la Lika n'était pas encore ouverte au trafic. Or l'exploitation de cette ligne a considérablement augmenté le trafic des ports de Split et Chibénik. Cette augmentation ressortira dans les statistiques du deuxième semestre.

Ajoutons que le trafic du port de Souchak serait considérablement supérieur à ce qu'il est actuellement si l'on procédait à la construction de nouveaux entrepôts.

Bojanouf B. Mitkovitch.

BULLETIN MARITIME

LE TOURISME EN INDO-CHINE

L'« *Illustration* » du 14 novembre dernier a publié un très intéressant article de la Princesse Achille Murat sous le titre « *Le Tourisme français au delà des mers — Une promenade au Laos* » et qui est en quelque sorte une réplique et un complément au dernier roman de M. Dorgelès « *Sur la route mandarine* ».

Nous avons signalé ici, il y a quelque temps déjà, l'initiative prise par la Compagnie Française du Tourisme qui, avec le concours des *Messageries Maritimes*, a organisé des voyages circulaires de Marseille à Marseille en passant par l'Indo-Chine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin. La princesse Murat a pris part avec le prince Murat, le marquis de Gallifet et quelques autres passagers de marque, à la première de ces « excursions » et ce sont d'importants extraits de son carnet de route, illustré de photographies prises par elle-même, que l'« *Illustration* » vient de publier. On sait quel succès rencontra cette première croisière en Indo-Chine. La princesse Murat, avant de publier la totalité de ses notes, va faire à Londres et peut-être à Paris, des conférences sur son voyage; elle y dira, entre autres récits pittoresques, l'excellente organisation de ces voyages dont les moindres détails sont prévus par les représentants des *Messageries Maritimes* en sorte que tout souci, tout ennui matériel est évité au touriste qui n'a plus qu'à admirer, noter, se souvenir. Nous extrayons pour nos lecteurs quelques lignes du récit de la princesse Murat :

...« Au seuil du village (sur les berges du Mékong) construit sur pilotis, à flanc de coteau, les notables à genoux, nous présentent les fleurs et les bougies dans des coupes en argent ciselé. Bientôt ce sont les jeunes filles les « pousaos » qui viennent nous souhaiter la bienvenue. Assise sur les talons, l'une d'elles improvise en chantant et toutes lancent en chœur un cri modulé, étrange et sauvage. « Hélas! chante la petite poétesse en regardant malicieusement le marquis de Gallifet qui mesure 1 m. 97, grand géant, jamais mon cœur ne pourra atteindre ton cœur »... « Tout est fête à Luang-Prabang, fête des oreilles, le rire des pousaos, la voix grave du gong qui égrène les heures sur la colline sacrée, la plainte mélancolique du Khène et la mélodie joyeuse des cymbales et des gongs de l'orchestre laotien... Fêtes des yeux : le divin paysage, les fleurs si variées, le soleil sur les claires écharpes et les robes jaunes des bonzes et surtout les silhouettes harmonieuses des femmes. Celles de Luang-Prabang sont justement réputées pour leur beauté. Souvent grandes, toujours sveltes, les yeux à peine bridés, et la démarche incomparable, elles se revêtent du « sine », la jupe cylindrique en soie et coton striée de fils d'or ou d'argent, qui les moule dans un fourreau rouge ou violet depuis la taille jusqu'aux chevilles. »

Cette question du tourisme amène nécessairement celle des longs séjours en Indo-Chine dont on a dit, bien souvent à tort, qu'ils étaient insalubres. Les travaux magnifiques qui ont été accomplis depuis 25 ans dans cette belle colonie ont rendu ces régions parfaitement habitables même pour les Européens les plus délicats. Nous extrayons d'un article de M. Georges Barthélemy les renseignements suivants relatifs à la situation actuelle :

Il existe en Cochinchine : 1° une station balnéaire : le Cap, avec accès par routes; 2° une station d'altitude : Dalat, avec accès possible en automobile.

En outre, un chemin de fer à crémaillère de Phan-Rang, par Krong-Pha, Bellevue, est prévu pour Dalat.

Il existe au Tonkin : 1° deux stations balnéaires : (Dô-Son, Ile aux Buissons (Hong-Gay); 2° trois stations d'altitude : une à Yunnanfou, avec accès par chemin de fer; une deuxième à Tam-Dao, avec accès par routes pour automobiles; une troisième à Chapa, avec les mêmes possibilités d'accès.

Ces deux pays sont donc à peu près pourvus. La plupart de ces stations sont jeunes et en plein développement. La brise de mer et les bains salés revivifiants sont favorables aux enfants lymphatiques, si nombreux chez nos coloniaux.

La cure marine, où l'on n'échappe pas cependant à toutes les rigueurs de l'été, peut d'ailleurs se combiner avec celle d'altitude.

En ce qui concerne l'Annam, bande de terre de plus de 1.000 kilomètres, serrée entre la mer et la chaîne annamitique, la création de sanatoria est plus complexe.

Il existe :

Pour le Sud : une station d'altitude : Dalat, accessible par routes pour automobiles; pour le Centre : 1° une station d'altitude : Bana, non accessible par routes pour automobiles; 2° une station balnéaire : Qua-Tung, accessible par routes pour automobiles; pour le Nord : deux stations balnéaires : Qua-Lô et Sam-Son, accessibles par routes pour automobiles.

Enfin, les stations d'altitude du Tonkin.

Ces stations, on le voit, sont nombreuses.

Comme sanatoria, les stations de Chapa et du Tam-Dao, sans compter les hôtels de Yunnanfou, sont appelées à suffire pour le Tonkin. Dalat, admirablement aménagé, est un sanatorium idéal pour la Cochinchine et l'Annam du Sud (le chemin de fer transindochinois monte actuellement jusqu'à Nha-Trang).

En ce qui concerne les stations balnéaires, deux seulement, celle du Cap Saint-Jacques, celle de Qua-Tung pour le Centre et le Nord-Annam sont intéressantes pour l'agrément et la sécurité de leurs plages, pour leur exposition idéale aux vents marins.

Le Cap offre aux baigneurs deux plages, suivant les saisons. La falaise de Qua-Tung s'étale en demi-cercle au-dessus d'une plage infiniment agréable, baignée d'ombre bien avant le coucher du soleil, qui disparaît derrière la chaîne annamitique.

Les ressources de toutes sortes (chasse, pêche) sont d'accès facile; la proximité de la forêt, l'absence totale de moustiques, ses environs si pittoresques font de cette dernière une plage du plus grand avenir. Son essor, qui ne date que de deux ans, est prodigieux. Nul doute que Qua-Tung ne devienne, lorsqu'il sera desservi par le chemin de fer, la station balnéaire la plus fréquentée de toute l'Indo-Chine.

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 2 64e ANNÉE 16 JANVIER 1926

LE RETOUR

(Nouvelle)

Eveillée par les faibles coups de pied de son bébé, elle l'allongea sur son sein, et resta couchée, les yeux au plafond sale. La première clarté d'un matin de mars, traversant une fenêtre qui n'avait qu'un morceau de mousseline en lambeaux à sa partie supérieure, répandait sa pâle lueur dans la petite chambre. Elle était, comme toutes les petites chambres de cette rue, abandonnée par l'espoir; il n'y avait en elle rien de quelque valeur ou de quelque beauté, à l'exception du restant de la provision de violettes dans un panier rond en osier.

Calmé par la chaleur de sa poitrine et de ses bras, le bébé s'était rendormi, sa petite tête couverte de duvet blottie dans le creux du cou maternel : et juste au-dessus de cette tête, le visage de la mère ressemblait à celui d'un petit sphinx

Deux jours auparavant son mari l'avait laissée, en disant qu'il ne reviendrait pas, mais ceci ne l'avait pas consternée, car avec la sagesse étrange de ceux qui ont connu tout jeunes la souffrance, elle avait depuis longtemps pesé ses chances, avec et sans lui. Elle gagnait plus que lui en vendant leurs fleurs, car parfois un « gommeux » lui donnait un prix extravagant, touché peut-être par son joli visage fatigué et sa jeune taille courbée par le poids du bébé. Oui, il lui prenait plus d'argent qu'elle ne lui en prenait à lui; de plus il l'avait laissée deux fois de la même façon et deux fois était revenu. Son ressentiment était dû à une autre découverte... La veille, en rentrant, épuisée de fatigue, elle l'avait vu dans un omnibus et son bras entourait une taille de femme. A cette vue, une flamme avait bondi en elle; chargée du panier et du bébé, elle avait couru après l'omnibus, mais il allait trop vite pour elle et la dépassa bientôt. Et elle était restée longtemps accroupie près du feu, le voyant avec cette autre femme. Et quand le feu s'éteignit, elle s'était mise au lit et, sans pouvoir dormir, avait gardé ce souvenir devant ses yeux, toute grelottante de froid. C'était donc là qu'il allait! Pouvait-elle le supporter plus longtemps? Et elle réfléchissait ainsi, couchée, évitant toute exagération, positive, énigmatique même en pensée.

Le jour grandissait dans la chambre; elle se leva, alla au petit miroir fêlé et regarda longuement son visage. Si elle avait jamais su qu'elle était jolie, la vie qu'elle menait avec ce mari si enfant, parfois maltraitée, toujours pauvrement vêtue et plus ou moins dans le besoin, l'avait privée de cette certitude. La femme dont il entourait la taille de son bras semblait bien portante et portait un chapeau à plumes. Et dans ce miroir elle essayait désespérément de trouver quelque chose qui pût l'emporter sur ces joues pleines et ces plumes. Mais il lui parut qu'on ne voyait plus que ses yeux; ses joues étaient sans couleur; elle se trouva un

*

air triste. Se détournant de cette glace peu consolante, elle alluma le feu, et, prenant son bébé, s'assit pour l'allaiter. Ses pieds nus devant la flamme et sentant contre elle les mouvements des lèvres de l'enfant, elle sentit un peu de chaleur pour la première fois depuis que l'omnibus l'avait dépassée. Dans cette recherche si dure, mais si inconsciente, d'une pensée qui calmerait sa jalousie, il lui revint un souvenir presque plaisant. La veille au soir, un « gommeux » qui rentrait dans son jardin, lui avait donné une demi-couronne pour un simple bouquet de violettes. Pourquoi lui avait-il souri et donné cette demi-couronne? A chaque succion des lèvres de l'enfant, sa chaleur s'accroissait et il s'y mêla un sentiment d'exaltation. Il ne l'aurait pas regardée si longtemps, il n'aurait pas souri, s'il ne l'avait pas trouvée jolie! Mais tout à coup, les lèvres du bébé s'arrêtèrent; le sentiment d'exaltation mourut. Enveloppant le petit être dans un châle, elle le posa sur le lit, puis fit tiédir un peu d'eau et se lava avec un soin inaccoutumé. Elle avait un désir passionné de se rendre plus belle que la femme au chapeau de plumes. Aucun « gommeux » ne lui aurait souri à elle, bien qu'elle n'eût pas été obligée d'engager ses vêtements. Son petit cerveau, engourdi par la méditation, enflammé de jalousie, se déchaîna parmi les vêtements. Toute sa garde-robe pendait à deux clous plantés au mur : une jupe en lambeaux, un jersey déchiré et un chapeau de paille noire. Elle mit son seul jupon et alla vers eux. Devant ces ternes vêtements, elle eut vaguement conscience de l'ironie des choses. Trois semaines plus tôt, elle avait engagé son costume des dimanches pour quatre shillings six pence, afin de renouveler la provision de fleurs de son mari, abîmée par la pluie. Elle avait engagé ce qui la rendait attrayante, pour lui permettre de courir après cette femme. Dans la cachette où elle gardait ses richesses, elle choisit, entre plusieurs, une reconnaissance, et la mit entre ses dents; puis de la tasse cassée, où, sous une nappe en lambeaux, elle mettait son argent, elle prit la demi-couronne du « gommeux » et cinq pence. C'était tout son avoir et elle devait le loyer de la semaine. Elle parcourut la chambre du regard; ses couvertures étaient engagées; il ne lui restait que son châle. Il était épais et valait bien dix-huit pence. Avec les trois pence d'intérêt, il lui en manquerait encore quatre pour retirer son costume. Elle alla au panier à fleurs et leva le sac sale qui le recouvrait. Les bouquets étaient fanés. La veille, dans sa rage et son trouble, elle avait oublié de les humecter. Elle s'assit sur son lit et y resta un bon quart d'heure sans bouger, plus que jamais semblable à un petit sphinx avec son court visage ivoire, ses yeux noirs, ses sourcils droits et ses lèvres rouges serrées. Tout à coup, elle se mit debout, enleva son jupon et l'examina. Il n'avait pas de trou! Elle l'enveloppa dans le châle, passa la jupe et le jersey, épingla son chapeau sur ses cheveux noirs, prit la reconnaissance, l'argent, descendit l'escalier sale et sortit dans le froid.

Elle se dirigea vers la petite boutique qui était le centre de son univers. Il n'y avait personne, car on venait à peine de l'ouvrir, et elle attendit, placide, au milieu des marchandises innombrables, qui chacune avait été apportée, enveloppée dans l'étoffe de la vie humaine. Le propriétaire l'aperçut à travers la vitre de la porte intérieure. C'était un homme brun et fort, et son œil rapide, qui avait une sorte de dureté servile, remarqua immédiatement le châle.

« Je l'ai déjà eu, je crois, dix-huit pence, n'est-ce pas? » De ses plis, il retira le jupon. Il le regarda d'un air critique; il était très simple, épais, sans fanfreluches, mais étrangement neuf. « Je vous en donne six pence et j'en retiens un pour le lavage. » Puis, comme si cette transaction le touchait, il ajouta : « Je vous tiens quitte du lavage. » Elle lui tendit silencieusement sa petite main rugueuse avec l'argent et la reconnaissance. Il les examina et dit : « Je vois; je vous dois deux pence sur le tout. »

Avec les deux pence et son costume, elle revint chez elle. Elle mit le costume par-dessus la jupe et le jersey pour avoir plus chaud, et parce que cette femme était corpulente, elle lissa ses cheveux et frotta son visage auquel le froid avait donné chair de poule, puis laissant son bébé avec la femme du rez-de-chaussée, elle se rendit sur la route où l'omnibus avait passé. Son cœur était altéré du désir de voir cette femme, de se venger d'elle et de lui. Tout le matin, elle marcha de long en large. Parfois un jeune homme l'arrêtait et essayait d'entrer en conversation; mais il y renonçait bientôt, comme si l'expression de son visage tuait ses bonnes intentions. Avec les deux pence, elle acheta du pain et du saucisson, mangea, rentra chez elle, allaita son bébé, et sortit à nouveau. C'était l'après-midi, mais elle erra, toujours poussée par ce désir; et de temps en temps, elle souriait à un homme. On ne peut dire ce qu'elle croyait gagner par ces sourires, car personne n'y pouvait répondre tant ils étaient tristes, et cependant ils lui donnaient un étrange et sombre

plaisir, comme si elle leur confiait le soin de sa vengeance. Un grand vent poussait des nuages sur un ciel clair et bleu; et sous ce vent les bourgeons et les rares crocus des jardins tremblaient. Dans les squares, des pigeons roucoulaient; et les passants semblaient se hâter vers le bonheur. Mais pour la jeune femme qui marchait et s'attardait sur la longue route où l'omnibus avait passé, le printemps en vain traversait l'air.

A cinq heures, mue par un autre obscur élan de vengeance, elle dirigea ses pas vers la maison blanche où elle avait vu la veille entrer le « gommeux ». Elle hésita longtemps avant de sonner, et demanda catégoriquement à voir « Monsieur » d'une voix un peu épaisse et rauque de tous les rhumes qu'elle avait attrapés en vendant ses fleurs. Tandis que la femme de chambre allait voir si c'était possible, elle attendit dans le vestibule. Il y avait une glace; mais elle ne se regarda pas, immobile, les yeux fixés au sol.

On l'introduisit dans une pièce, plus claire, plus chaude, plus étrange que toutes celles qu'elle avait vues jusque-là, et il lui sembla qu'une assiette d'un pudding de Noël, mou, sombre et savoureux, venait d'être placée devant elle. Les murs étaient blancs, la boiserie était blanche, il y avait des rideaux en velours marron et des cadres d'or autour des tableaux.

Elle entra en souriant, comme elle avait souri aux hommes dans la rue. Mais le sourire mourut sur ses lèvres. Une dame vêtue de blanc était assise sur le canapé; et elle eut envie de s'enfuir, car elle sentit qu'on devait savoir qu'elle ne portait pas de jupon sous son costume neuf. Le monsieur lui dit de s'asseoir. Elle s'assit, et en réponse aux questions, dit que ses fleurs étaient abîmées, qu'elle devait le loyer de la semaine, que son mari l'avait laissée avec son bébé! Mais tout en parlant, elle sentait que ce n'était pas cela qu'elle était venue dire... Ils posèrent d'autres questions, comme s'ils ne comprenaient pas. Et tout à coup, elle leur dit que son mari était parti avec une autre femme. Tandis qu'elle disait cela, la dame poussait des soupirs comme si elle comprenait et était peinée. Elle leur raconta qu'elle les avait vu passer dans l'omnibus et elle remarquait pendant ce temps les jolies petites oreilles de la dame. Le monsieur craignait de ne pouvoir faire grand' chose pour elle : voulait-elle laisser son mari? Elle répondit rapidement : « Je ne pourrais plus rester avec lui maintenant. » Et la dame murmura : « Non, non; naturellement. » Eh bien alors, dit le monsieur, quelles étaient ses intentions? Elle restait silencieuse, les yeux fixés sur le tapis. Il lui sembla tout à coup qu'ils pensaient : « Elle est venue demander de l'argent. » Le monsieur prit une pièce d'or et dit : « Peut-être ceci pourra vous aider? » Elle fit un petit salut, prit la pièce et la serra dans sa main. Il lui parut qu'ils désiraient son départ. Elle se leva et se dirigea vers la porte. Le monsieur la suivit, et en ouvrant la porte, il sourit. Elle ne répondit pas à ce sourire, car elle voyait que la veille il avait voulu seulement être bon. Et ceci la blessait, comme si sa vengeance lui échappait.

Elle rentra chez elle, toujours serrant la pièce intacte, si faible et si fatiguée qu'elle put à peine donner le sein à son enfant. Elle alluma le feu et s'assit à côté. Il était plus de six heures et il faisait nuit. Deux fois déjà, il était revenu le troisième jour, à cette heure. Allait-il revenir cette fois?

Elle se blottit près du feu. Il faisait tout à fait nuit. Elle regarda son enfant; il dormait, avec ses poings minuscules tout ridés sur ses joues. Elle attisa le feu, et retourna arpenter la route où l'omnibus avait passé.

Deux ou trois hommes l'arrêtèrent, mais elle ne souriait plus et ils s'esquivèrent bientôt. Le temps était très clair, très froid; mais elle ne sentait pas le froid. Ses yeux étaient fixés sur les omnibus, pleins de chaleur. Longtemps avant que chacun d'eux se fût approché avec son fardeau, ses yeux avaient commencé à chercher. Longtemps après qu'ils l'avaient dépassée à grand bruit, son regard les suivait sous le bord de son chapeau de paille noire. Mais ce qu'elle cherchait n'apparut jamais. Au milieu du fracas entrecoupé de silences soudains, du trouble et de la confusion des lumières et des ombres, du trouble et de l'obscurité de son cœur, elle pensa à son enfant et partit à la hâte. Il dormait encore et le feu n'était pas éteint. Sans se déshabiller, elle se jeta sur son lit, épuisée. Si éveillée, elle ressemblait à un petit sphinx, elle le paraissait encore plus dans le mystère du sommeil, avec ses cils noirs sur ses joues et ses lèvres entr'ouvertes. En rêvant, elle se tordit les mains et gémit. Elle s'éveilla à minuit.

A la lueur du feu, qui brûlait toujours, elle vit son mari qui passait au pied du lit. Il ne parla pas et ne la regarda pas, mais s'assit devant le feu et se mit à enlever ses souliers. Cet acte familier excita sa fureur. Ainsi, il rentrait quand il voulait — après être parti de la sorte! après avoir agi ainsi, le....! Mais elle ne put

crier; elle ne put trouver de mot assez insultant pour l'appeler. Après trois jours — après ce qu'elle avait vu — après son attente — sa marche — sa souffrance — il enlevait ses souliers! A la dérobée, elle se souleva sur son lit, pour mieux le voir. Si elle avait ouvert la bouche, elle aurait crié, cela seul eût soulagé son cœur. Et il ne parlait toujours pas, et ne la regarda même pas. Elle le vit glisser de la chaise de bois, comme s'il allait tomber dans le feu. Et elle pensait : Qu'il se brûle, le...! Un mot grossier se forma dans son cerveau mais ne put en sortir. Elle voyait son corps tout ramassé, elle entendait ses dents claquer et ce bruit lui faisait plaisir. Puis il resta silencieux et elle aussi retint son souffle. Dormait-il? Elle ne put supporter l'idée de ce sommeil, tandis qu'elle se consumait de rage. Elle poussa un petit cri de fureur. Il ne leva pas les yeux, mais son pied bougea, et un charbon détaché tomba, puis le silence reprit. Elle rampa au pied du lit. Accroupie, les reins arqués, le visage penché entre ses bras tendus, elle était au-dessus du corps ramassé de l homme; si près qu'elle eût pu avec ses mains saisir et tordre sa tête. Elle s'imaginait déjà le faisant, approchant ses yeux des siens, plantant ses dents dans son front, avec tant d'ardeur qu'elle sentait déjà le goût du sang dans sa bouche. Tout à coup, elle eut un recul, et plongea son visage dans ses mains sur la couverture en lambeaux. Pendant quelques instants, elle demeura ainsi, tapie comme un chat sauvage sur une branche. Elle sentait son cœur terriblement meurtri. Elle pensait à leur première nuit dans cette chambre; elle se rappelait ses baisers... Quelque chose battait dans sa gorge. Elle n'avait plus envie de le déchirer et de mordre et elle leva la tête. Il n'avait pas bougé. Elle pouvait voir le contour de sa joue et de son menton, imberbe, enfantin, d'une immobilité de mort. Elle eut froid et peur. Pourquoi ce silence? Elle ne l'entendait même pas respirer. Elle glissa à terre. Les yeux de son mari étaient ouverts, décolorés, et fixaient le feu mourant; ses joues étaient creuses, ses lèvres ne semblaient plus avoir une goutte de sang. Mais elles s'ouvrirent, en tremblant désespérément. Il n'était donc pas mort! Seulement glacé et affamé, comme il était revenu les deux autres fois... Elle avait sur son visage un masque qui ne laissait rien paraître de ses pensées et de ses sentiments, mais ses dents mordirent sa lèvre. Il lui revenait donc ainsi encore une fois!

Le feu qui s'éteignait dans l'âtre eut une flamme vacillante. Il tourna la tête vers elle... A la faible lueur du foyer, ses yeux étaient semblables aux yeux de son enfant; ils semblaient lui demander quelque chose; ils semblaient si désespérés; tout son corps semblait désespéré. Il murmura quelques mots; mais son tremblement les étouffa, et elle n'entendit qu'un son semblable à ceux que faisait son bébé. Et à ce son, quelque chose en son cœur s'attendrit; elle attira sa tête sur son sein et l'y serra de toute sa force. Et comme le feu mourait, elle le retint, le berçant et sanglotant, et essaya une fois de plus de lui donner la chaleur de son petit corps.

John Galsworthy.
(Traduit de l'anglais
par Jeanne Fournier-Pargoire.)

LES PREMIERS TEMPS DE LA GAULE ROMAINE : LA JOIE DE VIVRE [1]

D'autant plus que ces jouissances spirituelles seraient désormais encadrées par toutes les facilités de l'existence matérielle, par tout le confort de la vie moderne. — Acceptez, je vous prie, cette dernière expression; car elle correspond très exactement aux changements qui s'opérèrent dans la Gaule à la suite de la conquête, et l'impression qu'ils en éprouvèrent fut pareille à celles que nous ou nos pères avons pu ressentir, lorsque les chemins de fer se substituèrent aux diligences, le gaz et l'électricité à la chandelle et à la bougie, le chauffage central aux cheminées qui fument ou aux poêles qui éclatent.

Je ne vous affirme point, d'ailleurs, que pour vivre d'une manière plus confortable, les Gaulois soient devenus meilleurs, plus intelligents et plus foncièrement heureux : l'intelligence, la vertu, la noble joie qui naît d'une conscience tranquille sont choses différentes du bien-être matériel, il ne leur ajoute rien et quelquefois il les éloigne. De ce qu'il y eut sous la Gaule romaine une plus forte intensité d'allégresse, une diversité plus grande de plaisirs, je doute qu'il en résultât plus de valeur morale : ni l'électricité, ni l'aviation n'ont donné à notre âme un mérite de plus; et si nous allons plus vite en taxi qu'à cheval, ce n'est pas vers un but meilleur.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2 janvier 1926.

Sous la direction des architectes et des ingénieurs de Rome, ce furent donc de nouvelles matières et de nouveaux instruments qui se mirent à la disposition des besoins humains. Pour bâtir, au lieu du bois inégal, capricieux et souvent sans souplesse, on eut la pierre dure ou la pierre tendre, la brique qui se prête à toutes les formes, le ciment, qui s'accommode de toutes les directions. On put, grâce à des cloisons, disposer dans une demeure des salles de toute dimension, de vastes salons d'apparat et, à côté, de charmantes chambres de repos ou de mystérieux réduits. Des fenêtres s'ouvrirent pour y amener l'air et la lumière, et dans des cours centrales furent aménagés des fontaines ou des jets d'eau qui murmurèrent nuit et jour comme le chant ou le rire d'un génie familial (1).

Il est bien vrai que ce confort n'était point à la portée de tous, et que les ouvriers souffraient toujours dans leurs taudis et les paysans dans leurs cabanes : car l'Empire Romain, de tous les régimes de l'histoire, fut peut-être celui qui s'inquiéta le moins du sort des misérables. Mais eux aussi, pourtant, reçurent de lui à son insu de la joie et du plaisir.

A défaut de la maison qui abrite et où l'on se repose, les prolétaires eurent la ville qui accueille et où l'on s'ébat. La ville, régulière et bien agencée, avec ses rues largement ouvertes, ses places où les hommes peuvent se réunir, avec la magnificence de ses temples et l'énormité de ses arènes, le luxe de ses thermes et l'agrément de ses jardins, la grande ville, élégante, populeuse et bruyante, rendez-vous où alternent le travail et la paresse, voilà peut-être ce que la domination de Rome implanta de plus nouveau et de plus solide sur la terre de la Gaule. Et c'est avec intention que je dis solide : car tout, dans le Paris des empereurs, par exemple, était enveloppé de ciment, de brique et de pierre. Il y avait des dalles sur les chaussées des rues; et partant plus d'ornières et plus de boue; on évitait cette fange affreuse du sol parisien, la plus sale et la plus gluante des choses, on marchait à pied sec, et vraiment, c'était pour le Gaulois une manière de jouissance jusque-là inconnue. Et ces rues étaient bordées de trottoirs : oui! ces fameux trottoirs dont nos rois de France n'auront plus l'idée qu'à la veille de la Révolution, dont même on déclarait qu'ils n'avaient aucune chance de « réussir », on les a connus dans les villes de la Gaule; et grâce à eux, alors, plus d'ennui ou de crainte des voitures qui passent, des charrettes qui s'accrochent, des cavaliers qui galopent. Essayez, par la pensée, de supprimer le trottoir des rues de Paris : je vous garantis que vous et moi nous aurons perdu la meilleure part de la joie d'y vivre.

Le paysan, lui aussi, avait vu s'approcher de sa cabane le bien-être que donne l'emploi de la pierre. Ses routes de la campagne n'étaient plus de larges pistes de boue ou de poussière : la boue où s'enlisaient les attelages, la poussière, qui vous menace de ses vagues comme pour un naufrage. Oh! la cruauté de la poussière sur les routes de la Gaule, si vous voulez la connaître, allez de Nîmes à Aygues-Vives un après-midi d'été : on ne voit plus, on ne respire plus, une buée sèche et chaude monte à l'assaut de votre corps, et l'on maudit l'été, le Midi et les Ponts et Chaussées tout ensemble. Le paysan gallo-romain, sous les meilleurs des Césars, n'eut rien à redouter de ce mal : sa route était une véritable muraille de pierre, enfoncée et encastrée dans le sol, faite de dalles, de cailloux et de ciment, et l'on y marchait comme sur un pavé de ville. Et si j'insiste sur ces valeurs de la rue et de la route, c'est qu'il faut pour notre vie, faite pour le dehors autant que pour le dedans, un confort du chemin après le confort de la demeure.

Circuler et s'arrêter, se promener et regarder, jouir du mouvement et de la vue, être tour à tour badaud et chemineau, pour un homme bien portant, donne les joies les plus simples et les plus naturelles de la vie. Sur ces routes qui invitaient à la marche, se multiplièrent les bâtisses qui invitaient à de naïves extases. A moins d'une journée de sa cabane, le paysan rencontrait un lieu de foire, qui lui servait en quelque sorte de grande ville et de place publique. Car un lieu de foire de la Gaule romaine, ce ne fut pas, comme nos foirails d'aujourd'hui, un simple emplacement aménagé sur le sol, irrégulier et boueux, sans cadre et sans aménité, quelque chose de banal et de vulgaire où les hommes s'enchevêtrent avec le bétail et finissent par se morfondre comme lui; ce fut au contraire une aire bien aplanie entourée d'édifices qui le rendaient semblable à un forum de cité, les uns, plaisants à fréquenter, et c'étaient théâtres et thermes, les autres, agréables à contempler, et c'étaient oratoires et sanctuaires. S.

(1) Je me suis demandé s'il n'y avait pas un élément religieux dans cette vogue des fontaines domestiques, la source et l'eau conservant toujours leur prestige divin.

vous voulez toucher sur le vif le plaisir que Rome apporta aux gens de la campagne, allez à Champlieu, près de la forêt de Compiègne, regardez les ruines, et surtout, je vous en prie, réfléchissez et même méditez et rêvez sur elles, à la façon de Gibbon sur les gradins du Colisée. Vous êtes en pleine campagne : d'un côté, la ligne sombre de la forêt; de l'autre, les espaces nus des terres de culture; et au beau milieu de ce demi-désert, voici un théâtre où des milliers d'hommes applaudissaient les spectacles familiers, des thermes où ils allaient se baigner en commun, un temple orné de statues et de bas-reliefs où les dieux du Midi sont venus apporter aux paysans et aux bûcherons de l'Ile-de-France la gaieté de leur allure et les formes charmantes de leur jeunesse, et Diane, et Apollon, et Mercure. Ce Champlieu, c'est le champ de foire du Valois gallo-romain; et si l'on y était réuni pour traiter d'affaires, j'imagine qu'on s'y amusait plus encore.

⁂

C'est peut-être ce mot d'amusement qui est la note dominante de l'époque inaugurée en Gaule par les empereurs romains. On s'y amusait à propos de tout, d'un dieu qu'on célèbre, d'un marché qu'on visite, d'un empereur qui passe, et on s'y amusait de façons très différentes, et qui d'ailleurs se retrouvent de nos jours, il est vrai sans l'ambiance esthétique et le souffle religieux dont les hommes du passé enveloppaient tous leurs actes.

Les plaisirs collectifs, dans la Gaule romaine, étaient surtout (je ne cite que les principaux) la baignade aux thermes, la pantomime au théâtre, la gladiature aux arènes.

La gladiature, ce fut l'équivalent de nos courses de chevaux : mêmes épisodes de lutte, mêmes incertitudes sur la victoire, mêmes clameurs sur le succès, mêmes frénésies de parieurs, qu'il s'agisse d'un homme à jeter bas sur le sol de l'amphithéâtre de Lutèce ou d'un cheval à dépasser devant le poteau de Longchamps. Pour être moins cruel, notre spectacle provient des mêmes instincts et nous entraîne aux mêmes sottises. On affirme aujourd'hui que les courses améliorent l'espèce chevaline : je ne suis pas sûr que les Gaulois n'aient pas dit, tout aussi sérieusement, que les combats de gladiateurs amélioraient l'espèce humaine.

La pantomime, c'est notre cinéma, et celui-là n'a fait que raviver une autre folie des Romains de l'Empire. Car je définirai volontiers le cinéma un spectacle muet, un tableau une fois vivant et reproduit en image sur l'écran; et, pour tableau, le plus souvent, trop souvent, une scène frivole ou une catastrophe de fantaisie qui, sans paroles, agit par les yeux sur l'imagination du public; et j'ai à peine besoin d'ajouter que la vague de ces aventures émouvantes et silencieuses nous est arrivée surtout par l'Amérique. Il y a deux mille ans, Rome fit en Gaule ce que l'Amérique a fait chez nous : elle installa sur des théâtres la pantomime, le tableau vivant, l'intrigue amoureuse ou l'épisode catastrophique; et l'on représenta, aux yeux des badauds de la ville et de la campagne, tantôt Pâris offrant la pomme à l'une des trois déesses, tantôt Icare et Dédale s'essayant à voler dans les airs, et pour la première scène (j'en cite deux entre mille) on choisissait de belles femmes et un beau jeune homme aux visages photogéniques, comme l'on dit aujourd'hui, et pour l'autre on imagina des trucs ingénieux et on recourut aux plus souples des acrobates. Le tout, n'est-ce pas? sans paroles, en gestes et regards seulement, tout ainsi que chez ce pauvre Max Linder. Le cinéma, je vous l'affirme, est une très vieille chose.

Je ne sais si vous avez lu dans la *Revue Hebdomadaire* du mois d'août de cette année la délicieuse fantaisie d'André Madeline sur *les Vacances Bourgeoises*. Les vacances bourgeoises, c'est, chaque année, dans les mois d'été, d'aller quelque part se baigner ensemble. Qui de nous, en ces journées estivales n'a pas entendu sur les plages de Palavas ou de Saint-Jean-de-Luz, de Wimereux ou de Fouras, ces propos sans cesse ressassés entre dix heures du matin et quatre heures du soir, et dont André Madeline a fait la trame d'un de ses dialogues : « — Vous baignez-vous? — Se baigne-t-on? — Va-t-on se baigner aujourd'hui? etc., etc. » La Gaule tout entière, pendant quatre ou cinq siècles, mais l'hiver comme l'été, et à Paris comme à Boulogne, a retenti de ces propos toujours les mêmes. Les a-t-on répétés matin et soir là où nous sommes, au Collège de France, où il y avait des thermes, et tout près d'ici, à Cluny, où il y avait d'autres thermes! Et comme l'eau était ou chaude, ou tiède, ou froide, on pouvait avoir sa baignade chaque jour, les plaisirs des vacances duraient de janvier à décembre, et les pauvres eux-mêmes, à qui n'était point interdite l'entrée des thermes, eurent leurs heures de délassements

bourgeois. Le bain en commun fut la plus grande folie gallo-romaine. Ne croyez pas que j'exagère. A la veille de sa mort, un bourgeois de Lyon, un homme moyen, comme on dit encore à Lyon, inscrivit sur son tombeau : « Ce que je regrette le plus en mourant, c'est de ne plus aller aux bains d'Apollon pour m'y baigner en compagnie de ma chère épouse (1). »

⁂

Soyons plus sérieux, quittons les lieux où l'on se divertit, et revenons, avec le Gallo-Romain, au foyer familial et à ses chères habitudes.

Assurément, le foyer de la famille gauloise ne reçut des Romains ni une chaleur plus grande ni une intimité plus profonde. Nos aïeux n'ont pas attendu le règne d'Auguste pour aimer leurs femmes et leurs enfants, et pour se sentir heureux de vivre à leurs côtés. Faire des Celtes ou des Ligures des polygames ou des matriarches est aussi erroné, j'irai jusqu'à dire aussi stupide, que d'en faire des sauvages ou des imbéciles. Mais cependant la soumission à Rome changea quelque chose à la vie de famille, et ce fut en bien.

Plus de service militaire, puisqu'il n'y a plus que des soldats de carrière; plus de clans politiques, puisqu'il n'y a plus de liberté. Vous connaissez sans doute notre cher proverbe méridional, si merveilleusement développé par notre grand Alphonse Daudet dans son *Numa Roumestan*, un chef-d'œuvre de verve française et de tendresse humaine : *Gau de carriero, doulou d'oustau* « joie de rue, douleur de maison; joie du dehors, tristesse de famille ». Le dehors, la rue, c'est-à-dire la politique, est maintenant fermé pour les Gaulois; il peut s'abandonner à la maison, à la famille et à leurs joies. Il se marie à vingt ans, et, dès la fleur de son adolescence, il vit à son foyer, du moins s'il est honnête homme.

Devant le foyer, c'était la table du repas domestique : la flamme qui réchauffe, le repas qui anime, donnaient ces bonnes heures familiales, où les êtres qui s'aimaient se rapprochaient plus près les uns des autres, partageaient ensemble la chaleur de la flamme et le bien-être de la nourriture, et où, dans la communauté des sensations grandissait la communion des âmes. Feu flambant dans l'âtre, pain et vin qui circulent, effluves de bonheur intime et de caresses réciproques : à renouveler chaque jour, aux mêmes instants et à la même place, ces impressions et ces sentiments, une jeunesse éternelle ravivait sans cesse les cœurs des familles gauloises, pour les amener, toujours pareils, sans regret et sans déchéance, de la sortie du berceau au seuil de l'autre vie, de l'enfance qui essaye de rire à l'adieu souriant de Philémon et Baucis (1).

⁂

Je viens de vous montrer le vin à la table du Gallo-Romain. Voilà encore qui est nouveau pour lui, et que nous n'avions pas aperçu au temps de l'indépendance. Il avait le pain; le vin, qui le complète, vient enfin de lui arriver. En se soumettant à la culture latine, le Celte s'est converti à l'usage du vin; et si j'emploie ce mot de converti, qui éveille une idée religieuse, c'est que pour les hommes de ce temps il y eut déjà dans le vin, comme dans le pain, une vertu divine.

C'était un dieu qui l'avait inventé. Il sortait à la fois de la chair de la terre et des rayons du soleil. Au sol de la Gaule la vigne donnait une parure de plus : sur les flancs de la Côte-d'Or ou de la Côte-Rôtie, sur les coteaux de la Moselle ou les pentes d'Argenteuil, sur les graves du Bordelais ou au pied des Garrigues nîmoises, c'étaient de nouveaux sourires qui se dessinaient sur le terroir de la France, et au contact de la liqueur qui réveille c'était une joie de plus qui s'épanouissait dans les âmes.

Quelle sottise, quelle erreur historique, quelle faute morale et religieuse, ont commise les Américains en proscrivant la vigne et le vin! Condamner en une même réprobation le vin et l'ivresse, c'est confondre le bien et le mal, l'amour et la débauche. Ils se disent passionnés pour les lettres antiques : et elles proclament les bienfaits et la gloire du vin, depuis Homère jusqu'à Virgile. Ils se disent Chrétiens : et c'est par le vin que Jésus Christ a sanctionné la fraternité de ses fidèles. Ils se disent épris d'idéal : et le vin enferme en lui tout l'idéal d'un symbole; il surexcite la vie, il y fait descendre les forces de la nature, il a la couleur du sang, il rapproche les vivants, et les Gaulois l'offraient même à leurs morts pour leur donner une survie dans la joie.

(1) Inscription de Lyon (*Corpus*, XIII, 1983) : *Tu qui legis vade in Apolinis lavari, quod ego cum conjuge feci : vellem si adhuc possem.*

(1) Je m'inspire des inscriptions conjugales du temps (cf., entre mille exemples, Dessau, n° 8058) : *vivi cum viro summa cum concordia ad ultimum diem per eu*

⁂

Symbole que tout cela, direz-vous, des mots et des signes, et rien de plus.

Rien de plus? Mais c'est précisément le propre du symbole, de résumer par un mot ou par un signe une longue suite d'idées, un large ensemble de sentiments; et j'en veux à notre civilisation moderne, à notre esprit laïque, d'effacer peu à peu les symboles sur l'horizon des hommes, d'y éteindre ces étoiles que sont les signes de l'espérance, de chasser du temps la mystique religieuse, de chasser de l'espace les gestes ineffables de la foi; je regrette ces âges antiques où, à chaque instant, quelques mots entendus, quelques traits aperçus, éveillaient en nous les croyances les plus douces, les espoirs les plus secrets. Quand on prononçait le nom magique de la Terre, Mère de tout, n'était-ce pas un hommage à cette fécondité du sol d'où émane toute vie? Quand on gravait sur une tombe l'image d'une étoile, n'était-ce pas l'affirmation du désir suprême de l'homme, qu'une autre vie commencerait pour lui dans l'immensité céleste? Et de nos jours, quand je vois le signe de la croix gravé sur nos édifices ou rapidement esquissé par une main pieuse, quand j'entends s'égrener les roses des prières aux soirées d'automne, quelle que soit ma religion personnelle, je ne peux ni railler ni sourire : car brusquement, du milieu des tristesses et des petitesses humaines, je sens une pensée d'idéal, un sentiment de confiance, qui sort des racines d'une âme pour monter vers les clartés du ciel.

⁂

Voilà pourquoi j'estime que nos ancêtres connurent plus que nous l'essence de la vraie joie : car le symbole, signe de l'idéal, accompagnait toute leur vie, de l'enfance jusqu'à la tombe.

La tombe elle-même, chez cette famille gallo-romaine, était devenue une source de joie, et le mort, pour elle, demeurait vivant et gai. Aux siècles d'autrefois, sa dépouille gisait dans une fosse creusée sous le sol : au-dessus du corps, rien n'en rappelait la présence, ni pierre, ni statue, ni inscription. Le défunt était bien parti pour le royaume des esprits, plus rien ne le rattachait au voisinage des siens; entre la famille des vivants et celle des disparus, la joie du contact était évanouie pour de longues années.

A l'époque romaine, les uns et les autres continuaient à vivre côte à côte. Le mort, en son sarcophage de marbre ou son tombeau de pierre, avait une demeure véritable, où ses proches et ses amis le visitaient; et l'on se redisait son nom en lisant l'épitaphe qui lui était consacrée, et on le revoyait lui-même en contemplant l'image qui reproduisait ses traits.

Le portrait des défunts, voilà ce que la Gaule d'autrefois n'a point connu, et voilà ce qui, à présent, se montre partout, près du seuil des maisons habitées. Réfléchissez encore là-dessus, et voyez quelles douceurs s'en viennent apaiser les cœurs qui ont aimé, douceurs faites de tendres regrets et de précieux souvenirs. Du foyer qui brille à la tombe qui se dresse, le sentiment ne cesse de circuler, rajeuni par le regard, fortifié par l'image.

Cette image du mort suscitait sur le tombeau les plaisirs de la vie. On banquetait en face d'elle, et le sépulcre, près duquel s'asseyaient parents et amis, devenait presque une table de communion où vivants et morts se mêlaient. Le mort recevait lui aussi le vin du sacrifice et les fleurs du repas; et des guirlandes de violettes ou de roses formaient la chaîne éclatante et parfumée qui unissait en un seul faisceau, présents en corps ou en esprit, les êtres d'une même lignée.

⁂

Les roses et les violettes furent dès lors (1) les accompagnatrices des actes solennels ou des heures aimables, les ornements inséparables des gaietés de la famille ou des piétés de la religion. En elles encore était le prestige des symboles. Elles annonçaient le printemps, elles éclairaient comme d'une lueur les champs et les bois encore assoupis par l'hiver, elles avaient les teintes du sang ou celles de la pourpre; et, semblable au vin, rouge lui aussi, la rose inspirait à la vie une force nouvelle, et réconfortait le mort dans sa tombe.

Voilà également pourquoi j'aime et je regrette les temps de jadis où l'homme associa à son existence toutes les jolies choses de la nature, ses sources et ses animaux, ses arbres et ses fleurs. Il n'y eut pas de fontaine qui ne fût un lieu de prière; chaque dieu avait son oiseau en son arbre favori; et toutes les fleurs parlaient un langage.

(1) En admettant que cet usage des *rosalia* et *violaria* [*dies violaris*], qui est peut-être indo-européen (voyez L. Leger, *La Mythologie Slave*, p. 178), n'ait pas été vulgarisé en Gaule avant la conquête romaine.

Aux mille nuances des sentiments humains s'entremêlaient les variations divines qui se jouaient sur le sol ou dans les cieux. Près de nos villes, Apollon habitait un bois de laurier, et Diane un bois de cyprès. Les frissons étranges des pins sillonnés par les souffles du vent, semblaient annoncer le mystérieux travail de la Terre-Mère qu'ils recouvraient de leur ombre. Ceux d'entre vous qui connaissent le Midi de la Gaule, la Provence chère à ma jeunesse, le Languedoc cher à mes aïeux, ces nobles pays où il y a tant de poésie parce que l'Antiquité y a conservé tout son prix, ceux-là ont dû voir dans la plaine de la Crau, sur le terroir des bastides marseillaises, ou dans le Vaunage aux fines allures, ces gracieuses maisons de campagne où les murailles aux teintes blanchâtres sont encadrées à gauche d'un cyprès, à droite d'un laurier, et, au devant, près du seuil, de la grande verveine qui envoie son parfum par la porte entr'ouverte. Tout cela vient d'un passé très lointain. Ce sont les héros de la Grèce et de Rome qui, un jour, arrivés sur le sol de la Gaule, ont planté au flanc des demeures humaines l'arbre d'Apellon père du soleil, l'arbre de Diane, fille de la terre (1), et entre les deux la très sainte verveine, la plus antique des herbes de vertu. Et ainsi, les hommes et leurs foyers, les dieux et leur puissance, la nature et ses fleurs, s'unissaient en une commune joie de vivre, sous les auspices de la paix romaine.

***

Nous aussi, depuis sept ans, nous rêvons d'une cité universelle sous les auspices de ce qu'on doit appeler la paix française; nous aussi, au jour de cette paix, nous avons senti, comme un frisson divin, la joie de vivre. Et à l'avantage de notre temps sur celui de César et d'Auguste, cette joie et cette paix n'ont pas été acquises par le meurtre des patries, mais par leur victoire, et nous en avons voulu établir la durée, non point par la fondation d'un empire conquérant et dominateur, mais par une société de nations indépendantes et unies.

Il faut que cette aurore de joie s'épanouisse en une journée de pleine allégresse. — L'Empire Romain, lui, n'est point parvenu à réaliser la rêve d'un accord universel, il a faibli presque aussitôt dans cette marche à l'idéal où il semblait guider le monde, il a trompé toutes les espérances humaines. Son existence devint très vite une longue duperie pour la terre; et de la joie de vivre la Gaule passa, sous son règne, aux plus lugubres catastrophes qu'elle ait jamais connues : je vous les raconterai l'année prochaine, et j'essaierai de vous prouver que ces malheurs de l'humanité sont venus de ce qu'elle s'est livrée à un empire et à un empereur. — Nous qui commençons notre nouvelle vie comme une nation associée à d'autres nations, nous qui partons vers nos destins sous la double sauvegarde de l'idée de patrie et du principe de liberté, nous avons le droit, malgré les incertitudes de quelques heures, d'espérer un long avenir pour la paix du monde; et nous avons le devoir de tout faire, chefs ou citoyens de France, pour que la joie de vivre ne soit pas l'illusion d'un lendemain de victoire.

Camille JULLIAN,
de l'Académie française.

(1) Il ne faut pas oublier le caractère essentiellement chtonien du culte d'Arlémis ou de Diane. Voyez en dernier lieu le très beau travail de Ch. Picard, *Ephèse et Claros*. Et la Diane du folklore chrétien ou médiéval, en Gaule, ne sera qu'une survivance de la *Magna Mater*.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

FIRMIN ROZ

C'est un fait que nous n'aimons plus les idées dans le roman. L'aventure et l'amour, voilà notre pâture livresque, et encore semble-t-il qu'on n'y prenne plus grand plaisir si les auteurs ne relèvent leurs œuvres de violentes épices. On nous comprend. Même ceux qui ne battent pas monnaie sur la curiosité malsaine du public se plaisent à décrire une société française qui ne nous honore pas. On connaît le cas de Marcel Proust, miroir de nos lettres à l'étranger. Les principaux personnages de ses romans sont corrompus par les vices qu'Oscar Wilde a illustrés, et, ce faisandage devient, tout naturellement pour nous, un article d'exportation. Nous trouvons piquant de faire juger par eux de notre bourgeoisie qui est, dans son ensemble, équilibrée et saine.

Jadis, quand nos auteurs avaient le don de plaire, ils cultivaient ce don précieusement. Ils s'efforçaient d'être aimables tout en restant

**

profonds et d'élever les âmes vers un idéal qu'ils paraient de séduisantes couleurs. On sourit, aujourd'hui, de ce souci de plaire et l'on ne cherche qu'à étonner. Par quels moyens? Par des théories neuves, des affirmations hardies? Pas même. Comme le goût des idées générales s'affaiblit progressivement, c'est par des pétarades de mots, des arlequinades d'images, des sous-entendus grivois qu'on s'efforce d'émoustiller le lecteur. Il faut, pour attirer l'attention, donner un choc aux yeux et à tous les sens, tels les trombones forains sur la place publique.

Nous en sommes presque tous là. Entre l'écrivain probe qui nous élève en nous charmant et le « monstre » qui fort spirituellement nous émoustille, notre choix est fait. C'est vers le « monstre » que nous allons. Que pouvons-nous d'ailleurs, livrés à nos propres forces, contre le courant qui entraîne aujourd'hui la production littéraire presque tout entière? Ainsi que le notait finement Montaigne, nous sommes cimentés de vertus médiocres; nous glissons au mal que nous voulions éviter, nous négligeons le bien que nous désirions atteindre. Mais il n'entre pas de malice dans notre âme, et, la plupart du temps, nous ne demandons qu'à partir du pied droit; nous sommes prêts à l'effort nécessaire pour briser l'os afin d'y trouver la substantifique moelle. Nous n'y mettons qu'une condition : c'est qu'on nous aide.

Or, qui peut nous aider et nous éclairer? Qui peut marquer d'intelligente sympathie les œuvres de valeur que nous aurions tendance à négliger? Qui peut nous attirer vers elles sinon les critiques? Ce sont des chasseurs d'hommes et d'idées. Les beaux livres, voilà leur gibier. Toujours à l'affût, ils doivent les guetter et les choisir, bien en chair, savoureux, exempts de faisandage. Mais n'est point qui veut ce probe et fin chasseur. On les compte. Et parmi eux, il convient de placer, au premier rang, le critique de la *Revue Bleue*, M. Firmin Roz.

*
* *

L'homme est de haute taille. Le visage levé dit la droiture; les yeux, l'intelligence. Les traits sont énergiques et l'expression serait un peu sévère si le sourire n'était doux. Est-ce un homme du Nord? On le croirait à première vue, mais, parfois, dans les yeux et sur les lèvres court une si fine malice qu'on jurerait alors qu'il vient en droite ligne du Midi. Ni du Midi ni du Nord, mais des deux à la fois. Les contrastes méridionaux et nordiques qui font le charme et la force de la France se fondent et s'harmonisent en lui. Franc-Comtois par son père, Gascon du Périgord par sa mère, ainsi s'explique la séduction profonde de M. Firmin Roz.

Son enfance se passa tout entière en Limousin, où il est né et où il fit ses études premières qu'il compléta au lycée Henri IV, entouré de condisciples qui, depuis, en politique ou en littérature, se sont taillés une place enviable : M. Henry Bérenger, notre ambassadeur à Washington; M. Louis Bertrand, de l'Académie Française; M. André Bellessort, qui en sera; le poète Eugène Hollande; le financier M. Charles Dumont.

L'histoire de M. Firmin Roz est celle d'un écrivain infidèle à sa vocation mais fidèle à sa destinée. En lui, le Gascon l'inclinait vers les jeux aimables de l'esprit; le Franc-Comtois le poussait vers les rudes joutes de l'action. Les circonstances de la vie, tyranniques et sages, concilièrent et hiérarchisèrent ces dons et ces tendances.

Tout d'abord, le Gascon sembla triompher, et M. Firmin Roz prit pour compagnes d'élection ces deux sœurs charmantes : l'étude et la rêverie. La connaissance des hommes dans leurs rapports avec l'art, les mystères de la destinée humaine et de l'éternité excitèrent d'abord la curiosité de son esprit nourri de la moelle des philosophes. Il rêvait d'une existence paisible, ornée de méditations et de beaux travaux littéraires, et son âme s'exprimait en chants harmonieux. Ses premiers écrits furent des poèmes, qu'il n'a pas réunis en volume, et dont la plupart sont inédits. En voici quelques vers particulièrement caractéristiques :

Je rêve un long séjour dans une de ces villes
Du Nord, calmes, parmi d'immenses parcs [*tranquilles,*
Où mon âme enfin libre écrirait de beaux vers,
Et je choisis Oxford, fraîche en ses gazons verts.
Là, dans une retraite humble et silencieuse,
Je laisserais errer ma pensée anxieuse
Parmi mes souvenirs, mes espoirs, mes tour- [*ments,*
Délicate forêt pleine d'enchantements,
Qu'emplit un souffle errant dont frissonnent les [*cimes,*
Où l'air sonne aux rameaux avec un bruit de [*rimes,*

Tandis que la tristesse y traîne un son de cors.
Seul, je recueillerais tous ces tremblants accords
Dont l'âme musicale est mon âme inquiète,
Et peut-être qu'un jour je sortirais poète
De ce labeur subtil incessamment repris.
Doux rêve de rêveur dont je demeure épris...

Poésie de jeunesse, expression sincère et harmonieuse d'une âme à la recherche d'elle-même, appareillage vers le destin! Une jeune espérance gonflait la voile de l'esquif qui portait de Firmin Roz l'avenir et la fortune. Mais ce n'est point vers la lente Dordogne chère à La Boétie et à Fénelon qu'il mit le cap. Le Nord l'attirait, l'Angleterre le séduisit. Sous la fine lumière de son Occitanie natale, le jeune écrivain se fût épanoui poète et le Gascon imaginatif l'aurait en lui emporté. Sous l'air vif et rude du Nord, le Franc-Comtois affirma sa prédominance et le Gascon devint son sagace et subtil serviteur. De cette hiérarchisation intérieure naquit, en 1905, le premier grand ouvrage de M. Firmin Roz : *Sous la Couronne d'Angleterre.*

Ce livre est une étude précise, documentée — où l'intelligence et l'intuition fraternellement s'épaulent — sur l'Irlande, l'Ecosse et le Pays de Galles. Amoureux fervent de son époque, l'auteur de *Sous la Couronne d'Angleterre* essaye de dégager le passé du présent et arrive à cette conclusion que l'un et l'autre s'attachent et s'unissent au point de défier l'analyse. Mais, dit-il (et l'on voit par cette citation comment le Gascon intuitif sert le Franc-Comtois réaliste), mais, « quand l'esprit hésite, les yeux et l'imagination, guidés par les harmonies où s'accordent la nature, les ruines et l'humanité le conduisent à travers la poésie des souvenirs jusqu'à la vérité de la vie ».

Ces lignes révèlent de quelle méthode M. Firmin Roz s'inspire. Erudit, philosophe, connaissant de la vie, les conditions, les exigences, les métamorphoses et la complexité de ses lois, il penche sur les hommes de France, d'Angleterre et d'Amérique, une âme d'historien mais aussi de psychologue et de poète. Il observe, dissocie, analyse, recompose, et son imagination et sa sensibilité aidant sa raison donnent à ses œuvres un mouvement chaud et entraînant encore que discipliné.

Ainsi, classique par la raison, moderne par la sensibilité, amoureux de la forme ferme et belle, mais plus encore de la solidité du fond, se méfiant des mots, de leur duperie, et raffolant d'idées, M. Firmin Roz poursuivit ses études sur les civilisations étrangères et publia, coup sur coup : *Tennyson, l'Energie Américaine, Le Roman anglais contemporain* (G. Meredith, Thomas Hardy, Mrs Humphy Ward, Rudyard Kipling, G. H. Wells). Il avait, étant encore étudiant en Sorbonne, traduit avec M. Jean Izoulet *Les Hommes Représentatifs* de R. W. Emerson; sept autres ouvrages passèrent par ses soins dans notre langue. En un mot, il ouvrit les jardins de la France sur des paysages neufs et sur un air salubre. Et cela, non pour humilier, mais pour exalter; non pour nous dénigrer et nous appauvrir, mais pour nous rendre plus riches, cervelle et muscles, au contact d'hommes qui furent, dans leurs pays, des éveilleurs d'intelligence, des professeurs d'énergie, ou, comme cet extraordinaire Emerson, dont les *Essais* sont les soliloques d'une âme ravie, des apôtres de la solidarité humaine. « Nous sommes, écrit Emerson, multipliés par nos prochains. Avec quelle facilité nous adoptons leurs travaux! Tout navire qui vient d'Amérique doit sa carte marine à Colomb. Tout roman est débiteur d'Homère. Tout charpentier qui rabote avec une varlope emprunte le génie d'un inventeur oublié. La vie est ceinte d'un zodiaque de sciences, contribution d'hommes qui ont péri pour ajouter un point lumineux à notre ciel. »

Kipling, Wells, Hardy, Meredith, Emerson, quelle pléiade! Ne nous eût-il que familiarisé avec ces grands penseurs, M. Firmin Roz aurait droit à notre gratitude. Mais son intelligente activité ne s'est pas bornée là.

*
* *

Tout en comparant entre eux les écrivains anglais et américains et en nous offrant les fruits sélectionnés de ses études, M. Firmin Roz demandait aussi aux écrivains français les secrets d'une pensée forte. Familier de Montaigne et de Fénelon, il aime de ces deux auteurs l'humanisme et le sens des réalités (nous sommes des « naturistes », disait Montaigne) et il sait découvrir sous les séductions de l'un, sous les badinages sceptiques de l'autre, des leçons de bon sens, un patriotisme éclairé, une foi souple et vivante.

Si M. Firmin Roz se plaît particulièrement avec ces deux écrivains dont il avait sucé la sagesse et l'ardeur avec le lait maternel, il ne se cantonna point dans leur seule compagnie. Epris aussi de la bonne dame de Nohant, George

Sand, il ne l'abandonna que pour Edouard Rod et Sainte-Beuve à Lausanne, et il écrivit sur ces trois auteurs d'excellentes études critiques auxquelles est venu s'ajouter un *Alfred de Vigny* que l'Académie Française couronna de son grand prix d'éloquence.

On n'aime vraiment que ceux en qui l'on se retrouve. Toute adoration est une danse devant le miroir. Ainsi comprend-on que M. Firmin Roz mûrisse une tendresse particulière pour Alfred de Vigny, ce poète qui fut un officier rêveur. Fils d'officier comme lui, il est épris à la fois d'action et de contemplation; comme lui, le contraste entre l'étendue de nos tristesses et la fragilité de nos joies l'incita aux fécondantes réflexions; comme lui, il demande au Dieu fort, au Dieu vrai, au Dieu des idées, le pain spirituel de chaque jour. Car M. Firmin Roz a vu parfaitement, et avec une entière raison, que la philosophie de l'auteur des *Destinées* n'est point une doctrine d'inertie mais, au contraire, une doctrine d'action et d'élévation morale. Son pessimisme est une forme de la pitié. Il a su élargir et dépasser le cercle de sa propre souffrance. Il a rapproché les âmes dans la fraternité de la douleur. Il a changé sa pitié en amour, et, par là, son amère philosophie, loin de s'emprisonner dans un pessimisme stérile, incite à l'action.

Penser, agir : les mots qui résument Vigny dans ses dernières années, M. Firmin Roz pourrait les graver au chaton de sa bague. Ils lui conviennent parfaitement. Ne soutient-il pas, avec une énergie inlassable, un long effort où la pensée est sœur de l'action? Son œuvre est là pour prouver que, depuis vingt-cinq ans, sa vie s'est développée selon ce double rythme.

Ce méditatif, cet investigateur passionné de philosophie française et étrangère se double d'un conférencier actif et éloquent dont la parole persuasive s'est employée, maintes fois, à faire connaître et aimer, à l'étranger, la littérature et la vie psychologique, morale, sociale de la France.

D'autre part, M. Firmin Roz, romancier, a écrit, en 1922, l'*Age d'Homme*, premier volet d'un triptique où sera illustrée l'histoire d'un homme de la génération qui atteint aujourd'hui au sommet de sa course. Peinture aux couleurs nuancées et sûres, analyse profonde et d'une grande vérité psychologique, œuvre d'une grande vérité psychologique, œuvre belle et œuvre bonne. A lire ce livre, l'esprit retrouve la fraîcheur vivifiante d'un air natal; on se sent chez soi, on reconnaît sa race, alors que tant de romans contemporains nous peignent des Français qui nous semblent les plus étrangers des hommes.

L'activité féconde de M. Firmin Roz s'est encore affirmée à la *Revue Bleue* où il a tenu la critique dramatique (d'octobre 1909 à mars 1918) et à la *Revue Française* où il a tenu la critique littéraire (d'octobre 1909 au 1er août 1914). Ajoutons enfin que M. Firmin Roz est l'un des animateurs les plus écoutés de l'Alliance Française, du Comité France-Amérique et le directeur littéraire des Editions de la Vraie France qui s'honorent d'avoir parmi leurs collaborateurs des écrivains réputés : Antoine Bédier, François Duhourcau, Serge Barraux, Louis Lefebvre, Gabriel Maurière.

Voici une belle vie de penseur et d'écrivain. Elle a grandi comme un arbre de chez nous. Les racines bien prises dans le sol natal, elle s'est enrichie, chaque année, d'une branche neuve, et ses rameaux ont débordé nos frontières pour la plus pure gloire de la France. La sève qui circule dans le tronc et s'épanouit dans les fleurs et les fruits reste substantifique comme aux temps lumineux de sa jeunesse. Il fait bon aller à son ombre pour se recueillir, s'instruire et se fortifier (1).

André Lamandé.

(1) *Bibliographie.* — Roman : *L'Age d'homme* (1922). Critique et Histoire littéraire : *La bonne dame de Nohant*, en collaboration avec Hugues Lapaire (1898). *Sainte-Beuve à Lausanne* (1904). *Edouard Rod* (1906). *Alfred de Vigny* (1906), couronné par l'Académie française : Prix d'éloquence, 1906. *André Chénier*, textes choisis et commentés (1913). *Vue générale de la Littérature française* (Allyn and Bacon, Boston 1924). — Études étrangères : *Sous la Couronne d'Angleterre* (1905), couronné par l'Académie française. *L'Energie américaine*, évolution des États-Unis (1909), couronné par l'Académie française. *Tennyson* (1911). *Le roman anglais contemporain* (1912). *L'Amérique nouvelle* (1923). — Traductions : *Emerson : Hommes représentatifs*, en collaboration avec MM. Izoulet et A. Baret (1890). *Th. Hardy : Jude l'obscur* (1901). *G. Moore : Esther Waters* (1907). *Herbert Croly : Les Promesses de la vie américaine* (1913). *H. Wickham Steed : La Monarchie des Habsbourg* (1914). *American Field Service : Amis de la France* (1917). *Sir Sidney Lee : Shakespeare : l'Homme et l'Œuvre* (1918). *Rudyard Kipling : Les Yeux de l'Asie* (1920). — Divers : *Comment faire connaître la France à l'étranger* (1923). *Souvenirs d'un lycéen français* (The Century, New-York, 1925). — Académie Française : *Prix Vitet* en 1923 pour l'ensemble de son œuvre.

UNE THÉORIE PHYSIOLOGIQUE DU RIRE AU XVIIIe SIÈCLE

Le « Traité des causes physiques et morales du rire, relativement à l'art de l'exciter », paru à Amsterdam, chez Rey, en 1768, sans nom d'auteur, mais qu'on sait devoir être attribué à Poinsinet de Sivry (1), est un curieux spécimen de cette philosophie ingénieuse et brillante du XVIIIe siècle, qui revêt d'une forme légère des analyses fines et profondes, une érudition variée. Entre autres théories, il en contient une que nous voudrions faire connaître : c'est la théorie physiologique du rire, que reprendront et croiront découvrir W. James et Lange, mais à laquelle ils n'auront rien à ajouter, au moins d'essentiel, et ne feront que donner leurs noms.

Mais cette théorie, il faut d'abord la situer, car elle n'est présentée dans le livre qu'incidemment et pour être réfutée. L'auteur imagine un dialogue, ou plutôt un débat sur la question du rire, entre Destouches, Fontenelle et Montesquieu, réunis chez M. Titon du Tillet. Destouches parle le premier, se plaçant au point de vue du sens commun ou, comme il dit, « de l'expérience et du sentiment intime »; Fontenelle combat son opinion au point de vue de la science et sera combattu lui-même par Montesquieu au point de vue de la philosophie. Nous n'analyserons que le discours de Fontenelle, mais comme il débute par une réfutation de la thèse de Destouches, nous devons dire un mot de celle-ci.

Elle est très clairement résumée en ces termes:

« La malheureuse méthode de disputer de tout, dit-il, mène au mépris de l'évidence, en impose à la raison, détruit le témoignage des sens, replonge l'univers dans le chaos et substitue à la réalité les chimères de l'école et les entraves du doute.

« Lorsqu'il s'agit d'examiner une question qui touche d'aussi près à l'organisme de l'homme, il faut d'abord se prescrire pour règle de renoncer à toutes les subtilités de la dialectique et de ne suivre pour guide que la nature et notre propre conviction. En ne s'écartant jamais de ce point, personne, je pense, n'aura d'assez mauvais yeux pour se méprendre à la cause du rire et nul n'osera nier que la joie n'en soit la véritable source ».

Mais est-il vrai, demande Fontenelle, qu'on n'ait point à consulter la raison et qu'on puisse s'en fier au sentiment? En réalité, la réflexion montre que, si le rire avait pour cause la joie, il naîtrait toujours avec elle, l'accompagnerait toujours et tout le temps qu'elle dure, il serait d'autant plus fort qu'elle est plus grande, et enfin il ne procéderait jamais d'un autre sentiment. Or on n'observe rien de tel ou plutôt on observe exactement le contraire.

D'autre part, pour prévenir cette objection, que le rire n'appartient qu'à l'homme, Destouches s'avise de l'attribuer, non pas à la *joie simple*, dont en effet les animaux sont capables, mais à la *joie raisonnée*. Par là il croit sauver son système; il le ruine, il abandonne le principe qu'il avait posé, que « ce n'est point dans l'esprit, mais dans le cœur de l'homme qu'on trouvera jamais la solution du problème du rire. »

« Vous recourez, lui dit Fontenelle, au subterfuge de la joie raisonnée : expédient admirable par lequel, en un tour de main, vous transportez le siège moral du rire du cœur au cerveau. Je vous préviens que par là vous me mettez à mon aise et vous ne pouviez guère vous placer plus à ma bienséance. C'est donc vers cet endroit que je vais dresser mes principales batteries ».

Il suffira de prouver que le rire ne peut procéder ni de la joie ni de la raison, ni d'une combinaison des deux.

I. — Le rire ne naît pas de la *joie*. S'il est un sentiment qu'il reflète et traduit, ce n'est pas la joie, mais plutôt son contraire. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à l'observer, non à l'aide du sentiment qui peut nous tromper, non par la méthode introspective, qui ne présente pas scientifiquement assez de garanties, mais par la méthode rigoureuse et précise des anatomistes. « Voici, d'après les plus exactes observations, la description, ou si vous aimez mieux, la dissection du rire.

« Si vous considérez le visage, le front s'étend, les sourcils s'abaissent, les paupières se resserrent au coin des yeux et toute la peau qui les

(1) Poinsinet de Sivry, né à Versailles le 23 février 1733, avait débuté par la poésie, une traduction en vers d'Anacréon, Bion et Moschus et des tragédies, dont l'une, *Briséis*, eut un grand succès. Fils d'un huissier du cabinet du duc d'Orléans, il embrassa avec chaleur les principes de la Révolution et fut un des écrivains que subventionna la Convention. « Obligé par son peu de fortune de chercher une ressource dans ses talents, il se mit aux gages des libraires et s'exerça sur toutes sortes de sujets : romans, histoire, morale, traduction, journaux, grammaire générale, antiquité; tout fut de son ressort » Dans ce travail dispersé et hâtif, sa réputation sombra. (*Biographie universelle, Michaud.*)

environne se rend inégale et se couvre de rides. L'œil, mis à la gêne et fermé à demi, ne doit plus son éclat qu'à l'humidité qui l'offusque. Ceux mêmes de qui la douleur n'a jamais pu tirer des larmes sont alors contraints de pleurer. Le nez se fronce et se termine plus ou moins en pointe ; les lèvres se retirent et s'allongent ; les dents se découvrent ; les joues s'élèvent et s'étendent avec contrainte sur leurs muscles, dont les intervalles ou la rétraction forment ces différents creux, agréables chez les uns, difformes chez les autres. La bouche, forcée de s'ouvrir, laisse voir la langue suspendue et sans relâche agitée de violentes secousses. La voix n'a plus qu'un son entrecoupé, tantôt vif et perçant, tantôt faible et plaintif. Cependant le col s'enfle et se raccourcit ; toutes les veines sont gonflées et tendues, et le sang, qui se porte en tumulte vers les vaisseaux les plus déliés de l'épiderme, imprime sur le visage un rouge violet, symbole voisin de la suffocation.

« Mais tout ceci n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans les autres parties. La poitrine s'agite si impétueusement qu'il n'est plus possible de respirer ni de dire une parole. Une douleur pressante s'élève dans les flancs ; il semble que les entrailles se déchirent et que les côtes se séparent. Dans cette crise on voit tout le corps se plier, se tordre, se ramasser. Les mains se jettent sur les côtés et les pressent violemment. La sueur monte au visage, la voix se perd en sanglots et l'haleine en soupirs étouffés. Quelquefois l'excès de cette agitation produit les mêmes effets qu'un breuvage mortel, chasse les os des jointures, cause des syncopes et donne la mort. Tout le temps que dure cette sorte de supplice, la tête et les bras souffrent les mêmes secousses que la poitrine et les flancs. Vous les voyez d'abord s'agiter avec précipitation et désordre, puis, tout à coup, retomber sans nerf et sans vigueur. Les mains deviennent lâches, les jambes débiles et toute la machine languit dans un état de défaillance ».

Cette peinture aussi pittoresque qu'exacte est sans doute celle du rire « extrême » et « violent », mais, si tous les rires sont homogènes, s'ils ne diffèrent que du petit au grand, tous « les phénomènes effrayants » qu'on y remarque « existent en petit dans le *ris modéré* et comme en miniature dans le *souris* », et c'est le rire extrême qu'il faut prendre pour type, c'est sur lui qu'il convient d'étudier, à l'état de grossissement, tous les phénomènes du rire, « car, de même qu'il serait absurde de définir la fièvre un agréable vermillon parce qu'elle commence presque toujours par ce léger symptôme, on ne peut non plus définir la nature du ris par celle du sourire ni trouver les proportions mâles et régulières de l'homme dans l'ébauche délicate de la personne d'un enfant ».

Ainsi donc les symptômes du rire, là où ils sont rassemblés et portés à l'extrême, concordent, témoignent dans le même sens : ils expriment, à n'en pas douter, toute autre chose que la joie. On pourrait dire, il est vrai, que « dans la joie, aussi bien que dans le rire, le front est constamment tendu ». Mais c'est là une apparence qui ne résiste pas à l'examen.

« En ces deux occasions le front s'étend d'une manière différente, par des ressorts opposés. Dans la joie, l'affluence des esprits venant à faire mouvoir en même temps et d'une manière uniforme une infinité de petits muscles qui répondent en tout sens au tissu extérieur du front, tous ces ressorts sont tenus par là dans un équilibre parfaitement égal, d'où s'ensuit cette sérénité, ce poli, qu'on remarque alors dans la partie supérieure du visage. Dans le *rire*, au contraire, le tissu dont nous parlons se trouve tendu ou plutôt bridé sur le front par l'esclavage où le tiennent le rétrécissement des paupières, les rides accidentelles des tempes, l'extension saillante des joues et la contraction générale de tous les muscles qui lui sont étrangers. Là, le front s'étend parce qu'il est également plein ; ici, parce qu'une violence égale le tire et l'assujettit de toutes parts ».

Dans les détails, comme dans l'ensemble, se vérifie donc cette loi que, physiologiquement, le mécanisme de la joie et celui du rire sont distincts et même opposés.

II. — S'il n'y a pas de rapport entre le rire et la joie, il n'y en a pas davantage entre le rire et la raison. La *joie raisonnée*, pas plus que la *joie simple*, ne saurait être la cause du rire. « La joie est un mouvement trop prompt et l'éruption du rire est trop brusque pour que personne consente d'en attribuer la cause aux procédés tardifs et circonspects du jugement ». Mais sans doute on veut dire que « la raison influant plus ou moins sur toutes les actions des créatures raisonnables, il faut de nécessité qu'elle entre pour quelque chose dans l'acte du rire, d'où il s'ensuivra que nous ne rions jamais sans une opération diligente du jugement et sans un retour léger sur nous-mêmes ». Soit ! Accordons cela. Mais voyons les conséquences. S'il y

a deux causes du rire, il faut qu'elles agissent ensemble, non successivement. En effet, supposons que le rire éclate et que la réflexion suive, la raison ne peut être dite alors la cause du rire, car, apparaissant après qu'il est né, elle n'a plus à le produire, elle n'a qu'à en prendre acte et à l'approuver : l'origine du rire est purement physiologique et il faut dire qu'on est amusé parce qu'on rit et non pas qu'on rit parce qu'on est amusé. Fontenelle a reculé devant ce paradoxe, qui fait toute l'originalité et aussi le scandale de la théorie de James et de Lange et, pour rendre plausible ou plutôt simplement acceptable l'hypothèse d'une double cause, physique et mentale, du rire, il se croit obligé d'admettre que « le rire suit de si près le rire intelligent qui le produit qu'il n'est pas possible de remarquer deux époques dans cette opération et que par un privilège particulier les accès du rire sont toujours de même date que le sentiment raisonné qui le fait naître ». En d'autres termes, le rire est un phénomène psycho-physiologique et l'analyse ne peut ni ne doit dissocier l'élément mental et l'élément physique, toujours donnés ensemble et opérant ensemble, de cette synthèse unique.

Mais, à supposer qu'on puisse entrer dans cette hypothèse d'une origine mentale du rire, indépendante, de son origine physique, mais qui ne laisserait pas de se produire simultanément avec elle par une sorte d'harmonie préétablie, l'hypothèse que cette origine serait la *joie simple* ou la *joie raisonnée* soulèverait les objections suivantes :

a) « Que le rire puisse avoir lieu lorsque la raison l'approuve en vertu de l'examen plus ou moins exact qu'elle fait de ses motifs, c'est ce qu'on accordera peut-être en quelques occasions particulières. Mais quelle réponse faire à quelqu'un qui prouvera que nous rions le plus souvent quand la raison nous blâme intérieurement de le faire et quand, d'intelligence avec elle, nous faisons tous nos efforts pour éviter le scandale qui résulte d'un rire hors de saison, soit par rapport aux lieux, soit par rapport aux personnes ? »

b) D'autre part, on ne peut dire que « le rire peut naître également de l'usage et de l'abus de la raison », car il faudrait alors « convenir qu'une chose peut à la fois être et n'être pas, c'est-à-dire que la raison est ensemble et n'est pas ce qui nous détermine à rire; ou, s'il est prouvé que nous rions le plus souvent en dépit d'elle et malgré la révolte sensible de cette partie intelligente, il faut reconnaître qu'elle n'est, ni séparément de la joie, ni conjointement avec elle, la cause primitive du rire ».

Sans doute « il est nombre de rencontres où tantôt la *joie simple* et tantôt la *joie motivée* semblent être, sinon les causes, du moins les occasions immédiates du rire. Mais il arrive aussi souvent que nous rions sans aucun prétexte de joie et même sans aucun motif raisonné; comme quand Hector, dans l'endroit le plus pathétique de l'Iliade, rit de la frayeur d'Astyanax à l'aspect terrible de son casque. On me persuadera difficilement que ce rire parte de la joie et moins encore d'une joie raisonnée. La joie n'a certainement aucun lieu parmi les adieux du rival d'Achille et la désolation touchante d'Andromaque. D'autre part, l'influence de la raison semble très peu compatible avec l'état actuel des acteurs de cette scène qui n'offre partout que le désordre de l'âme, le choc des passions, les combats sublimes du courage ébranlé par la tendresse et le mélange confus de la faiblesse, de la générosité, de l'amour et du désespoir. Un autre exemple frappant du rire dans un cas où la joie n'a pas même de prétexte, c'est lorsque Vénus rit de la piqûre qu'une abeille a faite à son fils. Cette idée charmante est de Théocrite :

> Vénus se prit à rire et lui dit à l'oreille :
> Injuste Amour, comment te plaindra-t-on ?
> Toi qui, semblable en tout à cette même abeille,
> Portes dans tous les cœurs ton perfide aiguillon !

« On ne saurait dire que Vénus rie en cette occasion par la joie que lui cause cet accident ni même qu'elle ait aucune raison d'en rire.

« Quoi qu'il en soit, ce ris de Vénus, raisonnable ou non, n'en est pas moins dans la nature; et cette fiction ingénieuse est l'histoire de toutes les mères avec leurs enfants. »

Enfin, « s'il n'est qu'un petit nombre de cas où la joie et la raison soient totalement neutres dans l'action du rire, il en est mille où le rire non seulement n'attend point leur avis, mais se trouve même directement les repousser et les combattre... Je veux parler de l'habitude vicieuse où nous sommes de rire de quantité d'objets qui ne sont qu'affligeants au regard de la raison, tels que l'ivrognerie, la saleté, les imperfections, les difformités, les bévues, les accidents, les chutes, les erreurs, les balourdises, les quiproquos, et généralement toutes les choses dont nous rions malgré le reproche intérieur que notre conscience semble nous en faire ». Concluons donc que « la joie et la raison », non seulement ne produisent pas le rire,

mais « sont presque toujours en contradiction avec le rire ».

c) Il y a un moyen d'éluder une question gênante, c'est de déclarer qu'elle ne se pose pas et de la remplacer par une autre. On dira par exemple : il n'y a pas de question sociale, il y a des questions sociales ; — il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades. On dira de même : il n'y a pas de *rire*, mais *des rires*, ou au moins *deux* : le rire « naturel » et le rire « machinal », l'un, provenant d'une double cause morale (le sentiment de la joie et un jugement de la raison), l'autre, purement physique. Ainsi il n'y a pas à chercher une explication unique du rire : chaque rire a sa cause. Mais c'est là un sophisme. Tout d'abord la distinction du rire naturel et du rire machinal est sans portée ou « frivole », puisque « ces deux ris agitent les mêmes ressorts, opèrent les mêmes phénomènes et produisent une sensation tout à fait semblable sur la partie sensitive de notre âme ». En réalité le rire peut être défini, d'une façon générale, « une commotion suffisante de certains ressorts qui viennent à s'agiter, soit par une cause morale, c'est-à-dire par l'influence de l'âme sur notre organisation, soit par une cause physique, c'est-à-dire par l'ébranlement accidentel de ces mêmes ressorts ». Mais alors il faut le chercher là où seulement il se trouve, à savoir « dans l'organisation de l'homme », et plus spécialement dans son organisation physique.

Entre les auteurs qui ont suivi cette méthode « ceux qui paraissent avoir le mieux raisonné sur cette matière s'accordent tous à dire que le siège physique du rire est le *diaphragme*, tissu membraneux, très facile à déranger », et qui peut l'être de deux manières :

« Premièrement », par « l'effet d'un déplacement momentané du cœur, à l'étui duquel cette membrane est attachée ». A l'état normal, les mouvements du cœur ne se communiquent pas au diaphragme; mais, « dans l'action du rire, tout est en branle, et le cœur et son étui » et l'ébranlement du diaphragme est « une convulsion plus ou moins violente, laquelle se communique à la poitrine par le moyen d'autres muscles, qui de proche en proche ont d'étroites correspondances avec ceux des lèvres, des joues, du nez, du front et de tout le visage. De là tous les symptômes qu'on observe dans le rire et que nous avons suffisamment détaillés ».

« En second lieu, le diaphragme peut être ébranlé de deux autres façons, extérieurement, par le chatouillement et les blessures, et intérieurement par l'action violente de quelque breuvage ou par le combat de certaines humeurs. Mais, dans tous ces cas, il est évident que le rire est toujours le même et qu'il n'a pas le droit de changer de nom selon ces diverses circonstances. »

De même, si l'ébranlement du diaphragme, dans lequel consiste le rire, « est causé par un mouvement extraordinaire du cœur », il importe peu de savoir « si ce mouvement du cœur est venu d'une cause physique ou d'une cause morale, l'un et l'autre mobile étant également propres à l'exciter. L'essentiel est de vérifier quel est le véritable siège du rire; et, puisque tout conspire à démontrer que c'est le diaphragme, il faut s'en tenir à cette découverte, quant au principe du rire physique : celle du principe moral ne peut sans doute qu'en être accélérée ».

Ainsi le rire comporte une explication physique, déduite de l'organisation de l'homme; s'il convient d'en chercher aussi une explication psychologique, si l'on veut savoir par exemple pourquoi l'homme rit et est seul à rire, on en trouvera sans doute encore la raison dans quelque particularité morale, qui tient à sa nature physique. Ainsi chez l'homme, les muscles du diaphragme sont à la fois plus larges et plus courts que chez l'animal, par cela seul « qu'il se tient droit et qu'il marche sur deux pieds »; il n'en faut pas plus pour « justifier ses droits exclusifs à la propriété du rire. Cette faculté occulte (la faculté du rire, attribut mystérieux de notre nature) n'est plus dès lors qu'une affaire d'organisation ».

Tout en soutenant que l'explication du rire doit être physique, Fontenelle se risque à en donner une explication morale, mais il ne la présente qu'à titre d'hypothèse et ne se dissimule pas qu'elle paraîtra un paradoxe choquant, toute vraisemblable et fondée qu'elle est, n'étant point « la suite de ses raisonnements particuliers, mais le résultat des circonstances bizarres que tout le monde s'accorde à remarquer dans le ris ». Sa thèse est « que la folie est le principe du rire », et il l'établit par l'analyse même des symptômes ou caractères extérieurs du rire.

« Qu'est-ce (en effet) qu'une convulsion universelle de la machine à l'occasion d'un objet la plupart du temps méprisable?... qu'un accès si capricieux et si déraisonnable qu'il enlève l'âme à elle-même et la prive de tout sentiment,

sur le motif le plus frivole? » On peut, pour le caractériser, multiplier les images : on n'en trouvera point qui ne soit une illustration de sa folie. C'est un « vertige qui tantôt par une sorte de magie nous transporte d'une mélancolie sombre aux transports les plus naïfs de l'allégresse et tantôt, contradictoire à lui-même, force la douleur et le désespoir à mettre en jeu les ressorts extérieurs de la gaieté ». C'est « un mouvement qui quelquefois se refuse à nos vœux quand notre volonté l'appelle et qui tout à coup vient nous surprendre malgré nous dans le sein de la tristesse ». C'est « un Protée qui n'a rien de constant dans le fond, dans la forme, ni dans les époques, et qui se trouve si peu d'accord avec lui-même que le dépit, l'indignation et la vengeance ne sont pas moins propre à le produire que ne le sont la joie, le plaisir et les sensations agréables? A quel principe rapporter le mélange ou plutôt le choc et la confusion des passions opposées qui se rencontrent dans le rire? La *Pazzia*, la *Pazzia* peut seule accorder cette foule de contradictions. Je dirai donc que la folie est la source du rire comme le vin est celle de l'ivresse ».

Le rire est « une fermentation légère » des esprits, « premier symptôme du délire ». Si ce n'est pas « une folie déclarée », c'en est « en quelque sorte le prélude ». Sans doute il a « des déguisements ingénieux », il « se montre quelquefois sous les attributs de la raison », mais « c'est toujours à l'insu d'elle et il n'ose jamais prendre sa livrée que lorsqu'elle s'absente ». Ainsi « l'homme rit rarement lorsqu'il se trouve seul, étant alors plus recueilli et plus appliqué à consulter l'oracle de la raison; mais un objet imprévu ou quelque idée dépareillée venant à le distraire, le nerf de l'attention se détend, la raison s'écarte, le rire échappe et cette commotion sensible des organes n'est qu'une suite extérieure du désordre intime et de la déroute secrète du principe intelligent ». Le rire n'éclate donc « que par une sorte de surprise faite à la raison; rien ne (lui est) plus contraire que la réflexion et le discernement ». « On rit tous les jours sans sujet, on rit à contre temps, on rit malgré soi, et même de choses dont la réflexion nous afflige », et s'il y a un rire qui « paraît décent, placé, convenable et même judicieux », ou c'est une illusion ou c'est la preuve que la folie du rire est relative, a ses intermittences et ses répits.

Cette thèse n'est pas au fond aussi éloignée qu'on pourrait croire de l'opinion commune, car on a toujours rapproché les mots *rire* et *délirer;* ne dit-on pas *folâtrer, rire comme un fou, fou rire;* le rire n'a-t-il pas été appelé la trompette de la folie »? (Oxenstiern). Le rire ne peut-il pas s'élever jusqu'au paroxysme de la fureur? N'a-t-on pas vu qu'il est quelquefois mortel, témoins les cas de Zeuxis et de Philémon.

Rattacher le rire à la folie, n'y voir qu'un accès de délire, qu'une convulsion plus ou moins légère, écarter l'hypothèse d'une explication du rire par la raison, c'est rester jusqu'au bout fidèle au principe d'une théorie proprement physiologique du rire. Il faut voir dans cette thèse autre chose qu'un jeu d'esprit ; elle est systématique, logiquement construite, appuyée sur des faits; elle est attribuée à Fontenelle, disciple de Descartes, qui suit ici la méthode et même la doctrine de son maître dans le *Traité des passions de l'âme;* elle est plus qu'une ébauche, elle est une forme déjà achevée de la théorie appelée à devenir célèbre sous le nom de théorie de James-Lange. Quelle qu'en soit la valeur, paradoxe ou vérité, l'honneur de l'avoir rencontrée le premier doit être reconnu à un auteur oublié de notre XVIII[e] siècle.

L. Dugas.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE DEVANT LE TRAITÉ DE LOCARNO

Que l'on fonde sur lui les plus belles espérances ou qu'on le considère avec ce scepticisme qu'il convient d'avoir en politique, depuis le temps où Frédéric II raillait l'empereur Charles VI, qui, pour assurer le trône à sa fille Marie-Thérèse avait eu plus de foi dans une infinité de parchemins signés par toutes les puissances de l'Europe que dans une bonne armée, le pacte de Locarno domine toute l'année qui vient de mourir. Les gouvernements y croient ou font semblant d'y croire; les peuples voudraient faire de même et il est certain que l'attitude de la France dans cette affaire a été bien accueillie dans toute l'Europe. On lui a su gré d'une confiance qui est peut-être imprudente mais qui a amené incontestablement une détente salutaire et qu'on apprécie encore mieux dans les pays étrangers que chez nous. L'Allemagne y a-t-elle vu une

preuve de faiblesse, une raison nouvelle de compter sur une prochaine revision du traité de Versailles? On le dit. Mais l'Allemagne n'est pas unanime. Une partie de la presse, reflet d'une opinion d'un nationalisme exalté, continue sa violente campagne contre un accord qu'elle affecte de considérer comme une trahison, et ce serait se leurrer dangereusement que de s'imaginer que l'esprit de revanche a abdiqué; les manuels d'histoire scolaire fournissent à ce point de vue d'inquiétantes indications. — Mais il n'en est pas moins vrai que, dans les milieux politiques qui ont quelque connaissance de l'Europe, l'idée d'un rapprochement franco-allemand, ou du moins d'un *modus vivendi* acceptable fait des progrès. L'article que l'ancien secrétaire d'État Von Kühlmann vient de publier dans la *Gazette de Francfort* sur : « *Les conséquences des accords de Locarno* » fournit à ce sujet de précieuses indications.

« Locarno, dit M. Von Kühlmann, est une tentative sérieuse et de très grande envergure pour apaiser, pendant une longue période, le vieux, le plus difficile problème de l'Europe moyenne: la rivalité de l'Allemagne et de la France sur le Rhin, et cela par le moyen d'une promesse de l'Angleterre, qui déclare qu'elle marchera éventuellement contre l'agresseur en se joignant à la nation assaillie, au besoin avec toutes ses forces. Ce prétendu pacte n'est autre qu'un traité d'alliance sous condition. Le poids de la puissance anglaise, soit du côté français, soit du côté allemand, est si fort que cet accord rend une guerre franco-allemande pour le Rhin très invraisemblable dans un proche avenir, parce que l'assaillant n'aurait aucune chance de succès. Pour l'Allemagne, il y a un désavantage dans ce fait que la situation créée par la guerre se trouve sinon fixée à tout jamais, du moins stabilisée pour une longue période probablement. Mais il y a un grand avantage dans le fait que la France sera obligée d'user de modération dans l'emploi de la violence contre l'Allemagne.

« Par ce traité, l'Allemagne, six ans après la fin de la plus grande guerre qui soit dans l'histoire du monde, rentre dans le concert des États européens avec rang d'égale. C'est un grand succès quand on songe à la durée de la guerre, quand on se rappelle combien sa longueur et sa dureté avaient lésé d'intérêts et soulevé de passions, et quand on se souvient combien de temps la France, après 1870, a dû supporter son isolement, jusqu'à ce que les liens patiemment et péniblement créés avec la Russie devinssent une alliance véritable.

« Il est très frappant de remarquer combien ce pacte, bien qu'il marque un pas décisif dans la politique extérieure allemande, a été relativement peu discuté dans l'opinion publique. Toute l'attention s'est concentrée sur les « répercussions », et, notamment, sur les questions concernant l'occupation. Et, cependant, ces questions, si importantes pour la vie surtout de la population éprouvée de la zone occupée, sont, néanmoins, presque secondaires, comparées à l'importance énorme des répercussions de ce traité sur la politique extérieure et tout l'avenir de l'Allemagne. L'expérience montre que toutes les occupations qui ne sont plus destinées à préparer, sous une forme quelconque, des autonomies hypocrites ou des annexions brutales, cessent dès qu'elles n'ont plus de nécessité interne. »

Certes on retrouve dans le passage quelques traces de l'insupportable phraséologie qui est d'un emploi courant en Allemagne depuis la défaite. L'ancien secrétaire d'État, d'autre part, insiste un peu lourdement sur le caractère bilatéral de l'accord; il a soin de montrer qu'il est dirigé contre l'agresseur *quel qu'il soit*, aussi bien contre la France, toujours soupçonnée des plus noirs desseins que contre l'Allemagne; mais il faut faire la part des concessions que l'écrivain politique et surtout l'homme politique font nécessairement aux préjugés et aux susceptibilités du public auquel ils s'adressent. M. Von Kühlmann n'a pas envie de se faire accuser d'être un agent de la France. Il tient à rester dans la ligne du « bon Allemand » dont le rêve est d'effacer jusqu'au souvenir du « honteux traité de Versailles », mais sa confiance dans les accords de Locarno n'en est que plus significative. Il répond même par avance aux objections de ses compatriotes :

« ...Cependant, dit-il plus loin, la crise économique devient de plus en plus aiguë et étend son ombre sur le pays, qui a pris son aspect d'hiver. C'est que les conséquences économiques des événements politiques se développent la plupart du temps si lentement que la foule n'aperçoit plus qu'à peine le lien entre la cause et l'effet. Mais, de même que la misère actuelle est la conséquence de lourdes fautes dans la grande politique, de la guerre et de l'effondrement qu'elles ont provoqué, de même la renaissance politique de l'Allemagne ne peut à la longue demeurer sans effet sur la vie économique. Le change raffermi, le crédit étranger rétabli par le plan Dawes doivent produire et produiront à la longue leurs effets.

« Les traités de paix de Versailles ont suscité beaucoup de nouveaux problèmes sans en avoir résolu un seul. Pour ne citer que quelques-uns des problèmes anciens: la question de Constantinople et des Dardanelles, les difficultés que créera, même après la défaite éventuelle des Riffains, la côte sud du détroit de Gibraltar, le problème autrichien, les questions qui touchent à la Pologne, le grand conflit entre l'Angleterre et la Russie en Asie. Ce dernier a pris sous les Soviets certains aspects nouveaux, mais, à part de courtes périodes de trêve, cette lutte a déjà duré pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Ce sont autant de questions qui, tôt ou tard, formeront des tempêtes dangereuses pour le centre de l'Europe.

« Mais si l'esprit de la paix de Londres s'affermit, si les peuples s'aperçoivent qu'après de si énormes secousses et au milieu d'une si grande misère, seul l'esprit de véritable solidarité européenne et de compromis raisonnable peut permettre à notre continent de durer, tandis que de nouveaux conflits guerriers le conduiraient à sa perte certaine, on peut espérer que la génération actuelle jouira des bienfaits de la paix, aussi longtemps du moins

que, d'après les enseignements de l'histoire, la paix a duré dans les siècles passés après les périodes de grandes secousses volcaniques. »

Sous la plume d'un Allemand de la formation et de l'importance politique de M. Von Kühlmann de telles paroles sont à retenir. Elles ne sont pas l'indice d'une ère nouvelle comme on s'est trop empressé de le dire. Mais le fait qu'elles aient pu être écrites par un ancien secrétaire d'État et qu'elles aient pu être imprimées dans un journal comme la *Gazette de Francfort* montre qu'il y a en Allemagne une atmosphère de détente dont on peut tenir compte.

*
* *

En serait-il de même de la Russie? C'est ce que l'on dit en Allemagne. Sans doute M. Tchitcherine au retour de son voyage dans les capitales occidentales s'est laissé aller à quelques diatribes assez violentes contre les accords de Locarno, feignant de les considérer comme une manœuvre de l'Angleterre contre la Russie soviétique. Mais on se demande si ce n'est pas par tactique et dans le but de cacher un jeu assez subtil et bien russe.

Il est incontestable qu'en matière de politique étrangère et même de politique intérieure les Soviets n'en sont plus du tout à la mystique révolutionnaire du temps de Lénine. Le dogme marxiste ne les domine plus et ils se piquent de « réalisme » tout comme de fieffés réactionnaires. Les Allemands, qui sont bien placés pour observer ce qui se passe en Russie et qui ne manquent pas de le faire, l'ont immédiatement remarqué.

« Les Soviets, dit la *Gazette de Francfort*, se sont toujours vantés jusqu'ici d'avoir tiré des enseignements de leurs expériences et de leurs déboires. C'est ce qu'ils font dans tous les domaines. Leur politique économique intérieure se plie aux nécessités tout comme leur diplomatie. Lorsque Tchitcherine déclare qu'il est toujours méfiant envers Locarno, cela ne l'empêche pas de travailler à éviter à la Russie tout ce que l'accord pourrait avoir de fâcheux pour elle. Pour lui, Locarno est une victoire de l'Angleterre antirusse, le commencement d'un encerclement des Soviets. C'est pourquoi il recherche l'amitié de l'Allemagne et de la France, afin d'empêcher que ce trust ne soit purement anglais de tendances.

« Nous n'avons rien à objecter à cette tactique, ajoute le rédacteur du grand journal allemand. Car, si elle repose en grande partie sur une évaluation exagérée de l'hostilité anglaise, elle insère la Russie toujours plus avant dans les besoins de paix de l'Europe. Le résultat final sera que la Russie sera poussée avec ses voisins sur la voie de Locarno. En ce qui concerne la Société des nations, Tchitcherine s'est déjà fait donner par M. Briand l'assurance que la France s'emploierait à faire ouvrir à la Russie les portes de Genève. Le développement du commerce extérieur ira de pair avec l'amélioration des relations diplomatiques. Les Soviets se cramponnent toujours au système du monopole du commerce extérieur, ce qui est de plus en plus intolérable pour les autres pays. Mais à l'intérieur de la Russie les discussions relatives aux raisons d'être du monopole s'animent de plus en plus. Il était très facile de le maintenir tant que le commerce extérieur de la Russie était de minime importance et se bornait, pour ainsi dire, à l'importation. Il sera d'autant plus difficile à appliquer que le commerce, et surtout l'exportation prendra de l'extension. La bureaucratie centralisatrice provoque des difficultés énormes qui tuent littéralement l'exportation des articles de seconde importance. Mais pour les gros produits dont il s'agit surtout, les calculs et la statistique font fiasco et c'est alors que l'on commet les erreurs les plus grossières... Il résulte de tout cela que l'étranger doit suivre l'évolution de la Russie avec une plus grande attention et la regarder bien en face. Cette évolution de la Russie s'insérera dans l'évolution de l'Europe, même si la Russie montre une certaine inquiétude au sujet des perspectives insondables des événements d'Asie. »

Peut-être verra-t-on là une sorte d'invite, de conseil. En Allemagne, où la grande politique prend aisément des allures prophétiques et catastrophiques, il ne manque pas de gens qui rêvent d'une alliance russo-allemande qui ferait contre-poids à l'entente franco-anglaise et dominerait la Société des Nations. Si, comme dit la *Gazette de Francfort*, la Russie « s'insère » dans la politique européenne, on entend bien que ce ne pourrait être que d'accord et à la suite de l'Allemagne. Mais le temps semble bien passé des combinaisons machiavéliques à longue échéance; les gouvernements démocratiques sont trop instables pour s'y risquer, et la Russie elle-même avec son gouvernement de Comités dictatoriaux a peut-être fini par comprendre que s'il est relativement facile de créer du désordre dans le monde, il est très difficile de créer un ordre nouveau. Elle a toujours oscillé, au cours de son histoire, entre l'Asie, à laquelle elle tient par tant de liens profonds, et l'Europe occidentale dont elle fut l'élève indisciplinée mais brillante. Elle continue. Sans renoncer à sa politique asiatique qui l'absorba tout un temps, elle paraît avoir compris qu'elle n'aboutirait à rien de solide : l'anarchie asiatique est inemarable. Elle se retourne donc vers l'Europe et elle compte sur le temps et sur une diplomatie patiente et adroite pour faire sa rentrée dans la famille des Nations civilisées.

Le voyage douceureux de MM. Tchitchérine et Lounatcharski est un indice de cette nouvelle

orientation. Paris a été l'objectif principal de leurs efforts parce qu'une réconciliation complète et même une entente étroite avec la France est considérée en Russie comme la première condition de la rentrée des Soviets dans le concert européen. Le fruit n'est pas encore mûr. Comme le faisait observer dernièrement la *Taegliche Rundschau* : « Si le fait que MM. Briand et Berthelot n'ont pas repoussé en principe les avances de M. Tchitcherine a provoqué à Moscou certains espoirs, cet optimisme ne paraît pour l'instant guère justifié. »

« D'abord il est clair, et on l'a dit à M. Tchitcherine à Paris, que le gouvernement français considère le traité de Locarno comme la meilleure voie pour garantir la paix européenne et y attache la plus grande importance. Des conventions avec la Russie ne pourraient donc être que des compléments au traité de Locarno mais ne sauraient créer un groupement nouveau, quel qu'il soit, parmi les puissances. Au surplus l'octroi de crédits français à la Russie est politiquement subordonné, cela va de soi, à un règlement de la question des dettes. Il s'agit là de 9 ou 10 milliards de francs, et il semble fort douteux que cette question puisse être réglée.

« A tout le moins on imagine difficilement que la Russie soviétique puisse être prête à assumer la charge des dettes de la Russie tsariste. D'autre part, on est forcé de se demander où la France prendrait les moyens de mettre des crédits à la disposition de la Russie en un moment où elle-même se trouve dans une crise financière sans exemple et n'a pas trop de tous ses moyens pour empêcher la chute du franc et améliorer sa propre situation financière.

« Il n'y a donc pas lieu d'attendre des prochaines négociations franco-russes un résultat capable de remuer le monde. »

C'est incontestable. Mais ce qui est impossible aujourd'hui sera peut-être possible demain. La Russie est entrée dans une voie où il semble qu'elle ne s'arrêtera pas. La révolution sort de sa période mystique et catastrophique; elle aussi, elle a besoin de paix...

A bien examiner, tout cela constitue un ensemble de faits assez rassurant. Il y avait dans les imperfections du traité de Versailles bien des germes de guerre. Comme dit M. von Kühlmann, tous les problèmes ont été posés puisqu'aucun n'a été résolu. Mais la crise économique dont souffrent, sous une forme ou sous une autre, toutes les nations du Vieux Monde a démontré de telle manière leur solidarité forcée devant certaines questions essentielles qu'elles sont bien obligées de remettre à plus tard la solution de leurs éternelles querelles. Pour faire la guerre, il faut un certain degré de prospérité.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE PRIX GONCOURT (1)

Ce n'est pas la première fois qu'apparaît dans ces études le nom de Maurice Genevoix. A intervalles réguliers, depuis 1916, date où ses blessures mirent fin à son activité de combattant, ce fécond et vaillant écrivain nous a donné cinq livres de guerre (2), et voici son cinquième roman (3), que signale à un plus grand nombre de lecteurs le Prix Goncourt : dix volumes en dix années, riches de labeur et de talent, marquées au coin d'une personnalité de plus en plus maîtresse d'elle-même, et qui n'a pas dit son dernier mot. L'occasion est bonne de regarder l'œuvre nouvelle avec attention et d'en préciser les principaux traits.

***

Raboliot est l'histoire, et c'est le nom aussi, ou plutôt le surnom — la sornette comme on dit dans le pays — d'un braconnier de Sologne, « braconnier parbleu, comme tout le monde l'est en Sologne », sur une terre giboyeuse où les hommes ne sont pas maîtres de cet instinct qui les pousse vers la chasse, en vertu de lois plus anciennes que celles qui en réservent le droit à quelques privilégiés et leur permettent de le défendre avec l'aide des gardes, des gendarmes et des policiers. Raboliot aura contre lui policiers, gendarmes et gardes : toutes les autorités ; et l'inquiétude aussi, les larmes et les alarmes de sa femme Sandrine, qui voudrait à son mari, au père de ses trois enfants, une vie plus régulière et plus sûre. De cette vie, Raboliot lui-même entendra un jour l'appel et ressentira si fort la nostalgie qu'il se dressera dans une suprême révolte contre celui qui symbolise à ses yeux l'impossibilité de la reprendre, et il se rejettera ainsi hors de l'ordre social en marge duquel son braconnage le faisait délicieusement louvoyer. Telle est la logique de sa destinée. Elle donne au dénouement le caractère de l'inévitable et le tragique de la Fatalité.

Nous n'en arrivons là que par les chemins lents et sinueux de la réalité la plus concrète, à travers la

(1) Maurice Genevoix : *Raboliot*. 1 vol. Bernard Grasset, 1925.

(2) *Sous Verdun* (1916) ; — *Nuits de guerre* (1917) ; — *Au seuil des Guitounes* (1918) ; — *La Boue* (1921) ; — *Les Eparges* (1923).

(3) Antérieurement : *Jeanne Robelin* (1921) ; — *Rémi des Rauches* (1922) ; — *La Joie* (1924) ; — *Euthymos, vainqueur olympique* (1924).

familiarité de la terre, de la nature, des bêtes, des gens enfin, si proches eux-mêmes de cette nature, de cette terre. L'originalité de Raboliot, c'est de vivre si près du sol. Son nom signifie, dans le patois de son pays, lapereau sauvage, et voilà bien, en effet, ce qu'il est : « bête de bois, les broussailles étaient son domaine, les *aronces* épineuses où il se coulait à l'aise, les longues friches où foisonnent les bruyères, breuvèzes pourpres, broussailles roses tendres, et les couverts de grands genêts qui le cachaient, debout, tout entier ». Sa vie se mêle si étroitement à celle des choses que toutes les démarches de sa pensée procèdent de la sensation. Il ne fait plus qu'un avec ce petit monde de labours et de friches, d'étangs, de prés, et de bois, auquel il s'est si parfaitement adapté. Tout ce qu'il peut avoir de richesse intérieure lui vient de là : « Ce n'était pas une richesse consciente d'elle-même, un amas ordonné dont il pût dresser l'inventaire ; mais une richesse plus secrète et plus sûre tant elle était mêlée à lui. A sa mémoire toute sensorielle, il aurait demandé vainement des souvenirs décantés et limpides, quelque chose comme un plan des terres qu'il s'était annexées. Ses yeux, son nez, ses mains se rappelleraient pour lui, ses jambes qui par endroits avaient foncé dans le sable cendreux, glissé dans une coulée de glaise, raclé les épines des ronciers, son corps multiple et sans cesse vigilant, et la mémoire fidèle de son corps. » Pour la conduite de ses actes, il y a comme un enchaînement qu'il n'a qu'à laisser se dérouler sans intervenir : Raboliot regarde, en quelque sorte, agir un double qu'il prend bien garde de ne jamais troubler. Et ainsi il se sent libre, joyeux. Rien n'altère la satisfaction complète qu'il éprouve lorsque, dans le silence de la nuit, il offre son visage à l'air vif et marche avec Aïcha, sa petite chienne noire, à son côté, exerçant ensemble la finesse avide de ses sens, son instinct de chasse et de ruse. Voici une de ses chasses, par une nuit d'or, où la petite noire avait le diable dans la peau et galopait le long du grillage tandis qu'il suivait, l'œil au guet :

Contre sa hanche, le grillage, quelquefois, tremblait. Les petits cris, pointus comme vrille, retentissaient de-çà, de-là. Et Raboliot murmurait, exultant : « Si ça couine, bon d'là, si ça couine ! » Qu'est-ce qu'il y avait, qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de meilleur au monde? Il chassait dans la nuit, avec pour compagnon le halètement chaud d'Aïcha, sa forme ardente et sombre et ses bonds meurtriers. Chaque piaulement de détresse lui pénétrait au fond de l'être, lui faisait basculer le cœur. Au sac ! Au sac ! Il gardait contre ses paumes la sensation de ce poil palpitant, il continuait d'entendre le craquement de ces os grêles, d'éprouver dans sa chair à lui le petit déclenchement qui les disloquait tout à coup, les arrachait les uns des autres. De la joie? C'était bien autre chose ! Une saoulerie capiteuse un vertige de bonheur qui lui enflait sa poitrine, qui lui montait en rire à la gorge...

Il est rare — et il est nouveau — d'entendre un tel accent dans notre littérature romanesque. Nos romanciers empruntent le plus souvent leur sujet à leur expérience de la vie sociale ; ils préparent leurs romans dans le cabinet même où ils écrivent. L'observation des mœurs, l'étude des caractères, forment pour une bonne part la matière de telles œuvres, auxquelles l'intelligence constructive donne une forme. Nous retrouvons bien ici l'intelligence constructive, mais combien la matière est différente ! Elle rappelle plutôt certains romans anglais, tout chargés des sensations que l'auteur a puisées dans sa vie au grand air, rapportées de ses promenades nocturnes. Les romans de Thomas Hardy, ceux de Georges Meredith, sont remplis de ces merveilleuses scènes. Qui pourrait oublier le chapitre de *Richard Feverel* intitulé : « La nature parle »? (1) C'est l'heure où Richard va sortir enfin du mauvais enchantement où l'a comme immobilisé la grande crise de sa jeunesse ; son cœur tourmenté s'agite dans les dernières convulsions de cette crise ; le jeune homme, enfin, va comprendre la vie, comprendre l'amour... Un orage éclate dans la forêt. Le déluge vient apaiser le désir de la terre, et Richard goûte un sauvage plaisir à se sentir inondé. Soudain l'haleine des reines-des-prés monte jusqu'à lui : le parfum de ces fleurs, sur les pentes d'une colline rhénane, lui rappelle sa première scène d'amour, l'éclatant et radieux matin anglais où il rencontra Lucie. Qu'a-t-il fait de son bonheur et de son amour?... Il se baisse et sa main cherche la fleur dans les ténèbres. Elle rencontre quelque chose de tiède qui bondit à son contact ; mais elle l'a saisi : c'est un tout petit levraut que le chien avait effrayé. Richard le cache sous son vêtement contre sa poitrine et continue sa marche rapide. Là-bas, en Angleterre un enfant vient de lui naître, vers lequel tout son être est maintenant tendu. « Et voici qu'il se laissait aller à une étrange sensation qu'il éprouvait. Elle montait le long de son bras avec un indescriptible frémissement, sans rien communiquer à son cœur. C'était quelque chose de purement physique, qui s'arrêtait et recommençait jusqu'à ce qu'il en fût envahi : tout son sang tressaillit d'une façon singulière. Il s'avisa que le petit être qu'il tenait sur sa poitrine lui léchait la main. Maintenant qu'il connaissait la cause il n'y avait plus rien de merveilleux ; mais maintenant qu'il connaissait la

(1) George Meredith : *The Ordeal of Richard Feverel*, XLII : Nature speaks.

cause, son cœur était touché et en faisait plus de cas. Le doux chatouillement continua sans interruption tandis qu'il marchait. Que lui disait-il? Le langage humain n'aurait pu être à ce moment même aussi expressif. » L'orage est fini, la nuit cède à l'aurore, l'univers respire : les collines sont baignées de soleil, et Richard, à la lisière de la forêt, voit devant lui une plaine couverte de blé mûr qui s'étend sous l'espace infini d'un ciel matinal....

Qu'il y ait des pages dans *Raboliot* pour nous rappeler une telle scène, écrite par un romancier de génie, c'est un signe auquel il ne convient pas de refuser son attention. L'originalité de M. Maurice Genevoix, c'est d'abord d'avoir accordé si étroitement son braconnier avec la nature, d'en avoir fait un si riche accumulateur de sensations organisées, de nous restituer ainsi une personnalité concrète et vivante qui n'a rien du « type » schématiquement construit. Il a voulu pourtant lui donner et donner aussi à la figure qu'il lui oppose, celle du gendarme, le relief d'une expression générale et symbolique. Il ne nous dissimule pas qu'il a essayé de joindre, sous le jeu des apparences sensibles, des réalités permanentes et réaliser ainsi l'antithèse de l'indépendant et du régulier. Son intention est assez claire : elle ne va pas sans quelque danger. L'antithèse marque toujours d'un caractère plus ou moins factice chacun des deux termes dont elle veut faire ressortir le contraste. M. Maurice Genevoix a échappé dans une très large mesure à ce danger. C'est le conflit des deux hommes qui les a, l'un et l'autre, transformés, transfigurés. Raboliot ne différait guère, d'abord, de ses voisins. Il s'est marié, « pareil aux autres », et lui aussi, il a eu des enfants, il a braconné, comme les autres. Il n'a fait, après tout, que ce qu'ils faisaient eux-mêmes. Alors?...

C'est un trait extrêmement curieux, et le second caractère très original de ce livre, que cette psychologie du conflit, si je puis dire, et la rigueur de ses conséquences.

Tout avait commencé chez Trochut, avec ces coups lancés dans la porte. La porte avait claqué, grande ouverte ; et Raboliot avait filé, bousculant Bourrel au passage. A chaque étape de son exil, c'était Bourrel qu'il retrouvait. Depuis l'alerte de l'auberge, il reconstruisait toute sa vie, l'expliquait à sa propre pensée avec une logique de plus en plus simpliste et roide : il avait continué d'être ce qu'il était, sans se charger d'un acte malhonnête, sans se risquer à une crapulerie, par exemple voler des faisans au parquet, comme certains pas grand'chose n'hésitaient point à le faire. Puisque toute cette misère s'était abattue sur ses reins, il fallait bien que quelqu'un l'eût jetée.

Eh! oui, il n'y a rien d'autre. Bourrel, le gendarme, « c'était un homme qui ne pouvait pas céder. Toute sa dure caboche l'affirmait, tout son corps vêtu de drap bleu, sanglé de courroies et d'armes ». Et lui, Raboliot, ne lui a rien fait que de toujours s'échapper, de lui échapper toujours ; et c'est justement ce qui explique tout : il ne pouvait rien faire de pire. Mais lui non plus ne pouvait pas céder, parce qu'il n'obéit pas seulement à son instinct : il est entraîné à jouer son personnage. Voyez-le qui raconte au cabaret un des bons tours joués au gendarme : il se rengorge sous les bourrades, dans le tonnerre des rires ; il a l'orgueil du personnage qu'il joue et que les autres admirent et dont il devient le prisonnier. Mieux vaudrait pour lui qu'il fût entré dans la prison réelle à laquelle il avait été condamné pour un simple délit. Le jour vient où il comprend tout ce qu'il en coûte de se jeter ainsi, par dépit, par enfantine gloriole, en marge de la loi et de la société.

Car la nostalgie le prend ; elle grandit, elle devient intolérable. Il fut un temps où cet homme se trouvait bien partout, excepté chez lui, parce qu'il lui fallait chercher ailleurs des raisons de réchauffer en soi cette fierté de beau joueur en quête d'applaudissements. Et ce n'était point sa femme, la douce Sandrine, tourmentée d'inquiétude, qui pouvait se montrer disposée à l'applaudir. Et voici que peu à peu son foyer lui manque, la femme et les trois enfants. Dès que sa vie de sauvage, d'*outlaw*, de Robin-des-Bois, l'a mis enfin hors de danger, un fléchissement se produit, précisément parce que le rebelle n'est plus soutenu par le conflit, que l'*opposition* n'est plus là pour le *poser*, si l'on peut dire, à ses propres yeux, qu'il ne joue plus son personnage. Il regrette Bourrel ! La chasse même ne l'intéresse plus qu'à peine. Le jeu est bien fini ; mais il n'a point épuisé ses virtualités tragiques, et c'est ce que viendra bien attester le dénouement.

Le drame, tant s'en faut, ne tient pas tout entier dans cette issue tragique : il anime tout le roman, dont il commande la logique intérieure, en même temps qu'il oppose les personnages dans un relief expressif. Il est impossible de ne pas remarquer la tendance de M. Maurice Genevoix à les styliser. Quelques-uns le sont : Raboliot le Braconnier, Bourrel le Gendarme, Flora la femme folle de son corps et son inquiétante fillette, la Souris. Ils le sont, mais non pas plus, peut-être, que ne l'autorise le droit de l'auteur à développer les résonnances secrètes que porte virtuellement toute réalité humaine. Et tels autres personnages secondaires, à peine esquissés, — le fermier Langogne, le cabaretier recéleur Trochut, Volat, dit Malcourtois, le garde Tournefier, dit « Cent bons dieux », à cause d'une manière de parler qu'il avait, Créquine, dit Sarcelotte, et Bottereau, dit Berlaisier — deux braconniers

encore —, le comte de Remilleret, avec ses longues jambes grêles, arquées par l'habitude du cheval, la douce Sandrine elle-même, la femme toujours inquiète de Raboliot, — sont de simples esquisses, mais caractérisées et précises : nous reconnaissons là le don du romancier. Nous reconnaissons partout celui de l'écrivain, dans cette langue pittoresque et savoureuse où se mêlent au parler local les meilleures qualités du style français, dans un tissu très souple qui épouse les contours des choses et serre de près la réalité. Une poésie parfois s'en dégage, qui anime la prose du rythme des vers. N'est-ce pas un vers exquis, cette simple ligne :

« Quand les soirs transparents attardaient leur lumière »?

Ce que nous avons dit de ce livre est bien loin d'en avoir épuisé les mérites et l'attrait.

Firmin Roz.

LA POÉSIE

QUELQUES RÉCENTS VOLUMES DE VERS

Les éditeurs, dit-on, n'aiment pas beaucoup les livres de guerre. Mais comment un écrivain sincère, humain, pourrait-il s'enfermer dans sa tour d'ivoire pour oublier tout ce dont nous avons vécu pendant cinq ans? Cette ignorance des plus grandes angoisses de notre génération aurait quelque chose d'artificiel, et M. André Rivoire a fort justement pensé que son œuvre serait incomplète si la guerre en était tout à fait absente. En écrivant son dernier recueil, il a refait pour notre époque ce qu'avaient fait les meilleurs poètes d'après 1870, Sully Prudhomme, Coppée, Banville, par exemple, qui publièrent *Impressions de la guerre*, *Écrit pendant le siège*, *Idylles prussiennes*. Mais alors même qu'il exprime l'émotion de tous, M. André Rivoire sait garder un accent qui est bien à lui. Son inspiration reste extrêmement personnelle.

Trois poèmes traduits d'Alan Seeger ouvrent le livre. Il était juste de mettre à l'honneur ce volontaire américain, qui n'admettant pas que son pays ne participât point à nos luttes, s'engagea sur notre front dès les premiers jours de la guerre, prêt à mourir pour l'indépendance de la France comme Lord Byron était mort pour celle de la Grèce. Dans le poème intitulé *Champagne*, il évoque ceux qui, plus tard, dans les fêtes heureuses, boiront le vin pétillant jailli du sol qu'ont enrichi tant de morts. Son deuxième poème est un hymne aux volontaires américains qui auront sauvé l'honneur de leur pays :

Grâce à Dieu, quelques-uns des nôtres étaient là!

Mais le troisième : *J'ai rendez-vous avec la mort!* est encore le plus émouvant. Le poète sait bien que la mort est là, toute proche, qui le guette le jour, la nuit, à toute heure, à tout moment. Elle l'épie sans cesse, du fond d'un ravin, du coin d'un bois. Sera-ce pour aujourd'hui? sera-ce pour demain? Il n'esquivera pas l'inévitable rendez-vous. Et c'est à Belloye-en-Santerre, le 4 juillet 1916, à 6 heures du soir, qu'Alan Seeger, qui avait voulu partager toutes les fatigues des plus humbles soldats, reçut de la Mort le suprême baiser qu'il attendait depuis des mois.

Ce qui fait le charme particulier, l'émotion profonde des poèmes qui suivent, c'est que M. André Rivoire, même quand il évoque les heures tragiques de la guerre, reste le poète délicat, tendre et nuancé que nous avions toujours aimé en lui. Si nobles que soient les sentiments qui l'animent, la Muse patriotique enfle trop souvent la voix et ne craint pas la rhétorique et les lieux communs. Ces derniers poèmes d'André Rivoire sont aussi simples, aussi riches en notations vraies que ceux que nous connaissions déjà. L'un d'eux : « Reliquia » m'a rappelé la délicieuse « Petite rue » du *Songe de l'Amour*. C'est le même village, mais transformé par la guerre et labouré par les obus. Chez André Rivoire le patriotisme comme l'amour s'exprime avec pudeur. Même, pour mieux s'interdire toute déclamation, il adopte une forme sévère, de stricts sonnets ou d'exacts petits octosyllabes. Il célèbre ce qu'il a vu et ce qu'il aime, tout ce qui éveille sa grande pitié, les malades des hôpitaux, les petites émigrées aux yeux surpris, les femmes laborieuses qui prennent la place des maris absents, les nobles veuves des cimetières. Mais il célèbre surtout son pays, qu'il chérit encore plus depuis qu'il a tant souffert. Comme Sully Prudhomme qui disait dans « Repentir » :

J'aimais froidement ma patrie
Au temps de sa sécurité;

André Rivoire sent mieux son amour pour cette France que, tout enfant, son pays natal l'avait déjà fait aimer :

Vous m'apparaissez, tour à tour,
Sourire des premiers visages,
Douceur des premiers paysages
Qui furent mon premier amour!

Qui donc alors m'aurait fait croire
Que la France était plus et mieux
Que ce petit coin dont mes yeux
Pour toujours peuplaient ma mémoire?

Toujours les mêmes détails précis, le même souci du mot juste, le même charme et la même tendresse. Autant et plus que jamais, André Rivoire, poète de la guerre, est resté le poète de l'amour.

Des poèmes inspirés par la guerre, nous en trouvons aussi dans les *Cendres d'or*, de M. Georges Druilhet, que nous avons déjà signalé ici comme un des plus parfaits poètes d'à présent. C'est que M. Georges Druilhet, que le bon Coppée affectionnait si tendrement, nous vient de la Meuse et que sa terre lorraine a plus qu'aucune autre souffert de l'invasion. Avec quelle pitié il l'évoque en ses vers très simples et très émouvants!

Eglise où l'Angelus tintait dans le soir rose!
Vieux pont! hôtel de ville et place aux verts tilleuls!
Vous, croix du cimetière où ma mère repose!
Arbres, pierres! je n'aime aujourd'hui que vous seuls...

Ces poètes, sans rompre avec toutes nos traditions poétiques, ont su exprimer des sentiments personnels, *n'apporter que l'originalité de leur esprit et de leurs passions à des formes classiques*, comme dit Mme de Noailles dans la préface du livre de M. Brindejont-Offenbach. Cette « Ombre sur la Mer » pourrait encore s'appeler « La Victoire sur les ténèbres », ainsi que le poème dialogué du même auteur que la Comédie-Française nous a fait applaudir, abondant recueil de vers, qui atteste toute la richesse d'âme d'un poète très doué. Ce poète, dit Mme de Noailles, a modulé des thèmes éternels. Ses vers sont *un sanglot contre l'éphémère, le reproche du « roseau pensant » à la Destinée trompeuse et à la Nature distraite, ce sanglot qui constitue la noblesse et la mélancolie de l'homme*. Si maître qu'il soit de son art, M. Brindejont-Offenbach gagnerait parfois à resserrer sa forme, à rechercher une expression plus lapidaire. Mais il possède le plus beau de tous les dons puisqu'il a reçu le don lyrique. Poète de l'ombre, du silence et de la solitude, il note avec bonheur les impressions les plus fugitives :

Un arbre se détache, au ciel, gesticulant;
Un gazon, quelque part, est là, pour qu'on le sente;
Un parfum monte, épais, frais, mouillé, lourd et lent,
Et sur un buisson, vert sans doute, un oiseau chante.

Le prix Sully Prudhomme a récompensé M. Jean Dars dont les « Fièvres » ont été justement remarquées. Ce jeune poète a naturellement subi quelques influences, celles de Baudelaire, de Jules Lafforgue, et ses poèmes de *l'Aquarium* font songer à « l'Aquarium mental » de Georges Rodenbach. C'est le même goût pour tout ce qui est insondable et mystérieux comme notre propre cœur, pour tout ce qui dans sa profondeur enclôt des infinis de songe, les yeux, les ciels, les miroirs et l'eau glauque des eaux immobiles. Mais chez ce poète jeune encore, dont apparaît déjà la riche personnalité, se découvre, comme chez M. Brindejont-Offenbach, un sentiment très profond de la Mort, qui est pour lui la grande inspiratrice.

J'écoute la chanson du sang dans mes artères.
O fleuves bleus rythmant des rythmes salutaires,
Pulsations de vie affirmant à mes mains
Que succèdent aux jours passés les lendemains,
Flux incessant, sève chantante sous l'écorce,
Hymnes de vie, hymnes d'amour, hymnes de force!...

Hélas! songer que tout ce qu'on aime sur terre,
Ami, n'est qu'un petit frémissement d'artère!

Combien d'autres poèmes voudrions-nous étudier ici, qui sont les œuvres de vrais artistes, *apportant l'originalité de leur esprit à des formes classiques!* Signalons au moins le « Trèfle d'Apollon » qui révèle, chez un très parfait et très savant poète, cette conscience et cette science que les grands parnassiens exigeaient de leurs disciples. Pourquoi le *trèfle*? — Parce que le poème est entièrement écrit en Terza Rima, qui reposent sur des triples rimes croisées entrelaçant des strophes de trois vers, *rythme admirable*, disait Banville, *qui n'admet aucune défaillance, un des plus français malgré son origine italienne*. L'originalité consiste ici à varier les rythmes par l'emploi de mètres divers. Après tant de poètes, qui vont de Jodelle à Hérédia, M. Philippe Dufour est bien le Prince actuel de la Terza Rima. Signalons aussi « Nous deux », charmant poème d'amour calme, heureux, un peu mélancolique pourtant,

de M. Henri d'Yvignac, qui nous vient de cette Bretagne où la gaîté même a quelque chose de triste :

Sur nous, la porte est refermée.
Ton joli visage est moins fier...
Nous voici seuls, ma bien-aimée,
Bercés par le chant de la mer.

M. Maurice Levaillant, le plus lamartinien de nos poètes, qui, dans ses tableaux met beaucoup de ciel, et, dans « La Porte d'Azur » vient encore de chanter le cantique de l'aile, aimant tout ce qui est fluide, transparent, aérien, consacre un important ouvrage à Lamartine, qui vient, comme on dit, d'entrer dans le domaine public. Œuvres choisies, dit le sous-titre, mais présentées et commentées par un critique très documenté. Toute la formation de cette grande âme, qui fut la plus généreuse peut-être du XIX^e^ siècle, toute la genèse de ses poèmes, si classiques d'accent, si nouveaux par la qualité de l'émotion, toute l'évolution, toutes les crises morales de l'orateur politique sont étudiées avec un soin pieux. Cet utile ouvrage a sa place dans toutes les bibliothèques. Comme le dit M. Levaillant, nous ne pouvons que gagner en noblesse et en humanité à fréquenter l'âme de celui qui fut la poésie même.

Pour le quatrième centenaire de Ronsard, qui aurait pu n'être célébré qu'en 1925, s'il était vraiment né, comme il l'a cru lui-même, l'an où le Roi François fut vaincu dans Pavie, deux excellents poètes ont publié d'intéressants choix de ses poésies. L'un est de M. Pierre de Nolhac, le meilleur de nos ronsardisants, qui s'est toujours attaché à nous faire mieux comprendre le poète, mieux admirer en Ronsard le premier de nos grands lyriques, prodigieux inventeur de rythmes et véritable créateur de l'alexandrin dont n'usèrent ni Villon pour ses ballades, ni Marot pour ses *Epîtres* écrites en vers décasyllabiques. L'une des nouveautés de cette belle édition est que M. de Nolhac a distribué ses extraits en séries distinctes correspondant aux divers inspirations du poète (amour, amitié, nature, patrie, religion), et qu'il a su faire un heureux choix parmi les textes de poèmes dont Ronsard a souvent remanié les vers. M. Auguste Dorchain, dans l'importante notice qui précède son choix de poésies, en même temps que le poète étudie l'homme, le défend contre ses détracteurs qui voient en lui un courtisan trop zélé, et malgré le *Discours sur les misères du temps*, malgré *la Remontrance au Peuple de France*, malgré son admiration pour Catherine de Médicis, même après le massacre de la Saint Barthélemy, nous montre dans le grand poète un ami de la paix, ennemi de toute violence :

Assez et trop ce royaume puissant
A vu son sceptre et son sang rougissant
Et vos cités l'une à l'autre combattre.

Signalons enfin à tous les amis de Verlaine la curieuse étude de M. Marcel Coulon, qui, habile à comparer les textes, à confronter les témoignages en démêlant certains mystères de la vie du poète, éclaire mieux son œuvre, qui n'est en somme qu'une confession. Sur son aventure avec Rimbaud, auquel diverses *romances sans paroles*, dédicacées à d'imaginaires Kates, sont en réalité dédiées, — aventure qui prit fin, le 8 août 1873, par la condamnation de Verlaine à deux ans de prison pour avoir blessé son ami, — sur la triste histoire de son mariage avec Mathilde Mauté, — célébré le 11 août 1870 pour aboutir à la séparation de corps du 24 avril 1874 qui laissa le poète inconsolable, — cette forte étude projette un jour nouveau. D'émouvants poèmes comme *Birds in the Night* dont chaque mot est sincère nous deviennent plus chers encore quand nous savons mieux la détresse du mari repentant qui les écrivit. M. Marcel Coulon ne se fait pas l'avocat du pauvre Lélian, ou, s'il plaide pour lui, il plaide coupable, mais il nous dit si bien sa misère morale et sa contrition, que, tout en condamnant ses fautes, il arrive à nous le faire encore mieux aimer (1).

André Dumas.

(1) André Rivoire : *Trois Poèmes d'Alan Seeger, suivis de quelques autres.* (Lemerre.) Georges Druilhet : *Les Cendres d'Or.* (Lemerre.) L. Brindejont-Offenbach : *L'Ombre sur la Mer.* (Flammarion.) Jean Dars : *Fièvres.* (Plon.) Philippe Dufour : *Le Trèfle d'Apollon.* (Chiberre.) H. d'Yvignac : *Nous deux.* (Les Gémeaux.) Maurice Levaillant : *La Porte d'Azur; Lamartine.* (Hatier.) Pierre de Nolhac : *Poésies choisies de Ronsard.* (Garnier.) A. Dorchain : *Chefs-d'œuvre de Ronsard et de son école.* (Perche.) Marcel Coulon : *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud.* (Le Livre.)

LE THÉATRE

LA DERNIÈRE PIÈCE DE FRANÇOIS DE CUREL

M. François de Curel est un de ceux qui, après avoir écrit pour la gloire du théâtre français, luttent maintenant pour son honneur. Notre époque misérable se relève par la représentation d'une œuvre comme *La Viveuse et le Moribond*. On passe à l'écouter une soirée fière, qui vous donne l'estime de vous-même. On est ému par la justesse et l'éclat de la pensée, souvent ébloui par la beauté précise et lumineuse de la forme, toujours séduit par le jeu sûr et puissant d'un grand esprit parmi les idées. La haute originalité de Curel a été de traduire dramatiquement les angoisses philosophiques, psychologiques, morales, sociales de notre temps. D'une méthode invisible et patiente, il a fait le tour de notre inquiétude. Parmi les problèmes qu'il a abordés, les uns ont touché directement le public (le problème des sexes, par exemple, dans l'*Ame en Folie*) d'autres lui restaient plus étrangers. La manière et les dons de l'écrivain ne changent pas; seuls les sujets et les thèmes diffèrent et le public choisit, si j'ose dire, au hasard. Aimera-t-il encore une pièce — la plus forte et la plus lucide qui ait été faite dans ce genre, — où le souvenir de la guerre subsiste?

*
* *

Par la longue analyse dont chacune de ses œuvres constitue un chapitre, M. François de Curel s'est composé une véritable philosophie de l'homme et de l'humanité. Pour lui, grand chasseur amoureux des forêts et observateur attentif pénétré de Darwinisme, l'humanité n'est pas isolée dans la nature et l'homme civilisé n'est pas isolé dans l'humanité. L'animal se retrouve dans l'homme et l'homme dans le civilisé. Ainsi chacun de nous porte en soi deux êtres, un être naturel, un être social. Dans la société, l'être social domine et sa prédominance établit une sorte d'harmonie. Que cette harmonie soit rompue et le civilisé ne peut plus s'accommoder de la civilisation. Il se révolte ou meurt, devient criminel ou se suicide, à moins qu'il ne fasse les deux. Or, la guerre a justement constitué pour tous cette rupture d'équilibre. Aux tranchées, le sauvage a réapparu et la mort, si j'ose dire, l'a ressuscité. L'héroïsme s'est composé de ses instincts et les héros sont redevenus des êtres élémentaires. Des prêtres, qui avaient entrepris une mission de charité, ont accompli une fonction de bourreau. La régression a été totale. Comment donc, la paix venue, ces demi sauvages pouvaient-ils reprendre la vie sociale et se remettre à la civilisation?

Telle est, dans sa précision hardie et pathétique, la question posée par M. François de Curel dans la pièce représentée au théâtre des Arts.

Voici donc Philippe de Pommerieux : il s'est battu magnifiquement, et, malgré ses exploits, il a échappé à la mort; non à la démoralisation consécutive au commerce de la mort. Le guerrier n'a pu s'adapter à la vie d'après-guerre. Redevenu primitif, ne possédant plus la maîtrise sociale et ne trouvant pas une société capable de la lui rendre, il s'est abandonné à ses instincts élémentaires : il a recherché le plaisir, et, de faiblesse en faiblesse, de déchéance en déchéance, il en est venu, par un reste de fierté rapportée du front, à l'idée de se suicider. Quand le rideau se lève sur le modeste et fruste décor représentant l'intérieur d'un château abandonné, Philippe arrive pour se tuer sur la tombe de sa mère. Mais Bichat avait donné de la vie, au sens physiologique, cette admirable définition : « La vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort. » Ici, au sens psychologique, on peut dire que la pièce étudie l'ensemble des forces qui résistent au suicide.

Philippe, en effet, était amoureux d'une jeune, jolie et frivole mondaine, Odile de Puyréal, dont il n'a rien obtenu, à laquelle pourtant il envoie une lettre d'adieu. Ce n'est pas à cause d'elle qu'il veut se tuer : elle le croit cependant et, dans un élan généreux, elle le devance au château, donne l'alarme à la vieille bonne et, par la vieille bonne, à deux religieuses qui sont venues demander l'hospitalité pour un soir au cours d'une tournée de quête. L'une est déjà religieuse, Sœur Marthe, l'autre, n'a pas encore prononcé ses vœux, Alice de Segré. Bientôt apparaîtra un autre sauveteur, l'abbé Lepleu, ancien camarade de Philippe et qui, lui, a bien supporté la crise

dont l'autre entreprend de mourir, mais l'a tout de même subie et rudement. La principale guérisseuse, pourtant, c'est Alice de Segré, la novice. La guerre, à elle, a été utile, car elle a déjà exercé sur les blessés sa fonction de salut. On l'appelait « la Vivense », car nulle ne savait, comme elle, administrer la vie aux moribonds. Comment ne s'intéresserait-elle pas à ce nouveau moribond? C'est donc, par l'amour, qu'elle va tout à la fois détacher Philippe de sa mondaine qui s'en ira comme elle est venue et de son funèbre projet. D'abord, elle obtient de Philippe, ce qui est un premier pas vers la délivrance des obsédés, l'aveu de son idée fixe. Il a causé, presque volontairement, la mort d'une femme, sa cousine, qui s'est mis un revolver sur le cœur en disant : « Si vous ne m'épousez pas, je me tue » et il a dit non...! Puis elle lui inspire l'amour; puis elle le ressent elle-même et enfin elle se rend compte de tous ses sentiments en découvrant que sa belle vocation de « vivense » n'avait jamais été qu'un impétueux et secret besoin de se rapprocher des jeunes hommes, de même qu'elle n'avait conçu le dessein de servir d'infirmière à Philippe que par l'effet d'un premier attrait qui devait les lier l'un à l'autre.

Affabulation simple, comme on voit, suffisant à soutenir trois actes précis, solides et clairs, permettant surtout à M. François de Curel de développer tous les plis et replis des caractères, d'exposer toutes les faces des idées. M. François de Curel aperçoit à la fois tous les aspects de la vérité et tous les secrets d'une conscience. On est étonné tout ensemble par l'inspiration généreuse et par la cruelle, l'amère philosophie de son œuvre. Voici le culte passionné des soldats, l'Arc de triomphe et le défilé des troupes victorieuses le long des Champs-Elysées, couplets éloquents et patriotiques. Voici la foi nouvelle, la foi simple et forte du prêtre revenu de la bataille et qui a appris là bas à concevoir Dieu plus humainement. Mais, par contre, voici le soldat qui accomplit son plus beau fait d'armes par suite d'une difficulté avec son commandant. Voici le prêtre que la science inquiète et qui prétend qu'il faut plus de sagesse et de bonne volonté dans le sacerdoce que de vocation, car qu'est ce que la vocation? Voici la sublime guérisseuse qu'anime seul l'instinct sexuel.

Sans doute nos contemporains répugnent-ils naturellement, d'abord à réfléchir, ensuite, à suivre ces contours sinueux de la vérité. Si M. François de Curel s'est élevé si haut dans l'estime de ses admirateurs, c'est qu'il possède, avec sa clairvoyance philosophique, ce courage intellectuel qui est sans doute le plus rare de tous et le plus difficile. Combien sont rares ceux qui osent regarder en face un visage et, au fond, une âme? Au reste, est-ce diminuer l'humanité que d'en voir, comme d'une sainte, l'envers? Ne lui reste-t-il pas toujours la suprême dignité d'avoir vu la vérité et de la proclamer, la sainteté même de se connaître et de s'améliorer? Toute la noblesse des personnages de M. François de Curel est de savoir le peu qu'ils sont et leur franchise intérieure. C'est pourquoi Philippe a voulu se tuer. C'est pourquoi la petite nonne qui, dans les hôpitaux du front, au couvent, dans le château où elle a passé la nuit, ne cherchait que l'amour, baisse avec tant de grâce, et de pathétique la tête quand le prêtre lui révèle l'illusion dont elle avait vécu...

Ce personnage est un de ceux qui se placent au premier rang dans la galerie si riche que nous devons à M. François de Curel. Toutes les nuances en ont été marquées par Mlle Sylvie avec un art parfait. Je ne connais aucune comédienne qui ait pu nous donner cette sensation de spiritualité passionnée et de finesse mystique.

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

Maurice Betz : *L'Incertain*, collection Edmond Jaloux un vol. in-16, 217 pages, Emile-Paul, édit.

Nous avions déjà une *Incertaine* d'Edmond Jaloux; voici sa réplique masculine; mais tandis que l'*Incertaine* était une inconsciente, totalement incapable d'analyser ce qui l'empêchait de se décider, tandis qu'elle représentait à nos yeux un joli papillon voltigeant de côté et d'autre sans savoir où se poser, nous nous trouvons avec l'*Incertain* en présence d'un cas tout différent. Lui est parfaitement conscient de son indécision morbide, de son impossibilité à trancher une question importante : il en mesure les conséquences désastreuses, mais le courage d'agir lui manque.

Son cas serait répugnant s'il n'appartenait au domaine pathologique et ne se reclamait de la clinique. M. Betz l'analyse avec subtilité et pénétration; il a des remarques très justes, des mots qui portent loin, des nuances légères habilement saisies.

A côté de la partie physiologique et psychologique, si l'on peut dire ainsi, nous trouvons — et cela nous procure une saine détente — une partie descriptive magistralement enlevée ; certains paysages vosgiens robustes sont d'une très belle venue. A. R.

C.-F. Ramuz. — *Joie dans le Ciel.* — 1 vol. in-16. (Bernard Grasset.)

Mieux qu'un roman, ce livre est une image, l'illustration d'un thème éternel rénové et rendu sensible par le magnifique talent d'évocation de l'auteur de la *Guérison des maladies*. Après les souffrances terrestres, voici le Paradis, la vie des élus dans le ciel, mais un peintre comme Ramuz, humble et puissant, est seul capable de la peindre.

... Un Paradis humain, agreste, où chacun retrouve sa maison, les fleurs de son jardinet, ses objets familiers, où la mère est réunie à son enfant, la promise à son amoureux. L'on y travaille par plaisir, l'on y fume sa pipe le soir, sur le pas de sa porte. Il manque cependant à ce bonheur de se connaître lui-même, il n'est complet qu'après la découverte, la vaine irruption des damnés d'en bas.

Sur ce sujet, emprunté, dirait-on, au portail d'une cathédrale, Ramuz prodigue ses plus beaux dons : vigueur de style, profondeur de pensée, et cette infinie tendresse pour tout ce qui est simplement humain qui ont fait le succès de la *Guérison des Maladies*. La publication de *Joie dans le ciel*, nouvelle version entièrement remaniée de *Terre dans le ciel*, achèvera d'assurer à l'un des plus grands écrivains français la place qui lui est due.

Panaït Istrati. — *Les Haïdoucs.* — *Présentation des Haïdoucs.* — 1 vol. in-16. (Rieder.)

Après *Kyra Kyralina* et *Oncle Anghel* — deux livres qui traduits en toutes les langues, sont en train d'achever leur tour du monde, — voici les *Haïdoucs*.

Nous avons tous appris le nom, dans nos livres de classe, de ces terribles justiciers populaires — à la fois contrebandiers, révoltés, paladins et détrousseurs de grand chemin — qui, dès le milieu du XIXe siècle, entamèrent la lutte contre les oppresseurs du pays roumain. M. Funck-Brentano nous a naguère conté l'histoire d'un haïdouc français du XVIIe siècle, le célèbre Mandrin.

L'œuvre d'Istrati est celle qu'on pouvait attendre du grand conteur de Kyra et d'Anghel : une épopée. Le lecteur y retrouvera bien des personnages avec lesquels les deux premiers recueils l'avaient familiarisé : la brillante et sauvage Kyra Kyralina, Cosma, cet hercule naïf de la Dobroudja, etc. Il ajoutera dorénavant à cette tapisserie de héros les noms du chantre Joakime, d'Elie le Sage, et surtout, celui de cette étrange cavalière, énigmatique et inoubliable, Floarea Codrilor, la Floritchica aimée de Cosma, la « fleur de buisson sauvage ».

Mais par un atavisme de conteur, et comme pour affirmer le côté homérique de son talent, Panaït Istrati, avant d'entamer le récit des hauts faits des haïdoucs, interrompt l'action pour nous les *présenter*. Et cela nous vaut un livre extraordinaire, où chacun des bandits se lève à son tour, à la lueur du feu qui les chauffe, et narre l'histoire de sa vie. Vous ne doutez pas des trouvailles que nous vaut cette tronvaille : aperçus profonds sur la nature humaine, aventures brûlantes et imprévues, paysages saisissants, caractères d'une singularité sans pareille...

Littérature

Henry Bordeaux, de l'Académie française. — *Paysages romanesques des Alpes.* — 1 vol. in-16. (Éditions de la Vraie France.)

Voici un romancier, né dans les Alpes, amoureux de leurs spectacles et qui sait leur donner une âme. M. Henry Bordeaux est un familier de la montagne, nul écrivain français ne la connaît comme lui. Au cours de ses incessantes promenades, excursions, ascensions, il en a pénétré tous les secrets. Mais sa tâche ne se limite point à celle du touriste et de l'alpiniste. Un paysage n'est complet pour lui que s'il sert de cadre à une figure humaine, s'il devient ainsi le décor d'un roman. Tantôt l'histoire s'ajoute à la nature et à l'humanité ; tantôt c'est la vie du présent qui s'y mêle, la rapproche de nous, lui donne une âme. « J'ai tenté de peupler d'ombres illustres quelques-uns de ces paysages romanesques. » A ce dessein, nous devons l'évocation d'*Hortense Mancini à Chambéry*, *Le Château de Bayard*, *Le Chateau de Vizille*, *Stendhal dans l'épopée*, *La Cabane de Châteaubriand*, *Le Château de Racconigi*. D'autres chapitres : *Un Village de la Maurienne*, *Les Familles nombreuses au pays des avalanches*, *Une Fée de la montagne*, *La Génération de Chavez*, se rattachent à des réalités d'aujourd'hui, émouvantes ou héroïques. Enfin, il est des pages d'impressions, de fantaisie, de rêve, telles que *L'Eau et le Feu*, *La Source*, dont rien n'égale le charme intime, la fraîcheur et la poésie.

Le célèbre auteur des *Roquevillard*, de *La neige sur les pas*, de *La Maison morte*, de *La Chartreuse du Reposoir*, ne nous a peut-être jamais donné de livre plus original, plus varié, plus riche que ces *Paysages romanesques des Alpes* où, après trois magnifiques esquisses des « Maîtres des Cimes » — Emile Javelle et la littérature alpestre, Guido Rey et le Pape actuel qui foula jadis les trois plus hautes cimes, Mont Rose, Cervin, Mont Blanc, quand il n'était encore que le professeur Achille Ratti, de la Section du Club Alpin de Milan — sont évoqués tour à tour la Savoie, le Dauphiné, les régions alpestres de la Suisse et de l'Italie.

Octave Navarre. — *Le Théâtre Grec.* — Un vol. in-16, avec 38 figures. (Payot.)

M. Navarre, qui s'est, depuis de longues années, spécialisé dans l'étude de l'organisation matérielle du théâtre grec, a résumé ici les résultats essentiels des études contemporaines, y compris les siennes propres, sur ce captivant sujet. Son livre ne s'adresse pas exclusivement aux érudits : il est destiné, d'une façon plus générale, au grand public, c'est-à-dire à tous ceux qui, selon le mot de La Bruyère, « n'ont que beaucoup d'esprit, sans érudition ». C'est pourquoi tout appareil scientifique, tout pédantisme en ont été écartés. Sans renoncer pour cela à être, sur tous les points, exact et informé, l'auteur a voulu avant tout que la forme de son livre fût claire, aisée, et, s'il se pouvait même agréable. On y trouvera une reconstitution architecturale du théâtre grec, d'après les fouilles exécutées en Grèce depuis un demi-siècle ; un exposé des concours dramatiques et, en particulier, des règlements minutieux qui présidaient à la désignation des chorèges, des poètes et des acteurs ; une description détaillée des décors, machines et praticables en usage sur la scène grecque, ainsi que des masques et des costumes portés par les acteurs ; enfin de curieux détails sur l'interprétation vocale, musicale, orchestique ; 38 illustrations, reproduisant des documents antiques, précisent et animent le texte. Après avoir parcouru ce livre, tout lecteur sera en mesure d'évoquer le cadre original dans lequel se déroulait, au temps de Sophocle, d'Aristophane et de Ménandre, une représentation athénienne. Il pourra, par surcroît, apprécier avec compétence en quelle mesure sont exactes les représentations de drames antiques, si en vogue chez nous depuis quelques années.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

L'accord conclu entre Angora et Moscou n'a été une surprise que pour ceux qui, depuis cinq ans, fermaient délibérément leurs yeux et bouchaient leurs oreilles. De même que certains diplomates et hommes d'État, ayant au début de la grande guerre conçu un plan théorique qui rangeait la Bulgarie parmi les alliés, ne voulurent se rendre qu'à l'évidence de la déclaration de guerre de la Bulgarie contre nous, de même une pléiade de beaux esprits faux imagina tantôt de dresser un rempart franco-turc contre la Russie bolcheviste, tantôt de diriger cette même alliance contre l'Angleterre. Des informateurs avertis eurent beau dénoncer la connivence flagrante d'Angora et des Soviets, unis dans le même objectif : l'éloignement de toute influence occidentale dans le proche-Orient, rien n'y fit. On n'attacha pas plus d'importance aux ouvrages de E. Nicol, Omer Kiazim, Bertrand Bareilles et d'autres qu'aux articles d'A. Gauvain, Michel Paillarès, E. Buré et aux miens. Il était entendu que, depuis François Ier, les Turcs n'aimaient rien tant que la France et qu'une confiance illimitée leur devait être de ce fait accordée. Sur la légende de François Ier « turcophile », j'ai publié une brochure que j'enverrai bien volontiers à qui me la demandera et j'ai déjà, dans les colonnes de la *Revue Bleue*, fourni quelques piquantes précisions à ce sujet. La Renaissance, qui vit refleurir l'hellénisme en France, était sans tendresse pour les sectateurs de Mahomet et la turcophilie du vert-galant était de même essence que la francophilie de Mustapha Kemal. Le sultan d'alors ne s'y trompait pas et il est pénible de constater qu'on était plus lucide à Stamboul en 1542 qu'on ne le fut à Paris de 1920 à 1925.

Il vient de paraître, aux Presses universitaires de France, sous le titre « Les Alliés et la Turquie », un livre d'un grand intérêt dont l'auteur, M. Edgar Pech, peut présenter de grandes lettres de compétence.

Né à Constantinople, descendant d'une ancienne famille française établie en Turquie depuis près de deux siècles (son aïeul était, sous Choiseul-Gouffier, l'un des deux députés de la Nation), ancien avocat aux tribunaux mixtes et consulaires, ancien secrétaire du conseiller judiciaire français du gouvernement ottoman, ancien officier de l'armée d'Orient, il n'est pas de ces improvisateurs bouillonnants qui croient connaître l'Orient pour y avoir bu une tasse de café au musc dans le kiosque d'un pacha obséquieux.

Et dans ce journal d'un observateur qui ne se laisse pas leurrer on lit par exemple, à la date du 21 décembre 1918 :

« Le programme de tous les partis et ligues politiques « formés par le comité Union et Progrès à la veille de la « conclusion de l'armistice de Moudros répond parfaite- « ment à la mentalité d'une masse ignorante et fanatique « qu'ils sont censés représenter.

« Affublés de noms à consonnances occidentales et d'un « vernis moderniste destinés, dans l'esprit de leurs fonda- « teurs, à donner le change aux Alliés, mais composés de « panislamistes et panturquistes, ces groupements politi- « ques unionistes poursuivent un seul et même dessein : « par l'extermination des populations arméniennes et « grecques de toutes les régions où celles-ci sont sensible- « ment plus nombreuses que les populations musulmanes, « créer, avec l'élément Kurde, une Turquie musulmane « dont se prévaudrait, à la conférence de la paix, la délé- « gation turque.

« Tel fut et continue d'être le programme secret du « Comité Union et Progrès, programme déjà réalisé en « grande partie, grâce à la complicité de tous les fonction- « naires et au concours zélé d'une gendarmerie organisée « à l'européenne (N. par le colonel Sarton, à la solde « turque, mentor et conseiller de M. Franklin Bouillon à « Angora) et chargée de veiller au maintien de l'ordre et « de la sécurité publics ».

L'écrivain qui, dès la fin de 1918, voyait si clairement le dessein de la politique turque, devait suivre d'un œil attristé les fautes successives et grossières de la diplomatie alliée. On les trouvera, dans ce livre, analysées et décrites.

« Les Alliés n'ont rien épargné pour creuser l'abîme où « leur prestige a sombré. L'antagonisme qui, dès le début, « se manifesta entre l'Angleterre et la France et permit au « nationalisme turc de naître, de s'épanouir, de triompher « de Celle qui fut notre Mère intellectuelle à tous et que « nous avions le devoir de soutenir en ses descendants, la « Grèce, qui, courageusement lui tint tête, et d'étrangler « par surcroît une malheureuse nation, sur laquelle « s'étaient naguère acharnées, sous l'œil indifférent des « grandes puissances dites civilisées, les matraques hami- « diennes et unionistes; les agissements des diplomaties « alliées, particulièrement au cours de la « course au « mandat » dont la mainmise sur la Turquie était le but « suprême; les intrigues auxquelles se livra une Finance « qui n'entrevoyait la solution de la question turque que « sous le prisme de ses intérêts exclusifs; la campagne de « presse qu'elle organisa pour rendre à l'opinion française « sympathiques les revendications nationalistes turques « dont elle proclamait la légitimité; la conviction qui pré- « valut dans les milieux officiels français de faire à la « Turquie toute concession de nature à calmer ses suscep- « tibilités, respecter sa souveraineté, dans l'espoir, vain « d'ailleurs, d'en obtenir en retour des avantages finan- « ciers et économiques... tout cela, bien plus que les « revers essuyés par l'armée hellénique, acheminа les « vainqueurs vers la capitulation de Lausanne ».

Et M. Edgar Pech dénonce « les compères de Moscou et de Berlin ». Un autre les avait dénoncés avant lui. C'était Clémenceau. Il disait en 1922 : « Que veut l'Allemagne? « Laisser l'Europe oublier, laisser mûrir la Turquie et la « Russie, leur prêter la main. Agiter les Balkans, jouer « de la menace avec ceux-ci et de l'intérêt avec ceux-là. « Un jour voulu — selon ces coups de force qui sont en « même temps des coups de théâtre et dont l'Allemagne « a l'habitude — apparaître aux yeux de l'Europe armée « de pied en cap, épaulée solidement d'une Russie immua- « blable et d'une Turquie reconstituée. Dire à l'Europe, « maintenant, causons! ».

« ...Un jour viendra où, de concession en concession, « l'Europe aura tout consenti. Tous les articles du traité « de Versailles auront été tacitement ou expressément « abrogés. Nos commissions de contrôle ne contrôleront « plus. Nous chercherons arbitrairement de nouveaux et « fantaisistes groupements d'alliances. L'Europe, minée, « prêtera peut-être ses derniers francs ou ses derniers « shillings à la Turquie ou à la Russie; elle en a bien « avancé à l'Allemagne... Ce jour-là pourrait bien ne « pas se terminer sans qu'on entendît le canon ».

Souhaitons que le vieil homme d'État n'ait fait preuve que d'un pessimisme préventif. Nos embarras en Syrie ont dû faire comprendre à nos hommes d'État qu'il y avait plus qu'une bonne ou une mauvaise administration à la base de ces difficultés. Le panislamisme poursuit là comme ailleurs sa lutte contre une France qu'il sent isolée, sor-

tie du droit chemin des alliances à la poursuite de chimériques combinaisons.

En Orient, comme en Occident, l'alliance anglaise est la clef de voûte de notre édifice. Il semble qu'on en reprenne progressivement aujourd'hui conscience. Dans l'affaire de Mossoul nous n'avons plus entendu les voix turcophiles d'autrefois. L'Entente se reforme. Il n'est que temps.

*
* *

Dans la chronique du mois dernier, il n'a été possible que d'examiner l'affaire gréco-bulgare dans son ensemble. Il y faut revenir pour certains à côté qui ne sont pas négligeables. Le Conseil de la Société des Nations, en vue évidemment de créer une jurisprudence, n'a retenu que le fait de l'invasion du territoire bulgare par l'armée grecque. On eût voulu voir cette jusrisprudence appliquée en 1922 quand dix mille soldats italiens occupèrent Corfou... mais n'insistons pas. Le comité des trois (M. Austen Chamberlain et les représentants de la Belgique et du Japon) n'a pas cru devoir tenir compte des réserves formulées par le représentant de la Grèce, M. Rentis, quant à l'évaluation des prétendus dommages causés par l'armée grecque et facturés à 20 millions par la Bulgarie. Le comité s'est retranché derrière l'avis suivant de la commission d'enquête : « Une notification au gouvernement « grec des réclamations bulgares, pour être d'une utilité « quelconque, aurait dû contenir un état détaillé portant « un grand nombre d'articles. Il aurait été à prévoir, du « côté grec, des critiques détaillées. Ces critiques n'au- « raient guère pu être étayées d'autre façon que par des « constatations à opérer en présence de représentants des « deux parties sur territoire bulgare, ce qui, sans aucun « doute, n'aurait pas contribué à apaiser la surexcitation « toute naturelle des esprits à ce moment-là. En tout cas « on aurait vu se développer une longue procédure quasi « judiciaire qui aurait donné lieu sans doute à des dis- « cussions envenimées contrairement à l'esprit de la réso- « lution du Conseil qui visait à prévenir tout différend « au sujet des indemnités. Une telle procédure d'ailleurs « n'aurait pu se terminer dans le laps de temps dont dis- « posait la Commission ». Cette façon cavalière de justifier l'arbitraire est assez singulière. On sait que les autorités bulgares ont empêché, sous divers prétextes, les correspondants étrangers de pénétrer dans la zone prétendue dévastée et certains témoins ont néanmoins réussi à voir, après le passage de la commission, ressortir, des forêts, troupeaux, meubles, etc., dont les fermes bulgares avaient été soi-disant dépouillées. Le gouvernement grec semblait en droit, devant une note de vingt millions, ce qui n'est pas rien pour un petit pays ayant de lourdes charges, de demander des pièces justificatives et de réclamer une expertise. On ne voit pas en quoi, les forces militaires en présence s'étant retirées et les deux gouvernements ayant manifesté leurs résolutions pacifiques, cet examen de question matérielle pouvait compromettre la paix.

La justice est habituée à faire traîner les litiges d'argent. Refuser à la Grèce communication du dossier établi contre elle sous prétexte qu'elle l'aurait discuté et aurait ainsi retardé le jugement est une étrange prime offerte aux plaignants de mauvaise foi. Il est très louable de vouloir aller vite, mais encore faut-il que cette célérité tienne compte de règles immuables de la justice qui ne condamne personne sans l'entendre.

Dans les observations qu'il a présentées le 7 décembre à Genève, M. Rentis n'a pu s'empêcher d'en faire la remarque. Il a profité de cette occasion pour rendre le Conseil de la Société des Nations attentif à diverses considérations. Une des principales causes de friction entre la Grèce et la Bulgarie, a-t-il dit, réside dans les visées territoriales bulgares sur une partie de la Thrace grecque, visées mal dissimulées derrière le prétexte d'une issue économique sur la mer Egée. Plusieurs offres successives de la Grèce, désireuse de régler cette question en vertu du traité de Neuilly, furent rejetées, notamment celle faite à Lausanne sous les auspices des grandes puissances.

M. Mac Neil, ancien sous-secrétaire d'État au Foreign Office, écrivait dans le *Times* du 4 août 1922 : « Cette affaire, comme toutes les autres, fut rejetée par le gouvernement bulgare, prouvant de façon décisive que les Bulgares ne demandaient pas un débouché économique, mais bel et bien une acquisition territoriale ».

Ce n'est pas la Grèce qui, par l'organe même de M. Rentis, alors ministre des Affaires Étrangères, s'efforçait de conclure un pacte mutuel de garantie avec ses voisins, qui peut être soupçonnée de nourrir de noirs desseins. Naturellement inquiète, elle a pris à l'égard de la Bulgarie, des mesures qui, de sang-froid, paraissent évidemment exagérées. Mais, a dit M. Rentis, étant donné les tendances politiques et militaires de la Bulgarie, et la commission ayant reconnu que des réparations étaient dues à la Grèce pour l'officier et les soldats tués et blessés, la Grèce n'était-elle pas en droit de recourir à des mesures coercitives pour obtenir les réparations dues et obliger les Bulgares à se retirer d'un point de grande importance stratégique ?

Le Conseil de la Société des Nations n'a-t-il pas, en mars 1924, approuvé l'avis suivant de ses juristes : « Des mesures de coercition qui ne sont pas destinées à constituer des actes de guerre, peuvent être conciliables avec les articles 12 et 13 du pacte et il appartient au Conseil saisi du différend de décider immédiatement en s'inspirant de toutes les circonstances et de la nature des mesures prises s'il y a lieu de recommander le maintien ou la cassation de celle-ci. »

Dès que la Société des Nations a demandé l'évacuation, la Grèce s'est conformée à cet ordre, plusieurs heures même avant l'expiration du délai. Cette plaidoirie si sensée et légitime aurait dû avoir gain de cause, si la Société des Nations et surtout son rapporteur anglais n'avaient pas été dominés — au-dessus de tout souci de jurisprudence à établir — par le désir d'inspirer confiance aux anciens ennemis de l'Entente : Allemagne, Turquie, Bulgarie, quant à l'impartialité de l'assemblée de Genève. C'est là le profond secret du verdict du 14 décembre ; mais la mansuétude à l'égard de l'Allemagne et de ses alliés n'a pas jusqu'ici produit de bien heureux résultats, au contraire.

René Puaux.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA MARINE MARCHANDE YOUGOSLAVE

Il y a plus d'un siècle que les Serbes, les Croates et les Slovènes n'avaient pas de marine de commerce, et le pavillon austro-hongrois flottait pendant tout ce temps sur les navires et voiliers construits et entretenus en fait par les marins yougoslaves.

De la marine marchande de l'ancienne Autriche-Hongrie, forte de 220 bâtiments jaugeant 850.000 tonnes, notre État se vit attribuer au moment du partage quelques 100.000 tonnes. Les navires cédés étaient de vieille construction et à peine utilisables de telle sorte qu'on

dut leur faire subir des réparations qui coûtèrent des sommes importantes.

A la fin de 1924, nous eûmes sous notre pavillon :

37 bâtiments pour le service transocéanique, et d'une façon générale, pour les longs voyages, d'un tonnage de 130.000 tonnes ;

10 navires et à peu près 100 voiliers affectés au cabotage ;

22 voiliers à moteur et 595 petits voiliers jaugeant ensemble environ 50.000 tonnes.

Voici l'état des principales compagnies yougoslaves de trafic maritime au 31 décembre 1924 :

Compagnies	Nombre de bâtiments	Tonnes
Adriatique	67	92.696
de Doubrovnik	14	30.452
Transatlantique « Ivo Ilatchitch »	10	38.953
« Oceania »	7	18.435
Société par action « Boka »	5	1.111
Transocéanique	5	15.758
Yougoslave-Américaine	4	35.950
« Yossip Ouzovitch »	1	3.185
Autres	33	7.932
Total	146	174.472

La subvention accordée par l'État aux différentes compagnies a été, en 1925, de 40 millions de dinars.

La Compagnie Adriatique de Souchak possédant 39 lignes de communications, bénéficie d'une subvention de 27 millions de dinars ; la Compagnie de Doubrovnik, avec 3 lignes, se voit accorder 3.900.000 dinars ; la Compagnie « Boka » de Kotor, avec 5 lignes, obtient 2.991.000 dinars. Les compagnies de moindre importance touchent de même différentes subventions qui vont de 180.000 à 1 million de dinars.

Notre flotte de commerce vient de s'enrichir dernièrement de quelques unités d'un gros tonnage. En voici les plus importantes, destinées au trafic des marchandises :

« Frédériko Gloviteh », avec 5.269 tonnes ; « Soloun », avec 3.500 tonnes ; « Vidov-Dan », avec 8.700 tonnes.

Les nouvelles acquisitions ont augmenté, en 1925, la marine marchande yougoslave de 40.000 tonnes. De plus, ces jours-ci un nouveau bâtiment, « Topola », navire de luxe et devant faire le service des voyageurs, vient de prendre le large.

Le manque de chantiers se trouve être la cause principale du faible développement de notre marine de commerce. Pour le moment, nous avons ceux de Kraliévitza, qui sont petits, mais pourvus d'outillage moderne.

Le jour où ils disposeront des capitaux suffisants, ils prendront beaucoup plus d'importance. Les réparations des gros bâtiments se font dans les ateliers de mécanique de Souchak, unique entreprise de ce genre.

Occupé par les travaux de réparation des voies ferrées détruites pendant la guerre, et par ceux de construction des lignes nouvelles reconnues indispensables, l'État ne pouvait pas, jusqu'à présent, accorder l'attention voulue au développement de la marine marchande, ce que, d'autre part, les modestes ressources financières ne lui eussent pas permis.

Malgré tout, ces derniers temps, grâce à l'initiative des armateurs et des équipages, la marine marchande yougoslave a fait des progrès sensibles. Une aide de la part de l'État, qu'on espère avec juste raison plus importante, et le concours de capitaux étrangers contribueraient puissamment à étendre le trafic et les communications maritimes de l'Adriatique.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ARMEMENT

L'intéressant rapport que M. Gratien Candace, député de la Guadeloupe, a fait au nom de la Commission des Finances chargée d'examiner le projet de loi portant fixation du budget général de l'exercice 1926 (Travaux publics : Marine Marchande) et qu'il a déposé sur le bureau de la Chambre des Députés le 12 juillet dernier, contient, dans sa première partie, des renseignements sur l'initiative privée des armateurs français et sur celle des pouvoirs publics qui ne sont point des nouveautés pour les lecteurs de la *Revue Bleue*, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler ici puisque, aussi bien, la récente discussion du Budget de la Marine Marchande à la Chambre des Députés a fait état de certaines de ces considérations.

Le rapporteur indique d'abord que l'Armement français se dispose à s'organiser aussi judicieusement que ses concurrents étrangers pour ne plus avoir à réclamer à l'État une compensation aux désavantages d'ordre géographique ou économique particuliers à la France. C'est ainsi que quelques armateurs se sont fait admettre dans des ports étrangers, y ont manifesté leur puissance, s'y établissant fortement et s'y réservant des chargements de base ou des chargements de complément. « Il ne faut pas perdre de vue, dit-il, que le jour où la marine marchande française fonctionnerait sur un plan international, elle percevrait à l'étranger en livres, en couronnes, en florins et autres devises appréciées la rémunération des services qu'elle rend ». Le rapporteur félicite les Chargeurs Bénnis de s'être installés à Hambourg. On pourrait adresser les mêmes félicitations aux Messageries Maritimes qui font toucher Anvers, Londres et Hambourg à certains de leurs trafics commerciaux, ayant Dunkerque pour point de départ.

Il félicite encore certaines compagnies de navigation d'avoir compris la nécessité d'appeler à leur conseil d'administration les représentants de nos grandes industries exportatrices telles que la métallurgie et, réciproquement, de s'être fait représenter dans les conseils des mêmes industries.

Il indique qu'il serait désirable de voir l'armement français porter ses regards plus attentivement vers le domaine colonial et de mettre en valeur en particulier certaines cultures ou certaines exploitations. Dans cet ordre d'idées, il semble bien que les compagnies de navigation soient allées au-devant du conseil qui leur est donné : les Messageries Maritimes, en particulier, dans les colonies qu'elles desservent, n'ont cessé de s'intéresser de la façon la plus efficace aux entreprises agricoles ou industrielles.

Passant ensuite à la propagande maritime, qui est considérable en Allemagne notamment, M. Gratien Candace résume l'œuvre accomplie depuis 25 ans par les fondateurs de la Ligue Maritime et Coloniale Française qui

compte aujourd'hui 615.000 membres et 1.750 sections et dont la revue « Mers et Colonies », est devenue, par l'importance de son tirage, le deuxième périodique de France et certainement le premier du monde dans l'ordre maritime et colonial.

Parmi les œuvres entreprises par la Ligue Maritime et Coloniale Française, M. Candace rappelle l'organisation qu'avec un grand quotidien, elle a mise sur pied l'an dernier : « Les voyages autour du monde et aux colonies françaises des étudiants et étudiantes de France », (grâce au concours, on se le rappelle, des compagnies de navigation), et aussi la création du grand tourisme dans nos colonies. « Voici, dit-il, ce mouvement d'ores et déjà lancé depuis l'an dernier avec le concours de la Compagnie Française du Tourisme qui est, comme on le sait, le consortium des compagnies de chemin de fer et de navigation et l'on sait le succès qu'a rencontré en Indo-Chine cette initiative dont les prémisses se sont manifestées par la caravane que présidait le Prince Murat ».

Nous avons parlé, ici même, dans notre dernier *Bulletin maritime* de cette magnifique croisière dans le succès de laquelle il convient de rappeler que la part des Messageries Maritimes a été considérable.

M. Candace félicite encore les compagnies de navigation de s'être groupées autour de la société « Les Armateurs Français » pour constituer la « Société des Navires Écoles » destinés à donner aux futurs élèves officiers la pratique nécessaire de la manœuvre à voile.

On sait le rôle important joué par les Messageries Maritimes dans la constitution de cette société; sur les 15 élèves embarqués à bord du « Richelieu » en novembre 1924, 7 appartenaient à la Compagnie des Messageries Maritimes, dont le président est en même temps vice-président de la Société « Les Navires Écoles ».

Parlant ensuite de l'organisation du tourisme aux colonies, M. Candace indique que l'armement français disposerait, s'il voulait développer son effort dans cet ordre d'idées, d'un choix de sites éloignés bien plus considérable que celui dont se servent les compagnies de chemin de fer. Il reconnaît cependant que la Compagnie Générale Transatlantique a brillamment réalisé la mise en train d'un vaste programme de voyages dans nos colonies africaines et que ce programme s'étendra d'ici peu aux vieilles colonies françaises. Dans cet ordre d'idées encore, il y a lieu de signaler l'effort des Messageries Maritimes tant en Indochine qu'en Égypte, en Syrie et en Turquie où le succès de leurs croisières accompagnées a été bien souvent célébré dans la presse.

En regard de cet effort de l'armement français, M. Candace a rappelé l'aide que le Gouvernement français apporte soit par des primes, soit par des subventions, aux grandes compagnies de navigation. De cette partie de son rapport, nous extrayons encore ce passage intéressant sur l'influence du paquebot moderne :

« On ne saurait attirer assez l'attention de notre pays sur le rôle capital que les services de paquebots bien organisés jouent dans le développement des intérêts extérieurs d'une nation. Le grand paquebot transporte chaque année des milliers de passagers recrutés parmi ce qu'il y a non seulement de plus fortuné, mais de plus agissant dans le monde. Hommes d'État, hommes d'affaires, hommes de science, appelés tantôt par des intérêts, tantôt par des congrès politiques ou scientifiques d'une rive à l'autre des océans, forment leur évaluation première de la puissance d'une nation d'après le paquebot qui les transporte. Par ses machines, par ses engins de toute nature, par sa décoration, par son service, par sa table, le grand paquebot moderne est un vivant symbole de l'industrie, de l'art, de la prospérité, de la mentalité du peuple qui l'a conçu et lancé sur les mers. Toutes les nations l'ont compris ainsi; aucune de celles qui comptent dans le monde ne recule devant les sacrifices financiers les plus importants, les plus divers, pour que son pavillon soit porté par les plus belles et les plus coûteuses unités ».

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

Par arrêté en date du 7 décembre 1925, M. Georges Philippar, Président du Conseil d'Administration de la Compagnie des Messageries Maritimes, a été nommé membre du Conseil Supérieur du Tourisme jusqu'au 31 décembre 1927, en remplacement de M. Félix Roussel, décédé.

*
* *

Le paquebot « Pierre Loti » des Messageries Maritimes est arrivé à Marseille le 10 décembre venant de Syrie, de Turquie et de Grèce ayant à son bord, parmi d'autres nombreux passagers, M. Charles Nordman, astronome, qui a fait le tour de la Méditerranée, et M. Psichari, professeur à la Sorbonne, qui a séjourné six mois en Grèce où il a fait une série de conférences.

Le paquebot « Angkor » de la même compagnie est arrivé à Marseille le 11 décembre dernier, venant de Chine et du Japon, et ramenant à son bord, parmi d'autres très nombreux passagers, les docteurs Naudin et Lalung Bonnaire, médecin indo-chinois, revenant de Tokio où ils ont assisté à un important congrès de médecine.

Par l' « Angkor » également est rentré en France le Sous-Directeur des Messageries Maritimes revenant d'un voyage d'études en Extrême-Orient. Lors de son passage à Colombo, M. Monge a réuni les agents généraux des grands ports d'escale de la zone en vue de coordonner leurs efforts.

Le paquebot « Champollion » des Messageries Maritimes, courrier de Syrie et d'Égypte, est rentré le 26 décembre à Marseille ayant à son bord 298 passagers dont le Prince Haïdar Fazil.

Enfin le paquebot « Général Metzinger » des Messageries Maritimes est arrivé le 20 décembre dernier à Marseille venant de Syrie et d'Égypte. Parmi les passagers se trouvaient le capitaine Carbillet qui fut gouverneur du Djebel Druse et l'Emir Zaïd, frère du roi Fayçal, qui se rend à Londres.

*
* *

Le paquebot « Explorateur Grandidier » des Messageries Maritimes destiné à la ligne de l'Océan Indien, qui a été construit dans les Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire, fera ses essais officiels à Saint-Nazaire le 15 janvier 1926.

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 3. 64e ANNÉE 6 FÉVRIER 1926

VOIX DU VILLAGE

(Nouvelle)

Rien de silencieux comme le Village vers onze heures. Qui peut se flatter de surprendre ses pensées? Mieux qu'un front d'homme, son visage de pierre sait garder des secrets et, cependant, dès qu'on rôde dans une ruelle, comme on se sent enveloppé, commandé!... En vain souhaiterait-on ne pas rêver à certaines choses : si le Village en a ainsi décidé, on est contraint d'obéir.

Donc, ce matin-là, vers onze heures, le Village décréta que partout on s'occuperait de M. Cuche, probablement parce qu'il savait ce qui allait suivre.

Voix du Village que l'oreille n'a jamais perçues et qui êtes pourtant plus distinctes qu'aucune parole humaine, d'où sortez-vous pour que vous entendent ainsi le voyageur qui passe et l'habitant distrait? Etes-vous seulement l'œuvre collective de nos tendresses pour un décor que le passé chargea de souvenirs, ou bien ce passé lui-même, toujours vivant et peuplant de chuchotements à peine saisissables le mystère des demeures?

Mais qu'importe que vous soyez ceci ou cela : il est temps de vous écouter, Voix du Village, puisque ce matin-là, je le répète, tandis que l'horloge croyait n'avoir plus qu'à égrener paresseusement sur les toits rouges son chapelet de minutes inutiles, vous avez décidé de préparer les âmes.

A ce moment, pensif et s'épongeant le crâne, M. Cabinou, maire, revenant par la route, approchait de la Poste.

Délice de rentrer chez soi après une tournée réussie. Par ceci, il convient d'entendre une tournée où l'on s'est senti éloquent, car M. Cabinou, maire, avait harangué sur la route et tour à tour deux paysans, un cantonnier sourd et la femme d'un bordier. Parler est, chez nous, la joie suprême. On agite, on bouleverse, on taille le monde : puis, le discours achevé, on tourne les talons, comme si vraiment on avait exécuté ce qu'on a dit et traduit en actes des volontés aussi impérieuses que peu certaines de leur objet.

Ainsi, pensif et s'épongeant le crâne, M. Cabinou gravissait la côte, cependant qu'au bout de celle-ci, juché sur la hauteur, le Village se sentait regardé par son maire.

Autre plaisir. Que des maisons se fussent érigées là-haut pour un autre que lui-même eût paru invraisemblable à M. Cabinou. Le passé déposé sur ce sommet, les générations mortes au cours de temps évanouis, tant de siècles et d'efforts dont on ne se rappelait rien, ne s'expliquaient vraiment que par l'avènement à la mairie de M. Cabinou, épicier et cabaretier. Avant lui, tout avait existé pour préparer le prodige : après lui, rien ne compterait plus. Dès lors, chaque fois que M. Cabinou apercc-

*

vait au loin son fief, il sentait monter en lui l'ivresse des causes finales et jouissait de l'ordre dans le monde.

Soudain un homme qu'il n'avait point vu venir s'arrêta devant lui et soulevant sa casquette dit :

— Bonjour, M. Cabinou.

C'était le facteur Croquetot. Il descendait de la Poste, muni d'une sacoche pleine et commençait sa tournée.

Il va de soi d'ailleurs qu'en s'abstenant de saluer M. Cabinou par son titre municipal, Croquetot n'était pas victime d'une distraction. Qu'est un maire, sinon un élu qui passe? Autant dire rien, pour un fonctionnaire et plus encore pour un facteur lequel, à chaque élection, porte dans sa boîte le sort des candidats.

Connu de chacun, allant de porte en porte, tel la renommée, le facteur peut en effet éveiller d'un mot les défiances, gagner des sympathies ou même ne point remettre en temps utile la proclamation essentielle. Si le Village est le fief de Cabinou, le maire, quel qu'il soit, est toujours le protégé de Croquetot, et c'est pourquoi Cabinou, sans montrer d'humeur, répondit avec politesse :

— Bonjour, Croquetot : qu'y a-t-il pour moi dans vos papiers?

— Rien, ce matin.

— Pas de nouvelles, non plus?

— Aucune. Cependant le vieux Cuche, paraît-il, songerait à prendre un nouveau domestique pour aider sa Mélie.

Ah! voilà que tout de suite le Village obtenait déjà ce qu'il voulait! Evidemment, une minute auparavant, ni Cabinou ni Croquetot n'avaient songé à M. Cuche. Pourtant, bon gré, mal gré, impossible de faire autrement que de s'installer ainsi, les mains appuyés sur la canne, à la manière du paysan qui s'arrête de bêcher, pour en parler à l'aise.

— Un domestique, dites-vous?

— J'ai vu quelqu'un tout à l'heure qui venait se présenter.

— Impossible, Croquetot. J'ai mes renseignements. Cuche n'y saurait songer, vu qu'il sera mort avant deux jours. Je ne prétends pas du reste que ce sera une perte, car ni moi, ni vous, n'est-ce pas? ne serons tentés de le regretter.

Croquetot sourit, bonhomme :

— C'est vrai qu'il n'avait pas vos idées.

Cabinou renchérit :

— Il ne s'agit pas de mes idées à moi! Voyons les choses de haut. Oui ou non, Cuche était-il autre chose qu'un réactionnaire?... et encore, lequel!

Croquetot parut se recueillir, puis lentement laissa tomber :

— Un homme, tout de même...

— Quoi? un homme?... nous aussi, je pense!

— Un homme, répéta Croquetot fouillant du regard l'horizon lointain.

Cabinou frappa le sol avec sa canne :

— Qu'est-ce que vous me chantez là? Est-ce pour rappeler qu'il couche avec Mélie, et que ç'aura été le plus clair de son occupation?

Mais des idées difficiles à exprimer embrumaient décidément la cervelle de Croquetot : il leva les yeux vers Cabinou :

— Alors pourquoi auriez-vous aimé le voir voter pour vous?

— Ah! fit Cabinou, interloqué par la question : pourquoi aussi supposez-vous... D'abord, c'est faux, je n'y ai jamais tenu. Et quand ç'aurait été, est-ce qu'on ne cherche pas quelquefois des choses sans raison, par habitude peut-être?...

Il y eut une pause. Ils avaient pris un air attentif et tendu comme si vraiment ils avaient examiné ce Cuche dont ils parlaient et découvert qu'ils le connaissaient mal.

Croquetot reprit, entraîné par la force de ses pensées :

— Si vous voulez mon avis, M. Cabinou, impossible de nier qu'il ne voulait se mêler ni de politique, ni de la commune, ni de rien, et encore que, tout en faisant le fier, il était acoquiné avec une cuisinière. Cependant, si je voulais lui parler, moi, je disais à sa Mélie : « Je vais le trouver », je montais, et j'étais sûr de rapporter ce qui s'appelle une opinion de bon sens. Il a su mener ses champs comme personne. Avec cela, du savoir, et... comment expliquer cela? pas de la politesse, si vous voulez, mais des manières qu'on n'a plus...

Cabinou partit d'un rire sourd.

— Vous en avez de bonnes, Croquetot : pour un peu, il vous faudrait des princes?

— Riez si ça vous plaît : je sais bien, moi, que ceux d'aujourd'hui ne sont plus pareils. Les vieux qui s'apprêtent à partir ou sont déjà partis, avaient quelque chose que les jeunes n'auront jamais. A quoi cela tient-il? Affaire d'instruction, peut-être...

— Allons donc! vous ne pensez pas ce que vous dites!

— Si l'on disait toujours ce que l'on pense... A vous revoir, M. Cabinou et sans rancune!

Brusquement Croquetot repartait, satisfait d'avoir sorti tant bien que mal la chose obscure qui le tourmentait. Cabinou de son côté se remit en marche.

Voix du village, réalités ou chimère, était-ce là votre miracle? Désormais, devant chacun de ces deux passants, cheminait le fantôme grandi d'un Cuche dont on quête malgré soi le coup de chapeau, d'un Cuche non plus enlisé dans un drame ancillaire, mais héritier de manières anciennes et résumant la tradition de vies à la fois orgueilleuses et respectées.

— Un homme?... c'est possible.. songeait Cabinou, tandis qu'une jalousie mêlée de dépit assombrissait son bien-être : mais pourquoi?

— Pourquoi? se demandait aussi Croquetot bâtonnant le sentier qui le conduisait à une ferme.

— Tiens, reprenait Cabinou tiré de sa méditation par un bruit de voix venant de la maison devant laquelle il passait, le curé chez M. Baptistin! Voilà qui est bizarre. Que peut il y faire?

— Une lettre pour vous, Madame Cacheux, commençait au même moment Croquetot parvenu à la ferme.

Aux « pourquoi » de l'un et de l'autre, le fantôme n'avait pas daigné répondre. C'est que, satisfaites sans doute d'un premier résultat, les Voix du Village étaient parties ailleurs. Chemin faisant, elles venaient d'entrer chez M. Baptistin, qui, assis confortablement derrière une table, parlait à cet instant, tandis que planté de côté sur une chaise le curé, près de lui, écoutait...

Peut-être n'est-il pas superflu d'indiquer que, dès qu'un interlocuteur lui tombait du ciel, M. Baptistin, presque toujours solitaire, se vengeait de ses mutismes en devenant une phrase continue, fermée aux interruptions, et qui, par-dessus le marché, avait l'air de s'adresser à la cantonade, aux meubles, à l'univers au besoin mais jamais à l'auditeur. Il est probable que le singulier regard de M. Baptistin contribuait à donner une telle impression, car myope et gêné par la grande lumière, il n'ouvrait qu'à moitié les paupières.

Et voici exactement ce que devint le discours de M. Baptistin quand Cabinou eut dépassé sa fenêtre :

— Quoi! pas trace du baptême de Césarin Cuche? Incroyable! Vous avez dû sauter une page!... Cela doit exister dans vos registres! Le contraire serait extraordinaire, j'ajouterai même impossible, puisque les Cuche sont inscrits là, sur ma fiche, comme habitant le pays depuis 1733. En 1733 Nicolas Cuche, dit Nicot, prend à bail la terre des Rabourdin et, l'année suivante, épouse Jeannette Tripas dont il aura sept fils et deux filles. Sept fils! Prétendez après cela que la terre était infeconde sous l'ancien régime!... Sept fils, tous vivants!... Où sont leurs fiches?... Ah! voilà... Sept fils qui ont évidemment des destinées diverses pour la plupart inconnues mais parmi lesquels se trouve Césarin. Or, Césarin — comprenez bien cela, Curé — Césarin est la clé de voûte. Il est l'homme exceptionnel, le fondateur qu'on trouve à l'origine de toutes les dynasties. Sans Césarin, on ne s'expliquerait rien : donnez-lui en revanche un royaume au lieu d'une ferme, et l'histoire l'appellera « Grand ». Non pas que j'approuve ses procédés : mais ils lui réussissent, et voulant monter, il monte. Ici, je suis sans peine chaque degré de l'ascension. En 1796 il épouse dans votre église — au fait, vous trouveriez peut-être un renvoi à l'acte de baptême sur le registre des mariages : il faut chercher cela — il épouse, dis-je, une femme Labourdette probablement paysanne comme lui, mais il est déjà juré et délégué de canton. En 1799 acquisition de terres, parmi lesquelles deux champs de la ferme actuelle, la Pastourie. Curé, sentez-vous le saut extraordinaire que ceci représente? Avant Césarin Cuche, les Cuche n'étaient que des morveux, corvéables à merci : tout à coup, ils achètent, ils possèdent... Auparavant ils étaient sur la terre des autres : désormais c'est un patrimoine qu'ils cultivent. Cinquante ans plus tôt, il y aurait eu un titre dans la vente, mais ce temps est passé, et le pignon sur rue suffira. A preuve qu'en 1812 Césarin se remarie. Cette fois il s'agit d'une veuve Azaille, plus âgée que lui mais très riche, et je le trouve installé au village, dans une maison à lui, celle là même où est encore son petit fils... A propos, comment va t il?... Qui pourrait dire ce que celui là tient du grand-père? et n'admirez-vous pas, Curé l'évolution toujours pareille de ces familles de chez-nous? La fusée lancée dans le ciel. D'abord du bruit, pas de lumière : on sent le tâtonnement, l'ef-

fort, le travail opiniâtre, mais aucun résultat visible. Soudain, pan! une clarté, puis l'explosion très haut, et la pluie d'étincelles qui retombent et s'éteignent. Après Césarin Cuche, c'est bien la chute de Cucioles. En premier lieu, il n'y a qu'un fils — Constant — et encore deux filles. Nous voilà loin des sept mioches d'avant! Le fils achève, il est vrai, d'arrondir la terre, mais étant médecin, il tend déjà à se détacher d'elle. Je l'ai connu, ce Constant, dans mon enfance. Un drôle d'homme, avare et serviable, qui soignait pour rien les pauvres et demandait cinq francs pour ses visites, ce qui était proprement se refuser à en faire. De ses sœurs, l'une d'elles avait épousé l'huissier, père d'Elodie Winant — on m'a raconté l'avoir vue ce matin au village : vous ne le saviez pas? Après tout on a pu faire erreur — l'autre a convolé avec un fonctionnaire. Un enfant au total pour deux ménages! C'est encore un fait que les arbres robustes, comme Césarin, partent du sol avec un luxe de branches pour finir en pointe, au bout du siècle. Ni Elodie ni le Cuche d'ici ne se sont mariés. Quant au fonctionnaire, bien entendu, il s'est gardé de faire souche.

Point de doute que le Village ne mène ainsi le verbe de M. Baptistin. Peu à peu, la voix du vieil archéologue s'enfle, son visage change : il semble qu'il aperçoive vraiment le grand arbre dont il a parlé. Le curé de son côté écoute avec respect. C'est qu'aussi, sans le vouloir, malgré la misère des détails et ce raccourci monotone de morts, naissances et mariages se succédant comme les bornes kilométriques au long d'une route, tous deux viennent de découvrir le paysage d'une famille de France. Le Cuche qui tout à l'heure surprenait Cabinou par son air de race, figure désormais pour ceux-là le point d'arrivée d'une dynastie partie de la terre nourricière, ayant vécu par elle et mourant auprès d'elle. Quelle loi mystérieuse veut donc que le Village appelle sans cesse à lui des élus qui à peine transplantés sur son sol s'étiolent et disparaissent? Pourquoi toujours l'appauvrissement succédant à la poussée vigoureuse d'une race?

Le Curé, profitant du cours répit apparu dans la phrase de M. Baptistin, soupire :

— Il est bien dommage que M. Cuche ait donné de si mauvais exemples!

Mais M. Baptistin se rebiffe aussitôt :

— Dommage? Qu'est-ce que cela fait! et d'ailleurs les exemples de Cuche furent-ils si mauvais? Qu'il ait ou non vécu avec Mélie, cela empêche-t-il ses champs d'être surveillés, paraît-il, à merveille? Il a obéi à la loi. Chez nous, à de rares exceptions près, un siècle et demi suffit à dessiner la courbe entière de la lignée. Voyez-vous, Curé, il faut se mettre dans la cervelle que la terre est maîtresse. Elle aime à changer ceux qui la cultivent, et se soucie des hommes comme d'une moisissure. Les Cuche se sont élevés, les Cuche ont rempli leur office : place à d'autres!

Il allait poursuivre : un grand bruit l'interrompit. On se disputait dans le corridor.

— Je vous dis que je veux parler à M. le Curé, tout de suite.

— Mais, Mademoiselle...

— Je sais qu'il est ici et je le verrai.

C'était justement cette Elodie Winant dont quelques minutes auparavant M. Baptistin se demandait si elle avait paru au village.

Pénétrant dans la maison comme une trombe, elle forçait les consignes, et à peine introduite expliqua d'une voix furieuse qu'elle était venue pour voir son oncle, que Mélie non seulement l'en avait empêchée mais faisait garder Cuche par un homme de mauvaise mine :

— Qui?

Elle l'ignorait.

— A coup sûr, quelqu'étranger de mœurs douteuses, un repris de justice peut-être. Tenez, justement, le voilà qui passe!

En effet il y a devant la fenêtre un beau gars mal vêtu qui semble se diriger vers la sortie du village, mais il n'est pas seul et une femme est avec lui.

— Ah! dit M. Baptistin, je le reconnais, c'est Paul le cheminéau, en train de faire la cour à Léa, l'aide de la poste.

— Quel danger pour les jeunes filles que ces gens sans aveu! gémit le Curé.

En tous cas, celui-là ne demeure certainement pas chez Cuche : tout au plus, s'y trouvait-il pas hasard quand Mademoiselle y est allée.

— Peu importe! réplique impétueusement Elodie.

Et elle expose enfin son désir. Que le Curé profite de l'état de Cuche pour forcer le logis ainsi gardé par Mélie! Le Curé se doit d'apporter à un vieillard les secours religieux et de recueillir du même coup des renseignements précis sur l'état du malade.

Aussitôt le Curé se dérobe, M. Baptistin proteste au nom de la libre pensée : et à mesure, le nom de Cuche va, vient, emplit la pièce. Il est dit que, ce matin, les Voix du Village ne cesseront pas de le faire résonner et que ce sera pareil dans chaque maison, sur tous les chemins, puisqu'au même instant, tandis que des yeux les suivent à l'abri des vitres de M. Baptistin, tandis qu'étrangers au village ils ne devraient songer qu'à eux-mêmes, Léa et Paul le chemineau obéissent à leur tour à la volonté sacrée et vont aussi le prononcer!

C'est venu très simplement.

Comme Léa passait sur la place de l'Eglise, elle avait aperçu Paul le chemineau sortant précisément de la maison Cuche, où le hasard l'avait conduit.

Aussitôt, prise de curiosité, elle l'avait abordé et lui avait demandé :

— Peut-être avez-vous des nouvelles?

Paul n'avait répondu d'abord ni oui ni non. Il trouvait Léa jolie.

— J'ai en effet des nouvelles, dit-il, enfin, mais donnant donnant : pourriez-vous à votre tour m'indiquer le chemin pour se rendre aux Fontaines?

— Volontiers, je vais justement de ce côté.

Et ils étaient partis côte à côte, très différents d'allure et de vêtements, évidemment, mais appariés par la jeunesse qui est le plus beau des costumes et le plus actif des anarchistes.

Ils allaient, un peu étonnés d'être ensemble, persuadés qu'une fois l'essentiel de leurs demandes épuisé, ils ne sauraient quoi se dire, et pourtant satisfaits.

La première, Léa reprit :

— Ainsi vous avez vu Mélie?

— Oui.

— Que dit-elle?

Paul haussa les épaules d'un air avantageux :

— Pas eu besoin de l'interroger.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai vu aussi l'autre.

— Ah! mon Dieu! comment avez-vous fait? On dit que Mélie ne laisse monter personne!

— Ma chance! Le rez-de-chaussée était vide. Je me dis : tant pis, il doit bien y avoir quelqu'un dans la cambuse. Et je grimpe, ils étaient ensemble tous les deux, portes ouvertes; on pouvait voir et entendre.

Il prononçait cela au moment précis où il passait devant la fenêtre de M. Baptistin et à ce moment aussi, Léa reprit :

— Pauvre M. Cuche! on le dit si vieilli et si malade!

— Ni vieilli ni malade, murmura Paul, étonné lui-même des paroles qu'il prononçait c'est peut-être le plus heureux des hommes : il aime!

Du coup Léa ralentit un peu l'allure.

— Il aime, poursuivit Paul rêveur, comme on doit aimer dans les romans.

— Quelle idée! fit Léa dont la voix s'était mise à trembler.

— Il aime, répéta Paul, d'un amour qui a l'air de brûler sa vie, qui le soutient aussi bien qu'un bon verre d'alcool. Il aime sa cuisinière, c'est vrai, mais à entendre les déclarations qu'il faisait, à le voir si heureux de les faire, je me demande si, tout valide et jeune que je suis, je ne troquerais pas encore avec lui. Voilà.

Si le fantôme qui avait conduit Cabinou et Croquelot se trouvait alentour, il dut se retourner après ces mots pour remercier qui les disait. Léa, elle, rougit puis balbutia :

— L'amour est une belle chose!

— Quelquefois...

— Tournez à gauche : le chemin des Fontaines commence là.

— Déjà?

— Déjà, répéta Léa.

Elle disparut et, avec elle, l'ombre du grand amant qu'avait été peut-être M. Cuche. Désormais d'ailleurs on savait tout : le destin pouvait venir.

Oh! qui rendra le recueillement que laissent après elles les Voix du Village! Il semble que chacun, mis en garde par elles, sente l'inquiétude sourdre au fond de son cœur. On est à la place ordinaire, on respire comme avant, mais le souffle est devenu plus sourd et on se surprend ailleurs, parti pour assister à un spectacle qui se passe on ne sait où, et qu'on ne pourrait non plus décrire.

C'est ainsi qu'à ce moment Cabinou songeur demeurait accoudé au superbe comptoir de son café sans parvenir à vérifier les comptes qui gisaient sous ses yeux, que M. Baptistin agitait au bout de ses doigts la fiche de Césarin Cuche se demandant où la classer, que Mélie assise sous son auvent songeait : « C'est le moment de *lui* monter du lait » et pourtant ne bougeait pas.

« Est-il bien utile d'aller jusqu'aux Fontaines? » se demandait Paul le cheminean, pris tout à coup d'incertitude : et pourquoi voit-on Léa, derrière son guichet, guetter avec une impatience bizarre la sonnerie de l'heure?

Il est probable que tous maintenant, où que ce fût, attendaient la chose inconnue dont le village s'était ému : tous, excepté Cuche.

Ceci alors survint mais dans la chambre du malade.

Midi allait tinter. Jamais le village n'avait paru plus paisible. Les basses-cours même se taisaient au loin.

M. Cuche sentit passer soudain un ruisseau de glace le long de ses jambes. Il avait eu même temps l'illusion singulière d'entrer dans un tunnel parfaitement obscur. Aucun effroi d'ailleurs et presque pas d'oppression. Il imaginait simplement qu'il commençait un voyage.

Bientôt, malgré qu'il eût gardé les yeux ouverts, la chambre s'effaça. Il tenta de murmurer : « Mon Dieu! » mais sa bouche n'obéissait pas. Il voulut respirer : il ne parvint qu'à exhaler un grand soupir, suivi d'un autre à peine perceptible.

Juste au même instant l'horloge tranquille commençait de frapper ses douze coups.

Chacun certainement les compta de sa place, chacun sauf M. Cuche endormi désormais du grand sommeil dont la venue avait éveillé les Voix du Village.

Ensuite les cœurs partout se détendirent. La vie reprenait, la mort ayant passé.

Edouard Estaunié,
de l'Académie française.

A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

Venue la saison des vacances, l'heureuse Californie associe sans retard le goût du loisir, du voyage et du plein air à une reprise d'activité universitaire. Comment, ici plus qu'ailleurs, sous un ciel presque toujours magnifique, avec la mer et la montagne si proches, les « cours d'été » ne seraient-ils pas des vacances organisées, en même temps qu'une préparation, une revision, une studieuse mise au point? Dans ce pays qui n'existait pas il y a cent ans, et qui aujourd'hui se distingue par son entrain, il y a tant de joie de vivre et de confiance, il y a tant d'autos sur les routes, tant de concours de beauté sur les plages, que les activités intellectuelles semblent participer de la mobilité générale et de l'impulsion optimiste à laquelle tout obéit.

Quelques chiffres d'abord : nous sommes en Amérique, où les nombres prennent de suite, s'ils valent la peine d'être cités, des airs imposants. Sachez donc qu'en 1925, entre la fin de juin et le milieu d'août, il n'y eut pas moins de 19.377 étudiants des deux sexes pour s'inscrire aux douze établissements californiens d'enseignement, Universités et Ecoles normales, qui ouvrent leurs portes à une clientèle d'été. Tandis que 6.500 élèves se répartissaient entre les deux institutions rivales de Los Angeles, le plus grand nombre, 7.400, étaient attirés par l'Université de l'État californien, près de San Francisco, et 1.500 faisaient leurs études régulières à quelques milles de là, à l'Université Leland Stanford, qui ne « ferme » jamais et a adopté un système d'enseignement par trimestres permettant la continuité absolue des travaux.

*
* *

From sixteen to sixty, de seize à soixante... Ce commode dicton, qui n'est pas tout à fait exact, marque assez bien les variétés d'âge et de condition entre lesquelles se répartit la clientèle de cours d'été comme ceux de l'Université de Californie. Voici, soucieuse de ne pas manquer le prochain examen d'entrée et d'utiliser ses suprêmes chances, l'étudiante de demain, que ses imposantes lunettes n'arrivent pas à vieillir : ce n'est pas pour rétablir l'équilibre et faire compensation que cette dame mûre, habituée des cours d'été et qui prend des notes pour ses lectures de l'hiver, s'est fait couper les cheveux à la Jeanne d'Arc. Voici des professeurs secondaires de la région, qui viennent se remettre au courant, tandis que cet étudiant frais émoulu d'une Faculté de l'Est américain, renommée pour son niveau distingué, tient à vérifier la qualité de ce qui s'enseigne ici. Cette année surtout, pour l'Université de Californie, l'affluence des *high school teachers* a été forte : professeurs des écoles secondaires des deux sexes qui consacrent six semaines de leurs propres vacances à une revision, à une mise au point

de leurs connaissances. Nous imaginons mal, en France, nos maîtres des lycées et collèges revenant s'asseoir ainsi sur les bancs des Facultés : les conditions sont fort différentes aux États-Unis, où l'absence d'une organisation nationale de l'enseignement, l'isolement intellectuel où se trouve souvent, dans l'exercice de ses fonctions, un personnel dont le statut est assez mal défini, rendent pareil retour à l'Université très souhaitable et le font vivement apprécier.

Pour un Français qui vient enseigner à ces cours d'été, rien de plus agréable que de retrouver, parmi ces étudiants improvisés, d'anciens élèves de nos Universités, désireux de prendre, un instant et sur quelques points, l'air de la France. On évoque Paris, Grenoble, Strasbourg, le souvenir d'une thèse de doctorat, la figure d'un maître disparu. Notre pays n'a pas de meilleurs amis — on l'a bien vu pendant la guerre, et dans d'autres pays encore que les États-Unis — que cette clientèle intellectuelle (faut-il dire : spirituelle?) très disposée à passer condamnation sur nos défauts : tourisme mal organisé, confort insuffisant, mercantis, — pour retenir avec gratitude des initiations d'esprit et de méthode qu'on peut trouver chez nous.

Le Français qui vient enseigner dans ces parages trouve d'ailleurs, à l'Université de Californie, un milieu bien préparé. La colonie française de San Francisco chiffre 12.000 personnes au bas mot : elle ne représente peut-être pas un élément de vie intellectuelle correspondant à ce chiffre élevé; encore contribue-t-elle à donner à notre langue et à notre civilisation, dans la vaste Cosmopolis californienne, une sorte de permanence et de réalité substantielles qu'il ne faut pas dédaigner. Deux journaux français sont publiés pour elle; diverses sociétés, une banque, une bibliothèque et un théâtre, plusieurs cercles, des églises et des écoles témoignent d'une vitalité qu'on pourrait souhaiter plus hardie et plus manifeste, à laquelle nul ne saurait dénier des mérites excellents. Le français a sa place, comme langue étrangère, dans les écoles secondaires de la ville, et même dans certaines écoles primaires — en concurrence particulière avec l'espagnol, que mille raisons, depuis la guerre, ont mis au premier rang des préférences pratiques des États-Unis.

D'autres prédilections, malgré tout, laissent à notre langue sa grande place. A l'Université de Californie, une section autonome, qui compte parmi ses maîtres des Français aussi distingués que MM. Régis Michaud et Franck Shuell, initie à notre littérature des milliers d'étudiants des deux sexes — et il est bon de rappeler qu'une clientèle féminine a chance de maintenir le goût de notre culture particulièrement vivant dans un pays où l'élément masculin se hâte de courir au plus tôt sa chance dans le monde des affaires et des entreprises.

*
* *

Six semaines de « cours d'été », au pied du Campanile qui égrène trois fois par jour ses carillons, parmi la verdure et les fleurs où les geais bleus font entendre leur cri enroué; avec mille délassements sportifs, musicaux, dramatiques, et la proximité tentatrice de la mer et de la montagne; avec toutes les invitations au voyage et à la distraction que peut offrir à ses hôtes la Californie (l'État américain qui se vante du plus grand nombre moyen d'automobiles) : six semaines ne seraient guère suffisantes pour entreprendre, élève, des recherches bien approfondies, ou, maître, un enseignement très poussé. Ajoutez que, conformément au statut implicite des Universités d'État dans un pays utilitaire, on est déconcerté par les matières étranges qui figurent, aux programmes supérieurs, au même titre que les plus nobles disciplines. Il y a là trop de pomologie et de viticulture, de natation et d'élevage, pour qu'on n'ait pas un peu l'impression d'un copieux utilitarisme auquel il faut donner satisfaction à tout prix.

Cependant les satisfactions sont grandes, même dans un ordre plus désintéressé, dès qu'on trouve un terrain d'entente. Le désir de connaître la littérature contemporaine réunit de beaux auditoires, qui mettront à profit les indications de lectures données par le conférencier : vite, une note prise au courant de la plume — pardon, du stylo! — un ordre donné à la librairie française de San-Francisco, une question posée à l'issue du cours, témoignent d'une curiosité qui n'est pas de surface. Même pour d'autres périodes de notre littérature, un public plus restreint est prêt à s'asseoir régulièrement dans une salle de cours, et s'intéresse aux points de vue nouveaux, à la bibliographie toujours en mouvement, aux rapports inédits entre le présent et le passé, entre la vie et la pensée, entre les grands hommes et leur entourage. Et quant au zèle qui, même pendant les vacances, peut animer un groupe d'étudiants

« avancés » qui ne se contentent pas de lire des commentaires ou de relire des auteurs, en peuvent témoigner les sujets de « mémoires » auxquels, en 1925, peu de semaines ont suffi à faire prendre une forme très convenable : *La morale de Montaigne et l'idéal de l'honnête homme; les confidents chez Molière et la doctrine de l' « honnêteté »; Sainte-Beuve et ses articles sur la société du XVII^e^ siècle; Molière et la théorie du comique chez Meredith; Vigny et la civilisation américaine; théories modernes sur la vie et l'étude des littératures*, etc.

*
* *

Nos amis des bords du Pacifique s'efforcent de faire, de la présence annuelle d'un maître français, une institution permanente vivant sur ses propre fonds : ils savent que le succès sourit aux audacieux, et ne veulent demander à nos pouvoirs publics que des facilités de voyage. Leur projet mérite de réussir : l'Université de Californie disposant d'un revenu indépendant qui lui permette d'appeler à sa guise, chaque année, un professeur d'une de nos Facultés, ce serait la meilleure preuve qu'une telle expérience, aujourd'hui à ses débuts, est parfaitement viable, utile, nécessaire! Elle aura sans doute, quelque jour, sa contrepartie : un professeur de Californie venant faire en France un cours sur l'une des matières qu'un riche outillage scientifique, de riches contacts de civilisations ou de récentes innovations sociales ont développées dans ces régions tournées vers de grands problèmes actuels.

S'il est vrai que l'humanité d'après-guerre cherche aujourd'hui les moyens de se convaincre de la solidarité qui lie, quoi qu'ils en aient, ses groupes variés, et que la mutuelle présentation des points de vue divers fasse partie d'un apprentissage nouveau, rien n'est plus salutaire que des initiatives de ce genre : on sait combien elles se multiplient sur tous les points du monde civilisé. Mais entre pays très rapprochés, ce sont des valeurs connues, et souvent familières, que les échanges intellectuels sont appelés à faire connaître et à arbitrer : l'Europe occidentale a beau présenter l'image d'un miroir brisé dont les fragments ont quelque peine à se réajuster, les points de vue n'ont pas grand mal, dans le cadre de l'histoire et de la tradition, à se faire connaître. Au lieu qu'à une distance de quinze jours de voyage de Paris, face à ce Pacifique où se joueront sans doute quelque jour les destinées des races, il y aura toujours beaucoup à enseigner et à apprendre, pour qui se décide à changer nos ciels gris et nos saisons hésitantes contre l'éclat presque imperturbable de l'été californien.

Fernand Baldensperger,
Professeur à la Sorbonne.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

EUGÈNE MONTFORT

Tout au début des excellentes pages qu'il a consacrées à Eugène Montfort, M. Pierre Lièvre s'est demandé si l'analyse d'une œuvre d'art doit demeurer indépendante de l'étude du caractère de son auteur ou si toutes les deux se peuvent combiner et dans quelles proportions. On sait que chacune de ces théories a ses partisans.

Ami très ancien d'Eugène Montfort, M. Pierre Lièvre s'est, dans le cas spécial, rangé au nombre des critiques qui ne séparent pas l'écrivain de son œuvre et je ne vois pas que je puisse faire autrement.

La première fois que j'entendis prononcer ce nom d'Eugène Montfort, dont la simplicité et la robustesse conviennent si bien à celui qui le porte, ce fut par un jeune soldat, Henry Cellérier, devenu par la suite secrétaire de Charles Maurras et écrivain d'Action Française. Il tenait dans ses mains, comme un bien très précieux, un mince cahier sous couverture orange. C'était le premier numéro des *Marges*, entièrement rédigé par Montfort comme l'avaient été déjà *Les Guêpes* par Alphonse Karr et les *Taches d'encre* par Barrès. Ce fascicule contenait sous ce titre : *Un romantique que nous pouvons aimer : Gérard de Nerval*, une étude délicate, presque tendre, de l'auteur de *Sylvie*. Quelques notes suivaient. Henry Cellérier me lut celle-ci dont la vérité le transportait de joie : « Je me promenais à Marseille dans une vieille rue. Une petite fille portait un marmot dans ses bras; elle lui apprenait à parler : « Allons, disez, disez, disez m.... faisait-elle. »

C'était en 1903.

Depuis j'ai connu Eugène Montfort, collaboré à ses *Marges*, aimé ses romans, pénétré peut-être un peu de ce caractère qui ne se livre qu'à regret, mais c'est sous ce double aspect d'un observateur remarquablement prompt à

saisir un trait pittoresque et d'un cœur capable de comprendre la fantaisie et la poésie, que je le vois toujours.

D'un homme d'action aussi. Car l'œuvre de Montfort entièrement dévouée aux lettres, ce n'est pas seulement ses romans, mais aussi cette Revue pleine de hardiesse et de goût que je feuilletais en 1903 et qui sans cesse élargie, ouverte à des collaborateurs choisis, constitue, n'ayant pas cessé de paraître depuis 1903, un élément d'information très important pour connaître la littérature de ces 25 dernières années. Son œuvre, elle réside encore dans cette longue et brillante action de critique, dans ces campagnes de presse que de temps à autre Montfort mène au *Figaro*, dans le *Petit Provençal*, dans des Revues, pour le latin, contre la laideur des statues de Paris, en faveur d'un paysage menacé. En tout cela d'ailleurs rien qui ne soit juste et mesuré. Hardi, Montfort l'est. Passionné, sans doute. Mais raisonnable avant tout. Ce qui est sorti de ses mains, il semble qu'un maître ouvrier l'ait taillé d'un seul coup à la mesure exacte. Ainsi l'article sur Paul Claudel est de 1905, d'une époque où, c'est Claudel qui l'écrit : « Montfort était le seul avec Mauclair à prononcer son nom ». Claudel est aujourd'hui célèbre. En janvier 1906, Montfort étudie Thomas Hardy. *Tess d'Uberville* et *Jude l'Obscur* sont aujourd'hui nos livres de chevet. C'est en novembre 1906 encore que Montfort écrit un article sur Moréas et son jugement est définitif. Une étonnante justesse de pensée, une curieuse hardiesse à se prononcer, une grande promptitude dans l'action, beaucoup d'impartialité, voilà donc déjà de quoi composer un bon portrait de critique. Mais cela nous éloignerait trop du romancier. Romancier dont nous ne saurions songer à analyser chaque livre, mais dont nous pouvons du moins indiquer en quelques mots les mérites. Son œuvre a, d'ailleurs, un lien général que M. Pierre Lièvre a bien résumé : « Un être en aime un autre qui ne l'aime point. Deux amants s'aiment ou cessent de s'aimer », tandis que M. Georges Le Cardonnel a apporté cette précision : « Les personnages des romans de Montfort sont malheureux pour avoir cru que la recherche du bonheur par l'amour est la seule chose qui vaille au monde. » C'est tout, mais cela suffit, si, comme on l'a dit déjà, ces données en somme banales l'écrivain les revêt de chair, de couleur violente et rude. A cela Eugène Montfort excelle. Que ce soit *Sophie Mittelette*, dite *la Turque*, pauvre petite pierreuse qui n'aima qu'un soir et qui se tue le jour où elle retrouve son premier et unique amour; *Carmela*, de *La chanson de Naples*, meurtrière par amour encore; *Aurélia*, la douce et charmante figure du *Chalet dans la montagne*, fuyant un bonheur qu'elle ne peut goûter tout entier, ou le *Vicomte de Gardanne* excédé de la passion dont il est l'objet et dont il ne comprend l'exceptionnelle qualité qu'après l'avoir perdue, en Montfort chaque personnage trouve ce que Charles-Louis-Philippe aurait appelé « sa vérité ».

Il la trouve sans effort apparent, à cause déjà de cette probité littéraire dont Montfort, après Flaubert, est le meilleur exemple, mais aussi parce que cet écrivain possède à un haut degré deux grandes qualités. Il sait analyser et il sait observer. Historien du cœur, des cœurs passionnés et des cœurs malades, il ne raconte rien qu'il ne sache ou n'ait appris. Observateur, il a été un grand voyageur, un « teneur » de carnets, jetant sur toutes choses un regard pénétrant, les notant d'un trait juste et pittoresque, accumulant longtemps de beaux matériaux avant d'y choisir ceux dont il voulait faire emploi.

Ses livres le prouvent où rien n'est hasardé, ni flou, mais dans sa compagnie on le voit aussi tout de suite. Que de fois flânant avec lui, il m'est arrivé de lui dire songeant à un détail aperçu et qui ne me frappait qu'à la réflexion : « Vous n'avez sans doute pas remarqué, Montfort » et toujours il m'a répondu : « Si », cernant d'un mot plus juste que je n'aurais pu le faire ce qui m'avait surpris, l'être ou l'objet devant lequel je croyais qu'il avait passé indifférent.

De ce don singulier, de tout voir d'un coup d'œil qui isole le rare et l'enregistre sur le-champ, est sans doute fait le meilleur de ses livres. De là leur vient cette harmonie parfaite, cette sobriété dont peu d'auteurs sont capables, une couleur si simple qu'elle paraît dure et cet aspect de verre qui, laissant passer le monde à travers son prisme, n'arrête jamais que le reflet adultère.

Je n'ose me servir d'une comparaison plus vulgaire et pourtant c'est la seule qui rendrait bien l'idée que j'ai de cet écrivain. C'est un de ces filtres d'apparence peu compliquée, un vase et un charbon qui, remplis d'un liquide

trouble, restituent sans effort une eau brillante. L'esprit de Montfort a ce don perpétuel de choisir, de clarifier, de restituer la vie en phrases nettes. Voici par exemple l'arrivée à Chansey :

« Après une heure de navigation par une « mer calme, un temps radieux, et le vent « frais du matin, nous aperçûmes des rochers « noirs étendus sur les eaux, et qui grandis- « saient, s'allongeaient, plus nous nous rap- « prochions. Debout sur un tas de cordages à « l'avant du bateau, d'abord dans le lointain « j'avais distingué des points noirs; ces points « s'étant étalés étaient devenus des lignes, et « maintenant proches de nous, un banc de « récifs qui nous défendaient de passer. Nous « commençâmes donc à le longer. »

Quoi de plus simple, de plus clair, de mieux descriptif. Mais ne changez pas un mot à ces lignes, en apparence seulement aisées et naturelles, vous détruiriez un court chef-d'œuvre.

Car cet art on le sent, à la réflexion, fait d'une application à bien comprendre, d'un lent et volontaire enracinement au cœur des choses et des sentiments. Un autre petit extrait, pris dans le *Chalet dans la Montagne*, rendra peut-être cela sensible. Le héros de cette belle nouvelle, parue, je crois, d'abord dans la *Revue Bleue*, vient d'arriver en Dauphiné. On l'a logé au hasard. Il dîne, sort et se rend compte des lieux :

« Ce que j'avais pris tout d'abord pour un « hangar était une terrasse couverte placée « devant la maison et protégée par deux ailes « dont l'une abritait le salon, l'autre la salle « à manger. Je compris la disposition de tout « cela le lendemain au jour. Devant la ter- « rasse passait la route; deux grands chalets « s'élevaient en face, et, à droite, des remises; « entre ces diverses constructions, la route « élargie formait comme une place : elle arri- « vait de droite en montant, passait, puis « filait en redescendant à gauche. L'hospice- « hôtel était donc bâti sur une éminence... A « l'origine, il n'existait qu'une maison ici, on « y hospitalisait les voyageurs. Puis ces der- « niers étaient devenus si nombreux que « l'unique maison s'était augmentée des deux « chalets et l'hospice du col de Lautaret trans- « formé en hôtel. »

Rien où le voit n'est laissé au hasard. Ce n'est pas n'importe qui, agissant n'importe où et n'importe quand, — pour transporter dans la littérature une formule politique célèbre, — que l'on aperçoit dans un roman de Montfort. C'est, dans un cadre précis, où ils s'insèrent lentement, prennent leurs habitudes jusqu'à former un tout avec le lieu et le paysage qu'on rencontre les personnages de cet écrivain. Avant qu'ils les ait conduits jusque-là, il est visible qu'il les a connus peu à peu, patiemment, qu'il s'est, lui aussi, habitué à eux, à les connaître, à les voir vivre.

Cet art qui peut paraître au grand public sans éclat, a une singulière robustesse, il prend dans la vie de bien solides racines, il a pour résultat *La Turque*, un des meilleurs romans que je sache dans sa scrupuleuse exactitude et sa pitié inavouée, *Mon Brigadier Triboulère*, chef-d'œuvre menu d'observation patiente et amusée, *Les Noces Folles*, dont la donnée romanesque sert de trame à une subtile analyse de discordances sentimentales, *La Belle Enfant*, où Montfort saura accorder pour la première fois une sombre fantaisie poétique et la narration d'une obsession de la possession.

Et naturellement on peut reprocher à ce romancier un défaut de complaisance envers le lecteur, un manque de complications extérieures, parfois l'invraisemblance d'une intrigue cependant assez nue. Mais qui est sans reproches? L'œuvre d'Eugène Montfort, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, qu'elle paraisse ou non insuffisamment mouvementée, qu'elle se rapproche un peu trop du roman purement psychologique, de ces analyses d'âmes dont la *Princesse de Clèves* et *Adolphe* restent le type admirable et ennuyeux, se recommande par les plus rares qualités : le goût y est sans défaut, le paysagiste hors de pair. Chaque roman ressemble à une de ces étoffes tissées jadis dans les familles et dont le temps découvre seul la force.

Quand auront passé les modes littéraires de ce temps, on reviendra encore à ces livres parce qu'ils sont pleins et durs, à ces critiques parce qu'elles sont hardies et sages, à ces carnets de route parce qu'ils sont vrais et disent l'essentiel dans leur simplicité. Et l'on reconnaîtra alors qu'Eugène Montfort aura traversé la vie comme il faudrait toujours la traverser, droit et net, l'œil vif, la parole juste, sans préjudice de ce demi-sourire qui n'appartient qu'à lui, ni de cet esprit que l'un de ses biographes a dit morose et qui n'est que mordant.

Guy Lavaud.

LE MARQUIS PÉTRUS DE LA GIRAUDIÈRE

« Je demande à mon neveu de célébrer ma « mémoire en mangeant chaque année, et seul, « entre le 25 novembre et le 15 décembre, une « bécasse de pays, sans truffes parce que leur « parfum absorberait celui de l'oiseau, et sans « lard, car les tranches déposées sur les chairs « gênent l'égale cuisson. Bien entendu cette bé- « casse sera cuite à la broche. Les honneurs « tombés de la bête pendant sa rotation seront « reçus dans des canapés ouatés de beurre frais.

« La tête cachée sous une serviette, afin qu'au- « cun arome ne se dissipe au dehors et que le « fumet du gibier combiné au bouquet du Pom- « mard, du Chambertin et du Clos Vougeot dont « un grand verre sera posé à côté de son as- « siette, affecte plus directement son odorat, « mon neveu dégustera ce mets sacré, seul « dans le recueillement de la nuit et consom- « mera le sacrifice gastronomique en commé- « moration de moi. »

Ceci est une clause du testament du marquis de la Giraudière dont les dernières volontés, couchées sur un magnifique parchemin crème, débutaient ainsi :

« J'écris ce testament au bruit cadencé du « tournebroche qu'ont écouté mes ancêtres en « rôtissant les becfigues de septembre et les gri- « ves de l'automne. »

C'est M. Tancrède de Visan, le neveu par amitié du Marquis qui a fait revivre pour nous, dans un livre charmant, la figure de cet aimable gentilhomme.

Celui-ci habitait en Dauphiné un vieux château dormant sur un vaste jardin. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ancien lieutenant de dragons, retiré dans ses terres, il avait été un grand chasseur devant l'Éternel, ayant poursuivi les loups en Pologne, les sangliers dans les forêts des Ardennes, les renards dans les steppes russes, fréquenté les tirés princiers du Tyrol et de l'Autriche.

Il est rare qu'un vrai chasseur ne soit pas un gourmet distingué. Le Marquis Pétrus de la Giraudière était passé maître dans cet art à peu près perdu de nos jours. Il possédait une jolie bibliothèque de livres gastronomiques tous annotés de sa main, il se les faisait relire le soir et prenait à écouter la lecture d'une simple recette la même joie que l'on éprouve à l'audition du poème le plus délicat. La science culinaire du Marquis était incomparable; non seulement il connaissait par cœur tous les grands auteurs, mais il avait goûté à tous les plats, comparé et jugé. Son expérience était immense.

Il expliquait la décadence de la France par celle de la cuisine bourgeoise : « Nous sommes « un peuple qui ne sait plus manger. Nous vi- « vons dans l'agitation. La vie moderne, avec « ses exigences, a tué ces longs repas d'amis où « se dépensait plus d'esprit que dans les salons « de Paris. »

D'ailleurs, pour lui, Paris était une abomination. C'était la capitale de la cuisine chimique, le centre de toutes les falsifications et de tous les mensonges.

Le lait à Paris? Un composé de cervelles d'animaux pilées avec un assemblage d'œufs, de caramel, de cassonade, de gélatine. Le pain? Si le froment en est absent, en revanche y abondent le carbonate de magnésie, le plâtre, le sulfate de zinc, la farine d'orge et la terre de pipe. La fécule, le suif de veau coloré à la baie d'asperges forment de superbes mottes de beurre. Et il continuait, expliquant la composition de tous les produits alimentaires parisiens : le chocolat, le vin, le sucre, la bière, le thé, etc...

Le marquis était un classique en cuisine. « Dans l'art culinaire, rien ne vaut le classique, « disait-il, et qu'est-ce que le classique, sinon la « simplicité et le naturel?

« Tu veux manger un poulet? Garde-toi de le « pitrogner, de le désosser, de le salir dans mille « sauces infernales. Une perdrix? Fais-toi servir « une perdrix rôtie, ne va pas l'enfermer dans « un gâteau où n'entre que de la mauvaise grais- « se et de la gélatine. Qu'est-ce que c'est que ces « terrines de foie gras achetées chez ton épicier? « Tout, excepté ce que tu crois. Parle-moi du « vrai foie d'oie que tu découpes en tranches « minces dans ton assiette et qu'on te sert com- « me un morceau de foie de veau. Un jour on a « eu l'audace de me faire manger une purée de « langoustes. Un autre jour, on m'a présenté, « dans un repas de noces, des cailles bouillies. « Des cailles bouillies, entends-tu? J'aurais pré- « féré mourir de faim! »

Ainsi parlait, ainsi professait le marquis Pétrus de la Giraudière. Et son disciple, M. Tancrède de Visan retenait fidèlement ses précieuses paroles. Heureux gentilhomme qui ne vivait pas comme nous aux bords fleuris qu'arrose la Seine, où l'on ne mange que du poisson frigorifié,

des légumes sans goût, du gibier qui n'est que du bœuf, où l'on ne boit, sous toutes sortes d'étiquettes, que du Bercy. Il habitait en province où l'art de la cuisine s'est réfugié. Et en quelle province! Dans le Dauphiné, pays du lait, du beurre, de la crème, voisin de la Bresse, giboyeux et parfumé. Toute cette région, et le Lyonnais qui la touche, est celle sans doute où l'on mange le mieux en France, parce que les produits y sont excellents. Là on peut pratiquer la cuisine classique, on peut s'abandonner à la nature : elle ne nous donne que ce qu'elle a de meilleur.

Un soir d'avril, le vieux marquis semblait mélancolique et rêveur. Il fumait en silence une grosse pipe en merisier. Mais la bouteille de Bordeaux placée sur un guéridon à portée de sa main demeurait intacte. Un instant il se courba vers le foyer pour tisonner méthodiquement. Sa tête, à la lueur des bûches, surgit toute blanche, de cette blancheur crème qu'on ne voit qu'aux cadavres. Quelques minutes après, son ami se leva pour lui dire au revoir. Il s'aperçut alors que le vieillard s'était endormi. Il s'éloigna sur la pointe des pieds et rentra chez lui. A peine était-il arrivé que le valet de chambre du marquis accourait. Il était entré avec un flambeau dans le salon. Son maître était allongé dans son fauteuil, la bouche ouverte, les yeux mi-clos. Le cœur avait cessé de battre.

Ainsi s'éteignit doucement, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, Pétrus de la Giraudière, fin et savant mangeur.

Eugène Montfort.

L'ÉVENTUALITÉ D'UNE GUERRE EN 1905

Le 6 juin 1905, après une menace signifiée par le prince Radolin, ambassadeur d'Allemagne, au président du Conseil de France, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, donna sa démission. « Humiliation sans précédent », écrivit à ce sujet M. Charles Maurras, empruntant cette expression à M. Louis Latapie. Or, pour éviter cette « humiliation », nous eussions dû faire la guerre. Avons-nous eu tort ou raison de nous « humilier », dans ce temps-là? Voilà ce qu'il convient de rechercher, en toute sérénité.

C'est une vérité historique reconnue, sans possibilité de controverse, par tous les partis que la France au lendemain des funestes convulsions de l'affaire Dreyfus était tombée fort au-dessous de ce qu'elle avait été plusieurs années auparavant. Quelque opinion qu'on ait eue sur la culpabilité ou la non-culpabilité de ce militaire, on conviendra aujourd'hui que la lutte acharnée dont il avait été le prétexte nous avait affaiblis. Je ne m'attarderai pas à le démontrer puisque c'est là un fait de notoriété publique accepté sans opposition. Qu'on se rappelle la démission du général de Négrier, inspecteur d'armée, disant, le 23 juillet 1904 dans un de ses rapports : « On croit que la frontière de l'Est est couverte et elle ne l'est pas. » Au budget de la guerre pour 1905 nous réduisions à 27 millions le compte des constructions neuves et des approvisionnements de réserve qui était encore, en 1901, de 100 millions. Or, en 1905, l'Allemagne élevait le même compte de 85 à 137 millions. D'après MM. Pierre Baudin et André Tardieu, les lacunes de notre situation militaire, telles qu'on dut les constater en 1905, devaient être évaluées à 224 millions.

A la fin de l'année 1903, une de ces futiles controverses, comme il s'en élève quelquefois dans la presse, donna pour quelques jours une certaine actualité à l'histoire de la bataille de Waterloo. Qui, des Anglais ou des Prussiens, avait le plus contribué à la défaite de Napoléon? J'eus l'idée d'aller interroger sur cette question le général Brun, chef d'Etat-major de l'armée; il me donna une consultation, d'ailleurs fort sensée, et qui parut dans le *Journal*. Nous nous entretînmes ensuite des événements de notre temps et nous devisâmes d'une manière philosophique, de « la guerre ».

« La guerre, d'après mon savant interlocuteur, était désormais impossible. Le seul fait d'une mobilisation dans un Etat du XX^e^ siècle y entraînerait d'immenses désorganisations qui aboutiraient vite à la paralysie et à la ruine. On pouvait parler de la guerre et agir comme si on la croyait probable tout en se rendant bien compte qu'un tel phénomène était désormais inconcevable. Aussi bien, si la folie d'un souverain entraînait un jour les peuples dans une telle catastrophe, elle serait inévitablement très brève et deux ou trois grands chocs en décideraient en cinq ou six semaines. Mais quel chef d'Etat oserait jamais encourir la responsabi-

lité de déclarer une guerre ? Au XX^e^ siècle, le mot de « guerre » était un épouvantail, une sorte d'abstraction qui ne répondrait jamais plus, en Europe, à une réalité. Telle était la vérité. »

Voilà de quelle manière s'exprimait à Paris, rue Saint-Dominique, trente-trois ans après 1870, quelques semaines avant l'attaque de Port-Arthur et onze ans avant 1914, l'un de ceux qui étaient chargés de nous tenir prêts à « faire » la guerre, et cette particularité suffirait à elle seule à expliquer notre impotence de 1905.

Dans son livre *Kiel et Tanger*, M. Charles Maurras a présenté une lumineuse critique des événements de cette époque; on peut mettre en doute l'efficacité du remède qu'il propose à nos maux, tout en reconnaissant la sagacité avec laquelle il les a étudiés. Quoi qu'il en soit, nous en avons assez dit pour justifier cette assertion que, en 1905, la France n'était pas prête. Il nous reste maintenant à rechercher si ses alliés eussent pu alors lui apporter un concours assez efficace pour compenser son propre manque de préparation.

L'Angleterre, il est vrai, lui offrait, sans réserve, son concours et, sur la mer, l'ennemi commun eût été anéanti. Par contre, comme les événements de 1914 l'ont démontré, les troupes qu'elle eût pu débarquer sur notre territoire eussent été trop peu nombreuses pour déterminer l'issue des premières batailles. Mais la Russie? Nous sommes obligés de nous tourner par la pensée vers cet empire sur lequel, depuis 1890, nous étions habitués à compter.

Avant de dire de quelles forces la Russie, en 1905, eût pu disposer sur l'échiquier européen, il est indispensable de bien se rappeler quel a été son rôle pendant la conflagration de 1914-1918. Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que la grande masse du public français ne s'en fait pas une idée exacte. Ceux qui s'imaginent que la Russie nous fut utile seulement en 1914 quand, par son invasion rapide de la Prusse Orientale, elle rendit possible notre victoire de la Marne, ceux-là se trompent lourdement. En 1915, tant pour sauver son alliée austro hongroise que pour en finir avec la puissance militaire russe, l'Allemagne entreprit ce gigantesque mouvement offensif qui allait la conduire devant Riga, la Dwina et les marais du Pripet. Cette opération lui fit employer au front russe des masses qui, à certains instants, ne furent que de peu inférieures à un million d'hommes. L'Allemagne fut victorieuse sans doute, mais non sans avoir dû livrer une série de batailles sanglantes et il est incontestable que pendant la plupart des mois de 1915 une notable partie de ses forces s'embourba dans les immensités russes. Que serait-il advenu pendant cette année là si, en France, n'ayant pas à lutter contre un ennemi venu de l'Est, l'Allemagne avait pu grouper au point le plus vulnérable de notre front, un supplément de près d'un million de soldats ? Il est impossible d'en juger avec certitude mais le moins qu'on puisse dire, c'est que le péril eût été pour nous considérablement accru.

Or, en 1905, quel était l'état de l'armée russe? La catastrophe de Mandchourie touchait à son terme. Port-Arthur avait capitulé le 2 janvier et à Moukden, du 5 au 12 mars, nos alliés avaient essuyé un désastre. Ce qu'on ignore trop jusqu'à présent, en France, c'est qu'avant 1904 l'armée russe était encore extrêmement retardataire. Aux premières batailles contre les Japonais au Yalou, à Vafango, l'artillerie russe s'était mise en position *à la vue de l'ennemi*, qui l'avait aussitôt détruite, et je puis affirmer que de nouvelles batteries furent sur le théâtre même de la guerre, initiées aux méthodes du tir indirect par nos attachés militaires, le regretté général Silvestre et le commandant Cheminon, tous deux spécialistes de cette arme. Routinière et mal équipée jusqu'à 1904, l'armée russe sortit de la tourmente de Mandchourie absolument désorganisée, démunie de matériel et de munitions, et ce n'est point trop de dire qu'elle était réduite à une complète impuissance en 1905, année pendant laquelle, par surcroît, la révolution allait tout disloquer en Russie. Lorsque commença, en 1914, la guerre mondiale, nombre de généraux et d'officiers russes eurent tout d'abord la certitude de la victoire et il m'arriva plus d'une fois d'entendre de leur bouche les considérations suivantes :

« Nos désastres de Mandchourie furent certes profondément déplorables mais ils eurent en tout cas ce résultat salutaire de nous révéler nos propres faiblesses et de nous amener à entreprendre dans notre armée de profondes réformes. Nous étions en réalité fort arriérés en 1905; nos revers et la révolution nous laissèrent dans une impuissance presque complète durant les années 1905 et 1906. Par la suite, la réorganisation de notre armée fut énergiquement poursuivie; elle n'eût dû être achevée qu'en 1917, mais il n'en est pas moins vrai que nous commençons la guerre, en 1914, dans des con-

ditions infiniment plus favorables que nous ne l'eussions fait dix années auparavant ».

Les *Mémoires* du comte Witte, qui était en 1905 le premier ministre du Tsar, nous fournissent des moyens de mieux juger ce qu'était en 1905, la situation internationale :

« En nous entraînant dans la guerre avec le Japon, l'Allemagne, dit-il, réussit à nous affaiblir et aussi, indirectement, notre alliée, la France. Ayant obtenu ce résultat, l'Allemagne serait restée tranquille pendant longtemps, malgré le caractère agité de l'empereur, si le rapprochement de la France et de l'Angleterre n'était survenu à ce moment. Les deux pays conçurent une entente, qui fut l'objet d'un acte authentique, au sujet de leurs sphères respectives d'influence au Maroc. L'Allemagne saisit cette occasion et déclara qu'elle avait aussi des intérêts commerciaux au Maroc, qu'elle prétendait les défendre et que, de plus, ni l'Angleterre, ni la France ne pouvaient agir au Maroc sans le consentement de l'Allemagne. Une querelle diplomatique s'ensuivit où l'Allemagne se montra si arrogante qu'une rupture parut probable. Depuis, Berlin insinua que aussi longtemps que Delcassé, qui avait négocié le traité anglo-français au sujet du Maroc, resterait ministre des Affaires étrangères, les diplomates allemands se montreraient intraitables. Delcassé se retira et son portefeuille fut confié au premier ministre Rouvier.

Ceci se passa en 1905, peu avant mon arrivée à Paris, lorsque je faisais route pour les États-Unis, où j'allais négocier la paix avec le Japon. Je trouvai le gouvernement français tout alarmé. Chacun était anxieux de voir la guerre terminée et notre attention détournée des champs de bataille de Mandchourie vers le bassin de la Vistule. L'appréhension générale fut augmentée par la soudaine entrevue des deux empereurs à Björkö. Le comte Lamsdorff ne me parla pas de cette entrevue, à ma dernière visite avant mon départ de Saint-Pétersbourg, par la simple raison qu'il ne savait rien à ce sujet. Sa Majesté elle-même ne dit rien, quoiqu'Elle sût, naturellement, ce qui allait se passer. J'assurai, à tous ceux qui me questionnèrent, que cette entrevue n'avait aucune signification politique, mais, en même temps, je télégraphiai au comte Lamsdorff pour lui demander une explication. Sa réponse — elle vint aussitôt — fut de m'informer qu'il ne s'agissait que d'une affaire purement privée. Je montrai la dépêche à Rouvier et, ainsi, éloignai ses craintes. »

Lors de son retour en Russie, après la signature du traité de Portsmouth, Witte ignorait encore ce qui s'était passé en réalité à Björkö entre Guillaume II et Nicolas II. Mais bientôt il n'allait pas tarder à être éclairé :

Je rencontrai le comte Lamsdorff, notre ministre des Affaires étrangères. Après les salutations accoutumées et les félicitations, il me demanda d'une voix vibrante, avec une colère mal contenue :

— Approuvez-vous réellement la convention de Björkö ?

Je répliquai que oui, et je commençai à développer ma thèse sur l'opportunité d'une entente entre la Russie, l'Allemagne et la France, quand il m'interrompit, en me disant :

— Mais, avez-vous lu le traité de Björkö ?

Je confessai que je ne l'avais pas lu. Là-dessus, il me tendit le texte du document, disant qu'il l'avait reçu seulement la veille et me pria de le lire. Le comte paraissait très irrité et tout hors de lui. Tandis que je lisais ce texte, je compris la cause de son irritation. La substance de ce traité était que l'Allemagne et la Russie s'obligeaient à se défendre mutuellement, l'une l'autre, en cas de guerre avec une puissance européenne quelconque (y compris aussi la France). La Russie s'engageait à faire tous ses efforts pour gagner la France à cette union (mais quel que fût le résultat obtenu, le traité entre les deux pays demeurait néanmoins valide). Le traité devait entrer en vigueur aussitôt après la ratification du traité de Portsmouth. (Cela revenait à dire : si la guerre continue, c'est bel et bon ; mais si la guerre cesse, la Russie est entraînée dans un désordre pire qu'auparavant.) La minute était signée des deux souverains et contresignée par un fonctionnaire allemand, dont je fus incapable de déchiffrer le nom ; de notre côté, elle fut contresignée par le ministre de la Marine Birileff.

Le traité signifiait que nous devions défendre l'Allemagne au cas où elle essayerait d'engager la guerre contre la France, et ceci en dépit de ce que, vers 1890, nous ayons eu un traité avec la France, en vertu duquel nous étions tenus de la défendre, si elle avait une guerre avec l'Allemagne. D'autre part, l'Allemagne s'obligeait à défendre la Russie d'Europe, en cas de guerre avec une puissance européenne quelconque, mais ces révisions étaient pratiquement sans utilité, puisque, dans l'Extrême-Orient, notre talon d'Achille, l'Allemagne nous abandonnait à nos propres ressources.

Je déclarai au comte Lamsdorff que le traité devait être annulé à tout prix et que je continuerais la guerre avec le Japon, plutôt que de ratifier le traité de Portsmouth et ainsi de valider l'accord de Björkö.

— C'est monstrueux, m'écriai-je ! Le traité nous déshonore aux yeux de la France. Est-il possible que tout cela ait été mûri sans que vous en sachiez rien ! demandai-je.

— Naturellement, Sa Majesté connaît tout ceci, répliqua-t-il, mais ce détail lui sera sorti de l'esprit, ou, ce qui est plus probable, son cerveau aura été obscurci par tout le verbiage de Guillaume et Elle ne fut pas capable de saisir l'ensemble de l'affaire.

Nous nous mîmes à chercher de concert une issue à la difficulté. La partie la plus difficile de la tâche, au jugement du comte Lamsdorff, était d'obtenir le consentement de Sa Majesté pour la résiliation de l'accord. Nous pouvions trouver quelques fissures à la légalité dans la convention, de manière à alléguer un vice de forme pour son annulation. A la fin, nous convînmes de soutenir les arguments suivants : d'abord, que le traité n'était pas contresigné par le ministre des Affaires étrangères ; ensuite, que le traité en question était en contradiction avec notre précédent traité en France ; enfin que la ratification de la convention de Björkö devait être précédée par une démarche auprès de la France et dépendait de son consentement.

Je décidai d'appeler à mon aide le grand-duc Nicolas qui, je le savais, exerçait un grand empire sur Sa Majesté, grâce aux idées qu'ils partageaient sur l'occultisme, et aussi en raison de son dévouement pour Nicolas, non pas seulement comme empereur, mais aussi comme homme. J'avais des raisons de croire que le grand-duc était au courant de la substance du traité longtemps avant le ministre des Affaires étrangères, mais je ne le découvris que plus tard. Il m'écouta attentivement, et sembla saisir le nœud de mon raisonnement : que le traité était essentiellement déshonorant de la part de Sa Majesté.

Quelques jours plus tard, je fus convoqué par l'empereur à Peterhof. Je trouvai là le grand-duc Nicolas et le comte Lamsdorff. Sa Majesté nous reçut ensemble et, dans cette conférence improvisée, il fut décidé que le traité de Björkö devait être annulé.

Ainsi donc tout confirme qu'en 1905 Nicolas II chancelant déjà, incertain, et probablement conscient de son impuissance, s'était laissé circonvenir par le Kaiser jusqu'à signer un traité d'alliance où nous étions purement et simplement sacrifiés. En 1905 l'armée russe était sans force et son chef suprême, dans son affolement, pactisait un moment avec notre ennemi éventuel. Je crois donc avoir suffisamment démontré qu'au cours de cette année-là, nous aurions été exposés, si la guerre avait éclaté, à nous trouver seuls et désorganisés en présence des Allemands. Un désastre, dans ces conditions, n'eût-il pas été à redouter? Fallait-il en courir la chance?

M. Delcassé affirma être persuadé que les menaces allemandes en 1905 n'eussent pas été suivies d'exécution et il garda toujours l'opinion qu'elles étaient un *bluff*. Nous ne demandons pas mieux que de le croire tout en nous inquiétant de ce qu'il peut y avoir de hasardeux dans de telles spéculations. Nous nous rappelons d'une manière très précise cette fin de l'année 1903 où de très hautes autorités françaises affirmaient à Paris qu'une guerre entre la Russie et le Japon était impossible et que les ministres du Mikado prétendaient seulement en imposer à ceux du Tsar.

Quand, à la fin de 1903, je me présentai au Quai d'Orsay avant de partir pour la Mandchourie, nos fonctionnaires sourirent, ridiculisèrent discrètement ma turbulence. Un mois plus tard, à peine débarquais-je à Port-Arthur que les obus y pleuvaient...

Certes, tout Français éprouve un cruel chagrin quand il se rappelle comment un homme de la valeur de M. Delcassé dut quitter le pouvoir sur l'injonction de l'Allemagne, mais ce souvenir l'affecte moins douloureusement que la perte d'une province ne l'eût navré. Nous faisons le plus grand cas de l'honneur et nous souscrivons volontiers à tout ce qu'ont écrit MM. Charles Maurras et Louis Latapie sur cette époque lamentable. Ce fut une heure de douleur, celle où nos gouvernants, pour apaiser le courroux de l'empereur allemand, eurent à sacrifier un ministre des affaires étrangères coupable d'avoir songé à notre salut en négociant une entente avec l'Angleterre. Nous concevons qu'il y a lieu de prononcer les plus sévères réquisitoires contre les politiciens qui avaient laissé notre pays en cet état d'impotence à cause duquel nous eûmes à souffrir un semblable affront.

Toutefois nous demandons la permission de revenir avec insistance sur ce point que, de toutes les mortifications dont un peuple puisse avoir à s'affliger, une seule menace d'être irréparable : celle-là, c'est un désastre militaire. Une grande nation, après tout, n'est jamais humiliée que dans la proportion où elle daigne l'être et il faut bien nous garder d'assimiler les destinées de quarante millions de citoyens à l'amour-propre d'un seigneur féodal qui était déconsidéré si, à la moindre provocation, il ne se hâtait pas de dégainer. Autrefois les guerres n'étaient que jeux de princes : on pouvait concevoir qu'elles missent en jeu l'honneur personnel des rois et les plus grandes batailles étaient disputées par quelques milliers de gentilshommes et de soudards. Il en va tout autrement depuis que la levée en masse et l'emploi intensif de toutes les ressources des peuples à l'art de détruire fait de plus en plus ressembler les guerres à de grands cataclysmes où une nation risque d'être totalement détruite. Nous sommes certes profondément marris que la France ait été dans le cas de se faire humilier en 1905 ; nous nous désolons de ce souvenir mais nous nous désolerions infiniment plus si cette année avait été celle de notre anéantissement. Les récits de 1905 nous font souffrir mais, comme nous nous en consolons, en évoquant les fastes de 1918! Après tout, un peuple intelligent et bien gouverné a parfaitement le droit de ne se sentir offensé qu'à l'instant où il lui paraît expédient de rouvrir la paix.

La question qui se posait en 1905 s'élevait au-dessus des susceptibilités personnelles car la fin justifie les moyens quand il s'agit du salut d'un peuple. Les nations contemporaines sont des organismes d'une telle complexité qu'elles peuvent fort bien oublier de se montrer suscep-

tibles à certains de ces moments ténébreux où elles pressentent qu'un guet-apens leur a été tendu. La morale d'un peuple ne saurait avoir rien de commun avec celle d'un hobereau duelliste. Quand il s'agit de risquer la vie de plusieurs millions de citoyens et l'existence d'une patrie entière, un homme d'État a raison de ne s'inspirer que du plus froid réalisme et il ne saurait se comporter comme au temps où un roi remédiait à la perte d'une bataille en prononçant une « parole historique ». En dernière analyse, le président du conseil eut-il tort, en 1905, d'ajourner l'heure du nouveau choc franco-allemand ? Cette guerre éventuelle de 1905, force nous eût été, médiocrement équipés comme nous l'étions alors, de la mener sans la participation de la Russie, et nous nous serions exposés à des risques incalculables qu'un homme d'Etat devait se faire un devoir d'écarter. Il valait mieux gagner du temps, attendre la réorganisation de l'armée russe : celle-ci impuissante, de 1914 à 1918, à assurer son propre triomphe a cependant participé au nôtre. Le nier serait une félonie. Nous avons repris l'Alsace-Lorraine en 1918. Les aurions-nous reprises en 1905 ?

Ludovic NAUDEAU.

LA POÉSIE

DÉSIR DU MONDE

Vers la lune en décours qui, lassée, agonise,
Blanche comme toi-même, à telle heure, seras,
Prêtresse de la Nuit, si tu lèves les bras,
L'effluve de ton corps, que leur porte la brise,
Fait les grands étalons dans l'ombre des haras,
Hennissants de désir, se cabrer de surprise

Les anciens d'Ephraïm qui prient sur les hauts lieux,
Les vieillards de Rhagès, les mages d'Ecbatane,
Spectres vêtus de peau que l'âge sèche et tanne,
Pour l'étude du ciel de la Terre oublieux,
Qui du mystère astral parlent sous le platane,
Tremblent devant la double étoile de tes yeux.

Salomon t'eût choisie entre ses concubines,
Pour l'énigme qui veille en ton regard d'acier,
A tes pieds, poursuivant leur rêve carnassier,
Les lions du Carmel retroussent leurs babines,
Et, le clair cimeterre à leur poing justicier,
Veillent douze Assassins en robes mograbines.

Les nefs de Taprobane aux voiles de carmin
Appareillent vers toi du fond des estuaires,
Pour te livrer, repris au mur des sanctuaires,
Un tribut sacrilège embu de sang humain,
Et leurs princes, musclés comme des belluaires,
De leurs crânes tondus paveraient ton chemin.

Les chefs de Sérendib au pas des dromadaires,
Mènent la caravane onduleuse, et songeant
A leur lac merveilleux et dont le vif argent
Reflète un temple d'or fleuri de bayadères,
Pour que les acceptât ton rire négligent,
Pilleraient de leurs Dieux les trésors lapidaires.

Car l'invincible Erôs, dès ton premier éveil,
Du pouvoir souverain sur toute créature
T'a conféré le signe avec l'investiture,
Enchanté le serpent qui baise ton orteil,
Des feux du Zodiaque enrichi ta ceinture
Et versé dans tes reins l'élixir du Soleil.

Sers-tu l'Anahita des légendes persanes,
L'Aphrodite d'Eryx ou l'Astarté de Tyr,
Pour l'Istar aux Lions, as-tu fait retentir
Babel du hurlement sacré des courtisanes?
Est-ce toi qu'Ezéchiel a dite défaillir
Sous l'ardeur des chevaux ou la fureur des ânes?

As-tu voulu que ton dernier voile tombât,
Pour étaler aux yeux que la luxure avive
Ta nudité secrète et ta toison lascive,
Et subi, chauds encor des sueurs du combat,
Le cavalier d'Égypte ou l'archer de Ninive,
Qu'Oolla soit ton nom, ou bien Ooliba?

Mais, quoi que signifient ces syllabes obscures,
Prêtresse, épouse, amante, ou quelle que tu sois,
Vierge qui sur le trône ou le trépied t'assois,
Fille des Anges noirs ou sœur des Dioscures,
Toutes, Maîtresse unique et multiple à la fois,
Tu les confonds en Toi qui, toutes, les figures.

Maîtresse! Ton royaume est de ce monde, et tel
Que nul être vivant, ni sans doute toi-même,
N'en mesure le terme, et la borne suprême,
Que l'éphémère humain, qui se veut immortel,
De ses destins futurs renonçant le problème,
N'ayant pas trouvé Dieu, trouve en Toi son autel.

Aux condamnés, debout dans l'ombre douloureuse,
Que nous sommes, qu'un jour, tous, nous aurons été,
Et qui, sur les talus croulants, ont écouté
L'heure au travail au fond des fosses qu'elle creuse,
Tu dispenses dans un éclair l'éternité,
O Secourable! ô Magnifique! ô Ténébreuse!

Dominatrice! en toi des générations
Le flux naît, gronde et s'enfle, et se gonfle en marée,
Et semant dans le vent l'écume exaspérée,
Les derniers-nés de nous, passant où nous passions,
Croiront baiser encor, sur ta bouche altérée,
La trace des baisers dont nous la meurtrissions.

Maîtresse, la Nature entière est ton empire,
La coupe des volcans, où déborde le vin
Des laves, les forêts dont le sombre levain
Fermente, avec la sève et le sol qui l'aspire,
Tout, la pourpre animale et le souffle divin,
Bouillonne dans ton sang et dans ton sein respire.

Tout homme a reconnu ton règne universel,
Ignorant que sa foi t'a donné la naissance,
Que ton être est le sien, que sienne est ton essence,
Que, pour l'esprit captif et l'esclave charnel,
Silencieux devant ta muette présence,
Tu restes invisible au cœur de l'Irréel.

Lui, pourtant, il te voit : Lui pourtant, il t'adore :
Il a, sous mille noms, à ton seul culte offert
Le diamant du ciel, dont se pare l'enfer,
Qu'on l'appelle l'étoile Hesperus ou Phosphore,
La planète Vénus ou l'astre Lucifer,
Parce que son coucher lui promet ton aurore.

En toi pour qui la Terre exhale en un soupir
L'encens vertigineux de son fiévreux arôme,
Fuyante illusion que le mystère embaume,
En Toi qui n'ayant pas vécu, ne peux mourir,
Fantôme halluciné par ton secret fantôme,
Tout le Désir du Monde exaucé veut fleurir.

Sébastien-Charles Leconte.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

DE LOCARNO A LA RÉVISION DES TRAITÉS

Dégagé de toute la phraséologie éloquente dont on l'a entouré, l'accord de Locarno, qui garantit l'intégrité des frontières de la France et du Reich, n'a d'autre signification que celle-ci : l'Allemagne *contrainte* à la paix, *contrainte* aux réparations, *contrainte* au respect des nouvelles frontières par le traité de Versailles, y souscrit de plein gré ou paraît y souscrire de plein gré, à condition que l'on consente à supprimer ou, du moins, à adoucir dans de fortes proportions les mesures de coercition également fixées par le traité de Versailles, et bien que les principales conditions de ce traité n'aient pas été remplies. A Versailles, on lui avait *dicté* la paix; à Locarno, elle l'a *discutée* : grand pas accompli dans la voie de la pacification des esprits, dit-on. Il est vrai, mais quand on considère les détails de cet accord de Locarno, et surtout l'esprit dans lequel il a été compris et accueilli en Allemagne, on constate qu'il modifie profondément le statut européen issu de la guerre sinon dans sa contexture juridique, du moins dans son esprit. L'Allemagne discutant d'égale à égale les conditions dans lesquelles il convient d'arrêter la sécurité des frontières franco-allemandes, l'Allemagne faisant, en grande puissance, son entrée dans la Société des Nations, échappe à la sentence qui avait été prononcée contre elle par les nations victorieuses, non parce qu'elles étaient victorieuses, mais parce qu'elles se considéraient comme les mandataires de la conscience universelle, chargées de remettre à la raison la nation de proie qui avait troublé la paix. Et elle échappe à cette sentence, bien qu'elle ait éludé la plupart des clauses pénales du traité.

Quoiqu'on dise, il y a donc dans l'accord de Locarno, et d'ailleurs dans toute la politique anglaise depuis la fin de 1919, une sorte de demi désaveu des négociateurs de Versailles et de leur sévérité à l'égard des puissances centrales.

Les peuples ne peuvent pas vivre dans un état de guerre perpétuelle et rien n'est évidemment plus désirable qu'un apaisement des esprits en Allemagne comme en France. Personne parmi nous ne demande que les vaincus de 1918 soient condamnés à porter dans la suite des siècles la marque de leur défaite et de leur opprobre. Si l'Allemagne, persistant dans l'état d'esprit qui régnait chez elle en 1919 quand elle publiait les papiers Kautsky, terrible accusation contre le gouvernement impérial, avait cherché une excuse à son enivrement guerrier de 1914 dans les intrigues et les mensonges d'une diplomatie impérialiste, rien ne serait préférable à la politique d'oubli et de réconciliation que le nom de Locarno représente. Mais la bonne volonté des puissances semble avoir provoqué dans l'opinion allemande une réaction immédiate dans le sens inverse de celui qu'on espérait : Si les Alliés, les anciens alliés reviennent sur leur

politique de coercition, se dit-on outre-Rhin, s'ils tendent la main à l'Allemagne, c'est qu'ils ne sont plus sûrs de leurs droits. C'est le moment de reprendre la campagne qui doit rejeter sur les Alliés ou du moins sur le mauvais destin la responsabilité de la guerre, et aboutir à la révision du traité de Versailles.

*
* *

On n'a pas attendu longtemps. M. Wilhelm Marx lui-même, ancien chancelier de l'empire, est descendu dans l'arène armé de son meilleur porte-plume et il s'est adressé à la nation qui avec un minimum d'information et de culture politique et un maximum de puissance financière prétend donner au monde des conseils de sagesse; il n'est pas de meilleur terrain que l'Amérique pour une campagne mensongère et d'allure pacifiste. C'est donc dans une revue américaine *Foreign Affairs* que M. Marx publie l'article par lequel il espère rejeter sur M. Isvolski (qui ne peut plus répondre) et sur M. Poincaré les responsabilités de la guerre. Étrange article où le vrai est habilement mêlé au faux, la calomnie à l'aveu et qui se termine par un appel à la concorde qui est en parfaite contradiction avec tout le reste de l'étude. Ayant rappelé que l'historien anglais G. Gooch a déclaré : Rien ne prouve que le gouvernement allemand ait voulu ou préparé la guerre, M. Marx conclut :

« C'est un jugement qui contribuera à hâter le désarmement moral. Depuis longtemps, on reconnaît que le désarmement militaire est nécessaire, car il atténuera les misères des peuples d'Europe qui supportent de si lourds fardeaux. Mais ce désarmement militaire ne sera possible que lorsque le désarmement moral aura fait des progrès suffisants et surtout lorsque la condamnation morale de Versailles aura été annulée; lorsqu'enfin cette haine réciproque aura disparu, qui dévore, aujourd'hui encore, l'âme des hommes, sept années après la fin de la guerre mondiale! Pour cela, il faut que la connaissance de la vérité soit répandue dans le monde. La lutte pour la vérité, en ce qui concerne le passé devient ainsi une lutte pour le bonheur futur de l'humanité. »

Soit. Mais la vérité de M. Marx est une vérité exclusivement allemande.

Son argumentation ne manque pas d'habileté. Quelles sont, d'après M. Marx, les causes de la guerre? En 1910, l'Europe était divisée en deux groupes de puissances : Triple Alliance et Triple Entente. Loin de nuire à la paix, cet état de choses pouvait, au contraire, contribuer à maintenir l'équilibre des forces, à la condition, toutefois, qu'aucun des deux groupes ne s'inspirât d'intentions belliqueuses. Or, quel était le groupe le plus fort? L'Entente, avec les colonies, comptait 800 millions d'habitants, l'Allemagne et l'Autriche 120. On a dit aussi que l'Allemagne avait, en 1914, considérablement augmenté son armée, mais que répondent les chiffres? En 1914, les armées allemandes et autrichiennes comptaient 3.547.000 hommes, les armées françaises et russes, seules, 5.360.000, et il faut ajouter à ce total l'effectif de la marine anglaise et peut-être même celui de l'armée italienne, puisque, dès 1912, Paris et Saint-Pétersbourg avaient réussi à éloigner l'Italie de la Triple Alliance.

En janvier 1914, ajoute M. Marx, M. Lloyd George écrivait dans la *Daily Chronicle* :

« L'armée allemande est absolument nécessaire, non seulement à l'existence de l'Empire allemand, mais aussi à la vie même et à l'indépendance de la nation allemande encerclée par d'autres nations dont chacune possède une armée aussi puissante que la sienne... »

L'histoire de la guerre a démontré qu'il n'y avait là qu'une apparence. L'armée allemande était prête, merveilleusement entraînée et armée. Il n'en était pas de même de l'armée française qui manquait d'artillerie lourde et surtout de l'armée russe, dont l'armement était tout à fait insuffisant et l'organisation fort défectueuse. Mais M. Marx n'en conclut pas moins que « l'idée d'un recours aux armes ne pouvait prendre naissance à Vienne ou à Berlin à moins que l'Autriche et l'Allemagne ne songeassent au suicide ».

L'idée leur vint pourtant, M. Marx, l'idée leur vint si bien que la correspondance diplomatique publiée en 1917 par M. Joseph Reinach sous ce titre, *Histoire de douze jours*, démontre qu'en juillet 1914, l'Autriche poussée par l'Allemagne voulut absolument recourir aux armes alors que la Serbie lui avait donné toutes les satisfactions possibles.

Mais si l'Allemagne n'avait que des intentions pacifiques l'Entente suivant M. Marx « se proposait d'atteindre des buts qui nécessitent une action contre le groupe le plus faible. C'est contre la Russie — la Russie tsariste a bon dos — qu'il dirige d'abord son argumentation. Depuis son échec contre les Japonais, la Russie recherchait un port en Europe. L'Empire des Tsars songeait à Constantinople et aux Dardanelles et l'homme qui orienta brusquement la

politique russe vers l'Europe fut le ministre des affaires étrangères russe, M. Isvolski (1906).

Mais il fallait obtenir l'adhésion de la Grande-Bretagne. En 1908, au cours d'une entrevue entre le tsar et le roi d'Angleterre, une entente était conclue entre les deux nations. Cela ne suffisait pas : Isvolski proposait une union balkanique sous les auspices de la Russie contre l'Autriche-Hongrie, et, en 1909, un traité était conclu, avec la Bulgarie, qui contenait cette phrase :

« En considération du fait que la réalisation de ce grand idéal, l'union des peuples slaves, des Balkans, idée si chère à la Russie, n'est possible que si le conflit qui oppose la Russie à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, aboutit à une solution heureuse... »

Cette phrase, assure M. Marx, contenait une intention belliqueuse, d'autant plus que pour s'emparer de Constantinople, la Russie promettait aide et appui aux puissances balkaniques.

La vérité n'est pas faite sur la politique évidemment assez tortueuse de M. Isvolski, mais il n'en est pas moins vrai que M. Marx prête au rapprochement anglo-russe une signification qu'il n'avait pas. Les hésitations, hésitations funestes, de l'Angleterre en août 1914, démontrent de la manière la plus éclatante que cette puissance n'avait à l'égard de l'Allemagne aucune mauvaise intention.

Mais il s'agit surtout dans la pensée de M. Marx d'incriminer ou de faire suspecter la France.

En 1909, Isvolski est nommé ambassadeur à Paris, car il fallait à tout prix obtenir le consentement de la France. Tout d'abord, suivant l'ex-chancelier que je résume, le gouvernement français se montra prudent et répondit évasivement, lorsque la Russie lui demanda son opinion sur les Dardanelles. Quelques années plus tard (1912) les États balkaniques conclurent une alliance secrète, offensive contre la Turquie, et le rôle « sordide », dit M. Marx, qu'a joué la Russie dans cette affaire n'a jamais été mieux exposé que par M. Poincaré dans une lettre adressée le 15 octobre 1912 à M. Paul Cambon à Londres. M. Poincaré est très troublé et déclare que, bien que les Russes aient essayé de lui prouver qu'ils n'avaient pas connaissance de l'existence d'un traité balkanique, il est certain que la Russie savait tout et qu'au lieu de protester contre ce document diplomatique, elle a vu en lui le moyen d'établir son hégémonie sur les Balkans. Ainsi, la Russie songeait à attaquer, non seulement la Turquie, mais l'Autriche-Hongrie, et la France hésitait à suivre son alliée. Bien plus, M. Poincaré déclarait à St-Pétersbourg que l'opinion française n'accepterait jamais l'idée d'une guerre pour les questions balkaniques. Malheureusement pour l'Europe, il allait changer d'attitude.

Bientôt, de nouveaux traités scellaient l'entente entre la Russie et la Grande-Bretagne. De son côté, M. Poincaré, au cours d'une visite en Russie, invitait les Russes à hâter la construction de lignes stratégiques vers la frontière allemande. M. Poincaré, pourtant, n'avait pas encore accepté le plan russe et l'on doit reconnaître qu'il fit l'impossible pour prévenir la guerre balkanique en 1912. Hélas, les succès des troupes balkaniques le firent changer d'opinion, dit M. Marx. Le 4 novembre 1912, ajoute-t-il, M. Poincaré écrivait à Isvolski:

« D'accord avec le ministère, je considère qu'il est sage de déterminer à l'avance une politique générale à suivre dans le cas où l'Autriche voudrait essayer d'étendre son territoire. »

A la même époque, le bruit courut que l'Autriche-Hongrie songeait à attaquer la Serbie. Cette information qui venait de Belgrade ne reposait sur aucun fondement. Mais il donna lieu à un incident décisif. Le 17 novembre 1912, M. Isvolski télégraphiait à son gouvernement cette déclaration de M. Poincaré :

« C'est à la Russie de prendre l'initiative dans une affaire qui la concerne particulièrement. Il appartient à la France de lui donner un appui effectif. La question se résume en ceci : si la Russie part en guerre, la France en fera autant. »

C'est toujours la même équivoque. Toutes les précautions que prend la France pour se garantir contre la politique agressive de l'Allemagne, parfaitement démontrée par les manifestations de Kiel et de Tanger, sont interprétées comme des provocations. Que la politique russe de cette époque ait été parfois imprudente et tortueuse, cela semble résulter des publications faites par les bolcheviks. Il est certain que l'atmosphère de Saint-Pétersbourg n'était pas saine, mais sans solliciter les textes, il est impossible de déduire de ce fait que M. Poincaré et les hommes d'État français

affirment leur fidélité à l'alliance russe qu'ils eussent approuvé une politique belliqueuse. M. Marx cite triomphalement un passage extrait d'un rapport du comte Benckendorff, ambassadeur de Russie à Londres :

« En passant en revue rapidement les conversations que j'ai eues avec l'ambassadeur français, les remarques que nous avons échangées et l'attitude adoptée par Poincaré, il me vient à l'esprit la pensée, pour ne pas dire la certitude, que, de toutes les puissances, la France est la seule qui, si elle ne veut pas la guerre, la verrait en tout cas éclater sans regret. Toujours est-il que rien n'indiquait que la France contribue activement à la réalisation d'un compromis. Or, un compromis c'est la paix, l'absence d'un compromis c'est la guerre. »

Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le comte Benckendorff manquait de flair, de tact diplomatique et ne connaissait pas la France? La plupart des prétendues preuves de M. Marx sont de cet ordre; tout au plus arrivera-t-il à suggérer que l'Allemagne, entre 1910 et 1914, fut obsédée par le fantôme de l'encerclement. Il néglige d'ailleurs, et pour cause, de nous parler des événements diplomatiques de juillet 1914, non plus que de la confidence que Guillaume II fit au roi des Belges en novembre 1913; il évite de rappeler qu'alors Guillaume II et le général de Moltke déclarèrent à Albert Ier que la guerre était nécessaire et inévitable. « Cette fois, il faut en finir, dit le général, et Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier. » Hélas! pour l'Europe et pour l'Allemagne, le général avait raison, et il faut avoir une singulière confiance dans la faculté d'oubli des peuples pour s'imaginer que de telles paroles puissent être effacées de l'histoire. Au surplus, toute la correspondance diplomatique qui s'échangea entre le 23 juillet et le 3 août 1914, et qui, elle, a été publiée presque intégralement, démontre à l'évidence que tous les gouvernements de l'Entente, le gouvernement russe compris, firent des efforts désespérés pour empêcher le conflit; qu'ils donnèrent à la Serbie les conseils les plus conciliants; que celle-ci, pour maintenir la paix, accepta à peu près tout ce que l'Autriche exigeait d'elle, au risque de paraître reconnaître qu'elle avait une part de responsabilité dans l'attentat de Sarajevo; que l'Autriche, soutenue par l'Allemagne, fit montre de la plus parfaite mauvaise volonté dans le vœu manifeste de bluffer la Russie, et d'obliger cette puissance à montrer qu'elle se désintéressait des Slaves du Sud, renonçant ainsi à une politique séculaire.

*
* *

Vers la fin de son article, M. Marx écrit :

« Je n'ai cité que des faits qui peuvent être démontrés avec une certitude absolue. Tous ceux qui connaissent ces faits comprendront aisément la profonde indignation morale qui est ressentie dans toute l'Allemagne, lorsqu'on nous reproche, aujourd'hui encore, d'avoir provoqué avec nos alliés, par notre agression, la guerre mondiale. Il faut qu'en ces jours de progrès et de démocratie, la vérité triomphe. En présence de documents qui datent d'avant la guerre, peut-on vraiment écarter une révision du verdict, simplement parce que ce verdict a été plus que hâtivement, prononcé par les vainqueurs en 1919? Le peuple allemand ne demande que le « fair play ». La réconciliation entre les nations n'est possible que si le sang-froid et le jugement calme succèdent à la haine et à la rancune. Les événements du passé seront-ils donc toujours un obstacle à un meilleur avenir? Une nation doit-elle être éternellement flétrie du nom de « traître à l'humanité », alors que des recherches impartiales ont clairement démontré que cette flétrissure n'est pas justifiée? »

Il ne s'agit pas de « flétrir éternellement l'Allemagne », mais on peut remarquer que le peuple allemand eût singulièrement facilité l'oubli nécessaire, en reconnaissant qu'il avait été égaré par de mauvais bergers plutôt qu'en essayant de fausser l'histoire; on ne voit que trop, du reste, que ces discussions historiques ont un but extrêmement pratique. Elles font partie de la campagne systématique et opiniâtre qui a été entamée par l'Allemagne contre le traité de Versailles dès le lendemain de sa signature. Or, cette campagne est pour la paix du monde le grand péril du moment. Le traité de Versailles est fort imparfait, personne ne le conteste sérieusement. Le statut européen qu'il a fixé n'est pas plus éternel que celui que fixa le traité de Vienne. Mais, pour le moment il est manifeste qu'on ne peut toucher à aucune de ses clauses territoriales sans risquer de mettre le feu aux poudres. Le traité de Versailles a créé des nations, il a fait sortir de la tombe bien des fantômes. Parmi ces nations nouvelles, ou renouvelées, aucune n'est disposée aux sacrifices que les vaincus d'hier veulent leur demander. N'était l'épuisement général, la lassitude et l'humeur pacifique des peuples, fatigués de la guerre et de la grande politique, vingt conflits auraient éclaté depuis cinq ans. La paix est à la merci d'un mouvement d'im-

patience : qu'un de ces peuples nouveaux gonflés d'amour-propre, se croie lésé, menacé dans son existence ou son prestige, rien ne l'arrêtera.

Et qu'on ne dise pas que cette campagne allemande pour la révision d'une sentence qui la reconnaît coupable n'a qu'une importance théorique. Tandis que M. Marx triture l'histoire pour montrer que les Allemands ne sont pas responsables de la guerre, d'autres écrivains, d'autres hommes politiques déclarent que l'Allemagne n'entrera dans la Société des Nations que si les Alliés veulent bien déclarer solennellement qu'ils tiennent pour nul et non avenu l'article 231 du traité de Versailles par lequel l'Allemagne a reconnu qu'elle était responsable de l'agression de 1914, et en conséquence tenue de réparer les dommages causés par la guerre. Chantage, exigences sans cesse accrues. Voilà quelle est la politique de l'Allemagne. Est-ce là l'esprit de Locarno?

L. Dumont-Wilden.

QUESTIONS

L'INTERVIEW LITTÉRAIRE

Cette histoire est de tous les jours : un aimable écrivain « interviewe » un personnage connu; il conte sa propre vie, célèbre sa maîtresse s'il en a une, ses joies ou son infortune domestiques s'il est marié. A la dernière minute :

— Que pensez-vous de Claudel (ou de telle autre étoile de notre firmament littéraire)?

— Eh quoi? En trois mots?

— Du bien?

— Certes.

Deux jours plus tard, notre personnage lit avec quelque ahurissement dans une feuille littéraire les opinions qu'il professe, et celles qu'il ne professe certainement pas, et diverses ingénieuses gentillesses où les lettrés des deux mondes sont invités à chercher, parmi l'éclatant désordre d'une hâtive improvisation, son jugement sur Claudel. Et voilà un fait d'histoire qu'on enregistre sérieusement à Moscou, Sydney, San Francisco...

Telle est l'interview banale, connue et plaisante. Les hommes d'État qui éprouvent un quelconque sentiment de responsabilité en savent si bien tous les périls qu'ils fuient l'interview et se barricadent derrière de brèves et prudentes déclarations écrites. Moins sollicités, moins avertis, les gens de lettres sont moins discrets. Au surplus, une conversation littéraire, réelle ou fictive, ne risque guère d'incendier l'Europe et l'univers.

Ignorent-ils donc la fragilité du témoignage humain et qu'à vouloir seulement le saisir les mains les plus habiles le déforment infailliblement, ou le brisent?

Y a-t-il une technique de l'interview? Il serait certes urgent qu'un professionnel voulût bien en préciser les moyens, la méthode et le but. Nous voyons bien en effet que l'interview s'efforce présentement de perfectionner ses démarches, qu'elle prétend nous offrir un procédé d'investigation, qu'elle entend être ou devenir une enquête précise, exacte et digne de foi. Nous le constatons et attendons qu'elle convainque les incrédules et les sceptiques. Qu'est-elle enfin si elle ne nous démontre sa validité?

Modeste, elle oublie ses ancêtres. Il y eut Socrate : sa méthode demeure la plus savante, la plus parfaite; elle fut si douloureuse à ses compatriotes qu'ils le condamnèrent à mort pour avoir cinquante années durant interviewé sans répit les habitants d'Athènes... Il y eut Eckermann, capable de sacrifier pendant neuf ans sa fiancée, ses amours à une unique et colossale interview... Il y eut Jules Huret. Nous avons M. Frédéric Lefevre (1)... Nos interviewers ne connaîtront pas l'amère ciguë; nul poète ne confisquera des années durant leur bonne volonté. Mais peut être serait il de leur intérêt de se résoudre à un examen de conscience public.

— Qu'est-ce qu'une interview?

— Une conversation.

— Une confrontation. Deux volontés, l'une pénétrante, insinuante ou violente, l'autre chancelante, surprise ou trop habile, victime de cette violence, victime de son propre désir de paraître, et de cette joie suprême : parler, faire parler de soi...

— Pourquoi l'interview dépasse-t-elle si rarement le ton du bavardage le plus quotidien?

(1) V. sa rubrique : *Une heure avec...*, dans les *Nouvelles littéraires*.

Pourquoi cette prolixité? Pourquoi cette perpétuelle et fâcheuse équivoque de propos surpris, ou imaginés, on ne sait?... On tremble un peu quand s'offre en ce trouble miroir l'image d'un écrivain admiré ou aimé; l'interview grandit rarement un homme.

— Tout le monde médit de l'interview. La plupart de nos contemporains se prêtent à ce déshabillage avec de fausses pudeurs de vieilles coquettes, des frétillements de vanité, une modestie feinte et une inconscience réelle qui inspireraient à un Molière d'assez joyeuses scènes de comédie.

— L'interviewer (ce nom barbare devrait inspirer la méfiance) est l'une des incarnations modernes du tentateur. Il circule parmi nous, prêt à forcer des portes qui ne lui résistent guère, *quærens*...

— Que veut-il de nous, cet aimable et souple garçon, à qui nous sommes bien forcés de supposer des intentions secrètes et quelque peu perverses? Qu'apporte-t-il à notre époque?

— Il s'occupe présentement à mettre en interview toute la littérature, les alentours de la littérature, et peut-être la métaphysique, et, je le crains, la théologie. Qu'y gagnerons-nous?

— Des clartés nouvelles?

— Un supplément de confusion? Justes dieux!

Le plus humble fait humain suscite dès qu'on l'envisage raisonnablement une quantité déraisonnable de questions parmi lesquelles il faut choisir si l'on ambitionne la clarté. Abrégeons ce dialogue.

Vraiment il est trop aisé d'attribuer le succès d'une mode nouvelle à je ne sais quel abaissement de l'esprit public, en l'espèce de prétendre qu'à un public de culture décroissante la critique des œuvres apparaît trop ardue; que ce public exige un commentaire moins austère de l'évolution intellectuelle; qu'il manifeste des curiosités un peu puériles, un goût un peu vulgaire de l'anecdote, voire du commérage; l'interview lui présente des auteurs en chair et en os (ou fait semblant), intéresse sa vanité en l'initiant prétendûment à la genèse des chefs-d'œuvre et à l'enfantement du génie. L'interview serait une critique de seconde zone; elle convient à une période qui substitue au culte hautain, un peu sévère de Minerve, le bluff, et l'adulation facile des muses démocratiques...

Tout cela est peut-être vrai, mais non pas d'une vérité absolue ni suffisante.

On aperçoit très bien une hésitation fort explicable du public. Naguère encore une poignée de critiques suffisaient à l'informer des idées et des œuvres. Aujourd'hui ils sont trop; certains — de droite ou de gauche — étonnent par l'étroitesse, la brutalité de leurs préjugés; le lecteur tolère mal ce ton hargneux et discourtois; d'autres, par timidité d'esprit, par impuissance congénitale ou diplomatie acquise, s'appliquent à ne jamais formuler un jugement; la critique ronronnante assomme l'honnête homme aussi sûrement que la critique de parti le désoblige; la critique de chapelle ne règne valablement qu'en des royaumes lilliputiens... Où rencontrer la critique ailée, allante et vive, aimable non par une molle complaisance, mais par une saine franchise, le respect des idées, l'amour désintéressé et sensible des lettres, indépendante, courageuse, libre, libre, la vraie vie de l'esprit? Elle existe, trop dispersée, souvent humiliée et brimée par l'intrigue, la politique, la camaraderie, la publicité... que d'ennemis! Le goût survit aux pires épreuves; maints critiques le prouvent quotidiennement et l'on ne serait point embarrassé d'en citer plusieurs qui font honneur à notre temps. Quant à la portée de la critique, un Brémond (le Brémond d'avant le journalisme), un Thibaudet l'ont reculée au delà de limites qu'elle avait rarement franchies depuis Taine et Renan... Certes il est injuste d'accabler la critique contemporaine, aussi sérieuse et plus variée que celle d'aucune époque.

Mais enfin, si diverse qu'elle soit, pourquoi contenterait-elle un temps si anxieux d'échapper à l'étreinte de toutes les traditions?

Un public, même lettré, peut souhaiter une information plus familière; la critique rétrospective et la plus grave érudition n'ont pas médiocrement contribué à répandre le goût des curiosités indiscrètes; l'interview prépare les documents que recueilleront les chercheurs futurs; elle est, elle peut être une érudition anticipée, dont nous bénéficions sans en comprendre toujours l'intérêt profond. Elle provoque certaines confidences, atteint à un ordre de vérités dont la critique ne saurait approcher qu'en multipliant les hypothèses. Elle apporte, elle peut apporter des certitudes, authentifiées par l'unique déposition indiscutable.

Quant aux auteurs, ne sauraient-ils accueillir dignement l'interviewer? L'opinion se répand parmi eux que la publicité désormais prime le

talent. Sans admettre un axiome aussi démoralisant, ignorent-ils que le talent lui-même exige quelque publicité? Refuseront-ils celle qui s'offre, amicale et gratuite? Ne peuvent-ils même viser plus haut, combattre encore pour une idée — ou plus simplement rectifier une légende, dégager tel trait méconnu de leur œuvre ou de leur physionomie, corriger enfin ou suppléer la critique indifférente ou défaillante?

Il y a mille espèces. On admettra que la poésie confidentielle d'un haut poète ouvre à l'interview une assez belle mission. Il peut être utile de répandre et de vulgariser sinon l'œuvre, du moins la pensée d'un Paul Valéry.

En somme on préciserait aisément plusieurs utilités certaines de l'interview... A une condition toutefois. Et voici la question préalable qu'il est urgent de poser à MM. les interviewers:

Avant tout nous importe l'exactitude de votre témoignage. Nous ne doutons pas de votre véracité, mais parfois votre zèle nous inquiète — votre zèle et l'abondance de vos gloses et de vos commentaires. Nous ne distinguons plus la voix de votre interlocuteur; quand nous croyons la distinguer, nous ne sommes pas assurés que ce soit lui qui parle... Que ferez-vous pour établir l'évidence de votre exactitude? Quelle garanties imaginerez-vous? L'interview tend à devenir une institution, un genre littéraire — à moins qu'autant n'en emporte la mode. Ne tenterez-vous pas d'en préciser les titres et d'en fortifier le renom? Il ne s'agit pas de crédibilité, mais d'authenticité. Comment la prouverez-vous?

Une interview aboutit au procès-verbal d'une collaboration; nous n'exigeons ni témoins, ni notaires, ni greffiers assermentés; mais pourquoi ce texte ne serait-il pas — tel les interrogatoires du juge d'instruction — signé par les deux parties, ou, si vous préférez, contresigné par l'inculpé?

Lucien Maury.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN DE CLÉMENCE DANE

Voici un des romans les plus originaux que j'aie lus depuis longtemps, un de ces très rares romans dont on dit en le fermant : « Je le relirai. » Je l'ai relu à quelques mois de distance, et il m'a paru encore plus remarquable. Je l'avais d'abord goûté comme une éblouissante fantaisie et un peu comme un tour de force; j'en ai mieux apprécié à la seconde lecture la finesse et la sûreté psychologiques et le pathétique profond.

Cet étrange roman, *Légende* (1), n'est qu'une conversation qui se prolonge toute une nuit entre cinq personnes appartenant au monde des lettres et dans laquelle, à certains moments, interviennent trois autres personnes : une vieille femme affaiblie, un peintre et une jeune fille dont nous en tenons le récit. Ces cinq personnes ont pris l'habitude de se réunir une fois par mois; l'une d'elles lit une nouvelle ou un poème; puis on cause jusqu'à l'arrivée du laitier. L'âme de ces réunions était une jeune romancière de vingt-six ans, Madala Grey, que trois romans, *les Portes de l'Eden*, *les Champs de labour* et *Repos* ont mise au premier rang et à qui ses amis et déjà le grand public reconnaissent du génie. Malheureusement pour ses amis elle s'est mariée. Son mariage imprévu les a blessés comme une trahison et même scandalisés, car elle a épousé un médecin, un espèce de médecin de campagne, aussi éloigné que possible de la littérature et de l'art. Ils en rient ou en gémissent, mais surtout ils s'en indignent, et ce soir-là plus encore, car ils savent que leur Madala Grey est en train d'accoucher, oui, d'accoucher comme une simple femme qui n'aurait point de génie et qui, en acceptant les devoirs de la maternité, n'aurait pas risqué de frustrer la société d'un nouveau chef-d'œuvre. Et tout à coup un homme entre, un peintre, son meilleur ami; et avec lui, la terrible nouvelle que Madala Grey est morte.

Quand ils sont revenus de leur saisissement, ils reprennent la conversation où ils l'avaient laissée; et l'on sent en eux cette sorte de surexcitation que donne le passage de la mort à ceux dont elle ne broie pas le cœur. Pourquoi Madala s'était-elle mariée? Ils rappellent leurs souvenirs, les associent ou les confrontent. Peu à peu ils oublient l'atroce réalité et ne voient plus dans la jeune femme disparue qu'un secret à découvrir, un problème à résoudre. Sa mort les a libérés d'une réserve qu'hier encore leur imposait sa présence dans le monde. Ils se livrent à une enquête où leur curiosité s'acharne et qui nous produit l'effet d'une dis-

(1) ***Légende***, de Miss Clémence Dane, traduit de l'anglais par Jeanne Scialtiel (Plon, éditeur).

section. Nous serions révoltés si, à mesure qu'ils échangent leurs impressions et discutent leurs conjectures, la vérité, pour eux invisible, ne s'élaborait lentement à nos yeux comme une forme se précise au delà d'un voile de brume, et si cette vérité n'était adorable.

Pourquoi ne la voient-ils pas? Pour deux raisons dont la seconde est encore bien plus forte que la première. La première, c'est le désir que nous avons presque tous, hélas! de surprendre ceux à qui nous accordons une supériorité intellectuelle en flagrant délit de défaillances morales. Plus nous les admirons et plus nous éprouvons je ne sais quelle satisfaction morose à constater chez eux des faiblesses qui, en les rapprochant de notre médiocrité, nous rendent les nôtres plus excusables. Madala Grey a-t-elle eu un amant ou un amour avant d'épouser son mari? Des quatre femmes présentes, il y en a certainement deux, peut-être trois, qui en ont eu; et la quatrième supporte assez mal de ne pas en avoir. Quant à l'homme, qui est de la fête, vous ne voudriez point qu'il fît grâce à Madala d'une aventure si flatteuse pour la corporation des hommes.

Mais *Légende* est beaucoup mieux qu'un concours de conjectures curieuses et perfides qui n'attendent même pas le retour du cimetière. L'inintelligence des cinq interlocuteurs vient bien plus de ce qu'ils sont tous les cinq des intellectuels pervertis par le métier littéraire. La malignité commune s'aiguise ici en raffinement psychologique. Ils vous accuseraient d'incompréhension grossière si vous leur disiez qu'ils se livrent à de bas et méchants commérages. Ils font de la psychologie; ils s'appliquent, avec un plaisir et une ingéniosité qui leur dérobent l'indécence de leur investigation, à reconstruire une vie, à éclaircir le mystère d'une âme. Mais, parmi toutes les hypothèses qu'ils agitent, il en est une qu'ils n'admettront jamais, et qui est pourtant la vraie : c'est que cette âme n'avait d'autre mystère que sa simplicité. Il leur paraît invraisemblable qu'une romancière, une grande artiste, puisse ressentir le même besoin d'aimer et d'être aimée qu'une autre femme. Ils se repaissent voluptueusement de cette idée que le génie ne va pas sans quelque désordre caché et que l'art exige de ses fidèles des aventures qui sont surtout des expériences. Ils sont devenus incapables de comprendre la nature quand elle s'offre dans son ingénuité. Ils ont des yeux pour ne pas la voir, des oreilles pour ne pas entendre ses accents les plus sincères, une subtilité d'esprit qui la déforme. Ces gens n'aiment que les détours et les complications. Leur imagination en vit. Tout ce qui est droit et uni n'a pour eux aucune valeur esthétique.

Regardez-les. Jasper Flood, critique, essayiste, poète, joue le rôle du paon au milieu de ces femmes de plume. C'est le Narcisse des Lettres, dont l'esprit railleur s'agrémente d'une légère pointe de cynisme, le réaliste qui s'est fait romantique, — dit-il, — pour échapper à la tristesse de voir la vie telle qu'elle est, mais qui, dans son romantisme d'esthète désabusé, la voit complaisamment pire qu'elle n'est et en glousse de satisfaction. Il s'assied par terre et taquine la chaîne de montre de la dame à qui il parle et particulièrement celle de la dame sur les genoux de laquelle il appuie de temps en temps sa tête. Cette dame blonde, aux cheveux d'un or verdâtre, à la figure enfarinée et aux lèvres rougies comme un clown, est trop paresseuse, — dit-elle — pour écrire : elle a sans doute d'autres ressources, sans compter celles de son esprit. Nous la soupçonnons d'être l'amie très intime et toujours souriante du poète; mais « il y a parfois du froid et du gluant de la limace dans sa voix distraite ».

Et voici la petite Baxter, une débutante, qui sent le patchouli à plein nez : elle est la plus jeune du cercle, la plus excitable et la plus excitée. Son admiration et sa reconnaissance pour Madala Grey, loin de modérer sa curiosité, ne font que l'exaspérer. Comme il serait bon que l'auteur des *Portes de l'Eden* eût traversé l'ombre chaude d'une secrète passion! La petite Baxter frétille d'aise, dès qu'elle voit ses compagnons s'engager sur la piste amoureuse où ils croient relever les traces de Madala : elle tend son museau, dilate ses narines; encore un peu, je dirais qu'elle agite une queue de jeune chienne qui flaire déjà le gibier. Miss Howe la regarde d'un air amusé. Miss Howe est une bonne fille, la meilleure du groupe, la plus spirituelle, la plus accommodante. Elle ressemble à une grosse pivoine rose. Mais elle a le tort d'écrire des romans qui n'ont pas de chance avec les éditeurs. Madala la soutenait, la conseillait, lui suggérait d'heureuses idées, l'aidait à se trouver du talent. Miss Howe l'eût aimée de tout son cœur si elle avait été sa préférée; seulement la préférée de Madala semble avoir été Anita, que miss Howe ne peut souffrir; et

tout ce qui sera susceptible de vexer ou de blesser Anita, fût-ce aux dépens de la morte, miss Howe le dira de son air rieur et sceptique.

Anita, chez qui la réunion a lieu, est le grand rôle. Femme de lettres, elle en a la sèche ardeur et la convoitise dévorante. Elle a tout sacrifié à l'ambition de la notoriété, jusqu'à l'amour dont elle n'a gardé que l'instinct jaloux. Elle se juge d'ailleurs avec la même rudesse qu'elle juge les autres. Elle connaît ses limites. Elle sait qu'elle n'a aucune imagination créatrice. Elle a fait dix volumes, une *Anthologie*, une série de *Femmes célèbres* : ce sont des volumes ennuyeux, elle le sait, mais qui lui assurent une certaine considération et qui rassemblent autour d'elle toutes les petites Baxter possédées du désir d'écrire. Son genre, elle le sait encore, sera toujours la critique. Mais la bonne Madala, dont elle s'attribue le mérite d'avoir découvert le talent, lui a prédit qu'elle rencontrerait un jour le sujet passionnant, le sujet où elle pourrait donner toute sa mesure, où ses défauts même deviendraient des qualités : alors le succès la dédommagerait de sa longue patience et de son labeur acharné. Madala lui répétait : « Ne vous inquiétez pas, Nita. Cela vous viendra. Quelque chose de grand. Une biographie? Je n'en serais pas étonnée. » Eh bien, cela est venu. Ce sera une biographie : celle de Madala Grey. Elle a dans un lourd coffret le sujet merveilleux, une promesse certaine de gloire : tout ce qu'elle a recueilli des lèvres de son amie, toutes les impressions qu'elle a gardées de leurs promenades, tous les mots qu'elle a entendus, toutes les confidences qu'elle a provoquées, toutes les indiscrétions qu'elle a commises, jusqu'à des brouillons de lettres qu'elle a chipés. Elle tient enfin le beau, le grand thème. Comment voulez-vous qu'elle ne croie pas à ce qui lui fournira des développements pathétiques? Comment accepterait-elle une Madala Grey dont la vie fût absolument claire et limpide? Il faut que l'histoire de cette existence trop brève apporte du moins quelque révélation sensationnelle. Sinon à quoi lui auraient servi ses fiches et ses documents et son oreille de sauvage qui avait si longtemps et si patiemment épié ou suivi les pas de la jeune femme? Ajoutez que sa jalousie n'a jamais pardonné à Madala d'avoir épousé un homme qui n'avait rien d'un artiste, qui semblait même n'attacher aucune importance à la littérature. Elle le hait; et son désir de l'abaisser, de lui faire dans la biographie de celle qu'il lui a prise, qu'il a soustraite à son influence, une place humiliante de remplaçant ou de pis aller, la persuade, plus encore que ses contre-sens sur les choses du cœur, que Madala avait un secret soigneusement défendu, mais non indéchiffrable pour un biographe comme elle.

En face de cet esthète et de ces petites Harpies de la psychologie aux griffes tachées d'encre, l'auteur a placé trois personnages, trois protestations vivantes : la mère d'Anita, à demi sourde, dont les facultés baissent. Elle admire et craint sa fille, mais elle aimait Madala; et Madala, nous le devinons, trouvait chez elle la simplicité d'âme dont son âme avait besoin. Cette vieille femme maternelle la chérissait et la traitait comme une fille qui ne lui eût pas fait sentir sa supériorité et qu'elle n'aurait pas eu à craindre. Elle n'a pas compris que Madala était morte; elle ne comprend pas tout ce que dit le petit cercle; mais elle a l'intuition que ce qu'il dit est méchant et faux; et brusquement elle intervient avec colère. Près d'elle, une jeune parente, Jenny Summer, depuis peu orpheline et arrivée de sa province. Jenny ne connaît rien du monde littéraire; elle ignorait même le nom de Madala Grey. Mais sa loyauté, sa délicatesse, son bon sens, toute sa claire jeunesse réagit contre l'assaut d'hypothèses invraisemblables et d'inconvenantes insinuations dont elle est le témoin surpris, indigné et silencieux. Enfin le grand peintre Kent Behan qui a été le messager de la funèbre nouvelle. Il n'a pas le courage de partir, de rentrer avec sa lourde douleur dans la sombre nuit de brouillard londonien. C'est un homme qui a toujours vécu de lui-même, en lui-même, un égoïste, si l'on veut, mais un égoïste chevaleresque et dont l'égoïsme n'est que le château fort où l'enferme son génie. Il a aimé Madala, sa Madala qu'il peignait inlassablement sur ses toiles, un bouquet à la main et tout le mois de juin dans les yeux. Elle était le plus délicieux, le plus complaisant, le plus patient des modèles. Il l'a aimée, mais pas au point de lui sacrifier quoi que ce fût de ses habitudes, de sa vie d'artiste, de ses rêves intérieurs. Il n'était point jaloux d'elle. Il ne lui en a point voulu de s'être mariée. Ne restait-elle pas l'amie qu'elle avait toujours été, qu'elle avait uniquement été, celle qui lisait dans ses pensées, « une merveille », dit-il, celle

qui était pour lui « comme le pain, le pain et le vin »? Et tout à coup cet homme entend Anita donner lecture d'une lettre intime et très tendre de Madala, dont le petit groupe désirerait passionnément être bien sûr qu'elle lui était adressée. L'idée qu'Anita se prépare à publier cette lettre le fait bondir. Nous sommes certains que le destinataire n'en était point lui. Mais il se refuse à satisfaire une curiosité qui lui paraît abominable. Il arrache la lettre des mains de l'impitoyable biographe et la brûle. La scène est dramatique. Elle pose la grave question de savoir si nous avons le droit de rendre publics les papiers les plus confidentiels d'un écrivain et de nous autoriser de sa célébrité pour fracturer les secrets de son âme.

Le livre aurait pu se terminer sur cette scène. L'auteur a trouvé mieux. Cette Madala Grey, que nous ne connaissions pas plus que Jenny Summer, mais que nous avons appris à connaître, cette Madala, dont la figure réelle s'est peu à peu dégagée de toutes les déformations que lui ont infligées la jalousie, la malignité, la recherche des complexités psychologiques, cette délicieuse Madala, qui finit par nous posséder, apparaît aux deux seules personnes qui l'ont vue dans sa simple beauté, à Kent et à Jenny; et cette vision nous semble toute naturelle, parce que nous l'avons comme eux. Elle ne leur apparaît pas de la même façon. Kent la voit telle qu'il l'a peinte; Jenny, telle que nous l'imaginons nous-mêmes : une grande jeune fille ou jeune femme, charmante comme une journée de printemps : elle écoute le groupe réuni près du foyer, « et ses yeux étincellent d'amusement et de cette tolérante et profonde affection que l'on garde à de certains amis très chers et un peu absurdes. » Comme ils sont loin de l'humble vérité! Et comme l'humble vérité est plus belle que toutes leurs inventions! Elle a écrit des livres : c'était sa destinée d'en écrire; mais ils ne remplissaient pas sa vie. Elle n'a aimé qu'un homme, un seul, parce qu'il aimait en elle tout ce qui n'était pas sa littérature et sa légende, parce qu'il n'aimait en elle que la vraie Madala, toujours affamée de tendresse, avec ses petits défauts, ses petites impatiences, « les petits bouts d'elle-même qu'elle ne racontait à personne ».

L'auteur de cet admirable livre est une jeune femme. Elle se nomme Clémence Dane. Je ne l'ai jamais rencontrée; mais il me semble que, si le hasard me mettait sur son chemin, je la reconnaîtrais aussitôt. Je ne dis pas qu'elle soit Madala Grey; seulement je suis sûr qu'elle le serait, s'il nous était donné de ressembler en tout aux créations où nous mettons le plus de nous-mêmes. Une de ses amies se la rappelle petite fille à l'école de Sydenham, toujours penchée sur un livre ou un pinceau à la main. Elle rêvait en ce temps-là d'être peintre. A seize ans elle alla passer une année à Dresde, puis une année en Suisse; et, tout en étudiant les littératures étrangères qu'elle possède comme la littérature anglaise, elle travailla la peinture pendant trois ans. On le sent à la vivacité de ses images, à sa façon de voir ses personnages et de nous les représenter. Cependant elle lâcha la palette, accepta une place d'institutrice dans une famille en Irlande, et, un beau jour, ses amis apprirent avec étonnement qu'elle entrait au théâtre.

Elle y était charmante et d'une rare distinction. Jamais comédienne ne se montra plus gentille camarade, plus dénuée de petitesses jalouses, plus attentive à ne froisser aucun amour propre, plus discrète dans ses délicatesses. On m'a cité un trait qui pourrait être de sa Madala Grey. Elle avait accepté de remplacer une actrice qu'elle ne connaissait pas et qu'un grand deuil de famille avait appelée loin de Londres. Cette actrice revint un soir quelques heures avant la représentation, et le directeur exigea qu'elle reprît immédiatement son rôle. Elle aurait voulu s'excuser près de sa remplaçante. Miss Dane, prévenue au dernier moment, n'en avait témoigné aucune mauvaise humeur et s'était éclipsée. Mais elle avait eu le temps de fleurir la loge afin que celle qui revenait sous des voiles de deuil sentît une sympathie l'accueillir dans ce froid séjour de l'artifice et du mensonge et qu'elle pût un instant poser son regard sur des fleurs avant d'entrer en scène.

Sa santé ne résistait pas au surmenage du théâtre. Elle l'abandonna. Pendant la guerre, elle s'occupa de travaux domestiques pour libérer les femmes qui, plus fortes qu'elle, se consacreraient à des œuvres plus rudes. On me dit aussi qu'elle s'est intéressée et qu'elle s'intéresse toujours aux enfants, comme le mari de Madala Grey. Ses amis la persuadèrent d'essayer du roman. Elle publia d'abord *Un régiment de femmes, le Blé en*

herbe, puis *Légende*, puis *les Etoiles errantes*. *Légende* avait été primitivement écrit pour le théâtre. Elle l'y porta après le succès du roman. Mon sentiment est que, malgré des pièces curieuses comme *Un divorce*, elle est plus romancière que dramaturge. Le public français jugera qu'elle l'est d'une manière bien remarquable dans *Légende* et dans ses autres romans quand ils seront traduits. Mais hélas! elle ne trouvera plus la traductrice, Mlle Jeanne Scialtiel, qui a fait de cette traduction un petit chef-d'œuvre. Clémence Dane a voulu attacher à son livre l'image et le souvenir de cette jeune fille morte au seuil même d'un brillant avenir. On lira les pages exquises qu'elle lui a consacrées. « Elle a travaillé avec moi, dit-elle; et j'ai eu là une étonnante révélation de virtuosité et de patience... Il m'est tout naturel de sentir que *Légende*, dans sa nouvelle robe, lui appartient autant qu'à moi. » Madala Grey n'aurait pas mieux dit.

André Bellessort.

LA MUSIQUE

LE JOUEUR DE VIOLE

Durant les derniers jours de décembre, l'attention des amateurs de théâtre fut surtout attirée par les débuts des nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique. Nommés par le Ministre depuis quelque temps déjà, ils avaient pris possession de leur théâtre, et, depuis le mois d'octobre, ils n'avaient donné encore que des œuvres du répertoire et quelques reprises. Parmi celles-ci, les représentations du *Rêve*, de M. Alfred Bruneau, eurent le plus de faveur, car le public garde une légitime admiration pour cette œuvre, si novatrice et si sincère, et qui reste séduisante de poésie et de jeunesse, même au bout de trente cinq ans. Mais nous en avons déjà parlé dans une récente chronique de la *Revue Bleue*.

Pour le soir de Noël, les nouveaux directeurs, M. Ricou et M. Masson, ont enfin donné une œuvre inédite. Ils méritent certainement d'être félicités. Tout ce qui dépend d'une direction théâtrale, c'est-à-dire la présentation de l'œuvre, est remarquable. Les décors, les costumes, la mise en scène, la distribution vocale montrent le soin, l'intelligence, le tact des nouveaux directeurs. Quant à l'orchestre, on sait que l'Opéra-Comique, depuis longtemps, dispose d'une excellente troupe d'exécutants, et que des chefs réputés la dirigent, tantôt M. Wolff, tantôt M. Inghelbrecht, ou encore M. Catherine et M. Frigara.

Evidemment, il n'appartient pas aux directeurs d'écrire le livret et la musique d'une pièce. Ils ne peuvent que choisir parmi celles qu'on leur apporte. Or, l'œuvre nouvelle a de grands mérites, mais elle ne donne pas un plaisir complètement satisfaisant. Elle semble hésitante, et l'auditeur l'est aussi.

Le Joueur de Viole est une sorte de conte philosophique, ou de féerie lyrique, idéologique, allégorique ou symbolique. Cela se passe « où il vous plaira ». Les personnages, hors de toute réalité, représentent des concepts abstraits, et l'intrigue est un tissu d'autres abstractions.

Certes, un tel parti-pris peut se défendre, et l'on peut soutenir qu'il ne disconvient pas à la musique, dont l'expression est surtout d'ordre sentimental et intérieur. Mais tout parti-pris ne peut réussir, c'est-à-dire s'imposer à l'esprit de l'auditeur, qu'à la condition d'être net, franchement accusé et dépouillé des éléments qui le contredisent ou le diminuent. Or, cette féerie, à chaque instant, côtoie la réalité et s'y mêle. Ce spectacle qui voudrait être situé « n'importe où », est situé en France; et la musique, souvent nourrie en folklore français ou conçue sous l'ascendant de vieux airs populaires, fait entrevoir une réalité fort déterminée. Le livret voudrait nous entraîner dans le royaume de la fantaisie, mais la musique nous ramène dans l'Ile-de-France; l'intention du librettiste serait de situer ses symboles « hors du temps », mais voici des personnages Louis XIII. Ils parlent aussi comme des esthètes récents qui croient avoir de grandes idées parce qu'ils emploient des mots avec des majuscules : le Rêve, la Vie, l'Art, et même la Simplicité... Hélas, est-ce que les choses réelles, journalières, méritent tant de majuscules?...

Quel est le sujet de la pièce?

C'est toute la philosophie de la vie humaine, simplement. Et il y a encore un second sujet, qui pourrait bien être « les mystères de l'hérédité ». Et peut-être un troisième sur la bienfai-

sance du pays natal et sur les malheurs des artistes « déracinés »...

Tout cela à propos d'un « Joueur de viole ».

Car ici, les idées se chevauchent, s'entremêlent, se combinent d'une façon bien étrange : elles se laissent dominer, malgré leurs majuscules, par des similitudes de mots et même de chiffres.

Dans l'année, il y a quatre saisons; et sur un violon il y a quatre cordes; et dans la vie on peut considérer trois ou quatre âges. Si bien que voici d'abord l'adolescence et l'amour, le printemps et le matin : c'est la première corde de la viole et le premier tableau de la pièce. Ensuite, le travail et la gloire : c'est la deuxième corde (et il est midi, en été). Puis, dans l'automne, et vers cinq heures du soir, voici un deuil, voici une trahison de femme, et c'est la troisième corde. Quant à la quatrième, c'est la mort : hiver, plaine déserte sous la nuit, la neige tombe.

Ainsi toute la destinée humaine, en quelques tableaux, est symboliquement représentée. Et une fable (ou le fil d'une histoire) relie ces tableaux. Le jeune fils d'un luthier, au printemps, aime la fille du bailli, et cet amour l'inspire. Le Roi passe; il emmène le petit musicien à la Cour, et même la jeune fille. Celle-ci, grisée par le luxe, devient la favorite du roi, elle oublie le modeste joueur de viole. Désespéré, l'artiste revient au pays natal; il reçoit le dernier soupir de son père. Enfin, un soir où la favorite est fêtée par le roi, une rafale, plus forte que les murailles du palais, renverse tous les inconsistants ornements de la fête. On sent alors, comme dit Shakespeare, que « la mort est au bout de tout ». Le Joueur de Viole, épuisé et grandi par la souffrance, reparaît, comme s'il était déjà le spectre de lui-même. Il meurt. La jeune fille ne lui survit pas. Le Roi veut briser la viole enchantée ou maudite. Mais la mélodie continue de s'exhaler, comme une âme immortelle ou une voix de l'idéal, créées par la douleur de l'Artiste.

*
* *

Sur cette pièce symbolique, d'une conception noble mais d'une réalisation hésitante et hybride, le musicien, M. Raoul Laparra, composa une partition qui ne manque pas de qualités. Lui-même, ayant écrit son livret, se recommande en cela de l'exemple de Berlioz, de Wagner, de M. Vincent d'Indy, de M. Charpentier et d'Albéric Magnard. Mais ce n'est là qu'une ressemblance tout extérieure.

La partition, abondamment mélodique et très claire, est souvent dominée par l'influence de Massenet. Elle mérite d'être louée, tout d'abord, pour un évident désir de « faire simple », de ne pas couvrir les voix, et de laisser au chant une primauté légitime. Cette partition, rompant avec les habitudes que le wagnérisme, naguère, mit à la mode, ne se compose pas d'une polyphonie orchestrale, à laquelle on superpose une façon de récitatif presque continu et quelques dessins mélodiques, émergeant de loin en loin (*rari nantes in gurgite vasto*).

Ici, au contraire, les voix font un chant à peu près continu. L'orchestre, qui souvent « imite » leur dessin, semble se proposer de prolonger, de propager dans l'espace l'expression de la voix. Il est comme une atmosphère qui fait écho autour des personnages, et qui, loin de les absorber ou de les diminuer, les met en valeur et leur laisse occuper le premier plan.

Puisque les dessins mélodiques assument ici un rôle d'une telle importance, peut-être l'auditeur serait-il heureux de les trouver plus expressifs et plus variés. Il y a quelque monotonie dans certains passages qui sonnent, un peu trop continuement, comme des chansons populaires, et aussi dans plus d'un autre, qui semble une agréable feuille d'album plutôt qu'une page de drame lyrique. Cela finit par donner l'impression d'une grisaille un peu mince.

Néanmoins, la mort du vieux luthier et le tableau final s'imposent par de l'émotion et même par de la grandeur. Dans tout le premier acte, la grâce et le charme d'un paysage printanier sont exprimés avec un charme et une émotion qui prouvent un artiste sensible et poète.

Somme toute, voici, selon nous, ce qu'il faut conclure. *Le Joueur de Viole*, malgré les réserves qu'il suscite, mérite de s'imposer à l'attention la plus sympathique. C'est une œuvre qui vise haut, et d'une conception généreuse. De telles œuvres sont fort rares. Et il faut reconnaître les dons incontestables, le talent et la conscience de M. Raoul Laparra.

La distribution vocale mérite des éloges. Mme Yvonne Brothier compose habilement un rôle qui comporte quatre aspects fort différents; elle chante en bonne musicienne. Mme Ferrat fait apprécier un beau timbre et une diction qui porte. M. Vieuille et M. Albers montrent

une autorité admirable. Quant à M. Friant, il se donne généreusement dans un rôle qui demande de l'éclat, de la jeunesse et de la puissance.

La pièce est montée avec soin et présentée dans de beaux décors.

Adolphe Boschot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Dr Alfred Bihlmann. — *La Lettonie d'aujourd'hui*, 1 vol. in-16.

Sous le titre, *La Lettonie d'aujourd'hui*, M. le Dr Alfred Bihlmann, chef de la Section d'Information et de Presse au Ministère letton des Affaires étrangères, a écrit un excellent petit livre. Il nous y présente, dessinées à grands traits, l'histoire et la structure actuelle de son sympathique pays. On lira avec un particulier intérêt les chapitres consacrés à la libération de la Lettonie, à la constitution de la jeune République, et à l'activité économique et artistique du peuple letton. Commerçants et touristes français trouveront dans les dernières pages de cette étude de très utiles informations sur les moyens de transport et les conditions de la vie en Lettonie. Ajoutons enfin que de nombreuses illustrations, heureusement choisies, aident à préciser l'impression très favorable que laisse la lecture de ce petit volume.

LA QUINZAINE POLITIQUE

BULLETIN TCHÉCOSLOVAQUE

Les élections législatives en Tchécoslovaquie ont eu lieu, on le sait, le 15 novembre dernier. Elles se sont déroulées dans un ordre et un calme qui étonnaient tous les étrangers de passage dans le pays. Trente et un partis ont brigué les suffrages des électeurs, mais toutes les fractions dissidentes ont été balayées ; les voix se sont concentrées sur les listes des grands partis. Malgré tous les mouvements qui se sont produits, le principe de la coalition et de la concentration nationale sort victorieux des élections. Les cinq partis tchécoslovaques sur lesquels s'appuyait le gouvernement, c'est-à-dire, les agrariens, les socialistes nationaux, les social-démocrates, le parti populaire catholique et les démocrates nationaux, augmentés du parti du petit commerce, restent au pouvoir. Leur majorité, il est vrai, n'est pas très forte : 15 voix en tout — mais les partis de la majorité, débarrassés des éléments peu solides, se trouvent raffermis. Ainsi, en dehors de cet élargissement de la majorité, rien n'est changé à la situation générale.

Dans le groupe de l'opposition, deux partis ont remporté un succès considérable : celui des communistes d'abord qui a atteint le chiffre imposant de 933.000 suffrages. Mais si l'on regarde de plus près, on se rend compte que le parti augmente grâce à l'appoint d'au moins 200.000 Allemands, Magyars et autres allogènes, et que, malgré ses 41 mandats, il a subi en réalité une diminution sur les élections municipales de 1925. Malgré ce semblant de succès communiste, le bilan général des élections accuse un mouvement assez sensible vers la droite, non seulement en Slovaquie, où le parti populiste de l'abbé Hlinka passe en première ligne avec ses 480.000 voix et ses 25 mandats au lieu de 11, mais aussi en Bohême et en Moravie, où le parti populaire, avec ses 601.000 voix (31 mandats) se place comme venant numériquement aussitôt après les agrariens (970.000) qui sont le parti le plus fort dans la République. Le parti de la démocratie nationale, dont le chef est M. Kramar, a subi des pertes considérables : au lieu de 19 sièges qu'il possédait en 1920, il n'en a plus que 13. Le reste est allé soit aux petits commerçants qui ont passé de 0 à 13 mandats, soit au parti dissident de M. Stransky qui, sans gagner un siège, a fortement affaibli la démocratie nationale. Si le parti social-démocrate n'a pu sauver, des 74 mandats qu'il possédait en 1920, que 40, les socialistes tchécoslovaques, grâce à l'appui moral que leur a apporté l'adhésion de M. Benès, en ont gagné 7 et figurent sur le tableau pour 28 sièges.

Un autre fait intéressant semble ressortir des élections : le recul des partis allemands et magyars. A ce point de vue, l'échec de M. Lodgman, leader des nationalistes allemands, semble significatif et le *Prager Tagblatt* lui-même l'interprétait comme un signe de la faillite de la politique allemande irrédentiste et d'un revirement général dans les esprits des Allemands de Tchécoslovaquie qui seraient las de l'agitation des chauvins. Cependant, il ne faudrait pas fonder sur ce fait des espérances démesurées, comme une partie de la presse tchèque s'est empressée de le faire. Il faut attendre encore pour savoir si les activistes allemands auront le courage de leurs idées et s'ils passeront des paroles aux actes. La façon dont certains Allemands se sont conduits lors de l'ouverture de la Chambre a fait voir qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et qu'il est prudent de garder une réserve vis-à-vis des Allemands, se déclarassent-ils activistes.

En face d'une Chambre où l'opposition est assez forte et la majorité assez hétéroclite, il n'était pas chose facile de constituer un gouvernement. L'opinion et la confiance générales se sont portées tout naturellement sur le président du gouvernement démissionnaire, M. Svehla, que son expérience politique, sa persévérance et son doigté désignaient pour la seule personne capable de concilier tant d'intérêts divergents. M. Svehla, conformément à l'opinion du Président de la République, avait d'abord l'intention de supprimer deux des 17 ministères existant en Tchécoslovaquie, à savoir celui du ravitaillement, héritage des moments difficiles d'après guerre, devenu désormais inutile, et celui de l'unification de la législation qui pourrait facilement être remplacé par un simple département de l'Intérieur. En dehors de cette mesure d'économie, il avait l'intention de confier quelques uns des ministères les plus importants, comme les Finances, l'Intérieur et la Justice, à des spécialistes choisis en dehors du Parlement. Les négociations traînaient et M. Svehla après avoir, pour un moment, renoncé à sa tâche, finit, au bout d'un mois de tractations, par constituer un ministère. Cependant, devant les exigences des partis, il dut abandonner ses projets de suppression des ministères et, en partie, celui des ministres techniciens ; il

s'est contenté de confier les Finances au professeur Englis, qui a déjà deux fois été ministre des Finances, et de garder, comme ministre pour la Slovaquie, M. Kallay. Pour le reste, voici la répartition des portefeuilles : Les agrariens gardent la Présidence du Conseil (M. Svehla), la Justice, (M. Viskovsky) ; l'Instruction publique (Srdinko) et l'Agriculture (M. Hodza), les populistes catholiques les Postes (Mgr. Stanek), le Ravitaillement (M. Dolansky) et l'Intérieur (M. Nosek) ; les social-démocrates : les Chemins de fer (M. Bechyné qui est en même temps le Vice-Président du Conseil), la Prévoyance Sociale (M. Winter) et l'Unification (M. Déter) ; les socialistes nationaux : les Affaires Etrangères (M. Benès) ; la Défense Nationale (M. Stribrny) et l'Hygiène (M. Tusny) ; les democrates-nationaux, le Commerce (M. Dyonacek) et les petits commerçants, les Travaux Publics (M. Mlcoch). La Présidence de la Chambre passe des mains des socialistes-démocrates (M. Tomasek) aux agrariens (M. Malypetr, ancien ministre de l'Intérieur dans le Cabinet précédent.) Le Sénat n'a pas encore procédé aux élections du Président.

Les Chambres se sont réunies, pour la première fois, le 15 décembre. La formalité de la prestation du serment a donné lieu à des manifestations assez bruyantes de la part de l'opposition : les nationalistes allemands ont poussé leurs provocations jusqu'à entonner en chœur, le *Deutschland über alles* et une femme-député de ce parti a voulu offenser le Président du Conseil par un geste dont la grossièreté et le mauvais goût ont pu agacer pour un instant le public tchèque, mais qui ont démasqué le vide politique de ces procédés. Aussi les agrariens et les socialistes chrétiens allemands ont-ils voté, aussitôt après, lors de l'élection de la présidence de la Chambre, avec la majorité, pour M. Malypetr.

La déclaration du nouveau Cabinet, faite par M. Svehla, formait, par son ton de fermeté et de calme, un heureux contraste avec le tapage de l'opposition. Après avoir constaté que la période révolutionnaire d'après-guerre est révolue et qu'une période de travail normal s'ouvre, M. Svehla a tracé le programme du gouvernement qui s'efforcera d'assurer les progrès du relèvement définitif par un travail constant dans une atmosphère d'apaisement. Abordant, dans son exposé, la politique extérieure, M. Svehla a déclaré entre autres : « La Tchécoslovaquie restera inébranlablement fidèle à la ligne suivie jusqu'à présent dans sa politique relative à l'Europe centrale. Son alliance avec la France a été solennellement corroborée par les traités de Locarno qui ont confirmé l'esprit pacifique de l'amitié attachant l'un et l'autre des deux États. Non moins stabilisées sont les relations avec l'Angleterre et l'Italie, qui, par les accords de Locarno, ont reçu le cachet définitif de la collaboration amicale dans le domaine de la politique européenne.

« Le fait que le pacte de Locarno a pour de longues années donné une solution stable et réglé les rapports de la Tchécoslovaquie avec l'Allemagne revêt pour la République Tchécoslovaque une haute importance. Le traité d'arbitrage possède pour les deux États une portée des plus grandes en tant qu'il manifeste les aspirations pacifiques réciproques et qu'il les met dans la voie d'un bon voisinage, facilitant la collaboration dans tous les domaines de l'activité entre États, et notamment dans celui des intérêts économiques. »

Notons que, dans le programme intérieur, parmi les tâches les plus importantes, la réforme fiscale, l'amélioration des traitements des fonctionnaires, l'achèvement de la réforme agraire, la réforme des tarifs, l'achèvement de la grande œuvre des assurances sociales, l'achèvement du réseau des conventions commerciales et douanières.

Cependant, il serait puéril de fermer les yeux devant le fait que, vu les intérêts très divergents des partis de la coalition, il ne sera pas toujours facile de gouverner, d'autant plus que la majorité est relativement petite. Si M. Svehla ne s'est pas adressé, pour former une majorité plus solide, aux populistes slovaques de l'abbé Hlinka, après les débuts de la nouvelle législature, la question de l'entrée des populistes au sein du gouvernement est devenue l'objet de nombreux articles dans les journaux de tous les partis. Le député Tuka, qui passe pour l'éminence grise du parti populiste, a fait des déclarations assez significatives et qui montrent que, malgré tout, les populistes ne demandent pas mieux que d'entrer dans la coalition. La chose n'est pas facile, tant que M. Hlinka continuera à prétendre — contrairement à ses opinions d'avant guerre — que les Tchèques et les Slovaques forment deux nations différentes et à réclamer une autonomie qui équivaudrait à un dualisme. Néanmoins, le problème slovaque s'est posé dans toute son acuité et on ne pourra plus fermer les yeux devant lui. Déjà, M. Kramar a formulé dans son journal un projet d'autonomie administrative qui, tout en laissant aux Slovaques une large marge dans leurs affaires intérieures, ne serait pas un danger pour l'unité de la République. La discussion est ouverte et, tôt ou tard, elle aboutira forcément. Les populistes eux-mêmes comprennent qu'il est dans leur intérêt de s'entendre avec la majorité et de ne pas pousser, par leur entêtement, les partis tchèques à chercher une entente prématurée avec les activistes allemands, qu'ils soient socialistes ou agrariens. Le récent scandale des faux-monnayeurs magyars est là pour rappeler les têtes trop bouillonnantes parmi les Slovaques aux réalités politiques : les Magyars n'ont pas désarmé et M. Hlinka lui-même les a connus de trop près pour ne pas se rendre compte de ses responsabilités devant son peuple et devant l'Histoire.

H. Jelinek.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LE JUBILÉ DE M. NIKOLA P. PACHITCH, PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES

Le 19 décembre dernier il y a eu 80 ans depuis la naissance de M. Nikola P. Pachitch, président du Conseil des ministres du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

M. Nikola Pachitch est né le 19 décembre 1844 à Zayétchar, en Serbie. Après avoir fréquenté la Faculté technique de Belgrade, il est allé s'inscrire à l'École Polytechnique de Zurich.

Élu député pour la première fois en 1878, il fut réélu en 1881. C'est cette même année qu'il a fondé et organisé le parti radical serbe dont il fut président du Comité central, place à laquelle il se trouve encore aujourd'hui, après l'avoir occupée sans interruption. Député de nouveau en 1881 et en 1883, il a dû émigrer, à la suite des troubles de Zayétchar, d'abord en Bulgarie, puis en Roumanie et finalement en Russie. Il fut en exil jusqu'à l'abdication du roi Milan Obrénovitch survenue en 1888. Sitôt rentré dans sa patrie, il est élu maire de Belgrade. Élu de nouveau député en 1889 lors des élections qui eu-

rent lieu après le vote de la nouvelle Constitution, il devient président de l'Assemblée nationale en 1891.

C'est en 1891 qu'il est, pour la première fois, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Il resta au pouvoir jusqu'au 9 août 1892. En 1893, il est, pour la seconde fois, président de l'Assemblée nationale. La même année, il est nommé Ministre de Serbie à Pétrograd. Comme Ministre accrédité à l'étranger il est congédié au début de 1894. A la tête du parti alors que celui-ci mène le rude combat pour la restauration de la Constitution abolie, il est condamné à la prison pour délit de presse. Au moment de l'attentat perpétré contre le roi Milan, en 1898, il est toujours emprisonné. Amené cette fois devant la cour martiale avec beaucoup d'hommes éminents du parti radical, il fut condamné à vingt années de prison. Il y resta peu de temps et fut cependant gracié. La dignité de sénateur ayant été créée par la Constitution de 1901, il est élu sénateur la même année.

Sous le règne du roi Pierre, M. Pachitch devient, en 1904, ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet présidé par le Général Sava Gromitch; puis il constitue son propre Gouvernement à la tête duquel il reste jusqu'au 30 juillet 1905. Il est de nouveau président du Conseil et ministre des Affaires étrangères du 16 avril 1906 jusqu'à l'été 1908. Pendant la crise amenée par l'annexion de la Bosnie et l'Herzégovine, en 1909, il se voit confier, dans le Gouvernement de coalition, le ressort des travaux publics. A l'automne déjà de la même année c'est lui qui constitue le gouvernement des radicaux et des radicaux indépendants qui dure jusqu'au mois de juin 1911.

A la veille des guerres balkaniques, en septembre 1912, il est de nouveau à la tête du gouvernement qui décrète la mobilisation générale de toute la force armée serbe et fait la guerre pour libérer les Serbes du joug ottoman. Il reste à cette place pendant les guerres : turque, bulgare et la guerre mondiale, jusqu'au mois de décembre 1918.

C'est alors qu'il est nommé chef de délégation du royaume des Serbes, Croates et Slovènes à la Conférence de Paix à Paris. Succédant à M. Vesnitch, sous le gouvernement duquel eurent lieu les élections pour l'Assemblée nationale, il devient président du Conseil en 1921, et fait voter la Constitution. Il reste à la tête des différents gouvernements jusqu'au 27 juillet 1924. Et, finalement, il constitue le gouvernement actuel, le 6 novembre 1924, d'abord avec les démocrates indépendants, qu'il fait remplacer ensuite par le parti paysan croate.

Au début, M. Pachitch était élu député dans la circonscription électorale de Timok, puis et à la fois à Belgrade même et encore dans deux autres circonscriptions. Depuis la libération et l'union nationale il est constamment réélu dans trois endroits : à Belgrade, dans la Voïvodina et en Bosnie.

L'histoire tout entière du royaume de Serbie et puis celle du royaume des Serbes, Croates et Slovènes s'incarne dans la personne de M. Pachitch. C'est lui en effet qui a pris part, depuis 1878 jusqu'à nos jours, à tous les événements d'importance historique et influé sur leur développement après les avoir fortement marqués de son empreinte. Aujourd'hui encore, après 50 années d'intense activité politique, et qui sont remplies de tant d'événements mouvementés et orageux, M. Pachitch se trouve à la tête du pouvoir comme symbole du développement organique de notre peuple qui vient de trouver son aboutissement historique dans l'union nationale intégralement réalisée.

Par l'activité qu'il a déployée à fonder et à organiser le parti radical serbe, lequel a doté notre pays de libertés politiques, chaudement disputées; par l'abnégation personnelle dont il a fait preuve dans les moments délicats de l'histoire politique récente; par son tact inné, M. Pachitch s'est révélé homme d'État prudent et avisé, extraordinairement capable de mener à bien la politique tant extérieure qu'intérieure du pays.

La politique profondément nationale de notre État, impliquant l'appui des alliés; l'alliance et amitié avec la France, de même qu'un long travail de préparation matérielle et spirituelle qui devait aboutir un jour à la libération de tous les Serbes et Yougoslaves, furent et sont à la base de toutes les constructions politiques de M. Pachitch. Par son activité dans le domaine de la politique extérieure, par son action dans le développement politique de la Serbie et dans la formation de notre État agrandi d'aujourd'hui, par le labeur qu'il consacre à sa consolidation intérieure, il personnifie l'idée, ou mieux, le fait historique que le grand État des Serbes, Croates et Slovènes est né de l'ancienne petite Serbie.

Et c'est pour rendre hommage à M. Pachitch, qui a pendant cinquante ans travaillé à la formation de notre État, et par son dévouement et abnégation de tous les instants contribué à sa grandeur, qu'on a décidé de fêter, de la façon la plus solennelle, le quatre-vingtième anniversaire du chef du parti radical serbe qui est en même temps président du Conseil, le 17 mai 1926.

Bojivoé B. Miskovitch.

BULLETIN MARITIME

UN CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE EN SYRIE ET EN PALESTINE

Sous le double patronage de M. le Haut-Commissaire de la République Française auprès des Etats de Syrie, du Grand Liban, des Alaouites et du Djebel-Druze, et de M. le Haut-Commissaire de Sa Majesté Britannique en Palestine et en Transjordanie, se tiendra successivement dans les trois villes de Beyrouth, Damas et Jérusalem, un Congrès Archéologique au cours duquel on visitera les principaux chantiers de fouilles et les sites historiques : Tripoli, Byblos, Sidon, Baalbec, Palmyre, Tibériade, Megiddo, Jerusalem, Djérash et éventuellement Pétra.

Le Congrès sera ouvert le 8 avril 1926 à Beyrouth et sera clos trois semaines après à Jérusalem.

En principe, trois sections sont prévues pour les travaux du Congrès : 1° Préhistoire et Ethnographie; 2° Antiquité; 3° Moyen Age et Temps modernes.

Les congressistes bénéficieront de tarifs spéciaux dans les hôtels de Syrie et de Palestine. La Compagnie des *Messageries Maritimes* accordera, pour le passage sur les lignes de Syrie, une réduction de 50 % aux Délégués officiels et une réduction de 50 % sur le prix nourriture non comprise) aux autres Congressistes.

Le départ de Marseille, par la ligne Nord (paquebot *Lamartine*) aura lieu le 24 mars, et le départ par la ligne Sud (paquebot *Général Metzinger*) le 30 mars.

Ce Congrès qui est appelé à avoir un grand retentissement non seulement dans les milieux scientifiques du monde entier mais encore parmi l'élite des touristes, sera en quelque sorte le couronnement des admirables travaux archéologiques entrepris par les Français en Syrie depuis la guerre et dont le *Moniteur de l'Exportation* donnait récemment sous la signature « Ermail » le très intéressant exposé dont nous extrayons un passage caractéristique : « Dès 1920, c'est le Dr Contenau qui, reprenant l'instrument que 1914 lui avait arraché des mains, fouille Saïda, l'antique Sidon et en extrait des documents d'architecture, d'épigraphie ou d'industrie que trois millénaires de bouleversements avaient enchevêtrés. C'est M. de Lorey qui remue le site d'Oum-el-Awamid signalé déjà par Renan dans sa « Mission de Phénicie » et qui, recherchant à Damas des souvenirs de l'Art musulman, étudie nombre de mausolées et de tombeaux et discerne les techniques des céramistes arabes des XV^e^ et XVI^e^ siècles. C'est encore Mme Le Lasseur qui, au cours de deux campagnes, s'attaque aux ruines de Tyr, tâche de délinir les limites des ports qui ont assuré à la cité antique son hégémonie maritime, étudie la digue d'Alexandre-le-Grand, cherche à préciser les enceintes de la ville et ramène au jour des peintures romaines, des textes grecs, des inscriptions phéniciennes.

Mais les découvertes capitales sont celles qui ont eu pour théâtres Byblos, Kadesh et Salihiyé.

A quelques kilomètres au nord de Beyrouth, à Djebaïl, l'antique Byblos déjà visitée par Renan, M. Montet avait, dès 1919, retrouvé les fondations d'un temple élevé par les Egyptiens à la déesse locale. En 1925, un éboulement de la falaise, en précisant l'emplacement d'une nécropole dont on soupçonnait l'existence, révéla des hypogées dont l'important mobilier funéraire fournit la preuve matérielle des relations — commerciales et politiques — établies dès le deuxième millénaire avant notre ère à une époque certainement plus haute encore, entre l'Egypte et la Phénicie. On peut concevoir l'importance considérable du produit de ces fouilles dans le seul domaine de la philologie si l'on songe que l'inscription en caractères archaïques relevée dans une de ses hypogées a reculé de quatre siècles notre connaissance de l'épigraphie phénicienne et a prouvé que les Giblites, ancêtres des Tyriens et des Sidoniens, étaient dès le XIII^e^ siècle avant J.-C., en possession d'un alphabet.

A Tell-Nebi-Mend, en recherchant l'ancienne citadelle hittite de Kadesh, M. Fézard déblaya presque complètement une installation fortifiée qui confirmait les conclusions tirées de l'étude des textes antiques. Outre qu'il nous est permis maintenant d'établir que l'occupation de cette forteresse de l'Oronte par les Hittites remonte aux premières années du deuxième millénaire, nous disposons d'éléments nouveaux pour fixer certaines particularités de ce peuple dont l'origine, la civilisation et la langue nous sont jusqu'ici mal connues.

Pour ne pas faire remonter nos connaissances vers une antiquité d'âge aussi respectable que celui de Kadesh ou de Byblos — jusqu'à présent du moins — les fouilles de Salihiyé ont été d'un secours inestimable pour déterminer une étape de l'évolution artistique de l'ère chrétienne. Le général Gouraud, avisé par un éminent orientaliste américain, M. Breasted, de la découverte qui venait d'être faite sur les rives de l'Euphrate et saisissant tout l'intérêt qu'il y avait à dégager entièrement le tell de Salihiyé, mit à la disposition de MM. F. Cumont et Brosse une colonne de l'Armée du Levant, conduite par les commandants Renard et Hamel. Ainsi nos soldats, reprenant, après dix-sept ou dix-huit siècles, la route des légionnaires palmyréniens et romains à travers le désert, dégagèrent les fortifications de Doura-Europos, tête de pont avancée de l'Occident vers l'Orient. Ici également la moisson fut abondante : outre le plan d'une ville en damier, disposition en faveur « pour la plupart des cités nouvelles de l'époque hellénistique, longtemps avant que les Américains ne fissent triompher leur block system dans le Nouveau-Monde » ainsi que l'écrit M. F. Cumont, les explorateurs ont retrouvé les soubassements de nombreuses maisons, une nécropole, un édifice à gradins. Mais la découverte la plus précieuse est celle de peintures murales du début de notre ère qui se présentèrent remarquablement conservées lors des premières fouilles et qui, par leur allure générale, nous ont offert un spécimen encore inconnu de la peinture gréco-sémitique : touchant à la fois par leur procédé à la vieille technique orientale et à celle du Moyen-Age, elles constituent, dès maintenant, un point de repère capital dans l'étude des sources de l'Art byzantin.

***

A propos de la disparition de l'*André Chénier* et du *Cordillère* rayés récemment de la flotte des *Messageries Maritimes*, nous relevons dans la *Presse Indochinoise* du 3 janvier 1926 cet entrefilet :

« Le paquebot *Cordillère* est actuellement désarmé et attend sa démolition. Avec lui disparaîtra un des derniers navires de la vieille flotte des *Messageries Maritimes;* ceux qui restent peuvent se compter : l'*Armand Béhic*, l'*Amazone*, le *Dumbea*, tous construits suivant un type sensiblement identique. »

Le *Cordillère* desservait dernièrement encore la ligne Marseille-Haïphong. Certes, le confort sur les unités de ce type était loin d'égaler celui que les passagers sont assurés de trouver, à l'heure actuelle, sur les navires de construction plus récente : le *Paul Lecat*, le *Porthos*, le d'*Artagnan* et cependant les vieux coloniaux ne peuvent s'empêcher d'éprouver, à l'évocation d'un passé, en somme si récent, un peu d'émotion. Ils avaient une si fière allure sur l'eau, avec leurs trois mâts, leurs cornes et leurs vergues, les anciens paquebots du genre *Ernest Simons*, *Polynésien*, *Tonkin*, *Nera*, etc.! »

« Petit à petit et à tour de rôle, les cornes s'en étaient allées, puis le mât d'artimon puis les vergues imposantes. Puis les deux mâts survivants avaient été ramenés à des proportions plus réduites. Aujourd'hui ce sont les navires eux-mêmes qui s'en vont à leur tour... »

« ...Tout passe! »

***

Nous apprenons que S. A. R. le Prince Léopold, fils aîné du roi des Belges, a pris passage à Mombasa sur l'*Amiral Pierre* des *Messageries Maritimes* après avoir effectué un voyage d'études en Afrique de 7 mois, dont deux passés en caravane. Ce navire, après avoir fait une courte escale à Port-Saïd le 13 janvier, est arrivé à Marseille le 19 janvier.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 4 64e ANNÉE 20 FÉVRIER 1926

MES POISONS (1)

Cuvillier-Fleury a comparé l'auteur de *Volupté* à un muletier, et il crie tout haut de Berryer qu'il est de la basoche; il s'étonne après cela si l'on dit de lui qu'il n'est qu'un valet de bonne maison (2).

*
* *

Cuvillier-Fleury.
Une certaine ignobilité de visage et d'esprit.

*
* *

Berryer, revenant de la Vendée, où il était allé voir la duchesse de Berry arrêtée, et interrogé par les gens de son parti sur le fait de la grossesse et sur le coup fatal que cela portait à la bonne cause, disait : « Ne m'en parlez pas! Et la *salope* qui veut nourrir! »

*
* *

Villemain. Cette basse et maligne nature, armée d'un esprit brillant. C'est le Thersite des beaux esprits.

*
* *

Villemain : lâcheté byzantine, parole de Chrysostôme.

*
* *

Pauvre Manon Lescaut! Il ne lui manquait plus pour dernière aventure que d'aller avec un cuistre. Planche s'en est chargé (1).

*
* *

Planche, dogmatique, pédant, d'un jugement juste, mais sans esprit, sans grâce : jamais un rayon, rien de ce qui caresse l'esprit. Il a quelques parties solides et fermes dans l'intelligence; mais un invincible dégoût surmonte pour moi l'estime que j'en puis faire. Mon jugement sur lui est atteint et corrompu de l'infection immonde qu'il exhale (2).

*
* *

Gustave Planche. L'un des critiques de ce temps qui imposent le plus par un faux air de

(1) Sous ce titre, notre collaborateur, M. Victor Giraud, va publier prochainement, à la librairie Plon, les parties, jusqu'ici réservées, des fameux *Cahiers* de Sainte-Beuve. Nous en détachons les pages inédites que voici.

(2) On rapprochera de ce mot cruel — et vengeur — de l'auteur de *Volupté*, le portrait de Cuvillier-Fleury qu'on trouvera au tome Ier des *Nouveaux Lundis*, p. 397-399.

(1) Allusion à l'article de Gustave Planche sur « l'Abbé Prévost », dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1838.

(2) Gustave Planche était une des bêtes noires de Sainte-Beuve, qu'il avait d'ailleurs assez maltraité comme poète, mais qui le lui a bien rendu. Rapprochez de ces exécutions celle qu'on trouvera au tome XI des *Causeries du Lundi* (éditions actuelles, p. 48[illegible] et au tome V des *Nouveaux Lundis* p. 67-73).

rigorisme. Ce qu'a dit une fois cet esprit de paresse, de crapule et d'orgueil, n'espérez pas l'en faire revenir jamais! Il le répète et le réitère, il le répétera pour l'éternité!

*
* *

En fait de littérature, il y a longtemps que Planche ne se renouvelle pas et qu'on peut dire qu'il vit de son suif.

*
* *

Mme Ancelot, rance et mielleuse, me fait l'effet d'un vieux sirop jaune oublié depuis longtemps dans sa fiole. Ouah! j'aime cent fois mieux du vinaigre.

*
* *

Le choix d'Ancelot à l'Académie n'a été qu'ignoble; celui de Balzac serait immonde (1).

*
* *

Il y a en ce monde le bien et le mal, le vrai et le faux; le propre de Lamartine est de ne ressentir bien vivement et de ne discerner ni l'un ni l'autre, mais de les confondre dans des flots de vaste éloquence. C'est un élève fini des Jésuites, il n'a rien de Pascal.

*
* *

Croquis.

Saint-Marc Girardin, âme ladre et sordide.

*
* *

Je viens d'assister à une leçon d'ouverture de Saint-Marc Girardin sur Jean-Jacques Rousseau; j'ai entendu dès l'entrée cette voix glapissante et spirituelle, jaseuse, jamais sérieuse qu'hypocritement, prêchant la morale utile, la règle sociale et les grandes routes que, dit-il, il adore, rabaissant, dénigrant le *sauvage*, comme il l'appelle, ajoutant pourtant, par bonne grâce, qu'il n'est pas *fâché* que ce sauvage soit venu, puis se contredisant sur la fin (par usage et besoin de tout concilier) et préconisant en lui, tout d'un coup, le devancier, le préparateur glorieux de 89, ce qui amène l'applaudissement de rigueur et couronne bien des phrases badines par une péroraison un peu plus sonore. Je songeais qu'il y aurait une jolie lettre à lui adresser en réponse, dont le titre serait : *un sauvage à un fuquin*. Je dis *fuquin*, et sans vouloir être injurieux, mais il n'y a pas dans la langue un mot qui rende si précisément l'impression juste que me fait ce mélange de bel esprit agréable, de familiarité et de sans-gêne affectés dans des sujets graves, de froideur de cœur qui dans l'à-propos s'émoustille, de sophisme, d'égoïsme déguisé sous l'insolence d'un bon sens honnête, lequel fait ses affaires tout en parlant devoir, et conseille aux autres de les faire par le même chemin, cette usurpation enfin de sentiments et de mots généreux par une âme vaine et dans une voix qui détonne (1).

*
* *

Le jour où Mme Dudevant écrivait dans *le Monde* sa IV^e^ Lettre à Marni, les plus admirables pages depuis Rousseau, elle écrivait à Buloz une lettre de fourberie en matière d'argent. Hélas! hélas! qu'est-ce donc que cette chose qu'on appelle talent ? J'ai pu, dans mes relations avec Mme Dudevant et dans celles avec Hugo, tenir ainsi, en quelque sorte, registre en partie double de leur talent et de leur vie. Hélas! le talent n'est-il donc qu'une aigrette (*crista galli*), un bel *ongle* qui, pourvu qu'on le soigne et qu'on le rogne de temps en temps, reste beau, même quand le corps et le cœur seraient pourris!

*
* *

Mme d'Agoult avait livré au public son ancien amant Liszt dans *Vélida;* voilà Mme Sand qui, à ce qu'on me dit, fait la même chose pour Chopin dans *Lucrezia;* elle achève d'immoler les pianistes avec des détails ignobles de cuisine et de lit. Ces dames ne se contentent pas de détruire leurs amants et de les dessécher; elle les dissèquent (2).

*
* *

Pyat (3) (qui n'est pas un grand sire) a très bien dit d'elle (de Mme Dudevant) : « Elle est

(1) Ancelot avait succédé à Bonald. Que de gros mots! Et tout cela, parce que Balzac avait voulu, dans *Le Lys de la Vallée*, refaire *Volupté* à sa façon!

(1) « M. Saint-Marc Girardin est une de mes antipathies », disait déjà Sainte-Beuve dans les *Cahiers* de 1876. Voir tout le passage, p. 49. On rapprochera cet « écrasement » de l'article, si finement acidulé, que Sainte-Beuve a consacré, dans les *Lundis*, à Saint-Marc Girardin (tome I). Il y cite le mot de Saint-Marc : « Les grandes routes, s'écriait-il un jour, je n'en veux pas médire, je les adore. »

(2) *En marge :* « J'ai sous les yeux une lettre de Mme Sand où elle nie énergiquement avoir songé à Chopin dans son prince Karol. » (*Note de Sainte-Beuve.*)

(3) Félix Pyat, auteur dramatique et journaliste fort virulent.

comme la *Tour de Nesle*, elle dévore ses amants, mais au lieu de les jeter ensuite à la rivière, elle les couche dans ses romans. » Une *Christine* de cabinet de lecture et d'estaminet.

*
* *

Mme Dudevant commet des infamies, et elle écrit des sublimités. Elle se flatte qu'on ne croira jamais ce qui est, et que la phrase, en définitive, prévaudra. Elle se juge assez vaisseau de haut bord pour avoir la sentine profonde.

Une Christine de Suède à l'estaminet.

SAINTE-BEUVE.

L'ÉVOLUTION DES MŒURS

Nous assistons à une lente et sûre invasion de l'esprit scientifique dans de nombreux domaines qui lui étaient autrefois interdits. Car cet esprit, contrairement aux vues de certains *scientistes* à l'horizon étroit, n'est pas exclusivement fait de syllogismes, de formules et de raisonnements quantitatifs. Il existe partout où l'observation, la réflexion et le raisonnement sont soumis à une méthode et à une critique régulière. C'est donc à bon droit que l'immense ensemble que nous appelons les *sciences morales*, depuis la psychologie individuelle jusqu'à la sociologie, a conquis son droit de cité scientifique; c'est aussi à bon droit que les sciences morales s'agrandissent de jour en jour, et que des faits jugés autrefois trop particuliers, trop accidentels ou soumis au pur hasard viennent s'annexer à elles. Tel est le cas des *mœurs*. Est-il possible de trouver dans le langage courant une notion plus indéterminée et aux limites plus imprécises? Aujourd'hui pourtant, cette notion sort des vagues approximations. Elle se précise. Elle se clarifie. Elle s'enrichit aussi en se reliant d'une part, à l'histoire des coutumes et des institutions, et de l'autre, à la notion philosophique de l'obligation morale. L'étude de l'évolution des mœurs est née; il serait désormais impossible de la reléguer dans le domaine de l'imagination et de la fantaisie.

Cette conquête nouvelle de la science ne s'est pas faite soudainement : rien de solide ne se ferait de cette manière. Elle se préparait en réalité, dans la langue courante elle-même, par la distinction qui se faisait de plus en plus nette entre les *mœurs* prises au sens pratique et les *mœurs* prises au sens de la psychologie collective. Lorsque nous disons d'un individu qu'il a de mauvaises mœurs, nous portons sur lui un jugement moral qui entraîne l'idée de sanctions désirables ou possibles. Au contraire, lorsque nous parlons des mœurs d'un groupe, — peuple, race, groupement professionnel —, les idées de jugement moral et de sanctions viennent bien rarement à notre esprit, même lorsque ces mœurs s'éloignent beaucoup de notre idéal individuel ou de l'idéal collectif de notre groupe. Tandis que nous regardons comme criminel un individu qui a l'habitude du vol et du meurtre, nous ne regardons pas comme des criminels les cannibales des îles Banks ou de l'Amérique amazonienne. Dans le cas de ces derniers êtres, si éloignés qu'ils soient de nous, les mœurs prises au sens de la psychologie collective répondent à la même définition que les nôtres propres. Cette définition a été donnée en termes heureux par Gaston Richard : « Les mœurs sont un ensemble d'habitudes sociales imprimées par l'éducation dans l'esprit et dans les caractères; leur autorité vient de l'exemple, de l'éducation, de l'habitude et du besoin [1]. »

Tout cet ensemble d'habitudes est donc soumis à des conditions déterminantes; à ce titre, il forme un objet de science. Sans doute le déterminisme moral et social n'est pas identique au déterminisme naturel; au moins ne saurait-on identifier les deux déterminismes dans l'état actuel de nos connaissances; peut-être y parviendra-t-on un jour, mais je ne veux pas examiner ici cette question qui m'entraînerait trop loin; je penche vers le *monisme*, mais je ne veux pas prendre parti pour lui, d'une manière tranchée, contre le *pluralisme*. J'admets simplement que les contingences déterminantes, en matière d'évolution des mœurs, peuvent se présenter avec assez de suite et de cohérence pour qu'il soit possible d'entreprendre leur étude raisonnée. Cela suffit pour que les mœurs collectives soient matière de science. Les matériaux d'étude sont nombreux et de bon aloi. Ils sont donnés par l'histoire et par la géographie prises au sens le plus large. L'histoire montre l'enchaînement des mœurs dans le temps et leur méca-

(1) G. Richard, *L'évolution des mœurs*, 1 vol. in-16 de *l'Encyclopédie scientifique*, Paris, G. Doin, 1925.

nisme dans la vie intérieure des sociétés. La géographie donne les cadres naturels et ethnographiques de l'évolution des mœurs, elle aide aussi à discerner la part de déterminisme physique qui vient parfois s'adjoindre au déterminisme moral et social, soit pour le contrarier, soit pour le renforcer dans ses directions maîtresses.

S'il est possible de voir dans l'histoire des mœurs autre chose qu'une suite d'accidents sans intérêt et sans lien, il devient possible d'expliquer, au moins d'une manière limitée et modeste, leur évolution. Mais une question se pose tout de suite, celle du degré de généralité de ces explications. Il apparaît d'abord fort petit. Peut-on imaginer que le même ordre d'explications vaudra pour des groupes naturellement, historiquement et moralement aussi différents que les grands et petits groupes épars sur la surface de la planète? Peut-on comparer, par exemple, l'évolution des mœurs chez les Chinois, chez les Australiens, chez les Indo-Européens et chez les Amérindiens? En essayant de réduire et de ramener les unes aux autres des habitudes sociales aussi différentes que celles que nous constatons chez ces races, ne risquons-nous pas de construire une statue de l'homme universel aussi pâle, aussi incolore, aussi dénuée de substance et de réalité que les ombres du royaume d'Hadès, au onzième chant de l'*Odyssée*? Ou bien, si nous nous refusons à des généralisations assez hardies pour englober toutes les races humaines, ne risquons-nous pas d'aboutir à des inductions fragmentaires dénuées d'intérêt et de valeur, où la science des mœurs, malgré la rigueur de ses méthodes, se montrerait incapable de contribuer d'une manière sérieuse aux progrès de la sociologie?

L'école de Durkheim, *monogéniste* sans le déclarer ouvertement et peut-être sans bien s'en rendre compte, a cru triompher de cette difficulté et établir sur une base solide la valeur générale de la théorie des mœurs, en remontant du *complexe* au *simple* ou à ce qu'elle croyait tel, c'est-à-dire en cherchant les origines de la contrainte morale, aussi bien que de toutes les habitudes sociales, dans les coutumes et dans les institutions des tribus *primitives* ou considérées comme telles. Aussi les sociologues de cette école étudièrent avec zèle les mœurs des Boschimans, des Fuégiens, des Esquimaux, des Australiens, où ils s'imaginaient trouver à la fois les origines et l'explication d'une bonne partie des mœurs, sinon de toutes. A quels excès cette manière de faire les a conduits, nous le savons déjà, et les chercheurs de l'avenir le sauront encore mieux que nous. Ils s'étonneront à bon droit de la place assignée aux tribus indigènes de l'Australie centrale dans l'évolution de l'humanité. Ils s'étonneront de la place vraiment excessive donnée à la coutume, particulière et curieuse, mais non point universelle, du *totem*, c'est-à-dire des emblèmes de la communauté morale donnés par des animaux protecteurs, et, plus rarement, par des plantes protectrices.

En réalité, — j'ai eu l'occasion de le dire plusieurs fois, mais je ne saurais trop le répéter, — rien de plus dangereux que la confusion du *primitif* et du *simple*. Les primitifs, ou prétendus tels, ne sont point simples. Si les relations sociales ne présentent pas chez eux ce caractère de multiplicité et de diversité qu'elles ont chez nous, tant à cause de la multiplication de nos besoins qu'à cause de l'affinement intellectuel de la civilisation, chacune de leurs habitudes sociales, chacune de leurs mœurs, prise en particulier, révèle toujours une sorte d'accumulation de tendances variées qui résultent elles-mêmes d'une histoire non écrite, mais ignorée. Car les primitifs ou sauvages ont une histoire aussi longue et plus longue que les civilisés. Seulement, cette histoire, nous ne la connaîtrons jamais. Loin que les mœurs des primitifs puissent nous servir à expliquer les mœurs des civilisés, on peut avancer sans paradoxe que les premières sont souvent plus difficiles à expliquer que les secondes, car nous ne disposons sur elles d'aucun renseignement antérieur. Considérez, par exemple, quelles obscurités inexplicables il y a pour nous dans le cannibalisme, pour lequel toutes les théories simplistes se sont trouvées en défaut, et dont les motifs vrais nous paraissent, d'une peuplade à l'autre, singulièrement contraires, et parfois même contradictoires.

Ne cherchons donc point, à l'heure actuelle, une unité et une simplicité illusoires. Ne généralisons, si nous le pouvons, que dans des cadres très étroits. Là même, on est souvent exposé à se tromper.

Ces règles de prudence ont toujours été présentes à l'esprit de Gaston Richard, lorsqu'il a établi ce qu'il appelle *les lois sociologiques des variations des mœurs*. Ce sont des lois empiriques, sujettes à de nombreuses restrictions ou exceptions. Nous allons voir que les unes et les

autres sont parfois plus limitatives encore que Richard ne le présume.

Ces lois sont au nombre de quatre.

La première fait état de la disparition graduelle de l'hostilité réciproque dans les rapports des clans, des familles, et des petites communautés politiques. Il est bien vrai qu'il y a là une loi d'une portée très générale; la carte politique du monde moderne la rend très tangible; car cette loi n'est que l'expression sociologique de l'extension territoriale des sociétés reconnue par Ratzel et ses successeurs : les petits groupes disparaissent en s'absorbant dans les grands. Mais ces motifs de division et de conflit qui s'éteignent n'engendrent pas, nous ne le savons que trop, l'ordre et la paix universelle. Il n'y a plus de clans et de tribus dans les sociétés civilisées; les familles, affaiblies, démembrées et amenuisées, n'ont plus une armature qui leur permette de se dresser les unes contre les autres; évolution des mœurs incontestable, accompagnée, toutefois, d'une évolution sur un autre rythme, où renaissent discorde et conflits : nous voulons parler des sociétés professionnelles et des rivalités économiques; elles engendrent des désordres moins sanglants, peut-être, et moins anarchiques en apparence que ceux des temps passés, mais aussi pernicieux au point de vue de leurs effets sur la moralité générale.

La seconde loi de variations constate dans l'ensemble des sociétés humaines, à une cadence plus ou moins rapide, l'adoucissement progressif des mœurs. Les progrès de la politesse, la brutalité moindre des plaisirs et des jeux collectifs, et surtout l'amélioration de la condition des femmes montrent que cet adoucissement n'est pas un vain mot. Tout cela est exact, bien qu'il y ait des réserves à faire sur les progrès de la politesse, parfois bien peu sensibles, et bien que l'humanité civilisée soit sujette, dans ses jeux collectifs et dans ses plaisirs, à de singuliers retours de brutalité féroce et même de bestialité : nous le voyons tous les jours. Mais l'adoucissement des mœurs est-il sensible toujours et partout? N'est-il pas, dans certains cas, plus apparent que réel? Cherchez-le dans certaines habitudes sociales qui donnent à l'histoire des mœurs quelques-uns de ses chapitres les plus intéressants, car elles ont eu dans presque toutes les sociétés un caractère de généralité suffisante : nous voulons parler de *l'esclavage* et de *l'hospitalité*. L'esclavage juridique est presque partout aboli, cela est vrai, et c'est là un hommage social presque universel rendu à la raison et à la loi morale. Mais des formes d'esclavage réel et d'une rigueur économique parfois plus grande que l'esclavage antique subsistent encore presque partout sur la terre. L'hospitalité, autrefois si largement et si généreusement exercée par les particuliers et par les communautés, au point de devenir un rite social, s'est transformée, dans les sociétés les plus progressives, en une vertu d'exception purement individuelle et en voie de disparition rapide; ce ne sont pas les œuvres d'assistance et les aumônes bureaucratiques qui peuvent la remplacer.

La troisième loi reconnaît l'importance croissante de la moralité individuelle et du respect de la dignité de l'individu. Je ne crois pas qu'il soit possible de contrôler d'une manière scientifique le premier point : c'est une aspiration et un désir, plutôt qu'une réalité constatée. Quant au respect de la dignité individuelle, l'évolution s'est faite à peu près comme pour l'abolition de l'esclavage : les lois positives reconnaissent la dignité de l'individu, elles essaient même de préserver les faibles de toute atteinte; mais il n'est pas contestable que sur ce point comme sur quelques autres, les lois sont en avance sur les mœurs; c'est encore une question de savoir si les mœurs se mettront un jour à la hauteur des lois.

Enfin, la quatrième loi enregistre une sorte de parallélisme entre la transformation des passions communes et la succession des âges de la civilisation : l'évolution se fait « des passions ardentes de l'adolescence et de la jeunesse aux passions froides de l'âge mûr et de la vieillesse » (G. Richard). L'exemple de la Chine et des sociétés de l'antiquité classique confirme cette vue générale : il est fort possible que nos sociétés modernes suivent le même chemin. On peut se demander, toutefois, si cette évolution réalise un progrès en harmonie avec la loi morale. Les sociétés vieillies sont généralement plus paisibles, mais souvent aussi corrompues que les sociétés jeunes, quoique d'une manière différente. En outre, le déclin des passions communes affaiblit souvent chez elles les forces vitales les plus élémentaires et les plus nécessaires, de manière à les exposer, diminuées en nombre et en qualité, aux coups d'ennemis jeunes, brutaux et égoïstes. Il faudrait donc aspirer au jour où l'humanité tout entière serait mise sur le même plan de sénilité. Ne serait ce pas la préface du suicide collectif rêvé par Schopenhauer?

On voit toutes les réserves et toutes les restrictions que comporte la jeune science de l'évolution des mœurs. Il n'en est pas moins vrai que les lois de variations établies par elle ont une portée très réelle et doivent être retenues. Ces lois ne suffisent certainement pas, à cause de leur caractère simplement tendanciel, à asseoir sur des bases solides la règle de l'obligation morale, qui devrait être le couronnement pratique de l'étude scientifique des mœurs. Mais si l'obligation morale ne dérive pas des lois des mœurs, elle est sans doute fortifiée par celles-ci. Car la science des mœurs fortifie l'autonomie humaine et par suite la notion du devoir conscient, en enseignant que le déterminisme historico-social n'est pas invincible, ou plutôt que l'autonomie humaine s'intègre dans ce déterminisme, pour l'orienter vers des voies nouvelles étrangères à la fatalité pure et simple.

Camille VALLAUX.

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS

M. LE DUC DE LA FORCE

Il y a un préjugé fort ridicule qui s'attache aux historiens aristocrates de naissance, et qui tend à ruiner, de prime abord, l'audience que le public leur peut accorder. L'histoire est-elle uniquement matière à dissertations pour cerveaux bourgeois? Ou bien l'aristocrate est-il, de par sa nature, rebelle à tout talent d'historien? On n'en a jamais décidé, mais il est convenu dans l'opinion d'un certain public qu'un homme de grande naissance ne saurait, par là même, prétendre à la qualité d'homme de lettres et surtout à celle d'historien sans qu'on accolât à son nom le qualificatif d'amateur, mis là évidemment dans l'espoir de faire sourire aux dépens du personnage.

Est-il besoin de souligner tout ce qu'il y a d'injuste et même d'extravagant dans une pareille profession de foi? Les gens qui la proclament pourraient au moins consulter leur mémoire et se souvenir de tant de noms glorieux de l'aristocratie française (dont le plus fameux est Saint-Simon lui-même) qui ont marqué dans les études historiques.

Non seulement aucun d'eux n'a manifesté qu'il fût rebelle aux qualités d'un bon historien, mais on peut affirmer que, d'une façon générale, il y a souvent chez les descendants de ces grandes familles des dispositions certaines pour ces sortes d'études. Comment saurait-il en être autrement? Le meilleur d'eux-mêmes ne se rattache-t-il pas à un passé fameux? N'ont-ils pas été bercés, dès leur enfance, par des récits de ce genre? La généalogie, les alliances, les cousinages de toute nature n'ont-ils pas joué un grand rôle dans leur éducation? Enfin la plupart ne possèdent-ils pas des archives ou des papiers de famille?... L'extraordinaire, ce serait que, dans de telles conditions, aucun n'eût révélé des dons d'écrivain du passé.

On n'aura donc pas été surpris de voir un duc de La Force se mettre à la rude tâche de l'histoire. Ceux qui connaissaient ses livres ne l'auront pas été davantage d'apprendre que l'Académie française venait de l'accueillir. Mais où l'étonnement commence pour ceux qui n'auraient pas lu une ligne de son œuvre, c'est de trouver dans ces pages un tel souci de vérité, une telle science de la documentation, une telle passion de la recherche, et, surtout, un tel don de la vie qui ressuscite vraiment sous nos yeux tant de figures disparues. Si ce sont là « travaux d'amateurs », souhaitons que la littérature française en compte encore quelques-uns.

*
* *

Trois biographies d'importance, *Lauzun*, *Le Grand Conti*, *Le Maréchal de La Force*, une étude serrée sur l'*Architrésorier*, *Lebrun*, *gouverneur de la Hollande*, un recueil d'articles, *Curiosités historiques* qui renferme, entre autres, un charmant chapitre sur la Cour de la Restauration, tel est le bagage actuel du duc de La Force.

La plupart des grands sujets qu'il a traités se réfèrent au XVII[e] siècle. C'est là, semble-t-il, le milieu et le temps qui lui agréent le mieux. Il en connaît les principaux personnages, les mœurs, la psychologie, il en sait les scènes et la critique qu'on en peut faire. Il ne s'y donne pas tout entier comme un Émile Magne, mais il y choisit une ou deux figures de premier plan sur lesquelles concentrer son observation.

Pour les peindre, ces figures complexes et redoutables, il procède par petits chapitres qui sont comme autant de petites touches destinées à faire saillir les traits, à souligner les particula-

rités de ces visages de jadis. Il ne cherche pas essentiellement à « faire le portrait », mais il ne répugne pas à le fignoler lorsque l'occasion s'en présente. Il ne s'efforce pas systématiquement de « romancer » le récit historique que lui présentent les faits, mais il n'a garde, à l'occasion, de laisser passer une situation dramatique ou un beau mouvement de l'âme sans le souligner d'adroite façon. Il n'a pas la prétention de nous fournir un chapitre des mœurs du temps symbolisé en quelques personnalités, mais lorsque, au cours de ses recherches, il se trouve face à face avec l'une d'elles, il n'omettra pas de nous renseigner sur sa valeur documentaire, si l'on peut dire, et sa signification dans le siècle.

Ainsi, sans parti pris, sans méthode rigoureusement outrancière, sans opinions préconçues, l'auteur de *Lauzun* parvient tout naturellement à brosser et un tableau d'ensemble d'une époque où abondent « les scènes de genre » et le dessin d'une action dramatique particulière, exprimée par quelques personnages seulement.

De cette « manière » qui lui est propre, le duc de La Force a tiré de nombreuses pages qu'il nous serait aisé de citer en exemples. Mais peut-être sera-t-il plus caractéristique de voir de quelle façon il pose un personnage historique, il le creuse, il le fouille, il l'anime.

*
* *

Voici, d'abord, Lauzun. En 1669, il a trente-six ans. Il est aimé. On lui a connu Mme de Monaco, Mlle de La Vallière et Mme de Montespan. « Deux jeunes filles brûlant du désir de l'épouser l'ont tiré au sort et ont jugé que le cloître seul pouvait consoler celle qui devait le perdre. » C'est le séducteur par excellence. Il n'est pas beau, cependant. Il a le nez pointu très rouge, les cheveux mal peignés et la taille courte. Mais il est vif, il est entreprenant, il est rusé comme un singe, il ne doute jamais de lui-même, il attend la fortune en souriant sans même faire un pas vers elle. N'est-ce pas la façon la plus certaine de la dompter?

Et voici, en effet, l'aventure extraordinaire qui lui advient : Mademoiselle, la Grande Mademoiselle, la cousine du Roi, qui tombe amoureuse de lui, mais amoureuse folle, amoureuse hébétée, amoureuse devenue stupide à force d'aimer.

Cet amour-passion, comme eût dit Stendhal, comment s'est-il emparé d'elle? En vérité, elle ne le saurait dire. Elle s'analyse, cependant, et le duc de la Force, en quelques pages de psychologie fouillée, nous la montre occupée à ce travail de l'esprit, s'apercevant de ses sentiments, risquant audacieusement les premières démarches, toute à la joie grisante de s'abandonner à son inclination.

Lauzun, lui, demeure calme et presque glacé en face de cette passion brûlante qui finit par s'avouer. Manège de roué? Désenchantement d'homme blasé? Disons plutôt : admirable sang-froid de joueur rompu à toutes les traîtrises de la vie, qui voit venir l'aventure, le coup de dés fatal, ne repousse pas la partie, mais la joue sans trouble comme sans espoir. Jusqu'au bout il sera ainsi : admirable exemple de lucidité dans la lutte.

Cette âme fière et bien trempée, avec sagacité le duc de La Force l'analyse dans tous ses mouvements. Il y a, d'abord, une partie de cache-cache entre cette amoureuse qui n'ose pas s'avouer et ce séducteur assuré d'être aimé et qui joue le grand jeu de la coquetterie, du plus divertissant effet.

« Le lendemain, quand, à l'heure du souper, elle aborde Lauzun : « J'ai le nom de celui que je veux épouser dans ma poche, lui dit-elle, mais je ne le vous veux pas donner le vendredi. — Donnez-le moi, répondit Lauzun; je vous promets que je le mettrai sous le chevet de mon lit et que je ne l'ouvrirai pas que minuit ne soit sonné. Je m'en vais demain à Paris d'où je ne reviendrai que fort tard. — Eh bien, j'attendrai à dimanche. » Mademoiselle avait écrit au haut d'une feuille cachetée ces mots qu'elle n'osait pas dire : « C'est vous! »

« Le dimanche, après le cercle, demeurée avec Lauzun près de la cheminée, tandis que la Reine allait prier Dieu, elle tira cette feuille, la montra, la remit dans sa poche, la cacha dans son manchon. Lauzun, maintenant, pressait Mademoiselle de lui donner le papier, assurant que « le cœur lui battait, qu'il ne savait ce que cela signifiait. » Il n'obtint la lettre qu'au bout d'une demi-heure de conversation embarrassée...

« Mademoiselle nous confie qu'en allant, après cet entretien décisif, prier aux Récollets, elle eut nombre de distractions. Quelque temps après, elle retrouvait Lauzun chez le Dauphin. On se figure leur silence, la fuite de leurs regards; on entend leurs propos furtifs. Elle est toute proche, à genoux devant le feu, à cause du grand froid de cette journée d'hiver. Elle n'ose regarder Lauzun. « Je suis transie de froid, dit-elle

— Je suis bien plus transi de ce que j'ai vu, reprend Lauzun, mais je ne suis pas assez sot pour y donner; je vois bien que vous vous moquez de moi. — Rien n'est plus sérieux ni plus résolu. » Mademoiselle prend la lettre que lui passe Lauzun, la met dans son manchon, et, tandis que la Reine va chez le duc d'Anjou, elle se retire dans un cabinet de la maréchale de la Mothe pour lire la réponse de Lauzun, page extraordinaire du plus extraordinaire des romans. »

L'aveu fait et reçu, Lauzun n'en est pas plus troublé. Il s'effare, d'abord, de sa destinée, puis il paraît l'accepter, mais sans s'y soumettre entièrement. On dirait, par moment, qu'il est un personnage désintéressé dans cette tragi-comédie, un spectateur qui assiste du dehors à ce qui se joue à la Cour. L'autorisation du mariage concédée par Louis XIV ne le trouble pas et son âme lière n'est pas davantage épouvantée en apprenant la rupture et en devinant dans quel abîme cette aventure entraîne le plus grand favori du Roi.

Il faudra Pignerol, les années de réclusion et de silence, pour que Lauzun s'émeuve. Et encore, qui peut deviner les vrais mobiles de son âme à ce moment? Le duc de La Force a mis tout en œuvre pour l'éclairer, mais le cœur de ce grand roué demeure complexe. Quand est-il sincère? Quand se joue-t-il la comédie à soi-même? L'histoire de sa tentative d'évasion, celle de sa délivrance sont là pour attester la complexité de ses sentiments et aussi la multiplicité des intrigues au milieu desquelles évolue ce profond politique.

Le retour de Lauzun, sa rentrée auprès du Roi, sa brouille définitive avec Mademoiselle sont encore des faits dont l'exposition éclaire singulièrement cette étrange figure d'autrefois. Avec beaucoup d'habileté, le duc de La Force s'en est servi, ainsi que des dernières aventures du grand favori, pour achever de dessiner les traits de ce beau portrait. Il l'a voulu complet, mais il ne se dissimule point que la postérité ne retiendra pas tout de cette existence d'aventures. Elle oubliera une partie de la vie de Lauzun — et qui n'est pas la moins intéressante, cependant, pour ne conserver que le souvenir du grand roman d'amour ébauché avec une héroïne cornélienne, la romanesque fille de Gaston d'Orléans, Mademoiselle. Mais ce sera la raison suprême, peut-être, pour laquelle la mémoire de Lauzun sera sauvée.

*
* *

L'histoire n'aura pas les mêmes motifs pour conserver pieusement l'image de celui qu'on a appelé le Grand Conti, dont J.-B. Rousseau a chanté la mort, qui fut, durant son existence, une manière de prince charmant, mais dont le nom était un peu tombé dans l'oubli.

Cependant, avec la même dévotion, les mêmes scrupules de narrateur exact, la même patience, et, pourquoi ne pas le dire? la même foi dans ce qu'on pourrait appeler la vitalité de son personnage, le duc de La Force s'est essayé à le faire revivre sous nos yeux. La façon dont il a réussi, là encore, à brosser le portrait d'un grand seigneur, non plus seulement dans les incidents de sa vie romanesque, mais dans les mille petits faits de son existence journalière, atteste ses qualités d'écrivain de mœurs.

Je n'en veux pour preuve que le chapitre intitulé le Prince de Conti chez lui qui nous fait pénétrer, d'une manière si surprenante, dans les différents logis de son héros, soit au château de l'Isle-Adam, demeure seigneuriale aux soixante-quinze fenêtres et à la magnifique terrasse, soit à celui d'Issy, au bout de la plaine de Grenelle, ravissant endroit qui devait devenir à la mode quelques années plus tard, soit à son hôtel de Paris avec sa splendide galerie du rez-de-chaussée, ses salons, sa vue sur le Pont-Neuf, sa situation étonnante.

Dans ces demeures, il est entouré d'amis : le marquis de La Châtre, le duc de La Roche-Guyon et le marquis de Liancourt, ses anciens compagnons de fête, le marquis de Silly, gentilhomme normand, causeur incomparable, le marquis de Canillac, l'abbé Abeille, de l'Académie, Bondin, le doyen de la Faculté de Paris, premier médecin du Roi, société aimable et distinguée qui annonce déjà les salons du XVIII[e] siècle.

Dans ce cadre du temps évoqué très rapidement, en quelques phrases, parfois en quelques épithètes, le duc de La Force a fait revivre le Grand Conti. Il nous le montre au jeu, à la chasse, à la conversation, à la guerre, dans toutes les attitudes d'un grand seigneur du temps. Portrait vivement brossé, enlevé avec grâce et parfois avec brio.

Ainsi, on le voit, la caractéristique du nouvel académicien paraît résider surtout dans ses qualités de portraitiste. Il a du portraitiste la curiosité, l'art de l'observation, le goût des détails.

Il en a aussi le don de la psychologie en face du modèle. Enfin il y a en lui une note d'impartialité, une inclinaison à juger les choses et les hommes d'une manière objective qui sont le fait d'un historien authentique. Et, au demeurant, le duc de La Force est un des hommes qui connaissent le mieux le dix-septième siècle français.

Jules Bertaut.

REMPART DES CHAUDRONNIERS

(Nouvelle)

Mes parents s'étant fixés en ville, je devins externe et connus la liberté des rues. Cette liberté ne trouvait ses limites ni dans l'itinéraire qui m'était imposé ni dans le temps assez court dont je disposais pour me rendre de la maison au collège. Des bornes obscures l'inquiétaient. La première se montrait tout à coup sur le chemin défendu, comme sur la mer une mine; c'était un surveillant laïque surnommé Rat-de-Cave parce qu'il était aussi chargé d'allumer les lampes dans les classes. Il sonnait aux maisons des externes pour s'assurer de leur présence pendant les heures d'étude et ne se gênait pas, dès qu'il en connaissait le chemin, pour aller tout droit à la pièce où l'élève avait l'habitude de travailler; il lui arrivait même d'entrer sans frapper à la porte. « Je lui passerais sa barbe de huit jours, ses vêtements tachés et ses cheveux jaunes, disait ma mère, mais il sent le genièvre! » Mon père s'étonnait. « Je l'assure, mon ami, le genièvre! C'est insupportable. »

L'autre borne se trouvait dans une courte rue en pente, au bout de laquelle se dressait le collège. On ne l'apercevait pas tout de suite; j'aurais même pu l'éviter en prenant une autre rue et sans allonger le chemin. Mais dans la première s'élevait une école de demoiselles, dont les portes s'ouvraient aux mêmes heures que les nôtres; c'était une volière, nous aimions ses oiseaux. Pour les contempler et les frôler, il fallait se soumettre à la deuxième borne obscure : un brocanteur nommé Bytebier, dont la boutique, située juste en face de l'école, ressemblait derrière sa vitrine à un aquarium. Complètement chauve, penché sur des objets de toutes sortes qu'il raccommodait, comme un monstre marin parmi les coquillages du fond de l'eau, qui pouvait douter que le brocanteur ne se trouvât là pour nous surveiller au passage? Derrière sa loupe ou derrière ses lunettes, il avait les yeux sur nous; il les avait aussi sur les demoiselles. Les Jésuites le payaient, c'était certain, car la boutique ne restait jamais vide. Lorsque le brocanteur était absent, sa fille le remplaçait immanquablement, ramassée comme lui derrière la vitrine. C'était le même visage, les mêmes yeux jaunes sous des paupières bordées de rouge, la même bouche déjà édentée; il eût suffi d'attacher quelques poils blancs à son menton pour achever le portrait de son père, et même j'étais persuadé que ses cheveux étaient faux. Cette pieuvre aussi nous surveillait, elle osait le faire sans loupe ni lunettes.

Je peux dire la frayeur et la répulsion que m'inspiraient Bytebier et sa fille. Mais comment exprimer mon enchantement chaque fois que je passais dans cette rue? Les belles couleurs des demoiselles ne me faisaient pas oublier la décomposition des monstres de la boutique, mais elles en florissaient davantage; l'admiration croissait sur le dégoût. Le matin, les visages sérieux chargés de leçons se tournaient à peine de notre côté, mais à midi, la sortie de l'école rayonnait, elle m'inondait de santé et d'enthousiasme; elle ressemblait à un bosquet de lilas. Je m'y jetais des yeux et des oreilles, car le bosquet était aussi peuplé de voix. Ma curiosité n'était pas moins grande que mon admiration, mais elle ne s'arrêtait pas à choisir. Lorsqu'il m'arrivait de voir une demoiselle adresser un regard à l'un de mes camarades, je n'en ressentais que de l'étonnement.

Je fus privé brusquement de cette joie du matin et du midi, à la suite d'une conspiration dont je ne fus complice que malgré moi. Un midi, la forte tête du petit groupe d'élèves qui prenaient d'habitude le même chemin que moi imagina le moyen de jouer un bon tour au brocanteur. Il s'agissait simplement de s'arrêter devant la vitrine au moment où les demoiselles sortiraient de l'école et d'y demeurer en ayant l'air de s'intéresser au travail de Bytebier; pendant ce temps, l'un de nous devait entrer dans la boutique pour demander le prix d'un des objets de l'étalage. Ceux qui voudraient regarder les demoiselles n'avaient qu'à le faire derrière le paravent des autres. Tout se passa comme il était dit, mais au moment où le parle-

•••

mentaire se présenta devant l'espion, l'un des élèves groupés dans la rue se permit de telles grimaces que nous éclatâmes tous de rire; cet incident mit le prétendu acheteur dans une position équivoque dont il ne parvint pas à se tirer. Bytebier lâcha la loupe qu'il tenait comme un couteau entre les dents et nous jeta un regard de chien galeux, en agitant les lèvres assez férocement. Comme nous riions de plus belle à la vue de notre camarade qui n'osait ni parler ni quitter la boutique, la fille du monstre parut tout à coup. Ce fut le signal de la débandade.

Les sanctions qui suivirent l'événement prouvèrent assez que le brocanteur était à la solde des Pères de Sainte-Barbe. L'imprudent émissaire, arrêté par l'espion, dut lui livrer son nom. Il fit de la retenue. Quant à moi et à ceux qui m'accompagnaient, il nous fut interdit désormais de prendre la rue des demoiselles.

***

Derrière le collège, le Rempart des Chaudronniers longeait la rivière. C'était une rue parallèle à celle que nous prenions maintenant chaque jour. L'amour de l'eau me donna le désir de la connaître, mais l'un de mes camarades m'arrêta au moment où j'allais y mettre le pied.

— Pas par là, me dit-il, c'est un passage défendu!

Il ajouta que plusieurs élèves, qui s'étaient aventurés malgré la défense des Jésuites dans cette rue, avaient été surpris par Rat-de-Cave et dénoncés au Préfet. Je lui demandai pourquoi le Préfet nous défendait de passer par là?

— Tu ne sais donc rien, me répondit-il.

Mystérieux, il me confia : « C'est à cause des mauvaises femmes! » Je le regardai un moment sans comprendre, mais n'osant l'interroger davantage. Confusément, un rapport s'établissait pour moi entre la rue des demoiselles et cette autre rue, toutes deux condamnées. Je sentis d'autant plus que je ne pourrais vivre sans passer une fois au moins, et le plus tôt possible, par le Rempart des Chaudronniers. Comment une rue qui se déroulait si près du collège et de son église pouvait-elle être maudite? En tout cas, si j'osais y aller, la confession serait toute proche du péché.

J'hésitai quelques jours par crainte de Rat-de-Cave et parce que femme m'inspirait moins de confiance que demoiselle. Si mon camarade m'avait dit : « C'est à cause des mauvaises demoiselles », j'aurais peut-être bravé immédiatement le danger, sentant bien que les demoiselles ne pouvaient être mauvaises que dans la pensée du Préfet.

Nous étions en décembre. Un jour que la classe de l'après-midi avait duré plus longtemps que d'habitude, je trouvai l'obscurité à point pour me protéger du regard de Rat-de-Cave et me permettre d'affronter l'inconnu de la rue dans la nuit moins brutale. Afin d'écarter tout soupçon, je déclarai à mes camarades que mes parents m'avaient chargé d'une visite en ville et je partis au pas de course.

Après un détour, je me trouvai devant l'entrée du Rempart des Chaudronniers, mais à l'autre bout, celui d'où l'on n'apercevait pas la rivière, et là, tout à coup, une peur insurmontable me saisit. Était-ce la noirceur de cette rue étroite, qui ne s'accordait que trop bien avec la défense du Préfet et la prévision de mal contenue dans celle-ci? Je marchai quelque temps tout autour et passai plusieurs fois sans me décider à entrer. Ce soir-là les vitrines des magasins furent autant de refuges où je m'arrêtai dans le va-et-vient de plus en plus accéléré de mes sensations; j'allais de l'une à l'autre et regardais sans regarder. Pendant ces arrêts, le Rempart des Chaudronniers vint victorieusement à moi; chaque hésitation le rendait plus souhaitable. L'œil curieux d'un marchand de livres dont je considérais pour la troisième fois l'étalage, et qui me rappelait Bytebier, finit par me décider. Je rebroussai chemin et me trouvai comme par bonheur devant le Rempart des Chaudronniers, dont l'obscurité me parut cette fois le seul refuge possible contre un regard si détestable.

A peine y eus-je fait dix pas, ma peur prit une autre allure; elle avançait en moi rapidement, en ligne droite, courant avec mon cœur vers ces mauvaises femmes, dont la défense du Préfet croyait nous protéger. Cependant, je dévorai la moitié de la rue sans rencontrer âme qui vive. Des maisons assez hautes, de chaque côté, et dont peu de fenêtres étaient éclairées, ne contenaient que silence. « Plus loin peut-être », pensai-je, en m'approchant d'un réverbère seul vivant dans ce désert. Un chat sauta sur le trottoir; je me mis à trembler. Aucune boutique, pas même d'un chaudronnier pour justifier au moins le nom de cette rue; sur une

plaque de cuivre, je lus celui d'un médecin. S'était-on moqué de moi?

Soudain, il se fit une éclaircie; à droite, la rue s'élargissait : un espace profond borné entre un parapet de fer et des maisons plus éloignées. L'eau de la rivière, que je devinai tout près de moi, comme une sauvegarde, me prouva que je ne m'étais pas égaré; je désirais déjà moins vivement que cette rue eût une fin, lorsque j'aperçus avec terreur, de l'autre côté, une haute muraille bien éveillée : c'était le collège qui me regardait de tout l'éclairage menaçant de ses fenêtres. Je sautai sur le trottoir et me collai au mur. Une autre muraille, un peu plus loin, beaucoup plus élevée, c'était l'église des Pères. Celle-là ne pouvait me regarder que d'un œil, une toute petite fenêtre, d'ailleurs éteinte, et placée si haut que je me fusse trouvé rassuré si je n'eusse senti tout à coup l'œil de Dieu fixé sur moi, perçant les briques et l'obscurité. Ce regard du sommet sur ma conscience me brisa les jambes; je me sentis pris et ne pus faire un pas de plus.

*
* *

Cependant, la rivière toute proche fut assez puissante pour me rendre enfin quelque assurance; du côté de l'eau je sentis toujours comme une absolution. Je me remis à avancer, les yeux fermés, pour ne pas voir ce qui m'était défendu. Un obstacle contre lequel je heurtai violemment le front m'obligea à les rouvrir. Comme je relevais la tête après avoir ramassé mon chapeau, que le choc avait fait tomber, je vis que je m'étais cogné à l'angle d'un volet. Un globe lumineux était suspendu au-dessus d'une porte, portant une inscription en lettres rouges que je n'osai lire, effrayé soudain devant cette apparition qui ressemblait à une planète descendue du ciel pour éclairer ma faute. Sans aucun doute, elles allaient se montrer ici, les mauvaises femmes; je les voyais déjà sur le trottoir, toutes nues malgré le froid.

Je traversai la rue en courant et m'accrochai au parapet du quai, dont l'appui généreux devait me conduire sûrement à la sortie. Un pont fort éclairé, à cent pas de là, où passaient des vivants de ce monde, m'y appelait du reste, avec promesse; je me mis à marcher vite pour rejoindre cette foule. Mais en jetant les yeux sur la rivière, j'aperçus tout en bas quelques lueurs, qui m'apprirent soudain que le ciel avait ce soir-là des étoiles.

Je m'arrêtai comme on s'endort. En un clin d'œil des milliers d'étoiles s'étaient groupées sur le fond ténébreux de l'eau. Je ne fus pas surpris d'en voir de plus grandes que les étoiles ordinaires, ni même d'une couleur différente, jaune, presque rouge; mais lorsque l'une de celles-ci se mit à bouger, je commençai à croire que je rêvais vraiment. D'autres lueurs encore avançaient, avec de petits grincements pareils à un vague chant d'oiseau; j'en suivis d'abord quelques-unes, puis je me concentrai sur la plus grosse, à laquelle j'associai le mystérieux concert qu'elle semblait du reste commander. Que les étoiles chantassent là-dessous, rien d'étonnant, puisqu'elles étaient dans l'eau plus près que dans le ciel. Mais l'eau elle-même paraissait maintenant se mouvoir sur les bords, et bientôt je fus forcé de reconnaître que ces étoiles énormes, jaunes et rouges, n'avançaient pas d'elles-mêmes; quelque chose les poussait, et ce n'était pas l'eau, car je m'étais trompé, celle-ci n'avançait pas.

Une main tombant sur mon épaule chassa brusquement le mystère : cette grosse étoile qui avançait tout en bas sous mes yeux, c'était la lanterne accrochée à une brouette dont la roue grinçait en tournant et qu'un homme poussait sur le bord; en une seconde, je découvris la différence entre une étoile et une lumière humaine, tout en pensant avec horreur : « C'est la main de Rat-de-Cave, il m'a surpris! »

Comme je tournais la tête et levais les yeux, j'aperçus à côté de moi, sous les véritables étoiles, un visage qui eût sans doute augmenté ma frayeur, s'il n'avait éloigné tout à coup le souvenir du surveillant. C'était celui d'une femme, qui me parut très vieille. Ses cheveux étaient épais et noirs et elle ne portait pas de chapeau. A ce signe, je ne doutai pas que je me trouvais devant une de ces mauvaises femmes dont mon camarade m'avait parlé. Elle se tenait comme moi, appuyée au parapet.

— Que regardes-tu là? me demanda-t-elle.

Sa voix me fit reculer.

— N'aie pas peur. Tu étudies là bas? fit-elle en me montrant du doigt le dos du collège.

— Oui, répondis-je, les yeux fermés.

— Et tu oses passer dans cette rue? Tu vois bien qu'on t'a trompé. Il n'y a rien à craindre ici. Demande-le toi même à Rat-de-Cave, il te le dira.

— Rat-de-Cave? répétai je avec terreur.

— Oui, nous le connaissons et plusieurs de

les amis aussi. Sois tranquille, il ne te fera pas de mal. Qu'est-ce qu'ils te racontent, les Jésuites? Défense de passer dans cette rue, à cause des mauvaises femmes... Est-ce cela?

Je me tournai brusquement de son côté, appuyant des deux mains pour prendre un élan et m'échapper n'importe où. Dans ses yeux creusés comme l'ombre de la rivière, vacillaient deux lueurs douces et infernales. Elle se mit à rire :

— Ai-je l'air d'une mauvaise femme, moi? Voyons, regarde-moi, je ne fais de mal à personne, je pourrais être ta mère!

Ma frayeur à ces mots redoubla. Je regardai le pont lumineux où les hommes marchaient librement; mais la femme venait de poser sur mon bras une main qui me liait pour un tourment éternel.

— Viens, dit-elle, il fait froid ici. Entre un moment pour te chauffer.

Elle m'avait pris la main et je la suivais. Je la suivais en grelottant, condamné à la suivre. Sous la lune descendue où les lettres étaient inscrites avec du sang, la porte n'était pas plus large que la bouche qui venait de me parler. J'aperçus une autre lune, à côté, éclairant une autre porte, et je sus ainsi que l'enfer était double.

— Entre vite, dit la femme, Rat-de-Cave est chez la voisine. Je l'ai vu entrer tout à l'heure.

Cette fois le désespoir me donna des forces. Je voulus retirer ma main. Mais la femme me retint.

— Ne crains rien, il est ivre!

Au même instant, la porte voisine s'ouvrit et Rat-de-Cave parut dans une lumière rougeâtre, suivi d'une femme qui ressemblait à la première. La casquette de travers, il se balança quelques moments devant le trottoir; les deux lunes semblaient osciller comme lui sur nos têtes.

— Eh! bien, grogna-t-il en me voyant, qu'est-ce que ce gamin-là?

Le trottoir me tirait les pieds, si fort que la fuite me parut impossible. Ainsi, un soir de tempête, je vis tomber à mes pieds une tuile qui avait traversé le toit vitré de la véranda où nous dînions. Au bruit effroyable qui s'était manifesté dans les hauteurs de la maison, tous les hôtes de la table s'étaient précipités dans le salon voisin. « Mais que fait-il là? » s'écria ma mère en me voyant pétrifié sur ma chaise, lorsque la tuile fut tombée. « Tu aurais pu au moins te réfugier sous la table! »

Rat-de-Cave cracha, s'essuya la bouche avec ses doigts et s'éloigna sur le trottoir dans la direction du pont.

Comment me retrouvai-je quelques instants après devant cette librairie où je m'étais accroché tout à l'heure avant d'être happé par cette rue? Je ne pourrai jamais le dire. Un ange veille à côté du démon; le démon nous tire par les pieds, mais l'ange nous donne des ailes.

J'attendis avec résignation le châtiment. La retenue, avec ses quatre murs de classe, ne me faisait plus peur, mais je craignais le tribunal du Préfet. Si j'allais être renvoyé du collège! Une douloureuse malpropreté m'enveloppait et courait dans mes veines. Le lendemain, samedi, je me lavai au bain de l'église et de la maison. J'attendis plusieurs jours et ne fus pas inquiété. L'ange qui me protégeait avait sans doute aveuglé Rat-de-Cave.

Comme la menace chaque jour s'éloignait un peu plus, le remords s'effaça de même. Je finis tout naturellement par reprendre la rue des demoiselles. Sa douce pente éclairée de beaux visages me conduisait le matin délicieusement à l'étude. Je passais vite devant la boutique de Bytebier, et sans regarder celui-ci; maintenant, je le sentais toujours là, comme un chat à l'affût des rossignols. Les demoiselles prirent de plus en plus d'importance dans ma journée. Quant aux femmes sans chapeau, elles me faisaient toutes penser à des sorcières au clair de lune.

Franz Hellens.

GOUNOD ET SON TEMPS

Jusqu'à présent, parmi l'élite intelligente, Gounod était considéré comme un compositeur en vogue sous le Second Empire et dans les années qui suivirent. Les fidèles de la pure musique ne lui accordaient qu'une attention distraite et teintée d'indulgence.

Maintenant que par la toute-puissance de ceux qui créent l'opinion le vent semble vouloir tourner, tentons, loin du dénigrement ou de l'adulation exagérée, de déterminer la place, considérable en effet, de Gounod à son époque.

Comment sa musique peut-elle nous intéresser encore? Que pensait Gounod de ses confrères, des « jeunes », et de l'avenir musical?

La légende veut qu'il ait méconnu Wagner, parce que, sans ignorance ni encore moins jalousie, il sauvegarda, en face d'un génie dominateur, l'intégrité de son esprit français. Avec Nerval et Baudelaire il fut l'un des premiers à « découvrir » celui que plus tard on devait déifier. Voici dans quels termes il parlait d'un compositeur qui connut des heures d'amertume : « Quand Richard Wagner vint à Paris pour tâcher de faire représenter ou exécuter ses œuvres, l'apparition du Tannhaüser sur la scène du grand Opéra suscita une tempête formidable. Je professais alors, et j'avoue que je professe encore aujourd'hui, une très grande admiration pour ce vaste cerveau et cette puissante organisation musicale. J'avais beau dire que je ne prétendais pas que ce fût un soleil sans tache, on me répondait qu'il était un fou et que j'en étais un autre; et lorsque la représentation de Tannhaüser se fut achevée à grand peine, au milieu d'une grêle de sifflets, plusieurs de mes amis me dirent d'un air goguenard et facétieux : « Eh bien! vous devez être satisfait? Voilà un beau triomphe! »

« — Mais Messieurs, répondis-je, pardon, ne confondons pas, vous appelez cela une chute? J'appelle cela une émeute. C'est fort différent. Permettez-moi d'en appeler et de vous donner rendez-vous dans dix ans, devant la même œuvre et devant le même homme. Vous leur tirerez votre chapeau. Une pareille œuvre ne se juge pas dans une soirée. Au revoir, dans dix ans. » ... Je connais un critique qui a dit à propos de la musique de Wagner un des mots les plus sincères et les plus honorables : « Cette musique m'exaspère, m'horripile et pourtant elle me dégoûte de tout le reste. »

Qu'il ne se soit pas montré un dévot du maître de Bayreuth, cela prouve la fermeté de son jugement, la valeur de sa nature musicale.

Cette indépendance initiale permettait la sincérité des impressions, donnait quelque poids à des opinions éprouvées.

Pour Berlioz, Gounod n'eut dès sa jeunesse que des sentiments de haute et respectueuse admiration. Il le connut maltraité par la vie, supérieur à l'époque frivole et corrompue. Il en souffrit et n'oublia pas de le publier. Au lieu d'opposer constamment ces deux gloires, il serait plus équitable d'admettre une compréhension, une amitié réciproques, en dépit des âges différents. Outre les déclarations nombreuses et facilement vérifiables, il est au moins deux témoignages importants où Gounod ne craint pas de prendre parti. D'abord ce passage des *Mémoires d'un artiste* de Gounod, à propos du Roméo de Berlioz. « ... Un jour entre autres, j'avais assisté à une répétition de la Symphonie Roméo et Juliette alors inédite et que Berlioz allait faire exécuter peu de jours après pour la première fois. Je fus tellement frappé par l'ampleur du grand final de la Réconciliation des Montaigus et des Capulets que je sortis en emportant tout entière dans ma mémoire la superbe phrase du frère Laurent : « Jurez tous par l'auguste symbole! » A quelques jours de là j'allais voir Berlioz, et me mettant au piano, je lui fis entendre la dite phrase entière. Il ouvrit de grands yeux et me regardant fixement : « Où diable avez-vous pris cela, me dit-il » — « A l'une de vos répétitions, répondis-je. » Il n'en pouvait croire ses oreilles. »

Voici enfin un fragment de la préface de Gounod à la correspondance, inédite alors, de Berlioz (Calman-Lévy, 1878) : « Berlioz fut un être d'exception... Comment voulez-vous que la foule se reconnaisse et s'avoue incompétente devant cette petite audacieuse de personnalité qui a bien le front de venir donner un démenti aux habitudes invétérées et à la routine régnante?... Berlioz est mort des retards de la popularité. »

On sait en quelle estime Gounod tenait son élève préféré, Bizet, dont le tempérament était si différent du sien. D'esprit ouvert, d'âme généreuse, toute manifestation artistique réveillait en lui un écho. Les nouveautés ne l'effrayaient pas. Une audition au concert de *la Vie du Poète*, de Charpentier, bouleversa d'émotion le vieux maître. Peut être ces pages réalistes lui rappelaient-elles une de ses mélodies, la *Chanson de la Glu*, qui exprime, exceptionnellement, la passion brutale du peuple.

Faut-il également négliger l'attitude de celui qui, en face d'un jury sourd et obstiné, opposait l'autorité d'une intervention clairvoyante? Est-il téméraire de prétendre que Debussy doit peut-être à Gounod l'admission au prix de Rome de sa cantate : « *L'Enfant prodigue* » ? Dans la suite Gounod affirma davantage son goût pour l'originalité de ce génie naissant : Brenneau raconte la scène suivante dont il fut le témoin : Debussy au piano chez des amis et jouant devant Gounod une de ses premières œuvres. Gou-

nod, après avoir écouté, va au jeune compositeur, l'embrasse et lui dit : « Toi, mon enfant, tu as du génie. »

Un style aussi français ne pouvait laisser indifférent l'auteur de « Jardin de Marguerite » et la surprise était heureuse pour un esprit jusqu'à la fin novateur.

On ignore généralement l'existence d'une partition posthume de Gounod : « Maître Pierre », écrite sur les amours d'Héloïse et d'Abélard. L'histoire passionnée et mystique tenta cette plume créatrice. L'ouvrage, où Gounod est toujours lui-même, découvre les perspectives imprévues d'un art vraiment nouveau. Pour quiconque est de bonne foi le dernier acte de *Maître Pierre*, aux tonalités étranges, crée une atmosphère fantastique et légendaire, fait prévoir les prochains enchantements de Pelléas.

Cette renaissance était possible à celui qui conserva toujours intactes la grâce et la fraîcheur de son inspiration.

Gounod avait de son art un sentiment très juste, le culte aussi du *sentiment* qui dans son œuvre s'épanche comme une belle source aux ondes contenues et fécondes.

Détachons ces deux observations présentées sans doute à ses confrères de l'Institut avant le jugement d'un concours. La première est relative au sentiment musical des concurrents. La deuxième à leur savoir technique.

« Le sentiment et la science, tels sont bien en effet les deux éléments et comme les deux pôles dont l'harmonie constitue l'ordre et l'équilibre d'une œuvre d'art... Or, je remarque dans les concours de cette année une tendance, qui semble s'accuser chaque jour davantage, à se préoccuper du procédé, à vouloir paraître habile. Assurément, il est désirable et excellent d'être habile, et comme le disait excellemment M. Ingres « il n'y a pas d'art sans science ». Mais il faut savoir aussi qu'être habile et vouloir le paraître sont deux états fort différents et même opposés, et que « l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a » (si tant est qu'on en ait quand on en veut avoir). On oublie absolument que le savoir n'est qu'un des deux facteurs et que c'est au sentiment que revient le rôle initial dans la résultante; que c'est lui qui fournit l'élément d'expression, de caractère, d'émotion dans l'œuvre d'art; que c'est lui, en un mot, qui est la substance, l'âme à laquelle le savoir donne la forme, que c'est lui qui est la source du fleuve auquel le savoir creuse un lit, qui règle et discipline son cours et l'empêche de s'égarer dans le désordre. Tel est, et uniquement, le rôle du savoir. Isolé du sentiment, il peut être de la clinique, de l'anatomie, il cesse d'être de la psychologie. On ne travaille plus d'après nature. Mais ce savoir lui-même, si essentiel, si indispensable à la perfection d'une œuvre d'art et dont on ne saurait trop regretter l'absence, en quoi consiste-t-il? Tant s'en faut qu'il soit une pure virtuosité, c'est-à-dire, une habileté purement mécanique, pour ainsi dire acrobatique. Il n'est rien moins que la connaissance des lois sur lesquelles repose un art. Il y en a de plusieurs sortes: telles sont la loi de l'unité dans la conception sous le rapport de la forme et du coloris. La loi de la tonalité, qui exige un ordre, une corrélation dans l'emploi des modulations et qui fait en quelque sorte graviter les détails et les incidents harmoniques autour d'un ton central, *pivotal*, qui est comme l'axe du travail harmonique et en détermine l'unité. La tonalité est l'unité harmonique. On paraît peu soucieux de tout cela. On prend l'insubordination musicale pour de la liberté. Or, il n'y a pas de liberté sans équilibre et pas d'équilibre sans loi.

« L'ivrogne n'est pas libre — je crains qu'on en arrive à l'alcoolisme en art. »

Jean de Lassus.

LA POÉSIE

ARIANE AUTOMNALE

Puisque déjà l'automne a soufflé sur vos roses,
Je vous prie, acceptez cette métamorphose,
Ariane. Aussi bien il vous est défendu
De retrouver jamais les richesses perdues,
Sinon dans ce Royaume où la mort nous destine
Et qui fera fleurir des roses plus divines
Sur les fronts qu'à présent la main du Temps incline.
Oui, vous êtes moins belle, et vous êtes moins souple
Et quand vous regardez s'en aller quelque couple
Vous songez plus longtemps à l'âpre solitude.
Ariane, voyez comme meurent ces fleurs :
Avec tant de noblesse et d'âme et de pudeur,
Que leur effeuillaison, ce soir, sur le sol rude,
Garde la grâce d'un envol qui se renverse.
La mort est loin encore et la vie est diverse.
Transmuez en bonté toute votre beauté.
Soyez l'âme vivante en la chair défleurie.
Soyez plus jeune encor par votre humanité
Dont le parfum s'exalte ainsi qu'en la prairie
La rose a plus d'odeur d'avoir été meurtrie.

A mesure que passe un prestige charnel,
Vit plus intensément la splendeur éternelle.
Si Glaucos vous délaisse au seuil de votre automne
Pour chercher un amour neuf et moins monotone,
Que rien ne vous désole et rien ne vous étonne :
N'avez-vous point jadis eu même cruauté
Envers quelque homme mûr épris de vos beautés?
Ariane, voici le soir de votre été.
C'est un soir doux, un soir subtil et lumineux
Où les arbres penchés ont tant de paix en eux,
La source et les jeux d'eau tant de claire harmonie,
Le ciel tant de reflets de la journée finie,
Que la nuit sera riche encore de lumières
Et sans doute peuplée des ombres familières
Qui ont rêvé jadis ou cheminé naguères
A vos côtés ou sur vos pas... O Ariane,
Ariane automnale et deux fois émouvante,
Soyez sur le mur gris de la vie la liane
Qui sait crisper ses fleurs, lorsqu'il pleut ou qu'il vente,
Pour mieux s'épanouir parmi l'ombre vivante.
Groupez autour de vous ces enfants qui vous aiment,
Gravez au fond de vous vos intimes poèmes
Et souriez devant l'automne qui s'en vient
Et qui chante si juste, et qui marche si bien,
Dans la nécessité de l'immuable sort,
Que son déclin, peut-être, est plus beau qu'un essor.

Robert-Edward Hart.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

AU FIL DE L'EAU

Vous souvenez-vous des discours que tiennent, sous l'orme du Mail, M. l'abbé Lantaigne et M. Bergeret? Un certain jour, ces deux doctes personnages parlent de la République et de la démocratie :

« Monsieur l'abbé, dit M. Bergeret, vous venez de retracer, avec une éloquence qui ne subsiste plus que sur vos lèvres, les caractères du régime démocratique. Ce régime est, peu s'en faut, tel que vous le représentez. Et c'est encore celui que je préfère. Tous les liens y sont relâchés, ce qui affaiblit l'État, mais soulage les personnes, et procure une certaine facilité de vivre, et une liberté que détruisent malheureusement les tyrannies locales. La corruption sans doute y paraît plus grande que dans les monarchies. Cela tient au nombre et à la diversité des gens qui sont portés au pouvoir. Mais cette corruption serait moins visible si le secret en était mieux gardé. Le défaut de secret et le manque de suite rendent toute entreprise impossible à la République démocratique. Mais, comme les entreprises des monarchies ont le plus souvent ruiné les peuples, je ne suis pas trop fâché de vivre sous un gouvernement incapable de grands desseins. Ce qui me réjouit surtout dans notre République, c'est le sincère désir qu'elle a de ne point faire la guerre en Europe. Elle est volontiers militaire, mais point du tout belliqueuse. En considérant les chances d'une guerre, les autres gouvernements n'ont à redouter que la défaite. La nôtre craint également, avec juste raison, la victoire et la défaite. Cette crainte salutaire nous assure la paix qui est le plus grand des biens. »

Et plus loin :

...Elle (notre République) n'a point d'amour-propre, elle n'a point de majesté. Heureux défauts qui nous la gardent innocente! Pourvu qu'elle vive, elle est contente. Elle gouverne peu. Je serais tenté de l'en louer plus que de tout le reste. Puisqu'elle gouverne peu, je lui pardonne de gouverner mal. Je soupçonne les hommes d'avoir de tout temps beaucoup exagéré les nécessités du gouvernement et les bienfaits d'un pouvoir fort. Assurément, les pouvoirs forts font les peuples grands et prospères. Mais les peuples ont tant souffert au long des siècles de leur grandeur et de leur prospérité que je conçois qu'ils y renoncent... »

Le passage est charmant mais peut-être de plus de conséquence qu'on ne se l'imagine. On dirait que la pensée de M. Bergeret qui, cette fois, est bien celle d'Anatole France, a passé dans l'esprit de tous ceux qui inspirent ou dirigent la politique, non seulement de la France, mais de l'Europe. Et après tout, cela n'est pas impossible. La pensée d'Anatole France en est venue à ce point de son épanouissement qu'elle pénètre, par une sorte d'endosmose, l'intelligence de ceux qui ne l'ont jamais lu, plus profondément encore que celle des lettrés qui, en ayant connu tout le charme, en connaissent aussi tous les dangers. Toutes les nations de l'Europe étant en démocratie, sinon en République, semblent en effet avoir la même horreur, non seulement de la grande politique, mais même de la politique. Leur règle courante paraît être de craindre pardessus tout les « histoires », de ne rien vouloir prévoir à plus d'un an de distance, et de pratiquer dans tous les domaines un opportunisme qui consiste à se laisser aller au fil de l'eau.

Officiellement, le traité de Versailles devait

fixer pour longtemps, sinon pour toujours, le statut de l'Europe; mais à mesure que les années s'écoulent, que les témoins parlent, on s'aperçoit que la plupart de ceux qui l'ont signé n'y croyaient guère. A peine M. Lloyd George avait-il mis son nom au bas du parchemin officiel qu'il songeait au moyen de renier sa signature. M. Wilson n'en était pas plus satisfait. Ayant longtemps bataillé pour obtenir un minimum, les plénipotentiaires français, italiens et belges, ne trouvaient de meilleur argument pour défendre leur œuvre que celui-ci : « C'est un perpétuel devenir. » On voit aujourd'hui quel est le résultat. Depuis lors, les dirigeants de la politique européenne circulent dans les méandres d'une diplomatie de plus en plus compliquée, à pas feutrés, précautionneux comme s'ils avaient à chercher quelque chose en pleine obscurité dans un magasin de porcelaine ou comme s'ils avaient peur de réveiller la guerre qui dort. Ce sont les hésitations, les incertitudes de la politique française qui nous frappent, mais si nous lisions avec attention la presse anglaise, la presse polonaise, la presse tchèque et même la presse allemande, nous constaterions, à peu de chose près, les mêmes hésitations, le même opportunisme à courte vue, la même timidité devant tout dessein politique à longue portée.

A la vérité, il y a quelque chose que l'Allemagne du moins est à peu près unanime à vouloir, c'est la destruction du traité de Versailles; ce qui a permis à MM. Luther et Stresemann de signer l'accord de Locarno sans être emportés aussitôt par une bourrasque d'opinion, c'est que beaucoup de leurs compatriotes ont pu voir dans ce grand acte diplomatique la fissure grâce à laquelle ils feraient sauter tout le système européen qui leur fut imposé. Mais ils ne voient pas au delà. Hormis les énergumènes qui rêvent de reprendre le plan pangermaniste d'avant 1914, ils ne songent et ne veulent pas songer au régime qu'ils voudraient substituer à celui qu'ils ont rêvé de détruire. L'Angleterre, la grande Angleterre, dont on nous a toujours présenté la tradition politique comme un modèle, voit-elle plus clair dans son avenir et dans l'avenir de l'Europe? Qui pourrait le soutenir? Prise entre cette tradition qui lui a commandé de saboter la victoire française et l'obscure prescience d'un devoir tout différent et d'un danger tout nouveau, elle ne sait où elle va. Pour la première fois peut-être, l'instinct de conservation éclaire l'opinion du Royaume-Uni vers un danger européen dont il se sent solidaire. Prescience obscure encore, mais que l'on sent dans la volonté conciliatrice de M. Austen Chamberlain. Mais combien de temps faudra-t-il avant que ce sentiment ne s'exprime dans un plan politique, capable de triompher de très anciens préjugés?

Quant aux jeunes États nés de la guerre ou du moins bénéficiaires de la victoire : Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie, la seule politique qu'ils puissent suivre est une politique de prudence. Ce n'est pas à eux d'ouvrir des voies que les grandes nations se refusent à leur indiquer.

Remarquez d'ailleurs que si dans leur politique extérieure, les grandes nations de l'Europe se contentent de suivre le fil de l'eau, il en est de même dans leur politique intérieure. Imaginée par des théoriciens qui voulaient amener le parlementarisme à sa perfection, la représentation proportionnelle semble leur avoir été suggérée par M. Bergeret lui-même, car elle rend impossible la constitution régulière d'un de ces gouvernements forts que l'aimable philosophe craignait par-dessus tout. Ils ont coûté fort cher aux peuples, disait-il. Cela pourrait se démontrer par un examen à peine tendancieux de l'histoire. Mais il s'agit maintenant de savoir si l'impuissance des gouvernements et l'absence de politique ne leur coûteront pas finalement plus de sang et plus de larmes que les rêves ambitieux de leur passé. Dans l'état de paix et de sécurité relative où l'Europe vécut de 1871 à 1914, cette politique du fil de l'eau, cette demi-carence des gouvernements pouvait se défendre. Mais, devant la fermentation des races soumises de l'Afrique et de l'Asie, devant les exigences d'une démocratie sociale encore inorganique, devant la nécessité surtout de combler le trou fait par la guerre dans les richesses du monde, la nécessité d'une direction technique, la nécessité d'un gouvernement se fait terriblement sentir. Peut-être les peuples eux-mêmes finiront-ils par le comprendre.

*
* *

On le voit surtout à la crainte et à l'admiration mêlées avec quoi l'on considère un peu partout en Europe la seule nation — en dehors de la Russie — qui ait un gouvernement fort : l'Italie. Les lignes des Droits de l'Homme, et en général tous les hommes politiques d'édu-

cation libérale ont beau nous apitoyer sur le sort des professeurs et des journalistes italiens que M. Mussolini traite sans douceur et avec un parfait mépris de cette liberté d'opinion qui nous a paru jusqu'ici si précieuse, les peuples quand ils n'obéissent pas à la passion révolutionnaire qui a fait du Duce une sorte d'antéchrist, constatent que l'Italie mussolinienne parle haut dans toutes les affaires européennes. Ils voient qu'elle se fait entendre, que, dans ses négociations avec l'Amérique sur les dettes, elle a obtenu de beaucoup le meilleur règlement, que son change s'améliore, que son industrie prospère, et qu'elle est le seul peuple qui donne l'impression de progresser sans cesse. Les Anglais, à qui la manière de Mussolini devrait paraître insupportable, et qui seraient en droit de s'inquiéter de certains discours où s'étale un impérialisme méditerranéen qui est peut-être plus oratoire que politique, mais qui devrait tout de même attirer l'attention de ceux pour qui la liberté de la route de Suez est une question de vie et de mort, s'inclinent devant cette victoire de la force. Le comte Volpi a obtenu à Londres le succès le plus rare, et l'un des grands journaux anglais, le *Morning Post*, publiait ces jours derniers un éloge dithyrambique du chef du gouvernement italien.

Il saluait en lui le prince de la paix :

« Les événements des sept dernières années, disait-il, ont indiqué, avec une force toujours croissante, que de l'union de l'Europe dépendent le maintien de la paix dans les frontières fixées et la possibilité pour les nations de résister à toute agression. Les ennemis de la civilisation occidentale et les chefs ambitieux des peuples orientaux trouvent à la fois leur compte dans les désaccords qui s'élèvent parmi les nations du continent. Il est, par exemple, de la plus haute importance pour l'Angleterre et l'Italie, qui, toutes les deux possèdent des intérêts essentiels dans la Méditerranée, d'arriver à un parfait accord en politique. Avec l'Italie, la France et la Grande-Bretagne travaillent toutes trois en harmonie avec l'Espagne, la clé stratégique du monde est en bonnes mains. De plus, les trois puissances principales de la Méditerranée possèdent des empires coloniaux et ont la responsabilité de répandre la civilisation parmi les peuples qu'elles gouvernent. Il y a, en outre, l'intérêt économique. La prospérité commerciale est bien mieux assurée par des nations agissant ensemble que par des nations en lutte économique. Il faut, en outre, remarquer que, dans l'Orient aussi bien qu'en Occident, la civilisation européenne est attaquée, ouvertement ou non, par des forces de dissolution et d'anarchie et il est de plus en plus évident que ce n'est qu'en s'unissant contre leur ennemi commun que les États souverains d'Europe maintiendront leur intégrité. A cet égard, au moins, M. Mussolini, soutenu comme il l'est par la grande masse de la population italienne, a montré une résolution et un sens politique qui sont un exemple pour le reste de l'Europe. »

Nous voilà loin de l'indignation un peu jouée peut-être qui accueillait à Londres le bombardement de Corfou.

Prestige de la force et du succès?

Dans une certaine mesure assurément, mais surtout prestige d'une volonté ferme et d'un plan politique net dans une Europe et à un moment où personne ne sait ce qu'il veut ni même s'il veut quelque chose. Oh, certes, c'est une politique bien commode que celle qui consiste à se laisser aller au fil de l'eau. C'est peut-être la seule qui se puisse pratiquer dans les pays dont les gouvernements ne sont que l'expression nécessairement éphémère d'une opinion toujours instable et mal informée; mais quand elle se heurte à une politique volontaire et suivie, elle ne peut que ruser, atermoyer et capituler. Il est vrai que dans le passé les peuples ont souvent souffert des grandes ambitions et des grands desseins de ceux qui le dirigeaient; le règne magnifique de Louis XIV qui a fait la gloire de la France, lui a coûté cher, mais craignons que dans l'avenir la faiblesse et la « modestie » de leur gouvernement éphémère ne leur coûtent autant de sang et de larmes.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE ROMAN D'UNE GRANDE EXISTENCE (1)

On ne voit pas pourquoi la biographie ne serait pas traitée parfois à la manière d'un roman. C'est l'idée même d'où procède cette collection nouvelle : « Le Roman des grandes existences » inaugurée si brillamment par M. René Benjamin avec *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*. Et certes il n'y a point de sujet qui puisse mieux justifier une pareille idée, à la condition toutefois de la bien entendre. Nous n'accepterions point telle quelle la formule générale sous laquelle elle nous est présentée : « Ce qui a été vécu l'emportera toujours en romanesque sur ce qui aurait pu l'être. » Ce serait admettre d'une part que toute biographie peut devenir un roman, et d'autre part que tout l'intérêt d'une biographie lui vient de ses éléments romanesques. D'une part, donc, nous proposerions cette restriction : « Ce qui a été vécu l'emporte *quelquefois* en romanesque... » D'autre part nous ajouterions : « et l'emportera toujours en pathétique sur les meilleures fictions des romanciers. » Oui la vie peut se révéler plus surprenante encore, plus déconcertante et plus invraisemblable que toutes nos inventions; mais surtout elle ne peut manquer d'être plus émouvante, précisément parce qu'elle appartient à notre monde du réel, parce qu'elle est formée de la même matière, de la même substance que nous. Il y a sans doute quelque vérité, profonde, indirecte, dans la parole fameuse de Shakespeare : « Nous sommes de la même étoffe que nos songes. » Plus certainement encore, en un sens plus immédiat et plus direct, nous sommes de la même étoffe que nos frères. Oui l'étoffe est la même, et la façon aussi : « Chaque homme porte en soi la forme de l'humaine condition », ainsi que disait si bien Montaigne. A quoi donc pourrions-nous prendre plus d'intérêt qu'à ces autres nous-mêmes que sont nos semblables? Nous cherchons en eux, lorsqu'ils sont grands, notre image agrandie et plus nette, plus expressive, la réalisation de nos rêves, l'épanouissement de nos forces, la réalisation de nos vertus latentes, de nos richesses ignorées, de tout un monde intérieur dont, sans eux, nous soupçonnerions à peine l'existence et nous n'aurions jamais contemplé ni les convulsions ni les harmonies.

*
* *

M. René Benjamin a su voir et a su peindre tout le romanesque de la vie de Balzac, dominée et conduite par l'imagination. Jamais la démarcation ne fut nettement tranchée pour le grand romancier entre le monde réel dans lequel il vivait et le monde que créait son imagination. On ne trouverait point dans ses romans de personnage plus balzacien que lui-même. Mais ce romanesque est toujours pathétique, parce que rien n'est plus pathétique que le drame de l'imagination aux prises avec la réalité.

La vie de Balzac nous est présentée comme un drame en trois actes : la lutte avec la vie, le triomphe du génie, la lutte avec la mort. Entre les deux périodes de lutte, sensiblement égales, de seize à dix-sept ans, une courte période d'épanouissement et d'équilibre, d'un peu plus de trois années.

M. René Benjamin laisse de côté l'enfance. Nous ne la connaissons pas et il n'en a rien survécu qui puisse nous intéresser. « C'est une chose mélancolique et qui fait rêver sur l'indigence des familles et de la société que presque toujours les heures matinales d'un grand destin restent inaperçues. Personne n'est prêt à recevoir le génie, qui, comme l'amour, pour s'imposer, doit faire violence. »

Ayant commencé son récit par cette remarque, René Benjamin prend son héros adolescent, à sa dernière année à Tours, en 1813. Honoré a quatorze ans : il va quitter sa ville natale. Tout ce que nous savons de ces premières conditions de sa vie, le, voilà condensé dans trois courtes scènes : une promenade aux bords de la Loire, avec sa mère et sa sœur, le dîner de famille, et, dans la chambre des enfants, l'entrée soudaine de Mme Balzac qui a entendu leurs voix à l'heure où ils devraient dormir. Nous les connaissons tous maintenant et nous voyons commencer, au foyer domestique, la lutte avec la vie, le jour où le jeune garçon a pris conscience des forces qui germaient en lui et en a affirmé, à la seule personne capable de recevoir une telle confidence, à sa sœur Laure, la victoire future. En 1814, la famille vient à Paris et Honoré achève ses études, puis il entre

(1) *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, par René Benjamin. Librairie Plon. Collection « Le roman des grandes existences ».

chez un notaire. Mais il refuse de s'installer avec ses parents à Villeparisis où ils se retirent en 1819, et c'est alors, dans la mansarde de la rue Lesdiguières, « le drame ordinaire de la jeunesse, quand elle est hautaine, ambitieuse et pressée ». Le premier essai de quelque importance, *Cromwell*, est un drame manqué. Balzac ne manquera pas moins les bizarres romans publiés de 1822 à 1825 sous divers pseudonymes et aussi les tentatives d'enrichissement par les affaires, avec le concours de Mme de Berny, aussi peu armée que lui pour la défense « ayant comme lui jusqu'à l'ivresse le goût du vrai ». Non qu'il ne fût pas beau lutteur pourtant : nul ne déploya jamais plus d'énergie, ni plus d'héroïsme. Mais la seule lutte dont il fût capable, c'était celle où l'on se donne. « Il ignorait tout de celle qui enrichit : la lutte où l'on prend... » Son rêve d'être riche l'avait laissé plus pauvre que jamais. Mais « à présent il savait comme la société déforme l'âme humaine, et que cette misère morale qu'engendre ou l'amour ou l'argent, est autrement pathétique à conter que tels ou tels événements, que l'auteur complique selon le vent qui le pousse. Toutefois, il tenait au cadre autant qu'au tableau. Ces sentiments humains qu'il voulait peindre, il n'en voyait pas l'éclosion dans le paradis terrestre ni dans la lune. Même pas au moyen âge! Il n'allait pas recommencer Walter Sott; il le continuerait par une étude minutieuse et pittoresque des conditions morales et matérielles de la vie, mais à son époque. Et ce serait passionnant! »

Il avait vingt-neuf ans, et sa véritable carrière littéraire allait commencer, avec le premier livre qu'il signait de son nom : *Les Chouans*.

Du printemps de 1831 à l'automne de 1834 vit et agit devant nos yeux le Balzac qui conçoit, compose et écrit : *La peau de chagrin*, *L'histoire des treize*, *La duchesse de Langeais*, *Le médecin de campagne*, *Louis Lambert*, *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot*. C'est au printemps de 1833 qu'il conçoit le plan de la « Comédie humaine ». Elle est étonnante de vie, la scène où M. René Benjamin nous le montre, exposant ce plan à sa sœur, partagée entre l'attention qu'elle s'applique à lui accorder et les soins du ménage : « Honoré, me donnes-tu... recommença Laure, une minute avec la blanchisseuse? — La blanchisseuse! fit-il, mais qu'elle entre, tonnerre de chien! et qu'elle écoute aussi! Elle ne me gêne pas! Personne ne me gêne! Seulement, je t'en prie, ne m'interromps pas, à la minute où je t'explique ce qui va me faire vivre et... mourir! » Scène imaginée? Certes. Mais sur des données réelles. Toute la question est de savoir si elle aurait pu se passer ainsi. Avons-nous le droit de protester au nom de l'exactitude si l'auteur reste dans la vérité? Tout le pathétique vrai de la destinée de Balzac est dans cette scène; il se concentre dans le mot final. Oui Balzac a vécu de son œuvre, et il en est mort. Aucun autre créateur ne s'est absorbé ainsi dans sa création, usé pour elle, lui prodiguant ses forces, les énergies de son cerveau et le sang de son cœur. C'est ce que M. René Benjamin a su nous rendre sensible dans le chapitre V de sa première partie, le point culminant du livre, qui correspond aussi au point culminant de la vie de Balzac : l'arrivée chez les de Margonne au château de Saché en septembre 1834 et les jours de suractivité, les nuits plus fiévreuses encore, où il conçoit le *Lys dans la vallée*, s'enferme pour l'ébaucher... et achève *Le Père Goriot*. La dernière nuit est une merveille : porté par son sujet, l'auteur ici lui devient égal et son récit est un chef-d'œuvre.

Monté si haut, Balzac allait commencer à redescendre. Voici que s'ouvre la troisième phase de son existence : la lutte avec la mort. Trois années seulement de plénitude, durant lesquelles « il menait tout de front, tenait tête à tout, vivait deux ou trois vies, ayant trouvé, grâce au café, le moyen de ne pas dormir et de remplir le calme des nuits par un travail qui avait l'air d'un ouragan... Le génie n'avait triomphé que par une santé de taureau. Mais, tout à coup, dans ce corps puissant, l'équilibre se rompit ». Balzac alors s'enliévra davantage : s'il doit mourir de son œuvre, il veut finir l'œuvre avant de mourir. Comment n'aurait il pas, tournant dans ce cercle, activé l'usure? Il est traqué par ses créanciers, emprisonné pour s'être soustrait à ses obligations de garde national. Il fait des projets absurdes, comme celui de cultiver des ananas dans son jardin de Ville-d'Avray. Il ne connaît plus que des déboires. « Rien ne lui réussissant, il en revint tout bonnement à son œuvre pour laquelle il était né. S'il s'écartait si souvent de son grand dessein, c'est qu'il aimait trop la vie, même en ses futilités, auxquelles il pensait toujours sincèrement donner de la grandeur. » Et voilà bien pourquoi, dans cette existence, le romanesque se transforme aussitôt en pathétique.

C'est ce que M. René Benjamin nous montre bien dans le plus important épisode de la vie de Balzac : l'amour pour Mme Hanska. Romanesque d'abord, et rien de plus, la correspondance avec *l'Étrangère* commencée au début de 1832; romanesques, les premières rencontres en Suisse l'année suivante; et combien romanesques les rêves du romancier autour de ce « chef d'œuvre de beauté » et de ses « richesses colossales ». Dans son beau livre, *Balzac et son œuvre*, M. André Bellessort a donné la vraie formule quand, d'accord sur ce point avec M. Paul Bourget, il a rattaché cet amour de Balzac à sa faculté créatrice et y a vu « le roman que Balzac porte en lui pour lui seul », roman qu'il se réserve et dont il est à la fois le héros et le public (1).

Devenue veuve en 1841, qu'est-ce qui retient Mme Hanska d'épouser Balzac? Elle lui laissait comprendre qu'elle s'alarmait de ses embarras d'argent et le considérait comme un homme avec qui le mariage n'était pas sans péril. « Il sentit qu'il ne la connaissait pas. Il fallait donc de nouveau la séduire pour la réduire. Comment? Par son œuvre! Toujours l'œuvre! Tout décidément l'y ramenait. » Et le voilà ramené aussi au pathétique, sans que le romanesque perde jamais ses droits. « S'il s'élevait encore au point qu'Ève en fût enthousiasmée, ce serait le triomphe; il irait en Pologne, l'enlèverait, l'épouserait. » Voilà Balzac jeté dans « une fièvre à grandes hallucinations, qui ne devait plus se calmer avant que la vie même s'éteignît en lui. » C'est la période de ses dernières œuvres, rougeoyantes des lueurs d'un enfer humain : *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Les Paysans*, *Les Parents pauvres*, *César Birotteau*, *La cousine Bette*. Une rencontre avec Mme Hanska, à Pétersbourg en 1843, une autre à Dresde en janvier 45, une encore à Rome, au printemps de 46. Elle vient à Paris au début de 1847, et Balzac va lui rendre visite au château de Wierzchownia en 1848. Rentré à la fin de février, en pleine révolution, il repart six mois plus tard et ne revient à Paris que marié, en mars 1850 — pour y mourir le 18 août.

*
* *

Pour nous raconter la vie de Balzac et la présenter en quelques grandes scènes qui sont comme les principaux épisodes de ce roman, il fallait à M. René Benjamin les dons du romancier et de l'auteur dramatique : l'art du récit et du dialogue, l'art aussi d'évoquer des personnages, de nous les faire voir et entendre. L'invention même n'est pas absente d'une telle œuvre, car c'est inventer que d'ordonner, de construire et d'animer, — de *retrouver* la vie. Invention légitime, certes, sans laquelle il faudrait renoncer à ce genre de biographie romancée. Est-ce dépasser la limite permise que d'inventer aussi le dialogue et de prêter à Balzac des propos que, sous cette forme, sans doute il n'a pas tenus? La critique peut discuter ce point. Nous ne voyons pas pourquoi on se montrerait plus exigeant pour le dialogue que pour le récit. De l'un comme de l'autre M. René Benjamin a pris tous les éléments dans la réalité. Il ne fait rien dire à Balzac que Balzac n'ait dit ou écrit; il ne lui fait surtout rien dire qui ne corresponde à ses sentiments et à ses pensées. Balzac, assurément parle quelquefois comme M. René Benjamin lui-même. Mais la manière d'un peintre ne se retrouve-t-elle pas toujours dans ses portraits les plus fidèles et n'est-ce pas ce qui leur donne quelque ressemblance avec lui? L'œuvre d'art n'a jamais l'impartialité d'une photographie, parce qu'elle n'en a pas l'indifférence. Reste à savoir si nous voulons condamner une biographie qui est, en même temps qu'une œuvre de vérité, une œuvre d'art.

Louons plutôt M. René Benjamin d'avoir laissé à son sujet toute sa grandeur. A travers ce roman d'une grande existence, il nous fait apparaître *une destinée*, telle qu'elle résulte d'un concours de circonstances et de ces deux facteurs qui se combinent pour agir sur les circonstances à leur tour : le tempérament et la volonté. Il a fallu certaines circonstances pour déterminer la destinée d'un Balzac, mais nous percevons clairement la part de Balzac dans ces circonstances mêmes. Et nous touchons ici au point vif du problème que pose toute existence, mais dont les données n'apparaissent clairement que dans les plus grandes, dans celles qui sont pareilles, en effet, à de véritables romans, les plus passionnants de tous, et les plus vrais.

Firmin Roz.

(1) André Bellessort : *Balzac et son œuvre*. Librairie académique, Perrin.

LE THÉATRE

LES FEMMES ENVOUTÉES

Quand Stendhal écrivait son traité (c'est le mot qui convient) de l'Amour, il fixait une double date historique : par le sujet, en mettant en lumière la prédominance de la passion dans les mœurs et la littérature; par la méthode, en se proposant d'étudier ce sentiment comme les idéologues avaient analysé les idées. Cet essai constitue, en quelque sorte, la « somme » de notre psychologie amoureuse, et on n'a guère fait, depuis lors, que ressasser grossièrement ces observations originelles.

Quand donc renouvellera-t-on ce stock de clichés?...

Voici, en effet, que reparaît un poncif : est-ce l'effet purement littéraire de l'imagination des écrivains, incapables de trouver des thèmes nouveaux, ou le résultat d'un changement présent dans les rapports sentimentaux des sexes?...

L'Antiquité, — c'est une idée à laquelle on est constamment ramené, — n'avait connu que des désespoirs féminins : Médée, Ariane, Didon. A la femme seule appartenait le privilège du chagrin et de l'abandon, car elle pouvait ressentir l'amour, non l'inspirer. L'homme amoureux et triste n'existait pas. Son instinct le portait au dévergondage, et sa philosophie à la purification de l'amour par l'esprit. Il était toujours grossier, pour un homme, de s'attacher à une femme. L'un des anachronismes les plus durs de notre tragédie classique apparaît justement là : Hermione est une femme antique, Oreste n'est pas un homme de la Grèce. Devant l'amour, les sexes n'étaient pas égaux. Mais le romantisme a tout changé : le désespoir sentimental a passé de la femme à l'homme. C'est lui qui s'est épris d'une créature légère et torturante par sa légèreté. Samson et Dalila, dans Vigny :

Elle ne comprend pas la parole étrangère
Et le chant verse un somme dans sa tête légère.

Et, désormais, cette tristesse masculine est le thème de tous les poètes, de Musset à Sully-Prudhomme, de la plupart aussi des romanciers et des auteurs dramatiques. Ce n'est plus qu'exceptionnellement que nous assisterons à la souffrance féminine, et, pour la provoquer, un type spécial d'homme sera créé exprès : le séducteur, l'irrésistible homme d'amour, l'envoûteur. On est étonné, d'ailleurs, du succès et de la résistance de ce personnage, odieux en soi, qui garde toujours le prestige, l'auréole de Don Juan. Pendant quelques mois, une saison, une année peut-être ainsi au lendemain de la guerre) on croit en avoir fini avec lui. On fait gaîment son oraison funèbre (personnellement, je n'y ai point manqué); et puis, tout d'un coup, on le voit réapparaître, toujours le même, un peu plus fatigué seulement. Et les femmes qu'il asservit pullulent.

Nous venons d'en voir deux : une à la Renaissance, l'autre au théâtre Caumartin. L'une est jouée par Mme Simone : c'est du drame. L'autre est jouée par Marthe Regnier, c'est de la comédie. L'une a été portraicturée par M. Charles Méré : elle est émouvante; l'autre, par M. Jacques Deval : elle est charmante. Dans les deux œuvres, le partenaire est également déplaisant, et c'est pourquoi nous nous intéressons à l'effort que font pareillement ces deux créatures pour se défendre contre leur séducteur, c'est-à-dire contre elles-mêmes.

C'est moralement, ou plutôt du point de vue de la psychologie sociale, que le rapprochement de ces deux pièces est curieux. Il semblait, en effet, que la frivolité féminine, d'une part, l'incapacité générale d'éprouver une passion, d'autre part, fussent devenus les thèses les plus caractéristiques des conversations mondaines et des productions littéraires : est-ce qu'il n'en est plus de même? Renaissons nous à l'amour, ou bien faut il simplement conclure que la frivolité et la passion sont également réelles dans la société d'aujourd'hui et que la passion éclate d'autant plus vigoureusement chez quelques-uns que la frivolité est plus générale?

*
* *

Le premier acte de la pièce de M. Charles Méré, intitulée *Le Lit nuptial*, laisse, dans une très belle scène d'exposition dramatique, entrevoir un sujet qui n'est pas celui qui sera traité. On voit une jeune fille qui a eu une liaison faire confidence de cette liaison, le soir de ses noces, à son mari. Il pourrait y avoir une étude à faire de cette situation morale, qui risque sans doute d'être plus fréquente aujourd'hui et de le devenir de plus en plus : scrupules et hésitation de la jeune fille ou jeune femme, impression du marié, évolution de ce secret partagé dans

le ménage. La jalousie rétrospective a toujours tenté les dramaturges et romanciers : elle joue là dans son plein. Malheureusement cette analyse serait par elle-même assez peu dramatique. Aussi M. Charles Méré a-t-il orienté sa pièce dans une autre direction. Il a imaginé que cette jeune fille était amoureuse d'un homme contre lequel elle voulait se défendre : une envoûtée. Et le mariage lui avait paru le meilleur rempart. Et elle faisait son aveu à son mari de manière à mettre toutes les chances de son côté et à créer, entre l'homme qu'elle fuit et elle-même, de l'irréparable. Cet homme, d'ailleurs, marié et père de famille, l'aime. M. Charles Méré sait bien que le séducteur n'est pas sympathique dans les œuvres sérieuses, et il a préféré faire de ce personnage, — qui garde bien, pourtant, son rôle traditionnel d'envoûteur, — un possédé. Il ne peut pas, lui non plus, renoncer à celle dont il est aimé. La passion étant partout répandue, les personnages s'opposent le plus violemment, et vous devinez tout le parti qu'un dramaturge comme M. Charles Méré a pu tirer, surtout au dernier acte, — de ces données, Mme Simone aidant.

*
* *

Passons maintenant dans la petite salle Caumartin.

Mme Marthe Regnier représente une jeune femme, dont nous n'avons guère à connaître l'état-civil, qui joue gros jeu dans un casino et qui inspire une vraie passion (en sont-ils donc si capables?) à un jeune homme de vingt-trois ans. Ce garçon est tout à fait de la dernière marque : pas de situation, des habitudes de plaisir et de sport, et il s'exprime ainsi, pour traduire la timidité naturelle de l'amour : « J'ai un ballon de foot-ball dans la gorge et des genoux en ciment armé... » Le mot le plus passionné, — le plus contemporain aussi, oserai-je dire, — qui lui échappe, lorsqu'il entre dans la salle de jeu où la jeune femme joue, est : « Banco ». Ce cri lui coûte dix mille francs, mais il pourra s'acquitter de la dette autrement. Et voilà où réside toute l'ingéniosité, à la fois technique et psychologique, de *En sa Candeur naïve*...

La jeune femme a un amant : celui-là est, reste rituel. Il est fat, léger, égoïste, épris de toutes les femmes et irrésistible. Il a trop fait souffrir la pauvre petite, et, au cours d'un voyage en Espagne, elle a pris la résolution de s'enfuir, de venir se réfugier dans un palace et de s'étourdir par la vie qu'on y mène. L'amant revient, car il est nomade et sédentaire, tout à la fois. Il tient à sa maîtresse, sans doute parce qu'elle sait le mieux souffrir. Il va la reprendre, une fois de plus. Mais, en prévision de l'offensive, elle se retranche. Elle va prendre à son service, comme secrétaire jouant le rôle d'amant et chargé de la protéger contre elle-même, le gigolo débiteur. Il signe un papier par lequel il s'engage sur l'honneur à tenir ce rôle sans la moindre défaillance sentimentale. Vous voyez donc en quoi vont consister le mouvement scénique et l'évolution psychologique de la pièce. Pour que nous restions dans la comédie, il y aura une suite d'effets tirés de la résistance que le secrétaire oppose à toutes les volontés défaillantes de la jeune femme. Il est constamment, malgré elle, sur son chemin. Il emploie jusqu'au petit chantage de lancer par la fenêtre un pot de fleurs : elle croit que c'est lui-même qui est tombé et s'évanouit. Ainsi commence-t-elle à voir clair dans son cœur. Et par là avons-nous assisté à l'illusion persistante d'une femme enchantée qui croit encore aimer son ancien tortionnaire, alors qu'elle est déjà toute conquise à la grâce, à la douceur, à la tendresse respectueuse et à la passion contenue d'un gentil garçon.

J'ai déjà dit, à bien des reprises, l'estime particulière en laquelle je tiens le talent de M. Jacques Deval. Il possède les dons les plus divers et les plus rares : la poésie, la grâce, l'esprit, la fantaisie de mots et de mouvement. Sa dernière pièce obtient le plus chaleureux et le plus légitime succès. M. Jacques Deval nous a déjà donné tant de fois des preuves d'une originalité perpétuellement renouvelée qu'il est bien difficile de prévoir dans quelle direction il continuera de progresser. Dès maintenant, ses amis et admirateurs, dont je suis, lui doivent de lui signaler un petit danger. On sent chez lui une volonté trop continue de faire « théâtre » à la fois par le mot, dans le dialogue, et par l'accessoire dans l'ordre scénique. Ce qu'il y a eu lui de plus intéressant, l'intuition des sentiments, risque ainsi de disparaître sous l'apparence théâtrale. Il y a là un talent trop précieux et les conditions actuelles de l'industrie théâtrale sont trop menaçantes pour que l'on n'éprouve point, avec d'autant plus d'intensité que l'on apprécie davantage M. Jacques Deval, un peu d'inquiétude.

Gaston Rageot.

VARIÉTÉ

LA PROBITÉ LITTÉRAIRE ET LES ABUS DU « DÉMARQUAGE »

Naguère, au nom de la conscience professionnelle, M. Edouard Trogan, l'excellent directeur du *Correspondant*, réprouvait dans un magistral discours, cette pratique trop commune du « démarquage », que l'on doit flétrir, même quand une longue habitude du métier vous a cuirassé contre ses atteintes.

Le démarquage, on le sait, consiste à copier, en tout ou en partie, une œuvre de l'esprit en y apportant quelques changements, pour dissimuler l'emprunt.

Et M. Trogan contait, parmi d'autres, cette savoureuse anecdote.

Une jeune revue se fonde, comme il en éclôt plusieurs, chaque année, destinées à vivre..... ce que vivent les roses! Elle annonce sa naissance au son, renforcé, de toutes les trompettes de la plus moderne réclame. Concours assuré de l'Académie française, de gens de lettres très en vue,... au besoin de l'Académie des sports et de l'Académie culinaire! Tout est mis en œuvre pour frapper l'imagination du public et provoquer l'affluence des abonnés.

Un jour, le narrateur voit figurer au sommaire le nom d'un écrivain connu, attaché depuis plus de quarante ans à son propre périodique. Dans le fascicule, il trouve un « chapeau » à peu près ainsi conformé : « Notre éminent collaborateur, M. X..., a bien voulu autoriser le *Correspondant* à reproduire les pages suivantes, que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs. » Au-dessous était inséré un article tout récemment paru dans sa revue!

Par une merveilleuse intervention des rôles, le geai paré des plumes du paon présentait ainsi, perfidement, au lecteur, comme inédite et sienne, une œuvre littéraire appartenant à l'une de nos publications les plus anciennes et les plus justement réputées.

C'était, au dire de la victime ce qu'elle avait vu de mieux, en fait de cynisme dans le plagiat!...

*
* *

Les professionnels du démarquage, à l'ordinaire moins regardants, ne s'embarrassent même point de déguiser la vérité sous d'aussi ingénieux travestissements. La plupart copient avec servilité, taillant, rognant à plaisir, et distribuant, sans la moindre référence, ce qui leur paraît propre à satisfaire, à peu de frais, les goûts de leur clientèle. Les tarifs du papier et de la main-d'œuvre étant devenus quasi prohibitifs, on rétablit l'équilibre aux dépens des confrères, en comprimant les dépenses de rédaction. Un judicieux emploi du pot de colle et des ciseaux, substitués à la plume et à l'encrier, remplace plusieurs « collabos » trop coûteux. Économie, aussi, de temps et d'activité cérébrale.

Que d'avantages réunis!

A la rigueur, on peut tolérer — en les déplorant — de la part de certaines follicules besogneuses et d'ordre inférieur, parentes pauvres qui s'alimentent surtout de compures, des procédés auxquels les condamne leur perpétuelle impécuniosité. Chez elles, un seul et même personnage protéiforme, véritable maître Jacques du journalisme, rassemble, en sa complexe individualité, les emplois de directeur, de gérant, de rédacteur en chef... et en sous-ordre, d'envoyé spécial et de correspondant particulier.

Mais que ces abus proviennent de publications auxquelles leur situation particulière devrait inspirer tout de même un peu plus de scrupules, voilà qui passe la mesure.

Un auteur donne, dans un grand journal de Paris, un article historique signé. Ces sortes de travaux ne s'improvisent pas au jour le jour, comme une chronique d'actualité. Longtemps après, — trop tard, malheureusement, pour réclamer, — il apprend que son « papier » a été reproduit en entier, *sans nom, ni indication d'origine*, dans une feuille hebdomadaire, estimée en province, et étroitement rattachée à l'administration d'un de nos principaux diocèses, dont il avait des raisons très particulières d'espérer un traitement meilleur. C'était fâcheusement méconnaître, sinon le commandement primordial, qui interdit de s'approprier le bien d'autrui, au moins ce précepte de vulgaire équité : *suum cuique tribuere*, qui veut que l'on rende à chacun ce qui lui revient.

Il y a mieux. Une de nos principales revues publie, voici quelques mois, une étude documentaire, fruit de consciencieuses recherches. Un quotidien à gros tirage, édité en français chez une nation voisine et amie, journal d'excellente tenue d'ailleurs, s'en empare et, par

un habile élagage du texte, la sert froidement à ses lecteurs, en article de tête, *sous le pseudonyme connu d'un de ses principaux collaborateurs!...*

Cette fois, l'auteur a bientôt connaissance du plagiat. Il proteste avec courtoisie, en demandant une rectification. Réponse brève et évasive du directeur. Les choses en restant là, nouvelle réclamation plus ferme, suivie d'un silence complet et prolongé. L'auteur hésite. Poussera-t-il plus loin? — car il y a, après tout, des principes à sauvegarder, — ou s'avouera-t-il vaincu d'avance?

L'un conseille la manière forte. « Quand on a été pillé aussi malhonnêtement, on n'a pas de ménagements à prendre. »

Chez un autre, attitude réfrigérante. « Attention! Le journal est inféodé à un puissant parti. Réclamer, c'est se mettre soi-même à l'index et s'enlever volontairement toute chance de citation ultérieure dans les publications de la nation voisine. »

Ailleurs encore, indifférence totale, — c'est si humain! — ou résignation étonnamment passive. Il s'agit pourtant de professionnels éprouvés, et cette question du démarquage est l'une des plus irritantes qui soient. « Oui, mais cela se fait couramment, c'est admis, impossible à éviter. Lorsque, grâce à l'impression, une idée est lancée, elle tombe dans le domaine public. Chacun la peut faire sienne, en tirer telles conséquences ou tel profit qu'il juge à propos, et l'auteur doit être très flatté de sa diffusion. »

Fort bien, mais à condition qu'il en perçoive au moins le modeste, mais légitime bénéfice moral d'une reconnaissance de paternité, — l'avantage pécuniaire étant souvent infime eu égard au travail fourni. La théorie du domaine public est, au demeurant, des plus contestables.

Bref, dans notre cas, l'auteur tient bon. Il s'adresse au défenseur naturel des intérêts de ses compatriotes dans le pays du plagiaire, c'est-à-dire à l'ambassadeur de France, et cette intervention lui vaut, avec la plus courtoise des réponses, l'assurance que le journal récalcitrant vient enfin, d'insérer, — sans d'ailleurs en avoir informé l'intéressé, — la notre réparatrice à laquelle celui-ci estimait avoir au moins droit.

Après deux mois d'attente l'auteur pouvait s'écrier : *Habemus confitentem reum!* N'est-ce point le cas de reprendre, en la modifiant à peine, l'apostrophe indignée d'Alceste?

De telles actions ne sauraient s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

*
* *

« La propriété intellectuelle est *aussi* une propriété », a-t-on dit en une formule dont la condescendance a fait à la fois sourire et protester.

On sait combien, autrefois, était précaire et humiliée la condition des gens de lettres. De nobles génies étaient, parfois, contraints de s'abaisser au rang de « très humbles et très obéissants serviteurs » des financiers hautains ou des grands seigneurs ignorants qui daignaient accepter leurs dédicaces. Sans faire, en aucune façon, le procès de l'ancien régime, on constate qu'il a fallu la loi révolutionnaire du 19 juillet 1793 pour reconnaître le principe d'une propriété littéraire et artistique, et l'article 425 du Code pénal de 1810 pour réprimer en cette matière le délit de contrefaçon. Comment, au surplus, des notions dès longtemps admises en pratique, ont-elles pu faire, dans la doctrine, l'objet de discussions à peine éteintes aujourd'hui?

S'il est un droit particulièrement respectable, n'est-ce pas celui de l'auteur sur l'œuvre à laquelle il a incorporé sa personnalité la plus intime et un peu de son âme? Nos lois ont assorti de sanctions rigoureuses l'obligation de respecter des biens matériels dont les détenteurs peuvent n'avoir eu aucune peine à les acquérir et qui, parfois, profitent à des incapables, à des oisifs ou à de vulgaires jouisseurs. Le domaine de l'esprit réclame non moins impérieusement une protection vigilante, et ce n'est point « d'un cœur léger » qu'il convient de sacrifier, si modeste soit-il, un patrimoine constitué dans l'intérêt de tous, au prix, souvent, de méditations ardues, décevantes, et d'un persévérant labeur.

« Quiconque a une tête active et pensante, déclare Jean-Jacques Rousseau, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer des productions étrangères par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. »

Déjà, au XVII^e^ siècle, Le Vayer avait buriné cette sentence flétrissante et vengeresse : « Prendre des anciens et faire son profit de ce qu'ils ont écrit, c'est comme pirater au delà de la ligne; mais voler ceux de son siècle, en s'appropriant leurs pensées et leurs productions, *c'est*

tirer la laine au coin des rues, c'est ôter les manteaux sur le Pont-Neuf. »

Et Vapereau précise, en ajoutant : « Celui qui cherche à s'approprier un livre en changeant le titre et en lui faisant subir diverses mutilations, est un honteux plagiaire, coupable devant la conscience littéraire de tous les temps, comme devant les tribunaux modernes. Le plagiat proprement dit n'a jamais été commis par un homme d'une véritable valeur. »

*
* *

Des indélicatesses de cette nature discréditent singulièrement leurs auteurs. Mais pourquoi favoriser, par un renoncement complice, d'aussi détestables pratiques? Pourquoi se laisser dépouiller en répétant qu'il n'y a rien à faire, alors qu'il y aurait, au contraire, beaucoup à faire, la piraterie littéraire étant, aujourd'hui, de plus en plus répandue?

Contre les abus du démarquage, une réaction s'impose. Si le recours aux tribunaux est rebutant, parce que long et coûteux, on vient de voir qu'il n'était pas impossible d'obtenir satisfaction par les voies amiables. Ne pourrait-on généraliser l'emploi de l'arbitrage, en confiant les pouvoirs nécessaires, soit à des personnalités indiscutables, soit à des organismes qualifiés : syndicats et associations de presse ou de publicistes; semaines et congrès d'écrivains; groupements professionnels internationaux, etc...?

La production intellectuelle, si éprouvée par une crise économique prolongée au-delà de toute prévision, et qui menace de s'aggraver encore, semble exiger une organisation défensive. Au dernier dîner de la *Revue des Deux Mondes*, M. Donnie formula « des réflexions remarquées sur la nécessité, pour les gens de lettres, de s'unir, afin de lutter contre les difficultés de l'heure présente » (1).

Il est piquant de trouver, sur ce point, le directeur de notre grand périodique d'accord avec la plus haute personnalité du clergé de Paris qui, l'année précédente, devant une assemblée d'écrivains et de journalistes, s'écriait : « Messieurs, soyez impitoyables pour toute mesure hostile à des droits légitimes... Soyez exigeants pour obtenir justice et sachez, au besoin, déployer de l'indignation! »

Pierre Jouvenet.

(1) *Débats*, 24 décembre 1925.

LES CONCERTS

UN ARTISTE DE GÉNIE

Les Concerts Colonne ont eu le privilège d'avoir comme soliste à leur concert du 27 décembre M. Alfred Cortot. Le célèbre pianiste y a exécuté le *Concerto en la mineur* de Schumann et l'*Andante et Polonaise* de Chopin pour lequel il a écrit une nouvelle orchestration.

Je viens d'employer un terme qui me semble tout à fait inexact en parlant d'Alfred Cortot; j'ai dit : le « célèbre pianiste ». Je devrais plutôt dire le grand musicien, ou plus réellement encore l'artiste de génie.

Il y a en effet des démarcations profondes que définit mal le public et qui impressionnent peu la critique, celles qui séparent l'exécutant du virtuose, le virtuose du grand interprète, le grand interprète du génie.

Or, il y a du génie dans ce que fait Alfred Cortot. Son piano est un « moyen » pour lui, pas davantage. Il nous offre en plus sa compréhension et son respect de l'œuvre exécutée, son admirable cerveau, sa culture profonde... et cette force mystérieuse, qui attire le public vers lui, aussi impérieuse qu'un aimant. Il m'est arrivé de vous parler de l'importance du charme de l'artiste et du réseau délicat qui semble vous attacher à lui. Lorsqu'il s'agit d'Alfred Cortot je parlerai plutôt de pouvoir magnétique. J'évoque certains concerts — gravés à jamais dans ma mémoire — où embarqués sur l'Océan tumultueux de la musique, de par la volonté secrète, il nous eût semblé vain de tenter un retour vers le rivage de notre vie quotidienne...

Ce qui m'a paru se dégager dans le jeu actuel de Cortot, c'est une attirance plus marquée que jamais vers la simplicité. Il semble tendre vers une épuration, une sérénité qui ne semblerait d'ailleurs être l'évolution naturelle d'un aussi noble tempérament.

Son exécution du *Concerto en la mineur* de Schumann a été d'une fraîcheur et d'un charme juvéniles qui conviennent à la grâce poétique de l'œuvre.

Plus je vais, moins j'apprécie la forme du *Concerto* qui m'apparaît comme la forme la moins artistique de la musique.

Mais le Concerto de Schumann échappe à cette tradition. Il s'en dégage bien autre chose que le désir de faire briller le soliste — ce qui est le propre du Concerto. — Ce que nous demandons à toute forme de l'Art, c'est une présentation harmonieuse et cependant humaine de la vie. Schumann dans cette œuvre a mis le meilleur de lui-même. La passion du premier mouvement, la grâce presque timide du second, le mouvement et le charme du final en font un chef-d'œuvre.

La *Polonaise* de Chopin nécessitait-elle une orchestration plus nourrie que celle primitivement jouée? M. Alfred Cortot a écrit pour ce morceau un accompagnement d'orchestre vivant et coloré. Mais, malgré cet appoint, malgré l'interprétation foudroyante qui nous en a été donnée, cette *Polonaise* n'est qu'un beau morceau de piano. C'est du Chopin pour « dames de l'époque » et non celui dont le souffle tendu, douloureux ou héroïque, nous pénètre d'une souffrance intime, plus voluptueuse qu'un grand bonheur caché.

M. Lacloche.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-OCÉAN.

De hautes pensées commandent, sous la plume de l'auteur, les considérations que Mme Ellen Duvall développe dans le fascicule de décembre dernier de *The Atlantic Monthly* sur la littérature d'imagination de notre époque.

Nul doute que, s'il est d'ailleurs et incontestablement « un animal religieux », l'homme ne naisse païen et de cœur et d'esprit, qu'il ne soit à lui-même son premier dieu et qu'il n'ait en principe d'autre culte que celui de sa propre personne... A travers le culte apeuré de ses idoles et par delà les formes diverses sous lesquelles il satisfait en lui « l'appétit religieux », le païen n'adore que son « moi ». — Tandis que le paganisme prétend solliciter et réduire la divinité au service de l'homme, de ses besoins et de ses passions, toute révélation proclame d'abord la subordination de la créature au Créateur et requiert impérieusement sa soumission à la volonté divine. — L'homme ne connaît que deux modes dans la prière : ou il dit : « Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne » ou bien il implore, comme sur les pierres du temple de Delphes : « Que les dieux m'accordent de pouvoir combler mes désirs ». — Arracher l'homme à son paganisme d'instinct, telle est en dernière analyse la fin essentielle de toute religion révélée...

Mais le paganisme le plus évident — un paganisme qui va à visage découvert — triomphe couramment dans « la production » de nos romanciers contemporains. L'œuvre qu'ils accomplissent si souvent est autrement néfaste que l'entreprise où nos révolutionnaires de profession s'acharnent dans l'ordre économique. Moins brutale et moins bruyante, leur action est en effet autrement pénétrante...

***

La presse de cette Italie si résolument prolifique a, d'évidence, les meilleures raisons du monde pour suivre avec une particulière attention les choses d'Outre-Océan et c'est à *Minerva* (fasc. 22, 1905) que nous empruntons les précisions que voici quant aux premiers effets du régime institué par la loi réglementant sur de nouvelles bases l'établissement des étrangers dans l'Amérique du Nord.

Le nombre des requêtes sollicitant autorisation en vue d'une installation à demeure sur le territoire de la République auxquelles l'Oncle Sam aura répondu par une fin de non-recevoir s'est élevé en 1905 à 900.000. Celui des demandes par lui favorablement accueillies était au début du mois d'août de 167.000. Et ce chiffre de 167.000 représentait à peu près dès ce moment-là le total des admissions prévues pour l'année en cours.

L'Italie, en ce qui la concerne, a compté 3.845 admissions sur 300.000 demandes. L'Angleterre et l'Irlande du Nord en ont compté, elles, 34.007 sur 80.000; la Russie, 2.048 sur 160.000; la Pologne, 5.982 sur 75.000; l'Autriche, 785 sur 16.000. La nation privilégiée en l'espèce a été l'Allemagne, dont les 100.000 ressortissants désireux d'émigrer aux États-Unis ont obtenu satisfaction dans 51.227 cas.

OUTRE-MANCHE.

La sécheresse et la dureté de John Bull, jusqu'à présent cela faisait quasi un dogme... pour l'Europe continentale au moins : mais Mr. A. Murray nous assure dans la *Nineteenth Century* que notre voisin relève d'abord du type idéaliste et sentimental.

Idéaliste et sentimental, l'Anglais l'est à tel point qu'il a inventé le sport, ce dérivatif où le cœur le plus violent trouvera infailliblement à se contenter sans dommage aucun pour la morale, la lutte restant ici libre de méchanceté. — L'Anglais en matière de politique? Outre-Manche, toute la manière habituelle aux partis ne sous-entend-elle pas qu'entre eux les tenants des principes et des méthodes en conflit se regardent encore comme de loyaux champions se disputant la victoire au lawn-tennis? Cette généreuse confiance, l'Angleterre la pratique jusque dans les relations internationales. En un mot, l'Anglais croit d'instinct à la bonne foi d'autrui. Ou que s'il faut qu'il en doute, eh bien! il souffre d'en douter. — Voyez. La réalité s'impose-t-elle à lui avec une trop brutale éloquence, pour la constater, l'Anglais se réfugie dans l'humour. En d'autres termes, il situe sa pensée sur un plan où le fait qu'elle juge cesse de paraître vraisemblable...

Mors, si nous nous trompions sur John Bull, depuis si longtemps?

ALLEMAGNE.

Conseils et avertissements de « Marlellus » à la France dans la Chronique politique du numéro de janvier de la *Deutsche Rundschau* :

« Nous avons toujours été gens de bonne volonté et, en dépit des affirmations contraires de la France, nous nous sommes toujours montrés tels. Celle-ci expie à l'heure actuelle sa politique d'après guerre et son obstiné refus, inspiré de sa seule haine à notre endroit, d'ouvrir les yeux à la réalité et de compter avec nos moyens. La France a beau être un pays riche : ses capacités financières ne sont pas illimitées. Elle peut encore, assurément, se redresser et se refaire, mais elle n'y saurait parvenir qu'à deux conditions. D'abord, qu'elle réduise résolument ses effectifs et que, dût son industrie juger plus commode de suffire sans cesse à de nouvelles commandes pour l'armée, elle dévie son activité vers les œuvres et « les marchés » de la paix; qu'elle se hâte en second lieu de renoncer aux aventures qui épuisent en elle les forces vives et qui risquent d'entraîner une débâcle de laquelle elle ne se relèverait pas de sitôt ».

***

Sous la signature de M. Otto Grautoff, dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (Chroniques nationales, décembre 1905) : « Lorsqu'on considère l'antinomie entre classique et romantique comme le conflit de deux mentalités ayant pour théâtre l'âme française, il suffit de connaître l'histoire de l'esprit français pour se rendre compte quelle analogie, je dirai presque quelle ressemblance existe entre les combats que se livrent aujourd'hui classiques et romantiques et ceux qui eurent lieu dans la première moitié du XIXe siècle... Si, faisant abstraction de la France, on considère la nature humaine, on ne tardera pas à reconnaître qu'il s'agit là de thèse et d'antithèse générales, inhérentes à tout homme. Un étranger n'aurait donc point lieu, après tout, d'attacher tant d'importance à pareil antagonisme sous sa forme française; s'il le fait, cependant, c'est précisément parce que le classicisme de France, expression d'une certaine tendance de l'esprit, revêt tant au point de vue de l'intelligence qu'à celui de la raison, une forme si achevée, si parfaite, qu'il vaudra toujours d'être l'objet de considérations et d'examen. »

Gaston Choisy.

NOTE D'ART

EXPOSITION BOGOMIR-DALMA

Il ne faut pas juger M. Bogomir-Dalma, artiste serbe dont les œuvres ont été récemment réunies à la Galerie Bellamy (1), ainsi qu'on ferait d'un artiste français. Tour à tour sculpteur et pastelliste, il apporte, ici comme là, avec quelque rudesse, les particularités de vision de son pays. En fait une manière neuve et passionnée qui vise à exprimer jusqu'au bout ce qu'il ressent. Il est vrai que les régions qui l'ont principalement inspiré sont le Roussillon et la Provence, terres de grande lumière qui ne s'accommoderaient pas d'une vision modérée. Avec leurs vieilles pierres à la fois patinées et décolorées se découpant nettes sur un ciel impeccablement bleu, ses pastels de Saint-Laurent-de-Cerdons, sont entre tous caractéristiques. Toutefois, peut-être manquent-ils un peu d'atmosphère.

Mais, M. Bogomir-Dalma est, avant tout, sculpteur. Il a même le bon goût de viser très haut. C'est dire qu'il est visiblement hanté par les modèles grecs et romains. Peut-être a-t-il aussi regardé les œuvres de Canova, leur demandant les secrets du contour et de l'équilibre. Si l'on met à part le masque médiéval de Max, c'est au grand maître italien que l'on pense en regardant les bustes très réussis de Mlle Marie Bell, de Maurice Escande, d'Emile Drain, de la Comédie-Française, et surtout la belle figure du *Jeune Patricien*, si latine.

Enfin, il est une autre série de bustes aux indications physiognomoniques très accusées qui lui font également grand honneur. Ce sont ceux du philosophe Osip-Lourié, de l'avocat Sarramegna, surtout celui d'Emile Verhaeren dont l'expression songeuse et réfléchie va si bien à l'auteur des *Villes tentaculaires* et autres émouvants chefs-d'œuvre.

Ch. S.

LES LIVRES NOUVEAUX

Souvenirs

Siméon YOUCHKIÉVITCH. — *Dans la Peur*. Episodes de la vie bourgeoise en Russie soviétique. Traduction du russe par Pierre-André. 1 vol. in-16 (Plon).

Voici un témoin qui a vu de près la terreur bolcheviste, et le tableau qu'il en trace, dans le cadre d'une grande ville maritime, livrée successivement aux tentatives désespérées de Wrangel et à l'emprise communiste, est d'un réalisme horrifiant. La haute bourgeoisie juive, merveilleusement personnifiée par le timoré Semen Grigorievitch Gresser et sa femme, l'indolente Dorotchka, à peine revenue de l'effroyable menace des pogroms au départ de l'armée blanche, se voit obligée de composer avec le bolchevisme triomphant, de flatter les maîtres du jour en se prêtant aux saturnales qui renversent l'ordre des valeurs sociales, d'employer toutes les ruses pour dissimuler sa richesse, d'offrir même ses services à l'administration révolutionnaire. Vivant en quelque manière sous l'œil de la terrible Tchéka, elle sait, par les disparitions soudaines et fréquentes de son entourage, que l'instant qui vient ne lui appartient pas. Gresser, lui, éprouve même une satisfaction sadique à remâcher sans fin ses raisons de tout craindre ; il parle, agit, aime, négocie, mange dans un véritable cauchemar. Fuir? Il y songe, mais sa femme ne veut pas se séparer de ses toilettes, et se prête mollement au plan d'évasion. Lui, hésite à abandonner son opulent intérieur, ses propriétés, à risquer d'être dépouillé en route, à braver les hasards de l'exil. Il finit par rester, il consentira à son destin.

Romans

Georges ANDRÉ-CUEL. — *L'Homme fragile*, 1 vol in-16 (Plon).

L'Homme fragile est la réalisation, dans la haute société anglaise de nos jours, d'une sorte de satanisme byronien, aboutissant à un dramatique et volontaire dédoublement de la personnalité. Portant un nom de hasard, replacé au premier rang des privilégiés de la fortune par la fantaisie d'un père à demi conscient de ses devoirs, le héros de ces troublantes aventures a conservé de ses basses origines, des années d'épreuve de sa jeunesse misérable, le besoin bizarre de se déclasser. Capable, d'autre part, d'actes d'abnégation chevaleresques, hanté irrésistiblement par la folie du risque et de l'imprévu, il conserve la même aisance dans les salons les plus aristocratiques que dans les bouges les plus sordides. Sa force de séduction dangereuse lui fait un cortège de dévouements féminins qui lui sont un encouragement néfaste. Au bout de l'existence en partie double qu'il mène, il est pris du désir de faire figure de providence, de justicier redresseur de torts, châtiant les scélérats impunis sans s'embarrasser d'inutiles scrupules. Un hasard terrible, après des péripéties sans nombre, tour à tour émouvantes, douloureuses, presque fantastiques, dévoile le mot de sa destinée compliquée.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

La situation en Grèce se stabilise sous la dictature du général Pangalos, dictature qu'on ne saurait comparer, dans son esprit, ni à celle de Mussolini, ni à celle du général Primo di Rivera. Elle ne vise ni à un pouvoir personnel ni à l'imposition d'une doctrine. C'est la présence au gouvernail d'un pilote autoritaire qui entend faire franchir au navire les passes difficiles, sans aucune confiance dans l'équipage parlementaire. Un changement de la drachme monte et, dans les temps où nous vivons, il n'est point de critérium plus sûr.

Quand, en juin dernier, le général Pangalos somma M. Michalacopoulos de quitter le pouvoir et prit sa place, il s'agissait pour lui de liquider sans plus tarder le vote de la Constitution, indéfiniment retardé par des discussions oiseuses.

Il comptait mettre le Parlement, au 15 octobre, date de la rentrée, devant un fait accompli, lui faire ratifier les travaux de la Commission Constitutionnelle, faire fixer les dates des élections municipales, sénatoriales et législatives et mettre enfin la Grèce républicaine dans la voie d'une vie politique normale.

On sait les audacieuses fantaisies auxquelles se livre le

(1) 84 *bis*, rue de Grenelle.

Commission Constitutionnelle réunie pour mettre au net la Charte et non pour innover, et comment le général Pangalos se vit dans la nécessité de corriger de sa propre autorité, avec l'aide de ses collègues, le monstre qu'on lui présentait, de faire promulguer la Constitution ainsi amendée et de dissoudre une Chambre qui avait jusqu'au bout prouvé son incapacité ou sa mauvaise volonté.

L'espoir que cette leçon suffirait fut déçu. Les partis politiques, s'éloignant de plus en plus de l'objectif normal qui est l'intérêt du pays, se lancèrent à corps perdu dans une lutte personnelle contre le président du Conseil. Alors que celui-ci demandait une trêve patriotique pour l'élection d'un Sénat impartial, garantie du bon fonctionnement de la machine législative, ses adversaires prétendirent faire des élections à la Chambre haute l'occasion d'une bataille politique. Le général Pangalos préféra ajourner ces élections en renvoyant du même coup aux calendes les législatives. Il gouverne, en attendant, par décrets.

Certains de ces décrets ont excité la verve boulevardière. N'a-t-il pas décidé que les jupes féminines ne s'élèveraient pas à plus de 35 centimètres du sol ? Il lui a fallu peut-être plus de courage pour braver le rire des libertins que pour maintenir les candidats sénateurs dans l'expectative. Bien des gens se désolent de la licence grandissante des mœurs, du relâchement de la morale même familiale, mais tout le monde hésite devant la peur du ridicule. Le général Pangalos, qui est père de famille et mène dans sa petite maison campagnarde d'Eleusis une existence de patriarcale simplicité, s'est parfaitement rendu compte que la moralité sociale est un des éléments de la moralité politique et que tous les efforts que l'on peut tenter dans un sens sont vains si l'âme populaire est atteinte. Ceux qui, dans d'autres pays que la Grèce, se plaignent de l'évasion fiscale qui sape le crédit de l'État et oblige les gouvernements à forger des lois de plus en plus draconiennes et abusives, se sont-ils demandés si la passion grandissante de luxe et de jouissance, sœur de l'amoralité n'en était pas l'unique raison ? La Grèce est un pays sain, de vie familiale intacte. Le général Pangalos fait fermer les dancings, institue des pénalités pour les mineurs trouvés dehors passé 10 heures du soir. Il est implacable pour les concussionnaires, pendus haut et court, ne fait grâce à aucun bandit de grand chemin immédiatement exécuté. Une dictature qui montre ces soucis est certainement autre chose que la main-mise d'un ambitieux sur le pouvoir. Elle réhabilite ce qu'elle peut avoir par principe de déplaisant pour des esprits libéraux.

Ceux qui se désolent d'autre part de la lenteur et de l'incohérence avec lesquelles certains gouvernements et parlements s'occupent des problèmes financiers et ne trouvent pas de moyen pratique pour rendre au Trésor un peu de prospérité seront bien forcés d'avouer que le général Pangalos a rendu service à son pays en faisant rentrer, en quarante-huit heures, plus d'un milliard dans les caisses.

Il lui a suffi d'un décret par lequel le billet de banque de 100 drachmes et au-dessus est matériellement amputé d'un quart, ce quart étant transformé en titre d'emprunt 6 %. La mesure, qui avait déjà été expérimentée en Grèce, en 1922, avec succès, offre ceci d'intéressant au point de vue pratique, c'est qu'elle touche indistinctement tous les détenteurs de billets de banque quels qu'ils soient. Le paysan n'a plus aucun intérêt à enfouir les coupures dans un bas de laine au fond d'une armoire. Du jour au lendemain, son billet n'a plus que les trois quarts de sa valeur d'achat et, à le cacher, il perd le bénéfice du quart transformé en titre d'emprunt. La rapidité avec laquelle la dictature a permis de prendre le décret a interdit d'autre part aux gros porteurs de se débarrasser de leurs coupures en achetant du change étranger.

Comme en général, il est bien certain que les gens n'ont en papier-monnaie que ce qui est nécessaire à leurs besoins, l'impôt forcé s'est trouvé réparti sur l'ensemble de la population avec une approximative justice.

L'objet immédiat de cet emprunt forcé était d'éviter une nouvelle inflation qui eût été la conséquence fatale d'une augmentation de la dette flottante. Les 1 milliard 280,000,000 drachmes produits par l'emprunt seront utilisés pour réduire au contraire la dette flottante. La part la plus menaçante de cette dette flottante venant à remboursement d'ici mars 1927 s'élevait à près d'un milliard. La banque nationale de Grèce, qui en détenait la majeure partie, reçoit 750 millions.

En dehors de l'emprunt forcé, d'autres mesures ont été prises pour compléter le plan de restauration financière. Tout d'abord on a arrêté l'émission de nouveaux bons du Trésor. Ensuite un arrangement a été fait quant aux bons venant à échéance avant mars 1927. La moitié en sera remboursée en numéraire à l'échéance, l'autre moitié sera convertie en bons en dix ans. Un dixième de ces nouveaux bons sera annuellement remboursé de façon à éteindre entièrement la dette en dix ans. En troisième lieu une caisse d'amortissement sera alimentée avec les ressources ordinaires du budget. Dans ce but, une surtaxe de 20 % sera imposée sur les taxes existantes devant produire de 800 à 900 millions par an. Cette caisse d'amortisssement servira tout d'abord au service de l'impôt forcé et des bons à dix ans.

Après mars 1927, une partie du rendement de la surtaxe de 20 % sera libérée et le reste disponible sera affecté à l'extinction graduelle de la dette flottante. Comme le total de la dette flottante demeurant après 1927 ne dépassera pas 3 milliards de drachmes, on estime qu'elle sera remboursée en quatre ou cinq ans. L'immédial résultat du programme mis en vigueur est qu'il dispense l'État grec d'avoir recours à l'inflation et lui permet, la période critique passée, d'envisager l'entière restauration de ses finances dans un assez bref délai.

Le peuple grec est parfaitement conscient des avantages que présente, pour son économie nationale, la gérance du général Pangalos. Si les politiciens continuent de s'agiter, protestant avec véhémence contre cette atteinte aux droits sacrés du suffrage universel, les électeurs ne partagent pas cette indignation frémissante. Le parlementarisme les a déçus. La reprise de la drachme les intéresse davantage que la victoire d'un groupe de gauche sur un groupe de droite ou inversement. Et les Grecs ne sont pas seuls à penser ainsi.

La dictature du général Pangalos n'a produit aucune réaction hostile parmi les voisins de la Grèce, au contraire. La Bulgarie fait actuellement des avances pour le raccordement de ses voies ferrées avec la ligne de Salonique; l'Albanie cherche à mettre un terme aux rapports tendus de mauvais voisinage; le ton de la presse serbe s'est avantageusement modifié. La Turquie seule persiste à retarder la réalisation des accords qu'elle a conclus. Mais la mauvaise volonté d'Angora fait partie d'un système inhérent au régime. Dans l'incertitude

du lendemain, on ne veut s'engager à rien, laisser toutes les questions perpétuellement en suspens. On gagne du temps. Ceux qui sont les plus à même de connaître ce qui se passe réellement en Turquie déclarent que le kémalisme est arrivé aux limites de ses possibilités. Il a vécu jusqu'ici des dépouilles des Grecs et Arméniens massacrés et chassés. Mais, dans ce pays industriellement mort, les ressources s'épuisent. On amuse le tapis avec des réformes sensationnelles, on condamne à mort des gens qui s'obstinent à porter le fez, on pend des conspirateurs, on crée sur le papier, mais sur le papier seulement, toutes sortes de choses ultra-modernes sans aucun rapport avec la mentalité anatolienne, comme l'on envisagerait une Académie de danse dans un pays de culs-de-jatte.

Les observateurs les plus avertis prédisent un cataclysme turc à proche échéance. Le récent accord turco-bolchevik montre que la Russie est aux aguets pour cette éventualité. De Londres vient la nouvelle que le récent accord anglo-italien qui a accordé à l'Italie une forte réduction de sa dette de guerre aurait pour contre-partie un appui de l'Italie aux entreprises que l'Angleterre pourrait avoir à envisager en Asie-Mineure. L'Italie, qui se hâte d'aménager les bases navales du Dodécanèse, ces îles grecques qu'elle détient indûment, aurait sa part dans la région d'Adalia et peut-être plus au nord jusqu'à Smyrne.

La Grèce, qui a fait appel à une mission française pour reconstruire son armée, qui a commandé des armements aux chantiers et ateliers français, ne restera certainement pas indifférente.

Si la Turquie disparaît cette fois de la carte des États civilisés, elle ne paiera que le prix de ses crimes. L'enquête entreprise pr M. Martin H. Donohoe, et que publie actuellement le *Daily Chronicle*, sur les atrocités récemment commises dans la région au nord de Mossoul, par le 6me Régiment d'infanterie turque, les officiers Hassan Faik et Ali bey, le gouverneur d'Aekai et les autorités turques, soulève le cœur. Le massacre des chrétiens, les viols, les rapts, les crimes obscènes se sont succédés comme à l'époque horrible d'Abd ul Hamid.

Cela ne peut surprendre que ceux qui ont délibérément refusé de s'instruire de l'histoire turque. Nos hommes d'État ont malheureusement paru être de ce nombre. M. G.-S. Frangoudis, député d'Athènes et du Pirée dans la dernière Chambre, relève, avec une amertume, hélas, justifiée par les événements, leurs erreurs dans un ouvrage : *L'Hellénisme en lutte contre l'Orient et l'Occident*, qui vient de paraître à Athènes. Il ne dit rien à ce sujet que nous n'ayons dit nous-même dans ces colonnes. Son livre, qui est un excellent tableau de l'histoire moderne de l'Hellénisme, est un appel à la clairvoyance et à l'intérêt de l'Occident. Il conclut en ces termes :

« La Grèce a besoin de l'aide de tous pour établir les réfugiés et guérir ses plaies. La Société des Nations pourrait assurer elle-même le service des intérêts de l'emprunt nécessaire à l'établissement normal des réfugiés. La France, l'Angleterre et les États-Unis doivent encore aider la Grèce sous d'autres rapports. Par la convention du 10 février 1918, ces puissances se sont obligées à nous donner pour les besoins de la guerre 850 millions de francs. Elles n'ont pas tenu leurs engagements.

Nous faisons appel à tous les peuples libéraux pour nous aider dans notre tâche de reconstitution. C'est une dette de chaque peuple civilisé envers la grande et historique nation grecque. En tout cas, les étrangers ne doivent pas profiter de nos défauts et aggraver notre situation intérieure, si nous avons des défauts nous avons aussi des vertus et une histoire glorieuse. Il n'est pas digne de grands peuples de vouloir s'immiscer dans nos affaires intérieures. Il ne faut ni agents politiques italiens ni propagande congréganiste appuyée par la France.

La Grèce a, dans le patriotisme de ses enfants, les forces nécessaires à sa renaissance. L'aider est servir la cause générale de la civilisation occidentale menacée par l'Asie. M. Frangoudis est souvent véhément, mais il faut avoir connu les tristesses des Grecs abandonnés de tous aux heures critiques, pour comprendre la profondeur de certaines désillusions.

Son ouvrage a le mérite d'aborder, avec une rigoureuse franchise, toutes les questions, intelligemment repertoriées. Il est, au point de vue historique, utile à consulter. Il n'existe en effet, sur la succession des événements dont la Grèce a été le théâtre, que des ouvrages fragmentaires. Un tableau d'ensemble faisait défaut.

On ne saurait demander à un parlementaire aussi en vue que M. Frangoudis, membre de la Chambre dissoute par le général Pangalos, de faire l'éloge du dictateur. Son livre ne traite pas d'ailleurs de la politique intérieure de la Grèce dans ses plus récentes manifestations. Mais un homme d'ordre et de progrès comme le député d'Athènes serait certainement le premier à approuver les mesures prises par son adversaire contre le communisme par exemple. Un pays en convalescence ne saurait être livré aux expériences de la Troisième Internationale. La police de Salonique a procédé à de nombreuses arrestations et saisi plusieurs centaines de kilos de tracts révolutionnaires. La police d'Athènes n'a pas reculé devant l'immunité diplomatique pour mettre la main au collet d'un fonctionnaire de la trop nombreuse légation des Soviets dans la capitale grecque. Le général Pangalos n'hésiterait pas à rappeler la légation grecque de Moscou si un terme n'était pas mis à la propagande communiste. Cette énergie a l'approbation de toute la nation grecque. On ne peut que l'en féliciter.

René Puaux.

Bulletin Polonais

L'ITALIE ET L'ENTRÉE DE LA POLOGNE AU CONSEIL DE LA S. D. N.

Le pacte de Locarno a incontestablement apporté une certaine détente dans les rapports des peuples d'Europe. Cette détente peut s'expliquer par le fait que, pour le moment tout au moins, les rectifications de frontières par un coup de force ne sont pas à prévoir. Mais le danger demeure. Car, en Allemagne un travail souterrain et sournois remplacera fatalement ces préparatifs militaires par trop bruyants. Ce travail sera poursuivi par la puissante propagande allemande, et cela non seulement sur le territoire même du Reich, mais également au delà de ses frontières.

C'est qu'il ne faut pas oublier que pour l'Allemagne, signataire du pacte de Locarno et qui, au mois de mars prochain doit faire son entrée au Conseil de la S. D. N., un espoir demeure : créer au sein du Conseil une atmosphère de bienveillance à son égard et gagner, par la

suite, l'appui d'une partie de ses membres à ses visées de revendications « pacifistes ».

Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, la question des frontières orientales, celle des colonies et quelques autres reviendront sur le tapis. C'est pourquoi, en envisageant la probabilité que l'air du Lac Léman peut encore être plus favorable aux Allemands que ne fut celui du lac Majeur, il faut dès à présent prendre des dispositions pour déjouer la manœuvre qui se prépare.

Or, les revendications allemandes se rapportent, en premier lieu, à l'Europe centrale : elles visent l'Italie et la Pologne. Les intérêts de ces deux pays ont été depuis toujours solidaires et les rapports politiques et économiques entre les deux nations ne font que se resserrer. M. Mussolini, avec sa perspicacité et son profond sens des réalités, a compris quel solide appui il peut trouver dans la Pologne qui s'est fermement placée sur le terrain de l'exécution des traités et qui, par conséquent, contrecarrera tous les efforts tendant à les reviser. C'est pourquoi, à côté du gouvernement français, le gouvernement de M. Mussolini a grandement contribué à la reconnaissance par le Conseil des Ambassadeurs des frontières de la Pologne.

La vaste campagne menée, aussi bien à Berlin qu'à Vienne, pour le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, constitue une menace directe contre l'Italie. Et l'Allemagne, une fois admise au Conseil de la S. D. N., en poursuivant sa politique de rectification de frontières, ne manquera pas d'exploiter tout sentiment favorable à ses projets et de se poser en protectrice des opprimés et des faibles, Allemands d'Autriche ou minorités de Pologne.

La presse allemande ne mène-t-elle pas, et cela à la veille précisément de l'entrée du Reich à la S. D. N., une campagne acharnée au sujet des minorités allemandes dans le Haut-Adige, tout en développant dans le Tyrol, comme elle le fait dans la Poméranie polonaise, une agitation dangereuse, en demandant la révision de la frontière italo-autrichienne ?

M. Mussolini, du haut de la tribune, a stigmatisé ces menées dans son dernier discours, en employant un langage énergique et virulent, dont le retentissement fut grand et profond dans le monde entier.

Quels moyens trouver pour combattre ces plans pangermanistes ? La France et l'Italie l'ont parfaitement compris. Il s'agit d'affaiblir le rôle que l'Allemagne voudra jouer et l'influence qu'elle essayera d'exercer au Conseil de la S. D. N. ; il s'agit de lui opposer une autre puissance sur la loyauté de laquelle elles pourront compter entièrement. A cet effet il faut que simultanément avec l'admission du Reich, un autre pays reçoive un siège permanent au Conseil de la S. D. N. Ce pays ? c'est la Pologne.

C'est pourquoi M. Scialoja, le représentant de l'Italie au Conseil de la S. D. N., a exprimé lors de sa dernière session, le désir de voir entrer au Conseil l'Allemagne, mais aussi la Pologne. Le fait de poser en même temps ces deux candidatures prouve que la politique italienne en appuyant celle de la Pologne veut d'avance neutraliser le jeu allemand en lui opposant la candidature d'un pays qui lui est proche aussi bien par sa civilisation que par sa culture et sa religion. En dehors de ces raisons d'ordre politique, il en est d'autres encore qui font que l'affermissement de l'amitié entre les deux nations, basée sur le respect des traités, peut être grosse de conséquences pour la stabilité de la paix en Europe centrale.

Il ne faut pas oublier que la signature du traité russo-turc est dirigée, en premier lieu, contre la S. D. N. D'autre part M. Tchitcherine a également voulu prouver par là que, du fait de la conclusion du pacte occidental, la Russie des Soviets n'était pas du tout isolée dans le monde. Cependant, l'action de la Turquie et de la Russie se concentrant en Orient ne peut pas être indifférente à l'Italie, qui a des intérêts vitaux à défendre en Asie.

Dans ces conditions, les milieux compétents italiens se sont parfaitement rendu compte que la nouvelle orientation de la politique soviétique nécessite l'octroi d'un siège permanent à la Pologne afin qu'un grand pays de 30 millions d'habitants puisse, au Conseil de la S. D. N., représenter et défendre les intérêts des Slaves.

Il ne faut pas voir dans l'appui accordé par l'Italie à la Pologne une politique dirigée contre le gouvernement des Soviets. Ni l'une ni l'autre ne nourrissent des sentiments hostiles à l'égard de la Russie. Qui sait même, comme l'a écrit l'organe du parti national-démocrate polonais, le « Kurjer Poznanski », si ce n'est pas par l'intermédiaire de la Pologne qu'on trouvera finalement un *modus vivendi* entre Genève et Moscou ?

La Pologne a déjà fait ses preuves et a suffisamment démontré, par sa politique prévoyante et prudente, quel rôle important elle joue pour le maintien de l'équilibre européen. Or, dans les circonstances actuelles, introduire au Conseil de la S. D. N. l'Allemagne, gouvernée par Hindenburg, et qui n'a rien abdiqué de ses visées annexionnistes, camouflées seulement en des revendications pacifiques, serait une grave imprudence et pourrait avoir des conséquences incalculables.

Car de ce fait on détruirait au fond cet équilibre, obtenu avec quels sacrifices, de même qu'on compromettrait l'avenir de la paix.

Ne pas satisfaire le désir, si légitime pourtant de la nation polonaise, d'être représentée au Conseil de la S. D. N., désir qui est conforme aux intérêts de l'Europe tout entière, c'est ouvrir la voie toute large aux revendications allemandes. Car, forts de leur qualité de membre du Conseil de la S. D. N., les Allemands ne manqueront pas de mener de front deux campagnes : une ouverte, pour établir leur non-responsabilité dans la conflagration mondiale, l'autre, sournoise, mais tenace, celle notamment de la révision définitive des traités de paix.

Il faut donc agir et sans trop tarder. Sinon, les jeunes Allemands pourront, à l'ombre de la « fleur d'oranger » et en sifflant nonchalamment « l'air de Locarno », forger tranquillement leurs armes. I. Brabec.

Bulletin Yougoslave

LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES EN 1925.

Considérée au point de vue économique et financière, l'année écoulée est satisfaisante.

La production a été en général organisée et bien soutenue dans son essor grandissant. Des résultats particulièrement remarquables furent obtenus dans la production agricole, grâce à l'activité des producteurs et à la bonne récolte dont ils ont bénéficié.

En 1925, 4 millions 791.592 hectares furent ensemencés, contre 4.447.594 hectares en 1924.

La récolte du blé a produit 29 millions 463.000 quintaux; celle de l'orge 2.140.000 quintaux; celle de l'avoine 4 millions de quintaux et celle du seigle 3.681.000 quintaux. Par rapport à l'année 1924, la production du blé a augmenté, en 1925, de 14,50 %; celle de l'orge de 152,50 %; celle de l'avoine de 136,30 % et celle du seigle de 192 %. Les chiffres de la production du maïs pour 1925 n'ont pas encore été publiés; on en attend un rendement bien supérieur à celui de 1924, lequel a été de 37 millions 949.776 quintaux.

Les calculs faits par les organisations des producteurs du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, communiqués au Congrès des Chambres de Commerce estiment que la valeur d'articles pouvant être exportés pendant la période du 1er septembre 1925 au 31 août 1926 représente une somme approximative de 10 milliards de dinars.

La première place dans l'exportation revient au bétail et ses produits, avec un total de 2.436.300.000 dinars, à savoir : œufs pour 630 millions de dinars; bêtes à cornes pour 600 millions; la viande et la volaille pour 300 millions; porcs pour 230 millions de dinars.

Viennent ensuite les céréales avec un total de 2 milliards 250.000.000 de dinars, dont 1.050.000.000 de dinars représentent la valeur du maïs et 1 milliard celle du froment et de la farine.

Le bois et les minerais se placent troisièmes avec 1.898 millions de dinars; du bois de construction a été exporté pour 1.100 millions, du cuivre pour 300.000.000; du plomb pour 190 millions de dinars.

La quatrième place est occupée par différents produits avec 900 millions de dinars, dont le tabac pour 500 millions, le houblon pour 168.000.000, l'opium pour 150 millions de dinars.

Puis se succèdent divers produits manufacturés ou œuvres d'artisans pour une valeur de 769.881.000 dinars; le ciment pour 172.791.000; le chanvre, toutes espèces de cordes pour 168 millions de dinars.

Comme sixième nous avons les fruits : pour 309 millions de dinars, dont des pruneaux pour 196,6 millions; du vin pour 50 millions; de l'alcool à brûler pour 16 millions de dinars. Il faut y ajouter les 17 % qui restent et qui se rapportent aux articles d'exportation de prévision incertaine et d'une valeur de 1.443.519.000 dinars pour obtenir un total de 10 milliards de dinars.

***

On a constaté, l'année dernière, une certaine baisse dans la production industrielle, touchant particulièrement les exploitations forestières et les minoteries qui produisaient pour l'exportation. Par contre, certaines branches de l'industrie, les mines par exemple, se sont notablement étendues. On estime que l'exportation des produits industriels, pendant la période de septembre 1925 à septembre 1926, baissera de 18 % par rapport à celle de la période écoulée.

***

Le total des importations pendant les trois premiers trimestres de 1925 se chiffre par 6.761,1 millions de dinars, accusant ainsi un excédent de 835.000.000 de dinars sur celui de 1924.

L'exportation pour les dix premiers mois de l'année passée a atteint le chiffre de 7.548,3 millions de dinars, de 114.700.000 moins que celui de 1924, pour le même laps de temps.

La balance commerciale pour le premier semestre de 1925 a été passive de 96,5 millions de dinars; elle est restée pendant les trois premiers trimestres mais pour 55 millions de dinars seulement. L'on est fondé à croire qu'à la fin de l'année la balance du commerce extérieur sera, sinon active, du moins en équilibre.

***

Au cours de l'année 1925, 84 kilomètres 500 de nouvelles voies ont été construits. Le problème des communications à l'intérieur est résolu. L'élaboration d'un nouveau tarif des transports ferroviaires est terminée. Le privilège est venu en même temps que la décision de la promulgation du nouveau tarif général douanier.

***

Les recettes de l'État en 1925 ont considérablement augmenté en surpassant de beaucoup les prévisions du budget.

Les recettes d'octrois, qui ont produit pour les premiers neuf mois de 1924, 505 millions de dinars, ont donné, en 1925, pendant la même période, 568 millions de dinars. L'excédent des recettes d'octrois obtenu l'année dernière se chiffre donc par 61 millions de dinars.

Les taxes ont réalisé pour les 9 premiers mois de 1924, 890 millions de dinars, contre 907 millions en 1925, ce qui donne un excédent à la dernière année de 17.000.000 de dinars.

Les 9 premiers mois de 1924 ont produit 866 millions de dinars en impôts et impositions directs, ils ont donné, en 1925, la somme de 1 milliard 160 millions de dinars, c'est-à-dire un excédent de 294.000.000 de dinars.

Les douanes ont rapporté pendant les 9 premiers mois de 1924, 1.734 millions de dinars, contre 1.765 millions en 1925, la différence est donc de 31 millions de dinars au bénéfice de 1925.

Ainsi donc, les cinq groupes mentionnés de recettes publiques accusent pour les 9 premiers mois de 1925, un surplus de plus de 700 millions de dinars.

***

Au cours de l'année écoulée le marché des changes a été assez animé. Le plus haut cours du dinar en 1925 a été de 9 francs 93 suisses et le plus bas de 8 francs 35 suisses. Le cours moyen a été de 8,78 francs. Le second semestre de l'année passée a été marqué par une forte tendance du dinar à se stabiliser, lequel a été coté à Genève, sans changement presque, 9 francs 18 suisses.

Par rapport à 1924, les fonds déposés aux banques privées et aux établissements publics ont considérablement augmenté. L'abondance des capitaux disponibles a eu pour conséquence la réduction par les banques du taux de l'intérêt sur les prêts aussi bien que sur les crédits.

Le marché des titres a de même été très vif, sur la fin de l'année dernière en particulier. Les actions des banques importantes ainsi que celles de certaines entreprises industrielles ont sensiblement augmenté à la cote. Les obligations des dommages de guerre ont notamment fait un bond : de 360 à 395 dinars. Pendant toute l'année 1925, on a beaucoup travaillé ce papier.

On voit d'après ce tableau que la situation économique et financière du royaume des Serbes, Croates et Slovènes a été bonne en 1925, malgré toutes les difficultés, héritées de l'état de guerre, que le pays a eu à combattre pendant les cinq dernières années.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

RENSEIGNEMENTS ET DOCUMENTS SUR LA MARINE MARCHANDE

On se rappelle que la Compagnie des *Messageries Maritimes*, dès décembre 1917, estimant qu'il serait intéressant pour ses principaux collaborateurs à l'étranger d'être tenus au courant, au moins dans leurs grandes lignes, des questions d'actualité concernant les affaires maritimes, décida de leur envoyer, de temps à autre, des « Notes » destinées à les documenter sur les sujets présentant un intérêt particulier non seulement au point de vue de la Compagnie ou au point de vue national, mais encore en ce qui concerne la marine marchande mondiale.

Ces notes ont été réunies par la suite en volumes, par les soins de la Compagnie des *Messageries Maritimes*, sous le titre « Renseignements et documents sur la Marine Marchande » et trois volumes déjà parus pour les années 1917-1918, 1919 et 1920 avaient attiré l'attention non seulement des spécialistes des questions maritimes, mais encore celle d'un public moins restreint, professeurs heureux de développer leur documentation sur l'histoire d'une des activités industrielles les plus intéressantes, les plus fécondes en influences aussi du XX^e^ siècle, conservateurs de bibliothèques soucieux d'enrichir le fond maritime toujours si pauvre de leurs archives, sans parler d'écrivains, de politiciens, etc...

Les *Messageries Maritimes* viennent de faire paraître le quatrième volume de cette série, destiné à rencontrer le même succès que les précédents. La part faite à la France dans ces informations est très naturellement la plus importante : sous forme de résumés des grandes séances de la Chambre des Députés et du Sénat et d'analyses de projets de lois et décrets ou encore de rapports de commissions en ce qui concerne les Travaux Publics et plus particulièrement la Marine Marchande, l'auteur fait passer sous nos yeux le compte rendu de toute l'activité parlementaire au cours des années 1920 et 1921 sur un sujet vital. Des questions annexes sont aussi traitées, dans cette partie française du volume, telle que la question du pétrole dont l'emploi se généralise à bord des bâtiments du commerce; celle de l'aviation commerciale qui se trouve appelée à compléter sur certaines lignes les services maritimes; du réseau des voies fluviales navigables, encore, dont l'extension et l'amélioration faciliteraient si heureusement le transport du fret entre l'intérieur du pays et les ports; celle enfin des chemins de fer, équivalents sur terre des navires sur mer, et qui en sont d'ailleurs le prolongement.

Dans cette partie du volume étudié ici, nous avons relevé, avec un intérêt tout particulier, un chapitre qui pourrait être utilisé avec grand profit par tout historien désireux de retracer, avec une exactitude fidèle, l'effort tenté par l'industrie française au lendemain de la guerre pour se relever de ses ruines. Il s'agit du chapitre intitulé : « Tentatives d'accord et de collaboration entre l'Amérique et la France dans le domaine maritime et commercial : L'accord franco-germain. »

Au lendemain de la guerre les Etats-Unis d'Amérique se trouvant avoir une pléthore de tonnage, il était bien naturel que la France, qui en manquait, songeât à entrer en conversation avec eux en vue de mettre sur pied des combinaisons permettant à l'une des nations de récupérer rapidement des navires, à l'autre d'amortir en partie les frais considérables qu'elle avait engagés dans la construction hâtive d'une flotte aussi importante. La Compagnie des *Messageries Maritimes* notamment, après avoir acheté des navires en Amérique, entra en pourparlers en 1919, avec le Secrétaire d'Etat du Gouvernement américain, en vue de la coopération des deux armements, mais, après des conversations qui laissèrent aux représentants français l'impression que l'on n'était pas pressé de répondre, du côté américain, aux propositions qui étaient faites, on apprit que les compagnies de navigation allemandes, au contraire, avaient réussi à obtenir du Gouvernement américain, pour l'exploitation d'un service sur l'Europe, des conditions on ne peut plus favorables. C'est ainsi que les armateurs allemands avaient droit à une part importante des bénéfices sur l'exploitation d'une flotte entièrement américaine et dont les dirigeants seuls étaient Allemands. Cette combinaison fut à l'origine, ne l'oublions pas, du prodigieux relèvement de la marine marchande allemande, parvenue aujourd'hui à une situation supérieure à celle d'avant-guerre. Ce détail de l'histoire économique de notre pays, qui est très peu connu, montre avec quelle rapidité certains de nos anciens alliés ont pu oublier les promesses de collaboration amicale faites au cours des hostilités et, d'autre part, constatation plus consolante, avec quelle énergie les armateurs français ont entrepris de mettre sur pied tout un programme d'activité nouvelle à la suite du dernier conflit.

Après la métropole, il va de soi que le volume des « Renseignements et documents sur la Marine Marchande » consacre de nombreuses pages à la situation coloniale. Les gisements de pétrole en Algérie, au Maroc et en Tunisie, font l'objet d'études très intéressantes comme aussi la réforme du système monétaire indo-chinois et la situation commerciale de la Syrie étudiée du point de vue français.

Mais ces renseignements s'étendent aussi aux grandes nations maritimes mondiales : à l'Angleterre dont une grande compagnie de navigation, la *Peninsular and oriental*, fait l'objet d'une étude très détaillée; l'Allemagne; le Japon dont un grand armateur M. Ito, Président de la *Nippon Yusen Kaisha*, donne son opinion sur la situation maritime mondiale; l'Italie et la Grèce. Sur l'Egypte, nous relevons un très curieux et très intéressant article consacré au « Projet relatif au percement de l'isthme de Suez en 1854, d'après les renseignements envoyés d'Egypte aux Messageries Impériales par leur inspecteur, M. Girette ». Ce document historique comprend, outre l'intéressante lettre d'envoi de M. Girette à M. Rostand, Directeur des services maritimes des Messageries Impériales, le mémoire de M. de Lesseps à son Altesse Mohamed Saïd et la traduction du firman réglant les statuts de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez. On y voit l'importance qu'ont eue, dans les décisions préliminaires, l'opinion donnée par la grande compagnie de navigation dont les navires allaient désormais emprunter la voie nouvelle

Le Gérant : M. HÉDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 5 64e ANNÉE 6 MARS 1926

AUTOUR DE LOUIS XVIII

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT (1)

Il y a au moins deux manières de peindre, c'est-à-dire de mettre de la couleur sur une toile ou sur un mur. On peut procéder par de larges touches, en se servant d'un gros pinceau, voire d'une brosse; on peut au contraire pratiquer le pointillé, en mettant les unes à côté des autres de petites taches de couleur qui constituent comme des variations de nuance dans un même ton. De même dans la narration historique : il y a le récit qui fait penser à une grande fresque aux couleurs heurtées; il y a le récit qui fait penser à la précision minutieuse de Meissonier, à son souci de l'exactitude jusque dans les plus petits détails. Aussi bien, le genre importe peu. Ce qui importe avant tout, c'est la vérité, et on peut l'atteindre par l'un et l'autre procédé.

C'est au genre du pointillé en histoire, si l'on peut employer cette expression, qu'appartient le *Louis XVIII* de M. J. Lucas-Dubreton. Déjà cette manière lui avait valu de produire quelques livres, qui avaient été justement remarqués, comme *La Petite Vie de Samuel Pepys londonien*, comme *Louvel le régicide*, comme la *Princesse captive : la duchesse de Berry*. Sur les divers moments de la vie de ses personnages, l'auteur multiplie les détails; chacun de ces détails, pris isolément, peut parfois paraître un peu mince; mais la juxtaposition de toutes ces particularités, assez menues au premier abord, mais fondues dans une tonalité harmonieuse, donne une double impression de vie et d'agrément. Après avoir lu ces trois cents pages, on a le sentiment très net d'avoir vu vivre Louis XVIII, de l'avoir vu penser, agir dans son existence d'homme et de souverain. Notre auteur a bien atteint le but que tout historien se propose.

Mais qu'y a-t-il de neuf dans cet ouvrage? demandent des critiques assoiffés de nouveautés. On peut leur répondre que la nouveauté, en histoire et en tout, est une denrée d'une rareté extrême; car on vient toujours trop tard depuis tant d'années qu'il y a des hommes, et qui écrivent. Sur tous les sujets l'essentiel a été dit ou à peu près. Mais il y a la manière de rénover un sujet qui passe pour connu. C'est d'abord de prendre connaissance de tous les textes qui se rapportent à ce sujet, autant qu'on peut atteindre tous les textes; quand on se livre à cette chasse au document, qui est passionnante, on est étonné de tout l'inédit qui sommeille, je ne dis point dans les dépôts d'archives, mais dans les dépôts d'imprimés. Le livre peut être, il est souvent une source aussi précieuse, aussi riche que le manuscrit. Si l'on a la bonne fortune de mettre la main sur des documents provenant de collections qui n'ont pas encore été explorées, c'est une aubaine dont il faut féliciter l'heureux

(1) J. Lucas-Dubreton, *Louis XVIII, le Prince errant, le Roi*, Paris, Albin Michel, un volume de 314 pages in-8°, avec portraits.

découvreur. Ainsi M. Lucas-Dubreton a eu entre les mains de nombreuses lettres de Louis XVIII qui font partie de la collection de M. Goldschmidt. M. le prince de Beauvau lui a donné communication de la correspondance du roi avec Mme du Cayla. Voilà certes d'intéressantes contributions à l'étude psychologique du roi de la Charte.

Puis, cette vaste enquête faite, il y a la manière d'en tirer parti. Après le travail du carrier, le double travail de l'architecte et de l'interprète. M. Lucas-Dubreton est un carrier persévérant, qui n'abandonne un filon qu'après l'avoir épuisé; il est aussi un architecte habile, qui dispose les pierres de son édifice de manière à mettre en valeur les traits caractéristiques de son personnage; il est encore un interprète qui sait dissiper les obscurités d'un texte. Certes il a été déjà beaucoup parlé du frère cadet de Louis XVI; mais il ne paraît pas qu'on l'ait fait avec la netteté et la précision qui ressortent de ce raccourci en trois cents pages.

*
* *

L'auteur de *Louis XVIII* n'a rien dit de l'enfance et de la première jeunesse de son héros. On aurait pu cependant trouver dans des témoignages de ces premières années des éléments de nature à faire connaître les traits de caractère qui se préciseront un jour dans l'homme fait.

Le comte de La Vauguyon jugeait ainsi les quatre princes, petits-fils de Louis XV, dont il fut successivement le gouverneur : le duc de Bourgogne (cet enfant mourut à moins de dix ans, en 1761), c'était le Fin; le duc de Berry (Louis XVI), c'était le Faible; le comte de Provence (Louis XVIII), c'était le Faux; le comte d'Artois (Charles X), c'était le Franc. « Mes quatre F., » disait La Vauguyon. La fausseté n'était-elle pas un peu dans le caractère de Louis XVIII? Il est à remarquer que Napoléon disait de lui : « C'est Louis XVI avec moins de franchise et plus d'esprit. » Napoléon est un juge partial, dira-t-on, et qui n'a connu Louis XVIII que par sa correspondance, qu'il trouvait emphatique, ou par ses actes publics. Mais Mercy-Argenteau connut le comte de Provence, quand il commençait à être un jeune homme, et ce prince de seize ans environ ne lui inspira pas une opinion favorable. Dans une lettre à Marie-Thérèse, du 22 juin 1771, l'ambassadeur écrivait : « Ce jeune prince penche un peu à l'intrigue, à l'intérêt et à une dissimulation outrée. » Une autre lettre, du 19 décembre 1771, contient ces mots : « Il ne m'est pas facile de ramener S. A. R. (Marie-Antoinette) sur le chapitre de M. le comte de Provence, dont elle se méfie, et, à dire vrai, avec assez de raison. Toute la tournure de ce jeune prince tend à la fausseté. » Marie-Antoinette écrivait elle-même à sa mère (lettre du 15 décembre 1775), quand son beau-frère avait vingt ans : « Il y a dedans (à propos d'une lettre) beaucoup de phrase, de bassesse et de fausseté. » Enfin, voici le mot de Louis XVI, que Mercy rapporte à Marie-Thérèse, dans sa lettre du 28 juin 1774 : « Ces jours derniers, les princes et les princesses étant entre eux, ils imaginèrent de répéter quelques scènes de comédie. On en joua une du *Tartuffe;* M. le comte de Provence faisait ce rôle. Après la scène jouée, le Roi dit : « Cela a été rendu à mer« veille; les personnages y étaient dans leur na« turel. » Qu'on n'aille pas jusqu'à accuser Louis XVIII d'hypocrisie : ce serait sans doute excessif. Mais vraiment le manque de sincérité devait être un peu son fait. Le baron de Besenval l'a jugé ainsi : « Quoique jeune encore, il calculait ses démarches avec art, disons même avec un peu d'artifice. »

L'affaire Favras, de sinistre mémoire, serait une occasion de discuter la sincérité du comte de Provence; on peut regretter que M. Lucas-Dubreton lui ait consacré à peine une page; car, pour la psychologie de son héros, peu d'événements, semble-t-il, jettent plus de lumière sur le caractère intime du frère de Louis XVI.

Le 24 décembre 1789, le marquis de Favras fut arrêté, sur l'inculpation d'un complot contre La Fayette et Bailly, complot dont l'inspirateur n'aurait été autre que Monsieur. Celui-ci demanda aussitôt à être entendu par les membres de la Commune; il pria le maire Bailly de les convoquer sans délai, « désirant communiquer avec eux sur une affaire qui l'intéressait ». Cette visite de Monsieur à l'hôtel-de-ville eut lieu le 26 décembre; devant le maire Bailly et l'assemblée générale des représentants de la Commune, il prononça un discours, qu'il faut reproduire en entier :

« Messieurs, le désir de repousser une calomnie atroce m'amène au milieu de vous. M. de Favras a été arrêté avant-hier, par ordre de votre comité des Recherches, et l'on répand aujourd'hui avec affectation que j'ai de grandes liaisons avec lui. En ma qualité de citoyen de la ville de Paris, j'ai cru devoir venir vous instruire moi-même des seuls rapports sous lesquels je connais M. de Favras.

« En 1772, il est entré dans mes Gardes-Suisses; il en est sorti en 1775, et je ne lui ai pas parlé depuis cette époque. Privé, depuis plusieurs mois, de la jouissance de mes revenus, inquiet sur les payements considérables que j'ai à faire en janvier, j'ai désiré pouvoir satisfaire à mes engagements, sans être à charge au Trésor public. Pour y parvenir, j'avais formé le projet d'aliéner des contrats pour la somme qui m'était nécessaire; on m'a représenté qu'il serait moins onéreux à mes finances de faire un emprunt. M. de Favras m'a été indiqué, il y a environ quinze jours, par M. de La Châtre, comme pouvant l'effectuer par deux banquiers, MM. Schaumel et Sartorius. En conséquence, j'ai souscrit une obligation de deux millions, somme nécessaire pour acquitter mes engagements du commencement de l'année et pour payer ma maison; et, cette affaire étant purement de finance, j'ai chargé mon trésorier de la suivre. Je n'ai point vu M. de Favras; je ne lui ai point écrit, je n'ai eu aucune communication quelconque avec lui. Ce qu'il a fait d'ailleurs m'est parfaitement inconnu.

« Cependant, Messieurs, j'ai appris hier que l'on distribuait, avec profusion, dans la capitale, un papier conçu en ces termes :

« Le marquis de Favras (Place-Royale) a été « arrêté avec Mme son épouse, la nuit du 24 au « 25, pour un plan qu'il avait fait de faire sou- « lever trente mille hommes, pour faire assas- « siner M. de La Fayette et le maire de la ville, « et ensuite de nous couper les vivres. Monsieur, « frère du Roi, était à la tête. — *Signé*, Ba- « RAUZ. »

« Vous n'attendez pas de moi, sans doute, que je m'abaisse jusqu'à me justifier d'un crime aussi bas; mais, dans un temps où les calomnies les plus absurdes peuvent faire confondre les meilleurs citoyens avec les ennemis de la Révolution, j'ai cru, Messieurs, devoir au Roi, à vous et à moi-même, d'entrer dans tous les détails que vous venez d'entendre, afin que l'opinion publique ne puisse rester un seul instant incertaine.

« Quant à mes opinions personnelles, j'en parlerai avec confiance à mes concitoyens. Depuis le jour où, dans la seconde assemblée des Notables, je me déclarai sur la question fondamentale qui divisait encore les esprits, je n'ai pas cessé de croire qu'une grande révolution était prête; que le Roi, par ses intentions, ses vertus et son rang suprême, devait en être le chef, puisqu'elle ne pouvait pas ne pas être avantageuse à la nation, sans l'être également au monarque; enfin, que l'autorité royale devait être le rempart de la liberté nationale et la liberté nationale, la base de l'autorité royale [1].

« Que l'on cite une seule de mes actions, un seul de mes discours, qui ait démenti ces principes, qui ait démontré que, dans quelques circonstances où j'aie été placé, le bonheur du Roi, celui du Peuple ait cessé d'être l'unique objet de mes pensées et de mes vœux; jusque-là j'ai le droit d'être cru sur ma parole. Je n'ai jamais changé de sentiments ni de principes, et je n'en changerai jamais. »

Les assistants furent très flattés de la démarche et très impressionnés par ces affirmations catégoriques, que Monsieur était tout à fait en dehors des machinations qu'on imputait à Favras. Bailly, prenant la parole, se fit l'interprète du sentiment de tous :

« Monsieur, dit-il, s'est montré le premier citoyen du royaume, en votant pour le tiers état, dans la seconde assemblée des Notables... Monsieur est donc le premier auteur de l'égalité civile; il en donne un nouvel exemple aujourd'hui, en venant se mêler parmi les représentants de la Commune... Le prince va au devant de l'opinion publique; le citoyen met le prix à l'opinion de ses concitoyens... »

Le comte de Provence prit encore la parole : « Le devoir que je viens de remplir a été pénible pour un cœur vertueux; mais j'en suis bien dédommagé par les sentiments que l'assemblée vient de me témoigner, et ma bouche ne doit plus s'ouvrir que pour demander la grâce de ceux qui m'ont offensé. »

Monsieur avait dit n'avoir point écrit à M. de Favras, n'avoir eu aucune communication quelconque avec lui. Or, du dossier de Favras qui a entièrement disparu et qui aurait été remis à Louis XVIII par l'ancien lieutenant civil Talon (2), une pièce au moins a subsisté. C'est une lettre de Monsieur à Favras; elle porte la date du 1er novembre 1789 :

« Je ne sais, Monsieur, à quoi vous employez votre temps et l'argent que je vous envoie. Le mal empire; l'Assemblée détache tous les jours quelque chose du pouvoir royal; que restera-t-il, si vous différez? Je vous l'ai dit et écrit sou-

[1] Monsieur, prince érudit, ne pensait-il pas à Nerva, le successeur de Domitien avait réuni « deux choses jadis incompatibles, le principat et la liberté. »

[2] Père de Zoé Talon, comtesse du Cayla, qui fut la favorite de Louis XVIII.

vent : ce n'est point avec des libelles, des tribunes payées, quelques malheureux groupes soudoyés, que l'on parviendra à écarter Bailly et Lafayette. Ils ont excité l'insurrection parmi le peuple; il faut qu'une insurrection les corrige à n'y plus retomber. Ce plan a, en outre, l'avantage d'intimider la nouvelle cour et de décider l'enlèvement du Soliveau. Une fois à Metz ou à Péronne, il faudra bien qu'il se résigne; tout ce que l'on veut est pour son bien; puisqu'il aime la nation, il sera enchanté de la voir bien gouvernée.

« Renvoyez au bas de cette lettre un récépissé de 200,000 francs. »

La lettre est-elle authentique? Louis Blanc dit l'avoir copiée sur l'original écrit à l'encre sympathique; avant lui, le document avait été communiqué par le Directoire à l'écrivain Regnault-Warin. Du moins, il ne paraît pas qu'il y ait à douter de l'authenticité de la lettre suivante, en date du 21 janvier 1790, écrite à Monsieur par la marquise de Favras, quarante-huit heures après que son mari avait été pendu en place de Grève :

« Monseigneur, c'est au service de Monsieur que vient d'être sacrifié mon infortuné mari, victime de son zèle et de sa discrétion. Sa veuve éplorée se met aux pieds de Votre Altesse Royale; si Monsieur ne peut calmer son désespoir, il doit au moins l'adoucir. Permettra-t-il que celle qui a tout perdu, éprouve plus douloureusement encore l'amertume de sa perte aigrie par la misère? Insister davantage, ce serait douter de la sensibilité et de la reconnaissance de Votre Altesse. »

On dit que cette lettre porte en marge, de la main de Monsieur : « Accordé 12,000 livres de gratification à Mme de Favras. » Quant au fils de la victime, il touchait, encore sous la Restauration, une pension payée sur la cassette royale.

*
* *

La partie la moins connue d'ordinaire de la vie de Louis XVIII est celle qui s'est passée à l'étranger, depuis le jour où, plus heureux que Louis XVI, il quitta subrepticement Paris et la France, le 20 juin 1791, jusqu'au jour où il débarqua à Calais, le 24 avril 1814. Pendant vingt-trois ans il mena une vie errante; les principales étapes en furent Coblence, Vérone, Milan, Varsovie, Hartwell. Toute cette partie du livre de M. Lucas-Dubreton est infiniment curieuse; elle abonde en détails pittoresques, parfois inédits. Le chapitre III, intitulé : « Le gentilhomme de Vérone », écrit à peu près en entier d'après les archives d'État de Venise, offre bien de l'intérêt pour le séjour du comte de Lille et de sa suite à la maison Gazzola; combien le podestat Alvise Mocenigo fut empoisonné par la présence de tous ces Français encombrants!

Sur la vie à Coblence, il y a toute une littérature. On sait que cette jolie ville des bords du Rhin, l'une des résidences de l'électeur de Trèves, fut pendant quelques mois comme un autre Versailles, avec la cour des princes français, les favorites et favoris, et aussi les cabales, les intrigues, les illusions que les émigrés traînaient fatalement partout où ils se trouvaient réunis. A Coblence, au château de Schönburnlust, Monsieur et son frère se trouvaient les hôtes de leur oncle, prince de Saxe, Mgr l'archevêque électeur Clément-Wenceslas-Hubert-François-Xavier, qui était aussi évêque d'Augsbourg et prévôt d'Ellvangen. Ce prince de l'Église, bien renté, se trouvait être le frère de feu la dauphine, mère de Louis XVI, de Monsieur et du comte d'Artois; il vivait à Trèves avec son frère le comte de Lusace et avec sa sœur, Marie-Cunégonde-Hedwige-Françoise-Xavière-Florence, princesse de Saxe, abbesse de Thorn et d'Essen, qui avait cinquante et un ans, quand les deux frères du roi de France étaient venus demander l'hospitalité à l'électeur. Une Française, la marquise de Lage ne tarit pas d'éloges sur le compte de l'archevêque-électeur Clément-Wenceslas.

« Le bon, le parfait Électeur, dit-elle, a fait défendre de timbrer les lettres chez lui, pour ne pas compromettre ceux à qui les Français écrivent; on les timbre à la dernière ville d'Allemagne ou à la première de France. Ce bon, ce parfait Électeur a supprimé un impôt pour diminuer le prix des denrées et rendre la vie moins chère aux Français; et au pont volant et à l'autre pont qui va à Schönburnlust, il y a défense de prendre un sol de péage aux cocardes blanches. Voilà la conduite du frère de Mme la Dauphine. Il reçoit ses neveux et toute la noblesse française comme Louis XIV aurait pu le faire, et comme il recevait les princes malheureux, à la différence des moyens d'argent, d'armée et de territoire; mais ce qu'il fait l'épuisant davantage, cela n'en est que plus noble. »

Il est certain que l'Électeur faisait bien les

choses. Presque chaque jour il recevait les princes de la maison de France et les émigrés de marque dans des dîners somptueux, qui avaient lieu au palais de la Résidence, ou bien il faisait célébrer à la cathédrale des cérémonies en l'honneur de la bonne cause.

« Ce jour-là, rapporte la marquise de Lage, Monsieur avait obtenu de l'Électeur de faire chanter le *Domine, salvum;* c'était l'évêque d'Arras qui officiait, la cathédrale était prêtée aux Français, l'Électeur invité. Tous les Français ont été prendre Monsieur au château de Schönburnlust, à un quart de lieue de la ville. Le moment du *Domine, salvum* a été la scène la plus touchante; tout le monde pleurait. La noblesse a reconduit l'Électeur et les Princes à la Résidence. »

Mme de Lage fait un portrait piquant de la princesse Cunégonde : « Elle a une figure incroyable, sa dame d'honneur porte un collier couleur de feu, qui la fait ressembler à un perroquet gris. » Le nom et le physique de l'abbesse prêtaient à rire; mais la bonne personne! Elle se multipliait pour faire les honneurs de la Résidence à ses neveux de France; l'Électeur, qui l'aimait tendrement, ne l'appelait jamais autrement, par plaisanterie, que « ma chère femme ». Comme le dit un historien de l'émigration, « sa correspondance avec Clément-Wenceslas montre qu'elle n'était pas sotte, et l'on en trouve la preuve dans les petits billets, finements écrits et signés familièrement « Cuen », qu'elle adressait à son frère ».

Un jour, arriva à Coblence une grande nouvelle : Louis XVI était parvenu enfin à sortir de France; il était à Ath, dans le Hainaut belge, au milieu d'une armée de dix mille Autrichiens. Toute la ville était en émoi. L'un des émigrés, le comte de Neuilly, raconte que lui et ses amis coururent chez les Princes. « Les salons, dit-il, y étaient pleins, comme le spectacle à une première représentation. Un quart d'heure après, les Princes parurent; l'Électeur, ainsi que sa sœur, entrèrent après eux. Monsieur, l'air rayonnant de bonheur, nous confirma la nouvelle et nous dit que, dès que le courrier qu'il attendait serait arrivé, son frère et lui partiraient pour aller joindre le Roi, et qu'immédiatement après, l'armée se mettrait en marche. Des transports, des acclamations de joie lui répondirent. Oubliant les lois du respect et de l'étiquette, on se précipita au cou des Princes, qui se prêtèrent avec indulgence à ces démonstrations; ils furent embrassés par tous ces gentilshommes. L'Électeur ne l'échappa pas non plus. Il n'y eut pas jusqu'à la Princesse, toute vieille et laide qu'elle était, qui ne fût baisée et rebaisée. Jamais elle n'avait dû se trouver à pareille fête. On attendit toute la nuit, et le matin amena la déception. On apprit qu'on avait été dupe d'une mystification. »

Que dire de toutes les intrigues dont deux femmes se trouvaient le centre? L'une était la charmante comtesse Louise de Polastron, dont le comte d'Artois était follement amoureux, jusqu'à passer des journées entières avec elle; l'autre était Joséphine-Louise de Cammont La Force, comtesse de Balbi, qui tenait un peu de l'aventurière. Suivant le mot d'un émigré, elle était « maîtresse pour la forme de S. A. R. Monsieur, qu'assurément elle n'avait pas captivé par sa beauté. Mme de Balbi était laide, avec des yeux superbes, des dents horribles, un esprit extraordinaire, rempli de saillies et de naturel. »

Empruntons encore quelques lignes aux *Souvenirs* du comte de Neuilly :

« Tous les soirs, quand la comtesse de Balbi avait fait son service auprès de Madame, — car il y avait une Madame, la bien insignifiante Louise de Savoie, dont la comtesse était dame d'atours, — elle rentrait chez elle, où sa société s'assemblait. Mais d'abord elle changeait de toilette; on la coiffait près d'une petite table, qu'on apportait d'une pièce voisine; on lui passait ses robes, et même sa chemise, en notre présence : c'était reçu, et cela nous paraissait si naturel, que nous n'y pensions même pas. Je dois dire que, malgré mes yeux assez vifs, je n'ai jamais rien vu de plus que si elle avait eu au tour d'elle dix paravents. Nous étions là, Piré, Balbi et moi, petits garçons sans conséquences, bien que portant l'uniforme, et des hommes déjà — Neuilly avait alors quinze ans; — mais Monsieur y était aussi, et n'y faisait pas plus d'attention que nous. D'ordinaire, il demeurait le dos tourné, assis dans un fauteuil devant la cheminée, la main appuyée sur sa canne à pommeau, dont l'ombre, lorsqu'on la projetait en silhouette, formait le profil de Louis XVI. Il avait la manie de fourrer le bout de cette canne dans son soulier.

« Pendant la toilette de Mme de Balbi, qui durait à peine dix minutes, la conversation suivait son train. Elle continuait sur le même ton familier et gai, après l'arrivée de M. d'Averay,

du comte de Vérac, et du très petit nombre d'habitués admis à ces soirées. On parlait spectacles, musique, nouvelles de Paris, chansons, fatras, chronique scandaleuse. Monsieur contait des anecdotes d'une manière ravissante, et savait gazer ce qu'elles avaient quelquefois de graveleux. On jouait à des jeux d'esprit, on remplissait des bouts rimés, et Monsieur voulait que nous fissions comme les autres; on faisait une lecture; quelquefois, c'était mon tour. Monsieur me passait le livre : « Achille, lis-moi « cela. » Parfois il fallait faire des vers, et S. A. R. daignait nous donner des leçons de prosodie. On tirait les sujets au sort. Un soir, il m'arriva de terminer assez heureusement ma pièce par du latin dont la rime était juste, et faisait bon effet. Je fus surpris de la satisfaction qu'en montra Monsieur. Il me la fit relire, la lut lui-même tout haut, et me baisa sur le front. De ma vie, je n'ai été si honteux.

« Tous les dimanches, nous allions faire notre cour au vénérable et pieux Clément-Wenceslas, oncle de nos princes, et à sa sœur la princesse Cunégonde. Sa résidence était neuve, et d'un goût parfait. »

La comtesse de Balbi n'avait rien de commode, et ses reparties parfois étaient terribles. Un jour, Monsieur faisait discrètement allusion aux fantaisies dont on l'accusait et il invoquait un grand exemple : « La femme de César ne doit pas être soupçonnée. » Sur quoi, elle se mit à lui rire au nez : « Vous n'êtes point César et vous savez bien que je n'ai jamais été votre maîtresse. » Si elle avait été à Vérone, elle se serait bien amusée d'un mot qui avait couru dans la maison Gazzola. Il était question du départ imminent de Louis XVIII pour la France; il allait se réunir aux royalistes de Vendée; nouveau Charles VII, il allait reconquérir son royaume. Charles VII avait éveillé le souvenir de Jeanne d'Arc. Sur quoi, un familier avait dit à voix basse : « S'il ne s'agit que d'une pucelle, nous sommes sûrs de la victoire; j'en connais deux : la femme du roi et son épée. »

Mais la comtesse de Balbi n'appartenait plus, depuis trois ans environ, au cercle du nouveau roi de France. A Coblence, elle et d'Avaray, le favori en titre, avaient été à la tête de deux coteries qui se détestaient mutuellement et se faisaient la guerre. C'est le d'Avaray, dont Louis XVIII fera un jour un duc, comme il fera pour Decazes; quand le Roi publia, en 1823, sa *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz* (1791), qui est le récit de sa fuite, il mit cette dédicace : « A Antoine-Louis-François d'Avaray, son libérateur, Louis-Stanislas-Xavier de France, plein de reconnaissance, salut », avec cette citation, en tête du premier chapitre, de son cher Horace : *Teucro duce et auspice Teucro* (1). A la suite de nombreux conflits qu'elle avait eus avec d'Avaray, la comtesse de Balbi, qui était peu endurante, avait pris le parti de plier armes et bagages et d'aller planter sa tente dans une autre capitale de l'émigration, à Bruxelles. Là elle avait retrouvé un ancien ami, le bel Arehambaud de Périgord, frère cadet du futur prince de Bénévent, et Arehambaud, pour parler comme d'Avaray, n'avait pas tardé à être le « nouvel Hippolyte d'une nouvelle Phèdre de quarante ans ». Un beau jour, Phèdre-Balbi avait disparu; elle s'était retirée à Rotterdam, et elle y avait mis au monde deux jumeaux. Quel scandale! D'Avaray d'écrire très sérieusement : « Les quolibets auxquels donnait lieu cette double naissance ne s'arrêtaient pas à Mme de Balbi; ils risquaient de rejaillir sur Monsieur et de l'atteindre par le ridicule de la façon la plus fâcheuse, à l'aide de plaisanteries déplacées. »

*
* *

Louis XVIII était à Mitau, dans cette triste capitale de la lointaine Courlande, où Paul Ier lui servait une parcimonieuse hospitalité, quand lui arriva la nouvelle du 18 Brumaire. Des événements de tout genre qu'il avait appris depuis son départ de la France, la mort de son frère, la mort de la Reine, la mort de son neveu et tant de coups d'État de toute nature, la nouvelle du coup d'État qui portait le Corse au pouvoir dut lui paraître la plus surprenante, comme aussi la plus significative pour une restauration prochaine. Bonaparte, c'était Monk; lui-même, Charles II. Le temps de faire parvenir une lettre à Paris, et dans quelques jours, le roi errant aurait cessé de courir d'asile en asile, il serait remonté au trône de ses pères. Reprenons ce chapitre de l'illusion, que M. Lucas-Dubreton a résumé en quelques lignes.

Bien convaincu que le Premier Consul n'attendait qu'un signe de lui pour lui céder la place, Louis XVIII lui fit remettre, par l'intermédiaire de l'abbé de Montesquiou, agent se-

(1) Ce qui prouve que Louis XVIII avait, plus qu'on ne pourrait le croire, la mémoire du cœur ; car d'Avaray était mort en 1811.

cret des Bourbons à Paris, et du consul Lebrun, qui consentit à se prêter à ce jeu dangereux, la lettre suivante, datée du 20 février 1800 :

« Quelle que soit leur conduite apparente, les hommes tels que vous, Monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'État pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aïeux et la mienne. — Louis. »

La lettre resta sans réponse. Alors Louis XVIII rédigea une seconde lettre, d'un autre ton, beaucoup plus explicite, et dans laquelle il mettait bien les points sur les *i* :

« Depuis longtemps, Général, vous devez savoir que mon estime vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français. Clément par caractère, je le serai encore par raison.

« Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Égypte ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux. Nous pouvons assurer la gloire de la France. Je dis nous, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi.

« Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple. — Louis. »

Cette fois, le Premier Consul se décida à répondre. Joséphine et Hortense étaient d'avis qu'il ne fallait pas refuser d'une manière absolue les ouvertures du prétendant. « Qu'elles me laissent faire et qu'elles tricotent. » Après plusieurs brouillons, il s'arrêta à la réponse suivante, qu'il écrivit de sa main, le 20 fructidor, an VIII (7 septembre 1800). La minute, qui est conservée au musée des Archives nationales, porte deux ratures, qui ressemblent à des coups de sabre.

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre. Je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites.

« Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres.

« Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France... L'histoire vous en tiendra compte.

« Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille... Je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite. — Bonaparte. »

A partir de ce jour, Louis XVIII et Napoléon ne s'écrivirent pas plus avant.

*
* *

La figure de Louis XVIII ressort de l'étude pénétrante de M. Lucas-Dubreton de manière à justifier le mot de Villèle : « Le prince est bien supérieur à l'opinion qu'en portera la postérité. »

Il y eut en lui une somme peu commune d'égoïsme et d'insensibilité. Son pédantisme, son abus des citations latines dépassa souvent la mesure; dans cette nuit tragique du 13 au 14 février 1820, où son neveu Berry agonisait du coup de couteau de Louvel, accouru autant que le lui avait permis sa difficulté de s'habiller et de se mouvoir, il s'adressa au chirurgien Dupuytren : *Superesne spes aliqua salutis?* Le médecin Dubois répondit pour son confrère, en latin aussi, que tout espoir était perdu, et, dans un dernier hoquet, la victime avait cessé de râler.

Louis XVII est « le roi pichard », suivant le mot de Talleyrand, le roi qui aime à faire des petites attrapes et à se moquer gentiment de son entourage, comme le jour où il venait de recevoir, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, les félicitations de ses ministres. Il demanda à chacun son âge; pour la millième fois, il remarqua qu'entre Decazes et Molé il n'y avait qu'un écart d'un mois ou deux, ce qui évidemment était très flatteur pour Molé. Puis, d'un ton grave : « Il faut que je prenne l'avis de mon ministère sur un objet aussi secret qu'important. Suivez-moi, Messieurs; car la consultation ne peut se faire que dans la pièce voisine. » Et il leur montra un camélia, dont la floraison était vraiment prodigieuse. D'un air de triomphe : « Dites-moi si vous en avez jamais vu un aussi beau! » Les ministres se confondirent en formules admiratives, tandis que lui-même était enchanté de son espièglerie.

Un autre travers de lui, c'est d'avoir besoin d'un Narcisse, comme le disait Royer-Col-

lard. Le Narcisse peut s'appeler Mme de Balbi, ou d'Avaray, ou Blacas, ou Decazes, « le cher Élie », ou Mme du Chayla, dont il donnait les prénoms, Zoé ou Victoire, comme mots d'ordre : le confident est un personnage indispensable dans l'exercice des fonctions royales.

Mais il faut reconnaître que Louis XVIII exerça ces fonctions avec une dignité, une hauteur de vues, une intelligence, une perspicacité qui le mettent à part parmi les Bourbons de son temps. Voici de lui une lettre vraiment belle. Quand il était à Varsovie, il reçut des propositions qui venaient du gouvernement prussien, mais dont le premier inspirateur était Bonaparte; il s'agissait pour lui d'accepter, en échange de sa renonciation à la couronne de France, de magnifiques indemnités pécuniaires et de vastes territoires en Italie pour lui et pour les siens. Il refusa sans un moment d'hésitation, et il communiqua son refus (mars 1803) au président de la régence de Varsovie dans ces termes :

« Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé; je lui sais gré de plusieurs actes d'administration, car le bien que l'on fera à mon peuple me sera toujours cher; mais il se trompe, s'il croit m'engager à transiger mes droits : bien loin de là, il les établirait lui-même, s'ils pouvaient être litigieux, par la démarche qu'il fait en ce moment.

« J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées par le rang où il lui a plu de me faire naître. Chrétien, je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir; fils de saint Louis, je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les fers; successeur de François Ier, je veux du moins pouvoir dire comme lui : Tout est perdu, fors l'honneur. »

Il savait qu'il était roi et il aimait à le faire sentir. Talleyrand lui même l'apprit un jour, dans une circonstance que M. Lucas-Dubreton aurait pu ajouter aux faits de ce genre qu'il a rapportés. C'était à Compiègne, le 29 avril 1814; Alexandre de Russie et le prince de Bénévent, l'un et l'autre auteurs à titre divers de la Restauration, s'étaient rendus au devant de Louis XVIII, pour lui présenter leurs hommages. On sait qu'Alexandre, après le dîner où il avait eu une chaise, tandis que le Roi avait eu un fauteuil, et durant lequel le Roi ne lui avait pas adressé un mot de remercîment, s'était empressé de se jeter dans sa voiture et de rentrer à Paris; il était fort mécontent. Quant au prince de Bénévent, le président du gouvernement provisoire, il reçut ce compliment, quelque peu réfrigérant : « Eh bien, monsieur de Talleyrand, c'est donc moi qui ai raison à la fin? Si l'avantage vous fût demeuré, vous m'auriez dit : Asseyons-nous et causons. Puisque c'est à moi à vous faire le compliment : Asseyez-vous et causons. » On peut voir qu'il aimait à tenir les distance et à les faire respecter. Un courtisan vantait devant lui le jeu de Talma, dans *Athalie*, où cet artiste jouait le rôle du grand-prêtre des Juifs; quand il serrait dans ses bras Joas, le jeune roi d'Israël, il était sublime. « Ah! Sire, disait cet enthousiaste, en ce moment suprême, comme il était beau, ce Talma! — Trop familier, » répondit le descendant de Louis XIV.

Louis XVIII est le roi qui a signé la déclaration de Saint-Ouen, qui a signé la Charte et qui est resté fidèle à l'esprit de la « concession et octroi » faite par lui à ses sujets. C'est le roi qui a signé l'ordonnance du 5 septembre 1816, pour la dissolution de la Chambre introuvable, et qui ouvrant, le 4 novembre suivant, la session parlementaire, après des élections qui avaient donné raison à sa politique personnelle, terminait ainsi le discours du trône : « Enfin, Messieurs, que les haines cessent, que les enfants d'une même patrie, j'ose ajouter d'un même père, soient vraiment un peuple de frères; que mon peuple soit bien assuré de mon inébranlable fermeté pour réprimer les attentats de la malveillance et pour contenir les écarts d'un zèle trop ardent. »

Enfin, la France n'oubliera pas quelques beaux gestes qui resteront l'honneur de ce roi patriote. En 1815, lors de la seconde occupation de Paris par les alliés, Blücher avait décidé de faire sauter le pont d'Iéna. Louis XVIII écrivit à Talleyrand :

« J'apprends dans l'instant que les Prussiens ont miné le pont d'Iéna et que vraisemblablement ils veulent le faire sauter cette nuit même. Le duc d'Otrante dit au général Maison de l'empêcher par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Mais vous savez bien qu'il n'en a aucun; faites tout ce qui est en votre pouvoir, soit par vous-même, soit par le duc (Wellington), soit par lord Castlereagh, etc... Quant à moi, s'il le faut, je me porterai sur le pont; on me fera sauter, si l'on veut. »

Le 9 octobre 1818, le duc de Richelieu obte-

nait des alliés, à la conférence d'Aix-la-Chapelle, l'évacuation complète du territoire. Louis XVIII lui écrivit : « Duc de Richelieu, j'ai assez vécu, puisque, grâce à vous, j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes françaises. »

G. Lacour-Gayet,
Membre de l'Institut.

AU TEMPS OU J'ALLAIS EN CLASSE [1]

(Nouvelle)

Les souvenirs, dans la tête, font comme le vin dans un tonneau; à mesure que les années passent, ils s'évaporent et s'échappent comme la fumée par les crevasses des sens, mais ceux qui restent au fond du cerveau connaissent plus de douceur et tiennent plus de force et plus de moelleux.

C'est si vrai que quand on s'attarde à rouvrir l'album des souvenirs où nous portons écrit notre moi intérieur, c'est toujours nos premières feuilles que nous lisons avec le plus de plaisir.

Le frontispice de ce carnet de la vie nous le voyons plus beau parce que nous le voyons si loin; il apparaît, plus bleu, plus transparent, plus nuancé de vapeurs et de teintes suaves, et chaque fois que notre esprit fait la balance ce sont toujours les premiers volumes que nous essuyons, que nous époussetons avec tant de soin pour qu'ils se conservent longtemps.

En premier, nous n'apercevons là-bas, au fond de notre mémoire, que des faits effacés pareils à des ombres, des ombres colorées de tons clairs, que des visages indistincts de gens connus un jour en passant, dans la brume, que des silhouettes indéfinissables et quelque confusion d'objets sans forme, ni couleurs, ni lumière. Plus tard, déjà, les faits se dessinent avec plus de relief, et ces faits, qui forment le fonds du tonneau, nous leur gardons la plus intime dévotion. Dans cette catégorie de souvenirs, nous rangerons les souvenirs de classe; cette classe où nous avons vécu tant de mauvaises heures et que nous aimons ensuite de si bon gré, où nous voudrions même retourner si nous n'étions devenus trop grands.

*
* *

On entrait dans mon école par un portail superbe, un immense portail, un de ces vastes portails de la rue de la « Barra de Ferro », où les portails n'en finissent pas. Il était si large que les chars s'y promenaient pour tourner dedans lorsqu'ils changeaient de direction dans la rue, et qu'on y déposait, à son ombre intérieure, les balles de coton et les tonneaux de produits chimiques; dans la rue de Moncada, elle-même, il n'y avait pas de portail comme celui-ci...

Nous passions parmi ces choses avec la crainte qu'elles ne tombassent sur nous, et au sortir de ce portail, d'architecture vraiment excessive, nous entrions dans un petit escalier, noir, humide, étroit comme celui d'une tour, où l'odorat percevait tous les relents des cuisines et l'odeur de la friture qui montaient d'une cour sans ciel avec vue sur un puits profond et sombre comme une gueule de loup.

Dans l'école, beaucoup de petites cloches sonnaient aux portes, et chantant les *bons jours*, nous allions nous asseoir à notre banc.

...

(1) La Catalogne vient de rendre à Santiago Russinyol un grand hommage populaire, auquel se sont associés ses amis Français. Il a mérité cet hommage comme couronnement de sa longue carrière artistique. En présentant Santiago Russinyol à ses lecteurs, l'auteur des *Conteurs Catalans* écrit : « Voici l'un des prosateurs catalans les plus connus, non seulement en Catalogne mais dans les pays étrangers; nombre de ses œuvres furent traduites, les unes en espagnol, d'autres en français, en italien, quelques-unes en anglais, en allemand, certaines mêmes en esperanto. Santiago Rusinyol abordait la nouvelle, le roman et le théâtre avec un pareil succès. Son *Catalan de la Manche* eut plusieurs éditions et les honneurs d'une traduction française; beaucoup de ses pièces reprennent l'affiche sans que le public se lasse. Enfin, il faut ajouter à ces dons brillants et variés que Santiago Russinyol possède un incontestable talent de peintre. C'est le coloriste lumineux des jardins d'Espagne, et les amateurs de peinture se souviennent certainement des feuillages sombres ou ensoleillés, des parterres fleuris et des jets cristallins que cet artiste expose depuis plusieurs années dans nos Salons parisiens.

« Cet artiste a de la facilité, il en use, je ne pense pas qu'il en abuse. Une ironie pleine de verve et d'esprit sauve cette facilité, et cela se constate surtout dans son œuvre d'écrivain. Sentimental et ironique, Santiago Russinyol est un de ceux qui se sont le plus spirituellement moqués de la férule et des règles, de l'ordre compassé et de la sèche symétrie. Il serait un bohème d'art s'il existait encore des bohèmes artistes. Au fond c'est, lui aussi, un réaliste en son sens; il connaît le succès parce qu'il en juge la valeur et sait où et comment le trouver. »

Un recueil de nouvelles catalanes traduites par M. A. Schneeberger doit paraître prochainement dans la collection de l'« Union française », publié par les soins de la société « Raymond Lulle. »

C'était là notre classe du matin, et c'était notre classe du soir car nous n'en avions pas d'autre.

La classe était peinte d'une décoration à double motif qui ne s'accordait pas car on avait supprimé une cloison; cette classe ne donnait sur aucune rue et ne recevait de lumière que par une claire-voie où venaient tomber les déchets des voisins d'en haut. Sur cette claire-voie se dessinaient des fragments de robe, un cerf-volant, quelque babiole, une natte de cheveux, car il y avait aussi des gens qui perdaient leur perruque dans ces logis que nous ne voyions pas.

A notre arrivée, M. Joachim, que nous appelions Quim, était haut perché sur l'estrade, il bâillait avec le *Brusi*, c'est-à-dire le *Diario*, marmonnant quatre paroles.

M. Quim était... un maître comme les autres, parmi d'autres malheureux. Il avait dépassé la maturité mais, pour toujours, il avait perdu presque tous ses cheveux, surtout les noirs, et quasi toutes ses dents; les dernières qui lui restaient en entier sortaient des gencives avec leurs racines brunies, tenant encore par paresse de tomber ou par coutume invétérée. Je me rappelle ses habits de façon confuse car ils étaient d'un noir très suspect. D'un noir de deuil au reflet lustré qui n'en donne guère à celui qui le porte; d'un noir déteint qu'on a repassé plus d'une fois à la teinture, ce qui fait perdre l'épaisseur du drap; correct, discret, prudent, qui donne autant de peine à celui qui voit qu'à celui qui le porte, rapetissé lui-même dans son effacement avec les habits. Et le pauvre M. Quim avait des bottes découvertes, avec pièces et coutures, mais toujours bien cirées et la demi-semelle posée de neuf.

Tel était notre maître au physique; quant au moral, M. Quim s'en tenait à l'ancien système d'enseignement : homme rigoureux et de férule. Quoique cela, Dieu lui pardonne, quelle âme pleine de bonté dans une carcasse aussi vieillie et si mal forgée! (Peut-on faire cas des apparences?) Il vous promettait beaucoup de coups de règle et vous en donnait fort peu, encore qu'il en donnât pas mal. La victime se plaignait-elle du coup, notre bonhomme mettait le reste au lendemain, et comme nous soupçonnions qu'il avait le cœur meilleur que ses habits, nous gémissions avant les coups; il cessait ainsi avant de commencer et nous envoyait à genoux afin que les pantalons payassent pour la faute et la rigueur. Il y avait des jours (aux changements de temps) où avant même de commencer la classe nous étions tous à genoux et comme, après quelques instants, nous portions nos mains à terre, quand les trois coups traditionnels de la férule frappaient une table, notre classe ressemblait à quelque classe de moutons.

Pan! Pan! Pan!... « Illuminez, Seigneur, notre entendement et notre volonté afin que les choses apprises (celles que nous devions apprendre, en tout cas) nous servent pour notre profit spirituel et temporel. Amen, disait M. Quim en remuant la tête. A présent, nous allons voir qui sait sa leçon. » Grand silence, silence unique, comme sacramentel: personne ne répondait. Il suffisait qu'on nous questionne pour que, dans cette maison, tout le monde se taise. Ici, notre bavardage était toujours spontané, il ne savait être gêné par les questions indiscrètes sur des choses qu'aucun de nous n'avait plaisir à apprendre.

Je ne me souviens pas que M. Quim ait été content. De la trentaine d'agenouillés en pénitence, jamais, non jamais une voix ne sortit pour répondre : « Moi, Monsieur Quim, me voilà. Interrogez, n'ayez pas peur, je ne vous dirai que la vérité. »

Il devait nous apprendre des choses qu'il ne savait pas trop bien et nous les expliquer en castillan, ce qui le gênait encore plus.

L'histoire sainte de Fleury lui donna de grands maux de tête! Au milieu d'une digression sur les Pharaons ou le passage sur la Mer Rouge, parfois entrait l'épouse de M. Quim et elle lui demandait, en sourdine, s'il voulait des pois au bouillon ou du vermicelle; alors M. Quim sautait de la Mer Rouge dans sa soupe et nous profitions de cet arrêt du cours pour jeter de l'encre, envoyer des boules mâchées et nous ébattre à tel point que les bancs en tremblaient.

Le *Fleury* n'était encore rien, on en faisait cas suivant l'usage. C'était le tableau noir, notre véritable casse-tête! Il me semble le voir encore ce tableau, large et si haut que trois élèves pouvaient ensemble y travailler quand on faisait des additions d'épreuve, ce tableau noir et luisant comme les bottes à M. Quim, ce tableau qui portait des trous en sept comme un tapis de billard.

Nous attaquions le tableau noir avec la craie, que nous amollissions de notre haleine, pour

qu'elle écrive plus blanc; nous frottions fort parce que la poudre ramassée dans un cornet de papier, nous nous la lançions de l'un à l'autre, et pressés, dessinant, dessinant avec la craie, nous arrivions toujours à oublier des chiffres dans les totaux ou les restes, nombres perdus que nous cherchions en haut sur le plafond, les poutres ou la claire-voie parmi les chiffons collés, les morceaux de natte rongés par des mites.

Une fois je fus chargé d'une forte addition et je la réussis sans erreur. Grand Dieu! M. Quim, mi-satisfait et touché, me dit : « Mon enfant, tu seras commerçant. » Je descendis du petit banc, rouge de honte, et que ce soit à cause de l'encouragement, parce que j'aimais cela, ou que ce fût écrit, de ce jour, quand les comptes n'allaient pas (et ils n'allaient jamais), je dus les contrôler au tableau noir et mettre toutes choses en ordre.

Midi sonnait ainsi et nous allions déjeuner, l'après-midi nos études continuaient; à six heures, quand nous descendions l'escalier, nous laissions M. Quim dans ses copies de papier timbré qui l'aidaient à vivre car, pour lui non plus, les comptes ne marchaient guère.

Je me souviens, qu'à Sainte-Marie-de-la-Mer nous longions les hauts murs noirâtres de l'église et que là nous unissions nos cris aux cris des hirondelles, aux sons des cloches et qu'alors, comme une volée de moineaux, nous traversions le quartier du Born et courions aux glacis, en mon temps, éboulés, moussus et couverts de durs cailloux. Avec quel cœur, nous y allions au jeu de pierres. Moi, qui n'étais pas parmi les plus vaillants (je peux l'avouer), je courais comme les autres, bataillais, lançais des coups et j'en recevais de même car c'était là us et coutumes de mon collège et je devais m'y conformer sous peine de passer pour un poltron. Et même, pour jouer à la bataille je fis l'école buissonnière, si bien que quand ce fut dit chez moi quelque jour, le soir mes parents avisèrent. Ils allèrent parler gravement à M. Quim, dans son cabinet; j'aperçus des visages sérieux, des fronts plissés, des regards sévères, et, comme résultat, je fus placé en demi-pension avec toutes les mesures de discipline.

M. Quim n'en revenait pas. Il était tout ébahi et paraissait douter encore. Il revint à lui bientôt et posant une nouvelle assiette sur la table : « Il sera de notre famille », dit-il. Je fus placé entre sa femme et une fille d'une vingtaine d'années, arriérée, maladive; ainsi devins-je comme un familier en supplément dans cette pension si redoutée. Avec quel appétit j'y taisais figure, au grand désespoir de M. Quim qui craignait ne pas pouvoir m'arrêter!

Je me souviendrai toujours du potage avec la pâte en forme de lettres, qui m'était donné plus pour mon instruction que comme nourriture, car pour ceci, c'était peu de chose : un bouillon de malade que l'on avalait en pleine santé avant quelque viande bouillie mêlée à d'étranges aliments sans forme et sans goût. Durant tout le déjeuner je ne soufflais mot, car on me parlait en espagnol et cela m'intimidait de telle façon que je restais coi jusqu'au dessert.

A part ceci, M. Quim avait raison; j'étais traité comme quelqu'un de la famille. Les époux ne s'abstenaient pas, quand j'étais là, de se dire toute leur pensée. La femme de M. Quim le regardait avec une telle hauteur et lui parlait, en catalan vulgaire, avec un si grand mépris que souvent c'était le maître qui ne prenait pas de dessert, se levait de table et fuyait des cris plus tristes que s'ils venaient d'un enterrement.

Ces jours-là, l'après-midi, il payait ce qu'il promettait, et les coups de férule pleuvaient comme grêle; moi, j'en connaissais la cause car j'étais seul un familier du lieu.

Je recevais les commissions de confiance, j'avais entrée à la cuisine, je pouvais aller aux cabinets sans lever les doigts, et faire d'autres signes cabalistiques; une fois par mois j'aidais à fabriquer de l'encre, une encre composée avec des boules de cyprès acclimatés, de ces cyprès domestiques qu'on place aux portes de tous les cafés, des tavernes de luxe, et qui produisent quelque jus blenâtre, à peine visible sur le cahier, mais d'un noir marquant à la figure et tenace aux habits, rebelle à tout lessivage.

Les examens approchèrent et je dus m'y préparer.

Quelle fièvre dans cette maison lorsque l'acte solennel était fixé! Quelle méthode de travail pour la huitaine qui précédait!

Le grand jour venu, outre les externes et pensionnaires, mains sans taches d'encre, cheveux coupés de frais et nos souliers à la pointe luisante, il y avait les parents autour de nous, en costume du dimanche, raides et graves qui attendaient nos savantes réponses.

Les prix consistaient en chocolat avec gâteaux sucrés pour les notes *excellentes*, en tartes sans sucre pour les *notables*, en petits pains

pour les *bons* et passables, afin que tout le monde pût goûter d'après son talent personnel, à cette occasion.

L'examen commencé, les questions du maître tombèrent dru et les réponses furent faites avec plus de crainte que de hardiesse; longtemps on parla d'histoire, de nombreux rois goths qui furent assassinés et d'autres que nous assassinions selon les cas, et nous suivîmes des fleuves immenses, et nous parlâmes de puissantes capitales, et nous démontrâmes que si nous ne savions guère lire nous connaissions au moins les lettres imprimées; alors nous vîmes passer les petits pains en masse à chaque mauvaise réponse et nous humions les gâteaux sucrés, qui semblaient toucher notre bouche, quand nous répondions juste et à temps.

J'allai au tableau noir lorsque ce fut mon tour. Quel effroi! Devant ces braves gens, bourgeois du voisinage, qui avaient gagné leur argent à la sueur du front et, alignant leurs comptes chaque soir, ne savaient compter qu'avec les doigts, la tête pleine de chiffres, c'était quelque chose d'héroïque que de travailler des nombres sous leurs yeux.

Le courage est frère aîné de l'ignorance : me servant du ton dont M. Quim nous apprenait à compter, la musique me porta les numéros à l'oreille comme des vers d'arithmétique et, avec beaucoup de craie, beaucoup de patience, il en résulta des additions, des divisions si bien faites, qu'au milieu des applaudissements, le maître me dit de nouveau et en espagnol : « Cet enfant sera un bon commerçant ». J'eus le gâteau sucré. Avec quelle joie je le dégustai!

Aujourd'hui que j'y pense encore, il me semble flairer ce parfum de laurier, ce parfum symbolique, dans cette tasse de chocolat épais, et je songe toujours à ce gâteau sucré qui était la fleur naturelle de ces jeux floraux sans malice.

*
* *

Le temps passait. M. Quim poussé par sa femme qui, à table, parlait sans cesse, fit des réformes dans l'école. Il distribua des prospectus, offrant des leçons de dessin, de solfège, de calligraphie, de piano... Son ambition arriva même à vouloir nous faire porter une casquette d'uniforme.

Les premiers mois, pères et mères gravirent l'escalier avec les prospectus et les enfants, et la chose marchait. M. Quim mangeait à table du dessert, sa femme se taisait enfin, même la fille maladive paraissait se ranimer comme un moineau qui, à la vue du pain mouillé, ouvrirait son bec.

Au piano notre maître comptait huit élèves et, comme je fus inscrit également, sa clef me fut donnée en tant qu'homme de confiance. J'en conçus tant d'orgueil, oh, vanité maudite! que ma langue se délia. Ce fut plus fort que moi. Personne n'aurait pu me faire taire, ni par des prières, ni par la férule, ni par deux heures de punition, tout seul sous un bec, écrivant avec de la mauvaise mine le verbe *parler*.

Notre pianiste, bonhomme, sans m'apprendre le solfège, me posa les mains sur le piano, mes mains ankylosées comme si elles n'avaient eu que des os, et à coup de règle sur les doigts, il me faisait parcourir le clavier d'un bout à l'autre pour monter des gammes et les redescendre en soutenant les dièses et surtout les bémols, pour finir ces gammes avec une si grande fatigue des coudes et des poignets que les bras me semblaient avoir fait quarante heures d'exercice.

Ce maître enseignait ainsi. Il disait que la musique s'apprenait à force de fatiguer les autres et de se fatiguer soi-même; il nous faisait endurer de tels supplices corporels qu'ils auraient été capables de nuire à notre santé.

Il advint ainsi que, au bout de trois mois nous n'étions plus que deux à faire cette corvée pianistique.

La seule distraction que nous donnait cet instrument tenace, c'était quand le maître devait l'accorder. Quel plaisir nous avions à voir les cordes métalliques frappées au marteau avec de petits bâtons de feutre qui remuaient et touchaient d'une manière si délicate et si suave. Quelle allégresse nous dispensait ce trésor d'harmonie qui nous semblait quelque monde inconnu! Heureusement, ce pauvre piano était si vieux, il avait fait une si longue carrière, et ses fibres avaient subi tant de déceptions qu'à chaque moment il fallait réparer ses nerfs endormis, et cela faisait peine d'écouter les plaintes de ses cordes quand le maître, sans pitié, lui agitait ses cordes de laiton.

Il n'était pas seul à se plaindre; M. Quim se plaignait aussi, avec une voix différente du piano, mais avec plus de raison, grand Dieu!

Au bout de quatre mois, nous étions trois,

trois seulement : le piano, son maître et moi. Trois et tous trois ennuyeux et agacés.

Trois dégoûtés, si bien qu'un jour, après de nombreux coups introduits dans un exercice, capables de disloquer les phalanges, le maître m'avertit de ne plus penser au piano car, pour le moment, je n'avais aucune disposition pour cet instrument. Peut-être, un jour, et qui pouvait le savoir? avec des leçons particulières, j'aurais le don du pianiste, qui me serait révélé par des moyens métaphilosophiques qu'il ne pouvait m'expliquer.

Le jour même je rendis la clef et, le soir, on emportait l'instrument enveloppé comme un cercueil.

Que de jours plus noirs vinrent après! Des jours sombres, mais aussi quelle quiétude!

De ces leçons je n'ai su garder qu'un air de valse. Une valse sans nom, une valse de vieil orgue, une valse dont je suis seul à aimer l'air.

Chaque fois que je la joue, je vois passer ces années d'enfance, et chaque note amène l'écho d'une autre note plus lointaine, très lointaine, qui me remémore des choses si douces que les larmes m'en viennent aux yeux. Et je la joue, cette valse fastidieuse, aussi souvent que je le puis, et j'ai peur que cet air s'évanouisse sous mes doigts. Oh! dévotion du souvenir, si le piano sonne faux, je la joue, cette sempiternelle valse, avec bien plus de plaisir, car elle me rappelle alors tout à fait le piano de M. Quim.

*
* *

Pauvre M. Quim! Le mauvais air entra par son portail.

Vaguement, je me souviens qu'un jour je courus chez l'apothicaire; je déjeunai seul; des médecins entraient et sortaient et l'on me dit que sa fille se mourait, qu'il fallait parler bas.

Je me souviens avoir été traité avec plus de rigueur que d'habitude, que la maison sentait la maladie, qu'elle s'assombrit derrière les volets mi-clos, et qu'encore le bouillon devint plus clair.

Je me souviens aussi qu'un soir, pendant qu'avec paresse j'écrivais : « Je parle, tu parlas, il parlera », M. Quim copiait, comme toujours, du papier timbré, mais avec plus de lièvre que jamais.

Il s'approcha de moi, me dit qu'au lieu de copier ce verbe-là qui ne me servait à rien, il fallait plutôt que je copiasse des papiers comme les siens pour punition, qu'au moins cela me servirait dans le commerce; et je copiai des lignes, des mots et des dates que je ne pus comprendre alors et dont le sens m'apparaît trop clair à présent.

Je me souviens qu'un matin on m'avertit que la fille était morte; je ne devais pas aller à l'école mais seulement le lendemain.

Nous y vînmes tous, et nous vîmes comment le cercueil fut emporté, comme si c'était un autre piano, et nous entendîmes des pleurs étouffés, puis, comme nous fûmes libres plus tôt, je me souviens encore que nous eûmes plus de temps pour jouer à la bataille sur les glacis, ayant tout à fait oublié le deuil et la douleur de M. Quim.

*
* *

Je ne me souviens pas toutefois comment je quittai l'école. Il y entra comme des ténèbres, une longue nuit polaire qui n'en finissait pas, et je me sentais mourir dans cette cage-là; je voulais de l'air, de l'air et de la lumière, et les murs m'étreignaient, le plafond m'écrasait, et tout me tombait dessus comme quelque poids que je ne savais supporter.

*
* *

Après maintes années, un jour, je rencontrai le maître qui accompagnait des enfants vers l'école.

Il était le même qu'autrefois, avec le même habit, et les dents un peu plus sorties qui se tenaient comme du lierre sur les ruines.

Il me regardait et ne me reconnut pas, je m'approchai et l'homme fut tout surpris de voir comme j'avais grandi.

— C'est toi, me dit-il, tu dois être, à cette heure, un bon commerçant!

— Vous verrez, lui répondis-je fort confus, pour le moment je peins des toiles.

— Tu peins des toiles? Quelle sorte de commerce est-ce là?

— Une mauvaise affaire, M. Quim. C'est une sorte de métier qui rapporte peu et dans lequel on trouve plus de petits pains que de gâteaux sucrés.

SANTIAGO RUSSINYOL.

Traduit du catalan par A. Schneeberger.

UN HISTORIEN DE NOS FINANCES PUBLIQUES

M. MARCEL MARION

L'académie des sciences morales et politiques a élu, le 30 janvier, M. Marcel Marion, comme membre de la section d'histoire. Les spécialistes n'ont point de peine à justifier ce choix. L'œuvre de M. Marcel Marion est considérable. Le grand public, par contre, le connaît peu. Le caractère technique des études de l'ancien professeur des Facultés des lettres de Toulouse et de Bordeaux, qui occupe aujourd'hui une chaire au Collège de France, écarte le lecteur qui ne demande qu'une connaissance rapide et facile des faits. Il retient, au contraire, l'homme qui veut suivre un guide sûr et informé pour s'assimiler l'essentiel d'un siècle dont l'esprit de parti a contribué à déformer les institutions et la valeur des hommes.

M. Marcel Marion a été, surtout, un spécialiste des questions administratives et financières du XVIII^e^ siècle. Ce n'est que récemment, et après avoir profondément exploré la période qui va de 1715 à 1797, qu'il a abordé l'étude de nos finances publiques au XIX^e^ siècle.

*
* *

Le goût du nouvel académicien pour une juste cause est presque une passion. Ses deux premiers et importants travaux sont une œuvre de réhabilitation, un généreux plaidoyer posthume.

L'ancien régime qui subit, en général, de fâcheuses pratiques financières, eut, cependant, plus d'une fois à la tête de l'administration, des hommes éminents, recommandables par le caractère et par le talent. Et parmi eux, on doit distinguer, tout particulièrement, Machault d'Arnouville, contrôleur général de 1749 à 1754.

Frappé des injustices de la taille, Machault, en instituant l'impôt du vingtième, essaya d'introduire plus de justice dans notre fiscalité. Sa vigilance se portait aussi vers le problème de l'amortissement de la dette. Il tenta d'en établir le fonctionnement régulier.

En outre, le contrôleur général entreprit de lutter contre le penchant immodéré pour le privilège, l'immunité fiscale, qu'ont eu, et que manifestent encore, les milieux sociaux qui ont une influence, de l'autorité.

Des préoccupations aussi sérieuses ne pouvaient séduire les courtisans, très attachés à la tradition du non-paiement de l'impôt. Machault, ami du bien public, devint l'ennemi des défenseurs des privilèges et des immunités fiscales.

Retiré des grandes charges, il vécut dans le silence et l'oubli, qu'il imposait, volontairement, aux hommes de son temps, en ce qui concernait sa personne.

M. Marcel Marion éprouva un véritable plaisir à rendre justice à ce haut dignitaire plus ami du bien public que de ses intérêts propres.

*
* *

Quand on a le tempérament désintéressé de défenseur de nobles causes, on ne s'arrête pas en chemin. Surtout lorsqu'on explore une époque qui a été l'objet de jugements superficiels et erronés, et sur les hommes et sur les choses, comme le fut le XVIII^e^ siècle.

Le duc d'Aiguillon, neveu du maréchal duc de Richelieu, d'abord gouverneur de Bretagne, puis membre du triumvirat qui dirigea les affaires et le gouvernement, à la fin du règne, en compagnie de Terray et Maupeou, a été un des hommes les plus injustement critiqués. M. Marcel Marion a établi, pièces en mains, le rôle éclairé de d'Aiguillon, lors de son gouvernement en Bretagne. Fut-il, comme le prétendirent les membres du Parlement de cette province, « tyran de la Bretagne, despote éhonté qui avait pris à tâche de mettre à néant les libertés? » L'esprit modéré de l'historien reconnaît que d'Aiguillon, placé dans des circonstances extrêmement difficiles, commit des fautes. « Il s'est parfois singulièrement trompé. » Mais le plus souvent, ses contradictions et ses erreurs sont en faveur de sa modération. Il a rendu à la Bretagne, dans la guerre comme dans la paix, de précieux services que la partialité la plus outrée a pu seule méconnaître. Les péripéties des luttes entre le Gouverneur de la province et le procureur général du Parlement, La Chalotais, sont suivies au jour le jour. M. Marion incline vers un jugement favorable au futur ministre qui dans le *triumvirat* fut l'esprit le plus sage, le plus pondéré, le plus sérieux.

*
* *

Il est malaisé de résumer les travaux d'ensemble que M. Marion a publiés sur notre his-

toire financière. Ami de la méthode d'observation, il étudie avec précision l'impôt et ses applications, dans une province, et il nous donne une large description de la taille et des vingtièmes en Guyenne, au XVIII^e^ siècle. L'analyse des faits est le support d'une critique serrée de l'impôt sur le revenu, avant la révolution, et des difficultés sans nombre qu'il souleva.

Désormais le professeur Marion avait acquis une maîtrise certaine dans sa matière et il pouvait entreprendre l'histoire financière de la France depuis 1715 jusqu'à nos jours. Quatre forts volumes ont déjà été publiés. La matière est explorée en profondeur. Faut-il interpréter le système de Law et ses conséquences; connaître la faiblesse ou le courage des différents contrôleurs généraux; dire les maux du régime des assignats; la répercussion des abus de l'émission du papier monnaie? Le mieux est de lire attentivement Marion; de le comprendre, de s'assimiler les idées générales du spécialiste qui vit sa matière et l'expose avec une solidité et une clarté jusqu'ici désirées, mais non obtenues.

*
* *

Récemment un jeune agrégé d'histoire, M. Jean Morini-Courby, à l'aide de cette mine riche de renseignements, pouvait composer un excellent volume de vulgarisation, — qui reste cependant vraie et précise, — sur les assignats. Après une lecture attentive des travaux de M. Marion, M. Courby a rapproché les conclusions du maître des résultats consignés dans les monographies et articles de valeur publiés sur le même sujet. Et il n'a point trouvé, dans ce rapprochement critique, des éléments de rectification. L'aveu n'est point pour surprendre ceux qui connaissent la droiture d'esprit de M. Courby et l'excellence des travaux du maître qui professe l'histoire des faits sociaux au Collège de France.

Comment M. Marion a-t-il pu mener à bien d'aussi vastes enquêtes rétrospectives et cependant trouver encore le temps de composer un dictionnaire des institutions de la France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles? L'auteur du manuel nous dit qu'il en doit l'idée à cette affirmation de son maître, Ernest Lavisse : « Il n'existe pas, pour la période moderne de notre histoire, de manuels scientifiques qui soient des guides dans l'étude des institutions et des mœurs, comme on en trouve pour l'histoire de l'antiquité. » Les regrets de M. Lavisse seraient aujourd'hui superflus. M. Marion a apporté de la précision, qui a permis de définir des institutions aux contours souvent diffus. Tâche ingrate, mais d'une haute utilité.

L'explication de ce labeur fécond se trouve dans la vie exclusivement consacrée à l'étude par M. Marion. Une grande unité d'existence, un désintéressement rare, ont permis à l'universitaire de donner un nouvel exemple de labeur fécond qui rappelle la carrière d'un Levasseur, ou d'un Lavisse.

L'honneur d'une élection à l'Institut aura pu surprendre l'homme modeste qui lit toujours bien sa tâche pour ce qu'elle comportait d'attrait, en elle-même; il paraît une légitime récompense aux spécialistes qui désiraient voir au premier rang celui qui si souvent fut à la peine.

Car l'histoire, et surtout l'histoire financière, est accessible aux seuls patients qui placent, au-dessus de tout, la passion de la vérité.

Germain Martin,
Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

RENAUD DE SÉVIGNÉ

Il est bien difficile de ne pas faire un peu figure de parent pauvre quand on porte un grand nom illustré par autrui. L'humilité du sympathique original dont nous voulons parler ici aurait encore trouvé ce rang effacé trop brillant pour lui, tenant qu'un pénitent ne devrait pas sortir de l'ombre volontaire où il s'est enseveli. Mais comment, en cette année qui ramène le troisième centenaire de la délicieuse marquise, ne pas donner une pensée à celui que nous sommes tentés d'appeler avec elle : notre oncle de Sévigné. Il eut pour elle le plus effectif dévouement, tant que, jeune veuve elle eut besoin de protection, et lui fit faire la connaissance de celle dont il venait alors d'épouser la mère : Marie Pioche de la Vergne, future comtesse de La Fayette. N'en est-ce pas assez pour mêler au souvenir de sa nièce celui du brave chevalier qui ferait songer à d'Artagnan, s'il n'avait pas fini solitaire de Port-Royal?

René Renaud naquit en Bretagne au château

des Rochers en 1607, frère très jeune du père d'Henri de Sévigné, puisqu'il n'avait guère qu'une quinzaine d'années à la naissance de son neveu. Il n'eut d'ailleurs pas le loisir de le connaître bien longtemps; cadet de noble famille, il était destiné aux armes. A peine sorti de l'enfance, Renaud fut chevalier de Malte; et comme la guerre de Trente ans ne laissait pas inactives les armées du Roi, le jeune Breton alla servir son maître sur tous les champs de bataille de l'Europe. Ce fut d'abord en Allemagne. Il s'y conduisit avec distinction et devint rapidement capitaine au régiment de Normandie. Il menait alors, comme le laissent entendre ses biographes, la vie habituelle de l'homme de guerre, du spadassin, dirions-nous, dont les désordres étaient effacés par la bravoure, balayés à l'heure du péril, par de nobles coups de panache. Au reste, dans cette poitrine de soldat battait un cœur pitoyable. Renaud sut le montrer quand, au sac d'une ville, il trouva sur un fumier une petite fille que ses parents morts ou en fuite avaient abandonnée. Touché de compassion, il prit l'enfant dans son manteau, se promettant à lui-même d'en avoir toujours soin. Il tint fidèlement sa parole, ajoutent les Nécrologes, et la fillette, s'étant dans la suite faite religieuse, il ne cessa jamais de payer pension à son monastère.

Dans les loisirs que lui laissaient les quartiers d'hiver, il venait à Paris, fréquentant la cour et la ville, sans oublier sa famille. C'est ainsi qu'en 1644, il prit une part active aux négociations qui devaient amener le mariage de son neveu Henri de Sévigné avec Marie de Rabutin-Chantal. Il ne semble pas y avoir assisté. Olivier d'Ormesson qui, dans son Journal, parle beaucoup du mariage, n'y note pas la présence du chevalier, présence qu'il mentionne au contraire à la fin de 1648, alors que Renaud assez mal inspiré venait de quitter l'armée d'Italie pour rentrer en France au début des troubles de la Fronde.

Henri de Sévigné, on le sait, était petit-neveu par sa mère, Marguerite de Vassé, de l'archevêque de Paris, M. de Gondi; cousin par conséquent du tumultueux coadjuteur. Ses attaches de famille faisaient de lui un frondeur; et dans ce parti où lui-même ne fit nulle figure, il entraîna son oncle de telle sorte que le vaillant soldat, trompé par son humeur belliqueuse jointe à l'incohérence des temps, se trouva porter les armes contre le prince qu'il servait si fidèlement depuis tant d'années. Il est certain que sur lui Retz exerça son prestige; car cet homme étonnant qu'on ne pouvait, dit Bossuet, ni estimer, ni craindre, ni aimer, ni haïr à demi, avait une force de persuasion à laquelle on résistait difficilement. Renaud fut charmé, dominé, subjugué, et devint dès lors l'un des plus fidèles lieutenants du coadjuteur.

Il était, dit Loret :

> Galant homme et de bonne taille
> Pour bien aller à la bataille.

Mais cela ne lui procura pas la gloire. Ses grades militaires l'avaient fait choisir pour commander le régiment que Paul de Gondi venait de lever dans Paris, et auquel cet étrange prélat avait laissé donner le titre de son archevêché *in-partibus*. On l'appelait le régiment des Corinthiens. Pauvres Corinthiens qui de soldats n'avaient pas même le nom! Ils lâchèrent pied dès la première rencontre avec les troupes royales, renversant dans une fuite éperdue leur commandant impuissant à les retenir, et qui fut piétiné de telle sorte qu'on le crut mort sur la place. Il n'était que très fort contusionné, mais son amour-propre avait plus souffert; et sa renommée même en fut atteinte au point que l'Histoire, oubliant ses anciens services, n'a retenu de lui que cette folle équipée, et en a fait le héros quelque peu ridicule de la débandade spirituellement appelée : la première aux Corinthiens.

Les contemporains se montrèrent moins sévères, et lui, de son côté, ne se refroidit en rien pour le coadjuteur. Mais la solitude commençait à lui peser, et peut-être aussi la médiocrité de sa fortune. Malgré ses quarante-trois ans, il résolut de remédier à ces deux maux en contractant mariage. Pour cela, il se fit relever de ses vœux de chevalier de Malte, et, au mois de décembre 1650, épousait à St-Sulpice Elisabeth Pena, veuve de Marc Pioche de la Vergne : « Peu de femmes en France ont l'esprit meilleur et plus solide », écrivait d'elle son nouvel époux auquel, chose appréciable et appréciée, elle apportait de grands biens. On peut donc croire que ce fut de cette mère si lestement jugée par le cardinal de Retz que la future Mme de La Fayette tint ses qualités sérieuses et « sa divine raison ».

Dans l'hôtel de la rue de Vaugirard où Renaud, prenant le titre de marquis, s'établit dès son mariage, il put cultiver le goût que, même aux armées, il avait toujours eu pour la lec-

ture, mêlant à l'histoire et aux lettres des livres de piété parmi lesquels figurent déjà des ouvrages de Port-Royal.

Il continuait aussi avec son neveu Henri d'affectueuses relations que vint briser en 1651 la mort tragique de celui-ci. Renaud se montra tout dévoué à la jeune veuve qui le demanda même comme subrogé-tuteur de ses enfants. Il s'acquitta en conscience de cette nouvelle charge, s'efforçant d'une part, de concert avec l'abbé de Coulanges, de rétablir la situation financière assez obérée des deux orphelins, et se faisant d'autre part, quand les circonstances l'exigeaient, le chevalier et le protecteur de leur mère. Il sut le montrer lors de l'affaire du marquis de Tonquedec.

Cela ne lui faisait pas oublier le coadjuteur dont il restait le dévoué partisan. Il lui offrit plusieurs fois l'hospitalité au cours des troubles de Paris, et quand, au mois de février 1650, Innocent X fit cardinal le remuant prélat, Sévigné ne fut pas le dernier à s'en réjouir. Mais on sait que cette année 1650 si bien commencée pour le nouveau prince de l'Église s'acheva par son arrestation; et le marquis, enveloppé dans sa disgrâce, dut se retirer par ordre du Roi dans sa terre de Champiré en Anjou. Ce n'était pas très loin de Nantes, où Retz fut incarcéré en 1654. Aussi ce voisinage explique comment Renaud fut un de ceux qui escortèrent à Belle-Isle le cardinal fugitif après son évasion du château.

Il y demeura longtemps et n'avait pas encore obtenu son rappel à Paris plusieurs mois après, en 1655, quand sa belle-fille épousa le comte de La Fayette. Lorsqu'il put revenir l'année suivante, un deuil cruel l'avait frappé : sa femme était morte; et sa douleur jointe aux réflexions que l'exil lui avait imposées durant quatre années acheva de l'éloigner du monde. Une lettre qu'il adressa le 3 octobre 1656 au savant bénédictin dom Luc d'Achery montre combien dès lors il était tourné vers la piété, une piété grave de tendance jansénisteante : « Je suis tous les jours sur la lecture des Épîtres de saint Paul qui me désabuse bien de l'opinion que nous nous devions appuyer sur le mérite de nos actions », écrit-il au religieux en commentant le texte saint « que Notre-Seigneur nous a sauvés non point par œuvres de justice que nous ayons faites, mais selon sa miséricorde... Je souhaiterais avec passion, continue-t-il, avoir trouvé une humeur sortable à la mienne pour établir une société permanente. Demandez ce bon rencontre-là à Dieu, car il faut que ce soit lui qui fasse cette liaison. »

Le style du marquis, on le voit, ressemble... d'assez loin à celui de sa nièce; mais sa lettre n'en est pas moins fort curieuse; et il est vraisemblable que dom Luc d'Achery qui haïssait fort les Solitaires ne fut pas étranger à la « liaison » formée peu après par son ami avec Port-Royal. Ce fut là que M. de Sévigné trouva « une humeur sortable à la sienne » laquelle pourtant ne semble pas toujours avoir été des plus faciles : « Il avait surtout, dit Fontaine, un certain air impérieux que lui avaient donné sa noblesse et son commandement dans les armées, et qui depuis s'était nourri dans les grands biens. » Sa violence répondait assez à cet extérieur; et enfin, les richesses avec les douceurs qu'elles procurent ne lui semblaient pas choses indifférentes. Tout cela pourtant, il résolut de le sacrifier à Dieu en se courbant vers 1659 sous la conduite de M. Singlin.

Les admirables lettres de la Mère Angélique, puis celles de la Mère Agnès nous renseignent sur les étapes de sa conversion, si décisive que dès 1660, abandonnant aux La Fayette l'hôtel de la rue de Vaugirard, il se fit construire dans les dehors de Port-Royal de Paris un « logis fort propre » pour en faire sa résidence. Il y porta ses habitudes d'hospitalité, car le bon Fontaine raconte que dans cette maison, lui et M. de Sacy eurent un appartement. C'est pour M. de Sacy encore, devenu son directeur après la mort de M. Singlin, que Renaud garda provisoirement son carrosse sachant que le saint prêtre en avait besoin dans ses courses fréquentes de Paris aux Champs. Pour lui-même, il ne s'en servait guère, bornant le plus souvent ses promenades à l'enclos des Capucins tout voisin de l'abbaye, où Fontaine le montre assez plaisamment abritant sous un grand parasol sa tardive étude du latin « de peur du mal de tête ». Il soignait encore sa santé, le brave chevalier! Mais ce parasol faisait la joie des polissons du quartier qui l'escortaient, raconte toujours Fontaine « avec quelques cris désagréables ». Sur quoi le vieux militaire irrité demanda à M. de Sacy s'il ne ferait pas bien de se faire suivre de son valet de chambre pour battre régulièrement la mesure lorsque ces enfants commenceraient leur musique, et leur faire changer de ton ». M. de Sacy calma son irascible pénitent, et tout en riant de ce singu-

lier cas de conscience lui conseilla « de ne point faire battre si dévotement ces enfants ».

La patience de M. de Sévigné était d'ailleurs mise à une bien autre épreuve par la persécution que souffrait le monastère de Port-Royal, persécution dont il était le témoin journalier et indigné. Il assista aux enlèvements successifs des religieuses, et eut même l'honneur d'essuyer à plusieurs reprises les colères de l'archevêque, le violent et faible Péréfixe. Les *Relations* de Port-Royal racontent notamment une altercation qu'il eut avec le prélat en le rencontrant à la Visitation St.-Jacques où tous deux allaient — pour des motifs bien différents — voir quelques religieuses de Port-Royal captives. Entre les deux hommes, c'est l'archevêque qui emploie un langage de soudard, tandis que l'ancien soldat s'efforce de conserver son sang-froid, tout en affirmant que le Roi même ne l'empêchera pas de voir ses amis, à moins que de le mettre à la Bastille : « Je les verrai toujours, dit-il, et je les servirai en ce que je pourrai. » L'archevêque brisa l'entretien avec une violence inouïe : « Vous voyez qu'il est en colère, dit Sévigné à un grand vicaire, et que j'ai tâché de ne pas m'y mettre; mais je vous supplie de lui témoigner quand il n'y sera plus, que je suis surpris de voir un archevêque parler à un gentilhomme comme il me vient de faire. » Allons! le vieil homme n'était pas tout à fait mort en Renaud, il y avait encore un peu de superbe à vaincre, un peu de vertu à acquérir, ce fut l'emploi de ses dernières années. Il resta dans sa maison de Paris jusqu'à la paix religieuse de 1669, voyant de temps en temps sa voisine, Mme de Sablé, dont il blâmait l'indifférence; mais multipliant surtout ses stations et ses prières dans la petite chapelle qu'il avait fait construire tenant à l'église même et qu'il avait ornée d'un tableau du Bon Pasteur peint pour lui par Philippe de Champaigne. C'était sous cet aspect qu'il aimait à considérer le Seigneur, se comparant lui-même à la brebis égarée, longtemps errante et rapportée enfin au bercail sur les épaules du divin Berger. Comme le lui avait écrit naguère la Mère Angélique, il se voulait appliquer la sentence consolante de l'Evangile que beaucoup de péchés seront remis à ceux qui ont beaucoup aimé. Et pour faire croître en lui le saint amour, il avait fait encadrer, afin de les avoir toujours devant les yeux, ces paroles de l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime point le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème ! »

A cette maison de Paris, à sa chapelle, à tout ce qui était sa vie depuis dix années, Renaud de Sévigné renonça avec joie quand il lui fut permis d'aller rejoindre dans le désert des Champs les religieuses fidèles qui y avaient emporté tout l'esprit de la Mère Angélique.

La Mère Agnès y consentait et lui écrivait que là-bas sa tribune étant à l'église près de la porte des sacrements, il continuerait d'être « le portier de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Sa santé dès lors avait subi plusieurs atteintes. Il ne se contenta pas moins d'une simple chambre à Port-Royal, où l'année suivante les religieuses acceptèrent qu'il fît exécuter pour elles d'immenses travaux. Par ses soins et à ses frais, le cloître fut entièrement reconstruit, le réfectoire réparé et agrandi, le maître-autel enfin achevé et décoré.

Tout était sans doute terminé quand Mme de Sévigné vint à Port-Royal en 1674 voir son oncle en même temps que M. d'Andilly. Malgré sa retraite du monde, il n'avait pas perdu tout contact avec elle, l'appelant peut-être au fond de son cœur pénitent « une jolie païenne » tout comme disait Arnauld d'Andilly; mais la faisant de loin en loin souvenir de lui par de petits présents. C'est ainsi que nous le voyons une fois lui expédier des tubérenses, et une autre fois lui faire tenir un livre pour Mme de Grignan : « Je m'imagine que ce n'est pas un roman, écrivait à sa fille la charmante moqueuse, je ne lui laisserais pas le soin de vous envoyer des contes de La Fontaine. »

Certes, il n'y pensait guère; et de lui aussi sa nièce aurait pu dire : « plus il va, plus il s'épure », car sa vie laborieuse s'achevait dans la sainteté. Souvent malade, il semblait craindre que la souffrance s'éloignât, et cela l'avait fait comparer par la Mère Agnès à un bon ermite de jadis qui, guéri d'une longue maladie, se plaignait que Dieu « s'était déguerpi de lui ».

La grande abbesse avait quitté la terre depuis cinq ans déjà quand M. de Sévigné vit venir à son tour le terme de sa pénitence. Il était prêt, nous dit le Nécrologe; depuis si longtemps qu'il travaillait à perfectionner en son âme l'édifice de Dieu, l'ouvrage était achevé; et dans le cloître rebâti de Port-Royal des Champs, l'ancien frondeur pouvait aller en paix dormir son dernier sommeil. Il le croyait du moins; et les reli-

gieuses qui le croyaient aussi lui firent ériger en témoignage de reconnaissance une pierre qui portait gravée la belle épitaphe latine composée par M. Hamon. Tout cela devait être détruit en 1711, et les restes de Renaud de Sévigné confondus pour jamais avec ceux des amis qu'il avait tant aimés reposent maintenant au carré dit de Port-Royal, dans le cimetière de Saint-Lambert.

Cécile Gazier.

NOUS ET EUX

L'immense cataclysme qui a amené des transformations si profondes dans la situation géographique de la plupart des nations européennes et l'économie de tous les peuples, a creusé entre les deux générations qu'il a séparées un abîme si profond que chacune d'elles ne reconnaît plus l'autre. Et dans nul autre pays, cette méconnaissance mutuelle ne paraît aussi évidente que dans le nôtre, où la démarcation entre les Français d'avant-guerre et ceux qui en sont issus, constitue une des nombreuses énigmes sur lesquelles se penchent les penseurs et les sociologues de notre époque désaxée.

En réalité, les hommes de ces deux époques ne se comprennent pas : ils s'observent, s'affrontent, sans pouvoir renverser le mur qui les sépare et qui semble s'élever chaque jour davantage. Tout semble les éloigner : mœurs, langage, doctrines, et ce n'est pas la moins étonnante conséquence de la guerre que l'avènement de ce Français nouveau dont il est l'enfant et l'héritier.

Tout d'abord, un sentiment profond, enraciné, semble prédominer dans la mentalité de chacune des deux masses qui se coudoient, sans rien donner, ni emprunter l'une à l'autre; — chez eux, les jeunes, leur grief à peine dissimulé contre nous de n'avoir pas su empêcher la guerre et ses effroyables conséquences; chez nous, ceux d'avant-guerre, le reproche, que nous nous abstenons de leur adresser, mais dont toute notre mentalité est actuellement imprégnée, celui de bénéficier de la guerre et de prétendre en laisser supporter le fardeau à ceux qui l'ont faite.

Or, ces deux états d'âme, comme tous ceux dont les racines sont au tréfonds de la nature humaine, sont trop empreints de passion pour être justes, et c'est dans cette impossibilité de concilier deux points de vue également faux que réside l'antagonisme qui divise actuellement notre peuple. Comme les deux camps, figés dans leur point de vue respectif, se refusent à toute concession, et même à tout essai de compréhension mutuelle, le fossé s'élargit et, sur chacun de ses bords, se tiennent, défiantes et maussades deux générations qui s'examinent curieusement et ne se comprennent pas.

Les jeunes gens actuels — et nous englobons, par extension, les deux sexes — nous font, disons-nous, grief de n'avoir pas su constituer une barrière morale et matérielle à opposer au fléau qui, voici quelque dix ans, a désolé l'humanité : c'est là, de leur part, une méconnaissance absolue des conditions particulières dans lesquelles nous nous sommes trouvé placés au moment où le cataclysme a éclaté et il est évident que la mentalité qui est la leur les met dans l'absolue impossibilité, en premier lieu, d'approfondir et d'admettre ensuite le faisceau de puissants impondérables qui nous a entraînés dans le tourbillon. Que l'irréflexion, l'impulsivité juvéniles soient à la base de ce sentiment, soit, et ils ne seraient pas jeunes, ceux qui ne se croiraient pas supérieurs à leurs aînés. Mais, par surcroît, s'est formée dans l'esprit des couches nouvelles, l'opinion bien ancrée que, confrontées avec la même situation, elles auraient pu, ou éviter la guerre, ou lui assurer une issue autrement plus favorable que celle dont ils sont les témoins apitoyés et un peu méprisants. Il serait vain de leur demander par quels moyens, quels sacrifices, quelles compromissions même, nos jeunes auraient pu parvenir à ce double but : ils tiennent que la solution de tout problème est une question d'espèce et d'opportunité, et qu'ils auraient bien su trouver la possibilité de sortir d'une situation dont les résultats ont été si effroyables. Et, disons-le en passant, ce point de vue est partagé aussi bien par les jeunes gens qui ont terminé la guerre comme combattants, que par ceux que leur juvénilité a soustraits à la tourmente. Donc, pour eux, la guerre fut une immense erreur, d'où découlent les soubresauts, les convulsions, les difficultés actuels, dont ils semblent en apparence se désintéresser, comme d'une affaire traitée à leur insu et dont la responsabilité ne

saurait les atteindre. Ils nous abandonnent, le cœur léger, la liquidation d'une opération mal engagée et encore plus mal terminée, toutes leurs énergies, tous leurs espoirs tendant à l'édification d'une société nouvelle, créée à leur image, d'où seraient bannis les maux dont leurs aînés ont souffert, et les difficultés que leurs successeurs auront, bien à contre cœur, à vaincre.

De l'autre côté du fossé, nous sommes encore tout frémissants de la mêlée, meurtris dans notre chair et dans notre fortune, en proie à des épreuves sans cesse renaissantes, véritable rocher de Sysiphe dont nous ne supposions pas que nous serions seuls à supporter le poids, nous regardons avec beaucoup d'étonnement et un peu d'indignation ces masses nouvelles pour lesquelles nous avons conscience d'avoir peiné et souffert. Tout en luttant, dans la neige et la boue, contre tant d'atroces souffrances, l'homme du front songeait confusément que son sacrifice ne serait pas tout à fait inutile, s'il devait apporter aux générations suivantes plus de bien-être et de bonheur, et cette noble notion du devoir le lui rendait moins âpre et moins cruel. Bien qu'il ne prévît pas alors la diversité et l'amplitude des problèmes consécutifs à la guerre, le combattant croyait néanmoins pouvoir compter sur la collaboration affectueuse et empressée de ceux qu'il en considérait comme les bénéficiaires, et ce n'est pas l'un de ses moindres motifs de surprise que de trouver chez ses cadets une expression de blâme à peine déguisée et une indifférence un peu hautaine.

C'est devant ces sentiments, qu'il perçoit nettement et qu'il ne peut encore entièrement approfondir, que se hérisse l'homme d'avant-guerre, et cette méconnaissance d'une mentalité si nouvelle pour lui ne lui permet pas de la juger avec une entière impartialité. Il ne saurait, en effet, admettre que la liquidation de la guerre repose en totalité sur les épaules de celui qui en a supporté toutes les épreuves, et que l'héritier de cette moisson de gloire et d'héroïsme n'en veuille recueillir les fruits que sous bénéfice d'inventaire. Il considère donc un peu comme un ingrat l'usufruitier d'un héritage pour la conquête duquel tant de sang a été versé et s'interroge afin de savoir ce que deviendra, en de telles mains, l'édifice d'une paix pour laquelle il a donné le meilleur de soi-même.

Nous examinerons par la suite, de quelle façon la jeune génération entend bénéficier de l'immense transformation mondiale.

Henry Kauffmann.

LA POÉSIE

DEUX FORMES DU PASSÉ

I

LE SOUVENIR

Voici le vieux jardin où l'hiver a passé.
Voyageur que le vent du dehors a glacé,
J'étais parti vers le hasard. L'âme inquiète
Et triste, j'avais fui sans détourner la tête.
Mais voici qu'aujourd'hui je reviens, à pas lents,
Évoquer les passés avec leurs gestes blancs
Dans la molle tiédeur de l'heure que je cueille...
Un renouveau d'amour rit au milieu des feuilles,
Et c'est de tous côtés la langueur de l'éveil.
Sur moi le vieil azur est semé de soleil;
Mon pas est plus léger, les ombres sont plus douces;
On dirait que des pleurs ont reverdi les mousses,
Un rire vient perler au gosier des oiseaux.
Seule, la source est trouble, où sur l'argent des eaux,
Nos deux âmes se sont autrefois inclinées.
Les feuilles que le temps, au détour des années,
Une à une, fit choir de son thyrse rouillé,
Y stagnent. Mais au bord de l'herbe, agenouillé,
Sous l'ombre ensoleillée et rose des yeuses,
Calme, je les écarte avec des mains pieuses,
Et, la bouche collée au miroir retrouvé,
Je bois le souvenir que l'onde a conservé.

II

UNE FEMME, LA-BAS...

Lorsque je reverrai les lieux où mon automne
A promené son deuil et son effeuillement,
Que mon âme soit calme et que mon cœur pardonne
Aux songes d'autrefois envolés tristement.

Io Pæan!. . Cri de joie obsédant comme un râle...
Les fleurs des passés clairs, entre mes doigts trem-
[blants,
Sont mortes : le jasmin, l'œillet et le lys pâle...
Tous les rires, tous les espoirs, tous les semblants!

Le temps, sous sa brûlure, a dû tarir la source,
Et l'herbe envahissante effacer les sentiers
Où jadis s'éveillait et s'égrenait ma course
Sous l'enchevêtrement tendre des églantiers.

Dans l'ombre des taillis le froid soleil s'émousse,
Et sur leurs socles durs, les vieux faunes domptés
Sculptent un rire amer sur leurs lèvres de mousse,
En songeant aux ardeurs de leurs premiers étés...

La figure cachée aux voiles du silence,
Mirage d'autrefois, image d'un destin,
Une forme, indécise, aux gestes las, s'élance
Et monte, en un appel, aux bornes du lointain.

On dirait que sa marche attend et qu'elle hésite.
Des fleurs d'aube et de nuit surgissent sous ses pas.
Où s'en va-t-elle donc? Est-ce moi qu'elle invite,
Sans vouloir l'avouer, à la suivre là-bas?

Peut-être qu'en ses doigts le rêve veut renaître...
Quel mot tremble à sa bouche et quel est son secret?
Mais son regard meurtri ne veut rien reconnaître,
Et sa forme déjà dans le soir disparaît.

Plus rien à l'horizon, plus qu'un flocon de brume
Qu'absorbe la ténèbre ou disperse le vent.
Le vaste ciel n'a plus d'étoile qui s'allume,
L'avenir ne sait plus la clarté d'un levant.

Allons!... Il faut rentrer... Il faut clore les portes...
C'est l'âpre vent d'hiver qui va souffler — Hi! hi!...
Je ris tout seul devant ces tas de feuilles mortes
Qui jonchent le chemin que mes pas ont trahi!

Louis Payen.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

L'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations n'est pas encore une chose faite; cette éventualité seule a suffi à déterminer une crise qui n'est peut-être pas aussi terrible que la lecture de certains journaux allemands, anglais et même français pourraient le faire croire mais qui n'en est pas moins grave. L'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations était une conséquence naturelle, une conséquence inévitable de l'accord de Locarno. L'esprit de Locarno qui, désormais, dit-on, doit gouverner le monde, implique la réconciliation des peuples, l'oubli du passé, la collaboration pacifique de toutes les nations de l'Europe, l'Allemagne comprise, l'Allemagne au premier chef. Malheureusement l'opinion allemande, sinon le gouvernement allemand a vu, dans cette manifestation de bonne volonté une invite d'où il y avait à tirer profit. Elle n'a pas considéré son entrée dans la Société des Nations comme une faveur qu'on lui accordait, mais bien au contraire comme une sorte de condescendance de la part du Reich. Elle a cru, et elle croit encore que son entrée dans la Société des Nations est indispensable à la santé de cet organisme. De là à poser des conditions et même à exercer une sorte de chantage il n'y avait qu'un pas. Ce pas, l'Allemagne vient de le franchir. A Locarno, dans un but de conciliation et de bonne entente, la France, l'Angleterre, l'Italie, et tous les États qui participèrent à cette fameuse conférence admirent que l'Allemagne entrerait à la S. D. N. sur un pied d'égalité et que, comme grande puissance, elle aurait un siège permanent au Conseil au même titre que les États fondateurs. Étant donné qu'il n'y a que douze ans que l'Allemagne, violant la neutralité belge, a commis contre le droit des gens un crime impardonnable, étant donné qu'elle n'a satisfait qu'à une minime partie des obligations réparatrices que lui avait imposées le traité de Versailles, c'était là une incontestable faveur, ou du moins une manifestation de bonne volonté évidente; mais il apparaît de plus en plus que l'Allemagne a voulu y voir immédiatement un acheminement vers la révision du traité de Versailles, et même une sorte de quasi promesse de révision. La violente opposition qu'elle a faite tout à coup contre un élargissement du Conseil y introduisant la Pologne en est la preuve.

*
* *

Toute la presse allemande, et une grande partie de la presse anglaise, s'est mise en campagne et a trouvé moyen de remuer cette opinion neutre et vaguement germanophile qui tend à représenter toutes les tentatives que fait la France pour maintenir les faibles garanties que lui ont données le traité de Versailles comme des manifestations d'impérialisme. On a imaginé que cet élargissement du Conseil ne pouvait être qu'une manœuvre, une *intrigue* dirigée

contre l'Allemagne, ou même contre l'Angleterre. On a oublié, ou plutôt on a feint d'oublier que ce programme de l'élargissement du Conseil remonte à l'origine même de la S. D. N.

Il fut en effet l'objet de longues et minutieuses discussions lors de la Conférence de la Paix. C'est à cette époque que l'on parla, pour la première fois, de fixer à 12 ou à 15 le nombre des membres du Conseil, et il faut noter que cette tendance émanait alors des deux États neutres, la Suède et la Norvège; elles craignaient la suprématie que les grandes puissances pourraient acquérir dans le Conseil, et cherchaient à assurer la prédominance des sièges non-permanents. L'on sait qu'en fin de comptes on fixa à 5 le nombre des sièges permanents et à 4 celui des sièges temporaires. On le fit, toutefois, sous réserve que le nombre des deux espèces de sièges serait augmenté dans l'avenir. On trouve cette idée exprimée avec toute la netteté désirable dans l'article 4 du Pacte.

Il faut faire remarquer aussi qu'au moment de sa création la Société des Nations était composée de 41 États et que c'est à ce nombre que devaient correspondre les 9 membres du Conseil (en réalité il n'y en avait que 8 en raison de l'abstention des États-Unis). Mais le nombre des États faisant partie de la S. D. N. a augmenté depuis de 14, ce qui a porté à 55 le nombre total des États-membres. Aussi, la nécessité se fit-elle bientôt sentir d'élargir les cadres du Conseil afin que les nouvelles forces intégrées dans la Société pussent y trouver une expression et une représentation adéquates à leur importance. C'est en se pliant à cette nécessité qu'en 1922 le Conseil de la S. D. N. prit de son propre gré l'initiative de changer sa composition par l'adjonction de deux sièges temporaires. Cependant la solution à laquelle on s'était arrêté alors ne devait avoir qu'un caractère provisoire, le Conseil s'étant montré également disposé à élargir son cadre par la création de nouveaux sièges permanents. Il en est question dans une lettre que M. Léon Bourgeois adressa à Lord Balfour et qui constitue un document précieux pour l'historique du problème. Quoi qu'il en soit, dès 1922 le rapport des sièges permanents et des sièges temporaires se trouvait modifié au profit des sièges temporaires et il apparaissait de plus en plus qu'un certain équilibre devait être réalisé entre les sièges permanents et les sièges temporaires. Rappelons que l'idée de cet équilibre était déjà admise par l'Assemblée de 1922 comme étant la principale condition de l'augmentation du nombre des sièges non-permanents.

Mais c'est aussi au point de vue de la constitution de l'organisme de Genève qu'il faut admettre la nécessité de l'élargissement des cadres du Conseil de la S. D. N. En effet, si le Conseil n'était qu'un organe exécutif de la Société, la réforme en serait superflue et pourrait même avoir une influence fâcheuse sur le fonctionnement du Conseil. Mais, au point de vue constitutionnel, l'Assemblée et le Conseil sont deux organes situés à peu près sur le même plan et qui agissent parallèlement et d'une manière autonome. Les domaines de leurs compétences (exception faite des questions concernant le Pacte et le budget) ne sont même pas rigoureusement délimités. Aussi peuvent-ils s'occuper parallèlement des mêmes problèmes et n'exercent-ils aucun contrôle l'un sur l'autre.

Toutefois, au point de vue pratique le gros du travail est effectué par le Conseil, qui se réunit plus souvent et qui fonctionne avec plus de souplesse. Il s'ensuit que le rôle et l'importance du Conseil ne peuvent que s'accroître par la force même des choses. Mais, cela étant, il va de soi que le prestige moral du Conseil dans le monde doit être rehaussé, on ne saurait y parvenir avec sûreté que par son élargissement. S'il était possible jusqu'à présent que 10 États prissent des résolutions au nom des 55 États, ce nombre de 10 n'est plus suffisant pour assurer au Conseil la même autorité vis-à-vis de l'Assemblée en raison surtout du développement de la compétence du Conseil et de l'accroissement de ses charges. L'introduction dans le Conseil d'un plus grand nombre de représentants s'impose donc d'une façon impérieuse pour que les verdicts de cet organe soient fondés sur une autorité non seulement formelle, mais aussi effective. Dans le cas contraire on devrait s'attendre à des conflits incessants entre le Conseil et l'Assemblée.

Il faut en outre tenir compte de ce fait nouveau et de grande importance que le Conseil est devenu une instance appelée à décider dans des questions aussi graves que celles qui surgissent à la suite des accords de Locarno.

L'élargissement du Conseil se serait donc imposé même si l'Allemagne n'y avait pas fait son entrée, mais du moment où le Reich était appelé à jouer un rôle capital dans la Société des Nations, le bon sens exigeait que la puissance avec laquelle il avait le plus de chance d'être en difficultés y fût appelée de même. Un des orga-

nes qui, en Angleterre, font à la candidature polonaise la plus violente opposition, le *Daily Telegraph* ne craint pas de déclarer que les arguments présentés en faveur de la Pologne sont en contradiction avec l'idée même du Covenant.

« L'idée qu'il y a lieu d'attribuer un siège à la Pologne parce que l'Allemagne en aura un, dit-il, et parce que les différends polono-allemands sont si fréquents est à côté de la question, puisque la Pologne est toujours représentée au Conseil quand il s'agit d'examiner un de ces différends. Il lui serait généralement loisible, de les porter, si elle le désirait, devant l'assemblée. La thèse suivant laquelle la représentation permanente de la Pologne au sein du Conseil serait nécessaire en vue d'assurer l'équilibre et d'empêcher l'Allemagne de faire pencher la balance anglo-française en faveur de la Grande-Bretagne ne tient pas compte du fait que la raison d'être avérée et manifeste de la Société des nations est précisément d'abolir l'ancien équilibre entre des groupes rivaux et des coalitions rivales. La Belgique pourrait faire valoir, comme elle le fait d'ailleurs, que, s'il y a lieu d'attribuer un siège permanent à l'une des puissances alliées plus petites, son droit moral à ce privilège est beaucoup plus fort que celui de la Pologne, dont la demande en vue d'obtenir un traitement préférentiel n'a été rien moins que favorablement accueillie en Belgique, et dans plusieurs autres pays membres, comme la Pologne, de l'assemblée. On soutient dans ces milieux que si les services rendus à la Société des nations doivent compter pour quelque chose dans l'attribution des sièges au conseil, les titres de la Pologne qui a bravé la Société en plus d'une occasion mémorable ne peuvent être considérés comme du même ordre que ceux de plusieurs autres États. »

Voilà en vérité un étrange raisonnement et d'audacieuses affirmations.

Quand le rédacteur « diplomatique » du *Daily Telegraph* prétend que la Belgique accueille mal la candidature de la Pologne et considère qu'elle aurait plus de droit que cette puissance à figurer au Conseil, il prend ses désirs pour une réalité. La majeure partie de l'opinion belge aperçoit trop nettement la manœuvre allemande pour introduire dans un cas aussi grave une question d'amour-propre. Car l'opposition forcenée de l'Allemagne et des germanophiles anglais à la candidature de la Pologne ne montre que trop clairement que si le Reich est entré à la Société des Nations, c'est parce qu'il espère en obtenir tôt ou tard la satisfaction de ses prétendus griefs contre la Pologne et, qui sait? le règlement à son avantage de la question de Dantzig et du couloir. Le véritable, le seul avantage réel de l'acte de Locarno, c'est qu'il donnait au *statu quo* européen la garantie de l'Allemagne elle-même. Si cette garantie avait été donnée sincèrement et sans arrière-pensée, c'eût été incontestablement un résultat considérable. Malheureusement, depuis Locarno, toute la presse allemande annexée n'a cessé de proclamer, et le plus haut qu'elle pouvait, la persistance de tous les irrédentismes et les revendications éternelles du germanisme sur l'Alsace, la Lorraine, Eupen, Malmédy, la Haute-Silésie, la Posnanie, l'Autriche et le Tyrol. Le gouvernement lui-même, toujours avec ses airs de céder à regret aux exigences de l'opinion, n'a fait à ce sujet que des déclarations bien ambiguës. Là-dessus, vient cette levée de boucliers à propos de la candidature de la Pologne, accompagnée de celle de l'Espagne et du Brésil d'ailleurs. Comment ne verrait-on pas là la manifestation de toutes sortes d'arrière-pensées revanchardes et belliqueuses?

*
* *

Malheureusement! Ces arrière-pensées, l'Angleterre se refuse à les voir. Dès qu'il s'agit de la Pologne, on dirait que tout le monde, dans ce pays, perd son sang-froid. Pour tout Anglais qui a des prétentions à la grande politique, la Pologne est le trouble-fête de l'Europe. Beaucoup d'éléments divers entrent dans cette opinion : prévention contre une puissance catholique et jadis exclusivement nobiliaire, tradition d'une politique désuète... on ne sait, car aucun intérêt ne divise la Pologne et l'Angleterre : toujours est-il que l'antipolonisme est une tradition essentiellement anglaise. La germanophilie peut-être aussi, au moins dans une partie de l'opinion britannique, car le fait est que dans cette affaire de l'élargissement du Conseil de la S. D. N. la presse anglaise prend parti avec une violence qui n'est pas précisément dans l'esprit de Locarno. Et ses arguments sont faibles. Celui qui consiste à soutenir que la présence de la Pologne au Conseil est inutile puisque toute puissance est toujours représentée au dit Conseil quand il s'agit d'un différend qui la concerne, est de pure hypocrisie, car tout le monde sait que les affaires de Genève se traitent, non dans les séances plénières et solennelles,

mais dans les parlottes particulières où les membres permanents de la Société, ceux qui sont toujours là, ont naturellement l'action la plus profonde. La puissance qui est appelée devant le Conseil parce qu'on traite une affaire qui l'intéresse en est réduite à plaider sa cause; elle se présente dans un état d'infériorité. C'est sans doute contraire à l'esprit du Covenant, mais il n'en est pas moins ainsi.

M. Austen Chamberlain semble du reste s'en être rendu compte dès l'abord. Sans faire aucune promesse, — car il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit — il avait, en effet, laissé entendre que personnellement, il n'était pas défavorable à l'entrée de la Pologne au Conseil. Ce bon Européen comprenait l'importance *européenne* de la question; il voyait que, même dans un but de concorde, de collaboration « locarnienne », il serait utile que l'Allemagne et la Pologne fussent toujours au contact dans l'atmosphère incontestablement léniflante de Genève.

Mais les bons Européens sont rares dans l'Empire britannique : ce qui domine, c'est un esprit insulaire assez étroit. On a souvent reproché aux Français, et quelquefois avec raison, de se laisser guider en politique par des traditions historiques : les Anglais, sous ce rapport, les dépassent de beaucoup. Mais depuis 1918, ils s'obstinent à faire la politique de 1815. Tout leur effort a consisté à détruire la victoire de la France, et pourtant le moment arrive à grands pas où ils auront plus besoin de la France que la France n'a besoin d'eux. Mieux que quiconque ils ont célébré l'esprit de Locarno, la victoire de l'esprit de paix et de collaboration comme ils disaient; ils sont en train d'imposer à la France et à ses alliés de l'Europe centrale la conviction qu'ils ne souscrivent à l'esprit de Locarno que pour autant que celui-ci puisse servir à effacer une victoire où la France à leur gré a eu trop de part.

L. Dumont-Wilden.

QUESTIONS

FAUT-IL TUER L'ÉDITEUR ?

La littérature française ne se nommait plus Zola, Huysmans, Loti, Barrès, Verlaine... elle se nommait Gallimard, Grasset, Plon, Stock, Albin-Michel... Un grand désordre troublait les esprits : la guerre et surtout l'après-guerre avaient ruiné toute tradition : une ardente, une avide jeunesse envahissait les Lettres; de nouvelles classes sociales, enrichies ou ébranlées d'on ne sait quelles inquiétudes, réclamaient, avec les satisfactions du confort, ce luxe imprévu : des lectures... Alors surgit l'éditeur, seule force organisée de ce temps d'anarchie.

A vrai dire, le personnage n'était pas tout à fait un nouveau venu. Mais son rôle grandit soudain. On l'avait connu prospère, engendrant des dynasties puissantes, assez discret toutefois pour ne pas ébruiter cette puissance, redoutant de voir dénoncer par cette vieille société française, si comiquement idéaliste et scrupuleuse, la collusion de l'art et du commerce... Désormais il ambitionnait un autre rôle; il s'y haussait sans coup férir.

Foin des antiques méthodes : l'édition française sommeillait, fière de ses succès faciles, nés presqu'uniquement du génie des auteurs qu'elle secondait nonchalamment, satisfaite d'une vente modérée et d'un négoce timidement bourgeois. Brusquement un audacieux, bientôt suivi par ses confrères, scandalisait la vieille noblesse du livre, importait de l'étranger des procédés, une méthode, une technique depuis longtemps perfectionnés et éprouvés; standardisation, taylorisation, production en série, publicité, ces axiomes de la grande industrie moderne transformaient la traditionnelle boutique aux livres; l'édition s'affiliait à la grande industrie, rivalisait — de loin — avec l'automobile.

. . . . . .

Telles, j'imagine, ou à peu près, les constatations de l'historien futur caractériseront, avec ce défaut de nuances que comporte l'éloignement, la littérature du septennat Doumergue; ainsi s'ouvrira un chapitre de l'histoire de nos Lettres sous le signe non point d'un bouleversement de la doctrine et de l'esthétique, mais d'une révolution mercantile.

Quelles conséquences vont découler de cette révolution? Demandez-le à la chiromancienne... Je décris ce que je vois.

Ce que je vois ne m'indigne ni ne m'enthousiasme. Certains déplorent cette alliance de Minerve et de Mercure et en éprouvent la contrainte comme une humiliation. D'autres encensent le maître de l'heure — l'éditeur. Ces romantiques et ces complaisants ne méritent guère qu'on les écoute.

Il se passe tout simplement ceci que les éditeurs, quelques-uns d'entre eux, ont tout à coup

découvert et appris leur métier — mal connu de leurs prédécesseurs; progrès professionnel; la vie de l'esprit est si sensible et si fragile qu'elle s'en émeut, peut-être exagérément.

On s'étonne de cette concentration de pouvoirs aux mains de l'éditeur, de cette organisation qui permet le lancement de n'importe quel ouvrage et en assure automatiquement le « succès », de cette pression excessive qu'exerce le pur intérêt commercial — littérairement irresponsable — sur l'opinion publique, le goût, les lettres, la critique elle-même. (Combien de critiques ne lisent, de leur propre aveu, que les livres annoncés par le tambour de ville!) La maison d'édition moderne est une usine à rendement intensif (je n'examine pas ici la question de savoir s'il lui est permis d'échapper à ce destin). Elle nous encombre de ses sous-produits, je veux dire ces innombrables tirages de luxe ou de faux luxe qu'absorbe une armée de « bibliophiles » peu soucieux de valeur proprement littéraire (1).

Soit.

Remarquez toutefois que cette révolution à laquelle nous assistons, comme toutes les révolutions, épuisera assez vite certains de ses effets; le public a été surpris par la violence des procédés modernes; il s'y accoutumera; le crédit des publicités impudentes va déjà diminuant.

En outre, il n'est point exact que le bon plaisir de l'éditeur décide seul du choix — du succès ou de la mort des œuvres; le bon éditeur n'a pas de caprices et ne rêve pas de dictature. Il est à l'affût des goûts du public; il les devine et les devance; sollicitant le plus grand nombre d'acheteurs possible, c'est la foule illimitée qu'il s'impose de satisfaire. Ainsi ne décide-t-il rien par lui-même et de son propre fonds; sa fortune dépend de sa docilité; il agit par délégation; il est le délégué des foules à la littérature.

Le problème change d'aspect : l'éditeur nous apparaît chargé de fatalités analogues à celles qui pèsent si lourdement aux épaules de nos parlementaires... Toutes les grandes questions de notre temps aboutissent à cette impasse : élite ou nombre, conflit de l'intelligence et de la démagogie.

Que l'éditeur, soumis aux suffrages de sa clientèle, puisse être comparé au député, esclave de sa circonscription, qu'une servitude de même nature engendre ici et là d'analogues inconvénients, que l'édition, souffrant des mêmes conditions d'existence, se défende mal des vices et des périls du parlementarisme, voilà ce que l'on ne saurait guère nier. La personnalité de l'éditeur, simple rouage d'une vaste évolution, s'estompe, disparaît presque. Nous voici au procès de notre présente civilisation.

Arrêtons-nous devant ces vastes perspectives, et revenons à notre commerçant. Lettré lui-même parfois, il a, dites-vous, des opinions... Ses opinions importeront de moins en moins; il ne grandira qu'en les abdiquant. Le génie du négoce est intellectuellement désintéressé. L'éditeur aura de moins en moins d'action sur le mouvement proprement dit des idées et de l'art.

L'homme de lettres, aux prises avec cette machinerie impersonnelle, en conviendra difficilement; il se sent opprimé; unique animateur de l'industrie du livre, quelle est désormais sa place en cette bourdonnante usine? Il n'en connaît guère que le cabinet de l'éditeur où s'affirment l'importance de l'imprimeur, du marchand de papier et de l'agent de publicité. Encore se défend il mieux que l'auteur dramatique, dépassé au théâtre, par l'acteur, le décorateur et le couturier.

Vieux antagonismes : côté des peintres, dramaturges et hommes de lettres — côté des marchands de tableaux, impressarii, directeurs de scènes et éditeurs; corporations éternellement associées, amies, ennemies, inséparables; vous ne romprez pas leur solidarité.

Faut-il tuer l'éditeur?

Par qui et par quoi le remplacerez vous?

Lucien Maury.

P. S. — Un de nos confrères de la presse quotidienne rappelait ces jours-ci à la lumière de l'actualité l'ouvrage, paru en 1903, de Mme Marc Helys : *Le secret des Desenchantées*. Charmant recit d'une aventure où, quoi qu'en aient dit certains, la candeur de Loti n'apparaît pas en si fâcheuse posture. L'auteur fois ut appelé à nous témoignage (p. 147), je reconnais très volontiers que j'eus en quelque sorte la primeur du roman imaginé, vécu et si joliment écrit par celle qui fut Djenane. De passage à Upsal, Mme Marc Helys me fit l'honneur de me lire une de ces lettres que Loti devait introduire presque mots pour mots dans son célèbre recit, et qui, écrites en diverses villes d'Europe, parvenaient toujours au destinataire avec le cachet de la poste turque; et me montra quelques lignes de l'écrivain de Loti. Les personnages, tout le scénario des jolies *Désenchantées* qu'

(1) « *Nos livres s'épuisent vite grâce aux bibliophiles... La spéculation sur le livre moderne est le tombeau des œuvres.* » Cocteau : *Visites à Maurice Barrès* (Le Rappel à l'ordre, Stock).

la *Revue des Deux Mondes* allait accueillir. Mme Marc Hélys évoquait sa victime sur un ton d'amitié et presque de vénération qui me frappa; son malicieux stratagème avait réussi; elle souhaitait que le secret ne s'en ébruitât pas, et qu'aucune peine, même légère, n'en rejaillît sur le grand écrivain.

Loti disparu, je retrouve le même délicat scrupule envers sa mémoire dans l'aveu public d'une mystification qui nous a valu : 1° un curieux roman; 2° un document dont l'histoire littéraire future ne manquera pas d'apprécier la piquante valeur psychologique. L. M.

LE THÉATRE

LE GOUT DU PUBLIC

Nous imaginons volontiers, — parfois même avec une complaisance très marquée — que le rythme de la vie contemporaine nous entraîne vertigineusement : « Tout change tellement vite!... s'écrie-t-on... La morale, l'esthétique, les partis politiques. » On croit que les habitudes sociales tombent comme les cheveux des femmes et que les idées roulent comme les autos; on se figure que l'on possède, avec la T.S.F. une sorte de système nerveux mondial et que le téléphone multiplie nos idées. On se vante de n'avoir plus de préjugés, de vivre à son gré et de devancer même le train des choses, plus rapide que n'importe quel catastrophique railway d'exposition... Et sans doute cette conviction n'est-elle pas entièrement illusoire car il est certain, tout au moins, que les conditions matérielles de l'existence obéissent à un mouvement accéléré de tranformation et il est bien difficile d'admettre qu'il n'en résulte pas, par une conséquence naturelle, de grandes transformations intellectuelles et morales.

Pourtant, à mesure que l'on observe de plus près le mouvement des esprits dans la société contemporaine, on s'aperçoit que si les connaissances pratiques se sont étendues et si le savoir s'est développé, il n'en est pas de même de la réflexion ni des opérations d'esprit qu'elle conditionne, telles que le jugement et le raisonnement. Nous avons presque complètement désappris de penser et il est presque impossible de rencontrer dans le monde des gens qui sachent converser, c'est-à-dire écouter les propos des autres et les discuter. Tout le monde parle à la fois de n'importe quoi, ou bien l'on ne prête l'oreille qu'aux anecdotes et aux potins. Nous n'avons pas plus d'esprit que nos pères et je n'oserais pas affirmer que nous en ayons moins. En morale, nous nous prétendons dissolus et il est bien vrai que nous affichons souvent le plus rebutant cynisme. Mais n'en disons-nous pas bien plus que nous n'en faisons?... Il ne faut pas juger de notre vertu par nos paroles, mais par notre conduite qui nous révèle meilleurs que nous ne voulons le laisser croire. Il y a des époques, des peuples où l'hypocrisie est de rigueur : aujourd'hui, chez nous, le snobisme est celui de « l'immoraliste ». Que de femmes font semblant d'avoir des aventures et tiennent des propos que dément une fidélité des plus conjugales?...

De même dans l'art et, principalement, au théâtre.

Vous voyez un grand nombre de spectateurs affecter de ne se plaire que dans les petites « boîtes » très chères et aux programmes prétendûment épicés. Ils se donnent, au moral comme au physique, pour des amateurs de femmes nues. Ils se croiraient déshonorés s'ils restaient seulement, entre un dîner fin et un souper en musique, deux heures à écouter une pièce. Il faut que ce soit aussi court que pimenté et l'on n'exagèrera jamais l'importance de l'action exercée sur la production dramatique d'aujourd'hui par ce développement des petites salles élégantes qui ont fait du théâtre, non plus un plaisir esthétique, mais un épisode, parfois très secondaire, d'une soirée de fête.

Pourtant, ces élégants et ces élégantes (peut-on les appeler ainsi?...) mettez-les soudain dans un vaste théâtre, donnez-leur des acteurs qui jouent selon une certaine tradition et contez-leur, assez longuement même, une histoire qui offre seulement de la gaîté facile et de l'attendrissement aisé : vous les verrez, — tout comme ceux qui adorèrent *l'Abbé Constantin* ou bien *Le Monde où l'on s'ennuie* — rire et s'amuser, voire tirer leur mouchoir.

Telles sont, du moins, les réflexions que me suggéra, à la répétition générale de la Comédie-Française, le succès remporté par la pièce de M. Pierre Wolff : *Le Secret de Polichinelle*.

*
* *

Au foyer, durant un entr'acte, M. Pierre Wolff rappelait que son œuvre avait exactement vingt-trois ans. En souvenir fidèle de ce passé déjà lointain, le grand Courteline lui-même s'était dérangé et l'on faisait cercle autour de lui. Afin de bien marquer la signification de cette journée, le hasard fit passer M. Paul Géraldy, lequel, dans la maison, est

considéré, non seulement comme le grand novateur, mais comme le meilleur pourvoyeur. Il fait beaucoup d'argent par la nouveauté. Il serait donc bien intéressant de savoir si M. Pierre Wolff allait faire d'aussi bonnes recettes avec son antiquité?...

Or, l'expérience a répondu : M. Pierre Wolff a remporté un triomphe et l'on peut se demander si la pièce de Géraldy, à laquelle l'incroyable fantaisie d'un sociétaire en voyage a imposé une inadmissible interruption, retrouvera sa vogue première et n'aura pas été remplacée, dans la faveur de la clientèle, par *Le Secret de Polichinelle*. Mais ne nous occupons que de cette dernière œuvre. Son destin est, par lui-même, suffisamment instructif.

Il y a vingt-trois ans, en effet, achevait de mourir ce qui s'était appelé le « Théâtre libre »... Les grands écrivains qui en avaient d'abord assuré la fortune — les Curel et les Brieux, — suivaient leur génie personnel, et la formule initiale était depuis longtemps périmée. Un moment, par réaction contre le théâtre mélodramatique ou moralisant, le public avait pu se laisser séduire en retrouvant, avec le retard qui convient, le naturalisme du roman sur la scène, « ce qui lui donnait l'illusion de la vérité, et le dédain de la facture », ce qui lui donnait l'illusion d'une sorte d'impressionnisme plus sincère et plus direct.. Il avait aimé que les personnages fussent sans intérêt, la pièce sans intrigue et l'auteur sans pitié. Comme il n'avait plus grand appétit d'idéal, une « tranche de vie » lui suffisait. Puis, après cette nourriture sèche et pauvre, il s'aperçut qu'il avait faim. Et il s'aperçut qu'il n'avait pas moins soif : soif de larmes. Des périodes comme celle qui s'étendit entre 1890 et 1900, celle où l'on a abusé d'une réalité d'ailleurs bien souvent aussi conventionnelle que la fiction, se liquident toujours par l'attendrissement et le romanesque.

Voici donc le sujet que M. Pierre Wolff proposa à ces spectateurs désenchantés pour leur rendre la bonne humeur du rire et des larmes.

D'abord une famille, une famille bien bourgeoise et bien française où tout le monde s'aime. Le père, la mère, le fils, tous trois tendrement unis. Les parents surtout sont touchants car ils ont passé leur heureuse existence à se tromper l'un l'autre, par mutuel amour, sur leurs vrais sentiments. Le mari a affecté de posséder des principes parce qu'il croyait que sa femme avait des préjugés, et la femme s'est évertuée à faire parade de préjugés parce qu'elle a cru que son mari avait des principes; double et innocente comédie!... Or, l'heure est venue de procéder au mariage du fils avec une jeune fille digne de lui et de sa famille. Mais ce fils n'a pas seulement le cœur excellent : il l'a très tendre. Il s'est secrètement uni à une jeune fille et il a déjà fondé un foyer, avec un enfant. Lorsqu'il fait loyalement cet aveu, les deux parents font également mine d'être révoltés : c'est pour l'autre, mais chacun, dans son cœur, pardonne et se réjouit. On voit donc au second acte (c'est la situation même sur laquelle repose la pièce) l'intérieur du jeune homme avec son amie et son enfant... On y voit venir en tapinois le père et la mère qui sont deux grands-parents éblouis, mais qui n'osent avouer leurs sentiments l'un à l'autre. Ainsi se mêlent fort heureusement les affections les plus nobles et les plus émouvantes de la famille à un comique tout à fait sympathique. La couleur rose, ici, a parfaitement remplacé le ton rosse.

Rien de plus clair, par conséquent, ni de plus légitime que le succès de ce *Secret de Polichinelle* à l'heure où il parut.

Mais, — et c'est tout ce que j'ai voulu mettre en lumière, — est-ce que, pour des raisons évidemment différentes, beaucoup de spectateurs d'aujourd'hui ne se trouvent pas dans des dispositions qui rappellent très exactement celles des premiers spectateurs de M. Pierre Wolff?...

Le théâtre libre avait péché par excès de système : c'était une doctrine et une technique étroites. Nous, c'est exactement le contraire : nous n'avons plus du tout de doctrine ni de technique. Mai la conséquence est la même : les gens qui vont au théâtre, à l'ordinaire, n'y trouvent plus ce qu'ils y cherchent réellement. La réclame, le snobisme, l'incapacité où l'on est de rester chez soi et par-dessus tout l'inculture peuvent masquer l'erreur. A la moindre occasion, la vérité se manifeste et c'est pourquoi vous verrez longtemps encore les foules aller applaudir M. L. Bernard qui a traduit, avec tant de bonhomie et d'autorité, l'aimable sensibilité dont Pierre Wolff a su fleurir sa pièce...

Bref, on croit qu'on n'aime plus le théâtre »... On se trompe... Je m'en étais toujours douté. J'en suis sûr, au lendemain du dernier succès de la Comédie Française.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE
L'ENFANT ET LES SORTILÈGES

Les noms des deux auteurs, le musicien, M. Maurice Ravel et le poète, Mme Colette, sont déjà des garants que nul reproche ne va être adressé aux nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique, M. Ricou et M. Masson, en effet, sont dans la situation délicate de tous ceux qui arrivent à la tête d'un grand théâtre. Le public, et plus d'un critique désirent et réclament que les deux directeurs, pour leurs dons de joyeux avènement, apportent des chefs-d'œuvre et révèlent de grands artistes. On oublie que les uns et les autres ne se fabriquent pas sur commande.

En tout cas, présenter une œuvre de Ravel et de Colette, voilà qui met des directeurs à couvert. Ces deux auteurs sont de ceux qu'on ne peut ni écarter ni faire attendre. Leur œuvre nouvelle, d'ailleurs, a déjà obtenu du succès dans le Midi. Mais, auprès de la Méditerranée, les fleurs, et même les pièces de théâtre, poussent bien mieux que sur les bords de la Seine. Quand les journaux du Midi impriment la louange des grandes premières de la Côte d'Azur, on dirait que l'encre et le papier prennent cette facilité d'enthousiasme et même cet accent qui avertissent le lecteur qu'il peut diviser par deux ou par trois.

*
* *

Par plus d'un volume déjà, Mme Colette a conquis l'admiration et la reconnaissance de nombreux lecteurs. Elle sait voir et observer; elle sait peindre. D'un mot, qui semble trouvé en se jouant, elle évoque la pensée intime des êtres. Parfois, elle *dialogue* avec les animaux qu'elle aime avec tendresse; et même elle unit si bien sa pensée avec les objets inanimés que le lecteur a l'illusion de les entendre parler eux-mêmes.

Entraînée par de tels dons d'artiste et de poète, Mme Colette a conçu le sujet d'un conte charmant; *l'Enfant et les Sortilèges*. On songe, malgré soi, à Andersen; et l'on pense aussi à la tendre Desbordes-Valmore. Relisez donc sa « fable » qui commence par le vers : *Un tout petit enfant s'en allait à l'école...*

Elle est d'un style inégal, incertain; mais elle contient le génial, le mozartien couplet de l'hirondelle... Et cette fable utilise un sujet qui n'est pas sans rapport avec la pièce de Mme Colette.

Un tel rapprochement est un éloge : nous sommes avec ces deux poètes-femmes, en pleine poésie, et même dans le domaine du rêve... Hélas, c'est peut-être trop beau (ou trop subtil), trop aérien (ou trop artificiel), pour le théâtre. Certains rêves se dissipent dès que le coq chante, et d'autres dès que la rampe s'allume. Car la réalité, ou les décors, déchirent la trame des mirages trop irréels.

C'est dommage, car la « fable » est charmante.

La voici. L'enfant de six ans, comme le bambin chanté par Desbordes-Valmore, voudrait bien ne pas travailler. Ses devoirs l'ennuient. L'orthographe, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, les noms des premiers Capétiens et des sous-préfectures modernes, quel fatras verse-t-on dans la tête des enfants! Ils auraient tant de plaisir à jouer avec le chat ou même à faire la classe à leur poupée!

Si bien que le petit paresseux se révolte. On le prive de goûter : tant mieux, il n'a pas faim! La colère le gagne : il casse la théière; il agace et blesse l'écureuil dans sa cage; il renverse la bouilloire dans la cheminée, arrache le balancier de la pendule.

— Hourrah, hourrah, crie notre petit bolcheviste.

Mais, cet éclat passé, lorsque l'enfant veut s'asseoir, voici que le fauteuil recule, et que la bergère fait une pirouette dédaigneuse. Non, les objets ne veulent plus servir cet enfant qui les a malmenés. L'horloge se met à courir après son balancier. La théière chinoise, après avoir servi à tant de *five o'clock*, se met à parler anglais.

Effrayé, l'enfant se réfugie vers la cheminée. Mais le feu lui crie : « Je brûle les méchants! »

Les personnages de la vieille tapisserie s'animent et dansent; la Princesse des Contes apparaît, chante et disparaît; les chiffres de l'arithmétique, comme des lutins noirs, gesticulent et mènent un sabbat retentissant, où se mêlent les miaulements des chats... L'enfant s'enfuit.

Dans le jardin, qui rêve sous la lune, ce sont d'autres sortilèges. Les crapauds bondissent; l'arbre gémit; les chauves-souris zigzaguent

dans le silence, en agitant leurs ailes molles et membraneuses... Toutes les bêtes ou bestioles que l'enfant lit souffrir se coalisent, se groupent, s'ameutent, pour le faire souffrir à son tour.

Dans leur bousculade, elles se heurtent. Un écureuil est blessé. L'enfant, ému, a un mouvement de pitié. Cela désavoue, apaise toutes les bestioles du jardin, qui sont sensibles à la pitié comme si elles avaient lu Tolstoï. Et les voici, compatissantes et minuscules, qui ramènent l'enfant terrible vers la maison de sa maman.

Comment le ramènent-elles, ce pauvre enfant évanoui?... On peut croire que les libellules, faisant effort avec leurs ailes diaphanes, ont accroché leurs petites pattes à sa chevelure. Et c'est là un symbole de cette pièce : une poésie, un peu trop subtile, tire le sujet par les cheveux.

Mais, à la lecture, quel joli conte il serait, ou quelle fable délicieuse!...

*
* *

La partition est de M. Maurice Ravel.

Ce compositeur, souvent applaudi au concert et au théâtre, notamment avec *l'Heure Espagnole*, de M. Franc-Nohain, compte parmi ceux dont l'art est le plus sûr, le plus conscient, le plus médité. Certains musiciens, entraînés par un noble désir ou même par une aspiration vague, peuvent s'essayer à réaliser telles œuvres généreuses et les réussir plus ou moins bien. Nombre d'œuvres incomplètes, inviables, sont nées parfois d'une ardente et poétique intention.

M. Ravel, clairvoyant, précis, adroit, malin et malicieux, maître de lui, maître de son art et maître dans son art, sait ce qu'il veut et fait ce qu'il veut. Il dose ses effets avec une certitude sans défaillance; son trébuchet est infaillible. On ne peut qu'admirer, comme des modèles d'exécution consciente et combinée, tant de pages si diverses, mais toujours réussies avec une intelligence qui tient du sortilège.

Dans la pièce récente, les *Sortilèges* qui assaillent l'enfant devaient naturellement tenter le talent de M. Ravel. Faire chanter un fauteuil pansu et lourd; faire apparaître une Princesse de Conte; animer les personnages de la tapisserie et les faire évoluer, tandis que murmure une musique agreste et naïve de pipeaux et de tambourins, voilà des occasions bien attirantes pour un musicien fécond en ressources. Sans oublier les cocasseries des chiffres sursautants, ni la lunaire symphonie du jardin blêmissant, où le murmure des feuillages est ponctué par les notes cristallines des crapauds.

Pages poétiques, pages bouffonnes, pages ironiques, pages tendres, pages pittoresques, on admirera les ressources d'un musicien « moderne » et qui sait être « moderne » dans l'exacte mesure où il le veut.

Depuis son remarquable *Quatuor*, c'est-à-dire depuis une vingtaine d'années, son talent a évolué, mais sans cesser de rester personnel. Il s'est laissé mettre aux modes successives, sans hâte, sans excès, mais avec goût : la façon d'accueillir certains tics d'avant-hier, et même de les atténuer, est fort ingénieuse. Et toujours, à chaque page, quelle déconcertante certitude, quelle virtuosité audacieuse, quelle délicatesse et quelle subtilité dans l'instrumentation!

L'Opéra-Comique a monté avec grand soin *L'Enfant et les Sortilèges*. Les décors, la mise en scène et les danses ne sont pas sans mériter quelques éloges. Mais c'est la partie musicale qu'il faut louer surtout. Car il est ingrat et fort difficile d'essayer de la réaliser.

Aucun rôle chanté ne se détache au premier plan. L'enfant (c'est Mlle Gauley) ne quitte pas la scène, mais chante peu. Les autres rôles sont tous épisodiques : en deux courts tableaux, ils atteignent le nombre de quinze, sans compter les chœurs.

L'orchestre, une fois de plus, fait apprécier les remarquables éléments qu'il contient. Tous les pupitres, tous les solistes, et même un pianiste, ont plus d'une occasion de prouver leur talent. Ils sont conduits par M. Wolff, qui se fie assez à sa mémoire pour diriger par cœur : il le fait avec une incontestable maîtrise.

Adolphe Boschot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Questions Sociales

Paul VAUCHER, *Robert Walpole et la politique de Fleury* (1731-1742). — In-8° raisin, XI-472 p. — Paris, Plon, 1924.

Le but de cette étude est de faire saisir les idées directrices de la politique extérieure de la France pendant le ministère de Fleury, sujet dont jusqu'ici on avait seulement examiné les alentours. Aucun des documents qui pouvaient éclairer les relations de la France et de l'Angleterre n'a échappé à l'auteur.

Sa critique s'est exercée sur les rapports de la Commission Royale des manuscrits historiques, sur les correspondances des contemporains, les caricatures, les journaux, les pamphlets, les ballades politiques, les comptes rendus des débats parlementaires, les mss. conservés aux archives du Ministère de la Guerre, les State Papers (Foreign) du Record Office, les Newcastle Papers du Musée Britannique, les archives de Hougton, etc., etc.

Un long commerce avec cet ensemble de matériaux lui a permis de jeter un jour nouveau sur la condition politique et sociale de la France et surtout de l'Angleterre, et de mettre en relief les principales figures de l'époque, comme Fleury et Robert Walpole, et les personnages de second plan qui gravitent autour du vieux cardinal et de l'homme d'État que Green a appelé « the first and greatest of our Peace Ministers ».

M. P. V. nous tient au courant des faits et gestes de tous, petits et grands ; il suit, en un détail minutieux et circonstancié, mois par mois, et souvent jour par jour, les phases les plus compliquées des négociations de première importance ; et aussi les manœuvres, ruses, combinaisons plus ou moins louches, brigues, cabales des ministres, de leurs associés et de leurs complices. C'est comme en se jouant qu'il évolue et nous guide à travers les intrigues sans fin des Fleury, des Walpole, des Jeannel, des la Baune, des de Bussy, des Newcastle, des Hardwicke, des Harrington.

Le livre, écrit de façon simple, coulante, ennemie de tout pédantisme, intéressera non seulement les spécialistes d'études diplomatiques, mais aussi le public sérieux, ami de l'histoire et des histoires... vraies. Nul de ceux qui le liront ne s'étonnera d'apprendre qu'il a valu à son auteur de passer brillamment le doctorat ès-lettres en Sorbonne.

Louis BRANDIN.

La Vie publique dans la France contemporaine. Conférences d'Éducation politique et sociale, par Mmes BRUNSCHVICG, MALATERRE-SELLIER, Suzanne GRIMBERG et MM. CAHEN-SALVADOR, DOIZY, Gaston JEZE, Max LAZARD, W. OUALID, Roger PICARD, Gabriel RAMON, Georges SCELLE. — Introduction de M. Ferdinand Buisson. — 1 vol. in-16° (Alcan).

Ce petit livre, composé de douze chapitres, où des spécialistes réputés ont donné des exposés substantiels et clairs, s'adresse aux citoyens d'aujourd'hui comme aux citoyennes de demain.

A travers les complexités des événements quotidiens, il importe que des observateurs dessinent de haut les grandes lignes de l'activité nationale. Sous quel régime politique vivons-nous, comment sont appliquées les lois, comment fonctionnent les services publics? D'autre part, quels problèmes nouveaux imposent et la protection de la race et l'enchevêtrement de ses rapports économiques ou juridiques avec les autres pays du monde? Quelle position les différents partis politiques ont-ils adoptée à l'égard de ces problèmes? Voilà les questions auxquelles ont répondu les collaborateurs de *La Vie publique dans la France contemporaine*, avec le seul souci de servir l'intérêt général à force de simplicité et d'impartialité.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

LA MARINE MARCHANDE ET L'ACTIVITÉ DES PRINCIPAUX PORTS YOUGOSLAVES EN 1925

Le littoral yougoslave, qui s'étend face à la mer, mesure 1.563 kilomètres 700, ou 844 milles 3 marins. Il abrite 363 ports, preuve de son articulation fort développée. Bien que le tonnage ne corresponde pas encore à l'importance de la côte, depuis l'union nationale, la marine marchande yougoslave a, pourtant, réalisé des progrès sensibles.

En effet, au lendemain de la guerre, la flotte battant pavillon serbe-croate-slovène comptait à peine 100.000 tonnes brutes. Au cours de l'année 1924, ce chiffre atteignit 180.000 tonnes brutes et 215.000 tonnes à la fin de 1925. Dans ce chiffre ne sont pas compris 600 voiliers importants, dont le tonnage total est de 15.000 tonnes environ. Ainsi, depuis sa formation jusqu'à ces jours, la marine marchande yougoslave a vu augmenter son tonnage de 115.000 tonnes brutes.

Au 31 décembre 1925, la flotte commerciale comptait au total 160 navires à vapeur, répartis comme suit :

40 navires, d'un tonnage de 165.000 tonnes, pour navigation au long cours ;

4 navires, jaugeant ensemble 16.000 tonnes, pour grand cabotage ;

116 navires, ou 30.000 tonnes, pour petit cabotage.

A l'heure actuelle, la marine marchande yougoslave se répartit entre une vingtaine de Compagnies, dont la plus importante est la *Société de Navigation de Doubrovnik* S. A., au capital de 40 millions de dinars. Cette société possède 10 navires pour navigation au long cours, avec un déplacement total de 38.000 tonnes. Elle possède, en outre, deux navires en service sur la Méditerranée et pouvant servir comme navires à voyageurs et comme navires à marchandises, avec un tonnage total de 7.000 tonnes ; la même Société possède quatre navires à vapeur pour le grand cabotage régulier avec 3.000 tonnes.

Vient ensuite la *Société de la Navigation Atlantique Ivo Ratchitch* S. A., au capital de 18 millions de dinars, qui dispose de 11 navires pour navigation au long cours, avec un total de 27.000 tonnes brutes.

La troisième place est occupée par la *Société « Océania »*, avec sièges sociaux à Belgrade, Souchak et Trieste. Sa flotte comprend huit navires pour navigation au long cours ; son capital social est de 16 millions de dinars.

La quatrième place revient à la « *Navigation Yougoslavo-Américaine* », avec sièges sociaux à Split et Londres, capital social, 1.187.500 dinars-or et possédant 4 navires d'un déplacement total de 25.000 tonnes.

La *Société de Navigation Yadranska Plovidba*, avec siège à Souchak, a un capital de 12.000.000 de dinars. Elle possède deux grands navires pour voyageurs et marchandises dans la Méditerranée et déplaçant 9 millions de tonnes ; 74 navires pour services express, mixtes et de marchandises, avec 23.000 tonnes brutes.

La Navigation Transocéanique de Souchak S.A., a un capital de 5.000.000 de dinars et 4 navires déplaçant au total 16.000 tonnes.

La Société Banac et Bonsko, de *Doubrovnik*, possède un seul navire de 6.500 tonnes.

La Société Illyria, de Zagreb, au capital de 4.000.000

de dinars, possède un navire de 3.000 tonnes pour navigation au long cours.

L'entreprise maritime *Paul F. Matiyeritch*, de Split, a deux navires déplaçant au total 1.000 tonnes.

La Société de Navigation Boka, à Kotor, au capital de 5 millions de dinars, possède 5 navires avec un total de 1.000 tonnes.

Outre les Compagnies mentionnées, la marine marchande yougoslave comprend une dizaine de petites compagnies ou armateurs, avec un total de 30 navires pour cabotage et un tonnage total de 1.000 tonnes.

Enfin, à cette flotte il faut ajouter 600 voiliers.

La marine marchande s'est améliorée non seulement quant au nombre de ses unités, mais également au point de vue de la quantité de celles-ci. Le nombre de bâtiments jaugeant plus de 3.000 tonnes, qui ne représentait auparavant qu'un quart du tonnage global, correspond aujourd'hui au tiers de ce tonnage. Il y a aussi augmentation de la puissance motrice par rapport à l'unité de tonnage. En effet, les unités plus anciennes ont été éliminées.

Cependant, malgré son développement continuel, la flotte commerciale yougoslave est toujours insuffisante pour les besoins du pays et le royaume des Serbes, Croates et Slovènes se trouve encore en très grande partie tributaire de l'étranger pour les frets.

***

Selon les données officielles de la Direction maritime, le trafic dans les principaux ports yougoslaves s'établit comme suit pour 1925 :

Ports	Importations Tonnes	Exportations Tonnes	Total Tonnes
Split.....	605.563	1.920.880	2.536.443
Souchak....	202.176	784.700	986.876
Chibénik....	196.784	617.962	813.764
Gronj.....	250.573	495.762	746.335

En comparaison avec l'année dernière, les chiffres pour 1925 font ressortir une augmentation sensible du trafic de tous les ports.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

Renseignements et documents sur la Marine Marchande (fin).

Dans le dernier numéro de la *Revue Bleue* (1) nous avons analysé le quatrième volume publié par les *Messageries Maritimes* dans la série des « Renseignements et documents sur la Marine Marchande ».

Avant d'en terminer avec cet intéressant ouvrage, nous nous en voudrions d'omettre de féliciter leur auteur principal, M. Georges Philippar, Président des *Messageries Maritimes*, et les rédacteurs qui travaillent sous sa direction, de la présentation tout à fait remarquable qui le caractérise. D'abord, la forme employée, qui est le plus souvent *l'analyse* ou le *résumé*, présente l'immense intérêt de ne donner que l'essentiel d'un texte sans exiger une lecture trop longue et parfois fastidieuse. Ce n'est point l'article de journal qui effleure un sujet sans le traiter vraiment ; nous avons ici, sur tous les points examinés, la véritable pensée de chaque auteur mais raccourcie, mise à notre portée de la façon la plus heureuse.

D'autre part, enfin, les tables des matières, sommaires des études, tables analytiques, tables alphabétiques des noms cités (noms de personnes, noms de publications et noms divers) sont autant de renseignements complémentaires qui donnent à ce livre la valeur d'une véritable documentation historique et qui lui ouvrent, par suite, les rayons des bibliothèques techniques les mieux composées.

Nous félicitons à nouveau la Compagnie des *Messageries Maritimes* de l'effort qu'elle soutient pour documenter le lecteur français et étranger sur la Marine Marchande, cette branche de l'activité industrielle et commerciale sur laquelle nous n'avons eu, pendant si longtemps, que des informations ou trop spéciales ou dépourvues d'intérêt.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 20 février 1926.

UNE COMMUNICATION A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Le vendredi 12 février, M. Georges Philippar, Président des Conseils d'Administration des *Messageries Maritimes*, a fait à l'Académie de Marine une communication des plus intéressantes sur la décoration des navires à travers les âges et les installations prévues à bord pour les passagers aux différentes époques de l'histoire.

Il nous aurait été particulièrement agréable de pouvoir soumettre à nos lecteurs l'intégralité de la documentation recueillie sur ces deux points par le Président des *Messageries Maritimes*. Faute de place, nous nous bornerons à en donner ici l'essentiel. Ce qu'il nous agréerait de pouvoir rendre, c'est l'éclat, la fraîcheur de cette conférence où, grâce au ton, grâce à l'accent, grâce à une connaissance approfondie du sujet traité, le pittoresque l'emportait sur l'érudition sans jamais cependant la faire oublier.

Après une courte distinction, mais fort suggestive, entre le navire-cygne (pour passagers) et le navire-poisson (pour marchandises), l'un élégant, de forme longue, fait pour aller vite, l'autre large et trapu, qui se dépêche moins, mais dont les flancs peuvent transporter d'un rivage à l'autre de plus importantes cargaisons, la première description qu'il donne d'un navire, M. Georges Philippar l'emprunte à la Bible : coques de sapin, rames faites de chêne, cèdre du Liban pour les mâts, voiles décorées avec finesse de dessins brodés, enfin des bancs d'ivoire pour les rameurs, voilà comment se présentaient, d'après *Ezéchiel*, les vaisseaux qui portèrent la fortune de Tyr.

Vous avez tout le ton de la conférence. A chaque instant, sous l'armateur, apparaît l'artiste et si, parfois, l'artiste part d'un coup d'aile trop vif qui finirait par l'éloigner des vues du commerce, bien souvent l'armateur est là, qui corrige. Mais c'est l'artiste, en fin de compte, uniquement l'artiste, qu'intéressent les navires des Carthaginois enjolivés de mosaïques faites de bois précieux, les bâtiments des Assyriens et ceux des Thébains portant la tête d'un animal comme figure de proue, et le vaisseau de Sésostris, doré en dehors, et l'opulente galère de Cléopâtre, dont les rames reposaient dans des scalmes d'argent.

Franchissons, s'il vous plaît, une série d'époques. Nous voici aux dromons, navires byzantins blindés de laine pressée, de cuir, de feutre, décorés à l'étrave et à l'étambot. Le IX^e^ siècle voit fleurir, dans un rare progrès, la gloire maritime de Byzance. Environ le X^e^, elle cesse de briller et l'Océan, semble nous dire M. G. Phi-

lippar, paraîtrait peut-être un peu terne si brusquement n'y surgissaient les flottes scandinaves. Mais les Vikings ont de belles barques aux flancs éclatants, des voiles de soie couleur de pourpre et des agrès rouges, et les statues de métal clair qui brillent à leurs poupes réfléchissent les rayons du soleil levant.

Les nefs normandes du Conquérant sont copiées sur elles. Un peu plus tard, à cette débauche de splendides couleurs, les galères que construit Richard Cœur de Lion joignent les écus des officiers pendus à leurs coques. Cette coutume se maintient jusqu'au XVI^e^ siècle.

Et maintenant, sur ces navires si bien décorés, comment voyageaient les bonnes gens? Assez mal, nous avons le conférencier. Répartis en trois classes dès le Moyen-Age, les plus riches occupaient le château d'arrière et les moins riches se contentaient d'une place sur le pont. Chacun, avec un large coffre à usage de malle qui, s'il mourait en cours de route, devenait sa bière, apportait sa literie et des provisions. Et, de chacun, l'on exigeait qu'il eût une lanterne.

Entre les bancs où les rameurs étaient installés, régnait un couloir : « la coursie », l'ar gros temps, les malades s'y agglutinaient. Terrifiés et priant sous l'assaut des vagues, ils profitaient des éclaircies pour manier les dés. Quant à l'odeur que répandait ce couloir central, c'était tout, sauf la rose et la bergamote.

***

Si, depuis l'antiquité jusqu'au XVI^e^ siècle, nous avons vu se déployer des efforts de peuples (mais des efforts particuliers, sans vrai lien entre eux, différents l'un de l'autre au gré des pays) pour doter les navires de magnificence, ce n'est guère qu'au début de ce XVI^e^ siècle, sous l'influence de la Renaissance italienne, qu'un art naval proprement dit commence à régner. Nous en notons sur les galères les premiers indices. Des galères, il s'étend aux plus lourds vaisseaux. L'intendant d'Infreville rapatrie Puget et le commet à diriger leur architecture. Lebrun, Girardon, les deux frères Vanloo, La Rose, Torro, Raimbault et d'autres sont choisis par Colbert pour les décorer.

Voici, d'après Hayet, commissaire royal, au témoignage de qui se réfère M. G. Philippar, un aperçu des résultats que, sur le *Royal Louis*, construit par Rodolphe, réussissent à obtenir ces fameux artistes :

« Les parquets des chambres sont marquetés d'olivier, d'ébène et d'ivoire. Les ciels d'azur sont semés d'étoiles, de fleurs de lis et de couronnes d'or. Les peintures de Lebrun représentent Apollon poursuivant Daphné, des paysages, des combats navals... L'arrière est une Gloire en plusieurs étages de galeries, chevaux marins, tritons et sirènes servant de supports à Neptune et à Thétis qui offrent les richesses de la Terre et de la Mer à la figure du roi. La statue du Roi Soleil, sculptée par Girardon, se trouve près du grand mât d'artimon, inscrit de cette devise :

« Je suis l'unique dessus l'onde
Et mon roi l'est dedans le monde. »

Quant à la décoration intérieure des navires, elle n'existe, au XVII^e^ siècle, que dans les appartements réservés à l'état-major. Chaque officier meuble sa cabine à son goût. Mais, à huit heures du soir, les feux sont éteints, le commandant a seul le droit de brûler chandelle et l'usage de la pipe devient interdit, sauf en un point particulier (sur le pont, sans doute) au-dessus d'une cuve remplie d'eau.

***

Nous voici parvenus au XIX^e^ siècle. L'économie a remplacé la magnificence et, n'était, quelquefois, une figure de proue, on pourrait dire de la décoration extérieure qu'elle n'existe plus. Les coques se dénudent, s'assombrissent. Mais on soigne la vitesse, le tonnage s'accroît et, en même temps, commence à naître chez l'armateur le souci du confort pour le passager.

Disons plutôt : du nécessaire. Ce sera plus juste! Sur un navire, le *Paragon*, de 70 pieds, la grande chambre des dames comporte seize niches et huit sofas que l'on garnit, en cas de besoin, d'un vague matériel de literie. Mais la vapeur est déjà là, remplaçant la voile, et les coques, que bientôt on construit en fer, vont progressivement s'allonger. Le grand progrès, celui d'où part le début des autres, est d'installer le voyageur, hors de la coque même, sur le pont, où s'élève un château central. Disposition qui lui supprime, avec leur odeur, la température des machines, atténue les effets d'une mer un peu forte et permet d'aérer les appartements au moyen de grandes ouvertures.

Favorisant la création de locaux communs d'une considérable étendue, engendrant, par suite, le confort, cette formule, nous indique M. G. Philippar, est proprement la caractéristique de l'architecture navale d'aujourd'hui.

A différentes reprises, et ce ne fut certes pas le moindre intérêt d'une communication particulièrement remarquable, le Président des Messageries Maritimes a précisé ses vues sur la décoration des paquebots du XX^e^ siècle. Les formules adoptées pour cette décoration sont parfois le style moderne, dont on peut craindre, peut-être, que certaines de ses manifestations ne se démodent rapidement, ou encore des styles bien classés, et déjà un peu anciens. Une méthode propre à inspirer heureusement les décorateurs consiste également à leur donner pour thème le style particulier aux régions que tel ou tel bateau est appelé à desservir.

A l'appui de cette thèse, et comme exemples parmi d'autres, M. G. Philippar a cité discrètement deux paquebots des *Messageries Maritimes* : le *Champollion*, courrier d'Égypte, décoré d'après le style pharaonique égyptien, traité avec des moyens essentiellement modernes, et le *Théophile Gautier*, courrier du Levant, dont la décoration sera directement inspirée de l'art musulman.

Pour conclure, le Président des *Messageries Maritimes*, a rappelé que le paquebot moderne, fruit de la collaboration du travail intellectuel et du travail manuel, est issu de la conception générale de l'armateur, conception tout à la fois technique, industrielle, commerciale, artistique et nationale. Il n'est pas jusqu'au nom même qui est attribué au navire, rappelant le souvenir de Français célèbres, ou bien évoquant encore de glorieuses cités, de nobles résidences françaises, qui ne contribue à la meilleure des propagandes.

En terminant, M. G. Philippar a insisté sur cette idée : « que chaque unité soit, dans l'ordre artistique, intel- « lectuel, comme dans l'ordre matériel, un spécimen « aussi achevé que possible de ce que nous sommes dans « le présent, et le témoin aussi averti que possible de ce « que nous avons été dans le passé ».

Le Gérant : M. HÉDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 6 64e ANNÉE 20 MARS 1926

UN FABULISTE SERBE : MILAN VOUKASSOVITCH

Nous savons peu de chose en France de ce que les Serbes, Croates et Slovènes ont pu donner aux Lettres. Raguse, qui fut dans le passé plus grande encore par les créations de l'esprit que par son activité commerciale, n'éveille en nous que des notions confuses, parce qu'aucun nom ne vient résumer sa gloire dans notre souvenir, et elle ne serait presque rien pour nous, si M. Camille Mauclair ne nous avait présenté récemment le plus illustre de ses fils, le grand dramaturge dalmate contemporain, Ivo Voïnovitch.

L'impérieux poète de la *Guirlande des Montagnes*, le Milton de la Montagne-Noire, le vladyka Petrovitch Njégosh ne hante pas davantage nos mémoires, en dépit d'une consciencieuse traduction publiée pendant la guerre par Mlle Divna Vékovitch, et magistralement préfacée par Henri de Régnier. Des diverses manifestations de la poésie lyrique en terroir yougoslave, des Presern, des Preradovitch, des Zmaj, des Raditchévitch, des Chantitch, nous n'avons pas soupçon. Mais Pouchkine, dont ils sont les proches parents, sinon par le génie, du moins par le sentiment, nous est-il beaucoup plus familier? .

Sans doute avons-nous jugé que les ballades épiques du cycle de Marko et de Kossovo, entremêlées de quelques chants féminins, devaient suffire à la gloire du peuple serbe, et certes les belles transpositions de M. Léo d'Orfer, venant après les savants travaux d'Auguste Dozon, ont permis à un large public de goûter l'âpre saveur de ces frustes et farouches poèmes. Tout à l'heure encore, M. Funck-Brentano, avec le goût éclairé qu'on lui connaît, nous donnait un choix anthologique de ce folklore héroïque et rustique, et se plaçait précisément, pour attester la pureté de sa version, sous l'autorité d'un nom particulièrement estimé chez les Serbes, celui de M. Milan Voukassovitch.

La qualité de la recommandation est bien réellement hors de conteste. Dramaturge, conteur philosophique, moraliste, poète en prose et surtout fabuliste, M. Milan Voukassovitch est dans la pleine maturité de son talent, qu'il a formé, non seulement par l'assidue fréquentation des grands interprètes du génie slave et par la méditation à travers de rudes épreuves, mais aussi par une communion profonde avec l'âme populaire, si éloquemment traduite dans les *pesmé* traditionnelles.

Sa puissante vision intérieure lui donne, à un degré suréminent, la faculté du symbole: le mystère de la vie l'obsède; le grand problème de l'Homme, individuel et social, passionne chacun de ses instants, et sa sensibilité suraiguë ne laisse jamais chômer son intelligence. La concision harmonieuse de sa langue est pure merveille. Il possède non seulement le don du

rythme, le secret de la couleur, mais les moindres *instants de vie* lui sont matière à mise en scène d'où jaillit poétiquement un enseignement, une leçon. Il passe ainsi, selon l'heure, de la sentence à l'apologue ou au poème en prose, et du conte au drame. Sa *Tragédie d'un âne*, représentée à Belgrade avant la guerre, n'est qu'un apologue dramatique, comme le sont également, dans l'ordre philosophique, les récits plus ou moins satiriques ou symboliques, dont il vient de publier, dans l'opuscule intitulé *Mon Corbeau*, une saisissante et trop courte série. Quelque chose de l'âpreté tragique et passionnée, qui distingue, par exemple, la célèbre *pesma* de *La Mère des Yougovitch*, imprègne le sombre récit qui donne au volume son titre, et qui trouve son pendant philosophique dans *Gob*, fantaisie à la manière de Han Ryner, mais toute vibrante d'une amère ironie qui n'appartient qu'à son auteur.

Deux recueils de fables en prose entièrement originales, publiés avant la guerre à Belgrade, et spécialement celui qui s'intitule *Cent Fables*, ont assuré la renommée de Milan Voukassovitch et marqué une date mémorable dans l'histoire des Lettres serbes.

C'est que, pour écrire exclusivement en prose, Voukassovitch n'en est pas moins essentiellement poète. C'est là le trait caractéristique de ce moraliste. Il le doit sans nul doute à la tradition toujours vivante parmi ses compatriotes. Aussi bien, à l'instar non pas tant de Krylof dont il est l'émule mais de son précurseur serbe Dosithée Obradovitch, s'est-il ingénié à marier intimement, dans son art, l'ingénuité populaire à l'inquiétude intellectuelle des classes cultivées. En même temps, il ne veut se servir que d'une langue claire, sobre, vivante parfaitement intelligible à tous, et rebelle au pédantisme académique. Jamais chez lui l'excès desséchant de la logique ne vient faire tort à la libre émotivité. Son plus récent livre : *A travers la Vie* entremêle délicieusement les apologues aux impressions vécues, les pensées aux poèmes en prose. Partout le sentiment voisine avec l'ironie, l'idylle avec la caricature. *Musique du temps* complètera bientôt cette série nouvelle, qui place Voukassovitch entre La Fontaine et La Bruyère. Mais il est un recueil encore inédit qui doit nous montrer un Voukassovitch presque exclusivement lyrique et métaphysicien et sentimental, proche parent de Rabindranath Tagore, et c'est à cette veine que nous avons voulu emprunter la suite de poèmes en prose ici traduits pour la première fois en français.

Ils aideront à faire mieux comprendre en quoi Voukassovitch s'éloigne de notre La Fontaine et même du Russe Krylof. Comme ce dernier il puise ses sujets à même la vie, qu'il observe minutieusement et avec cette finesse passionnée qui est le propre de sa race. Il y joint, comme le grand fabuliste slave, une ironie tour à tour caustique et pleine de bonhomie, mais il dédaigne de dégager en son propre nom la leçon morale; il la laisse jaillir toute seule, il la suggère paraboliquement ou symboliquement en poète, et l'on sent sa pensée invinciblement tendue vers le mystère infini des choses et de la Destinée. Voilà pourquoi il nous semble avoir, mieux que tous ses prédécesseurs, ramené l'apologue à ses sources, qui sont, pour une large part orientales. Tels poèmes de Tagore sont de véritables apologues lyriques. Qu'importe que, tour à tour plaisante, satirique ou moralisatrice, la fable mette en scène d'adroite façon les travers humains, si les figures qu'elle emprunte au monde animal ou végétal ne sont que les masques d'une comédie où notre vaniteuse espèce joue le principal rôle? Elle est bien comme la poésie pure, une interrogation à la Destinée formulée par notre plus secrète angoisse. Le conte mythique, tel que nous le présentent Marie de France, fabuliste elle-même, dans ses *Lois*, Perrault et Madame d'Aulnoy, est aussi une sorte d'apologue. Il n'est donc pas surprenant que Voukassovitch soit un conteur de sorte particulière. *Gargantua* et *Pantagruel* ne sont-ils pas venus après le *Roman du Renart*? Le génie de La Fontaine sut faire converger dans son sein les ruisseaux les plus secrets de la tradition européenne, tant méditerranéenne que septentrionale. Mais le génie est un accident. C'est dans le tempérament de sa race affiné par la culture, que Milan Voukassovitch, fils d'un père slovène, officier supérieur de l'armée serbe, a puisé le meilleur de son talent. Sa pensée intéresse toute l'humanité, et les souffrances de la dernière guerre lui ont donné une singulière profondeur. Nous ne saurions dire davantage.

Philéas Lebesgue.

FABLES

L'AIGLE ET LA PIE

Des pies avaient conçu le désir de s'instruire. Dans ce but elles demandèrent à l'aigle de leur dire un peu ce qui se voit dans les hauteurs du ciel. L'aigle exauça volontiers leur prière. Il leur parla avec transport de tout ce qu'il les croyait aptes à comprendre. Quand il eut terminé son récit, plusieurs d'entre les pies s'écrièrent :

— « Pourrait-on nous donner la preuve?

L'aigle leur expliqua l'impossibilité. Mais comme un certain nombre de pies commençaient à révoquer en doute ses précédentes assertions, il leur proposa de choisir l'une d'entre elles pour lui démontrer la vérité. Les pies aussitôt acquiescèrent. Elles désignèrent la plus sage, et l'aigle avec lui la fit monter.

Dans les hauteurs, toutes choses dans la lumière se laissaient distinguer pour ses yeux d'aigle. Il questionna la pie :

— Ne t'ai-je pas dit la vérité pure?

La pie resta muette et, quand l'aigle réitéra son interrogation :

— « Je n'aperçois rien, bégaya la pie, que du brouillard... »

POÈMES EN PROSE

Je suis seul, environné de soleil, au milieu de mon jardin tout en fleurs. Autour de moi s'étreignent les vagues vibrantes de l'air, ivres de lumière.

A leurs accolades frémissantes le ciel bleu étincelle, à leurs baisers passionnés un hymne d'amour s'éparpille à travers l'espace illimité.

Seul, dans le jardin tout en fleurs, environné de flots invisibles, j'écoute avidement l'hymne de vie chanté par chaque atome.

Un hymne beau comme le vaste ciel bleu, et frémissant comme la lumière qui vibre.

Les flots invisibles se pressent autour de moi dans une étreinte passionnée, et ils fêtent la vie comme l'unique source d'éternité, et l'amour comme l'unique force qui permette de comprendre la vie.

O Femmes, donnez-moi vos yeux, les noirs, les bleus, les bruns, tous les vivants et tous ceux qui sont morts mais encore vivants, pour que j'en crée seulement deux yeux. Les deux yeux de celle que j'aime le plus et, dans ces yeux, j'apercevrai la beauté de tout.

Et donnez-moi vos mains, toutes celles qui sont blanches comme les lys dans la splendeur brûlante du soleil, et toutes celles qui sont rouges comme baignées du sang de victimes innocentes, pour que d'elles toutes je crée seulement deux mains, les deux mains de celle que j'aime plus que tout et, dans ces mains, je trouverai la consolation de tout.

Et donnez-moi toutes vos seins gonflés comme les écumes des mers tropicales et glaciales, où se sont ranimés les airs morts de la lune, où sont venus mourir les rayons ardents du soleil, pour que je crée une poitrine unique, la poitrine de celle que j'aime plus que tout et, dans cette poitrine, je percevrai l'illusion de la mort et l'illusion de la vie.

*
* *

Nuit noire.

Je me tiens dans l'obscurité et j'écoute.

J'écoute le bruit de mon propre sang.

Autour de moi gémissent de la même voix les flots invisibles de l'obscurité. Et je sens que je ne suis pas seul.

Sous moi la terre, sur la terre un arbre noir et un nid noir sur l'arbre; au-dessus de moi l'air avec le ciel et, avec les étoiles du ciel, toutes choses vibrent d'un même bruissement. Des tressaillements imperceptibles et sans heurts unissent le bruit de mon sang et le bruit de la terre et le bruit du ciel en un accord unique et prolongé qui, sans secousses, se coagule en ténèbres, se fond en elles et en elles se perd.

Et je sens avec évidence que le bruit de mon cœur et le bruit de la terre et le bruit du ciel sont le même bruit, le bruit de la Vie universelle.

*
* *

Je me baigne dans la vie comme la terre dans la splendeur du soleil et je sens que, hors de la vie, il n'existe rien. J'aspire la vie de ma poitrine frémissante, comme la mer accueille les rivières, et je sens de quelle manière ma vie puissante s'alimente d'autres vies. Les forces de toutes ces vies me soûlent et, ivre de vie, je resplendis dans la vie comme un grain de poussière dans un rayon de soleil.

Et je discerne le sens de la vie universelle

...

dans une vie seulement, tout son prix dans l'instant présent, et toute sa beauté dans le fait qu'elle est éphémère et ne laisse point de traces.

*
* *

De mort, ma Chère, il n'y en a point; il n'en a pas été! Passons avec un sourire à travers la vie, sans haine ni colère, en nous délectant de ses reflets en nombre infini.

Chacun d'eux en nous, comme dans une source enchantée, frémit du bruissement mystérieux de sa vie, et tous ensemble ils créent l'harmonie de notre être.

De mort il n'y en a pas; il n'en a pas été! Passons avec un sourire à travers la vie, sans haine ni colère.

*
* *

Sens-tu, ma Chère, que nous naviguons à travers la vie, pareils à deux oiseaux joyeux à travers l'air?

De temps en temps nous flottons sur place, et nous cherchons la trace que nous avons parcourue. Et nous voyons que notre vie ne laisse pas plus de trace dans la Vie universelle que le vol de deux oiseaux à travers l'air.

*
* *

Nos deux vies, ma Chère, comme deux vagues ornées d'écume frémissante, nagent l'une à côté de l'autre avec la conscience unique qu'elles sont en vie.

Fatiguées du jeu de la vie, qui est en nous comme une part de la mer dans la vague, elles s'évanouiront un jour ou par une nuit brillante sur le chemin sans terme, dans la mer de la vie sans limites.

Nos deux vies, ma Chère, nagent dans la vie comme deux vagues à travers la mer.

*
* *

Nous passons, ma Chère, à travers la vie comme à travers une chambre toute pleine de trésors.

De même que nous n'avons introduit dans cette chambre aucun objet, de même nous n'en emporterons rien. C'est pourquoi nous ne faisons que passer, ma Chère, à travers la vie, comme à travers une chambre pleine de choses très belles, ayant senti beaucoup, ne désirant rien.

*
* *

Comme des voyageurs nous entrons un jour dans la vie, comme dans un appartement magique et plein de lumières. Durant notre passage, ma Chère, nous placerons à notre gré une chose ou l'autre.

Et comme des voyageurs, nous sortirons un jour de la chambre magique où jamais plus nous ne retournerons.

*
* *

Ce fut un instant, un seul!

Je m'épris de toi et pour moi tu devins tout.

Oui, ce fut un instant. Tu hésitas.

Aujourd'hui, je ne cherche plus rien et tu me demandes d'une voix triste en quoi tu as pu me blesser.

En rien.

Ce fut un instant, un seul!

*
* *

Et la chambre est obscure et les rideaux sont obscurs. Et à travers l'unique petite ouverture dans les sombres rideaux perce une gerbe de rayons solaires.

Cette gerbe de rayons, ce sont tes caresses, ô ma bien-aimée, l'éclat du soleil le plus éclatant, et la profondeur de la plus profonde obscurité.

Et moi, comme un invisible grain de poussière, je flotte dans l'obscurité et, quand je me trouve dans le rayon de soleil de ta grâce, je resplendis pendant un instant, jusqu'à ce que de nouveau je sois perdu parmi des milliards d'autres, sans but.

Traduit du serbe
par Phileas Lebesgue.

L'EXPRESSION MUSICALE ET LES « SCIENTISTES »

M. Adolphe Boschot va publier bientôt un troisième volume d'essais et de portraits, intitulé : Chez les Musiciens. *Cette nouvelle série s'ouvrira par un* « Dialogue, où il sera parlé de l'expression musicale, des « Scientistes », des trois ordres pascaliens et de quelques autres choses ».

Nous en extrayons les quelques pages suivantes, qui sont comme un épisode caractéristique. M. Adolphe Boschot, prenant le cas d'un scien-

tiste supérieur (Jules Soury), montre les contradictions inextricables où tombent les « penseurs » qui prétendent supprimer l'ordre intuitif. — *Rappelons, à ce sujet, le beau traité de M. Paul Gaultier, sur le* Sens de l'Art.

— On a toujours peur de passer pour barbare, et surtout lorsqu'on l'est. C'est pourquoi nos scientistes, pour donner le change sur leur culture, parlent encore de l'Art : pour eux, il est une annexe consacrée à la distraction et à la fariboles. Ils ont l'air de ne pas le mépriser, et même de le goûter en connaisseurs, mais en cela ils sont purement incompréhensibles, c'est-à-dire illogiques jusqu'à l'absurde. L'art n'est plus qu'un enfantillage, un baladinage et une duperie, si l'on nie le troisième ordre pascalien. Sans l'amour, qui transfigure l'intelligence, un artiste n'est qu'un joueur de flûte. Mais nos scientistes politiquailleurs, qui...

— Vous parlez sans doute des scientistes de bas étage?

— Considérons un scientiste de première grandeur, et par exemple, parlons de Jules Soury, si vous le voulez bien.

— Soury?... ce rat de laboratoire et de bibliothèque, qui s'occupa des *Fonctions du Cerveau*?...

— Ne raillez pas si vite; c'était un homme remarquable (1).

— Il est bien oublié, malgré ses gros volumes.

— C'était un sincère, donc un maladroit en politique et dans la conduite de sa vie; il écoulait ses convictions au lieu de servir ses intérêts.

— Anatole France le tenait dans une particulière estime. Il déclarait que les mains de Soury, à force d'avoir disséqué des cerveaux et de « s'être plongées dans la prodigieuse substance blanche et grise, étaient pleines de vérités (2) ».

— Soury, en tout cas, avec les connaissances les plus variées, les plus étendues et quelquefois fort précises; avec de hautes qualités morales et un solide talent d'écrivain, est un très bel exemple du scientiste supérieur. Il d'abord, il n'avait ni bon sens ni tact. Il méprisait foreément ces deux qualités : que sont elles, sinon des formes de la timidité et d'aboutissantes entraves pour le Savant qui possède l'infaillible Méthode?

— L'avez-vous connu lui-même?

— Je n'eus pas cet honneur, et je le regrette.

— Il est mort en 1910, je crois, et presque octogénaire.

— J'aurais aimé à le rencontrer. Pour connaître un auteur contemporain, il ne suffit pas de lire ses ouvrages : on s'explique mieux bien des choses, lorsqu'on l'a vu marcher dans la rue, parler à une femme, s'asseoir au restaurant ou dans sa chaire de professeur. Combien d'érudits, s'ils nouaient leur cravate avec moins de négligence, seraient mieux vus des femmes et auraient plus d'esprit! Ils éviteraient de dire certaines sottises...

— Ils en diraient d'autres.

— N'importe, voici deux anecdotes que je tiens de bonne source, et qui sont caractéristiques : elles font sentir ce qu'est un scientiste; elles montrent l'entêtement, l'aveuglement d'un homme qui croit porter en lui la Vérité, et qui n'a donc plus besoin d'ouvrir les yeux sur les autres hommes, s'ils ignorent cette Vérité... Jules Soury, passionné par l'Affaire Dreyfus, assistait au procès de Rennes, dans l'été de 1899. Plusieurs jours de suite, dans la salle d'audience, il s'assit près d'un journaliste judiciaire que j'ai beaucoup connu : c'est Edgard Troimaux, qui a laissé une réputation de parfaite loyauté. A Rennes, pendant les dépositions ou interrogatoires, Soury écoutait à peine et ne regardait aucun visage. Quels indices, pourtant, que les physionomies et les regards! Lui, obstinément, il tenait dans les mains un gros bouquin de médecine et lisait le plus qu'il pouvait.

— Il lisait?...

— Oui, au lieu d'observer les hommes qui jouaient leur avenir dans cette tragédie, ce maniaque de la biologie continuait à se bourrer le crâne avec des choses de laboratoire. Tout à coup, dès que le colonel Picquart commença de faire sa déposition, Soury ferma son bouquin et dit à mon ami Troimaux : « Cet homme ment!... » Mon ami, surpris d'un jugement si affirmatif, si tranchant et surtout si rapide, regarda Soury comme pour l'interroger...

(1) Son grand ouvrage sur le *Système nerveux central* est ainsi apprécié dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences (17 décembre 1900) : « L'œuvre de M. J. Soury n'a son analogue dans aucun pays et représente un travail et une étendue de connaissances extraordinaires.

(2) Article du *Temps*, 8 novembre 1891 ; non reproduit dans la *Vie littéraire*, apparemment pour des raisons politiques.

« Oui, répéta Soury, le colonel ment; ce Juif ment. — Et pourquoi, demanda enfin Trois-maux, pourquoi dites-vous qu'il ment? Il commence à peine de parler. — J'ai mes raisons, déclara Soury avec autorité, et elles me sont données par toute ma culture. Je suis un savant. Ma conviction a des raisons scientifiques... Je sais que cet homme ment parce qu'il est juif. »

— Est-ce possible?...

— Une affirmation si véhémente...

— Permettez : Picquart était-il juif?

— Espérons-le, pour ne pas trop charger cet impulsif de Soury... Quant à l'affirmation si véhémente, proclamée comme un axiome par ce « savant », elle est conforme aux derniers écrits de Soury, notamment à son recueil d'articles intitulé : *Campagne nationaliste*. Que devenait donc sa méthode? Et, plus simplement, que devenait son bon sens?... (1).

— Il faut tenir compte de la passion : les passions politiques, à ce moment, étaient surexcitées jusqu'à la folie, inclusivement.

— Certes. Mais, dans les moments de crise, un être exagère surtout ce qu'il porte en lui. Dans le cas présent, c'est l'entêtement, la confiance en soi, en ce que l'on croit savoir; et c'est aussi le peu de soin d'écouter les idées adverses, puisque Soury, durant les débats, lisait un bouquin de médecine. Or, tout cela peut se ramener au manque de bon sens.

— Et la seconde anecdote?

— Je vous la conterai une autre fois... N'importe : Soury était un sincère, et l'on peut constater chez lui comment un laborieux et noble esprit devient un esprit faux, et aussi comment il devient le martyr de soi-même. Il a beaucoup souffert, et il mérite une tendre pitié. Tout le drame de sa vie intérieure, ce fut d'avoir supprimé, croyait-il, le troisième ordre pascalien, et de conserver, à cause de sa propre noblesse, le désir, la hantise de ce qui vit dans cet ordre du cœur. En réalité, ce biologiste s'était décapité, et puis il était désespéré de n'avoir plus de tête.

— Il continuait de vivre, et de penser.

— Mais dans quelles conditions douloureuses! Oui, il avait perdu la tête, c'est-à-dire le sommet de lui-même... Puisqu'il s'agit d'un biologiste, je prendrai pour symbole une expérience que l'on fait sur les canards. On coupe la tête d'un canard, au ras du cerveau, et l'on constate que le canard peut encore courir quelque temps : les phénomènes réflexes de locomotion se produisent encore, parce que l'on n'a pas sectionné la partie postérieure du cerveau, laquelle, chez les canards, est située plus bas que chez la plupart des autres animaux... Or, Jules Soury, type du scientiste, s'était décapité, si vous me permettez cette image, d'une manière analogue. Pour lui, notre troisième ordre n'existait plus; ce scientiste, à force de nier cet ordre, n'avait plus d'organe pour y penser; il était tout entier attaché, captif, dans l'ordre des corps et celui des esprits. Bien plus, supprimant le troisième ordre, et par conséquent les rapports du troisième au second, le second n'avait plus de rapports qu'avec le premier : détaché du « cœur », qui le soutient et l'élève, « l'esprit » retombait dans la dépendance du « corps ». Aussi, pour ce scientiste, la réalité la plus stable, la plus riche, la plus vivante, et la seule connaissable, c'était la matière. « Notre conception scientifique du monde, écrit-il, est matérialiste ». Tout vient de la matière, même l'intelligence, même les grands mouvements historiques. Qu'est-ce que le christianisme? se demande Soury; et il répond, il proclame, il crie : « C'est le produit d'une affection nerveuse de nature inflammatoire. »

— Mais alors, qu'est-ce que la musique?

— Attendez, la musique n'est pas loin, car ce scientiste, si passionnément athée, allait régulièrement à la messe...

— Je ne comprends plus.

— Lui non plus, évidemment... Matérialiste et athée, il revenait à l'église pour refaire ses provisions d'idéal.

— En êtes-vous sûr?... N'est-ce pas là un on-dit?

— Lui-même l'a écrit, lui-même l'a publié. D'ailleurs écoutez cet autre aveu : « Je relis souvent des livres de prières, pour me tenir l'âme haute. » (*Ma Vie*, p. 69.) Comment peut-il parler de son *âme*, puisqu'il la nie? Ou bien, au contraire, comment peut-il la nier, puisqu'il la sent en lui-même?... Bien plus, il sent qu'elle s'élève, s'accroît et se purifie, lorsqu'il relit des prières. Mais il continue à proclamer qu'elle est produite par le corps : alors, pour exalter cette âme, ou plutôt pour l'exciter, il n'a pas besoin de prières, mais bien d'alcool ou d'une piqûre d'huile cam-

(1) Dans le livre de Soury, *Campagne nationaliste*, les textes abondent qui sont conformes à ce que nous rapportons ici de Jules Soury.

plirée... Il admire la doctrine morale du christianisme, il admire la puissance éducatrice de la discipline chrétienne, il proclame la toute-puissance de l'esprit et confesse que la pensée, « les méditations de quelques solitaires ont jusqu'ici mené le monde », et il continue, par entêtement de scientiste, à tout ramener à la matière.

— Que de contradictions!

— En voici une autre. Soury affirmait que l'existence humaine est la pire des calamités : tout ce qui vit est souffrance, et le seul bonheur est dans le néant, assurait-il.

— Comment ce qui n'existe pas peut-il être heureux?

— Évidemment... Mais vous savez que cette rêverie, qui semble venue de l'Inde et dater de plusieurs milliers d'années, était fort à la mode, en France, vers 1860. Dans les cénacles, on était volontiers *pessimiste*, *nirvâniste*, à l'heure de l'apéritif : « la vie est atroce; le plus grand crime, c'est de la propager; l'amour est horrible », proclamaient ces jeunes philosophes, quand ils n'embrassaient pas leurs maîtresses. Un poète parnassien, Leconte de Lisle, écrivit de telles maximes en alexandrins sonores et rocailleux. Il cherchait de bonnes rimes, pour dire que tout est mauvais.

— Et Jules Soury?

— Soury ne s'amusait pas à écrire des vers désespérés. Plus il regardait dans son microscope, plus il découvrait que la vie est sinistre. « Oh! le néant, gémissait il, le néant, le paradisiaque néant!... » A coup sûr, le plus grand crime d'un être, c'est de donner la vie à un autre être : jamais, lui, Soury, ne ferait un tel crime... Or, Soury adorait sa mère : il a écrit sur elle des pages admirables, simples et grandes, et qui font qu'on l'aime lui-même.

— Je ne comprends plus. Comment un tel pessimiste pouvait-il aimer sa mère?... Si le plus grand crime, c'est d'engendrer...

— La contradiction est évidente... Mais, ce qui est extraordinaire, c'est qu'un tel homme ait passé sa vie à être martyrisé par des contradictions, et surtout par des contradictions dont il était l'auteur. Fallait-il qu'il eût vraiment une croyance mystique dans les idées, et surtout dans les siennes, pour se condamner à être torturé par deux idées contraires! Quand deux idées ne s'accordent pas, il y a tant de moyens de les modifier, et de les apaiser dans un mariage de raison!

— Pour faire cela, il faut ne pas être un impulsif, un entêté, un homme à « idées fixes ». il faut ne pas croire qu'une idée particulière, un sentiment personnel que l'on érige en système, sont des expressions exactes et permanentes de la vérité absolue...

— Pauvre Soury, scientiste trop convaincu... Il souffrait, et ne pouvait pas se guérir : il ne voyait pas comment lui-même s'était mutilé, en se séparant de la plus haute partie de lui-même. Si elle avait continué de vivre en lui, combien la guérison eût été facile! Les faits intérieurs, conçus selon l'ordre du sentiment, auraient communiqué de leur lumière et de leur charme aux données incomplètes de son intelligence, et la paix se serait faite en lui. Chaque dimanche, quand il se plaisait à revenir aux offices et à relire les hymnes sacrées, il souffrait, puisque son aspiration, jugeait-il, était chimérique, décevante; et quand il regardait sa mère, celle-ci, qui fut son grand amour, lui apparaissait comme une criminelle, qui lui avait infligé le supplice de l'existence.

— C'est terrible, et enfantin.

— Pour changer tout cela, il aurait suffi de douter un peu de soi, et de se poser quelques humbles questions : « Est-il sûr que la vie soit mauvaise, et comment puis-je le savoir? Où est l'appareil capable de mesurer les joies et les douleurs, puis de les totaliser, afin que l'on sache ce qui l'emporte, du total des joies ou du total des douleurs?... D'autre part, quelle est l'expérience qui prouve que la matière vivante engendre la pensée, et quelle autre expérience prouve que la matière inanimée peut engendrer de la matière vivante? » Tant que l'on constatera une solution de continuité entre les trois ordres de phénomènes, il sera évidemment impossible d'expliquer un ordre par un autre, ni de donner pour certain qu'un ordre engendre un autre ordre. Et, ainsi que le montre le cas de Soury, un homme bien né, c'est-à-dire intelligent et capable d'aimer, ne peut supprimer, si scientiste et si « matérialiste » soit il, ni l'ordre de l'intelligence ni l'ordre du sentiment. Déclarer que l'ordre du sentiment est produit par l'ordre de l'esprit est aussi absurde que déclarer que l'ordre de l'esprit est produit par l'ordre du corps. Dans l'homme, ces trois ordres communiquent; l'homme participe à chacun d'eux : on le constate; mais on constate aussi que la communication d'un ordre à l'autre est inexpliquée. Soit par la science, soit par les arts,

l'homme essaye d'exprimer ce qu'il devine dans ces trois ordres divers. Mais la réalité de l'ordre du sentiment ne doit pas être rejetée comme irréelle, sous prétexte que tel scientiste ne la perçoit plus, à force de s'être cantonné obstinément dans les autres ordres...

Adolphe Boschot.

LES JEUNES

FRANCIS CARCO

Ne disons pas quand il naquit. Il suffit à chacun de savoir qu'il est jeune, presque aussi jeune qu'il le paraît.

Un portrait littéraire de Francis Carco? J'aimerais qu'il relatât ses faits et gestes depuis sa naissance, car nul, mieux que lui, ne naquit hommes de lettres. J'imagine qu'il mordait sa nourrice littérairement. Entendez par là qu'il y devait prendre un plaisir cherché et réfléchi. Plus tard, il alla, comme tout le monde, au lycée, y fut, comme tout le monde, embêté et puni... Mieux que d'autres il dut s'y plaire pour cette joie d'être embêté, puni, d'amasser dès le temps puéril les éléments d'un précieux tourment, et pour la joie meilleure de lui échapper par tous les moyens à la disposition des indociles et brillants élèves. Ainsi l'on double le cap des grades universitaires, en prenant contact avec la vie. Francis Carco, à l'âge où l'on fume la première cigarette, portait déjà en lui le fardeau de la contradiction. Contradiction qu'il ne poussait point à cette angoisse métaphysique aisément résolue, devant une table et des livres, en sérénité de fait. Cet homme de lettres-né était trop homme de lettres pour se perdre dans le brouillard d'une pensée qui s'étire et se diffuse. Il voulait vivre : mais il ne vivait jamais davantage que par le spectacle de sa propre vie.

Cette vie, c'était aussi celle des autres : nous sommes si peu des individus! Sans ratiociner sur ce problème, Francis Carco en connaissait la position. Il était relativiste sans se donner la peine de le savoir. Voué à lui-même, il se trouvait, par immédiate conséquence, voué au réel. Au plus profond réel, à celui que seuls voient les privilégiés : car je l'ai dit homme de lettres-né par plaisanterie. Il était cela et bien mieux que cela. Il était né poète.

Il publia son premier poème en... je ne sais au juste; c'était quelques années plus tôt que 1910. Ce poème parut dans une petite Revue belge, aux destinées de laquelle présidait M. Vandeputte; après quoi Carco collabora au *Censeur*, et surtout à la *Phalange*, où il fit ses véritables débuts littéraires. Comme tous ceux qui sont nés poètes, il était plein de joies. Chaque instant portait ces joies. Tout lui était un chemin vers la suprême, vers l'étrangère Unité. Un chemin sur lequel il faisait quelques pas, pour regarder. Heure de la nature. Heure dionysienne. Je me rappelle un vers qu'il écrivit à cette époque, et dont il était, si ma mémoire est fidèle, fort satisfait :

« Je sens que je m'éveille et meurs à chaque instant. »

S'il avait été moins intelligent, il eût fait alors un poète « naturiste », meilleur que d'autres. Mais il savait la nécessité des limites et le prix de l'individu, — pour imparfait qu'il soit. Il se cherchait. Il avait compris que la passion de l'Unité est romantisme vide, pour qui ne sait évaluer et exprimer les différences. Et d'abord celles par quoi chacun est soi.

Ainsi en vint-il, se cherchant et s'aimant, à chercher et aimer les êtres. A travers sensations, actes, spectacles, derrière cette brume d'échanges qui les fait liés et séparés à la fois, — demi-êtres plutôt, atomes mal agrégés, jamais fixés, et si vite détruits dans leur ciel obscur. Il se sait aussi seul, aussi dépendant, aussi précaire que les autres. Sa grande pitié s'étend sur lui-même, en s'étendant sur ceux qu'il sent les plus fraternels. Ces frères selon le destin, dans quel milieu les trouver? Un grand orgueil de jeunesse le pousse aux extrêmes, et la curiosité le guide; mais la curiosité ici n'est qu'un adjuvant. Quelle joie de rencontrer l'homme nu, libre de liens et privé de secours, l'homme pour qui tout est possible parce que rien n'est acquis! Tout est possible, rien ne viendra; il le sait, nous le savons, c'est une fatalité qu'il faut subir. Ainsi est fait cet étrange ciel où nous vivons. Et, après tout, à quoi bon songer à tout cela? Se rapprocher du « fond de la question », — c'est-à-dire entrevoir un des aspects les plus généraux que nous sachions lui donner? Voilà qui risque d'être vain, car il faut qu'un poète trouve des objets, un langage. Comme la tragédie grecque, le plus court poème se doit d'enfermer le dionysien dans l'apollinien... .

... Et Carco se promène avec délices dans les

rues. La nuit tombe; autour des tables de café, des hommes dont la situation est bien déterminée passent une heure sans incertitude. Les théâtres, les music-halls vont ouvrir leurs portes. Mais sur le trottoir la prostituée rôde; qu'adviendra-t-il d'elle, ce soir? Sa solitude est irrémédiable. Le souteneur qui la guette est seul sans recours, lui aussi. L'amour les accole sans les unir. Chaque minute apporte son risque. La police est là, — et les amis qui mangent à deux râteliers. Évidemment tout cela est trop instable pour durer beaucoup. Ça ne dure pas beaucoup... il y a la prison, Saint-Lazare, et mieux. Il y a encore le couteau ou le browning des camarades, prompts à châtier les indiscrétions. Ces angoisses soigneusement enfermées en cent âmes, et bien peu communicables, sollicitent ce rêveur, ce poète. Alentour les premières gouttes tièdes de la pluie, ou un trop fiévreux printemps, acheminent chacune de ces âmes vers sa dispersion, — celle aussi de ce rêveur, de ce poète, pareil et différent... Car il est celui qui voit, et qui peut dire : c'est pourquoi il a plus de joie que de tourment; c'est pourquoi il domine les êtres qu'il aime, et se fait devant eux une âme sensible et cruelle, clairvoyante, « une âme de « spectateur »...

Capable de « dire », il dira, — et de son mieux.

Edgar Poe prétend quelque part que, si nous connaissons de grands poètes, les plus grands restent ignorés de nous, leur génie étant trop haut pour faire œuvre.

Edgar Poe avait le goût de l'absolu; il avait aussi celui de l'humour; admettons que l'un et l'autre l'aient conduit à une affirmation de si belle impertinence.

Francis Carco, qui apprécie l'humour et ne déprise point l'impertinence, se défie de l'absolu plus que du feu. C'est un des motifs pour lesquels il dira ce qu'il a à dire. D'autres, qui en leur âme étaient poètes, très poètes, peut-être grandissimes poètes, ont choisi, vers la même époque, de bavarder leur vie ou de la dormir. Lui ne croit pas que le génie dispense du talent, et, moins encore, que le silence suffise à les manifester. Ah! la belle chose qu'une page blanche! Sans doute, pour l'œil de Dieu. Carco, plein de bon sens, ne se prend pas pour Dieu, — ni son lecteur. Il juge que les écrivains sont faits pour écrire, et les poètes pour écrire des vers. En raison de quoi il mérite le blâme de gens dont la désapprobation ne peut que lui causer le plus vif plaisir.

Après les peines secrètes de l'enfance, il a découvert la nature et l'amour : ne les avait-il pas pressentis déjà entre ces peines, grâce à elles? Mais, affiné de culture et se fondant, en Latin, sur sa force, son intelligence et sa ruse, il fait vite le chemin qui conduit à la maturité du talent. S'il était moins fin, il serait victime, comme tant d'autres, de sa facilité, de son goût du rythme et des vagues élans de l'adolescence. D'aucuns sont restés à ce stade de formation toute leur vie. Lui le franchit en quelques mois. Il sait exercer sa défiance sur lui-même; gare à la facilité! gare à ce bercement arrondi du rythme! gare à ces élans qui sont la volupté des soirs tièdes, mais s'y évaporent aussi facilement qu'un parfum, sans qu'aucune limite, les arrêtant, coagule les forces en êtres... Car, ai-je oublié de vous dire? — Carco est, depuis toujours, ambitieux. Ambitieux, oui, et point bassement. Il cherchera la beauté avant le succès, — et comme malgré lui. Il ne pourrait faire autrement. C'est une nécessité qu'il subit, et ceci est d'un écrivain de belle race. Versatile, sensuel, passionné pour le spectacle du monde, il trouve son plaisir le plus profond à recréer ce monde, ce « vaste et terrible monde », comme dit le lama de Rudyard Kipling, lama auquel Francis Carco ne ressemble point.

Il a pourtant ceci de commun avec le lama : il sait que « ce monde est un vaste et terrible monde ». Mais le lama est Hindou, et Carco est Latin. Le lama amplifie autant qu'il le peut son objet. Carco délimite le sien. Tel est le premier devoir de l'ambitieux. Le lama n'arrivera jamais à rien, qu'à s'imaginer qu'il a trouvé sa Rivière. Carco écrira des poèmes, puis des romans.

Car sous la piqûre du désir, voici qu'aussitôt naît en lui la volonté, volonté de se satisfaire, puis volonté de créer. Ainsi le poète, après s'être complu dans ses nostalgies, passe-t-il à l'action. L'action, dans ce monde des reflets qu'est l'ordre littéraire, c'est de faire naître des personnages, d'écrire... un roman, une pièce de théâtre. Poète, Carco n'est que poète tant qu'il reste fidèle à la paresse enchantée, à l'« ennui enchanté ». Il a trop de sève pour que l'ennui enchanté, ce délicieux plaisir, ne le lasse pas presque aussi vite que l'ennui tout court. A vrai dire, a-t-il jamais connu celui-ci? Dans son cœur est un besoin de souffrir, — curiosité, perversité, rien de profond, quelque chose pourtant, d'intime! Juste assez pour aimer la peine des autres, le souvenir de la

sienne, une molle pluie, une banlieue, un souvenir... de quel ennui ne saurait on faire une volupté? C'est un jeu ni neuf ni vieux, un jeu humain. Quand on est las de cette volupté-ci, on rentre chez soi et l'on écrit un poème, ou bien on va au café. Je me rappelle le temps charmant où « j'apprenais la paresse » à Francis Carco, qui s'était avisé de devenir travailleur beaucoup trop tôt. Nous étions très jeunes, chaque chose à son temps, et dans la petite ville aimable où nous rapprochaient le hasard et la sympathie il eût fallu être vraiment peu doué pour ne pas devenir, en quelques semaines, un très convenable paresseux. Dans cet art Carco fit des progrès rapides. Mais ceci ne pouvait satisfaire un homme au fond si équilibré. Il désapprit la paresse après l'avoir apprise. Et ce poète devint sans tarder un romancier. Le romancier resta fidèle au poète. Ses héros, il les prit parmi ces « outlaws » de nos cités modernes qui avaient en lui inspiré le poète.

Prostituées, souteneurs, marchands de chair à plaisir ou de drogues, paresseux qui, eux, ne désapprouveront jamais la paresse, criminels d'habitude ou d'occasion. Voici un monde qui a ses lois, — et où comme en tout autre monde, des gens s'ingénient à les enfreindre : indicateurs de police, petits traîtres de coin de rue... Erreur, de croire qu'ici l'on trouve je ne sais quelle chevalerie à rebours, et la bravoure à tous les étages! Comme en tout autre monde, la lâcheté y est plus fréquente que le courage, et l'associé qui n'a plus confiance « laisse tomber » volontiers son compagnon de risques, quand il ne le « donne » pas. C'est le grand mérite de Francis Carco d'avoir vu avec plus de nuances que ces prédécesseurs une catégorie de gens dans les secrets psychologiques de qui on entre difficilement quand on n'est pas l'un d'entre eux. Jésus-la-Caille, inquiet « Milord », vous, Fernande, rencontrée tant de fois au coin des rues (et pourtant, non, vous résumez tant de celles-ci! Vous êtes *créée*), et vous, capitaine éphémère de « l'Equipe »; images de toute précarité, vous êtes émouvants parce que, plus que d'autres, vous êtes libres et allez mourir. Comment en serait-il autrement, comment vous libéreriez-vous sans mourir? Ainsi en est-il de tout être, de toute chose : car rien n'existe que par ses liaisons. Vous êtes divers et pareils farouchement et puérilement individualistes. L'auteur est en vous tragiquement coloré, éphémère, soumis au hasard de la force. Les plus pathétiques, parmi vous, ce sont peut-être ceux qui, à un degré supérieur et passager d'incertitude, vont vers ce milieu antisocial que vous faites, ceux qui ne sont pas encore des vôtres; le « Milord » au début de son histoire, ce jeune homme de *Rien qu'une femme* dont on ne sait ce qu'il adviendra.

Avec quel amour Carco vous imagine et vous dépeint! Avec l'amour de vos tares, de votre inquiétude, et même du lourd ennui que, hors des heures de risques, vous subissez. Amour qui ne relève point de la charité, croyez-le. Vous êtes la plus tragique image de la vie, pour ce cœur de poète sensible et orgueilleux. Il aime la vie, sa vie, lui-même, en vous aimant. Un romancier qui ne serait qu'un romancier goûterait moins, sans doute, des personnages aussi mal déterminés, aussi difficiles à connaître que vous l'êtes.

Carco est, d'abord et toujours, un poète. Devenu excellent romancier, il reste entièrement poète. C'est pourquoi ses « héros » à rebours restent émouvants et vivants. Êtres d'exception, objectera-t-on; soit, mais que vaut l'objection?

Rien ne rend compte de l'habituel mieux que l'exceptionnel. — Voici une formule, excessive et pouvant se retourner, comme d'autres formules, mais assez juste en littérature. L'art que nous tenons pour classique ne l'implique-t-elle pas? Rien de plus exceptionnel, dans le scénario comme dans le choix des personnages, que la tragédie grecque, ou même que celle de Racine? Rois, reines, drames noirs comme l'Érèbe, lourdes fatalités, tout y est situé hors du plan normal de la vie. Nous y découvrons pourtant un sens général et profondément humain. Andromaque et Bérénice ne sont point à part des mères et des amantes réelles. Cela est aussi vrai du roman : les personnages de la *Princesse de Clèves*, l'amour qui les anime, ne sont-ils pas d'exception? La formule que j'imagine résume, — un peu brutalement, j'en conviens, — la raison d'être de ce recours à l'exceptionnel. Le plus intéressant est de remarquer que le même recours est utilisé par le romancier dit « d'aventures ». On pourrait soutenir qu'en ce sens il revient à la tradition classique. Bien davantage s'opposent à cette tradition les méthodes « réalistes » ou « naturalistes ».

Il faut choisir l'exceptionnel, — et en cela réside en partie l'art de l'écrivain. Que beaucoup de ceux-ci soient ignorants de leur art, et même de leur métier, c'est, hélas! trop évident

pour qu'il soit utile de le constater. Bornons-nous à le rappeler (on oublie tant de choses...) Il est certain que le roman d'aventures contemporain, — après avoir donné de larges espoirs, entretenus par quelques auteurs dont les raisons de faire « prendre » ce mouvement étaient excellemment personnelles, — ce roman renouvelé ou postiché de Stewenson, Conrad et autres a très vite tourné au poncif.

Voici qu'au roman « d'aventures » maritime et exotique Carco oppose un roman non moins « d'aventures », mais psychologique. A vrai dire, ceux de Balzac et de Dostoïewsky n'étaient-ils point des « romans d'aventures psychologiques »?

Maintenant que le monde est devenu matériellement si petit, si uniforme, si facile à parcourir, le roman d'aventures psychologique ne doit-il pas naturellement se substituer au roman d'aventures géographiques? Il y a plus loin de l'avenue Montaigne à la rue Asselin que du Claridge de Paris au Shepeard's du Caire.

Je n'analyserai pas ces romans riches de matière, en chacun desquels un drame précis noue l'intrigue et force l'attention, — pour cette fin supérieure d'agréger le malaise, l'angoisse, de faire apparaître, par le truchement de quelques héros imaginés, tout un milieu. Mieux vaut les lire qu'en entendre parler. Je suis obligé pourtant d'ajouter, pour compléter ce portrait, que Carco « écrit fort bien », à phrases courtes et subtiles, à petite touches sobres et aiguës... Style impressionniste, reprochera-t-on? Oui, au papillotement près. Carco, qui écrit en « impressionniste » (et ce à juste raison) ses vers ou les poèmes en prose d'*Instincts*, use de procédés plus larges, plus directs, plus clairs, dès qu'il s'agit d'un roman. A vrai dire, il atteint à un classicisme tout traditionnel — et tout spontané, car dès le premier jour qu'il a fait œuvre littéraire, Carco a tendu, par nature et comme à son insu, vers cette « forme » classique.

S'il fallait porter un pronostic sur l'œuvre à venir de Francis Carco, ce pronostic devrait, je crois, tenir compte de ces dernières remarques. Le « classicisme » est dans la manière de traiter les sujets, non dans celle de les choisir. En obéissant au goût qui jusqu'à présent l'a conduit, Francis Carco est assuré de rester fidèle à notre meilleur passé littéraire — et il en suit la tradition quand il traduit les modernes aspects d'éternels conflits. A sa manière, selon son choix, selon son plaisir... Que de découvertes à faire encore, que de voyages en terre inconnue, dans les blancs de l'atlas moral, entre quatre rues de Paris!

Robert DE LA VAISSIÈRE.

NUITS DE PARIS

On l'a dit bien des fois : Paris est un vaste assemblage de quartiers où, pour peu que l'on cherche des points d'analogie avec d'autres grandes villes, on les trouve aisément. Huysmans, dans *A Rebours*, a découvert les bars de Londres rue d'Amsterdam et les a si bien décrits qu'ils ont longtemps suffi à notre curiosité. Il est vrai que les bars, où qu'on aille, ont toujours un caractère anglo-saxon sans lequel ils n'existeraient pas. Pourtant, ce n'est pas Londres que me rappellent ceux des rues silencieuses qui avoisinent la place Gaillon, se coupent à angle droit et, malgré la proximité des Boulevards et de l'avenue de l'Opéra, sont d'ordinaire, la nuit, vides et trop éclairées. Je pense à Lyon. Je crois respirer son atmosphère brumeuse et, longeant les façades, éprouver un malaise si aigu qu'il ajoute à mon illusion.

En effet, dans ces rues, les devantures baissées des marchands de vin, les vitres voilées des restaurants et les enseignes des bars se succèdent sans aucun pittoresque. A peine si, désignant l'entrée d'un vague café, — qui pourrait être une brasserie — une flèche aux feux ovalés s'allume de minute en minute et projette sur l'asphalte un immobile halo. Tout est morne alentour. Les volets blancs d'un cabaret — d'un blanc trop cru sous la lumière violente de l'électricité — font seuls exception à la règle et se détachent de loin, pour vous mieux attirer, entre les autres boutiques qui, à mesure qu'on en approche, résonnent étrangement d'un bruit de jazz et révèlent leur secret.

Mais qu'on ôte ces volets et vous serez déçu. Des rideaux roses défendent de voir l'intérieur. Tendus, Clos hermétiquement. Pareils à de seconds volets plus tendres, plus agréables à l'œil et ne laissant filtrer qu'une lumière équivoque de tiède maison de rendez-vous. C'est la note dominante du quartier. Il semble que le plaisir y soit si savoureux qu'il nécessite tout ce mystère. Et quel plaisir! Durant un temps, on prétendit qu'il était le plus rare et qu'il éclipserait

****

celui que l'on goûte à Montmartre. On le prônait. On en vantait les charmes. Puis on n'en parla plus car, du moment que l'on put faire la différence, la question fut réglée.

Comment disputer son succès à Montmartre qui ne vit que la nuit et, le jour, donne aux visiteurs l'impression d'une ville barricadée? Il ne fallait réellement guère connaître Paris, ses habitudes, son attraction sur l'étranger, car, vouloir supplanter les boîtes célèbres de la rue Pigalle dans la commodité qu'y ont les honnêtes gens et les remplacer par des bars sans fièvre ni rayonnement, c'était « aller, comme on dit, un peu fort. »

Montmartre sera toujours Montmartre, malgré la concurrence que partout on essaye d'établir et qui, même dans les lieux resplendissant de mille lumières, tente inutilement de diminuer son prestige aux yeux des amateurs.

— Où qu'tu trouverais une plus chouette organisation? me demandait tout récemment une jeune danseuse qui se prétend « née native du XVIII^e^ » malgré ses cheveux noirs crépus. Y a d'tout ici. Des endroits chic et des pas chic, des bals, des cinés, des dancings, des cabarets... Oh! là là... C'est pas à Montparnasse, est-ce pas? même au *Jockey* qu'on verrait ça... Tu parles! C'est tué par les habitués, l'*Jockey*... Des habitués étrangers? pense un peu... Déjà quand ils n'font que passer, on en a marre... Alors quand ils biberonnent tous les soirs, ensemble, à la même table, d'puis des années, tu t'rends compte?

Évidemment. Mais le *Jockey* n'est tout de même pas ce que m'en disait cette jeune personne de parti pris qui, s'exaltant, me désignait le *Caveau Caucasien*, *Lajunie*, le *Royal*, *Pigall's bar* et le *Paradis*.

*
* *

Sous son plafond très bas et tapissé d'affiches dont des lambeaux pendent comme des ailes rompues, le Jockey sait offrir aux curieux un coup d'œil saisissant. A droite, un piano, sur lequel un nègre agile frappe de ses longues baguettes en même temps que sur son tambour, déchaîne un bruit géant. Le jazz, niché sur des tréteaux, beugle et pétarade à tout rompre. On crie. On se bouscule. On danse sur place et le pittoresque fabriqué de l'établissement a, lui aussi, comme un frémoussement obscène de bamboula. Comment, en cet espace étroit, tant de gens peuvent-ils bien tenir? A les voir se presser, ils n'ont nullement l'air d'y songer. Au contraire, plus ils sont nombreux, plus ils crient et témoignent en se trémoussant d'une stupéfiante jubilation.

— Attention! mugit le garçon, promenant au-dessus des têtes son plateau chargé de gobelets.

Passera-t-il?... Il passe. C'est un miracle, chaque fois, mais on n'y prête plus attention vers minuit lorsque, au comble du délire, la porte de la rue s'ouvre et des femmes à demi-nues sous leurs peluches de bal, couvertes de brillants, fragiles, un peu surprises, s'avancent et ne sont point instantanément brisées.

Tout est miracle, en effet, dans ces lieux qui évoquent, dès qu'on en a franchi le seuil, les saloons, chers à Jack London, où des échantillons des quatre races humaines fraternisent dans une épaisse ferveur. Tout est exceptionnel, inattendu, depuis la poussiéreuse tulipe du gaz qu'on a laissée là par hasard, au bout d'un vieux tuyau, la coupe d'onyx qu'on n'allume plus, jusqu'aux baroques lanternes chinoises suspendues au plafond ainsi que des vessies emplies d'une fausse lumière figée. Qu'on s'y résigne ou non, la stupeur vous saisit. Des cordons d'ampoules électriques reliant ces lanternes dans un désordre très apparent, jettent un feu roux et morne sur les tables de bois grossier, le bar, les bouteilles, les banquettes et les murs. Elles ont un reflet d'incendie et, dénonçant cruellement la splendeur misérable d'un décor fait pour abrutir le client, brûlent sans arrêt tandis que sur une étagère un minuscule ventilateur roule comme l'hélice d'un cargo dans une eau lourde, malpropre et semée de débris.

Sous son effort, les morceaux d'affiches déchirées se soulèvent, se déplacent, se déroulent et, pareils à des algues, laissent soudain apparaître d'anciens visages d'actrices d'un rose décoloré. Mortes parées et souriantes, noyées que le remous de cette eau trouble fait remonter des profondeurs, elles émergent du passé, puis s'y enfoncent avec d'obscures délices. Coiffée d'un ravissant chapeau de postillon, c'est Mistinguett — si loin de nous depuis Joséphine Baker — qu'on voit cligner un œil fané,

C'est l'éternel'
Madam' Sorel

et, debout entre deux matelas de réclames de tout ordre, un homme masqué et attentif qui vit chaque soir sa dernière nuit.

O fantaisie du rêve et de l'alcool! Pour ces buveurs et leurs compagnes, ces nègres gesti-

culants, ces danseurs emmêlés dans la glu chaude du jazz, le temps n'existe pas, ni l'heure, ni le souci du lendemain. Qu'importe ces apparitions! A grands carreaux noirs et blancs, une scène confuse propose l'alléchante et sournoise invite d'une *Idylle chez les fantômes*. On donne l'adresse, soyez sans crainte et si les incrédules ont quelque peine à bien comprendre, ils n'ont qu'à regarder vers le fond de la salle où ce qui reste d'une vieille affiche oubliée dans un coin prolonge hors des réalités une perspective inerte et sinistre de bâtisses comme aveugles bordant une rue de l'au-delà. Conduit-elle, cette rue, à quelque *N. R. F.* du rêve? Il faut y prendre garde car, une nuit, qu'assis près du vestiaire j'attendais un ami, il me sembla voir surgir du sous-sol, l'un après l'autre, les froids, corrects et insensibles auteurs de la célèbre maison.

— Quoi? Quels auteurs? me questionnera-t-on.

N'insistons pas. Ils sont chez eux céans mais ne le répétez pas trop car le *Jockey*, qui tire actuellement à plus de mille cocktails par nuit, verrait peut-être son succès diminuer si quelqu'un s'avisait de répandre le bruit absurde qu'André Gide, dans la cave, tient la caisse et prépare les boissons.

*
* *

Cependant, il n'existe pas, à Paris, de cabaret plus habilement truqué que celui-là. Dès le début, des Suédois, des Américains, des Japonais, des nègres y fréquentèrent. Pascin, en compagnie d'un poète hawaïen, Mac Orlan, Chas-Laborde, Warnod, Abel Hermant, des peintres, des modèles prêtèrent à l'établissement un caractère fort excentrique. Quant au barman, M. Bob, « ancien mess-boy à bord des paquebots », il avait l'air, avec ses mines affables, de sortir rose et blond de quelque roman d'aventures traduit par Valéry Larbaud. Ah! qu'en ces temps — qui sont récents — la clientèle et l'atmosphère de ce faux bouge pour hommes de lettres offraient d'amusement! J'y vis un soir des Polonais vider force whisky et, n'étant pas d'accord, se lever et sortir. Ils revenaient bientôt mais moins nombreux car, dans la rue où je les entendais se battre, il en restait chaque fois un ou deux par terre et les autres étaient couverts de sang. A la fin, il n'y eut plus qu'un seul de ces Messieurs assis tristement à la table et contemplant, sans les voir, ses voisines qui dansaient, les verres, les places vides. Il demeura longtemps ainsi puis s'effondra brusquement sur le sol. Charmantes soirées en vérité malgré les disputes très fréquentes. On se croyait au cinéma. Mais lorsque Mlle Kiki aux sourcils peints acceptait de chanter, il se faisait un grand silence jusqu'au refrain :

V'y a qu', n'y a qu', n'y a qu'mon doux Sei-
[gneur
Qu'a la bonne odeur...

repris en chœur par l'assemblée.

Francis Carco.

CIMETIÈRE A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Parmi ce carnaval léger,
Où je passe, triste étranger,
Dans la foule et l'indifférence,
Vers ce cimetière, où la France
A laissé survivre ses morts,
Je suis venu, plein de remords,
Épeler les noms de ma race
Qui s'offrirent à cette place...
Noms de France, simples et clairs,
Durand, Bernard, Martin, Lambert,
Denis, Dufour... Je les épèle
Piensement... Je les appelle,
Comme si je pouvais soudain
Les ramener... Dupré... Jourdain...
D'où sortent-ils?... De quel village
Sont-ils venus vers cette plage,
Où l'on a vu tant de Manons
Qui moururent sans laisser de noms?...

Olivier, natif de Marseille,
Dit un tombeau qui s'ensoleille
Parmi les tombes qui sont là...
Olivier André... C'est cela...
C'est ce nom que d'obscurs présages,
Parmi ces funèbres cottages
Dont les toits sont à ras du sol,
Me faisaient chercher, et le vol
De mon âme à travers l'espace
Va rejoindre la maison basse,
La maison de ces vieux quartiers,
Pauvre Olivier, où vous êtiez
Cet enfant d'une Marseillaise,
Au temps où le roi Louis Seize
Régnait sur le pays si beau
Que n'agitait point Mirabeau...

Mille sept cent quatre-vingt quatre...
Dit la tombe... J'évoque l'âtre
Paisible, où brillait doucement
Le cuivre d'un chenêt charmant,
La console d'or et la glace
Qu'allait briser la populace,
L'armoire au parfum pénétrant
De thym et de lavande...
Errant
Sur la terre comme vous-même
Me voici à la pointe extrême
Du monde, où la France jadis
A fait fleurir les fleurs de lis...
Fleurs de lis, hélas! effeuillées
Après tant d'aurores rouillées!
Manibus date lilia...
S'écriait Virgile, il y a
Deux mille ans pour un jeune prince...
Mais, pauvre enfant de ma province,
Tu vécus sans gloire, Olivier,
Simple et caché, sans envier
D'autre nom que sur cette tombe
Où ma vaine prière tombe...

Pauvre chair, qui naquis là-bas,
Après combien d'obscurs combats
Es-tu venue à cette place
Fixer enfin ta course lasse?...
Je ne sais rien de toi, sinon
Cette pierre blanche et ce nom...
Au delà de ce cimetière
S'agite dans la ville entière
Le Carnaval, où courent ceux
Qui bientôt, pâles paresseux,
Se coucheront dans ces lits sombres,
Et moi, ombre parmi ces ombres,
Je t'évoque, doux Provençal,
Qui, bravant l'Océan brutal
Pour chercher dans cette Amérique
Quelque fortune chimérique,
Loin du massacre et du canon,
Apportais du moins dans ton nom
Le pacifique et clair feuillage
Dont l'argent fait un long sillage
Sur mon pays qui fut le tien...
Et je fais, comme toi chrétien,
Sur ton corps qui n'est que poussière
Au-dessous de la blanche pierre,
Le geste de paix et d'amour
Qui t'accueillit là-bas, le jour
Où les yeux clairs de ton enfance
S'ouvraient au soleil de Provence... (1)

Émile RIPERT.

(1) M. Émile Ripert va publier chez Champion un petit recueil : *Poèmes d'Amérique*.

UN ILLUSTRE OUBLIÉ

ANTOINE-LÉONARD THOMAS

Un homme s'est rencontré qui fut en son temps une personnification de l'éloquence, de l'éloquence académique du moins, à côté de cela poète distingué, enfin et surtout louangeur « professionnel » de tout ce qui, dans le passé et dans le présent, valait d'être loué, eh! bien, cet homme qui a loué toutes les gloires n'a jamais trouvé personne qui le louât lui-même, sauf son obscur ami, Deleyre. Cet homme, dont la vie fut un « champ de batailles et de triomphes » (Deleyre), cette « ombre d'un grand nom », ce fut Antoine-Léonard Thomas. Immortel, cet académicien ne l'aura été que de son vivant. Le culte des belles-lettres fut l'unique passion de sa vie. Rarement on rencontre en aussi parfait accord la noblesse du caractère et la beauté du talent. Que l'étude chez Thomas ait ajouté à la nature, et qu'à son tour la sensibilité ait ennobli son esprit, cela n'est pas douteux, surtout si vous le comparez à ses grands contemporains, Diderot, Voltaire, Rousseau, ces exemplaires d'humanité si troubles, si médiocres! Inférieur à ceux-ci par les dons de l'imagination, Thomas, cette âme délicate, ce « stoïcien », comme on l'appelait, leur est bien supérieur par la tenue morale. Je ne vois dans ce siècle que Vauvenargues à qui l'on puisse le comparer.

Il était né en 1732 à Clermont-Ferrand. D'abord destiné par sa famille au barreau, il abandonne l'étude du droit pour demander un gagne-pain plus immédiat à l'enseignement. Mais le professorat, qu'il exerçait au Collège de Beauvais, à Paris, exigeait plus de santé qu'il n'en avait. Car, à peine âgé de 24 ans, on le voit soumis pour le reste de ses jours au régime de la première enfance, le lait. Ses deux frères devaient être d'une complexion plus délicate encore, puisqu'il les perdit, l'un et l'autre, entre la vingtième et la trentième année. Un protecteur puissant, le duc de Praslin, ministre des Affaires étrangères, lui fournit le moyen d'échapper à un genre de vie trop pénible. Thomas fut fait secrétaire du ministre et interprète des Cantons suisses. Cette sinécure allait lui permettre de travailler à sa guise et de produire. Il s'était d'ailleurs fait assez connaître par des travaux de toute sorte, en prose et en vers, pour que son « patron » entreprît de le pousser vers

l'Académie française, dont il était plusieurs fois fois déjà lauréat. Mais il fallait faire concurrence à Marmontel, candidat, lui aussi. Thomas s'effaça modestement derrière son aîné, au grand dépit du duc, qui lui retira sa protection. Au surplus le favori disgracié n'eut pas à pâtir longtemps des effets de son désintéressement. Quatre ans après, en 1767, il entrait à son tour à l'Académie française. Dès lors son existence est toute tracée : Thomas fut jusqu'à sa mort, qui arriva en 1785, le parfait académicien, assidu aux séances, l'orgueil et la parure de sa docte Compagnie, devant laquelle il avait toujours quelque *Éloge* à faire applaudir.

Dans sa vie privée il pratiquait toutes les vertus qu'il aimait à célébrer publiquement. Il mérite qu'on lui fasse application de ce jugement de Cicéron sur Scipion Émilien : « Quid dicam de moribus facillimis? de pietate in matrem, liberalitate in sorores, bonitate in suos, justitia in omnes? » Sorte de programme que Thomas a fidèlement rempli. En effet il rendit à sa mère tous les soins dont elle avait entouré son enfance et son éducation. Il se fit le soutien de plusieurs de ses quatorze sœurs. Confrère serviable, et qui obligea notamment le poète Malfilâtre. Charitable envers les malheureux : on rapporte que, astreint par les médecins à des exercices quotidiens d'équitation, il vendit son cheval pour subvenir à la détresse d'un de ses compatriotes auvergnats. Galant homme de toutes les manières, il est le modèle de ce type archaïque de l'*honnête homme*. Il mourut à Oulins, dans une maison appartenant à l'archevêque de Lyon, son ami : sur la porte de la chambre qu'il occupait, le prélat avait fait graver pour inscription *La Candeur*, sans doute pour que les domestiques ne la confondissent pas avec celle de *Sa Grandeur*. Ce surnom était bien mérité par l'hôte de l'archevêque : « candidiorem animam nunquam terra tulit ». Personne n'honora davantage la vertu par ses écrits et n'honora davantage la profession d'écrivain.

Son pieux biographe, entraîné par son admiration, dit que Thomas ne vécut que pour « penser » : « loquor de homine cui vivere fuit cogitare » (Cic.), écrit-il en épigraphe. De cette amicale hyperbole retenons seulement que Thomas ne vécut que pour les Lettres. Quand il entra à l'Académie, il avait été déjà couronné cinq fois pour des *Éloges*, qui sont ceux du *Maréchal de Saxe*, de *Duguesseau*, de *Duguay-Trouin*, de *Sully* et de *Descartes*. Il continua par ceux de *Marc-Aurèle*, son chef-d'œuvre, de Fénelon, de Rousseau, de Voltaire, de Vauvenargues, auquel il associa celui des officiers moissonnés par la guerre, ainsi que Périclès avait fait pour les guerriers morts dans la guerre du Péloponèse. Il couronna ces discours par divers poèmes : l'un d'eux, l'*Ode sur le temps*, est vraiment beau, et remporta le prix de poésie. Enfin il se jugea assez maître du genre pour en faire l'histoire et en formuler les règles. En effet, Thomas n'avait-il pas servi de modèle à Fontenelle, dont les *Éloges* sont aussi le meilleur ouvrage? (1)

Son fameux *Essai sur les Éloges* comprend d'abord un historique du genre, qui est assurément trop étendu : que n'embrasse-t-il pas? Thomas va jusqu'à comprendre Platon au nombre des panégyristes, sous prétexte que Platon a fait le portrait de Socrate. A ce compte tous les genres littéraires seraient apparentés au genre « épidictique », s'il est vrai que l'art d'écrire soit celui de « bien définir et bien peindre » (La Bruyère). Aussi ne nous étonnerons-nous pas que, suivant l'aveu de Deleyre, « le plus grand nombre des gens de lettres n'ait pas eu le courage ou la force de le lire tout entier ». Où Thomas ressaisit l'avantage, c'est quand chez lui l'historien s'efface devant le théoricien. L'historien était trop prolixe, mais le théoricien appuie son principe sur une base solide, l'idéalisme. Le parfait panégyriste sera, d'après Thomas, l'homme épris du double amour de la vérité et de la vertu, et dont l'oreille sera sensible au nombre et à la cadence. Pline le jeune, qui a tant de ressemblances avec Thomas, aurait goûté cette définition. Il se serait écrié : « Et sapis, et mecum facis! » Conséquemment, nous ne verrons ni un Pline louer Domitien, ni un Thomas louer le cardinal Dubois. Ces hommes, qui se font une idée si élevée de leur mission d'écrivain, n'auront le goût de peindre que des héros et ne prostitueront jamais leur talent.

Une doctrine si noble n'est malheureusement pas un préservatif contre la « déclamation ». En effet Thomas n'a pas évité ce défaut. Disons à sa décharge que ses premières études le destinaient au barreau, où la « déclamation » était

1) Exempt de tout sentiment de jalousie et sans aucun amour-propre d'auteur, Thomas n'a pas laissé de vanter Fontenelle lui-même pour ses *Éloges académiques*. Mais jamais on ne rendait à Thomas la pareille.

alors à la mode — et que le genre dont il devait faire son « majorat », l'*Éloge*, était fait pour être prononcé en public, rythmé et cadencé à la manière oratoire. Ce serait donc une grande erreur de ne voir en Thomas qu'un bel esprit. Voltaire a sans doute qualifié son style de *galithomas*, mais qui ne voit que Voltaire haïssait en Thomas des vertus dont il n'avait pas, lui, Voltaire, même l'ombre, et que, ne pouvant ridiculiser l'âme de celui-ci, il s'en prenait à son style? Voltaire fut là ce qu'il était le plus souvent : injuste et méchant pour quiconque lui portait ombrage. Le principal grief qu'il semble que le patriarche de Ferney ait contre Thomas, c'est que celui-ci ne faisait pas partie des militants de l'*Encyclopédie* et qu'il ne faisait pas chorus avec Voltaire pour « écraser l'infâme ». D'ailleurs les citations que ci-après nous empruntons à Thomas lui-même montreront s'il savait écrire.

*
* *

J'ai cru expédient de remettre sous les yeux du lecteur ces quelques traits de la physionomie morale de Thomas avant d'en venir à celui de ses ouvrages qui a conservé pour nous le plus d' « actualité ». Car le type d'éloquence que notre auteur représente a bien vieilli, mais le moraliste et le sociologue qui écrivit l'*Essai sur les femmes* (1) mérite plus que jamais de retenir notre attention. *Inconnu* pour la majeure partie du public comme *orateur*, Thomas est aujourd'hui *méconnu* par les mêmes personnes comme descripteur de la psychologie *féminine*, et c'est sur cette question, toujours passionnante, que j'ai à cœur de remettre les choses sur leur véritable plan.

Ce livre, avoue Deleyre, « n'a pas atteint le succès où il devait aspirer ». Quoi d'étonnant à cela? Les femmes préféreront toujours les philippiques injurieuses d'un Rousseau, qu'elles sentent qui les aime, aux apologies finement nuancées d'un Thomas, qu'elles sentent indifférent pour elles. Car — fait assez remarquable à cette époque — la réputation de Thomas ne dut rien aux femmes. Les femmes n'occupent nulle place dans la vie de ce « garçon insensible ». Son cœur ne s'ouvrit qu'au sentiment de l'amitié. Il est vrai que Thomas rassemble toute son ingéniosité pour établir la supériorité des femmes sur les hommes au regard de l'amitié (1). « Mais, disait l'une de ses contemporaines, l'amitié de M. Thomas coûte trop cher, *car il faut l'acheter par son estime.* » Dans cet aveu, qui eût bien dû éclairer Deleyre sur son paradoxe, est impliquée la cause, fort honorable, qui explique que le livre de Thomas ne remporta qu'un succès d'*estime*.

N'empêche que de nos jours les meneuses du jeu féministe se sont emparées de l'*Essai sur les femmes*, comme elles ont fait de tous les ouvrages dont le *titre* leur a paru favorable à leur cause. Profitant de ce qu'on lit peu les vieux auteurs, et ne les ayant pas lus elles-mêmes, ces dames s'en sont annexé plusieurs *sur la foi du titre*. Tel Ernest Legouvé, sous prétexte qu'il était le fils de son père, Gabriel Legouvé, le burlesque auteur du *Mérite des femmes*, et sous prétexte aussi qu'il a écrit une *Histoire morale des femmes*, qui est d'ailleurs comme une douche froide sur l'outrecuidance féminine. Tout de même que Robert Macaire s'adjugeait les malles qui n'appartenaient à personne, ainsi les féministes ont dit de Thomas : « Cet auteur n'est revendiqué par personne? Donc il est à nous! » Et voilà mon Thomas enrégimenté, « volens nolens » dans la brigade féministe! Ces dames prétendent tirer à elles toute la littérature d'autrefois et que celle-ci ait annoncé l'ère de la « péréquation des sexes... » en attendant la déposition du sexe fort au profit du faible et le renversement des antiques valeurs.

Thomas, objet de l'un de ces empiétements, est au contraire l'adversaire déterminé — comme Ernest Legouvé, qui lui doit beaucoup (2) — de la « péréquation des sexes ». Il établit, ainsi qu'on le verra plus loin, l'inégalité foncière des sexes. Personne n'a mieux rabattu les prétentions exagérées des femmes et n'a mieux mesuré les bornes de leur esprit. Son biographe a raison de dire que « les exclusions qu'elles éprouvent ne sont injurieuses qu'à leurs pré-

(1) Voici l'intitulé exact sous lequel se présente l'ouvrage : *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes dans les différents siècles, par M. Thomas, de l'Académie française.* A Paris, chez Moutard, libraire de Madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à S[t]-Ambroise. M.D.C.C.LXXII.

(1) « Il n'aima pas les femmes, dit le bon Deleyre, mais plutôt il n'osa pas les aimer, de peur d'en aimer moins le genre humain, le peuple et la Patrie! » Naïf Deleyre : l'un n'empêche pas l'autre! L'amour des femmes et l'amour de la patrie ou de l'humanité peuvent parfaitement se conjuguer ensemble.

(2) Il lui « doit » notamment son fauteuil à l'Académie, qu'il occupa après deux ou trois autres. Car c'est le fauteuil de Thomas que Legouvé obtint.

tentions. Leur dépendance tient à leur faiblesse naturelle... Il faut qu'elles dominent ou qu'elles soient dominées. » Ce sont là, je le sais, des vérités cruelles à entendre pour qui rêve la restauration de je ne sais quel « matriarcat » préhistorique. Mais enfin c'était l'opinion de Thomas, ami éclairé des femmes et préoccupé de les prémunir contre des ambitions trop hautes.

Venons-en maintenant au livre lui-même et tirons-en de quoi appuyer ces réflexions préalables.

*
* *

L'*Essai sur les femmes* est un tableau de l'histoire de la civilisation au point de vue des femmes et rédigé en excellent style. Peut-être un peu trop imagé, mais l'auteur pensait que s'il y a un sujet où la parure et l'élégance soient de mise, c'est bien celui-là!

On sait, par son *Essai sur les Éloges*, qu'il ne s'interdisait pas d'enrichir sa matière en « se jetant à côté ». Il n'y a pas manqué cette fois non plus. Il a cédé à la tentation de dresser, lui centième, l'immense nomenclature des ouvrages écrits par des femmes et de recueillir ce que les femmes ont fait de plus éclatant. Il rendrait des points à Cornelius Agrippa, à Ruscelli, à du Bose, à Poulain de la Barre, de Bermen, Mlle de Gournay et *tutti quanti*. Je ne crois pas que les femmes lui sauront beaucoup de gré de cette érudition pédantesque dont il les accable, après s'en être chargé lui-même. Ni elles ne le suivront lorsqu'il retrace, non sans exagération, les malheurs dont leur sexe aurait été frappé (1) : j'imagine qu'elles hausseront les épaules en souriant. Elles en ont vu bien d'autres sous le vieux Caton, « et pourtant elles marchent »!

Entreprenant l'histoire des conquêtes féminines, Thomas établit que la loi serait impuissante à mieux faire que les femmes n'ont fait, et enfin que la loi s'est toujours inclinée devant le mérite et l'ascendant féminins. Il explique que les femmes inspirent les législateurs (ce qui les dispense de devenir législatrices elles-mêmes), et que toute notre civilisation se pénètre de plus en plus de « féminité » : religion, chevalerie, galanterie. Le solide terrain qu'il rencontre là! Nous sommes avec lui quand il montre la beauté, la douceur corrigeant partout la force, les sociétés se constituant sous l'empire de nécessités militaires et dominées par l'instinct de défense ou de sécurité nationale. Mais du coup nous voilà bien loin de la théorie chère au féminisme, qui fait de la société la résultante d'on ne sait quelle conspiration masculine, conçue et réalisée au profit exclusif de l'homme! Pour Thomas, qui est un esprit sensé, le jeu des forces sociales a tout causé, et aussi la nécessité. La « méchanceté » du mâle n'y est pour rien. Ne subit-il pas lui-même, tout le premier, le contre-coup des forces économiques, politiques, militaires, ou des puissances de la nature? Pourrait-il organiser son propre bonheur à l'exclusion de sa compagne? Serait-ce même du « bonheur » que cette félicité où *elle* ne serait pas? Ou la solidarité n'est qu'un vain mot, ou c'est entre l'homme et la femme qu'elle a surtout sa place. Enfin cette sorte de diffamation est le plus pitoyable argument que l'école féministe nous oppose. Thomas en a fait justice, Thomas, le pseudo-féministe.

De même qu'il a exagéré les infortunes de la femme, de même « il passe la mesure de la vérité quand il dit que les Romains... se faisaient gloire d'obéir à leurs femmes » Deleyre[1]. Assurément. Et ainsi Thomas-La Candeur [1] est toujours un peu en deçà ou au delà de la note juste.

Il n'est, à mon avis, parfaitement « à la page » que dans son fameux parallèle entre les deux sexes, où se révèle une connaissance si approfondie de la psychologie féminine. Qu'on en juge par quelques extraits.

« Il semble que, pour terminer cette grande « question d'amour-propre et de rivalité entre « les sexes... il faut considérer l'effet inévitable que la différence des devoirs, des occupations et des mœurs doit produire sur l'esprit, « l'âme et le caractère des deux sexes. Il faudrait voir ensuite jusqu'à quel point les quatre genres d'esprit philosophique, de mémoire, d'imagination, politique peuvent convenir aux femmes; si la faiblesse naturelle de « leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur « imagination; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs grâces, leur permet cette attention forte et sou-

(1) Exagération qui arrache à Deleyre cette exclamation : « Qu'il est doux de plaindre les femmes, quand on ne les aime pas assez pour les plaindre! » *Suave mari magno...*

(1) Surnom qui rappelle celui qu'Auguste donnait à Virgile : *puella*.

« femme qui peut combiner de suite une longue « chaîne d'idées, attention qui anéantit tous les « objets pour n'en voir qu'un et le voir tout « entier, qui d'une seule idée en fait sortir une « foule, toutes enchaînées à la première, ou « d'un grand nombre d'idées éparses extrait « une idée primitive et vaste qui les rassemble « toutes.

« Si aucune femme ne s'est mise à côté des « hommes célèbres qui ont eu ce genre d'esprit, « est-ce la faute ou de l'éducation ou de la na- « ture? (1)

Le domaine des arts n'est pas non plus celui où triomphent les femmes. « L'imagination, « dit Thomas, semblerait bien plus devoir être « leur partage... Mais il faudrait voir jusqu'où « cette imagination, appliquée aux arts, peut « développer en elles le talent de créer et de « peindre; si elles peuvent avoir l'imagination « forte, comme elles l'ont vive et légère; si le « genre de la leur ne tient pas nécessairement « à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs « plaisirs, à leur faiblesse même. Je demande- « rai si leurs fibres plus délicates ne doivent pas « craindre des sensations fortes qui les fatiguent, « et en chercher de douces qui les reposent... « Les femmes, par leur vie sédentaire et molle, « éprouvant moins le contraste du doux et du « terrible, peuvent-elles sentir et peindre, mê- « me ce qui est agréable, comme ceux qui, jetés « dans des situations contraires, passent rapi- « dement d'un sentiment à un autre? Peut- « être même, par l'habitude de se livrer à l'im- « pression du moment, qui chez elles est très « forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus « d'images que de tableaux. Peut-être leur ima- « gination, quoique vive, ressemble-t-elle au « *miroir, qui réfléchit tout, mais ne crée rien.* »

Car elle est de Thomas, cette heureuse métaphore, tant de fois citée! Et c'est la pénétrante analyse de Thomas qui a suggéré à Ernest Legouvé la — dirai-je : la terrible? — sentence : « *le génie est masculin* ». (1)

Continuons à feuilleter l'impitoyable réquisitoire.

« De toutes les passions l'amour sans contre- « dit est celle que les femmes sentent et qu'elles « expriment le mieux. Elles n'éprouvent les au- « tres que faiblement et par contre-coup; celle- « là leur appartient; elle est le charme et l'in- « térêt de leur vie; elle est leur âme. Elles doi- « vent donc mieux réussir à la peindre. Mais « sauront-elles, comme l'auteur d'*Andromaque* « et de *Phèdre*.... exprimer les transports d'une « âme troublée qui joint les fureurs à l'amour, « qui est tantôt impétueuse et tantôt tendre, « qui s'adoucit et s'irrite, qui verse le sang et « qui se sacrifie ensuite elle-même? Peindront- « elles ses retours, ses fureurs, ses orages? *Non :* « *et c'est la Nature elle-même qui le leur dé-* « *fend.* »

Les femmes auront-elles le tour philosophique de l'esprit et la faculté d'abstraire? Thomas ne le pense pas :

« Pour l'esprit d'ordre et de mémoire qui « classe des faits et des idées pour les retrouver « au besoin, comme il tient beaucoup à l'habi- « tude et à des méthodes, on ne voit pas pour- « quoi les deux sexes n'y réussiraient pas égale- « ment. Cependant pour la qualité même des « matériaux d'où résulte l'érudition, il faudrait « examiner encore si dans les femmes l'excès « du travail ne produirait pas plus aisément le « dégoût. Serait-il vrai que leur impatience et « ce désir naturel de changer, qui tient à des « impressions fugitives et rapides, ne leur per- « mît pas de suivre pendant des années le même « genre d'étude, et d'acquérir ainsi des connais- « sances profondes et vastes? On sait qu'*il y a* « *des qualités de l'esprit qui s'excluent.* » (Cela déjà est bien observé et bien exprimé, mais c'est du style abstrait. Une image concrète résumera mieux l'idée, Thomas ajoute donc) : « *Ce ne* « *peut être la même main qui taille le diamant* « *et qui creuse la mine.* »

Voici maintenant qui ne sera pas pour plaire aux femmes aspirant à jouer un rôle politique.

« Je viens à un objet plus important, l'esprit

(1) Même *doctrine* dans le passage célèbre de La Bruyère qui débute ainsi : « Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes? » et où le moraliste explique qu'« elles se sont établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude... ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses..., etc..., etc. » Sans doute les femmes depuis l'époque de La Bruyère ont remédié à cet état d'ignorance, mais pas plus aujourd'hui qu'au XVII^e^ siècle l'homme n'en est responsable.

(*Les Caractères*, ch. III *Des Femmes*.)

(1) Non seulement les femmes n'ont jamais eu de génie, mais encore il semble que le génie les gêne. Cicéron, Marc-Aurèle, Molière, J.-J. Rousseau, Napoléon, etc. en sauraient bien que dire. Il est rare que la femme d'un homme de génie — ou sa maîtresse — l'apprécie et le respecte.

« politique ou moral qui consiste dans la con-
« duite de soi-même et des autres. Pour balan-
« cer sur cet objet les avantages ou les désavan-
« tages des deux sexes, il faudrait distinguer
« l'usage de cet esprit dans la *société* et son usa-
« ge dans le *gouvernement*... Des femmes ont
« régné avec éclat : Christine de Suède, Isabelle
« de Castille, Élisabeth d'Angleterre, Marie-Thé-
« rèse d'Autriche, Catherine de Russie... Mais
« dans les questions générales il faut craindre
« de prendre les exceptions pour des règles, et
« chercher ce qui est dans le cours ordi-
« naire de la nature. Il faudrait donc voir si
« dans la société les femmes n'étant, et
« ne pouvant presque jamais être en action,
« peuvent aussi bien connaître les talents, leur
« emploi et leur usage ou leurs bornes; si les
« grandes vues et l'application des grands prin-
« cipes supposant l'habitude de saisir des résul-
« tats d'un coup d'œil, conviennent à leur *ima-*
« *gination de détail* et au peu d'habitude qu'el-
« les ont de généraliser leurs idées. C'est le ca-
« ractère surtout qui gouverne, c'est la vigueur
« de l'âme qui donne du ressort à l'esprit, qui
« affermit et qui étend les idées politiques, mais
« le caractère ne peut presque jamais être for-
« mé que par de grands mouvements, de gran-
« des espérances ou de grandes craintes et le
« besoin de se déployer sans cesse en agissant :
« celui des femmes n'est-il donc pas destiné en
« général à avoir plus d'agrément que de force?
« Leur imagination rapide et qui fait quelque-
« fois marcher le sentiment au devant de la pen-
« sée, ne les rend-elles pas dans le choix des
« hommes plus susceptibles ou de prévention
« ou d'erreur? Enfin les calomnierait-on beau-
« coup, risquerait-on même de leur déplaire,
« si on osait leur dire qu'elles doivent, dans la
« distribution de leur estime, mettre un peu
« trop de prix aux agréments, et être portées à
« croire qu'*un homme aimable peut être facile-*
« *ment un grand homme*?

Avouez qu'on ne saurait dorer la pilule d'une main plus délicate : tact, courtoisie, finesse, grâce, tout ce qui fait le charme d'un écrivain est réuni dans ces pages. Même sagacité élégante dans ce qui suit :

« C'est peut-être là le défaut qu'on peut re-
« procher à Élisabeth. Les goûts de son sexe
« perçaient à travers les soins du trône... Peut-
« être si Marie Stuart eût été moins belle, sa
« rivale eût été moins barbare. Ce goût de co-
« quetterie donna à Élisabeth des favoris qu'elle
« jugea bien plus en femme qu'en souveraine.
« Elle crut trop aisément que l'art de lui plaire
« supposait du génie... En général les femmes
« sur le trône sont plus portées au despotisme
« et s'indignent plus des barrières. Le sexe à
« qui la nature assigna la puissance en lui don-
« nant la force, a une certaine confiance qui
« l'élève à ses propres yeux, et n'a pas besoin
« de s'attester à lui-même des forces dont il est
« sûr. Mais la faiblesse s'étonne du pouvoir
« qu'elle a, et précipite ce pouvoir de tous les
« côtés pour s'en assurer elle-même. Les grands
« hommes ont peut-être plus le genre de despo-
« tisme qui tient à la hauteur des idées, et les
« femmes hors de la classe ordinaire, le genre
« de despotisme qui tient aux personnes; le leur
« est une saillie de leur âme, bien plus que le
« fruit d'un système. Une chose favorise le des-
« potisme des femmes qui gouvernent, c'est
« que les hommes confondent en elles l'empire
« de leur sexe avec celui de leur rang. Ce qu'on
« eût refusé à la grandeur, on l'accorde à la
« beauté. »

Écartées de la scène politique, les femmes, suivant Thomas, excellent dans la pratique des vertus religieuses et domestiques. Sur cet article rien n'a été écrit, non pas même par Ernest Legouvé, de plus fort, de plus ingénieux et de plus éloquent. Les erreurs même de Thomas, s'il y en a (et en effet nous avons vu ci-dessus qu'en matière d'amitié par exemple il va « un peu fort »), ses erreurs sont touchantes, ou bien étaient des vérités pour son temps. Car les femmes de la Révolution [1] et celles de la Commune se sont chargées de démentir son affirmation : « Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur? » par laquelle il conclut un développement sur ce thème que « bienfaisance et compassion sont surtout le partage des femmes ».

Puis il se demande si elles peuvent « s'élever jusqu'à l'amour de la patrie ». Oubliant Jeanne d'Arc et d'autres, il n'hésite pas, suivant son système que la femme n'est pas « un animal politique » Aristote, à dire *non*. Et voici ses raisons :

[1] Le conventionnel Mazuyer lui-même se déclarait « navré du spectacle que présentaient les *Furies* de l'échafaud : « Voyez ces femmes dégradées, atroces, qui vont tous les jours se repaître de la *guillotine* et de têtes coupées; entendez leurs discours, leurs vociférations éternelles; voyez ces furies aiguiser leurs poignards... » Et nous ne sommes encore qu'en 1794 !

« Il est aisé de voir que presque aucun des « sentiments qui constituent l'amour de la patrie ne convient aux femmes... La forme de « législation dans tout pays doit leur être assez « indifférente... Enfin, existant plus dans elles-« mêmes et dans les objets qui les attachent, et « peut-être moins dénaturées que nous par les « institutions sociales auxquelles elles ont moins « de part, elles doivent être moins susceptibles « de l'enthousiasme qui fait préférer l'État à « sa famille, et ses concitoyens à soi-même... « Mais Rome, Sparte, les femmes hollandaises « de la révolution des Sept Provinces... (Ré-« ponse) : Il y a des temps où la Nature s'éton-« ne de n'être plus elle-même, les grandes ver-« tus naissent de grands malheurs... L'amour « de l'humanité, qui est une espèce de senti-« ment abstrait, semble encore moins convenir à leur nature. Il faut pouvoir se peindre « ce qu'on aime... Un homme est plus pour les « femmes qu'une nation, et le jour où elles vivent plus que vingt siècles où elles ne seront « pas. »

Laissons à Thomas la responsabilité de cette sentence et de ses considérants. Tant il y a que voilà un étrange *féministe!*

« A l'égard de l'équité, rarement les femmes « font-elles comme la loi, qui prononce sans « aimer ni haïr. Leur justice soulève toujours « un coin du bandeau, pour voir ce qu'elles ont « à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire : « vous les verrez toujours voisines ou de l'excès « de la pitié, ou de l'excès de la vengeance. Il « leur manque cette force calme qui sait s'arrê-« ter : tout ce qui est modéré les tourmente. »

Voici enfin la conclusion, un peu évasive, de tout ce morceau :

« Pour bien traiter la question de ce paral-« lèle, il faudrait tout à la fois être médecin, « anatomiste, philosophe, raisonnable et sensi-« ble, et surtout *avoir le malheur d'être parfai-« tement désintéressé.* »

Ainsi Fénelon se récusait-il comme arbitre entre Anciens et Modernes : « Et vitula tu dignus et hic : non nostrum inter vos tantas componere lites. » Ainsi encore Condorcet terminait-il par une pointe sa dissertation sur l'émancipation du sexe féminin : « J'ai peur de me brouiller avec les femmes, si jamais elles lisent cet article. Je parle de leurs droits à l'égalité, et non de leur empire; ...je ne dois donc pas espérer qu'elles se déclarent en ma faveur. Mais il est bon de dire la vérité, dût-on s'exposer au ridicule. »

Cette question réglée, Thomas reprend le fil de son exposé historique, qui touche donc un peu à tout, mais où se détache maint aperçu qui fait honneur à l'écrivain et au moraliste. Ce trait par exemple : « Dans tout pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talents augmente. » Et voici qui est bien spirituel comme commentaire d'une scène célèbre des *Femmes savantes* : « ...Fidèles à leur plan, « les femmes ne cherchent les lumières que com-« me une parure de l'esprit. En apprenant elles « veulent plaire plutôt que savoir, et amuser « plutôt que s'instruire... Elles doivent donc sa-« voir plus la langue des arts que leurs princi-« pes, et avoir plus d'idées de détail que de sys-« tèmes de connaissances... C'est moins un goût « réel qu'une coquetterie d'esprit, un luxe plus « de représentation que de richesse. »

La péroraison de tout l'ouvrage est une adjuration aux femmes du temps de revenir à la Nature et aux bonnes mœurs (c'est donc qu'elles s'en étaient écartées. Déjà!).

On sait le cas que certaines femmes ont fait de telles recommandations. « Faisons taire cet ennuyeux déclamateur! » s'écrieraient-elles, si elles lisaient Thomas. Mais alors pourquoi se réclamer de lui comme d'un ancêtre et d'un initiateur? Les extraits que nous venons de faire de son livre nous le font apparaître comme un traditionnaliste souriant, mais ferme, très intelligent et d'exquises manières, qui déplorerait le « tolle » féministe d'aujourd'hui comme une étape franchement révolutionnaire...

Théodore Joran.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ÉNIGME ALLEMANDE

Depuis l'armistice, on peut dire que toute la politique de l'Europe tourne autour d'une énigme qui paraît à peu près insoluble : l'énigme allemande. L'Allemagne ayant commencé la guerre par une violation caractérisée du droit et l'ayant poursuivie avec une violence et une férocité qui méconnaissait tous les usages des peuples civilisés, les puissances victorieuses lui imposèrent un traité pénal qui avait, par surcroît, pour principal objet de les

garantir contre toute intention de revanche des peuples vaincus. Mais dans le même temps qu'elles concevaient, puis dictaient ce traité, quelques-unes des nations victorieuses, dont l'Angleterre prenait la direction, songeaient déjà à adoucir ce traité, soit par considération pour les services que l'Allemagne avait rendus autrefois à la civilisation européenne, soit et principalement parce qu'elles craignaient que l'abaissement de la puissance germanique ne rendît la France trop forte sur le continent ; ce mouvement n'a cessé de se développer, et d'autant plus puissamment qu'on n'a pas tardé à lui donner pour support ce qu'on appelle l'Esprit Européen. L'Esprit Européen, quand il se manifesta, par courtes périodes, fut toujours une sorte de prolongement de l'esprit français, parce que l'esprit français, avec sa culture humaniste, sa générosité, son libéralisme naturel, était le seul qui pût se superposer aux diverses cultures nationales sans les détruire et même sans les contredire. Le langage européen dont parle M. Briand, c'était le français, mais de même que la politique des nationalités, inventée par la France, s'est retournée contre la France, de même c'est à la France que l'on prétend imposer l'Esprit Européen qui méconnaît de plus en plus sa douce hégémonie. Que le développement normal et nécessaire de l'Esprit Européen, sous quelque forme que ce soit, comportât l'oubli d'un passé sanglant, la fin des haines de peuple à peuple, on ne le saurait méconnaître, il implique une réconciliation et même une collaboration franco-allemande ; il n'est personne qui n'en tombe d'accord, mais le tout est de savoir si l'Allemagne d'aujourd'hui est disposée en toute sincérité à cette politique d'acceptation et de réconciliation. Voilà l'énigme. Ce qui oppose les locarnistes et les anti-locarnistes, pour employer le jargon à la mode, c'est le sentiment qu'ils ont des dispositions réelles des peuples germaniques. Le temps est-il venu d'abandonner les méthodes de contrainte, les garanties réelles, qu'on en avait exigées, pour gagner leur bonne volonté à force de procédés amicaux? Il y a deux écoles, qui malheureusement n'appliquent aucun procédé scientifique ou simplement rationnel à leur thèse, mais qui se prononcent dans l'un ou dans l'autre sens pour des raisons politiques ou sentimentales.

Il est toujours difficile de savoir ce que pense un peuple, mais il est peut-être particulièrement difficile de savoir ce que pense le peuple allemand, masse humaine extrêmement plastique et qu'une caste volontaire, un groupement d'intellectuels plus ou moins bien doués, un chef au cerveau puissant comme un Frédéric II ou un Bismark modèlent à leur gré. Les renseignements qui nous sont venus depuis l'armistice et les observations que nous avons pu faire sont extrêmement contradictoires. Au lendemain de la débâcle de 1918, le peuple allemand eût accepté n'importe quoi ; son orgueil écroulé, il ne lui restait plus rien ; il ne croyait plus ni en ses chefs naturels, ni en lui-même, ni en la civilisation. Il y a peu d'exemples d'un pareil désarroi politique et social ; on put se croire à la veille des horreurs de la guerre de 30 ans ; mais il est aussi peu d'exemples d'une convalescence aussi rapide, et même s'ils constituent pour nous-mêmes un grand danger, nous ne devons pas ménager notre admiration, à ceux qui ont rendu à ce peuple la fierté sans laquelle toute nation tombe en dissolution. Mais jusqu'à quel point cette fierté nécessaire est-elle compatible avec la renaissance en Allemagne de l'Esprit Européen? Question de tact, de mesure, de dosage. Malheureusement, le tact et la mesure sont les qualités qui manquent le plus à l'esprit germanique, et si, dans les hautes sphères de la politique, il nous arrive assez souvent de rencontrer des Allemands qui ont assez le sens européen pour comprendre qu'en présence des agitations des peuples de couleur et des essais d'hégémonie financière tentés par l'Amérique, une politique de haine et de rancune serait aussi funeste à leur nation qu'à tous les peuples du vieux monde, nous voyons, d'autre part, que les foyers de nationalisme romanesque qui ont déjà failli mettre le feu aux poudres sont loin d'être éteints.

Rien de plus caractéristique à ce point de vue que l'attitude de la presse allemande à l'égard de l'affaire des faux billets hongrois. Cette énorme escroquerie internationale est inexcusable. Tout au plus peut-on l'expliquer par ce fait que la masse du peuple hongrois n'a encore compris ni la guerre ni la défaite. Il a été jeté dans la guerre par des dirigeants intrigants et légers, qui ont probablement été pris à leur propre bluff ; il n'avait pas de haine nationale contre la Russie, encore moins contre la France. Ayant combattu sans enthousiasme, il eût été ravi de la paix blanche la plus prompte, et, ne se rendant aucunement compte des formidables responsabilités que ses mauvais bergers lui avaient fait encourir, il n'a pas compris qu'on lui fît payer les frais de la guerre. Aussi le traité de Trianon lui est-il apparu comme une monstrueuse injustice, fruit des sombres intrigues des Tchécoslovaques et des Roumains. De là, chez un peuple encore à demi féodal, à penser que tous les moyens, surtout les plus romanesques, sont bons pour détruire ce traité, il n'y a qu'un pas. L'état d'esprit de ces grands seigneurs, de ces hommes politiques considérables qui n'hésitent pas à se faire faux-monnayeurs, nous paraît, à nous, assez difficile à conce-

voir. L'opinion allemande, elle, l'a très bien compris et elle a même en partie approuvé, du moins dans les premiers temps et à l'exception bien entendu des socialistes pour qui le régent Horthy est une sorte d'Antéchrist analogue à M. Mussolini.

Formulant assez exactement l'opinion moyenne, *La Gazette de Francfort*, après avoir exprimé l'avis que les exigences formulées par la France en ce qui concerne la participation à l'enquête sont excessives et rappellent le fameux ultimatum de l'Autriche à la Serbie en 1914, constate cependant que la Hongrie a tout fait pour s'aliéner les sympathies :

« Tous les égards qu'on a pour les chefs de bande du « réveil de la Hongrie », dit-elle, et les rapports d'amitié entre le régent Horthy et ces milieux ne peuvent que faire naître l'impression que la Hongrie officielle n'est pas capable de faire toute la lumière dans cette affaire. La Hongrie aurait certainement le droit pour elle, si elle avait tout fait pour montrer que le droit, la vérité et la loyauté régissent les pays. Mais elle rend difficile la position de ses amis qui voudraient sympathiser avec elle. »

C'est donc simplement au nom de l'opportunisme politique que la *Gazette de Francfort* condamne le gouvernement de Buda-Pesth.

C'est que le nationalisme romantique qui anime les Hongrois qui se réunissent en société autour d'Attila et qui revendiquent leur origine hunique comme un titre de gloire, obéissent au même sentiment que ces associations « patriotiques » allemandes qui s'appellent le *Casque d'acier* ou le *Jeune Ordre Teutonique*.

La vie de ces sociétés est pour nous extrêmement intéressante, et peut-être ne leur accorde-t-on pas assez d'attention. Une revue indépendante d'opinion très avancée, *Die Weltbühne*, leur consacrait dernièrement une étude pleine de détails curieux et qui jette une étrange lumière sur les sentiments de la jeunesse allemande. *Le Jeune Ordre Teutonique* a été fondé en 1920 ; il était d'abord extrémiste, plus extrémiste par exemple que le *Casque d'acier*. En 1922 M. Severing l'avait interdit, mais le *Staatsgerichtshof* leva trois jours après l'interdiction. Le *Jeune Ordre Teutonique* en effet s'occupait activement du sabotage dans la Ruhr.

Sa constitution est très fortement hiérarchisée et compliquée d'un vocabulaire moyenâgeux qui fait sourire. Il y a un chant de l'ordre et au refrain les membres se prennent les mains pour former un « Cercle magique ». Ce nationalisme romanesque eut au début tellement de succès que le *Jeune Ordre Teutonique* fut bientôt la plus forte de toutes les associations patriotiques. D'après certains renseignements, il compterait encore aujourd'hui de 3 à 400.000 membres. Mais les associations révolutionnaires, si fortement constituées soient-elles, ont rarement la vie longue ; leur « idéal » ne doit pas mettre trop de temps à se réaliser. Au cours de l'été dernier, des dissentiments éclatèrent et permirent au public de connaître certains dessous fort édifiants.

L'affaire éclata parce que le chef du *Casque d'acier*, M. Mahraun, avait déclaré qu'un adversaire politique pouvait être un honnête homme.

Il fut quelque temps après poursuivi à Cassel pour haute trahison. On l'accusait de rapports politiques avec des Français : MM. J. Sauerwein, Taittinger, M. Schwob. Le vrai grief est que Mahraun qui est d'ailleurs un honnête homme, fort sincère, paraît-il, avait refusé de s'associer aux manifestations contre Locarno, avait déclaré qu'Hindenburg était un homme national. Or, en ce moment — depuis un an — les associations patriotiques se sont mises à s'occuper activement de politique extérieure et ont repris pour mot d'ordre l'entente avec la Russie rouge : le comte Reventlow et le général Hoffmann l'ont lancé ; derrière la coulisse il y a ce qu'on appelle le « club des messieurs » ou ancienne « union (*Ring*) des Mille, groupement de professeurs nationalistes, dirigé par un certain v. Gleichen qui rêve de dictature et se tient pour un « roi non couronné de Prusse » (vieille expression jadis appliquée au chef des conservateurs prussiens). Il y a eu, récemment, une grande réunion de l'Ordre où Mahraun a parlé, en critiquant le côté « affaires » du nationalisme, les subventions industrielles aux associations, reprochant aux associations leur esprit réactionnaire si différent de celui de l'ancienne *Burschenschaft* (de 1820). La *Weltbühne* paraît penser que l'Ordre a suivi son chef.

La *Frankfurter Zeitung* a emprunté au *Jungdeutsche*, organe de l'Ordre, la justification publiée par M. Mahraun : la « haute trahison » qui lui a été imputée aurait consisté en négociations menées avec des hommes politiques français et aussi avec les ambassades anglaise et française pour établir la dictature en Allemagne avec l'aide économique et militaire de la France ; la « trahison du pays » consistait en ce qu'il aurait voyagé en auto en Allemagne avec un agent français pour lui montrer la puissance de l'Ordre. Mahraun se justifie en disant qu'il a négocié non avec des nationalistes français, mais avec des Français « nationaux » ; le programme discuté comportait une alliance industrielle, militaire et politique avec la France, avec adhésion de la Belgique, révision partielle du traité de paix (rapports franco-allemands, corridor de Dantzig restitué, Dantzig restant port franc pour la Pologne qui recevrait Memel, accord avec la Pologne, maintien du plan Dawes avec modifi-

cations pour l'avenir, réunion de l'Autriche au Reich, consacrée par l'adhésion de la Tchécoslovaquie à l'alliance, évacuation en deux ans des pays occupés, la question des responsabilités écartée, Mahraun ajoute que c'est la forte propagande philosoviétique dans les milieux nationalistes qui l'a obligé à prendre ainsi position.

Sur ces négociations et le rôle des autres associations patriotiques dans leur divulgation, la *Gazette de Francfort* donne aussi des informations émanant de ces associations : les pourparlers auraient eu lieu avec trois hommes politiques français, dont deux députés, tous trois hommes de droite : il s'agissait de concéder à l'Allemagne un accroissement de force militaire en échange d'une politique d'entente loyale.

Il y a certainement là-dedans beaucoup de rêveries et de ragots. C'est de la politique romanesque comme on en fait dans tous les salons internationaux d'opposition. Mais elle traduit un courant d'opinion qui a toujours existé en Allemagne en faveur d'une entente avec la France aux dépens de l'Angleterre. Il faut ajouter que dans l'arrière-pensée de la plupart des Allemands cela implique une sorte de demi dépendance de la France. C'est ce qui fait qu'il est difficile de voir dans cet état d'esprit les prodromes d'un sentiment de nécessité européenne.

La vérité, c'est qu'il est aussi difficile de découvrir une opinion dominante, une *majorité*, en Allemagne qu'en France ou dans n'importe quel pays européen. Nous avons partout des gouvernements d'opinion et nous n'avons plus d'opinion. C'est ce qui fait que les uns et les autres nous ne pouvons plus que faire une politique au jour le jour. Chacun impute à son voisin de vastes desseins, des idées de domination. Mais il n'est pas un gouvernement au monde, si ce n'est peut-être le gouvernement russe et le gouvernement italien, qui soit capable d'une de ces grandes entreprises à longue échéance qui d'ailleurs sont souvent bien dangereuses. L'Allemagne est obsédée d'un grand désir confus : faire reviser le traité de Versailles mais, pour y parvenir, elle n'a pas plus de plan que nous, les anciens alliés, n'en avons pour résister à ses exigences.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UNE ALLEMANDE CHEZ NOUS (1)

Comment un grand conflit, qui a ébranlé l'équilibre du monde, n'aurait-il pas fait saillir des affinités imprévues, des antagonismes aussi de race, d'hérédité, de traditions, de souvenirs? Des âmes, qui se croyaient éloignées, se sont reconnues fraternelles; d'autres, qu'un élan avait rapprochées, ont découvert entre elles un abîme. Le bouleversement des rapports entre les peuples s'est fait sentir dans les rapports entre les individus. Belle matière pour les romanciers. M. André Lamandé y a taillé le sujet d'un récit nuancé, substantiel et pathétique où s'affirment avec une remarquable maîtrise des qualités de premier plan. Après *Castagnol*, cette savoureuse fantaisie, et *Les Lions en croix*, cette satire lyrique, *Ton pays sera le mien* montre l'épanouissement des dons du romancier dans une œuvre où les personnages, le milieu et le mouvement s'ordonnent de la manière la plus harmonieuse, respectueuse de la vérité, — vérité de la vie, vérité de l'art.

*
* *

Dorothée von Wittenburg a épousé à Coblence, après l'armistice — les circonstances y aidant — Jacques Marsalès, de l'armée d'occupation, et il l'amène avec leur enfant dans la maison de famille, en Gascogne, au manoir de la Tonlouzie. Les deux foyers ont été rudement éprouvés par la guerre : celui de l'Allemande a été détruit, elle a perdu son père, ses frères; celui du jeune Français subsiste, mais combien différent! Le fils aîné y est rentré mutilé, défiguré, la mère est morte de chagrin. C'est là qu'arrive l'Étrangère, l'Ennemie. Sans doute, elle aime son mari et il l'aime. Mais elle a le sentiment douloureux, amer, que la partie n'est pas égale entre eux. Tandis qu'il rentre chez lui, qu'il s'y retrouve au milieu des siens, dans le décor de son enfance, elle a dû quitter, pour le suivre, tout ce qu'elle avait de plus cher. Elle vient en France comme en exil, bien résolue à ne rien donner et à ne rien recevoir, à n'y créer aucun autre lien que celui qui l'unit à Jacques. « La lutte possible contre les hommes ne l'effrayait pas, mais elle fut épouvantée à la pensée des habi-

(1) André Lamandé : *Ton pays sera le mien* (Bernard Grasset, éditeur).

tudes anciennes, de l'atmosphère inconnue et du rythme secret des choses qu'elle avait à combattre. »

Elle se retranche dans sa solitude morale comme dans un îlot allemand; sa chambre, où elle a transporté les meubles et les bibelots de son pays, est un coin d'Allemagne reconstitué. « Elle était, chez les Marsalès, maîtresse absolue d'elle-même et de son fils, elle formait une race en terre étrangère, une famille dans la famille. » Tout ce qu'on a fait autour d'elle pour éviter qu'il en soit ainsi n'a eu d'autre résultat que de la renforcer davantage dans son hostilité et la renfoncer dans son recul : « Une pitié méprisante même lui montait au cœur pour son entourage qui n'avait pas su opposer résistance à résistance. Et elle étendait ce mépris aux choses et aux gens du village. » Comme nous reconnaissons bien l'Allemande à ce trait excellent de psychologie! L'indulgence, l'ouverture du cœur, la sagesse résignée, ne lui apparaissent que comme des formes ou des suites de la légèreté et de l'insouciance. Elle élèvera son fils, pour qu'il soit tout différent : un homme fort, un homme dur, qui sache se défendre et dominer.

Mais bientôt elle se rend compte qu'elle est victime de son attitude, qu'elle règne sur des apparences et que le fond des êtres, le réel de la vie lui échappent : en se retranchant des autres, elle les a laissés reformer, indifférents à son dédain, le cercle de leurs affections. Elle en vient alors à douter de son amour même, à admettre « que l'amour, passager dans son ardeur, ne pouvait ni harmoniser des façons si opposées de sentir, ni unir des instincts de races différentes ». La jalousie aidant, elle s'affole : elle veut fuir avec son enfant. Nous dirons tout à l'heure comment elle en fut empêchée et comment ce jour marqua le début du revirement qui va la faire entrer « dans la communion des vivants et des morts du pays occitan ». Elle va s'attacher à la maison, à la terre, toucher « à la substance même de ce qui forme une patrie ». Mais, tout cela, elle l'aime d'abord pour elle, et si c'est déjà un grand changement qu'elle y cherche son bonheur, celui-ci n'en reste pas moins encore « indépendant de celui des autres et fait de la connaissance des choses à ses seuls désirs ». Dorothée n'en est encore qu'à la moitié du chemin. Elle achèvera la route quand son cœur, sa chair, ses promesses de bonheur seront enfouis près de deux cercueils et qu'elle comprendra qu'elle ne peut plus s'arracher de cette terre, qu'elle n'est plus maîtresse de son destin, qu'elle ne s'appartient plus, qu'elle s'est donnée et que maintenant elle est prise...

*
* *

Ce n'est pas son mari, l'insouciant, l'instinctif, le charmant Jacques, qui l'a ressaisie au moment critique et qui a décidé sa métamorphose. La principale figure d'homme, c'est celle du frère aîné de Jacques, Gilbert, le grand mutilé. M. André Lamandé a voulu nous montrer, chez cette victime de la guerre, la plus large compréhension, la sérénité, l'indulgence. C'est Gilbert, dès la première scène, qui intervient auprès de son père pour qu'il ne s'oppose pas au mariage et qu'il reçoive le jeune ménage dans la maison. « Cette poussée de vie neuve qui sourdait de Jacques », Gilbert l'éclaire de sa pensée et il estime que par là il donne un sens à la guerre et un prix à ses souffrances. C'est lui plus tard qui surveille sa belle-sœur, s'efforce de la comprendre, attend — ou cherche — l'occasion d'intervenir. C'est lui qui devine sa fuite, l'arrête et provoque l'explication, prononce les paroles décisives, prend la jeune femme par les épaules, pour ainsi dire, et la tourne vers le droit chemin. C'est lui qui trouve les arguments pour convaincre son père, écarte l'objection peu valable de la race, sur ce coin de terre où toutes les races, Celtes, Romains, Sarrazins, Juifs, dit-il, sont mélangées. Il est à l'origine du changement qui va transformer sa belle-sœur; mais il a une bonne part aussi dans le changement qui transforme les autres autour d'elle, le père et les gens de la maison d'abord, puis ceux du village. L'un d'eux en viendra à dire un jour : « Elle est tout comme une des nôtres, cette dame Dorothée. »

Toute cette peinture du milieu est d'une vérité pittoresque, précise et familière. Dans l'atmosphère du roman nous respirons tous les souffles du lieu, les odeurs de la terre et les aromes de l'air, de même que nous apercevons à l'horizon le profil des crêtes sarladaises. Les aspects physiques du Quercy, « ce paysage aux vifs contrastes, qui enferme en la moitié d'un département la Palestine et la Toscane », sont saisis en quelques traits expressifs. Nos jeunes romanciers abhorrent la longue description, chère à nos naturalistes, et qui souvent ne faisait rien voir. « Terre de cuir de taureau et de peau de lion, roes nus, montagnes arides, champ barbares, marbrés de taches vertes, soulignés de traits noirs, avec, de-ci de-là, des

rectangles rouge sang de bœuf, écorchés au vif. » Cela, nous le voyons. Et quant à la grâce vive de ce pays, à son sourire, ils sont comme stylisés dans une figure de jeune fille, Noellia, qui a toujours été attirée par le foyer des Marsalès, qui a toujours eu le sentiment d'être de la maison, sans savoir au juste d'abord où allait son cœur, qui s'y fixera enfin, dominée, conquise, par la grandeur douloureuse de Gilbert. D'autres personnages sont là, tous avec la couleur et l'accent du terroir : le docteur Marsalès, pareil avec son aspect dur et la vive lumière des yeux, à « son pays qui renferme sous une écorce calcaire l'enchantement des igues »; Phrasie, sa servante, un peu mule et qui rue volontiers dans les brancards, mais déroule avec une ponctualité rituelle tous les gestes de son service dans la cuisine embaumée d'ail et de pomme d'huile; Miotte, la servante de Noellia, « face noiraude, au poil dru éparpillé, toute ointe d'une odeur sarrazine qui révélait sa plus ancienne origine »; Cascara, le moulinier, « sphérique, avec une ceinture rouge, à la zouave, autour du ventre » et son visage rond, mobile, éclatant comme une pourpre cardinalice sous la poudre du minot, ses yeux de renard brillant au fond d'entonnoirs velus. M. André Lamandé n'hésite pas, pour peindre choses et gens de Gascogne, à charger sa palette d'assez grasses couleurs.

*
* *

Mais ce réalisme n'exclut pas, nous l'avons vu, une psychologie très aiguë ni un sens très vif de la plus haute spiritualité. La conquête de Dorothée par le charme de l'Occitanie, les phases et péripéties de la lutte précédant cette soumission, sont retracées avec la vérité toute concrète qui convient à l'art et reste celle d'un cas particulier. Tel que M. André Lamandé nous le présente, et grâce aux précautions que, dès le début, il a prises, il ne soulève en lui-même aucune objection. Tous les personnages, tous leurs sentiments sont naturels et vrais. L'objection, au contraire ne pourrait manquer de se dresser immédiatement contre une thèse générale appuyée sur ce cas. Celle-ci, pourtant, perce par endroits. Dans la grande scène où Gilbert arrête la fuite de sa belle-sœur et la ramène au foyer, Dorothée se reproche d'avoir trahi sa race et ses morts. Les morts, lui répond Gilbert, aimaient et se donnaient, tandis qu'elle, Dorothée, s'efforce à la haine. Eh! oui, certes, les morts de la guerre ont sacrifié leur vie, non par haine mais par amour; ils l'ont donnée pour ce qu'ils aimaient. Il s'agit de savoir aujourd'hui s'ils l'auront donnée en vain, si leur sacrifice sera perdu, si ce qu'ils aimaient ils auront réussi à le sauver, si les survivants renieront leur tâche ou l'achèveront. Qu'un tel sentiment subsiste dans les deux camps, c'est bien naturel; qu'il entretienne l'hostilité et qu'il constitue un danger, c'est bien évident; que des considérations comme celles de Gilbert puissent l'abolir ou le transformer, c'est bien chimérique. Dorothée von Wittenburg après la mort de son mari et de son enfant, restera dans le manoir gascon de la Toulouzie parce qu'elle s'est maintenant attachée à ce pays et parce que cette terre garde en son sein les deux êtres qui lui étaient le plus chers. Nous la comprenons, et M. Lamandé a su rendre ce dénouement vraisemblable, c'est-à-dire littérairement vrai, dans le cas qu'il a choisi, qu'il a développé, expliqué, déterminé. Voilà qui est bien.

Mais c'est une tout autre perspective que laissait entrevoir Gilbert quand il disait à Dorothée invoquant l'appel de ses morts : « Vos morts?... où sont-ils? En Argonne, dans les Vosges, en Champagne. Leur poussière mêlée à celle des nôtres nourrit de la même sève les fruits et les fleurs de chez nous. Quelle leçon! Ce que les morts réalisent tout naturellement, les vivants n'essayeront-ils jamais de le faire? Dorothée, n'avez-vous pas encore assez souffert pour apprendre ces choses? Seriez-vous de celles au front trop bas que la guerre n'a pas marquées? » La grande leçon de la guerre devrait être qu'elle ne doit à aucun prix recommencer, qu'il faut employer toutes les ressources de la raison et de la justice à en prévenir le retour, en mettant, si c'est nécessaire, la force au service de la justice et de la raison. Posée en termes généraux, la question de savoir ce que l'on peut attendre de la réconciliation par l'amour entre deux peuples ennemis dont l'un — et voilà ce qu'il ne faudrait pas oublier — a commis tous les excès de la plus sanglante barbarie, apparaît plutôt choquante et sans portée.

Ton pays sera le mien, vaut beaucoup mieux qu'un roman à thèse. Il marque un nouveau progrès du jeune romancier qui se montre de plus en plus maître de son art et nourrit l'une substance de plus en plus riche une forme dont les qualités s'affirment, à chaque œuvre, avec plus d'éclat.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LE DÉSESPOIR MASCULIN

Je suis si déshabitué, au théâtre, des impressions fortes que je suis mal remis encore de l'admiration où m'a jeté la pièce de M. Édouard Bourdet, représentée au Théâtre Fémina. Voici donc une œuvre où non seulement s'affirment les qualités les plus brillantes et les plus solides à la fois, mais surtout une composition et un effort de concentration, une maîtrise de pensée et d'exécution.

Certes, beaucoup de spectateurs n'ont pas manqué de faire des réserves sur le sujet lui-même. Mais ce sujet est à la charge de notre époque, non de l'auteur qui l'a traité avec une mesure et un tact parfaits. Je suis de ceux qui accordent à l'art toute liberté morale dans le choix de ses thèmes et qui exigent seulement de lui la vérité de l'observation et la beauté de la forme. M. Édouard Bourdet, — et c'est ce dont il faut le féliciter, — s'est imposé d'autant plus de réserve dans la représentation de son œuvre qu'il avait mis plus d'audace dans la conception. L'outrance visible cache mal, le plus souvent, la pauvreté conventionnelle des idées. Pour la première fois, nous avons vu porter à la scène, — du moins avec le sérieux d'un épisode dramatique, — le douloureux tableau des déviations amoureuses. On peut déplorer que cette matière offre aujourd'hui un caractère de généralité suffisante pour provoquer et soutenir un conflit théâtral. On ne peut reprocher à un écrivain d'avoir été frappé et ému par un tel spectacle et de nous avoir communiqué son impression dans une œuvre où, non seulement aucun mot ne choque, mais dont la gravité cruelle et sincère semble purifiante.

Le mérite de M. Édouard Bourdet est double, car il a montré tout à la fois une habileté technique d'auteur dramatique consommé et une ingéniosité psychologique d'observateur délicat.

*
* *

A l'habileté technique, nous devons un acte et demi : c'est l'exposition.

Devant nous se développent une suite de scènes qui constituent chacune une énigme ou plus exactement un aspect différent de la même énigme. Un personnage nous est présenté dont chaque action et chaque réplique supposent un motif secret. Motif très grave et inavouable. Nous avons à percer le mystère d'une conduite. Il n'y a pas de problème plus attachant au théâtre : l'intérêt de curiosité et l'intérêt psychologique sont également éveillés, et l'art théâtral d'Édouard Bourdet est conforme aux meilleures traditions d'Emile Augier et de Victorien Sardou. Et l'on peut faire, en passant, cette remarque que, dans tous les arts, depuis la poésie jusqu'au théâtre, tous les esprits réellement originaux, c'est-à-dire dont l'originalité réside dans l'inspiration, en reviennent tout naturellement à utiliser les recettes éprouvées de leurs devanciers. Un métier est un métier.

Donc deux sœurs vivent avec leur père, diplomate veuf et un peu distrait. Sans doute s'il s'était occupé un peu plus de son aînée, au lieu de s'occuper seulement de ses propres amours, aurait-il pu la prémunir contre le danger qui la menace. Comme beaucoup de pères, comme presque tous les hommes, il n'a rien discerné de ce qui pouvait se passer dans l'âme d'une femme vivant à ses côtés. Mais voici de quoi éveiller enfin son inquiétude et provoquer la crise. Le diplomate est nommé à Rome : il veut emmener ses filles dans son nouveau poste. Mais l'aînée se refuse absolument à quitter Paris : pourquoi?... D'abord, elle allègue que, travaillant la peinture, elle ne peut quitter son atelier et interrompre ses leçons : le père a appris par le professeur qu'on ne la voyait plus jamais à l'atelier... Quelle vie mène-t-elle donc et quel est ce couple, ces d'Aiguines, dont elle est devenue inséparable et qui semble exercer sur elle une si funeste influence? Bref, le père est décidé à user de son autorité paternelle. La jeune fille, alors, met en avant un autre motif : elle se prétend amoureuse de son ami d'enfance, Jacques, et elle ne veut pas s'éloigner de lui au moment où son destin va peut-être se fixer : qu'à cela ne tienne... répond le père... Je vais parler à Jacques... Sur quoi, coup de téléphone de la jeune fille à Jacques. Elle lui demande de venir la voir d'urgence. Il arrive. Il a été extrêmement amoureux d'elle. Il l'est toujours. Elle lui confie que, poussée dans ses derniers retranchements par son père, elle a parlé de lui. Elle le prévient qu'un entretien va avoir lieu et elle le supplie de ne point la démentir. Il se révolte qu'elle ait choisi pour ce rôle de fiancé figurant un

homme qui n'avait eu d'autre rêve que de l'épouser réellement. Pourquoi?... La malheureuse ne peut le dire, et Jacques n'a pas de peine à imaginer que tout ce mystère s'explique par les mauvaises influences : ce couple des d'Aiguines!... Mais il en aura le cœur net!... Une charmante et ingénue explication qu'il a avec la cadette le persuade qu'en soupçonnant les d'Aiguines, il ne se trompe pas. Le même témoignage lui révèle aussi que son amie est malheureuse et qu'un atroce chagrin l'accable. Il l'aime trop pour ne point tenter, même sans espoir, de lui venir en aide. Il convoque donc ce M. d'Aiguines chez lui. Il est étonné de reconnaître son ancien ami, et c'est même en souvenir de cette vieille affection que d'Aiguines s'est si vite dérangé. D'Aiguines a beaucoup vieilli et M. Worms qui joue remarquablement ce personnage lui donne une émouvante silhouette. On le sent porteur d'un chagrin étrange, lui aussi, et dissimulé. Jacques l'interroge sur les relations du ménage avec la jeune fille. L'attitude un peu ambiguë de d'Aiguines ne tarde pas à faire naître chez Jacques le soupçon qu'il avait eu déjà, et maintenant confirmé. D'Aiguines n'est-il pas l'amant de la jeune fille?... Enfin nous voici parvenu au point central et à la plus belle scène de l'œuvre. D'Aiguines sent combien Jacques aime la jeune fille. Il reconnaît dans le pauvre garçon son propre cas, car ce n'est point pour lui que la jeune fille s'est liée avec eux, mais pour sa femme et tous deux sont également amoureux de femmes qui ne sont pas pour eux...

On voit la progression par laquelle l'auteur est parvenu à nous suggérer un fait dont il était lui-même incertain que nous l'accepterions. On ne peut pousser plus loin la délicatesse et l'adresse scéniques.

*
* *

Mai voici l'ingéniosité psychologique.

A aucun moment, le personnage principal de la pièce, la jeune fille devenue la proie d'une passion si coupable, ne nous est, si j'ose dire, présenté de face. Au premier acte, nous la voyons mentir pour dissimuler sa honte. Au deuxième acte, nous la voyons gémir sur cette honte et implorer du secours pour être défendue contre elle-même. Elle nous apparaît ainsi dans une sorte d'innocence tragique comparable à celle de Phèdre et de toutes ces grandes héroïnes sur qui pèse quelque fatalité. On ne voit d'elle que son repentir et son angoisse. Elle ne peut faire horreur tant elle fait pitié. Quant à Mme d'Aiguines, elle ne paraît même point et ne se manifeste matériellement à nous que par un double bouquet de violettes : au premier acte, celui de la séduction; au troisième, celui de la conquête définitive et de la suprême supplication.

Ainsi, tandis que s'effacent et s'estompent les personages féminins, les personnages masculins s'affirment et prennent du relief. La beauté de la scène entre les deux hommes est empruntée au désespoir masculin. Leur infortune est pareille et elle ne ressemble à aucune disgrâce de l'amour : être trompé, au sens ordinaire du mot, n'est rien, car les plus ardentes passions déclinent et s'oublient. On retrouve parfois celle qui vous a trahi... On lui pardonne... en tout cas, on peut lutter contre le rival et la lutte, c'est encore l'amour... Là, on est désarmé : on est une pure victime... Il n'y a qu'à souffrir, à endurer, à vieillir dans la douleur la plus vaine et la plus humiliée... C'est pourquoi, de toute sa cruelle expérience, D'Aiguines conseille à Jacques de s'enfuir tandis qu'il peut encore... Il y a là un mal sans remède, un malheur sans recours.

L'effet de cette explication, — qui est une vraie nouveauté, — est extrêmement puissant et il y a peu de scènes dans le théâtre contemporain qui puissent lui être comparé.

Naturellement, derrière d'Aiguines, paraît la jeune fille qui vient à Jacques comme à son sauveur. Il se laisse abuser comme elle s'abuse elle-même. Ils vont donc se marier. Et, au dernier acte, nous constatons que ce mariage fut une erreur.

M. Edouard Bourdet nous avait déjà donné des œuvres remarquables et j'avais loué ici déjà *L'Homme Enchaîné*. Il vient d'affirmer une pleine possession de son art et de lui-même. Sa caractéristique dramatique est de se soumettre, en les dominant, aux nécessités du théâtre et de porter, dans l'analyse des passions humaines, une sorte de pathétique intellectuel.

Une telle œuvre ne peut être mal jouée. Mme Sylvie, dont j'aime toujours la sobre et expressive mesure, a exprimé avec beaucoup de justesse et de pathétique la tristesse prédestinée des passions anormales. Peut-être commence-t-elle un peu tôt d'être accablée et sans doute, au premier acte, pourrait-elle garder encore un peu plus de vie et d'exubérance physique.

Gaston RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

TRENTE ANS D'ART INDÉPENDANT

I. — RÉTROSPECTIVE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES INDÉPENDANTS

Un torrent, pendant des années, roule pierres et minerais. Les eaux se calment, le lit est alors exploré et l'on constate que des gemmes et des métaux précieux se trouvent mêlés à ce que l'on croyait boues et rochers. Le Salon des Indépendants est un peu à l'image de ce torrent. Parmi des œuvres sincères, ses parois ont connu le pire. Mais, après trente années, a-t-on l'idée d'organiser une rétrospective, on s'aperçoit que ce Salon eut figure de précurseur et qu'il révéla des morceaux de premier ordre, aujourd'hui classés et enviés.

Disposées chronologiquement et par groupes sympathiques, les œuvres actuellement réunies sont tout une évocation. Depuis le Salon de 1881, le premier, que d'idées, de recherches, de tendances ont vu le jour ! Ce sont les néo-impressionnistes voulant augmenter l'éclat des couleurs et qui, en définitive, prédominent par l'ordonnance, la ligne ; ce sont les post-impressionnistes qui se voulaient synthétistes et sont de clairs harmonistes ; ce sont les évadés de l'atelier Gustave Moreau qui, essaimés en des orientations diverses, font preuve partout des plus heureuses initiatives. Voici enfin les cubistes : les meilleurs tentés par le souci des volumes, — leçon qui sera profitable à certains.

Si Claude Monet n'a pas exposé à cette retrospective, il a accepté, tout au moins, d'en être l'un des présidents d'honneur. Autour de son grand nom on trouve tout d'abord des artistes qui ne laissent pas d'être considérés par les exposants comme de précieux devanciers. Tels, Paul Cezanne, représenté pour une admirable *Vue de l'Estaque*, O. Redon, dont les pastels de fleurs, si frais, si vibrants, semblent devoir primer la partie ésotérique de son œuvre, Van Gogh, débordant de personnalité, Guillaumin, le peintre vigoureux des causses de la Creuse et des berges des quais parisiens.

Voici Henri de Toulouse-Lautrec, dont l'observation aiguë domine, de sa vérité cruelle, les dernières années du XIX^e^ siècle. Avec quelle émotion on revoit des toiles comme *la Toilette* et *Le Moulin-Rouge*, celle-ci caractériste par la couleur autant que par la ligne, l'expression accusée des personnages !

Bien d'autres bons artistes doublés parois de fins esprits, sont mis à l'honneur par la rétrospective des Indépendants ! Willette avec les spirituels pannaux du « Clou », Steinlein avec ses visions populaires, Ch. Maurin qui eut une influence si considérable sur ceux qui l'entouraient et dont le *Nu* est digne du pinceau d'un primitif, Vallotton, unique dans sa précision ironique, et Maufra, le vigoureux peintre de la Bretagne, des rochers de Belle-Isle-en-Mer, Milcendeau, portraitiste des gens de Vendée, Serret, Auguste Lançon, puissant animalier et peintre militaire de grand caractère.

Si l'on aborde les sections militantes de cette retrospective, ce sont les œuvres des peintres néo-impressionnistes qui se présentent en premier. Elles se groupent sous l'égide de Seurat, dont une toile importante, *la Parade*, est accompagnée de très beaux dessins enveloppés de lumière, et de pochades — comme le *Pierrot* — de la plus fine qualité. Peut-être Seurat, lui-même, aurait-il quelque surprise quant à l'application rigoureuse de la division de ton : la chimie des couleurs a agi, quoique sans désastre. Bien mieux, un élément de beauté nouveau est né du travail des pigments. Telle notation naguère un peu rigoureuse, s'est adoucie, ambrée et c'est une atmosphère, des irisations de la plus belle qualité qui parent aujourd'hui ses toiles, celle de ses amis. Par exemple, de Paul Signac, *La Berge à Asnières*, qui date de 1886, les vues de *Marseille*, *de Venise*, de *La Rochelle*, plus récentes, et de si prenante harmonie ; de Lucie Couturier, l'artiste aux accents puissants, l'*Eucalyptus*, le *Massif de la Jungfrau*, *Poivrons* et *Grenades;* d'Henri-Edmond Cross, le plus extraordinaire coloriste du groupe, les visions méditerranéennes. Quant au *Quai de la Mégisserie*, de Maximilien Luce, c'est une œuvre saisissante qui a admirablement vieilli, comme d'ailleurs, du même, *la Toilette* et *Femme se peignant*.

Paul Signac et ses amis venaient à peine d'imposer leurs œuvres à l'attention, que les post-impressionnistes guidés par E. Bernard et Paul Serusier dont on voit cette fois une délicieuse *Brume sur le Canal*, se présentaient avec des soucis nouveaux de synthèse et d'expression. Et très vite, grâce à leur talent, au merveilleux sens de la ligne et des couleurs d'un Denis, d'un Vuillard, d'un Bonnard, d'un K.-X. Roussel, ils conquéraient une place enviable que le temps n'a cessé de rendre plus évidente. Un rien de Vuillard, saisit et retient. Par exemple, certain petit portrait de Toulouse-Lautrec qui accompagne une grande toile de plein air présentée avec le graphisme de lignes et de couleurs qui lui est particulier.

Autres scènes de jardin, de Pierre Bonnard,

mais pimentées de cette fine ironie qui s'accorde si bien avec sa touche preste, ses colorations hardies et légères, qui disent tout sans insister. *La Toilette* paraît ainsi, l'un de ses morceaux les plus typiques. Dès leurs débuts, Vuillard et Bonnard, se montreront fins observateurs de la vie bourgeoise. Adaptant d'identiques préoccupations de lignes et de palette à des scènes réclamant le style, leur camarade, Maurice Denis, est devenu le maître, le grand maître que l'on sait. Nul n'a réussi avec autant de charme, à allier à un beau site italien, la candeur mystique. Mais il a évolué, lui aussi, se libérant d'année en année, des règles trop strictes qui avaient, au début, été les siennes. Prenant à la lettre le sens de la présente rétrospective, il permet à ses admirateurs de le suivre à travers les ans, en échelonnant une série d'œuvres dont la plus ancienne, au curieux travail de palette, *Le matin de Pâques*, remonte à 1891. Puis c'est la *Matinée de Printemps*, de 1896, le *Portrait de famille* de 1902, le *Cézanne* de 1906, une très émouvante composition dans sa simplicité, et d'une qualité de pâte qui semble devoir défier l'action du temps.

L'adhésion aux Indépendants des plus personnels des élèves de Gustave Moreau fut un autre événement de marque. Ils venaient, non pas groupés sous une bannière d'uniformité, mais en tirailleurs isolés, désireux chacun d'exprimer leur vision particulière. C'était Henri Matisse, bien insuffisamment représenté à la présente rétrospective, A. Marquet dont on voit, inspirées par la traversée de la Seine, à Paris, ou le port de Rouen, des toiles de la plus extrême sensibilité, Charles Guérin, peintre coloriste, ayant une vive compréhension de la femme, de ses parures.

Depuis, bien d'autres personnalités ont conquis la notoriété en participant aux Indépendants et ce sont des noms familiers au monde des Arts qui se lisent maintenant sur les toiles d'Othon Friesz, Angrand, auteur d'admirables dessins rehaussés, Camoin, Charreton, Louis Charlot que l'on doit considérer comme l'un des plus beaux peintres de cette heure, un maître de la famille des Lenain, Derain, A. André, Henry Dezire, A. Barbier, peintre des gris fins et des purs bleus turquoise, Brabo, Dignimont, Georges Dorignac, Dourouze, Dufrenoy, G. d'Espagnat, Jules Flandrin, Pierre Girieud, Francis Jourdain, Tr. Klingsor, Charles Lacoste, Pierre Laprade, Lebasque, Léveillé, A. Le Petit, Léopold Lévy, Lotiron, L.-A. Moreau, Berthold Mahn, Marval, Modigliani, Nivoulies, F. Olivier, Cl. Rameau, Schulfnecker, R. Seyssaud, Urbain Valadon, H. de Waroquier, Utrillo, inégal mais parfois délicieux, Zuloaga. La sculpture fait grande figure grâce à la présence d'A. Halou, d'Albert Marque, surtout, du regretté Lucien Schnegg dont on a réuni un ensemble important de statuettes et de bustes d'une technique bien moderne et d'une admirable sincérité. Au reste, dans les ateliers, on sait ce que doivent à son exemple et à ses conseils, maints artistes présentement réputés.

II. — LE CINQUANTENAIRE DE LA FONDATION DES PRIX DU SALON ET DES BOURSES DE VOYAGES

Le marquis de Chennevière qui fut un grand directeur des Beaux-Arts, n'aimait pas le prix de Rome. Aussi, créa-t-il le prix du Salon auquel, dans la suite, les administrateurs républicains adjoignirent des Bourses de voyage.

Pour célébrer le cinquantenaire de la fondation, les bénéficiaires ont, eux aussi, organisé une exposition où ils montrent non pas l'œuvre qui leur valut naguère l'enviable récompense, mais un choix de leurs travaux.

D'abord, quels sont-ils ces lauréats ! Au début, généralement bien choisis, puis dans la suite, la politique s'en mêlant, choix moins heureux, sans être jamais détestables. Des Prix du Salon et des Bourses de voyage ont conquis l'Institut et le haut enseignement à l'École des Beaux-Arts (Friant, Muenier, Paul Chabas) ; d'autres, au premier rang desquels Ch. Cottet, font bonne figure dans la phalange des libres artistes. Il y a eu, enfin, du déchet comme partout.

Ces artistes ont naturellement voyagé. Ils ont bien fait, car qui vient de loin devrait avoir toujours quelque chose à dire. Ils ont vu l'Italie, l'Espagne, l'Algérie, l'Orient, l'Extrême-Orient. Ont-ils bien regardé? C'est une autre question. Certains nous montrent un Orient dont les ciels, les paysages pourraient être d'ici. Ce qui est une erreur, au moins une inutilité, si leur vision est sincère. Car, c'est ce que nous ne voyons pas communément qui est par nous recherché.

Parce qu'il y a en eux du soleil, des étoffes qui flottent, des curiosités de types ou de sites, on s'arrêtera, à la peinture, devant les envois de Maurice Bompard, de F. Olivier, de Jeanne Thil, peintre du Désert, et de Marguerite Delorme qui a pénétré dans les gynécées marocains et bien rendu ses observations, de P. E. Dubois et A. Strauss dont la vision d'Assise est curieuse.

D'autres boursiers ont pris leurs motifs d'inspiration en terre de France sans être pour cela moins intéressants. Tels Adler, F. Hoffbauer, qui n'avait pas attendu la guerre de 1914 pour représenter véridiquement, dans un esprit très moderne, un coin de champ de bataille, L. Montagné, fidèle à

sa belle région avignonnaise, J.-R. Hervé, très heureusement intéressé, lui, par les campagnes du Nord, aux gris fins, J.-E. Zingg approchant parfois de la bonhomie de Breughel le Vieux. Une salle réservée à Alfred Boucher rappelle que cet artiste qui représenta, un moment, l'avant-garde de la sculpture a été l'un des premiers titulaires du prix du Salon que conquérait, vingt ans après, un autre artiste de très grand talent, son homonyme, Jean Boucher. L'exposition d'Alfred Halou est aussi très importante et la préférence hésite entre ses statuettes, de bel équilibre et ses bustes, bien étudiés.

Félix Desruelles a aussi de beaux bustes. Les petites figures de Gaston Broquet valent par la justesse de l'observation, les groupes d'Ed. Alliot ont de belles qualités. A de bonnes statuettes et bustes, Paul Silvestre joint de très justes aquarelles. Enfin, il y a Pierre Lenoir et Gardet avec quelques études de fauves dignes de sa très rare conscience.

Mais c'est dans l'Architecture que l'on trouve les plus hardies personnalités, certains des boursiers comptant incontestablement, parmi les meilleurs novateurs de cette heure. Ainsi Robert Danis, le constructeur, rue Remusat, d'un petit hôtel d'une conception neuve et, à Strasbourg et dans le territoire de Belfort, d'édifices et de maisons aussi logiques que hardis ; Pierre Paquet, l'architecte du lycée Jules-Ferry, à Paris ; Julien Polti, auteur des très modernes et très logiquement élégantes gares de Trouville, de Morgat et des Batignolles.

L'ingéniosité et la souplesse d'exécution d'Henry Dropsy sont affirmées dans une série de médailles. La présence des excellents artisans A. Rivaud, Linossier, Decorchement, Bastard, Richard Desvallières, montre que des bourses de voyage peuvent être aussi très utilement attribuées aux créateurs d'objets d'art.

Charles Saunier.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Océan.

Mr. Edwin W. Hullinger signale aux lecteurs de la *Fortnightly Review* les nouveautés que la vie sociale doit dès maintenant outre-Atlantique aux applications de la radiophonie. Mais ce sera, écrit-il, une page particulièrement intéressante de l'histoire de la récente découverte que celle qui dira ses répercussions dans les choses de la plus vénérable des institutions humaines, soit dans les choses du domaine religieux. Car comment eût-on tardé à voir le parti à tirer pour l'éducation des consciences et l'édification des âmes de la mise au point de cette autre merveille ?

Reste d'ailleurs à savoir si le bienfait d'une diffusion large comme jamais de la parole sacrée suffirait, en imaginant l'innovation également bien accueillie de l'autorité compétente dans toutes les confessions, à contrebalancer telles dangereuses éventualités... et le risque, par exemple, de favoriser la désertion des lieux saints en s'exposant à encourager chez les fidèles l'abstention quant à l'assistance aux offices.

Quoi qu'il en soit, aux États-Unis les dirigeants du protestantisme décidaient, voilà deux ans déjà, de compter résolument avec les moyens de la radiophonie et tous les temples relevant de leur contrôle possèdent aujourd'hui un appareil transmetteur. Sur les conclusions qui se dégagent de cette première expérience, on sera renseigné par l'article de Mr E. W. Hullinger. Retenons cependant ici le petit « document » qu'il reproduit touchant la manière dont le prédicateur réagit devant le radiophone. Au point d'interrogation de notre auteur à ce sujet, le Rév. W.-B. Millar, Secrétaire de la « Fédération des Églises de New-York », a répondu : « Question de tempérament... Il est des orateurs habitués dès longtemps à affronter de vastes auditoires cosmopolites et qui se trouvent d'abord fort empêchés quand il s'agit de parler dans des conditions aussi inusitées et je pourrais vous nommer un prédicateur qui à la fin d'un discours *lu* devant l'appareil se déclarait plus fatigué qu'à la fin d'une année de sermons selon le mode traditionnel... Un fait constant, c'est qu'ici l'orateur s'aperçoit aussitôt qu'il lui manque le stimulant qui vient du tête-à-tête avec l'auditoire et qu'il en souffre... »

Allemagne.

Sous la signature de « Martellus » dans « la Chronique politique » du fascicule de février de la *Deutsche Rundschau* :

« C'est de longue date un principe parmi nous que toute bonne affaire requiert du temps pour aboutir. On s'en aperçoit assez derechef dans la question du redressement de l'Europe. Trop considérable reste le nombre des insensés qui, tant « dans le civil » que sous l'uniforme, se croient la mission de compliquer la situation.

« Le premier effet de la paix étant d'enlever au militarisme sa raison d'être, il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'étonner en constatant que celui-ci tarde à se rendre. Car on le voit s'employer de son mieux contre la cause du désarmement ; on le voit à l'œuvre, une fois de plus, du côté français ; on le voit sur les bords du Rhin s'efforcer d'entraver le développement dans la pratique des conséquences que le pacte de Locarno entraîne logiquement. Et qu'à l'heure actuelle il se rencontre encore en ces parages une armée de pareille importance, on tiendrait vite la chose pour scandaleuse. Il faut se féliciter hautement des démarches, qui ont au demeurant reçu l'approbation de l'Allemagne entière, du Reich auprès des puissances postées sur notre territoire. Jouer aux soldats, cela, aujourd'hui, ne dit plus rien aux Allemands et ils ont cessé de rien entendre aux galons et autres parements. Que si l'on venait à s'y tromper au dehors, on s'apercevrait bientôt de la lourde erreur que l'on aurait commise. Soucieuse uniquement de travailler, l'Allemagne veut la paix et, cette paix, elle est politiquement parlant de taille à se l'assurer... »

Suisse.

« Sur les voies de Locarno », c'est le titre sous lequel

la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* insère (n° de février) une « lettre ouverte » de M. A. Vulliod, Professeur à l'Université de Nancy, à M. L.-Robert Curtius, le publiciste d'Outre-Rhin dont l'action pour le rapprochement des esprits par-dessus la frontière a répandu le nom dans nos milieux intellectuels.

La sincérité de l'écrivain allemand en tant qu'interprète et que témoin auprès de ses compatriotes de la pensée française ne paraît point douteuse et cette lettre mérite assurément d'être lue avec attention. Comme un document tout au moins et surtout pour la netteté des vues qu'elle propose au pacifisme d'aujourd'hui. « Il ne suffit plus, précise-t-elle, il ne suffit plus, en effet, de maudire la guerre, et il est vain de déplorer des ravages et de redouter ses récidives, si l'on n'est pas résolu à tout organiser, sans délai, dans l'ordre moral et dans l'ordre des contingences, pour qu'elle devienne radicalement impraticable... L'attitude du pacifiste doctrinaire, nous estimons, vous et moi, qu'elle n'est plus suffisamment opérante. Les partisans de la paix ont pour devoir d'entrer hardiment — j'allais dire *offensivement* — dans l'action et de développer cette action selon un plan méthodiquement tracé, délibéré et arrêté d'un commun accord. » Et l'auteur d'exposer un ensemble de suggestions et de projets constituant « une initiative qui, je l'espère, répond M. E. Robert Curtius, sera réalisée dans un très prochain avenir ».

Russie.

Dans le même numéro de la même publication, M. A. Charasch formule, au cours d'une substantielle chronique dont Lénine et Trotsky font les frais, ce pronostic : « Trotsky éclipsé, mais non anéanti, n'a pu faire sa récente rentrée à Moscou qu'avec des concessions de principe au « léninisme »... Ce n'est pas la première fois. L'an dernier, lorsqu'il fut envoyé aussi « en villégiature » dans le Caucase, il dut prendre le chemin de Canossa et renier ses principes... Ses adversaires se garderont bien de le remettre à la tête de l'armée qui pourrait lui servir un jour de levier pour renverser le léninisme ».

Gaston Choisy.

NOTE D'ART

EXPOSITION D'UN GROUPE D'ARTISTES HELLÈNES DE PARIS

Organisée sous les auspices de l'association des Artistes et Gens de lettres hellènes de Paris, cette exposition réunit trente et quelques personnes, très éprises pour la plupart, de l'art français contemporain. Ce qui est flatteur pour la France. Ceci dit, ajoutons qu'une partie de cette phalange nous déçoit un peu. Car, au lieu d'évoquer des aspects du noble et beau pays qu'est la Grèce, les particularités de ses mœurs, ce sont des vues de Provence ou de Montmartre qu'elle nous montre, ou encore les quelques fruits sur une nappe blanche dont Cézanne a donné la formule. Aussi, malgré le talent prouvé par Mmes Mavro-Sorel, paysages de Bretagne, Picard-Pangalos, figures dans la manière de Mme Marie Laurencin, Théophylactos, par MM. Grivas, Paul Rodocanachi, œil très fin, nos curiosités ont-elles été surtout aux peintures qui nous rapprochaient la Grèce : *Lycabette*, par G. Cosmi, *Couvent du Mont-Athos*, *Saint-Luc en Phocide*, par G. Kogevinos, *Oliviers*, d'Œconomou, paysages de *l'Ile d'Hydra*, de Mme Stefanopoulo-Alexandridi, *Petite église sur le roc*, de Dem. Stefanopoulo.

De bonnes sculptures d'Em. Cavacos, notamment : *Buste de M. Cofinas*, de Costa Dimitriadis, d'Ath. Apartis; de belles verreries de Platon Argyriadis complètent cette exposition.

Ch. S.

INFORMATIONS

L'Académie des Jeux Floraux de Provence

Le soleil est un grand créateur de beauté. Sa flamme ardente transforme tout le paysage méditerranéen. Il provoque, en passant, des élans d'harmonie. Il entraîne les esprits radieux à sa suite et les élève vers la clarté. Il n'y a donc rien d'inattendu à trouver dans le coin heureux des terres chaudes, qui s'étale derrière la découpure du littoral toulonnais, un centre poétique influent et vivace. Tout semble concourir à en faire un berceau accueillant aux Muses. L'éblouissement de la lumière s'atténue sous les fraîcheurs salines qui viennent du dehors. L'horizon est frémissant de force. C'est Barjols, siège de l'Académie des Jeux Floraux de Provence. Le programme des Jeux Floraux de Provence est tout empreint de cette largeur d'idées fécondes et enthousiastes propres au Midi.

L'on y sent, bien plus haut que les préoccupations ténues et les recherches pédantes, vibrer le désir de provoquer de larges hymnes poétiques. Comme la cigale qui sert d'emblème à l'Académie, on trouve chez elle la joie de chanter éperdument et de rayer le paysage où elle habite de vastes sillages musicaux. L'Académie des Jeux floraux de Provence a reçu des témoignages officiels, de M. le Ministre de l'Instruction publique, de M. le Président de la République, etc. Le prix de M. le Ministre de l'Instruction publique, dont la concession n'est plus à l'Académie, à titre gracieux, est décerné, chaque année, au lauréat le plus méritant de son concours. Le premier Président de l'Académie des Jeux floraux de Provence a été Frédéric Mistral qui a travaillé de toute son âme à leur réalisation. Chaque hiver voit s'ouvrir un cycle nouveau de concours. Et de partout, des envois arrivent à Barjols qui sont examinés, jugés et appréciés par le jury de l'Académie. Vers et prose participent également à ces tournois littéraires. Une émulation toujours plus encourageante s'affirme et la tentative de Barjols a trouvé de nombreux échos jusqu'aux plus lointaines terres où l'on parle français. L'Académie des Jeux floraux de Provence, dont le directeur est notre confrère Marius Liautard, poursuit, depuis de longues années, dans la grande presse quotidienne de province et de la capitale, une œuvre de régionalisme et de renaissance provençale. Elle nomme tour à tour des membres titulaires et des membres honoraires. Ce qui fait son charme, surtout, c'est le caractère personnel et spontané de sa tâche qui se poursuit, sans parti pris et sans influence d'école. Elle atteint par là un bel universalisme intellectuel qui se laisse guider par la seule volonté de faire triompher les lettres françaises.

Le patronage, sous les auspices duquel elle prit son vol, était garant de son succès rapide. Il avait à sa tête Mistral et Jean Aicard qui dotèrent son concours de prix importants.

Sous une direction pareille, le cycle des jeux floraux pouvait envisager d'avance un bel avenir. La réalité a tenu

pleinement la promesse de rêves initiaux. Et l'Académie de Barjols est devenue aujourd'hui un centre avec lequel il faut compter et qui n'a plus une portée provençale, seulement, mais européenne

***

De nombreux littérateurs ayant sollicité l'honneur de faire partie de l'Académie des Jeux floraux de Provence, au titre de membre honoraire, nous informons qu'ils devront, préalablement, soumettre au Comité un spécimen de leurs œuvres. Le Comité statuera sur l'admission ou le refus du candidat. Ceux-ci seront informés de la décision prise. L'Académie se compose de membres titulaires et de membres honoraires. Les membres titulaires sont choisis parmi les savants, les littérateurs, les artistes, qui ont déjà fait leurs preuves par la publication d'œuvres, revues, d'une certaine notoriété. Le Comité est seul juge des œuvres qu'on lui soumet. Pour tous renseignements concernant l'Académie et les concours qu'elle organise, s'adresser à M. Marius Liautard, directeur, à Barjols (Var).

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Mon confrère P. Gentizon qui s'est donné pour tâche, avec tant de talent, d'entretenir l'admiration un peu défaillante de l'Occident pour la jeune Turquie d'Angora, consacre sa dernière lettre à l'adoption par la grande Assemblée nationale du Code civil suisse, le plus *up to date* dans la matière.

C'est pour lui la plus belle conquête de la Révolution, le renversement de toutes les vieilles barrières dont s'entourait l'Islam ; un code civil voté n'est pas un code civil appliqué, mais il faut faire crédit aux bonnes volontés. Il est vrai que nous ne verrons pas encore demain des mariages de chrétiens et de musulmanes, autrement que de la main gauche. On veut bien nous rappeler qu'en octobre 1908, dans une bourgade du Bosphore, un jardinier grec fut assommé par la foule et son cadavre piétiné, pour avoir noué des relations amoureuses avec une jeune veuve musulmane. Pierre Loti, qui en avait fait autant et en tirait gloire, a sa rue à Constantinople, mais c'était Pierre Loti. Depuis que les femmes turques ont jeté leur voile par dessus Sainte-Sophie et fréquentent les dancing de Galata, les rigueurs sont moindres, mais le vieil esprit turc n'est pas mort, malgré toutes les lois modernes votées par la grande Assemblée nationale et la xénophobie systématique est plus virulente que jamais. L'école supérieure anglaise de jeunes filles de Constantinople a été fermée sous le prétexte que sa direction en avait refusé l'entrée à un ex-officier turc imposé comme professeur par le gouvernement. La direction exposait que ce professeur s'était par deux fois présenté en état d'ébriété. Le Ministère de l'Instruction publique a répliqué que ledit professeur n'était pas un ivrogne, mais un épileptique, avec certificat médical à l'appui. Cette petite histoire éclaire mieux que de longues dissertations la mentalité d'Angora. Contre l'enseignement occidental tout est bon, y compris la nomination d'individus de cette sorte à ses chaires de l'enseignement supérieur. On ne connaît pas encore les réactions anglaises à cette avanie si manifestement contraire aux engagements pris par Ismet pacha envers Sir Horace Rumbold, le 24 juillet 1923.

L'ambassade a protesté par deux fois, mais s'est contentée jusqu'ici de ces gestes platoniques. Imitera-t-elle l'Italie dont le Consul, il y a quelques semaines, se rendit en grand uniforme, accompagné d'un porte-drapeau, à une clinique privée dont la police turque avait chassé le médecin italien et les malades, brisa les scellés, en présence de la police turque et réintégra le médecin. L'Angleterre avait hérité, dans l'histoire, de la fameuse impunité du *civis romanus* auquel pas un cheveu ne pouvait être impunément touché par un barbare. Y a-t-elle renoncé en faveur de M. Mussolini ?

A l'affaire de l'école de filles s'est jointe celle de la banque Ionnienne, un des plus vieux établissements de crédit anglais de la capitale turque, à laquelle on donnait quelques jours sous menace de fermeture pour augmenter son personnel turc dans la proportion de 50 %.

Tout cela n'est pas du même esprit que le code civil suisse.

A l'égard de la France, tout en négociant avec M. de Bouvenel, aussi turcomane que M. Franklin-Bouillon, un accord aussi favorable à la Turquie que l'accord d'Angora, et ce n'est pas peu dire, les femmes Turcs s'appliquent à le priver d'un de ses derniers privilèges, celui de la protection des chrétiens. Par un Concordat négocié actuellement avec le Vatican, c'est le Saint-Siège qui en serait chargé. Théoriquement rien ne paraîtrait plus logique et naturel, pratiquement c'est le passage des chrétiens d'Orient sous protectorat italien. Depuis 1870, la Curie romaine a progressivement éliminé l'élément international et surtout français du Vatican pour en réserver tous les emplois à ses Italiens. De catholique, c'est-à-dire universelle, la Papauté est devenue presque exclusivement romaine et sert ouvertement les intérêts italiens. Jusqu'à Pie X, la France a encore été entendue. A partir de Benoit XV, la lutte est devenue inégale. L'un de ceux qui ont été à même de mieux constater les faits écrivait récemment :

« Déjà à une époque où les rapports entre l'Église et le gouvernement de Rome étaient loin de leur cordialité actuelle, on pouvait suivre en Orient la lutte engagée contre l'influence française par la politique italienne au moyen des congrégations et des institutions religieuses. Le concours du Saint-Siège était acquis à ces pionniers de l'italianisme qui attaquaient l'édifice de la France. Les Italiens enlevaient des places qui étaient l'apanage séculaire des Français. La custodie des Lieux-Saints se trouvait entre des mains italiennes.

« Aujourd'hui du côté italien, on ne se borne plus à cette lutte plus ou moins sourde. Toute une littérature de guerre ouverte est apparue. Elle prêche très haut que l'Italie doit seconder de toutes ses forces le catholicisme, afin qu'à travers l'activité religieuse, le nom de l'Italie se présente là où ne peuvent pour le moment parvenir le flot de son émigration et la puissance de son expansion politique.

« Ce que la politique de l'Italie demande à la religion catholique, c'est de se faire l'avant-coureur de la pénétration italienne en Orient : partout, et même dans les pays de mandat : en Syrie où se trouve la France, en Palestine où commande l'Angleterre et surtout dans les vastes territoires de l'Anatolie où les traités ont fait du passé, de ses peuples, de ses influences, table rase. De toutes façons c'est l'influence française qui fera les dépens de l'accord. »

Puisqu'il est question de l'action italienne dans le

proche Orient, signalons que les habitants de Dodecanèse ont adressé à la Société des Nations un émouvant appel, protestant contre leur naturalisation italienne, rendue obligatoire par un décret royal italien, en date du 21 novembre 1925. L'ampleur des problèmes qui se discutent actuellement à Genève laisse peu d'espoir que cette protestation soit entendue.

En Grèce l'agitation persistante de certains partis fondant sur le général Plastiras, venu secrètement en Serbie prêt à franchir la frontière, l'espoir de remplacer la dictature d'un homme par celle d'un autre a forcé le général Pangalos à prendre quelques mesures préventives en éloignant d'Athènes les *leaders* du mouvement. On sait à quelle catastrophe conduisit le libéralisme spoutif de M. Venizelos, facilitant le retour de ses adversaires exilés pour leur donner toute facilité de le combattre aux élections de 1921. Il est des circonstances où trop de bon vouloir devient une imprudence dont le pays est le premier à souffrir. Il doit y avoir une limite aux jeux politiques. Nous en savons quelque chose.

Il est assez curieux de constater que des pays qui se piquent de respecter la liberté politique comme les États-Unis ont osé prendre prétexte des changements politiques en Grèce pour renier la signature qu'ils avaient donnée en 1918. J'ai déjà exposé ici cette question des crédits que les grands Alliés avaient ouverts à la Grèce et dont ils ont ajourné ou refusé le versement, créant dans les finances de la Grèce une perturbation infiniment préjudiciable.

M. Cofinas qui s'était rendu aux États-Unis pour y régler ou tenter d'y régler cette question des dettes a très nettement exposé cette situation.

Par l'accord du 10 février 1918 la France, l'Angleterre et les États-Unis avaient promis 750 millions à la Grèce pour sa participation à la guerre. La part de l'Amérique était de 48,236,629 dollars. Elle n'en versa que 15 millions. Mais la Banque nationale de Grèce avait émis des billets pour la totalité des crédits promis.

Sur la base des reliquats dus sur les crédits, il se trouve actuellement en circulation des billets de la Banque nationale, comme ci-après : Angleterre, crédit dû liv. st. 5,355,391.3.6 billets de banque dr. 131,850,630. États-Unis, crédit dû dol. 33,236,629,05 billets de banque dr. 172,962,500. France crédit dû *frs.* 300,000,000, billets de banque dr. 274,206,000. Total dr. 578,303,130.

Tandis que la Grèce a exécuté tous les accords militaires pour lesquels les moyens ont été fournis par la convention de 1918 et a contribué, par ses sacrifices, à la grande guerre; tandis qu'elle a aidé provisoirement les Alliés, durant la guerre, à trouver les moyens pécuniaires dont ils avaient besoin, en procédant à l'émission de billets de banque; tandis qu'elle s'attendait, avec raison, à ce que les grandes puissances alliées avec lesquelles elle avait conclu la convention du 10 février 1918 procèdent conformément aux clauses de cette convention, aux versements dus; celles-ci, en n'effectuant pas les versements en question, ont contribué à la dépréciation de la drachme qui de 1910 à l'automne de 1919 se maintint au pair avec l'or sans l'aide de moyens artificiels.

Imitant la France et l'Angleterre qui avaient refusé, en raison du retour du roi Constantin de continuer leurs versements, les États-Unis ne se sont pas acquittés.

Les relations diplomatiques entre les États-Unis et la Grèce ne furent reprises qu'au début de 1924. Mais à cette époque la jeune République hellénique était tellement préoccupée par les grosses difficultés provenant du changement du régime, de la question des réfugiés et autres problèmes intérieurs urgents, qu'elle n'a pu jusqu'ici revendiquer ses droits découlant de la convention conclue en 1918 avec le gouvernement des États-Unis.

Le fait d'avoir accepté les titres des obligations du gouvernement hellénique pour le montant global de 48,236,629 dollars, bien que 15,000,000 de dollars seulement aient été versés au comptant sur ce montant, prouve assez que le gouvernement des États-Unis s'est considéré tenu de verser intégralement et au comptant le montant du crédit. Le gouvernement des États-Unis continue à détenir ces preuves de la dette, soit des obligations pour dollars 48,236,630; il n'a pas encore retourné les obligations de dol. 33,236,629 dont le montant n'a pas été versé jusqu'à ce jour.

Les choses en étaient là, lorsque le gouvernement hellenique reçut la lettre sub. N° 109 du 14 août 1925 de la légation des États-Unis à Athènes, par laquelle le gouvernement américain, se référant à la convention de 1918, demandait au gouvernement hellénique la consolidation ou le règlement de la portion réalisée du crédit américain. Dans cette lettre il n'est question que des droits du gouvernement américain découlant de l'accord de 1918. Il n'est fait aucune mention des droits du gouvernement hellénique découlant du même accord du 10 février 1918.

Cette lettre se rapporte à l'obligation du gouvernement hellénique prouvant que trois versements de 15,000,000 de dollars au total lui ont été effectués, obligation qui est datée du 21 juin 1918. Elle passe entièrement sous silence le fait que le montant de cette obligation s'élève à 15,790,000 dollars, vis-à-vis desquels 15,000,000 ont été seulement versés et qu'il reste un solde dû de 790,000 dollars. Elle passe également sous silence le fait qu'il se trouve en outre entre les mains du gouvernement américain trois autres obligations, les suivantes : a) celle du 3 décembre 1918 pour dol. 23,764,036; b) celle du 24 mai 1919 pour dol. 3,858,960; c) celle du 31 juillet 1919 pour dol. 4,853,663; que les sommes représentées par ces obligations constituent, avec la somme de 790,000 dollars comme ci-dessus, le montant de dol. 33,236,629,05 dû par le gouvernement américain à la Grèce et dont le paiement est demandé par la présente, conformément aux clauses de la convention du 10 février 1918.

Cette convention constitue un tout unique et chacun des contractants est en droit d'invoquer de façon unique et indivisible l'ensemble du texte de cette convention. De même que les États-Unis sont en droit, en vertu de la convention, d'exiger le règlement de la portion versée des crédits, de même la Grèce est en droit, de par la convention, d'exiger le paiement de la portion non encore versée s'offrant, en même temps, à régler le total des crédits.

A l'exposé si précis de M. Cofinas, la commission américaine de la dette a répondu par un contre-mémorandum expliquant les raisons actuelles du maintien du refus. C'est un curieux document où l'on invoque à la fois l'exemple de l'Angleterre et de la France, le retour de Constantin, un emprunt conclu au Canada, la cessation du paiement des intérêts des 15 millions de dollars versés, la non justification d'achats de matériel de guerre en Amérique pour un chiffre correspondant.

M. Cofinas n'a pas eu de peine à démolir cet édifice, mais l'Amérique est demeurée intransigeante. Un grand

point a cependant été acquis, les États-Unis ont dû préciser leur point de vue et rien n'empêcherait maintenant l'arbitrage de résoudre ce problème.

L'hellénisme s'émeut actuellement et à juste raison de la mauvaise tournure prise par l'élection du patriarche d'Alexandrie. Une ardente campagne d'origine syrienne voudrait enlever ce siège aux Grecs et le gouvernement égyptien semble céder à cette pression à laquelle la colonie grecque d'Égypte ne paraît pas, il faut l'avouer, avoir très efficacement répondu. René Puaux.

Bulletin Yougoslave

LES PROBLÈMES DES PORTS YOUGOSLAVES DE L'ADRIATIQUE

Le littoral yougoslave constitue le débouché naturel sur la mer d'un intérieur riche ayant toutes les conditions nécessaires pour accroître encore sa prospérité.

Les ports de la côte yougoslave se trouvent à proximité même des régions riches en minerais et en forêts, et c'est la nature qui a pourvu, pour moitié au moins, à leur aménagement. S'ils disposaient encore d'un réseau de voies ferrées les reliant à l'intérieur du pays, réseau qui malheureusement n'existe pas encore, ils seraient en mesure de satisfaire aux besoins de cet intérieur, et en même temps de servir au trafic des pays qui, en raison de leur situation géographique, gravitent vers l'Adriatique.

A côté du commerce yougoslave, celui des États de l'Europe Centrale cherche des débouchés sur l'Adriatique. Le chemin de fer qui reste à construire : Kotchévljé-Brod-Moravicé dirigerait le trafic de la Slovénie, si riche, vers les ports nationaux de l'Adriatique du Nord, trafic dont bénéficient aujourd'hui Trieste et Riéka (Fiume). La même voie reliera de la façon la plus courte et la plus directe l'Europe Centrale à la mer. D'un autre côté, la construction d'un chemin de fer à voie étroite assurera des communications rapides du Danube à la mer. Ainsi, les riches régions yougoslaves de l'intérieur auront dans un avenir très prochain l'accès à la mer au moyen de voies ferrées qui aboutiront dans les ports. Ces voies constitueront en même temps le chemin le plus naturel du commerce de transit du Proche-Orient.

L'Italie a très bien saisi l'énorme importance de la position yougoslave sur l'Adriatique en face de la sienne. La côte occidentale de l'Adriatique appartenant à l'Italie n'a guère de points importants, en raison de sa situation géographique, et se trouve dépourvue de bons ports et d'un riche intérieur.

Depuis la fin de la guerre l'Italie a fait des efforts incessants afin de capter le trafic des anciens ports austro-hongrois au profit de Venise, et elle a fait de très gros sacrifices d'argent afin d'atteindre ce but. Les lois naturelles ont cependant mis obstacle à la préoccupation des hommes de construire artificiellement un port de mer, et Venise n'a pas tardé à tomber en déclin. Ce qui plus est, deux ports qui ont fait leurs preuves, Trieste et Riéka, ayant perdu leur hinterland, ont cessé de se développer.

Trieste, faute d'un intérieur naturel et riche, ne pourra plus progresser. Ce port, coupé de son hinterland, reçoit les produits tchécoslovaques qui, pour y arriver, doivent traverser quatre pays différents. Aux difficultés du transport il est nécessaire d'ajouter encore la question malaisée à résoudre des tarifs des chemins de fer, pour se représenter les malheurs de toutes sortes qui s'acharnent sur cette ville.

Le deuxième port italien sur le Quarnéro et le Haut-Adriatique, Riéka, est aux prises avec les mêmes entraves. Il n'a pas du tout d'hinterland et ne sert de débouché à aucune région qui lui fournirait des matières premières en échange des marchandises étrangères. Entouré de tous côtés de villages yougoslaves, formant enclave dans le territoire yougoslave, Riéka est obligé de s'approvisionner pour sa consommation journalière à l'étranger. Et comme il ne pourra jamais devenir une gare de transit, sa situation est encore plus difficile et plus désespérée que celle de Trieste.

Consciente de la gravité de ces faits, l'Italie engage ces temps derniers toute son influence politique et son prestige de grande puissance à combattre le développement sur l'Adriatique d'autres ports, afin d'assurer aux siens le trafic du Royaume voisin et celui des États de l'Europe Centrale.

Protéger les ports italiens de l'Adriatique, Trieste et Riéka en premier lieu, les autres étant d'importance tout à fait secondaire et contre-indiqués aux possibilités du transit ; combattre et rendre impossible le développement et l'extension des ports yougoslaves de la Haute, Moyenne et Basse-Adriatique, tels sont les points de départ de la politique économique italienne sur l'Adriatique.

Il ne faut pas perdre de vue qu'aujourd'hui encore une bonne partie du trafic yougoslave passe par Trieste et Riéka. Pendant les six dernières années on a exporté par Trieste 550,000 wagons de produits yougoslaves. Ainsi la production nationale a perdu, sur ce transit, et en estimant cette perte à 1,000 dinars par wagon, la somme de 550 millions de dinars.

Indépendamment de la politique italienne et tout en respectant les traités conclus avec l'Italie tant que ceux-ci seront en vigueur, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes aura le devoir d'utiliser tous les avantages naturels de sa côte afin de construire et de développer ses ports tels que Souchak, dans l'Adriatique du Nord, Split et Chibénik, dans l'Adriatique Moyenne, et Boka Kotorska, dans l'Adriatique du Sud.

L'indépendance de sa vie économique est à ce prix.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

VOYAGE AUX PAYS DE L'ISLAM SES RIVES MÉDITERRANÉENNES

Le mardi 23 février, dans les salons de la « Société Belge d'Études et d'Expansion » à Liége, M. Georges Philippar, président des Messageries Maritimes a fait une conférence d'un vif intérêt et très appréciée à laquelle il a donné pour titre : « Qu'est-ce que l'Islam ? et, à ce propos, voyage aux rives méditerranéennes ».

Sous le nom d'Islam, ainsi que l'exposa très brillamment le conférencier, nous désignons habituellement, en Europe, l'ensemble des peuples musulmans considérés du seul point de vue politique. Mais pour les Musulmans, l'Islam est une foi religieuse d'après laquelle tous les peuples, quelle que soit leur nationalité, sont frères du moment qu'ils croient au Dieu unique dont Mahomet

est le Prophète. Les Musulmans, de ce fait, sont soumis à des règles religieuses identiques, à une autorité spirituelle unique, et la direction qu'ils en reçoivent peut se trouver différente ou même opposée à celle qui leur vient de leur gouvernement. Il en résulte un état d'esprit musulman, facteur non négligeable, quoi qu'on en ait pu dire, de la politique universelle.

La répercussion lointaine de tel événement religieux de l'Islam dans le monde entier n'est pas le seul objet digne d'une étude attentive. La religion musulmane en elle-même présente un grand intérêt par l'unité, la rectitude un peu austère, la beauté simple de sa doctrine comme aussi par son expansion considérable et l'importance qu'elle a encore de nos jours. L'Asie est le pays où les Musulmans sont le plus nombreux; viennent ensuite l'Europe et l'Océanie. En Afrique française, on peut évaluer à environ 15 millions le nombre des Musulmans, pour les Indes anglaises à 72 millions, pour les Indes Néerlandaises à 30 millions au minimum, pour la Chine à 30 millions. L'Égypte comptait avant la guerre un peu plus de 10 millions de Musulmans, la Turquie, en 1920, environ 20 millions et la Perse 9 millions. On trouve des Musulmans dans toute les parties du Monde, même aux États-Unis.

L'Islam, en outre, nous séduit parce qu'il a connu une civilisation intense et a fait éclore, dans l'ordre artistique, un style tout à fait particulier, dont certaines manifestations, au point de vue architectural notamment, sont parmi les plus remarquables que nous possédions. De nombreux témoins de cette civilisation artistique subsistent dans le monde entier et tout particulièrement sur les rives de la mer Méditerranée, dans ces pays voisins où il est par conséquent facile d'étudier, dans toute leur beauté, les caractéristiques de l'architecture musulmane.

M. Georges Philippar, comme illustration de ses paroles, convia son auditoire à le suivre sur les « rives méditerranéennes » dont il décrivit d'abord les splendeurs naturelles. Projetées sur l'écran, des vues photographiques évoquèrent ensuite les beaux monuments des temps anciens et même modernes.

C'est d'abord en Espagne, la mosquée de Cordoue, achevée au X^e^ siècle et qui contient, suivant la légende arabe, des feuilles écrites de la main d'Othman le troisième calife et la Giralda de Séville dont la tour, minaret de l'ancienne mosquée, fut construite à la fin du XII^e^ siècle par Abou-Yakoub-Youssef, dont le fils, Abou-Youssef-El-Mansour, construisit peu après, sur les mêmes plans, la tour Hassan à Rabat et la Koutoubia à Marrakech.

Au Maroc, la gracieuse fontaine Nezzarine (on sait que le fameux « paradis de Mahomet » comporte des fontaines) représente fort heureusement le type africain du nord, caractérisé surtout par les faïences, alors qu'en Turquie les fontaines sont, le plus souvent, en marbre sculpté. En Algérie, nous admirons, à Tlemcen, la mosquée Sidi Bou Médine, un des plus jolis exemples de l'art mauresque, et à Alger le charmant cimetière musulman d'El-Kettar, « étageant ses modestes tombes à l'ombre grêle et mouvante des eucalyptus aux baies bleues »; puis, en Tunisie, la très curieuse mosquée de Kairouan.

Mais nous voici parvenus en Égypte et désormais le voyage aux pays de l'Islam méditerranéen suit l'itinéraire des paquebots des *Messageries Maritimes*. — Ce serait, soit dit en passant, une bien intéressante documentation, pour les pèlerins d'art musulman, que la réunion en plaquettes des conférences de M. Philippar sur l'Islam. Les voyageurs érudits, ou simplement curieux, y trouveraient un précieux complément à ces « plaquettes d'escales », dont nous avons déjà parlé ici et dans lesquelles les *Messageries Maritimes* s'efforcent, mieux que jamais, de guider les touristes dans les pays d'Orient et d'Extrême-Orient. Nous souhaiterions, en ce qui nous concerne, voir figurer à bord de chaque paquebot des *Messageries Maritimes* les renseignements si nombreux que M. Philippar, depuis plusieurs années déjà, a groupés sur l'art musulman, les villes et les mœurs musulmanes, à l'occasion des voyages dont il a donné aussi des récits qui sont parmi les meilleurs que l'on puisse consulter.

Mais revenons à la conférence de Liège.

Nous voici au Caire où nous admirons les mosquées Mohammed-Ali et Sultan-Hassan, puis nous pénétrons en Arabie et le conférencier nous parle de La Mecque :

« C'est là, vous le savez, un voyage que bien peu d'Européens ont accompli, les Musulmans s'opposant avec la plus grande énergie à la venue d'infidèles dans le Sanctuaire et même dans la ville qu'ils vénèrent si particulièrement. »

« D'après les renseignements en ma possession, il semble que vraisemblablement, un Portugais aurait réussi à se rendre à La Mecque au XV^e^ siècle. Depuis lors, au XIX^e^, le Hollandais Snouck Hurgronje fit le voyage de La Mecque à une époque que je ne puis préciser. Les autres Européens qui visitèrent la Ville Sainte au cours du XIX^e^ siècle sont : le Suisse Burckhardt, en 1815, l'Anglais Burton en 1853, le Français Léon Roche, envoyé en mission en 1857 par le Gouvernement, enfin Gervais-Courtellemont en 1896. Au début du XX^e^ siècle, un autre voyageur français, Albert Le Boulicaut, se rendit à La Mecque. Ces différents voyageurs ont laissé d'intéressantes relations de ce qu'ils avaient vu.

« Parmi tous les lieux saints qu'avaient consacrés, à l'époque de Mahomet, les respects religieux des peuples et les intérêts du commerce, La Mecque tenait la première place, et comme les caravanes les plus importantes devaient nécessairement y passer et s'y arrêter, elle avait acquis un renom qui s'était propagé dans l'Arabie entière, même dans la période préislamique. Aussi les légendes sur la fondation de son temple circulèrent-elles depuis l'époque la plus reculée. »

« Si l'on en croit un grand nombre d'auteurs arabes, la « Caaba » ou « Maison Carrée », le temple unique vers lequel, aux heures de prières, se tournent les musulmans du monde entier, construite par Dieu, fut déposée à La Mecque par les anges dont 70,000 y priaient tous les jours, les mêmes n'y priant jamais deux fois.

« Ils avaient reçu l'ordre de faire sept fois, en invoquant le nom du Seigneur, le tour de la Maison Sainte; ce fut l'origine du « Tawaf » (procession autour de la Caaba).

« La fable ajoute qu'Adam y vint en pèlerinage quarante fois, à pied, du fond de l'Inde. Puis survint le Déluge. Que devint alors le temple saint? Selon les uns, il fut transporté par Dieu au quatrième ciel et c'est d'après un dessin remis à Abraham et à Ismaël par un ange que fut construite la Caaba. Suivant les autres, le temple fut détruit de fond en comble et c'est à la suite d'un songe qu'Abraham et Ismaël se mirent en devoir de le réédifier sur son ancien empla-

cement. Seulement une pierre, la principale, celle qui marquait le point de départ du « Lawat » leur manquait. L'ange Gabriel leur apparut alors, apportant une pierre d'une éblouissante blancheur. Mais cette pierre ne devait pas rester immaculée et c'est celle que révère actuellement, sous le nom de Pierre noire, l'Islam entier. »

M. Philippar nous conduit ensuite à Jérusalem et nous écoutons encore ce très instructif commentaire :

« L'un des endroits les plus intéressants, à quelque point de vue que l'on se place, de Jérusalem, est certainement le Haram-esh-Chérif (Sanctuaire Principal) ancienne Place du Temple, qui évoque des souvenirs religieux remontant à l'antiquité la plus reculée. C'est l'un de ces lieux, comme il en existe quelques-uns dans le monde, qui sont vénérés par les hommes à travers les changements de religions. »

« C'est dans son enceinte que David dressa l'autel des holocaustes, que Salomon bâtit son Palais et son Temple fameux, plusieurs fois abattu et reconstruit, jusqu'à l'anéantissement de Jérusalem par Titus. »

« Les Musulmans vénèrent spécialement le Haram qui est, d'après La Mecque et Médine, le lieu le plus saint de l'Islam. La, en effet, se trouve la « Kouббet-es-Sakra », ou coupole du Rocher, connue sous le nom de mosquée d'Omar et construite au sommet du Mont Moriah, sacré pour les israélites, pour les musulmans, pour les chrétiens. C'est là que, selon le Talmud, on entendait « bruire les eaux au fond de l'abîme », là qu'Abraham, considéré par Mahomet comme le premier fondateur de l'Islam, Abraham qui tira la race élue du paganisme de la Chaldée s'apprêtait, obéissant aux ordres du Seigneur, à immoler Isaac. Ce rocher était regardé comme le centre du monde et les Musulmans, adoptant cette tradition, le considéraient comme miraculeusement suspendu au-dessus de l'abîme. Mahomet a dit, assure la légende « Une prière près de ce rocher vaut mieux que mille ailleurs », et c'est de ce lieu saint qu'il fut enlevé sur sa jument Borâq lorsqu'il fut ravi au ciel.

« Au jour du Jugement, la Kaaba sera transportée sur la Sakra, le trône de Dieu élevé sur le roc sacré... »

En Syrie et dans le Liban, M. Philippar nous fait visiter Damas et la célèbre mosquée des Ommiades, Homs, Alep, Brousse... En Turquie, après une vivante description de Constantinople et le rappel, à propos des promenades dans diverses mosquées, des souvenirs littéraires d'illustres voyageurs, M. Philippar nous conduit à Eyoub, à Scutari d'Asie dont il nous donne cette délicate description de cimetière :

« Autour de nous, à perte de vue, dans un immense bois de cyprès, les stèles funéraires de marbre blanc jonchent le sol couvert de mousse. Elles se penchent, s'appuient l'une à l'autre, comme pour une ultime confidence. Celle des hommes, les vieilles, coiffées de turban, les plus récentes, du tarbouch rouge, dont la couleur disparaît vite. Celle des femmes, délicieusement féminines, avec leur sommet terminé en fleurs sculptées, couvertes aussi de fleurs entourant ces caractères arabes si gracieusement décoratifs qui se détachent sur des fonds verts, bleus ou d'un rouge sombre. Ici comme en Algérie, pas une faute de goût dans ces milliers de sépultures, malgré les différences et le caractère infiniment plus artistique des monuments funéraires turcs;... Partout la sainte et noble simplicité règne. Entre la tombe du pauvre et celle du riche, aucune distinction apparente, du moins pour nous. »

Le voyage sur les rives méditerranéennes s'achève par la Sélimié d'Andrinople ou Mosquée de Sélim II, qui passe pour le chef-d'œuvre de Sinan, architecte de la Suléïmanié de Stamboul.

Cette sèche énumération ne saurait reproduire tout le vif intérêt des idées évoquées au cours des explications dont M. G. Philippar a accompagné ses projections.

Une constatation, notamment, ressort d'une partie de son exposé, à savoir que plusieurs des monuments religieux, par lui passés en revue, ont été successivement ou alternativement, des temples musulmans ou des temples chrétiens.

La Giralda de Séville, fraction d'un temple affecté, à l'origine, au culte de Mahomet, est, aujourd'hui, la gloire et l'ornement d'une magnifique cathédrale catholique. Il est d'autres temples, au contraire, qui, églises chrétiennes d'abord, furent, par la suite, désaffectées et transformées en mosquées. C'est le cas de Sainte-Sophie de Constantinople, comme de la cathédrale Sainte-Sophie de Nicosie en Chypre, église gothique devenue mosquée et flanquée de deux minarets à la manière turque. La chose est plus douteuse pour Mesdjid el-Aksa de Jérusalem.

Nous voyons encore, parfois, les deux religions, catholique et musulmane, coexister, ou n'ose écrire cohabiter. C'est le cas de cette mosquée d'Omar où plane, en outre, le souvenir d'Israël, origine commune de ces deux cultes. Même situation à Damas, où la tête de saint Jean-Baptiste est conservée dans une mosquée qui fut longtemps une église partagée entre chrétiens et musulmans.

Ces successions, ces alternatives, ces superpositions de styles et de cultes, méritent d'être rapprochées, comme pour l'illustrer de cette curieuse opinion musulmane, rapportée au début de la conférence, à savoir que tous les hommes naîtraient dans l'islamisme, mais évoluaient ensuite vers d'autres religions, sous l'influence de divers facteurs, éducation, etc...

Une mosquée musulmane moderne est en voie d'achèvement à Paris et sera inaugurée cette année, en même temps que l'Institut construit à ses côtés, sur le sol européen, en plein cœur de la capitale française, où fleurissent tant de chefs-d'œuvre des styles roman, gothique, renaissance, etc.... nous pourrons désormais voir cette reconstitution fidèle du style architectural de l'Islam, exécutée par des ouvriers musulmans.

Grâce à l'édification de ce monument moderne, la France et les nations voisines auront, plus facilement que naguère, l'occasion de rechercher, à l'origine de ces mosquées orientées vers La Mecque, de ces minarets, de ces jardins parsemés de fontaines, la pensée religieuse qui en inspira les diverses dispositions.

M. Georges Philippar, après avoir, en termes émus, rappelé le souvenir du rôle magnifique joué par la Belgique et par Liége, en particulier, dans la dernière guerre, a ajouté que, parmi les combattants qui ont contribué à la défense de l'Occident menacé se trouvaient des Musulmans. C'est un titre de plus, indiscutable celui-là, que s'est acquis l'Islam à mériter notre étude attentive et une sympathie raisonnée.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 7 64e ANNÉE 3 AVRIL 1926

A PROPOS DU MARIAGE DE TALLEYRAND

Il ne s'agit pas, pour le moment du moins, de reprendre en son entier la question du mariage de Talleyrand, de parler du passé de la femme à laquelle le ministre des Relations extérieures donna son nom, d'exposer les raisons d'une union qui était un scandale : ces sujets seront traités dans une étude particulière. Ce que l'on désire faire aujourd'hui, c'est attirer l'attention des lecteurs de la *Revue Bleue* sur deux points de cette histoire matrimoniale qui n'ont pas encore été signalés, croyons-nous, par les biographes de Talleyrand : l'acte même d'état-civil qui fait connaître le mariage du futur prince de Bénévent, et ce qu'il advint de M. Grand, le premier mari de la femme de Talleyrand, après le second mariage de celle-ci.

*
* *

Le 20 août 1802 (20 fructidor an X), le gouvernement français avait pris cet arrêté :

« Les Consuls de la République, vu le bref du pape Pie VII, donné à Saint-Pierre de Rome le 29 juin 1802;

« Sur le rapport du conseiller d'État chargé de toutes les affaires concernant les cultes, le Conseil d'État entendu, arrêtent :

« Le bref du pape Pie VII, donné à Saint-Pierre de Rome, le 29 juin 1802, par lequel le citoyen Charles-Maurice Talleyrand, ministre des Relations extérieures, est rendu à la vie séculière et laïque, aura son plein et entier effet. »

Être rendu à la vie séculière et laïque, cela entraînait-il, pour Talleyrand, ancien évêque d'Autun, la possibilité de contracter un mariage? En aucune manière. Si le Saint-Siège avait reconnu sa sécularisation, il ne l'avait pas relevé du vœu de chasteté. Pie VII voulut bien, lors des négociations du Concordat, reconnaître la validité de certains mariages que des prêtres constitutionnels avaient contractés après leur rupture avec Rome; c'était la preuve, de sa part, d'un grand esprit de conciliation. Quant à accorder une dispense en vue du mariage à un prêtre qui avait été sacré évêque, malgré les instances que le gouvernement consulaire fit auprès de lui à cet égard, il s'y refusa très nettement; c'était son sentiment, comme c'était le sentiment d'une commission de cardinaux qu'il avait consultés à cet effet. Talleyrand n'était plus évêque d'Autun, il était rendu à la vie du siècle : cela était acquis; mais tout mariage lui était et lui demeurait interdit.

Que pensait à cet égard Talleyrand? Il est probable que sur l'heure même il ne tint pas un long conseil avec lui même. Il avait des raisons personnelles, d'ordre politique, pour contracter un mariage, ou plutôt pour légitimer une union qui remontait à quatre ans

environ et qui était de notoriété publique. Son parti fut pris sans tarder; l'arrêté des Consuls est du 20 août, son mariage se fit vingt jours plus tard, le 10 septembre.

Bien des années après, quand il songea à se mettre en règle avec sa conscience ou plutôt à se composer un personnage pour la postérité, il exposa à sa manière la question de son mariage. « J'étais libre, » écrivait-il dans son testament de 1836, c'est-à-dire libre de me marier. Mais il sentait bien, malgré tout, que cette façon d'interpréter le bref de sécularisation n'était nullement en harmonie avec les vraies intentions du Souverain Pontife; aussi biffa-t-il les mots ci-dessus, pour les remplacer par ceux-ci : « Je me croyais libre. » C'était faire l'aveu de sa faute et en demander pardon, à une époque où il allait se décider à une réconciliation *in extremis* avec l'Église. En 1800, ces scrupules étaient hors de saison; il devait se marier, il se maria, et le tout fut mené assez rondement, d'une manière un peu cavalière. N'était-il pas ministre des Relations extérieures, en pleine faveur en ce moment auprès du maître? Si tout n'était pas parfaitement en règle dans les papiers à produire pour la rédaction de l'acte d'état-civil, personne certes n'aurait le mauvais goût de le remarquer et d'en faire un cas de nullité. Rome seule aurait pu faire des objections sur le fait même de contracter mariage; mais, puisqu'il était pleinement « déprêtrisé et désépiscopisé, » depuis le fameux bref qu'il interprétait à sa manière, il n'y avait plus qu'à prendre rendez-vous avec M. le Maire du X^e^ arrondissement, le citoyen Ad. Duquénoy.

Talleyrand ne se maria pas à la mairie de la future épouse, s'il est exact que celle-ci habitât alors à Épinay-sur-Seine; il se maria à la mairie de sa « division » (quartier), qui s'appelait Fontaine-de-Grenelle et qui faisait partie du X^e^ arrondissement (1). Cette mairie était située rue de Verneuil; ancienne académie royale (école d'équitation) du s^r^ Dugier, puis hôtel de Bonville, puis mairie, l'immeuble existe toujours aux n^os^ 13 et 15; il était à peu près en face de la petite rue Sainte-Marie-Saint-Germain, qui est aujourd'hui la rue Allent

(1) Il est curieux qu'un rapport de police, parlant de ce mariage, dise qu'il a eu lieu « à la maison de campagne de l'amiral Bruix. » (Aulard, *Paris sous le Consulat*, t. III, p. 552.) S'agirait-il d'un mariage religieux, qui aurait été célébré par le curé d'Épinay-sur-Seine, comme le veut une tradition qui n'est point prouvée, mais qui n'est pas impossible?

Voici l'acte de mariage, tel que Jal l'avait copié, en 1867, sur les registres d'état-civil aujourd'hui disparus (1); la reconstitution qui en a été faite en 1873, d'après les archives notariales (étude de M^e^ Gustave Rolin), est d'une conformité absolue avec le texte du *Dictionnaire critique*.

« Acte de mariage de Charles-Maurice Talleyrand Périgord, âgé de quarante-huit ans, né à Paris, départ. de la Seine, le 2 février 1754; profession : ministre des relations extérieures, demeurant à Paris rue du Bacq, à l'hôtel du ministère des relations, fils de Charles-Gabriel Talleyrand-Périgord et d'Alexandrine-Victoire-Éléonore Damas d'Antigny, son épouse, tous deux décédés, et de Catherine Noël (*sic*) Worlee, âgée de trente-neuf ans, née à Tranquebar, colonie danoise, en Asie, le 21 nov. 1762, dem^t^ sur la commune d'Épinay, dép^t^ de la Seine, fille de Pierre Worlee et de Laurence Allamy, son épouse, tous deux décédés, épouse divorcée de Georges-François Grand par acte prononcée à la mairie du II^e^ arrondissement de Paris, le 18 germinal an VI (7 avril 1798); en présence de Pierre-Louis Rœderer, d^t^ à Paris, rue du Faub^g^ St-Honoré, n^o^ 63, président de la section de l'intérieur de (*sic*) conseil d'État, âgé de 48 ans; d'Eustache Bruix, dem^t^ à Paris, rue d'Antin, n^o^ 8, Vice Amiral, conseiller d'État, âgé de 43 ans, tous deux amis de l'époux; de Pierre Ryel Beurnonville, dem^t^ à Paris rue du Faub^g^ St-Honoré, n^o^ 61, général en chef, envoyé Extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République près la cour de Prusse, âgé de 50 ans; de Pierre-Claude-Maximilien Radix Sainte-Foy, dem^t^ au mont Saint-Martin... propriétaire, tous deux amis de l'épouse, et de monsieur François-Nicolas-Henri Othon, prince de Nassau-Siegen, étant de présent à Paris, Grand d'Espagne de la première classe, lieut^t^ général au service de Sa Maj. Catholique et Amiral au service de l'Empereur de Russie ami des deux époux qui ont signé avec nous : c. n Worlee, ch. maur. Talleyrand, E. Bruix, Rœderer, le g^al^ Beurnonville, le p^ce^ de nassau-siegen, Radix Sainte-Foy, Ad. Duquesnoy. »

Avant d'arriver à un passage de ce document qui est un des beaux mensonges de l'histoire, on en analysera quelques particularités.

(1) *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, 1867; art. Talleyrand de Périgord, p. 1170. La seconde édition du *Dictionnaire*, 1872, reproduit identiquement le même texte.

Tous les témoins sont des personnages connus. Les « amis de l'époux » sont, l'un, le conseiller d'État Roederer, qui était le confrère de Talleyrand à l'Institut et qui prépara savamment avec lui le coup d'État du 18 brumaire; l'autre, l'amiral Bruix, qui avait été récemment ministre de la Marine. Des deux « amis de l'épouse, » l'un, Beurnonville, s'était rallié, lors du 18 brumaire, à Bonaparte, qui en avait fait un ambassadeur; l'autre, Radix de Sainte-Foy, ancien secrétaire du comte d'Artois, était ce familier de Talleyrand dont celui-ci disait un jour que son nom était difficile à prononcer dans une affaire de confiance. Quant à l' « ami des deux époux, » le prince de Nassau-Siegen, qu'on a appelé un paladin au XVIII^e^ siècle, il avait eu une carrière militaire fort accidentée.

Pour l'état-civil de l'épouse, il n'y a qu'à accepter, sur ses lieu et date de naissance, sur le décès de ses parents, les données de l'acte de mariage; il serait malaisé de les contrôler. Il est facile, au contraire, de vérifier les données qui se rapportent à Talleyrand : ses lieu et date de naissance, sa profession, son domicile, les noms de son père et de sa mère, tout cela est parfaitement exact; mais, quand on lit que ses parents sont « tous deux décédés, » on éprouve un mouvement de surprise, sinon de stupeur

Il est bien vrai que le père de Talleyrand était mort, à Paris, le 4 novembre 1788, quarante-huit heures après que Louis XVI, cédant aux prières d'un mourant, s'était décidé à pourvoir son fils de l'évêché d'Autun. Mais la mère de Talleyrand n'était point morte en 1802; les recueils du P. Anselme et de Révérend donnent pour date de sa mort le 24 juin 1809, sans indiquer d'ailleurs le lieu où elle mourut. Ce serait peine perdue de consulter, au sujet de la date de cette mort, les *Mémoires* de son fils. Ces *Mémoires*, qui ne sont point avares de contre-vérités et d'omissions voulues, ne renferment que quelques lignes sur la mère de l'auteur, quand il était jeune; elles parlent des « grâces de son esprit, » dont le futur prince de Bénévent avait gardé le souvenir (1). Le seul événement de la vie de famille que les *Mémoires* mentionnent à l'année 1809 est le mariage de son neveu, Edmond de Périgord, avec la princesse Dorothée de Courlande (2).

Il paraissait difficile de douter de la date de 1809, comme étant la date de la mort de la comtesse de Talleyrand-Périgord; car elle n'est pas donnée seulement par des généalogistes d'une autorité incontestée; elle figure aussi, toujours sans indication de lieu, au bas d'un portrait d'elle qui est conservé au château de Valençay (1). Il restait à découvrir l'endroit où elle mourut; c'était le moyen de se procurer un acte d'état civil attestant la vérité de la date de 1809. Il est inutile de faire suivre de nouveau au lecteur toutes les pistes qui ont été suivies à cet effet, sans aucun résultat, dans les archives publiques et dans les archives privées, soit à Paris, soit dans diverses villes de province. Le résultat de ces recherches seul importe, et ce résultat le voici : Alexandrine-Victoire-Éléonore de Damas d'Antigny, veuve de Charles-Daniel de Talleyrand Périgord, mourut, à Paris, 36 rue d'Anjou, le 24 juin 1809, dans sa quatre-vingt-unième année. Cela est établi, d'une manière indiscutable, par deux documents, dont le texte intégral est sous nos yeux : l'un est la déclaration de succession de « dame Alexandrine-Victoire-Éléonore de Damas d'Antigny,... décédée le 25 (*sic*) juin 1809 rue d'Anjou n° 36 (2); » l'autre est l'attestation du service funèbre de la mère du prince de Bénévent, qui est ainsi rédigée (3) :

« Le 27 juin 1809 a été présenté le corps de Madame Alexandrine-Victoire-Éléonore de Damas d'Antigny, v^e^ de Monsieur Charles Daniel de Talleyrand-Périgord, lieutenant général des armées du Roi et chevalier de ses ordres, décédée le 24 du présent rue d'Anjou 36, âgée de 80 ans passés. »

Le fait est acquis : la mère de Talleyrand est bien morte en 1809, comme l'indiquaient les généalogistes et le portrait de Valençay, à une date précise et en un lieu qui sont connus pour la première fois, grâce aux deux documents dont la *Revue bleue* a la primeur.

Comme complément à cette petite découverte, nous aurions voulu dire où repose le corps de la défunte. Nos recherches dans les archives du département de la Seine, dans les archives paroissiales et dans les divers cimetières de

(1) *Mémoires du prince de Talleyrand*, t. I, p. 44.
(2) *Ibid*, t. II, p. 4-5.

(1) Duchesse de Dino, *Notice sur Valençay*, p. 5.

(2) Nous devons la connaissance et la copie de ce document assez étendu à Mlle Ducaffy, archiviste-adjointe de la Seine; nous la prions de recevoir tous nos remerciements.

(3) *Registre de présentations, de la paroisse au-dessus de Ste-Madeleine, église de l'Assomption.* M. le chanoine P. Flynn, curé de la Madeleine, a bien voulu nous donner communication de ce registre.

Paris, dans le cimetière de Valençay sont restées jusqu'ici sans résultat. On remarquera d'ailleurs que la découverte de cette sépulture n'ajouterait rien à l'authenticité du décès en date du 24 juin 1809.

*
* *

Pour quelle raison l'acte de mariage de 1802 dit-il que la mère de l'époux est décédée à cette date, comme était décédé le père de l'époux? La comtesse de T. Peyrand-Périgord, dont nous parlerons un jour avec quelques détails, avait été profondément affligée du projet de mariage qui avait causé dans tout Paris beaucoup d'étonnement, ou plutôt beaucoup de scandale; elle ne voulut plus voir son fils, et il n'est pas permis de savoir si elle reprit jamais des relations avec lui; c'était une femme digne de tous les respects, à qui le cynisme de son fils aîné causa une douleur profonde. Elle laissa s'accomplir un acte, qu'elle ne pouvait pas d'ailleurs empêcher, tandis que son fils, pour liquider une situation malgré tout fort désagréable, faisait déclarer, par un officier d'état-civil aisément crédule, qu'elle était morte. Il n'y avait donc pas à s'occuper du rôle qu'elle aurait pu jouer dans ce mariage, puisqu'elle n'était plus de ce monde.

La mère avait-elle à donner son autorisation au mariage de son fils? Nous avons soumis cette question à un magistrat du parquet de la Cour de cassation. Voici le résumé de la consultation qu'il a eu l'obligeance de nous donner.

L'ancien droit français stipulait que les enfants devaient, à tout âge, solliciter pour leur mariage l'avis de leurs parents. Les fils après trente ans, les filles après vingt-cinq ans avaient bien la capacité de contracter mariage sans le consentement de leurs ascendants, mais ils devaient, à peine d'exhérédation, le demander par deux actes de sommation respectueuse.

Ce régime fut modifié par la loi sur le mariage civil, en date du 20 septembre 1792, qui ne stipulait la nécessité du consentement des parents que pour les fils et filles âgés de moins de vingt et un ans. Le Code civil modifia les conditions de la loi de 1792; mais on sait qu'il ne fut promulgué qu'en 1804. Il en résulte que Talleyrand, se mariant en 1802, n'avait point à adresser à sa mère des actes respectueux; par suite, celle-ci ne pouvait pas attaquer l'acte du 10 septembre 1802 pour défaut du consentement maternel.

Soit. Talleyrand avait pour lui le texte de la loi du 20 septembre 1792. Mais, aux yeux des contemporains, comme aux yeux de la postérité, comment expliquer que sa mère n'ait pris aucune part, tout au moins par sa signature et comme l'avait fait un étranger, Nassau-Siegen, à la cérémonie de son mariage civil? C'est qu'elle était déjà morte. La pauvre femme ne songea pas à élever une protestation; elle ne voulait pas, par un désaveu formel, ajouter un scandale de plus à celui que donnait son fils aîné, chef de la famille, quand il prenait pour femme une aventurière, lui qui, à ses yeux de catholique convaincue, avait toujours le caractère indélébile du prêtre et de l'évêque.

Une dernière observation de fait sur le faux en écritures publiques auquel le maire Dufrénoy a apposé sa signature. On pourrait être étonné de voir que la mention du double décès des ascendants n'est pas suivie de l'indication des lieux et dates de ces décès. Il paraît que les instructions données aux officiers de l'état-civil n'exigent pas cette double indication.

*
* *

Passons à M. Grand, le premier époux de Catherine Worlee. Son mariage, on l'a vu, avait été rompu par un divorce prononcé le 7 avril 1798. Donc son ancienne femme avait toute liberté de se remarier, comme elle le fit. Mais, à présent qu'elle avait une situation régulière, elle ne voulait pas s'exposer à l'ennui de rencontrer dans le monde celui dont elle avait d'abord porté le nom. Comment se débarrasser de sa présence à Paris? On lui avait bien donné, lors du divorce, une compensation pécuniaire, avec la promesse d'une place honorable; il restait à tenir cette promesse.

Le ministre des Relations extérieures s'adressa à son collègue de la Haye, le secrétaire d'État Van der Goes; qu'on n'oublie pas que le gouvernement néerlandais prenait alors son mot d'ordre à Paris. Pour activer les choses, celle qui allait bientôt porter officiellement le nom de Talleyrand écrivit à Van der Goes le 3 fructidore an X, 21 août 1802 :

« Monsieur de Talleyrand m'authorise à vous mander qu'il vous aura une obligation particulière de ce que vous ferez pour moi en cette occasion. »

Van der Goes comprit très bien ce qu'on attendait de lui; il fit nommer M. Grand conseiller privé extraordinaire au Cap de Bonne-Espérance, avec un traitement annuel de deux mille

florins. La satisfaction de Mme Talleyrand fut grande; en remerciant Van der Goes, le 1er vendémiaire an XI, 23 septembre 1802, soit treize jours après la cérémonie de la rue de Vernenil, elle lui disait :

« Vous observerez, au nom que mon union avec Monsieur de Talleyrand me donne le droit de porter, combien la tendre et sincère affection de cet *aimable* ami m'a rendue la plus heureuse des femmes. »

Cependant Grand ne se hâtait pas de quitter l'Europe; il ne se souciait pas beaucoup d'être déporté, même avec un beau titre, au bout de l'Afrique australe. Alors, nouvelle lettre de Mme de Talleyrand au ministre néerlandais, à la date du 10 décembre 1802 :

« Monsieur, je ne veux pas tarder davantage à vous remercier de votre obligeance et de tout ce que vous avez bien voulu faire pour M. G. à ma demande.

« L'empressement et la grâce que vous y avez mis me prouve, Monsieur, que l'on ne compte pas en vain sur votre amitié, et cela m'autorise à vous demander un nouveau service : c'est celui de faire enjoindre à M. G. de s'embarquer sans délai, étant tout à fait inconvenable qu'il prolonge son séjour à Amsterdam, où il est déjà depuis un mois *fort mal à propos*.

« Je vous serai donc très obligée de vouloir bien lui faire parvenir le plus tôt possible (chez Messrs. R. et Th. de Smeth, à Amsterdam) l'ordre pour son embarquement, vous priant, Monsieur, de recevoir d'avance tous mes remercîments à cet égard, et d'agréer l'assurance de ma plus parfaite considération. — Talleyrand-Périgord, née Worlée. »

Le 21 décembre (1802), Van der Goes faisait savoir à Paris que le nouveau conseiller s'était bel et bien embarqué pour le Cap. Dans un billet en date du 13 nivôse an XI, 3 janvier 1803, la femme du ministre des Relations extérieures répondit par des remercîments d'un ton officiel :

« Monsieur de Talleyrand, aussi sensible que je le suis à vos bons procédés, me charge de vous réitérer tout ce que je vous ai mandé déjà de ses dispositions et de son désir de vous donner des preuves de son attachement et de sa considération. »

Mme Talleyrand croyait son repos assuré pour longtemps; mais voici que la paix d'Amiens est sur le point d'être rompue : le premier acte du gouvernement anglais sera de faire saisir les bâtiments français et bataves. Grand ne va-t-il pas courir le risque d'être arrêté par les Anglais et ramené en Europe? Ou encore les Anglais ne vont-ils pas faire une descente au Cap, qui pourra avoir les mêmes résultats? Le ministre Van der Goes put mettre un terme aux inquiétudes de Mme Talleyrand par la lettre qui suit (elle n'est point datée) :

« M. de Marivault... a été porteur de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en date du 8 germinal (29 mars 1803). J'y ai vu avec peine, Madame, que vous nourrissez des inquiétudes sur nos affaires au Cap de Bonne Espérance et par conséquent sur le sort de M. Gr. qui s'y trouve. » Il lui fait savoir que le Cap à l'heure présente a été complètement évacué par les Anglais. « Rassurez-vous donc, Madame, et veuillez vous persuader que je continuerai à prendre le plus vif intérêt au sort de Mr. , quel que puisse être celui du Cap. » Il profite de la circonstance pour demander à Mme Talleyrand de faire revenir le ministre et le Premier Consul sur leurs sentiments peu favorables à l'égard de la république batave, et rappelant à sa correspondante un mot de sa lettre du 23 septembre 1802, il ajoute : « Ah! Madame, si vous pouviez faire comprendre ces vérités à l'homme que vous adorez, que j'estime et honore, à l'*aimable* Mr. de Talleyrand, combien vous soulageriez ma patrie épuisée et souffrante!

« En vous priant d'agréer pour vous, Madame, et pour Mr. de Talleyrand, les assurances de ma considération distinguée, j'ai l'honneur de me dire... »

Qu'advint-il de l'homme que Talleyrand avait officiellement remplacé le 10 septembre 1802? Quand mourut-il? Repose-t-il dans un cimetière de l'Afrique australe? Mme Talleyrand, à présent qu'elle était confortablement installée dans le bel hôtel de la rue du Bac, ne dut jamais avoir grand souci de ces détails, qui vraiment avaient pour elle bien peu d'intérêt.

G. Lacour-Gayet,
Membre de l'Institut.

L'INVASION [1]

(Nouvelle)

Il n'y a pas âme vivante au village; seulement par-ci par-là, le long des haies, s'enfuient, effrayés, coqs et poules, ânes et chiens. Les canards nagent paisiblement dans leur mare, en bas, sans prendre aucune part au désastre commun. Ce n'est pas en vain que cette nuit-là on avait aperçu des feux et que Jemmy, toujours déguenillé, s'était précipité dans la rue en criant à tue-tête et avait agité un bâton avec au bout de la paille allumée. La nuit même les Tchetchenzes s'étaient enfuis du village, emmenant femmes et enfants, emportant tout leur bien — tapis, édredons, cruches, bétail, armes; ils s'en allaient du côté de la pente abrupte dont les Russes ne pourraient s'approcher car ils verraient apparaître devant eux plus d'un fusil chargé.

De nouveau nous n'avions pas eu, nous et notre brave colonel, l'occasion de prouver notre hardiesse : personne à battre, personne à sabrer. Seulement, de derrière les haies volaient de temps à autre des balles; mais même cela ne nous regardait pas : un détachement de fantassins était envoyé à l'assaut des haies. Je ne revins de mon extase guerrière que quand nous nous arrêtâmes. Tant que nous galopions je ne craignais rien et étais capable, me semble-t-il, de tuer un homme de ma propre main; pourtant, à présent que je restais sur place, inoccupé, j'éprouvais un tout autre sentiment. Les balles qui ne cessaient de voler autour de moi et qui blessaient de temps en temps un cheval ou un homme produisaient sur moi la plus désagréable sensation. Je ne me calmais qu'à la pensée que sans doute les Tchetcheuzes ne me visaient point... Je me comparais, moi — en civil parmi des militaires — à un oiseau rare qui s'envole de sous les pieds d'un chasseur à l'affût du gibier. Seul, un amateur de raretés peut éprouver le désir de tuer cet oiseau; il se pouvait pourtant que parmi les Tchetcheuzes il se trouvât un homme aimant le rare, un original qui au lieu de lâcher utilement son coup contre un soldat voulût — en guise de plaisanterie — me tuer, précisément moi.

Le général arriva au village, aussitôt les lignes furent renforcées et reculées, les balles cessèrent de siffler dans l'air.

— Eh bien, colonel, dit le général, qu'ils incendient et qu'ils pillent, je vois qu'ils en ont grande envie. Il sourit.

La voix et l'expression étaient les mêmes comme si le général avait ordonné, chez lui, à la maison, de se mettre à table; les mots seuls différaient. Vous ne pouvez vous imaginer l'effet que produit ce contraste de nonchalance et de simplicité avec un entourage guerrier!

Dragons, cosaques et fantassins se dispersèrent dans le village. Là, un toit s'écroule, une porte est enfoncée; ici, une haie, une provision d'étoupe, une meule de foin prennent feu; la fumée se répand dans l'air matinal et frais; un cosaque traîne un sac de farine, du maïs et deux poules, un autre emporte une cuvette et une cruche de lait, un troisième charge un âne de hardes; on emmène un Tchetchenze très vieux, presque nu, effrayé à mort, qui n'a pas eu le temps de s'enfuir.

Le village était situé sur un versant, une dizaine de sagènes plus haut commençait une immense forêt, derrière laquelle se trouvait la pente abrupte dont j'ai parlé. Je gravis la colline à cheval; d'en haut on voyait nettement le village qui commençait à flamber et les troupes bruyantes qui le remplissaient. Le capitaine s'approcha de moi, nous nous mîmes à causer tranquillement et à plaisanter tout en regardant comment on détruisait le fruit du labeur de tant d'hommes. Soudain un hurlement pareil à un cri d'attaque mais plus frappant, plus strident, nous arracha à notre contemplation. Nous nous retournâmes. A trente sagènes de nous une femme qui venait de s'enfuir du village courait vers la pente; elle portait un bébé et un sac. Sa tête, son visage étaient enveloppés d'un fichu blanc; pourtant aux plis de sa blouse bleue on devinait qu'elle était encore jeune. Elle courait d'une vitesse surprenante et, un bras levé au-dessus de sa tête, poussait des cris. A sa suite couraient plus vite encore quelques fantassins. L'un d'eux, un jeune carabinier, en veste seulement, un fusil sur l'épaule, avait devancé ses camarades et était sur le point de rattraper la femme. Il en voulait sans doute au sac d'argent qu'elle portait.

— Ils vont la tuer, les canailles, dit le capi-

(1) Une nouvelle portant ce titre figure dans les *Œuvres complètes de Tolstoï*. La variante inédite dont nous publions la traduction est extraite du portefeuille des Éditions Zadrouga (Moscou).

taine. Il donna un coup de cravache à son cheval et galopa vers le soldat.

— Ne la touche pas, criait le capitaine.

Mais en ce même moment le soldat, agile, avait rejoint la femme et s'était agrippé au sac qu'elle ne lâchait pas. Alors l'homme saisit son fusil des deux mains et frappa de toutes ses forces la femme dans le dos. Elle tomba, sa blouse se couvrit de sang, son bébé se mit à crier. Le capitaine jeta à terre son bonnet de fourrure, saisit le soldat par les cheveux et sans proférer une seule parole se mit à le battre si férocement que je crus qu'il allait le tuer; puis il s'approcha de la femme et la retourna; en apercevant la figure couverte de pleurs de l'enfant au front rasé et le charmant visage de la femme qui pouvait bien avoir dix-huit ans, tout pâle et saignant par la bouche, le capitaine courut vers son cheval, sauta en selle et s'en alla au galop. Je vis qu'il pleurait.

Carabinier, pourquoi avoir fait cela? J'ai aperçu ton sourire imbécile quand le capitaine te criblait de coups sur les deux joues. Tu ne savais pas si tu avais agi bien ou mal, tu croyais que le capitaine te rossait pour son bon plaisir, tu attendais l'approbation de tes camarades. Je te connais : revenu à l'état-major, assis dans ta chambrée, les pieds croisés, tu souriras avec suffisance en écoutant tes camarades vanter ton exploit; peut-être ajouteras-tu à leurs propos quelque moquerie au sujet du capitaine qui t'a battu.

Souviens-toi de ta femme Anissia — femme de soldat — qui tient une auberge dans le gouvernement de T..., du petit Aliochka — fils de soldat, — que tu as laissé entre les bras d'Anissia et auquel lors de ton départ tu as ri en agitant ta main uniquement pour ne pas pleurer. Que dirais-tu si des ouvriers ivres et tapageurs, installés au comptoir, avaient injurié et battu ta femme, jeté un gobelet en métal à la tête d'Aliochka? Comment cela t'aurait-il plu? Peut-être l'idée ne te vient-elle pas de faire pareille comparaison? Tu dis: ça, ce sont des mécréants. Soit, ce sont des mécréants, n'empêche qu'un jour viendra, crois moi, où, vieux et pauvre soldat retraité, tu sentiras la mort approcher. Anissia ira bien vite chercher le pope. Celui ci viendra cependant que tu seras déjà à l'agonie et demandera si tu as péché contre le sixième commandement. « J'ai péché, petit père, » diras tu avec un douloureux soupir; soudain le souvenir de la mécréante se réveillera dans ton esprit, ton imagination te tracera un tableau horrible : des yeux éteints, un mince filet de sang rouge, une blessure profonde au dos sous la blouse bleue; un regard trouble se fixera sur toi avec un désespoir indicible; un enfant au front rasé te désignera avec épouvante; la voix de la conscience, légère mais distincte, te dira la parole terrible. Tu sentiras ton cœur se déchirer de douleur; des larmes, les premières et les dernières, couleront sur ton visage couleur de brique, criblé de blessures. Mais il sera trop tard, les larmes du repentir ne pourront te sauver : un froid mortel l'étreindra. Je te plains, carabinier!

Quand le village fut détruit, anéanti, le général donna l'ordre de retraite et s'en alla le premier. Les troupes reculaient en conservant toujours le même ordre : des détachements d'infanterie sur les côtés, le général, souriant, entouré de sa suite, au milieu. Cependant l'ennemi avait reçu des renforts et attaquait avec plus d'audace. Les balles pleuvaient de part et d'autre. Mais le général demeurait calme comme le doit être un chef qui donne à tous l'exemple de la vaillance et de la bravoure. Il s'avançait côte à-côte avec le colonel. Ils causaient nonchalamment. Le colonel ressemblait à un véritable Anglais : coursier bai pur sang, selle anglaise, étriers remarquables, jambes tendues en avant, bottes, pantalon blanc, gilet blanc également, redingote militaire déboutonnée, breloques en quantité, manchettes, faux-col, favoris roux, et dans tout cela une propreté parfaite. En un mot, un vrai Anglais, surtout si on le considérait sans sa redingote militaire et sans son bonnet de fourrure.

— Vous serez de l'avant-garde, colonel, dit le général en s'inclinant avec un sourire courtois.

— A vos ordres, lit le colonel en portant la main à son bonnet, puis il ajouta en français : « vous m'offensez, mon général, jamais vous ne me confiez l'arrière-garde. *On dirait que vous me boudez.*

— Vous savez vous-même que la princesse ne me pardonnerait pour rien au monde si vous étiez blessé. Ma seule excuse serait de l'être également.

En effet, vous ne vous ménagez pas, mon général.

Si on me tuait, je suis sûr que vous seriez le premier à m'emporter, et moi je ferais la même chose pour vous.

Le colonel s'inclina avec un sourire doux et marmotta quelques paroles.

— Quels aimables chevaliers, me dis-je. Il faut remarquer qu'une conversation aussi courtoise se passait au trot des chevaux et sous un feu nourri de l'ennemi. Près de nous quelques soldats furent blessés; on les emmena; l'un d'eux, atteint au cou, criait de toutes ses forces; un jeune sous-lieutenant de la suite regarda l'homme avec compassion et fit malgré lui en s'adressant aux autres :

— Quelle horreur!

Le général, au milieu de la conversation, le dévisagea.

— ...Ça, c'est de la bravoure!

Après avoir franchi quelques deux cents sagènes, à présent hors du feu ennemi, le général descendit de sa monture et ordonna de préparer le repas. Les officiers l'imitèrent. Un adjudant au visage glabre se coucha à l'écart, préoccupé.

Il semblait penser :

— Cré nom de cré nom! S'ils me tuent! C'est mauvais!

Les autres avaient entouré le général et suivaient avec un grand intérêt la préparation d'une omelette et de côtelettes hachées dans une casserole chauffée au pétrole. On eût dit qu'ils prenaient un plaisir extrême à l'idée que le général allait se restaurer. J'aurais voulu savoir ce qu'en pensaient les troupes qui reculaient et que les Tchetchenzes entouraient de tous côtés, tels des mouches sur le sucre.

La fusillade interrompue par les détonations des canons et la fumée qui se levait au loin étaient effrayantes.

— Qui donc combat à l'arrière-garde? demanda le général.

— Le capitaine N., répondit un des officiers.

— C'est un très bon diable, remarqua le général. Je le connais depuis longtemps, c'est un véritable cheval de bât. Toujours on l'envoie là où ça chauffe. Imaginez-vous, il était mon ancien quand j'arrivai au Caucase en 1822.

Les assistants manifestèrent de l'intérêt, de l'étonnement et de la curiosité.

— Allez donc dire que les troupes reculent par échelons.

L'adjudant monta en selle et se dirigea vers l'arrière-garde. La curiosité l'emporta en moi sur la peur, et j'allai avec lui voir le capitaine. Sans s'approcher du chef de l'arrière-garde auquel il devait transmettre l'ordre, l'adjudant expliqua tout à un officier qui se trouvait plus près de lui. J'abordai le capitaine. Il me regarda, renfrogné, ne dit rien, se détourna aussitôt et se mit à donner des ordres. Il criait, s'emportait mais ne s'agitait point. Le chef de bataillon était blessé, le capitaine le remplaçait. Un jeune prince géorgien s'approcha de lui :

— Permettez de les attaquer à la baïonnette, nous allons les refouler.

— Vos paroles sont déplacées, jeune homme, vous devez obéir et non pas raisonner. Vous avez reçu l'ordre de protéger le convoi, faites-le!

Le capitaine se détourna.

— Il veut se faire tuer.

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'en fournir l'occasion? Permettez d'attaquer, s'il vous plaît.

— Avez-vous une mère, demanda brièvement le capitaine, ayez pitié d'elle.

Le jeune prince devint tout confus.

— Veuillez revenir à votre place, dit sévèrement le capitaine.

Les Tchetchenzes attaquaient de plus en plus violemment, les soldats les repoussaient, les criblaient de coups de mitraille; pour un instant les balles cessaient de siffler, puis elles recommençaient de plus belle. Le brave lieutenant (un peu pâle) s'approcha du capitaine.

— Ma compagnie manque complètement de cartouches (il exagérait). Que faire? Le prince géorgien voudrait changer de poste avec moi. D'ailleurs on peut contre-attaquer à la baïonnette.

— Qui vous parle de baïonnettes, il faut reculer et non pas s'attarder ici. Allez garder le convoi et envoyez-moi le jeune prince.

Celui-ci vint bientôt; en dépit de la défense du capitaine, il poussa un hourra! et se jeta vers la pente, suivi de sa compagnie. Les soldats, chargés de sacs, avaient de la peine à courir mais couraient quand même et criaient d'une voix faible. Ils disparurent dans la profondeur.

Après une demi-heure de fusillade, de tumulte et de vociférations qui retentissaient en bas, un vieux soldat gravit la pente; d'une main il tenait son fusil, de l'autre un objet jaune et rouge, c'était la tête d'un Tchetchenze. L'homme posa un genou par terre, essuya la sueur de son front et se signa pieusement, puis il s'étendit sur l'herbe et se mit à nettoyer sa baïonnette contre son sac. Quelques moments plus tard apparurent deux jeunes soldats qui portaient un homme. Le prince géorgien était blessé à la poitrine; pâle comme un mouchoir, il respirait à peine. On alla quérir un médecin.

Celui-ci était ivre; il se mit à plaisanter, sa

main tremblait si fort qu'il touchait de sa sonde non pas la blessure mais le nez du prince.

— Laissez moi, dit le blessé, je vais mourir. Nous les avons quand même refoulés, mon capitaine.

— Oui, refoulés avec nos côtes, remarqua le vieillard, étendu sur l'herbe, à côté de la tête tranchée d'un Tchetcheuze.

— Il est trop jeune, il va payer de sa vie. Il y est demeuré pas mal de soldats également.

Je m'étais couché près du soldat.

— Quelle pitié, me dis-je involontairement à moi-même.

— Naturellement, approuva le soldat. Il est extrêmement bête, il n'a peur de rien.

— Et toi, tu as peur de quelque chose?

— Chacun a peur quand ça commence à chauffer.

On voyait pourtant que le soldat ignorait la peur.

Qui est brave? Le général? Le soldat? Le lieutenant? Ou bien peut être le capitaine?

Lorsque je me rendis avec celui-ci chez le chef des troupes il me dit :

— Je déteste me présenter pour recevoir des félicitations. Comment peut il me féliciter? Va encore s'il combattait à nos côtés, mais non. On dit qu'il doit se ménager; dans ce cas qu'il ne nous accompagne pas du tout, qu'il commande sans sortir de son cabinet. Dans cette guerre on n'a que faire de génie, il ne faut que du sang-froid et du savoir-faire. Vraiment, ça donne du dépit!

A ce moment, deux adjudants arrivèrent, l'un après l'autre, avec des ordres.

— Les vauriens, au feu on ne les voit pas, tandis qu'ici regardez combien il y en a! Et encore avec des ordres! J'ai pitié du jeune prince. Pourquoi était il venu servir dans ce pays?

— Et vous-même, demandai-je, pourquoi servez-vous?

— Oh, la jeunesse! Comment pourquoi? Que ferais-je si je ne servais pas?...

Léon Tolstoï.

Traduit du russe par Vladimir Pozner.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

FORTUNAT STROWSKI

Dans, Blaye, petite ville de la Gironde, avait un chemin douanier, capricieux, qui sinuait en bordure du fleuve, à travers des vasards mangés de roseaux. Nous étions alors quelques adolescents qui avions pris ce sentier pittoresque pour lieu de rendez-vous dominical. Il nous plaisait de nous asseoir, face à l'immensité mouvante, parmi les hautes herbes, qui sentaient le goudron et la crevette. Nous regardions monter les transatlantiques vers Bordeaux et le soleil décliner à la pointe d'une île qui nous paraissait aussi enchanteresse que ces étonnantes Borromées chères à M. René Boylesve. Nous rêvions, et nous lisions *Blavia*, une revue locale qui vécut l'espace des beaux jours, mais qui permit à la petite ville de créer chez elle une atmosphère sympathique aux choses des lettres.

Dans notre groupe attentif au sort de *Blavia*, nous étions tous gourmands de poésie. Pierre Daunizeau, aujourd'hui l'un des maîtres du barreau bordelais, écrivait des poèmes aimables et des pièces en vers ; les feux d'une gloire naissante auréolaient le doux André Lafon. Celui-ci, qui s'était détaché de la rive natale, nous semblait promis aux plus hautes destinées. On savait qu'une revue de Lille — *Le Beffroi*, de M. Léon Bocquet — le tenait en grande estime. Et puis, il avait à nos yeux l'incomparable avantage de grandir dans l'affection d'un professeur éminent, d'un maître dont les habitants de Blaye ne prononçaient le nom qu'avec une respectueuse admiration : Fortunat Strowski.

Et de ce professeur l'on connut un jour ce trait : comme il devait parler, à l'Athénée de Bordeaux, sur la jeune littérature, il mit en valeur les harmonieux poèmes de son élève, André Lafon. C'était un acte de courage, car les professeurs n'ont pas l'habitude d'élever ainsi leurs jeunes élèves sur le pavois. Il révèle le cœur de M. Fortunat Strowski, dont l'amitié, sous une apparente nonchalance, est pleine de ferveur.

***

M. Fortunat Strowski naquit, je crois, à Carcassonne, mais sa jeunesse fut pétrie de lumière moissacaise, au temps où, près de Jules Tellier, Raymond de la Tailhède écrivait ses premiers vers. Il garde à ce pays occitant un reconnaissant souvenir. Il y faisait si bon vivre ; les heures s'y déroulaient en une si harmonieuse flexibilité ; l'air possédait une telle saveur.

Pour une âme d'humaniste, il n'est guère de pays où, plus qu'en celui-là, semble présent et sensible un génie épris de convenance, de nuance, et qui fait dominer sur toute une civilisation ces trois qualités spécifiquement françaises : l'universalité, l'équilibre et le goût. Et ce sont précisément ces qualités qui sont chères au cœur de M. Fortunat Strowski.

Elles lui sont chères, elles sont à son image, et ce sont elles qu'il aime retrouver dans ses auteurs de prédilection. Elles — ou lui-même. C'est un penchant de l'humaine nature. Nous aimons surtout nous-mêmes en autrui. La danse la plus plaisante est celle qui, dans notre miroir, reflète nos gestes et notre rythme. A quoi reconnaît-on un homme de goût d'un homme vulgaire? A la qualité du miroir qu'il choisit.

Voyons donc quels sont les miroirs où M. Fortunat Strowski s'est longuement complu.

***

Saint François de Sales l'ayant tout d'abord attiré, M. Fortunat Strowski lui consacra sa thèse de doctorat ès-lettres. Quiconque connaît M. Fortunat Strowski ne saurait s'en étonner. François de Sales et lui ont de nombreux traits communs. Le doux et ferme convertisseur de Genève n'avait-il pas un visage allongé, des yeux doux, des lèvres qui laissaient deviner un continuel sourire — un sourire socratique tempéré de grâce chrétienne. On sait que son pouvoir de séduction était extrême : de la grâce, une apparente nonchalance, il persuadait sans ordonner. Quant à l'écrivain, affectueux sans afféterie, spirituel et pourtant profond, « au lieu de développer avec un ordre éloquent des idées abstraites, il semblait converser familièrement avec chacun de ses auditeurs, il vivifiait les idées par de fins portraits et des analyses psychologiques toutes voisines de la réalité, et il entremêlait mille conseils pratiques dans un langage simple. Si bien que l'on avait envie de lui répondre... » De qui parle-t-on? De saint François de Sales? En êtes-vous bien sûr? Ces jugements conviennent si bien à M. Fortunat Strowski.

Celui-ci se complut devant le miroir de saint François de Sales, et il s'y complaît encore. Mais, l'esprit toujours en éveil, toujours affamé de connaître et de comprendre, il se pencha sur le miroir vertigineux de Pascal. Ce génie qui abrège, condense, ramasse et étonne par ses prodigieux raccourcis, qui affronte les sommets et anéantit ses angoisses métaphysiques dans la foi, ce génie frappe d'étonnement ou de terreur ceux qui l'abordent. C'est, au contraire, un étrange pouvoir de séduction qu'il exerça sur M. Fortunat Strowski qui cherchait passionnément en lui « l'incomparable adolescent », l'homme derrière le penseur, « le cœur généreux et l'âme artiste ». Et voici qu'à force de se pencher sur les mystères de l'intelligence et de la sensibilité de Pascal, l'éminent professeur y découvrit Montaigne. Merveilleuse et attachante découverte ! Dans les plus célèbres des *Pensées*, la vigueur des termes, la foudroyante précision, le muscle, en un mot, c'est du Pascal, le sang est souvent de Montaigne. A tel point que les *Pensées* n'auraient pas été écrites sans Montaigne. C'est l'opinion de M. Fortunat Strowski. Et, à vrai dire, n'était-ce pas Montaigne qu'il cherchait déjà en Pascal? Je suis bien tenté de le croire.

C'est vers Montaigne, en effet, ce miroir séduisant entre tous, si divers et si profond, que M. Fortunat Strowski incline son intelligence avec le plus de ferveur, satisfait sa curiosité, et retrouve les multiples et apparentes contradictions de ses états d'âme, fondues en une doctrine solide, encore qu'attrayante, sans pédantisme qui ennuie, sans dogmatisme qui écrase, la plus aimable et, à coup sûr la plus humaine qui soit. « S'il ne restait qu'un livre sur terre?... » demandaient, récemment, des enquêteurs. On peut répondre hardiment : les *Essais*.

***

C'est à Bordeaux que M. Fortunat Stroswski trouva Montaigne. Voyez comment il le dépeint : « De petite taille, robuste, portant une barbe écorce de châtaigne, les yeux vifs, le geste prompt, ne craignant pas la bataille, aimant à causer, heureux auprès des femmes, même des femmes de ses collègues, il était partagé entre l'ambition, le plaisir, et la vie des camps. »

Voilà un Montaigne qui nous change du mol et tremblant philosophe qu'une ignorante critique se plaît à nous représenter. Voilà un Montaigne tel que le voit également M. Gustave Lanson. C'était un homme de foi, d'entrain, de générosité, même de volonté. Mais, chez lui, le Gascon l'emportait sur tout. « Si le français n'y peut arriver, que le gascon y aille ». Du Gascon, il possédait les qualités aimables et liantes, surtout cette subtilité de l'esprit qui suggère à la fois l'affirmation et l'objection et cette finesse dans la raillerie, et cette raison qui se rit d'elle-même autant par sévérité que par jeu. Toujours, un bout d'oreille malicieuse perce son bonnet d'honnête homme. Il raille, se passionne et s'amuse toujours. Il faut le prendre au sérieux, mais non au mot. Aussi est-il permis de douter que tant d'esprit et tant de

finesse — et, par surcroît, tant de moelle — puissent être jamais compris d'un savant nordique qui viendrait doctement étudier Montaigne, surtout s'il abordait le texte de 1588, surchargé d'additions, de notes qui s'opposent, se complètent et jettent une si précieuse lumière sur « l'énigme Montaigne », aussi mystérieuse que « l'énigme Pascal ».

Or, c'est de ce fameux texte, corrigé et enrichi par Montaigne, et qui constitue l'Exemplaire de Bordeaux, que M. Fortunat Strowski s'approcha, avec une intelligente ferveur, admirablement préparé pour l'édition de ce précieux manuscrit par un commerce familier avec saint François de Sales, non moins que par cette finesse gasconne qu'il avait acquise et finement aiguisée au long de sa jeunesse. Ces feuillets fameux, corrigés par Montaigne, M. Fortunat Strowski les a tenus dans sa main, durant quatre années, tous les jours, et tant que durait la lumière du jour. Point de vacance. Un travail acharné, une collaboration constante avec un imprimeur qui aimait Montaigne et adorait sa profession : M. Pech, et qu'un typographe, qui était un artiste, secondait.

Écoutons M. Fortunat Strowski nous parler de l'Exemplaire de Bordeaux : « Tout y est méthodique et soigné. Les ratures mêmes sont visibles sous le trait qui les barre. Chaque mot, chaque expression, chaque virgule a été patiemment examinée par un méticuleux artiste : un son douteux à l'oreille, une répétition, une faiblesse, une image sans couleur, sont toujours corrigés, et à diverses reprises, jusqu'à ce que l'œil, l'oreille, l'intelligence, soient à la fois, surpris et satisfaits. Il faut bien savoir que les *Essais* sont un tissu de citations : Montaigne a fait comme les architectes de la Rome du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles qui bâtissaient leurs églises avec des pierres prises à la Rome d'Auguste. Aucune pierre n'est extraite par lui de la carrière ; il les lui faut déjà dégrossies et belles : les unes sont d'Amyot, de Salial, ou de quelque historien français. J'en ai trouvé qui étaient la traduction, mot à mot, des sommaires mis par Estienne en marge de son édition latine de Platon. Mais quand la pierre est en place, avec quel soin Montaigne la repolit, et l'adapte, et l'embellit à son tour. De là vient ce qu'on a tant admiré cette suite d'images, qui se métamorphosent et se renouvellent sans cesse dans une perpétuelle création. »

Or, c'est la grande gloire de M. Fortunat Strowski d'avoir révélé le fameux Exemplaire de Bordeaux et d'en avoir fait un monument unique d'érudition, d'intelligence et de goût, qui permet aux lettrés de suivre Montaigne dans les oscillations de son style et l'affermissement constant de sa pensée.

Après un labeur qui avait exigé tant de fine intelligence unie à un si fécond acharnement, un jeune auteur pouvait attendre avec assurance la renommée qui viendrait quelque jour le prendre par la main et le conduire vers l'Institut.

***

M. Fortunat Strowski n'attendit pas longtemps sous les ormes des Quinconces. Il se devait à Paris, comme Paris lui devait de nouveaux disciples et de plus vastes auditoires. La Sorbonne l'appela et connut son érudition flexible, sa parole nuancée, et sentit le charme de ce maître qui ne pontifie pas. On croirait, de prime abord, que « ses nonchalances sont ses plus grands artifices ». Qu'on ne s'y méprenne pas. Ce professeur savant, ce conférencier aimable, ce causeur spirituel, cet ami qui a la pudeur de l'amitié véritable, et qui s'attarde, et ne semble jamais s'irriter et si peu s'émouvoir, cache une âme vive, une foi d'artiste, et une ardeur peu commune au travail. Professeur en Sorbonne, critique littéraire de la *Renaissance*, missionnaire de la France en Pologne, au Canada et aux États-Unis, directeur de plusieurs Collections (le Florilège Contemporain, chez Crès, une série de Grands Penseurs, chez Albin Michel), il travaille avec une ténacité, une résistance qui n'ont d'égale que sa naturelle élégance.

Ouvrez, dans l'*Histoire de la Nation Française* que dirige, avec une si heureuse compétence, M. Gabriel Hanotaux, son Histoire des Lettres : *De Ronsard à nos jours*, vous le retrouverez tout entier, avec une érudition solide et souriante, la phrase souple, un sens inné de l'équilibre, et cette atmosphère de sympathie qui le précède et qui le suit et qu'il apporte en toute chose. Pour lui, la sympathie est, en art, la grande méthode. Et il en fait la parure de ses ouvrages comme de son enseignement. Les jeunes ont reconnu en lui un maître et un ami. Il semble d'ailleurs que vers ceux-ci, qui portent en leurs mains un mystérieux avenir, vont toutes ses préférences. Leurs hardiesses ne sont pas pour lui déplaire. Il a trop étudié pour ignorer que les novateurs font toujours aux yeux de leurs contemporains figures d'importuns ou de fous, et que le temps multiplie sa vitesse, que la vie est courte, et que l'essentiel dans ce monde est de savoir aimer, sourire et comprendre.

André Lamandé.

IMPRESSIONS

DANS LE HAUT-VALLESPIR

Pourquoi suis-je, ô mes Pyrénées,
Attiré sans cesse vers vous,
Et riantes ou ravinées,
Qu'avez-vous pour moi de si doux ?
Edmond Rostand.

St Laurent de-Cerdans, 7 août 1925.

Me voici depuis quelques jours, à St-Laurent-de-Cerdans, dans le Haut Vallespir. C'est ainsi que l'on nomme la vallée qui joint Arles-sur-Tech à Prats-de-Mollo dans les Pyrénées-Orientales.

Je suis l'hôte d'un de mes amis, ancien étudiant de Montpellier. Dans sa maison datant de 1754, on m'a donné une chambre claire et gaie, au balcon fleuri de lourdes grappes de fuchsias et d'œillets roses, et je vois de ma fenêtre les montagnes bleues que domine, majestueux comme un roi, le Canigou.

Au lever du soleil il se teinte de rose, ses rocs prenant les couleurs de la nacre, et il me sourit. Nous avons fait connaissance et je l'aime.

Avez-vous vu le Canigou, à l'aurore vermeille comme le visage d'une jeune fille, ou vers midi, étincelant et grave, ou le soir au crépuscule enveloppé dans des vapeurs mauves, ensorcelant et étrange, comme une composition de Grieg?

Chaque matin, je monte par les pavés pointus, les ruelles étroites du bourg, entre les vieilles maisons de couleur jaune-gris pour aller respirer l'air pur sur le plateau de Sierra del Ville. La lumière caresse les toits aux briques roses et le clocher carré de l'église. Devant les portes, des femmes assises, vêtues de noir, me regardent et me disent un sonore : Bon djourte!

Je passe à côté du petit cimetière qui n'a pas l'aspect triste. Les croix des tombeaux sont tournées vers les montagnes d'un air affectueux et les morts semblent dire : nous sommes heureux de reposer en face de toi, notre cher Canigou...

A la Sierra del Ville, un plateau où la vue est admirable, je me mets au travail.

Il faut aller vite pour saisir le lever du soleil. La lumière mange avidement l'ombre bleutée. Le Canigou resplendit, caressé par les premiers rayons du soleil.

Je reçois la visite d'un papillon blanc qui est venu se poser familièrement sur mon carton à dessin. C'est peut-être ma boîte à pastels ouverte qui l'a attiré, il a dû prendre pour des fleurs mes pastels multicolores.

Il n'a pas peur de moi. A-t-il pressenti que je ne saurais faire une bête?

Il vient, il va, revient, se pose sur la manche de mon veston ou sur ma poitrine, tournoie autour de ma tête pour se reposer sur mon carton; il semble me souhaiter un bonjour matinal.

Ses deux points noirs, enchâssés à l'extrémité de ses ailes et qui ressemblent à des yeux, semblent me regarder avec curiosité.

Je continue à travailler mais cela ne le gêne point. Ayant terminé mon pastel, je ne peux me décider à me lever, le papillon ne s'en allant pas. J'observe les mouvements continuels de son long museau plus mince qu'un fil qui lui sert à ramasser je ne sais quelle nourriture. Il goûte me semble-t-il en ce moment la poussière de mes pastels.

Je ne veux pas le déranger.

Sur le petit sentier de la colline, entre les châtaigniers vert tendre, un homme passe, en chantant la chanson des Montagnards :

Montanyes Regalades
Sous las del Canigou
Que vont l'istiou florexa
Primavera y tardou
Tardou y primavera
En tout teins y a flou!

Cet air, un peu lent, à la fois doux et grave, m'émeut. Et le Canigou brille, paré de toutes les couleurs de pierres précieuses, et sur son sommet comme la scintillation d'un énorme diamant : la neige.

Le soleil est déjà très haut, il faut que je descende à St-Laurent-de-Cerdans. J'ai de la peine à quitter mon compagnon, le papillon blanc. Il me poursuit un instant puis je le perds de vue.

Au tournant de la route, je rencontre, près d'un bosquet de sapins, un berger et son troupeau de brebis. En ce moment il dépose du sel sur les pierres et les troncs d'arbres renversés. Les brebis se ruent pour lécher ce sel et le berger me salue : « Bon djourte ».

Je continue à marcher en chantant, et le

village avec ses bruits familiers m'accueille.

Au seuil des portes, les hommes et les femmes, courbés sur une sorte de petite table, confectionnent avec de la corde mince des semelles pour les espadrilles. Car dans St-Laurent-de-Cerdans on fabrique beaucoup d'espadrilles et de sandales que l'on expédie dans toute la France.

Les gens d'ici sont travailleurs et sobres. Nerveux, musclés, résistants, ils représentent par excellence le type du montagnard.

6 août.

Dès le matin, plein de transparences roses, je monte sur le plateau verdoyant de Sierra del Ville.

Je rencontre sur le chemin des muletiers transportant les bois de la montagne. Leurs visages sont hâlés et leurs yeux ont l'éclat du matin. Et je travaille encore devant le Canigou d'or rose. Dans les champs, là-bas, on entend les cris des laboureurs : « Oha! Dih! »

Quelque part, des pigeons roucoulent.

Le vert tendre des châtaigniers se couvre de reflets de soleil. Dans le bois, la petite clochette d'un troupeau tinte avec un son de cristal.

Mais le brouillard monte des vallées, commence à s'étendre et je suis obligé d'interrompre mon travail. Il couvre lentement les étendues de ses lourdes nappes, enveloppant les monts, les villages dans son voile gris.

Peu à peu, je le vois s'avancer vers moi doucement, imperceptiblement. Câlin, il m'enveloppe en m'apportant la délicieuse fraîcheur et l'humidité.

J'éprouve une sensation étrange, comme si j'allais me dissoudre dans la nature avec ce brouillard.

Je ne vois plus le Canigou ni les collines au premier plan. Je vois seulement un peu de ciel bleu pâle qui se confond avec le brouillard.

Peu à peu, tout disparaît dans la grisaille, et je ne vois plus rien.

Et je reste presque une heure dans ce brouillard vivifiant qui dilate ma poitrine.

Peu à peu le soleil réapparaît et je descends dans le bourg par mon sentier accoutumé à travers la forêt de châtaigniers et les bosquets de sapins où chante une fontaine.

Vers Prats-de-Mollo, 7 août.

Dès l'aurore, par le petit train électrique, descendu jusqu'à « Manyaques », station au nom si bizarre, située entre St-Laurent et Prats-de-Mollo.

« Manyaques », pourquoi ce nom? Je crois que devant la beauté de ce paysage, tous les vrais maniaques abdiqueront et deviendront tout simplement des pêcheurs qui prennent les belles truites le long du cours murmurant de la jolie et limpide rivière du Tech.

De « Manyaques » nous partons à pied pour Prats-de-Mollo sur la belle route blanche, pendant que les premiers rayons du soleil caressent les cimes des montagnes.

Le matin est frais, intensément lumineux, et les oiseaux chantent dans les branches. La vallée bleutée se réveille dans les bras blancs du jour. Les châtaigniers vert-tendre et les peupliers argentés tremblent sous le vent frais du Canigou. Les cascades retentissent. De temps en temps une source nous sourit sous les vertes voûtes, nous invitant de sa discrète chanson à boire l'eau glacée si bonne aux lèvres sèches.

Depuis une heure nous marchons dans l'allégresse. Enfin au lointain, sur le sommet d'une montagne, une grosse tour et tout de suite, au tournant de la route, les premières maisons de Prats-de-Mollo. C'est une curieuse et minuscule ville entourée de vieux remparts.

Nous entrons par la « porte de France » pour nous perdre dans le dédale des ruelles très étroites, aux maisons hautes, dont quelques-unes surplombées de vieux balcons en bois noirci par la fumée. Je monte les escaliers de pierres, pour visiter la vieille église du XII^e^ siècle. Le clocher carré construit en 1245 est très joli avec ses murailles roses. A l'intérieur de l'église un très beau rétable, en bois sculpté et doré, béni en 1693. Les colonnes représentent des grappes de raisin et des feuilles de vigne, stylisées avec un art naïf, mais vivant. Dans les panneaux, les scènes de l'Evangile sont merveilleusement traitées, d'une vie mystique intense. La patine de ces bois sculptés est exquise : c'est celle des très vieilles monnaies d'or trouvées dans les fouilles des cités antiques.

En sortant de l'église, nous nous engageons dans le souterrain du vieux rempart peu à peu

ter au fort, bâti par Vauban en forme d'étoile. A côté du fort, sur un rocher abrupt, un vieux donjon féodal en ruine dresse sa silhouette tragique, sombre, sur un ciel bleu, comme dans les dessins de Victor Hugo.

L'après-midi, dans le train qui nous ramène à St-Laurent, il m'est impossible de contempler les paysages que nous traversons : les gens du pays, las de les regarder tous les jours sans doute, ont baissé tous les stores et sommeillent. Alors je ferme aussi les yeux, pour voir dans mes souvenirs : la vallée bleutée, la petite rivière transparente, les tours sur les sommets de rochers, et le Canigou plus attirant que jamais.

Los Cremadells, 9 août.

A travers les bois mouvants de châtaigniers et de chênes nous marchons avec joie, bombant nos torses pour mieux respirer tous les effluves de l'heureuse nature.

Nous montons et redescendons les sentiers, traversant des ruisseaux aux murmures doux comme des paroles d'espérance.

Çà et là, de la profondeur des fossés, le long d'une petite rivière, s'érigent des peupliers dont les feuilles argentées frissonnent au vent.

Nous apercevons déjà, au pied d'une colline, sur un plateau verdoyant de cyprès et de chênes, le château du Cremadells, d'une élégance toute italienne.

Nous montons sur la terrasse dont la balustrade ombragée par des rangs d'acacias nains est ornée de ces jolies pierres d'un rouge violet délicat que l'on a dû transporter spécialement de Constonges.

Sur les fenêtres et les murs pâles du château les fleurs nous charment par l'harmonie de leurs couleurs. Des guirlandes de géraniums, de capucines et surtout des grappes d'œillets rouges font penser à des joues d'enfants, d'autres d'un rouge sombre sensuel, rappellent les lèvres des belles Andalouses. Il se dégage de ces fleurs merveilleuses un parfum capiteux, voluptueux et troublant qui nous grise. Et sur tout cela, le soleil darde ses rayons.

Sur le cadran solaire, au fronton de la grande porte, la flèche d'ombre marque deux heures.

Sur les toits, surplombant la façade, mon ami me fait remarquer cinq rangées de tuiles rouges portant chacune un dessin décoratif peint en blanc. Jugez de l'invention de l'artisan anonyme qui les a tracés, il y a quelques siècles, car il y a plus de mille tuiles le long de la façade décorées de dessins différents d'une richesse d'imagination extraordinaire et rappelant les hiéroglyphes égyptiens.

La tour carrée, admirablement conservée, flanquée de quatre échaugnettes, se dresse imposante et domine le paysage.

Nous entrons dans le château. Dans le vestibule d'honneur je remarque le sol, pavé de cailloux blancs disposés symétriquement en rosaces.

Et dans la grande salle du premier étage, on nous montre une affiche datée du 6 vendémiaire, an six de la République (27 septembre 1797) établissant la vente du château de « Los Cremadells, lors de la vente des biens nationaux pour la somme de 51.110 francs avec toutes les métairies, bois et moulin. Cette affiche, datée de Perpignan, est signée par F. Arago et quelques autres noms que je ne me rappelle plus.

Le gardien nous fait monter par l'escalier en colimaçon en haut de la tour, et ouvrant les fenêtres d'une vaste salle offre à nos yeux éblouis le panorama du Canigou, étincelant sous le soleil.

On voit aussi la vallée du Tech et le fort de Prats-de-Mollo.

« Los Cremadells » est la demeure rêvée d'un artiste, poète ou musicien, qui pourrait travailler là, dans la solitude propice à l'éclosion des œuvres fortes et profondément pensées.

Nous descendons de la tour pour aller visiter le parc et passons à côté d'un vieux pigeonnier aux murs décrépis et lézardés, qui nous regarde avec son unique fenêtre bandée avec des planches comme un œil malade. Et nous voici au delà de la grille dans le parc. Je cours tout de suite vers une petite chapelle en ruines dont la façade est restée intacte. A l'intérieur poussent des herbes folles. Le toit s'est écroulé et le ciel tend au-dessus de la nef son baldaquin de soie bleu tendre.

Sur la façade les vieilles pierres sont couleur de beau temps.

Un cyprès planté devant monte droit comme un cierge vers le ciel resplendissant. Ce coin est baigné de poésie, je regrette de ne pas avoir apporté mes pastels pour en fixer tout le charme mélancolique; mais je me promets de

revenir un jour pour travailler devant cette vieille chapelle qui me rappelle ma chère Provence.

Et nous rentrons vers le soir à St Laurent de Cerdans avec, dans nos regards, cette inoubliable vision d'un château de la Belle au Bois Dormant.

10 *août*.

Aujourd'hui, c'est la fête locale.

Tout le village est sur la place de l'église où l'on danse pendant le jour, et tard dans la nuit, les jolies danses catalanes des «Sardana ».

Un orchestre de musiciens espagnols, venu de Peralada, tra los montes, accompagne les danses.

Et je suis charmé par cette musique entraînante, un peu naïve, agréable quand même. Les instruments de musique expriment tour à tour la joie, le désir, l'amour, la tristesse, toute la vie des hommes.

Les femmes lancent les flammes troublantes de leurs yeux caressants.

Presque toutes sont vêtues de noir, leurs visages paraissent plus blancs et ont les teintes délicates de l'aurore.

Les mots sont sonores et durs comme les roes de leurs montagnes mais il y a du soleil dans leurs chants.

Visité l'après-midi une fontaine à l'eau pure et fraîche que l'on a surnommée « La Négresse » parce qu'il y a, au-dessus de la fontaine, sur un piédestal de pierre, une statue de femme en bronze foncé, dans une pose pensive, allongée nonchalamment. La jolie fontaine murmure un chant berceur, infiniment doux, sous une voûte de branchage où les rayons du soleil jouent.

J'ai longtemps rêvé dans ce coin, baigné de poésie, près de cette « Fontaine de la Négresse », respirant l'air embaumé de la forêt et pensant avec tristesse que demain je quitterai cette contrée merveilleuse au nom si clair de « Vallespir ».

Mais le concert joyeux des oiseaux dans les branches, mêlé au murmure de la fontaine, me semble dire : Au revoir!

Et je suis parti, avec l'espoir vivant de revenir l'année prochaine pour retremper mon âme et mon corps dans ce paysage ami et pour revoir le Canigou

Bogomir Dalmy

LA POÉSIE

PRINTEMPS

J'aime les pâles jours d'hiver,
Le brouillard, la pluie et le givre,
L'odeur humide d'un vieux livre
D'un baiser faux le goût amer

Ce printemps dont le soleil clair
Nous renouvelle et nous enivre,
Fait les remords qui vont nous suivre
Jusqu'à la porte de l'enfer.

Préparons donc notre agonie
Dans la douce monotonie
D'un horizon gris et glacé :

Pour troubler le sommeil sans songes
Il suffit, hélas! du passé.
N'ajoutons pas d'autres mensonges.

A L'ABANDON

Un histrion derrière chaque porte,
La même farce après chaque matin :
L'amitié lâche et l'amour clandestin
Indignes de ton âme noble et forte.

Être vainqueur, être vaincu... qu'importe!
La lutte est vaine et le prix incertain.
Il vaut bien mieux, au souffle du destin,
Rouler sans but comme une feuille morte.

Fermant les yeux, sans espoir ni souci,
Laisse-toi balloter à la merci
De ce vent froid jusqu'à la sépulture...

Après, si tout finit là-bas, tant mieux;
Sinon, roulant toujours à l'aventure,
Laisse-toi faire et n'ouvre pas les yeux.

A UNE MORTE

J'évoquais jour par jour ma vie aventureuse
Et la nuit était noire ainsi que mon cerveau;
Je cherchais parcourant la route ténébreuse,
Comme une étoile au ciel, un souvenir nouveau

Du temps lointain de notre idylle douloureuse
Dévidant fil à fil doucement l'écheveau
Je voyais tes yeux purs, ô ma pâle amoureuse
Dévorés par les vers d'un humide caveau

Alors, pour retrouver ton céleste visage
De jadis, respecté de la mort et de l'âge,
Tel que l'avait toujours contemplé mon espoir,

Je plongeai dans ce cœur qui t'est fidèle encore.
La chère image, hélas! s'éteignait incolore
Comme une fleur fanée au fond d'un vieux tiroir.

Armand Gopoy.

LE CULTE DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

UNE ŒUVRE, UN LIVRE

Deux fois par an, l'Université Laval ouvre toute grande sa salle des Promotions, et, chaque fois, derrière l'élite religieuse et civile de Québec, plus de mille personnes s'entassent, avides d'un plaisir toujours le même et toujours renouvelé : celui de l'éloquence française.

Une fois, on y vient entendre le prédicateur appelé de chez nous pour prêcher le carême à Notre-Dame de Montréal, et qui ne quitte jamais le Canada sans avoir salué la noble cité de Champlain. Le chanoine Desgranges, l'abbé Thellier de Poncheville, le P. Sanson, l'abbé Bobbot (Jacques Debout), pourraient dire avec quelle intelligente sympathie ce public vibre aux accents de chez nous.

L'autre fois, la foule accourt peut-être plus nombreuse encore et plus ardente : c'est pour la séance solennelle de la *Société du Parler français*. Ce jour-là son plaisir est double : à l'éloquence s'ajoute la musique, et la *Symphonie de Québec* est éminemment populaire. Pourtant, si sensible qu'il soit au charme des sons, le Canadien, en bon fils de France, l'est plus encore à la séduction de la parole : et la *Société du Parler Français* lui est particulièrement chère parce qu'elle lui assure, en une seule séance, trois discours, et remarquez-le bien, trois discours consacrés à la défense et illustration de la langue française.

Évidemment le sujet change avec chaque orateur, et la manière et le ton, mais l'intention, l'inspiration profonde restent les mêmes: faire mieux connaître, faire mieux aimer la langue française, dénoncer les périls ou les adversaires qui la menacent, et avec elle l'esprit et l'âme même du Canada français.

C'est le programme exact de la *Société du Parler Français* : « Fondée le 18 février 1902, à Québec, sous le patronage de l'Université Laval où elle a son siège social :

« La Société a pour objet l'étude et le perfectionnement du parler français au Canada. Elle revendique *les droits* que notre histoire et la loi reconnaissent à la langue française. Elle entretient chez les Canadiens français, *le culte de la langue maternelle* (1), les engage à perfectionner leur parler, à le conserver pur de tout alliage, à le défendre de toute corruption. »

Une telle entreprise est ici capitale, car innombrables sont les dangers qu'y court la langue de nos pères. Dans ce pays officiellement bilingue, le français possède théoriquement les mêmes droits que l'anglais; en fait, les autorités le réduisent souvent à la portion congrue. Sur la monnaie, d'argent ou de papier, sur les timbres-postes une seule inscription : anglaise; nombre de circulaires ou d'avis administratifs sont rédigés dans la seule langue anglaise.

Les lois étant, en partie, d'origine anglaise, et l'administration organisée partiellement à l'anglaise, nombre de termes juridiques ou d'appellations officielles sont anglais ou tirés de l'anglais (député-coroner, par exemple, député ayant le sens d'adjoint ou de suppléant).

Les grandes entreprises privées se mettent volontiers à la mode anglaise. Certaines rédigent bien dans les deux langues leurs circulaires et avis; mais avis et circulaires ont été pensés et d'abord écrits en anglais; puis est venue une traduction française, parfois aussi étonnante que les textes prétendus français du cinéma américain. Ainsi une grande compagnie de chemins de fer étalait pompeusement cette affiche : « Course de cinq heures à Montréal ». Cela signifiait paraît-il, que, pour aller de Québec à Montréal, les trains de la dite compagnie ne mettent que cinq heures.

Et de ces grandes entreprises, le personnel, même en plein Canada français, même en pleine ville de Québec, est très souvent de langue anglaise. Peu importe en soi que le « car-conductor » annonce la proximité de

(1) Mots soulignés dans le texte original.

Montréal en prononçant le *t* et en mettant sur l'*a* plusieurs accents circonflexes qui en ont fait presque un *o*, ou que huit fois sur dix, les demoiselles du téléphone répondent à votre appel par la question « number »; ces petits faits quotidiens prouvent néanmoins quels parasites risqueraient d'étouffer ou de contaminer ici la langue française si nos amis canadiens ne veillaient sur elle avec un soin jaloux.

Le danger est plus grave que nous ne pouvons nous le figurer à distance.

Il réside encore dans la nécessité pour les meilleurs journaux canadiens français de subir des agences anglaises.

Je ne puis parler aujourd'hui de l'esprit anti-français qui inspire trop souvent ces dépêches. Le besoin d'informations honnêtement françaises, ce serait un autre sujet.

Mais la seule rédaction de ces nouvelles est souvent une cruelle offense au génie de notre langue. Les journaux d'ici n'en sont pas responsables; et nous n'apprécierons jamais trop l'effort de nos amis de l'*Action Catholique*, de l'*Événement*, du *Soleil*. Mais tant qu'une organisation française n'aura pas répondu à l'un de leurs plus chers désirs, ils devront recourir à des agences dont les intérêts ne sont pas précisément les nôtres, et la langue française en pâtira, — et bien d'autres choses aussi.

Le succès de l'industrie anglo-américaine n'est pas un agent moins redoutable de corruption linguistique. Machines, engins de toutes sortes, pièces détachées, presque tout arrive ici des États-Unis ou de l'Ontario, province anglaise. Les fameuses machines agricoles Massy-Harris, par exemple, sont construites à Toronto. D'où, dans tout le domaine industriel, un vocabulaire exclusivement anglais. Passe encore que le conducteur d'un *engin* s'appelle non pas un mécanicien, mais un *ingénieur*, tout comme un élève de Centrale ou de Polytechnique; ce qui est plus grave, c'est que, ignorant l'emploi de la clé anglaise pour serrer le boulon qui fermera votre réservoir, l'ouvrier « plumber » apporte le wrench qui lui permettra de visser la bolt de votre tank. Pareillement, ne demandez pas à l'électricien un coupe-circuit, une douille ou un interrupteur; il ne connaît qu'une fuse, un socket, ou une switch.

Et le vocabulaire sportif!... Obligés d'attirer les clubs et les champions de provinces anglaises ou des « États »; obligés surtout de compter avec la clientèle américaine, les Canadiens doivent employer la langue de leurs partenaires et de leur public. D'où une contamination journalière de la langue nationale.

Contre ces périls conjurés comment lutte la Société du Parler Français? D'abord par ses assises populaires annuelles, où elle rappelle sans cesse les principes directeurs, les progrès réalisés déjà et ceux qui restent à accomplir. Pour cet exposé, elle fait appel aux orateurs les plus divers : magistrats, médecins, professeurs, prêtres, journalistes, mais tous animés du même esprit, du même amour, et tous connaisseurs. Voici, au hasard, quelques-uns des sujets traités en ces dernières années : *Les écrivains français et notre parler populaire*, *Notre parler populaire et le dictionnaire de l'Académie*, *Mots d'hier et d'aujourd'hui*, *Le parler français à l'école*, *Notre commerce et la langue française*, *Notre langage scientifique*, *L'anglicisme dans les journaux*, *La langue française et les petits Canadiens Français de l'Ontario*...

On le voit, peu de discours académiques, mais presque toujours les préoccupations noblement pratiques qu'imposent les circonstances elles-mêmes.

A ces manifestations solennelles s'ajoute l'influence journalière par la presse, les groupements d'étude ou d'action. Aussi peut-on porter à l'actif de la Société la plupart des progrès réalisés depuis quelques années : réformes de tels programmes ou de telles méthodes scolaires, institution de prix, création de Bulletins pédagogiques, publications philologiques, etc.

Parti de Québec, le mouvement a gagné la Province; il s'étend à l'Ontario et même jusqu'aux États-Unis, où les Canadiens-Français sont déjà si nombreux.

Cette extension commença voici bientôt quinze ans, avec ce fameux Congrès de la Langue Française organisé à Montréal, sur l'initiative principale de M. Adjutor Rivard [1] (1912); et dont, comme un reflux lointain se fait encore sentir la bienfaisante influence. N'auraient-ils réalisé que cette grande œuvre, la Société du Parler Français et l'honorable Juge Rivard auraient bien mérité de leur pays et du nôtre, et [illegible]

[1] M. Rivard est un des hommes dont le talent et le caractère honorent le plus le Canada. C'est de plus un apôtre qui, je l'ai dit, se voua au service de la langue française. Je ne sais si, chez nous, on estime à sa juste

A sa propagande populaire, la Société ajoute une œuvre proprement scientifique, et voilà des années qu'elle prépare un Lexique de la langue française au Canada. Elle en a confié la rédaction à son secrétaire, M. L.-P. Geoffrion, et ce que nous en savons nous permet d'affirmer que cet ouvrage devra, dans toute bonne bibliothèque, prendre place à côté de nos Godefroy, Littré, Clédat, Hatzfeld et Darmesteter. En attendant, M. Geoffrion nous offre ce que je pourrais appeler ses récréations linguistiques. Ne les intitule-t-il pas lui-même « Zigzags autour de nos parlers »? (1) Oui, zigzags; car l'auteur qui aurait pu, tout comme un autre, ordonner son livre, nous offre avec une bonne grâce un peu nonchalante, « de simples notes »; mais notes combien précieuses dans leur agrément!

M. Geoffrion prend donc un mot canadien-français, il en étudie la prononciation, l'orthographe, le sens; surtout il en recherche l'origine, et c'est là que sa science sert son patriotisme.

En effet, les dangers que court ici la langue ancestrale ont, paraît-il, provoqué chez certains puristes la phobie, l'obsession de l'anglicisme. Ils frappent d'ostracisme toute expression suspecte et, sous prétexte d'épurer, appauvrissent et dénaturent. M. Geoffrion, qui, avec le parler de « l'habitant » canadien, connaît mieux qu'homme de France les particularités de nos dialectes, provincialismes et patois, M. Geoffrion éprouve un plaisir mêlé de malice et de fierté à restituer dans leurs droits authentiques les bons vieux mots menacés d'expulsion. Et, ce faisant, il nous apporte à nous-mêmes plus d'une révélation. Je n'en fournirai qu'un ou deux exemples.

A voir, presque à chaque vitrine de Québec, annoncer un bon, un gros « bargain » (occasion, au sens commercial) le nouveau venu déplore aussitôt ce barbarisme d'origine anglo-saxonne. Voire, lui dit M. Geoffrion. Ignoreriez-vous le verbe « barguigner » et son sens premier de « marchander »? Le substantif de même racine désignait jadis un marchandage, et aussi la bonne affaire résultat du marchandage, le mot bargain ou barguin est donc de pure origine française, et son sens actuel est parfaitement légitime.

Pareillement, on ne dit plus en France « la dépêche des affaires »; mais qui l'emploierait au Canada userait, non d'un anglicisme, mais d'un simple archaïsme. Sous l'ancien régime, le service chargé « d'expédier les affaires intérieures » ne s'appelait-il pas le « Conseil des dépêches »?

Ainsi recueillons-nous force renseignements précieux non seulement sur l'évolution de notre langue mais sur les mœurs anciennes et leur survivance au Canada, voire sur notre propre histoire.

En effet, si curieux soit il des phénomènes linguistiques pris en eux-mêmes, M. Geoffrion les étudie surtout dans leurs rapports avec les mœurs et les caractères. Aussi aux informations scientifiques ajoute-t-il volontiers une anecdote instructive autant que plaisante.

Parlant du mot « maquillon » (pour maquignon), il rapporte un trait admirable. Il s'agit d'un procès; on appelle en témoignage un maquignon, et celui-ci jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Mais apprenant qu'un cheval est l'objet du litige, il s'excuse en ces termes : « Monsieur le juge, si on est pour parler de chevaux, je demande à sortir du serment. » Quel maquignon de chez nous ne reconnaîtrait son frère en ce témoin scrupuleux?

Et quelle paysanne berrichonne, nivernaise ou poitevine ne serait émue à voir qu'au pays de Québec non plus, une femme « d'habitant » ne laisse pas une poule impunément « chanter le coq »?

Enfin le moraliste autant que le satirique trouvera son compte à lire les pages de M. Geoffrion sur les expressions : « avoir une porte de derrière », « avoir un petit dichette » (guichet). En voici l'essentiel.

Avoir une porte de derrière, c'est une échappatoire, chercher à se dérober, n'être pas très franc. Ne pas avoir de porte de derrière, c'est en dernière analyse, dire ce qu'on pense et même faire preuve d'une franchise excessive. Donc un bon curé plus zélé que discret, mais sans méchanceté aucune, venait de sermonner vigoureusement un vieil ivrogne. Son réquisitoire achevé, il éprouve comme un scrupule, et s'excuse bonnement : « Tu sais, moi, je n'ai pas de porte de derrière. »

Et l'ivrogne de répliquer goguenard :

« Mais, Monsieur le Curé, sous le respect que je vous dois, vous devez avoir au moins un petit dichette » (guichet).

valeur ce précieux ami de tant de choses chères à nos deux pays.

(1) 2 vol. en dépôt chez Champion, Paris.

L'histoire a toute la saveur de nos vieux fabliaux, et La Fontaine en eût aimé le trait final.

Rien d'étonnant donc si les livres de M. Geoffrion ont conquis les juges les plus compétents et les plus difficiles. Les spécialistes de l'érudition reconnaissent l'étendue, la solidité de son savoir; les lettrés proclament la sûreté de son goût et la finesse de son esprit; les simples amateurs sont tout heureux d'apprendre tant de choses, et se savent gré d'aimer un livre qui a conquis les suffrages d'un Vendryès et d'un François Porché, d'un Henri Clouzot et d'un Émile Ripert, d'un Abel Lefranc, d'un René Bazin et d'un Georges Goyau.

La presse française, en effet, a reçu les « Zigzags » avec une joie reconnaissante. *Les Débats*, *l'Opinion*, *l'Intransigeant*, *les Annales*, *les Études*, *le Mercure*, *les Nouvelles littéraires*, *la Revue de Philologie française* en ont signalé les mérites.

L'Académie voudra sans doute les couronner.

Et ce sera tant mieux pour nous. Car récompenser de tels ouvrages, c'est récompenser des ouvrages utiles à la France.

Sans doute, M. Geoffrion et les dirigeants du *Parler français* entendent faire d'abord œuvre canadienne. Ce qu'ils défendent, c'est la personnalité intellectuelle et morale de leur race. Mais ils n'y peuvent réussir qu'en se reportant sans cesse à leurs origines, en se réclamant d'une tradition séculaire. Or cette tradition c'est la nôtre, et l'étude de leurs origines les ramène nécessairement chez nous. Le livre de M. Geoffrion le prouve avec éloquence.

Le temps a pu faire son œuvre et donner une physionomie propre à ces Normands, à ces Angevins, Poitevins, Charentais et Bretons devenus des Canadiens. Mais, de l'âme nouvelle qui est aujourd'hui la leur, ils ne pourraient, sans suicide, éliminer l'élément primitif, qui est français. Ils le sentent si bien qu'à chaque offensive de leurs adversaires, ils se retournent vers leur plus lointain passé, qui est le nôtre. Comment la France ne bénéficierait-elle pas de cette fidélité, à la fois nécessaire et spontanée? Il lui suffira pour cela de suivre avec une intelligente sympathie les efforts de ceux qui, fiers d'être Canadiens, le sont plus encore d'être Canadiens-Français.

GAILLARD DE CHAMPRIS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA GRANDE DÉCEPTION

Rentrant de Genève après dix jours de laborieuses négociations internationales, et au moment de reprendre la lutte contre l'intrigue parlementaire, M. Briand dont l'optimisme est « indéfectible », comme on dit dans le jargon politique, a déclaré que l'esprit de Locarno restait vivant. Selon lui, si l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations a été ajournée au mois de septembre, c'est tout simplement qu'un remaniement technique des organes de direction de la Société s'est trouvé nécessaire.

Si c'est de Genève qu'on examine la question, il a peut-être raison. Jusqu'au moment où le veto du Brésil a tout cassé, les délégués, tout ligottés qu'ils étaient par des mandats plus ou moins impératifs, ont montré beaucoup de bonne volonté réciproque; la forme la plus réelle de l'esprit international, c'est en ce moment l'espèce de franc-maçonnerie qui s'est établie entre les hommes d'État qui se rencontrent périodiquement sous les regards à la fois inquiets et narquois de leurs Parlements et de leurs journalistes. Mais il est peut-être aussi dangereux pour les délégués, surtout pour les délégués permanents à la S. D. N., de considérer de l'intérieur de la Société les affaires qui la concernent, que pour les parlementaires de ne pas se renseigner sur les fluctuations de l'opinion extra-parlementaire. La Société des Nations actuellement ne vit que par l'attachement que lui portent ceux qui en dépendent et par l'immense espoir que la lassitude des peuples a accroché à cette machine à empêcher la guerre. C'est un organisme qui est encore précaire malgré les services très considérables qu'il a rendus à la cause de la paix et de l'ordre, précaire parce qu'il est artificiel et tend à réfréner les passions les plus profondes et peut-être les plus mauvaises des groupes humains.

« La Société des Nations, écrit M. Élie Faure dans une publication d'avant-garde et de sympathies communistes, *Europe*, la Société des Nations m'apparaît comme une société d'assurance destinée à sauvegarder les biens des particuliers. Trois ou quatre nations usées à qui s'est agrégée une poussée de petits peuples doués d'un médiocre appétit ou plus souvent trop fa-

bles pour faire valoir seuls les possibilités imprévues de cet appétit, se sont groupées pour maintenir le *statu quo* dans le monde. » Il ne faisait éclater tant d'espérances respectables, si tant de rumeurs de joie, tant de visages de femmes brûlés de pleurs, ne se tendaient vers lui, le spectacle serait digne d'inspirer, par le contraste énorme qu'il accuse, le doux et déchirant génie de Charlie Chaplin. »

M. Elie Faure qui n'est ni parlementaire ni diplomate dit avec cynisme ce que beaucoup de gens pensent et que les derniers événements de Genève semblent justifier. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que la déception a surtout été profonde dans les milieux où l'on accordait à la S. D. N. la plus grande créance et où l'accord de Locarno a fait naître les plus belles espérances.

L'esprit de Locarno subsiste, dit M. Briand. Mais l'homme de simple bon sens, le « Français moyen » se demande pourquoi dans ce cas l'Allemagne a pris un tel ombrage de la candidature de la Pologne au Conseil. Si elle n'a pas de mauvais desseins, pourquoi n'accueille-t-elle pas favorablement l'occasion de causer dans une atmosphère pacifique des nombreux différends qu'elle a avec la jeune puissance slave? L'esprit de Locarno ne nous prescrivait pas d'autoriser le Reich à exercer contre la Pologne le vaste chantage auquel il s'essaie.

Mais pour les amis de la Société des Nations ce qui constitue peut-être l'indice le plus inquiétant, c'est qu'il a suffi que l'Allemagne fût sur le point d'entrer dans la Société pour cristalliser autour d'elle un certain nombre d'États germaniques qu'à tort ou à raison on a pu croire complices de ses mauvais desseins tandis qu'en face se constituait spontanément un groupe latin-slave. Voilà donc reconstitué le régime des groupes de nations se faisant équilibre, régime que la constitution de la S. D. N. devait supprimer.

« Malgré quelques petits accrocs, écrit M. Jacques Bainville, la Société des Nations aura connu des jours heureux tant que les Allemands n'en auront pas été. C'est qu'elle formait en somme un cercle restreint dominé par les vainqueurs de la grande guerre. Qu'on y songe : c'était une Ligue fort partielle. Trois des plus grandes agglomérations du monde y manquaient. Sans compter les États-Unis, l'Allemagne et la Russie étaient absentes. Il était donc facile à l'Empire britannique de dominer. Quant à la France, avec un entourage d'États moyens qui avaient le même intérêt qu'elle à conserver les traités, elle pouvait d'autant mieux exercer son influence qu'elle occupait une position forte sur le Rhin. »

C'est pourquoi on avait pu sans danger y faire entrer quelques vaincus de la guerre : l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie. Ils n'étaient pas en état de nuire, c'est-à-dire de chercher à faire réviser le statut européen qui les a réduits à l'impuissance. La prochaine entrée de l'Allemagne leur donne du ton; on sent qu'ils comptent sur elle pour se mettre à la tête d'un syndicat de mécontents.

Et quelles chances n'offre pas à un pareil syndicat l'opposition jusqu'ici latente entre le groupe latin-slave et le groupe anglo-germanique?

Quoi de plus aisé que de jouer sur les deux tableaux, d'exciter les amours-propres, les rancunes et les passions nationales. C'est un jeu à quoi l'Allemagne a toujours excellé. L'Angleterre qui, à Genève, doit une partie de son prestige aux airs d'impartialité qu'elle a toujours su se donner aurait dû veiller à empêcher la naissance de cet état d'esprit. Mais, chose curieuse, ce sont au contraire les radicaux anglais si passionnés pour la Société des Nations quand ils s'en croyaient les maîtres qui ont accentué le péril en le dénonçant alors qu'il n'existait encore qu'à l'état larvaire. Dans l'incroyable colère qu'ils ont fait voir dès qu'on a parlé de l'entrée de la Pologne au Conseil, ils ont accusé la France, l'Italie, la petite Entente d'un complot imaginaire mais dont le soupçon ne pouvait que montrer à ces peuples leur intérêt commun.

« ...Subitement, écrit M. Gardiner dans le *Sunday Express*, il y a quelques semaines, on eut connaissance du fait qu'il s'ourdissait une intrigue en vue de faire de l'admission de l'Allemagne l'occasion de fausser le jeu du conseil en y introduisant trois nouveaux membres permanents, les représentants non pas de puissances de premier rang, mais des puissances de troisième ordre — la Pologne, l'Espagne, le Brésil — trois pays qui sont, il est assez curieux de le constater, catholiques les uns comme les autres et tous amis de la France.

« L'origine de cette intrigue est entourée de mystère, mais l'objet en était manifeste. Elle constituait une infraction à la lettre et une insulte à l'esprit des accords de Locarno, en mê-

me temps qu'un avertissement donné à l'Allemagne de ce à quoi elle pouvait s'attendre lorsqu'elle ferait partie d'un Conseil soigneusement choisi parmi ses adversaires. »

Et ce n'est pas la voix d'un polémiste isolé, c'est l'opinion de tout un parti.

Comme quoi M. Elie Faure a bien raison de dire que « dans les milieux les plus purs de France et d'Angleterre, règne encore une morale naïve dérivée des premiers chrétiens par l'intermédiaire de l'utilitarisme des Anglais du XVIII^e^ siècle et du rationalisme des Français du même temps. Ni l'un ni l'autre ne tient compte des événements et des passions, seuls, pourtant à mener le monde. Ils ignorent jusqu'à l'existence d'une psychologie des peuples que régissent ces passions et qui déterminent ces événements. Ils ignorent par exemple qu'il existe une mentalité spéciale du peuple allemand toute subjective et musicale, voyant le lieu où la perception confuse des éléments de sa force, des objets de son appétit et des caractères plus substantiels que plastiques, de son histoire, déclanchent les réflexes qu'il nomme sa volonté ».

Ce qui veut dire en style simple que l'Allemagne officielle, même pacifiste, peut être actionnée tout à coup par les passions d'une Allemagne nationaliste et belliqueuse : fait d'ordre psychologique que les Anglais se refusent à reconnaître.

*
* *

Or, c'est cette Allemagne, impulsive et belliqueuse, qui profite de la confusion dont la dernière assemblée de Genève a été le théâtre. Le leader de *L'Europe nouvelle* est peut-être un peu trop optimiste, quand il croit voir naître une sorte de gouvernement européen, qui était dans les limbes à Locarno. Mais il est certain qu'à la fin de ces laborieuses semaines, M. Luther se rendait compte qu'il n'avait pas avantage à être intransigeant, et que, de leur côté, les anciens alliés, ayant été témoins des efforts accomplis par le chancelier du Reich pour faire progresser l'esprit de paix dans son pays, étaient disposés à lui faciliter sa tâche. C'était là, sinon l'embryon d'un gouvernement européen, du moins l'esquisse d'un nouveau concert européen. Mais quelle mince sécurité donne cet esprit nouveau, alors que ceux qui le représentent sont toujours à la merci d'une bourrasque parlementaire, ou d'une explosion de passion nationale? Depuis la création de la Société des Nations, la France n'a cessé d'y manifester un désintéressement, un oubli de soi, qui eût dû lui mériter la sympathie des pacifistes du monde entier. Or, il a suffi qu'elle refusât d'abandonner son alliée naturelle, la Pologne, aux mauvais desseins de l'Allemagne, pour qu'aussitôt toute la presse anglaise se déchaînât contre elle, et réédităt les éternelles et légendaires accusations d'impérialisme militaire dont on nous accable depuis Napoléon. Et cela aussi, cela surtout, c'est la grande déception.

L. DUMONT-WILDEN.

QUESTIONS

BAISSE DE TEMPÉRATURE

> Beaucoup d'entre nous ont été des héros? Si vous l'ignorez, allez apprendre votre histoire contemporaine.
>
> Jean BARTOIS.

Peut-être devons-nous témoigner aux Tharaud une particulière gratitude pour la modération que l'on remarque dans leurs jugements sur Péguy (1), pour cette sobriété dans la louange, cette absence de louange plus élogieuse que la louange, cette ironie ténue et amicale, cette amitié, cette familiarité pourtant respectueuse, ce respect et cette camaraderie, cette affection un peu étonnée et toujours attentive à prévenir notre étonnement; cette pudeur enfin, cette prudence et tous ces scrupules que l'on observe à chacune des pages de leurs deux volumes.

Les Tharaud ne nous offrent pas un éloge, ni un discours, ni un portrait académique, mais une biographie légèrement stylisée, souple et vivante, où triomphent toutes les grâces et la force et, en vérité, la maîtrise d'un talent ravissant. L'habileté suprême fut, je crois bien, d'avoir mis cet art prestigieux au service d'une absolue sincérité : sincérité professionnelle sans doute, et l'on sait que les Tharaud se départent rarement de l'attitude du peintre devant son modèle, ou de l'entomologiste à son microsco-

(1) Jérôme et Jean THARAUD, *Notre cher Péguy* (2 vol. — Plon).

pe : sincérité ici plus difficile à réaliser et peut-être plus méritoire puisqu'enfin Péguy a été leur ami, leur camarade, qu'une part d'eux-mêmes demeure prisonnière de cette amitié, en sorte qu'il leur était malaisé de prétendre à cette objectivité un peu froide et quelque peu distante où ils aiment à se retrancher. Sincérité charmante, et émouvante, ô Tharaud! Sincérité opportune, et si justement accordée à notre humeur, à notre faculté d'admiration, à notre conception du génie, et des stages favorables à la maturation de la légende et de la gloire.

Les Tharaud furent pour Péguy de délicieux amis, un peu lointains; ils rendent à sa mémoire le plus éminent service qu'il soit présentement possible d'imaginer — en mesurant cette mémoire, en l'enfermant dans des limites précises, en délimitant cette figure, en l'isolant de la confusion du temps avec une telle exactitude qu'on croit en faire le tour...

On ne fait jamais le tour d'aucun être humain; l'esprit de l'homme nous dissimule toujours de ces cônes d'ombre par où s'échangent avec des régions inconnues ces effluves que nous appelons l'inspiration. La postérité aperçoit mieux que les contemporains ces zones obscures où s'agrandit parfois démesurément le domaine de la personnalité; la légende s'y installe et y fonde sa vérité transcendante... Nous n'aimons guère la transcendance, nous ne goûtons la légende qu'ancienne et comme justifiée par le temps. La légende de Péguy, qui s'enfle sous nos yeux, nous inquiète; lui-même la suggère; lui-même fournit les thèmes et les termes, les rythmes, ce grandissement épique ou oratoire qui caractérise chacun de ses témoignages et de ses gestes. Les mots, refrappés par Péguy, acquièrent un relief excessif; il fausse les proportions du style et des idées; la démesure est sa règle, le mythe sa forme de pensée... Or nous aimons la mesure; nous nous défions des mythes. Les Tharaud nous présentent un Péguy délivré de sa puissante rhétorique, le Péguy de tous les jours, l'homme des soucis modestes et quotidiens, un Péguy camarade. Un grand homme peut demeurer un grand homme aux yeux de ses meilleurs amis et de ses plus intimes camarades; il le demeure sans cette supériorité trop constante et en quelque sorte agressive qui nous blesse et que nous supportons mal. Et certes, les Tharaud ne rabaissent nulle part, ils n'affadissent ni n'humilient le génie de Péguy. Leur prisme de pur cristal décompose les rayons de cette trop éblouissante flamme. Cette précision élégante et bien moderne nous rassure. Ce Péguy-là ne nous offusque pas... Mais, par un étrange retour, que les Tharaud n'ont pas manqué de calculer, nous consentons en nous-mêmes plus aisément que Péguy ait été un saint et un héros, puisqu'on ne nous le dit pas.

Héros de légende ou d'encologe, ce petit Normalien évadé de la cour rose de Sainte Barbe? qui traverse la vie, radieux, furieux, illuminé, juge son temps du fond d'une obscure et pauvre boutique, se brouille avec la terre entière, et s'élance à la guerre comme un autre au suicide! Puissant écrivain certes, esprit dominateur, vrai chef d'église, ou de clan ou de bande, mais dont la bande, l'église ou le clan tinrent toujours à l'aise dans l'étroit espace d'une cour rose.

Ah! cette cour rose! Elle n'enclôt pas seulement, de manière symbolique, une carrière et une destinée; par un artifice littéraire et pour ainsi dire pictural, elle éclaire cette histoire tragique et assez sombre où les bons peintres Tharaud cherchèrent vainement une couleur complémentaire. Ce rose parmi ce noir nous agace un peu — harmonie trop facile. Ce rose, affreux crépis des murs d'une cour de collège assez semblable peut-être à une prison, pourquoi est-il si rose? Pourquoi introduit-il je ne sais quel reflet de commisération esthétique en cette rude histoire, en ce drame tout spirituel, sans décor extérieur?

Cette modération, ce tact, on oserait presque dire cette humilité d'une émouvante biographie, ne nous lassons pas d'en faire l'éloge. Ce que les Tharaud n'ont pas dit, ce qu'ils ne pouvaient peut-être pas dire, ce qu'ils surent taire parce que nous l'eussions impatiemment toléré, ce que nous savons, ce que nous devinons, nous tous qui avons connu si peu que ce soit Péguy, nous voilà libres de le penser, de l'imaginer, et sans doute, quand il en sera temps, de le formuler.

Certes ce petit Normalien, ce boutiquier minable, cet ascète de la pensée affectionna la cour rose, c'est-à-dire l'amitié; il ne s'y enferma jamais puisqu'aussi bien il eut tous les courages, et d'abord le rare, l'affreux courage de rompre l'amitié. Cette liberté de Péguy dans l'universel esclavage de la société moderne est une chose étrange, extravagante, quasiment inintelligible à la plupart des esprits, nés serfs, et satisfaits de l'être. A tous les instants, dans toutes les cir-

constances de sa vie, Péguy fut libre; il le fut scandaleusement, et l'on ne sache guère de scandale moins pardonnable. Cette liberté paradoxale, on la dirait, si l'on parlait la langue de Péguy, surnaturelle, et j'imagine volontiers que les grâces dont il se disait comblé se rapportent à cet état de souveraineté spirituelle où se haussent si rarement les hommes de notre temps — et de tous les temps.

Cette distinction du spirituel et du temporel qu'il remit en honneur nous livre la clé de sa vie entière : ses échecs, car il ne connut guère dans ses entreprises et ses rêves que des échecs, sont ce qui importe le plus si l'on prétend le juger équitablement. Toute sa vie ne fut qu'un long effort obstiné pour affirmer, pour installer dans la réalité quotidienne la primauté du spirituel sur le temporel... Dessein parfaitement chimérique, chimère éternellement vouée aux cruelles expiations. A tous ceux qu'inspire cette pensée, l'humanité réserve, de leur vivant, un sort misérable; après leur mort, elle leur voue une gratitude pieuse, et comme mêlée de remords; elle médite la leçon qu'elle eut horreur d'entendre; elle les classe parmi ses grands hommes, et dans la catégorie de ceux qui représentent la plus certaine et la plus indestructible grandeur.

La chimère de ce fils de paysans tourangeaux, l'irrationnel de ce logicien, voilà ce qu'il faudrait expliquer; c'est par là qu'il fut, par intermittences, et comme par éclairs, grand poète et grand prosateur, et toujours écrivain véhément, parfois insupportable, jamais médiocre. Péguy qui fut, de son vivant, l'ennemi personnel des tièdes, des habiles et des médiocres, défiera à l'avenir les critiques à besicles, les grammairiens étroits et les psychologues trop sûrs de leur fait; il échappera toujours aux serviteurs de la lettre; ne pénètre pas qui veut dans la cour rose; peut-être bien les poètes seuls y auront-ils désormais libre accès.

La plupart des grands thèmes de Péguy sont des thèmes poétiques, — par conséquent durables; ils tendent presque toujours à restaurer au cœur des hommes cette échelle des valeurs que chaque génération s'imagine renverser ou reconstruire à son gré, et qui demeure immuable... Nous aurions grand besoin de cette poésie-là.

Nous sommes au lendemain de l'hémorragie; c'est une question de savoir comment ce pays remédiera à certaine baisse de température. Jamais on ne l'avait encore vu aussi inerte, laissant périr ses élites, indifférent, complaisant à la bassesse de ses maîtres et de ses chefs, à la médiocrité, à la laideur des appétits, absent de ses plus hauts intérêts. La jeune littérature s'évade de ce spectacle et se réfugie dans la fantaisie : refuge provisoire; autre forme d'absentéisme. Il n'y a de grande littérature qu'un peu dédaigneuse des purs jeux de l'esprit; il n'y a de grande littérature que forgée à un certain degré d'incandescence, de générosité, de généralité... Revenons à l'enclume de Péguy.

Lucien Maury.

LES IDÉES

PAROLES D'UN REVENANT (1)

Les *Paroles d'un Revenant*, dont nous essayerons de donner une idée ici, ne sont certes pas de celles qu'on analyse : elles viennent de trop haut, elles sont trop au-dessus de notre nature faible et lâche, qui tressaille devant la douleur et cherche à s'y dérober.

Ces paroles sont une glorification éclatante de la souffrance : elles la dominent; elles constituent une magnifique leçon de volonté et d'énergie.

Celui qui nous les dispense, c'est un héros de la guerre; — des héros, nous en avons eu des théories entières, — mais ce que nous n'avons pas eu, c'est un revenant comme celui-là, qui a subi toutes les tortures possibles, cinq années durant, d'hôpital en hôpital et qui, pas une seconde, n'a demandé grâce.

Il a lutté énergiquement, farouchement, inlassablement, sans crier trêve; jamais il n'a souhaité la mort libératrice, jamais la volonté de réagir encore, de réagir toujours ne l'a abandonné. Et cette lutte impitoyable, il l'a soutenue à la française; on pourrait presque dire le sourire aux lèvres. Si d'aventure sa monture lui arrache un cri, bien vite, il la cravache, et d'un bond, saute en selle, plus ferme que jamais.

(1) Jacques d'Auxoux. Préface d'Henry Bordeaux. Plon, 1925.

*
* *

Il y a deux parties dans le journal du lieutenant d'Arnoux : celle de la guerre, qu'il a faite comme engagé volontaire dans les tranchées de Perthes, puis dans celles de Verdun, avant de la faire en plein ciel, comme observateur. Avec une âme de la trempe de la sienne, cette guerre-là a été magnifique incontestablement, mais nous n'en parlerons pas, nous réservant pour la seconde — sa guerre à lui — au lendemain de sa chute au Chemin des Dames. Cette guerre là, il l'a conduite tambour battant, clairon sonnant, étendard claquant au vent, guerre de ses 60 mois d'hôpitaux — de 20 à 25 ans — guerre qui dure encore aujourd'hui, car le lieutenant d'Arnoux *« est une insulte à la science, une sorte de miracle qui se prolonge. »* Chaque jour qui vient lui amène un nouvel ennemi à combattre : « il lui faut sa victoire quotidienne » et il la remporte.

Sa guerre a commencé le 6 septembre 1917, le jour où, partant à l'aube pour combattre l'insaisissable Fantôme As, il le rencontre enfin. Dans la lutte, il sent tout à coup son avion descendre vers les tranchées ennemies, il a son pilote tué. Alors, au hasard de sa course folle, l'oiseau blessé à mort pique brusquement entre les lignes et atterrit si rudement que le choc brise la colonne vertébrale de l'observateur, lui casse le pied. La lésion de la moelle épinière paralyse les membres inférieurs.

Immobile, cible vivante, couvert de blessures et de brûlures, d'Arnoux entend siffler les obus, éclater les bombes, qui s'acharnent sur l'oiseau blessé, jour et nuit, le fer et l'acier pleuvent sur lui et ne le touchent pas; tout imbibé d'essence, il entend grésiller le feu à deux pas, il en sent la chaleur, et le feu ne l'atteint pas. 26 heures durant il endure ce supplice lorsqu'une patrouille de zouaves, qui déjà avait fait une tentative inutile, parvient enfin à l'emporter au milieu d'un sol ravagé, et à quelques mètres des Allemands seulement.

C'est alors que d'hôpital en hôpital commence le calvaire : 14 mois entiers, il garde le lit. A l'arrivée, lorsque tout pantelant déjà, le corps criblé de blessures et de brûlures, il est pendu par la mâchoire, le supplice dure trois quarts d'heure. Puis, on l'enferme dans une gaine de plâtre. Un peu plus tard, on lui coupe le tendon d'Achille; son pied est brutalement redressé, gainé de plâtre lui aussi. Les insomnies, les névralgies, les hémorragies, les vertiges, les crises d'infection, les douleurs d'entrailles se succèdent. Les séances d'électrothérapie, les escarres lui mettent le corps en sang. Sans répit, le cortège de douleurs recommence. De ce corps, pourtant si pitoyable, il exige autre chose encore.

A peine a-t-il senti les premiers tressaillements dans ses jambes inertes, vite il cultive ce commencement de vie : 4 heures, puis 5 heures par jour, il maintient ses jambes crispées, et cela, en lisant, en écrivant. Ainsi apprend-il des mots grecs, lit-il Shakespeare en entier, la plume à la main; fait-il une débauche de livres : « Je lutterai corps à corps, mais je triompherai... Les crispations musculaires sont devenues un mouvement réflexe qui prélude à l'essor de ma pensée... Je ramasse tous muscles avant l'élancement de l'esprit. Le recueillement de mes muscles stimule celui de ma pensée; il aiguise mon attention, ma mémoire me permet d'écrire, d'apprendre par cœur plus vite et plus longtemps. »

La mémoire, si elle se dérobe parfois, d'Arnoux la fouaille; il faut qu'elle se rende aussi. La pensée elle-même, d'Arnoux la discipline, la réduit : « Je me suis forgé comme une armure aux mailles serrées et un casque d'airain qui protégeront mon cœur et ma tête contre les dards. Je peux braver les jours obscurcis de traits : distractions, tristesses, tentations, douleurs, rien ne pénétrera plus... Surtout ne parle plus de fatigue, je ne plaisante pas. La cravache, reprend la cravache. »

Son martyre à lui ne lui suffit pas, il compatit à toutes les douleurs, il aide les autres à porter leur croix.

C'est son père d'abord, le colonel d'Arnoux « que la guerre n'a pas cueilli sur les champs d'holocaustes, mais a frappé à mort ». Transporté défaillant au Val-de-Grâce, son fils assiste à sa longue agonie, le soutient, l'encourage, l'aide à mourir.

C'est encore un voisin de chambre, cancéreux « qui pourrit tout vivant ». Malgré l'odeur atroce, qui le fait chanceler à l'entrée, d'Arnoux le visite, le console, lui fait accepter les sacrements.

C'est aussi la mère de son pilote, tué au Chemin des Dames, qui lui apporte des roses et reste devant lui, si émue, qu'elle ne peut prononcer une parole : « Comment prendre cette

pauvre âme broyée? Mon Dieu, inspirez-moi. » Et d'Arnoux réconforte celle « qui venait quand même lui faire l'aumône de sa pauvre gaîté »

« Une nuit de printemps, où je souffrais de la tête et des entrailles et me labourais le corps avec mes ongles, un sanglot de femme m'arriva du jardin (1). » Ce sanglot était déchirant. « J'ai prié de toute mon âme pour cette foudroyée. Qu'étaient mes petites misères au prix de cette détresse incommensurable, dont les flots me submergeaient? »

D'Arnoux est tout entier dans cette phrase. A ses yeux, ses souffrances ne comptent guère : il en parle si simplement qu'elles ne semblent pas avoir effleuré son âme.

Avec la volonté indomptable, la magnifique énergie, l'inaltérable sérénité, ce naturel en tout achève sa caractéristique

*
* *

Et puisqu'il faut bien dire un mot du style — si l'on ose toucher au style d'un tel homme — son style est comme lui : incisif, pittoresque, coloré, sans la moindre recherche.

Le voici lors de sa première attaque; il sort des tranchées ; « J'ai du soufre dans la tête, de la mélinite dans les jambes, des trépidations et du salpêtre dans la poitrine... l'impression que rien ne nous arrêtera : en avant! »

Le voilà à Verdun : « Entourés d'un roulement d'éclairs, pleurant dans la fumée des lacrymogènes, nous marchons, farouches, muets, toutes les forces tendues vers ce nouveau mystère de douleur et de sang. Vers quel destin allons-nous? Qu'importe! La détresse de nos frères est là qui nous appelle. »

Ses descriptions sont sobres, ses images frappantes : « L'arc-en-ciel déchire le crêpe de pluie qui nous enveloppe depuis le matin, étreint le champ de bataille de ses bras gigantesques, s'incurve au zénith et plane sur nous triomphal. »

Certains traits, certaines images naissent spontanément sous sa plume, qui atteignent jusqu'au sublime : « Tout le cortège des périls vains défile devant moi : les geôles teutonnes, la poursuite des lumineuses, les centaines d'obus décochés sur l'oiseau, les milliers d'éclats lacérant l'espace. Alors, je fus saisi d'un tressaillement religieux et dans un transport d'adoration et de louange, mon âme s'éleva jusqu'à Dieu, mon Sauveur :

« O Toi qui soutiens les ailes ouvertes sur la fournaise, sois magnifié! Gloire à Toi dans les abîmes de ténèbres et de mitraille, parmi les coups de vent ranques, et les souffles homicides, au milieu des flèches incendiaires et des rayons mortels! Gloire à toi entre les arcs de fer et les brisures d'acier, dans la mêlée des bourrasques et dans le claquement des balles. »

*
* *

Les *Paroles d'un Revenant* sont avant tout les *Paroles d'un Croyant*. Si le lieutenant d'Arnoux est arrivé à ce diapason d'héroïsme dans la souffrance, c'est qu'il ne s'est pas borné à dire, comme le philosophe païen : « Douleur, tu n'es qu'un mot. » C'est l'image du Christ en croix qui l'a aidé à porter si allègrement la sienne : « Christ, quand ton bois sacré me harasse et me déchire, donne-moi la force de faire quand même la charité du sourire. Ce sera ta gloire si tes enfants font rayonner partout l'espérance et la joie, et traversent le monde comme des étendards vivants. »

Jacques d'Arnoux, soutenu par ses béquilles, est lui aussi, un étendard vivant. Saluons-le très bas.

Madeleine Barré.

(1) Au Val-de-Grâce, sa chambre était proche de celle des morts.

LE THÉATRE

LA NOUVELLE ESTHÉTIQUE D'HENRY BERNSTEIN

On a toujours admiré, chez Henry Bernstein, la force du tempérament, la fougue des passions, le don du mouvement et la puissance du raccourci dramatique. Théoricien conscient du coup de théâtre et propagandiste fervent du « hautain fait divers », il s'est imposé à l'enthousiasme des générations tout à la fois d'avant et d'après-guerre (peut-être est-il le seul auteur dramatique qui ait pleinement réa

lisé ce miracle d'avoir évolué aussi vite qu'une époque vertigineuse) par l'autorité souveraine d'une prodigieuse vitalité. Or, aujourd'hui, ce qu'il faut surtout louer en lui, c'est, avec le goût et le sens de l'analyse, l'art des nuances psychologiques et des longues et lentes évolutions intérieures. Après avoir été toute vigueur, il est toute souplesse. La marque propre de son talent est devenue la plasticité.

Aujourd'hui, en effet, ne nous offre-t-il pas une œuvre conçue d'après une esthétique dramatique exactement contraire à celle dont il était parti?... Admirable exemple, non seulement de puissance intellectuelle, mais de courage moral, puisqu'il n'est rien qui soit plus risqué pour un artiste aimé du public que de modifier le genre avec lequel il a triomphé. Le succès des auteurs, c'est l'habitude du public. On ne rompt jamais une habitude sans payer la casse. Henry Bernstein risque, à tous coups, avec un estomac de grand joueur, le suprême enjeu et il gagne précisément parce qu'il joue gros!...

Le mystérieux avenir ne retiendra sans doute que bien peu des œuvres dramatiques d'aujourd'hui. J'estime qu'une pièce comme celle qui vient d'être représentée avec tant d'éclat au théâtre du Gymnase constituerait, à elle seule, un document suffisant pour permettre à un historien de la littérature de reconstituer tout le mouvement des idées et du théâtre en l'an 1926. Aucune doctrine n'est restée étrangère à Henry Bernstein; il n'a résisté à aucune influence et il semble qu'il ait voulu, en une synthèse de maître, réunir et composer tous les éléments épars et dégagés par des tentatives manquées ou incomplètes. En d'autres termes, en les suivant chacun sur leur terrain de découverte, Henry Bernstein est parvenu à donner une leçon à tous ces apprentis et à faire, en une seule, toutes les pièces qu'ils avaient projetées. Vous ne voulez plus de composition, car la composition vous semble arbitraire et il ne faut point que l'on sente, pour donner l'illusion de la vie, le travail et la volonté de l'auteur. Qu'à cela ne tienne. Celui dont le premier mérite avait été de nous offrir des œuvres particulièrement charpentées et rassemblées nous livre aujourd'hui une suite de trois actes dont il semble lui-même être totalement absent. Pièce et personnages vont comme ils veulent, — comme veut le destin... Il est d'usage, maintenant, par horreur du romanesque et du conventionnel, de n'étudier que des êtres qui rappellent ceux du premier réalisme : de petite condition sociale et de médiocre complexion morale ou intellectuelle. Soit!... Voici une femme entre les femmes, un homme quelconque et de quelconques affaires et les plus banales aventures... Enfin il est assez recommandé de montrer son audace en poussant jusqu'à l'extrême ce goût nouveau du réalisme. Allons donc dans une maison de rendez-vous et, pour répondre à ce besoin de contraste qui accuse présentement le caractère des choses pour des gens distraits ou blasés, faisons du sentiment dans un endroit où, pour l'ordinaire, ce n'est point le sentiment qui prédomine... On ne peut donc être plus exactement à la date du jour, de l'heure. Mais qu'est-ce que l'actualité la plus intelligente et la plus adroite sans les dons les plus puissants et les plus originaux de la nature?... A toutes les questions posées, à toutes les inquiétudes d'art, Henry Bernstein était prédestiné à apporter la réponse, à fournir l'apaisement. Tout ce qu'on cherchait, il l'a trouvé.

*
* *

Donc Félix est un homme d'affaires : pas de premier plan. Comme tous les hommes d'affaires, grands ou petits, il n'a pas le temps de se consacrer à l'amour et il emploie à l'ordinaire les moyens les plus expédients. Mais, tout à coup, en un lieu où il n'attendait qu'une jolie fille, il découvre une femme qui lui plaît. Cette jeune personne n'est nullement déchue et lorsqu'il lui fait une proposition qui consisterait à se louer, et non plus à se vendre, elle refuse. Elle n'a pas de préjugés, mais elle n'est pas corrompue ni d'âme basse. Elle ne tarde pas à comprendre qu'elle a inspiré, par un étrange hasard, un amour véritable à cet homme de rencontre et elle consent à dîner avec lui. On ne sait ni comment ni où éclate une passion.

Au second acte, vie commune. Nous avons vu l'homme d'affaires dans l'amour; voyons-le dans les affaires, mais surtout voyons comment son amour peut réagir sur ses affaires. A l'état normal Félix est féroce, surtout quand il est excité par un vieil associé, pire que lui. Ils ont donc entrepris de dépouiller un malheureux à la faveur d'un chantage. Ils ont découvert qu'il avait été condamné, jadis, en Italie. L'homme se défend, se révolte, crie... Il crie si fort que la jeune femme en-

tend et survient : juste assez pour voir le malheureux et deviner un malheur qu'elle s'explique mal... Félix reste seul, face à face avec le crime qu'il vient de commettre. Celle qu'il aime vient pour lui dire qu'il n'a pas le droit d'agir ainsi. Son intervention est devenue subitement inutile car, avant elle, l'amour avait produit, à lui seul, son effet. Félix avait pris la résolution de téléphoner à sa victime qu'il n'y avait rien de fait. Il était devenu meilleur par la seule vertu de son amour.

Au troisième acte, Félix se trouve en présence d'une conjoncture d'autant plus imprévue qu'elle était plus fatale. Sa jeune femme l'a-t-elle aimé?... Aime-t-on jamais un homme qui vous a trouvée où celle-ci a été trouvée?... Toutes sortes de sentiments généreux et nobles peuvent intervenir et c'est bien le cas : mais l'amour?... La jeune femme a donc donné son cœur à un autre, en vain. Elle est abandonnée et a trompé Félix pour rien, pour la douleur... Mais à défaut de l'amour, la douleur n'est-elle pas ce qui rapproche le plus deux êtres?... Tandis que cette amère philosophie se dégage de leur égale tristesse, un court-circuit plonge les deux malheureux dans l'obscurité et, symboliquement, on les voit l'un et l'autre, alternativement, se conduire, en se tenant la main...

*
* *

Une telle pièce, on le sent, n'est nullement conforme aux règles ordinaires de l'affabulation dramatique. Chaque acte semble indépendant et commence par une exposition des faits matériels qui se sont passés dans l'entr'acte ou même qui sont entièrement nouveaux et inconnus. Le vieux système des préparations ne joue plus et il semble que soit reproduit le rythme même de la vie qui procède fortuitement, non logiquement. Henry Bernstein a donc complètement adopté la dramaturgie la plus récente, laquelle est en accord avec la tendance générale de l'art puisque, dans les music-halls, les acrobates qui, jadis, se montraient à demi-nus ou vêtus de maillots destinés à faire saillir leurs formes, paraissent sur la scène en complet veston et font leurs tours de force en téléphonant... La mode n'est plus d'exhiber ses muscles. Après en avoir fait montre, Henry Bernstein excelle, aujourd'hui, à cacher les siens.

Mais, où Henry Bernstein se sépare de l'esthétique courante, c'est qu'il ne s'est pas contenté de supprimer l'ancienne armature matérielle de la pièce : il l'a remplacée par une autre : une armature, si j'ose dire, psychologique. Les événements ne s'enchaînent plus, mais les caractères se développent et la continuité de ce développement crée une unité autrement attachante et profonde que l'unité matérielle de composition. Et c'est là l'image même de la vie : les circonstances, en effet, dépendent de hasards matériels; mais nos réactions en présence des faits les plus imprévus sont toujours conformes à notre caractère et donnent à notre destin son vrai visage.

Mlle Gaby Morlaix a remporté un grand succès personnel. Il est probable qu'elle ne plaît pas au public par ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire une grâce pathétique et enveloppée qui n'appartient qu'à elle. Mais les triomphes sont toujours obtenus par un heureux mélange de dons où les moins précieux servent aux plus rares. Le grand mérite des autres interprètes, MM. Baumer et Alcover, est de jouer dans le ton même de l'œuvre : lutteurs qui ne portent plus maillot, mais veston. Simplicité d'hommes, non plus artifice de « vedettes ».

Beau spectacle enfin, de bon aloi surtout et tout à l'honneur, non seulement de l'auteur, mais de l'époque. Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Charles Bonnefon. *Histoire d'Allemagne* (Paris, Arthème Fayard).

270 pages pour raconter, à grands traits, l'histoire allemande depuis l'âge de bronze et les Celtes jusqu'au prince de Bismarck. Autant pour résumer ce qui s'est passé entre 1862 et 1924, et pour se demander si l'Allemagne contemporaine, organisme de guerre, de proie et de pillage en Europe, du moins jusqu'à cette heure, pourra devenir avec le temps une nation démocratique et pacifique. A qui exigerait un récit équilibré, régulièrement suivi, avec des chapitres proportionnés à l'importance de chaque époque, le livre de Bonnefon apporterait quelques déceptions. Ni sur les origines du Saint-Empire romain germanique, ni sur la formation de la classe bourgeoise maîtresse des grandes villes de commerce, ni sur l'organisation de l'État autrichien, l'on ne trouve peut-être ici ce que l'on attendait. Mais tout cela, était il possible de le faire tenir en un volume? Aussi bien, le dessein de l'auteur était-il plutôt de présenter, à la suite d'une large introduction, la destinée de ce que fut l'*Empire prussien* de 1870 étendu à l'Allemagne et, peu s'en faut, à l'Autriche, par la diplomatie du chancelier de fer et par les victoires de Moltke. En cela, il a réussi. Il a parfaitement montré com-

ment ce qui s'est passé en Europe de 1861 à 1911 a été l'œuvre d'un homme (non d'un peuple), isolé d'abord dans ses projets et dans son action, qui n'a guère eu de précurseur que dans la personne du grand Électeur, et qui n'a eu ni disciples ni héritier. Il semble que cette histoire M. Bonnefon aurait dû l'arrêter à 1919, au moment où l'empire bismarckien s'écroule. S'il la pousse cinq ans plus tard, est-ce pour dénoncer l'inconcevable « jobardise » avec laquelle les vainqueurs de la guerre dernière ont pris soin non seulement d'en arrêter la ruine mais d'en cimenter à nouveau les parties prêtes à se désagréger? Ce serait son droit de publiciste politique, si les historiens de profession sont obligés, pour obtenir le droit à la franchise, d'attendre que les « jobards » en question aient acquitté leurs comptes avec l'existence.

P. F.

Littérature

Curnonsky et M. Bienstock. — *Le Musée des Erreurs* ou *le français tel qu'on l'écrit*, II. Hom. (Michel, éditeur.)

... C'est le seul musée de France qui ne soit pas fermé le lundi, et qui est ouvert de 5 heures du soir à 10 heures du matin. Il vient d'être fondé par les deux célèbres conservateurs de l'Humour, à qui l'on doit déjà les deux fameux recueils d'Anas : le *Wagon des Fumeurs* et *T. S. V. P.* Cette fois-ci, les deux pince-sans-rire se sont plu à réunir sous une forme amusante et empressée les citations les plus folles et les plus cocasses du journalisme, de la Tribune, du Roman et du Barreau.

Le Musée des Erreurs qui renoue la tradition des anciens sottisiers, en la rajeunissant et en l'égayant, est la plus spirituelle anthologie qu'on ait jamais publiée, du charabia, du jargon et du mauvais français. Les « jeunes élèves » et leurs parents, pour des raisons différentes, y trouveront un égal profit et un égal plaisir.

Emile Henriot. — *Livres et Portraits*. 1 vol. in-16. (Librairie Plon.)

Puisqu'il n'est guère possible de lire toute la production littéraire, il importe de suivre les courriers littéraires des critiques avertis qui guident le choix du lecteur et résument pour lui les œuvres les plus intéressantes.

On aura plaisir à prendre connaissance des pénétrantes études de M. Emile Henriot, consacrées aux sujets les plus divers : les prisons de François Villon, les dessins de Manon Lescaut, Châteaubriand, Flaubert... et qui toutes présentent de l'intérêt.

C. M.

Romans

V. Blasco-Ibanez. — *Les quatre fils d'Ève*, traduit de l'espagnol par René Lafont. 1 volume in-18 jésus. (E. Flammarion.)

Dans ce nouveau livre, *Les quatre fils d'Ève* (Flammarion, éditeur, un volume, 7 fr. 95), ce n'est ni le pamphlétaire ni le journaliste, ni même le romancier dont nous apprécions l'original talent, V. Blasco-Ibañez s'y révèle un admirable *nouvellier*, un des maîtres européens du conte. Et nous ressentons une bien vive joie à le surprendre et à le saisir sous cet aspect si nouveau. Tour à tour, en effet, ironique et sentimental, romanesque et réaliste, avec quelle aisance, quelle souplesse, quel agrément ne passe-t-il pas des détails les plus frappants de la couleur locale aux inventions les plus ingénieuses de la fantaisie et de l'imagination!

Isabelle Sandy. — *L'Homme et la Sauvageonne*, 1 vol. in-16 (Plon).

Revenu de Paris au berceau de ses aïeux, un homme de notre temps, ni meilleur ni pire que tant d'autres, entreprend d'adapter son destin à une vie simplifiée. Les débuts ne vont pas sans heurts et le mauvais génie de ces solitudes pyrénéennes est représenté par un dangereux maniaque, qui a capté la confiance publique pour mieux masquer ses inquiétantes manœuvres. Mais bientôt, en dépit d'avertissements mystérieux, la montagne conquiert l'exilé et c'est un enchantement, un recommencement de l'Eden, une douce fraternité le liant aux animaux sauvages, bientôt rassurés sur ses intentions, des scènes idylliques qui évoquent la magie des inventions de Kipling. A ce paradis terrestre ne manque même pas une Eve, énigmatique créature, dryade antique, fée du cycle chevaleresque, sorcière, disent les paysans superstitieux qui la traitent en bête enragée. Ce n'est qu'une pauvre femme, éprise de solitude et de grand air, qui a échappé à une odieuse séquestration. Le miracle ici, est qu'en vantant à une amie de Paris, livrée au snobisme mondain, les surprises de sa terre natale et la simple histoire de cette victime de l'égoïsme familial, il la convertit *à la vie solitaire*, propice au développement des voix intérieures et de la vraie personnalité humaine.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Tchécoslovaque

La Chambre tchécoslovaque a repris ses travaux le 16 février. Avant de pouvoir la convoquer, le Président du Conseil, M. Svehla, a dû déployer, une fois de plus, sa finesse diplomatique pour réconcilier les ambitions des partis de la coalition qui ne pouvaient se mettre d'accord sur la présidence des deux Chambres et sur le projet, d'une importance capitale au point de vue intérieur, sur l'aménagement du traitement des fonctionnaires. La première difficulté a été éludée par un compromis, à vrai dire, assez original et peu usité jusqu'alors dans les assemblées législatives : les partis de la coalition se sont mis d'accord pour que la présidence des deux Chambres passe à tour de rôle à tous les partis de la majorité; ainsi, chaque année, un autre parti majoritaire sera représenté à la Présidence. Je ne crois pas que cette innovation soit très heureuse; c'est un pis-aller sur lequel, tôt ou tard, il faudra revenir, dans l'intérêt même de la dignité du Parlement. Quoi qu'il en soit, cet arrangement a permis, enfin, d'aborder la question de la réglementation du statut des fonctionnaires publics qui est d'une importance capitale et pour l'apaisement des esprits et pour les finances de l'État : le projet de loi déposé sur les bureaux de la Chambre prévoit, en effet, une dépense de 700 millions pour l'aménagement des traitements des fonctionnaires, sans parler des 25 millions supplémentaires que nécessiterait une augmentation des traitements du clergé catholique, réclamée par le parti populiste. Pour ne pas compliquer la solution du premier problème, attendue avec impatience par des milliers de fonctionnaires, il a fallu séparer les deux questions et remettre à plus tard le règlement de la seconde.

La tâche du ministre des finances, M. Englis, qui doit trouver les fonds nécessaires ne sera pas facile : il compte couvrir les dépenses entraînées par la réforme en augmentant soit l'impôt sur le sucre, soit les droits sur l'alcool, le thé et le café. Toutefois, le projet est toujours entre les mains de différentes commissions et son sort semble encore être incertain. Espérons que la Chambre, se rendant compte de la situation des fonctionnaires

ainsi que des promesses solennelles faites encore à la fin de l'ancienne législature, se hâtera de voter le projet. Il faudra aborder ensuite le projet de réforme fiscale et proroger la loi portant encouragement aux entreprises de bâtiment. La crise du logement, en effet, aboutit à un véritable désastre : tous les terrains vagues aux environs immédiats de la capitale sont transformés en colonies de baraques et de wagons hors d'usage; or, tout en abritant provisoirement de nombreuses familles ouvrières, ces colonies improvisées, dépourvues de toute canalisation et d'eau potable, pourraient devenir un sérieux danger au point de vue sanitaire. Il faut donc, malgré les charges budgétaires considérables qu'elle entraîne, proroger la loi encourageant les entreprises de bâtiment.

Dès sa première séance, la Chambre eut à s'occuper de la politique extérieure : répondant à l'interpellation des députés de la majorité, M. Benès a fait un exposé relatif à l'affaire des faux monnayeurs hongrois qui touche de très près la Tchécoslovaquie, car, de 1919 à 1921 les mêmes personnes, accusées aujourd'hui de la fabrication des billets français, fabriquaient des billets tchécoslovaques; il est évident, sans parler de l'aspect politique de la question, qu'il y a lien entre les deux affaires. En 1923, les criminels, grâce à des complaisances des autorités hongroises, ont pu échapper à la justice. L'affaire actuelle jetant une lumière nouvelle sur ces faits, le gouvernement tchécoslovaque a le droit de demander la reprise de l'instruction et la punition des coupables. Le ministre a fait ressortir le côté politique de l'affaire conçue dans un milieu qui, impuissant d'attaquer de front la paix de l'Europe Centrale, n'en trouble pas moins la sécurité par des manœuvres dont l'Europe vient de voir un échantillon. L'immense majorité du peuple hongrois n'en est en rien responsable. Aussi la Tchécoslovaquie, espérant que l'affaire sera instruite impartialement, au grand jour, et que les coupables seront châtiés, est toujours prête à conclure avec la Hongrie un pacte de garantie, pareil à celui qui a été conclu à l'Occident avec l'Allemagne. « Nous sommes prêts, a déclaré M. Benès, à donner immédiatement des preuves de cette politique si la Hongrie le désire. Je fais ces déclarations, puisqu'il s'est élevé, en Hongrie aussi bien qu'à l'étranger, des voix pour insinuer que l'un des voisins de la Hongrie aurait l'intention de profiter de cette affaire contre la Hongrie. Nous ne voulons profiter de rien, mais nous voulons que tout le monde se fasse un jugement exact sur les rapports entre la Hongrie et ses voisins et qu'il se montre juste, sans considération d'intérêts à côté, et envers la Hongrie, et envers les pays de la Petite Entente. »

Nous n'entrerons pas dans les détails du débat qui suivit l'exposé de M. Benès. Tandis que les orateurs de la coalition donnaient leur pleine approbation aux paroles pacifiques du ministre, ceux de l'opposition, communistes, Magyars, nationalistes et même socialistes allemands cherchaient à excuser, sinon à défendre les faux-monnayeurs magyars. Cependant, cette fois, l'orateur des populistes slovaques manquait dans le chorus de l'opposition. Ce parti n'a pas, il est vrai, approuvé l'exposé du ministre; mais s'il lui a refusé son approbation, c'est qu'il trouvait sa modération déplacée. Les Slovaques autonomistes, par la bouche de M. Tuka, ont protesté contre les tendances de certaines personnalités magyares à rejeter sur le traité de Trianon la responsabilité du crime. « Nous autres Slovaques, déclara M. Tuka, voulons le maintien des traités de la paix... Nous protestons avec énergie contre toute vivisection de la Slovaquie. A cet égard, bien que nous soyons un parti d'opposition, le gouvernement pourra toujours compter sur nous. »

Les paroles énergiques du leader slovaque seront certes entendues à Budapest, où l'on se fait peut-être des illusions sur le caractère de l'opposition slovaque. Il faut savoir gré à M. Tuka de les avoir, une fois pour toutes, dissipées. Tous les Slovaques, autonomistes ou non, ont l'horreur du régime dont la guerre les a délivrés et entendent rester libres.

Après six ans d'attente, le gouvernement s'est décidé à publier un décret sur l'application de la loi du 29 février 1920 relative à l'emploi des langues en Tchécoslovaquie. L'interprétation de cette loi avait, en effet, soulevé de nombreuses difficultés d'ordre administratif auxquelles il fallait remédier une fois pour toutes. Conformément aux principes stipulés dans le traité de Saint-Germain sur la protection des minorités, et s'appuyant sur six ans d'expérience administrative, le gouvernement vient de publier un décret qui équivaut à un règlement d'administration publique au point de vue de l'emploi des langues dans les rapports des autorités avec la population ainsi qu'au sein de l'administration.

Le décret confirme le principe de la langue officielle ou langue d'État que tous les fonctionnaires sont tenus à savoir; les citoyens tchécoslovaques se servant de la langue officielle doivent être compris dans tous les services publics de leurs pays. Le règlement prolonge encore de six mois le délai laissé aux fonctionnaires pour apprendre la langue officielle; or, on ne saurait prétendre que cette mesure ait un caractère vexatoire : voilà bientôt huit ans que la République existe.

Par contre, les citoyens ne possédant pas la langue tchécoslovaque sont libres de se servir de leur langue maternelle devant les tribunaux et dans les services publics, dès qu'il y a une minorité de 20 %. Dans ces districts, les tribunaux et les autorités publiques doivent autoriser les citoyens ne parlant pas la langue officielle à se servir de leur propre langue et l'affaire doit être traitée, au sein même de l'administration, dans cette langue. Dans les districts, où l'importance de la minorité atteint aux deux tiers du chiffre total de la population, tous les rapports des autorités avec les citoyens appartenant à cette minorité auront lieu dans la langue de cette majorité. Nous n'avons pas assez de place pour entrer dans les détails, mais ce que nous avons dit est, croyons-nous, suffisant pour montrer que le décret respecte pleinement les droits des minorités et qu'il s'inspire des principes de probité et de justice.

Si les Allemands de Tchécoslovaquie ont crié à l'injustice, c'est tout simplement une manœuvre politique destinée à tromper l'étranger mal informé. On a retrouvé un écho de cette campagne jusque dans un discours de M. Mussolini. Mais le président du Conseil bavarois, M. Held qui, sous la suggestion des journaux nationalistes allemands, s'est laissé aller à des déclarations hostiles à la Tchécoslovaquie, a été formellement désavoué par M. Stresemann lors d'une démarche diplomatique faite par M. Krofta, ministre de Tchécoslovaquie à Berlin. Les Allemands de Tchécoslovaquie n'ont aucunement à se plaindre et il est inadmissible que les Allemands du Reich qui traitent si durement les Serbes de Lusace et les Danois de Slesvig se posent en protecteurs des minorités.

Depuis sept ans, la politique tchécoslovaque a donné des preuves innombrables de l'esprit de conciliation dont elle s'inspire : le récent voyage de M. Benès à Vienne en est une nouvelle manifestation. Le traité de l'arbitrage

entre la Tchécoslovaquie et l'Autriche, complétant l'accord de Lany, qui a été signé à cette occasion, est un nouveau pas de fait vers l'apaisement définitif de l'Europe Centrale. Les discours qui ont été échangés entre MM. Benès et Hanisch dépassaient les limites de la simple courtoisie et le chancelier autrichien a trouvé des accents très chaleureux pour apprécier les services rendus par M. Benès à son pays et à la cause de la reconstruction européenne. La politique de bienveillance pratiquée par M. Benès envers l'Autriche est la meilleure défense contre le danger du fameux « *Anschluss* ».

Si Vienne a serré la main qu'on lui tendait de Prague, tel n'est pas le cas de Budapest. Nous avons cité plus haut les paroles de M. Benès adressées à Budapest et proposant à la Hongrie, au moment même où les agissements du gouvernement hongrois provoquent une impression pénible dans le monde entier, la conclusion d'un pacte de garantie. Or, dans sa réponse, M. Bethlen, s'efforçant en vain de réfuter la thèse de M. Benès sur la connexion des deux affaires — celle des couronnes et des francs, n'a pas fait voir le même esprit de conciliation, et M. Valko, ministre des Affaires Étrangères hongrois, a déclaré sans ambages qu'il est impossible à la Hongrie d'accepter, dans les conditions existantes, le pacte de garantie offert par M. Benès. Tout en protestant, pour la forme, du désir de la Hongrie de voir une paix véritable s'établir en Europe, M. Valko n'a pas su cacher son rêve d'une restauration de la Hongrie dans ses anciennes frontières, ce qui équivaut à l'annulation des traités.

Sans se départir de sa mesure habituelle, M. Benès a réfuté, le 3 mars, devant la commission des Affaires étrangères du Sénat, les allégations du Comte Bethlen et il a terminé son exposé en disant : « M. Valko a entraîné l'affaire dans une voie secondaire. C'est aussi un fait qu'il convient de faire ressortir devant le public. L'opinion internationale saura estimer s'il existe ou non des difficultés empêchant la conclusion d'un traité destiné à assurer la paix à tous. Les difficultés de l'Allemagne étaient bien plus considérables et elles les a surmontées. Nous ne croyons pas les difficultés de la Hongrie insurmontables non plus. Nous croyons seulement qu'elles fournissent un prétexte à certains milieux. Nous déclarons sans réserve et sans restriction que nous voulons la paix pour tous. On nous répond d'une façon évasive, avec des réserves, que c'est impossible. C'est aussi une réponse que l'opinion internationale appréciera à sa juste valeur. Néanmoins, nous ne modifierons pas notre politique à cet égard. Nous sommes prêts et nous serons toujours prêts à négocier un pacte de garantie avec la Hongrie pour aboutir à un accord. »

Si l'horizon ne s'est pas éclairci du côté de la Hongrie, la Tchécoslovaquie a salué avec satisfaction le rapprochement italo-yougoslave qui fait pour ainsi dire pendant à l'alliance franco-tchécoslovaque et qui ne peut que fortifier la situation de la Petite-Entente en Europe Centrale.

Un fait intéressant directement les relations franco-tchécoslovaques : la mission militaire française qui, pendant sept ans avait exercé le commandement de l'armée tchécoslovaque, est passée, depuis le 1er janvier, au rôle d'un organe-conseil. Par suite de ce changement, le général Mittelhauser, qui avait succédé, en janvier 1921, au général Pellé, dans les fonctions de chef de la mission et de chef d'État-Major général de l'armée tchécoslovaque, a quitté le pays auquel il avait consacré, depuis 1919, ses brillantes qualités de soldat. La jeune République n'oubliera jamais les services qu'il lui a rendus, d'abord, au moment de l'offensive magyare au printemps de 1919, puis comme commandant de la Slovaquie et finalement, après le départ du général Pellé, comme chef de l'État-major général. Dans toutes ces fonctions, il sut gagner non seulement la confiance, mais l'amitié de ses collaborateurs tchèques qui sentaient chez lui un véritable attachement au pays dont il a étudié l'histoire et appris la langue. Rentrant en France pour continuer sa brillante carrière, le général Mittelhauser ne laisse en Tchécoslovaquie que des regrets et des souvenirs de reconnaissance.

C'est le général Faucher, son principal collaborateur, qui lui succède à la tête de la Mission. La direction de l'état-major de l'armée tchécoslovaque est passée au général Syrovy qui sera assisté du général Gajda, nommé premier sous-chef de l'état-major général.

Signalons, pour clore cette chronique, un fait important pour la vie économique de la Tchécoslovaquie : la création de la *Banque Nationale de Tchécoslovaquie*, investie du privilège exclusif d'émettre des billets de banque, chargée d'administrer la circulation monétaire, de tenir un contrôle des crédits bancaires, d'organiser le système du clearing, bref de s'occuper du service de caisse d'État. L'institution de cet établissement ouvre une ère nouvelle dans la politique monétaire de la Tchécoslovaquie, une nouvelle période de la stabilisation qui, d'après la déclaration de M. Englis, ministre des finances, sera probablement close par l'établissement légal de l'étalon-or, dès que les circonstances économiques, financières et administratives le permettront. Le capital-actions de la *Narodni banka ceskoslovenska* est fixé à 12 millions de dollars-or qui peut être porté à 15 millions et subir en outre des augmentations ultérieures par voie législative. Les actions, de 100 dollars-or chacune, sont nominatives et transmissibles par endossement et inscription dans le livre des actionnaires. Le transfert est soumis à l'assentiment du conseil d'administration. L'État souscrit le tiers des actions, qui sont inaliénables. La Banque est administrée par un gouverneur et par un Conseil de neuf membres dont trois sont nommés, les six autres élus par l'assemblée générale.

On vient de nommer le premier gouverneur : c'est M. Vilem Pospisil, bien connu dans les milieux de la Société des Nations où il a collaboré surtout au relèvement financier de l'Autriche. On ne saurait assez louer le choix qui met à la tête de la Banque le principal collaborateur de M. Rasin. H. BELINAY.

N. B. — Pendant la composition de cet article, le gouvernement Svehla a démissionné, sans avoir été renversé par la Chambre, par suite des difficultés intérieures des partis de la Coalition. Il fut remplacé par un gouvernement de fonctionnaires ayant à la tête M. Cerny. Le nouveau cabinet qui s'est présenté aux Chambres le 24 mars, reprend le programme du gouvernement démissionnaire. MM. Benès, Englis et Kallay ont gardé leurs portefeuilles respectifs. H. J.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LES DETTES SERBES D'AVANT-GUERRE EN FRANCE

On connaît la campagne poursuivie par certains journaux français en faveur du paiement en or des coupons des dettes serbes d'avant-guerre en France.

Il s'agit là d'une campagne suscitée exclusivement par

un groupe de particuliers intéressés aux emprunts serbes, ou pour mieux dire à la spéculation tout court. Et comme cette spéculation manque de fondements, elle s'appuie volontiers sur un groupe financier français, qui, dans le temps, a organisé la Direction des monopoles d'Etat serbe, dont les recettes servaient de garantie aux emprunts serbes en France, rappelant que c'est à ce groupe qu'on doit la base de l'organisation financière du royaume de Serbie. Bien que cette fondation ait été une bonne affaire pour ce groupe financier, on ne peut pas admettre que l'on se serve de ce fait comme d'un argument dans la discussion.

D'un autre côté, certains milieux au sein de cette spéculation vont encore plus loin et proposent une conversion des emprunts serbes d'avant-guerre en un seul emprunt au moyen d'une réduction modérée de la somme totale, comptée en dollars (*sic*), afin de satisfaire les revendications légitimes, à leur avis, des porteurs français de titres serbes. Mais, généralement, et pour cause, la spéculation qui a plutôt un caractère international s'abstient de citer la clause légale ou le principe juridique qui au moins justifieraient cette revendication peu originale dans ces temps difficiles!... Et cela parce qu'un tel principe n'existe pas.

Les Français savent, d'ailleurs que, pour leurs titres d'avant-guerre, dont un grand nombre est en Suisse, les coupons sont payés en francs français et non en francs suisses et que personne ne proteste contre cet état de chose en demandant le paiement en or.

Mais quittons le terrain juridique, car le principe de la force majeure, — des circonstances imprévues par la raison et qui s'imposent à la volonté humaine, — parle moralement en faveur de l'Etat yougoslave et considérons la situation au point de vue matériel et réaliste.

Pour répondre aux vœux de la spéculation, le Trésor serbe-croate-slovène s'exposerait à une dépense supplémentaire d'un demi-milliard de dinars environ par an. Il ne faut pas perdre de vue que les charges fiscales du pays sont, aujourd'hui, au grand maximum, comme tout récemment le ministre des Finances vient de le confirmer, et qu'une pareille dépense ne pourrait d'aucune façon être supportée par le peuple yougoslave. Et on voudrait y ajouter un nouveau poids de 500 millions par an! Cela équivaudrait à vouloir tout simplement compromettre la situation financière du pays et porter en même temps un coup mortel à son développement économique, aujourd'hui réalisé au prix de tant d'énormes sacrifices. C'est ce que cherchent les ennemis communs de la France et du royaume des Serbes, Croates et Slovènes!

Il faut donc que les porteurs français des titres serbes ne se laissent pas tromper ni prendre dans un piège habilement tendu, car, tôt ou tard, ils en souffriraient dans leurs intérêts matériels en perdant, en dernier lieu, beaucoup plus.

Mieux donc vaut toucher ce qui peut être réellement payé. Une alouette rôtie qui se trouve sur votre table vaut mieux qu'une vision éphémère d'un faisan doré.

Quant aux attaques contre les Serbes, dans une partie de la presse française, les traitant de nation ingrate, c'est là un reproche qu'il est bien difficile de juger en termes courtois. Cette manière de voir manque tout à fait de bon sens et crée une atmosphère pénible dans le public yougoslave, et constitue un défi à toute logique.

A notre avis, il vaudrait mieux, peut-être, chercher des moyens d'obliger le Gouvernement d'Angora à remplir ses obligations financières et de forcer la main aux bolcheviks qui ne paient rien, ni en roubles-or, ni en tchervonetzs-papier. Enfin, pourquoi veut-on continuellement ménager ces récents ennemis, les Bulgares par exemple, auxquels on a assuré une forte réduction de leur dette, tout en étant trop sévère à l'égard des Serbes qui remplissent honnêtement leurs obligations? Voudrait-on saboter la victoire?

Plus que jamais, les deux pays ont aujourd'hui besoin d'être en bons rapports l'un avec l'autre, et les Serbes sont des amis fidèles et éprouvés de la France. Ne nous laissons donc pas brouiller pour une question d'argent, question mal posée et qui pratiquement ne tient pas debout.

Voyons plutôt ce qui se passe à Berlin, à Budapest et ...à Genève.

Bozidar R. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

UN NOUVEAU PAQUEBOT DES MESSAGERIES MARITIMES

Le paquebot *Explorateur Grandidier*, lancé aux Chantiers de Penhoet à Saint-Nazaire, après avoir effectué des essais satisfaisants, a pris la mer le 10 mars dernier pour rejoindre Marseille, son port d'attache.

Les caractéristiques de ce navire sont les suivantes :

Longueur entre perpendiculaires : 138 mètres
Longueur hors tout : 144m,50
Largeur : 18m,60
Creux sur quille au pont supérieur : 12m,50
Tirant d'eau en charge : 7m,70
Jauge brute : 10.780 tonnes environ
Déplacement : 15.100 tonnes environ
Port en lourd : 6.500 tonneaux.

Le volume des cales et entreponts à marchandises est de 6.800 mètres cubes environ et l'approvisionnement en mazout de 1.233 tonnes.

La vitesse prévue aux essais est de 15 nœuds à mi-charge et 13n,5 en charge.

Les cloisons étanches sont au nombre de dix : ce compartimentage lui permet de flotter avec l'un quelconque des compartiments envahi par l'eau.

Il y a quatre cales à marchandises : deux à l'avant et deux à l'arrière.

Le water-ballast s'étend sur toute la longueur ; il est divisé en ballast à eau douce de machine (360 tonnes), à eau douce potable (300 tonnes) et à eau salée ; ces derniers compartiments sont construits pour recevoir également du pétrole.

Les ponts continus sont au nombre de quatre.

Au milieu s'étendent deux roofs superposés abritant des cabines de 1re classe, ainsi que les salons et divers logements.

Le navire est prévu pour recevoir : 160 passagers de 1re classe, 90 passagers de 2e classe, 68 passagers de 3e classe, 380 émigrants ou soldats rapatriés.

L'équipage comprendra 270 personnes.

Conformément aux dispositions adoptées sur tous les récents paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes l'équipage est logé entièrement à l'arrière.

Les officiers de pont sont logés dans un roof situé sous la passerelle ; les officiers mécaniciens dans le deuxième entrepont, à proximité de la machine.

L'appareil moteur est constitué par deux machines alternatives d'une puissance normale de 3.500 chevaux.

Les chaudières cylindriques à quatre foyers, sont au

nombre de six. Elles sont du type Prudhon et Capus et munies du tirage forcé Howden.

Ces chaudières sont disposées pour la chauffe au pétrole mais peuvent être transformées très rapidement pour la chauffe au charbon.

L'approvisionnement de charbon et de pétrole a été calculé pour permettre au navire en charge de faire, sans se ravitailler, la traversée de Mombasa-Port-Louis-Mombasa.

L'installation électrique comporte quatre groupes électrogènes à vapeur et un groupe de secours à pétrole.

Les appareils auxiliaires de pont comprennent :

Dix grues électriques de 1.500 à 3.000 kilogrammes et quatre treuils à vapeur de 2.500 à 5.000 kilogrammes;

Deux bigues de 10 tonnes permettent d'embarquer les gros poids.

Les installations frigorifiques comprennent en dehors des chambres froides destinées à la conservation des provisions de bouche, une soute frigorifique de 500 mètres cubes, refroidie à 10 degrés centigrades, qui pourra être utilisée pour des importations de viande congelée de Madagascar.

***

L'*Explorateur Grandidier* est placé sur la ligne de l'Océan Indien pour laquelle il a été construit. Son premier départ aura lieu de Marseille le 4 avril.

Nous avons déjà parlé ici, à plusieurs reprises, du programme de construction des *Messageries Maritimes* et nous avons dit, en particulier, que sur cette même ligne de l'Océan Indien, actuellement desservie par les paquebots *Amiral Pierre*, *Aviateur Roland Garros*, *Chambord*, *Dumbea*, *Général Duchesne*, *Général Voyron* et *Maréchal Gallieni*, deux autres nouveaux paquebots, le *Leconte de Lisle* et le *Bernardin de Saint-Pierre*, seront d'ici peu mis en service.

Si nous ajoutons que des pourparlers sont en cours, qui ne manqueront pas d'aboutir d'ici peu à une solution favorable, pour la mise en service, sur les côtes de Madagascar, de trois navires annexes dont l'exploitation sera effectuée suivant un contrat étudié de concert par les *Messageries Maritimes* et le Gouverneur Général de Madagascar, on admettra volontiers que la Compagnie des *Messageries Maritimes* s'efforce de remplir très complètement un des programmes les plus importants de la mise en valeur des colonies, à savoir la liaison maritime entre nos possessions de l'Océan Indien et de la Côte orientale d'Afrique et la Métropole.

***

Pour en revenir à l'*Explorateur Grandidier*, il est bon de signaler que ce paquebot est aménagé de telle manière qu'il ne manquera pas de satisfaire la clientèle la plus difficile.

Décoré dans un style moderne, par les soins des artistes Méheut, Galland et Sesboüé, sur des plans étudiés par M. Girette, architecte naval de la Compagnie, il emprunte aux colonies desservies une inspiration des plus heureuses : c'est ainsi par exemple, que le salon de conversation des premières classes est orné de compositions décoratives figurant une curieuse espèce de singe de Madagascar, le maqui blanc, à tête et queue noires. Ici et là, des panneaux de sycomore et de frêne verni, de noyer et de zébrano cirés, d'acajou et d'amaranthe, évoquent les forêts coloniales cependant que, dans la salle à manger des premières classes, une cour de ferme française nous offre le vivant spectacle des animaux familiers, dindons et pintades, oies, canards...

Plus loin, enfin, ce sont des évocations de paysages provençaux, ruines pittoresques, fontaines pleines de souvenirs.

***

Quant au nom de ce paquebot, nous savons qu'il rappelle celui d'un des savants qui honora le siècle dernier, le naturaliste français Alfred Grandidier qui se consacra à l'exploration de Madagascar dont il a publié une magnifique histoire naturelle et politique. Fidèle à sa tradition, qui est de rappeler aux voyageurs de tous pays, les grandes entreprises des Français en vue d'accroître notre domaine colonial, les *Messageries Maritimes* se proposent d'enrichir la bibliothèque de ce paquebot d'une série d'ouvrages se rattachant aux grands travaux de l'explorateur Grandidier, comme aussi à l'Ile de Madagascar et îles voisines et à toutes les œuvres littéraires et économiques qu'elles ont inspirées.

CONGRES ARCHÉOLOGIQUE DE SYRIE ET DE PALESTINE

Nous avons déjà parlé dans ces colonnes de l'important Congrès Archéologique qui doit s'ouvrir à Beyrouth au printemps prochain.

Au nombre des personnalités qui y prendront part nous pouvons citer pour la France :

MM. Ch. Diehl, Membre de l'Institut;
René Dussaud, Conservateur des Musées Nationaux;
Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts;
Fougères et Guignebert, Professeurs à la Faculté des Lettres de Paris;
Casanova, Théodore Reinach, Benedite et Michon, Membres de l'Institut;
Contenau, Attaché aux Musées Nationaux.

Ces savants, ainsi qu'un grand nombre de leurs confrères de différentes nationalités, prendront passage pour Beyrouth, les uns sur le paquebot *Lamartine* des *Messageries Maritimes*, départ de Marseille du 24 mars, les autres sur le *Général Metzinger*, de la même société, départ de Marseille du 30 mars. Au retour, les paquebots *Chili*, *Sphinx* et éventuellement *Lamartine*, tous trois des *Messageries Maritimes* ramèneront en France les Congressistes.

EXCURSION EN PALESTINE

La section parisienne de l'Union Universelle de la Jeunesse Juive organise pour les fêtes de Pâques, une excursion d'un mois en Palestine. Le départ aura lieu le 23 mars de Marseille sur le bateau *Sphinx* des *Messageries maritimes*. Le 26 mars arrivée à Jaffa, retour par le bateau de la même Compagnie *Champollion* le 25 avril à Marseille.

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR D'ANNAM EN FRANCE

Nous apprenons que le paquebot *D'Artagnan*, courrier d'Extrême-Orient des *Messageries Maritimes*, est arrivé à Marseille le 20 mars, ayant à son bord S. M. l'Empereur d'Annam.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 8 64e ANNÉE 17 AVRIL 1926

L'ENFANT FRANÇAIS A LA MAISON ET A L'ÉCOLE

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE NATIONALE

Un jour, en Angleterre, j'ai assisté à une conférence faite par une Française sur l'enfant dans la littérature de son pays. Elle a consacré la plupart de son temps à expliquer que, pour ce qui regarde la grande masse des œuvres littéraires françaises, l'enfant pourrait tout aussi bien ne pas exister. Sa conférence ressembla fort à ce célèbre chapitre de notre ancien ambassadeur à Paris, Lord Dufferin, sur les reptiles en Islande, lequel consistait en une seule phrase : « il n'y en a pas ». Voilà une chose assez surprenante, et pourtant il suffit de comparer hâtivement le roman ordinaire anglais avec le roman ordinaire français pour en voir apparaître la raison; et ce qui est vrai du roman ordinaire est vrai de la littérature française en général. En général le roman anglais finit au son des cloches nuptiales; le roman français commence avec la suite. Avec beaucoup d'exceptions naturellement le roman anglais prend pour centre l'adolescent. Son héroïne est la miss de dix-huit ans avec l'avenir devant elle. Le roman français est plus particulièrement celui de personnes entre deux âges; son héroïne est la femme faite, de vingt-huit ans ou plus. Elle a peut-être un avenir, mais plus probablement un passé. La note dominante d'une école est l'aventure; celle de l'autre est l'expérience. Fidèle au pragmatisme national, le roman anglais mélange ces caractérisques de la jeunesse qui sont l'action et le rêve. Il en résulte un amalgame parfois un peu fade de sensation et de sentimentalité, auquel s'ajoute, sans faire corps avec lui, une morale plus ou moins évidente. Le roman français, d'autre part, est un mélange des qualités plus mûries du sentiment et de la pensée; et la morale n'est pas un appendice détachable, mais l'histoire elle-même. Peut-être peut-on résumer cette différence en disant que le roman anglais est plutôt « vivant » et le roman français plutôt « vécu ». L'un montre de la vie le côté romanesque, l'autre le côté réaliste.

Dans un pareil « milieu » de grandes personnes, il n'y a guère de place pour l'enfant. Et, en fait, l'enfant n'a pas été étudié en France, ni par le psychologue théoricien, ni par le romancier, qui est en réalité un maître de psychologie appliquée, au même degré qu'en Angleterre, pour ne pas parler de l'Amérique, paradis de l'enfant.

La vérité c'est que, malgré Rousseau, qui révéla l'enfant à l'Europe, l'enfant est en France une découverte de date assez récente. Il est probable que Victor Hugo a contribué, plus que beaucoup d'autres, à signaler aux Français l'existence de l'enfant. Ma conférencière française avait sans doute exagéré la situation. Comme preuve contraire on n'a qu'à citer Alphonse Daudet, avec « Le Petit Chose »; George Sand, avec « La Petite Fadette », Anatole France et Pierre Loti, tandis que parmi

ceux qui ont écrit non seulement sur l'enfant, mais aussi *pour* l'enfant, on peut nommer Jules Verne, Alexandre Dumas, Desnoyers, Lichtenberger et d'autres. Mais, comme M. Floris Delattre l'a remarqué, tout compte fait, les livres pour enfants du type Molesworth ou Kipling manquent en France et, à part quelques poésies pour l'enfance, il n'y a, pour ainsi dire, rien dans la veine non-didactique de Stevenson.

Il existe à la vérité un certain nombre de livres, prose et poésie, du genre édifiant qui était répandu en Angleterre il y a une cinquantaine d'années, comme *Sandford and Merton* et *The Fairchild Family*, où l'on vous frictionne de morale comme d'une espèce d'onguent, ce qui fait la terreur de tout enfant qui se respecte. Non sans raison. Les fables, on peut les aimer; mais non celles dont l'esprit affecte de prendre pour devise : *De te fabula narratur*, et qui fait bon gré mal gré du jeune lecteur le traître du mélodrame.

La raison principale, peut-on croire, pour laquelle l'enfant, en tant qu'enfant, n'a pas encore reçu son dû de la part des écrivains français, c'est qu'en France d'ordinaire il n'y a pas de chambre d'enfant (« nursery »). Les mères françaises en général songeraient aussi peu à mettre leur enfant dans une telle annexe de l'appartement qu'à le reléguer sous une cage à poulets. Leur grand défaut — si défaut il y a — est de le « trop couver ». Par suite, point de chambre à part où l'enfant puisse vivre sa vie propre du même pas que ses petits compagnons. Et quand il n'a pas de compagnons, étant, comme c'est souvent le cas, enfant unique, alors les chances qu'il a de vivre sa vie sont encore réduites. Les relations qui s'établissent entre parents et enfant empêchent chez ce dernier tout développement de cette espèce d'attitude demi-détachée que prend volontiers l'enfant anglais et que Ruskin a décrite si admirablement. Le petit Français, depuis sa toute première enfance, est jeté dans la société des « grandes personnes » et participe à leur vie, à leur conversation. Là réside une des raisons de la précocité extraordinaire du petit Français (au bon sens du mot) et de cette maturité relative de l'esprit qui lui vaut à douze ou à treize ans un jugement aussi sérieux que celui d'un Anglais, fille ou garçon, de seize ou dix-sept ans.

Je me rappelle être entré un jour dans une classe de « gosses » de 12 à 13 ans. C'était une leçon de morale et les analyses orales des défauts tels que la jalousie, l'amour-propre, etc. faites par ces petits logiciens étaient d'une justesse saisissante.

En somme, il est à peine paradoxal de dire que si Peter Pan est un enfant qui n'a jamais grandi, le petit Français est un enfant qui n'est pas souvent né jeune.

Le jeune Français est, en effet, une preuve frappante que le milieu social est dans l'éducation un facteur beaucoup plus important que l'école. En supposant qu'il y eût un choix suffisant de bons parents et que les enfants pussent choisir d'avance leurs parents, on pourrait considérer comme résolu le problème de l'éducation, le choix de l'école n'étant que secondaire. Après tout, les éducateurs, depuis les Romains jusqu'aux Jésuites et à Mme Montessori, ont tous constaté que, dans le développement d'un enfant ordinaire, les sept premières années sont le facteur décisif.

Le contact incessant avec des personnes plus âgées explique, du moins en partie, l'absence de simplicité et de spontanéité chez le petit Français. Il est espiègle, délicieux, séduisant au possible; mais il n'oublie jamais sa petite personne (cela soit dit en bonne part). Même quand il dit des bêtises, il conserve au fond le sentiment des nuances. L'atmosphère de raison et de « bon sens » dans laquelle il vit semble prématurément oxyder son imagination d'une sorte de sédiment logique. La naïveté de l'enfant des pays du Nord, Grande-Bretagne, Scandinavie, Allemagne, vierge de tout retour sur soi, fournit un contraste parfait avec les « espièglerie » également sincères, mais conscientes, du petit Français. L'écart considérable qui sépare ces deux types fondamentaux de la civilisation latine et de la septentrionale ne peut trouver de meilleure illustration que la différence qui existe entre un conte de fées français et une histoire de Hans Andersen. C'est, d'une façon, la même différence qu'entre la Nature et l'Art, ou plutôt entre les nations qui donnent la préséance à l'Art et celles qui donnent la préséance à la Nature. Je me souviens très bien d'une soirée de gala à Paris où la grande Sarah et la Duse paraissaient tour à tour sur la scène. C'était une lutte homérique mais indécise. A la fin je me suis rappelé cette phrase de Ménandre : — O Nature et Art, lequel de vous deux a copié l'autre? — Les deux types d'enfants, français et anglais, possèdent, à leur manière, un égal charme; mais le caractère artificieux (dans le bon sens du mot) du petit Français

est, j'en suis convaincu, un reflet conscient du milieu social qui est le sien. Dans son cas, c'est particulièrement de bonne heure que descendent « les ombres de la prison » d'ici-bas dont parlait Wordsworth. En fait, le petit Anglais se voit accorder une bien plus grande liberté. Pour éclairer encore ma pensée, je citerai ce mot de l'évêque Creighton. On lui demandait un jour la différence entre les étudiants d'Oxford et ceux de Cambridge. A quoi il répondit : ceux d'Oxford se conduisent comme si le monde leur appartenait et ceux de Cambridge comme s'il n'y avait aucun monde auquel on dût appartenir. Or, on permet à l'enfant anglais de se conduire comme si aucun monde ne le réclamerait plus tard, on le laisse faire à sa tête, jouir de son enfance, et ne pas se mettre en peine de son avenir. Le jeune Français, d'autre part, est élevé non seulement comme faisant partie du monde, mais aussi comme si le monde lui appartenait, ou du moins cette partie du monde appelée France, laquelle est à ses yeux la plus belle partie de la planète.

Au fond, la différence tient à la différence essentielle qui sépare la civilisation française de l'anglaise. A savoir, que celle-là est éminemment citadine et sociable, alors que l'anglaise est rurale et individualiste. Naturellement il n'est pas question d'affirmer que l'éducation anglaise est dépourvue de tout élément sociable et que l'éducation française est dépourvue de tout élément individualiste. C'est une affaire de nuance. Dans l'éducation française (entendue ici comme manière générale d'élever l'enfant) l'idée dominante c'est que l'enfant n'est pas un individu indépendant, mais qu'il est tout d'abord membre d'une grande communauté qui s'appelle France et membre aussi de cette unité de la communauté qu'on appelle la famille, unité aux liens et obligations incomparablement plus astreignants que ceux de la famille anglaise. Voilà qui semble paradoxal aux Anglais qui connaissent, ou croient connaître, Paris, en se l'imaginant, comme Leicester Square ou Soho, en grand. Et pourtant les preuves ne manquent pas. En Angleterre, on épouse une jeune fille — avec, à la rigueur, une belle-mère par-dessus le marché. Mais en France on ne prend pas seulement sa fiancée pour femme; mais métaphoriquement on épouse beau-père, belle-mère, beaux-frères et belles-sœurs, avec un contingent presque innombrable d'oncles et de tantes et de cousins et cousines à tous les degrés — sans parler des grands-parents et autres survivants de la génération passée : convoler, c'est épouser un clan. Quand je dis cela à mes compatriotes, j'explique que c'est sans aucune intention de décourager quiconque d'épouser une Française. Elles font, en réalité, d'excellentes femmes. Seulement il est bon d'ouvrir l'œil. Les us, coutumes et formalités sont tels, d'ailleurs, que la chose ne peut se faire en vitesse. En effet, la différence entre le mariage anglais et le mariage français, c'est la différence entre la grande vitesse et la petite. Dans le mariage français on ne peut brûler aucune étape. Pour donner une idée de ce qui représente la famille en France, je montre à des amis anglais, à titre de document, une de ces longues lettres de faire part qui comprennent parfois les noms de soixante à cent personnes plus ou moins en deuil. Mettez-la en regard de ces modestes cartes de deuil qu'a connues l'Angleterre de nos pères, portant le simple nom du parent, du mari, de l'enfant, avec les emblèmes du jour — l'urne et le saule — et vous pouvez juger de l'importance relative de la famille et de ses ramifications dans les deux pays. Et puis, il faut pour se marier le consentement de la famille, sérieuse affaire en France. D'abord le consentement officiel est nécessaire au-dessous de vingt-cinq ans; puis le consentement officieux s'impose de ceux qu'on peut appeler les Anciens de la famille, et de ceux encore dont on peut attendre quelque chose. Même le choix d'une carrière n'est pas aussi librement laissé au jeune Français qu'au jeune Anglais. C'est une affaire où la décision appartient encore dans nombre de cas aux père et mère. Dans un livre de composition française publié par M. Bezard, en analysant le choix d'une carrière comme sujet proposé, l'auteur remarque incidemment qu'un tel choix constitue avant tout la prérogative paternelle, tandis que, si un garçon anglais montre une préférence pour une carrière quelconque, ce sont les parents qui s'inclinent.

Si donc l'éducation française est, au sens le plus large des mots, essentiellement une éducation sociable, il s'en suit — et l'on s'en est déjà aperçu — qu'une grande partie de cette éducation se donne *en dehors* de l'école. Il est probable qu'en aucun pays civilisé autant de cette éducation ne se donne hors de l'école — du moins dans les limites des classes moyennes. A cet égard le simple fait qu'au *Board of Education* de l'Angleterre correspond en France le *Ministère de l'Instruction publique* est caracté-

ristique. Je tiens beaucoup à toujours bien établir ce fait fondamental afin que mes compatriotes ne tombent pas dans l'erreur commune à beaucoup d'observateurs étrangers et qui consiste à chercher dans l'école française l'enseignement de ces matières qui s'apprennent en général ailleurs. Alors il ne faut pas condamner l'école française parce qu'elle ne réussit pas à enseigner ce qu'en réalité elle ne prétend guère enseigner. L'exemple des écoles anglaises ne sert qu'à égarer, car dans les classes moyennes un grand nombre de familles n'est que trop disposé à se décharger sur le maître ou la maîtresse de pension de la surveillance totale de l'enfant. L'éducateur anglais se voit imposer le rôle d'un père nourricier. En France, dans la classe moyenne, sauf le cas où l'enfant est mis dans un pensionnat religieux, le père n'est point en quête d'un remplaçant. Les mères aussi bien que les pères s'estiment capables d'accomplir ce qu'ils considèrent comme l'une des principales fonctions de leur état. Toutefois, à l'école primaire, le maître assure jusqu'à un certain point le rôle paternel, et, dans les campagnes, il prend souvent, on peut dire, l'ancienne place du « curé », et devient un peu le guide laïque de ses ouailles.

Il résulte des constatations faites plus haut que, dans l'enseignement secondaire public, le professeur français a de ses devoirs une idée relativement étroite, du moins au sens des Anglais. Ne se regardant pas *in loco parentis*, il considère que l'élève lui est confié pour certains objets bien définis. Professeur, il est là pour transmettre à son élève l'héritage artistique et intellectuel de la France. La sincérité avec laquelle il s'acquitte de cette tâche, la probité intellectuelle dont il pénètre tout son travail constituent jusqu'au baccalauréat l'atmosphère morale de l'école, collège ou lycée. A la vérité, on a fait des efforts pour donner dans les basses classes un enseignement moral distinct; mais l'élève n'atteint l'étape voulue pour l'enseignement doctrinal que quand, la première partie de l'examen passée, il suit un cours de philosophie, qui constitue en somme une série de leçons intellectuelles de conduite privée et civique. On a maintes fois attaqué le baccalauréat en France. Mais tous les examens ont leurs défauts particuliers — même en Angleterre. Cependant, il serait, à mon humble avis, presque un désastre d'abolir la deuxième partie du baccalauréat. Telle qu'elle est, elle constitue une étude sérieuse de la carte de la vie pour ceux qui sont d'un âge de profiter de ce catéchisme laïque.

Naturellement, à l'école primaire, l'instruction morale est un élément essentiel. Mais pour le professeur d'enseignement secondaire les manières et les mœurs de ses élèves, sauf dans les quatre murs du collège, ne le touchent pas directement. S'il en voyait deux de sa classe se colleter royalement dans la rue, il considérerait probablement que ce n'est pas son affaire d'intervenir.

Si l'analyse qui précède est juste, il est légitime d'avancer que si l'école anglaise, avec l'insistance qu'elle met sur le caractère, essaye de faire de l'élève le « capitaine » de son âme, l'école française, avec l'importance qu'elle attache aux valeurs esthétique et intellectuelle, essaye plutôt de faire de lui l' « artiste » de son âme. Cela ne veut point dire que tous les élèves anglais soient des ignoramus et des Philistins et encore moins que tous les élèves français soient forcément dénués de toute moralité.

Permettez-moi de préciser. — Mettant à part la culture physique, on peut regarder l'éducation sous trois aspects différents, — intellectuel, esthétique et moral. Alors, si on prenait l'école française, on dirait que les éléments — intellectuel et esthétique arrivent ensemble au poteau, tandis que la morale (pour des raisons déjà avancées) se place mauvaise troisième. A l'école anglaise, au contraire, c'est l'éducation du caractère qui tient la première place, l'éducation intellectuelle arrive deuxième, et l'élément esthétique, surtout dans les écoles de garçons, est distancé. Cette distinction entre la prime accordée à l'éducation du caractère par les Anglais, et la prime accordée à l'éducation de l'intelligence et du sens esthétique par les Français va très loin. Prenons pour comparaison l'exemple le plus commun, — le plus banal possible — les mots qu'emploient respectivement une mère anglaise et une mère française pour corriger leur enfant.

Que dit la mère anglaise en pareil cas? Elle dit : « Be good » (sois bon). Qu'est-ce que ce « sois bon » veut dire? Poussons un peu plus loin notre analyse. Cela veut dire à l'enfant : « sois bon, parce que tu peux l'être ». Cela présuppose en effet qu'avec de la bonne volonté il peut être bon. Sous une forme un peu différente ce n'est que le vieil impératif catégorique de Kant, qui disait : « Il faut être bon, puisque vous pouvez l'être. ». Ce « sois bon » est un appel pur et simple à la volonté de l'enfant.

Prenons maintenant l'appel de la mère française. Est-ce qu'elle dit à son enfant « sois bon »? Nullement. Elle dit : « Sois sage, sois raisonnable », expression dont elle se sert sans se soucier de sa signification primitive, mais qui n'est autre chose qu'un appel à l'intelligence de l'enfant pour agir d'après les lumières de la raison, appel qui, au fond, n'est que la théorie fondamentale de Socrate qui disait qu'on n'a qu'à voir la vérité pour la suivre.

Et si cela ne réussit pas auprès de l'enfant, que dit-elle donc? Elle dit : « Ce que tu fais là n'est pas *beau!* » — appel discret au sens esthétique de l'enfant.

Et si cela ne réussit pas non plus, il reste encore un appel suprême que, pour ma part, je trouve infiniment touchant. Elle dit à l'enfant : « Tu fais de la peine à la mère » — appel à la raison la plus profonde de toutes, la raison du cœur.

Je remarquerais entre parenthèses que si la mère anglaise avec son appel à la volonté est cornélienne, la mère française avec ses appels à l'intelligence, au sens artistique, et au cœur est toute racinienne.

Il sera peut-être intéressant de pousser un peu plus loin nos investigations des principes qui règlent la vie des enfants — et des nations. Que dit donc la mère allemande à son petit? Pas de « sois bon », de « sois raisonnable ». La formule cette fois-ci est tout autre. La mère allemande dit : « Sei artig » — phrase qui m'a toujours frappé, ayant appris l'allemand assez tard. Que veut dire « artig »? Si je ne me trompe pas, cela veut dire « remets-toi en accord avec le type national, sois fidèle au type de la race ». C'est l'appel à l'instinct du troupeau, tel qu'il était dans la forêt primitive, ou plutôt à une mentalité chez laquelle *la loi du troupeau*, si bien décrite dans les contes de La jungle de Kipling, domine encore toute la race aux dépens de l'esprit individualiste : fait capital qui explique la suggestibilité étonnante de la masse allemande avant la guerre que ses chefs d'alors exploitaient d'une façon si extraordinaire. On peut, peut-être, résumer le résultat de ces trois éducations dans une épigramme. L'Allemand (suggestible) est plastique mais pas élastique, le Français (artiste) est élastique mais pas plastique, l'Anglais (culte de la volonté) n'est ni plastique ni élastique, mais raide.

Permettez-moi encore de revenir sur ce culte de la raison, qui depuis plus de deux cents ans imprègne presque toute la littérature française et de là est passé dans le vocabulaire quotidien jusqu'à devenir partie du parler enfantin. D'après Nisard la grande littérature du XVII^e^ siècle est tout à fait cartésienne, à l'exception de Molière. Le XVIII^e^ siècle était surtout l'âge de la Raison. La Révolution Française fut la révolte de la raison devenue majeure contre la tutelle de l'autorité, et depuis la raison n'a pas cessé de façonner tous les livres, tous les rapports sociaux, voire toutes les conversations. Mais cette infiltration de la raison par le mot et par la forme dans tous les coins et recoins de la vie nationale fait souvent tort aux Français auprès des nations voisines sans qu'on le sache. Ces expressions « sage », « raison », « raisonnable » et ainsi de suite traduites plus ou moins littéralement en langue étrangère se colorent forcément du sens abstrait et aride qu'ont leurs équivalents abstraits et arides souvent pris du latin dans cette langue. Elles perdent ce contact précieux avec la vie quotidienne dont elles jouissent en France. Traduites, elles deviennent pour ainsi dire, dévitalisées. Rien d'étonnant alors si des critiques étrangers imputent aux idées françaises la sécheresse et l'aridité qui sont l'attribut principal de leur soi-disant équivalent dans la langue étrangère, sans parler du fait qu'un mot peut être dans une langue la clef de la voûte de tout un système d'idées, tandis que dans un autre son équivalent ne possède qu'un sens technique et restreint. L'exemple le plus frappant est peut être l'enseignement de la morale en France qui est souvent critiqué à tort sous ce rapport à l'étranger. Or, on peut le louer ou le condamner pour des raisons toutes différentes, mais on ne peut l'accuser d'être abstrait ou peu pratique, parce que, ce que ses critiques mal renseignés ignorent, son vocabulaire est essentiellement celui de la vie quotidienne.

Mais le mal va plus loin. On commence par condamner la sécheresse des idées peu comprises, on en vient vite à blâmer ceux qui les émettent, et pour la même raison. Et voilà toute une nation condamnée pour des défauts qui ne doivent leur existence qu'à des contre-sens commis par des traducteurs. La vérité est exactement le contraire. Loin de *dévitaliser* la vie nationale, ces idées de la raison se revivifient sans cesse au contact journalier, incessant, qu'elles prennent avec elle. Elles se sont affiné toute la vitalité que au moyen âge se sont affiné les formes théologiques des dogmes auxquels on croyait de tout son cœur. Elles ne sont plus de la pure logique

mais de la logique pétrie d'émotion. Elles assument même une coloration morale, voire pragmatique. Si on parcourt le mot « raison » dans le Littré, on voit combien de fois la phrase primitivement logique prend un sens tout moral de juste, de droit et même d'équité. En voilà quelques exemples: « entendre raison » (acquiescement à ce qui est *juste* et raisonnable); « comme de raison » (comme il est juste); « on dit avec raison » (avec droit, avec équité). Comparez aussi la phrase de Molière : « La raison, mon bon *droit*, l'équité ». Il y a également une nuance pragmatique en des locutions telles que « avoir raison de ses vices », « demander raison au tyran », etc.

Un rapide examen des écoles françaises montre à quel point est récente l'idée de regarder l'enfant comme un enfant et non comme un Homunculus, et cela même dans les écoles primaires qui sont les plus ouvertes au progrès. Il est vrai que, dès 1590, Montaigne écrivait : « Les jeux des enfants ne sont pas jeux et les faut juger en eulx comme leurs plus sérieuses actions. » Pourtant la France dut attendre 1887, date à laquelle M. Gréard institua le premier jardin d'enfants qui réalisait en France l'idée de Montaigne. Alors il arriva souvent que l'œuvre était trop ambitieuse : on prétendit enseigner des sujets aussi définis que l'histoire. Mme Kergomard raconte une amusante anecdote. Une maîtresse essayait de donner une esquisse historique de Jeanne d'Arc à des bambins de quatre et cinq ans. Commençant avec Jeannette gardeuse de moutons, elle retraçait toute sa carrière, du siège d'Orléans au bûcher de Rouen. Quand elle eut fini, les enfants ne semblaient pas encore satisfaits. Elle questionna et l'un d'eux demanda : « que devinrent les moutons quand Jeannette les quitta? ». C'était le seul point que ces petits, qui étaient de la campagne, avaient compris. Dans les écoles privées et les classes préparatoires des lycées, l'enseignement se fait encore de façon plus ou moins formelle; cette manière est claire et logique, sans aucun doute; mais, à la lumière de l'expérience anglaise et de l'américaine, on peut dire que, si elle réussit, c'est probablement aux dépens des impressions des sens et du développement des qualités autres que les qualités littéraires.

C'est en parvenant aux degrés supérieurs que l'on trouve tant à louer dans l'école française. L'analyser en entier demanderait un volume. Voici un sommaire de ce qu'on peut considérer comme ses objets essentiels.

1° On apprend à l'enfant à s'expliquer clairement, lucidement, avec respect pour sa langue maternelle. On cultive également accent, intonation, expression. Les Français savent que seul le mot parlé peut par son rythme et sa beauté évoquer comme il faut les émotions, sentiments et pensées contenus dans le mot écrit.

2° On enseigne aux enfants à admirer des poèmes, des histoires, à titre d'œuvres d'art, et à les considérer dans leur ensemble. Le détail est étudié avec soin, les obscurités éclaircies, mais la partie est toujours subordonnée au tout. Les Anglais sont trop portés à s'attacher à un détail, qu'il s'agisse de poésie, de musique, d'un tableau ou d'un costume parisien, et à louer et à blâmer en conséquence. Au goût français, aucun détail ne semble beau s'il ne s'harmonise avec le tout. Le Français est plutôt soucieux du tout, l'Anglais de la différence, de la nuance, du détail. La critique française est donc portée à regarder le côté positif, l'anglaise le côté négatif. La différence peut s'expliquer par un petit jeu de mots qui ne se traduit guère en français :

« The French rather see things in wholes
« The English rather holes in things (1).

3° On apprend aux petits Français à aimer leur langue et leur littérature, à y voir les formes les plus parfaites et l'expression la plus haute de leur idéal national. Par là, on nourrit la fierté nationale, mais non le chauvinisme.

4° Et cette fierté nationale n'est point celle qu'éprouve le possesseur d'un tableau de prix parce qu'il en est le possesseur unique mais le sentiment que leur pays ne fait qu'un avec eux-mêmes. Fiers de la France, ils veulent que la France soit fière d'eux. Quand l'heure de la mobilisation a sonné, tous les Français, hommes et femmes, se rallièrent autour du pays menacé, ils eurent le sentiment que leur fierté, leur honneur personnel était en jeu aussi bien que la fierté, que l'honneur de la nation.

Les Anglais, si je ne m'abuse, s'engagent pour défendre leur pays, mus par une sorte d'obligation intime, de devoir instinctif. Autre exemple de l'impératif catégorique. Le Français a le sentiment qu'il se bat pour un ensemble dont il est partie intégrante, et non point un chiffre ou un rouage comme l'Allemand.

(1) On pourrait peut-être traduire : « En chaque chose le Français voit plutôt le tout — l'Anglais plutôt le trou ».

5° Ce qu'il y a de si précieux dans l'éducation français, c'est ce sens de l'ensemble dans lequel (comme il arrive en Allemagne) la partie n'est ni fondue ni perdue. C'est au vrai le paradoxe que le christianisme essaie toujours de résoudre : l'unité de la communauté spirituelle et la valeur infinie de l'âme individuelle. Peut-être que ce n'est pas pour rien que le roi de France fut appelé au moyen âge le roi le plus chrétien.

En résumé, parler clair, penser clair, aimer ce qui est beau, respecter entre toutes cette beauté, la langue française, être fier de la France, avoir le sens de la proportion, de ce qui « va bien », de ce qui, dans l'infinie variété des choses, constitue leur unité, cultiver la logique que l'esthétique et l'émotion viennent tempérer, se dilater jusqu'à un culte de l'humanité qui dépasse les limites de tout credo particulier, — voilà ce que veut l'éducation française, voilà l'atmosphère dont elle sait, dès les premiers jours de l'école, entourer l'enfant.

Des lacunes et des défauts de cette éducation il n'est pas nécessaire de parler longuement ici. Qu'il suffise de noter son caractère trop exclusivement littéraire; l'indifférence qu'elle professe parfois pour les faits, par suite le manque de précision, sa tendance à se contenter d'affirmations ou d'impressions superficielles, son goût quelquefois exagéré pour la tradition, d'où il résulte non pas précisément un embargo mis sur les idées nouvelles, mais un discrédit sur les formes nouvelles qui voudraient les exprimer. C'est, en effet, un résumé de la mentalité d'un homme de 30 ans.

Peut-être, si la nation pouvait doubler le nombre de ses enfants, serait-elle à même de ramener dans le parler du pays et dans la vie du pays ce sentiment celtique du mystère, de l'émerveillement naïf, ce goût aventureux pour l'inconnu, cette faculté de regarder le monde avec des yeux vierges et non pas avec des yeux qui reflètent une tradition, toute cette fraîcheur de premier-né de la terre qui est l'apanage normal de tout enfant. Et la présence de deux ou trois enfants au moins est nécessaire pour créer cette atmosphère de vie spontanée dans laquelle l'esprit de l'avenir peut le mieux se développer, grandir et réaliser les diverses formes de son idéal.

Cloudesley Brereton.

AUTOUR DE BALZAC

QUELQUES NOMS PROPRES

Au cours d'une étude publiée en 1894, et reproduite en 1899 à la suite d' « Une histoire d'amour », M. de Lovenjoul a donné certaines indications sur l'origine des noms des personnages balzaciens. Depuis cette publication, de nombreux érudits se sont mis en campagne, et les résultats de leurs recherches ont été donnés, mais au cours d'articles divers; d'autres sont restés inédits. Ils sont ainsi, en général, disséminés ou ignorés; pas plus par M. de Lovenjoul que par ses successeurs, l'indication des noms des personnages de la Comédie humaine n'a d'ailleurs constitué le but principal des travaux entrepris. On s'est plutôt attaché soit à la physionomie de ces noms, soit à l'identification des personnages qu'ils désignent. Surtout on n'a pas donné l'histoire vraie des individualités mises en scène. Il y a là une lacune qu'il paraît intéressant de combler, ne fût-ce que pour fournir quelque éléments nouveaux à l'histoire de cette société de la Restauration et du règne de Louis-Philippe au milieu de laquelle Balzac a vécu, et qu'il a portraicturée; surtout, n'y a-t-il pas là matière à compléter un peu l'histoire de l'œuvre balzacienne?

Et d'abord, une observation s'impose : Balzac, avec une désinvolture surprenante, a pris souvent, pour désigner les personnages mis en scène — même ceux auxquels il a donné le rôle le plus odieux — des noms portés de son temps par des individus vivants, et ce qui surprend plus encore, ces personnages ont accepté en général avec mansuétude d'être ainsi mis sur la sellette; on ne signale à cet égard qu'une seule réclamation, et encore est-elle fort problématique; on a supposé seulement qu'elle avait pu se produire, parce que Balzac a changé (et à peine) dans l'édition de la « Comédie humaine », le nom qu'il avait donné à l'un de ses protagonistes dans les premières éditions. Et encore l'a-t-il laissé subsister dans d'autres romans, dans lesquels le personnage, il est vrai, ne figure qu'accessoirement.

Cette observation nous amène dès à présent au cœur de notre sujet; le personnage en question est la marquise de Rochefide (de *Béatrix*;

dans les premières éditions, antérieures à la publication de la « Comédie humaine » il s'agit de Mme de Rochegude; or ce nom était celui d'une famille encore existante, bien qu'en ait dit (et cela surprend un peu) M. de Lovenjoul, qui la suppose éteinte : il suffit, pour s'en convaincre, de penser à l'ouvrage « l'Histoire des rues de Paris » du marquis de Rochegude, que connaissent tous les érudits; cet ouvrage a été publié il y a quelques années seulement et ainsi la famille de son auteur était loin d'être éteinte au temps de Balzac.

Même remarque en ce qui concerne le nom de Rastignac; il a paru en 1858 une « *Note historique et généalogique sur la maison Chapt de Rastignac, publiée par la famille* », d'où il résulte, entre autres indications, que Pierre-Jean-Julien, marquis de Rastignac, né à Paris en 1769, émigré en 1791, se rallia à l'Empire et fut Président du Collège électoral du Lot en 1809. En 1814 il tourna au royalisme et fut fait Chevalier de Saint-Louis; en 1818 il devint Député du Lot, fut réélu en 1820 et fut fait pair de France en 1823. Allié à la famille de la Rochefoucauld, il eut de son mariage une fille, Zénaïde Sabine, qui épousa en 1817 le duc de la Rochefoucauld Liancourt; celui-ci vivait encore en 1858, et était alors le dernier représentant de la famille. Autre Rastignac de la même lignée : Anne-Parfait, né en 1775, émigré lui aussi, qui devint maréchal de camp en 1814 et exerça les fonctions d'Inspecteur Général de l'Infanterie en 1822. Rentré dans la vie privée en 1830, il ne mourut qu'en 1838.

Comment Balzac fut-il amené à faire état du nom de Rastignac, qui paraît pour la première fois dans la *Peau de Chagrin* publiée en 1831? On peut penser que ce fut en raison de ses relations avec Mme Carraud, qui, on le sait, était née à Issoudun. Dans cette ville, en 1750, un certain comte de Lexion, de la famille de Chapt-Rastignac, avait été assassiné dans les circonstances les plus tragiques; on en parlait encore au siècle suivant et Périmé, ami de Balzac et de Mme Carraud, devait en faire mention dans son ouvrage : « *Recherches historiques et archéologiques sur la Ville d'Issoudun* » (Paris, Bourges, 1847).

D'autre part, un Chapt de Rastignac fut prévôt de Saint-Martin de Tours avant la Révolution, et périt en 1792 victime des massacres de septembre. Peut-être y eut-il, de ce côté également, réminiscence, mais tourangelle, dans l'esprit de Balzac.

Ce qui permet d'affirmer que Balzac a bien eu en vue la famille Chapt de Rastignac, c'est que dans le carnet-album auquel M. de Lovenjoul fait allusion dans l'étude que nous avons mentionnée, l'écrivain avait noté « d'écrire à l'avenir : Chastignac, au lieu de Rastignac ». Ce nom de Chastignac est évidemment une contraction de Chapt de Rastignac.

Si la famille de Rastignac négligea de réclamer contre l'usage fait de son nom par l'écrivain, qui en somme, l'appliqua à un personnage assez sympathique, plus surprenant est le silence gardé par la famille Hulot; on sait que ce nom intervient dans deux œuvres balzaciennes : *les Chouans* et *la Cousine Bette*. Si le Hulot des *Chouans*, et l'un de ceux de la *Cousine Bette*, jouent des rôles fort honorables, il n'en est pas de même de l'amant de Mme Marneffe, représenté comme un débauché de la nature la plus crapuleuse. La *Cousine Bette* est de 1846. Or à cette époque existaient encore plusieurs officiers généraux du nom de Hulot; le général comte Hulot d'Osery (mort en 1852), dont un fils, contre-amiral, a vécu jusqu'en 1878; le général baron Hulot de Mazeray, mort en 1850, qui eut trois fils dont deux furent officiers. Quant au général baron Hulot, dit de Charleville, il était décédé en 1843, mais sa veuve lui survécut pendant de longues années. Aucun des membres de la famille ne réclama lors de la publication du roman. Dans la préface des *Souvenirs militaires du baron Hulot de Charleville* ce silence est relevé, et est attribué à l'ignorance où se trouvaient les intéressés, alors retirés en province et affaiblis par leurs glorieuses blessures, du roman de Balzac et peut-être de l'existence de Balzac lui-même; cette ignorance était sans doute partagée par leurs enfants. L'auteur de la préface ajoute : « Ces considérations nous autorisent à avoir pleine confiance dans le témoignage de leurs descendants qui nous assurent que ces officiers n'ont pas eu connaissance du roman de Balzac. Nous parlons ici au nom de trois familles homonymes dont nous avons eu l'honneur de provoquer l'opinion sur ce point spécial.... Les représentants actuels de ces noms glorieux n'ont pas eu recours aux

tribunaux, parce que les « *Parents pauvres* » ne sont tombés entre leurs mains qu'à une époque où plusieurs éditions des œuvres de Balzac avaient déjà paru. Il était donc bien tard pour entamer un procès dont l'issue, faute de précédents, eût été absolument incertaine, et eût eu pour première conséquence d'augmenter le scandale qu'ils auraient désiré détruire; mais loin d'être indifférents au procédé cavalier de l'auteur de la Comédie humaine, ils regrettent, et tout officier de l'armée française regrettera avec eux, que parmi les Ministres de la Guerre en fonctions à l'époque de la publication, il ne s'en soit pas trouvé un qui jugeât à propos de sauvegarder le prestige de notre armée, et de forcer Balzac à choisir ses types en dehors du cadre de nos États-Majors. »

Mais ici encore on peut se demander pourquoi Balzac est allé choisir ce nom de Hulot; il faut bien dire que l'un des trois officiers dont il vient d'être parlé, le général Hulot d'Osery, s'était signalé à l'attention publique par une scène assez ridicule qui fut racontée tout au long dans le *Moniteur* du 11 juin 1833; le général Hulot, alors en retraite, croyait avoir à se plaindre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, Ministre de la Guerre, qui n'avait pas admis sa prétention d'être inscrit au nombre des lieutenants généraux; se jugeant offensé, il provoqua en duel le fils du Ministre, marquis de Dalmatie, déclarant qu'à défaut du père, il lui fallait se venger sur le fils; celui-ci remit au lendemain sa réponse à cette provocation, et grâce à l'intervention d'un aide de camp du Ministre l'affaire s'arrangea. Mais ce vieux grognard, amputé d'un bras et qui avait perdu un œil à la guerre, ne se tint pas pour satisfait, et adressa à celui qu'il avait provoqué deux lettres assez vives. Les lettres firent le tour de la presse et furent notamment reproduites par le *Nouvelliste*. Ce petit scandale amusa la galerie, et ne put manquer de venir aux oreilles de Balzac. On a prétendu qu'il s'en était inspiré pour écrire la scène de la « Cousine Bette » où l'on voit le vieil Hulot dire au Ministre : « Tu en as menti, Cottin; jette ton bâton comme je jette le mien! » Mais le Hulot de Balzac est sourd, tandis que le vrai Hulot était borgne et manchot. D'autre part le nom du personnage balzacien : Hulot d'Ervy, rappelle celui de son modèle supposé : Hulot d'Osery.

Moins surprenante est la mansuétude dont fit preuve la famille du personnage antipathique du roman de Pierrette : Rogron. Il y avait à Provins, sous le règne de Louis-Philippe, un boulanger nommé Rogeron, dont le nom s'inscrivait en grosses lettres sur la devanture de sa boutique; avant la guerre, nous rencontrâmes à Provins le petit-fils de ce Rogeron, qui nous déclara « que cette canaille-là était bien son grand-père ». Il prétendait posséder (ou avoir possédé) une lettre par laquelle Balzac demandait au boulanger l'autorisation de donner son nom à l'un de ses personnages. Mais cette lettre, il ne put nous la montrer, et nous doutons fort de son existence : étant donnée la désinvolture de Balzac vis-à-vis des familles de Rastignac et Hulot, il est peu vraisemblable qu'il ait fait une exception en faveur d'un boulanger de Provins. Nous fîmes ce jour-là notre première constatation de l'état d'âme des habitants des villes où Balzac a situé ses œuvres, et qui consiste à croire que l'écrivain s'est soucié d'eux, tandis que mille exemples prouvent le contraire.

Le nom de Marsay est, à peine altéré, celui du baron Demarsay, général de brigade sous l'Empire, député libéral sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe; on sait que son fils fut également député après 1830, et représentant du peuple en 1848. Ici encore, aucune réclamation ne fut formulée.

Le nom de Rubempré est également vrai. On n'ignore pas que c'est celui d'une célèbre famille belge. Mais sous la Restauration vivait à Paris une mondaine, Mme Alberte de Rubempré. Elle a été particulièrement mise en lumière par Stendhal qui, dans sa « Vie de Henri Brulard » fait connaître qu'en 1828 « il l'aimait à la fureur ». Cet amour resta platonique, comme la plupart des amours de Stendhal. Beyle céda bien vite le pas à Prosper Mérimée qui, d'ailleurs, dédaigna bientôt sa conquête, déclarant qu'il ne pouvait aimer une femme « dont les bas étaient plissés sur une jambe en garaude ». Elle devint alors la maîtresse du baron de Mareste, et Stendhal, dans ses *Souvenirs d'égotisme*, déclare que « ce qui est comique, c'est qu'il (de Mareste) l'a rendue fidèle ». Cette liaison fut loin d'être éphémère; cette jolie femme blonde, fort spi-

***

rituelle, qualifiée par Stendhal « d'une des Françaises les moins poupées qu'il ait rencontrées », était la fille de Boursault Malherbe, ancien acteur, ancien membre suppléant de la Convention, alors directeur du théâtre Molière. Elle était née en 1804, et avait épousé à l'âge de 18 ans M. Marie-Emilie Cozette de Rubempré, son aîné de 10 ans, propriétaire d'une maison située 11 rue Bleue. Elle lui avait donné en 1824 une fille qui devait épouser, en 1840, le comte de Campiglione, habitant Turin. Fort spirituelle, Egérie sans être bas bleu, elle recevait, outre de Mareste, Stendhal, Mérimée et Delacroix. Celui-ci resta fidèle à son amitié pendant de longues années, car en 1847, il note dans son journal : « 5 avril — chez Mme de Rubempré, le soir ». Quant à Stendhal, il échangea d'Italie de nombreuses lettres avec le couple Mareste-Rubempré, tantôt à propos de son roman *Le Rouge et le Noir*, que Mme Alberte avait critiqué, tantôt plus pratiquement, à propos de son désir d'être décoré; et il sollicitait son intervention! Comme elle habitait rue Bleue, il la désignait sous le nom, soit de Mme Bleue, soit de Mme Azur. On ne trouve nulle part d'indication sur son degré d'intimité avec Balzac, et il est possible que celui-ci ne l'ait connue que de nom; il faut noter en effet qu'il n'entra en relations intimes avec Stendhal qu'en 1839, après la publication de la *Chartreuse de Parme;* il lui écrivit pour la première fois cette même année (*Corresp.*, page 398) et dans sa *Revue Parisienne* du 25 septembre 1840, il déclare ne l'avoir rencontré dans le monde que deux fois. Quant à Delacroix, cet artiste faisait profession à son égard de quelque antipathie, et de ce côté encore il est peu probable qu'il ait trouvé à se renseigner.

Autre Rubempré : il y eut à Paris, entre 1820 et 1850, un certain docteur Moral de Rubempré, spécialiste des maladies vénériennes et auteur de plusieurs ouvrages mi-pornographiques, mi-médicaux, dont certains se vendaient aux Galeries de bois. Il avait épousé une somnambule qui se qualifiait de *polymantiste physiologiste*, et qui commettait des vers au mètre hasardeux.

On ne peut guère douter que le nom du marquis et de la marquise d'Espard ne soit, à peine modifié, celui du duc et de la duchesse d'Escars, celle-ci née de Raucher et veuve en premières noces du marquis de Nadaillac. Les mémoires de la marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars, ont été publiés en 1912 par son petit-fils le colonel marquis de Nadaillac. Le duc d'Escars fut nommé en 1818 maître d'hôtel du roi Louis XVIII, et mourut en 1822. Son caractère n'avait rien de la noblesse du personnage de *l'Interdiction*. Le marquis de Bonneval, dans ses *Mémoires anecdotiques*, s'exprime ainsi sur son compte : « Le duc d'Escars, premier maître d'hôtel, était un vieillard de belles manières, qui était tout juste à la hauteur de sa place, fort appréciateur de la science gastronomique, mais il ne fallait pas le sortir de sa spécialité. Pozzo di Borgo, ancien ambassadeur de Russie, dit un jour en dînant chez la princesse de Poix : Le duc d'Escars est bien ennuyeux quand il veut parler politique. On devrait enfermer ce gaillard-là dans un pâté; il y serait bien à sa place. — Oh! il n'y resterait pas longtemps, lui répondis-je, sans y faire brèche avec ses dents..... Quand le duc d'Escars venait à moi, marchant les jambes écartées, la tête bien renversée en arrière, il m'offrait généreusement une prise de tabac, en parlant du nez. — Mon cher Bonneval, c'est du tabac de Roi! »

Quant à la duchesse, c'était une personne d'infiniment d'esprit et d'une grande franchise : elle avait en horreur les intrigues de cour, et détestait les faux dévots : en 1822, après la mort de son mari, elle dut quitter les Tuileries, et son salon fut fréquenté par la haute noblesse du temps : elle était déjà d'un âge mûr, et rien dans l'histoire de sa vie ne permet de supposer qu'elle ressemblait, autrement que de nom, à l'héroïne balzacienne. Ses mémoires sont surtout écrits en haine du régime impérial, auquel elle n'avait pas pardonné les misères de son temps d'émigration.

Dans le premier roman qu'il ait signé de son nom : *Les Chouans*, Balzac a également utilisé des noms vrais : son Marche-à-Terre a existé, avec son surnom et même avec son prénom : Pierre. Quant à son nom véritable, c'était Tréhard. Galope-Chopine est cousin fort proche d'un chouan des Côtes-du-Nord, Galope-la-Frime. Le capitaine Merle porte le nom du général baron Merle, qui fut l'objet d'une notice biographique de M. Auguste Braquehay; ce nom fut longtemps populaire dans le département de la Mayenne. Dans la première édition des *Chouans* figure un certain comte de Vauban qui publia en 1806 des Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée :

ce nom est transformé en celui de Bauvan dès la 2e édition, et ce même Bauvan figure, on le sait, dans d'autres romans de la Comédie humaine.

Autre nom vrai, ou du moins à peine altéré, qui se rattache à l'histoire de la Chouannerie, mais qui est porté par un des principaux personnages de *Une ténébreuse affaire* : ce nom, c'est celui de Michu. C'est là une contraction de celui de Michel Huet, garde-chasse du comte de Mué, qui commanda une compagnie de Chouans en Ille-et-Vilaine.

Voici encore d'autres noms, dont l'origine est plus connue : Lousteau était celui d'un ouvrier de l'imprimerie de la rue des Marais (Hanotaux et Georges Vicaire : *la Jeunesse de Balzac*) — qui, d'après un article de Louis Durand (*Balzac et ses amis — Le Voltaire* du 4 au 22 janvier 1884), y exerçait l'emploi de chef des machines. Cardot, d'après Edmond Biré, était un marchand de draps, collègue du père de Balzac, en 1793, au Conseil général de la Commune de Paris; Birotteau un conventionnel qui fut guillotiné à Bordeaux le 24 octobre 1793. (A Chabosseau, *Confrontation de deux martyrologes*, *Mercure de France* du 1er mai 1923.)

On a été chercher, à notre avis, un peu loin l'origine du nom de Jacques Collin, le forçat évadé, le protecteur terrible de Lucien de Rubempré : on a soutenu que c'était une altération de celui du fameux Collet, dont l'histoire a quelque analogie avec la sienne. Peut-être y a-t-il eu à cet égard association d'idées dans l'esprit de Balzac. Mais est-il nécessaire de rappeler que le nom de Jacques Collin fut celui du lecteur du roi François Ier, qui fut abbé de St-Ambroise et l'auteur de traductions latines et de poésies? On peut affirmer avec une quasi certitude que ce personnage n'était pas inconnu de Balzac, à qui l'histoire du XVIe siècle était si familière et qu'il l'a pris tout simplement sans y rien changer. Quant à Herrera, autre désignation du même Jacques Collin, on sait que c'est un nom fort répandu en Espagne et qui fut porté par plusieurs peintres; notamment Herrera le vieux fut le maître de Velasquez.

Voici encore deux noms qui, croyons-nous, ont échappé jusqu'à ce jour à la sagacité des chercheurs. Le premier est celui de Balthazar Claës, le protagoniste de *La Recherche de l'absolu;* on sait que l'action de ce drame se passe à Douai; la maison de l'infortuné chimiste existe dans cette ville, ou tout au moins les Douaisiens la désignent comme telle : à vrai dire elle n'est pas identique à celle du roman, mais elle est la seule de la ville qui puisse lui être comparée. Ce qui est à retenir en particulier, c'est qu'elle fut, jusque vers 1868, la propriété d'une famille qui l'avait occupée « de père en fils » depuis de longues années, et que le nom de cette famille était Balthazar. Il y a là une coïncidence frappante et on peut admettre avec assez de raison que c'est là que Balzac a trouvé le nom de son héros.

L'autre nom, c'est celui de Porriquet, personnage fort accessoire de la *Peau de Chagrin*. C'est celui d'un ancien professeur du héros Raphaël, qui vient solliciter de lui un service, et en est d'ailleurs fort mal reçu. On l'a assimilé non sans raison à M. Lepître, maître de la pension où Balzac fut placé par ses parents à la fin de 1814. Mais le nom de Porriquet a une autre origine : il convient de rappeler qu'il a été repris par Madame Surville dans sa nouvelle : *Le Voyage en Cocon* (V. le Compagnon du foyer), d'où Balzac a tiré son *Début dans la Vie*. Dans cette nouvelle, le jeune homme qui parle si étourdiment en voyage se nomme le petit Porriquet, devenu, dans le roman de Balzac, le jeune Husson. Ce nom de Porriquet était ainsi retenu, et considéré probablement comme assez ridicule, par la famille. Or peu après son mariage, en 1821, Madame Surville, qui habitait Bayeux avec son mari, écrivait à sa mère une longue lettre dont il faut retenir le passage suivant (Lov. A. 378 *bis* Fo 91 : « Vous vous souvenez de M. de Chabouette et de Madame Sureau, auxquels M. Bousseau nous a adressés; au bout de huit jours à l'heure pareille de votre visite, Mmes *Porriquet*, Sureau et Bourgeot née Poupon sont venues nous accabler de leurs personnes et de leurs caneaus »; et plus loin, à propos d'une partie de *casino* pendant laquelle les bourgeoises du cru avaient cru devoir se moquer de Madame Surville, mais sournoisement, on lit ceci : « Madame *Porriquet*, qui ne jouait pas, vient à côté de moi et me demande si on jouait le *cassino* à Paris de cette manière. Je réponds en riant : Oh! non, Madame, on le joue bien plus spirituellement que cela, mais à Paris on diffère de Bayeux, car on ne rit pas devant une étrangère qu'elle n'en connaisse le sujet... » Attrape, Porriquet! On sait que Balzac vint rendre visite à sa sœur à Bayeux vers le

même temps : on dut lui montrer la Porriquet et il s'en souvint dix ans plus tard.

Il conviendrait de nous arrêter là, non que la matière manque, mais parce qu'il faut savoir la quitter à temps, si nous avions la force de résister à une dernière tentation : il s'agit des personnages de la Rabouilleuse; la question ayant déjà été traitée, tant par d'autres que par nous-mêmes, nous nous contenterons de rappeler que la Cognette a existé avec son nom, ou plutôt avec son surnom, que les « cinq Hochon » étaient les membres issoldunois de la famille Cochon de Lapparent, et qu'enfin l'ennemi de Philippe Bridau, Max, s'appelait en réalité Fix; l'analogie entre les deux noms est évidente.

Outre les noms de personnes, Balzac a employé des noms de lieux. M. de Lovenjoul en a rappelé quelques-uns, parmi lesquels ceux de Nègrepelisse, de Bargeton, etc... Ajoutons à cette nomenclature celui de Gondreville (le Malin de la *Ténébreuse affaire*), qui est le nom de trois communes de France. Nous croyons inutile de les indiquer tous, car il suffit pour les trouver de consulter un dictionnaire ou un almanach des communes et d'ailleurs ils ne peuvent donner lieu à aucun commentaire.

Et nous terminons par le nom de Morillon, personnage fort peu important de la *Recherche de l'absolu*, parce que, dans une préface restée inédite, qui se trouve à la bibliothèque Lovenjoul et que nous avons analysée dans une de nos études, ce nom de Morillon est pris comme pseudonyme par Balzac lui-même.

Certes, la mine que nous avons tenté d'exploiter est loin d'être épuisée; il appartient aux fervents de Balzac, et de l'histoire littéraire, d'ouvrir plus au large, et de pousser plus loin, les galeries que nous n'avons fait qu'amorcer.

Maurice Serval.

LES JEUNES

HENRI POURRAT

Entre Olliergues au Nord, Arlanc au Sud, Echandelys à l'Ouest et St-Anthème à l'Est repose Ambert dans un creux de plaine. C'est une toute petite ville, avec autour un grand pays, à peine accidentée par la haute tour carrée de sa vieille église St-Jean, par la masse ronde d'un très curieux monument, sa halle et sa mairie à la fois. Les monts du Livradois sont tout près d'elle d'où dévalent mille blancs ruisselets, affluents de la Dore. De là descendent aussi vers Ambert aux jours de marché les dentellières et les paysannes de Cunlhat, de Brousse, de Vertolhet, de Valcivières, de St-Romain, de Viverols, du Chambon et de St-Bonnet-le-Chastel. Assis à la porte de la boutique paternelle, dans ce vieil Ambert, un enfant écoute le vent encore chargé du bruit des pins, du chant des torrents, des senteurs de résine et de fleurs. Il écoute les récits, les légendes vieilles comme le monde, mais rajeunies au cadre vert de la Basse-Auvergne, la chronique de cent villages accrochés au granit, couchés au pli d'un mont, adossés à quelque forêt, ou dressés au commencement d'une vallée. Et son âme s'emplit des murmures d'une nature, à la foi souriante et sauvage, s'enthousiasme pour les histoires que son imagination recompose. Cet enfant, c'est Henri Pourrat, en qui déjà se condensent goutte à goutte et la beauté de son pays et le songe mystérieux de sa race, entre toutes forte et courageuse.

*
* *

Il débuta dans les lettres par un petit volume, *Sur la colline ronde* écrit en collaboration avec son ami Jean-François Angeli. Puis en 1918, il publia un long poème *Les Montagnards* qui reçut un prix, ne fut pas lu et, tombé, par hasard, entre mes mains m'inspira tout de suite pour son auteur une sincère admiration. Car c'était, ce poème, pareil à une moderne chanson de Roland, l'épopée des paysans au cours de la guerre; c'était, en tragique, quelque chose d'analogue au Jean de Noarrieu de notre Francis Jammes.

En vers d'une surprenante simplicité et d'une poésie tantôt poignante et tantôt familière, dans un rythme très libre, Henri Pourrat contait *La Mobilisation*, *Les Routes de Verdun*, *Les Dimanches à la ferme*, *Le Bois des Corbeaux*, *Les Nuits de la Montagne*, *Les Tranchées d'Avocourt*, *La Garde aux champs*. Dans cette double fresque, on voyait à la fois Jean Theil, occupé à son tragique labeur de moissonneur d'Allemands et là-haut :

Dans la montagne à deux heures d'Ambert,
Par ces versants de forêts bleues et d'herbe
Où les hameaux dorment sous leurs fumées...

sa femme, la Louise, continuant le travail

« expliqué bout par bout ». Peintre délicat de paysages, Henri Pourrat se révélait aussi là un grand lyrique. Cette guerre qu'il n'a pas faite, je crois, qu'il a seulement entendu raconter, il l'a vue, comme un Dorgelès, comme un Péguy que, par endroits il égale peut-être :

Jeannette des Français, souviens-toi des Fran-
[çais,
Fileuse de la paix, souviens-toi de la paix...
Franchise de nos bourgs, souviens-toi de nos
[bourgs,
Vierge qui enfantas la France, souviens-toi!

Après ce poème qui devrait être célèbre, et qui parut à l'honorable M. Fernand Vandérem une aimable berquinade, Henri Pourrat a donné un autre recueil de vers, *Liberté*, encore plein de beaux dons, mais inégal. C'est un mélange de fables, de moralités, d'apologues, de poèmes à la gloire de l'Auvergne, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, ici attendris, et là narquois, tantôt prosaïques, tantôt poétiques avec des parties charmantes, réussies, comme la *Chanson de la Départie* et des aphorismes un peu trop simplets pour mon goût du moins. Livre plaisant mais trébuchant, d'une paysannerie affectée, d'une philosophie qui voudrait être familière et qui paraît parfois guindée. Ne nous y attardons pas, car Henri Pourrat, délaissant ces jeux, allait se placer, soudain, au premier rang de nos meilleurs prosateurs.

Gaspard des Montagnes a eu comme *Les Montagnards* un prix littéraire, le prix du Figaro. Il ne semble pas que l'ouvrage ait obtenu cependant tout le succès qu'il méritait. Et pourtant de quelle aérienne et poétique trame était fait ce livre, moins un roman sans doute qu'une geste, au cours de laquelle Henri Pourrat, enchaînant sur une histoire d'amour fraîche et pure comme la rosée, un drame angoissant et les mille légendes de son Auvergne, nous tenait haletants, émerveillés, anxieux d'un dénouement long à venir! L'histoire de *Gaspard des Montagnes* se poursuivait en effet dans un second ouvrage : *La Belle Bergère*, où, dans le même décor de montagnes livradoises, de torrents bleus et de fleurs sauvages, plus vivement peinte peut-être, plus pareille à une image d'Epinal, mais toujours poétique à l'extrême, continuait sans, heureusement, finir encore l'aventure de Gaspard et d'Anne-Marie Grange.

Enfin Henri Pourrat a fait revivre dans *Les Jardins Sauvages* la vie « agreste et mystérieuse » d'un poète exquis, Jean-François Angeli, tué à l'ennemi et qui avait trouvé « un insolite lyrisme » proche parent du reste de celui d'Henri Pourrat, « paysan et un peu fol, sous le signe de l'alouette ». Livre encore passionnant, hagiographie plutôt que biographie et où l'auteur, en expliquant son ami, s'est peut-être expliqué lui-même :

Les innombrables Jeanne d'Arc de la bruyère
Je les vois, elles ont des livres merveilleux
Dont les feuilles ont la transparence des cieux.
Quand j'aurai bien quitté mes lunettes d'école
Moi aussi j'irai lire, par dessus leur épaule.

Mais il faut revenir à *Gaspard des Montagnes*, l'œuvre capitale de Henri Pourrat. L'intrigue de ce livre est déjà passionnante et comme une forêt pleine des plus mystérieux retraits. Une vieille femme conte en quelque veillée d'Auvergne. Elle dit *les vaillances, farces et gentillesses de Gaspard des Montagnes*, en ensorcelante histoire qui ne se peut que bien mal résumer.

Nous sommes au temps du grand Napoléon et nous apprenons à connaître la famille de Grange, honnête paysan, dont le frère, parti à la Guadeloupe, n'est revenu qu'une fois, a fait ses nièces héritières puis est reparti, non sans laisser derrière lui des légendes et des racontars sur son immense fortune, sur de l'or confié à son frère.

Et voici qu'à Chenerailles se passent d'étranges choses, fantômes au seuil des portes, fantasmagories dans les bois, lettres de menaces que remettent de mystérieux colporteurs. Un jour Grange s'absente. Un homme entre dans la maison, fouille les meubles et les murs, à qui, vaillante déjà, la petite Anne Marie tranche la main d'un coup de couteau. Le drame est né. Il va se poursuivre avec des alternatives d'espérance et d'angoisse, des périodes de calme et des heures de tragique attente, auxquelles se mêle *Gaspard des Montagnes*, plus doux que les doux, plus rusé que les plus rusés, plus brave que les plus braves, amoureux de sa cousine Anne Marie et dont les exploits épiques remplissent tout le livre. Cependant le malheur rôde toujours autour des Grange. Les brigands cherchent encore l'or de l'Américain. L'homme à la main coupée a dit qu'il reviendrait. Il y a des assassinats. On sent par

tout des présences invisibles. Les Grange quittent Chenerailles pour Champetiers, Champetiers pour le château des Escures. Mais toujours la peur est là, aggravée par la solitude des forêts, par le grand désert des hivers et Gaspard se multiplie en vain en courses, à travers les monts et les vaux, en quête de traces, toujours renaissantes, toujours perdues. Il se brouille un jour avec son oncle. Il part soldat, laissant Anne-Marie plus seule et plus angoissée. Nous le verrons revenir dans *A la Belle Bergère*. Entre temps un certain M. Robert s'est fait admettre chez les Grange. Il s'intéresse à l'oncle d'Amérique. Il s'intéresse aussi à Anne-Marie. Il la délivre des brigands. Il l'épouse, tandis que le père s'en va retrouver l'héritage de son frère. Mais M. Robert n'a pris Anne-Marie pour femme qu'en vue de la dépouiller et de se venger. Il est l'homme à la main coupée. Gaspard heureusement est revenu. Après mille péripéties il retrouvera les brigands et M. Robert. Il leur livrera un combat tel qu'on n'en voit que dans la *Chanson de Roland* ou dans le *Livre des Rois*. Mais M. Robert n'est pas tué et l'enfant d'Anne-Marie a été volé.

Ici s'arrête, sur une page exquise où l'amour contrarié d'Anne-Marie et de Gaspard est près de s'épancher, ce que nous savons d'eux. Mais déjà leurs inoubliables figures de chagrin et de dévouement sont en nous, y demeurent comme une des plus émouvantes créations de la littérature française.

Déjà ce *Gaspard des Montagnes*, étonnant de force, de truculence, d'amitié et de courage nous est cher, comme cet admirable pays de Livradois que le héros parcourt jour et nuit, nous en faisant connaître chaque sentier, égrenant ses chansons, récitant ses légendes, ce Gaspard qui peut-être est l'Auvergne elle-même.

Rarement, nous ne craignons pas de l'écrire, un pays a vécu aux pages d'un livre d'une vie aussi intense. Rarement le folklore a inspiré une œuvre plus attachante et ne s'est si étroitement fondu dans des personnages de roman. Sous la vive enluminure du long récit tragique, des siècles et des siècles de rêveries et de légendes reparaissent. Au bruit des meurtres, au tumulte des enlèvements s'ajoute le mystère savamment répandu à travers tout le livre du secret de « l'Américain ». A l'amour de Gaspard pour Anne-Marie tous les monts de l'Auvergne, tous les ruisseaux du Livradois, toutes les chansons des forêts, toutes les fleurs des solitudes vertes, concourent et prennent part. Roman poétique, romancero de l'Auvergne, histoire nouvelle d'une Yseult et d'un Tristan paysans, geste moderne, l'œuvre d'Henri Pourrat est bien la sœur de ces grandes œuvres provinciales *Les Lutlibel*, de Pouvillon, *Le Mazarelli*, d'Emmanuel Delbousquet, *Jarquon le Croquant* d'Eugène Le Roy, *L'Oiseau de proie*, de Chéran, *La Brière*, de A. de Chateaubriant, *Le Psaume sous les étoiles*, de Devolny et de ce beau *Raboliot*, de Maurice Genevoix, dernier en date de la longue lignée. Non seulement *Gaspard des Montagnes* soutient l'éclat de ces romans, mais il les surpasse sinon en robustesse, du moins par quelque chose de plus aérien et de plus poétique, par une richesse du sang qu'il doit peut-être à l'air de ces cimes où il est né, par des sentiments pareils en fraîcheur à l'arnica, à la gentiane et aux grandes digitales pourprées, par une aisance et une abondance qui rappellent la course vive des eaux aux flancs bleutés du Livradois. Outre une langue franche et drue comme un haut sapin, aux racines plongeant dans un des plus vieux terroirs de France, il y a là, un air de liberté et une atmosphère de rêve, une connaissance du folklore qui font de *Gaspard* et de *A la Belle Bergère* deux de livres les plus émouvants, les plus honnêtes et les plus charmants qui se puissent lire.

Ils me font songer parfois aux romans de Panaït Istrati à *Kyra Kyralina*, à *l'Oncle Anghel*, à *Présentation des Haïdoues*. Mais tandis que les héros de l'écrivain roumain ont tous bu à des eaux troubles, Henri Pourrat est resté, lui, dans son Ambert natal, comme son ami Jean-François Angeli, un « *fils de fées* ». Ses héros, Anne-Marie et Gaspard, portent en eux l'extrême pureté des sources.

Et certes je connais le reproche déjà fait par M. Benjamin Crémieux, qui consacra pourtant à Henri Pourrat un excellent et enthousiaste article et d'après qui, pour être un chef-d'œuvre, il manquerait à *Gaspard des Montagnes* ce caractère : l'universalité. Mais qui sait si la *Chanson de Roland* eut toujours ce caractère d'universalité que nous lui prêtons aujourd'hui? Et le *Rustem* du *Livre des Rois* nous émeut-il moins d'être né si loin de nous, dans le temps et dans l'espace? Les *Haïdoucks* de Panaït Istrati sont-ils universels ou proprement orientaux?

J'écarterai, quant à moi, ce reproche,

Et quand, avec les derniers dancings, le dernier roman licencieux des jeunes auteurs modernes ne sera plus même un souvenir, je crois que Henri Pourrat, assis dans sa petite ville d'Ambert, sur quelque banc d'où il regardera encore « les beaux versants de forêts bleues et d'herbes », aura toujours ses lecteurs et sa gloire. (1)

Guy Lavaud.

LA POÉSIE

SALUT AUX HIRONDELLES

Le fils du voisin, militaire en pays lointain, salue là-bas sur leur départ les hirondelles de son canton.

— Hirondelles françaises
Revolant vers vos nids,
Je vous prie qu'il vous plaise
Bonjourer mes amis.

— Si je puis les remettre,
Ce sera de bon gré.
— Sont aisés à connaître
Et bons à bonjourer.

Sont sur la montagnette,
Travaillant leur lopin,
Ou faisant la dînette
Assis au frais d'un pin.

Devant eux la bouteille,
La miche à leur côté,
Ont l'oreille vermeille
Et le cœur en santé.

Les jours, la hone, la hotte,
Le travail à plein corps,
En grand air sur ces côtes
Qui font face aux Monts d'Or;

Le dimanche, leurs blondes,
La danse en ce vert pré
Sous le cri des arondes
Et le soleil doré.

L'un touche la bombarde,
L'autre le violon,
Et tous là se gaillardent
Tant que le jour est long.

Ce sont de fins droits maîtres
En tous faits et combats :
Sont aisés à connaître,
Leurs pareils n'y a pas!

Cette chanson fut faite
En l'honneur du pays
Par un premier trompette
Du deuxième spahis,

Par Jean-Marie Chassagne,
Qui, né natif d'Usson,
— Proche Issoire en Limagne,
Là où les bons vins sont, —

Servait alors la France
A l'armée du Levant,
Le cœur tout aux vaillances
Et la moustache au vent.

APOLOGUE

Un sidi conte un apologue à l'auberguiste qui se plaignait de ses malheurs, et l'auberguiste répond.

Un sidi m'a dit : — Le malheur est comme
Cette montagne ayant nom Puy de Dôme.
Longtemps, à grand ahan, rebuté, dérouté,
Aux laves de la cheire, aux fondis de la sagne,
Perdant souffle sans perdre cœur, il faut monter.
Mais arrivé enfin au haut de la montagne,
Soudain, onde sur onde, à l'horizon grandit
Un verger de vingt lieues fait comme un paradis,
Et, par delà, la brume rose des campagnes.

— L'apologue me semble beau
Et de douce philosophie.
Mais par malheur dans cette vie
On n'est jamais en haut.

Henri Pourrat.

(1) *Bibliographie* Les Montagnards (Nouvelle Revue française), Liberlé (Société littéraire de France), Gaspard des Montagnes (Albin Michel), A la Belle Bergère (Albin Michel), Les Jardins sauvages (Nouvelle Revue française).

VIE DE CÉSAR

(Nouvelle)

M. Doigtdieu, archéologue, s'étant rendu de bon matin sur l'emplacement d'un camp romain de son invention, faillit y piétiner un enfant en bas âge, ficelé dans des chiffons et qui vagissait. Plus habile à manier des objets vieux de vingt siècles que des êtres humains datant de deux mois, M. Doigtdieu considéra sa trouvaille avec appréhension, hésita un instant, puis, courageusement, s'en saisit et l'emporta dans la direction de la ville. Un peu gêné de la stupéfaction qu'il excitait sur son passage, il se hâtait de mettre au courant les gens qu'il rencontrait :

— Voilà ce que j'ai trouvé au camp de César.

Un paysan ricana :

— C'est p't'ét'ben César en personne.

Le mot eut du succès. La foule qui grossit jusqu'à la mairie autour de l'archéologue répéta triomphalement : « V'là M. Doigtdieu qui ramène César. » Ainsi le marmot fut baptisé César par acclamations et, comme à quelques instants de là il fut effectivement reconnu mâle, l'employé municipal consacra officiellement cette appellation en l'inscrivant au registre de l'état civil.

César fut confié à une bonne vieille qui l'éleva de son mieux et qui, au bout de six ans, reçut trente francs et une médaille de bronze en récompense. Il se présentait à cette époque sous l'aspect d'un petit bonhomme fort laid et assez mal bâti, aux jambes trop courtes, à la tignasse rousse, aux yeux souriants et nigauds ; et ces yeux-là ne mentaient pas. Le maître d'école désespérant bientôt d'apprendre à César la première lettre de l'alphabet l'employa plus utilement à balayer la classe ; César, pour qui l'étude était sans attrait, maniait le balai avec une ardeur joyeuse, il était complaisant, docile et sympathique comme un bon chien. Ses camarades, après l'avoir quelque temps appelé bâtard par malice, y renoncèrent, car ce titre n'avait pas l'air de l'émouvoir autrement.

Sa mère nourrice morte, il dormit un peu partout et fit à son gré l'école buissonnière. Quand il avait faim, il entrait dans la première maison venue, souriant largement et tournant entre ses doigts sa casquette ; on savait ce que cela voulait dire et on lui octroyait volontiers un quignon de pain ou des rogatons dont il s'accommodait parfaitement. Mais ce fut en vain qu'on voulut lui faire prendre un métier ; des ateliers et des boutiques où l'on tenta de l'employer, César coulait vers la rue et ce qu'elle représentait pour lui de libre flânerie des regards si douloureux, il semblait si triste sur sa tâche, que ses patrons eux-mêmes ne pensaient pas à taxer sa paresse de mauvaise volonté. Les maigres ressources d'une charité qu'on ne lui refusait pas suffisant à son bonheur, il considérait vaguement tout labeur régulier comme une contrainte injuste et inutile. D'ailleurs, s'il souffrait de travailler, il aimait à rendre service : il s'acquittait avec tact et célérité des commissions dont on le chargeait et n'avait pas son pareil pour faire promener un chien. Et il ne réclamait aucun paiement. Si on lui donnait des sous, il courait au cabaret ; le vin le charmait et lui inspirait une gaîté qui avait le mérite de réjouir autant que lui ses compatriotes. Mais, plus encore que le cabaret son séjour d'élection était le bord de la rivière où il allait, l'été, tendre des lignes ; les cigales grinçaient aux troncs des arbres, le soleil tombait à pic du ciel sur l'eau luisante, et, tout en épiant les oscillations des flotteurs, César se vautrait dans l'herbe chaude et qui sentait bon avec une volupté naïve de sauvage ou de bête.

Ce fut, en cette posture, qu'il vit un jour, sous les ormes de la berge, deux gendarmes venir à lui. Il les salua poliment, leur demanda si la santé allait à leur désir ; ce vagabond vivait en bonne amitié avec les gendarmes eux-mêmes. Mais eux, cette fois, loin de lui répondre avec bienveillance, après s'être concertés silencieusement du regard, se précipitèrent sur lui et lui passèrent les menottes.

Il crut d'abord à une plaisanterie ; il affirma qu'elle était bien bonne ; on le pria brutalement de se taire. Alors il baissa la tête et ne souffla plus mot. Puis il pleura. Il n'avait pas sur le bien et le mal les renseignements précis d'un professeur de philosophie en Sorbonne, mais il avait vu parfois des gens vêtus comme lui traverser la ville entre deux gendarmes, et, sachant les sentiments qu'un tel spectacle inspirait au commun des mortels, il jugeait que c'était le plus mauvais cas où pût se trouver un homme de sa condition.

Le lendemain, dans une salle dont la splendeur sévère l'impressionna vivement, un monsieur lui affirma qu'il avait étranglé une rentière. César reconnut M. Le Jay, juge d'Instruction. L'affirmation de M. Le Jay était catégorique, mais, à vrai dire, il avait ses raisons pour cela : l'assassinat de la rentière, que la ville inquiète ne voulait pas oublier, menaçait de rester impuni : c'eût été dommage : un criminel à « cuisiner » n'est pas une petite chance pour un magistrat qui a le souci de son avenir et qui se sent capable de mener subtilement une enquête. Peut-être, après tout, César était-il le coupable longtemps et vainement cherché ;

le désirant beaucoup, M. Le Jay le croyait presque et en éprouvait pour César, avant même de l'interroger, une certaine gratitude. Il lui conseilla bienveillamment de ne pas chercher à égarer la justice et de le contredire le moins possible. Certes, César était à peu près sûr de ne pas avoir étranglé de rentière, mais il se serait bien gardé de contredire M. Le Jay ; car, s'il n'avait jamais usé de raisonnement pour se conduire dans la vie, il savait, tout aussi bien qu'un animal domestique, associer de rudimentaires idées et agir en conséquence ; et il avait notamment remarqué qu'il était profitable d'obéir aux grands de la terre et de partager leurs avis.

— César, disait M. Le Jay, vous avez tout intérêt, non seulement à ne pas égarer la justice, mais aussi à l'éclairer. On n'a constaté dans la maison du crime aucune disparition ; mais ceci justement vous condamne : vous ne paraissiez pas tenir outre mesure à l'argent...

— Pour sûr, répondait César, soucieux d'être aimable, et que la soif de l'or n'avait en effet jamais tourmenté...

— Seulement (et ici M. Le Jay braquait vers César des regards aigus) il y avait sur la table de la cuisine une bouteille à moitié vidée. Et il est de notoriété publique que vous avez un faible pour le vin.

— Pour sûr, répondait César dont les yeux brillaient tandis qu'il évoquait la saveur du bon vin et l'image d'une bouteille où il restait encore quelque chose.

— Ecrivez, concluait M. Le Jay en se tournant vers le greffier.

Et il hésitait un instant si la promptitude de ces graves aveux était due à son habileté professionnelle ou si elle dénotait de la part de César un extraordinaire cynisme. Par bonté d'âme, évidemment, il inclinait vers la première hypothèse.

L'affaire ne traîna pas. Aux assises, la culpabilité ne faisant aucun doute, la responsabilité fut seule discutée. Les médecins l'affirmèrent limitée. L'avocat de César en profita pour faire entendre des accents pathétiques sur ce pauvre être, sur cet enfant trouvé, d'hérédité à coup sûr pitoyable, et que l'alcool, en outre, avait abruti. Dans sa péroraison, il laissa percer une pointe discrète de socialisme : c'était moins le criminel que la société qu'il jugeait coupable d'un tel crime... La plaidoirie fut trouvée originale. Quand la Cour rapporta un jugement condamnant César à cinq ans de travaux forcés, tout le monde fut d'avis qu'il devait à son avocat une fière chandelle.

M. Le Jay obtint son avancement ; l'avocat fit un riche mariage ; quant à César, les événements s'étaient précipités si vite qu'il partit pour le bagne le visage souriant et le cœur satisfait : il n'avait pas eu le temps de comprendre et, si cela lui arriva jamais, ce fut alors qu'il était suffisamment accoutumé à sa condition nouvelle pour n'en pas trop éprouver de chagrin.

Il fut gracié avant la fin de sa peine. Il s'était attiré là-bas les sympathies de tous et aurait pu y vivre facilement ; mais, au milieu de tant d'aventures bizarres, il n'avait jamais cessé de revoir en son cœur un coin de rivière luisante et des ormes bleus épandant leurs ombres sur des herbes propices aux bons sommeils. Il revint dans sa ville comme au gîte un animal. Alors ce fut, durant quelques jours, une joie profonde ; les sensations que lui offraient les objets et l'horizon familiers l'enivrèrent comme un bon vin dont il aurait bu sans que la bouteille fût jamais vide. Ce bonheur l'empêcha même de se rendre compte qu'il traînait l'épouvante sur ses pas. Il souriait au passage à un visage reconnu, puis se hâtait vers le plaisir d'en reconnaître un autre et n'avait pas le temps de constater qu'à son approche on détournait la tête avec horreur.

Mais, un peu plus tard, Mme Colombeau, l'épouse du pharmacien de la rue Basse, qui pastichait les Diaboliques dans un journal local et à qui il ne manquait évidemment que d'habiter Paris pour acquérir une grande gloire littéraire, supplia son amant de lui faire connaître César. Elle était persuadée de trouver dans la conversation du criminel des documents précieux pour une nouvelle. L'amant, après s'être fait tirer l'oreille, comprenant qu'un refus ruinerait son prestige, s'embusqua dans la boutique de son ami le pharmacien et attendit que César passât pour l'appeler. Quand Mme Colombeau fut en face de son héros, elle avait déjà, dans son imagination, composé la nouvelle : « Avez-vous fait ceci, avez-vous fait cela, lui demanda-t-elle? »

Pour sûr, répondit-il, à tout hasard, en souriant. Mme Colombeau jugea que c'était un type extraordinaire, une brute admirable dans son genre ; son amant, dès lors, lui parut presque aussi quelconque et terne que son mari, et elle s'agaça étrangement de leur présence durant cet entretien peu banal.

Assassin, un conte d'elle qui parut à quelques jours de là, eut un succès d'actualité considérable. Elle-même fit à César une réclame monstre dans les salons où elle récitait des vers : « Il dit des choses, c'est à vous donner le frisson, ma chère! » La mode vint d'entendre l'assassin raconter lui-même son crime. On l'arrêtait au seuil des portes, on le faisait boire pour lui délier la langue...

D'ailleurs, du moment qu'il n'avait tué que pour boire, il semblait qu'une générosité bien entendue envers son ivrognerie dût le rendre inoffensif... Peu à peu un récit définitif du crime se constitua par suggestion en son esprit, à l'aide des questions qu'on lui posait ordinairement et qui étaient inspirées par des détails trouvés dans la nouvelle de la pharmacienne.

— Voyons, César, raconte-nous comment tu as fait?

— Je me versais un verre de vin, elle est arrivée, elle m'a traité de voleux, j'y ai serré le gosier, elle a fait : couic...

Alors un frisson secouait l'assistance : les yeux des femmes brillaient : les hommes hochaient la tête sous l'effet d'une terreur admirative. Et César, bientôt, devint une gloire locale. Un tailleur l'habilla de pied en cap, pensant avec raison qu'il était malséant de laisser en guenilles un homme de cette importance. Ce fut à qui le comblerait de prévenances et de gâteries. Il eut même des aventures galantes. La pharmacienne parla sérieusement de donner une soirée en son honneur.

Il avait repris son habitude d'entrer dans les maisons ; il saluait la société et débitait son histoire :

— Elle m'a traité de voleux... elle a fait : couic...

S'il apercevait une bouteille à côté de lui, il gardait obstinément les yeux fixés sur elle. Il avait remarqué à la longue que cela était d'un effet certain et qu'on lui tendait aussitôt la bouteille en le priant de la boire jusqu'au bout. Et il ne concevait pas la possibilité d'un bonheur supérieur au sien.

Ce fut alors que M. Jacassu, reporter parisien, rédacteur à l'*Universel*, entra en scène. Ayant accompagné dans la ville des ministres qui venaient poser la première pierre d'un pont, il entendit parler d'un assassin extraordinaire, nommé César, et dressa l'oreille. Son directeur lui avait récemment confié de grosses inquiétudes : le canard n'allait pas, les actionnaires montraient les dents, il fallait soulever une affaire passionnante, trouver par exemple un forçat innocent, c'était à la mode en ce temps-là... Et Jacassu, bénissant le ciel, se fit conduire près de César. S'étant informé des moyens d'inspirer confiance à son futur héros, il lui offrit un dîner bien arrosé dans le meilleur hôtel de la ville. Le repas ayant servi d'exorde, Jacassu, au dessert, aborda résolument la question :

— César, dit-il, si vous voulez savoir mon avis, je suis persuadé que vous n'avez jamais étranglé de rentière.

César demeura stupide. Ça, par exemple, c'était trop fort! Enfin, puisque tous les gens qui lui voulaient du bien affirmaient qu'il avait étranglé une rentière et puisque cela lui valait pour l'heure tant de bonheur, il était nécessaire que ce fût vrai. Le Parisien faisait erreur ; César eut envie de le lui dire ; mais c'était bien difficile, bien compliqué... Il se résigna, non sans inquiétude, et murmura piteusement :

— Pour sûr!

— Mon brave, dit Jacassu d'une voix vibrante, je vous ferai réhabiliter.

César ne comprit pas ce que cela voulait dire, mais ce monsieur avait l'air de lui vouloir tant de bien et le vin était si délectable que César, après une nouvelle rasade, sentit une reconnaissance infinie gonfler son cœur ; et il ne trouva rien de mieux pour la manifester que de raconter une fois de plus la petite histoire qui avait l'air de faire tant de plaisir à tout le monde :

— J'y ai serré le gosier... elle a fait : couic...

— Malheureux, s'écria Jacassu terrifié, gardez-vous bien de répéter cela désormais.

Cette fois encore, l'affaire ne traîna pas.

Jacassu se démena comme un beau diable, conduisit vivement la contre-enquête et, après avoir trouvé à César plusieurs alibis, put conclure victorieusement à l'innocence. Dans la ville, le premier moment de stupéfaction passé, on déclara d'un commun accord que César était incapable de faire du mal à une mouche. A Paris les articles de Jacassu eurent un retentissement considérable, le journal augmenta son tirage dans de fabuleuses proportions ; le Parlement s'émut ; le ministre de la Justice pris à parti bafouilla piteusement ; le ministère tomba ; Jacassu fut décoré ; M. Le Jay, dont le nom avait été flétri dans l'*Universel*, fut envoyé en disgrâce ; quant à l'avocat qui avait jadis défendu César, comme il se trouvait quelqu'un pour faire la cour à sa femme, il commença vers cette époque à jouir justement d'une ample réputation de mari trompé.

Ce fut vraiment une bien belle fête que celle qui fut donnée par la municipalité à l'occasion de la réhabilitation de César. Revêtu d'habits éclatants, il fut promené le long des rues pavoisées et assis à la place d'honneur sur diverses estrades. Plusieurs notables, en de pompeux discours, exprimèrent leur joie de voir le fils adoptif de la ville lavé de toute accusation infamante. Le soir, après un long banquet, César gorgé de viandes et de vins ne cessa de murmurer avec un sourire ineffable :

— Elle m'a traité de voleux, j'y ai serré le gosier, elle a fait : couic

Ces mots soulevèrent d'abord quelques rires. Puis ils parurent déplacés, et l'on remarqua que César était effroyablement ivre et manquait de

tenue. A présent qu'il était innocent, comme tout le monde, on ne lui reconnaissait plus le droit de se singulariser, surtout de cette façon-là.

Les jours suivants, César recommença naïvement ses visites, racontant son récit familier, regardant comme d'habitude les bouteilles de vin qui se trouvaient près de lui et constatant avec un douloureux étonnement qu'on ne l'invitait plus à les boire. Plus tard, la tentation étant trop forte, il lui advint de s'en emparer sans qu'on l'en priât et de se faire chasser à coups de balai. Pour rentrer en grâce il murmurait parfois encore, sur un ton timide, presque suppliant : « J'y ai serré le gosier... alle a fait : conic...» Mais cela n'avait plus l'air de charmer personne. On jugeait que la plaisanterie avait assez duré. César s'était moqué de la ville pendant de longs jours et on lui en voulait de le rappeler hors de propos. On trouvait, en outre, que c'était un triste sire, un personnage peu intéressant et qu'il sentait le vin à dix pas. Dès lors, les portes se fermèrent à son approche. Mme Colombeau fut la première à dire : « Le maire devrait bien s'arranger pour débarrasser le pavé de cet ivrogne. »

Ses beaux habits s'usèrent. Il fut de nouveau un loqueteux, avec cette différence qu'il s'était vu dans un autre état et que cela, maintenant, lui semblait pénible. Il revint vers sa rivière, tendit des lignes, mais cet humble bonheur ne le contentait plus. Pour la première fois de sa vie il essayait de réfléchir ; il se demandait vaguement pourquoi l'univers, autour de lui, était soudain devenu hostile ; il ne parvenait pas à le comprendre : il y avait là un mystère à éclairer, il se débattait dans une obscurité qui ajoutait encore à sa peine.

Il fit connaissance avec la faim, n'eut plus d'argent pour boire et devint méchant. Alors l'ennui et le dégoût qu'il inspirait se transformèrent en haine. On lui refusa la charité, on lança des chiens à ses trousses. Il erra sournoisement le long des murs, les yeux brillant d'un éclat mauvais, prit l'habitude de montrer le poing et de grommeler des insultes. Un boulanger affirma qu'il lui avait volé un pain. Un jour il frappa brutalement un enfant qui se moquait de lui. Le père du gamin, furieux, se mit à sa recherche : à sa sortie de la ville, il apprit qu'on venait de voir, un instant avant son arrivée, César assis sur une borne, la tête dans ses mains et pleurant à chaudes larmes.

On le trouva mort le lendemain au fond d'une carrière. On supposa qu'étant ivre il avait fait un faux pas et s'était tué en tombant. Il fut rapporté dans la ville sur un tombereau de fumier qui passait par hasard près de là. Le charretier, sous une forme expressive, résuma le sentiment général :

— Ça vaut mieux comme ça ; l'animal devenait dangereux ; il aurait sûrement fini par zigonniller quelqu'un.

Charles Deulnys.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES QUESTIONS MONÉTAIRES ET LA POLITIQUE

Les questions monétaires s'imposent de plus en plus durement, non seulement à ceux qui croient mériter le beau titre d'hommes d'État, mais au plus simple député, au plus humble électeur. Elles dominent la politique et elle la faussent tout entière ; inversement, l'intrusion de la politique dans ce domaine qui devrait être exclusivement technique et financier le rend de plus en plus insalubre.

Ce problème monétaire, la France n'a pas encore essayé sérieusement de le résoudre. Elle n'a cherché à obvier à la chute du franc que par des moyens de fortune, et elle n'a songé encore à tenter aucun grand effort de stabilisation. Profitera-t-elle des écoles qui ont été faites chez ses voisins et ses alliés? Du moins, l'attention du public mérite-t-elle d'être attirée vers les incidents économiques et politiques que la stabilisation monétaire a provoqués dans tous les pays où elle a été tentée, et spécialement, en Belgique et en Pologne.

***

En Belgique, la stabilisation était le point capital du programme du gouvernement dit démocratique qui occupe le pouvoir depuis près d'un an. Issu d'un Parlement où il n'y a pas de majorité véritable, et constitué après une crise interminable, ce gouvernement est, au point de vue politique, d'une composition fort paradoxale. Il a pour chef nominal M. Poullet, homme politique catholique de tendances flamingantes, mais qui jadis appartenait à la vieille droite conservatrice, qui fit partie, à ce titre, de plusieurs ministères catholiques homogènes, et dont les idées n'ont évolué que depuis peu vers celles de la démocratie chrétienne — son évolution démocratique a coïncidé avec sa vicomté, car M. Poullet a été créé vicomte. — Son chef réel est M. Émile Vandervelde, ancien président de la Deuxième Internationale et dont tout le monde en Europe connaît la forte personnalité et l'incontestable talent politique. Dans ce ministère socialiste-catholique, formé officiellement sous le signe de la demo-

cratie, en réalité sous celui de la lassitude, les socialistes sont représentés par des hommes de premier plan : MM. Vandervelde, Wauters, Camille Huysmans, Anseele, — les catholiques par des personnalités fort effacées, et il a fallu, pour que le parti consentît à pratiquer à l'égard de ce ministère une sorte de politique de soutien, le profond désarroi où l'a jeté la question flamingante. Et encore ce soutien est-il extrêmement branlant. Quant à l'opposition, elle est constituée par le seul parti libéral, fort réduit aux dernières élections, et cette opposition est gênée chez quelques-uns de ceux qui la représentent par le désir informulé de voir renaître la combinaison tripartite dont ils bénéficièrent naguère.

Dans de telles conditions, le gouvernement, malgré son épithète démocratique, ne pouvait avoir de véritable programme politique. Il se contenta donc d'un programme financier : la stabilisation. Pour l'entreprendre, on fit appel à un technicien qui, par ses attaches de famille, appartenait à l'opinion catholique, mais qui n'avait jamais fait de politique active, M. Albert Janssen, directeur à la Banque nationale.

Grâce à l'habileté parlementaire de M. Vandervelde, le gouvernement put éviter d'aborder à peu près toutes les questions brûlantes, laissant à M. Janssen la responsabilité de la vaste opération financière dont il avait conçu le plan. Elle comportait trois phases successives : la consolidation de la dette américaine, la mise en équilibre du budget, et la réalisation d'un emprunt étranger permettant de rembourser la Banque nationale de ses avances et de constituer une masse de manœuvre grâce à laquelle on devait stabiliser le franc à un taux raisonnable.

Dans ses deux premières phases, l'opération de M. Janssen a réussi, peut-être pas aussi brillamment que cela a été dit officiellement, mais dans des conditions satisfaisantes. La troisième a échoué le mois dernier, et de telle façon que cet échec a provoqué une panique financière qui eût certainement entraîné la chute du gouvernement si quelqu'un eût voulu se charger de sa succession. Alors que M. Janssen avait cru pouvoir affirmer que l'emprunt était virtuellement conclu grâce au concours de la finance anglo-américaine, celle-ci brusquement se dérobait, c'est-à-dire qu'elle n'offrait qu'un emprunt insuffisant à très court terme et à des conditions humiliantes et onéreuses.

Quelle est l'origine de cette reculade? Le gouvernement et les journaux qui soutiennent sa politique l'ont attribuée à la campagne de presse fort ardente menée depuis quelque temps contre la combinaison Poullet-Vandervelde ainsi qu'à des manœuvres de Bourse. On parlait même dans les premiers temps de la « lourde responsabilité » qui pesait sur les banquiers belges. Cette explication paraît un peu simpliste : tout au plus pourrait-on soutenir sérieusement que l'impopularité du gouvernement et l'inquiétude qui règne parmi les classes possédantes, attestées par la constitution d'une *Ligue de l'Intérêt public*, ont pu servir de prétexte aux groupements financiers étrangers. L'état du marché à New-York et l'échec relatif de l'emprunt italien les avaient en effet fort refroidis à l'égard de toutes les affaires européennes, et ils paraissent avoir été impressionnés par les menaces de crise industrielle en Belgique que le projet de stabilisation lui-même avait provoquée.

La vérité profonde, c'est qu'il est très difficile à un gouvernement socialiste, ou de tendances socialistes de réussir une opération financière de cette envergure. Comme le disait M. Vandervelde lui-même, le gouvernement socialiste est un gouvernement cher, et il a beau convenir avec sagesse que les coûteuses réformes sociales qui font l'essentiel de son programme doivent être remises à des temps meilleurs, sa clientèle, aussi bien que la logique de ses idées, le mettent dans l'impossibilité de réaliser des économies, si ce n'est sur le budget de la guerre, qui, en Belgique, est déjà réduit au minimum. Elle est la leçon qui ressort de l'échec de M. Janssen.

Parmi les mesures de sécurité exigées par les prêteurs étrangers, se trouvent en premier lieu l'industrialisation et la mise en régie autonome des chemins de fer. Or les socialistes sont très mal placés pour accomplir une telle réforme. Le rapport déposé par les experts qui ont été chargés d'étudier la réforme dit tout d'abord, en effet, que les chemins de fer devront vivre sur leurs propres ressources sans pouvoir faire appel à l'État. Il propose donc de supprimer toutes les dépenses destinées à assurer aux voyageurs les facilités, l'agrément, le confort. Tous les travaux d'amélioration seront ajournés. Le rapport recommande de plus une augmentation des tarifs voyageurs et marchandises et prévient les industriels qu'ils doivent se considérer dès à présent comme avertis et prendre des dispositions en conséquence. Enfin, le réseau ne devra plus assurer, par le transport des marchandises à tarifs réduits, des avantages au port d'Anvers.

D'autre part, et c'est là une des plus grosses difficultés auxquelles se heurteront les dirigeants socialistes, de sérieuses réductions de dépenses devront être faites du côté du personnel dont une partie serait licenciée.

Ces mesures permettraient, poursuit-il, de réaliser

d'ici à quatre ou cinq ans une recette de 500 millions de francs, dont 219 seraient affectés au remboursement de l'ancienne dette, 131 au service de la dette flottante et 150 à l'amélioration du réseau. Mais on se heurte d'une part à l'opposition du syndicat des cheminots que les ministres socialistes cherchent à amadouer, de l'autre à une protestation générale de l'industrie qui déclare qu'une augmentation du prix des transports lui rendra la vie impossible. Dans ces conditions, on comprend que la voix publique puisse prêter aux ministres socialistes l'intention de se retirer plutôt que d'encourir l'impopularité de mesures indispensables. Ils s'en défendent, mais faiblement, et la question ne pourra être tranchée qu'au Congrès national qui a été remis à la Pentecôte. S'ils donnaient suite à cette menace, la situation serait extrêmement délicate. Un vigoureux courant se dessine dans le pays en faveur de la constitution d'un gouvernement extraparlementaire. Quelques hommes politiques libéraux s'y rallient, mais le Parlement semble jusqu'à présent fortement opposé à cette solution. Il est probable cependant qu'après bien des tiraillements on finira par s'y rallier. C'est un gouvernement extraparlementaire seul qui a pu accomplir en Pologne la réforme monétaire que l'on cherche en Belgique.

***

Il est vrai qu'en Pologne aussi, la réforme ne s'est pas faite sans difficulté, et qu'après deux ans, ce pays n'est pas encore sorti de la crise qu'elle a provoquée. Acculé à la faillite par la dépréciation du mark, funeste legs de la guerre, ce pays a fait hardiment la double expérience du prélèvement sur le capital et de la stabilisation des changes au moyen de la création du zloti ou franc-or.

Le prélèvement sur le capital a complètement échoué, il n'a pas procuré le tiers de ce que l'on escomptait, et il a désorganisé à tel point la vie économique que l'on a dû y renoncer en fait. Quant à la stabilisation, elle a donné également bien des déboires. Après s'être maintenu quelque temps à la parité du dollar, le zloti est tombé, à la fin de 1925, à la moitié de sa valeur ; il a regagné quelques points depuis, grâce à des mesures énergiques. Mais il n'a pas retrouvé la valeur or.

Verrait-on là la preuve que les panacées inventées par les théoriciens pour assainir une situation financière sont vouées à l'échec quand ils ne correspondent pas aux réalités économiques? C'est ce que pense, semble-t-il, M. Zoziechorvski, le ministre des finances du cabinet Skrzynski, qui a pris pour unique programme l'équilibre réel du budget. Le déficit de l'exercice 1925 est évalué à 700 millions de zlotis. Comment combler un pareil trou? Personne, en Pologne, ne veut plus, et avec raison, de l'inflation. L'emprunt? Il est douteux qu'on puisse trouver des prêteurs, si ce n'est à des conditions terriblement onéreuses. L'impôt? Il semble qu'on soit arrivé à la limite de la faculté contributive du peuple polonais. Il ne restait plus qu'à comprimer les dépenses.

C'est à quoi l'on s'est résigné. Bien que le cabinet Skrzynski soit appuyé en partie par les socialistes, il n'a pas hésité à repousser l'échelle mobile des salaires, et à proposer une réforme administrative qui suppose une forte réduction du nombre des fonctionnaires. Mieux encore, il demande à tous les serviteurs de l'État de consentir à une réduction de leurs appointements : c'est de l'héroïsme, et si le gouvernement polonais peut mener à bien une pareille entreprise, il aura donné à tous les États endettés de la vieille Europe un magnifique exemple.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

L'ÉLITE ET LE SACRIFICE

Il ne faut pas craindre de redire, puisqu'on est follement et impudemment tenté de l'oublier, que nous n'en avons pas fini avec les problèmes posés par la guerre, non plus qu'avec les difficultés de l'après-guerre, et que l'art donc trouvera là longtemps encore une matière dont il ne lui est pas permis de se détourner. M. Émile Ripert est parti de ce fait que « le martyrologe des écrivains, des artistes, des savants, des universitaires a été tel en France qu'aucune autre nation ne peut se vanter ou se reprocher de présenter une liste aussi impressionnante de ses pertes en intelligences ». Et il s'est posé alors, ou plutôt il a vu se poser, se dresser cette double question : une telle imprudence est-elle sublime ou coupable? D'autre part, à supposer que l'État ait voulu soustraire au péril tous ceux qui représentaient un capital intellectuel précieux pour la nation tout entière, ceux-ci auraient-ils accepté cette mise à l'écart, qui aurait pu gêner leur conscience ou humilier leur orgueil viril? »

(1) Emile Ripert : *Le double sacrifice*; — Pierre de Croidys. *L'Ombre mutilée*. (Editions de la Vraie France.)

Et il a entrepris de faire vivre ce problème sous nos yeux en nous présentant, « dans un raccourci voulu, l'histoire de plusieurs de ces jeunes gens, qui portent en eux un trésor intellectuel et se résolvent de façon différente à le sacrifier à la patrie ».

Ces différences, on les entrevoit dès la première scène, si nette et d'un si vigoureux relief. Ils sont là quelques-uns, à la fin de juillet 1914, dans la *turne* de l'un d'entre eux, à l'École Normale supérieure, et les bruits de guerre déterminent naturellement le cours de leurs pensées : de quoi parleraient-ils, ce soir, sinon de l'orage qui gronde et va éclater sans doute parmi leurs projets et leurs rêves? Trois attitudes se dessinent, auxquelles se ramènent, avec leurs nuances propres, toutes les autres : celle de Jacques Dampierre, journaliste et poète (le Français n'est pas militaire, il est guerrier ; s'il faut donner sa peau, on la donnera) ; celle de Michel Bélière, normalien de troisième année, candidat à l'agrégation d'histoire (il ne faut pas la donner, il faut la vendre et le plus cher possible... On se doit à sa patrie) ; celle de Melchior Verdier, musicien (il ne faut ni la donner, ni la vendre, il faut la conserver... On se doit au monde... On se doit à son Art d'abord). Tous les aspects de la question passent tour à tour dans le débat, que dominent les deux conceptions radicales et opposées de Verdier et de Bélière : « L'atmosphère s'était étrangement agrandie... Ce n'étaient plus des camarades qui causaient amicalement un soir d'été, c'étaient deux voix qui tout à coup avaient surgi d'on ne savait quelles profondeurs... »

Le cas de Verdier et le cas de Bélière sont nets, précis : ce n'est pas là qu'il faut chercher le drame. Bélière, le premier du groupe, tombera en faisant héroïquement son devoir. Verdier, indifférent à tout ce qui n'est pas son chant intérieur ou le métier qui lui permet de l'exprimer, restera hors de la mêlée, blotti dans le souci de son art comme en un coin où ne passe pas le cyclone. C'est un autre jeune homme qui est le héros du roman, un garçon un peu flottant, mais qui a du cœur et que nous verrons partagé, tiraillé, disputé entre les tendances diverses de sa nature, selon la loi commune et tragique de l'humanité.

Olivier Pradeilles est un peintre né. Prix de Rome, rentré depuis un an de la Villa Médicis, il aspire, en ce soir d'été de 1914, au retour dans sa Provence où l'attendent les couleurs et le soleil. Avec une grande habileté, et par des moyens d'un art très sûr, l'auteur a su nous donner l'impression que nous étions bien là devant un garçon né pour peindre ; il a réussi à nous rendre sensible une vocation et visible, si l'on peut dire, un talent. Ce n'est pas un des moindres éléments de la richesse et de la beauté de ce livre. Olivier Pradeilles vient d'arriver dans sa petite ville de Plassans et de se jeter avec frénésie dans son travail, quand le tocsin de la mobilisation appelle tous les hommes valides à leur nouveau devoir. Valide, il l'est sans aucun doute, et il sait bien que sa qualité de fils d'un député influent n'a pas été étrangère à l'ajournement prononcé par un indulgent conseil de révision du temps de paix. Mais pourquoi ne profiterait-il pas aujourd'hui de cet avantage, auquel son talent et son privilège d'artiste lui donnent un droit particulier? C'est ce que lui prêche, par ses lettres et son exemple, Melchior Verdier, le Breton têtu, idéaliste dans la négation comme dans l'affirmation, artiste avant tout et qui « allumerait des incendies pour le plaisir de les chanter ». Celui-là sait ce qu'il veut. Michel Bélière aussi, qui avait si délibérément envisagé par avance le sacrifice à la patrie et qui l'a si vaillamment accepté, le jour venu. Ses paroles retentissent encore au cœur d'Olivier, et il ne peut écarter de son esprit cet exemple. Dans son cœur et dans son esprit, il est partagé. Il l'est d'autant plus, que la vie est là, autour de lui, avec toutes ses influences contraires, si fortes sur les indécis qui l'aiment, qui la comprennent et ne la dominent pas. Tandis que la passion de son art, de son labeur, le sentiment de la mission qui lui est dévolue, le retiennent dans ses projets et ses habitudes les plus chères, il ne lui échappe point qu'il se diminue ainsi aux yeux de Charlotte Pagès, sa petite camarade d'enfance, devenue une belle jeune fille et presque sa fiancée. Mais voici qu'une autre femme apparaît, habile à le séduire, à le flatter, à le rejeter vers son art et vers la douceur de vivre. Il ne peut plus y avoir dès lors que désordre, désarroi profond et désaccord intime, déchirement intérieur au cœur du malheureux garçon. Le moment vient où il est envoyé dans un dépôt ; puis, après une nouvelle visite des auxiliaires, il lui faut partir à son tour, sans qu'il ait pris aucune initiative pour avancer l'heure, sans qu'il ait rien voulu faire pour se dérober à la loi commune. Quelques-uns de ses camarades du dépôt, qui savaient ce qu'ils voulaient et qui le voulaient bien, qui le voulaient à fond, sont parvenus à s'y soustraire. Il ne pouvait cependant pas se confondre avec eux, s'abaisser à leur cynisme, s'avilir jusqu'à leurs manœuvres. Il a mieux aimé partir, las d'une situation intermédiaire et fausse où il ne parvenait plus à travailler, où il ne se donnait ni à l'art, ni à la patrie...

Toute cette incertitude, toutes ces hésitations, tous ces malaises, M. Émile Ripert les a retracés avec une précision psychologique, un sentiment des nuances, une sûreté de main qui donnent à son personnage la plus saisissante vérité et la plus

expressive. Dans le gouffre sans fond que la guerre chaque jour davantage creusait autour de tous, Olivier voit sombrer tour à tour son art, sa liberté et la figure aimée qui représentait pour lui la promesse de l'amour le meilleur. Avec la belle Mme Négrine, qui n'est attachée qu'au plaisir — et à l'art, parce qu'il l'embellit, l'ennoblit aussi — il essaiera de s'étourdir et d'oublier : « ... Maintenant que tout était bouleversé, ne l'allait-il pas accorder ses sentiments au tumulte des événements? » Il ne les accorde pas, et l'histoire de cet amour est comme l'illustration de son désordre. Ils durent autant l'un que l'autre et, très exactement, ils coïncident. C'est pendant qu'il était au dépôt comme auxiliaire qu'Olivier cède à cette tentation comme à une défaite. Quand il a respiré l'atmosphère de la ligne de feu, quand il a combattu, il n'est déjà plus le même. Blessé, soigné dans un hôpital du Roussillon, il retrouve sa maîtresse, retombe dans ses tâtonnements et dans ses doutes. Mais il sait que, guéri, il retournera au front, qu'il doit y retourner et que, si loin qu'il fût désormais de la guerre, il ne retrouvera plus la paix, puisqu'il avait vu la guerre. Et l'heure est venue où l'amour va finir... « Trop tendre, Olivier, tiraillé entre toutes les influences contradictoires, n'osant prendre le parti nettement d'être avant tout un soldat ou d'être seulement un artiste, tâchant de concilier ces deux devoirs et n'y parvenant point, est-ce qu'il était encore capable de dominer et de conserver cette femme orgueilleuse, que l'admiration seule avait tenue sans doute attachée à lui, et qui l'admirait de moins en moins, à mesure qu'il semblait renoncer à son idéal d'autrefois? »

Il ne la domine plus, il ne la conserve pas. Il en souffre vivement; mais, cette souffrance, il la domine. Il est devenu capable de chercher une consolation plus haute que le trouble enivrant de la passion. Il retourne au front, il y sollicite une mission périlleuse et il tombe en allant porter secours à un de ses hommes blessés. La lumière qui a dirigé la dernière action de cet artiste est la sublime pensée de Pascal : « ... Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité... »

M. Émile Ripert nous a dit dans son « Avis au Lecteur » qu'il n'avait pas, comme romancier, à prendre parti entre les deux thèses extrêmes qui s'affrontent dans ces pages, et que son devoir, au contraire, était de nous laisser le soin de discuter sur un tel sujet et de tirer nous-mêmes la conclusion morale qui se dégage de ce livre. Il a pleinement raison, et si le drame de la vie d'Olivier, avec le dénouement qu'est sa mort, nous permet de supposer vers quelle conclusion incline l'auteur, celui-ci n'a eu, certes, qu'un désir, qui était de nous présenter chaque personnage dans sa vérité, de ne plier aucun caractère à une opinion préconçue, de n'en fausser aucun par les embellissements ou les déformations du parti-pris. Les personnages accessoires — et c'est un des signes auxquels on reconnaît les vrais romans — sont aussi vrais, aussi nets que les personnages principaux : Ernest Carrier, le philosophe catholique, qui, du premier jour, a accepté le sacrifice dans un esprit pascalien; Jacques Dampierre, journaliste et poète, qui deviendra fou; Bernard Designol, avocat à la Cour d'appel, qui s'embusque dans un tribunal militaire, n'en bouge plus et aligne bravement les brisques sur sa manche : Raimouard enfin, de l'Institut Pasteur, miné par le mal dont il poursuit le remède, perdu dans son rêve mystique, exalté par sa foi dans la science et dans la découverte qu'il croit tenir, inconsolable de la sacrifier. Il y a encore quelques silhouettes bien amusantes et bien vivement croquées d'auxiliaires incrustés dans leur dépôt.

Le Double sacrifice n'a rien du roman à thèse : c'est une œuvre vivante, colorée, précise, riche de réalité, de pensée et de poésie, harmonieuse dans sa composition, ample et ferme tout ensemble, où s'affirment un très beau talent et une rare maîtrise. Elle a du pathétique et de la grandeur. Elle est, par son sujet comme par la manière dont il est traité, d'une incontestable noblesse. Et nous pouvons louer en elle, me semble-t-il, une correspondance, malheureusement tout à fait exceptionnelle dans le roman d'aujourd'hui, avec les plus hautes préoccupations de notre temps.

***

Le double sacrifice n'est nullement ce que M. Pierre de Croidys a voulu nous retracer dans la tragique aventure de cet autre peintre de talent, aveugle de guerre, qui est le personnage principal de l'*Ombre mutilée*. Aventure trop tragique, pourrait-on penser sur une simple analyse, et où il semble que se mêlent deux sujets de roman. André Antigny aime une jeune fille qu'il ne peut pas épouser parce qu'ils sont séparés par un obstacle infranchissable. D'autre part, ce héros-martyr a été maintenu, par son infirmité même et par le zèle imprudent qu'elle favorise autour de lui, dans l'ignorance des véritables conditions de l'après-guerre; il ne peut ni se résigner, ni s'adapter au nouvel état de choses tel qu'il se révèle à lui soudain. Est-ce une crise du cœur, est-ce une crise de l'intelligence et de la volonté dont l'auteur a voulu nous

présenter les phases? N'aurait-il pas dû choisir entre l'une et l'autre? Question mal posée, qui impliquerait un dédoublement de l'intérêt ou de l'action. Or le drame du sentiment n'est point distinct du drame moral : ils se pénètrent, au contraire, se complètent et se renforcent. Il fallait qu'il fût impossible à André Antigny de se réfugier dans la consolation d'un bonheur individuel pour que la détresse commune trouvât en lui une expression plus émouvante et plus pure. Il n'y a donc pas double action, mais deux éléments concordants d'une même action, — trois, à vrai dire. Oui, il fallait qu'André eût tout perdu : peintre, il a perdu ses yeux, qui étaient l'indispensable instrument de son art; combattant, qui a si chèrement contribué au triomphe final, il a perdu sa foi, si longtemps intacte, dans les résultats de la victoire; cœur ardent et tendre, il perd le droit d'aimer celle qu'il aimait. Tout concourt à poser ici le problème d'une destinée.

Des trois termes qui le composent, c'est sur le premier que M. de Croidys a le moins insisté. Le sacrifice de son talent est celui qu'André Antigny accepte le plus aisément, ou tout au moins ce sacrifice-là est déjà consommé quand s'ouvre le récit. Le peintre en est à la résignation. Toute son âme est tendue vers les deux autres fins qui sont ses raisons de vivre et qui vont l'une et l'autre se dérober.

Entre André et Madeleine, l'auteur a voulu placer un obstacle qu'il n'y eût nul moyen de surmonter, et il l'a choisi si fort que le lecteur même en subit l'oppression. En vérité, nous ne pouvons nous défendre d'un malaise. Ce n'est pas assez, pour le dissiper, qu'André Antigny renonce à la jeune fille et la fuie, quand sa mère lui apporte la terrible révélation qu'ils sont unis par un lien du sang qui donnerait à leur amour un caractère incestueux. C'est déjà trop qu'un tel amour, à la faveur de l'ignorance, ait pu naître et grandir. M. Pierre de Croidys a pris toutes les précautions pour écarter ce que le sujet aurait pu présenter ici de scabreux. L'amour qu'André éprouve pour Madeleine, « dégagé de toute sensualité, de toute espérance même, apparaissait comme quelque chose de surhumain. Cet amour si grand, si haut, demeurait dans le domaine de l'idée ». Il y a de l'Antigone, chez cette jeune fille d'aujourd'hui, quelque chose de filial et quelque chose de fraternel dans le sentiment qu'elle éprouve pour une si noble victime et où se mêlent l'admiration et la pitié, ces deux éléments les plus forts de l'amour féminin. L'audace d'une telle donnée ne dépasse pas la mesure des beaux risques que l'art sait courir quand il a le respect de lui-même avec le juste sentiment de sa dignité. Les grands classiques, un Sophocle, un Racine, ont traité les thèmes les plus hardis sans qu'il soit possible de relever dans leurs œuvres un trait qu'on puisse incriminer d'obscénité ou même de licence. Il n'y a pas de grand art, il n'y a peut-être pas d'art du tout, sans réserve, discrétion et retenue. Voilà ce qu'il faut dire et redire, ce qu'il faudrait expliquer surtout — car ils ne paraissent pas comprendre que c'est une question, non de morale, mais d'esthétique — à tant de nos contemporains qui fourvoient hors des vrais sentiers de l'art une habileté professionnelle souvent très grande et parfois même un véritable talent.

Donc, sur l'obstacle qui les sépare, André et Madeleine ne peuvent que se briser. Ils acceptent le sacrifice. Madeleine sera infirmière des grands blessés de la face. Mais lui, André, que sera-t-il et que sera désormais sa vie? Le renoncement au bonheur individuel qui eût adouci la déception de son patriotisme le livre tout entier à l'amertume de l'autre sacrifice, celui des morts, des blessés, des mutilés, et de tant de souffrances dont il semble que le prix soit maintenant perdu, le souvenir oublié. Pour mettre dans tout son jour cette déception tragique, M. Pierre de Croidys a usé d'un moyen simple et hardi. Il suppose qu'un pieux mensonge de l'entourage immédiat a entretenu dans l'ignorance de ce qui ne pouvait manquer de le faire souffrir son héros séparé du monde par son infirmité et réfugié dans la paix de sa maison familiale, en pleine campagne, entre sa mère, Madeleine et son curé, camarade d'enfance qui fut un vaillant combattant comme lui. Ce monde qu'il ne peut plus voir, et qui va si mal, il vaut mieux qu'il ne le voie point. Des amitiés vigilantes ont réussi à le lui cacher, mais il découvrira la vérité à l'heure même où, entrevoyant une chance de guérison, il va se demander s'il n'est pas préférable pour lui de rester hors d'un monde avec lequel son désaccord est devenu si profond. Il comprend bientôt qu'il n'a pas le droit de s'abandonner ainsi. L'expérience sera donc tentée : elle échoue. Devant lui, désormais, l'horizon est barré. Il ne faut pas que nous ayons vue sur l'avenir : il n'y a plus pour lui d'avenir. Il est l'homme d'un passé révolu, l'homme de la guerre, l'homme de l'union sacrée, du grand sacrifice consenti et des magnifiques espérances dont il était le gage. Il n'est plus, dans le présent, qu'une ombre, l'ombre symbolique de la Victoire, *l'Ombre mutilée*...

Voilà certes une œuvre cruelle : dirons-nous trop cruelle? Ce serait en méconnaître la signification, que toute l'économie de l'œuvre concourt à accentuer. La mère d'André, par exemple, ne pouvait le laisser dans l'ignorance qui l'eût conduit à un

mariage sacrilège. Il s'est peut-être mêlé à son haut sentiment du devoir un mouvement de jalousie obscure, inconsciente, contre cette jeune fille qui lui prenait le cœur de son fils, redevenu son grand enfant ; mais sans doute ne fut-elle si ombrageuse que parce qu'elle *savait* et que dès lors elle ne pouvait laisser grandir un amour impossible. Ne perdons pas de vue surtout que l'auteur a visiblement voulu représenter un de ces cas dont le tragique se résume dans l'idée de la fatalité. La fatalité se manifeste en tout temps, en toute occasion. Nous la voyons ici sous la forme qu'elle peut prendre dans les circonstances d'aujourd'hui. Ne reprochons donc pas au romancier d'avoir vu telles qu'elles sont la médiocrité du monde, la folie du temps, la faillite du devoir. L'art d'une époque comme la nôtre, s'il veut rester vrai, est condamné à devenir sévère. Il sera ainsi, par surcroît, bienfaisant et salubre. Le plus grand service que son souffle puisse rendre à notre temps serait de l'agiter avec assez de force et assez profondément pour le sauver de la corruption où aboutirait un contentement pareil à l'immobilité de la mort.

***

Nous ne doutons pas qu'il n'y ait en France, et même à l'étranger, de très nombreux lecteurs pour des œuvres comme *Le Double sacrifice* et *l'Ombre mutilée*, c'est-à-dire pour des romans qui empruntent l'intérêt le plus pathétique aux plus nobles angoisses de la France du présent.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LE THÉATRE DE ROMAIN COOLUS

Certes, il paraît d'abord absurde de dire d'un écrivain qui possède présentement l'une des premières situations théâtrales, qui a été plusieurs fois président de la Société des Auteurs dramatiques, et dont l'esprit est universellement réputé ainsi que les facultés d'organisation, que pleine justice ne lui a pas été rendue. Quand on relit, en volumes, le théâtre complet de Romain Coolus, on s'aperçoit pourtant que, quelle qu'ait été la fortune de chacune de ses pièces au moment de la représentation ou des reprises, on n'attribue pas à l'ensemble l'importance documentaire et la valeur littéraire qui leur appartient.

Je me souviens de l'enthousiasme que provoqua dans la jeunesse littéraire d'alors l'apparition d'une œuvre comme l'*Enfant malade*, dont l'auteur était un ancien élève de l'École Normale Supérieure, philosophe et même professeur de philosophie... On trouvait là une vivante, précise et pénétrante psychologie, un tour d'intelligence et un ton de dialogue qui classaient la comédie parmi les plus hautes cependant que les dons dramatiques et déjà la science réfléchie du théâtre la rangeaient parmi les meilleures.

Quelque temps après, les *Inconnus de Sazy* manifestaient, avec un éclat triomphal, un aspect nouveau du talent de Coolus et une orientation plus légère, quoique aussi profonde. Si l'on considère aujourd'hui ses dernières productions, il est curieux de suivre la trajectoire parcourue par ce souple et large esprit depuis les premières pièces représentées au Théâtre des Escoliers jusqu'aux récents succès remportés dans les petites salles boulevardières.

Rien de plus harmonieux, — ni de plus intelligent, d'ailleurs, — que cette évolution. Tâchons, sans entrer dans le détail, d'en suivre exactement la ligne.

***

Les artistes sont surtout frappés par ce qu'ils voient dans les mœurs des hommes ou observent dans la conduite des personnages. Ils s'en tiennent au pittoresque et au dramatique. Les philosophes sont surtout intéressés par ce qui leur échappe et, passant sur les effets, recherchent principalement les causes. Artiste et philosophe tout à la fois, Romain Coolus a fait les deux. Il a peint des caractères — et c'est à quoi il s'est appliqué d'abord et ses premières œuvres sont de nature plus nettement psychologique au sens usuel du terme, — ensuite, il s'est appliqué à rechercher pourquoi ces caractères étaient tels et comment étaient déterminées les destinées. Quand on considère un homme, un amoureux, ou une petite femme, ils ont l'air d'être eux-mêmes : leurs actes ont l'air de répondre à leurs sentiments, à leurs instincts, à leurs idées... C'est du moins ainsi que la plupart des romanciers et des auteurs dramatiques nous les représentent. Regardez-y de plus près et vous découvrez que chacun de ces êtres n'est, au fond, qu'une résultante, et que ce qui agit en lui, c'est son milieu, les influences subies, la société enfin. Je me souviens avoir eu avec Romain Coolus sur la place

du Trocadéro (où il habite) une conversation, qui fut pour moi lumineuse, à propos de l'une de ses œuvres : l'*Autruche*. Nous observions, en effet, que la candeur de l'Autruche, qui se croit cachée tout entière quand elle a la tête sous le sable, est le propre de la plupart des êtres que surmène une idée fixe, un désir obsédant. Croyez-vous que les candidats à l'Académie, par exemple, qui, durant des années, subordonnent toute leur conduite à leur ambition, ne se croient pas très habiles et très dissimulés alors que leurs intrigues sont ourdies de fil blanc? Croyez-vous que deux amoureux qui emploient des naïvetés d'apache pour dépister la curiosité publique ne sont pas logés à la même enseigne? En réalité, il existe un fait absolument général, qui est imposé à tous les hommes et femmes vivant en société et qu'on pourrait appeler l'autrichisme... C'est ce que Romain Coolus avait remarqué et c'était cette philosophie, si j'ose dire, de l'Autrichisme, qui donnait à l'anecdote de sa pièce sa portée et sa valeur.

On pourrait donc dire, — en termes, évidemment, un peu pédants, — que Romain Coolus, en philosophe, est allé de l'individuel au social en s'appliquant de plus en plus à réduire l'un à l'autre, à montrer que l'individu n'existe que socialement.

Sans doute, dès l'origine, Romain Coolus s'était-il montré pareillement curieux des lointains principes des caractères : mais il cherchait alors notre secret dans la nature et nous proposait comme explication, dans son *Enfant malade*, par exemple, « l'éternel féminin », en face de quoi, naturellement, il devait mettre, en dyptique, *l'Eternel masculin*. On peut donc dire que le problème de la vraie psychologie s'était tout de suite posé à lui avec la même nouveauté et la même précision. Ce qui semble avoir évolué chez lui c'est, d'une part, la méthode de recherche et, d'autre part, le résultat obtenu. La société a pris le pas sur la nature et l'on peut dire, à cet égard, que le théâtre de Romain Coolus est l'expression la plus originale, à la scène, de la conception que la science et l'expérience nous obligent de plus en plus à nous faire de nous-mêmes en nous montrant que nous existons surtout par les autres et que, ce qui s'appelait la psychologie, ce que l'on appelle de plus en plus la sociologie, se confondent réellement dans les âmes d'aujourd'hui.

Prenons un exemple.

Né un dimanche est une comédie en trois actes qui constitue avec *l'Amour Buissonnier*, comédie en deux actes, l'un des plus agréables volumes du « Théâtre complet ». Le titre même nous montre que le caractère du personnage est déterminé fortuitement, par l'accident chronologique de la naissance. Le dimanche est le jour du repos. Comment Victor, dit Totor, pourrait-il avoir une autre idée que celle de faire de sa vie un perpétuel dimanche? Il est confirmé dans ces dispositions par sa famille : il est le frère de cette délicieuse Clarisse, amie opulente d'un grand fabricant de bonbons, et animée à l'égard de son jeune frère de la plus fervente passion maternelle. Enfin l'influence de la société n'a pas été moins déterminante, puisqu'elle a envoyé Totor à la guerre et l'a obligé, non pas à travailler, mais à être un héros. Par instinct, il avait, comme il dit, « les doigts en huile d'olive et les pieds en mazout ». Par devoir, maintenant, il estime de sa dignité de défenseur de la patrie de ne pas déchoir à travailler. Il dit magnifiquement à sa sœur qui voudrait tout de même le résoudre à prendre, au moins en apparence, une situation : « Je suis poète et aviateur, ma chère; ces deux vocations ne me permettent qu'un domaine: le ciel. Je n'ai rien à faire sur la terre c'est pour ça que je ne veux rien y faire... » Après quoi, vous pensez bien que le sort de Totor va s'arranger le mieux du monde, mais pour un motif auquel il restera pareillement étranger, puisque c'est l'amour...

De même, dans *l'Amour Buissonnier*, voici deux petites honnêtes femmes qui sont également agitées par une curiosité dangereuse et qui voudraient bien le connaître, « l'Amour Buissonnier »... Mais l'une est Parisienne, l'autre habite Périgueux... Toutes deux sont soumises à une influence mystérieuse, la même, bien qu'elle exerce sur chacune d'elles une action inverse : Jacqueline, la Parisienne, ne peut tromper son mari que s'il s'absente et Louise, la Provinciale, au contraire, ne trouverait aucun charme à ces représailles si son mari n'était pas du moins dans la même ville.

On voit combien peu compte la personnalité des personnages de Romain Coolus dans leurs aventures et combien par là ils sont représentatifs d'une époque où la vie collective s'est presque entièrement substituée à celle des individus. Autour de cette vue si juste et si neuve, si Romain Coolus avait jeté je ne sais quelle fausse poésie et quelle simili-violence,

sans doute le convenu de l'artifice aurait-il fait crier davantage à l'originalité que la réelle nouveauté de son observation. Mais la culture à laquelle il doit peut-être le meilleur de lui-même l'a aussi préservé de tous les défauts qui font illusion. Il a gardé, dans le sérieux du fond, la fantaisie de la forme, la gaîté de l'esprit, la verve enfin qui ne recule pas même devant l'à peu près et le calembourg.

Ce n'est pas une pauvre étude de ce genre que mérite une œuvre telle que celle-ci. J'ai tenu simplement à dire que, à notre époque dont on se plaît à déplorer la pauvreté dramatique, il ne faut point négliger d'apprécier à leur valeur les réelles beautés que nous possédons. Romain Coolus est un de ceux qui, avec le plus d'intelligence et d'exactitude, d'une part, avec la plus scrupuleuse tenue littéraire, d'autre part, ont pleinement réalisé la vraie destination de l'auteur dramatique, laquelle a toujours été de donner de son temps une image exacte, vivante, et pittoresque ou émouvante.

Gaston Rageot.

LES CONCERTS

A PROPOS DE BRAHMS

En compulsant les programmes de ces dernières semaines, je vois que M. Paray a donné la deuxième Symphonie, que M. A. Rubinstein a exécuté le Concerto pour piano et M. Lazare Lévy deux intermezzi de Brahms ! Voici de quoi nous étonner !

Il nous faut en effet constater que ce maître est à peu près exclu des concerts à Paris et d'une façon générale en France, où on ne connaît guère de lui que ses valses et quelques-unes de ses mélodies.

Comment expliquer cette impopularité ?

Il est évident que le caractère qui se dégage de cette musique est aussi éloigné que possible du sentiment latin, tant dans ses rythmes que dans ses thèmes.

Mais Bach, Beethoven, Schumann, sans parler des grands musiciens russes, ne sont-ils pas aussi opposés à nous ? Pourquoi sont-ils accessibles au grand public ? Simplement parce qu'ils expriment des sentiments immortels, parce que la Beauté est ou doit être l' « espéranto » de l'humanité. Eh bien, Brahms a le droit de figurer dans la pléiade de ceux qui nous initient à ce langage mystérieux et divin. Outre ses symphonies qui sont de nobles monuments, sa musique de chambre est d'une pâte sonore et d'une émouvante éloquence. Prenez le quintette, les trois quatuors avec piano, les trios, les sonates pour violon, celles pour violoncelle, et vous vous trouverez devant des chefs-d'œuvre.

Les thèmes sont d'une magnifique venue, riches d'inspiration, d'un souffle généreux. A ces chants si humains s'ajoute l'encadrement d'harmonies qui sans effort vont faire vibrer les fibres les plus secrètes de l'auditeur. Le rythme enfin est incomparable, parfois sauvage, parfois caressant, parfois désespéré. Parmi les plus belles pages de cette musique je citerai le *trio avec cor* dont l'adagio douloureusement passionné nous fait penser à Tristan.

Mais comment ne pas parler de recueils de lieder qui sont aussi une des gloires de Brahms. Les plus connus et les plus chantés ne sont pas les plus grands. *Ne plus aller vers toi*, par exemple, dont le début est d'un effet dramatique saisissant, n'est jamais donné au concert non plus que tant d'autres délaissés on ne sait pourquoi.

Évidemment un groupe de musiciens rend à Brahms l'honneur qui lui est dû. Mais, même parmi les professionnels, nombre d'entre eux sont anti-brahmsistes.

Romain Rolland a été un des plus chauds détracteurs de ce maître. Il ne manque jamais, chaque fois qu'il le peut, de vomir sa haine sur celui qu'il taxe de platitude tout le long des Jean-Christophe, ce qui n'est assurément pas par patriotisme mais simplement par incompréhension.

Il n'est d'ailleurs pas le seul. Je discutais musique, il y a encore peu de jours, avec un de mes confrères qui assume la critique musicale d'un grand quotidien. Discussion très amicale sans divergence de vues grave, lorsque j'eus le malheur de m'exalter incidemment sur Brahms. Tout aussitôt la figure de mon interlocuteur se figea. J'eus l'impression que ses cheveux qu'il a généralement plats se dressaient sur sa tête, que ses moustaches très à la gauloise allaient en faire autant et il prononça : « Ah ! non ? je n'aime pas « ça » Brahms », et même ce simple nom sembla le plonger dans une tristesse profonde qui ne se dissipa que lorsque la conversation évolua vers Wagner.

Il n'en est pas moins vrai que cette musique sublime a influencé nombre de musiciens modernes. Cette influence se retrouve notamment dans l'œuvre du plus charmant et même du plus latin des Maîtres : Gabriel Fauré, dont l'écriture musicale se rapproche indiscutablement de celle de Brahms, en dépit d'un tempérament si manifestement différent.

J'arrête ici cette plaidoirie vraiment un peu longue et que je voudrais non seulement éloquente, mais convaincante ! Elle m'aura permis, en tout cas, d'exprimer mon admiration pour un génie trop souvent méconnu.

M. Lacroix.

VARIÉTÉS

LES MASSACRES TURCS

Verum gens nullum esse etiam sine armis putat.

On a souvent parlé des massacres turcs, depuis l'apparition des Turcs dans l'histoire, et notamment depuis l'époque où ce peuple féroce d'origine mongole, franchissant les frontières de Turkestan, a pris contact avec les peuples chrétiens de l'ancien empire byzantin, les Grecs et les Arméniens en particulier

Une bande de cinquante mille cavaliers turcs, profitant des querelles intestines des Grecs Byzantins, s'est ruée sur leur empire et y semant partout la terreur, par le feu, le sang, est parvenue à conquérir rapidement une grande partie du territoire asiatique de cet empire.

C'est ainsi que commence l'histoire des massacres turcs, qui n'est autre que celle du peuple turc, détruisant, démolissant, brûlant tout ce qui portait l'empreinte de la civilisation byzantine, civilisation gréco-latine par excellence, et complétant cette œuvre de destruction par le massacre des masses chrétiennes (car tous les peuples chrétiens des Balkans, sans exception, Serbes, Bulgares, Roumains, sans parler des Grecs et Arméniens qui ont été plus particulièrement éprouvés, ont passé par le couteau sanguinaire du grand massacreur turc).

Tels sont les récits terrifiants de ces massacres, et on en a si souvent parlé que beaucoup de gens qui n'y ont pas passé y croyaient difficilement ou tout au moins trouvaient dans ces récits une certaine exagération de la réalité.

Nous allons voir pourtant que la réalité dépasse la réputation et qu'aucune plume, si puissante soit-elle, ne saurait donner un aperçu complet de ces effroyables massacres, dont le mobile, ainsi que nous l'avait fait très justement remarquer jadis l'excellent professeur d'histoire de l'Université de Genève, M. Zeitz, échappe aux contingences historiques et trouve son origine dans une sorte de rage sanguinaire ayant des crises périodiques.

De nos jours, la première crise de massacres turcs fut celle d'Abd Ul Hamid qui se dirigea uniquement contre les Arméniens, la seconde fut celle des Jeunes Turcs dits de « l'Union et Progrès » qui se dirigea contre les Arméniens et subsidiairement contre les Grecs, dans certaines régions de l'Asie Mineure; la troisième fut celle des bandits du gouvernement d'Angora qui se dirigea avec une fureur sans précédent dans l'histoire du monde contre les Grecs et les Arméniens de toute l'Asie Mineure et notamment de Pontos et de la région occidentale de l'Asie Mineure où s'est déroulé le dernier conflit gréco-turc.

Connaissant quelque chose sur cette horrible et sanglante phase des massacres turcs, je puis affirmer en mon âme et conscience que sans aucune exagération un million et demi de chrétiens, la plupart grecs et arméniens, cependant amis de la France, ont péri dans l'effroyable massacre auquel se sont livrés les bandits du gouvernement d'Angora sous les yeux indifférents et quasi-criminels des représentants de toutes les grandes puissances en Asie Mineure. En effet lors des derniers massacres de Smyrne plusieurs navires de guerre ancraient dans le port de cette ville et regardaient avec curiosité l'abominable besogne que les Turcs accomplissaient non loin d'eux.

Pourtant une simple menace de bombardement du quartier turc de Smyrne aurait suffi pour arrêter net cet effroyable tuerie que les bandits du gouvernement d'Angora ont eu tout le loisir de compléter par la suite, au moyen de l'abominable méthode dite de la captivité des prisonniers civils.

Le calvaire de ces malheureux innocents, contraints de traverser à pied l'Asie Mineure pour voir à chaque pas la mort sévir dans leurs rangs, est quelque chose d'inénarrable.

Quelle honte pour l'Europe de la démocratie et du droit!

Il m'est impossible de dresser la liste complète des victimes dont le nombre est considérable.

Des milliers de Grecs et d'Arméniens ont été brûlés vifs dans le terrible incendie de Smyrne que les Turcs ont eu au surplus l'audace d'attribuer aux Grecs.

Je ne m'arrêterai pas à cette légende que le bon sens repousse avec indignation si l'on tient compte du fait seulement que toutes les maisons qui ont été éprouvées par les flammes appartiennent exclusivement au quartier gréco-européen, et qu'aucune maison turque n'a souffert de cet incendie qui a su limiter sa fureur aux quartiers des infidèles (Quafir) avec une précision mathématique.

Je puis cependant puiser dans le martyrologe interminable des derniers massacres de Smyrne et de Pontos quelques noms qui ont illustré des couleurs noires du deuil et de la mort ce douloureux tableau.

La première des victimes des hordes et des ordres Kémalistes a été l'Archevêque de Smyrne, Monseigneur Chrysostome, qui a subi des tortures affreuses. Ici je laisse parler M. René Pinaux, un des rares journalistes français qui ait eu le courage et le mérite de proclamer la vérité au sujet des massacres turcs. Voici le passage essentiel de son livre :

« La mort de Smyrne. »

« La populace s'empare aussitôt de Monseigneur Chry-
« sostome et l'emmena un peu plus loin devant la bou-
« tique du coiffeur Ismael, protégé italien; on l'arrêta
« et on lui passa une blouse blanche de coiffeur. La
« foule commence aussitôt à le frapper à coups de poings
« et de bâtons, à lui cracher à la figure. On le crible
« de coups de couteau. On lui arracha la barbe, on lui
« creva les yeux, on lui coupa le nez et les oreilles. »

C'est dans ces conditions que trouva la mort un homme remarquable, doué de sentiments helléniques mais qui n'avait jamais fait de mal aux Turcs.

En effet, Monseigneur Chrysostome en plusieurs circonstances a été un protecteur dévoué des Turcs pendant l'occupation grecque. J'en connais des exemples dont il serait trop long de parler ici.

Deux autres notables grecs de Smyrne qui l'accompagnaient lors de sa visite devant cette brute féroce qu'est Nouredin, ancien Préfet de Smyrne, ont été également mis à mort par la populace turque dans des circonstances qui dénotent un élan de sauvagerie inouïe.

Ce sont les nommés Tjurukjoglou et Klimanoglou, le premier journaliste honorable; le second, commerçant paisible.

Je ne veux pas abuser de la patience de mon lecteur pour épuiser ce sujet. Il est du reste impossible de le faire dans les limites de l'hospitalité que l'honorable *Revue Bleue* a eu l'amabilité et la noblesse de m'accorder. Je dirai simplement avant de terminer que l'avocat arménien Nazaret Hilmi qui a conservé le fez (coiffure nationale turque) pendant l'occupation grecque a été assassiné d'une manière atroce.

Il ne faut pas croire que ces massacres n'ont pas eu une répercussion au point de vue de la sécurité des Européens dans le monde musulman. L'assassinat du consul Américain en Perse il y a quelque temps, l'assassinat du président français de la Cour d'Appel du Halep sont les signes précurseurs d'une effervescence religieuse contre les chrétiens, et ne peuvent trouver leur explication que dans le succès éclatant de la politique sanguinaire et abominable des bandits du gouvernement d'Angora, appuyés hélas! par l'Europe Occidentale oublieuse de ses grandes traditions historiques.

Smyrne et Pontos ne sont plus qu'un vaste cimetière de centaines de milliers de chrétiens massacrés par les

chefs du gouvernement d'Angora et dont les os ont été vendus comme des marchandises par ces bandits.

Telle est en substance l'histoire des massacres turcs.

On voit que l'histoire de la Turquie se confond avec l'histoire de ces effroyables crimes que je viens d'exposer, avec la plus grande objectivité, avec le plus grand souci de la vérité mais en même temps avec un sentiment de profonde pitié pour les morts, les victimes de ces effroyables massacres.

Pour toute conclusion, qu'il me soit permis de poser à tous les hommes de cœur et de conscience de toutes les nations et de tous les pays du monde cette question :

Que peut-on penser de ces crimes effroyables et de ceux notamment qui ont été les instigateurs de ces crimes ?

Pour ma part je n'hésite pas à vous dire en mon âme et conscience que seuls des bandits de droit commun à la tête d'un peuple aussi féroce et sanguinaire que le peuple turc ont pu concevoir et mettre à exécution de pareils crimes, crimes épouvantables, crimes sans précédent dans l'histoire du monde, crimes qu'aucune conscience à travers les siècles ne saurait pardonner.

E. D.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE.

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de la reine Louise, M. Karl Griewank publie dans le fascicule de mars de la *Deutsche Rundschau* dix lettres inédites de celle dont l'Histoire ne montrera jamais assez la victorieuse action sur l'âme de son peuple et dont la Prusse a certes de trop légitimes raisons de cultiver la mémoire. Ces lettres sont datées tantôt de Königsberg, tantôt de Memel, où Frédéric-Guillaume III s'était retiré après l'Entrevue de Tilsit. Sept d'entre elles sont de l'année 1807, deux de 1809 et la dernière de 1810.

De cette correspondance, où Louise de Prusse s'exprime sept fois sur dix dans notre langue, je détache ces lignes, que la souveraine écrivait de Memel, en octobre 1807, à la princesse Thérèse de Tour-et-Taxis :

« Votre charmante exactitude au milieu de Paris m'était un trop doux garant de votre amitié constante pour ne pas vous en offrir mes plus tendres remerciements. Le souvenir que l'Empereur Napoléon me conserve et la manière dont il s'en est expliqué envers vous me sert de consolation au moment où j'en ai bien besoin. Hélas ! chère Thérèse, si l'Empereur pouvait se faire une idée combien nous souffrons de voir qu'il y a des personnes qui prennent à tâche de mal interpréter tout ce que nous faisons et qui par là occasionnent des malentendus qui font qu'au milieu de la paix nous n'en connaissons que le nom, il en serait affecté lui-même, j'en suis sûre... Une chose qui m'est extrêmement à cœur, c'est le retour à Berlin... Ce voyage si désiré de Berlin ne peut être entrepris qu'après l'évacuation des armées du pays et de la ville capitale où je ne pourrai me rendre avec décence qu'après cet événement. Il serait donc fort à désirer que l'Empereur veuille entendre parler des justes diminutions des énormes contributions à payer et des arrangements pour le paiement par terme et par annuités... Si vous le voyez, parlez-lui de tout cela, faites-ce qu'il vous plaira de ma lettre et rappelez-moi à son souvenir. Je vous répète que je suis bien flattée du sien. Aussi l'intérêt de l'Impératrice, qui ne s'est jamais démenti pour moi, me touche vivement... »

***

Au sommaire de *Die Europäische Revue*, nº de mars, à signaler notamment : « La crise du concept d'humanité dans l'Europe occidentale », par M. Peter Wust ; un article sur le Sionisme, signé du Dr Hugo Bergmann, Bibliothécaire de l'Université de Jérusalem, et tendant à établir que le mouvement dont Herzl a été le grand ouvrier ne va plus aujourd'hui sans comporter jusque chez les Israélites les moins soucieux de religion une part de mysticisme ; des pages substantielles et claires sur « l'Éducation en Angleterre », dans lesquelles M. A.-L. Fisher s'attache d'abord à mesurer le chemin parcouru de l'autre côté du Détroit en matière d'enseignement depuis 1800, soit depuis l'époque où l'on n'y connaissait encore que les deux Universités d'Oxford et de Cambridge ; « Les Crédits à l'industrie en France », par M. Jean Loriot ; « L'Italie et le Problème autrichien », où M. Francesco Coppola écrit, en concluant, que pour son pays, qui veut d'ailleurs sincèrement la paix et dont la magnifique vitalité ne doit inquiéter personne, la Grande Guerre non seulement n'a pas été « un aboutissement », mais aura signifié « *ein Beginn* », c'est-à-dire « un commencement ».

ITALIE.

Les italianisants, qui vont se multipliant chez nous, trouveront dans *La Stirpe* une importante étude, de M. Alberto Cecchi, sur le théâtre contemporain au pays d'Alfieri. — L'y relève ce jugement que de toute l'œuvre dramatique de d'Annunzio l'avenir ne retiendra guère que *La Fille de Jorio*. — On remarquera ici une analyse assez poussée de la manière de Pirandello.

***

Dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, nº de mars, voici, sous la signature du comte N. Nasalli-Rocca, une quinzaine de pages sur Mussolini, le fascisme et l'Italie. En constatant que, hors d'Italie, le fascisme étonne parfois et choque, notre confrère genevois se déclare heureux de fournir à ses lecteurs « un document authentique ». L'article est évidemment aussi informé qu'il est chaleureux.

Ces détails : « Quelques imbéciles ont cherché, et naturellement trouvé, des origines nobiliaires à sa famille et les journaux ont fait de la copie sur ce thème, — avec prudence toutefois, car Mussolini a la riposte prompte et cruelle. Quand il a lu ce pitoyable fatras, plus sot encore que courtisan, il a jeté le journal en disant simplement : « *Sociorchezze* » bêtises ! et aucun journal n'en a plus parlé... Mussolini a beaucoup étudié et il a été son propre maître. Il était maître d'école spécialisé dans l'enseignement du français, qu'il connaît en effet très bien et qu'il parle couramment avec un tout petit accent italien. Dans sa jeunesse il a appris le latin et il connaît assez d'anglais et d'allemand pour pouvoir lire dans l'original les livres qui l'intéressent. »

L'auteur, qui est volontiers sévère et dont la plume

frémit parfois de colère, écrit, chemin faisant : « Grand prêtre de cette théorie couarde (« Les excès se guérissent d'eux-mêmes ») et qui sacrifiait le pays à la volupté de gouverner un seul jour de plus, tel fut longtemps Giovanni Giolitti. Pourtant, pendant un an et demi il a été dépassé par un homme plus funeste que lui : Saverio Nitti. Après lui, comme dans tous les gouvernements qui finissent, le pouvoir était tombé dans les limbes et au moment de la marche sur Rome c'était Facta le Simple qui avait la main au gouvernail... »

SUISSE.

La matière la plus grave, voire la plus rébarbative de prime abord, s'anime et finit par devenir aimable sous une plume experte. On a ou l'on n'a pas « la manière ». M. L. de Monthe, Conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris, l'a à un degré éminent. Témoin l'étude, si étonnamment vivante, où il précise dans le dernier fascicule paru de la *Revue de Droit International* la portée de l'accord de Locarno. A rapprocher — et je n'y mets pas malice — à rapprocher de l'article de notre compatriote celui que M. le Dr Strupp, de l'Université de Francfort, consacre à la même question.

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Questions Sociales

MMmes Léon BRUNSCHVICG, Suzanne GRINBERG, G. MALTERRE-SELLIER, MM. CAHEN-SALVADOR, DOISY, Gaston JÈZE, Max LAZARD, W. OUALID, Roger PICARD, Gabriel RAMON, Georges SCELLE, *La Vie politique dans la France contemporaine, conférences d'éducation politique et sociale*, Introduction de M. Ferdinand Buisson, 1 vol. in-1°, 216 pages, Félix Alcan, éd.

La publication des Conférences contenues dans ce volume permettra à un très grand nombre de femmes de s'initier aux questions d'ordre politique, économique et social, qu'elles se trouveront un jour ou l'autre appelées à modifier ou à maintenir, par l'exercice de leur vote. « *L'Union Française pour le suffrage des femmes* » a donc pensé avec raison qu'il y avait lieu de diffuser le plus possible, par le livre, les idées exposées par les conférenciers, au cours de ces causeries, et dont la valeur documentaire et littéraire permettra aux nombreuses lectrices de s'assimiler facilement et sans ennui les principes essentiels de la politique et du mouvement économique et social. Le livre est précédé d'une intéressante introduction de M. Ferdinand Buisson, qui résume parfaitement l'esprit et la valeur de ces conférences, qu'on lira avec intérêt et profit. A. R.

Littératures étrangères

G.-K. CHESTERTON. — *Saint François d'Assise*. Traduit de l'anglais par Isabelle Rivière. 1 vol. in-8 (Plon).

L'ouvrage que Mme Isabelle Rivière a traduit avec une fidélité remarquable, en s'efforçant de ne rien ôter à la physionomie du style de Chesterton, se propose de démontrer, par la conduite d'une sévère logique, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par la sainteté toutes les actions du Petit Pauvre d'Assise et que, donc, les esprits qui voudraient de François faire un exemple d'humanité, au bénéfice d'un idéalisme hétérodoxe ou d'une philosophie quelconque, risqueraient de le réduire en lambeaux ou de ne posséder du merveilleux modèle qu'une image illusoire. Chesterton ne décrit pas ; il ne reprend pas un sujet qui est dans toutes les mémoires. Il reçoit une matière donnée et il l'exalte avec une puissance poétique intense, recourant à tout ce que lui suggère l'héroïsme chevaleresque du fondateur de l'Ordre franciscain « troubadour de Notre-Seigneur ».

Histoire

Camille VALLAUX. — *Les Sciences géographiques* (Félix Alcan).

Il fut un temps, qui n'est pas éloigné, où un titre comme celui de M. Vallaux aurait surpris bien des lecteurs. La géographie ne s'est proposé longtemps que de décrire et de dessiner : « buts utilitaires » dont une science ne se contente point. Les travaux de Humboldt, de Ritter en Allemagne, de Vidal de la Blache et de son école en France, l'ont constituée enfin en science d'explication, un peu trop vite au gré des vieilles routines d'enseignement, essai de synthèse en tous cas avant que ne fût achevée l'analyse de tous les faits de détail. De là des vues, réputées parfois ambitieuses, sur l'unité de l'organisme terrestre, dont M. Vallaux s'attache à faire la critique. Par une étude sagace et minutieuse de paysages géographiques, il n'a pas de peine à établir que la géographie possède bien, comme toute science, son objet propre, qui ne se confond ni avec la géologie et ses hypothèses, ni avec la météorologie et ses approximations, ni avec l'océanographie encore assez mystérieuse. Cet objet, c'est proprement « la zone de contact des forces répandues dans le Cosmos ». Terrain solide où la géographie physique se trouve rejointe par des « géographies » auxiliaires : paléogéographie et climatologie, biologie et sociologie, histoire même. Toutefois, ce n'est pas sans débat que M. Vallaux s'assurera de maintenir une telle position. Certains sociologues protestent, qui se déclarent seuls qualifiés pour cette étude des phénomènes humains articulés par les géographes avec les phénomènes physiques de surface. Le lecteur saisira l'intérêt de la discussion en constatant avec quel bonheur l'auteur distingue morphologie sociale et géographie humaine, en vue cependant d'associer leurs résultats. Il a raison. L'étape est franchie, au delà de ce qui n'a été longtemps qu'une application de la curiosité à l'exploration du globe. La géographie qui délient désormais « ses procédés d'encadrement et d'articulation bien à elle », n'est pas un simple « carrefour de science » ; elle est une science autonome, riche de possibilités d'avenir. Le livre de M. Vallaux est austère d'apparence, en réalité plein de ce charme qui se développe au contact même de la vie. P. F.

Divers

LA CONSTRUCTION ET L'OUTILLAGE DES PORTS FRANÇAIS. — *Numéro spécial du « Journal de la Marine marchande »*, publié sous la direction de M. René MOREUX, 1 vol. in-1° illustré.

Une Introduction de M. R. Moreux sur l'Outillage nécessaire à l'avenir maritime de la France est suivie d'une série d'intéressantes études sur les Ports, les Navires, les Transports de Voyageurs et de Marchandises, études rédigées par MM. G. Hersent, Carivenc, J. de Fussy, P. L. Aicard, J. Bap, J. Vertadier, L. Pineau et G. Breton.

Les installations spéciales au trafic sont décrites pour chaque port. L'ouvrage, complété par plus de 300 illustrations judicieusement choisies, constitue un excellent instrument de documentation qui intéressera les techniciens et les économistes.

Beaux-Arts

Histoire de l'Art, publiée sous la direction d'André Michel, de l'Institut. Tome VIII. L'Art en Europe et en Amérique au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^. *Première partie :* France pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. — Italie jusqu'en 1870. — Allemagne, Pays scandinaves, Pays slaves, jusqu'en 1850. — Angleterre au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^. — L'Estampe pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. Un vol. in-8°, 6 héliogravures hors texte et 277 figures dans le texte. (Librairie Armand Colin.)

Voici le quinzième et avant-dernier volume de ce « monument impérissable de l'érudition et de la saine critique française », écrivait récemment un critique étranger. Encore quelques mois, et nous verrons l'heureux achèvement de cet ouvrage fondamental, indispensable non seulement à l'artiste, à l'érudit, à l'étudiant, mais à tout le public lettré, lui y trouve, — avec de magnifiques illustrations se comptant par milliers et formant à elles seules une véritable encyclopédie artistique — toute la substance de nos connaissances actuelles présentée par les meilleurs spécialistes et toujours exposée d'une manière simple, claire, vivante.

Avec ce quinzième volume commence l'étude du XIX^e^ siècle. M. Louis Hautecœur (architecture), M. Paul Vitry (sculpture), M. Louis Réau (peinture) y traitent de l'art français de 1789 à 1850 ; M. Gabriel Rouches (architecture et sculpture) et M. André Pératé (peinture), de l'art italien de 1789 à 1870 ; M. Louis Réau, de l'art en Allemagne, dans les pays scandinaves et dans les pays slaves jusqu'en 1850 ; M. Paul Biver, de l'art en Angleterre au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^. M. Jean Laran étudie l'estampe pendant la première moitié du XIX^e^ siècle.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

LES RICHESSES NATURELLES DE LA SERBIE MÉRIDIONALE

La Serbie méridionale est une des régions les plus riches du royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Ses richesses naturelles qui varient à l'infini sont immenses et inépuisables. Si jusqu'à ce jour on a trop peu fait pour les mettre en valeur, c'est qu'on ne disposait pas dans le pays de capitaux considérables nécessaires à l'exploitation rationnelle de ces richesses.

La Serbie méridionale abonde notamment en plantes industrielles : la culture de l'opium et celle des cocons à soie est très développée et constitue une des principales sources de revenu pour la population. La vallée du Vardar, depuis Gradsko jusqu'à la frontière grecque, et celle de la Strouma donnent deux récoltes par an. Ainsi une superficie de cette région fournit un rendement double par comparaison à n'importe quelle autre contrée du royaume. L'exportation annuelle de l'opium et des cocons à soie produit plus de 200 millions de dinars, somme susceptible d'être augmentée si les procédés modernes et plus rationnels étaient adoptés pour la production.

La plus grosse richesse de la Serbie du Sud reside dans ses minerais. Les Romains déjà exploitaient des mines dans la Serbie méridionale et avec assez de résultat. La domination turque n'a pas permis les recherches dans ce sens et les travaux de mine n'étaient plus entrepris.

Le sous-sol de la Serbie méridionale est très riche en charbon, en chrome, en cuivre et en ardoise ; on trouve en quantité assez considérable de l'argent et du plomb. Mais c'est du charbon qu'on trouve le plus dans le sous-sol de cette région. Fait intéressant, ses couches sont disposées presque à fleur de terre, de telle sorte que leur extraction se fera à l'aide de capitaux fort réduits. Ce charbon est de qualité excellente et atteint dans certains charbonnages la puissance de 6,500 calories. Pour le moment un seul charbonnage est exploité.

Un des meilleurs charbonnages de cette espèce est celui qui se trouve sur la route Debar-Gostivar, éloignée de 8 kilomètres de la ville de Debar. Le charbon enfoui dans le Smrkovo-Brdo près de la petite ville de Gnevgueli est aussi très bon. Il bénéficie en outre de la proximité immédiate du chemin de fer, duquel le sépare la distance d'à peine deux kilomètres. Aussi la construction du réseau des communications dont il sera un jour doté ne nécessitera-t-elle pas de trop grands frais.

On exploite du charbon brun à Kossovo, près de la localité Obilitchévo. L'extraction de ce charbonnage produit annuellement plus de 10,000 tonnes. A côté des charbonnages déjà mentionnés, on trouve du charbon dans d'autres endroits encore, en quantités considérables et de très bonne qualité. Ainsi aux environs mêmes de la ville de Skopljé, près du village Nérez, et à proximité des villes : Oltip, Kavadar, Petch, Kriva-Palanka, et enfin dans les monts de Préchévo.

Le chrome, minerai à peine trouvable sur le continent européen, se trouve en quantités immenses dans la Serbie méridionale. Deux mines de chrome sont aujourd'hui exploitées : l'une au village de Rabrovo, tout contre la gare de Stroumitza, l'autre à Louvantchevo, aux environs de Skopljé. A Koumanovo et à Kriva-Palanka, bien que très abondant, le chrome n'est pas encore exploité.

De même le cuivre, découvert en quantités considérables, à Tikvèch, n'est pas encore extrait du sous-sol.

Peu de régions sont aussi riches en ardoise que la Serbie du Sud.

La route Gnévgnéli-Doiran passe à travers les terrains où l'ardoise se trouve à même la terre, de telle sorte que l'exploitation de ce minerai n'exigera ni beaucoup de travail ni beaucoup de capitaux. On en rencontre, et toujours en grandes quantités, aux environs des villes de Kossovska-Mitrovitza et Kriva-Palanka.

Outre ces richesses en charbon, cuivre, chrome et ardoise, la Serbie méridionale dispose encore d'autres richesses que cèlent ses eaux minérales. Des six sources d'eaux chaudes, sulfureuses ou ferrugineuses, pas une n'est exploitée.

La pacification de la Serbie du Sud, considérée aujourd'hui comme chose faite, ainsi qu'une exploitation plus rationnelle et plus moderne des richesses innombrables dont la nature a doté cette région yougoslave, qui jusqu'ici paraissait délaissée, contribueront à sa prospérité économique.

Borivoé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

LITTÉRATURE MARITIME

Nous avons signalé maintes fois ici l'influence qu'exercent de nos jours, plus ou moins directement, les grandes compagnies de navigation françaises sur les mouvements politiques, économiques et sociaux du monde entier. Nous avons parlé aussi de certaines initiatives, prises par des armateurs, et qui sont devenues des manifestations fort intéressantes au point de vue de l'évolution des arts.

Il y aurait beaucoup à dire, également, sur les courants nouveaux de la littérature française et sur la part des grands armements français dans la production littéraire actuelle.

Il est à remarquer qu'à l'étranger, depuis longtemps déjà, la navigation « commerciale » est à l'origine de toute une littérature pittoresque dont nous n'avions guère l'idée jusqu'ici en France. Joseph Conrad, pour ne citer que lui — ce Polonais dont les premières navigations eurent lieu à bord d'un navire d'une maison d'armement marseillaise mais qui choisit l'anglais comme langue littéraire — a donné sur la mer, sur la vie du marin de commerce en mer, des pages admirables qui laissent loin derrière elles les tableaux de nos Michelet, Hugo, Chateaubriand.

C'est à la Marine de guerre que revenait, jusqu'à ces derniers temps, l'honneur d'avoir donné de grands écrivains maritimes français : parmi eux Loti restera certainement comme un des plus illustres. Avec le déclin de la Marine, et malgré le renouveau qu'ont donné à ce genre les récits des combats navals de la dernière guerre, il est fort à craindre que nous n'ayons plus d'ici longtemps de ces beaux livres où la sensibilité cultivée d'hommes solitaires, dévoués à un idéal élevé, s'alliait à une connaissance si approfondie des pays et des hommes.

Or, au moment où la littérature purement maritime menace de disparaître, voici que depuis deux ou trois ans surgit un genre nouveau dont le succès est si vif qu'il est en passe d'avoir sur la littérature moderne une influence décisive : ce sont, si l'on veut, des reportages de grand tourisme, des études coloniales aussi, des récits de voyages, des romans mêmes, mais dont le cadre est uniquement exotique; c'est une littérature inspirée indirectement de l'essor de la Marine marchande.

A la suite de la guerre, en effet, parmi les problèmes qui se posaient pour les armateurs en vue de redonner de la vie à une industrie profondément atteinte, l'un des plus urgents était la mise en valeur des colonies; de toute nécessité il fallait alors susciter parmi les classes de la société française, demeurées jusque-là indifférentes au mouvement colonial, l'intérêt le plus vif; il fallait attirer l'élite de la France hors de la Métropole et créer au loin de nouvelles patries en remplacement de ces groupements de Français déshérités qui trop longtemps nous représentèrent au loin. Pour cette œuvre, il était nécessaire que des études sociales et psychologiques sur les peuples africains et extrême-orientaux fussent écrites. Il fallait créer un mouvement d'opinion, une mode, un goût pour les beaux voyages, les grandes études à la fois géographiques et littéraires. Par des croisières habilement organisées, grâce à des facilités importantes accordées à des groupements de savants ou d'étudiants, à des écrivains et des artistes; au moyen d'une propagande très adroitement réalisée à l'aide de brochures bien rédigées et bien illustrées, décrivant les pays visités par leurs paquebots, les grandes compagnies de navigation françaises, soutenues d'ailleurs en cela par des groupements coloniaux, ont grandement favorisé ce mouvement d'opinion. Depuis peu, une Académie de littérature coloniale fonctionne; des bourses littéraires, des prix coloniaux sont offerts aux écrivains qui consentent à s'exiler pendant quelques mois pour étudier sur place les cadres de leurs œuvres. Dans les comités de direction et les comités de propagande des grandes revues coloniales on relève depuis peu le nom d'armateurs comme aussi dans les jurys qui examinent les œuvres d'artistes français appelés à concourir en vue de l'obtention d'une bourse de voyage. Une grande compagnie de navigation même a fondé un prix de peinture et sans doute n'attend-elle que le moment favorable pour créer aussi une bourse littéraire. Cet effort a déjà porté ses fruits. Dès avant la guerre les Tharaud, le Barrès de l'« Enquête dans le Levant » et d'autres encore avaient donné le modèle du genre qui n'a cessé, depuis, de rencontrer les meilleurs adeptes.

Louis Bertrand, Pierre Benoit, Henry Bordeaux, Dorgelès, Paul Claudel, André Chevrillon, Pierre Mille et tant d'autres nous ont donné sur le Maroc et l'Afrique du Nord, les îles de l'Océan Indien, la Syrie, l'Indo-Chine et l'Extrême-Orient des œuvres qui demeureront caractéristiques du XX^e^ siècle.

Tous ces ouvrages ne sont plus empreints d'un « exotisme en chambre » comme on avait pu en lire de trop nombreux spécimens au siècle dernier, mais bien le fruit d'études faites sur place dont quelques-unes ont pu paraître superficielles, mais qui, pour la plupart, constituent aux yeux des Français de la Métropole la meilleure des « invitations au voyage ».

Il est à remarquer, d'ailleurs, que dans la partie « voyages en mer » que contiennent toujours, ou presque toujours, de tels ouvrages, la notation de la vie à bord au XX^e^ siècle, qui remplace les récits des tempêtes et autres événements de mer est extrêmement intéressante. Outre les renseignements qu'ils nous donnent sur le décor de la vie moderne en mer, ils contiennent des études psychologiques très fines sur la mentalité des passagers de tous pays. A bord d'un navire, si grand personnage que l'on soit, on ne saurait échapper à l'interview, aux longues conversations pleines d'abandon qui sont, pour l'écrivain, des sources d'informations précieuses. Tel ambassadeur, tel maréchal illustre, tel gouverneur colonial des plus inaccessibles, dont on n'aurait jamais connu les idées en d'autres circonstances, livrent le fond de leurs pensées au cours de ces passages. De même les coloniaux, les agents des grandes compagnies de navigation, si bien informés de la mentalité des pays où ils séjournent, fournissent à l'écrivain en voyage quantité de détails, d'anecdotes vivantes, d'appréciations substantielles qui constitueront la part la plus solide du livre futur.

De M. René Labruyère, dont on connaît les remarquables études sur les questions maritimes mondiales, les journaux annoncent pour paraître prochainement un roman, *Les Passagères*. Ce livre, sur lequel nous reviendrons comme sur d'autres du même genre, constituera bien certainement un des exemples les meilleurs de la nouvelle littérature maritime dans laquelle apparaît le rôle inspirateur du paquebot moderne.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 9 64e ANNÉE 1er MAI 1920

LES ILLUSIONS SUR LE PROBLEME DE LA NATALITÉ

Il n'est pas de peuple plus convaincu de la puissance des lois que les Latins, Il n'en est peut-être pas qui les respectent moins.

C'est justement parce qu'ils sont persuadés du pouvoir des lois que les Latins en accumulent sans cesse ; et c'est parce que l'expérience leur en montre l'impuissance qu'ils ne les respectent pas.

Les lois reconnues inefficaces sont bientôt remplacées par d'autres, chargées des mêmes espérances, et nos Parlements resteront des machines à légiférer jusqu'au jour où ils découvriront que les lois naissent des coutumes, mais ne les précèdent pas.

Si les lois n'ont qu'un pouvoir constructeur bien faible et restent impuissantes à refaire les sociétés — contrairement à l'opinion moyenne de tous les partis politiques, les socialistes notamment, — elles peuvent exercer une action destructive, très grande. C'est ainsi, par exemple, que la loi de huit heures dans la marine réduisait de plus en plus notre commerce extérieur et l'eût finalement anéanti si elle n'avait été abrogée. C'est ainsi également que les lois sur les loyers ont paralysé la construction d'habitations nouvelles et rendu plus aiguë une crise à laquelle ces lois prétendaient remédier. C'est ainsi encore que les lois proposées par les socialistes contre le capital, la propriété et l'industrie, ont eu pour résultat instantané de faire baisser considérablement la valeur du franc, et, par voie de conséquence, de rendre la vie plus chère à une époque où elle l'était déjà tant.

***

Le problème de la natalité, qui passionne aujourd'hui tant d'esprits en France, va nous fournir un nouvel exemple des illusions générales sur la puissance attribuée aux lois.

Chacun sait que la population de notre pays reste depuis longtemps stationnaire. On formerait une bibliothèque avec la collection des discours, conférences et règlements destinés à augmenter le chiffre de notre population.

Ces propositions se ramènent, d'ailleurs, à établir des impôts sur les célibataires au profit des familles nombreuses. Une de ces plus typiques suggestions est celle d'un académicien respectable, Émile Picard. Ses méditations prolongées le conduisirent à proposer un impôt spécial frappant les individus n'ayant pas trois enfants au profit des familles possédant ce nombre d'enfants.

Le simplisme déconcertant des propositions du même ordre prouve à quel point le problème de la natalité reste incompris.

***

Étant données les causes profondes des variations de la natalité, on peut considérer comme certain que lois et discours formulés depuis vingt-cinq ans n'ont pas accru d'une seule unité le chiffre de notre population.

Il faut se féliciter de cet insuccès. En étudiant la question de plus près, les économistes ont fini

••

par découvrir que tous les pays de l'Europe avaient un excédent de population. Le savant économiste Keynes a très justement fait observer « qu'avant la guerre, l'Europe était déjà beaucoup trop peuplée et se procurait de plus en plus difficilement les moyens de subsistance, et encore grâce aux ressources de moins en moins abondantes du nouveau monde. Aujourd'hui, la capacité de production des peuples est si réduite qu'on peut affirmer que l'Europe possède un excédent d'habitants qu'elle ne pourra bientôt plus nourrir ».

Plusieurs peuples européens sont déjà fort gênés par le surcroît de population. L'Angleterre a douze cent mille chômeurs; l'Italie, dont la population augmente de près d'un demi-million par an, ne saura bientôt plus, comme le faisait remarquer récemment M. Mussolini, où déverser l'excédent de ses habitants.

La difficulté sera d'autant plus grande que les pays étrangers opposent des barrières croissantes à l'immigration. Les États-Unis ont déjà réduit à quatre mille cinq cents par an le chiffre des émigrés dont ils tolèrent l'entrée. Les républiques de l'Amérique du Sud se coalisent maintenant pour empêcher aussi l'immigration.

***

Les Asiatiques sont également victimes d'une trop intense natalité. Le Japon, qui contenait trente-trois millions d'habitants, il y a cinquante ans, en possède soixante millions aujourd'hui et ne sait littéralement où mettre l'excédent de sa population, les États-Unis et les Dominions refusant de l'accepter sur leur territoire.

Tous les peuples orientaux, dont l'aisance n'a pas modéré la fécondité, se multiplient avec la même effrayante rapidité. L'Inde est surpeuplée et le serait beaucoup plus encore si des famines qui font périr plusieurs millions d'hommes, comme la célèbre famine d'Orissa, ne ramenaient fréquemment la population à un chiffre en rapport avec les moyens de subsistance.

La Russie subit un accroissement analogue : sa population, qui était de soixante-cinq millions en 1850, atteint cent soixante-dix millions aujourd'hui.

D'après les leçons de l'Histoire, dès que la population dépasse ses possibilités d'existences, il lui faut émigrer ou envahir militairement ses voisins si elle est assez forte. C'est sous l'influence de telles invasions que la civilisation romaine finit par succomber.

***

Alors même qu'il posséderait un pouvoir absolu, un législateur est totalement impuissant sur les nécessités économiques et psychologiques qui déterminent le mouvement de la population.

Il n'y a aucune raison d'espérer que des lois quelconques pourront augmenter la population d'un pays. Tout ce qu'on peut obtenir, c'est d'arriver, par des mesures hygiéniques convenables, à réduire de moitié la mortalité comme y a réussi l'Allemagne.

La mortalité infantile est en effet moitié plus forte en France que dans les pays germaniques.

L'Histoire fournit plusieurs exemples de cette impuissance des lois sur le mouvement de la population. Le plus frappant est celui de l'empereur Auguste, qui, devenu maître souverain du monde, s'imagina être assez fort pour remédier avec des lois draconiennes à la diminution de la population romaine.

Elle avait été fortement réduite à la suite des hécatombes engendrées par les guerres sociales qui amenèrent la destruction de la république et son remplacement par des dictateurs couronnés.

C'est sur des amoncellements de cadavres que s'était édifié l'empire. Les socialistes de l'époque n'étaient pas plus tendres que ceux d'aujourd'hui. Cinquante ans de guerres civiles dues aux socialistes, dont les doctrines ne différaient guère des nôtres, avaient considérablement réduit la population romaine.

Rien n'était épargné dans ces luttes.

Les massacres portèrent principalement sur l'élite de la population. Marius, chef du parti populaire, avait fait égorger par milliers les plus éminents citoyens de Rome parmi lesquels deux cents sénateurs et trois mille chevaliers; Sylla, à lui seul fit périr plus de vingt-cinq mille citoyens dont trois cents sénateurs et deux mille chevaliers.

Comprenant très bien les dangers de la dépopulation, Auguste essaya d'accroître le nombre des citoyens par d'impératifs décrets. La loi Julia, notamment, frappait de peines sévères les célibataires et récompensait par des avantages divers le mariage et la paternité.

Les résultats obtenus furent totalement nuls : Rome continua à rester dépeuplée de Romains et peuplée d'étrangers. Ce fut une des causes principales de sa décadence.

***

La tendance fondamentale de la nature est de faire naître infiniment plus d'êtres qu'elle n'en peut nourrir. Cette fécondité, qui joua un rôle prépon-

dérant dans l'évolution des êtres aux époques géologiques, a exercé une action aussi importante dans l'évolution des peuples.

Devenus trop nombreux pour trouver sur leur sol des moyens de subsistance, ils vont les chercher au dehors. L'histoire des divers pays est surtout celle des invasions qu'ils ont entreprises ou subies.

Quand ces invasions sont répétées, les peuples envahis ne résistent pas longtemps. Malgré toute sa force, la civilisation romaine périt devant un flot d'envahisseurs, ne possédant que des rudiments de culture. Les Babyloniens et les Assyriens avaient déjà subi un pareil sort.

La fécondité d'un peuple est donc redoutable pour ses voisins. L'Allemagne n'était pas trop peuplée encore, au moment de la guerre, mais elle allait bientôt l'être. Cette surpopulation prochaine était invoquée par ses écrivains pour conseiller l'envahissement des nations voisines. Mais tous les peuples menacés par l'Allemagne s'associèrent pour opposer le nombre au nombre. Il en sera sans doute de même dans l'avenir, et c'est pourquoi l'Allemagne hésitera longtemps, sans doute, avant d'entreprendre une nouvelle invasion.

Cette menace germanique maintiendra probablement des alliances que les divergences d'intérêts auraient pu dissocier.

***

L'insuccès des lois d'Auguste et de ses imitateurs modernes tient à ce principe fondamental, ignoré évidemment des réformateurs, que le mouvement de la population résulte de nécessités supérieures aux volontés.

D'une façon générale, on peut dire que les naissances diminuent quand l'enfant devient, comme dans la bourgeoisie, trop coûteux à élever. Les naissances se multiplient chez les paysans, où l'enfant constitue une utilité. Chez les ouvriers, la natalité diminue en même temps que la nuptialité augmente parce que, la femme étant devenue une servante productive, l'enfant apparaît comme un accident gênant et dispendieux.

***

En dehors des causes particulières qui font varier la natalité dans les diverses classes sociales, on peut dire que la situation économique actuelle du monde aura bientôt pour résultat une limitation certaine de la population.

Si les guerres napoléoniennes furent suivies d'une grande période de prospérité, c'est que leur fin coïncida avec la découverte de forces nouvelles extraites de la houille. La dernière guerre représente, au contraire, une destruction colossale de richesses, qui demandera un temps très long pour être remplacée.

J'ai déjà montré dans *Les Enseignements psychologiques de la Guerre*, que la quantité de houille extraite des mines allemandes représentait un nombre d'ouvriers plusieurs fois supérieur à la population entière de l'Allemagne.

Sans doute, la production de la houille n'a pas diminué ; mais ce qui a diminué notablement, ce sont les acheteurs de marchandises fabriquées dans les usines qu'alimentait la houille, marchandises converties ensuite en subsistances.

On sait que c'est avec ces marchandises que l'Angleterre se procure au dehors la presque totalité de son alimentation, et justement parce qu'elle ne trouve plus un nombre suffisant d'acheteurs, elle limite sa fabrication. On compte, pour cette raison, douze cent mille chômeurs britanniques.

Avant que la Grande-Bretagne revienne à son ancienne richesse, sa population devra diminuer notablement.

Dans l'évolution actuelle du monde, les pays dont le sol ne pourra pas nourrir les habitants deviendront fatalement les moins prospères.

Cette destinée ne menace pas la France, puisque son sol produit la presque totalité de ses moyens de subsistance et les fournirait entièrement si l'on faisait subir à l'agriculture des perfectionnements analogues à ceux réalisés en Allemagne.

***

La destinée des peuples dont la multiplication est trop rapide est chargée de périls.

Dans un travail récent, l'amiral Rodger, ancien commandant de l'escadre asiatique des États-Unis, déclarait que, « lorsque la population américaine atteindrait deux cents millions, le pays serait forcé de se livrer à des guerres agressives pour donner des territoires nouveaux à ses habitants ». C'est là une application de la vieille loi de Malthus, dont la justesse a été bien des fois vérifiée par l'Histoire.

***

Comme conclusion de ce qui précède, nous pouvons dire que, malgré les lamentations des philanthropes, la France n'a pas à regretter de voir sa population rester stationnaire. Elle possède un nombre suffisant d'habitants ; il ne lui en faut pas beaucoup moins, mais il ne lui en faudrait pas davantage.

Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai soutenu cette thèse. Elle paraissait paradoxale alors, mais les événements en ont vérifié l'exactitude.

Plusieurs économistes ont fini par arriver aux mêmes conclusions. Je me crois donc fondé à répéter avec l'un d'eux :

« De tous les périls qui menacent l'humanité civilisée, celui de la surpopulation est le plus net, le plus sûr et non le plus lointain ; si bien que toute la question sociale et la question internationale, les guerres possibles de l'avenir et le désarmement tant rêvé en dépendent directement. »

Gustave Le Bon.

DEUX DESCRIPTIONS PARENTES

LE CHARNIER DE BORDEAUX CHEZ VICTOR HUGO ET THÉOPHILE GAUTIER

Victor Hugo raconte, dans le volume *Alpes et Pyrénées*, qu'un jour il regardait la tour Saint-Michel, à Bordeaux, lorsqu'il s'entendit appeler par une affreuse vieille. « Monsieur, Monsieur, criait-elle, voulez-vous voir le charnier? » — « Ce mot, *le charnier*, dit le poète, réveilla dans mon esprit je ne sais quel vague souvenir d'une chose qu'en effet je croyais savoir. » Ce vague souvenir, ne lui venait-il pas de Théophile Gautier? En 1840, alors qu'il se rendait en Espagne, Gautier avait vu le macabre spectacle et l'avait décrit dans la *Presse;* mieux encore, ses souvenirs de voyage avaient été réunis en volume ; *Tra los Montes* parut en février 1843 ; or Victor Hugo visita les Pyrénées dans l'été de la même année. La réminiscence ne serait donc pas impossible. Toujours est-il que trois ans après son admirateur chevelu, Hugo descendit dans les mêmes souterrains, pénétra dans le même caveau, frissonna devant les mêmes cadavres. On n'a jamais songé à rapprocher les deux descriptions : il nous semble cependant que la comparaison s'impose.

Cette comparaison, ne pourrait-on pas l'étendre? Jusqu'à la frontière espagnole, les deux voyageurs suivirent à peu près le même itinéraire, et plus d'une fois leurs impressions se ressemblent. Tous deux, en parcourant les larges rues de Bordeaux, évoquent l'image de Versailles ; tous deux s'attristent, dans les Landes, en regardant les grands pins noirs à la rouge blessure ; ils s'arrêtent, à Bayonne, devant les mêmes monuments. Mais prenons garde : les ressemblances sont là plus extérieures que réelles. Gautier n'avait fait que passer ; il se hâtait. Qu'on relise ses premiers chapitres : c'est l'Espagne qui l'attire, c'est la couleur locale qu'il cherche ; tant qu'il n'a pas franchi la frontière, il décrit sommairement, en quelques mots. De plus, avec la curiosité inséparable d'un premier grand voyage, il a comme une soif et une impatience de sensations neuves ; il est tout à ce qu'il voit ; le monde visible existe seul pour lui. Au contraire V. Hugo voyage pour se délasser ; il recueille mille anecdotes, raconte ses menues aventures de touriste, plaisante avec bonhomie ; il laisse courir sa plume et s'attarde à plaisir dans son récit. Et puis, il se laisse aller à ses impressions, mêlant à la réalité beaucoup de rêveries. Tout enfant, n'a-t-il pas vu, déjà, quelques-uns de ces paysages? N'est-ce pas à Bayonne qu'il a senti pour la première fois battre son cœur? Détente heureuse, lumineux souvenirs, douces songeries qu'attristent par moments l'amertume et la mélancolie de l'âge mûr : voilà ce qui fait le prix de ces pages, charmantes d'intimité, d'abandon, de grâce familière et qu'interrompra si cruellement le malheur de Villequier.

Seul le charnier de Bordeaux devait réunir les deux poètes dans un même sentiment d'horreur. C'est pourquoi leurs récits se ressemblent si étrangement.

Mêmes détails en effet : descente dans la tour, silhouette courbée du gardien, lumière jaune et clignotante de la lanterne, odeur fade et inquiétante, et puis, les cadavres qui apparaissent, affreux, dans la pénombre. « Dante et Orcagna n'ont rien rêvé de plus lugubre, dit Hugo. Les danses macabres du pont de Lucerne et du Campo-Santo de Pise ne sont que l'ombre de cette réalité ». — « L'imagination des poètes et des peintres n'a jamais produit de cauchemar plus horrible, avait dit Gautier ; les caprices les plus monstrueux de Goya, les délires de Louis Boulanger, les diableries de Callot et de Téniers ne sont rien à côté de cela... Il n'est jamais sorti de la nuit allemande de plus abominables spectres ; ils sont dignes de figurer au sabbat du Brocken avec les sorcières de Faust. »

Alors, c'est la revue des cadavres : une femme morte d'un cancer au sein, une famille empoisonnée par les champignons, une négresse hideusement suspendue à un clou. « Le gardien nous montra un général tué en duel ; la blessure, large bouche aux lèvres bleues, qui rit à son côté, se distingue parfaitement. » Victor Hugo dit de même : « Le trou de l'épée par où la mort est entrée était encore visible à droite sur cette poitrine décharnée. »

Mais voici la suprême horreur : « un petit garçon, explique Gautier, qui, selon toute apparence, doit avoir été enterré vivant. Cette figure est sublime de douleur et de désespoir ; jamais l'expression de la souffrance humaine n'a été portée plus loin : les ongles s'enfoncent dans les paumes des mains ; les nerfs sont tendus comme des cordes de violon sur le chevalet ; les genoux font des angles convulsifs ; la tête se rejette violemment en arrière ; le pauvre petit, par un effort inouï, s'est retourné dans son cercueil ». L'émotion de Hugo n'est pas moindre. « A quelques pas de là, dit-il, se tordait un pauvre enfant de quinze ans, qui fut, dit-on, enterré vivant. C'est là le comble de l'épouvante. Ce spectre souffre. Il lutte encore, après six cents ans, contre son cercueil disparu. Il soulève le couvercle du crâne et du genou ; il presse la planche de chêne du talon et du coude ; il brise aux parois ses ongles désespérés ; la poitrine se dilate ; les muscles du cou se gonflent d'une manière affreuse ; il crie. On n'entend plus ce cri, mais on le voit. C'est horrible. »

Au milieu de cette ronde terrifiante, les deux poètes sentent et comprennent brusquement l'épouvantable laideur de la mort. Aussi semblent-ils vouloir rivaliser de réalisme.

« Ce sont, dit Gautier, des figures contournées, grimaçantes, des crânes à demi pelés, des flancs entr'ouverts, qui laissent voir, à travers le grillage des côtes, des poumons desséchés et flétris comme des éponges : ici la chair s'est réduite en poudre et l'os perce ; là, n'étant plus soutenue par les fibres du tissu cellulaire, la peau parcheminée flotte autour du squelette comme un second suaire... » Hugo dit de même : « Pour qui regarde ces débris humains avec l'œil de la chair, rien n'est plus hideux. Des linceuls en haillons les cachent à peine. Les côtes apparaissent à nu à travers les diaphragmes déchirés ; les dents sont jaunes, les ongles noirs, les cheveux rares et crépus, la peau est une basane fauve qui secrète une poussière grisâtre ; les muscles, qui ont perdu toute saillie, les viscères et les intestins se résolvent en une sorte de filasse roussâtre... »

Il y a plus. La même idée leur vient à l'esprit : tous ces cadavres, arrachés à la tombe, ont dans leur immobilité quelque chose de convulsif. Quoi donc? La mort, pour eux, ne serait pas le repos? Garderaient-ils encore une vie mystérieuse? Gautier nous donne à ce propos un curieux écho de sa *Comédie de la Mort*. « Aucune de ces têtes n'a le calme impassible que la mort imprime, comme un cachet suprême, à tous ceux qu'elle touche ; les bouches bâillent affreusement comme si elles étaient contractées par l'incommensurable ennui de l'éternité, ou ricanent de ce rire sardonique du néant qui se moque de la vie ; les mâchoires sont disloquées, les muscles du cou gonflés.... On dirait qu'ils sont irrités d'avoir été tirés de leur tombe, et troublés dans leur sommeil par la curiosité profane. Hugo s'exprime de manière analogue : « Je voyais toutes ces têtes tournées les unes vers les autres, toutes ces oreilles qui paraissent écouter penchées vers toutes ces bouches qui paraissent chuchoter, et il me semblait que ces morts arrachés à la terre et condamnés à la durée vivaient dans cette nuit d'une vie affreuse et éternelle, qu'ils se parlaient dans la brume épaisse de leur cachot, qu'ils se racontaient les sombres aventures de l'âme dans la tombe, et qu'ils se disaient tout bas des choses inexprimables. »

On le voit, le parallélisme est frappant. La réalité s'impose brutalement aux deux poètes, les jette dans la même émotion, force leur description. Les mêmes images les obsèdent, la même pensée les tourmente. Est-ce à dire cependant qu'on ne trouve pas mainte différence? Évidemment non. A travers les ressemblances mêmes transparaissent les tempéraments. Et la comparaison de ces pages permet de saisir à certains égards les goûts et les tendances de chacun.

Extérieurement d'abord, les deux récits diffèrent. Hugo a beaucoup plus étoffé le sien, au lieu que Gautier a seulement noté l'essentiel, sans longs développements. Mais il y a autre chose : la façon même de raconter n'est pas la même. Gautier va droit au but, sans détours, et cherche à faire surgir immédiatement sa vision devant les yeux du lecteur. Hugo ménage au contraire l'intérêt : constamment il tient l'attention en éveil, pique la curiosité, surprend par des effets de contraste. Gautier nous avait fait descendre tout de suite dans le caveau ; lui s'en garde bien : il évoque d'abord la tour Saint-Michel, l'éblouissant soleil de juillet, les passereaux qui jasent dans les arbres ; puis les vieux gardiens du cimetière, Philémon et Baucis, dit-il plaisamment, et l'engageant sourire avec lequel ils lui proposent la macabre visite. Il mélange ainsi l'horrible et le grotesque, il amuse pour mieux faire trembler. Procédé d'art sans nul doute, et dont il use à merveille dans les récits les plus simples. Mais c'est aussi la marche naturelle de son esprit. Toute chose pour lui suscite aussitôt son contraire. Il voit la mort ! il songe à la vie. Il regarde ces larves, aujourd'hui enchaînées dans le silence glacé et dans ces attitudes navrantes ; mais il se dit qu'elles ont autrefois vécu, palpité, souffert, aimé ; qu'elles ont contemplé jadis le soleil, les fleurs, la voûte bleue du ciel, qu'elles ont connu la jeunesse et la joie, qu'elles ont été ce que nous sommes. Il les voit à la fois dans la vie et dans la mort. Sa narration

entière développe ce contraste, dont l'un des termes, toujours visible, paraît maintes fois en pleine lumière. Aussi est-elle plus personnelle, et, si l'on peut dire plus intérieure. Elle se prolonge en rêverie pour s'achever en méditation. Réflexions un peu vaines, peut-être, si on les prend en elles-mêmes, et inégales à leur objet; mais orchestrées de telle sorte, et portées par une telle abondance verbale, qu'elles s'imposent à l'esprit. L'émotion se brise peu à peu, s'adoucit, s'intellectualise. L'horreur fait place à la tristesse, puis aux graves pensées. Gautier apparaît dans une tout autre attitude. Il s'absorbe dans la sensation actuelle; il se donne tout entier à la laideur présente; s'il fait effort, c'est pour la percevoir avec toute l'acuité possible, pour s'y mêler, pour s'identifier avec elle. Il ne réagit pas; il s'abstient de tout commentaire : l'idée fait corps avec la description même. Dans son objective brièveté, son récit ne laisse place qu'au saisissement et à l'effroi.

Ainsi, devant un même objet se rejoignent puis s'écartent les deux maîtres. Ils se ressemblent en ce que tous deux savent regarder et bien voir, en ce qu'ils ont le goût et comme la hantise du macabre, en ce qu'ils subissent l'attrait et l'épouvante de la mort. Tous deux se penchent sur l'abîme, quoiqu'ils sentent le vent du vertige passer dans leurs cheveux. A cet égard leur description pourrait être comparée avec une description analogue : celle du charnier de Palerme, qu'a faite Maupassant dans la *Vie errante*. Chacun des deux cependant garde une manière fortement personnelle. L'un puise dans la réalité des images et des antithèses qui se prolongent en idées générales. L'autre est un tempérament avant tout lucide, épris de ligne, de forme, de couleur, et satisfait quand à force de mots précis il en a donné la complète impression. Opposition fondamentale, que rien ne saurait détruire, et qui reste toujours sensible, jusque dans les plus exactes ressemblances.

René JASINSKI.

LE MÉDAILLON

(Nouvelle)

Des arbres puissants, qui soupiraient après un ciel embrasé, semblaient avoir poussé comme des champignons en une nuit, arrachant les lianes du sol, lianes qui pendaient en larmes, réclamant douloureusement le soleil caché par des bras de géants. Et dans cette immensité larmoyante de verdure humide, toujours murmurante et bruissante d'animaux étranges et d'oiseaux aux teintes éblouissantes, il y avait une clairière, semblable à une tache de roussi dans une couverture de laine, sur laquelle s'élevait un village aux maisons serrées, telles un groupe de poules brunes, craignant l'humidité de la forêt.

L'air était saturé d'une puanteur d'un jaune verdâtre. Un cri perçant précéda un éclair de feu : un perroquet s'envola de la forêt, parmi le jacassement des singes. Devant une cabane étaient agenouillées deux femmes dont les seins de plombagine se balançaient en cadence, tandis qu'elles broyaient du blé entre deux pierres et qu'auprès d'elles trois enfants s'ébattaient, trois enfants ventrus, aux têtes de gollywogs, près de minuscules volailles perchées, l'air abattu. Plus loin, accroupi, un homme décharné dont les touffes laineuses ressemblaient à des cendres sur un âtre refroidi, était en train de préparer des flèches.

Devant une hutte ronde, moins décrépite que les autres, se tenait assis un blanc, barbu, dégueillé et d'une large carrure.

Des mouches voltigeaient au-dessus de sa crinière inculte. D'autres peinaient sur la forêt de poils que laissait voir une chemise sale et sans boutons, semblables à des navires chevauchant les vagues de la mer, ou tournoyaient follement comme des démentes autour des chevilles nues, entre le bas du pyjama effiloché et les souliers boueux. Au moment où l'une d'elles plus effrontée que les autres se posait sur les cils noirs, les yeux pâles du visage exsangue perdirent leur reflet d'éternité : l'homme cligna des yeux, et, comme si le charme était rompu, il enfonça une pipe trapue entre ses dents jaunies.

Le frottement répété d'allumettes humides fit un bruit discordant dans l'harmonie du silence. Une fumée bleue s'allongea, telle une tente de fée, et s'évanouit paresseusement. L'homme étendit une jambe et son mouvement sembla une convulsion. La pipe se nicha comme un oiseau inconnu dans le nid de sa barbe. Un perroquet hua de nouveau d'une façon pleurarde; un cri lugubre fut étouffé par la forêt; des femmes gloussèrent comme un robinet qui goutte, cependant que l'homme blanc demeurait, le regard fixe, et que les ombres violettes criaient d'un bout à l'autre du village.

Dans la hutte, sur une caisse vide portant l'étiquette « Armour, Chicago », se trouvait une bouteille de gin dans laquelle une chandelle en partie consumée s'inclinait avec gravité vers un bariolage d'illustrations moisies, prises dans un pério-

dique illustré et épinglées sur le chaume de la cloison au-dessus d'un lit, un lit de blanc, car il ne touchait pas le sol et on y voyait des vestiges de moustiquaire. Le matelas se composait d'une toile à sac tendue entre deux grosses branches et dont les quatre coins étaient soutenus par des bâtons en fourche enfoncés dans le sol. La literie était une couverture râpée et un oreiller en toile à sac bourré de feuilles. Près de la porte un couvercle de boîte cloué sur un tronc d'arbre formait une table sur laquelle se trouvait un livre rouge graisseux rempli de comptes griffonnés de boules de caoutchouc et de défenses d'éléphants : une moitié de magazine en loques, souillée de graisse, un revolver et des peaux de bananes, une boîte de bœuf de conserve, noire de mouches. Sous la fenêtre formée du cadre d'une petite caisse encastré dans le mur de feuillage et tendu de mousseline déchirée, des bouteilles pleines et vides, un fusil de chasse rouillé et un winchester.

Lorsque le soleil un peu rafraîchi eut pris une teinte citron, un souffle d'air passa, souffle qui fit voler un cheveu sur le front moite de l'homme. Il bâilla. Le chœur humide des grenouilles et le péan des moustiques avaient commencé, lorsque le cuisinier ceint d'un pagne graisseux entra dans la cabane, apportant le dîner. Tirant une bougie neuve de la calebasse qui servait de réserve, le cuisinier mit la table en posant violemment une assiette de fer blanc déformée et un gobelet à côté d'un plat d'ignames bouillies et d'une boîte de saumon, et remporta le bœuf fleuri de mouches.

Carl Pieters pénétra en chancelant dans cette pièce. Plaçant les débris d'un magazine vieux de trois ans contre le revolver, il faisait glisser mécaniquement les aliments dans sa bouche. Il lisait pour la centième fois l'annonce d'un savon à barbe, avec un intérêt toujours égal, tout en épongeant automatiquement la sueur de son front, en frappant légèrement de son doigt maigre un scarabée, en écartant de sa fourchette une phalène vert doré et en repoussant une araignée de cauchemar qui rôdait sur la table avec ses pattes longues de cinq pouces.

Il tendit les restes de son repas à une jeune fille accroupie près de lui comme un sphinx et drapée dans une cotonnade claire ; elle les avala gloutonnement.

Comme un grillon dans le toit faisait entendre son chant aigu et joyeux, Pieters attrapa un gobelet, donna un coup de pied à son escabeau et marcha lourdement vers le lit, poussant un grognement du côté de la jeune fille.

Elle se leva, aussi légère qu'un animal, et lui apporta une bouteille de gin et une calebasse d'eau. Le glouglou de la liqueur avait un son rafraîchissant. Assis sur son lit, il avalait d'un trait, vers et à nouveau ; puis il tendit le gobelet à la jeune fille qui l'imita avidement. Il alluma sa pipe, se remit à boire et, tout en buvant, il se parlait tout bas ; sa voix, basse et inintelligible tout d'abord, devenait à chaque gorgée plus rapide et de plus en plus forte ; ses yeux pâles s'enflammaient ; il gesticulait et jasait dans le vide au-dessus de la tête de la jeune fille accroupie immobile à ses côtés ; il entonna un air suranné d'une voix enrouée. On aurait dit qu'il tissait autour de lui, par le son de sa propre voix, un filet de consolation et de camaraderie.

Deux fois la jeune fille se leva et remplaça le bout de chandelle : elle buvait près de lui, mais jamais avec lui et ne prononçait pas une seule parole. Le coassement aquatique, le bourdonnement aigu, les craquements et les murmures de la forêt, la plainte perçante des grillons étaient accompagnés par le rire enroué, les chuchotements et les glouglous de la liqueur dans le gobelet d'étain. La lumière éclaboussante projetait des ombres mystérieuses et bleues, étincelait sur les ailes des insectes et brillait sur la peau moite de l'homme blanc et de la négresse.

Soudain, se levant d'un bond, il désigna de son brûle-gueule l'image d'une étoile de la « Gaiety ». Il eut un hoquet.

« Fu... » Tandis que son bras semblait attendre avec une anxiété comique, les mots lui échappèrent. « Dieu ! » s'écria-t-il et il s'assit sur le lit, l'air soulagé.

Et la nuit verte s'écoulait péniblement.

Après avoir mouché la chandelle d'un brutal coup de son doigt noir, l'homme s'endormit bruyamment sur le lit, tandis que la jeune fille se blottissait en rond sur le sol, auprès de lui, comme un grand chat.

II

A l'heure du singe, alors que les étoiles brûlantes s'adoucissent, Pieters fit un mouvement, poussa un soupir, et d'une grosse patte barbouillée essuya la sueur de la nuit. Dehors, dans le village, des formes s'agitaient et des voix chuchotaient, et, comme les ombres humides se retiraient vers leur antre dans la forêt, il sortit à pas pesants de la hutte en se grattant pour aller ouvrir le magasin et il s'accroupit près du feu de la cuisine pour boire du thé très fort.

Trois fois en deux heures il commanda aux indigènes d'ouvrir des ballots, jura pour le plaisir d'entendre sa propre voix et s'installa pour regar-

der la brume s'élever au-dessus du marais comme la vapeur monte d'une couverture mouillée placée devant le feu.

Brusquement un faible appel traversa le murmure gémissant de la forêt ; Pieters poussa sa pipe de l'autre côté de sa bouche. Le cri qu'on entendit de nouveau, chevrotant, fit accourir les villageois se bousculant comme des poussins qui accourent au gloussement d'une poule.

Une demi-heure plus tard une silhouette noire tenant en équilibre un fardeau sur la tête, apparut, sur le fond noir de la forêt, aussi soudainement qu'un lapin qui sort de son trou ; derrière suivait un hamac balancé sur un bambou tenu par deux porteurs et dont la vue causa une telle émotion à Pieters que sa pipe sauta hors de sa bouche.

Au moment où le hamac arrivait auprès du magasin, la caravane se déroulait encore hors de la forêt comme un gigantesque serpent. L'expression de surprise s'accentua dans les yeux de Pieters pour se muer en colère lorsque le chef de la caravane lui annonça que son blanc était très malade. Pieters abaissa les yeux vers la figure amaigrie qui regardait dans le vide, fixa la foule des indigènes curieux, comme s'il cherchait la solution d'un problème, fourra sa pipe dans sa bouche, la promena d'un côté à l'autre, et tout en marmottant quelque chose, montra le chemin de la hutte.

Pendant qu'on laissait lourdement tomber l'étranger sur le lit, Pieters, maudissant les gestes maladroits des hommes, fouillait sous le lit pour y chercher une boîte laquée. Parmi les rangées de tubes de verre, étiquetés calomel, laudanum, arsenic, il choisit de la quinine et de la phénacétine ainsi qu'un thermomètre. On aurait dit, pendant qu'il prenait la température, que ses capacités médicales augmentaient. Il souleva la tête du malade avec une tendresse pleine de sollicitude et fit entrer de force entre ses lèvres desséchées un cachet et de l'eau. Tandis qu'on enlevait adroitement ses habits noirs de sueur, un médaillon en or attaché à une chaîne autour de son cou se détacha et tomba. Avec un geste de singe Pieters se jeta dessus. Son regard changea curieusement pendant qu'il examinait une miniature délicatement travaillée sur ivoire. Au gloussement étonné poussé par la jeune fille, il laissa tomber le médaillon comme s'il l'avait piqué.

Lorsque le malade fut emmailloté tout nu dans des couvertures de cotonnade, le cuisinier se mit à préparer le thé. Pieters retourna au magasin. Mais son irritation s'était muée en une douceur étrangère à cette figure rude et hirsute. Il marmottait fréquemment. Puis vers les neuf heures, il abandonna son travail qui consistait à troquer des fils de cuivre, des perles et des tissus contre du caoutchouc et de l'ivoire et revint à grands pas vers la hutte. A la porte, la jeune fille s'était blottie patiemment. Il l'envoya à la cuisine rechercher du thé et se dirigea vers le lit. D'un regard ferme, il contempla la figure à la barbe hérissée et poussa un grognement interrogatif. Les yeux fixes du malade ne donnèrent aucun signe d'intelligence. Une main crochue se glissa furtivement sous les couvertures. Comme un singe effrayé, il rejeta le médaillon au premier bruit de pas qu'il entendit.

De nouveau il lui souleva la tête avec une tendresse toute féminine et lui donna des cuillerées de bouillon.

Près du lit, ayant à sa portée un tas de feuilles de tabac brut, tandis que la fumée montait de son brûle-gueule niché dans sa barbe et que ses yeux contemplaient la silhouette emmaillotée dans les couvertures avec la fixité d'un Yogui, Pieters s'était accroupi ; les minutes s'écoulaient une à une : au jour succédait la nuit et pendant que la forêt sanglotait un triste nocturne, le malade s'agitait et délirait. Dans son délire il parlait d'une femme aux yeux bleus et aux cheveux gris de lin et dont le nom entendu dans un murmure fut saisi et répété d'un ton mystique par le trafiquant à la barbe affreuse, tandis qu'il lavait le front brûlant avec des chiffons sales trempés dans de l'eau tiède.

Lorsque la lumière pauvre et vacillante de la chandelle eut été engloutie par le vert de l'aube, une ombre tacheta les yeux gris. Ils regardaient, posant une question sensée. Une faible main s'agita sur une poitrine ravagée. Une pauvre voix murmura plaintivement :

— Dites donc... avez-vous vu... un médaillon... autour de mon cou?

— Non, grogna Pieters, le fixant froidement.

— Je donnerais je ne sais quoi pour ne pas l'avoir perdu... La voix s'alanguit. Les yeux troublés firent le tour de la hutte. Un détail préoccupait son cerveau enfiévré.

— Où suis-je? demanda-t-il, une de ses mains fouillant faiblement sous les couvertures.

— ... Magasin...

— Je ne me rappelle pas. J'ai été bien mal, hein?

— Hum ! Caoutchouc?

— Non. Dans les mines, expliqua faiblement l'inconnu. Robert Chesters... Je me rendais aux mines de Kito, lorsque je suis tombé malade. Combien y a-t-il d'ici?

— Trois semaines.

— Quand m'a-t-on apporté ici?

— Hier.

— Je ne me rappelle pas. Chesters cligna des yeux. Cela fait longtemps que vous êtes ici?

— Six ans.

— Grand Dieu! Puis, tournant des yeux suppliants : Dites, vous êtes sûr de ne pas avoir vu ce médaillon quand on m'a apporté?

Pieters fit entendre un grognement négatif.

— Ah! Je donnerais... je ne sais quoi pour ne pas l'avoir perdu. Je parie que ces maudits voyous me l'ont refait, hein? Il soupira et regarda fixement le carré jaune que formait le soleil. « Oh, les maudites mouches! »

Pieters s'en alla à pas lourds tremper un chiffon dans l'eau, lava le visage du malade, marmotta « du thé » et sortit en traînant les pieds.

Il poussa un grognement guttural vers le cuisinier, et continua de descendre le sentier à travers le marais, marchant à grands pas comme un amoureux qui se hâte à un rendez-vous. Sur la lisière de la forêt, où les lianes parsemées d'orchidées aux couleurs vives pendaient comme un rideau, il jeta un regard en arrière vers le village, serrant sa chemise d'une main, puis il plongea dans les ombres humides. Sur un arbre d'un vert bigarré, un singe à tête bleue regardait fixement cet homme blanc et velu, accroupi sur une racine noueuse et qui examinait une miniature montée sur or; ses yeux s'obscurcissaient tandis qu'il chuchotait d'une voix rauque.

Au cri d'un perroquet ou au frôlement des feuilles, il plongeait le médaillon dans sa chemise, et retournait vivement la tête avec l'agilité furtive du singe dans l'arbre. Ainsi, parmi les bruissements plaintifs de la forêt, serrant son brûle-gueule d'une main, dans son pyjama rose sur lequel la vase avait laissé de longues traînées vertes, Pieters s'accroupissait devant le portrait d'une femme qu'il n'avait jamais vue, marmottant le nom qu'il avait volé sur les lèvres de l'amoureux.

Il sortit de dessous le dais de la forêt, marchant comme si l'hymne des grenouilles et des grillons était une marche nuptiale. Dans l'ombre violette de la hutte, il se pencha avec précaution sur le nez aquilin et la bouche fine couverte d'une broussaille dorée. De ses yeux mi-clos, jaillit un regard de haine enfantine. Il soupira, serrant les dents.

L'entrée du cuisinier le fit décamper comme un singe effrayé, vociférant des injures. Puis il saisit d'une main une bouteille de gin, en cassa adroitement le goulot, avala une bonne gorgée et se mit à faire les cent pas dans la hutte, serrant de ses deux mains le médaillon contre son cœur, tandis qu'il marmottait. De nouveau il se pencha sur le malade avec méfiance, écouta la respiration, se glissa furtivement vers la porte pour jeter un coup d'œil sur la miniature et revint à grands pas vers la table pour prendre un peu plus de gin, mâchonnant d'étranges jurons et des tendresses.

Lorsque la boule brûlante de la nuit fut descendue, il chercha de la main une bougie tandis que de l'autre il essuyait son front en sueur tout en regardant le visage encadré. Quand le cuisinier s'aventura de nouveau à la porte, une bouteille vide envoya voler le plat d'ignames bouillies; la jeune fille s'enfuit en tremblant.

Ainsi, alors que la nuit tropicale faisait entendre les battements de sa chaude complainte, l'homme buvait, jurait, s'attendrissait; et, au fur et à mesure que son pas devenait moins assuré, sa marche se faisait plus rapide jusqu'au moment où il se mit à courir du lit à la table, vomissant son âme.

Comme la chandelle étouffée par les papillons de nuit faisait jaillir sa dernière lueur, le visage velu se pencha si près du malade que sa respiration troubla le dormeur qui murmura : « Peggy ».

La forme massive en chemise sale et en pyjama rose sembla prise d'un accès de fièvre. Les mains amaigries s'agitèrent comme des chauves-souris de cauchemar. Les lèvres tordues remuèrent convulsivement et le médaillon tomba sous les couvertures. A ce moment la forme chancela, fit un écart et s'affala la tête la première.

A côté du lit, parmi les bouteilles, la tête ensanglantée, Pieters s'endormit en sanglotant.

Par la chaleur étouffante d'une matinée déjà avancée, Chesters se réveilla avec la soif, agacé par les mouches. Il fouilla machinalement sa poitrine à nu, mais la perte n'était que trop réelle. Il essaya de passer sa langue sur ses lèvres desséchées et se souleva sur un coude.

Son bras toucha un corps dur. Avec un cri étouffé, il retira la chaîne d'or d'un repli de la couverture. Tandis qu'il était occupé à contempler avidement le médaillon, un mouvement lui fit jeter les yeux sur Pieters qui, la pipe à la bouche, un gobelet à la main, le regardait tranquillement.

« Grand Dieu! s'écria Chesters, je l'ai trouvé! »

Pieters lui tendit brusquement le gobelet. Chesters but du thé tiède avec avidité et retomba. Il saisit le médaillon et son sourire fut aussi rayonnant que celui d'un enfant.

« Je suppose qu'il a dû s'accrocher quelque part. Je suis rudement content. »

« Dites donc » continua-t-il, en passant une main blanche sur son front moite pour en chasser les mouches, « vous êtes un chic type de m'avoir recueilli. » Il s'arrêta et regarda la forme maussade avec embarras. « Asseyez-vous, dites. Je voudrais vous remercier.

***

Pieters s'accroupit contre le chambranle de la porte. Chesters jouait avec le médaillon. Il marcha vers son hôte en titubant.

— Sacristi ! Je n'ai pas parlé à un chrétien depuis deux mois que j'ai quitté Philippeville. Vous devez bien vous ennuyer ici, hein?

— Hum ! grogna Pieters.

— Non? Vous avez un associé quelque part?

Pieters fit de nouveau entendre un grognement négatif.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous faites? A combien remonte votre dernière conversation?

— A cinq ans.

— Cinq ans ! Chesters, incrédule, contempla le rude profil qui se découpait sur la lumière jaunâtre. Grand Dieu ! j'en serais devenu fou. Depuis combien de temps êtes-vous dans ce pays maudit?

— Onze ans !

— Et avant de venir dans ce trou mortel?

— Tchad !

— Où est-ce donc? Encore plus loin? Oui? Commerçant, je suppose? Mais ne rentrerez-vous jamais? Quoi?

— Pris !

— Pris? Qu'est-ce qui vous a pris? Le pays? Mais dites, vous n'avez jamais envie de tailler une bavette avec un chrétien?

— Hum ! Pieters retira sa pipe de sa bouche, regarda fixement le mur et prononça ces mots : Au bout de quelque temps, ça vous prend, ça vous prend et vous ne pouvez plus.

— Ça? Ça?

Chesters dévisagea l'homme d'un air effaré. Ses yeux avaient une expression étrange, comme s'il voyait des fantômes. Ses bras et sa poitrine velus lui donnaient l'aspect d'un singe. Les mouches bourdonnaient. La plainte saccadée de la forêt sembla plus intense. Inconsciemment Chesters serra son médaillon encore plus fort.

— Dites donc, continua-t-il rapidement, j'ai un contrat de deux ans là-bas à Kito. Dieu ! que je serai heureux quand j'en aurai fini. Mais cela ne sera pas pour rien. C'est elle que j'aurai en fin de compte.

Pieters tourna brusquement la tête : « Peggy vaut bien deux ans d'enfer ! »

Il porta le médaillon à ses lèvres. Pieters grogna nerveusement.

— Tenez, regardez-la. Elle vous fera du bien. Tandis que Chesters tendait le médaillon, une patte velue s'en empara : « C'est un ange, n'est-ce pas? Si vous aviez une fiancée comme elle de l'autre côté de l'eau, je parie bien que le diable lui-même ne vous retiendrait pas ici !

La tête hérissée se pencha sur la miniature.

— Dieu ! ça m'a fait un coup quand j'ai cru l'avoir perdu. Peg ne me l'aurait jamais pardonné. Je lui en ai donné une pareille. La même personne les a faites toutes les deux.

Il se mit à rire gaiement.

Elle en ferait une maladie si elle me voyait ici dans un pareil état !

Il passa sa main amaigrie sur sa chevelure dorée.

— La fièvre, après tout, ce n'est pas si grave, n'est-ce pas? Je veux dire qu'on n'en meurt jamais, ou rarement. En tout cas, vous avez l'air, vous, de bien vous porter. Mais dites voir, quel âge avez-vous?

— Trente ans, répondit Pieters vivement, sans lever les yeux.

— Trente ans ! Mon Dieu, je croyais...

Il contemplait d'un air incrédule la toison en désordre, parsemée de gris, et les orbites aussi ridés qu'une vessie desséchée. L'affirmation le surprit. L'anxiété s'accrut. A la fin, il parut remarquer avec une pointe de jalousie le profond intérêt qu'il portait à la miniature: Il tendit la main mais le vieillard de trente ans n'y fit pas attention.

— Dites donc !

Pieters tourna la tête sans la lever. La vue des crocs jaunâtres, évoquant le grondement hargneux et menaçant d'un chien dont l'os est en danger firent lever les paupières de Chesters, mais ce ne fut qu'un grognement. Pieters détourna les yeux tandis qu'une patte décharnée soulevait le médaillon. D'un mouvement rapide Chesters laissa tomber la chaîne autour de son cou. Il se rejeta en arrière, frappant les mouches d'une main irritée. Mais l'atmosphère de gêne se dissipa. Il reprit :

— Est-ce que vous connaissez le Dorset?

Ne recevant pas de réponse il marcha en chancelant vers Pieters dont les yeux regardaient d'un air morose le ciel incandescent.

— Mon Dieu, murmura Chesters à haute voix, il ressemble à une idole qui contemplerait Dieu pour l'éternité.

Pieters s'était lentement retourné. Il le regarda d'un air solennel et se détourna tout aussi tranquillement. La bizarrerie de cet homme avait fait jaillir en lui une idée qui le fit frémir et qui lui enleva tout désir de bavarder. Il leva les yeux vers un nid de terre glaise d'où des frelons affairés butinaient, entrant dans la hutte et en sortant. De temps en temps un murmure arrivait du village. Le cri d'un perroquet sembla déchirer le silence vaporeux. De nouveau il regarda Pieters fixement.

Un désir surgit en lui de rompre cette terrible immobilité.

— Dites, vous connaissez le Dorset? demanda-t-il irrité. Mais la sérénité des yeux de Pieters ne

fut pas troublée par la question. Chesters parut s'étrangler, puis le flot, jusqu'alors contenu, éclata.

— Je suis né dans le Dorset.

Frappant les mouches, tourmentant son médaillon, buvant son thé tiède à petites gorgées rapides, il dévida l'histoire de sa vie, avec une décision comique, s'écartant de son récit pour raconter de vagues incidents à propos de gens encore plus vagues, ricanant jusqu'au moment où de futiles anecdotes le firent encore plus transpirer.

Les heures s'écoulaient, une à une. La jeune fille entrait et ressortait avec le thé, se glissant furtivement. Pieters buvait, fumait et regardait dans le vague jusqu'au moment où Chesters raconta sa première rencontre avec une svelte jeune femme, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Alors Pieters grogna. Il tourna sa tête ébouriffée pour contempler avec le regard patient du chat au bord d'un trou de souris le jeune homme à la toison dorée qui se grisait de la musique de sa propre voix.

Une chaleur jaune fit place à une chaleur saphir.

Épuisé par le récit de la moitié de son histoire, Chesters tomba dans un sommeil gras.

Pieters dîna sans faire la lecture et fondit sur la bouteille de gin, but, se mit à grommeler et à marmotter. Il se pencha une fois au-dessus du lit, écouta la respiration irrégulière et de ses doigts crochus tira avidement sur la chaîne d'or ; à un mouvement que fit le dormeur, il se jeta de côté.

Avec la convalescence son irritation s'accrut : le regard sinistre porta sur les nerfs de Chesters. Les accès de bavardage se firent plus rares, réprimés qu'ils étaient par le poids d'une taciturnité qui semblait s'allier au silence humide.

Lorsque Chesters était débarrassé de la présence de Pieters, il regardait la miniature pour se consoler, sans se rendre compte qu'il parlait tout haut.

L'après-midi qui suivit il se leva et fit ses ablutions dans son propre tub en caoutchouc. Pieters entra et le regarda faire. Chesters avait posé le médaillon et la chaîne sur la table, mais lorsque Pieters se glissa sournoisement jusque-là, Chesters s'en empara vivement poussé par un accès de terreur inexplicable qui provoqua une réplique assourdie du grondement.

Chesters annonça soudain qu'il partirait le lendemain. Pieters fit entendre un grognement. Plus d'une heure après, la main de Pieters empoigna le bras de Chesters.

— Ne partez pas, dit-il. Restez !

Chesters eut un regard de surprise en entendant le ton suppliant de sa voix.

— Voyons, vous avez été excessivement bon pour moi. Je ne peux pourtant pas vivre à vos crochets pour toujours.

Vous êtes faible, marmotta Pieters avec insistance.

C'est vrai, mais je peux me servir du hamac. Lâchez-moi, cria-t-il, brusquement irrité par la douleur persistante du bras maintenu par cette serre.

Il dégagea violemment son bras.

Une lueur de colère fut l'étincelante réponse des yeux de Pieters.

Pendant une seconde, les deux hommes se regardèrent fixement.

Pieters se détourna, mâchonnant une monosyllabe : *ça*.

Il radote ! murmura Chesters. Ça ! Que diable veut-il dire ? Il contempla les larges épaules de Pieters qui fouillait dans le coffre à pharmacie auprès du lit.

Oui, je m'en irai demain, ajouta-t-il, tandis que Pieters quittait la hutte avec un tube de comprimés.

Que diable suis-je venu faire dans cet antre de la mort ? Il flâna dans la hutte, marmottant avec humeur. Cet imbécile est fou à lier prononça-t-il avec chagrin en s'asseyant sur son lit, au coucher du soleil. Oh ! mon Dieu, si Peggy pouvait voir tout ce bazar, cela lui ferait perdre la tête. C'est le trou le plus maudit de la terre. Si je ne m'en vais pas, je deviendrai... Il s'arrêta brusquement, prenant soudain conscience qu'il parlait tout haut. Doux Jésus, murmura-t-il, se levant avec agitation. Ça me prend , puis avec transport : « Dieu ! *ça* ! voilà ce qu'il voulait dire ! »

Il se tenait à la porte, aux aguets, comme un animal effrayé. Dans le village l'orange de feu était obscurcie par des ombres confuses. Les huttes, serrées les unes contre les autres, se détachaient comme des cônes noirs sur les étoiles incandescentes.

Parmi les gémissements de la forêt parvenaient le cri capricieux d'un enfant, des intonations gutturales. Le grillon qui habitait dans le toit laissa entendre derrière lui son cri aigu. Il tressaillit et détourna les yeux vers l'intérieur sombre, secoué par une peur indéfinissable, aussi moite que l'air imprégné de sueur.

Étreignant le médaillon, il fit un pas en avant.

Mon Dieu, je me demande ce que Peggy est en train de faire, et papa et maman. Quand je pense à ma maison... et à celle-ci !

Son éclat de rire revint sur lui comme un boomerang et l'effraya ; le coassement humide le nargua.

Seigneur, je ne suis plus maître de moi. Si je ne sors pas d'ici... Il serra les lèvres, puis, incapable de s'empêcher de se raccrocher au son de sa propre voix :

— Mon Dieu, il faut que je me remette. Ce n'est rien. Où diable ce fou est-il donc allé?

Il regarda autour de la hutte et vit la flamme d'un autre feu. Pieters, allongé, remuait dans une marmite avec une cuiller de fer: derrière lui, la jeune fille était accroupie. Chesters s'arrêta sur le seuil, heureux de la flamme qui le protégeait des moustiques.

— Le dîner, grogna Pieters, sans lever les yeux. Calmé par la présence d'un autre blanc, Chesters se mit à méditer sur l'absurdité de son irritabilité nerveuse. Comment ne serait-il pas devenu timbré dans cette solitude et cette chaleur d'étuve? Appelant le cuisinier qui redescendait lentement du feu du village, Pieters se leva et prit doucement le bras de Chesters, murmurant :

— Un bon dîner! des œufs!

Chesters se mit à rire, amusé à l'idée des œufs : les éternels œufs et la fricassée de poulets du Congo sont du nanan.

Pieters farfouilla autour de lui et alluma quatre bougies qu'il planta sur la table. Le cuisinier apporta les assiettes et les gobelets d'étain. Avec une bizarre gaucherie Pieters poussa le tabouret vers son hôte et avança une caisse pour lui-même. Puis il sourit, contorsion raide qui ne se distinguait d'un grognement que par la douceur relative des yeux tandis qu'il disait :

— Régalez-vous!

Ce sourire persuada à Chesters qu'il avait voulu plaisanter.

Il rit de nouveau. Instantanément ses yeux s'obscurcirent, pleins d'irritation.

— Voyons, ne vous mettez pas en colère, mon vieux, dit Chesters pour le calmer. Je songeais à des huîtres et à du champagne.

Pieters grogna, se versa du gin, et leva son gobelet.

— Bonne chance, s'écria Chesters, désireux de faire la paix et il vida son verre, tout en constatant que son hôte bourru dirigeait ses yeux vers le coffre au lieu de croiser son regard.

Son malaise revint. Il s'agita avec inquiétude. Peters poussa vers lui une assiette d'étain avec des œufs brouillés.

— Je les ai faits moi-même, grogna-t-il.

Chesters se mit à manger et hésita.

— C'est rudement amer, dit-il en faisant la grimace.

— C'est du bon sel, du très bon sel, dit Pieters avec insistance, mâchant les ignames bouillies et le bœuf de conserve. Dans l'éclaboussement de la lumière, la lueur féline de ses yeux semblait impérieuse.

Chesters avala rapidement mais avec répugnance le plat, et lit passer l'âcreté du goût grâce à une longue gorgée de gin et d'eau. A sa grande surprise il mangea avec plaisir la viande et les ignames.

Dieu, dit-il, comme ce sel m'a donné soif! Mais je me sens très bien. Je fumerais volontiers.

Pieters grogna et ses lèvres se tordirent dans un nouveau sourire, tandis qu'il versait la liqueur.

Chesters se mit à rire avec bonhomie et but.

— Dites-moi, ajouta-t-il, en roulant une cigarette. Je vais bien maintenant, et il faut que vous repreniez votre lit, hein? Mon nègre me fera...

— Vous êtes mon hôte, marmotta Pieters.

Une lueur mauvaise dans ses yeux décida Chesters à lui laisser faire ses volontés.

Il traversa la pièce et s'étendit sur le lit. Pieters s'accroupit dans sa position favorite près de la porte.

— Il me semble que je vais avoir un autre accès de fièvre, dit Chesters, abandonnant sa troisième cigarette. J'ai une soif infernale et je me sens tout chose. Il but avidement de nouveau, et s'étendit tranquillement, fixant le plafond.

Pieters marcha lourdement dans la pièce, remplaçant les bouts de chandelle et s'accroupit de nouveau près de la porte, la bouteille à ses côtés.

Un moment, comme s'il avait conscience du regard fixe et persistant, Chesters ouvrit les yeux aux paupières alourdies.

— Cette mixture m'est montée à la tête, observa-t-il vaguement.

J'ai bougrement sommeil!

Pieters grogna et but.

Sur le lit, la barbe en broussaille et les cheveux de Chesters brillaient comme une gloire dorée autour du visage pâle.

Une main étreignait le médaillon sous la chemise. La forêt faisait entendre les battements de sa musique. Des scarabées et des phalènes tournoyaient bruyamment et se précipitaient sur les chandelles qui brûlaient en pétillant. Une araignée gigantesque rampa doucement jusqu'à la tête du lit, et se posa en équilibre sur le bord de l'oreiller bourré de feuilles. La jeune fille se glissa dans la pièce. Pieters lui versa du gin. Elle le but et disparut, obéissant à un ordre guttural.

Chesters ouvrit lentement les yeux. Les traits couverts de sueur se contractèrent, tandis que sa main se glissait jusqu'au creux de l'estomac.

— Dieu! murmura-t-il. Il poussa un long gémissement. Dieu! que je me sens mal! Il s'étira en bâillant lentement, puis il se détendit. Il roula sur le côté, les yeux brillants.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc? Allez me chercher un peu d'eau, ou n'importe quoi, pour l'amour de Dieu! Doux Jésus, je suis bien malade!

La forme blottie près de la porte ne bougea ni ne répondit. L'homme sur le lit se leva à moitié. Il retomba avec un cri perçant, comprimant son estomac. De nouveau ses muscles se tendirent comme tiraillés sur une roue. Il retomba encore une fois. Ses prunelles étaient dilatées. Ses membres devinrent rigides et la contracture lui arracha des cris rauques qui ne réussirent pas à ébranler l'immobilité de la forme hirsute près de la porte.

L'araignée bougea, se cabra et se posa immobile sur le front moite.

Pieters se leva.

IV

Des arbres puissants qui aspiraient vers un ciel incandescent, membres géants couverts de lianes éplorées d'un vert humide, toujours murmurant, bruissant d'animaux étranges et d'oiseaux aux teintes éblouissantes, un crépitement de cônes bruns qui brûlaient.

Dans la hutte, le couvercle de caisse cloué sur un tronc d'arbre était garni de journaux propres — le plancher de terre battue était balayé et couvert de nattes de roseaux — les murs de verdure étaient tendus de cotonnades claires. La fenêtre et la porte étaient couvertes de mousseline. Une moustiquaire était nouée au-dessus du lit, rafraîchi par des lambeaux de calicot cousus en draps.

Sur un oreiller blanc, bourré de plumes, se penchait un homme blanc dont la figure rasée semblait ratatinée et était tailladée de petites balafres, dont les cheveux parsemés de gris étaient coupés en sillons maladroits, dont les mains décharnées, propres avec des ongles soignés sortaient d'un complet de serge bleu neuf et dans ses plis, surmonté d'un col en caoutchouc, décoré d'une cravate verte et rose, un homme blanc qui contemplait de ses yeux brillants une miniature fixée sur le mur, miniature en or, d'une femme aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à qui il parlait et riait et parlait.

Charles Beadle.

Traduit de l'anglais par Camille Polack.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

LOUIS PAYEN

I

A l'extrémité de la chaîne des Cévennes, une cité plaisante, aux belles promenades, active, et qu'entourent çà et là, parmi les circuits du Gardon, des oliviers et des figuiers, telle est la petite ville d'Alais. Louis Payen naquit voici tantôt dix lustres, dans cette province, et, dit Léon Lafage, un ami comme lui des chèvres et des cigales, « sous un ciel digne des sept collines. » Nul berceau qui convînt mieux à celui qui devait rêver plus tard de légendes, et, devant le mur d'Orange, les remparts de Nîmes et de Carthage, animer de puissants drames.

Enfant prodigue et que tenta de bonne heure l'appel des sirènes jumelles : la gloire et la poésie, l'auteur de *Tamyris*, des *Amants de Ferrare* porta toujours en lui cette marque du soleil, ce parfum de l'acacia « aux grappes claires » qui devaient si bien, par la suite, imprégner son lyrisme et donner tant de parfum à ses beaux vers. Et cela est si vrai que, quels que fussent les paysages qui l'éblouirent plus tard, à quelque fameux rivage qu'il abordât dans l'avenir, jamais le haut portique, la brûlante terrasse où Didon se plaisait à regarder la mer, voire l'Arène massive dressée dans le soir mourant comme un grand palais de Piranèse, n'effacèrent dans son cœur le souvenir du toit des ancêtres :

J'ai voulu le revoir, maison du souvenir,
J'ai voulu te revoir, maison de mon enfance,
Toi vers qui ma pensée aimait à revenir,
O maison paternelle où, pour moi, tout commence...

C'est que tout poète est un peu comme le fils de Laerte : il lui faut s'en aller à l'aventure, cheminer de par le monde, imaginer de beaux périples, pencher un front soucieux et un regard avide sur le *livre antique* et sur le *livre d'amour* : mais un temps vient enfin où les plus séduisants mirages ne suffisent plus à effacer les visages de l'enfance. Tel l'angevin poète, Louis Payen a exprimé cela très bien à la fin de la *Coupe d'ombre*, le recueil anthologique de ses plus beaux vers (1) :

La voix des souvenirs comme une source pleure...
Et je suis revenu vers la vieille demeure
Où s'assit autrefois au revers du chemin...
Au mur, dans les cadres dorés, les vieux parents
Pour accueillir leur fils penchent leur face pâmée,
Et j'entends dans ce calme et cette demi-teinte
Le cœur de mes aïeux battre contre le mien...

(1) Louis Payen : *La coupe d'ombre* (Bibliothèque du Hérisson).

Mais encore que ces vers dégagent un grand charme, exhalent une douceur pénétrante, on peut dire que, dans cette œuvre d'un paganisme orné, tout voluptueux, ils sont l'exception. Louis Payen est bien moins qu'intimiste, et bien que le « petit village », le « clos » de la pauvre demeure éveillent bien souvent des regrets dans sa pensée, il reste, tel le pur Joachim, « cestuy-là qui conquit la toison ».

II

D'abord, ce fut entre 1898 et 1901 que le jeune Alaisien, sous les titres de *Tiphaine*, épisode dramatique en deux parties, *A l'ombre du portique*, enfin *Persée*, ses premiers livres, débuta dans la poésie. Celle-ci, vers ce temps-là, tant en Angleterre qu'en France, ressemblait au jardin de la légende celtique. On eût dit qu'Iseult et Tristan en étaient les héros ; et le cor de Tennyson, le cri sourd de Swinburne animaient le lyrisme insulaire. Pendant ce temps, le symbolisme dominait en France ; et ce symbolisme lui-même, dont MM. Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin tissaient si bien la trame nuancée, n'était pas loin de ressembler, dans ses créations, à ces fresques emblématiques, ces figures de songe que Rossetti se plaisait à imaginer d'après Botticelli et Dante. Il y avait là, pour un jeune homme commençant d'accorder sa lyre, bien des attraits, mais aussi bien des périls :

Hérode est resté seul parmi la salle immense.
La nuit féline boit le jour et le silence.

ou bien :

Je porte un cœur plus chaud que le soleil d'été,
L'amour est le vapeur dont il brûle sa vie,
Et chaque rêve meurt s'il n'en est pas touché,
Car il tient hautement les ombres asservies
Comme la lampe d'or dans les mains de Psyché...

Ce sont là de beaux vers, sonores, musicaux, mais qui rappellent trop visiblement les incantations du *Jardin de l'Infante*, les caprices aériens de *Tel qu'en songe*, et ces « rappels », tout poète à ses débuts, vers 1900 ou 1902, en fut l'écho lyrique. Cependant, dans le cas qui nous occupe, il se passa une chose très naturelle et qui sauva tout : selon le mot heureux d'Émile Faguet, Louis Payen était *doué* ; c'est-à-dire que les fées, à son berceau, là-bas sous les figuiers et les oliviers de son pays, lui avaient donné le don charmant, le don ineffable, le don de la poésie ; et c'est pourquoi, au bout de très peu de temps, l'auteur de *Persée*, de *Tiphaine*, de *Tamyris* sut échapper au pastiche et chanter par lui-même, avec sa propre voix.

D'abord il chanta les visages du désir, les visages de l'amour. Et, dans ce jardin d'ornement, ce palais de fantaisie un peu artificiels que les poètes habitaient à cette époque, il accomplit ce miracle, tout en restant légendaire et lyrique, de donner à ses héros et ses heroïnes une expression plus humaine, un plus noble et plus mâle accent. S'il me fallait choisir pour les placer en épigraphe aux *Voiles blanches*, au *Collier des heures*, les recueils qu'il publia après cette évolution et qui portent une marque si personnelle, quelques vers empruntés à un grand poète, je crois bien que c'est à Théodore de Banville, au Banville des *Princesses* que je ferais appel. Sémiramis, Omphale, Ariane, Hélène et combien d'autres aident à composer dans ce domaine de Banville un jardin délectable, un jardin de volupté, et dans lequel, suivant le maître délicieux,

On revoit dans un riche et fabuleux décor
Des meurtres, des amours, des lèvres ingénues,
Des vêtements ouverts montrant des jambes nues,
Du sang et de la pourpre et des agrafes d'or...

Dans cet enclos flambant de coloris, véritable verger de Rubens, Louis Payen se plut lui aussi à chercher bien des fois son inspiration. Et ce fut avec justesse, harmonie et grandeur. Dans cette même *Revue Bleue* où nous écrivons cela aujourd'hui, Émile Faguet, l'un des premiers, rendit un juste hommage à cette « forme spacieuse et marmoréenne » de la poésie à laquelle avait atteint, avec une aisance si gracieuse et rythmée, le nouvel aède. Le fait est que rien n'est plus ample, n'appelle plus l'étendue et, en même temps, ne présente une ligne plus pure et plus sobre que ces œuvres faites pour se produire sur une vaste scène, sous un ciel d'opéra ou devant les murs millénaires, à demi-ruinés mais grandioses, des cités romaines. Et le jaillissement, l'élancement hardi de ces vers « sans défauts », comme l'écrivait le regretté Stuart Merrill, lui-même artisan merveilleux du verbe, conviennent tout à fait à ces belles pierres, les animent, les réchauffent, les font comme au temps d'Amphion, chanter dans la lumière.

Qu'on n'aille pas en effet croire à la froideur chez un tel poète. La perfection n'exclut pas la passion ; et si M. Louis Payen est Pygmalion, ce n'est pas toujours dans le paros ou le pentélique qu'il aime à tailler les statues ; mais aussi, sous ses doigts, « la plus molle argile », le « plus pur kaolin » prennent, à mesure qu'il en pétrit la pâte, une forme voluptueuse, vivante et dans laquelle on sent battre les artères, palpiter le cœur, une forme qui contient comme celle de Galatée, une âme amoureuse.

III

Grâce aux poèmes les plus achevés de la *Coupe d'ombre*, nous assistons à l'évolution que le temps et l'âge ne manquent pas d'apporter à toute création lyrique par trop extérieure : et, de cela, il en est comme de l'amour. On ne le ressent d'abord que par le spectacle émouvant du visage : puis, peu à peu, l'amant s'incline au-dessus des yeux de celle qu'il aime ; le sentiment qu'il éprouve se dégage du désir brutal, se spiritualise ; il aspire à gagner l'intérieur de l'âme ; et c'est là que la passion atteint à son degré le plus grand de ferveur. Alfred de Vigny à qui rien n'échappait de ces nuances, a exprimé cela parfaitement dans son *Journal*. C'est quand il a écrit : « L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité... *mais toi, amour de l'âme, amour passionné*, tu ne peux rien pardonner. »

Dans plusieurs poèmes du recueil dernier de Louis Payen l'on surprend de ces cris et de ces élans ; et cet « amour de l'âme », cet amour-passion, c'est lui avec ses secrets tourments, son élégie et sa douceur dont le poète a dit, dans des vers intimes, la tendresse inquiète :

Je pose doucement mes lèvres sur tes tempes...
Ta tête à mon épaule et mes doigts dans les doigts
Nous tissons à nos cœurs des liens plus étroits
Jusqu'à l'heure indécise où s'allument les lampes.

Ces minutes d'amour, calmes et sans désir,
La paix de cette trêve où toutes nos pensées
S'inclinent comme un vol de colombes lassées
Nous préparent tout bas d'émouvants souvenirs ;

Et, quand la mort, comme une femme qui mendie,
Viendra poser ses deux mains pâles à nos fronts,
En l'écoutant marcher, nous nous rappellerons
Les beaux soirs de printemps dans la chambre attiédie.

Cette poésie, que nous avons vue triomphante, la voici donc confidentielle, murmurante et comme assagie. Elle est une ombre blessée, une Muse plaintive.

Cependant, chez l'auteur de tant de beaux vers, le souci de la forme, même quand l'idée se fait anxieuse, ne fléchit jamais. C'est que nul, autant que Louis Payen, ne comprend à quel point, dans une époque aussi confuse que la nôtre, la poésie est nécessaire. Cette poésie, Louis Payen la défend : il sait, je suppose, que c'est le rempart, dans nos temps positifs, au delà duquel il n'y a rien que l'incrédulité, l'insensibilité, le vide. Et c'est pourquoi il lui a voué un attachement aussi fidèle.

Sainte-Beuve, dans des pages qu'on ne connaît pas assez, avait démontré une fois combien les lectures publiques du soir peuvent apporter de bienfaits à un auditoire surmené, las de travaux et qui vient demander à de nobles cadences, à de beaux vers, à des proses généreuses, une consolation et un plaisir. Eh bien ! cette même pensée, ce même désir d'animation de la poésie, M. Louis Payen, dans des temps plus ingrats encore, s'en est fait le protagoniste. Après Catulle Mendès, après M. Gustave Kahn, dont il a repris et continué l'effort, il a senti cette nécessité de la communion du public avec les poètes. Animé de cette idée, il a poète lui-même — prodigué son temps et mis son activité au service de la poésie rendue ainsi vivante.

Dans cet ordre si nécessaire, Louis Payen a su se montrer le plus avisé, le plus habile des organisateurs. On peut dire que les matinées poétiques de la Comédie-Française sont une œuvre de choix, et de cette œuvre, il demeure l'artisan. Mais là ne se limite pas son labeur dans cette grande maison. Devenu secrétaire général, il y occupe des fonctions étendues et délicates. Cependant ces fonctions, qu'il rendra fécondes autant par ses goûts que par son attachement au bel art du théâtre, nul, plus que lui, n'était destiné à les remplir. On a dit bien souvent que des emplois devaient être attribués aux poètes dans la mesure de leur lyrisme ; dans ce cas, jamais emploi n'aura trouvé titulaire plus digne. Au poète de la *Coupe d'ombre*, à celui qui devant les murs de Béziers, de Tunis, de Nîmes, d'Orange, fit chanter tant de fois les Déesses, il était bien que l'on confiât le soin d'aider aux réalisations scéniques, à la production, sur le premier de nos théâtres, des chefs-d'œuvre les plus accomplis de nos grands siècles.

Edmond Pilon.

POÈME

I

Mon amour est ceci presque impossible à dire :

Un rire plus profond de n'être qu'un sourire,
Le mot le plus ardent mais sans être brutal,
Un art humainement proche de l'idéal,
Un fugitif envol nacré de libellules
Et la frivolité passagère des tulles,
Une neige rosie aux ardeurs des couchants
Et la mélancolie intense des vieux chants,
Le souple enroulement des prenantes lianes

Et le déroulement de gazes diaphanes,
Un rêve de poète, unique, aérien,
Une musique frêle, une pensée, un rien,
Un tapis forestier fait des plus chastes mousses,
Un coussin alangui gardant tes formes douces,
Quelque chose de frais, quelque chose de grand
Qui va vers toi, sans cesse, imperceptiblement,
Le velours assombri des pêches un peu mûres,
Une grâce de femme au profond des fourrures,
Une plainte du cœur qui n'est jamais un cri,
Un « non » parfois boudeur qui voudrait être un [« oui »]
Une douceur amère un peu comme la myrrhe
.....
.....
Et tout ce que mes vers ne sauront pas te dire!

II

Mon amour est un chant plaintif de valse lente,
Plaintif à cause des jours où tu fus méchante
Même lorsque ce fut involontairement
Que tu me mis en sang; entends ce sang tapant
A larges coups précipités dans mes artères,
Entends passer le chant de toutes mes misères;
Mais écoute bien son accompagnement, si
Tu le veux, tu sauras entendre le « merci »
Qui passe et passe en des cadences régulières
Dans le battement calme et lent de mes paupières
Car je sais qu'en faisant le mal que tu m'as fait
Tu n'as jamais voulu m'être mauvaise, en fait,
— On se blesse souvent malgré soi quand on [s'aime, —]
Qu'en vérité ce mal n'existe qu'en soi-même,
Que ce n'est pas la faute, en somme, si, jaloux,
J'ai peur de toutes, peur de tout et peur de tous,
Et que c'est une étrange, étrange anomalie
De ne pas supporter qu'on te trouve jolie,
D'être au supplice si quelqu'un s'approche près
De toi; pourtant tu plais, mais sans le faire exprès
Et si tu plaisais moins; — cela, c'est une chose
Inadmissible en soi, — j'en serais tout morose
Et, va, tout le premier je ne comprendrais pas,
De même que tu ne comprends pas mes combats,
Mes cas de conscience et tous ces paradoxes
Ni ces raisons en moi, raisons hétérodoxes,
Avec quoi je t'accable et t'excuse à la fois,
Te condamnant et subissant des désarrois
Formidables pour des soucis que je me forge!
Je sais bien que c'est moi qui m'abreuve et me [gorge]
— Alors que ton amour a des douceurs de miel, —
D'une amère liqueur de levain et de fiel,
Mais qu'y puis-je, après tout, si mon cœur se [désaxe,]
Si de la haine avec mon amour se malaxe,
— Jalousie, à la fois, et désir frémissant
D'un homme déjà mûr et d'un adolescent, —
A propos, — oui, de la moindre déconvenue,
Quand ta robe à mon gré te fait un peu trop nue,
Quand ton geste n'est pas celui que j'ai voulu,
Si tu sors un peu plus qu'il ne l'aurait fallu
Ou si tu ne sors pas, ou si, quand tu te penches,
Ta jupe a souligné les rondeurs de tes hanches,
Enfin lorsque je vois partout de l'anormal
Tout en sachant que tu ne fais pas de mal,
Car je le sais, cela, de science certaine,
Et c'est pourquoi l'amour a dominé la haine
Et, c'est pourquoi mon moi mauvais s'est adouci
Et tout humilié se fond dans ce merci
Qui passe et passe en des cadences régulières
Dans le battement calme et lent de mes paupières!

III

Les yeux dont on ne sait s'ils seront gris ou verts,
Ces yeux des tout petits qui sont à peine ouverts,
Qui se posent, rieurs, sur les feux de tes bagues,
Ou, vagues, sont perdus dans des horizons vagues,
Font penser à tes yeux qui ne sont gris, ni bleus,
Mais qui n'étant ni gris, ni bleus, — ni verts, — [ces yeux]
— Ceux-là dont les regards seuls, entre tant, m'im- [portent,]
Ces yeux ni verts, ni gris, — peut-être bleus, m'ap- [portent,]
Avec leur bleu joyeux pris au plus bleu des cieux,
Le nostalgique gris des pays nuageux
Et le vert d'une mer parfois déconcertante
Par les aspects troublants de sa couleur chan- [geante...]
Sont-ils loyaux et bleus? — sont-ils faux, ces yeux [verts?]
Et, d'ailleurs, sont-ils verts? Ont-ils des gris amers
Et le reflet qui glisse à travers la prunelle
Dit-il ou cache-t-il ce qui se passe en celle
Dont les yeux à la fois et gris et bleus et verts,
Comme ceux des petits sont à peine entr'ouverts
Et se posent, rieurs, sur les feux de ses bagues,
Ou, vagues, sont perdus dans des horizons vagues?

IV

Ton charme délicat et fait, tout, de douceur,
De ta douceur qui m'enveloppe sans un heurt
A transformé mon cœur aux tendances brutales

Et ces penchants fougueux vers où tendent les [mâles...,]
C'est par toi que j'ai pu discipliner le flot
De mes instincts maudits qui, sans frein, au galop,
Submergeant sans cesser l'amour dans la souffrance
Eussent tout emporté, jusqu'à ta patience...
Tu m'as donné d'abord le goût de vivre, goût
Que je n'avais jamais connu, le goût du joug
Paisible et calme et sûr que tu fais si peu rude,
Et tu m'as dit les chers parfums de l'habitude,
Les effets clairs en nous de la simplicité,
Et comment avec peu, très peu de volonté
Quotidienne, on dissout les pires violences
Dans un amour plus doux fait de fines nuances;
Tu m'as fait voir la vie à travers des vitraux
Aux tons opalescents qui font les jours plus beaux;
Tu m'as versé le sens des choses très fluides,
Des lueurs au travers des émaux translucides
Et tu m'as désappris la torturante peur
Que tout mot dit par une femme soit tromperur...
En place du souci qui ronge et qui taraude,
En place du soupçon insistant et qui rôde,
Tu mis le réconfort de notre amour très sain
Posé dans nos deux cœurs sur le même coussin
Tissé d'une absolue et ferme confiance...,
Et tu sais maintenant à fond ce que je pense!

V

Je ne dis plus : où donc est-elle? Elle est partout
Où je suis; où elle est, je suis près d'elle en tout,
Je ne dis plus jamais : à présent, que fait-elle?
Car je sais que partout où elle est, elle est telle
Que je la veux; d'ailleurs, je fais ce qu'elle fait :
Je suis l'effet, elle est la cause; elle est l'effet,
— Et elle est mon reflet, — lorsque c'est moi la [cause,
En sorte que c'est vrai qu'on fait la même chose!
Je ne sais où elle est, mais si mon cœur fleurit
Je suis sûr qu'elle est gaie et certain qu'elle rit
Et je n'ai plus comme jadis peur de son rire
Puisque c'est ma gaîté qu'elle vient de traduire
Dans son joli bagout, dans son clair gazouillis;
Sa pensée est la mienne, et c'est tout un fouillis
Qui s'amalgame et se pénètre et s'enchevêtre,
Car son être et le mien ne sont plus qu'un même [être,
Car mon sang et son sang ne sont plus qu'un seul [sang,
En sorte que, pour nous, ce n'est rien être absent,
Puisque l'on est toujours et malgré tout ensemble,
Puisque l'on est pareils, puisque l'on se ressemble,
Puisque les mots qu'elle a pensés, moi, je les dis
Et la phrase que j'ébauchais, tu la finis,
Puisque dans la clarté c'est moi qui suis ton ombre
Puisque le nombre « deux » n'est pour nous qu'un [seul nombre!

VI

Comme un bon forgeron écroussant le fer,
J'ai frappé de grands coups redoublés sur la chair
Vive de ma pensée et ma force fut vaine :
Ma pensée est restée enfermée en sa gaine;
Lors, comme l'ouvrier qui sertit des émaux,
Me bornant à ployer des phrases et des mots
J'ai pris des mots dormant, sur un doux lit d'ouate,
Indifférents à tout, dans une vieille boîte
Et je les ai contraints, sonores et petits,
A chanter dans ma phrase en jolis cliquetis.
Je les ai bien triés, d'une pince subtile,
Et je n'ai pourtant fait qu'une œuvre malhabile
Par avance vouée au lamentable oubli.
Aussi j'ai tout laissé, la forge et l'établi;
J'ai cessé de chercher d'abord la poésie
Et je me suis penché simplement sur la vie...
Il ne m'a pas fallu courir bien loin! Pourquoi
A travers l'univers chercher ailleurs qu'en toi
La vie intensément vivante et palpitante?
Je l'ai passée au feu d'une analyse lente,
Je sais tous les détails des lignes de ton corps
Et la raison de tels muscles pour tels efforts,
J'ai découvert avec une joie indicible
Les ressorts délicats de ton être sensible
Voyant mieux ce qui m'est permis ou défendu,
Evitant jusqu'au plus léger malentendu
Qui peut faire surgir, pour des causes complexes,
Le choc désordonné de tes brusques réflexes,
Je peux facilement m'adapter à ton cœur
Afin que mon amour, sans cahots, soit meilleur,
Afin qu'il soit toujours imprégné de tendresse,
Afin qu'il soit exempt du geste qui te blesse,
Du mot qui te ferait du mal, d'où jaillirait
Si l'on n'y prenait garde, un dangereux regret
Ah! tout ce que j'apprends depuis que je me pen- [che
Avec sérénité sur ton âme si franche!
Je me voulais pour toi, présentable, adouci
Et te cherchant pour mieux te connaître, merci!
Prodige merveilleux en minuscule drame,
C'est à travers ton cœur que j'ai compris mon âme!

Jacques Ayrens.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'EXPRESSION DU FASCISME

Qu'on l'admire ou qu'on le craigne, le fascisme est certainement le phénomène politique le plus intéressant qui se soit produit dans le monde depuis la Révolution russe. Apparaîtra-t-il, ainsi que l'assurent quelques admirateurs oratoires de Mussolini, comme l'aube d'une ère nouvelle, comme le point de départ d'une sorte de renaissance latine, et comme la seule défense que l'Europe puisse opposer à la barbarie asiatique? Ne jouons pas au prophète, et mélions-nous de ces séduisantes anticipations; mais constatons, pour le moment, qu'il a introduit dans le jeu politique un élément nouveau, qui pourrait bien déranger les savantes combinaisons des chancelleries qui croient avoir une doctrine.

C'est un phénomène purement italien, a-t-on dit, et en effet, la Révolution fasciste est apparue d'abord comme le soubresaut salutaire par lequel une race vigoureuse et en pleine croissance se débarrassait des ferments nocifs que la guerre avait laissés dans son organisme, et jetait bas un régime politique qui avait cessé de lui convenir, si tant est qu'il lui eût jamais convenu. Mais c'est aussi un phénomène européen, puisque le mot fascisme est entré dans notre vocabulaire politique et que les uns se servent de l'épithète « fasciste » comme d'une injure, les autres comme d'un titre de gloire. Considéré par les uns comme un bâtisseur d'avenir, comme le sauveur de la civilisation, par les autres comme une réincarnation maudite de l'éternel tyran liberticide, Mussolini attire vers lui tous les regards : modèle ou épouvantail, il n'est pas seulement le chef de l'État italien, mais aussi le réalisateur d'un système politique assez malaisément définissable et dont l'idéologie, — mélange singulier de l'autoritarisme historique de Charles Maurras, du syndicalisme révolutionnaire de Georges Sorel et du nationalisme de Maurice Barrès, — est encore assez confuse, mais qui agit puissamment sur les imaginations.

Ce double aspect fausse souvent les jugements que l'on porte sur la politique italienne, et n'est pas sans causer quelques difficultés dans les rapports que les puissances ont avec le gouvernement de la Péninsule; dans l'attitude réticente et inquiète que certaines puissances manifestent à l'égard de l'Italie, il y a certainement la crainte qu'éprouvent les gouvernements démocratiques et parlementaires devant la sympathie que les méthodes dictatoriales de Mussolini inspirent à leur opposition.

Il faut s'incliner devant les faits, et si adversaire que l'on soit en principe du gouvernement autoritaire et de la dictature, il faut reconnaître que le fascisme a été pour l'Italie, à ce moment de son histoire, une nécessité. Les mesures prises contre les opposants au régime, les lois d'exception qui atteignent les émigrés politiques, peuvent choquer nos habitudes de tolérance libérale, il semble bien qu'elles aient l'approbation de la presque unanimité de l'opinion italienne, et même en Angleterre, le pays du monde dont les tendances politiques sont le plus opposées à celles de Mussolini, on a fini par s'incliner devant les résultats acquis. A propos de l'attentat qui a failli coûter la vie au « Duce », le *Daily Telegraph*, dont on connaît le libéralisme doctrinal, publiait un article qui rendait pleine justice au Duce, et qui montrait que l'opinion britannique a bien changé depuis le temps de la marche sur Rome.

> Les méthodes de gouvernement de M. Mussolini, y disait-on, ne sont pas, il est vrai, celles de ce pays; mais si nous n'avons pas besoin d'un dictateur sur les bords de la Tamise, il ne s'ensuit pas que ce dernier ne soit pas indispensable sur les bords du Tibre... Lorsque M. Mussolini prit les affaires en main, l'Italie était désorganisée, désillusionnée et prête à tomber dans le bolchevisme : elle est aujourd'hui prospère, pleine de confiance et acharnée au travail. L'ombre de la révolution rouge a été écartée tandis que les grèves et désordres qui paralysaient les usines ont cédé la place à une industrie d'avenir. On ne peut contester de tels résultats ni mettre en doute la part qu'un homme y a prise. Fils d'un forgeron de la Romagne, il est sorti du peuple et il déploie toute l'énergie impérieuse et créatrice qui a marqué ces faits dans leurs phases les plus glorieuses. S'il n'avait point surgi, on ne peut dire dans quel abîme insondable se seraient engloutis aujourd'hui ses concitoyens. S'il devait tout à coup disparaître, on ne peut nier que l'anarchie s'installerait sur la selle vide. Il a donné l'unité et l'inspiration à un pays que la guerre avait laissé divisé et livré au mépris de toutes les règles sociales.

Telle est bien aujourd'hui l'opinion moyenne des milieux politiques européens où l'on ne se laisse pas entraîner par l'esprit de parti. Des professeurs, des idéologues, peuvent fonder une ligue européenne pour la défense de la

liberté, si des hasards électoraux les amenaient au pouvoir, ils s'inclineraient comme le rédacteur du *Daily Telegraph* devant les résultats obtenus. La prospérité, l'élan, la confiance de l'Italie en elle-même sont des faits dont il est impossible de ne pas tenir compte. Mais, comme dit un autre journaliste anglais, la discipline nationale obtenue grâce à la dictature n'est pas une fin « en soi ». L'élan de tout un peuple vers l'avenir est admirable, mais il faut en faire quelque chose, et c'est ici que le fascisme pourrait devenir une source d'inquiétude pour l'Europe.

*
* *

Cette inquiétude a pris corps tout à coup au moment du voyage de M. Mussolini en Tripolitaine. A différentes reprises déjà, le *Duce* avait prononcé des paroles qui avaient fait dresser l'oreille à tous ceux qui ont cru que le traité de Versailles et la constitution de la Société des Nations mettraient fin aux tendances impérialistes des peuples. Quelques-uns de ses lieutenants, enfants perdus du parti, avaient même parlé des droits de l'Italie sur la Corse, sur Nice et la Savoie. Dans ces parlottes d'étudiants où s'élabore parfois l'idéologie de l'avenir, des Français avaient entendu, soit avec ironie, soit avec stupeur, quelques fascistes d'outremont revendiquer pour l'Italie, dans un avenir plus ou moins lointain, tous les territoires où avaient régné les aigles romaines. D'autres ont pu prêter au *Duce* l'idée d'une fédération latine dont l'Italie prendrait la tête, se substituant à la France « défaillante et pacifiste ». « Foules latines, disait M. de Homem-Christo, dans le livre lyrique qu'il a consacré à Mussolini, il vous appartient de décréter si la grandeur romaine ne doit plus être qu'un souvenir universitaire, ou bien si vous voulez en ressusciter, en maintenir, en accroître le prestige. Jamais les conjonctures n'ont été plus propices : une conflagration presque universelle a permis à toutes les patries de se connaître, de se contrôler, de se plaire ou de se haïr. Ce fut comme une vaste consultation préliminaire d'orientations que rien, avant 1914, ne faisait prévoir. Se peut-il que les âmes jetées dans le brasier de la guerre n'aient pas été débarrassées de leurs vieux oxydes? Et nous voici revenus à notre point de départ. C'est par une apostrophe à la latinité que ce discours doit finir comme il a commencé. Mussolini, latin de la première et de la dernière heure, ne fait que passer comme l'incarnation d'un génie particulier à la race. Mais nous le répétons, notre désir ne fut jamais de glorifier une figure isolée. En Mussolini, nous saluons la réunion inespérée des vertus nécessaires à la rénovation du monde latin. »

Et peut-être, en effet, Mussolini, qui a l'imagination somptueuse et lyrique, a-t-il pu certains soirs concevoir ce rêve impérial et reprendre la voie triomphale où Napoléon a été arrêté par l'Europe coalisée. Mais il y a, dans cette nature complexe, à côté d'un goût très italien pour les somptuosités verbales et l'emphase oratoire, un sens non moins italien de la mesure dans l'action. La politique étrangère du *Duce* a été jusqu'ici aussi prudente en fait que hardie en paroles, et il ne faut pas prendre au tragique certaines manifestations théâtrales qui sont nécessaires au gouvernement des foules péninsulaires. Mais le voyage de Tripoli et les manifestations qui l'ont précédé et suivi apparaissent comme des indications plus sérieuses. On peut y voir le commencement d'une politique d'expansion étudiée, préméditée, et peut-être même indispensable à l'avenir de l'Italie.

*
* *

Au moment où le chef du gouvernement italien s'embarquait pour la Tripolitaine, le *Popolo d'Italia*, un des principaux organes du fascisme écrivait :

Le « duce » abordera demain en terre d'Afrique sous le blanc soleil de la Méditerranée. Suivant en esprit son *condottiere*, le fascisme sort du cercle de la politique intérieure, de l'enclos des bourgs, des provinces et des régions pour s'élever jusqu'à la vision du plus grand problème national, celui des colonies et de l'expansion.

Le parlementarisme est dépassé, la démagogie est vaincue... Le problème de notre génération s'impose à nous. L'Italie n'a pas suffisamment d'espace, elle n'a pas de terres suffisantes pour la nourriture et le travail de ses enfants.

Nous sommes 40 millions d'Italiens. Nous avons donc dépassé la population de la France avec un territoire qui est la moitié du territoire français et qui, par surcroît, est en partie montagneux, presque complètement privé de matières premières. Notre exubérance démographique augmente chaque année d'environ un demi-million d'hommes. Les États-Unis et le Canada ont fermé les portes à notre émigration. Le Brésil et l'Argentine ne peuvent pas accueillir de nouveaux millions d'Italiens. La France est presque arrivée à saturation et un jour viendra où, elle non plus, ne pourra continuer d'accueillir les flots de nos émigrants.

De nombreuses zones de la Méditerranée sont déjà accaparées, compartiments étanches où l'on nous re-

nace parfois de nous dénationaliser. D'autre part, l'Italie doit importer le tiers du blé dont elle a besoin, elle doit acheter à l'étranger les matières premières nécessaires à ses industries et sa balance commerciale se clôt chaque année en déficit malgré l'augmentation de la production intérieure, précisément parce que l'Italie n'a pas de territoires suffisants pour lui fournir le blé et les produits nécessaires à son existence.

Telle est la thèse du gouvernement italien, et de toute l'Italie. Est-elle aussi menaçante pour le pays que le disent les ennemis de l'Italie fasciste? Sans doute, nous savons par expérience quelles dangereuses conséquences on peut tirer du droit qu'ont les peuples en progrès de prendre leur place au soleil. — C'était un des thèmes favoris de l'impérialisme allemand. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible de ne pas tenir compte des revendications italiennes. Un peuple de forte natalité, un peuple laborieux et fier de lui-même qui étouffe dans son territoire, doit forcément se répandre au dehors. L'expansion est pour lui une nécessité vitale et il dépend souvent de la sagesse de ses voisins que cette expansion soit belliqueuse ou pacifiste.

Le XIX^e^ siècle a été la grande époque de la conquête coloniale. A ce moment l'Italie naissait. Elle faisait péniblement son unité nationale; elle ne prit point part au partage des terres vacantes. Longtemps, elle s'est passée de colonies, ses fils se servant des colonies des autres, l'Amérique absorbant d'ailleurs la grande masse de son émigration. Mais voici que les États-Unis se ferment à l'émigration italienne. L'Amérique latine, il est vrai, lui reste ouverte, mais il paraît que dans ces pays-là, l'émigrant italien se désitalianise plus vite encore que dans l'Amérique du Nord. L'Italie d'hier prenait son parti de cette dénationalisation : l'Italie « impériale » d'aujourd'hui veut garder le contact avec tous ses fils, elle cherche une colonie de peuplement. C'est ce que M. Mussolini a affirmé d'une manière un peu théâtrale, mais d'autant plus précise, par son voyage en Tripolitaine et par ses envois de troupes dans la Somalie septentrionale. Le problème est difficile à résoudre mais il est de l'intérêt de l'Europe entière, et particulièrement de la France, que l'Italie en trouve pacifiquement la solution. La nécessité ne crée pas le Droit, c'est entendu, mais elle finit par s'imposer au Droit, et si ce pays jeune, ardent, et qui a pris rang parmi les grandes puissances, voit la mauvaise volonté des peuples mûris s'opposer à son expansion, il cherchera fatalement un jour à satisfaire ses ambitions au moyen de troubles internationaux qu'il est parfaitement à même de faire naître.

L. Dumont-Wilden.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN ROMANCIER NATIONAL FINLANDAIS : A. KIVI

Passer de Suède en Finlande, ce n'est pas découvrir un paysage nouveau, c'est voir reculer vers le Nord et l'Orient d'infinies perspectives de forêts, un horizon constellé d'admirables lacs, une région sillonnée de sombres et capricieuses collines qui « courent comme des haies » à travers le plus beau parc, encore à demi vierge, de notre continent; à mesure que l'on s'enfonce dans l'intérieur du pays, la maigre enclave de la plaine ou du champ cultivé devient plus rare, et disparaît enfin de ces immensités quasi désertes abîmées sous la longue nuit hivernale ou noyées sous le poudroiement argenté de l'été polaire.

De tout temps les Scandinaves ont reflué sur cette terre semblable à leur péninsule; une minorité suédoise, fière d'un grand rôle historique, se groupe le long des côtes du golfe de Bothnie où vit dispersée dans les villes. La plus grande partie du pays appartient aux Finnois. Au chœur des peuples scandinaves qui expriment diversement la poésie du climat septentrional se joint une voix plus lointaine et plus mystérieuse, le chant d'un idiome aux harmonies très douces, infiniment étrangères à nos oreilles d'Occidentaux (1).

Les Finnois se sont révélés vers le premier tiers du siècle dernier au monde civilisé par la publication et la traduction en plusieurs langues (2) du Kalevala, recueil de leurs plus antiques légendes, source d'un rajeunissement intellectuel qui s'est manifesté par une véritable renaissance de la race : en même temps qu'associés aux Suédois, et souvent en concurrence fort vive avec eux, les Finnois ins-

(1) Le finnois fait partie du groupe des idiomes finno-ougriens, que l'on rattache à la famille des langues ouralo-altaïques.

(2) Traduction française de Léouzon le Duc (1845).

truisaient leur peuple, introduisaient au fond de leurs forêts des écoles, une hygiène et une technique qui feraient envie à nos campagnes françaises, multipliaient les instituts scientifiques, conquéraient une prépondérance politique et économique que justifie leur nombre, ils créaient un art et une littérature modernes dont nous commençons à peine à soupçonner la saveur et l'originalité. L'oppression russe a stimulé en eux la solidarité nationale, l'esprit d'indépendance, un sens strict du droit. La sanglante tragédie d'après guerre n'a pas ralenti la marche de ce peuple volontaire, justement orgueilleux de son rôle de sentinelle avancée de la civilisation aux bords de l'Océan glacial et du désert asiatique.

L'œuvre de Kivi est aux origines de cette renaissance intellectuelle; elle est le premier monument important d'une langue à la recherche de sa forme littéraire, et comme telle, aux yeux des Finnois, demeure éclatante du prestige de la création géniale; ce style composite leur révèle encore après plus d'un demi-siècle la nouveauté de l'entreprise, l'étendue de l'effort, la fraîcheur et la puissance de l'invention poétique; cette abondance de traits justes où ils se reconnaissent prend, à mesure que le temps s'écoule et en confirme l'exactitude et la durable solidité, une signification plus profonde. Des œuvres plus parfaites ou plus raffinées ont paru à Helsingfors en ces dernières années; aucune n'a semblé aussi puissante, aussi riche de sens, aussi expressive de l'imagination et du tempérament de la race. Kivi suscite une ample exégèse (1). On l'étudie avec une ferveur qui ne lui refuse plus une sorte de grandeur héroïque; on inscrit les *Sept frères* au nombre des chefs-d'œuvre éponymes, dans cette série où brillent au premier rang un don Quichotte, un Gargantua, un Robinson Crusoé.

« J'ai une haute opinion du paysan finnois... je tiens le peuple finnois pour le plus humoristique de tous les peuples; sa vie intérieure est, à mon avis, plus profonde que celle d'aucun autre. J'entends parler ici de cet humour qui a la fraîcheur d'une source, non de l'humour maladif qui surgit des naufrages de l'existence. J'envisage un comique au fond duquel on découvre un cœur excellent, mais vigoureux et sain... »

(1) Notamment, en finnois, les importants travaux de V. Tarkiainen.

Ces lignes que j'extrais d'une lettre familière de Kivi à un ami [1], signalent d'abord une filiation. Cet humour, où il faut voir une ironie sans amertume, un sens aigu du comique jusque dans la souffrance — et peut-être un autre nom du courage devant les épreuves de la vie — est l'humour même du poète. Kivi est le fils de ces paysans humoristes; non seulement il a grandi dans une chaumière entre deux murailles de troncs d'arbres grossièrement équarris, mais il n'a guère connu d'autres mœurs que les mœurs rustiques; il n'a jamais abdiqué les façons populaires de penser, de parler et de vivre, ni même la pauvreté des plus misérables d'entre ses compatriotes. Ses études, ses lectures l'ont aidé à formuler les règles de son art, mais ne l'ont jamais déclassé. Il demeure le type et le modèle du peintre de la vie populaire qui ne l'observe pas du dehors, ni du haut d'un intellectualisme abstrait et orgueilleux, mais accueille avec simplicité les propos, les sentiments, la poésie et la barbarie mêlées d'une humanité fraternelle.

Alexis Stenvall naît le 10 octobre 1834 à Palojoki (Nurmijärvi), en pays finnois, mais non loin de la frontière linguistique et de la limite commune du Tavastland et du Nyland. Son nom, que fera bientôt oublier le pseudonyme de Kivi, n'indique pas une origine suédoise; on suit jusqu'au XVII[e] siècle l'ascendance finnoise de ces Stenvall [2].

Seul de sa famille l'enfant, manifestant un prompt éveil intellectuel, reçoit un commencement d'instruction; son père, pauvre tailleur de campagne, est quelque peu ivrogne; sa mère, diligente et ferme, incline au piétisme; leur foyer possède la seule Bible du village. Les impressions religieuses, la crainte de l'alcool, la misère, et surtout la garde du bétail et la chasse à travers forêts et marécages, cette solitude du pâtre affamé, halluciné, qui découvre le rêve, cet éveil spontané du poète et de l'observateur en pleine liberté, voilà l'éducation première du futur Kivi.

Vers l'âge de douze ans, sa famille le confie à une école d'Helsingfors; il s'y familiarise avec la langue suédoise qui lui ouvrira l'accès des grandes littératures. Années pénibles, alourdies de tant de privations que sa santé en de-

[1] Lettre à Kaarlo Bergbom (1860), citée par Arvid Mörne (*Alexis Kivi och hans tyskan Schrenäus-öfversättning*).

[2] Alexis Kivi, ett diktarliv. Wennerus Sjöblomiem : *Utkipp om böcker*, III-25.

meurera pour toujours ébranlée. La faim l'oblige à regagner le foyer paternel; il y poursuit tant bien que mal ses études, les achève dans une « boîte à bachot », ne clôt qu'en 1857 le cycle secondaire. Il a vingt-trois ans et, en dépit des objurgations de sa mère, déclare : « Je ne veux pas être pasteur, mais poète comme Runeberg; le pasteur est un chien qui aboie pour gagner son pain ».

Sa vocation est claire; il débute par des poèmes suédois. Inscrit à l'Université sur le conseil de ses amis qui ambitionnent pour lui une culture plus étendue et un titre officiel, ses études supérieures, continuées, avec de longues interruptions, jusque vers 1865, lui seront de peu d'utilité; il n'a guère de contact avec les maîtres qui renouvellent dans la fièvre l'enseignement public et esquissent fortement le visage de la Finlande à venir. Il explore les littératures étrangères, relit inlassablement Dante, Cervantès, Shakespeare.

Il compose en finnois son premier poème dramatique, où il exalte Kullervo, l'une des plus singulières et tragiques figures de l'antique légende populaire; il n'abandonnera plus désormais sa langue maternelle. Un perpétuel souci d'argent l'oblige à quitter fréquemment la ville, à interrompre ses travaux; quelques prix littéraires, les vagues subsides de la Société littéraire finnoise ne le sauvent pas du dénuement; sa correspondance retentit de cris de détresse et parfois de désespoir. Pourtant après un séjour d'une année chez un frère aîné presque aussi misérable que lui, il écrit (1864) une comédie : *Les cordonniers de la commune* où se révèlent pour la première fois son humour, sa connaissance profonde des mœurs et des types campagnards, son sens pénétrant et humain des destinées populaires.

L'indigence, l'inquiétude, des crises nerveuses aggravées par la passion héréditaire de l'alcool eussent dès ce temps interrompu sa carrière s'il n'avait rencontré un bon génie féminin en la personne de cette Charlotte Lönnqvist demeurée chère à tous les amis des lettres finlandaises; vieille fille bourrue et prévenante, pitoyable aux souffrances du poète dont, Suédoise, elle ne comprend pas les écrits, elle l'accueille dans sa petite maison de Sjundeå. Elle a vingt ans de plus que lui; la calomnie défigure sa maternelle sollicitude; elle perd une partie de sa clientèle, ces voisins riches qui lui confiaient le soin d'organiser leurs réceptions et leurs banquets; à demi réduite à la misère, elle partage avec Kivi ses dernières ressources. Kivi lui doit les sept années fécondes de sa carrière.

Sept années qui virent éclore trois grands drames, six pièces en un acte, outre de nombreux fragments dramatiques, le roman les *Sept frères*, un recueil de poèmes...

Années de travail intense dans la solitude forestière : chaque escapade à Helsingfors, où il est la proie de la plus fâcheuse bohème, aggrave sa nervosité; Charlotte Lönnqvist l'apaise, l'entoure de soins bientôt impuissants devant l'exaltation maladive et la pure démence; l'échec éclatant des *Sept frères* ébranle gravement un équilibre mental instable et depuis longtemps menacé; vers la fin de 1870, transporté à l'asile d'Helsingfors, Kivi n'est plus qu'un pauvre être inconscient; on l'interne à Tusby chez son frère Albert; il y meurt le 31 décembre 1872, à trente-huit ans.

On raconte que sa famille, assistant à son agonie, vit tout à coup renaître aux yeux du moribond la claire lumière de l'intelligence; sa dernière parole fut : « Je vis! »

Un grand rêve avait aimanté sa carrière; créer un théâtre finnois avait été le but suprême de son effort. Il n'y a que partiellement réussi; ses grands drames romantiques n'intéressent plus que quelques curieux : telles de ses petites pièces réalistes ont survécu, et d'abord *Les cordonniers de la commune*. *Léa*, épisode de la légende nazaréenne, peint une Judée où l'on retrouve un peu de l'atmosphère de la *Vie de Jésus* de Renan; représenté le 10 mai 1869, cet acte valut à Kivi l'un des rares succès dont il ait été témoin; les historiens des Lettres finnoises inscrivent à cette date la naissance d'une scène nationale.

Son chef-d'œuvre est un roman; encore a-t-on supposé, tant les dialogues y sont nombreux, qu'il en avait d'abord destiné les principaux épisodes au théâtre.

Toute sa vie, ses souvenirs, le trésor patiemment accumulé de son observation, de son rêve et de son exaltation poétique, toute cette richesse d'une poésie nationale encore inexprimée, ou éparse dans les traditions du folklore, ce parfum, ce lyrisme des solitudes qu'il portait en lui, et n'avait réussi que très imparfaitement à faire revivre sur la scène, Kivi s'en est inspiré pour composer, lentement, au cours de plusieurs années de labeur les *Sept*

frères; entreprise si audacieuse et si neuve qu'on rendrait insuffisamment justice à l'auteur si l'on oubliait le temps, les circonstances, le climat littéraire et social de la Finlande aux environs de 1870.

La grande figure de Runeberg domine la vie littéraire; son réalisme classique, sa sérénité, cette harmonie apprise des Grecs qui fait la noblesse de ses œuvres épiques ou dramatiques (1) représentent le plus haut idéal aux yeux du public cultivé; auprès de Runeberg, l'aimable Topelius développe un romantisme tempéré, délicatement lyrique. A l'abri de ces deux vrais poètes règne un académisme intolérant, vivement hostile aux innovations. Le petit groupe des lettrés finnois, très peu nombreux, partage les préjugés des cercles suédois. Fait étrange, c'est du parti finnois que viennent les attaques les plus violentes. August Ahlqvist, poète, professeur de langue et de littérature finnoises à l'Université d'Helsingfors, critique haineusement les écrits de Kivi; les *Sept frères* l'exaspèrent; sous son influence la Société littéraire finnoise, qui avait édité le roman (1870) et l'avait distribué à ses membres, en interdit la vente; l'ouvrage ne reparaîtra chez les libraires qu'en 1873, un an après la mort de l'auteur.

Précurseur, Kivi était voué au destin prométhéen; son peuple ne le reconnaît pas... Pour comprendre les raisons de cette tragique méprise, il n'est que de relire les *Récits de l'enseigne Stâhl*, et les *Récits du chirurgien* avant d'aborder les *Sept frères :* les grandes œuvres de Runeberg et de Topelius évoquent une Finlande héroïque et légendaire et traduisent avec une simplicité majestueuse ou un enthousiasme romantique les sentiments simples et généraux d'une élite humaine; avec Kivi, ce sont les instincts élémentaires et cependant complexes des êtres les plus vulgaires, entendez les plus représentatifs de la masse paysanne finnoise, qui font irruption dans la littérature; ils y apportent leur langage, toutes les nuances de leur humour, de leur forfanterie, de leur verve grossière et souvent brutale. — Premier essai de naturalisme avant le naturalisme, a-t-on dit : ici comme ailleurs le naturalisme passe pour traître à l'art et à la patrie; sa vérité crue blesse à l'égal d'une calomnie.

Aux fresques de Kivi le public finlandais préfère les paysanneries de Georges Sand, la *Petite Fadette*, dont la Société littéraire finnoise lui offre une traduction en 1869.

Seuls, quelques amis de Kivi défendent son œuvre; ils se groupent autour de l'enthousiaste Cygnæus, professeur d'esthétique que son esthétique n'a pas privé d'une sorte d'intuition littéraire. Il faudra une révolution du goût public pour que leur nombre s'accroisse, et que les guides spirituels de la nation finnoise découvrent en Kivi le plus puissant de leurs auxiliaires; les jeunes écrivains se formeront alors à son école... Jamais revanche d'un écrivain méconnu n'aura été plus éclatante ni plus complète.

De nos jours les diatribes d'Ahlqvist sont oubliées; les historiens s'emploient à authentifier l'état social d'où ont surgi les aventures des sept frères; le canton de Nurmijärvi où est né Kivi nous est abondamment dépeint; malgré qu'il soit situé entre deux villes relativement peu éloignées, Helsingfors et Tavastehus, les mœurs y sont, au temps de l'enfance du poète, violentes, presque sauvages : des bandes pillardes, recrutées parmi les habitants eux-mêmes, y vivent à l'abri des forêts; la rixe est « la forme habituelle des relations sociales »; le blé fournit plus d'alcool que de pain. Le pasteur a la charge de l'état civil, de l'instruction et de la moralité publiques; la misère, l'ignorance de ses paroissiens, les rudesses d'un climat excessif le découragent souvent... Enfant, Kivi est témoin de l'énergique apostolat d'un pasteur qui crée des écoles du dimanche, des écoles ambulantes, restaure la crainte des châtiments bibliques et le prestige de la loi — Tout cela est vérité certaine, la vérité donnée au poète, et qu'il transpose à peine dans son vaste roman : l'histoire de ces sept frères qui choisissent délibérément la vie sauvage, et à travers mille aventures s'élèvent à la notion de l'ordre civique et familial, symbolise en quelque sorte l'évolution des campagnes finnoises au cours du siècle écoulé.

La calomnie d'hier est l'éloge d'aujourd'hui; les sept rustres de Jukola ne scandalisent plus personne : toute la Finlande admire qu'à travers ces sept destinées le poète ait su discerner les nuances les plus délicates et les moins saisissables frémissements de l'âme paysanne, secrète, mais vigoureuse, riche de sources profondes et d'intuitions que dessèche et tarit l'éducation critique. Ces sept physionomies ont des traits bien distincts : de Juhani, l'aîné, le taureau de Jukola, au dernier né,

(1) V.-L. Maury : *Runeberg poète national de la Finlande* (édit. de la *Revue Bleue*).

Ero, prompt et rusé, de Simeoni le dévot à Aapo, conteur intarissable, toute une gamme de caractères se précise; autant de types consacrés et désormais classiques de visages finlandais.

Un roman touffu, qui déborde nos définitions et nos catégories et dont la forme insolite reflète une époque, une société, un génie volontaire capable d'assembler des éléments disparates pour doter son pays d'une tradition littéraire toute nouvelle, voilà les *Sept frères*, roman de mœurs, roman d'aventures, roman satirique, roman épique, glorification d'une race paysanne par un paysan lettré, œuvre singulière, et peut-être unique en Europe.

Ces paysans, frères des nôtres par leur amour de la terre et cette discipline qu'implique l'intimité des champs, s'en distinguent comme ils se distinguent de tous les paysans de la terre par ce qui constitue l'héritage inaliénable — et peut-être indéfinissable — d'une race originale. Fils de la chrétienté, leur scrupule luthérien n'a point aboli en eux le sentiment vivant et spontané d'une antique et très spéciale mythologie; un paganisme millénaire colore toujours leur conception des forces naturelles, la sorcellerie du lac et de la forêt, ce sens poétique des beautés, si pures et grandioses, du paysage finlandais, cette musique intérieure que les plus simples d'entre eux entendent dans le silence des vastes solitudes. Ces contes étranges, le conte de la Vierge blême, la légende du Roi des serpents, l'aventure des flèches magiques, et tant d'autres que Kivi introduit dans son roman, n'y sont point des hors d'œuvre, ni même des ornements, mais des sortes d'accords essentiels où se distinguent la puissance, la couleur et le timbre, les qualités rares et proprement spécifiques d'une sensibilité et d'une imagination.

Ces paysans, Kivi ne les idéalise pas, non plus qu'il n'affadit leurs mœurs; ces Finnois sont irritables, terriblement prompts à la colère, à la violence déchaînée — notez toutefois qu'ils ignorent la froide cruauté et que de leurs orgies, de leurs beuveries et de leurs rixes, une impression de force saine et d'humaine turbulence se dégage — mais l'amplitude de l'âme paysanne, insoupçonnée de la plupart des poètes citadins, ne pouvait échapper à ce rural. De même qu'il a observé leurs élans païens, religieux, voire mystiques, noté leurs rancunes, leurs ambitions, et généralement leurs vices et leurs vertus, il a communié avec leur humour: Finnois, on a vu qu'il découvrait là la plus chère caractéristique des hommes de son sang; et certes cet humour finnois ne ressemble ni à l'humour germano-scandinave, ni au rire slave; on y aperçoit une exubérance née d'un parfait équilibre, un ton pénétrant, quelque chose d'allègre et d'élastique, et comme le rythme vif d'une démarche inimitable... Après avoir consacré les trois quarts de son ouvrage aux instincts nomades, à la geste aventureuse de la jeunesse et de la révolte, Kivi l'achève dans une sorte d'apothéose de l'ordre familial et du bonheur rustique; les femmes apparaissent, et ce sont autant de portraits d'une bonhomie narquoise. La sagesse paysanne de ces couples finnois rejoint les préceptes d'un *De re rustica* ou d'une *Ecoqomique*. Kivi retrouve sans l'avoir cherchée la gravité d'Hésiode qu'il ignorait peut-être... Ainsi s'achève le cycle où il a su enclore un peuple et une civilisation.

Les influences étrangères qu'il a sollicitées ou subies, peut-être n'est-il guère utile d'y insister; on en distingue aisément la trace dans les *Sept frères :* souvenirs de la Bible — mais les figures et le langage bibliques sont si familiers au peuple finnois que les emprunts du poète comptent peu au regard de cette éducation traditionnelle —; souvenirs d'Homère, nets et flagrants; inspirations, moins aisément discernables, dérivées de fréquentes lectures de Shakespeare; rencontres où la grande ombre de Cervantès surgit par delà l'humour finlandais. Don Quichotte fut peut-être la plus grande admiration de Kivi: telles aventures des sept frères rappellent les exploits du chevalier de la Manche et de Sancho Pança; ce n'est pas l'une des moins heureuses fortunes de l'humoriste finnois que son humour semble, à l'autre extrémité de l'Europe, un écho lointain du rire si profondément douloureux et humain de l'auteur castillan.

Aussi bien, empruntant hors de Finlande quelques tours ou quelques attitudes — juste assez pour que son œuvre demeure en communication avec les grandes provinces de l'art européen — Kivi doit-il à son pays tout le fonds de son chef-d'œuvre : la matière... et ces ressources verbales qui lui permirent de créer sa langue. A cet égard sa quête, cette moisson de vocables qu'il tire de la rue, de la ferme, de mille conversations, de la langue

traditionnelle et des dialectes font penser à l'entreprise heureuse de notre Mistral. Comme Mistral il élève à la dignité du style les images et les comparaisons populaires: il compare fréquemment les sept frères à des « béliers sauvages »; les frères disent d'eux-mêmes : « on est ici comme sept hiboux dans le désert sur cette pierre moussue »; affolés devant la charge de quarante bœufs qui menacent de les écraser dans la forêt, ils sont semblables à « une bande de porcs qui, longtemps pourchassés, écoutent, les oreilles pendantes, dans les broussailles, au coin de l'enclos, si leur persécuteur s'approche. » Ici nulle imitation d'Homère, mais quel lecteur ne se remémorerait tout à coup l'odyssée et les temps héroïques où les rois et les poètes fréquentaient familièrement les porchers? — De tels fragments, semblables à des métopes classiques, accomplissent sans dommage le voyage de Finlande à nos régions françaises. On translate moins aisément d'une langue à l'autre le dessin, la couleur, le pittoresque violent de maints joyeux discours; le burlesque et l'éloquence macaronique sont presque intraduisibles; le jeu des assonances et des allitérations, des quiproquos et de l'esprit de mots est lié au génie d'une langue; Kivi se plaît à ce jeu dont on ne saurait guère donner aux Français une idée juste si l'on ne les renvoyait à l'écolier limousin et à maître Alcofribas.

Lucien Maury.

LE THÉATRE

LA FANTAISIE SÉRIEUSE

Le premier mérite, pour un auteur dramatique qui veut rester un homme de lettres, est de discerner exactement le degré d'originalité que comporte un sujet pour donner au public une impression de nouveauté ingénieuse et ne point le déconcerter pourtant. Dans l'heureux mélange de l'inédit et du déjà vu réside tout le secret du succès. Sans doute pourrait-on calculer le temps nécessaire à une idée pour devenir exploitable au théâtre. Ce temps varierait avec les époques; mais, même dans les époques où, comme la nôtre, le mouvement des choses paraît devenu vertigineux, il resterait important et toujours mesurable.

M. Robert de Flers paraît être le premier expert d'aujourd'hui pour cette appréciation de l'heure théâtrale, si je puis dire, d'un thème.

Sans doute, dans de très cordiales et loyales déclarations qu'il a faites dans le *Figaro*, il a rendu à son collaborateur et ami, M. Francis de Croisset, tout ce qui lui appartenait : à savoir le sujet même du *Docteur Miracle*. Mais, dans cette même interview, Robert de Flers disait que Francis de Croisset portait en tête cette idée depuis fort longtemps : n'est-ce donc point Robert de Flers qui, appelé en consultation, a choisi et déterminé l'heure de la naissance?...

Depuis qu'il y a des hommes et qui meurent, ils se sont préoccupés de se rendre immortels et de prolonger, du moins, leur jeunesse. Mais l'eau de Jouvence était un rêve poétique. De nos jours, la science, là, comme ailleurs, remplace la poésie, et l'on a tenté de rajeunir les êtres par la médecine et la chirurgie. Les essais n'ont ni tout à fait échoué, ni tout à fait réussi, et si le problème est posé en termes de savants, la solution reste enveloppée dans les rêves du poète. Quel merveilleux moment pour porter à la scène cette ancienne et toute neuve illusion des hommes!... C'est tout à la fois de l'actualité et du songe... C'est le thème même de la fantaisie!...

Or, la fantaisie, n'est-ce pas, par excellence, Robert de Flers et Francis de Croisset?...

La fantaisie de Robert de Flers et Francis de Croisset a pourtant pris, dans leur dernière œuvre, un caractère qu'elle n'avait pas encore manifesté avec cette netteté. Elle est devenue sérieuse.

Non seulement, nous nous trouvons en présence d'un grand sujet, présenté sous son aspect moderne, mais ce sujet est étudié dans toutes ses conséquences morales, sociales et politiques. Là, nous voyons le travail de la science, les vastes émois de la recherche, de l'hypothèse, de l'expérience dont on attend plus passionnément le résultat que la guérison d'un malade. Mais aussi nous découvrons la nature profonde de l'humanité et la loi de son destin mortel. La vie est fondée sur la mort. L'équilibre humain, du moins, repose sur la succession rapide des générations. Supprimez la mort ou du moins prolongez la vie, vous jetez par terre tout le pauvre édifice. Le Doc-

teur Miracle institue une de ces expériences dont le philosophe Bacon disait qu'elles étaient « cruciales », c'est-à-dire décisives, et sur lesquelles un Faust peut appuyer son amer désenchantement. Tel est le fond de la satire pittoresque, amusante, réellement comique de la pièce nouvelle. Les auteurs connaissent à la fois toutes les ressources de l'esprit et toutes les recettes de la technique théâtrale. Ils n'ont pas été moins féconds en accessoires qu'en mots et de même qu'ils ont multiplié les traits d'observation dans leur dialogue, ils ont disséminé leurs acteurs dans la salle et le mouvement dramatique a suivi le mouvement de leur verve.

*
* *

Donc nous sommes bien éloignés des faux amours et du pseudo libertinage dont on encombre actuellement toutes les scènes de Paris. Le personnage principal est un jeune docteur qui fait des recherches secrètes. Faut-il le prendre au sérieux ou non?... Toute la grâce et le piquant de la comédie est justement dans cette incertitude. Le docteur est dans le château de sa belle-mère où il a installé son laboratoire. Il vit dans le mystère, avec ses élèves. Autour de lui personne ne croit en son génie. « Il cherche et ne trouve pas : c'est ce qu'on appelle un inventeur... » Seule, sa femme, un peu délaissée, surtout depuis quinze jours, car le docteur travaille avec une fièvre croissante, lui garde tout son amour et toute sa foi. A quelle recherche, d'ailleurs, se livre le Docteur, nul ne le sait, et il faut admirer l'extrême habileté avec laquelle les deux auteurs, tout en nous intriguant de plus en plus, sont parvenus jusqu'au milieu du second acte, à nous laisser dans l'incapacité de rien deviner... Mais enfin voici les résultats : un être invisible qui a été apporté secrètement, avec la complicité sympathique du Doyen de la Faculté de Médecine et sous le contrôle de la Police, a justifié toutes les prévisions du Docteur. Des fleurs qu'on a vu fanées la veille refleurissent au matin et la jument du vieux sénateur, beau-père du médecin, vient de jeter son cavalier par terre dans un accès de jeunesse subite. Bref, ce que le docteur a trouvé, c'est l'élixir de longue vie, le sérum magique, l'Eau de Jouvence en piqûres!... Gloire foudroyante, honneurs, consécration officielle... L'humanité est miraculée... Mais l'humanité ne tient pas à être miraculée, et voici que s'ouvre la seconde partie de la pièce, la partie de satire morale, où l'on voit tous les intérêts humains, politiques et économiques, se dresser contre la longévité. Certains critiques ont même observé que c'était là l'essentiel et reproché à l'œuvre d'avoir accordé trop d'importance à l'histoire de la découverte. Certes, il est toujours loisible de concevoir une autre pièce que celle qui est proposée, et l'on peut en imaginer une, ici, qui aurait commencé après la découverte faite, de manière à n'en étudier que les conséquences... Les auteurs ont, au contraire, voulu garder, par fantaisie, leurs deux premiers actes, de manière à nous intéresser à leurs personnages et à composer, non pas une revue satirique, mais une comédie.

La mise en scène du dernier acte suffirait, d'ailleurs, à fixer la fortune triomphale du *Docteur Miracle*. Là, en effet, tous les dons et toutes les habiletés des deux auteurs convergent et s'harmonisent. Là leur fantaisie, si fine, si pleine et si nourrie, brille de tout son éclat. Voyez ces fonctionnaires qui se révoltent contre la prolongation de la vie : le fonctionnarisme, en effet, n'est-il pas fondé tout entier sur l'idée de la retraite, c'est-à-dire de la mort?... Que devient l'avancement, si l'on ne meurt plus?... Et entendez gémir ce pauvre curé dont la petite église se vide... Pourquoi les gens viendraient-ils prier, recevoir les sacrements et donner au denier du culte, s'ils sont assurés de ne point être brusquement convoqués au tribunal de Dieu?... Une humanité qui ne meurt plus, ce n'est plus une humanité, et l'on voit bien que les hommes, tant leur misère est grande, tiennent à cette misère et ne pourraient plus s'en délivrer.

Par bonheur, tout cela n'était qu'un rêve!...

J'ai signalé, en passant, les réserves qui avaient été faites par quelques spectateurs touchant la composition même de l'œuvre. J'y ai beaucoup réfléchi, désireux de trouver la raison d'une impression que je n'avais point partagée, mais dont il ne m'était point possible, en toute impartialité, de ne pas tenir compte. Il faut, en effet, au théâtre, partir de ce principe que le spectateur a toujours raison. Ayant donc considéré la pièce en elle-même et ne trouvant en elle aucune justification du fait, j'ai cherché dans l'interprétation et je n'ai point tardé à découvrir qu'il y avait, en effet, un coupable, un grand coupable. Il a fallu, pour résister au danger que lui faisait courir l'un des comédiens du théâtre de la Madeleine,

et s'en tirer avec un si mince dommage, toute la qualité solide et brillante à la fois du *Docteur Miracle*. J'ai déjà écrit à plusieurs reprises ici tout le mal que je pense de M. Brûlé. Aujourd'hui il a battu son propre record: il a été exécrable jusque dans une pièce de Robert de Flers et de Francis de Croisset... Avec son perpétuel bêlement, qui n'a plus rien d'humain, il est placé en dehors du comique et du tragique. Il est impossible, devant son aspect ridicule, de situer son personnage sur un plan quelconque. La seule chose dont je féliciterai M. Brûlé, c'est d'avoir fortifié sa situation limite de comédien par celle de Directeur, qui sans doute finira bientôt.

Par bonheur, tout le reste de l'interprétation est éblouissante et Mme Leriche nous offre la figure la plus distinguée de la vulgarité et l'image même de la gaîté la plus folle dans la fantaisie la plus sérieuse.

Gaston Baty.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

L. Reynaud. *Histoire générale de l'influence française en Allemagne* (Paris, Hachette).

« Dans l'histoire de l'Allemagne, des Pays-Bas, des États scandinaves, de la Suisse, de l'Autriche, l'image rayonnante de la France se dresse à l'entrée de toutes les périodes de fine culture, d'idéalisme, d'humanité ». En Allemagne, notamment, « aux XII^e^, XII^e^, XIII^e^ siècles, l'influence française est omniprésente et omnipotente ». Même phénomène au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles. Qu'il s'agisse de la France « courtoise » de Philippe-Auguste et de saint Louis, ou de la France « aristocratique et classique » de Louis XIV et de Louis XV, à aucun moment de son histoire, l'Allemagne « n'a su se passer du concours assidu, journalier, de notre civilisation ». Telle est l'idée que M. Reynaud avait solidement établie dans la première édition de son grand ouvrage, daté du début de 1911, et que la troisième nous rapporte enrichie de preuves nouvelles. Ouvrage considérable, véritable *manuel*, au sens noble du mot, indispensable à quiconque étudie les relations intellectuelles entre les deux voisins : l'un fournissant idées et formes, l'autre recevant (pas toujours de bon cœur) et assimilant comme il peut, faisant « ses classes chez nous » et, même quand il se regimbe sous l'effort de sa bourgeoisie, tirant profit de ce que les Français lui avaient apporté aux époques heureuses, recevant enfin à deux reprises, « un système complet de civilisation ». La chose va si loin qu'au dernier siècle, lorsque l'Allemagne prétend se donner à son tour une culture tenue pour originale, alors qu'au dire de M. Reynaud la France démocratisée avait fléchi, son effort le plus heureux n'a guère consisté qu'à « se remettre au niveau de celles de ses provinces que la France avait réorganisées ». Au total, « la France a été pour l'Allemagne ce que la Grèce et Rome ont été pour les peuples Latins : une initiatrice de tous les instants ». On discutera cette thèse ; on notera au besoin chez M. Reynaud certaines subtilités de raisonnement au sujet de faits de détail. On reste cependant confondu devant la prodigieuse érudition de l'auteur, sa connaissance profonde des deux civilisations qu'il confronte. Son livre, admirable exemple de ces études d'histoire et de littérature comparées qui veulent une si vaste ouverture d'esprit et richesse d'intelligence, fait honneur à la science française. (Que M. Reynaud préfère *à fabliaux*, forme picarde, la forme française *fabliaux*, c'est son droit, malgré l'accord quasi universel. Mais quand, dans sa bibliographie, il donne *Les Fabliaux* comme titre de la thèse de Bédier, il exagère.)

P. F.

Mémoires de Sir George Buchanan, ancien ambassadeur d'Angleterre en Russie, traduits par Marcel Thiébaut (Paris, Payot).

En dépit du titre, ce ne sont pas là les *Mémoires* de Sir George, mais la partie des Mémoires qui concerne les années 1910 à 1917, pendant lesquelles Sir George représenta l'Angleterre à Pétrograd. Ce sont à vrai dire les plus importantes. Quand même, il est fâcheux de mutiler une œuvre d'autobiographie, d'autant plus que l'auteur, avant et après son séjour en Russie, a été mêlé à des événements, a suivi des négociations qui ne sont pas négligeables. Telle quelle, elle nous intéresse puissamment. D'abord par les extraits du carnet que le diplomate britannique tient à jour pendant la guerre et dont on peut regretter qu'ils ne soient pas plus abondants. Ils fournissent en effet des impressions toutes vives, et, bien loin de s'en excuser, Sir George aurait été avisé de les multiplier. Le reste, composé évidemment après coup, prend un air d'apologie qui risquerait de nous mettre en défiance si nous ne nous rappelions que nous avons affaire à un *gentleman*. C'est le cas pour le chapitre où il se défend, contre la princesse Paley, d'avoir aidé à la révolution qui fit perdre le trône à Nicolas II. Défense médiocrement présentée, avec une affectation de nonchalance qui n'est peut-être que de la hauteur. La vraie défense, semble-t-il, c'est que l'ambassadeur, au courant des mœurs russes, n'ait pas pu s'imaginer qu'une révolution, en 1917, à ce moment de la guerre européenne et des intrigues allemandes à Pétrograd, pourrait produire des effets utiles et que, pour une fois, il serait expédient de « changer l'attelage au milieu du gué ». Autrement, ce n'est pas sa bonne foi seule qu'il faudrait mettre en cause et Henderson, qui s'en alla, pour le gouvernement de Londres, enquêter après l'événement, aurait manqué une belle occasion de lui procurer des loisirs. En réalité, Sir George plaçait sans doute, en bon Anglais, une confiance excessive en la vertu générale d'une Douma constitutionnelle et dans les vertus personnelles des hommes que la Révolution de février poussa ou tolléra au pouvoir. Il est possible qu'à l'origine, il ait à la fois estimé au delà de ce qu'il laisse entendre les capacités de gouvernement d'un Kerensky comme d'un Milioukov, et prévu de moins loin, qu'il ne le dit l'avènement de Trotsky et de Lénine. C'est l'écueil des souvenirs rétrospectifs. Ceux de Sir George Buchanan sont du moins des plus aimables et ne représentent pour aucun de ceux qu'il fréquenta, même à l'occasion des démarches tortueuses de Kerensky, rien de désobligeant.

P. F.

Voyages

Dr Henri Aurenche. — *Sur les chemins de la Corse*, préface de A. Ambrosi, agrégé d'histoire. (1 vol. in-8°, 316 pages, 1 carte, nombreuses reproductions. Perrin éd.)

Voici un nouveau livre sur la Corse ; on y trouvera, en dehors de toute légende, un tableau vrai des mœurs, des habitudes de cette île, jusqu'ici assez mal connue. Les sites en sont décrits avec un scrupule d'exactitude, sans complaisance inutile et les lecteurs auront, après avoir lu cette étude, une idée très juste de ce qu'est ce département isolé en pleine Méditerranée, mais si profondément français. Ce livre est précédé d'une excellente préface de M. Ambrosi, qui mérite, par la justesse de ses appréciations, d'être lue avec la plus grande attention.

A. R.

Divers

Ernest Pérochon. — *Les hommes frénétiques* (1 vol. in-16, Plon).

Ce n'est pas seulement à un enseignement théorique que nous convie M. Pérochon, c'est à un spectacle prodigieux, apocalyptique, qui se place au sixième siècle de l'ère scientifique ou universelle, soit au trentième de l'ère chrétienne. L'homme alors est maître des forces naturelles, dispose de possibilités infinies, et commence à trouver que la terre est petite. Seulement, le progrès du machinisme, l'abolition des frontières anciennes, l'établissement d'un conseil suprême de pacification et d'arbitrage, ne réussissent pas à mater les égoïsmes persistants, les rivalités de métiers et de races. La science elle-même, personnifiée par l'admirable type de *Harrisson le créateur*, n'aboutit qu'à mettre une puissance de destruction et de malfaisance sans limite à la portée de l'instinct sauvage.

La guerre secoue la planète entière et bientôt l'humanité, frappée de stérilité, finirait dans un cauchemar sans nom si un couple primitif, échappé d'un laboratoire souterrain, ne s'évadait vers les grottes et les forêts, prêt à recommencer l'histoire, symbolisant l'éternel vouloir-vivre des êtres et des choses.

Georges Goyau, de l'Académie française. — *Un grand missionnaire, Le Cardinal Lavigerie* (1 vol. in-16, Plon).

Le royaume de France, a-t-on dit, a été fait par les évêques. Il est incontestable que le christianisme seul a permis à la civilisation européenne de renaître après la chute de Rome et de triompher de la barbarie envahissante. S'inspirant de cet exemple légendaire, le cardinal Lavigerie entreprit de réparer la funeste erreur administrative par laquelle la France semblait s'interdire de faire, en Algérie, figure de nation chrétienne et scandalisait les populations croyantes de l'Islam en leur apparaissant comme un peuple d'incroyants ; il ne pouvait admettre qu'elle n'eût d'autre programme que de « parquer les Musulmans dans leur Coran », et qu'elle abandonnât à la propagande islamique le continent noir. L'évocation de sa noble figure de missionnaire civilisateur, dévoué à l'œuvre de la consolidation de notre magnifique empire nord-africain, méritait de prendre place aux côtés du livre consacré par René Bazin à Charles de Foucauld. Et nul mieux que Georges Goyau, illustre historien et philosophe catholique, n'était qualifié pour écrire cette page de notre épopée au pays où chaque pas soulève le souvenir du prodigieux effort des Romains, aujourd'hui dépassé. Il y a là l'un des plus émouvants chapitres de notre récente histoire nationale : on y voit un dignitaire du catholicisme, « le plus grand homme d'action qu'ait connu l'Église du dix-neuvième siècle », réaliser, avec l'aide épisodique de la Troisième République, les idées de colonisation et d'apostolat modernisé qu'avait combattues la monarchie de Juillet, qui éveillaient les méfiances de l'Empire et parfois l'hostilité inquiète des chefs militaires. L'apôtre de la croisade anti-esclavagiste, le fondateur de la nouvelle Église d'Afrique, l'infatigable pionnier de l'influence française en Orient et dans le continent noir, le précurseur qui lui ouvrit les voies en Tunisie, en donnant au grand nom de Carthage un lustre nouveau, est là tout entier, dans ce livre d'un maître, avec la vocation irrésistible qui, de la Sorbonne, l'emporta à la conquête des âmes, son pragmatisme sain, sa combativité clairvoyante, sa compréhension si nette des formes nécessaires de l'apostolat actuel.

INFORMATIONS

L'ÉGLISE OU L'ON DANSE

Il existe en France, une église, une seule, où l'on peut danser sans pécher. C'est l'église de Barjols, dans le Var, où se trouve le siège de l'Académie des jeux floraux de Provence, dirigée par M. Marius Liautard. Bien entendu, la danse n'y est autorisée qu'un seul jour par an, celui de saint Marcel. Ce jour-là, on fête le bœuf gras et, après les complies, les couples dansent dans l'église en chantant un couplet provençal sur « *les Tripettes de saint Marcel.* »

Au ben grand san Macen
Lei Tripetto, lei Tripetto,
Au ben grand san Macen
Lei Tripetto vendram leu.

L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX DE PROVENCE

L'Académie des jeux floraux de Provence informe que le *palmarès* de son concours national sera envoyé, à titre gracieux, à tous les concurrents. *Les manuscrits* ne sont pas rendus à leurs auteurs. Le prix *Jean Aicard* sera décerné à l'écrivain qui aura le mieux su exalter, soit en vers ou en prose, l'œuvre du regretté poète. Le prix de M. *Le Ministre de l'Instruction Publique* sera attribué au lauréat le plus méritant de son concours. Pour tous renseignements concernant l'Académie et les concours qu'elle organise, s'adresser à M. Marius Liautard, Directeur, à Barjols (Var).

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Le 16 mars dernier, l'amiral Coundouriotis, président de la République hellénique, mandait auprès de lui le président du conseil, général Pangalos, pour lui signifier sa résolution formelle de quitter le pouvoir. Ce désir n'était pas nouveau, mais l'amiral avait jusqu'ici cédé aux instances de ses amis et conservé sa charge. L'illustre soldat est âgé et n'a jamais eu qu'un goût

médiocre tant pour la politique que pour les honneurs. Homme de devoir, d'une rare élévation morale, il avait fait autour de son nom l'union de toutes les sympathies et de tous les respects à des époques difficiles : on devait pareillement s'incliner devant son désir de retraite. Cette retraite, il est vrai, s'effectuait à un moment assez inopportun. Malgré tous les efforts de la dictature du général Pangalos pour mettre au pas un parlementarisme qui se cabre, l'effervescence politique subsiste et il n'est pas jusqu'au brave général Plastiras, ce noble héros d'Asie Mineure qui, en jouant à cache-cache avec la police serbe, n'entretienne les espoirs anti-dictatoriaux, dont *l'Eleftheros Vima* et son directeur, M. Lambrakis, étaient les agents. Le général Pangalos eût voulu que l'élection présidentielle, dont il savait depuis longtemps l'éventualité, pût être paisiblement préparée. La décision de l'amiral brusquait les choses. En l'absence du Parlement il fallait avoir recours au plébiscite. L'*Officiel* du 19 mars l'annonça pour le 4 avril. L'article 3 de la résolution ayant force de loi excluait les candidats de moins de 45 et de plus de 65 ans. Cette limite d'âge qui s'explique mal, car la fonction présidentielle semble au contraire parfaitement convenir à un homme d'expérience, atteignait en particulier MM. Zaïmis et Scoulodis, deux hommes vers lesquels, par la dignité de leur vie politique, on pouvait précisément avoir tendance à se tourner, sans qu'il en pût résulter aucun dommage pour l'œuvre politique entreprise par le général Pangalos. Serait-il vrai que celui-ci visait personnellement M. Venizelos qu'il considère comme un brandon de discorde ? L'élection de M. Venizelos qui se recommandait au point de vue international, risquait, aux yeux des Grecs, de signifier la victoire du parti vénizeliste, ce qu'il fallait éviter. On touche là du doigt les funestes conséquences de la politique des partis qui fait ostraciser un homme auquel la Grèce moderne doit tant sinon tout et dont la finesse diplomatique, la culture, la célébrité même faisaient un parfait chef d'État.

Si telle fut l'idée du général Pangalos en rédigeant son article 3, il fut victime de l'illusion produite par la calvitie et la barbiche de neige de l'illustre Crétois qui n'a que 62 ans. Ce mystérieux article 3 fut d'ailleurs bien près d'être abrogé quand la candidature du vénérable M. Zaïmis — une manière de Léon Bourgeois grec — parut devoir résoudre les difficultés de la crise.

L'annonce de l'imminent plébiscite provoqua une agitation naturelle. L'opposition — et c'était bien là son droit — y vit une occasion de saper l'omnipotence du général Pangalos. En nommant un président de la République qui n'aurait pas l'investiture du dictateur, on infligeait plus ou moins directement un blâme à sa politique et l'on entravait son action ultérieure. Il est inutile de refaire l'historique minutieux des diverses tractations de groupes. Il suffit de dire que, tandis que de multiples noms étaient prononcés, au hasard des préférences et des ambitions, l'opposition de droite et de gauche s'unissait pour présenter un candidat commun en la personne de M. Demerdzis. En donnant au pays l'illusion d'une candidature d'union nationale, on espérait, en amenant au pouvoir cet homme de droite, chef de l'ancien parti gouvariste, revenir à la situation d'avant la dictature, c'est-à-dire la politique des groupes dont le parlementarisme grec avait tant souffert, mais que les parlementaires regrettaient et pour cause.

Il était de toute évidence que le socialisant M. Papanastassiou et le monarchiste général Metaxas ne donnaient pas conjointement leur bénédiction à M. Demerdzis à seule fin de doter la Grèce d'un président *impartial*. *L'Acftheros Typos* écrivait le 20 mars :

« L'arrangement autour de la personne de M. Demerdzis est simplement une faiblesse des partis qui « ont entrepris de s'entendre. Si réellement ils étaient « décidés, en s'affranchissant de pensées mesquines et « de calculs étroits, à donner au pays une issue sûre, « ils auraient trouvé un terrain d'entente autour d'une « personnalité ayant de l'autorité à l'étranger et à « l'intérieur et par laquelle ils auraient donné une « autorité morale et une valeur à leur accord... M. Demerdzis ? Nous voulons lui conserver toute notre estime personnelle. Mais nous ne croyons pas que lui-« même conteste qu'il n'est pas arrivé, dans la conscience du peuple, à représenter une personnalité plus « générale, capable de provoquer, dans les couches po-« pulaires, un écho plus général. »

Le général Pangalos avait-il eu, dès le début, l'intention de se faire personnellement plébisciter ? Avait-il un candidat ? Ce sont des points qui demeurent confus. S'il avait un candidat, la chose ne fut en tout cas pas notoire et quand, le 26 mars, il déclara que la personnalité la plus qualifiée était M. Zaïmis, l'article 3 sur la limite d'âge montre que primitivement il n'y avait pas pensé. Il est plus probable que, doué d'un solide optimisme, le général Pangalos avait tout simplement pensé que le candidat rêvé se présenterait au bon moment, comme les fées font apparaître le prince charmant.

Quand on étudie la psychologie du général Pangalos d'après ses actes on s'aperçoit que cet homme énergique, aux décisions fulgurantes, au sens politique précis a une faiblesse : il ne prévoit pas les tours que ses adversaires peuvent lui jouer. En disciple de Jean-Jacques il croit sans doute les hommes naturellement bons et s'imagine que, dans les questions nationales, le salut et la grandeur de la patrie sont l'unique pensée de ses compatriotes.

L'an dernier, quand il mit la Constituante en vacances et délégua à trente de ses membres le soin de rédiger prestement la Charte, il croyait sincèrement à l'efficacité de cette méthode expéditive. Il ne soupçonnait pas que M. Papanastassiou proliterait de la présidence de la commission pour tenter de tout bouleverser. D'un trait de plume il répara ce désordre. Dans l'affaire de l'élection présidentielle il n'avait pas davantage compté avec des adversaires qui sont des politiciens extrêmement avertis et subtils. Il y a de la candeur dans l'âme de M. Pangalos. C'est son défaut et c'est son charme.

Le cartel Demerdzis le surprit. « L'indignation de beaucoup de monde et d'hommes politiques notamment réfugiés et antivénizelistes pour cette candidature est arrivée jusqu'à moi » déclarait-il au lendemain du manifeste des partis. « Au lieu de mener à l'apaisement, cette solution marquera le point de départ de nouvelles divisions et de nouvelles passions. »

Comme l'écrivait le *Messager d'Athènes* du 3e mars : « L'accord est tout simplement le cheval de Troie qui ramènera les partis dans les positions perdues par leurs propres fautes. On le jette entre les jambes du général Pangalos pour l'empêcher d'introduire dans la Constitution des réformes susceptibles d'amoindrir l'omnipotence du parlementarisme. Les partis remuent pour mieux reprendre leurs querelles dès que le dictateur se sera éloigné... L'accord est une simple comédie parce que les chefs républicains n'ont pas voulu encourir des

risques personnels en cas d'échecs et parce que, en cas de succès, ils auront un président à leur discrétion, le président sans pouvoirs que veut la Charte. Les royalistes, de leur côté, se préoccupent surtout de créer une situation qui, laissant le peuple perplexe sur la qualité du régime républicain, leur réservera l'avenir. Il faut dire aussi que la candidature de M. Demerdzis est combattue par les réfugiés qui forment une force électorale importante. Les anciens partis monarchistes considèrent les réfugiés comme un élément étranger qui, par ses sentiments républicains et vénizélistes, altère, à leur préjudice, le sentiment authentique de la population indigène. Ils attribuent aux réfugiés leur échec aux dernières élections municipales et n'ont cessé d'exiger leur séparation d'avec la masse électorale, en collèges distincts. M. Demerdzis fut un des partisans de cette séparation et les réfugiés ne l'oublient pas. »

L'évolution normale de la crise, après de vaines démarches tant auprès de M. Zaimis que de l'amiral Coundouriotis que l'on espérait décider à renoncer à sa retraite, devait conduire le général Pangalos à poser sa propre candidature, seul moyen d'empêcher la ruine de son œuvre.

Il l'a fait dans ces termes véhéments qui sont dans sa manière :

« Peuple !

Dimanche prochain deux voies s'ouvrent largement devant toi. L'une mène à la décomposition de l'État, à l'anarchie, à l'humiliation nationale, à l'avilissement de notre glorieuse patrie. Les hommes qui te trompèrent tant par leurs promesses et leurs mensonges t'invitent à les suivre dans cette route.

« Un autre chemin, celui que je te montre, mène à l'assainissement par la suppression de la pourriture qu'ont accumulée dans l'État les partis. Il mène à l'ordre, à la sauvegarde de ta vie, de ton honneur, de tes biens, à la pendaison de ceux qui volaient dans les caisses publiques le fruit honoré de ton travail. Il mène à l'établissement définitif de nos frères réfugiés, qui donnera à ton pays une vie nouvelle; un sang nouveau, à la construction de routes, de ponts, de chemins de fer pour le développement du commerce et de l'agriculture, au renforcement de l'armée, de la flotte pour sauvegarder la liberté et la grandeur de notre nation.

« Réfléchis bien. Fais ton choix ! »

La décision et la netteté de l'attitude du général Pangalos devaient jeter quelque désarroi parmi les partis politiques coalisés. Ils avaient espéré, sous le masque d'un candidat unique, donner l'illusion d'une candidature d'union nationale. Le coup était manqué.

Les partis ergotèrent. Pour des raisons d'ordre pratique une partie de la Grèce devait voter le 4 avril et l'autre le 11. On cria à la manœuvre, sans préciser en quoi elle consistait. On parla alors d'abstention en signe de protestation.

Finalement le 4 avril, le général Pangalos, dans les vingt départements qui votaient ce jour-là, obtint une majorité écrasante. A Athènes et au Pirée, il avait 93.358 voix contre 1.470 à M. Demerdziz dont la candidature avait été retirée. Et les abstentions avaient été moins nombreuses qu'aux élections municipales récentes. Le général Pangalos était dès lors en mesure, sans attendre le résultat du scrutin du 11 avril, d'apporter à la Constitution les modifications qu'il avait annoncées et qui devaient faire de la Présidence de la République en Grèce quelque chose d'analogue à la présidence américaine.

Un décret donnait au président le droit de dissolution de la Chambre avant l'expiration de son mandat. Un second article était ainsi conçu :

« Il n'est pas permis de présenter durant une même session une motion de méfiance contre le gouvernement qui a déjà obtenu un vote de confiance. Cette restriction ne s'applique pas au dépôt d'une motion de méfiance contre un ministre, sauf si le gouvernement se déclare solidaire avec ce ministre. Le président de la République a droit, une fois chaque session, de provoquer un vote de la Chambre au sujet de la confiance ou de la méfiance envers le gouvernement. »

Cette façon de prévenir le jeu habituel en Grèce des crises ministérielles à chaque tournant de la vie parlementaire peut paraître un peu draconienne, mais le parlementarisme a, dans tous pays, besoin qu'on le ramène à une conception plus nette de ses devoirs qui est de légiférer et non de faire tomber des ministres. En dehors de ce décret on annonce la création d'un conseil de sept juristes qui sera institué afin d'élaborer, pendant l'absence de la Chambre, des décrets-lois. Ce conseil formera le noyau du Conseil d'État qui sera créé plus tard.

Le général Pangalos a l'intention de procéder à une réforme législative et notamment de la législation administrative dont plusieurs lois restent telles qu'elles furent élaborées par les Bavarois sous le roi Othon.

Le général Pangalos espère toujours que les politiciens d'Athènes s'inclineront et accepteront de reprendre la voie normale qu'ils avaient quittée, l'expérience leur ayant montré que tous leurs soubresauts étaient inutiles en face d'une volonté ferme. Les élections législatives et sénatoriales montreront si cet espoir est chimérique.

René Puaux.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA POLITIQUE MONÉTAIRE

Lors de son arrivée au pouvoir, en décembre 1922, M. Milan Stoyadinovitch, ministre des Finances, a pris la possession de son portefeuille dans des conditions exceptionnellement difficiles. Si lourde que fût la situation à laquelle il devait faire face, l'ancien ministre des Finances a réussi, au cours des trois dernières années, à équilibrer le budget et à stabiliser la monnaie nationale.

En effet, depuis le commencement de 1924, le dinar avait une tendance stable à la hausse. Le cours du dinar passa de 6 francs 40 suisses pour 100 dinars, le 3 janvier, à 7 francs 94 suisses le 31 décembre. Ainsi, la valeur augmenta de 1 franc suisse 54.

Pendant l'année 1925, le cours du dinar s'est maintenu sans presque aucun changement par rapport au standard-or, sur la base de 9 francs 15 suisses pour 100 dinars. La politique de stabilisation du dinar, avec des améliorations légères, échelonnées sur de grands intervalles de temps, a été couronnée de succès.

Les interventions sur la Bourse de la Banque Nationale, d'accord avec le Ministre des Finances, ont pour

but d'empêcher des fluctuations rapides des cours, soit en faveur, soit au détriment du dinar. Lorsque les offres de devises sont intenses, la Banque Nationale achète pour remettre ces devises sur le marché les jours de grosses demandes. C'est là une politique saine de stabilisation que s'efforcent, d'ailleurs, d'effectuer à peu près tous les États européens, car un change stable est l'idéal de toute politique de change.

Lorsque, il y a trois ans, on commença à intervenir sur les Bourses de Belgrade et de Zagreb, par l'intermédiaire de la Banque Nationale, on a objecté avec hauteur que cette entreprise aboutirait à une débâcle, car, prétendait-on, la Banque Nationale n'est pas préparée pour cette tâche. Certains experts écrivirent alors qu'il fallait suivre la voie adoptée par la Tchécoslovaquie qui possède à cet effet une section auprès du ministère des Finances. Cependant, après une période très brève, la Banque Nationale du royaume des Serbes, Croates et Slovènes est devenue un facteur décisif et on peut le dire aujourd'hui un dictateur des cours à la Bourse. Ce sont là des faits qui, incontestablement, prouvent qu'on est sur la bonne voie. L'amélioration du dinar se fait déjà considérablement sentir par la baisse des prix qui signifie une baisse du coût de la vie.

Les prix de gros avaient atteint leur maximum en 1924 et l'indice notait 2.016 pour 100 en 1923. L'index pour 1925 baisse déjà à 1.804, ce qui signifie que les prix en 1925 ont été inférieurs à ceux de 1924 et à ceux de 1923. L'index moyen pour janvier 1926 est encore plus bas et accuse 1.596. Cela veut dire que le coût de la vie est maintenant 16 fois supérieur à celui d'avant-guerre, tandis qu'en 1924, cette proportion était de 20 fois.

L'amélioration du dinar se manifeste aussi par le fait que les dépôts et les dépôts d'épargne auprès des Banques augmentent. La vie économique ne pourra retirer que des avantages de cette solution. Et c'est le mérite de la politique du change telle qu'on l'a pratiquée pendant les trois dernières années.

La guerre a provoqué de telles perturbations que bien des années devront encore s'écouler avant que tous les rapports économiques soient réglés. C'est pour cela aussi qu'il ne faut pas toucher au dinar, pour qu'avant tout il reste pendant un certain temps à un niveau fixe, sans aucune influence artificielle sur sa valeur. Lorsque ce but sera atteint et lorsqu'on connaîtra tous les éléments du bilan du paiement et surtout les recettes au titre de réparations comme les dépenses au titre des dettes de guerre, alors le moment sera venu d'aborder la solution définitive de la réforme du change.

Pour résoudre les réformes d'ordre économique et financier qui s'imposent encore, la tâche du nouveau ministre des Finances se trouve singulièrement facilitée du fait de la stabilisation de la monnaie nationale, aujourd'hui virtuellement accomplie.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

UN CHANTIER MARITIME A PARIS

Le quartier de la Madeleine est, comme chacun sait, le quartier maritime de Paris : c'est là que les grandes compagnies de navigation françaises et étrangères ont leur siège social et leurs bureaux où vont souscrire, choisir leur cabine, examiner les photographies de leur futur paquebot, combiner leurs escales, organiser leurs croisières, tous ceux que leur devoir ou la fantaisie appellent au delà des mers.

Ce quartier où, depuis des mois déjà, des enseignes lumineuses haut placées sur les toits annoncent chaque soir quelque navire en partance, vient de s'enrichir d'une nouvelle évocation très curieuse de la vie maritime. Le pavillon des *Messageries Maritimes*, que l'on ne voit d'ordinaire flotter qu'à Marseille ou dans nos autres grands ports, déploie ses couleurs blanches et rouges au faîte d'armatures élancées, d'élévateurs gigantesques, de poulies de toutes sortes figurant de loin l'enchevêtrement des mâts métalliques d'un navire — d'un navire que n'agiterait aucune houle —. Il s'agit simplement du chantier de constructions dont nous avons parlé déjà : les travaux du nouvel immeuble des *Messageries Maritimes* avancent; au lieu du traditionnel bouquet entubanné dont les charpentiers de nos provinces couronnent le sommet de la maison neuve, on a planté, tout en haut de cet échafaudage, le pavillon symbolique des grands voyages vers l'Orient. Plusieurs journaux ont reproduit les curieux aspects de ce dock immense en plein Paris, et ce n'est pas sans émotion, nous a-t-on raconté, que les vieux coloniaux, en faisant leur tour de boulevard, aperçoivent ce drapeau marin qui, au fond des pays les plus lointains, leur annonçait naguère l'arrivée du paquebot français...

L'EMPEREUR D'ANNAM A BORD DE « D'ARTAGNAN »

Le courrier d'Extrême-Orient, le *D'Artagnan* des *Messageries Maritimes* est arrivé le 20 mars à Marseille ayant à bord, entre autres nombreux passagers, le nouvel Empereur d'Annam. En tête de la liste des passagers on pouvait lire ces mots : Prince Vinh Thuy, lieu d'embarquement Saïgon; profession : Empereur.

Les journaux ont longuement relaté les réceptions qui furent faites au jeune souverain à son arrivée à Marseille, avant son départ pour Paris.

Le prince Vinh Thuy, fils de S. M. Khaidinh, empereur d'Annam, était en France pour y faire ses études, lorsque survint la mort de son père. Le trône des Nguyen réclamait un héritier et cet héritier ne pouvait être couronné qu'en présence de l'empereur défunt. Une tradition impérieuse exige, en effet, que le trône d'Annam ne demeure jamais vacant. Lorsqu'un souverain meurt sa dépouille reste honorée aux lieux où il veut; la croyance populaire affirme que son esprit subsiste invisible au-dessus du corps qu'il anima. C'est donc devant l'empereur mort que le jeune Vinh Thuy devait être intronisé.

Dès son arrivée à la Cour de Hué il fut couronné,

C'est lui qui, selon un rite fidèlement respecté par plus de trois cents souverains, conduisit les restes de son prédécesseur jusqu'à la Cité du Sommeil. Mais le Nouvel empereur, qui a pris le nom de Bao-Dai, ne pouvait demeurer au palais de Hué; son jeune âge exigeait qu'il continuât ses études. Reprenant pour un temps le nom de Vinh Thuy, il quitta l'Annam à bord du stationnaire *Claude Chappe* et, le 22 février dernier, il prenait passage à Saigon, sur le grand paquebot *D'Artagnan*, de la Compagnie des *Messageries Maritimes*. Mme et M. Charles, son cousin le prince Vinh Cam et son précepteur M. Le Nhu Lam, l'accompagnaient comme lors de son premier voyage en France.

Pendant cette période d'études, voulue par la famille impériale et par les mandarins de la cour, la régence sera exercée par Tont-That-Han, Président du Conseil.

Les journaux nous ont appris que le nom de « règne » du nouveau souverain, Bao Dai, signifie en annamite « protecteur qui étend sa vigilance sur tout le pays ».

M. Jean d'Arme, dans la *Dépêche Coloniale*, nous donne de curieux détails sur la façon dont a été déterminé ce nom de « règne ».

Le nom de l'empereur, au moment qu'il monte sur le trône est fixé depuis longtemps et il est inconnu de tous jusqu'au moment où le caractère qui le représente sort du coffret doré à 20 casiers de l'empereur Minhmang... Minhmang, lettré jusqu'aux ongles et intellectuel étonnamment et mathématiquement organisé, a composé un « lai » de quatre vers ayant chacun cinq caractères : au total, vingt caractères. Ces 20 caractères constituent avec les 20 casiers « la clef » mystérieuse par laquelle le nom de l'empereur va sortir du coffret d'or qui les renferment.

Ce coffret contient une poésie de l'empereur Minhmang, laquelle est composée de cent caractères. Le nom royal est désigné par le caractère qui commence le texte de l'un des cent quarante poèmes de Minhmang, choisi par le sort, dans le poème inouï qu'enferme le coffret.

LES PASSAGERS ILLUSTRES

Le courrier de la Méditerranée-Nord des *Messageries Maritimes*, le *Lamartine*, est arrivé à Marseille en février dernier ayant à son bord 176 passagers. L'un d'eux a donné, sur la vie en Turquie, les curieux détails qui suivent :

Figurez-vous que, lors d'un récent voyage du *Lamartine*, la douane a exigé, à Constantinople, un état détaillé de tout le linge se trouvant à bord; tout a été recensé, jusqu'aux chaussettes et aux mouchoirs de poche!

Les Turcs n'aiment pas beaucoup non plus les appareils de T. S. F. qui se trouvent à bord des navires étrangers; ils tiennent essentiellement à contrôler toutes les communications arrivant à Constantinople ou en émanant, afin d'être certains qu'aucun sans fil ne peut être expédié ou reçu, et ils s'empressent de prendre des mesures dès l'arrivée des courriers. Les autorités font mettre sous scellés tous les appareils et ces scellés ne sont levés qu'au moment où le navire quitte le port.

Le paquebot *Champollion* des *Messageries Maritimes*, courrier de Syrie et d'Égypte, est arrivé à Marseille le 26 mars, ayant à son bord 334 passagers parmi lesquels le sénateur égyptien Gay; M. Valude, député du Cher; le Maharadja de Putch.

M. Bluysen, sénateur de l'Inde française, est rentré à Marseille le 1er avril d'une croisière en Méditerranée faite à bord du *Pierre Loti* des *Messageries Maritimes*. Il a rapporté de son voyage en Syrie des nouvelles optimistes que les journaux ont commentées. A bord du même navire se trouvaient M. Bonzon, Ministre de France à Téhéran, et M. Dugouit, Doyen de la Faculté d'Alexandrie. Le *Pierre Loti* a aussi ramené d'Orient des fonctionnaires anglais de l'Irak et une cinquantaine de touristes de toutes nationalités qui ont effectué, sur les paquebots des *Messageries Maritimes*, un voyage circulaire en Méditerranée.

L'*Angkor* des *Messageries Maritimes* est arrivé à Marseille le 2 avril ayant à son bord un groupe d'étudiants chinois qui se rendent à Lyon pour y achever leurs études et préparer leur thèse de doctorat. Ces jeunes gens, 9 étudiants et 2 étudiantes, étaient conduits par le Secrétaire Général de l'Institut Franco-Chinois de Lyon et Délégué de l'Université Nationale de Canton. Ces étudiants appartiennent à l'élite de la jeunesse universitaire chinoise; une cinquantaine de leurs « anciens », retournés en Chine et munis de diplômes français à la suite de leurs études à l'Institut de Lyon, sont devenus directeurs d'établissements industriels, d'écoles, d'hôpitaux etc...

Le fils du roi Fayçal, l'émir Ghazi, embarqué à Alexandrie, à bord du *Sphinx*, paquebot des *Messageries Maritimes*, est arrivé à Marseille le 7 avril et a traversé la France pour se rendre à Londres où il doit poursuivre ses études.

Mme Edouard Herriot, femme du Président de la Chambre des Députés, s'est embarquée le 2 avril à bord du *Fontainebleau*, paquebot des *Messageries Maritimes*, à destination de Saïgon où elle doit rendre visite à Mme Varenne avant de visiter l'Indo-Chine et la Chine.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Le Gérant : M. HEDAN.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 10 64e ANNÉE 15 MAI 1926

UN NOUVEAU SOCIALISME EN SUÈDE

Quiconque a eu l'occasion de vivre au contact de la jeunesse ouvrière socialiste en Suède pendant ces dix ou quinze dernières années n'a pu manquer d'observer combien elle a évolué à maints points de vue. Les générations récentes professent une conception de la société dont la plupart des articles essentiels nient et condamnent directement, ou approfondissent et développent les principes socialistes considérés comme la loi et l'évangile par les générations précédentes. Nous avons vécu jusqu'à la guerre dans un monde clos, hypnotisé par les idées extrémistes de droite et de gauche; le socialisme tentait avec tous ses « anti... » de creuser des brèches dans ces murailles; on ne s'est pas affranchi tout à coup de cet artificiel négativisme de principe; il a persisté quelques années encore; on l'a vu aboutir à une ambition égoïste de monopole spirituel, à un pédantisme révolutionnaire et idéaliste où se reconnaissent diverses sectes et tendances qui rivalisaient dans la recherche de la faveur des masses. La jeunesse, comme toujours, allait à l'exagération, et poussait à l'absurde la sévérité des principes; poussés et soutenus par la révolution bolcheviste, on devait bientôt fonder sur le fatras théorique d'avant-guerre non seulement une internationale de la jeunesse, mais encore une internationale de l'enfance. Une réaction était inévitable; elle vint promptement, non seulement chez nous, mais aussi en Allemagne. Il y a dix ans fut fondée en Suède la nouvelle fédération de la jeunesse sociale-démocrate qui entreprit aussitôt de combattre avec vigueur la superstition révolutionnaire. Tandis que le socialisme importé de Moscou et la ligue de la jeunesse moscoutaire ne cessaient de reculer dans tout le pays, la nouvelle fédération a grandi rapidement; elle est intellectuellement et matériellement la plus puissante des organisations qui se disputent présentement la jeunesse ouvrière, voire la jeunesse suédoise en général.

Ce nouveau type de jeunesse se distingue, si l'on en juge d'après les collaborateurs actifs de la revue mensuelle *Liberté* et les agitateurs du mouvement, par un sens développé de la réalité. Elle s'efforce honnêtement de découvrir la réalité. Peut-être exagère-t-elle, peut-être pourrait-on lui reprocher de réduire la réalité, même spirituelle, à l'opportunité pratique, à la substance politique. Cette exagération n'aura qu'un temps. Ce que cette jeunesse réalisera, c'est la liquidation du romantisme révolutionnaire et du rêve chiliastique. Elle a résolument écarté tout projet de bouleversement en ce qui concerne la société suédoise. Elle n'a jamais sacrifié à l'évangile bâtard que prêchait encore Strindberg en 1910-1911 dans le *Social Demokrat* (qu'aurait on pu attendre alors de la jeunesse socialiste!). Elle a eu la chance de naître à la réflexion en un temps à demi asphyxié par les fumées de cuisines révolutionnaires manquées. Plus heureusement encore pour elle-même que pour la société, elle n'a pas eu à prendre en main la

**

poêle. Le seul fait d'envisager raisonnablement la réalité a commandé tout le reste. Et d'abord une mise au point positive et plus objective des idées et des faits. On considère la société comme un organisme historique vivant, non comme un objet de musée; on découvre la patrie, et l'on ose franchement la dire sienne; on est internationaliste, et l'on fait des visites aux camarades de Hollande, d'Allemagne et de France, mais on se réjouit, non sans fierté, d'être Suédois. L'automne dernier, au congrès de la fédération, un délégué du haut Norrland présenta une motion antimilitariste selon la vieille formule, déclarant que les travailleurs n'ont pas de patrie; une énorme majorité affirma que certes les travailleurs ont une patrie. Un profane ne verra peut-être rien là d'extraordinaire; bien à tort, car c'est la première fois qu'un congrès de la jeunesse socialiste suédoise fait figure d'assemblée nationale. Qu'on veuille bien en outre noter la rhétorique nouvelle par où s'expriment les idées et les sentiments nouveaux. Presque totalement disparu, le préfixe magique « anti » qui apportait naguère l'unique solution orthodoxe de tous les problèmes; mort, ou à peu près, le vieux cri farouche, mais dans les derniers temps quelque peu étranglé : à bas! qui ponctuait autrefois toutes les harangues violentes : à bas la société! à bas les capitalistes! à bas cet enfer!

Le temps court de nos jours avec rapidité; il semble bien qu'en vérité certaines missions indépendantes attendent cette jeunesse. La jeunesse a ceci d'admirable qu'elle ne saurait se satisfaire de pieuses défroques. Inconsciemment, si l'on veut, mais irrésistiblement, elle dépasse au moins de quelques pas ses aînés. Elle veut pouvoir dire un jour : voilà ce que nous avons fait. Elle veut pouvoir montrer un résultat, quelque chose qui lui appartienne. Ainsi la nouvelle jeunesse socialiste, qui souhaitait ne pas revenir à l'impuissance et à l'étiolement révolutionnaire, devait marcher de l'avant. La logique de la vie l'exigeait. Cette jeunesse ne peut demeurer immobile, chapeau bas, devant le parti. Elle ne peut vivre d'éternels hommages aux grandes ombres du passé ou aux matadors du présent. On ne doit pas généraliser ou exagérer ces symptômes de mouvement, mais il importe de ne pas les négliger.

Cette jeunesse a perdu récemment son cerveau le mieux organisé, son cœur le plus audacieux : Nils Karleby. Ce deuil a été ressenti et sincèrement déploré bien au delà d'un cercle de partisans et d'amis. Karleby était l'un des fondateurs de la fédération et la grande autorité de la jeunesse social-démocrate. Il ne fréquentait pas spécialement en ces dernières années les cercles de jeunesse, mais son influence y était toujours agissante. La crainte de sa critique, impitoyable au désordre de la pensée et aux fadaises intellectuelles, exerçait une influence préventive et maintenait une discipline parmi les siens. Mais surtout, il représentait l'éveil du sens critique de la réalité parmi les jeunes travailleurs suédois; uniquement guidé par son étoile de chercheur de vérité, il s'avançait parmi les dogmes et les formules, et dépassait toutes les générations du parti.

Il a défini sa position en divers articles de ces dernières années; un livre, qu'il a achevé sur son lit de mort, paraîtra prochainement (1). Dans l'un de ses articles il écrivait : « La plupart des mots d'ordre socialistes viennent d'un temps lointain, du stade de l'enfance de la classe ouvrière; ils expriment les revendications et les conceptions de la masse hors de la société officielle. Les penseurs socialistes ont ensuite ajouté à ces mots d'ordre une argumentation de principe, après quoi on en a fait des articles de programme. Mais les conceptions dont se contentait une classe ouvrière isolée ne suffisent plus à une classe ouvrière directement et activement associée au labeur social; celle-ci doit considérer la situation de l'intérieur et aborder nombre de détails, de problèmes et de solutions que celle-là n'a pu même soupçonner. »

Karleby voua sa vie à aborder tout justement ces détails, ces problèmes et ces solutions insoupçonnés d'une classe ouvrière isolée, et que pratiquement un petit nombre seulement de ses amis politiques soupçonnent ou reconnaissent d'une importance capitale.

Jusqu'où il s'était avancé, malgré la brièveté de sa vie, on le mesurera dans son étude sur le problème de la participation (même article, La Société — Tiden 1924). « Avec la « justice » on ne va pas loin quand on veut résoudre ce problème — le problème fondamental du droit de propriété selon la société. Le problème peut-il même être résolu? N'appartiendrait-il pas à chaque époque de le résoudre pro-

(1) Ce livre vient de paraître sous le titre : *Socialismen inför verkligheten* (Le socialisme devant la réalité) Stockholm, Tidens förlag.

visoirement en fonction des abus patents, sans toutefois toucher au fond? En sorte qu'on ne connaîtrait jamais de solution de principe? »

Peut-être les points d'interrogation ont-ils disparu du livre que l'on attend. Quoi qu'il en soit, Karleby discernait et considérait ici un « fragment de réalité concrète. » Je ne le constate pas dans un mouvement d'enthousiasme conservateur, mais avec cette joie louable que l'on éprouve devant le succès de quiconque réussit ce tour apparemment si difficile de découvrir la réalité, si étonnamment simple et proche — découverte d'où découle tout progrès véritable.

Le commentaire que le Social Demokrat a consacré à la mémoire du jeune écrivain révèle involontairement un flagrant contraste entre cette volonté de réalisme et de vérité d'une part, et, d'autre part, la politique pratique aujourd'hui régnante: « il était trop noble et trop bon pour la vie politique, ses marchandages, ses trafics honteux, ses ruses et ses calculs. » Cette curieuse louange contient, outre une singulière confession politique, l'hommage inconscient d'un vieux pêcheur résigné à un jeune homme auréolé; le vieux pêcheur sent que ce jeune homme est meilleur que lui, sans cependant croire que l'idéal de ce cadet puisse jamais supporter l'épreuve de la réalité, *hoc est* l'atmosphère de la vie politique. Il serait au surplus difficile de dire dans quelle mesure l'étoile du jeune solitaire s'est imposée à ses jeunes camarades, et jusqu'à quel point Karleby représentait la jeunesse du parti social-démocrate. Aux paroles éloquentes qui furent prononcées sur sa tombe par ses amis, on peut toutefois ajouter une remarque : il a montré à la jeunesse nouvelle une mission à laquelle elle peut vouer fructueusement ses forces; il lui a ouvert une voie où elle peut marcher de l'avant. Souhaitons qu'elle suive cette orientation vers le réel même au risque de paraître trop noble et trop bonne pour les ruses et les petits marchandages...

Un malaise secret règne au foyer si plusieurs membres de la famille vivent au loin dans la misère et le mécontentement. Il y a fête quand tous se rassemblent dans la paix et la concorde et ne se séparent que pour vaquer à leurs occupations. Mais seules la préférence personnelle et la volonté libre conduisent sûrement au foyer. Lorsque le socialisme prend peu à peu l'attitude que nous lui voyons prendre — c'est-à-dire rentre dans la maison et s'attable auprès des frères demeurés au foyer, il est semblable à l'homme qui renonce à envoyer de l'étranger papiers d'affaires et avocats et se présente lui-même en parent pour un règlement à l'amiable. Est-ce faiblesse? Non. Peut-être a-t-il acquis en pays lointain des connaissances qui le désignent pour participer à l'exploitation du domaine. Telle est la vérité. Elle est dans la bonne voie, la jeunesse socialiste qui rejette papier timbré et intermédiaires pour venir frapper à la porte de la nation.

Ivan Ojellund.

(Traduit du suédois par L. M.)

LE SECRET

(Nouvelle)

J'ai toujours été curieux. Depuis que j'existe, la curiosité est la passion dominante de ma vie. Je dirai presque que c'est un vice, un vice qui ne me laisse point de repos et m'excite sans cesse à offrir à son appétit un aliment nouveau qui ne le satisfait qu'à demi, et qui, au lieu de le diminuer, lui donne à mes dépens une force considérable. Enfant, je ne pouvais voir une porte sans l'ouvrir, un mur sans y grimper, pour connaître ce qu'il cachait, une personne sans aussitôt lui poser les plus indiscrètes questions. Avec l'expérience, je compris que pour pénétrer la vie des gens, il ne faut jamais les interroger, mais leur paraître indifférent. Les hommes ont besoin de se révéler, mais ils craignent ceux qui cherchent ces révélations. Pour être sollicitées, ils les croient intéressées. Ils leur devinent une raison cachée : ils se taisent. Le besoin de parler d'eux, cependant, les tourmente. Celui qui leur semble alors indifférent les séduit; ils ne lui attribuent aucun but à les écouter. Ils comptent sur sa discrétion et espèrent qu'il oubliera vite. Ils le prennent pour confident. Ce fut mon cas.

Mais un jour vint où ce que mes amis me disaient d'eux ne me suffit plus. Je demandai mieux encore. Ma vie inoccupée et sans soucis matériels laissait à ma curiosité une place d'autant plus grande que mon oisiveté augmentait. Je fus longtemps gourmand, sensuel, amateur de vieux meubles; préoccupé d'élégance. Tout cela me passa peu à peu.

Je pris alors l'habitude de visiter des appartements à louer. Mes habitudes casanières m'in-

terdisaient tout déménagement. Mais dans ces visites, j'espérais surprendre infiniment d'inconnu. Je lis ainsi des connaissances nouvelles. Je pénétrai dans des intérieurs où sans cela, je ne fusse jamais entré. Je causai longuement avec les locataires chargés de me faire visiter leur appartement. Je devins l'ami des concierges! Je voyais des pièces dont chacune avait son histoire, histoire singulière et mystérieuse où mon imagination lisait des passions secrètes, des scènes tragiques, des hontes, des terreurs, des comédies. Tantôt habillé avec soin, ganté, en souliers vernis, j'allais visiter des intérieurs luxueux; et j'offrais des cigares de Havane aux valets de chambre. Tantôt, en pardessus élimé, en pantalon râpé, en chapeau usé, je me présentais chez des ouvriers ou de petits bourgeois. Ici et là, je me liais. Mon air avenant et sympathique, la grâce naturelle de mes manières, mon affabilité serviable me servirent infiniment. Je me fis ainsi des relations précieuses.

Un après-midi, je descendais d'une maison sans concierge. Par la porte entr'ouverte de la boîte aux lettres, je vis une enveloppe étalée. D'un mouvement prompt, irréfléchi, et qui ne reflétait qu'un excès de ma curiosité naturelle, je la pris et m'en allai. Son dédicataire m'était inconnu. Je rentrai en hâte chez moi. Là, je décollai prudemment le papier gommé, je lus la missive. Un mari en voyage y mandait à sa femme des nouvelles de sa traversée et de son débarquement à Alger. C'était une lettre intime et tendre de jeune époux pleine de souvenirs sentimentaux dont quelqu'uns me charmèrent. Cette lettre m'intéressa profondément. Après l'avoir recollée avec le plus grand soin, je la reportai, le lendemain, dans sa boîte. Nul ne s'était sans doute aperçu de sa courte absence.

Ce hasard, causé par un brusque réflexe de mon instinct pervers, révolutionna ma vie. Elle fut tout entière occupée à dérober des lettres. Ma méthode pour cela était simple. Je choisissais les maisons sans concierge ou celles dont la loge se trouve à l'entresol. Je suivais le facteur. J'entrais derrière lui. Je prenais une enveloppe au hasard dans celles qu'il venait de quitter. Je courais la lire chez moi, je la rapportais aussitôt. Au second passage du facteur, la lettre avait regagné son abri, si la rue n'était pas trop éloignée de ma demeure. Je changeais constamment de quartier pour ne pas être remarqué. D'ailleurs je ne lisais qu'une lettre ou deux par jour. Sur un grand livre, j'inscrivais le nom du dédicataire, celui du dédicateur, et quelques notes sur la missive. Je connus ainsi des centaines de familles, je fus mêlé à leur vie, je suivis leur évolution.

Cette nouvelle manie m'absorbait infiniment; de nombreuses difficultés, de plus, la compliquaient. Certaines boîtes sont fermées à clef, puis je ne voulais que très rarement sonner. J'attendais souvent que quelqu'un sortît de la maison pour y pénétrer à mon tour, simplement, comme un habitué; je refermais la porte, je restais dans le corridor le temps moral de faire une visite à quelqu'un d'absent. Je préférais opérer dans les habitations dont la porte est ouverte, ou dans celles dont on n'a qu'à pousser le battant pour s'introduire; il en est plus qu'on ne suppose.

Ma conduite doit vous paraître odieuse. Je le sais et je ne m'en étonne point. Cela m'est même indifférent. En quoi ma manie lésait-elle ces gens-là? Je savais leurs secrets, c'est vrai, mais je n'en faisais aucun usage. Cela ne les gênait en rien. Et puis, que me font votre indignation ou votre blâme? Je méprise profondément toute opinion d'autrui. Je n'agis jamais que selon moi-même, et dès lors, la louange ou la critique ne m'intéressent pas.

J'agis avec tant de prudence que je ne fus jamais surpris. Il est vrai que cette nouvelle passion ne se prolongea pas au-delà d'un an. Ce passe-temps, offert par le hasard, donna naissance à un second hasard qui me mena plus loin encore dans mes enquêtes et mêla à ma curiosité un élément plus passionné.

J'étais, en ce temps-là, très lié avec Hubert Grisley, un jeune homme de mon âge, d'esprit cultivé et de relation amusante mais égoïste, méchant et faux. Il avait été mon camarade d'enfance, et je le considérai longtemps comme mon meilleur ami. J'appris, un jour, que sa conduite démentait absolument toutes les idées optimistes que je m'étais faites de lui. Il ne cherchait qu'à me nuire et réussit même à me brouiller avec quelques familles qui me considéraient sympathiquement. Au fond, il me détestait. Il enviait ma fortune et mon aisance; il ne me pardonnait pas ma facilité à vivre, lui qui travaillait péniblement et s'usait le cerveau pour un résultat chanceux. Je ne cessai pas de le voir. Il ignora toujours que je connaissais sa conduite à mon égard. Il ne devina point que j'avais démêlé le véritable auteur des machinations à qui je devais tant

d'ennuis. Il y avait là pour moi une situation qui plaisait infiniment à mon esprit. Savoir que quelqu'un vous hait et qu'il ne voit pas que vous êtes informé de cette haine, je trouve cela charmant. Je continuai donc à montrer la même amitié à Grisley, et je lui rendis même quelques services.

Grisley était en train de se marier. Il allait épouser Mlle Paule Méré, la fille d'un riche avocat. Ce mariage était pour mon ami une chance inespérée. Il allait le sortir de sa situation gênée et l'imposer dans la société aristocratique de la ville où il avait toujours souhaité de briller.

Le jour de ma dernière visite chez lui, j'avais trouvé Hubert soucieux et inquiet. Il m'avait dit que les Méré venaient de perdre une tante, qui avait servi de mère à Mme Méré, et que le mariage était renvoyé à quatre mois. Je soupçonnai mon ami d'avoir une cause plus réelle d'ennui, et comme une semaine après, je passai devant sa porte, j'entrai et vis dans la boîte une volumineuse lettre à l'adresse de Grisley. Je m'en emparai et courus chez moi. Dès les premières, je poussai un cri de joie. Par une chance incroyable, une lettre d'une importance capitale venait de tomber entre mes mains.

Quelqu'un qui devait être un ancien domestique des Grisley, qui avaient eu une grande fortune et fait beaucoup de bien (je devinai cela au ton de servilité et de dévotion du signataire), avisait Hubert d'une série d'événements qui excitèrent en moi un vif enthousiasme. J'y appris que Grisley avait eu une maîtresse, dans une petite ville voisine, où ses travaux d'avocat le forçaient de se rendre fréquemment. C'était une ouvrière en passementerie, dont le seul amant, paraît-il, fut Grisley. Elle venait de mourir chez une sage-femme en laissant un enfant que cet homme avait déclaré, à la mairie, de père inconnu ce qui nécessitait son entrée aux Enfants-Abandonnés. Ainsi Grisley pouvait être tranquille. Ce domestique l'assurait de son entière discrétion et ajoutait que nul autre que lui n'ayant su la vérité, personne ne viendrait troubler l'avenir et le mariage de M. Hubert.

Je recopiai la lettre à la hâte et courus la remettre dans la boîte de mon ami. Je restai une quinzaine de jours sans le revoir. J'étais heureux. J'avais trouvé à mon inaction apparente une occupation plus ardente et à mon besoin de me mêler de l'existence d'autrui une plus poignante pâture. J'allais inquiéter mon ami. A cela se satisferait ma rancune contre ses trahisons, — rancune que je croyais presque effacée et qui reparaissait tout entière comme un cliché photographique dans un bain de révélateur. J'étais, de plus, très indigné de sa lâcheté, et son insouciance révoltait les notions rigides de justice que j'appliquais à autrui.

Quand je revis Hubert Grisley, je le trouvai rasséréné. Il était gai et se montra spirituel. Je lui reprochai doucement de ne m'être plus venu voir. Il m'affirma que c'était là, non une négligence de sa part, mais manque absolu de temps. Il me déclara que son amitié pour moi restait égale et profonde. Je lui serrai la main, cordialement, comme ému de cette déclaration. Je l'attendis; il vint me voir. C'était au soir, je le reçus dans un petit salon mal éclairé et plein de ces curieux meubles anciens que j'avais eu jadis la passion de collectionner. Je le fis asseoir de telle sorte que la lampe l'éclairait en plein, tandis que j'étais, moi, dans l'ombre. J'avais mis, bien en vue, sur une table, les confessions de Jean-Jacques Rousseau. Nous parlâmes de son mariage. En le regardant, il me semblait lire son caractère sur cette figure qui eût été sympathique sans tant d'hypocrisie visible. De lourdes paupières cachaient à demi ses yeux clairs dont le regard restait dissimulé et méfiant jusqu'à ce qu'un rapide éclair, parfois, y fît passer une brusque étincelle de méchanceté. De grosses moustaches blondes tombaient sur ses lèvres minces.

Comme Hubert allumait une cigarette, je lui dis d'un ton détaché :

— Je viens de relire les confessions de Rousseau. Quel volume intéressant!

— Vous trouvez, me dit-il, sans défiance. Ma foi, j'ai lu cela quand j'étais encore très jeune, je ne m'en souviens guère...

— Lorsque vous êtes entré, continuai-je, je lisais justement le passage où Rousseau s'excuse d'avoir mis ses enfants aux Enfants-Trouvés. C'est d'une sophistique bien curieuse.

Grisley leva brusquement la tête, et son regard inquiet me chercha dans l'ombre. Je vis ses traits se durcir sous l'influence d'un trouble passager. Sûrement, le nom de Rousseau lui avait rappelé le souvenir d'un homme qui avait agi comme lui, et à ce moment précis, ma phrase ambiguë avait presque correspondu à sa pensée. Il se rassura visiblement en se disant que c'était là une coïncidence, — une simple coïncidence — que je ne pouvais rien savoir. Il se mit à rire.

— Vraiment, il trouve des arguments pour excuser... cela?

— Pas tout à fait. Mais enfin il l'explique. Il paraît que cela se faisait beaucoup au XVIIIe siècle.

— C'est possible.

— Vous ne sauriez croire combien cette question m'intéresse, m'écriai-je avec feu. Comprenez-vous, mon cher, qu'on puisse agir ainsi? Un enfant, un petit morceau de chair qui n'est bon qu'à souffrir, — l'abandonner, l'oublier, — au lieu de le garder auprès de soi, de l'élever, de l'aimer, de chercher à se faire pardonner ce vilain tour qu'on lui a déjà fait en le mettant au monde! Est-ce curieux qu'on se croit quitte envers lui à si bon compte? Et si cet enfant devient plus tard un assassin, à qui la faute?

Malgré toute son assurance habituelle, Grisley était gêné; il l'était d'autant plus qu'il sentait sa figure troublée, qu'il ne pouvait me voir et qu'il comprenait bien que je devais le regarder.

— Oui, c'est évidemment odieux, déclara-t-il, en se levant pour marcher un peu dans la pièce et surtout pour soustraire son visage à mon examen, mais croyez-vous que cela se fasse encore aujourd'hui?

— Mais oui, cela se fait; vous le savez très bien, mon cher, vous le savez mieux que personne...

Il se retourna brusquement, comme s'il avait senti un poignard dans son dos. Sa voix eut un tremblement.

— Moi? Comment le saurais-je mieux que personne?

Je pris un air hypocritement naïf.

— Mais n'êtes-vous pas avocat? Dans les procès, il y a souvent des histoires semblables...

Je vis Grisley se rassurer. — Oui, c'est vrai, il y a des cas semblables, surtout, dans le peuple.

— Évidemment, dis-je, dans le peuple.

— Donnez-moi donc une cigarette, mon cher Verville.

— Volontiers, voici. — Si vous aviez dans un procès quelqu'un qui ait ainsi lâché son gosse, avertissez-moi, je vous prie. Je serai heureux de causer avec lui et de faire une petite enquête psychologique. Vous savez, j'adore la psychologie.

Nous passâmes dans la salle à manger pour prendre le thé. Nous parlâmes d'autre chose. J'invitai Grisley à déjeuner avec moi, un jour suivant. Il refusa et se retira. Je restai quelques jours sans le voir. Je le rencontrai, la semaine suivante, au coin d'une rue. Je lui pris le bras. — Mon cher, aujourd'hui, vous ne refuserez pas de déjeuner avec moi?

— J'accepte, me dit-il.

Je l'emmenai dans un restaurant où j'allais fréquemment. On y mangeait bien, et il y avait peu de monde. Je connaissais les goûts de Grisley, je les flattai. Je fis venir trois bouteilles de ses vins préférés. Nous causâmes de politique, tout le temps du repas, puis de quelques potins qui couraient la ville.

— On vient justement de me raconter une histoire incroyable, lui dis-je. — Nous étions au dessert. — Cela a justement beaucoup de rapport avec ce que nous disions, l'autre jour, vous vous souvenez, cette question qui vous a tant intéressé?

— Ah! oui, les enfants, dit-il comme machinalement.

— C'est cela même, déclarai-je avec un air triomphant. Vous voyez que j'avais raison de vous dire que cela vous passionnait. Vous vous en êtes souvenu tout de suite! Eh bien, on a raconté que Mme Dubourg avait eu un enfant qu'elle avait mis où vous savez. Est-ce assez atroce! Une dame chrétienne, bien élevée, appartenant au meilleur monde! Vous n'ignorez pas que son mari voyage. La dernière fois, il est resté un an dehors. Elle avait un amant. Elle a eu son enfant à la campagne, nul ne l'a su, l'enfant a été envoyé à X...

Je citai négligemment le nom de la ville où Grisley avait abandonné le sien.

Mon ami eut un mouvement que j'attribuai à de l'impatience. Je remplis son verre et je demandai une nouvelle bouteille. Je l'avais fait boire tout le long du dîner, et je savais qu'on le grisait facilement.

— Hein? mon vieux, qu'en dites vous?

— Ah! ça, Verville, murmura-t-il d'une voix mal assurée, pourquoi me parlez-vous toujours de cela?

— Moi, je vous en parle toujours! m'écriai-je avec ahurissement, c'est à peine la seconde fois. Et cette conversation n'est que la suite de la première.

Il crut qu'il avait fait une lourde maladresse, il se troubla et dit : — « Vous avez raison ».

— D'ailleurs, ajoutai-je, si je vous en parle, c'est que je suppose que cela vous intéresse... Vous vous en cachez, dis-je d'un air faussement malicieux, mais cela vous intéresse.

— Pourquoi m'en cacherais-je? s'écria-t-il avec une irritation visible.

— Oh! mon cher, c'est facile à comprendre. Vous êtes trop poli et trop délicat pour causer de ce que vous faites... de quelque chose... de votre métier, — de votre spécialité, si j'ose m'exprimer ainsi... Cette question des enfants abandonnés, cela regarde la jurisprudence. Comme avocat, n'est-ce pas, il est décent que vous en parliez le moins possible. Encore un peu de vin, Hubert?

— Non, merci. Il repoussa son verre, il vit qu'il s'égarait, qu'il avait déjà trop bu, que j'étais maître d'une situation à laquelle il ne comprenait rien. Il se leva et prit son chapeau.

— Je vous quitte, Verville. J'oubliais que j'ai une visite très importante à faire cet après-midi. Venez donc me voir un de ces soirs. Nous prendrons le thé ensemble.

Je n'eus garde de manquer à son invitation. Quelques jours après, je me présentai chez Grisley. Il affecta de me voir avec grand plaisir; il exagéra même la note. Évidemment, il ne m'avait jamais aimé; mais maintenant il me haïssait. Il lui était impossible de s'expliquer ma conduite. Il ne pouvait admettre que je connusse une histoire aussi secrète, et d'autre part, ces coïncidences l'effaraient. Je troublais sa vie, je devenais son remords, sa conscience vivante. Il commençait à craindre quelque arrière-pensée funeste de ma part. Il se demandait, sans doute, si je n'étais pas informé de ses procédés envers moi. Il avait peur, peut-être, que je travaille à faire rompre son mariage.

Avant de le quitter, je dis à mon ami :

— Je suis heureux de vous voir aussi gai, aussi content... Vous étiez inquiet, ces temps-ci, vous paraissiez ennuyé... Vous étiez comme quelqu'un qui ne dort pas... ou...

Je le regardai attentivement :

— Ou comme quelqu'un qui a un secret... — J'éclatai de rire. Quelle idée absurde, n'est-ce pas? Un secret? Il n'y en a plus aujourd'hui. Nous vivons dans des maisons de verre. Le monde moderne a fait disparaître le secret. Il n'y en a plus que dans les romans-feuilletons. C'est fâcheux! Cela mettait de la variété et de la fantaisie dans l'existence...

Hubert me regardait avec terreur. S'il avait pu me tuer, à ce moment-là, il l'eût fait volontiers.

— Au revoir, dis-je, d'un ton plaisant, homme mystérieux et secret, au revoir!...

J'inquiétais tellement Grisley qu'il ne tarda pas à venir me voir. Il préférait évidemment ma présence à mon absence. Me voyant, il pouvait mieux se rendre compte de l'inanité de ses craintes; il cherchait déjà à m'interroger. Son anxiété le torturait. Il aurait mieux aimé connaître n'importe quoi plutôt que de demeurer dans ce doute. Ce jour-là, nous causâmes de musique et de philosophie. Je pris bientôt un air lassé, et je m'écriai avec fatigue :

— Vraiment, mon cher, on traverse de mauvaises heures. Hier soir, je suis resté seul, ici, sans lampe. C'est une situation fâcheuse. Je pensais à un tas de vieilles choses disparues. Je me suis rappelé bien des actions douloureuses, bien des choses que je préférerais maintenant ne pas avoir commises. C'est curieux ce qu'on emmagasine ainsi dans son passé de petites rosseries, de cruautés inutiles... Et quand on y pense, on en est tout honteux... Je ne suis pas un criminel, cependant, et j'ai beaucoup de remords...

J'avais murmuré cela à voix basse, comme on se confesse, et changeant brusquement de ton, je jetai d'une voix claironnante et enivrée :

— Et vous, Hubert, n'avez-vous pas de remords?

Grisley sursauta comme un homme que l'on réveille brusquement, je vis son visage pâlir, ses yeux se fixer sur les miens avec une terreur alourie.

Il se leva et me dit d'une voix mal assurée :

— Je ne sais ce qui vous prend, Laurent; vos manières avec moi m'étonnent... Que signifie cette question?

Je souris. — Mais rien. Vous êtes étrange, Hubert, qu'est-ce qui vous prend? Vous devenez bien irritable, depuis quelque temps... Je plaisantais!... Réellement, je vous trouve changé. — Vous n'êtes pas fatigué? m'écriai-je anxieusement. Ne soyez pas malade. Ce ne serait pas le moment.

Grisley gardait un air sombre.

— Mais pourquoi donc, Hubert, me disiez-vous que j'étais bizarre avec vous? Certes non, au contraire, c'est vous qui me paraissez tout autre, susceptible, nerveux, tantôt morne, et tantôt joyeux... Mais j'y suis! Vous êtes amoureux... Un fiancé! C'est évident, n'est-ce pas? Est-ce la première fois que vous aimez?

— La première, oui, répondit-il d'un air maussade.

— A trente-trois ans! Vous aimez pour la première fois. C'est bien beau. Vous avez dû avoir

beaucoup de maîtresses, cependant, avec votre jolie figure?

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua hargneusement mon ami, en haussant les épaules.

— Quand je vous dis que vous êtes changé, Hubert, m'écriai-je, d'une voix chagrine. Vous n'avez plus confiance en moi. — J'ajoutai pathétiquement : — Il y a un nuage dans notre amitié. Pourquoi? Je l'ignore. Qu'avez-vous contre moi? Vous ai-je lésé ou froissé en quelque sorte? Si c'est cela, croyez bien que je n'y mettais aucune mauvaise intention. Excusez-m'en...

Se prit-il à mon air bonhomme? — Mais non, mais non, mon cher Laurent. Vous ne m'avez lésé, ni froissé en rien. Je vous aime toujours autant. Que me disiez-vous donc?

— Je vous demandais si vous aviez eu des maîtresses?

— Certainement. Qui n'en a pas? J'ai été l'amant de plusieurs cocottes. Mais il y a une chose dont je suis fier et dont je me vante. Jamais, jamais, je n'ai été l'amant d'une jeune fille, jamais je n'ai débauché ou détourné de ses devoirs une ouvrière ou une vierge...

Il m'observait du coin de l'œil. Il espérait voir sur mes traits une lueur de moquerie ou d'étonnement, qui pût l'assurer que je connaissais son secret. Mon visage n'eut pas un tressaillement; j'accentuai encore mon expression de naïveté pour lui répondre :

— Vous avez eu raison d'agir ainsi, mon ami. Je reconnais bien là votre délicatesse et votre bonté. Vous ne vouliez pas faire le malheur d'un être. Et considérez combien on est récompensé de sa bonne conduite. Vous êtes au seuil du bonheur, n'ayant aucune épave de votre passé, ni un enfant, ni un remords. Voilà le fruit d'une conduite raisonnable, votre conscience est tranquille!

— Oui, dit-il, toujours un peu gêné.

— Je vous envie, insistai-je; votre conscience est tranquille.

Nous nous quittâmes en nous témoignant mutuellement beaucoup d'affection. Je passai deux semaines sans voir Hubert. Puis nous nous rencontrâmes dans la rue. Il était sur l'autre trottoir; la chaussée était assez large. Il pouvait éviter de me voir. Il traversa pour me serrer la main. Il m'invita à aller au café. Je le suivis. Je demandai un porto; il prit un café à la crème. Autour de nous, des faces d'habitués aussi ternes que les tables de marbre usées par tant de manches et de mains. Quelques-uns jouaient aux cartes, d'autres dépliaient d'immenses journaux, ou buvaient, tout seuls, sans penser à rien, avec cette physionomie morne et bestiale des bœufs qui pâturent.

Grisley me parut très gai, ce jour-là. Il parla de mille choses avec esprit et verve. Il me raconta des potins, des anecdotes politiques. Et parfois, il dardait vers moi un regard aigu et curieux, non exempt d'inquiétude. Il semblait attendre quelque chose. Je compris soudain son angoisse. Il voulait que je cause avec lui d'un de ces sujets qui le troublaient; il attendait une allusion qui lui permît d'avoir ou non une certitude. Il eut soudain la tentation de brûler ses vaisseaux. Il commença à me parler négligemment des enfants naturels. Puis il me dit brusquement :

— Mon cher ami, si je vous confiais que j'ai eu d'une maîtresse morte un enfant que j'ai abandonné, comme ce Rousseau dont vous me parliez, l'autre jour, que diriez-vous?

— Mon bon Grisley, dis-je en le regardant dans les yeux, vous vous moquez de moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais. Vous! faire une action pareille! Allons donc! Ce n'est pas à moi que vous le ferez croire. Vous êtes trop bon et trop délicat pour cela, vous avez trop de cœur...

Je vis courir sur son visage une expression fugitive de soulagement et de malice. Il était rassuré, et en même temps, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction de vanité à me tromper aussi aisément. Il me trouvait naïf, et sans doute, se disait-il: « Comment ai-je pu me méfier de ce garçon-là?... Il n'est pas de force... » Il sourit et me dit avec une gratitude bien étudiée :

— Je suis heureux de la bonne opinion que vous avez de moi, heureux et flatté. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que c'était une plaisanterie?

— Le maladroit, pensai-je, il insiste!

Il appela le garçon pour payer. Nous sortîmes. Il me serra la main, il ne me pria pas d'aller le voir, il ne me dit pas qu'il viendrait chez moi. Il me méprisait. Sa terreur enfin rassurée se fondait dans un dédain qu'il ne me cachait plus. Il monta dans un tramway. J'allai rôder dans les rues.

Trois jours après, vers six heures, je grimpai chez Grisley. Ne me craignant plus et me jugeant naïf, il ne crut pas nécessaire d'être aimable avec moi. Il me témoigna peu d'affabilité et se montra tout juste poli. Cet accueil me

remplit de mauvaise humeur. En me levant, je dis négligemment.

— A propos, mon cher Hubert... j'ai une prière à vous adresser. Je serais très heureux de faire connaissance avec votre fiancée, avant votre mariage; présentez-moi donc chez les Méré...

Je ne lui laissai pas le temps de refuser, ce qu'il allait faire évidemment; j'ajoutai :

— Vous ne pouvez pas me refuser cela, à moi... à moi... à moi!

Je répétai le mot en ricanant, avec une figure soudain si malicieuse et si menaçante qu'il eut peur de nouveau et qu'en pâlissant un peu, il accepta de me mener chez les Méré.

Nous convînmes d'un soir. Il devait aller chez eux, un peu avant, pour leur annoncer ma visite. Il n'osa pas se dérober, et le jour dit, il me présenta à sa fiancée.

C'était une assez jolie fille, petite et un peu maigre, avec une délicate figure brune et des yeux bleus, étonnés, ahuris, évidemment, de se trouver là, avec leur nuance claire, dans ce teint foncé et mat, sous les sourcils noirs, entre ces cheveux sombres et pesants. Elle avait deux sœurs qui lui ressemblaient et qui étaient plus jeunes qu'elle, un père d'allure austère et sèche et une mère douce, effacée et discrète, dont on n'entendait jamais la voix.

Je ne manquai point de me montrer très homme du monde; je complimentai M. Méré de ses filles, Paule, de son fiancé. Je fis devant lui l'éloge d'Hubert. Je vantai, non sans une ironie vraiment perverse et déplacée, et dont il sentit lui-même l'ambiguïté, ses grandes qualités; son cœur, son sens de la responsabilité, ses soucis de dignité et de morale, sa bonté, sa franchise. Je ne parlai que de lui. J'évoquai nos souvenirs d'enfance. Je m'émus à me souvenir combien nous nous aimions déjà au collège. Je dis à Grisley que je l'enviais d'épouser une jeune fille aussi parfaite que Mlle Méré. Je déclarai à celle-ci qu'elle avait de la chance d'avoir trouvé un caractère noble et délicat comme l'était Hubert. Je fus si charmant, si aimable que je fis la conquête de tout le monde et que l'on m'invita aussitôt à venir prendre le thé, un soir suivant, avec Grisley; il y aurait quelques parents et des amis des Méré; on ferait un peu de musique. Je vis Hubert sauvage et courroucé; il me dit à la porte d'une voix un peu tremblante :

— Comptez-vous venir samedi?

— Mais, certainement, lui répondis-je, avec mon plus doux sourire.

Il n'osa pas me défendre de remettre les pieds chez ses futurs parents. Il en avait envie. Par mon attitude, je le forçai à dire le plus de bien de moi auprès des Méré, sous peine de passer pour un ingrat et de nourrir de mauvais sentiments envers quelqu'un qui l'aimait tant.

J'arrivai de très bonne heure à la réception des Méré. Grisley n'y était pas encore, et j'eus le bonheur, quand il entra, de voir le regard furieux qu'il me jeta.

Bien qu'il y eût relativement peu de monde, les deux salons étaient pleins.

Quelqu'un joua du piano; une dame chanta; il y eut un violoniste. Après quoi, ce tribut à la déesse musique étant payé, on eut la liberté de bavarder entre soi en buvant du thé et en mangeant diverses friandises. C'est alors que l'événement arriva. J'avais pris à part M. Méré et je causais avec lui très intimement. Cela ne faisait pas l'affaire de Grisley qui faisait sa cour à sa fiancée. Il commençait à s'inquiéter et à me regarder avec anxiété, sans cesser de parler et de sourire. Puis il profita de ce que sa fiancée allait saluer une vieille parente qui entrait pour se lever et s'approcher de nous. Je crus alors le moment favorable pour dire à M. Méré :

Que pensez-vous, Monsieur, de ce récent procès où un homme qui a abandonné ses enfants naturels a été obligé par le tribunal de leur faire une pension?

Grisley prêtait l'oreille. Je vis, malgré toute la domination qu'il possédait sur lui-même, sa figure se convulser de rage contenue et de fureur.

M. Méré était de ces hommes intègres et rigides à qui le perpétuel souci de l'honneur et des questions morales donne une âme implacable et presque féroce. Aucune action ne pouvait indigner davantage cet esprit simple, honnête et droit, qui malgré ces quarante-cinq ans d'exercice de la magistrature, n'avait pu encore considérer le mal sans horreur.

— Monsieur, me déclara-t-il austèrement, je trouve cela juste et naturel...

— Comme les enfants, dis-je, en riant de mon abominable calembour, pour donner une allure plus aisée à la conversation.

— Il est évident, continua M. Méré qui commençait à bouillonner, que si un homme a la lâcheté d'abandonner ses enfants, nés hors du mariage, c'est à la loi à réparer cette honteuse injustice et à lui apprendre...

***

— Nous allons consulter Grisley là-dessus, m'écriai-je, interrompant grossièrement le vieillard.

Je fis signe à Hubert, pâle et muet de colère secrète, de se rapprocher de nous.

— Voyons, Hubert, que pensez-vous de cette question de la recherche de la paternité?

— Encore! fit-il, d'une voix étouffée.

— Et pourquoi pas? dis-je avec aisance. Je sais que vous avez des lumières spéciales là-dessus, faites-en nous profiter, éclairez-nous. Associez-nous à votre expérience. Vous en savez tant là-dessus. Rappelez vos plus secrets souvenirs.

Cela devenait d'une clarté évidente. Je savais Grisley violent. Je n'aurais jamais cru qu'il se laissât aller à une telle colère. Il s'élança vers moi, les yeux injectés de sang, les poings levés, balbutiant de fureur. Je crus qu'il allait m'assommer.

— Misérable! cria-t-il enfin, misérable! vous voulez donc me perdre! Eh bien, soit! J'avoue, j'avoue... Je suis las d'être entre vos mains. Mon secret ne sera plus à nous deux, il sera à tous. Et je pourrai vous braver alors!

Il se tourna vers M. Méré, et d'une voix violente :

— Monsieur, cet individu sait que j'ai eu un enfant d'une maîtresse morte et que je l'ai fait mettre aux Enfants-Trouvés. Comment l'a-t-il appris? Je l'ignore... Je croyais être seul pourtant à le savoir. Maintenant vous en savez autant que lui.

Il se laissa tomber sur une chaise. On faisait un cercle autour de nous. Je voyais des figures furieuses, des bouches pleines de haine et Paule qui pleurait.

Je me mis à rire.

— Très bien joué, dis-je, supérieurement joué. — C'est un pari que nous avons fait tous les deux.

— Comment? Un pari? Quoi? Un pari? dit M. Méré, indigné et ahuri.

— Oui, oui, murmura Grisley, tâchant de se rattraper et à demi idiot, c'est un pari, je plaisantais... Hé! Hé!

Il tâchait de rire. Il était pitoyable. Autour de nous, les questions et les interjections se croisaient. Tout le monde parlait. J'entendais dire : — Qu'est-ce que c'est? — C'est un pari. Comment? — Cette conduite est indigne. On ne se joue pas ainsi d'une famille honnête. — Avez-vous compris? — Non, et vous? — Éloignez les jeunes filles. Pauvre Paule!

— Messieurs, cria M. Méré, la plaisanterie a des bornes... Vous vous êtes moqués de moi... Monsieur Grisley, vous êtes un lâche et un goujat... Allez-vous en! Je vous chasse. Tous les deux! Partez! Partez!

Nous nous enfuîmes, au milieu d'un tumulte affreux. Nous n'échangeâmes pas un mot. Je reçus le lendemain les témoins de Grisley. Je les mis en rapport avec les miens. Grisley était très fort au pistolet, moi, à l'épée. Ayant le choix des armes, par une dernière bravade, je choisis le pistolet. Trois balles furent échangées sans résultat. Grisley étant pauvre, tout le scandale retomba sur lui. Il fut obligé de quitter la ville. Peu de temps après, il eut la chance de trouver une jolie position en Algérie. Il s'expatria. Je ne l'ai jamais plus revu depuis.

Edmond Jaloux.

UN POÈTE CATALAN : JOAN ALCOVER[1]

Joan Alcover, né à Cuitat de Majorque le 3 mai 1854, est mort dans sa ville natale le 26 février dernier. La perte de ce grand poète nous laisse perplexes et troublés. Quatre de ses enfants l'avaient précédé dans la mort : il n'en aura pas craint le chemin. « Lorsque la mort viendra, elle ne prendra pas grand'chose de ma vie; le meilleur de cette vie, elle l'a déjà pris », avait-il écrit. Mais Majorque, notre île chérie, est désolée de cette mort et comme remplie de cette absence. Nous ne savons pas nous imaginer notre île sans l'ombre amicale et sans le regard attentif du poète. Il était le plus haut représentant de notre âme insulaire, le plus solide de nos prestiges, notre guide le plus savant. Comment ne pas le pleurer, et pour lui et pour ce qu'il représentait? Il nous faut un grand ef-

[1] Nous sommes heureux d'insérer cet article de M. Joan Estelrich sur le grand poète catalan qui vient de mourir. M. Joan Estelrich, qui est le directeur de la Fondation « Bernat Metge », dont nous avons parlé plus d'une fois, était tout indiqué pour parler aux lecteurs français du grand écrivain que la Catalogne vient de perdre, non seulement parce qu'il a fréquenté avec assiduité Joan Alcover, majorquin comme lui, mais encore parce qu'il est l'une des valeurs intellectuelles les plus importantes de la Catalogne et un critique de grande envergure. Son dernier volume d'essais : *Entre la vida i els llibres*, n'a fait que confirmer sa réputation.

fort pour contenir l'émotion qui nous remplit le cœur : si nous y réussissons, nous suivrons son noble exemple de sérénité et de résignation virile. Car il n'était pas seulement la personnalité la plus indiscutable du lyrisme catalan, il était en même temps le type le plus accompli de l'homme moral, de l'homme exemplaire; il était un poète pur et un citoyen austère.

Les Lettres catalanes pleurent le poète, l'orateur, l'essayiste. De l'avis unanime des critiques il était le premier poète élégiaque de la Catalogne; le premier et le seul. Il était un élégiaque de haute lignée, à l'âme actuelle et moderne, plus viril que Léopardi. Il était le poète tutélaire de Majorque et le chantre des intimités les plus douces et les plus chères. Sans affectation, il fuit le vulgaire et l'insouciance; sans froideur, il joint la passion à l'harmonie; et pour cela, il devient classique, bien qu'il provienne du romantisme. Il est beaucoup plus expressif qu'inventif, et cela encore le rend classique. L'idée et la forme se révèlent ensemble dans son esprit; nous savons, par ses confidences, que ses poèmes les plus longs mûrissaient petit à petit dans sa mémoire et que le poème n'était écrit que lorsqu'il était complètement terminé. Alors, il jaillissait net, pur, parfait; dans les manuscrits de Joan Alcover il n'y a presque pas de corrections. Le poète saisit les secrets les plus intimes de la langue catalane; il nous en révèle la mystérieuse divinité. En révélant cette divinité artistique, il a acquis beaucoup d'adeptes à la cause catalane. Écartant ses poèmes de la première époque, c'est ici, dans ses poèmes de terroir que nous l'admirons le plus; il y est élégant et passionné, sévère et gracieux, sobrement ironique et plein d'émotion sereine : il se confond avec la terre qui l'a nourri et avec l'âme de cette terre, c'est-à-dire la langue catalane. Il est un classique, répétons-le.

On retrouve, dans son éloquence, bien des qualités de son lyrisme. Il était, de l'avis unanime également, l'orateur le plus pur de la Catalogne. Il avait le don naturel, et le tempérament; il enrichissait son éloquence d'expressions lyriques qui ne nuisaient nullement à la modernité de son esprit, très objectif et très ami des choses concrètes. Sa voix avait toujours l'accent de la plus grande sincérité. La parole sortait de sa bouche avec éclat, lumineuse, vibrante, comme un dard. Comme un dard, aussi, elle était précise et fine. Pleine de ces vertus, sa parole communiquait immédiatement sa vibration aux assemblées. On aurait pu croire que son éloquence naissait soudainement, par inspiration. Il n'en était pas ainsi. Le plus souvent, cette éloquence était le fruit d'un travail préparatoire; cette parole brillante et vivante avait mûri longtemps, contrôlée par le sens critique qui l'empêchait de naître, jusqu'à ce qu'elle eût acquis sa forme définitive. S'il le fallait, il savait être un habile improvisateur; mais il avait horreur de l'éloquence facile et des grands mots; il haïssait les faux inspirés trop prodigues de mots vides de sens et d'émotion. Élu député par le parti conservateur, Joan Alcover passa par la Chambre espagnole sans ouvrir la bouche. Il dut se sentir éloigné, par opposition, de cette ambiance factice; rien de ce qui se passait là ne réussit à émouvoir son cœur sincère, rien n'attira l'attention de son esprit cultivé. Il était sur le chemin de la renommée et des honneurs. Il dut se passer, en lui, quelque chose d'important, car il se jura de ne plus retourner à la Chambre et il abandonna la politique; c'est que ses engagements politiques ne suffisaient pas à son esprit et que son âme commençait à se sentir toute remplie d'une foi nouvelle.

Orateur ou poète, Joan Alcover ne perdit jamais le don critique que son esprit possédait à un très haut degré. Sous ce rapport, il est supérieur à Joan Maragall, cet autre grand poète de la Catalogne. Il nous offre le cas très rare d'une grande puissance poétique unie à un grand sens critique. Il joint à une sensibilité très fine et très sûre une intelligence avide de connaître et anxieuse de choisir. Son œuvre critique est abondante : des préfaces, des discours, des essais, des articles, des biographies, qu'il allait réunir en un volume et qui paraîtront en une édition posthume. Cette œuvre critique est toute inspirée par une doctrine esthétique solide, personnellement vécue et épurée; cette doctrine est notamment condensée dans son essai sur *l'Humanisation de l'art*, qui est tout un programme pour l'art utilitaire et contre l'art sans objet; pour le grand art populaire, contre l'art démocratique; un art très humain, où se réunissent « un peu de terre et un peu de ciel ».

Toute son œuvre critique est le résultat de longues méditations, de patientes recherches intérieures. Lorsqu'il arrive à une conclusion, lorsqu'il trouve un jugement, il s'y appuie et il ne le quitte plus jamais. Curieux des nouveautés intellectuelles, auxquelles il prêta un intérêt très vif, il n'eut jamais à rectifier des juge-

ments portés, vingt, trente ou quarante ans auparavant. Ces facultés intellectuelles, appliquées à la politique, auraient donné, sûrement, d'excellents résultats; mais il ne se sentit jamais une âme d'apôtre ou de novateur. Ses facultés étaient celles de l'homme politique idéal; elles auraient splendidement réussi dans un pays organisé et définitivement constitué : elles devaient être nulles au milieu d'un peuple qui tâtonne encore et cherche la façon de se constituer. Ce fut un grand malheur pour Majorque, qui aurait donné peut-être à la Catalogne quelque chose de plus qu'un mouvement exclusivement littéraire.

Malgré cette limitation et peut-être même à cause de sa prudence et de sa mesure, le souvenir de Joan Alcover durera comme celui de l'animateur le plus efficace de l'âme majorquine dans ces dernières trente années. Sa conversion — il abandonne la langue castillane pour n'écrire qu'en catalan, en disant que si la première avait été sa Lie, sa langue maternelle serait désormais sa Rachel — sa conversion fut un fait de grande transcendance, car ce n'était pas, chez lui, un tribut à la mode, mais le résultat d'une évolution profonde du sentiment.

« Les heures tragiques qui précipitent la maturité de la vie, en nous en donnant un sens plus élevé et plus sérieux, arrivèrent pour moi », — disait-il. — « La crise subie par l'homme fut également subie par l'artiste. Et alors la lèvre fiévreuse refusa toute autre langue qui ne fut pas la langue maternelle, comme on refuse le contact de quelque chose d'inexpressif, de froid et de métallique. » Dans sa vieillesse dorée, le poète donna donc à sa langue maternelle les fruits de sa sincérité. Il s'y lança avec enthousiasme, comme s'il regrettait la douceur d'un amour qui lui avait échappé. Doctrinalement, on ne peut pas dire qu'il y ait eu, chez lui, conversion, car dans sa jeunesse le poète s'était déjà incorporé, en esprit, au mouvement renaissant; son interprétation « majorquiniste » de ce mouvement, fut, pendant de longues années, l'opinion courante de l'élite intellectuelle de Majorque. Mais récemment, son sentiment catalan s'était accru. « Auparavant — nous disait-il l'été dernier — j'avais des arguments contre les radicalismes; maintenant, depuis deux ans, je n'en ai plus. Je ne les accepte pas, mais je n'ai rien pour les combattre. »

Pendant de longues années, Joan Alcover a accompli, magnifiquement, les devoirs de l'hospitalité intellectuelle, qu'il partageait dernièrement avec un autre grand poète, Gabriel Alomer. La figure de la Majorque idéale se personnifiait souvent en celle d'Alcover; la Majorque que nous avons rêvée, nous l'avons voulu passionnée et lucide comme lui. Il écoutait profondément les voix séculaires de la race. La *Belenguera*, cette *Belenguera* qu'il nous a présentée comme un symbole, n'est que l'incarnation de la race qui dure et persiste comme la treille de vigne au seuil de la maison. Tout passe autour d'elle : les chants et les pleurs, les noces et les funérailles. Mais elle est toujours là :

La Belenguera file, file,
La Belenguera filera.

Bien qu'enfermé, comme le vautour de Miramar, auquel il voulut se comparer, il ne pouvait pas cacher les signes de grandeur qui étaient en lui. Il était un gentlemen par la lignée et par l'âme. S'il laisse bien des choses pour écrire, c'est qu'il tenait à limiter son champ d'action et qu'il aspirait à la perfection. Il ne voulut profiter de rien qui ne l'intéressât très vivement. Il fut un homme équilibré, non pas par un éclectisme conciliateur, mais par une supérieure harmonie. Il fut exigeant pour lui-même, et pour les autres, ainsi que l'ont été tous les purs poètes et tous les caractères austères. Il désira que tout le monde pût se perfectionner et s'il exprima parfois des plaintes, ce fut pour regretter qu'un poète très doué négligeât des thèmes d'envergure ou qu'un critique avisé n'osât dire toute sa pensée. Bref, nous ne lui avons pas connu de défaillances intellectuelles; des premières poésies castillanes aux dernières études et épigrammes, sa force, sa profondeur et son humanité allèrent toujours en croissant. Il n'était pas possible de l'éblouir avec des trompe-l'œil ni de le séduire par des flatteries; il ne fut accessible qu'à la conviction solidement raisonnée. Après ses malheurs — il perdit une première fois deux enfants le même jour, d'où ses *Élégies* sublimes, — et à quelques années d'intervalle, il perdit deux autres fils presque le même jour aussi — il conservait toute sa sérénité sans se plaindre. Il avait la résignation, mais il n'avait pas un geste de lassitude. Malgré son austérité et sa sobriété, ses passions concentrées jaillissaient parfois dans des apostrophes foudroyantes d'indignation. Alors, dans son visage énergique et pâle, ses yeux noirs brillaient comme ceux d'un aigle. Mais il ne se dépensa jamais dans des confidences sur ses doutes ou sur ses convictions les

plus intimes, sur sa tranquillité d'esprit ou sur son possible désespoir, qu'il insinue lorsqu'il dit :

Vers l'abîme qui nous attend
Ma pensée laisse choir son fruit...

Dans ces derniers temps, la jeunesse catalane s'était tournée vers lui comme vers l'astre le plus étincelant et le plus purement national de son ciel lyrique et comme le poète le plus humain, le plus classique et le plus communicatif. En des jours de désorientation et de faiblesse critique, certains avaient pu considérer Joan Alcover comme une personnalité de plus dans la pléiade des poètes majorquins qui ont illustré la poésie catalane, comme un adhérent de plus à la « volonté de la forme » pour laquelle il dépensait des trésors de « pompe verbale ». Les malheureuses expressions! Comment purent-elles viser la poésie d'Alcover, qui naissait directement de son humanité la plus profonde? Ses vertus augmentent notre douleur. Et nous le pleurons comme on pleure un père, puisqu'il guida nos pas pendant notre adolescence et qu'il fortifia notre esprit et nos convictions. Le monument que Majorque se doit de lui élever, beaucoup de ses compatriotes le lui ont déjà dressé dans leur cœur.

*
* *

Joan Alcover fut lauréat des Jeux Floraux de Barcelone, où il fut proclamé « maître en gay saber » en 1909. L'un de ses poèmes les plus fameux est *La Serra*, où il chante son île natale en des strophes uniques par leur souplesse et leur euphonie. M. Albert Schneeberger, qui fait une place d'honneur à Joan Alcover dans son *Anthologie des Poètes Catalans contemporains*, écrit : « Il ne faut pas oublier que le chemin de Majorque ouvre celui de la mer latine et les poètes insulaires ont apporté avec ce mirage une musicalité particulière dont leurs poèmes paraissent enveloppés. Il y a donc dans certaines strophes d'Alcover, par exemple, comme un parfum d'ambre, de miel : sensations modulées en paroles sensibles. Sa gravité reste affable, son enthousiasme ne s'est pas desséché. Ruben Dario avait dit de lui qu'il était maître des nobles rythmes et philosophe *gentil*». Commentant l'apparition des *Poèmes bibliques*, où Joan Alcover atteignit une rare perfection de style et d'interprétation, M. Carles Riba, le très distingué critique catalan, écrit : « La Bible expose des faits successivement et progressivement enchaînés; mais notre poète est plutôt impressionné par la vision de ses figures. Son intuition n'est pas une intuition dantesque, qui présente les figures avec leur caractère, dans un trait unique. Notre poète, lui, compose sans passion et sans hâte le visage, et, dans les limites du trait, le caractère. Le style biblique donne, en plus, ce qu'on pourrait appeler l'allure, c'est-à-dire la situation et la distance des sujets; Alcover semble agir par une impulsion rigoureusement imaginative, et remplit l'atmosphère des qualités sensuelles des objets, de couleurs, de sons, de touches. Et par ce procédé sensuel, il fait aussi bien la composition de lieu que la composition d'âme. » Mais ce qui fait la gloire de Joan Alcover, ce sont ses *Élégies* où il atteint le sommet du lyrisme et où il acquiert une valeur universelle. On trouve ces *Élégies* dans son recueil *Cap-al-tard* (Vers le soir) qui forme, avec les *Poèmes Bibliques*, toute sa production poétique catalane. Comme pour d'autres grands poètes, Beaudelaire, Hérédia, un seul volume suffit à sa gloire.

« Ses *Élégies*, écrit M. Joseph-Maria Capdevila, l'un de ses critiques les plus aigus, nous parlent des « blessures du cœur »; ce sont les blessures que nous donne la vie elle-même : les blessures laissées par la mort des êtres les plus aimés; ce n'est pas la douleur vague et profonde dont l'âme pourrait être remplie devant le spectacle de la mort, devant la perspective de la mort, soit de sa propre mort, soit de celle de toutes les choses qui doivent périr. Les *Élégies* ne sont pas le cri d'un malheur physique ou moral très personnel, qui nous isole du monde; le poète n'est pas non plus une âme qui divague et chante tristement. Il n'a découvert dans la nature aucun piège; il ne chante pas la douleur de l'humanité déçue. Il est l'homme qui chante une élégie, la sienne, une élégie qui n'appartient aujourd'hui qu'à lui, mais qui pourrait être l'élégie de quiconque, un drame humain de tous les jours, que peuvent souffrir tous les cœurs. »

Un autre critique catalan, M. Manuel de Montoliu, écrit : « Dans ses poèmes les plus beaux et les plus personnels, il est une tragédie intime qui chante son hymne désolé en une mélodie pénétrante et douce. Une tristesse infinie et profondément humaine jaillit du cœur du poète lorsqu'il contemple l'essaim de ses mornes pensées, volant comme des caravanes de feuilles mortes emportées par l'aile du vent d'automne; lorsqu'il écoute le rythme de cette mélodie de

tout ce qui meurt — ce sont les mots du poète lui-même — qui arrive à son âme meurtrie par l'infortune. C'est là la complainte qui jaillit des grands poètes dolents de tous les temps: c'est là la mélodie d'Ovide, avec un son vibrant :

Cum subit illius tristissime noctis imago

et c'est la mélodie de Léopardi dans son *Infinito*. Notre poète, dans un sonnet inoubliable, intitulé *Désolation*, s'est présenté comme l'exemple vivant du malheur humain :

Je suis le tronc d'un arbre hier encore vigoureux,
Dont les moissonneurs cherchaient l'ombre aux heures [de la sieste.
Mes branches, une à une, la tempête les a rompues,
Et la foudre, jusqu'à terre, me fendit à moitié.

« Mais ce qui nous passionne surtout, continue M. de Montoliu, c'est la confession qu'il nous a faite lorsqu'il a avoué l'influence qu'avaient eue ses souffrances sur la poésie. A cause de ses malheurs, le poète n'a pu réussir parfaitement son œuvre; le poids accablant de ses douleurs a étouffé les fleurs mortelles qu'il nourrissait en lui; la douleur s'est interposée entre lui et son idéal; elle ne lui a permis que d'exhaler les plaintes d'une tragique déception. Telles sont, en substance, les confessions du poète. Et pour les corroborer, il écrit la belle fable intitulée : *Le vautour de Miramar*, qui, au point de vue purement objectif, pourrait être signée de La Fontaine lui-même, et où il se présente comme un poète que la prose de la vie et les cruels assauts du destin ont laissé sans ailes et sans force. « Si la fortune n'avait pas été mon ennemie, nous dit le poète, si mes douleurs n'avaient pas été si troublantes, mon œuvre aurait été tout autre, et elle ne serait pas réduite, comme à présent, à une suite plaintive d'élégies. »

Parmi ses *Élégies*, les plus célèbres sont *Deuil* et *La Relique*. La dernière, surtout, qui est l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la poésie catalane contemporaine, est aussi connue que sa chanson de terroir *La Belenguera* à laquelle nous avons fait allusion plus haut.

Une édition des *Poésies Complètes* de Joan Alcover a été publiée à Barcelone en 1921. Il avait réuni dans un petit volume, *Art et Littérature*, quelques essais critiques. Il laisse très peu d'inédits. On prépare à Barcelone une nouvelle édition de ses œuvres poétiques et un recueil complet de ses essais.

Joan ESTELRICH.

LA RELIQUE

(*Poème*)

Faune mutilé,
Jet d'eau tari,
Jardin désolé
De ma jeunesse!

Heure bénie,
Celle qui me conduisit ici!
La fontaine qui ne coule plus, la fontaine qui [ne pleure plus.
Cette fontaine me fait pleurer.
Il me semble que ce fut hier,
Que dans le mystère de l'ombre fleurie,
Couchés sur la mousse
Nous passions les meilleures heures de la vie.
Nous écoutions la douce musique de l'eau,
Nous regardions les poissons dans la piscine,
Nous faisions la chasse aux insectes,
Et nous nous déchirions
Lorsque nous montions aux branches des azeroliers.

Nous ne savions pas comment il se faisait
Que dans la bordure
Du jardin seigneurial,
Poussait la ramure d'un vieil olivier,
Et comme son ombre faisait le jardin plus [ombreux;
Arbre centenaire,
Dont le tronc tordu,
Naturellement formait un pont,
Afin que sans aide,
Nous puissions monter dessus.
A la fourche de sa branche maîtresse
Nous attachions alors la corde du hamac,
Et, dans un balancement infini,
Nous folâtrions et nous riions jusqu'à ce que [la tombée du soir
Répandît cette lueur de l'heure rouge,
La lueur de l'heure enchantée.

Il semblerait un songe,
Le temps qui est passé,
Sur ma vie,
Sans les blessures qu'il m'a laissées au cœur,
Sans les blessures qui se rouvrent
Quand je vois que ne tombe plus d'eau,
Ni ne chante plus, ni ne pleure plus

La fontaine du jardin.
Trente années de ma vie se sont évanouies [bien vite.

Et il y a encore

Qui pend à la branche maîtresse,
Un morceau de la corde du hamac,
Comme un triste gage,
Dépouille pourrie d'un monde disparu...

Faune mutilé,
Jet d'eau tari,
Jardin désolé
De ma jeunesse!...

Joan Alcover.

(Traduit du catalan par A. Maséras.)

PROSPER MÉRIMÉE ET LA FAMILLE IMPÉRIALE

Prosper Mérimée mourut, comme l'on sait, le 23 septembre 1870. Les dernières semaines de cet homme vieilli avant le terme normal, presque mourant depuis des années, qui écrivait sereinement en octobre 1869 qu'il n'avait plus le droit d'envisager l'avenir au delà de l'année suivante, les dernières semaines de Mérimée peuvent être décrites en un de ces paragraphes nets, secs, prenant leur grandeur dans la seule relation des faits, comme ceux qu'aimait l'écrivain pour ses propres récits. D'ailleurs il se dégagerait de ce rappel une émotion admirative allant à l'homme stoïque qui donna ses dernières démarches à un passé dont il avait été le familier et qui s'écroulait et puis à l'homme qui, l'ultime acte de présence fait, se retira pour mourir.

Le 25 août 1870, Mérimée rencontre pour la dernière fois l'Impératrice-Régente; l'entrevue est grave, empreinte des deux côtés de tristesse noire, mais de fermeté calme: rien de la grandiloquence des lettres de la même époque d'un Octave Feuillet à la même Régente. — Le 3 septembre, peut-être le 4, mais plus probablement le 3, Mérimée de son propre mouvement, sans qu'il y ait été invité par la Régente, se rend chez Adolphe Thiers; son intention est d'amener Thiers, sinon à rétablir la position de la famille impériale, du moins à essayer d'amortir la brutalité de sa chute; l'échec fut consommé en de rapides répliques. — Le 4 septembre, Mérimée, sénateur, traîne sa souffrance au Luxembourg pour être à son poste devant l'émeute; mais l'émeute se moque du Sénat et n'en a qu'à la Chambre et à l'Hôtel de Ville. Ce mépris populaire, l'inutilité définitive et comme sarcastique des dernières démarches de Mérimée durent être un suprême aliment au scepticisme de cet homme. — Alors secrètement, par des lettres particulières, Mérimée s'assure que l'Impératrice est en sûreté et recommande à ses amis d'Angleterre de veiller sur la déchue; ce sont les dernières dispositions. — Le 8 septembre, Prosper Mérimée se retire à Cannes.

L'Impératrice Eugénie, Thiers : ce sont les affections, les amitiés de toujours entre lesquelles les sollicitudes de Mérimée ont été tiraillées depuis vingt ans presque; Cannes : c'est l'asile où l'écrivain depuis longtemps allait chaque hiver attendre une mort possible, un peu plus douce qu'ailleurs. En ces quinze jours, Mérimée ramassa toute les inquiétudes de sa vie.

Il semble que si Mérimée avait survécu au 4 septembre, il se fût survécu à lui-même, tant sa vie d'homme mûr fut liée au régime fini. Sa mort en septembre 1870 est comme une nécessité tragique.

Aujourd'hui que l'on s'occupe tant de la société sous le second empire, les rapports de Mérimée avec la famille impériale et son entourage surgissent comme d'eux-mêmes à chaque tournant des Mémoires et des Souvenirs que l'on nous offre journellement.

*
* *

Prosper Mérimée s'imagina-t-il le 1er janvier 1853 qu'une nouvelle vie allait le prendre tout entier et l'acheminer, à la fin, comme une épave, jusqu'à la mort? Les étrennes de la France en ce nouvel an-là furent l'annonce des fiançailles de Napoléon III avec Eugénie de Guzman, comtesse de Montijo. La nouvelle était singulière et pour Mérimée un coup retentissant. Il était lié étroitement depuis sa jeunesse avec la mère de la nouvelle Impératrice; il se rendait fréquemment en Espagne afin de la visiter. On a même prétendu qu'il était le véritable père d'Eugénie de Montijo; mais ce ne doit être qu'une méchante légende. En tous cas il avait tenu l'Impératrice improvisée sur ses genoux, lorsqu'elle était enfant, il lui avait appris à lire et ne s'était point désintéressé de son éducation.

Ce célibataire donnait en quelque sorte une enfant de ses soins au trône impérial.

Pour un écrivain, un fonctionnaire, un homme du monde qui s'était attaché au monde officiel dès 1830 par la fortune du comte d'Argout, c'était là un événement considérable et aussi assez inquiétant. Considérable parce qu'il ouvrait aux goûts et aux habitudes de Mérimée les plus hautes sphères où ils pussent aspirer; inquiétant parce que Mérimée en somme avait fait jusqu'alors figure d'orléaniste et que les moqueries que l'on trouve dans ses lettres avant 1848 à l'adresse du futur empereur équivalaient bien, sous une plume aussi guindée, aux invectives plus fortes, parties d'esprits plus allants.

Mérimée était politiquement un homme d'ordre et pour le reste assez pragmatique. Louis-Napoléon, prétendant un peu agité, lui paraissait plus ridicule que détestable; mais après l'élection à la présidence et pendant l'acheminement vers la restauration impériale, l'attitude de Mérimée se fit plus attentive, et lorsque le nouveau régime sembla établi sur des bases autoritaires, l'écrivain n'avait plus à lui opposer d'objections de principe; il ne lui restait qu'une certaine inquiétude sur la personne même de l'Empereur qu'il envisageait en dilettante curieux d'un cas réussi. Sa diplomatie allait avoir à trouver les expressions d'une modification nécessaire. Car il n'était pas question de tourner le dos à une cour qu'allait présider Eugénie de Montijo.

Alors que s'établissait en France le nouveau régime sous de brillants augures, le charme d'un mariage d'amour, la situation personnelle de Mérimée n'était pas éclatante. Remarquez que *Carmen* est de 1845 et que c'est la dernière œuvre de la belle époque de l'auteur; depuis, celui-ci s'est donné à des travaux de seconde main et d'érudition : travaux sur l'histoire romaine et celle de l'Espagne, traductions d'auteurs russes. Il semble que le membre de l'Académie des Inscriptions ait pris le pas sur l'écrivain original et l'ait absorbé. Une nouvelle existence cependant allait commencer où les occupations mondaines vont dominer et l'érudit et l'écrivain. Ses futurs travaux historiques seront au service du Maître; lorsqu'environ 1868, Mérimée se remettra à écrire quelques derniers contes, il les fera surtout pour divertir des amis. Toujours, pour lui, la littérature ne vint que par surcroît à la vie mondaine et dilettante; après l'exaltation d'Eugénie de Montijo, Mérimée devint premièrement courtisan; je veux dire homme de cour. L'écrivain de premier ordre était mort en lui, ou plutôt sommeillait — mais sans qu'il se réveillât jamais. Mérimée écrivain appartient absolument à la restauration et à la monarchie de juillet. Sous l'empire rétabli, c'est l'homme de cour.

Cependant le courtisan ne fut jamais servile; il se présentait comme l'égal de tous, ne se laissait pas manquer de respect et gardait toute la liberté à sa parole, polie, mais point cauteleuse. Pourtant il se donnait à lui-même le titre de « Fou de S. M. l'Impératrice » ou de « directeur des menus plaisirs de la Princesse de Metternich ». Mais ce ne sont que jeux de société, et c'est son invention de conteur ou de farceur que Mérimée exerce seulement dans ces fonctions, non pas une bouffonnerie qui mette directement en échec sa dignité.

En revanche lorsqu'il s'est agi pour Mérimée de quelques démarches d'un ordre moins mondain, touchant davantage aux côtés, menus, mais plus politiques des préoccupations des Tuileries, il semble que l'auteur de *Colomba* accomplit un certain nombre de pas de clerc. Vraiment il ne fut qu'un ami de l'Impératrice; vis-à-vis de l'Empire il ne fut le plus souvent qu'un intermédiaire sans réussite. Et ceci détermine bien le rôle qu'il joua.

Le premier soin de la nouvelle Impératrice fut de faire donner à Mérimée par son impérial époux une sinécure honorable qui le libérât de tout souci financier et le mît à même de remplir une vie d'abord mondaine qui était au fond la disposition naturelle de ses goûts : dès 1853, Mérimée était nommé sénateur d'Empire. On a dit que lorsque Napoléon III accorda ce brevet, l'Impératrice sauta à son cou.

Ce sénateur fut un parlementaire fort terne. Dans les annales du Sénat impérial on ne trouve que trois fois des traces de son intervention et pour quelles inutilités! Du moins de fait. D'abord il présenta une requête de Mme Libri en faveur de son mari et bien entendu ce fut un échec; ensuite il imagina de défendre la propriété artistique contre les marchands de serinettes; enfin et surtout il voulut faire ouvrir certains crédits à un ministre; cette fois-ci la maladresse fut unique, car le ministre refusa l'argent, ce qui est prodigieux. D'ailleurs Mérimée n'avait pas sollicité le brevet de sénateur; il faut croire qu'il ne sollicita jamais rien pour lui-même; seulement il acceptait et c'est une façon de montrer aux grands de la terre que l'on se considère comme recevant bonnement

un bon procédé en échange de ceux que l'on donne soi-même en décorant les salons officiels. Telle fut continuellement l'attitude de Mérimée : les démarches mêmes qu'il faisait pour servir la famille impériale, comme celle que j'ai déjà dite auprès de Thiers, il les faisait de lui-même et n'eût point consenti d'être envoyé comme un intermédiaire officieux. Il est à croire qu'aux Tuileries on connaissait ce point d'honneur, on s'y gardait de le froisser; adroitement peut-être lui suggérait-on des initiatives qu'il avait l'air de prendre spontanément.

Auprès de Thiers, Mérimée s'acharna longtemps à vouloir l'amener à la conciliation avec les Bonaparte. Déjà Thiers était fort lié avec la Princesse Julie, mais se tenait éloigné des membres régnants de la famille. Les démarches de Mérimée furent vaines et, après 1863, lorsque Thiers entra au corps législatif et se plaça dans l'opposition, il laissa échapper dans ses lettres son mépris pour celui qu'il se mit à appeler Monsieur 1/3 : « Pour moi, je n'ai rien lu de plus indigne d'un homme d'État [qu'un discours de Thiers sur la question romaine], de plus puant de vanité et de ridicule. » C'est qu'il est dépitant pour un sceptique comme Mérimée d'avoir été repoussé après avoir cru étaler une si fine diplomatie que d'écrire à ce Thiers : « J'ai dîné dimanche à Saint-Cloud et le maître de la maison paraissait plein d'admiration pour votre description de la bataille de Waterloo, qu'il venait de lire... » (1869.)

On voit que Mérimée avait renoncé ses ironies de 1852 contre Napoléon III. Il s'était absolument rallié au régime, par l'intermédiaire de l'Impératrice. Notons en passant combien sous le second empire, les femmes de la famille impériale jouèrent un rôle bienfaisant pour le gouvernement auprès des écrivains et des artistes; la princesse Mathilde notamment attacha à l'empire beaucoup de ceux-là qui autrement eussent été soit légitimistes ou républicains. Il fallait un hargneux comme Sainte-Beuve ou un doctrinaire comme Taine, pour sortir violemment des lacets de cette aménité. — Mérimée sous l'empire, fut l'ami de la maison, l'approbation du régime tant qu'il fut absolu, ne lui ménageant pas ses critiques lorsqu'il devint libéral. Et c'est peut-être surtout de cela que Mérimée en voulut à Thiers, d'avoir amené l'empereur, qui désirait se concilier l'ancien ministre de Louis-Philippe, aux premières mesures libérales qui étaient des avances. Quoi qu'il en soit, par la dernière démarche auprès de Thiers en septembre 1870, Mérimée montra son constant dévouement à ceux chez qui il était reçu. Telle était bien la situation de Mérimée : il était reçu aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Biarritz. L'Empereur utilisa son érudition quand il entreprit d'écrire son *Jules César;* Mérimée certainement y travailla, écrivit peut-être des parties, quoique ses conseils n'aient pas été suivis pour un plan général qu'il avait élaboré. D'autres fois, Napoléon III chargeait l'écrivain de s'assurer de la valeur de quelque pièce archéologique à acquérir. Toujours Mérimée agissait gracieusement, c'est-à-dire sans accepter de rémunération. Cela semblait étrange au souverain habitué à tout payer à tout le monde; il paraît qu'à l'occasion du travail pour le *César*, l'empereur demanda à Mérimée de fixer lui-même son indemnité; Mérimée refusant quoi que ce fût, l'empereur dit à un familier : « Ce sera plus cher alors que je ne pensais! » Il croyait à une exigence qui n'osait s'avouer et qui s'insinuerait ensuite. Mais Mérimée tenait à n'agir qu'en ami pour garder son indépendance.

Auprès de l'impératrice, Mérimée était le causeur qui alimentait le salon d'anecdotes contées sinon avec joie, du moins avec une parfaite correction, même et surtout lorsqu'elles étaient lestes. Souvent aussi, Mérimée, qui se souvenait des réunions de sa jeunesse avec de jeunes fous de l'espèce d'Alfred de Musset et d'Horace de Viel-Castel, montait des farces d'un goût un peu gros mais qui divertissaient la cour aux dépens de quelqu'écervelée comme madame de La Bédoyère. Ces farces d'ailleurs se répandaient dans le public et étaient imitées par une société d'artistes qui avait alors le goût de ces drôleries. Il y aurait là sur une influence indirecte de Mérimée sur son époque une piquante recherche à faire avec toute la légèreté voulue.

Rarement les familiers étaient les mêmes chez l'empereur qui réunissait surtout les écrivains de tendances un peu académiques, et chez les princesses impériales qui se piquaient souvent d'indépendance. Cependant Mérimée, retiré d'ailleurs, comme il a été remarqué, de la vie littéraire active, se tenait au dessus de ces répartitions. Il fréquentait la cour le plus assidûment, la suivant en ses déplacements, comme une sorte d'attaché intellectuel et il ne refusait ses invitations qu'à la dernière extrémité de la fatigue. Il se gênait moins avec la princesse Mathilde de qui le salon ne le voyait guère et où

du reste il devait sentir quelques hostilités contre lui venues de compères en littérature.

Mérimée détestait les ornements les mieux choisis du salon de la princesse Mathilde : Flaubert, Renan. Flaubert de son côté ne l'aimait guère et il énervait un peu Goncourt. Mais il se rattrapait sur la correspondance. Les lettres à la princesse Mathilde et à la princesse Julie sont parmi les plus élégantes qu'il ait écrites. Avec elles il avait un franc-parler sans doute moins arrangé qu'aux Tuileries. D'ailleurs Mérimée savait admirablement écrire aux femmes; épistolier de premier ordre, en ce qu'en quelqu'état que fût son correspondant, il se mettait de lui-même de plein-pied avec sa condition. Mérimée triomphait dans la lettre à une femme, que cette femme fût une bourgeoise, une grande dame, une étrangère. Mais il les traitait toutes d'une même façon; c'est-à-dire en femmes; avec les princesses, il sait qu'il est toujours avec des femmes; la formule de rigueur à la fin de l'épître, l'appellation au début et le traitement dans le corps du texte marquent seuls qu'il s'adresse à une altesse impériale; le ton et l'esprit de la lettre sont libres, respectueux, mais sans réticences ni abdications de la dignité de l'homme. C'est un ami qui écrit à une amie, flatte bonnement sa vanité féminine en un petit mot et l'entretient surtout des sujets de conversation du moment, lui dit ce qu'il pense de tel incident auquel elle est mêlée, surtout si cet incident est de seconde importance, comme les « piques » des deux princesses avec Sainte-Beuve où la princesse Julie, au moins, était prise en faute d'inattention.

*
* *

Vous voyez les occupations multiples et cependant toutes mondaines de Prosper Mérimée pendant le second empire. Précédemment l'auteur de *Carmen* avait eu des vies multiples : mondaines, littéraires, de fonctionnaire, de viveur; il les menait de front et balançait nonchalamment les instants qu'il donnait aux unes et aux autres, pour à la vérité faire figure de dilettante. Après 1852, la vie mondaine accapare toutes les autres; la littérature est oubliée ou rappelée seulement à l'occasion de divertissements amicaux; le fonctionnaire des Beaux-Arts s'est démis devant les rodomontades du maréchal Vaillant et il n'est plus resté que le sénateur qui est à la rigueur seulement un figurant de salon; le viveur, vieux garçon, a enfin trouvé une vie de plaisirs qui soit officielle.

Alors faut-il croire que Mérimée s'est tué lui-même en esprit, se laissant ainsi accaparer par la cour? Il est peu probable, car dès avant 1850, sa carrière littéraire semblait terminée. Mais est-ce un reproche à lui faire que ses tendances intimes l'aient dirigé vers le monde à ce point qu'il semble y trouver son plein accomplissement pour les dix-sept dernières années d'une vie de soixante-sept? Peut-être si l'on se tient au strict bagage de l'écrivain, non pas si l'on regarde le tempérament de l'homme. Le second empire a bien entraîné dans ses salons d'autres écrivains qui ne cessèrent pourtant pas d'écrire; si Mérimée cessa d'écrire, c'est sans doute qu'en lui un cran d'arrêt était fixé. Que maintenant ce cran d'arrêt ait été voulu par la nature du dilettante, c'est à quoi l'on se tiendra probablement si l'on se rappelle que toute la vie de Mérimée fut comme émiettée par des occupations fort diverses et que l'unité de son existence intellectuelle fut brisée par la diaprure de son esprit même. Les gens du monde sous la Restauration ignoraient le plus souvent que ce Monsieur Henri Beyle qu'ils rencontraient dans les salons était le même qui publiait, sous le nom de Stendhal, des livres d'ailleurs fort peu connus; plus tard on connaissait bien dans la « carrière » un comte de Gobineau que l'on soupçonnait certes de faire servir ses séjours en pays exotiques à des recherches érudites, mais on ne savait guère quel précieux écrivain français il était. Ces deux-là sont bien de la famille littéraire de Mérimée; leurs façons aussi les rapprochent de lui. Cependant ils avaient nettement dédoublé leur vie : une partie mondaine et une partie littéraire; Mérimée, lui, plus désinvolte qu'eux peut-être, voilà toutes ses vies multiples. Il en reste assurément qu'il demeure le grand écrivain que l'on sait, mais peut-être pas le très grand qu'il aurait pu être; il en reste encore que, pour les autres activités auxquelles il se donna, il se garde de les développer, se résignant, ou plutôt se plaisant à n'être en tout qu'un amateur extrêmement distingué qui possède toutes les qualités de celui qui excelle, mais qui ne leur donne pas toute sa force.

Et c'est ainsi qu'à la cour impériale, Prosper Mérimée ne fut point un homme d'action, comme il aurait pu être; volontairement, il ne fut qu'un ami et le plus familier de tous; en cette mesure le second empire l'accapara.

Maxime Revon.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

RÉFLEXIONS DIVERSES A PROPOS DU TRAITÉ GERMANO-RUSSE

Les communiqués et les commentaires officieux en Angleterre et en France auront beau chercher à endormir l'opinion, les journaux allemands auront beau prodiguer les articles rassurants, la conclusion du traité germano-russe est pour tous ceux qui réfléchissent un grave sujet d'inquiétude. Officiellement, rien n'est changé depuis Locarno dans la situation européenne, et quand la presse germanique et germanophile s'ingénie à nous persuader que l'accord germano-soviétique n'a d'autre but que de consolider la paix, d'assurer la sécurité des frontières orientales de l'Allemagne, comme l'accord de Locarno assure la sécurité de ses frontières occidentales, elle n'a qu'à commenter les textes avec une apparente naïveté. Si l'on prend le traité en lui-même, et à supposer qu'il ne contienne point de clauses secrètes, il n'y a, dans cette entente entre Moscou et Berlin rien qui puisse menacer la paix générale : c'est un simple traité de réassurance, qui s'inspire nominalement, comme tous les traités de ces dernières années, d'une sainte horreur de la guerre. Mais, dans ces accords de peuple à peuple, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas, ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas; il y a, — en un temps où le rôle de l'opinion est d'une importance capitale — sa répercussion sur l'opinion. Or, il suffit de se rendre compte de l'équilibre des forces en Europe pour constater que, depuis la signature de ce traité germano russe, la situation de l'Allemagne vis-à-vis des puissances signataires de Locarno, et même de la Société des Nations, est toute différente. Elle dispose maintenant d'une politique de rechange, et, sans employer, comme on le fait dans la presse italienne, le mot « chantage », on peut constater que, lorsque reviendra à Genève la question de l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations, M. Stresemann, fort de l'appui russe, pourra parler encore plus haut que lors de la dernière session.

Pour le moment, il semble que l'Allemagne ne désire qu'une chose : reprendre sa place dans la communauté européenne au même titre qu'avant la guerre, en grande puissance « sans peur et sans reproche ». Quant à la Russie, si sa politique en général est fort habile, elle n'en paraît pas moins obéir à des influences contradictoires; elle hésite sans cesse entre la pure doctrine révolutionnaire qui lui commande la propagande, et la politique traditionnelle russe, pour qui l'alliance franco-russe n'a peut-être été qu'une erreur. Mais, dans un avenir plus lointain ces deux puissances ont des ambitions dont on ne saurait méconnaître le danger pour la paix de l'Europe et surtout pour le statut qu'elle s'est donné en 1919.

Il faut bien convenir d'ailleurs que leur rapprochement, et même leur entente étroite était dans la logique de leur situation. En 1919, on avait tenté de reconstruire la communauté européenne sur les bases d'une sorte d'hégémonie exercée de commun accord par la France et par l'Angleterre, c'est-à-dire par les deux puissances qui, ayant effectivement dirigé la coalition antiallemande, avaient gagné la guerre. L'erreur de ceux qui conçurent ce système fut d'en exclure l'Italie, et de traiter avec un injustifiable dédain les nations reconstituées de l'Europe centrale qui étaient, et qui sont encore les plus intéressées au maintien du statu quo. De toutes façons d'ailleurs, ce système ne pouvait subsister que par l'entente étroite de la France et de l'Angleterre. L'égoïsme anglo-saxon, les préjugés du puritanisme germanophile qui continuent à former le fond de la psychologie des radicaux anglais, et peut-être certaines nécessités économiques, ont fait que les liens qui unissaient les deux nations ont été se relâchant d'année en année. Dans la question de la sécurité, comme dans la question des dettes, la France n'a trouvé, de la part de son alliée, que réticences et mauvaise volonté et on ne saurait contester que c'est grâce à l'appui du Cabinet de Londres que l'Allemagne a pu échapper à la plupart des clauses pénales que contenait le traité de Versailles. Ce désaccord est rapidement devenu si évident que tous ceux qui n'avaient subi le traité de Versailles que contraints et forcés devaient fatalement relever la tête. Dans le système issu du traité de Versailles, l'Allemagne et la Russie étaient exclues de la Société européenne comme indignes. Grâce à la politique anglaise qui n'a cessé de saper l'influence de la France, ces deux puissances sont sur le point d'y rentrer avec les honneurs de la guerre. Comme on l'a très bien

compris dans les bureaux du Foreign Office, le traité germano-soviétique est un échec pour l'Angleterre, bien plus encore que pour la France.

Mais l'importance de cet acte diplomatique inattendu, et auquel pourtant on eût dû s'attendre, apparaît encore à un point de vue plus général : il nous ramène décidément au système politique de l'équilibre des alliances, auquel la Société des Nations devait mettre fin. M. Stresemann pourra essayer de nous persuader que son traité avec les Soviets n'est que le pendant oriental de l'accord de Locarno; il suffit de lire la presse allemande (et la presse russe) et surtout de se souvenir de ce qu'elle disait il y a six mois pour voir que, dans son arrière-pensée il s'agit bien d'opposer un bloc germano-russe, un bloc oriental, au bloc occidental si fâcheusement disjoint mais que l'Allemagne craint encore. Certes, la politique de l'équilibre, la politique des alliances, a causé bien des déceptions puisqu'elle n'a pu empêcher la guerre, — certains lui reprochent même de l'avoir provoquée — mais le développement des événements actuels semble montrer qu'elle est dans la logique des choses.

Par une singulière rencontre, au moment même où la conclusion du traité germano-russe nous mettait devant une sorte de renversement des alliances qui impliquait pour nous une nouvelle politique d'alliance, la publication d'une excellente analyse des documents officiels allemands sur les origines de la guerre fournissait à un des députés français qui s'occupent avec le plus de zèle des affaires étrangères, M. Emmanuel Chaumié, l'occasion d'un réquisitoire ingénieux contre cette politique des alliances à laquelle il semble bien que l'Europe soit condamnée. Poursuivant patiemment, obstinément la constitution d'un dossier qui lui permettrait d'entamer un jour un procès en revision des responsabilités de la guerre, le gouvernement allemand a chargé un de ses fonctionnaires, M. Friedrich Thimme, de publier les documents diplomatiques de la Wilhelmstrasse concernant les origines du grand conflit mondial de 1914-1918.

Il y en a déjà trente-deux volumes. M. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg les a dépouillés et analysés pour *L'Europe nouvelle*, et son travail mené à bien avec un scrupule de chartiste est plein d'enseignements, dont M. Emmanuel Chaumié a souligné l'importance dans un article-préface.

Comme le fait remarquer M. Chaumié, M. Friedrich Thimme ne dissimule pas qu'il espère tirer de l'ensemble des actes diplomatiques déjà parus, et de ceux qui doivent encore paraître, des arguments suffisants pour justifier l'Allemagne. Intention légitime chez un Allemand, mais qui oblige le lecteur impartial à bien des réserves. Certes, M. Thimme affecte une grande objectivité, mais pas plus que les autres fonctionnaires qui publient des livres bleus, jaunes, verts ou rouges, il ne donne *tous* les documents. D'autre part, il les classe à sa manière. Il y a lieu de se méfier un peu de ces réticences et de ce classement. Toutefois, ces réserves faites, l'impression qu'on retire de l'excellent résumé de M. Vermeil pourrait à la rigueur être favorable à la nation allemande, en ce sens que ces documents montrent que les intérêts de l'Allemagne furent si mal conduits, si mal défendus par les hommes médiocres et intrigants qui en avaient la charge, que ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute si, s'étant trouvée finalement brouillée avec tout le monde, elle a éprouvé cette sensation d'encerclement dont elle a voulu sortir à tout prix en 1914.

« En parcourant ces papiers d'État, dit M. Emmanuel Chaumié, le lecteur sera d'abord stupéfait de mesurer la médiocrité de presque tous les hommes qui ont dirigé la politique extérieure allemande. Pour l'Empereur, n'en parlons pas. Ce souverain, qui jouissait en France d'un incontestable prestige apparaît dans ses notes du niveau d'un capitaine de seize ans qui entraîne sur le chemin de la guerre les élèves plus jeunes d'une institution bien pensante, en imaginant les embûches que pourraient lui tendre les potaches de l'école d'en face, de l'école sans Dieu.

L'idée d'une assimilation possible entre lui et ceux de « la Laïque » ne l'effleure pas. Par définition, ils représentent la noirceur et la corruption...

On verra, il est vrai, que la direction échappe souvent à ce fantoche, mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire et prétendre que son influence fantasque et bête n'a pas pesé lourdement sur les événements. Trop de manifestations publiques de sa part ont provoqué trop de mouvements d'opinion au dedans et au dehors pour qu'on puisse l'éliminer si légèrement.

Mais si l'empereur semble bien ne pas avoir été toujours le maître, le chancelier, de son côté, donne l'impression de louvoyer péniblement entre des influences qui ne s'expriment pas à découvert. Pour tout dire, ces correspondances diplomatiques paraissent être la traduction médiocre et défigurée à la manière de la carrière, d'instructions émanant d'influences irresponsables.

Telle est, en effet, l'impression dominante, et il est impossible, quand on a lu sa consciencieuse étude, de ne pas souscrire aux conclusions de M. Vermeil, que M. Chaumié commente :

« Poussée à la fois brutale et universelle, mais obscure et instinctive dans ses desseins, aboutissant à un fatal encerclement, telle nous apparaît, au travers de ces documents diplomatiques, l'action allemande dans les huit années qui inaugurent le XX^e^ siècle. L'Allemagne voit se désagréger la Triplice et, prise dans son isolement anticipé, entre la Russie et les nations occidentales, elle ne sait comment organiser le groupement nouveau qui lui garantirait et le maintien de ses positions traditionnelles et la satisfaction de ses ambitions. Elle est déjà seule, avec l'Autriche-Hongrie menacée de dissolution, contre ce qu'elle appellera plus tard un « monde d'ennemis ». Cette situation, c'est elle qui l'a créée. Elle veut la paix, mais elle prépare la guerre et force ses adversaires naturels à la préparer. Elle est au centre de la paix armée, du destin tragique de l'Europe. Sa responsabilité ne date pas des quelques jours fatidiques qui ont précédé la mobilisation. Elle est enclose dans son histoire intérieure et diplomatique. Elle se confond avec un dynamisme qui seul peut la définir et l'expliquer. »

Mais M. Chaumié tire de la lecture du travail de M. Vermeil une conclusion d'un intérêt plus général et plus actuel :

« Il est d'autant plus intéressant, dit-il, de chercher à le dégager que les récents débats sur les pactes de Locarno ont donné lieu au Parlement à d'importants discours sur le mérite du système traditionnel de l'équilibre de l'Europe par groupement de pays les uns contre les autres. Or, nous nous trouvons avec la diplomatie allemande en présence de la plus complète expérience d'alliances que l'histoire ait connue. »

Et M. Chaumié de démontrer que cette triple Alliance qui devait isoler la France, a déterminé l'alliance franco-russe, comme les manœuvres d'intimidation de 1904 à 1905 ont assuré le resserrement de l'entente franco-anglaise, et conduit à la Triple Entente. « Les Alliés, dit-il encore, ce sont des co-listiers que réunit, dans un cartel passager, le désir d'abattre un même adversaire. Cela n'implique, on le sait, pour l'avenir, ni la collaboration, ni le soutien. » Et encore : « Les alliances donnent aux intéressés une sécurité souvent fausse, et répandent autour d'elles une alarme justifiée : on intimide un moment, on exaspère bientôt. »

Ces remarques sont justes et fines, mais peut-on partager la confiance que M. Chaumié manifeste dans le système politique opposé qui, suivant lui, a été inauguré à Locarno?

« La conception locarnienne, dit-il, qui engage certaines tierces puissances contre celui qui se sera désigné lui-même en attaquant est à l'opposé de ce que nous proposent les documents allemands d'avant-guerre. A nos yeux, ils marquent un progrès certain, dont les effets ne manqueront pas de se développer quoi qu'il arrive, et quels que puissent être les échecs apparents dans les années qui viennent. »

Progrès? Peut-être! Mais l'expérience ne nous a-t-elle pas montré qu'il est souvent bien difficile de savoir qui est l'agresseur? A-t-on oublié les avions de Nuremberg? Et quel est le peuple qui oserait s'en remettre du soin de sa sécurité à de tierces puissances auxquelles aucun intérêt positif ne le lie? « L'idée de la paix, le désir de la paix, se glissent dans l'air du XX^e^ siècle »... oui, parce que les peuples sont las de la guerre : mais ceux qui les dirigent commencent à prévoir le moment où les intérêts et les passions nationales seront plus forts que cette lassitude et où les souvenirs de l'horrible tuerie se seront effacés. Ils prévoient les conflits futurs; ils songent déjà sinon à en profiter du moins à y parer. Et ce n'est pas vers le système juridique que l'on a voulu inaugurer à Locarno, ce n'est pas vers la Société des Nations qu'ils se tournent. Ils fondent leur sécurité, ou ils appuient leurs ambitions sur le vieux système des alliances dictées par des rancunes et des intérêts communs. Par la position prise à Locarno la France et l'Angleterre préparent la dissolution de leur entente rendue inutile; l'Allemagne et la Russie répondent par leur pacte et cette réponse nécessite le renforcement de l'alliance. Comme le disait M. Louis Marin dans son discours sur les accords de Locarno :

« Le jour viendra où nous verrons tous les peuples continentaux vainqueurs de la guerre, menacés par le même ennemi qui a été vaincu déjà et présenter alors, rien que par leur union, une force infiniment plus importante puisque, si l'Italie entrait dans la combinaison, le bloc de ces vainqueurs continentaux représenterait un nombre d'habitants trois fois plus élevé — une force infiniment plus puissante que celle de l'Allemagne, malgré l'organisation économique de celle-ci, même au point de vue militaire, malgré les qualités guerrières qu'on reconnaît à cette race.

« Quand l'Europe serait ainsi organisée diplomatiquement, la paix serait sûre... »

Il ne semble pas que l'heure soit venue — si elle vient jamais — où la justice s'imposera aux nations simplement parce qu'elle est la Justice...

La seule garantie de sécurité qui ne trompe pas est celle qu'une nation se donne elle-même par sa force, sa cohésion et sa volonté.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

UN GRAND ROMAN FÉMININ [1]

Hiver, — soit, puisque c'est une sombre histoire et aussi parce que l'auteur l'a écrite sous l'influence des longs hivers d'Alsace et de l'atmosphère qu'ils créent autour des visions écloses devant le regard intérieur, dans l'intimité silencieuse et tiède d'un jeune foyer. Ce récit en trois hivers, comme un drame en trois actes, réalise avec la perfection la plus rare l'accord des sentiments et de la nature, des âmes et des choses, de la vie intérieure avec le décor où elle se déroule. Nourri de nature et d'humanité, riche de cette double essence, combien supérieur à tant d'artifices dont nous commençons à nous fatiguer et qui déjà se révèlent usés!

*
* *

Jacob Vogler est un riche fermier des environs de Dammerkirch, fortement attaché au domaine héréditaire qu'il gouverne avec ordre, prudence et application. Il l'a reçu de ses pères et voudrait le transmettre accru à ses enfants. Mais il vit solitaire dans sa maison. De sa femme, maladive, morose et bizarre, il n'a pas eu d'héritier, et comme elle n'aimait pas la terre, languissait à la ferme, elle est retournée, d'accord avec lui, chercher auprès du pasteur, son père, les satisfactions de piété et d'activité sociale dont elle ne peut se passer. Et Jacob n'a d'autre joie que celle de ses biens, de la bonne administration de sa richesse.

Il le croit, du moins, et ne mesure pas toute la place qu'a prise dans sa pensée, dans sa vie, dans son cœur, cette petite Salomé, la gardeuse de chèvres, petite-fille de la vieille Catherine à qui revient le soin de préparer les repas du solitaire. Elles ne veulent pas, elles ne peuvent point, ni Catherine, ni Salomé, atténuer sa solitude. Leur place n'est pas, la place de la fillette surtout, dans la maison de ce veuf dont la femme, non loin de là, est pourtant vivante. Ah! si Mme Emilie revenait, ce serait bien différent. Et Catherine fait comprendre à Herr Vogler toutes les raisons qu'il a de décider sa femme à revenir. Il les comprend, ces raisons, et il ne se rend pas compte que c'est à une autre surtout qu'il obéit, à celle qu'il ne s'avoue pas : le besoin secret, irrésistible, de voir Salomé dans sa maison. Mais la vieille Catherine avait lu plus avant que lui dans son cœur.

Et elle avait conçu son tragique dessein. Au point où le sort l'a conduite, elle n'a plus, après tant de malheurs, qu'une pensée : assurer le bonheur de Salomé, la sauver de l'abîme de misère et d'infortune où sa propre vie a sombré. Il ne faut pas que Salomé soit, comme elle, la femme d'une brute de journalier, battue, réduite à demander l'aumône, à dormir à côté des bêtes, à mettre au monde des enfants qu'elle verrait mourir. La vieille a lu dans sa Bible l'histoire de Ruth et de Booz. Elle l'a fait lire à Sälmele. Mais les lois d'aujourd'hui sont plus dures encore que les lois des temps anciens : « Suffit-il aujourd'hui qu'un homme riche veuille sauver la vie d'une malheureuse que peut-être il aime en secret pour qu'il puisse la prendre en mariage? Il faut encore qu'un premier mariage ne l'ait pas lié ou que la mort l'ait délié. Sans cette loi, ma Colombe, je te verrais déjà épousée, riche et fière et dans l'abondance pour toute la vie. Mais les pauvres aujourd'hui doivent se sauver eux-mêmes. »

Le Destin est en marche, et le premier acte du drame ne se termine que quand nous sommes assurés qu'il ne s'arrêtera plus. Nous, lecteurs, arrêtons-nous pour admirer l'art sobre et fort de cette exposition, le dessin des caractères, la précision des traits que d'autres viendront compléter, renforcer, accusant peu à peu la physionomie des visages et des âmes. Nous les connaîtrons mieux, au fur et à mesure que la vie, avec ses événements ou ses circonstances, leur permettra de se manifester. Et nous ne comprenons pas encore tout entière la mystérieuse petite Salomé, muette et sauvage. Mais ce que nous entrevoyons de cette nature fermée ne sera pas démenti quand la suite nous en découvrira mieux le secret.

*
* *

Deuxième acte, deuxième hiver : Catherine est morte; Emilie Vogler, qui était revenue, est morte huit jours plus tard. Vogler évite Salomé et elle l'évite; mais nous savons bien qu'ils n'échapperont pas à l'inévitable. Que pense-t-elle, la muette jeune fille? Que pense-t-elle

(1) *Hiver*, par Camille Mayran (Librairie Grasset); « Les Cahiers verts. » Du même auteur : *Histoire de Gotton Connizloo*, suivi de *L'Oublié*; — *L'Épreuve du Fils* (Plon-Nourrit, édit.).

dans le mystère de son isolement et de son silence? Lui, nous le voyons vivre, de plus en plus attentif et tendre. Il suffira qu'une circonstance, « libérant cette force en lui qui était à la fois bonté d'ange et faim de bête », déclanche l'aveu et déchaîne une révolte contre la longue contrainte.

L'incident se produit, ou plutôt Camille Mayran a su l'imaginer avec un sens profond de la vérité et l'art le plus sûr, tel que, fatalement, il pousse Vogler à demander à Salomé si elle veut être sa femme devant Dieu et demeurer toujours avec lui. « Ils s'étaient levés tous les deux. Salomé recula d'un pas, comme pour regarder l'homme qui accomplissait le sort. Lentement, elle inclina la tête. Elle ne semblait pas heureuse, mais fascinée. Sa bouche tremblait. » Bientôt ils sont unis, après un mariage somptueux dont l'époux a voulu faire la revanche de l'épousée sur toutes les misères du passé.

Nous sommes ici au cœur du drame. Comment, après la mort presque soudaine d'Emilie, Vogler en est venu progressivement à l'idée d'épouser la jeune fille; la farouche réserve de celle-ci, son attente tragique et silencieuse où se mêlent obéissance, frayeur, secret; l'attention passionnée de l'homme, son appel vers le Très-Haut, cette demande de conseil et de force à quoi il ne vient point de réponse, et lui, « perdu dans sa solitude obsédée comme, au long de cet humide hiver, la terre dans les brouillards qui l'aveuglaient » : l'auteur a su lier tous ces éléments avec une force que nous sentons irrésistible parce qu'elle émane des personnages, mais les enveloppe aussi et les dépasse en se reliant aux forces mêmes de la Nature et de la Destinée.

*
* *

Troisième été, troisième hiver : voici la naissance de l'enfant. Le jour est venu. Jacob Vogler en aura bientôt fini avec l'angoisse de son foyer stérile. La neige tombe, couvrant les chemins. Il va, soulevé par l'immense espoir, chercher à la ville le secours nécessaire. « Aujourd'hui même, Dieu le retranchait de ceux dont le corps tout entier descend dans la mort... Et l'idée le traversa d'autres hivers, d'autres tourbillons de neige où marcherait longtemps après lui celui qui serait lui-même encore. » L'enfant naît. La mère meurt, — après avoir livré l'affreux secret. Mais Jacob, soulevé par un élan de pitié et de pardon, a laissé tomber ces trois mots qui assument le crime : « Je le savais. »

Dès lors, son supplice va commencer. « Il lui a pris sa faute comme la succion de la bouche sur la morsure d'une vipère peut aspirer le poison. » Et le poison est passé en lui, désorganisant cette force bien équilibrée, puissante, harmonieuse. Il néglige le soin de son domaine, il se détache de toutes choses, mais ne peut se détacher de la morte, qui, de quelque obscure façon, repose en lui. Un jour, poussé par un esprit de fuite, il est arrivé jusqu'au Rhin et a senti la tentation de céder à l'appel des puissances de l'abîme. Il a résisté pourtant, parce qu'il a senti aussi qu'il y avait une force en lui, qui ne serait pas déjouée. Il n'a pas été, comme Salomé, en un moment absorbé par le silence éternel. Il vit, il doit vivre, pour elle peut-être, pour lui-même, pour l'enfant dont l'héritage est souillé. Son destin n'est pas révolu. « Il y avait une parole qui l'attendait cachée dans l'avenir. »

Le jour approche où il pourra l'entendre, quand l'épreuve aura rendu ce grand cœur torturé assez lucide pour distinguer toutes les mailles du filet qui l'a pris et quand, surtout, renonçant à se juger, mais décidé enfin à se quitter lui-même, ce chrétien découvrira son Sauveur et de l'Ancienne Loi entrera dans la Loi Nouvelle. Voilà donc ce qui l'attendait? Ce qui l'avait soutenu au bord de l'abîme et gardé du vertige de la mort volontaire, c'était cette obscure espérance, errant dans la nuit de son âme comme l'aube au bord du ciel et qui y montait aujourd'hui. « Il fallait détruire l'ancien orgueil, l'habitude fière de compter sur ses forces, le regard réfléchi — qu'il soit de complaisance ou de désespoir — qui referme sur l'âme ses portes éternelles. » Le terme de ce progrès, la solution de cette crise, l'absolution de ce péché dans lequel il est entré quand il a épousé Salomé de corps et d'âme, c'est de rompre du moins avec ces choses qui ont été le piège sous les pas de la femme coupable, c'est de les quitter, de suivre l'ordre divin, transmis dans une parole si claire : « Va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres. » Et Jacob Vogler, ayant tout vendu et tout donné, s'éloigne avec son fils de cette terre qu'il a chérie, de ces biens dont il a été le maître et parmi lesquels nous l'avons vu, au seuil du récit, fort, heureux, respecté, marcher en souriant dans sa barbe de cuivre.

*
* *

En essayant de dire ce qu'était cette œuvre, avons-nous réussi à en souligner les mérites

essentiels, à en dégager la valeur et l'originalité? Nous avons dit combien les personnages sont mêlés à la nature et quelle part prennent au mouvement de l'action, à la vie des êtres, la vérité des choses et leur beauté. Mais nous n'avons pas donné l'idée de cette vérité, de cette beauté, telles que sait les voir et les traduire l'art de Camille Mayran. Des scènes comme la récolte des prunes (132-133), la grande crise automnale qui prélude aux silences de l'hiver (139-141), les pages étonnantes sur le brouillard et le gel (144-148), des traits partout répandus, ou plutôt mis partout en leur juste place, attestent un art à la fois neuf et traditionnel qui marque peut-être le point de perfection où peut atteindre la forme dans notre littérature d'aujourd'hui. Mais il s'y ajoute une grandeur que l'œuvre doit d'abord à la simplicité et à la noblesse de lignes, à la stylisation évocatrice des personnages et des décors, à cet air de légende d'Alsace répandu sur tout le récit, ensuite à l'humanité profonde du sujet, à sa vérité psychologique, à la profondeur de son sens moral et religieux. Et tout cela est exprimé avec une richesse concentrée, une pureté, une puissance et une science du langage que nous ne sommes pas accoutumés de trouver réunies chez nos meilleurs écrivains contemporains.

Pour toutes ces raisons, nous croyons voir dans l'œuvre nouvelle de Camille Mayran — qui avait été précédée de deux autres volumes si remarquables — l'annonce, pour ne pas dire le modèle, de ce que pourraient donner de meilleur les tendances d'avant-garde, égarées jusqu'ici dans des tâtonnements ou des excès. Et nous en saluons la promesse. Est-ce d'un écrivain féminin, plus plastique par nature et plus souple, plus réceptif aussi, qu'il faut attendre, pourvu que la vigueur, comme chez Camille Mayran, et la plus savante culture s'ajoutent à ces dons naturels, la fusion ou la synthèse du modernisme le plus aigu avec les impérieuses et impérissables exigences de la tradition? Il ne serait point malaisé ni paradoxal de montrer les affinités d'une Camille Mayran — disons aussi d'une Isabelle Sandy, pourtant si différente — avec un Giraudoux ou un Paul Morand. Mais la sensibilité et l'imagination qui nourrissent ces nobles talents féminins restent attachées comme par un lien de chair au génie de la terre maternelle, à ses disciplines et à ses vertus.

Firmin Roz.

LA POÉSIE

PIERRE DE NOLHAC ET SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Sous le titre de *Poèmes de France et d'Italie*, M. Pierre de Nolhac vient de réunir, dans une édition définitive, l'essentiel de son œuvre poétique : poèmes de France qui purent être écrits en Italie, poèmes d'Italie qui furent peut-être écrits en France, car rien ne fait mieux éprouver la poésie des choses que le regret de les avoir quittées. Ce poète *latin*, qui fut membre de l'école de Rome, confond dans un même amour ses deux patries. Et c'est avec la même tendresse, la même émotion, le cœur serré de la même nostalgie, qu'il célèbre sa terre virgilienne et son Auvergne natale, qui, elle aussi, a ses héros, ses ciels bleus, ses champs d'oliviers et ses volcans.

Mais si, parmi tous ceux qu'inspira l'amour de l'Italie ou du pays natal, ces vers ont une douceur, une suavité bien particulières, c'est qu'ils sont avant tout l'œuvre d'un érudit, d'un *humaniste*. Comme Pétrarque, Erasme ou Guillaume Budé, M. de Nolhac a lu et relu tous les vieux maîtres classiques. Comme les poètes de la Pléiade qui renouvelèrent la poésie en se baignant aux sources de l'antiquité, il s'est nourri de suc grec et latin pour pratiquer lui aussi l'imitation originale. Ce poète est vraiment un poète de la Renaissance. Et si, par leur grâce simple, leur souplesse, leur fluidité, ses vers rappellent parfois ceux d'un contemporain, c'est aux *Poèmes dorés* qu'ils nous font penser, poèmes d'un autre humaniste, d'Anatole France, dont toute l'œuvre est *un acte de foi et d'amour pour la tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble*.

S'il n'avait été poète lui-même, Pierre de Nolhac, qui fut l'éditeur de Pétrarque, se fût contenté d'étudier les Maîtres d'autrefois, de « rendre à l'univers un beau texte ignoré », pareil aux moines du mont Cassin qui, en copiant Virgile, firent une œuvre impérissable. Mais la science l'a conduit à la poésie. Venu pour étudier, il voulut dire son propre émoi devant la beauté partout répandue, comme il l'explique dans le premier poème de son livre :

Terre de grâce et de clarté,
Un enfant t'est venu de France
Qui te demandait la science ;
Tu lui révélas la beauté.

Tu l'instruisis par les ruines,
Où l'histoire a ses grands échos,
Par les poètes, les héros
Et ton art aux œuvres divines.

De cet accueil déjà lointain
Ses vers ont su fixer la trace ;
Reçois-les d'un fils de la race,
Mère auguste du sang latin !

Le savant, l'érudit chez M. de Nolhac auraient pu gêner, *refroidir* le poète et l'artiste. Par bonheur, c'est justement le contraire qui arrive. Les ruines et les paysages éveillent sans cesse en lui des souvenirs mythologiques et historiques, et l'on sait bien que le seul tort de l'humanisme fut d'infester la poésie d'un vocabulaire mythologique assez artificiel. Mais ce poète sait tant de choses, il a tellement vécu dans le passé, que dieux et demi-dieux lui sont des amis, presque plus familiers que les hommes d'aujourd'hui. Il les évoque sans effort, et c'est avec une sorte de passion qu'il aime l'éternelle beauté. Aussi quelle joie de le suivre dans cette Grande Grèce où revivent les muses siciliennes, au théâtre de Syracuse où Platon s'est assis, à Taormine d'où l'on voit trois mers et que domine l'Etna, de l'escorter aux monts euganéens où Pétrarque cultivait ses arbres fruitiers, à San Gimignano où Dante Alighieri admirait la fraîcheur des collines, dans la baie de Naples où rêvait Virgile! Il sait fixer les moindres détails, peindre en quelques mots précis les doubles cintres des fenêtres et les puits ferrés de grilles hautes.

Poète de la Renaissance, M. de Nolhac affectionne le sonnet de Pétrarque, de Ronsard et de Du Bellay. A Rome ou à Versailles, ayant toujours vécu parmi les musées, il consacre plusieurs sonnets à la description de tableaux célèbres. D'autres lui sont inspirés par sa chère Auvergne, d'autres encore, et très émouvants, par la grande guerre où le sang italien se mêla au sang français. Rappelons au moins le fameux *sonnet pour Hélène* où le poète qui commémora si bien le quatrième centenaire de Ronsard se révèle un artiste parfait, où le docte humaniste apparaît si simplement humain :

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours passagères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
D'Amour, honneur des nous qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste, qu'elle fut belle
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir :
— Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

*
* *

M. Sébastien Charles Leconte vient d'enrichir son œuvre du nouveau livre que ses admirateurs attendaient depuis longtemps. Chacun sait que ce noble poète, qui se dit l'élève, mais est souvent l'égal de Leconte de Lisle et de Hérédia, a recueilli leur glorieux héritage. Presque seul, en ces jours ténébreux, il conserve notre grande tradition lyrique.

Comme ils l'ont fait pour Leconte de Lisle, ceux qui lisent mal pourraient à tort le qualifier d'impassible, parce que, sous son *masque de fer*, il cache fièrement sa trop délicate sensibilité. Aucun poète blessé par la vie, torturé de pessimisme et passionné de justice, ne laissa échapper de plus généreux cris de révolte. Mais, des émotions qu'il éprouve, il ne veut retenir que ce qu'elles ont de général et d'éternel. S'il n'est pas un poète impassible, sa poésie sait être impersonnelle. Il a trop lu, trop vu pour vouloir nous intéresser à son propre cas et s'abandonner aux confessions intimes d'un Lamartine ou d'un Musset. Ayant vogué sur toutes les mers, exploré tous les âges, il n'aime que ce qui dure. Ce qu'il exprime, ce n'est pas son cœur d'homme, mais c'est l'âme même de l'humanité.

Pourtant S.-Ch. Leconte s'est fait dans la poésie contemporaine une place qui est bien à lui. Venu après Leconte de Lisle, plus penseur et moins descriptif, il débuta dans la littérature en pleine mêlée symboliste. S'il a le culte de la forme, s'il sait ramasser, cristalliser sa pensée en vers amples, sonores, d'un pur métal, il a ce goût de l'image, du symbole, qu'on ne trouverait pas plus chez Leconte de Lisle que chez aucun des grands classiques. C'est, si l'on veut, le plus symboliste des parnassiens ou le plus parnassien des symbolistes. Quand la plupart des poètes de sa génération emploient de préférence le vers libre, il a trop la notion du fini, la passion du solide et du durable pour sacrifier aux modes saisonnières et ses vers sont bien faits pour braver le temps.

L'Holocauste qu'il vient de publier est assez nouveau dans l'œuvre du poète à qui nous devions le *Bouclier d'Ivès* et les *Bijoux de Marguerite*. S.-Ch. Leconte, qui a beaucoup voyagé, beaucoup médité, qui a évoqué les grandes ombres de Xerxès et de Sennachérib, qui a rêvé avec les sages de l'Inde, s'est plu longtemps à ressusciter les vieilles théogonies. Mais la guerre est venue qui lui apporta bien d'autres sujets d'émotion. Il a délaissé les champs de bataille de Ninive et de Salamine pour ne penser qu'à ceux, plus proches, où tombèrent tant de jeunes hommes qui étaient les meilleurs d'entre nous. Ainsi s'explique le titre, *l'Holocauste*, qu'il emprunte à l'Ancien Testament. Ce poète de l'histoire profane des peuples antiques de l'Orient, qui a vu s'écrouler les dieux de toutes les religions, invoque à présent le Dieu de David et de Daniel. Un grand souffle biblique gonfle ses strophes. Le désir passionné d'une juste victoire lui a donné une sorte de foi. Il implore l'Éternel, Dieu des armées, qu'il prend à témoin de nos souffrances, comme un Ézéchiel français aurait pu le supplier :

J'entends, sur l'étalon terrible qu'il chevauche,
Passer, la foudre en main, le cavalier de Dieu,
Qui, triant les épis sous l'éclair qui les fauche,
Rassemble, et fait tomber, sans répit, à sa gauche,
Les gerbes qu'il dévoue à la moisson de feu.

O toi que notre attente implore, invoque et nomme
De noms dont l'attribut suprême est l'Équité,
Qui, désespérément inaccessible à l'homme,
Enfermes dans ton sein l'inconnaissable somme
Des vérités qui sont l'unique Vérité :

Toi l'Être, toi le Verbe, et toi l'Intelligence,
Éternel ! qui pendant quatre ans entiers t'es tû,

Le poète hautain et un peu distant de l'*Esprit qui passe* s'est ainsi rapproché de nous, puisqu'il n'évoque plus que des angoisses que nous avons tous connues. Mais plus touchantes encore sont les dernières pages du livre, où sans images, ni symboles, simplement avec des mots vrais, justes, qui sont ceux de tout le monde, après avoir chanté nos morts, il dit sa tendresse pour les êtres fragiles qui l'environnent. Quels jolis vers, très simplement humains, il consacre à sa petite fille *si blonde* :

Qu'elle seule est, pour son amour,
Toute la lumière du monde.

La petite fille « si blonde » apparaît plus forte que Xerxès ou que Sennachérib, puisqu'au poète puissant du *Sang de Méduse* elle apprend l'art d'être grand-père. Rattaché à la vie par des chaînes solides, tremblant désormais de quitter trop vite l'adorée aux cheveux dorés, l'olympien s'attendrit, le pessimiste perd le goût du néant.

Oh ! pourquoi grandis-tu si vite,
Ma petite fille aux cils d'or ?
Qu'aujourd'hui ma pensée évite
L'ombre où pour jamais on s'endort ?

Chaque soleil met des couronnes
A ton front blond, à tes yeux pers,
Mais tout rayon dont tu rayonnes
Est un peu de toi que je perds.

Chaque battement plus sonore
De mon cœur qui doit se fermer
Est un moment de moins encore,
Un moment de moins à t'aimer...

Oui, sous une telle plume, ces vers sont bien touchants. Les larmes de la force sont encore les plus émouvantes.

André Dumas.

LA VIE ÉCONOMIQUE

HISTOIRE DE L'INFLATION

Il n'est presque jamais en France parlé de l'inflation sans que soit évoqué l'exemple de l'Allemagne; et sans doute devrait-on plus souvent encore rappeler les bouleversements immenses dont ce pays a été le théâtre, et malgré son redressement monétaire, ne pas perdre le souvenir des heures tragiques qu'il a vécues. Il manquait encore une histoire de ces temps si proches : un économiste allemand, M. Richard Lewinsohn, a récemment publié sur le déplacement de la richesse en Allemagne et dans l'Europe entière, un ouvrage dont vient de paraître la traduction française (1). Ce livre attire notre attention sur les bouleversements de fortune, l'appauvrissement général, les modifications sociales et politiques qui accompagnent ou qui suivent l'inflation. Il est singulièrement utile de les étudier en ce moment.

(1) Histoire de l'inflation, par Richard Lewinsohn, traduit de l'allemand par Simondet — 1 volume in-8° de 146 pages, chez Payot.

Retirant à la monnaie cette stabilité qui lui permet en temps normal d'être la commune mesure de toutes les valeurs, l'inflation atteint gravement toutes les formes de la richesse. Sont particulièrement lésés ceux qui possèdent de l'argent liquide ou des créances exprimées en monnaie. Au fur et à mesure que celle-ci se déprécie, ces fortunes fondent entre les doigts mêmes de ceux qui les détiennent.

Cette perte est mal compensée par le gain, d'ailleurs injuste, que réalisent les débiteurs de toute sorte : État et Communes qui voient s'éteindre la dette publique, Sociétés qui se déchargent à bon compte du fardeau de leurs obligations, propriétaires qui remboursent à vil prix les hypothèques grevant leurs immeubles. Tous ces profiteurs de l'inflation ne réalisent, la plupart du temps, qu'un profit illusoire, vite anéanti par une baisse nouvelle de la monnaie, ou par les répercussions économiques.

C'est ainsi que la valeur des maisons diminue, principalement dans les villes; par suite de la taxation des loyers, du coût élevé des travaux, des ventes nombreuses d'immeubles. Les propriétaires ruraux, au contraire, continuent de vendre avec facilité, et à des prix élevés, les produits agricoles.

Toute une catégorie de capitalistes enfin est ruinée complètement et sans compensation; ce sont les porteurs de fonds publics, ceux qui avaient apporté à l'État pendant la guerre des ressources d'ailleurs consommées alors pour des fins improductives.

Ces transferts de richesse des créanciers aux débiteurs ont donc pris, en Allemagne, une ampleur qu'il serait actuellement malaisé d'estimer, mais qui montre bien l'importance des troubles amenés en ce pays par l'émission exagérée de papier monnaie, véritable impôt injuste et mal réparti.

*
* *

De semblables bouleversements de fortunes, et nous les avons à peine esquissés, n'éprouvent pas un pays sans l'appauvrir. Les économistes allemands ont longtemps parlé de la « perte de substance » que subissait l'Allemagne soumise au régime de l'émission désordonnée. Le livre de M. Lewinsohn n'indique peut-être pas avec assez de netteté ce phénomène d'épuisement qui s'explique pourtant avec facilité quand on songe au pouvoir d'achat que possédaient les étrangers dont la monnaie avait une valeur plus forte. Ces derniers purent ainsi acheter des biens en Allemagne ou des marchandises exportables, dans des proportions impossibles d'ailleurs à exprimer en chiffres.

Mais on peut dire que la conséquence la plus désastreuse de l'inflation a été la désorganisation profonde de l'organisme économique allemand. Un très grand nombre d'industries n'ont vécu pendant plusieurs années que grâce aux ventes qu'elles faisaient à l'étranger à des conditions exceptionnelles; la plupart de ces sociétés ont en outre imprudemment transformé leurs bénéfices en immobilisations. Dès que fut terminée la période d'activité factice et que le retour à une monnaie d'or obligea les entreprises à reviser leurs bilans, il apparut que les gains apparents avaient dissimulé une véritable perte de substance. Les faillites répétées depuis 1923, le chômage actuel montrent la gravité de cette désorganisation économique.

*
* *

Il est un autre ébranlement moins apparent bien qu'aussi sérieux, c'est celui qui a modifié, à la suite des glissements de fortunes, la structure même de la Société. Le livre de M. Lewinsohn ne met pas en plein relief la gravité de ces conséquences sociales de l'inflation. Il signale qu'une nouvelle classe moyenne s'est constituée, dont le rôle et l'importance sont encore mal délinis, mais on ne saurait oublier dans quelle misère a péri l'ancienne classe des fortunes moyennes, même si sa disparition n'a pas uniquement profité, comme on l'avait craint, aux gros capitalistes et aux partis révolutionnaires. S'il est difficile de déceler ces mouvements profonds, l'histoire des fortunes énormes constituées en cette période et disparues lors de l'assainissement monétaire, l'étonnante aventure des profiteurs de l'inflation et de la déflation, des ces konzerns monstrueux et maintenant effondrés, montrent bien l'état d'anarchie générale créée par l'inflation, et dont toutes les répercussions ne sauraient se mesurer.

*
* *

Alors que la revalorisation modifie, accentue ou fait au contraire disparaître en Allemagne ces traces des dangereuses expériences monétaires, nous sommes nous-mêmes victimes de semblables difficultés. Un sourd malaise nous avertit seul de cette révolution secrète et pro-

fondé: mais les changements économiques ou sociaux les plus importants et les plus durables n'ont pas toujours pour origine des événements éclatants et brutaux. La lecture de livres comme celui de M. Lewinsohn, même s'ils justifient quelques réserves de détails, nous rappelle utilement l'importance considérable des problèmes monétaires que nous affrontons et les exemples ou les enseignements donnés depuis la guerre dans d'autres pays.

Jacques Belni.

LE THEATRE

LE MARIVAUDAGE DE 1926

Il a toujours semblé que la jeunesse était, en amour, le plus puissant attrait. Un moment, on a tenté de lui opposer la maturité et Balzac ne craignait point de nous peindre une amoureuse parvenue à l'âge de cinquante-sept ans : c'était la fin littéraire de la vieille dame. Et nous en étions à peu près là, lorsque survint la vogue des sports. La mode masculine accusa aussi les avantages de la sveltesse et des formes athlétiques ou du moins harmonieuses. Il parut alors que nous revenions définitivement au primat de la jeunesse. Toute la vie de notre époque lui était favorable et les moralistes observaient que, pour jouir des plaisirs contemporains, la santé, première caractéristique de la jeunesse, était nécessaire. Ce fut le règne de « Chéri », le triomphe du « gigolo ».

Il est à remarquer, d'ailleurs, que cette suprématie amoureuse de la jeunesse coïncide toujours avec une extrême légèreté de mœurs et un dédain complet du romanesque. Contrairement à toute apparence, la jeunesse ne fait pas de sentiment et surtout ne supporte pas que l'on en fasse avec elle. Elle est pressée, réaliste, grisée d'elle-même et court, sans la moindre flânerie (la flânerie, c'est le sentiment) à l'avenir... Toutes les fois que les romanciers ou les dramaturges nous ont peint quelque « automne » aux prises avec un printemps, ils ont insisté sur cette « mufflerie » essentielle des débutants. Lorqu'une femme d'aujourd'hui, qui n'a plus dix-huit ans, se laisse aller à quelque séduction juvénile, il faut donc quelle sache bien à quoi elle s'expose : si belle qu'elle soit encore et si expérimentée, elle pourra trouver tout ce qu'elle voudra, la fougue et le feu, peut-être, — mais point l'amour...

Sont-ce ces constatations que nous aurions faites aujourd'hui, puisqu'il apparaît que nous en revenons un peu à l'appréciation des « maturités »...? On aurait donc péché d'abord par un peu de naïveté en croyant que la jeunesse suffit à l'amour et les véritables amoureuses révèlent assez, maintenant, qu'elles n'ont pas oublié tout à fait les mérites de l'expérience ni surtout le prestige des réputations acquises...

Bref « le perdreau de l'année » est en baisse...

*
* *

Parmi tous les dons et toutes les habiletés qui ont assuré à Tristan Bernard sa situation dramatique et son renom littéraire, il n'est point de plus précieux privilège que sa délicatesse à percevoir les moindres mouvements des mœurs et les plus subtiles nuances de la sensibilité. Il peint à la fois les caractères, — c'est-à-dire l'individuel, objet de l'art, — et les mœurs, — c'est-à-dire le collectif, objet de la morale et de la psychologie. Et il fait de toutes ces observations le mélange le plus désinvolte, en apparence, le plus sérieux, dans le fond, en tout cas le plus attrayant et le plus vrai.

Voici donc une petite comédie de grande envergure.

Un tout jeune homme. — « le perdreau » — est amoureux de deux femmes : l'une, qui est sa liaison; l'autre, dont il voudrait faire une épouse. Il vient de découvrir la légitime et il songe à se délivrer de l'illégitime. Elles sont toutes deux dans un hôtel de Deauville : la situation est bien au-dessus de la capacité d'un jeune homme. Par bonheur, celui-ci possède un ami plus âgé que lui, bien plus averti aussi : ce sera à l'ami d'expliquer à la fiancée projetée la liquidation de la maîtresse délaissée. Mais le négociateur est tellement plus séduisant que le coquebin... Il séduit donc et garde pour lui celle qu'il devait concilier à l'autre : non sans remords, car tous les séducteurs gardent un peu de conscience et se complaisent dans le mépris d'eux-mêmes : cela rehausse leur plaisir et flatte leur fatuité. D'ailleurs ces remords sont chimériques, car le perdreau, ayant revu son ancienne amie et l'ayant vu pleurer de chagrin dans ses bras, a eu la soudaine révélation de la magnificence de la douleur féminine. Il n'épouse plus et reste

fidèle à l'adultère. Il voudrait seulement achever de consoler la malheureuse qui, malgré toutes les protestations et une belle nuit, continue à se troubler l'esprit à cause de sa rivale. Qu'à cela ne tienne : l'ami d'expérience ne pourrait-il parler à la jeune femme et la convaincre qu'il ne s'était rien passé avec l'autre dame, hormis un vague projet de mariage, c'est-à-dire bien moins que rien? Et voici l'ami en nouvelle négociation... Et voici que de nouveau le charme de son expérience opère et de la même manière... On voit donc qu'il est irrésistible, certes, mais aussi qu'il l'est surtout par opposition avec la candeur de son naïf compagnon. Est-ce, ici, la jeunesse qui est en défaut et la maturité qui brille d'un éclat insoutenable?... La pièce repose justement, — et c'est le meilleur de cette observation si fine, — sur cette équivoque. En réalité, au premier feu de la jeunesse, le cœur féminin, ne peut rester insensible, mais il est vite désabusé. Pourtant, je reprocherai à Tristan Bernard de n'avoir pas joué tout à fait le jeu. En effet, il a mis sous nos yeux un blanc bec *quelconque* : c'est-à-dire n'ayant pour lui que la jeunesse sans aucune caractéristique particulière. Mais, en regard, nous trouvons un homme sûr, qui n'est pas seulement auréolé, si j'ose dire, de sa maturité, mais qui est surtout couronné par une renommée d'homme irrésistible. De même qu'il y a des repris de justice, il y a des repris d'amour... Celui-là est un repris d'amour et par conséquent sa séduction dépend de lui, bien plus que de son âge... On peut, en fin de compte, se demander si le perdreau, même en vieillissant, deviendra jamais aussi habile que son maître.

*
* *

J'ai parlé, à propos de cette œuvre charmante, de marivaudage... Je crois que nous assistons, en effet, à une reprise de la littérature d'amour, j'entends où l'amour est considéré comme le charme même de la vie. Marivauder, au sens sinon original, du moins au sens dégagé par l'usage, c'est faire un jeu de l'amour. Jamais, semble-t-il, nous n'avons été plus enclins à ce jeu... Et pourtant si, entre une pièce comme celle de Tristan Bernard et celle de Marivaux lui-même, on aperçoit quelque ressemblance, les différences sont plus manifestes encore.

Badiner avec l'amour, comme dit Musset, c'est croire que l'amour ne peut jamais provoquer de tragédies, mais seulement des comédies. Certes, pour nous, gens de 1926, nous savons bien que les journaux sont pleins de drames et de crimes passionnels et que jamais il n'y en eut sans doute davantage; d'abord, parce qu'on leur fait une plus grande publicité et probablement parce que, en réalité, le nombre s'en est accru... Mais nous ne rapportons point, si j'ose dire, ces faits divers à l'amour, nous les portons au compte du détraquage nerveux, des stupéfiants, de l'alcoolisme et autres tares sociales qui, incontestablement, ne cessent de s'aggraver avec notre matérialisme éhonté... Pour l'amour proprement dit, nous sommes fixés. Ce n'est pas une occupation sérieuse. Voilà par où nous ressemblons aux contemporains du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Mais la différence est capitale. Marivaux traitait du sentiment. Il n'y a plus, aujourd'hui, que la sensation qui nous intéresse. L'amour a cessé d'être sérieux, précisément parce qu'il est, pour nous, restreint à la sensation. Et chacun sait que le sentiment, pour se développer, suppose l'imagination : « Laissez, dit Marcel Proust, les belles femmes aux hommes sans imagination... » Le sentiment n'est pas un produit de la nature, mais de l'humanité. Il est pour chacun de nous ce que nous le faisons. Bref, le sentiment est personnel et c'est pourquoi il est très difficile de changer d'amour, lorsque cet amour est sentimental. C'est exactement le contraire pour la sensation, qui peut être provoquée indifféremment par tous les objets aimables... Lorsque le personnage de Tristan Bernard nous parle de ses remords d'ami, il nous fait sourire, car nous savons très bien qu'il ne les éprouve, lui, que, par habitude, et que la femme, — ou les femmes, qui les provoquent ne valent point tant d'affaires... Le perdreau n'est pas moins léger, c'est-à-dire moins soumis à la sensation... Notre époque, tout au moins dans la littérature, aurait donc ainsi opéré une sorte de transposition du marivaudage en portant le jeu du hasard de l'ordre sentimental dans le régime sensuel...

Et c'est ainsi que Tristan Bernard, tout en badinant lui-même, nous ouvre des aperçus fort profonds.

D'ailleurs, sans doute, nous abusons nous-mêmes et l'on pourrait sans paradoxe prétendre que toute notre époque ressemble au perdreau. Elle ne se connaît guère elle-même. Tandis qu'elle ne croit qu'à ses plaisirs, elle ne sent pas que le romanesque la guette et

que, à la moindre occasion, elle y tombe... La pièce que M. Henri Duvernois, — ce maître analyste de la sensibilité contemporaine, — et Pierre Wolff, — ce maître de la scène, — ont intitulée *La Noce*, est bien là pour nous faire comprendre que nul n'échappe au sentiment. Voyez ce peintre, jeune et séduisant. Il se croit bien malin, parce qu'il ne veut jamais garder une maîtresse plus de trois mois... Il les choisit au hasard et il les quitte à l'heure prévue. Mais la dernière, celle qu'il a attirée chez lui à la faveur d'une ruse de rapin, en faisant un étalage à la fenêtre, il ne la quittera pas au bout de trois mois, ni au bout de six mois, ni jamais. Après avoir simulé une noce, par divertissement, il l'épousera le plus durablement du monde... Chassez le sentiment, il revient au galop!

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

André Baillon. *Un Homme si simple*, roman. 1 vol. in-16. (F. Rieder et Cie, éditeurs.) « Prosateurs français, contemporains ».

Ce livre, nous déclare l'auteur, ne prétend pas être de la littérature. « Il apporte humblement quelques pages de plus à l'éternelle histoire de la souffrance humaine. » Dans son intention, ainsi que ses autres ouvrages — *Histoire d'une Marie*, *En sabots*, *Par fil spécial*, *Moi quelque part* — il est un acte, comme le serait un examen de conscience ou une confession. Aussi bien, en voici le but et le sens :

« Un homme se cherche et s'exprime. Il est difficile de se trouver et, si l'on se trouve, difficile d'être sincère. D'une confession à l'autre — plus exactement : d'une recherche à l'autre — Jean Martin, mon personnage, se reprend, se désavoue, se contredit, toujours plus proche cependant de l'implacable vérité qui l'attire et qu'il ne soupçonne pas encore. Aux lecteurs de la découvrir. »

Les circonstances ont amené Jean Martin à s'analyser devant un psychiatre dans un de ces chalets où l'on isole certains malades à l'Hôpital de la Salpêtrière. On devine quels aveux peuvent jaillir dans ce royaume de l'anxiété, des hallucinations et pour tout dire de la demi-folie, sinon de la folie entière. On pourrait en déduire que son histoire est un peu spéciale. Elle l'est moins qu'on ne le suppose. Certains remous, simplement, ont amené à la surface de la pensée ce qui, chez les autres, se cache... en attendant une lame de fond toujours possible. Peut-être pensera-t-on à Freud, ou aux théories plus récentes des surréalistes? Traversant les mêmes paysages d'âme, il est possible que nos routes se côtoient quelquefois : elles ne se sont pas cherchées.

Malgré son sujet, ce livre n'est pas triste. Jean qui rit, Jean qui pleure : il a ces deux visages de la vie. Maints personnages y évoluent : une Claire, musicienne ; un Jean, au virage dangereux de l'automne ; une Michette, sur la piste inquiétante de son printemps ; un peintre qui ne dit pas son nom ; une femme qui ne montre guère son visage ; une autre qui porte un voile blanc et un méchant casaquin jaune... Tant d'êtres ne se mêlent pas, sans que jaillissent quelques étincelles de passion. A tout dire, on trouvera une histoire d'amour. On en trouvera peut-être deux, ou trois, et certainement, situant du début à la fin, une quatrième à peine visible, pareille à ces eaux souterraines qui ne refléteront jamais un visage et se perdent, un jour, je ne sais où, inconnues des autres et d'elles-mêmes.

L'allure est rapide, un peu saccadée, trépidante. Les cinq « confessions » nous secouent, nous émeuvent, nous inquiètent. Ce n'est pas un délassement de les suivre. Et n'espérez pas trouver davantage le repos dans les conclusions auxquelles elles nous auront conduits. Mais il y a beaucoup de talent littéraire dans l'œuvre de M. André Baillon et plus de littérature sans doute qu'il ne le dit, plus, peut-être, qu'il ne le croit.

F. R.

J. H. Louwyck. *La nouvelle épopée*, 1 vol. in-16 (Plon).

Voici un roman sur le Nord dévasté d'où l'auteur est originaire.

Il s'y proposait simplement de faire saillir dans sa réalité toute vive, aux yeux lointains et indifférents de nos anciens alliés, la détresse d'un sergent de chez nous qui, ayant vu près du Rhin un feldwebel vaincu rentrer dans sa famille et sa ferme intactes, retrouve, lui vainqueur, ses champs déchirés, son foyer souillé, ses amis aigris, toute sa vie en loques.

Mais en creusant le sujet, l'auteur vit s'en élargir curieusement les perspectives : une forme nouvelle d'épopée lui apparut devant les efforts de cet homme qui, après vingt siècles de civilisation, se retrouve seul dans un bled pire que le vrai désert, doit redompter un à un les éléments déchaînés et vieiés par les humains, se débat contre la haine restée dans les choses, contre la rapacité des gens, les dettes, la maladie, se reconquiert lui-même et peu à peu cimente de sueur et de sang, dans le désordre des ruines, l'assise d'un ordre nouveau.

Histoire

Abel Mansuy. *La Pologne* (Collection « Les États contemporains », Paris F. Rieder).

Pour présenter aux lecteurs français un tableau de la République polonaise, nul n'était plus qualifié que le directeur du Lycée français de Varsovie. Le pays, il le connaît pour y avoir vécu et travaillé depuis 1899. Cette connaissance intime et acquise par le dedans lui permet de négliger tout ce que la légende, le sentiment (favorable ou hostile), les rivalités politiques et les revendications d'intérêts ont accumulé de sottises autour de la Pologne renaissante, pour aller tout de suite au fond des choses et faire toucher du doigt la réalité. De l'esquisse historique qui ouvre le livre, on retiendra surtout ce que M. Mansuy relate de la « résurrection » polonaise (1914-1923), dont quelques points n'avaient

pas encore été fixés pour le public. Les quatre autres chapitres, bourrés de renseignements concrets et de chiffres, montrent de façon complète l'effort réalisé par les hommes de gouvernement, au cours des premières années de l'indépendance, pour établir sur des bases stables une administration, une justice, de solides institutions militaires, gage de sécurité, en dépit des monnaies avariées héritées des anciens empires « partageants », des finances régulières et assainies. C'est là-dessus que s'appuie tout ce qui, pour assurer la vie économique de la nation, s'emploie à faire travailler le sol, les bras et les machines. Œuvre immense et qui n'en est qu'à ses débuts. Œuvre difficile que peuvent contrarier bien des éléments : la situation géographique, aux marches orientales de l'Europe, la présence de certaines « minorités » dont l'assimilation n'apparaît pas prochaine et qui ne s'orientent guère dans le sens de l'unité nationale, la malveillance abondamment témoignée par telle puissance, largueusement biblique, de qui le Gdansk polonais contrariait dans la Baltique la « politique des ports ». Œuvre cependant assurée de l'avenir, grâce à une natalité forte, un sens populaire cramponné à l'idée de liberté, une aisance chez les hommes politiques à discerner et à pratiquer, avec les voisins et les autres Européens attachés à la paix, les alliances et ententes nécessaires. « Cela réalisé, dit M. Mansuy, la Pologne durera ce que durera sa frontière ouest ». Expression à corriger à la lumière de l'histoire. Disons plutôt : l'Europe libre durera ce que durera la frontière occidentale de la Pologne.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

LE COMMERCE ANGLO-YOUGOSLAVE

Pendant les quatre dernières années écoulées le chiffre des importations anglaises dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes a varié comme suit : en 1922, il a été de 458 millions de dinars, ce qui fait 7,12 % du total des importations ; en 1923, 823 millions ou 9,91 % ; en 1924, 874 millions ou 10,63 % et en 1925 (9 premiers mois), 591,8 millions de dinars, ce qui fait 8,75 %. Les chiffres donnés démontrent qu'en 1923 la valeur des articles importés a été double de celle de 1922.

Par contre, les exportations yougoslaves pendant la période 1922-1925 ont été minimes ; ainsi, en 1922 elles furent de 69 millions de dinars ou 1,88 % du total des exportations ; en 1923 de 172 millions ou 2,14 % ; en 1924, de 151 millions ou 1,58 % et en 1925 (9 premiers mois), 65,5 millions de dinars, ce qui fait 0,89 %.

C'est à cause de la hausse du dinar que l'exportation des produits yougoslaves en Angleterre est allée diminuant en 1924 et 1925.

Le déficit de la balance commerciale a été, en 1922, de 389 millions de dinars ; il a atteint en 1923, 651 millions et en 1924, 743 millions pour s'élever l'année dernière (9 premiers mois) à 526 millions de dinars.

Dans le commerce d'importation du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, l'Angleterre occupe la quatrième place, dans celui d'exportation la dixième. Ainsi le déficit du bilan commercial du Royaume à l'égard de l'Angleterre s'exprime par le rapport 1 : 7,4.

Depuis la fin de la guerre, il n'y a pas eu de traité de commerce conclu entre le royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Grande-Bretagne, les transactions commerciales ayant été régies par les dispositions contenues dans le traité de commerce conclu antérieurement avec le royaume de Serbie.

Ces temps derniers on s'est rendu compte cependant que le développement du commerce et l'extension de l'industrie yougoslave exigent de façon impérieuse la conclusion de nouveaux traités de commerce, établis sur des bases modernes et correspondant aux exigences complexes de la vie économique d'aujourd'hui. C'est pourquoi les autorités compétentes ont décidé, il y a quelque temps, d'amorcer des négociations en vue de conclure de nouveaux traités de commerce avec tous les États européens de quelque importance, et en premier lieu avec les alliés la France et l'Angleterre. Les négociations préliminaires ont déjà commencé avec les représentants de ces deux pays.

Le but de ces pourparlers est, en premier lieu, de trouver une base solide sur laquelle reposeront et s'étendront dans l'avenir les relations commerciales de la Yougoslavie et de la Grande-Bretagne. Ce traité aura une importance particulière par le fait qu'il est conclu pour une longue durée de dix ans, période pendant laquelle on peut à bon droit s'attendre à de considérables améliorations dans le développement du commerce, de l'industrie et de la marine yougoslaves. Il est nécessaire de signaler que la clause de la nation la plus favorisée jouera non pas seulement pour la Grande Bretagne, mais bien pour la plupart de ses Dominions, qui se voient par là pris en considération, toutes les fois qu'il s'agira de s'approvisionner en matières premières ou de trouver des débouchés et marchés aux produits industriels yougoslaves. La réciprocité des tarifs de douane serait appliquée, le cas échéant, à l'égard des colonies et Dominions anglais même jouissant d'une autonomie douanière.

Il y a lieu de ne pas passer sous silence l'intérêt que les milieux anglais commerciaux et industriels accordent au jeune royaume des Serbes, Croates et Slovènes, à son commerce et à ses énormes richesses naturelles, non encore exploitées.

Tout ceci fait prévoir un accroissement des liens qui nous unissent à l'Angleterre, un échange plus actif des produits, favorisé par la conclusion du nouveau traité du commerce et des bénéfices d'ordre financier tels que par exemple la diminution du déficit de la balance commerciale yougoslave à l'égard de la Grande-Bretagne, exprimé, comme nous l'avons vu plus haut, par le rapport 1 : 7,4.

Bonivoje R. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

LANCEMENT ET VOYAGES D'ESSAIS

Le *Leconte de Lisle*, paquebot des *Messageries Maritimes*, destiné à la ligne de l'Océan Indien, a effectué, le 17 avril, ses essais devant la Commission des recettes à La Ciotat. Ces essais ont été satisfaisants et le premier départ du paquebot est envisagé pour le mois prochain.

Le *Théophile Gautier*, paquebot des *Messageries Maritimes*, destiné au trafic en Méditerranée, construit dans les Ateliers et Chantiers de France à Dunkerque, devait être lancé le 29 avril dernier, en présence d'un certain nombre de notabilités maritimes et parlementaires. En raison d'une grève de charpentiers, cette cérémonie a dû être remise à une date ultérieure.

Le *Mariette Pacha*, paquebot de luxe, en voie d'achèvement, dans les Chantiers de la Société Provençale de Constructions Navales à La Ciotat, doit effectuer un voyage d'essais officiels à la fin du mois prochain. Nous aurons d'ailleurs à reparler ici de cette magnifique unité qui sera placée, comme le *Champollion*, sur la ligne rapide (service accéléré) de l'Égypte.

LES PASSAGERS ILLUSTRES

A bord de l'*André Lebon*, paquebot des *Messageries Maritimes*, arrivé à Marseille le 30 avril dernier d'Extrême-Orient, se trouvait M. Rougé, Secrétaire général des Établissements français de l'Inde, qui vient passer en France son congé régulier.

D'après les déclarations de M. Rougé, la situation des villes françaises de l'Inde ne se ressent que très faiblement de la crise économique, et aucunement de la propagande nationaliste chez les Hindous.

Le paquebot *Sphinx*, courrier d'Égypte et de Syrie, de la Compagnie des *Messageries Maritimes*, est arrivé à Marseille, le 7 avril rapatriant 136 soldats de l'armée d'Orient.

A bord du *Sphinx* se trouvaient également le prince Ghazi, fils du roi Fayçal et héritier du trône de l'Irak, l'aide de camp du roi Fayçal, M. Fahsin Kadry, le prince Emir Tatal, fils de l'émir de Transjordanie Abdullah et héritier du trône et M. Ricaby, aide de camp de l'émir. Ces personnalités sont parties pour Paris, avant de se rendre à Londres, où les jeunes princes, âgés de 14 et 17 ans, vont poursuivre leurs études.

M. Fahsin Kadry, qui avait accompagné le roi Fayçal lors du voyage de celui-ci en Europe, a déclaré que le roi Fayçal garde le meilleur souvenir de son passage en France.

Parmi les passagers du *Sphinx* se trouvait M. Pierre Viennot, agrégé, préparateur de Géologie appliquée à la Faculté des Sciences de Paris, qui revient d'une mission en Irak pour le compte d'un consortium international qui a des concessions de pétrole en Irak.

Le paquebot *Champollion* des *Messageries Maritimes*, courrier d'Égypte et de Syrie, a quitté Marseille, le 7 avril, ayant à bord le major-général Harry A. Smith, de l'armée américaine, chargé d'une mission d'études en Syrie.

Le Consul général des États-Unis, M. Wesley Frost, accompagnait le major Harry A. Smith à bord.

Sur le *Champollion* a également pris passage le troisième pèlerinage officiel des catholiques anglais pour la Terre Sainte, comprenant 120 personnes sous la conduite de l'évêque de Plymouth.

M. Cognacq, Gouverneur de la Cochinchine, a quitté Saïgon le 19 avril pour la France à bord du *Paul Lecat*, courrier d'Extrême-Orient des *Messageries Maritimes*. Sur le même paquebot se sont embarqués M. Le Gallen, Gouverneur général honoraire, et M. Pierre Benoit.

M. Lefol, Chef de Cabinet de M. Varenne, fera l'intérim du Gouvernement de la Cochinchine pendant l'absence de M. Cognacq.

A bord du *Sphinx* courrier d'Égypte et de Syrie des *Messageries Maritimes*, partant le 20 avril de Marseille pour l'Égypte et la Syrie, se trouvait un pèlerinage espagnol de 25 personnes, ayant à leur tête Mgr Cruz Laplana.

Sur le *Lotus*, paquebot des *Messageries Maritimes*, qui est parti le 22 avril, pour Beyrouth, ont pris place les membres de la deuxième croisière médicale organisée par *Bruxelles Médical*.

La première croisière médicale, organisée par *Bruxelles-Médical* et qui comprenait 200 médecins et professeurs en médecine est rentrée par le *Lotus* le 14 avril dernier. Cette croisière a été un véritable succès.

Le 23 avril, par le superbe paquebot *Angkor* courrier d'Extrême-Orient des *Messageries Maritimes*, sont partis deux savants, MM. Licent et Teilhard de Chardin, dont les travaux ont déjà fait quelque bruit dans les milieux scientifiques.

Sous les auspices des ministères des Affaires Étrangères et de l'Instruction Publique, du Muséum et de l'Académie des Sciences, ces hardis explorateurs ont déjà dirigé une campagne de recherches dans le nord de la Chine.

En 1923, avec l'aide du service géologique de Chine, MM. Licent et Teilhard de Chardin ont remonté le Fleuve Jaune où ils dressèrent les cartes géologiques des régions avoisinantes. Ils découvrirent ensuite des vestiges des anciennes civilisations. En 1924, les recherches continuèrent en Mongolie orientale, où un gisement néolithique, près de la ville de Sinn, retint particulièrement leur attention.

MM. Licent et Teilhard de Chardin sont accompagnés dans leur voyage par M. Le Gay qui va diriger un observatoire en Chine, et de plusieurs collaborateurs. Cette mission s'annonce féconde en résultats.

Le paquebot *Général Metzinger*, courrier du Proche-Orient, des *Messageries Maritimes*, est arrivé, le 22 avril, à Marseille, avec 252 passagers parmi lesquels des officiers, des fonctionnaires, des touristes et des émigrants. La traversée a été excellente.

C'est à bord du *Général Metzinger*, on s'en souvient, qu'avaient pris place les membres du congrès archéologique syro-palestinien.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Le Gérant : M. HEDAN.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 11 64e ANNÉE 5 JUIN 1926

LES DETTES INTERALLIÉES

Au moment où M. Henry Bérenger rentre en France, plein de confiance dans le résultat de ses négociations avec les États-Unis, il nous a paru nécessaire d'examiner si l'accord de Washington est amical et s'il est équitable.

*
* *

I. — En ce qui concerne la matérialité de la dette, mon collègue, M. Piétri, a introduit dans le débat, avec cette grande clarté qu'on lui connaît, deux notions nouvelles et essentielles. L'une consiste à considérer la guerre comme une entreprise ayant donné lieu à l'exécution d'un devis de fournitures; l'autre, plus importante encore, a trait au bénéfice excessif réalisé tant par l'Amérique que par l'Angleterre sur le prix des choses vendues. M. Piétri a montré également qu'en cette matière, dette commerciale et dette politique se rejoignent, la dette politique n'ayant pas consisté en remise d'argent à la France, mais en ouvertures de crédits sur des places étrangères, crédits qui, jusqu'au dernier sou, ont servi, sur le lieu même de l'emprunt, au paiement des dépenses de matériels livrés par nos Alliés. De telle sorte que la France s'est trouvée payer à un prix exorbitant ses acquisitions. De telle sorte encore qu'en droit privé strict, nous aurions été fondés à demander la revision de ces marchés léonins passés sous la double contrainte d'une nécessité impérieuse et d'un scrupule bien explicable. Comment, en effet, *discuter le prix d'un service quand tout le monde s'accorde à dire qu'il ne sera jamais réclamé?*

Il y a mieux. M. Piétri démontre que les opérations qui nous ont constitués débiteurs ont procuré, non seulement aux fournisseurs, mais aussi aux États créanciers, *un enrichissement anormal*, provenant de ce que les impôts sur les bénéfices de guerre perçus en Amérique et en Angleterre ont été incorporés dans les prix stipulés pour les différentes marchandises.

Ainsi, non seulement il y a eu « double emploi avec l'inadmissible injustice qu'il comporte », mais, du fait de la législation sur les bénéfices de guerre, tant en Amérique qu'en Angleterre, « *nous payons deux fois la même chose* ».

Nous ne pouvons reproduire toutes les explications de M. Piétri. Mais quelques exemples montreront qu'il n'a rien avancé qui ne se puisse prouver. Ses calculs, portant sur un grand nombre de produits, font ressortir, comparativement aux prix de 1913, un profit de 43 % tant sur le frêt que sur le montant de nos dépenses de matériel et fournitures, et cette proportion, appliquée à l'ensemble de nos achats, porterait à 1.850 millions de dollars, *soit 9 milliards de la moitié de ce qui reste dû à l'Amérique*, le gain, en somme usuraire, ainsi réalisé. Après l'armistice, alors qu'il n'y avait plus de risques de guerre, le Shipping Board américain nous a décompté les facteurs de frêt pour la farine à 75 dollars la tonne, c'est plus de dix fois

**

le prix d'avant guerre. L'Angleterre, rien que pour le fret du charbon qui s'élève à 230 millions de livres, du début de la guerre au 31 décembre 1920, a porté de 5 shillings à 35 shillings le transport Cardif-Le Havre pour une tonne. L'excès de bénéfices réalisé sur nos dépenses par la nation anglaise serait ainsi de 456 millions de livres sterling, représentant 39 % de notre dette, soit 147 millions pour le fret, 112 pour le charbon, 79 pour les métaux, 118 pour les industries diverses. Cinquante pour cent, soit 228 milions de livres sterling, seraient rentrés dans les caisses de l'État sous forme d'Excess profits duty.

Ajoutez aux remarques de M. Piétri ces déclarations de M. Larnaude, l'éminent professeur de droit :

1° Qu'il est regrettable qu'on n'ait pas mis les négociations sous l'égide, sous la protection d'une théorie juridique;

2° Que M. Ribot lui dit un jour : « On nous étrangle, on nous demande des prix exorbitants pour les matières premières et les munitions; nous ne pourrons payer tout cela »;

3° Qu'au sentiment de cet éminent juriste, il y a dans tous ces contrats *contrainte morale et vice de consentement;*

4° Qu'un contrat entre autres pour l'exécution duquel les Anglais réclamaient 3 ou 4 milliards fut réduit à 600 milions dès que la France manifesta l'intention d'aller devant un tribunal arbitral.

Et on tombera d'accord qu'une première règle aurait dû être posée par les divers négociateurs : revision préalable, avant toute nouvelle conversation, des marchés conclus et des sommes payées en notre nom au moyen des ouvertures de crédit anglaises et américaines.

Ceci fait, les chiffres de nouveau arrêtés, et compte tenu du double payement qui a consisté à faire acquitter par l'acquéreur français les impôts sur bénéfices de guerre des nationaux anglais et américains, on aurait examiné dans quelle mesure nous pouvions espérer une réduction de notre dette.

*
* *

II. — Il convient de remarquer en outre que les dettes interalliées ont un caractère très spécial. M. Gignoux en a donné une excellente définition : « C'est un réseau d'obligations réciproques ».

« Si, dit cet auteur, la France est débitrice « des États-Unis et de la Grande-Bretagne, elle « est créancière de la Russie, de la Serbie, de la « Roumanie, de la Grèce, de la Pologne, de la « Tchécoslovaquie et surtout de l'Allemagne.

« De même, la Grande-Bretagne, débitrice « des États-Unis, est créancière de la France, « des Dominions, de la Russie, de l'Italie, de la « Serbie, de la Grèce, de la Pologne, et de la « Belgique. Seuls, les États-Unis ne doivent pra- « tiquement rien à personne et sont créanciers « de tout le monde : cette situation privilégiée, « provenant comme on le sait de ce que nos « associés n'étaient entrés dans la guerre « *qu'après une longue période de neutralité,* « *pendant laquelle ils furent des banquiers et* « *les fournisseurs empressés des combattants, et* « *aussi de ce que leur effort subséquent* « *demeura minime comparativement aux res-* « *sources quasi inépuisables de leur pays.* »

Ce réseau d'obligations réciproques, la stricte justice aurait voulu qu'il reçût une solution d'ensemble, et l'histoire même de l'Amérique le prouve.

Au lendemain de la guerre de l'Indépendance, les États-Unis ont connu en effet une situation analogue. Quand il s'agit de régler au Congrès l'ensemble des dettes contractées pour arracher les 13 États à la domination anglaise, « les dettes de la Confédération aussi bien que celles des États », le Sud, les Virginiens, refusèrent d'assumer cette responsabilité et voulurent laisser au Nord ravagé tout le poids de la guerre. Mais alors, le rédacteur de la Constitution, Hamilton, un des hommes dont l'Amérique est le plus fière, soutint la thèse de la confusion des dettes; il montra que, contractées en vue de la cause commune, elles étaient devenues communes.

Il dénonça l'immoralité et l'égoïsme du Sud, il proclama qu'il était indispensable de donner à la nouvelle nation cette première leçon de probité et de solidarité; il affirma que le meilleur moyen de créer entre les États un lien étroit et solide, c'était de les unir financièrement, d'intéresser au sort de la Confédération l'ensemble des créanciers. Les événements ont prouvé la justesse de ces vues qui triomphèrent alors et qui gardent encore toute leur valeur d'exemple.

L'Amérique, jetant un regard sur ce passé, aurait dû reconnaître que les dettes étaient l'héritage commun de tous les peuples alliés et associés. Par une contradiction qui n'était pas dans l'esprit du Président Wilson et qui fut l'œuvre

de ses successeurs, elle a réclamé au contraire isolément, à chaque peuple, ce que celui ci lui doit.

*
* *

III. — En ce qui nous concerne cependant des promesses nous avaient été faites.

Du côté de l'Angleterre, c'est la théorie de l'entr'aide, solennellement affirmée par M. Lloyd George :

« Une alliance dans une grande guerre, disait-« il en 1915, pour produire son effet, veut que « chaque pays verse au fonds commun toutes « ses ressources, quelles qu'elles soient. Une « alliance de guerre ne se conduit pas sur des « principes de responsabilité limitée. Si l'un des « pays de l'alliance a plus d'hommes prêts au « combat qu'un autre, il doit les mettre tous en « ligne contre l'ennemi commun sans égard « au fait que les autres ne peuvent pas en faire « autant pour le moment. La règle est la même « pour celui qui a une forte marine ou de « grandes ressources de capital et de crédit; tout « cela doit être mis sans réserve au service de « l'alliance, que les autres pays soient en situa-« tion d'en faire autant ou non ».

Du côté de l'Amérique, les déclarations ne sont pas moins claires.

De M. Kitchin à M. Graham; à M. Kenyon, tout le monde aux États-Unis disait alors :

« Nous devons à la France, pour ce qu'elle a « fait en notre faveur, plus que nous ne pour-« rons jamais lui rendre. Sans elle, serions nous « même une Nation. Nous ne pensons pas que « jamais chez nous un Gouvernement invite « la France à nous rendre ce que nous allons « pouvoir lui prêter ».

Qu'est-il resté de tout cela? Rien. Tout au plus, lors des préliminaires de la paix, pensa-t-on à la mise en commun des dettes combinée avec un système de taxes qui aurait assuré le service des rentes remises aux belligérants pour le paiement de leurs dettes de guerre. Mais, tandis que la Grande Bretagne envisageait volontiers le système de compensation et d'annulation totale ou partielle que M. Keynes devait recommander plus tard dans son livre célèbre sur les conséquences économiques de la guerre, une déclaration de M. Bathbone, Secrétaire adjoint de la Trésorerie américaine, dès le 8 mars 1919, informe le Haut Commissaire français que le Gouvernement américain ne consentira jamais à discuter « un projet ou un « accord ayant pour objet la libération, la con-« solidation ou une nouvelle répartition des obli-« gations de Gouvernements étrangers détenues « par les États-Unis ».

Nous voici loin, comme on voit, aussi bien des promesses faites sous le coup de l'exaltation suscitée par la guerre, que des déclarations de M. Elihu Root remettant à l'ambassadeur de France, en août 1908, un exemplaire unique de la Médaille Commémorative du 200e anniversaire de la naissance de Franklin, spécialement frappée pour la République française.

« Cette médaille, expliquait il, est d'or amé-« ricain. En soi, elle ne constituerait qu'un « mince dividende pour les placements faits « jadis par l'ardent Beaumarchais, au nom de « la mythique maison de commerce Hortalez et « Cie. Elle ne serait qu'un maigre intérêt pour « les prêts incessants accordés, par la constante « amitié de Vergennes, aux appels douloureux « de Franklin. Même en tant que cadeau, elle « ne compte pour rien, quand on se souvient « de ce que La Fayette, Rochambeau, de Grasse « et leurs compagnons firent pour nous, alors « que nous voyons, dans la perspective de l'his-« toire, grandir sans cesse, en importance, à « mesure que nous le connaissons mieux, le « rôle de la France dans la conquête de l'indé-« pendance américaine, comparé à ce que nous « pouvions faire pour nous-mêmes ».

*
* *

IV. — Si des promesses nous passons au droit strict, nous verrons que là encore notre insuccès a été complet.

La théorie de la guerre commune n'a pas été admise, celle du prix des vies humaines, dont l'auteur est M. Hersent, non plus. C'est en vain aussi que des juristes sont allés puiser dans la vieille coutume d'Oléron une ingénieuse théorie, celle du « jet », encore inscrite dans les articles 410 à 430 de notre code de commerce et d'après laquelle « si par tempête, ou par la « chasse de l'ennemi, le capitaine se croit « obligé, pour le salut du navire, de jeter en « mer une partie de son chargement, la répartition pour le paiement des pertes et dommages « est faite sur les effets jetés et sauvés et sur moi-« tié du navire et du fret à proportion de l'un « d'eux au lieu du déchargement ».

En vain, mon collègue Louis Marin a également réclamé devant la Chambre française la nécessité d'un partage fraternel des dettes et montré que même un *corps d'communes d'ay*

faires appelait des réserves, ne pouvait se régler que sur la base de ces trois principes : 1° la mise en commun de tous les apports; 2° la participation de chacun dans les succès et dans les échecs; 3° une répartition des bénéfices acquis par les uns et des sacrifices demandés aux autres depuis la liquidation.

*
* *

V. — Cependant l'opinion publique a été surprise d'apprendre que le total des payements à faire à l'Amérique s'élèverait en capital et intérêts à plus de 6.800 millions de dollars, soit, au cours actuel du change, au chiffre exorbitant de 207 milliards de francs, alors que les budgets américains de 1917 à 1919 n'ont été que de 35 milliards de dollars, soit au cours de 1914, 175 milliards de francs, sur lesquels 9 milliards de dollars seulement, soit 45 milliards, ont été prêtés à tous le Alliés. D'autre part, le pays n'a pas compris l'abandon de la stipulation contenue dans le § 12 de l'Annexe II du Traité de Versailles ni celui de la clause de sauvegarde.

Dans le Traité de Versailles, au § 12 de l'Annexe II, il est en effet stipulé ceci : « En esti-« mant périodiquement la capacité de paye-« ment de l'Allemagne, la Commission des « Réparations examinera le système fiscal « allemand... de façon à acquérir la certitude « qu'en général le système fiscal allemand est « *tout à fait* aussi lourd proportionnelle-« ment que celui d'une quelconque des puis-« sances représentées à la Commission. »

Cette règle est précise et son application ne devrait souffrir aucun manquement. Elle exige que le contribuable allemand soit aussi imposé que les contribuables alliés.

En est-il ainsi? La réponse se trouve dans le mémoire présenté par M. Henry Bérenger à la Commission américaine des dettes, comme aussi dans les statistiques du Ministère du Travail.

Il résulte de ces documents que la charge fiscale comparée au revenu national serait la suivante :

En France (chiffre de 1925)....	28,2 %
En Allemagne (chiffre de 1924)..	18 %
En Amérique (chiffre de 1925)..	11,5 %
En Angleterre (chiffre de 1925)..	22,5 %
En Italie (chiffre de 1924).....	20,5 %

En 1926, l'écart est naturellement plus grand encore en raison du nouvel effort fiscal imposé à nos concitoyens et qui aura pour effet de porter de 28 % à 33 % (impôts locaux compris) la quotité des charges fiscales supportées par notre pays.

L'on peut donc tenir pour certain que la charge d'impôts par tête d'habitant n'atteint pas en Allemagne les deux tiers de la charge correspondante en France, et qu'elle ne dépasse pas sensiblement aux États-Unis le tiers de cette même charge.

Certains soutiendront peut-être que par suite de l'adoption du plan Dawes, les charges de l'Allemagne ont été fixées sur de nouvelles bases. Cette thèse, reconnue exacte — et elle ne l'est pas, car le plan Dawes a simplement déterminé la capacité de paiement de l'Allemagne et laissé intacte la règle de l'annexe II — on devrait tirer une autre conclusion de l'application de cette sorte de règlement transactionnel qui a réduit nos droits dans la faillite allemande.

Il est de toute évidence en effet qu'en nous obligeant à diverses reprises à abandonner une partie de nos créances sur le Reich, l'Angleterre et les Etats-Unis ont contracté vis-à-vis de nous un engagement corrélatif qui est de ne nous réclamer leur dû qu'en tenant compte de cette réduction de notre actif et proportionnellement à ce que nous-mêmes encaisserions de l'Allemagne, ainsi favorisée.

Cela a été dit expressément dès 1923. Dès qu'il a été question de nommer une Commission chargée de reviser les sommes réclamées par la France à l'Allemagne, en vertu du Traité de Versailles, la *New-York Tribune* (8-9-23) écrivait : « Supposons que les Etats-Unis « nomment cette Commission, la France aurait « alors le droit de nous dire : si vous voulez « décider sans mon consentement quelle par-« tie de sa dette l'Allemagne doit me payer, je « compte que vous permettrez à une autre na-« tion de dire quelle partie de ma dette envers « vous je dois payer. Nous n'aurions rien de « satisfaisant à répondre. »

La *New-York Evening Post* remarquait : « Les peuples de l'Europe centrale, qui vivent « dans les frontières établies par le Traité de « Versailles, et les autres peuples insistent sur « cette idée que ces traités sont des contrats, « et ils ne peuvent comprendre pourquoi on « parlerait de la revision de certains contrats, « à l'exclusion des autres. »

En octobre 1923, les journaux font observer que les Etats-Unis ne pourront contribuer à reviser la capacité de l'Allemagne sans consentir à reviser aussi celle de la France. Le *World*

écrit le 11 octobre 1923: « La Commission im-
« partiale qui fixera la dette de l'Allemagne à
« la France devra avoir pour pendant une Com-
« mission impartiale qui fixera la dette de la
« France vis-à-vis de la Grande-Bretagne et des
« Etats-Unis. Sur ce point, le président Coo-
« lidge ou son successeur devront pratiquer
« pour le soulagement de la France ce qu'ils ont
« prêché pour le soulagement de l'Allema-
« gne ».

M. Fred. I. Kent, vice-président de la Banker's Trust Company, déclarait au même moment que « le seul moyen de ramener la
« paix était de négocier avec l'Angleterre, la
« France et les puissances intéressées l'annu-
« lation de leurs dettes respectives contre une
« diminution correspondante des sommes que
« l'Allemagne doit payer au titre des répara-
« tions. »

Cet engagement n'a pas été tenu. Il aurait dû l'être d'autant mieux que nous avons à diverses reprises offert de nous acquitter par la remise de notre créance sur l'Allemagne, comme un débiteur ordinaire s'acquitte en remettant à son créancier qui l'accepte un billet à ordre signé d'un tiers. En refusant cette mobilisation de notre crédit, d'un usage commercial courant, en libérant notre créancier sans vouloir accepter notamment les obligations C, créées en vertu de l'accord de Paris que leur offrait M. Poincaré en août 1922, l'Amérique et l'Angleterre paraissent en toute équité avoir renoncé corrélativement à une partie de leurs droits. Réduisant à 26 milliards de mark-or la dette générale de l'Allemagne, ils ont accordé un concordat, souscrit à un règlement transactionnel qui a diminué notre avoir et dont ils auraient dû supporter les conséquences.

Dans son rapport sur la trésorerie américaine en 1925, M. Mellon ne déclarait-il pas au surplus qu' « *aucune nation ne peut être requise*
« *de payer à un autre Gouvernement des sommes dépassant sa capacité de paiement* »?

C'est de toute évidence.

La France, il faut le rappeler, après avoir consacré plus de 175 milliards à la guerre et 145 milliards à ses réparations, n'a, en effet, reçu de l'Allemagne que 3.375.024.050 mark-or, soit, au change actuel, un peu plus de 20 milliards de francs. Cependant, on lui a contesté le privilège qui s'exerce dans le droit privé en faveur de celui qui a fait des frais pour la conservation d'une chose, cependant on lui réclame plus qu'elle ne recevra de ses débiteurs, alors que 15 milliards encore sont nécessaires pour la reconstruction des régions envahies dévastées par une guerre supportée en commun.

A l'appui de notre droit fallait-il donc invoquer encore le contrat de société tel qu'il est régi par l'article 1873 de notre Code civil, et suivant lequel les associés doivent acquitter chacun pour une somme et part égales les dettes sociales? Car la guerre est en somme, par une sorte de survie, l'entité obscure, le créancier redoutable qui poursuit aujourd'hui la société formée par les peuples alliés et associés. C'est elle, plutôt que l'Amérique ou l'Angleterre, qui reste notre véritable créancier, et vis à vis d'elle ce serait en droit strict par parts égales que nous devrions tous payer.

Tout ceci n'a pas vaincu l'obstination de nos créanciers. Ils n'ont pas voulu comparer, comme l'exige l'Annexe II du Traité de Versailles, la situation du débiteur allemand et celle de son créancier français. Ils n'ont pas admis même cette clause de sauvegarde, si équitable pourtant, après qu'ils ont réduit notre actif en nous imposant le plan Dawes. Ils se sont refusés à stipuler que nous ne les paierons que dans la limite où l'Allemagne nous paiera.

Les États-Unis ont découvert, en effet, et le Gouvernement français semble avoir accepté sans discussion cette subtilité digne de la meilleure casuistique, que l'Amérique n'ayant pas adhéré au Traité de Versailles, on ne saurait lui demander de consentir par un texte écrit que les versements de la France seront subordonnés aux paiements que lui fera l'Allemagne. Prendre un tel engagement serait, paraît il, reconnaître implicitement le Traité de Versailles. On était moins scrupuleux au temps du plan Dawes, et M. Poincaré, dans un discours prononcé le 25 avril à Hattonchâtel, le constatait en termes excellents.

« Jusqu'en 1924, a-t-il dit, le Gouvernement
« de la République avait toujours soutenu, avec
« l'approbation des deux Chambres, une thèse
« très franche et très simple, que n'avaient
« alors contestée ni l'Angleterre, ni l'Amérique:
« nous paierons nos dettes, certes, dès que nous
« aurons réparé nos dommages, et que l'Alle-
« magne nous aura remboursés. Nous paierons
« avec ce qu'elle nous donnera en plus, c'est-à-
« dire avec ce qu'elle nous doit également pour
« les frais d'occupation et les pensions. Ce sur-
« plus de la dette allemande avait été repré-
« senté dans le plan de paiement de 1921 par

« un type particulier d'obligations, que nous « nous étions proposé d'attribuer à nos créan- « ciers.

« Le plan Dawes lui-même, pour faciliter le « règlement des dettes interalliées, n'avait fixé « de maximum ni au nombre des annuités, ni « au chiffre de chacune d'elles, et les experts « — les Américains et les Anglais comme les « Français — avaient intentionnellement laissé « une marge destinée à la liquidation des « comptes internationaux.

« Nous sommes aujourd'hui loin de la po- « sition que nous avions si longtemps main- « tenue et qui aurait sauvegardé, tout à la fois, « les intérêts des régions libérées et ceux du « Trésor. Par une concession importante, le « Gouvernement français n'a plus dit : « Nous « paierons nos dettes sur ce qui nous revien- « dra après paiement des réparations. » Il a « été amené à dire : « Nous paierons nos dettes « sur tout ce qui nous sera versé, sans nous « rembourser d'abord nous-mêmes. » A ces « conditions si modérées, nos créanciers ont « cependant résisté. Jusqu'à hier, ils ont « même fait des objections à une clause qui, « sans parler expressément des versements de « l'Allemagne, réserverait la possibilité de re- « viser la dette, si, par suite de circonstances « nouvelles, notre capacité de paiement se « trouvait un jour affaiblie. Il faut, paraît-il, « que nous nous engagions sans réserve et « qu'au besoin nous saignions le pays pour « nous acquitter, même si l'Allemagne ne « s'acquitte pas envers nous!

« Nos alliés nous ont pourtant assez con- « seillé de ménager l'Allemagne; ils ont tra- « vaillé à alléger sa dette; ils ont introduit dans « le plan Dawes, à propos des transferts, des « dispositions extraordinairement favorables « au Reich. Il n'est pas possible que ce soit à « nous qu'ils réservent maintenant leurs ri- « gueurs. »

On ne saurait mieux dire, et ce qui le prouve, c'est que M. Pierre Bertrand, de l'autre côté de la barricade, s'était lui-même rallié à cette thèse.

Il a donné alors au Gouvernement cet avertissement :

« Ce que nous demandons, c'est tout sim- « plement que, de part et d'autre, on ne pro- « cède pas dans les négociations avec une hâte « nuisible à nos intérêts; que l'on ne se con- « sidère pas tenu de conclure un accord au- « jourd'hui, ou demain, après avoir attendu « des années sans y penser; enfin, que l'on « n'accepte pas des conditions qui se révéle- « raient à la réflexion intolérablement humi- « liantes », et il a conclu « qu'on ne ferait pas « voter à la cravache par le Parlement un « contrat qui nous engagerait pour trois « quarts de siècle ».

Adrien Dariac,
Député,
Ancien Président de
la Commission des Finances
de la Chambre des Députés.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

UN ALLEMAND EUROPÉEN
THOMAS MANN

Pour connaître la situation littéraire en Allemagne, il faut d'abord envisager les conditions générales qui régissent ce pays. Rarement révolution fut aussi conditionnée par des hasards extérieurs que la dernière en Allemagne, à laquelle presque personne ne s'était attendu. Des nécessités spirituelles et organiques ne l'avaient pas annoncée. Elle fut plutôt une espèce d'explosion du désespoir, qui manqua textuellement de vigueur. Et si maintenant, après sept ans, la République semble vraiment prendre racine, et si le monarchisme perd de plus en plus de terrain, il faut attribuer cela à des réalités actuelles, qui se stabilisent au fur et à mesure. Et d'autre part si la République en Allemagne se maintient contre et malgré des adversaires intérieurs, financièrement et économiquement très forts, c'est parce que les tendances et les buts de ceux-ci manquent de puissance créatrice, d'idées et d'une idéologie efficace. Tous les putschs réactionnaires furent caractérisés par une imprévoyance, un manque de clarté absolus, et pourtant, leur simple et unique but était la restauration des Hohenzollern.

Comment cela se fit-il? Il faut, pour obtenir une réponse, étudier les milieux dirigeants de ces mouvements. Ils se composaient notamment de la bourgeoisie supérieure et moyenne, qui par sentimentalité, par commodité et par amour pour les phrases résonnantes, et aussi par le manque de sérénité et de volonté ne réussit pas à s'opposer aux exigences de ce temps,

qui n'était ni pathétique ni clinquant, et qui était forcé, politiquement, de s'adapter au rythme d'une vie européenne. Cette bourgeoisie ne put pas suivre, parce qu'elle était trop usée déjà pour produire des valeurs positives dans une constellation toute nouvelle et encore mal comprise.

La guerre, la révolution, les crises économiques l'épuisèrent. Mais il ne se trouva personne pour prendre les rênes du pouvoir. Les soi-disant révolutionnaires avaient bien les masses derrière eux, mais celles ci ne pouvaient se détacher de leur idéal petit-bourgeois, que l'État précédent avait inculqué au prolétariat.

Si la littérature d'un peuple n'est autre chose qu'une manifestation artistique de ses facultés culturelles, sociales et intellectuelles, cela doit aussi être ainsi pour l'Allemagne. La littérature actuelle est l'expression de ces années chaotiques. Les anciennes ruines s'effritent implacablement, et les nouvelles bâtisses portent le signe des recherches peu sûres encore, et du provisoire absolu. L'art est ballotté entre l'expressionnisme aigu des Brecht et Bronnen et un vieux romantisme suranné comme celui de Zuckmayer. Ni peines, ni résultats. Le chaos est si vorace qu'il ne permet pas aux individus de se mettre à une œuvre. L'état de révolution, c'est-à-dire de destruction systématique, exigée par l'histoire elle-même, est permanent.

Quand on s'est bien expliqué là-dessus, on comprendra mieux l'importance d'un homme comme Thomas Mann. Élevé dans la pure tradition de la civilisation et de la démocratie, il est un des rares poètes allemands qui aient créé une œuvre durable, qui échappe à l'actualité éphémère. Abstraction faite de ses romans et nouvelles antérieurs, dont « les Buddenbrooks » sont le tableau le plus grandiose et saisissant de la bourgeoisie allemande d'avant-guerre, dont la nouvelle « La Mort à Venise » qui vient aussi d'être traduite en français, est un chef-d'œuvre de finesse et de sensibilité, et de ses essais, son dernier grand roman « Der Zauberberg » suffirait pour lui assurer une toute première place dans l'Allemagne contemporaine.

Mann y a travaillé dix ans. L'action en est simple. Un jeune homme, doué de capacités moyennes et des sentiments et préjugés courants, vient par hasard dans un sanatorium en Suisse, et doit y rester, au lieu d'une semaine, comme il en avait l'intention, des années, parce que la maladie se déclare subitement. Coupé du monde extérieur, il en apprécie la distance, qui lui permet de le mieux comprendre et il devient petit à petit, grâce à des conversations et des aventures pittoresques avec ceux qui l'entourent, un homme plus affiné, un homme plus universel.

Si ce seul roman restait de tout ce qui a été écrit pendant les dernières cinquante années, il montrerait suffisamment toute l'évolution spirituelle de l'Allemagne, voire de l'Europe tout entière. Car il n'omet aucun aspect de la vie moderne du continent : ni la psychanalyse ni le bolchevisme, ni la régénération de l'Église catholique ni la victoire de l'idée de relativité ni le nationalisme ni l'internationalisme. Mann voit le monde en Allemand; mais ses racines bourgeoises sont assez fortes pour qu'il résiste au chaos, il est assez profond, pour avoir assez de distance de ses propres habitudes bourgeoises et devenir sceptique. Mais Mann voit aussi le monde en véritable Européen, et cela fait de lui un nouveau type d'écrivain allemand, dans la tradition des Goethe, des Jean Paul, des Heine, etc. Dans le chaos, entre le passé et l'avenir de l'Allemagne et même de l'Europe, l'œuvre de Mann est là comme une tour, et porte deux emblèmes, celui de son pays et celui de l'Europe nouvelle.

Et si Thomas Mann vient en ce moment à Paris, ce n'est pas seulement sa raison, c'est son cœur qui l'aura guidé vers ici. Car au fond, en lui dort le même idéal que celui de tous les grands Allemands du siècle passé, l'idéal de la Révolution Française et qui n'est pas encore remplacé, chez Mann du moins, par celui de la Révolution Russe. C'est un citoyen du monde qui vient dans cette ville imbue des traditions européennes les plus pures. C'est le seul romancier allemand dont l'esprit ait pu maîtriser en lui même le chaos et le prussianisme pour se tourner vers l'idéal classique de l'humanité. Paris le saluera comme le représentant d'une Allemagne qui voit son seul salut dans la République, dans la paix, dans la démocratie et dans les relations amicales avec sa voisine, la France.

Manfred Georg.

NIETZSCHE ET LA MUSIQUE

Plus que tout autre il a aimé la musique : nous le disons pour justifier notre décision. Il était musicien. Aucun autre art n'était aussi cher à son cœur; tous venaient loin derrière la musique dans sa sympathie consciente. Il établissait une distinction entre les gens qui admirent par les yeux et ceux qui aiment par les oreilles, et se rangeait parmi ces derniers. Concernant les arts plastiques il s'est à peine prononcé et certainement il n'y a jamais consacré une de ses grandes leçons. La langue et la musique étaient le champ de ses investigations, de ses recherches préférées et expérimentales, et de sa production. Sa langue est elle-même de la musique et révèle la finesse de son oreille intérieure, une maîtrise du sens de la chute de phrase, du mode, du rythme, du discours, même décousu en apparence, maîtrise jusqu'alors sans exemple dans la prose allemande et probablement même dans la prose européenne. Ce n'est pas seulement l'affinité et le rapport intime entre la critique et la lyrique que prouvent les observations de Nietzsche, elles démontrent aussi d'une manière géniale et personnelle la continuité créatrice de l'affinité et de l'unité intime entre la critique et la musique. La critique cependant, c'est l'analyse et la conclusion, et ce fut à la musique que s'attachèrent les conclusions les plus élevées de son esprit et de son âme, de sa conscience prophétique.

En un mot : sa position par rapport à la musique était celle de la passion. Mais qu'est-ce donc que la passion? Comment l'élément pâtir entre-t-il dans la formation du mot passion et dans l'idée qu'il représente? Qu'est-ce qui fait de l'amour une souffrance? C'est le doute. Nietzsche a dit quelque part que l'amour du philosophe pour la vie est l'amour pour une femme qui nous fait douter d'elle. Il aurait pu dire exactement la même chose de son amour pour la musique : c'était un amour avec l'aiguillon du doute, qui en fait une passion; et si jamais on définissait la passion un amour qui doute, cette définition porterait sa marque.

Nous demandons plus encore. D'où venait ce doute d'une autorité prophétique et didactique, ce doute de conscience qui donnait à son amour pour la musique le stimulant de l'hésitation et du problématique? Et nous essayons de répondre qu'il provenait de ce que Nietzsche mettait presqu'au même rang le musical et le romantique, et que c'était son sort, sa mission héroïque de se consacrer à cette complexité psychique de forces, du plus grand attrait, qu'est le musical-romantique, le romantique-musical...

Son héroïsme cependant s'appelait abnégation de soi. Il avait, par amour de la vie, combattu de toute la force de son génie les idéals ascétiques; mais lui-même était un adepte de cet ascétisme laïque intérieur qui est la forme morale de la révolution. Comme Wagner, dont il s'était séparé pour obéir au jugement de sa conscience, mais qu'il a cependant aimé jusqu'à la mort, Nietzsche était, par sa descendance, un fils tardif du romantisme, et si Wagner fut un heureux admirateur et perfectionneur de soi-même, Nietzsche fut le vainqueur révolutionnaire de soi-même, et c'est pour cela que le premier reste le panégyriste et le dernier représentant, infiniment charmeur, d'une époque, et que le second est devenu le prophète et le guide d'un nouvel avenir pour l'humanité.

Voilà donc ce qu'il est pour nous : un homme qui aime la vie, le prophète d'une humanité supérieure, un guide vers l'avenir, un apôtre de la victoire sur tout ce qui, en nous, est hostile à la vie et à l'avenir, c'est-à-dire sur le romantisme. Car le romantisme est le chant de la nostalgie du passé, le chant magique de la mort, et la pensée de Richard Wagner, que Nietzsche a aimé si ardemment, n'était rien d'autre que le paradoxe, le phénomène éternellement intéressant de l'enivrement par la mort qui conquiert le monde.

Je sais bien que nous éprouvons de l'aversion pour admettre — malgré Nietzsche, malgré Goethe lui même — que le romantisme soit ennemi de la vie, soit une manifestation morbide. N'est-ce pas, au contraire, ce qu'il y a au monde de plus joyeusement sain, n'est-ce pas l'amabilité même, né dans les profondeurs les plus intimes de l'âme populaire? Oui, sans doute. Seulement, c'est là un fruit qui, frais et brillant de santé un moment, est très enclin, même en ce moment-là, à l'altération et à la décomposition, et qui, tout en étant le plus pur rafraîchissement du cœur lorsqu'il est consommé au bon moment, répand, dès que ce moment est passé, la corruption et la putréfaction dans l'humanité qui en fait usage. C'est un fruit de vie produit par la mort et qui porte en lui la mort. C'est un produit merveilleux de l'âme, le plus élevé peut-être au point de vue

de la beauté sans conscience, et béni par elle, mais vu avec défiance, et cela pour d'excellentes raisons, par l'œil consciencieux de l'amour de la vie qui domine et qui est l'objet de l'abnégation de soi-même d'après des règles établies par la conscience. Oui, l'abnégation de soi peut bien être, aujourd'hui encore, l'essence de la victoire sur cet amour, sur cet enivrement de l'âme, — avec de sombres conséquences. Nous sommes tous encore ses fils et connaissons sa force. Comme propagateur de l'enivrement de l'âme, on pourrait gagner des masses énormes au chant nostalgique et subjuguer ainsi le monde. On pourrait même fonder là-dessus des empires, des empires terrestres, trop terrestres, qui seraient solides et heureux dans le progrès et, à proprement parler, pas du tout nostalgiques, où ce chant, si j'ose m'exprimer ainsi, deviendrait une inoffensive musique de gramophone. Mais, malgré tout, son meilleur fils aura cependant été celui qui, pour nous tous, consumait sa vie dans son abnégation et mourut, ayant sur les lèvres cette parole nouvelle qu'il savait encore à peine comment articuler, que nous aussi nous savons à peine comment bégayer, cette parole prophétique de l'amour de la vie et de la foi dans l'avenir.

L'abnégation de soi a presque toujours une apparence de trahison envers soi-même, presque de trahison tout court. C'est ainsi que le grand triomphe que remporta Nietzsche sur soi-même, celui qu'on nomma sa défection de Wagner, eut cette apparence. Ses amis se plaignaient, ils disaient que cela devait mal finir quand un homme s'obstinait à scier la branche sur laquelle il était assis, et dans un chapitre du plus beau livre qui ait été écrit sur Nietzsche, du livre de Bertram, Nietzsche est appelé Judas. Cependant c'est parce qu'il devint un Judas qu'aujourd'hui tout ce qui croit en l'avenir jure par son nom — et non par celui du romantique impérial — et qu'il est devenu l'évangéliste d'une nouvelle alliance de la terre et de l'homme.

C'est à la musique, disions nous, que s'attachaient les plus hautes décisions de sa conscience. Son abnégation héroïque se vérifia en elle, et c'est dans la musique qu'il trouva la solution qu'il cherchait et sa rédemption.

« La musique et les larmes », a-t-il écrit, « je puis à peine les tenir séparées ».

Thomas Mann.

(Traduit de l'allemand par E. Dessuort.)

LE FÉMINISME EN EUROPE

A l'occasion de la réunion à Paris à la fin de ce mois du Dixième Congrès de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes, il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur la situation faite à la femme dans les différents pays d'Europe. Et immédiatement une constatation s'impose : c'est que le féminisme a jeté des racines très profondes dans le nord de l'Europe depuis plusieurs années déjà, alors que ce mouvement n'a gagné que petit à petit du terrain dans les pays de l'Europe méridionale et occidentale. Il en gagne cependant, et de nombreux indices nous permettent de nous rendre compte des progrès, parfois surprenants de rapidité, qu'a accomplis l'idée du vote des femmes à travers notre vieux continent. C'est ainsi par exemple qu'en Roumanie des femmes viennent tout récemment (avril 1926) d'être appelées à siéger dans des conseils municipaux. La Constitution roumaine permettant en effet l'éligibilité des femmes par cooptation dans ces conseils, les associations féminines très actives de Roumanie ont revendiqué le droit de présenter les listes de candidates, parmi lesquelles sept femmes ont été nommées Conseillères municipales à Bucarest. En Grèce également, et malgré la vie politique troublée de ces dernières années, la Constitution prévoit qu'à partir de 1927, une simple loi votée par le Parlement peut reconnaître dans certaines conditions le droit de vote municipal aux femmes. En Italie, le Sénat a ratifié en automne 1925 le projet de loi qui fut le résultat direct du Congrès international de Rome de 1923, et qui avait déjà été voté par la Chambre : d'après cette loi, les femmes ont obtenu l'électorat en matière administrative avec certaines conditions restrictives censitaires ou d'obligations d'instruction, et sont également éligibles à certains corps consultatifs municipaux moyennant quelques restrictions aussi. De plus, un projet de loi fasciste en préparation qui prévoit la nomination des sénateurs sur une autre base peut amener, s'il est adopté, une participation plus importante encore des femmes à la vie politique du pays. Enfin on sait qu'en Espagne les femmes sont électrices et éligibles aux conseils municipaux, et que plusieurs villes importantes connaissent déjà les conseillères municipales.

Mais ces progrès, pour rapides qu'ils soient,

* * *

sont peu de chose en comparaison de l'immense essor qu'a pris le féminisme dans le reste de l'Europe. Dans les pays scandinaves, les femmes sont depuis longtemps électrices et éligibles en matière municipale et possèdent en outre depuis plus d'une dizaine d'années des droits politiques complets. Il en est de même en Hollande. En Angleterre, les luttes mémorables menées par les femmes pour la revendication du droit de vote ont abouti en 1918 à la reconnaissance du suffrage féminin parlementaire (électoral et éligibilité) avec la seule restriction que seules sont électrices les femmes de plus de trente ans. L'État libre d'Irlande en se donnant sa Constitution y a fait figurer comme chose toute naturelle le vote des femmes. La Belgique sitôt après la guerre a reconnu aux femmes l'éligibilité dans tous les domaines et l'électorat en matière municipale. Enfin, après l'effondrement des monarchies du centre de l'Europe, toutes les nouvelles nations qui s'érigèrent en républiques inscrivirent immédiatement dans leurs Constitutions l'égalité des droits politiques entre hommes et femmes; c'est le cas en Allemagne, en Autriche, en Hongrie (avec quelques restrictions toutefois) en Tchécoslovaquie, en Pologne, dans les États baltes, etc. etc. Une carte de l'Europe où figureraient, marquées en couleur spéciale, les nations qui ont reconnu aux femmes des droits de citoyennes, sous une forme ou sous une autre, ne laisserait donc en blanc que bien peu de pays... et parmi eux la France.

Mais ce qui est plus intéressant que de constater cet essor du féminisme en Europe, c'est de se rendre compte des résultats pratiques de l'application du suffrage féminin. En tenant compte forcément des différentes modalités de vie, des mentalités variées et des coutumes différentes, on peut dire que dans tous ces pays les résultats ont été les mêmes. Partout, en effet, c'est essentiellement aux questions d'ordre social et moral que les femmes électrices ou députées se sont principalement intéressées. Protection de la maternité et de l'enfance, lutte contre l'immoralité publique, contre l'alcoolisme, contre la misère, contre les maladies sociales, amélioration des conditions du travail de la femme et libre accès pour les femmes à toutes les professions, transformation de la situation légale souvent bien inférieure faite encore à la femme par les législations attardées, hygiène publique, bien-être des classes laborieuses; c'est à cette vaste tâche que se sont attelées les nouvelles électrices. Il serait trop long et fastidieux d'énumérer les lois qui ont été votées avec leur concours, mais il est impossible de jeter un coup d'œil sur le moindre résumé de l'activité féminine dans les pays où les femmes ont le droit de vote sans être frappé par la convergence de leurs efforts. Les questions purement politiques semblent peut-être moins les intéresser, quoique dans certains pays des femmes députées aient occupé et occupent encore des places très en vue dans les commissions parlementaires spécialement chargées de travailler dans ce domaine.

Quant aux résultats du vote des femmes sur les partis politiques, il ne semble pas qu'un parti ait été avantagé plus qu'un autre, et cela malgré les craintes qui ont été si souvent émises à ce sujet, et qui sont encore manifestées dans les pays où l'on hésite à reconnaître aux femmes leurs droits de citoyennes. La balance des partis n'a pas été changée et cela est naturel, les femmes n'étant pas un bloc réactionnaire ou progressiste, mais professant des opinions en aussi grande variété que les hommes. L'on peut donc dire d'une manière générale que, si les partis ont été renforcés numériquement, cela n'a pas été au détriment des uns et au profit des autres, mais qu'en revanche les femmes ont presque toujours fait bloc et dans certains pays avec une belle indépendance, pour réaliser les réformes sociales qui leur tiennent à cœur en tant que mères et en tant que femmes.

Cet aperçu est forcément très incomplet, et le sujet mériterait d'être étudié beaucoup plus à fond. Nous croyons cependant qu'il y a intérêt à placer sous les yeux des lectrices de la *Revue Bleue* ce tableau sommaire de la situation du féminisme en Europe, cette documentation fournie à l'Alliance internationale par ses sociétés affiliées prouvant, nous semble-t-il, de façon irréfutable que le suffrage des femmes est en progrès constant, et ensuite que, s'il a pour lui la grande force morale d'un principe de justice, il est aussi un arbre dont les fruits peuvent être reconnus comme excellents par tous ceux qui ont tenté l'expérience que peu à peu toutes les nations de l'Europe seront, de par la force des choses, appelées à tenter.

Marg. Corbett Ashby,

Présidente
de l'Alliance internationale pour
le suffrage des femmes.

TENDRESSE DE CLOWN

(Nouvelle)

I

Les deux quadriges en stuc de la façade du *Cirque des Deux-Mondes* rosissent sous une ondée lumineuse. La rotonde ressemble à une tête d'ogre coiffée d'un chapeau chinois. Sous le comble, veillent les multiples regards des fenêtres éclairées. La porte, gueule béante, avale la foule qui accourt comme des alouettes attirées par le soleil : foule mêlée, de tout âge et de toutes conditions, laissant derrière elle un sillage de parfums combiné avec une odeur d'alcool et de tabac, foule bourdonnante sur trois rangs pressée, jeunesse enjouée, femmes en cheveux ou en chapeaux, visages émergeant des fourrures, enfants tenus par la main, déjà émerveillés des lumières, impatients d'entrer, les oreilles chatouillées par la sonorité des cuivres qui poussent à l'intérieur des ricanements de joie. La file des voitures s'allonge sur la chaussée. Un camelot d'une voix populaire offre le programme : jongleurs, bouffons, danseuses, écuyères, gymnastes, belluaires, vont forger du plaisir pour les yeux et du frisson pour les âmes pusillanimes.

La foule s'est engouffrée dans le cirque. Encore quelques attardés qui se hâtent vers les guichets, puis le désert se fait.

Seul, un homme reste près du seuil, indécis. Ses yeux, dans l'orbite creuse, trahissent une inquiétude. Il tortille d'une main noueuse la rude moustache qui barre sa face tourmentée. Vêtu de drap sombre, le veston dansant un peu sur les épaules, coiffé d'une casquette d'ouvrier, il est légèrement voûté, comme ceux qui peinent sur l'établi.

Sous une lune d'étain, brillante dans un ciel lilas, le boulevard du Temple ruisselle de vie nocturne. Tout le tumulte de la Ville ardente se fond en grondements de houle, s'éparpille dans la nuit glacée de décembre.

L'homme soupire. On dirait que la ville énorme pèse sur son cœur. Mais voilà que près de lui, s'est posé, tel un oiseau, un petit être falot, dépenaillé, étique et blême, échappé de quelque ruelle... Il tousse, étire le cou pour voir ce qui se passe dans cet antre féerique enveloppé de lumières, et, ne voyant rien, il disparaît, sans bruit, comme s'il s'était envolé...

L'homme a tressailli. On dirait que cette rapide vision vient de lui rappeler une réalité pressante, car refoulant ses hésitations, il entre délibérément dans le Cirque. Il consulte le tableau où sont affichés les prix, demande « une seconde » et muni de son ticket, s'engage dans un couloir, l'âme inquiète, les yeux mobiles comme s'il cherchait quelqu'un. Il se trouve, sans trop savoir comment, devant une large entrée dont les rideaux de velours cramoisi ont glissé sur leur barre de cuivre, découvrant la piste, les loges, les gradins en amphithéâtre où papillotent des visages et les mouvements divers d'une multitude. Le personnel, « le matériel » comme disent les clowns, en livrée chocolat, fait la haie. D'une tribune, sous la coupole, l'orchestre arrose le public d'une pluie de notes éclatantes. Fine et gracieuse sous les rayons rutilants des phares, une écuyère en corsage de satin bleu lame d'argent, la jupe vaporeuse, debout sur le caparaçon d'un cheval noir, ondule, se cambre, se renverse en des eurythmies que cadence le galop incliné du coursier. Elle a une élasticité du torse, des inflexions de bras, un envol du corps qui rappellent des attitudes de danseuses aux flancs des vases antiques. Le chef de piste en habit bleu-barbeau, ganté et cravaté de blanc, muni d'une chambrière claquante, active le cheval dont les sabots frappent le pourtour de bois et soulèvent la sciure.

Inattendue, soudaine, bruyante, une foule d'hommes-singes, d'hommes-crapauds, d'Augustes, de clowns excentriques, de paillasses disloqués, burlesques dans leurs déguisements et leurs maquillages, fait irruption sur la piste. Ils se bousculent, se mettent en tire-bouchons, s'affairent pour ne rien faire, se renvoient gifles et bonnets pointus, marchent sur les mains, courent sur les genoux, tourbillonnent dans une orgie de culbutes, de pirouettes, un charivari, une frénésie de cris, de calembours et de propos saugrenus qui déchaînent des tempêtes de rires et de bravos.

L'homme, figé un instant devant ce spectacle, s'éloigne, le front bas, confus d'avoir laissé capter ainsi son attention. Et le voilà qui rôde à nouveau dans le couloir désert. Une étroite galerie s'offre à droite. Il la prend, longe des murs nus, rouges, comme teints de sang. Au plafond, de distance en distance, des ampoules électriques éclairent l'étrange passage. L'homme avance toujours, à pas incertains. Une odeur âcre, indéfinissable, le saisit à la gorge. Il est dans une salle carrée, devant une immense cage où douze tigres sont couchés, le flanc ou accroupis dans des poses de sphinx. Leurs yeux, qu'habite encore le mirage des jungles hindoues, ont l'éclat du beryl vert ; ils suivent indolemment la marche de cet homme qui passe devant eux... Celui-ci se hâte maintenant vers une issue. Il croise des gymnastes en peignoirs

blancs, une troupe de danseurs russes, des poneys lilliputiens, s'empêtre dans des accessoires et, guidé, dirait-on, par une sorte de divination, il s'arrête devant une porte vitrée. Il glisse un regard furtif à l'intérieur : c'est un petit salon dont les étoffes et les tentures représentent les fruits d'un verger et les animaux de l'Arche de Noé. Sur un canapé, des masques, des poupées en étoffes, des perruques vertes, rousses ou blond-filasse... L'artiste est absent de sa loge ; mais là, au mur, entouré de photographies et d'autographes de gens de théâtre illustres, dans ce cadre doré, n'est-ce pas lui, Monetti, le clown inimitable, qui déploie la plus brillante, la plus inépuisable fantaisie, le clown dont le génie comique fait courir tout Paris, que les enfants revoient dans leurs rêves d'or?...

Le visage de l'homme s'éclaira...

Timidement, de l'index, il frappa la vitre.

Une draperie se souleva dans le fond et un personnage en tous points semblable à celui du portrait, vint d'un pas sautillant ouvrir la porte.

Il était enfariné, barbouillé de couleurs vives ; un trait de carmin, telle la pourpre d'une rose pressée, accentuait sa lèvre rieuse sur les dents blanches ; un as de trèfle noir étalait son mystérieux stigmate au milieu du front et de ses yeux soulignés de crayon bleu, jaillissait un flot de vie ardente. Ce maquillage, malgré son aspect comique qu'exagérait encore un toupet flamboyant comme une fournaise, ne le défigurait pas cependant et toute la noblesse, la virilité, le caractère de son visage transparaissaient sous l'enduit blanchâtre. Son cou puissant émergeait d'une large collerette de batiste plissée qui tranchait sur une sorte de kimono de soie amarante aux manches de satin vert, moulant son torse flexible. Ce costume brodé de papillons aux ailes diaprées de pierres étincelantes flottait sur les jambes, jusqu'aux chevilles où il s'arrêtait, noué par des lacets d'or découvrant les pieds chaussés d'escarpins vernis.

— Vous désirez?

L'homme retira vivement sa casquette, la tourna dans ses doigts et murmura d'une voix troublée :

— Je voudrais parler à M. Monetti.

Le clown ferma la porte et vint se poser devant son visiteur, le buste incliné, les mains derrière le dos, semblant dire : « Là ! Regardez-moi bien ! Satisfaites votre curiosité. Je suis Monetti en chair et en os !... »

— Excusez-moi, monsieur ! fit l'homme interloqué.

— Oh ! Je suis habitué aux visites ! déclara Monetti non sans une légère pointe de malice.

— Je le pense bien monsieur. Aussi, je vous dérange.... Je ne voudrais pas... si je savais...

Il s'embrouillait, ne sachant par quel bout commencer. Monetti eut pitié de son embarras.

— Voyons ! Qu'est-ce qui vous amène?

Voilà : Je venais vous demander...

Comment ! s'écria Monetti. Vous avez quelque chose à me demander? Que ne le disiez-vous tout de suite ! Et approchant un siège :

Asseyez-vous !

L'homme s'assit au bord de la chaise, tandis que Monetti se renversait sur le canapé entre un Pierrot et une Mélusine dont les petits corps flasques perdirent aussitôt l'équilibre.

— Je m'appelle Dionet, monsieur. Je suis menuisier-ébéniste dans la rue Saint-Louis-en-l'Ile, à côté de l'église. Voilà vingt ans que je demeure là, et tout le monde pourra vous dire...

— Pas besoin de certificat ! interrompit Monetti. Je vois à votre figure que vous êtes un brave homme.

— Oh ! fit Dionet encouragé par ces paroles, je n'ai jamais fait de tort à mon prochain, ça, c'est bien vrai ; mais ce n'est pas là un grand mérite. Pour vous dire, monsieur, on vivait heureux : j'avais du travail, une bonne femme, un bel enfant... Ah ! mon tour de bonheur a été vite passé ! L'an dernier, ma pauvre Émilienne est morte...

L'homme se tut, pinça les lèvres, haletant comme si la rude poigne du Destin pressait en cet instant son cœur douloureux.

Il continua pourtant :

Je suis resté seul avec mon petit garçon. Il a sept ans, monsieur. Si vous l'aviez vu voilà seulement trois mois, avant qu'il tombe malade, comme il était gentil ! Dans le quartier, on l'appelait « le chérubin », par rapport à ses cheveux bouclés et à son petit air de Jésus. A présent... il n'y en a plus ! Il est maigre et pâle ; il dépérit de jour en jour. Si intelligent, tout petit qu'il est, si bon avec ça ! Mais... pardonnez-moi, monsieur, de vous montrer ainsi ma peine...

— Voyons ! Voyons ! fit Monetti, plus émotionné qu'il ne voulait le paraître. Vous exagérez peut-être? Qu'a-t-il comme cela, votre petit?

— On ne sait pas. Le médecin n'y connaît rien. Il a d'abord parlé d'une méningite parce que Lucien « criait sa tête ». Mais c'était pas ça. Pour moi, voyez-vous, il a grandi trop vite... Et puis, je vas vous dire, il a un entendement, cet enfant, qui n'est pas ordinaire pour son âge. Sitôt que sa mère est morte, il est tombé dans ses réflexions et il est devenu tout triste. Je lui disais : « Quoi donc qu'il faudrait pour ramener ton joli sourire, dis, mon petit compagnon? » Et il m'aurait demandé la lune que j'aurais été lui chercher si j'avais pu.. Je vous ennuie à vous raconter ça?

Monetti secoua la tête et mit doucement sa main

sur l'épaule de cet homme qui lui dévoilait tout son cœur enlisé d'amertume.

— Une nuit que je le veillais, continue Dionet, il avait le délire. Il parlait, il parlait, et dans ce qu'il disait, un nom revenait toujours : « Monetti ! Monetti? Qu'est ce qu'il veut dire comme ça, que je me demandais. Vous m'excuserez, monsieur, je ne suis qu'un ouvrier, je passe ma vie à travailler dans mon atelier et je suis plutôt tardif sur les choses du dehors, si bien que j'ignorais votre nom. Ce n'est guère pardonnable, un nom que tout le monde connaît, bien sûr ! Enfin, le lendemain je dis au petit : « Qui donc c'est, Monetti, mon mignon? » — « C'est un clown, qu'il me dit, un clown qui est drôle, drôle ! mon petit camarade Guy l'a vu au *Cirque des Deux-Mondes*... et je voudrais bien le voir, moi aussi ! » Ah ! si ça n'avait été que ça, je l'aurais emmené au Cirque dix fois pour une, mais comment faire? Malade comme il était ! Le sortir de son lit? Un coup de froid et ça me l'aurait tué. Je ruminais pourtant dans ma tête le moyen de satisfaire son désir, le dernier peut-être, hélas ! Enfin ce soir, en voyant sa petite mine plus triste que d'habitude, j'ai compris qu'il pensait encore à vous et ramassant mon courage, au risque de me faire moquer de moi, je suis venu... je suis venu avec beaucoup de respect, monsieur, pour vous demander si ce ne serait pas un effet de votre grande bonté de... de... Ah ! c'est trop osé de ma part, je le vois bien ! Enfin, de... venir à la maison, chez un pauvre menuisier.... ça ne serait-il que le temps qu'il vous voie, mon petit Lucien, comprenez-vous, mon bon monsieur? Il aurait eu sa joie et moi, je n'aurais rien à me reprocher.... plus tard !

« Oh ! soyez-sûr, s'écria-t-il, se méprenant sur le silence du clown. Je paierai. Je ne suis pas riche, mais je paierai ce qu'il faudra, ce que... »

A ce moment, la porte s'ouvrit. Monetti dressa brusquement la tête comme quelqu'un que l'on surprend dans un songe. Il reconnut le speaker du Cirque.

— Ah ! c'est mon tour, M. Loyal? Bien ! Bien ! J'y vais.

Et voyant Dionet, déconcerté, se lever pour partir :

— Non ! Non ! Restez ! dit-il. Je passe mon numéro et je reviens.

Il disparut derrière le rideau. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que des applaudissements crépitèrent aux oreilles de Dionet qui considérait les murs, alors que sa pensée s'envolait là-bas, dans l'humble logis de la rue Saint-Louis, près d'un petit lit à fuseaux de bois, où l'enfant attendait...

De nouveau, des rires, des bravos, des rumeurs joyeuses fusèrent, s'insinuèrent dans les couloirs, les loges, les salles, les écuries, emplirent le cirque, allant troubler la somnolence des tigres dans leur cage.

— Oh ! murmura Dionet. C'est vraiment le roi des clowns, celui-là ! Quel succès ! Il est bien trop grand, il ne viendra pas ! Si pourtant il voulait pousser jusque chez nous... serait-il heureux, mon Lucien ! Ah ! si je le voyais rire comme autrefois, de tout son cœur !...

Un temps qui lui parut une heure s'écoula, puis il reconnut la voix de Monetti derrière la cloison :

— Jack, disait-il. Ma porte est condamnée. Ne laisse entrer personne.

Puis le rideau se souleva et le clown parut aux yeux de Dionet, tel un bon génie, tel l'enchanteur des contes de fées. Il avait le regard brillant, le toupet conquérant et paraissait encore plus captivant dans l'éclat multicolore des papillons de son costume que l'on eut dit animés.

Il s'assit.

— Alors, vous disiez que votre petit bonhomme... Lucien, n'est-ce pas?

— Oh ! vous vous rappelez de son nom?

Voyons ! Quand veut-il me voir?

— Quoi? s'écria Dionet s'élançant vers lui. Vous... vous consentez?

Il prit les mains du clown et les serra avec force dans les siennes.

— A une condition, déclara Monetti, l'index grondeur. C'est que vous ne me parliez pas d'argent !

— Pourtant, monsieur....

— Chut ! Pas un mot là-dessus. Vous m'offenseriez beaucoup. Alors, quel jour voulez-vous?

— Voilà, fit Dionet se grattant la tête. En partant, il m'a dit.... je lui ai promis...

— Que vous me ramèneriez, hein? Je vois ça ! Eh bien ! Allons-y ! s'écria Monetti en se levant. Le temps de mettre quelques accessoires dans une valise, et...

— Ah ! merci, monsieur Monetti ! Merci ! Vous ne savez pas... ma reconnaissance... Pour un service, n'importe lequel, appelez-moi ! Comptez sur Dionet ! Et deux larmes qu'il ne pouvait plus contenir glissèrent le long de ses joues.

Jack ! appela Monetti ouvrant la porte.

Un boy en livrée bleue se présenta aussitôt.

Ma pelisse ! Vite !

Le boy revint avec un manteau confortable, doublé de loutre et aida son maître à le passer.

Maintenant, va me chercher une voiture. File ! Ah !...

Il le retint par la manche, lui glissa de l'argent dans la main et dit à voix basse :

— Tu régleras...

Quelques minutes après, Monetti sortait de sa loge escorté du menuisier Dionet. Il s'entendit appeler :

— Monetti? Monetti?

C'était le speaker qui courait derrière lui.

— Quoi?

— Vous avez encore votre maquillage!

— Parbleu! fit le clown en riant. Je vais donner une représentation dans l'Ile Saint-Louis!

II

La voiture s'arrêta devant une humble boutique aux volets décolorés, portant cette enseigne :

Dionet — Menuisier-ébéniste — Réparations

Monetti jeta un regard sur la vieille rue solitaire :

— Comme on doit être bien ici! murmura-t-il.

— Dame! C'est tranquille! répondit Dionet qui mettait déjà la clef dans la serrure.

Des gens pressés passaient sur les trottoirs. L'église Saint-Louis, élégante dans sa simplicité, dominait les maisons blenies et immobiles comme des mortes.

L'attrait de l'Ile, c'est d'être éloignée du mouvement. Personne n'y vient perdre son temps, s'étourdir en des plaisirs qui d'ailleurs ne s'y trouvent point. C'est une petite province au milieu de la Cité, une île au milieu d'un océan de bruits. C'est presque un séjour de félicité. Ceux qui l'habitent, à moins que ce ne soit des sages, savent-ils seulement apprécier le calme de ses vieux quais mélancoliques, cette paix, ce silence qui permet d'entendre sonner les heures à l'antique église où, le soir, les étoiles piquent des diamants aux dentelles de son campanile?

Ils passèrent le seuil et se trouvèrent dans l'atelier du menuisier. Il y rôdait une odeur de colle, de pipe et de renfermé. Une lampe-pigeon dont Dionet remonta la mèche brûlait sur l'établi.

— Je fais surtout les réparations, observa timidement le menuisier pour expliquer le bric-à-brac, un pêle-mêle de coffres, de chaises, d'armoires qui encombraient la pièce.

Monetti avisa dans un coin une petite Vierge du XIII^e^ siècle en bois vermoulu. Il enjamba un tas de copeaux, prit la statuette, la tourna et retourna dans ses doigts en connaisseur.

— Elle vous ferait plaisir? balbutia Dionet.

Monetti reposa précieusement la petite Vierge et dit au menuisier :

— Si vous annonciez ma visite à l'enfant? Il ne faut pas le faire attendre.

Tandis que Dionet entrait avec précaution dans la chambre silencieuse, le clown se débarrassait de sa pelisse et ouvrait la valise aux accessoires.

Lucien s'était sans doute assoupi car il souleva les paupières, tendit vers son père sa jolie face endolorie, encadrée de boucles blondes, puis il sortit des draps ses frêles épaules et se dressa sur l'oreiller. Il y avait dans les traits de cet enfant d'ouvrier l'allinement de la maladie, mais aussi une distinction aristocratique, une grâce délicieuse qui paraissaient toutes naturelles. Ses regards se fixèrent sur la porte vitrée derrière laquelle il lui avait semblé voir bouger une ombre. Alors il demanda :

— Monetti?

Son père pencha vers lui son âme anxieuse, essuya son front couvert de sueur et dit avec un bon sourire en montrant du doigt l'atelier :

— Il est là!

L'enfant sursauta. Son visage prit une animation extraordinaire, ses pommettes s'enluminèrent comme une petite fleur très pâle qu'un rayon de feu vient visiter et il s'exclama en battant des mains :

— Le clown! Oh!...

Oui! Il était là, le clown! Pouvait-il en douter? Son père mettait de l'ordre dans la chambre, disposait les chaises, retirait le fauteuil, allumait la grosse lampe à l'abat-jour en papier gaufré et les bougies des candélabres sur la cheminée, des deux côtés de la pendule. Il ranimait le foyer avec des copeaux et des morceaux de planches. La flamme pétillait, éclaboussait les murs, le lit du père en acajou luisant, revêtu de rideaux de cretonne à fleurs rouges. C'était un vrai feu de Bengale dont la lueur s'atténua pour laisser une lumière égale, bleuâtre, comme un clair de lune de théâtre.

Soudain l'enfant prêta l'oreille. Ses regards exprimèrent une curiosité mêlée d'inquiétude. Il se crut le jouet d'une hallucination. Quelque chose s'embrouillait dans son jeune esprit.

— Papa! demanda-t-il. Entends-tu?

— Oui, mon Lucien! fit Dionet à voix basse. C'est lui, c'est le clown qui joue de la musique.

Monetti préparait son entrée. Une mélodie parvenait de l'atelier. Les notes passaient sous la porte, sautillaient sur les meubles, montaient et retombaient avec un bruit de jet d'eau dans une vasque de cristal.

L'enfant écoutait maintenant, plongé dans le ravissement. Il lui semblait qu'une infinité d'oiseaux au ramage merveilleux s'étaient posés sur les branches de rosiers et les asphodèles fanées du papier pour chanter tous à la fois.

Enfin la porte s'ouvrit.

(A suivre.) Hugues LAPAIRE.

PORTRAITS D'ARTISTES

ÉMILE-RENÉ MÉNARD

La souplesse de l'École française est admirable. Au moment même où l'Impressionnisme, longtemps discuté, connaît le triomphe, et entraîne les palettes à rendre presqu'uniquement les variations de la lumière, un artiste se présente et exalte le paysage composé, dans des œuvres d'une beauté si noble, d'un charme si persuasif que le courant traditionniste, un instant détourné, peut reprendre ainsi renouvelé la place tout à l'heure contestée.

Certes Émile-René Ménard est de son temps. Ses quarante années de labeur soutenu, jalonnées par une suite de réalisations toujours plus personnelles, n'obnubilent en rien l'acuité de son jugement. Il connaît la qualité des manifestations émanées d'esprits différents de sien : raffinement des nuances, prestige des brillantes valeurs. Il les accueille, mais sans jamais se laisser distraire d'un idéal qui reflète, toujours plus profondément, sa conception particulière du paysage et des hommes.

Il a le sentiment très vif de tout ce qu'apporte de magie à l'œuvre d'art l'expression de la saison et de l'heure; il sait quelles simplifications heureuses entraîne leur observation; de quels émouvants mystères s'enveloppent aux heures extrêmes les grands espaces : forêts monumentales aux ombrages mystérieux, propices à la retraite des chèvrepieds et des hamadryades; estuaires largement ouverts dont la lumineuse nappe bleue, laiteuse le matin, ambrée le soir, s'étend entre l'échancrure de falaises où se dressent quelques beaux arbres, parfois un temple antique.

Sur une éminence ou à l'orée d'un bois, au gué d'un fleuve, non loin du peintre dont la main travaille et l'esprit rêve, des ombres apparaissent, prenant forme. En elles, l'artiste reconnaît quelque figure fabuleuse, chère à l'Hellade. Ainsi se trouva naguère évoquée la rencontre d'Aphrodite et du berger Pâris. C'était à l'heure du mystère : le site grandiose et solitaire se couvrait déjà des ombres du soir, le ciel rose et or pâlissait, tandis que les eaux, gagnées par l'ombre, reflétaient une dernière fois une traînée de ciel bleu sombre, d'une indéfinissable qualité. C'est alors que, dans le silence musical, Aphrodite dévoilait au berger charmé sa beauté dorée. Ainsi l'œuvre paraissait-elle grave et tranquille dans sa païenne grandeur.

Parfois aussi, le paysage est animé par la présence de simples baigneuses, mais de formes si pures, d'un rythme de mouvement si heureux, qu'elles semblent inséparables du cadre de nature qui les environne. Elles lui donnent seulement, par leur présence, un caractère de vérité et de contemporanéité auquel le spectateur ne peut rester insensible.

Son besoin de beauté, les curiosités de son esprit ont attiré Émile-René Ménard partout où subsiste un témoignage de l'antique harmonie : en Syrie, dans la Grèce de Corinthe et d'Égine, dans l'Italie de Poestum et de la Voie Appienne, plus récemment en Égypte, au Maroc dont il a noté le caractère tour à tour aride et fécond, dans le décor des sinuosités de l'Atlas que le crépuscule rougit. Mais, il n'en demeure pas moins sensible au charme des paysages de France. La Provence, de l'Estérel à Aigues Mortes, la forêt de Fontainebleau, les côtes de l'Océan et de la Manche l'ont pris tour à tour. De tout cela il a saisi les caractères sur l'instant d'une certaine lumière qui donne à ses compositions un poétique prestige. L'étude sincère à l'huile, plus souvent pastel, exécutée sur place, — ou de mémoire avec l'aide de croquis annotés, — sera, à l'atelier, l'élément essentiel d'une belle page de nature où le plus souvent une pure figure donnera à la composition ce caractère achevé qui est fait pour plaire à l'esprit comme aux yeux.

Des expositions volontairement espacées ont permis de suivre Émile-René Ménard à travers bien des sites, en des saisons et aux heures les plus diverses. Dans une suite de peintures inspirées par les côtes de Provence, c'était l'harmonie de cette région privilégiée qui se trouvait évoquée : terre toujours verte où, sous la protection de robustes cyprès, se dessine la ligne délicate des oliviers, la svelteresse de pins parasols, et que semble protéger contre la douleur humaine et la colère des éléments le délicat rempart des montagnes prochaines; puis, c'étaient les Pyrénées : la *Dent du Midi*, le *Pic du Midi d'Ossau*, ces montagnes ci accensées par ce bleu sombre qui leur est particulier, bleu presque noir mais transparent toujours, qui tranche tout à la fois sur la neige des sommets et l'allégresse d'une campagne fleurie. Plus tôt, Émile-René Ménard montrait ces deux sources de lumière que paraissent la tendre caresse du

soleil, les lacs d'Annecy et de Genève; dans celui-ci, transperçant un ciel brouillé, la traînée d'un astre voilé irradiant un poudroiement lumineux. Émouvants jeux de lumière, auxquels le peintre ne sacrifie pas, cependant, l'ordonnance générale de la peinture toujours de bel équilibre, pleine de sérénité, même lorsque l'homme intervient. Si, par une claire matinée le Centaure Nessus enlève Déjanire, l'air n'en demeure pas moins limpide, et la ligne des montagnes n'en est pas bouleversée.

Ce fervent interprète des spectacles de la terre et des variations de l'atmosphère ne pouvait rester indifférent au visage humain. Il l'a, en effet, interrogé. Mais, semble-t-il, avec une sorte de crainte, une extrême discrétion. Il n'a été qu'à ceux qui, d'ordinaire, se confiaient à lui, dont les traits lui étaient aussi familiers que les qualités de l'esprit. Ainsi sont nés les portraits de la mère de l'artiste, d'une si fine sensibilité, d'André Chevrillon dont la distinction d'esprit est en communion avec le sien, surtout celui si prenant, si précieux, de son oncle, le philosophe Louis Ménard. Un portrait intime présenté dans le cadre intellectuel qui n'a cessé d'entourer le penseur. Assis dans son vieux et profond fauteuil confident de tant de rêveries, le philosophe se présente dans une attitude familière, la pipe à la main, ce qui peut très bien s'accorder avec le feu de la pensée. Si les traits et les rides révèlent l'usure de la vie, les yeux restent extraordinairement jeunes sous le front haut, détaché sur un fond de vieux in-folio à la peau usée, au parchemin jauni, qui entourent la tête de Louis Ménard d'une auréole de sagesse.

Si l'on se souvient que le père d'Émile-René Ménard, humaniste lui-même, fut un passionné d'art à l'érudition hardie, si l'on songe que le peintre, aux plus belles heures de l'adolescence, fut le confident des propos échangés entre le père et l'oncle, la direction qu'il a donnée à son art paraît ne pouvoir être autre. Le créateur des panneaux de la Faculté de Droit de Paris : *Rêve antique*, la *Vie Pastorale*, de *l'Age d'or*, du Musée Philippe, à Washington, du *Temple* que conserve le Petit Palais de la ville de Paris, est sans conteste l'héritier des auteurs de la *Vie privée chez les anciens* et des *Rêveries d'un païen mystique*.

Émile-René Ménard s'affirme, du reste, l'homme de son œuvre. Sa physionomie est connue. Qui n'a remarqué dans les expositions, les salons, sa haute stature, son visage jupitérien qu'éclaira si longtemps un sourire maintenant figé par des deuils cruels. Peintre des plus nobles aspects de la nature, il aime à vivre près de choses harmonieuses et rares. Sans être collectionneur au sens étroit du mot, sans chercher non plus le bric-à-brac piquant qu'en un autre temps on n'était pas peu surpris de rencontrer dans l'intérieur d'artistes sans fantaisie, dont Gérôme fut le type, Émile-René Ménard a su réunir autour de lui une foule de pièces de haute qualité : tapisseries, tapis persans, stucs de l'Italie médiévale, médailles et marbres grecs, chapiteaux romans. Toutefois, n'ayant pas de préférences exclusives pour le passé, il est prêt à faire une large place aux productions modernes lorsqu'elles approchent de la beauté véritable. Ainsi tient-il pour rares merveilles les céramiques de Delaherch, nombreuses dans son atelier.

Près de ces belles choses, des pastels aux tons limpides, quelques toiles ébauchées ou en voie d'achèvement. Mais, à quelque moment qu'on les voie, elles ne rompent pas l'unité du décor ambiant, car, préparé en grisaille ou légèrement coloré, le sujet présente déjà l'équilibre et l'harmonie de l'œuvre achevée. Quelques reprises, une revision ultime, et la toile ira grossir d'une unité le nombre des maîtresses œuvres de ce noble peintre.

Charles Saunier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES HEURES SOMBRES

L'Europe, l'Europe entière, et peut-être le monde entier, passent par des heures sombres. Si le malheur du voisin pouvait nous consoler de nos malheurs domestiques, il nous suffirait de regarder par-delà nos frontières pour prendre nos maux en patience, et trouver nos inquiétudes supportables.

L'inquiétude? C'est le sentiment qui domine dans toutes les capitales, dans tous les centres industriels, et voici qu'elle commence à gagner les campagnes. Les mystérieux soubresauts du change, dont personne n'est arrivé à donner une explication complète et valable, ont créé un état d'incertitude économique dont chacun se trouve atteint, presque autant dans les pays à change élevé que dans les pays à

change déprécié. Car si les uns se privent de leurs substances et s'accoutument à vivre au jour le jour en bohèmes et en nomades, les autres voient leur industrie paralysée, leur classe ouvrière démoralisée par le chômage. Nous nous en prenons à l'État, au Gouvernement, parce que, par suite d'une longue habitude, nous avions, pour certaines choses essentielles, une confiance presque illimitée dans les pouvoirs de l'État, et, surprise amère, nous constatons que l'État est, cette fois, totalement impuissant. La médiocrité des hommes « à qui la Providence a confié le gouvernement des Empires », comme disait le chancelier Oxenstierna, y est bien pour quelque chose, mais où en seraient les sociétés humaines si elles ne pouvaient plus compter pour les diriger que sur l'homme de génie? Faut-il conclure que la complexité des problèmes est devenue telle qu'elle échappe aux cerveaux humains? Ce serait jeter le manche après la cognée. La vérité, c'est que nous assistons à une crise sociale et politique qui, suivant des modalités diverses et suivant le tempérament des peuples, se reproduit presque partout, simultanéité qui seule peut-être nous épargne le fléau de la guerre.

Un petit fait qui s'est produit en Belgique peu avant la chute du dernier ministère nous éclaire singulièrement sur le caractère de cette crise. Le pouvoir en Belgique était aux mains d'une alliance dite démocratique, où étaient entrés les démocrates-chrétiens et leur chef M. Poullet, et les socialistes. En réalité, ces derniers, — autant par la valeur de leurs hommes que par la puissance de leurs organisations électorales — dominaient ce gouvernement : il n'a cependant pu accomplir aucune des réformes démocratiques qui étaient au programme des démocrates chrétiens aussi bien que des socialistes. On dira qu'il n'en a pas eu le temps. Soit, mais il n'a même rien esquissé parce qu'il a été absorbé par un problème financier qu'il a été impuissant à résoudre.

Il avait promis de stabiliser le franc : il a tenté l'opération, mais pour des causes obscures, dont la principale était probablement l'état du marché de New York, l'emprunt étranger qu'il avait escompté n'a pu se réaliser. Par une fausse manœuvre dictée par la mauvaise humeur, il a attribué cet échec à la méfiance et aux spéculations des banquiers belges on a été jusqu'à parler de poursuites. Or, quelques jours après, ce même gouvernement, s'étant vu dans la nécessité de conclure un emprunt intérieur afin de consolider sa dette flottante, se vit obligé de faire appel à ces mêmes banquiers qu'il avait accusés. Ceux-ci posèrent leurs conditions : pour réaliser l'emprunt demandé, il fallait que le gouvernement l'exemptât des droits de succession, de ce que l'on appelle en Belgique la « supertaxe » — c'est-à-dire de la proportionnalité de l'impôt — enfin qu'on lui donnât une garantie-or. Rien de plus antisocialiste. Cependant, dans une séance réellement émouvante pour qui connaissait le dessous des cartes, et à laquelle assistaient les représentants de la haute banque belge et quelques mandataires du parti socialiste, ceux-ci acceptèrent toutes les conditions des financiers. Ce fut une véritable capitulation. Le parti qui détient le pouvoir politique parce qu'il a la force du nombre reconnaissait qu'il était incapable de l'exercer sans l'appui tout au moins tacite de l'oligarchie qui détient le pouvoir réel, c'est-à-dire le pouvoir financier.

***

Examinez ce qui se passe dans tous les autres pays de l'Europe dont la situation est troublée, et vous verrez qu'au fond de leurs difficultés, il y a le même conflit. Témoin la Pologne.

On est extrêmement sévère en Europe en ce moment pour ce malheureux pays. Le coup d'État du maréchal Pilzudski a été très mal accueilli en Angleterre, aux États-Unis, chez ces professeurs de morale politique que sont les Scandinaves, les Hollandais et les Suisses, et si, en France, on s'est généralement abstenu de commentaires par sympathie pour l'alliée polonaise, on n'en pensait pas moins. « Les Polonais, disait-on, sont incorrigibles. Un siècle d'adversité ne les a pas encore guéris de leurs éternelles divisions, ils sont décidément incapables de se gouverner ». Dans cette esquisse de guerre civile, on a voulu voir, soit une querelle de généraux, soit une opposition de la Posnanie, c'est-à-dire de l'ancienne Pologne allemande contre le royaume, c'est-à-dire l'ancienne Pologne russe. A mieux examiner, c'est à la fois plus simple et plus compliqué. Il paraît décidément que le coup d'État du maréchal Pilzudski n'eut rien de prémédité. Le héros national, à qui manquent peut-être quelques unes des qualités de l'homme d'État, mais à qui on ne saurait refuser ni la santé ni le patriotisme, semble avoir été poussé par les

circonstances. Les troubles de Varsovie, c'est l'étincelle qui éclate dans une atmosphère trop chargée d'électricité.

Pour les comprendre, il faut remonter un peu en arrière. Il y a deux ans, l'ancienne monnaie polonaise, le mark, legs de l'occupation allemande, était tombé si bas que toute espèce de transaction était devenue impossible. Devant la nécessité d'une réforme financière, le Parlement qui, par suite de l'application de la représentation proportionnelle, est divisé en deux groupes à peu près égaux : droite, gauche, se résigna à constituer un ministère extra-parlementaire, sous la présidence de M. Grabski, à qui il donna pleins pouvoirs. M. Grabski tenta l'assainissement monétaire par la création du sloty ou franc-or. Il n'hésita pas devant des mesures draconiennes : prélèvement sur le capital, formidable majoration d'impôts. Le prélèvement sur le capital ne donna pas le tiers de ce qu'on en attendait et mit un tel trouble dans l'économie nationale que, pratiquement, on dut y renoncer. Les impôts paralysèrent l'industrie et même l'agriculture, et cependant le sloty commença à se déprécier. C'est alors que le Cabinet Grabski tomba, et que fut constitué le Cabinet Skrzynski, qui s'appuyait sur les socialistes.

Celui-ci héritait d'une situation très difficile. Plus moyen d'augmenter les impôts, non plus que de contracter des emprunts. Il fallait donc réduire le budget, et, par conséquent, supprimer des fonctionnaires et diminuer leur traitement. Les socialistes comprirent très vite qu'ils ne pourraient partager la responsabilité de pareilles mesures sans risque de perdre leur clientèle. Aussi se retirèrent-ils du ministère en provoquant sa chute. C'est alors qu'on eut recours au ministère Witos, ministère Centre-Droit. Passons sur les maladresses de détail, certaines allures dictatoriales d'autant plus fâcheuses que ceux qui les prenaient n'avaient pas la force pour eux, le mouvement de colère contre Pilsudski à la suite des déclarations violentes que celui-ci s'était laissé arracher par un journaliste : le fond de l'affaire, c'est que les partis de gauche et les socialistes en particulier eurent l'impression que les droites voulaient réaliser la réforme budgétaire et financière aux dépens des ouvriers et des petits fonctionnaires. Pilsudski réussit son coup d'État, parce qu'il avait pour lui les masses populaires qui constituent la force électorale. Seulement, ce coup d'État ne résout rien : le problème reste entier. Qu'à la Présidence de la République, ou sous telle autre forme, le maréchal exerce une véritable dictature, ou qu'il rentre dans la légalité constitutionnelle, il faudra bien que son gouvernement, si à gauche soit-il, accepte les conditions du capital national et international. Le seul avantage de la situation nouvelle qu'il a créée résulterait de ce fait qu'il n'y a peut-être que les gouvernements de gauche qui puissent prendre certaines mesures dites réactionnaires...

*
* *

Voilà deux exemples qui me paraissent éclatants mais, en examinant les choses d'un peu près, on verrait que le même phénomène se reproduit dans bien d'autres pays encore.

Il y a très longtemps que la puissance financière, la seule véritable internationale, domine en réalité le monde. Si elle n'actionne pas uniquement la politique, elle est telle qu'aucune politique ne peut se maintenir sans son acquiescement. Seulement, jusqu'à ces dernières années, ce pouvoir était occulte. En dehors de quelques vieux routiers de la politique, de quelques grands financiers et de quelques historiens attentifs aux grands phénomènes économiques et sociaux comme Ferrero, personne ne savait que quelques hommes, appartenant à diverses patries, pouvaient, en réglementant la fortune publique, faire la puissance ou la faiblesse des États. Maintenant, tout le monde le sait, même le plus humble électeur : le petit bourgeois de France, l'ouvrier, même le paysan ont commencé à s'apercevoir que le prix du pain, les taux de leurs salaires, les conditions mêmes de leur vie, dépendent de quelques opérations de Bourse sur lesquelles ils sont sans action, et qu'ils ne comprennent même pas. Le sentiment que leur donne, pour le moment, cette constatation est une morne stupeur. Qu'on prenne garde que cette stupeur ne fasse place à la colère. La colère fait commettre bien des sottises, mais il y a des cas où elle est irrésistible. L'influence de la finance dans la civilisation et dans l'économie générale des sociétés n'est sans doute pas aussi funeste qu'on l'a dit. C'est peut-être un régulateur bienfaisant; mais dans l'état actuel de nos idées, son influence ne paraît admissible que pour autant qu'elle soit cachée. L'espèce de cynisme ingénu avec lequel les financiers de Wall-Street sont intervenus dans nos affaires lors des plans Dawes et lors du

règlement des dettes de guerre, puis la crise universelle des changes l'ont rendu tellement publique que si les leaders socialistes, plus ou moins conscients de leurs responsabilités, ne mettent une sorte de modération un peu hypocrite, mais très utile dans leurs vitupérations de style contre la finance internationale, cette situation apporterait de dangereux arguments à la cause de la Révolution.

L. Dumont-Wilden.

P.-S. — Cet article était écrit quand le Maréchal Pilsudski a été élu Président de la République. Il a aussitôt décliné la haute fonction qui lui était offerte, estimant, disent ses amis, que dans les conditions actuelles une réforme de la Constitution était indispensable. La situation demeure donc extrêmement compliquée en Pologne. Un ami du Maréchal Pilsudski, le professeur Moscicki ayant été élu à sa place, son prestige semble être demeuré entier : il est l'homme national. Mais quel que soit ce prestige, il aura beaucoup de peine à rallier autour d'un gouvernement quelconque les concours indispensables au redressement économique du pays. C'est une grande tâche que de refaire un peuple à une époque où les plus vieux peuples de l'Europe doutent de leur destinée.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LA LEÇON DE L'ÉMIGRÉ

M. Fernand Baldensperger rappelait naguère dans l'un de ses ouvrages (1) cette étonnante déclaration de Nisard : « on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre : on n'échange pas les choses de l'esprit sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays... »

Une erreur aussi manifeste nous choquerait moins si les études de littérature comparée n'avaient aboli, parmi nous, depuis un demi-siècle maints préjugés désormais insoutenables. Jos ph Texte et ses successeurs ont à plusieurs égards renouvelé la critique contemporaine; leur science est en pleine prospérité : elle a biffé de nos manuels d'étranges bévues et de condamnables superstitions. On souhaiterait que nous fût offert un bilan de ces utiles exécutions, grossi d'un tableau des vérités nouvelles, des principes, des aperçus d'ordre divers qui ont surgi d'une confrontation méthodique des œuvres et des littératures. Ce bilan, nul ne l'établirait à l'heure présente, avec plus d'autorité que M. Fernand Baldensperger; il l'établirait d'autant plus aisément que son œuvre constitue à elle seule une sorte de répertoire développé des récentes acquisitions doctrinales. La littérature comparée sollicite vigoureusement l'activité de la pensée; elle remet en question des problèmes considérés à tort et trop aisément comme résolus par la critique traditionnelle... M. Baldensperger ne se refuse à aucune de ces sollicitations : un constant et pénétrant effort de l'esprit accompagne ses recherches érudites. Il serait grandement temps qu'un plus large public appréciât à leur valeur cette carrière laborieuse et féconde, ce talent robuste et réfléchi; il serait temps de louer moins discrètement cette œuvre, l'une de celles qui honorent le plus sûrement la science et l'Université françaises de nos jours.

*
* *

Entre tous ses livres, le dernier livre de M. Baldensperger (1) mérite d'être lu; il sera lu; non seulement il nous apporte la plus riche substance historique, mais on y suit la rassurante inquiétude d'une pensée qui ne se satisfait pas d'une sèche érudition; on parcourt avec elle les émouvantes étapes d'une extraordinaire aventure sentimentale et intellectuelle, on découvre une expérience qui ressemble étrangement à celle dont nous vivons les amères péripéties. Un tel ouvrage n'est pas seulement opportun : il fallait qu'il fût écrit, et par un homme d'aujourd'hui; un tel ouvrage était nécessaire à la philosophie de notre temps.

Publié avant 1914, nous ne l'eussions point lu avec la curiosité passionnée qu'il éveille en nous en 1925; je doute que l'auteur lui-même y eût introduit ce frémissement secret dont se colore et s'anime son style d'analyste précis et scientifique. Avant 1914, M. Baldensperger eut

(1) La Littérature. Création, succès, durée (Bibliothèque de philosophie scientifique. Flammarion, éditeur).

(1) Le mouvement des idées dans l'émigration française, 1789-1815. (2 vol. in-18, Plon, éditeur).

formulé les mêmes conclusions; eût-il pénétré aussi aisément certaines manières de penser, certaines inquiétudes, certaines angoisses? Eût-il jugé aussi humainement ces émigrés auxquels l'opinion est demeurée sévère? Pour nous, cet enseignement ne nous eût offert qu'un intérêt historique et lointain.

Il nous touche aujourd'hui au plus vif de nos blessures... Ces Français et ces Françaises ont vécu ce que nous venons de vivre : révolution en Occident et guerre européenne — guerre européenne et révolution en Orient, à un siècle de distance les volets du dyptique s'équilibrent. Même ouragan, même séisme où s'engouffre une civilisation; même chaos, même désordre des esprits; les émigrés prononcent le mot qui nous vient aux lèvres : Babel.

Et sans doute l'histoire de cet immense exode ne nous était pas inconnue : elle a suscité une bibliothèque de mémoires et de travaux. Mais jusqu'ici on avait surtout étudié l'histoire extérieure de l'émigration, l'histoire anecdotique et ses mille romans particuliers, mouvementés et cruels, l'histoire politique et les intrigues contre-révolutionnaires. M. Baldensperger a voulu atteindre l'âme.

Ces Français quittent la France pleins d'illusions. Ils vont étonner l'Europe de leur légèreté, de leur jactance, et bientôt de leur misère, et souvent de leur courage. Mme de Genlis compose des chapeaux à Hambourg avant d'y confectionner des romans. Un Conti est libraire à Leipzig. Heureux ceux qui, tel Richelieu, fondateur d'Odessa, trouvent auprès des cours étrangères l'emploi de leurs talents techniques ou administratifs. Un La Tocnaye, chemineau de l'émigration, parcourt l'Europe à pied... Que de déchéances, pour quelles fins misérables!

Ces « explorateurs malgré eux » découvrent l'Europe. Ils se croyaient cosmopolites; ils l'étaient dans une certaine mesure, de par leurs alliances de famille et cette uniformité du luxe et de l'élégance où communiaient les aristocraties européennes. Vernis superficiel. Les « illustres gueux errants » (Rostopchine) découvrent par delà les salons la complexité d'une Europe plus diverse peut-être qu'elle ne l'est aujourd'hui. Un monde qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils en reçoivent d'âpres leçons, mais aussi de fécondes inspirations. Chateaubriand nous en avait averti : « le changement de littérature dont le XIX^e^ siècle se vante, lui est arrivé de l'émigration et de l'exil. » Tout l'ouvrage de M. Baldensperger vérifie cette constatation d'un écrivain de génie qui symbolise à lui seul ce soudain enrichissement de l'intelligence et de l'art français.

En bref, ce que les émigrés rencontrent sur les routes sans fin de l'exil, ce sont les sources du romantisme partout jaillissantes, et qui opposent à notre rationalisme épuisé, à notre classicisme desséché mille promesses de fécondités nouvelles; c'est, en Allemagne, la simplicité des mœurs, le sentiment religieux, le goût de l'imagination et de la méditation philosophique; en Angleterre une pensée politique dont ils s'inspireront longuement puisqu'ils doivent à Burke leurs principaux arguments contre la métaphysique révolutionnaire...

Chateaubriand, Mme de Staël, Benjamin Constant, de Maistre, de Bonald... toute la littérature française de ce temps sort de l'émigration, on lui doit ses plus profondes inspirations — et cette littérature contient en germe toute celle du XIX^e^ siècle. Il y a là comme une revanche magnifique des émigrés; on oublie trop souvent cet actif lorsqu'on dresse le lourd passif de leurs souffrances et de leurs fautes.

Ils ont enseigné l'Europe aussi bien que la France; ils ont été d'actifs agents de liaison. Ils ont réalisé — à contre-cœur, mais avec une clairvoyance dictée par la nécessité — la plus vaste expérience de vie internationale que connaisse l'histoire. Et c'est ici qu'il convient de les interroger à fond.

*
* *

Ils ont vu surgir presque tous les problèmes qui nous préoccupent; problèmes économiques et politiques, psychologiques, sentimentaux. Devant l'effondrement des idées admises, des croyances et des institutions, ils ont douté de la raison humaine et esquissé le procès des « lumières ». Devant les convulsions de notre continent, un Mallet du Pan s'écrie : « l'Europe s'en va »; les émigrés répètent le vieux cri de détresse qui retentit à chaque grande crise européenne. Sénac de Meilhan étudie l'exil dans son roman l'*Émigré*. De Villers écrit une *Étiologie comparée*. Mme de Charrière poursuit, à travers la fiction romanesque (*Trois femmes*), la psychologie d'un mariage franco-allemand... Il y a enfin Chamisso, gentilhomme français, poète allemand, qui résume en un destin tragique toutes les oppositions, les antinomies, les joies et les douleurs d'une conscience partagée entre deux nationalités.

A tant de questions posées, les émigrés ont donné des réponses qu'il convient d'étudier en détail : ils ne s'accordent point toujours, ils hésitent souvent ou forment çà et là des conclusions que nous n'acceptons pas. Leur témoignage est infiniment émouvant, leur expérience aussi complète, décisive et irrécusable que peut l'être une expérience humaine.

Retenons sur un point essentiel leur avis quasi unanime. Lorsqu'ils franchissent nos frontières, ils n'ont point le sentiment de trahir le pays. Ils ont de la patrie une notion abstraite : la patrie est pour eux le lieu d'une autre métaphysique — car leur mépris de la réalité rejoint en les contredisant ces rêves révolutionnaires où ne pénètre pas la pesante matérialité terrestre : « le pays peut n'être pas la patrie » si l'on n'y rencontre pas une certaine conception de la royauté, et des institutions et des usages qu'elle est censée présupposer. D'Antraigues proclame en 1796 : « la patrie est un mot vide de sens quand ce mot n'offre pas la réunion des lois sous lesquelles on a vécu ». Et Boufflers : « La nature a donné à chaque homme le monde pour cité, et tous les hommes pour concitoyens... » Or peu à peu, à mesure que l'exil se prolonge, le mal du pays révèle à ces errants un instinct qu'ils ne se connaissaient pas; la puissante attraction du sol natal s'appesantit sur eux; ils en arrivent à ne plus distinguer la notion de patrie du corps même de la France... Leur expérience illustre de façon décisive les insuffisances, les dangers, l'erreur profonde de l'internationalisme utopique.

Mais aussi les ressources, les bienfaits, la nécessité même d'un internationalisme réaliste, puisqu'enfin s'il fallait synthétiser d'un mot la leçon de l'émigré, — personnage qui hanta longtemps l'imagination de Balzac — on dirait : cet homme a servi son pays dans la mesure où il fut contraint par les circonstances de devenir Européen; il a servi la civilisation et l'humanité en prouvant à l'Europe qu'au lendemain de ses pires désastres la collaboration et l'interpénétration des peuples demeurent le point de départ certain des brillantes renaissances.

Lucien Maury.

LE THÉATRE

DE LA « COMBINE » A L'ART OU DES VARIÉTÉS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Les grands auteurs dramatiques ont toujours composé des rôles en s'inspirant de comédiennes qui leur étaient chères : Racine travaillait pour la Champmeslé, cette ingrate dont on disait que le Tonnerre (M. de Clermont-Tonnerre) l'avait déracinée et qui passa pour très peu intelligente. Henry Bataille eut ses Muses et l'on sait pour qui D'Annunzio composa des chefs-d'œuvre. Jamais l'amour, en vérité, ne fit de tort à personne et il est salutaire pour tout artiste de travailler dans l'enthousiasme.

Mais, aujourd'hui, nous n'en sommes plus là et l'une des causes principales de l'anaissement dans lequel est tombée notre production dramatique vient précisément de l'abus de la « combine ». On ne compose plus une pièce pour elle-même, mais pour tel interprète — indépendamment, hélas! de tout sentiment!... Le centre du monde théâtral s'étant entièrement déplacé et le créateur n'étant plus qu'un humble et craintif fournisseur de l'interprète, c'est avec l'interprète que le créateur doit d'abord faire affaire : il faut couper littéralement sur mesure. Il paraît que cette coutume n'est pas neuve chez les grands professionnels de la scène et que Labiche, sur ses manuscrits, inscrivait le nom, non pas de ses personnages, mais des acteurs à qui il les réservait. Dans ce temps-là, du moins, Labiche, ayant la liberté et l'autorité, pouvait choisir lui-même ses interprètes, et l'on sent toute la différence avec les mœurs d'aujourd'hui qui imposent à l'écrivain de choisir son personnage après s'être entendu avec un comédien.

Vous devinez, sans plus de commentaires, à quelles intrigues de pareilles coutumes réduisent les malheureux auteurs dont on voit quelques uns — ceux qui réussissent dans leurs affaires, — passer les nuits, non pas même dans les coulisses, mais dans les bars et restaurants où directeurs et vedettes soupent avec leur cour. Mais surtout observez que les plus habiles, les plus intelligents, les plus heureux aussi ne peuvent résister à ce régime et que M. Alfred Savoir lui-même vient de nous révéler la cruelle vanité et le mortel danger de ces « combines ».

Il existe, en effet, aux Variétés un acteur,

du nom de Pauley, qui est obèse... Dans tous les rôles qu'il joue, tous les auteurs lui renouvellent les mêmes effets et souvent les mêmes mots destinés à mettre en valeur cette obésité. Comment l'idée ne viendrait-elle point à un auteur avisé de faire pour cet obèse une pièce dont le sujet serait exclusivement l'obésité?... D'autant plus que le succès du roman d'Henri Béraud, *Le martyre de l'obèse*, avait montré combien ce thème du gros homme était sympathique au public...

Il n'y avait plus qu'à faire la pièce : mais il n'y avait pas de pièce!...

M. Alfred Savoir a donc imaginé une petite intrigue dans laquelle un gros garçon est amoureux d'une jeune fille, qui devient jeune femme. Le chagrin le fait maigrir : quand il diminue, les sentiments de la jeune femme augmentent. Dès qu'il reprend son volume, elle ne l'aime plus... Les choses ne sont même pas présentées avec cet agrément et les mêmes effets se répètent à satiété.

Si j'ai cru devoir entretenir les lecteurs de la Revue de cette œuvre manquée, c'est à cause de l'estime en laquelle ils savent qu'il faut tenir M. Alfred Savoir et de l'enseignement qui se dégage de sa mésaventure éclatante.

M. Alfred Savoir possède à peu près tous les dons du théâtre, auxquels il ajoute une intelligence très particulière. Sa fortune a été rapide et légitime. Déjà nous avions eu à faire pas mal de réserves sur son *Dompteur* dont la fantaisie était gâtée par des préoccupations trop sensibles de séduire le public. Cette fois-ci, il a dépassé la mesure et s'est trop fié à ce qui, tout de même, reste l'accessoire au théâtre, puisque, décidément, aucune « combine » du monde ne saurait prévaloir contre certaines lois élémentaires de l'art...

Que par celui-là, tous les autres apprennent!...

*
* *

En revanche, par une de ces compensations qui assurent l'équilibre intellectuel et social d'une époque, il semble que, dans la mesure où le théâtre de boulevard décline, la Comédie Française, pour laquelle nous avons été si souvent sévères ici, se relève. Le dernier spectacle qu'elle nous a offert a été très satisfaisant.

La comédie en un acte de M. Charles Vildrac, *Le Pèlerin*, est, en effet, une œuvre extrêmement réussie... Réussie, ce qui ne veut pas dire originale. Quand je pense au *Paquebot Tenacity*, qui remporta un si vif succès au Vieux Colombier, je me demande si Charles Vildrac, qui s'était montré aussi un très délié psychologue dans *Madame Béliard*, n'a pas cédé, lui aussi, tout en restant fidèle à sa méthode et à son talent, au désir de travailler pour la maison. Il a fait montre d'une audace extrêmement prudente et a reverni, avec infiniment de précautions, un tableau de mœurs provinciales des environs de 1890.

Dans une petite ville, le foyer d'une famille bourgeoise. La mère, deux filles, très dissemblables l'une de l'autre, l'une confite en dévotion et image de sa mère, l'autre secrètement ardente et qui voudrait vivre. Au lever du rideau, seule la vivante est là; sa sœur et sa mère sont à l'église. Entre un homme, le Pèlerin. C'est l'oncle, qui n'a jamais pu s'entendre avec sa sœur, parce qu'il a voulu vivre. Il part pour les Indes, ne reviendra sans doute jamais; il a voulu dire adieu aux lieux de son enfance. Il parle avec la petite : ils se ressemblent. La mère et l'autre fille surviennent... Toute l'ancienne incompatibilité éclate. Et le Pèlerin s'en va, non sans avoir éveillé dans le cœur de sa nièce vivante un profond écho...

Triomphe de Léon Bernard, qui garde le culte sauveur de la vérité, et grand succès de Mlle Fonteney, qui est déplaisante à ravir, et pour la plus intelligente des comédiennes, Mlle Bovy. Mlle Nizan, qui avait su merveilleusement s'enlaidir, achevait la perfection de cet ensemble.

Et voici la grande gloire de la maison : *A quoi rêvent les jeunes filles*...

Certes, la fantaisie de Musset a pris tant de formes ailées et surtout elle a trouvé dans la prose un si merveilleux et si chantant langage qu'on peut ne point préférer le romanesque un peu facile et le vers un peu lâche de cette petite comédie. L'œuvre n'en reste pas moins charmante et bien digne des soins, de l'interprétation et des décors qui lui ont été réservés.

On connaît le thème, qui fut repris plus tard par Rostand dans *Les Romanesques*, et selon lequel l'imagination, dans les amours juvéniles, joue le rôle essentiel... Présenter à une blonde enfant de quinze ou seize ans le cavalier le plus séduisant du monde comme celui qu'elle devra épouser, c'est tout justement couper les ailes au rêve. Elle ne verra dans ce garçon que le mari futur. Et, même éventuel, un mari est chose décevante et triste. Remplacez donc cette triste réalité par l'illusion d'une belle aventure. Le père de Ninon et de Ninette, qui connaît la vie, leur chante lui-même des sérénades dans

la nuit, leur adresse des billets doux, les embrasse dans l'obscurité... Alors, l'imagination frémissante, elles sont prêtes à accueillir même l'homme le plus amoureux, c'est-à-dire le plus incapable de se faire valoir... On voit là, en passant, que la timidité, dans la jeunesse masculine, est le plus grand des maux, puisque c'est elle qui offre le moins de prestige et de séduction à la rêverie féminine...

J'ai beaucoup observé le public qui s'enthousiasmait pour ce spectacle. La grâce des décors, la blondeur accordée de Mlles Renaud et Bell, l'art appliqué de M. D'Inès et la voix émouvante de M. Lionnel, la musique diffuse et les effets de lumière lui arrachaient des mots pleins de littérature : « Enchantement... féerie... » Et je me suis demandé si jusque dans un succès comme celui-là, dans un succès du meilleur aloi, faisant le plus d'honneur et à la Comédie Française et aux spectateurs, ne se révélait pas le malaise profond du théâtre contemporain. Ce que les artistes aiment le moins aujourd'hui dans une représentation comme celle-ci, l'incontestable part de convention et de factice qui se révèle à la fois dans le fond et la forme, n'est-ce pas justement ce qui touche avant tout le public? Ceux qui applaudissaient d'enthousiasme représentaient déjà une élite et ce qu'ils admiraient, c'était le moins admirable... Par quoi, hélas! il faut juger du reste!

Réjouissons-nous donc, mais avec mesure... La Comédie Française vient de nous donner la preuve qu'elle pouvait, le cas échéant, continuer sa plus belle tradition et nous donner des réalisations artistiques des œuvres littéraires. Le public a montré qu'il pouvait reconnaître la valeur de ces efforts et s'y associer avec une chaleureuse sympathie. Ce qui se passe là peut donc nous consoler de ce qui se passe ailleurs. Mais, dans cette joie même subsiste pourtant l'amertume de penser que le divorce, dont mourra peut-être le théâtre, s'affirme, entre les lettrés et le public.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

SCEMO — A L'OPÉRA-COMIQUE

Parmi les nombreuses pièces musicales, qui paraissent au théâtre et qui disparaissent, bien peu, au bout de dix ou quinze ans de silence, sont remises à la scène. Et parmi ces rares ressuscitées, combien y en a-t-il qui méritent de revivre?... Pour revivre, il faut d'abord avoir été vraiment vivant.

En mai 1914, *Scemo* fut monté par l'Opéra de Paris. Tout de suite, il fut accueilli avec une faveur des plus marquées. La critique fut presque unanime à signaler une œuvre aussi consciencieuse et d'un style aussi solide. Mais la guerre survint : elle tua bien des hommes, bien des œuvres, et frappa, peut être mortellement, toute la civilisation européenne.

L'Opéra-Comique, grâce à ses nouveaux directeurs, MM. Masson et Ricou, vient de reprendre *Scemo*. Certes cette œuvre, à cause de ses vastes dimensions, et de son orchestre dont la sonorité a besoin d'espace, était mieux à sa place et plus à son aise dans l'ample cadre de l'Opéra. Mais le principal, pour une œuvre, c'est d'être jouée : il faut espérer que le public, se souvenant que la musique moderne n'est pas toujours un art d'agrément, voudra bien récompenser autant qu'ils le méritent, les nobles efforts du compositeur.

Le livret nous conduit en Corse, peut-être à notre époque. Dans la montagne, un être étrange, un « simple et pur », à demi-fol, mais capable d'héroïsme, succédané de Parsifal et de Siegfried, vit dans un exil suspect. Il a le mauvais œil : c'est un *jettatore*.

Étranges yeux! Ils sont « comme des étoiles qui fulgurent, et ils reflètent les gestes des algues au fond de la mer », nous assure-t-on. Aussi Francesca s'y laisse prendre : elle aime Scemo (c'est-à-dire le fou, l'innocent).

Le mari et le père de Francesca interviennent; ils tueraient bien Scemo, mais ils n'osent : il a le mauvais œil, se disent-ils. Et ils tremblent.

Le père, affolé, se croit poursuivi par le fantôme du jettatore; il meurt de peur, se croyant étranglé par ces mains impalpables et démoniaques. — Tout le village, aussitôt, accuse Scemo. On le cerne, on l'attache à un arbre où l'on entasse des fagots, et l'on force Francesca d'y mettre le feu. Mais, devant la douleur de Francesca, Scemo s'arrache les yeux : ainsi le maléfice est vaincu; le jettatore n'a plus le mauvais œil.

Après de longs jours de fièvre et d'hallucinations, Francesca semble guérir. — Tout autour de la maison silencieuse, des bruits de fête, des frémissements de cloches se mêlent à la lumière printanière... Qu'ils entrent donc, les villageois, et qu'ils célèbrent, par leurs danses et leurs

chants, le retour des cloches et la guérison de Francesca!

Hélas! à peine parle-t-elle, c'est pour nommer Scemo, et pour chanter, en visionnaire hagarde, son fatal amour... Fou de colère, le mari part pour tuer Scemo.

Aveugle, misérieux, et mort plus qu'à demi, le jettatore fait pitié au mari. Celui-ci, oubliant qu'il est Corse, lui pardonne et lui propose de lui abandonner sa femme : ils s'aiment; lui, il disparaîtra. Mais Scemo parle de faire un miracle.

En effet, quand Francesca revient, il se sacrifie. Il surmonte son propre amour, et il montre à Francesca qu'elle ne peut vivre avec lui, paria, maudit, infirme.

Et elle s'en va. Elle retourne vers la vie, vers la joie, délaissant le malheureux qui sut accomplir un sacrifice presque surhumain.

Telle est l'action dramatique imaginée par M. Charles Méré. Habilement conduite — bien que le texte, un peu trop développé, ait fourni trop de matière à la musique et l'ait ainsi retardée, — cette pièce donne au compositeur d'excellentes occasions d'exprimer des sentiments tendres ou violents, de faire mouvoir des masses chorales et de distribuer des épisodes pittoresques, des impressions de nature, qui mettent comme une atmosphère chantante autour des personnages.

*
* *

La partition de M. Alfred Bachelet, abondante, variée, expressive, est d'une très belle venue. Rien n'y est vulgaire; rien n'y sent le travail improvisé, hâtif; nulle part le compositeur n'a recours aux effets faciles et superficiels.

Dans son ensemble, s'il faut la situer parmi les œuvres des divers groupes de musiciens, *Scemo* semble dominée par l'influence wagnérienne. Rien n'est plus naturel pour un auteur qui obtint son Prix de Rome voilà trente-cinq ans : naguère, durant ses années d'apprentissage, il a respiré, fatalement, le rayonnement de Bayreuth. Certes, ce n'est pas là une formation dont on puisse rougir.

Peut-être pensera-t-on que les personnages de *Scemo*, paysans frustes et violents, s'expriment selon une musique bien chromatique. On pourra s'étonner que la Méditerranée lumineuse et qui annonce la Grèce, — que la vigoureuse senteur des pins et le lait de chèvre engendrent un érethisme aussi tristanesque... Sans doute est-ce là une transposition de maquis : le compositeur a changé le maquis des fougères, des arbousiers et des térébinthes en maquis du contre-point. Il n'a pas craint d'accumuler les rythmes et les dessins mélodiques en une floraison touffue, serrée, et parfois épineuse, mais vigoureuse et luxuriante.

Les superpositions de thèmes, leurs transformations, leur allongement ou leur diminution, leur coloration diverse grâce aux timbres de l'orchestre, engendrent une polyphonie riche et pleine, grasse, onctueuse, malgré quelques rudesses voulues ou quelques entassements trop compacts.

Les voix, dont le dessin émerge avec effort de cette coulée sonore, sont traitées avec le souci d'une déclamation juste. La ligne mélodique, toutefois, semble bien tourmentée, et elle impose aux chanteurs plus d'une intonation périlleuse.

Les acteurs doivent être loués pour leur interprétation sans défaillance. — M. Friant, dans un rôle où la tessiture est accablante, montre un éclat vocal, une aisance et une sincérité de tout éloge. Mlle Soyer chante avec une voix généreuse et bien timbrée. M. Beckmans et M. Dupré donnent du relief à leurs personnages.

L'orchestre, jadis à l'Opéra, avait été conduit par M. Messager: dans un cadre plus vaste, et sous une direction nerveuse et souple, l'œuvre paraissait moins surchargée. Maintenant, c'est l'auteur qui la conduit. Il le fait avec autorité. Mais, à force de rechercher la robustesse dramatique dans l'ensemble, et le fouillé dans le détail, cette œuvre touffue, comprimée encore par un cadre trop étroit, donne une impression de lourdeur.

Malgré tout, pour être juste, il faut féliciter l'Opéra-Comique d'avoir repris *Scemo* : la nouvelle direction s'est acquittée de cette tâche avec soin et avec bonheur.

Il faut aussi reconnaître que cette partition est le résultat d'un grand et noble effort. Elle vise et atteint à la maîtrise. Comme l'aurait dit La Bruyère, « elle est faite de main d'ouvrier ».

Adolphe Boschot,
de l'Institut.

LES CONCERTS

MUSIQUE AMÉRICAINE

Il est impossible de parler de « musique américaine » sans évoquer aussitôt le jazz-band et sans se sentir bercé par le rythme de ces « blues » qui nous viennent de par delà l'Atlantique. Ce n'est pourtant point de cette musique qu'il me faut vous entretenir. Non que je veuille dédaigner ces danses qui par leur couleur, leur mouvement et leur langoureuse neurasthénie sont le reflet d'une époque et impressionnent jusqu'aux maîtres de l'heure actuelle. Mais je veux aujourd'hui vous parler de la séance du 5 mai organisée par la S. M. I. (Société Musicale Indépendante) qui s'était, cette fois, donné à tâche de nous révéler l'école moderne américaine.

Cette musique peu connue en France, si elle ne nous a pas apporté de réelles révélations ce soir-là, ne manque ni d'intérêt, ni d'audace. On y trouve le souci de la forme, une ligne classique en même temps qu'une inspiration des plus futuristes... et peut-être un peu trop le désir d'étonner. Notamment la sonate de M. Virgil Thomson dite « Sonate d'église ». Elle se divise en trois morceaux : le premier a nom Choral, ce qui est rationnel ; pourquoi appeler le deuxième : Tango ? Bien que le rythme soit en effet appuyé sur la claudication de cette danse ce titre irrévérencieux nous paraît uniquement là pour faire se récrier le public. Mais c'est la fugue finale qui a déchaîné les sifflets. Et je dois dire que ce morceau commençant sous une forme classique et s'élevant de plus en plus grinçant et strident dans un crescendo qui semble interminable, risquerait fort en se prolongeant un instant de plus d'éprouver sérieusement les nerfs des auditeurs. Cet ensemble de cor, clarinette, trombone et alto qui donne de curieuses sonorités devient par moments simplement exaspérant.

J'ai particulièrement savouré dans ce trop copieux concert la sérénade de M. Copland (pour violon et piano) qui sur un mouvement de « Charleston » s'empreint de beaucoup d'originalité et de couleur ; mais n'imaginez pas une sérénade sentimentale !

Fort intéressante la sonate pour piano seul de M. W. Piston (Un nom prédestiné pour un musicien !) On y trouve un grand respect de la ligne, de la puissance et des thèmes qui ne manquent pas de noblesse.

Les neuf pièces pour piano de M. Elwell forment un joli recueil où la recherche du « nouveau » n'exclut ni la sensibilité, ni le charme. Le second morceau d'une teinte très douce et très simple et le petit final fort bien écrit et débordant de vie provoquèrent un légitime enthousiasme. Je ne m'étendrai pas sur la Sonate pour violon et piano de M. Chanler qui, bien qu'agréable, ne nous apporte rien que nous ne connaissions déjà. Quant au quatuor de M. Georges Antheil, il est d'un effet soporifique tout à fait réussi ! On ignore pourquoi il a commencé et on n'a aucune raison de le voir finir. Il s'y décide d'ailleurs difficilement.

Dans l'ensemble ce concert a été une manifestation intéressante et nécessaire. Mais pourquoi donner des programmes aussi chargés ?

Il est impossible d'écouter attentivement de la musique pendant plus d'une heure, une heure et demie au maximum, si on veut réellement l'écouter avec quelque fruit. D'ailleurs nous devons ménager nos forces. Mai et juin, je vous le disais déjà l'an passé, sont fertiles en concerts. La saison 1926 semble à cet égard vouloir dépasser toutes les autres. Il me faudra dans mon prochain article trier avec soin pour essayer de dégager parmi ces nombreuses manifestations, celles qui méritent le plus de retenir notre attention, celles qui sont destinées à se graver dans notre mémoire d'où nous les extrayons parfois. A certains jours, en effet, nous éprouvons le désir de nous retremper dans un peu de pure beauté et nous ne l'avons pas toujours à portée de la main. C'est pourquoi il nous en faut faire réserve en notre cœur. Hier encore, le printemps mouillé et fleuri m'évoquait un concert que dirigea, il y a deux ans, le grand violoncelliste Pablo Casals venu cette fois-là en chef avec tout son orchestre. J'avais souvent entendu parler de la perfection avec laquelle il maniait la baguette. Mais lorsqu'après avoir invité le public au silence, il commença de diriger la *Symphonie Inachevée* de Schubert, dès les premières notes l'assistance sentit passer sur elle le frisson qui est le prélude des nobles émotions... Cette émotion, je la retrouvais hier dans toute son acuité.

Il est peut-être bon d'ajouter que nous ne sommes pas toujours dans l'état de réceptivité qui convient pour exprimer le suc de la Beauté. Mais si une tiédeur de l'atmosphère, un parfum généreux, un regard tendre, une voix émouvante a passé sur nous, comme nous serons réceptifs ce jour-là, comme nous comprendrons la signification de chaque note, le secret de chaque harmonie !

Et nous serons alors entre les mains de l'artiste le violon sensitif, qui, réceptacle fragile, s'émeut encore séparé de l'archet, lorsque l'effleure la plus infime vibration.

M. LACROCHE.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Manche.

Sans qu'il doive, semble-t-il, apprendre rien de nouveau aux spécialistes de « la littérature shakespearienne », l'article que M. T.-A. Gurney consacrait voilà trois mois, dans la *Contemporary Review*, à la fille aînée du grand poète et dont j'aurais voulu pouvoir parler plus tôt ici, ajoute assurément à l'idée qu'avec un peu de lecture on se fait de la retraite et des dernières années de l'auteur d'*Hamlet*.

Quelle femme, quel type de femme réalisait elle au juste, cette Susanna, que la pierre sous laquelle elle repose dans l'église de Stratford-sur-Avon, à côté de son père, de sa mère et de son mari, nous dit avoir été par l'intelligence « de beaucoup supérieure à son sexe » ? Cette épitaphe proclame même qu' « il y avait en elle quelque chose de Shakespeare ». Le certain, c'est qu'elle fut « la préférée » — et l'on n'ignore pas qu'il avait deux sœurs. Devenue la compagne du pasteur Hall, dont la réputation de savoir et de charité était solidement établie parmi ses concitoyens, Susanna avait vingt-huit ans quand Shakespeare abandonna Londres pour se retirer sous le toit qu'il avait acheté à l'ombre de son clocher,

dans cette maison de New *Place* où il allait partager l'existence du jeune ménage, et il est fort probable que les sentiments qu'il portait à celui-ci eurent leur poids dans la décision où il renonçait en pleine maturité et aux applaudissements d'un vaste public et aux faveurs de la Cour et à des gains appréciables. Son testament, daté de 1616, laissait à sa fille et à son gendre la quasi totalité de ses biens, — laquelle comprendrait, outre cette maison de New *Place*, un second immeuble s'élevant sur l'emplacement d'un ancien couvent de *Blackfriars* et des terrains d'une relative importance autour de Stratford.

Si le gros sel qui flattait le rude palais des contemporains ne manque certes pas dans le théâtre shakespearien, la place est cependant grande qui y est réservée à la grâce et à la tendresse féminines. Que l'on se rappelle notamment la douce Miranda de la *Tempête*. Or, M. Gurney pense que les héroïnes de Shakespeare reflètent dans ce qu'elles ont de meilleur les traits qui valaient à Susanna la prédilection paternelle.

Allemagne.

Dans le fascicule d'avril de la *Deutsche Rundschau*, M. William Roberts résume la situation de la Pologne telle qu'il la voit au bout de ces sept premières années du nouveau régime... et il la voit sous le jour le plus sombre. En un mot, chacune de ses observations s'inscrit contre l'espoir pour nos amis de devenir ou de redevenir jamais un grand État... sauf que... L'article vaudrait une longue analyse, où l'on aurait plaisir à relever tout ce qu'il comporte d'injustice et tout ce qu'il trahit enfin de furieuse passion. En regrettant de devoir tant abréger, n'en retenons que ces gentillesses-ci : « La guerre, cela coûte cher, comme on sait... Au moment où, beaucoup moins d'ailleurs pour servir ses protégés que pour préjudicier aux puissances vaincues, au moment où l'Entente ressuscita la Pologne, celle-ci se trouvait financièrement parlant dans une situation digne d'envie... Au point de vue économique de même, l'avenir ne promettait rien que d'engageant. La Pologne est un pays sortablement et assez diversement pourvu par la nature et exploité par une population en général lourdement bornée... » (traduction littérale). Quant à la suite, elle s'entend trop... et le plus clair de l'affaire n'est-il pas que la Pologne, si elle voulait se sauver, s'empresserait de recourir à l'Allemagne et de s'en remettre à son génie ?

Pologne.

Et sur la Pologne d'aujourd'hui encore, voici précisément dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (fascicule d'avril également) d'autres vues. Elles sont, celles-là, de Mme Anna Leo-Rose, qui les exprime en traitant de « La littérature polonaise d'hier » — et, en tout état de cause, elles ont pour elles de ne nous rien proposer que de strictement conforme à la logique et à la vraisemblance des événements.

« Pour l'Europe entière, écrit notamment la chroniqueur, la guerre a mis un monde entre l'époque qui l'a précédée et les jours présents. Mais dans l'histoire de la Pologne, ces années formidables sont des siècles et les changements survenus creusent entre l'époque d'avant-guerre et celle d'aujourd'hui un gouffre infranchissable. Dans ce pays reconstitué, tout a changé... ; la génération qui, depuis six ans, grandit et se développe en pleine liberté n'a rien de commun avec ses parents. La vie de la Pologne, pendant plus d'un siècle attachée au passé, est, aujourd'hui, projetée vers l'avenir avec un élan irrésistible et foudroyant : on raisonne, on discute, on pense, on sent d'une manière tellement différente que les voix d'avant-guerre ne peuvent plus s'adapter à cette harmonie nouvelle. Elles hésitent, elles sonnent faux, elles se brisent et paraissent un écho lointain d'un temps de tristesse et d'esclavage dont les jeunes de nos jours ne peuvent ni ne veulent se souvenir. »

Suisse.

On lira avec intérêt dans les fasc. de mars et d'avril de la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* les pages où M. P. Bonnecharain plaide pour « l'apprentissage de l'internationalisme », — de l'internationalisme conçu non plus « comme la doctrine de la lutte des classes », mais bien « comme un esprit de compréhension mutuelle, tendant à unir les peuples en une association universelle ». En considérant les moyens susceptibles d'aider à la diffusion de cet esprit-là, l'auteur rappelle les nouveautés préconisées par certains en matière d'enseignement de l'histoire. Quant à l'enseignement des langues vivantes, nous sommes heureux de trouver sous la plume de M. Bonnecharain la confirmation d'une impression que nous avons eue bien souvent : à savoir que — à la condition, s'entend, d'y apporter quelque attention — il est impossible d'ouvrir une grammaire anglaise sans mesurer aussitôt la différence entre le procédé mental de nos voisins et le nôtre. « L'Anglais ne dit pas, comme le Français, « bonjour » jusqu'au soir, mais « bon matin, bon après-midi, bonne soirée ». Car « l'essentiel », pour l'Anglais, c'est la conception sous « une forme concrète ».

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

H. G. Wells. — *Esquisse de l'histoire universelle* (Paris, Payot)

Laissons de côté les premiers chapitres de ce gros livre, où, de « l'espace qui n'est presque tout entier qu'un vide », surgit tout à coup, mêlée au système solaire, la terre envahie peu à peu par la vie : par la vie des reptiles, puis des mammifères, de l'homme enfin, fils d'un singe marcheur ; — laissons de même le dernier, qui prétend déterminer par avance la « prochaine phase de l'histoire du monde », ce qu'il pourrait par exemple devenir « sous le règne de la Justice et d'une Loi unique » (respectons les majuscules). Et admirons comment il a fallu que se rencontrât un romancier « d'une profondeur d'esprit incroyable » pour recommencer, Bossuet imprévu, le *Discours sur l'histoire universelle*. Un Français qui connaît, au moins en gros, les difficultés, disons mieux, les nécessités du travail historique, y aurait vite renoncé, si même l'idée lui en était venue. Mais M. Wells est autrement intrépide, et il est Anglo-Saxon. Comme romancier intrépide, il a foncé droit sur certaines légendes, sur celles par exemple qui représentaient les prêtres de tous les temps comme « des charlatans et des imposteurs », celles qui permettraient encore de croire que « de sombres fanatiques soient heureux en ménage », ou encore qu'une nation est autre chose qu'un « ensemble ou un alliage plus ou moins confus d'individus qui ont le malheur de posséder en propre une Chancellerie

ou qui souhaitent d'en posséder une, afin de pouvoir se comporter collectivement comme si, à eux seuls, ils constituaient toute l'humanité ». Romancier toujours, il est possible qu'il n'ait à peu près rien compris ni à l'histoire des royaumes israélites (qu'il pousse à la bouffonnerie), ni à la comédie antipéricléenne, ni à la formation de la marine romaine, ni aux guerres puniques (elles montrent « aux prises deux peuples qui n'avaient pas toute leur raison. De nouveau on voyait luire l'œil rouge du singe ancestral »), ni à César, ni à Charlemagne (si drôlement comparé à Guillaume II), ni à Louis XIV, sciemment et facilement escamoté, ni à notre Révolution (qui n'a point *distribué* les biens des riches entre les pauvres, où Marie-Antoinette a quand même été autre chose qu' « une femme extravagante », le culte de l'Être suprême autre chose que le simple produit d'un « désordre mental » chez Robespierre dans l'été 1794), ni à Napoléon, à qui auraient manqué « une âme noble et une belle imagination », ambitieux, « comme tous les gens de vision limitée », de conquêtes et de gloire (car, n'est-ce pas, « comme il étonnerait sa mère » !) de gloriole plutôt, témoin cette « mascarade » du couronnement, « extravagant » et « ridicule ». Encore eut-il cette double chance qui s'appela Aboukir et Trafalgar : « sans les victoires navales britanniques, ses armées auraient été détruites sur le sol anglais » ! Car l'Angleterre veillait, qui mit fin à l'usurpation du Corse, cet « attentat d'un monstrueux égoïste !... Enfin, on était débarrassé de cet homme » ! (Faut-il qu'*ils* en aient eu peur !) Comme Anglo-Saxon toujours prêt à moraliser sur tout (principalement sur le dos des autres) : sur Alexandre de Macédoine, comme sur Néron (« avant de traiter de monstre un homme comme Néron, nous ferions bien de scruter un peu notre conscience et nos pensées secrètes »), sur les Irlandais « qui, comme on le sait, ne pardonnent pas vite les injures », il se félicite qu'un Anglais ait été suscité pour mettre fin au régime napoléonien, « maladie infectieuse d'un organisme surmené », sans qu'il se laisse aveugler toutefois sur les mérites de son pays où les music-halls sont trop souvent « d'aimables succursales du *Foreign-Office* » et dont la *Pax Britannica*, rendue possible et « acceptée » (!) grâce aux « progrès de la navigation et de la construction des navires entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle », pourrait bien, par le « développement de l'aéronautique et des voies de communications terrestres » [sans compter quelques autres raisons], être prochainement rendue « aussi peu désirable qu'e précaire ». Sombre vision de l'humanité au total ; car ce n'est peut-être pas seulement l'Europe qui, depuis Charlemagne jusqu'à 1914 « a ressemblé à une usine pleine de vie qui serait la propriété d'un somnambule ». D'autres continents lui ont ressemblé. Un point lumineux cependant : l'Inde après la prédication de Gautama-Bouddha, unifiée sous le sceptre d'Asoka (264-227 avant J.-C.), « le seul monarque militaire qui ait renoncé à la guerre après la victoire ». Aussi, « au milieu des mille noms de monarques qui couronnent les colonnes de l'histoire, des Majestés, des Grâces, des Altesses Sérénissimes, le nom d'Asoka brille, et brille seul, pareil à une étoile ». En attendant le triomphe de ce nouvel unanimisme, de cet « État mondial », de ce « royaume universel de justice » qui remplacera « ces personnalités étranges : l'Angleterre, la France ou l'Allemagne » et dont « tout être vivant sera le citoyen », l'humanité n'a donc que cette lumière, et, puisque les prêtres ont tué le christianisme, qu'un sens à acquérir, le sens *asokien*. Pour un homme comme M. Wells, étranger à ce clan de « journalistes ou historiens » qui « font penser à une assemblée d'ivrognes qui, graduellement, retrouveraient leur sang froid », la seul est le salut. En présence de quoi, nous autres, « assemblée d'ivrognes... », nous nous sentons réagir de deux façons. Le premier mouvement est tout d'humilité. En dépit du proverbe, ce n'est sans doute pas le bon. Le second est de justice. Il nous porte à reconnaître le droit qu'au nom de l'humour possède incontestablement un romancier anglo-saxon de se moquer de ses lecteurs et généralement du monde, et à réclamer aussitôt le droit pour ceux qui, pour leur malheur, ne sont qu'historiens, de traiter en chose sérieuse les diverses parties de l'histoire, voire l'histoire universelle.

P. F.

Philosophie

G. Turquet-Milnes, *From Pascal to Proust*, London, Jonathan Cape Ltd., (1926), 192 p. in-8.

M^me^ G. Turquet-Milnes, déjà connue par ses travaux sur Baudelaire et sur quelques écrivains français et belges modernes, s'est proposé d'examiner dans ce volume les affinités qui peuvent exister entre la philosophie bergsonienne et quelques-uns des grands esprits tant français qu'anglais qui se sont succédé du XVII^e^ au XX^e^ siècle. Et c'est ainsi que tour à tour elle considère à ce point de vue la philosophie de Pascal, la comédie de Molière, les romans de Balzac, de Meredith et de Marcel Proust, et la critique d'Albert Thibaudet.

L'ouvrage abonde en aperçus fins, ingénieux et brillants, surtout dans les articles consacrés aux romanciers français et anglais et à la critique moderne. Il donne d'ailleurs plus que ne semblent promettre les titres de chapitres ; car, chemin faisant, l'auteur se livre à de curieux rapprochements entre, d'une part, les traits caractéristiques du bergsonisme et, d'autre part, la tragédie française du XVII^e^ siècle, l'art de Walter Horatio Pater, le célèbre critique d'Oxford à qui nous devons les *Études sur l'histoire de la Renaissance*, et le génie de Baudelaire, de Mallarmé et de Paul Valéry. Le public français appréciera particulièrement les pages concernant Meredith, dont l'œuvre commence à être connue chez nous grâce à de récentes traductions. Et tout le monde s'associera pleinement au jugement que M^me^ Turquet porte sur Albert Thibaudet en qui elle voit le critique le plus large d'esprit de notre temps, celui qui, par la mobilité, la souplesse, la variété de son talent, était le mieux désigné pour exposer le bergsonisme et pour en faire saisir toute la valeur, celui qui enfin a, en s'inspirant de ce système philosophique, imprimé un nouvel élan vital au genre littéraire auquel il s'est adonné avec un si vif succès et qui, sous la pression de quelques pédants, menaçait de dégénérer en un triste asile de mornes automates.

Louis Brandin.

Romans

Delly. — *Les Ombres*, roman. 1 vol. in-18. Ernest Flammarion, éditeur.

En contraste avec tant de livres cruels et durs, signalons cette œuvre d'une gracieuse sagesse où l'auteur de *La chatte blanche*, de *Mitsi*, du *Fruit mûr*, nous montre qu'une existence humaine ne saurait se poursuivre tout entière en plein bonheur lumineux. De même que son ombre accompagne sans cesse le promeneur, et que le feuillage qui s'agite fait mouvoir la sienne inévitablement, de même la jeunesse de Madel, l'héroïne tendre et pieuse de ce livre, ne comprend pas seulement joies et satisfactions. Les deuils, les souffrances d'amour attristeront sa vie pure. Mais en Madel, qui n'est que vertu, foi, candeur, les ombres du chagrin ne noircissent pas jusqu'à devenir ténèbres. Car Dieu, toujours présent à un cœur virginal, les éclairera de son ineffable lumière pour les dissiper.

Un roman traditionnel de fond et de forme. N'est-ce pas une raison pour que beaucoup de lecteurs se détournent de lui, pour que beaucoup lui viennent aussi, reconnaissants et charmés? F. R.

Jacques Trêve. — *Les Erreurs amoureuses.* — La Pensée française.

Petit étudiant pauvre, Élie Ernoult a trouvé en sa maîtresse, une femme mariée, un appui de toute nature ; c'est grâce à elle qu'il « arrive », grâce aussi au mariage riche qu'elle lui fait faire. Il trompe sa femme sans remords et même avec une jeune fille qu'ils ont recueillie et dont il est le tuteur. Comme il est attiré par un autre amour, il oblige cette jeune fille à épouser un de ses disciples.

Quel drame plus terrible que celui qui se joue dans l'âme de ce dernier, quand, marié, il soupçonne la vérité et finit par la découvrir! Il veut tuer Élie Ernoult, puis se tire une balle dans la tête. Une double guérison, physique et morale, lui permettra pourtant de pardonner à celle qui a expié par sa souffrance et qui l'aime...

Ce trop bref résumé ne peut rendre l'intérêt qui retient le lecteur de ce roman où certaines âmes sont mises à nu et fouillées avec une précision remarquable et qui est écrit avec un réel talent. C. M.

Daniel Barrias. — *Jérôme Bruchin, cul-de-jatte*, roman. 1 vol. in-12. J. Ferenczi et fils, éditeurs (collection Colette).

« Que peut être l'existence d'un être robuste et simple, après qu'un accident l'a changé en demi-homme? Barrias le sait. A sa suite, et derrière le tronc puissant de Jérôme Bruchin, nous pénétrons dans le monde de la mendicité parisienne. L'odeur est rude, et noir le tableau. Mais la main qui nous mène est ferme, et nous ne détournons pas la tête. » On ne saurait mieux caractériser le livre que ne le fait, dans ces lignes de présentation, Colette elle-même. Le mutilé dont M. Daniel Barrias retrace les aventures n'est pas une victime de la guerre. Mais sa tragique histoire vient fort à propos nous rappeler à la pitié en nous mettant sous les yeux les souffrances « qui attendent tout infirme dans une société mal résolue à l'employer. » L'intention sociale souligne de traits de satire le pittoresque souvent truculent du récit et l'assaisonne d'une ironie assez cruelle. Elle dresse derrière la figure du stropiat celle du « crocodile » littéraire qui, en exploitant le malheureux, consomme son importance et du scribe de commissariat, plus cynique encore, qui voudrait bien l'exploiter. Entre maintes scènes de haut relief, il en est une dont le réalisme touche à l'horreur. Et finalement on ne sait ce qui l'emporte, de la pitié pour la victime ou du dégoût pour les bourreaux. F. R.

Littérature

Romuald Blanc. — *Les Grimaces.* — Edition La Pensée française, 1 vol. in-16.

Des nouvelles, tracées d'un trait net et sobre, allant droit au but, sans faire l'école buissonnière, ce qui est un mérite.

L'auteur intéresse ses lecteurs surtout à des cas lugubres, exceptionnels, à des êtres d'une psychologie tourmentée, maladive, malsaine — ces êtres existent pourtant.

Émile Ripert, qui a écrit la préface de cet ouvrage, constate: « M. Romuald Blanc fouille au fond des vieilles villes pour en retirer des types sordides et malsains, des déchets d'humanité et, cette horreur mise devant nos yeux, il nous laisse le soin de conclure...

« Aussi bien M. Romuald Blanc est-il un artiste, qui se plaît aux oppositions violentes des eaux fortes ; il ne manie pas un pinceau, mais un burin. Il y a chez lui du Goya et du Greco. » C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

M. Rouphos, ministre des Affaires Étrangères du Cabinet Pangalos, interrogé récemment sur les grandes lignes de la politique extérieure de son gouvernement, a fait des déclarations qui méritent d'être reproduites en raison de leur netteté, de leur ton et de leur esprit.

« En ce qui concerne nos rapports avec la Yougoslavie, j'attribue une grande importance au plan d'accord pour les questions en suspens actuellement en élaboration au Ministère et qui atteint franchement l'extrême limite des concessions que, pénétrés d'un grand esprit de conciliation, nous puissions offrir à nos voisins.

« Nous sommes désireux de satisfaire pleinement les intérêts économiques yougoslaves. Le projet élaboré y répond totalement, je crois, car nous ferons toutes les concessions compatibles avec les justes exigences du commerce salonicien. Il faut qu'on se persuade bien de ceci, c'est que l'esprit large du gouvernement Pangalos en matière de politique étrangère et particulièrement balkanique nous fait une obligation de ne point jouir égoïstement de nos ports si bien placés, de nos merveilleuses côtes dont la position géographique et le développement commercial exigent un grand hinterland à desservir. L'utilisation de ces côtes et de ces ports par le commerce des pays voisins est pour nous non seulement l'accomplissement d'obligations contractuelles internationales, mais la propre satisfaction de nos intérêts économiques bien compris.

« C'est pourquoi nous avons offert à la Bulgarie de nous désigner l'emplacement qui lui semble le meilleur pour son débouché économique entre Dedeagatch et Salonique. Même si les facilités sont réclamées par le commerce bulgare, dans cet ordre d'idées, à Salonique même, nous n'hésiterons pas là aussi à donner une large satisfaction à ces demandes dans la mesure évidemment compatible avec nos propres besoins. Des accords du même ordre pourront ultérieurement intervenir avec d'autres pays balkaniques qui croient pouvoir utiliser nos côtes pour leur trafic. Celui-ci, de plus en plus intense, assurera un essor nouveau à la Macédoine désormais profondément grecque et c'est là notre plus sincère désir. »

Parlant ensuite de l'arrivée à Athènes du négociateur turc, Chukry bey, M. Rouphos dit : « Il me semble qu'enfin nous nous acheminons vers un règlement définitif de tous les différends qui nous séparent de la Turquie. Trop de vagues accords antérieurs n'ont pu recevoir un commencement d'application, c'est pourquoi j'ai jugé nécessaire de discuter personnellement toutes ces questions avec Chukri bey qui est incontestablement la personnalité la mieux désignée d'Angora pour traiter des contestations qu'il connaît parfaitement. Je viens d'avoir un premier entretien avec le délégué turc et je le crois animé de la même excellente volonté qui nous guide. Mon dernier voyage à Rome avait pour but de jeter un pont sur un fossé que les malentendus nombreux avaient creusé. Une campagne de presse maladroite avait surexcité les esprits et fait plus de tort que de bien à notre propre cause.

« Il est certain que nos rapports avec l'Italie, rétablis sur des bases foncièrement amicales mais qui ne sont

oppressives pour personne, laissent dans l'ombre une question qui nous tient à cœur, celle du Dodécanèse.

« A mon avis cependant, bien que ces îles soient grecques, bien que leur population reste incontestablement hellène, à mon avis, dis-je, ce problème est du domaine de la politique internationale et non une question exclusivement gréco-italienne.

« Néanmoins je crois que nous avons tout à gagner à ce point de vue dans l'entretien de rapports cordiaux avec le peuple italien. Il est certain que lorsque le moment se présentera, nous obtiendrons beaucoup plus d'une Italie amie que d'une Italie prévenue à notre égard.

« Je réprouve aussi, dans l'état actuel des choses, les exagérations mal placées de certaines demandes d'intervention qui ne peuvent que nuire en premier lieu aux intéressés.

« Nous entendons suivre une politique claire et honnête à l'égard de tous. J'ai toujours eu la ferme conviction que des malentendus ou même des différends trop longtemps négligés constituent la base de désaccords profonds et même dangereux entre peuples.

« Le peuple grec, qui a besoin de paix et de restauration intérieure, le peuple grec qui n'a présentement aucun appétit territorial, qui ne menace personne, veut des situations nettes avec tous ses voisins. Quelle que soit l'importance des litiges, on peut parvenir par un sincère effort réciproque à les liquider. Pour toutes les questions en suspens, j'aime à le redire, toutes les fois que les autres nations feront preuve des mêmes dispositions conciliantes que la Grèce, on pourra les considérer comme résolues. »

Notre confrère M. S.-E. Modiano qui a recueilli ces déclarations pour *Le Progrès* de Salonique s'est abstenu de les faire suivre d'aucun commentaire. Elles en méritent cependant certains pour des lecteurs évidemment moins avertis des problèmes en jeu que ne le sont les Saloniciens.

Si la Yougoslavie apportait dans la négociation relative au chemin de fer cette même politique claire et honnête que M. Rouphos revendique pour sienne, la question pourrait être évidemment considérée comme résolue. Mais en fait on professe à Belgrade certaines idées, impossibles à exprimer dans une négociation courtoise, qui rendent la conversation difficile. Pour dire crûment les choses, la Yougoslavie voudrait avoir sous son contrôle effectif le tronçon Guevgueli-Salonique non point dans le but de préparer son avance éventuelle vers le grand port égéen, ni par souci d'intensifier son commerce par cette voie, mais tout simplement pour prévenir éventuellement le sabotage de cette artère capitale de ravitaillement au cas où dans une guerre où la Yougoslavie se trouverait engagée la neutralité bienveillante de la Grèce serait douteuse. Il est en effet difficile de formuler de sang-froid une telle suspicion. Mis au pied du mur, les Yougoslaves jureraient qu'ils n'y ont jamais songé. Alors il devient très malaisé de s'expliquer et l'on comprend pourquoi la négociation traîne depuis des mois. L'offre faite à la Bulgarie se meut dans un plan analogue. Ce n'est pas la première fois que l'offre d'un débouché économique sur l'Égée lui est faite, mais elle l'a perpétuellement éludée pour se répandre ensuite en lamentations sur la férocité grecque qui veut faire mourir la Bulgarie d'étouffement. Ce que l'on veut à Sofia, c'est un couloir territorial et un port sur lequel flotterait le pavillon bulgare. Ce serait un coin enfoncé dans la Thrace et la Macédoine grecques, une base navale militaire sur l'Égée. L'offre de M. Rouphos rencontrera-t-elle meilleur accueil que les précédentes? Elle a l'avantage de forcer les Bulgares à démasquer une partie de leurs batteries. Les ports par lesquels on leur proposait jusqu'ici de faire passer leur commerce avaient toujours à leurs yeux des vices rédhibitoires, mal abrités, trop peu profonds, mal desservis, d'aménagement trop coûteux, etc. Lequel veulent-ils donc?

Le gouvernement du général Pangalos a déjà proposé le raccordement de Salonique avec les voies bulgares par la vallée de la haute Strouma. La bonne volonté du côté grec est évidente. Le succès diplomatique remporté par la Bulgarie à Genève lors du récent conflit de frontières a une contre-partie qui peut décider le Cabinet de Sofia à entrer dans la voie des accords pacifiques et réellement économiques. La Grèce a payé 30 millions de levas de dommages-intérêts pour avoir trop précipitamment réagi à une menace dont elle ignorait et exagérait la portée, mais elle a obtenu, en compensation, une surveillance internationale de la zone de friction dont les macédo-bulgares avaient fait le champ de leurs expériences politiques.

Avec les Turcs, bien audacieux est celui qui oserait émettre une prévision. Saradjoglou Chukri bey, dont le nom semble indiquer une origine hellénique micrasiatique, premier délégué de la Turquie à la Commission mixte de l'échange des populations, est un homme du meilleur monde, d'une urbanité parfaite et apparemment prêt à résoudre les questions litigieuses. Quant, à son arrivée, il a exprimé à M. Rouphos sa conviction que les pourparlers aboutiraient à un règlement définitif, cette conviction avait grande chance d'être sincère. D'ailleurs ces problèmes ne sont pas insolubles ni vitaux pour la Turquie. Il s'agit surtout de l'interprétation du terme « établi » applicable aux Grecs de Constantinople, soumis de ce fait à l'échange ou y échappant. Le gouvernement xénophobe d'Angora, pour ruiner définitivement toute influence hellénique en Turquie, a jusqu'ici donné une interprétation très étroite à ce terme d'établi et en a profité pour expulser ou menacer d'expulsion nombre de Grecs de Constantinople en confisquant leurs biens. A maintes reprises on a pu croire qu'un accord interviendrait, mais tout a été toujours à recommencer. Il se peut que Saradjoglou Chukri bey paraphe un règlement satisfaisant. Rouchdi bey, ministre des Affaires Étrangères, a pour sa part fait sa déclaration d'un parfait optimisme.

« La question de l'échange et celle des biens — questions susceptibles d'exploitation démagogique dans les deux pays — seront réglées définitivement. A part ces questions, rien ne sépare la Grèce de la Turquie. Les esprits ainsi désarmés, les deux États règleront leurs relations sur la base du respect absolu du traité de Lausanne. Quant aux minorités, la Turquie les respecte, mais elle estime qu'elle ne doit pas les priver des bienfaits de la civilisation et c'est pourquoi elle leur a demandé si elles préfèrent le Code Civil à leurs vieilles lois religieuses. En ce qui concerne la langue, le gouvernement laisse aux minorités pleine liberté, à la condition que la langue turque soit imposée comme langue officielle de l'État.

Tout cela est fort bien dit, mais tandis que le ministre turc parlait, les journaux turcs annonçaient, de source officielle, qu'à partir de 1927, il n'y aurait plus d'autre langue que la langue turque dans toutes les écoles de Turquie.

Quant aux bienfaits de la civilisation (d'Angora!) on

sait par quelle pression on a amené les minorités apeurées à renoncer à leur ancestral statut religieux en faveur de ce nouveau Code Civil dernier modèle, copié sur le Code Civil suisse, dont on aimerait à voir l'application. En attendant ce beau jour, on apprend au Congrès des réfugiés d'Asie-Mineure, que les Turcs, encore peu familiarisés avec les lois morales et sociales de la patrie de Guillaume Tell, gardent dans leurs harems des jeunes filles grecques d'Ak-Hissar, Ghiordès et Koula, ravies au moment de la catastrophe. Effendili Topal Ibrahim, hodja (saint homme) à Ghiordès en détient trois à lui seul. On a les noms de ces malheureuses et ceux de leurs détenteurs, mais nulle démarche n'a encore obtenu leur libération. On ne sait pas d'autre part ce que sont devenus les 12,000 habitants de Moschonissi. De temps à autre on voit arriver au Pirée des prisonniers de guerre qui avaient dû être normalement relaxés il y a trois ans et qui n'ont réussi à s'échapper que récemment.

Tout cela indique un état d'imprécision qui ne donne pas aux documents signés même par le plus galant homme d'entre les Turcs une valeur effective. Il faut attendre et espérer.

M. Rouphos fait confiance à l'amitié italienne pour espérer le retour éventuel des douze îles à la mère-patrie. Il ne semble pas que, *Mussolini regnante*, ce beau jour soit prêt de luire. L'impérialisme du *duce* le porterait plutôt à prendre quelques îles grecques de plus.

Mais le gouvernement grec est bien inspiré en ne tenant pas rigueur à son puissant voisin des douloureuses expériences d'un tout récent passé et en s'efforçant d'oublier tant l'action turcophile des Italiens en Asie-Mineure, bulgarophile en Macédoine, albanophile en haute Epire, que l'affaire de Corfou. Il faut avant tout ne fournir aucun prétexte à de nouvelles et pénibles expériences.

La Grèce a, dans ces dernières années, été accablée de suspicions et d'injustices. Elle a payé au centuple le prix de quelques erreurs. Elle est restée sereine dans l'adversité, attendant l'heure d'une réhabilitation qui ne manquera pas de sonner.

Son attitude lui fait grand honneur. Elle en recueillera le fruit avant qu'il soit longtemps.

René Puaux.

Bulletin Yougoslave

LES CHEMINS DE FER YOUGOSLAVES EN 1925

Au moment de sa retraite, en octobre 1918, l'ennemi a procédé à la destruction complète du réseau en Serbie du Nord et du Sud. Ainsi furent détruits 1,600 kilomètres de voies normales et étroites.

Sans tenir compte des sacrifices, il fallait, après l'union nationale, réparer, à tout prix, les 1,600 kilomètres de voies détruites en Serbie, et, en même temps, remettre en état 8,000 kilomètres mis hors d'usage par suite d'un mauvais entretien. Grâce à des efforts gigantesques, ce travail formidable fut exécuté en trois ans. De plus, on a construit 754 kilomètres de nouvelles lignes dans le but de perfectionner le réseau ferroviaire existant.

Jusqu'au 31 décembre 1925, ces travaux énormes ont coûté à l'État 800 millions de dinars, dont 256 millions furent prélevés sur l'emprunt intérieur de 7 %, et le reste sur le budget régulier.

Aujourd'hui, le réseau ferroviaire en exploitation dans le royaume serbe-croate-slovène a une longueur totale de 10,011 kilomètres 300 pour un territoire d'une superficie de 248,805 kilomètres carrés, à savoir :

Voie normale	6.756,7	kilomètres
Lignes de 1 mètre	183,5	—
— 0 mètre 76	2.525,2	—
— 0 mètre 60	545,9	—
Total :	10.011,3	kilomètres

De ce chiffre, 9,053 kilomètres 300 sont la propriété d'État. Les 958 kilomètres sont en exploitation privée, soit 16 km. 900 à voie normale, 694 km. 900 de lignes de 0 m. 76, 63 km. 400 de lignes de 0 m. 60 et 183 kilomètres 300 de lignes de 1 mètre.

Au 1er janvier 1926, le parc du matériel roulant était composé de :

Locomotives en bon état pour voie normale	1.179
Locomotives en mauvais état	826
Total	2.005
Voitures en bon état pour voie normale ..	31.550
Voitures en mauvais état	16.922
Total	48.472
Locomotives en bon état pour voie étroite	359
Locomotives en mauvais état	151
Total	510
Voitures en bon état pour voie étroite	6.423
Voitures en mauvais état	1.711
Total	8.134

Le chiffre total de locomotives pour les deux voies a été donc de 2,515, contre 2,982 en 1924. Celui de voitures de voyageurs et de marchandises, le 56,606, contre 44,550.

Du ministère des Communications relèvent cinq Directions, ayant leurs sièges à Belgrade, Zagreb, Ljoubljana, Soubotitza et Sarajévo.

Le réseau de chemins de fer de la Direction de Belgrade représente un total de 2,836 kilomètres, soit 1,655 km. 900 à voie normale, 697 km. 700 à voie étroite de 0 m. 76 et 482 km. 500 de lignes de 0 m. 60. Le nombre des stations est de 309.

La Direction de Zagreb exploite 2,104 km. 100, soit 2,058 km. 300 à voie normale et 45 km. 800 à voie étroite de 0 m. 76. Le nombre des gares est de 220.

La longueur totale du réseau de la Direction de Soubotitza mesure 1,97? km. 800, soit 1,910 km. 300 à voie normale et 60 km. 500 à voie étroite de 0 m. 76. Elle possède, en outre, 110 stations.

La Direction de Ljoubljana exploite 1,134 km. 900, soit 1,114 km. à voie normale et 20 km. 900 de lignes de 0 m. 76. Le nombre des stations de chemins de fer est de 224.

Le réseau de la Direction de Sarajévo représente un total de 1,005 km. 400, soit ? km. à voie normale et 1,005 km. de lignes de 0 m. 76, avec 293 gares.

Enfin, derniers chiffres, et les plus intéressants sans doute : quels furent les résultats financiers généraux de l'exploitation des réseaux ? Jusqu'au 1er juin 1920, toutes les Directions furent en déficit. Seule la direction de Soubotitza voit son bilan se traduire par un excédent de 12 millions et demi de dinars. Mais toutes les autres

voient diminuer, et certaines d'une façon très importante, le chiffre de leurs insuffisances.

A partir de 1921, au contraire, les revenus des chemins de fer se chiffrent par des bénéfices régulièrement accrus d'année en année. Ainsi, en 1921, le surplus de recettes a été de 146,5 millions de dinars; en 1922, de 254 millions; en 1923, de 674,5 millions et en 1924, de 715,9 millions dinars. En 1925, l'exploitation a accusé un déficit de 289,1 millions.

En ce qui concerne la réalisation immédiate de certaines parties du programme ferroviaire pour l'année 1926, aussitôt le budget voté, on commencera les travaux sur la ligne Priboï-Ouvatz, longue de cinq kilomètres.

De même, on commencera les travaux sur la ligne Trébigné-Bilétché-Nikchitch, d'une longueur de 80 kilomètres et qui assurera la jonction directe avec le Monténégro.

La ligne Belgrade-Obrénovatz est d'une grande importance pour tout le pays. On a déjà commencé les travaux sur cette ligne, qui établira une jonction directe entre la capitale et la mer. Les travaux dureront un an et demi.

Tandis que ces travaux mentionnés sont déjà en cours sur le terrain même, le ministre des Communications étudie la pose d'un troisième rail, sur la ligne à voie étroite normale Zayétchar-Prahovo, ce qui rendrait accessible cette ligne aux trains à voie étroite; de cette façon, s'établira par Oujitzé-Stalatch-Paratchine-Zayétchar une jonction directe à voie étroite entre le Danube et l'Adriatique.

Enfin, au mois de juillet, on abordera les travaux de construction de la ligne Chtip-Kotchané. On projette ensuite la construction de la ligne Kragouvévatz-Kraljévo et de celle d'Alexinatz-Soko-Banja. De même, on envisage la construction de la ligne Prokouplje-Prichtina, devant relier la Serbie septentrionale avec le Kossovo.

Borivoié B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

LÉGION D'HONNEUR

M. Georges Philippar, Président des Conseils d'Administration des Messageries Maritimes, vient d'être promu au grade d'Officier de la Légion d'Honneur (1) sur la proposition du Ministre du Commerce et de l'Industrie au titre de l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes avec le motif suivant : « Diplômé d'Honneur, Membre du Comité d'Admission de la classe 19. A pris part à l'organisation du Pavillon de renseignements et du Tourisme et à ceux de l'Afrique du Nord et de la Syrie. Chevalier du 8 août 1890 ».

On pourra s'étonner, sans doute, qu'un Armateur d'une notoriété aussi évidente et qui aurait dû équitablement bénéficier d'une promotion moins tardive et faite au titre des Travaux Publics (Marine Marchande) ou à d'autres encore, figure dès la longue promotion de Arts Décoratifs. Il ne faut pas regretter de voir, cependant, que M. G. Philippar, entre tant d'autres questions dont il a tenu à assumer la charge, ait suivi et ne cesse de suivre de très près la question des aménagements intérieurs à bord des paquebots des Messageries Maritimes, de leur décoration, de leur perfectionnement de toute nature.

Le Stand des Compagnies de Navigation, que l'on admirait l'an dernier, dans la Section des Transports, à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs, comprenait, on se le rappelle, un des appartements de luxe du « Mariette Pacha », paquebot de la ligne d'Égypte qui prendra prochainement la mer pour son premier voyage. Cet appartement, qui fut alors très remarqué des visiteurs français et étrangers et dont la salle de bain, notamment, toute de marbre et de bronze vert, était l'objet d'une admiration manifeste, n'était cependant qu'une maquette encore inachevée de ce qui est maintenant réalisé à bord du « Mariette Pacha ».

Sous la direction de M. G. Philippar, qui les documente personnellement, les architectes et les artistes attachés aux Messageries Maritimes ont réalisé pour ce navire, comme pour le « Champollion », autre paquebot de la ligne d'Égypte entré en ligne l'an dernier, un véritable chef-d'œuvre, où la reconstitution du style pharaonique égyptien, faite à l'aide de procédés modernes, s'allie aux meilleures formules de l'Art moderne français. Nous avons déjà parlé, à maintes reprises, de ces deux paquebots magnifiques qui font si grand honneur à l'Armement français et que, soit dit en passant, les Ministres, Députés et Sénateurs, récemment partis en mission en Corse, ont très vivement admirés lors de la visite qu'ils ont faite des chantiers de la Société Provençale de Constructions Navales à La Ciotat, sous la conduite de M. G. Philippar lui-même qui les y avait conviés.

En adressant ici à M. G. Philippar nos plus sincères félicitations, il nous plaît de saluer en lui l'érudit et l'artiste. Des conférences et des communications de toutes sortes ont déjà fait connaître ses travaux et son goût délicat et la rosette qui vient de lui être décernée n'est que la consécration officielle d'un mérite maintenant reconnu de tous.

L'ISLAM SUR LES RIVES DE LA MÉDITERRANÉE

Le 15 mai dernier, la Société de Géographie et d'Études Coloniales de Marseille célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation. Cette commémoration a eu lieu sous la Présidence de M. le Maréchal Lyautey.

Répondant à l'invitation qui lui avait été adressée à cette occasion, M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes, fit au Théâtre du Gymnase de Marseille, une Conférence d'un très vif intérêt sur l'Islam. Il n'était particulièrement qualifié, si l'on prend garde à ce qu'il a dit lui-même, au début de cette conférence, de son goût pour la doctrine du prophète, pour les différentes formes d'art qu'elle a inspirées, pour les adeptes mêmes de cette doctrine, « ces hommes sobres, fatalistes, majestueux, noblement drapés, exécuteurs un peu [illegible] d'antiquité, que l'on rencontre, graves, dignes et lents, indifférents en apparence aux choses extérieures, dans les rues étroites de la Kasbah d'Alger, pittoresque, mais toujours si captivante ».

Avant d'entrer dans le vif [illegible] sujet, le conférencier tint à rappeler les liens [illegible] sortes, privés et

(1) Décret en date du 21 mai 1926, *Journal Officiel*, Lois et Décrets 22 mai 1926, pages 5.743 et seq.

officiels, matériels et moraux, qui l'unissent à la Provence et spécialement à Marseille.

Ensuite, M. G. Philippar, après avoir indiqué la signification étymologique des mots *Islam* et *Musulman* qui peuvent se traduire l'un et l'autre par consécration à Dieu, résignation à la volonté de Dieu, a défini le mot *Islam* à l'européenne, où il est entendu comme l'ensemble des peuples musulmans considérés du seul point de vue politique. Il a ensuite développé l'idée que l'Islam était pour tous les Musulmans, jusqu'à une époque fort récente encore, une foi religieuse qui soumettait à une règle unique et à des prescriptions rituelles identiques tous les Musulmans, à quelque nationalité qu'ils appartinssent. De là, en Asie, en Afrique, aux Indes, où l'Islam a fait tant d'adeptes, cet état d'esprit musulman, cette fraternité, facteur non négligeable, quoi qu'on en ait pu dire, de la politique universelle.

C'est ainsi, « par exemple », nous dit le conférencier, que « nous avons vu les populations musulmanes des Indes Anglaises protester, en 1922, contre la politique britannique à l'égard du sultan de Constantinople ». Et de conclure, avec raison, qu'une telle attitude est un signe certain de l'unité qui règne dans le monde musulman, malgré la dispersion et la fragmentation de l'Islam.

Si le mahométisme, à l'heure qu'il est, ne dispose plus de la puissance temporelle qui, jadis, l'amena jusqu'à Poitiers, cette période politique de son histoire lui valut une civilisation brillante, une vie intellectuelle et artistique dont demeurent de nombreux témoins. Au point de vue architectural, notamment, il a beaucoup fait. Le conférencier, qui l'a particulièrement étudié sous cet angle dans le bassin de la Méditerranée, observe qu'il s'est étendu peu à peu aux différents pays qui bordent cette mer, sans excepter la France ni l'Italie.

Comme la Corse, la Sardaigne et la Sicile, l'Italie du Sud, fut, en effet, à un moment donné, terre d'Islam. Il n'est cependant pas à la connaissance du conférencier qu'aucun monument musulman demeure en Italie, en admettant qu'il en ait jamais existé. En revanche, l'influence intellectuelle des Arabes fut, à une certaine époque, considérable dans ce pays, spécialement dans les universités. Nous en avons pour preuve les protestations très violentes que suscita de la part de Pétrarque l'engouement de son temps pour tout ce qui était pensée et production intellectuelle d'inspiration musulmane. D'autre part, si l'on s'en rapporte à certaines études toutes récentes, Dante aurait largement puisé à la source arabe pour l'élaboration de la Divine Comédie.

Pas plus que l'Italie, la France, où les musulmans ont séjourné pendant une période appréciable (la Provence en général, et Marseille en particulier en savent quelque chose) ne conserve aucun monument de leur art, mais il n'en est pas de même de l'Espagne, et c'est de ce pays qu'est parti le conférencier pour son voyage aux rives méditerranéennes riches d'architecture islamique.

Il est à peu près impossible, dans un résumé, de rendre l'intérêt d'une suite de projections, chacune accompagnée de quelques mots qui en situaient l'objet et le commentaient. De Séville, de Cordoue, puis du Maroc, où s'élèvent la tour Hassan, de Rabat, et la Koutoubia, de Marrakech, sœurs de la Giralda de Séville, nous passons à Fez où nous admirons la gracieuse fontaine Nezzarine. Mais déjà nous voici en Algérie, d'abord à Tlemcen, puis à Alger, devant le charmant cimetière d'El-Kettar, à Tunis, à Kairouan, en Égypte ensuite, un instant retenus par les mosquées du Caire. Quittant l'Afrique du Nord pour l'Arabie, nous voyons La Mecque, présentée sur l'écran d'après d'anciennes gravures, et une reproduction de « l'imagerie » populaire musulmane moderne, Jérusalem et la mosquée d'Osmar, Damas et la mosquée des Ommiades, Beit-ed-Din, Homs, Alep, la Turquie enfin, avec Brousse, Constantinople et Stamboul, puis le voyage prend fin pour nous devant Janina, après une station à Eyoub. Veut-on l'accent des commentaires dont le conférencier accompagnait chacune de ces vues? Voici ce qu'à propos de la Nezzarine il nous dit des fontaines en pays d'Islam :

« Les fontaines constituent l'un des charmes des villes « d'Orient, des mosquées, des jardins. Vivant généralement dans des pays arides, les musulmans, pour qui « la couleur verte a un caractère particulièrement sacré, « aiment l'eau et la verdure. On sait que l'un des éléments d'attrait, si l'on peut employer cette expression, de leur paradis, est constitué par des jardins toujours verts ».

Cueillons un peu plus loin ces mots délicieux sur le cimetière d'El-Kettar :

« Le sentiment que l'on y éprouve est un sentiment « de calme, de simplicité grave, mais non dure et sèche, d'uniformité, sans monotonie cependant, d'apaisement, de soumission, de résignation, de tristesse « tempérée d'une certaine douceur voilée.

« On y retrouve, comme dans les mosquées, à côté « de la stricte observance des règles, à côté des idées « de deuil et de douleur, des habitudes toutes spéciales « de naïveté : ce sont les longues stations auprès des « êtres aimés et disparus, la continuation dans leur voisinage, pour toute une journée, de la vie quotidienne, « causeries, goûters de femmes et d'enfants réunis. Habitudes qui s'expliquent en partie par l'existence cloîtrée que mènent les femmes musulmanes ».

N'y a-t-il pas dans ces quelques phrases unies un agréable mélange de sensibilité et de pittoresque? N'y sent-on pas, dans une poitrine occidentale, battre un peu du cœur de l'Islam?

Le conférencier, pour finir, nous conduit à l'Institut musulman et à la mosquée de Paris dont, nous dit-il, l'ensemble constitue un véritable centre islamique auquel ne manque aucune des particularités que l'on rencontre souvent en pays d'Islam dans le voisinage des édifices consacrés à la prière. Voici les maisons des hôtes, le patio central, les jardins, la terrasse, le mihrab et le minaret : le minaret du haut duquel, aux heures consacrées, le muezzin de Paris, invitant les fidèles à la prière, rappellera qu'il n'est d'autre Dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète.

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Nº 12 64e ANNÉE 19 JUIN 1926

LA GRÈVE GÉNÉRALE ET L'ÉCOLE ANGLAISE

La grève récente en Angleterre a provoqué des réactions multiples, dont beaucoup importantes et quelques-unes imprévues, même des Anglais. La plus remarquable de celles-ci a été probablement une manifestation vraiment impressionnante de discipline et d'ordre dans tous les rangs, aussi bien ceux des grévistes que ceux du gouvernement et de ses partisans. Quoique toute l'existence parlementaire du pays fût en péril, on dirait une immense partie de jeu, dont le terrain coïncidait avec l'étendue du royaume, où, sous l'arbitrage de l'opinion publique, les deux camps ont mesuré leurs forces, tout en restant respectueux des règles du jeu.

Les quelques rixes qui ont éclaté ont été provoquées pour la plupart par des apaches ou des communistes dont les excès ont été regardés plutôt avec défaveur par les grévistes eux-mêmes. Cela entravait le jeu, cela pouvait agir dans un sens défavorable sur l'arbitre souverain qu'était le public tout entier, déjà un peu frappé par ricochet. Pour l'Anglais, même pour le citadin, la vie sous certains aspects n'est qu'un sport, incarnation moderne de l'esprit d'aventure des envahisseurs nordiques d'autrefois. De plus, être « sportsman », c'est implicitement envisager non seulement la victoire, mais aussi, après avoir fait son possible, la défaite, et avec la défaite le courage de l'accepter de bonne grâce. Pour le vrai sportsman, vainqueur ou vaincu, le mot *à outrance* n'existe pas. Vaincu, il s'attend à être ménagé, prêt à ménager en pareil cas à son tour. C'est une espèce de chevalerie, qui n'exclut point une certaine belle humeur ni même l'humour. Moi-même, j'ai vu plus d'une fois dans les quartiers industriels des vedettes de grévistes qui, tout en faisant le blocus d'une fabrique, causaient amicalement et même plaisantaient avec un sergent de ville également de garde.

Sans doute la lutte contenait aussi des éléments de cette réaction formidable contre les incohérences démocratiques, réaction des classes dirigeantes, de cette bourgeoisie que la démocratie a si longtemps prétendu pourrir, retour offensif, qui est en voie de se faire dans la plupart des pays de l'Europe. En Italie une telle réaction est franchement intransigeante. Qu'il y ait des éléments intransigeants en Angleterre, cela n'est pas à nier. Mais ils sont une minorité. Le gros de l'opinion anglaise se trouve représenté dans la personne d'un Anglais pur sang, M. Baldwin, l'homme modéré, l'homme des transactions et des compromis honnêtes. Napoléon, dans un moment de dépit, a appelé les Anglais une nation de boutiquiers. S'il avait dit négociants, il aurait employé un mot on ne peut plus vrai. Les vrais Anglais sont certainement des négociants, c'est-à-dire des gens qui négocient, qui savent négocier.

Pour son bonheur, l'Angleterre, dans le moment le plus critique peut-être de son histoire, a eu à la tête de ses affaires après quelque trente

ans, un Anglais qui est vraiment anglais. Les Rosebery, les Balfour, les Campbell Bannerman, les Lloyd George, les Bonar Law, dont quelques-uns, tel que Lord Balfour sont des politiques de tout premier ordre, étaient plus ou moins des Ecossais et des Celtes, ou représentaient pendant des années, comme Lord Asquith, des circonscriptions non anglaises.

Quel est donc le fond de cet esprit de transaction cher aux Anglais? D'abord, si je ne me trompe, le sentiment pratique, que dans nul différend d'ici-bas aucun des deux partis n'a raison dans la proportion de cent pour cent. La justice donc demande une répartition selon les circonstances de ce qui est en jeu entre les deux, et non pas l'adjudication totale à un seul. Autrement dit, l'Anglais croit qu'il y a toujours deux côtés d'une même question — de là entre parenthèse sa méliance de la logique pour laquelle une chose paraît souvent toute blanche ou toute noire. Si on veut me laisser entrer un instant dans la région des hypothèses, il me semble que cette double vision des choses remonte bien loin, certainement au temps où les Anglo-Saxons et les Danois étaient obligés de composer leurs différends, habitant des parties voisines et quelquefois identiques d'un même pays. Quoi qu'il en soit, d'après la conception anglaise, à côté de la majorité, la minorité a toujours ses droits. Seule une minorité peut vivre contente (et cela est le but suprême de tout arbitrage), si elle jouit de ses propres droits, si elle se sent responsable de ses actes. En effet on lui accorde une liberté relative pour lui demander en revanche une certaine responsabilité. En outre l'Anglais croit aussi, plus ou moins inconsciemment, à la doctrine grecque de l'inconstance de la fortune qui peut un jour ou l'autre renverser les rôles — *hodie mihi, cras tibi*. Comme le Français est poli envers son voisin, parce qu'il veut que son voisin soit poli envers lui, sachant bien que la politesse universelle est la base essentielle de toute sociabilité, de même l'Anglais reconnaît à son voisin des droits, en attendant de lui une égale réciprocité. Il sait que *le prix de la liberté individuelle est un sens profond de l'ordre public*, ordre non pas imposé d'en haut mais librement consenti par tous, ordre à la conservation duquel chacun a son intérêt particulier. Quand donc cet ordre général a semblé menacé, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, des millions d'hommes se sont offerts volontairement comme soldats en 1914, comme gardiens de la paix dans la grève d'hier.

Si l'analyse ci-dessus est juste, il est évident que d'après notre conception à nous, la liberté et l'ordre ne sont pas contraires, mais complémentaires, et que tout effort *sincère* de transaction, même s'il échoue faute de lumière, est dicté par un instinct individuel que la justice soit faite, et par un instinct social de maintenir l'équilibre entre la liberté et l'ordre.

On se demande maintenant : qu'est-ce que l'école anglaise a à faire avec tout cela? En voilà, à mon humble avis, l'explication.

L'éducation de chaque nation tend à incarner les *idéaux* prédominants de sa propre civilisation. Prenons, par exemple, l'école française, dont j'ai déjà parlé ailleurs, avec son haut idéal de probité intellectuelle et sa recherche ardente de l'esthétique. N'avons-nous pas ici deux qualités maîtresses de la race? N'est-il pas vrai que le Français est le seul individu qui soit prêt à s'immoler par et pour l'amour de la vérité pure, le seul individu, comme on l'a dit, qui soit prêt à mourir pour un idéal? Et cette recherche de l'esthétique dont toute la civilisation française est pétrie, et qui fait que même un simple garçon boucher montre un orgueil d'artiste dans son métier — pour prendre l'exemple le plus banal, le plus terre-à-terre, afin de montrer combien ce souci du goût est universel en France! Ajoutons-y cette passion presque enfantine et en même temps grandiose, qui vient de la sociabilité française, de communiquer ces deux passions (pour parler le langage de Descartes) non seulement à toute la nation, mais à toute l'humanité. On dirait un enfant prodigue, un enfant généreux, qui éprouve le besoin impérieux de partager ses plus chers jouets avec tout le monde.

S'il en est ainsi, que sont alors les qualités essentielles de l'éducation anglaise?

L'éducation anglaise sans doute se prête plus difficilement à l'analyse. D'abord tout chez elle est instinctif, plutôt traditionnel et non écrit. L'Anglais s'analyse peu ou point, sauf quand il écrit des poèmes ou des romans. L'éducation française est plus consciente, plus voulue, de sorte qu'on peut dire que, si en France, *abeunt studia in mores*, c'est plutôt le contraire en Angleterre; c'est-à-dire que c'est plutôt les mœurs qui sont entrées dans l'école, bien que naturellement les deux facteurs se trouvent dans les deux pays.

Dans les grandes écoles anglaises (public

schools) l'enseignement le plus en honneur reste toujours l'ancien enseignement classique du grec et du latin, enseignement tout à fait apte à former une élite intellectuelle, mais contenant trop souvent encore des éléments qui doivent paraître bien bizarres à des étrangers. On dirait presque qu'on fait sucer aux élèves les os des auteurs classiques pour leur en faire absorber la moelle. En effet rien de plus aride ou de plus rébarbatif en apparence que les pages infinies de grammaire à apprendre par cœur, les thèmes innombrables, les vers à composer en latin et en grec par des gosses de 14 à 15 ans, souvent d'une intelligence plutôt moyenne et qui sont loin d'être experts à manier même leur propre langue. Mais à côté de cette formation, qui, appliquée dans toute sa rigueur, n'est fructueuse que pour ceux que possèdent les *dura illia* du vrai philologue, il en existe une autre, traditionnelle, enracinée, vivace, celle du gouvernement des jeunes par eux-mêmes, vraie école *des hommes*. Chaque enfant aspire à être homme de bonne heure. A cet égard je me rappelle un bambin qui me disait à l'anniversaire de sa huitième année : « Je suis grand (grown up) maintenant, n'est-ce pas? »

C'est cet instinct profond que l'école anglaise cherche avant tout à satisfaire. L'enfant va à l'école préparatoire à 9 ans, et à la grande école (public school) à 13 ou 14 ans. Dès le début il est initié ou plutôt entraîné au culte du courage, de l'endurance, de l'honnêteté, et en un mot aux vertus masculines, tout en étant plus ou moins protégé contre les vices masculins. Trop souvent, dans le monde, ceux qui veulent atteindre le niveau de leurs supérieurs en rang ou en âge ne copient, hélas, que leurs défauts; tel nègre par exemple croit se faire l'égal du blanc en se donnant à la boisson et ainsi de suite.

Entrons un peu plus dans les détails de cette éducation qui est en effet une éducation *civique*. La grande école anglaise, surtout l'internat tel que Rugby, Eton, Winchester, etc., est en réalité une république fortement hiérarchisée, où les règles écrites sont peu nombreuses, où les traditions font presque tout, traditions parfois si compliquées que dans certaines écoles le nouveau venu est confié à un ancien qui, pendant les trois premières semaines lui apprend toutes les convenances de l'établissement, car la gent garçon (au moins en Angleterre) est férocement conservatrice. Les grands de l'école possèdent bien plus de privilèges que les petits, privilèges pourtant auxquels les petits en grandissant peuvent tous aspirer à leur tour. On dit république, parce que tous en sont, et s'en sentent, citoyens; même l'élève le plus insignifiant apprend vite que la bonne renommée de l'école dépend en partie de lui, la devise de tous étant *Spartam nactus es, hanc exorna*.

En outre les privilèges des grands se doublent toujours de responsabilités croissantes. C'est en effet un long et lent apprentissage à la fois de la liberté et de la responsabilité. A chaque nouvel apport de liberté s'ajoute un nouvel apport de responsabilité, de cette responsabilité qui implique à la fois besoin de commander soi-même et de commander les autres. Insensiblement l'idée de servir l'État se greffe sur l'idée de servir la petite république qu'est l'école. A tous les barreaux de l'échelle l'élève apprend qu'il a son rôle à jouer, son devoir à remplir dans le tout « *his bit to do* ». C'est là la suprême leçon de l'école.

Quand donc le gouvernement au début de la grève a lancé son appel pour des volontaires de toute sorte, la réponse surtout dans les Universités a été presque instantanée. Les autorités en quelques cas ont eu beau vouloir retenir les jeunes étudiants, c'était plus fort qu'eux. Ils affluaient en masse à Londres ou à d'autres points stratégiques. Comme plus d'un le disait, le travail intellectuel était devenu impossible. On pensait nuit et jour à ce qu'on pourrait, à ce qu'on devrait faire. Même ceux qui avaient à se présenter aux examens prochains accoururent s'offrir. Ils risquaient ainsi tout leur avenir. Il est vrai que depuis on a reculé la date des examens, mais au moment où ils s'offraient, rien n'était encore décidé.

On se faisait embaucher pour toute besogne : gardiens de la paix, mécaniciens de locomotive, conducteurs de camion ou d'omnibus. Après quelques jours d'essai, les néophytes s'acquittaient fort bien de leur tâche, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant, puisque presque toute la jeune génération s'entend à la radio ou à l'auto. Pour elle les éléments de la science n'ont plus de mystère. D'autre part l'outillage du transport a été tellement perfectionné par suite de la guerre que la machine est devenue comme on dit « fool proof » à toute épreuve. Grande a donc été la surprise, pour ne pas dire la stupéfaction, de ces grévistes qui se croyaient jusqu'alors impossibles à remplacer, en voyant ces jeunes gens, au bout de deux ou

trois jours, exerçant avec succès des métiers qu'eux, les anciens praticiens, avaient mis des années à apprendre. D'un seul coup, cette légende que la prétendue main-d'œuvre qualifiée était irremplaçable, légende que depuis des années, les fauteurs de grèves, en la mettant toujours à la place d'honneur dans leurs discours publics, ont soigneusement entretenue, se trouva d'un coup réduite à néant. L'effet sur les grévistes fut énorme. Effet analogue sur les débardeurs, quand ils voyaient la rapidité avec laquelle les étudiants déchargeaient les marchandises, faisant autant et mieux qu'eux dans une seule journée, ce qui montrait qu'ils pouvaient battre les « dockers » à leur propre jeu.

Naturellement les étudiants n'étaient qu'une partie des volontaires, quoique la plus active et la plus agissante. Tous les gens de loisir, officiers de réserve, anciens amiraux, fonctionnaires en retraite, se présentaient au recrutement. Beaucoup de gens qui travaillaient pendant la journée se sont enrôlés comme sergents de ville pour le service de nuit. On n'avait qu'à regarder les brassards qui pullulaient partout pour voir que toutes les classes étaient représentées. Il se trouvait dans le nombre pas mal de grévistes qui, obligés d'abandonner leur travail malgré eux, se sont engagés dans les rangs des volontaires. Même les grévistes — et c'est à leur grand honneur — faisaient dans quelques districts leur police de sûreté à eux.

Cette réponse à l'appel du gouvernement n'aurait pas été si universelle, si les traditions de l'esprit civique, dont le berceau même se trouve dans les grandes écoles citées plus haut, ne s'étaient propagées dans les écoles secondaires, souvent de création toute récente, et même en une certaine mesure dans les écoles primaires. A Londres, par exemple, aussi bien dans les écoles de filles que dans celles de garçons, professeurs et élèves se faisaient un devoir de tenir bon (*carry on*). Souvent les professeurs demeurent assez loin de l'école, surtout dans les quartiers de l'Est. Or dès le commencement de la grève tous les moyens ordinaires de transport à l'exception de quelques taxis s'arrêtèrent. Néanmoins, le personnel se faisait un point d'honneur d'arriver chaque matin à l'heure à l'école. Ceux qui habitaient à des distances impossibles (30 ou 40 kilomètres de l'école) ont trouvé des gîtes chez des collègues ou chez les parents des enfants résidant dans le voisinage. D'autres ont établi leurs quartiers dans l'école même. La salle de classe de la journée servait de chambrée la nuit.

En visitant quelque quinze écoles pendant la grève, je n'ai pas trouvé un seul professeur absent, bien que en plus d'un cas j'aie rencontré des professeurs qui avaient fait par jour leurs 20 kilomètres (aller et retour) pour arriver à l'école, et sans avoir brûlé une seule étape dans une de ces autos volontaires dont les conducteurs montraient une préférence naturelle pour les midinettes à pied.

La même persévérance dans le devoir s'est manifestée dans les écoles élémentaires, où instituteurs et élèves ont voulu tenir « boutique ouverte », même dans les quartiers les plus pauvres, les plus déshérités. En effet, c'est surtout dans ces centres populeux, où aucun riche n'habite plus, où les églises, malgré leurs efforts, ne touchent qu'une partie infime de la population, que l'instituteur ou l'institutrice constitue le seul ou au moins le plus efficace représentant de l'ordre. On ne peut guère exagérer l'influence de ces missionnaires laïques, actuels ou anciens. Aussi pendant la guerre arriva-t-il souvent qu'un élève en congé revenait voir d'abord son instituteur avant de se rendre chez ses parents. Ces écoles d'ailleurs s'imprègnent de plus en plus des mêmes traditions de « self-government » largement fortifiées depuis la guerre, par la grande extension des jeux, qui ont toujours lieu sous la surveillance des maîtres, imbus eux-mêmes de l'esprit sportif. On peut également rendre honneur au mouvement des « *boy-scouts* » qui n'a fait que répandre et renforcer les mêmes tendances morales. Dans une des écoles de ce genre, située dans ce qu'on pouvait appeler le Bercy ou le Belleville de Londres, le premier jour de la grève aucun des instituteurs, qui demeuraient tous loin, n'arriva à temps pour l'ouverture de l'école. Les plus anciens élèves se montrèrent pourtant tout à fait à la hauteur de leur tâche de moniteurs (prefects). Ils tinrent conseil sur place. Après quoi le plus ancien (un garçon de 14 ans) présida la réunion générale, qui se tient tous les matins, lut les offices habituels, envoya ensuite les élèves sous la surveillance de leurs moniteurs dans leurs salles de classe respectives faire la lecture en silence en attendant l'arrivée de leurs maîtres. Tout cela se passa dans le plus grand ordre et quand les instituteurs arrivèrent, chacun trouva sa classe dans une discipline parfaite.

Ce qui rend l'histoire plus piquante encore, c'est que la plupart des pères de ces enfants étaient à ce moment eux-mêmes en grève.

On a parlé déjà de la tenue ou plutôt retenue extraordinaire des grévistes, pour laquelle on voudrait exprimer ici encore son admiration. On ne la rappelle que pour insister sur le fait qu'elle est due en grande partie à l'influence de l'école primaire par laquelle presque tous sont passés. Ceux qui ont connu Londres, il y a quarante ans avec ses « Alsatias » nombreuses, foyers de criminels et d'apaches, où l'instituteur ne pouvait pénétrer dans son école que sous la protection d'un ou deux « policemen », seront les premiers à confirmer la justesse de cette conclusion.

Les Prussiens se plaisaient autrefois à dire que c'était l'instituteur allemand qui avait gagné la guerre de 1870. On pourrait affirmer ici avec beaucoup plus d'exactitude que l'instituteur anglais, s'inspirant de la tradition de nos grandes écoles, a le droit, avec ses collègues de l'enseignement secondaire et supérieur, de revendiquer en grande partie le mérite d'avoir conservé la paix aujourd'hui, tout en écartant la guerre civile. Ceux qui savent ce que les instituteurs ont fait pour le recrutement pendant la guerre en seront à peine surpris. En tout cas on peut dire avec vérité que l'école anglaise a subi victorieusement son baptême du feu. Certes, comme tout système d'éducation, elle a bien des défauts, dont il n'est pas nécessaire ici de dresser la liste. Mais elle aura toujours à son crédit d'avoir sauvé l'État au moment le plus périlleux de son existence.

Bloudesley Brereton.

LES JEUNES

JEAN-RICHARD BLOCH

L'œuvre de M. Jean-Richard Bloch tient en cinq ou six volumes : *Carnaval est mort*, des essais, *Lévy*, des contes, *Et Cie*, un roman, *Sur un cargo*, récit de voyage, *La Nuit Kurde*, roman, plus deux ou trois pièces de théâtre dont, faute de compétence en la matière, nous ne parlerons pas ici. Cette œuvre, dure et toute en muscles, n'a pas encore touché le grand public. Pourtant, nous allons essayer de le montrer, elle est de celles qui auraient dû retenir son attention.

* * *

M. Jean-Richard Bloch a débuté dans les lettres vers 1910, en fondant à Poitiers, ville morte et bien éloignée de tout ce qui est esprit, une petite revue : *L'Effort libre*. Cette revue fut pour lui ce que sont d'ordinaire ces publications, assez sottement qualifiées de confidentielles par les critiques officiels, un moyen de recherche personnelle, une sorte d'investigation préalable destinée à fixer des idées, à circonscrire des antipathies et des admirations, à trouver ce que M. Henri Ghéon appelle « nos directions ».

Carnaval est mort est fait de ces articles écrits dans l'inquiétude des débuts, dans l'enthousiasme de la jeunesse. « Premiers essais, dit le sous-titre, pour comprendre mon temps, un temps où l'on voulait un théâtre pour le peuple, où l'on croyait que l'art doit être utile, un temps que M. Jean-Richard Bloch situe entre deux mythes : une morale religieuse disparue et une civilisation révolutionnaire à naître. *Carnaval est mort* se rattache ainsi à une période de formation intellectuelle, au cours de laquelle son auteur fait déjà bonne figure avec son intelligence aiguë, sa culture vaste, ses interrogations multiples. Ces explorations sont le tour de France d'un probe ouvrier des lettres. Quand elles sont achevées, le voici compagnon et près de s'établir à son compte.

M. Jean-Richard Bloch publiera en effet, tout de suite après ces articles, un recueil, *Lévy*, de valeur inégale, mais où l'on rencontre déjà, en même temps qu'un conte inspiré de Kipling, deux nouvelles d'une concentration et d'une force remarquables. La première, qui donne son titre au volume, est l'histoire d'une famille juive, suant de peur et d'angoisse, un soir d'antidreyfusisme provincial, retrouvée dix ans après riche, honorée et son chef à la tête des partis politiques de gauche. Raccourci puissant, empoignant, *Lévy*, en quelques pages, est un important fragment de la psychologie d'Israël.

Comment on forme une compagnie d'infanterie a les mêmes qualités. C'est la meilleure page en prose de l'unanimisme. Cette nouvelle fut, en effet, visiblement écrite sous l'influence, alors grande, de M. Jules Romains. Mais le talent de l'auteur a crevé les limites du procédé

et il a décrit avec une singulière force cette coagulation rapide d'humanités disparates sous la volonté d'un chef, au cours d'une période d'instruction militaire.

Entre Kipling et Jules Romains l'auteur cherchait sa voie. Il devait la trouver logiquement dans une expression plus personnelle. Un écrivain se ressent, en effet, toujours de ses origines, et M. Jean-Richard Bloch n'a pas échappé à cette règle qui nous a valu tant de beaux romans provinciaux. Sa province à lui, c'est le monde juif, l'air qu'il a respiré celui du négoce âpre et de la tradition hébraïque. C'est là qu'il ira naturellement chercher le sujet de *Et Cie*, roman grand, émouvant, au cours duquel les Simler, transplantés de l'Alsace en Poitou, après la guerre de 1870, feront la dure expérience de leur isolement, reconnaîtront l'impossibilité où ils sont de s'assimiler sans s'affaiblir et pénétrés, enfin, de la nécessité de rester juifs, se replieront orgueilleusement, courageusement sur eux-mêmes.

Ce livre, véhément, M. Jean-Richard Bloch en corrigea les épreuves, pendant la guerre, sur un lit d'hôpital. On le sent, en effet, comme échappé des mains, laissé à son sort par un homme pressé de fournir, avant de mourir peut-être, ce témoignage brûlant. Mal écrit parfois, il vibre d'une belle passion, il rappelle par son ampleur la Comédie humaine, il force le respect et la sympathie.

La maladie est un grand apaisement. Des flammes de *Et Cie*, il ne restera rien aux pages de *Sur un cargo*. Mais dans ce récit de voyage, qui peut paraître d'abord banal, on découvre pourtant une sorte de chef-d'œuvre, tant M. Jean-Richard Bloch s'est rapidement assimilé ce petit monde sur la mer, un cargo de six mille tonnes. Mieux qu'aucun autre livre *Sur un cargo* rend sensibles la haute culture de son auteur, ses dons aigus d'observateur. Il n'y a rien dans ces pages qui ne soit rapidement compris, exactement traduit et dans une langue parfaitement claire.

M. Jean-Richard Bloch progresse d'ailleurs sans cesse. Il s'est formé avec *l'Effort libre* à la discussion des idées, il a dans *Lévy* suivi les modes littéraires, il s'est déchargé, purgé dans *Et Cie* de ce que ses préoccupations de race pouvaient prêter encore de trop particulier à son art, il a, dans *Sur un cargo*, victorieusement mis à l'épreuve ses dons heureux d'observateur. Il lui restait à mesurer la force de son lyrisme. Ce fut l'objet de *La Nuit Kurde*, livre cruel, passionné et sanglant, sur un fond d'hallucination, car il se passe dans un pays que l'auteur n'a jamais vu et dont pourtant il peint les paysages avec une netteté photographique, parmi des peuples qu'il ne connaît pas, et dont il analyse l'âme avec une singulière puissance. La trame du récit est simple. Une horde s'abat une nuit sur une petite ville d'Asie, et parmi ces combats, ces ruses, ces viols, s'enchaîne l'inévitable amour, un amour dont la fatalité fait songer aux tragédies antiques. M. Jean-Richard Bloch a rendu tout cela avec une fougue, une violence curieusement mélangées de précision. « Simple équipée, dit-il dans sa préface, d'une âme séparée de ses attaches, qui a jailli hors du temps et de l'espace à la rencontre de ses semblables... J'ai vécu toutes ces heures-ci dans un autre monde que le vôtre, qui ne connaît ni le scepticisme, ni l'ironie et accepte de mourir pour sa liberté, dès lors que c'est la liberté de sa passion. » Et l'on ne peut pas ne pas être frappé de l'écho que font ces mots : « Partir, s'enfuir; — la route et le cloître; — le pèlerinage à la Mecque ou l'hivernage dans la banquise; — termes extrêmes d'une aspiration identique, qui est à la base de la purification » aux vers célèbres du *Voyage* :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir.....
Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom.

La Nuit Kurde marque le caractère secret de cet écrivain à qui M. André Billy a reproché, lors de la publication de *Et Cie*, des défauts d'écriture : « du mauvais Jules Romains, de l'exécrable Paul Adam, une médiocre psychologie et une méchante peinture de caractères », tout en signalant plus justement « son étonnante aptitude aux visions d'ensemble, sa façon de voir lourd, mais haut et large, de dramatiser intensément les conflits de forces collectives. » M. André Billy ajoutait aussi : « Il est au premier chef un romancier social chez qui une puissance d'exécution un peu mécanique s'égale à une ardeur intellectuelle plus âpre, plus brûlante que rayonnante et persuasive ». Notre confrère, croyons-nous, voyait de trop près une œuvre ample et forte. On n'étudie pas à la loupe *Lévy*, *Et Cie*, *La Nuit Kurde*, car la délicatesse n'est pas le fait de ces romans mais plutôt la violence. Ils sont peints au cou-

tean et c'est de loin qu'il faut les regarder. Alors on découvre en M. Jean-Richard Bloch un écrivain qui voit, certes, de haut le monde, mais qui possède aussi le don inné des images justes, et qui sera peut-être, un jour, non le romancier social annoncé par M. André Billy, et que lui-même se croit appelé à devenir, mais un romancier d'un genre particulier et plus près de la poésie que de la prose. La force, la passion, la vie intense, tout ce qui fait le lyrisme, et qui manque un peu à d'autres jeunes romanciers, voilà en effet ce qu'on rencontre chez M. Jean-Richard Bloch, ce qu'il faut admirer en lui.

Guy Lavaud.

NOTRE CONSCIENCE ET L'ORIENT [1]

Qu'est-ce que l'Orient? Que désignons-nous exactement par le mot *oriental?* Pour le définir, cherchons à tracer les frontières de ce continent, que la géographie ignore, mais que notre instinct, l'histoire, la philosophie, la religion désignent avec clarté.

Ce continent n'est exactement ni l'Europe russe, ni la Péninsule Ibérique, ni l'Asie, ni l'Afrique, ni l'Amérique ancienne des Aztèques et des Peaux Rouges, mais tout cela un peu et à la fois. C'est tout cela que notre esprit groupe, lorsqu'il prononce ce mot si précis, malgré sa vague apparence : *l'Orient*.

Je n'ignore pas qu'il y a bien des distinctions à faire entre le Japonais chevaleresque et féodal, le Chinois positif et commerçant, le Kurde batailleur, le Kabyle astucieux et actif. Mais l'usage commun ni la langue ne s'y sont trompés. En parlant de l'Orient, ils désignent une région de l'âme. Et quand on nous entretient des *Appels de l'Orient*, il peut y avoir quelques flottements dans le détail; nous savons tout de même très bien ce qu'on veut dire.

Miguel de Unamuno écrit les phrases suivantes : « *La science ôte la sagesse aux hommes et les convertit d'habitude en fantômes chargés de connaissances. Renoncer à la science équivaudrait à un suicide mental, mais je ne puis la considérer que comme une préparation, et rien d'autre qu'une préparation à la sagesse* ».

Quand Unamuno lance cette déclaration, nous sentons qu'il prend position contre l'Européen moderne, tel que l'a défini Paul Valéry, c'est-à-dire contre « l'homme des maxima ». Dès lors nous ne serons plus étonnés d'entendre le farouche Espagnol s'écrier, avec ce mélange d'humour et d'humeur qui le caractérise :

« *Africain ancien, voilà une expression qui peut s'opposer à celle d'Européen moderne, et qui vaut, pour le moins, autant qu'elle. Suis-je Européen? Suis-je moderne? Ma conscience répond : non, tu n'es pas européen, ce qui s'appelle européen; non, tu n'es pas moderne, ce qui s'appelle moderne. Au fond, nous autres, Espagnols, nous sommes irréductibles à l'européanisation et à la modernisation. N'y a-t-il pas d'autre vie que la vie moderne et européenne, une autre culture? Et pourquoi ne dirions-nous pas : il faut nous africaniser à l'ancienne, ou bien nous anciauiser à l'africaine?* »

Vous trouveriez, sous la plume de Tolstoï, de Dostoïewsky, des protestations analogues. Ouvrant le beau livre écrit par l'ancien ministre de l'Instruction Publique du Japon, Okakura, *Les Idéaux de l'Orient*, vous ne tarderiez pas à reconnaître, derrière la façade rigide et belliqueuse du Japon moderne, une attitude d'esprit très proche de celle qu'expriment ces Européens des marges de l'Europe, ces faux Européens d'Outre-Europe, que je viens de nommer.

Et si vous vous souvenez que l'influence bouddhique a recouvert, de proche en proche, comme une nappe, toute l'Asie pensante, de la Perse au Nippon, — que, par le prosélytisme des soufis, elle a contaminé profondément la mystique musulmane, vous ne vous étonnerez pas que nous puissions chercher, sous les variantes locales, un grand principe commun capable d'englober toutes les manières de penser, en Islam comme dans l'Inde et en Extrême-Orient, c'est-à-dire de Fez et de Séville jusqu'à Bénarès et Tokio.

La croyance fondamentale qui supporte cet immense édifice, un grand orientaliste, M. Sylvain Lévi, nous la rappelle dans son dernier ouvrage, *L'Inde et le Monde*. C'est avant tout l'irréalité du monde qui nous entoure. Les sens ne sont que des maîtres d'erreur et d'illusion. La seule réalité incontestable est celle que donne intérieurement la conscience. L'intuition révèle, au dessous des aspects trompeurs de notre personnalité, l'Absolu, c'est-à-dire le Néant

« *Pour l'Oriental, l'Univers est essentiellement quelque chose qui se passe en lui même.*

(1) Extraits d'une conférence faite à Genève, cette année.

L'univers l'absorbe et le pénètre, tandis qu'il s'offre à la contemplation et à l'activité de l'Occidental. »

Ne soyez donc pas surpris d'apprendre qu'au témoignage d'un des hommes qui connaissent le mieux l'Asie, l'explorateur Jacques Bacot, l'impression dominante que les Blancs donnent aux Orientaux est celle de la puérilité.

*
* *

...L'Européen moderne, fils de la Renaissance, l'homme des maxima, l'homme qui croit à la vie, au bonheur dans la vie, et à la science comme au chemin vers ce bonheur, voit se dresser devant lui, en cette aurore du XX^e^ siècle, un Oriental effroyablement prolifique, travailleur infatigable, armé d'une patience séculaire.

Et cet Oriental, après avoir subi notre influence avec un mélange de résignation et de curiosité, se croit éclairé aujourd'hui sur le contenu moral de notre civilisation par le spectacle de ces dix dernières années. Il rejette notre ascendant, reprend sa liberté. On nous le montre même prêt à passer à l'offensive.

Qu'y a-t-il de vrai, de consistant, dans ces pronostics avec lesquels on entend nous terrifier?

L'armature matérielle de l'Europe n'est pas faite que de quelques formules techniques, de quelques tours de main industriels, de quelques recettes de physique et de chimie. Elle ne réside pas en une sorte de secret qu'un étudiant intelligent, un observateur malin peuvent consigner, à l'encre sympathique, sur leur carnet de route, et transplanter, tels quels, dans leur pays.

S'il en était véritablement ainsi, nous aurions tout lieu de trembler. Nous aurions raison de rappeler le souvenir de Carthage, en considérant, nous particulièrement, Français, ces masses d'indigènes que nous avons appelés sous les drapeaux, initiés au maniement de nos armes, introduits dans les coulisses de notre civilisation, et aux mains desquels nous avons confié bien des ressorts précieux de notre défense.

Mais, en réalité, les choses ne sont pas si simples que cela. Techniques, recettes, formules, machines, ne sont que des résultats, des applications, souvent fortuites, toujours passagères.

L'indianiste Sylvain Lévi, à l'autorité duquel j'ai déjà fait appel tout à l'heure, et qui est un témoin d'autant moins suspect qu'il est un grand admirateur de l'âme asiatique, vient de prononcer les paroles suivantes : « *On croit volontiers, dans les cercles hostiles à l'Occident, qu'il suffit d'emprunter à l'Occident ses procédés techniques pour l'imiter, l'égaler et rivaliser avec lui. C'est une erreur qui pèse aujourd'hui lourdement sur le monde. Les sciences occidentales sont solidaires de l'humanisme occidental; elles sont nées avec lui, elles ont grandi avec lui, elles sont inséparables de lui: de part et d'autre, c'est la même attitude de l'esprit en face de questions d'ordre divers. La foi dans l'observation et dans l'expérience qui soutient un Galilée ou un Pasteur, n'est pas un phénomène isolé qui se manifeste par hasard, elle procède d'un système de vie sociale qui la prépare et l'entretient; ni l'empirisme chinois, ni la rêverie hindoue, ni le fatalisme musulman n'ont chance de la susciter.* »

*
* *

D'où vient donc que ce problème de l'Orient et de l'Occident, ce drame des *Appels de l'Orient*, ces inquiétudes, aient pris corps, s'il est vrai que la simple constatation des réalités, un simple recours aux personnes autorisées et bien informées, suffisent à dissiper les fantômes qui semblaient menacer l'hégémonie de l'Europe? (Il va sans dire que, dans cette Europe, j'inclus l'Amérique, et, de cette Europe, j'exclus, sur leur prière instante, la Russie et l'Espagne.)

Si, en réalité, la consultation des augures les plus certains ne suffit pas à nous délivrer de ces ombres qui viennent, par moments, nous terrifier, c'est que le problème des Appels de l'Orient, ou du conflit imminent de l'Orient et de l'Occident, ne réside pas où nous le croyions. C'est qu'il n'est ni dans la géographie, ni dans l'histoire, ni dans la politique.

Nous devons à Maeterlinck une formule admirable. Lui-même n'en avait pressenti la grandeur ni la fécondité. Il a dit un jour : « *Nous avons tous dans notre cerveau, deux lobes : le lobe occidental et le lobe oriental.* »

Traduisez : Un lobe dynamique, un lobe contemplatif. Un lobe actif, un lobe réceptif. Un lobe musculaire et moteur, un lobe spirituel et moral.

La lutte de l'Orient et de l'Occident n'est pas hors de nous, dans le monde matériel. Elle est en nous.

L'Orient, c'est notre mauvaise conscience.

L'Europe n'est pas fière d'elle-même. Elle est triste et découragée. Elle a honte de ce

qu'elle vient de faire. Elle est comme un enfant plein de force, à qui l'on avait fait cadeau de quelques jouets merveilleux, beaucoup trop merveilleux et compliqués pour son âge, et qui a cassé ses jouets, et qui s'est blessé en les cassant.

Les prophètes de malheur s'écrient : *Déclin! Agonie!* Ils annoncent la fin de la race blanche, l'effondrement définitif de notre civilisation.

Déclin? Agonie? Prenons garde cependant à une chose : si ces prophètes de malheur, par hasard, se trompaient, les conséquences de cette erreur risqueraient d'être beaucoup plus graves qu'il ne paraît à première vue.

Jaurès a dit, un jour, à la tribune de la Chambre : « *Il y a des cas où l'erreur est un crime.* » Cette pensée trouve son application chaque fois qu'il peut découler de l'erreur bien plus que des troubles matériels, mais un désordre moral.

La chute de l'empire romain n'est explicable ni par la faible poussée du christianisme naissant, ni par la pression désordonnée, discontinue, des barbares. Elle a sa cause dans une perte de confiance intérieure des Romains envers l'État, dans une désaffection des citoyens pour la chose publique, dans un refus de coopérer à un ordre politique dénoncé comme injuste, dans un alanguissement des ressorts de l'Empire. Craignons aujourd'hui, pour le corps entier de notre civilisation, des effets pareils.

Déclin? agonie?

Non! Croyons, de préférence, ceux qui diagnostiquent une crise de croissance. L'Occidental est un petit enfant de quatre siècles. Auprès de l'Oriental, il apparaît tout jeune. « Mais si peu développé soit-il, un jeune homme peut inspirer confiance et sympathie, pourvu qu'il ne prétende pas se poser comme un homme mûr. »

Le philosophe allemand Keyserling vient d'écrire : « *D'une forme parfaite à l'autre, il y a des étapes qui ne sont pas parfaites. L'Europe moderne a brisé les formes anciennes. Aussi, pour longtemps, a-t-elle perdu la possibilité d'atteindre à la perfection. Elle est retombée dans la barbarie où elle se tient actuellement et où, sans doute, elle va s'enfoncer plus profondément encore. Mais il n'est pas moins certain qu'elle poursuit son développement naturel. Il est probable que le matérialisme de notre époque sera un jour considéré comme un stade, sur la voie qui conduit au spirituel. Vous aussi, nous avons finalement la nostalgie de la perfection, mais nous voulons, en outre, que les apparences qui entourent notre vie soient parfaites. Et si cette volonté est, pour l'instant, au premier plan de notre pensée, c'est parce que l'homme ne peut poursuivre deux buts simultanément et avec la même énergie.* »

***

Tout le problème reviendrait donc, en ce cas, à franchir le plus vite possible cette étape de barbarie, ce marécage de désordre, entre deux époques d'activité heureuse et de tranquillité morale.

Comment y parvenir? C'est ici que l'Orient peut nous servir, et que nous devons prêter l'oreille aux Appels qui nous viennent de lui.

Pour sortir du bourbier, le plus sûr moyen n'est pas de développer encore cette activité toute extérieure, cette vie trépidante, cette hâte qui, comme le dit spirituellement Jacques Bacot, « *nous oblige à courir à toute vitesse, même pour aller perdre notre temps* », bref toute cette parade de fausse énergie extérieure qui nous conduit à dilapider nos trésors intérieurs sans fruit pour personne ni pour nous-mêmes et nous donne cet aspect de pantins exaspérés, dont les plus purs Américains nous offrent l'image agrandie.

Un mendiant misérable était assis aux portes de Rome et les passants l'y voyaient dans la même attitude depuis de longues années. Un enfant alla trouver un vieillard et lui demanda : *Qu'est-ce donc qu'il attend?* Et le vieil homme lui fit cette réponse que l'enfant devait comprendre beaucoup plus tard seulement : *C'est toi qu'il attend.*

Cette vieille légende hébraïque m'a beaucoup frappé. Elle est la sœur de la parabole évangélique où l'on voit Jésus, traversant un village, un pauvre hameau de pêcheurs sur les bords du lac Tibériade, et ramenant à la fois, d'un coup de son grand filet, les quatre qui eurent nom : Pierre, Jacques, Jean et André.

De nos jours, l'enfant ne verrait pas le vieux mendiant divin, parce qu'il entrerait à Rome en auto, ou bien par le train.

De nos jours, Pierre, Jacques, Jean et André n'entendraient pas la voix de celui qui les appelle, à cause du bruit que les claksons font dans les rues du village.

Voilà ce que c'est que l'Orient et l'Occident.

Jean Richard Bloch.

***

TENDRESSE DE CLOWN

(Nouvelle)

(Suite.)

On eut dit qu'une fée de sa baguette magique faisait de son rêve une réalité. Un rayon enchanté entra dans la chambre avec Monetti. Lucien pâlit sous sa blancheur d'ivoire, sa poitrine se souleva plus précipitamment que lorsqu'il avait la fièvre. Il joignit les mains et ses beaux yeux de violette s'agrandirent démesurément lorsqu'il vit le clown s'avancer doucement, glisser sur la pointe des pieds, élever au-dessus de sa tête et le balancer autour de lui, un instrument bizarre, une sorte d'accordéon carré qui prenait vie sous ses doigts et chantait au souffle de son inspiration.

Les paupières délicates de l'enfant, comme des sensitives impressionnées par le soleil, se fermèrent un instant devant la vision enchanteresse. Lorsqu'il les ouvrit, le clown était assis à son chevet et contemplait ce visage charmant, d'une fraîche suavité, le cou replié tel un oiseau blessé.

— Eh bien, mon petit Lucien ! Tu as désiré me voir?

— Oh ! oui ! murmura-t-il tout tremblant.

— Alors, tu aimes la musique?

— Oui !

— Cela ne te fatigue pas?

— Oh ! non !

Monetti prit une flûte à coulisse qui s'allongeait et se rétrécissait comme de la pâte de guimauve. Il en tira les plus suaves modulations. Tantôt, c'était un rossignol qui vocalisait dans la feuillée de juin, tantôt des stridulations de cigales dans l'herbe chaude ou le bruit d'un essaim qui se pose...

Il joua ensuite sur un violon monocorde des airs légers où l'on voyait des petites filles couronnées de roses, tourner des rondes dans un champ de coquelicots ; puis il finit sur une phrase harmonieuse, enveloppante comme une caresse de maman. Lucien écoutait dans une extase infinie.

— Ah ! maintenant, s'écria Monetti, assez de musique ! Pour nous reposer, je vais te raconter une histoire. Tu aimes les histoires?

— Oh ! oui ! maman Émilienne en savait de jolies !

— Écoute : Une fois trois clowns firent un pari. Celui qui dira le plus gros mensonge sera le gagnant.

Le premier dit : D'un saut périlleux, je suis monté jusqu'à la lune. Je suis retombé à la même place sans me faire aucun mal ». — « Moi, fit le second, je devais aller en Amérique, mais en arrivant au Havre avec ma famille et mes valises, on m'annonça que le paquebot était parti. Voyant cela, je pris ma famille sous le bras droit, mes valises sous le bras gauche et me lançai dans l'Océan. Alors, je nageai, je nageai si bien que j'arrivai en Amérique, cinq jours avant le paquebot »

Eh bien ! déclara le troisième, j'ai gagné le pari, car vos mensonges, c'est moi qui les ai inventés !

L'enfant souriait de ses lèvres ravies. Une sève de vie, de la fraîcheur semblait monter dans ses jeunes chairs.

L'imagination de Monetti toujours en éveil, trouvait des jeux inédits : son nez devenait incandescent, il soufflait dessus et le nez s'éteignait ; une main invisible faisait pivoter son chapeau sur sa tête, retournait ses poches, soulevait son toupet ; il déclarait qu'il avait chez lui « le chauffage central » et il sortait de son ventre une lanterne allumée ; il fit le tour de la chambre sur une boule roulante....

L'enfant observait tous ces gestes de ses yeux avides et sa joie s'éveillait comme une aube de printemps. Un monde merveilleux s'offrait à lui, tandis que ligé sur une chaise, Dionet s'abandonnait à l'unique bonheur de contempler son fils.

— Dis-moi, demanda Monetti, interrompant ses exercices, quelle différence y a-t-il entre un calendrier, une maison, une omelette et un oiseau?

Lucien faisait des efforts pour deviner. Il eut été si fier de montrer un peu son intelligence !

— Ne te tourmente pas l'esprit, mon petit bonhomme, dit Monetti. Ce sont de grosses bêtises. Voilà : le calendrier est « à mois », la maison est à « toit », l'omelette « à œufs » et l'oiseau ... « à ailes ! » Oh ! la ! la !....

Il souligna ses calembours de pirouettes et instantanément, se mit à jongler avec des oranges, des couteaux, des bouteilles, des bougies allumées tout ce qui lui tombait sous la main. Découvrant des œufs frais dans une corbeille :

— Attention ! cria-t-il. Gare à l'omelette !

Il prit un œuf, puis deux, puis trois, les lança en l'air et les reçut dans son chapeau avec une dextérité étourdissante, juste au moment où ils allaient s'écraser sur sa tête.

Lucien émerveillé, frappait l'une contre l'autre ses deux petites mains pâles et riait d'un bon rire clair, comme celui d'autrefois.

— Maintenant, bonsoir ! dit Monetti. La représentation est terminée.

Et comme le clown se penchait vers lui, l'enfant effleura sa joue enfarinée d'un baiser léger, léger

comme l'aile du papillon qui passe, puis il murmura :

— Je t'aime bien, M. Monetti.

— Sois sage ! Endors-toi et pense au jour où je reviendrai.

— Oh ! oui ! Vous reviendrez ! murmura l'enfant joignant les doigts comme pour sa prière et suivant des yeux la silhouette chatoyante du clown qui allait disparaître.

Dionet éperdu de gratitude accompagnait Monetti. Il cherchait des mots pour lui exprimer sa reconnaissance, le remercier du bonheur qu'il avait donné à son Lucien. Il fouillait du regard tous les coins de son pauvre atelier, se demandant ce qu'il pourrait bien lui offrir. La petite Vierge en bois qu'il avait trouvée si jolie?... Mais Monetti se dérobait, se hâtait de passer sa pelisse. Il ne pouvait sa dégager de l'étreinte du brave homme qui d'une voix étranglée murmurait son nom comme celui d'un saint.

Dionet voulut aller chercher une voiture, mais Monetti le pria de rester vers son enfant. Le menuisier dut se résigner et debout sur le seuil de sa boutique, il vit le clown son col relevé, sa valise à la main, s'éloigner d'un pas léger dans la rue déserte, sonore et toute argentée sous les rayons de la lune.

III

Depuis 1892, époque où se passait la scène que l'on vient de lire, le *Cirque des Deux-Mondes* a changé de nom : c'est maintenant le *Cirque d'Automne*. Les événements et les années ont transformé le goût du public. La guerre a mis au cœur des hommes la brutalité des loups : ils veulent des spectacles qui répondent à leur mentalité nouvelle. Le cirque est devenu l'arène des jeux violents, des exhibitions périlleuses. Un personnage cependant est resté : le clown, immuable, indispensable comme le chœur antique, comme le confident de la comédie au XVII^e^ siècle, sans lui, le cirque n'existerait pas. Il a conservé son accoutrement baroque, son visage barbouillé tel un acteur de la Farce grecque ; mais son rôle est plus compliqué ; sans cesse il doit puiser dans son fonds d'imagination comique pour renouveler ses pitreries, composer d'autres scènes burlesques. Il est toujours l'idole des enfants, le favori des poètes et de la foule du dimanche.

Sur les murs de la capitale, des affiches rutilantes annonçaient au public parisien, pour le deuxième vendredi de mars, le nouveau programme du *Cirque d'Automne*. Parmi les multiples attractions « un charivari extraordinaire de clowns désopilants » n'était pas la moindre ; aussi, le jour de cette « première », les gradins du cirque regorgeaient d'un peuple avide de spectacle.

Dans une trombe éblouissante de lumières électriques, se succédèrent : lévriers sauteurs étalons cabrés, athlètes impressionnants aux muscles ramassés en paquets de cordes, trapézistes prestigieux... On vit également un acrobate, véritable torpille humaine, monté sur un appareil tournant dans l'espace à une vitesse vertigineuse, une Scandinave trapue, l'œil dur, de longues tresses blondes battant sa cuirasse aussi blanche que le pelage des grands ours polaires qu'elle faisait grimper sur des ballons et des échelles... Puis ce fut l'entrée tintamarresque, bouffonne, étourdissante d'une demi-douzaine de clowns débraillés, arlequinés, roulant, boudissant et grimaçant. Tandis que cinq d'entre eux se livraient à des facéties sans nombre, aux pirouettes les plus variées ou bien, assis à la façon des singes sur le dossier des chaises, grattaient des instruments bizarres, le sixième, sa face blême émergeant d'un domino bicolore, un minuscule chapeau de forme remplaçant la capuce sur son chef rasé, errait à l'écart, en philosophe, se dodelinant sur les jambes comme sur des ressorts : silhouette caractéristique ! On eût dit un doux maniaque échappé d'un asile. Une petite boîte pendait à son cou comme une lorgnette de courses, « boîte à malices » où il faisait mine de puiser ses propos d'une finesse et d'une naïveté savoureuses, illuminées parfois d'un trait de génie comique que le public ne comprenait pas toujours.

Dans une loge, élégant et mince, la lèvre estompée d'une fine moustache, un spectateur dont les traits accusaient une quarantaine d'années, ayant près de lui un bel enfant de cinq ans aux cheveux bouclés et flottants, observait ce paillasse solitaire.

Papa, dit l'enfant, pointant vers le personnage son petit index potelé. Qui c'est, celui-là?

Le monsieur parcourut le programme, énuméra les Charlet, les Coco, les Chocolat, les Enrico, les Jack, les Powel, sans savoir lequel de ces noms lui attribuer.

L'enfant déclara que ce devait être « Coco ».

Va pour Coco, répondit évasivement le père dont le front s'était soudain embrumé de mélancolie.

Les clowns partis, le chef de piste vint annoncer l'entr'acte.

Le père et l'enfant aux boucles blondes se dirigèrent du côté des écuries, l'enfant ayant manifesté le désir d'aller donner du sucre aux poneys. Comme ils traversaient le hall où convergent plusieurs couloirs, ils aperçurent, dans un angle obscur, assis sur un escabeau, les coudes aux genoux, les paumes aux tempes, le vieux clown

romantique dont ils venaient d'admirer le jeu discret et spirituel.

Ils s'approchèrent.

Le clown semblait plongé dans une méditation profonde. Doucement, le monsieur lui toucha l'épaule. A ce contact, le clown souleva ses paupières bistrées et posa sur le couple sympathique sa prunelle meurtrie.

— Excusez-moi, monsieur, mon petit Fred voudrait vous remercier.

Le clown se mit debout, l'allure un peu lassée, s'inclina et prit la petite main que l'enfant lui tendait.

J'en ai tant amusé dans ma vie, de ces bambins! Seulement, soupira-t-il, me voilà vieux, maintenant. Je ne suis plus « à la page », comme on dit.

Oh! Inutile, allez, monsieur, poursuivit-il, prévenant le geste de son interlocuteur. Je le sais mieux que personne. Ma blagne ne porte plus. Je détonne, je suis terne au milieu des arlequinades actuelles...

— Je vous trouve vraiment injuste pour vous-même! s'écria le monsieur dans un élan sincère.

— Autrefois, je n'avais pas besoin de masque. Un peu de rouge et de blanc me suffisait. Au lieu de cette defroque de fripier, j'arborais un costume éclatant, monsieur, aux amples manches de satin vert, le col vide du XVIII^e^ siècle, des bas de soie et des souliers à rosettes. Mais ce qui distinguait surtout mon costume que tout Paris connaissait bien, c'était ses papillons brodés de perles et de pierreries... J'étais riche alors, j'avais la jeunesse, la gloire... Je pouvais me permettre de ces folies!...

— Un costume... brodé de papillons! murmura le monsieur rêveur.

— Oui, symbole des succès éphémères! fit le clown avec le sourire des hommes de sagesse. Voyez-vous, monsieur, on finit toujours par payer sa rançon au bonheur. Pauvre petit bourgeon d'humanité, en éclatant, j'ai fait rire le monde. J'ai tenu la grande vedette et dans ce même cirque, j'ai connu — il y a quelques trente ans de cela — le fracas de la célébrité; mais un nom s'éteint, dix autres brillent à sa place. C'est la vie!

Il resta un instant silencieux comme s'il voyait sa barque heureuse, toute fleurie et triomphale, voguer sur la mer du passé et s'enfuir, lointaine déjà, si lointaine, qu'elle ne lui paraissait plus qu'un point à l'horizon du souvenir.

Dans le plâtre de son visage, ses yeux brillèrent un instant comme deux étoiles, pour reprendre aussitôt leur aspect terne et mélancolique.

Comme ces vieux cascels démantelés que l'on voit au sommet des collines, continua-t-il, je suis encore debout, mais j'ai perdu mon prestige. Je ne suis plus qu'un figurant, un pauvre vieux paillasse dont la tête enfarinée sort toute flétrie d'un sac ridicule. Un trait brutal au carmin relève les plis tombants de ma bouche; j'accentue mes sourcils de virgules, je fais rire mes yeux et mes lèvres à coups de crayons... Je me raidis pour donner au public l'illusion de la gaieté, pour me la donner à moi-même. Efforts superflus!

Non! non! Vous êtes toujours dans la bonne tradition! s'écria le monsieur, dont on devinait le cœur troublé.

Mais... fit soudain le clown, je m'aperçois que je me laisse aller à une véritable confession. Franchement, monsieur, vous êtes bien la première personne à qui j'aie confié ainsi mes pensées. Sans doute la sympathie qui s'émane de vous m'a fait sortir de ma réserve habituelle.... Je vous prie de m'excuser. D'ailleurs, l'entr'acte est terminé et je ne voudrais pas priver ce cher petit enfant d'une partie très intéressante de la représentation! Il me reste à vous remercier, monsieur, de l'intérêt que vous avez bien voulu accorder au vieux clown décourronné...

Il fit une révérence un peu théâtrale et se disposait à s'éloigner, lorsque le monsieur le retint, désireux de prolonger l'entretien.

Ne parlez pas ainsi! conjura-t-il. Permettez-moi d'être encore indiscret en vous demandant parmi tous ces noms inscrits au programme, quel est le vôtre?

Le clown parut hésiter.

— Mon nom? dit-il enfin. A quoi bon? Il est aussi stupide que mon accoutrement : Coco!

— Ah! tu vois, papa! s'écria l'enfant battant des mains. C'est Coco! J'avais deviné.

— Et... insista le monsieur, le nom que vous portiez au temps de votre splendeur?

La face du clown se crispa sous le fard.

Vous touchez à un point délicat, balbutia-t-il. C'est que, je suis sensible comme une feuille de peuplier. Le moindre souffle m'émotionne...

Il articula pourtant d'une voix tremblante et presque humiliée :

— Monetti.

— Monetti? répéta l'inconnu dont le trouble grandissait. Je m'en étais douté.

— Ce nom vous dit quelque chose?

— Beaucoup. Un souvenir d'enfance. Je vous expliquerai... plus tard... Pour l'instant, voyons, il me semble que vous n'êtes pas heureux ici?

— Mon Dieu! J'étais résigné à mon sort. C'était le pain, le logis assurés. Seulement...

— Seulement?

— Eh bien! Il est arrivé... ce qui devait arriver.

— Mais encore?

— Ce soir même, le directeur m'a fait appeler et m'a donné congé. Ses explications embarrassées étaient bien inutiles. Une rengaine, une vieille musique comme moi pouvait s'attendre à cela un jour ou l'autre.

— On vous a congédié, vous, Monetti? Ah! voilà bien le monde! Votre cœur a trop servi, n'est-ce pas, on ne veut plus de lui! Et qu'allez-vous devenir? Les temps sont durs pour les vieux artistes!

— Bah! Il y a d'autres cirques, moins brillants que celui-ci, évidemment, mais où, peut-être on voudra bien accepter mes services.

Un cœur généreux et compatissant comme le vôtre méritait une vieillesse heureuse.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, allez, monsieur, je n'en mérite guère la peine.

— Pouvez-vous parler ainsi, Monetti! Vous qui vous êtes penché avec tant de bonté sur la souffrance, qui avez apporté le bienfaisant soleil de la gaieté jusque dans les plus humbles demeures!

— Peuh! De l'histoire ancienne! Parce que je suis allé quelquefois dans les hôpitaux, que j'ai donné quelques représentations à domicile à des enfants pauvres ou malades... Le beau mérite!

— Vous leur avez ouvert de si jolis paradis!

J'étais un sentimental! fit Monetti en souriant.

L'inconnu lui prit les mains :

Monetti, je vais vous demander un service, un très grand service.

— Eh! grand Dieu! A quoi suis-je bon maintenant?

— J'ai besoin d'une personne de confiance et je vous choisis.

— Vous plaisantez! Vous ne me connaissez que depuis cinq minutes!

— Vous êtes Monetti, cela me suffit.

— Un paillasse!

— Un homme de cœur!

— Vous exagérez, monsieur, murmura Monetti qui se défendait mal contre son émotion. Et depuis tant d'années, qui vous dit que je ne sois pas devenu un malhonnête homme?

— Allons donc! C'est impossible.

— En vérité, je crois deviner vos généreuses intentions, mais ce serait vous duper que d'accepter un poste que je ne mérite point et pour lequel je ne suis pas fait. D'ailleurs, vous ne savez rien de ma vie, de mon passé... Non! Non! Merci, monsieur. Vous avez une âme très haute et je suis assez récompensé par vos bonnes paroles. Si je gravis péniblement la montagne aujourd'hui, c'est ma faute; je n'avais qu'à suivre la route plate qui s'ouvrait devant moi. Enfin, monsieur, le sentiment de bonté qui vous anime à mon égard, encore que je ne sache ce qui peut le provoquer, pourrait être mal placé.

Permettez-moi de vous en donner la preuve : Parti en Amérique avec un engagement superbe, je suis revenu en France, un an après. J'ai gagné des sommes considérables, mais j'avais de grands appétits : j'aimais le luxe, le jeu, l'aventure. J'ai follement dépensé. L'or glissait entre mes doigts. Prodigalité, frivolité, imprévoyance! Voilà qui peut vous donner à réfléchir.

— Monetti, avez-vous des parents?

— Tous les miens sont morts et si je devais faire partager ma misère à une autre créature quelle qu'elle soit, je m'estimerais le plus malheureux des hommes.

— Avez-vous des amis?

— Aux époques heureuses, j'en avais tant que je ne savais où les mettre.

— Donc, une seule chose vous retient, votre extrême délicatesse. Mon vieil ami, allez vous démaquiller. Je vous emmène.

— Vous m'emmenez? Où?

— Chez moi. Vous êtes de la maison dès maintenant.

Monetti considérait avec ahurissement ce philanthrope obstiné qui voulait ainsi se charger de lui. Il se demandait quelle raison pouvait bien le faire agir ainsi. Une grande compassion? Une charité merveilleuse? La bonté est si peu répandue en ce monde qu'il s'étonnait de la rencontrer chez cet anonyme très distingué. Ne serait-ce pas plutôt un sensitif, un original? En tout cas, il exerçait déjà sur lui une attraction mystérieuse et comme il tendait son esprit pour comprendre cet homme charitable, celui-ci prononça avec fermeté, cette fois :

Allez! Je vous attends ici.

Le dos courbé comme une racine, sans un mot, Monetti s'éloigna.

Au bout de quelques minutes, il reparut.

Son corps semblait encore plus maigre dans sa longue jaquette démodée, son chef très blanc sous le chapeau de feutre rond. Ses yeux brillaient dans un visage de cire mate, zébré aux tempes de veines bleuâtres. Le ravage causé par les années et les privations apparaissait maintenant que le kohl et les fards n'étaient plus là pour le dissimuler. On devinait la vie terne, l'âme douloureuse du vieil artiste dépouillé de son auréole de jadis.

Pour tout bagage, il avait un parapluie de coton soigneusement roulé.

— Eh bien! Vous êtes prêt, mon bon Monetti, s'écria le monsieur qui s'était avancé au devant de lui.

Alors, fit le clown, moitié rieur, moitié inquiet, c'est un enlèvement?

— Oui. C'est la fée Reconnaissance qui m'envoie!

Tandis que l'orchestre tonitruait dans le cirque, ils sortirent sous les regards indifférents du chef du personnel et d'un contrôleur et se dirigèrent vers une luxueuse limousine qui stationnait à la file de nombreuses autos devant l'entrée. Le chauffeur tenait la portière ouverte.

— Montez! dit l'inconnu à Monetti.

Celui-ci, maintenant, agissait mécaniquement mais aussi avec une douce philosophie et une curiosité qui le poussait à voir les suites de l'aventure. Il s'assit sur les moelleux coussins de la voiture.

— Nous allons passer prévenir votre concierge qui pourrait vous croire perdu.. ou assassiné, fit en riant le monsieur. Où demeurez-vous?

— 27, rue des Coutures-Saint-Gervais

L'inconnu donna l'adresse au chauffeur et tandis que la limousine roulait à travers les vieilles rues du Quartier du Temple, Monetti cherchait encore des arguments.

— Monsieur, ce qui m'arrive est si extraordinaire, si unique, si imprévu...

— Je vous expliquerai, je vous expliquerai, interrompit le monsieur. Et que vos mains ne retombent pas comme si tout bonheur était épuisé!

— C'est que... balbutia Monetti, je pense maintenant que je ne puis accepter. J'ai quelqu'un que je ne veux pas abandonner

— Vous m'avez dit pourtant, fit le monsieur dont les yeux s'emplirent d'inquiétude, que vous ne laissiez après vous aucun regret?

— Je possède un ami tout de même.

— Un collègue, sans doute, plus malheureux que vous?

— Non, fit Monetti d'une voix basse et confuse. Mon chat, Farinet!

IV

Ils s'enfoncèrent dans une ruelle béante d'hôtel-meublé aux encoignures humides d'où s'exhalait une odeur aigre et piquante. Dans le fond, un bec de gaz clignotait, rayant de flèches verdâtres la lèpre des murs.

Monetti précédait ses visiteurs.

— Prenez garde! Une marche! Attention au tournant! Il s'excusait de les avoir entraînés là, encore qu'ils en eussent exprimé le désir.

L'enfant, que son père tenait par la main, paraissait tout joyeux de cette randonnée nocturne.

Ils gravirent un escalier obscur et glissant. Les paliers semblaient inhabités. Pourtant, au troisième, un filet de lumière passait sous une porte. Une toux sèche de phtisique vrilla le silence.

— Nous sommes à la moitié, souffla Monetti.

Et ils continuèrent leur ascension. Enfin le vieux clown ouvrit une porte. Un miaulement sortit de l'ombre. Deux points phosphorescents brillèrent.

Oui, oui, c'est moi. Me voilà, mon gentil Farinet, dit tendrement Monetti qui cherchait, les mains tâtonnantes, une lampe posée sur un angle de la cheminée. Une clarté discrète s'épandit dans la pièce étroite, aux murs vides, meublée d'un lit-divan, d'une commode en bois blanc et d'une table ronde au tapis fané.

Vous voyez, fit Monetti, offrant les deux chaises du logis. Un vrai refuge de bohémien. il est vrai que pour me reposer la vue, j'ai... le paysage des toits!...

Le grand souffle de la Ville à l'heure de la sortie des théâtres et des lieux de plaisir, les dernières vibrations du faubourg, montaient jusque-là.

Le chat Farinet s'était dressé sur son coussin de calicot rose et glissait vers son maître la caresse de ses yeux ronds, étincelants comme deux lentilles d'or.

— Tout est propre et reluisant chez vous, observa l'inconnu.

— C'est moi qui fais le ménage, dit en souriant Monetti.

Le monsieur consulta sa montre.

— Eh! Eh! Minuit! s'écria-t-il.

Et désignant le chat qui pointait les oreilles et arquait son dos de velours gris en ronronnant sous les câlineries du petit Fred :

— Je crois qu'il est temps de prendre Farinet sous un bras et de partir. Demain nous viendrons chercher ce qui vous appartient ici.

— A part ce vieux coffre sur lequel je suis assis, dit Monetti, je ne dispose de rien.

Mais se ravisant aussitôt :

— Quand je dis : rien, j'exagère, car j'ai là un objet auquel je tiens particulièrement.

Il alla prendre sur un rayon une statuette en bois qu'il éleva précieusement dans sa main droite. C'était une petite Vierge du XIII^e^ siècle, arrachée sans doute à l'ombre bénie de quelques vieille église. Elle était encore couverte par endroits de la cire molle que les âmes simples font brûler pour des souhaits puérils, petite Vierge primitive et sereine, éternellement jeune, qui vit sans doute bien des fronts orgueilleux se courber sur ses pieds nus avant de se trouver entre les doigts tremblants d'un pauvre bouffon de cirque.

— Est-elle assez jolie? s'écria Monetti qui la regardait avec une sorte de religiosité.

(A suivre.) Hugues LAPAIRE.

UN CONGRÈS FÉMINISTE

LE 10e CONGRÈS DE L'ALLIANCE INTERNATIONALE POUR LE SUFFRAGE DES FEMMES

L'Alliance Internationale pour le Suffrage des femmes est une vaste organisation qui groupe plusieurs millions de femmes, appartenant aux sociétés suffragistes des principaux pays de l'Ancien et du Nouveau monde. Son but est l'égalité civile et politique des hommes et des femmes. Pour les femmes affranchies (affranchies est le terme dont on use pour désigner les femmes possédant leurs droits politiques), il leur reste encore, au sein de l'Alliance, à aider leurs sœurs non affranchies, il leur reste aussi à travailler à la conquête de l'égalité des droits civils qui ne marche pas toujours de pair avec l'égalité politique; il leur reste enfin, munies de tous leurs droits, à étudier pour l'établir, sévère et efficace, la protection des enfants, des adolescents, des femmes, des mères, la protection matérielle et morale, physique et spirituelle.

C'est donc un vaste champ d'action qui s'ouvre devant l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, action qui dépasse l'obtention pure et simple des droits politiques. Tous les trois ans un Congrès réunit les délégués des pays membres de l'Alliance. Londres, Amsterdam, Berlin, Buda-Pesth, Stockholm, Rome, Genève ont déjà reçu les congressistes; Paris, pour sa première fois, vient d'avoir cet honneur.

En juin 1913, un autre Congrès international de femmes s'était tenu dans notre capitale. A cette époque, nous avions admiré le ton courtois, les manières affables de ces femmes, si différentes de races et de mentalité, unies dans le même désir de faire du bien. Mais depuis 1913, la guerre s'est abattue sur notre pauvre monde, l'ouragan a soufflé, le lien fraternel s'est rompu et des barrières se sont dressées entre les peuples... Que serait un vaste Congrès qui réunirait dans la même salle Anglaises, Américaines, Allemandes, Autrichiennes, Françaises, Belges, Italiennes, Roumaines, Yougoslaves, Tchécoslovaques, Japonaises, pour ne parler que des femmes appartenant aux pays qui furent belligérants?

Dès le premier soir, la veille de l'ouverture du Congrès, quand la présidente de l'Alliance, Mrs Corbett-Ashby, une très charmante et gracieuse Anglaise, présenta à toutes les déléguées réunies les chefs des délégations, une atmosphère de parfaite bonne entente et de fraternité s'établit qui devait être celle de tout le Congrès.

Si le souvenir du passé subsistait — et il doit subsister, nous ne devons oublier ni les uns ni les autres les horreurs et les souffrances de la guerre — du moins la haine, engendreuse de nouveaux malheurs, était bannie de cette réunion et l'on sentait battre à l'unisson les cœurs de ces femmes, de ces mères de tout pays et de tout âge, cœurs remplis de tendresse pour les faibles et les humbles que la loi des hommes néglige ou opprime.

Si j'insiste sur cette soirée, c'est que l'ambiance qui y régna fut l'ambiance même du Congrès et — puissance des idées généreuses et de la foi qui les propage! — celle des réunions publiques où chaque soir le public vint en foule.

Ce soir là, Mrs Corbett Ashby, montée sur une chaise, domine l'assemblée. Elle lance le nom d'un pays et aussitôt le chef de la délégation de ce pays se hisse sur une autre chaise, et Mrs Corbett-Ashby fait les présentations.

Au hasard, notons quelques personnes :

C'est la princesse Cantacuzène, déléguée de la Roumanie, habillée de son costume national; c'est Mme Charoni pacha, son beau visage encadré d'un voile noir, représentant l'Égypte; c'est l'imposante Mme Furujhelm, Finlandaise qui fut la première femme élue députée, c'est Mme Luders, au regard intelligent, au masque énergique, députée au Reichstag allemand; c'est la marquise del Ter, grande dame espagnole; c'est la bonne et franche figure de Mme Plaminkova, sénateur de Tchécoslovaquie; c'est, toute menue, toute frêle, la déléguée japonaise, vêtue du kimono, mais les cheveux courts et portant de larges lunettes d'écaille; c'est Mme Cacérès, du Pérou, brillante et vive. Drapée dans ses longs voiles brodés, Mrs Sen, à la peau sombre et aux grands yeux noirs, apporte ici toute la poésie des Indes; près d'elle, la déléguée de Palestine, la femme aux cheveux blancs, vénérable comme la terre vénérable qu'elle représente; puis, une jeune femme, Miss Ella Brunen, à l'allure décidée, au visage charmant couronné de cheveux touffus, courts et grisonnants, c'est l'envoyée de la lointaine Australie, abordant pour la première fois en Europe. Tour à tour, les

États-Unis, la Belgique, l'Italie, la Tasmanie, la Grande-Bretagne, la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Islande, l'Irlande, Terre-Neuve, la Hollande, la Suisse, le Luxembourg, enfin la France, défilent en la personne de leurs déléguées qui symbolisent si bien les traits caractéristiques de leurs nations. Toutes sont chaleureusement applaudies.

« — A présent que vous vous connaissez, conclut Mrs Corbett-Ashby, qui manie parfaitement notre langue, nous allons pouvoir travailler...

L'ouverture officielle du Congrès, qui eut lieu le lendemain en présence du Ministre de l'Instruction publique, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne où se tint le Congrès, offrit au public, qui se pressait dans cette vaste salle, le même spectacle pittoresque et émouvant dont nous avions eu, la veille, la primeur.

Et durant toute la semaine, chaque soir, les réunions publiques continuèrent, toujours aussi suivies.

Il y eut la réunion « des Femmes contre le Code Napoléon » ce Code qui, dans trop de pays encore, consacre l'incapacité de la femme mariée et l'autorisation maritale, réunion de brillantes oratrices où se distinguèrent nos compatriotes, Suzanne Grinberg et Maria Vérone, avocates toutes deux. Il y eut la réunion des hommes parlementaires étrangers, appartenant à des pays où les femmes possèdent leurs droits politiques; ils vinrent nous dire ce qu'ils pensent de leurs collègues féminines et des électrices. La présence parmi ces hommes de M. Justin Godart, sénateur et ancien ministre, et celle de M. J. Luchaire, directeur de l'Institut de Coopération intellectuelle, attestaient que la France, si attardée qu'elle soit sur la voie de ce progrès, ne lui est cependant ni indifférente, ni hostile.

Un autre soir, les femmes parlementaires elles-mêmes discoururent de leur action. Et ce défilé de femmes, députés et sénateurs, est pour le public français, le public parisien, infiniment nouveau.

Ce qui le surprend davantage encore, c'est le sérieux des travaux, la bonne tenue, l'ordre parfait de ce parlement féminin.

Il serait trop long, et cela déborderait le cadre de cet article, d'étudier en détail le rapport de chaque commission, les résolutions discutées et votées, résolutions qui ne sont pas des vœux sans lendemain, car, rentrées chez elles, ces femmes, ayant ou non leurs droits politiques, se mettent en campagne pour réaliser les réformes préconisées et ce que femme veut, les Parlements finissent bien par le vouloir.

Jetons donc seulement un coup d'œil d'ensemble sur les travaux du Congrès.

La Commission de l'Égalité de la Morale et contre la traite des femmes, celle des allocations familiales font sans peine adopter leurs vues. La question de la nationalité de la femme mariée ne soulève pas d'objections parmi les déléguées. Depuis la guerre, bien des pays déjà ont reconnu, sous certaines conditions, le droit pour la femme de garder sa nationalité tout en épousant un étranger. L'Alliance estime que le Comité d'experts pour la codification progressive du droit international à la Société des Nations peut résoudre d'une manière générale les problèmes se rapportant à la nationalité de la femme mariée. Elle suivra attentivement les travaux du Comité d'experts et s'efforcera de faire admettre des femmes juristes dans ce Comité.

La question de l'égalité des conditions de travail entre les hommes et les femmes suscite des discussions très vives. Au sein de la Commission des opinions très diverses se sont fait jour. Certains pays, comme l'Angleterre, se montrent hostiles aux lois protectrices du travail de la femme. Au nom de la logique, réclamant l'égalité complète, sur tous les terrains, entre les hommes et les femmes, ils repoussent les lois spéciales réglementant le travail des femmes, lois d'ailleurs qui, gênant les employeurs, les font hésiter à embaucher des femmes. Ce point de vue, adopté par la commission, très combattu par la France, qui estime que la maternité donne à la travailleuse le droit à une protection spéciale, ce point de vue est repoussé en séance plénière et le principe de la protection adopté.

La Commission de la mère non mariée et de son enfant, présidée par Mme Adèle Schreiber, ancienne députée socialiste au Reichstag, se préoccupe de la situation faite à l'enfant illégitime et à sa mère. Elle estime que « tout enfant ayant « droit à un développement intellectuel et moral « normal, il est du devoir de l'État d'assurer ces « possibilités aux enfants illégitimes. » A cet effet, la Commission préconise toute une série de mesures propres à protéger la mère non mariée et à préserver l'avenir de son enfant. Discussions passionnées sur certains points, mais le texte de la Commission l'emporte. « La situation de la mère non mariée s'est améliorée à mesure que les droits des femmes se

« développaient » constate Mme Adèle Schreiber.

Les lois appliquées dans les pays où les femmes sont affranchies démontrent la vérité de cette affirmation. Cependant il reste à obtenir bien des améliorations.

La curiosité du Congrès a été attirée par une femme à l'allure énergique, à la physionomie sympathique et franche. Les cheveux coupés courts, coiffée d'une casquette rappelant celle des officiers de marine, la longue tunique de drap bleu sombre serrée à la taille par une ceinture de cuir, bottée jusqu'aux genoux, Miss Mary S. Allen, « commandante Allen » comme on l'appelle, a créé, en Angleterre, durant la guerre, un corps de femmes policières, et ces femmes ont rendu des services tels que l'institution est demeurée. Actuellement, Mary Allen a formé plus de 1.500 femmes dans l'école spéciale qu'elle a fondée dans ce but. Les femmes dans la police? Ne souriez pas. Si vous aviez entendu la Commandante Allen raconter de sa voix claire comment elle, l'inspectrice qui l'accompagne et ses « agents » s'occupent des enfants martyrisés, des femmes, des jeunes filles, des enfants délinquants, des victimes des attentats à la pudeur, de la traite des femmes etc., et comment, rien qu'à la vue de leur uniforme, des « suiveurs trop entreprenants » s'éclipsent rapidement, vous jugeriez plus justement l'utile besogne de Mary Allen. Si utile que les Allemands étudient sérieusement cette innovation et que le Congrès vote les vœux de la Commission de la police.

Les résolutions des Commissions étant étudiées, c'est seulement après qu'on aborde les questions de méthode et de tactique pour obtenir les droits politiques là où les femmes ne les possèdent pas encore. Mme Brunschieg, présidente de l'Union française pour le suffrage des femmes, dirige ces travaux. Les femmes, non affranchies, doivent-elles, oui ou non, entrer dans les partis politiques?

Grave question, difficile à résoudre au point de vue international. Chaque pays est laissé libre d'agir pour le mieux des intérêts qu'il défend.

Les femmes électrices ou élues consacrent une séance à étudier l'influence féminine sur les lois votées dans leurs pays. Hélas! les Françaises n'ont ici rien à dire...

Cependant elles agissent quand même; elles ne peuvent se désintéresser du sort de leur race; en attendant davantage, elles s'occupent d'œuvres sociales, en créent, en assurent le fonctionnement et, sur bien des points, donnent l'exemple à l'État. Ces œuvres sociales, pouponnières, centres de nourrissons, centres d'hygiène infantile, préventoria d'enfants, foyers pour jeunes filles, etc., témoignages de la valeur féminine, sont visitées par les congressistes, sous la direction de Mlle Delagrange. Sur ce terrain au moins, nous faisons bonne figure...

Le Congrès va s'achever; le point culminant de ses travaux, c'est la question de la paix. Il ne suffit pas à ces femmes de travailler fraternellement, il leur faut affirmer au monde douloureusement éprouvé la fraternité des êtres humains. Elles étudient l'action des femmes dans la Société des Nations, elles émettent le vœu qu' « une Commission permanente soit formée « pour examiner de quelle manière les femmes « peuvent employer leurs pouvoirs politiques « à appuyer l'œuvre de la Société des Nations « et défendre la cause de la paix. »

La cause de la paix! C'est cette cause sacrée qui est l'objet de la dernière réunion publique, au Trocadéro. C'est devant une assemblée immense que défilent, pour la dernière fois, les représentants de tous les pays et qu'elles proclament leur désir éperdu de paix, leur volonté de la faire régner. Toutes ces femmes — toutes les femmes, frémissent en pensant à la guerre. Elles ont été meurtries dans leur amour de filles, de femmes, de mères. Quel que soit le pays, leur douleur est la même et, faisant allusion à la mère qui pleure l'enfant tombé sur le champ de bataille, l'une d'elles a exprimé le sentiment de toutes en disant que « ce qui nous divise, nous femmes, est moins fort que ce qui nous rapproche : l'amour maternel. »

Soirée émouvante! Cette volonté pacifique des femmes, dernier espoir des hommes épuisés, appauvris et las des luttes fratricides, voilà peut-être le plus bel, le plus grand argument pour le féminisme.

Il y en a cependant un autre : l'argument de justice. N'est-ce pas une iniquité que de refuser aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, elles qui remplissent des devoirs, différents sans doute, mais équivalents? Cette iniquité, la plupart des grandes nations l'ont fait cesser. La présence de membres du gouvernement et de M. Herriot à plusieurs de nos réunions nous semble un signe précurseur de la victoire des féministes françaises.

Thérèse Casevitz.

POÈME

ONZE NOVEMBRE

(Poème d'après guerre)

Onze novembre!... Ce jour-là
Vit se fermer la plaie horrible
D'où, quatre ans, ainsi que d'un crible,
Le sang du monde ruissela.

Onze novembre!... Tournant d'ère!
La paix à jamais souriant
De l'Occident à l'Orient!
Anniversaire légendaire!

Onze novembre!... Il est minuit.
L'Arc-de-triomphe au ciel projette
Sa haute et dure silhouette.
Sur la dalle funèbre luit,

Sans jamais s'éteindre, la flamme
Symbolisant l'âme du mort,
Unique et multiple, qui dort
Anonyme, — la flamme, l'âme...

Et les veilleurs voient lentement
Surgir de la flamme — est-ce un rêve? —
Une Ombre blanche qui s'élève
Vers la voûte du monument.

Voici qu'en blanches avalanches,
Tels des flocons silencieux
Planant aux quatre points des cieux,
S'approchent d'autres Ombres blanches.

Il en vient de tous les côtés
S'engouffrer sous la sombre voûte
Qui bientôt s'illumine toute
De leurs frémissantes clartés.

Et ce sont les morts inconnus,
Soldats de toutes les patries :
Levant leurs dalles surfleuries,
De près, de loin, ils sont venus.

Quel appel, dans quelle espérance,
Les a-t-il ici rassemblés?
Veilleurs, veilleurs, écoutez-les!
Écoutez le Poilu de France,
Écoutez les Poilus d'ailleurs,
Les alliés, les adversaires,
Vainqueurs, vaincus, que leurs misères
Et leur mort sacrent les meilleurs!

***

Nous, combattants élus de la dernière guerre,
Chacun dans son pays, nous qui fûmes naguère
Tout bouillonnants de jeunes ans,
D'allégresse et d'espoir, d'amour, de force neuve,
Quand on nous appela pour la suprême épreuve,
Nous avons répondu : « Présents! »

Ce jour-là, tous, sans peur et sans forfanterie,
Nous volions au secours de la mère patrie.
Nous n'avons pas hésité, non!
Ayant armé nos cœurs, nos bras pour sa querelle,
Nous avons tout donné, tout supporté pour elle,
Tout perdu, jusqu'à notre nom!...

Nous dûmes l'accomplir, le sacrifice ultime;
Chaque peuple, à la fois meurtrier et victime,
Au risque de tuer Demain,
Par le même devoir poussés en sens contraires,
Nous dûmes oublier que tous nous étions frères,
Tous étant fils du genre humain.

***

Vivants! Nous, les sans-nom qu'une heure ici rassemble,
Ce n'est pas un seul mort, c'est tous les morts ensemble
Que nous représentons ici.
Vous qui baignez de pleurs nos tombes anonymes,
O vivants, écoutez nos appels unanimes;
Pour vous, nous demandons merci!

Vous, pour qui nous versions tout le sang de nos veines,
O vivants, que du moins nos morts ne soient point vaines,
Nos sacrifices abolis!
Que nul de vous ne soit jamais ce que nous sommes!
Hommes, ne versez plus jamais le sang des hommes
En d'inexpiables conflits!

Vive la vie, et guerre à qui nous l'a ravie!
Vous qui nous survivez, oh! respectez la vie,
Aimez la vie avec transport!
C'est une aiguière d'or que le temps, goutte à [goutte,
Remplit, et que d'un coup la guerre vide toute,
Avant l'heure, au gouffre de mort!

La vie à tout suppléé et rien ne la supplée:
Ne la gaspillez plus, de peur que dépeuplée,
Terriens, par vos propres mains,
Votre Terre bientôt ne soit plus, tout entière,
Sous l'ironique ciel qu'un vaste cimetière
Scellé sur les derniers humains!

Guerre à toi, meurtrière innombrable du mon- [de,
Universel fléau des mères, goule immonde
Qui du sang humain te repais!
O guerre, meurs dans ta suprême forteresse,
Et qu'en face de l'Arc de triomphe se dresse
Le temple éternel de la Paix!

Et la Paix, triomphale et divine effigie,
Au-dessus de Paris et du monde surgie
Comme un phare pour tous les ports,
Ce seront tous les gars tombés pour leur patrie
Qui l'auront lentement modelée et pétrie
Et dressée avec leurs doigts morts...

*
* *

Mais la blanchissante cohorte
Qu'un tourbillon de l'Au-delà
Sous la haute voûte assembla,
Le même tourbillon l'emporte.

Et les veilleurs voient revenir
— Est-ce un rêve? — se fondre l'âme
Du Poilu de France à la flamme
Palpitante du Souvenir...

Ernest Jaubert.

LA BULGARIE PITTORESQUE

Resserrée entre des frontières artificielles que la politique et l'histoire ont déterminées, mais non la race ni la nature, la Bulgarie, dans ces étroites limites, donne cependant une impression de spacieux et de grandiose. Le pays est petit mais très largement dessiné. A part la steppe baignée par le Danube et les plaines opulentes de Samokov, de Dompnitza, de Gorna-Djoumaïa, partout le sol se dresse en montagnes abruptes, dont les sommets tels que la Rila, le Pirine, les Rhodopes, offrent un aspect alpestre. Ces dénivellations formidables, le plus souvent arides, reçoivent de la lumière d'exquises colorations. Les premiers plans sont rose fauve comme une aile de faucon; les versants éloignés, d'un gris changeant de pigeon sauvage. Baignées de firmament, les cimes s'érigent sur le ciel toutes bleues, d'un bleu intense de chardon en fleur. Mais ces délicatesses ne sont que de surface. Partout, dans sa structure, dans son énormité, le pays offre l'image de la rudesse, de l'effort énergique et tendu. Rien n'y invite à la mollesse, aux rêveries vagues. Tout est âpre, sévère, dressé, combatif.

Le sol est très varié. Au sud du Balkan le massif des Rhodopes se prolonge en une série de chaînons jusqu'en Thrace et en Macédoine. Mais le massif orographique de la Rila et du Pirine est étroitement relié. La mer paléozoïque y a fait autrefois irruption. On en devine la présence aux couches horizontales de grès étendues sur les schistes cristallins. Partout des brèches, des affaissements, une grande richesse de sources thermales, témoignant de l'activité volcanique qui a soulevé autrefois la région et lui a donné cette beauté rocheuse et brûlée.

La Macédoine bulgare, entre autres, est bien digne de tenter un artiste. Imaginez une terre bouleversée, des hauteurs sèches, en vagues parallèles, parmi lesquelles s'ouvre le célèbre défilé de Krestna. Impression désertique de cette longue chaîne de montagnes, d'un roux de panthère, ocellée, comme de taches, par des arbustes nains. Là où la roche est à vif, tranchée par quelque accident naturel, elle a la blancheur chaude du ventre de la bête, et, dans ses ombres, le brun violâtre de son mufle. On dirait que le sol s'est soulevé pour enfermer le pays dans une protection spontanée, un infranchissable rempart. Tout ne parle que d'énergie, d'indépendance et de frugalité. Les paysans qu'on rencontre, escortant sous leur veste brune, leur bonnet de mouton, leur large ceinture d'un rouge balkanique, de petits chariots traînés par des bœufs blancs, ou de maigres chevaux au gorgerin de pierres bleues, ces paysans vivent d'un morceau de pain et de fromage. Ils ne boivent que de l'eau et du café. Le pays, nu, érémitique, développe dans le cœur de ses habi-

tants, lorsqu'ils en sont séparés, une sorte de nostalgie inguérissable. Je les ai entendus prononcer ce nom de Macédoine comme celui d'un dictame, une parole sacrée.

Dès qu'on passe de la Macédoine dans le massif de la Rila, tout devient vert, boisé, tumultueux, raviné. Le long de la route des villages se déploient, avec leurs rues pareilles au lit d'un torrent desséché, leurs cafés où s'attablent des paysans et des popes, leurs auberges ombragées de saules et de lauriers. Tout y poudroie d'une couleur diaprée. La chaussée est encombrée d'un désarroi de bêtes à cornes, de porcs vautrés, de troupeaux d'oies à la pâture. Dès qu'une auto s'approche, les petits enfants lui font cortège. Ils accueillent la voiture avec un enthousiasme se traduisant chez les uns par des vociférations, chez les autres par le jet d'une tomate ou d'un poivron; ou bien ils barrent la route d'un cordon coloré où éclate le rouge et l'orangé de leurs tabliers, le vert lumineux d'une coiffe, l'or ou l'argent d'une passementerie. Puis, quand l'auto s'avance et les menace de trop près, bien vite la bande s'égaille, tourbillon de rires et de couleurs, que voile à peine la poussière de la route ou la fumée de la machine qui halète. Les yeux se reportent alors sur l'horizon. Ils voient flamber partout le bleu magnifique des cimes, ce bleu de Bulgarie, intense, ardent, dont les prunelles frémissent comme sous l'action de la pourpre.

On poursuit son chemin. Au flanc des monts sont suspendus des troupeaux de chèvres, d'un roux de fougère, d'un violet d'aubergine, ou argentées comme la bourre de soie du chardon, et qui helléniseraient le paysage, lui prêteraient un enchantement d'idylle, une grâce de Théocrite, si partout la montagne, par sa charpente, par son architecture, ne rappelait que ce pays n'est pas fait pour les roseaux de Silène, qu'il est austère et sobre, même alors qu'il est vert.

Dans cette région, pourtant, les forêts sont splendides. Les hêtres et les pins abondent dans la Rila, le Pirine, les Rhodopes. On trouve le chêne sur les pentes orientales de la Stara-Planina; sur les cimes, l'érable et le genévrier.

Au centre du pays s'épanouit la région des roses. Le cœur de la Bulgarie est un champ de roses. Il est comme protégé, comme jalousement gardé par d'énormes chaînes de montagnes, qui font de ce jardin d'Orient, de cette vallée embaumée, une sorte d'inaccessible retraite. Imaginez le poème de notre vieux Guillaume de Lorris réalisé dans un paysage. Il vous faudra franchir mille obstacles avant de cueillir la fleur de pourpre, pendant les courtes aurores des derniers jours de mai. Cette petite rose bulgare, elle est simple comme une églantine, mais elle recèle en son cœur un parfum merveilleux. C'est la rose véritable, la rose primitive, non pas celle que la main de l'homme a transformée, mais celle que Dieu a respirée dans son essence. Ajoutez à ces richesses la production du tabac, dont la tige verdoyante s'étend sur de vastes espaces, les céréales, le blé et le maïs, et le riz dans les vallées de la Maritza et de la Strouma. Les richesses minérales ne sont pas moins importantes. Le bassin de Pernik donne annuellement un million de tonnes de charbon. La production du cuivre et du plomb vient après celle de la houille. Rappelons enfin les fabriques alimentaires, les moulins, les rizeries, l'industrie du bois et les fabriques de textiles, dont la plupart se trouvent à Gabrovo et à Sliven.

Quant aux grandes villes, elles donnent au voyageur une impression des plus favorables. Toute une partie de ce royaume bulgare est une région classique. Cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne de belles cités telles que Messemvria, Odessos, Apollonia, y florissaient. Philippopoli est née sous la domination des rois macédoniens. Sofia date de l'époque romaine. Elle était autrefois le point d'intersection des voies allant de Byzance à Thessalonique. Quant à Philippopoli, figurez-vous, dans une plaine immense, un surgissement soudain de sept collines entre lesquelles s'étend la ville : blanche avec des toits roses, si les maisons sont neuves, et d'un violet pourpré quand elles sont vieilles. Entre les murs s'élancent de frais jardins. La rivière de la Maritza, le long de son cours, reflète les champs de lin bleu du firmament. Et la chaîne des Rhodopes s'étend à l'horizon. Elle prend le soir une légèreté de buée d'or.

La ville ancienne, aux ruelles étroites, est tout à fait charmante. Les maisons, dont l'étage supérieur étayé sur de vieilles poutres vermoulues surplombe le premier étage, s'avancent si amicalement vers celles qui leur font face, que deux amoureux, d'un balcon à l'autre, pourraient joindre leurs lèvres.

Là, sur une hauteur, s'élève la villa de Lamartine. Blanchie à la chaux et spacieuse, la chambre qu'habita le poète, et dans laquelle aujourd'hui personne ne demeure plus, découvre de ses fenêtres un paysage illimité : la ville turque, un minaret à pointe verte, la quenouille d'or

des peupliers, une vaste plaine de safran, le cobalt des montagnes. Paysage bien lamartinien, ample, opulent, et qui s'achève par des cimes.

La Bulgarie est peuplée de monastères. A Boyana, aux environs de Sofia, l'église Saint-Pantélémon, du XII^e^ siècle, ornée de fresques, est d'une importance capitale non seulement pour l'histoire de la peinture bulgare, mais pour celle de l'art en général. Ces fresques, par une rénovation hardie de la peinture religieuse, représentent au moyen de types populaires les images du Christ et des Apôtres. L'une d'elles, le portrait de la Sevastocrate Dessislava, par sa ligne fine et pure, fait songer à Holbein.

Nous ne pouvons signaler qu'en passant la petite église du monastère de Kremikovtzi, celles de Zemen, d'Asseu, de Batchkovo, le monastère de Chipka, tant d'autres basiliques ou églises semi-basilicales, comme Saint-Jean-de-la-Mer, Saint-Archange, Saint-Jean, et surtout le vénérable monastère du Rilo. Actuellement il ne reste de la construction du XIV^e^ siècle que la tour à cinq étages du Sévastocrate Chrelio. Le couvent a l'aspect d'une forteresse. Il est bâti à l'image des monastères du Mont Athos. Trois étages à colonnades de pierre, un style rappelant la Renaissance italienne, des balcons de bois, de ténébreux couloirs. L'ensemble est décoré durement de noir et de rouge, sur fond de chaux. Tout est rude, féodal, sombre, austère. On n'entend que le bruit des prières, la psalmodie des offices, et le murmure de la torrentueuse Rila, qui coule au pied.

Le voyage de Bulgarie est un des plus intéressants que l'on puisse effectuer en ce moment en Europe, parce que la civilisation n'a pas encore gâté ses magnifiques paysages. Vous n'y verrez point ces palaces hideux qui déshonorent les plus belles contrées et affadissent jusqu'au dégoût les sites les plus renommés. A la campagne la vie rustique a conservé la simplicité des mœurs antiques. Rien n'est primitif comme ces villages aux murs de boue séchée, festonnés de guirlandes de tabac ou rutilants de piments, et qu'enferme à l'horizon un ample décor de montagnes, d'un épiderme velouté de fruit rougissant.

Partout de petits cafés vous réservent un cordial et frais accueil. La treille qui les ombrage s'avance jusque sur la place ensoleillée. Et, de là, sous cette ombre liquide, vous découvrez d'autres petits cafés tout semblables, égayés de buveurs réunis autour d'un flacon de *mastik*, ou de paysans, picorant dans le même poêlon de terre le *guiveitsch* national aux piments doux. Le soir, parmi les saules, sur la vaste étendue des plaines, rentrent de longs troupeaux, aussi nombreux que ceux de Jacob ou de Laban. Tout a gardé un caractère biblique. On s'imagine, en quittant Paris pour Sofia, qu'on va visiter une région ensanglantée par les révolutions, un peuple toujours prêt à partir en guerre contre ses voisins, indocile, batailleur, et dévoré par l'ambition. Loin de moi l'intention de nier les terribles difficultés auxquelles ce malheureux pays a été récemment en proie. Mais il ne faut pas oublier que le péril bulgare n'avait pas son centre à Sofia. Il n'a surgi ni de ses indomptables montagnes, ni de ses plaines laborieuses. La source du poison bulgare est à Moscou. La Troisième Internationale a tissé sur l'Europe une vaste toile d'araignée dont la trame est plus serrée en Bulgarie qu'ailleurs. Dans cette lutte inégale il faut comprendre que la Bulgarie s'épuise non seulement pour elle, mais aussi pour l'Europe. Quant aux alertes perpétuelles qui surgissent du côté de la Grèce, elles ont pour cause, parmi d'autres raisons, un tracé de frontières dont l'illogisme appellera certainement une rectification.

Mais tout cela, incidents de frontière ou convulsions intérieures, tout cela, c'est de l'histoire qui passe. Ce qui est éternel, ce qui demeure, sur cette terre arrosée depuis tant de siècles par tant de sang, c'est l'image pastorale d'un peuple de paysans fortement attaché à son sol. Et la dernière vision que j'ai emportée de la Bulgarie, vision expressive comme un symbole, est celle d'une adorable petite pastourelle de quinze ans, vêtue d'un lambeau de toile, le front voilé d'un lichu blanc, et qui, souriante, heureuse, venait remplir à la source sa cruche d'argile, avec la grâce, le rythme et la pureté d'un vers d'Homère.

Léon Thévenin.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE POLONAISE

La Pologne est un des points névralgiques de l'Europe. Clef de voûte de l'ordre nouveau que le traité de Versailles a créé, elle est l'objet de la haine de tous les peuples qui sont sortis

de la grande guerre amoindris et humiliés et, et on ne sait trop pourquoi de la méfiance des puissances anglo-saxonnes. Après quelque flottement au début de son existence, elle s'est fort bien rendu compte de la politique que cette situation lui imposait. Tout en continuant à s'appuyer sur la France qui est sa seule amie véritable, elle s'est sagement rapprochée des jeunes nations qui, ayant été également les bénéficiaires de la victoire, ont à se garder contre les mêmes rancunes et les mêmes ambitions qu'elle. Soucieuse de mériter l'approbation de ceux qui, comme dit M. Briand, parlent « européen », elle a été singulièrement docile aux suggestions de la Société des Nations et dans l'affaire de la réorganisation du Conseil elle a fait preuve d'une modération et d'un esprit conciliant qui lui ont valu un *satisfecit* de nos meilleurs professeurs de morale politique. Bref les dirigeants de sa politique extérieure semblent avoir pris à tâche de dissiper les préventions des gens qui, demeurant obsédés par la lamentable histoire de sa décadence au XVIII^e^ siècle, n'ont cessé de murmurer à mi-voix qu'elle n'était pas viable. Ils n'étaient pas loin d'y être parvenus quand le coup d'état du maréchal Pilzudski, en dévoilant tout à coup une crise intérieure inextricable, est venu ranimer toutes les inquiétudes.

Les premiers renseignements que l'on a eus sur ce drame politique ont été singulièrement contradictoires et incohérents, et comme la personnalité même du maréchal Pilzudski demeure assez énigmatique, on n'a généralement compris ni les causes ni la portée des événements de Varsovie dont le dénouement inattendu a encore accru le mystère. Essayons de le débrouiller.

Le point de départ, c'est la crise économique et financière dont la Pologne souffre depuis sa création et que la tentative d'assainissement de M. Grabski semble avoir encore aggravée. Avec un peu de recul on s'apercevra sans doute que la création du sloty et sa stabilisation n'était pas si mal conçue qu'on le dit aujourd'hui et qu'elle n'a pas été aussi inutile qu'on le prétend. Cependant il est incontestable que son échec relatif et la déception qu'il a causée, ont contribué à accentuer une crise politique que les imperfections d'une Constitution trop exactement calquée sur la Constitution française rendaient inévitable.

Sous des appellations diverses les partis polonais se divisent en deux groupes : droite et gauche, d'égale force, de sorte que devant une Diète sans majorité stable tous les gouvernements qui se sont succédé depuis la naissance de l'État ont été à la merci, soit du chantage des minorités allogènes, soit de la fantaisie plus ou moins intéressée de quelques députés girouettes. Ce régime a fait naître une corruption parlementaire que le maréchal Pilzudski, à qui une grande dignité de vie et un complet mépris de l'argent donnaient le droit de parler haut, a dénoncée dans la fameuse interview qui a mis le feu aux poudres.

Les dictatures naissent généralement de la nécessité. Il faut que certaines affaires se fassent, que certaines questions trouvent une solution; quand le régime légal est arrivé à une impuissance totale, il faut bien qu'un régime illégal se substitue à lui. Dans une nation saine et qui a le sens de la loi et de la liberté, ce régime illégal se légalise assez rapidement; il est d'autres cas où il conduit au despotisme. Considérons donc comme un symptôme de bon augure que le maréchal Pilzudski, aussitôt obtenue la démission du gouvernement Witos, ait tenu à rentrer dans des voies régulières et même qu'aussitôt élu il ait donné sa démission pour faire élire à sa place M. Moscicki, savant illustre, ne s'étant jamais occupé de politique, mais représentant attitré de l'intelligence polonaise, une sorte de Paderewski scientifique. Cet acte de désintéressement, ou a-t-on dit de dédain, a beaucoup surpris en France. Pourquoi le maréchal Pilzudski avait-il posé sa candidature s'il avait l'intention de refuser la présidence? Peut-être s'est-il souvenu de l'expérience de M. Clemenceau qui, dans un mouvement d'orgueil, qui n'était d'ailleurs pas sans grandeur, refusa de se laisser porter candidat à la présidence de la République et... ne fut pas élu. Il craignait, dit on, d'être ligoté par le serment constitutionnel et croyait être plus libre et mieux armé en demeurant indépendant pour modifier le régime de l'État. Acceptons cette explication. Il est certain que, pour le moment, le maréchal Pilzudski, maître de l'armée, maître du Parlement dont la majorité dans la crainte du pire le subit, idole de la jeunesse, chef national incontesté, exerce une dictature de fait, tout comme M. Mussolini ou le général Primo de Rivera. Qu'avait-il besoin d'un titre qui ne lui conférait aucun pouvoir réel?

*
* *

Mais que va-t-il en faire, de cette dictature?

Quelle impulsion nouvelle va-t-il donner à la politique polonaise?

D'Allemagne lui viennent déjà de bien curieuses invites. Un journaliste de valeur, M. Karl Eugen Mueller, vient de publier dans le *Berliner Tageblatt* un article qui mérite d'être médité. Constatant que la réussite du maréchal Pilzudski était due à une véritable poussée nationale, il fait observer que la seule opposition qu'il ait rencontrée avait son centre en Posnanie, « où règne le chauvinisme polonais ». Le parti national-démocratique, dit-il, qui, dans ces dernières années, a marqué de son sceau presque tous les ministères qui se sont succédé, a son siège principalement dans les provinces prussiennes. Ses chefs, qui sont assurément les pires conseillers de la politique polonaise dans ces dernières années, sont originaires de ces mêmes régions. L'expérience politique que des hommes comme Korfanty, Trampczynski, Seyda et Grabski ont acquise au Reichtag allemand, leur a assuré jusqu'ici, dans la vie politique du jeune État polonais, une autorité prépondérante qui est très mal vue de la plupart des Polonais de Galicie, lesquels jadis ont joué au Reichsrat autrichien un rôle si important. Les hommes d'État de l'ancienne école de Vienne ont été le plus possible relégués au second plan par la droite. La politique intransigeante des anciennes provinces prussiennes, et qui a trouvé sa meilleure expression dans l' « Association des Marches de l'Ouest », a marqué de son sceau toute la politique du pays. L'Allemagne est considérée comme l'ennemie héréditaire, et la France est le seul pays ami en qui on puisse vraiment avoir confiance et dont les intérêts coïncident partout avec les intérêts polonais.

« Voilà quelle a été la maxime suprême de la politique du bloc de droite en Pologne, voilà quel fut jusqu'à Skrzynski — qui n'a essayé que timidement de modifier cette orientation — le motif dirigeant de toute la politique polonaise. C'est en vertu de cette théorie de l'Allemagne ennemie héréditaire, qu'on a entretenu une armée dont les dépenses devaient nécessairement conduire le pays à la ruine. C'est la disproportion entre les dépenses militaires et la force de production du pays, qui est cause de toutes les difficultés, et notamment de la crise financière qui a si vite reparu, même après la création du zloty, « monnaie à valeur stable. »

Venant de Berlin, cette invitation au désarmement a presque l'air d'une naïveté, mais ne serait-il pas encore plus paradoxal de voir les Allemands compter pour arriver à leurs fins sur le plus militaire des hommes d'État polonais?

« La tâche la plus importante de Pilzudski, poursuit M. Mueller, consiste à changer cet état de choses, et pour lui précisément, lui l'idole de la plus grande partie de l'armée, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Les socialistes polonais déclarent bien qu'il n'est pas de leur parti, mais ils lui manifestent les plus vives sympathies et sont de sa clientèle politique. Ils travailleront certainement à obtenir une importante réduction des dépenses militaires. C'est du reste ce que devrait faire tout homme d'État polonais clairvoyant en matière économique. Il est encore impossible de dire actuellement comment Pilzudski se comportera en face de cette difficulté. Il ne suffira certainement pas, pour assainir l'État polonais, de lutter contre la corruption : la réduction énergique de l'armée trop nombreuse est une nécessité inéluctable. »

Et les conseils de M. Mueller au dictateur polonais ne s'arrêtent pas là. Selon lui la difficulté qu'éprouverait le maréchal Pilzudski à engager le pays dans la voie d'une réduction des charges militaires est le premier, mais non le plus dangereux écueil qu'il rencontrera sur sa route. Il en est d'autres. Quelle est notamment, se demande-t-il, l'attitude que Pilzudski doit prendre dans la question des minorités et dans toute sa politique extérieure?

« Pour que Pilzudski consolide fortement sa position intérieure, il faut qu'il reconnaisse le fait que la Pologne n'est pas un État national, mais un État composé de nationalités et qu'il modifie en conséquence la politique des minorités, notamment en ce qui concerne le traitement de la minorité allemande. Mais cette nouvelle politique nécessaire est sûrement très impopulaire, et donnerait prise largement aux attaques des adversaires de Pilzudski.

Il en serait de même d'un changement profond en politique extérieure. Pilzudski a été jusqu'ici surtout un russophobe. Pendant la guerre, il a collaboré longtemps d'une manière loyale avec les puissances centrales, jusqu'au moment où il a joué le rôle dirigeant que l'on sait dans la question du refus de serment. Auprès de la France, qui passe pour l'unique amie de la Pologne, il n'a jamais été *persona grata*. Aura-t-il le courage et la force

de pousser la politique polonaise dans d'autres voies, comme nous l'avons indiqué plus haut, c'est ce que l'avenir seul pourra nous apprendre. »

Ici s'ébauche une manœuvre assez subtile qui consiste à essayer de compromettre le maréchal et de semer la défiance entre lui et la France; quelques Polonais s'y prêtent assez malencontreusement et profitent de ce fait que Pilzudski, polonais de Lithuanie, agitateur nationaliste et révolutionnaire au temps du tsarisme, a eu effet tout un passé d'ennemi de la Russie pour le présenter comme un germanophile. C'est une intrigue qui n'est pas sans danger et qui pourrait finir par créer entre la France et la Pologne de fâcheux malentendus. Craignons de nous laisser entraîner dans des querelles politiques qui, en Pologne surtout, se compliquent toujours de questions de personnes.

*
* *

Il faudrait d'ailleurs abandonner une fois pour toute cette manie de faire intervenir comme élément capital dans la politique les « phobies » et les « philies ». Un véritable homme d'État n'en a point et quels que soient les sentiments qu'il a pu éprouver comme homme privé, pour telle ou telle nation, il les oublie dès qu'il a à diriger les affaires de son pays. Que de fois n'avons-nous pas été déçus par ces ministres étrangers dits « francophiles » et qui précisément parce qu'ils avaient cette réputation et que peut-être, ils la méritaient, n'avaient rien de plus pressé, dès qu'ils occupaient le pouvoir, que de donner des gages aux adversaires de la France! Pilzudski qui, il est vrai, connaît peu la France et qui n'y est d'ailleurs guère connu, n'éprouve sans doute à notre égard aucun sentiment particulier de sympathie ou d'antipathie, mais n'en est pas moins lié à la politique française parce que la politique française est pour la Pologne une nécessité nationale. Il suffit de lire attentivement l'article de M. Karl Eugen Mueller qui exprime l'opinion de la grande majorité des Allemands dits « raisonnables » pour comprendre qu'il n'est pas possible à un gouvernement polonais, quel qu'il soit, d'adopter une politique germanophile.

L'Allemagne est prête à faire crédit à la Pologne, à appuyer la Pologne, à entretenir avec la Pologne des relations d'amitié, disent ils. Oui, à condition que la Pologne consente à de larges rectifications de frontières en Haute-Silésie, à la suppression du couloir et à des faveurs telles accordées aux minorités allemandes de Posnanie que le principe de la souveraineté de l'État en serait gravement atteint.

Quel est le gouvernement polonais qui pourrait consentir à cela? Nous ne sommes plus au temps de Stanislas-Auguste, et les grandes familles cosmopolites qui ont tant de fois jadis trahi la cause nationale n'ont plus aucune influence. La création même de la Pologne a été pour l'Allemagne la plus cruelle blessure; elle y a vu la destruction non seulement de l'œuvre de Bismarck mais aussi de l'œuvre de Frédéric II. Blessure encore saignante, et qui ne se cicatrisera pas de sitôt. Les Polonais le savent, et c'est pourquoi, même quand leur passé les porte à se méfier avant tout de la Russie, ils se rendent parfaitement compte des dangers qui les menaceront toujours sur leurs frontières de l'Ouest. Sous une dictature Pilzudski, comme sous un ministère Skrizinski la politique polonaise ne peut être que ce qu'elle a été jusqu'ici. Il n'y a de politique stable que celle que détermine la géographie.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN ROMAN DU SURNATUREL (1)

Il est bien rare qu'un romancier débute avec un succès comme celui de M. Georges Bernanos. L'œuvre accueillie avec une telle faveur la doit, comme il arrive toujours, non seulement à son mérite, qui est de premier ordre, mais aussi aux circonstances de temps et aux dispositions des esprits.

*
* *

Que le livre soit mal composé, voilà ce qu'il ne faut pas accorder : il n'a pas l'allure ordinaire du roman, mais c'est ce qu'a voulu l'auteur, et il a ses raisons. L'*Histoire de Mouchette*, qu'il nous donne comme « Prologue », vaut par elle-même, mais nous en comprendrons plus tard tout le sens, quand nous aurons achevé les deux autres épisodes : *La Tentation du Désespoir* et *Le Saint de Luumbres* qui forment la première et la deuxième partie du récit principal.

(1) Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, 1 vol. (Plon).

Elle semblait née pour un destin paisible, cette Mouchette, — Germaine Malorthy, — fille d'un minotier du Boulonnais, devenu brasseur en Artois et faisant, dans le village de Campagne, « de la politique et de la bière; l'une et l'autre assez mauvaises ». Fait surprenant, dira-t-on, imprévisible, son destin tragique : « Mais les faits ne sont rien : le tragique était dans son cœur. » Il ne suffit pas de lire l'histoire et le drame brutal, déconcertant, où elle se concentre. Ce qu'il faudrait, c'est lire dans le cœur : tâche difficile. « Les sentiments les plus simples naissent et croissent dans une nuit jamais pénétrée, s'y confondent ou s'y repoussent selon de secrètes affinités, pareils à des nuages électriques, et nous ne saisissons à la surface des ténèbres que les brèves lueurs de l'orage inaccessible. » Voilà une psychologie au goût du jour, influencée de Freud, apparemment. M. Georges Bernanos nous dira encore, d'une première révolte de son héroïne, pareille à une seconde naissance : « ....Le vice pousse au cœur une racine lente et profonde, mais la belle fleur pleine de venin n'a son grand éclat qu'un seul jour. » La faute, le crime, la délectation du mal; c'est toute la destinée de Mouchette, qui aboutira au suicide, une fille nerveuse, d'hérédité alcoolique, tourmentée par une grossesse précoce : voilà tout ce que peut voir le médicastre qu'elle domine et qu'elle épouvante, un primaire nourri du bréviaire Raspail. Pressentons-nous déjà qu'il y a autre chose dans cette flambée d'une folle et cruelle adolescence, au feu de l'orgueil déçu, et que cette scène d'hystérie, de délire, déguise une « possession »? Aussi bien l'aventure de Germaine Malorthy n'est qu'un prologue, et il n'est pas probable qu'après avoir lu le livre entier, un seul lecteur se demande ce qu'elle avait à faire avec l'histoire de l'abbé Donissan, contée dans la première et la dernière parties.

*
* *

L'abbé Donissan est un jeune prêtre d'allure gauche et rustique qui, après de médiocres études au séminaire, a été placé comme vicaire auprès du chanoine Menou-Segrais, doyen de Campagne, prêtre éminent, d'un clair et lucide génie. Le chanoine, écarté lui-même pour son indépendance, a vu poursuivre l'homme supérieur comme une proie; il a vu émietter les grandes âmes; il vivait en repos, doucement résigné et sage. Voilà que soudain, quand la force va lui manquer, il a le sentiment qu'un de ces méconnus dépend de lui, qu'il en est comptable à Dieu. Car il a, dès le premier jour, pressenti ce qu'il y avait de grand chez son pauvre vicaire, le maladroit garçon, le paysan balourd, qui bouleverse le bel ordre de cette existence sacerdotale à son déclin. C'est une magnifique étude que celle du premier contact de ces deux prêtres, mais ce n'est manifestement pas l'objet principal que se propose M. Bernanos. L'artifice qu'il a choisi est habile et heureux; un autre eût pu être aussi heureux, aussi habile et conduire tout aussi bien — mais on a peine à concevoir qu'il eût pu conduire mieux — au résultat final qui est d'éclairer jusqu'en ses obscures et douloureuses profondeurs l'âme de l'abbé Donissan, cette âme de saint, vouée au plus âpre combat et comme dévorée par la flamme du désespoir intrépide.

Il n'apparaît point que M. Georges Bernanos ait prétendu nous donner une psychologie de la sainteté. Il a fait œuvre de romancier, et il s'est attaché à nous faire pénétrer dans une âme tragiquement élue. L'abbé Donissan est marqué d'un signe, et son curé, le doyen de Campagne, ne s'y trompe pas. Mais cette vocation prend un caractère tout spécial : elle n'appelle point celui qui en est l'objet à la douceur de l'amour divin, à la paix du renoncement et du sacrifice. Non : la vie de cet homme étrange ne sera « qu'une lutte forcenée, terminée par une mort amère ». Entre Dieu et lui, « l'autre » s'est glissé. « Au moment décisif, il accepte le combat, non par orgueil, mais d'un irrésistible élan. A l'approche de l'adversaire, il s'emporte non de crainte, mais de haine. Il est né pour la guerre; chaque détour de sa route sera marqué d'un flot de sang. » Et jamais il ne connaîtra la joie. Telle est sa destinée.

Elle se révèle à nous dans quelques scènes capitales de cette première partie que l'auteur appelle : « La tentation du désespoir. » Celle que nous venons de mentionner d'abord, où l'âme forcenée du jeune prêtre décide, en quelque sorte, du sens de sa vocation en se tournant, ô folie! contre la joie mystérieuse qui la pénétrait depuis qu'elle s'était comme anéantie devant l'appel. Il s'était dit que cette joie sans cause ne pouvait être qu'une illusion et qu'il lui fallait la déraciner. Alors, pour consommer le sacrifice, il avait supplicié son corps avec une chaîne de fer qu'il avait sous la main : scène d'un réalisme atroce. Maintenant la lutte est engagée, et voici une autre scène, bien différente, de l'art le plus savant, le plus complexe.

et le plus sûr. L'abbé Donissan, sous une pluie de novembre, allait à pied de Campagne à Etaples, trois lieues environ, pour aider aux confessions d'une retraite. Sans qu'il puisse savoir comment, il s'égare; il est surpris par la nuit. Le froid l'a saisi, en même temps qu'une insurmontable fatigue. Il a retrouvé, puis reperdu son chemin. Il se décide à revenir sur ses pas, et voici que bientôt *il n'est plus seul*. Quelqu'un marche à ses côtés, un petit homme, qui trotte d'abord sans souffler mot. Puis la conversation s'engage. Le petit homme est un maquignon du pays, obligeant, serviable. Il soutient l'abbé, tandis qu'ils causent. Et peu à peu la fatigue terrasse le pauvre prêtre, qui défaille, les yeux grands ouverts, parlant en rêve... « C'est alors, c'est à ce moment même, et tout à coup, bien qu'une certitude si nouvelle ne s'étendît que progressivement dans le champ de la conscience, c'est alors dis-je, que le vicaire de Campagne connut que ce qu'il avait fui tout au long de cette exécrable nuit, il l'avait enfin rencontré. » Le dialogue continue pour lui, glissant, par une pente insensible, à un autre ton, cependant que des lueurs de conscience permettent au prêtre d'entendre le vrai langage et de percevoir les véritables gestes de son compagnon. Les deux séries de propos et d'images se poursuivent et se mêlent par des nuances si habilement dégradées et si bien fondues qu'elles forment une trame unique où se confondent pour nous-mêmes, comme pour l'abbé, l'illusoire et le réel... C'est au sortir de ce cauchemar où il est persuadé qu'il a conversé avec Satan, que le prêtre rencontre sur son chemin — troisième scène capitale — Germaine Malorthy, la satanique Mouchette, retenue là, dès que l'entretien est engagé, « par une inquiétude dont elle ne savait pas encore qu'elle était une espérance secrète. » Celle qui fut la proie docile de l'esprit du mal se trouve en présence du prêtre dont l'âme tout entière est sans cesse tendue dans une lutte contre lui. Et le prêtre lit clairement dans l'âme de la jeune fille, reporte sur elle un regard paternel. « Quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre cœur. » Il a vu... Laissons l'auteur nous expliquer ce prodige : « La charité des grandes âmes, leur surnaturelle compassion semblent les porter d'un coup au plus intérieur des êtres. La charité, comme la raison, est un des éléments de notre connaissance. Mais si elle a ses lois, ses déductions sont foudroyantes, et l'esprit qui les veut suivre n'en aperçoit que l'éclair. » Mouchette dit au prêtre : « Je vous hais! » Il lui répond par une allusion au meurtre qu'elle a commis et lui déclare qu'elle n'en est pas coupable devant Dieu: « Vous êtes comme un jouet, vous êtes comme la petite balle d'un enfant entre les mains de Satan. » Avec une lucidité surhumaine, il la voit telle qu'elle est, dans l'abjection de son péché et le dégoût de son vice, il lui révèle le secret de toute cette misère : sa vie qui répète d'autres vies « l'histoire saisie du dedans — la plus cachée, la mieux défendue, et non point telle quelle, dans l'enchevêtrement des effets et des causes, des actes et des intentions, mais rapportée à quelques faits principaux, aux fautes mères ». Et nous, nous sommes prêts à la comprendre maintenant « cette mystique ingénue, petite servante de Satan, sainte Brigitte du néant », à qui il ne reste plus que de s'immoler à son maître.

Toutefois, avant qu'elle expire, l'abbé Donissan a le temps de la lui disputer, de la lui arracher peut-être, au grand scandale de ses supérieurs eux-mêmes, qui ne peuvent comprendre une telle conduite vue du dehors et traitent le jeune prêtre comme un fou... Seul le chanoine Menou-Segrais a compris, mais il est obligé de se taire et de s'incliner.

*
* *

Et voici, cinq ans plus tard, le dernier épisode de cette vie extraordinaire. L'ancien vicaire de campagne a été nommé desservant d'une petite paroisse, au hameau de Lumbres. En des pages frémissantes, ténébreuses, rayées d'éclairs, M. Bernanos nous retrace l'état de cette âme et de ce cœur, — « ce vieux cœur, qu'habite l'incompréhensible ennemi des âmes, l'ennemi puissant et vil, magnifique et vil, L'étoile reniée du matin : Lucifer, ou la fausse Aurore... » Comment donnerions-nous, sans emprunter le langage même de l'auteur — on excusera tant de citations! — une idée de sa manière et du trouble qu'elle jette dans notre pensée, de l'effort qu'elle lui impose? Cet art fouille la vie, mais il l'interprète aussi et la transpose. Il faut le suivre, sous peine de perdre notre chemin et de ne pas le retrouver...

Le saint de Lumbres est bien las, et on vient lui demander de faire un miracle, de guérir un enfant malade. Il va en venir à l'idée folle de ressusciter l'enfant mort. C'est le dernier acte de la lutte que l'abbé Donissan a menée durant quarante ans, le triomphe de l'ennemi qui l'a

vaincu. Il n'implorait pas le miracle, il l'exigeait; il exigeait que Dieu se prononçât, fît voir quel était le maître, de lui ou de l'autre... « Mais Dieu ne se donne qu'à l'amour. »

Le vieux cœur usé a consommé sa ruine dans le dernier effort. Il a senti l'étreinte du mal qui va le briser. Et c'est l'espoir du saint de Lumbres, après le scandale du miracle manqué, que son indignité descendra bientôt avec lui dans la tombe. Il sera trouvé mort, au soir de ce même jour, dans son confessionnal. Et la découverte sera faite par l'illustre vieillard qui exerce depuis un demi-siècle la magistrature de l'ironie, l'académicien venu de Paris pour voir de ses yeux ce phénomène : un saint d'aujourd'hui.

*
* *

Ce n'est pas à la critique littéraire qu'il appartient de se prononcer sur la valeur religieuse d'un tel livre, très déconcertant. Son succès atteste combien nous sommes curieux aujourd'hui des problèmes qu'il soulève et disposés à nous laisser entraîner hors de la cage où nous fait tourner sur nous-mêmes une littérature sans élan et sans noblesse. Nous sommes obsédés, d'autre part, dans l'angoisse qui étreint notre temps par le problème du mal et nous sentons les griffes des puissances de destruction. Âge de fer et de désespoir, âge de violence et de brutalité. L'éclatant succès de M. Georges Bernanos tient précisément aussi, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, au caractère violent, brutal, de son livre. La lecture en est parfois une souffrance, mais qui ressemble au mal de montagne : avec un peu d'entraînement, nous apprendrons à respirer sur ces hauteurs. Et nous découvrirons, le premier malaise passé, toute l'étendue de l'horizon, le spectacle désolé des roches, le vertige des abîmes. L'art qui évoque de telles analogies n'est pas un art plaisant ni de tout repos. Il ébranle les nerfs et il serait pour beaucoup sans doute une épreuve trop forte. Sa puissance, par contre, est indéniable. Ses ressources s'harmonisent étonnamment avec son dessein et le détail de l'exécution ne s'accorde pas d'une manière moins surprenante avec l'effort d'ensemble. Il n'est pas un lecteur de *Sous le soleil de Satan* qui ne sera curieux de lire le prochain roman de M. Georges Bernanos, pas un critique qui ne l'attende avec impatience et ne soit prêt à l'étudier avec intérêt.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LE PIRANDELLISME

Par une loi d'équilibre qui constitue l'harmonie du génie français, il semble que, dès qu'une influence étrangère risque de devenir excessive et dangereuse chez nous, une autre influence, exactement contraire à la première, apparaît pour en conjurer les effets. Oscillant ainsi du Nord au Sud, nous pouvons nous retrouver nous-mêmes et les brumes scandinaves ou slaves, la lumière latine les résorbe comme le soleil les nuages.

Nous en sommes, pour le moment, à l'Italie: après d'Annunzio, Pirandello. Après l'influence lyrique, l'influence dramatique.

Pirandello est, actuellement, le grand dramaturge du monde occidental. Il occupe une place sensiblement analogue à celle dont, un moment, Ibsen fut l'illustre titulaire. Ce sont à peu près les mêmes petites femmes qui, hier, ibséniennes, sont aujourd'hui plongées dans le Pirandellisme. Il ne semble point, pourtant, que le célèbre Italien soit de la même taille que le Grand Scandinave, et c'est pourquoi nous nous trouvons dans la nécessité de mettre au point, dans la mesure du possible, ce qu'il y a de juste et ce qu'il y a d'excessif dans cet engouement.

*
* *

Pirandello, chacun le sait, est arrivé au théâtre relativement tard. Il avait donc eu le temps de se constituer une expérience considérable de l'esprit du public, des idées et des tendances des sociétés actuelles, de la technique aussi de l'art auquel il entreprenait de s'adonner. Nous avons vu, dans notre littérature nationale, une carrière qui ressemble à celle de Pirandello, laquelle est caractérisée par une explosion aussi soudaine que tardive de la gloire : ce fut celle d'Alfred Capus, d'abord journaliste, romancier, et subitement dramaturge triomphant.

Dans la mesure où les simplifications de la critique et de l'histoire peuvent être admises, sinon comme vraies, du moins comme commodes, on peut expliquer la fortune de Pirandello pour deux raisons très claires : une de forme, une de fond.

Pour la première, chacun sait que l'une des caractéristiques de notre époque, par tout pays,

est la recherche de l'originalité, l'attente du nouveau, le besoin fiévreux de l'inédit. Tous les artistes se sont évertués à satisfaire, au moins en apparence, ce goût, et nombreuses sont, en musique, en poésie, dans le roman, dans l'Essai, les réussites qui sont nées de cet effort et de ce goût. Au théâtre, en revanche, les lois sont bien plus rigoureuses et il est plus difficile de donner cette illusion de l'originalité sans compromettre, du même coup, par l'ennui, le destin dramatique de l'œuvre... Ce qui est possible ailleurs cesse de l'être au théâtre. Or, Pirandello est parvenu à trouver une technique théâtrale qui, tout en satisfaisant aux exigences de la nouveauté apparente, ne compromettait point l'intérêt scénique. Prenons comme exemple sa dernière pièce, représentée au théâtre des Arts : *Comme ci* (ou *Comme ça*). Il veut nous faire savoir, comme postulat de son œuvre, qu'un jeune homme, amoureux d'une femme de réputation douteuse, qu'il avait présentée à sa mère, à sa sœur, et qu'il était sur le point d'épouser, s'est suicidé devant toutes les difficultés que provoquait sa malheureuse passion... Dans l'ancienne technique, on se servait, pour mettre l'auditeur au courant, de personnages secondaires, domestiques ou confidents, et de scènes accessoires. Pirandello, lui, a inventé un procédé emprunté à notre époque: le cinéma. Son exposition se fait sur l'écran : procédé inédit, assurément. Est-il moins artificiel?... Autre exemple, toujours emprunté à la même œuvre... Molière avait écrit *L'École des femmes*. Il répondit aux ennemis de sa pièce en écrivant *La Critique de l'École des femmes*. La seconde pièce était faite avec la vie elle-même, celle de l'auteur, celle de son théâtre, de ses interprètes... Ainsi procède Pirandello, mais, pour plus de nouveauté, il télescope, si j'ose dire, les deux pièces du type Molièresque et incorpore la critique de sa pièce à sa pièce elle-même... Si, entre le troisième et le quatrième actes de *L'École des femmes*, Molière avait fait jouer la *Critique de l'École des femmes*, Pirandello n'eût plus rien eu à inventer... On remarquera, chemin faisant, que cette confusion entre le plan de l'art et le plan de la vie est une des caractéristiques de la littérature contemporaine et il semble que de plus en plus nous nous intéressions moins aux personnages conçus par un auteur qu'à l'histoire de cette conception. Les romanciers en arrivent, eux aussi, à nous raconter, non pas le roman de leur héros, mais comment ils ont imaginé et vécu, dans leur esprit, leur œuvre... Nous sommes de plus en plus enclins à jeter sur toutes choses le regard des aviateurs, pour qui tout relief s'efface... Il faut donc attribuer à Pirandello le mérite d'avoir réalisé, dans la forme même de son théâtre, le naturel désordre de nos esprits...

Pour le fond, remarquons qu'aucune œuvre littéraire, principalement une œuvre dramatique, n'a jamais réussi pour des raisons littéraires. Le succès dépend d'un courant, et si l'œuvre tombe dans ce courant, elle est emportée à la gloire comme un esquif est emporté à la mer par les eaux du fleuve. Or, la vie contemporaine, dans tout notre monde occidental, est caractérisée par l'irrésistible mouvement de ce que je voudrais appeler la dépersonnalisation de la personnalité humaine. De plus en plus, informés par les mêmes journaux, suivant les mêmes modes, exerçant des métiers également astreignants et réguliers, subissant les mêmes mœurs et les mêmes conditions économiques, les hommes se ressemblent entre eux... La personnalité de chacun de nous résulte, non de nous-mêmes, mais des autres. La pression du milieu est de plus en plus forte et nous pouvons parfaitement vivre, ainsi qu'en témoigne la conversation de la plupart d'entre nous, en automates. Le moi n'est plus que le reflet d'autrui... Le fait est évident et, si tout le monde ne le reconnaît point, tout le monde du moins en a un confus pressentiment...

Or, tout le théâtre de Pirandello n'est-il pas fondé sur la faillite de la personnalité?...

De nouveau, prenons comme exemple sa dernière pièce. Nous allons y reconnaître trois degrés d'incertitude intellectuelle et d'instabilité psychologique.

Premièrement, un fait divers est discuté, mais vainement, car il n'est jamais possible de reconnaître ou même de saisir les véritables motifs des actions humaines. Comment expliquer réellement le suicide du jeune homme par la conduite de son amie?... Les hommes cependant s'obstinent à se faire des opinions : du moins s'y tiennent-ils?... Voici deux jeunes gens qui se querellent : l'un soutient que la comédienne a agi par noblesse, pour sauver son amoureux de l'amour, et l'autre qu'elle s'est conduite comme la plus perfide des intrigantes... Et le lendemain, ils se querellent de nouveau, alors qu'ils se croyaient d'accord : c'est qu'ils avaient respectivement changé d'avis et adopté aujourd'hui la thèse qu'ils combattaient

hier... C'est le deuxième degré : nous avons ainsi passé de l'incertitude objective des faits à l'inconsistance morale des êtres. Mais, dans une troisième offensive contre la personnalité, Pirandello va jusqu'à prétendre que l'agent lui-même ne sait pas pourquoi il a agi et nous voyons son héroïne, en effet, admettre successivement les interprétations de sa propre conduite qui lui sont proposées par des tiers. Elle se prend elle-même, tantôt pour une héroïne, tantôt pour une criminelle... De tout temps les philosophes avaient prétendu qu'il était bien difficile de saisir la vérité extérieure. Pirandello a transporté à l'intérieur même des âmes l'irréalité des choses.

Ainsi Pirandello a poussé à son extrême limite le mépris de la conduite humaine. Il ne tient pas en plus haute estime le travail même de l'art. Le seul de la pièce qui a fait le plus de bruit chez nous, *Six personnages en quête d'un auteur*, traitait la personnalité même de l'écrivain avec autant de dédain que celle de tout le monde. L'auteur lui-même n'existait pas et il était seulement le point de rencontre de ce qu'il y a de plus réel, à savoir les êtres fictifs... Cette conception est encore accusée au dénouement de la dernière pièce, puisque, ne finissant point son œuvre, Pirandello en arrive à se moquer de sa pièce, de ses interprètes, de ces malheureux Pitoef qu'il désigne par leur nom, et de lui-même... Nous atteignons ainsi le dernier degré de ce que j'appellerai, pour parler le langage du temps, un bolchevisme intellectuel... Parvenu à ce point, il ne reste plus à Pirandello, évidemment, qu'à revenir sur ses pas... Il ne peut aller plus loin et il a touché les frontières de la dérision...

Il est donc nécessaire, en vérité, de ne point exagérer notre enthousiasme, car l'apport d'une telle œuvre à la pensée et à l'art est fort mince. Assurément, c'est un grand mérite pour un auteur dramatique que de porter à la scène l'expression d'une idée philosophique, et c'est pourquoi la gloire de Pirandello est légitime... Mais il s'agit ici de proportion... Pirandello n'est pas un initiateur ni surtout un excitateur de l'âme humaine. Sa désinvolture et son esprit de dénigrement en font un maître de dissolution, non de restauration... Les très grands, ce ne sont point ceux qui font le procès de l'humanité, car il reste toujours dans cette dérision et cette amertume je ne sais quoi de naïf et d'incompréhensif, mais ceux qui, ayant compris ce qui est, conçoivent la possibilité d'autre chose... Chez Ibsen, il y avait un magnifique conflit entre l'individu et la société, l'individu gardant l'espérance de corriger, à son profit, cette société.

Chez Pirandello, l'individu porte en lui-même le principe de son inexistence... Il ne lui est donc laissé aucun espoir...

Gaston Bageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Orient-Moyen

On affirme et l'on répète trop facilement, écrit M. C.-D. Brunton à la *Fortnightly Review*, que les intérêts de l'Angleterre et ceux de la France se contrarient de nécessité dans le Proche-Orient et que c'est d'abord à la politique française que l'on doit les difficultés surgies entre les deux gouvernements.

A vrai dire, il n'y a jamais eu « une politique alliée » en Orient... L'Angleterre n'a-t-elle pas encouragé les menées de l'émir Faiçal en Syrie et celles-ci n'étaient-elles pas pour inquiéter la France ?... La tâche que la France a assumée au cours des siècles quant à la protection du catholicisme en Orient lui crée une situation dont elle a le droit de se prévaloir et dont on ne peut pas ne pas tenir compte à l'heure actuelle.

Les relations entre la France et la Grande-Bretagne au milieu du monde musulman ne resteront pacifiques qu'à la seule condition qu'au régime qui prévaut en ce moment on substitue une politique de loyale et intelligente coopération.

Allemagne

A la *Deutsche Rundschau*, n° de mai, Ibrahim J. Youssef estime, en traitant de « la question égyptienne » que John Bull ne s'est montré dans la Vallée du Nil « qu'un brigand », — « *nur als Raubstatt* ». — La solution du problème ne peut sortir que de la réunion d'un congrès où l'on verra au Caire les délégués de tous les États intéressés et dont il appartient d'ailleurs à l'Égypte de prendre l'initiative. L'auteur écrit dans sa conclusion : « L'Angleterre prétend ne signer avec l'Égypte qu'un accord consacrant le maintien ici de son despotisme... L'Angleterre se trompe... La violence n'y changerait rien... La jeune Égypte, elle, prétend échapper à n'importe quel prix au joug britannique. Le pays veut la paix avec tous les peuples, il se refuse à distinguer parmi ceux-ci et à privilégier aucun d'entre eux, il entend formellement se soustraire à quelque influence que ce soit et réserver sa complète liberté d'action. Que le Soudan fasse retour à l'Égypte. Que le territoire national soit entièrement libéré des Anglais. A l'Égypte de s'acquitter elle-même de ses dettes et d'assurer pour le compte de tous le contrôle du Canal de Suez. De la paix en Égypte dépend la paix en Orient et par conséquent la paix de l'univers. Que si l'on ne craint pas de revivre les horreurs d'un conflit mondial, il n'est

que de laisser sans solution la question égyptienne. Ainsi, au choix : la paix ou la guerre. »

***

La *Revue de Droit International* relève dans sa rubrique des « Faits et Informations » (fasc. 1, 4me année) un article de la *Revue Rhénane* où M. Valéry de Moriès expose que l'inflation a déterminé en Allemagne un transfert général des richesses et un investissement considérable des capitaux et déclare que « le marché intérieur de l'Allemagne n'existe plus... » « Il ne sera reconstitué que, lorsqu'à force d'économies nouvelles, le peuple allemand aura accumulé un capital suffisant pour développer une consommation qui, jusque-là, sera réduite... » En attendant, l'Allemagne produit trop, — trop pour elle-même et trop pour l'étranger. « La situation mondiale est mauvaise; les voisins de l'Allemagne connaissent des troubles analogues; le marché autrichien et le marché polonais sont anémiés; la Russie est fermée; l'Angleterre produit trop... N'importe, la tâche est malaisée, mais pour l'Allemagne le succès est une affaire vitale. Elle s'attaque résolument à la conquête des marchés extérieurs : traités de commerce, crédits aux acheteurs, léger dumping, tous les moyens doivent être employés à la fois. »

ITALIE.

En 1765, Lalande, qui deux ans auparavant avait succédé à Claude Delisle dans la chaire d'astronomie du Collège de France, voyageait en Italie et recueillait la matière des trois volumes qu'il consacrerait à la Ville Éternelle et à la vie sociale et politique de l'époque sur les bords du Tibre. Ces trois volumes, M. Luigi Rava a eu l'heureuse idée de les feuilleter devant les lecteurs de la *Nuova Antologia*. La justesse des observations qui s'y rencontrent lui paraît remarquable et le plaisir qu'il prend à en parler est manifeste.

Lalande, à qui sa célébrité devait ouvrir d'emblée toutes les portes, évolua à l'aise dans la haute société de la Péninsule, et de noter, par exemple, que chez Santa Croce, les Barberini, les Orsini, les Chigi, les Rospigliosi, les Brancaccio, les Boncompagni, etc., la magnificence tient surtout dans le goût des vastes et nobles architectures, dans la recherche des tableaux et des statues de prix, dans le luxe des voitures et des chevaux, — car « ce n'est, ajoute-t-il, ni dans la bonne chère, ni dans le luxe des habits que leur somptuosité se déploye. On ne donne à manger que rarement et dans les grandes occasions; il faut en excepter les villégiatures, où l'on invite souvent et où l'on fait de la dépense ». — Ce que notre savant dit du caractère des Romains, de l'attention qu'ils accordent à la chose publique, de leur esprit volontiers caustique, de leur humeur jalouse, reste parfaitement vrai aujourd'hui, juge M. L. Rava. A propos des sigisbées, Lalande constate que leur assiduité les rend plus incommodes pour les étrangers que les maris en France : « On ne peut faire sa cour que de concert avec eux », écrit-il. Comment il vécut à Rome, on le devine à travers ces lignes : — « Le mieux est de se mettre en pension dans une famille italienne; sans y être chèrement, on y est bien soigné; on mange avec les gens de la maison; cela ne coûte pas cher et on a l'avantage d'y apprendre facilement la langue. »

...Cet astronome ne fut pas toujours dans la lune.

SUISSE.

Je serais inexcusable si je négligeais de signaler les pages où M. J.-Louis Vaudoyer nous raconta, dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (nº de mai), « un amour d'Aubanel » Nous n'avons d'ailleurs ici que la première partie du récit, mais nous savons dès maintenant qu'autour de Jenny Mativet ils sont tout une petite troupe que charme sa grâce : que pour elle Roumanille et Crousillat font des vers; que si elle était plus belle, « elle serait moins adorable »; qu'elle entra chez les Filles de Saint-Vincent de Paul et qu'il n'y a dans toute cette histoire « rien de conventionnellement romanesque... » Et il suffit pour que nous soyons impatients...

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

LÉON DELORME. — *Le triomphe de la bonne humeur.* — 1 vol. in-16. (Édit. : La Pensée française).

C'est sans doute le succès d'Hégésippe Simon qui a inspiré à l'auteur le sujet de cet amusant roman.

Raoul Cantonney, désireux d'épouser la fille du marquis de la Roche-Genêt, a imaginé, pour auréoler son nom, de mettre la petite ville de Vezelay à contribution dans le but de faire consacrer la gloire, plus ou moins fondée, d'un oncle défunt, qu'il affirme avoir été un grand écrivain. La petite ville va élever une statue à son grand homme; mais personne ne connaît ses œuvres et, pour l'inauguration, il faut célébrer ses mérites!

Comment un ingénieux montreur de cinéma, flairant la supercherie, arrive à démasquer l'imposteur, et à prouver que le célèbre homme de lettres n'a jamais été qu'un homme de peine; comment il est aimé de la fille du marquis et l'épouse, ce serait trop long de le raconter ici.

Mais l'action de ce roman gai est habilement menée par l'auteur qui connaît bien les petites villes.

C. M.

Paul LAGRANGE. — *L'honneur du Juge.* 1 vol. in-16. (Perrin et Cie, éditeurs.)

Le conflit du devoir de justice et du devoir de charité dans la conscience scrupuleuse d'un magistrat : telle est la question que pose et que développe le roman de M. Paul Lagrange. Un autre conflit plus intime vient doubler en quelque sorte et renforcer le premier, et lui donner un intérêt tragique : car il y a lutte aussi entre l'honneur professionnel du conseiller à la Cour et son honneur domestique. Le crime qu'il considère comme un devoir de dénoncer jettera la honte sur lui-même et les siens. L'auteur a très habilement fait tourner l'action autour de ce double nœud. La tiède atmosphère d'intimité et de bien-être où vieillissent le comte Melchior de La Berlotière, conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux, et sa sœur Élodie, en leur majestueux hôtel de la rue du Temple, l'éveil des soupçons à la mort de son frère mal marié, l'enquête qu'il mène seul avec toutes les habiletés professionnelles et toutes les angoisses domestiques, le milieu de moralité trouble où nous pénétrons avec lui après le décès suspect, les deux touchantes figures de Mlle de La Berlotière et de Mme de Plénartige, l'enfant innocent et malheureux qui pourrait être la principale victime du drame : tout cela est retracé avec beaucoup de

précision et de vie, en même temps qu'avec une fermeté de dessein qui justifie la belle épigraphe du livre, empruntée à Barbey d'Aurevilly : « Le roman n'est jamais que l'histoire de l'homme et de la vie à travers une forme sociale. » Après *Un Cœur en détresse* et *Un Drame en forêt*, cette œuvre nouvelle atteste la maîtrise croissante de M. Paul Lagrange dans le bel art de conter que négligent trop les nouveaux romanciers.

F. B.

Claude FARRÈRE. *Une jeune fille voyage...* roman, 1 vol. in-18. (Ernest Flammarion, éditeur.)

« A bicyclette, par auto,... » — « En sleeping... » : — « En paquebot... » : — « A pied, à cheval, en voiture, en sampang... » : — etc. Voilà les cinq parties de ce livre délicieux où Claude Farrère nous montre les transformations, et jusqu'au radical changement, qu'un lointain voyage, un séjour laborieux aux colonies, l'habitude prise d'obéir d'abord, de commander ensuite, ont opérés chez un petit être de luxe, de charme et de grâce, honnête toutefois, vif, primesautier, capable de décision et regardant bien en face la vie, les hommes, les événements.

Mais, en Claude Farrère, à côté du psychologue, il y a le peintre, — un admirable peintre de milieux et de paysages. Nous ferons donc ici, en compagnie de l'auteur et de son héroïne, une bien amusante traversée de Marseille à Saïgon, nous admirerons en Indochine ou au Tonkin les sites les plus grandioses, les coutumes les plus curieuses. Et nous serons, à chaque instant, sous le charme d'un récit qui joint l'exactitude à la variété, la délicatesse à la puissance.

C'est à regret qu'après ce voyage nous prenons congé de Mimi Tirlemont, Cô Mi, toute prête à aimer Roseville, maintenant qu'elle aura la sensation non plus d'être achetée, mais d'être gagnée. Par ce temps de littérature si brutale et si cruelle, on aimera cette œuvre d'un écrivain hardi, vigoureux, pour qui la vie est encore pleine de fraîches saveurs et toute éclairée de sourire.

F. B.

Philosophie

Denis SAURAT, *Milton Man and Thinker*, XVII-363 p. in-8. (The Dial Press, New-York, 1925).

M. Denis Saurat, professeur à l'Université de Londres, vient de donner une nouvelle édition de sa thèse sur *La Pensée de Milton*, thèse qu'il avait brillamment soutenue à la Sorbonne en 1920 et qui avait vivement attiré dès lors l'attention des lettrés tant en France qu'en Angleterre. Si jamais la mention « a laquelle d'ailleurs M. Saurat n'a pas recours » édition revue, corrigée, et considérablement augmentée » a trouvé son application et sa justification, c'est bien dans le cas présent. D'abord *La Pensée de Milton* était écrit en français ; *Milton Man and Thinker* a été mis en anglais par l'auteur lui-même qui manie cette langue avec autant de sûreté et de naturel que la sienne propre. Ensuite les trois premières parties : « l'homme », « le système » et « les grands poèmes » ont été soumis à une révision complète. Enfin l'auteur a ajouté une quatrième partie, la plus nouvelle et la plus curieuse, et qui aboutit à un renversement radical de la thèse primitive. Dans son premier essai l'auteur avait conclu à l'originalité absolue de la pensée de Milton. Mais des études postérieures à 1920 l'ont amené à constater entre les idées de Milton et de Blake des rapports que seule pouvait expliquer une source commune. Et, en creusant davantage, en examinant les grands courants de pensée philosophique qui avaient pu exercer leur influence sur le poète et le philosophe, M. Saurat finit par établir que Milton n'avait fait que donner un tour original à certaines idées courantes avant lui ou à d'autres laissées avec plus ou moins de succès de son vivant même. Dans le mythe de la chute originelle Milton se borne à suivre presqu'entièrement la conception de saint Augustin, et sa philosophie repose toute, sauf le matérialisme, sur le *Zohar* et les idées de la Cabale ; son matérialisme, sauf le mortalisme, se retrouve dans Roberti Fludd ; son mortalisme présente enfin d'étroites affinités avec la doctrine de la mortalité de l'âme, doctrine mise en avant au milieu du XVIIe siècle par un petit groupe d'auteurs qui fondaient la mortalité de l'âme sur le fait que, Dieu ayant créé l'homme tout entier en le tirant de la poussière, l'âme devait, à la mort, tout comme le corps, retourner à la poussière.

Deux appendices terminent le livre : l'un sur la cécité de Milton, dont M. Saurat voit la cause dans la syphilis héréditaire ; l'autre donnant une bibliographie critique raisonnée des ouvrages qui depuis 1917 ont renouvelé la conception qu'on se faisait de Milton.

Bien que l'ouvrage sur lequel nous attirons l'attention n'ait paru que depuis quelques mois, il a déjà été en Angleterre l'objet d'un nombre considérable de comptes rendus des plus élogieux et les critiques d'Outre-Manche s'accordent à y voir une base indispensable pour toute étude ayant trait au caractère, à la vie et à l'œuvre du grand homme, du profond philosophe et du sublime poète que fut Milton.

Louis BRANDIN.

BULLETIN MARITIME

LA CROISIÈRE NOIRE ET LES MESSAGERIES MARITIMES

A l'Opéra, il y a quelques semaines, a été présenté officiellement, pour la première fois, un remarquable film français qui avait été tourné au cours de l'année dernière par un des membres de la Mission envoyée en 1924-25 par la Maison Citroën à travers le centre de l'Afrique.

Il n'est pas inutile de revenir ici sur cette magnifique démonstration de l'effort français et aussi sur la part qu'y prit indirectement la grande Compagnie de Navigation française les *Messageries Maritimes*. Ce que fut cette participation, il est facile d'ailleurs de le résumer. A la demande de la Maison Citroën, le *Maréchal Gallieni*, paquebot de la ligne de l'Océan Indien des *Messageries Maritimes*, partit le 8 mai 1925 de Marseille à destination de Madagascar, fut détourné sur Mozambique spécialement pour y embarquer certains membres de la Mission Citroën, exactement le troupeau III, c'est-à-dire celui qui s'était dirigé de la région du Tchad vers l'Afrique Orientale, qui se rendaient à Madagascar. Le matériel accompagnant ces explorateurs se composait de deux autos-chenilles de 3,500 kilogrammes et de deux autos remorquées de chacune 500 kilogrammes.

L'obligeance de la Compagnie des *Messageries Maritimes* fut, en cette circonstance, ce qu'elle est toujours lorsqu'il s'agit d'aider, même dans une mesure modeste, à la réussite pleine et entière d'une entreprise tout à

l'honneur de ceux qui l'ont conçue et menée à bien pour le plus grand profit de l'expansion française.

M. André Citroën d'ailleurs, dans une lettre en date du 1er juillet 1925, adressée au Directeur Général des *Messageries Maritimes* auquel il offrait ses remerciements personnels, reproduisait aussi le télégramme suivant que lui avait expédié, le matin même, son ami, M. Haardt, Chef de la Mission Centre Afrique :

« Prière adresser Directeur *Messageries Maritimes*, télégramme suivant :

« Très sensible à intérêt avez bien voulu témoigner à expédition en déroutant *Maréchal Gallieni* sur Mozambique ainsi qu'aux procédés amicaux avec lesquels vous m'avez aidé à bonne exécution tous nos transports. Vi particulièrement a cœur avant embarquer sur *Chambord* en dire ma vive reconnaissance : Georges-Marie Haardt. »

De son côté, le Commandant Bettembourg, adjoint de M. Haardt, avait envoyé à l'Agent des *Messageries Maritimes* à Tamatave une lettre dans laquelle il lui faisait part de la satisfaction de M. Haardt pour la façon courtoise avec laquelle cet agent avait réglé la question de son embarquement à bord du *Chambord* (4 juillet).

C'est sur le paquebot *Chambord*, en effet, que revinrent en France quatorze des principaux membres de la Mission Centre Afrique, tandis que le reste de la Mission rentrait, quelques jours plus tard, à bord du *Dumbea*, autre paquebot des *Messageries Maritimes* placé sur la ligne de l'Océan Indien.

Ce que fut, à bord du beau paquebot des Messageries Maritimes, la vie de ces jeunes héros, récemment couverts de gloire, nous l'avons rapidement entrevu grâce au film dit de *La Croisière noire*.

Le départ du *Chambord*, son voyage vers Marseille, les silhouettes sur le pont-promenade du Chef de la Mission Haardt et de ses camarades Audouin, Dubreuil, etc.... sont autant de visions émouvantes que nous retrouvons d'ailleurs évoquées avec un art subtil à l'exposition des Œuvres du jeune peintre Iacovleff qui accompagnait la Mission. Cet artiste a pris, dans le centre de l'Afrique, des dessins, des notations d'attitudes et de couleurs qui constituent la plus remarquable des documentations et les croquis qu'il y a joints de ses amis, passagers du *Chambord* au voyage de retour vers la France, portraits à la sépia, d'une frappante vérité, ne sont pas d'un moindre intérêt.

LE TOUR DU MONDE DES MESSAGERIES MARITIMES

Ce n'est pas sans raisons que nous parlions l'autre jour du quartier « maritime » de la Madeleine !

Au-dessus du vaste dock d'où s'élève rapidement le futur immeuble des *Messageries Maritimes*, tous les soirs, dès la tombée de la nuit et jusque vers minuit, les passants nombreux à ce moment sur les Boulevards voient, avec surprise, manœuvrer lentement un des deux immenses mâts de charge métallurgiques, où flotte depuis quelques semaines, le pavillon blanc et rouge des *Messageries Maritimes*. Bientôt on voit émerger du sommet des travaux une énorme boule qui n'est autre qu'une mappemonde.

La terre entière, océans et continents, est devenue l'astre lumineux du boulevard parisien et voici qu'autour de son équateur — vivante ceinture — circulent deux paquebots lumineux : les *Messageries Maritimes* font le tour du Monde ! Et ceci nous rappelle le fonctionnement d'un service trop peu connu, paraît-il, des amateurs de grand tourisme, le « Tour du monde » avec l'itinéraire que voici : Marseille, Port-Saïd, Suez, Djibouti ou Aden, Colombo, Fremantle, Melbourne, Sydney, Nouméa, Suva, Papeete, Colon, Fort de France, La Pointe-à-Pitre et Marseille. Les *Messageries Maritimes* desservent entièrement cet itinéraire et délivrent pour lui des billets spéciaux à des prix qui représentent à peine, par jour de mer, le prix que l'on paierait dans un hôtel moyen de chez nous.

Ainsi que nous l'avons expliqué anciennement, sans quitter la Compagnie des *Messageries Maritimes*, le voyageur peut donc faire le plus beau des tours du monde bien supérieur à celui de Philéas Fogg) en visitant la Méditerranée, l'Océan Indien, le Pacifique, l'Atlantique etc.. Outre cette ligne, les *Messageries Maritimes* d'ailleurs couvrent les mers de services de paquebots dans de nombreuses directions : l'Indo-Chine, la Chine, le Japon, l'Australie, la Côte Orientale d'Afrique, la Méditerranée Nord, l'Égypte, la Syrie, etc... Elle a de plus organisé d'importantes excursions touristiques, voyages circulaires en Méditerranée, visite de l'Indo-Chine et des ruines d'Angkor, croisières des ports de France, etc.... etc... Et ce n'est pas une vaine promesse que font ces petits bateaux lumineux en circulant tous les soirs autour du Monde éclairé qui décore les travaux en cours comme d'une énorme lanterne vénitienne...

Ce nouveau procédé de publicité attire chaque soir un très grand nombre de « badauds » qui se donnent en imagination la joie d'accomplir une belle croisière. Souhaitons à beaucoup d'entre eux, mis en goût par cette vivante leçon de géographie, de revenir le lendemain matin au Bureau provisoire des passages de la rue Vignon, s'inscrire pour quelque long voyage.

Il faut féliciter les dirigeants de la vieille Compagnie de Navigation française d'avoir su adopter si rapidement les formules de la publicité lumineuse mais d'avoir choisi de préférence au « Jazz Band » de couleurs vulgaires et de procédés chimiques à la mode, des tons sobres et de bon goût.

Dans le bureau du « Maître de la Mer », de Melchior de Vogüé, une mappemonde rappelait à l'Armateur le cadre gigantesque de son activité ; ici, c'est à Paris tout entier qu'est rendue concrète l'une des activités les plus vivantes de l'industrie française, les lignes de trafic d'une grande société d'armement.

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 13 64e ANNÉE 3 JUILLET 1926

LE CHATEAU ENCHANTÉ

Une femme dont la situation dans la littérature anglaise ne fera que s'accroître a comparé l'idéal auquel elle a voué sa vie à ce château enchanté qui ne se révèle aux hommes que lorsqu'ils errent sur une certaine lande. Dans cette place déserte (la description est tirée des œuvres de Walter Scott), le voyageur solitaire entend au-dessus de lui un bruit de cors dans les airs et c'est ainsi que se manifeste le voisinage du château enchanté, mais lorsque le voyageur est près de l'atteindre il est de nouveau victime du destin et au moment où il va le toucher, le voit s'évanouir.

Pour nous, gens du Nord, l'obscurité est pleine de rêves; une lueur passagère nous montre ce château au milieu des brumes. On l'aperçoit un moment, puis il se confond une fois de plus dans la brume des pays du Nord, et quand la brume se dissipe des bruyères, on n'a devant les yeux qu'une étendue de terre dénudée, ouverte au vent et n'ayant pour voûte que les nuages passagers. Cependant, au moment de la révélation, il est certainement visible aux voyageurs, et l'appel du cor est très clair. Le voyageur continue son chemin, ne voyant plus que les choses qu'il connaît — arbres courbés par la bourrasque, bruyère inculte, pierres du chemin, montagnes environnantes. Dans ce paysage, il n'a pas un ami; mais il ne peut qu'être hanté, tout en marchant, par des tours qu'il a sûrement vues, et par le souvenir pénétrant d'un chant de cor qui semble encore retentir à ses oreilles.

Dans nos légendes de l'Europe occidentale, ce château apparaît perpétuellement. On l'a vu non seulement sur les hauteurs d'Irlande, d'Ecosse, de Bretagne, des Asturies, de Normandie et d'Auvergne, mais dans les plaines aussi et dans ces prairies qu'arrosent les rivières, où l'abondance vient si vite que même les hommes simples oublient tôt les visions des collines. L'imagination ou plutôt le langage de notre race a créé ou a admis cette forteresse, qui n'est pas complètement de ce monde. La Reine Iseult, assise avec Tristan, dans le jardin d'un château, vers la fin d'une nuit d'été, lui murmurait : « Tristan, on dit que ce château est enchanté; il devient visible au son d'une trompette, mais tout à l'heure il va s'évanouir », et tandis qu'elle disait ces mots, les cors sonnèrent l'aurore.

Raymond de Saragosse vit aussi ce château, en descendant des collines boisées, après avoir trouvé la source de vie dont il portait l'eau vers la plaine. Il vit très clairement ses tours, et il crut aussi entendre l'appel sur cette route du retour au bout de laquelle il devait retrouver Bramimonde. Mais il le vit seulement de là dans cette exaltation d'esprit qui naît sur les sommets, tandis qu'il contemplait la forêt qui descendait jusqu'à la plaine et la Sierra dans le lointain. Il le vit seulement de là. Et après, aucune des rives de l'Ebre ne put l'y ramener et aucun homme ne put lui aider à en retrouver le chemin.

Dans l'histoire de Val-es-Dunes, Hugh de For-

tinbras du Contentin vit un château de ce genre. Car, lorsqu'après la bataille, on compta les morts, le Prêtre trouva au milieu d'autres corps celui de son vieux Seigneur... « ...Et Hugh qui avait confiance en son étoile et ne devait pas revoir sa demeure; lui qui s'appelait Fortinbras, et tous les Seigneurs de sa suite. »

C'était ce vieil Hugh le Fortinbras, qui avait été le seigneur du père du Prêtre, et quand la bataille fut engagée, le Prêtre le surveillait du rang opposé, et le vit tomber, de loin, au moment où l'armée s'ébranla et avant que les hommes du pays de Caux aient eu la place de charger. Il était facile de le voir, car il chevauchait un grand cheval et il dépassait tous les Normands, et quand son cheval fut blessé, dit la vieille légende : « ...Les courroies se détachèrent et la selle se retourna tandis qu'il tombait. Il ne chantera plus ses chansons l'hiver dans sa Haute Tour. Dans sa Haute Tour, sa tour enchantée qui se dresse sur la plaine d'Harcourt. Pour convoquer l'arrière-ban, son ordre courut la montagne. Mon père était son serf, mais ne donnait de redevance. Et avant les méchantes guerres, il était mon ami! »

« Dans sa Haute Tour, sa tour enchantée qui est près de la baie d'Harcourt; le pêcheur errant dans la nuit, s'abrite près de ce château, y jette l'ancre jusqu'au jour, mais à la première clarté, le château s'évanouit. » Ainsi le château enchanté laisse voir sa présence illusoire dans la ballade qui chante la bataille de Val-es-Dunes.

. . . . . .

Quelle est cette vision que notre race a ainsi symbolisée ou ainsi vue, et à laquelle se rattachent ses plus vieux souvenirs? C'est le moment miraculeux de l'émotion intense pendant lequel, dupés ou transfigurés, nous sommes en contact avec une réalité plus ferme que la réalité de ce monde. Le château enchanté est la contre-partie et l'exemple de ces visions fugitives dont chaque homme a joui dans sa jeunesse, et que nul homme, même dans la poussière de la vieillesse, ne peut oublier... Où se trouvaient une harmonie complète et une satisfaction ni négative, ni dépendante, mais aussi positive que la couleur ou la musique et revêtue pour ainsi dire d'une joie matérialisée.

Cette vision peut être irréelle ou réelle, dans les deux cas elle est vraie; si elle est irréelle, c'est un symbole du monde qui est derrière le monde. Mais ce n'est pas un symbole négligeable; même si elle est irréelle, c'est une révélation soudaine du lieu de repos dont nous rêvons durant la marche incessante des années.

Un jour, sur la rivière Sacramento, un peu avant l'aurore, je regardai vers l'Orient et vis se profiler sur l'aube l'arête noire des Sierras. Les pics étaient aussi aigus que le Malverne vu de Costwold, bien qu'ils fussent à des jours et des jours de marche. Ils formaient une longue ligne découpée en dents de scie d'un noir intense contre l'éclat du ciel. Je les dessinai ainsi. Un minuscule coin de soleil apparut entre les deux pics du centre : tout à coup toute la chaîne fut baignée d'une lumière radieuse. Le soleil s'était levé et les montagnes avaient complètement disparu; à la place où elles se dressaient était la ligne de l'horizon.

Une autre fois, j'étais aussi en bateau et je vis au delà d'une jetée de la côte tunisienne, ce qui semblait une île plate. A travers la chaleur intense qui faisait trembler l'air, il y avait le rayonnement d'une bande de sable, un palmier ou deux, et, plus incertains, les toits plats et les dômes d'un village d'indigènes. Notre route, nous devions contourner le cap, nous menait droit à cette île, et tandis que nous approchions, elle devint d'abord douteuse puis, trembla, et ne fut plus qu'un jeu de lumière sur les vagues. C'était un mirage et il s'était dissous dans l'air.

. . . . . .

Il y a une partie de nous-mêmes, comme on le sait, qui est sujette au changement et qui ne peut vivre que de changement. Il y a une autre partie qui est au delà du temps et de l'espace, et cette partie, c'est notre être véritable. Cette partie divine a sûrement une place forte qui lui vint d'héritage. Elle a une demeure dont peut-être elle se souvient et qu'elle revoit à de rares moments, tandis que nous cheminons sur la lande. C'est le château enchanté. Le son d'une trompette le révèle, nous tournons les yeux et d'un regard nous le voyons; nous essayons de l'atteindre — et dans l'effort que nous faisons, le destin humain retombe sur nous, et il s'évanouit. Il est réel ou irréel. Il est irréel comme l'île que je croyais voir en Afrique, mais qui n'existait pas, car lorsque le navire arriva à la place que l'île avait occupée, il vogua sur une mer vide. Il est réel comme ces hautes Sierras que je dessinais de la rivière Sacramento au moment où la nuit prenait fin et qui furent soudain effacées par le soleil levant.

Quand cette vision n'est que mirage, c'est un symbole de notre but; lorsqu'elle demeure ferme et véritable, ne serait-ce qu'un moment, elle peut illuminer et devrait diriger notre vie tout entière. Car de tels spectacles sont la manifestation de la gloire éternelle qui se cache au-

delà des changements du monde. Semblables sont les jeunes désirs passionnés d'alléger le fardeau de l'humanité, le premier amour, l'état d'esprit que font naître certains accords de musique et — comme je veux le croire — les murailles du ciel.

Hilaire Belloc.

Traduit de l'anglais par
Mme J. Fournier-Pargoire.

L'OPINION ÉTRANGÈRE

COMMENT UN AMÉRICAIN NOUS JUGE

Une des grandes revues britanniques, le *Nineteenth Century*, a publié une étude intitulée « Les Français ». L'auteur, un Américain, ancien diplomate, Claude C. Washburn, connaît notre pays, fait preuve de talent. Les remarques justes abondent; en revanche, par endroits, la méchanceté est extrême; les manifestations de sympathie alternent avec les coups de griffe. Telles quelles, ces pages reflètent des idées, des sentiments assez répandus parmi les étrangers sur notre compte. Admiration, critique, raillerie, envie; écoutons ce que certains voisins disent de nous.

* * *

D'abord on fait notre éloge; on rend hommage « à une civilisation affinée, à un merveilleux équilibre d'esprit ». M. Washburn déclare que nous sommes le seul peuple au monde qui soit à la fois complètement civilisé et pleinement adulte. Le compliment ne doit pas enivrer. On salue notre âge mûr pour nous dénier les vertus de la jeunesse. Notre race croyait avoir conservé la gaîté, l'élan; aujourd'hui on nous trouve cupides et tristes. Dans des notes de voyage réunies récemment en volume, un autre Anglo-Saxon, M. E. V. Lucas, constatait que chez nous les visages des passants ne sont presque jamais joyeux, et il ajoutait ceci : « La France que l'on imagine volontiers sous l'aspect d'une fille allègre et court vêtue est en réalité une vieille femme en deuil ». Au delà de Montmartre, quelques officiers et quelques touristes ont découvert le vrai Paris et nos provinces. Sous le coup de la surprise ils vont à l'opposé des anciens dogmes qui affirmaient notre légèreté, notre folie. Ces aimables Anglo-Saxons respectent une aïeule grave, sage, affaiblie; ils célèbrent son passé et lui laissent poliment entendre que les grands espoirs ne sont plus pour elle. Au point de vue politique, le mythe de la vénérable dame et celui de la fille de joie se valent; on entreprend de faire glisser la France au rang de cette fausse Italie d'excursions, de musées et de ruines, mirage qui exaspérait d'Annunzio et que l'avènement du fascisme a dissipé..... M. Washburn ne parle pas de notre décrépitude, il nous voit seulement au début de l'automne et sur le versant qui incline..... Il est vrai que nous sommes une vieille nation et que nous avons peu d'enfants; les malheurs de la guerre, les soucis de l'après-guerre ont pu durcir les traits, creuser des rides. Active, robuste, calme, la France regarde l'avenir, et les bras de ses fils sont assez solides pour le forger. Quelques uns de nos hôtes apprécient mal la santé et la vigueur de ce peuple, sa puissance de renouveau, ils ne discernent pas l'alliance de la grâce et de la raison.

Oh! la raison, la logique, la clarté, l'article du *Nineteenth Century* nous comble. D'après M. Washburn, nous adoptons tous une attitude sensée en face de la vie, nous savons tous non seulement que deux et deux font quatre, mais encore que « 3 » plus 3 » égalent 6 » et non pas, comme le croient les Russes, 7589 ». Nos esprits sont en ordre, bien meublés, clairs comme notre langue qui, « parlée par des hommes cultivés, procure un plaisir exquis ». Notre prose est « la merveille des siècles ». Notre poésie, « quoique différente de la poésie anglaise », a son mérite. Il est faux de soutenir que nous sommes incapables de créer, mais toujours nous chassons les nuées et cherchons la lumière. Seuls les sots se figurent que profondeur implique obscurité. « L'esprit français éclaire tout ce qu'il touche ». Les jolies formules, et comment ne serions nous pas satisfaits!

L'essayiste loue l'agrément de la vie quotidienne et les vertus domestiques. Il existe chez nous « un beau respect pour l'individu ». Dans aucun pays on ne se sent aussi libre qu'en France; chacun se conduit à peu près à sa guise, et nulle entrave pour la pensée. Les bienséances, les usages, la croyance du qu'en dira-t-on possèdent moins de force qu'en Amérique ou qu'en Allemagne. La tyrannie sociale est moins lourde. Que de fois ai-je entendu murmurer des aveux semblables! Faut-il rap-

peler l'aventure de ces deux vieillards qui, il y a un mois, dans l'État du Maine, le jour où ils fêtaient leurs noces d'or, n'ont pu trouver un restaurant où l'on consentît à les servir en tête à tête, dans un salon particulier.

Les Français, note M. Washburn, vivent sobrement, détestent les excès, dépensent moins qu'ils ne gagnent, économisent pour leurs descendants. Notre instinct d'épargne et une certaine volonté d'ascétisme ont retenu l'attention des étrangers au moment même où commençait à se produire un changement. Pendant la guerre, l'incertitude du lendemain, les hauts salaires des usines, puis l'exemple des troupes américaines, depuis l'armistice la vague de paresse, le goût des jouissances immédiates, l'instabilité monétaire et enfin les menaces dirigées contre le capital, tout cela est venu contrarier la tendance qui poussait nos compatriotes à arrondir leur patrimoine en restreignant leur bien être. — Voici maintenant la constitution de la famille : nous élevons nos enfants avec une tendresse qui n'exclut pas la fermeté, nous ne considérons pas le mariage comme un roman mais comme une société où la femme a sa part de responsabilité et ses charges, à côté de l'homme. De cette conception sérieuse il résulte, de l'avis de M. Washburn, que nulle part les ménages ne marchent aussi bien qu'en France. Observation judicieuse et qui s'écarte des rengaines passées sur l'adultère endémique. En définitive nous réglons toute notre existence d'après un idéal raisonnable; nous dédaignons les buts impossibles à atteindre. On criera à la platitude. Non, écrit le subtil Anglais, les Français gardent un grain de folie qui les empêche de sombrer dans la grisaille, ils sacrifient tout pour une phrase qui sonne, pour un beau geste. Et nous ayant rendu le panache, l'auteur a mis la dernière touche à la première partie de son tableau.

*
* *

La première partie, ou le premier volet, car ce tableau est un dyptique. Et nous serons désormais en mauvaise posture, on nous peindra sous de noires couleurs. Les Français sont petits, fats, mesquins, repliés sur eux-mêmes, avares. Le ton devient si âcre que par instants sous la critique grince l'insulte.

Je résume le réquisitoire : — Français, l'égoïsme et l'avarice vous dominent. Les périodes d'exaltation sont rares; à l'ordinaire vous êtes égoïstes et durs. Votre amour de l'argent ne répond pas comme chez les Américains à un goût d'aventure, à une volonté de puissance; c'est en vous une passion terrible et glacée, vous ne désirez l'argent que « par une peur ignoble de la pauvreté »; votre seule ambition est d'éviter les risques, de toucher des rentes, médiocres peut-être mais sûres; vous travaillez tous à frauder le fisc, vous ne payez pas assez d'impôts; à défaut de fortune, vous vous jetez dans les emplois publics; parmi vous un citoyen sur cinq est fonctionnaire; votre presse est corrompue et vos politiciens sont à vendre, le mal est pire qu'en Amérique. L'intérêt guide toutes vos actions; chez vous une fille sans dot ne se marie pas. Vous êtes incapables de générosité, incapables de reconnaissance... Vous vous admirez vous-mêmes et ne concédez à aucun autre peuple de supériorité d'aucune sorte; lorsque la précellence de l'étranger apparaît indiscutable, comme dans les jeux olympiques, vous demeurez maussades et contraints. Vous détestez les autres grandes nations, les États-Unis parce qu'ils sont riches, l'Italie parce qu'elle est prolifique, l'Angleterre parce qu'elle veut que l'Allemagne vive. Vous détestez tous les étrangers parce qu'ils ne sont pas Français. Vous ne pensez qu'à la France, ne parlez que de la France, le reste du monde ne vous occupe que par rapport à la France; l'esprit français francise tout ce qu'il touche, mais qu'emprunte-t-il au dehors? vous ignorez ce qui se passe au delà de vos frontières. Bien plus que les Anglais, envisagés par Taine isolément, tous les Français réunis forment une île.

Vous vous enfermez dans votre nationalisme, vous considérez comme un héritage personnel la grandeur passée de votre pays, vous connaissez votre jardin, vous ignorez les fleurs d'alentour. Votre art est trop national, pas assez universel. Votre race n'a pas produit de grands artistes qui entrent dans le patrimoine commun de l'humanité, un Tolstoï, un Wagner, un Shakespeare, un Michel-Ange. Pour vous en tenir au succès moyen, vous avez sacrifié la véritable grandeur; vous avez atteint une certaine perfection mais dont on se fatigue. La perfection française n'est pas une représentation satisfaisante d'un univers chaotique.

C'est probablement votre langue qui vous rend si difficiles les relations avec l'extérieur. Le système d'émission des sons, l'ensemble de

la prosodie diffère profondément de celui des autres pays. Nulle part la connaissance des langues étrangères ne demeure réservée à aussi peu de privilégiés qu'en France. Vos écrivains multiplient les solécismes dès qu'ils essaient de faire une citation, et entre les vivants, seul M. André Maurois parle congrûment de l'Angleterre et des Anglais. Ah! vous n'abattrez pas les barrières pour préparer l'avènement, au-dessus des peuples distincts, d'une véritable communauté internationale.....

Que d'accusations, justes dieux! Plusieurs sont sans fondement, la plupart ont à la base un fait réel démesurément grossi; parfois se manifestent simplement des préférences ou des antipathies personnelles. Le collaborateur du *Nineteenth Century* transforme nos travers en vices; çà et là il ajoute de son cru des défauts imaginaires. M. Washburn pourrait-il citer beaucoup de peuples qui au cours de l'histoire aient fait preuve d'autant de désintéressement et de générosité que ces Français qu'il accable? Aujourd'hui encore, pour les initiatives charitables et les œuvres de dévouement serions-nous au dernier rang? A ne prendre qu'un exemple, je me suis laissé dire qu'entre les missionnaires catholiques, et, entre les missionnaires, parmi les martyrs, les Français étaient toujours les plus nombreux. Et où cet auteur a-t-il découvert que nous étions incapables de reconnaissance? Ah! j'entends, c'est sans doute le non-paiement des dettes interalliées qui le trouble. Après avoir fait tuer quinze cent mille des siens et jeté toutes ses ressources dans la lutte contre un ennemi commun, la France a le tort d'estimer que le défaut de gratitude se trouve du côté de ses alliés. La noble soif de l'or des Américains opposée à notre froide cupidité, antithèse mal venue; nous avons des entreprises moins vastes, des chances de succès moins grandes; pourquoi M. Washburn ne note-t-il pas que le tenace et patient effort des humbles, ajoutant des écus à leur bas de laine, a créé et reconstitué dix fois la fortune et la puissance de ce pays? Les fonctionnaires, nous en avons trop, c'est vrai, et en revanche nous les payons mal. Les Anglo-Saxons pratiquent un système différent, cela vaut mieux. A quoi bon triompher? Notre penchant pour les fonctions publiques et notre organisation administrative s'expliquent par l'histoire. Et M. Washburn ignore sans doute les vertus que le monde des fonctionnaires a recélées longtemps. Je ne prétends point défendre tous nos politiciens et tous nos journalistes; pourtant leur moralité paraît être au moins égale à celle de leurs confrères ou de leurs collègues étrangers, surtout si l'on excepte l'Angleterre; quant à les mettre au-dessous des Américains, simple farce. Notre système fiscal est mal construit, mais la légende des impôts légers est aujourd'hui absurde. Reste le grand assaut dirigé contre notre nationalisme exclusif.

M. Washburn soutient que nous détestons les autres peuples. L'afflux des étrangers dans nos villes et nos campagnes montre que nous savons assez bien les recevoir. Où a-t-il trouvé la preuve de ce qu'il avance? Il a pris au tragique un mouvement de mauvaise humeur contre l'encombrement de nos boulevards, un commentaire acrimonieux de la cote des changes, une comparaison attristée entre l'opulence des uns et les souffrances subies par les autres. Horreur! dans quel péché tombons-nous! Notre Anglais se plaint que nous parlions trop souvent de nos anciennes souffrances et de nos sacrifices. Pourquoi, après novembre 1918, nous avoir obligés à les rappeler...? Allons à l'essentiel. Le nationalisme intellectuel qu'on nous reproche, dans quelle mesure en sommes-nous coupables? Nous avons autrefois négligé l'étude des langues vivantes, moins qu'on ne l'a prétendu cependant, et il faut faire observer à notre décharge que d'un accord unanime notre propre langue était jadis l'intermédiaire entre gens de bonne compagnie et que nous étions assurés d'être compris en tous lieux. Notre indifférence supposée pour l'évolution des autres peuples, aspect second de notre prétendue ignorance de la géographie, voilà une allégation à toute époque assez discutable mais qui maintenant exhale une forte odeur de moisi. Nos journaux font large place aux affaires extérieures; les traductions d'œuvres étrangères abondent. A-t-on vraiment constaté qu'un étranger d'une certaine classe soit beaucoup mieux renseigné sur le monde qu'un Français correspondant? Nos écrivains, il est vrai, ont plus de lecteurs à l'étranger que n'en possèdent les écrivains étrangers chez nous. C'est un hommage rendu au talent; nous n'accordons pas toujours la réciproque, mais s'il y a eu de notre part des lacunes, il ne faut pas en exagérer la gravité. M. André Maurois, dont tous nous apprécions les livres, serait le seul Français qui connaisse parfaitement l'Angleterre; l'exclusive est rigoureuse; voici la riposte : énumérerait on beaucoup d'écrivains anglais, italiens ou alle

mands qui connaissent parfaitement la France?

On veut nous contraindre au *mea culpa*. Je ne m'y sens pas disposé. Nous ne nous sommes jamais enfermés dans une muraille de Chine. Depuis les migrations gauloises, la venue des Phéniciens et des Grecs, la conquête romaine, nous avons été mis en contact constant par les guerres, le négoce et les voyages avec des civilisations différentes où nous avons puisé. Par sa position même notre pays ne saurait vivre à l'écart; vers la France, petite presqu'île à la pointe de l'Europe, se propagent de tous les points du continent le remous des batailles et des idées; nos rivages s'ouvrent aux vents, aux échos de trois mers. Il serait facile de suivre dans notre littérature et dans nos mœurs les courants étrangers. Certes, nous avons utilisé les apports suivant notre sensibilité et notre raison. Fallait-il laisser ces apports à l'état brut, ne pas y apposer notre sceau, ne pas les assimiler pour nous enrichir, et le monde avec nous? « L'esprit français francise tout ce qu'il touche », tant mieux puisqu'on a avoué plus haut que par son intervention il éclaire. Nous n'avons peut-être pas de géants qui se dressent aussi haut que Cervantès ou Shakespeare ou Dante, mais quelle ligne de sommets et combien de beaux génies! Libre à M. Washburn de ne pas les aimer. On se lasse, dit-il, de la perfection française. Sur cet univers chaotique dont il nous parle n'est-ce rien d'avoir fait régner un idéal d'ordre, de raison, de clarté, d'élégance? On ne réalise pas la communauté internationale en détruisant l'originalité de chaque peuple. Par le développement des qualités françaises, on parvient à la plus haute culture humaine.

Henry Poulet.

PORTRAITS DE POÈTES

JOSEPH MÉLON

On reparle plus que jamais de Charles Péguy, de ses amis et compagnons d'armes. D'abord à cause du beau livre des Tharaud, ensuite parce que les *Cahiers de la Quinzaine* ont marqué dans l'histoire littéraire une trace ineffaçable. La liste serait longue de tous les écrivains qui, fidèles ou non à l'équipe primitive, en ont reçu la renommée et gardé la gratitude. C'est pourquoi l'on doit faire figurer sur ce palmarès le poète Joseph Mélon, que Péguy avait à la lettre découvert et lancé. Mais il n'a pas fourni jusqu'ici ce qu'on appelle une carrière d'homme de lettres; aussi est-il resté, malgré une production constante, un peu en-deçà de la gloire professionnelle que l'on entretient, chacun le sait, par une assiduité opportune auprès du public et des confrères mieux encore que par des œuvres.

La Maison vers le lac parut aux « Cahiers » en 1910; et l'année suivante l'*Ami désabusé*, qui fut couronné par l'Académie. *Le Roi triste* était aussi retenu par Péguy dès 1914; les événements le retardèrent jusqu'à 1919, où il fut édité chez Crès. Les deux premiers recueils ont été réédités ensemble aux « Belles-lettres » en 1924, et l'an dernier *Les soleils reviendront* ont paru à la librairie Perrin. Sauf quelques articles dispersés, M. Joseph Mélon a entendu ne faire œuvre que de poète. Il est de ceux qui préfèrent vivre pour leur plume à écrire pour la vie; mais cette liberté-là s'achète, on l'a vu, au prix d'un peu de renom.

Pour les connaisseurs cependant M. Joseph Mélon fait figure d'un poète philosophe. Cette étiquette-là, si méritée qu'elle soit, est un peu traîtresse. On a tôt fait de négliger le talent et l'art de ceux qui font profession de penser. C'est d'ailleurs un préjugé spécial à cette époque. Et nous pourrions l'expliquer par des raisons historiques.

Socrate, disait-on jadis, eut le mérite de faire descendre la philosophie du ciel sur la terre. On pourrait en dire autant du romantisme à l'égard de la poésie, qu'il humanisa parfois excessivement. En France spécialement la poésie avait presque toujours été intellectuelle, surtout, quoi qu'on dise, au moyen âge où nos qualités nationales se montraient sans contrepartie. Le sensible, le sentimental y tenaient peu de place, malgré l'apport de certains esprits que nous admirons aujourd'hui comme précurseurs. Depuis un siècle au contraire, la poésie semble vouée à ne traduire que le cœur; et même, par une évolution naturelle, les plus modernes tâchent à en faire le domaine du pur inconscient. On conçoit donc que la poésie philosophique soit plus respectée qu'aimée et surtout que pratiquée. Depuis Victor Hugo, elle a suivi d'ailleurs deux pentes opposées : tantôt elle s'apprête à rejoindre ce qu'on nomme à présent la « poésie pure », elle se contente de

procéder par allusions et suggestions mystérieuses; tantôt elle se confine dans l'ancienne tradition didactique. Les deux cas sont fort différents. Dans le premier, la poésie entend bien ne servir à rien, et n'a cure au fond des vérités qu'elle utilise pour leur beauté évocatrice; dans le second, elle est au contraire servante des théories, en quoi elle a sans doute tort car on ne cherche plus dans Lucrèce l'exposé de l'épicuréisme ni dans le Chant VI de l'*Énéide* des notions sur Héraclite. Après bien des essais, on pourrait conclure que la matière la plus vivante pour la poésie, c'est une philosophie qui intéresse directement les sentiments humains, confiance ou pessimisme, joie ou tristesse. En un mot la vraie poésie philosophique est plutôt, au sens large, une poésie religieuse.

Voilà justement ce qu'a voulu réaliser dans ses œuvres M. Joseph Mélon. On tiendra assez facilement la clé de toute son inspiration si l'on sait que ses vers chantent, sous des formes diverses, l'utilité du monde imparfait pour préparer la perfection idéale. Soumission aux lois divines, qui exigent peut-être plusieurs morts et plusieurs existences, sanctification des choses douloureuses et éphémères, tels en sont les thèmes favoris. Un des premiers recueils porte une pièce sur la souffrance païenne et la souffrance chrétienne, qui, toute orthodoxie mise à part, ne laisse aucun doute sur les convictions de l'auteur. A cet égard, le mot vague et souvent ridicule d'*idéalisme* reprend une signification précise et riche. Nul mieux que l'auteur des *Soleils reviendront* n'a chanté le triomphe de l'éternité sur le temps : malgré tout quelque chose persévère à travers les ruptures et les discontinuités de l'existence, *un auguste passeur qui rame dans l'oubli*.

M. Joseph Mélon, pourvu d'une inspiration si haute et si souple, devait, bien entendu, osciller entre les poèmes familiers et le lyrisme à grandes ailes. Pour dire le vrai, c'est le mélange des deux espèces qui trouble un peu dans ses volumes; on pourrait ajouter le mélange de deux ordres d'images, les unes à dessein familières et terrestres, les autres magnifiques et grandioses. Mais le poète a voulu cette disparate; et je crois qu'au fond le goût de l'antithèse n'est pas étranger à quelqu'un qui admire et pratique Hugo autant que lui. Cette fidélité au poète souverain du dernier siècle se fait rare aujourd'hui. L'on pourrait dire aussi qu'elle comporte quelques risques, car l'ombre de Hugo est un peu comme celle du mancenillier, et il a porté son art à une perfection qui ne souffre pas d'être continuée. Néanmoins, parmi ses disciples actuels, M. Joseph Mélon est peut-être le plus authentique. Presque seul, il ose tenter de grands discours en vers ou de grandes odes en strophes régulières pour chanter les idées et les hommes qui dirigent sa pensée ou son cœur; témoin les odes à Édouard Schuré ou à Péguy, où se rencontrent ces accents :

...Où, ton style poli qu'eût admiré Racine
Et ton style difforme aussi qu'une racine
Que tord et tourmente le suc?
Où donc l'encrier noir des jours de polémique?
Mais où la plume d'aigle et le vaillet biblique
Pris aux doigts de Jean et de Luc?...

Mais M. Joseph Mélon est en définitive, par le style et l'inspiration, autre chose qu'un romantique; au meilleur sens du mot, c'est un symboliste, comme l'était Baudelaire. La preuve s'en trouve dans ce mélange continuel du concret et de l'abstrait qui marque ses images. A vrai dire c'est là (depuis la métaphore précieuse jusqu'à la fluide évocation racinienne et jusqu'à l'hermétisme de Mallarmé), c'est là le procédé essentiel de toute poésie. La poésie consiste à rendre une âme aux choses ou à incarner dans les choses une âme. Joseph Mélon, comme Baudelaire et aussi comme Péguy, qui ne put manquer d'en être frappé, affectionne les pluriels abstraits qui dénotent à la fois le goût intellectuel et la personnification des données de l'esprit. Il incline aussi vers ces peintures semi allégoriques que les préraphaélites nous ont fait aimer, et qui nous rendent maintenant lourdes et grossières les autres illustrations matérielles de la pensée.

Des flambeaux, à mes sœurs, importunaient la nuit
sur les chemins tendus d'un souple clair de lune...

Ou bien :

Un tragique concours des Esprits de novembre...

Ces beaux vers sont difficiles à isoler, et ceci forme leur honneur, car les « beaux vers » qu'on dirait créés pour la citation n'ont en général souci ni besoin de leur suite et gardent leur sens personnel avec un égoïsme excessif. Une anthologie de « beaux vers » est pourtant si tentante dans l'œuvre de notre poète que la mémoire la constitue toute seule. Il est bien sûr que l'écrivain qui a dit :

Et la Mort aux doigts secs y vous prend par la main...

ou :

La lune qui se tait dans un pays de désert...

se classe déjà parmi ceux qui ont ajouté quelque chose au formulaire idéal de la poésie. J'avoue d'ailleurs que j'y préfère, comme plus rares encore, des accents plus secrets, qu'on découvrira dans les pièces plus abstraites, et dont il y a de très beaux :

... Dieu veut mettre à sa droite et bénir le vaisseau
Du cœur vaste et prudent qui le gardait, aussi
Qu'un vase soucieux de la liqueur enclose

Alfred de Vigny, à qui l'on a souvent rattaché et comparé l'auteur du *Roi triste* ou de l'*Ami désabusé*, excellait justement dans ces gravités magnifiques, où des poètes plus humains et plus aimables échouent quelquefois. Dans l'ensemble, il semble que Joseph Mélon (entendons sa manière) ait évolué plutôt de Vigny vers Baudelaire : un peu de rudesse et de froideur déparait encore ses premiers vers, un peu de didactisme aussi, que le prosaïsme accompagne. Il a maintenant reçu la leçon délicate que les modernes ont donnée aux romantiques: séparer jalousement la poésie de ce qui n'est pas essentiellement elle-même, des errements rhétoriques ou même discursifs.

A cet égard *les Soleils reviendront* forment un recueil encore plus homogène et plus parfait que les autres, bien que le *Roi triste* contienne des poèmes difficiles à offusquer. Une pensée plus souple encore, un style plus sourcilleux dans la noblesse, une douceur où le cœur contraint, semble-t-il, la raison même, bref la maturité d'une grande âme de poète s'y révèle. Je recommande aux lecteurs le *Gradin gigantesque*, qui est sans doute le témoignage le plus complet de cette pensée et de cet art :

Si tes ans ont glissé comme l'onde d'un fleuve
Entre les champs de fleurs et les quais de cités,
Ne regrette jamais ta monotone épreuve
Ni le visage aigu des grands jours exaltés.

...Tu reverras danser dans ta nouvelle histoire
Les reflets du flambeau que tu croyais éteint :
Les fils des souvenirs brisés en ta mémoire
Seront la trame offerte à ton futur destin.

Les souvenirs défunts qu'ensevelit ton âme
S'éveilleront au choc de doigts mystérieux,
Et sans se reconnaître en leur robe de flamme
Ils deviendront ton guide et les sages aïeux.

Ils n'apparaîtront pas, ainsi que fit Lazare
Sous l'aspect reconquis du signe antérieur.
Ils auront dépouillé leur tunique barbare
Et les mots incertains du monde inférieur...

Ces vers que leur plénitude ferait craquer, ces images épurées et ce balancement sans artifice mettent un tel poème au nombre des plus célèbres « poèmes dorés ». Ce serait déjà beau, une gloire didactique, mais on l'accorde d'habitude à ceux qu'on respecte sans les aimer. Au contraire, la brève étude qui s'achève aurait voulu montrer que M. Joseph Mélon, outre son renom de poète pensant, mérite celui d'un artiste digne de ce temps, et qui l'honore aussi.

André Thérive.

POÈME

L'ÉPHÉMÈRE

Lorsque j'étais l'adolescent
Perdu dans la mélancolie,
Sur des nacelles en folie
J'appareillais vers le croissant.
D'une langueur orientale
Je parfumais mon occident,
Et mon palais de décadent
Rêvait sous la lune fatale;
De pudeur, comme d'abandon,
Je décorais ses mille chambres,
Des plus rares parmi les ambres
Aux sultanes je faisais don,
Et sans connaître la richesse
Enclose en la réalité,
Je berçais ma félicité
Dans les hamacs d'une promesse.
Mon plus subtil enchantement
N'avait racine qu'en un songe
Qui se déforme et se prolonge
Comme le rêve d'un dément.
Or, des balcons adriatiques
Je regardais mes Armadas
Qui, sans marins et sans soldats,
Voguaient vers de chaudes Afriques.
Aussi triste qu'un Souverain,
J'attendais de mes capitaines
Le butin des îles lointaines
Et la princesse qui nous craint.
Mais, maintes fois, le son d'un cor,
Ou d'un orgue de Barbarie,
M'appelait en l'autre patrie
De rêve, en un nouveau décor;
Dans les images gris de France,
Du fin soleil s'enveloppait,
Et sur les plaines galopait
Le cheval blanc de l'espérance;

Au carrefour, l'accordéon
Docile à la mélancolie,
Traduisait la vie abolie,
D'Elvire ou de Napoléon,
Le long des nuits, dans ma mansarde,
Je comprenais tout l'incompris
De Rolla, d'Emma Bovary —
Et d'un Satan qui les regarde.
Aux pieds d'une Traviata,
Je répandais de lourdes roses,
Je cherchais ses pleurs et ses poses
Au miroir qui les reflèta.
Or, maintenant la libellule
N'est plus ivre que de la nuit,
Son vol, qui des jardins s'enfuit,
Enchante une chaste cellule !
Si je recherche mon passé
Je le trouve en un crépuscule
Où ma forme vaine recule
Comme un crapaud dans un fossé.
Calme j'attendrai la couronne
Qu'apporte en un soir solennel
Le messager de l'Éternel
Sur mon lit de feuilles d'automne,
J'épuiserai la volupté
De vivre dans tant de mystère
Avec tout ce qu'un éphémère
Peut contenir d'éternité !

Joseph Mélon.

TENDRESSE DE CLOWN [1]

(Nouvelle)

« Voyez-vous, monsieur, continua-t-il après une minute d'extase, c'est ma relique, mon talisman, cette petite madone. Elle me rend confiance et m'aide à supporter les coups de l'adversité. Elle a connu ma splendeur et ma misère. J'ai possédé mille bibelots de valeur qui furent dispersés, donnés, vendus... Elle? Je ne l'eus cédée à aucun prix. Superstition, cette tendresse pour un objet? Peut-être. J'ai foi en elle. Depuis des années, elle orne ma vie de ses calmes lumières. Il s'est établi entre nous des liens mystérieux ; elle a dompté mon vieil esprit pyrrhonien, et moi, pauvre pécheur, qui ne sais pas prier, je la contemple chaque soir et je savoure cette minute comme si ma petite Vierge m'ouvrait un coin du ciel !... »

(1) V. *La Revue Bleue* du 5 et du 17 juin.

Il posa la statuette sur la table, et, les yeux toujours fixés sur elle, il poursuivit :

— Les circonstances qui m'en ont rendu possesseur ne sont pas tout à fait étrangères, sans doute, à l'attachement que je lui porte : voilà déjà bien du temps de cela. Un soir, au cirque, un brave homme vint me trouver dans ma loge. Il me pria de le suivre au chevet de son enfant malade, un bambin charmant, tout bouclé comme le vôtre. Pauvre petit ! Je ne pense pas qu'il ait vécu longtemps après. J'ai regretté plus tard de ne pas m'être inquiété de lui, mais à cette époque, je vivais dans un tourbillon. Or, j'avais admiré dans l'atelier de son père, au milieu d'un bric-à-brac sans valeur, cette petite Vierge en bois. Le brave homme voulut aussitôt m'en faire don. Je refusai, naturellement ; mais le lendemain, je trouvai dans ma loge la jolie figurine avec un simple mot m'adjurant d'accepter ce modeste souvenir. On rencontre parfois dans le peuple, monsieur, des âmes bien délicates !

Comme ses paroles restaient sans écho, Monetti leva les yeux. Il s'aperçut que le visage de son mystérieux visiteur était très pâle et que des larmes brillaient au creux de ses paupières.

— Vraiment, monsieur, murmura-t-il, je ne pensais pas en vous racontant cette simple histoire, vous attendrir à ce point.

— Ah ! Monetti ! s'écria l'inconnu, lui saisissant les deux bras et les serrant nerveusement. Comment pourrait-il en être autrement? Cet homme dont vous parlez, ce brave homme, c'était Gilbert Dionet, mon père.

— Dionet? Attendez ! Oui ! Je me souviens. Il était menuisier dans l'île Saint-Louis? Alors, cet enfant... c'était... c'était vous? Comme c'est curieux !

— Comprenez-vous maintenant, s'écria Lucien Dionet donnant libre cours à son émotion. Comprenez-vous, mon vieil ami, pourquoi mon cœur est allé vers vous, pourquoi je désire vous emmener avec moi, pourquoi enfin je voudrais vous donner un peu de ce bonheur que je vous dois. Vous m'avez sauvé...

— Moi? Comme vous exagérez !

— La nuit où vous êtes venu ouvrir à mes yeux éblouis tout un pays merveilleux, je ne sais quelle révolution s'est faite dans ma chair, quel miracle s'est opéré en moi. Aussitôt après votre départ, je me suis endormi d'un sommeil un peu agité par les rêves, mais le lendemain, la fièvre m'avait quitté. Alors le désir de guérir s'empara de moi. Je luttai contre le mal. J'y mis une énergie farouche et la vie qui menaçait de me quitter circula de nouveau dans mon corps. Sans cesse avec mon

***

père nous parlions de vous. Nous avions formé le projet, dès que je serais rétabli, d'aller vous applaudir au cirque. Quand vint ce moment tant souhaité, mon père consulta les affiches, mais il s'aperçut avec peine que votre nom n'y figurait plus. Vous étiez parti pour l'Amérique. Que de fois je me suis souvenu de cette heure de charme, d'illusion, dont le rayonnement détourna la mort que je voyais ricaner dans les plis de mes rideaux! J'espérais bien qu'un jour je vous retrouverais... Et ce jour est venu!

— Votre père, hasarda Monetti, vit-il encore?

— Hélas! Il s'en est allé, consumé par le travail. Il est mort avec le courage qu'il eut toute sa vie. J'avais vingt ans. Sa tendresse pour moi fut simple et maternelle. Il m'a veillé, prodigué des soins comme une sœur de charité. Il m'a aimé comme aucun père ne peut aimer davantage son fils. Il s'est sacrifié pour mon bien-être et mon éducation. Je l'ai vu économiser sou par sou, se priver du nécessaire, s'épuiser en de longues veilles laborieuses. Il a connu mes premiers succès, mais Dieu n'a pas permis qu'il assistât à mon établissement. Je n'ai pas eu le bonheur de le libérer de son travail acharné, de lui donner l'aisance et la vieillesse heureuse que je souhaitais si ardemment pour lui. Il vous aimait bien, Monetti. Il n'est plus là, vous aurez du moins votre part de l'affection que je lui réservais.

Monetti avait écouté, le front baissé, ses traits sous l'émotion paraissant encore plus dévastés par la griffe farouche du temps.

— Oui, murmura-t-il enfin. Je comprends, je comprends! Mais le bien, le désintéressement sont de telles exceptions ici-bas où dominent le mal et la souffrance, que l'on s'étonne de les rencontrer une fois dans sa vie. Je vois, l'existence serait douce auprès de vous; seulement il vient une heure où l'on se lasse des meilleures actions. Je finirais par devenir gênant. Je suis un étranger pour vous. Vous avez une famille, vous êtes riche... Laissez-moi, allez, laissez-moi dans cet humble logis qui convient à ma mélancolie.

— Ma femme? Vous la connaîtrez. Si elle était ici, sa prière serait peut-être encore plus ardente que la mienne pour vous arracher à votre misère. Ma richesse? Je suis heureux de l'avoir puisqu'elle me permet d'acquitter aujourd'hui une dette de reconnaissance. Sans doute vous vous étonnez de voir dans l'opulence le fils du pauvre menuisier de la rue Saint-Louis en l'Île? La vie a de ces retours. Mais l'heure nous presse, mon ami, venez! Je vous expliquerai une autre fois comment je suis parvenu à cette fortune.

— Non, vraiment, je ne puis. Vous m'offrez trop, pour si peu que je vous ai donné. Qu'est-ce donc qu'une pitrerie de Polichinelle avec son sifflet, son babillage, ses gambades? Pauvre pantin qui est retombé tout démantibulé avec des chiffons comiques sur le dos!

— Polichinelle? Mais c'est l'échanson qui verse la gaieté aux foules; c'est celui que l'on aime, que l'on acclame.

— Étrange entreprise que celle de faire rire la multitude, les honnêtes gens, comme disait Molière.

— Eh bien, oui! s'écria Lucien Dionet, le visage éclairé et pressant le vieux clown dans ses bras. Mon Polichinelle! Je te tiens vivant, je te garde et je t'emporte.

Le petit Fred se mit à battre des mains :

— Oui, oui, cria-t-il, papa, emportons Polichinelle!

— Les bons enfants! Les bons enfants! répétait Monetti dont les larmes coulèrent malgré lui.

« Mais c'est que... fit-il, tournant des regards inquiets autour de lui. Il me faudra quitter cette chambre où je suis venu échouer comme un fugitif, très las de ses voyages et des maux que lui réservait l'adversité. Plus souvent la peine y est entrée que la joie, et nul cœur n'y est venu avant vous. Cela vous semble étonnant que j'hésite à abandonner cette pauvreté? De vieux souvenirs, les ombres de jadis, des brindilles de gloire passent, s'agitent, viennent errer là parfois. Je les saisis au vol et ils me désennuient. Oui, un peu de mon cœur reste dans cet asile. Et puis, je me suis fait une vie. J'ai là, tout près, dans le quartier des Archives, le Square des Vosges où je vais m'asseoir. Je regarde les petits enfants jouer au cerceau, à colin-maillard. Les fillettes aux yeux de saphir pâle, bercent candidement leurs poupées de carton. Elles sont frêles et chlorotiques, ces enfants du faubourg; leurs bas retombent sur leurs souliers, mais leurs rires tintent comme des clochettes de cristal et lorsqu'elles chantent, elles ont des grasseyements de tourterelles. Les yeux tourbillonnent, les rondes dénouent et renouent leurs chaînes... C'est charmant. Et puis, je donne du pain aux oiseaux. Enfin, vous le voyez, monsieur, je suis vieux, très vieux comme la *valse des roses*.

— Allons, venez, ami, s'écria Lucien Dionet. Venez, nous la chanterons ensemble. Je ne veux plus que vous ayez le souci de l'avenir.

Le petit Fred, tenant Farinet sous son bras gauche posa sa main libre dans celle du vieil artiste et le tira doucement vers la porte.

— Oui, oui, viens, monsieur Polichinelle. Il faut que tu viennes, puisque j'emporte le mimi.

— Écoutez la voix de l'Enfant, Monetti, l'Enfant,

cette petite personnalité que vous avez amusée toute votre vie, que vous avez réchauffée de votre joie, que vous avez conduite dans l'île bleue des songes, dans les palais enchantés et fabuleux. Venez ! La vie vous réserve encore des jours heureux et la petite Vierge tutélaire veillera sur nous.

V

A l'angle du boulevard Maillot et de la rue Montrosier, près du Bois de Boulogne, se trouve un élégant hôtel du XVIII[e] siècle. Ses murs en briques brunes et roses, du rez-de-chaussée à l'étage unique, forment de grands damiers encadrés de pierres de taille. Une lourde porte en fer forgé s'ouvre sur le jardin planté de magnolias dont la fleur offre sa coupe parfumée d'albâtre transparent, de sapins argentés, de tamaris et d'arbres vénérables dont les cimes dominent les marronniers du boulevard. La ceinture des allées est bordée de rhododendrons et les pelouses ondulent, verdoyantes et nettes comme les boulingrins de Folkestone. Des lauriers roses, des grenadiers, sont alignés, tels des soldats de parade, devant un perron de dix marches, à marquise vitrée en roue de paon, soutenue par des colonnettes de marbre enguirlandées de jasmins et de clématites. C'est la demeure de Lucien Dionet.

Un petit salon intime, sans faste (meubles clairs, tentures riantes, sièges confortables), rassemble dans les étains, les cuivres, les vases en faïence flamande, des lis, des pivoines rutilantes, des iris, des hortensias à houppes bleues, toutes les fleurs que font épanouir les premières caresses du soleil. La glycine bat de sa vague mauve les rives d'une fenêtre et par la porte entr'ouverte, se glisse le sourire du jardin où le vent léger secoue l'odeur balsamique des corbeilles.

Dans la langueur de ces parfums, on respire une atmosphère de tendresse, la fleur presque introuvable du bonheur. On devine que c'est là un nid d'amour, une retraite de cœurs sains, de gens heureux.

Lucien Dionet, adossé à la cheminée écoutait : *En bateau*, de Debussy, que sa femme jouait au piano avec une sensibilité musicale très affinée. Il contemplait ce visage un peu mat et radieux dans sa calme beauté, ce corps souple qui ondulait comme au rythme berceur d'une barque glissant, chargée de lys et de roses sur un golfe bleu... Et il y avait des baisers dans ses yeux.

C'était une histoire bien simple que la leur, un de ces nombreux romans d'amour du temps de guerre. Beau fruit d'humanité poussé sur l'arbre rustique du peuple, Lucien Dionet était un de ces êtres rares, à qui, disait Nietzsche, sont réservés tout ce qui est rare. Grâce aux sacrifices et au travail du bon menuisier de la rue Saint-Louis, et après de brillantes études comme boursier dans un Lycée de Paris, il sortit premier de l'École Centrale. Il était ingénieur dans une importante manufacture du Centre, lorsque la guerre éclata. Lieutenant de réserve au début des hostilités, il était promu capitaine après la bataille de la Marne. Il avait alors sous ses ordres le fils de M. Alexandre Brion, riche industriel parisien. Or, il advint, qu'au cours d'une héroïque action en Champagne, il sauva la vie à ce jeune soldat. Il ne put soustraire sa modestie à la reconnaissance de la famille Brion. Sa figure spirituelle, énergique, sa correction, sa conversation charmante et pleine d'entrain, lui attirèrent les sympathies de chacun. Il sut plaire particulièrement à la jeune fille de la maison. Le prestige de l'uniforme, si grand alors, le courage dont Lucien Dionet avait fait preuve en arrachant le jeune Brion à la mort, mais surtout les affinités de deux âmes sentimentales, préludèrent à un amour discret. Devant cette claire jeunesse, fraîche et suave comme un matin de mai, Lucien Dionet ne put se défendre d'une impression très forte. Bien qu'il eut la volonté de se mentir, il évoquait souvent, le soir, dans sa « cagna », lorsque la bataille rentrait sa voix de Gorgone, cette gracieuse image, telle qu'elle lui était apparue à leur première rencontre, dans la belle résidence de Meudon, sous une tonnelle de muscats dorés, en robe couleur du temps, un grand chapeau de bergère de Florian sur sa chevelure brune, les yeux rêveurs, avec un doux nom de pastorale : Sylvie.

L'amour venait baigner son cœur de son onde brulante, l'enveloppait tout entier ; mais, faisant aussitôt appel à sa volonté abondante, il repoussait son rêve orgueilleux et s'affirmait qu'il n'avait pas le droit d'aspirer aussi haut. Il mit alors tous ses soins à ne rien laisser paraître de ses sentiments pour Sylvie bien que la famille de celle-ci s'ingéniât à leur ménager des entretiens. Lucien appelait l'amour et le fuyait quand il s'offrait à lui. Il en arriva à décliner toute invitation, trouvant chaque fois un nouveau prétexte. Pareille réserve ne fit qu'exacerber l'amour de Sylvie. Une lettre de M. Brion éclaira brusquement la situation. L'industriel avouait sans détours au capitaine l'inclination que sa fille avait pour « le soldat courageux, l'homme de cœur, dont on connaissait la vie exemplaire », il ajoutait que « ce serait une véritable joie pour tous, en même temps qu'un grand honneur s'il voulait bien répondre au pur sentiment qu'il se permettait de lui exprimer contrairement aux usages, mais en toute loyauté ». Avec un noble

désintéressement, Lucien Dionet répondit ingénuement qu'il avait été très ému par le charme délicat et la simplicité de Mlle Sylvie, qu'elle vivrait éternellement dans son âme, mais que, fils d'un pauvre artisan, n'ayant d'autre fortune que sa modeste situation d'ingénieur, il jugeait cette union disproportionnée avec sa condition et sa naissance.

— Si ce sont là vos raisons, répondit M. Brion, je vous considère doublement comme un fils.

Cependant la guerre étendait toujours ses ailes funèbres dans le ciel de France. Le capitaine Dionet fut grièvement blessé sous Verdun. Un jour, à l'hôpital, il vit paraître M. Brion avec sa fille. Celle-ci ne put contenir son émotion à la vue du cher blessé. Elle glissa sur lui un si tendre, si implorant regard que Lucien, troublé par cette blanche présence, découvrit sa foi ardente et longtemps retenue en pressant sur son cœur la petite main douce et consolatrice qui tremblait dans la sienne.

Le mariage eut lieu aussitôt après la convalescence.

— Vois-tu, chère bien-aimée, disait-il à sa jeune femme, ma vie ressemble à un conte de fées : sur le point de mourir, dans mon enfance, un clown magicien me ranima par je ne sais quel pouvoir merveilleux et maintenant, la plus divine des enchanteresses fait de ma demeure un véritable paradis.

La naissance du petit Fred vint mettre le comble à cette félicité et animer la maison heureuse de son gazouillis d'oiseau.

. . . . . .

Une dernière note à peine perceptible, comme la chute d'une goutte d'eau dans un vase de cristal, et la barque s'est endormie sur le golfe.

Sylvie laissa un instant ses mains fines immobiles sur le clavier muet. L'âme de Debussy semblait flotter là, dans ce salon, palpiter au-dessus des fleurs, près de la douce interprète de son génie. Lucien était recueilli.

Sylvie avait déjà libéré son esprit de l'emprise voluptueuse de la mélodie, car elle dit soudain :

— Où est Fred? Je n'entends plus ses cris joyeux.

— Il court dans le jardin, sans doute, répondit Lucien.

Sylvie, un peu nerveuse, souleva le rideau et inspecta du regard les allées désertes.

— Il n'est pas au jardin, fit-elle.

— Bah! Où qu'il soit, ma chérie, Monetti veille sur lui.

Le nom de Monetti rassura Sylvie.

— Fred aura entraîné son vieil ami jusqu'au Bois. Deux inséparables! conclut-elle en riant.

— Je vais voir..

D'un pas souple, Lucien Dionet quitta le salon, traversa une galerie, tourna sur la droite, descendit trois marches et s'engageait sous une pergola de roses pourpres, lorsqu'il s'arrêta brusquement, cloué au sol, les yeux agrandis, devant une fenêtre dont le rideau mal tiré permettait de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Rêve-t-il? Est-il le jouet d'une hallucination? Quelle fièvre s'empare subitement de son être? Son corps tremble. Il se couvre les yeux de ses mains, puis regarde de nouveau...

Une heure de sa vie, la plus impressionnante de toutes les heures vécues — et pourtant il en connut de tragiques! — vient de traverser sa vision. Le temps serait-il un mensonge? Est-il redevenu l'enfant malade de la rue Saint-Louis? Pourquoi le passé se manifeste-t-il ainsi devant lui?

Vêtu d'un satin miroitant sur lequel de soyeux papillons éploient leurs ailes diaprées, héliotropes, amaranthes, azur du ciel, vert des flots, papillons de feu, papillons d'argent, étincelles, rosée, fleurs de lune et de soleil, le clown, le clown est là avec son costume et ses gestes d'autrefois!

Il a retrouvé sa souplesse, ses yeux atones ont repris leur vivacité, la science du maquillage a dissimulé les ravines du visage creusées par les années; Monetti, le même Monetti qui ranima sa petite âme vacillante comme la flamme mourante d'un cierge, Monetti est ressuscité. Il jongle, s'anime, pirouette, fait des tours et des mots, éblouissant, incomparable paillasse qui étonna Paris et le Monde.

En face de lui, unique spectateur, assis dans un grand fauteuil capitonné, les bras croisés, les yeux émerveillés, Fred, son fils, regarde le clown, extasié comme il l'avait été, lui-même, une nuit, trente ans avant, dans la boutique du pauvre menuisier Dionet.

Le gentil Farinet lustrant « sa barbelette argentine » assiste aussi à la représentation sur un coussin de soie mauve.

Monetti avait sorti de son vieux coffre la défroque de l'ancienne splendeur et donnait au fils de son bienfaiteur une matinée de gala.

Lucien s'éloigna sur la pointe des pieds pour ne pas troubler cette séance exceptionnelle. En tournant la galerie, il entendit le rire de l'enfant, un rire frais comme la chanson d'une source. Et lorsqu'il fut de retour auprès de Sylvie, ne pouvant articuler une parole, il effleura tendrement de ses lèvres, le sombre essaim de la chevelure de l'aimée, cependant qu'une larme se mêlait aux perles de

son diadème, perle précieuse entre toutes, car dans cette larme il y avait de la tendresse, un regret, de la joie, un souvenir, toute une vie.

VI

Après avoir parcouru bien des pays et bien des villes, diverti pendant quarante ans le monde sous la chrysalide de Paillasse, Monetti avait trouvé ses tranquilles Invalides à l'hôtel Dionet.

Loin de la multitude inconsciente, aucun poids ne pesant sur son âme, entouré d'égards et de soins, sa face jadis blême et ridée avait maintenant la plénitude et le teint fleuri des gens qui vivent sans soucis. Il était plus allègre, d'une mise recherchée, toujours rasé de frais, portait un faux-col très blanc et d'éblouissantes cravates. Bien que ses manières fussent restées simples, il gardait vis-à-vis de ses hôtes une réserve, une correction, un allinement de vieux gentilhomme qui ne leur déplaisait point.

Lorsque le gagnait la nostalgie de son ancien métier, il emmenait Fred applaudir quelque nouvelle vedette du cirque ou bien ils allaient ensemble au Jardin Zoologique. Fred donnait la main à son vieil ami, sautillait d'une jambe sur l'autre et lui posait mille questions sur tout ce qu'il voyait. Monetti parlait en philosophe : « Apprends, mon petit Fred, disait-il, à ne t'étonner de rien. Dans la vie, il y a des hauts et des bas, de bons et de mauvais moments. Ainsi moi, autrefois, je ne pouvais disposer que de quelques miettes de pain ; aujourd'hui, j'ai des pains mollets tout entiers. Autrefois, je nourrissais les oiseaux du Square des Vosges, aujourd'hui ce sont les éléphants du Bois de Boulogne. Avec le temps, tout prend des proportions : les gens, les choses, les animaux et même les situations. »

Et il éclatait d'un large rire plein de bonté et de satisfaction. Fred, qui ne comprenait rien à ses aphorismes, pour se mettre à l'unisson, soufflait dans la petite flûte aiguë de sa joie.

L'hiver vint interrompre les promenades. Le froid givrait les arbres du Bois ; les cycles, les autos, la foule du dimanche désertaient les pelouses fanées, les arbres noirs et les allées moroses. Les trémolos de l'orchestre du *Chalet du Touring* s'étaient envolés avec les dernières feuilles. Alors, on faisait de la musique au salon. Monetti, sur un beau violon rouge, jouait ses compositeurs favoris : Berlioz et Beethoven. Sylvie l'accompagnait au piano. On lui avait aménagé au premier une chambre spacieuse comme un atelier, percée d'une large baie vitrée sur le jardin. Par une délicate attention, Lucien avait garni la bibliothèque des partitions et des livres préférés de Monetti. Aux murs, décorés de tentures modernes, Monetti ne voulut pas de tableaux : « Seulement, dit-il, les portraits de ceux que j'aime ». Lucien, Sylvie, Fred, sa trinité.

Minuit venait de sonner à une pendule en porcelaine de Saxe sur la console et Monetti veillait encore.

Assis à sa table de travail, la lampe déversant une clarté laiteuse sur ses cheveux blancs, il couvrait de son écriture courte, régulière, élégante, des feuillets placés devant lui.

Il est des soirs de silence aux portes de Paris qui donnent l'impression de la pleine campagne. Et Monetti aurait pu se croire bien loin, dans quelque résidence provinciale retirée au fond des terres, en entendant sangloter le vent dans la cohue des branches, si par instants, les tramways Porte-Maillot, Puteaux, Saint-Cloud, Val d'or, ne fussent venus percer de leurs mugissements le grand calme de la nuit.

Des bûches flambaient dans la cheminée en marbre blanc. Farinet, gras et luisant, avec on ne sait quel rêve de sultan dans ses yeux d'émeraude, regardait voltiger les étincelles comme des guêpes d'or.

Monetti, douillettement roulé dans un pyjama vert comme les élytres d'un carabe, les pieds chaussés de pantoufles rouge-cardinal, par ancien goût pour les coloris violents, enveloppé dans la bonne tiédeur de la chambre, paraissait à ce point pénétré de sa pensée qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Une ombre glissa lentement vers lui.

Sa main courait vite sur le papier. Tout à coup, il devina la présence de quelqu'un. Il se retourna brusquement, tressaillit et devint très pâle en reconnaissant Lucien Dionet. Instinctivement, comme un collégien surpris dans la lecture d'un roman défendu, il demeura la main crispée sur sa plume, tandis que l'autre cherchait à dissimuler son écrit.

Ce geste imprévu étonna Lucien déjà surpris de le voir se livrer si tard à des travaux épistolaires lui qui n'avait conservé aucune relation au dehors.

Pardonnez-moi, Monetti, fit-il. Voyant de la lumière chez vous à cette heure avancée, j'ai craint que vous ne fussiez malade et je suis monté.

Mais, ça va, ça va très bien ! dit Monetti d'un air embarrassé. Tiens ! Il est tard ? Je ne m'en étais pas aperçu. Eh bien ! Je vais me mettre au lit.

Vous écriviez ?

Oh ! Rien. Des bêtises !

— Comme vous paraissez ému, mon ami.

— C'est que... vous m'avez surpris...

— Un secret? fit Lucien désignant les feuillets épars.

— Des secrets? Je n'en ai pas pour vous, Lucien, vous le savez bien.

— Allons! Je vous laisse continuer votre correspondance. Excusez-moi encore de mon indiscrétion.

— Lucien! supplia Monetti, s'élançant vers lui. Je ne veux pas que vous sortiez d'ici avec la pensée que je vous ai caché quelque chose.

— Mais, mon ami, vous êtes libre...

— Ce que j'écrivais là, c'est... ce sont... Ah! J'ai peur que vous me trouviez bien fat.

— Vous? Allons donc!

Monetti se remettait un peu.

— Voyez-vous, mes idées sont comme des moutons dispersés et je suis un si vieux berger que je les rassemble difficilement. C'est pourquoi j'avais un peu honte de vous laisser voir ce pathos.

Il hésita encore puis il confessa :

— Ce sont... mes Mémoires : les *Mémoires d'un clown*, que je dédie à votre petit Fred.

Dans une époque où tout n'est qu'égoïsme, au milieu d'une humanité qui ne vit que de haine et de mensonge, où toute sensibilité semble éteinte, je tâtonnais comme un aveugle dans ma nuit, lorsque j'ai rencontré votre main. Je veux du moins que votre petit Fred sache un jour que sur terre, il y avait en ce temps-là quelques gens de bien et que l'un d'eux fut son père.

— Et toi? s'écria Lucien se jetant dans les bras de Monetti, et toi, mon vieil ami, n'es-tu donc pas le meilleur des hommes?

Leurs cœurs s'étaient rapprochés comme deux arbres fraternels du même verger. L'un était tout chargé d'ans; l'autre, jeune et embelli de l'espoir des récoltes futures, recevait sur sa frondaison puissante et protectrice les branches alourdies et penchantes du vieil arbre.

Hugues Lapaire.

A PROPOS DUN CINQUANTENAIRE

FRANTISEK PALACKY

(1798-1876)

Le 26 mai, la nation tchécoslovaque commémorait le cinquantenaire de la mort de son plus grand historien et de son premier chef politique, Frantisek Palacky.

Frantisek Palacky était issu d'une vieille famille où les traditions de l'Unité des Frères Bohèmes s'étaient maintenues et qui, lors de l'Édit de Tolérance, a opté pour le luthéranisme. Le père de Palacky, Jiri, était le premier « recteur », c'est-à-dire, instituteur à l'école protestante de Hodslavice, village situé au pied de belles montagnes de Bezkyde, en Moravie. Grand amateur de lecture — il connaissait la Bible par cœur — Jiri Palacky a même publié un *Petit livre de lecture édifiante*. Sévère jusqu'à la dureté, il a honnêtement élevé ses sept enfants et finit, grâce à son travail et à ses économies, par acheter une jolie ferme. Le petit Frantisek montrait des talents précoces : à cinq ans, il avait déjà lu toute la Bible. A neuf ans, il apprend l'allemand à l'école de Kunvald, près de Hodslavice. A onze ans, son père l'envoie à l'école latine protestante de Trencin, en Slovaquie, où il apprend aussi les éléments du grec et du français. Après trois ans, Palacky passe au lycée de Presbourg (Bratislava) où il reste jusqu'à 1818; tout en donnant des leçons pour gagner sa vie, il travaille en dehors de l'école, et bientôt, il étonne ses professeurs et ses collègues par ses connaissances linguistiques : en dehors de sa langue maternelle, il connaissait déjà le latin, le grec, le français, l'anglais, le russe, le serbe, le polonais, le hongrois, l'allemand, l'italien, le portugais, le paléoslave et les éléments de l'hébreu. Il s'était destiné à la théologie, mais l'étude de la philosophie ayant ébranlé sa foi, il se décide à se consacrer à la littérature. De 1818 à 1823 il reste à Presbourg comme précepteur dans quelques familles aisées.

Depuis 1813, il était déjà un ardent patriote. L'histoire de sa conversion est assez curieuse. Traversant à pied les montagnes qui séparent la Moravie et la Slovaquie pour se rendre à Presbourg, le jeune homme fut surpris par un orage. Trempé et fatigué, il s'arrêta à Trencin, chez un ami de son père, nommé Bakos. Cet excellent Slovaque, qui était patriote et grand amateur des livres tchèques, demanda au jeune homme l'explication de quelques expressions néo-tchèques. Palacky, à sa honte, ne put le satisfaire. Alors, le vieux Bakos se mit à lui parler de Coménius et lui prêta le *Labyrinthe du monde* et l'*Atala*, de Chateaubriand, traduite par Jungmann. Ainsi, ce fut la beauté de l'*Atala* qui a gagné Palacky à la langue et à la cause tchèques. Aussitôt arrivé à Presbourg, il lut le *Dialogue sur la langue tchèque* de Jungmann qui fit de lui un patriote pas-

sionné. Dès 1816, il se met à écrire des vers tchèques, se lie avec Šafarik et plus tard, avec Kollár. Ce qui les unit, c'est avant tout l'idée de la patrie. « Ma vie et mon âme — note Palacky dans son journal — seront consacrées à la patrie et à la nation. »

C'était un milieu très intéressant que cette ville de Presbourg où les trois grands esprits de la renaissance nationale tchèque devaient se former : les influences allemandes, slaves et magyares se côtoyaient et se fondaient dans la vieille ville danubienne au pied des Carpathes. L'élément allemand y était dominant, mais, au moment du Congrès de Vienne, la société aristocratique de Presbourg était imprégnée d'esprit éclairé du dix-huitième siècle français, et le français était courant dans les salons où l'on cultivait la poésie, la musique et le chant.

C'est en 1817 que Paul-Joseph Šafarik, retour de l'Université d'Iéna, rencontra Palacky. Les vignes qui s'étagent sur les coteaux des environs de Presbourg ont souvent entendu les paroles enflammées des deux jeunes poètes. Palacky venait de débuter dans la revue tchèque, *Les Prémices*, publiée à Vienne, par la traduction de quelques passages d'*Ossian* et s'occupait d'études d'esthétique et de prosodie.

C'est de la rencontre des deux amis que sortit un petit ouvrage anonyme dû à leur collaboration : *Les débuts de la poésie tchèque, en particulier de la prosodie* (1818). L'importance des *Débuts* n'est pas dans la thèse que les auteurs se proposaient de défendre, c'est-à-dire, la prosodie d'après la *quantité*. Là, les deux jeunes révolutionnaires qui s'appuyaient sur l'autorité de Jungmann et peut-être sur ses conseils, sinon sa collaboration, faisaient fausse route : l'évolution a donné entièrement raison à Dobrovsky, car seule, la prosodie *d'après l'accent* convient à la nature de la langue tchèque. Le ton avec lequel les jeunes novateurs attaquaient le patriarche Dobrovsky était assez violent et leurs attaques n'étaient nullement justifiées. Cependant, les novateurs ont rendu à la littérature un service inappréciable : leur point de vue passionnément nationaliste et slave, vigoureusement anti-allemand, la hardiesse de leur critique qui ne se gênait pas pour démolir les vieux poètes accoutumés à des coups d'encensoir, tout cela a puissamment aidé à relever le niveau de la littérature.

Vers la même époque, Palacky a vécu le plus bel épisode de sa vie sentimentale : il se lia avec la belle Mme Nina Zerdahély, une femme d'esprit et de cœur qui réalisait, au dire de M. A. Novak, « l'idéal harmonique de la *Lalo-kagathia* de Shaftesbury ». Le père de Mme Zerdahély, M. Balogh, avait été en correspondance avec Voltaire. Pendant que le beau jeune homme au profil pur, aux blonds favoris romantiques, et aux grands yeux bleus où passaient des éclairs de génie, donnait des leçons à ses nièces, Mme Zerdahély buvait ses paroles. Bientôt, un chaste roman sentimental s'ébaucha entre la belle aristocrate et le jeune poète. Cette amitié, toute spirituelle, avec la jeune femme instruite et distinguée a puissamment influencé l'âme du jeune homme qu'elle élevait dans des sphères de spéculation platonique, dans une exaltation pleine de noble plaisir et de tristesse sublime. C'est l'époque de la cristallisation de son caractère, de ses opinions philosophiques, esthétiques et religieuses.

Amie maternelle — elle avait presque le double de son âge — elle s'occupe aussi de son éducation mondaine, le fait entrer dans les salons aristocratiques et dans les milieux lettrés de Presbourg où il brille autant par son esprit que par ses connaissances, surtout philosophiques et esthétiques.

Tout en continuant à écrire des vers — il projetait de faire une tragédie sur Hus et une grande épopée sur Napoléon — Palacky se tourne, peu à peu, vers la science et forme le projet d'écrire un grand ouvrage sur l'esthétique dont il a publié plus tard quelques fragments dans la revue « *Krok* » et dans le *Journal du Musée de Bohême*. Ces articles révèlent des idées remarquablement originales : à la conception rationaliste de Kant, Palacky oppose une philosophie du sentiment qu'il estime, en bon romantique qu'il est, être un des principes fondamentaux de l'être humain; la beauté, pour lui, est quelque chose de divin, fond certain et but final de la vie intellectuelle, une sorte de congénitalité et de ressemblance avec Dieu. »

Bien que fragmentaires, ses études donnent tout un système philosophique et poétique qui, tout en s'appuyant sur Kant, Herder et Jacobi, est un résultat de la spéculation personnelle, de l'éducation, des expériences et du caractère de Palacky.

Palacky n'a pas terminé son ouvrage. Vers 1819, sa véritable vocation s'éveille en lui : la passion de l'histoire. Il étudie Kurz, Robertson, Müller, Karamzine, Luden, Herder, Blair, Bolingbroke, Montesquieu et peu à peu, sa déci-

sion est prise. Il a trouvé le but de sa vie, qui est d'écrire « une histoire pragmatique de la Bohême d'après l'idéal de l'art historique. » En 1819, Safarik qui, lui aussi, avait opté pour la science, quitte Presbourg. Palacky ne songe plus qu'à aller à Prague.

Ayant ramassé quelques économies, il fait une visite d'adieux à sa « maman » inoubliable et part pour Prague où il veut « créer, pour sa nation, une œuvre d'une valeur durable » à laquelle ses études philosophiques et esthétiques l'avaient admirablement préparé.

L'accueil très cordial que firent à Palacky, dès son arrivée à Prague, les représentants des deux générations patriotiques, Jungmann et Dobrovsky, prouvent qu'ils voyaient en lui une personnalité hors pair. Jungmann s'occupait tout de suite de le placer comme précepteur dans une famille riche; Dobrovsky, dont Palacky avait fait connaissance en 1820 à Vienne, ne lui tenait aucune rigueur des attaques des *Débuts* : il l'accueille avec bonté, il lui donne de solides leçons de paléographie, de diplomatique, et de critique des textes, sans lesquelles il lui était impossible d'aborder des recherches historiques.

Le savant abbé Dobrovsky, qui avait passé toute sa vie dans les salons de l'aristocratie, se prit à aimer son élève que la beauté, l'élégance et les allures mondaines distinguaient avantageusement de la plupart des patriotes tchèques, gauches, timides et frustes. Bientôt, il le présenta à ses amis, les comtes Gaspard et François de Sternberk. Sur la recommandation du maître, Palacky fut chargé d'écrire, pour le *Taschenbuch* de Hormayer, la généalogie de la famille de Sternberk. Palacky s'en acquitta brillamment et gagna l'estime et l'amitié des deux cousins; d'autres travaux du même genre le mirent en rapport avec toute la noblesse de Bohême, lui ouvrirent les archives privées et lui fournirent une rare occasion de pénétrer dans l'histoire de la Bohême et de rassembler les matériaux pour l'histoire du hussitisme qu'il projetait.

Ce sont deux belles et nobles figures que ces deux aristocrates tchèques dont l'un, François, était un fin connaisseur en matière d'art, tandis que l'autre, Gaspard, était un botaniste et géologue remarquable. Les deux hommes ont joué, dans la fondation du Musée du Royaume de Bohême, un rôle très important. Grâce à ses relations intimes avec les deux cousins qui faisaient partie du Comité Directeur, Palacky réussit à les gagner à l'idée d'une revue scientifique qui serait publiée en tchèque et en allemand. Ainsi, en 1827, le *Journal de la Société du Musée patriotique* ou le *Journal du Musée* tout court commence à paraître, en deux éditions différentes, tchèque et allemande, sous la direction de Palacky. L'édition allemande disparut au bout de cinq ans; par contre, l'édition tchèque est restée pendant plus de vingt-cinq ans, la première des revues tchèques et continue toujours à paraître.

Sur la recommandation de Dobrovsky, la Société Savante chargea Palacky de l'édition des *Vieux annalistes bohêmes* de 1378 à 1527 (1829). Aussitôt après, Palacky prouva les éminentes qualités de sa méthode critique dans l'ouvrage intitulé : *Appréciation des vieux historiens de Bohême* (1830, en allemand), et couronné par la Société Savante. C'était le premier ouvrage de ce genre dans la littérature universelle.

Depuis trois ans déjà, les États de Bohême étaient en négociations avec Palacky, lui proposant de terminer l'*Histoire chronologique de la Bohême*, commencée par le jésuite Pubicka et délaissée depuis la mort de cet historiographe officiel, en 1807. Palacky accepta, mais demanda de pouvoir refaire l'œuvre tout entière. Après plusieurs années de tractations, Palacky s'engagea, en 1831, à écrire l'histoire de la Bohême en quatre ou cinq volumes, et se mit au travail; ce n'est qu'en 1838 que le gouvernement lui accorda le titre officiel d' « Historiographe du Royaume de Bohême ».

Ainsi, le jeune homme arrivé sans titre et sans fortune à Prague a gagné, en peu d'années, une brillante situation dans les lettres, dans les sciences aussi bien que dans le monde. Aristocrate « par nature et par conviction » autant que par ses manières et ses relations, il savait réunir, en sa personne, un labeur de bénédictin avec la vie mondaine. Excellent musicien — il jouait, dès sa prime jeunesse, du piano et de l'orgue — il était de tous les salons et de toutes les fêtes dans cette ville de musiciens que Prague a été de tout temps et surtout à cette époque où la musique remplaçait l'activité d'esprit rendue impossible par la censure et par le système absolutiste. Toutes les portes étaient ouvertes au jeune savant qui avait des relations intimes avec les Sternberk, qui donnait des leçons de tchèque au prince Schwarzenberg et à la princesse Auersperg; un de ses amis, poète allemand, mais tchécophile

ardent, Karl Egon Ebert, l'introduisit dans la maison d'un riche avocat, M. Mèchura. C'est pendant les soirées musicales, accompagnant au piano Mlle Thérèse Mèchurova qui jouait de la harpe, qu'une tendre liaison rapprocha les deux jeunes gens : la svelte, gracieuse, délicate et espiègle brune devint, en 1827, la femme de Palacky. A l'homme, elle apporta le bonheur pour toute sa vie; au savant, sa fortune assura l'indépendance matérielle.

Malgré une certaine méfiance que l'aristocratisme de Palacky et son mariage avec une riche héritière, élevée en allemand, provoquaient parmi les patriotes intransigeants, son influence allait en croissant, grâce surtout à son talent d'organisateur. Il songe à une Encyclopédie tchèque : l'entreprise était encore prématurée et sous la censure de Metternich, on n'aurait pu rien faire de sérieux. Le préfet de police lui-même conseillait d'attendre. Plus tard, Palacky revint à la charge, mais ce n'est qu'après 1860 que son gendre, F.-L. Rieger, put mettre le projet à exécution. Sur les instances de Palacky, on forma auprès du Musée un comité spécial ayant pour but de cultiver d'une façon scientifique la langue et la littérature tchèques. Ce Comité fonda une société d'édition qui prit, en 1831, le nom de *Matice tchèque*. Grâce à la direction prudente de Palacky, cette institution, qui remplaçait l'Académie, put éviter tous le écueils qui la guettaient, la méfiance du gouvernement surtout, et publier, grâce aux petites cotisations de patriotes, des œuvres comme le *Dictionnaire* de Jungmann ou les *Antiquités slaves* de Šafarik.

Au milieu des querelles et des polémiques philologiques qui divisaient la petite armée des patriotes en deux camps irréductibles, Palacky gardait un sang-froid admirable et tâchait de réunir, par un compromis conforme à la raison, le point de vue de la tradition et celui des réformistes. Les articles et les critiques qu'il publiait dans le *Journal du Musée* témoignent de la largeur de ses vues :

« Jusqu'à présent, écrit-il en 1837, il s'agissait de former un public littéraire, de faire rentrer la vieille Bohême parmi les nations de la nouvelle Europe. Maintenant, arrivés, au point de vue de la langue, au niveau des autres peuples instruits, d'autres tâches nous attendent : il faut maintenant sacrifier non seulement à l'autel de la *patrie*, mais aussi à celui de l'*humanité*. De plus en plus, les barrières locales qui séparaient les peuples tombent par l'échange continuel et rapide des idées et des sentiments; ainsi se fonde, bien qu'en langues diverses, une littérature unique, plus élevée, une littérature *européenne*, voire *universelle*. Une nation qui, dans cet échange d'idées, n'apporte rien d'individuel, ne compte pas. C'est donc dans ce sens-là qu'il faut travailler pour nous assurer, parmi les autres nations, une place honorable. »

Avant d'aborder, de front, l'énorme tâche qu'il avait acceptée, Palacky dut entreprendre une longue série de travaux préparatoires. Il fallait tout d'abord déblayer le terrain encombré de mensonges. « Il faut, écrit-il en 1835, que j'examine moi-même tout *ab ovo*... » En vingt ans, il a fouillé toutes les archives de Bohême et de Moravie et fait de nombreux voyages d'études à Munich, à Dresde, à Vienne, à Leipzig, à Breslau, à Berlin, à Budapest, à Bâle. En 1837, il a travaillé dans les archives du Vatican, puis à Milan, à Venise, à Florence. On estime à plus de 50,000 le nombre de documents qu'il a lus. Nous ne nous arrêterons pas ici aux importantes publications sorties de ces travaux préparatoires. Dans l'ensemble, elles forment une œuvre que seule, une persévérance incroyable, unie à un don historique hors de pair, pouvait accomplir.

C'est encore dans cette catégorie des travaux préparatoires qu'il faut ranger les trois premiers volumes de la version allemande de l'*Histoire de la Bohême*. C'est l'édition tchèque de l'*Histoire de la nation tchèque* qui est le chef-d'œuvre de Palacky. Le premier volume parut en 1848, le dernier, en 1876, peu de temps avant la mort de l'auteur. Elle embrasse l'histoire des pays tchèques depuis les origines jusqu'à 1526, date de l'avènement des Habsbourg. Une vie humaine ne suffisait pas à mener la tâche plus loin.

Palacky avait, de l'histoire, une conception des plus hautes. Un historien ne doit pas chercher, d'après lui, « ni louange ni fierté nationale mais la vérité et rien que la vérité ». « L'histoire, écrit il à Kollár en 1830, ne s'accorde avec aucun but qui lui est étranger : elle demande à être développée d'elle même. Aussi ne la cultivé je pas pour la dégager des griffes des Allemands, mais pour la connaître dans toute sa vérité, quel que soit le résultat. »

Mais tout en réprouvant les méthodes fantaisistes et l'application à l'histoire, des « formules des systèmes philosophiques omniscients » il ne put se libérer complètement de l'aprio-

risme de certaines théories philosophiques qui flottaient dans l'atmosphère de son temps : et cependant, tout en entraînant quelques erreurs, elles donnent à l'ensemble de son œuvre une unité de conception philosophique. Avec Herder, il croyait à la douceur primitive du caractère des vieux Slaves; avec Hegel, il voyait, dans l'histoire de l'humanité, le résultat d'une lutte éternelle entre la matière brute et la force de l'esprit humain et il était persuadé que c'est l'esprit qui finit toujours par triompher; il concevait l'histoire comme la conséquence du conflit régi par la loi naturelle de la polarité. « Pour lui, l'histoire de la nation tchèque n'est que l'histoire d'un millénaire conflit entre les Tchèques et les Allemands, d'une lutte perpétuelle de l'esprit tchèque avec l'esprit germanique. Cette lutte fatale, cette pénétration mutuelle des éléments germanique et slave est, dans ses yeux, non seulement inévitable, mais utile : elle finira par se résoudre dans l'idée de la tolérance et de la paix. C'est dans ce sens qu'il interprète l'hussitisme dont il a véritablement découvert la portée, comme la lutte des deux principes, comme le conflit de l'autorité avec la raison et la conscience individuelle, et comme un duel à vie et à mort entre les Allemands et les Tchèques. »

Les parties consacrées à la période hussite et à celle de Podiébrad forment le point culminant de son œuvre, bien qu'elles négligent trop le côté social et économique de l'époque; rarement, l'art de synthèse historique, l'art d'évocation et de caractéristique ont atteint à ce degré d'intensité et de perfection. C'est vers la fin de sa vie que Palacky a écrit la version définitive de ces parties, et il y a mis toute la largeur de ses vues, toute l'élévation de son esprit, toute l'ardeur de son patriotisme.

Écrite dans une langue parfaite, avec une égalité majestueuse et classique de style, l'*Histoire de la nation tchèque* marque l'apogée de l'effort intellectuel, artistique et scientifique de la période de la renaissance tchèque.

Beaucoup de parties de cette œuvre ont sans doute vieilli et sont à refaire : les corrections et les compléments que ses successeurs y ont apportés ou qu'ils y apporteront n'enlèvent en rien l'estime profonde que la postérité doit à Palacky : son livre sera lu aussi longtemps qu'il y aura des Tchèques.

Ernest Denis qui l'a connu, parle de lui avec une émotion presque religieuse : « Ses longs cheveux blancs, dit-il, la gravité majestueuse de ses manières, sa voix caressante qu'adoucissait le léger tremblement de la vieillesse, la douceur profonde de son regard évoquaient un long passé de dévouement et de labeur; même ses adversaires — car il n'eut jamais d'ennemis — respectaient son âme de cristal; les préventions nationales et les haines politiques désarmaient devant la pureté de son cœur. »

« Il ne croit pas cependant, continue Ernest Denis, que son œuvre soit terminée quand il a établi la vérité : il veut qu'elle pénètre dans la foule, qu'elle devienne un élément de moralité et de patriotisme; pour cela, il faut intéresser les lecteurs et les retenir. Il ne s'avance pas comme Michelet au milieu d'éclairs prophétiques, il ne poursuit pas comme Augustin Thierry le détail pittoresque et l'anecdote caractéristique, il ne se plaît pas comme Guizot aux vastes considérations philosophiques; il cherche à reproduire dans sa marche majestueuse et cadencée l'évolution rythmique qu'il admire dans la nature. Aucun ornement de rhétorique. Son récit clair, ample, se déroule avec une simplicité de haute allure, dans la sobriété; le lecteur, baigné dans une atmosphère de probité morale et de confiance sereine, est peu à peu transporté dans une région inaccessible aux orages et envahi par un mystérieux apaisement fait de pitié pour les morts, de dédain de l'injustice, de confiance dans l'avenir. »

Le cadre restreint de cette étude ne me permet pas de suivre dans le détail l'activité politique de Palacky. Depuis 1848 jusqu'à sa mort, il fut considéré comme le leader et le représentant autorisé de sa nation. Il fut amené à la politique tout naturellement, par ses études historiques. Lorsque, après l'avènement de Ferdinand V le Débonnaire (1836), la noblesse de Bohême se mit à réclamer la restitution de ses droits politiques, le chef de l'opposition, le comte Bedrich Deym pria Palacky de faire, devant l'aristocratie de Bohême, un exposé sur la compétence de la Diète de Bohême. Palacky écrivit un *Mémoire sur les changements de la Constitution de Bohême*. Les troubles de 1848 ont appelé Palacky au premier rang des militants. Aussitôt après la proclamation de la Constitution, il écrivit dans le journal de Havlicek, un article sur la Constitution. Sa réponse à l'invitation du Parlement de Francfort (le 11 avril 1848) lui valut une renommée européenne. Persuadé qu'un rattachement étroit à la Confédération germanique serait funeste à la nation tchèque, il refusait nettement, au nom de la

nation, d'aller à Francfort. Craignant l'hégémonie européenne de l'Allemagne, autant que celle de la Russie, il considérait le maintien de l'Autriche comme nécessaire, supposant que désormais, elle aurait le respect absolu des droits des diverses nations qui la composaient. Partant de cette supposition, Palacky a écrit la fameuse phrase qui fut la plus grave erreur de sa vie : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. » On a trop souvent cité cette formule finale sans le contexte et on en a beaucoup trop négligé une autre dans laquelle, après vingt-cinq ans d'expérience politique, Palacky rétractait la première : *Nous avons existé avant l'Autriche, nous existerons après* (1).

Mais, en 1848, toutes les espérances semblaient être légitimes. Il défendait sa conception d'une Autriche fédéraliste au Congrès slave à Prague qu'il inaugura par un discours célèbre. La Révolution de la Pentecôte, éclatée à Prague, causa la dispersion du Congrès slave et empêcha la réunion de la Diète de Bohême sur laquelle Palacky fondait de grands espoirs. Palacky a toujours considéré la révolution de Prague comme un événement funeste. Elu député au Parlement législatif de Vienne qui fut transféré plus tard, sur sa proposition, à Kroméríz, en Moravie (Kremsier), il élabora un projet de constitution où, abandonnant le principe du droit historique, il proposait la réunion de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et de la Slovaquie — en somme, le territoire de la République actuelle — comme une des parties autonomes de l'Autriche fédéraliste.

La dissolution du Parlement de Kromeriz fut suivie de la publication de la Constitution octroyée qui ne fut qu'une transition au régime absolutiste, plus odieux que jamais, de Bach. Forcé de renoncer à la politique, étroitement surveillé par la police — ses amis n'osaient aller le voir que la nuit — expulsé, sous la pression du préfet de police, Sacher-Masoch, du comité du Musée dont il était l'âme, Palacky se retira presque complètement de la vie publique, se consacrant entièrement à son *Histoire*. Ce n'est qu'en 1860, avec le retour au constitutionalisme qu'il reprend sa place; cependant, peu à peu, il la cède à son gendre, F. L. Rieger.

En 1861, il fut appelé — le seul parmi les Tchèques — à siéger à la Chambre des Seigneurs à Vienne, mais, se rendant compte de son isolement après quelques séances, il n'y reparut plus. En 1863, les députés tchèques au Parlement de Vienne suivirent son exemple et l'opposition passive » se prolongea jusqu'à 1879. Cependant, Palacky ne cessait de croire à la possibilité d'une Autriche fédéraliste, fondée sur la justice, et formula ses idées dans « *L'Idée de l'Etat d'Autriche* » (1865), qui devait être comme le dernier essai d'arrêter l'Autriche sur la voie du centralisme et du dualisme.

« Si cette monarchie, écrit-il, accorde, au lieu d'une même justice pour tous, l'hégémonie et la puissance des uns sur les autres, si les Slaves sont, de fait, déclarés une race de second ordre... alors, la nature prendra sa revanche; par une réaction inévitable, la paix se changera en trouble, les espérances en désespoir; des combats et des luttes seront provoqués dont on ne saurait prévoir ni la tendance, ni l'importance, ni l'issue... Nous autres Slaves, nous attendons (ces événements) sincèrement attristés, mais sans crainte : *Nous avons existé avant l'Autriche, nous existerons après.* »

Mais à Vienne, personne n'écoutait les paroles du philosophe historien. Malgré ses promesses formelles de confirmer, par le serment du sacre, les droits du royaume de Bohême, François-Joseph continuait la politique que son ministre, le comte Beust, a résumée dans la phrase historique : *die Slaven an die Wand drücken* — presser les Slaves contre le mur. Les Magyars, plus heureux et plus habiles que les Tchèques, profitant de la situation difficile de la Monarchie après Sadova, lui arrachent le compromis de 1867 qui leur créait une situation privilégiée. Toute une moitié de l'Empire leur fut abandonnée, les Slovaques, les Ruthènes, les Roumains et les Serbo-Croates livrés à leurs projets ambitieux.

Les Tchèques durent se contenter d'une protestation solennelle connue sous le nom de la « *Déclaration de droit d'Etat* » et par une sécession de la Diète de Bohême (1867 et 1868). Palacky qui a signé la Déclaration prit part, avec Rieger, Braunet et Grégr, au pèlerinage démonstratif de Moscou, à l'occasion de l'Exposition Ethnographique slave (1867) et fut reçu,

(1) Voir, à ce sujet, l'étude que, dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1918, sous le titre de : *Les déceptions d'un austrophile*, M. Jules Chopin a consacrée à l'évolution politique de Palacky.

en audience, par Alexandre II. Ainsi, sur la fin de sa vie, l'ancien défenseur de l'Autriche, l'homme qui, en 1848, a si puissamment contribué au maintien de la Monarchie, déclare en 1872 : « Moi-même, je commence, hélas! à abandonner l'espoir qu'on puisse, à la longue, sauver la Monarchie : non pas que son existence soit indésirable ou impossible en elle-même, mais parce qu'on a laissé les Allemands et les Magyars... d'y établir le despotisme exclusif de race. » Il se souvient de la parole de Saint-Augustin : *Remota justicia, quid sunt regna, nisi magna latrocinia?* Il reconnaît maintenant son « erreur grave et fatale », celle d'avoir cru à la possibilité de la justice en Autriche. « Ce fut une grave faute politique, la plus grave que j'aie jamais commise. »

Il en a commis une autre. Il a trop compté, dans la lutte nationale sur le concours de la noblesse. « Tant que nous n'aurons pas gagné la haute noblesse, écrivait-il en 1832 à Kollar, il n'y aura pas de salut pour nous. » Cette idée qui l'empêchait de voir la médiocrité et l'égoïsme étroit de l'aristocratie de Bohême a gravement compromis la politique de son parti. Néanmoins, les préventions en faveur de la noblesse sont compréhensibles chez l'homme qui considérait un François Sternberk comme son « second père ».

Palacky a pu commettre des erreurs politiques. Elles ne diminuent en rien sa grandeur. Il légua à son peuple l'évangile de l'humanité que T. G. Masaryk devait reprendre un jour. Il faut vaincre non pas par la force brutale, mais par la force de l'esprit, par l'intelligence, par le courage moral. « Toutes les fois que nous étions vainqueurs, écrit-il, c'était plutôt par la supériorité de l'esprit que par la force physique, et toutes les fois que nous avons succombé, la faute en était au manque d'activité intellectuelle et de courage moral. » Il a la foi que la nation tchèque sortira victorieuse de la lutte finale qu'il prévoyait avec une clairvoyance prophétique.

« Et voilà mon dernier mot : je forme le vœu ardent et sincère que mes chers compatriotes ne cessent jamais d'être fidèles à eux-mêmes, à la vérité et à la justice! »

Quelques semaines après la grande fête organisée en l'honneur de l'accomplissement de l'œuvre de sa vie, Palacky mourait (le 26 mai 1876) et jamais un roi ne fut pleuré plus sincèrement par toute une nation.

Le demi-siècle qui vient de s'écouler depuis sa mort n'a fait que grandir la mémoire vénérable de celui qu'on a eu raison de nommer : le plus grand Tchèque du XIX^e^ siècle.

H. Jelinek.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ACCORD ANGLO-TURC SUR MOSSOUL

On a bien peu parlé dans la grande presse internationale de l'accord anglo-turc sur Mossoul et soit qu'elle ait obéi à un mot d'ordre venu du *Foreign Office*, soit qu'elle ait tout simplement suivi cet instinct national qui trompe rarement les Anglais, la presse britannique s'est abstenue de chanter victoire, s'efforçant plutôt de démontrer que l'accord conclu par Sir Ronald Lindsay avec le gouvernement d'Angora est également avantageux pour les deux parties. C'est peut-être exact, mais la conclusion de cet accord débarrasse l'Angleterre de si graves soucis qu'on doit le considérer comme un succès considérable pour le *Foreign Office*, succès qui compense dans une certaine mesure les nombreux échecs que la politiques britannique a subis depuis sept ans dans le proche Orient. Outre la propriété des gisements pétrolifères de Mossoul, le traité du premier juin assure à l'Irak, c'est-à-dire l'Angleterre, la maîtrise du nœud de communication qui réunit la Turquie, la Perse et l'Irak ainsi que la haute main sur le Kurdistan. C'est encore une étape de la route des Indes sur laquelle flotte désormais l'*Union Jack*.

Pour mesurer l'importance de cet acte diplomatique il faut jeter un regard en arrière. On revient de loin. A Lausanne, en 1922, lord Curzon, avec cette raideur cassante qui faisait la plus grande partie de son prestige, avait déclaré que *jamais* la Grande Bretagne ne rendrait Mossoul à la Turquie. Ismet Pacha lui avait répliqué que *jamais* la Turquie n'abandonnerait Mossoul. Le traité de Lausanne avait maintenu le *statu quo* sans fixer la frontière entre la Turquie et l'Irak. Les pourparlers devaient se poursuivre et la Société des Nations servir de médiatrice. Ces pourparlers se présentaient dans les plus mauvaises conditions : les Turcs revendiquaient le vilayet de Mossoul; les Anglais qui l'occupaient ne voulaient discuter que le tracé de sa

frontière septentrionale. La querelle s'aggrava en 1923 par l'intervention des chrétiens nestoriens d'origine assyro-chaldéenne que l'Angleterre en pleine guerre et dès 1917 avait poussés à reconquérir leur foyer, dans le Tyari c'est-à-dire en plein territoire turc. Les Turcs sévirent cruellement contre les Nestoriens, considérés comme des révoltés, ce qui permit à l'Angleterre de les accuser d'avoir violé le *statu quo*.

Là-dessus, le Conseil de la S. D. N. se réunit à Bruxelles et décide qu'une zone neutre dite territoire contesté sera créée en attendant le rapport d'une commission envoyée sur les lieux. La commission voyage, s'informe, enquête et conclut au rattachement du vilayet de Mossoul à l'Irak à condition que la durée du mandat de la S. D. N. confié à l'Angleterre fût prolongée de vingt-cinq ans et qu'il fût tenu compte des visées autonomistes des populations kurdes. Enfin le 16 décembre 1925 intervint une décision de la ligue des Nations attribuant définitivement le vilayet de Mossoul à l'Irak. La Turquie était battue sur toute la ligne.

Elle refusa de s'incliner, si bien qu'au début de l'année où nous sommes, on pouvait croire que la guerre allait éclater. La Turquie mobilisa. Mustapha Kemal, dont le pouvoir justifié par sa victoire sur les Grecs semblait alors trop précaire encore pour qu'il pût se permettre une reculade diplomatique, ne semblait pas pouvoir renoncer au vilayet de Mossoul. Une dangereuse effervescence qui se manifestait dans le Kurdistan turc et menaçait Angora d'un mouvement séparatiste ajoutait encore à la nervosité du gouvernement turc. La guerre, un moment, parut inévitable. Elle se présentait assez mal pour l'Angleterre à cause de l'éloignement du théâtre des opérations et d'autant plus qu'en février 1926, la Turquie avait obtenu, paraît-il, de M. de Jouvenel la promesse de la neutralité de la France. La partie devenait extrêmement serrée; le *Foreign Office* la joua supérieurement. Lui qui depuis le traité de Sèvres avait gardé sur l'autonomie kurde un silence prudent, il accorda tout à coup aux Kurdes de l'Irak à peu près tout ce qu'ils demandaient : l'autonomie administrative, l'usage de la langue kurde dans les écoles, des fonctionnaires kurdes. Le résultat ne se fit pas attendre : la révolte qui grondait chez les Kurdes de Turquie s'élargit brusquement.

En même temps, l'Angleterre agissait en Europe. On put soudain remarquer que les espérances de la Grèce humiliée se réveillaient. M. Chamberlain rencontrait M. Mussolini à Rapallo et l'on commençait à parler de la possibilité d'un débarquement italien à Smyrne. La flotte italienne croisa devant Rhodes. On dit aussi que les puissances financières entrèrent en jeu, c'est fort probable; la Turquie est *aussi* un État endetté.

C'est alors que dans le silence et le mystère les pourparlers anglo-turcs reprirent. Tewfik Rouchdi-bey, qui avait quitté Genève en claquant les portes, passa par Londres; que lui dit-on? On ne le sait, mais Sir Ronald Lindsay ne tarda pas à le suivre à Angora, et le 1er juin l'accord était signé.

*
* *

Comment se présente-t-il?

En voici les grandes lignes. Il stipule :

1° Le maintien de la ligne de Bruxelles comme frontière turco-irakienne;

2° La création d'une zone neutre de 75 kilomètres de large où il sera interdit aux bandes de se former ou de séjourner;

3° L'inviolabilité de la frontière que l'Angleterre garantit;

4° L'amnistie générale en Irak;

5° Le droit d'option pour les Irakiens désirant adopter la nationalité turque;

6° Dix pour cent de la part revenant à l'Irak (droits régaliens) sur le produit des pétroles de Mossoul et sur l'ensemble de la production pétrolifère de l'Irak sont pendant vingt-cinq ans attribués à la Turquie;

7° Il est loisible à la Turquie de capitaliser la part de pétrole qui lui revient et le Gouvernement de l'Irak est prêt à la lui racheter dans un délai de trente jours pour 500.000 livres sterling;

8° La prochaine entrée de la Turquie à la S. D. N. est prévue;

9° Le traité peut être dénoncé tous les deux ans. Il est dès maintenant conclu pour trois ans.

Par d'autres accords, l'Angleterre accorde à la Turquie un premier emprunt de 20.000.000 de livres sterling, sous forme de commandes à l'industrie britannique. Un second emprunt sera destiné à la construction de chemins de fer. La Turquie concède à des groupes financiers de la Grande-Bretagne la construction de ports turcs.

Ce traité anglo-turc a été suivi à quelques jours de distance d'un traité franco-turc dont, à l'heure qu'il est, nous ne connaissons pas encore les termes, mais que la grande assemblée d'Angora a ratifié sans observations tandis

qu'elle n'acceptait le traité anglo-turc que la mort dans l'âme et après que l'opposition l'eût qualifié de désastre national. Il est manifeste que la Turquie a sacrifié son orgueil et même son intérêt politique au rétablissement de ses finances; cela ne va jamais sans heurts ni sans pleurs.

La presse anglaise cherche naturellement à panser cette plaie vive.

« Il semble, dit le *Daily Telegraph*, que ce soit un de ces traités dont les deux parties peuvent se féliciter personnellement et mutuellement. Il est vrai que la Turquie ne reçoit virtuellement aucun territoire, mais elle recouvre, dans le monde international et dans la grande famille des nations, une situation qu'elle avait perdue ces dernières années, et elle retrouve du même coup des facilités financières et économiques dont elle ne jouissait pas jusqu'ici. Tout cela, bien entendu, à condition que son gouvernement se départe de ses préventions xénophobes et qu'elle traite les établissements d'étrangers — britanniques ou autres — qu'il s'agisse de banques ou d'écoles, avec la tolérance et la courtoisie habituelle, aux États civilisés.

« Il est laissé à la Turquie de décider elle-même si elle doit ou non demander son admission dans la Société des nations. On avait l'intention de compléter le traité actuel par une convention douanière et transitaire spéciale. Mais cette tâche a été remise à plus tard, en raison de son caractère technique et compliqué. »

Les Turcs accepteront-ils ces consolations? Pour le moment, leur presse manifeste un très vif mécontentement, et il en est de même, semble-t-il, dans quelques autres pays. L'Italie a l'impression de s'être fait jouer : c'est quelque chose que M. Mussolini pardonne difficilement. D'autre part, ce traité anglo-turc porte un très rude coup au prestige des soviets dans le Proche-Orient. A l'épreuve, en effet, le traité d'amitié russo-turc s'est trouvé inopérant. Dans sa discussion avec l'Angleterre, pas un instant le gouvernement d'Angora n'a pu s'appuyer sur l'allié moscovite. Après tant de rodomontades, cela risque de couper à tout jamais les effets de la propagande bolchevique sur les populations ottomanes. Et la France?...

*
* *

Il ne semble pas qu'il ait été question de la France dans les pourparlers qui ont abouti au traité du 1er juin. On peut cependant se demander ce qu'il advient maintenant des accords d'Angora et des concessions économiques qui nous avaient été promises contre l'évacuation de la Cilicie. On peut aussi se demander ce qu'il advient des porteurs de la dette ottomane et de notre créance privilégiée sur la Turquie. Mais tout en posant ces questions avec une certaine netteté, il est pour le moins inutile de montrer de la mauvaise humeur; pas plus que l'indignation, la jalousie devant les succès d'autrui n'est un état d'esprit politique. Il faut se réjouir sans arrière-pensée du succès que l'Angleterre vient de remporter, puisque, selon toute apparence, il fera faire au monde l'économie d'une guerre qui eût sans doute commencé petitement, mais qui eût pu tourner à la conflagration générale de tout le Proche-Orient. Quel qu'ait été, à de certains moments l'égoïsme de la politique anglaise, il faut reconnaître que, dans cette partie du monde, c'est elle qui porte le drapeau de l'Europe. Une guerre pour Mossoul risquait de mettre tout l'Orient en feu. Une reculade de l'Angleterre eût ruiné le prestige de l'Occident.

Mais une leçon d'une portée générale se dégage de cet incident important de la vie diplomatique internationale. En 1920, les difficultés de l'Angleterre en Asie-Mineure paraissaient inextricables. Elles étaient beaucoup plus graves que celles dont la révolte des Druses a été l'occasion jusqu'au commencement de cette année, elles n'ont cessé de s'aggraver, mais le Foreign-Office n'en a pas moins continué imperturbablement sa politique. Il était d'opinion que l'Irak était nécessaire à la sécurité de la route des Indes et que les pétroles de Mésopotamie étaient indispensables à la sécurité de l'Empire. Dès lors, il a eu un but principal à son activité dans cette partie du monde : la main-mise sur l'Irak et la possession du pétrole de Mossoul. Son obstination a eu raison de tous les obstacles, non seulement parce qu'elle était une obstination, mais aussi parce qu'en Angleterre, l'action du Foreign-Office demeure malgré tout indépendante des fluctuations de la politique intérieure. Tout un parti a réclamé l'évacuation de la Mésopotamie, du même ton et avec les mêmes arguments qu'un parti correspondant emploie pour demander la renonciation au mandat syrien. On ne l'a pas écouté, et même dans le ministère de M. Mac Donald, les bureaux permanents du Foreing-Office n'ont cessé de poursuivre leur action dans une ligne toujours identique à elle-même et naturellement, le succès a couronné leurs efforts. L. Dumont Wilden.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

CONFESSIONS FÉMININES

Entre tant de confessions féminines formulées depuis un demi-siècle en Danemark, en Norvège et en Suède avec une audace, une force, et l'on oserait dire, une sincérité explosive, qui sont la marque originale d'une certaine inspiration scandinave, voici peut-être la plus audacieuse, la plus complète, la plus troublante. Confessions féminines, aveux de la femme à tous les âges de sa vie, confidences arrachées ou surprises, secrets divulgués par le drame ou l'absence de drame, ici proclamés, ailleurs chuchotés, mouvements profonds de la chair et de l'âme, séduction, puissance et faiblesses du sexe et de l'amour, Madame Karin Michaëlis n'a guère élu d'autre sujet au cours d'une active et féconde carrière. Madame Karin Michaëlis en ses romans et ses nouvelles, qui depuis 1898 paraissent avec la régularité heureuse des saisons, n'a traité, à travers voyages, études et polémiques nombreux et divers, qu'un seul sujet. Ample, certes, et de toute évidence inépuisable; inépuisable de par son unité. Cette constance, cette vocation où d'autres se fussent appauvris, synonymes ici de richesse et de perpétuel renouvellement, glorifient un écrivain, lui assignent un rang, l'installent dans le réel avec cette rare autorité qui fait tout le prix de l'authentique œuvre d'art.

Tant de jeunes filles et d'enfants-femmes, et de femmes-enfants, d'amantes, de mères et d'épouses — d'amantes heureuses et surtout déçues, d'épouses naïves, plus fréquemment révoltées et désespérées, tant de gracieux visages et de formes aimables... Quelle romancière a créé un pareil peuple d'héroïnes! Celles-ci sont entre toutes reconnaissables; nul besoin de consulter leur état-civil pour deviner le nom de leur animatrice; et je n'entends point dire seulement que sa signature se lit au ton d'une certaine atmosphère, à la fraîcheur quelque peu acide de portraits esquissés avec une extraordinaire liberté alliée à une parfaite justesse : toutes ces filles du génie michaëlien, les vives, les spirituelles, les résignées, les passionnées, toutes, quels que soient leur âge, leur rang social et leur tempérament, portent au front le signe visible d'une énigme qu'elles sont bien incapables de résoudre, qui les torture ou les enchante, qui les guide, demi-aveugles, toujours consentantes à travers l'existence — et nous retient passionnément attentifs aux surprises d'un inconnu pathétique. De quelques noms qu'on les nomme, qu'on les divinise, ou qu'on les ravale à la nécessité biologique, cet instinct, cette obscure puissance, cette éternelle inquiétude qui habitent la femme et opposent à l'ordre de l'homme et de la tradition un ordre imprévisible, Madame Karin Michaëlis les aperçoit en activité, multipliant désastres ou miracles partout où s'efforce de vivre un couple humain. Elle les isole, les suit pas à pas, moins curieuse peut-être de leurs métamorphoses que de leur mystère même et de leur capricieux élan.

La femme est un être voué; servante lyrique d'un dessein qui lui échappe, elle ne se revendique que d'elle-même, et impose à l'univers l'absolu d'une personnalité inspirée... Cette conception, dira-t-on, n'est pas neuve : elle rejoint d'antiques superstitions, et le romantisme en a abusé. Madame Karin Michaëlis la rajeunit, et, je crois bien, en épuise les conséquences avec une rigueur désespérée. Car on ne soustrait pas un être aux alternatives de la responsabilité, on ne l'asservit pas à une tyrannie incontrôlable sans l'humilier et le condamner à de terribles retours sur soi-même. Il semble que Madame Karin Michaëlis ait éprouvé amèrement cette humiliation: il n'est pas douteux qu'elle aboutit à des conclusions d'un pessimisme assez radical.

Elle y aboutit par des chemins aventureux où nul esprit curieux ne refusera de la suivre. Sa conception du génie féminin convient à merveille au roman : elle est essentiellement romanesque, elle est le romanesque même, un romanesque en quelque sorte systématique, et qui l'emporte sur toutes les autres sortes de romanesques par cette assurance, cette sécurité, cette éloquence persuasive qu'il gagne à ne point se croire, à n'être pas proprement un simple jeu de l'imagination. A propos de l'un des derniers romans de Madame Karin Michaëlis, *Lille Løgnerske* (Petite Menteuse), le critique danois Poul Levin notait très justement l'impression de vérité que dégagent tous les récits de cette romancière; elle sait rendre plausible l'invraisemblable; cette crédibilité, ajoute Poul Levin, n'est point affaire de documentation. Pour ma part je n'en chercherais pas le principe ailleurs que dans la parfaite logique d'un art où s'épousent jusqu'à se con-

fondre observation et fantaisie; logique interne plus convaincante que n'importe quelle démonstration en règle; logique précieuse si elle nous oblige à considérer que le romanesque peut être, dans l'incertain domaine de la psychologie, l'une des formes acceptables de la vérité.

La femme et son dieu inconnu, inspirateur de toutes les formes sournoises ou violentes de l'amour, tels sont les deux seuls personnages des romans de Madame Karin Michaëlis; l'homme n'y paraît d'ordinaire qu'en comparse, récompensé parfois de l'insignifiance de son rôle par une dédaigneuse indulgence. On ne se plaindra pas de son effacement s'il faut reconnaître une vue profonde en ce parti-pris d'enclore tout le drame dans l'âme de la femme. Madame Karin Michaëlis restitue ainsi toute sa dignité et sa gravité, elle confère son aspect le plus moderne au drame féminin, drame éternel, mais qui s'envenime encore et s'exaspère au moment où faiblissent les vieilles contraintes doctrinales, sociales, sentimentales.

La plupart des romancières, en tous pays, s'avouent complices de leurs héroïnes. Madame Karin Michaëlis serait-elle l'exception qui confirme la règle? Elle démentirait la substance de son art si elle s'effrayait des postulats anti-sociaux de la tragédie féminine; elle les accueille allègrement; une dose foncière d'anarchie fait partie de sa poétique... Mais, pour le reste, une excessive complaisance n'est pas son fait : avocate de la femme, son plaidoyer, profondément émouvant, voire déchirant, laisse éclater toujours une assez piquante sincérité. Nulle trace en elle d'aveuglement romantique; derrière cette sensibilité, qui est une intelligence merveilleuse de la joie et de la douleur, un froid jugement affirme son absolue indépendance. Avocate de la femme, Madame Karin Michaëlis semble instruire le procès de l'amour. Ses livres nous montrent la satire toute proche des larmes, et nous décochent un double aiguillon.

Relisez l'*Age dangereux* (1) (1910) — qui assura d'un coup la célébrité de Mme Karin Michaëlis — jusqu'en France où M. Marcel Prévost le fit connaître; — quelle ironie subtile ne discerne-t-on pas sous les couleurs brûlantes du portrait d'Elise Lindtner! Relisez *P'tite Mère* (2) et cette histoire d'Ulla Böggild, où l'ironie, impalpable et présente, donne sa saveur à une poignante et virginale aventure. *Gyda* est le roman d'une mère et d'une fille; la mère, aimée par deux frères, se donne à l'un, et toute sa vie rêve de l'autre; elle a une fille qu'elle destine à cet autre et élève dans un rêve fantastique... Que Madame Karin Michaëlis connaît donc bien la séduction et le péril de la chimère! Alma Selchov (1), petite épouse récalcitrante, s'enfuit le soir de son mariage; elle conte à une compagne de voyage sa pitoyable épopée enfantine en un langage étrange tout mêlé de français et d'anglais... Mette Trap (2), ennemie du mariage, mère héroïque, élève trois filles, nées d'amants différents, et découvre trois sentiments paternels également exigeants..... Quelle n'est point la tendre sollicitude de Madame Karin Michaëlis devant ces destinées féminines! Qui dira toutefois où finit la dévotion, où commence l'imperceptible réserve? Qui déchiffrera le vif sourire de la romancière et sa commisération malicieuse? Entre elle et ses personnages Madame Karin Michaëlis nous contraint ainsi à découvrir la distance nécessaire à la bonne observation. Elle a beaucoup d'esprit, qui nous est le plus aimable garant de son objectivité; et non point seulement cet esprit qui pétille dans les mots, mais aussi cette joie légère qui éclaire une situation; elle a de l'humour... Madame Karin Michaëlis entend remplir, elle remplit la fonction de l'artiste qui n'est pas de lancer de par le monde des doubles de soi-même, mais des êtres indépendants, capables d'entrer en concurrence victorieuse avec les vivants dans nos préoccupations, nos conversations, et nos jugements. Elle compose ses romans avec une nonchalance amusée; elle y introduit un monde de sensations avec cette habileté d'une Colette à faire surgir d'une page l'arome d'un fruit ou le goût d'un parfum, à nous suggérer une présence, un contact, une réaction des nerfs ou de l'épiderme. Elle est une interprète de l'insondable vie assez inquiète des troubles profondeurs pour que son compatriote Chr. Rimestad ait pu écrire : « Karin Michaëlis est l'un des trois ou quatre auteurs de la littérature danoise qui ont reçu en partage une petite étincelle de la flamme surnaturelle d'Edgar Poë. »

(1) L'Age dangereux. Texte français et introduction de Marcel Prévost. (Lemerre).

(2) Perrin édit. Cf. L. Maury : *Romans Scandinaves* (*Revue Bleue*, 26 juillet 1913).

(1) *Munken gaar i Enge.*

(2) *Mette Trap og hendes Unger.*

Une biographie de Madame Karin Michaëlis nous révélerait une sorte de pendant féminin à ces carrières d'artistes scandinaves qu'ont illustrées un Hamsun, un Bojer, grands voyageurs, autodidactes, qui doivent tout à eux mêmes et à l'univers, presque rien à l'École. Très jeune, modeste artiste, l'auteur de *Sept Sœurs* a parcouru l'Europe; puis elle a découvert l'Angleterre et les États-Unis à travers les cercles diplomatiques. De retour en Danemark, elle y apprécie les commodités d'une existence cosmopolite. Ses romans, traduits dans la plupart des grandes langues, ont suscité en Allemagne toute une littérature; ils sont célèbres et populaires en Angleterre et en Amérique. On ne voit pas au nom de quel étrange embargo, contraire à nos goûts et à nos traditions, pareille fortune leur serait refusée en France.

Lucien Maury.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

Les Salons des Artistes Français et de la Société Nationale sont de nouveau fraternellement réunis dans le Grand Palais d'où ils avaient été délogés, l'année dernière, par l'Exposition des Arts Décoratifs. Leur distribution agréable permet une visite facile et relativement rapide (il y a toutefois, d'un côté, plus de trois mille peintures et dessins: il y en a plus de seize cents, de l'autre); doit-on avouer que rien, ou presque rien, ne nous ménage une vraie surprise?

L'obligation impérieuse des économies officielles nous vaut l'absence presque totale de ces toiles encombrantes qui font à l'ordinaire le désespoir des conservateurs de Musées. Les habiles metteurs en place des Artistes Français ont rassemblé prudemment dans la grande salle qui forme vestibule au haut des rampes aussi vastes que misérables, remplacées, l'an dernier, par l'escalier triomphal de M. Letrosne, tout ce qu'ils nous engagent discrètement, en somme, à négliger, tableaux qui n'ont de grand que leurs dimensions, et qui ne pourraient se caser dans aucun intérieur; on nous en montrera encore, de toute évidence, tant qu'il y aura des hommes et des femmes, et qui peindront.

Une exposition récente des œuvres de M. Henri Martin, aux galeries Georges Petit, avait déjà permis d'apprécier le décor considérable qui lui a été commandé pour la salle des délibérations du Conseil d'État. Il l'a intitulé : *Le Travail à Paris*, et c'est une vue de la place de la Concorde dont tout le premier plan est occupé par des ouvriers terrassiers, qui piochent, creusent le sol, se redressent, se reposent, dans les attitudes les plus diverses. Le problème était d'éviter la monotonie, et l'artiste lui a donné une solution si simple, que d'un autre elle pourrait déconcerter : il a distribué à ses figurants une variété de pantalons, de ceintures et de chemises où passent tous les tons de l'arc-en-ciel; que le soleil se joue là dessus, et nous aurons des effets presque aussi étincelants que dans la toile célèbre qui a précédé celle-ci, *les Moissonneurs*; si l'artifice est sensible, hâtons nous d'ajouter qu'il n'enlève rien à la valeur exceptionnelle d'un grandiose décor. Je me rappelle, dans cette exposition, du *Port de Marseille* : dans un espace restreint, devant les vaisseaux qu'on décharge, c'est un grouillement extraordinaire de figures d'hommes et de femmes allant et venant sur un quai inondé de lumière; rapprochez-vous, pour saisir sur le vif le travail de l'artiste, que voyez-vous? sur une traînée de cobalt, un petit tas de vermillon, où il semble qu'un tube ait été pressé en hâte; cela fait un relief minuscule, qui accroche la lumière; vous reculez, c'est un visage d'ouvrier qui rit en plein soleil. Il y a dans le métier de ce grand artiste un sortilège presque incompréhensible, et en tout cas inimitable.

Certaines compositions religieuses signées de noms illustres sembleront particulièrement attristantes; une seule, la *Cène*, de M. Sabatté, témoigne d'un grand effort pour renouveler le plus admirable sujet, et le plus difficile peut être, que se soit proposé la suprême expérience des maîtres. M. Sabatté a songé aux Catacombes pour la simplicité, la nudité de son décor; et la lumière irradiée de la figure du Christ se répand sur toute la toile, de façon à nous transporter dans un monde mystique. Mais pourquoi avoir donné aux apôtres des têtes de sénateurs romains? L'Exposition hollandaise ouverte de l'autre côté de la place de la Concorde nous montre de fortes études de Toorop, où le saisissant caractère des figures d'apôtres contraste avec tout ce que celles ci ont garde de conventionnel.

Le décor mythologique de M. Vyy est aimable; celui de M. Pongheon est simplement absurde. M. Dupas n'ayant rien envoyé au Salon, il appartenait aux *Amazones* de M. Pongheon de nous faire entendre le dernier cri du Prix de Rome; nous demandons un commentaire qui nous aide à pénétrer dans les arcanes de cette « poésie pure ». La poésie de M. Narbonne nous sera plus accessible, et, malgré certaines négligences de dessin, je n'hésite pas à regarder ses *Nus dans un paysage* comme le plus beau morceau de peinture des Salons. La figure de grande femme blonde, debout sur un fond sombre et intense de feuillage, dont un décor de gazon, de rochers, de mer au lointain et de ciel nuageux accentue, par sa richesse, la simplicité de tons, est modelée dans une pâte lumineuse qui fait songer à Prudhon et à Corrège; parmi la banalité des innombrables tableaux de nus, en voici un qui nous rend l' « argile idéale » dans toute sa splendeur; cette Ève dont le bras relevé forme une courbe magnifique attend un Adam digne d'elle; M. Narbonne saura-t-il nous le donner?

Il y a beaucoup de grâce et de délicatesse dans *le Repos* de M. Maury, où l'ombre et le soleil se jouent sur un corps jeune, qu'un drap blanc sépare d'une banquette de gazon; près du cadre, la note fraîche et vive d'un géranium fait valoir en perfection cette douce sourdine musicale. Ah, comme nous regrettons l'absence du maître des symphonies subtiles, de M. Ernest Laurent! Le *Retour du Pardon*, de Mlle Odette Pauvert, témoigne de dons un peu incertains encore, que le séjour à Rome précisera peut-être; *l'Enfant prodigue*, de M. Clamens, qui eut mérité plus justement le Prix de Rome, annonce le tempérament d'un beau décorateur.

Les portraits, comme toujours, sont très nombreux aux Artistes Français; *M. Doumergue*, dont M. Marcel Baschet a rendu la physionomie avec la vérité de conscience pénétrante qui est le fond robuste de son talent, se frotte joyeusement les mains, en face de la *Cène* de M. Sabattié; et les portraits au pastel des maréchaux *Foch* et *Pétain* continuent une série iconographique bien précieuse, qui sera dans l'avenir l'honneur très personnel de M. Baschet. M. Patricot a rendu avec une belle sympathie la haute intelligence du maréchal *Fayolle*; M. Constantin Font nous montre, avec une étonnante fidélité, mais dans un cadre un peu grand, *M. Denys Puech* au travail, modelant la glaise. MM. Pierre et Albert Laurens continuent la série de ces portraits clairs, un peu froids et nettement silhouettés où l'on reconnaîtrait au premier abord leur signature, s'ils n'avaient un nombre rapidement croissant de bons élèves et imitateurs, souvent habiles, toujours dociles à ce métier d'imagiers primitifs.

Parmi les paysagistes, voici M. Pointalin, avec un très beau morceau des années anciennes, M. Gagliardini, toujours étincelant, l'abbé Paul Baffet, poète délicat de l'automne, et l'abbé Van Hollebeke, que son vieux presbytère villageois ne cesse pas d'inspirer heureusement, et un très beau peintre, M. André Strauss, dont nous pouvions admirer tout récemment chez Georges Petit une exposition de vues d'Assise et de notre Midi, d'une structure, d'une robustesse magnifiques. M. Victor Charreton a quitté ses arbres et ses fleurs de printemps et d'automne pour les reflets éblouissants d'une neige que l'on sent épaisse et solide. Mme Patrice Bonnet a tiré des collines de l'Ariège, doucement inclinées vers un fleuve sinueux et sillonnées par les attelages des bœufs au labour, la symphonie apaisante d'un triptyque sagement proportionné aux dimensions de nos appartements. M. Rigaud, peintre des cathédrales, nous laisse entrevoir un peu des trésors qu'il a rapportés de Chartres; et, entre tant de natures mortes, je me reprocherais de ne pas citer celles de M. Gustave Corlin, dont la puissance et l'énormité sont dignes des maîtres génois et napolitains du XVII^e^ siècle que l'érudition contemporaine a su remettre en bonne lumière; mais Cézanne aussi a passé par là.

Le grand hall de la sculpture est comme toujours frais et reposant; mais les œuvres fortes y apparaissent plus rares que jamais; et l'absence du style, ou, si l'on préfère, de cette simplification nécessaire à un art étroitement relié à l'architecture, se fait sentir douloureusement. Les groupes de bronze, pour des monuments aux morts, de M. Broquet, sont d'un réalisme saisissant, qui arrache presque un cri d'émotion, et pourtant doit-on y reconnaître vraiment l'œuvre d'art? Un seul buste, dans cette assemblée de personnages insuffisamment déliés, m'a paru l'emporter singulièrement sur tout le reste par les qualités durables du chef-d'œuvre; c'est l'effigie en bronze du *comte de Kels*, par M. Landowski; jamais le sentiment de la force romaine, qui est la vertu

essentielle de cet artiste, ne l'a mieux servi: l'énergique simplicité de ce buste est cent fois préférable aux plus ambitieuses compositions philosophiques.

Essayer de décrire le Salon de la Société Nationale, c'est surtout s'exposer à en remarquer les vides, si ingénieusement dissimulés qu'ils puissent être. Mais où sont les neiges d'antan? le refrain de la ballade mélancolique est trop naturellement de saison dans ce Salon déserté par ses principaux fondateurs. Les vides? on s'est adressé aux morts pour les remplir. L'exposition rétrospective de Willette nous fait regretter que l'on n'ait pas substitué à des peintures un peu creuses un choix des lithographies d'une grâce malicieuse, si faussement et spirituellement ingénue, du pauvre Pierrot, du célèbre gamin de Paris; mais l'exposition de Cottet consacre la grandeur trop méconnue en ces derniers temps d'un artiste hors pair. Ses paysages et ses figures de Bretagne, peintures d'une noblesse funèbre qui égale l'inspiration des grands Espagnols de jadis, et son Espagne, cette Espagne où il semble qu'il ait retrouvé les racines de son génie, ces vues de Tolède et de Ségovie à demi plongées dans les ombres chaudes du crépuscule, je ne sais à quoi les comparer, car il n'est comparable qu'à lui-même, le pauvre Cottet, si merveilleusement doué, qui a assisté avec une amertume infinie à sa lente destruction.

A quoi bon citer, comme chaque année, des peintres tout pareils à eux-mêmes? Nous connaissons la Bretagne de M. Dauchez, et les montagnes de M. Comminal; de ce dernier pourtant nous noterons qu'il s'éloigne toujours plus résolument de la nature, pour n'y voir enfin qu'une immense joaillerie; il y avait bien, à sa toute récente exposition de la galerie Simonson, des études prises sur le vif, à Pralognan entre autres, mais ce n'était pas des tableaux. M. Willaert continue ses beaux paysages de Gand; M. Paul de Castro a trouvé en Provence, autour d'Avignon, un renouvellement des belles sensations lumineuses qu'il cherchait avec succès à Paris et à Rouen; c'est en Provence aussi que M. Gaulinat découvre les lignes si heureusement pondérées entre lesquelles il sait doser l'ombre et le jour; et M. Gaston Prunier, plus réaliste dans ses études à l'huile, garde dans ses aquarelles la poésie profonde du bleu et du vert.

M. Roger Reboussin, cet animalier d'une observation si aiguë qui nous fait vivre dans l'intimité d'une faune dont il a étudié aussi patiemment les habitudes que le poil ou le plumage, développe et compose, cette fois-ci, pour un grand ensemble décoratif, les notes si précises depuis longtemps rassemblées : *la Chasse*, *le Vol*, *la Parade*, ce sont des écureuils, des faucons, des hérons dans le paysage qu'ils habitent, forêt, falaise ou marais, et *la Migration*, qui représente un grand vol d'oies sauvages, évoque le style net et vibrant des maîtres japonais.

Le triomphateur du Salon de la Nationale est M. Maurice Lobre, avec ce *Salon de la Guerre* où le peintre subtil des intérieurs et des intimités, devenu, par une surprise d'enthousiasme, le poète des cathédrales, mais toujours fidèle à son cher Versailles, a traduit et condensé la majorité de Louis XIV. Une solennelle fanfare guerrière prend son départ dans les accents sourds et profonds des marbres verts et mauves qui encadrent le grand ovale de stuc, le bas-relief du Roi couronné par la Victoire; les notes vives des cuivres dorés élèvent le diapason de sa joie; elle s'apaise, elle nage lentement dans la clarté des parois de cristal, et le grand lustre d'améthyste semble y insérer un rappel des longs efforts enfin récompensés; car voici que s'entr'ouvre une baie de lumière, et la Galerie des Glaces accueille toutes les gloires de la France. Ce tableau de haute taille et d'expression magnifique restera dans l'œuvre de Lobre comme le sommet patiemment atteint de la plus noble des ascensions.

N'y a-t-il pas quelques portraits où s'arrêter? Cette charmante *Tête d'Enfant* n'est pas de Fragonard, elle est de Mme Forain; et, sur ce panneau modeste, cinq petits portraits aux crayons de couleur, un à l'huile, nous introduisent délicatement, tendrement auprès de jeunes filles et de jeunes femmes qui ont une grâce toute française; le *Portrait de Femme*, par M. Guiguet, mais c'est la fraîcheur même et toute la caresse du printemps.

Le Salon des Tuileries (qui est à la Porte Maillot) n'offre point à ses visiteurs, comme les deux autres, l'attrait de sièges confortables, de tapis, de boissons variées, il leur offre, ce qui vaut mieux, un peu d'art vivant; mais les découvertes sont lentes à venir dans ce palais de bois qui semble une écurie aux boxes interminables. L'œuvre d'art qui y domine toutes les autres appartient à la sculpture; c'est

la *Minerve* de M. Bourdelle; peut-être l'heure n'est-elle pas venue de porter un jugement définitif sur ce bronze extraordinaire, qui doit faire partie d'un grand ensemble architectural. Des peintres dissidents de la Nation quelques-uns manquent; ni Lucien Simon, ni René Ménard ne sont venus; et M. Albert Besnard ne s'est fait représenter que par deux de ses anciennes peintures à l'eau, si prestigieuses d'ailleurs, où revit le mystère de l'Inde. M. Jacques-Émile Blanche a envoyé les très beaux portraits de *Francis Viélé-Griffin* et d'Igor Stravinsky; M. Foujita, plus japonais que jamais, émerveille un groupe toujours compact de curieux par son propre portrait; M. Boutet de Monvel héroïse, sans se lasser, la taille de ses modèles.

La section religieuse, si l'on peut dire, comprend un grand décor de Mlle Valentine Reyre, destiné à être exécuté à fresque dans l'église de Sainte-Thérèse, construite à Montmagny par M. Auguste Perret; elle aurait dû comprendre l'esquisse tout au moins de la magnifique frise que M. Maurice Denis achève pour Saint-Louis de Vincennes; M. Maurice Denis s'est contenté d'envoyer trois tableaux de chevalet, de ces compositions où il renouvelle la tradition classique par l'apport d'un sentiment très moderne, une *Visitation*, une *Présentation*, une *Assomption;* M. Georges Desvallières surprend et force l'admiration par l'étrange et puissante harmonie de son *Église douloureuse*, dont on pourrait tirer un splendide vitrail; et, dans les grandes aquarelles de Mme Lucien Simon, les Saintes Femmes et les anges continuent à se rencontrer parmi les fleurs d'un jardin de printemps.

De Mme Marval, de MM. Jules Flandrin et Charles Guérin, de M. Jaulmes, de M. Priret les tableaux maintiennent les données bien connues de ces excellents artistes; MM. Albert André et Jacques Brissaud les accompagnent dans leurs délicates études d'intérieurs. M. Amandean a raffiné jusqu'à l'extrême sa musique si précieuse et voluptueuse. Cependant, un peu plus loin, les accents des fauves commencent à retentir. M. Othon Friesz demeure un peu barbare dans son grandiose *Port de Nantes;* M. Asselin gâte un beau talent par la présentation d'un *nu* ignominieux; le *Vu* de M. Favory est d'une dureté atroce; et M. Alix caricature outrageusement Daumier. Le cubisme de M. André Lhote devient accessible aux plus profanes. Tout au fond du Palais de bois éclate le délire d'une ménagerie; mais rassurons-nous, chaque porte de ces boxes est munie de l'inscription : *Sortie de secours!* Regardons pourtant avant de sortir, quelques paysages qui apportent dans ce Salon tumultueux une note de douceur et de repos : avec *la Bergère de Morvan*, de M. Louis Charlot, nous planons dans l'atmosphère salubre et vivifiante que Millet et Cézanne nous ont fait aimer; M. Chabaud, M. Deltombe, M. Seyssaud, M. Laprade, Mme Suzanne Pichon nous retiennent quelques instants; M. Paul Jamot sait voir aussi clairement et sincèrement, la palette en main, que lorsqu'il tient sa belle plume de critique et d'historien d'art. Que dire enfin des paysages délicieux de M. Charles Lacoste, sinon que ce poète, comme son grand ami Francis Jammes, s'élève par la science la plus subtile à la divine simplicité, et pénètre, à force de patience et d'amour, au plus profond secret de la nature innocente?

André Pératé.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

Gilbert Mauge : *Fonction de X* (Les Cahiers nouveaux. Éditions du Sagittaire S. Kra).

L'effort d'une jeunesse qui s'ingénie à susciter « dans son cerveau un peu du cerveau futur » est toujours un spectacle émouvant. Il ne suffit pas de crier à l'obscurité, il importe de goûter cette façon neuve d'exprimer des vérités fugitives et éternelles. Gilbert Mauge apporte à ce jeu une bien subtile et gracieuse ingéniosité; cette plaquette, grosse d'intentions, abonde en traits qui ont de l'invention la nouveauté et la piquante saveur. « L'intellectualisme, c'est l'intelligence des autres. » Gilbert Mauge a bien raison de le proclamer; encore convient-il de noter que son exemple s'inscrit en faux contre ce malicieux aphorisme. Il faut être presque aussi désabusé que l'Ecclésiaste pour dédaigner l'amour, ou pour écrire : « Lui, solitaire, se disait que les îles tremblantes sur les mers bleues, les grands vaisseaux d'argent tachés de rouge, ne valent pas un peu de littérature française. » Ce culte des lettres françaises est peut-être l'effort suprême d'un héroïsme.. On serait surpris que l'avenir n'entendît plus parler de Gilbert Mauge. Qui est Gilbert Mauge? V.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

RÉFUGIÉS DE BULGARIE ET DE GRÈCE

La Commission financière de la Société des Nations est saisie d'une demande d'emprunt de 3 millions de livres sterling formulée par le gouvernement bulgare

pour être affectées à l'établissement de ses réfugiés. Dès qu'il s'agit de charité un consentement universel devrait aplanir toutes choses, mais malheureusement, dans le cas de la Bulgarie, il y a des à-côté un peu suspects qui méritent examen et les voisins de cet État, Yougoslavie, Roumanie et Grèce demandent, si la Société des Nations consent l'emprunt, des garanties positives pour que son produit ne soit pas affecté à de toutes autres fins.

Si cette somme considérable doit servir à alimenter les comités macédoniens en guérilla sur les frontières, l'institution pacifique de Genève aura fait une singulière besogne. Or cette hypothèse n'est pas chimérique. Comme la Bulgarie présente comme « réfugiés » les Macédoniens qui forment précisément l'élément turbulent revendiquant le territoire abandonné, même une distribution individuelle et nominative de secours, de nature à satisfaire toutes les commissions de contrôle équivaudrait à subventionner les comités dont les bénéficiaires font partie.

Comment d'ailleurs ces commissions de contrôle fonctionneront-elles à en juger par le rapport présenté par M. Albert Thomas au bureau international du travail ? Sur la foi des chiffres qui lui ont été fournis à Sofia, il évalue les réfugiés bulgares à 700.000. Mais dans un second chapitre, en en faisant le décompte par catégories, il n'en trouve plus que 550.000 et quand on s'amuse à totaliser les chiffres des tableaux de répartition par département on n'en trouve plus que 221.191. Et l'indiscret qui se mêlerait d'étudier les résultats du dernier recensement — pas destinés à la propagande extérieure — ne trouverait même pas 200.000. Si le rapporteur général du bureau international du travail jongle aussi libéralement avec les chiffres, en acceptant tout ce qu'on lui raconte à Sofia, on voit mal quel contrôle on pourra exercer par la suite. Le secrétaire général de l'Union des associations pour la Société des Nations, M. Ruyssens, se vit, à son passage à Sofia, présenter comme réfugiés des gens nés en Bulgarie de parents émigrés il y a bon nombre d'années. D'autres appartenaient aux émigrés volontaires en vertu de la convention gréco-bulgare et avaient quitté la Macédoine ou la Thrace en emportant leur argent, leurs biens meubles, après avoir liquidé le reste en laissant leur fortune immobilière aux soins de la commission mixte. Réclamer des secours pour ceux-là est d'une exagération quelque peu violente. Le *Messager d'Athènes* signale que sous le même vocable de « réfugiés » l'on englobe également les Bulgares venus de Bulgarie en Macédoine et en Thrace en 1913 et qui durent repartir quand la fortune des armes changea. « Grâce à ce système de calcul et en remontant au déluge, c'est-à-dire à 1878, année de la fondation de l'État bulgare, on arrive à ces chiffres impressionnants. En cinquante ans, les premiers de ces « réfugiés », leurs enfants et petits-enfants avaient cependant le temps de prendre racine. » Il en serait de même des réfugiés venus depuis les guerres balkaniques si le gouvernement bulgare n'avait pas voulu les maintenir en l'air, cultivant leurs rancunes et leurs désirs, pour avoir sous la main une armée d'invasion en Macédoine. Ce sont les constatations mêmes de la commission chargée en novembre dernier par la Société des Nations de l'enquête sur l'incident gréco-bulgare de Demir Kapou.

On a, à cette époque, on s'en souvient, fait grand grief à la Grèce d'avoir manifesté trop d'émotion du meurtre d'une de ses sentinelles et de l'un de ses officiers envoyés en parlementaire. On l'a condamnée à 30 millions de levas de dommages-intérêts à l'égard des malheureux paysans bulgares qui avaient dû fuir devant l'armée grecque. J'ai dit (*Revue Bleue*, 10 janvier 1926) ce que je pensais de ce jugement et de l'exagération manifeste de la sentence, les déprédations connues se résumant en quelques poules et autres larcins coutumiers aux soldats en campagne et les paysans bulgares ayant repris aussitôt leurs occupations sans qu'aucun enquêteur ait pu s'apercevoir que, la veille, tout eût été la « ruine et deuil ».

La tactique était de ne faire à la Bulgarie nulle peine même légère et de lui inspirer une admirative vénération pour l'impartialité de la Société des Nations, ou plutôt sa partialité bienveillante à l'égard de l'Allemagne et de ses anciennes alliées.

Cette satisfaction n'a pas eu pour résultat d'apaiser les Bulgares. Il semble qu'elle les a plutôt mis en goût de continuer leurs exploits, et dans les derniers jours de mai, près de Cometini, trois soldats bulgares, du 10e Régiment du Rhodope, en uniforme, ont attaqué un poste grec. Les cadavres de deux des assaillants sont restés sur le terrain et le troisième agresseur a été fait prisonnier. Quelques jours auparavant les comitadjis bulgares avaient fait parler d'eux en territoire serbe, à Strumnitza. A la frontière roumaine, il en est de même. Le gouvernement bulgare se déclare sans action sur ces francs-tireurs, défenseurs exaltés des aspirations nationales. Mais en même temps, il consacre, par d'habiles jeux d'écriture, le plus clair de son budget, 1.360.000.000, au ministère de la presse et transforme en 75.000 les 30.000 hommes d'effectifs autorisés par le traité de Neuilly (*Revue Bleue*, 21 mars 1925). On comprend que les voisins se mêlent de l'emploi de l'emprunt dit des réfugiés.

Bien différente est la conclusion que l'on peut tirer de la lecture du dixième rapport trimestriel de la Commission d'Établissement des réfugiés en Grèce sous la signature de Sir Robert Graves.

En raison des disponibilités financières réduites la commission s'est bornée à renforcer les colonies déjà créées dans les différentes provinces du pays, en perfectionnant et en complétant leur outillage.

Mais à la fin du trimestre écoulé la commission a eu la satisfaction d'enregistrer le remboursement de plus de 28.000 livres sterling, dont 6.094 par les réfugiés agriculteurs et 22.050 par les réfugiés urbains (au total environ 3 millions de francs).

De plus la vente de la récolte des tabacs dans la plupart des régions de la Macédoine, à des prix relativement satisfaisants, permettra à un nombre considérable de cultivateurs de s'acquitter au cours de l'été d'une partie de leurs dettes envers la commission. Dans le cas où la récolte des céréales réussirait — les prévisions en Macédoine sont plutôt favorables — une partie des cultivateurs de céréales sera aussi en état de faire un premier versement en automne.

Il n'est pas de plus magnifique témoignage de l'activité laborieuse des réfugiés hellènes que ces remboursements déjà effectués après deux ans d'établissement. L'emprunt de 10 millions de livres sterling a réellement servi là une cause humanitaire et par surcroît utile à la communauté.

Sur un total d'environ 1.400.000 réfugiés se trouvant en Grèce la commission a déjà installé d'une façon plus ou moins complète 622.865 personnes dont 560.635 agriculteurs et 72.230 urbains.

Il reste donc environ la moitié des réfugiés auxquels aucune aide n'a été fournie par la commission.

En prévision du cas où le Gouvernement hellénique s'adresserait à nouveau à la Société des Nations pour obtenir un emprunt supplémentaire, la Commission a demandé à ses services de lui faire savoir quelles sommes seraient nécessaires pour compléter les installations existantes d'une part, et d'autre part, pour installer 28.000 nouvelles familles (8.000 agricoles et 20.000 urbaines).

Les chiffres fournis ont donné le résultat suivant :

A. Pour compléter les installations existantes	L. 2.300.000
B. Pour installer 8.000 nouvelles familles agricoles	» 800.000
C. Pour installer 20.000 nouvelles familles urbaines	» 2.000.000
	L. 5.000.000

Le nombre ci-dessus de 8.000 familles agricoles qui a été pris comme base, ne représente pas le nombre total des réfugiés agricoles non-établis, et se trouvant, pour la plupart, éparpillés dans les grandes villes telles qu'Athènes, Le Pirée, Salonique et Cavalla. Vu que, d'une part, il a été impossible, pour des raisons techniques, d'arriver à faire le dénombrement exact des personnes appartenant à cette catégorie, et que, d'autre part, la quantité des nouvelles terres disponibles est fort limitée, on a préféré se borner au chiffre de 8.000 qui est basé sur les données recueillies jusqu'à cette date par les services de la Commission; ce chiffre représente un minimum.

Le nombre de 20.000 familles urbaines n'est pas, non plus, basé sur un dénombrement exact et constitue également un minimum.

Rendant compte de ses dépenses, la commission énumère ses travaux :

Réparation d'un grand nombre de maisons turques et bulgares qui se trouvent dans un état de délabrement complet; construction de nouvelles habitations pour les réfugiés actuellement logés dans des abris de fortune (huttes, églises, etc.); achats de troupeaux pour les réfugiés, installés sur les frontières et dans les régions montagneuses où, par suite de la pauvreté des terres, les habitants sont obligés, pour vivre, de faire de l'élevage en plus de l'agriculture; exécution de nombreux petits travaux d'assèchement de marais dans le voisinage des villages pour soustraire les habitants aux effets nuisibles du paludisme; achats complémentaires de bêtes de labour; établissement d'un cadastre, chose essentielle pour arriver à recouvrer la valeur des terres cédées aux réfugiés.

Actuellement, toutes les réserves de terres immédiatement disponibles paraissent épuisées. La preuve en est qu'un nombre considérable de colonies existantes n'ont pas assez de terres, la moyenne du lot, par famille réfugiée, pour toute la Grèce, ne dépassant pas 3 1/2 hectares. A noter que dans cette moyenne sont comprises les terres cultivables et non cultivables. Si on prend seulement les terres cultivables, la moyenne est encore plus basse. Tout le monde en Macédoine — réfugiés et indigènes — se plaint du manque de terres. Quant à l'élevage qui a toujours été pratiqué sur une grande échelle dans les provinces septentrionales de la Grèce, il paraît sérieusement menacé, par suite du manque de pâturages, les terres autrefois utilisées comme pâturages ayant été, en grande partie, affectées à l'agriculture.

En attendant de pouvoir mettre de nouvelles terres à la disposition de la Commission, le gouvernement hellénique a, aux termes d'un décret-loi, transféré au nom de l'office autonome des réfugiés, toutes les terres et propriétés de toutes catégories agricoles ou urbaines où la Commission a établi des réfugiés, édifié des maisons, etc. Sir Robert Graves en a publiquement exprimé sa satisfaction.

« La promulgation du décret, a-t-il dit, constitue un important pas en avant et la Commission a tout lieu d'être reconnaissante envers le gouvernement pour les bonnes dispositions dont il a fait preuve en remplissant cette formalité indispensable imposée par le protocole de Genève et par les engagements pris envers ceux qui ont émis l'emprunt. »

Ceux qui ont pu se rendre en Grèce ont été en mesure, aux environs même d'Athènes, de se rendre compte du travail accompli. Autour de la Capitale en effet s'élèvent trois véritables cités : *Byron*, *Nouvelle Ionie*, *Kokkinia* qui sont des modèles d'agglomération urbaine.

Ces cités sont divisées généralement en carrés contenant en moyenne six grandes maisons, séparées entre elles par des petits passages ou ruelles. Chacune de ces grandes maisons contient 12 logements à un ou deux étages et composés, chacun, de deux ou trois pièces.

Les quatre côtés de ce carré donnent sur une large rue bordée d'arbres; devant chaque logement s'étend un petit espace de gazon; enfin derrière chaque logement s'étend un emplacement vide d'une profondeur d'au moins six mètres. La plantation des arbres dans les rues a déjà commencé et se poursuivra petit à petit selon les ressources. On a prévu, également, au centre de ces cités, un emplacement pour des petits parcs.

La cité de « la Nouvelle Ionie » abrite 15.398 personnes dont 8.805 veuves ou orphelines d'Asie-Mineure. Les habitants s'adonnent principalement à l'industrie des tapis qui a dix usines et 600 ateliers privés dans l'enceinte de la Cité.

Cette Cité est également pourvue d'une école, d'un hôpital avec 100 lits, d'un Office de consultations médicales. Les soins y sont donnés gratuitement.

Les logements sont accordés aux réfugiés contre versement immédiat de 10 % de leur valeur, les autres 90 % payables par versements successifs échelonnés sur 15 années.

La Cité Byron a 29.196 habitants et la Cité Kokkinia : 28.897.

La Grèce a su répondre brillamment à la confiance que la Société des Nations a mise en elle.

René Puaux.

Bulletin Yougoslave

LES DETTES DE GUERRE

Au mois de février 1915, quand on sentit que la guerre mondiale serait de longue durée, les ministres des Finances des grands alliés : Angleterre, France et Russie se réunirent à Paris pour fixer une politique financière commune et solidaire. L'esprit qui régnait à cette époque s'est manifesté par une décision concernant précisément les finances du royaume de Serbie.

A cette occasion, il fut décidé de consentir à la Serbie une nouvelle avance de 150 millions de francs français, dont le versement se ferait par tranches mensuelles de 30 millions de francs, incombant pour 10.000.000 de francs à chacune des puissances mentionnées. Mais,

vu les difficultés financières de la Russie, la Grande-Bretagne et la France assumèrent par moitié le versement de la part russe.

C'était là, en vérité, la création du front unique financier. C'était en quelque sorte l'unité de commandement qui, plus tard, se vit transportée dans le domaine des opérations militaires. La terminologie financière cette pratique fut dénommée dans les communiqués officiels : répartition équitable des charges de guerre.

A partir du mois d'avril 1917, lors de l'entrée des États-Unis dans la guerre, les richesses immenses de l'Amérique du Nord devinrent accessibles aux alliés d'Europe, et ceux-ci commencèrent rapidement à demander et à obtenir des emprunts. Ces emprunts furent contractés, non seulement pendant les hostilités, pour des achats de matériel de guerre et de vivres, mais même après l'armistice, en 1919 et 1920, pour servir surtout au ravitaillement et à la reconstruction des régions dévastées par le rachat des stocks américains restés en Europe.

C'est en effet de cette façon que la dette de guerre serbe naquit. Au 1er janvier 1926, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes devait à ses alliés les sommes suivantes :

Aux États-Unis ..... 62,850,000 dollars
A la Grande-Bretagne .... 23,983,743 livres sterling
A la France ..... 1,758,500,000 francs

Si nous transformons ces chiffres différents, en tenant compte du cours actuel du dinar, nous obtiendrons pour la dette de guerre une somme totale de 15 milliards de dinars environ.

Il est toutefois nécessaire de souligner que le montant de la dette en Angleterre et en France n'est pas encore définitivement fixé. Les pourparlers étant en cours, il y a tout lieu d'espérer qu'il sera sensiblement réduit puisque, au moment de la livraison du matériel de guerre, d'importantes retenues furent opérées au détriment de l'Etat serbe.

En ce qui concerne notre dette aux États-Unis, le règlement, fixé au mois de mai dernier par la Commission américaine et la délégation yougoslave, vient d'être tout récemment ratifié par le Sénat américain. Ce règlement se présente ainsi :

La dette se chiffre à 62,850,000 de dollars, y compris le capital et les intérêts échus qui sont de 4 1/2 % jusqu'au 15 décembre 1929 et 3 % jusqu'au 15 juin 1995.

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes a versé immédiatement au Trésor américain la somme de 7,111,250 dollars pour arrondir le montant fixé et s'engage à verser les 62,850,000 dollars en 62 annuités.

Le premier versement est de 900,000 dollars, il doit être effectué le 15 juin 1926. Jusqu'à 1932, ces versements seront de 900,000 dollars, et après cette date ils augmenteront progressivement. Pour l'année 1934, le versement est de 3,600,000 dollars ; pour 1938, de 4,000,000 dollars ; pour 1943, de 6,074,000 dollars ; pour 1950, de 8,071,000 dollars et pour 1960, d'un million de dollars. Après 36 ans, le versement sera de 2,006,000 dollars. Dans les dernières années, les annuités seront de 2,406,000 dollars.

Les intérêts commenceront à partir de 1937 : 0,10 % jusqu'au 15 juin 1940 ; 0,50 % jusqu'en 1954 ; 1 % jusqu'en 1957 ; 2 % jusqu'en 1960, et jusqu'à la fin les intérêts seront de 3 1/2 %.

Le paiement de la dette s'effectuera en dollars-or, cependant, à la demande du gouvernement serbo-croato-slovène, d'autres papiers pourront être employés pour les versements. L'article premier du règlement prévoit pour le royaume des Serbes, Croates et Slovènes la faculté de demander l'ajournement du paiement, sans toutefois le lui accorder qu'à partir du 15 juin 1937. Enfin, l'article sept prévoit que la somme totale de la dette yougoslave sera répartie en obligations de 1000 dollars chacune, exemptes d'impôts et cotées sur les Bourses. Le royaume serbo-croato-slovène s'engage à les racheter, à toute demande américaine, au prix de leur valeur nominale.

Quant à la dette vis-à-vis de la Grande-Bretagne, selon un accord mutuel déjà intervenu, les négociations à Londres commenceront à bref délai.

Il en est de même pour la dette de guerre yougoslave en France ; on attend en effet, et d'après l'entente préalable entre les gouvernements de Belgrade et de Paris, le règlement des dettes alliées en Amérique pour entamer ensuite les pourparlers à Paris.

Borivoié B. Mirkovitch.

Bulletin Tchécoslovaque

Depuis la dissolution de la Coalition, la vie politique intérieure de la Tchécoslovaquie est très agitée. Le gouvernement de fonctionnaires présidé par M. Cerny qui a succédé au cabinet coalitionniste de M. Svehla a hérité de lourdes difficultés. Il y avait d'abord la question des traitements des fonctionnaires à résoudre ; toute importante dont on ne pouvait plus différer l'échéance. Cette question, assez épineuse en elle-même, fut compliquée par la jonction avec deux autres questions non moins importantes : l'introduction des droits de douane fixes sur les produits agricoles, réclamée énergiquement par le parti républicain agraire, et la réforme des traitements du clergé, exigée, avec non moins d'énergie, par le parti populiste.

Les deux partis socialistes tchèques, la social-démocratie et les socialistes tchèques, ont protesté violemment contre l'introduction des droits de douane fixes, prétendant qu'elle causera une nouvelle augmentation du coût de la vie ; partisans résolus de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ils protestaient contre la loi sur les traitements du clergé. Ils ont porté l'agitation dans la rue ; les communistes n'ont pas manqué d'exploiter la situation pour fomenter le mécontentement dans les masses. Ce furent de belles journées pour les démagogues : il y eut des bagarres dans les rues de Prague et des coups échangés entre les manifestants et la police. Quant au mouvement autour des centaines de millions destinés au clergé, en réalité, la dépense ne représentera que 50 millions. Au Parlement, les partis socialistes tchèques, allemands et les communistes ont fait une obstruction tapageuse et il y eut des scènes de pugilat déshonorant la Chambre et le parlementarisme. Les communistes surtout se sont signalés par une brutalité sauvage. Dans le désir de renverser le gouvernement, les socialistes tchèques sont allés jusqu'à vouloir révoquer M. Benès qui les représente au cabinet de M. Cerny, sans le dévoiler, par ce geste, la manifester de la méfiance.

Devant cette situation, une majorité s'est formée pour la circonstance : agrariens tchèques et allemands, populistes tchèques et slovaques, petits commerçants et démocrates nationaux se sont entendus pour les exigences de la minorité socialiste et communiste et formèrent une

suite de bloc des partis bourgeois. Pour la première fois depuis que la République existe, une majorité mixte s'est formée à la Chambre tchécoslovaque et les lois ont été votées, à une majorité très solide, malgré l'obstruction de l'opposition. L'effervescence causée par les manifestations socialistes et communistes n'allait pas sans trouver un contre-coup; le mouvement fasciste, c'est-à-dire, nationaliste, qui, d'abord était assez insignifiant, a pris des proportions assez considérables pour inquiéter et pour énerver quelques chefs socialistes. Dans des meetings anti-fascistes, M. Soukup, vice-président social-démocrate du Sénat, et M. Pik, député et maire de Plzen, ont fait des déclarations désobligeantes pour M. Mussolini, mettant ainsi M. Benès dans une situation délicate et le forçant à exprimer des regrets de cet incident d'autant plus absurde que l'opinion générale tchécoslovaque est très favorable à l'Italie : dernièrement encore, l'amitié italo-tchèque a été affirmée par quelques manifestations militaires retentissantes, à l'occasion de l'inauguration, à Benesov en Bohême et à Rovereto au Trentin, des monuments élevés aux victimes tchèques et italiennes de l'absolutisme autrichien.

Tous ces événements prouvent que les partis socialistes qui, dans la coalition, avaient beaucoup d'influence, se trouvent impuissants dans l'opposition qu'ils avaient choisie eux-mêmes, contre le bloc des partis bourgeois. Il semble qu'ils seront obligés de chercher des moyens de rétablir, d'une façon ou d'une autre, la coalition qu'ils ont brisée un peu à la légère, d'autant plus que les social-démocrates sont gênés par le voisinage trop intime des communistes, tandis que les socialistes tchèques ont, vis-à-vis de leurs électeurs nationalistes, une situation difficile voisant avec les nationalistes allemands.

D'autre part, les démocrates nationaux sont également très gênés de coopérer, malgré eux, avec certains partis allemands.

Les événements nous diront bientôt, si ces considérations seront assez fortes pour changer la situation actuelle qui met en présence deux blocs mixtes ou si l'on reviendra à l'ancien système de la coalition des partis tchèques.

En attendant, il faut que les esprits s'apaisent, qu'ils montrent plus de sang-froid et que les hommes politiques consacrent plus d'attention à la situation extérieure.

Il ne peut être sérieusement question de la démission de M. Benès : son crédit à l'étranger appartient à la nation entière et des difficultés ou les dissentiments d'un parti, fût-ce le sien, ne peuvent pas prétendre à affaiblir la situation internationale du pays. Aussi ne croyons-nous pas que le Président de la République puisse accepter la démission au moment où la Société des Nations traverse une crise, au moment où le comte Bethlen, malgré son échec honteux à Genève, se cramponne au pouvoir, au moment, où les légitimistes hongrois relèvent la tête. Ce n'est pas l'heure de changer de ministre des Affaires Etrangères, d'autant moins que M. Benès vient de renouveler, pour trois ans, la Petite Entente dont il est le créateur. Depuis qu'elle existe, la Petite Entente a donné des preuves et apporté des avantages politiques inappréciables, non seulement à tous ses membres, mais à l'Europe entière. Elle constitue, en Europe centrale, un gage de sécurité. A la conférence de Bled, on a pu constater la solidité du système édifié par M. Benès et ses collègues, et le nouveau ministre de la Roumanie, M. Mitilénés, s'est trouvé en parfait accord avec MM. Benès et Nintchitch. Il est à espérer que la Pologne, sous le nouveau régime, ne s'écartera pas de la ligne suivie par M. Skrzynski et que M. Zaleski, continuera à collaborer étroitement avec la Petite Entente. Espérons que nous entendrons sous peu, de Varsovie, des paroles plus explicites que la déclaration trop générale de M. Zaleski.

***

Entre temps, sans se laisser troubler par la situation politique, les Sokols ont préparé leur VIII[e] Fête Fédérale dont les principales journées sont les 4, 5 et 6 juillet.

Ce que les Olympiades étaient pour la Grèce antique, les Fêtes Fédérales des Sokols le sont pour la Tchécoslovaquie. La nation entière et des milliers d'étrangers afflueront à Prague pour assister à l'un des plus beaux spectacles de force physique et morale qu'on puisse imaginer.

Fondée en 1862 par Miroslav Tyrs, professeur d'esthétique à l'Université de Prague, le *Sokol* (le Faucon) devait être une réalisation moderne de l'idéal de l'antique καλὸς κἀγαθός, une école de beauté, de force et de souplesse physiques en même temps qu'une école de discipline, de volonté et de patriotisme.

Après des débuts modestes, la société a pris un développement insoupçonné : elle compte aujourd'hui 389.691 membres dont 93.419 femmes. Avec les sections des jeunes gens et de jeunes filles (adolescents et pupilles), le nombre global dépasse 600.000 membres.

Le clou du programme des fêtes, ce sont les exercices d'ensemble qui, cette année, seront exécutés par 14.500 gymnastes hommes, puis, par un nombre égal de femmes.

Ceux qui ont eu l'occasion de voir la dernière fête Fédérale ne me démentiront pas si je dis que c'est un spectacle incomparable que de voir douze mille hommes, puis, douze mille femmes, exécuter, sur l'immense stade, les mêmes mouvements gracieux et rythmiques avec une précision qui tient du prodige. Pour moi, je ne saurais comparer l'effet produit par cette masse animée de la même volonté qu'à la puissance d'émotion que j'ai ressentie lorsque, pour la première fois, je me suis trouvé face à l'océan. Le bruit étrange et sifflant de ces vingt-quatre mille bras virils faisant des moulinets dans l'air, l'ondoiement gracieux de ces douze mille corps sveltes de femmes, réglé par un ressort invisible, sur un champ immense, changeant de couleur, tantôt bleu, tantôt blanc, tantôt rouge, selon les positions des corps, aux rythmes allègres de la musique, c'est un spectacle dont on chercherait en vain l'équivalent.

L'organisation d'une manifestation pareille demande un effort humanier et moral des plus grands, mais tous les Sokols travaillent avec joie à l'œuvre commune sans attendre aucune récompense, fidèles à leur devises : *Ni profit ni gloire!*

La Fête Fédérale sera une preuve de la force vitale du peuple tchécoslovaque; au moment de la décadence de la vie politique, elle sera une manifestation d'idéalisme désintéressé, une haute leçon de dévouement et d'esprit de sacrifice au service de l'idée nationale.

H. Jelinek.

Le Gérant : M. Hédan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 14 64e ANNÉE 17 JUILLET 1926

LA PREMIÈRE CONFESSION

I

La porte basse d'un couvent de Réparatrices s'ouvrait à côté de ma maison. De ma fenêtre je surprenais, parfois, les sœurs silencieuses qui allaient et venaient, deux à deux, les toiles mises à sécher, le petit jardin cultivé avec cette admirable minutie de la vie dévote. Un tremblement de cloche me parvenait de temps à autre, au milieu de la journée, ou faisait sursauter le sommeil de mes nuits; plus d'une fois je suspendis mes jeux pour réfléchir : « Mon Dieu, que se passe-t-il dans cette maison? »

Lorsque mon imagination enfantine avait déjà peuplé de fantômes cette demeure de mystère, ma grand'mère me dit, entre deux toux :

— Enfant, c'est un couvent de Réparatrices. Je te mènerai prier à la chapelle.

Nous y allâmes. Les cires brûlaient et la lumière courait sur les oripeaux des saints : la lumière muette, la lumière obscure, celle qui n'irradie ni ne se répand, celle qui fait de chaque flamme une étincelle fixe et isolée, au milieu des plus absolues ténèbres. De l'ombre surgissaient çà et là un visage à demi livide, un bras ensanglanté de Christ, une main, avec un bâton, qui bénissait. Lorsqu'entrait une femme vêtue de noir, c'était comme si une tête eût volé en l'air. « Mon Dieu que se passe-t-il dans ce couvent? » Il y avait dans l'atmosphère quelque chose de maléfique.

En sortant de la chapelle ce jour-là, j'entendis trois vieilles qui contaient le secret caché dans ce couvent. La grand'mère déroulait avec le sacristain je ne sais quelle histoire sur les chevèches et l'huile de l'église, et je pus me glisser jusqu'au groupe où les trois commères, comme trois Parques laborieuses, tissaient leurs médisances ordinaires.

Et une vieille parla :

Ces religieuses, mes bonnes dames, sont celles qui ont arrangé ces fameuses recettes de l'art de découper et de cuisiner que nous ont léguées nos mères et qui même sont encore en vogue.

Et une autre vieille :

— Je sais. Je suis une vieille amie du couvent et, pour sûr, je m'y suis mariée. Ce fut une belle journée!

Et la troisième :

— Voilà bien des années que personne ne se marie plus dans cette chapelle. Le sacrifice de la Messe y est seul permis. Il y a beaucoup à conter là-dessus. La sainte mère Transverbération de cette même communauté a toujours été la meilleure brodeuse de la maison, la plus habile à monter une corbeille de mariage; on l'appelait « la petite sœur des noces »; c'est à elle qu'avaient recours les jeunes mariés et les fiancés. Sûr que la bonne mère n'avait jamais vu un mariage : sa science des choses du monde commençait et finissait à la corbeille. Elle était aussi la première à bluter et pétrir la farine pour le pain du corps, et elle était aussi la première à l'oraison, qui est le pain de l'âme.

Les vieilles sautillaient et bavardaient. La grand'mère disputait avec le sacristain. Moi, l'enfant auquel on ne faisait pas attention, ouvrant les yeux et les oreilles, je vagabondais à travers les groupes.

La vieille continuait :

— Un jour, à la fin, la sainte mère assista à un

mariage dans cette chapelle. Pauvre mère Transverbération. Elle sortit de là comme possédée, tout à fait égarée. Elle courut à travers le jardin, la pauvrette, et puis la voilà tombée dans une extase étrange,

laissant sa peine
oubliée parmi les lys (1).

Depuis ce jour, la sœur changea d'allure et de goûts ; elle ne priait plus, ni ne brodait ni ne pétrissait. Si elle priait, elle tombait en pâmoison ; si elle brodait, elle se piquait les doigts et tachait de sang les toiles blanches ; et les pains qu'elle pétrissait, comme sous le souffle de Satan, se changeaient en cendres.

Les trois vieilles se signèrent. La narratrice poursuivit :

— O fatal pouvoir de l'imagination tentée par le Malin ! Au bout de neuf mois justes, la mère Transverbération donna un soldat de plus à la République. Depuis lors on a interdit la célébration des mariages dans la chapelle des Réparatrices, et on ne permet plus à celles-ci de préparer des corbeilles de mariage. Je l'ai entendu conter à Jean, mon neveu, à qui Pierre le manchot l'avait rapporté, qui le tenait de sa belle-mère.

Et les trois joyeuses commères rient en se cachant le visage, se signent contre les mauvaises pensées et font des petits sauts de lutin.

Toi, lecteur, si tu arrives à savoir — et tu le sauras, car tu es fort savant — où se trouve la tombe d'Heinrich Bebel, le *Bebelius* de la renais- [illegible] monde, crie-lui cette histoire par les [illegible] elles, pour qu'il la mette en vers latins [illegible] courir dans les enfers. Ainsi nous déli- [illegible] ous, toi et moi, de leurs flammes inapaisables !

II

— Eh bien, grand'mère, sachez-le : je suis au courant de ce qui se passe : le démon lui-même est venu dans ce couvent de Réparatrices et les nonnes sont ensorcelées.

Je lui lâche mon histoire à pleine bouche, tout fier de ma nouvelle science. La pauvre femme — que Dieu ait son âme ! — m'écoute, ahurie, et me croyant en état de péché mortel, m'envoie confesser à l'instant une faute qui n'est en somme qu'une erreur d'opinion.

Moi. — Mon père, je viens me confesser.

Le curé. — Tu es un enfant ; je sais quels sont tes péchés. O exemplaire de l'espèce la plus uniforme ! O enfant représentatif ! Sans doute as-tu mangé les amandes qu'on destinait au gâteau, sans doute as-tu volé hier soir les noix des noyers de ton voisin? Non? Eh bien, j'y suis : c'est toi, c'est toi, fripon, qui, le mois passé, m'as démoli les tuyaux de mon orgue pour faire des sifflets ! Ce n'a pas été toi? Et comment non, si tu es si gamin? La semence humaine doit-elle se différencier déjà à un âge aussi tendre au point que vous puissiez vous distinguer les uns des autres? Tes péchés doivent être les péchés des autres enfants ; tu jettes des pierres aux vieilles dames dans la rue et tu casses les vitres des maisons ; tu manges des friandises ; tu jettes de la terre dans la bouche des gens qui bâillent, maudite engeance ! tu attaches des fusées à la queue des chats ; tu as affolé la vache à force de vouloir jouer à la corrida avec elle : ah ! j'aurais voulu te voir la traire après ! Oui, tu fais tout de travers, comme un petit fou, comme le « Félix » du poète allemand qui boit toujours à la bouteille et jamais dans le verre, et comme ce garçon dont parle Luis Vives dans ses *Dialogues latins*, lequel ne se levait jamais à l'aurore, et ne savait se peigner ni se vêtir de ses propres mains, ni verser l'eau dans la cuvette précisément par le bec du pot.

Moi. — Mon père, je ne m'accuse pas de tant d'atrocités. Je m'accuse, mon Père, d'avoir cru que le diable s'était introduit dans un couvent de nonnes.

Le Confesseur. — Noir soupçon ! Tu n'es pas le premier à l'avoir couvé : Martin Luther en pensait autant.

Moi. — Mon père, qu'est-ce que c'est que ça?

Le Confesseur. — Un vilain démon lascif qui avait une barbe de maïs, et sur le front des petites cornes recourbées ; un os de gigot à la place du nez ; deux grandes oreilles d'onagre ; des poignets grossiers de laboureur. Il naquit de laboureurs, se fit moine, se dressa contre le Pape, enleva une nonne ensorcelée, dont il eut des enfants ensorcelés... Tu en sauras plus là-dessus quand tu seras grand. En attendant, va dire à ta grand'mère que je t'absous et que je t'ordonne pour pénitence capitale de prendre ce soir même une tasse de chocolat avec des beignets. Ce soir-même, tu m'entends?

Je m'en fus, pensant au démon Luther et me demandant s'il avait aussi une queue, détail qu'on avait oublié de me donner. Dès lors, puisque j'étais enfant, je me crus obligé de me montrer insupportable. C'est de là que sont venus tous mes maux. Le père confesseur, avec ses réprimandes abstraites et sans tenir compte de mon innocence, avait réussi à m'acoquiner l'entendement et à pervertir ma volonté.

J'allai trouver ma grand'mère avec le message

(1) S[t] Jean de la Croix (N. d. T.)

dont j'étais chargé : je ne pensais pas autant la déconcerter. Lorsqu'elle apprit ma pénitence, elle ne fut qu'effroi et exclamations. Moi, tout innocent, je me tenais déjà pour le plus grand pécheur, selon l'énormité du rachat.

Vous me croirez ou non : il m'est tout à fait impossible de me rappeler si l'on me donna enfin le chocolat et les beignets. Je me rappelle seulement, comme parmi le brouillard de larmes que l'épouvante me fit verser, une voix cassée qui me disait :

— Ne pleure pas, tout petit : tu n'as péché presque en rien. Si ta grand'mère s'agite, ce n'est pas pour cela. C'est qu'elle voudrait bien vous faire plaisir à toi et à monsieur le Curé. Mais je n'en ai pas, je n'en ai pas, comprends-tu? Et pourtant il a dit que ça devait être ce soir-même !

Alfonso Reyes.

(*Traduit de l'espagnol, par* Jean Cassou).

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

ALFONSO REYES

Nous assistons en ce moment, dans les divers Etats de l'Amérique latine, à un effort intellectuel évident, mais qu'embarrassent des retards, des ignorances, des erreurs, un touchant désir de construire une culture à l'image des nôtres, de reproduire une Europe imparfaitement connue. De tous ces Etats, le Mexique est celui qui paraît le plus dégagé déjà de ces préjugés, le plus éloigné de ces fausses routes, celui qui, sans doute, a enfin trouvé le point où il lui faut accorder une tradition profonde et consciente de soi à ses découvertes, ses aspirations et son besoin de renouvellement.

Au Mexique, la tradition indienne s'est conservée avec une fierté, une assurance qui nous peuvent remplir d'espoir, et dans toute sa plénitude et sa complexité. En second lieu la connaissance que les Mexicains ont de l'apport espagnol et, en général, européen, comporte également une efficacité immédiate. Il faut croire qu'il y a dans la nature mexicaine une noblesse, une sûreté de goût, une finesse d'analyse qui savent éviter à toutes les recherches qu'elle peut entreprendre les tâtonnements et les maladresses. Le Mexicain sait sa mesure et se fait de sa richesse une idée exacte, sans hésitation. Nous ne trouverons pas chez lui ces compromis avec la pacotille européenne, ce rastaquouérisme puéril, cette verroterie du sentiment, de la mode et du goût qui corrompent, chez telles autres de ces races, les intentions les meilleures. Le Mexique est, de tous ces pays, celui qui nous peut paraître le plus près de nous fournir une aristocratie intellectuelle.

Alfonso Reyes, mexicain, est un esprit d'une essence absolument authentique, sans faux alliage, et chez qui, au contraire, une race originale et une culture exquise forment le mélange le plus heureux. S'il a longtemps vécu dans les ambassades européennes, surtout à Madrid, — aujourd'hui à Paris, où il représente son pays, — il y a gardé la nostalgie du passé secret et des paysages neufs qui l'avaient produit, mais il a su aussi goûter et s'assimiler, avec un sens parfait de ce qu'il faut essentiellement choisir, notre culture européenne dans ce qu'elle a de plus singulier. Ses prédilections vont à une sorte de bibliothèque idéale que composeraient les mystiques et les conceptistes espagnols, les romantiques allemands, les lyriques français. Ainsi la fantaisie et l'érudition d'Alfonso Reyes se plaisent à des portraits imaginaires et à des combinaisons alchimiques où s'accordent les souvenirs de Saint-Jean de la Croix, de Góngora et de Baltasar Gracián, de Novalis et de Chamisso, de Nerval, de Laforgue et de Mallarmé. L'essence spirituelle qui nous reste de ces œuvres uniques, étrangement personnelles, et pures au point de ne plus nous apparaître que sous un aspect comme musical, dans leur tonalité exceptionnelle, et pareilles à la vibration extrême des chants les plus profonds de l'humanité, Alfonso Reyes sait la retrouver dans sa mémoire, et c'est elle qu'il transporte en ses écrits savants et nostalgiques, si chargés, si lourds de poésie.

Je ne parlerai que de son recueil de contes, intitulé *Le Plan Oblique*, et duquel est extrait le tendre et vague souvenir d'enfance que l'on va lire. L'art avec lequel cet ouvrage combine l'érudition, l'évocation de formes et de figures littéraires précieusement aimées, et d'autre part une certaine et personnelle faculté d'invention étonne et charme. Le signe de tel grand artiste sous lequel se place le récit, l'atmosphère livresque — je n'emploie pas ce mot dans un sens défavorable — dans laquelle il se déroule, cette sorte de rêverie poursuivie à travers des lectures et le souvenir des mélodies les plus rares, rien de cela ne gêne ce qu'il peut y avoir de vivant dans la trame même de l'histoire. Au contraire, toute cette science merveilleuse lui communique une résonance profonde, et prolonge notre surprise vers ces mondes trans-

figurés par des magiciens qui n'appartiennent plus à l'histoire littéraire, parce qu'ils appartiennent à notre cœur et à ses songes.

La familiarité d'Alfonso Reyes avec ces esprits compliqués et les détours de ces labyrinthes en fait vraiment, plus que leur commentateur romanesque, leur frère spirituel. Il est de la race des poètes les plus sibyllins et des conteurs les plus bizarres. De la race de Poë, de Hoffmann et d'Andersen, des anglais les plus aériens, des mystiques les plus obscurs et de ces allemands du romantisme qui ne sont que rêve, ivresse et musique. Un transcendantalisme perpétuel élève la moindre de ses phrases à la hauteur d'un subtil mystère. Et l'ironie qui s'enroule autour de ces étranges aventures et qui, si cruellement, nous pique et nous désillusionne, n'a rien d'amer ni de satirique. Elle n'est point perfidie, mais seulement la marque de la légèreté avec quoi il sied de soulever le voile d'Isis. Ce n'est pas sans sourire que l'on peut s'ingénier à des constructions aussi chimériques et à ces jeux de la fantaisie et du sentiment.

Le caprice, bref et ténu, d'Alphonso Reyes, nous promène ainsi dans des contrées où nous pourrions reconnaître quelques architectures et que nos lectures nous ont révélées, mais qui se déforment aussitôt que nous allons leur donner un nom. Il y a là des églises de style jésuite et de style baroque, avec leur nuance mexicaine, des jardins de fleurs vénéneuses, pareils à ceux que cultivèrent Hawthorne, Wilde et les symbolistes français, les brasseries d'une Allemagne philosophique et orchestrale. Mais ces images s'évanouissent, se mêlent les unes aux autres comme dans le cauchemar d'un touriste éreinté de sa journée et qui confond clochers, peintures et sites illustres. Reyes s'interrompt et nous déçoit sans ricaner. Ces voyages le divertissent, et si, brusquement, il change de thème, c'est à la façon de Robert Schumann, génie carnavalesque et fantasque, qui s'est envolé de danse en danse et de fantôme en fantôme jusqu'à ne plus distinguer son rêve de ce qui n'était pas son rêve.

Une histoire de ce Hans-Christian Andersen que j'ai déjà nommé nous présente un homme qui cherchait le *Conte*. Car le *Conte* s'était perdu, avait disparu, ne paraissait plus parmi les hommes. Et ce héros d'Andersen le cherchait dans la campagne, dans sa chambre, dans les livres. Le Conte s'est encore perdu; c'est un art qui semble, chez nous, tombé en désuétude, alors qu'il est peut-être le plus profond et le plus naturel de tous les arts, et que rien n'est plus ancien ni plus émouvant que le besoin que peut avoir un homme d'inventer une histoire et de la raconter. Alfonso Reyes, avec ses nostalgies de littératures occultes, nous ramène à ce goût d'une perfection, merveilleusement diffuse en une histoire qui ne commence ni ne s'achève. Il nous rappelle une des formules les plus complètes, et peut-être les plus consolantes, où se soit appliquée l'imagination humaine.

Jean Cassou.

UN COIN DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS

Avant la guerre, l'influence allemande dominait aux États-Unis dans tous les milieux universitaires. La langue allemande était, de toutes les langues modernes étrangères, de beaucoup la plus répandue. Le peu de français qu'on y apprenait était lui-même enseigné le plus souvent par un personnel d'origine allemande. Et c'est dans les universités d'Allemagne que la plupart des professeurs américains allaient s'initier aux méthodes scientifiques. Mais pendant et depuis la guerre, qui a tourné vers la France les sympathies et la curiosité de l'élite intellectuelle américaine, c'est la langue française qui a pris partout la place occupée auparavant par la langue allemande. Si cette dernière commence à être aux États-Unis un peu moins impopulaire qu'au lendemain de la paix, elle y demeure encore beaucoup moins en faveur qu'elle ne l'était avant 1914. Les deux langues étrangères modernes les plus étudiées aujourd'hui dans les écoles sont le français, que l'on considère comme un instrument de culture égal au latin — toujours très étudié, — et l'espagnol, que l'on apprend surtout en vue des relations commerciales avec les Républiques de l'Amérique du Sud.

Dans cet immense pays où les écoles foisonnent, il a donc fallu improviser un personnel nombreux pour l'enseignement du français. C'est en majorité un personnel féminin. En général, d'ailleurs, pour toutes les matières autres que les sciences, ce sont plutôt des femmes qui enseignent dans les écoles primaires et dans les écoles supérieures; car elles s'accommodent mieux des traitements offerts, très supérieurs du reste à ce qu'ils sont chez nous dans les établissements analogues. Les hommes, moins intellectuels et plus utilitaires, se réservent de préférence pour les professions

qui demandent un plus grand déploiement d'activité et qui surtout leur permettent de gagner plus d'argent. Dans les écoles supérieures (*high schools*), où garçons et filles — la coéducation étant générale aux deux premiers degrés de l'enseignement — reçoivent en commun de 14 à 18 ans (obligatoirement jusqu'à 16) l'instruction qui correspond à la fois à celle de nos écoles françaises supérieures et à celle des premières années de nos établissements secondaires, le français est enseigné à partir de la deuxième ou de la troisième année, c'est-à-dire pendant deux ou trois ans. Mais cet enseignement du français demeure facultatif; les élèves ont presque toujours le choix entre deux ou trois langues vivantes, sauf dans les écoles peu importantes où l'on n'en enseigne qu'une, le français d'ordinaire. Ce qui est plus fâcheux, c'est que notre langue est étudiée presque partout à la manière d'une langue morte. La plupart des professeurs de français parlent anglais dans leurs classes; quelques-uns seulement commencent à employer la « méthode directe ». N'étant pas, sauf de rares exceptions, allés en France, ils prononçent presque toujours le français avec un accent anglais très marqué et ont beaucoup de peine à s'exprimer correctement dans notre langue. Ils se contentent donc de préparer les élèves en vue des examens, qui comportent seulement des épreuves écrites, traduction d'un texte français en anglais et d'un texte anglais en français, questions grammaticales, parfois petite rédaction en français. Un tel enseignement ne saurait évidemment laisser dans les esprits des traces bien profondes. Comme la France est loin et que les Français ne sont pas très nombreux aux États-Unis, la plupart des élèves, n'ayant l'occasion de parler notre langue ni chez nous ni chez eux, oublient vite au sortir de l'école le peu de français qu'ils y ont appris.

Il est évident que le personnel n'est pas encore à point. En France, nous n'aurions jamais eu l'idée de faire enseigner une langue étrangère par des professeurs incapables eux-mêmes de la parler couramment. Mais c'est le propre du tempérament américain de toujours brûler avec impatience l'étoffe fastidieuse des lentes préparations pour se lancer immédiatement en pleine action : la plupart des professeurs de français n'ont pas attendu de bien savoir notre langue pour l'enseigner. Seulement, comme c'est un autre trait de caractère des Américains de travailler sans retard à corriger les imperfections que leur révèle l'expérience, ils ont déjà essayé de remédier dans une certaine mesure aux insuffisances pédagogiques de l'improvisation à laquelle ils se sont livrés dans l'enseignement du français. Une très remarquable institution mérite à cet égard d'être connue : ce sont les cours d'été (*Summer session*) de l'École Française du Collège de Middlebay, dans l'État de Vermont; qui ont lieu tous les ans durant six semaines dans le courant du mois de juillet et du mois d'août.

*
* *

Une fois terminés les cours ordinaires du collège et les examens une fois passés, l'année scolaire proprement dite a été solennellement clôturée vers le milieu du mois de juin par la fête de *commencement day*, ainsi appelée parce qu'elle marque pour la promotion sortante, celle des *seniors*, le véritable début de la vie, l'entrée dans la carrière. Ces derniers ont accompli tous les rites traditionnels : ils ont fumé en commun la pipe fraternelle (souvenir du calumet de paix des Indiens) et planté dans le *campus* l'arbre commémoratif, qui doit perpétuer le souvenir de leur passage au collège. Alors celui-ci, vide de ses hôtes accoutumés, s'est endormi pour quelques jours dans le silence : les pelouses de *campus* sont abandonnées aux libres ébats des écureuils; les routes bitumées qui le traversent ne retentissent plus des appels stridents des autos; et sur les sentiers cimentés, qui sont réservés aux piétons, on ne voit plus la longue file des étudiants qui se rendent aux cours ou en reviennent.

Mais avec les premiers jours de juillet voici que le *campus* se ranime à l'arrivée de nouveaux hôtes du collège accourus pour la *summer session*. Dans cette « session d'été » le collège de Middlebay comprend plusieurs écoles : une école française, une école espagnole, une école de chimie, une école de musique, sans parler d'une école anglaise établie à douze milles de là, dans une propriété du collège située à Bread Loaf, en pleine montagne. C'est l'École française qui, en été, est le principal foyer de collège de Middlebay et sa plus brillante parure. Elle a été fondée en 1911 grâce à l'heureuse initiative d'un professeur américain marié à une française, M. Williamson de Visme, qui à la suite de rivalités intérieures, comme il en existe si souvent dans

les collèges américains, a dû quitter en 1924 l'École qui était son œuvre pour aller en fonder une autre, moins importante, au *Pensylvania State College*, sous le nom d' « Institut d'études françaises ». Ce qui fait le succès persistant des cours d'été de l'École Française de Middlebay, c'est, outre leur très intelligente organisation, la beauté du site et l'agrément du climat. Le Vermont est l'une des régions les plus riantes des États-Unis. Et comme Middlebay est situé entre deux chaînes de montagnes qui orientées vers le Nord se prolongent parallèlement jusqu'au Canada, les Adirondaks d'un côté et les montagnes Vertes de l'autre, il y circule ordinairement une brise fort agréable dans la saison même où des vagues successives de chaleur accablent New-York de leur humidité pesante; dès que la température menace d'y devenir trop lourde, éclate avec une soudaineté extraordinaire un orage violent mais très court, une sorte de tornade qui a vite fait de rafraîchir l'atmosphère, en causant parfois malheureusement de graves dégâts dans la campagne.

La population universitaire de l'École Française de Middlebay pendant l'été n'est pas, à vrai dire, composée d'étudiants, mais plutôt de professeurs redevenus étudiants pour se perfectionner dans la connaissance de notre littérature. Ils viennent de toutes les régions des États-Unis ainsi que du Canada; l'été dernier, vingt-deux États américains, dont quelques-uns très lointains, y étaient représentés : New-York, Massachusetts, Pensylvania, Connecticut, Ohio, Vermont, New-Jersey, Maine, Illinois, Maryland, New-Hampshire, Washington, Indiana, Kansas, Michigan, West Virginia, Kentucky, Missoury, Oregon, Rhode Island, South Carolina, Tennessee. Dans cette population universitaire, où les étudiantes sont par rapport aux étudiants dans la proportion de 8 ou 9 sur 10, un œil attentif aurait pu s'amuser à reconnaître plusieurs des types européens dont l'amalgame compose en grande partie la race américaine : telle jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus et au teint rose atteste une origine scandinave; cette autre à la forte carrure, à la tête puissante, aux chairs pleines, est issue d'une souche germanique; celle-là par son teint mat et sa chevelure noire se révèle de provenance italienne; chez beaucoup le type britannique s'accuse par l'assurance du regard, la décision de l'allure, la contraction volontaire de la mâchoire...

Aux professeurs de français dans les *High Schools*, simplement fournis de leur B. A. (grade de *bachelor of arts* qui correspond à notre baccalauréat), se mêlent quelques professeurs de collèges munis de leur M. A. (grade de *master of art* équivalent à notre licence). Plusieurs étudiants et étudiantes n'hésitent pas, pour payer les cours, à s'imposer au collège un travail manuel, servant à table leurs camarades plus riches, sans d'ailleurs éprouver la moindre fausse honte ni jamais avoir à subir la moindre humiliation : tant il paraît naturel et honorable en ce pays de gagner de l'argent, surtout en vue de pouvoir perfectionner son instruction! L'École Française de Middlebay compte aussi un certain nombre de personnes respectables venues non pour améliorer leur situation universitaire en méritant des *crédits* c'est-à-dire des points nécessaires à l'obtention d'un grade supérieur, ou par conscience professionnelle et dans l'intention de combler les lacunes de leur savoir, mais uniquement pour le plaisir d'entendre parler notre langue pendant plusieurs semaines : quelques « rentières » qui n'ont pas craint d'échanger leur intérieur luxueux contre de simples chambres d'étudiantes, et quelques « retraités » — tel un ancien clergyman et un ancien avocat — qui ont voulu se rajeunir en s'asseyant à soixante ans sur les bancs d'un collège...

Il ne faut point s'étonner de voir en Amérique une université grouper ainsi des étudiants et étudiantes de tout âge. On aime revenir au collège longtemps après l'avoir quitté. Car tous les anciens élèves conservent un souvenir tendrement ému des années d'étude, où leur adolescence s'épanouit dans le cadre de la nature et avec tout le confort de la civilisation, dans une heureuse union des libres travaux et des saines distractions, dans l'aimable camaraderie qui le plus souvent rapproche jeunes gens et jeunes filles en une intimité également distante des timidités gauches et des audaces interdites. Et c'est pourquoi dans une université américaine jamais l'argent ne manque pour un agrandissement nécessaire; il suffit de faire appel à la générosité des anciens élèves, *alumni* et *alumnae* : en peu de temps les dollars dont on a besoin se trouvent réunis. Sur cette terre d'Amérique on a pu justement comparer l'extension d'une université de nos jours à la construction d'une cathédrale dans notre Europe de moyen âge : comme chaque fidèle apportait

religieusement sa pierre au pieux édifice, tous les anciens étudiants d'un collège se font gloire de fournir leur contribution pécuniaire au développement de l'entreprise commune. C'est ainsi qu'à Middlebay même on a pu récemment bâtir un élégant et confortable « château français », qui sera désormais le cœur de l'École Française.

Quelle que soit la diversité de leurs origines ou la différence de leurs visées, un même sentiment anime tous ceux qu'attirent les cours d'été du collège de Middlebay, l'amour de la France et de sa culture. Dès mon arrivée j'en ai recueilli le touchant témoignage. A tous les étudiants et étudiantes cette question avait été posée, à laquelle ils devaient répondre en 300 mots (c'est l'usage là-bas de fixer ainsi la dimension des travaux scolaires) : « Quelles sont les raisons pour lesquelles vous avez choisi l'étude du français? » J'ai lu une centaine de copies, écrites dans un style souvent incorrect; et voici quelques-unes des réflexions que j'ai notées au passage : « *Qui ne sait pas le français ne sait rien.* » — « *Les pensées françaises sont comme des chants et je veux les imprimer dans mon cœur* » — « *C'est pour les Américains une opportunité merveilleuse d'étudier la littérature de la France.* » — « *Le français a une pureté et clarté de mots presque comme une sculpture grecque.* » — « *J'ai choisi l'étude du français pour que je puisse l'enseigner dans les écoles américaines. Il faut que les élèves d'Amérique aiment les Français. Il faut que les élèves français aiment l'Amérique.* » — « *J'espère qu'après six semaines d'études à Middlebay j'aurai bien profité de l'instruction ici et alors peut-être je pourrai écrire mille mots de bon français.* » — « *J'ai l'intention de visiter la belle France plus tard et désire étudier beaucoup pour mieux comprendre la langue française.* » — « *Mon père était Allemand, mais une page d'allemand est lourde et flegmatique; la française semble joyeuse et gaie et sympathique, et reflète de la douceur et l'amour de la vie.* » — « *La France il y a peu d'années était peu connue et mal comprise par les Américains. Plus on lit et plus on sait de ce pays, plus on l'aime et le trouve intéressant, lié au nôtre en tant de choses. Pour être intelligent aujourd'hui, il faut qu'on l'étudie de plus en plus.* » — « *Il me faut comprendre la langue française. C'est ainsi que je fais un peu pour la paix du monde.* » — « *On dit : Paris c'est la France. Ah oui. Paris, c'est beau, c'est magnifique. Mais on doit dire la même chose sur toutes les villes et tous les villages, parce que vraiment ils sont la France aussi.* »

Afin de répondre au désir de ce public si enthousiaste pour notre pays, on s'est efforcé de créer à Middlebay une atmosphère française. Tous les cours y sont faits dans notre langue par des professeurs français dont la plupart enseignent aux États-Unis depuis un temps plus ou moins long. Mais on y fait aussi venir de France pour la *Summer session* des *visiting professors* : c'est à ce titre qu'il m'a été donné, l'été dernier, d'aller en Amérique. Pendant toute la durée de la « session » les étudiants doivent parler français : ils prennent l'engagement de n'employer que notre langue, non seulement dans les salles de cours et dans leurs rapports avec les professeurs, mais encore dans toutes leurs conversations privées, à table, dans les chambres de leurs *dormitories*, dans leurs promenades à travers le *campus* et même en dehors du collège. Et cet engagement, ils le tiennent; car, au lieu que chez nous la contrainte provoque souvent la désobéissance, dans ce pays c'est l'habitude d'obtenir la discipline par le moyen de la liberté. D'ailleurs une sanction très sévère existe toujours en réserve : l'étudiant, qui ne tiendrait pas sa promesse, se verrait immédiatement renvoyé du collège. Pour que la « cure » française des étudiants de Middlebay soit complète, on les invite également à ne lire pendant leurs six semaines d'étude que des revues et ouvrages écrits en notre langue; et on leur conseille de s'abonner pour cette période au « Courrier des États-Unis », le grand journal français de New-York. Bien plus, le dimanche, à la Chapelle, on célèbre les offices en français; ce sont les professeurs eux mêmes qui tour à tour montent en chaire : je me rappelle, non sans quelque étonnement rétrospectif, leur avoir fait pour ma part, un sermon sur « le véritable esprit religieux ».

Comme il s'agit en six semaines d'obtenir les résultats que pourrait produire un séjour de six mois en France, l'enseignement à Middlebay est intensif. Pendant cinq jours par semaine (le *week end* est naturellement respecté) les cours se succèdent sans interruption de 8 heures à 13 heures; un cours supplémentaire a même lieu après le déjeuner, de 14 à 15 heures. Au total 6 heures de cours et de

cours très variés : la littérature française, ses rapports avec les littératures étrangères, la France et les Français, phonétique, stylistique, diction, étude du vocabulaire, de la grammaire, exercices de composition et de conversation... Les étudiants, il est vrai, sont libres de faire un choix; mais la plupart, désireux d'obtenir le plus de « crédits » possible ou simplement (sentiment très américain) d'en avoir pour leur argent, suivent en moyenne quatre cours. Et les cours, avec la préparation écrite ou orale qu'ils entraînent, ne constituent pas leur seule besogne de la journée. Aux trois repas ils viennent tour à tour, grâce à un roulement ingénieux, s'asseoir à toutes les tables que président les professeurs. Ces derniers, tout en mangeant — nourriture un peu déconcertante pour leur estomac — de la viande avec de la confiture, de la salade sucrée ou des fruits avec de la mayonnaise, ont le plaisir de s'entendre — je n'ose pas dire entre deux plats (car selon la coutume américaine tous les plats sont servis en même temps) — souvent interpellés sur l'orthographe ou la signification d'un mot, la règle d'accord du participe ou l'emploi de l'imparfait du subjonctif. Par une délicate attention, les menus eux-mêmes proposent aux étudiants sur leur verso des exercices de mots croisés français : encore une occasion d'enrichir leur vocabulaire! Les soirées aussi, tout en étant consacrées à des distractions, exigent d'eux un effort intellectuel : ils entendent des conférences ou voient jouer la comédie. Seul le bal hebdomadaire pourrait un peu détendre leur esprit; mais pour ces couples habitués à se faire la cour en anglais, c'est encore une fatigue que d'être obligés de se conter fleurette en notre langue... Malgré le surmenage que leur impose ce régime, les étudiants n'en prennent pas moins avec délices ce bain prolongé et lassant de culture française, tout comme ils aiment durant des heures entières s'ébattre joyeusement, filles et garçons, dans l'eau fraîche de leurs lacs.

L'École Française de Middlebay est bien un coin de France en terre américaine. Le drapeau aux trois couleurs y déploie ses plis mouvants sur le principal bâtiment du collège, *Pearson Hall*, en face du drapeau étoilé qui au sommet d'un mât claque au vent de la colline. Le plus récent édifice du *campus*, le « château français », nouvellement inauguré, reproduit par son architecture l'aile qu'Henri IV fit ajouter au Palais de Fontainebleau. Les paysages eux-mêmes du Vermont rappellent un peu les nôtres, verdoyantes prairies normandes et vertes collines d'Alsace ou d'Auvergne. Cette région, qui fut jadis française (le nom seul de l'État et celui de sa capitale, Montpelier, en témoignent encore), conserve bien des souvenirs de la France. Dans le petit cimetière de Middlebay on lit des noms français sur plus d'une des humbles pierres blanches qui se dressent dans l'herbe. Et quand on visite, à quelques milles de là, les restes du fort Ticonderoga, au bord de la rivière qui fait communiquer le lac Champlain et le lac George, c'est notre propre histoire qu'on retrouve : ici Champlain en 1609 battit les Iroquois; en 1755 les Français contruisirent le fort Vaudreuil (le marquis de Vaudreuil fut le dernier gouverneur français du Vermont) et en 1756 le fort Carillon; en 1758 Montcalm repoussa une attaque des Anglais. Parmi les vieux canons conservés dans l'enceinte des fortifications on est surpris de voir deux canons français fleurdelisés, qui datent de 1702 et ont appartenu au duc du Maine, le fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan...

La plupart des distractions organisées au collège contribuent également à évoquer la France : représentations de nos pièces classiques ou lectures de nos poètes modernes, concert de musique française, projection sur l'écran de nos sites les plus pittoresques... Et quelle émouvante impression pour un Français d'entendre des bouches américaines entonner en chœur nos chansons populaires. *La marche lorraine*, *Quand Madelon...*, *Auprès de ma blonde*, *Le roi d'Yvetot*, *Ma Normandie...!* A la dernière « session d'été », l'École Française de Middlebay a même célébré avec un éclat particulier notre fête nationale (*Bastille day*). Le 13 juillet une conférence avait été faite dans le salon de *Pearson* sur la prise de la Bastille. Le 14 la fête a commencé dans l'après-midi par les jeux en plein air, à l'instar des divertissements qui ce jour-là ont lieu dans les villes et les villages de la France. Puis un cortège pittoresque d'étudiants, dont les costumes étaient ceux des différentes provinces françaises et que conduisaient « Oncle Sam » et « Marianne », a gagné les berges de la rivière Otter Creek, où fut servi un repas champêtre suivi de rondes et de farandoles. A la tombée de la nuit le cortège s'est remis en mar-

che avec des lanternes au bout de grands bâtons et aux accents de la *Marseillaise* alternant avec l'Hymne national des États-Unis. De retour au collège, devant « la Maison Française » brillamment décorée et illuminée, un bal sur les pelouses a clôturé la fête; et en guise de feu d'artifice, grâce à la collaboration opportune et grandiose de la nature américaine, les spectateurs purent contempler vers dix heures une magnifique aurore boréale.

On comprend à quel point six semaines vécues dans un tel milieu sont susceptibles d'enrichir la culture française des étudiants américains et de développer leurs sympathies pour la France. Entre étudiants et professeurs se nouent dans cette intimité quotidienne des liens étroits d'estime et d'affection. Les derniers jours se passent pour moi à poser devant des appareils photographiques et à inscrire des dédicaces sur des exemplaires de mes livres. J'éprouve moi-même une impression complexe où se mêlent à la satisfaction d'être heureusement parvenu au bout de mon effort et d'avoir exactement rempli mon programme la mélancolie légère que laisse au cœur toute chose qui finit et le regret sincère de me séparer de ces visages aimables que je ne reverrai peut-être jamais. Bien des étudiants et étudiantes me font part de la tristesse qu'ils ressentent, eux aussi, à la pensée que les cours sont terminés et que le collège va de nouveau fermer ses portes...

Fermer ses portes! Expression inexacte. Car le *campus* est un endroit sans clôture. Les murs qui chez nous séparent jalousement les propriétés sont du reste à peu près inconnus aux États-Unis. Et c'est l'une des plus charmantes visions qu'un Français emporte d'Amérique, que celle de ces petites villes et de ces villages où les maisons de bois, les *bungalows*, plantées sur le tapis vert des pelouses, se regardent toutes sans méfiance et paraissent s'inviter mutuellement aux rapports de bon voisinage... Quand, à la fin septembre, le collège rappellera les étudiants pour les cours ordinaires de l'année, le *campus* aura déjà revêtu sa robe automnale, qui dans ce pays est une symphonie éclatante de jaunes vifs et de rouges ardents. Dans cet incendie qui s'allume soudainement au déclin de la belle saison se fait surtout remarquer la rutilance des érables; seules les lourdes draperies des sapins laissent subsister quelques taches vertes dans la campagne empourprée. C'est ce que l'on appelle « l'été indien » : dernière flambée de vie de la nature avant son engourdissement sous la blanche épaisseur des neiges...

*
* *

Bien des jours ont passé depuis que j'ai repris sur le vaste océan la longue route du retour, les yeux tout pleins du gigantesque panorama des paysages d'Amérique — ses larges fleuves, l'Hudson, le Saint Laurent et ses mille îles, ses lacs immenses, le lac Champlain, le lac Ontario, les chutes formidables du Niagara... — ainsi que des aspects tumultueux ou grandioses de ses cités géantes, New-York, Boston, Philadelphie, Washington...

Avec le recul du temps et le tassement des souvenirs, je songe à ce coin des États-Unis où chaque année vient s'abreuver aux sources françaises une troupe empressée de professeurs américains qui, retournés ensuite à leurs chaires, enseignent la France à leurs élèves avec plus de compétence et de conviction. En ces jours où une irritante question matérielle menace de jeter un nuage sur l'amitié des deux grandes républiques, que tant de liens si chers rapprochent dans le passé, il est juste et sage de ne pas oublier la place privilégiée que notre pays a prise en ces dernières années dans le monde universitaire des États-Unis. L'élite intellectuelle américaine nous a donné son cœur : je doute qu'elle le reprenne. J'ai l'espoir, au contraire, qu'un temps viendra où elle saura faire comprendre à la masse qu'elle a déjà su persuader et entraîner au moment de la guerre — l'immense déception qui nous attriste à cette heure, et saura peut-être lui dicter le geste généreux qui eût été bien digne à la fois de l'habituelle largesse américaine et de notre traditionnel dévouement à la cause de l'humanité.

Marcel Brunschvig.

LA PREMIÈRE CRITIQUE DU SYMBOLISME

Au mois de janvier de l'année 1888, Jules Lemaître publiait, dans la *Revue Bleue*, un article qui débutait ainsi : Peut-être au risque de paraître ingénu, vais je vous parler des poè-

***

les symbolistes et décadents. Pourquoi? D'abord par un scrupule de conscience. Qui sait s'ils sont, autant qu'ils en ont l'air, en dehors de toute littérature, et si j'ai le droit de les ignorer?... Mais, comme j'ai, au fond, l'esprit timide, j'ai besoin, avant de tenter l'aventure, de m'entourer de quelques précautions. Je m'abrite derrière deux hypothèses, invérifiables l'une et l'autre...

« Premièrement, je suppose que les poètes dits décadents ne sont point de simples mystificateurs...

« Secondement, je suppose que le « symbolisme » ou le « décadisme » n'est pas un accident totalement négligeable dans l'histoire de la littérature. Mais j'ai sur ce point des doutes plus sérieux que sur le premier... »

Telle était l'opinion, aussi nettement exprimée que possible, du critique de la *Revue Bleue* sur « les ahuris du symbolisme ». Mais le fin Tourangeau explique, en une prudente note : « Je sais que parmi les poètes connus sous le nom de décadents il y en a qui se laissent lire et qui ont du talent... Ceux-là ne sont, en somme, que des disciples plus ou moins habiles de Baudelaire et j'ai pensé qu'il n'était point utile de parler d'eux. »

Car Lemaître estime Baudelaire, et Verlaine qu'il appelle un « rare poète » et dont le nom, d'ailleurs, est le titre de l'article.

Brunetière, dans la livraison de la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre de la même année, consacrait, honneur imprévu, sa chronique aux « Symbolistes et Décadens ». Il a compris ce que cherchaient les jeunes poètes, et il cite ces belles paroles de Carlyle : « ... La poésie... a une musique en elle, elle est un Chant... *Musical! Que de choses tiennent en cela!* Une pensée musicale est une pensée parlée par un esprit qui a pénétré dans le plus intime de la chose, qui en a découvert le mystère le plus intérieur... *La signification de chant va profond:...* qui est-ce qui, en mots logiques, peut exprimer l'effet que la musique fait sur nous? Une sorte d'inarticulée et d'insondable parole qui nous amène au bord de l'Infini, et nous y laisse par moments plonger le regard... *Voyez profondément, et vous verrez musicalement.* »

« C'est là justement, ajoute Brunetière, la prétention ou l'ambition des Symbolistes et des Décadens. La chose qui est au-delà, soupçonnée, et au besoin plutôt soupçonnée qu'aperçue, vaguement sentie, par ses effets, plutôt qu'en elle-même, et plutôt que pensée, voilà bien ce qu'ils voudraient saisir. »

Nous applaudirions à la clairvoyance du critique si, après avoir observé « qu'il est bon de se moquer du monde » mais que « après le temps de rire il y a celui d'être sérieux », il ne reprochait aux « décadens » de n'avoir « rien produit », et s'il ne précisait : « j'entends rien de considérable, rien qui vaille la peine d'être étudié pour soi-même ». Or, ceci est écrit après *Fêtes galantes* et *Romances sans paroles;* après *Sagesse;* oui, après *Sagesse*, et par le catholique Brunetière; après *Amour;* après *Hérodiade* et *l'Après-Midi d'un Faune;* après *Complaintes*, aussi et les *Cantilènes*. Sinon d'admiration, peut-être eût-on trouvé là sujet digne d'étude.

Mais les vers de Mallarmé dont se réjouit l'ironie de Brunetière ne sont-ils pas ceux du poème :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...

qu'on imprime, du moins sur mon exemplaire de la *Revue des Deux Mondes* (et la pièce, en effet, y perd tout sens) :

La vierge, le vivace...

Parole plus grave : ce n'est point par une faute d'impression que l'on écrit : « ... Ce mystificateur, doublé d'un maniaque obscène, qu'on appelait Baudelaire. »

Baudelaire, comme Verlaine, l'essence mystérieuse, indéfinissable, — je dirais volontiers divine — de poésie est si admirablement enclose en leurs poèmes qu'il nous est permis de mesurer, au sentiment qu'on leur voue, la relation d'un esprit avec ce pur mystère. Mais un tel aveuglement, exprimé en de semblables paroles, prouve une infirmité qu'il faut croire incurable. Le temps n'y a apporté qu'un bien faible remède. Dans les leçons professées en 1893, à la Sorbonne, où il expliquait *L'Evolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle*, Brunetière veut bien consentir que Baudelaire « était un poète » (1), mais il persiste, avec un curieux entêtement, à faire grief aux symbolistes du manque d'œuvres, alors que, dans le même temps, il écarte d'eux Verlaine et Mallarmé (2).

Anatole France, critique littéraire, comme on le sait, du journal *Le Temps*, se gardait bien d'écrire de pareille encre. Mais son badinage reste fort méprisant. A Charles Morice qui pré-

(1) Tome second, page 232.
(2) *Ibid.*, p. 243, note.

pare la *Littérature de Tout à l'heure* et lui demande ce qu'il pense des jeunes écrivains, il répond, dans un article paru le 5 août de cette même année 1888 où il est tant à la mode, sinon très original, de railler les poètes nouveaux :

« Je voudrais pouvoir célébrer les vers et les « proses » des décadents. Je voudrais me joindre aux plus hardis impressionnistes, combattre avec eux et pour eux. Mais ce serait combattre dans les ténèbres, car je ne vois goutte à ces vers et à ces proses-là; et vous savez qu'Ajax lui-même, le plus brave des Grecs qui furent devant Troie, demandait à Zeus de combattre et de périr en plein jour... J'en souffre, mais je ne me sens attaché aux jeunes décadents par aucun lien. Ils seraient Cynghalais ou Lapons qu'ils ne me sembleraient pas plus étranges... Je crains que la race des Symbolistes ne soit aux trois quarts éteinte. Les destins, comme dit le poète, n'ont fait que la montrer à la terre.

« Ils étaient singuliers, ces jeunes poètes et ces jeunes prosateurs. On n'avait encore rien vu de pareil en France, et il serait curieux de rechercher les causes qui les ont produits et déterminés... (1). »

Parlant de la *Littérature de Tout à l'heure*, le 17 mai 1889, le « bon maître » renforçait son esprit de celui de Mme Gyp, et appuyait ses arguments sur la « philosophie » d'un conte inséré dans ce volume : « Ohé les psychologues! » D'ailleurs, il saluait Charles Morice comme « un véritable esthète, habile à conduire son esprit dans les recherches de la plus haute psychologie », ayant « l'intelligence des grandes traditions intellectuelles ». Et il lui consacrait un article entier (2) : « C'est un poète plein de promesses, d'un talent déjà docte et rare. »

Mais au sujet des Symbolistes, et de la faute de leur doctrine, son opinion ne s'est pas modifiée. Ainsi que Brunetière, s'en prenant à Mallarmé, les vers qu'il retient sont parmi les plus beaux du poète; il ose citer, comme « une source abondante de sensations », mais « sans effet sur le lecteur éveillé », le magnifique sonnet sur Edgar Poe, le vers immense, l'un des plus beaux de la langue française :

Tel qu'en lui-même l'éternité le change

(1) *La Vie Littéraire*, 2e série, p. 192 et suivantes.
(2) *Ibid.*, p. 203 et suivantes.

Plus tard, France, je le sais, fut moins dur aux Symbolistes. Le succès des hommes qu'il raillait finit par le rendre hardi. A propos, notamment, de Moréas, ayant constaté avec indulgence qu'il « faut souffrir quelque obscurité chez les Symbolistes ou ne jamais ouvrir leurs livres », il déclarait : « Je ne vois guère que les vieux de 1830, s'il en est encore, pour gémir de ce qui se passe aujourd'hui en poésie » (1).

A cause de cette tardive indulgence, le critique du *Temps* passait même auprès de quelques esprits pour avoir « inventé le Symbolisme ». Leconte de Lisle allait jusqu'à déclarer, de façon fort amusante (2) : « Il a inventé le Symbolisme, sans y croire, dans l'espoir de jouer un vilain tour à son ami de Hérédia et à moi... »

Non, Anatole France n'a pas inventé le Symbolisme. Il a, quelque peu, réparé ses torts. Mais en cette année 1888 où l'école nouvelle forçant l'attention exigeait un regard, les yeux d'Anatole France ont été aussi aveugles que ceux des autres juges.

Aveuglement singulièrement grave. Ce n'était pas « un accident totalement négligeable dans l'histoire de la littérature », la venue au jour de la doctrine à laquelle sont liés le nom de Mallarmé et celui de son disciple le plus évident, M. Paul Valéry. On reste libre de ne pas aimer leur œuvre. Mais l'erreur des critiques devant la naissance d'un tel dessin pour le moins nous étonne, aujourd'hui que la courbe s'est élevée.

*
* *

On pouvait, cependant, déjà voir clair.

Au premier article d'Anatole France, Charles Morice répondit en publiant, le 14 août 1888, la plaquette *Demain* (3). Il le fit avec une modération, une élégance que ne connaissent plus les polémiques actuelles, dressant, contre les médiocres plaisanteries du futur grand homme, une pensée sérieuse revêtue du plus pur langage.

On reproche, aux poètes nouveaux, leur singularité, leur obscurité, leurs recherches

Les poètes... dit Charles Morice, légataires uniques des races, tôt avertis des temples déjà consacrés, s'en vont plus loin, toujours plus

(1) *La Vie Littéraire*, 4e série, p. 118.
(2) Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 285.
(3) Perrin, édit.

loin, cherchant la terre vierge où fonder un nouvel édifice. Sourds aux sollicitations du monde qui leur demande des beautés harmonieuses à l'idéal enfantin, ils passent, doux et graves, déléguant aux parvis célèbres les solliciteurs et traversent dans l'exil de leur pensée les joies et les douleurs tumultueuses... »

Anatole France n'attend « rien de bon d'un prochain avenir »? — Pourtant, vous le savez, vous qui regrettez de n'être pas avec eux, les jeunes gens ont toujours raison; même dans leurs erreurs, la vérité germe. Permettez-moi de dire que votre sévérité est un peu brève. M. Zola n'est point responsable des infiniment petits corollaires de son théorème, et quant à M. Mallarmé, je sais fort bien quelle est son influence sur la génération nouvelle, mais je ne sache pas qu'il ait avoué aucun disciple. Et ces jeunes poètes eux mêmes que vous traitez de mystiques — j'en sais plus d'un que le mot ne fâcherait point, — si contradictoires et nuageuses que soient leurs aspirations, je ne crois pas impossible d'y démêler une certaine et suffisante unité... »

Je ne rapporterai pas ici la thèse contenue dans ce *Demain*, sorte de plan, d'annonce ou d'ouverture de l'admirable et puissante *Littérature de Tout à l'heure*. Disons seulement qu'ayant résumé le travail des siècles, Charles Morice termine en assignant à la poésie la tâche magnifique de « suggérer tout l'homme par tout l'art », et en prononçant ces humbles, timides et incroyables paroles :

« Voilà, Monsieur, indiquées d'une façon trop sommaire, partant incomplète, les vastes ambitions qui produisent l'un peu confuse mêlée actuelle dont vous augurez si cruellement les ruines de l'avenir. Vous n'y voulez voir qu'un brouillard, je pense que c'est la fumée d'un grand feu. Cette fumée fait bien de l'ombre, je le sais, où vibrent à peine de rares étincelles, de vagues mains lumineuses qui font un signe et s'éteignent. — Quelques-uns se contentent de solutions trop courtes, et d'autres, comme M. Mallarmé, ce très pur poète, disent des mots si hautement simples que cette époque ne les saurait entendre, perdue qu'elle est de petites complications. Il me semble pourtant que par des poètes tels que Paul Verlaine, ce parfait musicien, et des prosateurs tels que Villiers de l'Isle Adam — pour ne nommer que ceux-là — les portes de l'avenir ont été du moins entr'ouvertes. »

Paroles incroyables, ai-je dit; car il est incroyable que le jeune écrivain ait dû prendre ce ton d'excuse pour émettre une vérité aujourd'hui si éclatante. Avec une intelligence souveraine, que l'on peut dire prophétique, il dégage de la brume la puissance du geste nouveau, le relie, avec calme, aux grands poètes dont on le sépare. Or un Lemaître, comme un Brunetière, comme un France ont le renom de hauts critiques.

D'accord.

Mais que dirons-nous de Charles Morice?

Louis Lefebvre.

POÈMES

MATINS

O matins empourprés et laiteux, où la terre,
Ainsi qu'à la Genèse, éclôt parmi les feux
Et semble, rénovant l'originel mystère,
Se montrer chaque jour nouveau-née à nos yeux ;

Aubes, dont la blancheur, quotidien prodige,
Régénère, en nos cœurs nos puretés d'enfants,
Et dont la pourpre semble, immense fleur sans tige,
Incarner les plus beaux des rêves décevants ;

Vous emouvez en moi bien des fibres sacrées,
Aurores, que souvent nous dédaignons de voir,
O vous, par qui succède, à l'ombre des vêprées,
A l'angoisse des nuits, un éternel espoir !

C'est de la Foi que vous moissonnez par les plaines
Du ciel, où nous cherchons tant de soleils nouveaux,
Et vous semez sans fin sur les douleurs humaines
Au moins l'illusion, qui guérit tous les maux.

Cependant vous luirez, plus beaux encor, peut-être,
Quand les siècles seront à jamais révolus,
Et nul regard humain ne vous verra paraître,
Et, devant vos splendeurs, nul ne rêvera plus...

— Qu'importe ! Quand la Nuit, dans l'ombre occidentale
Se replonge, fuyant le virginal matin,
Levons-nous et marchons vers l'Enigme fatale,
Et jetons notre Espoir à ta face, ô Destin !

JE NE VEUX PLUS RÊVER...

Songe... Vaine douceur! Je ne veux plus rêver,
De peur que mon souci, plus cruel, ne renaisse ;
Pourquoi rêver, depuis que j'ai vu s'achever
Le beau voyage au clair pays de la jeunesse?

Je n'ai plus la tranquille assurance des forts ;
Mon cœur, serré d'angoisse, est effrayé de vivre ;
Mon âme se débat dans l'étau de mon corps ;
Mon esprit s'obscurcit, comme se ferme un livre.

Mon espoir, que déçut la vie, a les yeux clos ;
Je ne désire plus que le calme suprême ;
Et, si je rêve encor, c'est au paisible enclos
Où fleurit l'immortelle, avec le chrysanthème.

Je ne veux plus rêver. Faut-il donc revenir
Aux jardins du Passé — tertres de cimetière —
Pour y prendre les fleurs sèches du souvenir,
Que nous offre la Mort, sinistre bouquetière?

Sans doute, nous pouvons raviver leurs couleurs,
— Pauvres magiciens, qui n'avons pour tous charmes
Que notre cœur sensible et nos yeux pleins de pleurs —
Mais mon cœur las se glace et je n'ai plus de larmes.

Je ne veux plus rêver... Comme un bon laboureur
Trace un sillon bien droit, sans recherche subtile,
Puissé-je, au champ sacré que fouille mon labeur,
Faire œuvre simple et belle, et surtout œuvre utile !

RÉCONCILIATION AVEC LA NATURE

O Nature, combien de fois je t'ai maudite,
Insensible Nature, ô monstre inconscient,
Dont le cœur gigantesque aveuglément palpite,
Chemin, où nous passons si vite,
O toi qui nous fais vivre en nous suppliciant !

Sur l'antique fumier, la mort est ta pâture ;
Tu fanes, par un jeu cruel,
Comme les fleurs des prés, les étoiles du ciel,
Et ton parfum sort de la pourriture.
Ah! que je t'ai maudite, insensible Nature !

***

Pourtant, lorsqu'aux beaux jours d'Avril,
Plus beaux de succéder aux brumes hivernales,
On sent l'air embaumé d'un effluve subtil,
Sous un ciel bleu, qui fait oublier les rafales ;

Quand les coteaux pleins de soleil
Resplendissent d'une couronne blanche et rose,
Et proclament partout le triomphant réveil
Du sol fertile, enfin délivré de Nivôse ;

Lorsqu'on voit, sur chaque vieux mur,
Eclore le velours ardent des giroflées,
De ces rustiques fleurs, au parfum simple et pur
Où vit le charme des enfances envolées ;

Quand le plus petit végétal
Recommence, docile aux lois de l'Existence,
A distiller le suc du pauvre humus natal,
Et fleurit, avec sa sublime inconscience ;

Alors, ô Nature, je sens
Que mon cœur ulcéré ne peut plus te maudire ;
Que je suis un atome, et l'un des moins puissants,
Dans ton immense gouffre, où mon esprit chavire ;

Je vois qu'il est absurde et vain
De vouloir secouer ta dure tyrannie ;
Je vois que ma révolte, à moi l'insecte humain,
Ne saurait émouvoir ta grandeur infinie.

Je m'incline humblement, devant
Ces prodiges quotidiens de la Nature
Que resteront toujours la fleurette et l'enfant,
Et laisse à Dieu le soin de l'aurore future.

Non, non, je ne te maudis plus,
Nature, qui jamais n'as connu la justice ;
Et cependant, mes pas demeurent suspendus
Au bord du ténébreux et sanglant précipice

Où tout s'engloutit pour jamais !
Afin de t'échapper, vertige des abîmes,
Je lève obstinément mes yeux vers les sommets,
Et mon être, éperdu, s'envole vers les cimes.

Sceptiques, ne me dites pas
Que Jéhovah n'est plus aux Sinaïs modernes.
Sur ce point, que ne peut définir le compas,
Vous n'en savez pas plus que l'homme des cavernes.

Mon cœur aimant et douloureux,
Plus que le monde et la nébuleuse, est immense ;
Mon âme cherche un ciel, même au-delà des cieux...
Et tout peut s'abolir, mais non mon Espérance !

Henri Allorge.

UNE VISITE AUX VILLES D'OR

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?

A vrai dire, nous n'avons pas d'éléphants, et nous ne sommes armés que de notre bonne volonté, mais nous avons du bagage, car la Comédie française est de la partie, et elle emporte dans ses soutes, qui sont des paniers, tout un répertoire. Pourquoi alors ce déploiement d'artistes, d'archéologues, de journalistes, d'amis du grand tourisme? Tartarin chez les « Teurs »? Non. Nous ne découvrirons pas notre Afrique du Nord, mais peut-être trouverons-nous de nouvelles raisons de l'aimer, de la faire connaître, de la faire visiter. Et c'est là le but que se propose la « Société des Amis de Carthage et des Villes d'or » dont M. Louis Bertrand est le président comme il en fut le parrain. Les Villes d'or ce sont, par opposition aux Villes blanches de l'Islam, les ruines phéniciennes, romaines et byzantines. Brûlées du soleil, imprégnées du sable et de l'argile où elles furent si longtemps ensevelies, elles ont pris des teintes rousses et chaudes qui sont la joie des yeux et le désespoir des peintres. Elles sont mortes, mais tout y rappelle la vie intense et joyeuse dont elles furent animées : les Arcs de triomphe, les Thermes, les voies dallées, les théâtres, les temples évoquent des foules.

*
* *

Cette chaîne, dont les mailles principales sont déjà visibles sur une longueur de 2.000 kilomètres, commence au Maroc, avec la mauritanienne Volubilis, mais le Maroc n'est pas dans le programme de cette année. Ce sera pour l'année prochaine. La première des Villes d'or pour l'instant, en partant de l'Ouest, c'est Cherchel, l'antique Césarée, fondée par la fille de Cléopâtre et d'Antoine, Cléopâtre Séléné, et dédiée à César-Auguste qui l'avait mariée au roi Juda II de Numidie, lointain descendant du fameux Massinissa. Pour la première fois depuis dix-sept cents ans, son théâtre a entendu l'écho de la tragédie éternelle. La Comédie Française y donne *Œdipe-Roi* avec Albert Lambert et Mme Delvair, c'est une revanche de la civilisation.

Ce retour à l'antiquité n'est pas un désaveu de la période intermédiaire. Rendons à l'Islam ce qui appartient à l'Islam, rendons hommage à Tlemcen, la perle musulmane de l'Océanie, la ville des « Sources », suivant l'étymologie berbère, la ville des « Vergers », de son nom romain *Pomaria*. Elle est un enchantement à cette fin d'avril dans le cadre de verdure de ses arbres fruitiers, le dédale des roses qui ourlent ses jardins, la fraîcheur de ses 800 mètres d'altitude et des cascades qui chantent à ses portes. Les plus belles mosquées d'Algérie sont ici : elles sont dignes de la capitale qu'était alors Tlemcen, la rivale de Fez du XIIIe au XVe siècle. C'est le triomphe du style hispano-mauresque, mais par quelle erreur de ces architectes si savants les « mihrabs », qui doivent indiquer aux fidèles la direction de la Mecque, sont-ils orientés trop au Sud?

Alger n'est pas une ville d'or. Elle n'était rien à l'époque romaine, et pas grand'chose à l'époque byzantine. Ne la méprisons pas pour si peu. Elle s'est rattrapée. Serrée sur son littoral, elle s'étire voluptueusement, elle escalade les pentes, envahit les hauteurs. Elle pourrait prendre pour devise le *Quo non ascendam?* de Fouquet. La ville d'or par ici, c'est Djemila, l'enfant gâtée des fouilles algériennes. Elle a pour elle son emplacement sur un éperon rocheux, le cirque des montagnes qui empourprent au soleil couchant son horizon, l'harmonie à la fois délicate et grandiose de ses monuments, son marché tout d'une pièce qui trouve moyen d'être élégant sans cesser de répondre à sa destination, son théâtre dont l'acoustique impeccable est un inépuisable sujet d'émerveillement. Elle a pour elle aussi d'être aux portes de la Kabylie dont la traversée d'une part et la corniche de l'autre sont incomparables, comme les cars du réseau algérien qui permettent d'en jouir. Cinq cents automobiles au bas mot, — la statistique officielle parle même de 800, — ont amené pour la représentation une foule qui ne devait pas être plus dense à l'époque où fut inauguré l'Arc de Caracalla. On déjeune dans tous les coins; il est même heureux que cette petite ville antique soit mieux pourvue de certaines commodités que beaucoup de grandes villes modernes. On reviendra à Djemila.

Constantine, malgré son âge, n'est pas une Ville d'Or, car son roc imprenable a été trop souvent pris et repris pour qu'on y retrouve les traces de son plus lointain passé. Rien n'y évoque Jugurtha ni l'antique Cirta, ni même

la ville relevée par Constantin. L'ombre de Sophonisbe ne saurait y retrouver le palais de ses deux maris. Mais le site est resté unique. Les gorges du Rummel échappent à l'action des hommes. La seule différence, c'est qu'elles sont maintenant faciles à parcourir grâce au « chemin des touristes » qui y a été discrètement aménagé, faciles aussi à franchir grâce aux ponts suspendus qui les enjambent depuis peu, tandis que le vieux pont d'El Kantara était seul jadis. Quant à la colline du Koudiat-Aty qui fermait autrefois l'entrée de la boucle, elle a été rasée : des habitations à bon marché s'élèvent sur son emplacement et sur ses déblais. Ce merveilleux boulevard de l'Abîme, taillé dans le roc, n'existait pas. Quelques gourbis croulants s'accrochaient à la paroi verticale comme des défis aux lois de la pesanteur. Il faut revoir Constantine, comme c'est mon cas, à trente-sept ans de distance pour se rendre compte des progrès accomplis. La population a doublé dans ce laps de temps, sans d'ailleurs que la proportion de l'élément indigène et de l'élément européen ait changé : ils restent à égalité.

Constantine est la reine du tourisme algérien. Elle est à égale distance de Djemila et de Timgad, les deux cités entre lesquelles hésite le cœur des archéologues. Timgad, déblayée la première, a passé longtemps pour être sans rivale. Elle le reste comme importance, mais Djemila est plus pittoresque. Ne cherchons pas à qui donner le prix d'excellence, d'autant plus que la tunisienne Dougga a aussi ses titres, et qui sont éclatants. On a beau se dire que la richesse monumentale de toutes ces cités, — qui étaient après tout de second ordre, — est due à la munificence des grandes familles locales qui payaient ainsi les honneurs municipaux dont elles étaient comblées, on n'en a pas moins une grande idée de l'emprise romaine jusque sur les régions qu'on aurait pu croire les moins favorisées. Que l'amphithéâtre d'El-Djem soit aussi formidable que le colisée, et avec des dessous beaucoup plus vastes, c'est un phénomène qu'il faut bien constater mais qui déconcerte. Et que sera-ce le jour où sera exhumé tout ce qui est encore enfoui sous la couche des poussières millénaires?

*
* *

La Tunisie se plaint d'être dédaignée ou tout au moins négligée par le flot des touristes. Si c'est vrai, les touristes ont tort. La Tunisie est plus commode à visiter que l'Algérie, du moins par chemin de fer, et elle est tout aussi admirable. Son réseau permet un circuit, ce qui n'est pas possible en Algérie. En hiver, un train touristique magnifiquement compris réduit au minimum pour les amateurs de confort les dérangements et transbordements, puisqu'il attend ses passagers aux endroits propices. Gafsa, Tozeur, les choses, sont sous la main. La seule chose à faire pour attirer irrésistiblement les foules dans la Régence, c'est d'activer les fouilles de Carthage, qui traînent misérablement pour des questions de personnes.

Le bon Corneille, dans son examen de *Viconède*, explique pourquoi il a tenu à parler d'Annibal, « dont le nom, dit-il, n'est pas un petit ornement à mon ouvrage ». Le nom de Carthage est pour la Tunisie du même prix. Il est à lui seul une attraction. La beauté souveraine de la baie suffit déjà à faire de Carthage un des Lieux-Saints de la pensée et de la lumière. Faisons surgir le reste. Quelle impatience on éprouve à l'idée qu'une mince couche de terre nous sépare de trésors dont les fouilles sporadiques faites jusqu'ici nous ont donné un simple avant-goût! Qu'attend-on pour employer à l'achat des terrains nécessaires le million inscrit à cet effet au budget tunisien? Attendra-t-on qu'ils soient lotis et bâtis? Évidemment les Vandales et les Arabes ont détroussé la ville mourante et la ville morte. Ses colonnes ont pris le chemin des mosquées de Tunis et même de Kairouan, mais une ville de cette taille, rivale de Rome et même victorieuse de Rome à l'époque de Genséric, ne se déménage pas à fond. Les restes en sont bons. Essayez de vous représenter une gigantesque Timgad dans un pareil décor, paré de souvenirs immortels, auréolé d'histoire et de poésie. Actuellement, c'est le chaos; mais ce chaos même ajoute à l'impression de désolation qu'éveille cette colline de Byrsa, immense tumulus à l'échelle de la cité ensevelie sous ses décombres.

*
* *

Mais pourquoi ne voir que le passé? En Algérie comme en Tunisie, le spectacle du présent est réconfortant. Ceux qui répètent encore que nous ne savons pas coloniser n'ont d'excuse que de n'y être pas allés voir. La prospérité de l'Afrique du Nord serait insolente si elle n'était méritée. Tout le monde sait que le vignoble est

florissant, mais sait-on au prix de quels efforts, de quelles initiatives les vins d'Algérie et de Tunisie ont conquis leurs lettres de noblesse, c'est-à-dire la qualité? Quand on vous dit froidement que l'hectare de vigne vaut 50.000 francs aux environs de Cherchel, vous êtes d'abord sceptique. Vous le serez moins quand vous saurez que l'hectare de cultures maraîchères atteint 75.000 aux environs d'Alger. Nul n'ignore que la Tunisie a des phosphates et que Sfax a pris un essor formidable. Mais on reçoit tout de même un coup quand on entend qu'il y a maintenant cinq millions d'oliviers formant autour de la ville une ceinture continue de 50 à 60 kilomètres de rayon et couvrant 250.000 hectares. C'est ce qu'on appelle encore « la steppe » dans beaucoup d'atlas pas très vieux. On s'explique après cela que Sfax soit devenu un port de plus de 80.000 habitants, alors qu'elle en avait 30.000 lors de la conquête, et pas de port naturellement.

Ce progrès est-il simplement matériel? La civilisation qui pousse en Afrique du Nord est-elle purement mercantile? Beaucoup de signes indiquent le contraire. L'Algérie et la Tunisie ne sont pas des parvenues, des nouvelles riches. Elles s'intéressent à leurs souvenirs antiques, et on a raison de les y intéresser. Les indigènes mêmes commencent à savoir et à sentir que toutes ces ruines sont les vestiges d'un grand passé qui fut le leur et qui leur appartient, autant et même plus qu'à nous. Ils sont frappés quand on leur rappelle que l'Afrique du Nord était romaine et civilisée avant la Gaule. La culture classique n'est pas un luxe vain sur cette terre si fortement marquée de l'empreinte gréco-latine. Il faut se féliciter de voir les lycées d'Algérie-Tunisie plus peuplés que les plus grands de la métropole. Nos colons et l'aristocratie indigène préfèrent la section latine à la section moderne; il est difficile de croire, dans ce pays neuf et pratique, que ce soit par snobisme. De même les représentations classiques de la Comédie Française ont un succès d'enthousiasme qu'elles n'ont peut-être plus à Paris. *Phèdre* et le *Misanthrope* font plus que le maximum à Alger : des centaines de spectateurs se résignent à rester debout. Dira-t-on qu'Alger est une capitale, une ville de plus de 200.000 habitants? A Sousse, *Britannicus* a le même accueil. Ne croyez pas que ce soit la carte forcée. A Tunis, *Ruy Blas* attire plus que le répertoire ultra moderne de Mme Charlotte Lysès. Partout *Œdipe-Roi* s'achève en apothéose.

Ne boudons pas contre les faits quand ils sont à notre honneur. Nous avons accompli dans l'Afrique du Nord, en moins d'un siècle pour l'Algérie, en moins d'un demi-siècle pour la Tunisie, une œuvre à la fois française et humaine qui répond aux espérances formulées jadis par Prévost-Paradal. Aucun peuple n'a fait mieux ni même aussi bien en si peu de temps, à travers tant d'autres préoccupations, et avec si peu d'émigrants. Ne nous tressons pas de couronnes, mais ne nous dénigrons pas. Et aidons de notre sympathie ceux qui s'appliquent, sous quelque forme que ce soit, à populariser chez nous l'image de notre plus beau fleuron colonial.

A. Albert-Petit.

LES « SOURCES » DE SAINTE-BEUVE

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, des *Poisons* de Sainte-Beuve. Nous n'avons pas à apprécier ici quel jour leur publication jette sur le caractère du grand critique; constatons seulement qu'elle lui donne un regain d'actualité qu'augmentera bientôt la nouvelle édition en ce moment sous presse de son *Port-Royal*. « C'est un travail que j'ai fait... il y a bien longtemps », disait-il sur la fin de sa vie, avec l'intonation que l'on devine. Il n'en demeure pas moins que ce travail est son chef-d'œuvre, et voilà pourquoi il ne nous semble pas inopportun, au moment où en va paraître une édition nouvelle, d'exposer brièvement l'histoire des éléments qui ont permis ce magnifique ouvrage. Disons tout de suite que la plupart de ces éléments — les imprimés surtout bien entendu. — Sainte-Beuve avait pu se les procurer. Ils étaient dans sa bibliothèque qui fut acquise en 1872, trois ans à peine après sa mort, par la Société de l'Histoire du Protestantisme français. « On y sentait sa place encore toute chaude », selon le mot de Schérer. D'autres éléments avaient été consultés par lui, là où il les avait pu rencontrer. C'est de leur ensemble que nous voudrions dire quelques mots.

Parler de Port-Royal au XIXe siècle, et en parler comme il l'a fait, avec une précision et une

exactitude bien rarement en défaut, eût été chose impossible, si du célèbre monastère il ne fût demeuré qu'une tradition orale, plus que centenaire alors, bien suspecte par conséquent d'avoir été déformée par la légende : Sans doute, beaucoup d'ouvrages venant des gens « du saint désert » avaient paru dès le XVII^e^ siècle, édités par les auteurs, ou au lendemain de leur mort. Il en fut ainsi, sans parler de Pascal, pour les œuvres des Arnauld, de Nicole, de Le Maître, d'Hamon, de Sacy, de Le Tourneux, et de quelques autres, tant appréciés par leurs contemporains. Mais le plus grand nombre, et particulièrement les Mémoires et Histoires proprement dites, ne virent le jour que beaucoup plus tard. On les doit au XVIII^e^ siècle, ce XVIII^e^ siècle religieux pour lequel Sainte-Beuve a été bien dédaigneux, même un peu injuste. Il n'ignorait cependant pas lui, le grand chercheur, qu'entre les philosophes impies et les libertins scandaleux, il y avait eu sous Louis XV une très active société religieuse dont les divisions malheureusement ne servirent que trop les ennemis communs contre lesquels tous les chrétiens auraient dû s'unir.

En face des fidèles dirigés par l'école triomphante des Jésuites, il y avait d'autres catholiques attachés à l'esprit de Port Royal, esprit auquel l'opposition à la Bulle condamnant l'ouvrage du Père Quesnel avait donné une forme nouvelle. Et ceux ci constituaient une phalange sévère qu'on put parfois taxer d'opiniâtreté, mais dont l'intérêt humain ne déterminait guère les actes, puisque l'exil ou la prison en étaient bien souvent le prix. Évêques, prêtres, laïques, beaucoup d'entre eux écrivirent, et si la plupart usèrent leurs forces et gaspillèrent leurs talents dans les querelles stériles nées de la *Bulle Unigenitus* ou du cimetière Saint Médard, quelques-uns du moins en firent un usage plus utile à la postérité. Uniquement attachés au souvenir du monastère détruit dont ils chérissaient les ruines, ils en recherchèrent les épaves, en réunirent les documents dispersés, et par des publications nombreuses en assurèrent la mémoire. C'est à ces bons ouvriers obscurs que leur seule piété fit historiens, que Sainte-Beuve a demandé de le renseigner, c'est dans leurs œuvres qu'il a trouvé ses « sources », comme nous dirions aujourd'hui.

Lui-même expliquait ainsi le peu de connaissance qu'on en a généralement : « Cet affluent précieux, écrivait il, n'est pas entré en son temps dans le grand courant de la littérature; et celle-ci déjà toute contraire ne l'a pas accueilli ni senti le moins du monde lorsqu'il s'y versa. » Presque tous ces livres en effet n'ont paru qu'entre 1730 et 1760. Quelques-uns même, comme la grande édition des Œuvres complètes d'Arnauld, n'ont été achevés d'imprimer que tout à fait à la fin de l'Ancien Régime, en 1783. Ajoutons que tirés à peu d'exemplaires, ces livres furent rares, dès leurs naissance.

Une des conséquences de leur impression tardive fut la multiplication des copies manuscrites qui en existèrent. Dès le début de la réforme de Port-Royal, nous voyons des religieuses, comme la Mère Marie de Sainte Claire Arnauld, la Mère Catherine de Sainte Agnès Arnauld d'Andilly, la Mère Catherine de Sainte Suzanne Champaigne, et plus tard la Mère Élisabeth de Sainte Agnès Le Féron; des solitaires comme M. de Séricourt, et parfois M. de Pontchâteau, occupés à transcrire les œuvres ou les lettres de leurs illustres amis. Ils s'y employaient avec autant de zèle que d'autres, comme Lancelot, Fontaine, ou du Fossé, recueillaient et écrivaient leurs souvenirs sur ces mêmes amis. A Port-Royal, on était copiste par piété. C'était une tâche modeste qui convenait à l'humilité de certaines âmes, de celles, — il y en a eu en tous les temps — qui mettent leur joie, leur fierté, à n'être que des disciples, que des reflets. Ainsi nous ont été conservées, outre de gros ouvrages, un grand nombre de lettres de l'abbé de Saint Cyran, de M. Singlin, de la Mère Angélique, de la Mère Agnès et de bien d'autres; lettres communiquées le plus souvent par leurs destinataires; dérobées quelquefois aussi par de pieuses indiscrétions. Ce fut le cas pour les lettres de la Mère Angélique à la reine de Pologne dont beaucoup furent copiées au monastère avant même d'être envoyées.

Des travaux ainsi exécutés et joints aux Relations manuscrites, actes, et divers écrits historiques ou ascétiques des religieuses, quelques-uns furent confiés à des amis; mais la plupart demeurèrent à l'abbaye des Champs. Ils y furent saisis en 1709 par le lieutenant de police d'Argenson, après la dispersion des dernières filles de la Mère Angélique.

Avec une conception de l'autorité qui déroute nos idées modernes, d'Argenson, à Port Royal se conduisit en maître et disposa à son gré de ce qu'il y trouva. Chose étrange, c'est à un scrupule de conscience de ce magistrat qu'on doit la conservation des archives du mo-

nastère. Loin de les détruire ou de les envoyer aux Jésuites, ce qui eût pourtant assuré sa fortune, il les remit en presque totalité à une amie de Port Royal comme de lui : Françoise-Marguerite de Joncoux.

Nous avons écrit ailleurs l'histoire de cette femme charmante, incomparable, disait Quesnel, aussi distinguée par son esprit que touchante par son dévouement. Avec elle commence la seconde génération des copistes de Port-Royal, ceux qui donnèrent leur temps, leur cœur, leur vie à ce qui n'était plus qu'un souvenir.

En 1709, bien que fort jeune encore, Mlle de Joncoux n'avait plus que peu d'années à vivre. Elle les employa à transcrire ou faire transcrire les autographes dont elle était devenue dépositaire, et qu'elle légua par testament à un bénédictin ami, dom Duret, pour être par lui placés dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, asile et refuge des productions savantes méconnues ou persécutées. On sait que le fonds Saint Germain est un des plus précieux versés par la Révolution à la Bibliothèque Nationale.

Marguerite de Joncoux, disons-nous, mourut jeune en 1715, laissant son œuvre à peine ébauchée. Cette œuvre fut immédiatement reprise et continuée par une autre femme, ancienne élève de Port-Royal, Marie-Scholastique Le Sesne de Ménilles de Thémericourt.

De cette dernière, peu de chose subsiste..., que son immense labeur! Elle, dont la grande écriture appuyée se retrouve sur des centaines de manuscrits qu'elle a revus après les avoir fait copier, ne nous a rien laissé d'elle-même. Elle était la proche parente d'un auteur ecclésiastique assez fécond du XVIII^e^ siècle, l'abbé d'Etemare, qui fut son héritier. Par lui, nous avons sur elle quelques renseignements qui font entrevoir combien curieuse serait l'histoire de cette famille si l'on pouvait découvrir les archives qui la recèlent. Il demeure certain dans tous les cas, que plusieurs des femmes qui la composèrent, Mme de Bourdun, Mme de Ménilles, Mlle de Veniez, Mlle de Thémericourt, rendirent à la cause de Port-Royal détruit les plus importants services et furent les auteurs anonymes de nombreuses publications qui commencèrent dès lors à paraître.

Au monastère jadis, les femmes, dit Sainte-Beuve, s'étaient montrées supérieures aux hommes, même quand les hommes s'appelaient Nicole, Arnauld et Pascal. Elles le demeurèrent sur ses ruines, puisque ce sont principalement deux femmes, Françoise-Marguerite de Joncoux et Marie-Scholastique de Thémericourt, qui par leur intelligente piété en ont sauvé les œuvres, tandis que, vers la même époque, deux autres femmes, Magdeleine de Boulogne et Magdeleine Horthemels, par leur talent, l'une de peintre, l'autre de graveur, en fixaient le souvenir.

Mlle de Thémericourt, dont on relève le nom parmi les pensionnaires expulsées de Port-Royal en 1679, et dont la mère avait été l'amie de Mlle de Vertus, devait vivre longtemps. Au soir de son existence toute d'obscur mais acharné travail, elle exprimait le vœu qu'on mît en œuvre les matériaux si laborieusement réunis par elle, et qu'on fît une histoire générale de Port-Royal : « Prête à toute bonne œuvre, lisons-nous dans une note manuscrite du temps, elle se souvenait au bout de cinquante ans pour le mettre en pratique, de ce que Mlle de Vertus lui avait dit : il ne faut pas multiplier ses œuvres, mais travailler à mieux faire celles qu'on fait. »

Mlle de Thémericourt ne multiplia pas les siennes. Elle enferma sa vie dans l'œuvre unique mais immense de recueillir, copier, faire copier, imprimer aussi pour le transmettre à la postérité tout ce qu'elle put retrouver touchant son cher Port-Royal. Quand elle mourut en 1745, « dans des dispositions qui remettaient sous les yeux la mort des premiers chrétiens » rapporte l'abbé d'Etemare, un travail énorme était accompli. Par ses soins, sous ses auspices et ceux des amis groupés autour d'elle, non seulement un grand nombre de copies étaient faites, mais encore, quantité de publications (1). Citons : *l'Histoire de l'origine des pénitents et des solitaires*, plaquette parue en 1733, en même temps que des *Mémoires*, en trois volumes préfacés par l'abbé Goujet, *pour servir à l'Histoire de Port-Royal*. Les *Mémoires* de M. d'Andilly furent édités en 1734 ainsi que la touchante *Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon faite par lui-même;* et quelques années plus tard, en 1742, parurent ensemble de nouveaux *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal* (trois volumes) et les *Lettres de la Mère Angélique*.

(1) Il y a lieu de préciser qu'aucune des publications dont les titres sont ici donnés ne porte de nom d'auteur. Il faut trouver ces noms soit dans le *Dictionnaire des Anonymes*, soit plutôt dans les lettres et mémoires du temps. Quelques-uns demeurent inconnus.

Les *Actes* et *Journaux* des religieuses avaient vu le jour en 1724-1725, suivant de près le grand *Nécrologe* publié par dom Rivet en 1723, et que devait continuer en 1735 le *Supplément* donné par Lefebvre de Saint-Marc. Puis, ce furent successivement, confiés aux mains trop hardies de Michel Tronchay, les *Mémoires* de Fontaine parus en 1736, ceux de Lancelot en 1738, ceux de du Fossé en 1739, tous trois complétés en 1740 par le précieux volume si apprécié des pascalisants, connu sous le nom de *Recueil d'Utrecht*. Entre temps avaient été donnés des ouvrages de l'intérieur même du monastère. En 1736, les *Discours* de la Mère Angélique de Saint-Jean, en 1737, les *Réflexions* de la même; puis des *Relations* émanant de religieuses sur la Mère Angélique et sur l'autre sainte abbesse, Marie des Anges Suireau. Tout cela sans parler de nombreuses biographies et de réimpressions diverses, notamment des *Constitutions* du monastère. Qui sait même si en 1742 Mlle de Thémericourt fut étrangère à l'apparition d'un chef-d'œuvre totalement inconnu jusqu'alors, même des fils du poète, et qui était l'admirable *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, écrit par Jean Racine.

Quelques regrettables libertés que, suivant l'usage du temps, les éditeurs aient prises avec les textes, le bagage était considérable; et de tous ces ouvrages allaient naître les grandes histoires d'ensemble qui parurent quand était morte celle qui les avait préparées et tant désirées.

Après les *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal*, publiées par l'abbé Le Clerc en 1750, on vit sortir des presses : l'*Histoire de l'abbaye* en six volumes, donnée en 1752 par Jérôme Besoigne, les deux *Histoires des persécutions* en 1750 et 1753, puis simultanément enfin l'*Histoire Générale* en dix volumes du savant bénédictin Clémencet et les précieux *Mémoires* de Pierre Guilbert (neuf volumes) tous deux parus entre 1755 et 1759. Ces importants ouvrages prenaient place, en la complétant d'incomparable manière, à côté de la première *Histoire du Jansénisme* publiée en trois volumes par dom Gerberon dès l'année 1700.

Cette fois, l'œuvre capitale était édifiée; le souvenir de Port-Royal ne pouvait plus périr; il était gravé sur la pierre ferme de l'Histoire, où suivant la parole du livre saint *ab auditione mala non timebit*.

Les publications de la fin du XVIIIe siècle dont plusieurs ont pour auteur Clémencet; le *Manuel des pèlerins*, donné en 1767 par l'abbé Gazaignes, le *Nécrologe* de Cerveau (sept vol.) en 1760-1778; les *Œuvres complètes* même d'Antoine Arnauld dont le quarante troisième et dernier tome fut imprimé en 1783, ne firent que consolider l'édifice, augmenter la collection d'ouvrages où Sainte-Beuve puisa à pleines mains quelque cinquante ans plus tard. Le dernier volume sur Port Royal paru avant la Révolution fut, je le crois bien, les *Exercices de piété à l'usage des religieuses de Port Royal du Saint Sacrement*, livre d'édification dû à la Mère Angélique de Saint Jean et publié en 1787. Tous ces ouvrages, nous l'avons dit, furent rares dès leur naissance, car, outre la dépense, tous, peut-on affirmer, représentaient d'énormes difficultés vaincues. Les privilèges du Roi, les faveurs officielles, la simple tolérance même n'étaient pas le plus souvent pour des publications de ce genre qui, beaucoup, furent faites dans l'ombre, grâce à des presses clandestines, les mêmes peut-être d'où sortaient alors les feuilles tant poursuivies des *Nouvelles Ecclésiastiques* :

A *Ville-Franche*, au *Désert*, au *Ciel* même; voilà les noms de lieux qu'on relève sur nombre de livres quand cette indication n'est pas purement et simplement supprimée. Beaucoup vinrent de l'étranger, de Hollande, d'Allemagne, d'Avignon enfin où sous le gouvernement des papes, on jouissait d'une liberté beaucoup plus grande qu'en notre pays de France.

Il en résulte qu'au seuil du XIXe siècle, les disciples attardés de Port Royal — et ils étaient nombreux — pouvaient se constituer une bibliothèque très complète sur le monastère. Ajoutons à cela que quantité de manuscrits subsistaient, autographes et copies; et que, même après la brisure de la Révolution, on pouvait, on peut encore les consulter, tant en France qu'en Hollande où beaucoup ont été conservés.

Sainte-Beuve ne s'en fit pas faute, et si, chose curieuse, le peu de confiance, d'estime même qu'inspirait son caractère fit que lui demeura fermé un inappréciable dépôt parisien qui s'ouvrit au contraire à ses contemporains, Cousin et Prosper Faugère, il put prendre connaissance des archives de Hollande et explorer longuement les fonds précieux des grandes bibliothèques de Paris et de province, notamment celle si riche de la ville de Troyes.

Les lettrés savent quel parti merveilleux il

en a tiré, et comment sous sa plume experte les vieux récits jadis enveloppés de mystère et réservés à de seuls initiés, sont devenus une vivante histoire, régal de tous ceux qui lisent.

Hagiographe peut-être sans le vouloir, et certainement plus qu'il ne l'a voulu, il a construit avec des vies de saints un splendide monument littéraire qui le dépassant lui même abrite aujourd'hui son ombre.

Et, malgré les *Poisons*, cette ombre en reste purifiée, comme si, captée par ses mains d'artiste mécréant, la source vive jaillie, dit-on, dans Port Royal des Champs à la prière de la Mère Angélique, avait gardé pour lui sa vertu sanctifiante, avant de s'offrir, plus claire encore dans le grand jour, aux soifs inquiètes de notre vingtième siècle.

Cécile Gazier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA SOLIDARITÉ EUROPÉENNE ET LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND

Le romanesque en politique a fait commettre bien des sottises et je ne crois pas beaucoup aux grands desseins machiavéliques que l'on prête à certains hommes d'États ou à certains financiers qui font aujourd'hui figure d'hommes d'État. La politique dans la plupart des pays du monde, aussi bien qu'en France, se fait au jour le jour. Parfois un homme politique au moment où il arrive au pouvoir, un haut fonctionnaire au moment où il touche à la direction effective des affaires, se permet d'avoir des idées, une conception politique, une grande ambition nationale : les événements ont vite fait de leur apprendre que sous des gouvernements d'opinion, les grands desseins, les grandes idées et même les idées sont interdites, l'opinion, du moins en démocratie, étant essentiellement instable et amorphe. C'est pourquoi, d'ailleurs, M. Bergeret préférait la démocratie à tout autre régime, les peuples, disait-il, faisant généralement les frais des grands desseins des politiques : les nations comme les individus ont à choisir entre une conception héroïque de la vie et une conception terre à terre. Cependant la ploutocratie qui règne aux États-Unis sous l'étiquette démocratique, étant à l'époque de son développement où les régimes s'enivrent de leur puissance, et bien capable d'un plan de domination économique universel qui est peut-être aussi dangereux pour la civilisation que le fut l'impérialisme de Guillaume II. C'est ce dont on l'accuse en Allemagne, c'est ce dont beaucoup de Français à qui l'accord léonin Mellon-Bérenger paraît dangereux commencent à se dire aussi.

En Allemagne la mainmise de l'Amérique sur l'économie allemande commence à préoccuper très sérieusement cette grande industrie qui est la force vive du Reich. Il y a quelques jours un grand industriel d'outre-Rhin, M. Arnold Rechberg, écrivait à M. Émile Buré, directeur de l'avenir, une lettre où il accusait les Américains de vouloir s'emparer non seulement de l'industrie allemande, mais aussi d'une influence politique en Allemagne.

« L'organisation du conseiller Hugenberg, disait il, financée par l'industrie lourde allemande, domine à peu près quatre-vingt à quatre vingt dix pour cent de tous les journaux de la droite en Allemagne, la plupart des organisations patriotiques allemandes (sauf l'ordre des Jeunes-Allemands) et le parti des Deutschnationalen au Reichstag. Si, en cas de nouvelles difficultés financières de l'industrie lourde allemande, les Américains demandent aux capitaines de cette industrie, sous la menace de leur couper les crédits, de leur céder l'organisation du conseiller Hugenberg, il n'est pas douteux que ces hommes d'affaires s'inclineront. »

Il pense que la finance américaine pèserait alors d'un poids considérable sur la vie politique du Reich et à l'appui de sa thèse il raconte cette histoire :

« Nous ne sommes pas assez idiots », vient de dire un des magnats de la haute finance américaine à un de mes amis, grand chef de l'industrie allemande, « pour acheter l'industrie lourde allemande sans acheter la puissance politique » allemande. Ce qui reste de l'armée allemande, si puissante autrefois, deviendra, avec les organisations patriotiques allemandes, « la police qui gardera notre propriété ». Ayant placé l'emprunt de l'industrie lourde allemande, nous ne permettrons plus que votre pays songe à une guerre contre la France, qui gênerait nos affaires; et puisque

c'est l'industrie lourde qui par l'organisation Hugenberg domine l'Allemagne politiquement, cette guerre deviendra désormais impossible. Nous ne permettrons non plus que l'Allemagne fasse alliance avec les Soviets de Moscou que nous détestons.

« Mais nous « aurons » aussi la France. Nous ferons d'abord ratifier par les Français l'accord Mellon-Bérenger. Une fois que nous aurons cet accord, nous ruinerons définitivement, par tous les moyens dont nous disposons, le franc, de façon que les Français ne puissent plus faire honneur à leurs engagements. Même le franc stabilisé, la France est déjà devenue trop pauvre pour qu'elle puisse défendre efficacement son indépendance contre nous. Nous lui imposerons un autre plan Dawes, c'est à dire que nous prendrons ses chemins de fer. D'ailleurs dès que la chute du franc sera arrêtée, l'industrie lourde française manquera de fonds de roulement autant que l'industrie lourde allemande. Nous pourrons alors, par les mêmes procédés qui commencent à réussir en Allemagne maintenant, nous l'approprier. L'industrie lourde allemande et l'industrie lourde française étant entre nos mains, nous constituerons, nous, Américains, le bloc du charbon allemand et du minerai français, ce que les Allemands et les Français n'ont pas fait à temps. Si nous achetons en plus des journaux et avec cela l'opinion publique dans les deux pays, nous serons sûrs que les peuples nous serviront avec zèle et empressement. »

On ne manquera pas de dire que ce magnat de la haute finance américaine qui n'est point nommé a été inventé pour les besoins de la cause. C'est possible, mais ce qui est positif c'est l'état d'esprit de M. Rechberg et d'un grand nombre d'Allemands des classes dirigeantes, industriels, financiers, et hommes politiques. Ce qui est positif, c'est une invite à la France dont il est impossible de ne pas tenir compte.

L'accueil que la presse allemande a fait à M. Caillaux n'est pas moins significatif. Un curieux article de M. Paul Block, dans le *Berliner Tageblatt*, en donne le ton.

« Le nouveau cabinet Briand, dit-il, le dixième que M. Aristide Briand ait constitué, emprunte sa signification particulière à la présence de Joseph Caillaux au ministère des finances. Le nouveau ministre des finances est en même temps vice-président du Conseil. Caillaux a exigé ce poste parce qu'il espère ainsi obtenir une plus grande autorité pour prendre les mesures qu'il envisage. Et dans la répartition des autres portefeuilles, il a joué un rôle décisif.

Pour l'étranger, il est un fait d'une très grande importance : c'est que Caillaux veut bâtir toute sa politique sur la solidarité européenne. Cette théorie politique de Caillaux est connue depuis longtemps. Dans tous ses livres et dans tous ses discours, Caillaux s'est prononcé pour la paix par l'union économique de l'Europe. Maintenant il a enfin le pouvoir de réaliser cette pensée, et la détresse actuelle, dont souffrent tous les peuples d'Europe l'aidera dans sa tâche. Si Caillaux réussit à faire entrer dans tous les esprits français la conviction qu'il y a entre les peuples européens une communauté d'intérêts nécessaire, cela suffira à faire du dixième cabinet Briand un gouvernement historique.

De tous ces articles, de toutes ces conversations, des confidences que j'ai recueillis moi-même dans certains milieux industriels en relation avec le monde des affaires du Reich, il résulte qu'il existe en Allemagne un parti puissant non par le nombre mais par la qualité de ses membres, qui désire s'unir à la France pour combattre l'impérialisme économique des Anglo-Saxons dont l'Amérique prend la direction. M. Arnold Rechberg offre même un moyen de réaliser cette entente, immédiatement.

« Je ne puis, dit-il, comme patriote allemand, écouter tout cela qu'avec une extrême amertume. Cependant les Américains n'ont-ils pas raison, puisque nous, les grands peuples de l'ancienne Europe, nous n'avons pas su joindre les mains, alors qu'il était encore temps? Même maintenant, tout n'est pas encore perdu, et je ne veux pas croire que deux grandes nations fières de leur passé se feront les serfs de gens d'un autre continent.

Est-ce que les hommes d'État français vont agir cette fois? Il y a, paraît-il, un moyen fort simple. L'agent des réparations tient — si je ne me trompe pas — à la disposition de la France un montant de quatre cents à cinq cents millions de mark or à peu près. Ces millions ne peuvent pas être versés au Trésor français à cause des difficultés du transfert. Le gouvernement français ne peut donc utiliser cette somme que pour des prestations en nature allemandes payables en Allemagne, et fort nuisibles à la production industrielle française. Si le gouvernement français donnait l'ordre de faire ache

ter à tout prix pour ce demi milliard de marks or des actions du « Stahltrust » (lesquelles seraient cédées ensuite à l'industrie française à tout Français qui en voudrait acquérir, à la condition toutefois que ces actions ne sortent pas de France pendant trente ans) cela suffirait à contre balancer l'influence américaine dans l'industrie lourde allemande. Le bloc du minerai français et du charbon allemand serait constitué d'un seul coup, et la rentabilité des industries lourdes française et allemande améliorée par leur collaboration. Le crédit français serait rétabli, puisque la haute finance américaine devrait compter désormais avec les Français. Le franc serait sauvé à l'instant même. »

L'an dernier ces suggestions allemandes eussent été en général assez mal accueillies par la majorité de l'opinion française. Trop de douloureux souvenirs rendaient tout rapprochement franco-allemand fort difficile. Cette guerre a été menée tout autrement que ces conflits à moitié sportifs qu'étaient les guerres d'autrefois et dans lesquels les peuples n'intervenaient guère; le souvenir des crimes allemands était inscrit sur trop de ruines. Mais, depuis, la brutalité des exigences américaines et de l'égoïsme trop manifeste de la politique anglaise ont changé bien des opinions. La commune misère de l'Europe et surtout de l'Europe continentale a fait entrevoir la nécessité d'une politique continentale. Après la victoire la France avait conçu le statut de l'Europe comme une sorte de condominium des alliés vainqueurs, la France et l'Angleterre principalement, se chargeant de faire observer le traité de Versailles « en perpétuel devenu » comme disait un de ses auteurs. C'eût été le règne libérateur des puissances libérales. Il y avait là entre la France et l'Angleterre comme une sorte de pacte tacite. Ce pacte l'Angleterre l'a rompu. Elle a encouragé sinon invité l'Allemagne à ne pas exécuter ses engagements. Dans toute l'affaire de la Ruhr on voit trop clairement aujourd'hui que l'Angleterre a eu un double but : s'interposer entre la France et l'Allemagne afin d'empêcher un rapprochement franco-allemand et entraver toute velléité d'hégémonie française sur le continent. *Divide et impera* vieille devise romaine que le *Foreign Office* a repris pour son compte et que la *Maison Blanche* semble vouloir appliquer aussi. La constitution d'une entente économique franco-allemande en trust continental du fer et du charbon serait un rude coup à porter aux banquiers impérialistes de *Wall street*. La peur qu'ils en ont tous indique qu'elle pourrait être notre politique puisqu'aussi bien nos anciens alliés de la grande guerre ne songent plus qu'à nous vassaliser. Seulement si l'on joue la partie avec l'Allemagne il faudra prendre ses précautions. Si certains hommes de Berlin et de Francfort ont le sens européen ils ont à compter avec les masses nationalistes, « racistes », militaristes qui ne voient pas le vrai péril et continuent à rêver d'une revanche et d'une nouvelle guerre qui, dans l'état actuel du monde, serait le signal de la fin de notre civilisation.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE ROMAN D'UNE VILLE, D'UNE FEMME, D'UNE RACE (1)

Ce n'est pas, comme trop souvent, une histoire dans un décor, et si l'auteur nous conte, en effet — avec quelle grâce, quelle délicatesse et quelle force! — « une histoire d'amour, vécue dans le plus beau décor qui soit », le décor n'est pas, ici, le cadre de l'aventure : il en devient, pourrait-on dire, la substance même; il la soutient, il l'inspire, elle est née de lui, et elle n'en apparaît plus que comme l'épanouissement humain. A regarder de près cette parfaite réussite, nous découvrirons bien vite, dans son agrément et dans son harmonie, le secret de sa perfection.

*
* *

Le principal personnage du beau conte de M. Georges Grappe, c'est évidemment Cordoue, non seulement parce que la très noble et pittoresque cité des Califes Omeiyades, avec « son air tragique de souveraine découronnée », tient plus de place dans le récit que chacun des trois autres personnages séparément, ou les trois ensemble — la jeune femme de l'alcade, l'alcade lui même et le consul de France — mais encore parce que son atmosphère les enveloppe, parce que son âme est partout présente, comme sa couleur et son parfum, parce que son passé

(1) Georges Grappe : *Un Soir à Cordoue*. Albin Michel, éditeur.

emplit le présent et qu'ils se rencontrent dans l'âme complexe de dona Juana.

Une Espagnole : voilà ce qu'elle est d'abord, cette jeune femme que le narrateur a aperçue, un soir, en compagnie d'une amie, sur les bords du Guadalquivir, et qu'il revoit le lendemain, mais qu'ensuite il ne revoit plus. A cette seconde rencontre, en effet, elle était seule, et il a osé s'approcher. Elle a deviné sans doute ce qu'il allait lui dire, et de sa petite main a arrêté les mots sur ses lèvres. Il a fermé les yeux, prêt à défaillir... Elle avait disparu. Un mois plus tard, elle lui dira, quand il aura la surprise de la retrouver avec l'alcade mayor, son mari, qu'elle bonde sa promenade et ne sort plus le soir parce que les quais du Guadalquivir ne sont plus aussi paisibles que le souhaiterait son humeur. Mais plus tard encore, elle racontera à son amoureux la lutte qu'elle avait soutenue avec elle-même lorsque, répugnant à reparaître aux lieux favoris de son repos, par crainte qu'il n'y fût, elle avait dû vaincre l'élan qui l'y entraînait un peu plus vivement chaque soir. « — Je crois bien, ajoutait-elle avec un sourire, que si les circonstances ne nous avaient enfin réunis, je serais tout de même revenue, un jour, aux bords du Guadalquivir... »

Au temps de cet aveu, elle était bien changée. Il lui a fallu renoncer à l'illusion que, la sachant mariée, se trouvant lié par les circonstances avec son mari, Claude se satisferait de son amitié et lui épargnerait l'injure d'une pensée différente. Sous un air de poupée peinte et insensible, elle a, comme les femmes des dessins de Goya, dérobé une vie de flamme. Et voici qu'elle a cédé au charme d'une communauté de goût et de sentiments : elle est devenue le guide de Claude à travers la ville, sans se rendre compte qu'en lui faisant découvrir Cordoue, c'était elle-même qu'elle lui révélait et qu'elle lui livrait un peu plus chaque jour.

Car cette jeune Espagnole est restée une fille de la vieille Espagne. Elle ne s'attache avec tant de passion aux survivances du passé que parce qu'elle lui appartient tout entière. Elle est une contemporaine d'Abderrahman. De son mari, qui est un homme d'aujourd'hui, un Espagnol « moderne », occupé de combinaisons industrielles et transposant dans cet ordre nouveau le fanatisme des « conquistadors », elle a obtenu qu'ils habitent un ancien château en ruine, dans un faubourg de la ville, et l'antagonisme entre leurs dispositions, leurs idées, lui deviendra, à elle, d'autant plus pénible, qu'elle sentira plus profondément la douceur de l'accord entre elle et Claude. M. Georges Grappe a dû imaginer et rendre des scènes très expressives comme une certaine conversation sur le génie de Cordoue, tel qu'il se manifeste chez les plus illustres de ceux de ses fils qui lui ont donné une expression : Sénèque, Lucain, Averroès, Gongora : conversation qui atteint, en effet, comme le remarque l'auteur, « un développement étrange et imprévu », nous pourrions dire chargé de plus de sens encore qu'il n'y paraît...

Dans cette apologie du génie de Cordoue, comme dans cette admiration, dans cet amour de la vieille cité andalouse, c'est dona Juana qui exalte et qu'aime le Français et c'est de ce qu'il y a de plus profond en elle qu'elle s'exalte elle-même. Sans doute, elle voudrait que cela fût toujours ainsi; elle croit, elle veut croire qu'elle s'en contenterait. « Vertueuse et intrépide », comme la fille des *Dos Doncellas* de Cervantès, la vertu l'emporte d'abord; mais où la conduira l'intrépidité? Car nous savons bien que la vertu va faiblir. Dans le décor de l'Andalousie des califes, dans cette atmosphère de l'Islam, nous sentons le poids du Destin, et sur la force qui précipite l'un vers l'autre Claude et Juanita, nous ne nous faisons pas illusion. « Il est des attractions, — au sens inéluctable et astronomique du mot, — auxquelles nous ne pouvons humainement échapper. Et peut-être ce pays d'Espagne, si imprégné de fatalisme musulman, est-il mieux préparé que tout autre à les susciter, à nous envelopper de leur charme. » Voilà le secret de l'aventure, qui nous est, dès le début, suggéré, comme, dès le début, nous pressentons qu'il y a, sous l'Espagnole d'aujourd'hui, une contemporaine d'Abderrahman, une Sarrasine.

*
* *

Et c'est pourquoi Claude pressent, lui, qu'il s'expose aux pires aventures, cependant qu'il se soumet à un ordre plus puissant que leurs volontés. Vient alors l'inévitable jour du dénouement logique, attendu, — désiré peut-être, à travers les obsessions. La passion de l'homme éclate, violente; la résistance de la femme se dresse, farouche :

« Je n'étais pas revenu de mon égarement qu'elle était réfugiée dans le fond de la pièce, à demi-obscure, contre les carreaux vernissés éclaircissant la muraille. Sur les azulejos, les franges de sa robe, encore agitées de son effort, dessinaient une ombre expirante. Comme

scellés dans la faience, ses bras étendus en croix semblaient vouloir à jamais barrer le chemin. Soudain, elle apparaissait grande. Ses lèvres restées ouvertes exhalaient un souffle rapide. Dans son regard, qui ne me quittait plus, se peignaient une horreur, une surprise ineffables. Toute son âme était venue se réfugier sur l'iris des pupilles dilatées. »

Mieux que tous les reproches, l'attitude farouche de Juanita, son silence obstiné ont convaincu Claude. Il sort de la maison. Le lendemain, sa résolution était arrêtée : il s'éloigne de la ville.

Il y revient bientôt, rappelé par la mort soudaine de l'alcade mayor. Et il arrive trop tard pour les funérailles. Mais il reverra une fois encore doña Juana Isidro Santès, et après il s'enfuira pour ne plus jamais la revoir. Car ce jour-là, ce ne sont pas seulement ses voiles de deuil que l'Espagnole vertueuse a fait tomber devant lui, c'est tout ce que dix siècles de catholicisme et de chevalerie avaient étayé autour de son âme et de son cœur, ce sont les vieilles contraintes d'une religion, les vieilles coutumes d'une société qui n'étaient pas celles de sa race et de son sang. Devant lui il a vu se dresser, brune et nue, une Sarrasine intrépide, en qui tout confessait « les origines inquiétantes, fascinatrices, primitives et sensuelles d'un être apparenté aux plus vieilles plantes du désert. » Alors le mystère de l'énigmatique créature s'est soudainement éclairci, et Claude l'a comprise, avec les hérédités qui se partagent son être et « les tourbillons de cette nature, aux profonds et déconcertants remous. »

*
* *

On lit d'un trait, dans un véritable enchantement, ce récit d'une aventure d'amour où se mêlent et se fondent d'une manière si intime, si harmonieuse une ville, une race et une femme, où nous respirons ensemble l'âme de Cordoue et celle de doña Juana. Il est impossible de donner plus de vérité concrète, pittoresque, à un personnage, ni d'humaniser davantage un décor. Porté par la plus heureuse aisance, l'auteur a rompu du même coup avec l'analyse psychologique et avec la description. Il leur a substitué une vision pénétrante, l'intuition de la complexité des âmes, le sens de la vérité des choses dans l'espace et dans le temps. Lisez, pour saisir sur un exemple sa manière et le procédé de son art, l'étonnante scène de la corrida. Elle n'est point là pour elle-même, et vous ne sauriez l'en extraire sans déchirer le tissu du roman. Ce n'est pas un morceau d'anthologie, introduit là et qu'il soit facile de détacher. « Ce que je vous en montrerai aura pour seule fin de mieux vous faire comprendre les réactions qu'une de ces fêtes provoque chez l'énigmatique créature. » Quand le matador, à sa représentation d'adieu, grisé de sa maîtrise, ramassant autour de ses gestes, pour cette dernière mise à mort, la passion de l'assemblée, court au fauve bondissant, dont il humilie les cornes sur sa muleta, et enfonce dans le garrot « l'épée droite et brève qui parut brusquement rassembler autour de sa poignée écarlate et de son acier blafard toute la lumière du cirque », à l'instant même où un cri d'angoisse, étouffé, emplit l'arène, Juanita, soudain dressée dans la loge, répète le nom de l'homme qu'elle aime comme un appel mystérieux. Le matador lui lance l'oreille du taureau, trophée emperlé de sable, qui vient déposer, sur l'une des mains de la jeune femme, crispées à la balustrade, une goutte de sang. Après qu'elle est retombée sur son siège, anéantie, Claude la surprend qui fixe sur cette gouttelette un regard enchanté et durci; il entend qu'elle murmure son nom, mais comprend qu'en réalité elle ne l'appelait pas, que Juanita était tout entière abandonnée à quelque chant mystérieux et sauvage qui montait de son âme... Et quand une amie vient la tirer de cette incantation, « comme si elle se fût réveillée impromptu, la femme de l'alcade étancha vivement cette tache avec son mouchoir, presque à la dérobée. On eût dit qu'elle craignait de laisser connaître ses pensées, magiquement reflétées dans ce globule aux tons de meurtre. » A cet instant, n'en doutons pas, montées ensemble des profondeurs du lointain passé sauvage auquel se rattachent les rites millénaires de la tauromachie, l'idée de l'amour et l'idée de la mort s'étaient ensemble présentées à doña Juana, qui ne les avait pas repoussées...

*
* *

Le roman, ainsi conçu, se développe selon une progression directe, linéaire, ou, pour employer une comparaison plus juste peut-être, comme s'il obéissait à ce que Claude Bernard appelait l'idée directrice d'un organisme. Il s'épanouit comme une fleur. Ce qu'il gagne en grâce, en intensité, en poésie, il le perd en étendue. Sa richesse est, sinon moins ample, — car nous avons vu qu'elle s'approfondissait en plans successifs jusqu'aux profondeurs des temps et reflétait toute une race — à coup sûr moins

diverse. Nous sommes loin de la conception panoramique du roman et il n'y a rien dans celui-ci qui ressemble au grouillement balzacien. Trois personnages à peine, et à vrai dire un seul : Juanita. A moins que nous ne comptions comme un personnage, et le principal personnage (pour finir par où j'ai commencé), Cordoue. Il ne faut pas s'étonner qu'un roman, dans ces conditions, nous apparaisse plus *construit* qu'observé, plus *composé* que ne devraient l'être un roman de mœurs ou un roman psychologique. Mais ici le caractère d'art s'accompagne d'une aisance et d'une simplicité qui sont dans la meilleure tradition française. Et l'expression, elle aussi, reste simple, aisée, sans rien des hiéroglyphes ou du grimoire avec quoi l'on tend à identifier aujourd'hui l' « écriture artiste ». Serions-nous à la veille du jour où va s'effectuer la synthèse des formes anciennes et des tendances nouvelles, se réaliser, victorieux de l'affreux désordre d'hier, un ordre nouveau? Quelques signes rassurants — oserai-je rappeler mes deux précédents articles? — se lèvent dans notre ciel et permettent d'espérer que voici peut-être même les premières lueurs de l'aube...

Firmin Roz.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

BENEDETTO CROCE ET L'ALLEMAGNE

L'illustre écrivain napolitain, Benedetto Croce, fut un des Italiens qui s'opposèrent à l'entrée de son pays dans la lutte aux côtés de la France. Quand l'Italie se fut résolue à marcher avec nous, il observa et jugea les événements en se plaçant non pas « au-dessus », mais « au delà de la mêlée », suivant ses propres expressions. Au jour le jour il écrivit des notes (1) où ne manquent pas les réserves à l'égard de la France, les excuses sur certains actes de l'Allemagne. « Si l'Allemagne a vraiment commis les crimes contre l'humanité qu'on lui reproche, ne doutons pas, dit-il, qu'elle les expie un jour; car l'histoire se charge de juger avec sévérité. » — Manière habile de juger lui-même! Il commence par émettre un doute et veut des preuves nouvelles. Et quel rapport y a-t-il, suivant lui, entre cette cruauté, même si elle est avérée, et la culture allemande? Chaque peuple a ses défauts, revers de ses qualités. L'Allemand est pédant et d'une simplicité assez balourde. Ayant fait une théorie de la guerre il a, logiquement, dépassé la mesure, par pédantisme, en fonctionnaire ponctuel et consciencieux. Croce rappelle que les Bourbons avaient, en Italie, édité pour les prisons des mesures plus rigoureuses que les Autrichiens, mais que leurs geôliers ne les appliquaient pas, alors que ceux d'Autriche observaient strictement la consigne. L'Allemand de même a eu le tort, pendant la lutte, de prendre à la lettre les ordres qui lui furent donnés. — Ne faisons pas, d'ailleurs, ajoute Croce, entrer les principes de justice dans une guerre. La France reproche à l'Allemagne la violation de la Belgique; l'Allemagne accuse l'Italie de trahison. C'est là mêler la morale à la politique. La phrase de Bethmann Hollweg « nécessité ne connaît pas de loi » n'est que maladroite. L'Italie est entrée en guerre non pas par amour de la justice, mais pour s'agrandir; elle est la patrie de Machiavel. Et l'Angleterre n'a-t-elle pas, en 1807, violé la neutralité du Danemark? Cela ne veut pas dire que tout est permis dans une guerre. Est permis tout ce qui mène à la victoire. Mais la victoire, ce n'est pas le succès momentané, lequel disparaît s'il est mal acquis, c'est le triomphe durable qui assure la sécurité de l'humanité. Croce déclarait alors ne pas douter de la victoire de l'Italie et de ses alliés.

Tout ce que j'avance là est exactement contenu dans le *Journal* de Croce. Il n'aime pas l'esprit démocratique, franc-maçonnique, pacifiste, international; il n'aime pas non plus le cynisme de Bismarck, l'orgueil germanique, l'industrialisme de la science d'outre-Rhin, le dilettantisme historique d'un Chamberlain ou d'un Spengler; mais il avoue toute sa sympathie pour la philosophie allemande. Il est docteur de l'Université de Fribourg; il a traduit l'*Encyclopédie* de Hegel; il reste hégelien dans sa conception de l'histoire.

Pendant les longues années de lutte, pour demeurer « au delà de la mêlée », Croce relit Gœthe. Il écrit les pensées que lui inspire cette lecture; il les rassemble en un ouvrage.

Son *Gœthe* est un livre excellent; en sa brè-

(1) *Notes marginales d'un Philosophe sur la guerre mondiale.*

veté, l'un des plus compréhensifs de l'œuvre du grand Allemand. Écartant tous les livres d'érudition qui ont été écrits sur Gœthe et qu'il connaît d'ailleurs, Croce veut rafraîchir ses sentiments à la source vive de l'art gœthéen; il la retrouve là où elle est vraiment, dans le lyrisme. Gœthe est un lyrique et l'un des plus puissants et des plus variés qui ait jamais existé; et, par là, il n'est ni classique, ni romantique; il est Gœthe. Croce n'a pas de peine à montrer que son romantisme est tout pénétré de classicisme, tant l'harmonie en lui est innée, et que son classicisme est toujours romantique, tant il garde de spontanéité. Il trouve Gœthe plus près d'Homère dans *Werther* que dans *Hermann et Dorothée*, ce que l'on est un peu tenté de lui accorder.

Que de remarques fines et pénétrantes il y aurait à relever, dans l'ouvrage de Croce, et sur les drames de Gœthe et sur ses romans! On n'a peut-être jamais, en quelques lignes, analysé avec tant de justesse les *Affinités électives* et marqué leur valeur.

Croce a des dons d'artiste et de critique qui, de prime abord, lui font comprendre Gœthe. Il est d'ailleurs, sans effort, à la hauteur des plus grands écrivains quand il veut parler d'eux. Son livre sur *Dante* est admirable. Je ne puis m'empêcher aussi de signaler son ouvrage intitulé : *Ariosto, Shakespeare, Corneille*, où il n'a pas groupé au hasard ces trois écrivains, mais où il a cherché à éclairer, par des différences et des contrastes, certaines de ses conceptions esthétiques. Il se garde de soutenir avec Taine que Shakespeare est un esprit germanique; il sourit de la tendance des Allemands à l'adopter comme un des leurs; il en fait un homme de la Renaissance. En quoi il a peut-être raison. Mais n'oublions pas que c'est un Italien qui parle.

Sur Corneille il a de très belles pages. Il est trop sévère quand il déclare que Corneille n'est plus guère lu en dehors de la France; mais on ne saurait mieux parler qu'il ne le fait du « grand Corneille » de son « lyrisme de la volonté », de cette noblesse qui est en son vers comme en sa pensée. Il a bien vu ce qui assure au nom de Corneille l'immortalité, même si le nombre de ses lecteurs diminue.

On conçoit que les Allemands soient séduits par l'œuvre de Croce. Ils l'ont traduite (1) en grande partie depuis la guerre. Ne le laissons pas prendre par l'Allemagne, bien qu'il semble la préférer à la France. Croce peut avoir des affinités avec l'esprit allemand; il est artiste assez grand pour aimer la beauté en tout pays. Ses pages sur Corneille pourraient nous en fournir la preuve.

J. Dresch.

(1) Voir *Amalthea Verlag*, Vienne.

LE THÉATRE

UNE ŒUVRE DE POÈTE

Décidément, la Comédie-Française est en veine et la période est heureuse pour ceux de ses amis qui, depuis longtemps, n'avaient d'autre manière de lui manifester leur affection que de la critiquer. Littérairement et scéniquement, pour le choix de l'œuvre aussi bien que pour l'exécution et l'interprétation, le dernier spectacle auquel nous venons d'assister fait grand honneur à la maison et à la littérature.

On a toujours été porté à mettre en images l'histoire de France : d'abord, les images nationales sont jolies et ensuite les grands enfants qui se plaisent à l'imagerie caressent l'illusion de s'instruire en s'amusant. Mais il n'y a rien de plus mobile que les habitudes du public et, s'il aime toujours les images, il ne les aime pas toujours de la même façon. Ainsi l'on ne comprendrait rien aux spectateurs de théâtre d'aujourd'hui, si l'on ne considérait que, plus souvent qu'à la comédie, ils vont au cinéma. Ils apportent donc, dans un fauteuil d'orchestre, des habitudes visuelles que n'offraient point les spectateurs d'autrefois. Ils ont contracté du même coup le goût de ne point penser. Par là des nécessités nouvelles s'imposent tout à la fois aux illustrateurs (ce sont les poètes) et aux metteurs en scène qui veulent charmer les yeux d'un spectateur dont l'idéal esthétique est devenu le film. Il faut que le rideau se lève sur une manière d'écran.

Le rare et précieux mérite des *Compères du Roi Louis*, que M. Paul Faure vient de faire représenter avec tant d'éclat, est précisément de concilier avec la prédisposition actuelle des auditeurs le prestige éternel de la poésie. Paul Faure est un évocateur à qui Emile Fabre a fourni tous les moyens matériels d'évocation,

mais il est aussi un connaisseur des hommes et un amoureux de la France. Son imagerie cinématographique, un puissant et lyrique élan de patriotisme l'emporte et une sage observation psychologique la soutient. Le poète est un historien qui a modernisé, pour la gloire de son pays, la « résurrection » de Michelet.

On s'est toujours plaint que la France n'eût point de poète national : pourquoi ne serait-ce point Paul Faure, puisque ce prince des poètes est devenu le poète des Princes?...

*
* *

Paul Faure ne s'est point proposé de construire une pièce au sens ordinaire : il a plutôt composé un vaste tableau autour d'une figure centrale, le Roi, de même qu'il a éclairé cette figure d'une lumière unique : le rayonnement d'une passion.

Pour Louis XI, la France est la plus belle des maîtresses, la plus attachante aussi et pour le service de laquelle l'amoureux ne reculera devant rien. L'innocence de la passion remplit le cœur du roi sombre et implacable. Cette fin sacrée, le bien du Royaume, ne justifie-t-elle point les moyens les plus perfides et les plus blâmables... Suivons donc les images qui nous retracent les épisodes principaux du destin royal et c'est l'âme même du Roi qui se développera devant nous comme une tapisserie se déroule...

Au premier acte, sac de Liége. Le Roi est forcé d'assister, impuissant, au siège de cette ville qu'il avait promis de défendre. De la même manière, une condamnation à mort frappe un ami du Roi, qui ne peut la conjurer... La fille du supplicié, la petite Marianne, en demeure frappée de délire. Le roi en fera une sorte de prophétesse porte-bonheur. La fortune, en effet, change. Voici Louis XI dans son manoir de Plessis-les-Tours. Tous ses compères, à la tête desquels Commynes, l'entourent. Le cerveau royal est en pleine activité et Louis XI est à la fois son premier Ministre et son généralissime. Il envoie des instructions pour la délivrance de Beauvais et les renseignements sur l'ennemi lui sont apportés par le chef des Écorcheurs, son ami et son dévoué serviteur, Guillaume Biche, lequel tient tout à la fois du bandit, du héros, et du chien. C'est là le tableau où l'on sent vivre et agir le génie du Roi.. Mais le génie de la France travaille aussi, avec l'aide de Dieu. Un Dauphin est né... Une fête est organisée... Toute la cour, en un geste pathétique, lève son verre à la santé du royal nouveau-né... Et Guillaume Biche survient, apportant la nouvelle de la délivrance de Beauvais... Son récit est formidable et la mise en scène déborde de couleur, de mouvement, de bruit... C'est vraiment du théâtre épique... Et, par un contraste violent, où la vérité historique et psychologique passe comme effet dramatique toutes les inventions, le Roi, trop ébranlé par tant de joie et d'animation, tombe de son mal sacré. Durant les crises, il faut le laisser seul et tranquille. On l'enveloppe, on l'étend... On fait autour de lui le silence et l'obscurité... A mon avis, il fallait baisser le rideau sur cet effet admirable et puissant... Le poète a préféré développer la situation et des visions se dessinent dans l'ombre : les victimes du Roi qui plaide lui même, dans son délire, l'innocence... Le texte est beau et l'interprète est bon. J'estime pourtant qu'il y avait eu là une intensité dramatique et une beauté de figuration qui ne pouvaient être dépassées...

La mort du Roi est traitée avec la même puissance nette et sobre!...

*
* *

L'interprétation, — je n'aime guère insister sur les mérites des comédiens, estimant toujours que l'une des erreurs de notre époque est l'importance donnée aux comédiens par rapport aux auteurs, — est, cette fois-ci, tout à fait remarquable.

Mlle Bovy a remporté un grand succès dans la composition de son rôle de démente... Il n'est pas aisé de jouer raisonnablement la folie... C'est ce prodige que cette actrice si adroite et si intelligente a réussi...

Évidemment, M. Léon Bernard a été quelquefois mieux inspiré... Lui, dont le mérite essentiel est le culte de la vérité et la justesse de l'observation, s'est laissé aller exceptionnellement à une fantaisie et à une truculence un peu arbitraires et son personnage, jusque dans l'accoutrement et le grimage, apparaît un peu conventionnel...

Le triomphateur, naturellement, a été Denis d'Inès, qui joue Louis XI. Je ne lui ferai qu'un reproche, — parce qu'il justifie la remarque que j'ai faite plus haut touchant l'accès épileptique du Roi, — on ne l'entend pas assez durant le long monologue qu'il prononce étendu... Est-ce la faute du texte ou du comé

dien?... Hormis cela, la composition est d'un grand art et d'une grande vérité tout à la fois et c'est beaucoup dire que d'affirmer que la magnifique conception du poète a été parfaitement servie par le talent de l'interprète...

*
* *

Et cette réussite de Paul Faure, — la plus belle et la plus franche qu'il ait connue jusqu'ici, — nous permet sans doute de dégager une conclusion générale touchant la nature du théâtre.

Vous savez qu'en ce moment-ci triomphe en librairie, — ou du moins dans la faveur d'un certain public, — ce que l'on appelait autrefois l'histoire romancée et qui est de l'Alexandre Dumas retourné... Le père Dumas, en effet, quand il écrivait les *Mousquetaires*, avertissait lui-même son lecteur que c'était là, non de l'histoire, mais du roman... Nombre d'écrivains aujourd'hui font au contraire du roman en proclamant que c'est de l'histoire... Ils prennent n'importe quel grand homme et se mettent à l'imaginer comme ils feraient d'une amoureuse de leur crû... Ils substituent ingénuement leur propre personnalité à celle du personnage fameux et ils excusent cette outrecuidance en invoquant la vie avec désinvolture...

Ce goût passera, car ce genre est le plus faux qui se puisse imaginer, mêlant perpétuellement la réalité et la fiction... Certes, il est permis d'imaginer les grands disparus à son idée, mais en ayant soin de nous laisser voir que c'est là de la fantaisie, non de la documentation... Cette littérature n'est pas une des moindres causes du désordre intellectuel où se débattent maintenant des gens très intelligents...

On ne saurait, par contre, adresser la même objection au théâtre. Le théâtre, par définition, échappe aux nécessités de la vérité en général et par conséquent de la vérité historique, en particulier... La documentation, — qui est si forte et si méthodique chez un poète comme Paul Faure, — n'est qu'une condition que l'auteur dramatique s'impose à lui-même pour mettre en mouvement son imagination et composer son œuvre... Le spectateur ne discute pas et il lui suffit que les personnages connus qui lui sont présentés soient comme tous les personnages vivants!... Ici, c'est la nature même du théâtre qui justifie l'œuvre... Cela est si vrai que, remontant le cours de l'histoire, on pourrait aisément vérifier que le théâtre n'a jamais cessé d'être national et que sa forme naturelle, on pourrait dire nécessaire, est précisément celle que lui a donnée Paul Faure...

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Sous la signature de Martellus, dans la chronique politique du fascicule de juin de la *Deutsche Rundschau* :

« On connaît cette diplomatie qui croit sérieusement pouvoir se lier à ses intrigues et à ses manœuvres pour corriger l'Histoire au gré de ses intérêts et de ses désirs. En attendant que, comme il est fatal, l'expérience tôt ou tard démontre d'ailleurs l'absurdité de pareil système, c'est le monde qui pâtit. De quoi on doit un nouvel exemple aux procédés des politiciens qui, à Versailles, se seront attachés à faire de la Pologne un grand État... sans vouloir tenir compte du passé ni du tempérament des populations polonaises. Conformément à la bonne recette, on composait une macédoine de peuples en éliminant soigneusement l'élément germanique, on prenait quelques officiers français, on mettait dans l'affaire beaucoup de canons et beaucoup de fusils... et voilà née « la Grande Pologne ». Seulement, l'opération aura été si précipitée que l'enfant va mourir. Rien ne saurait le sauver. Il n'est pas impossible que la situation se prolonge, il n'est même pas impossible qu'un mieux apparent vienne à se produire. Cependant, que l'Europe ne s'y trompe pas : la Pologne d'aujourd'hui mourra, car la création n'est pas viable... A Paris, on serait bien inspiré de voir les choses telles qu'elles sont. L'Allemagne ne demande qu'à s'entendre avec la France. Ainsi, des soldats polonais, de mauvais soldats de plomb et qui coûtent très cher, ne sont nullement nécessaires... »

*
* *

Dans la *Neue Rundschau*, c'est pour « l'esprit de Locarno » que M. Samuel Saenger s'inquiète.

Il faut être pleinement logique et dégager dans la pratique le sens dernier des accords conclus ou bien il n'y aura « rien de fait »...

« Si l'esprit qui a prévalu à Locarno ne réussit pas à modifier de fond en comble sur notre continent la notion de frontière et à substituer au fantôme de la paix armée le désarmement de toutes les puissances contractantes sur le modèle du système imposé à l'Allemagne, s'il ne sait pas soumettre au contrôle de l'Europe les excessives prétentions des nouveaux États et garantir aux minorités ethniques la part à laquelle elles ont droit dans le maniement des affaires publiques, s'il ne parvient pas enfin à instaurer à la place de nos petits régimes économiques une union douanière européenne, la lumière un instant apparue ne tardera pas à s'éteindre... Si les progrès de la technique de guerre ne nous ont pas convaincus que continuer la poursuite et le jeu des allian-

ces en vue d'attenter à l'ordre continental, c'est vouloir le suicide, l'œuvre de Locarno ne sera qu'un boursillage à l'actif de la diplomatie... Entre la solidarité dans la vie et la solidarité dans la mort, que les peuples de l'Europe choisissent : de troisième éventualité, il n'en est pas. »

ITALIE

« L'âge de la troisième page » : tel est le titre sous lequel M. Alberto Cecchi nous dit dans la *Stirpe* combien outre-monts aussi les temps sont difficiles pour la littérature, comment en Italie les professionnels du conte et du roman ont forcé l'entrée de la presse quotidienne, la place qu'ils s'y sont faite.

Car, bien que regardés de haut et de travers par les rédacteurs de la première page et par les spécialistes de la quatrième et de la cinquième, « les littéraires » ont fini par s'imposer entre ceux qui n'attachent d'importance qu'à la politique et ceux qui ne jurent que par les sports... et la place qu'ils se sont assurée dans les quotidiens est sensiblement la même en Italie et en France.

Le résultat ? M. A. Cecchi estime qu'il est heureux pour les journaux et que, du côté de la presse, l'allure générale a gagné dans l'affaire. En ce qui concerne « la littérature », il n'ose se prononcer : cependant, peut-être se produira-t-il qu'à force de lire ce que lui propose « la troisième page » le grand public s'ouvrira enfin à des idées moins courtes et prendra goût au livre...

SUISSE

Une lecture assurément recommandable et à plus d'un titre est celle de l'importante chronique que M. Thomas Greenwood consacre dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (fasc. de juin) aux leçons industrielles et politiques de la grève générale en Angleterre. — De cette folie, la suite fatale devait être un sensible accroissement du nombre des chômeurs qu'une reprise de la vie économique avait heureusement réduit. — « Déjà on signale 300,000 chômeurs de plus qu'avant la grève. Et cela, malgré l'embauche de huit cent mille travailleurs que diverses industries ont dû recruter pendant la grève. Tous les malheureux qui ont perdu leur emploi par la faute de leurs syndicats devront donc vivre de la charité publique (car les subsides aux chômeurs ne sont pas autre chose) et peut-être aller grossir les rangs des communistes. Il est vraiment tragique que les dirigeants de la classe ouvrière qui sont instruits et expérimentés ne se rendent pas compte qu'ils se procurent l'illusion du triomphe en détruisant ce qui les nourrit, eux et tous les prolétaires dont ils prétendent être les défenseurs ».

***

Notre confrère genevois publie dans ce même numéro de juin un chapitre détaché des *Notes sur l'Angleterre* de l'écrivain espagnol Julio Arcoval. — Les observations et réflexions de celui-ci ne manquent ni d'agrément, ni parfois d'une singulière acuité. — Que l'Anglais possède à un rare degré la faculté de vous situer d'emblée à votre juste place dans l'échelle sociale, nous savons cela de longue date. Mais voici par exemple qui est assez poussé dans l'analyse : « Une demi-seconde pour l'œil, un rien de temps pour le nez, trois phrases pour l'oreille — et vous voilà jugé... La nature n'offre rien qui égale l'impressionnabilité d'un nez d'Anglaise. Aux différences de niveau social il réagit avec une rapidité qui tient du prodige... Chez les femmes de ménage et chez les dames d'un rang social relativement bas, le mépris en présence de créatures d'un rang inférieur est visible à l'œil nu et assez souvent s'accompagne d'un bruit pareil à une eau qui gargouille dans un canal à demi bouché. Chez les dames de haut rang, c'est un tremblement des narines à peine perceptible et parfaitement silencieux... »

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

Léon de Saint-Valéry. TENDANCES D'ART (Paris, librairie académique, Perrin).

Dans un court avant-propos au lecteur, M. Léon de Saint-Valéry dit : « Ce livre n'est pas l'histoire d'une époque artistique ni d'un groupe délimité d'artistes. C'est une série de constatations, analyse d'états particuliers qui ont semblé contenir des possibilités de généralisation, matériaux pour les ensembles qu'à propos de notre temps construiront les hommes de demain ».

En effet, ce livre discerne et sépare les tendances picturales qui se partagent notre temps ; par des considérations générales sur les formes peintes, par des notes sur un certain nombre de peintres — impressionnistes, classiques, et la catégorie que l'auteur dénomme, avec une judicieuse ingéniosité, les tourmentés et les aberrés volontaires — il les éclaire d'une lumière qui pénètre jusqu'en leurs causes lointaines et leurs effets profonds.

Il y a là plus que de la critique d'art. C'est une œuvre de psychologie appliquée où abondent les aperçus largement compréhensifs et les remarques révélatrices. Toute une théorie de l'époque s'en dégage. On la sent écrite par un esprit très complexe, qui peut intégrer en soi et ne pas s'en laisser dominer toutes les caractéristiques de son temps. Il se meut, absolument libre, parmi elles, choisit et classe avec un extrême scrupule d'intégrité intellectuelle.

Cette intégrité évidente est, pour un critique, un puissant moyen de persuasion. Un autre, dans l'œuvre qui nous occupe, est la langue qu'emploie l'auteur. Ce n'est pas par un acte de volonté directe et en usant de tels ou tels artifices d'expression que M. Léon de Saint-Valery entraîne l'adhésion du lecteur ; c'est presque mécaniquement, pourrait-on dire, par le rythme intérieur de sa prose, par une sorte de cadence liant les phrases et réglant l'ensemble, qui enveloppe et dirige la pensée du lecteur de la même façon que ferait la musique. Il est loisible de ne pas partager toutes les manières de voir de M. Léon de Saint-Valery, mais on ne discute qu'après avoir fermé le livre et en se remémorant la pensée dépouillée de sa forme.

Littérature

Charles BONNEFON : *Fusées dans la nuit* (Fayard, éditeur).

Peu de livres suscitent autant de réflexions que celui-ci. Car il est riche de faits bien vus et bien décrits, et il tend, presque à chaque page, à illustrer par des exemples la conception philosophique de l'auteur. M. Charles Bonnefon, qui a fait toute la guerre, tantôt comme soldat dans les unités combattantes, tantôt comme officier dans un corps de troupe ou dans un état-major, eut plus d'une occasion de constater ce que peuvent les hommes, si divers soient-ils, quand ils tendent leur volonté à l'extrême, affrontent la mort et se dévouent, individuellement, à une vaste cause patriotique et morale. Pour l'auteur, chaque homme ainsi que chaque

atome ne prend de valeur que par son action ou sa réaction dans l'ensemble du monde : le tout agit sur la partie, et la partie agit, irradiée, sur le tout. Or, c'est dans la guerre, vue et vécue au jour le jour, que l'on surprend le mieux le rythme de cette activité conjuguée.

A côté des pages de pure pensée, qui sont de la plus noble élévation, on aimera les nombreux croquis, les « impressions » saisissantes, les notations prises sur le vif, où se retrouve un frémissement qui fait songer à Saint-Simon. Çà et là, même quand les noms sont supprimés, on reconnaît plus d'un camarade de combat. Et nous avons lu, avec émotion, le récit de la mort du général Colin. C'était un des plus nobles esprits, un des plus ouverts, que la guerre a emportés. Quelle franchise, quelle simplicité, quel rayonnement de cœur! M. Charles Bompetou l'a vu mourir, et cette page de son livre est de la plus noble émotion. X. R.

Romans

Anne-Marie D'ANHELEUX : *La double vie de Maître Heulin*. Un vol. in-16. Librairie Bloud et Gay, Paris.

Maître Heulin, paysan vendéen, tue, dans une querelle où il ne fait que se défendre, son voisin Jérôme. Effrayé, il l'enterre dans son champ. Pour réparer sa faute, Heulin veut aider la veuve de sa victime, travaille pour elle et la défend contre la misère. Mais sa femme a lui, qui ignore tout, devient jalouse. Elle lutte contre le sentiment, longtemps, jusqu'au jour où elle découvre le cadavre. Alors elle s'abandonne à sa douleur, croyant qu'Heulin a tué pour se débarrasser d'un mari gênant. Heulin est accusé, arrêté, condamné. Au bout de cinq ans, réhabilité, il meurt sur le chemin du retour, pendant qu'une de ses filles, sœur missionnaire, achève l'expiation.

L'auteur nous assure que c'est un drame authentique, dont furent bouleversées d'humbles et sereines existences. Son dessein a été de nous montrer, par les réactions de ces natures simples, aux prises avec la douleur, quelles énergies conférent des traditions intactes. L'intérêt de l'action consiste à nous montrer comment ce crime involontaire, que cache le coupable et dont le remords le ronge, va causer une série logique d'événements, qui aboutiront à l'expiation totale. Et c'est pourquoi ce drame désespérant laisse en fin de compte une impression réconfortante. Voici assurément un très beau début, où s'affirment des qualités de puissance et de grâce, un art déjà maître de ses moyens. Nous serions fort surpris qu'une telle œuvre fût sans lendemain. F. R.

Gabriel GOBRON : *L'Ermonec*, roman. 1 vol. in-16. Éditions de l'Ame gauloise.

L'Ermonec est un roman du pays de Metz, que l'auteur dédie à la mémoire de son père, « né en la celtique forêt d'*Ar Duem*, mort dans le *Pagus Scarmensis* (Lorraine) ». Celtisme et germanisme : telle est sans doute la synthèse qu'il se propose, comme l'atteste cette épigraphe empruntée à l'*Histoire de Lorraine*, de Robert Parisot : « La population de la région lorraine se présente donc à nous comme une population mélangée, où sont entrés dans des proportions variables, différentes suivant les contrées, des éléments gaulois et des éléments germaniques. » C'est aussi le roman lorrain des Cocoliujo et des Colindindin, deux familles rivales, un récit d'humour tout plein de coutumes et de dialecte, une œuvre rustique assez grasse, où bourdonnent, comme une ruche, le pays entier, les lavoirs et les auberges, les sentes des vignes, les couarails et les veilloirs. Œuvre rabelaisienne plus riche de gauloiseries qu'une inspiration celtique, et qu'il faudrait compléter et rectifier, pour la psychologie de l'âme lorraine, avec le magnifique *Jean Parbat*, de Louis Bertrand. F. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

LE PROBLÈME DU CRÉDIT AGRICOLE DANS LE ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES.

Le royaume serbe-croate-slovène, dont les 85 % de la population vivent de l'agriculture, est un pays de petite propriété paysanne. Cet état des choses résulte d'une réforme agraire faite en Serbie proprement dite au début du XIX^e^ siècle et réalisée dans les provinces libérées à la suite de la grande guerre pendant la période de 1919-1925. Les terres féodales et les grandes propriétés furent morcelées jusqu'à concurrence d'un maximum fixé à 300 hectares.

Aujourd'hui, toutes les terres cultivables se trouvent partagées entre la population paysanne qui ne connaît ni les prolétaires agricoles non plus que les gros possédants. Il en a résulté une grande stabilité dans le pays au point de vue politique et social. Mais ces réformes économiques, par leur envergure avaient nécessité la présence et l'appoint des capitaux de réserve afin de pouvoir aboutir. Aussi la question de trouver des capitaux qui seraient affectés à la production agricole devint-elle très importante.

Heureusement, l'État lui-même après avoir reconnu la gravité de ce problème vient de lui donner ces jours-ci une solution partielle satisfaisante en faisant voter par l'Assemblée nationale une loi aux termes de laquelle est fondée une Direction du Crédit Agricole.

La voici l'économie : l'État s'engage à mettre à la disposition de la Direction la somme de 500 millions de dinars par tranches annuelles de 100 millions et dont la première est déjà versée. Les autres le seront au cours de quatre années qui viennent. En plus la Direction vient d'obtenir la jouissance d'un nombre important de fonds publics, confiés jusqu'ici à la Banque Hypothécaire d'État, ainsi que des capitaux d'une Banque agricole liquidée il y a un certain temps. L'Institution de la loterie nationale devra de même lui verser les 50 % de ses revenus. De telle sorte la Direction groupera des capitaux considérables qu'elle mettra, au moyen de prêts, à la disposition des producteurs agricoles.

Afin que les crédits obtenus soient partagés avec plus d'équité et de façon la plus rationnelle, on fondera partout les coopératives agricoles à base de mutualités. Les coopératives locales seront groupées dans les fédérations régionales des coopératives agricoles; tous les membres des coopératives locales sont tenus à verser une quote-part au moment de l'entrée dans la coopérative, de même que les coopératives locales auront à exécuter la même obligation le jour où elles se font admettre au sein d'une fédération régionale, tout cela afin qu'un capital soit constitué en propre et qui servira de garantie pour les prêts qui seront accordés par la Direction Centrale du Crédit Agricole aux différents membres de ces groupements se garantissant mutuellement.

La Direction accordera les crédits aux fédérations régionales, lesquelles les partageront entre les coopératives locales, qui sont leurs membres, et veillera à la destination et à l'emploi rationnel de ces crédits.

Le ministre de l'Agriculture a nommé aux différents postes de la Direction du Crédit Agricole les spécialistes reconnus et réputés, choisis dans les milieux de banquiers

et d'agronomes. Tout est déjà fait afin que les capitaux soient répartis de façon rationnelle et sans favoritisme. La Direction est formée et ces jours-ci commence à fonctionner.

De grands espoirs sont mis dans cette institution et on attend beaucoup de son activité. C'est l'effort le plus considérable qu'on ait jamais fait afin d'aider le producteur agricole lequel a été jusqu'à maintenant abandonné à ses propres moyens de production et de crédit. Ceci a pu durer pendant la période où les hauts prix des produits agricoles assuraient de gros revenus aux agriculteurs sans que cela dépendit de la manière dont la production a été organisée. Aujourd'hui, cependant, où la baisse des prix atteint ceux de produits qui sont les plus importants articles d'exportation, quand la prospérité nationale se trouve menacée et la stabilité des finances publiques ébranlée, un pareil acte législatif ne pourra avoir que les plus heureux effets.

Il faut souligner que le royaume des Serbes, Croates et Slovènes est un pays essentiellement agricole et qu'il ne ménage pas des efforts et des sacrifices pour améliorer le sort de sa population paysanne. En effet, faisant suite aux grandes réformes agraires qui ont assuré à chaque paysan la pleine propriété d'un lopin de terre, vient la fondation de cette importante institution qu'est la Direction du Crédit Agricole, un des plus puissants établissements de crédit du pays, et qui est destinée à encourager et à susciter le progrès de la production agricole.

La réforme agraire une fois appliquée ainsi que la fondation de la Direction du Crédit Agricole, ce sont là des réalisations économiques de première importance dont les effets se feront sentir dans l'avenir le plus prochain. Ils seront d'autant plus efficaces qu'ils arrivent à l'heure où l'appauvrissement momentané de la classe paysanne se répercute au commerce et à l'industrie et augmente encore le marasme des affaires.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Bulletin Canadien

AU CANADA FRANÇAIS
LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE

C'est une nation jeune qui a beaucoup vécu. La Nouvelle-France de 1534 et de 1608 n'a pas gardé toute la fraîcheur de son visage ni toute la grâce de son esprit jusqu'à nos jours. Les passionnés de l'histoire feuillettent avec délices les vieux albums et s'attardent aux vieilles estampes où sourient les élégantes et les beaux esprits dont s'entouraient, en terre canadienne, les lieutenants de François Ier et de Louis XIV.

Comme celle des gens, la physionomie des villes, des maisons et des champs s'est un peu altérée. La joie de vivre n'est plus demandée aux mêmes habitudes de simplicité et de naturel. Le matérialisme américain alourdit nos conceptions de la vie. Nous subissons, malgré nous et jusque dans nos mouvements d'idées, la pression de l'acier et la poussée irrésistible de l'électrodynamisme.

L'élément français, d'âme et de pensée latines, ne serait pas loin de perdre ses caractères distinctifs, malgré la lutte généreuse qu'une race d'élite a soutenue trois siècles durant. L'assimilation lente, mais fatale, n'est-elle pas le partage des groupes assujettis aux régimes politiques de la démocratie moderne?

Si d'une part, nous avons de motifs de redouter les lendemains, il nous reste des espoirs, dont la base éprouvée explique l'enthousiasme et l'opiniâtreté de nos éducateurs, de nos penseurs et de nos écrivains. Nous continuerons de prier, de penser et d'écrire, dans la langue de notre mère, de la France immortelle, qui ne peut cesser d'être ce qu'elle fut et demeure : le cerveau et le cœur du monde civilisé. Ce sont nos Lettres qui nous sauveront.

Parce que le Canada français est resté pur de toute intellectualité de la France; parce que nos cousins de Paris, comme ceux de Saintonge, de l'Anjou, du Poitou, de Bretagne, de Normandie, et des autres provinces, nous retrouvent dans notre originalité classique; il convient et nous est agréable de penser et de parler, en canadiens-français.

Le régionalisme littéraire canadien n'est en aucune sorte un problème à débattre. Si la littérature d'un peuple est l'image de son âme, l'expression de sa culture et de ses sentiments; si elle raconte son passé, ses luttes, ses victoires et ses ambitions d'avenir, les livres canadiens n'auront d'intérêt véritable qu'à condition d'être canadiens, dans leur inspiration et dans leur forme. C'est en cela, et en cela seulement, que l'écrivain canadien-français peut être utile à son pays et à ceux qui s'y intéressent.

Le trésor commun des Belles-Lettres s'enrichira peut-être, tôt ou tard, d'une œuvre transcendante, de conception universelle, qu'une plume canadienne-française aura signée. On ne cherchera guère l'origine de l'auteur. Et le service qu'il aura rendu à l'humanité rapportera à son pays moins de gloire et de mérite que le livre plus modeste de l'écrivain qui contribue à faire connaître et à faire aimer sa petite patrie.

Si notre vie sociale canadienne, dans ses manifestations extérieures, présente moins d'intérêt aux yeux de nos cousins de France, parce qu'elle se confond avec la vie américaine, notre vie domestique, rurale et villageoise, nos mœurs de terroir, conservent un cachet de noblesse, de beauté et de sobriété que les psychologues, les chercheurs et les analystes priseront en lisant nos livres de bons crus. Ou ceux-ci gardent une saveur particulière que la littérature, poésie et roman modernes, ne savent plus offrir à la généralité des lecteurs.

Le Canada français d'hier revit dans les œuvres, immortelles pour nous, de Philippe-Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, dans le *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, dans les *Contes vrais* de Pamphile Le May, les *Conteurs canadiens* de Massicotte et *Le Chien d'or* de Kirby, comme dans les récits et les légendes de Louis Fréchette et de Faucher de Saint Maurice.

Car le roman régionaliste est la pierre angulaire de notre édifice littéraire. Et ce n'est point un château élevé sur le sable. Il est tels de nos livres inspirés par un décor et des mœurs qui sont l'inaltérable image d'une civilisation, d'un idéal national ou d'une mission providentielle. Tout comme la *Menaud maître-draveur* de Louis Hémon, il faut lire les romans de Boucherville et de Marmette, les récits d'Arthur Buies, de Napoléon Legendre et d'Hector Fabre; *Le Colon canadien* d'Adjutor Rivard, les *Pionniers canadiens* de Casgrain, les *Propos* de Mgr Camille Roy, les *Récits* de l'abbé Lionel Groulx, *La Terre* d'Ernest Choquette et les beaux livres d'Ernest Myrand, de Jules-Paul Tardivel, d'Ernest Gagnon, d'Hector Bernier, de Damase Potvin, du Père Adelard Dugré et du Dr Joseph Cloutier. Toute cette littérature, dont la sève abondante et nutritive coule

des sources les plus pures de notre poésie populaire, tous ces beaux livres nous racontent comme nous sommes et comme nos valeureux ascendants ont rêvé de nous faire, pour la survivance de leurs ambitions et pour la gloire de l'esprit et de la pensée française en terre américaine.

Il existe, chez nous comme ailleurs, de splendides ambitions de gloire littéraire, aux visées universelles et aux espoirs infinis. La culture intellectuelle s'enrichit rapidement des influences du milieu, de plus en plus propice à l'éclosion des beaux livres et des œuvres dramatiques bien tissées. L'avancement des beaux-arts s'accentue et se popularise. Le prestige universitaire se traduit par une recrudescence d'intérêt à tout ce qui est arts, sciences et Belles-Lettres. Et nous ne sommes plus loin, en vérité, d'atteindre au plein pouvoir d'expression de notre pensée nationale, dans des œuvres qui attirent l'œil et appellent l'analyse des maîtres de la pensée.

Mais nous avons conscience que nous intéresserons surtout par ce qui nous raconte nous-mêmes, c'est-à-dire par notre histoire, notre poésie descriptive et épique, par notre légende et notre roman régionalistes. On nous l'a redit tant de fois : c'est par ce qui est canadien français, dans la langue et dans la coutume, dans les mœurs et dans la tournure de pensée, que les écrivains canadiens seront aimés en pays de France. Et c'est pourquoi toute une légion de littérateurs de chez nous s'entraînent à raconter ce qui fait le charme et l'attrait de notre vaste et cher pays, la Nouvelle-France d'Amérique.

Alphonse Desilets.

BULLETIN MARITIME

LE *MARIETTE PACHA*

Le *Mariette Pacha* a été construit par la Société Provençale de Constructions Navales à la Ciotat, pour les *Messageries Maritimes* (Services Contractuels, ligne accélérée d'Égypte-Syrie).

C'est un navire de 156 mètres de long et de 19 mètres de large, d'un déplacement de 15,100 tonnes.

Le navire peut chauffer indifféremment au mazout ou au charbon. Il a une machine développant une puissance de 10,000 chevaux et est muni d'un appareil évaporatoire calculé de manière à lui permettre de naviguer en n'utilisant pas la totalité de ses chaudières.

Le *Mariette Pacha*, qui peut embarquer huit voitures automobiles non emballées, et prêtes à fonctionner, est susceptible de transporter 189 passagers de 1res classes, dont 2 en appartements de grand luxe, 2 en chambres de luxe et 6 en chambres de demi-luxe. Il est prévu pour 132 passagers de 2e classe, 128 de 2e intermédiaire et ses installations lui permettent de prendre 500 passagers de 4e classe.

Il donne une vitesse de 17 nœuds.

Comme sur le *Champollion*, paquebot placé en 1925 sur la même ligne, rien n'a été négligé pour assurer le confort et l'agrément des passagers. De nombreuses améliorations, par rapport à ce qui s'était fait jusqu'à ces dernières années, ont été apportées aux installations pour passagers. Nous signalons notamment, dans cet ordre d'idées, le fait que la totalité des cabines, non seulement des 1res, mais mêmes des 2e classes, prennent directement jour sur la mer.

Les installations des toilettes et des salles de bains ont été spécialement étudiées, de même que la ventilation de ce paquebot, qui doit assurer le service régulier entre Marseille, l'Égypte et la Syrie.

Le nom choisi est celui de l'égyptologue français, Auguste Mariette, à qui le Gouvernement égyptien conféra successivement les titre de Bey, puis de Pacha, en témoignage de l'œuvre admirable accomplie par lui en Égypte. On sait que, depuis quelque temps déjà, les *Messageries Maritimes* se sont donné comme programme de choisir les noms de leurs paquebots en harmonie avec leurs destinations : c'est ainsi, par exemple, que le dernier paquebot placé sur la ligne de Madagascar a reçu le nom d'*Explorateur Grandidier* et que, sur la ligne de Méditerranée Orientale, les plus récents paquebots ont reçu les noms de deux grands écrivains orientalistes français : *Lamartine* et *Pierre Loti*.

Cette fois, comme à bord du *Champollion*, quelque chose de plus a été fait dans le même ordre d'idées. La majeure partie des locaux de 1res classes, destinés à la réunion des passagers, a été, en effet, conçue et exécutée dans un style moderne directement inspiré cependant de l'art pharaonique égyptien. Le pont supérieur, entièrement réservé aux passagers, contient un Hall et un Salon de Musique, dont la décoration et les meubles sont en parfaite harmonie avec cette conception.

Le fumoir des 1res classes, par contre, entièrement consacré à la Licorne, qui est, on le sait, depuis sa fondation, l'emblème de la Compagnie, est inspiré des tapisseries du XVe siècle du Musée de Cluny à Paris ; les unes représentant l'histoire de la Dame à la Licorne, et les autres celle de la vie de saint Étienne.

La Salle à Manger des 1res classes est décorée également en style pharaonique égyptien traité à l'aide de procédés modernes.

On doit signaler que toute la partie avant du pont supérieur, où aboutit l'ascenseur qui dessert les locaux de 1res classes, forme un vaste jardin d'hiver décoré de jardinières fleuries.

On remarque encore sur ce même pont une salle de jeu pour les enfants, qui aura certainement le plus grand succès auprès de cette jeune clientèle.

Les locaux des 2e classes, qui sont d'un art nouveau sans aucun rapport cette fois avec l'art égyptien, sont aussi du plus heureux effet.

Tout l'ensemble de ce paquebot, dont les moindres détails, tant au point de vue des installations pour passagers que de la décoration, ont été particulièrement soignés, fait honneur à la fois à la Compagnie qui l'a conçu et aux artistes, architectes, décorateurs et constructeurs qui l'ont réalisé.

Ce paquebot, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, avec des détails plus nombreux, doit être mis incessamment en ligne sur l'Égypte après avoir accompli en Méditerranée ses essais officiels.

Le Gérant : M. Hédan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Nº 15 64e ANNÉE 7 AOUT 1926

L'AVENIR DE L'AUTRICHE

Ce qui distingue entre autres la nouvelle Autriche, telle qu'elle a été créée par la guerre mondiale, c'est qu'on se tourmente continuellement sur son avenir. Et, chose étrange, ces préoccupations se manifestent bien plus à l'étranger qu'en Autriche même. Or en 1922, nous avons au moins fait un effort pour montrer que notre avenir nous donne quelque souci également. Le « dénouement de la question autrichienne » dont on a tant parlé à l'occasion des voyages du Chancelier autrichien à Prague, à Berlin et à Vérone, a eu pour résultat de servir à l'Autriche pour faire comprendre à ses voisins qu'elle ne veut plus être uniquement l'objet de la politique des autres, mais qu'elle compte être elle-même l'artisan de son avenir, bien entendu dans le cadre des possibilités de la situation actuelle. C'est ainsi que l'Autriche a demandé et obtenu l'aide politique de la S. D. N., qui était la condition préalable à toute action financière pour le relèvement de l'Autriche, auquel ont contribué d'ailleurs, tous les pays du monde, chacun à sa façon.

Pour obtenir l'aide de la S. D. N., l'Autriche devait naturellement se placer sur le terrain des traités qui lui ont donné l'existence, comme ils ont créé également l'organisation de Genève. Mais voici que ce fait, expressément énoncé dans le Protocole de Genève de 1922, servit à l'opposition, et même à quelques personnes à l'étranger, pour reprocher au Gouvernement de l'époque de renoncer définitivement à l'autonomie de l'Autriche. Or l'idée que s'en était faite le peuple autrichien était toute autre. En effet, il n'avait jamais pensé qu'il fût vraiment indépendant après les changements de fait survenus après la guerre et sanctionnés par le traité de Saint-Germain. Mais s'il avait dû s'incliner devant la force majeure, du moins il avait pris sa situation au sérieux, en reconnaissant comme une obligation formelle la signature que ses représentants avaient posée au-dessous des traités de paix.

C'est pourquoi le peuple autrichien déteste souverainement la guerre et ne croit que bien peu ou presque pas du tout aux résultats heureux que le hasard d'une nouvelle guerre possible pourrait lui octroyer, même si la lutte était déclenchée par d'autres nations plus fortes. Par contre, il a une confiance inébranlable en ce que tôt ou tard les nécessités politiques et économiques l'emporteraient. Il ne pouvait donc s'agir pour lui, en 1922 comme aujourd'hui, que de prolonger sa vie et de ne point perdre sa patrie bien-aimée. Ce but une fois atteint, l'avenir de l'Autriche était assuré, même si l'on ne se rendait pas encore bien compte de la forme qu'il prendrait. Nous autres Autrichiens ne sommes ni des indolents ni des hypocrites parce que nous n'allons pas conter à tout venant nos projets sur l'avenir de notre pays. Pour dire vrai, nous n'avons guère le temps de jouer aux prophètes; et lorsque d'autres se livrent à ce petit jeu, nous les regardons faire avec amusement.

Ces quelques réflexions résument les traits

essentiels de notre politique. Loin de nous l'idée de faire une politique de récriminations. Il serait oiseux de discuter si les termes des traités qui ont marqué la fin de la guerre mondiale sont « injustes » pour nous. Cependant il y a deux choses qu'on ne saurait contester : d'abord c'est qu'on nous a refusé « le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes », ou tout au moins on ne nous l'a accordé que dans d'étroites limites, comme le reconnaissent même les défenseurs les plus ardents des traités de paix. En second lieu c'est que l'Autriche actuelle n'a pas été créée suivant des données économiques, nationales ou historiques, mais exclusivement sous l'influence des considérations politiques. En effet l'Autriche n'est ni une nation propre différente des Allemands, ni une unité géographique naturelle, ni une sphère économique autonome.

Il est un fait qui sans être nouveau, mérite cependant d'être rappelé à d'aucuns : c'est que l'Autriche actuelle n'est pas le résultat de la décomposition d'une agglomération d'États en ses différentes parties qui auraient été jadis autonomes. Si la Bohême et la Hongrie ont formé jadis des unités politiques, par contre les régions des Alpes germaniques ont toujours été des parties d'un ensemble plus grand. La plupart du temps, ces régions ont appartenu à des grandes formations politiques à la fois : d'une part au Saint-Empire et puis à la Confédération Germanique qui lui succéda, et de l'autre à l'Empire héréditaire des Habsbourgs qui comprenait les contrées du Danube moyen. Nous ne rappelons pas ces réalités historiques pour avancer des prétentions, mais simplement pour montrer que l'Autriche actuelle a été créée exclusivement par les besoins de la politique européenne. La conclusion logique qui s'impose donc après cette constatation est que l'avenir de l'Autriche plus que celui de tout autre pays, dépend nécessairement des intérêts économiques et du développement politique de l'Europe entière.

Ceux mêmes qui ne distinguent pas clairement les causes profondes de l'état de choses actuel les sentent instinctivement : d'où leur intérêt à s'occuper du problème de l'avenir de l'Autriche. Mais pour les Autrichiens eux-mêmes, de pareils rêves sont dangereux. Car tout en étant flattés de se voir l'objet de tant de discussions, ils croient voir arriver d'autant plus vite qu'on en parle plus souvent, ces grands changements en Europe qui donneraient à leur pays une situation nouvelle. Mais hélas! ils ne tardent pas, à chaque fois, à faire l'amère expérience d'une inévitable désillusion : c'est que ces transformations n'arrivent jamais assez rapidement à leur gré. Soyons raisonnables : pourquoi cette déception lorsque nous avons tant à faire pendant cette période d'attente?

Quelle que soit la figure de l'Europe future, nous devons vivre pour y prendre part et profiter de l'ordre meilleur qu'elle pourrait apporter. Et dans cette Europe nouvelle, ou dans un vaste groupement quelconque, politique ou économique, de cette nouvelle Europe, où nous devrons trouver notre avenir définitif, notre valeur sera celle de notre propre appoint. Certes, il nous est permis de songer à l'avenir de notre pays pendant nos moments de liberté. Mais quand il nous faut agir, nous devons faire une politique autrichienne active, c'est-à-dire une politique qui tende de toutes ses forces à la conservation de notre patrie et au développement de toutes ses ressources intellectuelles, politiques et économiques.

Mgr Ignace Seipel,
Ancien Chancelier de la
République autrichienne.

LES TROIS ANGES DE LAMARTINE

LA MÈRE DE LAMARTINE

L'expression appartient à Auguste Comte : dans son testament le grand philosophe demandait à être inhumé auprès de *ses trois anges,* et c'étaient sa mère, Clotilde de Vaux, l'idéale amante, et Sophie Bliot, l'humble servante, dont l'obscur sacrifice avait aidé à payer ses premières études.

Lamartine, lui aussi, avait formellement désiré la sépulture auprès de ses deux premiers anges, sa mère et sa femme; quant à Valentine de Cessiat, le troisième ange, et qui lui survécut, son vœu le plus cher fut aussi d'aller rejoindre dans le calme cimetière de Saint-Point, l'oncle bien aimé, auquel elle s'était, sa vie durant, consacrée corps et âme, avec le plus admirable désintéressement.

Trois anges, ce ne fut pas trop pour soutenir la vocation du poète, l'élever aux sommets

qu'il atteignit, le consoler enfin lorsque, ange déchu lui-même, il roula du faîte aux abîmes, et connut pendant près de vingt années une détresse dont certains documents inédits nous apportent chaque jour encore les échos, et que seule l'infinie délicatesse de deux femmes pouvait rendre supportable à sa grande âme ulcérée.

L'aurore du génie et les beaux jours de gloire, qui sut mieux les préparer que la mère de Lamartine, femme d'intelligence et surtout de sensibilité profonde, à qui son fils reconnaissait devoir tant, et qui exprimait en ces termes si justes l'union intime de leurs deux natures : « Alphonse est ma voix; je sens bien les belles choses, j'ai un grand foyer dans mon cœur dont la flamme ne sort pas, mais mon fils la fait sortir. »

*
* *

Née à Lyon, le 8 novembre 1770, son enfance et sa prime jeunesse s'étaient écoulées à Saint-Cloud, à *la Cour* de la famille d'Orléans pour laquelle elle conserva un inaltérable attachement; sa propre mère était sous-gouvernante des enfants; elle-même partagea parfois les jeux du futur Louis-Philippe, dont allait bientôt être gouvernante la fameuse Madame de Genlis, laquelle ne devait pas être tendre plus tard pour les premiers vers du jeune Lamartine.

Chanoinesse à quinze ans du chapitre de Salles, son fils nous la décrit à cette époque, sur un vieux médaillon de famille, pieusement conservé. On y retrouve « ce souvenir intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si imbibé de sensibilité qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux. »

Ce sérieux précoce de la jeune fille devait être bientôt mûri et comme mis à l'épreuve du feu par la tourmente révolutionnaire. A peine était-elle mariée que les premiers coups de tonnerre venaient ébranler la monarchie. M. de Lamartine, le père du poète, officier d'une loyauté proverbiale, fut blessé en défendant son roi à l'attaque des Tuileries. Et ce loyalisme même devait le désigner naturellement plus tard aux foudres populaires. Arrêté comme suspect, il subit une longue captivité, et ne dut la vie sauve qu'au tranquille sang-froid de sa femme. Il faut lire dans le *Manuscrit de ma mère* comment cette femme de cœur et de tête se décida un jour à prendre dans ses bras son fils, alors en bas âge, pour aller demander la grâce de son mari au tout puissant représentant Chavoix qui résidait à Dijon. Le farouche révolutionnaire fut ému du simple courage de cette aristocrate, et s'il l'engagea à faire de son enfant un *bon citoyen*, il épargna le père qui dut se trouver fort satisfait d'être oublié jusqu'au 9 thermidor dans la prison de Mâcon, d'où à travers les barreaux de sa cellule, il pouvait apercevoir comme gage d'espérance sa propre maison familiale et son jeune enfant qui lui tendait les bras.

De tels souvenirs devaient marquer d'une forte empreinte la nature déjà sérieuse de la jeune femme; désormais elle s'attachera passionnément à son mari et à ses enfants, qu'elle éleva dans ce petit domaine de Milly, que le génie du poète devait immortaliser. Et, c'est vers cette époque aussi qu'elle commença ce *Journal intime* que Lamartine ne se décidera à mettre au jour qu'au plus fort de ses épreuves, par un sentiment de pudeur compréhensible, bien que ce document soit des plus précieux pour étudier l'enfance et surprendre l'éveil du génie chez le futur auteur des *Méditations* et des *Harmonies*. A travers ces pages volontairement dépouillées de littérature, se perçoit la vigilante sollicitude de la mère pour ce fils, je ne dirai pas préféré, car elle aimait du même amour ses quatre filles, mais élu par tout ce qu'elle se sent avec lui d'affinités profondes et de mystérieuse correspondance d'âme. Après l'avoir nourri de son propre lait, après avoir finement surveillé le premier éveil de ses facultés, s'il faut plus tard le mettre en pension pour réfréner de trop grandes velléités d'indépendance, quel déchirement pour ce cœur de mère! Et « comme une malheureuse elle se glisse le long des murs du collège de Belley pour apercevoir à travers les guichets de la cour « son pauvre enfant ». Voyant sans être vue, car le jeune Alphonse se précipiterait dans ses bras, et ils n'auraient ni l'un ni l'autre le courage de se déprendre. Telle est en effet l'affection de chair et de sang qui unit la mère et le fils, et dont le journal nous apporte encore un saisissant témoignage : aux vacances, Mme de Lamartine vient chercher son fils pour

le ramener dans la demeure familiale : dès le fond de la cour, il l'a aperçue, et, ajoute la mère « il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Oh! comme nous nous sommes embrassés! »

On admire aussi qu'une telle mère ait su être indulgente aux premières frasques de son fils, car elle sait que le fond est sensible; de même elle se montre facile à laisser se développer ses premières inclinations littéraires. Car dans une admirable intuition, elle reconnaît chez le jeune homme une force latente de génie qu'il serait vain et même criminel de contraindre. Aussi n'insiste-t-elle pas pour lui faire accepter cette carrière des armes, dans laquelle voudrait l'engager son père; elle a trop peur de ce goût d'indépendance peu propre à se plier à la discipline des camps et redouterait qu'il ne manquât sa destinée. Au contraire, elle favorise son penchant pour les voyages instructifs et qui lui créeront aussi des amitiés utiles pour sa future carrière. Elle l'envoie à Lyon pour être présenté dans la bonne société du cru, et malgré quelques dettes prématurées qu'elle arrive à faire excuser du père, elle se saigne encore pour lui procurer ce premier voyage en Italie, d'où l'âme frémissante du poète va rapporter avec les premières aventures qui illumineront son adolescence, les premiers chants qu'il accordera sur sa lyre juvénile.

Mais ce n'est pas sans angoisse que cette mère sérieuse autant que sensible voit à son retour le jeune Alphonse sans profession, en proie à une inaction dangereuse, d'autant que retentissent déjà à son oreille les accents de la flatterie plus pernicieuse encore. Par cette gloire qu'elle pressent, qu'elle désire à coup sûr pour son fils, la mère de Lamartine ne se laisse pas éblouir, « à certains moments même, elle la redoute presque comme une conseillère insidieuse et souvent perfide »; elle aspire à faire d'Alphonse « un honnête homme comme son père; le reste est vanité et pis que vanité ». « Qu'il est difficile de faire un homme! » écrit-elle à plusieurs reprises dans ses confessions intimes; et elle se ronge de ne pas voir son fils accéder à cette diplomatie dont plusieurs amis puissants s'emploient à lui ouvrir les portes.

Pourtant, dans sa perspicacité de mère et de femme sensible et lettrée — son manuscrit nous renseigne sur les lectures sérieuses, où la Bible et Homère voisinaient avec Mme de Sévigné, Fénelon ou Mme de Genlis — elle a confiance dans l'avenir poétique de son fils, et, bien que ses scrupules religieux et moraux lui fassent craindre le péché d'orgueil, elle favorise du mieux qu'elle peut ses essais et attend l'œuvre capitale qui doit le révéler au monde, et en justifiant ses espérances, faire taire des objections dont la justesse parfois effraie son raisonnement. Mais elle a frémi d'entendre chanter les premières envolées du jeune poète sur les lèvres d'une grande dame italienne qui en a recueilli, de la bouche même de Lamartine, les premiers accents; ce sont des pièces détachées de ce recueil dont les salons de Paris connaissent déjà le rythme harmonieux, et qui, sous le nom désormais fameux des *Premières Méditations* vont asseoir définitivement la jeune gloire du poète.

Devant le succès qui tout de suite s'annonce formidable, devant cette unanimité d'éloges qui sacre son fils le premier poète de sa génération, comment ne pas s'expliquer l'enthousiasme heureux qui exulte dans le manuscrit de cette époque, les hymnes de gratitude qui s'élèvent de cette âme éminemment religieuse, et qui remercie en outre la Providence de tous les bonheurs dont elle a comblé sa nombreuse famille : deux filles bien mariées, la troisième, sa belle Suzanne, sur le point d'accéder elle aussi à une heureuse union; l'unique fils enfin, et secrètement préféré, que ses succès, compensant la médiocrité de situation, vont élever au rang d'un parti recherché par les plus honorables familles de la région.

Que de raisons en effet de bonheur et de fierté pour cette mère dont la sollicitude souvent inquiète transparaît à travers les pages du manuscrit. Inquiétude certes autant que contentement; car après cette secousse d'orgueil et de gratitude, le scrupule reparaît aussi et la crainte d'avoir péché : « Je demande pardon à Dieu de cette vanité, écrit-elle, je n'ai contribué en rien à ce qu'il peut avoir de bon dans l'âme. »

Un autre tourment se précise dans sa pensée. C'est que le jeune Alphonse entraîné par son enthousiasme ne donne dans les idées libérales développées à la fois par la Révolution et la moderne philosophie, « idées contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route, qui doit être aussi la sienne ». N'a-t-elle pas découvert, il y a longtemps déjà, dans la chambre d'Alphonse encore adolescent, deux livres éminemment *corrupteurs : l'Emile* et la *Nouvelle Héloïse* de *Rousseau*. Oui, mais voilà, le grand foyer ardent dont elle nous a

fait confidence s'est embrasé lui aussi à cet autre foyer plus ardent encore qui est l'éloquence de Jean-Jacques; avant de brûler les livres maudits, elle en a lu quelques passages qui lui ont paru magnifiques. Ils sont si beaux qu'elle veut même en copier quelque chose. « Je n'en crains rien pour moi, ajoute-t-elle, dont la foi est inébranlable et au-dessus de toute tentation, mais mon fils? »

Et ces craintes se renouvellent à propos de quelques vers de ce Child-Harold que Lamartine vient de composer à la gloire du grand Byron, et comme un hommage discret à la jeune femme anglaise qu'il a récemment épousée, après avoir vaincu bien des résistances.

*
* *

C'est dans la conclusion de ce mariage qu'apparaît en plein jour l'heureux équilibre d'esprit et la saine liberté d'âme de la mère de Lamartine. Dès le début, elle prévoit les difficultés de toute sorte qui arrêteront l'union de son fils avec cette jeune Mlle Birch, de bonne lignée anglaise; les deux familles se montrant également opposées à une union si bien assortie — l'avenir devait le prouver, — mais qui choque leurs convictions religieuses. Certes, les difficultés ne viendront pas de Mme de Lamartine; sa piété très sincère cependant ne prétend pas entraver le bonheur de deux êtres qui s'aiment.

Dès le début elle s'affirme l'alliée des deux jeunes gens qui se conviennent et dont l'union lui paraît désirable, et elle insère dans son journal des réflexions sur le mariage, qui après un siècle écoulé, n'ont pas encore perdu toute leur vérité. « Je trouve qu'on ne consulte pas assez le cœur, dans la société, en France, pour la plus grande action de la vie : le mariage. » Et elle base sur son bonheur personnel une coutume qu'elle voudrait voir se généraliser : « Heureusement mes parents ont laissé parler le mien; j'ai dû le bonheur de ma jeunesse et une belle famille à cette condescendance. »

Enfin arrive l'époque « tant désirée et si peu espérée » du mariage d'Alphonse de Lamartine; la mère en marque la date (6 juin 1820) comme une étape définitive, le point culminant de son existence d'épouse et de mère, d'autant que luit aussi la perspective du placement de ses deux plus jeunes filles. Mais on sent qu'elle est surtout rassurée sur la destinée de ce fils que menaçaient la dissipation et l'oisiveté, et qui maintenant bien marié, nommé secrétaire d'ambassade à Naples, plus tard envoyé près le roi de Toscane, lui semble devoir fournir une carrière éminente et selon son cœur.

Les idées politiques du jeune diplomate se sont-elles modelées sur son nouvel état? La mère semble le croire, qui se félicite de ne plus rencontrer dans les premières *Harmonies poétiques*, que l'on commence à publier, les audaces qui l'avaient tant effrayée dans le dernier chant de Child-Harold. « Voilà, s'écrie-t-elle triomphalement l'usage que j'ai toujours désiré qu'il fît d'un talent qui n'est véritablement divin que s'il remonte à Dieu! » La volonté de Dieu, il lui semble la voir partout lui indiquer la route; elle en accepte d'ailleurs les arrêts avec une grande résignation, car le temps des épreuves doit sonner aussi pour elle. Elle a d'abord eu un premier chagrin : elle s'est sentie vieillir; après le premier cheveu blanc qui lui a causé quelque désarroi, d'autres sont venus en nombre renforcer un avertissement qui ne manque pas d'être cruel, car elle avait été fort belle et elle s'était flattée de conserver dans la vieillesse « les agréments de la jeunesse »! Mais les arbres et les plantes de son petit domaine sont là pour lui suggérer de sévères comparaisons, et elle y ajoute un trait qui marque encore une nuance bien délicate de sa qualité d'âme : « Ces arbres que j'ai plantés, ces lierres que j'ai semés moi-même au nord de la maison *pour que mon fils ne mentît pas même dans ses vers quand il décrit Milly dans ses Harmonies*, ces touffes qui couvrent maintenant tout le mur depuis les caves jusqu'au bord du toit, ces cèdres qui étaient hauts comme ma dernière fille Sophie, à 4 ans, et qui maintenant me laissent passer sous leurs branches plus hauts que ma tête, tout cela me dit assez que je vieillis! »

Mais plus cruels que les menaces de l'âge, deux deuils successifs viennent s'abattre sur cette demeure familiale, qui avait si longtemps abrité le bonheur tranquille d'une famille nombreuse.

Deux de ses filles sont à peu de distance enlevées par la mort : Césarine, mariée depuis quelques années déjà, Suzanne à peine unie à un homme qui l'adorait, mais d'une figure et d'une grâce si angélique qu'il avait paru depuis longtemps qu'elle n'était point faite pour la terre.

Ces coups successifs, s'ils frappent Mme de Lamartine, s'atténuent du fait de sa résigna

tion même; sa foi lui donne du réconfort; elle se reprend à la vie et à l'espérance, sinon pour elle, du moins pour les siens; ne voit-elle pas avec le bonheur de ses deux autres filles se développer la renommée croissante de ce fils, à qui elle tient par tant de fibres communes.

Deux grandes joies lui sont encore réservées : d'abord le poète en attendant un poste à Londres, vient passer un assez long temps à Saint-Point, puis à Mâcon, en compagnie de sa femme et de la petite Julia, frêle et charmante enfant destinée à une brève existence, et dans laquelle l'heureuse grand'mère se reconnaît complaisamment elle-même dans « son innocence et dans son matin ».

Puis cédant aux pressantes instances de ce même fils, elle quitte Milly pour quelques mois et se rend à Paris, où elle peut jouir du triomphe de Lamartine.

Ce voyage, note-t-elle dans son journal, a été une ivresse continuelle. L'heureuse mère a pu se rendre compte des amis qu'Alphonse compte parmi les hommes les plus distingués de naissance et de talents.

Elle a été reçue chez Mme Récamier, à laquelle on lui a persuadé qu'elle ressemble, et qui l'a accueillie avec une grâce incomparable; elle fut une des privilégiées, qui assistèrent dans le salon célèbre à une lecture de Moïse, faite par M. de Chateaubriand lui-même; mais le *Dieu* ne l'a pas éblouie malgré sa cour d'adulateurs, car elle trouve en son allure cette hauteur et cette suffisance qu'elle redoutait à un moment de voir se développer chez son fils et qu'elle juge si choquante avec un grand talent.

Là s'arrête, sur une mélancolique et dernière invocation à ses morts et à ses absents, le manuscrit de la mère, tel du moins que Lamartine a voulu le livrer au public. Il serait bien rare qu'il ne s'y trouvât tout au moins une note émue à propos de l'élection de Lamartine à l'Académie. Cette victoire dut lui être d'autant plus particulièrement sensible que partageant la légitime fierté de son fils, elle l'avait encouragé après un premier échec à ne pas solliciter à nouveau des suffrages qu'il s'était cru en droit d'escompter dès une première présentation. Mais cette fois par l'insistance de quelques-uns de ses plus éminents membres, c'était l'Académie elle-même qui avait fait les premières démarches envers l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, à qui on avait même évité le recommencement de fastidieuses visites. La joie du père et de la mère de Lamartine était de nature bien différente; le vieil officier imbu de hiérarchie n'apercevait dans un siège sous la coupole qu'une consécration officielle, une sorte de lettre de change sur la postérité, que celle-ci n'oserait protester; pour la mère c'était aussi une consécration, mais morale : la récompense des longs espoirs mis sur la tête de son enfant, la réponse péremptoire aussi aux doutes, aux résistances avouées ou sourdes qu'elle avait rencontrées au sein de sa propre famille pour entraver une vocation que son cœur de mère avait dès le premier jour découverte et encouragée passionnément.

*
* *

Avec cette suprême satisfaction le destin avait borné sa route mortelle, et il ne devait pas lui être donné d'assister au triomphe complet et de voir l'applaudissement unanime qui accueillit le poète glorieux dans la mémorable séance de l'Académie où **il fut reçu.**

En novembre 1829, Lamartine était revenu à Paris, préparer son discours d'entrée, lorsque le coup imprévu le frappa brutalement en plein cœur. Le plus cher de ses amis, le comte Aymon de Virieu, n'avait voulu confier à aucun autre cette mission que seul il se sentait capable de remplir envers son ami. Lorsque les deux frères d'âme se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, la mère de Lamartine était déjà morte d'un accident aussi douloureux qu'imprévu, et le fils tant aimé n'avait pas même pu recueillir son dernier souffle. Le poète parut tout d'abord assommé par la souffrance, mais la muse austère et vigilante, gardienne des saintes émotions, lui montra du doigt son luth éternel; et le poète qui avait fait exhumer sa mère pour la transporter au cimetière de Saint-Point, après avoir contemplé une dernière fois son visage adoré, décrira en ces beaux vers son impression inoubliable :

« Son visage était calme et doux à regarder,
« Ses traits pacifiés semblaient encor garder
« La douce expression d'extases commencées,
« Elle avait vu le ciel déjà dans ses pensées.
« Et le bonheur de l'âme en prenant son essor,
« Dans son divin sourire était visible encor.....

Et cependant la blessure était encore bien mal fermée, lorsque cinq mois après, le 1er avril 1830, Lamartine prit séance à l'Académie. Car

ses premières paroles furent un rappel déchirant, et combien pathétique en cet instant et en ce lieu, de ce jour fatal où son ami lui avait dit ce qu'aucune bouche n'aurait osé lui prononcer : « Tu n'as plus de mère ». — Et amplifiant éloquemment ce thème si douloureux à son cœur, ce mot, ajoutait le poète, étend sur sa vie une ombre de mort, un voile de deuil que la gloire elle-même ne pouvait plus soulever. Ces joies, ces succès, ces couronnes, qu'en fera-t-il? Il ne peut plus les rapporter qu'à un tombeau! »

C'était la première grande épreuve d'une vie à qui la destinée en réservait encore de prochaines, et notamment la mort de cette fille adorée, enlevée comme on le sait pendant ce fastueux voyage en Orient, qui n'avait été tout d'abord qu'une marche triomphale et enchantée.

La gloire du poète cependant montait au zénith et la politique, chose rare, allait ajouter un fleuron à sa couronne harmonieuse. Gloire éphémère à quoi succède un martyre de vingt années, alors que la maladie, plus tard la misère même, vinrent prendre place à son foyer dévasté. Sa vieillesse n'aurait certes pu soutenir le poids de tant de souffrances si par une heureuse fortune l'âme tendre et élevée de la mère de Lamartine ne s'était réincarnée dans celle plus ardente encore de dévoûment et de piété de Valentine de Cessiat, la nièce du poète, dont la vie mérite d'être associée à sa gloire pour la plus lointaine postérité.

Maurice Wolff.

LETTRES INÉDITES DE MADAME DE LAMARTINE

Ces lettres de famille de Mme de Lamartine m'ont été aimablement communiquées par le Baron Carra de Vaux, l'orientaliste connu et petit-cousin de l'illustre poète qui les a annotées de sa propre main. Elles ont l'intérêt de mettre pleinement en lumière deux des traits essentiels de cette nature sérieuse : son attachement très vif aux moindres obligations de la famille, et cette tendre sensibilité pour ce fils dont elle a favorisé les élans poétiques et dont elle suit non sans une émotion inquiète les premiers succès.

A Madame de Vaux
à Rieux, par Montmirail
(Marne)[1].

Ce 24 octobre.
(Pas de date; 1827 ou 28.)

Hélas, ma pauvre sœur, ce voyage, dont je m'étais promis tant de plaisir dans le commencement finit d'une manière bien cruelle. Je suis toujours chez toi (1) avec tes admirables enfants une partie de mon tems, c'est-à-dire que j'y reviens tous les soirs à huit heures, et que j'en sors le matin de dix ou onze, pour venir chez mon pauvre Alphonse où je trouve le malheur, le spectacle le plus douloureux qu'on puisse imaginer; c'est ce pauvre petit garçon luttant entre la vie et la mort, et dans un état depuis samedi qu'on peut appeler une véritable agonie. Cependant il prend encore quelques petites gouttes de lait de chèvre; mais depuis hier c'est avec une difficulté extrême qu'il en avale, parce qu'il a la bouche et le gosier plein d'aphtes au point de boucher le passage; ou bien peut-être est-ce la faiblesse qui l'empêche d'avaler. La malheureuse mère boit le calice jusqu'à la lie; j'ai peur qu'elle ne tombe malade elle-même quand elle ne sera plus soutenue comme elle l'est à présent par l'agitation des soins qu'elle donne et par une lueur d'espérance qui n'abandonne jamais jusqu'à la fin. Pour moi qui vois les choses plus dans la vérité, je ne crois pas que l'événement puisse tarder, et notre projet est d'emmener Marianne et son mari chez toi dans le premier moment; cette bonne Pauline (2) a arrangé tout cela. Je frémis bien, comme tu peux le croire, de ce qui nous est réservé; mais il faut se soumettre à la Providence, et recevoir avec une résignation parfaite tout ce qu'elle nous envoye.

Elle lui parle alors de sa fille Pauline et de son fils Alexandre, lui donnant quelques conseils : « tu le feras un peu voyager quand il aura fini sa philosophie, c'est-à-dire dans sa famille et dans la nôtre, comme tu en as le projet, et un projet qui me charme, oui chère bonne sœur. C'est à Milly et à Mâcon que nous nous dédommagerons à notre aise de toutes les contrariétés que Dieu permet que j'éprouve dans mes voyages de Paris, qui sont toujours si cruellement empoisonnés.

1) A Paris, 17, rue Férou.
2) Fille de Mme de Vaux.

Ce 25.

Je t'écris sans suite étant toujours dérangée et toujours entourée. Tes enfants ont passé une partie de la journée hier ici; cela a un peu distrait cette pauvre Marianne (1). Le petit était si mal hier au soir que je ne voulais pas m'en aller. Ce matin il y a une apparence de mieux; on en profite pour lui mettre deux sangsues à la tête, car tout le plus fort du mal est au cerveau. Il avale un peu mieux. Je suis venue de très bonne heure. Je renvoye mon départ d'un jour à l'autre, ne pouvant laisser mes enfants dans cette crise. Mon mari sentira la force de mes raisons, et que ce n'est certainement pas pour mon plaisir que je reste. J'ai prouvé combien je savais le sacrifier en n'allant pas à Rieux. J'ai bien questionné sur toi la mère de la sourde et muette; j'étais contente de voir quelqu'un de Rieux et que tu avais vu la veille; elle a trouvé que je te ressemblais et que j'avais quelques-uns de tes *attraits;* ce sont ses termes. Je suis enchantée que tu ayes un aimable voisinage et l'espérance d'un bon curé. Chère sœur, combien je te souhaite de bonheur, et combien ta lettre m'a percé l'âme! C'est un moment d'épreuve que Dieu t'envoye; les consolations suivront certainement, et la fin de ta vie et de celle de ton mari sera aussi heureuse par vos enfants que vous le méritez, j'en ai l'intime conviction. Calme tes inquiétudes, repose-toi dans le sein de la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui comptent sur elle. J'ai encore fait une consultation à ton sujet; elle n'est pas encore tout à fait terminée; je t'en manderai le résultat, et plus en détail, quand je serai plus paisible, ce que je pense sur tout ce qui te touche et dont je suis extrêmement touchée moi-même. Aujourd'hui je suis forcée de finir en t'embrassant ainsi que ton mari, et Camille (2) quand tu la verras, le plus tendrement du monde. Mes enfants te disent aussi mille respectueuses tendresses. Alphonse (3) songeait à mener sa femme quelques jours à Rieux, si le malheur arrivait promptement; mais je crois que cela ne serait guère possible. Prie pour nous; je suis aussi dans un moment de grandes épreuves.

(1) La femme de Lamartine.

(2) Autre fille de Mme de Vaux.

(3) Lamartine.

A Mme de Vaux, rue Férou, n° 17, faubourg St-Germain, à Paris.

Ce 15 septembre 1829.

Timbre de Mâcon, du 19 septembre 1829.

Je n'ai pas besoin de te dire, chère sœur, combien je suis fâchée que tu n'ayes pas pu satisfaire au désir que l'on avait de t'avoir pour le mariage de Mlle de Talencey (1); quelle agréable surprise nous aurait fait, et à moi bien particulièrement, ce voyage inespéré. J'ay envie d'être en colère contre ton mari de n'avoir pas favorisé ce projet. Cependant il est si bon ordinairement que je lui pardonne; car il faut que ses raisons soient terriblement bonnes pour qu'il mette obstacle au plaisir des autres. Je suis bien aise que Mlle de Talencey fasse un mariage qui me paraît avantageux; mais je suis étonnée que l'on commence par la cadette, car il me semble que l'aînée n'est pas encore mariée. Je suis bien fâchée de la maladie de la pauvre Mlle du Mez. Elle est cruellement éprouvée dans ce monde.

Je pense, chère sœur, que vous êtes de retour à Paris à présent; d'après ce que tu me disais, tu vas t'occuper de ton déménagement. C'est une chose ennuyeuse. Tu me donneras l'adresse de ta nouvelle maison, car je l'ai oubliée; et tu me diras comment est ton appartement et à quel étage, car on aime bien à savoir tous les détails qui concernent les gens qu'on aime.

Je te plains d'avoir eu si mauvais temps à Rieux (2). Cela a bien gâté ton séjour et le plaisir que tu y trouves ordinairement. Pour nous, nous sommes fort à plaindre aussi. Je ne sais pas s'il y aura des vendanges dans le pays; d'abord cela mûrit très mal, et les raisins pourrissent en rougissant. Si l'on avait choisi une année de grêle, on n'aurait pas pu en trouver une qui laissa moins de regret. Ceux qui ont du vin dans leurs caves, auront quelque dédommagement par l'augmentation qu'il prendra nécessairement; mais les malheureux vignerons sont à la misère, et il faudra que les maîtres les fassent vivre, et ayant de la peine à vivre eux-mêmes. Enfin ce tems de calamité passera comme tout le reste.

Prions Dieu encore que les agitations politi-

(1) Talencey ou Talencé (Lemau de —), famille de Bourgogne parente des Roys et Carra de Vaux.

(2) Rieux, dans la Brie Champenoise, terre de Madame de Vaux.

ques ne viennent pas les augmenter. La nomination des nouveaux ministres a beaucoup exaspéré les esprits. Il eût été à désirer que l'on fît des choix qui donnassent plus de confiance au parti constitutionnel. A Lyon il y a eu des farces pitoyables au sujet de M. de La Fayette. On n'imagine pas quel tapage on a fait, c'est-à-dire quelle fête, quelle réunion, quel enthousiasme. Il y avait seulement cent trente voitures au devant de lui, 600 jeunes gens à cheval, et une population innombrable. Heureusement il n'est rien résulté de tout cela que de mauvais discours, sur lesquels on est blasé, et du bruit.

Je viens d'avoir la visite de Mme Levert (1) et de Mme Haste (2) avec sa petite fille; elles ont passé trois jours à la maison, ce qui nous a fait grand plaisir. J'avais aussi Cécile (3) et sa troisième fille, ce qui a rendu notre intérieur plus agréable. Aussi ne s'est-on pas ennuyé, comme j'aurais pu le craindre. Hier tout le monde s'est dispersé. Mme Levert, qui par parenthèse est une excellente personne, est partie pour Sens. Mme Haste et Cécile se sont en allées ensemble à Lyon où Cécile va chercher ses grandes filles. Elle revient avec elles demain, mais pour deux jours seulement. Nous avons bien parlé de toi pendant notre réunion, chère sœur, et beaucoup regretté que tu ne puisses pas en faire partie, et que ce voyage du Beaujolais n'aye pas pu se faire. Nos cousines m'ont chargé de mille choses pour toi, et surtout Mme Haste, qui est de plus en plus bonne et aimable.

Je suis bien contente, chère sœur, que les vers d'Alphonse ayent rempli le but que désirait Alexandre (4). Ils m'ont paru beaux, et j'espère qu'on en aura été content aussi dans les maisons pour lesquelles ils sont faits. Tu as bien raison de prendre pour toi les souhaits pour les mères; tu y as bien des droits, et nous sommes également heureux par les bons enfants que Dieu nous a donnés dans sa miséricorde.

Alphonse et sa femme sont dans ce moment à Monculot, où ils doivent bien gémir du tems affreux qu'il fait. Avant leur départ il y avait eu une séance publique à l'académie (1) de Mâcon, où M. de Lacretelle avait lu un chapitre intéressant de son histoire de la restauration, et Alphonse une épître à un de ses amis, qui a eu le plus grand succès. Cela m'a beaucoup émue d'entendre tous les applaudissements qu'on avait l'air de lui donner de bien bon cœur.

J'ay de bonnes nouvelles de Sophie (2). Eugénie a été un peu incommodée par suite d'une révolution que lui a faite un accident arrivé à son fils, mais qui heureusement n'a pas eu de suite. Mes belles-sœurs sont à Monceaux. Mon mari est fort ennuyé de la pluie qui l'empêche de se promener et lui donne des douleurs de rhumatisme. Quand à moi, je me porte bien, grâce à Dieu. J'ay eu la visite de Mme de Brécieux (3) mais il fait si mauvais que je ne peux pas lui rendre la mienne.

Voilà notre histoire. Fais moi de tems en tems la tienne, très chère sœur. Dis mille choses pour moi à ton mari et à ton fils. Adieu, bonne sœur, compte à jamais sur mon plus sincère attachement. Je t'embrasse de tout mon cœur.

(Pas de signature.)

En post-scriptum sur la page de suscription :

J'ay toujours oublié, chère sœur, par une grande étourderie, de te remercier de la part de Marianne et de ma petite Julia (4), du joli livre que tu lui as envoyé. Elle en a été bien contente, et s'en sert avec beaucoup de soin; car il est fermé dans une cassette dans ma chambre quand elle n'en a pas besoin.

Je ne sais si je t'ai dit aussi que Mlle d'Orléans (5), à l'occasion de vers qu'elle avait eu envie de voir d'Alphonse, et qui lui avaient été envoyés par un intermédiaire, m'a écrit une lettre charmante où elle m'annonce de sa

(1) Mme Levert, parente des Des Roys, Darestes et Carra de Vaux.

(2) Mme Haste, parente des Des Roys; elle s'était occupée du premier voyage de Lamartine en Italie.

(3) Cécile, sœur de Lam., Mme de Cessiat.

(4) Alexandre, Baron Carra de Vaux, fils de Mme de Vaux, qui avait demandé à Lam. une pièce de vers pour je ne sais quelle œuvre.

(1) Académie, orthographe de Mme de Lamartine.

(2) Sophie, sœur de Lam., Mme de Ligonnès; Eugénie, id. Mme de Coppens.

(3) Mme de Brécieux était une demoiselle du Colombier de Valence, qui avait plu à Bonaparte alors qu'il était en garnison dans cette ville; il l'avait demandée en mariage; mais les du Colombier l'avaient refusé, disant qu'il n'avait pas une situation suffisante. Elle épousa le Cte de Brécieux, bourguignon. Ma mère l'a connue dans sa vieillesse; c'était une petite dame encore assez frétillante; elle venait aux réceptions du Général Pernety.

(4) Marianne et Julia, femme et fille de Lam.

(5) La Princesse Adélaïde, sœur de Louis-Philippe.

•••

part et de celle de son frère un oubli absolu du passé, et engage Alphonse à les voir quand il ira à Paris. Tu juges du plaisir que cela m'a fait.

CREUSEUR DE PUITS

(Nouvelle)

« *L'homme est un animal qui a toujours regardé en haut* ». Béatrice à Dante.

Autour d'une maison éclatante, unique sur l'horizon verdâtre, et poudreux, un grand vol circulaire d'ailes blanches.

— Quels sont ces oiseaux?

— Oiseaux Vaz'has! Oiseaux Vaz'has! (1) » répondirent nos *bourjanes* (2) avec admiration, car les Malgaches, avant nous, ne connaissaient pas les pigeons — et de joie ils se mirent à courir.

Ambavombé!

A ce poste enfoncé en pays antandroy nous fûmes accueillis par le médecin-administrateur, comme on raconte que jadis l'Arabe recevait au désert : l'homme est si heureux de retrouver les siens que, dès le seuil, avant même d'avoir vu votre chambre, vous sentez comme toute la maison vous attend...

Mais, la nuit, je ne pus dormir... L'inimaginable nature au fond de laquelle nous venions de voyager avait-elle à ce point étonné l'esprit que, par-dessus la fatigue du corps rompu, son étrangeté le tenait encore éveillé et comme inquiet d'être égaré?... Je ne cessais, immobile, de refaire la route. Depuis quatre jours, nous découvrions cet extrême-sud de Madagascar qu'on appelle le « pays de la soif ». Immense région qui se prolonge du rivage de l'Océan Indien jusqu'au bord du canal de Mozambique, déterminée par deux mers, elle s'étend elle-même pareille à un fond de mer asséchée depuis des siècles par un soleil insatiable. La végétation qui réussit à y croître, couleur de sable, sur des milles et des milles, hérisse le ciel et le silence de touffes d'épines-branches semblables à des buissons de corail, d'épines-feuilles en forme d'astéries, d'oursins, de pinces et de tentacules... Forêts d'euphorbes géantes qui ne subsistent que grâce aux réserves d'eau dont elles ont avarement gonflé leurs troncs jusqu'à l'obésité. De rayonnantes fleurs d'or panachées de pourpre, sont les étoiles-de-mer de cet océan de houles vert-de-gris. A un tournant du sentier, montant vers l'intérieur pour y poudre, surprise comme un crabe entre les fûts à écailles, une tortue noire carrelée de jaune. Mais pas un oiseau... Non seulement cette végétation rapace, en pompant le peu d'eau qui vient à cette terre en chasse l'homme, mais elle semble encore en repousser par sa toison d'épines, toute vie animale... Parfois, cependant, sur la piste blanche comme chaux qui sinue dans l'épaisseur de ces hauts-fonds apparaît un Antandroy. Aussitôt arrêté, il dresse le visage du salut : « B'jouro! ». Un bonnet de paille d'où débordent des tresses de graisse — sans quoi le soleil dessécherait les cheveux, — dans une main la sagaie brillante de sa pointe comme une *rakète* (1), dans l'autre une grappe de grosses calebasses, il va jusqu'à 50 kilomètres quérir pour son village de l'eau à la rivière. Car du ciel, bleu-bleu tout le jour, bleu-noir toute la nuit, la pluie ne tombe que rarement. A certains mois seulement de l'ombre glacée perle une miraculeuse rosée : vite, avant le soleil qui les boirait, les femmes courent la cueillir en des courges sur les branches, tandis que les troupeaux de zébus, pour se désaltérer, mâchent les épaisses feuilles des *rakètes*, pourvues de tant d'aiguilles que leur langue en reste criblée...

Dans cette sylve infinie, grisâtre, consumée de lumière, midi pénètre si ardent qu'à de certains pétillements, on croit à tout instant que le feu va flamber... Hallucinant pays!...

La première chose que le matin, le médecin-administrateur me mena voir, ce furent les puits d'Ambavombé « aussi fameux, dit-il, dans notre désert boisé que les puits de Moïse sur les sables du Nord ».

Dans une fosse de terre rouge foulée comme une aire par les pieds nus, de grandes auges rondes creusées à dix mètres l'une de l'autre. Une petite tranchée en couloir qui y descend, avec des marches. En une sorte de grotte, une femme accroupie emplit d'un liquide bour-

(1) Etranger.
(2) Porteurs.

(1) Plante grasse à épines.

beux les calebasses noires posées tout autour d'elle. D'autres, debout, cambrées, se rincent la bouche, puis, pour ne pas le perdre, rejettent ce jus sur leurs épaules et sur leur ventre. Plus loin, dans un autre puits des femmes se baignent : elles versent ensuite dans des calebasses l'eau qui a lavé leur corps. Sur le plateau, autour de nous, de vieilles Antandroys, toutes nues, baignent à genoux leurs seins flasques tatoués de croix et d'étoiles bleues. On remplit pour les cases des coupes d'argile d'un noir de charbon; on remplit pour les bœufs des auges de bois en forme de pirogues.

Le docteur me dit :

« Les Fuégiens de l'extrême-sud Amérique mangent de la terre. Les indigènes de cet extrême-sud ci, vous le voyez, boivent de la boue.

— Mais, Docteur, comment ne faisons-nous pas creuser de vrais puits qui donneraient à cette population déshéritée de la vraie eau?

— Tananarive nous les a promis. Espérons que ce ne sera pas que de l'eau bénite... Mais attention!... Dites-vous que le genre de travail n'est pas si facile... Creuser le sol, pour des Européens, en de tels pays, c'est proprement creuser sa tombe.

— Comment cela?

— Je vous conterai ceci :

« Dans un poste voisin, identique, on creusait — enfin! — un puits, désiré comme la pluie par tous les indigènes. D'eux-mêmes ils fournirent la main-d'œuvre. Nous, Vaz'has, nous offrîmes l'argent des poutres de soutènement, de la pierre et de la maçonnerie; pour la construction des murs et l'agencement général, deux sergents de l'infanterie de marine s'improvisèrent ingénieurs.

Comme toujours quand on ne fait pas appel aux compétences titularisées, le travail alla vite. Je venais, chaque matin, y donner mon coup d'œil : il n'y eut ni éboulement, ni bras ni yeux blessés, aucun accident.

Vint le grand jour de l'Inauguration!

Les Antandroys étaient si contents que d'eux-mêmes ils avaient eu l'idée d'enguirlander le puits avec toutes les fleurs des *rakètes*. Nos deux sergents, pour leur peine, outre des félicitations au nom de l'armée et de la marine, reçurent de moi quelque argent.

Leur premier devoir de marsouins, vous pensez, fut de courir chez le boutiquier chinois. Pour arroser leur puits, ils y burent comme des trous. Ensuite ils rentrèrent chez eux, c'est-à-dire dans la paillote de leur ramatoa [1]. C'était normal : après la noce — l'amour!

Mais là, après une sieste de plomb, ils se réveillèrent, chacun de son côté, torturés par une soif de feu. Retour immédiat chez le Chinois où ils se retrouvent, comme par enchantement. *Pour se désaltérer*, ils lui commandent une omelette qu'ils font entre-larder de je ne sais quel jambon : vous saurez que toutes les salaisons ou saumures que vendent ici les Chinois ne sont que saletés... Et là-dessus — il paraît qu'il y avait encore un coup de lieu à donner au puits! — ils y retournent bras dessus bras-dessous en chantant à tue-tête.

Comment cela s'est-il passé? — Au bout de quelques minutes, à force de gestes sans doute, l'un d'eux avait trouvé moyen de laisser son casque tomber au fond.

Ils commencèrent par s'injurier l'un l'autre.

Enfin la vérité jaillit du puits : ils furent d'accord qu'il fallait essayer de repêcher le casque avec une gaule de bambou.

Dès lors, les deux, en marchant vers les fourrés, se livrèrent à toutes sortes d'acrobaties, se poursuivant, rampant, se culbutant, rouges de sueur comme des possédés!

C'était en mars, le mois le plus implacable sous le Tropique du Capricorne.

A 3 heures de l'après-midi, celui qui était resté nu-tête, revint au village, pris de rage furieuse. Elle consistait à crier vers tous ceux qui, accourus à ses vociférations, voulaient l'approcher :

Arrive! j'aurai ta peau! Arrive donc! Que je t'ouvre le ventre! je verrai tes boyaux! tes foies! ton poumon! ton cœur! »

Il n'avait que cela devant les yeux et de son couteau à cran d'arrêt, il menaçait tout le monde. Personne n'osait l'appréhender pour le lui arracher.

A la fin son lieutenant, un Corse, en lui faisant sentir sa poigne, lui met la main sur l'épaule. Et sur un ton conciliant :

Voyons, mon petit Binié, pourquoi faire ce couteau? J'en ai besoin : prête le moi...

Le sergent, ivre, regarda l'arme, puis examina le lieutenant en souriant :

Joséphine? Ma Joséphine? Tu veux que je lâche ma Joséphine?... Hé bien prends la, tiens! Je t'en fais cadeau, de Joséphine, pas seulement pour aujourd'hui, pour toujours! Et de rire à tous comme un idiot.

---

[1] Ramatoa : ramatoa-den'ny.

— Merci, dit le lieutenant. Maintenant tu vas me suivre.

— Te suivre et où que tu veux me charrier?

— A la salle de Prison pardi!

— A la salle de Prison? » Le gaillard écarquilla les yeux, chercha dans sa tête, puis, comme si tout au fond, il avait quand même compris : « Ah! dit-il, c'est juste : je suis *bu*. » Et il suivit son lieutenant.

Or là, dès qu'il se vit entre les quatre murs blancs, de doux il redevint fou terrible. Ce fut un épouvantable vacarme : menaces, hurlements, sifflements, grognements — il imitait en perfection le cri de tous les animaux — puis des chansons : *à Ménilmontant... En revenant de la Revue... Viens Poupoule... la Marseillaise...* savamment entrecoupés de *au feu!*, à *l'assassin!* de coups de pieds dans la porte — et ce qui par-dessus tout nous frappa comme révélateur d'une prodigieuse célérité à grimper — coups de poings et coups de pieds sans arrêt dans la toiture en tôle!... L'infernal tapage dura la fin du jour et toute la nuit.

Le lendemain il s'imposa de le soigner. Gentiment le Commandant du Cercle vint me dire : « Il faut y aller voir, mon cher. »

J'étais prêt.

« Seulement, prenez garde : les indigènes déclarent que, tout petit qu'il est, il est fort comme un fahavalo (1). Vous devez vous faire escorter de deux miliciens armés qui auront l'œil sur ses gestes; et vous-même, munissez-vous d'un revolver! »

Non, me voyez-vous, me rendant auprès d'un malade, un browning à la main? Comme si j'allais affronter un lion en cage?... J'acceptai l'escorte mais pas d'arme.

...Une fois la prison ouverte, force me fut, au contraire, de laisser à la porte mes deux tirailleurs pour entrer, *seul*.

Aussitôt je cherchai mon type : devant, derrière, autour de moi, néant. Je lève les yeux : Binié était en l'air, accroché comme un singe entre les barreaux des vasistas qui donnaient le jour et l'air à sa cellule. Et de là, agrippé de ses poings ensanglantés aux barres de fer, arc-bouté des jambes au mur, le monstre me criait :

« Ah! je t'attendais, espèce de vache, d'escargot, de gouape, tas de fumier! » sur ce ton vomi à froid des apaches de Paris — « Mais à toi aussi, je t'ouvrirai le ventre, je te verrai les boyaux, les foies, le poumon, ton cœur! »

Tout le chapelet... Seulement sa voix, plus déchirée et comme en sang elle aussi, trahissait une haine animale autrement cruelle que celle de la veille.

J'appelai à moi ma voix la plus douce, la plus calme, indifférente, je dis :

« Mon petit ami, descends de ton perchoir et viens tout bonnement causer un peu avec moi... »

J'avais toujours constaté qu'une certaine voix blanche, très froide, glaciale, fait tomber la température des têtes chaudes. Je n'en fus pas moins ébranlé de voir, *à la seconde*, Binié sauter de haut et venir près de moi.

Bien en face, son visage ridé que l'excès du rire avait rendu simiesque, interrogeait le mien. De mes yeux, je m'appliquai à lui prendre les yeux comme on serre deux mains pour retenir quelqu'un :

« Écoute-moi sérieusement, dis-je : Moi, je suis médecin. Mon métier est d'ouvrir des ventres, de percer des foies, de nettoyer des poumons, de tripoter des intestins. J'ai vu tout ça comme je vois ton nez, tes yeux et ta bouche... Hé bien! je puis t'avouer une chose : *ce n'est pas beau!* Ce n'est surtout *pas propre!* Je te dirai même : il n'y a rien d'aussi dégoûtant, parce que ce n'est pas fait pour être vu par des hommes! »

Il m'écoutait, le front plissé de conscience. Je vis bien que j'avais saisi la machine à raisonner et qu'elle s'était mise en mouvement.

« Voyons! repris-je. Qu'est-ce que tout cela signifie?... Qu'est-ce qui t'arrive?... A toi, un si chic sergent, médaille du Tonkin, médaille du Bénin, médaille de Madagascar? »

Alors, il éclata d'un rire franc. Vite, il me regarda, comme pour me faire rire, moi aussi, et le doigt sur le front :

« *Eune* lubie! » dit-il en clignant de l'œil. Tu sais, major, *eune* lubie de colonial...

— Ça va. Maintenant tiens-toi tranquille et tâche de dormir.

— Oui, on va faire son dodo! » Effectivement, comme un enfant, il alla à l'infirmerie se coucher.

Il dormit environ quatre heures.

Au réveil l'accès chaud était déclaré: des plus foudroyants. La fureur de voir à l'œil nu les entrailles des gens avait passé. Mais elle avait été remplacée par une autre, plus douce quoiqu'aussi têtue : celle de chercher partout « la main du Major ». « Il me faut la *main* du

(1) Bandit du maquis malgache.

Major, nom de Dieu! Je parle français: la main du Major! »

Cependant la nouvelle « lubie » offrait cet avantage que je pouvais à tout instant, sans l'irriter ni l'alarmer, prendre son pouls, guetter sa température... D'ailleurs, il restait très obéissant. Et plus la température faisait rage, plus doux devenait-il. Le thermomètre grimpait, grimpait comme s'il fût exposé dehors, à midi...

Évidemment, c'étaient les suites — trop bien caractérisées — d'un coup de soleil par-dessus, un, plusieurs coups d'alcool : ce misérable casque jeté dans le puits par saoûlerie!... Mais il y avait aussi, si je puis dire, un « coup de terre »... Songez qu'en forant son beau puits, le brave garçon avait, pendant un mois, du matin au soir, avalé des miasmes à haute dose. Aux colonies il n'y a pas que les plantes et que les insectes que je soupçonne d'être chargés de poisons : il faut encore penser à la terre, ces terres qui dorment depuis des siècles sans jamais avoir été remuées... Les indigènes eux-mêmes déclarent qu'il est fady (1) de les ouvrir avec *l'angady* (2).

Piqûres de quinine, de caféine, de morphine, rien n'eut raison du paludisme. Et je tenais déjà mon Binié pour un cadavre quand se produisit l'inoubliable...

La nuit, vers onze heures, ma ramatou me réveille : « Tu as entendu? »

Je cours sous la galerie.

Dehors, au-dessus du village endormi, une voix exaltée, mais grelottante, comme celle d'un homme nu qui a froid, braillait :

« V'là *le Scorpion!*

« La *Licorne!*

« Le *Lièvre!*

« Le *Loup!*

« La *Grue!*

« Ah! ah! ils disent que je suis « dingo »...

« Par ici *le Capricorne!*

« *La Baleine!*

« Quoi encore?

« *Le Poisson!*

« *Le Grand Chien!*

« *Le Paon!*

« *La Colombe!*

Sur la terrasse de l'infirmerie, Binié, le bras levé, repérait les plus beaux groupes d'étoiles de l'hémisphère austral.

(1) Interdit par la tradition.

(2) La pioche.

Pourquoi vous le cacherai-je? c'était si impressionnant cela, dans la nuit sauvage, que mon cœur se serra, comme si moi, médecin, j'allais pleurer...

Binié s'égosilla de la sorte jusqu'à ce qu'un soldat de garde, envoyé sur mon ordre, mettât qui le fit taire.

Mais je n'ai jamais plus entendu sa voix car le lendemain, au coucher du soleil, il expira dans le coma.

.....

Le médecin-administrateur regarda vers le village :

« Les Antandroys là-devant se sont bravement comportés : aussitôt ils sont venus me dire qu'ils demandaient à fouiller eux-mêmes la fosse de celui qui avait creusé le puits « pour leurs petits enfants... »

— Comment pour vos petits enfants? fis-je Pour vous aussi que je sache?

— Oui, sans doute, Vaz'ha, mais c'était avant tout nos petits enfants que celui-là aimait avec son cœur. Pour eux, il nous l'a bien dit, il est descendu chercher jusque dans le fond de la terre l'eau, pas jaune mais blanche, la bonne eau sans maladie... pour nos petits enfants...

— Cela, je ne savais pas.

— Tu as pourtant bien entendu, Vaz'ha, que même la veille de mourir il a voulu encore leur faire l'école? »

Je ne comprenais pas.

« Alors, Vaz'ha, tu ne savais pas que chaque soir, après le dîner, il appelait autour de sa case tous les enfants, et là, son bâton en l'air, il leur apprenait?... Ce que nous nommons *kintanes* et vous *étoiles*, « la remorque-du-soleil », « les étoiles nomades », « trois-dans-la pirogne », « les enfants-en dispute-autour-du mortier-à-riz », lui, il disait leurs noms vaz'has... Celui qui avait bien retenu gagnait deux sous. »

Binié!...

Dès lors, incapable de ne pas penser à lui, en interrogeant ses camarades et les malgaches, peu à peu je me renseignai :

Courtaud, tanné — breton je crois — chahuteur en diable, la figure toute brisée de rides, le corps tout cassé de gestes, intraitable sur le service, au dehors ce sergent était le type du pitre, mais du pitre *pour enfants*. Il n'avait qu'une idée : vivre en plein air au milieu des petits; qu'une passion : les faire rire! Pour les amuser, à la façon des premiers navigateurs, il baptisait tout ce qui l'entourait. Il avait bap-

tisé son casque, sa case, son couteau, son fusil. Chacun des gosses répondait à son sobriquet. Son fameux puits, il l'avait surnommé « Troulourou »... Dans ce coin perdu il réussissait le premier de l'an et le 14 juillet à organiser des fêtes d'enfants!...

« Et moi-même je finis par me rappeler : toutes les fois que je le rencontrai, ce fut en bizarres promenades autour du village. Il traînait derrière lui une smalah de gosses antandroys qui guettaient ses mots, ses regards, comme des commandements d'allégresse. Et dans toute cette infanterie pendue après lui, il y avait sûrement une bonne douzaine qui aurait pu sans l'offenser, l'appeler Papa... Que voulez-vous? c'était un colon. S'il ne donnait pas à manger à toute sa progéniture, du moins lui laissa-t-il de l'eau propre à boire, le malheureux!...

— Mais cet amour si insolite des étoiles?

— Oui.. Il ne se doutait probablement guère de leur existence. Peut-être même ne les eût-il *jamais* regardées si un soir, à la brune, en allant voir et revoir ce puits auquel il travaillait tout le jour, il ne les avait *découvertes*. Parce qu'elles se reflétaient dans le puits, dans *son* puits, avec cet éclat étroit, encore plus irradiant et vertigineux qu'ont les astres, quand ils semblent briller pour nous du tréfonds de notre globe, l'âme de ce breton s'éprit des constellations. Sur les papiers de service, au bureau, il ne dessinait plus que des étoiles. Dans sa case bien rangée on retrouva le petit dictionnaire de l'Administration où il avait lui-même appris la géographie du ciel austral afin d'en instruire sa joyeuse famille d'enfants antandroys... »

Tandis que le docteur et moi nous rentrions vers Ambavombé, nous ne cessions de rencontrer des femmes et des bambins. Tout ce monde noir se dirigeait vers le puits rouge, portant des calebasses couleur de charbon. Les petits en tenaient sur la tête et sous les bras; les femmes, moulées de cotonnade pourpre, en avaient autour des flancs et jusque sur les reins comme des enfants. Parfois, les jeunes filles pour s'égayer, faisaient avec leurs mains résonner comme des tambours leurs grands vases de terre... Quelque obscure que fût l'expression des visages, brillait la joie matinale avec laquelle cette humanité primitive allait à ses trous de boue comme à une source.

Marius-Ary Leblond.

POÈME

DOULEUR

Je crois en toi comme je crois au Père!
Toi qui peux d'un regard arrêter ma colère
Et qui pourrais d'un geste abaisser jusqu'à terre
Mon front trop orgueilleux et ma tête trop fière!

J'aime comme je hais! sans contrainte et sans [loi!
Comme l'air dont tu vis pourtant je suis à toi —
Je te veux tout entière à moi — Rien que pour [moi —
Car tu es mon orgueil, mon bonheur et ma foi!

Hiver! Printemps! soleil ou tempête! Qu'im- [porte!
Si le bonheur un jour vient à franchir ma porte!
A toi j'ai donné mon âme très forte,
— Prends mon destin, je te l'apporte!

Jean-Paul Ruttinger.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE DU RÉGIME PARLEMENTAIRE
LE NATIONALISME CHINOIS

Au grand scandale de tous les parlementaires de race, l'Europe entière, ou peu s'en faut, vit sous le régime des pleins pouvoirs, des gouvernements d' « union nationale », de « salut public », c'est-à-dire sous une dictature plus ou moins déguisée, sauf en Italie et en Espagne où le pouvoir personnel s'étale avec une franchise un peu cynique; la presse officieuse et les membres du gouvernement eux-mêmes déclarent bien qu'il n'en est rien — mais les faits parlent plus haut que les plaidoyers. En Belgique, où le parti socialiste s'est constitué le défenseur des droits du parlement qu'il domine, M. Vandervelde, son chef éminent, se donne beaucoup de mal pour démontrer aux journalistes que les pleins pouvoirs qui ont été donnés au roi, c'est-à-dire à ses ministres, ne sont pas les pleins pouvoirs. On sent qu'il cherche à se

duper lui-même, mais il y met beaucoup d'adresse. M. Richard Dupierreux, qui a été souvent son porte parole, résume ainsi son argumentation dans l'*Europe Nouvelle* :

« L'application de certaines mesures et la mise au point de certaines décisions législatives nécessairement sommaires exigent que le gouvernement soit nanti de pouvoirs exceptionnels et qu'en dehors du parlement il puisse agir dans la direction tracée en commun. C'est dans ce but que les Chambres unanimes ont conféré au roi — c'est-à-dire, selon la formule constitutionnelle, à ses ministres — certaines délégations qu'on a appelées un peu grossièrement « les pleins pouvoirs. »

Il convient de s'entendre sur le sens exact de ces mots dans lesquels, en certains milieux, on s'est flatté de découvrir une âme de dictature : les « pleins pouvoirs », limités dans le temps à six mois, le sont aussi dans la détermination des cas d'espèce auxquels ils s'appliquent. Il s'agit notamment de la surveillance de la circulation fiduciaire, de la répression des manœuvres tendant à ébranler le crédit public (le délit d'opinion ou de presse, qui relève du jury, n'est pas compris), de l'élaboration des mesures destinées à assurer le ravitaillement de la population et à restreindre les consommations de luxe. Les délégations qui ont été consenties au gouvernement belge ne lui permettront par exemple en aucune manière de créer de nouveaux impôts existants ou de toucher, de quelque façon que ce soit, à la législation sociale. D'autre part, chacun des arrêtés doit être délibéré en conseil et signé par tous les ministres, ce qui permettrait, la session parlementaire n'étant pas close, de porter à tout instant un différend devant la représentation nationale.

Les « pleins pouvoirs », ainsi définis, permettront au gouvernement, dans les cadres stricts de la constitution, de travailler plus efficacement au relèvement des finances nationales. »

La défense est ingénieuse. Sans doute M. Poincaré trouvera-t-il une formule au moins aussi subtile quand il demandera des décrets-lois qui ne s'appelleront pas décrets-lois ou des pleins pouvoirs qui ne seront pas des pleins pouvoirs. Mais il n'en est pas moins vrai que celle-ci peut servir de modèle.

Cependant à y bien regarder ce plaidoyer, cette excuse parlementaire souligne très clairement la crise du parlementarisme et surtout la crise du socialisme parlementaire dont presque tous les pays d'Europe sont le théâtre. « Quand la maison brûle, a dit M. Vandervelde, tous ses habitants font la chaîne, même s'ils ne s'accordent pas tous les jours. » Justifiant par cette image populaire le sacrifice que les socialistes belges font de leur programme, sacrifice momentané, cela va sans dire, sacrifice dont il faut reconnaître la sagesse, mais sacrifice qui démontre que le programme socialiste n'est pas applicable en temps de crise économique.

Les méthodes parlementaires ne le sont pas davantage, et ce qui donne de cette défaite une preuve éclatante, c'est précisément l'espèce d'hypocrisie résignée que de vieux parlementaires comme M. Vandervelde mettent à renoncer aux prérogatives du Parlement. Oh! certes, on a pris des précautions : les pleins pouvoirs sont limités dans le temps — il en est ainsi de la dictature par définition; — ils le sont aussi dans la détermination des cas d'espèce auxquels ils s'appliquent. Fort bien, mais comme ces cas d'espèce sont les cas essentiels où tout gouvernement doit exercer son action, cette clause restrictive est purement apparente et dans les circonstances où il se présente le gouvernement est tout-puissant. De toutes façons, si, comme il faut l'espérer, le gouvernement de salut public réussit à remettre de l'ordre dans les finances belges et à triompher de la crise économique et politique extrêmement grave que traverse ce pays, il lui sera bien difficile de renoncer à des méthodes qui auront paru salutaires. L'opinion publique fera peut-être un jour de M. Vandervelde un dictateur malgré lui, et l'exemple de la Belgique, pays où le parlementarisme britannique a toujours été considéré comme un idéal, aura démontré, comme bien d'autres exemples, la faillite des constitutions inspirées par le modèle anglais.

Cette faillite est générale : l'Allemagne républicaine reste fidèle à ses traditions césariennes, les soviets ont ramené la Russie à une sorte de féodalité tartare, l'Italie, l'Espagne, la Grèce et le Portugal, nations chez lesquelles le parlementarisme à l'anglaise ne fut jamais qu'une caricature, ont adopté successivement des gouvernements dictatoriaux, solution qui, d'ailleurs, a le double inconvénient d'être liée à des personnalités et d'être nécessairement temporaire. A Prague, à Belgrade, à Bukarest, et enfin à Paris même, si la machine parlementaire n'est pas encore brisée, bien des craquements se font entendre. Mais c'est en Pologne que le système politique anglais a paru le plus radicalement inapplicable; c'est là aussi que l'on a cherché à y remédier de la façon la plus curieuse.

*
* *

Il a fallu l'enthousiasme de la reconstitution nationale et la naïveté de quelques esprits livresques formés d'ailleurs à l'étranger pour s'imaginer qu'une Constitution à l'anglaise pouvait convenir à ce vieux jeune pays qu'est la Pologne. Pour que les institutions représentatives puissent jouer normalement et utilement, comme elles l'ont fait si longtemps en Angleterre, il faut en effet que l'opinion du pays soit divisée en deux grands partis homogènes et disciplinés. Or, la Pologne compte plus d'une douzaine de partis. Ce qui d'autre part a fait la valeur politique du Parlement anglais à travers les siècles, et surtout à ses grandes époques, c'est qu'il se recrutait dans un seul cadre social. Même depuis que l'avènement du Labour Party a apporté dans ses mœurs de si profondes transformations, tous ses membres ont encore un certain nombre d'idées communes parce qu'ils ont la même formation nationale. Or, le premier devoir du gouvernement polonais était de fondre ensemble trois Pologne que de grands souvenirs communs et l'unité de langue réunissaient à la vérité, mais que beaucoup d'intérêts et d'habitudes divisaient. A ces difficultés venaient s'ajouter celles qui proviennent de quatre minorités nationales.

Et c'est ce milieu politique que l'on dota du parlementarisme pur, calqué sur le parlementarisme français. Ce qui devait arriver arriva : le Parlement fut d'autant plus impuissant qu'il était plus absolu, la discussion des budgets traîna pendant de longs mois, les réformes les plus nécessaires échouèrent, de même que la tentative courageuse de restauration financière de M. Grabski. Les cabinets se succédèrent de mois en mois, et l'on vint au point où le coup d'État du maréchal Pilsudski apparut comme une nécessité nationale. Mais, par son caractère, sa formation, son origine, le dictateur polonais diffère essentiellement d'un Mussolini. Il n'existe en Pologne rien d'analogue au parti fasciste. Aussi, le gouvernement, en plein accord avec M. Pilsudski, propose-t-il de retoucher la Constitution, de façon à la débarrasser des abus du parlementarisme pur. Mais en restant dans le code parlementaire la majorité absolue deviendrait nécessaire pour que des députés puissent convoquer la Chambre en dehors des sessions normales. Le droit de dissolution serait réservé au Président. Dans l'intervalle des sessions, celui-ci pourrait légiférer par décret et régler de son autorité souveraine les questions urgentes. Enfin, si, dans un délai de quatre mois, le budget n'était pas voté, le projet gouvernemental deviendrait exécutoire. « Ces réformes, dit M. Jacques Bardoux, n'ont rien d'inédit; elles doteront la république polonaise de garanties dont quelques-unes sont inscrites dans la Constitution française. Des lâchetés successives les ont rendues illusoires. »

Mais d'autres réformes proposées par certains partis polonais sont plus intéressantes. La procédure parlementaire serait précisée et simplifiée, de façon que les votes de confiance ne puissent plus être des votes de surprise. L'initiative des dépenses redeviendrait le privilège de l'exécutif, les lois votées par une Chambre ne pourraient être rejetées par l'autre que pendant un temps déterminé. Les deux Chambres seraient profondément différenciées, l'une étant élue par les individus, l'autre par les collectivités. Le pouvoir judiciaire serait renforcé, une Cour suprême serait l'arbitre des validations électorales, et la gardienne des garanties constitutionnelles.

« Évidemment, dit encore M. Bardoux, ces réformes sont un peu vagues et surtout décousues. Tout cela aurait besoin d'être repensé à la française, précisé et construit. Mais tout de même, comment ne pas retrouver dans ces amendements le reflet des idées nouvelles de l'Occident? C'est bien dans cette direction que des esprits, chaque jour plus nombreux et plus divers, croient trouver, pour réorganiser ces sociétés politiques, une solution plus durable, plus efficace parce que plus juste et moins archaïque que le socialisme et le fascisme.

Séparer rigoureusement l'économique de la politique et cantonner la politique sur un domaine restreint.

Confier la politique à deux Chambres peu nombreuses, élues pour neuf ans, dans des conditions absolues d'honnêteté, au cours d'un scrutin intelligent et équitable, l'une par des individus sains d'esprit et sachant lire, l'autre par les collectivités, conseillers municipaux et départementaux.

Confier l'économique à des assemblées locales, fermées aux partis, ouvertes aux métiers, recrutées par cooptation au sein des professions organisées, conseils municipaux, cantonaux, départementaux et régionaux.

Coordonner cette double armature, en bas, par des services libérés de la politique et outillés à la moderne, en haut, par un cabinet, dont les ministères techniques seront gérés par des

spécialistes et dont le chef sera responsable, non seulement devant le Parlement, mais aussi devant le Président de la République, élu et mandaté par les Assemblées politiques et par les Assemblées économiques.

Créer entre les partis l'arbitrage et imposer aux Assemblées le contrôle de la Cour suprême, gardienne des libertés constitutionnelles et des droits civiques.

Voilà la solution française du problème politique. »

Assurément il y a là un schéma de réforme parlementaire qui est plein d'intérêt. Peut-être les idées de M. Bardoux seraient-elles un acheminement vers l'idéal qui consiste à cantonner les Assemblées dans leur rôle normal, qui est de voter le budget, de contrôler l'exécutif et de discuter les lois. Mais pour qu'un corps politique arrive à se dessaisir des pouvoirs même excessifs qu'il a conquis, il faut qu'il soit gouverné par une sagesse surhumaine ou contraint par la peur. En sommes-nous là?

*
* *

Pourtant, il est grand temps que l'Europe fasse sa réforme politique et se débarrasse des ferments d'impuissance qui la paralysent.

On parle souvent, et peut-être un peu trop littérairement, du danger asiatique. L'invasion russe, l'invasion jaune, le retour des Barbares, sont devenus des sujets de roman. Mais les excès mêmes de cette poésie catastrophique ne doivent pas nous faire perdre de vue le sérieux du problème. M. André Dubosc, qui est un des écrivains politiques français qui connaissent le mieux l'Extrême-Orient, vient de publier (à la librairie Delagrave) un petit volume : *La Chine en face des puissances*, qui pose la question avec autant de netteté que de modération. M. Dubosc ne nous décrit pas les hordes mongoles en route vers la place de la Concorde, mais il analyse l'état d'esprit de ces jeunes Chinois qui, en dépit du scepticisme général, sont en train de transformer de fond en comble l'empire millénaire; il montre que, depuis la révolte de Taï-Ping, puis des Boxers, jusqu'à ces incompréhensibles querelles de généraux qui font la trame de l'histoire contemporaine de la Chine, tous ces phénomènes se ramènent à une explosion de nationalisme irrésistible. A mesure que la Chine s'européanise et qu'elle prend conscience d'elle-même sa haine pour l'étranger et spécialement pour l'Européen s'accroît. Et ce qui est plus grave encore elle se nuance de mépris. Les jeunes Chinois qui sont venus faire leurs études à Londres et à Paris ont vu l'envers de notre civilisation politique, la faiblesse de notre régime de discussion, le mensonge de nos discours et même de nos principes. Ils ont suivi nos cours de droit public et les ont trouvés en contradiction avec le régime que les puissances ont imposé à leur pays. Que vient-on leur parler de justice quand on ne veut pas la leur appliquer?... On parle de bolchevisme, et en effet les soviets ont fort bien su profiter de cet état d'esprit; guidés par leurs rancunes contre l'Occident ils ont compris les premiers que la Chine n'était plus seulement une civilisation, mais une nation, une nation dont les notions nationales sont d'autant plus violentes qu'elles sont plus neuves. Le comprendrons-nous à notre tour et le comprendrons-nous à temps?

La France possède encore en Chine une situation privilégiée. Sa langue est aussi répandue que l'anglais, ses idées ont sur la jeunesse le prestige d'idées émancipatrices et les Français sont de loin ceux des étrangers qui rencontrent le moins d'animosité. Malheureusement ou... heureusement, à ces confins du monde colonial il existe une solidarité de fait entre Européens. En Asie c'est l'Angleterre qui tient le drapeau de l'Europe et nous endossons parfois là-bas la responsabilité d'une politique qui n'est pas la nôtre. Là aussi il y a un problème délicat à résoudre. Dans son livre excellent, M. André Dubosc en détermine avec une parfaite clarté toutes les données.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

MONDE ET LITTÉRATURE

Sutton Sharpe, ou l'Anglais amoureux de la France! Ses traits, s'ils retenaient l'attention d'un habile portraitiste, composeraient aisément un bien joli portrait. Son nom familier aux lecteurs de Stendhal et de Mérimée, n'est guère qu'un nom. Il mérite mieux, et nos contemporains ne perdraient pas leur temps en s'arrêtant quelques instants devant cette figure grave et spirituelle, conseillère d'une piquante et aimable et très opportune sagesse.

L'Anglais amoureux de la France! Il y en a eu

à toutes les époques. Jamais peut-être cette touchante passion ne nous touche aussi vivement que lorsqu'elle rencontre la passion non moins émouvante de quelque Français amoureux de l'esprit et des mœurs d'Albion. Tel est tout justement le cas de Sutton Sharpe; sa francophilie rejoint l'anglomanie de Stendhal, de Mérimée et de plusieurs de leurs amis; sans être écrivain, il est au centre des relations intellectuelles franco-britanniques de son temps; il est le représentant caractéristique d'un cosmopolitisme en partie double dont les voix se répondent aux deux rives de la Manche : cosmopolitisme très utile et très suggestif parce qu'il exalte, par delà les engouements réciproques, l'affranchissement de bien des préjugés et la seule amitié internationale valable, ou même possible, l'amitié des élites.

Le dévoué M. Paupe nous avait, quelques années avant la guerre, révélé les lettres de Stendhal et de Mérimée à Sutton Sharpe. Mme Doris Gunnell nous entr'ouvre aujourd'hui un dossier plus vaste où figurent de nombreux correspondants; quelques lettres de Sutton Sharpe lui-même ne sont pas la partie la moins intéressante de ce volume (1) où l'on découvre enfin, à travers le plus charmant désordre, de précieuses informations biographiques.

Mme Doris Gunnell nous apprend que Sutton Sharpe appartenait à cette bourgeoisie anglaise, si vigoureuse, si débordante d'activité et d'énergie à l'époque de notre Révolution et de notre premier Empire, et qui fut alors notre plus redoutable adversaire : adversaire clairvoyant, et bien souvent sensible aux grâces françaises; le père de notre Sutton, fabricant d'aiguilles et brasseur, au surplus grand amateur de peinture, se précipite à Paris au lendemain de la signature du traité d'Amiens; il court nos musées, nos collections particulières; sa famille, nous dit-on, possède « de ravissants croquis des meubles de Mme Récamier, qu'il fit chez elle. » — Nos meubles témoignent en notre faveur. Notre inconfort historique nous vaut quelques désobligeantes remarques :

« Je n'ai pas encore vu de descente de lit en France, écrit Sutton Iᵉʳ à sa femme, de sorte que sortir du lit, c'est comme entrer dans l'eau froide... Je t'écris ceci dans une chambre à coucher au deuxième étage, contenant un miroir qui vaudrait en Angleterre 25 guinées, et cependant elle est carrelée en terre cuite rouge. Il y a un beau sofa, une commode, des tables avec de beaux dessus de marbre poli, mais pas la moindre descente de lit. Cette même discordance se retrouve dans tout ce qu'ils font, qu'il s'agisse de leur gouvernement, de leur police, de leurs villes, de leurs maisons, de leurs appartements, de leurs voitures ou de leur costume. » Eternelle psychologie du voyageur qui juge les peuples et les empires au plus humble détail de la vie quotidienne.

Somme toute, Sutton II a de qui tenir, car son père ne semble pas avoir voué aux Français cette haine que d'autres eussent élargie de nos tapissiers à notre civilisation. A peine majeur, il accourt à Paris, l'esprit ouvert à toutes les curiosités. Il a des relations; la France de 1819 s'accoutume mal à la royauté; Sutton Sharpe conte dans ses lettres à sa demi-sœur, Catharine, les incidents de la vie politique, les discussions des salons et les agitations de la rue, aussi bien, sans transition, que les caprices de la mode, la chronique du théâtre et les événements littéraires. Le voici à l'Institut, assistant à la séance publique annuelle de distribution des prix :

« Les membres de l'Institut étaient en uniforme, des costumes bruns brodés de vert, et couverts de décorations naturellement. Il y avait un prix de musique et le morceau a été joué, une notice sur la vie de Mme Roland et quelques comptes rendus qu'on a lus. Il y avait beaucoup de monde, car les galeries étaient remplies de dames. S'il y avait eu un prix de danse, et que celui qui l'aurait obtenu eût eu à danser aussi, cela aurait été presque aussi amusant qu'un mauvais opéra. C'est vraiment au-dessous de la dignité de gens de savoir et de science de venir habillés de cette façon pour assister à une manifestation devant un grand nombre de femmes. »

Cette réaction du goût national, rebelle au cérémonial étranger, apparaît assez rarement dans la correspondance de Sutton Sharpe. A-t-il acquis, dans un milieu très cultivé, le sens de la relativité des usages humains, ou plutôt, n'est-il pas déjà amoureux de ce pays et surtout sérieusement épris de notre luxe, de notre esprit, de notre vie mondaine? Il est jeune, aimable, et partout bien accueilli. Il décrit sans arrière-pensée les réceptions et les fêtes auxquelles il assiste. Il est si complètement séduit qu'il reviendra tous les ans à Paris jusqu'à sa mort et s'y fût installé à demeure si sa carrière de grand avocat londonien ne l'avait attaché au sol anglais. Ainsi étend-il le cercle de ses

(1) Doris GUNNELL, *Sutton Sharpe et ses amis* (1 vol. de la Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* (Honoré Champion).

amis français; et l'on imagine quelle camarilla de plaisir se constitue aisément entre lui, Bayle, Mérimée et quelques autres libres esprits. Sutton Sharpe est, en Angleterre, le correspondant attitré de maints écrivains et savants français, à qui il procure des livres, des revues, et lorsqu'ils se rendent à Londres, des conseils, des recommandations et tous les bons offices possibles. Lorsque Vigny devra plaider outre Manche pour sauvegarder l'héritage de sa femme Sutton Sharpe naturellement sera son guide; voici de curieuses lettres d'affaires de Vigny, et des éclaircissements définitifs sur un procès obscur auquel nos historiens de la littérature n'ont souvent rien compris; nous saurons désormais qu'après six ans d'incertitude et de graves soucis, Vigny dut à un arbitrage un règlement assez substantiel...

Sutton Sharpe est amoureux de notre civilisation; ses amis français apprécient fort la civilisation britannique. Les uns et les autres ont vu clairement, à travers l'expérience étrangère, les ridicules ou les vices de leurs pays; un ton de piquante désinvolture les garantit contre l'absurde faiblesse du chauvinisme; tel ce Malitourne qui date de Paris, juillet 1834, ces vives impressions :

> Je commence à me remettre des premières et désagréables impressions qui m'avaient pris à la gorge en rentrant en France. Je me réaccoutume aux rues sales, étroites, à ces maisons bâties sur le patron de l'Arche de Noé, au bruit, aux sots propos, à la police, aux soldats, aux croix d'honneur, à la colonne, en un mot à toutes les nobles choses qui composent cette belle civilisation française. Ce retour de patriotisme est d'ailleurs indispensable à ma sûreté. Mon anglomanie m'aurait fait lapider dans ma propre famille. Mon père, qui est un Français de la vieille roche, en est encore tout indigné. Ma mère, qui voit tout par les yeux de son cher fils, et qui juge d'ailleurs les Anglais par l'aimable échantillon que vous avez mis sous ses yeux, est sentie de mon parti dans ces querelles domestiques où j'essaye de prouver que nous ne savons pas vivre.

Nous ne savons pas vivre. Ils ne savent pas vivre... Verbe fondamental des relations internationales. N'entend-on pas ici un écho des ironies stendhaliennes et mériméennes!

L'odyssée française de Sutton Sharpe eût été incomplète si cet amoureux de la France n'avait aimé très particulièrement une Française. Il aime d'un amour constant et longtemps fidèle Sophie Duvaucel, la charmante belle-fille de Cuvier. Sophie agrée sa flamme à condition que l'Anglais lui crée un foyer parisien; elle est l'Égérie, la muse, et un peu l'infirmière de son beau-père qu'elle ne saurait se résoudre à abandonner. Les deux gens reculent d'année en année un mariage que souhaitent tous leurs amis. Lorsqu'enfin Cuvier disparaît, il est trop tard; Sutton Sharpe a repris sa liberté. Ce roman ardent et mélancolique avait éclairé sa vie sans l'attrister trop profondément. Jusqu'à la fin de son existence Sutton Sharpe appréciera par-dessus tout les lettres et la société françaises, qu'il juge inséparables, et l'un de ses amis pourra écrire : « il y a eu peu d'hommes plus heureux, encore moins qui ont mieux mérité le bonheur... »

*
* *

Les lettres et la société... en nul autre pays leurs relations n'ont été plus étroites, plus régulières et plus fécondes, et l'on entend ici le mot société au sens d'élite ou de classe mondaine : aristocratie sous l'ancien régime, bourgeoisie riche ou aisée après la Révolution. Tel est l'un des traits les plus caractéristiques de la vie française, l'un de ceux qui ont toujours exercé sur certains étrangers la séduction la plus vive. Telle est l'une des lois fondamentales du développement de notre littérature... et l'on en sait de reste les conséquences heureuses et l'éternel péril.

Les salons littéraires ont toujours été les citadelles de ce bel esprit sociable, galant et policé qui s'est en quelque sorte arrogé la direction ou le contrôle de nos lettres. En continuant une tradition vieille de trois siècles, Mme Arman de Caillavet a assuré la survie de son nom au même titre que nos plus célèbres écrivains.

Son salon fut voué au culte, minutieux et jaloux, d'une unique étoile. Quiconque n'y a point vu Anatole France dans l'exercice de ses fonctions célestes et quasiment divines ignorera toujours de quel prestige se peut glorifier en France le succès littéraire.

Anatole France, modeste, et surtout nonchalant, fût-il monté si haut sans cette sollicitude féminine, qui fut, pour lui ambitieuse, prévoyante, dévouée jusqu'à l'abnégation? Mme de Caillavet fut l'énergie d'Anatole France; nous lui devons une grande part de cette œuvre qu'il n'eût point écrite s'il n'eût senti auprès de lui cette volonté doucement persuasive, mais obstinée et dominatrice... cette volonté et cette atmosphère de sympathie et d'admiration, nécessaire à la plupart des artistes, que Mme de Caillavet suscitait et entretenait avec tant de zèle.

Nous savions quelle fut la part de Mme de Caillavet dans l'œuvre et la gloire d'Anatole France. Le récent volume de Mme Jeanne-Maurice Fouquet (1) nous conte par le menu l'histoire de cette collaboration — le mot, je crois bien, n'est pas trop fort. Voici donc pêle-mêle des lettres, des souvenirs, maints témoignages et documents. Notre temps abuse des confidences intimes; telle gazette conduit trop souvent ses lecteurs chez la concierge ou à l'office. Ici rien de pareil : ce livre, piensement écrit par une femme de goût, se distingue des plats volumes d'indiscrétions qui n'ont pas épargné la mémoire du « bon maître ». Publié pour l'agrément des contemporains, il sera, à l'avenir, l'un des documents essentiels où l'historien des lettres devra toujours rechercher — et trouver — l'accent d'une époque et la résonance vivante du caractère et de l'esprit français.

Lucien Maury.

LA POÉSIE

POÉSIES FÉMININES

Voici des livres de femmes, qui, presque tous, comme celui de Mme de Noailles dont nous parlions récemment, pourraient s'intituler : « Le Poème de l'Amour ». Mais Mme de Staël ne disait-elle pas elle-même : « Le talent dans une femme peut-il avoir un autre but que d'être un peu plus aimée? » Toutes nos grandes poétesses, Marie de France, qui chanta le *lai des deux Deux Amants*, Christine de Pisan, qui pleura sur sa solitude (*seulette suis senz ami demourée*), Louise Labbé, l'ardente et belle cordelière, la plaintive Marceline, Notre-Dame des Pleurs qui *ne sut qu'aimer et souffrir*, toutes, jusqu'à la mâle Louise Ackermann, qui scanda *les paroles d'un amant*, toutes ont été les poétesses de l'amour.

Mais les femmes poètes étaient jadis assez rares. Satisfaites d'être adulées, les Muses françaises inspiraient des vers, mais n'en écrivaient pas. Dante, Pétrarque, Ronsard, Lamartine ont chanté leurs amours, mais Béatrix, Laure, Cassandre, Elvire sont restées obstinément muettes, et la Marquise de Corneille était bien trop coquette pour répondre à son fameux madrigal. Mais puisque le féminisme contemporain décidait les femmes à écrire, leur sensibilité particulière, leurs dons naturels d'intuition devaient les attirer vers la poésie. Aussi depuis un quart de siècle voyons-nous la plus riche éclosion de poésie féminine, et notre poésie tout entière en est comme rajeunie et vivifiée. Les femmes devaient avoir quelque chose de nouveau à dire, elles qui sont la partie nerveuse de l'humanité. L'esprit a son sexe ainsi que le corps. La psychologie des femmes a son caractère propre et son originalité.

L'un des caractères de cette poésie féminine est que, plus encore que l'autre, elle ne vit que de sentiment. L'amour lui-même compte plus que l'objet de cet amour. L'homme qui est poète célèbre la maîtresse de son choix, la femme, qui choisit moins qu'elle n'accepte, célèbre moins un personnage déterminé que le sentiment qui l'exalte et la possède tout entière. Plus d'une ressemble même au jeune saint Augustin, qui, sans aimer encore personne, aimait déjà à aimer. Et ce que chantent la plupart des femmes poètes, ce sont moins les joies et les réalités de l'amour heureux que l'attente ou le regret de l'amour. L'amour heureux se tait et jouit du moment présent, mais l'espérance et le souvenir restent les grandes inspiratrices. Celle-ci, pour le revivre encore, ressuscite dans son œuvre un beau passé; celle-là module la mélancolique *complainte*, comme dit Mme Perdriel-Vaissière, *des jeunes filles qui ne seront pas épousées*. Celle-ci, qui ne sait rien de l'amour encore, exhale ses confuses aspirations; celle-là confie à ses vers les mots qu'aucun homme n'entendra; cette autre, qui feint de ne chanter que la nature, tout en disant la beauté des choses, laisse échapper la plainte inexprimée de son cœur.

Souvenirs! regrets! évocations! Le beau livre, où Mme Jane Catulle-Mendès a réuni la majeure partie de son œuvre poétique, s'intitule justement : « Poèmes des temps heureux ». A chacune des trois cents pages de cet important recueil s'exprime toute la vie intérieure d'une âme extraordinairement riche, qu'ont fait tressaillir toutes les nobles émotions. Pour elle le grand devoir est d'aimer, d'admirer, de répandre son cœur. Ne détestant rien au monde que ce qui la diminue, qui peut amoindrir sa foi, son amour, sa généreuse inspiration, elle

1) *Le salon de Mme Arman de Caillavet* (chez l'auteur et à la librairie Hachette).

chante toute la joie, et l'angoisse, et la beauté de vivre, en vers tout chauds de passion. Elle sait avec art évoquer un frais matin, un tendre crépuscule, mais elle excelle surtout à faire revivre des heures ensoleillées comme si les souvenirs lumineux perçaient mieux la brume du temps. Toute la série de *La Ville Merveilleuse* est d'une éclatante et vibrante couleur. Sans doute, ayant tout aimé, veut-elle, comme disait Musset, éterniser le rêve d'un instant, celle qui écrit dans l'émouvant poème intitulé : *Quand?*

Ainsi ce jour existe en l'avenir voilé.
Rien ne l'indique encor mais il viendra, si vite!
Aucun geste ne peut faire que je l'évite,
Et par lui mon destin sera soudain scellé.

D'une pensée intense, attentive, épuisante,
Je suppose ce jour, la tête dans mes mains,
Ce jour après lequel il n'est pas de demains;
Mais j'ai beau l'évoquer, rien ne le représente.

Quel sera-t-il? fera-t-il beau? fera-t-il froid?
Seront-ce des jasmins, des iris ou des roses,
Ou bien des fleurs d'hiver, rigides et moroses
Dont mes amis viendront parer mon lit étroit?

Éterniser peut-être un rêve d'un instant! c'est aussi l'idéal que semble poursuivre, avec plus de consolante philosophie, une poétesse aux cheveux blancs, Mme Galeron de Calonne, qui, aveugle et sourde, est plongée dans le silence et dans la nuit depuis près de quarante ans. Parvenue sur les hauteurs de la vieillesse, elle peut écrire à présent, comme Charles Le Goffic nous le dit dans une substantielle préface : « Ma résignation est moins faite d'esprit de sacrifice que d'amour. » Et la même tendresse et la même foi se retrouvent dans l'œuvre remarquable de Mme Véga, dont Hérédia et Sully Prudhomme aimaient la noble inspiration. Un vers de Mme Desbordes-Valmore : « *Je t'aime à jamais :* le sais-tu? » inspire le titre de son dernier recueil : « A jamais! » où nous trouvons de belles tierces rimes comme celles-ci :

Ne cherche pas tes disparus dans le gazon;
Ne ferme pas ta porte aux célestes convives,
Qui t'entraînent sans bruit vers un autre horizon;

Ils veulent qu'auprès d'eux, avec eux, tu revives.
Contemple dans ton cœur les visages aimés :
L'infini se reflète au sein des sources vives,

Le ciel est dans les yeux que nous avons fermés.

Et voici, *sanglots d'un cœur que rien ne peut plus contenir*, disait Albert Samain, — l'éternelle plainte des illusions déçues, Mme la baronne Fauqueux, dont les poésies sont, hélas! posthumes, après avoir jeté les plus émouvants cris de révolte, a trouvé la force d'âme nécessaire pour justifier son titre : « Les Énergies. » Mme Georges Vallières, dans sa « Douloureuse Chanson » déjà signalée ici, oppose son indulgente tendresse à la trahison de l'ami perdu. Et si les vers de Mme Marguerite Yvane, tout aussi douloureux, sont moins amers, c'est que sa détresse est causée, non par la trahison, mais par la mort. Son livre, *La Lumière disparue*, dans sa remarquable unité d'inspiration, nous montre l'effort désespéré du poète pour faire revivre par delà le tombeau le bien-aimé disparu pour toujours.

Mais il est un livre d'une grâce simple, délicate, presque timide qui m'a touché plus que beaucoup d'autres. Par la qualité de l'émotion, par leur accent si profond et si vrai, les vers de Mlle Hélène Seguin font songer à ceux d'un poète qui fut cher aux jeunes hommes de toute une génération, le grave et doux Sully Prudhomme. Voici d'autres *Épreuves*, d'autres *Solitudes*, d'autres *Vaines Tendresses*. Pourtant, si divers poèmes de « la Tendre Effigie » rappellent *Prière*, ou *Scrupules*, ou *Ma Fiancée*, ce n'est pas qu'elles en soient des imitations, c'est bien plutôt qu'elles leur sont des réponses. A travers les poèmes de Sully Prudhomme nous démêlions toute la mélancolique histoire d'un amour trahi, Mlle Hélène Seguin, avec un même don d'analyse sentimentale, nous conte à peu près la même histoire, mais vue, si j'ose dire, de l'autre côté de la barricade. Avec beaucoup de tact, de pudeur, je ne sais quoi de discret, de voilé, de presque racinien, le poète, sans brûler une étape, nous fait suivre toute une évolution douloureuse. Et la même sobriété se retrouve dans le choix de l'expression; pas de mots rares, mais des mots justes, les bons vieux de mots de tout le monde où le poète a su mettre tout son cœur :

J'ai peur de son aveu que pourtant je désire!
J'ai peur qu'il ne soit pas ce que j'attends de lui
S'il ne me disait pas les mots qu'il faudra dire,
Réalisant demain mon rêve d'aujourd'hui!

S'il ne comprenait pas la ferveur du silence
Qui m'enchaînera toute au charme de sa voix!
S'il allait le briser d'un mot de violence
Ou d'un geste orgueilleux et frivole à la fois!

L'attente du bonheur, de l'amour, tout le

premier tressaillement d'une âme s'exprime avec une évidente sincérité dans les vers d'une toute jeune fille, Mlle A. Meixmoron de Dombasle. Son livre : « Ainsi ma vie... » a été justement remarqué, livre douloureux, certes, avec des vers émouvants comme ceux-ci :

Et le mort qui remplit ma vie,
C'est mon cœur qui n'a pas aimé.

Ou encore :

D'un pays sans amour je suis la triste reine.

Mais le bonheur viendra, et le poète est prêt à l'accueillir :

Amour, quand tu viendras, je serai sur la route.
Tu n'auras pas besoin de chercher ma maison.
Je te tendrai les mains, je t'appartiendrai toute,
Et tu seras surpris que je sache ton nom.

Mais presque seule parmi ces poètes du printemps ou de l'automne, de l'espérance ou du regret, qui célèbrent moins l'amour heureux que l'aube ou le crépuscule des sentiments, Mme Marie-Louise Dromart avait le droit d'intituler son livre: « Le Bel Été ». Pas de plaintes: son bel été fut si beau. Mais prudemment, sachant que l'arrière-saison doit venir, elle noue en larges gerbes les belles fleurs du fugitif été. Maintenant elle peut braver l'automne, et l'hiver :

Mon âme est un bleu jardin
Que le souvenir protège !

Musset l'a dit : « Un souvenir heureux est peut-être sur terre — Plus vrai que le bonheur. » Pour mieux fixer ses beaux souvenirs, le poète, très maître de sa forme, les a gravés dans une matière dure, faisant choix de strophes aux contours bien arrêtés, sonnets, pantoums, terza rima. Après avoir vécu son bel été, Mme M.-L. Dromart nous apporte aujourd'hui une riche moisson. C'est une sage : elle a suivi le conseil de Renan : « Cueillir la fleur, puis son fruit; quoi de plus? »

D'autres femmes poètes pourraient ne sembler d'abord que d'harmonieux poètes de la nature, mais leur âme se mêle si bien au paysage que, tout en célébrant leurs montagnes ou leurs landes, elles disent les tourments de leur propre cœur. Mme Michaud-Lapeyre dans « L'Amour aux Charmettes », évoque l'histoire de Jean-Jacques et de sa *maman*, qui avait une bouche à la mesure de la sienne. Mais, en ranimant les fantômes de la maison au toit d'ardoises, ne trouve-t-elle pas la meilleure occasion d'écrire les plus troublants poèmes d'amour? Mme Isabelle Sandy, qui, jeune encore, s'est fait un beau renom comme romancière, du fond de son logis parisien évoque ses chères montagnes de l'Ariège. Mais comme elle en parle, avec quelle tendresse et quelle fougue, en ces ardentes « *Sauvageries* » où, un peu sauvage elle-même comme toutes les vraies montagnardes, elle s'est mise tout entière! Mlle Emilie Arnal chante « les Chansons d'Aëllo ». Et le poète sait dire, en vers pleins d'images et de frémissements, la solitude, et la soif de tendresse, et les éveils mystérieux de la bacchante, fille de Typho, que nous fit aimer Maurice de Guérin :

Amour, cher amour, où vous cachez-vous,
Puisque vous venez habiter mes songes ?

Mme de Brimont, en vers libres d'une exquise fraîcheur, célèbre « Psyché », avec sa langueur, et sa paresse un peu malade, et ses troubles confus qui laissent, dit-elle :

Mon âme plus obscure et ma chair moins sereine.

Mme Cécile Périn consacre son dernier livre au « Finistère ». C'est que, dit-elle, *le paysage ici s'accorde avec mon âme*. La mer bretonne reflète sa vaste inquiétude. Assise sur les rochers qui marquent l'extrême pointe du vieux monde, elle passerait des heures à contempler cet océan gris qui ressemble à son cœur grave et tumultueux. L'émotion de ces poèmes, tout ce qu'ils ont de pudique et de pathétique, fait bien de ce livre un livre de femme. Pas de ces descriptions froidement objectives. Même dans les solitudes bretonnes, l'amour reste présent :

Je ne cherche parmi la foule qu'un visage.
Je ne cherche parmi le monde qu'un pays.
Mes beaux désirs ailés vers d'incertains voyages
Ne s'éparpillent pas, car l'amour a choisi.

Oui, cette poésie féminine a bien son accent particulier. Toujours l'individu se mêle au paysage. Toujours la même tendresse passionnée éparse sur toutes choses. Proudhon a raison : « La femme n'a pas une idée dont elle ne fasse un petit amour. »

Et, puisque nous parlons de femmes poètes, signalons l'important ouvrage que Mlle Lya Berger, après avoir étudié celles de la Belgique, consacre aux femmes poètes de la Hollande. Les Pays-Bas nous sont amis. C'est à un Hollandais. M. G. Walch, que nous devons une de nos meilleures anthologies poétiques. Le Dr Van

der Elst dirige une excellente revue, *Het Fransche Boëk*, entièrement consacrée au livre français. Mlle Lya Berger nous fait aimer une littérature que nous ne connaissions pas assez, une poésie qui rappelle la nôtre avec ses vers de différents mètres où domine l'alexandrin. De grands poètes comme Mme Hélène Swarth ont même écrit directement en français. Les poètes de la Hollande n'égalent sans doute pas ses peintres. Sa poésie n'a pas ses Ruysdaël et ses Hobbéma. Mais elle est tendre, cordiale comme ces polders fleuris où les moulins agitent leurs bras laborieux. Mlle Lya Berger sait nous en faire goûter tout le charme.

André Dumas.

Mme Catulle-Mendès : *Poèmes des temps heureux* (Flammarion) ; Mme Galeron de Calonne : *Dans ma Nuit* (Les Gémeaux) ; Mme Vega : *Il jamais* (Fayard) ; Mme la Baronne Fauquieux : *Les Énergies* (Messein) ; Mme Georges Vallières : *La Douloureuse Chanson* (Lemoine) ; Mme Marguerite Yvane : *La Lumière disparue* (Chiberre) ; Mlle Hélène Seguin : *La Tendre Effigie* (Lemerre) ; Mlle Meinmoron de Dombasle : *Ainsi ma Vie* (La Caravelle) ; Mme M.-L. Dromart : *Le Bel Été* (Revue des Poètes) ; Mme Michaud-Lafeyre : *L'Amour aux Charmettes* (Émile-Paul) ; Mme de Primont : *Psyché* (Flore) ; Mlle I. Sandy : *Sauvageries* (L. Divan) ; Mlle E. Arnal : *Les Chansons d'Hélia* (Chiberre) ; Mme Cécile Périn : *Finistère* ; Mlle Lya Berger : *Les Femmes poètes de la Hollande* (Perrin).

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, membre de l'Institut. *Les États-Unis d'Amérique*, 1 vol. in-8° (Félix Alcan, « Bibliothèque France-Amérique »).

M. Butler réunit ici sept conférences, sept *lectures*, comme on dit en pays anglo-saxon, faites en mai et juin 1923 tant à Londres, à Mansion-House, que dans certaines Universités britanniques. Il ne s'agissait pas de retracer l'histoire des États-Unis d'Amérique, mais d'insister, plus avec des arguments de juriste qu'avec les préoccupations naturelles à l'historien, sur l'évolution constitutionnelle et sur les trois ou quatre idées et sentiments essentiels autour desquels s'est constituée une nation américaine. Ce parti-pris apparaît dans le soin avec lequel l'auteur représente par des noms d'hommes d'État les moments décisifs de cette existence nationale : la formation même du sens national autour de Franklin, de Samuel Adams et de Washington, son organisation par Alexander Hamilton et James Madison, la fondation du parti démocrate antifédéraliste par Jefferson, la consolidation de la nation « dans la loi et dans l'opinion publique », œuvre de Marshall, de Webster et de Jackson, la conservation enfin de l'unité contre l'entreprise de sécession par Abraham Lincoln. On voit la progression, et que de quatre caractères que M. Butler reconnaît à la Constitution américaine : des libertés civiques garanties par la Déclaration des Droits, l'organisation judiciaire indépendante, la forme républicaine du gouvernement, mais aussi sa forme fédérale, avec un gouvernement central faisant contrepoids aux gouvernements des États, c'est ce dernier qui a subi, au cours du XIX^e^ siècle, la plus notable transformation. Depuis 1860 en effet, les organes du pouvoir fédéral n'ont cessé de se renforcer, d'abord pour la reconstruction de l'unité, puis pour le service d'une politique impérialiste dont les visées s'égalent au moins aux dimensions du nouveau monde. M. Butler paraît croire que cette évolution n'est pas achevée et qu'elle doit s'accomplir entière pour le « progrès de l'humanité ». Ainsi s'atteste chez un philosophe politique américain plus de propension au mysticisme que ne l'en croirait capable la vieille Europe. P. F.

Comte de Falloux. — *Mémoires d'un Royaliste*, 2 vol. in-8 (Paris, Perrin et C^ie^).

Les *Mémoires* ont été publiés en 1888, deux ans après la mort de l'auteur. La lecture, étant donné le souvenir laissé par le comte au ministère et dans les assemblées, n'en est point décevante ; au contraire. Légitimiste d'opinion, « Vendéen pur sang », à condition que des exaltés ne ressuscitent pas la Vendée militaire, Falloux affirme franchement ses idées politiques et sociales, mais sans provocation, amusé même à la fin de se trouver, royaliste, tenu à moitié en disgrâce par son roi, et, catholique, tenu par le pape en quelque défaveur. Cela lui compose, dans un parti où ne manquaient ni les fossiles ni les chimériques, une physionomie à part, qu'il conserve avec bonne humeur, clairvoyance et esprit. Sa carrière politique, commencée aux élections législatives de 1846, se termine avec le coup d'État de décembre, « œuvre de ses victimes autant que de ses auteurs », qui l'enferma trois jours au Mont Valerien. Dès lors, il rentre dans son Anjou, occupé à soigner une santé toujours médiocre. Mais son passage au pouvoir, sous la seconde République à laquelle il s'était rallié dans une pensée de concorde nationale, en lui permettant de déposer le projet de loi qui porte son nom, lui fournit aussi des occasions d'observer le personnel politique et d'en fixer les silhouettes : le prince Louis, Odilon Barrot, Changarnier, Berryer (sa grande admiration), Dufaure, Thiers enfin, de qui il a bien rendu l'agitation constante, la selfidolâtrie, les apeurements en face du socialisme. Falloux, étranger par ailleurs à cet « égoïsme collectif qu'on appelle l'esprit de parti », avait conçu avec ses amis catholiques libéraux tout un système de législation contre la misère dont il attendait la réconciliation des esprits. « Quand on a toujours eu un abri, un foyer et du pain, on ne peut pas juger les pauvres », chez qui il faut savoir saisir « toutes les excuses de l'irritation ou tout l'héroïsme de la douceur résignée ». A ces pauvres devaient se dévouer les « hommes monarchiques », animés d'un certain esprit « conservateur », en accord avec la France qui « est conservatrice, mais conservatrice de la Révolution de 89, inclusivement ». C'était écrit en 1851, à l'usage d'un prétendant royal qui s'appliquait à trouver dans le succès du coup de Bonaparte des arguments pour se forger des théories d'absolutisme. Voilà le vrai Falloux, ami de Montalembert et d'Armand de Melun. L'historien doit retenir ce témoignage sur tout un petit monde d'autrefois, qui a eu ses heures d'activité et d'influence. P. F.

Romans

Melchiorre Fedele. *Le [illegible]* (Milan, Mondadori, édit.). Mil[illegible]

Le premier livre d'une série (quatre romans) dont le dessein est de « recomposer » dans une synthèse embrassant tous les milieux la société italienne issue des événements qui ont fait l'unité nationale.

Le due Verità seront traduites dans notre langue ou il faudrait douter du flair de nos éditeurs. En attendant toutefois qu'elles parviennent au plus large public que contribuera à leur assurer de ce côté-ci des Alpes une version digne de l'original, signalons aux italianisants de chez nous ces pages si puissamment prenantes. L'action qu'elles « réalisent » se déroule dans la Rome de 1895, sous le second consulat de Crispi, en les hautes sphères de la finance et de la politique et à travers les dramatiques incidents d'une vaste affaire judiciaire. Elle oppose entre eux et précipite les uns contre les autres les intérêts divergents et les passions ennemies de tout un monde se pressant, se poussant sur les ruines de l'âge trois fois heureux où sous le ciel de la Ville Éternelle « les auberges n'étaient pas encore des palais et les palais pas encore des auberges »... et au-dessus de la mêlée s'érigeront telles figures particulièrement représentatives soit des laideurs, soit des noblesses d'un moment dont on voit bien ici l'importance dans les fastes du jeune État. Un mouvement intense, avec des raccourcis, de l'ombre et du mystère, ce qu'il en faut pour irriter à point notre besoin de savoir et de saisir.

Un roman? Certes !... et au premier chef si l'on considère le procédé, le ton, l'allure générale du récit. Mais un roman sorti d'une plume essentiellement éprise des réalités et d'une maîtrise souveraine dans l'interprétation des faits : aussi convient-il de souhaiter pour ce grand livre que la critique dise d'abord dans quelle mesure son auteur continue de s'y affirmer le prestigieux historien que nous connaissons et qu'elle proclame surtout la sûreté avec laquelle *Le due Verità* traduisent, en même temps que l'ardente passion latine, la finesse, les sinuosités et les profondeurs propres à la manière italienne. G. C.

Charles de Bordeu : *Un Cadet de Béarn*, roman 1 vol. in-16. (Plon-Nourrit.)

C'est en cette fin du XVIII^e^ siècle, où une société raffinée fit s'épanouir, avec la fleur de la civilisation, toute la douceur de vivre, que l'auteur de *Terre de Béarn*, moraliste autant que peintre de la nature, a situé son nouveau livre. Manifestement, il a voulu rendre un fervent et double hommage à la vallée d'Ossau, que domine la silhouette lumineuse du Pic du Midi et à la forte race née du sol, qui sait y maintenir la continuité de la tradition.

Son héros, le brave chevalier d'Ostabat, nous fut présenté par lui il y a vingt ans en des pages charmantes qui dessinaient une figure originale de gentilhomme pauvre, mais loyal, un peu maniaque, mais spirituel et bon. Son existence hasardeuse de cadet béarnais, tête chaude et cœur chaud, selon la vieille formule, est retracée en détail dans la présente série de mémoires et de lettres familières, qui fait revivre les intérieurs d'autrefois sur une terre vouée aux mœurs patriarcales, l'antique discipline des foyers de la vieille France, l'admirable dévouement des fils à l'honneur du nom, la vaillance mélancolique de ceux que le devoir exile à l'armée, à la marine. Le cadet de M. de Bordeu est, du reste, bien de son temps, fidèle au souvenir, respectueux devant l'autorité d'un père, attaché à la religion sans excès de zèle et n'ignorant rien de la philosophie à la mode, courtisant volontiers la beauté facile sans sortir de son monde, par ailleurs capable d'un grand amour condamné à d'éternels regrets par une pauvreté fièrement supportée. Il fut enfin, sous le harnais militaire, de toutes les batailles illustres du règne de Louis XV, de Fontenoy à Rosbach et ses jugements sur La Cour, les injustices de l'avancement, la vie de l'armée, sont des plus piquants. Rentré au manoir paternel, sans argent, sinon sans gloire, il s'astreint stoïquement à la solitude pour réparer la fortune ébranlée de son aîné, élever sa pièce orpheline, suprême espoir d'une dynastie terrienne, inscrire son nom sur le livre de raison où dort la tradition, maintenue par lui jusqu'au bout avec une indéfectible volonté. Ces mémoires si prenants empruntent un accent particulier à la vérité de l'expression, à une forme joliment archaïque. Tout le passé d'une province ressuscite là réellement, et ce roman s'apparente ainsi aux plus heureuses invocations du pays de France. F. R.

Philosophie

S. Freud. *La Science des Rêves*, professeur à l'Université de Vienne. — Un vol. in-8° (Alcan).

Le rêve n'est pas un chaos de sons discordants, il n'est pas dépourvu de sens, il n'est pas absurde ; il n'est pas nécessaire, pour l'expliquer, de supposer le sommeil d'une partie de nos représentations et l'éveil d'une autre. C'est un phénomène psychique dans toute l'acception du terme, c'est la *réalisation d'un desir*. Il doit être intercalé dans la suite intelligible des actions psychiques de la veille : l'activité intellectuelle qui le construit est une activité élevée et compliquée.

Le rêve est tel, d'une manière apparente, chez l'enfant. Les désirs de l'enfant sont forts ; la vie sociale, le « principe de réalité » ne les ont pas encore réduits, refoulés. Lorsque le jour n'a pu les combler, et qu'ils subsistent, entiers, quoi d'étonnant à ce que la nuit les accomplisse. Ces désirs forts sont surtout et d'abord les tendances élémentaires et les instincts ; c'est en premier lieu l'instinct le plus fort : la sexualité. Une sexualité diffuse, peu localisée encore dans le corps de l'enfant et peu précise quant à la forme du désir, mais forte précisément de tout cet orage organique. Et lorsqu'elle commencera à se préciser, c'est sur les êtres les plus proches que le désir viendra se fixer : les parents Amours parentales, haines parentales, drame d'Œdipe.

Des couches successives viennent se déposer au cours des jours sur ce fond primitif. L'enfant devient homme : il essaie de s'adapter, il freine, il refoule. Il arrive même à oublier. Mais il n'a pas détruit. L'être primitif subsiste sous l'écorce et guette le moment favorable : la maladie mentale, la névrose, le sommeil. L'autre « l'être secondaire », résiste ; une censure veille aux portes de l'inconscient. Il faut la tromper. Le désir primitif, inconscient, la trompera, il se déguisera. Ce déguisement, c'est le rêve, rêve d'adulte.

L'étude des procédés de déguisement (condensation, déplacement, dramatisation, élaboration secondaire), c'est l'étude des lois de l'inconscient, de la structure de l'esprit, c'est toute la psychologie. C'est plus que cela, c'est l'histoire de l'humanité, de l'esprit humain. Cette vie primitive, inconsciente aujourd'hui, a été la vie même autrefois. Les contes, mythes et légendes en sont un témoignage, et la poésie un écho.

Littérature

Paul Morand. — *Rien que la Terre.* — Un volume in-16, (Bernard Grasset).

Il y a entre les pays, entre les continents, entre les terres et les océans, entre l'univers et le ciel, des rapports constants, des proportions vraies qui n'apparaissent, pour ainsi dire, qu'au toucher. Il n'est pas possible de comprendre son pays sans en être sorti et le monde sans en avoir fait le tour.

Ce récit de voyages ressemblerait à beaucoup d'autres, si l'on n'y trouvait le sens de notre globe, de la solidarité ou des antagonismes mondiaux, et si l'on n'y voyait, étudiés sur le même plan, les mœurs, les arts, ou la politique, comme autant de fenêtres ouvrant sur un même spectacle. Tout ce que le passé refuse à l'auteur, le présent le lui offre ; Paul Morand est sans cesse conscient de la prodigieuse aventure qui échoit à tous les vivants *d'exister ensemble, au même instant*, et à laquelle l'indifférence ou la haine qu'ils témoignent les uns pour les autres prouve assez qu'ils ne sont pas encore sensibles.

Placé par la destinée à la fin d'un temps et au commencement d'un autre, Paul Morand nous montre ici, non sans regrets souvent, la disparition des couleurs locales et l'avènement d'un ton universel, la Couleur Terre.

Divers

Israël Zangwill, *La Voix de Jérusalem*. Traduction d'Andrée Jouve, 1 vol. in-16 (F. Rieder et Cie).

Au lendemain de la guerre de grands espoirs étaient permis aux Juifs auxquels un homme d'État promettait la restauration du « foyer national Juif » en Palestine.

Mais qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, M. Zangwill estime à 14 millions le nombre des Juifs. Or la Palestine, avec ses 10.000 milles carrés ne peut guère nourrir que 3 millions d'hommes.

En admettant même le plein succès du Sionisme, une minorité seulement pourrait s'installer en Indochine, le plus grand nombre des Juifs devant rester au dehors.

Il est vrai que beaucoup d'entre eux ne sauraient se résigner à quitter leurs pays d'adoption.

D'autre part la population actuelle qu'on évalue à 30 mille propriétaires fonciers arabes et environ 5 à 600.000 fellahs, n'est en aucune manière disposée à céder la place, qu'il faudrait donc conquérir par la force.

Certes M. Zangwill ne s'en effraie pas et il voudrait que l'Angleterre organisât l'émigration arabe.

Toutefois d'autres problèmes de toute nature et fort difficiles à résoudre se présentent à ceux qui envisagent la réalisation de cet idéal. Et cela, même pour un peuple, qui dans l'esprit de l'auteur, reste le peuple supérieur.

M. Zangwill partage le préjugé si répandu à l'étranger de l'impérialisme français, qui l'inquiète en Syrie. Il critique assez âprement la Société des Nations et déclare non sans ironie : « il est à présumer que l'Europe deviendra plus que jamais un musée, où, sous la surveillance de la Société des Nations, les types du vieux monde seront conservés comme des momies, pour la plus grande joie des Américains voyageant en avions ».

Il traite, avec la hauteur de vues d'un prophète, — non exempt de parti pris, — les rapports du judaïsme et du christianisme et la question de l'avenir de l'humanité.

Cet ouvrage, qui contient des pages vigoureuses, paraît dans la Collection « Judaïsme » qui sous la direction de P. L. Couchoud, a déjà édité des études très remarquées.

C. M.

Ghilini. — *Le Secret du Dr Voronoff*. — 1 vol. in-16 illustré (Charpentier).

Le moins qu'on puisse dire de ce livre sensationnel, édité par Fasquelle, est qu'il aura un retentissement considérable parce qu'il était depuis longtemps attendu.

Tout le monde, en effet, a entendu parler des travaux du Dr Serge Voronoff, mais personne dans le public ne savait au juste de quoi il s'agissait. M. Ghilini nous l'explique. Et il nous l'explique clairement, il a su voir par lui-même et comprendre l'œuvre de l'illustre savant, la raconter et la commenter. C'est pourquoi son ouvrage pourra être lu par l'élite aussi bien que par « l'homme de la rue ».

Le secret du Dr Voronoff, c'est la possibilité désormais scientifiquement établie par des centaines d'expériences positives, pour l'homme et pour la femme, d'atteindre la fin de leurs jours sans redouter les infirmités redoutables de la vieillesse, et peut-être même reculer la limite extrême de la vie.

Tout le monde lira ces pages si prenantes, si humaines, si émouvantes, que rendent encore plus édifiantes des illustrations et des lettres. Ce sera le mérite de M. Hector Ghilini d'avoir deviné dans le Dr Voronoff, un grand homme à une heure où on le discutait encore.

J.-T. S.

Georges Weill, professeur à l'Université de Caen. — *Histoire de l'idée laïque en France au XIXe siècle*. 1 vol. in-8° (Félix Alcan).

Très objectivement, sans rien dissimuler toutefois de ses tendances et convictions personnelles, M. Weill a retracé l'histoire de la lutte qui s'est établie en France après 1815 (ou plutôt qui a recommencé) entre les forces de tradition religieuse que représente l'Église catholique et l'esprit de liberté philosophique hérité du XVIIIe siècle. Cet esprit, ce ne sont pas seulement, dans les cent dernières années, des incrédules déclarés qui l'ont représenté. Beaucoup d'esprits généreux, parmi les catholiques, ont travaillé à procurer entre l'Église, société régulièrement constituée et hiérarchisée, et l'État français, tour à tour autoritaire, constitutionnel ou démocratique, une conciliation à laquelle, éclairé par les enseignements de la dernière guerre, M. Weill se rallie en définitive. Mais jusqu'à 1905, jusqu'au vote de la loi de séparation, que d'ententes et de ruptures alternées ! L'auteur les a racontées, avec un grand scrupule d'exactitude, se gardant d'oublier que les rapports religieux ne résultent pas seulement des résolutions arrêtées dans le Conseil des princes et dans les Assemblées politiques, mais aussi du libre jeu de personnalités de premier plan et de l'activité déployée par telles associations au caractère plus ou moins facile à pénétrer. De cette multitude de faits rapprochés et commentés à la lumière de l'histoire générale, résulte un ouvrage solidement construit, clair, où le lecteur trouvera non seulement un récit d'histoire politique, mais une série d'études sur les doctrines qui souvent expliquent mieux, à l'insu même des contemporains, les positions prises par les partis que tels manifestes retentissants.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

LE STATUT DES GRECS EN TURQUIE

Le traité de Lausanne accordait aux minorités juive, arménienne et grecque de Turquie, la garantie de leur nationalité et de leur religion. Les stipulations des articles 37 à 45 étaient formelles. Deux ans se sont cependant écoulés depuis la ratification du traité, sans que le gouvernement de Mustapha Kemal ait édicté la moindre loi ou le plus petit règlement, en vue de se con-

former aux engagements qu'il avait pris. Tout au contraire, il poursuit un plan méthodique de violation du traité pour aboutir soit à l'expulsion, soit à la turquisation complète des minorités.

Le plus important des articles, le n° 42, obligeait la Turquie à prendre à l'égard des minorités des dispositions conformes aux usages de ces minorités en ce qui touchait leur statut familial ou personnel. Ces dispositions devaient être élaborées par des commissions spéciales composées en nombre égal de représentants du gouvernement turc et de représentants de chacune des minorités intéressées.

Après avoir obtenu — il n'est pas difficile de savoir comment — la renonciation des Juifs et des Arméniens, les Turcs constituèrent la commission mixte gréco-turque de façon arbitraire. Ils désignèrent eux-mêmes les membres grecs au lieu de laisser ce choix à leurs coreligionnaires et ajoutèrent un président turc dont la voix assurait de toutes façons la majorité et rendait impossible la nomination du surarbitre prévu par le § 2 de l'article 42. Cette commission ainsi constituée ne fut convoquée qu'une seule fois. Le président Fewzi bey contraignit 22 sujets hellènes à se présenter de leur propre autorité comme commission spéciale et à convoquer les paroissiens de Constantinople en assemblées paroissiales pour désigner des délégués. Très peu nombreux furent les paroissiens qui se rendirent à la convocation, sous l'empire de diverses pressions et, parmi les 48 délégués qui furent ainsi élus, 32 à peine participèrent à la réunion d'où sortit la fameuse résolution de renonciation, similaire à celle des Juifs et des Arméniens, en date du 27 novembre 1925, car, la Police turque avait, quelques jours avant l'Assemblée, procédé à l'arrestation de neuf délégués qu'on soupçonnait hostiles à l'initiative turque et terrorisé les autres : A noter que, bien que prise à l'unanimité des membres présents, cette résolution perd de son importance du fait qu'elle ne porte pas la signature des délégués de Pera et Galata où l'agglomération grecque est la plus nombreuse et que la réunion a eu lieu sous le contrôle intérieur et extérieur des autorités policières.

Armé des trois renonciations juive, arménienne et grecque qui toutes trois déclarent que la laïcisation de l'État turc leur ôte tout motif de défendre leur statut personnel et familial désormais garanti, le gouvernement de Moustapha Kemal se tourne vers la Société des Nations pour demander la modification de l'article 42.

Les Turcs oublient, mais on ne l'oubliera vraisemblablement pas à Genève, que les droits reconnus à Lausanne aux minorités n'ont pas été stipulés à la demande de ces minorités et ne constituent pas des droits personnels et absolus de celles-ci auxquels elles peuvent renoncer. Autant permettre à une mineure de renoncer aux garanties que la loi lui donne contre la mauvaise gérance de son tuteur. Obtenir des minorités elles-mêmes la renonciation à leurs droits était astucieux. Pour les autres articles, les Turcs ne se sont pas donnés tant de peine.

L'article 37, le premier de la série relative aux minorités donnait à cette série le caractère de lois fondamentales avec lesquelles aucune loi, aucun règlement ne pouvaient être en contradiction ou en opposition.

Or, le Gouvernement turc continue d'appliquer chaque jour à l'égard des personnes et des biens des Grecs de Constantinople des lois d'exception et en a voté de nouvelles même après la signature du Traité de Lausanne. Les plus importantes, sont :

La loi du 15 avril 1923 modifiant certains articles de la loi provisoire du 13 septembre 1915, concernant les biens, dettes et créances délaissés des personnes qui ont été transportées en d'autres localités du pays.

Les instructions ministérielles du 28 mai 1923 adressées aux autorités locales en vertu de l'art 4. de la loi précitée. Le règlement relatif aux voyages et à la circulation, etc.

L'article 38 disait :

« Le Gouvernement turc s'engage à accorder à tous les habitants de la Turquie pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté, sans distinction de naissance, de nationalité, de langue, de race ou de religion

« Tous les habitants de la Turquie auront droit au libre exercice tant public que privé, de toute foi, religion ou croyance dont la pratique ne sera pas incompatible avec l'ordre public et les bonnes mœurs.

« Les minorités non-musulmanes jouiront pleinement de la liberté de circulation et d'émigration sous réserve des mesures s'appliquant, sur la totalité ou sur une partie du territoire, à tous les ressortissants turcs et qui seraient prises par le Gouvernement turc pour la défense nationale ou pour le maintien de l'ordre public »

Au droit de libre circulation accordé à la minorité grecque par le § 3 de l'article ci-dessus, il convient de rattacher le droit de rester ou de rentrer à Constantinople accordé par l'article 16 de la Convention d'échange.

Or les autorités de Constantinople procèdent, comme si de rien n'était, à l'arrestation ou même à l'expulsion des membres de la minorité grecque. Ces mêmes autorités ont reçu d'Angora l'ordre de ne donner aucune suite aux demandes de duplicata des cartes d'identité égarées. Cette mesure est prise pour trouver un prétexte à expulsion.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent le fameux pappos Efthym, celui qui déclarait que Dieu ne comprenait que la langue turque, et qui tenta de fonder une église nationale orthodoxe-turque, louche entreprise de dislocation de l'orthodoxie asiatique à l'heure de son calvaire. Ce prêtre grec destitué, déséquilibré ou agent d'Angora, avait fait, on s'en souvient, en décembre 1923, irruption au Phanar, lors de l'élection du Patriarche, cherchant à dissoudre le sacré collège et à imposer sa volonté. Soutenu par les Turcs, il a pris ensuite possession de l'église de Kafatiani appartenant à une paroisse grecque, s'y installa lui-même et s'y mit en devoir d'officier bien qu'ayant perdu ses droits en vertu des règlements ecclésiastiques, puisque destitué. Malgré les protestations des paroissiens, les autorités turques ont laissé faire. Le gouvernement turc lui a par surcroît, fait don de trois maisons prises aux Grecs absents de Constantinople.

Comme les Turcs refusent au patriarche son titre et ne l'appellent que « l'archiprêtre grec », on voit aisément les tendances de cette politique.

Le droit de voyager à l'étranger est quasiment aboli pour la minorité grecque. Pour obtenir les passeports nécessaires à cet effet, on doit se soumettre à des formalités si nombreuses et si coûteuses, que pour la plupart des intéressés cela équivaut à une interdiction de voyager.

La circulation dans l'intérieur du pays, en dehors des

limites de la Préfecture de Constantinople est interdite aux Grecs de cette ville, qui s'y voient littéralement séquestrés. Cette interdiction de circulation conduit, parfois, à des résultats particulièrement choquants. On peut citer, à titre d'exemple, le cas de l'île de Ténédos, dont les habitants sont — comme on sait — exempts de l'échange et devaient jouir d'un régime particulier (art. 14 du Traité de Lausanne). Ceux-ci sont privés non seulement d'archevêque, mais aussi, depuis des mois déjà, de simple curé. Les autorités turques de Constantinople n'accordent pas en effet à l'archevêque de l'île, Mgr Jean, l'autorisation nécessaire de franchir les limites de la ville pour rejoindre son poste. Le curé de la même île étant venu à Constantinople, il y a huit mois, s'est vu refuser à son tour cette autorisation. Entre temps, il a été remplacé et son successeur se heurte au même obstacle. Ainsi, les habitants de Ténédos sont, en fait privés de l'exercice de leur culte par l'application abusive d'une mesure contraire en soi aux dispositions du Traité de Lausanne prescrivant la liberté de circulation au profit des minorités. Il est également interdit à un Grec venant de l'Étranger de débarquer à un port autre que Constantinople (art. 3 du règlement sur les voyages et la circulation).

Le droit de retour garanti aux « établis » de Constantinople, par l'article 16 de la Convention sur l'échange des populations, reste pour les intéressés un droit théorique. A 50.000 environ de cette catégorie se trouvant depuis la fin de 1922 en Grèce et à l'étranger, on refuse l'exercice de ce droit sous le prétexte qu'ils avaient quitté le pays sans être munis de passeports réguliers, lorsqu'il est avéré que ces personnes se trouvaient dans l'impossibilité matérielle et morale de se faire délivrer à cette époque des passeports en due forme et lorsqu'aucune loi dans aucun pays ne refuse le droit de rentrer à des nationaux pour avoir contrevenu à une loi de police sur les passeports.

Il convient de noter que les 50.000 personnes en question ne peuvent non plus voyager à l'étranger puisqu'étant restées sujets turcs, elles se voient toujours refuser par les Consulats turcs l'octroi d'un passeport. Mais ce n'est pas seulement à des personnes parties de Constantinople sans passeport turc que les autorités de cette ville refusent le droit de retour. A la fin d'octobre 1925, une soixantaine de personnes, munies de passeports réguliers, dont plusieurs avaient été émis dernièrement par les autorités turques, et de visa également réguliers accordés par les Consulats turcs à l'étranger, se sont vu refuser, par surprise, le droit de débarquer à Constantinople une fois arrivés au port. Des cas analogues se sont souvent répétés dans le courant de l'hiver 1925-1926.

L'article 39 garantissait l'égalité des droits civils et politiques et la liberté de la langue.

Or seuls les musulmans ont le droit d'être candidats aux élections législatives ou municipales. L'inégalité en matière fiscale est de règle. Les Grecs de Constantinople sont par exemple obligés de payer l'impôt dit « des transports militaires » sur une échelle qui n'est point appliquée aux contribuables musulmans. Quelques-uns sont forcés de remettre le quart de leur fortune, d'autres la moitié, d'autres enfin toute leur fortune.

Sauf un ou deux fonctionnaires grecs restés encore aux services de l'État turc, tous les autres ont été révoqués sans autre motif que leur origine. Il en fut de même pour les employés au service des administrations ou institutions privées récemment transférées à l'État. La Régie des Tabacs, qui employait 500 Grecs à divers emplois, a réduit leur nombre dans l'espace de deux ans à 63 et, depuis le 1er mars, c'est-à-dire depuis que la Régie a passé à l'État, elle n'emploie que trois ou quatre Grecs qu'elle n'arrive pas à remplacer à cause de leurs aptitudes spéciales. Les Compagnies d'Électricité et des Tramways ont dû licencier leur personnel grec et le remplacer par des Musulmans. Il en est de même pour les Banques étrangères et diverses Sociétés commerciales et civiles, auxquelles on cherche par tous les moyens (des circulaires officielles ont été adressées à cet effet) à imposer le remplacement du personnel grec par des Musulmans.

Les créances des dits ex-fonctionnaires grecs sur le Trésor public, du chef d'appointements arriérés et autres, ne leur sont pas payées. Aucune suite n'a été non plus donnée à leurs demandes concernant l'allocation de pensions de retraite ou de disponibilité pour leurs services passés.

Nombre de professions et d'industries sont interdites aux Grecs. Il a été défendu aux avocats grecs de plaider devant la Cour de Cassation et un grand nombre d'entre eux ont été rayés du Barreau et privés de la sorte d'exercer leur profession. La raison invoquée dans la plupart des cas est que les dits avocats avaient plaidé durant l'Armistice devant la juridiction étrangère (interalliée) qui avait fonctionné pendant cette période. Différents obstacles sont, de même, opposés, de propos délibéré, aux médecins grecs qui désirent poursuivre leur carrière à Constantinople.

Au point de vue de la liberté de la langue, les commerçants ont été obligés de tenir leurs livres en turc, et devant les tribunaux le turc seul est admis.

Même irrespect de l'article 40 sur les droits de propriété, les institutions charitables, religieuses, sociales, scolaires.

Le droit d'aliéner est devenu pratiquement irréalisable. Le séquestre exerce sa main-mise sur tout ce qu'il veut atteindre. Il est interdit aux Grecs de Constantinople de faire dresser un acte quelconque dans les bureaux du Cadastre.

Tout obstacle est mis à la création d'institutions. Le gouvernement turc nomme les professeurs turcs des écoles grecques, choisit des incapables et menace de fermeture, si on ne les paye pas au taux fixé par lui.

Il y a quelques mois, le grand Lycée Zappion a été fermé, parce que les autorités policières y ont trouvé des statues représentant des dieux et des héros de la mythologie antique!

L'article 41 prévoyait une participation de l'État aux frais scolaires des minorités. On l'attend toujours.

L'article 43 traitait de la protection des établissements et édifices religieux. Cela n'a pas empêché l'usurpation de l'église de Kafatiani et le refus d'exécuter les sentences des tribunaux ecclésiastiques en matière de pensions alimentaires.

En violation enfin de l'article 44 le repos dominical n'est pas respecté et les tribunaux turcs convoquent les Grecs le dimanche.

Tel est le dossier de l'observation des clauses du traité de Lausanne concernant les minorités. C'était Clemenceau qui avait raison...

René Pinon

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA LOI SUR LA DIRECTION CENTRALE DE L'ÉTAT

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes a actuellement sur le chantier un projet de loi sur la Direction centrale de l'État. Ce projet qui vient d'être déposé, ces jours-ci, au Parlement de Belgrade, prévoit, indépendamment de la présidence du Conseil, quatorze Ministères, notamment : Justice, Instruction publique, Affaires étrangères, Intérieur, Finances, Guerre et Marine, Travaux Publics, Communications, P. T. T., Agriculture et Eaux, Commerce et Industrie, Hygiène publique, Forêts et Mines et Cultes.

La répartition des compétences est prévue par l'article 2 et attribue, entre autres :

A la présidence du Conseil : affaires concernant la Maison civile de Sa Majesté; de la Chancellerie des ordres royaux; du Conseil d'État et de la Haute-Cour des Comptes; approbation de propositions de décorations présentées par les différents ministères; presse et évidence de tout le service d'information entre l'étranger et le pays.

Le ministère de la Justice : toute la magistrature; offices des procureurs du Roi et tribunaux administratifs, excepté la juridiction militaire; direction des pénitenciers; publication et rédaction de l'Office et des recueils de lois; pouvoir de surveillance sur les avocats et notaires; égalisation de la législation purement juridique et participation à la législation spéciale.

Instruction publique : direction et contrôle des services scolaires, excepté les écoles purement spéciales; contrôle sur les corporations et sociétés littéraires et artistiques; dons et legs; bibliothèques, salles de lecture et semblable; musées, théâtres; Universités et écoles académiques; Imprimerie Nationale et annuaire de l'État.

Affaires étrangères : représentation des droits et intérêts du pays et de ses ressortissants à l'étranger; représentation du Roi et de l'État à l'étranger; traités internationaux; services diplomatiques et consulaires; services d'information avec l'étranger.

Ministère de l'Intérieur : sécurité de l'État, de la personne et des biens, maintien de l'ordre public et de toute l'administration intérieure, en tant que ces différentes fonctions n'incombent pas à d'autres ministères; service de renseignements intérieurs; nationalité et ressortissants; affaires de presse; conférence et réunions; gendarmerie, exception faite pour l'organisation intérieure et la discipline; surveillance des corps administratifs autonomes, au point de vue des finances, en commun avec le ministère des Finances; police champêtre.

Ministère des Finances : gestion des biens de l'État en tant que ces fonctions ne sont pas attribuées par des lois spéciales à d'autres ministères; crédit et change national; défense des intérêts matériels de l'État en affaires de droit privé; monopoles d'État; contrôle financier des corps administratifs autonomes, d'accord avec le ministère de l'Intérieur; séquestres des biens ex-ennemis.

Ministère de la Guerre et de la Marine : direction, commandements, organisation et administration de l'armée, de la marine et de tous instruments de la force armée nationale; enseignement militaire; services sanitaires militaires; gendarmerie, au point de vue de l'organisation et de la discipline, et troupes des gardes-frontières, au point de vue de l'emploi, organisation et discipline.

Ministère des Travaux Publics : protection, construction et entretien de tous les bâtiments, immeubles et routes de l'État; organisation de villes et agglomérations; surveillance de l'activité des corps administratifs autonomes et des immeubles privés; contrôle sur l'activité publique des ingénieurs, architectes et entrepreneurs.

Ministère des Communications : politique des communications de l'État et contrôle sur tous les moyens publics de communications, excepté les routes; élaboration et application des tarifs sur tous les moyens de communication d'État, privés ou concessionnés; construction et exploitation des chemins de fer de l'État, des communications maritimes, fluviales, automobiles, aériennes exploitées par l'État; surveillance sur la construction et l'exploitation des moyens de communication par les corps administratifs autonomes; expropriation de terrains par les corps administratifs autonomes; expropriation de terrains pour les besoins des moyens de communication de l'État, privés ou industriels, ferroviaires, de navigation ou aériennes.

Ministère des P. T. T. : direction des postes, télégraphes et téléphones. Caisse d'épargne postale et trafic de chèques postaux et de clearing.

Ministère de l'Agriculture et des Eaux : toutes les branches de l'activité agricole; surveillance du commerce des semences, des engrais artificiels; lutte contre la contrefaçon des fourrages et autres produits nuisibles à l'agriculture; lutte contre les plantes et les bêtes parasites; direction des domaines d'État, sauf ceux dont la direction est attribuée par la loi spéciale à un autre ministère; enseignement agricole; installation et entretien de stations modèles; crédits agricoles; associations professionnelles et d'encouragement agricole; coopératives et semblables; surveillance des institutions agricoles publiques des corps administratifs autonomes; statistiques agricoles; Loterie Nationale; réforme agraire et colonisation. Direction et surveillance de services vétérinaires et toutes questions relatives à l'enseignement ou les services vétérinaires; entretien des forces hydrauliques du pays; amélioration des sources; balisage des fleuves, rivières et cours d'eaux, protection contre les inondations et emploi rationnel des eaux; organisation et administration d'objets hydrotechniques.

Ministère du Commerce et de l'Industrie : Commerce intérieur et extérieur; industrie, métiers, institutions de crédit et assurances, excepté celles dépendant du ministère de l'Agriculture et des Eaux; enseignement spécial commercial, industriel et des métiers; politique douanière, d'accord avec le ministère des Finances; statistique commerciale; indemnité pour dégâts causés par la guerre; Bourses; protection de la propriété industrielle; mesures et poids; tourisme, préparation des traités de commerce; réception et contrôle des lignes ferrées industrielles privées ne servant pas en même temps aux communications publiques et non en liaison avec des lignes de l'État; assurances contre la vieillesse, incapacité de travail ou maladie; intermédiaire pour le placement; intermédiaire dans les questions de salaires; protection ouvrière; questions du logement, lutte contre la vie chère; statistique nationale.

Hygiène Publique : politique sanitaire; direction sanitaire suprême. Initiative pour l'action et les travaux sanitaires dans tout le pays. Organisation des villes d'eau,

etc..., d'accord avec le ministère des Travaux publics. Surveillance de toute l'activité sanitaire des corps administratifs autonomes et privés. Hygiène spéciale; surveillance des chambres médicales; statistique sanitaire. Institutions pour perfectionnement des médecins et pour l'éducation du personnel sanitaire subalterne. Institutions sanitaires pour besoins généraux d'État. Surveillance sur l'application des lois sanitaires; surveillance des institutions sanitaires privées; vulgarisation des procédés d'hygiène dans le peuple; institutions humanitaires; soins aux pauvres, invalides et orphelins.

Ministère des Forêts et Mines : direction des forêts de l'État. Direction de celles des forêts des corps autonomes qui, jusqu'ici, ont été administrées par l'État, soit en vertu de la loi, soit sur le désir exprimé par les corps autonomes en question. Direction des forêts appartenant à d'autres corporations publiques, jusqu'ici administrées par l'État. Instance suprême de contrôle et surveillance pour toutes autres forêts; pouvoir suprême pour questions forestières; pouvoir suprême de police forestière: reboisement; chasse; direction des mines de l'État et contrôle des mines privées. Contrôle des caisses d'ouvriers mineurs; pouvoir suprême en questions minières. Enseignement forestier et minier.

Ministère des Cultes : toutes affaires d'État d'ordre de politique des cultes et contrôle de l'administration des fondations religieuses, des institutions et instituts de cet ordre.

Telles sont les grandes lignes de cette loi importante que la Chambre yougoslave est en train de discuter.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Bulletin polonais

LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS EN POLOGNE ET LEUR CONSÉQUENCE POLITIQUE

Il y a deux tendances essentielles qui dominent les esprits politiques en Pologne. Une — c'est la recherche du progrès, la seconde — le désir spontané de la Nation de voir la vie indépendante assise sur des bases solides, assurant l'autorité à l'intérieur et la sécurité à l'extérieur. L'expérience malheureuse des partages de la Pologne au XVIII^e^ siècle reste toujours devant les yeux des Polonais — ce fantôme des trois puissances voisines qui partageaient tranquillement pendant 25 ans le patrimoine national, en profitant de la faiblesse de l'État Polonais et de son impuissance de résister ne peut être écarté de nos yeux. Cela explique le souci constant de la société polonaise des problèmes de la politique étrangère et de la défense nationale.

La Pologne ressuscitée à la vie indépendante se vit arriérée sur beaucoup de points. La grande évolution démocratique qui s'est accomplie dans toute l'Europe au cours du XIX^e^ siècle, s'est faite en Pologne dans des conditions les plus fâcheuses. La dépendance des trois puissances étrangères, aggravée encore par des régimes différents dans les trois parties de la Pologne, ont mutilé cette évolution. C'est surtout le développement politique de la démocratie polonaise qui a souffert.

La Pologne a subi l'influence des grandes idées démocratiques occidentales, ses idées sont devenues presque inséparables de l'idéal de l'indépendance. Mais malheureusement on ne pouvait pas organiser la vie publique conformément à ses idées et par conséquent une espèce de métaphysique politique s'est substituée dans les groupements politiques au programme concret et précis. Entre l'idéal et la vie réelle il y avait un abîme.

Quand on retrouva la vie indépendante on aurait voulu réaliser les idées démocratiques de la façon la plus intégrale. La Pologne, malgré les cent cinquante ans d'oppressions, s'est orientée toujours vers la civilisation occidentale, en particulier vers la civilisation française, en échappant aux influences germaniques et russes. Dans l'ordre d'idée politique, c'est la conception française de la démocratie qui dominait les esprits. On voulait devancer la France et on s'est mis à suivre non les institutions politiques françaises existantes, mais les idées abstraites. On a voulu organiser l'État polonais de la façon qu'on croyait être le dernier mot du progrès. C'est le parlementarisme intégral avec une suprématie absolue de la Chambre à l'égard du pouvoir exécutif qui fut organisé par la constitution polonaise. On le considérait le meilleur et seul juste.

Cette erreur primordiale constitue l'origine la plus profonde du coup d'État. La désillusion est venue bientôt. Les défauts du parlementarisme qui se manifestent dans tous les pays se sont fait jour aussi en Pologne: c'est surtout la perte d'énergie nationale dans les disputes des partis devant des problèmes qui exigent des solutions immédiates et stables qui discréditaient le parlementarisme dans l'opinion. D'autre part, le Parlement se heurta au conflit insoluble entre l'idéal abstrait et les possibilités réelles de la vie politique. On s'imaginait pouvoir tout faire par les lois et à la fin on abuse des lois. Malgré les grands efforts et malgré les qualités incontestables dont le Parlement a fait preuve dans les moments critiques, tels que la guerre avec le bolchevique en 1920, la réforme financière en 1924, on vit de mieux en mieux qu'il était trop faible et trop divisé pour assurer un gouvernement nécessaire.

Les luttes des partis ont pénétré dans l'armée et ont créé une discorde constante dans le corps d'officiers. L'opinion éclairée se rendait de plus en plus compte qu'il fallait chercher des formes constitutionnelles nouvelles mieux adaptées aux mœurs et aux besoins de la démocratie polonaise et qui permettraient en même temps d'assurer la force de l'État. Dans l'atmosphère de cette recherche un peu nerveuse de la forme constitutionnelle qui permettrait de concilier l'idéal démocratique et les exigences de la sécurité du pays est née l'idée du coup d'État.

Aussi bien dans les milieux de gauche que de droite une tendance vers un régime autoritaire se faisait jour. Il devenait évident que le pays tout entier demandait à avoir un gouvernement fort et stable.

***

La constitution votée le 21 mars 1921 et la loi électorale basée sur le principe de la proportionnelle intégrale n'ont pas, en effet, répondu aux nécessités politiques du pays et ont rendu extrêmement difficile le gouvernement parlementaire.

Depuis les dernières élections en 1922, différentes tentatives ont été faites pour former une majorité stable au sein du parlement. Un gouvernement extra-parlementaire appuyé par la gauche sous la présidence du Général Sikorski a été renversé en 1923 par une majorité du centre et de la droite, c'est alors que fut

formé le Cabinet Witos. Celui-ci trop peu homogène se heurta aussi à une opposition violente de la gauche et démissionna bientôt. Alors fut formé le Cabinet de Ladislas Grabski qui a fait les grandes réformes financières. C'était de nouveau un gouvernement extra-parlementaire suspendu entre la gauche et la droite. Il dura jusqu'à l'automne de 1925. Après sa chute causée par la politique économique qui ne fut approuvée ni par la gauche, ni par la droite, un essai audacieux a été fait par le Parlement — on essaya de former un gouvernement de large coalition parlementaire, composé des députés de gauche et de droite, avec un programme très limité; le but principal poursuivi par le Gouvernement était la restauration économique du pays.

Cependant le gouvernement de coalition présidé par le comte Skrzynski, avec la participation des socialistes, des partis du centre et des nationalistes, n'était pas assez homogène pour assurer une politique stable au pays.

Le problème économique et financier qui constituait la plus grande difficulté pour le Gouvernement ne comportait pas de solution qui pût satisfaire en même temps les socialistes et les partis du centre et de la droite. Le Ministre des Finances, M. Zdziechowski, s'étant opposé à toute tentative d'inflation et ayant présenté un programme d'économie rigoureuse, est entré en conflit avec ses collègues socialistes, qui ont décidé de quitter le pouvoir.

Il y avait aussi un autre point de malentendu non moins important, notamment la question du commandement supérieur de l'armée.

Les lois relatives au commandement supérieur de l'armée étaient depuis des mois sur le tapis. Le gouvernement appelé à déposer des projets de ces lois n'arrivait pas à arrêter leur texte. Le problème de l'organisation militaire de par sa nature ne semblait pas être d'ordre des problèmes politiques susceptibles de soulever des luttes de partis. Cependant, au fond c'était une question politique des plus aiguës, car de la façon dont elle serait résolue, il dépendait si le Maréchal Pilsudski, ancien Chef de l'État, serait nommé inspecteur général de l'Armée et par suite le généralissime en cas de guerre.

Le retour au service actif du Maréchal Pilsudski a été proclamé par les socialistes et par la gauche paysanne comme point essentiel de leur programme. Par contre la droite parlementaire a pris une attitude d'opposition intransigeante.

Parmi les partisans de la droite et du centre des négociations se poursuivaient en vue de former une majorité parlementaire consolidée, avec un programme économique établi d'avance et qui pourrait efficacement s'opposer à l'agitation du camp de Pilsudski et mettre fin aux discordes dans l'armée.

Le jour où éclata la crise gouvernementale, ces pourparlers n'avaient donné encore aucun résultat positif, et c'est seulement après la démission du Comte Skrzynski, qu'on se hâta de former une nouvelle majorité.

Le 6 mai, quelques jours après la démission des ministres socialistes, M. Skrzynski était démissionnaire, sans être mis en minorité par la Chambre; le premier Ministre déclara que le Gouvernement était parti, mais qu'il n'était pas tombé. Il faut noter que, deux jours avant, le Conseil des Ministres a approuvé un projet de loi sur le pouvoir supérieur de la défense nationale. Après cinq jours de crise au cours de laquelle différentes tentatives furent faites par le Président de la République, entre autres, M. Wojciechowski proposa au Maréchal Pilsudski de former un cabinet, mais celui-ci ayant refusé et d'autre part les efforts du parti chrétien s'étant montrés infructueux, il confia la présidence du conseil à M. Witos, président du parti paysan « Piast » du centre. Or, M. Witos forma un gouvernement appuyé sur le centre-droit de la Chambre. La nouvelle majorité fut formée de la façon suivante :

« Union Populiste Nationale » (leader M. Glabinski), 101 voix,

« Parti Populiste Piast » (leader M. Witos), 53 voix,

« Parti Démocrate Chrétien » (leader M. Chaeinski), 43 voix,

« Parti National Ouvrier » (leader M. Popiel), 17 voix, total : 214 voix.

En outre le nouveau Cabinet pouvait compter sur l'appui des groupements suivants :

« Parti Chrétien National » (leader M. Dubanowicz), 19 voix,

« Club Catholique Populiste » (leader M. Matakiewicz), 5 voix,

« Club Ukrainien des Chliborobs » (leader l'Abbé Lkow), 4 voix, total : 28 voix.

L'appoint de ces 28 voix portait la majorité gouvernementale à 242 voix sur 444 membres de la Diète.

Avant que le Gouvernement se soit présenté devant la Diète le Maréchal Pilsudski entra à Varsovie à la tête de quelques régiments révoltés.

Le gouvernement se réfugia au Palais Présidentiel du Belvédère et se mit à organiser la défense.

Le coup d'État a été fait au moment où le Gouvernement était seulement en train de prendre le pouvoir — tous les Ministres n'étaient pas encore présents à Varsovie.

M. Smolski, Ministre de l'Intérieur, se trouvait chez lui à Lublin et ne réussit à arriver à Varsovie qu'au moment où son Ministère venait d'être occupé par les troupes Pilsudski. Il fut ainsi obligé de rejoindre immédiatement ses collègues au Belvèdère.

Les forces défendant le Belvèdère, organisées à la hâte, ne purent résister aux troupes de Pilsudski et après quelques jours le Président de la République et les Ministres se retirèrent à Willanow ancien palais du roi Sobieski, situé à 10 kilomètres de Varsovie, où le Gouvernement démissionna et le Président de la République à son tour renonça au pouvoir. Conformément à la Constitution, les fonctions du Président par intérim furent assumées par M. Rataj, Président de la Diète.

La lutte dans les rues de la capitale a coûté environ 300 morts, parmi lesquels se trouvaient des soldats, les membres des organisations, qui armes en mains combattaient du côté de Pilsudski, et des simples particuliers dont la plupart ne prenaient aucune part active aux combats.

Le succès remporté par le Maréchal Pilsudski s'explique par le fait que de nombreux régiments se sont placés de son côté, ainsi que par sa popularité due à son patriotisme incontesté, à ses luttes pour l'indépendance qui ont créé une autorité particulière à sa personnalité. Ni la personne de Witos, ni d'autant plus l'autorité due aux origines parlementaires du gouvernement n'étaient suffisantes pour constituer un contrepoids efficace à la personne du Maréchal Pilsudski; la droite polonaise n'a pas su mettre en avant des vrais chefs de la Nation. Elle n'avait pas un homme personnifiant son idéologie, il lui manquait à la tête une personnalité dont la présence aurait mobilisé immédiate-

ment toutes ses forces politiques, malgré qu'au premier moment on attribuait au coup d'État le caractère d'une révolution sociale, qu'il n'avait point.

Les seules organisations qui se montrèrent viables au moment décisif ont été celles du Maréchal Pilsudski.

Le journal officieux : *Le Messager Polonais*, du 18 mai reproduit sous le titre : « Le retour à la légalité », une liste des documents qui ont mis fin aux hostilités.

M. Wojciechowski, Président de la République, pour éviter l'effusion inutile du sang, a demandé, vendredi après-midi, aux membres du gouvernement réunis à Willanow s'il fallait continuer la lutte.

Le Conseil des Ministres a pris, à l'unanimité, la décision suivante consignée dans le procès-verbal de la séance du conseil :

Considérant que la prolongation de la lutte dans les conditions actuelles aurait pour effet de mettre aux prises les différentes provinces de la République, que l'emploi de l'intégrité de l'armée pour les besoins de la défense des frontières est indispensable pour le cas où une pareille guerre viendrait à surgir, qu'il est enfin indispensable dans l'intérêt de l'État de cesser la lutte qui divise la nation et l'armée en deux camps ennemi.

Le Conseil des Ministres a jugé à l'unanimité que la cessation de la lutte est une nécessité impérieuse du moment.

Convaincu qu'un nouveau Gouvernement pourra plus facilement mener à bien cette tâche, le Conseil des Ministres a décidé de démissionner.

De son côté, le Président de la République a décidé de se désister de son poste et de charger le Maréchal de la Diète de remplir provisoirement les fonctions de Président de la République.

Voici le texte de l'acte en question :

A Monsieur Rataj
Maréchal de la Diète,

« La situation actuelle me mettant dans l'impossibilité d'exercer les fonctions du président de la République selon le serment que j'ai prêté, je renonce à ce poste et je transmets mes pouvoirs, conformément à l'article 40 de la Constitution, au Maréchal de la Diète.

Je joins à la présente lettre la démission du Gouvernement.

(-) S. Wojciechowski.

Wilanow, le 14 mai 1926.

Le même jour, M. Rataj a fait la déclaration suivante aux représentants de la presse :

« Vous connaissez, Messieurs, la situation que j'ai trouvée en assumant l'intérim de la Présidence de la République, j'ai considéré comme mon devoir de rétablir une situation normale et légale. J'ai dû cependant tenir compte de la situation. Je suis profondément convaincu que tous les facteurs feront leur possible pour assurer la pacification du pays dans le plus bref délai. Je m'adresse à vous, Messieurs, qui disposez d'une si grande influence sur l'opinion publique en vous priant d'agir dans ce sens. »

La suspension des hostilités.

M. Rataj, Maréchal de la Diète, assurant l'intérim de la Présidence de la République, en vertu de l'article 40 de la constitution, a publié, samedi les dispositions énoncées comme suit :

« Faisant provisoirement fonction de Président de la République »

1° J'ordonne la suspension des hostilités,

2° J'interdis la reprise de toute action militaire hostile, sans mon consentement,

3° Le Ministre des Affaires Militaires prendra des mesures ultérieures en vue de la liquidation des choses actuelles.

(-) I. Rataj,
Maréchal de la Diète.
(-) Bartel,
Président du Conseil.
Pilsudski
Ministre des Affaires Militaires.

Ainsi, en même temps que le mouvement s'est trouvé entièrement légalisé, il a été mis fin aux hostilités mettant aux prises les soldats de l'armée polonaise. »

Les actes ci-dessus ont en effet rétabli l'ordre légal ; cependant en réalité le pouvoir s'est trouvé dans les mains du Maréchal Pilsudski qui s'est fait nommer Ministre des Affaires Militaires.

La participation du Maréchal au nouveau gouvernement suscita une opposition violente dans les milieux de la droite parlementaire réunie pour la plus grande partie à Posnan. Les provinces de Posnanie et de Poméranie hostiles au coup d'État ont pris en général une attitude nettement opposée au nouveau gouvernement en attendant la convocation de l'assemblée nationale. On soutenait non sans raison juridique que la légalité du nouveau gouvernement était douteuse et que la présence du Maréchal Pilsudski qui a violé la constitution donnait au gouvernement le caractère révolutionnaire. Par conséquent, on reconnaissait les pouvoirs de M. Rataj, Président de la République, tout en se refusant à reconnaître le nouveau gouvernement.

(A suivre) Adam de Piasecki.

BULLETIN MARITIME

PETITES NOUVELLES DE GRANDS PAQUEBOTS

Effectuant son premier voyage, le grand paquebot *Leconte-de-Lisle*, des *Messageries Maritimes*, commandé par le Capitaine Angelvin, est parti de Marseille le 11 juin dernier pour Madagascar et la Réunion.

***

Le grand paquebot *Champollion*, des *Messageries Maritimes*, courrier de Syrie et d'Égypte, est arrivé le 14 juillet à Marseille avec 1.192 passagers parmi lesquels : le Docteur Calmette, professeur de la Faculté des Sciences de Beyrouth ; le Président Rousset, du Tribunal de Latakieh ; le prince et la princesse Ben Ayad, sir Percy Lorraine, Consul britannique à Téhéran, nommé à Athènes. Quatre cents émigrants syriens et libanais allant en Amérique étaient également à bord.

***

Le luxueux paquebot *D'Artagnan*, des *Messageries*

Maritimes, commandé par le Capitaine Desirat, est arrivé à Marseille le 10 juillet. Le navire, qui revient de Yokohama, a ramené en France de nombreux passagers, au nombre desquels il convient de citer MM. Sato, Ministre plénipotentiaire du Japon en Pologne, S. Chiba, Secrétaire de l'Ambassade du Japon à Rome; Phya Varavini, Ministre du Siam en Angleterre; le Prince Cho Phya Ramagachol, chancelier du feu roi du Siam qui se rend en Angleterre avec sa femme et une suite de cinq personnes; Nempont et Alerini, Administrateurs des colonies; des touristes, des fonctionnaires, etc...

Le voyage du *D'Artagnan* a été excellent en dépit de pluies torrentielles sur les côtes du Pacifique, à ce point abondantes qu'au Japon la manutention des marchandises en a été gênée.

⁂

Parce qu'il devait faire un transbordement de troupes destinées au Maroc le magnifique paquebot *Champollion*, des *Messageries Maritimes*, qui assure un service régulier entre Marseille et l'Égypte, a fait escale le 30 juin 1926 dans le port d'Alger où il a été très vivement admiré par toutes les personnes qui ont pu monter à bord.

Le *Champollion*, qui a été lancé le 16 mars 1924, mesure 156 mètres 70 et son déplacement en pleine charge est de 15.100 tonnes.

⁂

On a pu lire dans les *Affiches de Diégo-Suarez*, du 15 mai dernier, les lignes qui vont suivre :

« Les *Messageries Maritimes* promènent sur les mers les noms de grands Français qui se sont illustrés, soit par la plume, soit par l'épée, en chantant, en conquérant, ou en administrant les pays baignés par ces mers, en baptisant de leurs noms les navires qui relient ces terres lointaines à la France.

« C'est ainsi que nous vîmes flotter sur l'Océan Indien nos couleurs aux bâtons de poupe du *Maréchal Gallieni*, du *Général Voyron*, du *Général Duchesne;* cette tradition va se continuer avec le *Leconte de Lisle*, le *Bernardin de Saint-Pierre* et se poursuit déjà avec l'*Explorateur Grandidier*.

« L'élite de la province de Diégo-Suarez avait été conviée, le 2 mai, à visiter ce beau navire qui fait grand honneur aux ingénieurs français des Constructions Navales.

« Il y eut foule sur le pont et dans les installations du *Grandidier*, dont les honneurs étaient faits par l'agent de la Compagnie assisté du Commandant. »

⁂

Nous lisons dans la *Vérité* de Port-Saïd :

« Hier est passé pour la première fois dans notre port, venant de Marseille, le nouveau paquebot *Leconte-de-Lisle* des Services Contractuels des *Messageries Maritimes*.

« Sister-ship de l'*Explorateur Grandidier*, autre paquebot neuf qui est passé pour la première fois à Port-Saïd en avril dernier, le *Leconte de Lisle*, dont le nom rappelle le célèbre poète natif de la Réunion, est destiné à desservir les ports de Madagascar, La Réunion et Maurice, via Djibouti, Mombaza, Zanzibar et Dar-es-Salam.

« En l'honneur de son voyage, une réception eut lieu à laquelle étaient invités les autorités locales égyptiennes, françaises et étrangères, le Haut personnel de la Compagnie du Canal de Suez, les Directeurs des Banques, des principales Maisons de Commerce et de Consignation.

« Sous l'aimable direction du Commandant Angelvin et de M. Dubet, agent des *Messageries Maritimes* à Port-Saïd, les nombreuses personnes qui ont visité le paquebot ont pu admirer le confort artistique et élégant des installations pour passagers. »

⁂

L'ACTIVITÉ DES MESSAGERIES MARITIMES

A peine le *Mariette Pacha* terminé, la Compagnie des *Messageries Maritimes* a traité avec la Société Provençale de Constructions Navales, pour la construction, dans les chantiers de La Ciotat, d'un paquebot-poste destiné à desservir la ligne d'Australie.

Le projet de ce navire, à l'étude depuis de nombreux mois, va donc être réalisé. La direction des travaux a été confiée à M. Lamoureux, ingénieur. Les commandes de matières brutes, en partie lancées, vont permettre incessamment la mise en chantier de cette nouvelle unité qui mesurera 155 mètres de longueur.

D'autre part, cette Compagnie a affrété le vapeur *Jean Doublet*, de 622 tonnes. Ce vapeur a été affecté à la ligne Marseille, Le Havre et Londres, comme le *Formigny* et le *Tétuan*.

Le *Jean Doublet* vient de prendre son service sur cette ligne récemment.

⁂

LE LANCEMENT DU PAQUEBOT « THÉOPHILE GAUTIER »

Le 26 juin dernier les Ateliers et Chantiers de France à Dunkerque ont lancé un superbe paquebot à usage mixte, c'est-à-dire transportant voyageurs et marchandises.

Ce paquebot, qui a nom *Théophile Gautier*, a été construit pour les Services Contractuels des *Messageries Maritimes*.

Il a été placé au Quai de Départ où il achèvera son armement.

Ce paquebot, dont les aménagements intérieurs sont déjà très avancés, doit partir dès cet été pour son premier voyage sur la Méditerranée orientale.

⁂

VOYAGE D'ESSAIS DU « MARIETTE PACHA »

Le *Mariette Pacha*, qui est parti de Marseille le 16 juillet pour effectuer son voyage d'essais en Méditerranée occidentale, est revenu le 24 juillet, après avoir donné, tant par sa vitesse que par son excellente tenue en mer, entière satisfaction à la Commission d'essais, chargée de la recette de ce magnifique paquebot.

Le *Mariette Pacha*, dont nous parlerons plus longuement dans notre prochain numéro, entrera en service sur la ligne d'Égypte-Syrie le 7 septembre prochain.

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 16 64e ANNÉE 21 AOUT 1926

MARIE LENÉRU

On a tant écrit sur Marie Lenéru, il existe à son sujet tant de pages enthousiastes ou émues, signées de beaux noms, on l'a tant louée, on l'a aussi — ce dont elle eût été plus fière — tant discutée, que nous, sa famille, ses vieux amis de toujours, nous finissons par éprouver comme une sorte d'étonnement devant les personnalités diverses que nous lui voyons attribuer et qui ne nous sont pas familières. Mais, parmi ceux qui ont donné à Marie une personnalité qui fut, jusqu'à un certain point, une surprise pour nous, peut-être faut-il mettre au premier rang Marie.

Un jour, quelque temps après la publication de l'admirable « Journal », je retrouvai une de nos amies d'enfance restée très liée avec Marie, par qui elle avait toujours été appréciée autant qu'aimée. Nos premiers mots furent : « Que penses-tu de son Journal? » Tant nous sentions que nous attendions l'une de l'autre une impression à nous, — pas seulement celle de tout le monde. Je vois encore le regard, j'entends encore la voix me répondant : « Oui... mais le cœur n'y trouve pas son compte. »

Avec Marie, la Marie dont la chaude présence coutumière nous pénétrait si fort en cet instant, le cœur trouvait son compte. Sans doute, dans le Journal, nous la voyions grandie de tout l'apport merveilleux de la personnalité choisie, voulue, poursuivie héroïquement et obstinément à travers ces pages où Marie se créait en se révélant, en se saisissant elle-même. C'étaient pourtant d'autres images, d'autres paroles, c'étaient d'autres accents qui, au fond de nous, gardaient si vivante et si émouvante la Marie « où le cœur trouvait son compte ».

C'est à elle seulement que je dédie ces quelques évocations de passé commun.

Marie... Ce n'est pas « l'histoire » d'une enfance et d'une jeunesse qui se déroule en ma mémoire à ce seul nom. N'habitant pas la même ville, nos réunions n'étaient que passagères. Aussi, bien que l'étroite intimité qui unissait notre famille, la correspondance de nos mères et nos propres lettres aient maintenu entre nous une sorte de continuité d'existence, ce qui surtout survit en moi, ce sont des moments, des moments à répétition, pour ainsi dire, avec leur cadre et leur lumière; avec aussi l'indélébile empreinte de la sensation reçue.

Brest d'abord. L'appartement que Marie et sa mère occupaient dans la maison de famille où avaient vécu nos grands-parents et qu'habitèrent ensuite mes deux tantes. Je suis en séjour chez ma tante Lenéru. Quel âge avons-nous? Je ne sais plus. Marie se porte bien, elle voit et elle entend. Nous jouons à quatre mains le Menuet de la Reine : notre triomphe. Et nous sommes d'accord pour l'aimer. Mais Marie aime aussi la Marche Turque, qu'elle enlève avec brio, avec autorité. Je la vois, encore perchée toute droite sur le tabouret, secouant ses boucles et attaquant « son » morceau. — ce morceau

que je n'aime pas et qui m'humilie un peu, car Marie a plus de « doigts » que moi.

— Ou bien, nous jouons à la poupée. Il y a, dans l'embrasure de la fenêtre, une merveilleuse chambre de poupée : c'est une table très basse, d'où s'élèvent trois cloisons, fond et côté, une vraie chambre avec tous ses meubles, où les poupées de Marie vivent tout de bon, d'une vie parfaite, puisqu'elle est le reflet de la nôtre.

Mais il était un jeu que Marie préférait à tout autre. Elle détachait dans de vieux journaux de modes — le *Journal des Demoiselles* — certaines figures en couleur, laissant à la base une bande de papier assez longue pour pouvoir tenir ses « bonnes femmes ». Elle en prenait une en mains, et, la tenant devant elle, s'efforçant de rectifier la position forcément instable de la malheureuse, par un léger balancement d'avant en arrière et vice-versa, elle s'absorbait en d'interminables dialogues à la muette. Cela pouvait durer des heures. Rien n'était plus exaspérant pour moi et nos petites cousines que cet entretien, à la fois si animé et si énigmatique. Jamais le secret n'en affleurait. Le souvenir de ces « bonnes femmes » s'associe aujourd'hui à tous ceux de mes séjours d'enfant auprès de Marie. Je ne puis déterminer à quel âge a commencé ce jeu, ni jusqu'à quel âge il s'est prolongé. Si je l'évoque, c'est que je me suis toujours figuré que le goût de Marie pour le théâtre s'y révéla tout d'abord. Ces « bonnes femmes » étaient assurément des « personnages ». Après les avoir disposées sur la table, Marie les prenait à tour de rôle, selon le déroulement de la trame invisible. Trame abstraite: elles ne semblaient accomplir nulle action. Je ne les ai jamais vues, entre les mains de Marie, faire autre chose que parler, dialoguer à l'infini, mystérieusement.

A Brest, il y a aussi le Champ de Bataille et le Cours d'Ajot. Les parties joyeuses! Nous sommes toute une petite bande, fils et filles de la Marine, petite aristocratie en miniature, consciente de ses droits, de ses devoirs, de ses privilèges. Le « garde » a des indulgences pour nous; la vieille Rigolette, la marchande de gâteaux, nous réserve ce qu'elle a de moins poussiéreux. En revanche, nous sommes relativement sages. — Entre filles, nous jouons aux osselets; Marie est de première force. Et déjà, je suis sensible à l'élégance de sa main et de son geste, tandis qu'elle lance et rattrappe, selon les règles fort compliquées de l'art. Elle gagne et elle aime gagner. Mais elle est bonne joueuse, stricte et honnête. Et comme elle se met toute dans son jeu!

Avec les garçons, les divertissements sont d'un autre genre. Ce sont les « barres » quelquefois; le plus souvent, on « joue » des histoires merveilleuses, continuées d'un jour à l'autre, et qui sont inventées par Marie. Car ma mémoire est fidèle sur ce point; elle n'est pas une forme d'imagination « après coup »; c'est bien Marie qui nous menait tous. Nous étions les sujets de son royaume, insoumis peut-être, parfois, au fond, parfaitement séduits et dépendants. Tous mes souvenirs de Marie, même les plus lointains, sont imprégnés de cette sensation d'une autorité instinctive qui émanait d'elle. Elle était impérieuse et volontaire; elle l'était d'abord envers elle-même. Le souci de l'attitude, elle l'a eu très tôt. Mais l'attitude était la première réalisation d'une volonté d'être. C'était peut-être en elle l'aboutissement de ces vertus de commandement que presque tous les hommes de notre famille exerçaient depuis plusieurs générations dans des conditions qui exigent d'abord une si parfaite maîtrise de soi.

Je nous revois aussi, certains jours, au Borda, où notre oncle est professeur. Marie rayonne! Elle a parlé elle-même de cette Marine tant aimée, et ces pages de son « Journal » sont parmi les plus émues, les plus profondément vraies.

Maintenant, un autre décor : Montpellier. Mon père y occupe la chaire de philosophie de l'Université. Marie passe chez nous tout un hiver : celui de 1886. Souvenirs scolaires communs; pas très précis en ce qui la concerne. Cependant, je me souviens très nettement de ceci, dont je m'étonne alors, au point de croire qu'il y a là une mystification : Marie est paresseuse. C'est une chose parfaitement établie entre moi et moi. Elle fait ses devoirs, elle apprend ses leçons, elle a de bonnes notes; mais elle est « paresseuse »; elle ne « se donne pas de peine ». Aurais-je absorbé toute la filtration huguenote de la famille? « Ne pas se donner de peine » est une chose qui me scandalise. Peut-être d'autant plus que Marie s'en tire tout comme si elle s'en donnait. Le moment venu des compositions et des récapitulations, elle secouera ses boucles, comme avant la Marche Turque, et se jouera de la difficulté. D'ailleurs — on le saura plus tard — elle s'intéresse sans presque jamais le dire, sans le savoir peut-être, à ses études avec passion.

C'est à dessein que j'emploie ce terme « passion ». Il est, il restera pour moi le mot de

l'énigme que dut être cette nature pour avoir prêté à des interprétations si diverses. La passion est chose concentrée, qui se trahit, mais ne s'exprime guère, comme tout ce qu'on subit plus qu'on ne le maîtrise. Marie, certes, n'était pas « sentimentale », ni « romantique », — le bel éclat de rire, intelligent, irrésistible, qui fuserait près de moi si, comme aux jours de notre enfance où nous écrivions notre journal côte à côte, elle pouvait encore, en se penchant un peu, lire les mots que trace ma plume! — mais combien elle est passionnée! Dans les lettres auxquelles ces quelques lignes servent d'introduction, on verra des phrases affectueuses qui ne sont en rien des formules. Quand elle disait : « Je vous adore », elle disait ce qu'elle sentait. Chez elle, tout sentiment avait quelque chose de violent, où elle participait tout entière et dont on était envahi.

De Montpellier, ma pensée, suivant le cours des ans, me reporte de nouveau à Brest. Une douleur commune bouleverse notre jeunesse : nous ne serons plus jamais tout à fait pareilles. On notera dans le « Journal d'enfant de Marie », quand il sera publié, une différence de ton, si je puis dire, après la mort de notre jeune tante Alice. Comme une soudaine maturité intérieure. Les épreuves de la vie commençaient. Cette année-là — c'est en 1888 — tandis qu'en apparence nous sommes des petites filles joueuses, « très diables », de « mauvaises pestes », tandis que dans la maison de campagne où nous passons l'été et qui borde une route, Marie invente de discutables divertissements, comme celui d'arroser les ombrelles des belles passantes à travers les lames des jalousies fermées, les deux petites filles taisent une grosse angoisse. Pour arroser les belles dames en promenade, elles se servent d'un singulier arrosoir; c'est l'appareil destiné aux douches nasales de Marie. Le « rhume d'oreilles » avait commencé. Marie n'en parle pas. On ne la voit faire aucune des expériences coutumières à ceux qui deviennent sourds. Le matin, elle fait son traitement. Puis elle vit comme si de rien n'était. Mais avec un humour brave, elle appelle son mouchoir sa « trompe acoustique ». J'en ris avec elle. Et cependant, le soir, dans nos lits qui se touchent presque, je retiens ma respiration pour écouter si elle ne pleure pas. Je guette son sommeil. Elle guette le mien, sans doute, car il arrive que je la surprenne faisant semblant de dormir.

Quel est le souvenir qui m'émeut aujourd'hui davantage? Est-ce celui de l'héroïque petite fille de treize ans qui assiste à l'inexorable fuite du monde vivant, de ce monde des sons dont elle prend — nous le saurons un jour — une conscience plus aiguë à mesure qu'il lui échappe; et qui ne permet pas à ceux qui l'aiment de l'affaiblir par leur inquiète tendresse? Ou bien celui de la même petite fille, dix-huit mois plus tard, assise à contre-jour dans une chambre presque obscure chez les Augustines de la rue de la Santé, à Paris, complètement sourde maintenant, les yeux si malades qu'elle ne peut pas me voir, les mains dans les miennes afin que je fasse former à ses doigts à elle les lettres des mots, et me disant d'une voix souriante :

Tu sais, Fernande, il ne faudra pas venir me voir à l'heure que tu dis, parce que c'est l'heure où je travaille. » Et comme, dans ma stupeur, mes mains s'immobilisent, elle reprend le plus naturellement du monde : « Oui, je travaille tous les jours pendant deux heures *à me rappeler tout ce que j'ai appris.* »

Les années ont passé. Rarement elles nous réunirent. Elles ne pouvaient pas nous séparer. Je n'ai voulu évoquer ici que ce que nous appelions « les souvenirs d'autrefois », des souvenirs de petites filles. Mais il n'y eut pas solution de continuité entre la petite fille gaie, brillante, impérieuse, héroïque et si aimante, et la jeune femme qui, en 1917, marchait auprès de moi de son beau pas net et rythmé, dans les allées de l'Abbaye de Pontiers, à St-Julien en Genevois. Pas une des épithètes données à l'enfant qui ne convînt encore à la femme.

Je ne veux ici m'arrêter qu'à la dernière. Marie était aimante jusqu'au frémissement. Quand, au cours d'une discussion avec un des êtres qu'elle aimait, elle devinait une résistance sûre, ses larmes étaient toutes proches. Cette grande orgueilleuse volontaire tremblait toute. De dépit? Non. Elle croyait tout de même trop en elle. De chagrin. Parce qu'on ne l'admettait pas tout entière, elle se craignait moins aimée.

Qui de ceux-là qu'elle a chéris comme elle savait chérir, n'a encore présents l'accueil de sa voix et de son geste, l'élan intérieur dont elle venait à vous?

Qui pourrait oublier le poids de ses deux mains sur vos épaules, tandis que, pour vous mieux voir, elle vous repoussait un peu à bout de bras, puis, avec cette façon bourrue d'être tendre qu'elle avait, vous ramenait brusquement à elle et vous embrassait violemment?

C'est ainsi qu'elle me dit adieu, un matin de septembre 1917, au bas du sentier qui, de

l'Abbaye, descendait à la route. Ni l'une ni l'autre ne parlait. On essayait de rire. Je ne l'ai plus revue.

Fernande DaurIac.

QUELQUES LETTRES INTIMES DE MARIE LENÉRU (1)

Tendre-sur-Reconnaissance, Brest, Mardi 3 (Juin 1887) (2).

Mes chers tous,

Vous m'avez fait bien plaisir, je vous assure. Je trouve à mon verre un cachet Moyen-Age qui me plaît beaucoup; je vous remercie extrêmement chaleureusement, et si ma plume courait plus vite, je vous dirais mille choses aimables et cela ne m'ennuierait pas du tout.

Vos longues lettres, tante et Fernande, m'ont bien intéressée. Je suis charmée de tes succès, ma cousine; n'est-ce pas, Tante, qu'elle les méritait?

Je suppose que toute la famille saura ce que c'est; quant à moi, je compte saccager toutes les têtes le jour de mon entrée dans le monde.

Tonton Lionel, ne crois pourtant pas que je sois une folle imbécile. Je ne le suis pas plus que Fernande, et mon grand rêve est de gagner ma vie; j'en parlais justement hier avec une amie, et nous trouvions qu'en plus du but religieux, on a besoin d'un but en bas. Je compte beaucoup sur tes conseils à ce sujet, je trouverai bien un moyen de passer mes examens, et alors je me lancerai dans les régions éthérées de l'enseignement, si Maman me le permet.

Quelle est la vocation de Carle?

J'ai peur d'avoir dit beaucoup de bêtises; rassurez-vous, je leur choisis leurs auditeurs. Voilà qu'il faut que je vous quitte; je vous demande pardon pour mes bêtises, je vous remercie pour tout, je vous demande bien des grâces, entr'autres des lettres, je vous adore.

M. L.

(1) Ces lettres sont adressées à sa tante, Mme Lionel Dauriac, à l'exception de deux lettres à M. Lionel Dauriac.

(2) Les dates entre crochets ont été rétablies, le plus exactement possible pour la publication. Marie datait rarement.

Chère tante chérie, (1)

Mes premières lignes sont pour toi; Fernande ne m'en voudra pas de t'avoir préférée à elle. Tu sais bien que je t'aime beaucoup, n'est-ce pas? Je n'ai guère autre chose à dire, et d'ailleurs, je ne puis écrire que très peu.

J'attends avec le moins d'impatience que je peux le moment où je pourrai écrire couramment; c'est si étouffant de ne pas pouvoir faire sortir ses idées de sa plume; néanmoins, elle peut vous envoyer mes meilleurs baisers, avec peu d'élégance, c'est vrai, mais tu verras bien que c'est avec *beaucoup* d'affection.

Marie-Th. Lenéru. (2)

Paris, 31 décembre.

Mes chers amis,

La paix soit avec vous, la santé, le bonheur, la réalisation de tous les souhaits réalisables, et l'absence de ceux qui ne le sont pas.

J'embrasse..., etc.

Une personne qui vous adore.

Dimanche, 4 juin (1893).

Ma tante Gabrielle chérie,

Je te comble de bénédictions et te remercie de tout mon cœur, aussi bien pour cette ravissante bourse bleue que pour ton excellente lettre. Seulement, il y a des choses que je ne dois pas laisser passer. J'ai une bonne santé, oh! oui : me faire aimer, cela regarde les autres autant que moi, mais pour le caractère et l'emploi du temps : je vais t'enlever tes illusions, surtout sur l'emploi du temps, qui *est absolument nul*. Je me lève trop tard, n'ai jamais l'esprit à ce que je fais et une irrégularité incurable. La preuve de ceci est que j'ai dix-huit ans et *n'ai encore rien fait*. Pas une étude poussée à fond, aucun genre de vie sérieusement adopté; pas une qualité qui ne trébuche et dont je puisse être sûre. Tu vois, ma pauvre tante, qu'il ne faut pas se borner à me souhaiter de conserver ce que je n'ai pas. Et

(1) Cette lettre, d'une grande écriture encore maladroite, est du début de 1890. Les premières lignes écrites par Marie après sa grande maladie d'yeux furent, en réalité, des souhaits de nouvel an : à son oncle : « Joyeuse, heureuse et spirituelle année », — à sa tante : « Bonne, aimable et brillante année ».

(2) Marie signait parfois Marie-Thérèse : ce dernier nom étant celui choisi par elle à sa Confirmation, par culte véritable pour sainte Thérèse.

maintenant que c'est dit, oublions-le bien vite et parlons de Fernande, que Maman et moi ne pourrons pas nous décider à laisser partir. Je ne me serais pas consolée si elle n'avait pas été avec moi le jour de mes dix-huit ans. Je ne crois pas que le monde contienne deux autres cousines vivant en aussi parfaite harmonie, et maintenant que je sais ce que c'est que de l'avoir avec nous, attends-toi à ce qu'on te la réclame souvent.

Je t'embrasse bien tendrement.

MARIE.

Vendredi, 17 (*Août* 1896).

Quelle heureuse inspiration tu as eue, ma bonne tante, en m'envoyant cet excellent petit mot. Ma fête n'eût pas été complète sans cela. Merci de tes souhaits. En ce qui regarde Lourdes, j'y vais pour faire un beau voyage. Étant donné mon antipathie des miracles, je n'aurais pas demandé d'y aller. Maman me l'a offert, tante y allait; bien portante, j'aurais peut-être dit non; dans la situation actuelle, il m'aurait déplu de le refuser. Tu connais mes idées. J'irais à Lourdes toute ma vie sans être guérie que cela ne porterait pas une ombre à ma foi en la Providence. Je n'y vais même pas pour tenter une épreuve. Je considère ces miracles (puisqu'ils sont historiques) comme un hommage rendu à la foi des humbles, auquel je n'ai aucun droit. Tu vois donc que je peux y aller sans que la raison ait à me reprocher d'être en désaccord avec moi-même. On m'a dit que le site était d'une véritable beauté, et nous irions au Cirque de Gavarnie, n'est-ce pas suffisant pour vous consoler que le Ciel ne fasse pas pour vous un miracle?

Quant à tes vœux, ma bonne tante, ils seront partout les bienvenus et je t'assure que j'en fais aussi pour la correction complète de ce genou indiscipliné. Il n'y a pas à dire, la douleur est un mal, et il faut être bien vain ou bien menteur pour ne pas le reconnaître. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas un mal éternel et que toute maladie a son remède. Le summum de la philosophie serait de savoir, quand elle tape d'un côté, renoncer à la portion de jouissances qu'elle enlève et n'y plus penser, comme on coupe un membre gangrené, et non seulement on se porte bien, mais les autres membres apprennent à rendre plus de services.

Les stoïques agissaient en gens grossiers en se jetant dans le feu de peur de brûler. Voilà une petite diatribe à lire au milieu d'un paysage à la Ruysdaël, et ton ciel est peut-être bleu, alors...

Je t'embrasse de tout cœur, et suis ta vieille nièce et aussi vieille amie.

MARIE.

Brest, *Mercredi* (fin juin 1895).

MA TANTE CHÉRIE,

Je déjeunais en tête à tête avec Maman quand ton *Saint-Paul* m'est arrivé. Merci de tout cœur pour les jouissances que je suis certaine d'y trouver. Si M. Renan n'est pas un orthodoxe, je ne me flatte pas de l'être, et c'est surtout avec les incrédules que je me sens croyante. On a tellement besoin de protester contre la désolation!

Je le commencerai ce soir quand j'aurai fini ma journée; car j'observe une règle absolue, au point de compter mes fautes, c'est-à-dire mes irrégularités; de cette manière, on évite l'ennui et on se réveille en ayant toujours quelque chose à faire. Et il me semble que si l'on peut devenir meilleure, c'est par une plus grande intelligence des choses... Dimanche, nous avons déjeuné et dîné au Vizac... Malgré le froid et l'humidité, nous avons passé l'après-midi dans le bois; Mme B... en corsage de batiste, en transparent sur la peau! C'est beau d'être à l'épreuve comme cela. Elle a toujours la même élégance dans ses accoutrements de campagne et vit au milieu des revues et des livres qui paraissent. J'en ai rapporté des études sur les « Femmes des Tuileries », l'Impératrice Joséphine et la reine Marie-Amélie. Calmann-Lévy lui envoie tout ce qui paraît chez lui; mais elle n'a pas voulu me laisser emporter la « Grande Catherine ». Je ne dis plus rien, depuis le jour où j'avais rapporté les Mémoires de Lauzun et où il a suffi que Maman les ouvre pour que je ne les revoie plus. Je te parle de ces livres parce que je les crois assez intéressants pour mériter que tu les lises et que je veux te faire partager notre vie de tous les jours.

La journée d'hier, c'est avec Juliette B... que je l'ai passée, une charmante fille que j'aime beaucoup, qu'on gâte énormément et qui n'a pas un défaut. Et puis, je la connais depuis l'extrême enfance, c'est un tel charme de plus. Quand je fais d'aimables connaissances, je ne me console pas de ne les avoir pas faites

plus tôt. C'était amusant de voir les vieux jardiniers du Cours nous regarder et nous reconnaître pendant que nous nous promenions avec « Fräulein »; ils nous ont vu jouer petites filles. Je revois avec attendrissement la veste bleue du vieux « Cogne », le gardien du Cours, baptisé comme cela par les frères de nos amies, et dans la cabane duquel je retrouvais mes objets perdus.

Maman a reçu une longue lettre de tonton Lionel, bien jolie, et où l'affection transpire à chaque page, bien qu'il n'en soit pas question. Quel plaisir vous allez avoir à entendre son enthousiasme! J'espère, ma tante chérie, que tu deviens très Parisienne et, par conséquent, infatigable. Je te plains d'avoir manqué la réception de Bourget et le plaisir de contempler dans son enveloppe mortelle ce grand raffiné, car c'est l'impression générale qu'il me laisse; il me paraît une merveille de dilettantisme dans l'observation et le goût.

Sais-tu que tonton Albert l'avait reçu à bord de la *Couronne* et avait recueilli de sa bouche ce détail qu'il faisait blanchir son linge à Londres, cet art étant ignoré à Paris. Ma pauvre tante, voici une longue lettre d'écriture agaçante, mais je t'écris dans le petit salon, le store bat et envoie des alternatives de rouge et de blanc sur mon papier.

Donc, pardon, je te prie, et surtout merci mille fois. J'embrasse Fernande; puisque nos lettres se sont croisées; il est convenu que la plus polie de nous deux écrira la première à l'autre. Je pense souvent à Carle, en faisant des vœux pour son succès au bout de ses labeurs : « Macte virtute esto! »....

De bons baisers de nous deux.

Votre nièce tout à fait dévouée.

MARIE.

Brutul. (*juillet* 1899).

MA TANTE BIEN CHÈRIE,

Je ne veux pas laisser partir mes lettres à tout le monde sans venir t'embrasser, plus dans ton lit, j'espère! Ainsi, nous nous sommes vues pour toute une année? Je maugréerais avec plaisir si je n'avais pris l'habitude de pardonner beaucoup à la Providence. Il n'y a qu'auprès de vous que nous sentons la famille, et nous sommes de perpétuels absents, ce n'est pas juste..... J'ai pris sur moi de lire *l'Abbesse de Jouarre;* je croyais que c'était l'aventure historique de l'Abbesse, qui s'est sauvée avec un grand seigneur; quant à ceci, je l'ai trouvé ridicule et un peu dégoûtant. C'est probablement que je suis une « personne superficielle », qui ne me rend pas compte de la « relativité des choses ». Cette séduction à coups d'arguments de morale utilitaire, l'Abbesse qui se traîne « plus chrétienne que jamais », puis qui s'enflamme pour le beau soldat qui lui a sauvé la vie (mémoire utilitaire aussi!). Moralité : fusion de la vieille et de la jeune France, vivent les ci-devants, vive l'armée! En somme, j'ai trouvé cela de mauvais goût...

Je t'embrasse bien fort.

MARIE.

3 *juin* (1896).

Merci bien affectueusement, ma bonne tante. Je déballe à la seconde tes beaux livres, qui me font une bien belle collection. Vous m'avez toujours trop gâtée. J'aime le XVII^e^ siècle un peu comme tous les autres qui sont loin de nous, non par le temps, mais par la quantité d'idées remuées depuis leur époque. Cousin n'anime pas, mais il reconstruit à l'aide d'une érudition ahurissante. Voilà ce qu'il fallait te dire pour que tu saches tout à fait pourquoi tu m'as fait tant de plaisir.

Je veux aussi te remercier de ton excellente lettre, car je ne m'y attendais pas, mon mot ne l'avait pas mérité! Je crois que Maman t'a donné tous les détails au sujet des pauvres L... Je me suis levée de bonne heure pour embrasser mon oncle. Tout le monde a fait bonne contenance, mais on ne voyait pas le dedans!

Maman vous a parlé de la bizarre ressemblance L... A.. Je n'ai rien vu de plus abrutissant, les expressions mêmes étaient identiques; on se fait intenter un procès quand on plagie un homme de cette façon. Mais voilà, lequel est l'original? Cela m'a fait exposer une petite thèse à laquelle je tiens beaucoup; ces dames n'ont voulu l'admettre que lorsque j'ai appelé les robes à mon secours.

Je dis que les expressions qui ne tiennent pas du tic ou de l'hérédité, ou de l'imitation en général, *sont déterminées par nos traits.* Dès que j'ai pu voir ma tête amaigrie, j'ai senti qu'involontairement, j'adoptais d'*autres* expressions. Ces dames ont trouvé cela trop matérialiste, alors *j'ai* descendu de l'expression aux gestes! Et je leur ai prouvé qu'elles n'avaient pas les mêmes avec des robes différentes. On passe (toujours par le geste) de Wat-

leau à Rembrandt, selon les caprices de la mousseline claire ou du velours sombre.

Pardon, ma bonne tante, c'est le souvenir de nos conversations qui me rend si expansive...

Pour vous quatre (suis-je assez respectueuse pour les deux premiers?), tous mes meilleurs baisers majeurs.

M...

J'écrirai à Fernande ces jours-ci. Je la remercie de ne pas m'avoir attendue; j'aurais eu de la peine à me passer de sa lettre hier.

Vendredi, 3 (*janvier* 1897?).

Ma tante chérie,

Je vous remercie avec tout mon cœur du beau cadeau et de l'immense plaisir que vous me faites. J'ai reçu hier soir les cinq volumes en parfait état. Nous veillerons à ne pas faire d'indiscrétions dans les affaires de cœur de Mme de Longueville, et nous rattraperons sur Mme de Hautefort. Mais il me semble que M. Cousin doit être un biographe discret, dont ces dames n'auront pas à se plaindre. Merci aussi pour la peine que vous avez prise à vous les procurer. Je suis contente et ne cherche pas d'autre manière de vous le dire.....

Cela me fait plaisir de vous savoir entourés; gardez le moins de temps possible pour les idées noires; d'ailleurs, elles s'en iront d'elles-mêmes. Il me semble que partagés comme vous l'êtes, vous pouvez bien attendre un peu. Pardonne-moi, ma bonne tante, si je dis cela maladroitement; je ne vous trouverai jamais asssez gâtés, mais tant que vous serez vous, je ne vous trouverai jamais infortunés.

Je vous embrasse bien.

Marie.

9 *septembre*

(*noces d'argent de M. et Mme D... en* 97)

Chers tante et tonton,

Je félicite et j'admire votre vieux bon ménage. Je pense bien des fois à ce vieux Brest où il a débuté, et que je n'ai pas connu quand vous étiez des jeunes gens, plus jeunes que moi, et quand mes grands-parents allaient et venaient dans cette maison et dans ces rues où je ne me souviens plus les avoir rencontrés. Je félicite « Lionel et Gabrielle » et leur souhaite de longues et belles années dont ils ne soient jamais las. Il y a toujours à faire en ce monde, il y a toujours à vivre, et je ne vois pas pourquoi on aurait moins d'entrain en s'éloignant de la bête jeunesse, où l'on ne comprend et ne sent rien. Vieillissez, vous, chers tante et tonton, sans préjugés et sans peur. Il n'y a pas de vieillesse, il n'y a que des vieillards et vous n'en serez jamais.

Je vous embrasse solennellement et suis de tout cœur,

Votre nièce, Marie.

(*A suivre.*)

LES PREMIÈRES RELATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET LA RUSSIE (1776-1809).

Les États-Unis ne montrent guère d'empressement à reconnaître l'actuel gouvernement russe. A certains égards, il y a là un rendu pour un prêté, car la Russie de jadis fut très longue à reconnaître les États-Unis. Elle tergiversa durant plus de trente années, ainsi qu'il appert des documents officiels — textes américains, et textes russes, dont la plupart n'ont jamais encore été consultés, croyons-nous, par des Français.

Dès le début de mars 1776, c'est-à-dire une dizaine de mois après le soulèvement des colonies britanniques de l'Amérique Septentrionale, mais quatre mois avant leur déclaration d'indépendance, plusieurs notables parmi les Insurgents se préoccupèrent de rechercher un appui quelconque en Russie. A ce moment en effet, Franklin et ses principaux collaborateurs de la mission envoyée du Nouveau-Monde en France, — Silcas Deane, Arthur Lee, John Adams, Elias Boudinot, — dissertaient souvent sur ce projet dans leurs lettres au Congrès de Philadelphie.

Maintes gens, à Paris et à Versailles, leur représentaient Catherine II comme ne demandant qu'à trouver une occasion d'aggraver les ennuis de la Grande-Bretagne, et comme trop saturée de « philosophie » pour hésiter à saisir cette occasion, même offerte par des rebelles. Il importait, selon Franklin, de dépêcher un négociateur à Pétersbourg, à condition, toutefois, que la dépense fût possible.

Les crédits arrachés pour les « affaires étrangères » étaient alors restreints à l'extrême, sur l'autre bord de l'Atlantique, et la mission ne le savait que trop bien. On sacrifiait, naturellement, presque tout au

budget de la guerre. Aussi l'Exécutif demandait-il des informations plus amples, en tout cas sûres et précises.

La discussion se poursuivait là-dessus entre Philadelphie et Paris, avec une lenteur dont il est difficile de se faire une idée exacte en notre temps de télégraphie instantanée, quand l'on apprit, dans la première des deux capitales, qu'un rapprochement s'était produit soudain entre la Russie et la Grande-Bretagne. Celle-ci paraissait à la veille d'obtenir de celle-là vingt mille hommes, — une véritable armée, il y a un siècle et demi, — pour la guerre d'Amérique. Elle proposait, en échange, l'île de Minorque, cession d'ailleurs moins avantageuse pour le prenant que pour l'offrant, lequel y eût en effet gagné de se décharger sur l'autre du soin de tracasser à revers les deux alliés des Insurgents, la France et l'Espagne.

Vergennes sut faire échouer ces pourparlers. Même il ne tarda guère à retourner la Russie, à la ramener vers sa tendance première, qui était une vive anglophobie. Et Catherine II, le 8 mars 1780, lançait la déclaration où sont revendiqués pour les neutres la liberté absolue du commerce et de la navigation, et le droit de défendre par les armes cette liberté. Déclaration à laquelle la Suède et le Danemark souscrivirent quatre mois après.

A Philadelphie, on n'eut connaissance de cet acte que par des voies indirectes. Une communication même officieuse aurait rangé la Russie parmi les puissances qui considéraient les États-Unis comme indépendants positivement sinon légitimement. Elle eût équivalu à prendre parti sous une forme hypocrite, à affirmer en cachette que l'on tenait pour jugée la querelle entre Sa Majesté Britannique et ses sujets de par delà l'Océan, quand au grand jour on témoignait d'une indifférence égale pour les deux causes. La tsarine ne pouvait se permettre une telle maladresse, surtout à l'heure où elle proclamait une neutralité armée qui, dans la réalité, devait déjà indisposer — et gêner — l'Angleterre bien plus que les autres belligérants.

Cette dernière particularité n'échappa, ni aux délégués de l'Amérique en Europe, ni au Congrès de Philadelphie. Celui-ci, le 5 octobre, décida que les commandants de tous vaisseaux armés commissionnés par les États-Unis, auraient désormais à respecter la navigation des neutres conformément aux principes énoncés à Pétersbourg le 8 mars 1780, et, au besoin, à la protéger.

La résolution votée dans ce sens ajoutait, pour les plénipotentiaires accrédités à Versailles, à Madrid, et à La Haye, la recommandation de tout faire en vue d'obtenir que l'un d'eux fût admis même à titre purement consultatif, à la conférence préparée, assurait-on, par Catherine II. On prêtait en effet à celle-ci le projet de convoquer des représentants de tous les neutres comme de tous les belligérants, pour un examen approfondi et définitif des questions soulevées par sa proclamation de la liberté des mers.

En attendant, la mission fixée à Paris conjurait de nouveau que l'on envoyât quelqu'un en Russie. Et des instances plus vives encore, si possible, étaient multipliées par John Adams, qui venait d'être officieusement agréé par le gouvernement néerlandais.

Le 15 décembre, le Congrès leur donna gain de cause, et, le 19, il désigna, pour le poste ainsi créé, un Bostonien, Francis Dana. Celui-ci était déjà en Europe, remplissant les fonctions de courrier, d'agent de liaison diplomatique, entre John Adams, dont il avait été le secrétaire, et la mission de France.

En raison des lenteurs que l'on subissait alors dans les communications, ce fut seulement en mars (1781) qu'il apprit sa nomination, et ce qu'il avait à faire en Russie. Il devait persuader la tsarine de reconnaître les États-Unis comme puissance indépendante et souveraine. Aussi lui proposer un traité d'amitié et de commerce, analogue à celui qui avait été conclu avec la France, — abstraction faite de l'alliance militaire, — c'est-à-dire, basé sur les principes de l'égalité absolue et de la complète réciprocité. D'ailleurs, débuter par se mettre en rapports avec l'ambassadeur de France à Pétersbourg, l'informer de ses instructions, ne jamais agir sans son assentiment. Enfin, ne choisir qu'avec une extrême circonspection le moment et la manière d'affirmer le caractère officiel de sa mission, ne point présenter sa lettre de créance avant d'avoir acquis la certitude qu'elle serait agréée favorablement.

La place nous manque pour exposer les combinaisons auxquelles il fut recouru en vue de retarder d'abord le départ de Dana, ensuite son arrivée, qui n'eut lieu que le 27 août, enfin son premier contact avec le gouvernement russe. Du reste, impossible d'attribuer à celui-ci la paternité d'aucune des combinaisons en question. C'est une autre histoire. Un chapitre curieux entre tous dans la biographie de Vergennes.

Ce fut seulement après cinq mois d'inutile séjour sur les bords de la Néva, que le Bostonien fut avisé et en grand secret, par une personne qui fréquentait quelqu'un dans l'entourage de l'entourage du chancelier impérial, que peut-être, avec des précautions minutieuses...

Il rédigea un mémoire tendant à démontrer que

l'indépendance américaine n'aurait point, pour le commerce russe, les conséquences que, paraissait-il, on redoutait, et il le fit parvenir au chancelier par les voies les plus détournées.

Le chancelier, par d'autres voies, encore plus détournées, daigna constater que le mémoire n'était pas inacceptable. Et ce fut par cette formule, chef-d'œuvre de subtilité diplomatique — ou orientale — que s'établirent les premiers rapports entre les deux nations.

Une année entière s'écoula sans que Dana réussit à faire un pas de plus.

En février 1783, il avait, par un ami conquis à la cour, fait solliciter du chancelier une audience, officielle ou non. Le 5 mars, un attaché du cabinet privé de Catherine se présenta chez lui. L'Américain allait pouvoir communiquer officieusement l'objet de sa mission au vice-chancelier, le comte Ostermann. Mais il ne devait pas s'attendre que, de cette communication, acte lui fût donné par écrit. Quant à la réponse, qui serait verbale comme l'accusé de réception, et réservée pour une audience ultérieure, il ne faudrait qu'il s'offensât, ni pour lui-même, ni pour son pays, si la date de celle-ci n'était pas fixée immédiatement.

Le surlendemain, Dana envoie au vice-chancelier sa demande d'audience. Le 12, Ostermann fait dire au solliciteur que sa missive du 7 lui est bien parvenue. C'est tout.

Un mois après, nouvelle requête. Cette fois, la réponse est favorable. Dana, enfin, exhibe sa lettre de créance. Il l'étale sur le bureau devant lequel Ostermann est assis. Le vice-chancelier regarde le papier sans y toucher, et prie son visiteur de lui lire ce qui est écrit dessus. Ensuite, il l'invite à reprendre le document et le remporter. Aux yeux de Sa Majesté Impériale, celui-ci est sans valeur, puisqu'il porte une date antérieure, et pour cause, à la reconnaissance des États-Unis, et par la Grande-Bretagne, et par la Russie. Sa Majesté Impériale préfère d'ailleurs que nulle audience ne soit désormais accordée à un représentant des États-Unis, avant qu'un ambassadeur de ceux-ci ait été agréé dans les formes par la cour de Londres. Dana, ébahi d'abord, se ressaisit, et prie son interlocuteur de reproduire par écrit cette merveilleuse argumentation. A quoi bon, observe l'autre. Ne s'agit-il pas d'une causerie strictement privée?

A la fin d'avril, Dana lui fait pourtant remettre un memorandum. Les États-Unis, expose-t-il, existent en fait depuis sept ans. Deux grandes puissances les ont tenus, en droit, pour dignes de leur alliance contre une troisième. Puis les Pays-Bas les ont reconnus dès le 22 avril 1782. Se refuser à suivre ce dernier exemple, c'est témoigner d'une parfaite loyauté à l'égard de l'Angleterre, mais cela peut aussi être interprété par la France, et l'Espagne, et les Pays-Bas, comme une implicite désapprobation de leur conduite. Au surplus, la Grande-Bretagne a beau ergoter, elle-même a déjà reconnu, en fait sinon en droit, les États-Unis, puisque, le 30 novembre dernier, elle a traité avec eux d'égale à égaux, et non point comme on négocie avec des rebelles, et que, le 20 janvier, elle a fait sa paix avec deux nations qui ne l'avaient combattue que précisément pour obtenir d'elle un acte du genre de celui accompli le 30 novembre.

Par deux fois, quelqu'un vint dire au Bostonien, de la part d'Ostermann, que le vice-chancelier ne manquerait pas de répondre à son memorandum. Puis, le 14 juin, Ostermann l'envoya chercher, et lui affirma gravement, au nom de Sa Majesté Impériale, qu'Elle le recevrait à titre officiel, et avec plaisir, aussitôt qu'Elle aurait appris la signature du traité général et définitif.

Mais depuis plusieurs mois Dana était autorisé par le Congrès à quitter Pétersbourg, et il partit au milieu d'août.

Onze années s'écoulèrent, le long desquelles les deux grandes nations continuèrent à feindre de s'ignorer à l'envi.

Brusquement, la Russie créa un consulat à Philadelphie. Le président Washington s'empressa d'envoyer un consul à Pétersbourg. Et l'on en resta là.

Neuf ans après, voilà que les Russes solennisent l'arrivée à Pétersbourg d'un nouveau consul des États-Unis, Levett Harris, un Pennsylvanien, nommé le 11 novembre 1803. Presque tous les ministres, puis le tsar en personne, reçoivent ce personnage avec, ou peu s'en faut, les honneurs réservés jusqu'alors aux ambassadeurs. Les États-Unis sont très flattés, ils remercient, et passent à l'ordre-du-jour.

La frégate *Philadelphia* ayant échoué sur la côte de Tripolitaine et les autorités — si l'on peut dire — de l'endroit l'ayant dévalisée soigneusement, non sans vendre l'équipage sur le marché aux esclaves, le tsar intervient avec énergie, obtient la libération de ces malheureux et la restitution de la cargaison et du bateau. Jefferson écrit au tsar une chaleureuse lettre de remerciements (15 juillet 1804).

Le 20 août de l'année suivante, missive d'Alexandre à Jefferson pour le féliciter de sa réélection.

Le 19 avril 1806, le président écrit à l'empereur pour lui demander l'insertion, dans le prochain traité de paix générale, d'une clause où soient nettement définis les droits des neutres en haute mer. A la lettre était joint un exemplaire de la Constitution des États-Unis, texte pour lequel

l'énigmatique monarque avait une prédilection, à ce que l'on racontait. Et c'était probablement exact, car Alexandre Ier fut comme une première épreuve de Napoléon III. Levett Harris fut autorisé par le tsar à lui remettre personnellement l'autographe et le livre. Dans cette cour orientale, on ne pouvait être poli qu'avec la permission. Remerciements, non moins autographes, expédiés le 10 août.

Quand il fut connu que Jefferson refusait une troisième élection, Alexandre lui exprima, toujours de sa main, ses regrets d'une pareille décision, — et fut imité par plusieurs de ses ministres.

Le 17 mai 1808, Roumiantsov s'adresse à Levett Harris pour tâcher de mettre un terme à une certaine contrebande, presque contrebande de guerre, qu'une compagnie américaine pratique dans l'Alaska. Cette compagnie a livré aux indigènes, en échange de pelleteries, des armes et des munitions, à l'aide desquelles un fort russe a été pris, et sa garnison massacrée. Le comte est persuadé qu'il suffira d'avoir appelé l'attention du gouvernement de Philadelphie sur de tels agissements, pour que ceux-ci ne se renouvellent plus, et il proteste de sa conviction qu'il y a là un simple incident, nullement de nature à troubler les si cordiales relations qui existent entre les deux pays.

Roumiantsov ne se contente pas d'être un ami zélé de la France. Il rêve d'une formelle alliance russo-franco-américaine. Aussi est-ce lui qui va donner aux susdites relations cordiales une base diplomatique.

Le 13 juin il écrit à Levett Harris qu'il vient d'élever André Dachkov, consul de Russie à Philadelphie, au rang de consul général, et, en même temps, de chargé d'affaires auprès du Congrès.

La riposte est immédiate. Jefferson désigne William Short comme ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, toutefois en mission spéciale, non point permanente. Il s'agit exclusivement de prier la Russie, champion des neutres depuis tant d'années, d'intervenir auprès de la France et de l'Angleterre, qui traquent partout le pavillon américain.

Short était un diplomate de carrière. Il avait été le secrétaire de Jefferson quand celui-ci, après le traité de Versailles, représentait leur pays en France. Ensuite, chargé d'affaires chez nous en 1789, ministre aux Pays-Bas en 1792, en Espagne en 1794.

Parti de Philadelphie le 1er octobre 1808, il arrive à Paris le 15 novembre. Justement Roumiantsov s'y trouve. Conversations fréquentes, longues, cordiales.

Seulement, Jefferson avait négligé de consulter le Sénat sur l'opportunité d'expédier un négociateur en Russie, et le Sénat, en dépit des avances multipliées par Alexandre depuis son avènement, n'avait pas encore digéré l'affaire Dana. Quand le président, au cours de son dernier message (24 février 1809), lui annonça la nomination de Short, la Chambre Haute la désapprouva, à la presque unanimité.

James Madison, à peine élu, propose à John Quincy Adams d'aller à Pétersbourg à la place de Short, qui n'est pas mécontent d'avoir revu Paris, mais qui l'est assez de manquer une ambassade où, au surplus, il eût eu la joie de se présenter bon premier, joie chère à un Yankee.

John hésite, finit par accepter. Sa nomination est soumise au Sénat. Celui-ci s'obstine dans la négative.

Mais le 10 mai, Alexandre, ignorant encore, paraît-il, et c'est probable, le vote du 24 février, crée un poste de ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement américain, et le confie au comte Pahlen. Dachkov, resté consul général, annonce au président la grande innovation.

Quelques jours après (26 juin), Madison transmet cette communication au Sénat, et le prie d'examiner derechef la candidature Quincy Adams. La Chambre Haute estime que la Russie a suffisamment fait amende honorable pour l'affront par elle infligé autrefois à Jonathan. Il ne serait pas décent de continuer à bouder. Le 27, à une forte majorité, on approuve qu'un ministre plénipotentiaire représente les États-Unis, à titre permanent, auprès de la Russie, et que le premier titulaire du poste soit John Quincy Adams.

Il y avait trente-trois ans que la république américaine existait en fait, plus d'un quart de siècle en droit international, et elle était en relations officielles avec toutes les autres puissances depuis longtemps déjà.

Quincy Adams connaissait Pétersbourg, car il y avait été le secrétaire du pauvre Francis Dana. Il avait été l'un des secrétaires de la mission qui avait conclu le traité de Paris et les deux traités de Versailles ; puis, ministre en Hollande, et de là en Prusse ; enfin, chargé d'affaires en Suède. Comme William Short, c'était donc un diplomate de carrière. Il avait d'ailleurs reçu les mêmes instructions relativement aux stipulations qu'il s'agissait d'obtenir que la Russie fît insérer dans le traité de pacification générale, pour la protection du commerce américain.

Débarqué le 23 octobre, il fut reçu à très bref délai par le chancelier Roumiantsov, puis, le 5 novembre, par le tsar, qui tint à causer avec lui longuement et seul à seul. Tel fut le premier contact

entre un Romanov et le représentant officiel d'une démocratie, mieux encore, d'une république.

Dès lors, les relations entre les deux nations suivirent un cours parfaitement normal, et cela devait durer cent huit ans.

A. Chaboseau.

LE SORCIER

(Nouvelle Sarde)

Ils habitaient au bout du village, un des villages les plus importants et les plus pittoresques des montagnes du Logudoro, et même leur petite maison noire était exactement la dernière du bourg; elle avait vue sur les pentes de la montagne, couvertes de genêts, de lentisques et de grands maquis.

En filant, debout sur sa porte, Saveria voyait la mer dans le lointain, à l'horizon, se confondre avec le ciel, couleur de platine en été, chargé de brumes en hiver; en cousant auprès de sa fenêtre, elle découvrait une immense étendue de vallées, au pied des monts, elle sentait le chaud parfum des moissons d'or qui ondulaient au soleil, elle entendait le grondement du torrent qui bondissait parmi les chênes et les rochers.

Dans la petite maison noire, au toit couvert de mousse jaune et rougeâtre, ombragée par une vieille treille, dans cette joie perpétuelle du ciel bleu, de l'horizon infini et silencieux, depuis deux ans Saveria menait la vie la plus heureuse que l'on puisse imaginer, auprès de son jeune époux aux grands yeux ardents et aux lèvres rouges comme les fruits des bruyères, parmi lesquelles il paissait ses troupeaux, leur unique richesse. Il s'appelait Antonio. Lui aussi, depuis qu'il avait épousé la petite dame de ses rêves de berger, il vivait très heureux; pourtant un léger nuage apparaissait sur le ciel serein de son existence : après deux ans d'absolue félicité, Saveria ne l'avait pas encore rendu père. C'était leur grande tristesse. Il avait tant rêvé d'un beau marmot, brun comme lui, qui l'aurait bien vite accompagné à travers les bois et les vallées, l'aidant dans sa rude tâche de pasteur; un enfant qui, plus tard, devenu jeune homme, la joie et l'espérance de ses chers vieux, se serait marié à son tour, aurait transmis son nom et ses troupeaux à un autre, et ainsi de suite, pendant des siècles. Tous les ancêtres d'Antonio avaient été bergers : et cette gloire, il rêvait de la perpétuer; mais comment faire, s'il ne venait pas d'héritier?

Tout fut mis en œuvre : vœux, neuvaines, pèlerinages. Antonio alla pieds nus, tête nue, jusqu'au célèbre sanctuaire de la Madone des Miracles, à Bitti, fit faire une procession, fit célébrer une messe solennelle, et promit de donner à la Madone autant de livres de cierges qu'en pèserait son futur enfant. Tout fut inutile. Saveria restait fine, fine, élégante et bien prise dans son corset jaune et sa chemise brodée, et la maison n'était pas encore égayée par les cris de l'enfant rêvé ni par les chansons de la mère qui rythment le mouvement monotone du berceau.

Quelle tristesse! Toute espérance semblait perdue, quand un jour, une amie de Saveria vint la trouver et lui dit en grand mystère, après les premiers compliments :

— Vous ne savez pas, commère Sabé? Peppe Longu m'a dit que vous n'aviez pas d'enfant parce que...

— Pourquoi?... demanda anxieusement Saveria, les yeux grands ouverts.

— Pourquoi? poursuivit l'autre en baissant la voix. Dieu nous ait en sa garde, mais vous le savez bien; Peppe est un sorcier de premier ordre et lui-même m'a dit que c'était grâce à l'une de ses sorcelleries que vous n'aviez pas d'enfants

— *Libera nos, Domine*... s'écria Saveria, en riant et en faisant le signe de la croix.

Comme toutes les femmes du village, elle était superstitieuse et croyait à la magie; même, une fois, elle avait vu de ses propres yeux un fantôme blanc errer par les monts; mais que Peppe Longu, si bon sorcier fût-il, pût en arriver là, c'était trop! L'autre, blessée par l'incrédulité de Saveria, insista, et elle en dit tant qu'elle finit par la convaincre.

Après une heure de bavardage au coin du feu, où Saveria avait mis le café à bouillir, elle était si bien convaincue de la puissance magique de Peppe qu'elle demanda, pensive à la commère :

— Et... dites-moi, ne pourrait-il le rompre, cet enchantement infernal?...

— Ah! cela, non, m'a-t-il dit; cela, non... Il paraît qu'il a une rancune contre votre mari...

A la brune, Antonio parut au bout de la route pierreuse, sur son petit cheval noir, avec une besace gonflée de fromage et de lait caillé. Pendant qu'il déchargeait sa besace sous la treille, Saveria lui raconta les choses : il ne rit pas, mais, fronçant ses épais sourcils, il se contenta de hocher la tête. Et quand tout fut en ordre, le cheval à l'écurie, la besace et le fromage rangés, Antonio s'assit

par terre, les jambes croisées, devant le foyer, et se fit répéter l'étrange nouvelle.

— Mais que diable avez-vous eu avec Peppe? Pourquoi se venge-t-il si cruellement? demanda à la fin Saveria très sérieusement.

— Rien... répondit Antonio. Sinon que je me moque toujours de ses sorcelleries.

— Tu as tort. Tu as vu comme il a dispersé les sauterelles qui dévoraient la vigne de don Giovanni? Et celles de Jolgi Luppeddu?

— C'est vrai... c'est vrai,... mais! Nous verrons, demain j'irai lui parler.

— Ah! s'il rompait l'enchantement... s'écria Saveria.

Cette nuit-là les deux époux rêvèrent encore du beau marmot brun; mais le lendemain, malgré toutes les prières d'Antonio, le sorcier du village refusa absolument de rompre le charme.

C'était un type assez étrange, ce sorcier: il vivait comme tout le monde, mais il ne travaillait jamais. Il est vrai qu'en dehors de ses miracles publics, la destruction des sauterelles, la guérison des troupeaux au moyen de paroles mystérieuses, pour lesquelles il n'acceptait aucune rétribution, il recevait la nuit de nombreuses visites: personne n'y faisait attention, et l'on croyait généralement que les génies qu'il avait sous ses ordres lui apportaient de l'argent et les provisions dont regorgeait sa cabane. Il faut croire qu'Antonio pensait diversement, car, voyant toutes ses prières et toutes ses menaces échouer, il se rendit une nuit chez Peppe, et lui promit une belle pièce d'or, s'il voulait rompre enfin le charme fatal.

Tout d'abord, Peppe fit la sourde oreille; il feignit même l'indignation, comme un artiste à qui l'on propose une *affaire* qui dépoétise son idéal; puis, il considéra longuement l'éclat de la pièce, céda peu à peu, et cria:

— Eh bien, oui! Je le fais par amitié, par pitié pour Saveria; mais tu ne le mérites pas, toi qui t'es toujours moqué de mon art!

Antonio protesta; Peppe lui recommanda de se trouver la nuit suivante dans un site désert de la montagne, avec un fusil non chargé, une nappe blanche et deux cierges. Antonio donna la pièce d'or et promit tout ce qu'il demandait; mais, quand il se retrouva seul sur la route obscure, il menaça du poing la maison en ruine dont il sortait et grommela: « Nous verrons! »

Le lendemain, dans la nuit, il se trouva le premier au lieu du rendez-vous: c'était un site sauvage escarpé, que la lueur jaune de la lune à son déclin rendait encore plus fantastique. Pas un souffle de brise ne s'exhalait dans la nuit sereine; les ronces en fleur, les lianes noires, la mousse répandaient leur senteur âpre dans le silence mystérieux des rochers éclairés par la lune.

Le berger déposa sur une pierre son fusil qu'il n'avait pas chargé, suivant la recommandation de Peppe, la nappe et les deux cierges; il attendit... Peppe ne tarda guère à arriver. Ses premières paroles furent: « Il est juste l'heure! Minuit. » Il étendit la nappe sur un grand rocher nu, à l'écart des autres, fixa les cierges et fit coucher le berger, face contre terre, pendant un instant.

Quand il se releva, Antonio vit les cierges allumés et le fusil posé sur la nappe. « Commençons! » dit Peppe.

Et, en effet, il commença à faire mille pantomimes qu'Antonio suivait d'un regard oblique, avec un sourire de mépris sur les lèvres. Plus que jamais, il se sentait en veine de se moquer du sorcier; mais, quelle ne fut pas son épouvante, quand Peppe, se tournant vers la pierre que recouvrait la nappe, l'interrogea dans un langage étrange qui devait être du latin, et que la pierre lui répondit dans la même langue, d'une voix plaintive, lugubre, qui semblait sortir de terre... En même temps, les cierges s'éteignirent d'eux-mêmes, sans qu'on eût senti un souffle de vent, sans que Peppe se fût approché d'eux. Le sorcier se retourna vers le berger qui tremblait et lui dit: « La pierre m'a répondu que le fusil dirait... si, oui ou non, le charme est rompu. »

— Comment? demanda Antonio, rappelé à lui-même par la voix du sorcier.

— Ton fusil est-il chargé?...

— Non, Dieu m'en est témoin, s'écria le berger.

— Eh bien, prends-le et tire en l'air: s'il fait feu, c'est signe que l'enchantement est rompu.

Antonio, prêt désormais à assister à tous les miracles du monde, sauf à celui-là, s'approcha de la pierre parlante, prit son fusil et tira... Peppe tomba sur le sol, sans pousser un seul cri, le cœur traversé d'une balle.

Au lieu de tirer en l'air, Antonio l'avait pris pour cible.

Après son crime involontaire, car, après tout, il croyait que le fusil n'était pas chargé, le berger songea à se sauver au plus vite; puis il réfléchit que personne n'était au courant de cette histoire; il replia la nappe, reprit les cierges et le fusil, et revint au village en sautant sur les rochers, pour ne laisser aucune trace derrière lui. Il passa tranquillement le reste de la nuit auprès de Saveria.

... Toujours incrédule en fait de magie, le beau berger aux grands yeux de flamme ne put jamais s'expliquer comment la pierre avait parlé, comment les cierges s'étaient éteints, comment son fusil

avait fait feu ; mais neuf mois après, il eut la joie de soulever dans ses bras robustes le bel enfant dont Saveria le rendait père. Alors, il se repentit amèrement de n'avoir pas tiré en l'air ; mais ne pouvant ressusciter le sorcier, il se contenta de faire dire une messe pour l'âme du mort, dans la vieille église de la montagne.

Grazia DELEDDA.

(Traduit de l'italien par Edouard Maynial).

A PROPOS DE L'INAUGURATION DE LA MAISON DE LAMARTINE A AIX-LES-BAINS [1]

Il n'est guère plus fertile sujet de moquerie que les exagérations des sentiments les plus incontestablement élevés et respectables. Dans la vénération que nous portons aux grands hommes de notre choix, il nous arrive de nous extasier devant les moindres vestiges de leur histoire. Quels enthousiasmes provoqués par la contemplation d'une écritoire attribuée à Victor Hugo, par la visite d'une chambre où Napoléon arrêta un instant ses pérégrinations fabuleuses! Manifestations d'un fétichisme touchant sans doute, mais vite ridicule.

Et cependant, il faut se garder d'une condamnation trop sommaire. La raillerie doit faire son choix, il est des reliques qui lui échappent et méritent la châsse. Tels événements exercent sur l'œuvre d'un homme, sur le développement de son génie une action déterminante. Les circonstances de ces événements nous intéressent et nous émeuvent à juste titre, leur évocation favorise l'effort d'intelligence et de sympathie par lequel nous tentons d'atteindre l'âme même de l'artiste. En est-il exemple plus décisif que la rencontre à Aix en Savoie, d'Elvire et Lamartine?

*
* *

La vallée d'Aix, son lac, son horizon de montagnes furent paysages familiers à l'adolescence et à la jeunesse de Lamartine. Il y fit, dans la famille de son ami Louis de Vignet, plusieurs séjours, dont certains assez prolongés. La société qu'il y rencontra ne pouvait manquer d'avoir sur sa formation intellectuelle et sentimentale une influence marquée; c'était celle des frères de Maistre : Joseph, déjà illustre, qu'il nomme « un Bossuet alpestre », deux autres surtout, le colonel et le chanoine. « Ces deux hommes, écrit-il, étaient dignes du beau nom que le génie divers de leurs frères a fait depuis à leur maison. Ils avaient, en outre, le génie de la bonté. Leur conversation étincelait de cette lueur de gaieté douce, dont le rire ne coûte rien à la bienveillance. La nature avait fait à cette famille le don de grâce. C'était la finesse italienne sous la naïveté du montagnard de Savoie. Leurs principes étaient austères, leur indulgence excusait tout... Cette société me fut très utile. Elle dépaysa mon esprit de cette philosophie de corps de garde et de cette littérature efféminée qu'on respirait alors en France. » Au surplus, nulle trace de sévérité ou de pédantisme dans ce milieu si aimablement accueillant :

Je passais des journées délicieuses dans cette intimité de famille... C'était non seulement la société du génie alpestre dans une vallée de la Savoie, c'était aussi la société de la jeunesse, de la grâce et de la beauté, car autour de ces troncs d'arbres séculaires de la famille de Maistre et de Vignet, il y avait des rejetons pleins de sève, des génies en espérance, des âmes en fleur... Le salon était en plein champ; tantôt un bois de jeunes sapins sur les dernières croupes vertes du Mont du Chat, d'où l'on domine la vallée vraiment arcadienne de Chambéry et son lac à gauche; tantôt une allée de hautes charmilles... élevée en terrasse sur un vallon noyé de feuillages et de hautes vignes entrelacées aux noyers. »

Cette compagnie, ce paysage d'une grâce si prenante, peut-on imaginer séductions mieux appropriées au tempérament du poète, atmosphère plus propice à l'épanouissement de son âme, prête à vibrer harmonieusement au charme mélancolique des automnes et des crépuscules, comme à la délicate douceur des tendres amitiés?

Mais dans cette campagne aimée de Savoie et pendant sa saison préférée : l'automne, Lamartine allait connaître beaucoup mieux encore : l'amour et la souffrance. Il en résultera des chants sortis « avec des larmes du cœur de l'homme ».

(1) La maison où, en 1816, Lamartine et Elvire se rencontrèrent, a été rachetée par la Ville d'Aix-les-Bains. Elle sera désormais consacrée au souvenir du poète. Le 30 août prochain, sous les auspices des sociétés lamartiniennes aura lieu son inauguration officielle.

C'est donc dans « la petite ville d'Aix... assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers » qu'il rencontre Elvire. A vrai dire, il était inévitable qu'il la trouvât, il la cherchait. Peu de jours auparavant, la scène d'adieux de deux fiancés l' « avait frappé comme une vision de félicité et d'amour, au milieu de la sécheresse et de l'isolement de son cœur... Je sentis que je touchais à une grande crise de ma vie; qu'elle ne pouvait plus continuer ainsi, et qu'il fallait ou m'attacher ou mourir. » A peine arrivé, il la devine; il entend sa voix dans la chambre voisine. « L'accent légèrement étranger, quoique pur, la vibration un peu fébrile, languissante, douce et cependant prodigieusement sonore de cette voix dont j'entendais l'âme sans entendre les paroles m'avaient ému »; il la voit ensuite dans le jardin : « Un profil pur, pâle transparent, encadré dans les ondes noires d'une chevelure lisse et collée aux tempes. Le regard de ses yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain .. Et par-dessus cette expression de rêverie générale, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image. » L'amour est bien là. Un orage sur le lac, qui procure l'occasion attendue d'un sauvetage dramatisé à souhait et le voilà qui se déclare et explose lyrique et souverain.

Amour prédestiné que transfigure et spiritualise l'approche de la mort. Elvire lui est promise. « L'année à peine a fini sa carrière » qu'il n'y a plus qu'un souvenir. Le souvenir, c'est-à-dire l'essentiel, le point d'appui docile des inspirations ailées, l'élément fluide et transparent qui supporte le vol hardi du génie. Écoutons Anatole France : « Ce que la mort nous ôte d'un coup, la vie plus impitoyable nous le ravissait à tous moments, nous l'arrachait par lambeaux. Douceur du souvenir, charme du passé, bonté cruelle de la mort! Par elle tout s'achève et s'harmonise, et ce que nous avons aimé dans la discontinuité et la dispersion qu'est la vie, nous l'aimons plus chèrement dans l'unité, la pureté, la simplicité d'une mémoire fidèle. Nous aimons alors avec une plénitude jusque-là inconnue. »

Et c'est ainsi qu'Elvire morte devient immortelle. L'œuvre entière du poète est comme suspendue à son souvenir.

Elle anime les paysages :

« C'est toi que j'entends, que je vois
Dans le désert, dans le nuage
L'onde réfléchit ton image,
Le Zéphyr m'apporte ta voix. »

La nature ne vit que de sa présence et, loin d'elle, reste sans attraits :

« Que me font ces vallons, ces palais ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé! »

Il ne risquait certes pas de n'être point tenu le serment que demandait Elvire, face au lac, à l'extrémité de la futaie de St-Innocent :

« Ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes, ont été la scène de ma seule vraie vie ici-bas. Jurez-moi de confondre tellement dans votre mémoire, ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes, avec mon souvenir, que l'image de ce lieu sacré soit désormais inséparable en vous de ma propre image, que cette nature dans vos yeux, et moi dans votre cœur, nous ne soyons qu'un!... afin, ajouta-t-elle que, quand vous reviendrez, après de longs jours, revoir cette douce et magnifique nature, errer sous ces arbres, vous asseoir au bord de ces vagues, écouter ces brises et ces murmures, vous me revoyiez et vous m'entendiez aussi présente, aussi vivante, aussi aimante qu'ici!... »

Peut-être pressentait-elle, avec sa destinée d'inspiratrice, qu'au delà de son amant et par lui, ce serait dans le cœur de tous les hommes que le souvenir du lac et celui de son amour deviendraient bientôt et à jamais indissolublement unis, car suivant l'heureuse expression de M. Doumic : « la plainte de Lamartine est une prise de possession pour l'éternité de ce coin de Savoie ».

*
* *

Tous les Lamartiniens ont, présent au cœur, la première phrase de Raphaël : « Il y a des sites, des climats, des saisons, des circonstances extérieures tellement en harmonie avec certaines impressions du cœur, que la nature semble faire partie de l'âme et l'âme de la nature, et que si vous séparez la scène du drame et le drame, de la scène, la scène se décolore et le sentiment s'évanouit. »

Ces lignes expliquent pourquoi le 30 août prochain ils viendront pieusement dans ce modeste logis où pendant l'automne de 1816, le vieux médecin Perrier accueillit comme pensionnaires, à quelques jours d'intervalle, Julie Bouchaud des Hérettes et Alphonse de Lamartine.

La maison, alors d'un seul étage, entoure une petite cour sur laquelle se trouvent les ouvertures du rez-de-chaussée, tandis que celles du premier donnent sur ce qu'on nomme en Savoie la « galerie », balcon de bois où l'on accède par un escalier extérieur. Les chambres contiguës qu'occupaient Julie et Lamartine sont là, leur mobilier sobre et rustique est à peu près intact. Des artistes de la Comédie Française y liront l'une des rares lettres d'Elvire retrouvées par M. Doumic et la réponse du poète. Les alentours immédiats ont changé, l'habitation n'est plus tout à fait en pleine campagne, rattachée à la ville seulement par « un étroit sentier qui montait entre les ruisseaux des fontaines chaudes »; mais si Aix s'est considérablement transformé depuis un siècle, son cadre alpestre est toujours le même. Toujours la même aussi la vertu bienfaisante de ses eaux « de soufre » et d' « alun ». Il y aura bientôt vingt siècles que les Gallo-Romains édifièrent sur la piscine sommaire des Allobroges des thermes vastes et fastueux dont on a retrouvé des restes, précisément à quelques mètres au-dessous de l'appartement d'Elvire, dans les caves de cette maison Perrier désormais baptisée du nom de Lamartine.

Quittant cette vieille demeure, les voyageurs apercevront bientôt « à travers les échappées de vue... le lac bleu qui étincelle ou qui pâlit selon les nuages et les heures du jour ». Ils s'embarqueront pour longer ses rives dont chacune rappelle quelque mélodieux poème : Tresserve et ses châtaigniers, la pointe de St-Innocent où furent peut-être écrites les stances immortelles :

« O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

la presqu'île de Châtillon où en compagnie de ses amis, de Virieu et de Vignet, Lamartine reçut une hospitalité qu'il paya d'une poésie où il adresse à son hôte ce souhait, peut-être pas très désintéressé :

« Et que pour l'étranger, toujours ses vins mûrissent. »

Hautecombe enfin dont les ruines alors non encore restaurées virent la scène des aveux.

Parmi les pèlerins plus d'un, sans doute, évoquera, en rentrant au port, la nuit étoilée dans laquelle des lèvres d'Elvire montait la ballade écossaise, chanson dont chaque couplet alternait avec « une longue rêverie chantée en notes vagues et sans paroles, qui berce l'âme sur des flots de tristesse infinie et qui fait monter dans les yeux les larmes de la voix ».

*
* *

Lamartine raconte quelque part qu'étant enfant, ses sœurs et lui s'amusaient quelquefois à confectionner de petites harpes dont les cordes vibrant doucement au vent étaient « les longs cheveux fins, jeunes, blonds et soyeux coupés aux tresses pendantes des fillettes ». Un jour, ils en lirent une avec une longue mèche que leur donna leur tante « dont les cachots de la Terreur avaient blanchi la belle tête avant l'âge ». Elle rendit des sons différents et ils trouvèrent que « les esprits de l'air chantaient plus tristement et plus harmonieusement dans les cheveux blancs que dans les cheveux blonds d'enfant. »

Sans doute, si Lamartine n'avait connu ni Elvire, ni la Savoie, il eût tout de même chanté, mais ses accents eussent été autres. Ceux que lui ont inspirés cette nature et cet amour sont tels qu'il n'en peut exister de plus beaux, et cela légitime bien le culte pour les souvenirs que ce coin de terre garde de son divin poète.

J. Carron.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

HENRY CÉARD

Voici le premier anniversaire de la mort d'un écrivain que nous aimions, que nous admirions, — que nous regretterons toujours : Henry Céard.

Henry Céard, qui s'est éteint le 16 août 1924, poussa dans presque tous les genres sa curiosité immense et passionnée. Poète et prosateur, auteur dramatique et romancier, critique et journaliste, historien même, Henry Céard marqua les dons les plus rares, l'observation la plus sûre, la psychologie

la plus hardie et la plus juste. Et un même lien relie entre elles toutes les parties de son œuvre : la maîtrise de la pensée et de la forme.

Un de ses derniers ouvrages parus a pour titre : *Le Mauvais Livre*. L'auteur le présentait en ces termes : « Au moment que, dans le Cinéma, les acteurs miment des pièces sans texte, nous publions des textes sans acteurs.

« L'imprimé remplacera le masque du théâtre antique où les idées passaient, sans déformation, par des bouches impersonnelles. »

Le Mauvais Livre — théâtre sans acteurs, — est un recueil de six pièces, les unes en vers, les autres en prose. Elles montrent la misère de l'homme, les tourments de son cœur insatiable, les ravages de la passion, l'inutilité de la lutte contre le destin. Elles enseignent la résignation. Brèves et rapides, elles ramassent en quelques répliques des vies paisibles ou tumultueuses ; hommes et femmes cherchent la route d'un impossible bonheur, dressés les uns contre les autres dans un combat forcené qui, peu à peu, s'apaise et renonce.

Je me garderai bien de les analyser. L'analyse est desséchante. Elle ne rendrait point le frémissement qui les parcourt ni le souffle si âpre qui les anime. Henry Céard mord en pleine chair. Le patient hurle. Nous hurlons avec lui. Il nous a renvoyé notre image.

Et que de traits aigus, de pensées pénétrantes, d'aperçus ingénieux ! Dans la première de ces petites comédies, — celle qui donne son titre au livre — Joriane, ataxique cloué dans un fauteuil, s'écrie, évoquant sa vie de libertinage : « Qui sait si, quelque jour, par des représailles inconnues et fatales, les perversités anciennes ne réapparaissent pas dans les infirmités de notre corps? »

Dans *Il faut se faire une raison*, Hortense dit à Ernest, mari trompé qui veut divorcer : « Reste donc avec ta femme, comme je reste avec mon amant. Au moins, on est sûr du lendemain, et c'est de la tristesse qu'on connaît. »

Et quel mélange d'ironie malicieuse, d'émotion secrète, que de grâce altière, de bonne humeur dans cette petite comédie : *Ne dérangez pas le monde*. Un noble, exilé en Angleterre, reparaît dans sa maison, au mépris des décrets révolutionnaires. Il vient chercher de la musique française, de vieilles mélodies, des refrains badins, afin, dit-il, que les ladies,

> Dans ce damné pays où le spleen est fréquent,
> Perdent à m'écouter leur pudeur et leur cant.

Et tandis qu'il soupe chez lui, par les soins d'un vieux domestique, Jobic, et de sa fille, Brec'hed, des patriotes, chercheurs de salpêtre, entrent. On persuade aisément à ces hommes simples, pris de vin, que celui qu'ils voient, ce n'est pas le marquis de Kéréol, mais son âme. Elle vient implorer pour son corps, tombé dans un combat — sans les secours de la religion. Jobic, invoquant les vieilles coutumes, demande aux patriotes de prier pour Kéréol. L'un d'eux s'y refuse. Dieu n'est plus. La Révolution l'a supprimé. Mais Robespierre ne l'a-t-il pas rétabli sous le nom d'Etre Suprême? Alors, les patriotes s'agenouillent, cependant que Kéréol s'enfuit. On tire sur lui. Et le poteau tombe avec la proclamation qui mettait sa tête à prix.

Ce « théâtre sans acteurs » a droit à la plus belle interprétation, la plus intelligente, la plus nuancée. Notre scène nationale la plus glorieuse s'honorerait d'y puiser. Son répertoire moderne n'est pas si riche qu'elle puisse négliger de telles œuvres. Ici, le beau nom de comédie ne masque pas le vaudeville. La fable dévoile un visage humain.

***

Ce dédain des feux de la rampe, qu'Henry Céard partageait avec quelques-uns de nos meilleurs écrivains, témoigne contre les mœurs du théâtre contemporain, contre certains procédés infligés à la scène française par des directeurs ignorants, cupides et sans scrupules. Il témoigne aussi contre l'époque. Les vrais artistes se détournent d'un temps où leur voix n'est plus entendue, et qui, frivole, oubliant ou méconnaissant les grandes disciplines, ne sachant que délirer aux jeux du cirque, met les bras et les jambes au-dessus de la tête.

Ce n'est pas sans mélancolie et sans regret que l'on pense à ces années encore si proches où tout ce qui touche à l'art retentissait profondément dans la foule. Alors, des écrivains — qui se sont tus — ajoutaient à la richesse de la production dramatique. Le Théâtre-Libre renversait les vieilles formules. Des auteurs se révélaient, impatients de vérité. Henry Céard était parmi eux. Il donna *Pierrot spadassin*, *Tout pour l'honneur*, *La Pêche*, *Les Résignés*.

Mais ce sont deux romans qui ont fait le plus vif de sa renommée : *Une belle Journée* et *Terrains à vendre au bord de la mer*.

Dans l'un et l'autre, on retrouve cette tristesse amère, ce désenchantement infini, cette résignation devant la vie, qui marquent si fortement la « manière » d'Henry Céard. C'est par là qu'il se rattache à Flaubert. On l'a dit maintes fois. Mais j'ai le sentiment que la pensée philosophique de l'auteur de *Madame Bovary* n'a eu que très peu de part, — et peut-être même pas du tout, — à la formation

spirituelle de l'auteur de *Une belle Journée*. Henry Céard ne doit qu'à lui-même la vision qu'il eut du monde et de la nature de l'homme. Il faut se rappeler aussi qu'il a vécu la guerre de 1870, que sa jeunesse porta un deuil accablant, et que son grand cœur n'oublia jamais.

L'influence de Flaubert paraît, par contre, très nettement, dans la langue dont il usait. Il eut, comme l'auteur de *Salammbô*, une sévère précision de la pensée, le scrupule du terme exact, le souci et l'amour de la clarté. Comme lui, il aimait la large cadence de la période, l'ample balancement de la phrase. Et il eut aussi, à l'exemple de Flaubert, le respect passionné des grandes lois du livre. L'art suprême de la composition, que trop d'écrivains, aujourd'hui, dédaignent ou ignorent, Henry Céard, lui, le possédait parfaitement.

Pour toutes ces raisons, il est classique, et son œuvre durera.

***

C'est en façon de passe-temps qu'Henry Céard a touché à l'histoire. Il trouva dans les archives du département d'Ille-et-Vilaine et dans les registres de l'état-civil du bourg de Quiberon la relation qu'a faite un témoin, Jean Henry, de l'incursion des Anglais dans la presqu'île de Quiberon en 1746. Le récit, bref, est fort intéressant. « Il son resté huit jour, écrit Jean Henry. Illon détruit onze village et la maison de Perodo dans le bourg ».

On ne lit pas sans émotion la requête des habitants aux États de Bretagne et celle de l'infortuné recteur « A Son Altesse Sérénissime Mgr le duc de Penthièvre, gouverneur de Bretagne, pair et admiral de France ». Le recteur écrit : « Qu'il vous plaise, Monseigneur, par l'esprit de charité qui vous anime, ordonner pour le suppliant telles secours qu'il vous plairat, pour le mettre en situation de soutenir son état, n'ayans pas même les aubes ny surplis ny habits de cœur nécessaires pour l'office divain. »

Ainsi se trouve connu et fixé, par les soins d'un écrivain passionné de recherches, l'un des innombrables épisodes dont est faite la physionomie de l'histoire.

***

Mais on ne sait pas assez qu'Henry Céard écrivit aussi un livre de vers : *Sonnets de guerre*. Édité à tirage très limité, cet ouvrage, commencé il y a neuf ans environ, n'était pas terminé à la mort de l'auteur. Henry Céard enrichissait son œuvre d'un sonnet nouveau, quand l'inspiration lui en dictait un. Et il envoyait le poème à ceux de ses amis qui possédaient un exemplaire de son livre.

Le vers des *Sonnets de guerre* est un vers de quatorze pieds. Cette formule, entièrement neuve, Henry Céard se devait de l'expliquer. Il l'a fait le plus heureusement du monde, avec une grâce souriante, un humour charmant et malicieux.

Quatorze pieds ! Pourquoi mes vers ont-ils quatorze pieds?
C'est que lassé, depuis longtemps, par l'antique hexamètre,
Ankylosé, fourbu, boiteux, j'ai prétendu lui mettre
Deux béquilles, deux pieds de plus, comme aux estropiés.

Hardiment, j'ai rayé l'alexandrin de mes papiers !
Et l'avenir, hors du néant, me tirera peut-être
Pour d'insolites vers, ouvrés sans modèle, sans maître,
Et sur aucun patron connu, coupés ou copiés.

Suivant l'accent, je place et je déplace la césure.
J'en mets une, deux, trois, quatre, et le sens et la mesure
Au lieu de se trouver gênés, demeurent agrandis.

La règle peut changer : tout change. Alors risquons l'épreuve
De transformer des procédés trop pratiqués jadis.
— Si l'essai n'est pas bon, du moins la tentative est neuve.

L'épreuve était difficile et périlleuse. Un écrivain connaissant à fond toutes les ressources de la langue pouvait seul l'entreprendre et y exceller.

Ces poèmes, d'une ligne classique, marquent une rigueur d'exécution qui n'appartient qu'aux maîtres. Ils n'ont pas la rutilance des sonnets de Hérédia. Henry Céard dédaignait la couleur trop éclatante. Ayant souffert les tristesses et les angoisses de deux guerres, son cœur, élargi à la mesure du monde, a voulu crier sa haine et son horreur du fléau et toute sa pitié pour l'homme misérable. Le livre vérifie la parole de Barbey d'Aurevilly : « Les meilleures couleurs de nos palettes ne sont jamais que le sang qui coula de nos cœurs. » Un paysage parisien, un passage de troupes, une douleur de veuve, un coin de bataille, un raid d'avions, l'espoir en la victoire, — nature ou sentiments — Henry Céard, à l'exemple de Pierre Loti, ne retenait pour les exprimer, que ces vieux mots français simples et clairs qui suffisaient à nos pères pour tout dire ».

Parfois, le ton s'élève singulièrement, notamment dans l'admirable sonnet : *Sur la victoire de Samothrace*, qui atteint, par l'émotion contenue comme par l'ampleur de la pensée, à une sublime beauté.

L'acéphale statue au vent de la Gloire emportée
Debout sur un navire a l'étrave pour piédestal.
Passant qu'elle inquiète et qui veut savoir quel brutal
A Samos, autrefois, en Thrace, l'a décapitée.

Va, demande à Scopas ! Dans un cap il l'avait sculptée
Pour célébrer les Grecs vainqueurs lors d'un combat naval.
Mais le visage qu'il créa joyeux et triomphal
Soudain s'est affligé devant la mer ensanglantée.

Quand ses regards de pierre, au loin, ont aperçu les eaux
Roulant les fils d'Hellas et les débris de leurs vaisseaux,
La statue a pleuré si fort qu'au long du promontoire,

Scopas lui fracassa la tête à grands coups de maillet
Afin qu'on ne vît pas le flot de larmes qui coulait,
Qui coulait, jour et nuit, des yeux tristes de la Victoire.

***

L'homme égalait l'écrivain. Autant par l'impeccable probité de sa vie que par son talent, Henry Céard a bien servi les lettres. Il apporta, dans un siècle où trop d'éditeurs et d'écrivains ne font nulle distinction de la littérature et du commerce et lancent les livres à la façon de produits pour l'usage interne et externe, la marque d'une autre époque. L'auteur de *Une belle journée* ne se mit jamais en souci de la réclame. Son labeur a suffi à sa vie. Il pensait, selon la belle parole de Renan, qu'elle est « la chose du monde la plus frivole si on ne la conçoit comme un grand et continuel devoir ».

Si l'œuvre de Henry Céard est un modèle, sa vie fut une leçon. Beaucoup, tapageurs et vains, seraient bien inspirés de méditer et de suivre le double enseignement de celui qui restera pour nous le parfait « Chevalier des Lettres ».

Gabriel et Jacques TERSANE.

PAYSAGES DE FRANCE

BRANTOME

Brantôme! Ce nom d'une petite ville du Périgord, située sur les bords de la Dronne, évoque le XVI^e^ siècle, son humeur batailleuse et cruelle, sous les dehors d'une élégance raffinée, le luxe d'une cour perfide et dissolue, les dames galantes, les grands capitaines et, résumant cette époque, Pierre de Bourdeille notre illustre Brantôme, l'historiographe des unes et des autres quand, après la bataille de Jarnac, il se fut retiré dans l'abbaye dont la cité sous le vocable de laquelle on la désigne n'était alors qu'une dépendance. Voici son buste en bronze adossé au roc au-dessus d'une fontaine, dont l'eau, qui tombe sur un rocher moussu, alimente un bassin d'un beau vert transparent où lilent les truites à l'approche du visiteur. Le voici face au bourg sur l'esplanade du monastère, où s'élevait jadis son château qu'ombrage la lourde verdure d'ormes centenaires.

La petite cité vit sous sa protection et celle de son abbaye. Ceinturée par les eaux glauques de la Dronne, qui, partagée en deux bras, échevèle, parmi le vert cru des roseaux et des nénuphars, ses longues algues d'un vert brun entre ses quais de pierre surmontés de balustrades du plus pur XVIII^e^ siècle, de pierre elles aussi, de la belle pierre blanche du pays extraite des falaises qui bordent la rivière, Brantôme forme une île que cinq ponts relient aux grasses prairies d'alentour. Prises dans cet étroit espace, ses maisons en pierres de taille légèrement teintées de rose, aux toits en pente et aux pignons recouverts de tuiles rougeâtres, se pressent les unes contre les autres, ne laissant d'espace que pour quelques ruelles d'une propreté méticuleuse. Çà et là, un arc encastré dans une façade, une fenêtre à meneaux, une porte crénelée, un toit à poivrière, une tourelle, rappellent l'ancienneté de la ville, massée au pied de son abbaye, et que surmonte une lanterne des morts, symbole de la fuite du temps, dont le monastère figure la permanence.

Adossée à la falaise dans les anfractuosités de laquelle ont été aménagées les dépendances — corderie, cellier, vivier, moulin, vastes grottes naturelles, trouées de pigeonniers, qui abritèrent, aux premiers siècles, des Solitaires chrétiens — l'abbaye bénédictine, que fonda Charlemagne, et que le XVIII^e^ siècle reconstruisit, préside, de l'autre côté de la rivière, aux destinées du groupe de maisons qui n'eurent, pendant longtemps, de raison d'être que par elle. Majestueuse au-dessus de sa vaste esplanade sur la Dronne qui vient se déchirer aux piles en arêtes d'un pont Condé du XV^e^ siècle que garde un élégant pavillon Renaissance aux fenêtres à colonnettes, l'abbaye allonge sa blanche façade jusqu'à un cloître mutilé embrassé entre le prolongement des bâtiments conventuels et l'église abbatiale d'un gothique apaisé par l'approche de la Renaissance. Dominant la masse des constructions monastiques, un robuste clocher limousin du XI^e^ siècle, contemporain des origines, dresse, tout contre la falaise qui le surplombe, les quatre faces de quatre étages en retrait d'arcs jumeaux de plein cintre que couronne une pyramide de tuiles imbriquées blanchies par les ans

Mais, comme si c'était trop de sévérité pour ce coquet paysage dont le charme est fait de grâce riante, de riches frondaisons forment toile de fond à ce mâle clocher, témoignage toujours

vivant des siècles de foi virile empreints dans sa solide ossature.

Au milieu de leurs verdoyantes prairies piquées d'ormes de tilleuls et de trembles qui se recourbent au-dessus de la rivière en arceaux de feuillages, la ville et l'abbaye de Brantôme sont comme protégées des trépidations de notre civilisation trop agitée par les méandres de leurs coteaux couverts de vignobles, de maïs, de pommes de terre, de pommiers et de noyers, avec, de temps à autre, des bouquets de petits bois où se cachent, surmontés de leur pigeonnier en tourelle, les toits rouges des fermes périgourdines aux murs ventrus, toutes rutilantes d'agreste richesse. Ces campagnes d'une grâce plantureuse, sous lesquelles, cependant, perce, à tout instant, le rocher annonciateur du pays des pierres qu'est le Haut-Périgord, s'apparentent par leur nerveuse élégance, au visage à la fois énergique et affiné de ce Pierre de Bourdeille dont la renommée perpétue le nom qu'il emprunta à la pittoresque bourgade, près de laquelle il voulut être enterré, au château de Richmond, dans une sombre chapelle qu'il fit décorer de tentures funèbres parsemées de tibias, de têtes de mort et de larmes, trahissant ainsi la tristesse qui habitait l'âme de celui que, bien à tort, certains se représentent comme un joyeux compagnon.

Paul Gaultier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA SOLIDARITÉ FINANCIÈRE FRANCO-BELGE

Je suis de ceux qui pensaient en 1919 que parmi les leçons de la guerre — ces leçons qu'aucun peuple, aucun homme d'État n'a écoutées — celle qui s'imposait le plus immédiatement à nous, nous enseignait la solidarité nécessaire des deux nations qui avaient été le plus profondément meurtries par la catastrophe et qui demeuraient le plus exposées en cas de nouveau conflit : la France et la Belgique. Une union étroite, à la fois politique et économique, paraissait dans l'ordre des choses. On savait bien que ces sortes d'accords sont toujours difficiles à réaliser, surtout quand il s'agit de l'alliance d'un grand pays et d'un petit pays : ce dernier a des susceptibilités légitimes; il craint pour son indépendance et se souvient que dans l'histoire les traités d'alliance n'ont été trop souvent que la consécration légale de la subordination du faible au fort. Mais après ces quatre années douloureuses où les deux peuples avaient mis en commun leurs forces, leurs armées, leurs deuils et leurs espoirs, après ces quatre années où une partie de la Belgique avait reçu l'hospitalité de la France et n'avait survécu que grâce à la France, on pouvait espérer que tous les malentendus seraient dissipés ou oubliés. Hélas! ces années 1919-1920, années climatériques, qui auraient dû être celles de la reconstitution logique de l'Europe, furent marquées par une extrême confusion d'esprit. Les quelques hommes qui eurent alors des vues claires ne surent pas les imposer et les puissances anglo-saxonnes, qui à défaut de conception d'ensemble avaient du moins un sentiment net de leurs intérêts étroits et immédiats, n'eurent pas beaucoup de peine à faire triompher leur politique égoïste.

Cette obscurité, cette confusion, ce mélange bizarre de traditions et de chimères qui aboutit au traité de Versailles, influencèrent aussi les relations franco-belges. La France avait déjà trop de difficultés avec l'Angleterre pour s'en créer encore en faisant une politique belge. En Belgique, le gouvernement fut saisi d'une sorte d'appréhension devant le sentiment populaire qui portait le pays vers la France; il avait aussi ses traditions qui étaient de se souvenir des menaces que les ambitions confuses de Napoléon III avaient constituées pour son indépendance, plutôt que de la part que Louis-Philippe avait prise à sa fondation. Il croyait de son devoir de tenir la balance égale entre les deux puissances protectrices et de servir de « trait d'union » à une entente cordiale qu'il espérait perpétuelle.

Toujours est-il que l'idée d'une union douanière, qui avait été sérieusement examinée par les deux gouvernements, en 1916, fut abandonnée, de même l'idée d'un accord économique basé sur des tarifs préférentiels et de tous ces beaux projets il ne resta qu'une convention militaire que la politique dite de Locarno rend assez illusoire.

Le moment serait-il venu de les reprendre? Je ne le pense pas. Il est trop tôt : les deux gouvernements ont d'autres préoccupations d'un intérêt majeur, mais il est permis de remarquer que la similitude de ces préoccupations les rapprochent étrangement. Leur soli-

darité peut se traduire par des effusions sentimentales, mais ce qui la rend solide, c'est qu'elle a pour base une nécessité.

*
* *

La récente visite de MM. Francqui et Vandervelde à Paris en est une preuve. On n'a pas de renseignements précis sur la conversation qu'ils ont eue avec MM. Poincaré et Briand. Une grande discrétion s'imposait de part et d'autre. Officiellement, les Ministres belges sont simplement venus avertir les Ministres français de la mesure qu'ils prenaient pour consolider la dette flottante, première opération indispensable à la stabilisation monétaire.

Simple démarche de courtoisie?

Qui s'y tromperait: en réalité ce n'était rien moins qu'une affirmation de la solidarité financière des deux pays et de la nécessité où ils sont de s'entendre pour lutter ensemble contre un même péril.

La similitude des situations est tellement frappante qu'il est inutile d'y insister. Le franc belge et le franc français ont subi les mêmes assauts, le peuple belge et le peuple français ont subi les mêmes émotions, y ont opposé les mêmes réactions qui ont abouti à peu près aux mêmes solutions. En Belgique comme en France le redressement financier, indispensable au salut public, a exigé la constitution d'un gouvernement d'union nationale, auquel répugnait pourtant une majorité parlementaire plus ou moins ouvertement dominée par les socialistes. En Belgique comme en France le parti d'extrême-gauche capitulant devant une nécessité plus forte que toutes les idéologies, plus forte même que les impératifs électoraux a consenti à l'ajournement de son coûteux programme social. Peut-on imaginer parallélisme plus complet?

Cela suffit évidemment à raviver le courant de sympathie réciproque qui existe entre les deux pays; cela ne suffirait pas à établir cette identité d'intérêts où il faut voir les fondements d'une véritable solidarité économique et financière.

C'est ailleurs qu'il faut chercher les éléments de cette solidarité, dit fort justement M. René Dupriez dans la *Nation Belge*, dans les faits que nulle puissance politique, ni nulle aversion boudeuse ou chagrine n'ont jamais su modifier ni abolir. Le principal de ces éléments est inclus dans la position connexe et identique de la Belgique et de la France, en face du problème des changes, des réactions et des offensives des monnaies appréciées. M. Francqui, qui ne s'inquiète pas des mauvaises humeurs des politiciens appréhendant une chimérique « portugalisation » de notre pays, estime qu'il y a dans cette position plus qu'une solidarité de faits, mais une fusion d'intérêts qu'on ne pourrait pas négliger impunément, parce qu'elle appelle logiquement les mêmes moyens de défense contre un identique péril financier et, par conséquent, une coordination harmonique de ces moyens. D'après ce qu'on sait des entretiens de Paris, M. Francqui aurait recommandé une communauté d'action de la France, de la Belgique et de l'Italie sur les marchés financiers: il suffirait que la monnaie d'un de ces trois pays coure à la débâcle pour que les deux autres soient entraînés vers le même gouffre. On perd généralement de vue, par suite d'un égocentrisme bien explicable qui nous représente Bruxelles comme le centre de la planète, que la finance étrangère, la finance anglo-saxonne, ne discrimine pas les trois monnaies latines descendues au même plan de la dépréciation. Pour le financier de Wall Street, un franc belge, un franc français, une lire sont des mêmes signes monétaires, traités généralement en bloc. L'isolement des trois monnaies ne fait donc que les affaires des agioteurs, profitant des fautes de stratégie cambiste contre les trois malheureux frères désunis qui n'ont pas eu jusqu'à présent la volonté ou même l'intelligence de joindre leurs efforts. »

« M. Francqui, dit encore M. Dupriez, a été frappé de ces particularités bien avant d'être appelé au ministère et ses réflexions à ce sujet lui ont suggéré une doctrine « solidariste » qui rétablirait sous une forme nouvelle l'ancienne union latine, la Suisse bien entendu en étant exclue puisqu'elle appartient au groupe des pays à change élevé.

Le problème est délicat et comporte bien des difficultés; il n'est pas insoluble et il s'impose de la manière la plus immédiate et la plus brutale à l'attention de tous ceux qui veulent sauver notre civilisation industrielle, menacée aussi bien par le jeu des changes que par le trop cruel remède d'une excessive fiscalité.

Tous ceux qui ces derniers temps ont étudié les problèmes compliqués du change sont d'accord pour dire que l'anarchie qui règne dans les transactions chez les peuples à change déprécié entraine souvent un avilissement artificiel

du franc français, du franc belge et de la lire. C'est pour y remédier que M. Francqui serait décidé à étudier la création d'un organisme franco-italo-belge qui centraliserait et contrôlerait l'achat et la vente des devises appréciées.

D'après l'*Écho de Paris*, il estimerait que la France, la Belgique et même l'Italie pourraient fort bien assainir leurs finances selon des méthodes analogues. Cette identité de méthodes, malgré la nature différente des problèmes financiers en France et en Belgique, aurait certes l'avantage de créer un rythme unique d'assainissement qui faciliterait l'action, concertée ou non, du franc contre les monnaies anglo-saxonnes. Cette identité n'est pas impossible à créer; elle existe déjà virtuellement. France, Belgique, Italie ont pris le départ à peu près en même temps. En France comme en Belgique on a créé une caisse d'amortissement de la dette flottante qu'on se propose d'alimenter par les mêmes ressources, ici par la mobilisation du capital des chemins de fer, là par la mobilisation du monopole des tabacs. En France, en Belgique, en Italie, l'union nationale, si l'on dédaigne une infime minorité révolutionnaire, s'est faite sur une même idée et les trois gouvernements disposent soit publiquement, soit virtuellement d'une autorité quasi illimitée.

C'est que les mêmes causes entraînent les mêmes effets et que les trois pays que menace l'impérialisme économique des Anglo-Saxons en sont réduits à appliquer les mêmes méthodes de défense. De cette constitution à un accord il n'y a qu'un pas.

*
* *

Ce pas évidemment sera difficile à franchir. Que de préjugés à vaincre, que de traditions à oublier, que de crises d'amour-propre à surmonter! Et sur le terrain politique la question n'est pas mûre. Peut-être même y aurait-il quelque danger à l'aborder de front dès à présent. Mais il n'en est pas de même sur le terrain financier. Puisque là, la solidarité non seulement franco-belge mais franco-italo-belge existe en fait, quel inconvénient y aurait-il à lui donner l'armature solide d'un accord positif, qui, de toutes les machines à éviter la guerre serait peut-être la meilleure? S'il est vrai, comme on l'affirme, que le problème a été du moins effleuré au cours de la conversation que MM. Francqui et Vandervelde ont eue à Paris avec MM. Poincaré et Briand on ne peut que s'en féliciter.

Le fait même que les ministres belges ont tenu à mettre le cabinet français au courant de leurs conversations est un bon symptôme : nous ne sommes plus au temps où M. Poullet se réjouissait d'avoir « désolidarisé le franc belge du franc français. » Ce cabinet belge est d'ailleurs en situation d'accomplir de grandes choses. Il a réalisé la trêve des partis et, par l'autorité et la décision avec laquelle il a agi, il a obtenu somme toute l'adhésion du pays à une mesure extrêmement hardie : la consolidation forcée des bons du trésor : par leur transformation en actions privilégiées de la Société Nationale des chemins de fer de l'État qui vient d'être créée. En d'autre temps on eût crié à la banqueroute, à l'abus de pouvoir, les porteurs de bons se seraient affolés; l'autorité financière de M. Francqui, l'espèce de légende qui s'est formée autour de ce grand homme d'affaires, formé non par l'école mais par la vie, l'autorité politique d'un ministère où se rencontrent les principaux leaders des trois grands partis ont fait que la mesure a été accueillie non seulement sans protestation mais presqu'avec plaisir. Le pays qui a souffert de tant d'hésitation et de tant d'indécision s'est senti gouverné et il a repris confiance en lui-même. N'observe-t-on pas le même phénomène en France? Mais ceci n'est pas de mon ressort...

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

DEUX FORMES DE LA FANTAISIE

M. Alexandre Arnoux qualifie lui-même son récit une histoire « innocente et fantasque », qui « côtoie le crime et l'enchantement. » Il nous la présente comme un épisode de la jeunesse du narrateur, et celui-ci en reste le principal personnage, toujours en scène, au centre du cercle fermé dans lequel il nous introduit. Un étrange petit monde, en vérité, que la nature se prête à isoler, à retrancher de la vie. Qu'importe qu'elle ne soit pas localisée avec plus de précision géographique, cette demeure de Male-

(1) Alexandre Arnoux : *Le Chiffre* (Grasset : Gabriel Maurière : *L'Homme qui ne meurt pas* (Éditions de la Vraie France).

forêt, « placée sous le signe de l'instable et de l'orageux », puisque le paysage nous apparaît tout chargé de puissance expressive?

Déforesté, usé par le tranchant de la lumière et l'exubérance de l'air, raviné par les eaux torrentielles, nulle éponge de forêt n'y ménage et n'y distribue les pluies, son ossature émerge partout, il livre le secret de ses articulations sans chair, de ses tendons à vif; sa nudité est géologique... »

Plus loin, quand l'action approche de son terme, c'est à ce paysage encore que sera rapporté le caractère de l'étrange personnage dont l'existence s'y est emmurée, macérant « dans la réclusion, le mépris, l'aigreur, l'adoration de son pauvre génie ». Aussi bien, il faut citer ces traits, d'une netteté si parlante :

Les maigres bouquets de bois sont des flambées plutôt que des ombres, du margotin prêt à l'incendie et non des pourvoyeurs de mages. L'hiver a quelque chose de fiévreux; il ressemble mieux à une maladie qu'à une saison, à un accès spasmodique qu'à une phase régulière du climat. Seule la neige adoucit cette terre, l'enveloppe de sa blancheur craquante au pied, vivante de reflets et de mirages. Ce pays pousse à l'excès de gaîté, au cri et au rire, jette aussi dans la solitude et le repliement, dans l'amer repos torturé. Les maisons aux murs épais, aux volets clos, au frais dallage, sont des refuges autant que des habitations; l'œil pique de points d'or, l'esprit de rêves égoïstes, strictement personnels, qui ne peuvent se répandre au dehors, leur pénombre aussi avarement entretenue que l'étanchéité des citernes, que la pureté des puits. La tragédie de la chambre obscure acquiert une compression secrète, que rien ne peut révéler au passant, s'il n'est, comme moi, lancé par aventure au centre du foyer noir. Rares demeures semées à travers le désert fauve ou blanc, au revers des montagnes cramoisies de l'automne, et chacun concentrant trop de vie cruelle, répétée, entortillée sur elle-même. .

« Lancé par aventure au centre du foyer noir », — comment Rodolphe Dorzy s'y comportera-t-il? Nous sommes ici en présence, non pas d'une œuvre d'observation ou d'analyse, mais d'une fantaisie, menée avec une suite rigoureuse et construite avec un art très sûr. M. de Feuerstein, le maître de Maleforêt, est un demi-fou. Violent, timide, impuissant, tyrannique et sans décision, il entretient toute sa maison dans un état d'instabilité et de désordre qui en rendent l'atmosphère proprement irrespirable. Cet état passe d'ailleurs par des périodes aiguës, qui correspondent aux crises périodiques du maître. Chaque mois, pendant deux ou trois jours, il s'isole dans sa chambre et cuve comme une ivresse une sorte d'agonie. Puis il reparaît rafraîchi, lavé, « frais comme l'œil », jusqu'à la crise suivante. Il a pris un secrétaire pour recopier et classer les innombrables fiches qui représentent son fastidieux labeur, l'incohérence accumulée de son érudition futile et acariâtre, pour mettre de l'ordre dans ce chaos. Tâche vaine, impossible, à laquelle le secrétaire en substituera bientôt une autre : *déchiffrer*, au sens propre du mot, le secret de son maître, c'est-à-dire découvrir le *chiffre* du coffre-fort, non pas pour voler, certes, mais pour humilier cet homme, pour forcer sa volonté dans le retranchement où elle se croyait inexpugnable, pour la dépouiller de ce qu'elle croyait le plus intimement lié à elle-même et la laisser à son néant. Comment l'idée naît, se nourrit, se développe et enfin se réalise : c'est ce que M. Alexandre Arnoux a retracé avec une logique qui soutient toute l'évolution du dessein et le mène irrésistiblement à son terme.

Dessein où s'exprime et se résume toute la psychologie du personnage : une promptitude, une cruauté claire, enjouée, qu'il proclame les meilleures de ses vertus. Rodolphe note quelque part le « merveilleux plaisir d'user de ses jambes et de ses poumons par un matin d'automne, d'aller, délivré des liens, quand le pas étincelle sur les silex d'un chemin dur, quand l'esprit étincelle au-dessus des conventions humaines et divines, tire de toutes choses une joie crépitante, électrique, un feu où se consument les vieux pactes... » Il serait difficile de mieux dire, avec une netteté d'un tranchant mieux affilé. Ce garçon se voit et se montre tel qu'il est. Tel il sera devant le coffre, après sa lutte avec Feuerstein, quand l'heure est venue « de la déduction savante et paisible, à l'abri de la peur, du remords, des morales, de la société, l'heure sacrée du crime pur. » De dix mille combinaisons possibles, il a trouvé l'unique, la vraie. Il peut alors jeter à la face livide de son maître humilié ce cri de triomphe : « Vous voyez que je ne suis pas un imbécile négligeable, comme vous sembliez le croire. » Il n'agit pas en voleur, il ne touche rien; il peut se rendre ce témoignage qu'il n'a agi qu'en artiste, en curieux, en moraliste...

Autour de Rodolphe et de M. de Feuerstein, le conteur a placé quelques figures accessoires, d'une fantaisie pittoresque : Côme, le cocher borgne; Rosario, la femme de chambre, insolente et soumise; Espérance Espérandieu, la cuisinière, avec « son bonnet blanc, ses paraboles, sa sagesse concentrée, confite, relevée de tous les condiments de la terre ». Et, comme le re-

marque cyniquement le maître, tous se haïssent plus ou moins dans cette demeure; mais ils forment tout de même une petite famille, une petite patrie, et ils seraient capable d'offrir une résistance, de paraître unis, solidaires. « L'amour n'est pas nécessaire à la solidarité; au contraire, peut-être qu'il la décompose, qu'il la mine par une certaine exaltation dégradante... » M. de Feuerstein pourrait aller plus loin. Il pourrait dire qu'à vivre avec lui, ces gens qui ne l'aiment pas finissent par lui ressembler, qu'il y a dans l'air, autour de lui, comme un mal qui se gagne. Mais il ne le sait pas. Espérance le sait; elle le voit; elle le dit à Rodolphe dont la réaction se trouve stimulée, hâtée par ce péril.

Et il s'en va, prêt, après cet épisode, à recommencer la vie... « La matinée était claire et propre comme au septième jour de la genèse; l'univers recommençait. Au guichet, déjà, cinq ou six créatures humaines alignaient l'argent et le billon sur la plaque de cuivre cannelé, achetaient à un sorcier invisible l'espace, la vitesse, le départ, les transmigrations, les réincarnations. » Ce sont les dernières lignes du livre, et c'est son dernier mot. Entendons par là que tout recommence et que rien, jamais, ne demeure ni ne compte. Un goût de cendres nous reste aux lèvres, comme, dans l'âme, la sensation du néant. Si la fantaisie consiste à projeter sur l'écran de nos songes les fictions que notre sensibilité et notre esprit se plaisent à imaginer, il est impossible qu'elle ne reflète pas les couleurs de notre ciel. Nous avons l'impression que le ciel de M. Alexandre Arnoux est vide et terne. L'histoire qu'il invente n'est tissée que de désenchantement, de doute, d'ironie et de négation. L'air de Maleforêt, nous l'avons dit, est irrespirable. La vie y est stérile, le travail vain; les ambitions y sont ridicules et les aspirations impuissantes, comme la nature même n'y montre qu'une âpreté destructrice et les êtres humains leur misère ou leur bassesse. La fiction nous tient constamment suspendus entre la réalité et le cauchemar. Mais nous avons aussi, plus ou moins nette, l'impression que nous côtoyons le symbole et que toute cette pénible histoire garde une signification. Serions-nous tentés de l'oublier, l'auteur nous le rappelle.

Si, dans ce cabinet matelassé de livres honorables, dont tant d'inepties avaient été extraites au prix d'un long travail, j'avais pu supposer que la vie spirituelle du dehors n'était pas, en somme, radicalement différente, mais seulement d'une essence plus diluée, que je ne respirais ici qu'un élixir concentré dans la solitude et le repliement, et non pas un poison unique, inhumain, je ne sais à quelles extrémités cette idée m'eût acculé; je n'eusse pas, en tout cas, consenti à passer une heure de plus en un lieu si infernal, si tragiquement représentatif et terrestre. Au contraire, je m'amusais, j'étais gai, je ne possédais pas d'amertume; ma courte vue me sauvegardait du désespoir : je n'avais pas atteint ce point de l'expérience où l'ampleur du comique dévore le monde, où chaque bouffonnerie, chaque insanité nous englobe et nous détruit.

La vue de l'auteur est moins courte, et il a atteint ce point de l'expérience auquel n'était pas encore parvenu son jeune héros. S'il se garde du désespoir, c'est par l'ironie, et il n'évite pas l'amertume. Mais sans doute trouverait-il excessif que nous poussions la signification de son récit jusqu'à une philosophie de la vie et nous reprocherait-il de méconnaître le caractère de jeu qu'il a voulu lui laisser. Histoire « innocente et fantasque », répéterons-nous avec lui pour finir par où nous avons commencé. Lui-même ne nous révèle-t-il pas son procédé dans ce détail où éclate l'étrange liberté dont il use à l'égard du réel? Rodolphe s'est un jour évadé de Maleforêt; il raconte à son maître qu'il a passé la nuit dans un mauvais lieu, et le dépeint en quelques traits du réalisme le plus brutal : « J'étais assez fier de mon tableau du mauvais lieu, où je n'avais pas mis les pieds, brossé de chic. »

Ainsi est brossé peut-être tout le livre. Ce n'est pas un reproche que nous lui adressons : il faut le prendre tel qu'il est pour le comprendre. Conformément à l'esthétique nouvelle, les intentions de l'auteur ne sont pas toujours claires, et son sujet le conduit plus que lui-même ne le domine. La construction a pris la place de l'observation et le goût du pittoresque l'emporte sur le souci de la vérité. Mais l'architecture, après tout, a aussi ses lois, qui ne sont pas étrangères aux lois naturelles, et le pittoresque n'est à son tour qu'une forme expressive du réel. A ce procédé constructif est adapté ou correspond un style qui est une transposition perpétuelle. Il implique chez l'auteur et provoque chez le lecteur une perpétuelle activité de l'esprit. Nous faisons mieux qu'imaginer, nous voyons « des rêvasseries diffuses,... pleines de scintillements, pareilles à des eaux dormantes et sans direction que poignardent les poissons vifs. » Et comment ne nous arrêterions-nous pas sur le mot hasard, quand on nous dit que « ce mot est une maladie de l'esprit, un anesthésique répandu autour des causes, comme le

sommeil autour de la Belle-au-bois-dormant »? Le plus incontestable don des meilleurs entre les écrivains de la nouvelle génération, c'est le don d'écrire. Dans les périodes précédentes, ce fut tour à tour la sensibilité ou l'imagination, l'observation l'analyse, une vaste culture. Aujourd'hui, c'est l'expression, qui procède elle-même tantôt de la sensation vive, tantôt des audaces de la construction. A l'expression nette de la pensée, qui fut l'idéal classique au chant lyrique des sentiments dont se berçait le romantisme, à la représentation photographique des choses vues où tendit de tout son effort le réalisme, à la traduction musicale du frémissement intérieur qui caractérisa le symbolisme, succède aujourd'hui la volonté de fixer la sensation toute vive ou d'imposer au lecteur l'ordre, quel qu'il soit, spontané ou réfléchi, dans lequel il a plu à l'auteur de lier ses idées et ses images. Jamais l'expression n'a pris autant d'importance dans le roman. Par la seule expression, à défaut de tout le reste, M. Alexandre Arnoux se classerait au rang des meilleurs romanciers.

*
* *

« Conte fantaisiste », annonce M. Gabriel Maurière au-dessous du titre de son nouveau roman, *L'Homme qui ne meurt pas*. Et la fantaisie est bien différente dans la première moitié du livre et dans la seconde, bien différente partout du *Chiffre* de M. Alexandre Arnoux. C'est une étrange et fascinante aventure que celle du docteur Olivier Sandreau à la recherche du secret de l'immortalité. Par une suite de circonstances assez singulières, il a été mis sur une piste fertile en surprises et entraîné bien loin du laboratoire où il cherchait patiemment, selon les méthodes scientifiques, à saisir le mystère de la vie. Nous le suivons avec l'agrément le plus vif et un intérêt toujours en éveil dans l'étonnant voyage qu'il entreprend au Thibet avec la jeune princesse Arucha, rejointe bientôt par le journaliste parisien, Paul Rabardy. Ensemble ils cheminent, non sans péripéties, « Vers la cime bleue » et ils parviennent enfin aux terrasses du Kara-Vitsé, la montagne aux deux têtes que couronnent les cinq terrasses. La quatrième est l'asile du Bouddha vivant, et sur la cinquième, défendue par un poste où rampent d'énormes serpents, pousse le Kalakari, la plante dont la graine prolonge indéfiniment la vie. Comment Olivier Sandreau peut l'atteindre, c'est ce qu'il faut laisser le soin au romancier d'apprendre à son lecteur avec beaucoup d'autres choses. Toute cette partie est la meilleure du livre, passionnante à la fois comme un récit d'aventures et comme un voyage d'exploration.

Mais voici l'homme en possession du secret. Il est devenu « un dieu terrestre », et c'est alors que commence la fantaisie philosophique. Elle se présente à nous sous la forme d'une « anticipation » et se passe de 1945 à 1970. Quel usage va faire le savant de sa puissance? Disons seulement qu'elle ne lui permettra pas, comme il l'avait rêvé, d'empêcher la guerre, parce qu'il ne saurait y avoir rien de changé dans le monde tant que l'amour n'aura pas remplacé la haine, et que le fond des cœurs ne sera pas transformé. Par l'esprit de haute sagesse résignée, d'édifiante philosophie qui sort des réalités médiocres et nous élève au-dessus d'elles, cette dernière partie de l'œuvre de M. Gabriel Maurière offre des thèmes de réflexion aux lecteurs qui demandent à un récit romanesque autre chose qu'un simple ébranlement de la sensibilité et de l'imagination. Mais les autres aussi seront abondamment servis : la forte personnalité du savant, partagé entre ses recherches et son amour, mais qui croit d'abord pouvoir lier l'une à l'autre ces deux passions et les rendre solidaires, puis se voit mis soudain dans la cruelle nécessité de choisir : l'expédition au Thibet, les rencontres, les épisodes, les aventures, — voilà qui est bien fait pour séduire le véritable amateur de romans.

Ainsi *L'Homme qui ne meurt pas* présente un intérêt très divers, très complexe, et il a, si l'on peut dire, toutes sortes de prises sur nous. Il atteste la variété des dons de l'auteur qui a déjà connu de beaux succès, notamment avec ce vigoureux roman *A la gloire de la terre*, publié dans la même collection, et cette amusante étude de mœurs politiques, *Pamphile et Pompon*, dont la vérité s'assaisonnait déjà de fantaisie.

Firmin Roz.

POÈME

LE RÉVEIL DE LA BELLE AU BOIS DORMANT

Or, comme chacun sait, la Belle au bois dor-
[mant
N'était pas morte quand vint le Prince Char-
[mant
Pour, d'un chaste baiser sur sa douce paupière,
L'éveiller du sommeil de cent ans légendaire;
Ce n'était plus que presque plus qu'elle dor-
[mait
Car elle pressentait le Prince qui l'aimait
Et ne voulait pas perdre un instant pour l'en-
[tendre...
— Prince Charmant, vous vous êtes fait très
[attendre!...
— O Belle au bois dormant, avez-vous bien
[dormi?
Éveillez-vous, mais lentement, comme à demi,
De peur que le soleil de vos cheveux inonde
Vos yeux bleus de princesse adorablement
[blonde!

Or, au même moment, tous les dormeurs reclus
Depuis cent ans dans le palais ne dormaient
[plus.
La Reine Mère se réveillant la première,
Apercevant le Roi, lui dit : « Ma couturière!
Je n'ai rien à me mettre, entendez-vous, ô Roi?
Et le Roi, regardant sa fille, dit : « Ma foi,
Une chose n'a pas changé : le caractère,
Le caractère épouvantable de ta mère!
Mais, qu'importe, j'étais jadis fort fatigué;
De m'être reposé cent ans, je me sens gai,
Je suis un roi content, jovial, d'humeur
[badine;
Qu'on m'aille sur le champ quérir ma cousi-
[bine! »

Le Prince regardait toujours avidement
Celle qui n'était plus la Belle au bois dormant...
Ils étaient seuls,. enfin, très jeunes, un peu
[pâles,
Et c'était une pluie ardente de pétales
Odorants sur leurs fronts rapprochés et char-
[mants
Car cette haie inextricable de sarments
Qui protégea cent ans l'enfant contre les choses
Du dehors n'était plus que des gerbes de
[roses!...
Elle avait l'air d'un beau bijou dans un écrin;
Le Prince la laissait sur son lit; il eût craint,
En la levant déjà, qu'elle n'eût pas la force,
Même en s'appuyant toute à la colonne torse
Du baldaquin, de se tenir droite et debout
Et que son corps pliât soudain comme un bam-
[bou!

La Princesse, à son tour, a regardé le Prince
Agenouillé sur les coussins; il était mince,
Grand, blond mais sans fadeur, et bien fait en
[tous points
Dans le plus ajusté d'entre tous les pourpoints;
Il avait les yeux doux et rêveurs d'un poète,
Les mouvements jolis et sûrs d'un jeune
[athlète,
Enfin tout d'un héros de conte et de roman;
Il portait bien son nom, car il était charmant!

Un chambellan entra, faisant trois révérences,
Et dit : « Je suis aux pieds de Vos Magnificen-
[ces;
Prince, s'il vous plaisait d'avoir quelque appé-
[tit,
Vos Altesses pourraient déguster un rôti,
— Au son du clavecin, du hautbois et des flû-
[tes, —
Qui cuit depuis cent ans et trente-trois minu-
[tes! »
— « Monsieur le Chambellan, merci, je n'ai
[pas faim, »
Soupire alors le Prince; et, comme un séraphin,
Tant était angélique et soyeux son sourire,
« Monsieur, je n'ai pas faim, — se prit-elle
[à redire,
D'un petit trot feutré, comme ferait un rat,
Monsieur le Chambellan, humble, se retira...

On entendait, mais loin, en accord adouci
Le prélude, — ut, ré, mi, ré, fa, sol, ut, mi,
[si... —
D'une musique un peu vieillotte et qui cajole
Joliment l'ouïe ainsi qu'une abeille qui vole:
Le Prince ne disait plus rien, comme enivré,
Se demandant si, tout cela, c'était bien vrai:
Le souffle doux de la Princesse sentait l'ambre
Et cela sentait bon le bonheur dans la cham-
[bre!...

Jacques Ayrens.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-OCÉAN.

La toute singulière prospérité dont l'Amérique jouit depuis quelques années explique jusqu'à un certain point l'activité qui se remarque en ce moment dans la littérature du Nouveau Monde.

Cependant, ce bouillonnement d'idées ne va pas sans danger, estime M. J. Boynton Biestley dans *the Forum*. Il s'accompagne en effet, dit-il, de tel esprit qui, sous la forme du roman surtout, s'emploie à discuter et en fin de compte à ruiner les principes de la morale traditionnelle. Nombre d'écrivains américains n'obéissent guère aujourd'hui, semble-t-il, qu'au souci d'inquiéter, voire de révolter les consciences... et cette prétention suscite d'ailleurs dans la critique d'interminables et passionnés débats où s'affrontent bruyamment « conformistes et novateurs ».

Mais en matière d'art l'erreur d'invoquer « la révolution », ...même sous prétexte de rechercher l'originalité ! Tandis que l'esprit subversif de l'ordre social est fait essentiellement de parti pris et de dureté, une grande œuvre littéraire n'implique-t-elle pas d'abord sympathie, bonté, pitié, et un écrivain de race ne tend-il pas d'instinct à briser les entraves de sa pensée pour « réaliser » la conception la plus compréhensive de la vie ? La polémique, c'est du domaine de la sociologie et du journalisme. Le culte des lettres veut un autre désintéressement...

***

M. A. Overstreet, Professeur au Collège « of City of New-York, signe à la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (fasc. de juillet) de copieuses considérations sur l'éducation américaine dans ses rapports avec le pacifisme.

La culture physique, l'enseignement des sciences et le rapprochement des sexes sur les bancs de l'école sont à son avis de primordiale importance « pour le développement d'un esprit de pacifisme constructif, en opposition avec l'esprit destructif du militarisme ».

L'athlétisme constitue un précieux exutoire pour les énergies musculaires et il ne s'inspire en rien de la guerre, car on ne vise nullement ici à blesser son adversaire; il est en outre bien évident que de jeunes hommes grandis dans le souci de leur santé et dans la pratique de la discipline personnelle ne sauraient, ainsi qu'il arrive si souvent dans le cas contraire, souhaiter la guerre « comme une occasion longuement attendue de déchaîner leurs passions ». — L'enseignement des sciences ? La science appartient à l'humanité... et l'esprit y est merveilleusement à l'abri « des préjugés nationalistes qui vicient l'enseignement de l'histoire et de la littérature ». Par ailleurs, la science est avant tout « positive et constructive »... et M. A. Overstreet nous engage à mesurer la différence entre la mentalité d'un adolescent à l'école de Plutarque et la mentalité d'un adolescent fréquentant chez Darwin. — Quant à l'éducation en commun des garçons et des filles, elle apprend aux élèves « à regarder avec les mêmes yeux, à penser avec des cerveaux pareils, à sentir avec des consciences identiques » : d'une part, le système tend à saper le mauvais prestige qui s'attache encore au bellicisme et, d'un autre côté, la femme y acquiert « l'intelligence, l'indépendance et l'initiative voulues pour contrecarrer les risques de guerre ».

ITALIE.

En parlant des encouragements donnés en Italie à la famille et en se réjouissant des mesures qui y ont été prises en faveur de celle-ci, M. Fortunato Rizzi constate dans *Minerva* (n° 14, 1926) qu'en cette matière aussi la politique de Mussolini s'inspire des meilleures traditions de la Rome antique : chez les ancêtres, l'État se fondait sur la famille et cette dernière s'étayait elle-même sur les prérogatives du père.

On sait aujourd'hui des gouvernements assez sectaires et assez aveugles pour s'exposer à désagréger cette cellule première dans l'organisme social. Heureusement, le *Duce* obéit à une conception plus judicieuse et plus haute du rôle et des devoirs de l'État. En Italie, l'impôt successoral a été aboli, le récent projet de loi sur le divorce a été enterré, on prévoit d'autres mesures comportant la même signification...

S'il convient à coup sûr de compter avec les lois, les règlements et tant d'excellentes circulaires se proposant de sauvegarder les mœurs et surtout de préserver l'enfance, un excès de zèle dans ce domaine tourne vite d'ailleurs à la pudibonderie. Il prête alors à rire et personne n'aime à provoquer le rire à ses dépens. Mais un père défendant l'honnêteté et la santé de ses enfants ne saurait jamais être ridicule : que les parents ne craignent donc point de se montrer sévères sur ce chapitre-là et qu'ils sacrifient ici encore à cet esprit d'ordre et de discipline dont le réveil caractérise le présent moment de la vie nationale...

SUISSE.

A la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, sous la signature de M. Jean Prévost, qui disserte ici sur « le goût de philosopher ».

« Peut-être à quarante ans aurai-je pu approfondir les ressources du corps, les moyens du langage et les sciences de la nature; peut-être à soixante aurai-je acru l'une des connaissances humaines sur l'homme et les choses; peut-être ensuite pourrai-je cultiver pour sa seule beauté une sagesse que l'âge et la mort auront rendue inutile. Puisse être confirmée l'analogie que je devine entre ce gai travail où l'esprit se consume, se perd dans les choses, et le mouvement lent dont la mort nous dispense.

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Pierre ALYPE. — *L'Empire des Négus* (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

Le sous-titre porte : *De la reine de Saba à la Société des Nations*. C'est dire que l'histoire de l'Éthiopie ne saurait être ici qu'esquissée. Mais cette esquisse est assez poussée pour que le lecteur possède sur les destinées du pays, surtout sous les monarques de la dynastie « Salomon-Saba », une

vue juste et susceptible de l'orienter utilement. C'est la période moderne, ouverte vers 1840 par le traité d'amitié signé par Sahlé-Selassié et par Rochet d'Héricourt, au nom du roi Louis-Philippe, que M. Pierre Alype a surtout étudiée. On ne s'en étonnera pas. Mais c'est celle aussi où l'Éthiopie a failli perdre son indépendance. Moins du fait de l'assaut livré par la mer musulmane, au milieu de laquelle elle surgissait comme une île chrétienne, que du fait de voisins européens infiltrés entre ses montagnes abruptes et la mer, ou campés sur le Haut-Nil : Italiens de Massaouah, refoulés en 1896, Anglais de Zeilah et de Fachoda. La France, installée à Djibouti, sentait au contraire à quel point une Éthiopie souveraine et libre pourrait servir ses vrais intérêts de civilisation et de commerce. En 1897, elle renouvelait en ce sens avec Ménélik II son traité de 1843 ; en 1906, elle le confirmait par accord avec l'Italie et l'Angleterre. La mort de Ménélik, en déchaînant de nouvelles rivalités entre les *ras*, allait permettre à l'intrigue allemande de se développer à la cour d'Addis-Abeba. Cette intrigue, le prince Tafari-Makonnen la brisa en 1916. Mais ce furent alors, reprises sournoisement par Rome et par Londres, les manœuvres qui tendaient à faire tomber l'Empire sous on ne sait quel condominium d'aventure et d'exploitation. La France les a déjouées (avec quel bonheur et quelle ténacité, il faut précisément le demander à M. Pierre Alype) en faisant, en 1923, entrer l'Éthiopie dans la Société des Nations indépendantes. C'est là un beau chapitre d'histoire et d'amitié franco-éthiopienne. A M. Henry de Jouvenel, qui a donné la préface de ce livre et qui, à Genève, dans l'aréopage auguste, assura le triomphe du bon sens contre les basses convoitises parées de défroques bibliques et puritaines, et au prince Tafari, régent de l'Empire pour l'Impératrice fille de Ménélik, il convient d'en rapporter le mérite.

P. F.

Journal intime de Nicolas II (Paris, Payot).

C'est la traduction, due à M. Pierre, agrégé de l'Université, des passages extraits par l'historien russe Melgounov du manuscrit (une dizaine de volumes) du tsar Nicolas. M. Pierre assure que le manuscrit ne pouvait pas être publié en entier, parce que cette publication « serait d'une monotonie effroyable, étant donné que Nicolas II n'avait aucun don d'écrivain ». Il se peut, et, au surplus, il y paraît. Et la lecture de ce que nous avons ici est tout simplement affligeante. C'est le triomphe éclatant de la nullité. Quand même, ce livre ne nous offre qu'une image tronquée de Nicolas II. M. Melgounov avait-il le droit de découper ainsi en morceaux choisis l'écriture de cet infortuné? Qui sait si la répétition « monotone » de telles ou telles impressions ne nous ferait pas surgir à la fin un personnage de plus de consistance que celui qui est ici, et qu'il est impossible de reconstituer d'après ces fragments? Tels quels, il faut les lire pour prendre en pitié cette sorte de fantôme de monarque, sans volonté mais non sans entêtement et qui, porté au pouvoir trop jeune, ignorant et fataliste, ne semble avoir conçu jamais qu'une idée stable : maintenir l'autocratie, non pas même pour en jouir, mais simplement parce que son père l'avait voulu.

P. F.

Florent Matter. — *Les vrais criminels*, 1 vol. in-12, 371 pages (Berger-Levrault, édit.)

Un livre d'une sérieuse documentation, où se trouvent mises en pleine lumière les responsabilités des vrais auteurs de la guerre de 1914. C'est un réquisitoire serré, sans passion, où l'auteur examine, à la clarté des documents et des pièces diplomatiques, les causes et les responsabilités allemandes ; la politique d'hégémonie mondiale suivie depuis trente-cinq ans par l'Allemagne, et la met en parallèle avec la politique française d'équilibre, qui montre la France comme une nation profondément pacifique. Florent Matter dénonce les menées néfastes, en somme, du parti, qui rêvait d'un rapprochement franco-allemand, sans tenir compte de l'étrange fatalité que le principe du Lutheranisme et les conséquences philosophiques que Kant, Hégel et Nietsche en ont tirées, ont fini par imposer au peuple allemand tout entier. Et nous met en garde, enfin, contre la campagne entreprise, en Allemagne, pour la révision ou, plus justement, pour l'annulation du Traité de Versailles, et contre les dangers du Pacte de Locarno. Ouvrage de valeur et des plus instructifs.

A. R.

Romans

Damase Potvin. — *Le Français*, roman paysan du Pays de Québec. Un vol. in-8°, 346 pages (Édouard Garand, éd. Montréal).

Dans une intrigue sans complication, en un décor merveilleux, qui nous fait passer par des alternatives de froid arctique et de chaleur excessives, durant lesquelles nous admirons la splendeur de la terre, étincelante sous la vague d'or des blés mûrs, l'auteur a fait se dérouler l'existence calme, troublée seulement par la préoccupation de conserver sa terre, d'un agriculteur canadien. Et cette lutte pour que sa fille puisse après lui continuer de posséder ces champs que son grand-père et son père ont défrichés et arrachés pouce par pouce à la forêt, a vraiment quelque chose d'émouvant et de grand. Mais ce qu'il faut noter, et qui fait le meilleur du mérite de ce roman, c'est l'impression d'honnêteté, le calme de conscience, la hauteur de mentalité, chez ces êtres très simples, et même très simplistes, qui soutenus par une ferme croyance religieuse, suivent, sans se laisser entamer par le scepticisme d'aujourd'hui, la grande loi du devoir, non pas de celui qu'imposent les lois ou les conventions sociales, mais de ce devoir que Dieu lui-même a écrit au plus intime de notre conscience. Ce livre écrit dans une langue bien française, qui s'apparente de si près à celle des grands classiques, qu'elle en a gardé par moment quelque archaïsme, est, dans toute la plénitude du mot, une œuvre saine, qui fait le plus grand honneur à son auteur.

A. R.

Charles Géniaux. — *Les Faucons*. Un vol. in-16 251 pages (E. Flammarion, édit.)

Deux êtres qui s'adorent, se séparent, en pleine jeunesse, renoncent par devoir à leur affection et rompent toute vie commune, s'isolant dans une solitude volontairement acceptée, tandis qu'ils continuent de s'aimer. Voilà le thème de ce roman. On ne saurait imaginer une situation plus effroyable; ni, surtout, atteindre à une telle puissance de concentration, que d'enfermer, dans une intrigue aussi simple, une pareille force d'émotion. Cette douleur muette, cette peine intime, si jalousement dissimulée, et qui transparaît seulement dans l'expression de lassitude, et le voile de désenchantement, qui enveloppe toute l'action d'une femme de mélancolie, cette peine est profondément touchante. Elle émeut d'autant plus, qu'elle est sans éclats; on sent qu'elle mine lentement ces deux victimes d'une extraordinaire fatalité, dont le cœur ne demandait qu'à s'épanouir à la chaleur de leur mu-

tuel amour. Malheureusement, on ne sait quel terrifiant mystère d'atavisme les a affligés de trois enfants difformes : un nain, une idiote, une paralytique. Et c'est pour cette raison qu'ils se sont séparés. Ainsi, à la douleur de leur isolement, s'ajoute chaque jour le spectacle navrant de ces infirmes. Quel martyre! — Charles Géniaux a enchâsse ce drame cruel dans la lumière de descriptions magnifiques; et sans nuire à l'intérêt qui s'attache aux protagonistes, il a su nous intéresser aussi aux personnages du second plan; en particulier au pauvre nain, qui est un musicien de génie, et qu'il a campé avec vérité et mesure dans le monde un peu louche de la bohème de Montmartre, où il fréquente par dégoût de sa disgrâce physique, et aussi, pour se venger des dédains de son père. — C'est une belle œuvre, qui affirme, une fois de plus, la maîtrise de Charles Géniaux. A. B.

Littérature

A. Brou. — *Le Dix-Huitième Siècle littéraire*. L'Encyclopédie-Voltaire. Un vol. in-16, 430 pages (Téqui, édit.)

Voici le second volume d'une œuvre considérable sur le XVIII^e^ siècle littéraire. Le premier volume avait traité les précurseurs de l'Encyclopédie; celui-ci aborde cette fameuse Encyclopédie en la plaçant dans son cadre. Après avoir tracé un tableau des esprits vers 1750, l'auteur nous fait pénétrer dans la société polie de la même époque; il passe ensuite à l'historique de l'encyclopédie, traite de ses doctrines, de sa répercussion dans les Salons et à l'étranger. Après avoir énuméré les encyclopédistes et analysé leurs œuvres, il étudie — en marge de l'encyclopédie — les grands esprits du temps.

Tout cela, très complet, très documenté, avec l'énumération consciencieuse des différentes sources où l'auteur a puisé, est écrit sous la lumière de la foi catholique, mais sans parti pris aucun, avec le juste souci de rendre à chacun ce qui lui est dû. A. R.

Hector Laisné. — *Le Message de Beethoven*. Un vol. in-16, 109 pages (Picard, édit.)

H. Laisné, chef d'orchestre de la *Schola Ludorum*, a réuni dans ce volume différentes conférences faites dans divers cercles populaires. Il nous définit le but qu'il poursuit; s'il nous parle de Beethoven « c'est pour nous le faire, non pas connaître, mais aimer, admirer et nous faire trouver auprès de lui — par lui — en entendant parler de lui une vivante et humaine raison de vivre dans ce siècle de lumières et de science, où tant de lumières et de science éblouissent ou obscurcissent les consciences. »

Avec une compétence indiscutable, mais surtout avec une compréhension très vive du maître — qu'il admire et qu'il vénère — l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité du grand artiste; il analyse ses œuvres dont il dégage la sublime beauté et les hauts enseignements. A. R.

Pierre Moreau, Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). — *Le Victorieux XX^e^ siècle*. Un vol. in-16, 230 pages (Plon, édit.)

Dans ce nouveau livre — « *Le Victorieux XX^e^ siècle* » Pierre Moreau analyse, avec un rare sens critique, des œuvres très différentes, mais dans l'analyse desquelles il apporte une remarquable pénétration, et fait preuve d'une psychologie du plus haut intérêt. Et c'est, sans complaisances, — une critique de bonne compagnie, pleine d'urbanité, de tact, de délicatesse; une compréhension subtile, en même temps qu'une connaissance profonde de l'auteur et du sujet; un art de relier entre eux, dans les visions, les idées qui leur sont communes, ces écrivains, pourtant si différents; et de montrer les affinités secrètes qui reconstituent quand même leur unité, — et en dépit des théories, des questions d'écoles, et de leurs propres tendances, les font demeurer des écrivains de leur temps, et profondément Français. Voilà ce que l'on trouvera dans cette série de critiques, remarquable à tous égards, et qui a encore le mérite, peu commun, d'être écrit dans une langue très pure, et d'un style facile, harmonieux sans mièvrerie, et sous le charme duquel se cache jalousement une prodigieuse érudition. A. R.

Divers

Damas Potvin. — *La Baie*. Récit d'un vieux colon Canadien français du Pays de Québec. 1 vol. in-8°, 90 pages (Edouard Garand, éd., Montréal.)

Dans ce bref récit, Damas Potvin nous dévoile l'existence si dure des colons qui entreprirent de défricher les forêts de la province de Québec, et de les convertir en terres arables. En écoutant les souvenirs de ce vieillard de quatre-vingts ans, on se rend un compte très exact de ce qu'ils durent déployer de volonté et de résistance physique et morale pour arriver à un résultat qui leur assurât la possession de la terre et leur permît de conserver leur langue et leur personnalité. A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin polonais

Dans les premiers jours qui suivirent le coup d'État, la situation entre Posnan et Varsovie était très tendue, d'autant plus que le Maréchal Pilsudski n'a explique d'aucune façon les motifs de ses actes. Par conséquent on interprétait les événements de façon différente et d'une manière générale on leur attribuait le caractère d'une révolte armée de la gauche contre la droite parlementaire.

La présidence du Conseil a été confiée à M. Casimir Bartel, parlementaire de gauche, qui dans l'apparence semblait justifier ce point de vue.

La vacance à la présidence de la République obligeait M. Bataj de convoquer immédiatement l'Assemblée pour l'élection du nouveau Président.

Les partis d'opposition ont demandé la convocation de l'Assemblée dans une autre ville que Varsovie, ils refusaient de se rendre dans la capitale ou ils craignaient de subir un nouveau coup de force du côté du maréchal.

Après de longs pourparlers entre le Président Bataj et les partis et malgré l'opposition des partis de droite,

l'Assemblée Nationale fut convoquée à Varsovie pour le 31 mai.

Deux jours avant l'Assemblée le Maréchal Pilsudski a réuni les représentants des partis, sauf le parti national populiste qui n'accepta pas l'invitation et a fait une déclaration contenant une critique violente des partis politiques du parlement et du régime parlementaire en général.

Voici quelques passages de ce discours :

« Je ne m'engagerai pas, a déclaré le Maréchal, dans une discussion sur les événements du mois de mai. Je m'y suis décidé moi-même d'accord avec ma conscience et je ne vois pas l'utilité d'en fournir les explications.

Les causes principales de l'état de choses actuel en Pologne ont été l'impunité de divers actes qui auraient dû être réprimés ainsi que la prédominance de l'intérêt des particuliers et des partis.

Dans l'État restauré on n'a pas vu se produire la renaissance de l'âme nationale.

On a abusé des libertés démocratiques au point de faire haïr toute démocratie.

Lorsque j'étais la dernière fois au Belvèdère chez M. Wojciechowski, continua le Maréchal, j'ai eu vraiment pitié de lui. Cet homme s'effondrait littéralement et avait vieilli dans cette lutte continuelle contre les pouvoirs législatifs. Lorsque je m'efforçai de l'engager à ne pas se soumettre aux influences des partis, il me répondit qu'il aurait désiré sincèrement s'opposer à ces derniers, mais qu'il sentait bien qu'il céderait. Voilà les conditions dans lesquelles on place ceux qu'on choisit pour représenter l'État.

Les événements ont pris une tournure telle qu'il m'était loisible de ne pas vous admettre dans la Salle de l'Assemblée Nationale en me gênant nullement avec vous, mais je tente encore une épreuve pour voir si on peut encore diriger en Pologne les intérêts de l'État autrement que par la force. Je ne veux exercer aucune pression, mais je tiens à avertir que la Diète et le Sénat sont des institutions les plus haïes. Aucune pression ne sera exercée contre vous. J'ai donné la garantie des élections libres du Président de la République et je tiendrai ma parole. Mais je vous préviens, ne concluez pas avec les candidats à la Présidence aucun accord des partis. Le candidat à la Présidence doit s'élever au-dessus des partis et doit savoir représenter la nation tout entière. »

Dans une autre interview accordée à la Presse le Maréchal a précisé encore mieux ses opinions sur le régime parlementaire en se proclamant partisan d'un libre choix des ministres par le Chef de l'État :

« Aussi bien chez nous que partout ailleurs, on entend parler de la nécessité d'un gouvernement fort. Mais qu'est-ce qu'un gouvernement fort ? Le principe même de la force réside dans les décisions pouvant être suivies d'un effet dans un temps déterminé. Je ne peux pas me figurer la véritable force autrement, il faudrait pourtant que, conformément aux principes de la démocratie, le gouvernement pût être responsable des décisions qu'il prend. Mais pour cela il faudrait qu'il pût décider pour pouvoir assumer des responsabilités. Cependant, conformément à l'usage en cours chez-nous, la formation même du gouvernement ne dépend pas du Président de la République, mais bien, comme nous l'avons pu l'observer au cours de ces temps derniers, de longs et interminables palabres entre les clubs parlementaires des partis et les coteries diverses.

Ainsi, tous ne font que parler d'un gouvernement fort tous posent cette question, mais les sénateurs et députés eux mêmes déjà au moment de la formation du gouvernement font tout ce qu'ils peuvent pour que le Gouvernement perde les neuf dixièmes de ses forces par des « pacta conventa », conclus avec les groupements parlementaires, les clubs, les coteries qui se sont prononcés pour un ministre sous la menace de retirer leur adhésion au cas où ce nouveau lutteur ne donne satisfaction à toutes les demandes de protection, à tous les caprices de MM. les Députés et Sénateurs, de leurs parents, amis et connaissances, de leurs cousins et cousines, sans compter des électeurs particulièrement influents.

Le Président de la République peut se tromper dans le choix des Ministres, mais il est plus facile de réparer cette erreur que d'obliger le Gouvernement à s'empêtrer dès le début dans des obligations multiples à l'égard des groupements parlementaires, des fractions, des clubs, des fractions et des coteries des députés et sénateurs. Qu'il me soit donc permis d'exprimer l'espoir que, afin d'éviter une nouvelle crise, cette fois bien plus grave, la Diète et le Sénat voudront bien tenir compte de ce que, le cas échéant, il serait peut-être préférable de ne pas s'exposer et de ne pas exposer le pays à la tentative de perpétuer ces mauvais us et coutumes répandus parmi députés et sénateurs ».

Ces opinions appartiennent à l'ordre des idées très répandues en Pologne, dans beaucoup de milieux. Le parlementarisme intégral tel qu'il a été organisé par la Constitution du 21 mars était depuis longtemps l'objet de vives critiques.

Le désir d'accroître les pouvoirs du Président de la République était général ; un mois avant le coup d'État, le parti démocrate chrétien a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi modifiant dans cet esprit la constitution. Par conséquent, les idées exprimées par le Maréchal Pilsudski ont contribué à affaiblir l'opposition parlementaire. D'autre part, les demandes faites par le Maréchal et par le gouvernement en vue de s'assurer le concours des milieux intellectuels et conservateurs ont contribué à apaiser les esprits montrant aux partis de droite que le nouveau gouvernement chercherait, en effet, à se placer uniquement sur un terrain des intérêts essentiels de l'État, sans se prêter à la politique des partis d'extrême-gauche.

La popularité du Maréchal Pilsudski a été une des armes principales dans les luttes politiques, menées par la gauche contre la droite. Le nom de Pilsudski était le symbole de la gauche entière et par conséquent le Maréchal s'imposa comme le seul candidat de la gauche à la Présidence de la République.

On reprochait au Maréchal, aussi bien du côté de la gauche que du côté des éléments conservateurs, de s'être arrêté à mi-chemin en revenant à la légalité au lieu d'établir la dictature. L'extrême gauche s'attendait à des réformes de régime social très avancées et les conservateurs, d'accord avec Pilsudski au sujet de la réforme constitutionnelle, demandaient des réformes immédiates sans recourir aux chambres législatives dont la situation devint en effet paradoxale.

La séance de l'Assemblée Nationale s'est déroulée en plein calme. Deux candidatures ont été posées, celle de M. Adolphe Bninski voïevode de Posnanie, candidat de droite et celle du Maréchal Pilsudski. L'état d'esprit qui régnait au Parlement rendait l'élection du Maréchal Pilsudski certaine. Pour la gauche c'était une candidature qui s'imposait et dans le centre de la Chambre on s'était rendu compte que Pilsudski représentait une

force morale considérable et on admettait qu'une fois qu'il s'est trouvé au Pouvoir, il fallait le reconnaître; on croyait aussi que pour éviter des luttes politiques stériles et nuisibles à l'État, il était désirable qu'il prenne ouvertement toute la responsabilité du Gouvernement.

En effet, Pilsudski fut élu au premier tour. Et ce fut une surprise pour tous quand il refusa d'accepter la plus haute magistrature de la République. C'est surtout les partis de gauche qui se sont trouvés dans une situation fâcheuse vis-à-vis de leurs électeurs.

La foule formée en grand cortège dans les rues de la capitale pour acclamer le nouveau président était complètement déçue et désorientée. Les Députés ne savaient comment s'expliquer devant elle.

Le Maréchal Pilsudski proposa la candidature de M. Ignace Moscicki, Professeur à l'École Polytechnique de Lwow, ancien Professeur à l'Université de Fribourg.

Le lendemain M. Moscicki fut élu au second tour Président de la République. Les autres candidatures étaient celles de M. Bninski, candidat de la droite, et celle de M. Marek, candidat socialiste, qui n'avait cependant qu'un caractère de démonstration.

Le nouveau Président prêta serment à la Constitution au Palais Royal de Varsovie.

Ainsi se termina le coup d'État du Maréchal Pilsudski.

***

La tension entre Poznan et Varsovie s'est apaisée par suite du rétablissement du pouvoir central légal, ainsi que grâce à l'action patriotique des chefs de la droite, tels que : MM. Trampczynski, Président du Sénat, et Roman Dmowski, ancien Président du Comité National à Paris.

Les chefs de la droite ont montré qu'ils savaient dans les moments décisifs oublier les antagonismes personnels, sacrifier l'intérêt des partis et ne guider leur activité politique que pour l'intérêt suprême de l'État, quels que soient les sacrifices à faire de la part des individus, des partis, ou des provinces entières.

Le Président de la République élu par l'Assemblée Nationale, les Chambres législatives non dissoutes, dans l'apparence la situation précédant le coup d'État semblait être rétablie.

Cependant un grand changement s'est produit dans les rapports réciproques du Gouvernement et du Parlement. La dépendance du Gouvernement vis-à-vis des partis politiques a été anéantie et le prestige du pouvoir exécutif vis-à-vis du Parlement a été renforcé.

Le Parlement n'ayant aucune influence sur la formation du nouveau ministère, de ce fait est devenu très limité dans son pouvoir. Le rôle prépondérant du Législatif sur l'Exécutif a été renversé. Il est à noter que désormais le Président de la République assiste aux séances des Ministres. Le changement n'était que psychologique mais non moins important, et l'opinion entière a ressenti la nécessité de trouver des nouvelles formes constitutionnelles qui correspondraient mieux au besoin du pays. Par conséquent, le coup d'État a déclanché une discussion animée dans la presse et dans les milieux politiques sur les réformes constitutionnelles.

Encore, avant le coup d'État, le parti de la démocratie chrétienne a déposé à la Chambre un projet de loi, tendant à donner au Président de la République le droit de dissoudre la Chambre par un simple décret contresigné par le Président du Conseil. Cette idée a été reprise par les partis et par le Gouvernement.

D'autre part, les différents projets de modifications de la Constitution élaborés par les partis politiques et par le Gouvernement prévoyaient des réformes plus profondes.

Les points principaux de ces projets étaient les suivants :

Le Président de la République aurait le droit de veto motivé à l'égard des lois. En cas de second vote de la loi par les Chambres le Président serait obligé de la publier. (Le projet élaboré par le Parti Chrétien National prévoit dans ce cas une majorité de 3/5 de voix.)

Le Président de la République aurait le droit de promulguer des décrets-lois en cas de vacances des Chambres.

Le nombre des Députés serait réduit à 300, et celui des Sénateurs à 100 (projets du parti « Piast » et du Parti Chrétien National).

Les compétences et la composition du Sénat seraient profondément modifiées. On envisage l'élection des Sénateurs par les Associations Économiques, les Universités, etc...

Un Conseil d'État serait créé auprès du Gouvernement; une Cour spéciale serait créée pour examiner la constitutionnalité des lois (projets du parti chrétien national).

L'âge des Députés serait porté à 30 ans, au lieu de 25 et les électeurs à 25 ans au lieu de 21 (parti « Piast »).

A côté des problèmes constitutionnels se posait la question de la loi électorale; le Gouvernement n'a donné aucune initiative à ce sujet — le parti du Centre « Piast » a proposé le scrutin uninominal. — Les 5/6 des députés seraient élus dans les arrondissements et 1/6 par la liste d'État; ainsi les partis plus importants seraient plus nombreux.

Ce projet prévoyait l'autorisation du gouvernement de promulguer la loi électorale par décret. Par conséquent, il est intéressant de souligner que le Gouvernement du coup d'État n'a pas rencontré d'opposition de la majorité de la Chambre — au contraire. — Dans les milieux parlementaires on était plus avancé en ce qui concerne le problème de l'augmentation des pouvoirs de l'exécutif que dans les milieux gouvernementaux.

Cette situation qui était une preuve éclatante de l'esprit de conciliation et d'une compréhension des intérêts de l'État dans les milieux parlementaires, rendait possible la coopération du nouveau gouvernement avec les Chambres; la Diète a voté avec une grande majorité le 24 juin, les préliminaires du budget présenté par le Gouvernement et on ne craint plus qu'un conflit survienne entre le Gouvernement et les Chambres.

Le Ministère Bartel projette l'ajournement des Chambres après le vote des modifications de la Constitution et les nouvelles élections en 1927.

Les partis politiques pourront profiter du temps d'ajournement des Chambres pour réorganiser leurs cadres électoraux et pour reviser et approfondir leur programme politique.

Le 23 juillet la Chambre a voté en troisième lecture une loi contenant les modifications de la Constitution et une loi donnant au gouvernement le droit de légiférer par décrets.

Les mesures prises par le nouveau gouvernement ainsi que son programme économique exposé par M. Klarner, Ministre des Finances, et par M. Kwiatkowski, Ministre du Commerce et de l'Industrie, ont établi la confiance du pays dans la politique économique du gouvernement.

Le cours du zloty s'est élevé après le coup d'État et fut

stabilisé en 9,20 zloty pour un dollar; la balance commerciale continue d'accuser un excédent d'exportations dépassant 40 % du chiffre global du commerce; le nombre des chômeurs a sensiblement diminué; des capitaux américains importants viennent d'être engagés dans l'industrie polonaise du zinc; la réserve d'or et des devises de la Banque de Pologne s'est accrue de 12 millions; les prévisions de la récolte sont des meilleures - par conséquent la vie économique et sociale semble se trouver dans la voie de l'amélioration générale et ne demande qu'une stabilité politique à l'intérieur et une coopération internationale aussi bien dans le domaine politique qu'économique.

Adam de Piaseçki.

BULLETIN MARITIME

LE « MARIETTE PACHA »

I. — Les caractéristiques.

Les Messageries Maritimes mettent en ligne le 7 septembre prochain sur l'Égypte et la Syrie un magnifique paquebot sur lequel nous donnons ici des renseignements aussi complets que possible.

Les principales caractéristiques du *Mariette-Pacha* sont les suivantes :

Jauge brute.....	13.336 tx.
Longueur hors tout.....	156 m. 70
Largeur hors tout.....	19 m. 17
Creux au pont principal...	13 m. 36
Déplacement en pleine charge	15.170 tx.
Force en chevaux.....	10.000 HP.

Le *Mariette Pacha* a été aménagé pour recevoir :

2 passagers en 1 appartement de grand luxe à 2 lits
2 passagers en 1 cabine de luxe à 2 lits;
4 passagers en 2 cabines de demi-luxe à 2 lits;
2 passagers en 2 cabines de demi-luxe à 1 lit;
197 passagers de 1re classe en cabines à 1, 2 ou 3 couchettes;
133 passagers de 2me classe en cabines à 2, 3 ou 4 couchettes;
128 passagers de 3me classe en cabines à 2, 3 ou 4 couchettes;
500 passagers d'entrepont en couchettes superposées 2 à 2.

Les aménagements de 1re classe comprennent une salle à manger de 158 couverts avec 2 salles à manger annexes de 32 couverts pour les enfants. Sur le pont supérieur, se trouve, communiquant par un ascenseur avec la salle à manger, un vaste hall continué sur l'avant par un jardin d'hiver et relié sur l'arrière par deux galeries à un salon de musique; un fumoir avec terrasse s'ouvrant sur l'arrière et une salle de jeux pour les enfants complètent ces locaux communs dont la décoration est particulièrement soignée.

L'appartement de grand luxe comporte, outre la chambre à 2 lits, un salon, une salle de bains et un compartiment à bagages.

La cabine de luxe a également une salle de bains et les cabines de demi-luxe disposent de salles de bains communes à 2 cabines. Toutes ont une grande armoire à bagages.

Les cabines de 1re classe à 1, 2 ou 3 couchettes sont toutes claires et bien aérées. Les couchettes ne sont, en aucun cas, superposées. Dans les cabines à 3 couchettes, la troisième, identique aux deux autres, est dissimulée sous le siège d'un confortable canapé, siège qu'il suffit de faire tourner sur lui-même pour faire apparaître la couchette. Les lavabos ont l'eau courante chaude et froide. Des armoires à glace et des placards pour les bagages complètent l'ameublement.

Les cabines de 2me classe, également claires, reçoivent aussi l'eau chaude et l'eau froide. Les locaux communs comprennent une vaste salle à manger avec deux carrés pour les enfants, un fumoir et un salon de musique. La décoration, plus sobre qu'en 1re classe, n'est cependant ni moins soignée ni de moins bon goût.

Les passagers des 3mes classes et les émigrants, logés dans la partie avant du paquebot, disposent sur le pont supérieur d'emplacements spacieux. La salle à manger des 3mes classes, particulièrement soignée, est toute en ébénisterie.

Le navire, malgré ses installations importantes pour les passagers, dispose encore d'un volume de cales et d'entrepots pour les marchandises d'environ 7.500 mètres cubes.

Les manipulations se font au moyen de 6 grues électriques de 3.000 kgs, de deux mâts de charge de 5 tonneaux, de deux mâts de charge de 1.500 kg. et d'un mât de charge de 10 tonneaux.

Signalons ici qu'au point de vue esthétique la substitution presque totale des grues aux mâts de charge allège heureusement la silhouette du navire.

L'appareil moteur et évaporatoire se compose de 7 chaudières Prudhon-Capus, chauffant au mazout, alimentant deux machines alternatives à triple expansion et dont les gaz chauds s'évacuent par 3 cheminées.

Il est à remarquer que les Messageries Maritimes ont cru devoir revenir à l'emploi des machines alternatives malgré la vogue dont ont joui jusqu'à ces derniers temps les turbines. Des machines alternatives, telles que celles du *Porthos* ou du *Sphinx* qui ont servi de propotypes à celles du *Mariette Pacha*, ont donné des résultats tellement parfaits au point de vue de l'absence de vibrations et de régularité de la marche que des turbines ne leur sont pas préférables.

II. — La Décoration.

La décoration du *Mariette-Pacha* a été l'objet d'études tout particulièrement attentives comme l'avait été déjà, d'ailleurs, le *Champollion* qui le précéda d'une année sur la même ligne.

Dans le jardin d'hiver, qui se trouve en haut de la descente des premières et est un lieu de réunion des plus agréables, un grand panneau de M. Gilbert Galland attire nos regards : c'est le temple colossal d'Abu Simbel en Nubie — évocateur des œuvres monumentales découvertes par Mariette en Haute-Égypte.

Au centre, l'air est rafraîchi par un jet d'eau dont la courbe mouvante rend plus rigides les colonnes de marbre cipolin, à chapiteaux lotiformes, qui l'entourent. Le soir, une dalle lumineuse éclaire du plafond ce jet d'eau qui retombe dans deux vasques de marbre jaune.

A l'entour, des tables à fleurs et des jardinières donnent une atmosphère de véritable parc fleuri.

Au mur, des motifs de marqueterie rappellent les rites de la religion égyptienne ; voici les cartouches royaux ; les serpents sacrés, les vautours sacrés, portant le sceau d'éternité, les protocoles surmontés du faucon et enfin le « didou ».

Ce « didou », que l'on retrouve un peu partout dans la décoration du *Mariette-Pacha*, mérite une mention spétiale. Le « didou » était, au début, le tronc d'arbre dégarni de feuilles et de branches, fétiches d'Osiris. Par la suite on régularisa l'image, et on fit d'elle le symbole des quatre piliers du ciel dont les chapiteaux, vus en file, se superposent l'un à l'autre. Il exprimait la durée, et sa forme, qui rappelle vaguement celle de l'épine dorsale, avait donné aux Égyptiens l'idée de l'identifier avec cette partie du corps. Pour le consacrer, il était nécessaire de réciter cette formule : « Ton épine dorsale est à toi, ô Dieu dont le cœur est immobile ! mets-toi sur le flanc car je verse l'eau sous toi et voici que je t'ai apporté ce « didou » afin que tu te réjouisses de lui ! »

On plaçait cette amulette autour du cou des défunts, dans leurs tombes, afin qu'ils puissent, suivant la croyance, franchir les portes du ciel et recevoir les gâteaux, les poissons, les viandes déposés sur l'autel d'Osiris.

Mais revenons à la décoration du *Mariette-Pacha*.

Le hall nous conduit au salon de musique des premières classes où les yeux sont immédiatement attirés par un curieux bas-relief copié par Jean Luc : « Le Fellah porteur d'eau », évocation des eaux du Nil qui sont toute la vie de l'Égypte. Au-dessous de ce bas-relief une cheminée de marbre, copie exacte de la cheminée de Napoléon Ier dans la salle des Pyramides de sa maison de San Martino à l'île d'Elbe, porte un médaillier de bronze contenant différentes médailles à l'effigie de Mariette Pacha offertes par S. A. Fakhry Pacha, ambassadeur d'Égypte à Paris, à la Compagnie des *Messageries Maritimes*. Les chenêts de cette cheminée, composés dans le style égyptien, sont des répliques du Dieu-Chat tel qu'il est représenté au Musée de Koulaq.

Face à la cheminée une grande toile de Jean Lefeuvre représente des musiciennes et des danseuses à la manière égyptienne modernisée.

Ici, les colonnes de citronnier sont papyformes et à chapiteaux ouverts ; elles ont été inspirées par les colonnes de Tell-el-Amarna.

Le long des murs des motifs de marqueterie représentent « l'œil mystique » (Ouzait), en souvenir de l'œil d'Horus-Faucon dont les larmes ont donné naissance à toutes les substances utiles, le vin, l'huile, etc... Nous y retrouvons encore le « didou » et aussi la Coupe et le Scarabée sacré aux ailes déployées qu'on appelle encore Khaprourou, c'est-à-dire « tout ce qui est ».

Les fauteuils sont inspirés de sièges trouvés dans les récentes fouilles du tombeau de Thout-ank-Amon.

Un piano, de style égyptien, lui aussi, malgré sa marque bien française, complète cette pièce admirable.

⁂

Le dôme de la salle à manger des premières classes, largement éclairée par une verrière-plafond, est entouré de six grands piliers en bossé (bois d'Afrique) avec application de citronnier de Ceylan qui sont inspirés des piliers du Temple de Thoutmès III à Karnak. Les pilastres de moindre importance qui décorent le pourtour ont été dessinés d'après ceux du Zaoui-el-Meitin. Autour du dôme quatre fresques de Jean Lefeuvre évoquant dans la manière égyptienne le Pain, le Vin, la Chasse, la Pêche sont soutenues par des grappes de raisin en marqueterie d'ébène de Macassar, de padouk et de bois de rose. Dans l'escalier, le célèbre « Pilier au Scarabée » d'Amenophis III, que l'on voit à Karnak sur les berges du Lac Sacré, est reproduit en acajou rose.

⁂

Comme à bord du *Champollion* le fumoir des premières classes du *Mariette-Pacha* pourrait s'appeler le « Bar de la Licorne ». C'est une reproduction charmante d'une taverne moyennageuse en noyer et vieux chêne à panneaux de maroquin rouge.

Sur les murs, d'admirables toiles de Mathurin Meheut ont été inspirées par la « Dame à la Licorne » et par une « Vie de saint Étienne », tapisseries du XVe siècle que l'on peut voir actuellement au Musée de Cluny à Paris.

On sait que la licorne est l'emblème des *Messageries Maritimes ;* il était naturel que l'une des pièces du paquebot en rappelât la légende fabuleuse...

⁂

L'appartement de grand luxe comprend un salon en citronnier et érable véritable avec d'importantes décorations de marqueterie représentant des paons et des feuillages et une chambre en même bois décorée de fleurs. La salle de bains, en marbre « fleur de pêcher » et jaune, comporte un médaillon de marbre : « La jeune fille à la colombe » d'Auguste Cornu.

⁂

Puis ce sont, en secondes classes, d'autres pièces de moindre importance mais dont la décoration a été, aussi, l'objet d'un soin tout particulier de la part des architectes et des décorateurs. Voici le salon des enfants avec trois vigoureuses toiles de S. Sesboüé évoquant des « numéros » sensationnels de cirque : « L'Écuyère », « Les Clowns », « Le Jongleur ».

Dans le bureau des renseignements, un portrait de Mariette Pacha, reconstitué par S. Sesboüé, d'après de nombreuses photographies ou gravures et suivant des indications très précises données par Mariette Bey, fils de Mariette Pacha, représente Mariette dans un des costumes qu'il portait en Égypte. Puis, ce sont encore, dans le salon des deuxièmes classes, un bas-relief de poirier sculpté « Nymphes et petits faunes » d'Auguste Cornu, dans le fumoir, décoré de panneaux de marqueterie, une peinture de Brenet « Éléphants dans la forêt ; dans la salle à manger, enfin, un grand panneau décoratif de Léo Fontan représente un paysage de fantaisie (fleurs et végétations féeriques)...

Le Gérant : M. HEDAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 17 64e ANNÉE 4 SEPTEMBRE 1926

UN GRAND ÉCRIVAIN ÉTRANGER : ISRAËL ZANGWILL

Israël Zangwill est mort le 1er août, à soixante-trois ans, dans une clinique du Comté de Sussex.

Quoique Charles Péguy, dès 1905, eût publié dans les *Cahiers de la Quinzaine*, le beau poème en prose *'Had Gadya*, Israël Zangwill restait, en France, ignoré du grand public. C'est à la *Revue Bleue*, sous la direction de M. Paul Flat, que revient l'honneur d'avoir appris aux lecteurs français le nom de ce grand écrivain, par la publication dans ses colonnes, en 1909, de *Joseph le Rêveur*, conte d'une étrange beauté, bientôt suivi de *Uriel Acosta*, qui en est la contre-partie, du *Polisseur de verres* et de la *Tombe anticipée* (1).

Israël Zangwill est né à Londres, en 1864 ; son père, humble israélite, immigré de Hollande, mais dont la famille, comme le nom le suggère, fut probablement originaire de Pologne ou de Galicie, était cultivé, passionné de littérature ; il communiqua sa passion à son fils. A dix ans, l'enfant, doué de facultés que M. Augustin Filon qualifie de « prodigieuses » et qui lui attirèrent de nombreux protecteurs, composait un roman de mœurs scolaires que ses camarades goûtèrent fort. A dix-huit ans, en collaboration avec un ami (assez riche pour les faire imprimer), il publiait, sous forme de livraisons populaires à un penny, des Scènes de la vie juive dans l'East-End, que le quartier désigné s'arracha. (Il s'en vendit, dans une petite librairie d'une rue détournée, plus de 400 exemplaires en quelques jours). Mais il se destinait à l'enseignement, et ses maîtres effrayés d'un succès qui frisait le scandale, le forcèrent d'opter entre la littérature et le professorat. Il lui fallait gagner sa vie ; il professa donc pendant six ans à l'école de Spitalfields. Mais la passion d'écrire le ressaisit, et le voilà journaliste. A la fois rédacteur et éditeur d'*Ariel*, feuille comique, mélange de bons mots, d'anecdotes, de critique, de satire et d'ironie pince-sans-rire, il entreprit cette tâche ingrate d'être amusant à jour, à heure fixe. Ce rôle ne pouvait plaire longtemps à un haut esprit, avide de s'élever encore et d'exercer sur ses contemporains une action intellectuelle. C'est déjà las de ce métier que, sur la demande d'un éditeur rencontré par hasard, il accepta pourtant de collaborer à une série d'histoires gaies, et il lui apporta, quelques semaines après, un roman humoristique d'une fantaisie étourdissante, où se glissaient quelques vérités sur la vie sociale et la vie littéraire : *The Bachelor' Club* (Club des Vieux Garçons) bientôt suivi du *Club des Vieilles Filles*, dont l'ensemble forme le *Club des Célibataires*.

Je ne résiste pas à l'envie d'en résumer quelques épisodes. Les douze membres du Club des V. G., qui ont juré de fuir le mariage, finissent tous par manquer à leur serment, pour des raisons qui ne sont jamais des raisons d'amour. L'un, critique dramatique et, tous les soirs, muni de deux billets dont il a un mal infini à placer le second, se fiance uniquement pour caser ce second billet. Un autre, à qui ses parents ont légué une vieille servante, très mauvaise cuisinière, qui lui abîme l'estomac, l'épouse afin que, devenue maîtresse de maison,

(1) *Rêveurs du Ghetto*, vol. I (Crès).

elle prenne elle-même une cuisinière, et délivre son estomac. Un troisième, âgé de vingt-trois ans, mais qui en paraît trente, est affligé d'un « oncle des Indes » (1) qui n'a que cinq ans, et cela le couvre de ridicule ; pour y échapper, il épouse une vieille fille qui, étant la tante du petit, le rend par alliance l'oncle de son oncle !... etc., etc. Tous les membres ayant convolé, le Club se dissout, et on découvre que le Président était bigame et l'avait fondé pour dérouter les soupçons et éviter la poursuite de ses deux femmes...

L'ouvrage eut un succès fou ; ce un jour Israël Zangwill connut la célébrité. Deux éditions s'enlevèrent en vingt-quatre heures.

Enhardi par cette réussite, il se décida à aborder des sujets d'une plus haute portée.

En 1893, parurent *The Children of the Ghetto*, *Merely Mary-Ann*, *Ghetto Tragedies* :

En 1891 *The King of Schnorrers* :
1895 *The Master* ;
1896 *Without Prejudice* ;
1898 *Dreamers of the Ghetto* ;
1899 *Ghetto Tragedies* ;

Et en 1900, après son mariage avec Miss Ayrton, fille d'un professeur bien connu, *The Mantle of Elijah* ; peinture de mœurs contemporaines, qui n'a de biblique que le titre. « Dès cette date, dit M. Léon Treich (2), il est un des plus grands romanciers anglais ».

En 1903 *The grey Wig* :
1907 *Ghetto Comedies* ;
1910 *Italian Fantaisies* ;
1917 *The Principle of Nationalities* ;
1919 *Chosen people* ;
1920 *The Voice of Jerusalem*.

De cette œuvre si vaste, se dégage une essentielle originalité : Zangwill a le premier révélé la psychologie juive, jusque-là obscure ou conventionnelle. Il a ouvert la voie, suivie depuis par tant de nos écrivains, car la mode s'en est mêlée : la curiosité du public a réclamé des études juives, si bien que Zangwill me dit un jour en riant, avec son léger accent londonien qu'il n'a jamais perdu : « En France, on ne voulait pas de mes livres, parce qu'ils étaient juifs ; à présent, s'ils ne sont pas juifs, on n'en veut pas ».

Cette psychologie juive était surtout une révélation pour nous, Français, car les Juifs en France, assimilés, mêlés à la vie générale n'ont pas de vie à part. A Londres, au contraire, comme à New-York, le Ghetto survit — non pas certes celui du passé — un ghetto libre, une agglomération ayant son existence propre, ses cafés, ses théâtres, ses poètes, ses romanciers, mais qui vit quand même derrière sa barrière de préjugés. Nul ne pouvait mieux que Zangwill, qui avait vécu parmi eux dans ce quartier pauvre de Spitalfields, peindre les Juifs des classes ouvrières, leurs mœurs, leur misère, leurs pensées toujours hantées par les problèmes métaphysiques, (si bien que dans les plus pauvres ateliers-chambres de l'East-End ou de Whitechapel, il y a toujours un livre, et, qu'au milieu des odeurs de cire fondante et de graisse brûlée, devant le feu de coke où se consument des rognures de cuir, des savetiers battant la semelle ou lissant des coutures avec un fer chaud, discutent passionnément sur l'origine du monde, le miracle et le secret de l'univers) (1).

C'est avec une pitié tendre que Zangwill s'est penché sur ses frères humbles, sur ces êtres de douleur, ces persécutés, ces travailleurs pleins de gaîté quand même ; d'un humour tout particulier — l'humour juif — et a mis à les faire connaître, aimer peut-être, tous les efforts de son intelligence subtile, de sa sensibilité compréhensive. Sa profonde érudition ne lui laissait rien ignorer des traditions les plus anciennes de la religion mosaïque, ni des superstitions qui s'y sont ajoutées à travers l'Antiquité et le Moyen-Age, et lui permit de les décrire avec une vérité absolue.

Mais s'il a peint des héroïsmes, des vertus allant parfois jusqu'au sublime, cela ne l'a pas empêché de noter des défauts, des travers et des ridicules. Quelqu'un me disait un jour : « Quand je lis du Zangwill, je deviens antisémite ! » C'est une erreur ; il est vrai qu'il n'a pas ménagé ses coreligionnaires, mais aucun groupement humain n'est exempt de ces contradictions, de cet alliage, et son impartialité même n'est-elle pas une garantie de vérité?

Par ce mélange de tendresse et d'observation comique, Zangwill a mérité d'être appelé par ses compatriotes (2), le « Dickens juif ». Mais ce bel éloge n'est pas complet : grand romancier, il est aussi un historien ; comme Michelet, qui faisait revivre les personnages historiques en commentant ce qu'ils ont fait et dit, Zangwill s'empare de ceux qui ont « attiré les regards de l'univers », et aussi des « inconnus de l'histoire », et il les fait revivre en imaginant avec certitude ce qu'ils ont pu faire et dire. Avec lui, nous apparaissent, évoqués dans des récits d'une émotion contenue et pénétrante, Uriel Acosta, Spinoza, Mendelssohn, Heine, Lassalle, et ceux que suscitèrent aux XVII^e

(1) Notre « Oncle d'Amérique ».
(2) *Avenir*, 3 août.

(1) André Spire, *Quelques Juifs* et *Rêveurs du Ghetto*, vol. III.
(2) Jérome K. Jerome, Edmond Gosse.

et XVIII^e^ siècles, des superstitions, encore durables en Pologne et en Galicie, les figures si curieuses de Sabbataï Zevi (*le Messie Turc*) et du « Bal Shem » ; avec lui, nous avons traversé la Rome fanatique du XVI^e^ siècle ; nous avons vécu au Portugal de l'Inquisition, ce beau Portugal « au chaud ciel bleu, plein des floraisons rosées de l'amandier et du pêcher », et théâtre de si horribles sacrifices ! Nous avons goûté avec lui la fraîcheur des « polders » de cette Hollande, refuge béni de la pensée libre, partout opprimée. L'ensemble de ces dons fait de lui un grand poète, bien qu'il ait peu écrit en vers. Et un poète dont l'œuvre renferme un sens, une portée philosophique immenses. Pour lui, « la Vérité seule est grande », on doit « apporter la Vérité ». Je lui ai entendu dire, en le déplorant : « La crédulité humaine est sans limites ! »

Enfin, ce grand idéaliste a été à son heure un homme d'action ; son dur labeur littéraire ne l'a pas empêché d'accepter la terrible succession de Th. Herzl, et de se jeter corps et âme dans la lutte pour le sionisme. Écrits, voyages, congrès, il a tout accompli, tout organisé ; mais les divergences de vues qui ne tardèrent pas à se faire jour entre les sionistes, paralysèrent ses efforts.

Il ne demandait pas, pour ceux de ses frères malheureux, l'indépendance politique, la reformation d'une nation nouvelle sur l'ancien territoire ; mais un refuge contre l'oppression et les tueries, une terre quelconque où ils pourraient vivre loin des injures et du mépris stupide des foules, que les Popes, en Russie et en Pologne, ont toujours excitées, afin de détourner sur les Juifs, éternels boucs émissaires, l'irritation populaire causée par les fautes des Gouvernants. Et de ces âmes, éprises d'idéal, il espérait qu'on verrait un jour sortir et se réaliser, en dehors de toutes les pratiques et de tous les cultes, ce rêve de justice et de paix universelles qui a toujours été celui des Prophètes.

Le groupement palestinien a triomphé avec le Protectorat anglais. L'Angleterre s'est ainsi assuré pour la défense de cette région « une troupe loyale de soldats de la même souche macchabéenne qui vient de donner trois V. C. (Volunteer's Corps) à l'armée britannique » (1).

Israël Zangwill s'est délassé de tant de travaux et de luttes en écrivant de nombreuses pièces de théâtre. Celles-ci ne sont pas encore entrées dans notre cercle dramatique. Peut-être une abondance de développements tout anglaise les rend-elles impropres à satisfaire un public français ; plus que les Anglais, nous voulons nous en tenir à l'essentiel, et peut-être le Maître eut-il dû pour un temps passer par la filière française...

The Melting Pot (le Creuset), pourtant, est un drame poignant, d'une concision qui n'a rien d'anglais. Suivent : *Ce n'est que Mary-Ann*, tirée de son roman, et dont il surveillait cet hiver encore les représentations au Fortune-Theatre à Londres. *We Moderns* (pièce d'après guerre), *The Cock-Pit* (L'Arène aux coqs) et *The Forcing-House*, dont les tendances, nettement antibolchevistes, soulevèrent les plus vives polémiques.

Avec Israel Zangwill, une belle figure disparaît. Les lettres anglaises et la pensée universelle perdent en lui un de leurs plus magnifiques représentants.

Marie Marcel GIRETTE.

(1) I. Z., *Palestine and the Jews* (Pearson's Magazine, (Grande Revue).

COMÉDIES DU GHETTO

LA TRINITÉ JUIVE

(Nouvelle)

Conduire à table la maîtresse chrétienne de Middleton, au dîner offert par Sir Asher Aaronsberg, voilà un honneur qui eût, certes, dû combler de joie et de fierté Leopold Barstein, juif, né dans ce florissant milieu britannique.

Mais le sculpteur Barstein était jeune et artiste, tout frais émoulu des écoles de Paris et des triomphes du Salon. Il avait, depuis longtemps, faussé compagnie aux Juifs et au judaïsme, et, dans son ardente irrévérence, il jugeait les sommités chrétiennes elles-mêmes intolérablement provinciales.

A Paris, tout à la joie de vivre, il avait plus d'une fois dansé de nuit sur le « Boul' Mich' » et fait sa partie dans les chœurs qui s'assemblent autour des bocks de minuit ; aussi, Londres même lui paraissait monotone et sans plaisirs. Pourtant maint cercle joyeux accueillait avec bienveillance l'esprit, l'entrain, et les grâces physiques de cet heureux jouvenceau, d'où semblait émaner comme un rayon de clarté blonde.

Quant aux usines de Middleton, qui avaient

(2) Léon Treich (*Avenir*, 3 août

manufacturé un Sir Asher Aaronsberg (ex-membre du Parlement), et la plupart de ses riches convives, elles constituaient, aux yeux de ce jeune artiste, un réel outrage à notre belle planète. C'est qu'il était encore dans cette phase de révolte juvénile où nos cadets émettent crûment leurs opinions sur l'état de désordre et de confusion où leurs aînés ont réduit ce monde.

Par malchance, la mairesse de Middleton était sourde, de sorte qu'il n'avait pas la satisfaction de la choquer par ses sarcasmes. C'est bien déconcertant de voir de candides bravades se heurter à un sourire également candide...

A sa gauche, de l'autre côté, était assise la toute potelée Mrs Samuel, la veuve richissime et charitable du négociant, à l'enseigne « Au drapier populaire », dont les affreuses affiches illustrées avaient, pendant toute sa jeunesse, offusqué les yeux de Barstein. Rien d'étonnant à ce que le regard de l'artiste allât fréquemment errer par-dessus la table vers une charmante jeune personne qui, si le maître de la maison n'eût veillé de façon si fâcheuse à honorer sa gloire naissante, eût certainement occupé près de lui la place de la mairesse. Cette jeune fille, à vrai dire, n'était qu'une juive, et il détestait la race. Mais, celle-là, cette Mabel Aaronsberg, on pouvait la considérer comme exceptionnelle : la pureté sculpturale de ses lignes, son teint exquis, la rendaient digne de figurer parmi les propres créations du sculpteur Barstein.

Comment l'ennuyeux vieux manufacturier avait-il pu donner naissance à cette merveille marmoréenne? Problème, en vérité, qu'il ruminait silencieusement tout en poursuivant, sans manquer une étape, son voyage à travers un menu long et délicieux.

Non que Sir Asher lui parut dénué de pittoresque, avec sa barbe chenue de Père Noël ; mais son pittoresque, c'était celui du jovial et corpulent Anglais. Certes, sa vue ne conduisait pas forcément l'imagination vers cette vision de pureté et de poésie... Lady Asher, dont la collaboration avait peut-être fourni le lien manquant, était trépassée avant même, hélas ! de se voir titrée, et du temps qu'elle vivait, Barstein n'avait pas encore le privilège de fréquenter dans ces hautes sphères municipales ! Ce privilège, il le devait uniquement à la réputation qu'il s'était acquise à l'étranger, et au fait d'avoir été invité par la municipalité à participer à l'organisation d'une exposition d'art local.

— Comme j'admire Sir Asher ! fit la mairesse, interrompant soudain la méditation de son voisin ; il me fait l'effet d'un de vos patriarches !

L'image d'un patriarche palestinien était bien la dernière que Sir Asher, au milieu de la troupe affairée de ses laquais en livrée, dût évoquer aux yeux du sculpteur. Celui-ci (en admettant que la personne des saints patriarches lui eût traversé l'esprit) les concevait plutôt semblables aux rabbis de Rembrandt, mais il répliqua avec sérénité :

— Nos patriarches étaient polygames...

— Exactement, fit en signe d'adhésion la mairesse sourde.

Barstein, déconcerté, allait ouvrir la bouche pour répéter plus haut sa constatation, mais ni ce diapason élevé, ni la pensée exprimée, n'eussent été de mise à la table du dîner.

La mairesse ajouta d'un air extatique :

— On se l'imagine assis devant sa tente et conversant avec les anges !

Cette fois, Barstein ouvrit la bouche, mais ce fut pour éclater de rire. Aussitôt, tous les yeux se tournèrent avec envie dans sa direction.

— Vous accaparez toute la gaieté, là-bas, dit à voix haute Sir Asher, plein de bienveillance... et la brusquerie britannique jointe à la dure accentuation septentrionale, frappa si fortement l'imagination de Barstein, qu'il s'étonna davantage à l'idée que la mairesse pouvait voir en Sir Asher autre chose que l'ex M. P. (1) prosaïque et provincial, dont il réalisait le véritable type.

Il y a là, se dit-il, une simple illusion littéraire. Elle lit la Bible et elle le voit à travers la Bible. Rien n'empêche de retrouver aussi un pirate saxon ou un jongleur normand, dans la personne d'un Londonien moderne.

A ce moment, et comme pour rendre plus frappant son aspect d'Anglais brutalement autoritaire, la voix de Sir Asher s'éleva, dominant le tumulte des conversations et protestant avec véhémence contre les opinions de Tom Fuller, jeune dégénéré, fils d'un châtelain tory des environs.

— Donner le Home Rule à l'Irlande ! s'écria-t-il avec chaleur ; mais, mon cher monsieur, ce serait le commencement de la fin de notre Empire !

— Allons donc, les Irlandais n'ont-ils pas aussi bien que nous le droit de se diriger eux-mêmes? ripostait le jeune Anglais.

— Ils ne se dirigeraient pas tant eux-mêmes qu'ils ne tyranniseraient la minorité protestante, s'écriait Sir Asher, très excité. Le Home Rule ! mais c'est le triomphe du catholicisme romain !

Il parut à ce cynique Barstein que, même la défaite du catholicisme romain ne signifierait pas forcément la victoire du judaïsme, mais il se tut prudemment et savoura une amande salée. Aux Anglais de se lancer sur la piste après tout ! (C'est

(1) Membre du Parlement.

ce que l'autre jeune gentleman ne manqua pas de faire, et à vive allure.)

— Et le Home Rule pour l'Inde? Il n'y a pas là de majorité catholique!

— Renoncer à l'Inde!

Cette fois Sir Asher ouvrit des yeux horrifiés. Pareille hérésie lui était nouvelle. Renoncer au plus riche joyau de la couronne britannique! Et laisser, n'est-ce pas, l'ours russe arriver et tout avaler? Non, non, mille fois non!

Et, dans sa ferveur patriotique, Sir Asher, oubliant qu'il n'était pas à la tribune, fit un grand geste avec sa fourchette.

— Oh! c'est bien ainsi que les patriarches devaient s'exprimer! fit la mairesse, qui observait cette exaltation d'un air admiratif.

Et cela fit de nouveau rire le sculpteur. Il s'amusait à voir à quel point le Lion de Juda avait revêtu la peau du Lion britannique. Ce patriotisme bourgeois devait irriter tout particulièrement un artiste cosmopolite. Mais le regard de Barstein erra de nouveau du côté de Miss Aaronsberg et il oublia ces choses sans importance.

II

Ce qui marqua la fin du repas, ce ne fut pas la sortie des dames, mais la production par l'amphytrion d'une calotte de soie noire, qu'il tira de la poche postérieure de son habit.

Ainsi coiffé à l'orientale, pour la prière, Sir Asher, avec sa barbe blanche cachant le plastron mondain, parut soudain transformé en figure rembrandtesque, et quand il entonna les Grâces en hébreu, Barstein, plein de surprise, se rendit compte que la comparaison de la mairesse se trouvait, superficiellement, du moins, assez justifiée. Et il sentit poindre en lui comme une nuance d'intérêt artistique pour ce provincial, ce terre-à-terre ex-P. M. qui, assis à sa table luxueuse, entouré de ses valets poudrés, ne craignait pas de se servir du langage des anciens prophètes... Il admira la fermeté courageuse avec laquelle le père de Miss Aaronsberg portait sa croyance sur le front comme un phylactère. D'ailleurs, le fait que ses concitoyens l'avaient choisi pour leur député, malgré cette foi, cette race si impopulaires, et qu'ils acceptaient, assis aujourd'hui à sa table, d'écouter son ennuyeux *bénédicité*, c'était certainement un honneur rendu à son caractère. Et, non seulement Sir Asher ne les tenait pas quittes avec la forme abrégée des Grâces que les Rabbins ont inventées pour ces occasions délicates, mais autant qu'on en pouvait juger, c'étaient surtout ses convives juifs, comiquement reconnaissables à leurs serviettes posées à plat sur la tête et leur cachant presque le visage, qui s'agaçaient de la pieuse averse ; sans doute, ils craignaient d'importuner, par cet inquiétant droit de péage, les chrétiens dont eux-mêmes appréciaient grandement la société. Une impatience fort intellectuelle s'y ajoutait visiblement sur les traits de Julius, le fils d'Aaronsberg qui, d'Oxford, avait rapporté pour la croyance de son père un mépris, patent aux yeux de tous les Juifs présents, sauf à ceux de Sir Asher. Barstein remarquant ce malaise, se sentit tout à coup curieusement irrité contre ses coreligionnaires, bien que lui-même se fût scrupuleusement abstenu de se couvrir la tête de sa serviette. Une fierté raciale, qu'il ne soupçonnait pas en lui, surgit tout à coup à travers son cosmopolitisme, et il se prit à souhaiter malicieusement que Sir Asher prolongeât la prière le plus longtemps possible. Lui-même, dans son enfance obligatoirement dévote, avait été un hébraïsant passable, et bien qu'il n'eût, depuis de longues années, ni prié, ni entendu un mot d'hébreu, un intérêt d'artiste, qui s'emparait de lui, lui fit écouter les Grâces et en démêler la signification, à travers ces psalmodies, mélange de langage parlé et de chant monotone, que relevaient çà et là, des accents mélodiques plus appuyés.

Comme il les avait détestées dans son enfance, ces Grâces, pieux devoir imposé, qui lui gâtait la perspective du repas de famille! Mais ce soir, vraiment, après un si long intervalle, il pouvait les contempler sans prévention, avec un recul artistique qui leur restituait leur valeur réelle :

Nous te remercions, ô Eternel, notre Dieu, de nous avoir donné en héritage de nos pères, une terre vaste, bonne et désirable, et parce que tu nous a tirés, ô Eternel, de la terre d'Egypte, et délivrés de la « Maison de servitude ».

Pour l'instant, Barstein n'en écouta pas davantage, tant l'absorba le paradoxe de cette gratitude rétrospective. Quoi! Sir Asher se montrait reconnaissant parce que trois mille ans auparavant, ses ancêtres avaient obtenu (et non sans une dure lutte) une terre qu'ils avaient d'ailleurs perdue voilà dix-huit siècles! Quelle mémoire pour un peuple! Quelle longue et merveilleuse mémoire! Délivrés de la « Maison de servitude », par-dessus le marché! Pourtant, Sir Asher en personne, et cette idée fit sourire l'artiste, n'avait jamais connu de « Maison de servitude », sinon celle des Communes (1), dont l'avait délivré la réaction radicale. Quant à sa propre maison, c'est « Liberty Hall », qu'il aimait à la baptiser.

Mais que les Juifs russes pussent se réjouir encore

(1) La Chambre des Communes, se dit « *House of Commons* ».

de la délivrance du joug égyptien! O miracle de patience dévote! Sublime, frisant le ridicule!

Cependant Sir Asher poursuivait sa prière :

Aie pitié, Seigneur notre Dieu, aie pitié d'Israël, ton peuple ; de Jérusalem, ta cité ; de Sion, le fidèle séjour de ta gloire ; du royaume de la maison de David, ton oint... »

Ici, Barstein s'enfonça dans une nouvelle rêverie : c'était bien cette fois le patriarche palestinien qu'il voyait devant lui. Ce n'était plus avec le Conseil municipal de Middleton, avec les couloirs de Westminster, avec les affaires colossales, ni avec les gloires de l'Empire britannique, que vibrait le cœur de Sir Asher! Il avait pu prendre le langage de son milieu. Au fond ce n'était même pas un Anglais.

Aie pitié, Seigneur, de ton peuple Israël...

Oui, en dépit de son luxe, de sa prospérité, il se sentait des leurs, de son groupe, de ses frères persécutés et dispersés, qui avaient pendant dix-huit siècles résisté à l'orage de la persécution comme au soleil de la tolérance ; pour qui le rêve de Sion restait la seule consolation dans le long exil. L'artiste, en Barstein, commença de s'émouvoir. Quoi de plus fascinant que de retrouver sous le manufacturier opulent, le rêveur hébraïque : d'apercevoir le visionnaire derrière le M. P. anglais?

Cette demeure semblable à un palais, avec ses laquais en livrée, n'était donc pas la forteresse d'un philistinisme dont l'air irrespirable menaçait d'asphyxier l'artiste ; c'était une véritable citadelle de l'âme! Un respect nouveau pour son hôte se fit jour en lui. Involontairement, il chercha le visage de la jeune fille ; le secret de tant de beauté n'était pas, après tout, si mystérieux : le vieil Asher possédait une âme, et l' « âme est la forme où se moule le corps ».

Inconsciente de l'effet produit sur le jeune et sensitif artiste, la figure rembrandtesque priait toujours :

... Et rebâtis Jérusalem, la ville sainte, promptement et de nos jours...

C'était là le point culminant de la sensation poétique romanesque, qui venait de se répandre subtilement autour de cette table. Rebâtir Jérusalem... de nos jours! Les Juifs considéraient-ils vraiment cette hypothèse comme une possibilité contemporaine? Barstein en avait le frisson. Cette idée lui était absolument nouvelle : dans son enfance, il ne comprenait, évidemment, ni ses prières, ni son peuple. Et voilà que son imagination prenait feu. Il évoquait une Sion reconstruite par des mains viriles comme celles de Sir Asher, et peuplée de mères, belles comme sa fille : il voyait le grand empire surgir de l'unité et de la liberté d'une race qui, même sous la dispersion et l'oppression, restait l'un des plus grands peuples de la terre. Si bien que, les dames se levant, il demeura plongé dans une rêverie profonde et oublia de se lever aussi ; et quand, enfin, il y songea, il se disposait à les suivre hors de la salle.

Vous ne fumez donc pas?

Cette question, pleine de tact, de Miss Aaronsberg, le sauva.

— Ne trouvez-vous pas, lui murmura dans l'oreille Tom Fuller quand il retourna vers la table, que les Grâces durent aussi longtemps que le dîner?... Est-ce que les Juifs récitent cela après chaque repas?

C'est dans leur code, répondit Barstein un peu agacé, tout en choisissant un cigare.

Pas étonnant s'ils battent les chrétiens, fit observer le jeune radical, qui émettait évidemment sur toutes choses des vues pleines d'originalité. Donner un temps aussi long à la digestion, à cette époque de repas express, mais c'est assez pour rendre une race capable de survivre!

— Ces Grâces ont une grande beauté, répliqua Barstein avec une intonation de léger blâme. La poésie de Sion jetée sur la prose des repas journaliers...

— Seriez-vous Juif? demanda Tom, pris d'un soupçon subit.

— Mais oui, répliqua le sculpteur d'un ton de dignité qui l'étonna lui-même.

Ma foi! je ne l'aurais jamais cru, dit l'autre, ingénuement.

Barstein, en dépit de lui-même, eut un petit tressaillement de satisfaction.

— Pourquoi donc? se demanda-t-il aussitôt. Se sentir satisfait de ne pas passer pour Juif... qu'est-ce que cela signifie? Se cache-t-il en moi un fond d'antisémitisme? Notre race en est-elle arrivée au mépris d'elle-même?

— Pardon! continua Tom, je n'avais nullement l'intention de manquer de déférence... Je sens, croyez-le bien, le pittoresque de tout cela, le langage de la Bible, et cætera... Et croyez aussi que je sympathise avec votre désir de Home Rule juif.

— Mon désir? murmura Barstein un peu pris de court.

A ce moment, Sir Asher les interrompit en leur offrant à tous deux de son Porto « 48 » et en attirant spécialement l'attention du sculpteur sur les tableaux qui ornaient les murs de la somptueuse salle à manger : un Gainsborough, un Reynolds, un Landseer... Il promena Barstein autour de la pièce.

— Je suis surtout amateur de l'École anglaise, dit-il.

Sa calotte rentrée dans la poche de son habit, il redevenait le jovial et massif britannique.

— Vous n'achetez pas les Italiens? demanda Barstein.

— Non, dit Sir Asher.

Et, baissant la voix :

— Entre nous, continua-t-il, l'art italien ne va guère sans la Madone et la Madone sans son Fils...

Cela, c'était un rappel du patriarche palestinien. Sir Asher ne discutait jamais théologie, excepté avec ceux qui pensaient comme lui. Jamais non plus, soit au théâtre, soit en public, il ne laissait échapper un mot désobligeant pour ses concitoyens chrétiens. Tous étaient fils du même père, comme il le répétait fréquemment à la tribune. Mais au fond du cœur, il entretenait un mépris, qu'atténuait la stupéfaction, pour l'incapacité arithmétique des Trinitariens. Sous aucun autre aspect, le christianisme n'existait pour lui. Quelle erreur inadmissible aux yeux d'une race qui possède le génie du calcul!

Comment trois peuvent-ils bien faire *un*? demandait-il triomphalement à ses intimes.

Et, même à ce moment, où il résumait l'art italien devant le sculpteur, la même question se lisait dans ses yeux, et un léger sourire invitait son coreligionnaire à partager le sentiment de sa supériorité intellectuelle sur les pauvres chrétiens aveugles, ses convives, aussi bien que sur la chrétienté en général. Mais le jeune homme refusa la perche qu'on lui tendait.

La Madone fut une très belle conception, dit-il.

Sir Asher parut étonné.

Ah! oui, vous êtes un artiste, dit-il, comme s'il rappelait tout à coup un souvenir : vous ne pensez qu'à la beauté extérieure. Mais voyons, comment admettre que « trois sont un », et que « un est trois? »

Barstein ne répondit pas, et Sir Asher ajouta d'une voix basse et méprisante :

Ne pas confondre les personnes et diviser la substance.

III

Une affaire subite rappela Barstein à Londres avant qu'il eût pu même faire sa visite de digestion. Mais le grain, semé ce soir-là dans son âme, ne devait pas tarder à germer. Cette semence n'était rien moins que l'idée de la résurrection nationale de son peuple. Il se mit à rechercher de vieux livres de prières, et y fit plus d'une découverte en revisant, page après page, avec une nouvelle conscience des choses, tout ce qui, dans son adolescence, ne lui avait paru qu'une suite de syllabes sans signification, texte obscur qu'il fallait bredouiller aussi rapidement que possible, et que rendait plus obscur encore l'accentuation [illegible] qui s'y ajoutait [illegible] intervalles réguliers.

Autant eût valu, songeait-il, non sans regret, tourner la manivelle d'une machine à prier! C'est qu'il se rendait compte à présent de quelle ténacité, de quelle volonté de fer, la race, tancée par l'Empire romain et par toutes les puissances régnantes depuis, avait fait preuve pour préserver son aspiration vers son ancienne patrie. Et le mystère de la race, et du sang, la beauté de cette fidélité au souvenir, tout cela s'incarnait pour lui dans la personne de Mabel Aaronsberg.

Il ne remua pas un doigt pour essayer de la revoir, parce que tout le long du jour il la voyait. Elle apparaissait à tous les coins de son studio, en figures d'argile variées, innombrables. De ce point de départ, de cette conception de la beauté de la race, naquit en lui un sens plus profond de sa tragédie, et il allait à présent contempler dans les basquartiers, dans les humbles synagogues de l'East-End, d'étranges figures enfiévrées, aux mèches bouclées et aux yeux rêveurs. Il apprit avec surprise par l'une de ces figures que le rêve de Sion dont il s'imaginait détenir le monopole, des milliers d'êtres le partageaient, et l'avaient même matérialisé en un mouvement national.

Il se joignit à ce mouvement qui le conduisit vers d'étranges conventicules. Il fit partie d'un comité qui se réunissait dans une petite chambre sur la cour, et qui d'abord, le traita, lui et ses documents, avec une respectueuse déférence, puis bientôt avec familiarité, et même avec mépris. C'est que les revendeurs et les cigariers savaient exposer leurs idéals avec bien plus d'éloquence que lui : ils possédaient un maniement beaucoup plus habile des citations du Talmud; ils lui étaient supérieurs aussi dans l'art de diriger leur organisation locale.

Cependant, malgré la mesquinerie de cet entourage, malgré les disputes, les jalousies ridicules qui obscurcissaient le mouvement, il conservait son exaltation intérieure. Il s'était enfin trouvé; il avait trouvé sa voie artistique, et il entreprit de représenter par une grande figure michelangelesque, le génie de son peuple qui s'éveillait et sonnait la trompette de la Résurrection. Il l'exposa à un congrès sioniste où elle fit fureur, et où l'artiste rencontra d'autres artistes qui travaillaient depuis longtemps d'après cette même inspiration, neuve encore pour lui; leurs œuvres s'étalaient autour de lui en bas-reliefs, tableaux, bustes et livres; en cartes postales même. Quelques-uns s'apprêtaient à partir pour la Palestine, afin d'y fonder une École d'Arts-et-Métiers. Barstein songea à se joindre à eux. Pendant ce temps, les cercles bohèmes

dont il avait jusqu'ici fait l'ornement par sa gaieté, sa franche camaraderie, se demandaient ce qu'il pouvait bien devenir. Sa nouvelle œuvre aux Expositions leur répondit, et ceux d'entre eux qui eurent l'occasion de l'apercevoir, racontèrent douloureusement que ce n'était plus le même homme. Disparu, le danseur au pied leger, du boulevard parisien ; réduit au silence, l'esprit licencieux du néo-païen. On n'avait plus devant soi qu'un être nouveau, au front rêveur, dont les yeux pensifs ne s'animaient que lorsqu'ils contemplaient son rêve. Jamais la bohème n'avait assisté à une telle transformation.

IV

Mais un incident vint modifier la trame de ce rêve : avant qu'il eût pu combiner pour de bon son voyage en Palestine, il rencontra Mabel Naronsberg en chair et en os. Elle faisait un séjour en ville pour la « saison » sous la garde d'une tante ; ils se trouvèrent en face l'un de l'autre dans une des galeries d'art moderne, devant la reproduction en marbre de... Mabel elle-même... Elle loua la *Psyché* sans s'y reconnaître le moins du monde, et Barstein, quoiqu'un peu déconcerté, ne put que se rendre compte à quel point sa statue demeurait loin d'égaler la beauté vivante de l'original. Après quoi, les coulins juifs de la bohème où sont fêtés les peintres et les écrivains, recommencèrent à revoir Barstein.

Malheureusement, ce n'était pas là le milieu social de Mabel, et Barstein en fut réduit à se faire inviter dans les cercles juifs de Bayswater, malgré une répugnance que n'avait pu vaincre son nationalisme de fraiche date. Là, parmi des centaines d'êtres irréels dansant et parlant, auxquels se mêlait, parlait et dansait une espèce d'être irréel qui était lui-même, il eut par hasard une heure magique de réalité... auprès de Mabel.

Comment être réel et ne pas parler du rêve national? Mabel qui empruntait à son frère Julius une bonne part de ses opinions, en fut franchement embarrassée, quoique son don de beau silence marmoréen suffit à préserver son amoureux d'une déception prématurée. A la vérité, elle avait à peine entendu parler de cette sorte d'aspiration. Le sionisme n'était pour elle qu'une théorie vaguement existante dans l'East-End. Personne, parmi les gens de sa classe, n'en parlait jamais. Mais ce jeune Barstein était un artiste et un peu étrange ; de plus, comme il n'avait pas du tout l'aspect d'un juif, ces théories ne paraissaient pas aussi horribles dans sa bouche. Sa svelte allure ressemblait à celle d'un Anglo-Saxon, parmi cette foule de jeunes gens trapus, d'une taille bien au-dessous de la moyenne ; et quoique ses manières ne pussent égaler celles d'un chrétien (elle n'oubliait pas son impair le jour du dîner de son père), il vous regardait du moins d'un air d'adoration toute chrétienne, au lieu de vous jauger de l'œil à la façon calculatrice des Orientaux. Ces autres Juifs de Londres la trouvaient provinciale, elle s'en rendait bien compte, tandis que Barstein l'avait un jour informée qu'elle était « universelle ».

Et puis Julius lui-même admirait le talent de Barstein, dont la touche moderniste se voyait appréciée par l'élite d'Oxford. Mais ce qui fascinait la jeune personne, c'était l'éloge constant adressé par les journaux chrétiens à son amoureux, et quand enfin la déclaration officielle fut prononcée elle ne formula qu'une inquiétude : la désapprobation de son père.

Il est si orthodoxe! murmura-t-elle, tandis qu'ils dansaient sous une niche enguirlandée de roses, à un grand bal de charité israélite ; enveloppés par les sons de valse, et par la douceur de l'amour avoué.

— Mais je ne suis plus si endurci qu'auparavant, fit-il en souriant.

— Pourtant, vous fumez le samedi, Léo, vous me l'avez dit.

Vous m'avez dit, vous, que votre frère Julius en fait autant.

— Oui, mais père n'en sait rien. Quand il veut fumer le vendredi soir, il va dans sa chambre.

— Je ne fumerai pas dans celle de votre père.

— Non, mais vous le lui direz. Vous êtes d'une franchise si inquiétante!

— Eh bien! je ne lui dirai pas:.. à moins qu'il ne me le demande.

Elle parut s'attrister.

— Il ne vous le demandera pas. Les choses n'iront pas si loin.

Il sourit d'un air confiant :

— Vous n'êtes pas très encourageante, chère enfant. Qu'y a-t-il donc contre moi?

— Tout. Vous êtes un artiste, avec toutes sortes d'idées bizarres — et vous n'êtes pas... elle rougit et hésita... pas aussi riche que...

Il lui serra les doigts.

— Si, je le suis. Je suis l'homme le plus riche de cette ville.

Elle eut un petit rire joyeux, et cependant poursuivit :

— Mais vous m'aviez dit que vos gains étaient limités... le marbre est si cher!

— Le célibat l'est aussi. J'économiserai considérablement, une fois marié.

Elle eut une moue. Cette insouciance lui paressait si peu adéquate à la situation! il ne semblait vrai-

ment pas se rendre compte qu'elle était une héritière...

Mais il continuait de se moquer de ses craintes. Elle, si jolie et lui si fort, quel obstacle eût bien pu les séparer? Non pas, certes, le patriarche palestinien, dont heureusement la psychologie intime lui inspirait une si cordiale sympathie.

Ils s'absorbaient ainsi en eux-mêmes, tout en soupant à la petite table de deux couverts qu'ils avaient retenue; mais ses arguments ne persuadaient pas Mabel, même sous l'influence du champagne.

— En mettant les choses au pire, nous pourrions toujours nous sauver en Palestine, dit-il enfin avec un sérieux plein de gaieté.

Mabel frissonna.

— Quoi! s'écria-t-elle, vivre entièrement parmi les Juifs?

Le visage radieux du jeune homme perdit son éclat. Ce fut comme si elle lui eût percé le cœur avec le couteau dont sa main jouait. Jusqu'ici il avait toujours pris pour de l'approbation le silence dont elle accueillait ses enthousiasmes. Si ces enthousiasmes fussent restés à l'état platonique, certes, Mabel ne l'eût pas déçu; mais leur irruption dans le domaine pratique, leur répercussion possible dans leur vie personnelle, c'était une autre paire de manches!

Depuis que Barstein l'avait rendue consciente du sionisme, elle avait bien remarqué que des chrétiens distingués s'y montraient sympathiques, mais c'était le seul sujet sur lequel l'opinion chrétienne n'arrivait pas à l'impressionner.

— Le sionisme! c'est très bien pour les chrétiens, avait-elle pensé, non sans finesse, parce qu'eux ils ne courent pas le risque d'aller en Palestine!

— Et pourquoi n'aimeriez-vous pas vivre entièrement parmi les Juifs? demanda-t-il lentement.

Mabel poussa un profond soupir, comme pour se libérer d'un fardeau.

— On ne respirerait pas! s'écria-t-elle.

— Ne vivez-vous pas actuellement parmi les Juifs?

— N'ayez pas l'air si malheureux, nigaud que vous êtes. Voyons, on n'a pas envie de ne voir que des Juifs de tous les côtés, comme fond et comme premier plan!... Un grand ghetto, alors!

Et de nouveau, elle frissonna instinctivement.

— Mais tous les autres peuples ne forment ils pas le fond aussi bien que le premier plan? Vous n'appelez pas la France, ni l'Italie, un ghetto, je suppose!

Et il sentit qu'il y avait chez elle de l'antisémitisme... Oui, un antisémitisme inconscient se cachait derrière la répugnance instinctive de Mabel à une agglomération juive. Et il sentit en même temps que cet instinct était partagé par chacun des Juifs de l'assemblée en fête qui l'entourait. Le cœur lui manqua. Jamais, même dans ces arrière-boutiques de l'East-End, où lui apparaissait quelquefois si évidente la pitoyable disproportion avec leur grande tâche, de ses collaborateurs minés par la consomption, jamais il ne s'était senti envahi par une désespérance comme celle qu'il éprouvait dans cette brillante salle de gala, remplie de l'élément le plus vigoureux, le plus énergique de la race : avocats, militaires, hommes d'affaires, dont la puissance et les richesses pouvaient réussir à coup sûr dans presque toutes les entreprises.

Les Juifs ne peuvent pas exister les uns par les autres, opina Mabel, d'un air de philosophe.

Barstein ne répondit pas. Il se demandait avec la curiosité analytique de l'artiste, d'où pouvait bien venir cet antisémitisme auto-destructeur. Était-ce le mépris de soi d'une race trop faible pour édifier et lutter par elle-même?

Hélas! non, cette disposition ne venait même pas d'une source comparativement si noble! Elle tenait simplement à leur esprit d'imitation : les Juifs reflétaient toutes choses, et même l'antipathie qu'inspiraient les Juifs. Seulement, comme l'individu ne se hait pas soi-même, il applique cette opposition à détester la race. Et ce sentiment emprunte au milieu, se trouvait vivifié par le fait que les premiers arrivés, sachant qu'ils n'étaient que tolérés, craignaient de voir mettre en péril leurs privilèges lentement acquis, si d'autres Juifs, nombreux, nouveaux venus, arrivaient sur leurs traces. (Il s'en référait à sa propre psychologie présioniste.)

— Oui, décida-t-il, chaque Juif qui arrive chez nous, dans notre capitale ou dans nos rues, nous semble un envahisseur, un intrus. Il attire l'attention sur nous, il accentue notre différence d'avec la normale, il accroît les chances de *tishus* (mauvais vouloir). Et c'est ainsi que nous devenons nous-mêmes antisémites. Mais par quelle amusante confusion de logique, transportons-nous dans notre propre pays, en Palestine même, l'objection à une agglomération juive?... Peut-être, n'est-ce qu'un excès de logique? Est-ce que la formation d'un territoire juif autonome ne servirait qu'à rappeler de façon permanente à nos concitoyens, que nous ne sommes pas, nous, si foncièrement Britanniques, Allemands, Français ou Américains, que nous nous en sommes vantés? Avons nous peur d'être expédiés de force en Palestine, et l'accomplissement du rêve de dix-huit siècles serait-il ce que nous redoutons le plus?

••

Cette pensée amena sur ses lèvres un souvenir sardonique.

— Et moi qui croyais que vous étiez comme le roi Henry, qui ne devait jamais plus sourire...

Et Mabel sourit elle-même, soulagée.

— Nous sommes un peuple si absurde, répondit-il en redevenant sombre. Ni chair, ni poisson, ni volaille, ni même hareng saur...

— En fait de volaille, finissez donc vous-même cet excellent blanc de poulet, dit Mabel en riant.

Elle avait cru sentir que son influence sur lui était menacée, et cette appréhension s'évanouissait à présent dans l'effort fait pour éloigner de lui la mélancolie. Mais elle ne faisait que le lancer sur une nouvelle piste.

— Du poulet, s'écria-t-il avec humeur... *Kosher!* bien entendu, mais avec des fragments de charcuterie de bœuf, pour singer les tranches de jambon, et tout à l'heure, nous aurons des sorbets pour imiter la crème glacée! Nous n'osons pas conserver notre individualité alimentaire. Qu'il est vrai, le mot de Feuerbach : *L'homme devient ce qu'il mange!* En Palestine, nous oserons peut-être demeurer fidèles à notre panse!

Et il se mit à rire amèrement.

— Vous n'êtes guère poétique! fit Mabel, boudeuse.

En vérité, ce Barstein dont l'idéal bien ordinaire contrariait ainsi les élans dus à un amour avoué, se montrait peu agréable!...

Elle effleura furtivement sa main sous la table.

— Après tout, elle est si jeune, pensa-t-il, tandis qu'un léger frisson le parcourait.

La jeunesse est malléable : lui, sculpteur, saurait la modeler. Et puis, n'était-elle pas la fille de Sir Asher? Elle hériterait certainement de son amour pour la Palestine et pour son peuple. C'était tout son entourage philistin qui la gâtait. Et Julius aussi, ce jeune fat d'Oxford, pensa-t-il, sans trop de logique, avait sans doute une fâcheuse influence.

— Vous servirai-je un morceau de ce gâteau d'amandes? répliqua-t-il tendrement.

Mabel eut un rire un peu gêné.

— Je réclame de la poésie et vous m'offrez du gâteau d'amandes! Oh! que je voudrais assister à une soirée juive où il n'y ait pas de gâteau d'amandes!

— En Palestine, répondit-il en riant.

Elle fit de nouveau la moue.

— Tous les chemins mènent en Palestine!

— En effet, dit-il d'un ton sérieux. Sans la Palestine, notre passé est un naufrage, et notre avenir, un sable mouvant.

La frayeur reparut sur le beau visage.

— Mais qu'y ferons-nous? Nous ne pouvons pourtant pas prier toute la journée!

Bien entendu, fit-il avec vivacité. Il y a la nouvelle génération à former pour un glorieux avenir. J'enseignerais à l'École des Arts-et-Métiers. On l'appellerait *Bezaléel* ; beau nom, n'est-ce pas? Il fut choisi d'après un homme ainsi nommé, le premier que la Bible mentionne comme rempli de la sagesse divine, et habile en toutes sortes de travaux.

Elle secoua la tête.

Vous serez excommunié. Les rabbins de Palestine excommunient tout le monde.

Il rit.

Que savez-vous de la Palestine?

Plus que vous ne croyez. Père reçoit de là-bas des lettres interminables, avec des fleurs séchées, des citrons, des bibelots en bois d'olivier. Une pluie perpétuelle. Les lettres sont généralement écrites en très mauvais anglais. Et il ne veut pas que j'en rie, car il a le vague sentiment que, même l'orthographe et la grammaire palestiniennes, sont sacro-saintes.

Et Barstein rit de nouveau.

— Nous enverrons tous les rabbins à Jéricho!

Elle sourit, mais répliqua :

C'est vous qu'ils y enverront! Mais votre profession même est défendue!

Je les mettrai au pied du mur avec le texte même de Bezaléel. La taille des pierres est un des arts que Dieu annonce lui avoir inspirés. Et d'ailleurs, oubliez-vous ma statue au congrès de Bâle?

— Il n'y a là-bas que superstition et malpropreté, vous dis-je, et, je regrette de l'avouer, mais père entretient tout cela avec ses chèques.

Bravo! Sir Asher! Inconsciemment, il entretient la Renaissance éventuelle. Votre père et ceux qui le suivent, ont gardé la semence vivace. Nous la ferons germer.

Cette assurance prophétique amena encore une fois une ombre d'appréhension sur le front marmoréen. Mais le visage s'éclaira d'une pensée subite.

— Alors, peut-être après tout, n'aurez-vous pas besoin de m'enlever?

— Je n'ai jamais cru à cette nécessité, répondit-il gaiement. Mais nous pourrions tout de même passer notre lune de miel en Palestine.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit Mabel. Beaucoup de chrétiens font ce voyage. Une bande Cook est même partie de Middleton à Pâques.

Tout joyeux de cet acquiescement à la lune de miel palestinienne, l'amoureux ne songea pas à analyser de près les termes en lesquels il s'exprimait. Il plongea ses regards dans ceux de l'aimée, et il y vit la *Shechinah*, cette gloire divine qui brilla jadis sur Sion.

V

C'est dans cette heureuse disposition que Barstein se rendit à Middleton pour plaider verbalement sa cause auprès de Sir Asher Aaronsberg. Mabel avait redouté de confier leurs destinées à une lettre venant de l'un d'eux. Devant une réponse négative trop nette, la lutte serait plus difficile, tandis qu'une entrevue personnelle permettait de sonder le terrain, d'exposer la chose délicatement, de résumer, d'expliquer, de détruire les objections par le charme de la présence. Le devoir était clairement d'affronter l'orage en face. Mais Barstein ne redoutait point d'orage, il ne prévoyait que le beau fixe. Il se félicitait que son mépris d'autrefois pour Sir Asher eût pu se muer en un respect sincère, et de ce que cette fameuse brusquerie britannique ne constituât en somme qu'un vernis. C'est donc au patriarche palestinien qu'il confierait ses rêves et ses espoirs.

Hélas ! il ne trouva que la brusquerie britannique, et une brusquerie, non plus enjouée, mais brutale :

— C'est absolument impossible.

Barstein, ahuri, plaida pour obtenir une explication. N'était-il pas assez religieux... ou assez riche? Le trouvait-on trop artiste? De naissance trop modeste? Sir Asher considérait-il son passé comme incorrect? Doutait-il de sa conduite future?.. Qu'il parle ! qu'il donne ses raisons !

— Je ne suis pas tenu de donner mes raisons... Nous sommes tous fiers de votre œuvre. Elle honore notre communauté. Le maire y faisait hier encore allusion...

(Sir Asher parlait avec emphase, comme à la tribune).

— Mais vous recevoir comme membre de ma famille, c'est une autre affaire.

Et leur conversation n'avançait pas les choses, il ne sortait pas de là !

— Ce serait un mariage tout à fait mal assorti.

Sir Asher caressait sa longue barbe comme pour en finir. C'est qu'avec l'impatience d'un homme épris, Barstein avait commis l'erreur d'aller chercher le manufacturier dans ses bureaux, où le magnat municipal se trouvait dans un milieu approprié à sa solide personnalité. L'ameublement d'acajou massif, les employés, à la fois muets et obséquieux, le nombreux personnel à travers lequel Barstein avait dû passer ; tout à l'entour les bâtiments de l'usine, avec la vibration incessante des machines, et toute une armée de travailleurs disciplinés ; tout cela formait au majestueux Anglais un cadre devant lequel les émotions, les rêves de l'imagination semblaient aussi inexistants que des fantômes à la lueur du gaz. L'artiste eut la sensation que toute la matérialité de la vie se resserrait autour de lui comme les murs d'une chambre de torture, pour écraser, étouffer sa confidence, ses aspirations, son existence même.

Alors, s'écria-t-il, en désespoir de cause, vous préfériez briser le cœur de votre fille?

Briser le cœur de ma fille? répondit Sir Asher, très surpris.

Évidemment, c'était pour lui un nouvel aspect de la question.

Vous ne croyez pas qu'elle va souffrir cruellement? reprit Barstein, conscient de son avantage.

Briser son cœur ! répeta Sir Asher, enfin jeté hors de ses réticences discrètes. Eh bien ! oui ! j'aimerais mieux briser son cœur que la voir mariée à un sioniste !

Cette fois, ce fut le tour du sculpteur d'ouvrir de grands yeux.

A un quoi?... s'écria-t-il.

A un sioniste. Vous n'allez pas nier que vous soyez sioniste, fit Sir Asher avec sévérité.

Barstein le contemplait sans prononcer une parole.

Allons, allons, dit Sir Asher, vous ne supposez pas que j'ignore les journaux israélites. Je connais tous vos faits et gestes.

L'artiste sentit sa langue se délier.

Mais... mais, balbutia-t-il, vous aussi, vous languissez pour Sion...

Naturellement. Mais je ne songe pas à forcer la main de la Providence...

Et comment pourrions-nous forcer la Providence à faire ce qu'elle ne désire pas faire? pourtant quand elle agit, c'est sûrement par l'entremise des hommes : aide-toi, le ciel t'aidera.

Épargnez-moi vos blasphèmes. Croiriez-vous être le Messie?

— Je puis être une part, un atome de lui. Le peuple juif tout entier est son propre Messie, avec la collaboration de Dieu.

Prenez garde, jeune homme ! vous allez bientôt me parler de la Trinité... Et c'est avec ces notions païennes que vous désirez épouser ma fille? Excusez-moi si je ne puis vous entendre davantage.

Et il allongea la main vers la rangée de timbres électriques qui garnissaient le coin de son bureau.

— Alors, comment supposez-vous que nous allions jamais en Palestine? demanda le jeune homme d'un ton irrité.

Sir Asher leva les yeux au plafond.

— Au moment choisi par Dieu, dit-il.

Et quand sera ce moment?

— Quand nous serons tous trop bons ou trop mauvais pour notre sphère actuelle. Aujourd'hui nous sommes à l'état neutre. D'ailleurs, il ne manquera pas de signes.

— Quels signes?

— Lisez votre Bible. La montagne de Sion se fendra en deux par un tremblement de terre, selon le prophète...

Barstein l'interrompit avec un geste d'impatience.

— Mais pourquoi n'irions-nous pas attendre le tremblement de terre à Jérusalem? demanda-t-il.

— Parce que nous avons une mission auprès des nations. Nous devons vivre dispersés. Nous devons prêcher l'unité de Dieu.

— Je ne vous ai jamais entendu prêcher. Vous baissez au contraire la voix pour dénigrer avec moi l'idée de Trinité, de peur que les chrétiens présents ne vous entendent.

— Nous devons prêcher silencieusement, par notre exemple. Simplement en gardant notre religion, nous convertirons le monde.

— Mais qui la garde? La dispersion parmi les nations qui observent le repos du dimanche, fait de notre repos du sabbat une impossibilité économique.

— Je ne m'en suis pas aperçu, dit Sir Asher, très péremptoire. L'extension du demi-repos du samedi depuis ma jeunesse, est un remarquable exemple de judaïsation.

— Alors nous devons rester dispersés pour favoriser les vacances du *week-end?*

— Pour enseigner une vérité internationale, et non un tribalisme étroit.

— D'abord, nous ne sommes pas dispersés. Cinq millions de Juifs sont parqués dans leur rayon russe.

— La Providence de Dieu, depuis longtemps les disperse à New-York.

— Oui, quatre cent mille dans un mille carré. Jolie dispersion!

Sir Asher rougit de colère.

— Ils sont aussi en Argentine. J'ai même entendu parler d'une colonie juive au Paraguay.

— Ou ils prêchent l'unité aux Indiens.

— Je ne discuterai pas religion avec un ironiste. Nous sommes en exil par la volonté de Dieu, nous devons souffrir.

— Souffrir!

Le regard du jeune artiste parcourut avec défi la confortable installation qui contribuait à adoucir l'exil de Sir Asher, mais il s'interdit toute personnalité.

— Alors, reprit-il, si nous devons souffrir, pourquoi souscrivez-vous si largement aux demandes de fonds destinés aux Juifs russes?

Sir Asher parut s'amollir devant l'allusion faite à sa générosité, et la connaissance qu'en avait Barstein.

Pour souffrir avec eux, répondit-il, non sans une nuance de plaisanterie.

— Alors, vous êtes un patriote juif.

Le visage du farouche Breton s'assombrit de nouveau :

— A Dieu ne plaise! Je ne connais que des patriotes anglais. Ce que vous énoncez là, jeune homme, c'est trahison envers votre pays: c'est prêcher la trahison.

— La trahison! Moi!

Et Barstein rit amèrement.

C'est vous autres sionistes, continua Sir Asher, qui minez tous les privilèges si péniblement acquis par nous dans l'Ouest

Alors vous n'êtes pas un véritable patriote anglais...

— Veuillez, monsieur, vous rappeler que j'ai équipé à moi seul, un corps de volontaires pour le Transvaal.

— Je le crois... Mais un corps de volontaires pour Sion, c'est un blasphème, un tribalisme étroit!

— Le sol de Sion est sacré, nous n'y avons pas besoin de volontaires; nous y voulons des maîtres, des savants et de saints hommes qui enseignent par la parole et par l'exemple. Que ferait-on de vos volontaires à Sion? Combattraient-ils le Sultan et son million de soldats? Ils ne pourraient même pas vivre en paix en Palestine, où il n'y a ni charbon, ni fer; donc, pas d'usines. De l'agriculture? Le sol n'y est que pierres et marécages. Sans parler de la chaleur, trop forte pour permettre aux Juifs de travailler à la terre. Ils y mourraient de faim. Vous n'avez pas le droit de jouer aussi inconsidérément avec des vies humaines. De plus, même si la Palestine était aussi fertile que l'Angleterre, les Juifs ne pourraient pas se supporter les uns les autres. Songez donc aux querelles qui éclateraient entre eux!

C'est presque avec bonne humeur que Sir Asher finissait sa plaidoirie. Tout son attirail d'arguments lui paraissait solide comme une série de marteaux-vapeur.

— Nous nous supporterions les uns les autres tout comme les autres nations. Quant aux querelles, n'avez-vous pas été membre du Parlement? Le système du Gouvernement par partis, fait des querelles la base de la Constitution.

Sir Asher rougit à nouveau. Une longue période de sa vie passée à expliquer la loi, l'avait mal préparé à la répartie.

— Nous ferions un joli gâchis au Parlement! ricana-t-il.

— Pourquoi? nous avons fourni des ministres à tous les cabinets du monde.

— Oui, cela va bien tant que nous sommes sous la coupe des autres.

Sir Asher retrouvait sa sérénité.

— « Bien, tant que nous sommes sous la coupe des autres ! » répéta Barstein, haletant d'indignation. Songez-vous bien à ce que vous dites, Sir Asher? Les Boërs, contre qui vous équipâtes des volontaires, ont combattu frénétiquement pendant trois ans, afin de n'être pas « sous la coupe des autres »! Et nous, la seule pensée d'une autonomie juive nous fait écumer. L'idée de l'indépendance nous fait nous retourner dans ces tombes que nous appelons nos patries.

Sir Asher, avec un geste prud'hommesque, repoussa de la main ce sujet de discussion.

— Nous perdons notre temps, dit-il. Heureusement l'acquisition de la Palestine est impossible.

— Alors, pourquoi priez-vous pour que l'événement arrive « promptement et de nos jours »?

Sir Asher regarda fixement le hardi questionneur.

— N'est-ce pas aussi une perte de temps? ajouta sèchement Barstein.

— J'ai dit que vous êtes un ironiste, reprit sévèrement Sir Asher. Je prie pour un événement divin et non pour la création d'un Ghetto.

— Un Ghetto!

Et Barstein eut un gémissement de complet découragement.

— Vous êtes un antisémite, vous aussi, s'écria-t-il; comme votre fille, comme nous tous. Nous sommes tous antisémites.

— Moi! Antisémite! Ho! ho! ho!...

Et la colère de Sir Asher se fondit en un éclat de gaieté extrêmement amusée.

— Allons! j'ai fait la part large à l'excitation de vos nerfs, ajouta-t-il en recouvrant sa dignité majestueuse. J'ai été jeune et amoureux moi-même. Mais quand vous venez m'appeler, moi, antisémite, il est clair que vous n'êtes pas en état de continuer cette discussion. D'ailleurs, je ne suis plus étonné que vous vous considériez comme le Messie!

— Même si c'était exact, notre tradition dit que le Messie n'est qu'un homme; il faudra bien qu'un jour il vienne, celui qui vous convaincra; mais j'ai affirmé simplement que Dieu agit par l'entremise de l'homme.

— Ah! oui, fit Sir Asher avec bonhomie : trois en un et un en trois!

— Et pourquoi non, dit Barstein en colère; et, dans un élan d'intuition, il ajouta :

— D'ailleurs, vous êtes vous-même une trinité!...

— Moi!...

Cette fois, Sir Asher se sentit bien certain que le sculpteur avait le cerveau dérangé.

Parfaitement : l'Anglais, le Juif et... l'Antisémite. Trois en un et un en trois...

Sir Asher appuya précipitamment les doigts sur l'un des boutons électriques. Il éprouvait un peu d'inquiétude.

Barstein pâlit de rage à cette idée de le congédier. Non! jamais il ne se mettrait dans une de ces familles où l'on est trois personnes en une!

C'est ainsi partout, poursuivit-il, furieux : partout où nous sommes émancipés, comme on dit. Le Juif est patriote partout, antisémite partout, et juif partout. Chez les Hongrois passionnés, chez les Italiens pur-sang, les Américains brandissant leur drapeau; chez les loyaux Français, les Allemands impériaux, les Hollandais enthousiastes, nous sommes dispersés pour prêcher l'Unité, et ce que nous représentons, c'est la trinité juive. Délicieuse ironie! Trois en un et un en trois!

Il éclata de rire, et ce rire aux oreilles de Sir Asher, résonna comme celui d'un fou. Le vieux gentleman fut tout aise de voir entrer le vigoureux huissier de service.

Barstein tourna les talons avec mépris :

« Ni confondre les personnes, ni diviser la substance » conclut-il avec un rire moqueur.

Israel ZANGWILL.

(Traduction de Mme Marcel GRILLET).

QUELQUES LETTRES INTIMES DE MARIE LENÉRU [1]

Samedi février ou mars 1898.

MON CHER TONTON,

La « présente » est pour te demander un renseignement que tu voudras bien transmettre à Fernande le jour où elle m'écrira.

Je compte sur toi pour m'indiquer la meilleure édition de Platon, soit française, soit latine. Au cas où tu n'aurais pas de prédilection à cet égard, j'espère que les lumières qui t'entourent pourront te renseigner.

Je suis intraitable envers les traductions, auxquelles je n'ai pas l'habitude de me confier, voilà pourquoi je m'adresse en haut lieu. Car décidément, je ne saurai pas le grec, c'est une ignorance que je tiens à me ménager comme Joubert le conseille quelque part.

Mon cher tonton, si je ne l'avais pas je m

[1] Voir la *Revue bleue* du 1er août

oncle je ne comprendrais pas d'où me vient cette passion peu féminine de philosophie, mais la vérité est que je ne fais pas autre chose. Mes lectures les plus légères sont les lettres de Cicéron.

Si tu te souviens de certains bouquins dans mon genre, jadis aimés, envoie les titres sans scrupules, je ne dors jamais!.....

Vale et me ama

MARIE.

Mardi, Lorient (août 1898).

MA CHÈRE CHÉRIE,

Ces deux dernières journées, nous venons de les passer entièrement hors du monde, et tout en ayant eu trop de leur temps, je ne me trouve qu'aujourd'hui maîtresse de mes actions. La première, en arrivant de Brutul, ici, est de déballer de quoi t'écrire et de te remercier avec confusion de tes nouvelles gâteries. C'est trop gentil d'être comme cela attentive à ma fête.

Es-tu tranquillisée sous le rapport oreilles? Le Dr M... a fait ici des merveilles. Je suis persuadée que Maman exagère ses crises par sa préoccupation... La vérité est que je vous donne à tous la *frousse* avec mes oreilles; j'espère pourtant avoir l'honneur d'être un otage suffisant au bien silence.

Que dis-tu de ce duel désolant du prince Henri? Ils ont voulu rééditer les mignons « jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Je suppose qu'ils se détestaient bien. Lis-tu, en ce moment? N'est-ce pas, c'était joli et fin ce poème de Brada? Que ma grande patronne n'y voit pas de profanation, mais c'est de la foi à l'espagnole, de la dévotion comme l'entendait sainte Thérèse.

Je viens d'être très peinée par une carte de Mme de L..., qui se dit presque aveugle et m'écrit avec une telle incohérence que je vais immédiatement demander des éclaircissements au Sacré-Cœur. Je trouve qu'on a pour les vieillards une affection très particulière, un peu ce qu'on éprouve pour les enfants; on sait qu'ils vous sont moins assurés que les autres; je ne quitte jamais Mme L... et Mme de L... sans une espèce de remords de ne pas avoir entièrement ces dernières années de présence. Tu me trouveras peut-être rude de penser à ces choses-là, mais je suis sûre que ce sont de ces sentiments involontaires que nous éprouvons tous et dont on se console, en les avouant, parce qu'ils ne sont pas très raisonnables.

Il faut que je termine enfin, pour descendre dîner. Je vous embrasse bien, mes deux pauvres abandonnées. Tâchez de vous accommoder d'Aix et donnez-nous souvent de vos nouvelles.

A vous pour ce monde et pour l'autre.

MARIE.

Samedi (décembre 1899).

CHER TONTON LIONEL,

Je veux vous remercier tous les deux, mais comme il n'y a qu'à toi que je n'ai pas écrit, je place ma lettre sous ton vocable.

En rentrant de déjeuner chez Mme L..., je trouve le délicieux paquet de librairie. Sans ôter mes gants, je me mets à couper dans les ficelles (Maman n'était pas là) et je le tiens enfin!

Pour comprendre la reconnaissance que je vous ai, il faudrait que vous sachiez combien j'admire Leconte de Lisle. Il est peut-être ce qui répond le mieux à mes idées de perfection artistique et vous fait au moins sortir de la banalité trop de fois remâchée...

Que de mois encore avant de vous revoir! Le premier, nous dînerons chez S.... mes amis sont parfaits, mais c'est humiliant tout de même d'être sans famille. Et puis, la province, quand cela s'accumule... Si je n'étais pas malade, pour ne pas dire pis, jamais, jamais, jamais je n'y consentirais. Il faut d'irréfrénables dispositions pour être chic et avoir de l'esprit dans un lieu pareil..... margaritas ante..... Je voudrais qu'on me donne des nouvelles de ton travail avec M. Brochard. Je ne peux pas penser de sang-froid à l'état de ton ami; Montaigne disait préférer cela à la surdité, M. de Lesélene, sourd, la même chose. Je ne comprends cela que si l'on est vraiment musicien. La suppression de la musique est la seule chose impardonnable. Je te réponds que je fais de l'observation à cet égard. La mort d'un organe n'enlève pas seulement une jouissance, c'est la disparition de tout un genre de *conscience*. Il faut avoir le spiritualisme tenace... Il serait trop long de te dire tout ce qu'il faudrait, le mot d'Obermann résume : « On comprend ce que l'on voit, mais on sent ce que l'on entend ». As-tu remarqué que le bruit est la seule inutilité, la seule superfluité dans la nature? Il appartient, il n'existe que dans la vie consciente. On remarque, en général, que les aveugles sont plus gais, plus vivants que les sourds.

Voilà ce que tu gagnes à être esthète musical. Je te fais de l'acoustique-métaphysique (1).

Je vous embrasse encore bien tous et ne vous oublierai pas tant que durera la gloire de Leconte de Lisle, vulgo : jamais.

Votre affectionnissimée.

Marie.

Brest, jeudi (printemps 1900).

Ma tante très chérie,

J'en suis encore à devoir tant de lettres, que c'est une véritable fraude que de m'en passer une agréable. Enfin, j'y suis, j'y reste. Et puis, ma pauvre tante, tu as été mal fichue, et cela prime tous les droits. Es-tu assez peu raisonnable d'interrompre un traitement justement parce qu'il réussit? Moi qui ne fais que prêcher à Maman les régimes préventifs. Il faut mettre de l'art en tout, même dans la manière de se soigner, et ne pas oublier que nous sommes tous malades de naissance et que la santé, comme dit Taine, « est une réussite fréquente (hum!) et un bel accident »...

Sais-tu que les orgues de Fribourg sont chez Robert? Carle le sait-il? Je le lui aurais écrit si je ne me débattais dans des journées trop étroites. Andrée, elle, est toujours ici et nous nous promenons tous les jours ensemble. Nous allons très loin, fortes de notre renom d'éducation, on peut tout nous passer; la province a cela de bon qu'on y est connu. Mais je crois que nos mères sont, au fond, désolées.

Il y a, dans la *Revue de Paris*, des notes charmantes de Daudet. Du reste, on y trouve tant de choses que je doute qu'on s'amuse en ce moment à la *Revue des Deux-Mondes*.

Nous avons aussi été au Trez-Hir. Que c'est grandiose, ma tante! Voilà où il faut que tu passes l'été. Tu seras très bien chez Mme Cornen, l'unique et précieuse aubergiste du Trez-Hir. Tu auras une fenêtre à balcon, la seule du pays, et Carle apprécierait les merveilleux effets de lumière sur ce sable qui ressemble à une neige. C'est tellement dépeuplé que le pays a l'air créé uniquement pour vous, et je pense à ce mot de Lacordaire : « Dieu n'a pas formé une contrée, dessiné un rivage, creusé une baie, sans savoir pour quels peuples et pour quelles âmes il travaillait. » Hum... Enfin, je m'approprie le Trez-Hir.

Au revoir, ma bonne tante chérie. Je t'ai exprimé tout ce que mon cerveau contenait de présentable, pour le cœur, ce serait trop long.

A vous quatre.

Marie Lenéru d'Aubrac.

Ai-je assez le courage de mon opinion?

Manoir du Vizac-en-Guiparas (Finistère) (juillet 1900).

Ma tante chérie,

Tu ne sais pas encore comme je t'ai été reconnaissante de la lettre de Venise. C'est une de mes grandes joies d'avoir une tante si profondément *validée* dans mon cœur et ma sympathie. Tu as vu de belles choses avec les yeux qu'il fallait pour elles, car nous avons été au feu ensemble et je sais comment tu regardes.

C'est une science qui m'absorbe de plus en plus, son enseignement m'ayant, d'ailleurs, coûté plus cher qu'à d'autres. Je n'arrivais pas à m'arracher du Trez-Hir; chaque mois, c'est un pays nouveau. Naturellement, l'Italie me nostalgise assez, mais j'ai trop de choses à régler avec moi-même avant de vider mes comptes avec les circonstances plus ou moins agréables. Tu m'aideras, au moins j'espère, à la préparation. Tante B... est dans un état que je n'arrive pas à accepter. Elle se démène si terriblement dans ce malheureux fauteuil de veille : je suis au rebours des autres, certaines leçons ne m'ont pas enseigné la résignation. Et je t'assure que savoir Maman toute seule devant cette misère pour laquelle on ne peut rien... C'est effrayant ce qu'il en coûte pour mourir!...

De tout cœur, ta nièce et amie.

M...

(1) Dans une lettre adressée, en 1897, au même destinataire, je relève le passage suivant, dont la lettre précédente constitue, en quelque sorte, un nouveau développement :

« Je crois que rien ne nous est plus intime, ne nous rend plus présent à nous-même que les sons. On dit généralement tout le contraire; mais j'ai bien aussi un certain genre de compétence. Le son inarticulé est un langage cent fois plus direct que l'autre, en ce qu'il ne passe pas par les cellules usées du cerveau. Quand il disparaît, on sent qu'il y a des touches qui ne vibrent plus. Il faut le double de lumière pour opérer ce que fait un son. »

(1) Le traditionalisme de Mme ... s'insurgeait contre l'expression de la particule. [illegible] nom de famille, suppression faite par notre [illegible] père et respecté par [illegible] fils.

(*Septembre* 1907).

Nous avons fait faire des promenades splendides à Mme D... : Le Trez Hir, St-Mathieu et Le Conquet. Maman nous a accompagnées au Vizac. Mme B..., toujours merveilleuse d'entrain, nous a fait les honneurs de ses bois, de ses avenues, de ses collines dignes de Pouthos. Maman ne s'était malheureusement pas jointe à une promenade faite du Trez-Hir avec les Willotte, à bord du yacht des Ponts-et-Chaussées. C'est une chose unique, une journée de passerelle, tout le monde en silence dans les allongeoirs, parce que, battus jusqu'à surdité, mutité et presque cécité par le vent; mais on se souvient quand même de quoi faire dédaigner bien des choses. La marine, vois-tu, ce n'est pas une carrière familiale, ni même sociale, mais pour l'individualisme! (1)

Promenez-vous bien dans vos montagnes, et recevez mille tendresses de nous deux.

MARIE.

Paris 15 *octobre* 1906).

MA TANTE GABRIELLE,

Je peux enfin t'écrire et te remercier de tes cartes et de ta lettre. Je ne sais pas si tu es au courant de nos affaires domestiques. Notre Bretonne est restée dans son pays, et pour mettre au courant sa remplaçante, pour obtenir la propreté parfaite, j'ai préféré faire la moitié des choses. J'avoue que cela m'a amusée et que les résultats obtenus en un minimum de temps m'ont éclairée sur l'activité ordinaire des domestiques. Mais enfin, il faut choisir ses occupations, et, comme disait la grande Catherine, ce modèle des maîtresses de maison, « mêler le faire et le non faire », et c'est avec satisfaction que je quitte mes gants et mon torchon (plumeau malsain et microbifique) pour t'adresser une de mes premières lettres.

Jeudi (1908).

CHÈRE TANTE GABRIELLE,

Je pense bien que si Fernande ne m'écrit pas, c'est pour d'excellentes raisons. Et comme toi, tu es la fidélité même, je déplore naturellement moins ses crises de silence. Je lis toujours tes lettres à Maman, et si tu savais à quel point j'ai la nausée des autographes, tu en conchierais bien des choses favorables à mes qualités de cœur. D'ailleurs, j'aime ta manière d'écrire. Tu es une des exceptionnelles personnes dont les lettres satisfassent tout à fait. On a toujours, après avoir lu tes barbouillages, la sensation du rapprochement. Je n'en pense autant, ni de Fernande, ni de moi. Il est vrai que, toutes les deux, nous nous reposons sur nos mères et n'exécutons que le superlatif.

Je viens de quitter Mme L...; nous sommes allées ensemble à son jardin des terrasses, en face de la rade, et j'en rapporte une clef pour y aller en *Port-Royal* quand cela me fera plaisir.

J'espère que les dieux béniront le travail de Carle, et que le brave garçon sera *compensé* de tant d'application. C'est bien de penser comme Baudelaire « que l'inspiration, Monsieur, c'est de travailler tous les jours ».

A propos de nouvelle, j'ai eu le caprice d'en envoyer une au *Journal*, pour un concours dont le jury est très chic : Heredia, Barrès, Adam, Gyp, Houssaye, Vandal, Rachilde, Gregh, etc. Ce n'est pas sérieux, car une nouvelle de deux cents lignes exige une sorte d'entrain qui n'est guère dans mes dispositions, mais j'ai voulu savoir jusqu'à quel point serait rabattue la bonne opinion que j'ai de moi-même. Remarquez que j'ai la simplicité de vous dire tout cela d'avance, ce qui m'obligera à vous faire des aveux si je suis blackboulée! (1)

Nos Russes nous ont enfin quittées, et je regrette un peu de ne pas les avoir rencontrés. Un entrain, une simplicité, un chic, je t'assure qu'on a flirté!!! Le genre a un peu abruti la province; bien que ces Messieurs fussent tous titrés, le genre était étroitement lié à certaines idées... de champagne. Margot de M... me disait : « Pour un rien, ils vous embrasseraient. »

Que lis-tu, ma bonne tante chérie? Je viens de découvrir Verlaine, et je ne pardonne pas qu'on n'ait pas usé de réclame pour me le faire connaître. Évidemment, j'aime peu les morceaux où l'éloquence a le cou tordu, mais les autres!

Une autre découverte : Les Rosny. Je te recommande le *Chemin d'amour*, dans la *Revue de Paris*. Je ne peux pas te dire comme j'ai trouvé cela sympathique; aussi ai-je vite fait venir *l'Impérieuse bonté*, un titre qui me magnétise depuis des mois.

Encore une chose dont je ne me vante qu'à

(1) Sur la même promenade, V. *Journal*, vol. 2, p. 179.

(1) La nouvelle dont il s'agit ici — et qui fut couronnée — est *la Vivante*.

toi : *Il piacere*, de d'Annunzio. Raide, mais que veux-tu? Là, l'artiste est tellement hors ligne qu'en définitive, c'est mon talent préféré. Je préfère ce livre au *Trionfo della Morte*, parce que l'art y tient plus de place et que le roman y devient un véritable livre de critique et même d'histoire de la peinture et de la musique. Il y a un passage que tu dois connaître : « Le vers est tout, le vers peut tout. » C'est admirable comme un psaume. Je lis toujours aussi des individus plus ou moins philosophes, et il me passe tous les jours au moins quatre langues sous les yeux...

Adieu, chère tante, baisers, amitiés et vœux de santé et de tranquillité.

L'Ermitage, Les Voirons, 29 juillet 1915.

Chère tante Gabrielle,

En vous conseillant fortement de vous arranger coûte que coûte pour venir ici, nous n'obéissons pas qu'à un sentiment égoïste. En passant, on ne se doute pas de ce qu'est la vie dans un endroit pareil; c'est un monde nouveau. Quand, à partir de trois heures, tous les glaciers se mettent à briller et les jeux d'ombre à changer tout le temps dans les vallons, on ne lit plus, on ne parle plus, on ne travaille plus. Tout le monde est planté comme un sapin au bord de la terrasse. En outre, il y a des fleurs, autant de fleurs que d'herbe. Je n'aurais jamais cru cela. Je me suis amusée à faire un bouquet sans cueillir deux plantes pareilles; en trois minutes c'était fait. Il y a de magnifiques buissons d'églantiers jusque sur le Signal même, ce qui prouve que la montagne n'est pas rigoureuse. Rien n'est reposant comme ces grands talus verts, avec les lisières droites ou courbes de la forêt...

Nous ne frayons guère, n'allant jamais au salon... pourtant, un bon abbé s'est décidé à rompre la glace en m'invitant à aller me promener avec lui, avec le chapelain et la sœur du chapelain. Marche en plein ciel, jusqu'au Pralaire, et aussi facile que sur des nuages. Tu vois quelle société bien pensante. Je n'ose pas laisser traîner le livre que Blum m'a envoyé et dont le titre *Au théâtre*, pourrait jeter un froid...

Je souhaite à Carle un beau travail de vacances. Moi, voilà deux mois que j'ai « dételé », et j'avoue n'en avoir ressenti aucun repos, plutôt de l'énervement. Je crois que j'ai besoin de cette quotidienne régularisation mentale, comme j'ai besoin de gymnastique suédoise pour m'éviter [illegible]

Si vos projets vous portent vers ailleurs, écrivez-nous de temps en temps, pensez aux ermites de l'Ermitage.

Tu vous embrassant.

Marie Lenru

LES PLEINS POUVOIRS

Par un vote quasi-unanime, le Parlement Belge a délégué au Roi le pouvoir le plus étendu d'édicter, en matière financière, toutes mesures imposées pour le salut du pays.

Envisagée au point de vue de la Constitution belge, cette résolution présente un caractère exceptionnel et manifeste une interprétation extensive des principes sur lesquels repose l'ordre public. Sans doute, dans sa lettre, elle ne les viole point : car le pouvoir législatif exprime la volonté d'agir dans tous les domaines qui se rattachent à l'ordre financier avec la plus virile énergie : il se borne à conférer au Roi le pouvoir de déterminer effectivement l'opportunité et l'importance des mesures à prendre et d'y statuer par des arrêtés royaux pris en exécution de la loi. Mais elle s'écarte incontestablement de leur esprit. L'essentiel de la monarchie constitutionnelle étant de réserver au Parlement élu la libre appréciation des moyens financiers mis à la disposition du pouvoir exécutif aussi bien s'il s'agit d'emprunter que s'il s'agit de recourir à l'impôt direct ou indirect. Telle a été, en tous temps et en tous lieux, l'essentielle exigence des nations qui ont substitué la souveraineté du peuple, exercée par ses représentants librement élus, à la souveraineté absolue du prince.

En résulte-t-il que la Belgique ait entendu conférer au Roi, — qu'entourent d'ailleurs d'un prestige immense sa vaillance pendant la guerre mondiale, son patriotisme élevé, sa fidélité à l'honneur dont il a donné les preuves éclatantes, des pouvoirs dictatoriaux? Non point. Ces pouvoirs ne peuvent être exercés que sous la responsabilité collective et solidaire des Ministres délibérant en conseil. Or le gouvernement est constitué, depuis quelques semaines, par les trois grands partis, selon les forces électorales et morales qu'ils représentent : quatre catholiques, quatre socialistes, un libéral parlementaire et un libéral extra-parlementaire — M. Francqui, dont la compé-

tence technique en matière financière est universellement reconnue.

L'opinion publique belge et le Parlement se trouvent donc, dans tous les éléments qui les composent, investis d'un contrôle qui leur donne toutes garanties. Il n'y a exception que pour les communistes et les nationalistes flamands, dont l'importance est négligeable. La nécessité d'obtenir l'accord unanime du Conseil des Ministres pour tout usage des « pleins pouvoirs » donne ainsi la complète assurance que cet usage sera conforme à la volonté commune des partis nationaux. Les ministres sont d'ailleurs à cet égard liés par leur solidarité avec les groupes parlementaires qu'ils représentent au sein du cabinet. Si l'on ajoute à cette considération essentielle, que la durée des pleins pouvoirs est limitée à une période de six mois, dans laquelle se trouvent comprises les vacances normales des chambres législatives, et à l'expiration de laquelle les actes du gouvernement seront soumis, sur rapport de celui-ci à l'appréciation des Chambres, on comprendra certes qu'en fait, bien plus encore qu'en apparence, les principes constitutionnels se trouvent sauvegardés, tout au moins en ce qui touche à l'essentiel de notre droit public.

Comment se fait-il cependant que l'accord unanime ait pu s'établir? Il se comprend aisément de la part des conservateurs. Mais les libéraux, défenseurs traditionnels des droits du Parlement vis-à-vis de l'exécutif, héritiers de l'esprit dont s'inspira, en 1830, le pacte fondamental de la Belgique? Mais les socialistes, théoriquement fidèles aux idées républicaines, hostiles par définition au pouvoir personnel d'un prince ou à la dictature d'un groupe? Comment de telles adhésions ont-elles pu être obtenues?

C'est que tous les Belges ont le sentiment de l'immense péril qu'ils courent, tous ensemble, sans distinction de classe, de croyance ou d'opinion économique et sociale, dans l'effroyable catastrophe mondiale de l'après-guerre. C'est qu'ils comprennent qu'il serait vain de chercher des responsables et de déchaîner à ce sujet des discordes intestines, au sein du peuple. C'est que, confinés sur un territoire surpeuplé, ayant conquis dans le monde une place éminente par l'expansion de leur industrie et de leur commerce, menacés de la plus affreuse misère s'ils ne parviennent pas à rétablir cette puissance dont la guerre les a injustement dépouillés, ils voient dans le problème financier, économique et social le problème vital de l'heure présente, — les trois éléments étant inséparables.

L'aspect social, ils sauront y faire face par leur bonne volonté, leur discipline, leur labeur fécond. Pour répondre aux nécessités économiques, ils comptent sur les ressources matérielles et sur les forces morales dont la mise en œuvre leur assura jadis les plus beaux succès : élevés sur la terre classique des invasions et des conflits de races, ils sont habitués à reconstruire sur les ruines de leur patrie, — et leurs ancêtres n'ont jamais failli à cette tâche lourde et splendide. — Mais ils voient dans le danger financier le grand péril de l'heure présente, la dépréciation aussi brusque qu'injustifiée de leur devise les a frappés de terreur en même temps qu'elle a excité leur courage et fortifié leur résolution ; un grand courant d'opinion publique a emporté les résistances et imposé ces actes de volonté farouches dont seuls sont capables, aux moments décisifs de leur histoire, les peuples qui méritent de vivre et de vaincre.

Telle est la genèse de l'octroi des « pleins pouvoirs ».

Qu'en attend-on? Il faut agir — agir vite — agir avec vigueur et décision, selon un plan étudié, sans s'arrêter aux intérêts particuliers, en plaçant au-dessus de tout l'intérêt solidaire du pays en danger.

Le Parlement lui-même s'est rendu compte de ce qu'il fallait, pour y parvenir, ne pas suivre la voie normale de ses délibérations. Les questions à résoudre présentent un caractère technique, qui peut échapper à la compétence spéciale de beaucoup de ses membres. Les appréciations de ceux-ci, si sincèrement qu'elles soient méditées, ne peuvent se soustraire à des influences d'ordre politique et électoral qui, même inaperçues de ceux qui les subissent, ne manquent pas d'influencer la formation de la majorité. Comme en tous pays, le nombre et la prolixité des orateurs entraîne à des lenteurs interminables, qui exercent sur le fonctionnement de la machine parlementaire, ce qui s'appelle en physique une accélération retardatrice. Enfin, les mesures d'ordre financier, avec le caractère impératif et draconien qu'elles requièrent pour être efficaces, exigent le secret dans la préparation et la soudaineté dans l'exécution que le formalisme parlementaire rendraient impossibles.

Le Parlement belge a eu le grand mérite de ne pas fermer les yeux à ces évidences, et, par un acte de modestie vraiment digne d'éloge, d'accepter la rude leçon de « salus populi suprema lex esto ». Il n'a même pas demandé au gouvernement qu'il s'explique à l'avance sur le parti qu'il entendrait tirer des « pleins pouvoirs », et qu'il livre à des discussions préliminaires les modalités de son plan d'action. Pas plus qu'on ne demande à un

généralissime qui va livrer bataille, de faire connaître publiquement ses intentions stratégiques et son plan tactique, il n'était opportun d'imposer à un ministre des finances de dénoncer lui-même et d'exposer à la critique souvent malveillante ou aux manœuvres défensives de l'adversaire les modalités de son action. C'était une question de confiance : nous l'avons résolue, sans phrases inutiles, et sans réserves, par l'affirmative donnant ainsi au gouvernement avec tout le pouvoir, toute la responsabilité. Celle du Parlement subsiste cependant entière, dans le choix qu'il a fait, parmi l'élite des hommes d'État belges, des hommes chargés d'un tel honneur et d'une telle tâche...

Cela explique qu'il soit difficile, sinon impossible, de prophétiser ce qui se fera. Prévoyons cependant, avec certitude, que l'effort tendra d'abord à empêcher les manœuvres de bourse et les paniques, en établissant une répression sévère des informations tendancieuses et mensongères de nature à nuire au crédit du pays en même temps qu'un contrôle non moins sévère de négoce des devises sur le marché financier. Ne mettons pas en doute qu'afin de rétablir la balance commerciale, des restrictions énergiques seront apportées à l'importation et à la consommation dans le pays des produits de luxe, tandis qu'une réglementation plus économique de l'usage de denrées alimentaires que nous produisons réduira l'importance des quantités dont notre alimentation est tributaire vis-à-vis de l'étranger : déjà, restaurant la législation de guerre, un arrêté détermine les conditions de blutage de la farine et rétablit le régime du pain bis, moins onéreux et plus nutritif. D'autre part la sécurité des transactions commerciales sera rétablie, malgré les fluctuations possibles des changes, par la possibilité d'insérer dans les contrats des stipulations en franc-or, soustraites aux éventualités du lendemain. Enfin, il faut prévoir que la garantie de notre circulation monétaire sera augmentée par le renforcement du « fonds d'amortissement » alimenté par des ressources croissantes demandées à l'impôt ; que des emprunts seront négociés à l'étranger en vue de permettre la stabilisation de la devise belge ; et que, pour achever de rassurer les capitaux apeurés, des modifications seront apportées, dans l'impôt sur le revenu, à la « super-taxe » progressive qui frappe le contribuable : on écarterait ainsi autant que possible l'inquisition fiscale, source d'inquiétude et foyer principal de la résistance.

Ce ne sont là, assurément, que des données fort vagues et nécessairement incomplètes : il est impossible, actuellement, d'en dire davantage. A supposer même que d'autres mesures puissent être prévues, ce serait une faute que de les préciser dès à présent et d'autoriser sur les actions de demain. Le pays ne veut qu'une chose : c'est que dans ces décisions, l'énergie égale l'efficacité.

Telle est la situation belge. Elle n'est aucunement comparable à la crise dictatoriale par laquelle passent d'autres pays. Servira-t-elle à d'autres peuples d'expérience et de leçon? Il se peut. Ce que nous en avons dit montre cependant qu'elle ne peut naître que d'un état d'esprit bien déterminé, c'est-à-dire de l'abandon volontaire et momentané de toutes les discordes intestines, et non point de la suprématie violente d'une faction sur une autre. Elle se fonde exclusivement sur la prédominance intérieure du sentiment de concorde, de solidarité, de justice distributive.

S'il venait à en être de même dans d'autres pays, si la prédominance de ce sentiment pouvait ainsi se généraliser et franchir les frontières étroites des États, peut-être serait-il possible d'en attendre, dans l'Europe entière et dans le monde, une transformation des rapports entre les peuples. De nouvelles possibilités de collaboration pacifique en sortiraient-elles? C'est le secret du prochain avenir.

Albert Devèze,
Ancien Ministre belge de la Défense Nationale.

LES ORIGINES DU MORMONISME

Le dernier roman de M. Pierre Benoît, *Le Lac Salé*, a attiré l'attention du public français sur le Mormonisme, dont l'histoire et les doctrines sont généralement assez peu connues dans notre pays, de même que celles de beaucoup d'autres sectes américaines. Parmi ces sectes religieuses ou pseudo-religieuses, il en est d'ailleurs qui sont tout aussi étranges, à bien des égards, que celle des Mormons ; mais celle-ci est du moins une des plus anciennes et des plus importantes, et nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt d'en exposer les origines.

Au début du XIX^e^ siècle vivait dans la Nouvelle Angleterre un pasteur presbytérien nommé Salomon Spalding, qui avait abandonné son ministère pour le commerce, où il ne tarda pas à faire faillite ; après cet échec, il se mit à composer une sorte de roman en style biblique, qu'il intitula le *Manuscrit retrouvé*, et sur lequel il

comptait, paraît-il, pour remonter sa fortune, en quoi il se trompait, car il mourut sans avoir pu le faire accepter par aucun éditeur. Le sujet de ce livre se rapportait à l'histoire des Indiens de l'Amérique du Nord, qui y étaient présentés comme les descendants du Patriarche Joseph : c'était un long récit de leurs guerres et de leurs émigrations supposées, depuis l'époque de Sédécias, roi de Juda, jusqu'au v^e^ siècle de l'ère chrétienne, et ce récit était censé avoir été écrit par divers chroniqueurs successifs, dont le dernier, nommé Moramon, l'aurait déposé dans quelque cachette souterraine.

Comment Spalding avait-il eu l'idée de rédiger cet ouvrage, d'ailleurs fort ennuyeux, prodigieusement monotone et écrit dans un style déplorable ? C'est ce qu'il ne nous paraît guère possible de dire, et l'on peut se demander si cette idée lui vint spontanément ou si elle lui fut suggérée par quelqu'un d'autre, car il est loin d'avoir été seul à chercher ce qu'étaient devenues les dix tribus perdues d'Israël et à essayer de résoudre ce problème à sa façon. On sait que certains ont voulu retrouver les traces de ces tribus en Angleterre, et il est même des Anglais qui tiennent fort à revendiquer pour leur nation l'honneur de cette origine ; d'autres ont été rechercher ces mêmes tribus beaucoup plus loin, et jusqu'au Japon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe dans quelques régions de l'Orient, notamment à Cochin, dans l'Inde méridionale, et aussi en Chine, des colonies juives fort anciennes, qui prétendent y être établies depuis l'époque de la captivité de Babylone. L'idée d'une émigration en Amérique peut paraître beaucoup plus invraisemblable, et pourtant elle est venue à d'autres qu'à Spalding : il y a là une coïncidence assez singulière. En 1825, un Israélite d'origine portugaise, Mordecaï Manuel Noah, ancien consul des États-Unis à Tunis, acheta une île appelée Grand Island, située dans la rivière Niagara, et lança une proclamation engageant tous ses coreligionnaires à venir s'établir dans cette île, à laquelle il donna le nom d'Ararat. Le 2 septembre de la même année, on célébra en grande pompe la fondation de la nouvelle cité ; or, et c'est là ce que nous voulions signaler, les Indiens avaient été invités à envoyer des représentants à cette cérémonie, en qualité de descendants des tribus perdues d'Israël, et ils devaient aussi trouver un refuge dans le nouvel Ararat. Ce projet n'eut aucune suite, et la ville ne fut jamais bâtie; une vingtaine d'années plus tard, Noah écrivit un livre dans lequel il préconisait le rétablissement de la nation juive en Palestine, et, bien que son nom soit aujourd'hui assez oublié, on doit le regarder comme le véritable promoteur du Sionisme. L'épisode que nous venons de rapporter est antérieur de près de cinq ans à la fondation du Mormonisme; Spalding était déjà mort, et nous ne pensons pas que Noah ait eu connaissance de son *Manuscrit retrouvé*. En tout cas, on ne pouvait guère prévoir alors la fortune extraordinaire qui était réservée à cet ouvrage, et Spalding lui-même ne s'était probablement jamais douté qu'un jour devait venir où il serait considéré par des multitudes comme une nouvelle révélation divine; à cette époque, on n'en était pas encore arrivé à composer de dessein prémédité des écrits soi-disant « inspirés », comme la *Bible d'Oahspe* ou l'*Evangile Aquarien*, bizarres élucubrations qui trouvent chez les Américains de nos jours un milieu tout préparé pour les recevoir.

Il y avait à Palmyra, dans le Vermont, un jeune homme d'assez mauvaise réputation, nommé Joseph Smith; il s'était d'abord signalé à l'attention de ses concitoyens, pendant une de ces périodes d'enthousiasme religieux que les Américains appellent *revivals*, en répandant le récit d'une vision dont il prétendait avoir été favorisé; puis il s'était fait « trouveur de trésors », vivant de l'argent que lui remettaient les gens crédules auxquels il promettait d'indiquer, grâce à certains procédés divinatoires, les richesses enfouies dans le sol. C'est alors qu'il mit la main sur le manuscrit de Spalding, douze ans après la mort de son auteur; on croit que ce manuscrit lui fut donné par un de ses compères, Sydney Rigdon, qui l'aurait dérobé dans une imprimerie où il faisait son apprentissage; toujours est-il que la veuve, le frère et l'ancien associé de Spalding reconnurent et affirmèrent formellement l'identité du *Livre de Mormon* avec le *Manuscrit retrouvé*. Mais le « trouveur de trésors » prétendit que, guidé par un ange, il avait tiré ce livre de la terre où Mormon l'avait enfoui, sous la forme de plaques d'or couvertes de caractères hiéroglyphiques; il ajoutait que l'ange lui avait également fait découvrir deux pierres translucides, qui n'étaient autre que l'*Urim* et le *Thummim* qui figuraient sur le pectoral du Grand Prêtre d'Israël (1), et dont la possession, procurant le don des langues et l'esprit de prophétie, lui avait permis de traduire les plaques mystérieuses. Une dizaine de témoins déclarèrent avoir vu ces plaques; trois d'entre eux affir-

(1) *Exode*, XXVIII, 30. — Ces deux mots hébreux signifient « lumière » et « vérité ».

mèrent même qu'ils avaient aussi vu l'ange, qui les avait ensuite enlevées et reprises sous sa garde. Parmi ces derniers était un certain Martin Harris, qui vendit sa ferme pour subvenir aux frais de publication du manuscrit, malgré les avis du professeur Anthon, de New-York, à qui il avait soumis un échantillon des prétendus hiéroglyphes, et qui l'avait mis en garde contre ce qui lui paraissait bien n'être qu'une vulgaire supercherie. Il est à supposer que Smith s'était procuré quelques plaques de laiton et y avait tracé des caractères empruntés à divers alphabets; d'après M. Anthon [1], il y avait surtout un mélange de caractères grecs et hébraïques, ainsi qu'une grossière imitation du calendrier mexicain publié par Humboldt. Il est d'ailleurs extrêmement difficile de dire si ceux qui aidèrent Smith à ses débuts furent ses dupes ou ses complices; pour ce qui est de Harris, dont la fortune fut gravement compromise par le peu de succès qu'eut tout d'abord le *Livre de Mormon*, il ne tarda pas à renier la foi nouvelle et à se brouiller avec Smith. Celui-ci eut bientôt une révélation qui mettait son entretien à la charge de ses adhérents; puis, le 6 avril 1830, une autre révélation vint le constituer prophète de Dieu, avec la mission d'enseigner aux hommes une religion nouvelle et d'établir l'« Eglise des Saints des Derniers Jours » (*Church of Latter-Day Saints*), dans laquelle on devait entrer par un nouveau baptême. Smith et son associé Cowdery s'administrèrent l'un à l'autre ce baptême : l'Eglise ne comptait alors que six membres, mais, au bout d'un mois, elle en avait une trentaine, parmi lesquels le père et les frères de Smith. Cette Eglise, en somme, ne se différenciait guère de la majorité des sectes protestantes; dans les treize articles de foi qui furent alors formulés par le fondateur, il y a lieu de signaler seulement la condamnation du baptême des enfants (article 4), la croyance « qu'un homme peut être appelé à Dieu par la prophétie et par l'imposition des mains » (article 5), et que les dons miraculeux tels que « prophétie, révélation, visions, guérison, exorcisme, interprétation des langues », se sont perpétués dans l'Eglise (article 7), l'adjonction du *Livre de Mormon* à la Bible comme étant la « parole de Dieu » (article 8), enfin la promesse « que Dieu révélera encore de grandes choses concernant Son Royaume » (article 9). Mentionnons encore l'article 10, ainsi conçu : « Nous croyons au rassemblement littéral d'Israël et à la restauration des dix tribus; nous croyons que Sion sera rebâtie sur ce continent, que le Christ régnera personnellement sur la terre, et que la terre sera renouvelée et recevra la gloire paradisiaque. » Le début de cet article rappelle curieusement les projets de Noah; la suite est l'expression d'un « millénarisme » qui n'est pas absolument exceptionnel dans les Eglises protestantes, et qui, dans cette même région de la Nouvelle-Angleterre, devait aussi donner naissance, vers 1845, aux « Adventistes du Septième Jour ». Enfin, Smith voulut reconstituer l'organisation de l'Eglise primitive : Apôtres, Prophètes, Patriarches, Evangélistes, Anciens, Diacres, Pasteurs et Docteurs, plus deux hiérarchies de pontifes, l'une selon l'ordre d'Aaron, l'autre selon l'ordre de Melchissedec.

Les premiers adhérents de la nouvelle Eglise étaient des gens fort peu instruits, petits fermiers ou artisans pour la plupart; le moins ignorant d'entre eux était Sydney Rigdon, celui qui avait probablement mis Smith en possession du manuscrit de Spalding; aussi est-ce lui qui, par une révélation, fut chargé de la partie littéraire de l'œuvre, et on lui attribue la première partie du livre des *Doctrines et Alliances*, publié en 1846, et qui est en quelque sorte le Nouveau Testament des Mormons; du reste, il ne tarda pas à obliger le prophète, à qui il s'était ainsi rendu indispensable, à avoir une autre révélation qui partageait entre eux la suprématie. Cependant, la secte commençait à grandir et à faire connaître son existence au dehors : les Irvingiens anglais, qui croient aussi à la perpétuation des dons miraculeux dans l'Eglise, envoyèrent à Smith une lettre signée d'un « concile de pasteurs » et exprimant leur sympathie. Mais le succès même suscita à Smith des adversaires qui ne manquèrent pas de rappeler son passé peu honorable; aussi, dès 1831, le Prophète jugea-t-il prudent de changer de résidence : de Fayette, dans le comté de Seneca, l'Etat de New-York, où il avait institué son Eglise, il alla s'établir à Kirtland, dans l'Ohio; puis il fit avec Rigdon un voyage d'exploration dans les pays de l'Ouest, et, à son retour, il émit une série de révélations ordonnant aux « Saints » de se rendre dans le comté de Jackson, Etat de Missouri, pour y bâtir une « Sion sainte ». En quelques mois, douze cents croyants répondirent à cet appel et se mirent à travailler au défrichement du pays et à l'érection de la « Jérusalem nouvelle »; mais les premiers occupants de la région leur firent subir toutes sortes de vexations, et finalement les ex-

(1) Lettre à M. Howe, 17 février 1834.

pulsèrent de Sion. Pendant ce temps, Joseph Smith, demeuré à Kirtland, y avait fondé une maison de commerce et de banque, dans la caisse de laquelle, comme nous l'apprend sa propre autobiographie, lui-même et sa famille avaient un droit illimité de puiser à pleines mains; en 1837, la banque fut mise en faillite, et Smith et Rigdon, menacés de poursuites pour escroquerie, durent s'enfuir chez leurs fidèles du Missouri. Quatre ans s'étaient déjà écoulés depuis que ceux-ci avaient été chassés de Sion, mais ils s'étaient retirés dans les régions avoisinantes, où ils avaient acquis de nouvelles propriétés; Smith, dès son arrivée, leur déclara que l'heure était venue où il allait « fouler ses ennemis sous ses pieds ». Les Missouriens, ayant eu connaissance de son attitude, en furent exaspérés, et les hostilités s'engagèrent presque immédiatement: les Mormons, vaincus, durent capituler et s'engager à quitter le pays sans tarder; le prophète, livré aux autorités, parvint à échapper à ses gardes et à rejoindre ses disciples dans l'Illinois. Là, les « Saints » se remirent à construire une ville, la cité de Nauvoo, sur la rive du Mississipi; des prosélytes y arrivèrent, même d'Europe, car une mission envoyée en Angleterre en 1837 avait amené dix mille baptêmes, et une révélation somma ces nouveaux convertis d'accourir à Nauvoo « avec leur argent, leur or et leurs pierres précieuses ». L'État d'Illinois accorda à la cité une charte d'incorporation; Joseph Smith en fut constitué maire, et il organisa une milice dont il fut nommé général; depuis lors, il affecta même de paraître souvent à cheval et en uniforme. Son conseiller militaire était un certain général Bennet, qui avait servi dans l'armée des États-Unis; ce Bennet avait offert ses services à Smith dans une lettre où, tout en professant une complète incrédulité quant à la mission divine de celui-ci, et en traitant même de « joyeuse mascarade » le baptême mormon qu'il avait reçu, il promettait au prophète « une assistance dévouée et les *apparences* d'une foi sincère ». La prospérité croissante de la secte porta la vanité de Smith à un tel point qu'il osa, en 1844, poser sa candidature à la présidence des États-Unis.

C'est vers cette époque que la polygamie fut introduite dans le Mormonisme; la révélation qui l'autorisa est datée de juillet 1843, mais elle fut longtemps tenue secrète et réservée à un petit nombre d'initiés; ce n'est qu'au bout d'une dizaine d'années que cette pratique fut avouée publiquement par les chefs mormons (1). Seulement, on avait eu beau faire la révélation, les résultats en avaient été connus malgré tout; un corps d'opposition, formé dans le sein même de la secte, fit entendre ses protestations dans un journal intitulé *The Expositor*. Les partisans du prophète rasèrent l'atelier de ce journal; les rédacteurs s'enfuirent et dénoncèrent aux autorités Joseph Smith et son frère Hiram comme perturbateurs de l'ordre public. Un mandat d'arrêt fut lancé contre eux, et, pour le faire exécuter, le gouverneur de l'Illinois dut faire appel aux milices; Joseph Smith voyant qu'il ne pouvait résister, jugea prudent de se rendre; il fut enfermé avec son frère à la prison du comté, à Carthage. Le 27 juillet 1844, une foule en armes envahit la prison et fit feu sur les détenus; Hiram Smith fut tué sur place, et Joseph, en voulant s'enfuir par la fenêtre, manqua son élan et alla se briser au pied des murs; il était âgé de trente-neuf ans. Il est peu vraisemblable que les assaillants se soient assemblés spontanément devant la prison; on ne sait par qui ils furent dirigés ou tout au moins influencés, mais il est très possible que quelqu'un ait eu intérêt à faire disparaître Joseph Smith au moment précis où il voyait se réaliser toutes ses ambitions. D'ailleurs, si celui-ci fut incontestablement un imposteur, bien que quelques-uns aient essayé de le présenter comme un fanatique sincère, il n'est pas sûr qu'il ait lui-même imaginé toutes ses impostures; il y a trop d'autres cas plus ou moins similaires, où les chefs apparents d'un mouvement ne furent souvent que les instruments d'inspirateurs cachés, qu'eux-mêmes ne connurent peut-être pas toujours; et un homme tel que Rigdon, par exemple, pourrait fort bien avoir joué un rôle d'intermédiaire entre Smith et de semblables inspirateurs. L'ambition personnelle qui était dans le caractère de Smith pouvait, jointe à son absence de scrupules, le rendre apte à la réalisation de desseins plus ou moins ténébreux; mais, au delà de certaines limites, elle risquait de devenir dangereuse, et d'ordinaire, en pareil cas, l'instrument est brisé impitoyablement; c'est précisément ce qui arriva pour Smith. Nous n'indiquons ces con-

(1) La révélation dont il s'agit a été publiée dans l'organe officiel de la secte, *The Millenary Star* (L'Étoile Millénaire), en janvier 1853. — Les autres révélations que nous avons mentionnées précédemment ont toutes été recueillies dans les *Doctrines et Alliances*; nous n'avons pas cru nécessaire d'indiquer ici, pour chacune d'elles, le numéro de la « section » où elle se trouve.

sidérations qu'à titre d'hypothèse, ne voulant établir aucun rapprochement; mais cela suffit pour montrer qu'il est difficile de porter un jugement définitif sur les individus, et que la recherche des véritables responsabilités est beaucoup plus compliquée que ne l'imaginent ceux qui s'en tiennent aux apparences extérieures.

Après la mort du prophète, quatre prétendants, Rigdon, William Smith, Lyman Wight et Brigham Young, se disputèrent sa succession: ce fut Brigham Young, ancien ouvrier charpentier et président du « Collège des Apôtres », qui l'emporta finalement et fut proclamé « voyant, révélateur et président des Saints des Derniers Jours ». La secte continuait à s'accroître; mais on apprit bientôt que les habitants de neuf comtés s'étaient ligués dans l'intention d'exterminer les Mormons. Les chefs de ceux-ci décidèrent alors une émigration en masse de leur peuple dans une région éloignée et déserte de la Haute Californie, qui appartenait au Mexique; cette nouvelle fut annoncée par une « épître catholique » datée du 20 janvier 1846. Les voisins des Mormons consentirent à les laisser tranquilles, moyennant la promesse de partir avant le commencement de l'été suivant; les « Saints » profitèrent de ce délai pour achever le temple qu'ils construisaient sur le sommet de la colline de Nauvoo, et auquel une révélation avait attaché certaines bénédictions mystérieuses; la consécration eut lieu en mai. Les habitants de l'Illinois, voyant là un manque de sincérité et la marque d'une volonté de retour de la part des Mormons, chassèrent brutalement de leurs demeures ceux qui s'y trouvaient encore et, le 17 septembre, prirent possession de la ville abandonnée. Les émigrants entreprirent un pénible voyage; beaucoup restèrent en route, certains même moururent de froid et de privations. Au printemps, le président partit en avant avec un corps de pionniers; le 21 juillet 1847, ils atteignirent la vallée du Grand Lac Salé et, frappés par les rapports de sa configuration géographique avec celle de la terre de Chanaan, résolurent d'y fonder un « jalon de Sion » *(stake of Sion)*, en attendant le moment où ils pourraient reconquérir la vraie Sion, c'est-à-dire la cité du comté de Jackson que les prophéties de Smith leur assuraient devoir être leur héritage. Quand la colonie fut rassemblée, elle comptait quatre mille personnes; elle s'augmenta rapidement, et, six ans plus tard, le nombre de ses membres s'élevait déjà à trente mille. En 1848, le pays avait été cédé par le Mexique aux Etats-Unis; les habitants demandèrent au Congrès à être constitués en Etat souverain, sous le nom d' « Etat de Deseret », tiré du *Livre de Mormon;* mais le Congrès érigea seulement le pays en Territoire sous le nom d'Utah, le Territoire ne pouvant se transformer en Etat libre que quand sa population atteindrait le chiffre de soixante mille hommes, ce qui engagea d'ailleurs les Mormons à intensifier leur propagande pour y parvenir au plus vite et pouvoir ainsi légaliser la polygamie et leurs autres institutions particulières; en attendant, le président Brigham Young fut d'ailleurs nommé gouverneur de l'Utah. A partir de ce moment, la prospérité matérielle des Mormons alla toujours en croissant, ainsi que leur nombre, malgré quelques épisodes malheureux, parmi lesquels il faut noter un schisme qui se produisit en 1851 : ceux qui n'avaient pas suivi l'émigration constituèrent une « Eglise Réorganisée» ayant son siège à Lamoni, dans l'Iowa, et qui se prétend seule légitime; ils placèrent à leur tête le jeune Joseph Smith, le propre fils du prophète, qui était demeuré à Independence, dans le Missouri. D'après une statistique officielle datant de 1911, cette « Eglise Reorganisée » comptait alors cinquante mille membres, tandis que la branche d'Utah en comptait trois cent cinquante mille.

Le succès du Mormonisme peut sembler étonnant; il est probable qu'il est plutôt dû à l'organisation hiérarchique et théocratique de la secte, fort habilement conçue, il faut le reconnaître, qu'à la valeur de sa doctrine, quoique l'extravagance même de celle-ci soit susceptible d'exercer un attrait sur certains esprits; en Amérique surtout, les choses les plus absurdes dans ce genre réussissent d'une façon incroyable. Cette doctrine n'est pas restée ce qu'elle était au début, et cela se comprend sans peine, puisque de nouvelles révélations pouvaient venir la modifier à chaque instant : c'est ainsi que la polygamie était appelée dans le *Livre de Mormon* « une abomination aux yeux du Seigneur », ce qui n'empêcha pas Joseph Smith d'avoir une autre révélation par laquelle elle devenait « la grande bénédiction de la dernière Alliance ». Les innovations proprement doctrinales paraissent avoir été dues surtout à Orson Pratt, sous la domination intellectuelle duquel Smith était tombé vers la fin de sa vie, et qui avait une connaissance plus ou moins vague des idées de Hegel et de quelques autres philosophes allemands, popularisées par des écrivains tels que Parker et Emerson (1).

(1) Orson Pratt édita en 1853 un organe intitulé *The See* (Le Voyant), auquel nous empruntons une grande partie des citations qui suivent.

Les conceptions religieuses des Mormons sont du plus grossier anthropomorphisme, comme le prouvent ces extraits d'un de leurs catéchismes :

« *Question* 28. Qu'est-ce que Dieu? — Un être intelligent et *matériel*, ayant un corps et des membres.

« *Question* 38. Est-il aussi susceptible de passion? — Oui, il mange, il boit, il hait, il aime.

« *Question* 41. Peut-il habiter plusieurs lieux à la fois? — Non. »

Ce Dieu matériel habite la planète *Colob;* c'est matériellement aussi qu'il est le Père des créatures et qu'il a *engendrées*, et le prophète dit dans son dernier sermon : « Dieu n'a pas eu le pouvoir de créer l'esprit de l'homme. Cette idée amoindrirait l'homme à mes yeux; mais je sais mieux que cela. » Ce qu'il savait ou prétendait savoir, c'est ceci : d'abord, le Dieu des Mormons est un Dieu qui « évolue »; son origine fut « la fusion de deux particules de matière élémentaire », et, par un développement progressif, il atteignit la forme humaine : « Dieu, *cela va sans dire*, a commencé par être un homme, et, par une voie de continuelle progression, il est devenu ce qu'il est, et il peut continuer à progresser de la même manière éternellement et indéfiniment. L'homme, de même, peut croître en connaissance et en pouvoir aussi loin qu'il lui plaira. Si donc l'homme est doué d'une progression éternelle, il viendra certainement un temps où il en saura autant que Dieu en sait maintenant. » Joseph Smith dit encore : « Le plus faible enfant de Dieu qui existe maintenant sur la terre, possèdera en son temps plus de domination, de sujets, de puissance et de gloire que n'en possède aujourd'hui Jésus-Christ ou son Père, tandis que le pouvoir et l'élévation de ceux-ci se seront accrus dans la même proportion. » Et Parly Pratt, frère d'Orson, développe ainsi cette idée : « Que fera l'homme lorsque ce monde-ci sera trop peuplé? Il fera *d'autres mondes* et s'envolera comme un essaim d'abeilles. Et quand un fermier aura trop d'enfants pour sa part de terre, il leur dira : Mes fils, la matière est infinie; créez vous un monde et peuplez le. » Les représentations de la vie future sont d'ailleurs aussi matérielles que possible, et comportent des détails aussi ridicules que les descriptions du *Summerland* des spirites anglo-saxons : « Supposez, dit le même Parly Pratt, que de la population de notre terre, une personne sur cent ait part à la résurrection bienheureuse; quelle portion pourrait bien avoir chacun des Saints? Nous répondons : chacun d'eux pourrait bien avoir cent cinquante acres de terre, ce qui serait pleinement suffisant pour ramasser la manne, bâtir de splendides habitations, et aussi pour cultiver des fleurs et toutes les choses qu'affectionnent l'agriculteur et le botaniste. » Un autre « Apôtre », Spencer, chancelier de l'Université de Deseret et auteur de l'*Ordre Patriarcal*, dit aussi : « La résidence future des Saints n'est point une chose figurée; aussi bien qu'ici-bas, ils auront besoin de maisons pour eux et leurs familles. C'est littéralement que ceux qui ont été dépouillés de leurs biens, maisons, fonds de terre, femme ou enfants, en recevront cent fois davantage... Abraham et Sarah continueront à multiplier, non seulement ici-bas, mais dans tous les mondes à venir... La résurrection vous rendra votre propre femme, que vous garderez pour l'éternité, et vous élèverez des enfants de votre propre chair. » Certains spirites, il est vrai, n'attendent même pas la résurrection pour nous parler de « mariages célestes » et d' « enfants astraux »!

Mais ce n'est pas tout encore : de l'idée d'un Dieu « en devenir », qui ne leur appartient pas exclusivement et dont on peut trouver plus d'un exemple dans la pensée moderne, les Mormons sont bientôt passés à celle d'une pluralité de dieux formant une hiérarchie indéfinie. En effet, il fut révélé à Smith « que notre Bible actuelle n'était plus qu'un texte trempé et perverti, qu'il avait la mission de ramener à sa pureté originelle », et que le premier verset de la Genèse devait être interprété ainsi : « Dieu le chef engendra les autres dieux avec le ciel et la terre. » En outre, « chacun de ces dieux est le Dieu spécial des esprits de toute chair qui habite dans le monde qu'il a formé ». Enfin, chose plus extraordinaire encore, une révélation de Brigham Young, en 1853, nous apprend que le Dieu de notre planète est Adam, qui n'est lui-même qu'une autre forme de l'archange Michel : « Quant notre père Adam vint en Eden, il amena avec lui Ève, *l'une de ses femmes*. Il aida à l'organisation de ce monde. C'est lui qui est Michel, l'Ancien des Jours. Il est notre père et notre Dieu, *le seul Dieu* avec qui nous ayons à faire. » Dans ces histoires fantastiques, il y a des choses qui nous rappellent certaines spéculations rabbiniques, tandis que, d'un autre côté, nous ne pouvons nous empêcher de songer au « pluralisme » de William James : les Mormons ne sont-ils pas parmi les premiers à avoir formulé la conception, chère aux pragmatistes, d'un Dieu limité, l' « Invisible Roi » de Wells?

La cosmologie des Mormons, autant qu'on

pent en juger d'après des formules assez vagues et confuses, est une sorte de monisme atomiste, dans lequel la conscience ou l'intelligence est regardée comme inhérente à la matière : la seule chose qui ait existé de toute éternité est « une quantité indéfinie de matière mouvante et *intelligente*, dont chaque particule qui existe maintenant a existé dans toutes les profondeurs de l'éternité à l'état de libre locomotion. Chaque individu du règne animal ou végétal contient un esprit vivant et intelligent. Les personnes ne sont que des tabernacles où réside l'éternelle vérité de Dieu. Quand nous disons qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'Il est éternel, nous ne désignons aucun être en particulier, mais cette suprême Vérité qui habite une grande variété de substances. » Cette conception d'un Dieu impersonnel, que nous voyons apparaître ici, paraît être en contradiction absolue avec la conception anthropomorphique et évolutionniste que nous avons indiquée précédemment; mais sans doute faut-il faire une distinction et admettre que le Dieu corporel qui réside dans la planète *Colob* n'est que le chef de cette hiérarchie d'êtres « particuliers » que les Mormons appellent aussi des dieux; et encore devons-nous ajouter que le Mormonisme, dont les dirigeants passent par toute une série d'initiations, a vraisemblablement un exotérisme et un ésotérisme. Mais continuons : « Chaque homme est un agrégat d'autant d'individus intelligents qu'il entre dans sa formation de particules de matière. » Ici, nous trouvons quelque chose qui rappelle à la fois le monadisme leibnitzien, entendu d'ailleurs dans son sens le plus extérieur, et la théorie du « polypsychisme » que soutiennent certains « néo-spiritualistes ». Enfin, toujours dans le même ordre d'idées, le président Brigham Young, dans un de ses sermons, proclama que « la récompense des bons sera une progression éternelle, et la punition des méchants un retour de leur substance aux éléments primitifs de toutes choses ». Dans diverses écoles d'occultisme, on menace pareillement de « dissolution finale » ceux qui ne pourront parvenir à acquérir l'immortalité; et il y a aussi quelques sectes protestantes, comme les Adventistes notamment, qui n'admettent pour l'homme qu'une « immortalité conditionnelle ».

Nous pensons en avoir assez dit pour montrer ce que valent les doctrines des Mormons, et aussi pour faire comprendre que, malgré leur singularité, leur apparition ne constitue pas un phénomène isolé : elles représentent en somme, dans beaucoup de leurs parties, des tendances qui ont trouvé de multiples expressions dans le monde contemporain, et dont le développement actuel nous apparaît même comme le symptôme assez inquiétant d'un desequilibre mental qui risque de se généraliser si l'on n'y veille soigneusement; les Américains ont fait à l'Europe, sous ce rapport, de bien fâcheux présents.

René Grénon.

POÈME

LE PUITS

Sur la poulie
La corde crie;
Autour du seau
Les gouttes d'eau
Croulent en pluie :
Eh! fillette, tournons plus doux!
Entre les parois rondes
A petits coups
La seille monte,
Et s'apprête à sortir du trou...

Ah! que de fois j'ai fait naguère,
Par les matins glacés,
Grincer l'aigre treuil usé,
En éraflant un peu la pierre!
Combien de seaux gouttelants j'ai tirés!
Combien j'en ai versé, fumants, dans l'auge en tôle
Pour abreuver les troupeaux altérés,
Qui se remémoraient la source sous les saules!
Et combien de pleurs mon cœur a pleurés,
Quand l'amour faisait crier la poulie
Où se suspendait ma folie!

Ph. Lebesgue.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

KROPOTKINE, HISTORIEN

Pierre Kropotkine, qui est mort, il y a quelques mois, n'a pas été seulement un savant de premier ordre, un grand révolutionnaire, le théoricien de l'anarchisme communiste. Il a laissé aussi une belle œuvre historique, sa *Grande Révolution* [1] qui abonde en vues

[1] Publiée en 1909, à Paris, chez Stock, 1 volume de 650 pages.

profondes, en idées d'une remarquable justesse, et qui cependant semble méconnue par les historiens de profession, au point que M. Sagnac, dans le tome premier de l'*Histoire contemporaine de la France*, d'Ernest Lavisse, ne la mentionne même pas dans ses notes bibliographiques: le fait est d'autant plus significatif que M. Sagnac comprend fort bien l'importance des questions économiques et sociales : ses excellents travaux en font foi. Sans doute, Kropotkine n'est pas un érudit, mais il a une intelligence profonde des phénomènes historiques et il comprend mieux que bien des historiens de métier que les luttes des partis, les événements militaires et diplomatiques ne sauraient suffire à expliquer la portée de la Grande Révolution. Les aperçus qu'il nous ouvre peuvent donc contribuer véritablement aux progrès de la science historique, susciter de nouvelles recherches fécondes. Notons aussi qu'il a été, à bien des égards, un initiateur, car les idées essentielles de la *Grande Révolution* se trouvent déjà dans un article de la revue anglaise *The Nineteenth century*, publié en juin 1889, bien antérieur par conséquent à la thèse de M. Sagnac sur la *Législation civile de la Révolution française*, qui date de 1898, et à l'*Histoire socialiste*, de Jaurès, plus récente encore.

I

Il peut donc être intéressant de parcourir son volume et de recueillir les idées essentielles qui s'en dégagent.

« Deux grands courants préparèrent et firent la Révolution. L'un, le courant d'idées, — le flot d'idées nouvelles sur la réorganisation politique des États, — venait de la bourgeoisie. L'autre, celui de l'action, venait des masses populaires, — des paysans et des prolétaires dans les villes, qui voulaient obtenir des améliorations immédiates et tangibles à leurs conditions économiques. Et lorsque ces deux courants se rencontrèrent dans un but d'abord commun, lorsqu'ils se prêtèrent pendant quelque temps un mutuel appui, alors ce fut la Révolution ».

Ainsi débute la *Grande Révolution*, et telle est, en effet, la conception qui domine tout le livre. Kropotkine a bien vu que l'idéal de la bourgeoisie, idéal qu'avait élaboré la philosophie française du XVIII^e^ siècle, et qui prêchait avant tout l'émancipation de la personne humaine sous toutes ses formes, ne laissait pas de répondre aux besoins économiques de cette classe sociale. Il s'agissait, pour elle, de réaliser l'organisation « d'un État centralisé et bien ordonné »; il fallait abolir tous les pouvoirs locaux, proclamer aussi la liberté de toutes les transactions commerciales et des opérations industrielles. Mais ce *laisser-faire*, qu'on rêvait pour les patrons, allait avoir pour corollaire l'interdiction pour les travailleurs de se coaliser. Ce devait être la liberté pour le patron d'exploiter « le travailleur privé de libertés ». Mais ces vues égoïstes se dissimulaient, aux yeux mêmes de ceux qui devaient en profiter, sous le manteau des idées admirables de liberté et d'affranchissement qui suscitaient l'enthousiasme de tous ceux qui allaient faire la Révolution. Quant au peuple, il avait surtout des aspirations, correspondant à ses besoins, des idées « confuses au point de vue positif », mais très nettes, au contraire, dans leur négation. Et ce sont ces aspirations, ces idées qui vont le pousser à l'action: c'est le *besoin de la terre*, et d'une terre affranchie de toute sujétion, qui suscitera les insurrections paysannes sans lesquelles la Révolution, même bourgeoise, n'aurait pas triomphé.

Kropotkine distingue, d'ailleurs, dans le peuple, les divers éléments qui le constituent; il délinit avec bonheur les masses populaires urbaines, ainsi que les diverses classes paysannes, et il voit bien que, dans les campagnes, c'est le paysan aisé qui va jouer le grand rôle pendant la Révolution: ce fut lui qui, le premier, s'éleva contre les droits féodaux, qui exigea l'abolition de ces droits sans rachat, qui profita de la vente des biens nationaux, qui s'acharna le plus violemment, en 1793, contre les ex-nobles et les ex-seigneurs.

Nul historien n'a montré plus fortement la portée des mouvements populaires qui ont éclaté dans les années qui ont précédé la Révolution et dans les premiers mois de 1789. C'est cette fermentation profonde dans les campagnes qui a rendu possible la Révolution.

« Sans le soulèvement des paysans qui commença en hiver et alla, avec ces flux et reflux, jusqu'en 1793, le renversement du despotisme royal n'aurait jamais été accompagné d'un si profond changement politique, économique et social. La France aurait bien eu un Parlement comme la Prusse en eut un, pour rire, en 1848, — mais cette innovation n'aurait pas pris le caractère d'une révolution : elle serait restée superficielle, comme elle le fut après 1848 dans les États allemands (1) ».

C'est que le problème important à résoudre, c'était la question agraire. Or, les États-Généraux, quand ils s'assemblèrent, ne s'en doutaient pas; ils ne se préoccupaient que de la

(1) La *Grande Révolution*, p. 60.

question politique. L'Assemblée ne cessa de redouter la révolte populaire, de vouloir la réprimer, et cependant c'est cette révolte qui la sauva, et qui sauva la Révolution.

II

Dans aucune histoire, on ne trouvera un exposé plus vivant que le récit, que nous donne Kropotkine, des soulèvements populaires qui suivirent le 14 juillet. Et nul n'a mieux vu que ces soulèvements n'ont pas été un court épisode provoqué par la prise de la Bastille. Ils étaient la trame même de la Révolution française, et lui imprimèrent le caractère qui la distingue des autres révolutions.

« On sait aujourd'hui que la bourgeoisie française, surtout la haute bourgeoisie industrielle et commerciale, voulait imiter la bourgeoisie anglaise dans sa révolution. Elle aussi aurait volontiers pactisé avec la royauté et la noblesse, afin d'arriver au pouvoir. Mais elle n'y réussit pas, parce que la base de la Révolution française était heureusement bien plus large qu'en Angleterre. En France, le mouvement ne fut pas un soulèvement pour conquérir la liberté *religieuse*, ou bien la liberté *commerciale et industrielle* pour l'individu ou bien encore pour constituer *l'autonomie municipale* entre les mains de quelques bourgeois. Ce fut surtout un *soulèvement de paysans* ; un mouvement du peuple pour rentrer en possession de la terre et la libérer des obligations féodales qui pesaient sur elle ».

La bourgeoisie n'était nullement pressée d'abolir les droits seigneuriaux, et elle entendait même conserver, dans leur intégrité, ceux qui étaient en sa possession, comme le montra la ville de Strasbourg. Elle s'élevait avec énergie contre les insurrections paysannes et contre les émeutes populaires urbaines; dans les villes, en effet, le peuple commençait à combattre le patriciat bourgeois. Aussi, lors de la nuit du 4 août, les représentants du Tiers se montrèrent-ils beaucoup plus tièdes que ceux des ordres privilégiés.[1] La Constituante montra la plus grande lenteur à faire passer dans la législation les décrets du mois d'août, et tout en affranchissant la personne du paysan, elle laissait presque intacts les droits seigneuriaux. Et encore fut-ce la pression populaire qui l'obligea à faire le peu qu'elle fit. Le maintien des propriétés était l'une des grandes préoccupations de la bourgeoisie; et cependant, par une étrange contradiction, même la révolution politique qu'elle accomplissait, et qui fut immense, ne pouvait avoir d'efficacité que grâce à l'insurrection populaire, qui déjoua toutes les tentatives de contre-révolution.

C'est avec une grande pénétration que Kropotkine dévoile les causes de la réaction qui se manifeste après la fuite du roi et jusqu'au printemps de 1792. La bourgeoisie pense que son œuvre révolutionnaire est achevée et qu'il faut la préserver des atteintes populaires. Les Girondins eux mêmes, qui désiraient abolir la royauté, ne voyaient pas au delà d'une révolution politique. Et c'est pourquoi ils firent déclarer la guerre; ils pensaient que la guerre déterminerait la chute de la royauté, sans qu'il y eût besoin de soulèvement populaire. C'était une république bourgeoise qu'ils voulaient instituer. Mais cette république bourgeoise elle-même ne pouvait naître que de l'insurrection populaire. Pour abattre la royauté, il fallut la journée révolutionnaire du 20 juin et surtout celle du 10 août. A la suite du 10 août, l'Assemblée législative, contre sa volonté, est obligée de faire les premiers pas décisifs pour l'abolition des droits féodaux.

Mais les Girondins étaient encore et toujours les tenants d'une république bourgeoise. Contre eux se dressaient les véritables forces populaires, que représentaient au degré le plus éminent les *communes* et surtout la commune de Paris, dont les *sections* étaient l'âme. Tant que la Commune dominera effectivement, la Révolution poursuivra sa marche ascendante. Et telle est, selon Kropotkine, la vraie signification des journées du 31 mai et du 2 juin 1793, qui abattirent les Girondins et firent arriver au pouvoir les Montagnards. La conséquence immédiate de ces journées, ce fut *l'abolition sans indemnité* des droits seigneuriaux, la chute définitive de la féodalité. Ce fut aussi le triomphe populaire qui, à la suite de ces journées, donna une activité si remarquable à toute la législation révolutionnaire, au moment le plus tragique de la Révolution, quand la famine, la guerre étrangère, les insurrections intérieures menaçaient de la faire sombrer [1].

« Tout ce qui tient pour l'ancien régime tout ce qui occupait jadis des positions privilégiées et tout ce qui espère, soit reprendre ces positions, soit s'en créer de nouvelles sous le régime monarchiste dès qu'il sera rétabli, — le clergé, les nobles, les bourgeois enrichis par la Révolution, — tous conspirent contre elle. Ceux qui lui restent fidèles doivent se débattre entre ces cercles de baïonnettes et de canons qui se serre autour d'eux, et la conspiration intérieure qui cherche à les frapper dans le dos ».

[1] *Ibid.*, pp. 563 et suiv.

Aussi les révolutionnaires se sont-ils efforcés de régénérer la France. Ce fut l'œuvre immense de ces quatorze mois (de juin 1793 à juillet 1794), œuvre qui n'a jamais été étudiée qu'à la surface, et grâce à laquelle cependant la Révolution a créé une France nouvelle.

Ce que, dit il encore, les historiens ont surtout étudié pendant cette période, c'est la guerre — et la Terreur. Et cependant là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est l'œuvre de dispersement des propriétés foncières, l'œuvre de démocratisation et de déchristianisation de la France qui fut accomplie pendant ces treize mois ».

C'est l'époque de l'emprunt forcé et du *maximum*, l'époque où les propriétés communales sont rendues sans condition aux communes, où l'on essaie de mettre fin aux accaparements de la bourgeoisie sur ces propriétés, l'époque enfin où les droits féodaux sont radicalement abolis.

La réaction pourra triompher à nouveau; l'œuvre économique de la Révolution subsistera cependant; c'est qu'elle avait été imposée réellement par la volonté populaire; Kropotkine définit admirablement la portée de cette œuvre (1) :

« Quand on étudie les résultats économiques de la Grande Révolution, telle qu'elle s'est accomplie en France, on comprend l'immense différence qu'il y a entre l'abolition de la féodalité accomplie bureaucratiquement par l'État féodal lui-même (en Prusse, après la Russie, les paysans n'ont été affranchis des redevances et corvées féodales qu'en perdant une partie considérable des terres qu'ils possédaient et en acceptant un lourd rachat qui les a ruinés. *Ils se sont appauvris pour acquérir une propriété libre*, tandis que les seigneurs qui avaient d'abord résisté à la réforme, en ont retiré (du moins dans les régions fertiles) un avantage inespéré. Presque partout en Europe, la réforme a agrandi la puissance des seigneurs ».

Et Kropotkine montre encore la portée économique et sociale de la vente des biens nationaux, qui ne profita pas seulement à la bourgeoisie; d'accord avec Loutchisky (un autre Russe, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'histoire économique de la France), il pense que les ventes ont notablement contribué à accroître la propriété paysanne. Et voilà, suivant lui, le fait capital de la grande Révolution : non seulement la France fut démocratisée, mais les campagnes se sont transformées; on n'a plus à craindre la famine, qui, chaque année, frappait régulièrement une partie du pays; le paysan est devenu un homme, un être pensant : (2).

« Tout l'aspect de la France rurale a été changé par la Révolution, et même la Terreur Blanche n'a pu faire rentrer le paysan français sous l'ancien régime. Certes il y a encore beaucoup trop de pauvreté dans les villages, en France comme ailleurs; mais cette pauvreté, c'est la richesse, en comparaison de ce que fut la France il y a 150 ans, et de ce que nous voyons jusqu'à nos jours, là où la Révolution n'a pas encore porté sa torche ».

(1) *Ibid.*, p. 551
(2) *Ibid.*, p. 558.

III

Les Montagnards, pour triompher des Girondins, avaient cherché l'appui des « révolutionnaires populaires ». Et ils parvinrent ainsi à accomplir leur grande œuvre, à repousser les invasions étrangères, à vaincre les insurrections contre-révolutionnaires. Mais leur victoire même va précipiter l'épuisement de l'esprit révolutionnaire. Ils vont se séparer du peuple; ils vont se heurter aux municipalités, qu'ils avaient défendues jusqu'alors et auxquelles ils avaient fait une si grande place dans la Constitution de l'An I.

C'est qu'en réalité, les Montagnards sont des bourgeois, des petits bourgeois, il est vrai, mais qui n'ont pas de contact avec le peuple et ne comprennent pas véritablement ses aspirations (1) :

« Le fait est que la grande masse des Montagnards, sauf de rares exceptions, n'avaient même pas la compréhension des besoins du peuple, nécessaire pour constituer un parti de révolution populaire. L'homme du peuple, avec ses misères, sa famille souvent affamée et ses aspirations égalitaires encore vagues et flottantes, leur était étranger. C'était plutôt l'individu abstrait, l'unité d'une société démocratique, qui les intéressait. A l'exception de quelques Montagnards avancés, lorsqu'un conventionnel en mission arrivait dans une ville de province, les questions du travail et du bien-être dans la République, la jouissance égalitaire des biens disponibles l'intéressaient fort peu. Envoyé pour organiser la résistance à l'invasion et relever l'esprit patriotique, il agissait en fonctionnaire démocratique, pour lequel le peuple n'était que l'élément qui devait l'aider à réaliser les vues du gouvernement ».

Même si le représentant en mission frappait les riches d'impôts, c'est que ceux-ci sympathisaient avec les adversaires de la Révolution, c'est qu'il fallait nourrir et vêtir les armées; s'il proclamait l'égalité dans une ville, c'est que cette ville était considérée comme en état de siège, et il n'y avait là encore qu'une mesure de salut public et de défense nationale.

Aussi la plupart des Montagnards ne pouvaient comprendre le mouvement communiste, qui se faisait jour à ce moment même, et qui répondait aux aspirations profondes du peuple

(1) *Ibid.*, pp. 618 et suiv.

des villes. Kropotkine caractérise fort heureusement ce mouvement, et il voit bien que les théoriciens, les Sylvain Maréchal et les Babeuf, se préoccupent plus de la réalité des faits que les constructeurs de théories qui apparaîtront à une époque plus calme. Il montre que la question de la répartition de la terre et celle des subsistances tiennent la première place dans leurs préoccupations. Ce n'est pas tant l'organisation du travail que la *répartition des produits* qui les intéresse, et, à ce point de vue, il les croit en avance sur les socialistes du XIXe siècle, plus réalistes que ces derniers.

Le gouvernement montagnard, Robespierre tout le premier, redoutait le mouvement communiste, pensait que songer à établir la *loi agraire*, à modifier le régime de la propriété, constituait véritablement un crime. Et il voulut anéantir les communistes ; on exécuta les plus notoires des « enragés » et on confondit avec eux le parti extrémiste des Hébertistes. La chute de la fraction la plus avancée des Montagnards devait avoir de graves conséquences. La Commune fut vaincue par les Comités de Salut Public et de Sûreté Générale; les sections furent écrasées, les éléments vraiment révolutionnaires ont été éliminés.

C'est que le *gouvernement révolutionnaire*, tel qu'il fut organisé par la Convention, régime d'exception, qui ne se maintint que par la Terreur et par une administration profondément centralisée, avait fatalement épuisé l'activité révolutionnaire. Et, en même temps, tous ceux qui avaient profité de la Révolution, qu'elle avait enrichis, aspiraient vers un régime *d'ordre*, grâce auquel ils n'auraient plus rien à redouter pour leur fortune plus ou moins légitimement acquise. Telle est la raison profonde, selon Kropotkine, de la chute de Robespierre. « Sa chute était inévitable, parce qu'il représentait un régime qui s'effondrait ». La France était mûre pour une réaction, et la réaction politique ne faisait que masquer une réaction économique et sociale. Voilà l'idée que les historiens perdent trop souvent de vue et que Kropotkine met admirablement en lumière. Et la conclusion logique de tout ce mouvement de régression, ce fut le coup d'État de Bonaparte, qui *consolidait* la Révolution, au point de vue social comme au point de vue politique, c'est-à-dire qui en arrêtait les effets au terme qu'elle ne devait pas dépasser, qui consacrait l'œuvre d'égalité des droits, mais empêchait toute atteinte à l'organisation de la propriété.

Néanmoins, Kropotkine conclut que l'œuvre de la Révolution fut immense et qu'en dépit de la réaction, le triomphe du peuple français n'était pas un leurre. Une nouvelle France était née, et « *le paysan mangeait à sa faim* ». Ce pays que la famine guettait à tout moment sous l'ancien régime a été capable de supporter la charge écrasante des guerres de la Révolution et de l'Empire et de porter par toute l'Europe les principes de la Grande Révolution. Kropotkine met encore merveilleusement en lumière le sens profond des guerres napoléoniennes (1) :

« Si un regard distrait ne voit dans la France napoléonienne que l'amour de la gloire, l'historien y découvre que les guerres mêmes que la France supporte dans cette période, elle les fait *pour s'assurer les fruits de la Révolution* : les terres reprises aux seigneurs, aux prêtres, aux riches, les libertés reprises au despotisme, à la Cour. Si la France est prête à se saigner à blanc, seulement pour empêcher que les Allemands, les Anglais et les Russes lui imposent un Louis XVIII, c'est parce qu'elle veut empêcher que le retour des émigrés royalistes signifie la reprise par les « ci-devants » des terres, déjà arrosées par le sang des patriotes. Et elle lutte si bien, pendant vingt-trois ans, que, lorsqu'elle est forcée de recevoir les Bourbons, elle leur impose des conditions : les Bourbons pourront régner, mais les terres resteront à ceux qui les ont reprises aux seigneurs féodaux; même la terreur Blanche des Bourbons n'osera y toucher. L'ancien régime ne sera pas rétabli. — Voilà ce que l'on gagne à faire une Révolution ».

Kropotkine montre aussi en quoi une Révolution comme la Révolution française diffère d'une œuvre de réforme. C'est qu'elle ne résume pas seulement l'évolution antérieure, mais donne le programme de l'évolution qui s'accomplira dans le siècle suivant. La Révolution française répand ses deux grandes conquêtes dans toute l'Europe :

« Ces deux grandes conquêtes sont l'abolition du servage et l'abolition du pouvoir absolu, qui ont conféré à l'individu des libertés personnelles dont le serf et le sujet du roi n'osaient rêver, et qui ont amené, en même temps, le développement de la bourgeoisie et du régime capitaliste ».

Kropotkine note que c'est grâce à la Révolution française que le servage a partout disparu au XIXe siècle : le droit du seigneur sur la personne du paysan n'existe plus nulle part. Voilà le grand fait de l'histoire contemporaine. Cependant, ajoute-t-il,

« Les historiens négligent ce fait. Plongés dans les questions politiques, ils n'aperçoivent pas l'importance de l'abolition du servage que est cependant le trait essentiel du XIXe siècle. Les rivalités entre nations et les guerres qui en furent les conséquences, la politique des

(1) *Ibid.*, p. 737.

grandes puissances, dont on s'occupe tant, — tout cela dérive d'un grand fait : l'abolition de la servitude personnelle et le développement du salariat qui l'a remplacée ».

Kropotkine conclut aussi, — et c'est une de ses idées les plus pénétrantes —, que les théories socialistes, qui se sont développées au XIX^e^ siècle, sont issues en grande partie des idées communistes qui se sont fait jour pendant la Révolution.

Ainsi, la *Grande Révolution* de Kropotkine nous paraît être une œuvre historique de grande portée. Il a compris le sens profond des événements révolutionnaires; il a vu que les faits politiques ne font que recouvrir des faits économiques et sociaux bien plus significatifs. Les luttes des partis et des personnages politiques ne sont plus au premier plan; le grand acteur, c'est le peuple. Et il a mis admirablement en lumière cette idée que le triomphe de la Révolution, même de la révolution purement bourgeoise, n'a été possible que grâce aux insurrections populaires. Kropotkine, sans doute, n'est pas un érudit; il n'a pas été à même de fouiller nos archives; il ne nous révèle pas beaucoup de faits nouveaux, mais, fort bien renseigné d'ailleurs sur les travaux récents, il nous donne des faits déjà connus une interprétation si lumineuse qu'il nous éclaire sur leur véritable portée et nous incite à de nouvelles recherches dans une voie encore peu frayée. Les historiens de métier, si érudits qu'ils soient, peuvent donc avoir profit à lire et à méditer l'œuvre de ce grand esprit, qui, à bien des égards, et même sur un domaine qui n'était pas de sa spécialité, nous apparaît comme un initiateur.

Henri Sée,
Professeur à l'Université de Rennes.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

J. Calvet. — *Un artiste chrétien : Joseph Aubert.* (Paris, F. Lanore).

M. Jean Calvet semblait, par destination, appelé à écrire ce livre sur Joseph Aubert ; il y a, entre l'art du peintre et celui de son historien, des analogies profondes : même probité de pensée, même souci de vérité, de sobriété, d'équilibre, même ferveur disciplinée qui s'exprime sans lyrisme extérieur et qui pourtant met dans la forme une chaleur et un frémissement sous-jacents. La langue de M. J. Calvet enserre la pensée dans de pures lignes classiques comme le dessin de Joseph Aubert enveloppe figures et paysages de contours précisant les balancements, les points de rencontre, les heurts nécessaires sont réglés par une mesure sévère. Le peintre et l'écrivain unissent le sens latin, — français, — de la netteté dans l'expression à la rectitude de la conception chrétienne.

Ainsi préparé, par sa nature même, à pénétrer son sujet, M. J. Calvet l'a étudié avec minutie. Son livre examine tour à tour, notant les réactions de l'un sur l'autre, l'homme et l'œuvre. La psychologie du peintre est établie par le critique sur des témoignages tangibles, actes et faits, répartis au cours de toute une vie, de l'enfance à la vieillesse ; et, par cette psychologie, M. J. Calvet éclaire logiquement, explique l'œuvre de l'artiste.

Joseph Aubert fut peintre par tempérament, et peintre religieux par vocation. Son art était pour lui acte de piété et action d'apostolat. M. J. Calvet a saisi et rendu, dans son unité émouvante, ce caractère qui prend apparence hagiographique. Quelle belle figure il dresse de ce moderne, grand bourgeois du XIX^e^ siècle, qui, ne répudiant rien de ce qu'en son temps il estimait sain, œuvra comme fra Angelico.

Des photogravures très soignées reproduisent les décorations d'églises, quelques portraits et tableaux, de nombreux dessins de Joseph Aubert.

Léon de Saint-Valéry.

Romans

Louis-Jean Finot : *Petit-Bout, Prince des Jockeys.* 1 vol. in-12, 245 pages (Albin Michel, éd.).

C'est l'histoire navrante d'un tout jeune homme, presqu'un enfant, qui se fait jockey, et parvient très vite à la renommée, mais qui, peu robuste, ne peut résister au surmenage qu'il s'est imposé, et meurt, en plein triomphe absolument usé. L'action est bien conduite, la documentation intéressante initie suffisamment le lecteur à la vie des courses, et à la façon de vivre spéciale et peu commune des entraîneurs. C'est un livre agréable, écrit d'une plume facile, et qu'on lira avec agrément, tout en y trouvant le profit d'y apprendre bon nombre de choses.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin polonais

LA RÉFORME CONSTITUTIONNELLE EN POLOGNE

Voici les dispositions principales adoptées par les deux Chambres relatives à la modification de la loi constitutionnelle :

Le Président de la République est autorisé à dissoudre la Chambre et le Sénat. A l'article 26, de la Constitution est apportée la modification suivante :

« Le Président de la République dissout la Diète et le Sénat après le terme de leur mandat légal.

« Le Président de la République peut dissoudre la Diète et le Sénat avant le terme de leur mandat légal sur la proposition du Conseil des Ministres et par un message motivé. Cependant il ne peut être fait usage de ses droits plus d'une fois pour le même motif. »

Le Président de la République peut également ajourner la session des Chambres ; cependant « l'approbation de la Diète est requise pour l'ajournement d'une session au cas où elle serait requise au cours de la même

session ordinaire, soit lorsque l'interruption devrait durer plus de 30 jours. »

La question du vote du budget est réglée de la façon suivante :

« Le Gouvernement dépose sur le bureau de la Chambre à la session le projet du budget y compris les annexes, au plus tard 3 mois avant le commencement de l'année budgétaire suivante. A partir du moment où le projet du budget est déposé à la Diète, la session de la Diète peut être clôturée tant que le budget n'est pas voté, ou tant que n'ont pas expiré les délais prévus au présent article.

Au cas où la Diète dans le courant de 3 mois $\frac{1}{2}$ à partir du jour de la remise par le gouvernement du projet du budget, n'aurait pas voté ledit projet, ce dernier passe à l'examen du Sénat.

Au cas où le Sénat n'aura pas renvoyé à la Diète sa résolution dans un délai de 30 jours, y compris les modifications approuvées, le projet du budget sera considéré comme adopté par le Sénat, n'ayant pas provoqué d'objection de sa part.

Si, dans un délai de 15 jours après la réception du budget transmis par le Sénat avec les modifications approuvées, la Chambre n'adopte pas une résolution correspondante, les modifications introduites par le Sénat sont considérées comme adoptées.

Le Président de la République ordonne la publication du budget en tant que loi énoncée :

a) Conformément à la rédaction adoptée par la Diète, au cas où la Diète et le Sénat auraient examiné le budget dans le délai prévu et que la Diète aurait approuvé ou rejeté les modifications du Sénat.

b) Conformément à la rédaction adoptée par la Diète et le Sénat au cas où la Diète et le Sénat seul auraient voté le budget dans le délai prévu.

c) Conformément à la rédaction du projet du gouvernement au cas où ni la Diète, ni le Sénat n'auraient pris de résolution concernant le projet du budget dans les délais prévus.

Les stipulations contenues dans les paragraphes de cet article ne sont pas applicables au cas où la Diète rejetterait dans son ensemble, le projet du budget présenté par le Gouvernement.

Au cas où la Diète serait dissoute et que la loi relative au budget pour l'année suivante du budget ou au moins le provisoire du budget ne serait pas voté jusqu'au moment de la réunion de la nouvelle chambre, le Gouvernement est autorisé à effectuer les dépenses et à percevoir les revenus dans les limites du budget de l'année écoulée, ceci jusqu'à la fin du mois, au cours duquel, conformément à la Constitution, la Diète devrait se réunir.

Ceci se rapporte à la conscription que le Gouvernement a le droit de lever conformément au contingent de l'année écoulée, fixé par la Diète (article 25).

La question du droit du Président de la République de publier des décrets avec force de loi lui est reconnu pendant que les Chambres sont dissoutes, cependant en matière limitée. D'autre part il est prévu que les Chambres peuvent autoriser le Président de la République à légiférer, par décret en matière définie par la loi d'autorisation.

Les décrets émis par le Président de la République pendant que les Chambres sont dissoutes ne peuvent avoir trait à la Constitution, à la loi électorale et aux questions prévues aux articles 9, alinéa 3, articles 3, 5, 8, 10, 50, alinéa 2, article 54 et 59, notamment : les conséquences des contrats de baux, le budget, le contingent de l'armée, le contrôle parlementaire des dettes de l'État, la ratification et la mise des réserves aux Chambres, la déclaration de la guerre et la conclusion de la paix, la responsabilité constitutionnelle des ministres.

Les décrets portant sur les matières législatives émis par le Président de la République pendant que les Chambres sont dissoutes pendant toute la loi, si elle ne sont déposées à la Diète dans les 15 jours qui suivent la prochaine séance de la Diète, aussi après leur dépôt à la Diète, si elles sont repoussées par celles-ci.

L'article 125 de la loi constitutionnelle du 25 mars 1921, qui donne un pouvoir exceptionnel à la deuxième Diète, réunie après l'entrée en vigueur de la constitution, en matière de la revision constitutionnelle est approuvée l'amendement suivant

« Si la Diète est dissoute avant le délai d'une année à partir du jour de sa constitution sans avoir voté la revision de la loi constitutionnelle, la Diète suivante est investie du même droit dans le courant de la première année qui suit sa constitution. »

Pour assurer la stabilité gouvernementale, la loi constitutionnelle votée par la Diète, le 29 juillet 1926, prévoit que « la mention demandant le retrait du Conseil des Ministres, ou des ministres particuliers ne peut faire l'objet du vote au cours de la même séance, où elle a été déposée ».

L'ensemble des modifications apportées à la constitution par la nouvelle loi est bien loin de satisfaire les exigences des partis qui ont déposé les projets de modifications constitutionnelle. Ni le droit de veto présidentiel à l'égard des lois, ni la création du Conseil d'État, ni la création du Tribunal Constitutionnel, ni la suppression de la proportionnalité du scrutin électoral, ni la réforme de la composition et des compétences du Sénat n'ont pas été acceptées par la Chambre.

Le Gouvernement a obtenu des pleins pouvoirs spéciaux valables jusqu'à la convocation de la nouvelle Diète indépendamment de la session des Chambres. En vertu de ces pleins pouvoirs, le Président de la République, est autorisé à publier des décrets avec force de loi, en vue :

De mettre les lois en vigueur d'accord avec la constitution et de mettre en œuvre ces stipulations prévoyant la publication des lois spéciales.

De réorganiser et de simplifier l'Administration de l'État et de la mise en ordre de la législation du pays.

De l'exercice de la justice.

De l'établissement de la perception des prestations sociales.

Et, enfin d'assurer l'équilibre du budget, la stabilisation de la monnaie et le redressement de l'État, plus particulièrement dans le domaine de l'agriculture et de l'économie ».

Cependant, ces pleins pouvoirs du Gouvernement sont limités par des réserves spéciales contenues dans la loi d'autorisation. Ainsi, de la compétence législative du Président de la République sont exemptés, les questions énumérées aux articles 9, alinéa 3, 5, 8, alinéa 2, 50 et 59 de la constitution du 17 mars 1921 et aussi d'autres questions importantes telle que : l'introduc-

tion de nouveaux monopoles, l'augmentation des tarifs de douane, l'augmentation de la circulaire fiduciaire, l'aliénation des biens de l'État, les compétences et les compositions des gouvernements locaux (autonomes), l'emploi des langues, le droit matrimonial et la loi électorale à la Diète et au Sénat.

En vertu de ces pleins pouvoirs le Gouvernement vient d'instituer par décret présidentiel un conseil de juristes appelé à donner son avis sur les projets de lois et des règlements d'administration publique. Ses fonctions seront de même ordre que celles de la section législative du Conseil d'État en France.

Adam de Piaseckl.

BULLETIN MARITIME

LES CHANTIERS DE CONSTRUCTIONS NAVALES ET L'AVIATION

L'HYDRAVION COMMERCIAL « MÉTÉORE ».

Par des voies qu'il nous est impossible de prévoir, avec des délais dont nous ignorons la durée, au milieu d'incidents, de difficultés et, peut-être aussi, de traverses dont la nature même nous échappe, pour aboutir à des modalités dont nous ignorons ce qu'elles seront exactement, il semble certain que l'aviation s'achemine petit à petit vers une collaboration avec la marine marchande, au lieu de la concurrence qui aurait pu se produire.

Mieux vaut prévoir qu'ignorer. Il semble donc indispensable que les constructeurs de navires et les armateurs s'intéressent au problème de l'aviation, à la construction des avions et des hydravions, comme à leur exploitation. Ils doivent préparer les formules par lesquelles les deux industries, au lieu de lutter entre elles, arriveront à collaborer.

Sans qu'il soit possible, encore une fois, de savoir exactement ce que sera l'avenir à ce point de vue, on peut supposer, sans craindre de se tromper beaucoup, qu'un moment viendra où il en sera de l'aviation par rapport à la marine à vapeur, ce qu'il fut de la marine à vapeur par rapport à la marine à voile pendant une certaine période.

Les Chantiers de constructions navales sont tout indiqués pour des constructions d'hydravions qui bénéficieraient ainsi d'une décentralisation souhaitée par tous les industriels, mais si rarement réalisée encore.

Les Compagnies de Navigation possèdent dans le monde entier une organisation de représentation étendue, elles ont des relations, des habitudes et des méthodes commerciales; elles ont, en un mot, des possibilités et elles groupent un faisceau de forces dont, pour les premières lignes que l'aviation organisera au-delà des mers, celle-ci pourrait profiter heureusement, économisant ainsi, à ses débuts, des frais généraux stériles. C'est de cette conception que s'est inspirée la Société Provençale de Constructions Aéronautiques, filiale, ou département si l'on veut, de la Société Provençale de Constructions Navales, pour construire, dans ses Ateliers de la Ciotat, l'hydravion « *Météore* », qui a été classé premier au « Concours d'hydravions de transport multimoteurs » qui s'est poursuivi à Saint-Raphaël du 19 juillet au 7 août.

***

Le *Météore* est un appareil tri-moteur répondant aux caractéristiques des hydravions de transport.

Appareil bi-plan, à ailes inégales et à coque centrale, il est équipé avec 3 moteurs Hispano-Suiza de 180 C.V. chacun, placés en ligne transversale dans la cellule; une heureuse réalisation du chevalet et de la cabane supprime toutes les vibrations. Les trois hélices sont tractives.

Le décollage de l'appareil est rapide, sa vitesse de croisière lui permet une vitesse commerciale intéressante, même par fort vent debout, sur un service régulier.

La vitesse d'amerrissage est réduite.

La coque est divisée en compartiments qui peuvent recevoir une utilisation donnée soit pour transport de 6 passagers, soit pour transport de marchandises et colis divers, notamment de la poste.

L'appareil *Météore*, spécialement construit pour le trafic commercial sur longs trajets, est muni d'appareils de T. S. F. pour émission et réception, appareils extincteurs, etc...

L'éclairage et le chauffage électrique des passagers est assuré par une génératrice et des hublots permettent un éclairage diurne convenable. L'intérieur des cabines est peint et des tapis moquette recouvrent le plancher. Des fauteuils confortables sont prévus pour recevoir le parachute dorsal.

Une des caractéristiques principales de l'appareil *Météore* est la possibilité de vol avec l'un quelconque des moteurs arrêtés, ce qui lui permet, en cas d'arrêt accidentel de l'un d'eux, de continuer son vol pour rejoindre son point de départ ou d'arrivée. Cette considération, jointe à celle que cet hydravion comporte une coque largement dimensionnée et robuste et pouvant supporter l'amerrissage en haute mer, font de cet appareil un engin offrant le maximum de sécurité pour la navigation aérienne. Son rayon d'action normal est de 900 kilomètres.

***

Les qualités de l'hydravion *Météore* lui ont valu, ainsi qu'on l'a vu précédemment, de recevoir le premier prix au récent concours de Saint-Raphaël.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la Société Provençale de Constructions Navales, à qui l'on doit l'initiative de la constitution de la Société Provençale de Constructions Aéronautiques, venait déjà d'enregistrer un très beau succès. C'est en effet dans les Ateliers de la Ciotat qu'a été construit le *Mariette-Pacha*, paquebot des *Messageries Maritimes* destiné à la ligne rapide d'Égypte-Syrie, dont les essais se sont déroulés, avec un si complet succès, du 16 au 24 juillet dernier.

La Société Provençale de Constructions Navales, la Société Provençale de Constructions Aéronautiques et les Messageries Maritimes sont, ainsi qu'on se le rappelle, placées sous la présidence de M. Georges Philippar.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 18 64e ANNÉE 18 SEPTEMBRE 1926

L'HOMME DE RÉFLEXION : ABRAHAM LINCOLN

Honnête, modeste, réfléchi, tel était le caractère d'Abraham Lincoln. Voici son *curriculum vitae*, tel qu'il le rédigea lui-même : « Né au Kentucky en 1809 ; instruction défectueuse ; profession : avocat, capitaine de volontaires dans la guerre des Faucons Noirs, receveur des postes dans un très petit bureau, quatre fois membre de la législature de l'Illinois et membre de la Seconde Chambre du Congrès. » — Tout cela, interprété, signifie que le Président qui devait être le sauveur de l'Union et l'émancipateur des esclaves, naquit dans les *backwoods*, alla un an à peine à l'école, vécut sur la frontière indienne, commença sa carrière politique dans l'Ouest nouveau et arriva au Capitole seulement après quarante ans de misère, de rude labeur et d'éducation personnelle. Devenu un homme politique complet, Lincoln parvint à posséder une clarté de pensée et une maîtrise du style, grâce auxquelles son message inaugural et son discours de Gettysburg sont devenus des œuvres classiques de la langue anglaise; mais la matière première d'où tout cela provenait, semblait extrêmement ingrate. La famille de Lincoln était, pour employer un terme poli, nomade. Sur six générations, cinq avaient fourni des pionniers à la colonisation de pays neufs : le Massachusetts, la Pensylvanie, la Virginie, le Kentucky, l'Indiana et l'Illinois reçurent successivement la famille dont le membre le plus éminent vit le jour dans une hutte, gagna sa vie en sciant des pièces de bois et en tuant des porcs, et, dans une société diversement composée de pionniers laborieux et de vagabonds besogneux, d'aventuriers honnêtes et de nomades sans scrupules, mérita et conserva le nom « d'honnête Abe ». L'Ouest nouveau de cette époque n'a jamais été mis sur l'écran, mais il ferait certainement un film émouvant, ou, mieux encore, un opéra où le cri de guerre du sauvage et le chant de la cognée, le bruit du revolver à six coups et la voix de l'orateur de réunion publique pourraient fournir les thèmes successifs. Lincoln entendit réellement tous ces bruits, mais le gémissement de l'esclave fut peut-être celui qui l'émut le plus. Dans la *Symphonie du Nouveau-Monde* de Dvorak, les airs tristes et plaintifs des mélodies des plantations fournissent un thème conducteur, et cela aussi explique en partie le caractère mélancolique du Président. Une légende veut que ce soit en descendant le Mississipi que Lincoln ait aperçu pour la première fois l'esclavage sous une forme concrète, et que la vue de nègres chargés de chaînes, frappés à coups de fouet et de verges, puis le spectacle d'une vente d'esclaves, aient implanté dans son esprit une haine invincible contre l'esclavage, si bien qu'il se serait écrié : « Si j'ai jamais l'occasion de taper là-dessus, je taperai fort ! » — Cette histoire est apocryphe. Bien qu'elle soit moins dramatique, la vérité a plus de profondeur psychologique. Lincoln descendit bien le Mississipi sur un bateau à vapeur où se trouvaient dix ou douze esclaves enchaînés. Bien des années plus tard il écrivait à ce propos : « Ce spectacle était pour moi une torture continuelle, et je vois quelque chose de semblable toutes les fois que j'arrive en Ohio ou dans n'importe quel autre état esclavagiste. Il est injuste à vous de supposer que je sois indifférent à une chose qui a le pouvoir de me rendre malheureux, et me le fait continuellement sentir. »

C'est plus tard qu'il prit la décision de suppri-

mer cette chose maudite. Cependant Lincoln développait son talent grâce aux minces facilités offertes par l'amour anglais et américain pour la discussion. Il commença à poursuivre une thèse dans tous ses tours et détours, d'abord dans les petits débats politiques des *backwoods*, puis dans la célèbre discussion avec Douglas. Mais tandis que ces discussions et ces débats dégénéraient souvent en démentis violents, en coups de poing et finissaient par des combats au *bowie knife* et au revolver, Lincoln ne se servait pas de ces armes-là ; il préférait la logique. Quand un adversaire grimpait sur la table et hurlait après lui, il répondait par un discours si juste — c'est ainsi qu'on le qualifiait avec un air de surprise — qu'il dominait le tumulte. Comme Franklin, Lincoln pensait qu'une argumentation calme et froide était le moyen le plus facile de désarmer un adversaire. La célèbre discussion entre Lincoln et Douglas montra combien cette méthode devint efficace. Ce combat d'esprit avait pour enjeu un siège de sénateur. Il eut sept reprises et fut pittoresque et singulier. Selon l'usage de l'époque, les auditeurs vinrent camper dans les champs et dans les bois et égayèrent le spectacle par des feux de joie et des cortèges, en faisant de la musique et en buvant. Ce fut le côté pittoresque ; le côté singulier fut que les gens s'attendaient à la victoire de la pure éloquence. Selon le spirituel portrait de Lincoln, l'orateur public était « un homme qui monte à la tribune, lance des éclairs par les yeux, ouvre la bouche, et abandonne au Ciel les conséquences. » Naturellement, Lincoln ne suivit pas le modèle dont il se moquait, et à la grande surprise de tous, il terrassa son adversaire, surnommé le « petit géant », non par une trombe d'arguments, mais par la lente pression du levier de la logique. Il résuma dans une allégorie toute la question du conflit entre l'esclavage et la liberté. Les allusions y étaient voilées, mais le sens n'en échappa point à l'auditoire. Dans un raccourci de la législation des cinquante années précédentes, Lincoln explique que « nous ne pouvons pas savoir d'une manière absolue que toutes ces adaptations exactes résultent d'un dessein concerté. Mais quand nous voyons une quantité de pièces de bois préparées, dont nous savons que diverses parties ont été taillées à des époques et en des lieux différents, par des ouvriers différents : Stephen, Franklin, Roger et James par exemple ; quand nous voyons ces pièces de bois assemblées, et constatons qu'elles forment exactement la charpente d'une maison ou d'une usine, que tous les tenons et toutes les mortaises s'adaptent exactement, que la longueur et les proportions des différents fragments s'adaptent justement à leurs emplacement respectifs, qu'il n'y a pas une pièce de trop, et qu'il n'en manque pas une, même dans l'échafaudage ; ou que, si une seule pièce manque, nous en voyons dans la charpente l'emplacement tout prêt pour que la pièce y soit fixée, il nous est impossible, en pareil cas, de ne pas croire que Stephen, Franklin, Roger et James se soient tous entendus dès le commencement, et aient tous travaillé d'après un plan ou projet commun, établi avant de donner le premier coup de marteau. »

C'est là une allégorie, et il faut l'interpréter. Stephen était Stephen Douglas, son concurrent au Sénat ; Franklin était Franklin Pierce, un ancien président qui était partisan de ne rien faire contre l'esclavage dans les nouveaux territoires de l'Ouest ; Roger était Roger Taney, premier président de la Cour fédérale qui rendit le célèbre arrêt dans l'affaire Dred Scott, par lequel fut établie la doctrine qu'un esclave était un meuble ; James était James Buchanan, le président qui exhorta le peuple à soutenir cette décision. Telle était l'interprétation de l'énigme ; elle était claire pour l'auditoire en chaque point, elle est aujourd'hui doublement claire par le lien logique qui unit ces divers points. De même que l'homme des *backwoods* savait ouvrir par l'incendie une piste à travers la forêt, de même ces hommes de la frontière n'étaient point embarrassés quand on leur donnait quatre points en ligne droite. Peut-être ne furent-ils pas heureux de savoir où ils allaient, mais le nouveau guide montra la voie qui menait à la vallée de la décision. Cette décision, à la grande consternation de ses amis partisans des compromis, Lincoln l'avait déjà prise. Il attaqua la politique des compromis par cette déclaration capitale : « Si nous pouvions d'abord savoir où nous sommes, et où nous tendons, nous pourrions mieux juger de ce qu'il faut faire, et de la méthode à suivre pour le faire. Nous sommes maintenant bien avant dans la cinquième année depuis le moment où a été inaugurée une politique dont le but est déclaré, et dont les promoteurs se promettent avec assurance de mettre un terme à l'agitation provoquée par l'esclavage. Depuis l'entrée en application de cette politique, non seulement cette agitation n'a pas cessé, mais elle s'est constamment accrue. A mon avis, elle ne cessera pas avant que nous ayons atteint et franchi cette crise : « Une maison divisée contre elle-même ne peut durer ». — Je crois que ce Gouvernement ne pourra persister à demi-esclave et à demi-libre. Je ne crois pas que l'Union sera dissoute, je ne crois pas que la maison s'écroulera, mais je crois, fermement, qu'elle cessera d'être divisée. Ce sera tout l'un ou tout l'autre. Ou les adversaires de l'es-

clavage en arrêteront la propagation, et le mettront dans une situation telle que dans la croyance de l'opinion publique, il sera en voie de suppression complète ; ou ses partisans l'étendront de plus en plus, tellement qu'il deviendra légal dans tous les Etats, anciens et nouveaux, dans le Nord comme dans le Sud ».

Cette déclaration, faite dès 1858, montrait que Lincoln était un guide sûr parmi les écueils de la politique. Dans l'ensemble, il se peut que le peuple ait été empêché par les arbres de voir la forêt, mais lui la voyait, et nous pouvons sous sa conduite suivre la piste ouverte par le feu. En remontant aux Pères de la nation : Washington, Jefferson, Franklin, Madison, Hamilton, Jay, il montra qu'ils ne l'avaient pas *faite* à demi esclavagiste et à demi-libre, mais qu'ils l'avaient *trouvée* telle ; qu'ils avaient mis « un grand nombre de claires marques de désapprobation » sur l'esclavage, et l'avaient laissé dans une situation telle que l'esprit populaire le croyait fermement en voie de suppression complète. On ne l'avait malheureusement pas laissé en l'état ; bien au contraire, « toutes les difficultés et toute l'agitation proviennent des efforts faits pour le propager dans de nouveaux territoires. » — Qu'étaient ces efforts? Il y en eut quatre, correspondant aux quatre poutres qui devaient faire de l'esclavage un édifice permanent. Le premier fut l'abrogation du compromis du Missouri. Ce compromis, par lequel le pays était à peu près partagé en deux moitiés — l'une, le Sud, esclavagiste; l'autre, le Nord, libre — Lincoln le jugeait mauvais, et, parce que deux injustices ne font pas un acte juste, il ne considérait pas son abrogation comme juste, car il annulait pratiquement la vieille ordonnance de 1797 qui s'était opposée à l'esclavage dans le vaste territoire du Nord-Ouest. En d'autres termes, l'abrogation du compromis par le bill du Nebraska ouvrit à l'esclavage tout ce territoire, et fut le premier point gagné. Et ce point impliquait l'argument bien connu de la souveraineté de l'occupant, ou droit de *self-government*. — Ce droit, Lincoln le démontra, était faussé de telle sorte qu'il revenait à ceci : si un homme veut réduire en esclavage un autre homme, aucun tiers n'aura la permission de s'y opposer. L'acceptation de cette interprétation grâce à l'élection de M. Buchanan fut le second point gagné. L'arrêt Dred Scott, qui faisait de l'esclave une chose, fut le troisième, et le bill du Nebraska, qui permettait à un Etat aussi bien qu'à un territoire de décider « en toute liberté » si l'esclavage serait interdit ou autorisé, constitua le quatrième point, définitif et menaçant.

Missouri, Nebraska, Dred Scott, interdire, autoriser, — tous ces mots n'avaient de sens que par leur connotation et leurs relations. Ils connotaient toujours des compromis avec l'esclavage, cette « institution maudite » ; par leurs relations ils tendaient logiquement vers une décision fondamentale que le peuple devrait prendre. Lincoln était avocat, et n'assumait pas les pouvoirs d'un juge. Il laissait la décision à ses auditeurs, comme à un jury. Comme il le disait, il n'avait pas accusé Stephen, Franklin, Roger et James de collusion et de complots, il s'était borné à grouper les témoignages tendant à prouver ces crimes.

Comment Douglas répondit-il à ce réquisitoire? Pas directement, mais indirectement ; pas en prouvant la fausseté de l'accusation, mais en injuriant le demandeur ; il ne pouvait échapper à la logique de l'argumentation, mais il pouvait jeter de la poudre aux yeux du public. C'est ce qu'il essaya de faire en qualifiant Lincoln de républicain noir et d'abolitionniste. M. Lincoln, déclara-t-il, interprète littéralement la clause de la Constitution selon laquelle tous les hommes sont libres et égaux, et croit sans doute en conscience que le nègre a été créé son égal, et par suite est son frère ; en outre, il veut abolir brusquement l'esclavage et priver par là les possesseurs d'esclaves de leur propriété, sans l'intervention de la loi. — Lincoln fit face à ces accusations d'une façon caractéristique, non par une réponse personnelle, mais par une argumentation logique. Pour interpréter la clause de la Constitution relative à l'égalité, il déclara que si ses auteurs avaient voulu y comprendre tous les hommes, ils n'avaient du moins pas eu l'intention de proclamer tous les hommes égaux à tous les égards, par la couleur, la taille, l'intelligence, le développement moral ou la capacité sociale, mais de les proclamer égaux pour certains droits inaliénables. — « Je désire aussi bien que le juge Douglas, poursuivait il, que la race à laquelle j'appartiens possède la prédominance... Mais je soutiens... qu'il n'y a absolument aucune raison pour que le nègre ne jouisse pas de tous les droits naturels énumérés dans la Déclaration d'Indépendance, le droit de vivre, d'être libre et de rechercher le bonheur. Je soutiens qu'il a autant de titres à ces droits que le blanc. Je pense comme le juge Douglas qu'à beaucoup d'égards il n'est pas mon égal, qu'il ne l'est certainement pas par la couleur, ni peut-être par les dons intellectuels ou moraux. Mais quant au droit de manger sans la permission de quiconque, le pain qu'il gagne par son propre bras, il est mon égal, l'égal du juge Douglas, l'égal de tout homme vivant ».

Sur le second chef d'accusation, qui faisait de lui un abolitionniste absolu et un destructeur de la

propriété, il répondit que, tout en croyant que les gens du Sud avaient droit à leurs esclaves aux termes de la Constitution, il serait personnellement très heureux de voir l'esclavage aboli dans le district de Columbia, car il pensait que le Congrès avait constitutionnellement le droit de l'abolir dans la région de Washington, mais qu'il ne favoriserait cette mesure que sous certaines conditions : 1° que l'abolition fût graduelle ; 2° qu'elle fût décidée par le vote de la majorité des électeurs qualifiés du district, et, 3° qu'une compensation fût accordée aux propriétaires opposés à la mesure.

Le caractère réfléchi, prudent et même conservateur de ces réponses était évident, et pourtant dans toutes ces déclarations, à cette époque critique, Lincoln suivit une politique cohérente. Il perdit un siège de sénateur parce qu'il ne se montra pas l'adversaire décidé du noir, parce qu'il ne répudia pas entièrement l'abolition. Mais il échappa ainsi aux chances d'un oubli politique, car l'autre route, celle de la Maison Blanche, lui était ouverte. Par la sagesse avec laquelle il avait tenu compte des deux côtés de la discussion, il mérita le sobriquet de l' « honnête Abe ». — Il eut même la franchise de dire qu'il n'avait pas encore d'opinion arrêtée sur plusieurs points corrélatifs ; au sujet de l'abolition du trafic des esclaves entre les différents Etats, il avoua qu'il n'avait pas suffisamment étudié la question pour arriver à une conclusion, et que tout en ne croyant pas que le Congrès eût le droit d'abolir ce trafic, il ne jugeait pas sage que le Congrès usât du droit analogue à ce qu'il avait dit relativement au district de Columbia. Quant aux parties nouvelles du pays, il déclara qu'il était obligé, implicitement sinon expressément, de croire que le Congrès devrait interdire l'esclavage dans tous les territoires des Etats-Unis.

Ses réponses étaient, bien entendu, fort loin de satisfaire les abolitionnistes du Nord, mais cela ne signifie pas que Lincoln n'ait pas été de cœur et de sentiments contre l'asservissement des hommes.

Le parti républicain, déclara-t-il, considère l'esclavage comme « une injustice morale, sociale et politique ». Quiconque ne partage pas cette opinion n'est pas à sa place et devrait nous quitter. D'autre part, s'il y a dans le parti républicain un homme qui s'irrite contre la nécessité qui dérive de l'existence actuelle de l'esclavage, et s'irrite contre les garanties constitutionnelles dont il est entouré et veut agir au mépris de ces garanties, lui non plus, n'est pas à sa place parmi nous. Il trouvera une place ailleurs, car nous tenons compte dans une juste mesure ... de toutes ces choses-là. J'ai toujours détesté l'esclavage autant que n'importe quel abolitionniste. » Sur les abolitionnistes radicaux du Nord, des déclarations comme celle-là agissaient, non comme l'huile que l'on verse sur une mer agitée, mais comme l'huile qu'on jette sur le feu. Comme Lincoln ne voulait pas prendre parti pour la destruction immédiate de l'institution, ils disaient que c'était l'homme des compromis mesquins, ils le traitaient de fourbe immoral, et s'abaissaient même à de grossières personnalités touchant les manières frustes du « singe de l'Illinois ». — Or, il semble que ces réformateurs du type éthico-intellectuel aient souvent été le rebut de l'humanité. Pour juger de leurs défauts d'après leurs qualités, on n'a qu'à lire les déclamations de Wendell Phillips contre le bûcheron, le boucanier politicien, l'avocat de comté, Abe Lincoln, le « chien d'esclaves de l'Illinois ». — Lisez aussi, entre les lignes, *la Case de l'Oncle Tom*, qui exploite avec excès l'illusion pathétique, et calomnie quiconque trouve un mot bienveillant pour les familles du Sud. Comme la savante Harriet Becher Stowe, Lincoln aurait pu reconnaître que l'esclavage était un *monstrum horrendum ingens*, mais il ne considérait pas tous les propriétaires d'esclaves comme des Simon Legree. Lorsque, dans son discours de Gettysburg, il se déclara pour : « la méchanceté envers personne, et la charité pour tous », ce n'était pas une formule creuse, mais un principe de conduite. Dix ans avant le commencement de la guerre, il s'exprima en ces termes : « Je n'ai aucun préjugé contre les gens du Sud. Ils sont exactement ce que nous serions dans leur situation. Si l'esclavage n'existait pas aujourd'hui parmi eux, ils ne l'introduiraient pas. S'il existait aujourd'hui parmi nous, nous n'y renoncerions pas sur-le-champ... Il me semble cependant qu'on pourrait adopter des systèmes d'émancipation graduelle; je ne me mettrai pas à juger nos frères du Sud, sauf pour leur lenteur sur ce point. »

Dans ce passage, Lincoln expose son projet caractéristique et favori : l'émancipation graduelle. Il était aussi odieux aux abolitionnistes du Nord comme moyen, que redoutable pour les propriétaires d'esclaves du Sud comme fin, parce qu'il présageait l'abolition du servage. Lincoln disait dès 1855 : « Notre problème politique est aujourd'hui : pouvons-nous, en tant que nation, rester unis en un peuple pour toujours à demi-esclavagiste et à demi-libre? Le problème est trop grave pour moi. Puisse Dieu en apporter dans sa bienveillance la solution. » Cet appel à l'aide surnaturelle était un peu oratoire, et Lincoln ne s'en contenta pas. Il lui était plus naturel de trouver des solutions par lui-même, et c'est ce qu'il fit dans son célèbre discours de New-York, où les lettrés de l'Est entendirent pour la

première fois la puissante argumentation de l'homme qu'ils regardaient comme un grossier *backwoodsman*. Devant un grand auditoire populaire, dans une réunion présidée par le poète William Cullen Bryant, Lincoln termina son discours par ce morceau de claire logique. Pour satisfaire les gens du Sud, déclara-t-il, il nous faut cesser de dire que l'esclavage est injuste, et nous associer à eux pour dire qu'il est juste. Et cela doit être fait complètement, en actes aussi bien qu'en paroles... Nous devons arrêter leurs esclaves fugitifs et les leur renvoyer avec un âpre plaisir. Nous devons jeter par terre les constitutions de nos Etats libres... Si l'esclavage est juste, tous les mots, tous les actes, toutes les lois, toutes les constitutions qui y sont contraires sont injustes, et devraient être réduits au silence et supprimés. S'il est juste, nous ne saurions nous opposer à ce qu'il soit national, universel ; s'il est injuste, on ne peut se contenter d'en demander l'extension et le développement. Nous pourrions accorder de bon gré à ses partisans tout ce qu'ils demandent, si nous le croyions juste ; ils pourraient nous accorder d'aussi bon gré ce que nous demandons si nous le croyions injuste. Le fait qu'ils le croient juste et que nous le croyons injuste est précisément le centre de la controverse tout entière. Le croyant juste, comme ils font, ils ne sont pas à blâmer de désirer qu'il soit reconnu pleinement comme juste ; le croyant injuste, comme nous faisons, pouvons-nous leur céder?... Bien que nous croyions l'esclavage injuste, nous pouvons cependant le laisser tel quel, parce qu'il faut tenir grand compte de la nécessité qui tient au fait qu'il existe actuellement dans la nation ; mais pouvons-nous, du moment que nos votes peuvent l'en empêcher, lui permettre de s'étendre dans les Territoires nationaux, et de nous envahir dans nos Etats libres? Si notre sentiment du devoir nous l'interdit ... ne nous laissons détourner par aucun artifice sophistique, tel que la recherche de quelque moyen terme entre le juste et l'injuste, aussi vaine que de chercher un homme qui ne serait ni vivant ni mort ; tel encore qu'une politique de : « ne nous en soucions pas », sur une question dont tous les hommes dignes de ce nom ne peuvent faire autrement que de se soucier gravement ; tel enfin que les appels à l'union suppliant les vrais Unionistes de céder aux partisans de la désunion, renversant la règle divine, et invitant au repentir, non les pécheurs, mais les justes.

Dans cette péroraison, qui produisit une impression bien justifiée, il y avait deux points saillants : l'allusion à la politique de « ne nous en soucions pas » était dirigée contre la dangereuse neutralité de Douglas. L'allusion à l'extension de l'esclavage aux territoires nationaux était dirigée contre les empiètements des gens du Sud au Kansas. — L'histoire du sanglant Kansas — ainsi l'appelait-on — présageait une prochaine guerre civile, elle était elle-même une guerre civile au petit pied. Cette guerre eut pour cause immédiate l'irritante question de l'équilibre du pouvoir entre les Etats libres et les Etats esclavagistes. Cet équilibre avait été rompu par l'admission de la Californie, qui se déclara promptement anti-esclavagiste. Pour le rétablir, les politiciens du Sud avaient déterminé l'abrogation du compromis du Missouri. Avec l'ouverture de ce nouveau territoire et par suite de l'extinction des Indiens, commença une course entre les propriétaires d'esclaves et les abolitionnistes anti-esclavagistes. Les propriétaires d'esclaves gagnèrent la première manche, et cette victoire est un terrible et dramatique épisode de notre histoire. Le Kansas se trouvait en face du Missouri, et le Missouri, qui avait fait partie de la Nouvelle France, possédait parmi ses habitants les descendants des colons français propriétaires d'esclaves aussi bien que les descendants des anglo-américains propriétaires d'esclaves. Ces pionniers, avec les survivants des chercheurs d'or de la Californie, les Argonautes de 1849, formaient une bande toujours audacieuse, parfois sans scrupule, pour qui le sol vierge de Kansas était une tentation irrésistible. Avec la nomination d'un Gouverneur de territoire qui possédait la réputation de n'avoir pas plus de scrupules à acheter un esclave qu'un cheval, l'invasion du Kansas par les hommes qu'on appelait les « ruffians de la frontière » ne faisait plus doute. Les principaux biographes de Lincoln décrivent d'une manière pittoresque ce qui se passa : « On sella les chevaux, on prépara les attelages, on chargea des chariots de tentes, de fourrage, de vivres, on boucla les bowie-knives à la ceinture, on chargea les revolvers et les fusils, et les plus hardis, les plus démonstratifs firent flotter au vent des drapeaux et des pancartes. Beaucoup, venus des comtés d'amont, passèrent le fleuve sur les bacs ; d'autres, venus des comtés d'aval franchirent sans rencontrer d'obstacle la frontière de l'Etat par les routes de la prairie et les pistes ; ils campèrent cette nuit-là dans les plus proches banlieues d'élections tandis que d'autres poussèrent à cinquante ou cent milles de là jusque dans les districts électoraux de l'intérieur à peine colonisés. En passant, les plus scrupuleux remplirent la vaine formalité d'une prise de possession imaginaire, en clouant une carte sur un arbre, en enfonçant un pieu dans le sol, ou en inscrivant leur nom sur un registre de *claims*, préparé en hâte par les envahis-

seurs. Les indifférents se contentèrent de prendre la simple résolution mentale de devenir des colons. Ceux qui étaient de véritables risque-tout étouffèrent tous leurs scrupules dans les blasphèmes et l'ivresse. Le matin de l'élection, les rares *squatters* authentiques du Kansas, gratifiés de l'illusoire faveur de Douglas, la « Souveraineté populaire », furent avec indignation et terreur témoins d'actes d'usurpation sommaire. »

Ce ne fut pas tout. Après cette élection par la contrainte, plébiscite rendu sous la menace des fusils, le parti esclavagiste promulgua des lois incroyables. Ainsi, une loi pour la punition des violations du droit de posséder des esclaves prescrivit la peine de mort pour l'excitation d'esclaves à l'insurrection ou l'aide donnée à un esclave fugitif ; les hommes coupables d'avoir lu à un nègre la Déclaration d'Indépendance étaient punis de l'emprisonnement, chaîne et boulets aux pieds.

Lincoln connaissait tout cela, ainsi que son auditoire ; ils se trouvaient donc, lui et son auditoire, préparés au conflit plus grave encore qui se produisit lorsque, pendant une présidence sans énergie, les dirigeants esclavagistes eurent pris possession, sous le couvert de la loi, des ports, des arsenaux et des chantiers situés au Sud de la ligne Mason-Dixon. Les événements du Kansas ne furent qu'un lever de rideau avant la terrible tragédie que fut la guerre civile nationale. Mais lorsque avant cette tragédie Lincoln prit le rôle d'un prophète de malheur, tous les partisans des compromis et de la « paix à tout prix » s'unirent en un groupe timoré de neutralistes et de pacifistes. Le prophète répéta son avertissement : « Si l'esclavage n'est pas injuste, rien n'est injuste. Si l'esclavage est juste, une Union qui le condamne à la destruction n'est pas juste. » — Lincoln n'était d'ailleurs pas seulement un prophète, mais un politicien au meilleur sens du mot. L'abolition immédiate de l'esclavage était une impossibilité, car la guerre civile menaçait Lincoln. Tandis qu'il gardait dans la pensée ce dessein, tout en gardant dans sa poche la proclamation de l'émancipation, son but immédiat devint le maintien de l'Union. Qui pourra donner une juste idée de cette tâche gigantesque? Les statues de Lincoln le représentent comme un homme d'une taille héroïque, et l'on s'accordera sans doute à reconnaître que cette taille, si on la mesure à ses exploits, est largement méritée. A mesure que le passé recule, nous le voyons dans sa véritable perspective. L'intervalle d'histoire qui nous sépare de lui nous fournit l'échelle qui permet de mesurer exactement le gardien de l'Union, l'émancipateur des esclaves, et le sincère ami d'un ennemi battu, ami prématurément frappé. Aujourd'hui, il nous est possible de porter ce jugement, grâce à la perspective du temps écoulé, mais nous devons savoir que dans l'agitation et la confusion de son propre temps, Lincoln ne fut pas apprécié. A beaucoup même, le « petit géant », Douglas, sembla plus grand que lui, et pour la majorité l'homme nouveau fut perdu de vue dans la foule des hommes de réputation établie. Il y eut de plus, entre l'élection de Lincoln et son entrée en charge, une période de confusion douloureuse. Les nouveaux acteurs étaient prêts à paraître en scène; mais, si nous observons la réalité des faits, nous voyons que l'ancienne troupe était en train de voler les accessoires. On n'a pas assez mis en lumière l'intervalle lamentable pendant lequel, sous le couvert de la légalité, les ports, arsenaux et chantiers appartenant à la nation tout entière furent transférés clandestinement par pièces et morceaux aux Etats du Sud en rébellion. Et, lorsque le rideau se leva sur la nouvelle troupe, non seulement la scène se trouvait privée de ses accessoires, mais les acteurs étaient nouveaux et ne savaient pas leurs rôles. Heureusement le nouvel impresario possédait la faculté qu'implique ce mot. Sa troupe hétérogène, c'est-à-dire son cabinet, imaginait peut-être qu'elle allait jouer comme elle voulait, mais Lincoln lui fit bientôt comprendre son erreur. Le secrétaire Seward, par exemple, avait l'illusion d'être le régisseur du nouveau théâtre, et il proposa même de changer le drame classique en mélodrame, en préconisant une guerre avec l'Angleterre et la France, afin de détourner de la guerre civile l'attention du public. Il y a dans ce que Seward appelait avec fatuité son « Projet pour les nations étrangères » un détail comique. Soumis au Président le 1er avril, il fut également rejeté avec tranquillité par le Président le 1er avril.

Le premier acte décisif de Lincoln eut lieu le jour de la fête de tous les sots, et toutes sortes de sots se mirent à lui donner des conseils. La démocratie montra alors un de ses mauvais côtés : la coalition des esprits médiocres. Des hommes de toute espèce et de toute situation commencèrent à importuner le Président de leurs avis. Certains voulaient qu'il considérât la révolte du Sud comme une rébellion sainte, et qu'il « laissât les frères égarés aller en paix » ; d'autres voulaient qu'il émancipât immédiatement les nègres et effrayât les Sudistes par l'épouvantail de l'insurrection ; d'autres voulaient qu'il occupât immédiatement les Etats intermédiaires, qui hésitaient ; d'autres l'avertissaient que la sécession possédait « une bande spartiate dans tous les Etats du Nord » et que le sang coulerait si l'on employait la contrainte ; enfin surgit le plus

méprisable de tous les arguments : la guerre ruinerait le commerce et l'industrie. Faneuil Hall même, le berceau de la liberté, retentissait des bêlements apeurés des hommes d'affaires.

Le nouveau Président, qui n'avait pas encore fait ses preuves, avait derrière lui un Nord hésitant, devant lui le Sud agressif ; tout ce qu'il pouvait faire alors était de réfléchir et de ne prendre conseil que de lui-même. L'histoire montre comme il sut bien réfléchir. Il ne transigea pas avec la Confédération ; il n'émancipa pas immédiatement les esclaves; il ne contraignit pas les Etats intermédiaires ; il ne s'effraya pas des bandes spartiates et il dit à une délégation de commerçants de New-York, qui demandaient que leur port fût protégé, d'aller acheter ses propres navires de guerre. On a défini l'attitude du Nord pendant cette période critique comme une attitude de conciliation, de compromis, et de concessions. Mais comme elle eût amené la sécession, Lincoln n'en voulait à aucun prix. Il reconnaissait que tous étaient « frères dans un pays commun », mais il était résolu à ce que le pays restât commun, même s'il fallait employer la force. Il accordait que ce serait « une vilaine chose », mais il disait très clairement que « le droit pour un Etat de faire sécession n'était pas une question ouverte et discutable. »

Les fruits des longues réflexions de Lincoln quant à ce qui constituait l'Union sont visibles maintenant. Il le disait en termes familiers : « Ma ligne de conduite est aussi évidente qu'une grande route. Elle est tracée par la Constitution. Je n'ai aucun doute sur la direction à prendre ». — Les chefs sudistes à qui s'adressaient ces paroles furent déconfits. Ils comprirent que c'était la guerre, et la guerre conduite par un homme résolu. Mais, si Lincoln était résolu, ses conseillers ne l'étaient point. Il lui fallait compter sur lui-même, car il n'y avait pas moyen de compter sur les autres. Son secrétaire à la guerre écrivit à notre ministre en Angleterre, que « seul un gouvernement impérialiste et despotique pouvait subjuguer des membres de l'Etat tombés dans la désaffection complète et l'insurrection. » — Le directeur du principal journal du parti, Horace Greeley, déclara : « Si huit Etats, comptant cinq millions d'hommes, veulent se séparer de nous, ils ne pourront en être empêchés d'une manière permanente par la loi fédérale. » — Et un orateur éminent, Wendell Philipps, à propos du bruit selon lequel les rebelles auraient tiré sur le drapeau au Fort Sumter, s'écria : « Voici une série d'Etats, tout autour du golfe, qui pensent que leurs institutions particulières exigent la possession d'un gouvernement séparé ».

Tout cela rend un son familier. Les pires ennemis d'une République qui est en face de la guerre, sont ceux qui se trouvent chez elle ; mais, par la manière prompte et résolue dont il résiste à ces ennemis, Lincoln apparaît comme le premier de nos premiers magistrats. Au lieu d'écouter le chœur croassant des défaitistes, des pacifistes et des partisans de l'ennemi, il agit, et agit seul. Le lendemain de la prise du Fort Sumter par les rebelles, il lança un appel aux armes ; quatre jours plus tard il proclama le blocus des ports du Sud ; douze jours après il autorisa la suspension de l'ordonnance d'*habeas corpus*. Lincoln ne fut pas un président pacifiste, ne fut pas neutre en pensée et en actions ; il ne croyait pas aux paroles, paroles, paroles, mais à l'action, action, action.

Quelle que fût sa confiance en soi, le Président avait confiance en ses subordonnés. Il semblait même à beaucoup, parce qu'il appliquait le principe de la responsabilité personnelle, trop tolérant, trop patient. L'histoire militaire des premières années de la guerre le montre. Il eut confiance en ses généraux, parce qu'il voulait leur donner leur chance. Malgré d'âpres critiques, sa patience fut récompensée. Elle lui fit éliminer le général Mac Clellan, commandant l'armée de la Virginie, connu sous le nom du « Rampeur virginien », et le général Halleck, autre temporisateur notoire. Les adversaires de Lincoln trouvaient que sa patience coûtait cher, mais elle lui fit découvrir le général Grant, et quand à leur tour les amis des chefs évincés reprochèrent au vainqueur de Vicksburg son ivrognerie prétendue, Lincoln répliqua qu'il voudrait bien connaître la marque du whisky que buvait Grant, afin qu'il pût en donner à ses autres généraux.

Par son esprit bon enfant, Lincoln sauva souvent la situation dans cette époque où les âmes souffraient, mais derrière ces boutades occasionnelles qui scandalisaient les chicaneurs, il y avait une source permanente de force. C'était la politique du maintien à tout prix de l'Union, afin de trancher une fois pour toute la question de savoir si, oui ou non, une République constitutionnelle ou une démocratie, un gouvernement du peuple par le peuple, peut défendre son intégrité territoriale contre ses ennemis intérieurs. La réponse à cette question fut : Oui », car, lorsque le Président demanda 400,000 hommes et 400 millions de dollars — chiffres formidables pour l'époque — le Congrès républicain lui accorda 500,000 hommes et 500 millions de dollars.

Telles furent les mesures prises pour mener une guerre qui était la plus grande qu'eût connu l'histoire. L'émancipation semblait oubliée, tandis que

se poursuivait la guerre, mais ce n'était qu'une apparence. Lincoln avait toujours l'intention d'affranchir les esclaves, mais avant qu'il pût accomplir l'acte qu'il appelait l'acte capital de sa présidence et le grand événement du XIXe siècle, il fut obligé d'essayer d'autres mesures pour affranchir les nègres. Ces mesures montrent de quelle manière réfléchie il aborda un acte qui demandait pour être définitivement réalisé un amendement à la constitution. Ainsi il préconisa la libération par les Etats, l'achat compensatoire et la colonisation en Afrique. La première mesure se trouva trop idéaliste, la dernière trop chimérique, mais l'inauguration de l'émancipation graduelle, non une émancipation brusque, valait mieux pour tout le monde. Il le disait nettement aux Etats intermédiaires : « Combien il vaut mieux économiser ainsi l'argent que nous engouffrerons autrement pour toujours dans la guerre. Combien il vaut mieux le faire pendant que nous le pouvons, de peur que la guerre ne nous rende avant peu incapables pécuniairement de le faire. Combien il vaut mieux pour vous, vendeurs, et pour la nation, acheteuse, vendre et acheter ce sans quoi la guerre n'aurait jamais pu se produire, que de perdre à la fois l'objet de la vente et le prix de l'achat en nous coupant la gorge. Je ne parle pas d'une émancipation immédiate, mais d'une décision immédiate d'opérer graduellement l'émancipation. »

Cet appel sensé, fruit d'un jugement réfléchi, fut repoussé, et deux mois plus tard Lincoln fut contraint de lancer une proclamation déclarant qu'il émanciperait le 1er janvier suivant les esclaves de tous les Etats qui se trouveraient à cette date ou ultérieurement en révolte. Cette proclamation se justifiait par trois raisons : comme mesure politique, non seulement elle amena une adhésion plus ferme du parti anti-esclavagiste du Nord, mais elle fit bonne impression à l'étranger ; mais c'est comme mesure morale qu'elle révéla toute la mentalité de l'homme. A sa deuxième arrivée à la présidence en 1863, juste six semaines avant de tomber sous la balle de l'assassin, Lincoln prononça ces mémorables paroles : « C'est avec ardeur que nous l'espérons, avec ferveur que nous prions pour cela : puisse ce grave fléau de la guerre prendre fin rapidement. Pourtant, si Dieu veut qu'il dure jusqu'à ce que toute la richesse amassée par les deux cent cinquante ans de labeur fourni sans paiement par l'esclave soit dissipée, jusqu'à ce que chaque goutte de sang tirée par le fouet ait été payée par une autre tirée par l'épée, il faut dire encore ce qui fut dit il y a trois mille ans : — « Les jugements du Seigneur sont véritables, ils sont tous justes. »

« Sans haine contre personne, avec charité pour tous, avec fermeté dans le droit, tel que Dieu nous accorde de le voir, poursuivons notre effort pour finir l'œuvre entreprise ; pour panser les blessures de la nation ; pour avoir soin de qui aura supporté le combat, de sa veuve et de son enfant orphelin; pour faire tout ce qui pourra établir et fortifier entre nous, et avec toutes les nations, une paix juste et durable. »

WOODBRIDGE RILEY.

UN PREMIER ESSAI DE SOCIÉTÉ DES NATIONS

« Que va donner la Société des Nations ? » Question qui est l'une des plus angoissantes de l'heure présente.

Allons-nous pouvoir désarmer ? Notre pays, qui doit faire face à tant de charges écrasantes, pourra-t-il s'affranchir de celle — si lourde — d'une armée puissamment constituée ? Sera-t-il permis, enfin ! à l'humanité de dire, avec notre grand Hugo :

De vos canons, de vos bombardes,
Il ne reste pas un morceau
Qui soit assez grand, capitaines,
Pour qu'on puisse prendre aux fontaines
De quoi faire boire un oiseau ?

Nous ne prétendons pas trancher ici le débat. Ce que nous voudrions, humble historien, c'est montrer comment se comporta une première Société des Nations, constituée, il y a plus de deux mille ans, entre les principaux peuples de l'humanité civilisée d'alors. Elle vécut près de trois siècles et peut nous apporter des indications utiles à méditer.

*
* *

Cette Société des Nations, c'est l'Amphictyonie de Delphes.

Les anciens Grecs — les hellénistes l'ont souvent remarqué — ont tout essayé dans l'ordre politique et social. Même le communisme intégral. Le résultat fut d'ailleurs exactement le même en Grèce, il y a deux mille ans, qu'aujourd'hui dans l'ancien empire des tsars.

Mais revenons à la Société des Nations.

Au début du VIe siècle avant notre ère, les cités grecques, dont les hoplites s'égorgeaient avec ponctualité chaque printemps depuis plusieurs siècles, se dirent qu'il y aurait peut-être avantage à faire

juger leurs différends par des arbitres plutôt que les régler par les armes.

Nombre d'entre elles étaient groupées, depuis longtemps déjà, en associations, que l'on appelait des « voisinages » (c'est là, fort vraisemblablement le sens du mot « amphictyonie »). Ces *amphictyonies* s'étaient donné comme but, à l'origine, le culte d'un Dieu, dans un sanctuaire commun où l'on se réunissait à date fixe pour célébrer des cérémonies. Beaucoup inscrivirent dans leurs statuts que le Conseil de l'Amphictyonie qui décidait de toutes les questions intéressant l'association : affermage des propriétés, emploi des revenus, programme des fêtes, etc., jugerait également les différends qui pourraient survenir entre les cités participantes.

La plus importante de ces amphictyonies, celle de Delphes, fit même de cette dernière clause sa tâche principale.

Elle réunissait douze peuples : les Thessaliens, les Phocidiens, les Doriens (de Doride et du Péloponèse), les Ioniens, les Béotiens, les Achéens, les Maliens, les Oetéens, les Perrhèbes et Dolopes, les Magnètes, les Ænianes, les Locriens.

C'était, comme on voit, la majeure partie de la Grèce continentale et une portion importante des îles et de la côte d'Asie.

Sparte, Thèbes, Athènes, étaient dans la Ligue.

Elle tenait ses assises deux fois par an, au printemps et à l'automne.

Au printemps, les délégués se réunissaient à Anthéla — petit bourg des Thermopyles — auprès du temple de Déméter ; à l'automne, l'assemblée se tenait à Delphes, près du temple d'Apollon Pythien.

Il y avait deux sortes de délégués : des délégués permanents, que l'on appelait les Hiérromnémons, — c'étaient eux qui votaient les décisions de l'Amphictyonie, — et puis des députés temporaires, sortes d'avocats accrédités par leur cité pour plaider sa cause. C'étaient les « pylagores » ou « agoratroi ».

Au surplus, en dehors des deux assemblées régulières, dont nous avons parlé plus haut, il pouvait, en cas d'urgence, y avoir une assemblée extraordinaire ou « ecclesia » dont les pouvoirs étaient identiques.

Quant à la répartition des voix, il y avait parfaite égalité entre les douze peuples : chacun avait deux voix.

Voilà donc une Société des Nations parfaitement organisée, avec ses assises régulières, ses assemblées extraordinaires pour les incidents survenant à l'improviste, son tribunal, dont les juges sont permanents, régulièrement nommés. Chaque nation représentée, grande ou petite, a le même nombre de voix ; chacune a ses avocats.

Cette Société des Nations a enfin ceci de commun avec la nôtre, qu'aucune force militaire confédérale n'est prévue pour assurer les sanctions.

Voyons maintenant comment elle a vécu.

* *

La première affaire où nous constatons l'intervention de l'amphictyonie de Delphes est de 595 avant Jésus-Christ.

Les habitants de Cirrha avaient profité de ce qu'ils étaient sur la route du sanctuaire de Delphes pour détrousser les pèlerins.

Le tribunal amphictyonique décida que Cirrha devrait être châtiée. Les Sycyoniens et les Athéniens se chargèrent d'exécuter la sentence. Ils envahirent le territoire de Cirrha, la détruisirent à ras du sol ; la charrue passa sur l'emplacement qu'elle avait occupé, et son terrain fut consacré à Apollon.

Telle fut la première manifestation de l'amphictyonie de Delphes que nous connaissions. Elle devait continuer son rôle de tribunal arbitral jusqu'à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.).

Or, ces deux siècles et demi sont remplis par des guerres : guerres médiques, guerre du Péloponèse, hégémonie thébaine, et enfin, hégémonie macédonienne. Bien plus : dans toutes ces guerres, nous voyons des membres de la Ligue aux prises les uns contre les autres. Dans les guerres médiques, la moitié des peuples affiliés se trouve dans l'armée de Xerxès ; les vingt-sept années de la guerre, dite du Péloponèse, mettent aux prises Sparte et Athènes, deux villes amphictyoniques ; Thèbes qui, à Leuctres (— 371 av. J.-C.), établit sa puissance au détriment de Sparte, est une ville amphictyonique.

Qu'avait fait le Conseil pendant tous ces conflits ? Il avait mis à prix la tête du traître qui avait indiqué à l'envahisseur le sentier permettant de tourner les Thermopyles ; il avait décerné quelques statues, et fait graver des inscriptions sur la tombe des héros des Thermopyles. Il est hors de doute que les hoplites de Léonidas et les marins de Thémistocle avaient eu une action plus efficace pour le salut de la Grèce.

Le prestige de la Ligue n'était donc pas sorti accru de la grande crise où avait failli succomber le monde grec.

Après un siècle d'existence, elle était complètement discréditée. La raison ? L'absence de puissance matérielle capable de faire respecter ses arrêts. Elle survécut néanmoins par la force de l'habitude, et aussi par le prestige moral du sanctuaire de Delphes auprès duquel elle était née et avait grandi.

Pratiquement, son pouvoir se réduisait à bien peu de chose. Nous avons vu qu'elle ne put empêcher

**

Athènes et Sparte de s'entre-déchirer ; ni Thèbes de porter à Sparte des coups mortels.

Bien plus, Chacune des cités tour à tour prépondérantes cherche à mettre la main sur le Conseil, afin de bénéficier du peu de prestige moral qui lui reste. C'est Sparte d'abord, puis Athènes, puis Thèbes. Manœuvres d'ailleurs de peu de résultat : *les grandes puissances éludent les arrêts amphictyoniques quand il est de leur intérêt de n'en pas tenir compte.*

En 352, par exemple, l'année même de Mantinée, Thèbes obtient du Conseil de la Ligue une sentence de bannissement contre les Delphiens qui soutenaient Athènes. Athènes répond en déclarant nulle la sentence et en donnant aux Delphiens bannis le droit de cité à Athènes !

* *

Les dernières années de la Ligue furent lamentables.

Elle s'était montrée impuissante à sauvegarder la liberté de la Grèce, à maintenir la paix entre les différentes cités ; elle finit en se faisant l'agent de leur asservissement.

C'est grâce à une guerre sacrée, décrétée contre les Locriens par le Conseil amphictyonique, que Philippe de Macédoine s'introduisit une première fois dans les affaires de la Grèce (355) ; et ce fut à propos d'une seconde sentence, rendue six ans plus tard à l'instigation d'un politicien d'Athènes à sa solde, Eschine, que le même Philippe amena la phalange macédonienne jusque dans la vallée du Céphise, et put écraser la dernière armée athénienne à Chéronée.

La liberté grecque avait vécu.

Triste fin de cette première Société des Nations.

Nous nous garderons bien de tirer aucune conclusion dogmatique de notre exposé. Personne plus que nous, d'ailleurs, ne souhaite voir un tribunal arbitral se substituer à la force des armes dans les conflits entre Nations. Ce que nous pourrions toutefois induire de cette première expérience de Société des Nations, c'est la nécessité, pour que les décisions arbitrales ne soient pas inopérantes, d'une force confédérale chargée d'en assurer l'exécution. En l'absence de cette force que les délégués français réclamaient et dont ils n'ont pu obtenir la constitution, nous avons grand'peur que, longtemps encore, le meilleur moyen pour nous de conserver notre liberté ne soit d'être capables de la défendre par nos propres forces.

CHARLES DELVERT.

LA CAUSE DE L'ÉMANCIPATION FÉMININE A-T-ELLE FAIT FAILLITE ?

Sollicité de dire quels sont d'après moi chez la femme les effets de son émancipation, je puis du moins prétendre les avoir étudiés de près sur les meilleurs modèles. La presse d'aujourd'hui et du reste notre société en général s'en tiennent d'évidence dans la question à l'une ou l'autre des deux méthodes qu'il convient d'abord de rappeler ici. Dans la première, on commencera par constater que la jeune fille moderne est de son temps et que par conséquent elle diffère de sa bisaïeule du tout au tout, et l'on ajoutera qu'elle lui est d'ailleurs infiniment supérieure. Sur quoi on rétorquera qu'au contraire elle est en réalité exactement ce qu'était cette arrière-grand'mère. Mais alors surgira cet argument qu'il est impossible de savoir au juste si elle est meilleure ou pire ou pareille, chaque génération vitupérant la génération qui la précède ou la suit et toutes les deux pouvant bien avoir également tort et raison. Devant semblable poussée d'idées contradictoires, je me suis permis d'adopter l'autre méthode, c'est-à-dire celle qui consiste à montrer purement et simplement la femme émancipée dans le plein exercice de sa glorieuse indépendance. M'est avis que les choses me seront plus faciles et que je serai plus à l'aise dans cette méthode-là.

*
* *

Considérons donc d'abord ce qu'est l'existence d'une jeune fille d'aujourd'hui fraîchement émancipée, ayant son chez elle et travaillant dans la Cité, se levant quand bon lui semble, circulant à sa guise, du matin au soir, se complaisant en ses vaines rêveries ou s'exaltant devant les vues profondes et les immenses horizons de sa pensée ou — avec ses longs cheveux que l'on imagine flottant comme un drapeau au vent — se jetant à corps perdu, se jetant dans un galop effréné à travers les libres et dangereuses sensations spéciales à la vie intense de nos capitales.

La voilà pénétrant dans le cabinet de l'homme d'importance qui préside à la gestion de vastes intérêts associés et, pour s'adresser à lui, usant du sobriquet dont elle l'aura affublé

en considérant les traits les plus saillants de sa personne. C'est avec le sans-gêne qu'elle y mettrait en face d'un camarade qu'elle s'abaissera à « prendre quelques lettres ». La plupart du temps, elle n'accueillera du reste qu'en les corrigeant à coups d'ironie les vulgarités et toutes expressions qui trahissent dans le style du patron son défaut d'éducation. Car si dans les affaires il arrive à chacun, comme on sait, de semoncer un vieux serviteur ou de quereller un malheureux concurrent ou de rouler son partenaire, il faut bien que la femme émancipée affirme son émancipation. Et donc elle parle au patron comme feraient une sainte Jeanne d'Arc ou une Catherine de Sienne et elle n'hésitera pas à l'occasion à le menacer de la colère de Dieu, et inutile d'ajouter qu'elle le laissera tout plein de regrets et des meilleures résolutions. C'est dans le même esprit qu'elle poursuit sa journée. La belle histoire d'être émancipée si l'on n'avait pas le droit de réformer le monde autour de soi! C'est chose facile à elle de critiquer les annonces et avis qu'elle estime entachés de vanité ou de vantardise aussi bien que de prêcher la charité aux dépens de la maison qui l'occupe et c'est ainsi que — tantôt s'amusant, tantôt se démenant, mais très rarement sincère dans son attitude — elle va devant elle à travers la vie. Telle est l'existence de notre jeune fille émancipée et voilà la révolution et les progrès auxquels se réduit la prétendue émancipation économique de la femme.

Est-il là rien qui ne soit exact? Cependant, tandis que ce que j'en écris ne s'inspire du reste que de ma profonde sympathie pour la cause féministe, il me semble voir les leaders des idées du jour dans la presse froncer le sourcil et se mettre sur la défensive. Pour parfaitement intentionnées qu'elles soient, mes observations ne leur agréent pas. Sans doute, j'ai prôné l'émancipation de la femme : mais ce n'est certes pas à cette manière-là d'émancipation que je songeais. Jamais je n'ai voulu soutenir que la femme employée de bureau serait dispensée des heures de présence auxquelles elle s'oblige, que la femme employée de magasin esquiverait toute amende, que la femme employée à telles grosses besognes échapperait à la salutaire crainte de perdre sa paye. Il y a malentendu et il est temps de s'expliquer.

*
* *

Ce n'est pas des charges du mariage, de la maternité et de la famille que l'on prétend libérer la femme : ce n'est ni à la faim, ni à la peur, ni à la tyrannie de l'argent que l'on cherche à la soustraire. Au demeurant, qu'elle épargne le patron qui lui achète son temps et qu'elle garde pour celle qui l'a portée dans son sein son insubordination et ses insolences. C'est son père seulement qu'elle interpellera en se moquant de la forme de son nez — et quant à l'homme qu'elle s'est choisi, il va de soi qu'elle le traitera comme le dernier des coquins. On la poussera au divorce et, naturellement, c'est pour les enfants qu'elle a mis au monde que, l'esprit d'émancipation aidant, elle pensera à la maison de force » ou à quelque autre institution publique. Tout au bref, il est parfaitement clair que la campagne dite « d'émancipation de la femme », telle du moins que la comprennent et l'encouragent les journaux et les dirigeants, ne se propose que la suppression des devoirs et des traditionnelles vertus domestiques et que c'est à la famille qu'elle en veut et rien qu'à la famille. Ah! elle ne touchera ni à la banque ni aux trusts et à l'accaparement. Jusqu'ici, personne, à ma connaissance, qui ait encore osé imaginer la femme échappant à l'étreinte des puissances économiques. S'il est d'ailleurs trop vrai que les hommes n'y échappent pas davantage, il se rencontre cependant parmi eux des esprits qui ont fini par voir, à défaut de ce que serait la liberté idéale, ce qu'est pleinement la tyrannie sous laquelle nous succombons.

Eh bien! je suis de ces esprits-là. La seule émancipation que je conçoive en tant qu'homme pensant librement sur la matière, c'est celle qui brisera l'esclavage tel que le connaît notre société. Et quand je demande si le féminisme a réellement servi les intérêts de la femme, je demande simplement dans quelle mesure il s'est employé contre le mode de servitude propre à notre âge. Franchement, j'estime qu'il n'a rien donné dans cet ordre d'idées. Nos millionnaires n'y ont pas laissé un penny; les monopoles ne sont pas, si peu que ce soit, moins puissants qu'ils n'étaient; et qu'une moitié de l'univers se passionne pour le vote des femmes, l'action de la finance sur la conduite des affaires tant nationales qu'internationales, loin de décroître, grandit sans cesse. Je n'ignore certes pas qu'il n'est point aisé d'ébranler les privilèges modernes : mais je constate que la femme émancipée ne s'y est seulement pas essayée et il me semble même que, sans du reste le vouloir pre-

cisément, elle a parfois contribué à les consolider. Si j'aime les vieilles choses, ainsi les parlements, je préfère pourtant regarder de près et en face les choses de notre siècle : or, je ne vois pas en quoi les efforts réalisés par la femme pour la conquête de ses droits politiques ont tendu à l'arracher ni à arracher qui que ce soit à la grande calamité de notre temps, c'est-à-dire à la ploutocratie.

G.-K. Chesterton.

LE MEUNIER ET LA DANSEUSE

(Nouvelle)

C'était un jeune meunier qui vivait seul, dans son moulin, comme un gardien de phare dans sa tour. Les parents, très vieux, l'avaient quitté de trop bonne heure, lorsqu'il n'avait pas encore pensé à prendre femme. Sa jeunesse se consumait dans la solitude, sans autre consolation et sans autre plaisir que la tâche de tous les jours. Son deuil était profond, encore qu'il fût caché et comme camouflé sous la blancheur de son costume et de sa figure.

Lorsque son deuil fut passé, un dimanche joyeux, il s'en alla au village, qui était en fête. Tout lui semblait si beau! Habitué à la monotonie de la plaine et à la symétrie des cultures, la colline verdoyante où le village se cachait lui semblait charmante comme un petit paradis. Le clocher haut perché était comme la sentinelle de toute la contrée. Les maisons, si bien jointes, s'abritant les unes les autres, disaient à son esprit que les hommes ne sauraient vivre s'ils n'étaient pas unis par un sentiment de fraternité, et que c'était ce sentiment qui les faisait agir, aussi bien dans leurs angoisses que dans leurs allégresses. Le village était en fête et tous les visages trahissaient le bonheur. Lui seul, le meunier, poudré de la tête aux pieds, cachait, sous la farine, une âme assombrie de tristesse.

La joie, tout de même, est quelque chose de contagieux. Le jeune meunier en fut tôt saturé. En voyant l'essaim des jeunes filles qui s'étaient rendues à la fête, il se dit que le moment était venu d'en choisir une, celle qui lui plairait le plus, et de la prendre pour femme. Il s'en alla donc au bal, disposé à ne pas quitter le village sans avoir arrêté ses fiançailles.

La danseuse qui attirait le plus de regards, qui souriait le plus et paraissait être la plus gracieuse, était une fille au visage en feu, blonde comme un épi, avec une jupe rouge et un bouquet de roses au sein. Le meunier la fit danser. Ils étaient, tous deux, le plus joli couple que l'on eût jamais vu au village; lui, blanc comme une statue, elle rouge comme un coquelicot. Dans le vertige de la danse, le meunier découvrit son cœur. Il s'était épris tout d'un coup. Il s'était épris de sa partenaire et il lui avouait son trouble et son illusion. Elle le laissait dire et souriait. Elle souriait avec une telle douceur que le meunier crut lire, dans son sourire, l'espoir de toute une vie de bonheur.

Depuis ce jour-là, le meunier se rendait souvent au village pour voir la danseuse rouge. Il s'y rendait assoiffé d'amour, charmé et craintif comme un enfant. Elle le recevait toujours souriante, avec le même sourire de ce jour de fête, où il était devenu amoureux. Et lorsqu'il lui demandait avec anxiété de se décider à quitter le village pour devenir sa femme et lui tenir compagnie dans la solitude du moulin, elle, avec calme et retenue lui répondait : — Attendons.

La danseuse rouge ne se décidait pas. La danse était sa seule passion. Tandis que le blanc meunier restait toujours dans son moulin ainsi qu'un matelot dans sa barque, elle ne pensait qu'à danser et elle se sauvait de sa maison sitôt qu'elle entendait une musique ou entendait parler d'un bal. Même à la maison elle dansait toute seule, comme une folle, en agitant sa jupe rouge dans la quiétude de sa chambre. Elle ne pensait qu'à danser, comme si elle avait dans son âme une toupie, comme si elle n'était née que pour danser, comme si le monde n'était beau que lorsqu'il tournait autour d'elle, comme si la vie n'avait d'autre but que la musique et le mouvement de la danse. Sa passion pour la danse était telle qu'un jour, séduite par une troupe de musiciens, acrobates et gymnastes, qui étaient passés par le village, elle ne retourna plus à la maison. La danseuse rouge quitta ses parents et la douceur du foyer pour s'en aller au hasard, poussée par sa passion.

Lorsque le jeune meunier revint au village pour voir sa fiancée, il sentit que son cœur défaillait. Les villageois lui dirent que la danseuse les avait quittés. Toutes ses illusions s'écroulèrent soudain. Quelle déception! Sur sa figure poudrée les larmes ouvraient deux sil-

lons profonds, deux sillons qui resteraient ouverts toute sa vie, pour marquer son mortel désabusement. Et le meunier retourna à sa solitude quotidienne, à son refuge de travail et de tristesse, comme un bateau échoué au milieu de la plaine déserte.

*
* *

Le temps n'avait pas effacé du cœur du meunier la charmante image de la danseuse rouge. Il l'avait peut-être rendue plus belle, en en faisant un symbole de beauté et de bonheur. Le meunier adorait ce symbole; il lui adressait ses prières les plus intimes, il lui demandait de la consolation pour ses tristesses, il l'évoquait tout le temps, lorsque le moulin vibrait comme une ruche et qu'il travaillait avec acharnement, et lorsque, la meule au repos parce qu'il n'y avait plus de vent, il restait inactif.

Lorsque le blanc meunier évoquait son amour lointain, à jamais perdu, malgré les années écoulées, les larmes lui baignaient la figure. Et il n'osait plus quitter les blanches parois de son refuge, toujours attentif au caprice du vent, toujours esclave du travail et du destin.

La danseuse, elle, courait par le monde, menée par sa passion, entraînée par le hasard, ainsi qu'un brin d'herbe par le tourbillon. Elle avait parcouru des villes et des bourgades, elle avait marché le long des routes et des chemins, avec sa jupe rouge et son sourire invincible. En la voyant danser, gracieuse et contente, les jeunes hommes en devenaient amoureux. Mais elle méprisait toujours leur amour, pour se donner corps et âme à la passion de la danse. Et les années s'étaient écoulées ainsi, sans qu'elle eût d'autre plaisir que la danse, sans qu'elle connût d'autre anxiété que celle de tourner comme une toupie affolée. Ses compagnons la menaient de-ci de-là; ils la montraient aux gens comme une chose rare et se réjouissaient de ses triomphes. Elle se plaisait à la camaraderie des musiciens et des gymnastes qui l'avaient enlevée et elle ne regretta jamais d'avoir quitté ses parents et son village; elle n'eut non plus un seul mot d'amertume pour l'abandon où elle avait laissé le blanc meunier qui voulait faire d'elle sa femme.

La troupe des acrobates marchait par les routes avec une grande roulotte traînée par deux maigres chevaux. Cette troupe avait parcouru bien des pays, mais elle retournait à l'heureuse contrée où elle avait été si bien accueillie et où elle avait conquis tant de gloire. Un jour le hasard de la route mena la roulotte près du moulin. C'était l'heure paisible de midi. Les gymnastes se répandirent par les champs, à la recherche d'un endroit propice pour se coucher et dormir; mais la danseuse resta près de la roulotte, avec un garçonnet de treize ans qui s'était joint à la troupe et qui jouait de l'accordéon.

Le silence était absolu. Le vent glissait sur la plaine découverte sans soulever aucun bruit, sans éveiller aucune plainte. Seules les ailes du moulin, raides et gonflées, étaient comme celles d'un énorme insecte, et tourbillonnaient sans discontinuer. Dans la tour du moulin, le triste solitaire surveillait la meule, le grain et la farine, blanc comme un mort dans son linceul. Il ne bougeait pas de son poste, attentif à sa besogne. Toutefois il regardait souvent au dehors par une sorte de lucarne d'où il dominait le chemin et par où il voyait venir du village les voitures chargées de blé. C'est par cette petite lucarne que lui arriva, faible et éteinte, la voix de l'accordéon. Curieux, le meunier s'approcha et découvrit la roulotte des acrobates, le garçon à l'accordéon et la femme qui tournait au milieu de cette solitude, au rythme plaintif de cette musique de foire. C'était la danseuse rouge. C'était son amour, c'était son symbole, la seule passion de toute sa vie. Il ne savait plus où il était. Il n'en croyait pas ses yeux. Il se trouvait devant un prodige. C'était elle, on n'en pouvait douter; elle avait la même jupe rouge, la même figure en feu, les mêmes cheveux blonds comme un épi, le même sourire divin aux lèvres. Le meunier descendit l'escalier du moulin rapidement. Mais au seuil de la porte il s'arrêta. Il resta comme cloué au sol, craignant de troubler cette musique plaintive et cette danse enivrante. Il resta là immobile, la bouche sèche, les yeux grands ouverts, tout blanc ainsi que les ailes du moulin, tout blanc ainsi que la farine qui, là même, sautait à torrents.

La danseuse rouge tournait gracieusement et le meunier se décida à l'approcher. Il avança de quelques pas, en vacillant, et se tint debout devant elle. Tout d'abord, elle ne le reconnut pas. Elle ne s'était jamais souvenue de son amoureux ni des contrées où elle était revenue. Mais son souvenir se réveilla et lors-

qu'elle vit devant elle ce fantôme blanc, ahuri et muet, elle rit aux éclats, avec insolence. La musique se tut un instant, et la danseuse s'arrêta. Elle s'approcha du meunier, le dévisagea longuement, lui rit de nouveau avec un geste de mépris, et lui tourna le dos rapidement en faisant signe au garçon de reprendre l'air qu'il jouait sur son accordéon. Éperdu, tremblant, plein d'angoisse, le meunier retourna vite à son moulin, en se cachant la figure de ses mains et en pleurant à grosses larmes. Et il s'affaissa sur un sac de farine, blessé par le regard de cette femme, assassiné par son rire fou.

Tandis que le blanc meunier agonisait, l'accordéon gémit à nouveau dans le silence des champs. Et la danseuse se remit à la danse, avec sa jupe rouge qui tournoyait dans la transparence de midi. Elle dansait plus éperdûment que jamais; elle dansait, elle riait, en se donnant corps et âme au rythme enivrant, cependant que les ailes du moulin, raidies et gémissantes, tournaient frénétiquement.

Alfons Maseras.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

VICTOR GIRAUD

Une suite d'aimables tableaux, d'impressions profondes, et d'œuvres graves...

Et d'abord, le tableau d'une enfance studieuse, au lendemain de 1870. Sans doute, les hauts murs du lycée de Mâcon sont tristes, l'air que l'on respire là est brumeux, tout chargé des brouillards de la Saône; le bruit militaire du tambour rythme une vie de labeur sans sourire... Mais ce lycée s'appelle le lycée Lamartine; les jours de sortie, quand on descend vers la Saône lente par les pentes raides de cette ville très noble et très recueillie, après avoir passé près de la tour gothique du Vieux-Saint-Vincent, près de la vieille « maison de bois », près du vieil hôtel charmant qui abrite l'Académie de Mâcon, dont on sera un jour..., on aperçoit, sous les arbres, la svelte silhouette du poète de *Jocelyn*, sur son piédestal. Aux heures de récréation, dans la cour, ce sont de juvéniles conversations entre ces collégiens, dont l'un s'appelle Georges Lecomte, un autre, Victor Giraud. On a découvert, la veille, Sainte-Beuve : quelle harmonie poétique, quelle délicatesse et quel goût dans cette science critique, dans cet humanisme érudit! Et comme l'on voudrait, déjà, suivre de si nobles traces! Un autre jour, on a entr'ouvert un livre à couverture jaune : c'est un recueil d'un jeune maître de la critique, dont l'autoritaire pensée a déjà mis son empreinte vigoureuse sur les esprits de vingt ans; mais, en seconde ou en rhétorique, quand on commence à peine à jouir du monde de l'intelligence, de la poésie et de la beauté, on n'est pas encore prêt à comprendre et à aimer Brunetière...

Après le cadre austère de Mâcon, le cadre grisâtre et morose du lycée Henri IV, sur la colline Sainte-Geneviève; on retrouve ici la tour de là-bas; seulement, ici, elle s'appelle la tour de Clovis. Elle domine d'antiques bâtisses, de grands dortoirs froids et sévères; mais, au-dessus de l'escalier monumental, la fresque du plafond éclaire les jeunes fronts des futurs Normaliens; les uns gagneront, à cette lumière de l'art, la nostalgie des horizons lumineux, la vocation du voyageur qu'appelle sans cesse on ne sait quelle beauté sous un ciel inconnu : tels Louis Bertrand, Firmin Roz, André Bellessort, qui ont passé là, voici quelques mois. Les autres, à leur insu, en resteront marqués de goût classique, et du désir invincible, patiemment réalisé, de composer une fresque à leur tour, une grande œuvre littéraire ou historique... Et ceux-ci s'appellent Gustave Michaut, René Pichon ou Victor Giraud.

Le soir, quand il regagnait son lycée et ses livres, Louis Bertrand s'arrêtait presque à la porte de ce lycée; il se retournait vers le Panthéon, vers son dôme, vers ses guirlandes de pierre, où s'accrochait un dernier rayon de soleil; et, insensiblement, l'Italie s'éveillait en lui, la Méditerranée chantait dans son imagination, les déesses et les dieux antiques l'appelaient à eux... Ce soir, sans doute, son cadet Victor Giraud ne s'arrête pas à cette place : avant de repasser la porte où pourraient s'inscrire les vers redoutables de Dante : « Vous qui entrez, laissez l'espérance... », il se glisse, je l'imagine, de l'autre côté de la rue, sous le porche de Saint-Étienne-du-Mont. Non loin du jubé ciselé, un mort, qui est couché là, chuchotte dans l'ombre, et révèle au futur auteur de la *Vie héroïque de Blaise Pascal*, au futur éditeur des *Pensées*, sa voie prochaine et son destin. Il lui dit : « Pariez; vous êtes embarqué »; il

lui montre, par delà l'ordre de la chair et l'ordre même de l'esprit, les cimes de la charité; et l'écolier se pénètre de cette grande parole, de cet écho fervent de Port Royal, dont il traduira, dans ses livres, les plus beaux accents.

Un peu plus loin, sur la même colline, dans le même « pays latin », la rue d'Ulm, silencieuse et déserte, semble une bonne rue de province, un coin de Mâcon, égaré au-dessus de Paris. Destiné, par une Providence sévère, à aller de vieilles demeures en vieilles demeures, Victor Giraud entre en 1889 dans un monument humide et monacal, renfrogné au bout de cette rue; il se nomme l'École Normale. Sous la domination paternelle de l'historien Georges Perrot, d'ardents et jeunes lettrés travaillent et rêvent, entre ces murs; ils lisent le *Disciple* de Bourget ou *le Roman Russe* de Vogüé, le *XVIII^e^ siècle* d'Émile Faguet ou le récent article de leur maître Brunetière. Quelques-uns, plus amoureux de musique intérieure et de nostalgiques chimères, regardent l'univers à travers le « prisme » de Sully Prudhomme ou le vitrail polychrome de Loti. Les plus graves, délaissant le dilettantisme de Renan, ouvrent *les Origines de la France Contemporaine*, qui sont en cours de publication, ils suivent, avec une ardente curiosité, l'évolution de Taine à son couchant. Ils ne prononcent peut-être pas encore le nom de Barrès; mais déjà la philosophie de Boutroux, celle de Bergson, l'enseignement d'Ollé-Laprune, la précoce pensée de certains de leurs camarades ou de leurs aînés, — Maurice Blondel, bientôt Édouard Le Roy, — apprennent à ces Normaliens que l'âge du scientisme, du positivisme étroit, vient de finir...

Telles sont les impressions que recueille Victor Giraud, les visions qui se gravent dans son regard. Il a vingt-deux ans; il ne refuse pas à son goût et à son imagination ces nobles et clairs plaisirs qu'une jeunesse chrétienne peut s'accorder, ces joies de l'humanisme et de l'art que l'on goûte à une leçon de Gaston Boissier, à une représentation d'*Œdipe Roi*. La vue de Mounet Sully, descendant les marches de son palais, la barbe sombre, le geste dominateur, le visage ravagé par la douleur, le transporte. Mais il se permet rarement ces excursions païennes : ses auteurs sont Pascal, Bossuet; c'est Taine aussi, à qui il consacre déjà des travaux d'étudiant, Taine chez qui il découvre l'optimisme sous le pessimisme, le chrétien sous le sceptique. Victor Giraud se tend, avec inquiétude et espoir, vers le visage encore mystérieux de sa génération : il lui demande de restaurer la France qu'une guerre a ébranlée, que le doute de soi-même a désolée; il lui dit, dans un petit journal de jeunes, *la Concorde*, que cette œuvre de renaissance doit être d'abord intellectuelle et morale; il appelle l'esprit religieux au secours de la société; il appelle les grands écrivains, — ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, — au service de l'esprit religieux.

Et c'est pourquoi la tâche de professeur à laquelle il est voué va être, avant tout, une tâche de moraliste. Brunetière l'a envoyé en Suisse, dans cette jeune Université de Fribourg que M. Georges Python vient de fonder. Il arrive là, après Joseph Bédier, et en même temps que Gustave Michaut, dans une université internationale, dans une cité catholique. Il lui faut apprendre la France à des esprits de tous les pays, révéler la France chrétienne à des étrangers souvent prévenus contre nous. Ils ont coutume de nous reprocher notre légèreté brillante, superficielle, — et Victor Giraud leur fait voir que l'érudition française ne pâlit pas auprès de la *Wissenschaft* germanique; ils vont répétant que nous sommes le pays de la Révolution, le ferment de l'anarchie, — et Victor Giraud leur découvre les forces sociales qui ont agi, tout au long de notre XIX^e^ siècle, et qui ont déterminé, au cœur même de notre littérature, ces vastes et profonds courants qui vont du *Génie du Christianisme* aux *Origines* de Taine; ils nous regardent comme des fils de Voltaire, de narquois sceptiques, incapables de s'élever aux grandes certitudes de la foi, ou même aux angoisses sublimes qui sont la marque des âmes profondes, — et voici que Victor Giraud étudie devant eux Calvin et l'*Institution Chrétienne*, Pascal et le jansénisme, le sentiment religieux au XVII^e^ siècle de saint François de Sales à Bossuet. Il leur montre, à travers le XVIII^e^ siècle, sous le scepticisme superficiel des philosophes, sous le persiflage de l'*Encyclopédie*, les sources latentes de la foi, dont le *Vicaire Savoyard* trahit la secrète pression, et qui jailliront, après le grand bouleversement révolutionnaire, dans l'œuvre de Chateaubriand.

Ainsi, durant dix années, le jeune maître de Fribourg pousse son chemin, trace son sillon. Il envoie aux revues françaises quelques pages qui témoignent de son labeur : un cours sur Pascal paraît sous forme de notes, encore tout vivant et tout vibrant de la parole du professeur; puis, des articles de *la Quinzaine*, qui devien-

dront son *Essai sur Taine;* il dirige une *Revue de Fribourg* où s'exprime l'intelligence très vivante de cette cité; et, quand il s'arrête et se repose un moment, entre deux cours, entre deux livres, il va demander à ce paysage d'autres conseils de méditation et de recueillement, — sur les rives de la Sarine aux brusques méandres que dominent de hautes falaises, dans les chapelles chargées d'ex-votos, dans les bois de sapins, sur les lacs voisins, près desquels ce peuple de paysans et d' « armaillis » défit jadis les armées du Téméraire, sur les montagnes étincelantes de neige où s'étagent, dans l'air pur et la libre simplicité de la Gruyère, le groupe fraternel des chalets alpestres...

Brunetière était venu voir, à Fribourg, son ancien élève; il avait entretenu les Fribourgeois de cette « œuvre critique de Taine » dont Victor Giraud venait d'analyser les origines et l'évolution. Un autre jour, à Porrentruy, le maître et le disciple se rencontraient, à la veille d'une conférence de Brunetière; du plus loin que celui-ci aperçut Victor Giraud : « Eh bien, mon cher ami, lui dit-il, avez-vous la passion de l'enseignement chevillée au corps? Pourquoi ne viendriez-vous pas nous retrouver à Paris? Il me plairait de travailler avec vous à la *Revue des Deux Mondes*. Réfléchissez... » Eh quoi? Quitter ces montagnes, ces belles prairies, la maison campagnarde où sont nés les premiers enfants, où les plus belles heures du foyer ont été vécues, où les premiers livres ont été écrits, près de ce grand poêle de faïence où brûlent les bûches, joyeusement? Quitter cette œuvre de Fribourg qu'on a servie de tout son cœur, parce que c'était servir la France, et aussi parce qu'on se sentait bien, là, qu'on était écouté et aimé? Et pourquoi? Pour ce Paris fiévreux, où l'on se dispute, où l'on se déchire, où « l'Affaire » fameuse a dressé les uns contre les autres les amis de la veille, où la grande œuvre de réconciliation, celle de Léon XIII, celle d'Albert de Mun et du « christianisme social » s'achève dans une atmosphère lourde de haines et de persécutions... Victor Giraud recule, hésite. Mais le petit homme énergique, à la voix âpre et souveraine, l'a fixé de son regard direct; c'est un devoir, une mission que ce regard lui a dictés; ce Brunetière qui s'est engagé, après son élève, sur « les chemins de la croyance », le précède maintenant sur le chemin du combat et l'y entraîne. Et en 1904, laissant sa chaire de Fribourg au charmant, au jeune et généreux Pierre-Maurice Masson, dont il devait plus tard préfacer pieusement les *Lettres de Guerre*, Victor Giraud vint s'enfermer dans le demi-jour de cet élégant et vieil hôtel de la rive gauche, dans ce bureau de la rue de l'Université, qui est resté son poste de combat.

*
* *

Autant de livres, — autant de coups, de mots d'ordre, de plans de combats. Nul n'est moins épris de « l'art pour l'art ». C'est une œuvre d'action toujours, que son œuvre critique. C'est une défense ou une attaque, un assaut contre le dilettantisme ou une ligne de retranchements élevée aux avant-postes de l'esprit chrétien, un siège en règle du XVIII^e^ siècle ou un : « Debout les Morts » lancé aux grandes ombres du XVII^e^.

Comme toute guerre, celle-ci a ses épisodes successifs, ses campagnes distinctes. Par exemple, de 1907 à 1914, il y a la campagne des « Maîtres de l'Heure ». Victor Giraud étudie tour à tour les œuvres des maîtres, ses aînés, qui ont rendu à la France le vrai sens de ses destinées. En marquant l'évolution de l'art et de la pensée d'un Bourget, d'un Brunetière, d'un Vogüé, d'un Jules Lemaître, d'un Faguet, — et, plus tard, d'un Albert de Mun, d'un Maurice Barrès, — il écrit l'histoire morale d'une génération; il entend que cet exemple ne soit pas perdu, que les jeunes, qui se cherchent, et sur qui, en cette veille de la grande guerre, se multiplient les enquêtes, profitent des expériences, des tâtonnements, des erreurs, des trouvailles aussi et des efforts féconds de ceux qui commencèrent par le naturalisme avant de découvrir l'âme humaine, par le pessimisme avant de reconquérir une foi, par l'ironie impressionniste avant de rencontrer une solide demeure intellectuelle, par la philosophie positiviste avant d'en dégager des « raisons de croire » et des « motifs d'espérer ».

Ou encore, vers 1906, c'est la campagne de la « Troisième France ». Un écrivain suisse, Paul Seippel, a dénoncé le divorce qui épuise la France, le séculaire malentendu qui met aux prises « les deux Frances », la France noire, héritière de l'Ancien Régime, la France rouge, héritière de la Révolution. Victor Giraud montre qu'il existe une troisième France, celle-là même à laquelle il appartient, — celle qui a fait la France sous l'Ancien Régime et qui l'a conservée sous la Révolution, la France modeste et laborieuse dont personne ne parle, que personne ne regarde, et qui, dans les laboratoires des sa-

vants, dans les rangs obscurs de l'armée, dans les classes sans gloire des collèges, à la chaleur des foyers, sous la lampe de la famille, à force de temps, de ferme, et d'imperceptible héroïsme, perpétue sans le dire et même sans le savoir, l'immortel « miracle français ». Quand la Grande Guerre se sera déchaînée, Victor Giraud racontera ce *Miracle Français;* il dira, dans son *Histoire de la Grande Guerre*, l'épopée de ces Français de notre temps que le monde méconnaissait ou insultait, et qui se révélèrent au monde, qui moururent pour sa liberté; il tracera quelques figures de soldats, la silhouette élégante et svelte de Pierre Maurice Masson, le visage énergique et militaire du général de Castelnau; il dédiera à l'amitié le portrait de son frère d'armes, Georges Goyau; il rendra hommage aux alliés de l'âme française, au cardinal Mercier, aux écrivains suisses qui sont venus vers nous; il poussera un cri d'alarme, devant l'appauvrissement de notre population, et il criera au *Suicide de la France;* il montrera l'épanouissement universel, l'éclat millénaire et toujours jeune de cette *Civilisation française*, qui est la fleur même de l'humanité.

Et toujours, qu'il peigne une galerie de *Moralistes français*, ou suspende côte à côte des médaillons d'*Ecrivains et soldats*, ce sont des pages de guerre que trace Victor Giraud. Ne lui demandez pas de s'attarder longuement, en compagnie de Pierre Loti, dans les îles bleues peuplées de songes, ni de s'égarer, en compagnie d'Anatole France, dans les allées du jardin d'Epicure ou dans la grande salle de la Rôtisserie de la Reine Pédauque. Il sait le vrai secret de Loti et de France, et que, sous les phrases et les arabesques, celui-ci est un ennemi de l'esprit chrétien, celui-là, l'inconscient allié de cet esprit. Il déclare volontiers que toute œuvre littéraire, qu'elle le veuille ou non, pose le problème religieux, et que l'histoire de la littérature française est un long débat où s'affrontent la postérité de Pascal et la race de Voltaire. A travers les siècles, comme une ample chorégie ou comme une immense course aux flambeaux, des hommes illustres se transmettent la même flamme, qui court de Pascal à Chateaubriand, de Chateaubriand à Lamennais ou à Taine, à Brunetière. Qu'importe que chacun d'entre eux l'agite à sa façon, qu'il ignore peut-être le vrai nom de la lumière qu'il porte, et de l'ami lointain qui la lui communique? Ils sont du même groupe, de la même lignée, et c'est parce qu'il se sent de cette lignée aussi que Victor Giraud a consacré ses études les plus érudites, ses œuvres les plus puissantes à l'auteur des *Pensées*, au poète du *Génie*, au philosophe de la *Philosophie de l'Art*.

Chacune de ces savantes et vivantes études, — son *Essai sur Taine*, sa *Vie héroïque de Blaise Pascal*, son *Christianisme de Chateaubriand*, — témoigne d'une longue méditation, d'une élaboration lente et continue; il est tel de ses livres que Victor Giraud médite depuis trente ans, autour duquel il a amassé les recherches de détail, les découvertes curieuses, — n'est-ce pas lui, par exemple, qui a publié ce singulier manuscrit de Chateaubriand, *Amour et Vieillesse*, où revivent la capricieuse et charmante figure d'une imprudente Occitanienne, et le regard inquiet et passionné du René de la Vieillesse? — et peu à peu, de simple étude littéraire, l'œuvre longuement mûrie est devenue comme une part de sa pensée, un aspect de son propre moi.

*
* *

Il s'est mis lui-même, en effet, dans ses livres. Regardez bien dans ce groupe qu'il dessine autour de Pascal, à Port Royal, — attentif au plan de l'Apologie dont l'auteur des *Pensées* développe à ses amis la majestueuse économie; si vous apercevez, entre Fillean de la Chaise et Lemaître de Sacy, un janséniste aux traits fins, couronnés de cheveux grisonnants, soulignés d'une barbiche courte, c'est lui. Cherchez, dans l'ombre de ces trois « sœurs de grands hommes », dont il a composé les aimables pastels; si vous entrevoyez un visage ami qui se penche vers Jacqueline Pascal pour lui conseiller une plus parfaite humilité, vers Lucile de Chateaubriand pour plaindre ses malheurs, vers Henriette Renan pour la gronder quelquefois, — c'est lui encore. Ou bien, en lisant l'une des plus belles et des plus émouvantes pages de la *Vie héroïque de Blaise Pascal*, entrez à Saint Etienne-du-Mont : vous y verrez tous ceux que Victor Giraud nous montre derrière le cercueil de son héros, les pauvres que Pascal a secourus, les faibles qu'il a ranimés, les égarés qu'il a ramenés, vous y verrez sa postérité illustre, les Chateaubriand, les Barrès. Mais, dans la pénombre, derrière une colonne, vous reconnaîtrez un fidèle que Victor Giraud n'a pas nommé : le Normalien d'autrefois, qui, fidèle au précepte de son maître, a « pris de l'eau bénite » et s'est mis à genoux avant de parler de Pascal.

... Mais qui donc écrira de nouveaux *Maîtres*

de l'Heure, pour y placer, à côté de Louis Bertrand qui retrouva son pays et son église en parcourant le monde, à côté de Georges Goyau qui conta l'épopée de la France chrétienne, — cet écrivain fervent et grave?

***

LES TERRITOIRES BELGES D'EUPEN-MALMÉDY

La question des territoires d'Eupen-Malmédy vient de défrayer la chronique des journaux, et présente pour la Belgique un caractère assez important pour que ceux qui ont pris part d'une façon quelconque au retour à la mère-patrie des cantons rédimés, fassent connaître l'opinion que leur dicte leur expérience.

Ayant eu l'honneur de me voir chargé par S. M. le Roi des Belges des fonctions de Plénipotentiaire chargé de régler avec un plénipotentiaire allemand les détails du transfert de ces cantons, j'ose donc résumer ici les réflexions que m'inspire la tentative récente de les faire abandonner par la Belgique.

Je n'hésite pas à dire ma satisfaction d'avoir pu apporter ma pierre à l'édifice élevé en l'honneur de la Belgique, par le très distingué commissaire général et gouverneur, le général baron Baltia, au moyen d'une très modeste action parallèle à la sienne.

L'histoire de ce transfert des cercles d'Eupen-Malmédy et St Vith est fort intéressante puisqu'il résulte de l'application du principe du retour, à chaque pays, de domaines qui lui avaient appartenu jadis, et de la réparation d'injustices commises dans les Traités européens du passé par l'esprit de conquête.

On sait combien le Président Wilson, dont l'influence fut si considérable à Versailles, écartait tout ce qui par des conquêtes nouvelles pouvait sembler une survivance de la notion des Traités du passé, et a voulu qu'au contraire les droits jadis méconnus fussent respectés.

En 1815, les provinces belges s'étaient vu séparer d'Eupen-Malmédy; il était donc naturel qu'on les joignît de nouveau.

En dehors de la partie purement prussienne de Moresnet fut pendant un siècle dans une situation très bizarre, se trouvant, à la fois sous la domination prussienne et sous la domination belge, parce que la liquidation de cette organisation extraordinaire avait, toujours, été remise. C'est pourquoi le nom exact de cette portion du territoire de Moresnet était Moresnet-Neutre.

Il serait trop long d'entrer, ici, dans ces détails qui ne font pas l'objet direct de ce petit article.

Après plus de cent ans de séparation de ces territoires, il devait nécessairement y avoir bien des détails à ajuster. Aussi M. Clemenceau, Président de la Conférence de la Paix de Versailles, avait-il suggéré à la Belgique, la désignation d'un Plénipotentiaire qui s'aboucherait avec un Plénipotentiaire du Reich.

C'est alors que M. Hymans, Ministre des Affaires Etrangères, voulut bien me désigner pour ces négociations roulant sur des documents rédigés en langue allemande et menées dans la même langue pour aboutir à ma demande à des procès-verbaux rédigés dans les deux idiomes.

J'eus, comme partenaire, le Président de Régence d'Aix-la-Chapelle, revêtu pour la circonstance du caractère diplomatique, le baron von Dalwigk, avec lequel, après une mise au point nécessaire à lui montrer que je n'admettrais que des textes allemands traduisant exactement la rédaction française de nos protocoles, j'eus les relations les plus courtoises.

Nous signâmes ensemble plus de 50 procès-verbaux de nos négociations relatives à toutes les branches possibles de l'Administration. Certains points restent encore à parachever et pour l'étude desquels je fus puissamment secondé par des collaborateurs distingués qui voulurent bien m'aider de leur compétence.

Notre mission était d'éviter des heurts, et je compris tout particulièrement la mienne dans le sens de faciliter la tâche du Gouverneur Général.

Par un scrupule de conscience, en raison de la co-existence d'un siècle de ce pays avec la Prusse, les négociateurs de Versailles n'avaient pas admis le transfert d'Eupen-Malmédy, sans la formalité spéciale d'une consultation populaire.

La Belgique a donc eu là une garantie morale, qui n'a pas été imposée à l'Alsace-Lorraine, et, pour ma part, je m'en félicite puisque le consentement des habitants a été, ainsi, affirmé.

Partant des principes défendus à Versailles

on a donc voulu savoir si les Eupennois et les Malmédiens n'étaient pas opposés à leur application, et, en déposant dans toutes les communes, des registres où pouvaient s'inscrire les opposants, on a donné à tous ceux qui voulaient protester, l'occasion de le faire.

On leur procura par conséquent toute facilité de le faire, car on aurait fort bien pu se borner, si l'on avait voulu maquiller la consultation et éviter les votes, à ne mettre de registres que dans les localités importantes d'Eupen et de Malmédy; chacun, au contraire, pouvait protester chez lui, sans se déranger.

Le général Baltia a rappelé, il y a quelques jours, qu'à Malmédy 1 habitant sur 1.000 ne voulut pas du retour à la Belgique et qu'à Eupen le nombre de ceux désireux de rester Prussiens, n'a été que de 4 pour 1.000.

Ce résultat fut soumis par la Belgique à la Société des Nations qu'à raison des garanties d'impartialité qu'elle offrait, l'article 34 du Traité de Versailles avait désignée pour contrôler la manière dont se serait faite la consultation populaire et décider de la suite à lui donner.

Cette autorité morale supérieure, acceptée d'avance par tous les signataires du Traité de Versailles, l'Allemagne comprise, ratifia ce qui s'était passé, en reconnaissant ainsi l'effet décisif de la consultation populaire et sa parfaite régularité.

C'est dire que l'idée de renverser, maintenant, ce qui a été fait, me paraît aussi subversif au point de vue du respect du traité que de la volonté du peuple.

Les Eupennois et les Malmédiens étaient donc, en très grande majorité, parfaitement satisfaits de leur changement de nationalité qui les faisait échapper à la sévère discipline prussienne, dont ils avaient eu à souffrir pendant la guerre, parce qu'à Berlin on les trouvait trop peu affectionnés et qui les avait amenés au désastre.

Au point de vue matériel — grâce aux mesures prises par le général Baltia — ils tirèrent de leur situation nouvelle, un parti appréciable lorsque le change était défavorable à l'Allemagne.

Peut-être aurait-on pu aider davantage le gouverneur général, en multipliant, dès le début, les moyens de transports vers la Belgique et, notamment vers Liége dont les vieux Malmédiens se souviennent qu'elle était, jadis, leur grande ville; sous le régime prussien, l'on s'était efforcé au contraire de canaliser toutes les transactions dans la direction d'Aix-la-Chapelle; c'aurait été d'autant plus indiqué, qu'Eupen, avant la guerre, se trouvait, tout naturellement, dans la sphère d'activité d'Aix, et que du moment où la frontière fut placée entre les deux localités la vie y fut, sous certains rapports, plus compliquée pour les Eupennois.

Il est donc évident qu'en droit et en fait, aussi bien qu'au point de vue des principes idéaux qui inspirèrent les négociateurs de Versailles, rien n'a été plus régulier et plus normal que le retour d'Eupen et de Malmédy à la Belgique.

Les habitants en furent si convaincus que lors de la manifestation touchante, faite au général Baltia peu avant la fin de ses fonctions et à laquelle j'eus l'honneur d'assister, les discours les plus flatteurs et les plus enthousiastes lui furent adressés en langue allemande par des représentants autorisés de ses administrés. Ces Messieurs se sont compromis dans la conviction qu'ils étaient désormais des citoyens belges certains de la protection de la Belgique. Il semble vraiment impossible, qu'au bout de six ans, on trahisse leur confiance.

J'ajoute qu'au point de vue de la justice de la victoire, il est tout aussi normal que notre pays, qui avait tant souffert de la guerre et dont des parties importantes avaient été détruites, soit par la nécessité de la lutte, soit même par système, eût une compensation matérielle, de ses pertes immenses.

Les forêts et les industries des territoires rédimés, furent cette parcelle de compensation dont la carence subséquente de l'Allemagne, au point de vue des dommages de guerre, renforce encore la justification.

Comment donc l'idée a-t-elle pu naître d'un nouveau retour à l'Allemagne.

On saisit fort bien les combinaisons de celle-ci.

Elle a regretté de se voir enlever les produits de ses rapines du passé; pour la première fois, depuis trois quarts de siècle, la guerre n'a pas été, pour elle, une occasion d'enrichissement, sans cependant — et c'est peut-être à regretter — qu'elle eût subi, chez elle, des souffrances analogues à celles qu'elle avait fait subir aux autres.

Dès lors, le système est bien simple: il faut « grignoter » dans toute la mesure possible, le Traité de Versailles et ouvrir, en lui, une brèche qui permette de discuter, les unes après

les autres, les clauses qui n'ont pas été favorables à l'Allemagne.

Pour cela, il faut saisir les occasions.

Or on sait que la Belgique est dans une situation financière difficile et l'on a songé, semble-t-il, à en profiter pour faire de vagues promesses de rachat, par le remboursement des marks dont beaucoup d'Allemands ont profité, eux-mêmes, en 1919, par l'intermédiaire de la Hollande.

Des Belges, excellents patriotes, ont, peut-être, pensé qu'il fallait qu'une victoire rapportât quelque chose et qu'on pouvait même la monnayer, pour sortir d'embarras.

Mais, d'abord, sortirait-on d'embarras?

Même si le principe avait pu être accepté, j'ai quelque méfiance au sujet des paiements et je ne vois pas une liquidation faite au comptant, la seule qui aurait pu donner l'illusion d'une bonne affaire. Et puis, une somme d'argent, quelle qu'elle soit, équivaudrait-elle à un territoire légitimement revenu à la Belgique et contenant des richesses incontestées. Ne ressemblerions-nous pas, en y renonçant, à un prodigue qui, sans songer à l'avenir, abandonne son fonds pour éviter un surcroît momentané d'efforts.

Plaie d'argent, dit-on, n'est pas mortelle, mais perte d'un pareil territoire est un dommage irréparable.

Jusqu'ici je ne me suis encore placé qu'au point de vue d'intérêts purement matériels. Mais il y a autre chose dans la vie d'un peuple.

La Belgique l'a bien prouvé en 1914 en refusant, avec une noble magnanimité, l'offre que lui faisait l'Allemagne de forfaire à l'honneur, moyennant une large rémunération des dépenses que le passage abusif des troupes allemandes par notre territoire, aurait pu lui occasionner.

Elle aurait, peut-être, paru, en acceptant, faire au moment même, une bonne affaire, mais sans compter que cette bonne affaire éventuelle aurait, sans doute, été bien décevante, elle se serait irrémédiablement perdue dans l'esprit de tous les honnêtes gens et son histoire aurait été ternie.

Les sympathies qui lui sont venues du monde entier, ont eu pour cause le respect qu'elle a su conquérir par son geste de fierté nationale et de fidélité à la parole donnée.

Rien ne remplace l'idéal patriotique; ce n'est pas dans une revue française qu'on dira le contraire.

Je ne suis pas surpris que le patriotisme vibrant de M. Jaspar et le respect d'eux-mêmes et de leur signature donnée à Versailles, de M. Hymans et de M. Vandervelde, qui signa aussi le traité de Locarno confirmant sous ce rapport celui de Versailles, ainsi que les sentiments de leurs collègues notamment du comte de Broqueville qui, il y a douze ans, défendit glorieusement le drapeau belge, leur aient fait écarter les propositions fallacieuses qui ont pu venir à leurs oreilles et que ceux qui en avaient entendu parler avaient eu le devoir de transmettre au Gouvernement responsable.

Je pense que les Belges qui auraient été enclins à considérer la possibilité de la transaction, dans le désir de rendre service à leur pays, auraient été les mauvais marchands d'une déplorable affaire et, surtout, que la Belgique, non seulement aurait été déçue mais aurait agi contrairement à son caractère, qu'elle a su prouver dans les circonstances autrement graves d'il y a douze ans. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'Allemagne présente l'idée lancée par elle, comme témoignant de sa bonne volonté toute spéciale envers la Belgique, mais celle-ci a le devoir incontestable d'examiner la question sous tous ses aspects. S'il est vrai qu'au point de vue pratique et militaire il aurait peut-être mieux valu qu'Aix devînt aussi Belge, il n'est pas moins certain que la possession, par la Belgique, du Camp d'Elsenborn et des Forêts d'Eupen, constitue tout de même une barrière et surtout qu'il est bon que le Camp, d'où l'on est sorti, en 1914, pour nous envahir, ne puisse plus servir de semblable point de départ.

Mais c'est un regret qu'il faut écarter, au point de vue même du principe qui nous a fait rédimer les cantons faisant jadis partie des terres belges, dont Aix n'était pas, et c'eût été alors une conquête affaiblissant nos droits.

Enfin, il y a aussi le point de vue international si important pour tout pays qui tient au respect des autres.

Les Puissances qui ont participé à la Paix de Versailles, ont formé un bloc que l'un d'eux ne pourrait pas se permettre de désagréger par la destruction partielle de la paix conclue, et la création d'un précédent qui puisse tout remettre en question au détriment des autres. C'est trop évident pour y insister, et je suis certain que les Allemands seront les premiers à le comprendre.

HALOT,
Ancien sénateur.

POÈME

LA MUSE

A Mlle Mary Marquet.

Il est minuit... Pourtant, sur les vins de vermeil
Et sur la salle en fleurs et la foule en attente,
Elle a dit : « Que ma voix évoque le soleil ! »
Et sur les fronts pesants ridés par le sommeil,
Le banquet s'illumine et c'est l'heure éclatante...

C'est elle !... celle-là que tous les mots furtifs
Tout à l'heure nommaient entre les coupes claires
Et dont la beauté reine enchaînait attentifs
Les plus ardents à rire avec les plus pensifs !...
Le midi des lotus rayonne sur nos verres !...

Salut ! Salut ! Clarté des lacs neigeux et d'or
Où chaque lotus fait sa coupe de lumière !...
C'est elle, la vapeur lumineuse et l'accord
Qui règnent sur les eaux quand la naïade dort
Sous le flot de midi le flot de sa crinière !

Oh ! Quelle explosion d'harmonie et d'amour
Dira jamais l'essor qui, dès qu'elle a mis l'aile
A la syllabe neuve allume ainsi le jour,
Fait l'aurore de rose, illumine la tour,
Et vers l'Olympe bleu nous emporte avec elle?

Tout s'est tu pour l'entendre et pourtant tout ce qui
Des florêals de neige aux messidors de flamme
Peut chanter la lumière et l'horreur de la nuit
Et clamer la splendeur de l'azur à midi
S'exhale avec sa voix et plane avec son âme...

Ses doigts joints, ses bras chauds tressent des rayons d'or,
Emplissez-vous de miel ô ruches provençales !...
Entr'ouvrez-vous ô fleurs que l'aube arrose encor !
Et vous ô blancs glaciers delphins aux blés du nord
Bondissez ! hennissez aurorales cavales !...

Car le chant qu'elle dit, d'abord tendre hosanna,
Pieux hymne de femme à la douceur de vivre
Bientôt du texte ardent s'échappe, et vole, éclat
Du soleil des zéniths !... Et c'est sur l'incarnat
De son verbe divin que l'astre dieu s'enivre !...

Tous les bustes se sont tour à tour inclinés
Vers sa gorge fébrile où l'infini se mue
En carillons d'argent et parfois satinés
Comme des pas de biche et de faons géminés
Sur la mousse où court une alerte inconnue...

Et blonde elle est l'aurore ! Et blonde elle est midi !
Charnelle elle est le jour ! Et jour elle est les roses !...
Échtement des lys près d'un seuil attiédi !
Détente des nerfs d'or de l'alcyon hardi !...
Et sa voix fait fuser l'âme en métamorphoses !...

Sur quels parvis marbrés apprit elle le ciel,
Que tout ce qui chantait avant elle la Vie,
La joie et la douceur d'aimer s'est tu ?...
Le chant d'Orphée devait trembler dans O tel l'éternel
Et rayonner au cœur de l'horreur infinie !

Ainsi clament les flots sur les flancs de granit
Leur hymne de soleil et d'écume et de perles ;
Et leur acanthe d'or sonore retentit
Et leur tumulte d'or s'exalte et resplendit
Lorsque c'est à midi que les jusants déferlent...

Ainsi Goethe expirant réclamait la clarté ;
Et Michelet pensif, à travers la nature
Écoutant son appel ardemment répété
Et seul, toute une nuit, sous le zénith laiteux
Pleurait d'un chant d'oiseau perdu sous la ramure...

Ainsi dans le cœur las des plus forts d'entre nous,
Quand les raz-de-marée du destin nous accablent
Et que tous nos récifs émergent des remous
De nos océans bas et de nos désirs fous,
Et que toutes nos nefs gémissent sur leurs câbles,

L'espérance des cieux tout à coup nous revient...
La voici !... C'est son aile et sa clarté chantante
Son regard de soleil a ranimé le mien
Et voici qu'en mon cœur ce grand souffle olympien
A relait d'airain par l'envergure pendante...

Montez ! montez encor !... ô torrents de bravos !
Banquet, remplis la nuit !... O foule extasiée
De tes salves sans fin prolonge les échos
Pour que son vol divin sous l'étoile de Cos
Soit heureux et sa joie enfin rassasiée !...

Et puis, ô foule, emporte avec ta vision
Cette image à rêver mille et mille nuits douces...
Que ce divin passage et ce divin rayon
Traînant sans fin tes cœurs dans leur septentrion !
Et demain, sois pensive aux diamants des mousses...

Et plus pieusement bois et bois le cristal
Des fontaines sacrées et les perles des roses,
O mon esprit, sois dieu, par son chant triomphal ;
Et fixant à ton luth des nerfs de clair métal
Baise partout le sol où ses pieds nus se posent...

Car les flots sont un hymne à ses pas odorants...
Car la terre est divine ou, sublime, son aile
Fût-ce un instant des nuits — fût-ce en nos cœurs vibrants
Passer le baiser sombre et bleu des cieux tout grands
Et la possession de la Vie éternelle !...

Maurice GERVAIS

26 *février* 1925.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ALLEMAGNE A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

L'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations et même son entrée au Conseil comme membre permanent, était une suite logique des accords de Locarno. Ce n'était même que l'exécution d'une promesse. Peut-être n'avait-on pas précisément promis à M. Stresemann que le Reich entrerait *seul* au conseil à l'exclusion de la Pologne de l'Espagne et du Brésil, mais on prétend *mordicus* en Allemagne que tel était bien le sens des conversations de Locarno — c'est l'inconvénient de cette diplomatie de conférences et de conversations : les demi-promesses ont l'air de promesses et les silences d'acquiescements. Peu importe d'ailleurs, une fois la politique dite de Locarno engagée il fallait aller jusqu'au bout et dès l'instant que les négociations étaient commencées l'Allemagne par ce moyen avait barre sur ses partenaires. Ce qui vient de se passer à Genève n'a donc rien qui devrait surprendre l'opinion. Et cependant l'entrée de l'Allemagne au conseil de la S. D. N. a certainement causé une certaine émotion dans tous les pays de l'ancienne alliance et particulièrement en France.

C'est que le public sent d'instinct que cette entrée de l'Allemagne à la S D N est une date fatidique, la fin d'un système politique et le commencement d'un autre système politique. Tous les démentis, toutes les explications officieuses n'y changeront rien; en effet, cette entrée de l'Allemagne à la S. D. N., dans les conditions où elle se fait, a bien l'aspect d'une réhabilitation; elle efface le caractère pénal du traité de Versailles, tout comme si l'Allemagne avait rempli toutes les obligations qui lui avaient été imposées, tout comme si elle avait réparé tous les dommages. Elle est bien comme on le dit tout haut à Berlin le premier pas vers une révision totale du traité.

Sans doute cela n'ira pas tout seul. Les représentants du Reich à Genève vont avoir à compter avec quelques antagonistes et peut-être ne pourront-ils pas toujours compter sur l'appui qu'ils ont trouvé jusqu'ici auprès des Anglais. L'Allemagne ne réalisera que pas à pas et sans doute incomplètement son vaste programme d'émancipation « des chaînes de Versailles », mais elle le réalisera. Entre les groupes de gauche qui ont dans leur programme un certain enthousiasme pour tout ce qui vient de Genève et les groupes de droite, les nationalistes, toujours enclins à retomber dans leur ancienne mégalomanie « la diplomatie de M. Stresemann semble avoir compris, comme dit M. Camille Loutre, qu'il faudra renoncer dans la salle de la Réformation à la politique de cirque et aux rodomontades du temps de la *Kaiserei* et choisir pour l'Allemagne la méthode, d'ailleurs plus conforme à son génie, des commissions modestes et répétées aussi souvent qu'il sera possible. »

Méthode pour méthode le but est le même : il s'agit d'effacer le souvenir de la défaite et surtout d'échapper au châtiment qu'infligèrent à une nation la presqu'unanimité des nations. C'est dans l'ordre des choses. Après 1815 le but essentiel, le but unique de la politique de la France fut d'effacer le traité de Vienne et en dépit des protestations de son gouvernement de briser cette Société des Nations monarchiques qu'on appelait la Sainte Alliance. Ne nous étonnons pas qu'après 1918 l'Allemagne vaincue ait eu semblable dessein; mais le danger c'est que ce dessein ne comporte une arrière-pensée de revanche. Ceux qui par ligne politique sont le plus enclins à faire confiance à l'Allemagne nouvelle sont bien forcés de convenir qu'au lendemain de cette incontestable victoire diplomatique le ton général de la presse allemande a été singulièrement inquiétant et désagréable. A peine les représentants du Reich avaient-ils pris leur place au conseil que les journaux de toutes nuances se mettaient à attaquer non seulement la Pologne, mais même la France. On avertissait charitablement le gouvernement de Varsovie qu'il n'avait aucunement le droit de compter que son représentant serait rééligible, on accusait le quai d'Orsay « de subordonner son action auprès de la Société des Nations à des considérations de polonophilie ». Et ce sont là les notes les plus modérées; la presse nationaliste est beaucoup plus montée de ton et il n'est pas jusqu'à la *Tacgliche Rundchau* qui passe pour l'organe de M. Stresemann qui n'ait contesté à la Pologne le droit d'avoir au Conseil une représentation durable.

Ce ton est d'autant plus déplaisant que dans toute cette affaire il n'est pas de concession que l'on n'ait faite à l'amour-propre allemand, fût-ce même aux dépens des règles statutaires relatives à l'admission d'un État. A-t-on oublié que

l'Allemagne à laquelle on n'a même pas demandé d'achever son désarmement a pu participer (sans aucun droit) aux travaux de réorganisation du conseil, qu'on a envoyé M. Fromageot à Berlin alors qu'on ne prévenait aucun autre gouvernement. Tout cela en vérité n'est-il pas fort décevant pour ceux qui ont cru que l'Allemagne aussi s'imprégnerait de « l'esprit de Locarno ». M. Georg Berhard, qui passe pour un journaliste très modéré et nullement nationaliste, écrivait d'ailleurs, dans la *Gazette de Voss*, quelques jours avant l'entrée de l'Allemagne au conseil, cette phrase significative : « La situation de l'Allemagne dans le monde est à ce point raffermie qu'elle peut attendre avec tranquillité la décision de Genève, quelle qu'elle soit. L'Allemagne n'a pas aujourd'hui grand besoin d'entrer dans la S. D. N., tandis que celle-ci est dans la nécessité absolue de voir des délégués allemands parmi ses participants. »

Telle est donc la conviction qu'a inspiré aux Allemands la condescendance des alliés. Ceux-ci comprendront-ils la leçon?

Il est à craindre que les hommes qui ont mis tout leur talent, toute leur autorité, tout leur amour de la paix à essayer de réconcilier la France et l'Allemagne ne soient tellement absorbés par leur idée qu'ils ne veuillent pas voir les symptômes les plus inquiétants. Il est si facile de soutenir que la presse allemande ne représente pas l'Allemagne! Et les Allemands, comme aussi les germanophiles d'Angleterre, d'Amérique, de Hollande et de Scandinavie ont une telle façon de hausser les épaules quand on a l'air de croire à des velléités belliqueuses du peuple allemand! Le *Manchester Guardian* qui est souvent beaucoup plus allemand que les Allemands, publiait ces jours derniers à ce sujet un article bien symptomatique. La solution transactionnelle qui est intervenue dans l'affaire de la composition du conseil et qui exceptionnellement attribue à la Pologne un siège électif pour six ans lui paraît injustifiable. Il y voit une manœuvre française.

Le motif réel qui inspirait cette demande, faite par la Pologne, d'un mandat prolongé comme membre du conseil, n'était pas, bien entendu, le souci de ménager l'amour-propre de la Pologne, dit ce journal, mais bien les appréhensions de la France. Depuis le jour où l'attribution à l'Allemagne d'un siège permanent au conseil fut décidée en principe, une sorte de panique s'est emparée du ministère des affaires étrangères français, panique si violente qu'elle suffit, au mois de mars dernier, à faire échouer tous les travaux du conseil, à retarder l'admission de l'Allemagne dans la Société et à mettre ainsi en danger le traité de Locarno lui-même, dont la condition essentielle est précisément l'admission de l'Allemagne. Ces craintes ont peut-être diminué quelque peu dans l'intervalle et, d'autre part, il se peut très bien que les dangers que présente l'exclusion de l'Allemagne aient apparu plus nettement. Pendant six années la France est assurée désormais d'avoir au conseil au moins un allié constant. On ne voit pas très bien en quoi ce fait peut fournir un appoint substantiel au poids infiniment plus important qu'elle y exerce elle-même, étant donné que la procédure de la Société ne consiste pas à compter les voix.

Mais, ajoute dédaigneusement le journaliste germanophile, si une concession, inutile et indésirable en elle même, peut servir à faire régner la paix au sein de la Société et permettre à celle-ci de poursuivre les travaux qui lui incombent, on a probablement en raison de la faire. »

« Concession inutile et indésirable en elle-même »! C'est malheureusement ce que pensent encore beaucoup d'Anglais même moins entêtés de germanophilie que le *Manchester Guardian*. Ils se refusent à voir que les revendications de l'Allemagne contre la Pologne constituent le plus grand danger actuel pour le maintien de la paix. Les accords de Locarno permettent de croire que le Reich accepte pour l'instant ses frontières occidentales encore que l'agitation récente autour d'Eupen et de Malmédy ne soit pas absolument rassurante, mais le gouvernement de Berlin soutenu et même poussé par l'opinion publique ne cesse de répéter que ses frontières orientales sont inadmissibles. M. Stresemann n'a obtenu que le parti nationaliste cessât de s'opposer au voyage de Genève qu'en faisant entendre qu'on pourrait obtenir à Genève des rectifications de frontières agréables à l'orgueil national. Il faut donc être aveugle pour ne pas voir que le statut de Dantzig et celui de la Haute-Silésie sont directement menacés par la présence seule de l'Allemagne au conseil de la Société des Nations et il est donc de toute justice que la Pologne soit toujours là pour se défendre, pour répondre aux accusations, pour déjouer les intrigues que l'on va susciter autour d'elle. En défendant les droits de la Pologne à prendre place au Conseil ce n'est pas son influence que la France défend, c'est la cause de la paix.

Il est d'ailleurs profondément injuste d'accuser la Pologne d'ambition mégalomane et même d'un amour-propre excessif. Depuis le commencement de cette affaire elle fait preuve au contraire d'une patience et d'une longanimité admirable et qui contraste singulièrement avec l'attitude intransigeante et d'ailleurs fort explicable de l'Espagne et du Brésil. Ses représentants n'ont jamais quitté le ton courtois, conciliant, le ton « Société des Nations » qui jusqu'à ces derniers temps avait toujours régné à Genève; on ne pourrait pas dire la même chose des nouveaux venus qui à peine arrivés s'installent en maîtres, mettent à chaque instant aux autres puissances le marché à la main et affirment à son de trompe qu'on ne peut pas se passer d'eux. La Société des Nations a été fondée pour maintenir et pour développer le Traité de Versailles, les Allemands veulent tenter de la transformer en machine à le détruire. Les Anglais ne s'en sont pas encore aperçus. La Pologne est trop directement intéressée pour ne pas veiller au grain de concert avec la France. C'est pour cela que sa présence au conseil suscite tant de colères.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN ROMAN DE LA PRÉDESTINATION ET DE LA GRACE (1)

Les trois cent trente-huit pages serrées du nouveau roman de M. Louis Artus nous changent de ces brefs récits, expéditifs et sommaires, où se plaisent, pour beaucoup de raisons qui ne sont peut-être pas toutes d'ordre esthétique, la plupart de ses jeunes confrères. Les dimensions copieuses de l'œuvre ne font pas d'ailleurs la seule différence. Il y a là une profondeur de conception, une force de pensée, une richesse et une précision de moyens, qui révèlent, avec la maturité du talent, les bienfaits et la longue patience dont se déshabituent, par la force des choses sans doute, les écrivains de notre temps, — et aussi leurs lecteurs. Nous ne saurions goûter pleinement la valeur et l'intérêt de *La Chercheuse d'Amour*, si nous n'apportons à la lire un peu de l'attention passionnée avec laquelle l'auteur a médité son sujet, en a ordonné l'ensemble, creusé le détail et poussé l'expression. Comme *Hiver*, de Camille Magran, et *Sous le Soleil de Satan*, de Georges Bernanos — ces beaux livres de l'année, dont nous avons entretenu nos lecteurs — en voici un encore qui ne s'effondrera point, ainsi qu'il arrive à tant d'autres, sous la première pesée exercée par la critique pour mesurer sa résistance.

Il n'est pas seulement solide et résistant : il est extrêmement dur. L'intelligence se heurte à ses aspérités; la sensibilité s'y déchire. Oui, il se pose là des problèmes, de rudes problèmes. De même que Georges Barnanos, M. Louis Artus dresse devant nous la terrible énigme de la destinée, ranime le souci des fins dernières de l'homme, oppose les forces antagonistes qui se disputent le monde et nos âmes. M. François de Curel nous montrait ironiquement jadis *L'Envers d'une Sainte;* M. Louis Artus nous révèle la magnifique réalité d'une pécheresse. Les dehors que nous montre la vie aventureuse d'Esther Massas ne sont qu'une trompeuse apparence ou plutôt une traduction qu'il faut savoir lire. Ils signifient — nous le comprendrons à la fin — une ascension spirituelle dont la logique est impitoyable, une « Vocation » au sens propre du mot, c'est-à-dire un appel, dont la force est irrésistible et auquel l'Élue doit tout sacrifier.

Élue, prédestinée, voilà bien, en effet, ce qu'est Esther, la jeune Juive du ghetto de Venise, que nous voyons chassée d'aventure en aventure, par une inquiétude dont nous n'avons pas tout d'abord le secret, ou plutôt par une aspiration dont ne nous apparaît point tout d'abord le sens. Il est humain qu'elle ait dû chercher sa voie à travers le monde d'apparences et de mensonges qui élevait ses obstacles entre elle et la Vérité. Rien dans les circonstances de sa naissance ni de son éducation ne lui avait donné ces vertus naturelles qui préparent le terrain à l'œuvre de la Grâce et n'ont plus qu'à s'épanouir en vertus surnaturelles. Esther n'est pas de ces âmes privilégiées pour qui une heureuse destinée a relié la terre au ciel. Il lui faut s'arracher d'abord de tout ce qu'elle avait connu sur la terre. Chaque étape de son ascension n'est qu'un sacrifice, inconscient d'abord, puis compris, accepté, voulu. Son cas est, d'une manière bien curieuse, le pendant et la contre-partie de celui que nous

(1) Louis Artus : *La Chercheuse d'Amour* (Grasset).

a représenté M. Georges Bernanos. Le drame intime qui déchire le pauvre abbé Donissian est une lutte perpétuelle contre l'Esprit du Mal, acharné à nous perdre, vigilant et subtil, et vraiment le Malin. Esther est, si l'on peut dire, possédée par l'Esprit du Bien, hantée par l'appel de Dieu. Cette Juive, dont la mère et la grand'mère étaient chrétiennes, est prédestinée, appelée : mais par quelles expériences, par quels chemins, par quels détours, par quelles épreuves, elle parviendra au terme fixé, elle s'élèvera jusqu'à la perfection de l'Élue! Telle est bien la voie idéale pour un romancier. Avec son sûr instinct, M. Louis Artus l'a bien choisie. Une destinée dans laquelle le salut est assuré par l'épanouissement des vertus naturelles en vertus surnaturelles n'a rien à faire avec le roman. L'aventure de la *Chercheuse d'Amour* est toute différente, et le problème de la Grâce s'y pose et s'y résout d'une tout autre façon, poignante, dramatique et romanesque.

*
* *

Tonio, Guido, Karl Emmer, Odo Analcanti, Dmitry Lancelot : elle les a tous aimés — ou elle a cru les aimer — et ils représentent tous une phase de sa recherche, de son erreur. Elle a changé d'amant chaque fois pour un rêve plus haut! pour un bonheur moindre!... » Car c'est elle-même qu'elle cherche (qu'elle trouvera), qu'elle embellit à chaque épreuve. Les hommes qu'elle aime sont tour à tour les figures de son âme : Avec Tonio, le jeune infirme, honteux et désespéré, Esther s'affirma qu'elle est prête à porter sa part de souffrance; il lui avait fallu aimer Guido pour connaître l'insuffisance des plus beaux discours du paganisme; avec Karl Emmer, elle admire mais renie la science sans amour; le prince Analcanti, généreux et bon, lui révèle « la sottise de la philanthropie »; Dmitry lui apporte l'amour d'un homme qui offre l'amour de tous les hommes et le partage d'une vie entièrement sacrifiée à la cause la plus vaste; Lancelot enfin, le Français traditionaliste, lui propose le plus noble amour et le plus saint devoir : le mariage, avec l'espoir de la maternité. Pourquoi celui-là ne sera-t-il pas, enfin, le compagnon cherché, avec qui la vie pourrait être droite et sûre? Esther a le sentiment qu'elle approche de la vérité : « Il y a un mal, sans doute, que j'ignore, un bien que vous devez connaître. « Mais le bien, dans cet homme, restait trop étroitement humain, et ce qu'il pourrait offrir ne suffirait pas à la *Chercheuse d'Amour*. Ce fut assez naguère, quand elle en était encore aux stades inférieures de son progrès, pour qu'il exerçât sur elle un attrait, qu'elle s'avouât anxieuse de sa loi secrète, tandis qu'elle provoquait, au contraire, chez lui, un silence hostile, une réserve outrageuse. Aujourd'hui, quand Michel en est venu à cette ivresse, que c'est son tour enfin d'être l'amant, elle le repousse... « Elle est plus près que lui du haut lieu qu'elle ignore, qu'elle prétend atteindre en le prenant pour guide. » Elle s'élèvera donc seule, quitte à l'entraîner plus tard à sa suite, jusqu'à ce plan supérieur où nous sentions bien qu'elle est enfin prête à accéder.

Nous ne pouvons donner ici qu'une indication très succincte et comme schématique des « étapes nécessaires » par où la chercheuse a passé, jusqu'au moment où « elle a trouvé enfin! l'objet digne du don total. » Il n'y a guère, dans les plus beaux romans, de scène plus belle que celle où Esther « aperçoit avec épouvante, mais dans une joie qui emportait tout, dont elle rayonna, qu'elle ne l'aimait pas! » Tout s'explique dès lors, car voici l'heure de la révélation. « Et les autres, elle ne les a jamais aimés! Du moins comme chacun d'eux l'attendait, et Michel lui-même. » Elle le quittera donc; elle poursuivra seule sa route, qui monte, maintenant, parmi les ronces et les épines. Dans une quatrième partie, très brève, nous assistons aux dernières convulsions de sa nature que possède et domine la Grâce. Avec une précision saisissante, l'auteur nous décrit tous les mouvements de cette âme, l'attaque déchaînée contre Esther des puissances démoniaques, la rumeur mal contenue de ses anciens péchés, et leurs appels; les remords changés en désirs, la lutte victorieuse : « Celui qu'elle cherchait, capable de recevoir infiniment, et qui le mérite! voici qu'elle l'atteint! Cette fois, ce n'est plus un homme, — c'est un Dieu! » En romancier, M. Louis Artus a su envelopper cette phase dans un épisode qui lui donne, en même temps qu'un intérêt dramatique, le visage de la réalité la plus concrète, et si, en fin de compte, la Chercheuse a trouvé, c'est qu'elle a tout immolé — tout, jusqu'au dernier et unique bien terrestre qu'elle eût encore : sa beauté — à celui dont elle attend anxieusement qu'il se donne à son tour.

Mais l'heure n'est pas encore venue, et Es-

ther connaît le suprême tourment de la *derelictio* : elle se sent abandonnée, et dans le vide atroce, sa foi succombe avec elle. Mais nous comprenons que, parvenue à ce point, Esther, comme le Christ au chemin de la croix, ne pouvait plus tomber que pour se relever. Encore une dernière phase, un dernier épisode, une dernière épreuve : « L'amour enfin! » Elle se sacrifie pour une criminelle, qui a tué Lancelot; elle assume — dans quelles circonstances pathétiques! — la responsabilité du meurtre, parce qu'elle accepte et demande l'abandon, le mépris de tous. Elle meurt en prison sans que son sacrifice complet, total, soit même soupçonné de ceux qui l'approchent, auxquels elle apparaît froide, bornée, « peu sympathique ». Seul le curé du village où elle s'était retirée l'a mieux connue et découvrira finalement la vérité tout entière. Alors, écoutez-le :

Tout du passé de cette Juive que les tribunaux ont étalé, ses aventures, ses amants, ses basses origines, ses liaisons avec des hommes illustres, puissants ou riches, son séjour en Russie bolcheviste, sa conversion, tout s'éclaire à la lumière du Christ, de mieux en mieux, jusqu'à l'éblouissement que me cause un acte enfin compris, prodigieux, d'où le surnaturel rayonne et déborde... Ce fut un inexprimable sacrifice, un don volontaire à l'amour divin dont tous les autres amours, dans cette vie étonnante, n'étaient que la recherche et la forme symbolique. Esther n'a jamais cessé de chercher Dieu. »

*
* *

Nous avons prêté tant d'attention au sens du livre que nous avons dû négliger d'autres éléments de son intérêt ou de sa beauté. Nous n'avons pas dit de quelle variété de décors et de milieux déconlait la longue aventure d'Esther : le ghetto de Venise avec Tonio, les lacs d'Italie avec Guido; le laboratoire de Karl Emmer; les plaisirs romains, les débuts au théâtre; la vie luxueuse avec le prince Odo Analcanti et sa société cosmopolite; le palais des commissaires du peuple à Moscou et le long voyage jusqu'à la frontière des Soviets; le Paris bourgeois de Lancelot et le Paris populaire de la cité Jeanne d'Arc; le village de Chasnes-en-Brie et la prison de Rennes; — tout cela évoqué avec une précision expressive. Tous les personnages aussi, et non pas seulement les figures principales, sont doués d'une vie propre, nous apparaissent avec leur personnalité. Mais combien il est remarquable que chacun, existant ainsi par lui-même, ne soit jamais mis là pour lui-même et ne reste jamais en dehors du cercle de l'action! Tous ils sont directement rattachés à Esther, vus exclusivement dans leur rapport avec elle, liés à son existence : Esther les absorbe tous, ou du moins rayonne sur tous...

*
* *

Sous le titre général de *Chroniques de Saint-Léonard*, M. Louis Artus, auteur dramatique, applaudi de 1883 à 1914, avait donné depuis la guerre, changeant tout à fait de voie, une trilogie formée de *La Maison du Fou*, *La Maison du Sage* et *Le Vin et la Vigne* (1). Il a certainement voulu, dans ce développement du drame intérieur qui naît des certitudes spirituelles — redoutables, redoutées, inexorables — faire éclater le vide des idoles du jour. Par là, l'inspiration de ces livres, la haute mystique qu'ils nous présentent en symboles précieux, en brèves et violentes visions, rejoint le sens de l'œuvre nouvelle, qui s'exprime maintenant « en clair », sous la forme du roman le plus moderne et le plus animé. Cette forme, toute chargée de pensées, est d'un art complexe et raffiné. Elle s'adapte au mouvement de l'action aventureuse comme aux phases de l'ascension qui s'achève sur des cimes dénudées. N'est-ce pas un signe des temps, ce goût pour le pathétique des drames spirituels et ce qu'il y a de plus âpre, de plus dur, dans leur austère grandeur?

Firmin Roz.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Andrée Viollis. — *La vraie Mme de La Fayette* (1 vol. Les Cahiers féminins. Bloud et Gay).

Mme de La Fayette se donnait volontiers les apparences d'une femme dolente et nonchalante ; personnage immatériel « suspendu entre ciel et terre », disait Mme de Sévigné ; d'autres amis l'appelaient : « le Brouillard », nom vaporeux qui devait plaire à la grande dame indifférente et languissante. Au surplus, si « vraie » selon le mot de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette a toujours passé, aux yeux de ses contemporains, pour un modèle de franchise...

Tout cela est bel et bien. En une étude aiguë, vive et spirituelle, Mme Andrée Viollis prouve que cette nonchalance dissimulait une étonnante activité, que cette indifférence servait une extrême ambition, et qu'au total il fallut à la fille de Marc Pioche, sieur de La Vergne, une assez belle énergie et un rare talent d'intrigue pour parvenir à la Cour et y mériter une considération que n'eût point suffi à lui assurer sa très légitime et durable réputation de romancière.

L. M.

(1) Les trois volumes réédités récemment ensemble par Bernard Grasset.

Romans

Armand DE PRIN : *La Vierge au Sourire*, 1 vol. in-12, 250 pages (Plon-Nourrit, éd.).

Excellent roman, qui nous change de l'habituel matérialisme de la plupart des romanciers d'aujourd'hui. Une intrigue simple, bien menée, attachante, d'où se dégage l'analyse d'un sentiment vrai, et l'étude d'une évolution sentimentale que l'on suit avec un intérêt qui va grandissant jusqu'au dénouement. Et l'on regrette, à part soi, qu'il y ait une victime, tant celle-ci est sympathique. Pourtant, si le héros de cette histoire n'a pas rencontré, dans sa poursuite au bonheur, l'amour qu'il avait rêvé, du moins, nous dit avec raison l'auteur, il y a appris « le sens exact de l'amour, chose infiniment plus rare et plus précieuse ». A. B.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

LA CRISE GRECQUE

La chute brutale du général Pangalos, hier président plébiscité de la République, aujourd'hui prisonnier et en instance de jugement, ne saurait être envisagée comme un retour pur et simple au régime de ploutocratie parlementaire contre lequel il s'était élevé et qui avait apparemment assuré sa popularité tout au moins temporaire. Il y a, dans le coup de force du général Condylis, démolisseur de la dictature, autre chose qu'une révolte contre un principe de gouvernement contraire aux assises de la Constitution républicaine. La dictature du général Pangalos, depuis juin 1925, ne fut jamais voilée et ce n'est pas d'aujourd'hui que peut dater sa condamnation théorique et la découverte de son défaut. Il y a, semble-t-il, bien autre chose et la foule n'aurait pas hué et failli lyncher son idole de la veille s'il ne se révélait que, sous le couvert de la dictature, des abus, offenses non à la dogmatique républicaine, mais à la simple morale publique, ont été perpétrés. Les voyageurs, arrivés récemment d'Athènes, disaient, à mots couverts, que les scandales des concessions, des faveurs, des affaires discutables étaient nombreux. Les derniers télégrammes d'Athènes, de source officieuse, apportent la même note ; on cite le chiffre de 300 contrats dignes d'une sévère révision. La chose peut paraître étonnante, car le général Pangalos jouissait de la réputation d'un homme simple, de mœurs patriarcales, se retirant chaque soir dans sa maisonnette de banlieue au milieu des siens. Il n'est d'ailleurs point prétendu qu'il ait cherché à tirer un bénéfice personnel de sa charge. Il est infiniment plus probable, qu'en butte à une hostilité féroce de ses adversaires, tous les anciens chefs des partis parlementaires qu'il avait dépossédés, il se soit laissé aller à favoriser exagérément ses fidèles. Les autocrates sont toujours entourés de courtisans qui ne se gênent point pour abuser de la confiance d'un homme qui, présumant trop de son génie et de ses forces, veut tout contrôler lui-même et finit par ne rien contrôler. Le procès, s'il n'est pas entaché de partialité politique, mettra quelque clarté dans ces dessous que l'on soupçonne, mais sur lesquels il serait prématuré de se prononcer, car ils ne sont peut-être pas fondés. Dès l'origine, la situation du général Pangalos avait été difficile. Il y avait fait face avec quelque crânerie. Le peuple lui avait fait crédit. Unique plus que tout autre amoureux de liberté, le peuple grec n'avait point réagi contre l'atteinte portée au régime parlementaire. On peut prétendre, en sourdant, qu'il fut un moment, ailleurs qu'en Grèce, où un peuple non moins amoureux de liberté n'eût pas lapidé le général qui aurait renvoyé ses parlementaires à leurs chères « études ».

Mais lorsque l'on pratique les « opérations de police un peu rudes », il faut réussir et justifier ses actes par des résultats. Le général Pangalos passa plus de temps à batailler contre ses ennemis qu'à rendre à la Grèce cette stabilité à laquelle elle aspirait. Il pouvait certes gorger que nul répit ne lui était laissé, il ne pouvait rien entreprendre. Il supplia qu'on le laissât travailler en paix, il menaça, muselа la presse, fit entreprendre à ses adversaires des voyages forcés dans les îles, les relâcha, les recyla. Il espérait lasser l'opposition. Il eut le dessous dans cette lutte, car le peuple, — et en particulier l'armée et la marine qui avaient favorisé son accession — sans enthousiasme pour ces querelles d'hommes et ces continuelles arrestations et prescriptions de politiciens qu'il revoyait quinze jours plus tard dans les cafés de la place de la Constitution pérorant avec un regain d'amertume, ne s'intéressait qu'aux effets pratiques de la dictature. La vie était-elle moins chère ? La livre sterling baissait-elle ? Nous en sommes tous un peu là sur la surface du globe, *Primum vivere*. Si la dictature ne changeait rien et si par surcroît, elle favorisait quelques affaires louches, elle n'était bonne à rien.

Il y a là une erreur d'optique contre laquelle il importe de mettre le peuple grec en garde. Ce n'est pas une raison parce que la dictature n'a pas tenu toutes ses promesses pour méconnaître les services que le général Pangalos a, malgré tout et quelles qu'aient pu être ses faiblesses, rendus.

La Grèce avait mal débuté dans l'expérience républicaine. La première chambre constituante s'éternisait dans un travail de Pénélope. Pangalos est l'homme qui a eu le courage d'intervenir, de mettre fin à ces stériles palabres, de montrer à la Nation que ses représentants, plus soucieux d'eux-mêmes que de ses intérêts, versaient dans le byzantinisme à une heure où il fallait faire vite et faire preuve de décision. Il a eu le mérite d'attaquer de front le lamentable système des partis qui transforme le pouvoir législatif en un jeu de raquettes où la balle passe d'un camp à l'autre dans l'anonymat des responsabilités.

N'aurait-il fait que réveiller le sens critique du peuple relativement aux affaires de l'État qu'il aurait rendu un service qui lui doit valoir les circonstances atténuantes pour le reste. Il n'est pas douteux qu'à une époque où les gouvernements forts sont en faveur en Europe, le général Pangalos rendit à son pays un certain prestige. Son énergie tint en respect des voisins turbulents. On ne peut oublier qu'on lui doit la réorganisation rapide et brillante de l'armée de Thrace au moment où la Turquie, victorieuse en Asie-Mineure, semblait vouloir marguer les alliés et pousser plus loin ses étendards. Il amorça la politique des économies sévères

et des lourdes pénalités. Il n'était, malheureusement pour lui, pas omniscient et, avec l'assurance d'un autodidacte politique, il trancha de tout, passant des jupes trop courtes aux plus graves problèmes économiques. Il avait fini par paralyser le commerce à force de décrets-lois mal étudiés. Il imposait des taxes qu'il était obligé d'annuler, leur inefficacité ayant été démontrée par la plus courte expérience. Il faisait passer en jugement pour un oui ou pour un non, suspendait les journaux au moindre article qui n'avait pas l'heur de lui plaire. Si toute cette agitation énervée et énervante avait eu des résultats féconds, on s'en fût accommodé, car les égoïsmes individuels, dans notre époque matérialiste, passent avant la défense des principes constitutionnels.

Le général Pangalos a payé le prix de son insuccès et non de son audace anti-constitutionnelle.

D'ailleurs le peuple acclamant le général Condylis sur la place de la Constitution a, en demandant des élections, réclamé avant tout la nomination d'un cabinet économique. Cela est significatif. Le général Condylis, en rappelant d'Hydra le vénérable amiral Coundouriotis dont Pangalos avait, en mars dernier, pris la place à la présidence de la République, dans un accès de mégalomanie qui avait été une grave faute morale, la présence du héros des guerres balkaniques, unanimement respecté, étant une force beaucoup plus qu'une gêne, a eu la plus heureuse des inspirations.

Le général Condylis a ensuite fait appel à tous les anciens chefs de partis : MM. Cafandaris, Michalacopoulo, Papanastasiou, Metaxas, Tsaldaris, Demerdjis, Sofoulis. Il espérait les amener à la constitution, sur le modèle français, d'un grand ministère national, dont la composition, unissant socialistes et royalistes, eût été la garantie. Il n'y a point réussi. Trop longtemps brimés par Pangalos, ces leaders ont exacerbé en eux l'esprit de parti. La chute du dictateur a éveillé en eux l'espoir des éclatantes réparations.

Bien qu'il eût voulu se retirer, le général Condylis a dû assumer la présidence du conseil en se chargeant des portefeuilles de la guerre et de la marine. Il a appelé aux affaires étrangères M. Argyropoulo, un diplomate bien connu, qui occupait le poste le plus difficile de la carrière grecque, celui d'Angora. Il a confié les finances à M. Drossopoulos qui est un spécialiste réputé, gouverneur à la Banque nationale, et les autres portefeuilles à MM. Petmezas, Loukas Nakos, Papas et Triantaphylopoulos, de nuances politiques diverses.

Les élections sont fixées au 24 octobre.

Le général Condylis a publié la proclamation suivante :

« Se conformant au mandat qui lui a été donné par le récent soulèvement national, mandat qui consiste à mettre fin à l'anomalie politique créée par la dictature abolie, le gouvernement, toujours dans le cadre du rétablissement de l'ordre républicain légal, s'efforcera de garantir les libertés du peuple. Il procédera, le 24 octobre prochain, à des élections libres et impartiales en vue de faire rentrer le pays dans une situation politique normale.

En coordination avec cette mission principale, le gouvernement s'efforcera de résoudre tous les problèmes économiques et administratifs de nature urgente et concentrera ses efforts pour établir l'harmonie sociale et une administration honnête et loyale. Il s'efforcera également d'une façon toute particulière d'assurer une parfaite discipline dans l'armée, la flotte et les autres forces armées en vue d'obtenir que ces organes nationaux se consacrent exclusivement et strictement à leur tâche et s'abstiennent de toute ingérence dans la vie politique de la République.

Il s'efforcera aussi de maintenir la solidarité créée par la collaboration avec tous les États alliés de la grande guerre ainsi que de resserrer les relations amicales avec tous les États voisins. Animé des meilleures intentions à l'égard de la nation serbe qui s'unit à la Grèce dans des luttes communes, le gouvernement préparera la solution amicale des questions en suspens par l'Assemblée souveraine issue des élections. »

On ne pouvait attendre une déclaration beaucoup plus explicite dans les circonstances actuelles. Un fait domine la situation : la préparation des élections. Les partis avaient une haine commune, celle du dictateur Pangalos, mais ce n'est là que la partie négative d'un programme. Que sera la Chambre d'octobre prochain ? Si l'on se reporte aux négociations entreprises au début de juillet dernier, lors de l'infructueuse tentative de formation du cabinet Zavitzianos, l'on constate ceci :

M. Papanastassiou, chef du parti radical socialiste, réclamait la promulgation du texte intégral de la Constitution élaborée par la commission qu'il présidait en juillet 25, la représentation proportionnelle, une chambre révisionniste. M. Metaxas, chef des élefterophrones, à tendance royaliste, MM. Caphandaris et Michalacopoulo, au nom des libéraux n'exposaient point de programme précis, ils ne réclamaient que des élections où les partis pussent mesurer leurs forces.

Quant à M. Venizelos, qui avait accepté que son fils fît partie de la combinaison, dans un esprit d'union nationale, il préconisait la reconnaissance de l'état de fait créé par le général Pangalos et, en échange, l'attribution du caractère révisionniste à la nouvelle Chambre, lui donnant le droit d'approuver ou non les modifications apportées unilatéralement à la Charte constitutionnelle par le pouvoir exécutif.

Il y a donc des chances pour que le Parlement reprenant l'œuvre de la Constituante interrompue par le général Pangalos, en juin 1925, se remette à discuter ses principes dans l'émiettement et la rivalité des partis. Contre ces errements la dictature avait, malgré tout, du bon. C'est aux électeurs qu'il appartient, en faisant la balance entre les défauts des deux systèmes, de bien choisir leurs mandataires.

On prête à certains l'intention de proposer une Restauration du roi Georges, dans l'espoir de l'union autour d'un trône. Ce serait bien dangereusement compliquer la situation. Il est évident que la Grèce, depuis la catastrophe d'Asie-Mineure, tâtonne pour retrouver son équilibre. Ceux qui connaissent sa vitalité, l'énergie industrieuse de son peuple et sa vive intelligence, ne doutent point qu'elle y parvienne. Elle a passé par d'instructives expériences. Elle en saura certainement profiter.

René Puaux.

Bulletin letton

LE PACTE DE NON-AGRESSION AVEC L'U. DES R. S. S.

La réponse du Gouvernement letton du 20 août courant à l'U. des R. S. S. dans la question de la conclusion d'un pacte de non-agression, réponse identique à celles

de l'Estonie et de la Finlande, remises le même jour, fait entrer, semble-t-il, les délibérations portant sur cette très importante question dans une phase nouvelle. Les trois États déclarent qu'ils n'insistent plus sur la proposition relative à la constitution d'une commission préparatoire et qu'ils sont prêts, en ce qui concerne le pacte, à négocier directement avec le Gouvernement soviétique.

Les délibérations qui ont eu lieu antérieurement, au sujet de la conclusion de ce pacte, entre les trois États et la Russie des Soviets, sont assez mal connues. Nous rappelons qu'elles furent reprises au mois de mars de l'année courante sur l'initiative du Gouvernement russe, après une interruption prolongée, depuis les propositions bien connues de M. Vigdor Kopp en 1923, époque où la Russie attendait la révolution communiste en Allemagne et cherchait à avoir les mains libres pour pouvoir aider éventuellement la « classe ouvrière révolutionnaire ». Ces espérances ne se réalisèrent pas et Moscou cessa de s'intéresser au pacte jusqu'au début de l'année courante, c'est-à-dire jusqu'au moment où, tandis que la Société des Nations préparait l'admission de l'Allemagne, cette dernière poursuivait avec la Russie des pourparlers secrets qui aboutirent au traité signé à Berlin le 24 avril, aussitôt après la clôture de la Session de la Société des Nations, qui se termina sans avoir résolu la question de l'admission de l'Allemagne.

Nous savons aussi que le 5 mai dernier, une réponse identique de la Lettonie, de l'Estonie et de la Finlande, au sujet d'un traité de non-agression, fut remise au Gouvernement russe. Dans cet aide-mémoire, les États mentionnés, précisant leur point de vue sur les principes fondamentaux du traité, demandaient une détermination exacte de « l'agression » et de « l'agresseur » ainsi que l'admission d'un principe tendant à soumettre tous les différends possibles à l'arbitrage ou à la conciliation. Le traité ne saurait, d'après cette réponse, porter atteinte aux stipulations du droit international et aux obligations et droits résultant du pacte de la Société des Nations; il ne doit pas non plus restreindre, pour une partie contractante, la faculté de conclure avec d'autres États des conventions non dirigées contre une autre Partie contractante. Les Gouvernements des trois États expriment enfin leur désir d'interdire toute propagande dirigée contre l'autre Partie contractante, de laisser le traité ouvert à tout autre État qui désirerait y adhérer, et, en cas de non-observation des stipulations du traité par une Partie contractante, de rendre aux autres Parties leur liberté d'action.

Le Gouvernement des Soviets répondit à cet aide-mémoire, que les journaux soviétiques s'empressèrent de qualifier de « littérature mal réussie », par un projet de traité (non encore publié) remis aux Gouvernements de Lettonie et d'Estonie. Avec la Finlande le Gouvernement soviétique entama des négociations orales et soumit enfin le 19 juillet au ministère des affaires étrangères de Finlande, après des réclamations répétées de la part de ce dernier, une note verbale assez longue, où il se déclarait disposé à poursuivre des négociations verbales au sujet de la conclusion d'un traité de non-agression, de la situation des îles d'Aland et de l'arbitrage dans les différends.

Le 24 juillet suivit une réponse identique de la Lettonie, de l'Estonie et de la Finlande, dans laquelle les trois États répétaient les principes fondamentaux exposés dans leurs déclarations du 5 mai et proposaient la création d'une commission préparatoire commune pour élaborer le projet du traité. Cette proposition ayant été catégoriquement rejetée par le Gouvernement russe, la réponse du 20 août, mentionnée ci-dessus, fut remise.

Telle est, très brièvement résumée, l'histoire du traité de non-agression. Il en résulte d'une manière très claire que les délibérations sur l'essence même du traité n'ont pas encore commencé. A l'exception de l'aide-mémoire du 5 mai, ce ne sont que des pourparlers visant la forme et les méthodes des délibérations, mais non le contenu du traité. En considérant ce fait nous avons exprimé, à la tête de cet article, l'espoir de voir maintenant les délibérations entrer dans une phase nouvelle. Les États Baltiques ont montré le maximum de prévenances, et la Lettonie peut espérer connaître enfin quelque peu les véritables buts du Gouvernement russe, qui ne pourra plus hésiter et écrire des articles pathétiques sur l'influence de la Grande-Bretagne, de la Pologne, de la Suède et d'autres États, mais qui devra soumettre des propositions concrètes.

Les États Baltiques ont le droit de demander une réponse nette à la Russie des Soviets, leur point de vue étant fixé d'une manière détaillée dans l'aide-mémoire du 5 mai. Si le traité projeté ne contenait pas les principes fondamentaux exprimés dans cet aide-mémoire, il n'aurait aucune signification. Comme chaque traité, le pacte de non-agression peut être considéré de deux manières différentes : du point de vue juridique et du point de vue politique. Il semble que les États Baltiques portent leur attention, dans le cas en question, sur le côté juridique, tandis que la Russie des Soviets désire mettre des éléments politiques au centre de l'affaire. Ce sont deux conceptions différentes du monde et de la vie qui se rencontrent : les États Baltiques, en concluant un pacte de non-agression, voudraient sérieusement assurer la paix et l'observation des normes juridiques, mais l'attitude du Gouvernement soviétique donne l'impression qu'il cherche plutôt à se servir de l'occasion pour une manœuvre politique.

Les États Baltiques qui ont toujours frayé le chemin à l'Europe dans la reprise des relations avec l'U. des R. S. S., — nous rappelons ici les traités de paix, l'organisation du transit et des rapports commerciaux — ont aussi pris l'initiative de régler les relations avec la Russie.

Nous devons malheureusement constater que l'Europe Occidentale, poussée par des intérêts économiques ou sous l'influence des combinaisons politiques, s'est souvent trop hâtée de régler ses relations avec l'U. des R. S. S. et qu'elle a ainsi après commis des fautes irréparables. C'est un secret public que les derniers traités de commerce, conclus avec l'U. des R. S. S., dans lesquels le monopole du commerce extérieur est pleinement reconnu, ne sont pas de nature à satisfaire les milieux économiques : ils n'avantagent que certains trusts qui ont risqué des crédits assez considérables. Il ne convient pas d'attribuer à ces traités une plus grande importance. Le traité de Berlin susmentionné crée aussi, comme traité politique, un précédent qui aggrave la difficulté des pourparlers avec l'U. des R. S. S. Les États Baltiques font tous partie de la Société des Nations, et, en cette qualité, ils sont tenus d'harmoniser toutes les obligations pouvant résulter d'un traité avec leur situation juridique à Genève. L'admission de l'Allemagne au sein de la

Société des Nations, qui semble être assurée pour cet automne, transformera le traité de Berlin en un document théorique, mais tant qu'il existera nous ne croyons pas que l'U. des R. S. S. consente à conclure avec les États Baltiques des traités plus larges. Les États Baltiques pourraient se mettre d'accord, sans grande difficulté, avec la Russie soviétique sur un traité semblable à celui de Berlin, mais cet acte serait absolument inutile; il ne donnerait rien de nouveau pour les relations avec la Russie soviétique et ne ferait qu'exciter des soupçons et des mécontentements.

Il est impossible d'imaginer une guerre entre les États Baltiques et la Russie soviétique, et, d'après la conception des États Baltiques, le but primordial d'un pacte de non-agression ne serait pas d'écarter les menaces d'une guerre. Non, le pacte de non-agression entre les États Baltiques et l'U. des R. S. S. doit prouver à tout le monde que les menaces de guerre sont impossibles dans cette partie de monde où règne une paix véritable. Ce but ne peut être atteint que par des garanties juridiques, et si le Gouvernement Soviétique refuse de les reconnaître, aucun traité n'aurait de sens et ne pourrait convaincre personne. Le régime communiste est considéré partout comme un facteur agressif, vu que son but final est de renverser la constitution des autres États et de fonder partout une dictature du prolétariat suivie d'une constitution communiste. Les États Baltiques, au contraire, ne se mêlent pas des questions intérieures russes, et il n'existe pas d'État, dont l'idéologie politique tendrait à renverser le régime communiste, mais si l'U. des R. S. S. désire s'entendre avec les États Baltiques et tout le monde, elle doit fournir des garanties suffisantes et reconnaître les normes juridiques des autres États. La tactique de l'U. des R. S. S. vis-à-vis des autres États a toujours été dirigée contre leur régime intérieur, et on ne peut nier que cette tactique n'ait remporté certains succès et n'ait su, grâce à sa discipline et à sa persévérance prononcées, entrer dans toutes les positions de « l'ennemi ». Aussi importe-t-il à la Lettonie que la question très importante de la stabilisation politique de l'Europe Orientale soit réglée d'une façon sérieuse et excluant tout malentendu et toute indécision.

Les efforts des États Baltiques ont toujours tendu vers ce but et ce sont ces principes qu'ils désiraient fixer dans un traité de non-agression. Leur politique à cet égard a été exposée dans l'aide-mémoire du 5 mai et c'est elle qui a guidé les États Baltiques dans les pourparlers ultérieurs.

Mais que voyons-nous de l'autre côté? Quelle est la politique de l'U. des R. S. S. dans la question de la conclusion du pacte de non-agression, ses principes juridiques nous étant encore peu connus? Cette politique est exposée dans toute une série d'articles des journaux soviétiques dont le caractère officiel ne laisse aucun doute sur la véritable attitude des milieux dirigeants soviétiques dans la question d'un semblable traité avec les États Baltiques. Ces articles représentent la conclusion de ce pacte comme une marque de faveur de la part de la Russie soviétique, qui ne serait mue, en cette occurrence, que par le désir de ne pas livrer les États Baltiques aux influences étrangères. Tandis qu'au début les représentants de l'U. des R. S. S. déclaraient officiellement que leur Gouvernement était prêt à conclure un pacte de non-agression commun avec la Finlande l'Estonie, la Lettonie et la Lithuanie, (à l'exception de la Pologne), l'attitude du Gouvernement soviétique a depuis lors considérablement changé. (*Brīva Zeme*, n° 187.)

II

Nous savons que les trois États du Nord avaient, d'une manière toute naturelle, accordé leurs réponses aux propositions de l'U. des R. S. S., la Pologne ayant entamé des négociations séparées et la Lithuanie espérant obtenir du Gouvernement soviétique des concessions politiques importantes, notamment la reconnaissance réitérée, dans le pacte de non-agression, de ses droits sur Vilna et Koenigsberg. La Lettonie, l'Estonie et la Finlande qui étaient tout à fait d'accord dans la question de la conclusion du pacte résolurent d'agir ensemble pour arriver aux résultats désirés d'une manière plus rapide et plus sûre. Le Gouvernement soviétique, persuadé que cette activité commune échouerait bientôt, ne la prit pas, tout d'abord, au sérieux. Les Soviets étaient notamment convaincus que la Finlande, qui avait déjà autrefois refusé d'entrer dans une Union des États Baltiques, ne voudrait pas cette fois non plus se lier avec la Lettonie et l'Estonie. La conclusion d'un pacte de non-agression n'avait naturellement rien de commun avec une Union des États Baltiques, et la Finlande se joignit à la Lettonie et à l'Estonie dans la conviction, qui régnait aussi dans ces deux pays, qu'un pareil pacte n'aurait d'importance réelle que lorsqu'il serait conclu entre plusieurs États sur une base aussi large que possible. Cette conviction était en outre justifiée par le fait que tous les États Baltiques avaient déjà conclu avec l'U. des R. S. S. des traités de paix individuels, dans lesquels les Parties contractantes s'engageaient à vivre en « paix éternelle ».

Nous voyons donc que la presse soviétique qui reproduit, avec la précision d'un baromètre, l'humeur du commissariat des affaires étrangères, se contente, pendant la première phase des délibérations, de quelques phrases dédaigneuses sur la « littérature mal réussie ». Nous ne trouvons, de même, qu'une remontrance paternelle à l'égard de la Finlande, dans un article des « Izvestia » du 14 juillet, intitulé « Les énigmes de la Baltique ». Mais après la conférence des ministres des affaires étrangères de Lettonie, d'Estonie et de Finlande à Tallinn, le ton de la presse soviétique devient plus sévère et nous y voyons figurer les états-majors, Londres, la Pologne, la Suède et — M. Birk.

Les États Baltiques poursuivent néanmoins dans un calme absolu leur action commune et remettent le 24 juillet leur aide-mémoire. Les journaux soviétiques en sont véritablement fâchés et demandent une « clarté absolue »; M. Birk écrit une nouvelle lettre et accorde, en outre, une interview spéciale à la presse; le Ministre des affaires étrangères de Lettonie est accusé d'avoir essayé d'influencer la Lithuanie de faire cause commune avec les autres États Baltiques, et enfin le Gouvernement de l'U. des R. S. S. rejette catégoriquement l'idée d'une commission préparatoire, suggérée par l'aide-mémoire du 24 juillet.

L'U. des R. S. S. qui, d'abord, avait adopté d'une manière très libérale l'idée de la conclusion d'un traité commun avec tous les États, la Pologne exceptée, refuse enfin d'accepter la commission préparatoire qui ne l'obligerait à rien et qui était proposée par la Lettonie, l'Estonie et la Finlande pour des raisons d'utilité. Les trois États étaient guidés par une idée analogue; aussi

la création d'une commission préparatoire commune leur semblait-elle la plus opportune à l'élaboration rapide du projet de traité. Le Gouvernement soviétique persévérant dans son attitude défavorable, qu'il croyait pouvoir justifier par l'éventualité « d'influences étrangères » qui pourraient peser plus facilement sur une commission préparatoire, il n'était pas possible aux autres contractants de le faire changer d'opinion. Leur réponse du 20 août ne peut donc pas être interprétée comme une retraite ou comme un changement dans leur politique, mais elle prouve au contraire que les États Baltiques agissent d'une manière ouverte et honnête et qu'ils essayent de résoudre sérieusement le problème du pacte de non-agression. Il ne faut pas oublier que ces États pouvaient facilement reprocher aux Russes de n'avoir pas tenu leur parole, et d'opposer à une proposition simple et utile des raisons non dépourvues d'hypocrisie. C'eût été assez pour interrompre les négociations. Les États Baltiques ne l'ont pas fait — ils ne maintinrent plus leur proposition, afin de connaître cette fois les vrais buts du Gouvernement de l'Union. C'est le véritable sens de la réponse du 20 août.

La dernière phrase de cette réponse, déclarant que les États intéressés dans la question de la conclusion d'un pacte de non-agression, continueront à rester en contact, doit être comprise comme un avertissement adressé à la Russie soviétique de ne plus continuer la tactique pratiquée : elle ne parviendrait ni par sagesse ni par ruse à ébranler la base commune adoptée dans cette question par les États Baltiques. C'est en vain que la Russie des Soviets varie son attitude vis-à-vis des États particuliers, c'est en vain qu'elle les menace de rétorsions économiques, c'est en vain qu'elle se donne la peine d'attirer, par des promesses, des États particuliers, sur une voie séparée, pour pouvoir plus facilement briser le socle juridique sur lequel s'appuient les États Baltiques.

Mais nous pouvons nous attendre encore à d'autres résultats. La tactique de l'U. des R. S. S. dévoilée, la vérité sera aussi comprise par ceux qui jusqu'ici accusaient les États Baltiques de différer les négociations. La Russie soviétique perdra les dernières positions que lui laissait la tactique de la Pologne et de la Lithuanie. Cette dernière a déjà fait comprendre par son Président du Conseil qu'elle n'est pas trop optimiste quant aux résultats des négociations avec la Russie soviétique et qu'elle ne se désintéresse nullement des États Baltiques. La Pologne, dont la Russie soviétique se sert toujours comme d'épouvantail vis-à-vis des États Baltiques en la dépeignant comme la cause de tous les malheurs, s'est également désintéressée des négociations et elle ne tardera pas naturellement à se servir de cette occasion, dans sa propagande antirusse, pour prouver à tout le monde qu'elle avait compris la véritable valeur de la politique russe hostile et ambiguë. Nous voyons donc que la politique soviétique s'est rendu cette fois un mauvais service.

Au point de vue des États Baltiques la marche des négociations effectuées jusqu'à présent est importante pour deux raisons.

D'un côté la Russie soviétique devra maintenant, comme nous l'avons déjà démontré, parler un langage net, vu qu'elle ne possède plus aucun motif de reprocher aux États Baltiques une politique « suspecte ». Elle devra bien attentivement examiner la tactique future, parce que, à chaque tentative de désunir les États Baltiques et d'obtenir, par des détours et à l'insu des autres, des concessions, elle exciterait des soupçons et fournirait de nouvelles armes à ses ennemis, qui reprochent déjà aux États Baltiques leurs trop grandes prévenances et leur esprit de conciliation à l'égard de la Russie soviétique.

Nous ne croyons pas, malgré les journaux officieux soviétiques, à la rupture des négociations, mais si elle arrivait, ce serait un coup douloureux pour la politique russe dans la Baltique. Cette politique serait discréditée, pour un temps assez prolongé, devant l'Europe Occidentale, qui suit les négociations avec le plus grand intérêt.

Mais les États Baltiques peuvent être satisfaits aussi dans un autre sens. Les délibérations relatives à la conclusion d'un pacte de non-agression avec l'U. des R. S. S. ont prouvé qu'une sérieuse communauté d'intérêts et un accord parfait d'opinions existent entre eux, même sans traités écrits et sans combinaisons artificielles des « petits et des grands programmes ». Les États Baltiques peuvent avec tranquillité envisager l'avenir, les négociations avec la Russie les Soviets n'étant susceptibles de donner que des résultats positifs, indépendamment de la conclusion ou de la non-conclusion du pacte. Si le traité est signé, ce serait une preuve concluante que les efforts des États Baltiques au profit de la paix ont trouvé un écho de l'autre côté de la frontière et que l'Europe Orientale s'associe à cette œuvre de la paix, menée par l'effort commun de tous les États.

Ce serait un résultat important et même indispensable pour garantir le travail, le développement et la prospérité des peuples d'Europe. Mais si les négociations pour la conclusion du pacte échouaient? Même dans ce cas les États Baltiques emporteraient la conviction durable et positive qu'ils ont employé, pour résoudre leurs tâches politiques, leurs meilleurs efforts et leur esprit créateur. Ces États n'auront pas perdu l'espoir de renouveler à une époque donnée et avec plus de succès leurs efforts en vue de poursuivre leur mission historique qui consiste à être, sur la voie reliant l'Occident à l'Orient, des pionniers politiques. Leur travail commun désintéressé a été le résultat d'un accord d'opinions et ce travail, inspiré par la bonne volonté et par le désir d'atteindre un but élevé — la paix — ne pourra rester stérile.

BULLETIN MARITIME

CROISIÈRES EN MÉDITERRANÉE

Parmi les zones maritimes qui se trouvent désignées à l'attention des touristes désireux d'effectuer une croisière, la Méditerranée est celle qui présente les plus nombreux attraits.

En dehors des souvenirs artistiques, religieux et historiques qui s'attachent à elles, les régions baignées par la mer intérieure possèdent des paysages d'une émouvante beauté, et le charme de leur climat est réputé pour n'avoir point d'égal dans le monde entier.

On comprend que dans ces conditions les rives de

diterranéennes soient devenues un des lieux les plus fréquentés par les voyageurs et que, partant, les croisières en Méditerranée soient devenues l'une des branches florissantes de l'industrie touristique mondiale.

⁂

Diverses catégories de Croisières organisées par les Messageries Maritimes.

Parmi les Compagnies de Navigation qui s'intéressent à ce mouvement de tourisme, les *Messageries Maritimes* occupent une place relativement importante grâce aux efforts qu'elles ont déployés depuis plusieurs années pour attirer et satisfaire une riche clientèle dont les déplacements périodiques constituent un courant de trafic intéressant à une époque de l'année où le nombre des passagers du commerce est régulièrement en diminution.

Les *Messageries Maritimes* ont organisé, à cet effet, des croisières qui permettent aux touristes d'effectuer la visite des régions méditerranéennes suivant des itinéraires variés, dans des conditions différentes, suivant le mode de voyage adopté par les passagers.

Ceux-ci peuvent, soit se faire inscrire sur la liste de départ des croisières accompagnées dont le programme est publié à l'avance, soit emprunter les lignes circulaires de la Méditerranée orientale, sur lesquelles ils bénéficient de tarifs spéciaux.

⁂

Voyages circulaires en Méditerranée.

Les touristes qui désirent voyager par les lignes circulaires des *Messageries Maritimes*, sans être accompagnés, peuvent effectuer leur circuit sur le même navire et sans interruption, ou bien user de la faculté qui leur est donnée d'interrompre leur voyage et de prolonger, en ce cas, leur séjour dans certaines régions, ainsi que cela leur est rendu possible, par la durée de validité (six mois) relativement longue des billets de tourisme.

Ces voyages non accompagnés, qui laissent à ceux qui les entreprennent une entière liberté dans le choix des escales où ils désirent séjourner et dans l'établissement de leurs itinéraires d'excursion, ont été particulièrement appréciés tant par les touristes isolés que par les groupes de pèlerins et de voyageurs qui ont pris passage à bord des paquebots des *Messageries Maritimes*, en service sur les lignes circulaires.

Les navires qui desservent ces lignes font le tour de la Méditerranée en suivant l'itinéraire ci-après :

Marseille — Naples — Le Pirée (Athènes) — Constantinople — Smyrne — Rhodes — Larnaca — Beyrouth — Jaffa — Alexandrie — Marseille.

ou :

Marseille — Alexandrie — Beyrouth — Smyrne — Constantinople — Le Pirée (Athènes) — Naples — Marseille.

⁂

Croisières accompagnées.

Pour les voyageurs qui désirent se libérer des soucis matériels, qu'entraîne l'organisation des déplacements à travers les régions visitées, les *Messageries Maritimes* ont, depuis l'année 1924, établi des programmes de croisières accompagnées, lesquelles ont lieu sous la conduite de guides expérimentés, et pour lesquelles l'organisation et les frais de séjour à terre sont à la charge des *Messageries Maritimes*.

Ces croisières accompagnées ont été fort bien accueillies par les touristes et les éloges qui furent, à diverses reprises, adressés aux *Messageries Maritimes* sont un sûr garant de la satisfaction éprouvée par la clientèle.

Le nombre de ces croisières fut de 2 en 1924, et 24 touristes y prirent part. En 1925, le nombre des touristes s'est élevé à 77 et celui des croisières à 4. En 1926, 3 croisières ont eu lieu, auxquelles participèrent 143 touristes.

Les itinéraires de ces croisières accompagnées comportent le parcours total ou partiel du bassin oriental de la Méditerranée sur les lignes circulaires des *Messageries Maritimes* et sont agrémentés d'un voyage en Haute Égypte ou en Palestine.

Le programme de l'une de ces croisières accompagnées, organisée à la fin de l'année 1925, comprenait un voyage en Égypte et en Palestine suivant un itinéraire établi de façon qu'après la visite de ces deux intéressantes régions les touristes se trouvassent à Bethléem pour la nuit de Noël.

⁂

Cures Marines.

En dehors de ces voyages, dont le but est purement touristique, les *Messageries Maritimes* ont, sur la demande d'un certain nombre de médecins, organisé en 1925 et en 1926, trois croisières en Méditerranée dont l'objet était d'effectuer à la fois un voyage captivant et une cure marine bienfaisante.

En raison de l'action thérapeutique qui résulte des qualités du climat marin (uniformité de la température, constance de la pression barométrique, qualité de la lumière et pureté de l'atmosphère), les voyages en mer sont, en effet, considérés comme constituant des cures véritablement efficaces.

Il est, notamment, reconnu que les cures marines conviennent particulièrement aux personnes nerveuses, surmenées, ou physiologiquement faibles.

Les trois croisières médicales organisées par les *Messageries Maritimes* ont réuni 240 médecins et étudiants en médecine, en 1925, et 300 en 1926.

⁂

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les chiffres précédemment cités, la clientèle des croisières des *Messageries Maritimes* s'est sensiblement développée.

On peut dire que c'est là le résultat des efforts que les *Messageries Maritimes* déployèrent dans l'organisation de cette branche de leur industrie, organisation qui permet aux touristes de visiter, dans des conditions aussi favorables et avantageuses que possible, la partie du bassin méditerranéen qui fut plus particulièrement, durant l'Antiquité et le Moyen-Age, le grand foyer des civilisations de l'Orient et de l'Occident.

Le Gérant : M. HERAN.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Nº 19 64e ANNÉE 2 OCTOBRE 1926

L'ÉGYPTE NOUVELLE

LA RENAISSANCE INTELLECTUELLE ET LA CULTURE FRANÇAISE

Vue de loin, l'Égypte semble n'être que le royaume des morts, un cimetière immense, la terre millénaire où chaque coup de pioche éventre un tombeau. Les savants qui nous parlent d'elle nous ouvrent dans le passé des abîmes à donner le vertige. La plupart même des touristes qui s'en viennent au Caire ne s'y arrêtent que le temps d'entrer au Musée et de contempler le sarcophage d'or de Tout-Ankh-Amon : vite, en route pour les Pyramides, toutes les Pyramides, celles de Guizeh, d'Abousir, de Sakkara, de Dahchour! En route pour Louxor, Karnac et la Vallée des rois! L'encombrante famille Cook Son, la tribu des gentlemen casqués de gris et des ladies au voile vert ne connaît et ne veut connaître que l'Égypte des Pharaons.

Il y en a pourtant une autre, et qui, pour être moins mystérieuse, pour n'être pas accessible aux seuls égyptologues, n'en serait pas moins digne de notre curiosité : c'est l'Égypte d'aujourd'hui. Ce vieux pays, cet ancêtre de toutes les civilisations, est à l'heure actuelle en pleine vie, en pleine jeunesse. Il ressuscite. Sa prospérité matérielle défie celle des nations d'Europe. Malgré le chiffre élevé de la mortalité infantile, le nombre des habitants augmente fortement d'année en année; il a presque doublé en vingt-cinq ans dans la seule ville du Caire. Les nouveaux moyens employés pour distribuer à volonté l'eau féconde du Nil ont décuplé la richesse du sol. On fait plusieurs récoltes de maïs par an; quant au coton, quant à la brune capsule d'où sort comme une double houpette à poudre de riz, la production en est devenue telle que les propriétaires du Delta n'ont rien à envier aux multimillionnaires d'Amérique. Le paysan, le *fellah*, reste assez pauvre, et sobre comme il l'a été toujours; mais au Caire, quels palais et quels palaces! Je doute qu'on voie nulle part ailleurs étinceler autant de diamants. En toute chose, c'est même luxe ou même bien-être; rien ne manque, ni les sleepings, ni les somptueuses autos, ni les théâtres ou les cinémas, ni les postes de T. S. F., ni le téléphone qui, comme on pense, fonctionne beaucoup mieux que chez nous. Et la crise du logement est inconnue en une contrée où les maisons à cinq ou six étages jaillissent de terre comme par enchantement.

Mais, ce qui vaut mieux encore, une renaissance intellectuelle s'ébauche. Elle est l'œuvre du roi Fouad Ier, et elle sera l'honneur de son règne. Le roi, qui a passé une partie de sa jeunesse en Italie, est un esprit très cultivé en même temps qu'un homme de volonté forte. Il a de généreuses ambitions, une haute idée de ses devoirs de souverain; aussi est-il adoré de ses sujets. J'ai assisté en décembre dernier à son retour d'Alexandrie au Caire : depuis la gare jusqu'au palais d'Abdine, toutes les rues que devait suivre sa voiture étaient pavoisées et de bonne heure envahies par la

*

foule : quelles acclamations lorsqu'il parut! L'enthousiasme ne saurait être plus sincère, ni plus bruyant.

Il s'était promis dès son jeune âge d'être le restaurateur des sciences et des lettres. Il tient parole. La tâche n'était pas petite, puisqu'on comptait en Égypte 93 % d'illettrés. Depuis le mois d'octobre, les écoles se multiplient, et, qui plus est, une Université s'est ouverte au Caire. Elle n'a rien de commun avec celle d'El-Azhar, qui n'est en somme qu'une Faculté de théologie musulmane. L'Université nouvelle est conçue sur le même plan que les nôtres et divisée comme celles-ci en quatre Facultés. Elle est installée au palais Zaafaran, jadis construit pour les veuves d'Ismaïl. Elle a pour but de former non seulement des lettrés, des avocats ou des médecins, des physiciens ou des chimistes, mais aussi un corps enseignant purement indigène qui par la suite en occupera les chaires. En attendant et afin d'y parvenir, il a bien fallu faire appel à des maîtres étrangers et de nationalités diverses. A la Faculté des Lettres, par exemple, deux Égyptiens, qui ont naguère conquis à Paris leur diplôme de doctorat, voisinaient cette année avec deux Anglais, trois Belges, et quatre Français, dont deux professeurs de Sorbonne. Partout ailleurs, un enseignement ainsi donné en trois langues, le français, l'anglais et l'arabe, eût inévitablement échoué. Au Caire, tout le monde est un peu polyglotte, et les jeunes auditeurs ne se sont point rebutés. On leur a, du reste, facilité la tâche autant qu'on a pu.

Et, en somme, l'Université égyptienne a eu d'heureux débuts. Elle paraît née viable. Ses cours publics, tous en français, ont été fort bien accueillis; ils ont même eu la grande vogue. Ils n'avaient pas lieu au palais Zaafaran qui est presque en dehors de la ville, mais au théâtre de l'Eshékieh ou à la Société royale de Géographie qui sont dans les quartiers du centre. Pour certains de ces cours la vaste salle était pleine une heure à l'avance, et c'était chose curieuse que l'aspect de l'auditoire. Toutes les races s'y mêlaient, l'Orient et l'Occident. Au premier rang, le ministre de l'Instruction publique et le recteur de l'Université, parfois le chef du Cabinet royal ou un chambellan du Roi, les ministres et consuls de France, de Belgique, d'Italie, etc.; çà et là, sur les banquettes, sur des chaises et jusque sur les marches de l'estrade, des Italiennes et des Grecques, des Français et des Syriens, un frère de la Doctrine chrétienne ou un père jésuite à côté d'un bey ou d'un pacha, de gracieuses têtes féminines coiffées du voile noir des filles d'Égypte, et de tous côtés, à droite, à gauche, au fond, les tarbouches, les rouges tarbouches fourmillant dans la salle :

Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés,

les tarbouches qui peut-être ne comprenaient pas tous, mais qui tous écoutaient si bien!

*
* *

Ce qu'il y a de tout à fait intéressant pour nous dans cette renaissance de l'Égypte, et d'une façon générale dans sa vie intellectuelle, c'est la part qu'y a la France.

On ne sait pas assez chez nous combien cette part est grande. On ne sait pas assez que nous avons là-bas d'anciennes et persistantes sympathies, sympathies où la politique n'a rien à voir et dont personne ne peut prendre ombrage, sympathies qui vont au génie de la France, à son clair langage, à l'œuvre de ses écrivains, de ses savants et de ses penseurs. Il y aurait là pourtant de quoi nous flatter et nous toucher. Est-ce donc chose indifférente que dans un pays de langue arabe, et où depuis bientôt un demi-siècle les Anglais ont des facilités particulières pour répandre leur langue, la nôtre garde tout son prestige et son incontestable prépondérance? Sachons du moins à qui nous en sommes redevables.

Avant tout, aux Égyptiens eux-mêmes. La culture française s'est implantée chez eux dès 1826, grâce à Mehemet Ali qui envoyait un grand nombre de jeunes gens s'instruire à Paris, et les obligeait au retour à se faire les éducateurs de leurs compatriotes. Au temps d'Ismaïl, les choses en étaient venues à ce point que presque toute l'instruction se donnait en français. Depuis 1882, c'est-à-dire depuis l'occupation anglaise, nous avions naturellement perdu un peu de terrain; nous sommes aujourd'hui en train de le regagner. Dans le tiers à peu près des écoles primaires, garçons et filles sont libres d'opter entre le français et l'anglais, et si le français est choisi par beaucoup de garçons, il l'est à l'unanimité par les filles. Dans les écoles secondaires qui correspondent à nos collèges, et où il n'était plus étudié qu'en troisième et quatrième années, il figure à présent au programme dès la première.

J'ai visité quelques-unes de ces écoles égyptiennes dans différents quartiers du Caire, les unes bâties à la moderne, en briques, avec de grandes cours carrées, de longues galeries circulaires, d'innombrables fenêtres, d'autres logées dans d'anciens palais à moucharabiehs, les unes et les autres baignées de ce resplendissement de lumière qui est en Égypte l'invariable « couleur du temps ». Elles ne se confondent point dans mon souvenir, quoique dans toutes j'aie rencontré même accueil souriant, et tout de suite vu apparaître, sur le plateau de cuivre ouvragé qu'apporte un Barbarin en robe blanche ou noire, la même petite tasse de délicieux café à la turque. Très nettement je revois la classe de français à l'école Fouad Ier, où de grands garçons, tarbouche en tête, répétaient consciencieusement leur leçon, méthode Berlitz, et, gênés par la pratique antérieure de la langue anglaise, criaient d'une seule voix en scandant les syllabes : « Je-dé-bou-tonne-mon-noir-ves-ton. » — Je revois une école de jeunes filles dans le quartier de Choubrah, au bout d'une étroite et longue ruelle que le soleil chauffe à blanc, et où toute une marmaille bronzée, déguenillée, piaillante, grouille dans un nuage de poussière. Elle était, celle-là, ombragée de palmiers et de grands eucalyptus et si coquettement aménagée! avec d'élégantes salles de repos, un réfectoire plein de fleurs, des dortoirs où les petits lits blancs se cachaient derrière des rideaux de perse. Des écolières de seize ou dix-sept ans m'y ont récité des vers de Louis Ratisbonne. Il me semble qu'elles les disaient très bien, avec seulement une sorte d'accent un peu adouci qu'on eût dit créole; j'avoue toutefois que je les écoutais distraitement, tant elles étaient jolies avec leur teint ombré, leurs larges yeux de velours brun, et leur demi-sourire indécis. Le voile noir qui enserrait leur tête et retombait de chaque côté, faisait d'elles autant d'aimables petits sphinx. — Je me souviens aussi qu'en cherchant leur maison le long de la ruelle grouillante et brûlée de soleil, j'avais découvert une autre école, une toute petite école primaire et privée. Oh! l'étrange vieux logis arabe, blanc et rouge, avec porte en arcade, au fond d'une cour! Et quel empressement des serviteurs qui, ne comprenant pas mes paroles, mais reconnaissant un Français, m'introduisaient avec des saluts sans fin dans le vestibule sombre et frais où s'ouvraient les classes! Dans l'une d'elles, une jeune Syrienne aux yeux tristes faisait chanter des chansons de France à des sauvageonnes de sept ans dont la tête n'était qu'une broussaille de cheveux noirs.

Dans toutes les écoles supérieures, École normale, École commerciale, École royale de droit, École des beaux-arts, le français est également enseigné. Et de tout cela il faut remercier le roi et ses ministres.

Mais remercions-les plus encore de l'entière liberté qu'ils laissent à nos propres écoles. Car nous avons des écoles, de nombreuses écoles en Égypte, et comme la plupart d'entre nous ne s'en doutent guère, je publie les chiffres que nos services consulaires m'ont fournis :

Circonscription d'Alexandrie :

Lycée et autres établissements laïques, 1.289 *élèves.*

Établissements religieux, 9.530 *élèves.*

Circonscription du Caire :

Lycée et autres établissements laïques, 5.175 *élèves.*

Établissements religieux, 15.468 *élèves.*

Total général : 31.462, *sur lesquels* 10.435 *gratuits.*

Le total est imposant; il eût pu être aisément grossi. La statistique ne vise que l'enseignement primaire et secondaire; elle laisse de côté et notre vieil Institut d'Égypte qui date de Bonaparte, et l'admirable École française de droit qui compte cinq cents étudiants, et l'École française d'archéologie orientale, et toute la phalange des égyptologues, lignée de Champollion, Mariette et Maspéro, dont le vrai chef est maintenant Pierre Lacau, directeur du Musée. Elle n'en est pas moins précieuse, cette statistique. J'en voudrais seulement retrancher deux mots : « laïques », « religieux », hors de France, en vérité, cela ne signifie pas grand'chose. A Alexandrie comme au Caire, que nos écoles soient ou non surmontées d'une croix, le même drapeau tricolore flotte aux mêmes jours au-dessus de la porte, et la porte s'ouvre à tout enfant qui se présente, qu'il soit arabe ou syrien, grec, italien ou turc, qu'il soit chrétien ou copte, israélite ou musulman. Chez les jésuites qui ont deux ou trois mille élèves, chez les frères qui en ont plus de dix mille, et dans tous les pensionnats des religieuses, Sacré-Cœur, Mère de Dieu, Bon Pasteur, Sœurs de Saint-Vincent de Paul, etc., les chrétiens sont l'infime minorité; mais tous les « infidèles » sont traités avec même bienveillance, instruits avec même zèle. Et j'atteste que « religieuses » ou « laïques », nos écoles

d'Égypte sont vraiment et uniquement et excellemment des écoles françaises. Je suis allé un peu partout. J'ai vu au lycée du Caire des classes de seconde et de première toutes pleines de vie, où la parole du maître était écoutée, comprise, saisie au vol, où l'interrogation à peine formulée obtenait sa réponse. J'ai pénétré, chose pour moi plus nouvelle, chez les frères, chez les jésuites, voire au Sacré-Cœur, et j'y ai ressenti des émotions inattendues. Au Sacré-Cœur, je me suis trouvé en présence de fines et douces vieilles femmes, exilées depuis plus de vingt ans, dont la voix tremblait un peu en parlant de la France, et qui mourront sans l'avoir revue. Chez les jésuites comme chez les frères, j'ai rencontré d'autres proscrits, à qui la guerre seule avait un moment donné le droit de remettre le pied sur le sol natal, pour le défendre et y verser leur sang; sur plus d'une soutane j'ai aperçu un ruban de croix de guerre près d'un ruban rouge, et sur plus d'un visage émacié la trace de la balle ou de l'éclat d'obus; j'ai causé avec un recteur de « jésuitière » qui, en février 1916, était aumônier d'un bataillon de chasseurs devant Verdun, au bois des Caures, et qui confessa Driant la veille de sa mort. O les braves gens, les bons soldats de France!! Pourquoi classer de tels maîtres sous une autre étiquette que ceux du lycée? Ni les uns ni les autres ne servent un parti; tous, ils servent la France, et la servent également bien.

*
* *

Il ne s'en suit pas, bien entendu, qu'en Égypte l'influence française pénètre jusqu'au fond des âmes et jusque dans l'âme du peuple.

La grande masse du peuple est, je l'ai dit, dépourvue d'instruction. Elle vit, paisible et laborieuse, telle que par le passé, sans se soucier ni de nous ni d'aucune autre nation, européenne ou musulmane. Nous ne sommes pour elle que des voyageurs quelconques à qui elle peut demander *bakchich*. C'est un point sur lequel on est fixé avant même de débarquer. Le bateau n'a pas accosté, les passerelles ne sont pas à quai, que déjà une nuée d'hommes bruns et moustachus, s'accrochant aux haubans, au moindre bout de corde, vous tombent sur les épaules en vociférant. On se croit au vieux temps de l'aventure maritime, sur un navire pris d'assaut par les corsaires. Ce ne sont que d'inoffensifs portefaix qui se disputent vos valises; mais nul espoir de les comprendre ou d'en être compris, et pour ma part j'en serais encore à me débattre au milieu d'eux, si le Consul de France n'eût eu la charité de m'envoyer son cawas. Ce premier contact avec l'Égypte est assez déconcertant. Tel académicien, déjà, il est vrai, très éprouvé par le mal de mer, en conçut naguère contre la nation qu'il venait visiter les plus fâcheuses préventions.

Ne vous laissez pas déconcerter. Que vous vous arrêtiez à Alexandrie ou que vous alliez droit au Caire, vous serez vite hors d'embarras. Il se peut que le chauffeur de taxi ou l'agent de police, le *chaouiche*, à qui vous demanderez un renseignement, n'entende rien à ce que vous lui dites : adressez-vous à n'importe quel passant en veston, et il vous répondra le plus clairement du monde. Tout Égyptien, sauf celui des classes inférieures, sait assez de français pour répondre à une question. De toutes les langues de l'Europe, la nôtre est la plus répandue en Égypte. Elle y est parlée dans tous les grands magasins et dans toutes les administrations. Elle est la langue officielle des tribunaux mixtes. Elle est celle dans laquelle s'impriment la *Réforme*, le *Journal du Caire*, la *Liberté*, l'*Information*, le *Réveil*, l'*Espoir*, la *Bourse*, le *Courrier des arts et des lettres*, le *Magazine égyptien*, etc.; celle de presque toutes les annonces ou affiches, celle de toutes les enseignes, même dans le Mouski, au cœur de la ville arabe; celle dans laquelle, à un banquet de l'Université, j'ai entendu prononcer tous les toasts, que l'orateur fût le ministre d l'Instruction publique ou un professeur anglais.

Dans toute la bonne société on parle français couramment, et mieux qu'en aucun pays étranger. On y parle le français de même qu'on s'y habille et qu'on s'y meuble à la française, de même qu'on y a une femme de chambre et un cuisinier français — est-ce pour cela que nous n'en avons plus? — de même qu'on y est au courant de tout ce qui se dit ou se fait à Paris, dans ce Paris où l'on a passé l'été précédent, où l'on passera l'été prochain. La cabine est déjà retenue sur le *Champollion* ou le *Sphinx*. On connaît, on goûte notre littérature; les jeunes filles ont des albums sur lesquels sont recueillis de beaux vers de Hugo, de Lamartine ou de Sully-Prudhomme; et les jeunes gens s'en vont rue Kasr-El-Nil, chez Stavros Stavrinos, acheter le dernier *Prix Goncourt*. Souvent aussi, ils discutent entre eux,

gravement, ardemment, les grandes idées de justice sociale et de liberté qui sont à la base de toute culture française.

Non, il n'est pas faux de dire que nous avons bien des amis en Égypte. C'est véritablement pour nous le pays du bon accueil. Nous nous y sentons très peu dépaysés, et nous ne l'y serions même pas du tout, n'était la surprise, chaque matin au réveil, hiver comme été, d'apercevoir par la croisée un ciel toujours bleu où tournoient des milans.

André Le Breton,
Professeur à la Sorbonne.

HISTOIRE D'UNE VIEILLE MESSINE

(Nouvelle)

Les bibelots précieux étaient sur la cheminée ; chaque matin, Madame Pagel les époussetait avec religion : deux chandeliers de cristal rose, deux vases mauves portant des pensées de velours, une horloge en bois découpé, un fouet, un sabot de porcelaine, une photographie jaunie, trois assiettes à petites fleurs bleues. Tout cela était fort laid, mais donnait à la chambre un air civil, qui me charmait au retour du quartier.

C'est le curé de Vincennes qui m'avait fait connaître la mère Pagel. Il l'avait autrefois remarquée, qui tricotait malgré l'hiver, dans un cabriolet, sur la place de la mairie. Il avait entendu dire que c'était une marchande de lait d'ânesse et qu'elle attendait sa fille qui portait les boîtes chez les clients. Mais, en lui demandant de sa marchandise, il l'avait jetée dans une grande colère : car elle avait bien une fille, une très belle fille, mais ne vendait point de lait d'ânesse : son mari donnait des leçons de musique à la pension. Maintenant, il y avait beau temps que le cabriolet ne s'arrêtait plus sur la place : Madame Pagel avait eu des malheurs, et ne sortait plus que pour aller aux offices et au marché. Elle venait pourtant au presbytère discutait de politique, se plaignait des méchantes langues, et demandait à Monsieur le curé un locataire sérieux, aimable, et avec qui elle pourrait causer.

Je la vois encore venir, entre les murs du corridor, balançant, de sa démarche lourde, son bonnet sur sa tête. Elle cligne ses yeux malins, retrousse son nez, laisse tomber lentement sa lèvre chargée d'expérience, et parle. Elle sait que ses plats sont excellents pour avoir cuit à petit feu toute la journée, et elle attend mon avis, en me donnant le sien sur les points de la banlieue, la politique européenne, et les divers âges de la vie.

— « Monsieur, je l'avais toujours dit!... Monsieur, je les ai vus en 70! » C'est de là qu'elle s'embarque le plus souvent, sur un ton monotone, avec une petite voix de commère, mais de commère du grand siècle, qui sait parler noblement et marquer les liaisons.

— « Ce ragoût est délicieux, Madame Pagel ». Elle glisse alors dans son discours une modeste incidente « n'est-ce pas, Monsieur », et continue, continue, décidant de la guerre ou de la paix, et bientôt n'en suivant plus que l'ombre sur son foyer.

Alors elle parle de Monsieur Pagel, que la guerre fatigue plus qu'aucun guerrier, et qui serait arrivé très haut s'il n'avait douté de lui. Car il était de la race des grands cultivateurs, ce vigneron des faubourgs de Metz, qui aimait l'aubergiste de la « Branche de Pin », mais il restait courbé sur sa vigne, et ne désirait pas étendre son horizon. Il avait une écriture magistrale, et serait devenu secrétaire ; mais quand « le ministre » voulut l'éprouver, sa main trembla. C'était un artiste que Monsieur Pagel : il connaissait le violon, l'alto, le violoncelle et la contrebasse, faisait danser et savait transposer: « Pensez, Monsieur, il a été quinze ans chef d'orchestre à la Porte Dorée! » Mais la Porte Dorée... A ce seul nom elle s'arrête, prend une autre route, et déplore la décadence des temps modernes.

— « Autrefois, Monsieur, l'armée était organisée... les soldats étaient habillés qu'on les voyait avec plaisir. Maintenant... Mais enfin, Monsieur, nous payons des contributions !... A Metz, Monsieur, nous achetions les pommes de terre à un prix raisonnable... A Metz, Monsieur, les gens étaient polis !... Ah ! Monsieur ! C'est quelque chose !... Le monde n'est plus ce qu'il était autrefois !... Non, Monsieur... » Et le ton de sa voix baisse, pour répéter en écho cette vérité bien établie : « Non, Monsieur, le monde n'est plus ce qu'il était autrefois... »

Pauvre mère Pagel, le monde vous semblait beau, quand votre fiancé vous donnait un sabot fleuri, quand la couleur de vos assiettes et l'éclat de vos beaux yeux attiraient les officiers de Metz à la « Branche de Pin », quand vous conduisiez fièrement votre cabriolet à la Porte

Dorée. « *Aujourd'hui ce n'est plus cela* » : les fleurs sont fanées, les assiettes brisées, le cabriolet vendu. Les cheminées ne veulent plus tirer. Le temps est toujours gris. L'appartement est trop petit pour qu'on y soit à l'aise, trop grand pour qu'on puisse le nettoyer sans fatigue. Les rues sont bruyantes sans être gaies ; les gens méchants sans avoir d'esprit. Le monde n'a plus aucun usage : les hommes sont impolis, les femmes dévoyées... « *Et l'amour va cahin caha !* »

Je pensais aux jolis couplets de Pannard, et ne pouvant la rajeunir je ne lui disais rien ; elle égrenait son élégie. Puis sa voix s'éteignait, et mes yeux se fermaient. J'entrevoyais une idylle au bord de la Moselle, une fête dans une auberge messine, et puis le galop d'un cabriolet à travers une « porte dorée »... Mais presque endormi j'entendais, lamentable écho des temps paisibles, le violon de M. Pagel, qui gémissait sous le poids de ses soixante-quinze ans, pour apprendre à un pauvre gamin de Vincennes l'art de la musique.

*
* *

Un jour, Madame Pagel me dit qu'elle allait changer d'appartement, mais que ma chambre n'en serait que plus belle, et que je retrouverais sur la cheminée les bibelots qu'elle aimait. Avec l'odeur de la peinture, et les couleurs tendres des papiers neufs, les vieux époux espéraient retrouver une jeunesse.

Le lendemain du déménagement, en rentrant du quartier, je vois les rideaux fermés, une mauvaise lueur sur les caisses à-demi déballées, une bougie qui fume au coin de la petite alcôve, une voisine éplorée qui m'annonce d'une voix tragique : « Monsieur Pagel est mort ce matin ».

— « Eh bien ! Monsieur, me dit la mère Pagel, avouerez-vous que j'en ai du malheur ? » Le soir, il était tombé tout à coup parmi les malles. Il s'était relevé tout seul en demandant pourquoi il était tombé. Il avait bien dormi et ne s'était relevé que pour fermer la fenêtre parce qu'il craignait qu'elle eût froid. Le matin, il s'était levé pour aller à « son bureau » et moulait son café tranquillement, quand ses yeux s'étaient fermés.

— « Pensez si je suis malheureuse ! Ce matin, je plaisantais avec lui comme nous faisions souvent : je le grondais parce qu'il se tenait courbé... C'est en plantant ses vignes qu'il avait pris cette habitude... Il y a eu tant de choses depuis..., la guerre... La guerre a duré trop longtemps.... D'ailleurs ça ne m'étonne pas : j'ai connu vos généraux ; ils venaient manger chez nous. C'étaient des garnements, Monsieur ! Ne s'étaient-ils pas avisés un jour de monter un canon au troisième étage de l'École d'Artillerie ? »

Ses vieilles histoires reviennent une à une, mêlées d'amertume et de sagesse : histoire des pensées de velours, histoire du sabot fleuri, histoire des assiettes bleues : « Il n'en reste plus que trois, Monsieur! Quand il nous a fallu quitter Metz après la guerre ». A cette pensée, les sanglots l'empêchent de parler. Elle me montre la photographie de la cathédrale. — « Voyez Monsieur, si elle est belle. C'est par cette porte qu'on sortait de la grand'messe... Mgr Dupont des Loges voulait que le corps de garde lui rendît les honneurs. C'était un bien saint homme que l'évêque de Metz : il ne prenait que deux œufs à la coque à chaque repas... Voyez-vous cette rue qui prend sur la droite, vers la Moselle. C'est par là que nous rentrions chez nous. Ma fille était allée à la messe du matin ; elle nous attendait en gardant la maison ; elle était encore gentille... Si elle était restée comme ça, Monsieur Pagel ne serait pas mort si jeune ! Ah ! si vous saviez, Monsieur ! »

Madame Pagel n'avait pas encore osé me parler de cette fille. Au moment de me raconter son histoire, elle décrivait seulement le cabaret de la « Porte Dorée », où elle allait chercher à minuit, par le boulevard Diderot, Monsieur Pagel et sa contrebasse... Mais ce soir-là, dans la fièvre du drame, elle ne retint pas ses confidences.

— « Pourquoi le bon Dieu fait-il des filles si belles que ça? Tout le monde la regardait. Un capitaine qui l'avait vue à Metz l'a demandée en mariage. Il était de bonne famille : Monsieur Pagel était tout fier... Ils se sont mariés. On croyait que tout allait bien. Et Monsieur Pagel me disait dans la voiture, en allant à la Porte Dorée : « Où sont-ils maintenant ? » Je lui disais : « Je ne sais pas ». Il me disait : « Ça ne fait rien, s'ils sont contents ! » Et puis, un soir, en se retournant pour saluer, après un morceau, il l'a vue : elle était avec un autre... Ça lui a donné un coup. Il ne connaissait pas le mal, Monsieur : il n'avait jamais remarqué que sa musique faisait manger et boire du mauvais monde. Il s'est retourné une seconde fois. On se demandait même pourquoi il se retournait, on n'applaudissait plus... C'était bien elle : elle le voyait, et elle riait aux éclats!... Ah! Mon-

sieur, depuis ce jour-là il a été tout changé. Un jour on lui a dit que son orchestre n'était pas assez gai. On lui a offert de tenir la contrebasse : il s'est laissé faire. Mais il ne voulait plus regarder dans la salle. Et la nuit, quand je venais le chercher, il ne voulait pas que je lui pose des questions... Seulement, un jour, en sortant, il m'a dit : « Je ne reviendrai plus ; elle m'a fait honte ». Alors il est entré dans les Postes... Mais ce n'est pas tout, Monsieur. Un dimanche, en revenant de la grand'messe, nous avons trouvé la maison vide.. les meubles, les rideaux, le linge, tout ce qui nous restait de Metz : plus rien, rien que ce qui est là, sur la cheminée... Nous avons pleuré, cherché ; nous avons prévenu la police... On a su seulement qu'une belle dame était venue. C'était elle, Monsieur. C'est elle qui m'a réduite à la misère... Avec Monsieur Pagel, les petits revenus de la poste et les leçons de violon nous permettaient de vivre... Maintenant... Monsieur Pagel était un bien brave homme ; mais que voulez-vous ? C'était ma pensée que je partirais la première. Et chaque fois qu'il voulait me parler de ce que je deviendrais après sa mort, je l'arrêtais parce qu'il avait des larmes dans la voix... »

La seule pensée de ces larmes-là lui serre la gorge à son tour. Elle ne peut plus parler. Je la console comme je peux : je lui dis qu'il y a tant de malheurs en ce monde qu'il faut penser aux malheurs des autres, que Monsieur Pagel est mort aussi de la guerre, qu'il faut beaucoup de morts pour obtenir la victoire, mais que la victoire nous permettra d'entrer à Metz, et qu'elle y pourra trouver une vie nouvelle.

Elle m'a souri, m'a demandé si je partais bientôt, et m'a dit : « Non, Monsieur, je ne retournerai pas à Metz, moi : je suis trop vieille; mais quand vous irez, vous penserez à moi ! »

*
* *

Quatre ans de guerre m'avaient empêché de penser à la mère Pagel, quand j'appris qu'elle était mourante et qu'elle ne m'avait pas oublié. Son amertume croissante l'avait rendue de plus en plus sévère pour le présent, de plus en plus indulgente pour le passé ; c'est dans ce passé qu'elle voyait maintenant mon séjour en sa maison.

Quand on lui annonça que j'étais là, elle ne comprit pas : « Il faut le dire au gouverneur, sur la place, vous savez bien, à côté de la cathédrale ». Puis tout à coup elle se redressa : « Monsieur de Courville ! » Elle tendit la main vers la porte qui donnait sur mon ancienne chambre : « Là ! là !... Sur la cheminée !... Tout ce qui est sur la cheminée !... Il ne faut pas qu'elle me prenne cela !... » Alors elle me vit, et s'apaisa : « Enfin !... vous n'êtes pas parti : tant mieux !... Vous irez, et vous penserez à moi... Tout est prêt..., tout ce qui est sur la cheminée... Il y a aussi un grand papier, et la ficelle !... »

On rassembla dans le papier tous les bibelots : les chandeliers, les deux vases avec leurs pensées de velours, l'horloge en bois découpé, le fouet, le sabot de porcelaine, la photographie de la cathédrale, et les trois assiettes à petites fleurs bleues.

Ses yeux s'étaient fermés ; elle semblait contente.

En repliant le papier, j'ai lu ces mots écrits depuis quelque temps sans doute par une main qui tremblait déjà :

« *A remettre au lieutenant de Courville, pour qu'il veuille bien le rapporter à « La Branche de Pin* ».

Xavier de Courville.

PHYSIOLOGIE DES SPECTACLES

La personnalité humaine s'épanouit dans la mesure où s'affine la sensibilité. Et l'Art, avec ses joies profondes, intimes, est un puissant facteur de cette éducation nerveuse. Le spectacle, par cela même qu'il sollicite et discipline les *sens*, pénètre au fond des consciences et les gouverne. Son empire a, de tout temps et en tout pays, été reconnu ; il s'est étendu à l'immense multitude des âmes, aux peuplades primitives comme aux peuples civilisés. L'influence qu'il exerce est d'ordre purement physiologique ; elle se règle sur l'intensité des passions, sur l'amour et la haine ; elle procède par flux et reflux, oscillant du même rythme que la vie cérébrale ; et celle-ci, les expériences les plus récentes et les plus solides en témoignent, consiste en vibrations, suivies de temps à autre de véritables explosions ; c'est un travail moléculaire analogue aux transformations lentes des poudres.

L'incessant appel des nerfs périphériques, dont on voit chez l'enfant les lignes délicates tendues, pour ainsi dire, sous l'archet du monde extérieur ; l'éveil constant des sens, de la vue et du toucher

plus que du sens auditif, accélèrent le labeur de nos cellules ; ils en augmentent les forces de tension, élèvent le niveau de l'énergie psychique et sont, en dernière analyse, les déterminants du *progrès moral*.

Diderot exprimait déjà l'opinion que « le bien et le mal que nous faisons dépendent de l'état de notre diaphragme ». Pour être exact, il faut entendre que toute cause organique modifie la manière de sentir, de comprendre ; elle peut rendre clair notre jugement ou le voiler. Mais la notion du *Beau* est la résultante d'éléments complexes, hérédité, milieu, instruction, accumulés dans les centres nerveux. Et nous ne distinguons qu'en apparence le beau moral du beau physique ; en fait, seul celui-ci commande ; il imprègne, à notre insu, les pensées les plus hautes. Le spectre de la nature a une portion visible et une autre invisible, sans la moindre discontinuité ; elles étalent, sous des aspects variés, les sensations qui nous viennent des choses et dont se meuble l'imagination.

Connaître la *physiologie des spectacles* et en scruter les détails, c'est donc faire participer l'Art à l'éducation et au perfectionnement de l'humanité.

Les lois du spectacle. — Pour peu que l'on s'avise d'observer autour de soi, et en soi-même, pas de fragment de la vie qui n'offre un spectacle digne de nous instruire, ou seulement de nous distraire. Mais le tourbillon du monde et l'habitude nous entraînent ; ils nous dérobent à nos propres yeux ; nous ne pouvons pas toujours être des spectateurs, et nous remplissons, sans y songer, le rôle d'acteurs dans

> *Ce drame aux cent actes divers,*
> *Et dont la scène est l'univers.*

Car il faut un certain degré d'abstraction pour prendre l'univers en spectacle ; et puis, un béat optimisme, nous inclinant à l'indulgence, émousse notre discernement ; alors qu'une légère émotion, une tendance à la misanthropie, auraient pour effet de renforcer, à nos yeux, les défauts et qualités, et serviraient utilement notre pouvoir critique.

Ce serait un avantage pour la vérité, qui n'est pas nécessairement, ni généralement, un acte de courtoisie.

A l'égard du public, le spectacle ne suppose ni ne veut donner la vision claire des réalités ; tout son effort est, au contraire, de créer l'*illusion*, de nous plonger dans le rêve, de tromper nos sens en les charmant.

La physiologie de l'Art est, en grande partie, celle des illusions des sens, en leurs plus savantes et subtiles applications. Par là, on ne veut nullement parler de la déformation du réel, de ces tours de physique par lesquels une tache noire sur fond blanc n'est point perçue, et des lignes parallèles semblent divergentes. Mais uniquement ceci : Donner, grâce à un raccourci ingénieusement arrangé, les sensations que fait naître la nature elle-même.

Il s'agit donc de masquer la transposition et la réduction, non de fausser ou d'altérer les données vraies.

L'illusion, ainsi comprise, forme l'atmosphère du spectacle.

Par elle, on capte les sens et oriente le jugement : l'imagination est saisie, subjuguée. Comment ? C'est en excitant la passion et tâchant à *plaire*. On choisit des situations qui frappent et des raisonnements persuasifs, ou paraissant tels. Et on s'efforce à produire une sorte de *mirage* qui procure à notre capacité de sentir un appât, et suspend, pour quelque temps, l'exercice de contrôle de l'intelligence.

Mirage et illusion d'autant plus difficiles à obtenir que l'observateur est moins imaginatif, moins étranger aux secrets du théâtre.

En somme, le spectacle détache un tableau de la nature, et le remanie pour avoir notre consentement, notre complicité dans les événements qu'il peint ; il les apparente à nos souvenirs, à notre expérience propre ; il nous transporte sur son terrain, et, chez lui, nous croyons être encore chez nous. Par conséquent, il a recours à des conditions physiologiques *quasi-hallucinatoires* provoquées par l'Art, et l'Art seul ; c'est secondairement qu'interviennent les artifices.

D'ailleurs, le spectacle choisit son but : thèse, intrigue, fait-divers. Et il combine ses moyens pour déclancher *l'émotivité*, la passion.

Quels que soient ses procédés, il garde le contact du réel, du vivant ; il s'insinue dans le cœur par cette émotivité même, et y fait retentir les échos innombrables du plaisir et de la douleur. L'illusion commence, les facultés de contrôle sont endormies ; le spectateur est enchaîné. Pourvu qu'un doute sur la vraisemblance ou la logique des faits ne rompe pas le charme, le triomphe est assuré.

Il y a, de plus, dans cette adhésion du spectateur, une large part de *sympathie*, faute de quoi le spectacle est languissant. On observe, dans la vie, de ces tableaux charmants qu'on dirait tout exprès arrangés, pour plaire à l'imagination ; ils n'ont guère besoin d'être adaptés ; une vertu théâtrale supérieure réside en eux.

C'est de semblables modèles que le dramaturge doit s'inspirer, puisqu'il y trouve réunies les conditions de l'illusion : véracité, émotivité, sympathie.

Qu'est-ce, au juste, que la sympathie ? Entre les créatures d'organisation semblable, elle représente une tendance à se mettre en harmonie, à vibrer à l'unisson. Des dispositions d'humeur ou d'esprit analogues en sont la cause première. Et tout l'art psychologique, écrit ou parlé, consiste à favoriser ces dispositions, à les entretenir, pour que la sympathie en jaillisse comme un parfum.

Sur un grand nombre de personnes, il se manifeste aussi des réactions mutuelles qui augmentent l'intensité des sentiments sympathiques, rapprochent les gens de même opinion et peuvent les exalter jusqu'au fanatisme.

Il convient de noter que, dans cette influence physiologique, le talent et le physique de l'acteur contribuent souvent plus que la valeur du drame. Il leur doit d'être rendu intelligible sans grand effort d'attention, et *d'économiser la pensée*. Les drames qui torturent l'esprit, exigeant une réflexion soutenue, sont contraires à la nature ; ils tiennent de l'acrobatie et non de l'Art véritable.

On doit donc viser aux spectacles simples, clairs, où les faits s'enchaînent logiquement, ne laissant aucune lacune que l'intelligence ne comble aisément, ne présentant ni obscurité ni invraisemblance. Telles sont les lois d'une réalisation dramatique naturelle, physiologique, celles qu'a souvent observées l'antiquité grecque et latine.

Et ce naturel doit apparaître au-dedans comme au-dehors, dans la conduite intérieure du spectacle aussi bien que dans ses procédés extérieurs d'exécution : geste, parole, décor, durée des intervalles qui séparent une action d'une autre, succession des mouvements et des personnages.

Conditions humaines et scéniques à établir rigoureusement. Elles ne sont pas mystérieuses. Il y a des principes de physiologie ou, si l'on veut, de psychologie expérimentale, qui enseignent les moyens de proportionner et d'harmoniser les éléments d'un spectacle.

Faute de méthode, ou peut-être par excès de méthodes toutes empiriques, rien de l'exactitude de la science n'a pénétré encore dans les palais enchantés du théâtre et du ciné. Le génie artistique croit pouvoir se passer de cette géométrie supérieure qui gouverne le monde matériel et le monde moral ; il oublie que le nombre et la mesure sont la loi de l'univers, qu'ils éclatent dans ses harmonies les plus suaves.

Ce sont les forces maîtresses de l'Art dramatique ; mais le théâtre et le ciné sont inégalement partagés sous ce rapport.

La physiologie du théâtre. — Au théâtre, on peut éviter l'invraisemblance ; on se meut dans un cadre vivant, ce sont des êtres en chair et en os qui jouent, et non des ombres. Les événements prennent donc une allure normale, suivent les lois naturelles de l'activité des personnages, auxquels il ne sera possible d'imposer aucun geste, aucune situation *irréalisables*, sous peine de manquer de véracité, et de compromettre la représentation. Les acteurs se chargent d'imprimer à celle-ci le caractère véridique indispensable.

La vie, en un mot, y conserve son expression. L'art théâtral se trouve être d'autant plus près de la perfection qu'il copie plus fidèlement la réalité, respecte les lois des mouvements locomoteurs, de la parole, de la perception par les sens, de la mimique des émotions, surtout le synchronisme et l'accord des gestes de plusieurs personnes en scène.

Ces qualités ont tout leur relief quand l'action est simple, captivante et sympathique.

Alors le spectateur partage la façon de voir, de sentir, de juger des personnages; il joue par eux.

Mais que l'exécution soit faible ou la conception boiteuse, et le public est dérouté; il s'éloigne de l'intrigue ; il n'en aperçoit plus que les défauts ; il se fait le pire des critiques. Car le mirage où apparaissait le drame s'est évanoui ; et le voyageur, qui comptait s'altérer aux sources de la Beauté, subit une déception cruelle ; il est angoissé, tout au moins mécontent.

Ce n'est pas raisonnable, en effet, de vouloir être le prêtre de Divinités qu'on ignore, ou qui ne vous ont pas en grâce ; ça ne l'est pas, non plus, d'être féroce à l'égard des dramaturges malheureux ; ils ont assez de l'ingratitude de leurs idoles.

Au reste, pour que le drame intéresse au point de créer l'illusion, et de forcer la sympathie, il faut que le spectateur y prête quelque complaisance. En voulant demeurer en dehors des faits, il n'en verra que le détail insignifiant ou ridicule, et sa critique, extérieure à l'intrigue, sera toujours malveillante.

Ne remarque-t-on pas, enfin, combien notre état, physique ou moral, détermine notre attachement à un spectacle donné, ou nous éloigne ? Dans l'admiration, il y a le goût et l'intelligence, et au théâtre spécialement il y a l'instruction. Le peuple se plaît moins à la haute comédie ou à la majorité des tragédies qu'aux faits-divers de l'écran.

La beauté intellectuelle lui est souvent étrangère, inaccessible ; il n'en saisit que les effets matériels. On pourrait prétendre que le progrès général d'une nation se mesure au degré de perfection de son Art populaire. Et si l'on veut entreprendre l'éducation artistique des foules, il est nécessaire de la conduire parallèlement avec son instruction générale et le développement de son bien-être.

**

On a montré jusqu'ici comment, par ses qualités intrinsèques, le drame emporte l'adhésion du spectateur. Il y a aussi, pour contribuer à l'illusion, les qualités extérieures : talent mimique et déclamatoire, manières de l'acteur, mis en harmonie avec la pensée que l'on exprime, décor enfin, auquel il faut donner l'élasticité, l'aspect des choses réelles.

Un parfait artiste trouve parfois l'attitude, le ton, le rythme et l'accent, et il pénètre son rôle si heureusement qu'il serait désirable de fixer ce moment scénique *définitivement*, et de pouvoir le reproduire par l'écran et le phonographe, si ce dernier n'était encore imparfait.

Il y aurait là pour les débutants un modèle achevé. Ils ne seraient pas obligés d'imiter leurs aînés quand, sous l'empire d'un état physiologique changeant, ceux-ci modifient leur jeu avec plus ou moins de succès.

Le grand acteur est presque toujours un impulsif, un homme nerveux ; il subit l'illusion de son Art ; il se passionne et devient éloquent, d'une éloquence simple et naturelle. Les larmes du tragédien de génie sont de vraies larmes. Mme Sylvain pleure sincèrement dans *Electre*. Mais si, par impossible, de tels pleurs étaient simulés, c'est qu'elle serait plus artiste que la Nature. Et cela ne peut être simulé.

Quant au décor, il est œuvre mécanique et esthétique à la fois ; il a également à copier certains aspects de la réalité. Je lui reproche de n'être pas élastique, d'avoir la rigidité d'un cadre où viendraient se placer des portraits animés, de paraître trop conventionnel.

Qu'il s'agisse d'un tableau mondain, d'un défilé de troupes ou d'une réunion de foire, on a sous les yeux le même espace avec des bornes invariables.

Pourquoi, au contraire, ces bornes ne seraient-elles pas variables au gré des circonstances ? Le drame y gagnerait en raison du renforcement de l'illusion.

Aujourd'hui, le machinisme possède des moyens extraordinaires ; rares cependant les organisateurs qui sacrifient, en cette matière, au progrès des sciences appliquées (1).

Au physiologiste de guider l'installation pour faire valoir l'influence des couleurs et des sons sur le moral du spectateur, sur son imagination ; les discordances dans les tonalités, ou une désharmonie entre le milieu et les personnages, détournent l'attention du mérite vrai du spectacle. L'éclairement, l'acoustique de la salle sont non moins importants ; ils ont fait l'objet de très jolies recherches pour la pratique théâtrale, dont l'exposé alourdirait ces pages.

Ainsi, choix des artistes, du décor, des costumes, accord des gestes et des expressions, c'est une partie dominante de la représentation ; c'est même *tout* dans le *ballet russe*, qui traduit ce que l'âme slave a de jeune et de mystique ; — dans le drame, sans paroles, dans la pantomime, au Ciné.

Mais l'essence du théâtre, c'est le flux d'illusions qui émanent de l'ensemble du spectacle, et qui opèrent dans l'esprit et le cœur de l'observateur, produisant au passage comme une haleine ardente, une attirance de vie. On n'éprouve jamais ce *halitus vitae* devant le film le plus parfait.

Physiologie du Ciné. — L'art cinégraphique a quelque chose de plus conventionnel, de plus fâcheusement artificiel que l'Art théâtral ; il y manque la Vie.

L'essence du Ciné, c'est la *pantomime*. En l'absence de tout décor, sans paroles, sans musique, les mimes ou pantomimes suffisaient jadis à jouer *toute la comédie*, ce qu'indique l'étymologie du mot. Par gestes, signes et mouvements, ils exprimaient de manière sensible les passions, les caractères, les événements les plus compliqués.

La pantomime fut à sa perfection au siècle d'Auguste ; l'acteur s'accompagnait souvent de musique et de jeux. Les pièces mimées furent plus instructives du temps d'Euripide que d'Horace, qui en critiqua vivement le but ridicule :

Ergo non satis est risu deducere rictum auditoris.

Le poète latin donnait la préférence aux spectacles.

Juvénal, à son tour, réprouva la grossièreté des mimes, leur lascivité, l'influence déplorable qu'ils avaient sur la moralité des femmes, êtres de passion et d'émotivité par excellence. Les grandes Romaines choisissaient leurs amants parmi les plus débauchés. C'est ce que Suétone raconte de la femme de Domitien, et Tacite de l'épouse de Marc-Antoine le Philosophe... Il ne pouvait en être différemment.

La pantomime prospéra grâce à la protection féminine, et malgré tous les règlements. Sous l'empereur Constance, Rome comptait 6.000 histrions, la plupart remarquables.

L'écrivain grec Lucien rapporte qu'un mime offrit à Démétrius de danser sans orchestre, et de représenter les amours de Vénus et de Mars. Il exécuta ce thème avec tant d'expression que Démétrius, ravi, s'écria : « Je ne vois pas seulement ce que tu fais, je l'entends ; et il me semble que tu parles des mains. »

(1) Voir sur « La Machinerie au théâtre », un article de Marcel Jubin dans *La Science et la Vie* (n° de novembre 1919, page 471).

Voilà bien l'illusion. Mais aussi, ce genre de prouesses relève du théâtre ; c'est un spectacle d'art.

Ceux qui le pratiquaient n'avaient pas que de bonnes fortunes ; ils s'enrichissaient. Roscius, qui donna des leçons, sur les gestes et attitudes de l'orateur, à Cicéron lui-même, gagnait plus de 400.000 livres par an. Les sujets interprétés étaient toujours simples, réduits à un événement saisissant : une mort, un incendie, une vengeance divine. Les images et choses concrètes y prédominaient. On ne concevrait pas, en effet, qu'une doctrine sociale, ou même un canevas tel que celui du Misanthrope, fussent uniquement mimés. La parole, le vers, le verbe souple, élégant, nuancé sont indispensables à l'exposé d'une thèse. Cela, en outre de la beauté propre qui s'attache à la déclamation et aux ornements poétiques!

La pantomime est un fragment de l'Art dramatique, comme la mimique musculaire est une partie de l'Art oratoire ; elles renforcent, elles achèvent ; elles ne remplacent point le tout qui est le drame, ou le discours.

Le geste, qui en est l'instrument, ne s'impose qu'à la vue ; le spectateur serait sourd que sa joie esthétique n'en diminuerait guère. Mais est-elle complète? On voudra bien se rappeler que la somme des sensations est amoindrie lorsqu'un seul de nos sens fonctionne ; le champ de perception se limite.

Or, l'éducation artistique s'accommode mal des restrictions ; il lui faut une grande surface de pénétration pour envahir le territoire nerveux et le fertiliser. Ce n'est pas trop que toute notre sensibilité soit en branle, par tous les moyens, si nous voulons réagir aux joies du monde, et situer notre cœur.

...Au centre de tout, comme un écho sonore.

Sans doute, la pantomime se comprend universellement ; sa langue, dirais-je, est *idéocinétique*, et des gens de dialectes différents en perçoivent la signification. Mais, précisément, cette langue est loin d'être intelligible pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, qui ne savent pas suppléer à ses silences, et faire correspondre à ses symboles des idées précises. Sa valeur éducative est donc relativement faible.

Le ciné a remédié à ce défaut en commentant les gestes, les scènes mimées, par l'intercalation de légendes écrites.

Avouons, cependant, que cette juxtaposition des vues et des légendes oblige à une lecture hâtive, à un travail d'attention et de mémoire fatigants.

Et d'autre part, l'écran supprime l'acteur, ne laissant subsister de sa personne qu'une ombre allant et venant sur la toile, des mouvements peu naturels.

En sortant d'une représentation cinégraphique, on a l'impression de s'être prêté à une fantasmagorie, et nullement d'avoir assisté à une séance artistique. Les événements se sont succédé sur un plan très exigu, et d'ailleurs dépourvu d'effet stéréoscopique ; on eût dit des scènes aperçues par la fenêtre, dans le lointain. Point de rythme normal, pas la moindre sensation de vie, de sympathie, rien de la magie des attitudes et des paroles, pour ajouter, à l'enseignement des yeux, celui des oreilles et de notre sensibilité générale.

Le manque de synchronisme et de proportion produit, au contraire, une impression d'invraisemblance : Un huissier vient remettre un pli, un domestique présente un plateau ; ils ont l'un et l'autre une vitesse d'automates à ressorts. — Une troupe défile si rapidement qu'un spectateur s'écrie : « Non, par exemple, on ne défile jamais à cette allure ! »

Plus choquante est la scène où l'on voit un baron s'éprendre d'une artiste dès qu'elle s'est montrée, courir lui parler au pied de la rampe, et, sans transition, apparaître tous deux en tenue de voyage côte à côte dans une limousine !... Déjà ! fait une spectatrice.

Les entrepreneurs de films agiraient sagement en respectant la vérité chronologique, qui est souvent la plus logique des vérités. Il faut intercaler des bouts de film *neutres*, espacer les phases d'une situation pour procurer l'illusion du temps. Cette illusion, on l'a au théâtre lorsque les machinistes modifient le décor ; nous *admettons* que, durant ce changement, un fait nouveau se prépare.

La précaution vaut la peine surtout si un intervalle de plusieurs années sépare les événements.

On éviterait des réflexions du genre de celle-ci : « *Elle a grandi vite* », en parlant d'une épouse qu'on venait de voir toute gamine.

La différence des physionomies aggrave l'invraisemblance, et cette succession rapide, ininterrompue de scènes alternant avec des légendes à lire et à retenir, cette attention visuelle qui ne peut se reposer un seul instant sur la perception auditive du soin de suivre l'intrigue, déterminent à la longue une sérieuse fatigue mentale, et des inconvénients pour les yeux.

Ceux-ci ont une tolérance physiologique sur laquelle doit se régler le déplacement du film, tant pour les vues que pour les lectures. Le temps de perception rétinienne est plus long que celui de l'oreille. Aussi comprend-on plus vite les personnages qui parlent en jouant.

Le Ciné parlant, s'il pouvait offrir un parfait synchronisme, serait une merveilleuse œuvre d'art. Il rendrait des services éminents, car il y a des scènes proprement cinégraphiques, non faites pour le théatre. C'est le cas d'un incendie sur un navire : affolement des passagers, remous des vagues éclairées çà et là par des débris enflammés, naufrage dans l'obscurité, puis arrivée des secours.

Jusqu'au jour où le Ciné parlant sera réalisé, l'écran n'éveillera pas plus d'intérêt qu'un album dont les feuillets seraient projetés en public. Sa valeur restera purement *pédagogique*. Il apporte, en effet, l'information, la preuve exacte et démonstrative, le document convaincant : explorations en pays lointains, tableaux de géographie humaine, chasses, courses, etc. Il ne vise que le fait isolé, simple, clair, et il le produit fortement. Il peut enseigner les divers temps d'une opération professionnelle, la décomposer, l'analyser pour la rendre intelligible et éducative. En accélérant ou ralentissant les gestes de l'ouvrier, de l'employé de bureau ou de magasin, et la cadence des exercices physiques, les attitudes dans le maintien, il en révèle le caractère ridicule avec une puissance qui porte à réfléchir. On rit, mais on se corrige ; on a compris que telle méthode est bonne, et telle autre mauvaise ; on rejette celle-ci, on garde celle-là. C'est le maître qu'on écoute le plus volontiers, parce qu'il est silencieux.

L'apprentissage des Arts et des Métiers, de la vie sociale et professionnelle, n'a point de meilleur levier pour commander l'esprit de la jeunesse.

Je voudrais que, dans nos écoles, cet usage des films pédagogiques, adaptés aux besoins de l'enseignement et de l'éducation, fût imposé par le Gouvernement, mais il y aurait à en surveiller la technique. Le film fera succéder les images à un intervalle n'excédant pas 5/100 de seconde, et reposera la vue, entre images différentes, par un intervalle de 7 à 8/100. Ce sont les durées respectives de l'impression rétinienne et de la perception différentielle. Elles pourraient être diminuées de moitié si l'on avait des films à fond jaunâtre ou *nuance paille*. Et il en résulterait un avantage incontestable pour la fatigue et l'acuité visuelle.

Il y a déjà longtemps que je montrai l'utilité du papier à teinte jaune dans la pratique scolaire (1908). Un fond blanc a toujours un reflet métallique qui trouble la vision. On le reconnaît chez les coiffeurs, que leur travail contraint à fixer des serviettes blanches, et chez les ouvrières du linge. Les yeux éprouvent un éblouissement et un effet d'asthénie extrêmement fâcheux. En augmentant le nombre des actes, en espaçant les scènes et abrégeant les entr'actes, on réagira contre ce danger, particulièrement grave dans le cas des myopes, exposés à ce qu'un effort d'attention prolongé hyperhémie la choroïde et amène le décollement de la rétine.

Les myopes sont nombreux dans les salles de spectacles et parmi les travailleurs de la pensée.

On aurait tort enfin de supposer que les leçons de choses du Ciné s'accommoderaient de l'immoralité ; que le silence dont il s'enveloppe la rendrait acceptable comme nous acceptons qu'une statue soit nue, un plâtre obscène.

A l'encontre de feu Bérenger, je ne trouve rien d'obscène dans les œuvres d'art. Mais ce n'est point de cela qu'il est question.

Le Ciné enseigne ; il doit donc s'interdire jusqu'à la moindre inconvenance.

Au reste, le grand public aime le beau ; il se lasse très vite du grivois et du débraillé ; il ne s'attend qu'à être instruit et amusé ; l'outrance le surprend et lui déplaît.

On ne songe pas assez qu'il n'est que les âmes molles pour se délecter aux faits-divers grossiers. Le Ciné s'efforcera d'élever le cœur et l'esprit de la foule, de les meubler d'idées, de sentiments humains ; il aura souci de ne point flatter la licence et la médiocrité, de ne jamais aggraver un défaut moral. Il ne faut pas que l'écran montre le locataire d'une chambre d'hôtel agenouillé devant la porte d'une chambre voisine ; qui regarde par le trou de la serrure, et recommence à toutes les portes, cherchant un rival pour l'assassiner. Le garçon de l'hôtel passe, et voyant ce manège, allonge un coup de pied à l'homme accroupi. Celui-ci se redresse, s'approche, et lui tend un billet de 50 fr. L'autre *aussitôt* de lui désigner l'huis convoité. C'est abominable de lâcheté, et cette volte-face soudaine est intolérable.

On dira que ces choses se voient dans la réalité. Possible. Mais doit-on prôner de telles palinodies, et les enlaidir par la rapidité du film? On n'oserait le soutenir.

Conclusions. Il y a donc au spectacle une vie qui, pour factice qu'on la suppose, n'est point détachée, isolée du milieu vivant ; qui agit sur lui et subit sa réaction ; qui l'émeut par l'ardeur des passions, la justesse des idées, la noblesse des sentiments, et par eux atteint et fait vibrer les ressorts les plus secrets de notre âme.

La réaction du spectateur dépend de ses propres dispositions et de la force du drame, accrue par le talent des acteurs. La résultante de ces influences mutuelles est une sorte de rêve qui soustrait un moment l'imagination au contrôle de la raison. Rêve

tant souhaité par l'auteur et ses interprètes, et auquel souvent on obéit complaisamment. Pourquoi marchander notre concours à l'illusion théâtrale quand le monde est peuplé d'illusions moins agréables?

Les gens cultivés s'y arrachent par un effort continu d'abstraction, de méditation, dont bien d'autres ne sont guère capables. Ici les sens ouvrent sur le domaine des réflexes, là sur celui des pensées lentes et mesurées. Le plaisir esthétique est pour les uns intime et profond ; il est superficiel pour les autres.

L'éducation artistique doit discipliner les sens et ordonner les mécanismes mystérieux du cerveau. Car cette gymnastique cérébrale profite à l'ensemble de l'économie, aiguise le pouvoir intellectuel, le discernement, enrichit la sensibilité de telle façon, que la personnalité humaine s'élève en valeur sociale. Le moindre événement alors l'affecte, lui donne l'énergie agissante ou résistante, tandis que sur les âmes frustes, il se heurte à une désespérante inertie.

Mais tous les spectacles n'opèrent pas cette transformation ascendante. Ceux du Ciné ne sauraient en avoir la prétention, que leurs moyens limités rendraient illégitime.

L'art intégral doit mettre en action l'être humain, avec ses ressources organiques et techniques, avec la réserve d'énergie radiante qui de lui s'étend aux spectateurs et les électrise.

La voix traduit d'exquise et irrésistible façon cette énergie intérieure ; elle est la forme sonore des vibrations nerveuses ; et ce que l'on désigne du nom de *timbre* représente cet état particulier de la vie autant que la conformation de l'appareil vocal.

Si belle que soit une pantomime, on éprouve à la longue le besoin profond d'une trêve à la monotonie du silence. La musique est un expédient, disons mieux : un adjuvant ; ce n'est pas assez. Une voix harmonieuse, juste, satisfait plus sûrement l'appétit esthétique.

De même, la poésie, les répliques ardentes ou spirituelles du drame l'emportent infiniment sur la beauté figée de l'écran.

Voltaire parlant de l'*Iphigénie* de Racine, cite et admire le passage où Clytemnestre, tombant aux genoux d'Achille, dit :

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

Et il ajoute : « O véritable tragédie ! Beauté de tous les temps et de toutes les nations ! Malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite ! »

Je pense comme Voltaire.

Veillons à ce que l'Art français, tout chargé de gloire, continue de régner sur les cœurs. Que la science lui apporte l'abondance de ses trésors, pour embellir le décor, nourrir le spectacle en ses moindres parties, lui conquérir ce domaine de l'illusion souverainement soumis aux influences nerveuses !

L'expérience du physiologiste fournira les précisions qui manquent à l'auteur et à l'interprétation: il sera le conseiller écouté pour indiquer la mesure et l'harmonie qui conviennent aux éléments du drame, le choix des acteurs, ou des candidats pendant la période des examens d'entrée et de sortie du Conservatoire. Il épargnera aux débutants les regrets et les déceptions, il saura guider les carrières selon les aptitudes.

Le génie, artistique ou scientifique, veut l'effort constant, régulier, méthodique.

Je ne comprends pas les dramaturges qui négligent cette loi ; qui travaillent médiocrement leurs ouvrages, à l'heure où il apparaît que c'est un devoir social d'élever le populaire vers le Beau, de lui faire sentir les joies ineffables d'un Art supérieur.

Je ne comprends pas que le Temple du Goût ne soit point fermé à ces pillards, et qu'une Divinité jalouse n'exige pas, comme autrefois pour le service du Tabernacle, des prêtres sans défaut.

La sévérité du Ciel me plaît davantage que ses accomodements.

Jules Amar.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES HINDOUES

Il n'y a pas d'institution constitutionnelle en Grèce, à Rome et dans l'Europe du moyen âge et de l'ancien régime qui n'ait eu sa réplique aux Indes pendant l'époque contemporaine de la période européenne de Périclès à Dante.

Voyons la direction impériale du *sarvabhauma* (c'est-à-dire, l'empereur du monde, le *dominus omnium*). De Candragoupta Maurya

(340 avant J.-C.) à Koulottounga le Caloukya-Cola (1086 après J.-C.), les Indes virent le développement des institutions centralisatrices, par exemple, le cadastre, le recensement, la hiérarchie des tribunaux et des intendants, et l'organisation stratégique en matière de fortification, par lesquelles l'unification bureaucratique et la *pax sarva-bhaumica* (la paix universelle) furent achevées par les Dioclétien et les Richelieu hindous.

L'Université de Nalanda fut fondée pendant le cinquième siècle et exista pendant sept cents ans. Itsing, le savant chinois, remarqua huit bâtiments et trois cents appartements. Il y avait cinq mille étudiants à cette institution de l'instruction publique. Tous les membres de l'université recevaient leur chambre, leur nourriture, et leurs médicaments gratuitement. L'enseignement ne leur coûtait rien. Deux cents villages constituaient les dotations gouvernementales et populaires pour soutenir cette école supérieure.

Dans l'Inde du Sud, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, une Académie des lettres, dénommée le *Tamil Sangam*, est devenue fort célèbre à Madura. Elle était constituée de quarante-neuf membres qui avaient organisé cette société dans le but d'empêcher la croissance des mauvaises herbes littéraires. En vérité, Richelieu était devancé aux Indes.

A Vesali, dans l'Inde orientale, il y eut une société ecclésiastique (*samgha*) dont les membres créèrent quelques pratiques, une dizaine précisément énumérées, qui étaient fort hérétiques, c'est-à-dire contraires aux coutumes reconnues par la tradition bouddhique. En 387 avant J.-C. on demanda l'examen public des dix pratiques. Le cas fut jugé par un conseil de neuf personnes, l'une d'elles, Ajita, étant le président. Cette cour d'*oubbahika* (tribunal du jury) prononça le verdict contre les pratiques.

Le jugement par le jury était très commun dans la vie publique hindoue. Selon l'*Arthacastra*, « la science de la politique », de Kaoutilya, le ministre des finances (environ 300 av. J.-C.), les conflits concernant le sol furent jugés par les chefs du voisinage pendant l'époque Maurya. Et si l'opinion des anciens ne réalisait pas l'unanimité, celle de la majorité réglait le cas.

Le principe du jury est déclaré par Çoukra dans son *Viti-sara*, « le Digeste de la politique » (environ 800 après J.-C.) de la manière suivante : « Les personnes qui demeurent à la campagne ou au bois doivent être jugés par leurs camarades, les marchands par leurs égaux, et les soldats par eux mêmes. » De plus, nous lisons le principe local que « dans le village il faut examiner et juger les disputes avec le concours des personnes qui habitent là, c'est-à-dire, par les voisins. » Quant aux tribunaux des villes, Çoukra considère les hommes d'affaires les plus qualifiés pour fonctionner comme membres du jury.

Le *Maha-vagga*, « la grande collection de statuts » (environ 300 av. J.-C.) est très précisément opposé aux « congrégations imparfaites ». On lit dans ce texte le principe suivant : « Si quelque résolution officielle est prise par une assemblée incomplète, elle doit être considérée comme illégale, et donc ne peut pas être considérée comme acquise. Parmi telles résolutions illégales se classent celles prises en une séance où le nombre des membres n'est pas suffisant, en une séance où un seul membre prononce l'expulsion ou le boycottage contre un ou plusieurs autres membres de l'association, etc.

Dans le *Coulla-Vagga* (la petite collection de statuts) trois méthodes du scrutin sont décrites : la méthode secrète, la méthode du chuchotement, et la méthode ouverte. Au lieu du bulletin de vote moderne les Indes anciennes ont vu la coutume de la déclaration de voix par des petites baguettes (*salâkâs*) colorées. Chaque couleur représentait un avis distinct. La personne chargée de la collection des baguettes expliquait aux membres de l'assemblée : « Cette couleur ci indique telle et telle opinion, celle-là indique telle et telle autre. Prenez celle que vous voulez, et ne la montrez à personne. »

Les fondateurs du *samgha* ecclésiastique ont vraiment suivi la politique qui a réglé la vie publique dans les États républicains (*ganas*) et dans les corporations (*crenis*) etc. de l'Inde contemporaine.

Les groupements économiques (*çrenis*) étaient dirigés par des conseils de deux, trois, ou cinq personnes. Ils discutaient leurs affaires dans l'assemblée (*sabha*). Comme les institutions publiques ces *çrenis* pouvaient faire un *samaya* (contrat) avec les individus ou les autres corporations. Les lois de l'État reconnaissaient les contrats entre les *çrenis*, également ceux entre les individus.

Les membres nouveaux avaient la juridiction sur les fonds et étaient encore responsables pour les dettes anciennes. Ils pouvaient hériter même du bénéfice spirituel que les membres anciens

avaient obtenu de leurs services religieux d'autrefois.

La procuration pouvait être conférée par les *çrenis* à un de leurs membres qui était donc autorisé à les représenter au palais de justice et aux autres bureaux publics. Les groupements économiques étaient, à tout prendre; dans leur constitution complètement des « personnes immortelles » ou des corporations qui possèdent l'esprit de l'unité et règlent les diverses fonctions et fonctionnaires selon la manière d'un organisme vivant.

Les çrenis ont cherché à régler le nombre des apprentis et les heures du travail. Pendant les fêtes, les réunions sociales, les processions, etc., chaque corps exposait ses drapeaux qui représentaient les outils de son propre métier.

Les souverains traitaient les *jetthakas*, les doyens des corporations, comme représentants du peuple organisé fonctionnellement. On lit dans les *Jatakas* (environ 300 av. J.-C.) que le peuple était approché par les rois par l'intermédiaire des corps. Le conseil des chefs des *çrenis* était un facteur que les souverains estimaient nécessaire pour voter les impôts sur les marchands, les industriels, et les paysans.

Les corporations avaient leurs propres tribunaux. Les marchands, les industriels, et les paysans bénéficiaient ainsi du droit d'être jugés par le jury de leurs égaux.

De pareille valeur constitutionnelle était le droit législatif des *çrenis* Gautama (environ 300 av. J. C.) Manou (environ 150 après J. C.), Brihaspati (environ 500) et autres juristes nous enseignent que l'État reconnaissait les lois de leurs métiers respectifs quant aux cultivateurs, artistes, troupes de musiciens, prêteurs d'argent, etc., et même aux voleurs.

Les *çrenis* possédaient aussi le pouvoir administratif, et celui-ci était presque complètement indépendant de l'État. Yajnavalkya (environ 350 après J. C.), Katyayana, et Mitra Misra disent que le président pouvait être puni par les sociétés économiques sans sanction du gouvernement. Brihaspati dit que les membres coupables pouvaient être boycottés, exilés ou autrement châtiés par le *sabha* assemblée du corps de métier.

En somme, le *svarâj* des *çrenis*, c'est-à-dire, le gouvernement de leurs affaires par eux mêmes, était essentiellement analogue sinon pareil au *Liber burgus* de Florence, Cologne, Paris, Londres etc., du moyen âge tant que ces privilèges municipaux restaient sous l'activité politique des corporations économiques.

Parmi les institutions constitutionnelles de l'Inde, les *sabhas* occupent une place prépondérante. Il y avait des *sabhas* municipaux, et nationaux, correspondant à l'extension territoriale des pouvoirs gouvernemental et administratif.

Les ordonnances locales du gouvernement autonome de l'Inde Cola (900-1300 ap. J.-C.) prescrivaient que les membres des comités devaient avoir moins de 75 et plus de 30 ans. Deux conditions étaient par ailleurs réclamées pour être admis au *pancayat* (littéralement, le gouvernement par les cinq, c'est-à-dire, par une réunion d'hommes compétents). Premièrement, il fallait posséder plus d'un quart de *veli* (5 arpents), c'est-à-dire, 1 arpent 1/4 de terre soumise à l'impôt. En second lieu, il fallait vivre dans une maison bâtie sur son propre domaine.

Deux catégories de gens étaient déclarés inéligibles : ceux qui avaient été membres des conseils mais avaient manqué à leur tâche; ceux qui étaient coupables de graves péchés. Enfin, une coutume constitutionnelle importante excluait ceux qui avaient fait partie du comité pendant trois années précédentes.

Les fonctions et les pouvoirs des *svarajes* de l'Inde médiévale n'étaient aucunement d'ordre secondaire. La responsabilité qu'assumait la population agricole — paysans, pasteurs, ouvriers, artisans et prêtres — était grande en vérité. Au XI^e^ siècle les communes rurales de Ceylan avaient à connaître des meurtres et des vols, et siégeaient à cet effet. Elles avaient qualité pour infliger des amendes et punitions aux délinquants et criminels. Par ailleurs elles étaient responsables de l'exécution des décrets promulgués par « Sa Majesté le Roi en son Conseil. »

Les *pancayats* de l'Inde du Sud étaient propriétaires absolus des terres des villages, avec droit de propriété sur les terres nouvellement défrichées. Ils pouvaient infliger une amende, en cas de faute, aux « grands hommes de l'année », c'est à dire aux fonctionnaires élus par leurs communes. Ils recevaient des dépôts d'argent et des dons de terres pour des œuvres charitables et administraient ces legs par l'entremise de commissaires spécialement nommés à cet effet chaque année. Ils percevaient tous les impôts, avaient le droit d'exonérer entièrement des villages et au besoin pouvaient exempter des cultivateurs des redevances établies par la coutume.

La municipalité de Patalipoutra sur le Gange, la Rome des Hindous, était réglée quasi comme

une grande ville moderne. Selon Mégasthènes, l'ambassadeur grec (300 av. J.-C.) dans l'empire Maurya, les pères de la cité étaient au nombre de trente. Dans leurs fonctions collectives ils prenaient en charge non seulement leur département spécial mais aussi des affaires d'intérêt général, telles que la réparation des édifices publics, la réglementation des prix, l'entretien des marchés, des ports et des temples.

La responsabilité du *nàgaraka* (maire) et du conseil urbain de cette Rome indienne était lourde. Car Patalipoutra aux IIIe et IVe siècles avant J.-C. était la plus grande ville du monde. Elle couvrait une superficie plus de quatre fois égale à celle de l'Athène de Périclès et de la Rome d'Auguste, les plus vastes cités de l'ancienne Europe. Son périmètre total était d'environ 21 milles et demi, c'est-à-dire, presque le double de celui de la Rome d'Aurélien.

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne il y avait « cinq grandes assemblées » dans les royaumes de Cera, Cela, et Pandya dans le Sud même de l'Inde. L'assemblée des « représentants du peuple » sauvegardait les droits et privilèges populaires. L'assemblée des prêtres dirigeait toutes les cérémonies religieuses. L'assemblée des astrologues était chargée de fixer les époques propices aux cérémonies publiques et de prédire les événements importants : elle correspondait ainsi au collège des augures romains. Enfin l'assemblée des ministres surveillait le fonctionnement de la justice et les finances publiques. Chacune de ces assemblées avait un siège spécial dans la métropole pour se réunir et expédier ses affaires.

Un exemple du *pratijna*, promesse, vœu ou serment fait par les Rois hindous au peuple nous est donné dans l'*Aitareya Brahmana* : « Puis-je, si je vous opprime, être privé de mon ciel, de ma vie et de ma descendance, quelque bien que je puisse avoir fait entre la nuit où je suis né et la nuit où je mourrai. » Et le *Mahabharata* rapporte ainsi le serment, dans sa forme traditionnelle, prêté par Prithou, fils de Vena : « Je regarderai toujours le *bhauma* (la patrie) comme le Brahma (le Dieu suprême). Et ce qui sera prescrit comme loi d'après la considération du bien public, je m'y conformerai sans hésiter, ni suivre jamais mon propre bon plaisir. » De cette manière un *samava* ou convention était conclu entre le roi et le peuple, et la non-exécution du *pratijna* équivalait à la violation de ce contrat politique. Dans l'histoire hindoue, il y a plusieurs exemples authentiques de la déposition du roi par le peuple et d'élection populaire.

Or, les résultats obtenus par les Hindous dans le travail démocratique ne se bornent pas exclusivement aux institutions monarchiques. Les constitutions furent diverses. L'histoire nous montre à trois époques des Etats (*ganas*) complètement non-monarchiques ou républicains, dont il est possible de mentionner au moins 25 spécimens.

Nous commençons à l'époque la plus récente (150 av. J.-C.-350 ap. J.-C.). Les Yaoudheyas du Penjab, à leur grande époque avaient la renommée « de héros parmi les Kshatriyas » c'est-à-dire, des hommes les plus courageux et les plus puissants. « Ils avaient démontré leur valeur militaire quand les nations organisèrent la résistance contre l'invasion du Grec Alexandre.

Au sud des Yaoudheyas, entre les fleuves, le Cambal et le Betwa, il y avait les territoires des Malavas. Pendant le premier siècle après J.-C. ils entrèrent en guerre d'agression contre les Outtamabhadras qui étaient les feudataires du Satrape Nahapana. En conséquence les Malavas eurent à subir une expédition de représailles du général Oushavadata qui était envoyé contre eux par le Satrape.

Ces dernières républiques de l'Inde n'étaient pas une nouveauté, ni des caprices de la nature, pour ainsi dire, sur le sol hindou. Elles continuèrent véritablement l'héritage politique de leurs grandes devancières.

Les soldats d'Alexandre (324 av. J.-C.) considéraient Patala comme la Sparte des Indes. C'était une grande ville au sommet du Delta de l'Indus. Dans cette communauté, comme nous l'enseigne Diodore de Sicile, le commandement des affaires militaires était confié à deux rois héréditaires qui représentaient deux familles différentes tant que le Conseil des anciens gouverna l'État entier avec l'autorité suprême.

Les Arattas sont appelés bandits par Justin, l'historien latin, et le *Mahabharata* aussi les condamne pour leur brigandage. Mais ils se trouvèrent être militairement des alliés très efficaces de Candragoupta Maurya quand il dirigea les guerres victorieuses contre les Macédoniens et les Gréco-Syriens.

Deux autres républiques frappèrent l'imagination des Grecs d'une manière intéressante. Ces *ganas* étaient dénommés les Mallois (Malavas) et les Oxydrakais (Kshoudrakas).

Comme les Athéniens et les Spartiates de la Grèce ancienne ces nations avaient toujours

l'habitude de se battre entre elles. Cependant, Alexandre avait compté sur une opposition formidable de leur part. Car, tandis qu'approchait l'heure comparable dans les annales hindoues à l'invasion de la Grèce par les Perses, les Malavas et les Kshoudrakas cessèrent leurs désastreuses luttes intestines. Ils décidèrent, comme dit Diodore, d'oublier les inimitiés anciennes et d'organiser une entente contre l'étranger.

L'alliance fut cimentée par de nombreux mariages entre les deux races. Il y eut un échange de dix mille fiancées.

L'armée unie de cette entente comprenait 90.000 hommes d'infanterie, complètement équipés, 10.000 de cavalerie, et environ 900 chars de guerre.

Comme les républiques grecques que Philippe de Macédoine réussit à anéantir autant par des intrigues et des subornations que par la guerre ouverte, ces *ganas* hindous furent vaincus par Candragoupta Maurya, le monarque impérialiste, surtout à cause de leurs conflits et de leur corruption.

Ce groupe des républiques représentait évidemment la survie d'un type de constitution politique qui exista çà et là dans le monde hindou, au moins dans les vallées de l'Indus et du Gange (600-450 av. J.-C.).

Câkya, le Bouddha, était, comme son nom l'indique, un citoyen de la république des Sakiyas. Son père Souddhodana et son cousin Bhaddiya furent élus plusieurs fois présidents de l'Etat. La tradition vulgaire qui déclare que Cakya renonça à sa qualité de prince est fausse, parce qu'il n'était pas du tout le fils d'un roi mais seulement celui d'un chef d'État populaire.

Les Sakiyas étaient au nombre d'un million. Leur territoire s'étendait presque sur 50 milles de l'est à l'ouest et environ 30 ou 40 milles au sud du pied des monts Himalayas. Ils dirigeaient leurs affaires juridiques et administratives en assemblée publique. L'hôtel de ville à Kapilavastou était dénommé *santhagara*, où avait lieu les séances du Conseil. Il y avait de tels *santhagaras* centres civiques du peuple dans les autres villes de la nation.

La république des *Vajjis* était un des Etats-Unis des Indes anciennes. Elle se composait de huit nations qui avaient été auparavant distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Cet Etat fédéral avait sa métropole à Vesali.

L'assemblée générale de ce *gana* semble avoir eu un grand nombre de membres. Les conseillers sont conventionnellement portés au chiffre de 7707 dans les *Jatakas* (par exemple, le *Coulla-Kalinga*, et l'*Ekapanna*). Evidemment, comme dans le Sénat de Sakiyas « les jeunes et les vieux » entraient dans le conseil vajjien.

Le cabinet ou « Conseil des ministres » de cette grande assemblée populaire était bien un corps maniable au point de vue du nombre. Il se composait de neuf personnes qui, sous le titre de *gana-rayana* (le chef ou doyen de la république) représentaient l'État entier.

L'*Allhakatha* décrit le système de l'investigation des crimes et de leur punition dans la fédération des Vajjis. Pour être condamné comme criminel l'accusé devait à l'unanimité être déclaré coupable par sept tribunaux de la hiérarchie. Mais s'il était jugé innocent chaque Cour pouvait l'acquitter indépendamment.

L'administration des collectivités rurales dans ces républiques n'était pas le monopole du sexe masculin. L'arrangement des jardins, l'édification des salles de réunion, des maisons de repos, des réservoirs, etc., et la construction des routes et leur réparation étaient entrepris par les hommes et les femmes en conseil commun.

Pour instituer des comparaisons sociales, économiques, juridiques et administratives entre l'Asie et l'Europe anciennes, il faut se tenir à l'écart des conditions de la vie politique d'aujourd'hui, qui s'est développée depuis la révolution industrielle produite par la machine à vapeur. Il faut ensuite analyser objectivement les faits de l'histoire des institutions orientales comme Guizot a travaillé celles de l'Europe. Et alors il faut amener ces faits asiatiques en liaison avec les divers événements du développement européen, l'époque avec l'époque, l'étendue avec l'étendue, et l'institution avec l'institution. Dans l'intérêt de la vérité et de la science on a besoin d'examiner l'Orient et l'Occident « sous les mêmes conditions de température et de pression. »

Par l'application de cette méthode les savants arriveront à la conclusion assurément curieuse qu'il n'y eut pas entre l'Orient et l'Occident la différence dont parlent les écrivains traditionnels. Et si cette indication est juste, la philosophie comparée a besoin d'un remaniement tout à fait radical.

Benoy Kumar Sarkar.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ÉDOUARD SCHURÉ

Édouard Schuré, qui est salué comme un des plus robustes porte-étendards de l'esprit celte, est un Alsacien, un montagnard des Vosges. Il y a une prédestination des noms. Les Anciens la reconnaissaient en disant : « Les noms sont les compléments des hommes. » Schuré est une forme francisée de l'allemand Schürer, qui signifie « celui qui attise le feu ». Jamais peut-être un nom ne compléta plus exactement un homme. L'œuvre d'Édouard Schuré fut d'attiser le feu de l'esprit dans la nuit du siècle.

Chacun de nous vient en ce monde remplir une mission. S'il en était autrement, ceux-là auraient raison qui estiment la vie une dérision. Si l'on en croit les Mystiques et les Voyants, chacun de nous, si modeste semble-t-il, ou si humble, apporte un message de l'infini. Quelque jour, ou plutôt hors des jours, un ange terrible nous demandera compte de ce message. Il nous demandera ce que nous avons brodé sur la trame de notre vie. Je crois qu'Édouard Schuré pourra répondre en toute sérénité. Il a rempli sa mission qui était de dévoiler, ou plutôt de révéler, devant les yeux gênés de ceux qui habitent le temps, l'ange de la spiritualité éternelle. Il apportait un message de Lucifer.

Sous quelle forme ?

Il employa les formes littéraires les plus diverses : le poème, le roman, l'essai, l'étude de l'art, le théâtre. Mais toujours et avant tout il insuffle la vie lyrique aux créatures de son drame comme aux idées perçues par son esprit, aux visions saisies par son œil intérieur. C'est un visionnaire lyrique. Aux regards de l'avenir, il aura la gloire d'avoir été le mainteneur de la spiritualité dans l'atmosphère épaisse du siècle le plus sinistrement matérialiste. Or, ce siècle aima ceux qui étaient à son image, ceux qui flattaient ses instincts et ses illusions en phrases séduisantes, en périodes berceuses. Il s'écarta avec un certain effroi de ceux qui lui présentaient de plus altiers flambeaux.

Je ne voudrais pas me laisser aller à médire de mon temps. Notre temps, nous sommes trop en lui pour pouvoir le juger. On ne peut juger que le passé, et toujours les hommes ont eu des paroles amères pour leur époque. Ainsi, tandis que nous considérons le XIII^e^ siècle comme une époque de foi, nous pouvons lire couramment dans les écrivains du XIII^e^ des phrases de ce genre « : Aujourd'hui, on a perdu la foi. » Nous considérons la renaissance italienne comme une période de bel épanouissement de l'art. Léonard de Vinci, sur son lit de mort, à Amboise, déclarait : « J'ai fait ce que j'ai pu. J'aurais fait mieux si j'avais vécu en un temps plus favorable. » Et Michel-Ange écrivait dans ses lettres : « Nous vivons en un temps bien mauvais pour les artistes. »

Edouard Schuré aura eu la joie de constater qu'il a exercé une influence sur son temps, depuis qu'il écrivit celui de ses livres qui pénétra le plus profondément dans le public : *Les Grands Initiés*. Or, ce livre fut pour Schuré un point de départ. Il est le point où sa carrière d'écrivain se scinde en deux parties.

Et comment, dans cette recherche de soi-même qui est pour nous la grande affaire, est-il arrivé à la crypte où vit la parole flamboyante des grands Initiés ?

Un coup d'œil sur son développement intellectuel.

Enfant rêveur, il perd sa mère à quatre ans. Il grandit à Strasbourg dans l'atmosphère pesante du luthéranisme, opprimante pour des poumons avides de l'air libre des sommets. Il est né en Alsace, sur une terre où s'étreignent en lutteurs deux esprits opposés, l'esprit celte et l'esprit germain. Son adolescence comprimée, puis sa jeunesse libérée se pénètrent des deux civilisations, la française et l'allemande.

A cette époque existait une Allemagne non prussifiée. Il y avait l'Allemagne de Khunrath et de Tauler, de Jacob Boehme et de Novalis, de Gœthe et de Jean-Paul. Mais en Alsace, l'esprit celtique, épars dans le monde entier bien que plus répandu en France, cet esprit celtique si reconnaissable, a une part d'expansion, et plus tard, quand il étudiera les *Grandes Légendes de France*, Schuré le retrouvera dans la légende de Sainte-Odile.

A 21 ans, Schuré, orphelin, se marie. Il a rencontré en la sœur d'un de ses amis la compagne admirable de sa vie, dont il pleure la disparition toute récente. L'écho de ses sentiments se retrouve dans les vers qu'il a dédiés à celle qu'il nomme *sa sœur gardienne*.

Puis il cherche la voie de son esprit. Il commence par étudier les *lieder* allemands, car la musique l'attire autant que la littérature, et il écrit une *Histoire du lied* qui est son premier livre.

Mais avant qu'il fût terminé, Schuré avait fait une rencontre qui bouleversa son être et sa pensée. En 1865, à Munich, grâce à l'avènement d'un jeune roi de féerie, on représente au théâtre l'œuvre d'un musicien partout décrié, *Tristan et Iseult*, de Richard Wagner. Schuré entend cette musique de feu. Il sort de la salle bouleversé, transporté. Des

horizons lointains, surchargés d'ardeurs s'ouvrent soudain à son esprit envahi. Il écrit une lettre frémissante au musicien partout raillé. La représentation a été un échec terrible. Wagner lit au jeune roi de féerie cette lettre d'un jeune inconnu et ajoute : « Vous voyez qu'il y a des esprits qui me comprennent. Tout n'est pas perdu.

Dès lors, Schuré se jette éperdument dans cette tempête qu'est l'œuvre wagnérienne, et il écrit sur cet art alors incompris deux livres d'enthousiastes commentaires, *Le Drame musical* et *l'Histoire du Drame musical*.

Il nous arrive quelquefois de rencontrer une œuvre ou un être qui projette de soudaines fulgurations aux ténèbres de nous-mêmes. Ces rencontres sont écrites au livre de nos destinées. Schuré rencontra successivement les deux porteurs de flambeaux éclairant sa vie intérieure et sa route dans le monde de l'art. Le premier fut le drame wagnérien ; le second, plus impérieux encore, et décisif, fut une femme.

En novembre 1871, il est à Florence, évoquant les grandes ombres, Dante, Léonard, Michel-Ange. Une amie de Wagner le présente à une Grecque dont le salon accueille l'élite de Florence, Mme Margherita Albana Mignaty.

Oui, il y a des rencontres fatidiques. Près de six siècles auparavant, sur le pavé de cette même Florence, un jeune étudiant vit passer une fillette. Il regagna sa cellule, dans une exaltation encore inconnue, et il écrivit : *incipit vita nova*, une vie nouvelle commence. La fillette se nommait Béatrice Portinari ; l'étudiant de 26 ans se nommait Dante Alighieri.

Dans le salon florentin, le jeune Édouard Schuré avait trouvé l'inspiratrice. Dans son livre, *Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs*, il devait plus tard présenter un portrait de cette femme supérieure qui lui indiqua le flamboiement voilé de la lumière ésotérique. Elle lui montra la voie définitive de son esprit. En 1881, Édouard Schuré, tout prêt à y marcher jusqu'au plus lointain, conçut l'idée de l'œuvre qui ouvre la seconde phase de sa vie intellectuelle. Ce livre, *Les grands Initiés*, qui parut en 1889, devait se répandre lentement, mais sûrement, et obtenir un retentissement considérable.

Mais on n'accède pas à la lumière de la lampe d'Eleusis sans avoir traversé des salles ténébreuses, des corridors où l'atmosphère épaisse et lourde oppresse la poitrine. Les longues études, qu'entrecoupent les phases de découragement et de doute, les patientes méditations souvent désespérées, les angoisses de l'esprit, les amertumes du cœur, il faut avoir connu tout cela. Il faut avoir, dans le secret des nuits solitaires, mangé le tambour et bu la cymbale.

Un livre avait aidé Schuré dans ses études, un livre extraordinaire : *La Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. Certes, Saint-Yves d'Alveydre sera un jour considéré comme l'un des plus grands esprits du XIXe siècle. La somme de ses connaissances était prodigieuse, et sa parole découvrait sur tout sujet les plus magnifiques aperçus. J'eus l'occasion d'entendre les causeurs les plus réputés de notre temps. Il en est deux qui m'ont laissé un souvenir merveilleux : Villiers de l'Isle-Adam et Saint-Yves d'Alveydre.

Les grands Initiés sont le livre d'Édouard Schuré, qui a eu le plus de lecteurs et le plus d'influence. Il en est à sa 69e édition, et il a été traduit à peu près dans toutes les langues. C'était son œuvre de début dans sa voie enfin trouvée. Et depuis, l'auteur a entassé les œuvres avec plus de puissance et plus d'autorité. Près d'un quart de siècle plus tard, il donnait à ses *Grands Initiés* une réplique magistrale, *l'Évolution divine*, ou tout au moins la première partie de cet ouvrage, qui va *du Sphinx au Christ*. Il nous donnera plus tard la seconde partie qui va *du Christ à Lucifer*. Ce sera le couronnement de son œuvre.

On peut remarquer dans l'œuvre de Schuré, dont la variété peut être ramenée à une sûre unité, qu'il y a presque toujours deux ou trois livres qui se correspondent, qui se complètent l'un l'autre. C'est par la vision directe, par l'œil intérieur de l'esprit que Schuré a conçu et suivi la marche sur la planète des grands Initiés. Plus tard il est allé interroger, sur le sol où s'appuient leurs assises, les sanctuaires où furent conservés leurs enseignements, où nous pouvons croire entendre frémir encore l'écho de leurs mystérieuses paroles. Et il a écrit *Sanctuaires d'Orient*. L'Égypte, la Grèce et la Palestine lui ont murmuré, dans les brises ardentes encore du passé, les souvenirs des messagers divins.

Les grands Initiés furent pour Schuré un point de départ. Ils ouvrirent au penseur lyrique de hautes portes lumineuses. Ils en ouvrirent à nombre de lecteurs. Ce livre heurtait à la fois les représentants officiels des deux formes équivalentes de la pensée esclave : d'une part le grossier matérialisme de la science dite moderne, d'autre part l'étroitesse des sacerdoces qui n'entendent plus la voix vivante enfermée dans leurs symboles. Il a ramené dans les prairies éternelles nombre de ceux qui en avaient désappris le parfum.

Avec *Les Grands Initiés*, Édouard Schuré a conquis les ailes lyriques. Dès lors, il prendra de successifs essors. Successivement paraissent les poèmes

de la *Vie mystique* et de l'*Ame des temps nouveaux*. Les vers de Schuré sont moins connus que sa prose. C'est, en nos temps, le destin des écrivains, d'être classé dans une catégorie avec défense d'en sortir.

Et pourtant celui-ci n'obéit pas à cette factice défense. N'a-t-il pas approché l'ange rebelle ? Il écrit des romans pensifs et illuminés, comme *le Double*, *la Prêtresse d'Isis*, *la Druidesse*, des romans dans lesquels le monde invisible épand son atmosphère sur le sol où s'agitent les hommes.

Et cette atmosphère où l'âme humaine respire à l'aise, vous la sentirez dans les drames que Edouard Schuré a publiés, et qui ne furent pas tous éclairés des feux de la rampe, à notre époque où le théâtre industrialisé a laissé choir dans la boue de la rue l'or de son antique mitre sacerdotale. Dans son théâtre, Schuré a livré à la péripétie dramatique quelques-unes des figures dont il a subi l'attirance. Si Lucifer n'est pas une créature de stature humaine, du moins a-t-il sur cette terre une postérité symbolique. Léonard de Vinci, ce « miroir profond et sombre », selon Baudelaire, n'est-il pas, lui aussi, un fils de Lucifer ! Cette grande figure a passionnément appelé Schuré, qui l'a campée dans un chapitre de ses *Prophètes de la Renaissance* et dans les grandes draperies du drame.

Les figures de l'histoire ou de la légende qui ont attiré Schuré sont celles où se manifeste cette âme songeuse et véhémente qu'est l'âme celtique. Dans *les Grandes Légendes de France*, auprès du mont qui s'élance des flots pour élever vers le ciel le sanctuaire de Saint-Michel, du bel archange solaire qui est le même sous le nom d'Apollon ou sous le nom de Michaël, il évoque la plus caractéristique figure où s'incarne le génie celtique, l'enchanteur Merlin. Et le Merlin de Schuré est bien à lui. La légende veut que Merlin ne soit pas mort. Il est quelque part endormi, attendant les jours fatidiques. Sa harpe, l'heptacorde magique, repose dans la grotte de Fingall. Que l'homme capable de l'émouvoir aille l'y chercher ! Elle vibrera sous les doigts d'un maître.

Merlin est le fils d'un incube et d'une nonne. C'est que le génie chez l'homme a sa double source dans le monde démoniaque et dans le monde divin. Merlin est de la postérité de Lucifer. Et tout à l'heure, j'ai appelé Schuré l'annonciateur de Lucifer. En effet, sa tendresse est acquise à l'ange rebelle. Vous le verrez se pencher curieusement, amicalement, vers ses descendants, les précurseurs, les révoltés, les méconnus.

Qui donc est Lucifer ? Gardons-nous de le confondre avec Satan ; il n'a rien de commun avec le démon. Lucifer est l'ange rebelle, le héros cosmique de l'individualité. Aux termes de la Promesse du Christ, Lucifer sera réintégré dans sa gloire. Cet ange porte-lumière, les Grecs le nommaient Prométhée, le porteur-du-feu. Son nom diffère selon chaque qabbale, mais sa personnalité transparaît dans les mythes de toutes les races.

Au dire de la légende celtique, quand Lucifer fut précipité du ciel aux profondeurs de l'abîme, une émeraude de sa couronne tomba sur la terre. C'est dans cette émeraude que fut taillé le Saint-Graal, le vase sublime où fut recueilli le sang de Jésus-Christ qui s'y transsubstancie en vin, ce vin par lequel la symbolique unanime, en Orient comme en Occident, désigne l'initiation aux suprêmes arcanes. Sur ce vase sublime, un mot fut écrit par la main même de Jésus-Christ ressuscité. Quelles mains, aujourd'hui, pour la fin des temps, sauvent le vase sacré ? Ici nous nous arrêtons aux portes du secret.

Et nous saluons en Schuré l'un de ceux qui auront de toute la générosité de l'âme, de tout le courage de l'esprit, de toute l'intuition du cœur évoqué, pour les hommes de nos temps épais, la vivifiante beauté du vase sacré.

Victor-Emile Michelet.

UN AMI NORVÉGIEN DE LA FRANCE

Qui dit « Norvégien » dit : ami de la France, n'est-il pas vrai? Les Norvégiens aiment à rappeler que les trois couleurs de leur drapeau, empruntées il y a bientôt cent dix ans au drapeau français, sont le symbole de cette amitié. Nous en avons des preuves nombreuses, la plupart aussi discrètes que touchantes. Dans le vaste patrimoine français, dans le Panthéon de nos gloires, chacun choisit l'objet de son culte. Tel disciple de Montesquieu et de Comte, encore inconnu chez nous malgré son génie d'historien (1) a été longtemps l'interprète le plus fidèle et le plus pénétrant de notre pensée. Tel autre travaille aujourd'hui dans l'ombre vivante de nos cathédrales et se cherche lui-même en cherchant le secret des vieux artistes. Celui-là a choisi pour maître Gambetta : celui-ci Pierre l'Ermite et Jeanne d'Arc. Ce dernier précisément, le colonel Henrik Angell, mort au cours d'une tournée de conférences consacrées à la France, après avoir usé ses forces à notre service, est

(1) Ernst Sars.

une figure fièrement originale, l'une des plus attachantes parmi tous les étrangers qui se sont dévoués à notre cause. Son exemple montre quel feu peut couver dans certaines âmes du Nord et quel élan chevaleresque les amène à nous.

*
* *

Henrik Angell était entré dans l'armée norvégienne à vingt ans. Si, pour certains peut-être, le métier des armées est une carrière, pour lui c'était une vocation et sa vie d'officier fut un apostolat. Il nous apparaît à ses débuts comme un Nansen plus enthousiaste, moins impérieux, avec une flamme dans ses yeux bleus, l'amour du risque et une faim d'action héroïque, qui s'exerça d'abord à la conquête de l'âpre nature norvégienne. Dans cette nation pacifique, la mer et la montagne restent de grandes maîtresses des vertus guerrières. Il faudrait pouvoir raconter plus au long comment le jeune capitaine Angell jugeait de son devoir de faire chaque année, seul, au cœur de l'hiver, la traversée de la grande montagne, — ou comment, officier topographe chargé de relever certains îlots de la côte, il voyageait dans la tempête, chavirait, nageait des heures et reprenait son travail, inscrivant à son actif des exploits obscurs dont s'enorgueillirait un récit d'explorateur. Mais pour Angell, cette lutte avec une terre qu'il aimait n'était qu'une épreuve, une préparation. S'il se plaisait aux sports et au risque, c'était pour mettre un corps alerte et fort au service d'une âme libre, d'une volonté tendue, d'un idéal auquel il sacrifiait tous les jours en silence : l'idéal de la patrie norvégienne.

Or c'est ici qu'apparaît le drame de sa vie.

Il se trouvait être officier à une époque de défaillance. De 1880 à 1900, la Norvège a négligé sa flotte et son armée. D'autres pays ont connu cette éclipse. Les tâtonnement du régime démocratique, les mirages du pacifisme ne rendent pas très facile la surveillance attentive de tout le patrimoine national et la préparation d'un avenir plein de dangers. La Norvège, en paix depuis un siècle, laissait rouiller son épée, au moment même où sa politique tendait à une rupture définitive avec la Suède. Angell voyait clair. Et comme il avait toutes les formes du courage, il se fit l'apôtre de la défense nationale. Il secoua les volontés endormies, réveilla la fierté norvégienne. En 1889, on le vit prendre l'initiative d'une souscription qui rapporta un million de couronnes pour l'achat du navire de guerre *Valkyrie*. Par d'innombrables conférences à travers le pays, il prêcha la nécessité d'une force défensive. Son œuvre aujourd'hui n'a plus que des approbateurs. Et quand vint l'heure grave de 1905 — qu'il a rappelée dans un livre frémissant — si la Norvège eut la hardiesse de consommer la rupture et fit, malgré tout, bonne figure devant les menaces de l'adversaire, c'est, pour une part, à des hommes comme Angell qu'elle le doit. Sans souhaiter jamais la guerre pour la guerre, mais parce qu'il voulait donner à la politique très légitime de son pays l'exact appui de sa force, il fut un des bons fils de la libre Norvège.

Fut-il donc satisfait par le cours des événements ? Il s'en faut. Certes il est très norvégien : simple et fier, optimiste, sentimental sans faiblesse, ardent à l'action. Toujours aussi, il a été un très loyal et très démocratique officier d'un des pays les plus démocratiques du monde. Mais sa flamme et son « panache » n'étaient qu'à lui. Malgré des adhésions sincères, il s'est senti plus d'une fois isolé, incompris. Aux revues qui voyaient ce colonel entrer d'un pas grave dans la cour de la caserne et aller droit au mât du drapeau pour saluer religieusement les couleurs nationales, il semblait le prêtre d'une religion vieillie. Son attitude de chevalier paraissait une pose, et, jusqu'à l'acte décisif que je rappellerai tout à l'heure, je crois qu'on murmurait derrière lui le nom de Don Quichotte. Dans ce pays si sain, mais quelquefois négligent, à la française, — de ses plus précieuses valeurs morales, il a pu être méconnu. C'est un des traits de cet admirable caractère qu'il a ignoré la colère et l'amertume et n'a médit de personne. Il gardait sa fière attitude, dressait un peu plus la tête, et, de son clair et perçant regard, cherchait au loin, par delà les ennuis présents, des raisons d'aimer, de lutter, d'espérer. Et ce qu'il voyait ainsi à l'horizon de l'Europe, c'était le Danemark amputé du Slesvig, la Pologne démembrée, la vaillante Serbie (dont il suivit l'armée à la guerre), — et par-dessus tout, c'était la France.

*
* *

Il connaissait bien la France, en officier qui avait fait chez nous un stage prolongé près des skieurs alpins ; — il la connaissait aussi en homme très attentif aux manifestations profondes de la vie nationale et renseigné sur une vitalité que d'autres avaient intérêt à nier. Tous les Français qui ont, depuis vingt ans, habité ou traversé la Norvège, n'ont pu oublier l'accueil chaleureux que leur faisait le capitaine, puis

colonel Angell, le dévouement aussi désintéressé que fervent avec lequel il s'instituait notre champion. Tâche difficile à certaines heures. A la fin de septembre 1914, il était aux manœuvres avec son régiment pendant que les Allemands poursuivaient leur avance sur Paris. Impressionnée par cette ruée, travaillée à son insu par une savante propagande, la majorité des officiers croyait au succès des Allemands. Le colonel Angell gardait sa foi intacte. Il l'exprimait en homme qui a vu et qui sait. Inutile d'ajouter que bientôt sa conviction devint celle de tous.

La guerre se prolongea et ce soldat rongeait son frein. Il accomplissait dans la réorganisation de l'armée norvégienne une tâche utile, mais qui ne pouvait lui suffire. Ce chef, cet apôtre savait que le sort du monde se décidait dans les tranchées de France, et il n'était point là ! Il sera permis à celui qui était alors attaché militaire en Norvège, de rappeler l'émouvante visite qu'il reçut. Le colonel Angell venait demander, comme une faveur spéciale, de pouvoir se battre en France. Il disait : « Ma vie ici n'a plus de sens. Depuis que je porte l'uniforme, j'ai prêché qu'il faut tout sacrifier à la cause de la liberté; votre cause et la mienne. Vos ennemis torpillent tous les jours nos vaisseaux et tuent les marins mes frères. Et je me contenterais de paroles ! Je ne ferais pas mon devoir de soldat ! » Et il ajoutait, avec la simplicité de cœur d'un croisé : « Je vous envie d'avoir été à la guerre. Ma place est là-bas. J'ai cinquante-six ans. Je suis solide. Je marche bien ; je tire bien; je suis discipliné. Je veux être soldat dans vos tranchées et épargner la vie d'un soldat français. »

Paris accorda l'autorisation et le colonel Angell devint le lieutenant Angell, du régiment de marche de la Légion étrangère. Désormais il n'y eut plus personne pour douter de son absolue et profonde conviction ou sourire de lui.

Dans un petit livre : *Pour le Droit et l'Honneur de la France*, fait de lettres envoyées du front, il a fait parler un de ses camarades de la Légion en termes qui expriment ses propres raisons d'agir :

« Vous croyez que j'aime la guerre ? Non. Personne n'aime la guerre qui l'a vue une fois. Mais on se bat pour faire son devoir, sacrebleu ! Et c'était mon devoir de marcher avec les Français contre les Allemands. N'est-ce pas votre avis?

« Je ne songe pas seulement au Slesvig, à la Pologne, à l'Alsace, à l'extermination des Arméniens, à la Serbie et à la Belgique, quoique ces raisons puissent suffire. Mais c'est l'esprit allemand, ce rabaissement de l'homme à la brute contre quoi il nous faut protester. Non, il serait impossible de vivre sous la botte allemande, impossible pour quiconque n'est pas allemand ! »

Le même petit livre précieux nous permet de suivre les étapes du nouveau légionnaire, du camp de la Valbonne à Saint-Cyr, à Châlons, au fort de Vaux et aux tranchées de Champagne. Ses chefs, ses camarades sont unanimes sur sa bravoure, et les citations ne trouvent pas de terme assez fort pour louer ce « héros de légende ». Il eût voulu rester en France. Un ordre l'envoya au front de Mourmanie, où son expérience des régions polaires était jugée nécessaire. Il obéit et, comme avant, alla naturellement jusqu'aux extrêmes limites de la bravoure. Il arriva, au cours d'une reconnaissance périlleuse qu'il faisait très loin à l'intérieur des lignes ennemies avec un seul compagnon, que celui-ci se cassa la jambe. Il le coucha sur un traîneau, et, pendant quatre jours de tempête, fit des efforts surhumains pour le ramener vivant dans nos lignes. Il y réussit. Mais il avait lui-même pieds et mains gelés et une amputation fut nécessaire. On a vu longtemps au Val-de-Grâce ce glorieux mutilé qui était bien le plus allant des blessés de guerre et gardait une joyeuse fierté du sacrifice qu'il avait fait.

Car il avait fait au fond de son cœur un sacrifice plus grand encore. Il en a dit le secret dans une de ses lettres à la jeunesse de sa patrie, de cette Norvège infiniment chère, à laquelle il rapportait tout :

« Celui qui veut gagner la vie doit commencer par donner sa vie.
Il n'y a pas de victoire sans lutte.
Il n'y a de joie que par le sacrifice.
Il n'y a de rajeunissement que par la mort.
Voilà pourquoi nous lançons cet appel à la mort : Vive la Légion ! »

*
* *

Le souvenir du colonel Angell restera comme un lien sacré entre deux peuples. Il était venu chercher chez nous une raison de vivre, un aliment à son âme héroïque. Et il l'a trouvé. Dans le pays de Pierre l'Ermite, de Jeanne d'Arc et de Hoche, il se sentait, disait-il, chez lui. Car il était de la race des preux.

On ne comprendra vraiment le rayonnement de la France que si l'on a rencontré à l'étranger une de ces âmes d'élite, toute illuminée de ses clartés. A la joie d'une telle constatation

s'ajoutera un sentiment de reconnaissance pour le pays qui nous a envoyé un tel fils, et pour cet admirable soldat qui a donné à la France plus que ses pensées et son cœur, et lui a fait l'offrande de sa vie.

Jean LESCOFFIER.

POÈME

ILE-DE-FRANCE

Oui, ma vie t'appartient terre aux doux peupliers
O terre murmurante, oui, pour vivre à pleine âme,
Toujours c'est sous tes cieux changeants comme une femme
Qu'il me faut ton caprice et tes yeux inquiets !...

Mieux que les cheveux d'or d'une amante tu frôles !..
Reprends-moi, mon amante, ô terre de beauté !
Reprends-moi ! berce-moi dans ta fluidité !
Ecoute !... me voici palpitant, sous tes saules...

Mieux qu'une bouche aimée, au sein de tes splendeurs
Je t'aime quand juin fait frémir tes verdures,
Tes platanes tendus comme des envergures
Sur le bleu vaporeux et l'or des profondeurs...

Oui, me voici !... prends-moi... ! J'ai soif, dans mes prunelles,
De sentir rayonner cet argent lumineux
Que toi seule au frisson des rivages frileux
Tu sais faire vibrer comme des millions d'ailes...

J'ai soif de tes matins, de tes heures confuses,
De tes midis servis en nappes de cristal
A tes lotus vibrants comme un cri triomphal,
Et de boire avec eux ta jeunesse aux écluses.

Oh ! ne me trahis point !... Tandis que sur tes bords
Mon pas fiévreux te cherche et que mon bras t'enlace
Et que mon cœur ardent sans se lasser t'embrasse,
Communions !... J'écoute... Et je bois tes accords !...

Sens-tu comme je suis en toi ?... dans l'herbe haute,
Comme ma lèvre cherche où ton rêve éternel
Suspend ton âme heureuse à mi-chemin du ciel,
Et comme, à t'espérer, tout mon être sursaute ?...

Sens-tu ?...
Tu es l'amante et toutes les amours
Ce soir ne sont plus rien que des échos sans charmes,
Tandis que toi, sans bruit, tu fais jaillir mes larmes,
O toi qu'il faut aimer, pieusement, toujours !...

Sens-tu ?...
Tu es l'amante, et toute chair est morte
Auprès de ce frisson que ta fraîcheur d'été
Donne à mon corps... Toi seule es volupté,
La seule ascension, oui, la seule qui porte
Comme un envol joyeux de tes ramiers du soir
Sous les arceaux bleuis de tes parcs d'aquarelle
Notre âme mendiante à cette onde éternelle
Où vont mouiller leur bec tous les oiseaux d'espoir...

* * *

Je voudrais me traîner comme un serpent qui rôde
Parmi tes iris d'or et tes narcisses blancs,
Et dans le cliquetis de tes roseaux tremblants
N'être plus rien que toi, toi-même verte et chaude,

O terre, intime même en ton infinité
Si charmante à saisir en ces mille camées
De fleurs fraîches, de miroirs d'eaux et de ramées,
Toi, sans qui le printemps n'eût jamais existé !...

Ton âme d'abondance et de svelte harmonie,
Ton suave génie, insaisissable et doux
Comme un chant de chapelle où l'on voit à genoux
Près des roses d'été, les enfants de Marie...

* *

Ce soir, sur tes coteaux, vers le fleuve d'or vert
Un peuple tout entier sans le savoir t'adore ;
Du point harmonieux où mon amour l'implore
Vois comme il accomplit le rite heureux et clair :

Les chariots des enfants sont surchargés de gerbes ;
Les balcons des villas perdues au sein des parcs
Empennent de lys blancs les flèches de leurs arcs
Et les barques glissent sur des fleurs et des herbes...

La clématite encadre au loin les coteaux verts
Et sur l'horizon clair qu'elle enclôt de guirlandes
Aux pignons trop neufs donne un air bleu de légendes.
Que les oiseaux perçants égrènent dans les airs...

Partout des fleurs de fête aux couleurs d'apogée
Surchargent les bras nus de gerbes, de senteurs,
Et des pas fiancés emportent des bonheurs
Comme vers des autels d'éternelle hyménée ! .

Sang vermeil des pavots cueillis au seuil des blés ..
Marguerites de neige aux brassées innombrables,
Bluets tombés des cieux !... Partout, sous les érables,
Sous les platanes, vont des concerts étoilés !...

Partout, même au courant du beau fleuve qui moire,
Des fleurs abandonnées au silence s'en vont ;
Les avirons rythmés sur les grands miroirs font
Fuir les fleurs de soleil de l'eau profonde et noire ;

Des cortèges fleuris envahissent les ponts ;
Aux capots luxueux pendent de lourdes branches.
L'aubépine et toujours des marguerites blanches
Étoilent ce soir vert de neige et de rayons !...

Partout terre bénie ! Ile-de-France ! ô terre,
Indicible concert ! cantatrice des cieux,
Ton âme avec tes fleurs est visible à nos yeux
Et mon regard atteint au cœur de ton mystère..

* * *

Oh ! si profondément tu entres dans mon cœur
Que j'ai dû m'appuyer aux colonnes marbrées
Des platanes pour mieux retenir respirées
Tes ailes d'harmonie au sein de ma ferveur.

Un moment de silence a plané sur ce rêve
Quelque chose d'auguste et d'antique a la fois,
Des grands blés de la plaine aux opales des bois
Respirait !... Le couchant rouge allumait la grève :

Le coton caressant de tes peupliers-rois
Flottait dans l'atmosphère une neige plus douce
Que des pas de Diane épiant sur la mousse
Le glissement furtif des cerfs dans les sous-bois..

Sous ton vaste silence, ô royale nature,
Ivre de la beauté, exalté, fou d'amour,
J'ai senti ta douceur m'incanter sans retour
O nostalgique, ô souveraine créature !..

* * *

Prends moi !..
O toi du moins, ta voix ne trompa point.
Tes yeux sont toujours toi !.. Et ton étrange étreinte
Plus mes jours vont vers toi, moins, je le sens, est feinte :
Prends-moi !... Quand tu voudras !... De ton cœur j'ai besoin !

Laisse-moi seulement adresser à ces choses
L'harmonieux adieu que je leur ai promis,
Le temps d'écrire un mot, pour toi, à des amis,
Qu'ils sachent où je veux dormir parmi tes roses...

Et puis, si tu le veux, je ne serai plus rien,
Qu'un peu de nourriture au pied de l'églantine
Plus rien que ce soupir et que cette poitrine
Qu'exhale nuit et jour ton arbre éolien ;

Et mon sommeil de mort, vivant sous la rosée,
Dans ce mois de splendeur, restera ton amant.
O terre, oasis douce inexprimablement
Terre des peupliers frileux, mon élysée !...

Maurice Gervais.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE

Il est très difficile aux contemporains de porter un jugement sur les événements dont ils sont les témoins. Tel grand phénomène historique dont la date met un jalon dans les manuels scolaires passa presqu'inaperçu de son temps et d'autre part le cruel destin semble avoir pris à tâche de rabattre l'orgueil de tous ceux qui ont eu la prétention de faire d'un traité, d'un sacre, d'une cérémonie expiatoire ou triomphale le début d'une ère nouvelle. Il y a un peu plus de sept ans ceux qui assistèrent à la signature du traité de Versailles s'imaginèrent que le 28 juin 1919, serait une des plus grandes dates de l'Histoire, la proclamation d'un nouveau statut de l'Europe et du monde, les débuts de l'ère du droit...

Un lustre à peine s'est écoulé et déjà ce grand traité s'effiloche. Rien de ce qu'il a promis n'a été tenu, parce que ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à son application, y ont travaillé sans la foi.

Et maintenant, voici qu'on nous propose une autre date, fatidique : le 10 septembre 1926, admission de l'Allemagne dans la Société des Nations, discours de M. Briand, réconciliation définitive de l'Allemagne et de la France, fin de la « vieille erreur historique » qui depuis des siècles oppose la Gaule à la Germanie.

Que d'optimisme n'est-ce pas! Que de lyrisme! Or, ces expressions sont empruntées à la presse allemande. La satisfaction, sinon l'enthousiasme, y est unanime et rarement M. Briand a été applaudi dans son pays comme il l'a été ces jours derniers, par ceux qui ont si longtemps passé pour nos ennemis héréditaires et dont il se flatte d'avoir fait des associés et peut-être des amis de demain.

Cette bienveillance, serait-elle la suite d'un ordre de la *Wilhelm strasse* comme on l'insinue dans les milieux hostiles au Président du Conseil? Dans tous les cas elle n'est pas toujours dénuée de clairvoyance et M. Georg Bernhardt nous donne dans la *Vossiche Zeitung* un crayon de M. Briand qui mérite d'être cité tout entier.

« Quiconque dit-il, pense avec les réalités doit se trouver hautement satisfait des résultats de cette journée. Il doit être particulièrement reconnaissant des lauriers oratoires cueillis par Briand. Ces lauriers étaient pour l'homme qui a eu le courage de travailler pour l'entente franco-allemande au milieu d'une marée montante de chauvinisme français, et qui en ce moment, bien que Poincaré soit président du Conseil, couronne cette œuvre par des paroles telles qu'aucun Français depuis la guerre n'en a prononcé de pareilles sur l'Allemagne et à l'adresse de l'Allemagne, des paroles qu'il y a peu de jours encore les sceptiques en Allemagne n'auraient jamais crues possibles.

Assurément la forme du discours de Briand et la personnalité attachante de cet homme n'ont pas peu contribué à déterminer les applaudissements de l'assemblée à son adresse. A le voir debout à la tribune, dans une attitude puissante, la tête chevelue penchée en avant, puisant librement dans son abondant vocabulaire et dans la richesse de ses idées, former ses phrases tantôt sur un ton réfléchi, tantôt élevant la voix et pressant le débit oratoire en un hymne puissant, on a l'impression d'une force oratoire, d'une énorme source jaillissante. Cette voix sonore s'insinue

dans les cœurs, le ton grave apaise les passions, et quand elle commence à vibrer, elle fait vibrer les cordes de l'âme humaine. Le cœur de ses auditeurs est un instrument sur lequel ce maître joue avec une technique telle que la technique même n'apparaît plus. Mais ce qui augmente l'effet à un point où n'atteignent guère d'autres maîtres de la parole, c'est l'impression qu'il donne à ses auditeurs que ses pensées montent des profondeurs et de la multiplicité de l'expérience vécue. Là se trouve la caractéristique de Briand.

Cet homme, qui passe toujours pour un cynique et se donne volontiers comme tel, cache, derrière ses plaisanteries et l'ironie qu'il exerce sur lui-même, non pas le vide de l'âme, mais la résignation d'un homme à qui rien d'humain n'est resté étranger, d'un homme qui a failli sombrer dans les profondeurs, qui sur les hauteurs où il se meut depuis longtemps, n'a pas oublié la déception de jadis, et qui sait combien peu de chemin il y a de l'honneur à la faute, de la gloire à la chute. Quand Briand — et il ne l'a pas fait seulement vis-à-vis des Allemands, car c'est sa manière à lui — au milieu d'un passage oratoire ou d'une ironie moqueuse, tourne court soudain et attaque une mélodie d'amicale, paternelle, une apaisante exhortation, alors on sait que c'est son âme qui parle, que c'est le sage Mentor, qui, après avoir acquis la sagesse, voudrait à la fin de sa vie rendre sages les autres hommes. »

Dans le *Berliner Tageblatt*, M. Théodor Wolff exprima à peu près les mêmes sentiments et il n'est pas jusqu'à la presse nationaliste la plus anti-française qui n'ait reconnu qu'il y avait maintenant quelque chose de changé dans les relations entre les deux pays.

« Parbleu! dira-t-on, cette entrée de l'Allemagne à la S. D. N. dans les conditions que l'on sait est un véritable triomphe. Dans l'accord Briand-Stresemann notre Ministre des Affaires étrangères a tout cédé. L'occupation rhénane, le contrôle, la Sarre, il abandonne tout. Les Allemands seraient à la fois stupides et ingrats de ne pas lui tresser des couronnes. »

A la vérité il fallait s'attendre à tous ces abandons : depuis Locarno ils étaient inévitables. Du moment que l'on admet l'Allemagne dans la Société des Nations et que l'on s'entend avec elle, il ne peut plus être question en bonne logique de continuer à pratiquer contre elle des mesures de coercitions que le traité *pénal* qu'on lui avait imposé justifiaient, que le libre accord d'aujourd'hui ne justifie plus. Comme je crois l'avoir dit précédemment dans cette Revue le fait même que l'on admet le Reich à siéger dans le Conseil de la S. D. N. implique que les vainqueurs fondateurs de la Ligue reconnaissent que l'Allemagne a fait ce qu'elle a pu pour réparer les dommages et que la grande pénitence internationale qu'on lui a infligée a tout au moins suffisamment duré. Tant pis pour les vainqueurs si l'Allemagne s'était jouée d'eux.

Malheureusement quelques jours après parlant à ses compatriotes de Genève, M. Stresemann, soit qu'il se soit laissé entraîner par la chaleur communicative du *Bierabend* soit qu'il ait voulu apaiser les susceptibilités nationalistes, a cru devoir déclarer que l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations impliquait, de la part des anciens alliés, l'aveu de l'innocence de l'Allemagne dans la catastrophe de 1914. Il n'était pas possible de laisser passer ce mensonge historique et M. Poincaré a remis immédiatement les choses au point. Il l'a fait d'ailleurs avec une modération qui témoigne d'un incontestable désir de ne revenir en aucune manière sur les déclarations de M. Briand.

⁂

Il faut donc admettre le fait, l'Allemagne a fait sa rentrée dans la société européenne et ce qui est plus important la réconciliation franco-allemande est amorcée.

Quelle soit désirable, cela ne fait de doute pour personne. La lutte séculaire de la France et de l'Empire, du germanisme et de la latinité a trop souvent ensanglanté et épuisé notre vieille Europe, pour qu'il ne paraisse pas désirable à tous d'y mettre fin. La France et l'Allemagne représentent deux pôles de la civilisation. Ils sont indispensables l'un et l'autre et l'un à l'autre. Au fond malgré tant de deuils récents la plupart des Français le comprennent-ils, admettent-ils parfaitement que les Allemands aient un grand rôle à jouer dans le monde. En est-il de même en Allemagne? C'est bien difficile de le savoir. Certes, il y a dans le monde gouvernemental allemand et aussi dans toute l'Allemagne des gens qui désirent sincèrement la paix et qui sont attachés à la République. Il y en a beaucoup; il y en a sans doute plus qu'on ne l'a cru longtemps en France, mais il ne faut pas s'imaginer que la vieille Allemagne pangermaniste ait désarmé. Les deux tendances coexistent et c'est ce qu'il y a d'angoissant dans le problème qui se pose devant nous : pouvons-nous avoir confiance dans l'humeur pacifique de l'Allemagne?

L'élan actuel paraît sincère, au moins chez un certain nombre d'Allemands, l'intelligence allemande a toujours éprouvé une certaine attraction vers la France en même temps qu'une sorte de crainte jalouse; de ces senti-

ments contradictoires c'est le premier qui paraît prédominer en ce moment. D'autre part la bonne volonté pacifique est manifeste dans les milieux industriels. Mais en politique il est toujours dangereux de fonder trop d'espoirs... ou de crainte sur des sentiments dont il est pourtant indispensable de tenir compte. Il vaut mieux chercher à la lumière des faits et des intérêts permanents des deux nations dans quelle mesure une réconciliation sincère est possible.

*
* *

Laissons les considérations de justice. Admettons qu'il vaille mieux passer au compte profits et pertes de l'Humanité les crimes de 1914. Constatons aussi qu'entre la France et l'Allemagne il n'y a aucune de ces rivalités économiques qui sont souvent si dangereuses. Bien plus comme l'ont très bien montré les intéressantes lettres de M. Arnold Reichberg à *L'Avenir* une sorte de solidarité économique semble s'établir de plus en plus solidement. Cependant certaines grosses questions restent pendantes et soulèvent de graves difficultés. En dépit de quelques manifestations d'un nationalisme plus ou moins truculent et de quelques intrigues des Allemands que le traité de Versailles a toléré en Alsace et en Lorraine, il semble que l'Allemagne et non seulement l'Allemagne officielle, mais aussi la majeure partie de l'opinion sensée, ait renoncé à ces deux provinces. Eupen et Malmédy que quelques Belges ont imprudemment proposé de rétrocéder ne doivent pas leur tenir fort à cœur. Elle se résignera à son actuelle frontière de l'Ouest en songeant qu'elle a bien failli perdre la Rhénanie toute entière. Mais il n'en est pas de même des frontières de l'Est. Certes M. Stresemann a déclaré qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec la Pologne, mais la cession de la Posnanie, plus encore le partage de la Haute-Silésie et surtout l'institution du couloir Polonais sont une plaie vive au cœur de tout Allemand. Passe encore pour la Posnanie. Mais le couloir! Le couloir qui isole la Prusse orientale, cette terre sacrée du germanisme! Le danger c'est que grisé par ses succès internationaux le gouvernement du Reich n'entreprenne immédiatement une campagne pour le règlement dit pacifique des frontières polono-allemande. Autre danger : le rattachement de l'Autriche pour lequel la campagne continue avec une patience et une obstination qui porte bien la marque de la *Wilhelmstrasse*. Il semble que l'on tente déjà d'insinuer que la résignation de la France à l'*Anschluss* doit être une des conséquences de Locarno et le *Neues Wiener Tageblatt* publiait dernièrement à ce sujet un bien curieux article.

« Il s'est produit disait-il, un changement curieux dans les positions à l'égard de la question du rattachement. Autrefois — et c'est compréhensible — c'est la France qui était le premier adversaire de l'Anschluss. Son argument était le suivant : Si le rattachement se réalise, si la population de l'Allemagne s'accroît de 6 millions 1/2 d'Autrichiens, l'Allemagne aura gagné la guerre. Cet apport d'une population habile dans l'art de la guerre et habituée à faire la guerre renforcera tellement l'Allemagne qu'il y aura là notamment une menace constante pour la France...

On ne peut certainement pas affirmer que les Français soient devenus depuis des partisans du rattachement ou qu'ils soient seulement disposés à le tolérer; mais il est certain que depuis un certain temps leur opposition est moins manifeste. Il est possible que ce soit surtout une conséquence heureuse de Locarno. Les Français savent aujourd'hui que l'Allemagne s'est accommodée de la perte de l'Alsace-Lorraine que malheureusement elle n'a jamais su se rattacher, par l'esprit et par le cœur. De plus la crise du franc a appris aux Français cette chose amère, à savoir que la prospérité d'un peuple ne dépend pas exclusivement de l'accroissement de territoire ou de l'augmentation de sa population. Une grande partie des Français ont même dû se rendre compte que leur prospérité n'a pas pour condition préalable un affaissement de l'Allemagne et qu'au contraire ces deux nations, lorsqu'elles auront réglé leurs vieux différends, ont toute une série d'intérêts communs, et devraient être appelées à descendre, la main dans la main, dans l'arène du devenir de la politique mondiale.

Depuis quelque temps ce sont les hommes politiques italiens qui semblent diriger la lutte contre l'Anschluss. L'ancien président du Conseil Salandra vient de demander une action commune de tous les Etats touchés par le mouvement pour le rattachement. Il pense qu'il n'est pas dans l'intérêt de la paix européenne qu'il se constitue une Allemagne unie. On pourrait dire aussi bien qu'une nation allemande une est une garantie de paix parce qu'elle sera saturée au point de vue national et ne serait plus incitée à poursuivre une politique d'expansion. Au reste Salandra eût été plus sincère en disant : « Nous les vainqueurs, avons donné à l'Europe un nouveau statut d'après nos conceptions plus ou moins justes. Restons en là ». Ce serait clair. Mais les raisonnements politiques de M. Salandra ne changeront rien à l'évolution future, dans quelque sens qu'elle se produise. »

Autrichiens et Allemands se leurrent étrangement s'ils s'imaginent que l'opinion française est disposée à admettre le rattachement de l'Autriche au Reich, ce qui assurerait à celui-ci une hégémonie dont il pourrait bien

se griser. De même s'ils croient que nous serions disposés à abandonner nos alliés de la Petite-Entente et les Polonais pour assurer une réconciliation dont nous ferions alors tous les frais. Une réconciliation sincère de la France et de l'Allemagne est extrêmement désirable. Tous les Français le pensent, mais elle n'est possible que sur la base du *statu quo* territorial dans toute l'Europe.

L. Dumont-Wilden.

LE THÉATRE

UNE APOLOGIE DU THÉATRE

Jamais, semble-t-il, le « primat » du théâtre n'a été plus éclatant que maintenant. Le comédien, dans l'estime des hommes et l'amour des femmes, va de pair avec le politicien. Les journaux consignent les moindres gestes, les mots les plus insignifiants des vedettes et, dans la République des Lettres, si j'ose dire, les auteurs dramatiques sont rois. Pour un écrivain, le théâtre, c'est l'argent, c'est-à-dire tout. Nos contemporains, qui n'ont plus de passions, gardent encore celle des spectacles et je connais des provinciaux qui, de toute l'année, n'ouvrent un livre, et qui, de séjour à Paris, passent toutes les soirées et souvent leurs après-midi dans des fauteuils d'orchestre. On avait cru que la guerre ferait reculer la fiction devant la réalité : le contraire s'est produit. Le goût de l'illusion et le besoin du divertissement se sont aggravés. La clientèle théâtrale s'est multipliée considérablement et les directeurs qui ne réussissent pas dans leurs affaires sont de mauvais administrateurs. Quand les gens sont à table, dès qu'ils ont achevé de dévider leurs boniments politico-économiques, qui ne les intéressent pas, ils se mettent à parler, par plaisir, des pièces qu'ils ont vues ou qu'ils projettent d'aller voir. La somme des droits perçus par la Société des Auteurs s'est accrue dans des proportions qui ne sont pas seulement celles de la baisse du franc. La plus-value des recettes est réelle.

Cette suprématie, pourtant, ne serait-elle point menacée et ne voit-on point s'inquiéter certains esprits avisés?... Toujours est-il que, cet été, un brillant auteur dramatique, qui est aussi un philosophe et même un sociologue, dont nous avons à bien des reprises loué ici les œuvres et la pensée, M. Jules Romains, a cru devoir nous proposer une apologie du théâtre : était-ce donc nécessaire?...

M. Jules Romains estime que le théâtre est non seulement le premier des arts littéraires, mais encore le seul genre qui, dans la littérature, mérite le nom d'art. Assertion qui conduit notre auteur dramatique, devenu esthéticien, à nous proposer une définition de l'art lui-même.

Or, il est aisé de remarquer que, quand nous parlons des « arts et métiers » ou bien du « génie dans l'art », nous employons le même mot dans un sens différent. Il y a l'art de l'artisan, qui est une technique, et l'art de l'artiste, qui relève de l'esthétique. Le premier suppose une matière qui est transformée, ouvrée par l'homme. Le second suppose souvent aussi cette matière, comme dans les arts plastiques : l'exige-t-il toujours?...

Là est précisément l'originalité de la définition nouvelle.

M. Jules Romains conçoit l'art comme une technique, c'est-à-dire comme la mise en œuvre d'une matière. Pas d'objet modifié, transformé, pas d'art. Il faudrait donc exclure du domaine de l'art la littérature proprement dite : un poème ne deviendrait de l'art qu'à la condition d'être récité et un roman, condamné à rester un livre, n'en serait jamais. Dès lors apparaît en toute évidence le privilège du théâtre dans la littérature : lui seul, par la mise en scène et l'interprétation, devenant semblable à la sculpture, à l'architecture et à la musique, offre réellement le caractère d'une œuvre d'art. Il n'y a donc pas d'art littéraire, comme il y a des arts plastiques et phonétiques, ou, s'il y en a un, c'est le théâtre!...

Après quoi on constate aisément qu'en fait toutes les grandes époques littéraires ont été caractérisées par la prédominance du théâtre : le drame grec, le drame shakespearien, la tragédie classique, le drame romantique, le drame wagnérien. Peut-être même, dans la période post-romantique et jusqu'à nos jours, est-ce encore par le mouvement dramatique que se marquerait le mieux le mouvement général des mœurs et des idées.

M. Jules Romains aurait donc raison.

Regardons-y de plus près, pourtant...

*
* *

D'abord, quant à la nature de l'art en général, s'il est vrai que toute création du génie humain n'est qu'un agencement et un aménagement d'une matière naturelle et qu'ainsi tout art suppose une technique, il est non moins vrai que l'effort même de cette création artistique aboutit à faire de plus en plus petite la part de cet élément matériel par rapport à l'élément proprement humain. Les arts se spiritualisent de plus en plus et leur puissance expressive est justement proportionnelle à cette libération de l'esprit à l'égard de la matière. La pierre pour l'architecte est moins aisée à manier que la couleur pour le peintre et que le son pour le musicien. Pourquoi donc la matière fournie par les mots, non pas même par les mots chantés ou récités, mais par les mots écrits et lus, ne serait-elle pas suffisante, non seulement à faire de la littérature un art, mais, au contraire, ne faudrait-il pas voir dans ce minimum de matière le plus haut degré de spiritualité et par conséquent tenir le livre tout justement pour le chef-d'œuvre du génie artistique de l'homme, parvenu à se servir de sa propre imagination comme moyen matériel d'expression..? Entendons-nous bien : beaucoup de livres, en effet, ne sont pas de l'art. Je ne veux point dire par là qu'ils soient sans mérite... Ils peuvent, au contraire, être bourrés d'idées justes et d'observations exactes, offrir à l'esprit le plus vif intérêt et le meilleur aliment. Seulement il y manque l'élément sensible, condition de l'art, le jeu des images, le chant du style, l'harmonie mystérieuse qui donne à l'idée un corps vivant et beau. Mais que les grands écrivains, ceux dont il suffit pour être ému ou charmé de se lire à soi-même, dans la solitude, les vers ou la prose, soient les premiers artistes, c'est-à-dire ceux en qui le génie créateur de notre espèce se manifeste avec le plus d'ampleur et de pureté, voilà ce qui ne paraît pas pouvoir être contesté selon une esthétique impartiale et rigoureuse.

S'il en est ainsi, nous sommes obligés de commencer par retirer au théâtre ce privilège d'exclusivité qu'on avait voulu lui attribuer : il n'est plus le seul art littéraire. Doit-il même rester le premier?...

Certes, on ne peut contester au théâtre la gloire de son passé. Il suffit de relire, dans quelque historien de la littérature grecque, la description d'une représentation théâtrale à Athènes. « La tragédie, au v^e^ siècle, remplace l'épopée et le lyrisme héroïque : elle est en même temps une des formes de l'histoire, de l'éloquence, de la philosophie morale. C'est vraiment un genre universel qui captive les cœurs par tous les sentiments profonds, qui intéresse les esprits à la fois par les idées les plus anciennes et les plus neuves, qui enchante les imaginations par le spectacle de la vie humaine sous sa forme la plus noble, qui charme les yeux et les oreilles par l'union de ce qu'il y a de plus puissant alors dans la poésie et dans la musique, dans la déclamation et dans la mimique... Une grande pompe, un immense rassemblement d'hommes, une sorte de communion spontanée des âmes dans un même sentiment religieux, la joie de la fête, la piété, l'enthousiasme, la curiosité, tout contribuait à donner aux choses de la scène une puissance extraordinaire... » Mais, de ce texte des Croiset sur le drame grec, rapprochez celui d'Émile Mâle sur la cathédrale gothique : « La cathédrale, comme la forêt, comme la plaine, a son atmosphère, son parfum, sa lumière, son clair-obscur, ses ombres... Elle fut, pour les hommes du moyen âge, la révélation totale. Parole, musique, drame vivant des mystères, drame immobile des statues, tous les arts s'y combinaient... Symbole de foi, la cathédrale fut aussi un symbole d'amour. Tous y travaillèrent. Le peuple offrit ce qu'il avait : ses bras robustes... Le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'artiste son génie... » N'est-ce pas la preuve, ce double et équivalent chef-d'œuvre du drame grec et de la cathédrale gothique, que le succès n'a pas dépendu de conditions esthétiques, mais surtout de conditions sociales? Dans l'un et l'autre cas, nous constatons l'harmonie d'un moment au cours de la vie totale d'un peuple... Cela est si vrai que la réussite architecturale a été sans lendemain. Le drame grec aussi a été sans lendemain, mais d'autres sortes de théâtre, quoique moins heureuses, l'ont remplacé. Le théâtre n'est donc point le premier des arts : tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il est le plus social. Par là même, il est plus dépendant qu'aucun autre des mœurs et des idées, plus documentaire aussi. Mais qui prouve que, pour lui, comme pour l'art gothique, les conditions sociales ne changeront pas et si, précisément, nous ne sommes pas à une heure où un certain nombre de facteurs, sur lesquels nous avons insisté déjà, parmi lesquels la frénésie des sports, la passion du cinéma et des music-halls, l'éclipse

de tout idéal et la disparition de toute foi commune, ne collaborent point, d'abord à le discréditer, ensuite à le réduire à une forme purement spectaculaire, où rien d'artistique ne subsisterait plus...? L'histoire, qui seule peut nous servir de guide ici, ne nous permet donc d'affirmer rien de positif. Il est certain que le théâtre est étroitement lié à la vie sociale. Or, à mesure que les sociétés se modernisent, elles semblent offrir au théâtre proprement dit des conditions moins favorables : peut-être l'avenir du théâtre est-il, dès aujourd'hui, d'autant plus précaire que son passé fut plus éclatant...?

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ITALIE.

Il y a toujours lieu de redouter les effets de la guerre « sur la race », écrit en substance dans *Scientia* M. Franco Savorgnan, et sous ce rapport les suites de la Grande Guerre s'annonçaient à coup sûr inquiétantes.

Les enfants seraient moins beaux, moins vigoureux et moins résistants qui naîtraient des hommes que leur âge ou leur état de santé retenait à l'arrière ou des pères qui, mobilisés, ne pouvaient guère, en rentrant chez eux de loin en loin pour un court congé, apporter au foyer qu'une longue fatigue tant physique que morale. Et puis, ces derniers n'étaient-ils pas exposés à telles contaminations si fréquentes dans les armées? Il fallait en outre prévoir pour la gestation des conditions particulièrement défavorables, dès que les mères, d'ailleurs condamnées aux pires angoisses, n'auraient qu'une alimentation insuffisante soit quant à la qualité, soit quant à la quantité.

Cependant, pour si fondée qu'elles parussent, ces craintes ne semblent pas avoir été confirmées par l'événement... La génération née au cours des hostilités aura affronté sans trop de préjudice les dangers qui la menaçaient... Et c'est de quoi l'on peut s'autoriser pour espérer que les conceptions de l'après-guerre ne souffriront pas très sensiblement des circonstances que nous traversons...

⁂

Dans le second numéro de juillet de la *Nuova Antologia*, un article, signé des modestes initiales O. C. H., oppose aux Chinois d'hier ceux de ce matin.

Je craignais, en ouvrant ces pages, les redites désormais si faciles sur « le réveil de la Chine ». Mais l'auteur, auquel on n'en ferait d'ailleurs pas accroire, est évidemment renseigné de première main.

Les précisions qu'il nous donne montrent bien, entre autres choses, le rôle que joue dans « la Céleste République », d'aujourd'hui la jeunesse qui, pour avoir voyagé quelques mois en Europe et pour s'être penchée sur Rousseau, sur Stuart Mill et sur Karl Marx, a rompu avec « les ancêtres » et entrepris de substituer à ses traditions millénaires une civilisation moins... contemplative. Nos philosophes, moralistes et sociologues modernes, elle les a lus avec une déconcertante confiance... et de l'enseignement de nos grandes écoles occidentales, ce qu'elle a mis de plus clair, ce sont des armes contre l'Occident. Or, le prestige dont elle a commencé, voilà à peine dix ans, à bénéficier là-bas va croissant rapidement. Et c'est en prodiguant les manifestes, les cortèges, les bruyantes réunions, les harangues et les bavardages qu'elle s'efforce de passionner les esprits, de pousser au désordre et surtout de désigner les étrangers à la colère des indigènes. Et elle finira, elle finit par se faire écouter...

⁂

A quelles graves réflexions le sentiment français ne sera-t-il pas sollicité devant les quelques lignes que *Minerva* consacre dans son fascicule du 1er septembre à « l'Italie prolifique »! Ces lignes, elles relèvent que, d'après une statistique récemment établie sur l'ordre du *Duce*, le royaume compte aujourd'hui environ 20.000 *familles de plus de 10 enfants*. Les trois provinces qui figurent en tête de « ce tableau d'honneur » sont celles de Trévise, avec 1.052 de ces familles, de Milan, avec 865, et celle de Padoue, avec 788.

POLOGNE.

M. le Dr Édouard Cros célèbre, à la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (août) la magnifique renaissance de l'enseignement public dans la Pologne ressuscitée.

Les États ex-partageants laissaient sous ce rapport, en lâchant la proie, « une succession fort hétérogène ». Dans la région occupée par les Prussiens, les écoles étaient exclusivement allemandes. La partie occupée par les Russes se présentait sous le pire aspect: « Le gouvernement russe négligeait sciemment tout développement de l'instruction dans le ci-devant Royaume du Congrès; en 1914, il y avait dans cette partie de la Pologne historique moins d'écoles qu'en 1840 ». Quant au territoire de l'Est, il fallut, après la fuite des instituteurs moscovites pendant la guerre, recourir aux instituteurs polonais, ruthènes et israélites. Par ailleurs, la plupart des bâtiments scolaires avaient été détruits au cours de la tourmente... « Le budget du ministère des cultes et de l'instruction publique marque un accroissement régulier aussi bien quant au total des sommes qu'au point de vue de sa participation au budget général de l'État. » Ce budget, de 40 millions de zlotys en 1921, était de 323 millions en 1925.

Mais la Pologne, qui comptait 18.400 écoles primaires à la veille de la Grande Guerre en comptait en 1923-1924 exactement 27.384, dont 26.053 publiques et qui groupaient dès ce moment-là 62.000 maîtres et 3.208.350 élèves. L'essor n'est guère moindre dans l'enseignement secondaire. En ce qui regarde l'enseignement supérieur, les chiffres suivants disent assez son développement depuis sept ans : 15 écoles fréquentées par 37.560 étudiants, dont 70 % de catholiques romains et 25 % d'israélites.

SUISSE.

Je n'ai que la place de signaler, dans le même numéro de la même publication, un remarquable article, signé

de M. Pierre Jaccard, sur « la crise de l'histoire ». L'étude met au point une grave et difficile question. Citons ces lignes : « Tandis que les uns retrouvaient la suite de l'histoire, d'autres, pénétrés de l'idée de l'identité psychologique de l'humanité, ont rapproché, malgré « le temps », diverses périodes de l'histoire et en ont relevé les ressemblances. Ainsi ils ont remis en lumière un autre caractère de l'histoire : *l'unité*. Cette méthode est bien connue par les travaux de M. G. Ferrero. On sait comment il a identifié la civilisation romaine de la décadence avec notre civilisation contemporaine... Où es-tu, inflexible chronologie, déesse aride et redoutable, à laquelle nos pères ont tant sacrifié ? »

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Comte de Falloux : *Mémoires d'un royaliste*, Tome III (Paris, Perrin et Cie).

Ce tome III termine la réimpression des *Mémoires*, parus en 1888. Depuis 1851, M. de Falloux n'a plus joué aucun rôle politique et sauf, sous le Second Empire, une candidature malheureuse contre un candidat officiel, il n'a pas cherché à reparaître sur la scène. Mais sa situation morale était trop forte dans son monde, devenu le monde de l'opposition, pour que les politiciens d'État, avant 1870, et les gens du Gouvernement, après la guerre, n'aient pas tenté d'attirer à leurs partis un homme si bien renseigné sur les hommes et sur les choses. Or, Falloux était intimement lié avec ceux d'entre eux qui, de 1871 à 1873, allaient essayer de restaurer la monarchie. La monarchie rendue impossible par le prétendant lui-même, Falloux, « royaliste », se tait. Comme les deux précédents, ce volume nous montre un Falloux modéré dans ses jugements (sauf peut-être sur Veuillot, qu'il traite sans aménité, et autres thuriféraires de l'Empereur Napoléon III), libéral de tendances, doué au surplus d'un joli talent d'écrivain, aimé et apprécié des plus honnêtes gens de son époque et achevant, non sans mélancolie, en son château du Bourg d'Iré, en Anjou, la vie en demi-teinte d'un gentilhomme dépourvu d'ambition personnelle, mais non de finesse et d'esprit politique.

P. F.

George Gromaire : *L'occupation allemande en France*, 1914-1918 (Paris, Payot).

Ce n'est que l'abrégé d'un sujet qui ne pourra être traité, de l'aveu même de M. Gromaire, qu'après de nombreux travaux de détail et la publication de monographies. Tel quel, et par la simple accumulation des faits, vérifiés et certifiés, l'ouvrage constitue contre le commandement, l'armée, l'administration, le gouvernement allemands une déposition écrasante. L'occupation, pour les gens déversés d'outre-Rhin par l'invasion, ce n'est que le prétexte à demi légal à piller, rançonner, violer, vider le pays de ses ressources présentes et, par la même occasion, de ses possibilités d'avenir. Eux-mêmes l'avouent : « Votre responsabilité, expliquent-ils au Conseil municipal d'Avesnes, disparaît devant la force de l'autorité allemande. Vous vous trouvez devant un voleur, qui vous met le pistolet sous la gorge ». Ajoutons : devant un goujat, pour qui le sadisme a la valeur d'un principe de conduite. Il est nécessaire de lire dans le livre de M. Gromaire, narrés par sa plume modérée, les actes de brutalité révoltante accomplis sans raison sérieuse, simplement pour la joie de faire du mal, contre le « matériel humain » demeuré dans les régions occupées. Réquisitions sans mesure, exploitation forcée, « exhaustion » de tout ce qui présentant une valeur (récoltes, denrées, produits fabriqués, matières premières, machines), destruction de la race par le travail forcé des enfants et des femmes, destruction du moral même par l'empoisonnement des intelligences : il fallait, par ordre supérieur, *assassiner un pays*. Or, l'assassinat a manqué. M. Gromaire en explique les raisons. Il se trouve qu'elles sont à l'honneur d'une population à laquelle n'en ont point imposé quatre années de sauvagerie soi-disant ordonnée et scientifique. Livre essentiel au total, que l'on souhaiterait voir traduire en anglais, à l'usage de « l'homme de la rue » toujours prêt, le danger passé, à s'apitoyer sur la fraternité anglo-saxonne. P. F.

Robert Villatte, capitaine d'infanterie breveté, docteur ès lettres : *Les conditions géographiques de la guerre* (Paris, Payot.)

Le sous-titre précise : *Étude de géographie militaire sur le front français de* 1914 *à* 1918. Or, l'auteur écrit fort bien : « Il n'y a pas de géographie militaire en elle-même. Il y a des conclusions stratégiques à apporter à toutes les parties de la géographie » : humaine, physique. Ce « drame effrayant qu'est la guerre » suppose en effet trois facteurs : l'homme, les armes et le terrain. Elle est menée sur le sol et dans les airs, c'est-à-dire en liaison avec les phénomènes de la surface terrestre, objet même des sciences géographiques. Faits géologiques, accidents du relief, du climat, rivières, bois, imposent ou suggèrent des manœuvres en vue du combat. De même les faits d'occupation humaine. Car le sol supporte aussi des villages et des villes ; outre les rivières, le sillonnent aussi des routes et des voies ferrées. Dans chacun de ces ordres de faits, l'auteur prend donc « un exemple pour en montrer l'action, la répercussion sur les opérations militaires ». Et ce sont autant d'analyses, toutes en nuances, qui, interprétées par un acteur fort bien informé, nous présentent avec méthode les épisodes principaux de la guerre sur le front français : batailles de Notre-Dame de Lorette, du Chemin des Dames et de Champagne, l'Yser et les marais de Saint-Gond, Verdun et l'équipement du front de la Somme en 1916, le village de Souchez et la ville de Reims, les routes et les chemins de fer de rocade de 1918. Tout cela très surveillé, sans exclusivisme ni emballement, en évitant de créer des « dogmes de géographie militaire ». S'il est vrai, selon Napoléon, que « la politique des États est dans leur géographie », elle est dans toute leur géographie, c'est-à-dire dans l'étude de toutes les questions, qui se pénètrent, de géographie physique, politique, économique et sociale. De cet ensemble, le présent ouvrage ne constitue qu'un chapitre, mais fondamental, fortement conçu et traité de main d'ouvrier. Il inaugure dignement cette *Bibliothèque géographique* qu'avec le concours d'un éditeur entreprenant et avisé viennent de fonder deux des maîtres de ces études, Jean Brunhes, du Collège de France, et Emmanuel de Martonne, de l'Université de Paris. P. F.

J. Munier-Jolain : *Trois Mariages de conscience dans le grand monde. (Scènes de l'ancienne France.)* 1 vol. in-12, 220 pages (Jules Tallandier, éd.).

L'histoire, plutôt lamentable, des trois héroïnes de ces étranges « mariages de conscience », — que, malgré les édits, l'Église tolérait, et reconnaissait... pour valables, — bien qu'elle ait le charme de tout ce qui touche au passé,

et fait revivre les antiques coutumes de nos peres ; cette histoire, dis-je, est plutôt faite pour déconseiller de recourir à ce mode d'union, véritablement trop peu sûr. Et pourtant ces trois aventures sont contées avec art, dans une langue agréable, bien française, qui s'émaille, de temps à autre, de quelques archaïsmes savoureux, et elles ont, de plus, l'attrait d'un document vrai, aucunement romancé. Et, peut-être est-ce là la seule réserve que l'on puisse hasarder, sur cette œuvre si intéressante de M. Munier-Jolain car, en mettant ces documents en action, au lieu de se contenter du style narratif, il eût fait un roman d'un rare intérêt ; et c'est dommage, qu'il n'ait pas cru devoir s'y essayer.

A. R.

Philosophie

André Fauconnet : *Un Philosophe allemand contemporain : Oswald Spengler* (Alcan).

Comment expliquer l'immense succès obtenu en Allemagne par les deux énormes volumes où le philosophe allemand Oswald Spengler annonce le déclin de l'Occident? Quelle est l'attitude adoptée par Spengler et ses disciples vis-à-vis de l'histoire et de la sociologie telles qu'on les conçoit chez nous? A quels dangers une pareille doctrine expose-t-elle la paix européenne? Dans quelle mesure peut-elle nous permettre de mieux saisir la nature du conflit qui, de nos jours, met partout aux prises le capitalisme et le socialisme d'État? Telles sont les questions qu'un germaniste, spécialisé dans l'étude de la philosophie allemande, M. André Fauconnet, professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des Lettres de Poitiers, a tenté de résoudre dans ce livre. Le but que M. Fauconnet s'est proposé est de mettre à nu, sous une forme aussi claire et lucide que possible, l'articulation logique de la doctrine, d'en montrer la genèse, d'en délimiter les tendances, la méthode, les conséquences, théoriques, pratiques, politiques, de rendre, en un mot, cette œuvre — originale, passionnée et passionnante, mais abstruse et difficile — accessible au lecteur français.

Histoire littéraire

Edouard Schuré. — *Le Théâtre initiateur. La Genèse de la tragédie. Le drame d'Eleusis* (1 vol. Perrin).

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent bien la pensée généreuse et l'argumentation lyrique d'Edouard Schuré. Ils retrouveront ici sa haute inspiration, ses vastes aperçus sur l'évolution historique, ses anticipations ardentes et passionnées. En quelques tableaux voici une histoire du théâtre, qui n'a pleinement rempli sa fonction d'art de synthèse qu'à de rares époques : dans l'Inde antique, le théâtre continue les danses sacrées ; en Grèce, Eschyle et Sophocle continuent et laïcisent en quelque sorte les mystères d'Eleusis. Le vrai théâtre — Calderon et Shakespeare le prouvent encore — a toujours visé, par delà la représentation des gestes humains, une vérité plus profonde, une notion du destin, du mystère et du divin qui sont la source éternelle du tragique. Faisant le procès du théâtre contemporain, M. Schuré nous laisse espérer une renaissance de la scène, vivifiée par une vague puissante d'idéalisme, mais il n'ose l'espérer prochaine. On reconnaît en ce livre quelques-unes des idées familières à Edouard Schuré, son goût de l'ésotérisme, sa conception de l'éternel féminin ; en appliquant sa doctrine à l'étude du théâtre, il la complète et la précise : lui-même déclare y reconnaître : « son effort vital » ; c'est assez dire que cet ouvrage est digne d'une riche et magnifique carrière de penseur et de poète, et qu'il faut le lire.

V.

François Novion. — *La Presse anglaise contemporaine et ses grands quotidiens* (1 vol. Alcan).

Petit livre, un peu trop bref et scolaire, mais qui rendra de grands services à une époque où les opinions de la presse étrangère ont une si évidente importance et sont quotidiennement citées dans nos propres journaux. On trouvera ici quelques vues essentielles sur les transformations de la presse anglaise aux XIX^e^ et XX^e^ siècles et une série de notices consacrées aux principaux journaux. Armé de ces notices, le lecteur s'orientera aisément parmi une presse très abondante, soit qu'il la parcoure lui-même, soit qu'il souhaite apprécier la portée véritable des citations tendancieuses reproduites chez nous au gré des passions et des partis.

V.

Jean-Marie Carré. — *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* (1 vol. Le roman des grandes existences. Plon).

Les biographies sont à la mode. On a prétendu renouveler le genre en présentant la vie des hommes illustres sous forme de romans. Alexandre Dumas père y avait pensé avant nos ingénieux éditeurs. S'aperçoit-on qu'il est bien tard pour reprendre cette discutable tradition? Le nouveau volume de la collection « Le roman des grandes existences » est une biographie honnêtement critique. Jean-Arthur Rimbaud, longtemps inconnu du grand public, a exercé une influence très importante sur le développement interne de notre littérature. Il était temps qu'un livre clair et sûr arrachât à la légende une vie profondément tragique. Enfant précoce, adolescent génial, Rimbaud compose ses étonnants poèmes à l'âge où le talent se cherche. Après *Une Saison en enfer*, il renonce à écrire, et consacre sa vie à d'obscurs trafics en Erythrée. Tout ce que l'on sait avec certitude sur cette étrange carrière est très heureusement mis en lumière par M. J.-M. Carré en ce livre agréable et solide.

V.

C. Barrière-Flavy : *Chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV*. Préface de M. Funck-Brentano. 1 vol. in-8 (Librairie Occitania).

« Le livre de M. Barrière-Flavy : *Chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV* est d'un puissant intérêt ; peinture de la société française, et non seulement dans le Languedoc mais en Auvergne et en Provence — non seulement au temps de Louis XIV, mais aussi sous Louis XIII. La documentation est toute de première main, empruntée pour la plus grande partie aux archives parlementaires de Toulouse. Ces pages vivantes et pittoresques montrent de la manière la plus frappante la profonde différence qui existe entre la société du XVII^e^ siècle et celle du XX^e^, et aussi — ce point est de grande importance entre la société du XVII^e^ siècle et celle du siècle suivant que l'on réunit sous la désignation commune d'« Ancien Régime ».

Il nous paraît inutile de rien ajouter à l'opinion si autorisée de M. Funck-Brentano.

Ce livre étonnera, instruira, plaira.

Romans

Rachilde : *Monsieur Vénus*, 1 vol. in-18. (Flammarion).

Ce livre parut pour la première fois, — préfacé par Maurice Barrès, — il y aura bientôt quarante ans. Il fut, alors, condamné par les tribunaux belges. Il rendit son auteur — qui avait vingt ans — célèbre du jour au lendemain.

L'audace d'un sujet tel que celui de *Monsieur Vénus* ne saurait être discutée. Sans doute ose-t-on aujourd'hui aborder des sujets très scabreux, mais jamais avec le même

courage, la même indépendance d'esprit, la même honnêteté artistique que Rachilde.

Il est possible que, les individus ayant évolué, Raoule de Vénérande semble, de nos jours, moins monstrueuse qu'autrefois. Elle reste cependant un type curieux et exceptionnel dans notre littérature, mais nullement invraisemblable dans la vie.

Jamais les cas d'interversion des sexes n'ont été observés avec autant de talent, autant de précision que dans ce livre, où Rachilde montre une sorte de divination de l'avenir. Avait-elle prévu le développement du féminisme et les réactions qu'il allait occasionner chez certaines femmes trop cérébrales et trop désireuses d'éprouver des sensations rares?

On est tenté de le croire en constatant l'étrange actualité de ce roman.

Thérèse Casevitz : *Les Voiles noirs*. 1 vol. in-8 couronne (Monde Nouveau).

Voici un beau et émouvant roman consacré aux jeunes veuves de guerre.

Comment réagissent-elles contre cette solitude, d'autant plus cruelle et plus lourde que l'existence est âpre et dure?

L'histoire de cette jeune veuve, partagée entre son attachement au passé et son désir de refaire sa vie est d'une vérité poignante.

Que ce soit dans les milieux féministes où se discute la question brûlante des droits politiques de la femme, ou dans les associations de veuves de guerre, la figure de Berthe Lechantrieux, l'héroïne douloureuse de ce conflit sentimental, attire et séduit par sa faiblesse même et le drame intérieur auquel elle est en proie.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

L'IMPORTANCE DES CONVENTIONS GRÉCO-YOUGOSLAVES

Plusieurs questions d'ordre économique et commercial, posées par les relations du royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la République grecque, viennent de recevoir une solution dans l'accord récemment conclu à Athènes. Cet accord met fin à toutes les difficultés qui ont surgi dans les rapports entre les deux pays à la suite de la dénonciation de l'ancien traité, dénonciation faite par la Yougoslavie au mois de décembre 1924.

Un besoin réciproque ainsi que les intérêts communs des deux pays qui se complètent au point de vue économique, avaient amené le royaume serbe-croate-slovène et la Grèce à conclure les conventions commerciales et de trafic.

On connaît l'importance de l'exportation des produits yougoslaves soit en Grèce soit à Salonique comme port de transit. Toute la Serbie du Sud et une bonne partie de la Serbie du Nord dirigent leur exportation dans cette voie. Aussi ce trafic intense a-t-il fait naître, outre la question de l'extension de la zone serbe à Salonique, le problème des garanties du transit yougoslave contre tous les risques sur le tronçon Guévguéli-Salonique, qui passe à travers le territoire grec.

La zone franche serbe de Salonique vient d'être élargie de 150 mètres dans la direction de l'Ouest, d'après une des conventions signées. Elle se trouve ainsi agrandie de 10.000 mètres carrés.

Le chef du service sanitaire ainsi que tout le personnel de la zone serbe sera soumis à la juridiction du commandant grec du port.

L'usage de la zone franche serbe ne sera pas exclusivement réservé au commerce en transit avec le royaume serbe-croate-slovène, les produits et marchandises de tous les pays voisins signataires des conventions ferroviaires conclues avec la Serbie, auront de même droit d'accès dans la zone.

Deux barèmes de tarifs sont établis dont l'un concerne les marchandises de provenance yougoslave qui passent en transit et l'autre les marchandises déchargées dans la zone franche grecque.

La Grèce reconnaît au royaume des Serbes, Croates et Slovènes le droit de faire transporter les marchandises par les unités de sa propre flotte commerciale de la zone franche serbe de Salonique dans n'importe quel autre port grec. Le royaume serbe-croate-slovène s'est vu accorder ce droit, dont l'exercice d'ailleurs ne portera aucun dommage au cabotage grec, à cause du régime spécial de la zone serbe de Salonique, laquelle bien que située sur le territoire grec, est placée au point de vue douanier sous l'autorité serbe.

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes est autorisé à faire exporter par les navires de ses compagnies les marchandises se trouvant dans la zone, sans que ce fait constitue une atteinte au droit de cabotage grec. Mais, lorsque les bateaux yougoslaves auront déchargé leur cargaison, ils ne pourront prendre à leur bord d'autre chargement à destination d'un autre port grec.

C'est pourquoi le droit reconnu au royaume serbe-croate-slovène ne saura être invoqué par un autre pays à l'appui d'une demande où il réclamera la même faveur, à moins que ce pays, lui même, ne se trouve posséder en Grèce une zone franche douanière, ce qui pour le moment n'est pas le cas.

La signature des conventions gréco-yougoslaves ainsi que la conclusion du pacte d'amitié entre les deux pays constituent des actes donnant de nouvelles garanties à la sauvegarde de la paix dans les Balkans et sont une preuve de plus de la politique pacifique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Nº 20 64e ANNÉE 16 OCTOBRE 1926

L'ÉMIGRATION POLONAISE

L'émigration polonaise laissera peu de Mémoires. Plus préoccupée de l'avenir que du passé, elle multipliait les opuscules destinés à éclairer l'opinion publique européenne. Dans une réunion, en 1870, où chacun eitait ce qu'il avait fait de plus extraordinaire, un vieillard dit : « Moi, j'ai vécu quarante ans dans l'émigration, et je n'ai publié aucune brochure politique. » Il y eut quelques exceptions. En 1836, une princesse, qui avait été dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, persécutait de la lecture de ses Mémoires des notabilités polonaises en villégiature à Enghien et Montmorency, mon père, le prince Adam Czartoryski et Julien Niemcewicz. Un jour, ce dernier arrive triomphant : « La princesse ne m'ennuiera plus avec ses confessions ! », s'écrie-t-il. « Et comment vous y êtes-vous pris ? » lui demande-t-on. « Je me suis jeté à ses genoux et je lui ai fait une déclaration d'amour. Elle a rougi, a replié son manuscrit, et ne repassera plus le seuil de ma porte. »

Un ancien nonce à la Diète de Pologne, Adam Kolysko, de haute stature et d'une forte corpulence, suppliait mon père de bien vouloir lui accorder une soirée où il lui lirait ses Mémoires. Il avait laissé au pays une femme qui ne voulut pas le rejoindre à Paris. Mon père se déroba longtemps et finit par capituler. Il convint d'un rendez-vous et invita deux de ses amis à assister à cette séance. Kolysko déroule son manuscrit et annonce que ses Mémoires sont dédiés à sa femme. Il commence, et lit, d'une voix altérée, les mots suivants : « Oh! femme, grosse d'iniquités ! » Là-dessus, il éclate en sanglots. Les auditeurs respectent sa douleur. Il ne se remit plus à lire, et c'est tout ce qu'on a jamais connu de ses Mémoires.

Aujourd'hui, les émigrés polonais retournent dans leur pays de toutes les parties du monde. Ce ne furent jamais, conformément à la définition de Littré, « des hommes qui ont quitté leur patrie pour aller ailleurs, sans intention d'y revenir. » Ils ne s'en éloignaient, au contraire, qu'avec l'intention d'y revenir. Plusieurs générations ont semé de leurs os tous les chemins de l'exil, avant que ce rêve ne se réalisât. En 1831, l'élite de la nation, son gouvernement, ses chefs militaires, ses poètes, vinrent s'asseoir au foyer de la France. Je me propose, non pas d'esquisser leur histoire, mais de relever quelques traits caractéristiques de cette phalange qu'enfant j'ai contemplée, nombreuse et exubérante de vie et d'activité, et dont j'ai vu les membres descendre un à un au tombeau.

Ce qui augmentait l'amertume de cet abandon du sol natal, c'est que ceux qui partaient n'ignoraient pas le sort de ceux qu'ils laissaient derrière eux. Qu'est-ce que ce tribut de sept jeunes hommes et de sept jeunes vierges qu'Athènes livrait au Minotaure, en comparaison des milliers de victimes que dévoraient annuellement les trois aigles à deux têtes qui se partageaient la Pologne !

Ces trois monstres sont abattus, et, si la Pologne verse son sang, c'est sur le champ de bataille et non plus sur l'échafaud. Dernièrement, à Vilna, j'ai rencontré des propriétaires qui ont dû fuir leurs habitations en n'emportant que ce qu'ils avaient

*

sur le dos, et qui me disaient : « Qu'importe ! puisque la Pologne est ressuscitée. » Jusqu'ici, les réminiscences eussent été trempées de larmes : désormais elles peuvent être éclairées d'un sourire.

La Pologne libre, c'est l'émigration finie. Il y a, certes, quelque chose de profondément mélancolique à prononcer son oraison funèbre. On se sent survivre à l'entourage où l'on a vécu et vieilli, et l'on rougit que ce ne soient pas de plus méritants qui aient joui du spectacle qu'on a sous les yeux. Je veux bien admettre que les canaux de Mars ne soient qu'une illusion d'optique, et que les habitants de cette planète n'ont pas plus de moyens de communication avec nous que nous n'en avons avec eux. Je crois toutefois fermement que nos anciens combattants et nos anciens conspirateurs polonais savent, là où ils sont, qu'ils n'ont pas souffert en vain.

Il y eut plusieurs émigrations polonaises : celle de 1831, celle de 1846, une autre en 1848, une autre encore en 1863. Elles eurent de commun leur foi inébranlable dans le relèvement de leur patrie. On regardait de travers les compatriotes qui signaient un bail de trois, six, neuf ans. Cela prouvait qu'ils doutaient de l'imminence d'une révolution en Pologne. On acceptait une place, sauf à la quitter du jour au lendemain, au bruit du premier coup de fusil qui se tirerait en Europe. L'un des compagnons du dernier voyage de mon père en Orient vint, en 1848, offrir à Emile Péreire sa démission d'employé au chemin de fer de l'Ouest : « Vous resterez au moins trois semaines pour mettre votre successeur au courant », lui fit observer Péreire. « Je pars demain », répondit Sluzalski. Les mouvements insurrectionnels, une fois comprimés en Italie et dans le grand-duché de Bade, Sluzalski rentra à Paris, et se représenta chez Péreire. « Je ne puis vous donner qu'une place de cantonnier », lui notifia Péreire. Sluzalski accepta sans sourciller. Au bout d'un mois, Péreire intrigué le manda chez lui et l'interrogea. « Je suis ravi », lui répondit Sluzalski. « Dans mes moments perdus, je braconne un peu dans la forêt de Saint-Germain. Je rapporte le gibier à Paris, sous mon gilet, en compagnie des gardes-chasse, dont la société empêche que les gabelous ne me fouillent. » Péreire partit d'un grand éclat de rire, et rendit Sluzalski à son bureau.

Le soir, au logis paternel, c'était une série d'aventures extraordinaires qui eussent ravi un dramaturge ou un romancier. Nos littérateurs dédaignaient de recourir à ce répertoire par trop riche. Ils préféraient se remémorer les scènes de la vie nationale, scruter l'avenir ou forger des programmes politiques. Ils ne prêtaient pas d'attention aux types de l'émigration, si originaux qu'ils fussent. Ce sont les drames du pays qui défrayaient la conversation, et il s'en passait de bien singuliers. Chaque famille avait son martyrologe et l'on ne manquait pas d'histoires plus extraordinaires que celles d'Edgar Poë. Mon prédécesseur à la direction de la Bibliothèque polonaise de Paris, Bronislas Zaleski, fut envoyé en Sibérie dans un de ces convois de forçats, qui, enchaînés les uns aux autres, et exécutant à pied cet immense trajet, trouvaient chaque nuit un gîte dans des prisons préparées pour eux à chaque étape. Un jour une sensation de chaude humidité le réveille, il se voit inondé de sang. Un de ses compagnons vient d'en égorger un autre. « Qu'as-tu fait, malheureux ! » lui crie-t-il. « De quoi te plains-tu ? », répond très tranquillement l'assassin. « Tu es le plus inutile de toute notre bande, et tu devrais te réjouir de ce que ce n'est pas à toi que c'est arrivé. » — « Et que t'avait fait ta victime? » — « Rien. Mais, dans le groupe qui nous suit, j'ai un ami que je serai content de revoir. On va me déchaîner pour faire l'enquête, et on me gardera. Pendant ce temps, l'autre convoi sera ici. » — « Mais ce meurtre ? » — « Je suis accusé de dix-neuf assassinats, un de plus ne changera rien à mon affaire. » En Russie, on ne vous condamnait à mort que pour délit politique.

Dès l'enfance, on assistait à des épisodes inoubliables. Un maître de police se présente dans un château, le fouille, à la recherche d'un de ces émissaires, que l'émigration envoyait en Pologne. Il ne le trouve pas. « Invite-le à déjeuner », murmure la femme au mari. « Pourquoi ? » — « Il perdra deux heures. » Le maître de police hésite, puis accepte. « Pourquoi avez-vous la mine si réjouie ? », demande-t-il à la fille de la maison, alors âgée de cinq ou six ans. » — « Parce que vous êtes venu quand le monsieur venait de partir », répond l'enfant. Le maître de police se lève, jette sa serviette sur la table, et, en quittant la chambre, dit aux parents atterrés, et qui voyaient déjà leur propriété confisquée et la Sibérie en perspective : « Je n'ai rien entendu. » Il ne rejoignit pas le fugitif. A quel mobile a-t-il obéi ? Tout policier qu'il fût, n'a-t-il pas voulu infliger un jour à cette fillette le supplice de se dire qu'elle aurait occasionné la perte de ses parents ?

Notre destinée tient souvent à un rien. Dans la salle où un prévenu attendait son tour de comparaître en justice, un scribe se préparait à déjeuner. Le prévenu n'avait pas mangé depuis dix-huit heures. En Russie, on vous affamait volontiers avant votre interrogatoire. Le Polonais s'approche du scribe, et lui dit, tout bas : « Il me reste cent roubles. Ils sont à vous si vous me cédez votre déjeu-

ner. » — « Le voilà », répond le scribe. « Si je n'acceptais pas vos roubles, on vous en dépouillerait au sortir de l'audience. Pour votre argent, je vous donnerai un bon conseil. Répondez toujours : je ne sais pas, je ne me rappelle pas. » Notre homme se conforme à cet avis et, au bout de quelque temps, le président du tribunal s'écria : « Qu'on n'interroge plus cet idiot. » Il fut le seul acquitté.

Les officiers parlaient des surprises de la guerre. Le colonel Charles Rozycki, qui, en 1831, conduisit un régiment d'insurgés du fond de la Wolhynie jusqu'à Varsovie, narrait qu'un soir il était enveloppé de toutes parts; il médite sur sa carte, et voit qu'il n'a de chances d'échapper qu'à un seul endroit. Il tombait de fatigue. Il appelle un sergent, met le doigt sur sa montre, et lui dit : « Je vais dormir une demi-heure. Si tu ne me réveilles pas quand l'aiguille sera là, tu seras fusillé. » Il rouvre les yeux, il fait grand jour, et le sergent ronfle à côté de la montre. Rozycki n'avait pas réfléchi que, quand le chef est harassé, ses subordonnés sont encore plus las que lui. « Je suis perdu », dit il. « Je n'ai plus qu'à marcher droit devant moi. » Et il passa. Il sut plus tard que le général russe avait examiné la carte de son côté. Il s'était dit que Rozycki ne pouvait essayer de se faire jour qu'à tel endroit, et il y avait concentré toutes ses forces. Le sergent, en s'endormant, avait sauvé le régiment.

Un vieil ami de mon père, Korylski, était mêlé à la conspiration de Boulogne, où périt, comme on sait, le Polonais Dunin. On arrêta Korylski : il avait sur lui des papiers compromettants. Il est amené devant le préfet de police, et feint un accès subit de fureur. Il le menace du poing en lui reprochant de persécuter les émigrés. Le préfet court à sa sonnette, et Korylski au foyer de la cheminée, où il brûle ses papiers. « Qu'avez-vous jeté au feu », lui crie le préfet. « Des lettres d'amour. » Il n'y avait plus de preuves contre lui. Louis-Napoléon n'oubliait jamais un service. Il envoya une bague à Korylski, en lui faisant dire de la lui rapporter lorsqu'il serait sur le trône. En 1849, quand Korylski vit l'expédition de Rome, et l'abandon de l'Italie et de la Pologne, il jeta sa bague dans la Seine. « Je craindrais de céder à la tentation de la porter au prince Louis-Napoléon, qui délaisse la cause des peuples. » Or, il vivait dans la misère.

Les types originaux abondaient dans l'émigration. J'avais entendu conter l'anecdote d'un étudiant de Vilna, tellement silencieux, qu'ayant changé de restaurant, la fille de service l'entendant, au bout d'un mois, lui adresser la parole, se signa en s'écriant : « Jésus ! Marie ! Il n'est donc pas muet ! » Eh ! bien, un ami de mon père jouissait du don de l'invisibilité, et n'avait pas besoin de l'anneau de Gygès pour n'être pas aperçu. Un soir que quelqu'un regrettait, chez mon père, que cet ami n'y fût pas, ce dernier, se leva et s'approcha. « N'avez-vous pas remarqué, dit mon père, que l'on ne s'aperçoit jamais quand Klukowski est entré? » Pendant la campagne, nos généraux l'envoyaient dans le camp russe; il s'asseyait au feu du bivouac, au milieu des soldats ennemis, il ne fut jamais découvert.

A Leopol, un haut fonctionnaire autrichien de la police de cette ville publie une ordonnance aux termes de laquelle, si un jeune homme rejoignait l'armée polonaise, ses parents seraient responsables de ce délit. Le lendemain, son propre fils courut s'engager dans les rangs polonais. La campagne terminée, il se réfugia à Paris. Son père lui écrivit qu'il avait obtenu sa grâce. Il lui répondit qu'il ne retournerait en Pologne qu'avec l'armée polonaise victorieuse. Il se lia intimement avec le poète Jules Slowacki, et s'employa activement à la réunion de fonds pour des caveaux collectifs dans les cimetières parisiens, afin que les cendres des Polonais bien méritants ne fussent pas jetées au vent. On sait qu'il y a, au Père-Lachaise, une allée des Polonais. Un jour que quelques vieux émigrés se traînaient péniblement en queue d'un convoi funèbre, il leur dit le plus sérieusement du monde : « Dans ce caveau, il n'y a plus qu'une place de libre. Que celui de vous qui veut l'occuper se dépêche. » Très soigné de sa personne, il revêtait parfois une blouse et avec une brosse sous le bras, s'en allait nettoyer les pierres tombales négligées. Les gardes des cimetières le connaissaient et ne l'empêchaient pas de remplir ce pieux devoir, seulement, il n'aimait pas que des compatriotes le rencontrassent sous cet accoutrement. Il épousa une Anglaise et eut, à Paris, deux filles, qui, nées en France, d'un père Allemand et d'une mère sujette de Sa Majesté britannique... furent Polonaises !

L'émigration polonaise se trouva fort divisée. Il ne pouvait en être autrement, au lendemain d'une défaite. Le parti conservateur n'admettait pas de miracle, fondait son espoir sur les habiletés diplomatiques, et supposait que l'intérêt de tel ou tel empire l'inciterait un jour à prendre en main la cause de la Pologne ; ce parti cajolait généralement l'Autriche. Ses adversaires n'attendaient rien que d'une révolution générale, mais ils avaient le tort de supposer que la diffusion d'un manifeste démocratique, qui n'était qu'un amalgame des différentes déclarations des Droits de l'Homme de la première République française, lui rallierait tous les paysans. Des ballots de ces imprimés, expédiés en Galicie, n'empêchèrent pas que ces paysans, soudoyés par l'Autriche, ne massacrassent les proprié-

taires polonais en 1846. Mais, à certains moments comme lors de la guerre d'Orient, les membres des partis les plus opposés discutaient, et souvent agissaient ensemble. Cela rappelle l'anecdote que racontait Hippolyte Carnot, qui, rentré en France après 1830, réunit chez lui, un jour, tous les survivants de la Convention Nationale. En prenant son chapeau, Barère dit : « Nous venons de passer ici une soirée charmante, et il n'y a pas l'un de nous qui n'ait demandé la tête de l'autre ! »

Un dernier groupe, auquel on reprochait son mysticisme, soutenait qu'il était moins important de chercher comment ruiner la Russie, la Prusse et l'Autriche, dont les crimes amèneraient la chute inévitable, que d'être, ce jour-là, à la hauteur des événements. Cette préparation spirituelle fut plutôt négligée. A l'heure de l'écroulement des trois empires, qui se sont jetés les uns contre les autres, il y a eu bien des tâtonnements en Pologne ; un prisonnier, auquel on ouvre brusquement les portes de son cachot, commence toujours par tituber, étendre les bras et s'essayer à la marche. Mais la Pologne est le champion de l'Europe future, tandis que ses ennemis ne sont que les défenseurs d'un passé qui ne se résigne pas à sa défaite.

Un de mes amis, voyageant dans le midi de la France, rencontra un médecin polonais qui, depuis 1831, n'avait pas quitté une localité isolée des grands centres. « Qu'il a dû vous être pénible », lui dit-il, « de vous trouver ainsi dans l'impossibilité de participer à la vie polonaise. » — « Je n'ai pas cessé un instant lui répliqua ce vieillard, de remplir mes devoirs de citoyen des plus actifs », et il courut à son bureau, rapporta un calepin, et lui dit : « Depuis 1831, j'ai voté 757 fois pour l'élection, à Paris, de divers comités de l'émigration. » Cela lui donnait l'illusion de descendre dans l'arène politique et d'y combattre. Illusion à la fois plaisante et touchante. Il n'y a point de place dans le calendrier pour tous les saints. Tandis que se succèdent les monographies consacrées aux grandes figures de l'émigration polonaise, leurs humbles et si vaillants disciples seront vite oubliés et cependant, sans ces soldats dévoués, leurs chefs illustres n'eussent pu remplir leur glorieuse mission. Quelques griefs qu'on puisse avoir contre l'émigration polonaise, elle a eu l'immense mérite de persévérer jusqu'à la fin; si elle avait désespéré et capitulé, qui sait si le pays aurait eu l'énergie de résister victorieusement à la triple et formidable tentative de dénationalisation exercée contre lui depuis 1772.

LADISLAS MICKIEWICZ.

LA PSYCHOLOGIE COMPARÉE ET SES DIRECTIVES RATIONNELLES

Un honneur bien étrange échoit à la psychologie comparée.

Alors qu'on l'accusait naguère d'avilir l'homme, en méconnaissant la distance incommensurable que Dieu a mise entre les bêtes et nous, elle est peut-être encore plus violemment prise à partie aujourd'hui par certains biologistes dont la première préoccupation est d'éliminer toute idée d'intervention surnaturelle dans les manifestations psychiques.

Le prétexte invoqué, cette fois, est qu'elle nous ramène aux « théologiens » et aux « métaphysiciens »!

En réalité, si l'on y regarde bien, ce qu'on lui reproche *toujours*, c'est de faire bonne justice de cette conception aussi fausse que présomptueuse, curieusement rééditée par des savants qui se vantent d'être révolutionnaires : l'intelligence humaine supposée privilégiée et hors de pair, sinon parfaite, dès le principe.

La querelle, comme on le voit, ne manque ni d'imprévu, ni d'ironie.

En vertu de ce dogmatisme moderniste assez répandu, les quelques biologistes qui ont pris la tête du mouvement actuel contre la psychologie comparée déclarent très haut se désintéresser et ne vouloir tenir aucun compte des observations recueillies avec tant de prudence et de conscience par des savants tels que Darwin, Lubbock, H. Milne-Edwards, Romanes, Edmond Perrier, Gaston Bonnier, etc., etc...

Ils poussent même le dédain, fort à la mode, des maîtres antérieurs jusqu'à traiter leurs observations de « récits plus ou moins fantaisistes ». Seuls, valent d'être pris en considération, les « travaux les plus récents, conçus dans un esprit réellement scientifique ».

Malheureusement, il faut comprendre par là : dans leur esprit; car la science, j'entends la science intégrale, affranchie de toute préoccupation philosophique, n'a rien à voir avec les conceptions sur lesquelles ils s'appuient pour séparer la biologie de l'homme de celle des animaux.

Bien que ces biologistes se réclament de la méthode éthologique, leur principal soin a été de réfuter ce témoignage des faits observés et contrôlés dans les conditions de nature.

Connaître les animaux, les aimer surtout, semblent, à leurs yeux, autant de cas de récusation. C'est dans le laboratoire seulement qu'ils peuvent donner la mesure réelle de leurs moyens!

La vérité, au contraire, est que si le laboratoire paraît plus ou moins compétent en ce qui concerne quelques petits animaux très inférieurs, dont certains mouvements semblent fatalement déterminés, il ne l'est à coup sûr pas pour la plupart, sinon pour la totalité, des métazoaires, qu'il met dans des conditions absolument opposées aux manifestations de leur psychisme vrai.

J'irai plus loin. Même l'observation rigoureusement contrôlée des animaux vivant à l'état de nature ne peut, à elle seule, nous livrer tous les secrets de leurs mœurs, quand ces mœurs, comme c'est généralement le cas, sont dominées par des survivances ancestrales.

Pas plus que l'expérimentation, l'observation ne saurait, en effet, nous permettre de remonter à la genèse des activités considérées. Cet élément du problème excessivement délicat que pose le psychisme animal reste et restera probablement toujours en dehors de l'investigation directe des expérimentateurs et des observateurs.

Par cela même, les uns et les autres seront sans doute éternellement obligés de « psychologuer » pour interpréter les résultats de leurs expériences et de leurs observations.

Comme le fait justement remarquer Le Dantec, tout être vivant est le produit de son hérédité et de son éducation ou de son adaptation à de nouvelles habitudes.

On comprend, dès lors, qu'une vie individuelle « n'est pas un phénomène qui commence et qui finit, mais un phénomène qui est la suite d'autres phénomènes antérieurs et qui peut être continué lui-même par des phénomènes postérieurs... »

L'observation et l'expérimentation ne montrent, en somme, que la continuité du phénomène, jamais son apparition, ce qui revient à dire que *la vie d'un être ne réside pas, en fin de compte, dans cet être lui-même.*

Ce n'est point à leur expérience propre, mais à celle de leurs ancêtres, que la plupart des animaux doivent cette supériorité, quelque peu blessante pour l'orgueil humain, de savoir, par exemple, nager instinctivement, se garder, au moins à l'état de nature, de toute plante vénéneuse et, en général, de toute nourriture toxique ou seulement malfaisante, que le chien courant de jadis doit de naître aujourd'hui chien d'arrêt chassant en silence, sans jamais donner de la voix, etc.

Moins encore qu'en aucun autre cas, l'explication de ces instincts par un don mystérieux ne saurait, en effet, se défendre un seul instant.

Nous ne pouvons donc, sans hypothèse, nous représenter la genèse première de la matière vivante.

L'hypothèse que j'adopte comme étant la plus rationnelle, est la vérité de la théorie générale de l'évolution et des formations lentes, dorénavant mise hors de doute, malgré les crises de croissance qu'elle traverse périodiquement.

Grâce à cette hypothèse et aux deux sciences sœurs sur lesquelles elle repose, nous pouvons revenir au point de départ, au « point zéro », et non seulement assister à l'apparition successive des êtres vivants, dont quelques-uns, tels les insectes, existaient déjà depuis près de vingt millions d'années quand l'homme est apparu à son tour, il y a de cela deux ou trois mille siècles... à peine, mais suivre les modifications graduelles et parallèles de leurs formes, voire de leurs possibilités intellectuelles. Car il n'est pas douteux, comme le soutient Ch. Féchet dans son récent et audacieux livre *La Sélection Humaine*, que les mêmes causes qui ont produit certains caractères corporels déterminent certaine forme de psychisme, autrement dit, que les caractères moraux se transmettent et s'accentuent comme les caractères physiques; de telle sorte, ajoute l'éminent physiologiste, que si l'on veut créer une race humaine supérieure, les mêmes méthodes doivent être employées, tout à la fois pour perfectionner l'esprit et pour perfectionner le corps. C'est, du reste, un peu la même idée que défend sir Francis Galton dans sa fameuse théorie de l' « eugénétique ».

A plus forte raison, pareilles réflexions s'imposent-elles en ce qui concerne les animaux et est-il au moins étrange qu'on n'ait pas mis depuis longtemps à profit la facilité avec laquelle on peut les sélectionner, tant pour faire la preuve expérimentale de la possibilité de les perfectionner à la fois mentalement et corporellement que pour mesurer le degré de perfectionnement psychique auquel il est possible d'atteindre. Semblable expérience, dont le seul tort est d'être de trop longue haleine pour les biologistes à la recherche de conclusions hâtives, aurait, au point de vue qui nous occupe, une

portée autrement considérable que la plupart de celles actuellement connues ou en cours.

Mais, revenons à notre point zéro. Ainsi, nous est-il permis d'entrevoir l'époque infiniment lointaine où notre ancêtre quaternaire ne se distinguait pas, mentalement, des animaux, et nous expliquons-nous que les insectes aient pu, au cours de plusieurs millions d'années, entasser et thésauriser cette multiplicité extraordinaire de matériaux qui ont servi à édifier leurs mœurs si souvent déconcertantes.

En vain a-t-on essayé d'infirmer la théorie évolutionniste en laissant entendre que la nature a horreur de la variation, que l'évolution se fait par sauts, et que l'homme, qui ne serait d'ailleurs plus un primate depuis la découverte du feu, a pu apparaître brusquement avec un cerveau hypertrophié, etc.

Ces opinions ne reposent sur aucun argument sérieux et sont définitivement réfutées par les conquêtes les plus anciennes, comme les plus récentes de la géologie et de la paléontologie.

En vain, aussi, l'embryologiste allemand Meissmann et les biologistes qui utilisèrent ses conceptions en les adaptant aux faits remarquables concernant la transmission héréditaire des caractères mis en lumière par le botaniste français Naudin et le moine autrichien Mendel, ont-ils essayé d'expliquer la variation et l'évolution philogénétiques par des modifications primaires des germes, de sorte que, seuls seraient héréditaires, en tant que provenant du *germe*, les caractères de mutation, tandis que les caractères de fluctuation, au caractère acquis, n'intéressant que le *soma*, ne seraient pas transmissibles. Ni la théorie Weissmanienne, ni la théorie néo-Mendélienne, toutes deux préformationistes dans leur essence, ne peuvent être considérées comme des explications suffisantes.

En vain a-t-on essayé de cent autres arguments contre l'évolution. La théorie reste inébranlable dans ses grandes lignes.

En vain encore, a-t-on laissé complètement de côté la *conscience* chez les animaux, comme étant en dehors du domaine des investigations scientifiques. Ce procédé, évidemment commode pour conduire tout au plus à une intelligence animale de nature inférieure et en apparence seulement comparable à la nôtre, est purement arbitraire, *rien* n'autorisant à accorder une conscience à l'homme plutôt qu'aux animaux même très inférieurs.

La vérité est que les bêtes sentent, raisonnent et pensent comme nous, moins que nous seulement. Bien, au degré près, ne différencie leur intelligence de la nôtre. Tous les distinguos qu'on a imaginés à ce sujet reposent sur la conception *a priori* de l'intelligence humaine privilégiée dès le principe.

Soutenir, par exemple, qu'il n'est pas sûr que mon chien m'aime, *sachant*, *connaissant* qu'il m'aime, autrement divin, ayant conscience, est purement paradoxal, à moins qu'on me dénie à moi-même la faculté de savoir, de connaître, que j'aime ceux que j'aime bien!

Je suis heureux de me rencontrer là-dessus avec un des plus profonds penseurs de notre époque, le docteur Gustave Le Bon : « La psychologie moderne, écrit-il dans l'*Equitation actuelle et ses principes*, est un peu plus avancée qu'au temps de Descartes, et le dernier des écoliers sait qu'on ne regarde plus aujourd'hui les animaux comme de simples machines privées de raisonnement. »

De tout temps, c'est la « présumption », dit Montaigne, qui inspira à l'homme cette orgueilleuse conception de la distance infinie qui le séparerait intellectuellement de la bête.

Déjà Platon raille cette « présumption » dans son dialogue intitulé *Le Politique*. C'est une perle que la remontrance faite par l'étranger d'Elée à Socrate le Jeune :

« Si tu ne distingues, parmi l'humanité tout entière, que deux races, la barbare et la grecque, ou parmi tous les êtres animés deux espèces, bêtes et hommes, ne classes-tu point comme ferait une grue, qui prétendrait aussi n'apercevoir que deux espèces : les grues et les autres animaux, y compris les hommes? »

En prétendant barrer la route aux vues unitaires de la psychologie comparée, la « nouvelle psychologie animale » a beaucoup trop présumé de la rigueur de sa méthode. Comme j'espère le prouver, si la *Revue Bleue* veut bien me donner de temps en temps encore l'hospitalité, l'Analogie entre l'intelligence de l'homme et celle des animaux reste complète.

Pas n'est besoin pour faire cette preuve, de localiser une mentalité d'homme civilisé dans tout corps vivant et de tomber ainsi dans ce que l'on a appelé, très improprement du reste, « l'erreur anthropomorphique », qui serait précisément l'erreur capitale de la psychologie comparée.

Partant de cette vérité incontestable que nos Commencements furent extrêmement humbles, j'estime que les seuls « anthropomorphistes », dans la véritable acception du mot (1), dont le succès pourrait d'ailleurs bien venir de son impropriété, sont les biologistes qui, contrairement à toutes les données scientifiques, hissent l'homme au rang d'une demi-divinité, sans aucun rapport avec le reste du règne animal et jugent les animaux d'après cet homme-là.

La psychologie comparée, telle qu'elle doit être comprise, commence par étudier les êtres vivants comme si l'étude objective complète de la vie était possible. C'est seulement quand ce moyen d'investigation devient insuffisant qu'elle se croit autorisée à se souvenir que les animaux sont aussi des êtres vivants.

Supposons, par exemple, tels et tels cas où les mêmes circonstances déterminent les mêmes actes chez des individus de notre espèce autres que nous-mêmes; il va de soi que nous sommes fatalement amenés à conclure que nos congénères, qui nous ressemblent objectivement, nous ressemblent aussi subjectivement. Et par congénères, il est non moins évident qu'on doit entendre également les hommes stagnants actuellement encore vivants et les hommes primitifs quaternaires, nos ancêtres communs. Or, ceux-là sont ou étaient trop proches de l'animalité pour que la conclusion précédente ne s'étende pas logiquement aux animaux qui, pour des conditions identiques, accomplissent des actes identiques aux nôtres.

Cette méthode est et restera, quoique l'on prétende, la seule applicable aux neuf dixièmes des êtres vivants *en train de vivre*, un moment arrivant presque toujours où l'investigation objective, quelle qu'elle soit, se trouve impuissante à rendre compte des faits.

En ne prenant pas assez garde que l'observation éthologique est une chose et que l'expérience en est une autre; en faisant de l'homme un être *incomparable*, sur la foi de conceptions scientifico-métaphysiques touchant son origine et sa place dans la nature; en établissant *a priori* une distinction absolument arbitraire entre l'animal et l'homme sous le rapport de la conscience, la « nouvelle psychologie animale » a certainement retardé la solution du très difficile problème qui nous occupe. D'autant plus qu'elle se prévaut de ses erreurs pour prononcer l'arrêt de mort contre la psychologie comparée et ses « ravages scientifiques », rendant ainsi impossible cette collaboration intime de l'observation et de l'expérimentation, sans laquelle le problème envisagé ne saurait être plus résolu que ne saurait progresser la médecine, à supposer que la bactériologie prétende se passer des enseignements de la clinique.

C'est le résultat ordinaire de toutes les excommunications.

Restant, quant à moi, dans ma sphère d'observateur, sans perdre de vue mes directives, ni l'importance des expériences réalisées par les biologistes de l'École nouvelle dans *leur propre domaine*, j'aboutis à cette conclusion inébranlable que l'intelligence est une, comme la matière vivante, et que la conception d'un demi-automatisme spécial aux animaux, qui irait du mécanisme pur à une caricature d'intelligence, l'intelligence vraie étant réservée à l'homme, ne se conçoit pas, au témoignage impartial des faits.

Si, chez quelques animaux très inférieurs, certains mouvements peuvent sembler fatalement déterminés (tropismes, rythmes, sensibilité différentielle,) il n'en est plus de même, en général chez les métazoaires, dont les actes, encore qu'en majorité mécanisés actuellement par l'habitude héréditaire (instincts), furent entièrement ou partiellement conscients à l'origine. Les instincts se modifiant de nos jours par l'adjonction de nouvelles habitudes, on doit admettre, en effet, qu'ils se sont modifiés de même autrefois, en vertu de ce principe que le présent est la continuation du passé (Bouvier).

Peu m'importe, au reste, que dans ses manifestations les plus apparemment intelligentes, mon chien ne soit qu'une « machine chimique » (Loeb), qu'il obéisse à une forme d'énergie spéciale, « l'énergie psychique » (Maurice Sauges) ou, enfin, qu'intervienne quelque chose d'autre que la physique et la chimie » (Sir Oliver J. Lodge), pourvu qu'on admette, par ailleurs, que la même explication est également vraie pour l'homme et les animaux dans des circonstances analogues.

Quant à la prédominance des instincts chez

(1) L'anthropomorphisme s'entend, non de la localisation d'une mentalité humaine dans tout corps vivant, mais de la variété d'animisme où les premiers dieux, plantes et animaux, prennent la forme humaine (*il faut entendre la forme humaine supérieure*), pour devenir des hommes plus grands, plus forts, plus puissants que nous.

les animaux elle s'explique par cette circonstance que ceux-ci restant à peu près exclusivement « enfermés dans les habitudes de l'espèce » (Bergson), c'est-à-dire dans le cercle restreint du double souci de vivre et d'assurer la perpétuation de cette espèce, la répétition, durant des milliers de siècles, des mêmes actes, seulement quelque peu retouchés au cours des ans, a fatalement mécanisé les actes, dont la perfection, si souvent déconcertante, perd ainsi son côté mystérieux.

Docteur Alix.

LA VIE DE SAMPIERO DE CORSO

Jusqu'au XV^e^ siècle, le Corse en général ne défendait que son toit et son champ. Certains villages ne reconnaissaient aucune autorité. La Corse était séparée en deux parties : la Rocca était hostile à la Cinarca. Des cousins, des frères même, se disputaient, les armes à la main, une parcelle du pouvoir. Le pouvoir primait tout sentiment. Les villes de l'intérieur se désintéressaient de l'intérieur. Bonifacio, Calvi, Ajaccio étaient des cités infectées de principes gênois. Les autres Corses les assiégeaient comme si elles étaient des ennemies. Telle famille combattait avec Gênes contre la famille adverse qu'elle voulait anéantir. Les rivalités entre familles furent trop fréquentes et sanglantes. Mais il faut reconnaître que lorsque l'alliée des Gênois avait abattu sa rivale, elle se retournait aussitôt contre eux. C'est que Gênes au fond était la grande, la véritable ennemie, féroce, tyrannique. Tout ce qui était corse devait être pillé, brûlé, pressuré. Nulle tyrannie ne fut dans l'histoire des peuples plus effroyable que celle de Gênes. Toujours la ruse, la cruauté, la déloyauté, le crime remplaçaient pour elle le courage, la bonté, les vertus. Aussi que de fois les familles rivales se sont-elles unies contre la République!

On peut affirmer qu'il y eut de tous temps, en Corse, un fond de patriotisme. Mais il était obscur, mal délini. Il n'avait pas conscience de ses racines, de son existence. Il n'était pas encore la force sacrée, parce que les insulaires, ne correspondant pas facilement entre eux, vivaient, sans liens, et ne pouvaient échanger leurs idées.

Le patriotisme corse vivait à l'état de larve. Le premier, Gian Paolo di Lera comprit qu'il fallait le sortir de sa léthargie séculaire. Il mit tout en œuvre pour cela. Il le formula, le présenta en pleine lumière. A ce sujet, il prononça, d'après le chroniqueur Filippini, une harangue à la Tacite. Et le rayon pénétra peu à peu dans les cavernes les plus reculées.

Gian Paolo di Leca donna constamment l'exemple. Allié par ses deux enfants aux Campo-Fregoso, famille très haute et très puissante de Gênes, il aurait pu prospérer en toute tranquillité et satisfaire son ambition politique à l'ombre des doges. Il fit pourtant la guerre à la République ligurienne, avec une énergie si victorieuse que les Gênois prirent la résolution d'exterminer la race des Leca. Le patriotisme seul le guidait. Il voulait son île indépendante, libre, sous un gouvernement corse. Toute sa vie, il lutta pour cette suprême idée. Sa vieillesse ne diminua pas sa vaillance. Quand il mourut, très vieux, à Rome, il avait amèrement assisté au triomphe de Gênes.

Mais au seuil du temple, Sampiero Corso ramassa le flambeau qui n'était pas encore éteint. Sampiero fut le plus superbe des Corses qui s'expatrièrent pour rechercher la gloire, la richesse, les honneurs. En Espagne, que d'insulaires devinrent illustres! Guaschi ou Vasquez fut le ministre de Philippe II. Cervantès lui adressait des vers. Le vrai Don Juan, Miguel Mañara di Leca, était fils de père et mère corses : Don Tomaso Vincentello di Leca et Girolama Anfriani. A Marseille, les Baglioni, les Lenci, Napoleoni, les Gaspari, les Agastini comptaient parmi les plus opulents. Lazaro, un Bastiais, fut dey d'Alger; un Orsini, de Sartène devint bey de Tunis. Le meilleur des généraux vénitiens était un Corse : Ercolle Macone. Venise se reposait sur la vaillance des Corses. Leur valeur était universellement réputée. Ils battirent, en 1615, les Allemands qui voulaient envahir la Vénétie. L'historien véronais Ponda écrivait ceci : « Les Corses sont des soldats courageux. Ils n'ont jamais tourné le dos à l'ennemi et ont contribué à diminuer les tristes conséquences des déroutes vénitiennes. » Un Casanova fut maréchal de camp sous Henri III. Peri, un Ajaccien, fut nommé par Louis XIV lieutenant-général.

Sampiero Corso fit d'abord partie des célèbres bandes noires de Jean Médicis. Il y acquit

un grand renom. Après la mort de Jean, il entra au service du roi de France, en guerre alors avec Charles-Quint qui avait Gênes pour alliée. Il guerroya en Italie. Puis, il rentra en Corse pour épouser Vannina d'Ornano.

C'était alors un beau guerrier dans toute sa force. On peut rencontrer de nos jours son type dans les montagnes de Bastelica d'où il était issu. D'une extrême vigueur, on l'eût dit taillé dans le roc. Son courage faisait l'admiration des plus braves. Il ne se trouvait à l'aise que sous l'armure. Les courtisans le redoutaient. Sur le champ de bataille, où il était sans cesse au plus fort de la mêlée, à ses côtés les plus timorés devenaient courageux. Il frappait toujours le premier. Tout en lui était rude, et l'enveloppe et le cœur. Mais quel chevaleresque dans sa physionomie! Près de lui, Brutus n'eût été qu'un rêveur. Il était insensible à la douleur comme à la joie. Tout pour l'honneur et les libertés de son île! Son visage basané, broussailleux, respirait une énergie indomptable qui, dans les combats, étincelait tellement que, sans combattre, le plus belliqueux lui demandait grâce. Son histoire est si héroïque que, racontée par Hercule, elle eût ébloui l'Olympe.

Un jour, à Bastia, Sampiero fut arrêté par les Gênois qui le craignaient. Henri II le fit relâcher. Le capitaine corse alla voir le roi de France pour qu'il conquît la Corse. Le cardinal Du Bellay le soutint. Celui-ci écrivait qu'en possédant cette île, la France tiendrait Gênes « la corde au col » et que l'on tirerait « dix mille des meilleurs combattants de toute l'Italie et si naturellement français qu'un chef qui serait sage les conduirait par un filet à la bouche. » Enfin Henri II se décida à envoyer en Corse des galères commandées par le baron de La Garde, et des troupes sous la direction du maréchal de Thermes. Un mois après, l'île était française. Seule Calvi (*civitas semper fidelis*) résistait.

Charles-Quint aida Gênes à faire des préparatifs énormes pour reprendre la Corse. La flotte génoise jeta l'ancre devant Saint-Florent que Doria assiégeait déjà du côté de la terre. Giordano Orsini ou Jourdan des Ursins défendait la place. Ce Corse, qui avait francisé son nom, avait une réputation de bravoure indomptable. Les galères françaises accoururent au secours de la ville; mais une tempête les dispersa. Sans espoir, des Ursins qui, du haut des remparts avait tué 9.000 Gênois, négocia pour une reddition honorable. Mais Doria lui fit savoir que tous les Corses, sans exception, devaient être passés au fil de l'épée. Il se produisit, alors, un fait d'armes unique dans les annales de l'Histoire. Les Corses, montés sur des barques, attaquèrent les vaisseaux gênois avec une telle bravoure qu'ils finirent par passer. De Thou et Brantôme en parlaient avec admiration. N'est-ce pas plus beau que Salamine?

Cependant les Gênois, qui avaient repris Bastia, progressaient dans toute l'île; car de Thermes, dépaysé, malade, était incapable de mener ses troupes à la victoire dans un pays qu'il ne connaissait pas. A la fin, il fut obligé de reconnaître la supériorité de Sampiero. Il lui confia la direction de la guerre. Les choses aussitôt changèrent de face. Le capitaine corse prit vigoureusement l'offensive, battit les soldats de Spinola; mais, malheureusement blessé à la cuisse d'un coup d'arquebuse, il dut céder le commandement à de Mari. Spinola ne tarda pas à prendre l'avantage. Il pilla les villages, les incendia. Sampiero, à peine rétabli, accourut. Il attira les troupes gênoises à Tenda où il les tailla en pièces. Victoire mémorable qui excita la jalousie de Thermes. Il fit mander Sampiero par le roi. Le vainqueur des Gênois n'eût pas de peine à démontrer l'incapacité du maréchal qui fut rappelé.

Sampiero revint et la guerre reprit. Gênes demanda une trêve pendant laquelle Jourdan des Ursins se rendit à Paris avec deux ambassadeurs. A son retour, il annonça solennellement que désormais la Corse était incorporée à la France.

Hélas! deux ans après, en 1559, le triste traité de Cateau-Cambrésis la livrait de nouveau à Gênes. On trouve dans les archives de Milan la lettre que Sampiero remit à l'ambassade qu'il envoyait au roi de France, quand il connut ce traité. La fin de cette lettre, noble, émouvante, que nul historien n'a encore publiée, prouve quel était l'attachement des Corses pour la France : « Dans le cas où Sa Majesté très chrétienne ne se réserverait pas les villes du littoral, nous la supplions d'envoyer des vaisseaux pour nous prendre, après avoir exigé de Gênes le paiement de nos biens. Elle nous assignerait en France un territoire où nous vivrions sous ses lois. *Et si cela n'était pas possible, nous consentons à y aller comme esclaves et à subir le sort du peuple d'Israël à Babylone.* »

••

Mais le roi de France ne tint aucun compte de ce désir. Alors, Sampiero résolut de continuer la lutte avec ses propres moyens. Il parcourut pendant quatre ans l'Europe pour trouver des secours. En vain. Il alla jusqu'en Turquie après avoir été à Alger. C'est en revenant de Constantinople qu'il apprit la faute de sa femme Vannina, coupable d'intelligence avec la République gênoise. Elle se trouvait à Marseille et sur le point de s'enfuir à Gênes. Le drame fut rapide. Sampiero poussa Vannina dans une chambre. Quand il en sortit, elle gisait morte. Il l'avait étranglée dans un moment de fureur.

Après ce crime, à la cour du roi, comme les courtisans se détournaient de Sampiero, il ouvrit brusquement son pourpoint, et, montrant les blessures, reçues au service de la France, il s'écria : « J'ai largement versé mon sang pour votre pays. Ma vie privée ne regarde que moi! »

De Paris il intrigue. Il écrit aux ducs de Toscane, de Parme. Mais les Corses, de plus en plus tyrannisés, l'appellent avec insistance. Il débarque soudain, le 19 juin 1564, à Baraca, au fond du golfe de Valinco. Il a soixante-six ans. Il n'a que cinquante hommes avec lui. Mais en se dirigeant vers Corte, sa troupe grossit considérablement. Corte se rend. Tous les Corses prennent les armes. Sampiero se trouve à la tête d'une armée. Son génie est toujours aussi intrépide. Il marche alors contre les troupes gênoises commandées à Vescovato par Nicolo di-Negri. Il les culbute, les poursuit, les achève à Caccia où de Negri est tué. Stefano Doria le remplace, et la guerre continue; Sampiero reçoit des secours de Tomaso Lenci, un Corse, qui avait fait fortune dans l'industrie à Marseille. La France désavoue publiquement le général corse mais elle le soutient secrètement. Stefano Doria fut acculé par Sampiero. André Doria courut à son secours à la tête de vingt-quatre vaisseaux chargés d'Espagnols et d'Italiens. Ces brigands ravagèrent l'Au-delà des Monts. La maison de Sampiero à Bastelica fut rasée. On compte cent trente-trois villages brûlés. Ce n'était plus la guerre mais un brigandage sans frein. Les Corses tuèrent plusieurs milliers de ces forbans. Les survivants se réfugièrent à la fin dans les forteresses du littoral.

Sampiero dépêcha des ambassadeurs au roi de France. Ils revinrent avec 9.000 écus, 62 pistolets, autant de selles. Cosme de Médicis de son côté lui fit parvenir de la poudre et du plomb. En général les Corses n'étaient pas armés. Mais ils étaient si farouches sur le champ de bataille qu'un bâton, des pierres entre leurs mains devenaient des armes terribles. Les Gênois torturaient les Corses. Ceux-ci en faisaient autant. Sampiero avait des chiens qui dévoraient les ennemis. Les Gênois incendiaient villages et chaumières. Mais quand ces incendiaires étaient pris, on les jetait dans les flammes qu'ils avaient allumées. Une fois, ayant capturé des insulaires au service de Gênes, Sampiero poignarda ces traîtres de sa propre main.

A la suite de violents différends, Achille Campocasso était passé au service de la République. Quelque temps après, Ercole d'Istria eut une dispute avec Sampiero. Celui-ci, le soupçonnant de vouloir imiter Campocasso, le désigna pour faire partie de l'ambassade qu'il envoyait au roi de France. Istria prévint le gênois Giustiniani qui captura le vaisseau des ambassadeurs. Redoutant de tomber entre les mains de Sampiero, il conseilla à Giustiniani de le faire assassiner. Pour cela, on soudoya le moine Ambrosio di Bastelica qui s'entendit avec Vittolo, l'ami et le confident du général corse.

Sampiero se trouvait à Vico. Là, il apprend que la région de la Rocca s'est soulevée. Il y court. Chemin faisant, Vittolo le rejoint pour lui annoncer que les Gênois menacent le village de Cauro. C'était le 17 janvier 1567. Sampiero était accompagné de son fils Alphonse et de quelques partisans. La petite troupe a hâte de secourir Cauro. Mais à peine a-t-elle franchi le torrent du Prunelli qu'elle est surprise par des soldats gênois que commandent Giustiniani et les trois frères d'Ornano, cousins de Vannina. Sampiero ordonne à son fils et aux autres de se replier. Il reste face aux ennemis. Armé d'un pistolet et d'une épée, comme on n'ose pas l'attaquer, il attaque. Il tire un premier coup sur Giovanno-Antonio d'Ornano qu'il blesse. Un second coup n'ayant pas porté, il fonce, l'épée à la main. Il est si terrible que les Gênois, épouvantés, reculent... Alors, Vittolo, le traître, le frappe par derrière. Il tombe le visage contre terre.

On se jette sur lui en poussant des cris d'allégresse. Quelqu'un lui coupe la tête, les autres le dépècent. Ont-ils bu son sang? Sa tête

et des lambeaux de son corps sont portés sur des piques en triomphe à Ajaccio. Cette ville, encore génoise à cette époque, pavoise. Fornari, le gouverneur, ne se tenant pas de joie, fait tirer les canons de la forteresse, ordonne des réjouissances publiques, se montre aux fenêtres de son palais d'où il jette à la foule de l'argent à pleines poignées. Puis, il fit exposer sur une pique, au-dessus de la porte principale de la ville, la tête du héros immortel.

Lorenzi de Bradi.

LE TRAVAIL EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE AVANT LA GUERRE

Peu d'années avant la guerre, un groupe de jeunes écrivains français eut l'heureuse idée d'organiser une vaste enquête sur l'état actuel des grandes nations civilisées et d'en confier le soin « aux spécialistes les plus compétents et les plus notoires » de ces nations elles-mêmes. L'enquête sur l'Allemagne (1) dont furent chargés le comte E. Reventlow, le lieutenant général von Pelet-Narbonne, le vice-amiral von Valois, quelques professeurs et quelques docteurs est particulièrement instructive et impressionnante. Elle met, en effet, dans un relief saisissant la mentalité de l'Allemagne à cette époque, son ivresse de puissance et les moyens dont elle compte se servir pour grandir encore (2).

L'ambition hautement avouée de l'Allemand est de devenir l'Ubermensch le plus riche, le plus savant, le plus fort de tous les pays du monde.

Le premier moyen de réussir, il le voit dans l'organisation de plus en plus solide de l'Allemagne « sur une base nationale », avec, à sa tête, des chefs qui sachent commander et se faire obéir. C'est le moyen que préconisait déjà Fichte, après Iéna.

Le second est la création d'une armée et d'une marine assez redoutables pour assurer « *sans vains scrupules de droit et de justice* » la liberté économique de l'achat et de la vente sur toutes les parties de la terre et pour faire face à toutes les éventualités, même à celle d'un blocus de l'Angleterre, cette Carthage toujours redoutée. De là, les efforts prodigieux qu'ils ont accomplis pour fortifier toujours davantage et leur marine et leur armée.

Les résultats obtenus par ces deux moyens ont dépassé toutes les espérances. Le jour où l'Allemand a senti qu'il appartenait à un Etat solidement uni, « ce sentiment a fait naître une activité telle dans toutes les directions que les esprits les plus optimistes n'auraient pu croire la chose possible ». Et, dans toutes ces directions, cette activité a assuré la suprématie de l'Allemagne.

Aussi, avec quelle fierté, avec quelle expression d'orgueil satisfait, les enquêteurs nous parlent de l'extension de leur commerce, de la prospérité de leur industrie, des progrès de leur agriculture et de la progression parallèle de leur population ; — des succès qu'obtiennent au dehors leur musique, leur philosophie, leur philologie ; — de l'état florissant de leur enseignement à tous les degrés, dans les écoles élémentaires, non moins que dans les Ecoles professionnelles et les Universités ! — « Il semble généralement admis, écrit von Pelet-Narbonne, que, dans le domaine intellectuel, l'Allemagne a toujours été, est encore un des premiers pays du monde ! » Et von Narbonne, évidemment, ne dit pas ici toute sa pensée !

En un mot, en lisant cette enquête, on a l'impression que toutes les forces du pays, bien disciplinées, bien entraînées, sont tendues vers une même fin qui est la toujours plus grande Allemagne. L'Allemagne au-dessus de tout et par tous les moyens. « Le peuple des poètes et des penseurs, écrit le professeur Eltzbacher, est devenu un peuple qui sait vouloir et qui sait agir. »

Telle était la mentalité de l'Allemagne avant la guerre. Voyons quelle était celle de la France à la même époque.

* * *

Pendant que l'activité de l'Allemagne va s'accentuant, ce qui domine en France, depuis près d'un siècle, c'est la tendance au moindre effort. Cette tendance s'est affirmée et développée dans toutes les directions et, dans toutes, ses effets ont été désastreux.

Elle s'est manifestée d'abord dans le choix des carrières. Les Français de plus en plus s'éloignent de celles qui exigent un effort pénible, soutenu, périlleux pour se porter vers celles qui offrent le plus de repos et de tranquillité. De là l'exode des champs vers l'usine et vers l'atelier ; de l'usine et de l'atelier vers la boutique et le magasin ; du magasin, vers le bureau ; — de là la plaie du fonctionnarisme dont tout le monde se plaint et dont personne n'ose entreprendre sérieusement la guérison.

La tendance au moindre effort se retrouve naturellement dans les carrières qu'elle a fait choisir. Ses

(1) *La vie contemporaine* : L'Allemagne moderne, n° d'avril 1908.

(2) E. Reventlow.

principaux effets sont de paralyser l'esprit d'initiative, d'affaiblir l'amour du risque et de développer la peur des responsabilités.

C'est sous son influence qu'un grand nombre d'agriculteurs s'en tiennent à la routine ; la mécanique et la chimie n'avaient fait aucun progrès. C'est sous son influence que beaucoup de nos industriels, au lieu d'être à l'affût de toutes les découvertes et de toutes les inventions de la science, s'attachent paresseusement à leur installation qui vieillit et, au lieu de chercher, comme il le faudrait, à perfectionner et à intensifier la production de leurs usines et de leur ateliers, cherchent plutôt à la réduire, quelles qu'en doivent être les conséquences.

Pendant que les patrons, petits et grands, s'appliquent ainsi à alléger leur tâche, l'ouvrier, de son côté, cherche naturellement à alléger la sienne. L'une de ses grandes préoccupations est d'obtenir une diminution croissante des heures de travail, avec, parallèlement une augmentation des salaires. Les compagnons trop actifs et trop zélés sont suspects.

Mais, où la tendance au moindre effort trouve le mieux à se satisfaire, c'est dans nos bureaux de l'administration publique. Là, elle s'étale, triomphe, s'épanouit. Non point qu'elle pousse précisément à ne rien faire, mais ce qui est pire, elle pousse à y faire des riens. Tous ceux qui ont pris part à la direction de nos hôpitaux pendant la guerre savent jusqu'où peut aller en ce sens son ingéniosité.

Le mal, d'ailleurs, n'est pas nouveau et le remède est depuis longtemps connu. Lorsque, sous le Directoire, Talleyrand remplaça Delacroix à la direction de l'Office des relations extérieures, il commença par supprimer les deux tiers de ses employés, en les mettant à la retraite. Il obtint immédiatement deux fois plus de travail, de bonne volonté et de secret.

*
* *

Dans la vie de chaque jour, pendant cette période d'avant guerre, il semble que nous soyons à la recherche de tout ce qui est propre à nous épargner une peine, un souci, un effort, surtout un effort un peu prolongé.

Aimant le bien-être, nous aimons la fortune. Cette fortune, si nous comprenions bien notre intérêt et celui de la société, nous chercherions à la faire fructifier le plus possible en la confiant au commerce et à l'industrie, en favorisant leur développement au dedans et au dehors. Nous préférons des placements moins rémunérateurs, mais plus sûrs, ou estimés plus sûrs, sur les fonds d'Etat, ou des Banques de tout repos. Et, ainsi, la production est découragée, les initiatives privées paralysées par la paresse et la timidité de la richesse acquise. Les plus heureuses de nos inventions sont exploitées par les étrangers. (1)

Les livres qui demandent pour être compris et goûtés de la réflexion et de l'étude ont de moins en moins de lecteurs. La foule leur préfère le roman que l'on parcourt à la hâte, presque sans penser, et le journal qu'on peut lire en courant.

Nous aimons les voyages comme nous aimons le nouveau, l'inédit, l'imprévu, mais ces voyages, nous les faisons en vitesse, cueillant au passage l'émotion du moment en aspirant déjà à une émotion nouvelle. On voit ainsi beaucoup de choses, on en regarde fort peu ; on s'est donné l'illusion de la vie intense et l'on est satisfait. En un mot, nous effleurons tout sans rien approfondir et quand nous nous agitons « c'est pour éviter la crampe ».

Dans une Démocratie comme la nôtre, nous devrions apporter à l'accomplissement de nos devoirs civiques une conscience scrupuleuse. Au lieu de cela dès qu'il nous en coûte le moindrement, nous les écartons sans remords. Pour aller déposer notre bulletin dans l'urne, il nous faudrait renoncer à une partie de plaisir; affronter une averse. Nous préférons ne pas aller voter. On organise des réunions où l'on doit choisir les candidats aux élections, élaborer des programmes d'une importance capitale pour le pays; notre devoir serait d'y assister, d'y prendre la parole, d'y défendre les idées que nous croyons justes. Mais, alors, il faudrait s'exposer à des contacts suspects, affronter des critiques peu courtoises; nous aimons mieux nous abstenir et céder la place à des meneurs moins délicats, au grand détriment de la chose publique.

C'est la même mentalité qui contribue à désorganiser et à détruire la famille, en en chassant les enfants. On ne peut songer aux enfants à venir, sans songer aux soins qu'ils réclament, aux dépenses qu'ils entraînent, aux nuées de soucis qu'ils font surgir, et, par opposition, aux plaisirs dont il faudra se priver, aux restrictions qu'il faudra s'imposer et, devant cette double perspective, les enfants s'évanouissent en grand nombre. Lorsqu'il en vient, eh bien ! on cherche des compromis et on en trouve. N'avons-nous pas les « remplaçantes » pour les tout-petits et les Internats pour les grands ? — Et notre bourgeoise met ainsi d'accord et son devoir et son plaisir (2) !

(1) Dans son livre si fortement documenté et si cruellement ironique : *Au pays de la Revanche*, le Dr Rommel signalait déjà ces faits, il y a plus de trente ans.

(2) « Que voulez-vous, écrit le Dr Rommel que nous citions tout à l'heure, les recettes diminuent, l'énergie diminue, l'intérêt porté aux affaires publiques diminue, le sentiment de l'autorité, de la justice, de la

Le mal était devenu si profond et nous y étions si bien habitués que nous ne l'apercevions même pas. Nos chefs d'armée et nos chefs d'industrie, de temps à autre, poussaient bien le cri d'alarme, mais ce cri restait sans écho, on ne trouvait qu'un écho faible et passager. Il a fallu la guerre, brusque, féroce, implacable pour nous amener à prendre conscience de notre situation véritable.

Nous nous sommes alors rendu compte, avec stupeur, du danger que nous faisaient courir le chiffre réduit de notre population et l'état précaire de notre agriculture, surtout de notre Commerce et de notre industrie.

Peu de temps après la guerre de 1870, notre population était encore sensiblement égale à celle de l'Allemagne : 37 millions contre 42. En 1910, l'Allemagne possède 65 millions d'habitants et nous 39, seulement ; 23 millions de gagnés d'un côté et deux millions en tout de l'autre, quelle effroyable inégalité dans la lutte qui va s'engager !

Pendant que notre commerce et notre industrie restaient à peu près stationnaires, le commerce et l'industrie des pays étrangers se développaient d'une manière considérable et nous supplantaient sur beaucoup de marchés importants. Dans l'agriculture, avec un sol plus fertile que le sol allemand, nous obtenons une récolte inférieure de 25 à 50 pour cent à celle qu'on obtient en Allemagne.

Ce développement économique des nations environnantes, qui aurait dû nous inquiéter et nous faire réfléchir, était, au contraire, accueilli par nous le plus philosophiquement du monde, parfois même, comme on l'a remarqué, « avec ce dédain que professait autrefois l'homme bien né pour le bourgeois qui s'enrichissait ».

La guerre nous a contraints d'envisager autrement les choses. Dès que nos relations avec l'Allemagne sont rompues, nous nous trouvons brusquement privés d'un nombre considérable d'objets de première nécessité. Un nombre considérable d'autres, par suite de l'insuffisance de nos moyens de production, atteignent des prix inabordables.

C'est alors, mais alors seulement, c'est-à-dire bien tard, que des milliers et des milliers de Français se rendirent compte de notre dépendance ruineuse par rapport à l'étranger et commencèrent à s'en inquiéter, parce qu'ils en souffraient directement. Ils comprirent enfin la tactique habile de l'Allemand qui grâce à l'abondance, à la variété et au bon marché relatif de ses produits, grâce à la propagande qu'il sait faire aux moments opportuns pour avoir raison des rivaux qui le gênent, avait su monopoliser une foule d'objets indispensables, se glisser partout ; partout établir des banques, des entrepôts, des magasins, c'est-à-dire des sources de richesse et de puissance pour son pays.

Mais ce que le Français n'a pu comprendre depuis qu'il est revenu au sentiment de la réalité, c'est que l'Allemand, après cet envahissement progressif, méthodique, sûrement conduit, de notre pays et de quelques autres, ait commis la lourde faute de déclancher la guerre. Il n'avait qu'à continuer sa colonisation pacifique et, avant dix ans, il devenait le vrai maître de l'Italie.

Telle était la situation de la France avant la guerre.

* * *

Que notre mentalité se soit profondément modifiée pendant ces cinq dernières années, c'est l'évidence même. La lutte acharnée que nous avons dû soutenir sur tous les fronts ne pouvait pas ne pas nous amener à prendre conscience de nous-mêmes, de notre force, de notre véritable intérêt, de notre devoir et de la nécessité de nous unir dans un effort commun.

Mais il est non moins évident que les désastres de la guerre ont singulièrement compliqué et aggravé notre tâche.

Nous savons comment les hordes allemandes ont traité nos départements envahis : après les avoir cyniquement, odieusement rançonnés, elles les ont pillés et après les avoir pillés, elles les ont saccagés, détruisant tout, anéantissant tout : maisons, ateliers, routes, même les moissons en herbe et les arbres en fleurs ; comblant les puits et les sources lorsqu'elles ne les empoisonnaient pas, ne laissant même pas une bêche sur place pour réparer leurs méfaits.

Nous avons eu à relever ces ruines, à rendre une âme à ces usines, à ces écoles, à ces foyers dont le souffle était arrêté et à remettre en état les pays dévastés pour que leurs anciens habitants puissent y revenir et y ramener la vie.

Regardons maintenant autour de nous. Que de vides dans les familles ! Que de veuves, que d'orphelins, que de mutilés auxquels nous devons venir en aide ! — Dans nos ateliers, que d'outils à refondre, que de machines à perfectionner ou à remplacer ! Dans nos villes et dans nos campagnes, que d'industries à créer, de moyens de transports à organiser et, j'ajoute, que de ressources à se procurer pour payer toutes ces dettes, pour rembourser tous les emprunts que nous avons dû contracter et accomplir les gigantesques travaux qui s'imposent !

Voilà quelle est notre tâche d'aujourd'hui : quelle

religion diminue, les enfants diminuent ! On se fait vieux et débile. Bourgeoisie française, ma mie, il faudra te remettre au régime des ferrugineux, essayer de faire encore quelques enfants et quelques affaires, si tu ne veux pas disparaître. »

sera notre tâche de demain. De la manière dont elle sera comprise et conduite dépendent la prospérité, l'existence même de notre pays; mais n'oublions pas que nous devons d'abord nous aider nous-mêmes et travailler.

P. Félix Thomas.

ISMAÏL GIBRALTAR, AMIRAL ÉGYPTIEN (1810-1826)

Pour ravitailler Malte et la Sicile, les Anglais se rabattaient sur l'Égypte. Après lui avoir offert, en guise de présents, des perroquets des Indes, des petits tonneaux pleins de tallaris de France, du fer et divers instruments, leurs émissaires sollicitaient du Pacha la grâce de charger du blé, du riz, des fèves... Ne regardant pas au prix, ils faisaient la fortune des juifs toscans et des négociants francs d'Alexandrie qui leur vendaient 100 piastres l'ardeb de blé, acheté à 18 piastres au Pacha. Méhémet-Ali ne voyait pas sans regret tant d'intermédiaires s'enrichir à ses dépens. Il décida de se faire marchand lui-même et de traiter directement avec les intéressés auxquels, se substituant désormais aux armateurs autrichiens, vénitiens et esclavons, il livrerait sur ses propres navires les denrées égyptiennes. Il fit donc l'acquisition de 7 à 8 navires marchands, de 230 à 300 tonneaux (1), et embarquant dessus, comme subrécargues, des Grecs et des Turcs, il les envoya avec des cargaisons de blé à Malte, où le nommé Keun lui servait d'agent. A Livourne, à Mahon, à Barcelone, ailleurs encore, il entretenait des représentants.

Le commerce augmentant ses ressources, Méhémet-Ali sentit pousser ses ailes; il conçut de vastes ambitions auxquelles se rattache certain projet mystérieux.

Une belle corvette ayant été équipée aux chantiers de Suez, il se proposa de lui faire entreprendre le tour du continent dont il lui avait donné le nom. Elle s'appelait en effet l'*Afrique*. Au capitan Ismaïl, un Turc de ses favoris, natif de Stamboul, échut l'honneur de présider à ce voyage d'exploration. Au mois d'avril 1810, ayant un capitaine grec à sa barre, l'*Afrique* mit à la voile. Elle passa à la vue de Candie, toucha à Malte, d'où, sa quarantaine purgée, elle cingla vers Gibraltar et, longeant la côte, arriva dans la Tamise, accostant aux quais du port de Londres. Capitan Ismaïl débarqua aussitôt et déclinant son nom et sa qualité, informa les autorités qu'il sollicitait du puissant Sultan d'Angleterre l'honneur d'une entrevue. Ce vœu fut exaucé et l'envoyé de Méhémet remit au Sultan anglais, ou plus précisément, au Régent, une lettre par laquelle son maître priait Sa Majesté de daigner ordonner qu'un de ses pilotes les plus éprouvés fût détaché à bord de la corvette pour la guider, par le Cap de Bonne Espérance, tout autour du continent africain. Cette requête embarrassa le gouvernement de S. M. B. Les motifs qui l'avaient dictée ayant paru suspects, on fut d'accord pour n'y pas donner suite, dût-on mécontenter le pacha pourvoyeur de blé. Des experts furent convoqués qui s'efforcèrent de prouver à Ismaïl que son bâtiment n'était pas en état de risquer un aussi long et dangereux périple : la course qu'il venait de fournir, l'avait déjà passablement éprouvé. Des ordres furent donnés pour que la corvette fût convenablement réparée, doublée en cuivre, gréée et voilée de nouveau, armée en outre de 30 pièces de canon en bronze et d'autant de fusils, et pourvue, au moment du départ, de munitions de guerre et de vivres pour une année. Quand tout fut prêt, Ismaïl assez penaud reprit le chemin d'Alexandrie où l'*Afrique* aborda en janvier 1812.

*
* *

Ni la réparation de sa corvette, ni les montres ornées de pierreries, ni les pistolets aux crosses sertie[illegible], ni les pendules que

(1) Il avait déjà une importante flottille à son service. Dans le deuxième semestre de 1809, afin de transporter au Hedjaz ses troupes et ses provisions, il s'était fait construire par des Européens un arsenal à Boulac, d'où des djermes chaque jour plus nombreuses étaient sorties qui, filant les unes vers la Haute, les autres vers la Basse Égypte, rapportaient les troncs de mûriers, de *lebe'hs* et autres arbres que ses agents faisaient abattre. Des menuisiers sciaient en planches ces bois et ceux que Méhémet importait de Salalia. Façonnée à Boulac, toute l'armature du navire, de la coque aux mâts, était dirigée, à dos de chameau sur Suez. Là, un millier d'artisans, Grecs pour la plupart, ajustaient les pièces détachées, calfatatient, peignaient, gréaient de fond en comble les voiliers. En deux ans, 28 bâtiments, de 120 à 150 tonnes chacun, avaient été ainsi lancés.

lui envoyait gracieusement le Régent, ni même la lettre qu'en son nom Lord Liverpool lui avait écrite, n'apaisèrent la colère du Pacha lorsque Ismaïl, tremblant de peur, lui eût rendu compte de sa mission. Méhémet était indigné qu'on lui eût renvoyé son navire. Il voyait là un affront sanglant. L'affaire faisait déjà jaser et M. Drovetti s'agitait de son mieux pour attiser son ressentiment, si bien que quand il vint reprendre possession de son poste, le major Missett trouva le Pacha qui boudait encore. Longtemps, Sa Hautesse resta sourde aux raisons qu'inventait le consul de S. M. B. pour expliquer l'attitude de son gouvernement. A cette attitude Méhémet opposait les complaisances qu'il avait eues pour les Anglais au risque de se compromettre avec leurs ennemis. Enfin, ses guinées ayant gagné à sa cause trois des secrétaires particuliers du Pacha, le major obtint que Méhémet oubliât l'offense. L'exploration de la côte africaine n'avait d'ailleurs plus d'attraits pour Sa Hautesse. Un Anglais qui avait longtemps séjourné en Égypte s'était fait fort de conduire par le Nil la corvette au Caire, pour de là l'acheminer vers Suez d'où elle eût pu tenter le voyage souhaité. Mais le Pacha ne pensait plus à cette affaire. Il ne pensait qu'à augmenter sa marine. Elle comptait déjà 9 bâtiments : un brigantin armé en course acheté à Malte ainsi que 7 gros navires marchands, ci-devant autrichiens, et une frégate en construction sur les chantiers de l'île. Pour activer l'acquisition de nouveaux bâtiments, et surveiller ses intérêts commerciaux, il plaça Capitan Ismaïl à la tête de son agence maltaise. C'était, en effet, un de ses meilleurs serviteurs, intelligent et assez capable, pour un Turc, les Francs eux-mêmes en convenaient; zélé par surcroît et apte à se familiariser avec les langues étrangères. Le voyage qu'il venait d'effectuer avait valu un lustre considérable à son nom, auquel Méhémet permit qu'il joignît désormais, comme un titre, celui de Gibraltar, en souvenir de sa prouesse, ayant été, depuis les Arabes, le premier Croyant qui eût franchi ce détroit. En août 1812, Ismaïl Gibraltar se rembarqua donc sur l'*Afrique* et, escorté d'un brig et de trois bâtiments bondés de grains, alla prendre possession de son poste. Ce n'était pas une sinécure. Les Barbaresques qui souvent interceptaient les convois d'Égypte donnèrent beaucoup d'embarras à Ismaïl. Confident de ses plaintes, sir Sydney Smith concerta avec lui un plan de campagne pour l'extermination des corsaires, à quoi cependant Méhémet-Ali ne se laissa pas entraîner, n'ayant d'autre souci alors que d'établir en son pachalik des ateliers et des manufactures qui devaient le rendre, pensait-il, industriellement indépendant de l'Europe; il engagea plutôt Ismaïl à placarder des avis promettant des secours et de gros salaires aux manufacturiers, artisans et ouvriers, qui voudraient venir exercer en Égypte leurs professions et métiers.

Quelques services qu'elle lui fournît l'occasion de rendre au Pacha, sa résidence à Malte n'ajouta rien à la réputation d'Ismaïl Gibraltar. C'est à ses missions en Europe qu'elle doit tout son éclat.

*
* *

Rappelé à Alexandrie on vit, en 1816, repartir Ismaïl sur sa corvette dont les flancs étaient bourrés de riz, de café, de coton, de safran, de salpêtre, de dents d'éléphants, de plumes d'autruche, de gommes, d'aloès, de gingembre, de sel ammoniac, de séné, de tamarin, de nacre de perle. Il était, ostensiblement, chargé d'aller écouler en Suède, en Hollande et en Allemagne cette cargaison qui représentait les échantillons des diverses marchandises dont l'Égypte, par sa position privilégiée, faisait le commerce, d'étendre jusque dans les pays du Nord le marché égyptien et de jeter les bases de relations commerciales.

Le voyage s'accomplit heureusement et Ismaïl aborda à Kansöe. La quarantaine terminée, il mit pied à terre et se rendit à Stockholm. Son apparition y fit sensation. On s'arrêtait pour admirer sa mine et sa démarche, son caftan, son turban et ses armes; son nom volait de bouche en bouche, et son titre : envoyé du Pacha d'Égypte, mots magiques et qui éclataient dans les brumes comme un rayon de soleil, apportant un peu du merveilleux des *Mille et une Nuits* dans la monotonie de l'existence quotidienne.

La curiosité qu'il éveillait ainsi flattait la vanité d'Ismaïl, mais il ne perdait pas de vue les instructions de son patron. Il passait ses journées en tête à tête avec des ministres, des industriels et des marchands. Avec MM. Wetterstedt et Wabrendorff il conclut marché pour la fourniture de 250 pièces de canon du calibre de 24 livres et des munitions nécessaires. Avec de hauts fonctionnaires il engagea des pourparlers pour l'achat de poudre des moulins du Royaume. Avec le ministre des Affaires Étran-

gères lui-même il conclut une convention fort avantageuse pour Méhémet-Ali, aux termes de laquelle les marchandises suédoises importées en Égypte sur les navires du Pacha ne paieraient pas d'autres droits que si elles étaient chargées sur les navires de la couronne.

Pendant qu'il menait ces diverses négociations, Ismaïl Gibraltar avait trouvé moyen de vendre les denrées destinées à la Suède et il avait pris ses dispositions pour expédier les autres à Hambourg et à Amsterdam. Cela fait, il s'accorda quelques distractions, se promenant dans la ville et les campagnes, s'intéressant à la fois aux travaux publics et aux œuvres d'art, aux bassins et aux barrages comme aux monuments. Ayant eu l'honneur d'être reçu à la Cour, il donna l'exemple d'une tolérance inouïe en assistant, lui mahométan, du haut de la tribune réservée aux hôtes étrangers, au *Te Deum* chanté dans la chapelle royale. Partout on célébrait ses vertus, on vantait ses connaissances et ses talents. D'ignares gazetiers assuraient qu'à la bataille de Tenedos, ce Turc magnifique s'était couvert de gloire en commandant un vaisseau de ligne.

A ces louanges ne tardèrent pas à se mêler, concernant le but véritable de son voyage, d'étranges propos, le séjour prolongé qu'il faisait à Stockholm ne paraissant pas aux yeux des indiscrets justifié par la nature et l'importance de ses opérations commerciales, lesquelles, répandait-on, masquaient d'importantes négociations politiques. Les gazettes prussiennes insinuèrent qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un projet d'alliance, hypothèse que l'ambassadeur de France, M. de Rumigny, jugeait absurde, car, écrivait il à Paris,

Si le Pacha d'Égypte a réellement conçu le projet de se déclarer indépendant, il est probable que croyant, comme, par une méprise bien grossière, cette opinion est généralement répandue, que les Suédois d'aujourd'hui ressemblent aux Suédois de Gustave-Adolphe, de Charles XII, des beaux temps de Gustave III, il aura voulu acquérir leur alliance. Mais Ismail Gibraltar, qui est fin et rusé, aura vu dès le premier moment ce que valaient ces gens-ci, ce qu'on pourrait en attendre et il aura évité toute négociation inutile. Il aura pu être ébloui comme d'autres par l'importance maritime que leur donnent dans la Méditerranée leurs nombreux pavillons. Mais à son arrivée le charme aura cessé. On conçoit qu'à la distance où il est son séjour ait été prolongé par le peu de facilité et de promptitude des communications. En tout cas je crois qu'on aurait tort d'attacher aucune importance à sa mission.

Quoi qu'il en soit, les correspondances des gazettes allemandes, reproduites bientôt par d'autres feuilles européennes, dont le *Journal des Débats*, intriguèrent tant et si bien certaines chancelleries qu'elles demandèrent au comte d'Engestroem, ce qu'il en fallait croire réellement. Rien du tout, protesta ce ministre, fort ennuyé de la malencontreuse rumeur qui risquait d'attirer à son gouvernement les remontrances de la Turquie. Afin de rassurer la Porte et couper court à tout malentendu, il fit démentir par la *Gazette Officielle* du 28 novembre 1817 les bruits qui avaient couru.

Des gazettes allemandes et d'après elles une feuille de France ont publié, sous la rubrique de Suède, l'article ci-dessous : « Le puissant pacha d'Égypte, dont le plénipotentiaire Ismaïl Gibraltar doit se rendre incessamment de Suède en Russie, a l'intention de secouer le joug de la domination turque. Il a offert à l'Angleterre de détruire la piraterie des côtes de l'Afrique. Si elle voulait garantir la souveraineté de l'Égypte et la partie de la côte de l'Afrique qu'il serait dans le cas de conquérir. Mais cette proposition a, dit-on, été froidement reçue et l'on n'en a pas tenu compte. En Suède, au contraire, elle a été fort bien accueillie. On prétend à Gothenbourg qu'il a déjà été conclu un traité entre la Suède et le Pacha. On croirait presque que les Barbaresques ont déjà eu connaissance de ce projet, à en juger par leur conduite. Depuis quelques mois, non seulement ils déclarent de bonne prise tous les bâtiments du Pacha, mais ils ne respectent même plus le pavillon suédois. Un navire de cette nation ayant touché dernièrement sur la côte d'Espagne, non loin de la Corogne, tout l'équipage a été massacré et le capitaine cloué sur le pont. On ne peut attribuer de telles cruautés qu'aux Barbaresques. »

Nous sommes autorisés à déclarer que cet article, quant à ce qui regarde la Suède, est tout à fait faux et que l'agent du Pacha d'Égypte n'a pas eu d'autres relations en Suède que celles qui ont regardé son commerce. Le Pacha d'Égypte étant sujet du Sultan, il ne peut exister entre lui et les gouvernements de l'Europe aucunes relations qui pourraient porter atteinte aux droits du Grand Seigneur. On n'a reçu en Suède aucune nouvelle des navires qu'on prétend avoir été pillés par les Barbaresques. Cette nouvelle doit être arrivée de Gothenbourg en France et de là être revenue en Suède, sans que pendant ce temps on ait eu des avis officiels, cela dispense ce semble, de rien ajouter pour prouver l'évidente fausseté de l'information.

Quand parut ce communiqué, Ismaïl Gibraltar ne se trouvait plus à Stockholm; il en était parti le 8 septembre, se rendant à Carlscrona, en route pour Gothembourg. Deux navires l'y attendaient, lestés de boulets; deux autres bâtiments qu'il avait achetés en Suède, l'un chargé de boulets, l'autre de canons, étaient attendus d'un jour à l'autre; dès qu'ils furent arrivés, il les expédia tous quatre à Alexandrie. Quant à lui, il s'embarqua à destination non de

St Pétersbourg (1), ainsi qu'on lui en avait prêté l'intention, mais de l'Allemagne. Il passa ensuite en Italie et gagna enfin Marseille, où il embaucha, pour le compte du Pacha, un ingénieur hydraulique, quatre forgerons, trois ouvrières pour la filature de coton et un maître d'escrime avec sa femme. Le 25 janvier 1818, il s'éloigna des côtes françaises pour revenir à Alexandrie au début de février.

*
* *

Méhémet-Ali fut si enchanté du résultat de la tournée d'Ismaïl qu'il le renvoya en Suède avec une nouvelle cargaison. Nul incident ne marqua ce dernier voyage. Le 8 septembre 1818 Ismaïl Gibraltar quitta Stockholm en route pour Carlserona d'où il fit voile vers l'Italie à bord d'un bâtiment suédois, récemment acheté, et lourd de boulets. Le 19 décembre il passa le Sund, le 31 se montra à Hambourg; le 1er février il apparaissait à Francfort, à la fin du même mois il était à Radstadt; de là, traversant la Suisse, il atteignit Livourne, et prenant à son bord Osman Aga Nourredine qui l'y attendait, se dirigea sur Marseille où il régla certaines affaires de son maître et publia une mise au point.

Heureux comme Ulysse, après ses longs voyages Ismaïl Gibraltar retrouvait au harem une épouse fidèle. En cela aussi il se distinguait des autres musulmans, ses frères, qu'il n'avait qu'une femme légitime; il avait eu d'elle une fille, restée à Constantinople et un fils Sadik, établi commerçant à Malte, qui l'honorait par ses vertus et son activité.

Ismaïl Gibraltar frisait maintenant la cinquantaine. Un peu sec d'aspect, il était d'une taille imposante; il avait le nez aquilin, les yeux bleus, et son visage était d'un homme distingué. Ses manières parfaitement honnêtes attestaient qu'il s'était frotté à des Européens. Très galant envers les dames, il leur racontait ses souvenirs de voyage, et comment dans un bal, à Francfort, des demoiselles l'ayant invité à danser, il s'en était tiré à merveille.

Il servait de drogman au Pacha, toutes les fois que Boghos-Youssouff se trouvait empêché, et souvent à Ras-el-Tin, au cours d'une audience, il avait le plaisir de revoir des personnages que le hasard de ses randonnées lui avait fait connaître; assis sur le divan, ils entouraient Méhémet vêtu de soie verte et enrubanné de cachemire qui tenait à hauteur de ses lèvres le bouquin d'ambre de sa pipe. Humble et respectueux, Ismaïl restait debout avec le reste des interprètes et des officiers. Parfois ses traits trahissaient sa fatigue, et peu au courant de l'étiquette turque il arrivait que ses amis

(1) Le 31 mars 1819, le chevalier de Malvirade mandait de Saint-Pétersbourg au ministre des Affaires Étrangères, à Paris : « Je crois maintenant devoir vous rendre compte d'un fait qui prouve l'importance que met la Russie à connaître tout ce qui a rapport aux événements qui se passent en Égypte ou qui peuvent se rattacher à la situation intérieure de ce pays. Un individu qui a le titre de conseiller d'État au service de Russie et qui a résidé longtemps soit en Turquie soit dans le Levant, soit en Égypte même, étant revenu à Saint-Pétersbourg, on lui a demandé des notes sur tout ce qu'il avait vu. Il a donné au Ministre des Affaires Étrangères pour être remis à l'Empereur un mémoire fort détaillé. Je crois être certain que ce mémoire peint l'Égypte comme marchant à grands pas vers l'indépendance et les intentions secrètes du Pacha actuel, homme très supérieur, comme favorisant plutôt que comprimant ces dispositions. Il cite le nombre prodigieux d'émissaires que l'Angleterre a su répandre dans ce pays, et qui, sans nul caractère ostensible y entretiennent des ferments hostiles contre la Porte. Enfin détaillant ensuite les avantages immenses que la Russie pourrait retirer de ses relations soit politiques, soit commerciales avec ce pays, il propose de chercher à y balancer l'influence anglaise en y envoyant aussi des agents secrets, tels que médecins, naturalistes, négociants ou autres qui, sous le prétexte des sciences, du commerce ou des arts auraient pour principal but de gagner la confiance du Pacha et de nouer (avec lui) des relations qui n'existent pas... » L' « individu », dont parle le chevalier de Malvirade, se nommait Ovatoff. Le sieur Pillavoine, gérant le consulat d'Alexandrie, écrivait de cette ville, en date du 5 décembre 1819 : « Le prince Georges Ovatoff, conseiller privé, général russe, est arrivé hier de Constantinople sur un bâtiment du Vice-roi. Ce voyageur se propose d'aller au Caire, à Jérusalem, chez les Druses et visiter ensuite les îles de l'Archipel. Il parle bien le turc, mais pas un mot français ou italien. Il se dit Géorgien d'origine, fait prisonnier à l'âge de 14 ans. Il en a 32. Il a été employé en Perse. Il ne m'a pas été possible de savoir s'il a une commission pour l'Égypte, Jérusalem ou le Liban. Il veut aller à Damas »; le 17 janvier 1820, Pillavoine écrivait encore : « J'ai donné à dîner au Prince russe Ovatoff et je l'ai fait parler. Il sait peu le français, mais assez pour m'avoir appris que la Russie a chargé son envoyé à Constantinople de signifier à la Sublime Porte que les caloyers établis à Jérusalem sont protégés de Russie et qu'elle prendra les armes pour empêcher qu'on les vexe. Ce Prince va à Jérusalem pour observer l'état des Grecs et l'améliorer par l'autorité du Pacha de Damas... J'ai su par la voix publique que lorsque le Vice-roi donna audience au Prince Ovatoff, il lui envoya une garde militaire de 150 hommes, plusieurs officiers de sa maison et 3 chevaux richement harnachés pour le précéder. La conversation se tint en langue géorgienne, qui est celle du Prince. Le gendre du Vice-roi, qui la sait, servit d'interprète. Lorsque le Prince sortit, il fut revêtu d'une superbe pelisse et suivi de deux magnifiques chevaux. »

francs lui fissent une petite place à leur côté, sur le divan. Mais lui, hochant la tête, les remerciait et, se penchant, glissait à leur oreille : « Je suis un grand invalide, mais il ne m'est pas permis de m'asseoir. » Il recouvrait tout son prestige les jours que, délégué par son maître, il allait souhaiter bon voyage aux officiers des bateaux de guerre anglais et français et leur offrir en présent des tabatières incrustées de diamants, des buffles et des chèvres par dizaines, des poulets par centaines. Il était alors reçu en grand appareil. L'équipage lui présentait les armes et la musique jouait pendant qu'il prenait le thé dans la cabine du commandant. Quand il prenait congé, quinze coups de canon étaient tirés en son honneur.

Il n'avait jamais entendu d'autre fracas que le fracas des salves, il n'avait jamais vu d'autre flamme ni d'autre fumée que la fumée et la flamme jaillies des gueules de bronze inoffensives. Jamais, en un mot, il n'avait, tout Capitan qu'il était, commandé à une flotte, dans une bataille, et cela manquait à sa gloire. Aussi ce fut un grand moment dans son existence que celui où Méhémet-Ali, peu après l'insurrection grecque, l'ayant investi du commandement de ses forces navales, lui donna l'ordre d'aller rejoindre Youssouf Pacha, l'amiral du Sultan, à Patras.

*
* *

De Patras les escadres turque et égyptienne se portèrent contre Galaxidi. Ismaïl Gibraltar, canonnant copieusement cette place, fit taire la batterie des rayahs qui durent s'enfuir vers la montagne, débarqua ses Algériens et les Albanais de Youssouf qui brûlèrent la ville, après l'avoir pillée. Remorquant les bateaux pris aux rebelles, Ismaïl regagna sa base, d'où il continua ses expéditions. Le 11 février 1822 il fonça avec sa corvette et un brig contre Modon qu'il bombarda. Rentré à Alexandrie, il reprit la mer le 8 juin 1823, à midi, à la tête de 43 voiles dont deux belles frégates qui portaient 4.050 soldats en Crète où les troupes du Pacha étaient occupées à réduire les insurgés. Il y retourna le 26 août. La tempête l'obligea à relâcher à Rhodes, mais il parvint à jeter dans l'île des renforts et des munitions. En mai 1824, Méhémet-Ali lui dépêcha à la Sude où il était ancré, deux frégates et cinq brigs, et l'ordre de se diriger sur Kassos. Le 2 juin, se présentant devant cette île, il ouvrit un feu nourri contre le château, fit mine de débarquer, disparut cependant à l'horizon, mais pour revenir à la charge, le 16, avec 45 voiles et 3 à 4.000 hommes de troupes. Deux jours durant ses canons tonnèrent, tirant jusqu'à 4.000 coups à la ronde grâce à quoi Hussein Bey put avoir raison de la résistance des Grecs. Quinze grands bâtiments, 40 de moindre envergure, 20 transports dans les cales desquels s'entassaient les primats et les notables de Kassos et leurs familles, du bois de construction, des clous, du chanvre, des cordages de soie, du riz, tel fut le butin qu'Ismaïl Gibraltar rapporta à son maître.

A la suite de ces succès, insignifiants pour tout autre qu'un amiral turc, la fortune bouda l'escadre d'Ismaïl. En août 1826, accompagné d'Ibrahim Pacha, du Patrona Bey et d'un Tunisien, il partit à la recherche du Capitan Pacha. On rallia ce grand amiral à Stanchio. Un vaisseau de ligne ottoman, 25 frégates, autant de corvettes armées de 24 à 25 canons chacune, 50 brigs et schooners plus une nuée de transports, galiotes et autres barques étaient ancrés entre l'île de Kos et la haute mer quand, le 5 septembre, Miaoulis vint les surprendre. Le Capitan Pacha courut se réfugier dans Boudroum. Ismaïl Gibraltar par deux fois perça les lignes ennemies, déchargeant sa mitraille sans résultat. Le combat se termina par la retraite précipitée d'Ibrahim et d'Ismaïl qui, poursuivis par les brûlots grecs, firent voile vers Mityylène, puis allèrent à Rhodes.

C'est là qu'Ismaïl Gibraltar tomba malade. Ibrahim l'autorisa à rentrer à Alexandrie. Une lettre l'y attendait, que, de Naples, le 16 août, son vieil ami sir William Gell lui avait envoyée; remplie de choses aimables elle se terminait par ces mots :

« Faites la paix, je vous en prie, ne massacrez plus pour l'amour de Dieu et de son prophète, traitez vos prisonniers avec clémence.

« J'espère une autre fois vous revoir en ce monde, car n'étant pas Turc, votre grand Prophète ne me permettra pas de monter au septième ciel. »

Sir William ne devait plus jamais retrouver Ismaïl Gibraltar.

Le grand amiral de Méhémet-Ali, avait expiré durant la traversée de Rhodes à Alexandrie aux derniers jours de l'an 1826 (1).

AURIANT.

(1) L'année suivante le *New Monthly Magazine* publiait sur les voyages en Europe d'Ismaïl Gibraltar une amusante relation où, malheureusement, la fantaisie tient beaucoup plus de place que la réalité.

POÈME

ENCHANTEMENTS RUSTIQUES

Quand tu te vêts de blanc velours et que ta robe,
O ma patrie, à l'aube
D'avril, étincelle au soleil brayon,
J'aime qu'un chaud rayon
Mette des nœuds de verte soie
A ton chignon
Et que chaque herbe folle ou chaque brin de jone
Porte un diamant qui flamboie...

Quand tu te pares de muguet et d'aubépine,
Quand de val en colline
Le vent fait vibrer, le vent orageux,
Dans sa course et ses jeux,
Ta chevelure de bois sombres,
Sous les grands cieux;
J'aime écouter chanter la fine source, au creux
Du ravin, et m'asseoir à l'ombre...

Quand tes enclos sont pleins de pommes rougissantes
Et que le long des sentes
Descend la frayeuse avec ses grands seaux,
J'aime voir au ruisseau
S'abreuver, à travers les menthes,
Le lent troupeau,
Et je songe aux anciens pasteurs, dont le pipeau
Jouait tant de chansons qui mentent...

Tant de chansons
Qu'on répète pourtant de saisons en saisons;
Car elles sont l'Amour, sans quoi rien ne se fonde,
Et qui du monde
Est la suprême Raison...

Philéas Lebesgue

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA VII^e^ ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Elle s'est terminée un peu hâtivement — comme toujours — mais dans une atmosphère d'union, de cordialité, de contentement mutuel que les inopportunes paroles de M. Stresemann, au *Bierabend* de Genève, paroles plus ou moins exactement rapportées ailleurs, n'ont pas troublé aussi gravement qu'on aurait pu s'y attendre au premier moment; les interlocuteurs de Thoiry ne veulent pas que leur déjeuner ait été inutile et ceux qui y ont applaudi non plus..

Quand on songe à l'état d'esprit dans lequel on se séparait il y a quelques mois, lors de l'augmentation des membres permanents du conseil, le progrès est immense, et les amis de la S. D. N., ceux qui ont la foi triomphent : encore un cap dangereux de doublé.

On est toujours heureux d'échapper à un péril, mais il faut se garder de croire que les difficultés que traverse la Société des Nations soient résolues; elles sont simplement ajournées. Par la force des choses une assemblée de la Société des Nations ressemble forcément à un congrès et comme dans tous les congrès, des questions fort importantes, mises à la fin de l'ordre du jour, y sont généralement sacrifiées. Dans la seule journée du 25 septembre il a fallu liquider, outre les affaires secondaires des questions telles que l'extension des traités de Locarno en rapport avec les traités séparés la délimitation de la sphère d'activité de la Société, le contrôle des territoires sous mandat, une convention sur l'esclavage et des vœux sur le travail forcé, l'établissement des réfugiés arméniens, la gestion des finances de la Société et l'arrêt des comptes pour le septième exercice financier. Cela finit par avoir l'air d'une plaisanterie et l'on comprend que les nations, que certaines questions sacrifiées intéressent particulièrement, aient fini par protester avec une certaine véhémence. Certes la logomachie est toujours à craindre et l'on ne saurait trop travailler à empêcher que le caractère parlementaire de la Société des Nations prît le pas sur son caractère diplomatique, mais il est des problèmes qui devraient être examinés autrement que dans le mystère des commissions.

Mais ce n'est là qu'un aspect secondaire des difficultés de la Société des Nations; il nous mène au point principal. Si tant de questions relativement importantes ont été dépêchées dans la bousculade d'une séance de clôture c'est que la seule question qui intéressât vraiment la majeure partie de l'assemblée et tout le public européen, c'était l'entrée de l'Allemagne, et la réconciliation franco-allemande qui en apparaissait comme la première consé-

quence. Après l'entrevue de Thoiry, ce qui se passait à Genève semblait presqu'indifférent.

« C'est là qu'est le danger, dit-on. La Société des Nations, fondée pour permettre la suppression des alliances particulières et de cette politique de groupement et d'équilibre qui, souvent amène à la guerre, n'empêche donc rien du tout. En admettant ces espèces de contrat de réassurance que sont les alliances défensives conclues pour la forme dans le cadre de la Société des Nations, ne va-t-on pas directement à l'encontre de l'esprit qui a présidé à sa fondation? »

Telle est la doctrine plus ou moins officieuse, plus ou moins officielle des petits États ci-devant neutres. Pour eux, la Société des Nations est avant tout une espèce de Cour de justice supérieure qui doit assurer la paix dans le monde et qui offre d'autant plus de garantie que l'impartialité des petits primera davantage l'orgueil et l'impérialisme impénitent des grands : les petits peuples se figurent volontiers qu'ils ont le monopole de la sagesse. Mais cette conception est toute théorique, toute idéale. En réalité, les grandes puissances ne soumettront jamais leurs intérêts majeurs à des coalitions de petits peuples qui ne sont souvent indépendants qu'en théorie. Elles ont toutes protesté contre la conception qui faisait de la Société des Nations une manière de super-État. Aussi lorsque, lors de la discussion du pacte, l'idée de doter le nouvel organisme d'une force internationale de coercition fut écartée, la Société des Nations n'apparut-elle plus à personne comme une garantie suffisante contre les agressions. De là ces alliances défensives, ces groupements particuliers entre peuples que menacent de mêmes périls. Il est parfaitement exact qu'il y a une contradiction entre la conception initiale de la Société des Nations et ces ententes de peuple à peuple qui se rattachent à l'ancienne conception de l'équilibre européen, mais elles sont inévitables dans l'état actuel de l'Europe, et le plus grand danger qu'on puisse faire courir à la S. D. N., c'est précisément de vouloir l'opposer aux alliances naturelles. Un jour viendra peut-être où sa force morale sera telle qu'elle les rendra inutiles, mais ce jour n'est pas encore venu.

Les plus dangereux ennemis de l'organisme génevois sont les enthousiastes irréfléchis qui veulent lui conférer une compétence universelle. Lord Robert Cecil l'a si bien senti qu'il a voulu délimir la sphère d'activité de la ligue. A la vérité cette délimition doctrinale qui eût fait double emploi avec certains articles essentiels du pacte présentait de nombreux inconvénients qu'un des délégués français, M. Joseph Barthélemy, député du Gers et professeur à la Faculté de droit de Paris, a vigoureusement mis en lumière, mais l'initiative de lord Robert Cecil n'en répondait pas moins à une préoccupation générale. Plus les délégués sont anciens à Genève, plus ils ont pris ce qu'on pourrait appeler l'esprit de la maison, plus ils sentent le danger qu'il y aurait à vouloir aller trop vite et à faire mine d'empiéter en quoi que ce soit sur la souveraineté des États.

Ce que quant à présent la Société des Nations peut faire, c'est créer un état d'esprit. Elle ne peut guère faire que cela, mais c'est déjà considérable. Il s'est formé à Genève une sorte de conscience collective qui comporte nécessairement une certaine hypocrisie mais qui possède malgré tout une force agissante. Certains coups diplomatiques, le coup d'Agadir par exemple, ne pourrait plus guère se risquer aujourd'hui en présence de l'espèce de tribunal d'appel de l'opinion que constitue l'Assemblée de Genève.

Constatons aussi que de plus en plus la France y joue un des premiers rôles sinon le premier rôle. On a craint longtemps que la Société des Nations, étant donné la place qu'y tient l'Angleterre avec ses Dominions et ses clients, ne devînt pour elle un instrument de domination. Il n'en a rien été et les délégués français, grâce à leur talent, à leur éloquence et à leur habitude des assemblées, y ont pris une place que l'on commence à leur envier un peu. Avant l'entrevue de Thoiry et le nouveau mot d'ordre de la presse, les Allemands d'ailleurs ne se privaient pas de dire que la diplomatie française était arrivée à se servir de la Société des Nations comme d'un instrument.

On ne pourra pas lui reprocher dans tous les cas d'y avoir fait une politique égoïste. Elle a travaillé pour la paix générale avec un désintéressement peut-être excessif, car elle a beaucoup plus donné qu'elle n'a reçu, et dans l'effort vers une réconciliation franco-allemande elle a fait tous les premiers pas, montrant devant les incontinences de langage de certains hommes politiques allemands et italiens une longanimité devant laquelle l'opinion a quelquefois justement regimbé.

Du moins a-t-elle acquis ainsi dans les

milieux internationaux une force morale fort appréciable. On parle de créer ou de recréer un esprit européen ou si vous voulez « mondial ». Au XVIII^e^ siècle cela existait sinon dans la politique, car jamais le jeu politique ne fut plus égoïste et plus perfide — tout au moins dans le domaine de la culture, de l'intelligence et de la sensibilité. La France y exerçait une paisible hégémonie qui était universellement acceptée, tant le caractère humain, le caractère d'universalité de la langue et de la civilisation française paraissait frappant. Notre culture nationale n'a cessé d'évoluer dans ce même sens. Aucune n'est plus compréhensive, plus accueillante à la collaboration étrangère. C'est pourquoi, en dépit de toutes les jalousies, elle reprend sa place dans les organismes internationaux où l'étalage de la force tout de même n'est pas tout. Mais ce qui rendait possible au XVIII^e^ siècle la constitution d'un esprit européen, c'était le règne des élites. Le nationalisme étroit et agressif est toujours le produit de la démagogie. Que la démagogie soit fasciste ou bolcheviste, elle comporte toujours la haine et l'ignorance de l'étranger et l'on voit de plus en plus clairement que l'internationalisme révolutionnaire des Soviets cache une sorte de panslavisme mystique beaucoup plus dangereux que ne le fut jamais celui des tsars les plus ambitieux.

La Société des Nations arrivera-t-elle un jour à grouper les élites? Elle s'y efforce, et les organismes annexes comme l'Institut de coopération intellectuelle ont à ce point de vue une grande importance. De même l'élément mondain dont on peut sourire et même ce snobisme international qui a fourni le roman et le théâtre de quelques thèmes nouveaux. Bien des éléments de l'écume cosmopolite se mêlent à cette prétendue élite, dira-t-on. Il est vrai. Tout un monde de parasites gravite autour de la Société des Nations comme autour de toute œuvre nouvelle. C'est inévitable. Mais cela n'empêche pas qu'une sorte d'esprit « supranational » qui était déjà en voie de formation avant la guerre et que l'immense conflit avait complètement étouffé se cristallise autour de l'assemblée genevoise. Puisse la France continuer à lui donner son style essentiellement raisonnable et largement humain.

L. DUMONT-WILDEN.

LE THÉATRE

DÉBUT DE SAISON

La critique, je le vois bien, n'exclut pas le romanesque. A chaque rentrée de vacances, aux premières représentations de la saison nouvelle, j'apporte toujours je ne sais quelle avidité et quelle espérance... On a repris contact avec la vie, la vérité, la nature. Pourquoi ne la retrouverait-on pas, cette impression de réalité et de poésie, chez des écrivains qui, eux aussi, ont dû fréquenter la mer et la montagne, voir des hommes et des femmes, des êtres agissant et aimant?... Et, si vieux routier que l'on soit, on oublie que les pièces qui vont nous être offertes sont depuis longtemps conçues ou écrites, et que les comédiens qui les jouent se sont enfermés, durant les beaux jours, pour les répéter... Il n'y a donc guère plus de chance, hélas! que notre malheureux théâtre se renouvelle à l'automne qu'en aucune autre saison.

Je sais bien, d'ailleurs, qu'aucune autre nouveauté ne saurait, dans la première semaine d'octobre, égaler en attrait et en affluence l'ouverture du salon de l'auto... Mais les succès se commandent les uns les autres et si, pour le quart d'heure, comme chaque année à la même époque, nos hôtels sont bondés, il est évident que les auteurs dramatiques actuellement affichés doivent profiter de l'aubaine. Il faut bien passer les soirées!...

Quoi qu'il en soit, nous avons eu, pour cette réouverture, à défaut de qualité, de la variété.

D'abord la Comédie-Française, continuant dans la voie excellente où elle semble maintenant engagée, a confié à deux interprètes très heureusement choisis, Mlle Ventura et M. Fresnay, les deux rôles principaux du *Chatterton* d'Alfred de Vigny. Cette reprise a été un triomphe pour l'auteur et les comédiens. On a vu, dans l'histoire romantique de ce malheureux poète, combien Alfred de Vigny était auteur dramatique. On a vu, surtout, combien les modes littéraires ont peu d'importance, au regard de l'observation et de la justesse d'esprit. Rien de plus archaïque, en effet, que la conception du poète telle que la professèrent Alfred de Vigny et Victor Hugo : le poète-mage, le poète-missionnaire, le poète-Moïse, est

si au-dessus de l'humanité ordinaire qu'il en est nécessairement repoussé et d'autant plus malheureux qu'il possède un plus grand génie. Cela n'est pas vrai, d'abord, et en tout cas, cela nous est bien égal, à nous qui venons de voir aux Champs-Élysées les plus beaux châssis du monde. Mais, d'autre part, quoi de plus actuel et de plus vivant, de plus humain, que l'amour contenu de la jeune Anglaise et la mélancolie profonde, essentielle, organique autant que sentimentale, de Chatterton?... Quoi de plus pittoresque aussi et de plus « amusant », au sens des peintres, que l'étude de ce milieu qui avait frappé l'auteur lui-même?... Il y a, chez Alfred de Vigny, par la sincérité et la simplicité, un très grand et très puissant auteur dramatique : que les auteurs dramatiques d'aujourd'hui viennent tous méditer cette leçon!...

*
* *

Toutes proportions gardées et, presque dans le même sens, on pourrait faire cette remarque à propos d'une autre reprise, celle de *Saison d'amour*, pièce en trois actes, de M. Edmond Sée...

J'ai dit à bien des reprises mon estime pour le talent si subtil et si fin de l'auteur de *La brebis* et des *Miettes;* son analyse se résout en nuances et la psychologie de ses personnages, dont il traduit le plus souvent les sentiments profonds par une sorte de réticence et de rétraction, dessine proprement une arabesque. Il était donc à craindre qu'une comédie de cette qualité apparût déjà, dans un petit théâtre comme les Mathurins, peu accordée aux besoins de fête et de divertissement des spectateurs de 1926... Le talent l'a emporté et cette œuvre de mérite a réussi comme si elle n'en avait point.

On se rappelle que la scène se passe à la fin de l'été, dans un hôtel de ville d'eaux. Deux couples sont en présence : un jeune, qui a de l'amour et pas d'argent, un plus âgé qui a de l'argent et plus d'amour... Comment va s'établir la communication entre ces deux couples, de façon que l'amour fasse passer, en se déplaçant lui-même, l'argent de l'un à l'autre?... Les sentiments des hommes sont assez faciles à deviner et à traduire, mais ceux des femmes, principalement celui de la femme mûre à l'égard du jeune homme, allant de l'amour à la maternité, réclameront toute cette maîtrise d'analyse qui est le propre d'Edmond Sée... Malgré ses rares qualités, on voit du moins que la comédie est restée très actuelle par la hardiesse de sa donnée et son pittoresque désinvolte.

*
* *

La première nouveauté de la saison a été la *Famille Lavolette*, comédie en trois actes, de M. Brieux.

On sait la haute et fière conception que M. Brieux se fait du théâtre et combien cette conception s'oppose à celle de l'industrialisme actuel. Pour lui, le théâtre est simplement le moyen le plus efficace d'agir sur les mœurs, de les peindre d'abord, de les corriger ensuite. Ce qui le passionne, c'est d'observer le jeu des générations, de suivre la marche des idées, de saisir comment les caractères changent, comment ils résultent, d'âge en âge, de ces circonstances et de ces idées... Toute son œuvre porte ce triple caractère : elle est d'un dramaturge, d'un sociologue et d'un apôtre. Elle émeut, enseigne et moralise. Elle est un document tout à la fois pathétique et militant.

La dernière pièce répond à cette définition. On y voit à la fois une famille, dans la fragile unité que lui laissent les mœurs contemporaines, et chacun des personnages qui, à ce foyer, s'opposent violemment les uns aux autres, soit les époux entre eux, soit les parents et les enfants... Le père, en effet, ce Lavolette est un demi artiste, en qui survivent les vieilles idées de bohème et de fantaisie, léger, frivole, dissipé et dissipateur, faisant le malheur des siens avec la plus innocente inconscience, qui suit ses caprices et revient, lassé, à sa femme : la fille, au contraire, est toute d'aujourd'hui : elle connaît la gêne, pire que la misère, dans laquelle a vécu sa mère; son dessein net et ferme, c'est d'échapper, elle, à cette servitude. L'argent, elle le veut, elle l'aura... Son moyen de fortune, c'est le mariage. Elle se fait aimer, froidement, méthodiquement, d'un garçon qu'elle n'aime pas, et c'est là-dessus que se dressent l'une contre l'autre les deux générations aux idées contradictoires. Le père, lui, n'admet pas cette vénalité, de même que la fille, elle, n'admet pas cette légèreté... On sent toute la profondeur et la vérité de cette observation qui constitue, me semble-t-il, l'essentiel de cette œuvre synthétique et généreuse...

*
* *

M. Nozière, qui est peut-être, à l'heure présente, notre plus habile homme de théâtre et

le plus souple, nous a donné, après cette charmante comédie qui s'appelait le *Mari Salino*, un mélodrame que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre du genre : *Votre amour*, représenté triomphalement au théâtre Antoine.

A cinq heures du matin, dans un bar, on voit une sorte de Don Juan dévoyé, représenté par M. Brûlé (il faut que le rôle soit bien bon pour avoir résisté à ce comédien!...) et qui songe à la mort... Une jeune femme survient... Elle est l'ancienne fiancée du malheureux... Elle s'est mariée à un riche Américain, dont elle est restée veuve et fort riche. Toute cette passion, traversée d'orages, est aussi éclairée d'un rayon de soleil : c'est un brave homme, qui a gagné tout son argent au joueur, mais qui est trop généreux pour exiger d'être payé... Vous pensez bien que le joueur a toutes les fiertés et que par là, il aura mérité que la pièce finisse heureusement...

Si vous voulez aller à l'Odéon, vous trouverez un spectacle, à proprement parler, c'est-à-dire de la mise en scène et des effets à la Génier, et vous pouvez même voir des gens qui ont été applaudir une comédienne italienne, d'ailleurs remarquable.

Mais j'ai horreur de ces énumérations dans lesquelles on ne peut étudier les œuvres, lesquelles, bonnes ou mauvaises, ne sont intéressantes qu'à la condition d'être discutées, soit dans leur fond, soit dans leur forme... Il fallait malheureusement déblayer... Nous sommes encore en retard avec les pièces de M. André Birabeau et Jules Romains... Ce sont pourtant des œuvres trop importantes, l'une et l'autre, pour que nous en jetions seulement le titre à la fin de cette nomenclature.

Gaston Rageot.

VARIÉTÉS

PAMPHLETS FINANCIERS

> *Il faut détruire les loteries de quelqu'espèce que ce soit; éviter les grands emprunts; diminuer cette masse effrayante de papiers circulans qui nous dévore; il faut surtout ôter le sceptre du crédit aux agioteurs et à leurs patrons, quels qu'ils soient.*
>
> Mirabeau (*Dénonciation de l'agiotage au Roi et à l'Assemblée des Notables*, 1787).

Or, le « mal de finances » est grand, et l'on ne parle point d'autre chose, au café de la sous-préfecture, dans les salons, à la Bourse même, où les gens, qui avaient coutume de s'agiter comme des clowns, paraissent mornes et soucieux.

Il est, d'ailleurs, bien des Français qui refusent de voir dans les études des publicistes et dans les communiqués officiels une image fidèle, ou même approchée, de notre détresse et qui demandent des ressources aux traités de la science des finances ou au caprice de leur imagination.

Conseillons-leur plutôt de relire certains écrits de circonstance dont le temps a classé la valeur prophétique. Il existe, en France, une riche littérature de pamphlets financiers. Il faudrait, pour les énumérer, dresser un catalogue de plus de cent mille pièces. Nous ne nourrissons pas un tel dessein. Mais il nous apparaît opportun de citer quelques-uns de ces ouvrages, qui nous semblent autant de miroirs profonds où le présent se réfléchit sous l'image du passé.

*
* *

L'histoire des États-Généraux, au Moyen-âge, fournit des documents considérables sur l'évolution de la théorie et de la pratique financière. Mais ils ne sont pas de la nature de ceux qui nous intéressent, et il faut arriver à la fin du XV^e^ siècle et même au XVI^e^, pour rencontrer des écrivains qui discutent avec passion d'errements déjà anciens, tels que la levée des aides ordinaires, c'est-à-dire la permanence de l'impôt, établie sous Charles V. Tout au plus pourrons-nous citer au XIV^e^ siècle cette page du *Songe du Vergier*, où Philippe de Mézières, théoricien et apologiste de la royauté française, se laisser aller, sur le propos de la dilapidation des deniers publics, à parler de la déposition possible du roi dissipateur.

Il appartenait à la Renaissance, à la Réforme, aux États-Généraux, quatre fois convoqués, de 1560 à 1593, il appartenait aux guerres de religion de déterminer l'éclosion d'une foule de libelles et de traités touchant l'origine, la légitimité, les prérogatives et l'exercice du pouvoir royal. Dans les écrits des ligueurs, des protestants et des politiques, dans les œuvres des doctrinaires, qu'ils fussent absolutistes purs, absolutistes libéraux ou parlementaires, les aperçus sur la question financière abondent. Ni Claude de Seyssel dans sa *Grand Monarchie de France*, ni De Belloy dans son *Apologie catholique contre les libelles diffamatoires*, ni de la Perrière dans son *Miroir politique*, ni Brèche dans son *Manuel Royal*, ni Ferrault, ni Grassaille, ni Le Jay, ni Bodin, ni Hotman, ni Du Haillan, ni La Noue, ni Boucher, etc., ne négligent ce que nous appellerions aujourd'hui le « problème financier ».

Mais parmi tant d'ouvrages, il en est un qui nous semble particulièrement utile à lire en ce moment. C'est *Le Secret des Finances de France*, de Frommenteau, publié en 1581.

En un premier livre, il donne le détail des deniers que les rois avaient levés de 1549 à 1580, et l'état de ceux que le roi vivant aurait dû trouver dans ses coffres. C'est le livre, à notre sens, et pour l'objet qui nous occupe, le plus remarquable de l'ouvrage. Il formule pour la première fois le principe, ou tout au moins il donne l'exemple d'un budget de l'État, par recettes et par dépenses. Il ouvre, sur les finances du temps, des aperçus curieux et, à bien des égards, intéressants à rapprocher de ce que furent les finances de

la République sous la dénomination des profiteurs de la guerre.

Il fait remarquer au roi qu'il s'est endetté de 30 millions d'écus alors que, selon ses comptes, il devrait en avoir deux cent millions dans ses coffres. « Si vous ne les avez, Sire, dit-il, il faut conclure par nécessité qu'une telle et si notable somme de deniers vous a été dérobée... » Froumenteau affirme qu'il sait où elle est passée et offre de fournir au souverain, diocèse par diocèse, ou bailliage par bailliage, un état « de cette oppression et concussion manifeste faite sur les subiets du roi ».

Le remède est bien tost trouvé qui voudra : car s'il vous plaist de voir d'un bon œil le présent estat, je vous en dresseray un autre, par le moyen duquel aurez la porte ouverte pour trouver le nod de ceux qui tiennent aujourd'huy en propriété le bon de cest Estat; c'est à dire qu'on particularisera dans une belle liste les noms et surnoms de ceux qui ont touché, ou retiré les deux cens millions d'escus, que le comptable doit par le dit Estat, voire ou baillera les confins de toutes les terres, seigneuries et possessions, qui en ont été acquises ou achetées.

Pour ne pas remuer tant de choses, pour ne pas avoir à dénombrer les biens de 36 grandes dames, parmi lesquelles il serait « requis de colloquer la royne mère », il propose au roi de se contenter de la restriction simple de 100 millions de livres. Ce faisant, on n'aurait touché qu'à 274 familles riches de 15.000 à 1[illegible] livres de rentes, la plus riche desquelles, 31 ans auparavant ne l'était que de 9 à 10.000.

Les deux autres livres contiennent, par le menu, l'Etat de tous les deniers tirés des archevêchés, diocèses, sénéchaussées, baillages, élections, etc. et, accompagné de considérauts remarquables, le rôle des Ecclésiastiques, nobles, roturiers, soldats français ou étrangers massacrés et occis durant les troubles, le nombre de femmes et de filles violées, des villages et maisons brûlées, détruites, etc...

Tout ceci nous ramène à des temps bien proches, et les comptes douloureux qui terminent ce pamphlet fournissent matière à s'instruire mais non à s'égayer.

*
* *

Plus amusants, certes, sont les pamphlets lancés contre les financiers et les partisans à l'occasion des Chambres de Justice, entre 1615, date du *Trésor des Trésors de France*, de Jean de Beaufort, et 1623, date du *Pressoir des éponges du roi*, de J. Bourgoin, qui avait écrit en 1618, la *Chasse aux larrons* et, en 1620, l'*Anti-péculat*. Chacun de ces petits ouvrages satiriques provoqua d'ailleurs de nombreuses réponses, où les financiers se défendaient comme ils pouvaient.

Plus amusants encore, parmi les libelles qui circulèrent sous la Fronde, sont ceux qui ne dédaignaient pas de demander au mal des finances, un vers, une phrase, une boutade, une rime à quelque obscénité. On comptait plus de 8.000 mazarinades aux derniers inventaires. Mais on en découvre tous les jours. Nous ne nous flattons pas d'en avoir lu plus d'une centaine d'échantillons, dont les plus drôles ne nous donnent pas le regret de ne consacrer pas notre vie à l'étude des autres, et nous n'arrêterons pas le lecteur sur ces charges sans portée.

Mais on trouvera dans le journal d'un brave homme de prêtre, Messire René Lehoreau, maire chapelain de Rüe Chèvre, une exposition saisissante des ruines qu'une grande catastrophe financière peut amonceler dans un pays (1) et des sentiments que ces ruines éveillent dans un cœur simple. Lehoreau, d'ailleurs, ne se souciait pas de rédiger un pamphlet. Il tenait le journal cérémonial de l'église d'Angers, et c'est pour lui-même, sans doute, pour le soulagement de sa conscience, qu'il écrivit en ces pages le récit de la banqueroute de Law, qu'il nomme « hipocrite fils aisné du diable ».

Le Parlement, dans ses remontrances, dit-il, remarque fort judicieusement que ce système, en six mois de paix, a fait plus de tort aux sujets du Roy, que vingt années de la guerre la plus cruelle.

Il donne, sans viser à l'effet, des détails précis sur les réductions que la perte sur les billets de banque fit opérer dans les hôpitaux et dans les œuvres charitables du diocèse d'Angers; et sa sincérité naïve porte plus que les tableaux poussés, que les peintures lamentables où tant d'historiens se sont plu.

Les denrées furent portées au quadruple de leur valleur, dit-il avec tristesse, dans un temps où nos revenus avaient baissez des trois quarts.

Sera-ce l'histoire de demain? On celle-ci trouve-t-elle son anticipation dans les pamphlets que déchaînèrent les projets de réforme du contrôleur Silhouette? Cet honnête homme eût fort risqué, tant ses puissants ennemis le honspillèrent, de ne laisser à la postérité qu'une mémoire ridicule, s'il n'avait fait courir deux petites brochures, l'une élégante, l'autre solide, pour défendre ses idées et soutenir ses réformes. C'est d'abord, publiée sans lieu ni date, la *Lettre d'une comédienne à une danseuse de l'Opéra, avec la réponse de la danseuse*. Puis, la *Lettre d'un banquier à son correspondant de province, avec la réponse du correspondant*. Cette dernière résume, avec une sorte d'éloquence l'Arrêt du Conseil du Roi du 24 avril 1759 relatif à la réduction des pensions et gratifications, à la constitution de la Régie Intéressée des Impôts, etc.

Elle contient cette phrase lapidaire qui peut faire reculer les critiques timorés et les réformateurs en herbe.

L'applaudissement de seize ou dix-sept millions d'hommes qui penseront comme moi, Monsieur, sur l'arrêt du Conseil dont je vais vous rendre compte, fera certainement moins de bruit à la Cour et dans la Capitale, que les murmures d'une centaine de personnes qui n'en seront pas contentes. Celui qui peut emboucher une trompette d'or, forcera mille trompettes d'airain à se taire.

Silhouettes était né environ le temps que *Turcaret* paraissait à la scène. Mais si les financiers purent renverser l'un et l'accabler sous un ridicule facile, l'autre durait, où leurs propres ridicules étaient peints d'une façon sanglante. Turcaret n'a point encore vieilli. On a pu mettre à la scène, après lui, des types de financiers plus particuliers, tracés selon le modèle vivant, et peupler le théâtre ou le roman de tous les Nucingen, de tous les Lechat possibles. Turcaret reste la figure générale où tous les types individuels se mesurent et se ramènent. Capefigue (2), qui n'aime point Lesage et qui a pris le contre-pied de toutes les opinions reçues en matière d'histoire financière, a raison de voir en Turcaret un pamphlet politique et social.

(1) C. Urseau. La Banque de Law d'après un chroniqueur angevin. Paris 1901.

(2) Capefigue. Histoire des grandes opérations financières, Paris 1845.

Il vaut, dans sa souriante légèreté, les traités les plus gros et les factums les plus féroces. Et sa lecture projette encore en nous-mêmes des lueurs inattendues.

On se donnera garde, avant de quitter l'Ancien Régime, d'oublier que *l'Esprit des Lois* contient de courtes et vives pages qu'on pourrait appliquer aux finances de notre époque, en remplaçant les mots de « ferme » et de « traitant » par ceux de banque et de banquier, et que le fermier général Claude Dupin y répondit avec sens dans ses *Observations sur un livre intitulé l'Esprit des Lois.*

*
* *

Le mal de finances oblige à la convocation des États-Généraux. La Révolution s'ensuit, qui mène à la plus formidable banqueroute. On se plaît beaucoup à comparer le temps présent et celui du Directoire. C'est un jeu facile, car toutes les époques ont entre elles des traits communs. Mais sans vouloir chercher la ressemblance comme par manie, on ne peut manquer d'être troublé par des tableaux tels que celui que nous extrayons d'un rapport que fit Eschassériaux, le 13 novembre 1795, à la nouvelle commission des Finances du Conseil des Cinq Cents :

Des armées portées jusqu'à 1.400.000 combattants entretenus depuis quatre ans de tous les objets nécessaires à la guerre; l'établissement d'une multitude d'ateliers et d'arsenaux créés presque à l'instant dans toutes les parties de la République, une marine nombreuse jetée dans un moment sur les chantiers et armée, une consommation en tout genre dont aucun peuple n'avait donné l'exemple; des approvisionnements immenses de subsistances de marine et de guerre, achetés chez l'étranger pour remplir le gouffre dévorant de nos besoins; mille dépenses imprévues dont les événemens de la Révolution ont amené par intervalle la nécessité; voilà les causes honorables de l'état de nos finances.

Durant ce temps, aucun principe, aucune règle déterminée, ne dirigeaient les finances de l'État. Les émissions d'assignats venaient réparer tous les désordres, et combler toutes les dépenses. Le ministère de la guerre devint un gouffre. Dès ce moment on égara l'équilibre de la recette et de la dépense, le désordre s'accrut, l'impôt fut négligé....

En lisant ces lignes, on remplace automatiquement « assignats » par emprunts ou billets de banque, et l'on se sentirait volontiers rassuré. Mais l'emprunt pourrait bien n'être qu'un assignat différé, et quant au billet de banque, nous connaissons un petit ouvrage fort capable de troubler l'opinion qu'on s'en fait le plus souvent. Il s'agit de *Contre le billet de banque* (Paris 1866) où Henri Cernuschi publia les déclarations qu'il venait de fournir au Conseil supérieur de l'Agriculture et du Commerce. On y trouve quelque part cette phrase large et violente : « Le billet de banque est une falsification de la monnaie ». Mais par la suite, l'auteur développe son idée, la nuance et l'adoucit sans lui retirer ni de sa valeur ni de son originalité, et prédit quelques conséquences, aujourd'hui démontrées, de l'accroissement de l'or supposé, lesquelles donnent aux conséquences dernières qu'il en indique, un coefficient de probabilité assez inquiétant.

Les mauvaises finances du Directoire, et le déluge des assignats, devaient exciter l'imagination du public. Alors, comme aujourd'hui, il était peu de gens qui n'eussent des conseils à donner ou des projets à répandre.

Des écrits importants paraissent à Londres. Ce sont ceux de deux émigrés, l'ancien Contrôleur général Charles Alexandre de Calonne et le baron de Montyon et ceux d'un proscrit génevois anobli par l'Angleterre, Sir Francis d'Ivernois. Il faut lire, du premier :

De l'État de la France, présent et à venir, (Londres, oct. 1790) qui eut six éditions en deux ans.

Tableau de l'Europe en 1795 (Londres s. d.)

Lettre de M. de Calonne sur les finances, aux Français (Londres 18 fév. 1797).

Le second ne devait donner qu'en 1812 ses admirables *Particularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres depuis* 1660. En 1796 il publia à Londres, son *Mémoire adressé au roi Louis XVIII* en réponse au Tableau de l'Europe, de Calonne.

Du troisième, il y a à retenir son *Coup d'œil sur les Assignats*, ses *Réflexions sur la guerre*, et surtout l'*État des Finances et les ressources de la République Française* du 25 janvier 1796.

Ces trois hommes aux idées, aux tempéraments si divers, ne pouvaient manquer de s'attaquer, et leur polémique, où d'Ivernois apporte une âpreté froide et perfide, où Montyon s'applique aux constructions massives de son imagination, où Calonne, nonobstant une méprisante ironie, demeure souriant et fin, leur polémique nous fournit de riches documents.

La personne et le talent de Calonne, donnent aux écrits une valeur exceptionnelle. Rien n'est plus troublant que l'habile défense qu'il présente, de son administration. Il attaque mieux encore et, pourtant, son patriotisme lui fait conseiller à un gouvernement qu'il haïssait, mais derrière lequel il y avait la France, les mesures propres à sauver l'une et l'autre. C'est ainsi qu'il l'engage à réclamer 1° la restitution de 3.100 millions prélevés indûment, selon lui, par les agents du gouvernement depuis 1789, par les fournisseurs, les agioteurs et les états majors, 2° une imposition de 1 milliard sur les acquéreurs, par agiotage, de biens nationaux.

Mais cette ironie ne laissait pas non plus d'être charmante :

Pourquoi donc, écrivait-il dans le *Courrier de Londres*, que dirigeait son frère l'abbé, pourquoi les Chefs de la Convention ne parviennent-ils pas, aujourd'hui que l'exigence de la chose publique est plus impérieuse qu'autrefois, à persuader à la nation qu'il faut retrancher quelques chiffres aux assignats, pour simplifier le dénominateur, comme on a introduit en arithmétique les fractions décimales pour faciliter les calculs?

Mais cette ironie ne laissait pas non plus d'être prophétique. Car trois semaines après l'apparition de ces lignes, la Convention décrétait l'emprunt forcé où les assignats étaient reçus à 100 contre un.

*
* *

Le XIX^e^ siècle, siècle de finances et de banquiers, s'il en fut, devient un siècle grave et pédant. Il s'y constitue une science financière, fort discutable, greffée sur les doctrines de l'économie politique libérale. Les réformateurs qui n'acceptent pas le catéchisme de cette science prétendue, sont classés parmi les songe-creux ou les fauveurs de sang. Les études consacrées aux finances de l'État se font lourdes, indigestes, se farcissent d'erreurs monumentales et de lourdes solennelles. Les pamphlets ont vécu.

Par contre, ils se multiplient en ce qui concerne les finances privées et leur temple : la Bourse. Mais ils

prennent une allure douteuse. Ils paraissent chez des libraires inconnus, au fond de vagues boutiques louées pour trois mois ou dans des journaux financiers sans lecteurs. Le « chantage » s'est saisi de l'arme élégante du pamphlet, et sa main sale la brandit sans adresse.

La publicité, de son côté, inonde la presse de ses communiqués et répand des brochures bien pensantes. Maints économistes, et des plus réputés, sont de simples rédacteurs de prospectus. L'histoire de la scandaleuse affaire du Panama est typique, à ce sujet. Dès 1884, on sait, dans tous les milieux financiers, à quoi s'en tenir sur l'avenir qui l'attend. Le public lui-même boude l'emprunt de septembre 1887. Pourtant, aucun ouvrage n'avait surgi auparavant pour signaler le danger et requérir contre l'administration financière de la Compagnie. Il faut même arriver au mois d'août 1885, pour lire dans l'*Economiste Français* les premières études pessimistes de M. Paul Leroy-Beaulieu, trop tard parues pour justifier l'attitude de prophète qu'il voulut se donner par la suite.

Quelques pamphlets anonymes paraissent également de 1885 à 1888, mais aucun ne saurait être comparé au beau réquisitoire d'un Fromenteau ni aux spirituels plaidoyers d'un Calonne. Le temps des mazarinades est passé, et les brochures, les articles de journaux qui vont en se multipliant jusqu'au jour de la débâcle — tous chèrement payés par la Compagnie — ne visent qu'à justifier, à couvrir, à faciliter les émissions désastreuses où elle consomme, avec sa ruine, la ruine de ses créanciers et l'anéantissement d'une tentative incomparable.

Un genre nouveau, dans le même temps, semble naître : le faux pamphlet. La publicité ne se contente plus de louer hyperboliquement les entreprises qu'elle sert : elle en attaque d'autres, elle s'en prend à l'Etat et lui dicte ses ordres. C'est en 1888 que M. Raphaël Georges Lévy, par exemple, publie *Le péril financier*. Il y étudie longuement le mal des finances publiques, et énumère force lieux communs sur les remèdes qu'il y faudrait apporter. On y trouve même une protestation éloquente contre l'emprunt Sadi-Carnot qui nous endettait de 1,125 millions pour 900 que nous recevions. Mais il faut arriver au 6e chapitre de la IIIe partie pour connaître l'objet précis de l'ouvrage. M. Raphaël Georges Lévy y demandait « la diminution des divers droits fiscaux que doivent acquitter les titres des Sociétés étrangères pour pouvoir être négociés et circuler en France ».

Or cet ouvrage était écrit en 1888, comme allait se déployer la longue théorie des emprunts d'Etat russes et des émissions de titres de sociétés, russes aussi, qui devaient soulager l'épargne française d'une vingtaine de milliards.

*
* *

Il fallut le XXe siècle pour nous rendre de véritables pamphlets financiers. Le courage de leurs auteurs fut grand, car à traiter la matière en cette forme, ils risquaient, ou d'être confondus avec les aigrefins du chantage, ou d'encourir les représailles des puissants. La profondeur de leurs vues fut égale à la fermeté de leur caractère. Sans faire le catalogue de leurs œuvres, et sans dépasser l'année 1914, rappelons que les uns comme M. Sayous, purent énoncer leurs critiques avec assez de mesure pour qu'elles devinssent l'objet d'un cours professé à la Faculté de Droit de Paris; que les autres, comme Francis Delaisi et Lysis, s'en prirent avec éloquence à l'organisme économique tout entier ou spécialement à sa politique bancaire. Ils furent d'extraordinaires prophètes, et leurs ouvrages, malgré que soit achevée la guerre même qu'ils avaient prédite, n'ont rien perdu de leur actualité. N'oublions pas ce délicieux petit livre de Bottom publié en 1912, sous le titre *Ainsi parlait Jéroboam ou la Finance en actions* (1), où il nous plaît de piquer cette phrase : « Qui ne voit, s'il ouvre des yeux lucides, que c'est dans le hall des grands établissements de crédit que s'élaborent nos futures défaites? »

Nous ne voulons pas nous charger de conclure : on crierait à l'assassin! Nous avons à dessein recommandé la lecture de nos bons pamphlétaires financiers parce qu'ils éclairent doucement, qu'ils persuadent, qu'ils savent préparer aux remèdes nauséeux et même à ces opérations sévères auxquelles la malade, notre chère France, répugne encore à se soumettre.

Ernest Tisserand.

LES LIVRES NOUVEAUX

Voyages

André Bellessort : *La Pérouse*. 1 vol. in-8° (Plon).

La Pérouse, dont M. Bellessort, en historien et en voyageur, raconte la vie et les aventures, est une des gloires de la marine française. Excellemment préparé à son grand voyage de découvertes dans les mers du Sud par d'éclatants états de services à Madagascar, dans l'Inde, et pendant la guerre contre l'Angleterre où il détruisit les établissements de la baie d'Hudson, il s'y montra l'admirable successeur de Cook et de Bougainville et les aurait sans doute dépassés si, au bout de deux ans et demi d'une magnifique exploration, il n'était allé se briser par une nuit sombre aux écueils inconnus de l'île Vanikoro. C'est le récit de ces deux ans et demi que l'on trouvera ici. Il part de Brest, double le cap Horn, visite l'île de Pâques et l'archipel de Hawaï, gagne la côte nord-ouest de l'Amérique, la redescend du Mont Saint-Elie à Monterey au-dessous de San-Francisco, traverse dans sa largeur le Pacifique, relâche à Macao et aux îles Philippines, remonte jusqu'à l'île Sakhaline, découvre le détroit qui porte son nom, pousse jusqu'au Kamtchatka, repart vers le sud, reconnaît l'Archipel des Navigateurs et poursuit son voyage par une route nouvelle jusqu'à Botany-Bay en Australie. C'est la dernière escale que nous connaissions. Trente ans plus tard on retrouva des débris de ses deux vaisseaux à Vanikoro.

On verra quels dangers il avait courus, quelles tragiques aventures lui étaient arrivées. Récit passionnant, d'où se dégage la grande figure de cet explorateur français, si courageux, si réfléchi, si humain, qui a les plus belles qualités de son siècle et de sa nation et qui se distingue autant des conquistadors espagnols que des conquérants anglo-saxons.

(1) Récemment réédité, avec de savoureuses additions, sous le nom véritable de son auteur, M. Paul Laffitte, et sous le titre : *Jéroboam ou la Finance sans méninge*.

Questions politiques et sociales

Marcel Paon. — *L'immigration en France.* Préface de M. Albert Thomas (1 vol., in-8°, Payot).

Cette importante étude est d'une criante opportunité. La France est devenue depuis la guerre un grand pays d'immigration. En trois ans, de 1922 à 1925, sa population étrangère a augmenté de près d'un million ; au 1er janvier 1925, on comptait parmi nous environ deux millions et demi d'étrangers. Certains se réjouissent de cet afflux de main-d'œuvre ; d'autres s'effraient d'un envahissement sans contrôle ; maintes questions sont posées par ce vaste mouvement de population. Il est grand temps que le législateur s'en préoccupe. Les États-Unis ont sévèrement réglementé chez eux l'immigration. L'Italie a fait de son émigration un moyen de puissance. Seule la France tarde à fixer les grandes lignes d'une politique d'immigration. M. Marcel Paon montre l'ampleur du problème, en examine toutes les faces, et esquisse un programme. Sollicité d'agir, le Parlement n'a presque rien fait jusqu'ici en vue d'une législation indispensable. Puisse ce travail faciliter sa tâche et hâter l'avènement d'une réglementation nécessaire à l'hygiène du pays.

V.

Georges Bonnet. — *Comment avoir un franc stable* (1 vol., Payot).

Études et discours ou fragments de discours prononcés au Parlement, M. Georges Bonnet, ancien ministre du Budget, nous propose en cet élégant volume une série de vues claires et précises sur la situation monétaire et financière de la France. On ne saurait résumer brièvement ces argumentations techniques. Mais on n'a pas oublié que M. Georges Bonnet fut délégué par la France à la Conférence de Madrid en 1920, qu'il a été délégué de notre pays à Genève, qu'enfin il a suivi de près l'expérience de la stabilisation autrichienne. Peu d'hommes sont aussi aptes que lui à initier le public aux difficiles questions financières d'après guerre.

V.

Histoire

Gustave Gautherot. — *Un gentilhomme de grand chemin. Le maréchal de Bourmont* (1773-1846). (Paris, Les Presses Universitaires de France).

Pour écrire cette vie, M. Gautherot a eu en mains les papiers du maréchal et il en a tiré un heureux parti, avec un livre utile au singulier titre. Pourquoi « gentilhomme de grand chemin »? Est-ce allusion à l'existence aventureuse de Bourmont? Mais c'est beaucoup l'époque qui l'a voulu. L'expression semble péjorative. Or, l'homme n'est pas méprisable et il s'est montré fort intelligent. Longtemps il a vécu en partisan. S'il ne s'est pas rallié très franchement à Bonaparte, c'est que, demeuré royaliste en dépit de l'attitude des princes Bourbons en 1799, il a trouvé Fouché entre lui et le premier Consul, et c'est « Fouché de Nantes ! » Fâcheux intermédiaire. Néanmoins Bourmont s'est battu en Portugal dans les rangs français, en Russie, en Allemagne et au cours de la campagne de France (alors que Fouché n'est plus ministre). Napoléon, retour de l'île d'Elbe, le réintégra, après proscription, dans son grade de général de division, mais ne put pas le rallier à l'Acte additionnel, ce dont Bourmont s'autorisa pour quitter l'armée lors de l'entrée en Belgique, gagner Namur, Bruxelles et Gand. Honni pour cet acte, il n'en fait pas moins carrière sous la Restauration, commandant en chef en Espagne après le duc d'Angoulême, pair de France, membre du Conseil supérieur et ministre de la guerre, vainqueur enfin à Alger. Seules les dernières années du maréchal justifieraient à demi le qualificatif de M. Gautherot : sa participation à l'équipée de la duchesse de Berry et à la guerre de Portugal de 1833, cette autre aventure où Bourmont fut « maréchal-général des armées » de don Miguel. Il ne devait revoir la France qu'en 1840, après six ans d'exil en Italie. Voilà bien des traverses et une suite d'années actives, brillantes et douloureuses avec une fin obscure, moins dure cependant que celle d'autres généraux obligés par les circonstances à choisir, le moment venu, entre leurs sentiments et leur consigne : un Dumouriez, un Ney. M. Gautherot a bien fait de relater cette histoire avec un certain accent d'impartialité. (Il croit à tort que Le Coz, évêque métropolitain du Nord-Ouest à Rennes en 1791, et non « évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine », devenu par la grâce du Concordat de 1801 archevêque de Besançon, où le retrouve Bourmont en 1815, fut alors cardinal. Et il n'a jamais été proposé pour le chapeau).

P. F.

Émile Gabory. — *La vie et la mort de Gilles de Raiz* (Paris, Librairie académique Perrin et Cie).

Dans les archives qu'il a si diligemment fouillées, M. Gabory n'a rien trouvé qui rappelât la légende des multiples épouses mises à mal dans les contes de Perrault par le terrible « Barbebleue ». L'histoire vraie est assez affreuse, la vie de Gilles de Raiz souillée d'assez de crimes pour qu'on n'en ajoute pas de gaieté de cœur. Gilles, maréchal de France au jour du sacre de Charles VII, compagnon de Jeanne d'Arc, a été condamné par deux juridictions, l'une civile, l'autre ecclésiastique, pour s'être rebellé contre le roi et pour avoir sacrifié plus de deux cents enfants dans des opérations de magie destinées, avec l'aide de Satan, à lui procurer de l'or. Ce pourquoi, à l'issue du double procès, il a été pendu et brûlé à Nantes. Mais, dans la crainte du châtiment éternel, il avait confessé son crime et il avait pleuré ; aussi fut il inhumé en terre sainte, à l'Église du Moutier des Carmes, et regardé par les âmes naïves comme une manière de saint. Histoire complexe et qui se passe en des esprits d'une religion ardente, en tout cas capables d'être affectés tout autrement que nous. M. Gabory a très bien analysé ces sentiments mélangés d'horreur pour le criminel, d'admiration pour le chrétien repentant, manifestés en ce dernier siècle du moyen âge que bouleversaient depuis tant d'années les guerres étrangères, et les brigandages féodaux, sans compter les tortures morales du grand schisme. Et cette époque revit dans son livre. (Nous sommes tous sujets à distractions. Ainsi M. Gabory écrit-il que « venue de son pays de Lorraine, une jeune bergère se présente devant Charles » à Bourges. Qu'il redoute de voir Chinon protester ! Qui sont aussi ces rivaux qui se disputent notre malheureuse patrie, « Charles VII de France et Charles VI d'Angleterre » ? Curieux cas d'attraction verbale !)

P. F.

P. Bouchardon. — *La fin tragique du maréchal Ney* (Paris, Hachette, Collection « Récits d'autrefois »).

Pas à pas et comme heure par heure, avec la patience scrupuleuse du juge d'instruction, M. Bouchardon a reconstitué la procédure qui aboutit, devant la Chambre des Pairs de 1815, à la condamnation du maréchal Ney. Que le duc d'Elchingen, mécontent des brimades de cour prodiguées à sa femme, impropre d'ailleurs à juger de sang-froid d'une situation politique, vantard et peu réfléchi, parti enfin avec le projet de ramener Napoléon « dans une cage de fer », se soit laissé aisément gagner à la défection en faveur de l'Empereur et qu'il ait donc « trahi » le souverain de qui il tenait alors son commandement, c'est ce qui est établi. Et donc il devait s'attendre, en cas de débâcle impériale, il s'attendait à subir l'animosité des remplaçants. D'Erlon, criait-il en pleine tempête de Waterloo au commandant du

1er corps, si nous en échappons, toi et moi nous serons pendus. » De fait, le jeudi 7 décembre 1815, le duc de la Moskowa tombait sous douze balles françaises. M. Bouchardon a précisé à la suite de quelles erreurs commises du côté de la défense, par pédantisme, par ignorance ou par sottise, la sentence fut remise à la décision d'une Assemblée politique, misérablement influencée elle-même par les rancunes d'une émigration deux fois rentrée et par les exigences de l'étranger campé sur notre sol. Il a omis d'indiquer que l'exécution de cette sentence de mort requise par le duc de Richelieu « au nom de l'Europe », aurait lieu « dans la forme prévue par le décret du 12 mai 1793 ». Ainsi les régimes successifs se lèguent leurs machines à tuer. Mais c'est grande pitié quand il leur faut, pour satisfaire leurs passions, des victimes comme « le brave des braves ». P. F.

Armand Praviel. — *L'Aventure de la duchesse de Berri* (Paris, Hachette, Collection « Récits d'autrefois »).

Aventure en effet, qui a commencé, continué et fini comme un roman, un roman « policier » même ; mais aventure dans laquelle se sont rencontrés les plus grands noms de France, un Chateaubriand, un Berryer, un Blacas, sans compter de moindres personnages. M. Armand Praviel était donc dans son élément et son livre débute bien, en plein mystère et, au demeurant, avec des acteurs sinon muets, du moins anonymes pendant les vingt premières pages. Une fois la duchesse de Berri, c'est-à-dire « Petit-Pierre », dûment introduite et bien en scène, l'intérêt ne fléchit pas un instant. Chemin faisant, M. Praviel explique fort bien pourquoi, dès le premier jour, la tentative de la duchesse errante se présentait sans la moindre consistance ni la moindre chance de succès. L'étonnant est même que deux ou trois cents braves gens aient pu se colleter pour ses beaux yeux avec les gendarmes du roi-citoyen. En tout cas, l'auteur ne dissimule rien de ce que le dénouement de l'équipée, au château de Blaye, a pu avoir de désobligeant pour Louis-Philippe, pour Brigeaud, ainsi que pour le parti légitimiste. Le doute même qui subsiste sur le père de la petite fille venue au monde au cours de la captivité ajoute du piquant à l'affaire, affaire « commencée à la manière d'un roman de Walter Scott » et qui se termine « comme une farce de Paul de Kock ». Oh ! Paul de Kock ! Certes il a fait la joie de nos pères. Quand même M. Praviel est un peu dur. Walter Scott suffirait.

P. F.

Divers

Jack London. — *En Pays lointain*. Traduction de Louis Postif. (1 vol. in-16, G. Crès, éd.)

Dans les onze nouvelles dont se compose ce livre, Jack London a peint une série de types fort curieux, très vivants et artistement plantés. Mais la vie de ce pays désolé, où la glace et la neige règnent en maîtresses, amène ses personnages à une conception si spéciale de la vie, qu'elle s'éloigne complètement de la nôtre, et l'on comprend pourquoi l'auteur a écrit en tête de son livre cette phrase, qui résume admirablement l'impression que produit sur nous son récit : « Quand on pénètre en pays lointain, on doit, avant « tout, faire table rase de ses propres habitudes « pour se plier aux coutumes de cette contrée « neuve pour nous. » Cette part faite, on éprouvera certainement un plaisir à suivre dans leurs luttes, les personnages si curieux et si attachants, en dépit de leurs singularités, que nous présente Jack London. J'ajoute que l'ouvrage est traduit de façon parfaite par Louis Postif, et que la manière alerte et le style facile, en sa correction, qu'il a employés, rendent plus aisée, encore, la lecture de ce livre. A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LES GROUPES NATIONAUX EUROPÉENS ORGANISÉS

En exécution d'une résolution de la première conférence des minorités et des nationalités européennes, réunie en octobre 1925, un *Congrès des groupes nationaux organisés des États européens* s'est tenu à Genève du 25 au 27 août dernier. Le Congrès avait été préparé par un comité ainsi formé : président, Dr Joseph Wilfan, député slovène au Parlement italien ; membres, MM. Léo Motzkin, président du Comité des délégations juives ; Dr Paul Schiemann, député allemand au Parlement letton ; comte Stanislas Sierakowski, ancien député polonais à la Diète prussienne, et Geza de Szulle, député hongrois au Parlement tchécoslovaque ; secrétaire, Dr Ewald Ammende.

Pour bien saisir la portée de cette réunion, il est nécessaire de rappeler les résolutions adoptées par la conférence de 1925. Parmi ces résolutions, nous signalerons : *a*) La liberté nationale culturelle est, comme la liberté religieuse, un bien spirituel du monde civilisé. Cette maxime doit être reconnue comme un principe ethnique dans les relations des peuples et doit trouver son expression et sa réalisation dans des lois positives et des mesures légales. Conséquemment, tout État dans lequel se trouvent d'autres groupes nationaux, doit être obligé de garantir à ces collectivités nationales la liberté du développement culturel et économique et à leurs membres la jouissance illimitée de tous leurs droits civiques. L'admission et l'application pratique de ces principes sont les conditions essentielles d'une entente entre les peuples et, par cela même, une garantie de la paix européenne ; *b*) Dans les États d'Europe où se trouvent plusieurs groupes nationaux, chaque groupe doit être autorisé à conserver et développer son individualité nationale dans des corporations de droit public, constituées — suivant les circonstances — territorialement ou personnellement. A l'avis des délégués, ledit droit d'autonomie présente une voie pour que la coopération loyale de tous, des minorités et des majorités dans les États indiqués, puisse avoir lieu sans conflits et pour que les relations entre les peuples d'Europe soient améliorées ; *c*) Comme une paix durable en Europe n'est possible que sous la condition d'une réelle volonté d'entente de toutes les nationalités, la Société des Nations, conformément à sa tâche bien définie et à sa déclaration du 21 septembre 1922, devra s'occuper d'une manière très étendue de la solution des problèmes nationaux par la réalisation des droits des minorités, lesquels ont été formulés dans les résolutions précédentes. Les groupes nationaux organisés de l'Europe

ont la ferme volonté de contribuer, dans la mesure du possible, à ce que la Société des Nations puisse atteindre ce but.

Cinquante millions d'Européens du Centre et de l'Occident de l'Europe étaient représentés au Congrès de 1926. Ils y ont assisté avec le désir unanime de s'unir pour définir une ligne de conduite pouvant aboutir à la réalisation d'un idéal commun : le triomphe du Droit. Aussi, tous les délégués étaient inspirés d'un même sentiment de prudence, toute idée *d'irrédentisme* étant d'avance exclue du Congrès. On a écarté le système des protestations inutiles, les organisateurs du Congrès ayant eu pleine conscience de la situation européenne et des responsabilités que les leaders des peuples réunis avaient devant leurs mandants et devant l'histoire. C'est ainsi qu'on n'a pas voulu donner à cette assemblée le titre de « réunion de peuples opprimés », cette dénomination pouvant égarer sur le but du Congrès, lequel n'a prétendu qu'arriver à une solution pacifique des problèmes nationaux actuellement posés.

L'une des nouveautés de la réunion de 1926 a été la présence d'une délégation catalane. En 1925, tous les groupes représentés appartenaient à l'Orient européen, les Allemands du Tyrol exceptés. La présence des Catalans, groupe national qui s'est incorporé au mouvement intellectuel européen malgré les entraves posées à son développement par une législation insuffisante et hostile, aggravée par les mesures du Directoire espagnol contre la langue et la culture du pays, a donné un nouvel intérêt au Congrès. L'apport des Catalans, que le président du Congrès, M. Wilfan, souligna dans son discours d'inauguration, a donné au mouvement des minorités nationales un caractère de paneuropéisme qu'il n'avait pas encore.

Voici plusieurs des groupes nationaux représentés au Congrès : Hongrois de Tchécoslovaquie, Yougoslavie et Roumanie; Polonais d'Allemagne, Lettonie, Lithuanie et Roumanie; Croates et Slovènes de Tchécoslovaquie et d'Italie; Russes d'Estonie, Lettonie et Pologne; Carpato-russes de Tchécoslovaquie; Blanc-russiens de Pologne, Lithuanie, Lettonie, Esthonie et Tchécoslovaquie; Allemands du Danemark, Esthonie, Italie, Hongrie, Roumanie, Yougoslavie, Pologne, Tchécoslovaquie et Lithuanie; Danois d'Allemagne; Serbes de Lusace d'Allemagne; Tchèques et Slovènes d'Autriche; Catalans d'Espagne.

Rappelons, avant d'entrer dans d'autres détails sur les délibérations de l'Assemblée, la déclaration faite par le groupe catalan sitôt après l'inauguration du Congrès. Le président de la délégation catalane expose les titres de la Catalogne à être considérée comme une nation. Et il ajoute :

« Je dirai, pour signaler ce qui nous caractérise parmi les autres groupes ici représentés, que la Catalogne a toujours sauvegardé son individualité, qu'elle a toujours formé une unité territoriale, celle des pays où la langue catalane est parlée, et que, même aux époques d'extrême décadence, notre langue n'a pas reculé géographiquement et que notre renaissance a réussi à créer tout un vaste mouvement intellectuel. Tous les spécialistes savent que la littérature catalane est déjà une littérature nationale très importante, où tous les genres sont cultivés avec un essor qui dépasse de beaucoup notre état politique.

« Pour assurer le développement de tout cet effort de notre âme, la Catalogne a besoin d'abord des droits civiques supprimés, et ensuite des garanties spéciales, d'accord avec le principe d'auto-détermination. Tant que la justice et les droits de l'homme ne seront rétablis chez nous et tant qu'un minimum de liberté ne sera accordé à notre peuple, il y aura chez nous et malgré nous, il faut le dire, une source de désordre, d'inquiétude et de danger pour cette paix internationale que les diplomates réunis à Genève ont tant de peine à constituer.

« Dans une pareille situation doivent être la plupart des groupes. Il y en a peut-être qui sont venus aveuglément comme si les hommes ou les États pouvaient nier ou modifier une réalité qui s'impose par elle-même. Il y en a aussi qui sont accusés par l'État respectif d'être d'insupportables perturbateurs. D'autres ont gardé leur calme serein et ont été ensuite accusés de manquer de courage. Eh bien, ce congrès pacifique, mais en même temps plein de courage, donnera un bel exemple de franchise et de loyauté. Si l'on ne répond pas généreusement à notre geste franc et loyal, ce ne sera pas de notre faute. Nous avons, comme alliés, le respect des réalités, l'amour du vrai, le profond désir d'aboutir à une solution satisfaisante. Nous souhaitons — et c'est tout dire — que ce soient des armes suffisantes pour lutter contre l'esprit de persécution, d'intolérance et d'assimilation négative.

« Nous nous trompons peut-être, mais tous ceux qui désirent réellement la paix et l'union des esprits dans cette Europe malheureuse, devront être de notre avis s'ils sont sincères. Il y avait à la base de la grande guerre, quelques problèmes de nationalité qui ont été de beaux prétextes. Aujourd'hui, il y en a des douzaines! Pense-t-on qu'on pourra les étouffer dans l'injustice? La pensée est rebelle à le croire, cette idée lui répugne. Non! L'injustice n'engendre que la catastrophe, la guerre.

« Avec cette conviction sincère, nous venons donc assister à ce congrès, nous vous offrons notre collaboration, armés de foi et de bonne volonté! Ce sont les mêmes armes que vous portez, et nous vous disons : avec elles, jusqu'au bout! »

Il est indéniable que le problème des nationalités est l'une des causes du malaise européen; aussi, ce mouvement pacifique paneuropéen est aussi utile aux minorités qu'aux États dont ces minorités ressortent. Il est également utile à l'intérêt général.

Il serait presque superflu de souligner, à l'heure actuelle, l'énorme importance des questions intellectuelles et surtout du problème des langues qui se pose dans presque tous les coins de l'Europe. Ce problème émeut tous les pays où il est posé parce qu'il atteint la vie spirituelle, son essence la plus intime. Le Congrès des groupes nationaux organisés a traité ce problème dans ses lignes générales et a établi les lignes principales de la solution qu'il requiert. Un député hongrois qui prit part aux débats dit à ce sujet : « J'admets qu'en principe, il serait peut-être mieux pour l'humanité de posséder ces États-Unis d'Europe dont on a tant parlé et où il n'y aurait pas de différences de race, de religion ni de langue. Mais il suffit de parcourir l'histoire pour voir que cela est impossible. J'incline à croire, pourtant, que s'il était possible d'imposer à l'humanité une seule langue, un seul esprit, une seule ambition, l'idée aurait plus de succès. Le mouvement le plus énergique

n'a pas réussi à créer une langue unique pour l'humanité; il est impossible aussi de créer un seul État. L'espérantisme politique n'aura pas plus de succès que l'espérantisme grammatical, car une humanité sans conviction individuelle, c'est-à-dire, sans nationalité, serait une sorte de bolchevisme universel ».

Il ressort de l'ensemble des études présentées au Congrès et des délibérations de la commission de culture que la plupart des malentendus, des erreurs et des différends existant entre les groupes nationaux ou les minorités et leurs États respectifs sont produits par le problème de la langue et ont, par conséquent, une base spirituelle. Aussi la première affirmation du Congrès a été la conséquence de cette réalité : « Il est nécessaire d'accorder volontairement à tous les groupes nationaux et à toutes les minorités de tous les États le libre développement de leur culture propre. » Un État quelconque aurait pu objecter à ce vœu le prétexte du ferment séparatiste. Mais le Congrès put se rendre immédiatement compte que la réalité est tout autre. Les délégués esthoniens s'empressèrent de reconnaître que cette autonomie culturelle est établie en Esthonie, où les rapports entre les minorités et l'État ne peuvent pas être plus sincères et plus cordiaux.

De par sa structure et de par sa compétence, l'autonomie de culture peut être comparée à un vaste gouvernement autonome établi sous un programme de compréhension et d'entente entre l'État et le groupe national ou la minorité qui en ressort. Et la pratique a largement prouvé que cette autonomie de culture qu'ont réclamée à Genève quarante peuples européens est même une garantie pour l'État pour sauvegarder l'intégrité de son territoire. Et cela s'explique car l'État, dont on blâmait les griefs, devient un réel protecteur; aussi le mécontentement et l'animosité du peuple qui est sous sa souveraineté se changent en gratitude et en cordialité. L'État contrôle tout à son plein gré; et, par conséquent, les intrigues, les accusations et les sources de discordes et de désordre disparaissent d'elles-mêmes. Bref, l'État exerce sa véritable fonction qui est de rendre justice et de maintenir la paix.

La commission juridique du Congrès étudia, pour sa part, les problèmes de la citoyenneté, du droit de vote et de l'autonomie administrative. C'étaient là des problèmes très actuels puisque le Midi de l'Europe a vu éclore plusieurs dictatures. Le Congrès accorda la ratification de la Convention de Rome de 1922 et l'adoption, dans une forme légale, des recommandations du Traité de Versailles en ce qui concerne la protection des minorités nationales. Un délégué catalan intervint dans la discussion de ces problèmes. Son intervention fut très remarquée. Nous signalerons l'opportunité de ses remarques :

« L'étude et la demande de garanties pour le droit collectif des nationalités et minorités nationales suppose qu'on a déjà les droits individuels de l'homme, les droits civiques, le droit de libre expression, de vote et d'élection, le droit de se réunir et de s'associer, la liberté de la presse, le droit de pensée et d'opinion; un minimum de liberté individuelle enfin. Or, il peut arriver à un pays, c'est-à-dire à un groupe minoritaire ou à une nationalité qu'elle n'ait pas ces droits essentiels de l'individu. Qu'est-ce qui se passe alors? Les droits de la collectivité disparaissent tout d'un coup. Vous aurez beau fixer des principes, établir des règlements, obtenir des garanties. Principes, règlements, garanties, tout disparaîtra sous un régime de dictature, blanche ou rouge. C'est égal. Je généralise. Qu'est-ce que la dictature? L'abolition du droit. Or, nous travaillons pour régler le droit des nationalités et des minorités nationales. Sous la dictature, l'exercice de tout droit devient impossible. Si vous acceptez la possibilité d'un régime de force, vous avez travaillé pour le diable. Un beau jour, le dictateur, de sa volonté souveraine, supprimera vos libertés, exilera vos représentants, changera par des hommes à lui vos délégués dans les institutions publiques, vous chassera du Conseil d'Administration de vos compagnies. Si vous opposez résistance, on vous mettra en prison; si vous protestez, on vous frappera de grosses amendes; votre presse sera soumise à la censure; pour résumer, on vous mettra hors la loi. Vous n'existerez plus, enfin, ni comme hommes libres, ni comme collectivité. C'est pour tout cela que nous faisons cette remarque, à notre avis essentielle. C'est-à-dire que les droits de l'homme étant à la base des droits de la collectivité, il y a absolument besoin des droits civiques élémentaires pour exercer les droits nationaux, et que, par cette raison, la situation des groupes qui n'ont aucune garantie de sécurité pour les personnes, est extrêmement grave; ils n'ont même aucune possibilité d'exprimer leurs désirs collectifs d'une façon pacifique. J'invite le Congrès à méditer sur la gravité de cette question et à la porter *in extenso* au prochain Congrès. »

Les travaux de cette deuxième assemblée des groupes nationaux européens organisés porteront probablement des fruits remarquables. Les commissions du Congrès (de culture, juridique et économique) ont abouti à une parfaite unanimité dans les questions les plus importantes ayant un caractère général. Nul doute que cette unanimité ne facilite l'intervention, dans certains des problèmes examinés, de la Société des Nations, lorsque le Congrès des groupes nationaux aura passé de la période préparatoire et d'étude, où il se trouve encore, à une nouvelle période d'activité sans qu'il s'écarte jamais des voies légales.

Nous terminerons ce bref aperçu en rapportant ici les conclusions du Congrès. Quant au problème de la langue, le Congrès s'est prononcé pour que la langue de l'État serve exclusivement de langue administrative et pour les rapports des organismes de l'État avec les citoyens. D'autre part, chaque groupe national doit avoir le droit de posséder des écoles où l'enseignement sera donné dans sa propre langue.

Une deuxième conclusion a trait à la réglementation des conflits entre les gouvernements et les minorités. Elle proclame la nécessité de créer des comités paritaires et d'améliorer la procédure à suivre devant le Conseil de la Société des Nations.

La troisième conclusion fut l'adoption, par l'Assemblée, d'un plan d'organisation future; on décida de se réunir à nouveau l'année prochaine et l'on nomma un comité chargé de préparer, d'ores et déjà, les travaux à réaliser par le Congrès de 1927. On accorda également la publication d'un bulletin mensuel où tous les groupes nationaux pourront rendre compte de leur activité et où seront traitées des questions ayant un intérêt général.

D. P.

La Question d'Orient

LES FINANCES HELLÉNIQUES

Le Compte-rendu des opérations de la Commission Financière Internationale pour l'année 1925 vient de paraître

Il ressort de cette édifiante brochure que le rendement brut des revenus affectés aux emprunts soumis au contrôle de ladite Commission qui, déjà l'année dernière, avait augmenté, en une seule année, de 47 %, accuse, cette année encore, une nouvelle augmentation de près de 25 %.

Cette augmentation supplémentaire est due partie à l'accroissement de la consommation, partie à la dépréciation de la drachme survenue au cours de l'année, partie enfin, à l'élévation des impôts et du prix des articles de monopole.

⁂

Voici quelques chiffres :

En 1925, le rendement des anciens revenus affectés au Service de la Dette Publique a atteint Drs. 1.827.038.672, dont :

Revenus soumis aux plus values Drs. 129.129.497 »
— non soumis — — 1.697.909.175 »

contre, en 1924 Drs : 1.459.907.747 et £ : 19.547.

soit une augmentation nette de Drs : 367.830.955 moins £ : 19.547 qui se répartit comme suit :

Augmentation sur revenus soumis aux plus-values Drs:..... 18.565.292 »
— sur revenus non soumis 349.365.663 »

⁂

Les revenus soumis aux plus-values se chiffrant, ainsi qu'il a été dit plus haut, par Drs : 129.129.497, — et leur estimation prévue dans le Règlement de 1898 se montant à Drs : 28.900.000 il en est résulté un excédent de Drs : 100.229.497.

Par contre, la moyenne du change des achats faits par le service ordinaire des Emprunts étant supérieure à 1.65, taux prévu par l'article 3 du Règlement, il n'y a rien eu, cette année non plus, à ajouter aux plus-values pour profit de change, ni à prélever de ce chef pour compte des frais d'Administration de la Commission.

⁂

La moyenne du cours du change sur Paris a été, en 1925, de 3,05 avec comme limite maxima 3,48 et comme limite minima 2,71.

Une somme de Drs : 951.915,42 en billets de banque, retirée de la circulation en 1925, ayant réduit à Drs : 40.000.000 le montant de la dette sur cours forcé, il a été décidé, conformément à l'article 30 du Règlement, de cesser tout amortissement de cette Dette à partir de 1926.

La circulation fiduciaire a été, elle aussi, réduite de Drs : 3.394.905.000 à Drs : 3.351.405.000 et, de son côté, la circulation additionnelle, autorisée par la loi 2349 du 19 mars 1910, était au 31 décembre 1925 de Drs : 1.159.784.175 contre Drs : 1.500.000.000 représentant le droit d'émission à cette date.

⁂

Le rendement du *Pétrole* en 1925 présente une augmentation de Drs : 1.000.013 sur celui de 1924 et de Drs : 56.963.057 sur la moyenne quinquennale des années 1920-1924.

Par ailleurs, le *Tabac* des Vieilles Provinces a donné, en 1925, un rendement de Drs : 141.690.228 supérieur à celui de l'année précédente et de Drs : 318.609.633 supérieur au rendement moyen des années 1920-1924.

De même, le rendement des *Allumettes* accuse, en 1925, une augmentation de Drs : 6.150.001 par rapport à 1924 et celui du *papier à cigarettes* de Drs : 3.357.149.

Le rendement du *Sel* provenant des Vieilles-Provinces présente une augmentation de Drs : 11.807.406 par rapport à 1924. Par contre, le rendement de l'*Emeri de Naxos*, accuse une nouvelle diminution de Drs : 99.397 sur le rendement de l'année précédente, due à la mévente des qualités inférieures auxquelles les transformateurs préfèrent, soit l'émeri d'Asie-Mineure, soit l'émeri artificiel dont les prix sont notablement moins élevés. Il n'empêche que le rendement de 1925, bien qu'inférieur à celui de 1924 qui, lui-même, était inférieur à celui de 1923, est quand même en augmentation de Drs : 10.965.416 sur la moyenne quinquennale des années 1920-1924.

⁂

Une augmentation plus sensible encore se manifeste en ce qui concerne les *recettes douanières*.

Cette augmentation, de Drs : 118.302.410 sur le rendement de 1924 et de Drs : 372.347.630 sur la moyenne quinquennale 1920-1924, doit être attribuée à l'accroissement de l'importation ainsi qu'au relèvement du taux de la drachme métallique par rapport à la drachme-papier.

Ainsi, le rendement en drachmes de la Douane du Pirée a atteint, en 1926, Drs : 574.185.681 contre Drs : 455.883.270 en 1924. De leur côté, les 6 douanes de Salonique, du Laurium, de Patras, de Volo, de Corfou et de Kavala accusent une augmentation globale de recettes de Drs : 60.490.606 par rapport à 1924 et une augmentation de Drs : 267.677.541 par rapport à la moyenne quinquennale des années 1920-1924.

⁂

La répartition de la somme de Drs : 100.229.497 représentant l'excédent de 1925 sur l'estimation de 1898, augmentée des intérêts des titres amortis, aurait permis la distribution aux porteurs de l'ancienne dette de l'intérêt originel en entier pour le premier et troisième groupe et de 98 %, pour le second groupe alors que l'année précédente, on avait distribué 97 pour cent pour l'emprunt 4 %, 1887 et 86 pour cent pour les autres emprunts. Devant ce résultat le Gouvernement hellénique a bien voulu, sur sa part, céder à la Commission une somme supplémentaire de Drs. 116.999,10 nécessaire pour payer intégralement l'intérêt originel sur toute l'ancienne Dette en or. Cette décision du Gouvernement hellénique, preuve éclatante de son désir de donner satisfaction à ses anciens créanciers, ne pourra manquer d'avoir une répercussion favorable au crédit de la Grèce sur les marchés financiers.

Dans ces conditions, une somme de frs : 19.065.054,90 a pu être affectée à l'amélioration des

emprunts en or et une autre somme de frs : 8,359 750,37 à l'augmentation de l'Amortissement.

Rien d'étonnant, par conséquent, si à la Bourse de Londres les anciens titres helléniques ont, en 1905, encore monté de près de 5 % puisque, sur la base annuelle des cours, les obligations Monopoles 4 % se capitalisaient à 8 %; les Funding 5 % à 7,78; les obligations 5 % 1881 à 7,66 %; les obligations 5 % 1884 à 7,70; les obligations 5 % 1890 à 7,78 et, enfin, les titres de rente 4 % 1889 à 7,67 %.

***

L'adjonction aux attributions de la Commission Financière Internationale du Service de l'Emprunt des Réfugiés de 1904 a compoté le contrôle et la perception, à partir du 1er janvier 1905, des recettes spéciales affectées au service de cet emprunt, à savoir : le produit des monopoles du sel, des allumettes, des cartes à jouer et du papier à cigarettes, ainsi que celui de l'impôt sur le tabac et du droit de timbre, dans la Nouvelle Grèce, le produit du droit sur l'alcool dans toute la Grèce, les recettes des Douanes de la Canée de Candie, de Samos, de Chio, de Mitylène et de Syra.

Or, ces recettes spéciales ont atteint, pour la première année, frs : 707,872,718 alors que le service de l'emprunt (intérêt et amortissement) s'élève seulement à Lstg. 900,000, c'est-à-dire à environ 300 millions de drachmes.

René Pinon.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA CONSTRUCTION DES NOUVELLES LIGNES DE CHEMINS DE FER DANS LE ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES.

D'après le nouveau projet du ministère des Communications, la construction des voies ferrées se fera suivant six zones délimitées face à la mer, à savoir : Souchak, Spalt, Métkovitch, Doubrovnik, Kotor et Bari.

La voie principale emprunterait le trajet Belgrade-Chabatz-Bielina-Brtchko-Doboi-Bagna Louka-Bihatch-Knin-Split-Chibénik. Un embranchement partirait de Bihatch pour les lacs de Plitvitzé, qu'il relierait par Vrhovina avec Senj et Bakar.

En fait, cette ligne est en bonne partie terminée, les travaux qui doivent être exécutés pour l'achever complètement coûteraient un milliard de dinars.

Une voie ferrée, d'un intérêt capital et qui est encore aujourd'hui en état de projet, relierait Belgrade avec Kotor en passant par Zvornik-Loznitza-Banina Bachka-Vichégrad-Fotcha-Nikchitch-Doubrovnik. Cette ligne, de première importance au point de vue économique, rendrait d'immenses services à la production de la Serbie, de la Voïvodina et de la Bosnie. Grâce à elle, les exportations yougoslaves économiseraient d'énormes frais qu'ils supportent aujourd'hui quand ils dirigent les produits et les marchandises du pays vers la mer.

La ligne Belgrade-Kotor coûterait deux milliards de dinars environ.

Le projet de la ligne débouchant au port de Bari prévoit le trajet suivant : Sofia-Kistendil-Bosiljgrad-Vranjé-Giljanjé-Prizren-Skadar-Bari. Un embranchement de cette ligne, reliant Skadar avec Podgoritza, déboucherait à la mer à Kotor.

La ligne dont le projet a été établi le dernier, est destinée à relier la Serbie du Sud avec la voie existante Salonique-Skopljé. Elle emprunterait la direction suivante : Skopljé-Tétovo-Gostivar-Débar-Strouga-Ohrid-Bitolj-Prilep-Veles-Chtip-Kotchané-Tzarévo Selo-Bérovo-Strommitza, à Valandovo elle rejoindra la voie principale obtenant ainsi la communication avec Skopljé.

La construction de toutes ces lignes, aujourd'hui à l'état de projet, ainsi que la réparation des lignes en usage, nécessiteront une dépense d'environ sept milliards et demi de dinars.

Les intérêts de la production yougoslave exigent impérativement la construction et l'aménagement moderne des ports adriatiques. Lorsque ceux-ci seront reliés au moyen de voies ferrées à leur arrière-pays, un nouvel essor sera donné au commerce national, et la production en général en sera augmentée.

L'idée de la construction de la ligne de chemin de fer Belgrade-Adriatique dont on a tant discuté, dans la presse yougoslave, se trouve aujourd'hui en bonne voie de réalisation. La voie ferrée à l'Adriatique rendra plus puissants et plus suivis les liens qui existent entre différentes régions et aura sa part dans l'œuvre de l'union nationale.

Un certain nombre d'émigrés d'origine yougoslave, qui ont trouvé la fortune aux États-Unis, de compagnie avec quelques capitalistes anglais, ont offert dernièrement au Gouvernement yougoslave les moyens nécessaires à la construction de cette voie.

La ligne de l'Adriatique ferait communiquer Belgrade, capitale du Royaume, avec les plaines du Banat et de la Matchva et avec la ville de Valjévo. Et c'est ainsi que ces contrées, riches en céréales, seraient reliées avec les régions minières de Bosnie, dépourvues de blé. Du point de vue commercial, Belgrade est appelé à devenir un centre d'échanges comparable à ceux que furent naguère Vienne et Budapest.

D'après le projet établi par les chambres d'agriculture et d'autres corporations du royaume serbo-croate-slovène, la ligne de chemin de fer Belgrade-Adriatique devra avoir la tête de ligne à Pantchévo. Elle passerait ensuite par Valjévo et Loznitza, longerait les vallées de la Spolécha et de la Bosna et, se frayant un chemin à travers la montagne d'Ivan, déboucherait à Mostar, d'où elle descendrait, par Imotski, à Split. Sa construction est estimée à 70-80 millions de dollars. La moitié de cette somme est réservée à la main-d'œuvre et aux techniciens nationaux, l'industrie du pays est également appelée à en bénéficier.

La construction de la ligne vers l'Adriatique, attendue depuis des années, aura sans doute une signification historique pour la vie nationale, politique, financière et économique du peuple serbo-croate-slovène.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 21 64e ANNÉE 6 NOVEMBRE 1926

IMPRESSIONS MARTINIQUAISES D'AUTREFOIS

MA BONNE

I

Je ne puis apprendre l'heure à Cyrilla : j'ai essayé jusqu'à ce que notre patience à tous deux fut prête à se rompre. Cyrilla croit encore qu'un jour ou l'autre elle apprendra à dire l'heure, mais je suis bien certain du contraire.

— *Missié*, me dit-elle, *lézhé pa aïen pou moin , c'est minitt ka fouté yon travail !* (Les heures ne sont rien pour moi, ce sont les minutes qui fichent tout le mal !)

Et pourtant Cyrilla est aussi ponctuelle que le soleil ; elle m'apporte toujours mon café et une tranche de corosso! à cinq heures du matin, précises. Son réveil, c'est le *cabritt-bois*. Elle déclare que le grand grillon se tait à quatre heures et demie, et c'est son brusque silence qui la réveille.

— *Bonjou, Missié. Comment ou passé la nuit?*

— Merci ma fille. J'ai bien dormi.

— Il fait très beau temps. Si *Missié* veut aller à la plage, les peignoirs sont prêts.

— Bon Cyrilla..., J'y vais.

Telle est régulièrement notre conversation chaque matin.

A Saint-Pierre, personne ne déjeûne avant onze heures. Mais après un bain de mer matinal on se sentirait un peu las pendant la matinée si l'on ne prenait pas une légère collation. Cyrilla me prépare toujours quelque chose à mon retour de la plage. — soit un petit pot d'eau de coco toute fraîche, soit un *cocoyage* ou un *mabiyage*, ou encore une bavaroise.

Je préfère le *cocoyage*. Cyrilla prend une noix de coco verte, elle en tranche un côté de façon à y pratiquer un trou béant, et elle verse ensuite l'eau opalescente dans un bol ; elle y ajoute alors un œuf frais, un peu de genièvre, de la muscade rapée et beaucoup de sucre. Enfin elle bat ce mélange avec un *bâton-lelé*. Ce *bâton-lelé* est un ustensile de cuisine indispensable dans tout ménage créole ; c'est une branche très mince coupée de façon à laisser à un bout quelques brindilles qui pointent à angles droits comme les raies d'une roue. En faisant tourner rapidement ce bâton entre les doigts, on mélange le breuvage instantanément.

Le *mabiyage* est moins agréable, mais c'est un breuvage matinal très populaire parmi les classes pauvres ; cela se compose d'un peu de rhum blanc et d'une bouteille de bière de racines très amères qu'on appelle *mabi*. Le goût du *mabi* ressemble à celui de la mélasse mélangée d'eau, parfumée d'un peu de quinquina.

La *bavaroise* est un mélange de lait frais, de sucre et d'un peu de genièvre ou de rhum hollandais, que l'on bat avec le *bâton-lelé* en une épaisse crème blanche. Après le *cocoyage*, c'est, je trouve, le meilleur des breuvages du matin ; cependant, il faut très peu d'alcool dans aucun de ces mélanges. On ne peut se risquer à prendre un apéritif sérieux qu'avant le repas de

midi, — *yon ti pouch*, — du rhum et de l'eau sucrée, — beaucoup de sucre, — ou de sirop de sucre.

On emploie rarement le mot *sucre* à la Martinique, — si l'on considère que le sucre est encore le produit principal de l'île. On y substitue en général le mot *doux*. Cependant *doux* a une signification plus étendue ; cela peut désigner du sirop ou des bonbons quelconques ; dédoublé, sous la forme de *doudoux*, cela signifie le fruit du *corossal* et aussi un amoureux. — *Ça qui lè doudoux?* est le cri du vendeur de *corossal*. Si dans une épicerie (*graisserie*), un nègre demande du *sique* au lieu de doux, c'est pour qu'on ne suppose pas qu'il désire du sirop. En règle générale il n'emploiera le mot *sique* que lorsqu'il fait allusion à la qualité de sucre qu'il désire, ou au sucre en baril. Le *doux* entre de mille façons étonnantes dans la consommation domestique. Les nègres sucrent le lait frais, le « porter » anglais, la bière et le vin ordinaire. Ils font cuire divers légumes au sucre, comme, par exemple, les petits pois ; ils sont particulièrement friands d'eau sucrée et *d'leau pain*, — du pain et de l'eau bouillie, passés au tamis, mélangés à du sucre et aromatisés de cannelle.

L'étranger s'accoutume sans ressentir de mauvais effets à toute cette sucrerie. Dans un climat septentrional il en résulterait au moins une attaque bilieuse ; mais dans les tropiques le peuple préfère le poisson salé et les fruits à la viande, et l'emploi exagéré du sucre ou de sirops de sucre semble véritablement bienfaisant.

... Lorsque Cyrilla a préparé mon *cocoyage* et rincé les serviettes éponges dans de l'eau fraîche, elle s'apprête à aller au marché, et elle s'enquiert de ce que j'aimerais pour mon déjeûner.

— N'importe quoi, pourvu que ce soit créole, Cyrilla. Je veux savoir ce que mangent les gens de ce pays.

Et elle fait toujours de son mieux pour me contenter sous ce rapport, — chaque jour elle m'initie à des plats inconnus, — à des poissons ou à des fruits bizarres.

II

Cyrilla est parvenue à me donner une bonne idée de la diversité et du caractère du *mange-Créole*. Après une année entière d'observation, j'ose m'aventurer à le décrire. Par *mange-Créole* j'entends la nourriture du peuple même, — de la population nègre. Car la cuisine de la petite classe de blancs riches est surtout européenne, et dénuée de tout intérêt local. Pourtant je ferai remarquer que la façon de cuire est plutôt provençale que parisienne, et s'apparente plutôt au Midi de la France.

La viande, qu'elle soit fraîche ou salée, entre pour peu dans la nourriture des classes pauvres. Cela est dû en partie au prix élevé de toute viande ; mais cela provient aussi de la préférence naturelle que les nègres manifestent pour les fruits et le poisson. Lorsqu'on achète de la viande fraîche, c'est en général pour faire une daube ou un ragoût ; sans doute la viande salée est-elle plus populaire ; les légumes propres à l'île et la farine de manioc sont préférés au pain. Il n'y a guère que deux potages populaires qui soient particuliers à la cuisine créole : ce sont le *calalou*, un potage gombo, à peu près similaire à celui de la Louisiane, et la *soupe d'habitant*, ou soupe paysanne. Cette dernière se compose de yams, de carottes, de bananes, de navets, de *choux-caraïbes*, de citronille, de porc salé et de piments, — tout cela cuit ensemble ; les vendredis on omet la viande salée de ce mélange.

La grande nourriture, la vraie « viande » du peuple, c'est la morue salée. La façon la plus appréciée de la préparer s'appelle « *Féroce* ». Et ce n'est pas du tout désagréable au goût. La morue est tout bonnement frite, et servie avec de l'huile, du vinaigre et du piment ; la farine de manioc et des *avocados* sont considérés des compléments indispensables de ce plat créole, il ne serait pas peut-être inutile d'en dire un mot ici.

Chaque personne qui en connaît le nom sait, sans doute, que la racine du manioc est un poison et que les éléments toxiques doivent en être éliminés par la dessiccation avant qu'on puisse la moudre en farine. La farine de manioc de bonne qualité ressemble à la farine d'avoine très grossière ; elle est sans doute tout aussi nourrissante. Même lorsqu'elle devient aussi coûteuse que le pain, on la préfère, car elle sert de farine à toute la population, pour qui le mot « farine » ne signifie que la farine de manioc. Si l'on veut désigner la farine de blé, on l'appelle « *farine Fouance* », farine de France.

Bien que dans les journaux locaux l'on trouve des annonces de certaines farines « américaines », elles sont toujours « farine Fouance » pour la population indigène, pour qui tout ce que est étranger est français. La bière américaine est de la « *bié Fouance* », les petits pois en conserve américains sont des « *li-pois*

Fouance » ; et tout étranger blanc qui parle français est un « *yon-bèlé Fouance* ».

En général, on mange la farine de manioc crue, versée dans une assiette, mélangée à un peu d'eau et battue en une pâte épaisse ; plus elle est épaisse mieux cela vaut ; il y a un dicton — « *dleau passé farine* » — plus d'eau que de farine — qui décrit la condition d'une personne particulièrement pauvre (1). Lorsqu'on ne la sert pas avec du poisson, on mélange parfois cette farine avec de l'eau et avec de la mélasse raffinée, — *sirop-batterie* — ; ce mets, qui est très agréable, s'appelle *cousscaye*. Il y a aussi une recette qui consiste à faire bouillir la farine avec de la mélasse en une sorte de *pudding* : cela s'appelle alors du *matèlé*, et les enfants en sont très friands. Ces deux noms, *matèlé* et *cousscaye* sont, dit-on, d'origine caraïbe ; l'art même de préparer la farine de la racine de manioc est certainement un héritage des Caraïbes, qui ont légué bien des mots bizarres au patois créole des Antilles françaises.

De toutes les préparations de morue avec lesquelles on mange de la farine de manioc, j'ai préféré le *lamori-bouilli*, — du poisson bouilli qui a trempé assez longtemps pour enlever le surplus de sel ; on le sert ensuite avec de l'huile d'olive et du piment. Ceux qui n'ont pas de domicile ou qui ne possèdent pas d'endroit pour faire la cuisine, achètent leur nourriture toute cuite aux *màchannes lapacolle* ; celles-ci se font une spécialité du *macadam*, — de la morue cuite à l'étuvée avec du riz. Mais dans toute famille nègre on se régale parfois de *lamori au lait*, — morue à l'étuvée au lait et aux pommes de terre ; de *lamori au gratin*, — de la morue dont on a enlevé les arêtes et qu'on a fait ensuite bouillir au beurre avec des oignons et du poivre ; *coubouyon lamori*, — de la morue cuite au beurre et à l'huile ; *bachamelle*, — de la morue désossée et cuite avec des pommes de terre, des piments, de l'huile, de l'ail et du beurre.

Le piment est le condiment indispensable de tous les plats, qu'ils soient cuits ou crus. On sert tous les mets créoles avec beaucoup de piment, — *en pile, en pile piment*. Parmi les différentes espèces de piment, je citerai le *piment-café*, plus grand mais à peu près de la même forme qu'un grain de café de Libérie, et dont une extrémité est d'un violet-rouge ; le *piment-oiseau*, ou piment d'oiseau, petit, long et écarlate ; et le *piment-capresse*, très large, dont une extrémité est pointue et l'autre arrondie. Bien mûr, ce piment est d'un rouge vif, et il est si fort que si l'on en brise l'écorce dans une chambre close, l'appartement entier est immédiatement imprégné d'un parfum violent, — et à moins d'être entraîné comme un Mexicain à manger des piments, il est probable que vous regretterez votre première rencontre avec le *capresse*. Cyrilla m'a raconté l'histoire suivante à propos de ce légume infernal :

L'Histoire du Piment.

Té ni yon manman qui té ni en pile, en pile yche ; et yon jou y pa té ni aïen pou y té bon baill yché la mangé. Y bécha lévé matin-là mangé sans yon sou ; y pa sa ça y té doué fait, — là y té lé baill la tête. Y allé la caïe macoumé-y, raconté lapeine-y. Macoumè baill y toua chopine farine-manioc. Y allé lacaill lautt macoumè, qui baill y yon grand trai piment. Macoumè-là y veuue trai-piments à, épi y té pèacheté lamorri, — pisse y ja té ni farine. Madame-làdi, « Mèci, macoumè », y diy bonjon ; épi y allé cacaïe-y.

Lhé y rivé àcaïe y linné dijé y mettè canari épi dleau assousdijé-à ; épi y cassé tout piment-là et mettè yo adans canari-à assous dijé.

Lhé y oué canari-à la boui, y pouend bâton-lélé, épi y télé piment-à ; aloss y ka jai yonne calalou-piment. Lhé calalou-piment-là té tchouitt, y pouend chaque zassiett yche-li ; y mettè calalou yo fouète dans zassiett-là ; y mettè la-mari fouète, asson, épi la-y. Epi lhé calalou-là té bien fouète, y mettè farine nans chaque zassiett-là Epi y crié : loutt monne vini mangé. Loutt monne vini mettè yo à-tabe.

Pouèmié bouchée mari-à pouend, y rélé, y crié : « Vïe ! Ouaill ! ma femm ! » Femm-là réponne mari y : « Ouaill ! mon mari ! » Cès-li manaille-là crié : « Ouaill ! manman ! » Manman-à réponse : « Ouaill ! qches moins ! ». Yo loutt pouend couri, quitté caïe-là sèle, — épi yo loutt tombé larivié à toucmpé bouche yo. Ces-li manmaille-là boué dleau silellement jusse temps yo loutt néyé : té ka rélé aussi manman-ià épi papa-ià. Yo té là, bo larivié qui téka pleiré. Moin té ka passé à l'hé à ; moin ka mandé yo : « Ç zaulf ni ? »

Nhomme-là levé ; y baill moin yon sèle coup d'pié, y voyé moin lall bâ larivié on oué moin vini pou conté ça la ou.

(1) On essaya de faire du pain avec une part de farine de manioc pour trois parts de farine de blé. Le résultat fut excellent ; mais on n'a jamais fait d'effort sérieux pour mettre le pain de manioc sur le marché.

« Il y avait une fois une maman qui avait beaucoup d'enfants. Et un jour elle n'avait rien à donner à manger à ses enfants. Ce matin-là, elle se leva de très bonne heure, sans posséder un sou au monde. Et elle était si tourmentée qu'elle en avait perdu la tête. Elle alla à la case d'une amie et lui raconta son ennui. L'amie lui donna trois chopines de farine de manioc ; alors elle frappa à la case d'une autre amie, qui lui donna un grand plat-en plein de piments. L'amie lui dit de vendre ces piments et d'acheter de la morue. La ménagère lui dit : « Merci, ma commère ». Elle lui dit au revoir et retourna chez elle.

« Dès qu'elle fut chez elle, elle alluma un feu, et mit son *canari* (pot de terre) plein d'eau à bouillir. Puis elle cassa tous les piments et les jeta dans le *canari*.

« Aussitôt qu'elle vit que le canari bouillait, elle prit son *bâton-lélé* et agita tous ces piments, et elle fit un *piment-calalou*. Lorsque le *piment-calalou* fut cuit, elle prit chacune des assiettes des enfants et y versa le *calalou* pour le refroidir. Et elle mit aussi son assiette à refroidir ainsi que celle de son mari. Puis, quand le *calalou* fut tout à fait froid, elle versa de la farine de manioc dans chacune des assiettes. Ensuite elle appela tout le monde pour venir manger, et ils accoururent tous et s'assirent à table.

« A la première bouchée que le mari avala, il s'arrêta et cria : « Aïe ! Ouaill ! ma femme ! » La femme répondait à son mari : « Aïe ! Ouaill ! mon mari ! » Les petits enfants se mirent à crier tous ensemble : « Ouaill ! maman ! » Et leur maman leur répondit : « Ouaill ! mes enfants ! » .. Ils sortirent tous en courant et laissèrent la maison vide, et ils se précipitèrent dans la rivière pour apaiser leur soif. Et ces petits enfants se mirent à boire jusqu'à ce qu'ils se noyèrent. Et il n'y avait plus personne que le papa et la maman. Ils demeurèrent sur les rives de la rivière à pleurer. Je passais justement là à ce moment, et je leur demandai : « Qu'avez-vous bonnes gens ? »

« Alors cet homme se leva et me lança un coup de pied qui me projeta de l'autre côté de la rivière. Et comme vous voyez j'arrive en courant pour vous raconter cette histoire. »

III

Quatre plats forment le luxe des jours de fête des pauvres : ce sont le *manicou*, le *ver-palmiste*, la *zandouille* et la *poule-épi-diri* (1).

Le *manicou* est un brave petit marsupial qui pourrait être appelé l'opossum de la Martinique ; il combat le serpent bien qu'inférieur en force, et c'est le plus grand ennemi des rats des champs. Au marché, le *manicou* se vend neuf francs cinquante au plus bas prix ; en général on le sale avant de le faire cuire.

Le grand ver ou plutôt la grande chenille appelée *ver-palmiste*, loge dans les faîtes des palmistes, surtout après que le chou a été coupé et que l'arbre commence à mourir. C'est la chenille d'un scarabée curieux dont les proboscides l'ont fait surnommer par les créoles *léfant*, — éléphant. Ces vers se vendent sur la place du Fort deux sous pièce. On les fend en deux et on les fait rôtir vivants ; il paraît qu'ils ont le goût d'amandes. Je n'ai jamais essayé de vérifier si cela est vrai ou non, et je suis heureux de constater que peu de créoles blancs aiment cette nourriture barbare.

Les *zandouilles* sont de délicieux saucissons faits de couenne de lard et qui ne se vendent au marché que le dimanche. Elles coûtent un franc cinquante pièce, et plusieurs femmes sont célèbres à la Martinique pour leur façon de les préparer. J'en ai mangé qui sont aussi agréables au goût que les fameux pâtés de porc de Londres. Les *zandouilles* de Lamenin sont, paraît-il, les meilleures.

Mais c'est certainement la *poule-épi-diri* qui est le plat le plus populaire ; c'est aussi le plus coûteux, et les pauvres se le paient rarement. En Louisiane, un met presque identique s'appelle *jimbalaya* ; c'est du poulet cuit au riz. Les Martiniquais considèrent ce plat comme une gourmandise telle, que lorsqu'on veut gronder une personne trop exigeante, ou qui est difficile à satisfaire, on lui demande :

— *Ça ou lé, neg-poule-épi-diri* ? (Que voulez-vous encore ? De la poule au riz ?)

Et les petits enfants méchants deviennent

(1) Il faut que je mentionne un plat subreptice, *chatt* : il est inutile de dire que les chats ne sont pas vendus, ils sont volés. Il est vrai qu'il n'y a qu'une sorte de pauvres très restreinte qui mange du chat ; mais ils en mangent tant dans cette classe, que les chats sont devenus très rares à St-Pierre. La coutume est purement superstitieuse ; il est affirmé que si vous mangez du chat sept fois, ou si vous mangez sept chats, ni sorcière, ni sorcier, ni *quimboiseur* ne pourront jamais vous faire du mal ; et pour que le repas soit entièrement efficace, il faut le manger la veille de Noël... Le nombre mystique *sept* existe à propos d'une autre et meilleure superstition créole : Si vous tuez un serpent, sept grands péchés vous seront pardonnés, *ou ké ni sept grands péchés effacé*.

d'une sagesse exemplaire lorsqu'on leur fait la promesse suivante :

— Vie ! chè, bò doudoux !
— Doudoux ba on poule-épi-diri ;
— Vie ! chè, bò doudou !

Vie ! chéri, embrasse doudoux ! Doudoux te donnera la poule au riz ! Vie ! chéri, embrasse doudoux !

Je ne saurais dire jusqu'à quel point le riz contribue au succès de ce plat ; mais en général le riz prime toutes les autres céréales ; il est au moins six fois plus recherché que le maïs. *Diri-doux*, — du riz bouilli au sucre, — se vend tous les jours en quantités prodigieuses, surtout au marché, où l'on vend au détail des petits tas roulés dans des feuilles de bananes ou de *cachibou*, à cinq centimes pièce. *Biriantait*, véritable padding au riz, est aussi excessivement populaire.

IV

Tout le monde mange des akras, qui se vendent un sou pièce. L'akra est un petit beignet dans la composition duquel entrent beaucoup de choses différentes : — soit de la morue, soit des *titiri*, des haricots, des cervelles, des choux-caraïbes, des « petits pois aux yeux noirs » — *poix-zié-noué*, — ou des écrevisses, — *akra-cribiche*. S'ils se composent de carottes, de bananes, de poulet, de *choux-palmistes*, etc., et s'ils sont sucrés, on les appelle des *marinades*. La première fois qu'on en goûte, on a l'impression que c'est un plat un peu trop gras pour un climat aussi chaud. Mais s'habituant aux conditions de la vie des tropiques, on s'aperçoit bientôt qu'une certaine quantité de nourriture à l'huile est à la fois saine et nécessaire.

Parmi les légumes les plus populaires, le haricot est le plus recherché. On préfère les haricots rouges, mais les haricots blancs bouillis et servis froids avec beaucoup d'huile et de vinaigre forment une salade très appréciée. Ensuite viennent par ordre de préférence, les *choux-caraïbes*, les *patates*, les *zignames*, le *cassanioc* et la *coussecouche* ; tous ces légumes ont d'immenses racines, — les vraies pommes de terre des tropiques. Le *cassanioc* est plus fin que le *chou-caraïbe*, et lorsqu'il est bouilli, devient plus blanc et moins dur ; en apparence, il ressemble beaucoup à la racine du manioc, mais ne possède pas d'éléments toxiques. La *coussecouche* est la plus agréable de toutes les racines ; la meilleure pomme de terre d'Irlande ne la vaut pas. On fait entre la plupart de ces racines en une sorte de bouillie appelée *migan* ; il y a ainsi le *migan-choux*, fait de *choux caraïbes* ; le *migan-zignames*, fait avec des *yams* ; le *migan-coussecouche*, etc. ; on sert généralement des crabes ou des crevettes avec le *migan*. Le petit crabe rose, appelé *tourlouroux*, — en patois *toutoulou* —, est particulièrement apprécié. Le migan se fait aussi avec le fruit-à-pain. De très grandes bananes ou plaintains sont bouillis avec de la morue, avec des *dinbes*, des ragoûts et des œufs. Le fruit-à-pain remplace avantageusement les légumes. Il doit être très cuit, et son goût ressemble à celui de pommes de terre sèches et cuites. Le *fleu-pouit-à-pain* (longue racine en forme de cosse dont l'extérieur est couvert de graines minuscules, rapprochées les unes des autres comme des têtes d'épingles, et dont la moelle intérieure est extrêmement élastique forme un délicieux bonbon.

V

A la Martinique on fait une énorme consommation de bananes ; on y mange plus de bananes que de légumes, et chaque année on augmente la culture des bananes. Le nègre semble reconnaître instinctivement la valeur économique de la banane, sur laquelle l'attention avait été attirée depuis longtemps par Humboldt, qui estimait que tandis qu'un arpent de blé suffirait à peine à nourrir trois personnes, un arpent de bananes suffirait à en sustenter cinquante.

Les bananes et les figues-bananes sont les fruits les plus appréciés dans l'estime populaire. On les prépare de mille façons et on les sert avec toutes sortes de poissons et de viande. Cependant, les fruits qu'on appelle des bananes aux États-Unis ne sont pas connus sous ce nom à la Martinique ; on les appelle des *figues*. Ici ce sont les plantains qui sont dénommés *bananes*. Du reste, la nomenclature populaire vous surprend souvent : *choux* peut vouloir dire soit une espèce de racine, — choux caraïbes, — soit le faîte d'un *chou-palmiste* ; *lacquot* désigne parfois un poisson ; *cabane* ne signifie jamais cabane, mais un lit ; un *cricket* n'est pas un grillon, c'est une grenouille. Et au moins cinquante autres mots du vocabulaire populaire possèdent des significations tout aussi trompeuses. Si vous voulez désigner de vraies figues, — des figues séchées, — il faut dire *figues-Fonance*, des figues de France ; autrement personne ne vous comprendra.

Il y a ici plusieurs sortes de bananes appelées

des *figues* : les quatre espèces les plus recherchées sont les *figues-bananes* ou plantains ; les *figues-makouenga* qui poussent dans les bois et qui ont la peau rouge ; les *figues-pommes*, qui sont très grandes et jaunes ; et les *ti-figues dessè*, petites bananes de dessert, que l'on voit sur toutes les tables de Saint-Pierre. Elles sont petites, sucrées et toujours agréables, même lorsqu'on n'a pas d'appétit pour d'autres fruits.

Il faut un certain temps pour s'accoutumer à beaucoup de fruits tropicaux, ou du moins pour trouver la patience et l'inclination de les manger. Un grand nombre, bien qu'ayant un goût délicieux, ont vraiment des noyaux bien agaçants, tels les goyaves dures, les cerises et les barbadines ; même les corrossoles durs, enfouis dans une pulpe au goût exquis. La *sapote* ou *sapotille* a moins de noyau et on apprend à l'aimer. Ses pépins sont grands et plats ; on les casse facilement en deux avec l'ongle ; entre les deux moitiés se trouve une peau blanche, très mince. Il faut une certaine adresse pour enlever cette pellicule sans briser le pépin, et on dit que c'est une preuve d'affection si on y réussit. Peut-être la forme de la pellicule, qui est celle d'un cœur, est-elle responsable de cette tradition populaire. La jolie fille de couleur demande à son doudoux : — « Ess ou ainnein moin ? » pouloss tiré ti la peau-là sans cassé-y ». (M'aimes-tu ? Alors, enlève cette petite peau sans la casser). Et malheur à lui s'il la brise !... Le fruit martiniquais le plus désagréable est, je pense, la *pomme-d'Haïti*. Elle est d'aspect attrayant, mais elle a une odeur et un goût musqués nauséabonds. Peu de créoles blancs en mangent.

Cependant, les oranges méritent toutes les louanges. Il y a néanmoins des fruits qui ressemblent à des oranges, mais qui ne le sont pas, et qui valent beaucoup plus d'être signalés. Il y a le *chadèque*, qui atteint ici trois pieds de circonférence, et qui a une douce pulpe rosée. Et il y a le *fouitt-défendu*, sorte de bâtard de l'orange et du chadèque, très supérieur à tous deux. Les gens de couleur soutiennent que ce fruit monstrueux est le même qui poussait dans le Paradis sur l'arbre fatal ; *c'est ça mèmm qui fait moune la fai yche comm ça atouèlement !* C'est le même fruit qui fait que le monde fait des enfants comme ça actuellement !) Le *fouitt-défendu* est, en effet, merveilleux à sa façon ; mais le fruit qui m'a surpris le plus à première vue fut le *zabricot*.

— *Ou lè yon zabricot* ? (Voulez-vous un abricot ?) me demande Cyrilla un jour.

Je réponds que j'aimais beaucoup les abricots et que j'en mangerais plus d'un. Cyrilla parut étonnée, pourtant elle ne dit rien ; mais quand elle revint du marché, elle posa *deux* abricots sur la table en observant :

— Ça ké fai ou malade mangé toutt ça ! (Vous serez malade si vous mangez tout cela !).

Je ne pus même pas en manger la moitié d'un ! Imaginez une prune plus grande que le plus grand navet, avec une peau pareille à celle d'une pomme reinette, à la chair ferme et douce, couleur carotte, et un noyau plus grand que l'œuf d'un canard et dur comme un roc. Ces fruits sont aromatiques, tout en étant doux au goût ; et leur prix varie de cinq à vingt-cinq centimes, suivant leur grosseur. L'arbre de ce fruit, originaire des Antilles, a donné naissance à une curieuse croyance parmi les indigènes de Haïti. Ils affirment que ses fruits forment les aliments des morts ; et quoique torturé par la faim, un Indien des bois préférerait rester sans nourriture plutôt que de dépouiller un de ces arbres de son fruit, dans la crainte de priver les esprits de leur nourriture... Mais on ne retrouve aucune trace de cette croyance parmi les gens de couleur de la Martinique.

Chez les pauvres, ces fruits sont des luxes ; ils mangent surtout des mangues et des bananes. C'est une besogne un peu malpropre que de manger une mangue ordinaire, dans laquelle chaque particule de la pulpe est attachée au noyau ; on préfère la ronger dans la solitude. Mais il y a des mangues cultivées dont la chair, plus épaisse et plus belle, se découpe en tranches, de façon que l'on puisse manger le fruit presque en entier sans le sucrer et sans se salir. Parmi les variétés de la mangue qui ont été greffées, certaines sont aussi délicieuses que des oranges. Sans doute y a-t-il à la Martinique autant de variétés de mangues qu'il y a chez nous de variétés de pêches. Je n'en connais pourtant que quelques espèces, comme par exemple la *mangue-Bassignac* ; la *mangue-pêche* ; la *mangue verte*, très grosse et oblongue ; la *mangotine*, toute petite et ronde ; la *mangue-quinette*, petite aussi et presque oviforme ; la *mangue-zézé*, très sucrée, de forme aplatie ; la *mangue d'or*, qui vaut cinquante centimes pièce ; la *mangue-Lamentin*, variété très cultivée ; et la superbe *Reine-Amélie*, un grand fruit jaune, qui, même à la Martinique, se vend cinq sous pièce.

(*A suivre*). LAFCADIO HEARN.

(*Traduit de l'anglais par Marc Logé*).

LA SEPTIÈME ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

La *League of nations*, imaginée par le Président Wilson, réalisée sans lui et en dehors de lui, n'a peut-être pas tout à fait la figure qu'il lui aurait donnée, mais elle est devenue, telle qu'elle est, un des principaux rouages de cette grande machine qui s'appelle la politique internationale. Il se trouve encore des gens pour en contester le principe : ils retardent, M. Dumont-Wilden, ce sage esprit, n'en doute pas. La Société des nations est devenue indispensable. Tout d'abord, elle fait partie intégrante des traités de 1919. Oh ! sans doute, on a commencé de « corriger » ceux-ci et cette opération menace même de s'accomplir à une allure de plus en plus rapide, mais la Société des nations est le lieu tout désigné pour cet ouvrage. Il serait encore plus fâcheux s'il se faisait ailleurs. Genève compte maintenant, abritée sous l'aile de la Ligue, une série de laboratoires politiques tout désignés pour les expériences de chimie internationale qu'il est dans le rôle de la S. D. N. de mener à bien. Et puis, il faut convenir que l'atmosphère de Genève est propice à ces entreprises. Genève a toujours été une ville cosmopolite et aussi une ville de refuge au carrefour de l'Europe. Genève se réjouit d'une tradition d'hospitalité, d'intellectualisme, d'idéalisme puritain qui faisait d'elle l'asile désigné de cette « Croix rouge pour grands malades de la grande guerre » qu'on a baptisé Société des Nations. On parle le français, à Genève, mais on y comprend toutes les langues. Un portier suisse, est, par définition, un polyglotte éminent. Les hôtels de Genève sont propres, spacieux, chers mais confortables. Le site est superbe et, quand le beau temps s'en mêle, comme en 1926, un séjour à Genève au mois de septembre est vraiment une diversion délicieuse. Les délégués les moins portés à l'indulgence en conviennent. Seuls, les chasseurs gémissent un peu, contraints qu'ils sont de manquer l'ouverture ; mais l'Assemblée dure trois semaines : ils ont tout le reste de l'automne pour se dédommager. Et, d'ailleurs, n'est-il pas juste et philosophique que le souci de la paix parmi les hommes profite un peu à celle des animaux ?

Genève offre encore d'autres satisfactions au public international. Pendant les quelques semaines de la session plénière, la ville de Calvin prend un visage mondain, fort apprécié de certains délégués et surtout des dames qui les accompagnent. Des milliardaires, venus de l'autre côté de l'Océan, se fixent dans les châteaux du voisinage (ils sont tous à vendre ou à louer) pour être invités aux grands dîners diplomatiques qui se succèdent comme un feu roulant et où l'on noue des relations flatteuses. M. Nansen est particulièrement recherché parce qu'il compte à son actif des explorations héroïques, parce qu'il est resté admirablement svelte, parce qu'il est philanthrope à tout crin et parce qu'il lui arrive encore de bostonner sur le coup de minuit, à l'issue des banquets officiels. Lord Robert Cecil ne danse pas, M. Briand non plus, mais leur célébrité suffit à faire d'eux le point de mire de tout ce monde d'amateurs qu'attirent à Genève les grandes semaines diplomatiques de septembre. Aussi les chefs du chœur se montrent-ils le moins possible, M. Briand surtout, dans les raouts officiels. On n'en saurait dire autant du maharajah de Kapourthala qui figura comme délégué de l'Inde anglaise à la dernière session. Enturbannée de soie blanche, vêtue d'une tunique d'or broché, étincelante de pierreries, cette Altesse indienne faisait la roue avec une visible satisfaction. Le maharajah marquait, en revanche à la politique un immense dédain. Un journaliste ayant cru devoir l'interroger sur les chances d'une révolution nationale aux Indes, Son Altesse haussa les épaules avec mépris : « Qu'est-ce donc, fit-elle sèchement, que notre peuple comprend à toutes ces nouveautés occidentales ? Rien, mais rien du tout. Indépendance, cela signifie pour nos sujets un régime qui leur permette de vivre. Croyez-moi, l'Angleterre donne aux Indes toute l'Indépendance souhaitable ». Comme on voit, la Délégation britannique avait amené à Genève un maharajah de tout repos. Le journaliste, mal convaincu, en fut pour sa curiosité mal satisfaite.

La Société des Nations se réunit tous les automnes à Genève pour y examiner, quoi qu'en pensent ses détracteurs, des problèmes sérieux, mêmes graves. La grande journée de la dernière session fut celle de l'admission de l'Allemagne. Cet événement avait attiré dans la Salle de la Réformation une foule immense, généralement composée de partisans enthousiastes de la Ligue sinon de l'Allemagne. Bien qu'un règlement constamment rappelé par le Président interdise à l'assistance d'applaudir, elle applau-

dit ce jour-là à tout rompre. Une émotion sincère se lisait sur la plupart des visages. Les délégués eux-mêmes, si blasés qu'ils pussent être, subirent l'influence du moment et du lieu. Les deux principaux orateurs de la journée furent M. Stresemann et M. Briand. Ils prononcèrent exactement le discours qu'on pouvait attendre de l'un et de l'autre. M. Stresemann fut positif, sec et mesuré, M. Briand salua la plus significative des « réalisations » de la Ligue par un discours d'un lyrisme soutenu et attendri qui lui valut une interminable ovation. Bonne journée, en somme, pour la Société des Nations et les aspirations qu'elle incarne, bonne journée surtout si l'on se rappelle la piteuse banqueroute de la session extraordinaire du mois de mars, tout exprès convoquée pour recevoir l'Allemagne. Les exigences que l'Allemagne prit grand soin de formuler en riposte à certaines erreurs des Alliés forcèrent alors l'Assemblée à se séparer *re non gesta*. Aussi fallait-il, pour restaurer son protégé, que l'entrée de l'Allemagne en septembre allât tout de go. Cet événement s'est produit dans les conditions souhaitables, mais... il a entraîné — c'est une ombre fâcheuse au tableau — la retraite à grand fracas du Brésil et de l'Espagne.

Il ne servirait à rien de nier l'échec que représente pour la Ligue, pour la latinité dans la Ligue et, plus particulièrement pour la France, la retraite irritée et houleuse de ces deux puissances. Le fait qu'elles sont parties, non point parce que l'Allemagne entrait dans la Société des Nations, mais parce qu'elle y entrait avec un siège permanent au Conseil *pour elle seule* atténue la gravité de l'accident, mais cette fuite précipitée n'en est pas moins des plus fâcheuses. On sait que le Conseil forme en quelque sorte la Chambre haute de la Société des Nations et, en tout cas, son organe exécutif. Les grandes puissances marquent, au sentiment des petits Etats, une tendance à faire du Conseil leur chose. La permanence des sièges facilite aux grandes puissances cette « main-mise », comme disent les puissances qui ne figurent pas au Conseil. L'Allemagne entrant dans la Ligue, les grandes puissances déclarèrent légitime de la pourvoir d'un siège permanent, mais elles tinrent tête — soutenues d'ailleurs par les petits Etats — aux prétentions du Brésil et de l'Espagne, depuis longtemps candidats à la permanence. Ni l'Espagne, d'ailleurs, ni le Brésil ne manquaient de titres à la dignité qu'ils brignaient. L'espagnol est après l'anglais la langue la plus parlée sur terre. En outre, les pays américains de langue espagnole continuent de voir dans l'Espagne une sorte de métropole intellectuelle. Alors que la Société des Nations vise à rassembler et confronter toutes les civilisations et les cultures, elle pouvait, semble-t-il, sans déroger, accorder un siège permanent à l'Espagne. Un siège permanent au Brésil n'avait rien non plus de déshonorant. La Société des Nations reconnaît qu'elle doit, pour mériter son nom, donner plus large place aux pays d'Amérique et d'Asie. L'Amérique, par le fait de l'absence des Etats-Unis, ne compte aucun siège permanent au Conseil alors que l'Europe en compte quatre. De toute évidence, il y a là une anomalie. Le Brésil demanda qu'elle fût réparée sur son nom et sur sa personne. Refus de la Ligue. Dépit du Brésil. Départ de Genève. On a vivement blâmé la susceptibilité espagnole et la susceptibilité brésilienne. Elles me paraissent, je l'avoue, assez excusables.

Les coryphées de la Société des Nations admettant, d'ailleurs, une part de bien-fondé dans les réclamations de ces Etats, inventaient alors l'étrange système qui finit par prévaloir. Il créait, à côté des sièges permanents, des sièges semi-permanents et des sièges rééligibles. Mesure de circonstance contestable comme toutes les mesures de circonstances, mais qui permit à la Ligue de se tirer d'une difficulté où elle avait déjà laissé une part de son prestige et où elle risqua, pendant quelques mois, de perdre plus encore : la vie même. Les élections pour le Conseil ont eu lieu le 17 septembre. La veille de ce jour mémorable, le Président de l'Assemblée, M. Nintchitch, offrait un dîner suivi d'un bal. Singulière soirée ! Se risquait-on à respirer l'air frais sur un de ces balcons d'où la vue sur la rade est si belle, s'égarait-on dans un couloir obscur ou dans un petit salon en retrait, on tombait à tout coup, non pas sur des couples d'amoureux troublés dans un doux entretien, mais sur des groupes de délégués en train de se marchander les sièges non permanents. Spectacle assez typique, hélas ! de cette Assemblée où tout est censé se débattre au grand jour, mais où la diplomatie nouvelle se présente sous un aspect qui ressemble de plus en plus à l'ancienne. Le Conseil, tel qu'il sortit de ces palabres, ne fait pas, d'ailleurs, trop mauvaise figure. Les Anglais regrettent que la Chine ait reçu un siège, mais ne représente-t-elle pas, bien qu'anarchique, quatre cent millions d'habitants ? Si le Conseil de la Société des Nations doit refléter l'état du monde, la Chine, fût-elle

en plein désarroi, a le droit d'y figurer. Pourquoi la Société des Nations exclurait-elle les nations malades ? Le grand succès de la journée fut pour la Pologne. Le vote secret des Délégations commença par la désigner pour un mandat de trois années par 44 voix. Elle obtint ensuite 36 voix au scrutin qui la déclara rééligible. Et ce fut justice. Car à l'encontre de l'Espagne et du Brésil, la Pologne manifesta, pendant les laborieuses négociations sur le mode d'élection du Conseil, une extrême réserve et une patience à toute épreuve. Ses ennemis menaient contre elle, dans les couloirs, une campagne éhontée, l'accusant des pires méfaits : elle trahissait la Ligue avec les Soviets, elle n'aspirait à siéger au Conseil que pour brouiller tout le monde. M. Zaleski laissa les intrigues sévir, bornant son rôle à déclarer le bon droit du gouvernement de Varsovie. Et cette tactique de modération et de bon sens finit par triompher. La Pologne aura donc voix au Conseil et quand l'Allemagne commencera sa campagne de récupération dans l'Est, la Pologne sera là pour se défendre. La France, d'ailleurs, la soutiendra. M. Briand a donné à cet égard, à la Délégation polonaise, les plus rigoureuses promesses. La Pologne, enfin, peut compter, semble-t-il, sur les deux membres de la Petite Entente que le vote avisé de l'Assemblée a fait entrer, à ses côtés, au Conseil : le premier délégué roumain et le premier délégué tchécoslovaque. Nous regrettons, pour notre part, que la Scandinavie ne figure pas au Conseil. Elle soutenait volontiers la cause des vainqueurs de la grande guerre, mais sans parti-pris et toujours, si l'on peut dire, dans un esprit assez conforme à celui de la Société des Nations. L'absence du Portugal doit être également déplorée. Tout le monde sait que l'Allemagne, en quête de mandats coloniaux, verrait avec plaisir le bloc des colonies portugaises tomber en morceaux et l'un de ces morceaux tomber dans son escarcelle. La Grande-Bretagne, à juger d'après certaines apparences, ne décourage pas un appétit ainsi orienté. Renseigné sur ce complot, le Portugal aurait voulu entrer au Conseil, quand ce ne serait que pour se défendre. Il faut espérer que les puissances latines prendront sur elles de défendre le Portugal s'il y a lieu.

***

Il s'est passé cette année à Genève ce qui s'y passe régulièrement. Quel que soit l'agrément d'un séjour sur les rives ensoleillées du lac Léman, les délégués, surtout les principaux délégués des grandes puissances, ne tiennent plus en place, sitôt les grandes journées passées et les affaires capitales liquidées. L'Allemagne une fois admise et le Conseil nommé, les rangs de l'Assemblée s'éclaircirent soudain. Les snobs s'envolèrent vers d'autres villégiatures, en quête d'autres sensations. On cessa de se bousculer à la porte des grands hôtels, et du coup les prix fléchirent. Dans les commissions cependant, on redoublait d'ardeur au travail. C'est aussi bien dans ces séances plus modestes, en des locaux plus discrets, dans des discussions moins destinées à la galerie que s'accomplit la meilleure besogne. Une fois de plus, la session de septembre dernier en fournit la preuve. Il s'est tenu d'excellents propos et l'on a suggéré d'excellentes mesures dans la commission du désarmement. On a entendu de bien spirituels discours dans la commission chargée de fixer les matières où la Société des Nations est compétente. La commission chargée d'étudier le problème de l'esclavage a fait entrevoir, enfin, la disparition de ce fléau. A vrai dire — et ceci n'est pas à l'honneur de la Ligue — la question des réfugiés n'a pas été traitée avec le sérieux ni avec l'esprit de sacrifice qui seraient de mise, mais la deuxième commission, chargée d'*organiser l'hygiène*, a suggéré d'utiles réformes, l'Institut de coopération intellectuelle a définitivement gagné sa cause, du moins dans le milieu de la Société des Nations. On a rendu publics, enfin, au sein de la quatrième commission, celle qui épluche les budgets, des textes qui tendaient à montrer que le Bureau International du Travail se montre digne du bâtiment onéreux où il accomplit sa besogne si discutée.

Mais il est un lieu plus vivant, plus sonore, plus intéressant encore à fréquenter que l'air du Palais des Nations où les commissions se réunissent : c'est le hall même du Palais des Nations, tout balayé par certains courants d'air venus des quatre coins de l'horizon, courants d'air, au demeurant symboliques. C'est vers cet étroit espace, en effet, que convergent toutes les nouvelles, les vraies et les fausses, surtout les fausses. C'est là que prennent leur essor tous les « canards », comme on dit, ou encore tous les ballons d'essai. C'est là que des émissaires subtils prêchent le faux pour savoir le vrai, que les navigateurs de la grande politique donnent leurs audacieux coups de sonde et que les pêcheurs de la diplomatie, de l'ancienne comme de la nouvelle, jettent dans l'eau trou

ble des harpons insidieux. Tout se sait, dans cette ambiance, tout se devine. On invente ce qu'on ignore, on perçoit le vrai sous le faux, on dément, on intrigue, on se trompe et l'on trompe, on démasque les émissaires maladroits, on fait une réputation d'espions aux braves gens les plus inoffensifs, on attribue à des curieux sans malice les missions les plus machiavéliques. Dès la première journée, on avait, dans ce tabernacle, à midi, repéré et dénoncé l'œil de Moscou, celui de Washington, celui d'Angora et celui de M. Poincaré. Qu'on le veuille ou non, on saisit au passage dans ce lieu des bribes de conversation souvent fort suggestives. Sur quoi les imaginations de travailler et tous les Cuviers de l'information politique, rassemblés en ce hall, de tenter, avec ces lambeaux, de restituer ou, mieux encore, de créer « une nouvelle intéressante ». Subtile gymnastique à laquelle on n'assiste pas sans étonnement : « — Vous savez, la Turquie va poser sa candidature et dès cette session. La Grande-Bretagne veut voir la Turquie à Genève, il paraît même qu'elle lui a garanti un siège semi-permanent. » Quand on entend des nouvelles de ce calibre, il faut bien se garder d'élever des doutes. Il convient plutôt de prendre un air attentif et de répliquer : « — Ah ! vraiment ! Et vous êtes sûr de ce que vous avancez ? Très sûr? Vous savez, d'ailleurs, que l'entrée de l'Allemagne dans la Ligue sera suivie l'an prochain de l'entrée de la Russie soviétique. Avez-vous remarqué comme le ton de la presse russe envers Genève est devenu moins dénigrant depuis six mois ? — Et l'attitude, dites-moi, des Etats-Unis ? La cinquième réserve dont elle entoure son adhésion à la Cour de Justice, cette réserve qui fait tout près d'ici, tant elle est touffue, le bonheur de nos plus subtils juristes en mal de commentaires. Que pensez-vous de tout cela? L'adhésion des Etats-Unis ne vous paraît-elle pas encore fort lointaine ? — Erreur, mon cher confrère, capitale erreur. Washington cherche seulement à gagner du temps. Après les élections de novembre, les Etats-Unis esquisseront un rapprochement du côté de l'Europe. Je le tiens d'un Américain qui a, si j'ose dire, l'oreille et l'œil du Président Coolidge. La réconciliation franco-allemande commande ce revirement politique à nos créanciers. Nous verrons les Etats-Unis à Genève avant trois ans. Lisez donc ce qu'un pasteur américain a déclaré à Mme Tabouis sur ce sujet : c'est lumineux ! »

Ainsi l'on cause dans le hall du Palais des Nations et ce n'est pas toujours pour ne rien dire, s'il convient par ailleurs de contrôler *cum grano salis* les discours qu'on entend dans ce forum. Il s'établit à leur faveur des contacts qui ne sont pas sans profit. On ne réunit pas dans un étroit espace pendant un mois les Ministres des Affaires Etrangères de cinquante Etats, des hommes politiques, des diplomates, des journalistes qui se regardaient hier encore comme des chiens de faïence sans qu'il en résulte, de part et d'autre, la diminution de certaines haines et l'ébranlement de certains préjugés. La Société des Nations prête le flanc, c'est entendu, à maintes critiques, mais son utilité comme lieu de rencontre et de discussion est incontestable. Quand ce ne serait qu'à ce titre, il convient de la maintenir et même de tout faire pour accroître son influence, son rayonnement et sa pacifique activité.

MAURICE MURET.

DANTE ET SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Au premier abord, peu de personnages semblent présenter moins de traits communs. L'un n'est-il pas toute douceur et l'autre toute violence ? Tandis que Dante maudit sans cesse, ne voyons-nous pas Saint François toujours bénir? Si Dante, dès son âge mûr, s'enferme dans un solitaire exil, François ne parcourt-il pas le monde, pour prêcher à tous, aux animaux comme aux humains ? Enfin, si Dante vit, à Vérone, parmi les tours hérissées des Scaligers, à Ravenne, dans les austères palais de ses hôtes, rongeant son frein, mâchant sa rancune empoisonnée, comme dit si bien l'italien, *masticando veneno*, jusqu'à ce qu'il meure de dépit et de colère rentrée, François ne va-t-il pas semant l'indulgence partout où il passe, pratiquant le pardon et l'oubli des injures ? S'il n'est pas de lieu plus cher à l'homme que le pays natal, et où il soit plus jaloux de paraître sous son jour le meilleur, ne voyons-nous pas François s'exposer volontairement, après qu'il fut congédié de la maison paternelle, aux regards moqueurs et à la cruelle dérision de ses anciens compagnons de débauche, à qui, triomphant de tout respect humain, il vient quêter un peu d'huile pour la lampe du pauvre sanctuaire de Saint-Damien ? Dante se roidit dans une attitude

de mépris vis-à-vis de Florence et des Florentins, si bien que c'est ainsi qu'il sera représenté un jour, sur la place de Santa-Croce, drapé dans les plis de sa tunique relevée avec dédain, comme s'il craignait de la souiller au contact de ce sol maudit.

Quelle superbe ici, et là quelle humilité ! Toutes les chroniques ne disent-elles pas Dante « sdegnoso », c'est-à-dire à la fois fier et prompt à la colère ? Quel saint fut jamais déclaré plus modeste, plus détaché de soi-même, que Saint François ? Dante n'est-il point passé à la postérité avec le masque courroucé du buste de Naples, ou tout au moins avec le visage douloureux de la *maschera* du Palais-Vieux ? Il n'est pas jusqu'au doux Raphaël qui, dans les fresques vaticanes de la Dispute du Saint-Sacrement, ne lui donne cet air tragique, lèvre inférieure relevée, sourcils froncés, yeux vifs et chargés de foudre, pli amer de la bouche surtout, avec lequel on le représente communément ? Personne n'a voulu croire authentique le portrait en pied des récentes fouilles de l'église de Saint-Augustin, à Rimini, qui le montre avec un air bénin, un œil serein, une main bénisseuse, et — chose horrible à dire — un ventre bedonnant !

Saint François, au contraire, que nous le voyions dans le premier portrait du Sacro Speco de Subiaco, en 1228 — il a trente-six ans —, plein de calme dignité, ou dans la fresque cimabuesque de l'église inférieure d'Assise, avec ces yeux si grands et si bons, qui ne semblent s'ouvrir aussi grands que pour répandre encore plus de bonté sur le monde, ou dans le tableau de Giotto, de la mort, si blanche et si sereine, du saint déjà dans l'extase céleste, ou enfin, tout près de nous, dans le buste, à l'attitude penchée vers la prière, du sculpteur et écrivain Giovanni Dupré, partout nous trouvons, sur son visage et dans tout son être, cette paix, cette joie, que seul Dieu peut dispenser aux âmes bienheureuses. Cette joie surtout, qui est sans doute son trait le plus caractéristique, et qu'il paraît avoir héritée de sa chère Ombrie, au lumineux sourire : cette joie qu'il garde partout et toujours, jusque dans sa prison de Pérouse, à vingt ans, jusque dans la compagnie des lépreux, dont il panse les plaies purulentes qu'il baise sur leurs lèvres putréfiées, cette joie qui ne vient pas des hommes et qui par conséquent n'a rien à craindre de leurs atteintes. « Sa allégresse n'avait rien d'égoïste, parce qu'elle n'avait rien d'artificiel, rien du raidissement du stoïque devant l'épreuve, écrit un de ses derniers biographes, Maurice Beaufreton. Elle coulait spontanément de son âme et s'épandait sur les autres.... en larges nappes où se dissolvaient leur tristesse, leur irritation, leur orgueil ».

Tout cela est vrai, *traditionnellement*. Cette sorte d'opposition de Dante et de Saint François est en accord avec la légende. L'est-elle avec la réalité ? Allons au-delà des apparences. Sous le triple sens allégorique de la *Divine Comédie*, cherchons un sens encore plus caché, celui que trop rarement les commentateurs essaient d'y découvrir, et qui trop souvent échappe à leur exégèse, à la fois trop savante et point assez savante : le sens humain, le sens, tout simple, de Dante lui-même, de l'« homme Dante », comme on dit volontiers aujourd'hui. Ne nous laissons plus prendre à la tradition romantique du vieux Gibelin au profil farouche, ni aux imaginations infernales d'un Gustave Doré. Le visage de Giotto, au Palais du Podestat, d'ailleurs parfaitement authentique, ne respire-t-il point la douceur de la première manière dantesque ? On n'y voit pas encore les rides douloureuses creusées par l'exil, ni le rictus amer des désillusions. Le Dante de la collection du prince Trivulce, à Milan, n'est-il pas plus songeur que tragique ? Le portrait de Munich, probablement de Ghirlandaio, n'a pas l'air courroucé ; et, enfin, presque partout où Dante est représenté tenant sa *Comédie* à la main, dans la fresque de Michelino à Sainte-Marie-de-la-Fleur, dans l'ancien couvent de Sainte Apollonie, dans le Raphaël de la Galerie de l'Archiduc Charles, à Vienne, ou dans le Luca Signorelli de la cathédrale d'Orvieto, il se montre à nous avec un air de pitié compatissante, beaucoup plus que sous une apparence farouche ou révoltée ; il semble qu'il nous dise : « Prenez et lisez, ceci est ma chair, ceci est mon sang, faites-en votre nourriture et vous comprendrez ma douleur, ma douleur humaine, vous qui êtes des hommes. » Il y a là un appel à la charité plus qu'à la rébellion ; et je crois que là est la vérité vraie.

Sa colère contre Florence ? Mais c'est une colère d'amour ! Il hait, pour avoir trop aimé. Les grandes amours du monde ne finissent-elles point presque toujours ainsi ? Et s'il lance contre Florence les invectives que l'on sait, il trouve, aussi, les mots les plus tendres pour parler de son beau Saint Jean, du doux Baptistère où il a reçu le baptême. Le Dante infernal a fait tort au Dante du Purgatoire et du Paradis, le Dante punisseur a fait tort au Dante qui pardonne ; en un mot, on n'a pas assez vu, sous les peintures horribles des supplices qu'il in-

gine, la profonde pitié, la profonde humanité de Dante. Ce serait ici le lieu de rappeler tant d'épisodes présents à toutes les mémoires, remplis de cette « pietade » qui le fait se pâmer de compassion devant le couple enlacé des amants de Rimini. Ne peut-on, également, mettre en regard de la blanche symphonie des Clarisses, chez Saint François, la théorie des héroïnes dantesques à l'âme vierge, depuis la Piccarda arrachée à l'ombre sacrée du cloître, jusqu'à la pauvre Pia del Tolomei, en passant par la Vierge Marie, en qui Dante exalte, avant toute magnificence, la miséricorde et la pitié, et la souveraine bonté ?

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate...

Ne croirait-on pas entendre un de ces hymnes que chantait le Saint, errant à travers les forêts de l'Ombrie ? Aussi bien serait-il aisé de montrer chez Dante, sinon la même ingénuité, du moins la même profondeur dans l'amour qu'il porte à la nature, aux plantes et aux animaux, qu'il décrit avec un réalisme égal à celui de François ?

Mais pourquoi, comme le Luther de Carducci, Dante ne peut-il prier sans maudire ? Pourquoi ses élans de tendresse sont-ils contrariés par de tels éclats de colère ? C'est qu'il est obligé de s'élever sans cesse contre les vices de son temps ; et voilà un nouveau point de comparaison entre l'apôtre et le poète, qui ferait ressortir encore plus d'affinités que de contrastes entre ces deux hommes, qui incarnèrent d'une manière parfaite, l'un avec le génie du cœur, l'autre avec le génie de l'esprit, les plus hautes aspirations de leur temps.

MAURICE MIGNON.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ERNEST JAUBERT

Dans cette Provence, terre classique des mystificateurs et des troubadours, naquit, à Digne, M. Ernest Jaubert. C'était en juillet 1856. La lumière était brasillante, les cigales crissaient de toutes parts et, jusqu'au doux septembre déclinant, l'âme de l'enfant fut imprégnée de cette lumière qui devenait, chaque jour, plus diaphane et plus nuancée. Il devait en subir, toute sa vie, le mystérieux attrait.

M. Ernest Jaubert se destinait au professorat. Il bifurqua vers la vingtième année, fut nommé chef de bureau au Secrétariat de l'Enseignement primaire de la Seine, puis Conservateur du Musée pédagogique de la Ville de Paris. En un mot, il fut un de ces littérateurs qui, de M. José-Maria de Hérédia à M. Edouard Estaunié, ont grandement honoré, par leur talent et leur haute conscience, à la fois l'administration et les lettres françaises. Fort attaché à ses fonctions, M. Ernest Jaubert se montra un Conservateur parfait. Il trouvait une joie sans cesse renouvelée dans son travail, et ce n'est que pendant les heures de loisirs, ayant donné à ses devoirs professionnels tout ce qu'il leur devait, qu'il composa ses poèmes, fit connaître les grands auteurs russes, traduisit, avec Silvain, pour la joie des érudits, quelques tragédies grecques : *Andromaque*, *Hécube*, *Les Perses*.

« L'inspiration, a dit Baudelaire, c'est travailler quinze heures par jour ». Devant l'œuvre importante de M. Ernest Jaubert et sa vie partagée entre des activités si différentes, l'on devine qu'il doit partager l'avis de Baudelaire.

Pourtant, M. Ernest Jaubert est poète, et même uniquement poète. Entendez par là qu'il lui répugne d'enfermer ses pensées dans le corselet de la prose. D'ailleurs, il ne s'en cache pas. Je soupçonne même qu'il en tire quelque vanité, mais à la façon charmante des méridionaux, il confesse « avec modestie, et peur de la prose », dit l'un de ses commentateurs. Avec modestie ? Voire. Nous dirions plus volontiers : avec malice. On croit entendre Montaigne se railler lui-même de faiblesses qu'il sait ne pas avoir. « Je la voudrais — dit M. Ernest Jaubert en parlant de sa prose — si probe, et si pleine et colorée, si adéquate à l'idée, sans sécheresse, ondoyante sans flottement, si imprégnée de rêve sans morbidité, que j'ai désespéré tout de suite de réaliser ce modèle et je me suis emmuré dans le rythme et la poésie. »

Que sont, chez M. Ernest Jaubert, ce rythme et cette poésie ? Pour le savoir, pénétrons dans l'œuvre de ce poète.

Son livre de début a pour titre : *Les Heures de la Saint Jean*, et la pièce liminaire est une ballade. Ce genre, aussi vieux que notre littérature, est bien français : il exige de l'esprit, de la grâce, et ce tour de main preste que chérissaient les jongleurs. Villon, Marot, Banville, Laurent Tailhade y brillèrent. Toute embande-

rillée de rimes, ces bijoux d'un sou, la ballade bruit, tintinabule, carillonne avec trois sons qui se répondent et se répètent dans trois couplets, et font encore écho dans l'envoi. Il faut être un maître ouvrier pour y réussir. Du premier coup M. Ernest Jaubert y excella. On lui en fit louanges et, l'esprit classificateur de l'époque aidant, on le sacra baileur de ballades, et aussi sonneur de sonnets. Toute joliment tressée qu'elle soit, cette couronne n'est pas à la mesure du talent de M. Jaubert.

Car déjà, dans *Les Heures de la Saint Jean*, on entend le son de très beaux vers qui vont au-delà de la grâce et de l'habileté :

Tu crois vivre, et ta vie au tombeau va descendre,
Et ta chair est un masque appliqué sur la mort.

Midi, l'heure aveuglante, celle
Qui boit d'aplomb l'ombre du mur.

Ces vers sont coulés dans le moule parnassien. Ils sont pleins, sonores. Le jeune Ernest Jaubert, beau comme un pâtre grec, les sculptait avec une aimable aisance, un naturel instinct des belles proportions, un goût sûr des couleurs. Mais déjà — l'on était en 1893 — le courant symbolique emportait toute la poésie française. On cherchait la nuance, on préférait l'impair, on raffolait de l'assonance et de l'allitération. Et l'auteur des *Heures de la Saint Jean* connut la tentation du nouveau, comme ceux de son époque. Louable tentation. Toutefois, notre Provençal, pétri de chaude lumière et féru de l'équilibre, ne pouvait se laisser profondément séduire par une poésie qui remplaçait l'éclat par la nuance, niait les idées claires et se faisait parfois un lit paresseux avec des nuées. Aussi, *Couleur d'Heures*, qu'il publia en 1893 et que Charles Morice préfaça, montre deux choses : que les enseignements multiples de la nouvelle école profitèrent à Ernest Jaubert, mais que le coloriste, chez lui, n'abdiqua point. Et par là, il s'apparente à Théophile Gautier. Il croit, comme lui, à l'existence du monde extérieur. Il l'aime, le décrit, le peint. Mais — voici le miracle — il ne borne pas son souci à la beauté et à l'éclat des formes : avec une belle ardeur, il cherche le permanent à travers le transitoire, et l'immuable essence là où les yeux grossiers ne voient que matérialité. Il ne craint pas de s'élever vers de hautes spéculations métaphysiques et publie : *Fleurs de Symbole*, en 1896 ; *Lueurs*, en 1903. Puis, retenant son vol, il revint, le plus simplement du monde, baller des ballades, sonner des sonnets : *Cent Ballades*, *Cent Sonnets*, *Cent Rondels*. Enfin, il prend la lyre des hautes inspirations, et il rit *Roses d'Automne*.

Un roseau suffit à faire chanter la forêt, et une nuit méditerranéenne resplendit dans les yeux d'une Arlésienne. Ainsi des vers quelquefois cueillis au hasard dans les volumes d'un poète révèlent de suite la probité du métier, la qualité de l'esprit, la résonance de l'âme. C'est dans le triple problème de la vie, de la mort et de l'au-delà que la pensée du poète, avec une fière sérénité, semble particulièrement se complaire :

Le bloc de marbre attend le ciseau du sculpteur
Pour lancer vers l'azur la splendeur de la forme.
Combien de temps faut-il que l'âme humaine donne
Aux gangues de la chair et de la pesanteur,

Pour libérer enfin sa grâce originelle
Sous les coups moqueurs et précis du destin,
Et dans l'enchantement de l'éternel matin
Fleurir et palpiter, belle comme une aile?

Homme, reçois de Dieu la mort comme un présent.

Une strophe, un vers même, et un tableau de la nature prend à nos yeux un lumineux relief :

Et le vent, en plein vol, gelait dans le ciel vide.
Ce mouvement sans fin de flux et de reflux,
Est-ce la vague ou bien mon rêve qui déferle,
Fuit au large et revient en poussière de perle
Sur le rivage? ou sur mon front?... je ne sais plus.

M. Ernest Jaubert a ajouté, ces jours-ci, un fleuron de plus à sa couronne en publiant un nouveau volume de vers : *Au soleil couchant*. Par ce titre, le poète philosophe veut dire que l'automne somptueux jette sur lui ses derniers feux. Mais il n'est pas de vieillesse au cœur des poètes, et leur hiver d'or en elle comme un déclin de soleil :

Mais avant de mourir, — poète,
Couchant — à l'infini de l'espace et du temps
Lancez, dans une ultime fête,
Vos rayons les plus purs et les plus éclatants.

Ainsi fait Ernest Jaubert, et c'est plaisir que de le suivre dans ses badinages galants ou dans sa course au bonheur, chez les trois Bohémiennes qui lui révèlent leur secret, ou dans ses rêves de gloire.

Ainsi, avec le frémissement d'une persistante jeunesse, la main du poète s'attarde sur la lyre, à chacune des cordes qui lui sont familières, et tour à tour l'élégie sanglote, le sonnet sonne de nouveau, la ballade balle. Mais, parfois, le malheur du temps l'ayant touché au cœur, le poète élève une voix grave et pleurante. Il

chante l'héroïsme de nos soldats, la victoire et la gloire de la patrie, et interroge l'avenir. L'avenir, sujet d'angoisse pour le poète s'il ne croyait pas aux vertus bienfaisantes de la souffrance commune. Et cet homme, qui a longuement vécu, se dresse au-dessus des passions mesquines de l'heure et ses chants rejoignent, par leur accent de générosité, les surhumaines strophes de *La Marseillaise de la Paix*.

Après avoir lu et jugé l'œuvre d'Ernest Jaubert et goûté la diversité de son inspiration tantôt aimablement légère, tantôt grave ou mélancolique, nous songeons aux lignes qu'Alexandre Arnoux a écrites en préface à *Roses d'Automne* :

« Peu de poètes, depuis trente ans, ont su faire entendre un chant aussi vaste, et qui sait dominer les genèses sans défaillir... Voici donc un poète complet, dont le vers est le langage propre, et qui a exprimé sa vie tout entière, dans la plus noble matière, et de marche même de son époque, avec magnificence ou bonhomie. Et quand il a plongé dans le passé, il en a ramené, en collaboration avec M. Silvain, des adaptations parfaites des tragiques grecs, et son génie, resté malgré tout, par la vertu de la race, proche du leur, a rendu leur voix si intelligible, à travers les siècles, que nous n'avons eu qu'à nous pencher pour l'entendre. »

Belle figure de poète, en vérité, que M. Ernest Jaubert. Mieux encore : figure même de la Poésie, éternellement jeune, et que le faix des ans ne saurait atteindre dans ses vertus d'optimisme, de générosité et d'amour.

André Lamandé.

LA CATHÉDRALE ENGLOUTIE

(NOUVELLE)

« Mon amour a la richesse infinie de cette cathédrale, lui disait-elle en plongeant ses yeux dans les yeux extasiés où chatoyaient les reflets diaprés de la rosace. Notre-Dame de Chartres, fervente et secrète, simple et multiple, image de foi et d'amour, vous êtes le miroir de mon cœur ».

Ce n'était point la Vierge qu'invoquait son âme païenne et mystique, mais l'œuvre médiévale, création miraculeuse d'une foule. Par cette journée orageuse de juin, ils venaient de s'en griser, tour à tour déchiffrant au grand soleil la Bible de pierre ou cherchant dans la crypte l'ombre oubliée des druides, ici secoués par le tonnerre de la cloche en furie, là pris de vertige parmi les arcs-boutants prestigieux. Roger Galtier, frémissant d'enthousiasme, en oubliait leur double fatigue ; au-dessus de la terre, il emportait dans sa chevauchée magnifique le cœur effréné de Viviane, le corps fragile ainsi qu'un instrument minutieux. Lui si attentif d'ordinaire, les lèvres si souvent effleurées de la question inquiète : « Es-tu bien ? N'est-tu point lasse ? », il oubliait, il oubliait les transes anciennes, les évanouissements et les syncopes, il l'entraînait dans le tourbillon de son lyrisme. Elle oubliait aussi : elle le suivait passionnément. « Avec toi, toujours, de corps et d'âme ! » semblait crier son cœur éperdu, ivre d'abandon total. L'art et l'amour orchestraient en eux une symphonie dominatrice, tantôt mariant leurs motifs, tantôt les distinguant pour les unir encore et les confondre : « Je ne sens plus mon corps, disait-elle sans parole, je ne suis plus qu'un cœur que tu emportes dans la montée vertigineuse ».

Femme, elle rapportait tout à son amour et voyait fiévreusement dans le verre et la pierre des images de son cœur. Ce symbolisme spontané enveloppait Roger d'une voluptueuse caresse. Il serrait plus fort le bras de Viviane et ses yeux allaient des yeux profonds au bleu profond des verrières.

« Contemple-le bien, cet arbre de Jessé, disait-elle : comme le patriarche, mon âme dormait, inconsciente. Tu l'as éveillée, épanouie en fleurs surnaturelles. Elle plane maintenant parmi les colombes ainsi que ce Christ royal ».

Le vitrail soudain s'éteignit. Un coup de tonnerre ébranla les voûtes. La femme trembla nerveusement. « L'orage », dit-elle d'une voix inquiète.

— Ici, nous sommes à l'abri : nous attendrons qu'il ait passé, fit négligemment Roger, et il l'entraîna vers la rose de France où la Vierge est glorifiée. Mais (était-ce la subite pénombre de la cathédrale ?), il trouva tout à coup à Viviane une pâleur étrange :

« Qu'as-tu, ma chérie? » demanda-t-il avec angoisse. Brusquement, il oubliait la cathédrale : il ne voyait plus que le visage de son amour chaque jour menacé.

— Rien... J'ai peur.

Elle se serra contre lui ; ses dents claquaient. Violemment, les vitraux crépitèrent sous la grêle ; le tonnerre, plus prochain, vociféra. Elle tressaillit.

« Asseyons-nous, tu es lasse, ma pauvre aimée, dit-il en l'entraînant sur une chaise. Je suis stupide : j'oublie ta fatigue et le temps... (Il interrogea son bracelet-montre). Quatre heures passées à parcourir ce prodigieux monument. Pour un pareil monde c'est court, mais combien long pour ta faiblesse. Oh ! comme je m'en veux ! »

Il l'entourait de cajoleries, la caressait de paroles douces :

« Tu parlais, tu m'exaltais de ton adoration... et j'oubliais !... Tu te sens mal ?... Tu trembles ?

— Je ne sais pas... J'étais si bien tout à l'heure, je ne sentais pas la fatigue, j'étais heureuse... Puis, brusquement, c'est venu : je suis faible, ma tête tourne... J'ai toujours eu peur du tonnerre : c'est lui qui me rend malade... ou bien la Vierge noire m'en veut d'avoir profané ses symboles...

— Ne crains pas, je suis là. Qu'importe le tonnerre ! La cathédrale est doublement protégée... par la Vierge et par une bonne tige métallique ».

Comme elle ne souriait pas, il ajouta :

« Serrons-nous : si nous sommes foudroyés, nous mourrons ensemble ! »

L'orage redoublait, fouettant les vitrages ; les éclairs se succédaient, incendiaient de lueurs brusques les rosés multicolores. L'agitation de la femme augmentait de minute en minute. Les images qu'elle entrelaçait naguère pour sa joie prenaient dans son esprit égaré une intensité hallucinatoire. Epouvanté, Galtier l'étreignait, pour lui communiquer sa santé, son équilibre, sa vie. Il la berçait avec des mots maternels, cherchait à l'apaiser, à la distraire. Sa main refroidie par l'angoisse, il la promenait sur le front ardent de Viviane, qui, maintenant hantée d'une idée fixe, disait avec effroi :

« Tu comprends : la cathédrale, c'est mon amour. Je ne veux pas que la foudre détruise mon amour ».

Les coups de tonnerre se succédaient, étranglaient progressivement les intervalles de silence. Silence tricoté d'ailleurs par l'averse, troué par des huées de bise. Silence des êtres dans le fracas des éléments : l'eau, l'air et le feu menaient leur sarabande autour du séculaire monument, qui jaillit jadis de la terre par la foi démesurée des hommes. Spectacle sauvage et magnifique fait pour exalter un esprit artiste et sain, mais pour désorienter un cerveau fragile.

Soudain, tintamarre et flammes secouèrent et enveloppèrent furieusement le monstre de pierre comme si tous les démons de l'enfer s'étaient précipités sur lui. Un cri terrible de bête assassinée... La femme s'était arrachée aux bras de l'homme pour voler vers la porte la plus proche, la porte du Nord, s'échapper sous la pluie. Il se précipita, incapable de la rattraper. Elle était au bas des marches quand il franchit le seuil. Alors, elle se retourna, s'adossa chancelante à un mur, les traits ravagés, les yeux sans regard fixés sur l'église et gémit : « La foudre a détruit la cathédrale, la foudre a tué mon amour ». Roger la soutenait déjà, mais elle ne semblait pas s'en douter : « Viviane! soupira-t-il, ne me reconnais-tu pas ? C'est moi ! » Mais elle, sans entendre, sans voir, continuait à gémir : « La foudre a tué mon amour !... la foudre a tué mon amour ».

. . . . . .

Derrière une des six fenêtres ogivales, aux tympans sculptés, qui regardent le portail Royal, une jeune femme se meurt d'un tourment incurable. Assise dans un fauteuil, amaigrie, douloureuse, elle contemple d'un œil obstiné la façade auguste, les clochers inégaux ; mais elle ne voit que des ruines. Roger Galtier, vieilli, torturé, la soigne, cherche vainement à la distraire ; mais elle ne le voit pas : elle voit un étranger dont la sollicitude l'importune, et elle songe à son mari que la foudre ensevelit sous les décombres de la cathédrale et qu'elle veut aller rejoindre.

RAOUL STÉPHAN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA STABILISATION DU FRANC BELGE

« Politique d'abord » dit un des plus brillants théoriciens de notre époque, et un de nos meilleurs ministres des finances; « faites-moi de bonne politique : je vous ferai de bonnes finances. » Cependant les grands banquiers internationaux qui sont les maîtres de l'heure assurent qu'à l'origine de tous les malaises politiques qui pèsent sur le monde entier, il y a la crise financière causée par l'énorme gaspillage de la guerre. La vérité, c'est que les deux problèmes se commandent l'un l'autre : les événements ne viennent-ils pas de démontrer dans différents pays et tout dernièrement en France et en Bel-

gique que quand la crise financière et monétaire atteint une certaine acuité, elle impose momentanément silence aux passions politiques les plus violentes. Malgré l'opposition des partis, la France s'est donnée un gouvernement d'Union nationale qui a procédé à un redressement financier dont on tire les plus belle espérances ; la Belgique l'avait précédée dans cette voie.

Après l'échec du cabinet « démocratique » où se trouvaient associés, en une alliance assez bizarre, le vieux parti catholique, prisonnier de son aile gauche la démocratie chrétienne, et le parti socialiste, c'est à un cabinet « tripartite » bien que les libéraux n'y soient représentés que par un seul ministre) augmenté d'un ministre technique, M. Francqui, que le roi confia la mision d'arrêter la chute catastrophique de la monnaie nationale et de procéder à une stabilisation que réclamait l'industrie. L'opération est faite. Il n'est pas encore certain qu'elle ne provoquera pas une crise économique ou tout au moins des difficultés plus ou moins graves ; mais elle n'a été tentée qu'avec infiniment de précautions et elle s'est faite dans les meilleures conditions techniques. De l'aveu unanime, M. Francqui a mené de main de maître ses négociations avec les banques étrangères et c'est en grande partie à son autorité personnelle que l'on doit la conclusion de l'emprunt, déclaré indispensable à la stabilisation. On sait que M. Francqui eût désiré que cette stabilisation du franc belge se fît en même temps que la stabilisation du franc français. Mais pour autant qu'on puisse savoir ce qui s'est passé entre le ministre belge et M. Poincaré, il semble que celui-ci ait trouvé, que pour la France, l'opération tentée par la Belgique était prématurée, le cours du franc étant inférieur à sa valeur réelle et l'emprunt étranger étant subordonné à la ratification de l'accord Mellon-Bérenger qui semble de plus en plus impopulaire. « Nous pensons que les Français sont trop optimistes » dit-on à ce propos dans les milieux financiers belges, « mais dans tous les cas ce qui est possible à la France ne l'est pas à la Belgique. La France peut à la rigueur se tirer d'affaire toute seule sans recourir à l'emprunt étranger ; nous, nous ne le pouvons pas. Notre sol ne nourrit pas notre population ; ce qui nous fait vivre, c'est notre industrie. C'est d'abord à elle que nous avons songé, c'est pour elle que nous devons stabiliser tout de suite, même au taux élevé de cent soixante-quinze francs à la livre ».

Peut-être une entente financière entre les deux pays aurait-elle épargné à la Belgique cette extrémité, mais il est vain de revenir sans cesse sur le passé. Le gouvernement Jaspar-Francqui-Vandervelde s'est trouvé devant une situation grave. Il a couru au plus pressé. Il est intéressant à plus d'un point de vue d'examiner comment il a surmonté ses premières difficultés.

***

Il faut d'abord rendre cette justice au parti socialiste que, quelque menacé qu'il soit par les communistes, il a très loyalement observé la trêve des partis et qu'il a admis presque sans réserve de participer à une politique financière qui est en contradiction avec toute la doctrine. Ayant accepté la collaboration technique de M. Francqui, représentant éclatant de la haute banque, c'est-à-dire du capitalisme dans son expression la plus caractéristique, il a accepté tout son système sans aucune protestation. M. Vandervelde s'est contenté de dire que cet appui était tout provisoire. « Quand le navire, faisant eau, est sur le point de couler, tout le monde se précipite aux pompes ; cela n'implique pas une amitié définitive ». Il est à remarquer ensuite que le pays, profondément divisé et généralement très porté à la critique, a fait preuve dans cette circonstance d'une remarquable discipline. Le premier problème à résoudre suivant M. Francqui, c'était la consolidation de la dette flottante intérieure. Il l'a résolu par une mesure dictatoriale qui constituait une banqueroute réduite et déguisée ou du moins une conversion forcée, mais le public a accepté avec une parfaite docilité. Ayant constitué la Société nationale des chemins de fer chargée d'exploiter le réseau de l'Etat, il a émis des obligations privilégiées de cette société et les a échangées d'office contre les bons du trésor à court terme qui se trouvaient en circulation dans le pays. Etant donné que beaucoup de petits industriels et de petits commerçants avaient pris l'habitude de placer en bons du trésor à court terme leurs fonds de roulement, cette mesure pouvait être très mal accueillie. Il n'en a rien été. Grâce au prestige de M. Francqui, la conversion a passé presque sans protestation. On avait senti passer le vent du désastre, lors de l'échec de la stabilisation tentée par M. Jansen, on était prêt à tous les remèdes.

Mais ce n'était là qu'une opération préliminaire. Il fallait maintenant procéder à la stabi-

lisation proprement dite. Suivant M. Francqui, elle était impossible sans le concours de la finance étrangère.

Ce fut sa tâche personnelle de l'obtenir dans de bonnes conditions, ce qui n'était pas sans difficulté depuis le lamentable échec de son prédécesseur. Ses relations internationales, son autorité dans le monde de la finance, le rôle important qu'il a joué dans l'établissement du plan Dawes le mettaient sans doute mieux à même que quiconque de mener à bien ces négociations délicates. Toujours est-il, qu'il a pleinement réussi. Neuf des plus grandes banques du monde : la Banque d'Angleterre, la Banque de France, la Reichsbank, la Federal Reserve Bank des Etats-Unis, la Banque de Hollande, la Banque de Suède, la Banque de Hongrie, la Banque d'Autriche, la Banque Impériale du Japon consentent solidairement à accepter en réescompte le portefeuille d'effets de la Belgique et à lui accorder de très larges crédits.

Quant à l'emprunt contracté, il est de cent millions de dollars ; l'intérêt est de 7 p. c. et le taux d'émission 94. Il est entendu que le montant de cet emprunt sera versé intégralement à la Banque Nationale. D'autre part, un des résultats de l'opération de stabilisation sera de réduire de quatre milliards sept cents millions de francs la dette de l'Etat belge vis-à-vis de la Banque Nationale.

Le taux de stabilisation a été fixé à 175 francs pour une livre sterling, c'est-à-dire que la Banque Nationale devra fournir à ce cours contre des francs actuels, toutes les devises étrangères dont les Belges pourraient avoir besoin.

La Banque Nationale dont le statut est modifié de façon à ce qu'elle soit plus indépendante, se verra remboursée d'une grande partie de la dette de l'Etat et la couverture en or ou en devises étrangères du billet de banque sera portée de 33 p. c. à 40 p. c. Mais, ce qui fait l'originalité de la réforme monétaire belge, c'est l'institution de la double monnaie. A côté du franc, qui demeure l'unité monétaire légale, elle crée le *Belga*.

Qu'est-ce que le *Belga* ?

Dans son rapport au Roi, M. Jaspar, premier ministre l'explique fort clairement :

« Au point de vue des rapports économiques, dit-il, la réforme se bornera à consacrer l'état de choses actuel en y ajoutant l'inestimable garantie de la sécurité ; *le franc reste la base de notre système monétaire, avec son pouvoir libératoire légal*, mais consolidé par les mesures que nous venons de résumer.

Mais il ne suffit pas de donner à notre monnaie nationale une base stable, il importe aussi que, vis-à-vis de l'étranger, et par conséquent au point de vue du change, cette stabilisation prenne une forme tangible, qui convainque pour le marché mondial les garanties nouvelles que présentera désormais la devise belge.

Pour répondre à cette importante et légitime préoccupation, l'arrêté adopte pour la cotation du franc belge sur l'étranger le multiple de cinq francs.

« *Rien n'est modifié aux lois existantes, quant à la nature libératoire des billets, ni à l'obligation pour les caisses publiques et les particuliers de les recevoir comme monnaie légale, nonobstant toute convention contraire.* Bien plus, ces billets sont désormais garantis par un avoir beaucoup plus considérable et une couverture légale qui comprend 40 p. c. d'or et de devises or.

« Le franc gardera donc son rôle dans l'économie nationale. Il sera demain ce qu'il était hier, au point de vue des transactions et de l'exécution des contrats. Ceux qui payaient hier en francs, payeront demain en francs. L'obligation d'accepter des billets subsiste pour tout le monde, y compris les administrations publiques. De ce chef, aucun trouble ne sera donc apporté à la vie économique du pays. Au contraire, le franc est désormais garanti contre la baisse.

« Mais si le franc continue à servir et à circuler dans le pays, il importe *qu'au point de vue du change*, c'est-à-dire des relations internationales de la monnaie, une mesure apparente et indiscutable vienne signaler au public international le profond changement opéré dans la circulation fiduciaire de la Belgique.

« Cette mesure ne pouvait être prise que relativement au change, lequel traduit précisément ces rapports internationaux.

« C'est pourquoi l'arrêté prévoit que le change du franc belge sur l'étranger s'établira désormais au multiple de cinq. La Banque Nationale adopte ce multiple comme base de ses remboursements en espèces, qui, désormais se feront de nouveau à vue, en or, en argent à sa valeur or ou en devises-or sur l'étranger.

« On le voit : *il ne s'agit pas d'une nouvelle monnaie ; il s'agit de l'affectation d'un des éléments de notre système monétaire actuel à un rôle spécial au point de vue du change*, rôle qui est consacré par une dénomination nationale.

« Le « Belga », monnaie de change, est un simple multiple du franc. L'un et l'autre seront en tous temps interchangeables sur la base de cinq francs pour un « Belga » ; l'un et l'autre traduisent à deux degrés différents, dans les termes du présent arrêté, une même réalité. »

Telle est l'économie générale de la réforme monétaire de M. Francqui. De l'avis général, elle est techniquement fort bien conçue et offre les plus grandes chances de réussite. En Belgique même, elle a été jusqu'à présent bien accueillie et le gouvernement au point de vue financier jouit de la confiance du pays. C'est un grand point ; il jouit aussi de la confiance de la haute finance internationale : c'est aussi un grand point, mais on peut se demander si cette faveur ne tient pas à ce que la Belgique a accepté les suggestions de la banque internationale au point de tomber dans une certaine

dépendance : « Aucune de ces banques, a déclaré M. Francqui, ne nous a demandé de garantie, ni Congo, ni Chemins de fer, ni Télégraphes, rien. Elles nous ont fait confiance ».

La souveraineté nationale n'est entamée en rien. Bien entendu, mais il n'en est pas moins vrai que pendant trente ans le poids d'une dette extérieure formidable continuera à peser sur le travail belge. La seule réponse que le gouvernement puisse faire à cette objection est qu'il a choisi le moindre mal.

D'autre part, on se demande à quoi sert l'institution du Belga, s'il n'est autre chose qu'un billet de cinq francs à l'usage de l'étranger. Le mauvais voisinage des mark et des « darsheine » allemands pendant la guerre, a dit encore M. Francqui, avait fait que l'on regardait notre franc avec mépris. Aujourd'hui, notre Belga sera coté sur toutes les places où les Instituts d'émission nous ont donné leur appui, en Angleterre, en Amérique, en Suisse, au Japon, en Hongrie, en Allemagne, en Autriche, en France. Fort bien. Mais le franc aussi était coté. Parce que le billet de cinq francs s'appellera un Belga, sera-t-il plus estimé qu'autrefois? C'est possible : il y a aussi des impondérables financiers...

M. Francqui, qui a toujours été servi durant sa glorieuse carrière d'homme d'affaires par une robuste confiance en lui-même et en la vie, se montre très optimiste. Quand on lui parle d'un resserrement possible du crédit, de la hausse des salaires et des traitements, de l'aggravation des charges publiques par suite de l'augmentation des charges de l'Etat et de la hausse des prix, il répond par un léger haussement de ses robustes épaules. Il a confiance et il donne confiance. Il faut espérer que cette confiance se justifiera.

Au point de vue des relations franco-belges, la stabilisation Francqui va soulever de multiples problèmes. La Belgique, désormais, s'interdit de payer la livre sterling moins de cent soixante-quinze francs ou trente-cinq belgas ; qu'arrivera-t-il, quand, comme on peut sérieusement l'espérer, elle ne vaudra plus que cent vingt-cinq francs français ? Les usines françaises se procurant les matières premières à meilleur compte travailleront à meilleur compte et cette situation favorable aux exportations, défavorable aux importations, nécessiteront encore une fois une révision de nos accords commerciaux.

Ces difficultés étaient inévitables et, personne ne pourra reprocher au gouvernement belge d'avoir passé outre. De l'avis des meilleurs experts, la situation était telle qu'il fallait agir sans retard, mais on peut regretter qu'en agissant seule (admettons qu'elle ne pouvait plus faire autrement), la Belgique ait accentué la rupture de solidarité entre nations alliées et sinistrées qui aurait pu nous sauver tous, sans de si grands dommages. L'Amérique a commencé, l'Angleterre a suivi, puis l'Italie, voici maintenant la Belgique qui joue toute seule la dernière partie. « Chacun pour soi et Dieu pour tous ». C'est grâce à cette belle maxime que l'Allemagne est en passe de redevenir aussi puissante qu'avant la guerre.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

CHARLES MORICE (1)

Une intelligence aiguë jusqu'à la subtilité, jusqu'à la force, une imagination éclatante, la sensibilité la plus rare aux charmes, aux grâces de la vie et de l'art ; une éloquence naturelle dont l'aisance tempérait la noblesse ; les dons les plus précieux de l'écrivain, une pureté, une puissance qui exaltaient pareillement le vers et la prose ; un prestige personnel qui lui assurait partout le premier rang et qu'il devait à ses grandes manières, à sa courtoisie si fière, à l'intensité d'une onde spirituelle émanée de son beau visage, de tout son personnage à la silhouette haute et mince..., lequel de nos contemporains d'hier fut plus généreusement gratifié, par une Providence amie, des vertus, des séductions, des privilèges auxquels ne résiste pas la gloire?

Charles Morice, le plus délicieux des amis, le plus généreux, si prodigue de soi-même que la substance de sa vie semble éparse aux mains de mille obligés... Charles Morice, le plus hautain, le plus redouté des adversaires ; la sottise, la bassesse honnissent encore sa mémoire... Charles Morice, prince charmant des Lettres françaises au temps de sa jeunesse, éternisée par le sonnet verlainien :

> Impérial, royal, sacerdotal, comme une
> République française en ce Quatre-vingt-treize.

(1) Louis Lefebvre. Une grande figure du symbolisme. Charles Morice. Le poète et l'homme, d'après des documents et des manuscrits inédits (1 vol., Perrin).

Brûlant empereur, roi, prêtre, dans sa fournaise,
Avec la danse, autour, de la grande Commune :
.....
Néoptolème, âme charmante et chaste tête
Dont je serais en même temps le Philoctète,
.....
Artiste pur, poète où la gloire s'assure :
Cher aux femmes, cher aux lettres, Charles Morice.

L'homme qui, vers la fin de sa vie, formulait cette prière : « Que je sois doux, ô mon Dieu ! *Et daignez me garder l'élégance et la fierté !* » aura du moins été exaucé. L'élégance et la fierté, ces vertus cardinales dont le prix ne cesse de grandir par ces temps de pammixie satisfaite, Charles Morice toute sa vie les aura figurées parmi nous, jusqu'au sacrifice et à la pure abnégation.

Dès 1889, ayant choisi sa voie et sa place en ce monde, il écrivait dans la *Littérature de tout à l'heure* : « La honteuse évidence contemporaine est qu'il suffit, pour être isolé, de ne pas descendre. »

Quel exemple, une telle vie ! Quelle injure à notre Béotie utilitaire et jouisseuse ! Quelle sereine affirmation des vraies valeurs humaines !

Charles Morice eût été le dernier à se donner en exemple ; il connaissait ses faiblesses et en souffrait ! il considérait avec quelque dérision douloureuse sa vie à demi-manquée — sa vie si totalement gâchée au regard de la sagesse bourgeoise et de l'arrivisme contemporain ; il ne tirait nul orgueil romantique de ses échecs, de ses perpétuels départs, de ses constants recommencements... Mais aujourd'hui, nous voyons bien que le message essentiel de ce poète fut un message de hautaine dignité. L'orgueil humain fléchit sous le poids d'une civilisation savante et imbécile, Charles Morice nous en restitue la notion victorieuse, hors laquelle la vie ne vaut peut-être pas d'être vécue. Paradoxe admirable et qui achève de dérouter le vulgaire, cet enseignement de salut surgit d'une carrière déchirée, d'une longue aventure où la plupart des contemporains n'aperçurent que facilité et désordre.

Désordre peut-être — désordre en quelque sorte extérieur, et qui ne troubla jamais une activité de l'esprit intensément ardente et laborieuse — désordre, et son cortège d'angoisse et de souffrances. Nulle amertume cependant, et je ne sais rien de plus profondément émouvant que cet appel d'un poète souffrant à un poète heureux, de Charles Morice à Maurice Barrès, en 1913 ; « nous sommes » partis » presque ensemble, et tu es à l'Académie, et je suis dans la solitude. Mais je ne me plains pas de cette solitude bénie où ardemment je prépare, quand tu n'as pas encore trouvé l'exorde du tien, mon discours de réception au Paradis ! » (1).

Une belle vie pitoyable façonne une sorte de grandeur que la postérité mesure difficilement. Un Charles Morice perpétue à bien des égards la révolte d'un Barbey d'Aurevilly, d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Léon Bloy, mais sans leur truculence, sans trace aucune de leur romantisme agressif ; par sa simplicité, son goût classique et si moderne, son admirable finesse, son inquiétude de sensibilité et d'esprit, il est plus proche de nous, il est nôtre, toujours en avance sur son temps, il sera d'actualité demain. Encore convient-il que nous ne laissions pas s'évanouir et se dissoudre dans l'oubli, nous qui l'avons connue, cette physionomie, cette personnalité charmante et vigoureuse dont la complexité n'apparaît pas tout entière dans l'œuvre publiée ou inédite. Cette carrière vouée à l'amitié, l'amitié lui doit un gage ultime, entendez un témoignage nombreux, pressant, sagement justifié, que l'avenir ne puisse négliger.

C'est tout justement ce témoignage qu'un poète-romancier commence de formuler. Le livre éloquent, émouvant, de Louis Lefebvre inaugure, à l'égard de l'homme et de l'œuvre, la justice que nous attendions. Louis Lefebvre dit fortement ce qui pouvait être dit dès maintenant. Une piété, une ferveur soutiennent son accent ; l'information, la conviction personnelles assurent à ces pages une valeur durable.

Qu'on n'aille pas au surplus suspecter le beau langage, si ferme et rare, de l'amitié. La banale et complaisante camaraderie n'a pas cette liberté. Sent-on de quelles exigences l'amitié devait s'armer pour satisfaire un Charles Morice ? Louis Lefebvre n'abdique aucune de ces exigences, et son éloge ne renonce à aucun instant l'examen critique.

Amitié clairvoyante, et d'autant plus peut-être qu'elle consacrait d'évidentes affinités. La guerre, qui avait éloigné de Charles Morice plusieurs de ses amis, l'avait encore rapproché de Louis Lefebvre, et je n'en veux pour preuve que cette étude sur *Un poète qui porta le drapeau* où Charles Morice exalte une conception de l'honneur intimement commune au combattant et au poète condamné par l'âge à une douloureuse inaction. Et comment ne pas rapprocher de certains poèmes du *Rideau de pourpre*, cet

(1) Lettres à mes amis sur quelques points de doctrine actualité, II. L'Amour et l'amour. Messein, 1913.

Ignis (1), dernier et tout récent recueil de vers de Louis Lefebvre, le plus sobre, le plus grave, le plus purement sonore qu'il nous ait encore donné ?

Vous ne me ferez pas dire — Louis Lefebvre lui-même ne démentirait — que son Charles Morice soit définitif à la façon de ces ouvrages qui épuisent un sujet. Les documents, une vaste correspondance sont encore épars et en grande partie inaccessibles ; Louis Lefebvre cite abondamment les œuvres inédites et surtout ce précieux carnet de notes quotidiennes ; il ne prétend pas nous dispenser de les lire un jour. Enfin cette vie si riche est encore trop proche de nous pour que l'on puisse tenter d'en capter toutes les phosphorescences.

Charles Morice fut, aux yeux des contemporains, « le cerveau du symbolisme » ; fait pour accueillir, susciter les idées, créer, nouer et dénouer mille relations subtiles dont le jeu chatoyant illuminait la plus brillante conversation, ce cerveau fut en effet l'un de ces foyers où se concentre la vie d'une époque. Que d'amitiés, que d'hommes, que de théories ont traversé le roman intellectuel dont Charles Morice a vécu jusqu'à épuisement de ses forces les dramatiques péripéties ! L'esthétique de Charles Morice exigerait à elle seule un volume de gloses et d'attentives discriminations... On connaîtra en même temps, par approches successives, cette existence mouvementée, cette idéologie, et cette époque dont tant d'aspects et de dessous nous échappent encore.

Ne pouvant devancer tant de recherches où devra s'exercer une longue patience critique, Louis Lefebvre a eu le mérite de les amorcer, de les annoncer, et d'en montrer la nécessité en laissant ouvert et nettement dégagé à l'issue de ses principaux chapitres l'horizon du futur. L'honneur lui restera d'avoir déterminé une fois pour toutes les points de départ ; cette première étude sur Charles Morice, fondée sur une minutieuse enquête, sera probablement la plus solide que l'on écrira jamais, car elle rassemble, elle groupe et lie les premières certitudes que nous appelions de nos vœux ; d'autres enrichiront d'infinies nuances ce portrait ; les traits fondamentaux sont en place et demeureront.

Pour nous, nous saurons désormais où chercher les dates, les faits connus, la liste exacte des œuvres avec un commentaire intuitif et, je le répète, critique, un dénombrement des doctrines et en quelque sorte un premier répertoire de l'univers moricien. Ce livre émouvant devra être inscrit au premier rang des « références » dont s'autorise l'histoire littéraire de ces cinquante dernières années.

Une petite querelle cependant !

Louis Lefebvre reproche assez durement à Jules Lemaître, à Brunetière, à Anatole France d'avoir méconnu les premières œuvres symbolistes : le cas de Brunetière est sans doute le plus grave, et l'on sait de reste que certain jugement du critique de la *Revue des Deux-Mondes* sur Baudelaire, pèse assez lourdement sur sa mémoire... Dieu me garde d'en appeler de ces condamnations acquises et légitimes... Encore conviendrait-il de ne pas attribuer à Jules Lemaître, à Brunetière et à Anatole France une idiosyncrasie exceptionnelle et un aveuglement en quelque sorte personnel (1). Sans doute l'exemple de tel critique aujourd'hui en fonction, et qui témoigne quotidiennement d'une insensibilité radicale à la poésie, ne prouve rien; les insuffisances fonctionnelles affligent éternellement le corps et l'âme... Mais la sensibilité la plus saine, voire la plus délicatement divinatrice demeure liée à un instant de la durée ; les poètes, les artistes — les critiques eux-mêmes reconnaissent bien rarement leurs fils spirituels. Sont-ils rares les esprits de notre temps qui ne discernent pas encore en Giraudoux le descendant authentique de notre tradition littéraire, en Paul Morand l'arrière petit-fils le plus étonnamment ressemblant de nos classiques?... Eternelle relativité des jugements littéraires.

Condamnez, ô Lefebvre, ces critiques qui furent d'un temps et d'une esthétique, mais ne leur infligez pas une trop rude sentence, et trop irritée, en les exilant de la faillible humanité.

LUCIEN MAURY.

(1) 1 vol. Messein.

(1) Charles Morice lui-même n'eut pas la révélation subite du poème symboliste ; Louis Lefebvre nous conte la première rencontre avec Verlaine, cet article injuste que Morice allait bientôt regretter — et démentir en écrivant sur l'auteur de Sagesse son livre divinateur.

LE THÉATRE

COMÉDIES EN VERS ET EN PROSE

A une époque où c'est un lieu commun de déplorer la décadence rapide du théâtre, n'est-il pas consolant de voir des reprises réussir?... Evidemment, on pourrait trouver là la confirmation même de cette décadence, puisqu'on se trouve précisément forcé, par la pauvreté de la production, à substituer le vieux au neuf. Mais, si l'on considère que le sort du théâtre dépend bien plus du public que des auteurs et que le danger principal est la corruption des mœurs et du goût, retrouver fraîches des œuvres anciennes n'est-il pas, à cet égard, un signe incontestablement excellent...? Réjouissons-nous donc des applaudissements que recueillent encore de jolies œuvres d'il y a quinze ou vingt ans!

C'est ainsi qu'à la Comédie-Française, a reparu, fringant et triomphal, *Le Roi Dagobert*, d'André Rivoire. Il est vrai que l'auteur, avec une conscience admirable et un art raffiné, avait apporté quelques modifications à sa pièce et que l'interprétation, confiée à la jeune troupe, ainsi que les décors, avaient été entièrement renouvelée. N'importe. Le succès de cette reprise est d'autant plus significatif qu'il s'agit là d'une œuvre de poésie et d'art, d'une parfaite tenue littéraire et d'une extrême délicatesse de sentiment.

André Rivoire, en effet, est par excellence, notre poète sentimental. Sa note personnelle, — et si originale, — fut ce que l'on pourrait appeler le lyrisme psychologique. Il a su rendre chantantes ou colorées toutes les nuances de la tendresse, du désir, de l'amour et aussi de l'oubli. Par ailleurs, ayant rempli une carrière théâtrale qui l'a conduit aux plus grands honneurs (il est actuellement président de la Société des Auteurs et Compositeurs), il est un maître dans son art, plein d'expérience et de savoir, extrêmement habile en l'usage de sa technique, ou plutôt de ses techniques, puisqu'il ne possède pas moins celle du vers que celle de la comédie. Le précieux mérite de son *Roi Dagobert* consiste dans l'harmonie de ces dons et de cet acquis, le théâtre offrant seulement, dans de telles œuvres, un surcroît de ressources et de puissance à la poésie.

Sujet tout simple, mais ingénieux, avec une grâce populaire de légende et d'image. Dagobert n'a pas moins de fantaisie en amour que dans sa mise. Une jeune Princesse arrive à la cour de France pour être épousée. Le roi est à la chasse et apparaît en sauvage mal culotté. Il est petit. M. Brunot et ne plaît pas à la Princesse qui, d'ailleurs, un sien cousin en tête... Elle veut s'en retourner près du monarque son père... Mais c'est là un mariage politique, arrangé par des Ministres, notamment par Saint-Eloi et dont la rupture provoquerait peut-être la guerre. Qu'à cela ne tienne! La Princesse sera reine; non épouse!... Voici une petite esclave qui adore le roi et qui consentira à jouer le rôle de la reine la nuit, par dévouement, car, on la persuade que le roi mourrait, d'après un présage, s'il épousait réellement la reine et ce même présage permet au diplomate Saint-Eloi de persuader au roi qu'il ne doit, sous peine de mort, regarder la reine la nuit... Dès lors, on devine le parti qu'un poète du sentiment et un habile dramaturge peuvent tirer de cette situation... Le roi, d'un naturel pourtant si volage, est captivé, dès la première nuit, par l'amour de la petite esclave... Ce qui l'étonne, c'est de retrouver, le jour, après tant de tendresse, une femme si désagréable dans la personne de la reine. Mais la reine se pique au jeu... Elle veut enfin prendre sa place et se substituer à l'esclave... Mais si l'on abuse les yeux d'un homme dans la nuit, trompe-t-on le cœur d'un amoureux?... Le roi découvre toute la machination et répudie la reine... C'est la guerre... Mais la guerre, — en ce temps-là, du moins, — arrange tout... La reine, qui a conduit elle-même ses troupes victorieuses, redevient magnanime dans la défaite et la seule victoire véritable est celle de l'amour dans le cœur léger du roi... C'est l'esclave qu'il aimait!...

Dans le rôle en or de Saint-Eloi et dans le rôle en diamant de Nantilde, l'esclave, M. Croué et Mlle Renaud ont remporté le plus légitime succès. Mlle Bell est une jolie reine et déplaisante à souhait. Il semble pourtant qu'elle en « remette » et, en tout cas, quel que soit l'émerveillement qu'elle tente d'exprimer, il n'y a jamais de motif pour faire des vers faux... Cette comédienne, qui a de si beaux dons, a grand besoin, semble-t-il, de ne plus s'y fier. Quant à M. Brunot, pour qui je professe la plus cordiale admiration, je ne puis lui dissimuler qu'il n'a pas rempli la magnifique espérance que, dans un tel personnage, j'avais conçue... Certes, il est dans la vérité lorsqu'il considère que la corpulence et même la monotonie du débit sont la condition unique du lyrisme... Ainsi pensèrent

tous ceux dont la verve triompha, le grand Coquelin, par exemple... Mais ce mouvement exige d'être soutenu, d'être renflé sans défaillance... Une indécision de geste, un temps imperceptible suffisent à le briser... M. Brunot, qui dit si bien les vers et dont la voix est magnifique, a eu de beaux moments ; il lui reste du flottement, de la lenteur, des mains ballantes... Au reste, je m'excuse de n'avoir pu assister à la répétition générale. Peut-être ai-je été dans mon tort en ne venant qu'à la seconde, en un soir peut-être de détente et de moindre enthousiasme, comme il est d'expérience qu'il arrive à tous les comédiens dans toutes les secondes représentations...

***

Au théâtre de l'Athénée, deux avisés auteurs, parmi lesquels Emile Berr, nous ont offert une comédie, très souvent voisine du Vaudeville, mais du meilleur tón et qui se fonde, en vérité, sur une observation très juste des mœurs contemporaines.

Depuis l'avénement éclatant du féminisme, non pas théorique, mais pratique, qui fait que, présentement beaucoup de femmes embrassent des carrières masculines et même y réussissent, c'est devenu un lieu commun des moralistes, des romanciers et des auteurs dramatiques de marquer l'opposition entre ce travail féminin et la féminité... Dans *Maître Bolbec et son Mari*, nous trouvons ce postulat. Mais il n'y a pas seulement dans cette comédie une avocate, Maître Bolbec, il y a aussi et l'on pourrait presque dire surtout son mari. Et c'est la situation de ce mari d'une femme de grande valeur et de haute réputation qui fait l'intérêt de ce très divertissant spectacle.

Donc, Maître Bolbec est une avocate réputée. Elle a un secrétaire, des dossiers, des consultations, des arbitrages, un grand succès, enfin, et, pas une minute à elle. La cuisinière, le charbon, le linge de la maison, elle ne s'en soucie pas plus que de son mari qu'elle aime bien, mais qu'elle ne voit jamais. Ce pauvre homme en est réduit, pour entretenir sa femme des choses de la maison, à faire antichambre parmi les clients et à se présenter à son tour dans le cabinet fameux. Il aura du moins le temps que dure une consultation ordinaire, vingt minutes. Et comme il y a sept ans que cette existence-là dure, il fait part à sa femme de sa lassitude. Elle ne prend point de telles plaintes au sérieux, naturellement. Elle est trop occupée de son métier pour faire de la psychologie. Mais voici qui va hâter les choses ; parmi les visiteuses se trouve une petite femme, avec lequel le mari a fait antichambre et qui, venue pour un divorce, se trouve le cœur libre. Elle est délicieusement bête : ah ! une femme bête, quel délice pour le mari de Maître Bolbec. Le voilà donc qui se dissipe pendant deux jours et l'Avocate prend la chose bien plus mal qu'on ne s'y serait attendu, car la femme reste sous la robe noire. Explication conjugale... Ils découvrent que, pourtant, ils se sont aimés, et résolvent de recommencer à s'aimer... L'amour n'est-ce pas mieux que tout ?... Peut-être, songe Maître Bolbec... Mais l'amour ne se recommence pas, du moins avec le même homme... Elle songe plutôt à son secrétaire, petit jeune homme brun qui fait des vers... Elle fait donc à son mari le sacrifice de son métier, de son bureau qu'elle remplace par un piano, de sa toque qu'elle remplace par des chapeaux très chers... Mais au bénéfice de qui, ce changement ?... Du mari ?... Non pas, du secrétaire... Mais rien n'est perdu encore et il suffira que M. Bolbec, comprenant enfin le vrai rôle du mari d'une femme supérieure, consente à remplacer le secrétaire et à collaborer lui-même avec la grande travailleuse...

Cette comédie est gaie, écrite avec suffisamment de soin et le dialogue donne l'illusion de la vie et souvent même de l'esprit. J'ai insisté sur la part de la vérité psychologique et sociale qui s'y trouve contenue. On ne peut donc qu'applaudir à une œuvre de cette qualité, qui reste saine et juste et que jouent des interprètes comme Mlle Soria et M. Rosemberg.

GASTON RAGEOT.

ENQUÊTE

LA DIFFUSION DU LIVRE ET LA CRITIQUE

La question de la diffusion du livre n'intéresse pas seulement les auteurs, les éditeurs et le public. Elle est essentielle pour l'avenir intellectuel de notre pays.

Aussi nous a-t-il paru intéressant de poser à quelques éditeurs — puisque les auteurs sont constamment interrogés et interviewés — les questions suivantes :

« 1° *Que pensez-vous de la critique? Dans quelle mesure nuit-elle à la diffusion du livre en France et à l'Etranger?*

« 2° *Les Revues, journaux et périodiques pourraient-ils* « *favoriser plus efficacement cette diffusion?*

« — *Par quels moyens? Avez-vous à cet égard des* « *vœux à formuler? Lesquels?*

Enquête d'autant plus d'actualité que la crise économique sévit également dans l'industrie du livre, durement atteinte par les hausses considérables du papier et les charges de toute nature.

Il est évident que les conditions de la production se sont modifiées et singulièrement compliquées depuis 1914. Le lancement d'un ouvrage selon les procédés modernes, publicité intensive, T. S. F., etc., exige actuellement la mise en œuvre de véritables capitaux.

Si on examine par exemple l'une des catégories les plus vivantes du livre, on admet qu'en moyenne trois romans paraissent chaque jour. Cette surproduction ne permet pas aux Libraires de laisser longtemps chaque livre en montre à la devanture — exception faite pour quelques auteurs « arrivés » — et les ouvrages nouveaux, chassés par de plus récents, ne tardent pas à s'empiler à l'intérieur, loin des yeux des passants.

Même encombrement chez les Critiques littéraires, réellement débordés. Cependant, quoique les avis diffèrent sur ce point, l'opinion de la critique n'est nullement négligeable. C'est ainsi que M. Albin Michel nous écrit :

« Je réponds à vos questions sur le rôle de la critique :

« 1° Ce que j'en pense? Qu'elle est absolument nécessaire et qu'elle est précieuse. L'éditeur s'appuie souvent sur la critique qui est faite d'un livre, d'abord pour l'invoquer en sa faveur, ensuite pour augmenter ou diminuer la publicité payante qu'il fait sur ce livre. Je pense aussi que la critique aide à la diffusion des livres, mais cela dépend surtout de l'autorité de ceux qui la font.

« 2° Les Revues et les journaux pourraient certainement favoriser plus efficacement encore la diffusion des livres en France et à l'étranger. Comment? En changeant un peu leur méthode : au lieu de prendre le système des petits paquets et de faire dans une même rubrique l'éloge de dix livres, il faudrait ne donner qu'une seule critique, de toute la longueur de l'article, sur un volume déterminé et qui en vaille la peine.

« Quand le public parcourt ces notules juxtaposées, comme il ne peut acheter tous ces volumes sommairement appréciés, il n'en retient pas grand chose, il hésite et il ne se décide pas, ou bien il achète au hasard. On ne sent pas souvent de mouvement dans la vente après la publication de critiques aussi concassées; et j'estime qu'il faudrait les remplacer par de bons feuilletons d'un seul bloc; cela seul pourrait porter. »

Il est bien évident que les feuilletons porteraient beaucoup plus sur le public que de courtes notices; mais ils ne permettraient de signaler à son attention qu'un nombre restreint de volumes.

La critique est en tout cas particulièrement précieuse pour les ouvrages d'érudition, expose M. J. Rebuffat, administrateur des éditions Ernest Leroux.

« 1° Que pensez-vous de la critique?

« Ma conviction est que nous avons une critique de « tout premier ordre. Cette constatation, je crois, me « dispense d'ajouter que la critique contribue de la ma« nière la plus large à la diffusion du livre français. Je « m'en rends personnellement compte par l'efficacité de « articles qui paraissent dans notre vieille *Revue Critique* « *d'Histoire et de Littérature*, articles qui ne s'adressent « pourtant qu'à un public restreint de savants et de spé« cialistes, ainsi qu'à un certain nombre d'intellectuels, « que passionnent les questions de haute érudition.

« 2° *Les Revues, journaux et périodiques pourraient-ils favoriser plus efficacement cette diffusion?*

« Mon opinion est que les livres font ce qu'elles doivent et que les journaux ne feront jamais plus qu'ils ne font actuellement.

« *Avez-vous des vœux à formuler?*

« Certes. Mais il serait fastidieux de les développer et je me borne à vous indiquer, *pro domo*, qu'à mon avis l'augmentation continue des prix de revient grandement l'érudition française dans des branches telles que l'archéologie, la philologie, la numismatique, etc., etc. A cet égard, j'estime que le Gouvernement ne soutient pas assez certaines grandes publications qui sont l'honneur de la pensée et de la science françaises. Non que je regrette la disparition à peu près complète du service de la propagande: il n'a jamais, ce me semble, très bien répondu à son objet. Je n'ignore pas d'ailleurs que nous sommes accablés de dettes. Mais il est des économies qu'il vaut mieux ne pas faire quand on est un pays comme la France et que, par ailleurs, on consacre tant d'argent à ce que j'appellerai, pour rester courtois, des frivolités. »

Un reproche que les éditeurs adressent aux critiques, c'est qu'ils rendent compte trop tardivement des livres. Les articles sont publiés fréquemment plusieurs mois après la parution, alors que les libraires ont déjà renvoyé les ouvrages à l'éditeur, si bien que la vente est souvent manquée.

Reproche difficile à éviter, avec, d'une part, le peu de place réservée à la critique, d'autre part le trop grand nombre de livres. Peut-être, comme le propose M. Baudinière, le service de presse devrait-il être fait avant que l'ouvrage paraisse, et non au moment de la parution.

« Je me fais un devoir de répondre immédiatement à votre enquête.

« Cela n'est pas douteux, il faut souhaiter des rapports très étroits entre les journaux, les périodiques, les auteurs et les maisons d'édition.

« La critique est assurément, avant la publicité, l'un des plus puissants leviers de l'éditeur pour pénétrer au cœur du public et y pouvoir diffuser ses éditions. Il est à déplorer bien vivement que les quotidiens, et surtout les cinq grands quotidiens, ne consacrent plus qu'une place limitée à la littérature : une demi-colonne environ par semaine, alors qu'ils accordent des pages entières à la T. S. F. et au cinéma. Question d'espèces évidemment.

« Le budget de publicité des maisons d'édition n'est, en effet, pas comparable à celui des deux autres branches commerciales citées plus haut.

« Les quotidiens semblent oublier que la plupart de leurs collaborateurs sont avant tout, hommes de lettres et romanciers et que l'édition est pour eux un violon d'Ingres ou le plus souvent, le complément inévitable, nécessaire à l'existence de leurs proches et d'eux-mêmes: et cependant, sans journalistes quiets, pas de quotidiens vivants.

« La méthode actuelle des critiques littéraires, faites au petit bonheur, sans simultanéité avec la mise en vente des volumes, provoque le plus souvent un effort inutile. Il y a des exemples, très nombreux, de critiques parlant d'un livre huit ou dix mois après sa mise en vente, c'est-à-dire bien longtemps après que les libraires ont retourné leurs exemplaires à l'éditeur.

« A mon avis, il serait nécessaire que les services de presse soient assurés quelques jours avant le départ des volumes, et la critique, agissant immédiatement, serait une première vague d'assaut, la publicité venant après

coup dans les jours suivants, solide il est vrai, mais susceptible de ne provoquer l'achat que si, d'une façon plus subtile, la critique littéraire avait au préalable fait pénétrer le nom du livre dans l'esprit du public, grand juge en définitive.

« Rien ne m'est plus agréable que de créer une publicité en citant les meilleures phrases des critiques littéraires les plus en vue; c'est ma façon de leur rendre hommage. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on déplore la quasi indifférence de la plupart des grands quotidiens à l'égard du livre. Le moindre fait-divers prête à la copie: le criminel a droit à la reproduction de sa photographie en première page. Mais la critique littéraire est reléguée, une fois par semaine, en 3e ou 4e page.

Il n'en est pas de même à l'étranger, comme le constate fort justement M. Fernand Roches, administrateur des éditions Bossard :

« Vous voulez bien me demander de répondre à votre enquête sur le rôle de la critique dans la vente des livres.

« C'est avec plaisir que je vous fais connaître mon sentiment de la manière suivante :

« 1° La critique est indispensable à la diffusion des livres et celle-ci sera d'autant plus grande que la première sera plus digne de son nom.

« J'ai pu constater que la critique a une portée plus grande à l'étranger qu'en France, pour la raison probable que la presse étrangère, notamment l'italienne, l'allemande, la suisse, la hollandaise et parfois l'espagnole, consacrent à un livre nouveau des articles importants, souvent de tête, toujours placés en très bonne place et que la rédaction du journal semble ne jamais couper.

« En France, au contraire, à part les grands feuilletons, la critique semble un accessoire, presque une faveur dans nos journaux. Elle est généralement si morcellée et si multiple que l'effort du critique en perd une partie de son efficacité.

« En d'autres termes, la presse française, surtout la grande presse d'information, n'a pas encore compris qu'un livre peut être un événement, un grand événement dans la vie d'un peuple et qu'à ce titre il mérite une place de premier rang dans la mise en page du journal.

« 2° La réponse que je viens de faire à votre première question s'adresse également à la deuxième. J'y ajouterai seulement le vœu que nos journaux ne se croient pas obligés de consacrer aux livres des articles d'autant plus longs que la publicité commerciale faite par l'éditeur, en faveur de ses livres, aura été plus munificente. Il y a là une corrélation manifeste qui ne peut que donner à nos critiques littéraires des apparences dont ils sont loin d'avoir la réalité; car — et je terminerai par là — il faut le proclamer bien haut : la critique littéraire française, contrairement à ce que les malins et les initiés se plaisent à croire et à répéter, est absolument indépendante. A ce titre, elle ne doit pas être confondue avec le journalisme politique, judiciaire ou financier. »

Ajoutons que certains de nos critiques littéraires jouissent à l'étranger, d'une autorité incontestée, et que leurs articles font connaître, apprécier et aimer le livre français, leur influence étant parfois plus efficace à l'étranger qu'en France même.

A la vérité on constate une évolution de la critique dans les Revues et journaux. La critique, pour ainsi dire, académique, telle qu'elle était exercée par Ste-Beuve et plus tard par Brunetière et Jules Lemaître, n'a plus l'autorité qu'elle avait alors. Elle existe toujours et tient encore une place honorable; mais le rythme de notre époque s'accommode mieux peut-être des courts jugements des feuilles et courriers littéraires. C'est ce qu'indique M. Delamain, directeur des éditions Stock :

« Pour définir exactement le mal, en voici les symptômes principaux : 1° Il n'y a plus de grands critiques dont le jugement puisse être pris comme ayant autorité; 2° La critique ne procède plus de sa propre initiative à un examen méthodique et indépendant de la production littéraire : elle suit le mouvement de l'opinion dont la représentation est accaparée par les jurys distributeurs de prix littéraires et par la publicité; 3° les articles de critique paraissent si longtemps après les livres dont ils parlent que déjà la fortune de ces livres, bonne ou mauvaise, est faite.

« Il y a assurément encore des critiques importants et consciencieux. D'où vient que leur valeur ne parvient pas à restaurer leur profession? Il faudrait, pour répondre à cette question, montrer qu'en réalité la critique meurt du manque de matière première : il n'y a plus guère à critiquer ni à juger. Notre époque est celle où la littérature cesse de fournir un aliment à la discussion.

« Naguère encore tout livre était le développement d'un sujet pris dans la vie, les mœurs ou les idées, — l'art semblait consister à mettre en œuvre cette matière de la façon la plus complète et la plus frappante. Le public était juge. — La critique, servie par une érudition considérable, éclairait ce public en soumettant le sujet à une enquête approfondie, recherchant les précédents, les ressemblances, veillant à l'observation de la logique et de la morale. Il y avait ample surface à dissertation. Les grandes têtes à idées ne s'en tenaient pas là, elles trouvaient dans la production littéraire un excitant et, débordant l'examen des œuvres, construisaient des systèmes, créaient des valeurs.

« Une révolution s'est faite. La peinture, la musique, la poésie, les premières, puis, la littérature entière, ont dénoncé le malentendu séculaire qui les faisait apprécier, par le public et par la critique, d'après leur matière et non d'après leur essence. Elles ont prétendu devenir *pures*, c'est-à-dire fournir des œuvres qui n'ont d'autre raison d'être que l'émotion qu'elles produisent, émotion spécifique pour chaque art et que seuls peuvent ressentir le créateur, ses pairs et les initiés. Il n'y a plus de sujets, mais seulement des motifs. Le talent choisit comme matière (car enfin il en faut une), la fantaisie, le baroque, l'absurde même plutôt que de sembler prêter à quelque discussion d'ordre intellectuel ou moral. Ou bien, s'il accepte de traiter du normal, il le fera d'une façon arbitraire et provocante. Il n'y a plus guère que des œuvres discrétionnaires.

« Les critiques, qui étaient le plus souvent des universitaires et dont le mérite résidait dans leur culture générale, ont dû renoncer à évaluer des émotions spécifiques. Celles-ci ne se raisonnent pas, elles s'éprouvent. Il ne s'agit plus, en somme, que du commentaire personnel, nuancé mais toujours bref, du dégustateur. La dégustation a lieu dans les milieux créateurs, quasi techniques, dans les cercles littéraires, et à tout hasard parmi le public amateur. L'époque se prête à cette façon, avec son anarchie intellectuelle et l'affinement sensuel, souvent maladif, auquel est parvenue une partie importante de la civilisation. Je ne prétends pas juger une pareille évolution, elle est en tout cas intéressante.

« Il ne me reste qu'un mot à ajouter. Après avoir enregistré l'éclipse de la critique proprement dite, il faut reconnaître que le journalisme et la publicité littéraires se sont développés prodigieusement. Par les échos, les

enquêtes, les interviews, les notes bibliographiques, les courriers littéraires comme celui des *Treize* à l'*Intransigeant*, par la création, enfin, de journaux spéciaux comme les *Nouvelles Littéraires*, il s'est établi une sorte de critique secondaire, quasi anonyme, qui a tous les défauts que vous voudrez, mais aussi la souplesse et l'accélération de l'époque, — où les qualités diffuses de la production artistique moderne trouvent toujours, par chance, à être signalées mieux que par une critique académique — et qui enfin agite le public national et étranger. C'est l'agent principal de de la diffusion du livre français. »

Le développement de la publicité sous toutes ses formes a modifié le mécanisme du marché du livre, si bien que, fréquemment, le succès d'un ouvrage dépend moins de sa valeur que des conditions de son lancement. Tel est le sens de la déclaration faite par M. Robert France, l'actif secrétaire général des éditions Rieder :

« Le problème que vous touchez dans l'enquête que vous instituez auprès des éditeurs sur la critique littéraire est, dans le domaine intellectuel, l'un des plus importants.

« Je crois que là surtout, il faut parler net et vous m'excuserez si ma franchise vous semble trop rude.

« Il est incontestable que la critique littéraire a été débordée. La production intensive de ces dernières années ne rendait pas la tâche facile aux courriéristes de nos journaux quotidiens, aux critiques des revues. Des livres ont été passés sous silence, d'autres n'ont bénéficié que d'une brève mention, la plupart n'ont pas eu les études qu'ils méritaient et sont tombés dans l'oubli le plus profond. Il ne s'agit pas d'accuser la critique, mais c'est devant cette carence forcée que l'éditeur a eu recours à la publicité; le marché littéraire a, du même coup, été faussé. Tous les éditeurs de romans, entraînés quelquefois malgré eux, ont eu recours à un procédé non pas blâmable en soi, mais si strictement commercial, qu'il ne pouvait s'insérer sans dommage dans le domaine intellectuel. Des livres qui, avant la guerre, n'auraient pas dépassé la moyenne tout à fait normale de trois ou quatre mille exemplaires vendus, se sont élevés à cinquante mille exemplaires; il n'y a pas à le déplorer, mais ce serait une illusion de croire que le public lettré de France se soit développé en dix ans dans de semblables proportions. On a acheté tel livre comme on achète tel savon ou tel parfum, et c'est beaucoup plus à l'habileté du vendeur qu'à la valeur du produit que ces acheteurs ont répondu.

« Tout éditeur vous dira que depuis deux ans environ et sauf quelques exceptions, la vente du roman — nous parlerons tout à l'heure des autres livres dont je puis avoir l'expérience — a diminué dans des proportions considérables et qu'elle tend à revenir, tout doucement, à la stabilisation d'avant guerre. Une fois encore, ce n'est pas un phénomène littéraire, ce n'est même pas un phénomène économique, c'est purement et simplement un phénomène commercial. Toute la publicité faite autour d'une pâte épilatoire sera en définitive négative si la pâte épilatoire ne vaut rien; on vendra de cette pâte pendant six mois, un an, deux ans, mais au bout d'un laps de temps qui n'est jamais très long, la vente s'arrêtera net. Si, à l'heure actuelle, il y a ce que la critique a appelé une crise du roman, c'est que le roman ne répond pas aux besoins de la clientèle qu'il avait essayé de toucher et j'entends évidemment par roman, le roman littéraire. Il est bien moins étonnant de voir « Mon Curé chez les Riches » atteindre deux cents ou trois cent mille exemplaires que de voir le « Diable au Corps » en atteindre cinquante mille; je puis parier qu'aujourd'hui le « Diable au Corps » atteindrait péniblement sa moyenne de dix mille exemplaires.

« Ce problème de la critique littéraire, qui ne se posait même pas il y a deux ans, puisque la plupart du temps elle se guidait purement et simplement sur la publicité des éditeurs, se pose aujourd'hui avec une acuité étonnante. Elle n'a plus d'abord, pour point d'appui, cette publicité qui a diminué avec la vente et à laquelle certaines maisons d'éditions ont à peu près renoncé. Elle se retrouve donc devant sa tâche d'avant guerre, elle a plus que jamais le devoir et le soin de discerner, parmi les livres qu'on lui présente, ceux dont elle devra particulièrement parler.

« Mais la publicité n'a pas seulement porté un coup presque fatal au marché littéraire; elle a porté un coup très dur à la critique. En fait, celle-ci n'existe plus ou presque plus. Les grands quotidiens ont à peu près renoncé à payer de leurs deniers des articles que l'éditeur leur fournissait argent comptant. Les autres journaux ont accueilli comme critiques des écrivains qui n'avaient de ce métier ni le goût, ni la compétence et qui ont presque immédiatement lassé leurs lecteurs. Tous les éditeurs vous diront également comme moi qu'il n'y a dans la presse française que deux ou trois critiques dont les articles sont suivis et dont les conseils sont écoutés; les autres se heurtent à une indifférence qu'ils n'ont d'ailleurs pas volée.

« Nous assistons donc, dans le domaine de la vente du livre, à un phénomène aussi étonnant que ridicule. Cette vente se fait absolument au hasard; le risque que court un éditeur de romans est, pour chaque volume, non pas proportionné à la valeur de ce roman, mais à la valeur de sa maison et à la chance toute fortuite de l'auteur édité.

« Je m'explique : la plupart des maisons d'édition essaient aujourd'hui de se spécialiser, de représenter une tendance, soit confessionnelle, soit politique, soit littéraire et, à la faveur de cette tendance, de cette spécialisation, de se créer une clientèle comme se crée la clientèle d'une boucherie hippophagique ou d'un marchand de spécialités pharmaceutiques. Cette clientèle est fidèle et si l'éditeur a de la persévérance, il peut être sûr de vendre de chacun des ouvrages qu'il propose au public, un nombre à peu près fixe d'exemplaires, ce nombre n'étant que proportionnel à l'importance de l'éditeur. Cette possibilité pour l'éditeur de se créer une clientèle demandait avant la guerre d'extrêmes spécialisations. Depuis la guerre, depuis l'époque où il est incontestable que le public, entièrement renouvelé, cherche des moyens de culture proportionnés d'une part à son éducation, d'autre part à sa richesse, enfin au temps dont il dispose et qui est très bref, cette spécialisation est bien moins sévère. Les grandes collections de culture générale et de grande vulgarisation ne sont pas seulement aujourd'hui un appoint pour une maison d'éditions littéraires; elles permettent, au contraire, à cette maison de se constituer cette clientèle lettrée qui lui permettra d'éditer, à côté d'œuvres spéciales, des romans français ou étrangers. C'est exactement l'inverse de ce qui se produisait avant la guerre. Ce n'est pas seulement la conséquence d'une carence de la critique littéraire dans un domaine où celle-ci n'intervient que fort peu, c'est la conséquence d'un brassement inconcevable du public que la guerre nous a valu.

« Les résultats d'une telle situation sont immédiate-

ment perceptibles. Si l'éditeur se rend parfaitement compte que parmi les romans qu'il édite certains ont une valeur qui l'emporte sur d'autres, mais valeur dont il n'a jamais avant la publication qu'un critère subjectif, du moins peut-il être à peu près certain, *même s'il se trompe sur cette valeur*, d'en écouler un nombre à peu près fixe d'exemplaires. Peu à peu il s'en remet pour le lancement proprement dit de n'importe quelle œuvre littéraire, non plus comme il le faisait il y a deux ans, à son propre jugement, mais au jugement du public et à celui de la critique. Il rend à celle-ci le sceptre qu'elle avait perdu : à elle de le rattraper si elle en a le goût et le loisir.

« Mais ce qu'il faut dire avant tout, c'est que pour une œuvre même bonne, la critique littéraire à l'heure actuelle, ne permet pas, sauf dans de certaines conditions, d'en accroître la vente, je ne dirai pas de mille exemplaires, mais de cent exemplaires. Tous les éditeurs vous donneront de ces exemples : un livre dont la critique parle avec faveur est un livre à peu près perdu pour le public qui ne suit pas avec attention la production d'une maison d'éditions, si cette critique s'étale après les trois mois qui suivent la publication du livre étudié. Un critique qui, dans un quotidien, parle d'un livre trois mois après sa parution, fait plaisir à l'éditeur, rend service à l'auteur pour ses livres suivants, mais n'accroît pas de dix exemplaires la vente du livre qu'il étudie.

« Il y a chaque année, dans le monde littéraire, deux ou trois exceptions qui confirment la règle que j'essaie d'établir. Certains auteurs hier inconnus ont, dès leur premier livre, rencontré des résultats de vente auxquels eux-mêmes ne devaient pas s'attendre. Si vous étudiez le mécanisme de cette soudaine éclosion, vous constaterez qu'il est dû à une concentration de la critique dans une période extrêmement courte et qui ne dépasse régulièrement pas le mois qui suit la mise en vente du livre à succès. Chaque fois que la critique littéraire parle avec ensemble et promptitude d'un livre, chaque fois le résultat est le même : le livre se vend. A la critique s'applique le phénomène du prix littéraire qui, s'il est distribué à bon escient, produit le même effet de vente.

« En résumé, un livre court sa chance, et les informateurs qui ont comparé les maisons d'éditions à des haras et les éditeurs à des propriétaires de chevaux de course, ne se sont pas tout à fait trompés. Vous voyez cependant quelles injustices, trop nombreuses hélas, de tels procédés peuvent créer, quand deux ou trois livres par an, souvent au détriment de ceux qui les valent ou les surpassent, bénéficient de toute faveur. »

Il convient, pour un exposé impartial, de recueillir l'opinion d'une jeune maison d'éditions. Nous avons interrogé les éditions de la « Pensée Française », éditions qui vont publier une nouvelle Revue : « la Pensée Française Contemporaine » appelée à rendre d'importants services aux travailleurs intellectuels et amis des lettres, (cette publication, en effet, reproduira les sommaires de toutes les revues françaises d'art, d'histoire, de littérature, avec un classement analytique par rubrique et une analyse des principaux articles). M. Marcel Spaeth, rédacteur en chef de la « Pensée Française » nous écrit :

« La critique, mon cher confrère, quel vaste sujet hérissé de redoutables épines ! Mais quitte à me faire honnir de toute la corporation des plus plumitifs lanceurs de flèches, je vous dirai tout net mon sentiment.

« La critique n'est plus de mode, c'est un genre désuet. Il a succombé de sa belle mort dans un siècle où l'esprit devient de plus en plus superficiel et où le désintéressement n'est qu'un reflet d'antan.

« Le « critique » a fait place au « critiqueur », espèce de touche-à-tout terrible de la faune littéraire. La valeur intrinsèque, il n'est point capable de la déceler et encore moins de la justifier. D'ailleurs, qu'importe, puisque son papier passe inaperçu au milieu des tambourinades du placard de publicité. Voilà le véritable agent qui appelle l'argent : et de nos jours l'argent confère le talent. L'autre, celui dont *l'art est difficile* peut bien crever dans un coin.

« L'action des journaux — sauf de rares exceptions qui confirment la règle — ne peut donc profiter qu'à celui qui en même temps qu'écrivain, est financier.

« Les remèdes ? Inutile de perdre son temps à les chercher. N'est-ce pas une vérité éternelle que la postérité seule consacre le génie ?

« La loi de nature veut que nous travaillions pour la descendance. Le reste n'est que fumée... à l'égard des fumistes. »

D'autre part, M. Lishomme, directeur des éditions Alcan, nous fait connaître son avis pour le livre scientifique.

« Le livre scientifique est, en effet, profondément touché par la crise actuelle, et les Revues que vous représentez ont toujours été les précieux auxiliaires des éditeurs spécialisés qui ne peuvent que rarement faire appel à l'obligeant appui des grands quotidiens.

« Je crois fermement à la diffusion par analyses, mais, peut-être un groupement systématique des comptes-rendus pourrait-il aider le lecteur à connaître, sinon à date fixe, du moins plusieurs fois dans l'année, l'ensemble des études sur les sujets qui peuvent lui tenir plus particulièrement à cœur. »

Ainsi les éditeurs que nous avons consultés ne méconnaissent pas la gravité de la crise qui atteint le livre et particulièrement le roman.

Mais, n'est-il pas réconfortant de constater que certains d'entre eux croient à l'avenir de la critique que l'excès de la publicité rend plus nécessaire que jamais !

Il est bien évident que les quotidiens se doivent à eux-mêmes de consacrer aux livres des feuilletons plus fréquents et les Revues elles-mêmes pourraient faire un effort en ce sens.

Il ne faut pas néanmoins se leurrer et s'imaginer que le marché du livre peut échapper à l'évolution des mœurs et aux conditions de la vie qui se font plus réalistes et plus âpres.

L'homme féru de sport a-t-il le temps de lire ? Et le public intellectuel ne voit-il pas se restreindre ses capacités d'achat avec la diminution de ses revenus et l'augmentation des impôts ?

Il semble donc que l'on ne puisse renoncer aux moyens modernes et procédés américains de vente. Ne vaut-il pas mieux s'adapter que de disparaître ?

A cet égard, nous n'avons pu, faute de place, développer cette enquête. Nous n'avons envisagé brièvement que quelques aspects de la question de la diffusion du livre, qui touche à tant d'intérêts complexes, nous réservant d'y revenir ultérieurement. Il n'en est pas de plus importante pour le rayonnement intellectuel de notre pays.

La suprématie littéraire, si glorieusement exercée dans le passé par la France, ne doit pas rester une ombre vaine et tout doit être mis en œuvre pour répandre davantage le livre français.

CAMILLE MEILLAC.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

M. Dudly Heathcote écrit dans la *Fortnightly Review* que le détachement à l'endroit des institutions parlementaires va s'affirmant en Europe et qu'un peu partout on aspire au rétablissement des principes d'ordre et d'autorité. Le cas de l'Italie hante les esprits. Ainsi se prolonge le contre-coup des événements qui bouleversèrent la planète, il y a dix ans.... Notre société chancelle dans toutes les grandes lignes de sa structure. Ceux d'entre nous qui n'ont pas dépassé la cinquantaine ont chance de connaître de près les nouveautés, trop faciles à prévoir, qui s'annoncent dans le domaine de la politique et sur le terrain économique. Et celles-ci seront de prime abord aussi déconcertantes que, par exemple, les changements déterminés par la guerre mondiale dans la carte de l'ancien continent.... Quoi que l'on pense du fascisme, une double constatation s'impose à son actif : à savoir qu'il a revivifié en Italie la foi quant aux vertus de la race au moment même où les forces et les ressources du pays pouvaient paraître à jamais compromises et qu'il a, économiquement parlant, triplé la valeur du royaume. Incontestable est la part du mysticisme dans le mouvement, enthousiasme et colère mêlés, qui poussa les compagnons de Mussolini jusqu'aux portes du Quirinal. Mais le fascisme a duré, il dure, et la solidité du régime est attribuable à la prospérité qu'il assure à l'Italie autant qu'au prestige personnel et à l'autorité du *Duce*.

Allemagne.

Le chroniqueur politique de la *Deutsche Rundschau* juge grandement venue pour la France l'heure de retirer ses troupes campées dans la région du Rhin.

« Celles-ci, écrit-il, ont cessé d'être un moyen de faire pression sur l'Allemagne et elles constituent bien plutôt une charge pour l'occupant, leur entretien compliquant la tâche qui s'impose à lui de rétablir ses finances. Les redites que l'on sait touchant le souci de sa sécurité ont perdu tout crédit. L'Allemagne est désarmée et si bien désarmée que son « attirail de guerre » ne lui serait pas une protection suffisante contre une agression de la Tchécoslovaquie, par exemple. Qu'a Paris on comprenne la situation, qu'on se range à une politique strictement « réaliste » et que l'on économise les nombreux millions de francs-or sacrifiés ici à un pur mirage : la France pourra alors attendre sans inquiétude les échéances du printemps prochain ».

Si les résultats de la politique de sincère entente que poursuit l'Allemagne ne sont pas à ce jour autrement sensibles, c'est que les incidents sont inévitables qu'entraîne l'occupation et qui ne peuvent qu'irriter l'opinion dans les deux pays....

Suisse.

A la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* (octobre), M. Robert de Traz, en célébrant « l'événement historique » de la rentrée de l'Allemagne dans la communauté des peuples, donne cet avertissement : « Ce qu'il faudrait éviter maintenant, pour l'équilibre général, c'est que l'Allemagne prît la tête de la Société des Nations. Elle en est capable. D'abord, parce qu'elle s'intéresse elle si méthodique, à cet essai d'organisation des peuples. Elle trouvera à y satisfaire sa tendance à l'universalisme, qui va du saint empire romain germanique à l'humanitarisme de Schiller. Faute de colonies, elle s'occupera de la question des mandats, toute l'armée de la question du désarmement. Dix-huit États en Europe comptent des ressortissants germaniques : comment ne s'occuperait-elle pas de la question des minorités ?... N'oublions pas, enfin, que les quinze millions de catholiques allemands obéiront au mot d'ordre du Vatican, qui est favorable à la Société des Nations, alors que les catholiques anglais sont inexistants, les catholiques français inopérants ou hostiles, les catholiques italiens hostiles ou silencieux. La Société des Nations, qui a été qualifiée tantôt de « boîte anglaise », tantôt d'« outil au service de l'impérialisme français », sera traitée peut-être dans un an « de boîte allemande au service du redressement allemand ».

La même publication détache du livre récent du journaliste allemand Emil Ludwig sur Guillaume II un chapitre fort intéressant. La Revue genevoise écrit que « Ludwig a eu le génie de comprendre qu'il suffisait de laisser parler l'empereur lui-même et son entourage pour dresser contre la monarchie et contre le monarque le plus écrasant des réquisitoires ». Les jugements qui figurent ici n'émanent tous, en effet, que de personnalités dont la sympathie pour le souverain ne saurait être, en principe, douteuse.

Guillaume a trente ans quand, en 1889, Hinzpeter dit encore sur le ton du précepteur : « J'ai conseillé à l'empereur de s'occuper de la question des travailleurs, afin de le pousser lui-même au travail, car il n'a jamais appris à travailler ».

L'année suivante, Waldersee, lui, dira : « Tous ceux qui ont affaire à lui éprouvent les soucis les plus graves en constatant qu'il n'a plus jamais la moindre envie de travailler. Se distraire, jouer avec l'armée, voyager ou chasser, voilà qui passe avant tout.... Il est vraiment scandaleux de voir comme les déclarations officielles trompent le public en ce qui concerne l'activité de l'empereur... »

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

A. Schneeberger. — *Conteurs Catalans*. (1 vol. Libr. académique, Perrin et Cie).

On s'intéresse de plus en plus aux lettres catalanes, qui témoignent d'une vitalité toujours croissante. Le mouvement littéraire ne se borne pas, en Catalogne, à la poésie et au folk-lore, comme tant d'autres mouvements régionaux ; il est beaucoup plus large, beaucoup plus complet : il compte des prosateurs, des romanciers, des auteurs dramatiques, des érudits, des historiens, des savants de toutes sortes. La prose narrative, illustrée, dans le courant du dernier siècle, par Narcis Oller — dont plusieurs œuvres ont été traduites en français — Emil Vilanova, Pin i soler et tant d'autres, a pris, dès le début du siècle, un nouvel éclat. Aussi M. Albert Schneeberger a pu réunir dans son volume, *Conteurs Catalans*, jusqu'à dix-huit auteurs de contes et nouvelles, parmi les plus caractéristiques de la Catalogne.

M. Albert Schneeberger explique, dans la préface de son volume, le chemin parcouru par la langue catalane depuis les débuts de la renaissance. Il nous donne une brève notice bio-bibliographique et la traduction d'un conte de chacun des dix-huit auteurs réunis. Outre Vilanova et Oller, déjà nommés, nous y apprenons à estimer le verbe mélancolique de ce multiple Santiago Russinyol, dont la Catalogne est si fière; la force tragique de Victor Catala, cette femme écrivain dont un roman, *Solitude*, a été traduit en espagnol, en italien, en anglais et en russe; la charmante douceur de ce styliste accompli qu'est Joaquim Ruyra; la puissance évocatrice de ce philosophe, double d'un romancier, qu'est Pierre Coromines; le réalisme et l'humorisme chez Prudenci Bertrana, la grandeur épique chez Alfons Maseras, la douceur nostalgique chez Alexandre Plana et Martinez Ferrando; bref, toutes les qualités si personnelles de ces auteurs âpres et saisissants, comme s'est plue à les qualifier la Comtesse de Noailles.

Il suffit de parcourir cette anthologie pour se rendre compte de l'originalité de l'âme catalane. Les auteurs traduits par M. Schneeberger témoignent de l'existence d'un esprit qui est aussi loin de l'esprit espagnol que de l'esprit français, bien qu'ils appartiennent territorialement à l'Espagne et qu'ils soient nourris, pour la plupart, de culture française. Cet esprit, qui se manifeste déjà chez les poètes, nous révèle une vitalité tout à fait surprenante, non seulement par son originalité, mais aussi par sa puissance artistique et humaine. Et là n'est pas le seul mérite du dernier recueil de M. Schneeberger.

R. S.

Arnold Mascarel. — *Cinquante ans de souvenirs. Quelques portraits*. 1 vol., Perrin.

En ce volume l'auteur rassemble diverses études où il évoque M. Ernoul et l'échec de la Restauration monarchique en 1873, le duc de Broglie et le vote du Septennat, Edouard Hervé, Mgr. d'Hulst, Emile Keller, le marquis de Vogüé, Emile Ollivier, le cardinal Pie... c'est-à-dire une série de figures de la société royaliste ou conservatrice. Eloges ou critiques teintés de mélancolie, car l'auteur ne se contente pas d'un exposé impersonnel, mais cherche dans ces souvenirs la justification d'une doctrine religieuse et politique : ancien libéral, il s'est en effet rallié aux idées de Charles Maurras et à l'enseignement de l'Action française, et ne craint pas d'esquisser dans sa préface un panégyrique du présent régime italien.

V.

Jean de Pierrefeu. — *Comment j'ai fait fortune. Essai sur l'affairomanie*. Les Editions de France).

Qu'on n'aille pas se méprendre au titre ironique et antithétique de ce spirituel essai. M. de Pierrefeu, que sa curiosité intellectuelle a entraîné à des fréquentations et à des expériences fort diverses, a vécu un temps parmi de jeunes affairistes; il avoue lui-même s'être associé avec quelque candeur juvénile à leurs ambitions et à leurs espoirs; il n'a pas fait fortune, et le succès l'attendait sur un autre chemin... Du moins y a-t-il aiguisé une vue très juste des travers et des folies qui accompagnent trop souvent l'avidité naïve des affairistes, et l'on trouvera ici une satire cordiale, mais pénétrante et fort instructive de ce vertige de spéculation qui s'est développé depuis la guerre dans toute une partie de la société française. Puisse le joyeux bon sens de M. de Pierrefeu guérir tant de nos contemporains qui ont déplorablement oublié les vieilles vertus d'économie de notre peuple et de notre bourgeoisie.

L. M.

S. Rocheblave. — *Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914*. 1 vol., Les Belles Lettres, 1926.

La considérable activité critique de Louis de Fourcaud, presque tout entière consacrée à l'art, son enseignement de plus de vingt années à l'Ecole des Beaux-Arts, ses idées, sa personnalité, son influence méritaient une étude attentive et détaillée; M. S. Rocheblave l'a écrite avec une pieté amicale et une parfaite compétence en cet important volume qui fait partie des publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Il déclare : « Après plusieurs années consacrées à l'évocation de cette belle figure intellectuelle, notre crainte est moins d'en avoir fait un portrait infidèle que d'en avoir fait un portrait inférieur ». Rassurons M. Rocheblave : cette émouvante biographie critique est digne du modèle et sera désormais indispensable à quiconque voudra connaître les origines de l'art contemporain.

V.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Serbo-Croate-Slovène

AUX ETATS-UNIS

D'après le dénombrement effectué le 1er janvier 1921, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes avait au total 12.017.323 habitants. De ce nombre, 10.146.111 étaient des Serbes, Croates et Slovènes, ce qui fait 85 0/0. D'autres Yougoslaves se trouvent aux Etats-Unis d'Amérique, où ils avaient émigré pendant les cinquante dernières années pour y chercher du travail. On les estime à 600.000. Les Croates sont les plus nombreux, 300.000 environ; les Slovènes viennent ensuite avec 200.000 âmes. Les Serbes ne sont pas plus de 100.000.

A l'heure actuelle, ce sont les Slovènes qui possèdent aux Etats-Unis les meilleures organisations au point de vue social. Ils ont neuf Associations centrales d'entre-aide qui groupent 1.140 Associations, avec 124.200 membres et un avoir de 3 millions 639.000 dollars.

Les Croates possèdent quatre fédérations d'entre-aide avec 580 Associations, 84.000 membres et un capital de 3 millions 755.000 dollars.

Il y a peu de temps encore, les Serbes avaient quatre fédérations réunissant 269 Associations avec 20.000 membres et un capital de 345.000 dollars environ. Ces temps derniers, un mouvement vient d'être déclanché par les Serbes tendant à grouper dans une seule organisation toutes les fédérations. Le meilleur exemple de la concorde fraternelle est la fusion en une seule fédération du Srbobran et de la Sloga qui réunissent ensemble 134 associations sur 269 qui existent en tout. Cette fédération vient de célébrer, le 28 juin dernier, le vingt-cinquième anniversaire de son existence. En cette occasion on a procédé de façon solennelle à l'ouverture de la maison du peuple à Pitsbourg. En plus, une nouvelle fusion vient d'être effectuée. C'est celle avec la Fédération Serbe Srbadija. La nouvelle Fédération portera dorénavant le nom de Fédération Nationale Serbe et aura son siège à Pitsbourg. La Fédération est constituée par 207 Associations sur 269 Associations serbes actuellement

en activité. L'organe de la Fédération sera de même que par le passé l'Ameritchki Srbobran/Srbobran d'Amérique». Les résultats obtenus jusqu'à présent font prévoir que dans un temps rapproché toutes les Fédérations serbes d'entre-aide aux Etats-Unis seront unies en une seule organisation.

Ces tendances vers le fédéralisme viennent de se manifester parmi les Croates aussi. C'est ainsi qu'ils viennent de fonder la Fraternelle Croate, qui groupe 545 associations sur 580 qui existent.

On constate un cas semblable chez les Slovènes : la Fédération Slovène de Mutuelles réunit 564 Associations sur un total de 1.150.

D'une façon générale, les organisations yougoslaves centrales d'entre-aide aux Etats-Unis se composent de 17 fédérations qui réunissent 1.989 Associations, avec plus de 200.000 adhérents, et avec un avoir d'environ 10 millions de dollars. En dehors de ces groupements, on doit mentionner l'existence de 300 Associations d'entre-aide, locales et complètement indépendantes, qui comptent 50.000 membres et possèdent un capital de 2 millions de dollars.

Aux Etats-Unis paraissent 46 journaux en langue serbe, croate, slovène : 18 journaux sont rédigés en croate, 15 en slovène et 13 en serbe. Six de ces journaux sont quotidiens. De ceux-ci, trois sont rédigés en serbe, deux en slovène et un en croate.

Un grand nombre d'Associations patriotiques, artistiques, gymnastiques, d'éducation et de chant sont fondées aux Etats-Unis par les Yougoslaves. L'organisation des Sokols (Association d'éducation physique) est particulièrement florissante. Beaucoup de colonies entretiennent de leurs propres moyens les églises, les écoles nationales, etc... En plus, l'organisation de la Narodna Odbrana (Défense Nationale) existe aux Etats-Unis. C'est pendant la guerre qu'elle avait développé une grande activité en faveur des volontaires yougoslaves partis pour les fronts de l'Europe.

Les organisations des émigrés yougoslaves aux Etats-Unis, constituées presque toutes avant la guerre sur la base étroitement régionale et religieuse, ayant radicalement changé d'orientation, cherchent à se rapprocher les unes des autres sur le terrain national, et font de ce rapprochement leur but commun, circonstance dont l'importance n'échappera à personne et qui réjouira tous les amis des Yougoslaves des Etats-Unis.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Bulletin Letton

LE RAPPROCHEMENT ECONOMIQUE DES ETATS BALTIQUES

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qu'ont été jusqu'ici les rapports des Etats baltiques pour constater que, leur autonomie une fois acquise, ceux-ci ont aussitôt senti et formellement reconnu la nécessité de relations économiques plus étroites et d'une large coopération sur le terrain des transactions commerciales. Outre que les entretiens périodiques de leurs ministres des Affaires Etrangères ont constamment réservé leur part aux problèmes économiques, ces derniers ont motivé une série de conférences spéciales, parmi lesquelles on peut mentionner notamment celles consacrées à la question des chemins de fer. Il faut pourtant remarquer que le résultat effectif des efforts tendant au rapprochement entre les Etats baltiques reste à ce jour très sensiblement inférieur à ce que l'on avait d'abord espéré réaliser, quoique sur certains points ce résultat ne soit d'ailleurs pas contestable. Rappelons l'organisation de relations directes par voie ferrée et l'organisation partielle de mêmes relations par la voie des airs. Quant aux relations par mer, rien absolument n'a encore été réglé : le fait toutefois semble devoir s'expliquer par le moindre besoin, par ce besoin moins pressant qui l'on est à ce point de vue, sauf en ce qui regarde les relations avec la Finlande, bien plutôt que par la répugnance qu'les Etats intéressés éprouveraient à s'entendre. On s'est borné à faciliter par l'abolition du passeport et du visa les déplacements entre la Lettonie et l'Esthonie et *vice-versa*, tandis que pour les ressortissants de la Pologne et de la Lithuanie le déplacement d'un pays à l'autre était, au contraire, rendu singulièrement plus difficile par l'élévation des frais de transport. D'une coopération quelconque dans le domaine financier et bancaire, il saurait à peine être question — et l'on attend toujours ici le rétablissement d'une monnaie de valeur équivalente (franc-or). Seules, la Pologne et la Lettonie se sont conformées aux conclusions des conférences touchant la matière, cependant que la Lithuanie préférait compter sur la base du dollar, que l'Esthonie choisissait la couronne-or (à laquelle elle a déjà renoncé) et que la Finlande adoptait une unité monétaire rigoureusement nouvelle. Pour ce qui est enfin de la politique commerciale et douanière, on ne peut qu'estimer insuffisants les accords aujourd'hui existants entre les Etats baltiques.

Parmi ceux-ci, il n'est que la Finlande qui ait conclu avec chacun des autres (la Lithuanie exceptée) un traité de commerce. A y regarder de près, on s'aperçoit que des trois traités par elle signés avec la Pologne, la Lettonie et l'Esthonie, celui conclu avec ce dernier Etat était du reste le seul à comporter expressément l'idée d'une étroite entente économique et que c'est à l'Esthonie uniquement que la politique finlandaise mène ce régime de faveur.

Avec les trois traités envisagés, on a épuisé le système des accords commerciaux entre les Etats baltiques, — car dans le projet de traité letto-esthonien en date du 1er novembre 1923, comme dans la déclaration letto-lithuanienne en date du 14 décembre 1925, on ne verra quant à présent et nous y reviendrons qu'un acheminement vers une entente économique proprement dite. Les négociations entamées l'an dernier entre l'Esthonie et la Pologne n'ont abouti à aucun résultat concret et l'on connaît en outre les difficultés que la Lettonie rencontre pour ses exportations en Pologne, aussi bien que l'opposition qui, du fait de la Pologne, constitue apparemment l'obstacle capital à la conclusion des accords entre la Lettonie et l'Esthonie. Cette opposition, nous n'avons pas à en rechercher les causes plus profondes et nous nous contenterons de la constater. Ajoutons, pour parfaire le tableau que, de relations de politique commerciale entre la Pologne et la Lithuanie, il serait évidemment vain de parler.

Ainsi, à considérer les choses d'un œil clair et à les prendre telles qu'elles sont, la situation n'est pas extrêmement engageante. Le programme se proposant de faciliter largement les communications, la suppression des frontières douanières, les échanges en vue de se compléter, l'adoption d'un système monétaire un, tout cela demeure éminemment problématique. D'un autre côté,

l'expérience de ces premières années d'indépendance économique a grandement contribué à éclairer l'opinion dans les pays baltiques et à y montrer au monde du commerce et des affaires ce qui est souhaitable et ce qui devient possible moyennant des rapports suivis et une féconde collaboration. Une conception générale des problèmes intéressant la vie économique des Pays baltiques va donc se dessinant, semble-t-il, et tout progrès dans ce sens accélérera assurément le cours des événements.

Il y aurait lieu, sans entrer d'abord dans la discussion de questions plus précises, de déterminer quels sont des Etats baltiques ceux qui paraissent vraiment qualifiés pour présider à cette œuvre du rapprochement économique, d'examiner si déjà on s'y est employé dans une certaine mesure et au moins passagèrement et de rechercher jusqu'à quel point une politique économique commune s'avère, en l'espèce, opportune et réalisable.

La Pologne — qui, par le chiffre de sa population, sinon par l'étendue de son territoire (1), l'emporte de beaucoup sur tous les autres Pays baltiques — dispose, grâce aux richesses de son sol et à ses moyens tant dans les choses de l'agriculture que dans celles de l'industrie, de trop d'avenir économiquement parlant pour trouver un bien profond intérêt à se rapprocher de ses voisins (2).

Au surplus, ceux-ci n'ont aucun motif pour s'exposer au danger d'une hégémonie économique polonaise, les conditions dans les rapports commerciaux avec la Pologne (voir l'immense désordre, de toute récente date, en matière de douanes, de finances et de banque) commandant dès maintenant une extrême prudence. Enfin, toute base de droit international fait ici défaut pour des relations étroites, les Etats étrangers s'étant dans leurs traités de commerce avec les Etats baltiques strictement opposés à « la clause polonaise ». D'où il résulte que s'entendre de plus près avec la Pologne se réduit purement et simplement à obtenir la parité (pour le transport des voyageurs et des marchandises).

Le développement de la Finlande offre l'exemple le plus digne d'attention dans les Pays baltiques, comme en témoignent une balance commerciale s'améliorant sans cesse et une monnaie stable. En dépit d'une admirable énergie et de méthodes rigoureusement rationnelles, les conditions économiques ne sont cependant pas naturellement telles en Finlande qu'elles prêteraient à des relations étroites avec tous les voisins indifféremment. On se trouve de rechef en présence, dans ce cas, de difficultés économico-politiques et par surcroît on se heurte en l'occurrence à l'obstacle d'une politique extérieure qui, prise entre le mirage de la Scandinavie et la préoccupation de se réserver en face de la Russie soviétique, s'interdit toute activité, entravée qu'elle est par la crainte de se compromettre dans l'un quelconque des deux sens.

Il y a incontestablement, d'ailleurs, nombre de points sur lesquels la Finlande et les autres Etats baltiques se compléteraient parfaitement au profit de leurs intérêts communs. On y arriverait peut-être en passant par l'Esthonie, à laquelle la Finlande consent dans ses accords un traitement spécial et qui, de son côté, aurait la latitude de contracter avec la Lettonie et la Lithuanie des accords de même genre. Il est trop tôt pour envisager rien de concret dans cet ordre d'idées, quoique certaines questions pourraient être traitées dans un esprit pratique. Ainsi en va-t-il des mesures à adopter sur le marché des bois. Une autre étape vers l'alliance économique à couvrir dans un délai plus ou moins rapproché, c'est celle que représente l'organisation, sur le modèle de ce qu'ont réalisé la Lettonie et la Lithuanie, de déplacements plus faciles pour les voyageurs. Sur les deux questions, des pourparlers ont eu lieu, pendant les visites qu'ont échangées les chefs des deux Etats, entre leurs ministres des Affaires Etrangères, et l'on s'est attaché à hâter les solutions qu'on espère.

Que si maintenant on considère les trois Etats centraux, Esthonie, Lettonie et Lithuanie, une chose saute aux yeux qui est essentiellement pour favoriser les relations entre eux : je veux dire l'absence de tout « point de friction ». Davantage : les trois Etats ont en commun des intérêts primordiaux et qui requièrent impérieusement une collaboration assidue. Deux faits pour eux d'une extrême importance auront été d'abord l'arrêt de toute vie économique consécutif au bouleversement de la guerre mondiale et au manque de tout capital disponible et secondement la perte du marché russe, la crise en résultant et la nécessité nouvelle de s'insérer à titre d'intermédiaires entre l'Est et l'Ouest, entre l'économie capitaliste et l'économie communiste. Des deux côtés, on manifeste à l'endroit des Etats baltiques centraux des exigences dont on ne reconnaît pas mieux ici que là la nature contradictoire. En effet, tandis qu'à l'Est on est éminemment désireux de tirer du commerce russe tout le profit possible, l'économie communiste prétend concurrencer le capitalisme dans les conditions les plus avantageuses et il s'agit pour les Etats baltiques centraux de se prêter aux sollicitations des deux parties, ou l'on subira les mêmes reproches de droite et de gauche. Du reste, l'expérience des années écoulées a contribué, sous ce rapport aussi, à éclairer l'esprit public, en montrant l'insécurité des relations commerciales avec la Russie, l'impossibilité de transactions régulières avec elle et le caractère foncièrement douteux ici de toutes opérations de transit. On a cessé de prendre au tragique d'injustes récriminations. Mieux encore : on a renoncé à une néfaste concurrence en matière de tarifs de chemins de fer, de droits maritimes, etc... et on a compris la rigoureuse opportunité d'une attitude également ferme et devant les prétentions de la Russie soviétique et devant les appétits d'une spéculation capitaliste par trop avide.

Ainsi s'impose logiquement pour les Etats baltiques centraux l'idée d'une association de leurs intérêts économiques, où ils se compléteraient et s'entr'aideraient dans l'urgente question de leurs débouchés commerciaux et où le groupement de leurs moyens de production constituerait une force de pénétration autrement appréciable sur le marché mondial. La réalisation d'une union douanière entre l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie leur assurerait un champ économique de 170.000 km², avec une population de quelque cinq millions d'âmes et un commerce extérieur s'élevant en chiffre rond à un milliard de francs-or. Ajoutons que cet organisme se suffi-

(1) Territoire polonais, inclus le territoire de Wilna : 386.000 kil. 3. La Finlande, elle, s'étend sur 387.000 kil. carrés ; la Lettonie, sur 66.000 ; la Lithuanie, sur 5.000 ; l'Esthonie, sur 48.000. Population correspondante, en millions : 27.2 ; 3,1 ; 1.9 ; 2.0 ; 1.1.

(2) Il faut d'ailleurs remarquer que le marché des Pays baltiques et de la Lettonie surtout restera longtemps encore relativement intéressant pour la Pologne. Les statistiques établissent que la Lettonie aura été en 1925 et 1926 près d'atteindre le huitième rang parmi les clients de la Pologne.

rait et serait indépendant (par la participation de la Lithuanie), qu'il disposerait d'une industrie textile, d'une industrie du fer et d'une industrie du cuir pareillement développées, qu'enfin il pourrait pousser ses exportations d'une manière rationnelle et méthodique et tirer le meilleur parti des avantages inhérents à la situation géographique. Par ailleurs, c'est un fait sur lequel on ne saurait assez insister qu'entre les trois Etats la compétition (telle qu'elle s'affirme en ce moment dans le domaine surtout des exportations et dans certains chapitres réservés par la politique protectionniste non seulement entraîne pour eux d'incontestables dommages et la méfiance réciproque, mais nuit à leur bon renom et entretient l'antagonisme qui, même lorsqu'il agit isolément, prévaut constamment contre l'indépendance économique des Pays baltiques.

On est, en tout état de cause, loin encore de la fusion économique entre l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie : mais voyons où elles en sont des réalisations pratiques dans cette voie.

En raison de la situation qu'elle occupe entre l'Esthonie au nord et la Lithuanie au sud et des conditions particulièrement heureuses que cette situation comporte pour les relations commerciales dans l'une et l'autre direction, à la Lettonie incombe la tâche de servir de trait d'union entre ses voisins, dont les rapports n'ont pas été jusqu'ici très suivis. Conforme aux intérêts de la Lettonie elle-même, cette tâche grandira pour elle et lui sera facilitée en premier lieu par la conscience d'aider à la consolidation des trois Etats et ensuite par ceci qu'entre elle et ses voisins les relations commerciales sont anciennes et qu'elle connaît aussi bien le marché esthonien que le marché lithuanien. *A suivre.*

BULLETIN MARITIME

LES DEUX NOUVEAUX PAQUEBOTS DES MESSAGERIES MARITIMES.

Le « Théophile Gautier ».

L'entrée en ligne du *Théophile Gautier* dans la flotte des Messageries Maritimes constitue un fait d'une haute importance dans l'histoire de la marine marchande française.

Ce navire est, en effet, le premier paquebot français sur lequel des moteurs à combustion interne aient été adoptés.

Depuis la guerre le mazout a été employé comme combustible à bord des navires commerciaux en raison de la difficulté que l'on éprouvait à se procurer le charbon et aussi en raison de son prix élevé, mais on employait le mazout comme « combustible », c'est-à-dire pour transformer l'eau des chaudières en vapeur comme le faisait le charbon.

Cette fois, le pétrole devient carburant et, en brûlant directement, se transforme en énergie motrice. L'appareil se compose de deux moteurs Diesel-Sulzer à deux temps, de 6 cylindres, d'une puissance totale de 6 000 chevaux-vapeur. Ces deux moteurs ont été construits par la Compagnie de Constructions Mécaniques, procédé Sulzer, qui a également construit, pour ce paquebot, les 4 moteurs auxiliaires, Diesel-Sulzer de 250 chevaux chacun, qui actionnent chacun une génératrice de 165 kilowatts, destinée à fournir le courant électrique pour les services du bord.

Les essais de puissance qui viennent de s'effectuer dans la Manche ont été satisfaisants et le paquebot a quitté Dunkerque le 25 octobre pour se rendre à Marseille, d'où il partira prochainement pour son premier voyage sur la ligne de Méditerranée Nord à laquelle il est affecté.

Ce beau bateau, construit dans les Ateliers et Chantiers de France, à Dunkerque, peut recevoir 600 passagers, dont 105 passagers de 1re classe, 98 passagers de 2e classe, 82 passagers de 3e classe et 110 passagers de 4e classe.

Le *Théophile Gautier*, qui comporte deux cheminées et deux hélices, présente les caractéristiques suivantes :

Longueur : 135 m. 30.
Largeur : 17 m. 10.
Tirant d'eau maximum : 6 m. 70.
Jauge brute totale : 8,700 t. 17.
Déplacement maximum : 10,165 t.
Port en marchandises : 3,000 t.
Volume des cales : 4,012 m³.
Sa vitesse moyenne est de 14 nœuds 5.

Ce paquebot, qui est le plus luxueux des paquebots affectés par les Messageries Maritimes à la ligne circulaire de Méditerranée, a été décoré en style arabe par d'excellents artistes sous la direction habituelle de l'architecte chargé des installations pour passagers. Il est en tous points digne de la compagnie qui l'a mis en ligne et aussi du grand écrivain orientaliste français dont il porte le nom.

Le « Bernardin de Saint Pierre ».

Cet autre paquebot des Messageries Maritimes, qui va quitter Marseille le 11 novembre prochain pour son premier voyage sur Madagascar et les îles de l'Océan Indien, porte aussi le nom d'un écrivain français, dont le célèbre roman de « Paul et Virginie » n'est pas le seul qui ait été, sous sa plume, consacré à notre vieux domaine colonial. Ce sont ses œuvres qui ont servi de guide et d'inspiration aux décorateurs chargés de l'embellissement du navire.

Le *Bernardin de Saint Pierre*, construit en Allemagne, au titre des réparations, c'est-à-dire en remplacement de navire torpillé pendant la guerre, peut transporter 683 passagers, dont 145 passagers de 1re classe, 90 passagers de 2e classe, 68 passagers de 3e classe et 380 rationnaires.

Muni de deux cheminées et de deux hélices, il présente les caractéristiques suivantes :

Longueur : 141 m. 65.
Largeur : 18 m. 60.
Tirant d'eau : 8 m. 02.
Jauge brute totale : 11,400 t.
Déplacement maximum : 15,480 t.
Port en lourd en marchandises : 3,000 t.
Volume des cales et entrepont : 6,486 m³.
Sa vitesse moyenne est de 14 nœuds 5.

Nous avons parlé, ici même, de l'accueil qui a été réservé au cours de l'année 1926 au 14/16 au *Lecomte de Lisle* et à l'*Explorateur Grandidier* qui ont précédé le *Bernardin de Saint Pierre* sur la ligne de l'Océan Indien.

Il y a tout lieu de penser que ce beau paquebot, conçu spécialement en vue des besoins de nos colonies de l'Océan Indien, sera également apprécié.

LES CROISIÈRES DES MESSAGERIES MARITIMES.

Les Messageries Maritimes annoncent pour l'année 1926-1927 une série de croisières d'un haut intérêt touristique.

C'est d'abord, pour le 7 décembre prochain, le départ de Marseille du *Pierre Loti*, pour une croisière établie de telle sorte qu'après avoir visité l'Egypte et la Haute-Egypte (le Caire, le Nil, Louqsor, la Vallée des Rois, Assouan) et avant de visiter le Proche-Orient (Smyrne, Constantinople, le Pirée et Athènes, Naples et Pompéi) les touristes se trouveront à Bethléem pour la nuit de Noël.

Cette croisière, dont le retour est fixé au 13 janvier 1927, à Marseille, est appelée à recevoir le plus chaleureux accueil si nous en croyons, d'une part, les comptes-rendus qu'ont donnés l'an dernier les touristes d'une croisière analogue et, d'autre part, les commentaires favorables dont la presse catholique se fait actuellement l'écho en annonçant le programme des Messageries.

En second lieu, les Messageries Maritimes annoncent, de janvier à mai 1927, trois croisières accompagnées en Méditerranée.

La première aura lieu du 18 janvier au 24 février, la deuxième du 9 février au 17 mars, la troisième du 29 mars au 5 mai, l'itinéraire de ces croisières étant sensiblement le même que celui de la croisière de la « Nuit de Noël ».

Mais, détail important et qui ne saurait échapper aux amateurs de grand tourisme, la dernière de ces croisières de printemps comportera, pour la première fois, une extension sur la Mésopotamie et la Perse, Palmyre, Bagdad, Téhéran, Ispahan, la Mer Caspienne, magnifique pays trop peu exploré encore et sur lesquels l'attention est cependant attirée par les comptes-rendus des fouilles archéologiques chaque jour plus fructueuses qui sont actuellement accomplies, sans parler de tant d'ouvrages de littératures française et étrangère qui en ont célébré les beautés.

Enfin, pour une date qui n'est pas encore exactement déterminée, une croisière accompagnée autour du monde est organisée par les Mesageries Maritimes, d'accord avec la Compagnie Française du Tourisme. Ce voyage, dont la durée sera d'environ quatre mois, comportera l'Orient, l'Egypte, l'Inde, l'Indo-Chine, le Japon, le Canada et les Etats-Unis.

Pour plus de commodité, en raison de la fluctuation actuelle des changes, le prix envisagé pour ce voyage, y compris tous les frais à terre : hôtels, voyages en automobiles, etc., a été fixé à 600 livres sterling. On sait, d'autre part, que pour les voyages non accompagnés autour du monde, via Suez, Colombo, Australie, Tahiti, Panama, Antilles, le prix en première classe est de 28.000 francs seulement.

On ne peut reprocher aux compagnies de navigation françaises de ne pas faire un gros effort touristique. Souhaitons que l'effort des Messageries Maritimes en particulier soit connu non seulement en France, mais dans le monde entier et qu'il rencontre un succès aussi éclatant que ses précédentes tentatives.

LA T.S.F. ET LA MARINE MARCHANDE.

Trois nouvelles intéressantes nous sont parvenues récemment concernant la T.S.F. et la marine marchande. C'est d'abord grâce à une entente avec la direction des radio-concerts de la Tour Eiffel, la série de dix conférences données par la Ligue Maritime et Coloniale au cours de l'année 1926, conférences dont la série vient d'être publiée dans le numéro de *Mer et Colonies* d'octobre 1926.

Les sujets de ces conférences sont des plus intéressants et des plus instructifs, ainsi qu'on peut en juger d'après les titres seuls : « Quelques souvenirs de chasse en Indo-Chine », « Tout bon Français doit connaître l'Afrique du Nord », « Les peintres de marine », « La construction navale », « Les côtés imprévus de l'histoire de la marine », etc.

Quant aux conférenciers, citons quelques-uns de leurs noms : M. Dal Piaz, Président de la Compagnie Générale Transatlantique, M. Charcot, de l'Académie des Sciences, M. Charles de La Roncière, de l'Académie de Marine, etc., etc.

D'autre part, les journaux nous rapportent qu'au cours du voyage de retour du paquebot *Amazone*, des Messageries Maritimes, le médecin du bord a été appelé à donner une consultation par T.S.F. Le 21 septembre, en effet, alors que le navire se trouvait entre Saïgon et Singapour, le commandant reçu un sans-fil du paquebot *Capitaine Faure*, de la même compagnie, lui signalant que l'état d'un malade qu'il avait à son bord nécessitait l'intervention du docteur de l'*Amazone*. Ce dernier se mit aussitôt en rapport avec l'opérateur du *Capitaine Faure* et donna, à travers l'espace, la consultation demandée. On se rappelle qu'il y a quelques mois déjà une opération de l'appendicite avait été dirigée de loin par T.S.F.

Enfin, les journaux américains nous apprennent qu'un grand journal de Chicago s'est entendu avec la Radio Corporation of America pour publier chaque jour, par T.S.F., le texte d'un journal de 8 à 20 pages environ, comprenant un article de tête, des informations de toutes sortes et des annonces. Le texte de ce journal est transmis par sans-fil aux bateaux de dix-sept compagnies de navigation, sans parler des bateaux privés, et polycopié à bord pour être distribué aux passagers.

LE *METEORE* ACCOMPLIT SON PREMIER VOYAGE MARSEILLE-ALGER.

L'hydravion *Météore* a quitté ce matin à 10 h. 25 l'aéro-port de Marignane pour effectuer son premier voyage sur Alger.

On connaît les récents et brillants succès de l'appareil de la Société marseillaise de navigation aérienne, qui fut le vainqueur du grand concours d'hydravions de Saint-Raphaël. Le *Météore* est piloté par l'as Burri ; à bord se trouvent le radiotélégraphiste Corman et le mécanicien Mimolo.

A leur départ, pilote et passagers ont été salués par plusieurs personnalités, parmi lesquelles, le comte Otari, beau-frère de l'empereur du Japon.

On sait que la « Société Provençale de Constructions Aéronautiques », qui a construit le *Météore*, est une filiale de la « Société Provençale de Constructions Navales ». M. Georges Philippot, président des Messageries Maritimes, est également président des deux sociétés.

Le Gérant : M. HEDAN.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 21 64e ANNÉE 20 NOVEMBRE 1926

LE DIFFÉREND FRANCO-ALLEMAND

Une controverse des plus fâcheuses s'est élevée et menace constamment de s'aigrir entre les Etats-Unis et la France au sujet des dettes contractées, pendant et depuis la guerre, par la seconde envers les premiers. Il y a le plus grand intérêt à rétablir l'harmonie, à dissiper le malentendu entre des gouvernements et des nations qui ont tant de motifs d'entretenir une amitié plus que séculaire. Et il semble qu'il n'y a pas d'autre obstacle à s'entendre que la difficulté de se comprendre. Les Français connaissent fort mal les Américains et sont trop enclins à raisonner avec eux comme ils le feraient avec des Français. Les Américains ne connaissent pas très bien les Français et sont portés à les traiter comme s'ils étaient Américains. De là des méprises et des froissements qui pourraient être aisément écartés par un effort de compréhension réciproque. De peuple à peuple plus encore que de particulier à particulier, il est à la fois difficile et nécessaire que chacun ne mesure pas autrui à sa propre mesure, tienne compte des différences de traditions, d'habitudes, d'esprit et de caractère, ne se préoccupe pas seulement d'avoir raison à son point de vue, mais aussi et surtout de persuader son partenaire qu'il a raison, en se plaçant au point de vue de celui-ci.

***

Dans la question des dettes interalliées comme en beaucoup d'autres, nos gouvernements démocratiques ont fait preuve d'une ignorance ou d'un dédain des plus fâcheux de la psychologie des peuples étrangers.

Les Américains ont, pour la plupart, le tempérament, le caractère, la manière de juger des hommes d'affaires. Leurs gouvernants ont le tempérament, les habitudes, la manière de juger des politiciens.

Or, les hommes d'affaires anglo-saxons discutent avec vigueur et souvent avec âpreté leurs intérêts ; ils estiment tout-à-fait légitime de n'avoir égard qu'à leur propre intérêt, c'est à l'adversaire de défendre les siens, de chercher à faire pour lui le marché avantageux qu'ils cherchent à faire pour eux-mêmes, de profiter des circonstances qui lui sont favorables comme ils profitent de celles qui leur sont propices. Le contrat conclu doit être exécuté. S'il est trop avantageux pour l'un, trop avantageux pour l'autre, peu importe ; chacun devait veiller à ne s'engager qu'à bon escient ; tant pis pour les faibles, les aveugles, les maladroits, les imprudents qui se mêlent de faire des affaires lorsqu'ils en sont incapables. Il ne faut pas traiter ou, si l'on a traité, il faut tenir le marché fût-il mauvais. Celui qui a mal traité se disqualifie s'il refuse de s'exécuter en prétextant qu'il n'est pas lié parce qu'il n'a pas traité librement.

Les politiciens d'Amérique, comme ceux de tous les pays, sont les courtisans du peuple ; ils craignent de lui déplaire ; ils recherchent ses faveurs. Ils cèdent tout naturellement à la ten-

tation de rallier les suffrages en faisant miroiter l'espoir d'allégement des impôts si les pays de l'Europe, débiteurs des Etats-Unis, payent leurs dettes. L'argument est simple et la conclusion attrayante : que les Etats européens qui doivent s'acquittent de leurs obligations et le contribuable américain recueillera, par un surcroît de bien-être, le bénéfice de cet acte de haute moralité que constitue l'exact acquittement des obligations contractées.

L'élite de la nation américaine ne juge pas le problème aussi simple. Elle admet très volontiers qu'il y a d'autres éléments à prendre en considération que ceux qui paraissent décisifs aux hommes d'affaires, aux politiciens et à la foule. Elle estime que des raisons d'ordre moral très puissantes doivent l'emporter sur les raisons de droit strict et qu'à tout prendre l'intérêt même des Etats-Unis leur commande de préférer le sacrifice matériel de l'annulation des dettes au risque de compromettre le prestige, l'influence, la considération et les amitiés que sauvegarderait certainement un geste de générosité de leur part. Mais l'élite américaine avoue que le point de vue électoral semble tout dominer actuellement. S'il n'y avait point de raisons électorales, me disait récemment un Américain éminent, la question des dettes serait vite et bien réglée.

Les raisons d'affaires et les raisons politiques se combinent d'ailleurs, à notre détriment, avec des préjugés et des arrière-pensées — souvent inconscientes, sans doute — de méfiance et de contrôle. La légende de l'impérialisme français, si invraisemblable qu'elle nous paraisse, si peu fondée qu'elle soit, exerce une action déplorable à notre encontre. Elle pousse à l'intransigeance nos créanciers américains qui s'imaginent mieux assurer la paix en maintenant leurs exigences parce que nos dettes leur paraissent un obstacle aux tentations belliqueuses qu'ils nous supposent avec une méconnaissance totale du sentiment unanime de la nation française.

Le préjugé a été malheureusement accru par les fâcheux événements de Syrie et du Maroc. Les Américains y ont vu volontiers des manifestations de l'esprit belliqueux qu'ils redoutent, alors que les événements ont été l'effet des maladresses et de la coupable imprévoyance de gouvernements dominés par les illusions pacifistes, déchaînant les hostilités parce que, ne croyant pas à la guerre, ils n'ont pas fait ce qu'il eût fallu faire pour la prévenir.

D'une manière plus générale, les créances apparaissent aux dirigeants de la politique américaine comme un moyen de pression qui leur donne barre sur les Etats débiteurs non seulement pour maintenir la paix, mais pour exercer une action et un contrôle favorables à leurs intérêts, volontiers confondus avec l'intérêt général.

*
* *

Il n'est que juste de reconnaître que, dans la question des dettes comme en quelques autres d'ailleurs, les Français ont pris trop souvent l'attitude la plus propre à froisser et à aliéner les sympathies américaines. Un député qui fut ministre, mais qui n'avait appris, dans sa carrière ministérielle, ni la psychologie des peuples ni l'art de mesurer son langage, a jugé bon de proclamer, à grand fracas, que la France ne payerait jamais l'Amérique. Il est facile d'imaginer l'effet produit par une telle déclaration sur des créanciers aussi stricts en affaires. Pour eux, le débiteur qui nie sa dette et celui qui, la reconnaissant, refuse de l'acquitter sont également disqualifiés.

L'erreur a été renouvelée, sous une forme moins brutale, dans les écrits où la validité de certaines dettes est contestée par l'argument tiré de l'exception de contrainte. Le gouvernement français, dit-on, lorsqu'il a dû accepter, pendant la guerre, de dures conditions, ne l'a fait que sous l'empire de la contrainte ; il n'a pas traité librement ; ses engagements sont donc sans valeur. Il est doublement fâcheux qu'un pareil argument ait été employé : d'abord parce qu'il ne peut qu'irriter ceux qu'il vise à persuader, ensuite parce qu'il est, à mon sens, sans valeur en soi-même.

Si les contrats privés peuvent être annulés par les tribunaux, quand ils ont été imposés par la contrainte ; si la même solution a été admise en certains cas où abus a été fait du pressant besoin d'aide qu'imposait un péril grave à celui qui demandait secours et consentait, malgré lui, à en payer un prix exorbitant, les coutumes établies ne permettent point d'invoquer, au profit d'un Etat, la nullité d'engagements pris en vue de continuer une guerre même simplement pour la défense de cet Etat. Les Etats-Unis n'ont usé d'aucune contrainte pour nous imposer leurs conditions. Ils n'étaient tenus ni de nous donner, ni de nous prêter. Ils ont été sollicités de prêter. Ils y ont consenti. Ils ont fait des avances. Le remboursement des avances est dû. L'Etat français a

agi en connaissance de cause. Il a même pu d'autant mieux discuter les conditions des contrats qu'il n'a traité avec le gouvernement américain que lorsque les Etats-Unis, ayant abandonné la neutralité, sont entrés dans la lutte. Si l'Etat français a mal défendu ses intérêts, il a eu tort ; mais il a consenti ; il a reçu ; il est lié en droit.

***

En dehors du terrain juridique qui se dérobe, l'Etat français est fondé à faire valoir de puissantes considérations d'ordre moral pour demander réductions ou atténuations d'engagements imprudents ; mais il importe de ne pas confondre les ordres d'idées, de ne pas mêler le droit strict et les raisons de sentiment. Les Américains ne sont pas insensibles aux raisons de sentiment et aux considérations d'équité, mais ils les excluent volontiers du compartiment des affaires ; ils entendent ne leur donner audience qu'après règlement de comptes, reconnaissant leurs droits. Puis, la démocratie américaine — comme toutes les démocraties semble-t-il, — a la mémoire courte et l'oubli facile. Et tels arguments qui nous paraissent excellents — et qui le sont, en effet, et qui leur eussent paru tels au moment opportun — leur semblent aujourd'hui vides de sens.

Il nous paraît étrange et scandaleux que les Etats-Unis nous réclament des sommes qui ont été dépensées dans l'intérêt commun d'une lutte commune. Nous ne pouvons imaginer — ce qui pourtant est réel — que l'opinion américaine, dans une très large, dans une trop large mesure, n'admet plus que les Etats-Unis aient fait la guerre pour la sauvegarde de leurs propres intérêts en même temps que de ceux de leurs associés ; elle a oublié les discours — que rappelle M. Octave Homberg (1) — proclamant que les Etats-Unis, entrés dans la lutte sans pouvoir, faute d'armée prête, prendre une part immédiate aux hostilités, devaient aux belligérants qui portaient seuls le poids de la lutte commune de ne point exiger l'acquittement des dettes contractées dans l'intérêt commun. Elle se flatte d'avoir prêté aide et assistance décisives aux puissances accablées par l'agression allemande, ce qui est vrai ; elle a oublié qu'il eût été juste que les Etats-Unis contribuassent de leurs subsides à l'entretien de ces armées qui contribuaient de leurs souffrances et de leur sang à épargner le sang américain.

(1) La grande injustice.

Ce fut évidemment une faute de la part des Puissances alliées et associées de ne pas mettre en commun leurs ressources financières aussi bien que leurs ressources militaires. Ce fut une autre faute, de la part des Français, de se faire l'illusion qu'elles l'avaient fait et de croire que, parce qu'ils ne comptaient pas les services d'ordre militaire qu'ils rendaient, on ne compterait point les services d'ordre financier qu'ils recevaient. Ils ont cru que le sentiment qui les animait et qui les détournait de compter serait partagé, emporterait tout et balaierait les rigueurs du droit strict sous le souffle d'un grand vent d'équité et de générosité. Ils l'ont cru d'autant plus que la générosité américaine s'est exercée envers les vaincus, qu'elle a blâmé notre prétention d'exiger de l'Allemagne le payement des dettes — déjà réduites — qui avait été promis dans le traité de Versailles, qu'ils n'imaginaient point que les Etats-Unis pussent avoir plus d'indulgence pour ceux qu'ils avaient combattus que pour ceux avec qui ils avaient combattu, ni même qu'ils pussent avoir les mêmes indulgences.

Et voici que l'accord Mellon-Bérenger apparaît, en certains points, plus dur que le plan Dawes, qu'il refuse de lier les payements de la France aux Etats-Unis à l'exactitude des payements de l'Allemagne à la France, qu'il refuse la clause de transfert accordée à l'Allemagne, c'est-à-dire la promesse que les payements pourraient être suspendus s'ils devaient mettre les changes en désarroi et la monnaie française en péril.

Les Français ne comprennent plus et leur étonnement tourne en indignation. Et le froissement profond de leurs susceptibilités légitimes les induit à contester même ce qui n'est pas contestable : l'existence des dettes réelles et valables, la convenance de reconnaître ces dettes et d'en accepter une réduction qui leur semble imposée plutôt que proposée, à soupçonner les Etats-Unis — si hostiles à l'impérialisme dont ils accusent à tort la France — de vouloir pratiquer, à l'encontre de la France, un impérialisme économique et financier qui nous imposerait toutes les charges d'une vassalité sans même nous donner, en retour, la promesse d'une protection contre un agresseur éventuel. Le danger d'un tel état d'esprit n'échappe pas aux mieux avertis des Américains qui osent dire à leurs compatriotes que les avantages matériels du payement des dettes ne sauraient compenser les inconvénients des déceptions, des froissements, de l'irritation résultant

d'exigences humiliantes, quand on les compare à certains ménagements dont ont bénéficié les Allemands.

*
* *

Les fautes commises des deux parts peuvent, semble-t-il, si on les ramène à leurs traits essentiels, se résumer ainsi : froissement de l'opinion américaine par négation des dettes ou par refus ou négligence dans l'acquittement des dettes non contestées ; froissement de l'opinion française par refus de surbordonner les paiements français à l'exactitude des paiements allemands et refus de suspendre les transferts qui mettraient en péril notre monnaie.

Le double froissement devrait être effacé par une reconnaissance nette des dettes de la part de la France, par l'octroi de la clause de sauvegarde et de la clause de transfert de la part des Etats-Unis.

Sans doute, l'opinion française trouverait-elle encore dur d'avoir à supporter, seule, tout le poids des réparations des régions dévastées, d'avoir à remettre à ses anciens alliés et associés toutes les indemnités payées par l'Allemagne, de voir les souscripteurs aux emprunts français plus mal traités que les gouvernements créanciers ; du moins pourrait-elle se résigner, en considérant la lourde charge des dettes interalliées comme la rançon des fautes, de l'imprévoyance et de la maladresse de ses gouvernements dans la discussion des contrats, des traités et des projets de règlement. Elle accepterait sans difficulté, semble-t-il, sinon sans regrets, la ratification de l'accord Mellon-Bérenger, si elle obtenait la double satisfaction qui a été jusqu'ici refusée à ses négociateurs. Elle verrait, dans la ratification, le double avantage de mettre fin à une incertitude irritante et d'assurer une réduction très appréciable des sommes réclamées. Elle cesserait de méconnaître ce double avantage qui lui échappe actuellement, sous l'empire du sentiment d'humiliation et des appréhensions résultant de l'obligation de payer, même si l'Allemagne ne paye pas, même si les transferts doivent briser sa monnaie.

Les partisans de la conciliation s'ingénient à trouver de formules susceptibles d'accorder les réserves françaises avec l'intransigeance américaine. Leurs efforts jusqu'ici semblent fort éloignés du succès. Le Parlement français est libre assurément de n'autoriser la ratification qu'avec des réserves. Le gouvernement des Etats-Unis pourrait d'autant moins lui en contester le droit, que le Sénat américain a usé de ce droit en subordonnant la ratification du traité de Versailles à l'acceptation par les autres Puissances contractantes de quatorze réserves. Mais la ratification sous réserves ne conclut pas le débat ; elle le rouvre puisqu'elle ne peut avoir d'effets que si les réserves sont acceptées.

On a proposé d'atténuer les réserves, pour les faire plus aisément accepter, en leur donnant la forme de simples « considérants ». Mais ce détour de forme est quelque peu équivoque. S'il exprime l'interprétation française, il n'est pas certain que cette interprétation soit acceptée par le gouvernement américain et, si elle ne l'est pas, le malentendu persiste et peut en provoquer d'autres.

Les partisans des « considérants » semblent éprouver quelques scrupules d'ordre constitutionnel au sujet d'une autorisation de ratifier donnée par le Parlement avec des réserves. Ces scrupules ne sont pas fondés. Aux termes de l'article 8 de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 « les traités qui engagent les finances de l'Etat... ne sont définitifs qu'après avoir été votés par les deux Chambres ». Rien dans ce texte ne s'oppose à ce que le Parlement subordonne l'autorisation de ratifier à certaines conditions ou réserves, lesquelles seront ou ne seront pas acceptées, ce qui amènera, en tout cas, une situation nette. Les « considérants » devraient soulever les mêmes scrupules — si les scrupules étaient fondés — puisqu'ils tendent au même but et ont, en outre, l'inconvénient de laisser subsister un doute là où il y a tout avantage à n'en laisser aucun.

L'autorisation de ratifier sous réserves signifie ceci : Nous entendons dissiper tous malentendus et froissements en reconnaissant nos dettes et en acceptant les réductions proposées sur les réclamations formulées. Mais loyalement nous déclarons que les obligations très lourdes qui résultent de l'accord Mellon-Bérenger ne nous paraissent pouvoir être exécutés que si les payements promis par l'Allemagne sont effectués et si les tranferts des sommes dûes aux Etats-Unis peuvent être opérés sans provoquer des crises de change ruineuses pour notre monnaie. Nous ne pouvons croire que vous prétendiez nous infliger, à nous avec qui vous avez combattu l'humiliation d'un traitement plus dur que celui que vous avez accordé aux Allemands que vous avez combattus. Et si cela va sans dire, cela, selon le mot de Talleyrand, ira encore mieux en le disant.

Mais, objectent les partisans de la ratification sans réserves, avec ou sans « considérants », les réserves risquent de nous priver des crédits américains sans lesquels il n'y aura point de stabilisation du franc. Il ne faut pas lier la ratification aux crédits dont l'ouverture, le montant et les conditions sont également inconnus.

La dette doit être reconnue, payée dans toute la mesure du possible. C'est une question d'honneur et non de marché pour obtenir la faveur d'emprunts ou de crédits douteux, indéterminés et peut-être dangereux. Et ce n'est peut-être pas un moyen très sûr d'améliorer notre situation monétaire que de nous abandonner à l'illusion que des crédits extérieurs, entraînant de nouvelles charges, accroîtraient notre solvabilité. Le redressement financier et monétaire est, avant tout, question d'effort intérieur et il importe surtout que l'effort intérieur ne risque pas d'être annulé ou brisé, à chaque échéance, par une crise de change imprévue. Stabilisation n'est pas stabilité, et ce n'est pas le moindre défaut de la stabilisation de ne donner aucune garantie contre les accidents de baisse de la monnaie, résultant de charges trop lourdes. Ce sont ces accidents que les réserves ont pour objet d'écarter. Les crédits extérieurs risqueraient de les aggraver si les réserves n'étaient pas admises. Et, vraisemblablement ne seraient-ils accordés, en ce cas, qu'à des conditions ayant toutes chances d'être jugées inacceptables.

CHARLES DUPUIS.

IMPRESSIONS MARTINIQUAISES D'AUTREFOIS [1]

(Suite et fin.)

VI

Ou c'est bonhomme cârton ? ou c'est zimage, non ?

Cyrilla veut savoir si je suis un bonhomme en carton ou une image, que je ne mange pas. La vérité est que je suis un peu suralimenté ; mais sous les tropiques, l'étranger ne peut manger comme les indigènes, et mon abstinence la surprend. Dans le Nord, nous mangeons surtout pour produire des calories. Sous les tropiques, excepté si l'on a l'habitude de prendre beaucoup d'exercice physique, — ce qui est difficile, — il est impossible d'avoir un appétit généreux. Cyrilla ne consent pas que je me nourrisse entièrement de *mangé-Créole*. Elle insiste pour que j'absorbe de temps en temps les bifteks et les rôtis, et elle essaie de me tenter aussi avec toutes sortes de desserts bizarres et délicieux, — en particulier avec des gâteaux faits de noix de coco rapé et de sirop de sucre, *tablett-coco-rapé*, que l'on apprend vite à aimer. Pourtant je n'arrive pas à manger suffisamment pour calmer les inquiétudes de Cyrilla.

Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'elle ait à me faire. Je fais ou je dis constamment des choses qui la choquent. Les Créoles sont sans doute les êtres les plus prudents qui soient. L'étranger qui marche au soleil sans parasol, ou qui se tient en plein courant d'air, provoque chez le Créole de l'étonnement et de la compassion. Les plaintes de Cyrilla au sujet de mon insouciance en matière d'hygiène, se terminent toujours par ces mots : « *Yo pa fai ça ici* ». (On ne fait pas ça à la Martinique). Parmi les actes dangereux que je commets, je note ceux de me laver les mains ou le visage pendant que je suis encore en transpiration ; d'enlever mon chapeau immédiatement en rentrant d'une promenade ; de sortir tout de suite après un bain et de me laver le visage au savon.

— Oh, Cyrilla ! Quelle sottise ! Pourquoi ne me laverais-je pas le visage au savon ?

— Parce que cela vous aveuglera, dit Cyrilla, *çà ké tchomé limiè zié ou*. (Cela tuera la lumière de vos yeux.)

Il n'y a personne de plus propre que Cyrilla ; du reste, le bain quotidien est de rigueur par tous les temps parmi le peuple de la ville. Mais des milliers de gens ne se servent jamais de savon pour le visage, croyant comme Cyrilla, que « cela tue la lumière des yeux. »

Un jour je venais de faire une grande promenade au soleil, et je revins avec une soif telle que toutes les vieilles histoires de voyageurs souffrant du manque d'eau dans les déserts me revinrent à la mémoire avec une signification nouvelle. Et des visions de simoums s'élevèrent devant moi. Quelle joie d'apercevoir et de saisir la lourde *doiouse* rouge aux lèvres épaisses, fraîche et couverte de rosée de l'*Eau-de-Goyave* qui la remplissait jusqu'au bord, — *tout-vivant*, comme disait Cyrilla. Mais tout-à-coup j'entendis un cri percant, et Cyrilla arracha la jarre de mes mains en me demandant : « *Ess ou lètchomé cò-ou ? Saint-Joseph !* » (Est-ce que vous voulez tuer votre corps ? ... Les Créoles emploient le mot corps en parlant de

(1) V. la *Revue Bleue*, du 6 novembre 1926.

tout ce qui peut arriver à soi : — « faire du mal à son corps », « marier son corps », « enterrer son corps », etc. Peut-être cette expression est-elle née du désir zélé de prouver la foi profonde qu'on a dans l'existence de l'âme ?... Cyrilla me fit un petit punch au rhum et au sucre, et me dit de ne jamais boire de l'eau fraîche en rentrant d'une promenade, à moins que je ne veuille « tuer mon corps ». Cette fois elle parlait sagement. Une boisson froide absorbée immédiatement après avoir marché, détermine une transpiration abondante et glacée pendant laquelle les courants d'air sont vraiment dangereux. On ne redoute pas les rhumes ici ; mais les pleurésies sont fréquentes et sont parfois dues à des imprudences de ce genre.

Chez moi j'ai rarement l'occasion de commettre même une imprudence involontaire : car Cyrilla possède le don d'ubiquité, et elle est toujours sur le qui-vive, de crainte que quelque chose de terrible ne m'arrive. Elle est une gouvernante aussi zélée que cuisinière remarquable. Il y a certainement beaucoup à faire et elle n'a qu'une enfant pour l'aider ; mais elle semble toujours avoir du temps. Sa batterie de cuisine est tout ce qu'il y a de plus simple : un fourneau à charbon de bois en briques, quelques pots de terre, *canari*, et quelques grils. Et cependant avec ces ustensiles sommaires elle arrive à préparer autant de plats qu'il y a de jours dans l'année. Je ne l'ai jamais vu s'occuper autour de son *canari* plus d'une heure de suite : pourtant tout est dans un ordre parfait. Quand elle ne travaille pas, elle est tout à fait heureuse d'être assise à la fenêtre et elle s'amuse à regarder la vie de la rue, où elle joue avec un petit chat qu'elle a si bien dressé qu'il comprend tout ce qu'elle lui dit.

VII

Avec l'obscurité, tous les habitants de l'île se retirent chez eux. Les rues deviennent silencieuses et la vie de la journée disparaît. A huit heures presque toutes les fenêtres sont fermées et les lumières éteintes ; à neuf heures tout le monde dort. Il n'y a pas de soirées, pas de réunions nocturnes, sauf pendant les rares saisons théâtrales et à l'époque du carnaval. L'existence active de la ville se règle pour ainsi dire sur le lever et le coucher du soleil... Le soir, le seul plaisir qui soit permis à l'étranger, c'est de fumer tranquillement sur son balcon ou devant sa porte. Il ne faut pas songer à lire, d'abord parce que les livres sont rares, ensuite parce que des lampes sont défectueuses, et enfin parce que les insectes se pressent immédiatement autour des bougies ou des lumières. J'ai la chance d'avoir un balcon assez large pour une chaise à bascule. Et parfois Cyrilla et le petit chat viennent me tenir compagnie avant l'heure du coucher. Le chat grimpe sur mes genoux et Cyrilla s'assied à même le balcon.

Un soir clair, Cyrilla s'amusait beaucoup à regarder les nuages, ils flottaient très haut et le clair de lune les rendait brillants comme du givre. Comme ils changeaient de forme sous la pression du vent, Cyrilla semblait découvrir en eux des choses merveilleuses ; des moutons, des navires avec leurs voiles, des vaches, des visages et peut-être même des *zombis*.

Travaill Bon-Dié joli, anh ? (N'est-ce pas que le travail du Bon Dieu est joli ?) me dit-elle enfin... Il y avait Madame Rémy qui vendait les *foulards* et les *madras* les plus fins de Saint-Pierre ; eh bien, elle étudiait les nuages. Elle dessinait les dessins des nuages sur ses *foulards* ; chaque fois qu'elle voyait un très beau nuage ou un bel arc-en-ciel, elle en faisait tout de suite un dessin en couleur, et elle l'envoyait en France pour qu'on fasse des foulards exactement pareils... Mais depuis qu'elle est morte, vous ne voyez pas d'aussi jolis foulards...

— Cyrilla, aimeriez-vous regarder la lune avec mon télescope ? lui demandai-je. Laissez-moi vous le chercher.

— Oh non ! non ! s'écria-t-elle comme si elle était choquée.

— Mais pourquoi non ?

— Ah ! *faut pas gadé baggaïe Bon-Dié comm ça !* (Il ne faut pas regarder les « bagages » du Bon Dieu comme cela.)

Je n'insistai pas. Après un petit silence, Cyrilla reprit :

— Mais une fois j'ai vu le soleil et la lune qui luttaient ensemble. C'était ce qu'on appelle une éclipse, n'est-ce pas ?... Ils luttèrent longtemps. Je les regardai. Nous avons mis une terrine pleine d'eau par terre, et nous avons regardé dans l'eau pour les voir. Et la lune a été plus forte que le soleil. Oui, le soleil a dû céder à la lune... Pourquoi se battaient-ils ainsi ?

— Mais ils ne se battent pas, Cyrilla.

— Mais si, puisque je les ai vus ! Et la lune est beaucoup plus forte que le soleil.

Je n'essayai pas de contredire ce témoignage oculaire. Cyrilla continuait à regarder les jolis nuages. Puis elle dit :

— N'aimeriez-vous pas avoir une échelle assez

longue pour grimper jusqu'à ces nuages et voir de quoi ils sont faits ?

— Mais, Cyrilla, ce sont simplement de la vapeur, de la brume. J'ai souvent été au milieu des nuages.

Elle me regarda, surprise. Puis après un moment de silence elle me dit avec une ironie dont je ne l'aurais pas crue capable :

— Alors vous êtes le Bon Dieu ?

— Voyons, Cyrilla, c'est très facile d'atteindre les nuages. On voit des nuages en haut de la montagne Pelée, les gens y vont bien. Moi-même j'y ai été, au milieu des nuages.

— Ah, mais ce ne sont pas les mêmes nuages. Ce ne sont pas les nuages du Bon Dieu. Quand vous êtes sur le Morne de la Croix, vous ne pouvez pas toucher le ciel.

— Ma chère Cyrilla, il n'y a pas de ciel à toucher. Le ciel n'est qu'une apparence.

— Anh ! anh ! anh ! Pas de ciel ! Vous dites qu'il n'y a pas de ciel ? Alors qu'est-ce qu'il y a là-haut ?

— De l'air, le bel air bleu, Cyrilla.

— Et à quoi sont attachées ces étoiles ?

— A rien. Ce sont des soleils, mais tellement plus éloignés que notre soleil, qu'ils paraissent petits.

— Non, ce ne sont pas des soleils. Ils n'ont pas la même forme que le soleil... Il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de ciel : c'est vilain. Mais d'ailleurs vous n'êtes pas catholique.

— Ma chère Cyrilla, je ne vois pas quel rapport cela a avec le ciel.

— Alors où le Bon Dieu demeure-t-il s'il n'y a pas de ciel ? Et où est le Paradis ? Où est l'Enfer ?

— Un enfer dans le ciel, Cyrilla ?

— Le Bon Dieu a fait le paradis dans une partie du ciel, et l'enfer dans une autre partie pour les vilaines gens... Ah, vous êtes un protestant ! Vous ne savez pas les choses du Bon Dieu ! Voilà pourquoi vous parlez ainsi.

— Qu'est-ce que c'est qu'un protestant, Cyrilla ?

— Vous en êtes un. Les protestants ne croient pas à la religion, — ils n'aiment pas le Bon Dieu.

— Eh bien, je ne suis ni catholique, ni protestant.

— Oh, vous ne voulez pas dire cela ! Vous n'êtes sûrement pas un « maudit ». Il n'y a que les protestants, les catholiques et les maudits. Je suis sûre que vous n'êtes pas un *maudit*... Mais il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de ciel...

— Pourtant, Cyrilla.

— Non, je ne vous écouterai pas. Vous êtes un protestant. D'où vient la pluie s'il n'y a pas de ciel ?

— Mais Cyrilla..., les nuages...

— Non. Vous êtes un protestant. Comment pouvez-vous dire de pareilles choses ? Il y a les Trois Rois et les Trois Valets, — les belles étoiles qui viennent à l'époque de Noël, — tout là-bas, — si belles et grandes, grandes, grandes ! Et vous dites qu'il n'y a pas de ciel....

— Peut-être suis-je un *maudit*, Cyrilla.

— Non ! Non ! Vous n'êtes qu'un protestant. Mais ne me dites plus qu'il n'y a pas de ciel. C'est mal !

— Bien Cyrilla, je ne le dirai plus. Mais je dirai qu'il n'y a pas de *zombis*.

— Je sais que vous n'êtes pas un *maudit* : — vous avez été baptisé.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que si vous n'aviez pas été baptisé vous verriez des *zombis* partout, même en plein jour. Tous les enfants qui n'ont pas été baptisés voient des *zombis*...

VIII

La sollicitude que Cyrilla professe pour moi s'étend au-delà des lieux communs de l'hygiène et du régime, jusque dans le domaine des choses spirituelles. Elle craint beaucoup que quelque chose ne m'advienne par l'intermédiaire des sorciers, — *saciés* —, ou des *zombis*. Surtout par les *zombis*. La croyance que Cyrilla a dans les *zombis* est telle que toute discussion est inutile. Cette croyance fait partie de sa nature intérieure, — c'est quelque chose d'héréditaire et d'ancien comme l'Afrique, aussi caractéristique de sa race que l'amour de rythmes et de mélodies tout à fait différents de nos conceptions musicales, mais qui possèdent pourtant — même pour des gens civilisés — un charme inexplicable et émouvant.

Zombi ! Le mot est peut-être plein de mystère même pour ceux qui le créèrent. Les explications de ceux qui le prononcent ne sont jamais bien lucides ; ce mot semble éveiller des idées sombrement impossibles à définir, — des imaginations appartenant à une autre race et à une autre ère, inconcevablement anciennes. Le mot de notre langue qui offre la meilleure analogie est peut-être « *lutin* » : pourtant l'un n'est pas entièrement traduit par l'autre. Tous deux ont cependant un point en commun sur lequel ils se confondent, — cette région du surnaturel qui est le plus primitif et le plus vague : et les rapports les plus étroits qui existent entre l'ima-

gination sauvage et civilisée se trouve dans les craintes, que nous disons puériles, de l'obscurité, des ombres et des choses rêvées. Une forme de la croyance dans les *zombis*, se rapprochant de certaines superstitions spirituelles propres à différentes races primitives, semble avoir été suscitée par le cauchemar, — par cette forme de cauchemar dans laquelle les personnes qui vous sont les plus familières se transforment lentement, hideusement en êtres malveillants. Le *zombi* vous trompe sous l'apparence d'un compagnon de voyage, d'un vieux camarade, — comme les esprits du désert des Arabes ; ou même sous la forme d'un animal. En conséquence, le nègre créole redoute tout ce qu'il rencontre de vivant sur une route déserte après la tombée de la nuit, — un cheval errant, une vache, un chien même ; et les mères grondent leurs petits enfants en les menaçant de faire chercher un *chat-zombi ! Zombi ké nana ou*, — le zombi te mangera, — est en général une menace très efficace à la campagne, où l'on croit qu'après le coucher du soleil, on peut rencontrer des zombis partout. En ville, on estime que les heures régulières de leur apparition sont entre deux et quatre heures du matin. Du moins, c'est ce que dit Cyrilla.

— *Dèshè, toua —zhè— matin : c'est lhé zombi. Yo ka soti dèzhè, toua zhè : c'est lhè yo. A qualtrhe yo ka rentré ; — angélus ka sonné.* (Deux heures, trois heures du matin, c'est l'heure du zombi. A quatre heures ils retournent d'où ils sont venus ; l'angélus a sonné.)

— Pourquoi ?

— *C'est pon moune pas joinune yo dans la rue.* (C'est pour que les gens ne les rejoignent pas dans la rue), répond Cyrilla.

— Est-ce qu'ils ont peur du monde, Cyrilla ?

— Non, ils n'ont pas peur, mais ils ne veulent pas que le monde sache leurs affaires.

Cyrilla me dit aussi qu'il ne faut pas regarder par la fenêtre quand un chien hurle la nuit. Ce chien est peut-être un « *mauvais-vivant* ». S'il voit que je le regarde, il dira : *Ou tropp quirise, quitté cabane ou pou gàdé zaffaivlezaulL* (Vous êtes trop curieux de quitter votre lit comme cela pour vous mêler des affaires des autres.)

— Et alors, Cyrilla ?

— Alors il vous crèvera les yeux, — *y ké coqui zié ou*, — il vous rendra aveugle.

Un jour je dis :

— Mais Cyrilla, avez-vous jamais vu des *zombis* ?

— Comment ! j'en vois souvent. Ils se promènent dans ma chambre la nuit, ils marchent comme vous et moi. Ils s'asseyent dans les fauteuils à bascule et se balancent très doucement en me regardant. Alors je leur dis : « Que faites-vous ici ? Je n'ai jamais fait de mal à personne. Allez-vous-en ! » Et ils s'en vont.

— A quoi ressemblent-ils ?

— A des gens, parfois à des gens très beaux. — *bel-moune* —. J'en ai peur. Je ne les vois que lorsqu'il n'y a pas de lumière. Tant que la lampe brûle devant la Vierge, ils ne viennent pas. Mais parfois l'huile manque et la lumière meurt...

Dans ma chambre il y a des feuilles de palmiers séchées et quelques fleurs flétries sont clouées au mur. C'est Cyrilla qui les a mises là. Elles viennent des reposoirs érigés pour la dernière procession du Corpus Christi ; elles sont donc bénies, et ont, paraît-il, le don d'éloigner les *zombis*. C'est pourquoi elles sont clouées au mur, au-dessus de mon lit.

On ne saurait être meilleure pour les animaux que Cyrilla ne se montre en général. Tous les animaux du voisinage la martyrisent ; chiens et chats la volent avec la plus grande impudence sans la crainte d'être battus. Je fus donc très surpris en la voyant s'évertuer à attraper un scarabée qui s'approchait de la lumière, et à lui plonger délibérément la tête dans la flamme de la bougie. Lorsque je lui demandai comment elle pouvait être aussi cruelle, elle me dit :

— *Ih ou pa connaît choie pays-ci.* (Ah, vous ne connaissez pas les choses de ce pays.)

Les *choses* auxquelles elle faisait allusion étaient des *choses* surnaturelles.

La croyance populaire veut que certaines créatures ailées qui volent autour des bougies la nuit, sont peut-être des *engagés* ou des *envoyés*, — mauvaises gens qui ont le pouvoir de se transformer, ou même des *zombis* « *envoyés* » par les sorciers pour faire du mal.

— Il y avait une femme à Tricolore, me dit Cyrilla, qui connaît beaucoup la nuit. Et un grand scarabée entra dans sa chambre et se mit à voler autour de la bougie et l'ennuya beaucoup. Un soir, elle réussit à l'attraper, et elle lui brûla la tête dans la flamme. Le lendemain, une femme qui était sa voisine, vient la voir, la tête toute bandée.

Ah ! macoumé, dit l'ouvrière, *ça ou ni dans guiôle moin ?* et l'autre lui répondit très fâchée : *Ou ni toupet mandé moin ça moin ni dans guiôle moin ! — et cété ou qui té brilé guiôle nans chandelle-ou hié-souè.* (Ah ! ma

commère, qu'avez-vous à la tête ? Vous avez le toupet de me demander ce que j'ai à la tête, quand c'est vous-même qui m'avez brûlé la figure hier soir avec votre chandelle !)

Un matin, très tôt, vers cinq heures, Cyrilla, en ouvrant la porte d'entrée, aperçut un crabe immense qui descendait la rue. Il s'était sans doute échappé de quelque tonneau, car c'est l'habitude ici de garder des crabes vivants dans des barils pour les engraisser, en les nourrissant de maïs, de mangues et surtout de cayenne verte ; on n'aime pas faire cuire les crabes aussitôt après les avoir attrapés, car ils ont peut-être mangé des pommes de mancenilliers à l'embouchure des rivières.

Cyrilla poussa un cri de détresse en apercevant ce crabe, et je l'entendis qui se parlait à elle-même : — « *Moi* le toucher ? Jamais ! Qu'il aille se promener ! Comment est-ce que je sais si ce n'est pas un crabe arrangé, — *yon crabe rangé*, — ou un envoyé ? Tout le monde sait que j'aime les crabes. Pour deux sous je puis acheter un beau crabe et savoir d'où il vient. »

Le crabe descendait toujours la rue ; sa vue provoquait partout la consternation. Personne n'osait le toucher : les femmes lui criaient :

— *Miserabé ! Envoyé Satan ! Allez maudit !*

Certaines l'aspergeaient d'eau bénite. Sans doute ce crabe parvint sain et sauf à la mer !..

Ce même soir, Cyrilla me dit :

— Je crois que ce crabe était un petit *zombi*. Je vais brûler une lumière toute la nuit pour l'empêcher de revenir !

Un autre jour, pendant mon absence, un nègre à qui j'avais prêté deux francs vint chez moi et acquitta sa petite dette. Cyrilla m'apprit la chose à mon retour, et me montra l'argent bien enveloppé dans un morceau de papier brun. Elle me dit qu'il ne fallait pas le toucher, — elle m'en débarrasserait au prochain marché. Comme je me moquais de ses craintes, elle dit :

— Vous ne connaissez pas les nègres, Missié. Ils sont jaloux et méchants. Je ne veux pas que vous touchiez cet argent, car je n'ai pas une bonne opinion de toute cette affaire.

Lorsque je commençai à mieux connaître les dessous de la vie martiniquaise, je compris comment beaucoup de superstitions similaires naissaient et se justifiaient dans des cerveaux simples et illettrés. Le sorcier n'est, au pis, qu'un empoisonneur. Mais il possède un art très curieux qui défia longtemps toute investigation sérieuse, et qui, au commencement du XVIII^e^ siècle, fut attribué, même par les blancs, à une influence diabolique. En 1721, 1723 et 1725, plusieurs nègres furent brûlés vifs, accusés d'être des sorciers en ligue avec le diable. C'était une époque d'ignorance relative ; mais même aujourd'hui il se produit des faits qui étonneraient le médecin le plus pratique et le plus sceptique. Voici un exemple :

Un laboureur, renvoyé d'une plantation, jure de se venger ; le lendemain matin, tout l'*atelier* est incapable de travailler. Chaque homme et chaque femme de l'équipe d'ouvriers est dans l'impossibilité de marcher : chaque personne a des jambes horriblement gonflées. *Yo lé ka pilé malifice* : ils ont marché sur un maléfice. Quel est ce *maléfice* ? Tout ce qu'on peut arriver à déterminer, c'est que certaines petites graines piquantes ont été éparpillées à terre là où les travailleurs nu-pieds ont l'habitude de passer. D'ordinaire, le fait de marcher sur ces graines n'offre pas d'inconvénients ; mais il est évident que dans la circonstance présente elles ont dû être préparées d'une façon spéciale, peut-être trempées dans un poison quelconque ou dans du venin de serpent. En tout cas, le médecin juge plus prudent de traiter ces inflammations comme des morsures de serpents. Et après plusieurs jours, les ouvriers peuvent parfois reprendre leur travail.

IX

Pendant que Cyrilla s'occupe de son *canari*, elle se parle à elle-même ou bien elle chante. Elle a une voix basse et sonore et elle chante des chansons étranges que cette génération a oubliées, — complaintes créoles des jours passés aux rythmes bizarres et aux fréquents demi-modulations qui sont sûrement africaines. Mais le plus souvent elle se parle à elle-même, comme toutes les Martiniquaises. C'est un murmure continuel comme celui d'un ruisseau.

Au commencement, je crus qu'elle parlait à quelqu'un et je lui criai :

— *Epi quiless moune ça ou ka pilé* ? Et puis à qui parlez-vous ?

Mais elle répondait toujours :

— *Moin ka pâlé ainmi ca moin*. Je parle seulement à mon corps.

C'est l'expression créole pour parler à soi-même.

— Et de quoi vous parlez vous si souvent à vous-même, Cyrilla ?

— Je me parle de mes petites affaires... *Ti zaffai-moin*. C'est tout ce que je puis jamais en tirer.

Mais lorsqu'elle ne travaille pas, elle demeure pendant des heures à regarder par la fenêtre. En cela elle ressemble au petit chat. Tous deux semblent prendre le même plaisir silencieux à fixer la rue ou les hauteurs vertes qui s'élèvent au-dessus des toits, — le Morne Orangé. Parfois elle rompt le silence de la façon la plus étrange, si elle croit que je ne suis pas trop absorbé par mon travail pour répondre à une question :

— Missié ? timidement.

— Eh ?

— *Di moin, ché, ti mannaillé dans pays-ou, toutt piti, piti, .. ess ça pélé anglais* ? (Dis-moi, cher, les petits marmots dans ton pays, tout pétits, pétits, pétits, parlent-ils anglais ?)

— Mais certainement, Cyrilla.

— *Toutt piti, piti* ? redi avec un accent de surprise grandissant.

— Mais naturellement.

— C'est drôle, ça ! Elle ne comprend pas.

— Et les petits *mannaillés* de la Martinique, Cyrilla, — *toutt piti, piti*, — ne parlent-ils pas créole ?

— Oui ; *mais toutt moune ka pâlé nègue : ça facile*. (Oui, mais tout le monde peut parler nègre, ça c'est facile.)

X

Il n'y a pas de meubles dans la chambre de Cyrilla ; la bonne martiniquaise vit d'une façon aussi simple et aussi rudimentaire qu'un animal domestique. Un mince matelas recouvert d'un drap et soulevé au-dessus du sol par un *léfant* forme son lit. Le *léfant*, ou éléphant, se compose de deux morceaux carrés et épais du matelas très dur, bourré de bois et placés bout à bout. Cyrilla a un bon oreiller cependant, — *bourré épi flèchés-canne*, — (bourré des flèches de la canne à sucre.) Une malle bon marché aux charnières brisées, renferme sa modeste garde-robe ; quelques mouchoirs ou fichus qui lui servent de coiffures, une *douillette* de rechange, (longue robe), et un peu de linge fort déchiré. Cependant elle a toujours l'air nette, propre et fraîche. J'aperçois une paire de sandales dans un coin, telles que les femmes de la campagne en portent parfois, — faites de bois avec une bandelette de cuir pour le cou-de-pied, et deux courroies plus petites. Epinglées au mur, il y a deux lithographies françaises : l'une représente *l'Esmeralda*, de Victor Hugo, dans sa prison avec sa chèvre apprivoisée ; l'autre, *Laurence*, de Lamartine, avec sa biche. Ces deux gravures sont très vieilles et mordues par la *bête-à-ziscau*, sorte de *lépisma*, qui détruit les livres, les papiers et tout ce qu'il trouve exposé. Sur une planche je vois deux bouteilles : l'une remplie d'eau bénite, l'autre de *tafia camphrée*, qui est l'unique remède de Cyrilla pour les rhumes, les fièvres et les maux de tête. Il y a aussi un petit singe en laine de trois pouces de haut, jouet poussiéreux d'un enfant mort depuis longtemps ; — une statuette de la Vierge et la lampe de la Vierge, — une veilleuse, petite mèche flottant sur de l'huile d'olive dans un verre minuscule.

Je sais que Cyrilla a acheté ces fleurs au marché du Fort. Il y a là toujours des vieilles femmes qui ne vendent que des bouquets pour la Vierge, et qui crient aux passants : *Gagné ti bouquet pou Viège — ou, ché !...* (Achetez un petit bouquet pour votre Vierge, cher. Elle vous le demande. Donnez-lui en un tout petit, *ché cocott...*)

Cyrilla dit qu'il ne faut pas respirer les fleurs qu'on donne à la Vierge. Ce serait lui dérober de leur parfum... La petite lampe est toujours allumée à six heures, car à six heures la Vierge est supposée passer dans toutes les rues de Saint-Pierre, et partout où une lampe brûle, elle entre et bénit la maison.

— *Faut limé lampe ou pou fai la Viège passé dans caïe-ou*, dit Cyrilla. (Il faut allumer la lampe pour que la Vierge entre chez vous.) Cyrilla parle souvent à la petite statuette, tout comme si c'était un bébé, — lui donnant de petits noms d'affection, et lui demandant si elle est contente des fleurs.

Cette statuette de la Vierge est brisée. Ce n'est plus que la moitié d'une Vierge. Cependant Cyrilla l'a arrangée de telle façon que si je n'avais pas été extrêmement curieux, je n'aurais jamais deviné son malheur. Elle a trouvé une petite boîte à poudre sans couvercle, sans doute jetée négligemment par la fenêtre par quelque belle dame, elle a rempli cette petite boîte de paille, et elle a fixé la statuette mutilée toute droite dans cette boîte, de sorte qu'on ne devinerait jamais qu'elle n'a pas de pieds. La petite Vierge est très amusante ainsi, regardant par-dessus le bord de sa boîte, et elle ressemble à un jouet brisé qu'un enfant a essayé de raccommoder. Mais cette Vierge a aussi des offrandes : Cyrilla lui achète des fleurs qu'elle plante tout autour d'elle, entre la paille et la boîte. Après tout, la Vierge de Cyrilla est une vérité tout aussi sérieuse que n'importe qu'elle statuette d'argent ou d'ivoire dans les *hôtels* des riches. Et sans doute les

prières qui lui sont adressées sont-elles d'une beauté plus simple et viennent plus directement du cœur que beaucoup d'autres murmurées chaque jour dans les chapelles luxueuses. Et plus on regarde cette petite Vierge, plus on sent qu'il serait presque impie de sourire à ce petit jouet brisé de la foi.

— Cyrilla, *mafi*, lui demandai-je un jour, après avoir découvert la petite Vierge : n'aimeriez-vous pas que je vous achète une chapelle ?

La chapelle est un petit autel-étagère, orné de statuettes, etc., que l'on voit dans toute chambre à coucher créole.

— Mais non, Missié, me répondit-elle en souriant. *Moin aimé in ti Viège moin, pa lè gagnin dautt*.... J'aime ma petite Vierge, je n'en veux point d'autre. J'ai connu beaucoup de chagrin ; elle a été avec moi pendant mon chagrin ; elle a entendu mes prières. Ce serait mal de ma part de m'en défaire. Quand j'ai mis un sou de côté, je lui achète des fleurs. Quand je n'ai pas d'argent, je grimpe au long des mornes et je lui cueille des jolies fleurettes. Mais pourquoi Missié désire-t-il m'acheter une *chapelle* ? Missié est protestant ?

— Je croyais que cela vous ferait plaisir, Cyrilla.

— Non, *Missié*, je vous remercie. Cela ne me ferait pas plaisir. Mais Missié peut me donner autre chose, qui me rendrait très heureuse ; j'ai souvent pensé le dimanche à Missié, mais....

— Dites-moi ce que c'est, Cyrilla.

Elle demeura un instant silencieuse, et puis elle me répondit :

— Missié fait des photographies....

— Vous voulez que je fasse une photographie de vous, Cyrilla ?

— Oh non, *Missié*, je suis trop vieille et trop laide... Mais j'ai une fille. Elle est belle, — *yon bel bois*, — comme un bel arbre, comme nous disons ici. J'aimerais tant avoir son portrait.

C'était un instrument photographique appartenant à un amateur maladroit qui avait donné à Cyrilla l'idée de me demander cela. Je n'aurais pu entreprendre cette tâche avec succès ; mais je lui remis un mot pour un photographe très adroit, et quelques jours plus tard le portrait était envoyé à la maison. La fille de Cyrilla était certainement belle, — elle était grande et presque couleur d'or, avec des traits agréables. Et la photographie était très bien, quoique moins bien que l'original. La moitié de la beauté de ces gens est la beauté du teint, — un teint si exquis que j'ai même entendu des créoles blanches déclarer qu'aucun teint de blanc ne peut s'y comparer : la plus grande partie de leur charme est la grâce, la grâce du mouvement. Et ni l'un ni l'autre ne sauraient être rendus par la photographie. Je fis encadrer le portrait pour Cyrilla afin qu'elle pût l'accrocher à côté de ses petites gravures.

Quand le portrait encadré arriva, elle était sortie. Je le portais dans sa chambre et j'attendis pour voir l'effet que cela produirait. En rentrant, elle alla droit chez elle. Et il s'écoula un laps de temps si long sans que je l'aperçoive, que j'allais à pas furtifs jusqu'à la porte de sa chambre pour l'observer. Elle se tenait debout devant le portrait, le regardant et lui parlant comme s'il était vivant.

— *Yché moin ! Yché moin !... Oui ou toutt bèl, — yché moin bèl !* (Mon enfant ! mon enfant ! Oui tu es belle ; mon enfant est belle !) Tout à coup elle se retourna, — peut-être remarqua-t-elle mon ombre, ou devina-t-elle ma présence. Ses yeux étaient mouillés. Elle tressaillit, rougit et puis se mit à rire.

— Ah *Missié* ! Vous me guettez !... *ou guetté moin*... Mais c'est mon enfant... Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?... Elle est si belle là-dessus.

— Elle est belle, Cyrilla ; et j'aime vous voir l'aimer.

Elle regarda fixement le portrait pendant quelque temps en silence, et puis, se tournant vers moi, elle me dit sérieusement :

— *Pouki yo pa fai pòtrai pâlé-anh ?... pissè yo ka tiré y toutt samin ou : c'est ou-mêmm !... Yo doué fai y pâlé ou.* (Pourquoi ne font-ils pas un portrait qui parle, dites ? Car ils le dessinent tout comme vous ! C'est vous, ils devraient le faire parler !)

— Peut-être arrivera-t-on à faire cela un de ces jours, Cyrilla.

— Ah, ça serait bien. Alors je pourrais lui parler... *C'est yon bel monne moin fai-y bel, joli monne !... Moin sé causé épi y...*

Et en contemplant sa belle émotion enfantine, je pensais :

— Maudite soit la cruauté qui voudrait se persuader qu'une âme est pareille à une autre, — qu'une affection peut se remplacer par une autre, que la bonté individuelle n'est pas une chose à part, originale, qui n'a pas son pareil sur terre, mais seulement la caractéristique générale d'une classe ou d'un type, qui peut être cherchée, trouvée et utilisée à volonté... Maudit soit celui qui nie la divinité de l'amour... Chaque cœur, chaque esprit dans les millions de l'humanité, aussi sûrement que le chagrin existe, — sent et pénètre d'une façon spéciale,

différente de toute autre. En chacun la bonté ne ressemble à aucune autre bonté, et possède ainsi son caractère infiniment précieux. Car tout humble, tout petite qu'elle soit, c'est quelque chose de tout à fait unique ; car Dieu ne répète jamais son travail. Nul battement de cœur n'est vil, nulle douleur n'est méprisable, nulle bonté n'est commune. Et la Mort, en retirant une vie, — la plus simple des vies ignorées — retire ce qui n'apparaîtra plus à travers toutes les éternités à venir, — puisque chaque être est le total d'une chaîne d'expériences infiniment variées de toutes les autres..., Cyrilla ferait peut-être sourire certains ; mais à moi, ce sourire paraîtrait un péché impardonnable contre Celui qui donne la vie.

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par Marc Logé).

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ANDRÉ LAMANDÉ

André Lamandé est né à Blaye, en 1888, à Blaye, qui s'enorgueillit à juste titre d'avoir donné le jour à André Lafon, le doux élégiaque des *Poèmes Provinciaux*, le romancier subtil et tendre de *l'Elève Gilles*.

De même que Denis Diderot, le fils du petit coutelier de Langres qui fut, d'aucuns le certifient, l'esprit le plus représentatif de son temps et que, de nos jours, Philéas Lebesgue qui est, depuis la mort de Rémy de Gourmont, l'un des cerveaux les plus complets et, encore que méconnu, l'une des gloires les plus authentiques de la France intellectuelle, André Lamandé est, dans le sens noble du terme, un autodidacte.

Blaye ne l'a pas toujours bercé du bruge vagissement marin de ses chants ripuaires, et la vie lui a été dure sous des ciels différents. Ce n'est qu'après une rude adolescence de travailleur manuel, — de métier en profession, n'exerça-t-il point pendant quelques mois celle de forgeron, dans la région d'Hasparren, en pays basque? — qu'il débuta dans la vie littéraire comme on avait accoutumé d'y débuter naguère encore, c'est-à-dire en publiant un recueil de poèmes aujourd'hui introuvable : *La Vie ardente*.

Ecrire en vers ne signifie pas forcément qu'on ait reçu en partage le don de poésie, et certains passeront à faire des vers le plus clair de leur temps, qui ne seront jamais poètes. Mais que l'on ne soit rien moins que poète ou qu'on le soit naturellement, il n'en est pas moins vrai qu'à force d'écrire des lignes inégales et de compter les syllabes qui les composent, on apprend, souvent à son insu, à mieux aimer la langue que l'on parle et que l'on écrit, à en goûter chaque jour davantage, mêlés à sa saveur originelle, le rythme et le nombre, l'aération et l'odeur, et la sonorité, et la lumière, et les nuances. Et alors seulement, on se rend compte avec M. A. Darmesteter : « *que la langue est un organisme vivant dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal.* »

Tous les livres de Lamandé sont marqués du sceau de son effort. A chacun d'eux, par eux, il s'est élevé en lui-même, patiemment. Sa marche est une ascension continue, un dépouillement salutaire, un rayonnement. Il respire désormais, en même temps que l'air pur des hauteurs, la force, l'équilibre et la santé. Et il y a loin de *Sous le clair regard d'Athéné*, qui mérita en 1920 le Prix National de Poésie, à *Ton pays sera le mien*, son dernier livre.

Bien que la majeure partie du premier nommé de ces deux livres soit consacrée à la guerre, malgré la sincérité de certains accents montés du cœur aux lèvres, ce n'est point là, pour le moment, qu'il faut y chercher les préoccupations dominantes du poète qui l'a conçu.

André Lamandé y vit héroïquement la rouge horreur de la guerre. Mais chaque fois qu'il le peut ou que l'occasion lui en est donnée, il s'en abstrait par des rêves, où le chœur des idylles noue et dénoue de belles rondes alternées. Chaque fois qu'il le peut, il essaie d'oublier les cruautés qui le harcèlent, en chantant Naïs et Myrtile, Chloé, Nylène ou Néère, noms grecs qui dissimulent le chaud visage des brunes filles d'Aquitaine et du sol euskarien.

Ses thrènes d'amour au parfum d'élégie commettent bien çà et là de légères erreurs de touche. C'est ainsi que Naïs, l'helladienne, a tort de dégrafer avec tant d'innocence son manteau retenu par une *fibule* d'agathe, qui est latine, et non point grecque. C'est ainsi que Néère a tort d'appeler Palès son *bien-aimé*, cette délicieuse caresse verbale, — et toutes les traductions du *Cantique des Cantiques* en font foi, des plus anciennes aux plus récentes, de la version de Le Maistre de Sacy à celle de Renan, de

la version d'Ostervald à celle du Dr J.-C. Mardrus, — étant réservée à l'usage exclusif de la Sulamite, qui pleure et réclame son époux aux filles de Hiérosalim, ses compagnes de harem.

Mais encore une fois, ce ne sont là que faiblesses sans importance. Elles n'atténuent en rien, elles n'anémient en rien l'éclatante lumière méridienne, ni la furtive mélancolie de certains crépuscules harmonieux dont déborde un livre placé, on le devine à tout moment, non seulement sous le signe d'un Théocrite et d'un Virgile un peu conventionnels, mais surtout sous la triple égide de Verlaine, de Samain et de Rostand, bien que nombre de finales ouatées de douceur rappellent à s'y méprendre celles d'un Charles Guérin travaillé de moins de désespoirs amers et d'élans inquiets.

La vie ardente de la guerre a desséché la substance de presque tous les talents qu'elle avait fait germer. Elle n'a été que la pierre de touche de celui d'André Lamandé. Et les vers que voici, en tout point dignes d'une anthologie, prouvent ce qu'il lui doit.

L'AVEUGLE

Debout, le buste droit contre un chêne noueux,
Il suppose le bruit des chevaux et des bœufs,
Qui vont, calmes et lourds, et meurtelant la plaine:
La chaleur croît; le jour comme une vasque pleine
Déborde, et le bonheur de vivre est plus léger.
Des ruches sous les fleurs bourdonnent; un berger
Joue un air langoureux pour ses chèvres repues.
La chaleur croît toujours et les voix se sont tues.
L'aveugle alors s'avance et, le front haut, la main
Tendue, il cherche appui sur l'azur du chemin.
L'été brûle; la terre en est toute vibrante:
Et l'aveugle, qui rit, suspend sa marche errante,
Frémissant, dans l'espoir d'un bonheur sans pareil,
Il ouvre, en une pose antique et coutumière,
Les trous noirs de ses yeux éblouis de soleil
Et caresse, des doigts, l'invisible lumière.

. . . . . .

Comme tant d'autres, au lendemain de l'armistice, André Lamandé tâcha à refaire sa vie, en essayant d'oublier les quatre années de cauchemar qu'il avait été obligé de vivre.

Castagnol, farce d'un moliérisme modernisé, gasconnade épicée de truculence, transpire cette application dès qu'on essaie de le situer en fonction de son auteur.

Au demeurant, sa gaieté n'est pas franche. Loin de sourdre impromptu et de s'épanouir librement, on la sent voulue, forcée et contractée. Elle ne veut pas avouer qu'elle pense à la guerre; et cependant elle y pense toujours, partout, sans cesse. Aussi le masque qu'elle plaque sur son visage est-il vain. Et c'est en vain qu'elle s'obstine à se jouer la comédie à elle-même, alors que ses yeux sont obstinément fixés ailleurs, dans ce passé pourtant proche qu'Henry Bataille appelle, — la formule ne peut que plaire à Bergson :

Du présent plus flou:
Du présent de second plan...

Il y aura dorénavant entre la vie quotidienne, qui n'est que glissement et substitution, et elle, trois vers de *Sous le clair regard d'Athéné* : tout un programme.

La tranchée est un chêne aux promenoirs étroits
Où l'esprit se macère et la chair agonise :
Nous sommes l'ciment d'une nouvelle église...

Dans l'esprit de Lamandé, *Sous le clair regard d'Athéné*, et *Castagnol* ne sont donc que de studieux intermèdes, des exercices d'assouplissement, des répétitions pour le plaisir.

Qui pourrait l'en blâmer ? L'œuvre qu'il va tenter n'est ni petite ni légère. Avant de l'entreprendre, il était bon qu'il essayât de tendre l'arc de son talent, à l'imitation de l'artificieux Ulysse bandant, sous les yeux attendris du fidèle Eumée, l'arc dont il allait se servir contre les prétendants.

Mûri par la douloureuse leçon de la guerre, ce Français au grand cœur, cet Européen qui aspire à devenir un citoyen du plus vaste monde, saisit tout ce qui rend factices et fragiles les œuvres de sa génération. Et tandis que les bergers du troupeau s'extasient encore à des futilités, il se met courageusement au travail, et se voue à l'étude loyale et serrée de quelques-uns des problèmes les plus émouvants posés par le tourmente.

Tâche ardue et noble, besogne ingrate. Il faut avoir plusieurs sortes de courage pour oser s'y attaquer de front. Sans doute. Mais aussi elle porte en soi sa récompense, puisqu'il n'est pas d'autre moyen de rejoindre la grande tradition du roman français, qui s'appuie sur de solides réalités géographiques et psychiques du sentiment, pour avoir le droit de peut-être tenter d'examiner des actions [illegible] sur le plan souverain de l'intelligence.

Et d'abord, au nom d'un juste ressentiment, André Lamandé [illegible] *Les dieux ont soif*, le plus grand cri de colère, a-t-on dit, qu'aient poussé les hommes [illegible].

Colère déplacée et [illegible] sans efficacité. Quelque pathétique qu'il soit, ce mouvement ne peut être que révolte chimérique. Il y a en effet [illegible]

sos, tant de Durreits, tant de Marcies ! Il y a tellement eu de souffrances, et l'on avait tellement besoin de ne plus rien savoir ! Comment s'étonner, sachant cela, qu'il ne soit resté à Lamandé, après avoir bien crié dans le désert de la mémoire humaine, que l'honneur d'avoir entrepris de « *mettre en relief ce que fut, en vérité, l'homme de la Grande Guerre, son rôle dans la victoire, et l'effroyable écroulement qui suivit* » »

« *La pointe d'aube, encore ointe des senteurs de la nuit et gonflée de vent neuf, attira vers elle Jacques Marsalès.* »

Ton pays sera le mien, le dernier en date des romans de Lamandé, débute par ces mots pleins d'une onctueuse lumière, qui fleure bon la terre, les prairies veinées, les bouquetaux et les vignobles.

Cette fois, Lamandé se meut à son aise. Il a enfin trouvé le grand sujet qui lui convient. Et, vraiment, il n'en est pas de plus émouvant ni de plus cornélien.

Poussé par l'aveugle impétuosité de l'amour, Jacques Marsalès, sergent d'infanterie aux armées du Rhin, est devenu l'amant, à Coblence, d'une jeune fille de famille honorable : Charlotte von Wittenburg.

Il avoue à son docteur Marsalès, son père, au cours de la permission qui précède de trois mois sa libération définitive, qu'il aime non pas la petite Noellie Fagerolles, son amie d'enfance, que tout le pays lui donne déjà comme fiancée, mais une Allemande, et que celle-ci étant sur le point d'être mère, il veut, en la prenant pour femme, réparer le mal qu'il lui a causé.

Furieux et menaçant, le docteur épuise en vain contre la ferme décision de son cadet tous les lieux communs de la haine et de la plus sincère mauvaise foi, mais finit par lui céder cependant, dès que le vrai maître de la maison, son fils aîné Gilbert, grand blessé qui a perdu à la guerre le bras droit et l'œil gauche, décide en dernier ressort que Jacques a raison de vouloir épouser celle qui allait bientôt lui donner un enfant.

Trois mois après, le jour même de l'arrivée de Dorothée à *l'Houstal* des Marsalès, la lutte reprend, plus sourde et plus âpre, à cause de l'orgueilleuse hostilité dont elle fait preuve.

Bien qu'elle fût jamais entrée en terre française, elle qui élevait son fils à l'allemande, elle est un fief allemand contre quoi vient se briser — couleur du temps, parfums des vallons et des combes, familière simplesse des gens qui vivent au jour le jour — tout le bonheur aérien qui baigne le Ongrey.

A son orgueil d'Allemande, à son entêtement de femme qui sait qu'elle a tort, se mêle la jalousie. Car si elle est dure envers Phrasie, la servante, elle est jalouse de Noellia, à en crier. Seule, la haute personnalité de Gilbert l'attire et l'effraie tout ensemble.

Coup de théâtre. Devant la désapprobation croissante de tout le village, et malgré la silencieuse opposition de Gilbert, le docteur Marsalès, qui est un autoritaire et, comme tous les autoritaires, un impulsif, relègue Jacques et sa femme à sa ferme de Combenègre.

Mais avant que n'arrive la date fixée pour leur départ, Gilbert qui est devenu l'allié de Dorothée par le truchement de Beethoven et des grands génies de la musique, réussit peu à peu, à force de douceur, à convertir sa belle-sœur à la beauté française, en l'initiant à la splendeur diverse de la terre.

Sa guérison commence à partir de ce moment. Elle se dégermanise même à vue d'œil. Et tout irait pour le mieux, si elle n'était atrocement jalouse de cette petite Noellia qui, — du moins, elle le croit, — s'efforce de la séparer de son Jacques.

Un aveu de Noellia la rassure bientôt, pour toujours. L'homme que Noellia aime en secret, ce n'est pas Jacques, mais Gilbert. Alors Dorothée ne peut résister plus longtemps au charme ambiant qui l'investissait lentement depuis des mois. Ses dernières préventions n'existent plus. Elle aime Noellia, Phrasie, le docteur, tout le monde. Tout lui paraît maintenant lumineux et facile. Heureuse, elle ne veut plus voir que du bonheur autour d'elle, — du bonheur à la française. Et lorsque, plus tard, son mari et son fils meurent tous deux dans un accident d'auto, réalisant pour elle-même, en sa douleur, avec un sens spécial, la vérité tragique de cette parole d'Auguste Comte, qui veut que *les morts dominent les vivants*, Française d'adoption parmi des Françaises, elle se résigne tout bonnement à demeurer au pays qui borde de terre le noir sommeil des deux êtres qui étaient sa plus chère raison de vivre.

Bien que ce très beau roman, cornélien par certains côtés, eût été traité comme Racine eût sans doute aimé qu'on le fît, on peut tenir pour assuré que les coupeurs de cheveux en quatre trouveraient néanmoins à lui adresser des reproches.

Ce qu'il faut le plus louer en *Ton pays sera le mien*, ce n'est pas le style, coloré, substan-

tiel et presque toujours impeccable ; ce ne sont pas les vigoureuses fresques de ce Quercy, cher à François Maynard, le délicat poète de *La belle vieille*, de ce Quercy aux causses givrés de bruyères roses ou couronnés de

> Vieilles forêts dont l'épaisse verdure
> Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

Mais c'est la neuve maîtrise avec laquelle André Lamandé a traité un sujet si dangereux.

Ton pays sera le mien jouit en effet du singulier mérite d'être le seul grand livre digne d'être égalé au *Colette Baudoche*, de Maurice Barrès.

A l'école du déracinement, qu'André Gide combattit autrefois victorieusement dans ses *Prétextes*, en dépit de l'appui massif prêté à Barrès par Charles Maurras : à la haine ponctuelle et raisonnée, qui est une haine de faible et de vaincu, André Lamandé oppose la vigilance, la clairvoyance et le pardon, formes suprêmes de la force équilibrée.

Il est dans la voie royale. Qu'il y reste à jamais. Le meilleur moyen de servir son pays, n'est pas de crier sur les toits qu'on le sert, ni comment on le sert, ni pourquoi on le sert. C'est de le servir de sa place, selon ses moyens, simplement, et, s'il le faut, quand il le faut, courageusement.

En la vie droite d'André Lamandé, en son indulgence patiente mais sans faiblesse, en sa ténacité douce, mais obstinée, mais dissolvante, on peut avoir foi. C'est un rêveur précis dont le passé et le présent nous garantissent le bel et grand avenir.

René Maran.

LA MALARIA

(NOUVELLE)

Vous croyez pouvoir la toucher ; une fumée qui sort de la terre grasse qu'enferment les montagnes de l'Agnone et l'Etna couronné de neige, une fumée stagnante sur la plaine comme l'atmosphère épaisse de juillet. Le soleil de braise y naît et y sombre, et la lune pâle, et la voie lactée qui semble flotter dans une mer de vapeurs, et les oiseaux et les blanches marguerites du printemps et l'été torride. Sous la brume d'automne les canards migrateurs y passent en longues files noires, et le fleuve y coule, brillant comme du métal, entre des rives larges et désertes, blanches, ébréchées, couvertes de cailloux ; au fond le lac de Lentini, sans une barque ni un arbre, immense, immobile. Quelques bœufs paissent sans appétit le sol pierreux, ont la boue jusqu'au poitrail et le poil hérissé. Quand la cloche du troupeau résonne dans le silence, les sarcelles s'envolent silencieuses et le berger, jaune de fièvre et blanc de poussière, ouvre un instant ses paupières gonflées et lève la tête à l'ombre des joncs desséchés.

C'est que la Malaria vous entre dans les os avec le pain que vous mangez, et pour peu que vous ouvriez la bouche tandis que vous marchez le long des routes étouffantes de poussière et de soleil ; et vous vous sentez manquer les genoux, où vous vous abandonnez sur le bât de la mule qui va l'amble, la tête basse.

En vain Lentini et Francoforte, et Paterno essaient de grimper, comme des brebis échappées, aux premières collines qui fuient la plaine et s'entourent d'orangers, de vignes, de jardins toujours verts ; la Malaria saisit les habitants dans les rues dépeuplées, et les cloue devant leurs maisons écaillées par le soleil, tremblants de fièvre sous leurs manteaux, toutes les couvertes du lit sur les épaules.

Là-bas, dans la plaine, les maisons sont rares et d'aspect désolé, au bord des routes mangées de chaleur, entre deux tas de détritus fumants, adossées à des étables croulantes où attendent, l'œil éteint, liés à la mangeoire vide, les chevaux de rechange. Il y a encore, au bord du lac, le rameau décrépit, suspendu au-dessus de la porte, qui indique l'auberge, les grandes chambres vides, et l'hôte somnolent sur le seuil, la tête serrée dans son mouchoir, épiant, à chaque réveil, dans la campagne déserte, l'arrivée possible d'un voyageur altéré. Ou bien ce sont de petites bicoques de bois blanc, coiffées d'un maigre plumage de quatre eucalyptus, le long de la voie du chemin de fer qui coupe la plaine en deux comme un coup de hache, où la machine court avec un sifflement plus aigu que le vent d'automne, et d'où s'élèvent la nuit des étincelles enflammées... Ou enfin, de-ci, de-là, les maisons isolées, le toit soutenu par des colonnes extérieures, les volets pendant de travers devant le pré grossi, à l'ombre des hautes meules de paille où les poules dorment la tête sous l'aile... et l'âne lasse retomber son museau, la bouche encore pleine de foin, et le chien se dresse soupçonneux et jette un rauque aboi

» la pierre qui se détache du mur, au lézard glissant, à la feuille qui bouge dans la campagne inerte !

Le soir, à peine le soleil eut-il bruni, on voit paraître sur le pas des portes des hommes au teint brûlé, avec de grands chapeaux de paille et de larges pantalons de toile, qui saillent et s'étirent les bras, et des femmes à demi-nues, les épaules noires, allaitant des bébés pâles et défaits, dont on a peine à croire qu'ils deviendront grands, et noirs eux aussi, et qu'ils roucouleront sur l'enclume quand le pré reverdira et que toute la campagne rira sous le soleil.

Et on se demande où et pourquoi habitent ici tous ces gens qui, le dimanche, accourent de dix lieues à la ronde, aux petites églises solitaires, entourées de haies de figuiers sauvages... accourent de très loin, jusqu'où l'on entend résonner la cloche tintée dans la plaine qui n'en finit plus.

C'est que là où règne la malaria, c'est terre bénie — Dieu. En juin les épis se courbent au sol tant ils sont lourds ; et les sillons fument comme s'ils avaient du sang dans les veines, à peine les ensemence-t-on de novembre. Alors il faut bien que celui qui sème et qui récolte tombe comme un épi mûr, puisque le Seigneur a dit : « Le pain qu'on mange, il faut le gagner à force de sueur. » Lorsque la sueur de la fièvre verse son homme tout parcheminé sur la paille des lits, et que la quinine et l'eucalyptus ne servent plus à rien, on le charge sur la charrette à foin, ou à travers le bât de l'âne, ou sur une échelle, enfin n'importe comment, et on va le déposer près de la petite église solitaire, sous les figuiers épineux dont, à cause de ce voisinage, personne ne veut les fruits. Les femmes s'assoient en groupes, et les hommes regardent en fumant.

C'est ainsi qu'on avait emporté le fermier de Valcorvo, qui s'appelait Massaro Cirino, et qui avait bu trente ans de la quinine et du sirop d'eucalyptus. Au printemps il se portait à merveille, mais à l'automne, lorsque repassent les accès, il se mettait un mouchoir sur la tête et ne le voyait plus sur le pas de sa porte que tous les deux jours ; il avait fini par n'être plus que des os sous de la peau, et son ventre était gros comme un tambour : on l'appelait « le crapaud » ; sans doute aussi pour son humeur maussade et sauvage, et parce que ses yeux étaient devenus jaunes et à fleur de tête. Il répétait sans cesse : « Ne craignez rien, le maître prendra soin de mes enfants. »

Et de ses grands yeux étonnés, il regardait bien en face ceux qui entouraient son lit le dernier soir et qui venaient lui mettre une orgie sous le nez. L'oncle Menico, le chevrier, qui s'y connaissait, disait qu'il devait avoir le foie dur comme une pierre et pesant au moins quinze kilogs.

Un autre ne manqua pas d'ajouter :

« Maintenant, il s'en f... pas mal ; il s'est engraissé et enrichi aux dépens du maître, et ses enfants n'ont besoin de personne. Crois-tu que c'est pour les beaux yeux du maître qu'il a avalé tant de quinine et de malaria pendant trente ans ? »

Compère Carmine, l'aubergiste du lac, avait perdu de la même façon cinq enfants l'un après l'autre, trois garçons et deux filles. Les filles, ce n'était encore que demi-mal. Mais les garçons ne naissent juste quand ils étaient grands et en âge de gagner leur pain. Il le savait aujourd'hui, il savait comment les fièvres allaient abattre le dernier après l'avoir travaillé deux ou trois ans ; aussi ne dépensait-il plus en quinine ou en sirop, il se contentait de tirer du bon vin et se mettait à fricoter tous les bons petits plats de poisson qu'il savait, pour chatouiller l'appétit du malade. Il partait le matin avec sa barque et revenait chargé de céphales et d'anguilles grosses comme le bras et, debout devant le lit de son fils, il lui disait : « Tiens, mange. »

Le reste, Nanni le charretier le prenait pour aller le vendre à la ville.

« Le lac vous en donne et le lac vous en prend », disait Nanni au compère Carmine qui pleurait en cachette — « que voulez-vous qu'on y fasse, mon frère ? »

Le lac lui avait déjà donné de beaux profits. Et à Noël, quand les anguilles se vendent cher, c'était dans la maison du lac de joyeux repas devant le feu, macaroni, saucisses et tout ce que Dieu donne de bon, tandis qu'au dehors hurlait le vent comme un loup qui aurait froid et faim. Ainsi ceux qui étaient restés se consolaient des morts.

Mais peu à peu la famille se clairsema, tant que la mère se tenait toute crochue sous le poids de son chagrin et le père, toujours gros et gras, ne quittait pas la porte pour ne pas voir les grandes chambres vides où naguère chantaient et travaillaient ses enfants.

Le dernier épargné refusait absolument de mourir, et pleurait et se désespérait chaque fois que le prenait la fièvre, et il finit même, tant il craignait la mort, par se jeter à l'eau. Son père, qui savait nager, le repêcha, et lui dit des sot

tises, car ce bain froid allait lui rendre la fièvre de plus belle.

« Ah ! sanglotait le jeune homme, les mains dans ses cheveux, il n'y a plus d'espoir pour moi, il n'y en a plus. » — « Tout à fait sa sœur Agathe, qui ne voulait pas mourir parce qu'elle était fiancée », disait compère Carmine à sa femme assise près du lit ; elle, qui depuis longtemps ne pleurait plus, approuvait de la tête, le corps tout contrefait.

La femme, réduite à cet état, et son mari gros et gras, ils avaient la peau dure et restaient seuls à garder la maison. La Malaria n'en veut pas à tout le monde. Il arrive qu'on vive cent ans avec elle, comme Cirino l'idiot, qui n'avait roi ni royaume, ni art ni métier, ni père ni mère, ni maison pour dormir, ni pain à manger, et que tous connaissaient à dix lieues à la ronde quand il allait d'une métairie à une autre, aidant à conduire les bœufs, à transporter le fumier, à écorcher les bêtes mortes, à faire les basses besognes ; pour salaire on lui donnait des coups de pied et un morceau de pain ; il dormait dans les fossés, sur le talus des champs, derrière les haies, sous l'auvent des étables ; et il vivait de charité, errant comme un chien sans maître, jambes nues et en haillons, deux bouts de culotte tenus ensemble par une corde sur ses jambes maigres et noires ; et il se promenait en chantant à gorge déployée, au soleil qui martelait sa tête pelée, jaune comme du safran. Il ne prenait ni quinine ni médicaments et n'attrapait pas la fièvre. On l'avait ramassé cent fois couché au travers de la route, comme un mort ; mais la Malaria, ne sachant plus qu'en faire, avait fini par le laisser tranquille. Après lui avoir dévoré le cerveau et la chair des jambes et s'être mise toute dans son ventre gonflé tel qu'une outre, elle l'avait laissé gai comme si chaque jour fût jour de fête, chantant au soleil mieux qu'un grillon. L'idiot stationnait de préférence devant l'écurie de Valcavoia, parce qu'il y passait du monde ; et il leur courait derrière des lieues durant, criant *ouuh*, *ouuh*, jusqu'à ce qu'on lui jetât deux sous. L'hôte lui prenait ses piécettes et lui permettait de dormir sur la litière des chevaux et quand ceux-ci échangeaient des ruades, Cirino allait réveiller le patron en criant *ouuh*, *ouuh*, et au matin il étrillait et soignait les bêtes.

Plus tard, il s'était intéressé au chemin de fer que l'on construisait non loin de là. Les charretiers et les passants se faisaient plus rares sur la route, et l'idiot, qui ne savait qu'en penser, suivait pendant des heures le vol des hirondelles, et battait les paupières au soleil, essayant de se rendre compte. La première fois qu'il vit à la gare tous ces gens entassés dans les wagons, il sembla comprendre ; à partir de ce jour là, il attendit régulièrement le train, sans se tromper d'une minute, comme s'il avait eu une horloge dans la tête ; et tandis qu'il passait devant lui, en lui jetant à la figure sa fumée et ses sifflets, il se mettait à courir, les bras en l'air, en hurlant : *ouuh*, *ouuh*...

L'aubergiste, lorsque le train brûlait dans la Malaria, ne disait rien, crachait dans sa direction en secouant la tête, devant sa maison déserte et ses bouteilles vides. Jadis les affaires allaient si bien qu'il avait pu prendre quatre femmes l'une après l'autre, tant qu'on l'appelait « le tueur de femmes » et qu'on disait que cela ne lui faisait plus rien, qu'il en eût pris une cinquième si la fille de maître Turi Orichiazza ne lui avait fait répondre : « Dieu m'en préserve ! Je ne l'épouserais même pas s'il était tout en or, ce chrétien-là. Il gobe son prochain comme un crocodile. »

Mais on avait tort de dire qu'il lui était bien égal de perdre ses femmes, puisqu'à la mort de commère Santa, la quatrième, il n'avait pu avaler ni bouchée de pain ni gorgée d'eau et qu'il pleurait à chaudes larmes derrière son comptoir.

Cette fois, avait-il dit, j'en veux prendre une qui soit habituée à la Malaria. Je ne veux plus m'exposer à des chagrins pareils. »

Cependant la Malaria qui lui abattait ses femmes l'une après l'autre le laissait, lui, tel quel, vieux et ridé, et vous n'auriez jamais imaginé que cet homme-là avait un meurtre sur la conscience, quoiqu'il s'apprêtât à prendre sa cinquième épouse. Il cherchait chaque fois une femme jeune et appétissante ; sans femme, comment faire marcher un débit de boissons ?... Les clients s'étaient faits rares à cause de cela.

Maintenant il ne restait plus que le compère Mommu, le cantonnier du chemin de fer, un homme qui ne parlait jamais, et qui venait boire un verre entre deux trains, assis sur le banc à côté de la porte, ses souliers à la main pour reposer ses pieds. « Les gens comme ça, la Malaria ne vient pas les prendre », pensait le tueur de femmes, sans ouvrir la bouche davantage : il songeait que si la Malaria avait fait mourir tous les cantonniers comme des moucherons, il n'y aurait eu personne pour mettre en mouvement ce train maudit. Le pauvre, depuis qu'il s'était débarrassé du seul homme qui lui empoisonnât l'existence, n'avait plus que deux ennemis au monde : le chemin de fer qui lui

volait ses clients et la Malaria qui lui volait ses femmes.

Tous les habitants de la plaine, même ceux qui avaient un malade dont les forces décroissaient peu à peu ou que la fièvre avait pris à leur tour, se réjouissaient assis à la porte, le mouchoir en tête, la houppelande au dos, en voyant l'herbe qui montait verte et brillante, les épis ondoyeux comme la mer, et ils suivaient la longue cantilène des moissonneurs : tous les sentiers étaient pleins du son des cornemuses, derrière lesquelles arrivaient de Calabre, pour la moisson, blancs de poussière et courbés sous leurs besaces des troupes de paysans suivis de leurs femmes : ils boitaient de fatigue et tournaient des visages brûlés et las vers la route qui s'allongeait à l'infini. Et au bord de chaque fossé, derrière chaque buisson d'aloès, à l'heure où le soir tombe comme un voile gris, résonnait le sifflement du gardien parmi les épis mûrs et silencieux, immobiles après la chute du vent, envahis eux aussi par le calme de la nuit.

« Voilà, pensait « le tueur de femmes », tous ces gens-là, s'ils réussissent à ne pas laisser ici leur peau à rentrer chez eux, ce sera avec des sous en poche. »

Mais lui, plus rien. Lui n'attendait ni la moisson ni rien d'autre, et il n'avait pas le courage de chanter. Le soir tombait si triste sur la grande écurie vide et l'auberge sombre ! A cette heure, le train passait au loin en sifflant, et compère Mommu se tenait à côté de sa cabane, le petit drapeau entre les mains ; et jusqu'à ce que le train disparût dans les ténèbres, on entendait Cirino l'idiot qui courait derrière en hurlant *ouah*... Et « le tueur de femmes » pensait que pour ces malheureux-là il n'y a pas de Malaria.

Enfin lorsqu'il ne put plus payer le loyer de la maison et de l'écurie, la propriétaire — quoiqu'il y eût cinquante-sept ans qu'il y habitait — l'en expulsa, et « le tueur de femmes » se vit réduit à demander un gagne-pain au chemin de fer et à tenir à son tour le petit drapeau quand le train passe.

Alors, las de courir du matin au soir le long de la voie, à bout d'années et de maux, il voyait deux fois le jour la longue file de voitures bourrées de monde ; les joyeuses compagnies de chasseurs qui s'éparpillaient par la plaine ; parfois un paysan jouant de l'orgue de Barbarie, tête baissée, renfrogné sur une banquette de troisième ; les belles dames qui penchaient la tête à la portière, enveloppées d'un voile ; l'argent et le cuir des valises qui brillaient sous la lampe ; les hauts dossiers bien rembourrés et couverts de dentelles. Ah, comme ce devait être agréable de voyager là-dedans, d'y faire un petit somme ! Il semblait qu'un morceau de la ville défilât devant lui, avec l'éclairage des rues, et les boutiques étincelantes. Puis le train se perdait dans la vaste brume du soir, et le pauvre homme, ôtant un moment ses souliers, murmurait assis sur son banc : « Ah, pour des gens comme çà, il n'y a vraiment pas de Malaria. »

Giovanni VERGA.

(Traduit de l'italien par Mme Junia Lelly).

UN NOUVEAU POÈTE DE L'AMOUR

Mlle DE MEIXMORON DE DOMBASLE

Je veux saluer, ici, l'avénement, dans notre poésie, d'un talent neuf et vigoureux. Vigueur d'autant plus surprenante qu'il s'agit d'une jeune fille : Mlle Marie-Antoinette de Meixmoron de Dombasle, à laquelle pourraient s'appliquer ces vers de Marceline Desbordes-Valmore :

> Son enfance éclata comme un cri de victoire.
> Lisant à livre ouvert où d'autres épelaient.

Elle s'est affirmée par un recueil de vers, d'exceptionnelle qualité, paru récemment, intitulé : *Ainsi ma vie...* (1), qui a retenu l'attention de l'Académie française et lui a valu le prix Archon-Déperouses. Je ne connais pas Mlle de Meixmoron de Dombasle. Je ne l'ai jamais vue. Je ne sais d'elle que ce qu'en disent les deux notices qui lui ont été consacrées, l'une par M. Yves Paté, à la matinée poétique de la *Comédie Française* du 11 mai 1925, l'autre par M. Jacques Noir, lors d'un festival du *Cercle de Paris*. (21 novembre 1925) où l'on récitait de ses vers, primés à la suite d'un concours.

J'ai appris ainsi qu'elle était née à Nancy, d'un père lorrain et d'une mère ardennaise, et qu'elle était l'arrière petite-fille du célèbre agronome Mathieu de Dombasle. On m'y parlait de son séjour à Dijon, puis à Paris, mais on me la représentait surtout comme vivant à l'écart, en province, dans le château de sa mère, à Buzancy. C'était assez pour piquer ma curiosité, puisque Buzancy fait partie de l'arrondissement de Vouziers, pays de mes ascendants maternels. C'est ce qui me décida

(1) En 1925, aux éditions de la *Caravelle*, 4, rue Bailloud.

à me procurer son ouvrage, car les récompenses officielles sont choses dont j'ai la faiblesse de ne pas me laisser impressionner outre mesure. Que Mlle de Meixmoron de Dombasle fût lauréate de tant de concours organisés par les jeunes revues, ce ne m'était pas un indice suffisant de son génie. Quelle apparence qu'une œuvre vraiment forte et originale ait pu recueillir d'emblée l'unanimité des suffrages? N'est-ce pas plutôt le propre de l'originalité d'appeler la controverse et la suspicion? Et puis, tous ces hommages avaient pu lui être décernés à cause de son jeune âge, à titre d'encouragement. Les juges se laissent facilement séduire par la jeunesse et la beauté, surtout quand s'y mêlent le prestige d'un grand nom et les avantages de la fortune. Ce n'est donc pas sans une certaine appréhension que j'ouvris le recueil de poésies de Mlle Meixmoron de Dombasle, mais à peine l'avais-je ouvert que, purgé de tous mes doutes, je me sentis frappé en plein visage par un véhément souffle d'art pur.

Je m'expliquai, alors, le pouvoir conquérant de ses vers, et combien Jacques Noir avait eu raison d'écrire : « Peu de poètes auront aussi vite chanté *juste* et *vrai* ». Je m'étais imaginé avoir affaire à une Muse de province et je tombais sur une poétesse inspirée :

Mon Dieu, j'ai mal dans tout mon être.
Mes pieds saignent sur les chemins.
Aucun soleil ne me pénètre,
Je ne peux plus joindre les mains.

Mon corps est lourd, et je me traîne,
Exténuée, à deux genoux,
Et je m'assieds, avec ma peine,
Dans la poussière et les cailloux.

Et, à mesure que je tournais les pages, l'enchantement se poursuivait :

Sans avoir veillé d'agonie
Je pleure un bonheur ignoré.
Et le mort qui remplit ma vie,
C'est mon cœur qui n'a pas aimé.

Comment rester insensible à de tels accents? Où trouver une langue plus simple et plus expressive? Tout y est net, d'un jet franc, sans bavures. Le style y fait corps avec la pensée, chose bien rare dans un recueil de début.

L'Amour forme le thème unique de ce livre. C'est tout naturel. Nous savons à quoi rêvent les jeunes filles, mais leurs confidences sont toujours les bienvenues, quand elles s'offrent parées de ferveur, d'éloquence et de sincérité.

Ainsi ma vie... peut être considéré comme une sorte de journal en vers où l'auteur inscrit ses plus secrètes pensées, couleur du temps. Tantôt la solitude lui pèse et l'incline à la mélancolie. Les fleurs ont beau s'épanouir autour d'elle, elle murmure :

D'un pays sans amour je suis la triste reine.
.....
J'habite une terre perdue.
La route est loin de ma maison.
Et mon jardin n'a pas d'issue.
Je n'ai qu'un mur pour horizon.

Tantôt, cédant à l'ivresse de l'heure, elle s'écrie :

Qu'importe ! mes vingt ans dansent autour de moi.
Je leur ai pris les mains et me joins à leur ronde.
Je ris. Je suis heureuse, et, sans savoir pourquoi,
Je baise follement la clarté qui m'inonde.

Est-il rien de plus adorable, de plus imprégné de grâce et de fraîcheur matinales? Je ne sais pourquoi, tandis que je lis ces vers, je songe aux cahiers intimes de Marie Bashkirtseff, autour de laquelle on a fait tant de bruit, et à qui M. Alberic Cahuet vient de consacrer une si remarquable étude. Est-ce parce qu'il s'agit là aussi des confessions d'une jeune fille, et que toutes deux, nées favorisées de la fortune, appartiennent à la même classe privilégiée? Il n'y a rien, pourtant, de plus dissemblable. Et si l'idée me prend de les rapprocher, n'est-ce pas plutôt pour mieux souligner la qualité du talent de Mlle de Meixmoron de Dombasle? Elle l'emporte sur sa rivale, autant que le vers l'emporte sur la prose. Elle l'emporte, surtout, par la noblesse de l'idée et du sentiment. Quand Edmond de Goncourt se mit en tête d'écrire *Chérie*, en qui il voulait incarner le type de la jeune fille moderne, de la jeune fille du monde, élevée dans un milieu riche, élégant et raffiné, il fit appel aux confidences de ses lectrices. Il fut bien inspiré de négliger les documents que lui offrait Marie Bashkirtseff. Cette slave émancipée, cette âme orageuse, follement ruée, sans contrepoids, à travers la vie, et qui se promenait au chemin des éclairs, peut séduire par ses outrances, ses extravagances même. Elle n'a rien de chez nous. C'est une cosmopolite, une déracinée, un « oiseau de passage », comme diraient MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, aux gestes entachés de snobisme et d'une puérilité parfois ridicule, mais elle est l'ombre qui fait mieux ressortir en lumière les trésors de réserve et de sensibilité exquise de la jeune fille française. Les vertus spécifiques de notre race, vous les trouverez résumées chez Mlle de Meixmoron de Dombasle, aux émois nuancés, aux transports disciplinés, aux élans de pitié maternelle, et qui sait vaillamment accepter la souffrance :

O souffrance, pardon de t'avoir méconnue
.....
Toi que je repoussais, merci d'être venue !

Elle ne perd jamais rien comme la Slave, de sa grâce virginale ni de sa décorative pudeur, et c'est à ce titre, seul, que vaut le parallèle.

Comme je l'ai déjà indiqué, ce qu'il y a de plus imprévu chez Mlle de Meixmoron de Dombasle, c'est cette maîtrise de forme atteinte du premier coup. Fille et petite-fille d'artistes peintres, me dit-on, je conçois qu'elle ait retenu la touche ferme et la précision du trait. Si elle est parvenue si vite à cerner l'idée d'un contour exact, c'est qu'elle avait sa discipline née dans le sang. Encore qu'elle sache manier la couleur comme le prouvent ces vers :

C'est l'onde qui joue avec la clarté.
.....
L'espace a revêtu sa lumière de fête,
L'horizon sa plus belle écharpe, et le ciel prête
A chaque vague, un peu de son bleu transparent.

elle sacrifie peu au goût moderne de l'empâtement. Le dessin lui suffit, c'est un poète de demi-teinte. C'est un peintre de l'âme. Elle ne sacrifie pas davantage au vers libre. Elle s'y est essayée, pourtant, paraît-il, mais son instinct l'a toujours ramenée à la règle, ainsi qu'il s'est produit pour son compatriote, le poète Charles Guérin. Elle reste férue de discipline, dans la vie comme dans l'art. Ce n'est ni en Lorraine, ni en Ardenne, sa seconde patrie, qu'il faut chercher des excentriques et des amateurs de billevesées. L'Amour qu'elle rêve n'a rien de coupable ni de désordonné. Elle y met un souci de dévouement et se voudrait une source de réconfort. Il y a, dans son livre, un petit roman sentimental, sans doute imaginé. Je veux croire qu'il n'a existé qu'en songe, cet amant volage, revenu de loin, qui lui fait dire :

Qu'importent les baisers des lèvres infidèles
Si mes lèvres à moi les ont tous effacés?

Il serait vraiment trop triste que les vers suivants correspondissent à une réalité :

La mort était pressée, elle n'a pris que toi.
J'ai tâché bien longtemps de suivre ton sillage,
Mais tu fuyais trop vite et j'ai perdu courage.

C'est le privilège des poètes de pouvoir ressentir une émotion vraie d'une situation feinte. La réalité leur fournit un point de départ. Leur imagination s'enflamme et brode là-dessus. Quoiqu'il en soit, ce petit roman suffit à nous déceler, chez son auteur, un fonds admirable de noblesse et de générosité.

Je suis la vieille fille en deuil.
Pour tous ridicule et qui pleure.

dit quelque part Mlle de Meixmoron de Dombasle mais, son livre fermé, ce n'est point cette image-là qui me reste d'elle. Je la vois, courant dans son parc, les cheveux dénoués, un nœud de fleurs à la ceinture, jetant des baisers à l'espace, ou songeant à l'ombre d'un bosquet verdoyant :

Amour, quand tu viendras, je serai sur ta route,
Tu n'auras pas besoin de chercher ma maison,
Je te tendrai les mains ; je t'appartiendrai toute
Et tu seras surpris que je sache ton nom.

Et puisque j'ai commencé cet article par une citation de Desbordes-Valmore, c'est par une autre citation de la même que je veux terminer. Le choix était tout indiqué, puisque Mlle de Meixmoron de Dombasle s'atteste de sa lignée par la nature de son inspiration. Cette dernière citation sera pour calmer ses inquiétudes, et la féliciter d'être encore à l'âge heureux où les vastes espoirs sont permis :

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux,
Sous l'orage qui passe il renaît tant de choses !
Le soleil, sans la pluie, ouvrirait-il les roses?
Amants, vous attendez : de quoi vous plaignez-vous?

Ernest RAYNAUD.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE FASCISME AU TOURNANT DE LA ROUTE

Le fascisme et son chef, M. Mussolini, ont rendu à l'Italie et à la cause de la civilisation toute entière, un immense service. Grâce au fascisme, l'Italie a échappé presque miraculeusement à l'anarchie ; grâce au fascisme, l'Europe méridionale a vu se constituer un foyer d'ordre et de discipline sociale, contrepoids nécessaire à l'agitation communiste. « Communisme ou fascisme, il faut choisir », disaient quelques jeunes écrivains politiques un peu simplistes. Et le fait est, que si toutes les aspirations révolutionnaires se cristallisaient autour de Moscou, tous ceux qui voient dans l'ordre et l'autorité les conditions indispensables de toute civilisation, tournaient leurs regards vers Rome avec une admiration parfois plus passionnée que clairvoyante. Le fascisme est, dans tous les cas, une des grandes idées force des temps modernes, et ceux qui ont

visité sans parti-pris l'Italie fasciste ont été saisis, tout en souriant de certaines manifestations d'une grandiloquence un peu bouffonne, de l'enthousiasme, de l'énergie, de la jeunesse féconde que l'idée mussolinienne avait communiqués à toute la nation.

Devant de tels résultats, il est juste de montrer quelque indulgence pour les excès d'autorité, et même pour quelques violences du fascisme à ses débuts : un mouvement autoritaire, issu d'une révolution, n'échappe jamais tout à fait à ses origines. Mais depuis les derniers attentats commis contre le Duce, attentats odieux et que tout le monde condamne, le dictateur, ou du moins son entourage, semblent avoir perdu leur sang-froid. Ne se rendent-ils pas compte que ces attentats, si, comme ils le disent, ils ont été organisés par les chefs secrets d'une vaste conspiration anti-fasciste, pourraient bien avoir un double objet : faire disparaître Mussolini ou, en cas d'échec, l'entraîner à des mesures impolitiques ? En ce cas, ils auraient donné dans le piège, car sous prétexte de se défendre, l'Etat fasciste est en train de se transformer en une tyrannie policière qui n'est pas loin de nous ramener à l'Italie de la *Chartreuse de Parme*.

Un régime menacé a le droit de se défendre, mais un régime vraiment fort et sûr de ses destinées se défend avec autant de modération que d'énergie ; il ne fait pas appel à des lois d'exception. Or, les décrets que M. Mussolini vient de faire enregistrer par la chambre italienne sont véritablement draconiens. Tellement draconiens, que le gouvernement lui-même s'est rendu compte que tels qu'il les avait conçus, ils étaient inapplicables. L'article 6, qui rendait applicable aux étrangers résidant à l'étranger les dispositions interdisant de critiquer le fascisme et son chef, a été supprimé. Ce qui reste est suffisant :

« Tout journal, tout périodique, toute association considéré comme n'étant pas favorable au fascisme sera supprimé. Celui dont les vues ne sont pas « autorisées » est passible d'une peine allant jusqu'à dix ans de prison. Une surveillance des plus strictes sera exercée par la police. Chaque légion de la milice fasciste doit organiser un service de recherches politiques. On promet une épuration du parti fasciste lui-même. Tous les délits politiques seront jugés par un tribunal militaire. »

Le délit d'opinion est donc désormais consacré par la loi. Napoléon III, au lendemain du 2 décembre, n'avait pas été aussi loin.

Et la Chambre a ratifié sans débats. Les petits groupes libéraux de MM. Giolitti et André Salandra ont, il est vrai, voté contre, mais sans avoir osé élever la voix. Au reste, aussitôt après la ratification des décrets, et sur la proposition de MM. Turati et Farinacci, la Chambre a prononcé la déchéance et l'exclusion de 198 députés de l'opposition, ceux que l'on appelait le groupe de l'Aventin, parce qu'ils s'étaient retirés de la Chambre après l'assassinat de Matteotti. Pourtant, ces députés avaient été élus sous le régime fasciste, et avec la tolérance du gouvernement qui, on s'en souvient, ne reculait devant aucune pression administrative.

Cette « épuration » du Parlement, venant après les décrets, montre donc que M. Mussolini est décidé à ne plus supporter aucune contradiction, aucune critique. Et comme il est obéi avec un zèle, que lui-même trouve parfois intempestif, les étrangers qui passeront les Monts peuvent s'attendre, au moins pendant quelque temps, à subir un régime policier presqu'aussi tracassier que celui des Soviets.

C'est dommage. L'Italie va perdre ainsi beaucoup de sympathies, et sans aucun profit pour sa sécurité, car l'expérience démontre que jamais la tyrannie policière n'a empêché aucun attentat. On nous assure que l'unité morale de l'Italie est faite autour du nom sacré de son Duce : « Dieu le protège », écrivait pathétiquement le *Giornale d'Italia*, au lendemain de l'attentat. « L'amour et le dévouement de la nation l'entourent d'une invisible cuirasse d'invulnérabilité. Mussolini demeure serein, tranquille, et domine le tumulte national qui déborde, par un calme appel au travail. »

Fort bien, mais alors pourquoi poursuivre les journaux, les petits « railleurs », les « petits critiques », comme disent les fascistes ? Si le régime est vraiment solide, il n'a que faire d'une pareille armature policière.

Le premier résultat de ces mesures exceptionnelles et révolutionnaires a été d'ailleurs de provoquer dans toute l'Europe un mouvement de défiance et de réprobation. La presse allemande est aussi sévère que la presse anglaise.

Les « révélations » de Mussolini, dit la *Teglische Rundschau*, et les incidents franco-italiens montrent que la situation de l'Italie est critique. Par cette loi, le fascisme s'est exagéré à tel point que l'on peut parler d'un état de guerre dans son propre pays. On verra si un peuple comme le peuple italien pourra supporter à la longue une domination qui s'impose un tel degré. Quoiqu'il en soit, un Etat qui affirme avoir besoin de pareilles lois ne verra pas grandir son prestige dans le monde. On ne sera pas porté à croire que l'ordre y est solide.

Et la *Vossiche Zeitung* :

Mais, d'autre part, ces mesures marquent pour le fascisme un tournant très net, la tendance extrémiste, qui passait de plus en plus au premier plan pendant la dernière année, est victorieuse, et sans doute Mussolini lui-même n'a pas pu intervenir et jouer un rôle politique de médiateur. C'est le retour à la violence, la seconde marche sur Rome, dont il a été si souvent question ces jours derniers. Tout ce qui se cachait encore d'idées politiques et démocratiques dans le programme fasciste, notamment dans les intentions de Mussolini, a fait banqueroute. Assurément, les nouveaux décrets confèrent sur le moment au fascisme une puissance légale qu'il n'a jamais possédée encore. Mais cela ne doit pas nous faire illusion et nous empêcher de voir que comme idéal politique il a définitivement échoué. Surtout cela ne doit pas nous faire illusion sur la cause de ce retour à la violence : il est dû évidemment au sentiment d'insécurité intérieure.

Passons en Angleterre. Voici la note de *l'Observer* :

La loi du fascisme, à en croire les déclarations de M. Mussolini, était que le système hautement organisé et puissant — il représentait la volonté de l'Italie. C'était là sa raison d'être véritable, en même temps que la confiance des fascistes dans leur mission et en eux-mêmes. La situation devient grave si le fascisme doit vivre désormais dans la crainte de la trahison dans ses propres rangs et pire encore si on doit supposer qu'il sera possible d'exorciser ces craintes dans une atmosphère de suspicion et au moyen d'une sorte d'état de siège permanent et illimité.

Et le *Daily News* :

Ces actes montrent, en outre, l'instabilité essentielle de tous les despotismes qui prétendent reposer sur la volonté populaire. Il est absurde pour le duce de travailler à donner l'impression que l'Italie entière est imbue des principes fascistes, lorsqu'en même temps il prend des mesures pour contrarier la volonté de ceux qui ne sont pas fascistes. En un mot, rien ne peut mieux démontrer les défauts inhérents au fascisme que la nature des mesures prises pour le perpétuer.

Dans la presse scandinave et suisse, même son de cloche. Sauf de la part de quelques organes d'extrême-gauche, doctrinalement antifascistes, peut-être est-ce en France que les observations ont été les plus modérées.

Les fascistes, il est vrai, proclament très haut qu'ils se moquent de l'opinion de l'étranger, « *Italia fara da se* », mais ce sont là des mots, des phrases oratoires, aucun pays au monde ne peut aujourd'hui se passer de l'étranger, et le sentiment d'inquiétude que tant de vaines rodomontades a fait naître chez les plus anciens et les plus fidèles amis de l'Italie n'est pas à négliger.

*
* *

Le premier, et non le moins fâcheux, résultat de ce retour du fascisme vers les formules extrémistes et révolutionnaires, est qu'il accroît d'autant les difficultés d'un rapprochement franco-italien.

Or, rien n'est plus désirable, à quelque point de vue que l'on se place. Même en abandonnant le vieux rêve, peut-être un peu chimérique, précisément parce qu'il est trop logique, d'une entente des nations latines, destinée à faire contre-poids — le plus pacifiquement du monde — au bloc anglo-saxon, la bonne entente de la France et de l'Italie est une des meilleures garanties de paix en Europe. Aucune question essentielle ne sépare les deux pays, à moins qu'on ne prenne au sérieux les revendications de quelques énergumènes sur Nice ou la Tunisie. Rien de plus aisé, à condition qu'on y mette de la bonne volonté et du bon sens, que les partages d'influence en Méditerranée orientale. Mais pour que la conversation que l'on voudrait amorcer entre MM. Mussolini et Briand soit utile, il faut que les deux hommes d'Etat puissent s'aborder avec la même bonne volonté d'entente. Or, dans la presse italienne, qui maintenant est toute entière officieuse, chaque fois qu'on parle d'une conférence franco-italienne, on considère la France comme la demanderesse. « Nous attendons des propositions » disent les Italiens ; c'est de la malice cousue de fil blanc. Dans la *Tribuna*, du moins, M. Francesco Coppola met les pieds dans le plat avec une entière franchise.

Après avoir déclaré qu'à son avis un rapprochement franco-italien ne peut se faire sur la base d'une entente en vue d'une commune défense contre l'Allemagne, crainte illusoire selon lui, il poursuit ainsi :

Une autre partie des Français qui veulent une entente avec l'Italie et que représente François Coty voudrait la fonder plutôt sur un régime de faveur et même sur des garanties spéciales pour la nationalité Tunisie à accorder aux émigrants italiens dans les colonies françaises. Ainsi la France en tirerait cet avantage de pouvoir mettre en valeur de grandes richesses aujourd'hui stériles par défaut de main-d'œuvre, et l'Italie celui d'alléger sa pression démographique et peut-être aussi de s'assurer à des prix raisonnables une certaine quantité de matières premières. Là aussi il y a équivoque. Certes le respect de la nationalité de nos émigrants est une condition élémentaire sans laquelle aucune entente ne serait possible, et cela non seulement en Tunisie, mais ailleurs aussi, par exemple au Maroc, pays qui est en train de devenir à certains égards une seconde Tunisie. Mais quant à nous faire donner des hommes pour les colonies françaises.

l'Italie ne pourra jamais considérer ses émigrants comme une matière d'échange, ni comme un poids inutile dont il faut se débarrasser à tout prix. Elle ne pourra pas davantage s'estimer satisfaite si ses fils, même avec toutes les garanties du monde — garanties toujours provisoires d'ailleurs — vont, une fois encore, féconder les terres d'autrui, destinées à demeurer sous la souveraineté étrangère... Ce n'est pas là la solution que veut l'Italie pour son problème démographique, ce n'est pas là l'expansion à laquelle l'Italie a droit. Dissipons toute équivoque. Quand on parle d'expansion italienne, il faut entendre avant tout une expansion politico-territoriale, c'est-à-dire pratiquement coloniale. La véritable solution... est unique : c'est de la terre, de la terre coloniale italienne, ou au moins de la terre sous le contrôle politique de l'Italie ; de la terre pour son peuple trop nombreux dans la péninsule, de la terre pour sa puissance, de la terre pour sa liberté méditerranéenne.

Nous n'entendons pas par là demander à la France, comme certains font encore semblant de le croire à Paris, de nous faire cadeau de terres françaises. Nous prétendons seulement qu'elle cesse d'être systématiquement notre adversaire, qu'elle soit vraiment et sincèrement solidaire avec nous aussi bien pour la réparation qui nous est due dans la distribution inique des mandats, que dans notre expansion ultérieure directe, même politique, là où, en dehors de ses possessions, finira tôt ou tard par nous conduire la nécessité irrésistible de notre destin.

Où diable M. Francesco Coppola a-t-il pris que la France se soit montré systématiquement l'adversaire de l'Italie ? Peut-être au moment des négociations de Paris, les représentants de la France ont ils eu le tort de prendre trop légèrement l'amour-propre italien et de sacrifier l'alliée latine aux exigences anglo-saxonnes, mais ce sont-là de vieilles histoires dont on n'a pas encore fait l'histoire. Depuis, nous n'avons jamais eu, à l'égard de l'Italie, que de la bonne volonté, mais nous l'avons toujours trouvée tellement en méfiance, tellement dressée dans son orgueil et dans sa susceptibilité, que la conversation a été impossible. Il y a certainement, en France, un courant italophile. On ne répugnerait pas à une nouvelle répartition des mandats coloniaux, de façon à satisfaire les revendications italiennes. Jusqu'au dernier attentat et à la crise policière et xénophobe qui a suivi, on voyait avec plaisir que les difficultés s'aplanissaient et que l'entrevue Briand-Mussolini se préparait. Maintenant elle est remise à une date très ultérieure. Il faudra attendre que l'accès de fièvre soit passé et que le fascisme se soit guéri de la manie de la persécution.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE ROMAN D'UNE VOCATION

« Une vocation est un germe divin. Elle s'implante et s'accroît par des apports insensibles. Dieu, pour la fortifier, s'aide et de la bonne volonté du sujet, et du milieu, et des influences, et du temps. » Ces lignes formulent, aux dernières pages du livre, l'idée directrice qui en commande tout le développement. M. Emile Baumann nous montre aux prises le conflit des élans profanes et d'une vocation religieuse. Son roman, qui est l'histoire d'une crise, présente le pathétique d'une tragédie.

En vain Jérôme Cormier, le personnage principal, engagé dans cette crise, essaiera de la conjurer, de l'éluder par un compromis. Nous sentons, dans toute cette première partie du récit, qu'elle est inévitable. Mais combien le compromis est humain !... Pendant la guerre, avant un assaut, Jérôme s'est engagé, envers un ami qui se destinait au sacerdoce, à prendre sa place s'il ne revenait pas. Singulier engagement, sans doute, si nous l'envisageons du point de vue purement humain ; mais l'auteur nous dirait que son point de vue est tout autre, et que nous ne pouvons pas refuser à Dieu le pouvoir de faire suivre à sa volonté les voies qu'elle a choisies. Donc, voilà Jérôme appelé lui-même au sacerdoce par une vocation extérieure, puisqu'elle ne monte pas des profondeurs de sa propre nature. A cette vocation extérieure vient s'opposer l'appel intérieur de la joie, de la jeunesse et de l'amour.

C'est ce dernier que le jeune homme semble vouloir écouter. Agnès Duprat est une jeune fille assez singulière, très jeune (dix-huit ans) : « une intelligence aiguë, des saillies originales, des alternances de rêverie et d'enthousiasme :... sous des élans mystiques, une aspiration réprimée à tous les bonheurs pressentis, mais un je ne sais quoi de violent, de faible, de douloureux qui le troublait. » Pourquoi ne céderait-il pas à son charme ? « Après tout, la nature est l'œuvre de Dieu, et la chair n'est point maudite, ni l'amour de la beauté un crime. » Jérôme incline, comme le font tant d'êtres humains qui entendent et ne veulent pourtant pas repousser l'appel divin, « à ménager entre Dieu et le monde un compromis où la part de Dieu

(1) Emile Baumann : *Le Sang sur les mains*, 1 vol. Bernard Grasset, éditeur, Paris 1926.

restait infime ». Sa réponse à Montcalm : « Si Dieu l'exige, vieux, c'est promis » impliquait un engagement sous condition. Malgré tout, il ne désirait point que la voix de Dieu se fît entendre ; d'avance, il cherchait des raisons contre elle. Lui-même, à cette phase, juge plus loyal de conclure, au moins provisoirement, qu'*il ne veut pas entrer* dans les ordres. Voilà le vrai. Plus tard, on verra. Pour l'instant, il ne songe plus qu'à « vivre » au sens où l'entendait l'ignorante Agnès. « Dans cet amour naissant, il fuyait l'autre Amour ». Tout le développement du livre consiste à nous montrer comment cet appel du dehors devient, par une progression irrésistible et continue, l'appel intérieur, tandis que les élans profanes se révèlent de plus en plus étrangers au fond intime de l'être, à la volonté, qui en est l'élément actif et par conséquent essentiel.

Une vue superficielle porterait à admettre que l'auteur a considérablement affaibli son thème en nous représentant Agnès, comme une sacrifiée, prédestinée au sacrifice. Un peu de réflexion conduit à penser qu'il a voulu, dans ce conflit des élans profanes et d'une vocation religieuse, livrer l'homme à lui-même. Avec toutes ses grâces et sa force de séduction, cette jeune fille n'a fait autre chose qu'envelopper Jérôme de sa mélancolie comme d'un linceul, le noyer presque dans son indécision. Passive, irrésolue, elle ne pensait qu'à son propre bonheur et ne pouvait inspirer que la passion. Jérôme n'a rien de passif : il est ici pour agir. Si, d'une part « l'appel d'Agnès répondait, en lui, au frémissement d'une jeunesse jusqu'alors contenue par de chastes disciplines », de l'autre « dans la naïve simplicité d'Agnès, il trouvait néanmoins une part de facile, de sucrainé. Il refusait d'en être dupe. Volontiers, il l'aurait avertie : vivre, ce n'est pas exiger le bonheur pour soi ; vivre, c'est *se donner*... » Si donc il apparaît flottant, indécis, n'est-ce pas qu'il se réserve, qu'il se garde, qu'il sent l'impossibilité pour lui de rester à l'appel de l'amour, à l'invitation au bonheur, la nécessité de s'assurer si ce n'est pas vraiment l'autre alternative qui s'impose ? Agnès est dès le premier jour condamnée. Sa résistance n'eût fait qu'introduire un dramatique artificiel, contraire à la logique intérieure du sujet et à son développement normal.

C'est bien dans le sens de cette logique qu'agissent le milieu, les influences, le temps. Jérôme a été élevé, il vit dans une atmosphère religieuse, presque ecclésiastique. Il s'est instruit chez les prêtres. Il a pour confesseur un vieux bénédictin prudent. Au foyer de sa mère est installé un oncle paternel, ancien missionnaire que ses infirmités ont réduit à l'inaction et qui exerce dans la maison une suprématie : « Jérôme lui-même éprouve son ascendant ; la présence du *Père* domine, qu'il le veuille ou non, tous ses actes. » La première fois que nous pénétrons dans la confortable et même élégante résidence d'été de Mme Cormier, à Garches, nous la voyons, à table, entre le Père et un autre prêtre, ami d'enfance de son mari défunt, le chanoine Langevin. Elle efface mal, nous dit l'auteur « sous le gris monastique de son corsage, les grâces d'une maturité plantureuse. » Plus tard, après quelques incertitudes bien naturelles, nous la retrouverons radieuse le jour de l'ordination : « Mère d'un prêtre, elle a voulu que seules des pensées lières eussent en son cœur du fait de cité. »

A toutes ces influences, qui se sont exercées sur les sentiments et la volonté du jeune homme, il faut ajouter celle de l'époque. M. Emile Baumann n'y fait qu'une seule fois allusion, lorsque son héroïne nous montre comment se rassemblent en elle toutes les causes de faiblesse pour diminuer son énergie, sa force de résistance, sa confiance dans la vie : « Et puis, l'impression de la guerre, tant de ruines, tant de sang, peut-être inutile. » Comment cette influence du temps ne marquerait-elle pas d'une empreinte plus profonde Jérôme, qui a fait la guerre, qui y a perdu son meilleur ami ? En un autre temps, Agnès serait plus forte, plus résolue et Jérôme serait libre : il n'aurait pas recueilli cet héritage d'un mort qu'est pour lui l'engagement au sacerdoce, et cet appel de la vocation, venu du dehors, sans doute ne l'aurait il pas entendu en lui. Il y a donc ici une action décisive, dont l'importance n'est diminuée en rien par le fait qu'elle est sobrement indiquée.

Mais plus décisive que tout le reste est l'action des deux prêtres : Dom Estienne et le Père. Elle intervient au moment voulu pour déterminer la volonté. C'est quand Jérôme a senti enfin dans son cœur partagé la plénitude de son amour, quand l'appel de la joie a dominé l'autre appel, quand à la suite d'un entretien avec sa mère il s'est juré « qu'avant une semaine Agnès lui serait liée par de solennelles fiançailles », c'est alors qu'il vient ouvrir avec son confesseur le suprême débat : « Etes-vous, mon Père,... bien certain que nous ne sommes pas, l'un et l'autre, hantés par le commandement du

mort ?... A présent, j'ai l'âge d'aimer, j'aime, je veux m'établir honnêtement, faire souche de bons chrétiens. Dieu ne m'en demande pas davantage, pas plus qu'à mes père et mère et à tous les aïeux, sans qui je ne serais pas aujourd'hui devant vous. » Dom Estienne débride la plaie : « La vérité simple, c'est qu'une illusion amoureuse vous tient, et, pour ne pas vous en déprendre, vous cherchez les plus vaines excuses, vous n'hésitez pas à vous vilipender. » Mais débrider la plaie, ce n'est pas la guérir. Nous sentons bien maintenant que le pas est franchi, que la vocation va l'emporter, que l'appel extérieur va devenir un appel intérieur. Ce ne sera pas sans lutte. Le combat suprême est engagé. « Au front, j'ai marché sous des voûtes de mitraille. Ce n'était rien auprès. » A son tour, le Père intervient. La vocation de Jérôme lui semble forte parce qu'elle est violemment combattue. « En vérité, tu es sur un champ de bataille, tu es toi-même le champ de bataille où des Puissances invisibles se disputent ton vouloir flottant. »

Elles se le disputeront jusqu'à la fin, car c'est ici le combat du désir et de la volonté, et le chemin ne se parcourt pas en une étape dans les taillis épineux du renoncement. Tout proche déjà du terme, Jérôme ose encore déclarer à Agnès : « Je vous aime beaucoup plus que je n'aime Dieu. C'est mal de le penser ; je vous le dis parce que c'est vrai. Mais si Dieu m'aime infiniment plus que je ne vous aime, je n'y peux rien. Jusqu'ici, chaque fois que j'ai voulu me jeter tout entier en vous, quelque chose d'inattendu m'a barré la route. » La première fois, c'est la vision soudaine de Montcalm, l'ami mort, qui semble venir rappeler l'engagement. La deuxième fois, c'est Dom Estienne, et la troisième c'est le Père. Celui-ci a trouvé l'argument suprême : « Jusqu'au bout tu peux dire non. Mais alors, ta vie est manquée. »

Cet enchaînement, qui fait la vocation plus forte chez Jérôme Cormier, plus forte que son amour ; cette progression pressante, cette dialectique cruelle, nous ne les pouvons expliquer, justifier que du point de vue où s'est placé l'auteur : celui du surnaturel et de la grâce. Considérés selon le sens humain et positif, ils ne permettent qu'une conclusion, celle d'Agnès, à savoir que « Jérôme l'aimait trop peu, puisqu'il se ployait sous le joug d'une illusion mystique, au lieu d'écouter son cœur. » M. Emile Baumann est un romancier catholique. La doctrine du catholicisme inspire toute son œuvre ; elle domine et pénètre ce nouveau roman, où il a eu la belle audace de prendre comme sujet une vocation sacerdotale. Le sujet, certes, ne doit pas nous faire oublier le roman, c'est-à-dire un cas particulier, extrêmement précis et tout concret, avec un milieu déterminé, des personnages individuels, et les contingences diverses des caractères et de l'action. Il n'en reste pas moins qu'une signification générale se dégage de l'œuvre, avec quelques idées d'une portée universelle. Celle-ci d'abord, que la vocation n'a pas nécessairement son principe dans la vie intérieure et qu'elle peut naître d'un appel du dehors, pourvu que certaines conditions prédisposent ou contraignent l'âme à y répondre. M. Emile Baumann a développé ce point avec une rare puissance psychologique. Et il a mis en vive lumière cette grande idée si magnifiquement exprimée dans le *Moïse* d'Alfred de Vigny : ce qu'il en coûte à l'homme d'être appelé, choisi :

> Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?

Une autre idée encore se dégage du récit de M. Emile Baumann : l'opposition radicale, qui est souvent un antagonisme, du désir et de la volonté, de la passion et de l'amour. Agnès, avec ses faiblesses et son charme, est bien telle qu'il faut pour éveiller et entretenir le désir dans un jeune cœur sensible et indécis. Jérôme ressent, avec leur douceur plutôt qu'avec leur violence, les premières atteintes de la passion. Mais est-ce l'amour ? « Une volonté supérieure à la sienne, et que sa raison ne démentait pas, défendait à sa passion d'agir. Cependant, Agnès régnait au centre de sa vie profonde. » Agnès et la vocation, c'est encore, dans le cœur de Jérôme le conflit de la Nature et de la Grâce, de l'amour humain et de l'amour divin. Agnès aime Jérôme autant qu'elle peut aimer. Dieu l'aime davantage, Dieu qui l'appelle et lui signifie sa volonté, à laquelle il finira par se soumettre. Et alors lui-même, à son tour, aimera Dieu autant qu'il en est aimé.

Plus tard, quand il sera prêtre et bon prêtre, « un homme de Dieu », et qu'on parlera de lui devant la mélancolique Agnès, brisée par cette épreuve, elle répondra : « Je l'ai connu avant qu'il fût séminariste. Il avait alors d'autres idées en tête ; je crois qu'il s'est fait prêtre un peu contre son gré. » Vue tout extérieure et superficielle des choses et qui n'en exprime que l'ordre naturel et humain. Mais la sacrifiée va plus loin quand elle ajoute — avec un bizarrerie mystérieuse qui, de sa part, ne surprend guère : — « L'amour sait-il jamais jusqu'où il montera ? »

C'est le dernier mot du livre. Il en résume peut-être le sens, qui nous ramène à un autre roman récent, dont nous entretenions cet été nos lecteurs : *La Chercheuse d'Amour*, de M. Louis Artus. Voilà deux œuvres toutes pénétrées de la plus haute spiritualité et que rapproche, dans leur diversité aussi accentuée qu'il est possible, une idée commune : celle de l'appel divin et de l'achèvement de la nature dans la grâce. En vérité, plus les temps sont durs et plus les hommes aspirent à trouver au-dessus de la terre un point fixe où ils amarrent l'inquiétude de leurs âmes. Il ne serait pas surprenant que nous vissions se dessiner dans la vie morale et religieuse de notre temps, et par suite dans sa littérature, une tendance analogue à ce que fut le stoïcisme en plein désordre païen, le jansénisme après la grande crise du seizième siècle et les agitations de la Fronde.

Quoi qu'il en soit, une telle aspiration suffirait à élargir et renouveler l'inspiration littéraire. Mais elle n'est pas nouvelle dans l'œuvre de M. Emile Baumann. L'auteur de *L'Immolé*, de *La Fosse aux Lions*, du *Baptême de Pauline Ardel*, de *Job le Prédestiné*, — qui est ainsi celui de *Trois Villes Saintes*, de *L'Anneau d'or des Grands Mystiques* et de *Saint-Paul*, — nous avait habitués à cette intensité de vie spirituelle. La nouveauté du roman qu'il nous donne aujourd'hui serait plutôt dans l'exécution littéraire, à la fois plus rapide, plus sobre, plus libre, selon le goût du jour. La manière de l'auteur s'est décidément, parfois même, pourrait-on dire, relâchée. Il se préoccupe moins de la parfaite cohérence de ses caractères, de leur rigueur logique. Il les laisse souvent parler et agir comme s'il voulait nous laisser conclure que c'est ainsi parce que c'est ainsi. La continuité de la ligne générale n'empêche pas, chez chacun, la spontanéité toujours un peu déconcertante de la vie. Mais le mouvement d'ensemble est celui d'une tragédie rapide, pathétique, simple, dont l'action, en même temps qu'elle se développe avec aisance sur un premier plan humain, est commandé, à l'arrière-plan, par la présence discrète des Forces invisibles. Ces deux éléments s'unissent pour donner au récit un accent très nouveau et une saveur littéraire très originale.

Il y a certes peu de romans plus dignes d'attirer et de retenir l'attention. *Le Signe sur les mains* est de ceux qu'on relit volontiers, et qu'il est nécessaire de relire pour en bien pénétrer toute la signification.

Firmin Roz

LE THÉATRE

LE DICTATEUR

C'est avec une grande mélancolie que j'écris cet article car, lorsqu'il paraîtra, la pièce dont il parle aura quitté l'affiche de la Comédie-Montaigne. On sait que *Le Dictateur*, de M. Jules Romains, avait été d'abord destiné à la maison de Molière, à laquelle nous avions pris depuis quelque temps l'habitude agréable d'adresser des compliments et qui, cette fois-ci, a trahi sa mission en reculant devant des risques imaginaires. Aux yeux d'une certaine portion de la presse et du public en général, cette erreur a desservi l'œuvre en ce sens qu'elle avait provoqué l'attente d'un scandale qui ne pouvait pas se produire.

D'autre part, je crois bien que le Français, décidément, n'est pas un homme politique. Nous savons certes, que, présentement, la faveur générale ne s'adresse qu'aux personnages politiques qui, dans l'estime masculine et la tendresse féminine, priment toutes autres professions. C'est que, par la guerre et par le désordre financier, la politique s'est trouvée dramatiquement confondue avec les soucis de chacun. Elle est devenue une affaire presque personnelle, et c'est pourquoi les opinions ne sont jamais que l'expression des intérêts. De là le caractère à la fois passionné et absurde des propos que nous entendons dans les disputes de salon ou de café. En réalité, nous n'aimons pas la politique et nous n'y comprenons rien.

Certes, il est possible d'exploiter cette ignorance et même cette mésestime profonde de la vie publique : mais par la satire seulement. Au théâtre, nous ne pouvons que rire d'un parlementaire.

Peut-être même faut-il pousser plus loin l'observation et dans un sens de psychologie générale. Le ressort de la vie politique est l'ambition. Or, l'ambition, malgré la violence des réactions qu'elle peut déchaîner, n'est pas, à proprement parler, une passion très scénique. Etant la convoitise du pouvoir, de la domination, elle manque de généralité, attendu que la plupart des hommes ne sont pas en position d'avoir de telles visées. Il n'est pas aussi courant de désirer un portefeuille qu'une femme ou une fortune. Quand la tragédie peignait les rois ou les empereurs, elle négligeait le plus souvent leurs soucis proprement royaux et Agrippine

elle-même est aussi bien une méchante femme et une mauvaise mère qu'une impératrice. La beauté historique de certaines pièces de Corneille ne suffit pas à les tirer de l'ennui.

Peut-être (et c'est là la seule circonstance atténuante qui doive être accordée au public et à une grande portion de la critique), M. Jules Romains, en entreprenant de porter à la scène son sujet, n'a-t-il pas tenu assez de compte de l'observation que nous venons de faire et n'a-t-il point, principalement dans son premier acte, pris assez de précautions pour déterminer et préciser son dessein. Il a traité ses personnages du dedans : c'est la méthode de la vérité. Ce n'est, malheureusement, pas celle du théâtre, et cette opposition entre la vérité et le théâtre est d'autant plus marquée, d'autant plus redoutable, que le public se trouve plus naturellement éloigné de ce que l'on veut lui faire entendre. Quoi qu'il en soit, j'ai à déplorer aujourd'hui, avec une certitude tranquille, que, soit par une légère faute technique de l'auteur, soit par une grave faute de jugement chez les spectateurs, une œuvre de valeur n'ait pas eu le sort qui eût été tout à la fois digne d'elle, digne de cet auteur et de ces spectateurs. Quand on considère l'ensemble de la production dramatique actuelle et que *Le Dictateur* ne s'est pas trouvé d'emblée et d'enthousiasme mis hors de pair, il ne peut y avoir que stupeur et chagrin.

*
* *

La conception du personnage de Denis, le dictateur, remonte à 1910. Il semble donc que l'on soit autorisé à reconnaître une certaine parenté intellectuelle entre la fiction du drame et la réalité de M. Briand qui, ancien socialiste, se trouva, en arrivant au pouvoir, en face d'une grève de cheminots. Il n'est pas douteux, en tout cas, que l'extrême beauté dramatique et psychologique du dernier acte ne soit empreinte d'une sorte de grandeur et de pathétique historique. Mais cela excepté, il n'existe plus entre la pièce et l'actualité d'hier ou d'aujourd'hui aucun rapport, du moins dans l'ordre matériel, puisque, au contraire, moralement, il n'est pas possible de porter à la scène un débat et un caractère qui se soient davantage imposés, présentement, à l'attention publique.

La caractéristique de tous les personnages que Jules Romains nous présente est la sincérité. Cela seul constitue une observation singulièrement neuve et profonde. Nous sommes trop enclins, dans notre scepticisme latin à ne pas prendre au sérieux les convictions des hommes d'action. C'est méconnaître les lois mêmes de la nature humaine. Ces lois semblent fonctionner toujours dans le sens des moyennes. Il arrive que des politiciens qui d'abord, par intérêt ou situation, bref pour un motif quelconque, se choisissent artificiellement une doctrine et un parti finissent, dans l'entraînement même du jeu, par se convaincre eux-mêmes. Nul n'est capable de tenir entièrement et toujours un rôle dans la vie. En revanche, il arrive que ceux qui sont partis dans l'enthousiasme et la foi perdent, par les déceptions de la route, ou, si l'on préfère, les leçons de l'expérience, leur première ferveur et leur espérance. Ainsi, les uns et les autres, les sceptiques et les apôtres, parviennent-ils, à quarante ans, au même équilibre.

Le sujet du *Dictateur* est précisément ce mouvement des esprits et cette épreuve des convictions au contact de la réalité. Comme autour d'un axe, Denis et son ami d'enfance, son camarade d'action, Férégol, ont tourné autour d'un même mythe : la Révolution. L'un a gardé sa conception intacte du dogme et il dira : « Je me défie du révolutionnaire qui ne veut faire la révolution qu'à coup sûr... C'est un gaillard qui finira ambassadeur au Vatican... ». L'autre arrivera à dire : « La révolution, qu'est-ce que ça signifie... ? » Et, remarquez que le plus sincère est précisément celui dont la foi aura changé, car passant ainsi, sous l'impulsion de la vie, de croyance en croyance, il se réapprovisionnera sans cesse en enthousiasme et en illusions. L'intransigeant Férégol, certes, continuera le combat et ne reculera devant rien, même pas devant son ami, et pourtant, il laisse échapper cette atroce parole : « Je sais bien que je ne verrai pas la victoire finale... Je me demande même si quelqu'un la verra jamais... » Et il confesse qu'il ne persévère plus que par une force « obscure et absurde » qu'il appelle la fidélité... Il y a des convictions qui ne sont plus que des contractures... L'autre, au contraire, est tellement éloigné de cet effort concentré sur soi-même qu'il n'obéit pas même à un plan dans sa conduite ardente et que sa destinée se développe comme un organisme grandit, chaque partie contenant et produisant l'autre spontanément, comme une fleur un fruit.

On voit ainsi à quelle hauteur spirituelle Jules Romains a placé sa pièce : elle est une histoire de conscience et une biographie morale.

Donc, Denis est un député socialiste qui vient

de renverser le Ministère. Le roi, d'esprit très constitutionnel et encore incliné vers le libéralisme par l'influence de la reine, se résout à tenter l'expérience : il offre le pouvoir à Denis. Grave problème : Denis doit-il, avec Féréol, rester fidèle à l'intransigeance révolutionnaire ou, au contraire, avec cette plasticité d'esprit à laquelle se reconnaissent les hommes d'action, profiter de l'aubaine et entreprendre par les voies légales une première préparation à la justice future... ? L'évolution naturelle de son caractère le pousse à l'action... Alors, et c'est là le centre psychologique et la haute idée de l'œuvre, Denis va devenir un autre homme du fait même qu'il touche à la réalité et qu'il passe, par l'épreuve du pouvoir, de la théorie et des visions, à la pratique et aux faits. Le roi lui-même, qui fut aussi un jeune et qui passa, par la mort de son père, de la jeunesse au Gouvernement, lui révèle que « le fait qu'une chose existe lui donne une valeur, un droit sur vous... » A son arrivée au pouvoir, ses amis, sans le prévenir, déclanchent dans la nuit la grève des chemins de fer... Une responsabilité terrible s'abat soudain sur ses épaules et peut-être aussi une déception, une colère contre ceux qui l'ont trompé. Il tente de parler au peuple par un message, de s'entendre avec Féréol, mais ils ne parlent plus le même langage, parce que l'un n'est pas sorti de lui-même et que l'âme du pays habite maintenant l'âme de celui qui a la charge de la vie nationale. Le pouvoir a fait de lui, non plus un individu aux idées raides, mais un Etat à la vie impérieuse. « Il est bien question, s'écrie-t-il, de l'homme qu'on a pu être !... Tout est pris par le présent, par un présent à mille pointes qui vous attaque de tous les côtés. . On sent que des milliers d'accrochages, de jonctions se font soudain sur votre corps, qu'une immense chose fourmillante va converger vers vous, se servir avidement de vous et que toute votre pensée n'y suffira pas... Tout craque ?... Eh bien, moi, ici, je force tant que je peux pour que tout s'empêche de craquer, se retienne ensemble, fasse encore une fois et encore une fois, l'effort de durer... » L'indicateur des chemins de fer prend une signification inattendue : il faut que les trains partent... Il faut que le peuple mange... Il faut que la nation vive !... Il a demandé à Féréol de ne pas laisser afficher, ou du moins de ne pas signer de son nom un appel aux armes adressé par les révolutionnaires à l'armée... Mais Féréol ne peut plus le comprendre, ils sont devenus aussi radicalement et irrémédiablement ennemis que l'ordre et le désordre, le Pouvoir et l'Anarchie, l'État et la Révolution... Denis a obtenu du roi le décret de licenciement des Chambres et la souveraineté absolue. Il est le Dictateur dont la Dictature indique seulement le péril national. Il n'a d'autre devoir, d'autre désir aussi, maintenant, que de sauver, parce qu'il commande, ce qu'il voulait détruire hier, parce qu'il était un chimérique... Il fait arrêter son ami et se retire, son œuvre accomplie et sa victoire assurée, pour réfléchir... L'action a précédé cette réflexion et c'est là tout le dénouement de l'œuvre...

Je ne connais rien de plus puissant, de plus simple, de plus largement et pathétiquement philosophique, dans toute notre littérature théâtrale d'après-guerre, que ce dernier acte du *Dictateur*.

Gaston Rageot.

LES CONCERTS

RENTRÉE

La saison débute à peine et déjà les concerts pleuvent. La preuve en est que les salles sont prises d'assaut et qu'un artiste désireux de donner une séance musicale doit parfois attendre six mois pour abriter son public et lui-même. Mais ne nous imaginons pas que dans ce domaine les Français soient chez eux. Ce sont, en effet, les étrangers qui nous apportent ce débordement musical. C'est une lourde erreur de penser que la France est libérée de l'envahisseur depuis 1918. Dans le domaine artistique et principalement musical qui doit rester le nôtre, constatons qu'un échange entre les nations est des plus intéressants et des plus profitables ou plutôt le serait si précisément il y avait échange. Mais, malheureusement nous sommes beaucoup moins accueillis à l'étranger qu'accueillants à Paris; il convient de le regretter et de désirer que des mesures équitables soient un jour prises à ce sujet.

En attendant, force petites nations, dont nos enfants apprendront le nom mais qui restent obscures à notre génération, nous valent un nombre impressionnant de séances musicales. S'il fallait en parler en détail au public, le nombre des critiques musicaux ne suffirait plus. Et pourtant il y a beaucoup de critiques !

Contentons-nous, pour notre part, de signaler aux lecteurs de la *Revue Bleue*, les manifestations les plus intéressantes et ayant quelque haute portée artistique.

*
* *

L'Opéra Russe de Paris a donné le mois dernier, salle Gaveau, deux représentations du Prince Igor et deux de Sadko avec autant de succès qu'au printemps. Du Prince Igor, nous ne connaissons que les célèbres danses interprétées si souvent par les Ballets Russes. Dépouillée des costumes, de la mise en scène, de toute ambiance théâtrale, la partition reste émouvante et humaine. Alors

que Sadko nous semble démodé et long, nous retrouvons dans l'Opéra de Borodine ces vérités trop profondes pour ne pas rester éternelles. Et Dieu sait, cependant, si nous sommes saturés depuis quelques années de la musique russe, du sentiment populaire russe... et ajoutons-le, du charme slave. Mais il y a des inspirations trop généreuses, pour ne pas toujours nous trouver vibrants.

« L'Opéra Russe de Paris » m'a semblé plus chaleureux qu'homogène, tant à l'orchestre que dans les chœurs. Mme Nina Kochitz sait interpréter sa musique natale, la seule qui lui convienne réellement. M. Mosjoukine qui vient d'être engagé à l'Opéra Comique, est très impressionnant dans le Prince Igor. Les voix d'ensemble sont belles sinon parfaites. Quant au chef d'orchestre, il manque parfois de précision, mais non de chaleur, car il se donne généreusement. Peut-être un peu trop. Lorsque le public l'applaudit à la fin des actes, il semble, tenant à deux mains son cœur, près de défaillir. S'il est cardiaque, il devrait se modérer. Et s'il ne l'est pas, pourquoi cet inutile jeu de scène? Les plus nobles émotions — celles que l'on ressent et celles que l'on communique — sont les plus concentrées.

*
* *

Les concerts dominicaux ont tous repris. M. Pierné, toujours dévoué à la musique moderne, nous a fait connaître « l'Israël » de M. Ernest Bloch, un des musiciens les plus puissants de la jeune école. Les Concerts Pasdeloup ont redonné deux auditions du Roi David qui fait maintenant partie du répertoire des concerts, à peu près au même titre que la Symphonie en ut mineur! Et à propos de Beethoven, préparons-nous à l'entendre jouer plus que jamais, son centenaire étant une occasion unique de nous l'offrir sous toutes ses formes. Que de festivals en perspective!

*
* *

Harold Bauer, le célèbre pianiste est venu donner trois récitals à Paris. C'est de la stupéfaction que j'éprouve lorsque, depuis la guerre, je réentends cet artiste... et c'est presque une confession qu'il me faut faire à mes lecteurs : Je me souviens d'un concert vers 1913 donné par Harold Bauer et Pablo Casals. C'est un des plus beaux souvenirs musicaux que j'aie. Je me souviendrai toujours du pianiste jouant seul les Kreisleriana de Schumann et avec Casals la sonate en la de Beethoven et une des sonates de Brahms. Jamais je n'ai eu plus l'impression de la beauté, de la perfection. J'ai toujours cette impression lorsque je réentends Casals. Je ne l'ai plus retrouvée en retrouvant le jeu d'Harold Bauer. Un problème se pose. Lequel a changé, de lui comme exécutant, de moi comme auditeur? Je pencherais plutôt pour la dernière hypothèse. Si une noble création en art peut supporter le choc des années, une interprétation, une exécution, ne jouit pas des mêmes garanties. Elle ne peut se libérer, si invraisemblable que cela puisse paraître, d'une évolution certaine, insensible, mais continuelle. Et la tradition, objecterez-vous? Elle n'est pas aussi rigide qu'on pourrait le penser. Le pianiste qui jouerait Chopin avec le « rubato » qui s'imposait en 1830 nous paraîtrait aujourd'hui démodé et d'un romantisme superficiel. Certes, le créateur d'une œuvre a donné à ses premiers interprètes une directive. Mais cette directive peu à peu se modifie et nous semble plus vraie en l'étant peut-être moins. Je pense, d'ailleurs, à cette charmante boutade d'un grand pianiste actuel qui m'affirmait, il y a quelque temps : jamais un compositeur ne sait non seulement jouer, mais interpréter comme il convient sa musique... Dès lors, où chercher la tradition? C'est avec sérénité qu'il nous faut enregistrer cette évolution, cette transformation, qu'elle vienne de ceux que nous approchons ou de nous. Cependant, peut-on sans mélancolie constater à quel point sont fragiles nos admirations, nos exaltations, qu'il s'agisse d'une conception artistique ou d'un sentiment. Ne sommes-nous donc protégés par rien d'intangible?...

M. Lacrocher.

NOTES D'ART

LAURE BRUNI (Galerie George Petit). — Quarante cinq toiles, auxquelles s'ajoutent quelques dessins excellents, permettent d'apprécier pleinement l'effort et les tendances de l'artiste très douée qu'est Laure Bruni. Inspirée par les côtes Bretonnes ou par l'harmonieuse vallée de la Drôme, elle peint d'une brosse vigoureuse de libres espaces, accusés en valeurs sombres parmi de transparentes clartés. L'effet général, un peu dur dans la première impression, convainc vite, car la personnalité de l'artiste a son éloquence. Nos préférences vont aux toiles dont l'expression naturelle s'accorde avec un certain raffinement dans les tonalités. Ainsi, *Bords de la Drôme*, aux arrière-plans mauves et roux, sous un ciel chargé de petits nuages pommelés, rosés par le soleil; la *Mare aux bouleaux*, si limpide; l'*Arbre de Judée*, où jouent encore parmi les verts sombres, des roux et des mauves bien heureux; *Route de Montfrin*, enfin, *Soir sur Plonguiel*, très justement acquis par l'État.

Quelques dessins à l'encre de Chine et d'une expression presque japonaise, plaident éloquemment, par surcroît, la cause de Laure Bruni. Ils donnent une vive impression d'espace et s'animent d'accidents pittoresques exprimés en fines valeurs.

ANDRÉ BARBIER (Galerie Druet). — J'ai naguère loué ici même, à l'occasion du cinquantenaire du Salon des Indépendants, des toiles toutes en nuances, d'André Barbier, un artiste qui se place par instants bien près du merveilleux Marquet. C'est un plaisir de l'étudier, cette fois, dans une quarantaine de toiles où les qualités naguère entrevues s'avèrent souples et diverses. De la Seine, de ses vapeurs légères enveloppant l'île Saint-Louis, il a tiré des effets exquis. Un *Pont Marie*, un jour de brouillard argenté, est entre tous délicieux. Des matines où, sur une mer aux feux de lumière turquoise, se découpent de blanches voiles peu insistantes, légères comme des ailes de mouettes, ajoutent encore à l'intérêt de la production d'André Barbier.

Comparé à la vigoureuse, prenante Laure Bruni, c'est lui qui, par la sensibilité, le sentiment de la nuance effleurée, paraît être la femme.

MARCEL CHALLUEAU (Galerie du Matin). — Inspiratrice des grands paysagistes de l'époque romantique, la forêt de Fontainebleau était depuis nombre d'années bien délaissée. Il semblait, vraiment, que ses chaotiques beautés, ses végétations vigoureuses, loin d'attirer les peintres mo-

dernes, les éloignassent, présentant dans le rendu de leur expression des difficultés que leurs aînés n'avaient pas connues.

Cependant, Marcel Challuleau, un jeune artiste aux dons certains d'ailleurs, a eu la belle audace d'interroger la puissante forêt. Et il s'en est bien trouvé. Il a rapporté de là-bas des toiles impressionnantes, très saines, et d'un beau dessin, inspirées par les futaies et les roches du Mont-Cessy et du Gros Pontean,les genevriers de Barbizon, la solitude rocheuse du désert d'Apremont, qui prouvent que cette belle forêt est toujours accessible aux fervents et aux convaincus.

Charles Saumur.

LES LIVRES NOUVEAUX

Calvin Coolidge. — *Le prix de la liberté*. Préface de M. Fortunat Strowski. (1 vol. in-8. Payot).

Le président des Etats-Unis d'Amérique est, nous dit M. Strowski, l'homme qui représente le mieux la classe moyenne de son grand pays. Fils d'humbles fermiers, il n'a jamais fait d'affaires lui-même et a toujours mené une vie modeste jusque dans les plus hautes fonctions : après une studieuse jeunesse, sa ténacité, sa fidélité à la parole donnée, sa justesse d'esprit « qui touche au génie » l'ont porté au premier rang. Peu prodigue de discours, il n'a rien d'un orateur ni d'un écrivain : les harangues,traduites par Mlle Suzanne Gervais, que l'on a rassemblées dans ce volume n'en sont pas moins remarquables par la précision et la vigueur singulière de la pensée.

V.

Henry Lagrésille. — *Esquisse de l'esthétique intégrale* (1 vol. Les Presses Universitaires de France, 1925).

M. Henry Lagrésille considère que l'esthétique, science débutante, ne nous a pas encore révélé son importance future; l'esthétique de l'avenir ne se bornera pas à définir le Beau et à constituer la philosophie de l'art : « En germe, en puissance virtuelle, elle renferme les moyens réels de comprendre le monde, de saisir les rapports exacts entre les Natures fondamentales du monde, mieux, avec plus de profondeur comme plus de sens concret, probablement, que les autres sciences ne nous le permettent ». C'est à préparer l'avènement de cette science nouvelle que M. Henry Lagrésille consacre son effort en cet ouvrage compact, qui n'est pas seulement un inventaire détaillé des ressources et des méthodes de l'esthétique actuelle, mais un essai de synthèse vigoureux destiné à promouvoir une discipline en progrès.

V.

Marguerite Thibert. — *Le rôle social de l'art d'après les Saint-Simoniens* (1 broch. in-8°. Marcel Rivière).

Le Saint-Simonisme est à l'origine de l'important mouvement d'art social qui se développe en France vers 1830. Si l'on se souvient que par réaction surgit la théorie de l'art pour l'art, génératrice de discussions inépuisables sur la valeur propre de l'activité esthétique, on ne saurait nier l'extrême fécondité de l'initiative saint-simonienne : Mme Marguerite Thibert a fait œuvre utile en fixant avec précision le point de départ de Saint-Simon et les développements esquissés par son école.

V.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Letton

La collaboration qui, tant dans les choses militaires que dans les choses de la politique, n'a pas cessé depuis les premiers jours de leur autonomie d'être active entre la Lettonie et l'Esthonie a préparé la voie à une entente plus étroite. Cependant, entre la Lettonie et la Lithuanie également, des suggestions s'inspirant de sympathies fondées sur leur parenté d'origine étaient bientôt échangées sur le terrain économique — et si c'est l'an dernier seulement que les démarches dans ce sens devaient aboutir par la signature du protocole de Kowno, en date du 1er juillet 1925), le retard s'explique par les complications de politique intérieure au milieu desquelles la Lithuanie a eu à se débattre plutôt que par son peu d'empressement à traiter avec la Lettonie. L'évolution de l'opinion politique en Lithuanie a été lente et régulière et les difficultés un moment surgies à propos de la question de Wilna et de l'attitude « par trop indifférente » de la Lettonie dans la circonstance (soit, au vrai, de son attitude neutre) ont à l'heure actuelle à peu près complètement disparu.

Entre la Lettonie et l'Esthonie, les tendances au rapprochement ont trouvé leur expression dans les accords du 1er novembre 1923, qui comportent notamment un projet d'union économique douanière. L'article 7 établit que la dite union sera comprise de telle sorte qu'après unification des tarifs les produits de l'un et de l'autre pays passeront en franchise les frontières entre les deux Etats, exception faite pour ce qui est des contributions indirectes et en ce qui concerne les produits relevant des monopoles, lesquels ne jouiront de la franchise qu'après unification des lois y relatives. On voit que les stipulations du traité en cause n'annoncent d'ailleurs nullement une union douanière au sens habituel du droit international et qu'elles ne visent que la suppression partielle (en faveur des seuls produits des deux pays) des lignes douanières. Que si l'on cherche à mesurer les conséquences d'une union douanière ainsi entendue, on s'aperçoit qu'elles sont importantes dans le champ surtout de l'économie proprement nationale, car, leurs produits passant en franchise d'un pays dans l'autre, les industries spéciales à chacun d'eux bénéficieront évidemment d'une large extension des débouchés nécessaires. A ce régime, les avantages sont sans conteste plus considérables pour l'Esthonie, d'abord parce qu'à s'en référer au chiffre de sa population et aux statistiques nous renseignant sur ses besoins la Lettonie constitue un marché sensiblement plus vaste et ensuite parce que l'industrie esthonienne est mieux organisée dans ses grandes affaires (industrie textile, métallurgie, ciments), où les capitaux engagés sont en outre dès maintenant amortis pour la plus grosse part. Anéantie par la guerre, l'industrie lettone, elle, ne s'est guère reconstruite que sous la forme de petites et de moyennes entreprises et là où, comme c'est le cas par exemple dans la filature et dans l'industrie du caoutchouc, on s'est attaché à des entreprises plus importantes, le capital reste maigre et cher.

Une enquête sérieuse et précise établit dans l'*Economist* (n° 19, 1925) que l'économie publique peut compter en Esthonie avec un excédent annuel global de 10 millions de lats. Comme on le remarque très justement, la constatation ne s'inscrit en rien contre la conclusion de l'union douanière, dont la fin est expressément de permettre aux pays intéressés de se compléter et par là d'as-

surer la situation économique à eux commune. Une particularité sur laquelle l'enquête en question n'insiste pas assez, c'est que l'extension pour deux parties et cette extension fût-elle inégale) de leurs débouchés commerciaux n'est nullement subordonnée à l'unification de leurs tatifs douaniers et que, si l'on n'avait en vue que l'extension des marchés, quelques modestes accords en matière de douanes y suffiraient (sans franchise octroyée aux produits échangés). Au vrai, on ne pouvait estimer que déraisonnable la conduite de deux Etats qui, sous prétexte uniquement de valoir à leurs industries respectives de plus larges débouchés, prétendaient faire une politique douanière strictement identique et une fois pour toutes s'interdiraient d'y rien modifier, si ce n'est de consentement mutuel.

Mais nous avons provisoirement négligé deux points de primordiale importance dans les relations, comme nous les concevons, entre la Lettonie et l'Esthonie : soit les conséquences d'une union douanière quant à leur politique économique et quant à leur politique commerciale. A considérer de plus haut la situation telle qu'elle résulterait de l'application de l'avant-traité en date du 1er novembre 1923, il est immédiatement évident que dans les deux pays le trésor public enregistrerait un déficit au chapitre des recettes douanières et il y a lieu de compter (consulter l'article de l'*Economist* que nous avons signalé) que sous ce rapport également plus sensible serait le préjudice pour la Lettonie. Il faut ajouter que l'application du traité en projet n'entraînerait au demeurant de réduction d'aucune sorte ni la moindre économie administrativement parlant. Le contraire même serait plutôt à craindre, car, le nombre des employés préposés au contrôle du transit et à la surveillance des frontières ne pourrait être diminué et l'établissement des certificats d'origine prêterait pour le personnel des douanes et pour le vendeur surtout à toute une lourde paperasserie, du reste susceptible de tromper quant aux avantages de la franchise en matière de petit commerce.

En ce qui regarde le bénéfice pour la politique commerciale d'une entente comme la conçoit ce projet de traité du 1er novembre 1923, il ne serait que très mince. Car en l'espèce l'intérêt réel et profond fait défaut qu'une union douanière dans la complète acception du mot serait seule à pouvoir commander. Et, le régime prévu n'impliquant d'ailleurs rien qui, d'un commun accord, assurerait plus de facilités pour les relations et transactions avec l'étranger, il serait illusoire d'escompter dans ce cas aucun résultat effectif et tangible en politique commerciale.

(*A suivre*).

Bulletin Polonais

UN COMITÉ D'ÉTUDES FRANCO-POLONAIS A PARIS

La nécessité à Paris d'un Comité d'Etudes franco-polonais se faisait depuis longtemps sentir, Français et Polonais éprouvant un égal désir de mieux se connaître et de se documenter réciproquement sur toutes les questions vitales intéressant l'une et l'autre grandes nations alliées.

Grâce à l'initiative prise par une Française, Mme Bailly, et par un Polonais, le soussigné, cette lacune vient d'être comblée. La Société « Les Amis de la Pologne » que préside le patriote intègre et inflexible, M. Louis Marin, Ministre des Pensions, qui est aussi un intègre et inflexible ami de la Pologne, a bien voulu faire place dans son sein, au Comité d'Etudes qui devient ainsi un centre de documentation et de diffusion des renseignements franco-polonais.

La première réunion organisée en l'honneur de M. Louis Marin et de M. Robert Schot, député, a revêtu le caractère d'une véritable manifestation politique, à la réussite de laquelle ont contribué aussi bien la présence de personnalités éminentes, que les beaux discours prononcés par M. Louis Martin, M. Robert Schot, M. le Ministre Targowski et M. Arciszewski, conseiller de l'Ambassade de Pologne à Paris.

En s'adressant à M. Louis Marin, M. Arciszewski a prononcé un discours qui a profondément ému l'auditoire et dont le haut intérêt politique n'a échappé à personne :

« Monsieur le Ministre, disait-il, toute œuvre qui porte en soi le caractère d'un idéalisme élevé tendant au rapprochement de deux peuples, qui s'efforce à faire connaître ce qu'il y a dans ces nations de plus noble, qui représente en elle-même une valeur d'ordre international, ne saurait manquer de provoquer un sentiment de respect chez un observateur objectif. Et cette œuvre éveille plus d'enthousiasme encore quand elle réussit à unir et intéresser à son but des hommes d'un grand désintéressement, d'une noblesse de cœur et d'esprit, dont l'énergie ne connaît pas de limites et que nulle difficulté ne saurait arrêter dans la réalisation d'un idéal. C'est l'impression que doivent ressentir tous ceux qui observent le développement continuel de la Société des « Amis de la Pologne », fondée par vous, Monsieur le Ministre, qui vous êtes montré d'une infatigable énergie, d'une grande clairvoyance et d'une grande sagesse dans l'élaboration et la réalisation du programme que vous lui avez fixé. C'est votre haute compréhension des intérêts communs à nos deux nations, c'est la sympathie personnelle que vous avez toujours ressentie pour tout ce qui est polonais, qui vous ont donné l'idée de fonder les « Amis de la Pologne » et fourni l'inlassable énergie qui la mène vers ses buts élevés.

« Qu'il me soit permis, Monsieur le Ministre, comme représentant de l'Ambassade de Pologne en France, de vous dire nos sentiments de profond intérêt pour l'œuvre si large, qui englobe un si vaste champ d'activité et qui, sous votre haute direction personnelle, poursuit inlassablement son but : que la France apprenne à mieux connaître et aimer la Pologne en intéressant aux questions polonaises, le plus largement possible, les milieux les plus divers de la nation française.

« Votre œuvre, Monsieur le Ministre, à laquelle j'associe Monsieur le député Schot, vos plus proches collaborateurs, si pleins d'enthousiasme, de dévouement et d'initiative, est une œuvre qui s'intéresse non seulement au passé, mais qui regarde aussi vers l'avenir. Elle tend à familiariser les Français aussi bien avec notre histoire qu'avec notre littérature et notre culture, à démontrer le véritable sens de la Pologne moderne et en même temps à attirer l'attention sur l'avenir splendide qui lui est réservé. Elle expose et met à la portée des masses profondes l'ensemble des problèmes d'actualité qui unissent la Pologne à la France et jette de la clarté sur la voie de collaboration intime qu'empruntent les deux Etats au nom du travail et de la paix.

« Les Amis de la Pologne s'adressent également à l'avenir, en faisant appel à la démocratie française, ce réservoir de forces nationales nouvelles ainsi qu'à la jeunesse, à qui incombe la tâche de façonner l'avenir. Le

travail qui se poursuit sous votre présidence, Monsieur le Ministre, né de votre cœur, est pour nous le symbole des bases inébranlables de l'amitié franco-polonaise qui a réussi à gagner à sa cause les personnalités les plus éminentes des deux pays et à assurer la collaboration des esprits les plus nobles et les plus élevés.

*
* *

« Depuis que nous nous sommes séparés pour les vacances, la Pologne a fait quelques grands pas en avant dans sa marche interrompue à la conquête de la place qui lui est due parmi les États. Un siège semi-permanent lui a été attribué au sein du Conseil de la Société des Nations par un vote presqu'unanime des États qui en font partie. La Pologne a été admise pour un délai illimité d'avance à l'aréopage international, pour y faire valoir sa voix et pour participer d'une façon directe aux décisions intéressant l'humanité entière. Et pourtant, la Pologne ne considère aucunement cet événement comme un triomphe; elle est consciente d'avoir simplement acquis ce qui lui était dû en tout droit, en toute équité. Ce n'était qu'une étape vers d'autres buts que nous avons devant nous.

« Dans le domaine de l'administration intérieure, un grand travail a été également fait. Un progrès remarquable est à constater dans la reconstruction de l'appareil administratif; dans l'organisation de l'armée, dans le rétablissement de notre industrie. Enfin, le premier budget entièrement équilibré et reposant sur des évaluations tout à fait réelles, vient d'être déposé par le Gouvernement devant les Chambres.

« C'est beaucoup, pour la courte période qui nous sépare du commencement des vacances. Nous pouvons dire en toute fierté à nos amis et frères français : ayez confiance en nous, ayez une confiance toujours croissante. L'époque où nous étions une charge pour la France est passée, nous sommes arrivés à la maturité, l'heure approche, nous en sommes convaincus, où la grande nation française, dans les moments durs qui peuvent encore l'attendre, pourra chercher un appui vigoureux et un renfort effectif non seulement dans nos cœurs, mais aussi dans toutes les ressources dont dispose la nation polonaise.

« Il y a quelques mois, au moment où la France vécut des heures critiques, causées par d'extrêmes difficultés financières, il nous a semblé, en Pologne, la propagande étrangère y étant pour quelque chose, qu'un sentiment de défaillance s'emparait de l'opinion française; nous avons reçu ici de chez nous des lettres et des télégrammes exprimant une suprême angoisse. Des gens du peuple nous demandaient : que se passe-t-il ? est-ce possible que le beau soleil de France puisse s'assombrir ? Et alors, on nous conviait, nous, les Polonais qui sommes ici, à sacrifier toutes nos forces au service de la France. De simples gens disaient : nous ne sommes pas encore riches, nous n'avons pas de sous pour secourir la France, mais nous pouvons lui offrir nos bras vigoureux, nous pouvons lui donner la force, créatrice de toute richesse, le travail. On nous demandait dans des lettres, d'inviter le demi-million de Polonais habitant la France à intensifier leur travail, dans la mesure du possible, pour associer de cette façon la Pologne à l'œuvre du salut des finances de la France.

(*A suivre*).

STÉPHANE ARBAC.

Bulletin Serbo-Croate-Slovène

L'EMIGRATION YOUGOSLAVE DANS LES PAYS D'OUTRE-MER

Le royaume serbe-croate-slovène peut facilement supporter une émigration annuelle moyenne de 10 à 12.000 personnes.

Depuis 1919, l'émigration yougoslave dans les pays d'outre-mer s'établit de la manière suivante : le nombre des émigrés a été de 66.943 et des rentrées au pays de 51.745. Par conséquent, le nombre des émigrés restants s'élève à 15.198.

Tandis que l'émigration moyenne pour sept ans représente un nombre de 84.000 personnes, on voit par un simple examen des chiffres mentionnés que l'émigration yougoslave au cours de cette période a été de 68.802 inférieure à ce maximum.

L'émigration moyenne étant en réalité de 9.563 personnes par an et le nombre des émigrés de retour au pays de 7.392, les rapports entre le nombre des émigrants et celui des personnes rentrées au pays est de 4.5.

Le chiffre des émigrés restants dans les pays d'outre-mer, qui est de 15.198, donne en moyenne 2.171 personnes par an, soit 9.829 personnes de moins que le maximum de l'émigration annuelle que peut supporter le pays et qui est établi à 12.000.

A en juger par les statistiques de l'année 1925, on constate qu'un tiers presque de l'émigration yougoslave a pour destination les pays anglo-saxons, c'est-à-dire les États-Unis, les Dominions et colonies de l'Empire britannique, tandis que les deux tiers se rendent dans les pays de l'Amérique latine, et en premier lieu, au Brésil.

Il est intéressant de noter le fait que dans les pays anglo-saxons, pays vers lesquels l'émigration est active, c'est-à-dire où les avantages l'emportent sur les inconvénients, les émigrés sont en majeure partie de race yougoslave, tandis que l'émigration dans les pays d'Amérique latine, passive à ce point de vue, se compose, en grande partie, d'éléments de race allogène originaire du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Pour montrer dans quelle mesure les émigrants yougoslaves rentrent dans le pays avec une situation améliorée et mieux qualifiés au point de vue professionnel, il suffira de constater que, pour 15.005 émigrants ressortissants yougoslaves, il n'y a eu que 583, ou 3,88 o/o d'ouvriers qualifiés, tandis que sur 5.691 rapatriés, il y en a eu 1.785, soit 31,19 o/o de qualifiés.

Le bilan pour l'année 1925 montre qu'en effet, il n'y a pas lieu de craindre le trop grand développement de l'émigration yougoslave, comme certains milieux du pays le prétendent, puisque les départs sont insignifiants et ne constituent que la sixième partie de ce que le royaume peut supporter. De plus, il n'y a pas nécessité de lutter contre l'assimilation, les émigrés yougoslaves, par leur nature, sont généralement très attachés à la mère-patrie.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

Le Gérant : M. BERAN.
Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 23 64e ANNÉE 4 DECEMBRE 1926

LA RÉFORME ADMINISTRATIVE

Il est beaucoup parlé, en ce moment, de la réforme administrative. Le gouvernement l'a même entamée, comme il convient, modestement ; tout le pays applaudit à cette initiative tant attendue, et on lui demande d'aller plus loin.

L'heure est donc propice pour que chacun apporte sa contribution à l'entreprise dans la mesure de ses moyens, et c'est ce que je vais essayer de faire.

Je ne suis pas expert en droit constitutionnel, je ne suis pas un théoricien. Je suis un simple professionnel qui ne sait parler que de ce qu'il a vu, appris et pratiqué pendant 36 ans de vie active : 11 ans d'administration départementale et 25 ans de pratique à Paris. Entre temps le gouvernement de l'Algérie et depuis, quelques missions que j'ai reçues de l'Intérieur, la Guerre, la Marine, l'Agriculture et les Travaux publics, sans parler de mon passage au Conseil d'Etat et d'un mandat législatif qui m'a permis de jeter un coup d'œil de l'autre côté de la barricade et de contrôler mes appréciations.

Je vous dirai donc ce qu'est devenue l'administration que l'Europe nous enviait naguère et non sans raison peut-être. Je vous ferai toucher du doigt le mal dont elle souffre, sauf à en chercher avec vous le remède.

Sans remonter plus haut que la Restauration et le Gouvernement de juillet, notre administration eut autrefois une direction, des traditions et de la discipline. C'est justement ce qu'elle a perdu petit à petit sous l'empire de deux causes différentes, mais convergeant au même résultat : l'ingérence abusive du Parlement et les empiètements de l'Etatisme, l'amplification des attributions d'Etat, le foisonnement des affaires qui s'en est suivi, depuis et après la guerre. La situation, d'abord simplement périlleuse, est devenue intolérable.

Aujourd'hui l'administration est débordée et comme frappée de paralysie progressive.

Commençons par la tête, l'administration centrale. Je dis qu'elle n'est pas dirigée, et c'est en grande partie la faute du régime parlementaire tel qu'il est pratiqué : les ministres ne sont généralement pas choisis pour leur compétence, mais pour des considérations tout autres. On ne leur laisse pas le temps d'étudier leur département et de s'en rendre maîtres. Et pendant leur court passage aux affaires ils sont distraits par tant d'occupations absorbantes, audiences, commissions, séances des deux Chambres, discours, voyages, etc., qu'il ne leur reste aucun loisir pour leur métier d'administrateurs c'est-à-dire pour diriger leurs bureaux et leur donner l'impulsion qu'ils attendent d'un chef.

A leur défaut, qui dirige ? Ce ne sont pas les jeunes gens du Cabinet.

On ne peut attendre cette maîtrise de débutants sans expérience. Ce ne sont pas les Directeurs qui n'ont pas de responsabilité et qui, en butte aux sollicitations, quand ce ne sont pas aux injonctions des parlementaires se gar-

deraient bien d'en prendre. Au lieu de chercher des solutions, ils temporisent, et le flot toujours montant des dossiers les submerge.

Vous en apercevez la conséquence : un ajournement dans l'expédition d'un dossier, c'est quelquefois une occasion perdue, une avance prise sur nous par l'Etranger, un bénéfice différé, une perte subie, des travaux en suspens, des entreprises qui marchent à vide, bref, des intérêts en souffrance.

Mais il y a pis. Peut-on gérer le patrimoine de la nation si l'on n'a pas le temps de porter son attention sur toutes les détériorations qu'il peut subir par incurie, coulage ou tout autre cause fortuite, si l'on s'en rapporte à des agents subalternes parfois peu délicats mais presque toujours négligents pour surveiller des biens à la garde desquels ils ne sont pas intéressés personnellement. Voici un ministère : la Guerre, la Marine, les Travaux publics, qui a un travail à faire exécuter. Un projet s'établit dans les bureaux avec la collaboration des conseils compétents. J'admets qu'il soit aussi bien étudié que possible, mais l'autorité qui prend la responsabilité de l'accepter a-t-elle étudié et mûri avec le même soin la question primordiale, qui se pose chaque fois : la dépense à engager est-elle rémunératrice ? Le même résultat ne pourrait-il être atteint avec des frais moindres ? Voilà l'une des causes du gaspillage dont les méfaits sont incalculables. Partout il faut l'œil du maître, et on n'est assuré de le trouver nulle part.

Ces exemples suffisent pour faire comprendre que notre administration n'est pas dirigée et que cela coûte. Si j'ajoute que les commotions politiques, l'instabilité ministérielle, les ingérences parlementaires ont ruiné les vieilles traditions, que le personnel n'est plus garanti contre le favoritisme, vous estimerez ce qu'a pu devenir la discipline sous la poussée du syndicalisme.

Donc, il faut réformer l'administration. Quels obstacles entravent cette réforme ?

Je l'ai dit, il y a tout d'abord les abus du parlementarisme que nous sommes impuissants à corriger. Et la raison en est simple. Je m'en réfère à la vigoureuse critique qu'en a faite M. Charles Benoist. Le mal est profond mais nécessaire, je veux dire sans remède, puisqu'on ne peut plus donner à la souveraineté nationale d'autre fondement que le suffrage universel, que le Parlement est l'émanation, le reflet de la multitude, et que pour donner pâture à l'appétit de l'électeur, il faut que l'élu s'empare des droits et des pouvoirs de l'Etat. Faut-il pourtant désespérer de l'avenir ? Le mieux vient quelquefois de l'excès du mal. Attendons que les leçons de l'expérience amènent le Parlement à se réformer lui-même. Je veux bien croire, avec M. Charles Benoist, que l'élargissement des circonscriptions électorales pourrait avoir d'heureux résultats ; mais pourtant, je demande à voir.

J'ai indiqué un autre vice de notre administration sur lequel j'insiste d'autant plus qu'il paraît frapper moins les yeux et que pour y remédier nous pouvons certainement davantage : c'est l'envahissement de l'étatisme auquel il n'est que temps de mettre un terme. Ce progrès menaçant s'explique par une autre cause encore que la tendance du gouvernement à grandir son rôle. Il a une excuse : c'est que l'évolution des mœurs, les conditions actuelles de l'existence, le développement de la vie sociale révèlent tous les jours de nouveaux besoins, réclament plus de protection et de bien-être. Le plus souvent, ce serait à l'initiative privée qu'il appartiendrait d'y satisfaire, mais dans un pays où l'on a pris l'habitude de tout demander à l'Etat, où l'on attend tout de lui, où tout le monde le charge de faire ses affaires, il est assez naturel qu'il assume des responsabilités pour lesquelles il n'est pas toujours qualifié. Cela se traduit fatalement par une extension d'attributions, ce qui est un mal en soi ; comme commerçant ou industriel, l'Etat fait piètre figure d'ailleurs ; ces créations, qui ont tendance à proliférer, pèsent lourdement sur nos finances, et puis, c'est là surtout que j'en veux venir, c'est une telle surcharge pour les bureaux qu'on a été amené à doubler, tripler le personnel depuis dix ans, que les ministères enflent au point de faire éclater leurs cadres et qu'il n'y a plus de ministre, si bien doué, si laborieux qu'il puisse être, qui soit capable d'embrasser de l'œil l'ensemble de son département et de mener de front tant d'affaires. J'entends par là que s'il voulait ou pouvait s'en occuper, il en perdrait la tête.

J'arrête là mes critiques qui n'apprennent rien à personne. Cherchons le remède ; tâchons de formuler à quelles conditions on pourrait ramener un peu d'ordre dans ce désordre et ce qui est pratiquement réalisable, si on le veut résolument.

Le ministre n'a pas le loisir de diriger personnellement son ministère, et il ne dépend pas de nous de le lui donner. Qu'à cela ne tienne! Il peut être suppléé: on peut trouver pour chaque département ministériel, parmi les gens compétents, versés dans les matières qui s'y trai-

tent et qui ont fait de l'administration, un homme qui, sous l'autorité du ministre, en son nom, en parfait accord avec lui, administre, tranche, exécute, sauf à ne prendre aucune décision définitive sans avoir obtenu son assentiment. Il faudra lui garantir une situation matérielle suffisante pour qu'il n'ait pas intérêt à abandonner son poste, qu'il puisse s'y consacrer, y durer, de manière à assurer la continuité des vues et qu'à chaque changement de ministère, tout ne soit pas à recommencer. Le contrôle, l'autorité, il les aura par délégation du ministre, il répondra de tout le personnel devant lui : et si le ministre se plaint qu'il ne lui reste pas assez à faire et que son rôle est amoindri, il ne dépendra que de lui de reprendre les rênes, si, avec ses autres occupations, il se sent la force de les tenir fermement.

Après le secrétaire général, les directeurs.

Elle est perdue, la race des Durangel, des Franqueville, des Morgan, des Tisserand qui, par leur seul mérite avaient conquis l'indépendance, et assuré leur avenir. C'étaient des hommes qu'une longue pratique avait spécialisés dans l'étude des questions qu'ils avaient à traiter. Nous pouvons, du moins, garantir à leurs successeurs un traitement qui soit en rapport avec la haute situation que nous voulons leur faire, et qui les y attache.

Le Directeur, c'est un ministre au petit pied. C'est du moins la cheville ouvrière de son service. Il faut qu'il en connaisse tous les détails, qu'il en ait exploré tous les méandres. Qui mieux que lui pourrait, en connaissance de cause, donner la chasse à la paperasserie, aux formalités inutiles ? Il simplifiera les transmissions, les négociations de bureau à bureau, ou de ministère à ministère, qui pour les affaires connexes prennent aujourd'hui tant de temps et exigent tant d'écritures, alors qu'un échange verbal d'observations entre deux bureaucrates économiserait d'interminables correspondances où chacun s'entête dans la position prise.

Mais si je demande pour le Directeur la sécurité du lendemain, le pouvoir de décision dans sa sphère, et l'indépendance, je le charge aussi d'une responsabilité effective. C'est lui qui introduit les affaires, qui les instruit, et comme il a étudié les voies et moyens, il en bâtit l'économie et en combine les détails, bref il les met au point d'être soumises au Cabinet. C'est lui qui surveille les biens de l'Etat dont il a la garde, leur conservation et leur utilisation. C'est lui qui répartit le travail entre ses bureaux; qui l'intensifie en tenant ses collaborateurs en haleine. C'est lui qui règle l'avancement, qui gratifie, qui punit sans faiblesse, à l'abri de toute influence étrangère. C'est lui qui fait sortir du rang les sujets d'élite, et sélectionne les chefs de bureau, lesquels, un degré plus bas, ont un rôle comparable au sien.

Croyez-vous que le personnel réclamerait bien ardemment le fameux statut qui a, entre autres inconvénients, celui d'éteindre l'émulation et, par là, de nuire au recrutement, s'il était assuré de trouver toujours auprès d'un chef respecté la juste appréciation de ses mérites, une garantie contre le favoritisme ou l'oubli des services rendus ?

Croyez-vous même que le groupement en association ou syndicat (en fait c'est tout un) serait une menace pour la discipline si la révocation devait frapper sur le champ le premier meneur qui donnerait à la défense des intérêts professionnels la forme d'une protestation contre la décision du chef ?

Est-ce tout ? La marche de l'administration est-elle assurée par les organes que je viens de décrire ? Il y manque un rouage indispensable, essentiel : le contrôle. Bonaparte, qui s'y connaissait, avait coutume de dire : « donner un ordre, c'est ne rien faire, tant qu'on n'a pas pris ses précautions pour qu'il soit compris et exécuté là où il doit l'être, comme il doit l'être. »

Cette surveillance, que de son cabinet le secrétaire général exercera difficilement, c'est un ou plusieurs fonctionnaires propres à ce service qui en auront la charge. Ils constateront où en sont les affaires, la cause qui retarde leur expédition, le zèle et l'assiduité des employés, (j'ai été amené un jour à constater que dans une direction comptant 50 employés, il y en avait 3 à leur pupitre à 10 h. 1/2 du matin); nos contrôleurs recueilleront des observations, même des suggestions et rendront compte. Vous n'ignorez pas les services rendus à la bonne marche des opérations militaires par les officiers dit de liaison, au cours de la grande guerre. L'officier en question était l'œil du général. Il s'agit ici de quelque chose qui y ressemble.

Voici, à mon avis du moins, comment devrait être organisée l'Administration pour répondre à sa destination, et si l'on objecte que je suis trop exigeant, que c'est chimère que de vouloir remonter la pente, je me bornerai à dire que cette organisation, c'est précisément celle que j'ai implantée à la Préfecture de police et mise en pratique, sans à-coup, sans protestations, bien entendu toute proportion gardée entre un ministère et une simple administration, mais les deux

se ressemblent (j'avais un secrétaire général consciencieux, compétent, en fait inamovible, puisque je l'ai trouvé installé en arrivant, et que je l'ai laissé en place en partant, 20 ans plus tard ; des directeurs garantis par moi contre toute ingérence municipale ou parlementaire, un contrôle vigilant, un personnel de 10.000 hommes bien en main, qui ne songeait pas à réclamer de stamt parce qu'il n'en sentait pas le besoin, un syndicat qui montra un jour des velléités d'indépendance mais qui rentra bientôt dans l'ordre. Je prononçai sur l'heure 37 révocations, des révocations irrévocables, je veux dire qu'elles ne furent pas suivies de réintégrations.)

Non, je ne demande pas l'impossible. Mais, évidemment il faut vouloir ? Pourquoi ne voudrait-on pas ? Ce que je demande est d'autant plus exécutable que nous ferons rentrer dans ses justes limites l'Etatisme dont j'ai signalé les empiètements et que nous allègerons la tâche administrative en remettant à l'initiative privée tout ce qui ne correspond pas à la fonction de l'Etat ; enfin en groupant plus logiquement les services.

J'ai applaudi au transfert de la direction pénitentiaire de l'Intérieur à la Justice, d'abord parce que c'était mieux sa place, et aussi parce qu'il se trouve que la Justice est un ministère squelettique, tandis que tant d'autres étouffent de pléthore.

Mais que font l'hygiène et l'assistance au Ministère du Travail ? Alors que ce sont des agents dépendant du ministère de l'Intérieur qui organisent, surveillent, subventionnent l'assistance et l'hygiène par toute la France. On n'a pas fait l'économie d'un seul de ces auxiliaires, mais l'on a créé des bureaux et des agents pour ce nouveau ministère qui ne s'intéresse pas à ces services parce qu'il s'y sent étranger et qui ne les considère que sous l'angle étroit de la protection de l'ouvrier. Il fallait donner des attributions au ministère qu'on créait. Que fait la mutualité au même département ? C'est une institution adulte, vigoureuse, née de l'initiative privée, qui se passe très bien de réglementation. Elle était naguère rattachée, pour ordre, à l'Intérieur : qu'on l'y ramène, et qu'on ne la fasse pas sombrer dans la grande aventure des assurances sociales !

Je viens de parler de réglementation abusive ; j'en trouve un exemple typique dans ce même ministère. Le sort de l'ouvrier fut longtemps misérable, digne de pitié. On ne paraissait pas s'en apercevoir. Mais de même qu'en matière pénale, au régime des peines corporelles et de la torture, qui n'émouvait personne, a succédé la quasi-impunité dont jouissent aujourd'hui les délinquants, de même en ce qui concerne la condition des travailleurs, nous avons passé d'un extrême à l'autre, et la sentimentalité régnante les fait bénéficier d'une sorte de régime de faveur. Relisez *Organisme économique et désordre social*, ce livre précieux qui date de 15 ans, mais qui est plus actuel que jamais, et vous verrez quelles précautions minutieuses la Direction du travail accumule pour assurer à l'ouvrier, sécurité, santé, repos, indépendance. Le malheur, c'est que c'est toujours aux frais du patron et aux dépens de la production. De quelles tracasseries inutiles et coûteuses cette réglementation n'est-elle pas la source, quel luxe d'entraves elle peut mettre au libre jeu de l'organisme économique au point d'en fausser les ressorts ! Ce n'est plus la loi de l'offre et de la demande qui régit le marché du travail. Sur les injonctions de la Confédération Générale, le ministre y a mis bon ordre.

Ce que j'en retiens, au point de vue qui m'occupe, c'est que cela suppose bien de la paperasserie et bien des fonctionnaires, employés ou agents inutiles sinon nuisibles.

Je ne puis passer en revue tous les ministères qui inspireraient bien des réflexions du même ordre. Ils sont trop.

Dans tous ou presque tous, je n'excepte que l'Intérieur, les Affaires Etrangères et la Justice, on trouverait à faire des remaniements, des échanges de bureau, des compressions de personnel, des élagages ou même des amputations radicales de services. Quel prétexte peuvent invoquer, pour se greffer sur tel ou tel ministère après avoir débuté par graviter autour de lui, tant d'offices prétendus nationaux, tant de comités dits officiels qui, s'ils sont viables, s'ils ont une utilité, une raison d'être seraient certainement pris en charge par l'industrie ou le commerce, mais qu'on doit laisser mourir de leur bonne mort s'ils ne sont que somptuaires et décoratifs. Un ministère, ce doit être comme un édifice solidement charpenté, dont toutes les dépendances se tiennent, dont les lignes s'harmonisent et donnent l'impression de l'unité. Supprimez les excroissances et les verrues qui obstruent la vue de l'ensemble. Emondez la végétation parasite.

L'Etat a son centre à Paris, mais il rayonne sur la France. Je n'ai parlé encore que des administrations centrales et je vous ai montré le bénéfice que nous retirerions à soulager les

bureaux de cette alluvion d'attributions nouvelles qui ne sont pas toutes du ressort de l'État. Mais il nous reste encore une autre ressource pour décongestionner les ministères : un expédient où tout le monde trouvera son compte, sauf les tenants de la routine. Vous faites la distinction entre la décentralisation et la déconcentration, deux choses différentes, mais qui se rejoignent en un point commun, à savoir que l'une et l'autre retranchent certaines attributions à l'autorité centrale pour les conférer à telle ou telle autorité subalterne. Dans quel but ? C'est qu'un des abus engendrés par l'instinct centralisateur de notre pays, c'est cette préoccupation singulière de réserver jalousement à l'État toutes les attributions, toutes les initiatives, toutes les décisions, quelle qu'en soit l'importance. Or, dans le nombre des affaires traitées dans un ministère, il y en a beaucoup de pure forme : des broutilles, de simples jeux d'écritures, de la poussière bureaucratique, en quoi consiste proprement la paperasse, sur laquelle pâlissent les expéditionnaires et qu'ils sont seuls à lire. Quel intérêt trouve le ministre des Travaux publics à signer de sa main les congés des ingénieurs ? Il les signe, et de confiance, les yeux fermés ; et il en est ainsi d'un amas de dossiers dont il est expédient de libérer les ministères au profit des administrations qui leur sont subordonnées.

Je constate que le gouvernement actuel paraît entrer dans cette voie et je ne crois pas utile d'insister. Cela, c'est la part de la déconcentration.

Quel est maintenant le rôle de la décentralisation ? Il est double : d'abord, comme dans le premier cas, il s'agit de soustraire au ministre l'examen et la solution de certaines affaires, en général plus importantes que les premières et ensuite de les confier à l'autorité qui est censée pouvoir les prendre en charge. Mais la discrimination, le choix de ces affaires est chose délicate, car d'une part, toutes celles qui engagent la politique, la sécurité, les finances, les intérêts généraux du pays, doivent rester entre les mains du ministre et, d'autre part, avant de lui rien enlever, il faut être sûr que l'autorité qui héritera de ce démembrement aura autant de compétence et d'impartialité que l'administration centrale. Sous réserve que ces conditions soient réalisées, la décentralisation n'offre plus que des avantages ; car les affaires seront plus rapidement instruites, puisqu'on économisera tout le temps du voyage de Paris aller et retour et il est long ! surtout, si comme c'est souvent le cas, l'étude que font les bureaux de Paris leur suggère des objections qui pourraient être immédiatement levées, si on était sur place, et exige des renseignements qu'on ne peut posséder à distance, ce qui entraîne de nouveaux délais. L'instruction sur place sera généralement plus poussée, plus complète, éclairée qu'elle sera par les intérêts en présence. Où seraient mieux appréciés que dans la localité même les avantages et les défauts d'un projet d'intérêt local? La compétence sera garantie par les conseils techniques que l'on trouvera au chef-lieu : trésoriers-payeurs, ingénieurs et agents-voyers, et si l'on a des doutes sur l'impartialité des administrations locales, on renforcera la tutelle administrative, sous ses deux formes : le veto suspensif du représentant du gouvernement, le recours au Conseil d'État, dont on aviserа à désencombrer le rôle. J'ajoute que, dans bien des cas, c'est une assemblée élective qui connaîtra de l'affaire ; avec un peu de prudence, en élargissant progressivement ses pouvoirs d'appréciation, on lui fera faire son apprentissage administratif tout en l'intéressant au bien public et l'on pourra graduellement réaliser sans danger une décentralisation plus complète.

Mais il y a un tri à faire entre les attributions de Paris et celles de la province, et c'est même par là qu'il faut commencer ; ce triage sera, tout d'abord, assez sévère ; c'est progressivement, à l'user, d'après les résultats de la réforme qu'on pourra donner du jeu et élargir la compétence provinciale. Qui charger de cette opération qui exigera beaucoup de tact ? Je ne m'en fie pas aux bureaux. J'aurais plus de confiance dans un petit comité d'hommes compétents ayant fait leur carrière à Paris, mais aussi dans les départements, ayant pratiqué les bureaux et qui, dans chaque ministère, entamerait le travail, sauf à le parfaire, plus tard, quand le besoin s'en ferait sentir.

Je termine par l'examen d'une dernière question que d'aucuns considéreraient volontiers comme renfermant en soi toute la réforme administrative ; en quoi ils se trompent. Dans tout organisme, la tête commande au corps, c'est la tête qu'il faut guérir (pour cela, j'ai recommandé la saignée). En ce qui concerne le corps, l'orthopédie est plus chanceuse, plus aléatoire dans ses résultats.

Ainsi, vous ne craignez pas de bouleverser la hiérarchie des pouvoirs et, en même temps, les limites des circonscriptions administratives. Il est vrai que vous avez fait la découverte d'une panacée merveilleuse — *la Région*.

Vous ressemblez à ces malades qui se retournent incessamment dans leur lit, sans trouver la bonne place. Ils demandent au médecin d'essayer tous les remèdes, mêmes les recettes de bonnes femmes, même les remèdes secrets qui bénéficient à leurs yeux d'un certain prestige. C'est de cet attrait mystique que vous êtes dupes inconsciemment.

Je trouve dans de vieilles notes ce passage qui me paraît encore d'actualité, excusez-moi de me citer :

« Le Régionalisme ! Ce mot dans la bouche de ses adeptes a la portée d'une révélation. Notez qu'il existe depuis longtemps des régions : la région universitaire avec l'Académie, la région militaire avec le Corps d'armée, la région judiciaire avec la Cour d'appel, la région forestière avec la Conservation des eaux et forêts et, en dehors du cadre officiel, la région ecclésiastique, avec le siège archi-épiscopal. Une dernière région est ébauchée seulement, c'est la région économique, dont il ne sera pas facile de fixer le siège, car il est l'objet de compétitions nombreuses. Eh bien ! qu'on la crée. Je n'y vois aucun inconvénient, des avantages, plutôt, si j'en crois ses apôtres. Est-ce cela que réclament les régionalistes ? C'est bien autre chose ! C'est l'avènement de la région administrative qui aurait la prétention d'englober toutes les autres. C'est la suppression de l'arrondissement ou du département, peut-être les deux, qui seraient remplacés par une vaste circonscription territoriale avec super-préfets, superconseils généraux, budgets autonomes et qui s'administrerait à la satisfaction de tout le monde. J'en accepte l'augure, car je n'ai pas pour habitude de rejeter de parti-pris les idées nouvelles, lors même que j'en envisage les dangers, mais je demande le temps d'étudier celle-là. Pour le moment elle est dans les limbes. Les théoriciens du régionalisme ne nous apportent ni plan étudié, ni voies et moyens. Ils ne s'embarrassent pas des détails d'exécution, et c'est pourtant ce qui importe. Qu'ils nous disent seulement quelles seront les attributions précises du représentant du gouvernement dans la région, et nous pourrons discuter. »

Voilà ce que je pensais naguère et si depuis, le tapage qui s'est fait autour de la région avait pu ébranler ma conviction, je me sentirais raffermi par la vigoureuse critique de mon ami Berthélemy, qui pétille de bon sens. Je vous rappelle le titre de l'article : « *Comment reconstituer les services publics.* »

M. Berthélemy sait beaucoup, c'est un théoricien dans le bon sens du mot, parce qu'il a pratiqué et qu'il contrôle la théorie par la pratique, et qu'au besoin il la corrige.

Il faut voir comme il démontre victorieusement que, loin de réaliser une économie, la région est ruineuse, que c'est semer la zizanie entre les grandes villes, mettre en question l'unité française, installer çà et là des Parlements au petit pied, comme si, pour notre tranquillité, il n'y en avait pas assez d'un.

Mais je ne suis pas intransigeant.

Dans l'arsenal de nos lois, il en est une qui permet aux Conseil Généraux de s'aboucher entre eux, pour délibérer sur les projets d'intérêt commun ; autorisation dont on n'abuse pas, jusqu'ici, ce qui peut passer pour un mauvais son de cloche.

Mais qui vous empêche, si vous avez la foi, de faire un pas de plus dans la voie qui vous est ouverte ? Je suppose qu'une idée se fasse jour quelque part, qu'un projet surgisse, qu'un intérêt régional se révèle, au lieu d'attendre patiemment que le Gouvernement s'en empare, qui empêche les Conseils généraux des départements voisins de se concerter par délégués, et ces délégués de se réunir au chef-lieu le plus central et de jeter les bases d'une action commune pour la réalisation de l'entreprise en question? Les Conseils en délibéreront et, s'il y a lieu, voteront les ressources. Ce sera ensuite l'affaire des délégués de mettre sur pied les travaux.

De deux choses l'une : ou ce timide essai de régionalisme échouera, et la question sera réglée ; ou il réussira et le moment sera peut-être venu d'organiser prudemment la région ; mais j'entends M. Berthélemy vous dire : « on voit mal ce qui serait détaché des services nationaux pour être confié aux assemblées régionales. Ces dernières risquent fort de se réunir autour d'une table frugale. »

Ma conclusion, c'est que, sous réserve de l'avenir, il faut s'en tenir provisoirement au département, souvent mal dessiné sur la carte, c'est entendu, mais qui tient bon depuis 130 ans et qui a fait ses preuves.

C'est le préfet et le Conseil Général qui, chacun dans son rôle, hériteront des attributions qui leur auront été successivement dévolues par une extension légale de leurs pouvoirs et de leur compétence.

J'en dirai autant de la commune : qu'on étende les pouvoir municipaux et communaux. Je n'y vois aucun inconvénient ; sous cette réserve que la tutelle administrative, sans devenir agressive, en restant bienveillante, sera plus

sérieuse et plus attentive qu'elle ne l'est actuellement. Le meilleur moyen de la renforcer est qu'un délégué du préfet, quelqu'un de ces conseillers de préfecture en quête d'emploi, visite fréquemment les communes, qu'il examine les budgets, au besoin qu'il aide à les établir, ce qui ne sera pas un mince service à rendre à certains maires, qu'il reçoive les réclamations des administrés et, s'il y a lieu, qu'il y fasse faire droit. Sur un point seulement, je demande une restriction au droit du maire. La question est d'importance, il faut que je m'en explique.

La France est une nation policée qui n'a pas de police. Je n'appelle pas de ce nom ces malheureux gardes champêtres qui, pour conserver leur gagne-pain n'ont que la ressource de se croiser les bras et de « se taire, sans murmurer. » Un statisticien facétieux a calculé que dans les communes rurales il se dressait un procès-verbal tous les 3 ou 4 ans.

Mais il y a la gendarmerie ! Vous oubliez que par une économie mal entendue, son temps est pris. Elle porte les plis du recrutement. Mais il y a les commissaires spéciaux des chemins de fer, des ports et des frontières.

Je ne sais pas si j'ai le droit de vous apprendre que leurs fonctions sont aussi spéciales que leur titre. Elles sont d'ordre politique et confidentiel. Il y a les brigades mobiles, une création heureuse, si, comme les carabiniers, elles n'arrivaient toujours un peu tard. Or, le fumet du gibier est prompt à s'évaporer. C'est pour cela que l'article 10 du Code d'I. C. est le meilleur outil du policier. Mais il a reçu tant d'assauts que ses jours sont malheureusement comptés.

Il y a les commissaires centraux dans les villes importantes et les simples commissaires de police dans les autres. Ces fonctionnaires, en majorité méritants, émargent au budget municipal : c'est dire qu'il y a beaucoup d'investigations et d'opérations qu'ils ne pourraient exécuter sans danger pour leur situation. Leurs agents sont nommés et révoqués par le maire. La plupart sont choisis pour d'autres considérations que leur aptitude. Ce qu'on leur demande surtout, ce sont des services électoraux.

Ce n'est pas encore là la plaie véritable et l'explication de l'impuissance de la police, bien que cela y contribue.

Celle de Paris qui, en raison de la participation de l'Etat dans sa dépense et du caractère de ses chefs, est préservée de la lèpre politique, peut attribuer une bonne part de ses insuccès à ce qu'elle est mal secondée dans sa lutte contre les malfaiteurs. Elle a contre elle les mœurs, les lois, la magistrature, j'en demande pardon à ses chefs les plus élevés, les plus respectés, nos confrères. Mais j'ai assez peiné et souffert de cette attitude des magistrats pour que ma plainte soit légitime !

Les mœurs ? mais elles sont pénétrées d'une sentimentalité attendrie pour le malheureux sort des criminels. La société actuelle est comme énervée. Elle n'a plus même l'énergie de se défendre.

Les lois ! Voyez les adoucissements humanitaires de l'emprisonnement et de la déportation, la correctionnalisation, un mot aussi barbare qu'il recèle de sensiblerie, les circonstances atténuantes dont on fait abus même au Conseil de guerre, les grâces périodiques, les amnisties à jet continu.

La Magistrature enfin. Je ne la rends pas responsable des défaillances du jury, mais le sursis est devenu de style pour les délinquants primaires, mais la loi Bérenger est lettre morte dans les cas d'aggravation de la peine, en raison de la récidive. Aussi la relégation est plutôt accidentelle ; des milliers et des milliers de relégables dangereux, en quête d'un méfait à commettre, circulent dans Paris au nez de nos agents. C'est tous les jours qu'un de ceux-ci croise dans la rue un délinquant dont il se croyait débarrassé parce qu'il l'avait arrêté la veille.

C'est que nos magistrats correctionnels sont imbus de l'humanitarisme ambiant. Ils peuvent s'y croire encouragés puisque les bons juges reçoivent de l'avancement.

Mais fermons la parenthèse. Les repris de justice ne sont malheureusement pas tous à Paris. Ils villégiaturent impunément en province : nos routes, nos villages en sont infestés. On en rencontre même au Musée Condé.

Je demande que tout en restant pour la police rurale à la disposition du maire, le garde champêtre, pour ne parler ici que de lui, soit nommé et révoqué par le préfet. Que tous les gardes du canton puissent être embrigadés au chef-lieu et que, secondées par la gendarmerie, enfin rendue à sa destination, les brigades soient dirigées par le lieutenant de gendarmerie en résidence à l'arrondissement.

Evidemment, c'est une brèche faite à la loi municipale, mais elle est devenue nécessaire.

Je prononce le mot d'arrondissement, on pouvait croire que je l'avais oublié. C'est à dessein que je n'en parle pas, car, n'y voyez pas un paradoxe : l'arrondissement n'a jamais

existé, je veux dire en tant qu'unité territoriale et entité administrative. Qu'est-ce donc ? Une circonscription ? Non, une résidence. Pour s'en faire une autre idée, il faut n'avoir jamais été sous-préfet !

Vous voyez déambulant sur le mail un sous-préfet, car il n'est pas toujours aux champs, des magistrats, des agents des régies financières, des Ponts et chaussées, de la voirie, un officier de gendarmerie, un inspecteur primaire et vous vous dites : voilà un organisme administratif. C'est une illusion. Ces Messieurs sont là parce qu'il faut bien qu'ils soient quelque part, pas trop près, pas trop loin des contribuables, des justiciables, des assujettis, des administrés.

Supprimez l'arrondissement, ce fantôme. Soyez sûrs qu'ils ne déménageront pas pour cela, sauf ceux que vous aurez supprimés ou placés ailleurs. Ce sera un beau coup d'épée dans l'eau. C'est qu'en effet ces fonctionnaires ne sont rattachés entre eux que par le lien ténu des préséances, et pour prendre en particulier le sous-préfet, considéré comme le pivot de cette petite société, l'étymologie semble en faire un préfet au raccourci. Non : il joue le rôle des *missi dominici* auprès des maires. Il renseigne son chef, il fait son apprentissage de préfet, mais il ne gère aucune caisse, il n'a pas de pouvoirs propres. On l'a dit plaisamment : c'est la boîte aux lettres. Vous pouvez le supprimer partout où il n'a pas sa raison d'être comme intermédiaire. Il ne manquera à personne, sauf au Conseil d'arrondissement qui ne saura plus où déjeuner, sauf aux mères de famille qui ont des filles à marier.

LÉPINE.

Membre de l'Institut.

YÉ

(Conte martiniquais)

I

Presque tous les soirs, un peu avant l'heure du coucher, j'entends dans la rue les enfants qui se racontent des histoires. Ici, à la Martinique, les contes, les énigmes ou *timtim*, et les chansons sont les joies de la vie pour les enfants, qu'ils soient riches ou pauvres. Je prends un plaisir particulier à écouter ces récits qui me semblent les plus bizarres que j'aie jamais entendus.

Voici l'histoire de Yé et du Diable. L'histoire entière de Yé formerait un grand livre, si nombreuses sont ses aventures. Mais voici l'aventure qui me semble la plus caractéristique de toutes. Yé est le type le plus curieux du folklore martiniquais. Yé est le type du Bitaco, nègre montagnard très paresseux, — le campagnard dont le nègre citadin aime à se moquer. Quant au diable du folklore martiniquais, il ressemble, de loin, au *travailleur*. Mais, lorsqu'on ose s'approcher trop près de lui, on découvre qu'il a des yeux et des cheveux rouges ; deux petites cornes sortent de dessous son *chapeau Bacoué* ; ses pieds ressemblent à des pieds de singe, et sa gorge vomit du feu. *Y ka sam yon gouôs, gouôs macaque.*

Ça qui pa té connaît Yé ?... Qui, dans toute la Martinique, n'avait jamais entendu parler de Yé ? Tout le monde connaissait le vieux coquin. Il avait tous les défauts sous le soleil ; c'était le nègre le plus paresseux de l'île entière ; c'était le plus gros glouton du monde. Il avait une « rafale d'enfants » qui la plupart du temps étaient tous à demi morts de faim.

Eh bien, un jour, Yé alla dans les bois chercher de quoi manger. Et il marcha dans les bois presque toute la journée, jusqu'à ce qu'il fût très fatigué. Mais il ne trouva rien à manger. Il allait renoncer à poursuivre davantage sa chasse, lorsque tout à coup il entendit un craquement bizarre, pas très loin de lui. Et il voulut voir ce que c'était, se cachant derrière les grands arbres à mesure qu'il s'approchait de l'endroit d'où partait le bruit.

Il parvint ainsi à un petit ravin au milieu des bois, et il y vit un grand feu qui brûlait. Et un Diable était assis près de ce feu. Le Diable faisait rôtir un grand tas d'escargots, et le bruit qui avait surpris Yé était celui que faisaient, en éclatant, les coquilles des escargots. Le Diable paraissait très vieux. Il était assis sur le tronc d'un arbre à pain, et Yé put le dévisager à son aise. Et après l'avoir bien regardé, Yé se rendit compte que le vieux Diable était tout à fait aveugle.

Le Diable tenait à la main une grande calebasse remplie de *féroce*, qui est un mélange de morue salée et bouillie, de manioc, et de beaucoup de piments, plat que les nègres comme Yé aiment infiniment. Et le Diable paraissait avoir très faim ; la nourriture disparaissait si vite dans sa bouche, que Yé fut tout malheu-

reux de la voir engloutir ainsi. Il se sentit même si triste qu'il ne put résister à la tentation de jouer un tour au vieux Diable aveugle. Il s'approcha à pas de loup tout près du Diable, sans faire de bruit, et se mit à lui dérober sa nourriture. Chaque fois que le Diable portait la main à sa bouche, Yé plongeait ses doigts dans la calebasse et s'emparait d'un morceau. Le vieux diable ne parut pas surpris ; il ne semblait pas se rendre compte de la supercherie, et Yé se dit que c'était un vieil imbécile. Alors il s'enhardit encore davantage : il puisait des poignées toujours plus grandes dans la calebasse, et il se mit à manger plus vite que le Diable lui-même. Enfin il ne restait plus dans la calebasse qu'un seul petit morceau. Yé étendit la main pour le prendre, mais tout à coup, le diable fit un geste et saisit la main de Yé. Le nègre fut si effrayé qu'il n'eut même pas la force de crier *Vie-Yaïe !* Alors le Diable avala le dernier morceau, jeta la calebasse à terre, et dit à Yé, d'une voix terrible : — *Ho saff ! ou c'est ta moin !* Je te tiens, cette fois, grand glouton, tu m'appartiens !

Puis il sauta sur le dos de Yé, comme un grand singe, et enroulant ses jambes autour du cou du nègre, il lui cria : Porte-moi jusqu'à ta case ! et dépêche-toi !

...Lorsque les pauvres petits enfants de Yé le virent s'approcher, ils se demandèrent ce que leur papa pouvait bien porter ainsi sur son dos. Ils se dirent que c'était peut-être un sac de pain ou de légumes, ou peut-être un régime de bananes, car la nuit tombait et ils n'y voyaient plus très bien.

Alors ils se mirent à danser, à rire, à montrer leurs dents blanches, et à crier :

— Voici papa qui nous rapporte des bonnes choses à manger. Voici papa !

Mais lorsque Yé fut assez près pour qu'ils pussent distinguer ce qu'il portait sur son dos, ils se mirent tous à hurler de terreur, et coururent se cacher. Leur pauvre mère se contenta de lever les deux mains d'horreur !

Parvenu à la case, le Diable désigna un coin et dit à Yé :

— Dépose-moi là !

Yé lui obéit. Et, pendant toute la soirée et toute la nuit, le diable resta dans son coin, sans bouger, et sans mot dire. C'était un diable très tranquille. Et, petit à petit, les enfants osèrent s'approcher de lui pour le regarder.

Cependant, à l'heure du petit déjeûner, alors que la pauvre mère avait réussi à grand peine à se procurer quelques fruits à pain et quelques yams pour ses enfants, le vieux diable se leva tout à coup dans son coin et murmura :

— *Manman moû ! — Papa moû ! toutt yche moû !* Maman morte ! Papa mort ! Tous les enfants morts ! —)

Et il souffla sur eux, et ils tombèrent tous par terre *raidi-cadavre*, raides, comme s'ils étaient morts !

Alors le diable dévora tout ce qu'il y avait sur la table. Lorsqu'il eut fini, il remplit tous les plats et les pots de bone et souffla de nouveau sur Yé et sur sa famille en murmurant :

— *Toutt monne lève !* (Que tout le monde se lève).

Alors ils se relevèrent tous. Et le diable leur désigna les plats et les pots pleins de bone en leur disant :

— Gobe-moin ça !

Et ils furent obligés de lui obéir et de manger le contenu des plats. Désormais ils ne purent même plus songer à se nourrir. Chaque fois que l'on préparait un mets nouveau, le Diable recommençait. Et il en fut ainsi le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours qui suivirent pendant très longtemps !

Yé ne savait que faire. Mais sa femme lui dit qu'elle avait une idée. Si seulement elle était un homme, elle saurait bien comment se débarrasser très vite du diable !

Un jour elle dit à son mari :

— Yé, tu vas aller voir le Bon Dié, et tu lui demanderas ce qu'il faut faire. J'irai bien moi-même, si c'était possible, mais les femmes n'ont pas la force d'escalader le Grand Morne.

Alors, un matin, Yé partit de très bonne heure, et il se mit à gravir la montagne Pelée. Il grimpait et il marchait, il marchait et il grimpait. Enfin, il parvint au haut du Morne de la Croix. Là, il frappa contre le Ciel de toutes ses forces, et au bout d'un moment, le Bon Dieu passa la tête par la fente d'un nuage, et lui demanda ce qu'il voulait.

— *Eh bien, ça on li, Yé ? ça où mé ?*

Lorsque Yé lui eut raconté tous ses ennuis, le Bon Dieu lui dit :

— *Pauv, ma pauv !* Je savais tout cela bien avant ton arrivée, Yé ! Je puis te dire ce qu'il faut faire, mais j'ai bien peur que cela ne serve à rien, et que tu en sois incapable. Ta gloutonnerie te perdra, mon pauvre Yé ! Enfin, tu peux toujours essayer. Ecoute bien ce que je vais te dire. D'abord, tu ne mangeras rien avant d'être rentré chez toi. Puis, lorsque ta femme aura pré

paré le repas des enfants et que tu verras le diable se lever, tu crieras : « *Tam ni pou, tam ni bé !* » Alors le Diable tombera par terre raide mort. Mais surtout n'oublie pas de ne rien manger d'ici ta maison. *Ou tanne ?*

Yé promit de se rappeler tout cela, et de ne rien manger sur son chemin. Puis il dit au revoir au Bon Dié « bien comme il faut », et se remit en route. Et, tandis qu'il marchait, il se répétait sans cesse les paroles que le Bon Dieu lui avait apprises : « *Tam ni pou, Tam ni bé ! Tam ni pou, tam ni bé !* »

Malheureusement, avant d'arriver chez lui, il lui fallait franchir un petit ruisseau, sur les rives duquel il aperçut des goyaves sauvages qui poussaient et dont les fruits étaient verts, — car ce n'était pas encore la saison où les goyaves sont mûres. Et le pauvre Yé avait très faim ! Il fit tout son possible pour résister à la tentation : il ne le put pas ! Il manqua à la promesse qu'il avait faite au Bon Dié, il se mit à manger, à manger, à manger tant et si bien qu'il ne resta bientôt plus une seule goyave. Et puis, ensuite, il dévora des zicoques, et des prunes vertes, et beaucoup d'autres fruits verts et amers. Enfin, il ne put rien avaler de plus.

Lorsqu'il arriva chez lui, il avait les dents tellement agacées qu'il eut grand peine à parler distinctement pour dire à sa femme de préparer le souper. Et tandis que tout le monde se réjouissait à la pensée d'être bientôt débarrassé du diable, Yé n'était vraiment pas en état de faire quoi que ce soit ! Dès que le souper fut prêt, le Diable se leva comme d'habitude dans son coin, et s'approcha de la table. Alors Yé essaya de parler : mais ses dents lui firent fourcher la langue. Au lieu de dire « *Tam ni pou, tam ni bé* », il réussit seulement à murmurer :

— « *Anni toqué Diable le cagnan !* »

Ceci ne fit aucun effet sur le Diable ; il y semblait habitué. Il souffla sur toute la famille, les endormit tous, dévora tout le souper, remplit les plats vides de crotte, et réveillant Yé et sa famille, leur ordonna, comme d'habitude :

— Gobe moin ça !

Et ils durent avaler jusqu'au dernier morceau.

La famille mourut presque de faim et de dégoût. Deux fois encore Yé escalada la Montagne Pelée ; deux fois encore il grimpa jusqu'au Morne de la Croix ; deux fois encore il dérangea le pauvre Bon Dié, et pour rien ! Car, il ne manquait jamais, sur le retour, de s'emplir la panse de toutes sortes de vilains fruits verts, de sorte qu'ensuite il ne pouvait plus parler distinctement. Le Diable demeurait dans la maison nuit et jour. — et la pauvre femme de Yé se roulait à terre et s'arrachait les cheveux de désespoir.

Mais la pauvre femme avait heureusement un enfant rusé comme un rat, un petit garçon nommé Ti-Fonté (le petit Effronté), qui méritait bien son nom. Lorsqu'il vit sa mère pleurer ainsi, il lui dit :

— Maman, envoie Papa encore trouver le Bon Dié pour la dernière fois.

La mère savait que son fils était malin : elle devina que ses paroles avaient un sens caché. Et elle envoya donc le vieux bonhomme Yé trouver le Bon Dié pour la dernière fois.

Yé portait toujours un de ces pardessus amples et longs appelés lavelasse. Été ou hiver, par la pluie ou par le beau temps, il ne sortait jamais sans ce manteau. Et ce pardessus avait une grande poche de chaque côté. Lorsque Ti Fonté vit son père se préparer à partir, il sauta — floup — ! dans une de ces poches, et il s'y cacha. Yé gravit tout le chemin jusqu'au haut du Morne de la Croix, sans se douter de rien. Lorsqu'il y fut arrivé, le gamin sortit une de ses oreilles de la poche du pardessus, de façon à entendre tout ce que le Bon Dié disait à son père.

Cette fois le Bon Dié était très fâché ! Il parla d'une voix bourrue : il gronda Yé très fort. Mais il fut tout de même très bon. Il fut même si généreux pour cette fripouille de Yé, qu'il prit la peine de lui répéter plusieurs fois les paroles qui devaient tuer le Diable : « *Tam ni pou, Tam ni bé !* »

Et cette fois-ci, le Bon Dié ne parlait pas en vain. Il y avait là quelqu'un qui allait se rappeler ce qu'il disait. Ti-Fonté essaya de profiter autant que possible de sa chance : il aiguisa sa petite langue : il songea à sa maman, à ses petits frères et à ses petites sœurs qui mouraient de faim là-bas. Quant à Yé, il fit comme auparavant et se bourra de tout le fruit vert qu'il put trouver. Dès que Yé arriva chez lui, il enleva son manteau. Alors Ti Fonté sauta à terre, plapp! et courant trouver sa maman, il lui murmura :

— Maman, prépare-nous un bon dîner ! Aujourd'hui nous le mangerons tout seuls. Le Bon Dié n'a pas parlé pour rien. J'ai entendu tout ce qu'il a dit.

Alors la mère prépara un *excellent calalou crabe, un ton-ton banane, un matété cirique*, plusieurs calebasses de *couss caye*, deux « *régimes figues* », ou petites bananes, — en somme

un très beau dîner, avec une chopine de tafia pour le faire passer.

Ce soir-là, le Diable était aussi sûr de sa puissance que les jours précédents. Dès que tout fut prêt, il se leva. Mais Ti Fonté se dressa avant lui, et se mit à hurler aussi fort que le lui permettaient ses poumons :

— *Tam ni pow, tam ni bé !*

Alors le Diable poussa un cri si aigu qu'on l'entendit jusqu'au fin fond de l'enfer, — et il tomba mort.

Et pendant ce temps Yé, comme un vieil imbécile qu'il était, essayait de répéter ce que le Bon Dié lui avait appris et il murmurait bêtement : *Anni toqué Diabe, la caguan !*

Sa femme avait grand envie de l'envoyer se coucher tout de suite, sans le laisser s'asseoir pour manger sa part de toutes les bonnes choses qu'elle avait préparées. Mais c'était une bonne âme, et elle lui permit donc de partager le dîner avec les enfants, bien qu'il ne le méritât guère. Et ils mangèrent et mangèrent et mangèrent, et se bourrèrent ainsi jusqu'à l'aurore, *i pauvpéti !*

Mais pendant ce temps le Diable avait commencé à sentir mauvais et il s'était tellement enflé qu'il fut impossible de le bouger. Pourtant, il fallait s'en débarrasser. Heureusement, les enfants avaient si bien mangé qu'ils étaient pleins de force, *Yoté plein la fòce*. Yé prit une corde qu'il attacha à un des pieds du Diable. Puis il réussit, aidé de ses enfants, à tirer le Diable hors de la case, jusque dans les arbustes où ils l'abandonnèrent, comme un chien crevé. Et ils furent tous très heureux d'être enfin débarrassés du diable.

Quelques jours plus tard, ce vieux bon à rien de Yé partit à la chasse aux oiseaux. Il emporta beaucoup de flèches. Tout à coup, il se souvint du Diable, et il se dit qu'il aimerait bien le revoir une dernière fois. C'est ce qu'il fit.

Fouineq ! Quel spectacle ! Le ventre du Diable s'était enflé comme un morne gigantesque, et Yé, comme le vieil imbécile qu'il était toujours, tira une flèche en l'air... Cette flèche, en retombant, se fixa dans le ventre du Diable. Alors Yé voulut à tout prix ravoir sa flèche. Il grimpa donc sur le diable, et se mit à tirer, à tirer, jusqu'à ce qu'il eut arraché la flèche. Puis il porta la pointe de la flèche sous son nez, pour sentir quelle était l'odeur d'un Diable mort !

Et à ce moment, son nez se mit à enfler, à enfler tant et si bien qu'il fut très vite aussi gros qu'un pot de rassinerer !

Yé avait grand peine à marcher, à cause du poids de son nez, il fut forcé de retourner trouver le Bon Dié encore une fois. Et le Bon Dié lui dit :

— Ah Yé, mon pauvre Yé ! Imbécile tu es né, et imbécile tu mourras ! Tu es certainement le plus grand sot du monde. Enfin, je veux bien t'aider encore une fois ! Je vais te dire comment te débarrasser de ton nez !... Demain matin, tu te lèveras de très bonne heure ; armé d'un *taya*, d'un fouet, tu battras tous les buissons, et tu chasseras tous les oiseaux devant toi, jusqu'à la Roche de la Caravelle. Alors tu leur diras que moi, le Bon Dié, je leur ordonne d'enlever leur bec et leurs plumes et de se baigner dans la mer. Et, pendant qu'ils se baigneront, tu choisiras un nez qui te plaira parmi tous ces becs d'oiseaux.

Le pauvre Yé obéit au Bon Dié ; et tandis que les oiseaux prenaient leur bain, il choisit un nez parmi le tas de becs entassés sur la plage et laissa son pot de rassinerer à la place.

Le bec qu'il choisit appartenait au *coulivicou*, ou Colin-Vicou, cet oiseau martiniquais, qui a un corps si maigre, et un si grand bec. Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, le coulivicou a toujours l'air honteux, taciturne, et triste !...

Pauvre Yé ! Tu vis encore pour moi trop vivement, en dehors même de ces étranges contes populaires de boire et de manger, si cruellement révélateurs de la longue faim d'esclave de ta race. Je t'ai vu coupant la canne sur les flancs des montagnes au-dessus des nuages. Je t'ai vu grimpant de plantation en plantation, le coutelas à la main, à l'affût des serpents, tout en errant à la recherche de travail, quand la faim te contraint à obéir à un maître, bien que tu aies éprouvé en naissant un ressentiment séculaire contre tous les maîtres. Je t'ai vu préférer porter cent kilos de bananes pendant vingt milles jusqu'au marché, plutôt que de travailler dans les champs. Je t'ai aperçu, gravissant les bois hantés de serpents jusqu'à quelque cratère éteint, pour y trouver un palmier chou : je t'ai connu toujours imprévoyant, toujours affamé. Et tu es encore un fameux imbécile, mon pauvre Yé. Tu as toujours un essaim de marmots, tu *rafale yche*. Et ils sont affamés, car tu as abrité dans ton ajoupa un Diable qui dévore encore plus que tu ne gagnes, qui dévore même ton cœur, tes muscles splendides, ton pauvre cerveau naïf, le Diable Tafia... Et maintenant il n'y a plus de Bon Dié pour t'aider à te débarrasser de ce monstre ; car le seul Bon Dié que

tu aies jamais connu, ton maître Créole d'autrefois, ne peut plus t'assister, et tu es incapable de te conduire tout seul. Impitoyablement morale, la volonté de ce siècle éclairé a aboli pour toujours ce pouvoir patriarcal qui t'éleva, sain et robuste, sur un régime parcimonieux. Il t'imposa, par le fouet, sa propre idée du bien, mais il te garda aussi innocent qu'un enfant de la loi de la lutte pour la vie. Mais aujourd'hui, tu la sens, cette loi ! Tu es un citoyen de la République, tu es libre de voter, de travailler et de mourir de faim si tu le préfères, libre de mal faire, et d'en souffrir, et cette connaissance nouvelle te stupéfie tellement que tu as oublié le Rire.

LAFCADIO HEARN.

(*Traduit de l'anglais par* MARC LOGÉ.)

LA CORRESPONDANCE D'AUGUSTIN COCHIN

En publiant la correspondance de son père, M. Henry Cochin nous a fait entrer dans l'intimité d'une grande âme, en même temps qu'il nous a donné un tableau bien vivant de l'histoire du XIX^e^ siècle entre la révolution de 1848 et la guerre de 1870.

Augustin Cochin a joué un rôle important dans cette histoire, le rôle de ceux qui font beaucoup sans le dire, de ceux qu'on emploie plus qu'on ne les récompense et dont l'influence n'apparaît que lorsqu'ils ne sont plus.

Il était né en 1823, à Paris, comme tous les Cochin. A dix-sept ans il était orphelin et il eut à se conduire tout seul dans la vie ; mais il avait l'empreinte de la loi du devoir et, tout jeune, il régla son activité. « J'espère m'accoutumer, disait-il, à n'avoir que du bien sur la conscience ».

Le bien fut le but de ses ardeurs. « Il suffit d'y croire, disait-il, pour en devenir capable ».

Déjà s'allumaient dans son âme les deux passions qui éclairèrent sa vie et la soutinrent, même et surtout à travers les épreuves que leur défense provoque, la passion de la religion et celle de la liberté. Pour bien comprendre les luttes dans lesquelles il se jeta, il faut connaître l'époque où il vécut, si différente de la nôtre et que caractérisait moins d'indifférence.

Auguste Cochin entrait dans la vie active en 1848, au moment où la religion semblait cesser d'être tenue en suspicion, où le clergé connaissait une popularité aussi vive qu'éphémère, où les Lacordaire, les Montalembert, les Ozanam, les Falloux voyaient chaque jour grandir leur influence et où allait se conquérir la liberté de l'enseignement. Et puis on était au lendemain des journées de Juin ; sur les ruines sanglantes de la Révolution était apparue plus douloureuse la misère morale et physique du peuple, et les vocations sociales se révélaient, comme plus tard chez Albert de Mun, à l'affreux spectacle de la Commune.

Cette misère, Augustin Cochin va la voir de près dans les ateliers, les hôpitaux, les quartiers pauvres des grandes villes, notamment à Londres, où elle est « telle que l'imagination ne peut la concevoir ». Il apprend de la sœur Rosalie la science de la vraie charité, de celle qui ne fait acception de personne, et, chez Mme Swetchine, il goûte les jouissances que donne l'union de l'intelligence et de la bonté. Le problème du paupérisme ne cessa de le troubler et, toute sa vie, il eut le tourment de la misère humaine. Il est ému de la chanson de la pauvre Irlandaise, « Dieu est bon, mais la vie est dure », et, un jour, il s'écriera : « Mon Dieu, où êtes-vous donc ? Vous êtes l'absent que tout le monde attend ». Il aurait pu rester comme A. de Melun un homme d'œuvres, se consacrer uniquement à sa famille qu'il adorait, continuer sa croisade contre l'esclavage, se donner aux travaux de l'Institut où il était entré tout jeune, mais, comme tant d'autres, il eut l'illusion de croire que la politique pourrait l'aider à réaliser ses généreux concepts. Illusion bien naturelle. Avoir une tribune, exercer une influence, faire entendre par la Presse au pays quelques vérités que les meilleurs livres sont impuissants à répandre, peut-être arriver au Pouvoir et mettre en actes ses paroles, quel beau rêve, quand on a la passion de convaincre et tous les dons de l'orateur ! Le duc de Broglie a dit de lui : « Dans cet art si difficile de rapprocher par la parole un orateur et des auditeurs que séparent des habitudes de la vie et l'éducation première, il était passé maître et je ne crois pas que personne l'ait jamais égalé ».

Nommé maire du X^e^ arrondissement en 1853, Augustin Cochin renonça à la profession d'avocat. Il se voyait déjà sous les portiques des Assemblées, mais, au premier carrefour des routes de la politique, il est attaqué, calomnié et par les adversaires qu'il combat, et par ceux qui devraient le soutenir. Il est trop catholique pour Paris et trop libéral pour la province, et il ne devait jamais réussir à conquérir les ma-

jorités. Il appartenait à l'élite, et l'élite n'a pas des armées nombreuses ; il était modéré : la modération n'est pas populaire. « Je regretterai toujours la vie politique », a dit Augustin Cochin, et l'on peut s'étonner de l'excès de ces regrets, mais il ne faut pas oublier quelles blessures cruelles il reçut de toute part dans les luttes politiques, comme libéral et chrétien social, et ces blessures-là, il n'y a que la victoire qui puisse les cicatriser. Ce fut en 1869 qu'il fut le plus près de réussir ; mais les temps sont toujours les mêmes, l'extrême-droite le fit échouer. Il avait pour concurrents Jules Ferry, qui réclamait « les destructions nécessaires », et un libre-penseur libéral, Guéroult. *L'Univers* écrivit : « Cochin ou Guéroult, peu importe », et Jules Ferry passa.

Au lendemain de la campagne, Cochin dit à Montalembert : « Ce qu'il y a de pénible, c'est d'être refoulé dans l'inaction »

Mais, est-on dans l'inaction, parce qu'on est écarté de la politique ? Cochin le pensait peut-être, mais il fit comme s'il ne le pensait pas, et il seconda activement le parti des catholiques libéraux ; il associait, apaisait, réconciliait. A l'avènement de l'Empire libéral, il aurait peut-être pu avoir sa place, comme tant d'autres de ses amis, mais, quand il s'agissait de lui, il n'avait plus la manière ; il ne savait faire la gerbe que pour les autres, et, comme l'a bien dit Falloux, « on savait qu'on pouvait l'avoir pour ami sans lui donner une place ».

La guerre arriva, et ce sont ces dernières heures de sa vie que nous allons suivre dans sa correspondance.

Du jour où le drapeau fut déployé, il ne voulut plus entendre parler politique et n'admit aucune critique du gouvernement. « Il faut éviter les leçons, disait-il, et pousser au courage et à la fierté nationale... » — « Nous aurons des opinions, plus tard, quand il n'y aura plus en France que des Français ».

Il disait, comme le général Grant, « il s'agit d'avoir une patrie ou de n'en pas avoir ».

Dès que l'étranger pénétra en France, Augustin Cochin voulut être à Paris où l'appelaient des devoirs autant que des souvenirs. « Dans ce Paris, disait-il plus tard, où les hommes savent se battre et les femmes se dévouer ». Il y rentra avec tous les siens, et se prodigua, créant des fourneaux, des réfectoires, des dispensaires, portant partout son intelligence d'organisation, prenant part aux réunions publiques pour chercher à éclairer, à apaiser, ceux que trois mois de siège avaient troublés et exaltés. Lui-même était troublé. « Nous cherchons à tâtons, disait-il, la France dans l'obscurité où nous sommes. »

Et physiquement aussi il était atteint. On peut dire que ce bon citoyen a été une victime des troubles extérieurs et intérieurs de son pays. Son optimisme se voilait, ses forces l'abandonnaient, et cependant il agit comme s'il avait autant de confiance et de santé que par le passé. Dans ce Paris qu'il aimait tant et qu'il avait si bien servi, il eut la douleur et l'honneur d'être désigné par sa vertu comme otage aux révolutionnaires, durant les jours sanglants de la Commune. Un mandat d'amener fut dirigé contre lui, le 18 mars : sa maison de la rue de Grenelle fut envahie, mais, prévenu à temps, il put être sauvé par un ouvrier qu'il avait obligé.

Il se retira près de Corbeil, dans sa propriété de la Roche, dévastée par les Prussiens, et il y écrivit le beau livre des *Espérances Chrétiennes*, tandis que les catholiques ultramontains l'attaquaient encore une fois. Ce fut une nouvelle blessure pour sa nature sensible, mais il avait la patience chrétienne et il écrivit à Falloux : « C'est à pleurer, mais, comme dit Shakespeare, nous sommes au-dessus des larmes ».

Il arriva alors que cet homme, qui aurait pu remplir avec distinction tant de hauts postes, fut appelé par M. Thiers à la préfecture de Seine-et-Oise. Le chef du gouvernement avait besoin d'un homme éprouvé pour administrer le département où siégeait l'Assemblée Nationale. Certains s'étonnèrent qu'il acceptât une place au-dessous de son mérite, mais il était de ceux qui ne provoquent pas les choses, mais ne les refusent pas, quand il y a du bien à accomplir. « D'ailleurs, disait-il, avant deux ans je serai mort, c'est pourquoi j'agirai ».

Il ne se trompa pas. Il réorganisa les services, il soulagea les misères, il assura l'ordre, puis il mourut plein de résignation et de confiance en Dieu. N'avait-il pas dit : « Mon Dieu, que je vous aime pendant qu'on vous discute ! »

*
* *

En suivant Augustin Cochin dans les lettres qu'il écrivit pendant et après la guerre, il apparaît comme un triste, et cependant Falloux a dit de lui : « Personne n'avait plus de gaieté que cet homme accablé de tant de soins ». Il se plaisait à répéter le vieux proverbe français : « il faut bien qu'on rie quelquefois, sans quoi on ne rirait jamais ». Son fils insiste sur cette

gaieté de son père, et dit qu'il tenait toujours ses enfants en confiance et en joie, mais les malheurs du pays brisèrent en quelque sorte son ressort et il lutta en vain pour le redresser. Plus encore que l'invasion, les malheurs de l'intérieur l'impressionnèrent. Comme tant d'autres qui subirent le siège, il fut frappé. « Nous sortons moulus et ruinés de ce long siège » : et il ne cesse de parler de *notre pauvre pays* qu'il faut *sauver*, ces mots que toute une génération a entendus ensuite pendant un demi-siècle et que nous répétons aujourd'hui après la victoire comme après la défaite !.. Ne nous méconnaissons-nous pas trop ? Et cependant, s'il y avait un homme chez lequel l'espoir quand même était ancré, c'est bien Augustin Cochin. Il écrit : « Les efforts de la France nous remplissent de reconnaissance et de fierté. Notre nation n'est pas morte ». Mais de quels spectacles douloureux il est le témoin ! Il écrit à son beau-père, nommé député à l'Assemblée Nationale : « Vous verrez le Versailles de Louis XIV et la statue de Condé au milieu des canons prussiens ; vous débattrez les lambeaux de la patrie. Que d'émotions et quelle grande tâche ! »

« La paix ne paraît pas douteuse, écrit-il à son ami Ernest Naville. On la désire des deux côtés... Je souhaite le maintien d'une République libérale et je crois que c'est le vœu de M. Thiers, bien vieux Washington pour une telle fondation : nous ne sommes pas au bout de nos maux ». Ces maux qui l'accablent, nous les connaissons : c'est l'occupation prussienne, c'est l'amputation de la France et bientôt ce sont les convulsions de la Commune ; la vue de l'étranger à Paris lui arrache ce cri : « Je suis incapable de voir les Prussiens dans cette ville dont je suis comme une pierre sensible ».

Le 9 mars 1871, en son immuable confiance dans la capitale aimée, il ne veut pas croire à la folie prochaine : « On a exagéré, dit-il, les craintes de troubles à Paris, elles sont à peu près apaisées ».

Le 11, il va à l'Institut, cette sage et grave maison, où la pensée de l'immortalité n'est pas une légende : « Pendant ce temps, nous discutions ce matin à notre Académie sur la matière, la force et l'étendue, comme si la paix de l'esprit régnait sur nos climats. »

Mais les affreux événements se précipitent, la capitale sans défense est aux mains des émeutiers et il écrit : « Paris est devenu fou, le siège lui a monté la tête... nous traversons une des heures ténébreuses pendant lesquelles personne ne peut rien : Dieu nous prendra en pitié, je l'espère, dans l'excès de nos maux ».

Mais quelle que soit la tragique horreur de ces jours, il juge très clairement la situation. « Je m'obstine à croire, écrit-il, le 30 mars, que nous verrons la convalescence de notre patrie et que les convulsions, les abcès qui éclatent sur son corps malade sont la fin de la crise aiguë qu'elle vient de traverser, plutôt qu'une affection incurable ».

Les événements confirmèrent l'impression de ce bon Français : de même il faut noter son jugement si juste sur la question primordiale qui a tant troublé la France, arrêté tant de réformes utiles pendant un demi-siècle, et qu'on essaie encore aujourd'hui de reprendre, la forme de gouvernement. « Je vois, écrit-il le 8 avril 1871, deux courants se dessiner. Les uns voudraient faire tout de suite la Monarchie et on n'a plus de doutes, après de nouvelles démarches, sur la fusion des familles. Les autres craignent de nouvelles agitations dans le pays, des tentatives républicaines et napoléoniennes, et préfèrent prolonger les pouvoirs de M. Thiers d'un an ou même de trois ans, afin d'avoir un espace de sécurité probable qui permette d'emprunter, de travailler, de laisser pour ainsi dire faire au pays malade ses premières sorties ».

Et sous une forme plus familière il écrit d'Angers à sa femme, le 11 mai 1871 : « Dans les salons de toutes les maisons, la monarchie est en faveur et cela devient l'opinion exclusive de la bonne compagnie et de toutes nos relations. Mais dans la rue, et dans les rues de toutes les villes un mouvement entièrement contraire s'accentue, s'avance, et il faut bien le voir et ne pas fermer les yeux. Comment la monarchie pourrait-elle le contenir et y résister ? »

Il s'inquiète de cet état de choses et en même temps sa santé décline. « Quand Paris fut rouvert, dit un de ses amis, nous le trouvâmes plus chétif de santé que jamais, le visage étiré, les cheveux grisonnants et le regard vaguement voilé de tristesse. Le repos et la campagne étaient clairement indiqués après de pareilles secousses ». Mais le repos ne vint pas ; à Versailles on le voulait, on l'appelait. Le Ministre de l'Intérieur, M. Lambrecht, désirait en faire un préfet de Paris, et certes cette nomination eut comblé ses vœux, plus encore que ceux de tout autre, en raison du nom qu'il portait. Mais M. Thiers craignit de blesser les susceptibilités du parti radical ; et, comme nous l'avons dit

plus haut, il lui offrit timidement la préfecture de Versailles.

Augustin Cochin l'accepta résolument. Il écrivit à Mgr Dupanloup : « J'espère que vous approuvez et je vous demande de prier pour moi. J'aurais bien mieux aimé la tribune, et mes nouveaux devoirs vont me sembler bien étroits, si je les compare aux grandes choses que j'avais rêvé de poursuivre ».

Alors il s'appliqua à discipliner, à organiser les honnêtes gens qui étaient partout endormis et divisés. Il voulait surtout tourner l'attention du gouvernement vers la question sociale. « Mais, disait-il, M. Thiers travaille énormément aux finances, à l'armée, à la libération du territoire. Il ne faut pas attendre de lui une défense plus énergique des lois et des principes sociaux ; cela ne le frappe pas ».

Il en est peiné et aussi de la mort de son cher ami, le Père Gratry. Il est las, et puis le travail est écrasant. Le vieux philosophe Doudan a dit : « Il est probable qu'il a succombé au travail immense de tous ces minces détails de l'administration ; quoiqu'il eut toujours été très actif il n'avait sans doute pas pris l'habitude de ce pénible labeur et de cet ennuyeux et incessant tracas de l'administration qui ne se tait ni nuit ni jour, et pour lequel il faut avoir été rompu jeune ». A son lit de mort, Mgr Dupanloup l'engageait à reprendre courage et il répondait : « Je ne désire vivre que pour servir Dieu, mourir que pour le rencontrer ».

Il s'éteignit le 15 mars 1872, âgé de 48 ans.

Ses amis ont dit : « Il aura été un des hommes les plus aimés de son temps ».

Le temps passe et efface les choses, même les meilleures. La piété filiale nous a restitué le portait d'une belle âme, et il faut en remercier M. Henry Cochin. Il a donné à son père ce qui lui a manqué pour remplir sa destinée... la durée.

FERNAND LAUDET,
Membre de l'Institut

LA STABILISATION MONÉTAIRE EN BELGIQUE ET SES CONSÉQUENCES

Pour se rendre compte de l'importance de l'opération financière que la Belgique vient de réaliser, il importe de se rappeler la situation plus que difficile dans laquelle ce pays s'est trouvé au lendemain de la guerre.

Environ 100.000 vies humaines avaient été fauchées, 100.000 immeubles détruits, 100.000 hectares de terre abîmés, toutes les usines privées de leurs matières premières et beaucoup de leur outillage. Pendant plus de quatre ans, toute la vie économique d'un pays, qui était peut-être le plus industrialisé de l'Europe, s'était trouvé paralysée. La première opération financière à laquelle nous dûmes nous résoudre après l'armistice fut de retirer, pour les rembourser au pair, les 6 milliards 110 millions de mark que l'Allemagne avait laissés en circulation en Belgique après avoir imposé à sa monnaie le cours forcé. Cet échange représentait, à lui seul, une charge de 7.638 millions de francs à laquelle devait s'ajouter une dépense 5 ou 6 fois plus considérable pour assurer aux sinistrés la réparation de leurs dommages de guerre. La rentrée de l'indemnité allemande, réduite par le plan Dawes, ne couvrira qu'une faible mesure de ces charges formidables.

Pour faire face à ces besoins, l'Etat belge eut recours aussitôt aux moyens classiques : impôts, emprunts, économies. Le prix de la vie qui, avant la guerre, était moins élevé en Belgique que dans les autres pays de l'Europe occidentale, en subit naturellement le contre-coup. Tandis que le cours forcé du franc et l'abondance des signes monétaires entretenaient dans certains milieux sociaux la naïve illusion de la richesse, la dépréciation du franc par rapport aux devises étrangères inquiétait de plus en plus les esprits clairvoyants. Les transactions de toute espèce étaient d'autant plus affectées par les soubresauts du change que la Belgique doit importer à peu près les 3 4 du blé nécessaire à son alimentation.

C'est en faisant comprendre à l'opinion publique la réalité de cette situation, que les chefs des partis politiques parvinrent peu à peu à la rallier à l'idée d'une réforme monétaire destinée à mettre fin à cette incertitude générale du lendemain. Pour stabiliser le franc, une condition préalable s'imposait : le règlement de nos dettes envers l'Angleterre et envers les Etats-Unis. L'opération était singulièrement amère en ce qui concernait le remboursement à l'Amérique des sommes qu'elle nous avait prêtées pendant la guerre pour le soin de notre cause commune et dont Wilson nous avait solennellement donné décharge par le Traité de Versailles. Néanmoins, ce règlement fut courageusement voté par le Parlement. En même temps, le Gouvernement s'efforça d'équilibrer le budget. M. Albert Jans-

seur, à ce moment ministre des Finances, se proposait ensuite de contracter un important emprunt à l'étranger afin de rembourser à la Banque Nationale de Belgique une partie de la dette de l'Etat et d'assurer ainsi une couverture suffisante à la circulation du papier-monnaie. Son plan était de stabiliser au taux de 107 fr. la livre sterling. Pendant plusieurs mois, au prix de lourds sacrifices, il parvint à maintenir ce cours. Mais au moment psychologique, les prêteurs étrangers sur lesquels il comptait se dérobèrent. Ce fut une terrible déconvenue qui éclata en coup de foudre, le 11 mars 1926. Le ministre des Finances dut renoncer à maintenir le cours. Une brusque demande de devises étrangères appréciées se produisit en même temps. Le cours de la livre sterling dépassa 200 francs et le franc belge se trouva plus déprécié qu'il ne l'avait jamais été.

*
* *

Cet échec entraîna la retraite du cabinet Poullet, où l'influence socialiste était prépondérante et son remplacement par un nouveau ministère d'Union sacrée groupant tous les partis sous la présidence de M. Henri Jaspar, auquel furent adjoints comme ministres des Finances M. Emile Francqui et le baron Houtart, justement réputés l'un et l'autre pour leur compétence financière. Les nouveaux ministres des Finances agirent promptement et énergiquement. Pour réduire l'inflation et apurer la dette flottante, un fonds d'amortissement fut créé, doué d'une existence autonome. Le Parlement vota pour 4 années des impôts nouveaux à concurrence d'un milliard et demi de francs par an, afin d'alimenter ce fonds spécial au service duquel furent aussi affectées d'autres ressources, telles que l'aliénation de certains immeubles domaniaux.

L'Etat, qui exploitait jusqu'ici directement les chemins de fer, en céda l'administration à une société nouvelle qui émit pour 10 milliards d'actions privilégiées à 6 o/o. Et comme il fallait prévoir pour décembre 1926 la présentation au remboursement d'une masse très lourde de Bons du Trésor en circulation, le gouvernement recourut à un remède héroïque, en invitant les porteurs de Bons du Trésor à échanger leurs titres contre des actions privilégiées de la Société Nationale des Chemins de fer sous peine de voir reculer l'échéance de remboursement de leurs titres. La immense majorité des porteurs de Bons du Trésor ayant accepté cette conversion, le terrain était déblayé. C'est ainsi que, par un arrêté royal du 26 octobre 1926, le gouvernement a pu réaliser la stabilisation depuis si longtemps attendue. Le taux de stabilisation choisi a été celui de 175 fr. pour une livre sterling ; à ce cours, la convertibilité des billets est rétablie. Un emprunt extérieur assure à la Banque Nationale des disponibilités nécessaires pour échanger les billets belges au taux nouveau. En somme, la valeur du franc belge est désormais fixée au moyen d'un emprunt.

C'est le retour à l'étalon-or. Quant à l'unité monétaire nouvelle qui porte le titre de BELGA, c'est une simple monnaie de compte. Le BELGA n'est autre chose que le franc belge multiplié par 5. Pour toutes les opérations de change, cette appellation remplace désormais celle du franc, sans que dans la vie intérieure du pays, aucune modification ne soit apportée à la circulation du franc qui conserve son nom.

*
* *

L'opinion publique belge a accueilli avec satisfaction cette opération qu'elle prévoyait et dont elle attend le rétablissement de l'équilibre économique. Il est à remarquer que depuis la levée du cours forcé, la Banque Nationale, au lieu de devoir fournir en nombre considérable des devises étrangères au cours forcé, s'est vu offrir des quantités considérables de livres et de dollars. Les détenteurs de ces devises, dont beaucoup spéculaient sur de nouvelles fluctuations, n'ont plus d'intérêt à les conserver du moment où le cours en est devenu invariable. On peut donc s'attendre à voir rentrer en Belgique de nombreux capitaux belges que nos industriels ou nos capitalistes laissaient à l'étranger. Le facteur psychologique, qui joue un si grand rôle dans le problème monétaire, est actuellement propice au franc belge après lui avoir été longtemps défavorable. Un autre indice à ce sujet est le relèvement sensible qui s'est aussitôt produit dans la cotation en bourse de nos rentes d'Etat.

Enfin, la stabilisation et la création de la nouvelle unité de change vont mettre fin à une sorte de parité qui a toujours été très sensible jusqu'ici entre le franc français et le franc belge. Cette parité s'expliquait beaucoup moins par une analogie entre la situation financière ou économique des deux pays que par une sorte de confusion traditionnelle qui s'opérait surtout à New-York entre leurs deux monnaies. Rendu plus stable, le franc belge va donc suivre ses

destinées propres. Toutefois, la stabilité ne peut être un aboutissement : ce n'est qu'un commencement. De même qu'après une intervention chirurgicale réussie, le convalescent doit se soumettre pendant quelque temps encore à un régime sévère — pour maintenir la stabilité et aboutir un jour à une revalorisation du franc perspective qui n'est nullement exclue, — la sagesse budgétaire et l'activité économique s'imposent. L'opinion belge, qui est très sensée et très réaliste, envisage parfaitement cette nécessité. Toute politique démagogique serait funeste au rapatriement des capitaux et à la production. C'est sur le développement de la production que la Belgique peut fonder ses meilleurs espoirs. Déjà dans les charbonnages, les fours à coke, les hauts-fourneaux, les aciéries et les fabriques de fer, l'industrie a retrouvé ses chiffres de production d'avant-guerre. Il en est de même pour les filatures de coton et de laine. Malgré les transformations dans le trafic mondial provenant de l'affaiblissement de l'Allemagne et de l'absence de la Russie, nos importations et nos exportations ont conservé la même composition qu'avant la guerre. Nos anciens marchés sont reconquis et lorsqu'on examine la liste de nos clients par rang d'importance, ils sont rangés à peu près dans le même ordre. Le port d'Anvers a repris sa place dans le monde. Rien ne prouve mieux que notre expérience d'après-guerre une vérité trop méconnue : c'est que la situation géographique d'un pays entraîne pour lui des relations économiques nécessaires et que la politique ne peut pas déranger longtemps. Si le tempérament laborieux de la population est une grande chance de prospérité, il faut y ajouter la mise à fruit, qui commence à peine, du nouveau bassin houiller de la Campine dont le rendement ne paraît pas devoir être inférieur à 10 millions de tonnes par an, ce qui améliorerait à concurrence d'un milliard de francs la balance des comptes. D'autre part, la riche colonie du Congo, source inépuisable de matières premières et débouché précieux pour nos industries entre peu-à-peu dans sa période de maturité. Elle s'outille chaque jour, notamment au point de vue des voies de transport.

Ce n'est pas faire preuve d'un optimisme excessif que de voir dans l'assainissement monétaire qui vient d'être opéré le point de départ d'une période de grands progrès dans tous les domaines. La destinée de la Belgique, au cours des siècles, a toujours été féconde en péripéties. Champ de bataille de l'Europe, elle a connu, notamment au XVII^e^ siècle, les plus cruelles infortunes qui puissent désoler une nation. Mais ses ressources naturelles et l'énergie de ses populations lui ont toujours permis de relever promptement ses ruines. Dans l'effort de restauration poursuivi depuis la fin de la grande guerre, l'instabilité de la valeur du franc était pour nous un très gros obstacle. Cet obstacle vient de disparaître. Quant au resserrement du crédit, que beaucoup annonçaient comme un résultat fatal de la stabilisation monétaire, il n'est pas du tout certain d'après les premiers symptômes que ce phénomène se produise. Dût-il se produire, je crois qu'il ne serait que momentané. La stabilisation comporte en elle-même des éléments qui sont de nature à amener peu à peu une abondance plus grande des capitaux, et, par conséquent, un abaissement du loyer de l'argent.

Comte Carton de Wiart,
Ministre d'État, Ancien premier ministre
et ministre des Affaires étrangères de Belgique

UN NOUVEAU STADE DE LA QUESTION POLONO-DANTZIGOISE

Il se produit actuellement, dans les rapports polono-dantzigois, une évolution extrêmement intéressante, dont il est essentiel de prendre note dès maintenant. Les indications qui vont suivre en feront comprendre la portée. Elles ont été recueillies sur place.

I

Deux constatations de l'ordre le plus matériel frappent particulièrement en ce moment l'observateur étranger qui débarque à Dantzig et s'y arrête quelques jours : 1°, un trafic remarquablement important se fait dans le port où tout témoigne d'une activité considérable ; 2° la Ville Libre de Dantzig se trouve dans une situation financière déplorable. Reprenons ces points de vue.

Le traité de Versailles a accordé à la Pologne un accès à la mer (qui lui avait été solennellement promis par le Président Wilson), sous deux formes : *a*) la possession d'un littoral de 70 kilomètres sur la mer Baltique, accès direct ; *b*) l'usage, à certaines conditions, du port de

Dantzig, détaché de l'Allemagne et, avec le territoire adjacent, transformé en Ville Libre ; accès indirect. Aucun port n'étant alors aménagé sur le nouveau littoral polonais, la valeur de l'accès à la mer de la Pologne ne résidait donc, au point de vue des services immédiats, que dans le seul port de Dantzig.

Par le fait même qu'il constituait le seul débouché maritime immédiat de la Pologne, Dantzig s'est trouvé tout de suite en mesure de recueillir la plus grande partie du trafic par voie de mer *de* ou *pour* la Pologne. Cette situation est encore à peu près la même aujourd'hui. Je dis à peu près parce que diverses circonstances ont amené la Pologne à entreprendre la création à Gdynia d'un nouveau port destiné à doubler Dantzig et que les travaux de construction du port de Gdynia sont déjà arrivés à un point suffisant pour permettre à ce dernier port de participer dans une certaine mesure au commerce maritime polonais.

Il est résulté de ce fait que l'activité du port de Dantzig s'est accrue, depuis 1919, au fur et à mesure que la situation économique de la Pologne se développait. Et cette année, des résultats particulièrement intéressants ont été acquis. Voici d'ailleurs les chiffres par lesquels ils s'expriment pour le premier semestre de 1926 seulement. La comparaison avec les chiffres de l'année 1925 entière fera juger tout de suite des progrès de cette activité.

	1er semestre 1926	Année 1925 entière
	tonnes	tonnes
Exportation du bois....	599.110	901.917
— blé	152.637	187.504
— sucre ..	97.316	121.341
— pétrole .	65.407	44.351
— charbon.	1.981.326	618.000

Ainsi donc, pendant le premier semestre de 1926, l'exportation du charbon a été plus du double de ce qu'elle avait été pendant toute l'année 1925 ; celle du pétrole a dépassé de 50 o/o, pendant ce même semestre, l'exportation du même produit au cours des douze mois de 1925 ; celle du bois, du sucre et du blé, a largement été supérieure à celle de ces produits pendant le semestre correspondant de l'an passé. Ces résultats impressionnants peuvent encore être traduits ainsi :

L'exportation totale ayant passé par le port de Dantzig a été de 2.021.969 tonnes pour l'année 1925, de 2.332.056 tonnes pour les six premiers mois de 1926. Ce mouvement de marchandises a nécessité l'emploi de 103.309 wagons en 1925, de 125.762 du 1er janvier au 30 juin 1926.

L'augmentation du nombre des navires entrés dans le port a été naturellement proportionnelle à cet accroissement remarquable de trafic : 7.944 en 1925 ; 5.037 dans le premier semestre de 1926.

La visite du port, quelques entretiens avec les personnalités compétentes confirment par un contact matériel ce que les chiffres ont déjà révélé. Et le port profite de cette prospérité pour compléter son outillage et préparer de grands travaux d'agrandissements. Il a actuellement 28.980 mètres de pourtour, dont 5.500 mètres de larges quais et 10.500 mètres d'étroits, 150.000 mètres carrés de magasins couverts, 90 kilomètres de voies ferrées sur les quais, 42 grues électriques, deux grues flottantes, 8 grues spéciales pour le déchargement du minerais. On monte entièrement huit grues nouvelles, on construit un immense magasin, un immense quai de 400 mètres, près de la gare dite de la Vistule, et le président du Conseil du port, le colonel suisse de Loes, ne cache pas son désir de faire creuser en 1927, sur la rive droite de la Vistule, un nouveau grand bassin — désir avec lequel d'ailleurs certains membres du Conseil du Port ne m'ont pas semblé d'accord.

Ainsi, pour le port même, une activité et un trafic qui marquent des progrès immenses, considérables, sur les années précédentes. Tel est le premier fait que constate le visiteur.

Mais le port de Dantzig n'est qu'une porte par laquelle entrent et sortent des marchandises. Il s'ensuit que son activité, sa prospérité, si elles sont l'indice très sûr pour constater le développement de l'exportation polonaise, n'influent en rien sur la situation économique de la Ville Libre. Et voici la deuxième constatation : la Ville Libre est ruinée on peu s'en faut. Prix qui sont parmi les plus chers de l'Europe, puisqu'ils dépassent de 10 o/o environ ceux qui sont pratiqués en Allemagne et en Suisse ; industries locales qui pourtant, assez prospères à ma dernière visite, en 1924, ont cessé d'exister aujourd'hui et, conséquemment, de très nombreux chômeurs ; enfin un budget qui s'équilibre sur le palier mais qui, dans la pratique, se traduit par un tel déficit qu'il a fallu crier « au secours » et faire appel à la Société des Nations. Telle est la situation matérielle de Dantzig dans ses grandes lignes. Il nous faut maintenant essayer d'en comprendre les raisons.

HENRI DE MONTFORT.

(*à suivre.*)

POÈMES

LA MAJA MAUDITE

Derrière ton regard séraphins et démons
Tissent la maille fine aux subtils tentacules
Où se tordent les cœurs, piteux et ridicules,
Pendant que l'orgue chante et grondent les sermons.

Sur ton corps de Vénus quelques noirs goëmons
Dessinent des serpents crispés et minuscules,
Et dans ta bouche en feu les sanglants crépuscules
Reptilient le refrain maudit : « Mourons, aimons ! »

Au bout de cette main droite comme une flèche
Tes ongles sont au guet. Quelle blessure fraîche
Vont-ils border d'un rouge et sinistre ostensoir ?

Mais la guitare est là que ta mantille voile :
Pour se défendre ils font sangloter chaque soir
Son cœur sonore épris d'une invisible étoile.

SALOMÉ

Il n'y a rien au monde d'aussi rouge que ta bouche...
OSCAR WILDE.

La tête renversée en arrière, telle une
Nymphe qui sent tout près le satyre brutal,
Salomé tremble et rit devant ce chef fatal
Dont le regard n'a plus d'amour ni de rancune.

Elle aurait pu calmer l'ardeur de sa peau brune
Dans la citerne, sous la trappe de métal,
Aux sons de cette voix pure comme un cristal,
Au contact de ce corps chaste comme la lune...

Tout cela fut tranché d'un seul coup de couteau!
Mais elle voit encor briller sur le plateau
Le feu mystérieux où sa chair se consume,

Et sa bouche s'entr'ouvre humide de désir
Pour goûter à jamais le long baiser posthume
Des lèvres rouges que la mort n'a pu pâlir.

VERS LES ÉTOILES

Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme,
Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! voyez un peu tous mes tristes combats !
VERLAINE.

Il contient, ce regard qui monte de la plaine,
Timide et suppliant, vers l'implacable azur,
Les regrets du Passé, la crainte du Futur,
Toute l'angoisse dont mon âme, hélas! est pleine.

Je me rappelle un chant mystique de Verlaine,
Je voudrais comme lui laver mon cœur impur
Dans la source de paix et dans le rêve sûr
Où se désaltéra l'amour de Madeleine.

Lyre ou guitare, en vain ton musical soupir
S'élance vers le ciel essayant d'attendrir
La Nuit et de charmer le farouche mystère :

Regarde, ô pauvre esprit prisonnier de ton corps,
Ce cheval dételé que courbe vers la terre
La hantise du fouet lourde comme un remords.

Armand GODOY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ÉVOLUTION DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

La conférence impériale, qui s'est réunie le 19 octobre dernier, à Londres, et à laquelle ont pris part les délégués de tous les États fédérés qui composent l'empire britannique, vient de terminer ses travaux. Les rumeurs menaçantes ou rassurantes qui se croisent en tous sens, qu'elles viennent de Berlin, de Rome, de Shanghaï, d'Angora, de Moscou, de Thoiry ou de New-York, en ont détourné l'attention de l'Europe, mais elle n'en a pas moins, pour la politique générale du monde, une importance considérable. Les Dominions y avaient envoyé comme disent les Anglais, leurs meilleures hommes.

L'Australie était représentée par M. Bruce, premier ministre et sir Neville Howse, ministre de la Défense ; le Canada par M. Mackenzie King, premier ministre et M. Lapointe, ministre de la Justice ; l'Afrique du Sud par le général Hertzog, premier ministre et M. Havenga, ministre des Finances ; la Nouvelle-Zélande par M. Coates, premier ministre et sir Francis Bell, ministre sans portefeuille ; Terre-Neuve par M. Monroe, premier ministre, M. Higgins, ministre de la Justice et M. A. B. Morine, ministre sans portefeuille ; l'Inde par lord Bir-

kenhead, secrétaire d'État et le maharadjah de Burdivan ; l'État libre d'Irlande par M. Cosgrave, président du Conseil exécutif, M. O'Higgins, ministre de la Justice ; M. Fitzgerald, ministre des Affaires extérieures et M. P. Mac Gillan, ministre de l'Industrie et du Commerce.

M. Baldwin, dans un grand discours politique prononcé à Scarborough, avait défini officiellement l'objet principal de la conférence.

« Je me félicite, avait-il dit, que les premiers ministres de tous les Dominions aient pu se rendre à Londres ; j'ajouterai que la façon dont tous les partis se sont unis au Canada immédiatement après les élections générales pour faciliter la présence de M. Mackenzie King est un témoignage caractéristique de l'esprit de solidarité qui place les intérêts de l'Empire avant ceux de la politique de parti locale. La tâche de la Conférence sera comme toujours très lourde ; elle comprendra un examen général de la politique extérieure, de la défense de l'Empire et des questions qui s'y rattachent. On se préoccupera également d'étendre et d'améliorer les méthodes de communication et de consultation entre les Gouvernements de l'Empire sur les grandes questions d'intérêt commun. »

A la vérité, ce discours du premier ministre se ressentait un peu de l'optimisme officiel, et ce n'est pas sans inquiétude que le Gouvernement britannique attendait les débats. Le général Hertzog, premier ministre de l'Afrique du Sud, n'avait-il pas manifesté l'intention de revendiquer pour les Dominions « un statut national indépendant ». Ces mots ne cachaient-ils aucune arrière-pensée, et cette conférence n'allait-elle pas consacrer le relâchement du lien déjà si lâche qui unit les Dominions à la mère-patrie ? C'est avec une sorte de timidité que le *Daily News* invitait le ministre afrikander à préciser sa pensée.

« Nous reconnaissons bien entendu que les Dominions sont absolument égaux, disait-il, qu'ils possèdent une autonomie complète, et qu'ils ont le droit de reviser leurs relations constitutionnelles avec la Métropole ou avec un autre dominion. Si l'Afrique du Sud ou le Canada décidaient de rompre officiellement les liens qui les unissent à l'Empire, nous n'aurions ni la volonté, ni le pouvoir de les en empêcher.

Les problèmes constitutionnels seront certainement examinés avec minutie pendant les semaines qui vont venir. Selon toute vraisemblance le général Hertzog sera invité, et pas seulement par la délégation britannique, à préciser ses propositions récentes dont le caractère demeure assez ambigu sur le statut futur de l'Afrique du Sud dans le Commonwealth. Après tout, il est de l'intérêt de tous, si ce n'est même une nécessité élémentaire que les autres membres de la communauté soient amplement informés. D'ailleurs les représentants des Dominions ne rencontreront aucune opposition sérieuse, lorsqu'ils soumettront des propositions tendant à consacrer ou plutôt à clarifier l'indépendance qu'ils désirent, à assurer dans la plus large mesure possible une politique extérieure commune et à régulariser leur position constitutionnelle. »

M. Hertzog répondit à cette invitation dès la séance d'ouverture. Il déclara que l'appui cordial de l'Afrique du Sud était acquis à l'Empire ou à la communauté britannique des nations, sans distinction de parti ou de race « tant qu'il aura le caractère d'un *commonwealth* de nations libres et indépendantes, chacune luttant librement pour atteindre ce qui lui convient le mieux, mais toujours en sorte qu'elle travaille en même temps pour le bien de tous. » En même temps, l'Afrique du Sud demande que sa situation nationale indépendante cesse d'être contestée et soit reconnue du point de vue international :

« J'espère, disait M. Hertzog, que la question du statut des Dominions, qui concerne chacune de nos communautés non moins que le monde en général, recevra dans cette Conférence l'attention qu'elle mérite, et que l'accord s'établira à ce sujet de façon à écarter toute crainte pour l'avenir. »

Le premier ministre de l'Afrique du Sud faisait valoir ainsi avec une incontestable franchise les revendications les plus radicales des colonies britanniques. Plus menacées par des dangers extérieurs, toujours inquiètes des agitations du monde jaune et des orages qui s'amassent dans le Pacifique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande étaient disposées à sacrifier, dans l'intérêt de l'unité impériale, une part considérable de l'indépendance des Dominions. M. Bruce, le délégué australien faisait savoir, par exemple, qu'il désapprouvait complètement l'envoi de missions diplomatiques séparées dans les pays étrangers et qu'il n'était nullement disposé à suivre l'exemple du Canada et de l'Irlande.

Après de longs et minutieux débats qui ont porté sur toutes les questions qui intéressent l'Empire, c'est la tendance radicale qui a prévalu. Le rapport qui a été rédigé d'un commun accord entre le Gouvernement britannique et les délégués des Dominions dit en effet : que « l'Empire consiste en plusieurs nations absolument libres, égales et se gouvernant elles-mêmes, entre lesquelles il n'est pas question de statut, de supériorité ou d'infériorité. »

En conséquence, les Dominions sont absolu-

ment libres dans leurs relations extérieures, et le rapport en prend acte en termes formels :

Chaque Dominion pourra entrer en négociation avec des pays étrangers et conclure avec eux des traités affectant les intérêts de ces Dominions.

Autre conséquence, également importante bien qu'elle paraisse, au premier abord, n'être que de pure forme : le Roi verra son titre modifié. Il ne sera plus désormais « Roi par la grâce de Dieu du Royaume Uni de Grande Bretagne et d'Irlande et des Dominions », mais « Roi par la grâce de Dieu de Grande-Bretagne, d'Irlande et des Dominions ». Il s'agissait de consacrer dans le titre même du souverain, l'égalité absolue de la vieille Angleterre et de ses jeunes colonies au sang plus ou moins pur. Qu'auraient dit les vieux tories ? Mais il n'existe plus de vieux tories.

*
* *

La première impression, c'est que ce résultat final de la conférence impériale est une grave menace pour l'avenir de la puissance britannique. On a dit, dans certains journaux, qu'il était en voie de dissolution. Et, en effet, il semble que des Etats qui ont le droit d'avoir une représentation diplomatique à eux, de faire avec les autres puissances les négociations qui leur conviennent, ne soient pas plus liés à l'Angleterre que n'importe quel pays ayant avec cette puissance un traité d'alliance. On peut se demander si le Canada et l'Afrique du Sud ne sont pas plus indépendants du cabinet de Londres que le Portugal ou même la Belgique. Qu'un jour l'intérêt ou la passion entraîne l'Australie dans une alliance anti-japonaise, ses intérêts ne peuvent-ils pas se trouver en opposition avec ceux du Royaume-Uni ? Mais il ne faut jamais juger des choses anglaises uniquement avec la logique française. A mieux examiner, la Conférence de Downing-street, en fixant avec une certaine précision les rapports de l'Angleterre et de ses colonies, ne fait qu'assainir l'atmosphère. Elle est la manifestation d'une politique très sage et qui, d'ailleurs, est maintenant la seule praticable. Les peuples n'obéissent presque jamais aux leçons de l'expérience. Il semble qu'il faille faire exception pour l'Angleterre qui, par son obstination, il y a cent cinquante ans, ayant perdu ses colonies d'Amérique, et n'a plus jamais renouvelé les mêmes fautes. Il faut louer ses hommes d'Etat d'avoir compris à temps que ces peuples nouveaux, qui sont nés de son peuple, devenaient majeurs et désiraient une émancipation que leur intérêt, autant que leur amour-propre leur commandait. La reconnaissance de leur autonomie diplomatique, le droit qui leur est reconnu d'avoir une politique internationale à eux, a l'air d'une abdication : c'est peut-être une marque de confiance justifiée. Les Dominions, il est vrai, semblent se désintéresser de plus en plus de la politique européenne, n'y a-t-il pas là un danger ? Nullement, assure M. Garvin, parce que les Dominions veulent que l'Europe se tienne en paix et que la politique de la Grande-Bretagne est résolument pacifique.

« Depuis la dernière Conférence impériale, en 1923, dit-il, la Grande-Bretagne n'a cessé d'être le rempart de la paix ; son influence dans les conseils des nations s'est toujours exercée dans le sens de la conciliation. Jamais la métropole n'a mieux mérité à ce titre l'approbation morale des Dominions. Le pacte de Locarno est le fondement de tous les nouveaux espoirs d'amitié durable et de reconstruction pacifique en Europe ; il rend possible entre la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne cette entente étroite sans laquelle tous les efforts de la Société demeureraient vains. Nous demandons aux Premiers et aux délégués des Dominions d'être bien convaincus de trois choses : 1° la politique étrangère britannique travaille pour la paix et rien que pour la paix ; elle n'accepte jamais de risque, sauf pour en éviter un plus grave. Aucune guerre générale susceptible de déterminer l'intervention de la Grande-Bretagne sur les champs de bataille européens n'est à prévoir avant de longues années. Si la paix mondiale doit être menacée ou troublée, ce sera, selon toute vraisemblance, à la suite d'événements qui se produiraient en Asie et non en raison de la politique de Locarno. »

On sait que M. Garvin est passionnément « locarniste », mais il est certain qu'en cette circonstance il va au-devant des désirs des Dominions qui ne veulent plus être entraînés dans les querelles du Vieux Monde. Ils n'en restent pas moins anglais par la langue, les mœurs, les habitudes politiques, et l'Empire est peut-être une entité psychologique d'autant plus solide que son statut politique est moins précis. L'Empire britannique n'est plus qu'une fédération d'Etats indépendants, mais c'est une fédération solide parce qu'elle repose sur des liens psychologiques permanents et sur des intérêts très précis.

« La prospérité future du Royaume-Uni et des Dominions, dit le *Morning Post*, dépend plus que jamais du développement de leurs ressources dans l'intérêt commun. Nul doute sur les besoins les plus urgents auxquels il convient de faire face. Les Dominions ont besoin d'argent et de capitaux; la Grande-Bretagne doit procurer du travail à l'excédent de sa population et elle consent à investir des capitaux pour favoriser leur établissement. La question a été maintes fois discutée dans les conférences impériales; son importance a été reconnue, des plans variés ont été préparés et il y a eu un commencement d'exécution, mais c'est bien peu de chose en comparaison de la tâche qui reste à accomplir.

C'est de la mise en œuvre d'un vaste plan de migration inter-impériale que dépendent la réalisation de l'idéal australien d'une Australie blanche et la protection du Canada contre les dangers complexes et croissants d'une population mélangée, dont les Etats-Unis offrent un exemple si instructif. Une nouvelle répartition systématique de la population de l'Empire favoriserait le développement de la production agricole et industrielle indispensable à la prospérité générale... Cette organisation économique serait facilitée par l'existence de traditions communes et d'un système juridique identique. L'amélioration devra porter notamment sur les transports et les communications. L'heure approche où des communications téléphoniques directes seront établies entre l'Angleterre et l'Australie. Les transports aériens abrégeront complètement les distances entre les parties les plus éloignées de l'Empire. Les machines nécessaires n'existent pas encore et l'organisation des stations aériennes est à peine commencée. Il importe essentiellement d'établir un système inter-impérial indépendant des transports aériens. »

Il y a là tout un programme : la constitution d'un monde anglo-saxon plus libre, et par cela même plus solide que le monde américain, et dont Londres se contenterait d'être le centre spirituel. C'est une conception politique qui n'est peut-être pas aussi nouvelle qu'elle en a l'air au premier abord, mais qui paraît féconde. Si elle demeure en présence de nations divisées, elle peut devenir, par son existence même, une menace pour la liberté du monde, elle peut devenir la forme la plus perfectionnée de l'impérialisme nouveau, de l'impérialisme économique. Si les autres nations comprennent à temps que le souci de leur indépendance leur commande de former des fédérations non pas rivales, mais parallèles, elle peut amener à une conception de l'équilibre qui assurerait pour longtemps la paix du monde. Une entente des peuples latins sera-t-elle toujours un rêve ?

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

A BERLIN [1]

M. Henri Bérand, journaliste habile, romancier à succès, a fait en Allemagne un court voyage. Je ne sais si le romancier devra au pays de Gœthe et de Schiller quelque heureuse inspiration. Le journaliste rapporte, de cette randonnée précipitée, un livre qui atteindra un grand nombre de lecteurs et qui, de ce fait, assume, et l'on oserait presque dire usurpe, une importance dont il ne porte pas en soi la révélation.

M. Henri Bérand est allé en Allemagne avec les meilleures intentions du monde : on le voit bouclant allègrement sa valise, la conscience en repos, l'esprit clair, partant avec la double et agréable certitude d'une agilité professionnelle éprouvée et d'une absence de préjugés, tout au moins conscients et volontairement affirmés, qui s'apparente à la probité expérimentale du savant. Son assurance serait moins sympathique s'il n'avouait maints scrupules : non point, il est vrai, scrupules purement intellectuels : scrupules professionnels.

M. Henri Béraud sait l'incommodité d'une enquête en Allemagne : il ne doute pas précisément de l'excellence de sa méthode, mais cette Germanie, voisine et inconnue, intimide nos plus intrépides reporters : ils aperçoivent sur le chemin de Berlin « des difficultés que les plus chevronnés d'entre nous ne sont jamais sûrs de vaincre. » — La pire difficulté, à vrai dire, n'est pas imputable à l'Allemagne : nos chers confrères en trouveraient aisément le secret en eux-mêmes s'ils apercevaient mieux la gravité d'une impréparation flagrante et d'une trop fréquente ignorance des langues ; mais de cela, Henri Béraud ne souffle mot. — Henri Béraud écrit pour un journal, plus précisément pour les lecteurs d'un journal : son état d'esprit est, toute proportion gardée, celui d'un parlementaire, étroitement surveillé par sa circonscription, solidaire, et donc prisonnier d'une opinion (!) sommaire et tyrannique. Henri Béraud n'a pas de préjugés, mais ses lecteurs en ont ; ils y tiennent : « le Français moyen n'aime à lire, dans ses journaux, que des nouvelles rassurantes et des commentaires flatteurs pour

(1) Henri Béraud. *Ce que j'ai vu à Berlin.*

son amour-propre » ; il aime, je crois bien, trembler quelque peu à l'évocation de certaines craintes ataviques ; il aime surtout découvrir dans son journal la parfaite image, mieux, l'affirmation renforcée de ce qu'il appelle ses idées. Le bon journaliste s'interdit avant tout de déranger ce jeu de spectres et de reflets en y introduisant d'intempestives lumières. On serait fort surpris que Henri Béraud eût médité de contrevenir aux règles d'une optique aussi parfaitement connue et impérieuse. S'il a, tout au fond de lui-même, vraiment redouté de faire en Allemagne quelque troublante découverte, nous sommes bien sûrs que cette crainte honorable et chimérique ne l'a pas torturé longtemps. On oserait presque dire que les plus expédientes précautions le garantissaient d'un péril dont ne sont, après tout, menacés que ceux qui le font exprès.

En décochant quelques gaillardes injures aux « sévères enquêteurs », aux « hommes-chiffres du reportage économique », aux « nécromans de la politique étrangère », Henri Béraud nous signifie qu'il fait délibérément litière des documentations livresques.

Soit. Il verra par lui-même. Il verra. Ses yeux verront. Ses lecteurs contempleront avec lui l'éclatante réalité. Quoi de plus flatteur, de plus rassurant, de plus démonstratif !

Henri Béraud a vu ce qu'il voulait voir. Peu de chose. La curiosité ingénue — entendez non prévenue, trop ignorante du domaine où elle s'engage — ne va jamais loin ; elle tâtonne, en quête d'un insaisissable objet ; avec Béraud, ne sachant où frapper, elle erre, volontiers noctambule, échoue sans cesse à la rue, à la brasserie, au spectacle, au dancing. Et notre auteur, qui vaut mieux que son journalisme, et en ignore, moins que personne la vaine mystification, de nous définir sa vérité. « Je parle de la vérité de la rue : la vérité des journalistes. L'autre est affaire aux hommes éminents qui, dans chaque capitale, transforment la vie en chiffres et en courbes, et qui possèdent et modifient l'univers sans quitter leur cabinet de travail. Notre tâche, beaucoup plus modeste, se borne au témoignage de nos yeux. Une fois encore, il s'agira de regarder et, quoi que l'on ait vu, de dire : « J'ai vu cela ».

Saluons ce « quoi que l'on ait vu ! » Tout le talent d'Henri Béraud ne nous convaincra pas de son indiscrétion.

Cette « vérité de la rue » n'est qu'une interprétation ; cette interprétation, par un homme qui, de son propre aveu, ignore presque tout de la vie allemande, que vaut-elle ? Sans doute il y a le pittoresque ; l'artiste qui sommeille en Béraud, et ne se laisse pas toujours opprimer par le journaliste, inscrit parfois tout vif, dans ses notes hâtives, le pittoresque. Le plus souvent, la rue ne livre d'abord à l'étranger que l'aspect caricatural de la vie d'un peuple. Et certes, la caricature de l'Allemand nous est aussi familière qu'aux gens de Berlin ou de Francfort la caricature du Français...

Cette vieille routine, Henri Béraud la renouvelle d'un semblant de vie ; son talent, qui plaît par sa spontanéité, une vivacité d'allure, une franchise d'impression, une honnêteté de couleur éminemment françaises, encore qu'assez rares par ce temps d'amphigouriques boursouflures, son talent se joue à la surface des êtres et des choses ; nombre de lecteurs n'en demandent pas davantage. Ce livre, destiné à la grande consommation, est aussi bon qu'il pouvait l'être, improvisé avec une aussi désinvolte nonchalence. On ne se soucierait guère de ses défauts et de ses qualités, si tout justement le crédit de l'écrivain ne nous contraignait à préciser ses responsabilités.

« La vérité de la rue... et l'autre » : dites les autres, ô Béraud. Lorsqu'il s'agit de l'Allemagne, d'un peuple quelconque, de combien de vérités diverses, complémentaires et souvent contradictoires, ne devons-nous pas composer notre vérité d'ensemble, encore incertaine et douteuse ! Et si la philosophie moderne, renonçant à connaître le monde en soi, se limite plus modestement à en découvrir quelques linéaments à travers les multiples avatars de l'expérience personnelle, comment n'imiterions-nous pas son exemple à l'instant de juger l'Allemagne ? Avant de juger, parce qu'il est humain de conclure, et inévitable d'agir, nous accueillerons les plus diverses vérités... La plus humble, spécieuse et quasiment suspecte, suspecte de n'invoquer que des témoignages de hasard l'impression, l'humeur ou le caprice d'un passant, cette vérité de la rue, qui n'est souvent qu'une absurde méprise, un coq à l'âne ou la plus gratuite des généralisations, nous lui infligerons une sévère quarantaine ; de quels maux ne nous a-t-elle pas, trop souvent, accablés.

Il faut le dire, à cette heure où, tel un levain d'avenir, le tardif désir de se comprendre, sinon de s'affectionner les uns les autres, agite les peuples. Il faut le dire parce qu'aucune animosité personnelle, ni aucun esprit de parti ou de chapelle ne sont ici suspects de dicter le cri le plus sincère, le plus désintéressé, de mise

en garde. Il faut le dire à propos de l'Allemagne — encore qu'entre tous les pays les mêmes risques s'échangent au long des fils télégraphiques — parce que tout ce qui a trait aux relations franco-allemandes ébranle l'atmosphère contemporaine de retentissants présages... Ce n'est point ainsi que l'on prépare des lendemains plus lumineux.

Peu d'années avant la guerre, dans un livre admirable (1), qu'il faut relire si l'on veut « comprendre » l'Allemagne, M. Henri Moysset écrivait : « les systèmes métaphysiques que l'on admirait par le dehors et que l'on croyait pleins de rêveries sur l'essence des choses recélaient une philosophie de l'action dont un barbare de génie livra le vrai sens en faisant office de passeur sur le Rhin, de la rive de l'idéal à la rive du réel... ». Il ne s'agit pas, aujourd'hui, de refaire en sens inverse le voyage de la rive sanglante au pays des chimères, mais d'instaurer sur le Rhin un régime d'échanges honnêtes, un courant de vie féconde et pacifique.

« Comprendrons-nous ? Pouvons-nous comprendre, se demande Henri Béraud, ce pays si simple (!) et si déconcertant, si proche et si mal connu ? » Sous sa plume, cette question angoissante révèle un aspect de gageure ironique. Ignore-t-il donc que la pénétration intelligente suppose quelque effort préalable ?

Entre toutes les erreurs, bévues et superstitions humaines, les plus singulières sont peut-être celles qu'il faut imputer au témoignage oculaire. Un de nos distingués professeurs d'histoire et de géographie, décrivant l'an dernier ses impressions de conférencier en Scandinavie, prenait le Pirée pour un homme, et pour un fleuve le lac et la mer de la capitale suédoise. Débarquant à Berlin, Béraud y a vu colossale cette gare de Friedrichstrasse, qui semblerait médiocre auprès de nos gares parisiennes...

Misères du reportage !

Comment, de ces descriptions de la rue — des étalages des boutiques berlinoises qui l'émerveillent et le consternent (2), des docks de Hambourg, où le saisit je ne sais quelle transe lyrique, des cortèges nationalistes de Nuremberg, de quelques aspects nocturnes de Munich — glisse-t-il aux considérations financières ? Comment de ces « choses vues » fait-il découler une mirifique analyse de la faillite allemande ?

Mystères du reportage.

Les meilleures pages du livre sont assurément celles qui présentent, au dernier chapitre, d'assez judicieuses réflexions d'ordre général sur les relations franco-allemandes ; il n'est plus question ici d' « observations » ni de « choses vues ». On ne m'ôtera pas de l'idée que le bon sens d'Henri Béraud avait découvert cette philosophie avant son voyage — à tous égards superflu — en Allemagne.

Que n'a-t-il prolongé quelque peu cette profitable méditation ?

On ne découvre autrui que si l'on se connaît bien soi-même ; la compréhension n'est ici qu'une exacte appréciation des différences, la claire conscience d'une échelle de relativités qui commandent le complexe réseau des commerces souhaitables.

L'Allemagne a-t-elle changé ? La repentance et la contriction ont-elles métamorphosé ses conditions de vie, son caractère, son tempérament, son esprit ? S'apprête-t-elle enfin à confesser les dogmes sacro-saints de notre bon vieux catéchisme radical-socialiste ?... Oh ! brave peuple de France, ces questions saugrenues, ces puériles balivernes, tu ne souffrirais plus que tes reporters et tes politiciens t'en rebattent les oreilles, si tu t'avisais une bonne fois qu'elles te ridiculisent aux yeux de l'univers et qu'elles te détournent des multiples interrogations qu'il est urgent de formuler. Connais-toi, connais que le train de tes chères habitudes, de tes travers, de tes antiques vertus ne saurait constituer un absolu, une religion, hors de notre ciel gaulois.

Ensuite, considère l'Allemagne, le plus riche spectacle, peut-être, et le plus instructif de la minute présente pour une intelligence française.

Entre l'Allemagne et nous, il y a l'histoire et son double visage, il y a maintes rivalités, ouvertes ou occultes, politiques, économiques, sentimentales, intellectuelles, qui surgissent des affirmations de la vie ; bienfaisantes ou néfastes et qui se poursuivent au cœur même des échanges et des plus intimes collaborations ; le jour où leurs multiples dialogues se tairaient, je crois bien que la mort aurait élargi son domaine sur cette terre.

De là naît une littérature où ne manquera jamais, de part et d'autre, le sel de la polémique.

Par delà cette littérature militante, nous en appelons de tous nos vœux une autre, tournée

(1) *L'Esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*. (Alcan).

(2) Que n'a-t-il lu l'amère satire de Carl Sternheim, parue récemment en français sous le titre : *Berlin ou le juste milieu?* Traduit par Marc-Henry ; (aux Editions du Sagittaire, Simon Kra).

vers les hautes aspirations de l'esprit, une connaissance des vraies valeurs allemandes, profonde, désintéressée, qui implique l'estime et la généreuse sympathie (1).

Peut-être, si nous avions présente à l'esprit cette hiérarchie naturelle des faits et des nécessités actuelles, serions-nous prêts à réaliser utilement le « rapprochement franco-allemand » écrin précieux entre des mains expertes, boîte de Pandore aux mains du zèle ignorant.

Et tout cela nous éloigne furieusement de la « vérité de la rue », qui n'est qu'un fâcheux évangile selon Monsieur Prudhomme — ou Jean-Jean l'électeur — déguisés en touristes.

Lucien MAURY.

LE THÉATRE

LA JEUNESSE ET L'AMOUR

La pièce de M. Lucien Descaves, *Le cœur ébloui*, est le gros succès du moment dans le théâtre sérieux. Ce succès, certes, fait grand honneur à l'auteur, qui est un grand homme de lettres, consciencieux et fort, à qui la fortune ne pouvait rien refuser, mais aussi au public, puisque, dans le temps où nous sommes, le principal est peut-être de noter les dispositions et les goûts des spectateurs. Quand on a vu la nouvelle comédie de la rue Daunou, on se demande si tout ce qui a été décrit jusqu'ici par les moralistes, parmi lesquels je ne refuse point de me compter, sur l'abaissement du goût et la sécheresse de l'âme contemporaine, n'est pas faux et s'il n'est point nécessaire d'admettre, qu'à notre époque, ainsi qu'en toute autre, les auteurs ne sont pas responsables de leur public autant que le public est responsable de ses auteurs.

M. Lucien Descaves, en tout cas, a triomphé par le romanesque et il a fait appel, dans sa pièce, aux deux thèmes éternels de la jeunesse amoureuse et du charme féminin, bref du printemps de la vie.

Il est bien courant aujourd'hui de répéter que notre sensibilité est émoussée et que rien ne nous est plus indifférent que la tendresse, la poésie, l'amour enfin. Les plus jeunes seraient même les plus positifs. Sans doute y a-t-il là quelque chose de vrai et c'est pourquoi, d'une part, M. Lucien Descaves a placé sa comédie à la veille de la guerre (nous allons voir qu'il y avait peut-être aussi un autre motif, mais l'un n'empêche pas l'autre) et pourquoi, en second lieu, nous, les spectateurs, nous avons l'impression, d'ailleurs charmante et toute rafraîchissante, de quelque archaïsme. La nuance heureuse de l'émotion que nous éprouvons est donc tout à la fois actuelle et historique. Cela a l'air d'être hier et cela reste pourtant d'aujourd'hui. Elle nous offre un spectacle que nous goûtons un peu comme les vieillards se plaisent au souvenir de leurs vingt ans.

On peut également fonder sur l'observation de la nature humaine, deux vérités sentimentales, lesquelles sont exactement contradictoires. La première, c'est que le véritable amour n'est pas le premier, que le cœur, lui aussi, a besoin de faire son apprentissage et que c'est, somme toute, à l'âge de l'amour qu'on est le moins préparé à ressentir l'amour. On aime moins fortement à vingt ans qu'à quarante. Non seulement on n'aurait jamais de rides au cœur, comme disait le père Hugo, mais on aurait au cœur d'autant plus de tendresse et de passion qu'on en aurait usé davantage. Cette constatation est d'origine relativement récente dans la psychologie et la littérature sentimentales. Et les cas sont effectivement nombreux qui la justifient. C'est une conception de réalisme.

L'autre observation, au contraire, est toute romantique. Elle est conforme au sens commun et à la tradition sentimentale. La jeunesse, qui est le temps de l'amour, est aussi l'âge du plus grand amour, de l'amour qui fait vivre ou mourir. C'est cette conception que M. Lucien Descaves a adoptée et sur laquelle il a fondé la péripétie principale de sa comédie. Avec une justesse parfaite, il n'a point manqué de noter, d'ailleurs, que ces grandes passions, si dangereuses et si cruelles parfois, ces éblouissements du cœur étaient dans leur fond impersonnelles et c'est ainsi sans doute que se concilieraient, dans la vérité profonde de la nature humaine, les deux vérités en apparence opposées : la jeunesse aime l'amour, presque indépendamment de l'objet qui l'inspire, et l'âge mûr s'attache justement à un être. C'est cette indifférence ardente, cet aveugle besoin de se

(1) Cf. *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche*, par B. GROETHUYSEN (Coll. de La Culture moderne. — Librairie Stock).

vivre soi-même à une femme, quelle qu'elle soit, à un parfum, à un regard, à une effluve de printemps, que M. Lucien Descaves, en auteur dramatique, en psychologue et en poète, a su exprimer et faire vivre sous nos yeux. Une femme passe, et la femme qui passe, coquette ou innocente, complice ou ignorante, pourvu qu'elle soit gracieuse et féminine, c'est tout le destin qui se fixe, la vie qui s'ouvre ou qui se ferme...

***

Nous sommes dans une pension de famille, tenue par une vieille demoiselle, qui n'a jamais été une femme, qui n'a pas non plus été seulement « une marchande de soupe », mais qui a su, par ses aptitudes d'éducatrice, inspirer confiance à des parents. Elle a chez elle de grands garçons de province, qui sont venus à Paris pour achever leurs études. Il règne là un esprit de collège, une gaîté frondeuse et gentille dont le spectacle est déjà une récréation pour les gens affairés que nous sommes, car nos enfants ne sont plus aussi gamins que ceux-là... Ils se moquent de leur vieux professeur, tout couvert de taches, et font des niches à la bonne. Mais voici que surgissent des événements, comme il en faut toujours au commencement d'une pièce pour provoquer le mouvement des passions. La demoiselle vient d'être frappée d'une hémiplégie... Quand se rétablira-t-elle ? En tout cas, il y a lieu de songer à la marche de la pension. Une nièce de la vieille demoiselle, Mme Hazelaire, qui est une jeune veuve, assume la responsabilité de conduire la maison... Elle est jeune, elle est jolie, elle est fiancée au médecin de la famille, qui l'aime d'un amour très fort et très masculin, c'est-à-dire soupçonneux et clairvoyant. Il a fait ce qu'il a pu pour combattre la résolution de la jeune femme, estimant que ce n'était point sa place au milieu de vingt-trois garçons. Elle a passé outre, vu la nécessité et ne comprenant pas bien, dans son innocence même, l'objection. Et voici un nouveau qui est amené par sa maman et reçu par Mme Hazelaire. Ce petit Morin est la pureté même... Dès le premier regard, son pauvre cœur est ébloui... Bientôt on apprend que la photographie de Mme Hazelaire a été dérobée dans un album... Elle le sonde... D'autant plus qu'elle a reçu de la maman une lettre où il est dit que cet enfant n'est plus le même et doit avoir quelque chose sur le cœur... Mme Hazelaire a donc le devoir d'intervenir. Elle confesse l'enfant, dans une scène très jolie et très réussie, où le grand secret échappe. Evidemment, Mme Hazelaire devrait prendre une résolution énergique et nette, congédier le garçon que son parfum torture. Mais elle n'a pas le courage, et puis que se passe-t-il dans son propre cœur... ? C'est là que le docteur, le fiancé, triomphe et que nous admirons la finesse psychologique de l'auteur. Bien sûr que Mme Hazelaire n'aime pas le petit Morin : mais elle est touchée, attendrie, elle compare, dans le soir qui tombe, cette fraîche ferveur de passion à la tendresse soupçonneuse, clairvoyante et bourgeoise de son médecin... Bien plus, — et voilà la notation la plus précieuse et la plus originale, — de même que Mme Hazelaire, par sa seule présence a révélé à tous ces garçons l'attrait féminin, eux, en revanche, tous ensemble, l'ont initiée au charme profond et si prenant pour une femme de la séduction. Elle n'est troublée par aucun, mais par tous... C'est ce désir épars autour d'elle qui l'agite et la change... Une pension de famille ne peut donc être administrée par une jeune femme... Toutes sortes de désordres s'ensuivent... Mme Hazelaire le comprend enfin. Elle prend la résolution d'en finir et de se marier au plus vite. Il n'en faut pas davantage pour réduire au désespoir le petit Morin qui, à l'idée de ne plus voir celle qu'il aime, tente de s'empoisonner avec du sublimé... Quelle sera l'attitude et l'émotion de la jeune femme devant ce malheur qu'elle a si innocemment et même si inconsciemment provoqué, car on ne badine pas avec les forces romanesques de la jeunesse... ? C'est là encore un des mérites de la comédie. La nuance d'émoi ressenti par Mme Hazelaire, qui n'est point mélodramatique, mais qui est grave, loyale, presque pieuse, est exprimée avec une magistrale délicatesse. C'est pour elle l'occasion de rompre son mariage et bientôt, voici la guerre... Tous ces jeunes vont partir et mourir... L'un d'eux, le plus audacieux, qui a été l'ami intime, le confident de la petite victime, lui révèle que, lui aussi, il a failli souffrir du même désespoir, car il l'avait aimée du même amour... Il l'attire et la supplie de se pencher sur son visage et de se dire que ce visage est un de ceux qui ne reviendront plus... Devant cette menace de la mort certaine, toute l'émotion et le trouble accumulés dans le cœur, dans les sens de la jeune femme s'exaltent de pitié, et le rideau tombe...

Cette pièce heureuse a eu la chance, en outre, de trouver dans Mlle Carlier une interprète d'une discrétion admirable... Ce jeu est

d'une justesse parfaite : aussi est-il très émouvant et l'on ne peut traduire avec plus de charme la douleur heureuse de la femme qui se promet à elle-même de garder toujours, religieusement, le souvenir de celui qui a voulu mourir pour elle...

GASTON BAGLOT.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON D'AUTOMNE

Pourquoi faut-il que les convenances de la Foire à l'Automobile et à l'Essence, passant avant les intérêts de l'Art, reculent jusqu'au moment le plus défavorable de l'année, l'ouverture du Salon d'Automne? Par les plus belles journées à peine y voit-on quelques heures.

Passe encore pour les ensembles mobiliers : la lumière artificielle ajoute en intimité aux défaillances de la saison. Mais les peintures et les sculptures, quelle disgrâce est la leur, la pénombre verte! Alors que, de toute nécessité, il conviendrait que ces couleurs, ces nuances, ces volumes fussent vus dans leur franchise. Néanmoins le Salon d'Automne demeure l'un des meilleurs lieux d'information de l'époque, le grand creuset d'où toute tentative hardie sort rejetée ou consacrée.

Est-ce à dire que ce Salon qui a, comme les groupements les plus traditionalistes, son jury, soit épuré toujours avec bonheur? Je connais des exclusions infiniment regrettables. Ne serait-ce que celle de Georges Laborie, un jeune artiste dont les envois précédents marquaient un si rare et si complet sentiment de la nuance et des valeurs. Par contre, plus d'une niaise ou prétentieuse composition a trouvé grâce. Par exemple, certaine *Intimité*, placée, il est vrai, au pourtour.

Ceci dit, entrons. Par leur dessin souple, la fraîcheur et la qualité du ton, les deux envois d'Henri Lebasque : *Le Bain*, *Nu couché*, font grande impression. Impossible de souhaiter harmonies plus délicates, chairs plus nacrées. Les deux toiles d'Henri Matisse peuvent, elles aussi, compter parmi ses meilleures. Elles ont l'éclat dans l'harmonie : *Danseuse au tambourin*, le charme dans la nuance : *Nu dans un fauteuil*. C'est bien là, la vision d'extrême sensibilité si prisée de l'époque. Mais que vient faire ici André Favory avec ses trop aimables *Baigneuses* badigeonnées de terre et d'ocre?

Eclectique, Georges d'Espagnat offre un *Nu* doré, et de fraîches fleurs. Le *Nu* d'Isy de Bolton, exécuté dans une gamme sourde, a du mystère et de la chaleur. Autres *Nus* de Dezire, de Dignimont, ceux-ci pimentés de prostitution, mais bien intéressants en eux-mêmes. Charles Guérin est représenté par une remarquable figure de guitariste, — *Hymne à Garibaldi*, — dont la robe et le chapeau sont rouges. — Une couleur bien envahissante pour le bon peintre a su habilement varier les vibrations.

On peut discourir tant qu'on voudra sur les manifestations de Van Dongen, mais il faut convenir qu'il est admirablement doué, observateur profond et fin coloriste quand il le veut. Son portrait de *Rappoport* était une œuvre très forte, très observée, le portrait de *Miss Lily Damaie* est seulement l'une et l'autre. Aimé pour la femme, le sérieux du dessin, l'honnêteté de l'exécution *La famille du peintre*, de Louis Bussard, et pour leur bonne humeur, leur pâte souple, ses jeux portraits de Martin Hubrecht, celui de l'*Agent de Cote d'Azur*, de Tereschkowitch. Le *Lutteur japonais*, de Foujita, traité avec des moyens d'expression nippons lesquels sont supérieurs, est un saisissant morceau.

On s'intéressera à la *Procession à Sainte Barbe*, en Bretagne, d'Emile Compard, aux *Deux côtes couleurs*, de Smedt, aux deux toiles d'Hermann Paul; *Printemps parisien*, *Balcon espagnol*; à la frise de *Zo agar*, si bien entendue.

Il fut un temps où la manière de Cézanne dominait, les natures-mortes abondaient au Salon d'Automne. C'était dans le dessin d'une pomme, sa mise en place, les rapports de tons existant entre le fruit et la nappe, la poterie voisine que les exécutants prouvaient leurs qualités d'œil. Leur nombre est en diminution. Je note seulement des fleurs, de vieux bonshommes curieusement rendus par Robert Bonfils. Dans le paysage, l'influence cézannienne demeure. A son exemple, et un peu en pensant à Utrillo, nombre de peintres s'attachent à rendre la physionomie de ces pittoresques villages de la côte méditerranéenne, dont les maisons disposées en échelons montent à l'assaut d'un monticule dominé par un clocher ou une vieille tour, ainsi qu'il s'en voit tant le long de la chaîne des Maures et de l'Estérel. La cité-type, la cité modèle est l'exquis village de Saint-Paul; c'est lui ou l'un de ses sosies : Bormes, Cassis que les peintres soucieux de construction et de jeux de valeurs ne se lassent pas de représenter. Ils ont d'ailleurs l'agrément d'une vision pittoresque sous un beau ciel dont la pureté et l'azur contrastent avec la coloration ocreuse d'un sol piqueté d'oliviers métalliques. Brabo et Ceria, peintres des gris fins parmi les verts atténués, le Japonais Shimidzu, Girieud, enfin De Castro, qui s'est arrêté en Avignon, comptent parmi les plus heureux interprètes de la région. Mais, l'initiateur et le maître, Henry le Waroquier, a été chercher ses modèles en Ombrie, et ce qu'il représente, ce sont les particularités de silhouette d'une cité italienne dont les maisons pressées contre le « Dôme », se détachent sur un fond de montagnes lumineuses par un ciel qui pourrait, peut-être, exprimer plus légèreté.

Louis Charlot, avec une honnêteté émue exprime la grandeur de son Morvan natal. Cette nature pittoresque, mais âpre, aux ombres un peu froides, nous fait goûter mieux l'amabilité du Nivernais rendue avec tact par Claude Rameau ou le pays breton inspirateur de jolies Blot, Chapuy et Charreton, peintres de la saison triste, expriment avec des accents sincères la poésie des chemins villageois couverts de neige, et René Juste rend avec une exquise sensibilité, une rare finesse l'œil, le *Dégel à Nemours*.

André Wilder accuse sa robuste franchise, tout à la fois dans *Les hauteurs de Meudon* et dans le *Canon de la Somme*. Leprin et Debrouscho ont de jolies qualités d'œil. Pierre Laprade dément le joli évocateur qu'on connaît.

Mais à Paris même, que de spectacles font rêver ou se lasser! C'est son fleuve, l'approche de ses deux îles qui inspirent P. Olivier : *Pont-Marie*, L. Konsneztzoff, *Pont des Arts* perçu à travers la brume, Tristan Klingsor : *Pont-Neuf*. Peut-être celui-ci a-t-il été plus heureux en-

ore avec sa représentation de l'*Église de Saint-Maurille*, opposant la hardiesse de ses clochers à de calmes eaux. Dans le portrait de vieilles maisons de faubourg Henri Malé affirme un talent certain. C'est de la peinture large, cuirassée comme on n'en voit plus assez. Dunoyer de Segonzac procède par de larges et vigoureuses accumulations de pâte et du chaos fait sortir un paysage dont le grand caractère impressionne vivement.

Othon Friesz affirme ses heureuses qualités servies par un esprit réfléchi, dans une *Bergerie*, d'un ferme dessin et bien en valeurs, donnant une vive impression d'étendue. Elle est accompagnée d'une représentation de *Paysans*, réunissant des figures de beau caractère. Les gens de la glèbe ont, de même, bien inspiré Le Bail. Le robuste René Seyssaud a envoyé deux visions de sa Provence dont il demeure l'interprète fidèle.

Pour avoir été couvertes à Rome, devant des monuments antiques, les toiles de Lucien Mainssieux ne demeurent pas moins par la lumière, la couleur, franchement modernes. Auguste Matisse, accompagne deux puissantes marines d'un magnifique vitrail. Deux peintures décoratives de haute distinction sont signées de Jaulmes. Des projets de tapisserie, de Fernand Maillaud, expriment avec bonheur la poésie de son Berry natal. Des dessins de chevaux de Berthe Martini valent par l'ampleur du mouvement et la vigueur de la tache. Autres bons dessins de Mariette Lydis. Portraits serrés, expressifs, mais, comme à l'ordinaire, un peu tendus, d'Achille Ouvré.

A la sculpture, il faut mettre hors de pair l'ensemble réuni par Alfred Halou. Ses têtes et masques d'un si beau modelé, le petit buste d'homme, si parfait, donnent une haute idée de sa science et de son goût. Par leur simplicité expressive, la distinction de leur ligne, les deux visages qu'Yvonne Serruys groupe sous le titre *Tentation*, retiennent ainsi que des personnes effectivement rencontrées. Des statuettes de Lamourdedieu, des figures d'Arnold, de Bernard, de Marius Cladel et Ph. Besnard, des bustes de Jeanne Bardey, de J. Clara, J.-B. Carrière, un beau torse de Dejean contribuent à donner une expression bien moderne, à la section de sculpture où Pompon, le si fin animalier, triomphe avec un *Pigeon* et un petit *Ours brun* en pierre lithographique, d'une merveilleuse observation.

Plusieurs rétrospectives rappellent la haute valeur du graveur Meryon qui, à lui seul, mériterait une longue étude; les jolies inventions de Bakst, le grand décorateur russe; les curiosités de Ramon Pichot, qui ressuscitait le naïf esprit de Breughel; le grand style de Dorignac et l'observation serrée de Zak, le curieux traducteur de la figure humaine qu'il voyait avec l'acuité d'un primitif. Mais ces manifestations sont dépassées par l'importance des rétrospectives d'Armand Guillaumin et de Maufra.

Celui-ci, jeune encore, est parti en pleine force de production. Et, lorsqu'on se trouve devant ses marines de Belle-Isle ou ses visions de Château-Gaillard et de Bourg d'Oisans, en présence de ses robustes dessins rehaussés d'Ecosse, on mesure toute l'importance de sa perte.

Armand Guillaumin est, lui, Dieu merci, bien vivant. Œil alerte, démarche solide, il tient toujours en main ses pinceaux. La destinée lui devait bien cette pérennité. Car, à l'art, Guillaumin n'a pu se livrer avec toute liberté, que tardivement. Il s'ensuit que, si la renommée lui est venue, c'est bien après qu'elle eût élevé très haut Monet, Pissaro, ses contemporains. Cependant, et depuis toujours, quelle production sincère est la sienne, comme la pâte en est robuste et franche! Une rétrospective comprenant plus de cent toiles permet de le suivre depuis une nature-morte remontant à 1868, des vues de Paris et de la vallée de Chevreuse datées de 1870, jusqu'aux œuvres récentes exécutées pour la plupart à Crozant, en Creuse. Et, ici, comme là, se révèlent sa franchise, ses accents chauds magnifiant un tas de sable, un groupe de rochers opposés à la limpidité d'une rivière que l'on sent froide et profonde.

Mais il faut s'arracher à cet ensemble, si l'on veut voir encore l'exposition d'Art religieux où dominent les œuvres douloureuses de Desvallières, la section des Artistes espagnols et celles des Artistes hollandais, où il y aurait beaucoup à noter, enfin la section du Livre qu'honorent les typographes Léon Pichon et Bernouard, tandis que les éditeurs Helleu et Sergent, G. et A. Mornay montrent des livres où l'image et le texte s'accordent à merveille, que les recherches de Crès, de Kiefer et de Jonquières, se résolvent en présentations originales.

Autant que celui des Artistes Décorateurs, le Salon d'Automne a eu, par sa section mobilière, une influence certaine sur l'évolution du goût. C'est là, l'un des rendez-vous où initiatives hardies et réalisations parfaites se rencontrent, avec l'ambition d'approcher de ce style que chacun appelle et qui existe peut-être. Mais il appartiendra à nos petits neveux d'en décider : ce ne sont jamais les contemporains qui ont le sentiment des mouvements décisifs.

Il semble qu'après la grande manifestation de l'an passé, nos décorateurs, renonçant à l'exceptionnel, à l'innovation coûte que coûte, soufflent un peu. Ce qui domine présentement, ce sont les formes pratiques, rectilignes à pans coupés, en fait une sorte de style « paquebot » d'où tout superflu est, dans les masses, exclu. Ainsi apparaissent les riches ensembles conçus par Paul Follot pour les ateliers « Pomone », de même que les créations excellentes, plus accessibles aux bourses moyennes, de F. M. Gallerey. Dans les meubles si bien conçus, d'Eric Bagge, les angles sont atténués par des séries de cannelures d'un heureux effet.

Le mobilier de Salle de Lecture et de Correspondance pour le Grand Hôtel de Tours, conçu par Pierre Chareau prouve qu'il a très heureusement satisfait aux exigences de la destination.

La force de persuasion de ces mobiliers serait moins convaincante, s'ils ne bénéficiaient pas de l'adjuvant de mille accessoires dûs à des créateurs pleins de talent qui font merveille dans l'exécution de céramique, de dinanderie, d'étoffe, donnant à chaque stand intimité et personnalité. A cette besogne satisfait une foule d'artistes d'élite : Lenoble, Massoul, Mayodon, Avenard, Durrio, Jean Besnard, pour les faïences et les grès; Brandt, Linossier, pour les métaux incrustés; Argy-Bousseau, Lalique, Argyriades, Jean Sala, Daum, Heiligenstein pour les pâtes de verre. Quel plaisir de s'arrêter devant les étoffes imprimées à la main et nuancées avec tant de soin et de goût par Suzanne Bertillon; de caresser des yeux les reliures et cuirs patinés et incrustés de Mlles de Félice et Germain; les vases, boîtes et boutons d'ivoire travaillés par Eve Lebourgeois qui a de qui tenir, étant la fille du merveilleux sculpteur sur bois, Gaston Lebourgeois!

CHARLES SAUNIER.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

La situation en Europe paraît dès maintenant modifiée par suite du rapprochement économique franco-allemand et il y a d'ailleurs lieu de prévoir que celui-ci entraînera entre les deux nations d'autres accords et d'une autre nature, écrit « Augur » dans *The Fortnightly Review*.

Et de développer : les dispositions de la France à l'endroit de l'Allemagne ont grandement changé au cours des derniers mois ; à Paris, on ne se demande plus à l'heure actuelle si une entente quelconque est concevable avec le voisin, mais bien quel est le meilleur parti à tirer des ouvertures venues d'Outre-Rhin ; car c'est l'Allemagne qui aura fait en l'espèce toutes les avances, de même que c'est elle qui a eu l'initiative dans les pourparlers avec la Belgique.

Cependant, comment l'Angleterre réagirait-elle devant la conclusion d'une entente politique franco-allemande ? L'Angleterre a trop vivement souhaité la pacification de l'Europe et elle s'y est trop sincèrement employée pour ne pas applaudir à la complète réconciliation des ennemis d'hier. Il appartiendrait toutefois à ses dirigeants de s'assurer, le cas échéant, que cette réconciliation non seulement ne menace nulle part les intérêts de la Grande-Bretagne, mais ne comporte en outre rien de contraire à l'esprit et aux clauses de l'Entente cordiale.... N'oublions pas que cette dernière n'a de raison d'être qu'autant que la France peut craindre pour sa sécurité sur le Rhin... Que si l'Entente cordiale devenait caduque, ce serait à l'Angleterre de prendre ses garanties... non pas contre des intentions agressives qu'elle ne songe à prêter ni à la France, ni à l'Allemagne, mais pour l'éventualité dans laquelle, du fait du rapprochement franco-allemand, une divergence se produirait entre ses intérêts politiques et ses intérêts économiques.

Italie.

Les minutieux récits, les anecdotes et autres indiscrétions de Suétone nous disent longuement quel personnage d'abord assez déroutant fut le premier des Césars, le dur calculateur douze années tendu vers le pouvoir suprême, le pacificateur de l'empire et le généreux, le magnifique bienfaiteur de Rome : après quoi le portrait où M. Filippo Tamboni ramasse, dans le *Bulletin dell'Associazione Archeologica Romana*, tant d'intéressants détails épars chez l'historien d'Auguste garde cependant son agrément.

Eh bien ! « ce maître de l'univers » et qui ferait « d'une ville de briques une ville de marbre » habitait en toutes saisons la même pièce — et, quoiqu'il eût mieux valu pour sa santé que, dès les ides d'octobre, il allât à l'instar de ses plus brillants patriciens lézarder, lui aussi, au soleil de Baïes, il s'obstina d'ailleurs toujours à passer l'hiver dans sa capitale. Pourtant, voulait-il s'isoler et oublier un moment des grandeurs et des soucis tôt devenus lourds à ses épaules, il s'enfermait à l'étage supérieur de son palais, à moins que, les consuls avertis, il ne se réfugiât, aux portes de Rome, sous le toit de quelqu'un de ses affranchis. — Sa toge « de tous les jours » était de la confection de ses filles et de ses nièces ; et quant à la pourpre impériale, invariablement prête en prévision d'une alerte, rien ne nous empêche d'imaginer Livie veillant à la tenir soigneusement rangée dans ses plis. Souverain simple à ce point, Auguste n'ignorait du reste pas cette très humaine faiblesse de regretter la médiocrité de sa taille, qu'il corrigeait à l'aide de talons hauts. — Pas gourmand davantage pour deux sesterces, ce prince qui en a que le concerne se contentera à la rigueur d'un morceau de pain accompagné d'une poignée de dattes ou de figues. Et puis, il n'est nullement regardant et, pas plus chiche de ses deniers personnels que du trésor public, il reçoit volontiers. Le repas, quand il invite tels de ses amis ou les dignitaires de l'Etat, comporte jusqu'à six services... et ce triomphant qui a marché dans le sang pour accéder au trône, il pousse, usant d'un procédé qui n'est au demeurant permis qu'à lui, il pousse l'attention jusqu'à ne faire parmi ses convives — auxquels il prodigue, avec toutes les succulences d'une grande table, les roses, les histrions et les danseuses — qu'une assez courte apparition : car il s'interdit de leur imposer la présence d'une majesté qui risquerait de gêner l'entrain autour d'elle...

C'est une vieille constatation qu'il suffit bien souvent de savoir lire une statistique pour y dépister encore toute l'âme humaine dans ses grandeurs et ses faiblesses.

J'y pense en parcourant dans le premier fascicule d'octobre de *Minerva* les chiffres que notre confrère emprunte lui-même à la *Città di Milano*) intéressant le mouvement des mariages dans la capitale lombarde pendant les trois dernières années révolues. Ils nous montrent constant le rythme dans lequel le nombre des bénédictions nuptiales est considérable le lundi, fléchit fortement le mardi, se relève le mercredi, triple quasi le jeudi, devient dérisoire le vendredi et atteint le maximum le samedi. Va pour la veille du dimanche, où toutes sortes de motifs autres que de superstition sont d'évidence pour expliquer partout la particulière fréquence du mariage : mais le mardi et le vendredi restent décidément — et ailleurs qu'à Milan, certes — « des jours néfastes »..., tandis que, paraît-il, on a chance au contraire de « bien tomber à la loterie » en s'engageant sous le signe de Jupiter.

Ainsi, tandis que l'on convolait ici le jeudi 1.034 fois en 1923, 1.300 fois en 1924 et 1.531 fois en 1925, on ne s'y mariait plus le vendredi que 74 fois en 1923, 70 fois en 1924 et 16 fois en 1925.

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Emile GABORY. — *La Révolution et la Vendée* (Paris, Perrin et Cie).

Par ses études patientes, alimentées en grande partie par les archives dont il a la garde, M. Gabory est en train de renouveler l'histoire du pays vendéen, à partir du moment où le nom de Vendée a pris un sens historique. Cette histoire, il est vrai, il l'a prise comme à rebours. Car c'est d'abord après 1800 qu'il l'a considérée, dans ses rapports avec le gouvernement de Napoléon, puis avec celui des Bourbons restaurés. Voici qu'il aborde maintenant le sujet principal, celui qui s'évoque aussitôt quand on prononce le mot de Vendée : la rupture de la France de l'Ouest, enthousiaste au début de la Révolution, jetée dans l'insurrection armée (et aussi, bien que le voile un peu M. Gabory, dans le brigandage) par les malentendus que

provoquèrent successivement, et presque coup sur coup, l'application de la constitution civile du clergé et les décrets conventionnels sur l'appel aux armes. Dans ce premier volume, qui s'arrête en août 1793, l'auteur, qui a longuement exposé l'état d'esprit des « populations révolutionnaires de l'ouest » depuis janvier 1789, les aspirations à la liberté des « bourgeois vendéens », patriotes un peu embrigadeux, les montre ensuite en pleine guerre civile et sauvage, avec l'aide, au demeurant médiocre, de la première « armée des côtes de la Rochelle », contre les paysans déchaînés qui ont cru en « des promesses de milice abolie et d'impôts supprimés ». Il ajoute : « Deux Eglises, deux Parties également en opposition ». Nous attendons avec impatience la suite de ce récit solide, indulgent sans doute aux « exploits » militaires des insurgés, mais soutenu de documents bien vérifiés et contrôlés, animés au surplus et mis en relief par un beau talent d'exposition. Le travail ici est de qualité.

P. F.

Félix Sartiaux : *Foi et Science au moyen âge*. 1 vol. in-16 (Rieder).

La pensée moderne doit-elle son origine à une rupture avec les méthodes intellectuelles du moyen âge, comme l'ont pensé la plupart des grands esprits du XVII^e^, du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle; ou, selon les récents avocats du *Retour à la Scolastique*, n'en serait-elle que le prolongement et l'aboutissement ? L'auteur de *Foi et Science au moyen âge* fournit au grand public éclairé tous les éléments de la réponse, en faisant connaître la pensée médiévale dans la diversité de ses aspects et en montrant que les jugements contradictoires dont elle a fait l'objet sont dûs à un savoir incomplet et surtout à une méconnaissance des distinctions indispensables.

Exposant le sujet dans toute son ampleur, l'auteur présente une vue d'ensemble sur la pensée religieuse, scientifique et métaphysique du moyen âge occidental. Dans chacune des grandes périodes de l'histoire médiévale, il rappelle les faits essentiels qui dominent la pensée et analyse les caractères généraux des croyances communes; il distingue ensuite avec soin les théories métaphysiques, les connaissances et les idées proprement scientifiques; il retrace enfin dans ses grandes lignes l'évolution théologique et métaphysique, dont il explique la genèse et le développement. Un chapitre final dégage les conclusions de cette vaste enquête.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Polonais (1)

« Des instructions du Gouvernement qui nous arrivaient à cette époque, nous dictaient des tâches nouvelles. Ces instructions nous disaient : « Remettez au second plan les questions de propagande. Abandonnez-vous sous ce rapport, aux soins de nos amis, qui nous connaissent, qui nous aiment et qui ont confiance en nous. Tâchez surtout de vous unir dans ces heures d'épreuves à l'opinion française, rappelez-lui constamment que la Pologne est toujours à côté de la France. Appliquez-vous à communiquer, à ceux qui commencent à douter, un bon espoir et une force nouvelle. Dévoilez le travail souterrain et destructif des ennemis. »

« Les petits nuages qui assombrissaient l'horizon ont passé, la France a retrouvé son équilibre et le lendemain elle a su, dans un élan victorieux, assurer le succès de la Pologne à Genève. Nous lui en saurons gré.

« La saison de travail et de nouveaux efforts commence. De nouvelles épreuves, peut-être plus dures que les précédentes, nous attendent. On dit que c'est dans les épreuves qu'on reconnaît ses vrais amis. Ceci ne s'adresse pas, évidemment, aux « Amis de la Pologne », qui nous ont apporté déjà tout leur dévouement et l'esprit entier de sacrifice. Nous voulons leur rendre ce qu'ils nous ont donné, nous voulons leur rendre encore davantage et nous le ferons, soyez-en convaincus! »

Après l'émouvant discours de M. Arciszewski, a pris la parole l'ancien chef du département de presse au Ministère des Affaires étrangères polonais, M. le ministre Targowski. Il a fait, avant tout, un curieux portrait des deux hommes les plus représentatifs de la Pologne; le Président de la République, M. Mościcki, et le Président du Conseil, le Maréchal Pilsudski.

« A quoi attribuer, se demanda M. Targowski, le rapide redressement national économique réalisé par la Pologne depuis le mois de mai dernier ? Il me semble exprimer l'exacte vérité en disant que nous le devons, en premier lieu, à la réforme parlementaire qui a permis de réduire l'omnipotence parlementaire jusque dans les proportions qui doivent toujours être celles d'un Parlement conscient de son rôle. Bien que partielle, la réforme parlementaire polonaise a déjà porté un coup terrible à l'étatisme néfaste et à l'hypertrophie du pouvoir législatif, lequel, surtout dans les pays nés après la guerre, et à cause même de son inexpérience, embrassait beaucoup plus qu'il ne pouvait étreindre. Cette hypertrophie, si elle était manifestement nuisible au pays, elle ne l'était pas moins pour le Parlement lui-même. C'est donc en toute conscience que je puis affirmer que Pilsudski, en sauvant la Pologne d'un gâchis imminent, a rendu, du même coup, un service signalé à l'idée saine et bien comprise du parlementarisme polonais.

Le rôle du Maréchal dans les événements du mois de mai — rôle que je n'hésite pas à qualifier d'historique, — réside principalement dans deux conceptions : 1° rétablir l'équilibre et l'harmonie nécessaires entre les deux principaux pouvoirs de l'Etat : exécutif et législatif et, 2° mettre à la tête de la République une personnalité qui, tout en possédant la plus haute autorité morale, aurait, en même temps, toute la compétence nécessaire pour libérer la vie économique des entraves qui l'empêchaient de se développer.

« Ce n'est donc pas par un pur hasard que Pilsudski a désigné le célèbre savant, le technicien éminent, qu'est M. Ignace Mościcki, à la plus haute magistrature de l'Etat. Aujourd'hui seulement on commence à comprendre, en Pologne et à l'étranger, que la présence d'un homme de la valeur de M. Mościcki au poste le plus élevé du pays, ne peut signifier autre chose qu'un souci vigilant et qu'une initiative constante pour tout ce qui concerne la vie économique et financière de l'Etat. Il suffit de jeter un simple coup d'œil sur l'œuvre accomplie depuis le mois de mai pour avoir une notion exacte de la tâche bienfaisante qui a été réalisée sous la haute direction du Président de la République. C'est en Po-

1 Voir la *Revue Bleue* du 20 novembre 1926.

logne qu'a été inaugurée l'habitude que le Président de la République assiste aux principales réunions du Conseil des Ministres. Cette initiative qui permet au Chef de l'Etat de prendre connaissance de toutes les affaires du pays, est dûe à M. Mosciski lui-même. Cet exemple venant d'en haut, cet intérêt soucieux et passionné pour l'amélioration de la situation économique et financière, a agi d'une manière si heureuse sur la masse des producteurs qu'un travail fébrile, en matière économique, s'est manifesté dans tous les milieux de la production et de l'expansion nationales.

« Ce n'est pas non plus sans mûre réflexion que le Maréchal Pilsudski refusa la dictature et le pouvoir autocratique dont rien ne pouvait l'empêcher de charger ses épaules. Mais Pilsudski a horreur de la dictature et il abhorre priver qui que ce soit de la liberté, telle qu'elle fut formulée dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen et telle qu'elle doit être dans tout Etat réellement et sincèrement démocratique et républicain. C'est là la première doctrine politique de Pilsudski à laquelle il reste immuablement respectueux et attaché.

« Il importe de l'affirmer de la manière la plus catégorique possible, conclut M. Targowski, afin que, dans l'enchevêtrement des bruits répandus sur son compte, aucun doute ne puisse subsister quant à ses sentiments intimes en matière de liberté républicaine. »

Nous publierons prochainement le brillant discours qu'a prononcé M. le député Robert Sérot, vice-président des « Amis de la Pologne » et la magnifique improvisation de M. Louis Marin, dans laquelle il a su définir, en termes à la fois précis et éloquents, la portée de l'alliance franco-polonaise dans l'Europe d'après-guerre.

L'inauguration du *Comité d'Etudes franco-polonais* a ainsi remporté, dès sa première manifestation publique, un éclatant succès qui démontre au mieux l'utilité de l'œuvre entreprise.

STÉPHANE AUBAC.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA CRÉATION DE NOUVELLES LIGNES MARITIMES

Parmi toutes les branches de l'activité économique du royaume serbe-croate-slovène, c'est à la marine marchande que revient la place d'honneur pour son développement. Réduite à zéro, après la guerre, la marine marchande yougoslave a vu, au cours de quelques années, augmenter son tonnage de plus de 200,000 tonnes brutes. Aujourd'hui, elle assure à elle seule presque tous les services des côtes yougoslaves.

C'est ainsi que la *Yadranska Plovidba* (la Société de navigation de l'Adriatique) a établi, à partir du mois de mai dernier, un service permanent Souchak-Venise et Venise-Kotor (Chibénik-Split-Doubrovnik) et vice-versa.

Au point de vue maritime, le choix de cette ligne constitue un événement très heureux, car il faut tenir compte que Venise est le débouché principal du tourisme de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade, des régions allemandes et d'une grande partie des régions italiennes du Tyrol d'une partie de l'Alsace-Lorraine et de la Suisse.

Tous ces pays, notamment, possèdent des jonctions ferroviaires excellentes avec Venise, et lorsque les jonctions seront favorables en Allemagne et en Suisse, la nouvelle ligne Venise-Dalmatie pourra très bien attirer vers les côtes yougoslaves les touristes de ces pays.

Ce nouveau service sera d'autant plus intéressant que la *Yadranska Plovidba* a introduit des billets circulaires qui permettront aux touristes de débarquer à leur gré et de choisir leur itinéraire.

On voit par ce fait que les nouveaux services de la *Yadranska Plovidba* donneront une nouvelle impulsion au tourisme national et au commerce de la Dalmatie, de même qu'au commerce de transit de l'hinterland.

En ce qui concerne les relations commerciales, la nouvelle ligne Souchak-Venise complètera le trafic des marchandises et en même temps absorbera une bonne partie du trafic qui, jusqu'à présent, s'effectuait par voie ferrée via Rakek.

En effet, cela constitue une nouvelle jonction idéale entre l'hinterland, surtout industriel, de Venise, et celui de Souchak, surtout agricole, les deux régions qui sont orientées vers les échanges mutuels.

De plus, il faut considérer que le port de Venise accroît chaque jour son trafic aux dépens de Trieste, ce dernier port devant fatalement tôt ou tard, succomber sous la concurrence de Hambourg; en effet, Hambourg prend pied dans l'ancien hinterland économique de Trieste, qui en est actuellement détaché.

Une politique économique et commerciale plus indépendante du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, depuis longtemps espérée, fera perdre à Trieste certains privilèges artificiels tarifaires dont ce port jouit encore.

En fait, faute d'un hinterland naturel et riche, Trieste ne pourra plus progresser. Ce port, coupé de son déversoir naturel, reçoit les produits tchécoslovaques qui, pour y arriver, doivent traverser quatre pays différents. Aux difficultés du transport il est nécessaire d'ajouter encore la question malaisée des tarifs de chemins de fer, pour se représenter les inconvénients de toutes sortes qui s'acharnent sur cette ville. Le deuxième port italien sur le Quarnéro et la Haute-Adriatique, Fiume, est brisé par les mêmes entraves.

Il est donc à souhaiter que l'œuvre accomplie jusqu'ici dans la création de nouvelles lignes maritimes yougoslaves ne soit pas arrêtée à mi-chemin.

BORIVOÏ B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

AU COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

Le vendredi 12 novembre, dans les salons du *Comité France-Amérique*, M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes, a fait un exposé fort applaudi sur le « problème d'Extrême-Orient ».

Ce sujet, qui revêtait, en raison des événements dont la Chine est le théâtre, un caractère d'actualité particulièrement attachant, ne pouvait manquer, en effet, d'intéresser le public choisi devant lequel M. Georges Philippar

exposa, avec une précision et une clarté rares, les différents aspects du problème d'Extrême-Orient.

C'est ainsi qu'après avoir fait ressortir l'importance économique et politique que présente, pour la France, son domaine colonial d'Extrême-Orient, le Conférencier rappela les origines du problème et fit, en quelques traits saisissants, l'historique de l'évolution de l'Extrême-Orient depuis la moitié du siècle dernier.

Après avoir retracé les principales étapes franchies par le Japon avant que s'affirmât la prééminence de ce dernier sur les peuples d'Extrême-Orient, M. Georges Philippar souligna la situation toute spéciale, unique, dans laquelle se trouve le peuple nippon « qui a conservé intacts les vertus, les enthousiasmes et les convictions des temps anciens, tout en adoptant les procédés de la science et de la technique modernes ».

En parlant de l'hégémonie japonaise, l'orateur ne manqua pas de faire ressortir l'importance du nouvel état de choses politique qui s'est établi en Extrême-Orient depuis l'expiration de l'alliance anglo-japonaise en 1921. Evènement d'autant plus important que les autres peuples indigènes viennent, eux aussi, d'entrer dans la voie du nationalisme.

Ces circonstances devraient conduire les puissances de race blanche installées en Extrême-Orient à s'unir pour faire, en quelque sorte, contre-poids au mouvement panasiatique auquel nous assistons.

Le Conférencier examina ensuite les différents facteurs dont dépend l'avenir de la France en Extrême-Orient et, après voir regretté le peu d'importance de nos relations matérielles avec ces régions (relations qui vont sans cesse en se développant cependant), M. Georges Philippar insista sur la situation privilégiée que nous y occupons dans le domaine moral, situation qui est due, en grande-partie, à la bienfaisante activité que nos missionnaires déploient dans cette partie du monde.

M. Georges Philippar exprima son espoir d'assister au développement sans cesse accru de nos relations économiques avec les régions asiatiques qui semblent promises au brillant avenir que l'on sait, et l'orateur demanda à son auditoire de ne pas oublier que le succès de notre expansion en Extrême-Orient est lié à l'existence de notre domaine colonial et que, partant, notre avenir nous commande, à un point de vue absolu comme à un point de vue relatif, de tout faire, non seulement pour conserver, mais encore pour développer ce précieux élément du patrimoine national.

En terminant, M. Georges Philippar laissa entendre combien il serait impropre de parler d'impérialisme français, au sujet de nos efforts en Extrême-Orient et combien il serait injuste de voir dans ceux-ci la manifestation d'une ambition exagérée en raison des difficultés avec lesquelles nous nous trouvons aux prises. « Ces difficultés, conclut l'orateur, ne sont que transitoires et ne doivent pas, si graves soient-elles, faire douter de l'avenir de la France. Or, la France a et doit avoir un avenir dans l'Est. »

L'HYDRAVION COMMERCIAL « MÉTÉORE »

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, le départ, pour son premier voyage, de l'hydravion *Météore*, le 21 octobre dernier. Nous sommes en mesure de donner, sur ce raid magnifique, des renseignements plus complets.

Parti de Marignanne à 7 heures du matin, le *Météore* est arrivé à Alger à 1 h. 35 de l'après-midi, ayant parcouru les 800 kilomètres de la traversée, malgré des circonstances de temps défavorables, à une vitesse moyenne de 125 kilomètres à l'heure.

Pour son voyage de retour, l'hydravion a quitté Alger, le 25 octobre, à 7 heures du matin, et est arrivé à Marignanne à midi, soit une vitesse moyenne de 160 kilomètres pour ce parcours.

Ainsi que différents journaux l'ont judicieusement exposé à la suite de cette performance, un hydravion, pour être complet, doit tenir à la fois de l'oiseau, puisque c'est sa mission principale de parcourir l'air, et du navire, puisque, volant au-dessus des flots, il est indispensable qu'il puisse, en toute sécurité, s'y poser et y demeurer un certain temps si quelque circonstance le contraint d'amerrir. A cet égard, le « *Météore* » a donné, lors de ces essais, la meilleure et la plus complète garantie. Non seulement il est susceptible de se maintenir sur la mer même par gros temps, mais il se prête admirablement à être remorqué. Cette dernière expérience a été faite de la façon la plus concluante lorsque le « *Météore* », au cours des épreuves de juillet-août, a été pris en remorque par un bateau qui, bien que donnant son maximum de vitesse, soit 13 nœuds à l'heure, n'a pu réussir à mettre en difficulté l'hydravion qu'il traînait à sa suite.

Si, pour la Société de Constructions aéronautiques, le voyage du « *Météore* » de Marseille à Alger est une magnifique réussite, la Compagnie des Messageries Maritimes éprouve de ce succès une satisfaction morale qu'il est bien facile de comprendre. En effet, après avoir desservi le port d'Alger depuis 1854 jusqu'à 1871, elle s'était vue obligée à cette dernière date d'abandonner l'exploitation de sa ligne régulière d'Algérie. Il est curieux de la voir aujourd'hui, dans sa soixante-quinzième année d'existence, par le rôle même qu'elle joue dans la nouvelle entreprise, revenir visiter, par la voie des airs, cette fois, l'Algérie, et cela à quelques semaines seulement d'une escale exceptionnelle qu'a faite dans le port d'Alger son récent et magnifique courrier d'Egypte, le « *Champollion* ».

Hâtons-nous d'ajouter que cette incursion des Messageries dans le domaine de l'aviation maritime, et le fait par elle de s'intéresser indirectement à l'Algérie, ne sauraient être interprétés, à quelque titre que ce soit, comme un acte inamical à l'égard de la Compagnie Générale Transatlantique. M. J. Dal Piaz, est en même temps président de la Compagnie France-Algérie, qui exploite le « *Météore* », et dans le Conseil d'administration de laquelle figure M. Georges Phillippar.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 24 64e ANNÉE 18 DECEMBRE 1926

LE MONDE QUI NAIT

Toutes les cultures avaient jusqu'à présent leur centre de gravité dans le domaine de l'irrationnel, de l'instinctif, du sentiment, de l'alogisme et de l'Eros, et l'irrationnel est, par essence, intransmissible. Il lui manque toute possibilité de communication de monade à monade. A cet égard, les cultures primitives répondent, vraiment à peu près, à l'image que l'homme se fait de la vie des plantes : elles sont liées aux contingences de l'espace et du temps, incapables de variation dans leurs caractères typiques, intransmissibles de l'extérieur. L'esprit, dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire englobant à la fois logos et intellect, est par contre essentiellement transmissible ; une vérité exprimée selon les lois de l'intellect, est en principe également intelligible pour tout le monde : l'intelligence renverse toutes les barrières ; la faculté de comprendre, qu'on ne saurait faire dériver de quoi que ce soit, est de par sa nature même la faculté de comprendre le monde subjectif et psychique étranger, et abolit ainsi les frontières entre les âmes. Or, plus l'esprit se développe (et ce processus se ramène à un véritable phénomène de croissance), et plus l'élément transmissible augmente d'importance en face de l'intransmissible. Aussi n'est-il déjà pas tout à fait exact de voir le trait caractéristique de la culture antique dans son exclusivisme ; si la terre alors connue put être hellénisée, ou, du point de vue religieux, hébraïsée, si nous participons tous depuis lors à l'hellénisme et au judaïsme, ce fait est, au regard de l'originalité incommunicable de leur noyau primitif, de beaucoup le plus significatif. Pourtant la thèse principale de Spengler reste vraie de toutes les cultures jusqu'à ce jour, parce que, pour reprendre notre définition fondamentale du début, aucune de leurs formes n'était en soi viable autrement que comme manifestation d'un esprit un et organique préexistant. L'hellénisation et l'hébraïsation ne réussirent que dans la mesure où l'esprit vivant des Grecs et des Hébreux, ou bien fit la conquête immédiate d'un « orbe culturel », ou bien, comme dans le cas du christianisme, devint partie intégrante d'une synthèse nouvelle, sous forme de vivante hérédité. Il n'y eut pas jusqu'ici dans l'histoire d'exemple de transmission d'un élément en soi théoriquement transmissible et menant désormais une vie autonome. Car la culture chrétienne supposait, pour être adoptée, une conversion ; et la culture sociale du XVIIIe siècle, elle, supposait qu'on participât à l'esprit vivant de la société européenne d'alors. C'est-à-dire, en général, que la tradition vivante, sous quelque forme que ce soit, était jusqu'à présent la condition préalable de toute transmission.

Par contre, l'état actuel de l'humanité est radicalement changé. L'intellect, plus développé, comme l'est à sa manière le cerveau humain par rapport à ce qui dans la plante joue le rôle du système nerveux, s'est émancipé de toute attache traditionnelle, c'est en lui que la conscience a trouvé son nouveau centre de gravité, et le résultat de ce renversement des couches

[illegible] depuis longtemps commencé, est [illegible] la vie humaine tient désormais son caractère de l'élément transmissible. Le centre réel [illegible] organisme mental réel est aujourd'hui situé ailleurs qu'au temps où se développaient les cultures spirituelles. Ce que cela signifie, l'examen [illegible] sous de la technisation du monde permettra de l'expliquer avec plus de clarté.

C'est mal poser la question que de voir surtout le caractère barbarisant de la technique. Sans nul doute la possibilité indéfinie des applications, indépendante de l'espace, du temps et de toute autre limitation, et qui est le propre de tout produit de la technique pure, s'oppose au simple concept d'une culture possible dans le sens traditionnel : ce qui est possible en tous temps et en tous lieux, comme forme de vie, ne saurait être, dans les conditions jusqu'ici valables, une manifestation directe de l'esprit. Mais le facteur principal est ailleurs. La culture, en son acception idéale, est, selon l'histoire, tout plutôt qu'une forme de vie nécessaire. D'autre part, il est absolument faux que l'état actuel de civilisation soit une fin. Jamais, au contraire, depuis l'époque des grandes invasions (entre 300 et 500 après J.-C.), la race humaine ne fut pareillement jeune, et ce sont justement ses parties jeunes ou rajeunies qui incarnent aujourd'hui le facteur déterminant du progrès. Le point capital est que l'organisme psychique de l'homme s'est tellement accru du côté de l'intellect que, par suite de cette transformation positive, toutes les anciennes cultures sont vouées à l'anéantissement. Nulle perfection ne survit au développement indépendant de ses éléments : que l'action de l'un d'eux gagne et s'étende au loin, et il est inévitable qu'il absorbe ce qui est incapable de changer. C'est précisément ce qu'illustre de façon saisissante la marche triomphale de la technique.

Partout où pénètre la technique, nulle forme de vie de l'ère précédente ne résiste à la longue. De nos jours, par exemple, les milieux anglais et français, dont la culture, en pleine maturité, résista le plus longtemps à la désagrégation, prouvent mieux que toute démonstration, l'impossibilité pour l'amateur de cinéma, de radio et de courses, l'aviateur et le globe-trotter, de rester liés à des formes de vie dépendant elles-mêmes de limites restreintes tant internes qu'externes. Les plus jeunes représentants de ces milieux, en face de leurs pères, font figure d'êtres neufs, libérés du faix de toute tradition. Même état de choses s'offre à nous sous une forme extrême dans le monde extra-européen. Tandis que dans notre Europe, où ce fut après tout l'ancienne culture qui, par le fait même de son évolution, finit par engendrer la technique, une coexistence de l'ancien et du nouveau semble possible jusqu'à un certain point, la technique, là-bas, fait table rase de toute ancienne tradition. Et elle y parvient avec cette foudroyante rapidité pour une raison qui, une fois saisie, rend tout le processus parfaitement clair : c'est qu'il s'agit dans le domaine technique d'un phénomène infiniment extraordinaire, qu'il est impossible de ne pas comprendre. De même que les vérités mathématiques sont évidentes par essence, en tant qu'immanentes à tout corps et à tout esprit humain, de même sont évidentes toutes les possibilités techniques. Aussi sont-ce justement les couches sociales et les peuples incultes qui les comprennent le plus directement et le plus vite. L'Amérique ne fut si rapidement la proie de la technique que parce que ses habitants furent au début de ce procès les Occidentaux les moins cultivés ; de même aujourd'hui est-ce chez les peuples jeunes de l'Orient que la plus extrême technisation rencontre la moindre résistance. Cet état de choses m'apparut sous son vrai jour à l'instant mémorable où je découvris que mon fils, alors âgé de trois ans, et sans dons spéciaux pour la technique, comprenait d'emblée le caractère fondamental de l'automobile, qui reste encore mystérieux pour moi : les inventions techniques sont en vérité douées de la même évidence essentielle que les vérités mathématiques. Il suffit d'en avoir eu l'idée. En avoir eu l'idée le premier et spontanément, n'est certes pas le fait de chacun, mais l'invention n'est jamais le fait de tout le monde : l'évidence d'une idée, ou son contraire, se mesure partout au nombre de ceux qui la saisissent dès qu'on la leur présente. Or, tout ce qui est du domaine technique semble à coup sûr évident à une proportion d'individus beaucoup plus grande que pour toute autre innovation culturelle depuis l'âge de pierre. Il n'y aura bientôt plus sur terre d'homme au-dessous de la normale, à qui la radiographie ne paraîtra pas aussi simple que la table de multiplication.

Ces quelques observations apportent, me semble-t-il, la preuve directe que tous les états antérieurs à l'ère de la technique sont à jamais révolus ici-bas et que ceux-là ne sont que de piètres romantiques, qui prêchent un retour en deçà de la technique. Et cela, non seulement parce qu'il est manifestement impossible, là où jusqu'à nouvel ordre décideront les masses,

d'arrêter une évolution qui leur paraît évidente, mais avant tout et surtout, parce qu'il s'agit dans la technisation d'un événement positif, d'un pas de plus dans la soumission de la nature à l'esprit, d'une étape nouvelle dans l'évolution de l'organisme psychique humain.

Une fois que les éléments transmissibles ont été portés au premier rang, leur importance croît nécessairement proportionnellement au nombre. Or, le grand nombre se trouvant le plus ouvert à ce qu'ont de transmissible la technique et la pensée matérialiste et mécaniste, etc., il en résulte la formation d'un circuit suffisant déjà à assurer aux conceptions des masses la prépondérance dans le monde moderne. Combinons donc maintenant cette dernière observation avec cette autre que toute culture est l'expression d'un état d'âme concret. S'il en est ainsi, il ne saurait y avoir de culture *in abstracto* que dans la mesure où domine un type concret qui la personnifie en vertu de son état psychologique ; en effet, toute culture n'a jusqu'à présent subsisté que tant que vécut un *homme* qui la représentât : celui-ci disparu, c'en était fait d'elle, le fondement biologique fût-il resté sans changement. Or quel est le type qui incarne l'esprit des masses modernes ? C'est le *chauffeur* ; il est le type-modèle de cette ère des masses, non moins que pour d'autres temps, le prêtre, le chevalier et l'honnête homme. Le chauffeur est le primitif technisé.

L'aptitude technique est toute proche du sens de l'orientation du sauvage, la technique en elle-même est évidence ; elle éveille chez l'homme qui en est maître — et d'autant plus fortement qu'il est plus primitif — un sentiment de liberté et de puissance ; il va donc de soi que la majorité des hommes se modèle aujourd'hui sur le type du chauffeur (s'il dit souvent « ingénieur », c'est « chauffeur » qu'il a d'abord en vue) et que les premiers types représentatifs du nouveau monde naissant, à l'exception des guides spirituels, appartiennent, en tous lieux, sous quelque nom que ce soit, au type du chauffeur. Le *smart* américain, déjà, était au regard de l'Européen, chauffeur, mais il ne l'était pas à l'état pur, car il avait grandi dans une atmosphère morale moins primitive que la jeunesse actuelle, dont la conception de la vie déterminante est issue, directement ou non, du genre de vie rudimentaire des tranchées. Mais le fasciste n'est rien d'autre que le type italien du chauffeur, le bolchevik, le type russe, et l'asiatique moyen, partisan du progrès, est vraiment le chauffeur par excellence. D'où leur hostilité à tous à l'égard de la tradition et leur goût de primitifs pour la force brutale. Or, il découle, entre autres, des considérations précédentes une conséquence fort importante, à savoir qu'on fait fausse route en prétendant juger des mouvements historiques tout d'abord sur leur conception historique. L'homme de l'antiquité et, plus tard, le chevalier du moyen âge, étaient bien, il est vrai, de parfaites incarnations de ce qu'ils professaient. Jamais pareille congruence ne fut réalisée — et eu égard à la grandeur des idéals religieux, cela est fort naturel — par un type humain que dominait la foi. Or, dans le cas du bolchevisme en Russie, son succès n'a rien à voir avec la théorie, en l'espèce communiste : il tient presque uniquement au fait que, grâce à cette théorie, le type du chauffeur est parvenu au pouvoir, type qui, se trouvant être de beaucoup supérieur à tous les autres en Russie au point de vue pratique, ne se laissera pas éliminer, et doit donc, quand bien même elle n'aurait aucun sens pour lui, défendre la philosophie à laquelle il doit sa prépotence, tout comme les papes de la Renaissance protégeaient le christianisme malgré leur impiété personnelle. C'est également pourquoi la Russie, du point de vue européen, restera essentiellement bolcheviste, alors même qu'une autre idéologie et un autre système de gouvernement auront évincé ceux qui règnent actuellement, car le type bolcheviste restera au pouvoir. Contre un type vivant, en effet, toute réfutation abstraite reste vaine. Lorsqu'un de ces types est parvenu au pouvoir, parce qu'il correspond à l'esprit du temps, la situation ne peut changer que s'il dégénère ou disparaît, et un tel phénomène a toujours exigé jusqu'à présent des laps de temps extrêmement longs.

Or c'est au tour des anciens types de culture, et non pas à celui du chauffeur, de disparaître. Mais le représentant vivant une fois mort, c'est la vieille culture qui meurt avec lui. Etant donné que tout état psychique général ne se prolonge que par certains types concrets (tout de même que les générations par les individus qui se succèdent), le Sens de la tradition vivante périt avec celle-ci. C'est ainsi que la culture égyptienne est morte, bien que le fellah appartienne à la même race qui enfanta un jour les Pharaons ; ainsi périt la culture arabe, bien que la race qui la créa vive de nos jours encore. Toute l'ancienne culture est aujourd'hui en dé-

cadence sur tout notre globe, parce que le nouveau type humain déterminant en renie la tradition (1).

Comte H. de Keyserling.

(Traduit de l'allemand par Christian Sénéchal.)

LES INJUSTICES DE BOILEAU

Parmi les nombreuses victimes de Boileau, toutes méritaient-elles ses épigrammes ? Certes, ses satires ont anéanti bien des célébrités factices et rendu justement ridicules des écrivains dont la vogue était usurpée ; il a épuré le monde littéraire de son temps. Mais combien de fois son humeur chagrine ne l'a-t-elle pas emporté au-delà des limites que la justice, ou tout au moins la courtoisie, auraient dû lui imposer ! Il se plaisait, comme le dit son ami Boursault, non pas à satiriser, mais à médire, à injurier et non à reprendre. Ses satires furent trop souvent des libelles dont la cruauté déconcerte. C'était une vieille habitude.

Dès l'âge de quinze ans, c'est lui qui nous l'apprend, il haïssait les sots livres et, aurait-il pu ajouter, les sottes gens. Il a écrit aussi :

> Moi d'ailleurs dont l'humeur critique
> Aux plus huppés ferait la nique
> Et qui, dès mes plus jeunes ans,
> Appris l'art de railler les gens.

Ce n'est pas qu'il ne se fût rendu compte, dès le début, que « le mal qu'on dit d'autrui ne produit que le mal », mais il ne pouvait résister à son envie et « si la suite n'avait été à craindre », il confesse que le nombre de ses victimes aurait été plus grand.

Il était jeune et inconnu quand il composa ses premières satires et ne s'attendait guère au retentissement qu'elles auraient et au tort qu'elles feraient en conséquence à ceux qu'il y raillait. Cette excuse vaut mieux que celle qu'il se donne à lui-même :

> Et souvent, sans mes vers qui les ont fait connaître,
> Leur talent, dans l'oubli, demeurerait caché !

Corneille avait une autre façon d'immortaliser Marquise.

L'état de sa santé, tout autant que la pente naturelle de son esprit, l'inclinaient à la causticité. Toute sa vie, il souffrit des suites de l'opération de la pierre qu'on lui avait faite fort maladroitement quand il n'avait pas onze ans ; c'est peut-être pour cela qu'il ne prit pas femme. Son ami et commentateur, Claude Brossette, qui connut les secrets de sa vie, rapporte qu'il avait pourtant aimé une jeune fille, Marie Poucher (Mademoiselle de Bretonville) qui entra au couvent. C'est à son propos que, se promenant dans le Jardin des Plantes et se rappelant les doux moments qu'il y avait passés avec elle, il fit les vers touchants que Lambert, le Lambert du Repas ridicule, mit en musique, en 1671, et que le roi aimait à se faire chanter par Mademoiselle Lefroid :

> Voici les lieux charmants où mon âme ravie
> Passait à contempler Sylvie
> Ces tranquilles moments si doucement perdus...
> Que je l'aimais alors, que je la trouvais belle.

En outre, Boileau devint asthmatique à vingt-cinq ans ; plus tard, il perdit momentanément la voix. En fait, toute sa vie, il mena une existence maladive. A vingt et un an, il se disait « triste, pauvre et reclus » ; à soixante-cinq ans, en 1701, il se plaignait d'être « accablé de beaucoup d'infirmités ». Son sort rappelle en cela celui de Leopardi et de Heine, comme lui, souffrant de toutes sortes de maux, mais la souffrance conduisit le grand poète italien à la révolte et au pessimisme, le transfuge allemand à l'ironie et à l'incroyance ; Boileau s'en prit à ses semblables.

Il ne faut pas oublier, non plus, que ses premières années avaient été dures. Sa mère étant morte d'épuisement après son sixième enfant, quand il était au berceau (1), une servante ignorante et brutale eut le soin de l'élever ; ainsi il lui manqua les souvenirs attendrissants qui rendent compatissant à autrui. Ses débuts, à l'Hôtel de Rambouillet, ne furent pas heureux, on n'avait apprécié que médiocrement la lecture de ses vers, alors que l'abbé Cotin et Chapelain s'y voyaient choyés et applaudis.

Si, sur ses portraits, il a souvent la mine renfrognée, ce n'est pas, comme il l'écrivit au bas de l'un d'eux, de se voir si mal gravé, mais parce que son visage réflétait son humeur.

Aussi a-t-il malmené jusqu'à sa famille ; l'un

(1) L'ouvrage du comte H. de Keyserling intitulé : *Le Monde qui naît* paraîtra prochainement en traduction française à la librairie Stock.

(1) La première femme de Gilles Boileau lui avait donné dix enfants, il se remaria aussitôt après sa mort avec Anne de Nyellé et eut six enfants, dont : Nicolas Boileau Despréaux.

de ses frères, il en avait cinq et dix sœurs, Jacques, l'abbé, lui déplaisait parce qu'il était bien portant, gras, jovial, et « grand débitant de fantaisies ». « Si la Sorbonne ne l'avait fait docteur, disait-il, la Comédie italienne s'en serait bien chargée ». Il en voulut à l'autre, le rentier (1), surnommé Gilles, pour le distinguer de son père qui portait le même nom, son aîné de cinq ans, parce qu'il avait comme lui « l'esprit chagrin et le visage blême », peut-être aussi parce qu'il entra à l'Académie vingt-cinq ans avant lui (1659). Maladif comme lui, il devait comme lui avoir le caractère aigri.

Le grief apparent de Despréaux contre son frère était toutefois qu'il avait fait l'éloge de Chapelain après que Colbert l'eût chargé de dresser la liste des écrivains qui auraient part aux libéralités royales. Pour Gilles, il en voulait à Despréaux, son frère, de faire des vers mieux que lui, s'il faut en croire leur ennemi commun Linière qui raconte, non sans malice, leur querelle (2).

En fait, ils avaient l'un et l'autre l'esprit mordant, et la guerre était inévitable entre eux : elle fut méchante, comme il advient toujours en pareil cas ; chacun trouva que l'autre manquait de cœur. Despréaux disait de son frère :

> En lui je trouve un excellent auteur,
> Un poète agréable, un très bon orateur,
> Mais je n'y trouve point de frère.

Et cela le peinait amèrement. Quand Gilles fut mort, Boileau publia ses œuvres (1670) et les fit précéder d'un éloge si dithyrambique qu'on y sent le remords. Il avait composé, sur la mévente de ses œuvres, une épigramme dont il sentit alors l'inconvenance, mais il y tenait, encore qu'elle ne fût pas du premier mérite. Pour se sortir d'embarras, il imagina d'y remplacer son frère par un autre écrivain, Saint-Sorlin ou Sorlain (Desmarets de), qui ne dut ce choix qu'à la circonstance que son nom cadrait bien dans ses vers.

C'était assez la coutume de Despréaux de substituer ainsi un nom à un autre, sans autre raison souvent que les nécessités de la versification. Dans ceux-ci :

> Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,

il remplaça le nom de Colletet par celui de Pelletier, quand Ogier lui représenta que « jamais personne ne fut moins parasite que Colletet ». Voltaire le lui reprocha dans le Siècle de Louis XIV : « Au lieu d'ôter ces vers qui sont du style le plus bas, écrit-il, il les laissa et mit Pelletier à la place de Colletet et par là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très souvent il plaçait les noms au hasard...

Pourtant Pelletier n'avait pas trouvé mauvais d'être mis dans une satire de Boileau, au contraire, car il avait pris pour un éloge la raillerie dont il était l'objet. On pouvait s'y tromper.

> J'envie en écrivant, le sort de Pelletier,

avait écrit Boileau. Pelletier en était si persuadé qu'il fit imprimer la satire de Boileau dans un recueil de vers à lui, sans d'ailleurs lui en demander permission ; comme Boileau s'en étonnait auprès du libraire, celui-ci répondit que Pelletier considérait que « la satire était à sa louange ».

Pour mettre les choses au point, Boileau eut soin d'ajouter en note, à ce vers, dans l'édition de ses œuvres de 1713 : « Poète du dernier ordre qui faisait tous les jours un sonnet ». Mais Pelletier était mort en 1680 dans son illusion, du moins on peut le croire. Pelletier était pauvre : son gagne-pain consistait à « aller montrer en ville », c'est-à-dire à faire visiter Paris aux étrangers ; il leur enseignait aussi le français.

Boileau n'aimait pas les auteurs pauvres. Ainsi pour Saint-Amand (Marc-Antoine-Gérard de) ; Boileau loue son « génie » tout en rappelant méchamment qu'il ignore le latin, et s'égaye sur son dénuement.

> L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage,
> Un lit et deux placets composaient tout son bien
> Or, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.

Voilà qui est bien cruel. Pourtant il redouble et passe tout à fait la mesure :

> Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour...
> Il en revint couvert de honte et de risée,
> Et la fièvre au retour terminant son destin
> Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.

Ce ne fut pas, au surplus, de fièvre que trépassa Saint-Amand, mais de désespoir d'avoir déplu au roi. Dans un poème sur la Lune, il avait cru bien faire de le louer sur la façon dont il nageait. Louis XIV se livrait, en effet, à la natation dans la Seine, en face de Saint-Germain, et tirait quelque vanité de son habileté à cet exercice, mais il estima qu'il possédait d'autres mérites plus dignes d'être célébrés et le laissa voir

(1) Parce qu'il était payeur de rentes.

(2) Madame Deshoulières fit sur Gilles le Rentier ces deux vers plus vrais qu'excellents :

> Il paraît ingénu, bon et sans artifice,
> Mais son air est trompeur, il a de la malice.

à Saint-Amand, qui ne put supporter cet échec (1).

Despréaux avait d'autant plus mauvaise grâce à traiter de la sorte ses confrères malheureux qu'il était, lui, fort à son aise. Son père lui avait laissé à sa mort, en 1657, une somme de 12.000 écus et il avait en outre « pour rouler et pour vivre », selon l'expression du temps, le revenu d'un petit bénéfice « conféré par la tonsure ». De plus, il possédait un certain capital dont il plaça le tiers à 12 1/2 0/0 dans un emprunt fait par la ville de Lyon. Un arrêt du Conseil ayant réduit d'un quart ce taux jugé excessif, Boileau obtint, grâce à son ami Brossette et au maréchal de Villeroi, qu'exception serait faite en sa faveur. C'est pourquoi il qualifiait Lyon de « mère nourricière de ses muses naissantes ». Avec le viager qu'il s'était constitué, la pension de 2.000 livres que lui avait octroyé le roi, vers 1672, à la suite de l'Epître première, Boileau avait donc un revenu annuel de 12.000 livres. Sur la vente de ses œuvres, il ne toucha jamais rien.

Autre exemple de l'injustice de Boileau.

Pourquoi prend-il à partie Desnaud dans sa quatrième satire ? Simplement pour la nécessité de la rime. Desnaud, ou plutôt Desnos, appartenait à une longue lignée d'apothicaires ; en 1590, Nicolas Desnos était garde de sa corporation ; son petit-fils, Georges, exerçait depuis longtemps sa profession lorsque, en 1663, Boileau eut besoin de son nom. Pour rendre la rime plus acceptable, de Desnos il fit Desnaud, car il s'agissait de remplacer, pour le moment, le nom du fameux docteur Guénaud, qui s'écrivait d'ailleurs Guénault.

Que lui reprochait Boileau ? D'être partisan de l'antimoine ?

> Il compterait plutôt combien dans un printemps,
> Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens.

On était alors (1663) en pleine querelle de l'antimoine ou plutôt de l'émétique dont l'antimoine est l'agent actif. Molière parlait, dans son Don Juan, de sa vertu pour tuer les malades (1665) et Guy Patin en condamnait bruyamment l'emploi. Mais le vin émétique avait guéri le roi et Guénault était médecin de la reine et avait soigné le cardinal Mazarin (2).

Son ressentiment était à redouter. C'est pourquoi Boileau, craignant « les suites » que pourrait avoir sa sortie, mit Desnaud qui était moins à craindre à la place de Guénaud tant que celui-ci vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1667 (1).

Le cas de Linière est-il plus défendable ?

Tantôt Boileau estime que Linière (François Payot de) est un critique judicieux et tantôt qu'il est idiot ; il pousse même jusqu'à insinuer qu'il est digne du bûcher :

> Et ses couplets tout pleins d'envie
> Seront brûlés bien avant lui.

De fait, Linière passait pour quelque peu athée ; il haïssait la grimace et « se riait du scrupule ».

Cette grande colère de Boileau venait d'abord de ce que Linière avait critiqué quelques vers de l'Ode sur le Passage du Rhin, ensuite et surtout de ses succès féminins auxquels il ne pouvait prétendre (2).

Pourtant Linière avait, comme Boileau, critiqué Chapelain. Il avait écrit, au sujet de la publication de la *Pucelle*, ces deux vers qui ne manquent pas de sel :

> Depuis vingt ans on parle d'elle,
> Dans six mois, on n'en dira plus rien.

Un exemple frappant, quoique plus humble, de la légèreté avec laquelle Boileau choisissait parfois ses victimes, nous est fourni par le cas du traiteur Jacques Mignot :

> Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
> Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

écrit-il dans le *Repas Ridicule*, où il le prend encore une fois à partie.

Or Mignot était une manière de personnage. Il descendait d'une lignée de pâtissiers : son père tenait une boutique rue de la Harpe, que l'on montrait comme une curiosité de Paris ;

(1) Saint-Amand jouait de malheur avec l'élément liquide : il avait composé une idylle héroïque sur Moïse sauvé des eaux qui ne lui valut que des quolibets.

(2) On ne peut oublier la scène tragique que décrit le comte de Brienne dans ses Mémoires : Mazarin, à qui Guénault avait révélé sa fin prochaine, répétant dans son sommeil et, réveillé, à ses amis : « Guénault l'a dit, Guénault l'a dit ! »

(1) Gilles II avait également égratigné Guénault :

> Lubin, quoy que Guénault le die,
> Dans peu tu ne seras plus rien ;
> Car puisque tu quittes ton bien,
> Tu quitteras bien tost la vie.

(2) Voici une épigramme de Linière contre Boileau dont la pauvreté aurait dû le désarmer :

> Ta satire contre les femmes
> Que si durement tu diffames,
> Vole partout, fameux Boileau ;
> Et c'est le comble de la gloire
> De voir qu'on la montre à la foire
> Comme quelque monstre nouveau.

(Lachèvre, t. III, p. 423).

Jacques, notre homme, en hérita et la céda à son tour à son fils, Jacques II, qui fut capitaine de la milice parisienne et eut neuf enfants : il était riche et pouvait se donner ce luxe. Du côté maternel, également, une lignée de pâtissiers : la mère de Jacques I[er] était la fille d'un pâtissier connu, Jehan Evrard. Lui-même occupait une haute situation dans la profession ; il était maître-queux de la Maison du Roi et écuyer de bouche de la reine.

Dans le « Livre commode des adresses de Paris », pour 1692 que publiait Abraham du Pradel (Nicolas de Blégny [1]), on lit à l'article Panneterie et Pâtisserie :

« Entre les pâtissiers renommés pour la pâtisserie, sont les Sieurs le Coq, rue de l'Université, quartier Saint-Germain ; le Hongre, rue Saint-Antoine, près les Jésuites ; Mignot, rue de la Harpe ; Berthelot, rue Saint-Louis-du-Palais... ». Les chroniqueurs font mention de lui. Vigneul-Marville rappelle, dans ses mémoires, la grande réputation de ses biscuits et Saint-Simon réédite la médisance qui faisait de lui le père de la maréchale de l'Hospital. Il est vrai que Françoise Mignot passait pour avoir été légère dans son jeune temps ; son adresse l'avait fait grande dame : elle portait, un peu ostensiblement, de superbes perles et des diamants dont parle la Grande Mademoiselle. Mais elle était plus âgée que Mignot car elle mourut le 30 novembre 1711, à quatre-vingts ans, dans le couvent des Carmélites de la rue de Grenelle où elle s'était retirée ; elle était donc née en 1630, alors que Mignot était né seulement le 19 avril 1641, dix ans après elle (2).

Ayant fait fortune grâce à son savoir-faire et à l'excellence de ses produits, Mignot abandonna son commerce en 1700 et mourut le 11 février 1731, dans la propriété qu'il avait acquise hors Paris, à Montrouge.

Voici la raison bien futile pour laquelle Boileau l'a traité de telle façon qu'aujourd'hui Mignot pourrait le faire condamner en justice comme diffamateur à une grosse indemnité pécunière, voire à la prison. Mais on avait alors le droit d'user d'une liberté de langage dont l'exagération ne laisse pas de surprendre. Les disputes entre gens de Lettres surtout avaient une véhémence incroyable. On allait tout de suite aux éclats. Jamais la République des Lettres ne fut autant celle des loups, comme l'a dit Beaumarchais. Les perruques qui nous paraissent donner tant de gravité aux contemporains de Louis XIV, devaient, à l'occasion, s'agiter avec frénésie.

A *fortiori*, que ne se croyait on pas permis de dire à l'encontre d'un traiteur !

Or donc, quelque trente-sept ans après la publication de la satire où il était malmené, Mignot, qui n'avait pas encore digéré l'affront, en confia la cause à Brossette. Le Brossette l'inscrivit dans son commentaire des œuvres de Boileau, qui existe aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale et n'a été que partiellement publié [3].

Un jour de l'année 1702, le 8 novembre, Brossette rencontra donc, à ce qu'il rapporte, le traiteur, dans la boutique qu'il venait de céder à son fils : Mignot en profita pour lui conter que l'un des frères de Despréaux, celui qui s'appelait Pierre et que l'on connaissait sous le nom de Puymorin, intendant et contrôleur général de l'argenterie et des menus plaisirs du roi, avait eu, jadis, un valet à qui il fit apprendre la cuisine et qu'il établit rue Sainte-Anne, proche le Palais. Des personnes qui voulaient donner un banquet lui demandèrent ses prix, mais lui préférèrent Mignot. Il alla s'en plaindre à Puymorin qui conta à son frère la déconvenue de son ancien valet et il n'en fallut pas plus à Boileau pour qu'il choisît Mignot comme type du mauvais traiteur ! Peut-être pensait-il que, lisant peu les poètes, il n'en saurait rien ou qu'il n'oserait se plaindre. Il en fut tout autrement. Mignot prit la chose au tragique, il confia son cas à M. Deffita, lieutenant criminel du roi, à M. de Riants, procureur du roi, et enfin à Talon lui-même, leur demandant justice de l'affront, mais les uns et les autres lui conseillèrent de se pacifier et de considérer l'algarade comme simple plaisanterie. Cela ne fit pas du tout l'affaire de Mignot, qui voulait une vengeance.

Il se trouva que l'abbé Kautin ou Cotin, bien connu sous le nom de Tricotin ou Trissotin, que Molière lui a infligé, avait à cœur de ne pas laisser sans riposte une pointe que, dans la même satire, Boileau venait de lui décocher : il rédigea donc un factum en vers dans lequel il l'accusait d'avoir pillé Horace et Virgile et qu'il intitula : « Despréaux ou la Satyre des Satyres ». C'est, soit dit incidemment, une grande rareté bibliographique, car il n'en existe que deux exemplaires, l'un à la Nationale, l'autre à l'Arsenal. Mais si on ne peut plus guère parcourir

(1) Réédité par Ed. Fournier, 1878, vol. 2, p. 3 et 4.
(2) Lacour-Gayet. — *Françoise Mignot*, Paris, 1923.

(3) Ms. fr. 15.255, fol. 85. Voir Simon Lucy, dans *Revue de l'Instruction Publique* du 1[er] septembre 1863.

ce factum, les lecteurs n'y perdent guère car il est d'une rare fadeur. En voici quelques vers :

J'appelle Horace Horace et Boileau traducteur.
Si vous voulez savoir la manière de l'homme,
Il applique à Paris ce qu'il a vu de Rome;
Ce qu'il dit en français, il le doit au latin,
Il ne dit pas un vers qu'il ne fasse un larcin;
Si le bon Juvénal était mort sans écrire,
Le malin Despréaux n'eût point fait de satyre ».

Mignot ayant appris l'existence de cette satire, songea que la propager serait un excellent moyen de tirer vengeance de son ennemi ; il en fit donc imprimer de nombreuses copies après l'avoir toutefois réduite à quatre-vingts vers, afin qu'elle tint en un feuillet et il s'en servit pour confectionner des cornets où il mettait certains biscuits dont sa clientèle était friande, en sorte que sa bourse et sa rancune en profitèrent également.

Cependant, dit le commentateur de Boileau dans l'édition de ses œuvres publiées en 1717, la colère de Mignot s'apaisa quand il vit que la satire de M. Despréaux, loin de le décrier, comme il le craignait, l'avait rendu extrêmement célèbre. En effet, depuis ce temps-là, tout le monde voulait aller chez lui.

« Mignot a gagné du bien dans sa profession et il se fait gloire d'avouer qu'il doit sa fortune à M. Despréaux », dit le commentaire.

Boileau, au contraire, n'en avait pas fini. La Satire des Satires en provoqua une autre, celle-ci d'Edme Boursault.

Boursault s'était attaqué à Molière dans une pièce de vers intitulée le Portrait du Peintre ou la Contre Critique de l'Ecole des Femmes. Boileau prit le parti de son ami en attaquant Boursault dans deux satires (VII[e] et IX[e]). A son tour Boursault répliqua dans un comédie assez dure mais courtoise, intitulée « La Satire des Satires ».

Comme c'est la coutume, Boileau qui se plaisait tant à draper autrui, pour parler comme lui, n'entendait pas être ridiculisé lui-même, bien qu'il eût écrit : « Ayant attaqué de gaîté de cœur plusieurs écrivains illustres, je serais bien injuste si je trouvais mauvais qu'on m'attaquât à mon tour ». Lorsqu'une affiche lui eût appris que les comédiens du Marais « jouant rue du Temple », se disposaient à représenter, comme le porte l'affiche, « Une farce intitulée la Critique des Satires de M. Boileau », il en conçut une grande indignation et s'en alla, tout comme Mignot, trouver ces Messieurs du Parlement mais, plus heureux que le traiteur, il obtint d'eux que défense serait faite aux comédiens de représenter « une pièce diffamatoire contre l'honneur, la personne et les ouvrages du suppliant, ce qui est directement contraire aux lois et ordonnances du Royaume et qui serait une dangereuse conséquence, n'étant pas permis à des farceurs et comédiens de nommer les personnes connuës et inconnuës sur le théâtre. » (22 octobre 1665.)

Boursault dut se contenter de faire imprimer sa pièce l'année suivante (1669) ; le prieur de Soubise en agréa la dédicace (1). Elle n'avait d'ailleurs rien de violemment ou d'injustement agressif à l'égard de Boileau, Boursault disait à juste titre dans sa préface :

« Ceux qui se donneront la peine de lire la pièce que je mets au jour, verront bien que je n'ay rien mis de diffamatoire contre son honneur ni contre sa personne, comme il le suppose dans l'Arrest qui fait défense aux Comédiens de la représenter. Je ne scays rien de luy qui soit à son désavantage que ce que toute la France sçait aussi, c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des gens qui ne luy ont jamais fait de mal et je pense qu'il n'y auroit gueres qui lui refusassent leur estime s'il faisoit un meilleur usage de son génie... »

Boileau se réconcilia plus tard avec Boursault, qui eut d'ailleurs le beau rôle en l'affaire. Se trouvant à Bourbon où il était allé (1687), prendre des eaux, il reçut la visite de sa victime qu'il croyait morte. « M. Boursault écrit-il à Racine, m'apparut le soir assez subitement. Il me dit qu'il s'était détourné de trois grandes lieues de chemin pour avoir le bonheur (sic) de me saluer. Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux. Je luy répondis avec les mêmes honnêtetés et voulus le retenir pour le lendemain à dîner mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin ; ainsi nous nous séparâmes amis à outrance ».

A dater de cette entrevue, Boileau eut soin, dans les éditions de ses œuvres qui furent publiées avec son aveu, de faire disparaître le nom de Boursault quand il s'y trouvait mentionné de manière désobligeante ; il le remplaça, à son ordinaire, par un autre nom, celui de Pradon, dont le crime était, à ses yeux, d'avoir fait une Phèdre que certains préféraient à la tragédie de Racine et qui, à dire le vrai, contient quelques passages puissants.

Boileau ressemblait à la plupart des gens d'es-

(1) La « Satire » des « Satires ». Comédie par M. Boursault. Paris, 1669.

prit qui ne peuvent résister au plaisir de lâcher un bon mot, fût-il inique et inutilement méchant ; il l'avoue au reste, sans ambages :

> Et dès qu'un mot plaisant vient à mon esprit,
> Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.

La plume est un dangereux outil ; elle nous entraîne trop souvent par-delà notre pensée, surtout quand ce que nous écrivons nous semble heureusement tourné. Elle nous grise. Si l'on ne sait la maîtriser, elle est cause d'outrances dont on a ensuite grand regret. Or Boileau qui était, au fond, bon et charitable, se plaisait à ironiser car il savait qu'il y excellait et pensait faire œuvre utile. Madame de Sévigné lui disait, très justement, qu'il était « tendre en prose et cruel en vers », ce que confirme Racine.

Malheureusement, ce sont ses vers qui subsistent et les blessures qu'il y a faites demeurent.

E. Rodocanachi.

BALKANS ET BALKANISME

IMPRESSIONS DE VOYAGE

L'automne d'où nous sortons a partout été magnifique. Il semblait que le ciel, resté brumeux pendant les mois d'été, tînt à honneur de réparer enfin avec usure des torts trop prolongés. J'ai passé ces semaines claires et dorées d'octobre et novembre à voyager dans une contrée dont on parle beaucoup, mais qu'on connaît assez mal : la péninsule balkanique. Réservant pour une autre année le voyage de Roumanie, je me suis borné, cette fois-ci, à parcourir rapidement, trop rapidement hélas ! la Yougoslavie, la Bulgarie et la Grèce. J'ai pris contact, le plus possible, avec l'élite des populations parmi lesquelles je voyageais et, surtout, je me suis entretenu avec les hommes qui président aux destinées des Etats parcourus. Mon but, aussi bien, était essentiellement politique. Je tentais de me faire quelques idées claires sur la situation intérieure de ces peuples sortis transformés de la grande guerre et voulais tenter aussi de pénétrer leurs sentiments et leurs desseins dans le domaine de la politique internationale. On sait, on sait trop, que c'est dans les Balkans, sur un pont à Serajevo, que se produisit le meurtre d'où sortit l'horrible mêlée de 1914 à 1918. Cet événement n'était lui-même que la conséquence immédiate, et l'on peut ajouter fatale, des guerres de 1912 à 1913. Après avoir mis aux prises les peuples balkaniques avec leurs dominateurs turcs, elles avaient ensuite, par un fâcheux retour, lancé les peuples des Balkans les uns contre les autres.

Aussi bien n'est-ce pas dans les Balkans que la question d'Orient, envenimée à plaisir par les intrigues des grandes puissances, se présente sous son jour le plus dangereux et le plus inextricable. Les Balkans forment, depuis un siècle, le champ de bataille, par définition, de l'Europe et bien que les traités de 1919 aient quelque peu avancé, quoiqu'on dise, la solution des problèmes qui se posent dans cette partie du globe, des conflits nouveaux restent toujours à redouter. Quelques optimistes de la grande presse avaient bien commencé à parler, dès le printemps dernier, d'un « Locarno balkanique » appelé à parfaire l'ouvrage de l'autre, mais ces voix suaves ne tardèrent pas à déchanter. Est-ce pour toujours qu'elles se sont tues ? Ne les entendrons-nous pas retentir de nouveau, à plus ou moins brève échéance, dans un Balkan assagi et rasséréné ? Hé oui ! Ne peut-on attendre de ces Balkaniques ardents et jeunes, mais réalistes, qu'ils imitent l'exemple pacifique des nations occidentales ? Ces questions, on en conviendra, gardent leur importance et les divers problèmes que posent à la politique générale la vie, le développement et les relations des peuples des Balkans mériteraient bien une étude sur place.

C'est le résultat de mon examen, accompli, suivant la formule péripatéticienne, à la faveur d'une promenade, que je vais brièvement exposer.

***

J'entrai en Yougoslavie par la route du Simplon et Trieste. Dès Ljubljana, ma première étape, je commençai de discerner le principal problème qui se pose au nouvel Etat slave du sud : le problème de son unité. Un homme d'esprit (c'était un Bulgare et l'on sait que les Bulgares n'aiment pas beaucoup leurs voisins de l'Ouest) avait dit devant moi : « Le royaume S. H. S., cela n'existe pas, il y a une *Esse Hache-Essie*, il n'y a pas d'État yougoslave. » Ce Bulgare exagérait et j'ai appris, je puis dire, la preuve évidente de son erreur au cours des excursions variées que j'ai accomplies chez les Slaves du Sud. Il existe bel et bien un royaume slave du Sud, en train de se créer, de s'arrondir,

de s'unifier et — mieux encore — de s'unir rapidement, mais cette affaire présente d'indéniables difficultés et il faut laisser agir le temps. A passer très vite d'une province yougoslave dans une autre, en n'y restant, comme je faisais, quelques jours, j'emportais l'impression et quelque sorte physique des différences qui les séparent. A Ljoubliana, à Zagreb, on est très catholique et l'on emploie l'alphabet latin. A Belgrade on est orthodoxe et l'on écrit en lettres cyrilliques. Ces faits entraînent toute sorte de résultats et trahissent d'évidentes différences. Enfin, tout le monde sait que les Musulmans sont nombreux en Herzégovine et en Bosnie, pour ne rien dire de la Macédoine. Voilà, dira-t-on — et on l'a dit — des éléments bien disparates ! Pauvre matériel pour former un royaume, une nation, dans une Europe empoisonnée par les querelles de race et de religion ! Je ne songe pas à nier la diversité de la Yougoslavie, je l'affirme, mais cette variété qui procure — c'est le touriste qui parle — tant d'agréments, n'empêche pas ce qu'on peut appeler « la conscience unitaire » d'accomplir d'immenses progrès : c'est l'observateur politique qui s'en porte garant. J'ai passé à Zagreb un dimanche entier dans l'émoustillante société de M. Raditch. J'ai vu ce fougueux démagogue en pleine forme, dans l'exercice intense de ses fonctions. Avec quelle verve il haranguait une foule pittoresque de Croates endimanchés ! Ces Croates ne demandent toutefois qu'à devenir Yougoslaves, pourvu qu'on les laisse aussi rester Croates. C'est affaire à Belgrade de s'avancer sur la juste ligne. Plus loin, à Mostar, j'ai passé les heures intéressantes à causer autonomie avec le préfet de la localité, M. Tchemalovitch, un excellent Musulman, qui est aussi un patriote ardent. Sous la domination autrichienne, M. Tchemalovitch fit connaissance avec la prison d'Etat pour sa propagande en faveur d'une plus grande Serbie : Yougoslave il est devenu, mais Musulman il reste et avec joie. Et c'est ainsi dans toute l'étendue de ce vaste Etat de 260.000 kilomètres carrés sur lequel le roi Alexandre Karageorgevitch règne avec fermeté et intelligence.

Ou je me trompe fort, ou ce problème de l'unité qui avait donné, en Pologne aussi, quelques inquiétudes, se résoudra en Yougoslavie dans le même sens.

L'armée yougoslave constitue un puissant moyen de fusion et de pénétration réciproque. Un rapport de tous les officiers avec qui je me suis entretenu, le meilleur esprit, le patriotisme le plus pur règnent parmi leurs soldats. Les autonomistes les plus fougueux le savent et s'abstiennent d'attaquer l'armée pour ce rôle unificateur qu'elle joue, mais ils prennent leur revanche en maudissant la « manie centralisatrice », comme ils disent, des hommes d'Etat de Belgrade. Sur ce point, par exemple, j'incline à croire qu'ils n'ont pas complètement tort. Les ministres formés par M. Pachitch sont des radicaux et qui m'ont paru assez imprégnés de ce qu'on appelle en France l'esprit jacobin. Peut-être n'ont-ils pas toujours montré la souplesse et le libéralisme nécessaires dans leurs relations avec les Croates et les Slovènes, pour ne point parler, encore une fois, des Macédoniens. Mais leurs torts n'ont pas dû atteindre cette gravité dont leurs adversaires se plaignent. En tout cas, les légères erreurs commises par les politiciens n'empêchent pas, je le répète, l'unité et l'harmonie de progresser, la nation de naître et d'être.

*
* *

Il règne en Yougoslavie une atmosphère de confiance, d'allégresse au travail, de bonne espérance. On respire en Bulgarie un air tout différent. Le traité de Neuilly a durement frappé les Bulgares, coupables, il est vrai, de s'être laissé égarer par leur roi Ferdinand-le-Fourbe et d'être entrés dans la grande guerre aux côtés des Empires centraux. Cette erreur n'était pas, d'ailleurs, la première à laquelle sacrifiaient les Bulgares. On se rappelle leur « attaque brusquée » de 1913 contre les Serbes, frères d'armes de la veille. Ce passé pénible est liquidé. Aujourd'hui, Ferdinand-le-Fourbe a cédé la place à son fils et ce prince paraît mieux inspiré que son père, mais la funeste politique du père pèse encore sur les destinées de la Bulgarie. Elles étaient immenses, les ambitions que nourrissait, hier encore, ce peuple. N'allait-il pas jusqu'à revendiquer secrètement Constantinople ? Yougoslaves, Grecs et Roumains, il les éblouirait tous par sa vaillance, il les surpasserait tous par sa gloire. Le réveil est venu, cruel, onéreux. De tant de déceptions, de tant d'humiliations subies, tous les Bulgares gardent dans la bouche une amertume.

Je dois à la vérité d'observer que ce peuple porte son deuil avec dignité. On accuse les dirigeants de Sofia d'encourager les brigands macédoniens, ces comitadjis, qui sur la frontière grecque et sur la frontière serbe provoquent de périlleux incidents. Contraire-

ment à l'opinion régnante, tant à Belgrade qu'à Athènes, je ne crois pas à une *complicité* positive des dirigeants de Sofia dans ces incessants conflits.

On m'a fait observer à Sofia: «Nous avons droit à une armée de 30.000 mercenaires. Avec une armée de cette sorte, notre compte, en cas de conflagration guerrière, serait vite réglé. Comment pourrions-nous souhaiter d'en découdre avec nos voisins ? » Les mêmes personnages ajoutaient ces propos qu'il convient aussi d'examiner et de peser : « Avec une armée si réduite, comment pourrions-nous faire sur la frontière macédonienne une police rigoureuse, assez rigoureuse pour empêcher toute infiltration de bandes ? C'est mathématiquement impossible. » Oserai-je avouer que ce raisonnement m'a paru assez fort ? Les Bulgares semblent, enfin, beaucoup trop préoccupés en ce moment de leurs difficultés à l'intérieur pour chercher noise à qui que ce soit au dehors. L'épouvantable attentat bolcheviste de 1923 en pleine cathédrale de Sainte-Nédalia n'a pas assez ému les Occidentaux. Nos journaux, nos hommes d'État n'ont pas compris la gravité de la partie qui se jouait alors en Bulgarie. Parce que Stamboulisky s'était montré, pendant la guerre, favorable à l'Entente, on s'obstinait à garder confiance en Stamboulisky. Et cependant, sa complicité avec Moscou n'est pas douteuse. Stamboulisky en était arrivé à ouvrir toutes grandes les portes de la Bulgarie au communisme bolcheviste quand il fut démasqué puis exécuté ; mais il a laissé derrière lui des partisans et l'influence russe, énorme, d'ailleurs, en Bulgarie dans tous les domaines, rend toujours possible un sursaut révolutionnaire. Ils sont nombreux, jusque dans les rangs de la bourgeoisie, les Bulgares qui continuent de croire en Lénine et en Moscou. Encore une fois, on ne sait pas assez gré, dans nos pays occidentaux, au gouvernement de M. Liaptchef de la ténacité avec laquelle il barre la route à la Troisième Internationale. C'est plus tard seulement qu'apparaîtra le service capital rendu de ce fait à la civilisation par la Bulgarie. Les journaux d'extrême-gauche, dans le monde entier, l'accusent d'avoir lancé contre la *terreur rouge* une *terreur blanche* infiniment plus impitoyable, plus sanglante et plus aveugle. C'est pure calomnie. La gendarmerie, en pays balkaniques, n'opère pas, à vrai dire, en gants blancs ; mais les bolchevistes de Bulgarie font-ils à la société une guerre en dentelles ?

(*à suivre.*) MAURICE MURET.

UN NOUVEAU STADE DE LA QUESTION POLONO-DANTZIGOISE [1]

En général, les Dantzigois font volontiers entendre que la Pologne devrait porter la responsabilité de cette déplorable situation financière de la Ville Libre, qui fait un tel contraste avec la prospérité du port. Ils proposent pour cela un raisonnement aussi ingénieux que tendancieux. La Ville Libre, rappellent-ils, reçoit, en vertu d'une convention passée avec la Pologne, en 1921, un pourcentage de 7,8 0/0 sur toutes les recettes douanières de la Pologne, à quelque frontière qu'elles aient été perçues et, évidemment, le produit de ce prélèvement est un des éléments de l'actif du budget de Dantzig. Mais il s'est trouvé que, depuis juin 1925, la guerre douanière menée par l'Allemagne contre la Pologne a réduit considérablement l'importation en Pologne et, par suite, le produit des douanes polonaises. Il s'en est suivi que la valeur de la part de Dantzig dans les recettes douanières polonaises a diminué en même temps que la valeur de l'ensemble de ces recettes. D'autre part, la douane polonaise perçoit les droits qu'elle touche en zlotys, et la part de Dantzig dans ces droits s'établit donc en zlotys. Or, Dantzig a sa monnaie propre : le gulden, et son budget est réglé naturellement en guldens. La Ville Libre doit donc convertir en guldens les zlotys reçus de la Pologne. Mais, jusqu'à présent, le gulden se maintient à la parité de 1 5 de dollar, tandis que le zloty, émis à cette parité, ne vaut plus que 1 9 de dollar. Il en résulte que la part de Dantzig dans le produit des douanes polonaises, déjà réduit par la diminution de ce produit, se trouve encore une fois réduit par le jeu du change, puisque Dantzig encaisse en zlotys et dépense en guldens. Et la théorie dantzigoise se formule ainsi : « notre budget était équilibré : il est en déficit parce que, pour les raisons qui viennent d'être indiquées, nous ne recevons de la Pologne que la moitié environ de la valeur des droits de douane que nous avions prévue. Nous ne sommes pas responsables de ce déficit ». Il paraît que ce raisonnement a beaucoup de succès en Allemagne et même, il faut le dire, en Angleterre.

Pourtant, malgré son apparence logique, on en voit vite le caractère arbitraire. Si telle est

[1] V. la *Revue Bleue* du 4 décembre 1926.

la seule cause du déficit du budget de Dantzig, on estimera, sans aucun doute, que les membres du gouvernement dantzigois qui ont établi le budget de la Ville Libre, que les membres du Parlement dantzigois qui l'ont voté, ont été bien imprudents de faire dépendre l'équilibre de ce budget de la perception d'une recette, par sa nature aussi sujette à fluctuation qu'une recette douanière. Mais est-ce bien dans ce manque à percevoir qu'il faut chercher l'unique raison du désastre financier dantzigois ?

Dantzig, je l'ai dit, s'est adressée à la S.D.N. pour lui signaler sa situation et lui demander l'autorisation de conclure un emprunt extérieur dont le produit remettrait d'aplomb ses finances. Avant de prendre une décision, la S.D.N. a envoyé des experts faire une enquête à Dantzig. A la suite de leur rapport, établi par M. Jansen, la S. D. N. a fait dépendre l'autorisation qu'on lui demandait de l'exécution de certaines recommandations des experts.

De ces recommandations, on peut d'abord conclure, me semble-t-il, que le budget de dépenses de la Ville Libre a été toujours jusqu'à présent disproportionné avec ses ressources. Les experts signalent en effet trois points sur lesquels des économies leur paraissent indispensables : ils réclament la réduction du nombre des fonctionnaires, la réduction des traitements des fonctionnaires dont les emplois seront maintenus, la réduction des charges sociales. C'est que la Ville Libre, avec ses 9.000 fonctionnaires pour 380.000 habitants, constitue un véritable Etat de fonctionnaires, et que ceux-ci jouissent de traitements supérieurs aux traitements des fonctionnaires allemands de rang correspondant. Et, d'autre part, Dantzig dépense, pour les assurances sociales, des sommes évidemment hors de proportion avec ses ressources. En présence de ces constatations, on est fondé à se demander si toutes ces dépenses parasitaires ou somptuaires ne sont pas l'une des causes essentielles de la fâcheuse situation financière de la Ville Libre.

Les experts ne se sont pas bornés, d'ailleurs, à conseiller des restrictions ; ils se sont efforcés de trouver des possibilités de ressources nouvelles ; de là plusieurs suggestions de réforme fiscale, telle l'introduction du monopole du tabac, par exemple, ou l'extension de l'impôt sur le revenu.

III

Malgré les chicanes de toute nature qui lui ont été cherchées pendant si longtemps, sur tous les terrains, par Dantzig, la Pologne a toujours traité la Ville Libre avec bienveillance et sympathie, se bornant seulement, quand il était nécessaire, à remettre au point les agressions trop insolentes. La politique polonaise considère avec juste raison que Dantzig est une des pièces intégrantes du système économique polonais. Ce sera toujours l'un de ses débouchés essentiels sur la mer. Plus sage que le lionceau sans cervelle dantzigois, l'aigle blanc polonais sait que la bonne entente est indispensable pour permettre à la collaboration polono-dantzigoise de produire des fruits aussi utiles et avantageux à l'un qu'à l'autre partenaire. De là une tendance continuelle et soutenue à la conciliation et à l'harmonisation des points de vue, tendance qui était arrivée, il y a quelques mois, à des résultats relativement satisfaisants. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours de cette année, la situation financière désastreuse de la Ville Libre ait préoccupé sérieusement la Pologne, que malgré tous ses embarras personnels, elle ait désiré contribuer à y remédier. Pendant l'été dernier, elle avait fait pour cela de nombreux efforts qui ont abouti, le 21 septembre dernier, à la conclusion d'un accord signé à Genève par M. Salm, président du Sénat de Dantzig, au nom de la Ville Libre et M. Strasburger, commissaire de la République à Dantzig, au nom de la Pologne. Cet accord, fixant à titre provisoire sur une nouvelle base le partage des recettes douanières entre la Pologne et Dantzig, avait pour but essentiel de garantir à Dantzig, quelles que fussent les circonstances, une recette fixe au titre de sa participation aux bénéfices des douanes polonaises. Il était valable pour deux ans du 1er septembre 1926 au 31 août 1928, et comprenait cinq articles qui se peuvent résumer ainsi :

L'article premier décidait que si, pendant la période du 1er septembre 1926 au 31 août 1928, le pourcentage de Dantzig dans les recettes douanières polonaises calculé selon le taux actuel n'atteint pas quatorze millions de guldens par an, la Pologne s'engage à faire un versement spécial et complémentaire jusqu'à concurrence de ce chiffre de quatorze millions.

L'article 2 attribuait à la Ville Libre le droit de retenir chaque semaine, sur les droits de douane qui sont perçus à Dantzig même, au compte de la Pologne, une somme équivalant au cinquante-deuxième de 14 millions de guldens, cette retenue étant faite à titre d'acompte

sur la part de Dantzig dans les recettes douanières de la Pologne.

L'article 3 disposait que le présent accord provisoire n'aurait aucune influence sur le chiffre du pourcentage de Dantzig dans l'ensemble des recettes douanières polonaises, chiffre qui serait fixé ultérieurement.

L'article 4 règlait certaines conditions de la participation des agents des douanes polonaises aux opérations des agents des douanes de Dantzig.

Enfin, l'article 5 fixait l'entrée en vigueur de l'accord au dixième jour qui suivrait l'échange par la Pologne et Dantzig des lettres certifiant qu'il avait été approuvé par les deux parties, étant entendu que, de toute façon, l'article premier ne serait appliqué qu'après la constatation par le Conseil de la S. D. N., que toutes les recommandations adressées par son Conseil financier à Dantzig auraient été exécutées et en particulier celles relatives à la réduction des dépenses de la Ville Libre. Si cette constatation n'était pas faite avant le 31 mars 1927, l'accord deviendrait nul.

On le voit, la Pologne prouvait ainsi péremptoirement sa bonne volonté de venir en aide à la Ville Libre dans la crise économique qu'elle traversait. Et pour cela, elle lui offrait un appui immédiat, puisque cet accord, décidé effectivement le 21 septembre, prenait date du 1er septembre. Mais elle n'entendait cependant pas être la dupe de sa générosité et de sa bonne volonté ; de là la sage réserve de l'article 5. On peut dire que, dès lors, c'était Dantzig qui tenait elle-même en mains le moyen de fixer son sort. Il lui suffisait d'écouter les recommandations des experts financiers de la S. D. N. pour obtenir :

1° L'autorisation d'émettre un emprunt extérieur (secours de la S. D. N.) ;

2° La fixité d'un des éléments importants de son budget : la valeur de sa participation aux recettes douanières (secours polonais).

Comment allait réagir Dantzig ?

Henri de Montfort.

(à suivre)

LE MONTREUR D'OURS

Nouvelle canadienne.

« Papa, c'est un ours, là, en haut de la Descente !... »

— Ha !

Et le père, en bas, à l'arrière de la charretée de foin que l'on « perche » pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la hart flexible, d'un dernier coup qui tapétit d'un pied au moins la masse crissante.

Là-haut sur la charge, Prudent Dufour, sous l'à-coup, manque de dégringoler.

« Papa, c'est un ours ! », fit-il, en se remettant d'aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, au large de l'air faite de pureté, de clarté, légère. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La charge de foin, lourde et ballante, descend maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l'on entend, à courts intervalles, le long de la Descente le ta, ta, ratata, ta du clairon asthmatique.

C'est l'heure des vaches ; j'envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s'en va, bercé, au sommet de la meule cahotante, au village... Quelques enjambées ensuite et il sera sur la place de l'église où arrivera dans quelques instants le montreur d'ours, dont le cor éraillé vient d'annoncer, dans la Descente, l'arrivée...

« Miro !... ho !... hep !... vite ! Aux vaches ! En haut, Miro !...

« Heureux Prudent ! Chançard, va ! »

Et Miro et moi montons au Trécarré. Le chien, par bonds fous, à travers les buttes du pacage, moi, d'un train-train à contre-cœur, nous on allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du Trécarré, d'où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visière, je calcule l'heure à la hauteur du soleil. Là, voici les dentelures brunes du Trécarré, taillis léger avec des aulnes, des touffes de hauts rouges, si hennes, au printemps, pour les sifflets à frapper du manche du couteau, aéré, couleur d'aurore entre les frondaisons... Miro lance un sonore aboiement, et un suisse qui file, la queue en panache, le long de la clôture d'abatis, et que j'essaie d'atteindre d'une motte ramassée dans la rouillère, plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. A travers le taillis, voici quelques troncs à feuillage épais et dont la lumière, limpide encore, me permet d'aper-

revoit tous les détails, jusqu'aux reculées du sud où tout s'efface... Là, tout près, une vache meugle longuement, comme un fracas de trompette. Elle nous entend venir, le pis lourd, fatigué.

Qu'elle fraîcheur à côté du taillis ! Mais, diable ! quelle idée ont eu ces vaches d'aller brouter si loin, si haut de la terre ! Toute cette dernière à descendre à présent ! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les vaches courent, à sauts et à bonds, de ci, de là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charrettes où, pour une minute, s'en vont, d'un pas dolent et tranquille, la tête ballante et le pis gonflé, comme une cloche, battant les cuisses, s'arrêtant, une seconde, pour râfler d'un coup de langue en rond, une touffe d'herbe.

C'était beau tout de même !... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendaient, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais de ci, de là, le long du chemin. Un instant, près d'un mince bosquet, je m'arrêtai pour écouter : là tout près, sur la plus haute branche d'un gros mérisier, un rossignol chantait... non, c'était un chardonneret. J'écoutai de tout le battant de mes oreilles. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s'épanouissait en d'éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s'éparpillaient dans l'air, pareilles à des fusées. Quelle jolie aubade ! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de senellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant, une seconde, entre deux coups de gosiers, purs, faciles....

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en contrant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C'est au milieu de la Descente, cette fois. L'ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore en haut, ayant toute la terre à descendre. Que je suis donc malheureux !...

Une vache croit tromper Miro et moi en s'attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu'elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d'un bond de derrière une « talle » d'arnoises, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un « wah ! wah ! » retentissant, et la vache, après deux bonds ridicules et quelques pas lourds et sautillants, le pis en cloche, battant un Angélus endiablé, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée rouge et blanc, s'arrête une seconde et, d'un coup, envoie sa queue sur son échine chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison ! Je rage. L'ours doit être, maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là, avec les autres ; tous ceux et celles de l'école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente ! Sans doute, le montreur d'ours, avant que le soleil ait tout à fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélopée, entendue déjà, deux ans auparavant : ...« Ti, la boun, la boun... e... doudaye ! »... Et la voix montait, montait, jusqu'au fausset. Je m'étais passionné de cette représentation de l'ours, et c'est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches ont le pis vraiment trop lourd pour descendre vite. Comme elle est loin encore, la maison ! Les champs s'en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu'il faudra monter puis descendre ; et il y aura après, des champs qu'il faudra traverser, un pacage, — où les vaches auraient bien dû rester toute la journée, — puis, un long potager, que longe le chemin aux charrettes avant d'arriver au « clos des vaches », tout mangé d'herbes... Couleur de foins, les champs, en conque, descendent vers les maisons dont je n'aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie lactée : l'herbe, les feuilles et les mils, et les épis vibrent obliquement dans l'air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du taillis du trécarré ! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps, un coup de brise claque, fort et frais. Passant près d'un bosquet de cerisiers,... un gruilleri d'oiseau qui s'endorment, déjà... Miro vient près de moi, comme impatienté, lui aussi, par la lenteur des vaches, malgré les efforts de sa voix et de ses crocs. Il me regarde. Ses yeux sont clairs, presque jaunes, comme l'eau du ruisseau de la Coulée fuyant sous les coudriers et les fougères dentelées... Au ciel, des nuages

d'un blanc onctueux s'effilent lentement. L'air, à présent, étourdit le cœur. En arrivant au champ de patates, une pie vint s'abattre près de moi, hochant sa longue queue...

Alors, c'était tout au baisser du soleil. Dans le calme, qui s'étendait aussi loin que le vide de l'air, voilà encore :

« La, ri, tata ; la, la, ratata !.. »

Cela vient à présent de la place de l'église. Le montreur d'ours est là, et sa bête. Je suis encore loin ici, bientôt, les rais de la lune vont s'épandre par les pentes et les combes de la terre trempée d'argent !...

Et Prudent Dufour qui est là, sûrement, depuis longtemps, sur la place, à attendre l'ours et son homme ! Malheur de moi !

De rage, j'enferme le troupeau des faîtières dans son enclos.

***

« Allons, Jean-Pierre, ill faut fairrre com-me toug petrre, quand ill allait dans les forêts pour chasser le grrrrosse gibier !... »

La voix de l'homme était retentissante dans l'air sonore de la place de l'église, silencieuse, à cette heure de l'Angélus du soir. J'ai pu arriver à temps pour assister à la dernière partie des exploits de l'ours des Pyrénées, un gros ours brun, pattu, l'air ennuyé et maussade, grognant perpétuellement, semblant toujours sur le point de dévorer son maître. Celui-ci est un grand et solide gaillard, au col maigre, très long, avec une armature de tendons entre lesquels une pomme d'Adam qui monte et descend à chaque mot qu'il dit, au corps nerveux, sec, aux membres de quadrumane. Sa tête crépue est couverte d'un large chapeau de « cow-boy » et ses pieds chaussés de bottes rouges. Il est habillé d'un veston et d'un pantalon de bouracan marron. Il porte en bandoulière un cor de chasse au cuivre défraîchi, et sur une épaule oscille un long bâton rond et usé à force de se promener sur le poil rude de la bête. De l'homme et de la bête se dégageait, du rayon où ils se mouvaient, une âcre odeur de fauve et de sueurs.

Nous étions, là, une trentaine de gamins et de fillettes qui faisions cercle et qui n'avions d'yeux que pour la bête continuellement grognant et tournant, à petits pas lourds et rapides, au bout de sa chaîne cliquetante, et pour l'homme dont toute l'attitude pour nous dégageait du mystère.

Le souper était fini dans les maisons du village et nos parents, les hommes surtout, arrivaient à pas nonchalants, fatigués, les mains dans les poches, la pipe serrée aux commissures, la physionomie visiblement, eux aussi, amusée du spectacle. La rude journée aux champs est finie et l'on n'est pas fâché de se payer une petite récréation, entre chien et loup... d'ours, avant le lourd sommeil de la nuit.

Le jour va s'éteindre bientôt, se noyer, soir à pas feutrés, comme ceux de l'ours, rôde autour de la place. Des champs, qui dévalent le long de la Descente, monte une brume impalpable, estompant gradiellement les formes, arrondissant les reliefs des maisons et de l'église, enveloppant les choses de souples velours gris. La campagne, à cette heure, est pleine de mystère. Des arbres, indistincts maintenant, dorment déjà profondément dans la mollesse du soir. Le ciel se drape de voiles soigneux où l'on voit poindre déjà quelques cédilles d'or. De son pas de félin, la nuit va bientôt atteindre le groupe. Et la voix de l'homme retentit, traînante, faisant résonner d'un accent étrange des mots impératifs :

Allons... Jean-Pierre !... ill faut mon-ntrer à ces messieurs et dames com-me tou sais fairrre le culbute... »

Et la lourde bête, stoïque, grognant plus fort dans l'air plus calme de la nuit tombante, se pelotonne en boule et, roulant, fait le tour du rond, frôlant notre cercle de sa masse silencieuse et retombant sur ses courtes pattes velues, à l'endroit précis où elle s'est ramassée, énergique, pour son dernier exploit.

L'homme tire de sa musette un quignon de pain sec qu'il donne à grignoter à la bête, puis demande à des spectateurs une allumette pour allumer une cigarette qu'il fume béatement, les bras croisés sur son bâton solidement fiché en terre.

Nous regardons l'ours, accroupi, mordre à pleines dents son croûton, et fumer l'homme, les pieds posant le museau de la bête. Dans l'obscurité grandissante, il me semble voir là, dans ce rond, quelque chose qui n'est pas naturel, d'anormal, de monstrueux : cette bête aux sinistres grognements, si forte, si puissante, humblement soumise à ce gaillard dont elle pourrait faire deux bouchées... Et l'ours montre, à ce moment, pour mordre son quignon, des crocs effroyables.

Prudent Dufour me fait signe et me les fait voir du doigt... L'homme paraît tirer des exploits de son Jean-Pierre et tout rit dans sa sombre

face pourtant lassée. A quoi peut-il bien penser, cet homme vivant perpétuellement en la compagnie de ce fauve, terreur de notre jeunesse ? Debout, de pose héraldique, la bête écrasée à ses pieds, il me semblait un Dieu redoutable et mystérieux : et je reculais de crainte et d'un peu de respect... Prudent Dufour était, sans doute, moins émotionné que je l'étais.

Le malheureux ! Enhardi par la tranquillité de la bête, presque en léthargie après son maigre repas, il s'approcha d'elle, à un moment, au point que l'homme dut le faire rentrer dans le cercle d'une légère inclinaison de son bâton.

La nuit bleue berce maintenant la nature endormie. Les étoiles, là-haut, brillent ; quelques-unes, filantes, glissent en pente, dans le ciel, on est à la mi-août où tard, le soir, il y a, là-haut, des courses folles d'étoiles, un « free for all » de constellations —. Quelques coups de brise apportent au village ces bruits de fermes qui, depuis toujours, emplissent le calme des nuits chaudes. Mais ils semblent si lointains et si assourdis qu'ils troublent à peine le silence de ces gens malicieux, qui forment le groupe de la place de l'église... J'ai comme un malaise, là, au cœur, en ce moment, en ce soir que je sens, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance pourtant, presque unique dans ma vie. La sérénité de ce commencement pacifique d'une belle nuit m'effraie un peu.... Il y aurait des pressentiments ! Dans une échancrure, la lune paraît, en haut de la Descente, par où sont venus l'ours et son maître. Elle répand une cendre bleutée sur tout le village et sur l'église, presque irréelle. Le silence, alors, est franchement inquiétant.

Mais que font donc l'homme et sa bête ? Comment dormir là, jusqu'au matin ?... Et, nous, figés, fichés en terre, comme son bâton, à lui, à les regarder !...

Malheur !.. une fois encore s'est approché de trop près du fauve Prudent Dufour. — Prudent, — what's in a name ? — et l'homme l'a repoussé, cette fois, presque brutalement.

Il a été décidé, après conciliabule entre les notables du village, le maire et les conseillers, que l'homme et l'ours coucheraient dans la grange du père de Prudent Dufour. Celui-ci s'en montre tout fier. Quel honneur, quelle gloire ! Nous l'envions. Je suis fier aussi. La terre des Dufour est voisine de la nôtre. Aussitôt, l'homme s'en va suivi de sa bête, au pas dolent, vers le gîte officiellement désigné. Nous suivons, l'ours brun ne nous apparaissant plus, dans la noirceur, que comme un être informe, et le montreur avec son bâton, comme un épouvantail pour les poules, dans nos potagers.

Un à un, nous regagnons nos logis quand l'homme et la bête se sont enfermés dans la grange des Dufour... Chez moi, avant d'entrer, j'ai regardé le voisin et j'ai vu Prudent Dufour rôdailler devant la grange. La lune aussi, qui était haute, a vu Prudent rôdailler là. Mais pourquoi ses parents ne lui commandent-ils pas d'entrer et de se coucher ?... Je rage, je suis énervé, inquiet à cause de ce silence de la nuit faillie auquel je n'ai encore jamais assisté et par ce voisinage d'une bête terrible dont j'ai les oreilles encore pleines des grognements et la vue traversée des crocs énormes et blancs... J'ouvre la fenêtre de la petite chambre du grenier où je couche et je regarde, à pupille dilatée, du côté des Dufour. J'écoute aussi. C'est en vain que bat le rappel des crapauds aux bords du ruisseau de la coulée et que se frottent, près des murs de la maison, les élytres des grillons, — je n'entends rien.

La lune est montée haut à présent, et toute sa large face plonge sur le village. On voit comme en plein jour. Et la lune voit tout aussi... Elle voit Prudent Dufour quitter, enfin, les abords de la grange et se diriger vers le « fournil » où il entre. Puis, elle le voit sortir aussitôt, quelque chose serré dans ses bras, comme un gros quartier de pain, un demi-pain au moins... Et, de ma fenêtre, immobile, horrifié, je vois, moi, et la lune aussi, Prudent Dufour pénétrer dans la grange où doivent dormir l'homme et l'ours.

Les nerfs agacés, ne pouvant rien supporter, je fermais les yeux... et c'est comme si je me serais endormi pour toujours.

Tout à coup, je sentis comme si je lançais un cri, en ayant entendu un autre, horrible, venant de la grange des Dufour. Le temps de réaliser que j'avais bien crié, et mon père et ma mère étaient près de moi, tout doléants, tout soins. Je leur racontais, comme un rêve, ce que j'avais vu et entendu, après.

L'on courut chez Dufour, dont on réveilla la famille endormie. Prudent n'était pas à la maison...

Dans la grange, à la lueur d'un fanal, l'on vit ce spectacle : l'homme avait presque assommé la bête d'un coup de son bâton sur la tête ; sa bête qui le faisait vivre, elle gisait là, presque inconsciente, la tête posée sur une botte de paille et le museau collé sur un demi-pain, pendant que l'homme était penché sur un petit garçon... et pleurait, cherchant à étancher le sang

qui s'échappait d'une large blessure à la gorge.

Prudent Dufour mourut, le lendemain, à l'heure de l'Angélus du soir, à la minute même où, la veille, la bête homicide dévorait son misérable quignon.

DAMASE POTVIN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'AMÉRIQUE ET L'EUROPE

La crise chinoise s'aggrave de jour en jour. On tente de nous rassurer en nous annonçant que Tchang Tso Lin, le seigneur de la guerre, doit prendre incessamment le commandement de toutes les forces du Nord ; les armées nationalistes et bolcheviques du Sud, qui sont, paraît-il, organisées et commandées par un état-major russe, avancent toujours. Il est possible, il est vrai, que Tchang Tso Lin accepte les conseils d'un état-major japonais, et en ce cas nous reverrions aux prises les anciens adversaires de la guerre de Mandchourie, mais quels que soient les péripéties et le résultat de la lutte, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que la Chine retourne pour de longues années, peut-être pour un siècle, à l'anarchie, qu'elle a connue si souvent au cours de sa longue histoire. Que deviendront dans ce cas les établissements, les intérêts considérables que les puissances européennes ont en Extrême-Orient? La situation est devenue si grave, que ceux qui faisaient le plus volontiers crédit à la Chine reconnaissent aujourd'hui la nécessité d'une intervention. Il faut ajouter que la plupart d'entre eux déclarent en même temps que cette intervention serait fort dangereuse, sinon impossible, parce qu'elle risquerait fort de faire l'union au moins momentanée de tous les Chinois contre la race blanche. Et cette contradiction souligne fortement le désarroi de l'opinion européenne en ce qui concerne les affaires d'Extrême-Orient comme en ce qui concerne toutes les affaires internationales, d'ailleurs.

M. Jean Bodes, dont on connaît la compétence dans la politique extrême-orientale, n'en croit rien. « Il n'y a pas de pays au monde, disait-il dernièrement dans un vigoureux article de *L'Avenir*, où il soit plus facile d'acquérir des concours militaires. Il n'est que d'y mettre le prix ; à la condition, bien entendu, comme il convient en Chine, de sauver, à l'aide de belles raisons, la *face* du partenaire. En outre, une adroite combinaison des opérations de guerre et des négociations partielles — qui a donné de si bons résultats ailleurs, au Maroc par exemple — pourrait avoir là toute son efficacité. Les Chinois sont accoutumés à ce genre de tractations, et c'est ce qui explique les surprenantes défections de leurs généraux. En réalité, les nations occidentales ont fait preuve, dans toute cette affaire, d'une pusillanimité et d'un manque d'initiative extraordinaires. A l'activité des Russes, organisant l'armée cantonaise, la payant, l'armant et la dirigeant, elles n'ont opposé que l'inertie, alors qu'elles auraient pu soutenir de la même manière l'adversaire des rouges de Canton, Tcheng Kiong Ming. Elles auraient encore pu utiliser les prétentions du chef yunnanais, Tang Ki Yao, sur le Kouangsi et le Kouangtoung, en lui donnant leur aide. On recueille, aujourd'hui, le fruit d'une pareille abstention. »

Sur la possibilité actuelle d'une intervention collective il y a peut-être quelques réserves à faire : sur la funeste inertie que les puissances ont montrée quand on pouvait encore agir, il n'y a qu'à la constater avec M. Jean Bodes, mais cette faute retombe bien plus lourdement sur l'Angleterre et sur l'Amérique que sur la France. La France, certes, a des intérêts considérables en Chine et dans tout l'Extrême-Orient, mais les puissances anglo-saxonnes ont depuis longtemps tenu à affirmer dans l'ancien Empire du Milieu une sorte de prééminence. L'Angleterre, en Asie, tient le drapeau de l'Europe, et les États-Unis revendiquent une sorte de droit de police sur tout le Pacifique.

C'était à elles à prendre l'initiative d'une action commune et, étant donné la puissance de leurs marines, d'y jouer le premier rôle ; non seulement elles se sont regardées avec une méfiance mutuelle, mais elles ont même entravé les initiatives françaises, parce que celles-ci coïncidaient avec des initiatives japonaises. C'est cette méfiance qui est à l'origine de l'imbroglio actuel, dont les conséquences peuvent être aussi funestes à l'Amérique blanche qu'à l'Europe.

***

La responsabilité des États-Unis est d'ailleurs particulièrement lourde dans la situation assez angoissante de la race blanche dans le monde entier. Dans son remarquable ouvrage : *Le Cré-*

pascale des Nations Blanches, résultat d'une longue et patiente enquête, M. Maurice Muret nous montrait naguère que partout notre race est menacée dans son antique prééminence par la montée des races de couleur. C'est en Asie que le péril est le plus grave, mais on le voit poindre en Afrique et dans certains pays de l'Amérique centrale et méridionale. La grande guerre, les divisions de l'Europe et les difficultés qu'elle éprouve à refaire son équilibre ont fortement compromis son prestige. Toutes ces races sur lesquelles nous avons régné, plus encore par la supériorité de l'intelligence et de l'esprit d'organisation que par la force, ne croient plus à cette supériorité. Comme le montre puissamment M. Henri Massis dans son étude sur la défense de l'Occident, que publiait le mois dernier la *Revue Universelle*, la Russie bolchevique a été la première à trahir la race blanche ; la plus grande colonie de l'Europe, celle où tous les peuples du vieux monde ont mêlé leur sang la trahirait-elle à son tour ? Les Etats-Unis pourtant sont peut-être le pays du monde où la fierté de race est la plus intacte, le seul pays où l'on croit à l'infériorité et même à l'indignité foncière, indélébile, des peuples de couleur. Malheureusement, il semble aussi qu'avec une outrecuidance un peu puérile on y croie également à la décadence irrémédiable des vieilles civilisations dont le peuple américain est l'héritier ingrat. Un mur d'incompréhension s'élève de jour en jour entre l'Europe et l'Amérique, et l'insoluble question des dettes n'en est qu'un aspect.

Et, malheureusement, c'est la France qui est la moins comprise. On dirait que c'est aujourd'hui que la campagne forcenée que les germano-américains menaient contre nous, pendant la guerre, avant l'intervention, porte ses fruits. M. Harry Elmer Barnes, professeur d'histoire de la sociologie à *Smith College*, et maître de conférence d'histoire de la civilisation à la *New School of Social Research*, vient de publier dans la grande revue new-yorkaise *Current History*, un extraordinaire article sur le voyage qu'il vient de faire en Europe. M. Barnes a, pour un historien, une singulière façon de faire les enquêtes politiques et sociologiques. Il enregistre sans l'ombre d'esprit critique, et surtout sans jamais songer à une contre-enquête, toutes les thèses allemandes. En ce qui concerne les responsabilités de la guerre, on dirait qu'il n'a lu un seul document, ni les papiers de Kautski, ni les souvenirs de M. Poincaré, ni les pièces publiées par la Wilhelmstrasse. Il accepte comme un dogme la thèse de la responsabilité partagée, et même il semble insinuer qu'en réalité l'Allemagne a été acculée à la guerre par les intrigues de la France.

Si, sauf l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, toutes les nations de l'Europe sont plus ou moins malmenées d'ailleurs par ce singulier historien, la France bénéficie de sa part d'une haine particulière. Le chapitre qu'il lui consacre est le plus extraordinaire tissu d'insinuations malveillantes et de contre-vérités que l'on ait vu depuis la guerre. De la part d'un journaliste obscur, de telles diatribes seraient indifférentes ; venant d'un professeur d'histoire dont l'opinion compte aux Etats-Unis, elles sont inquiétantes, et il est bon de les connaître.

Quoique les Français aient sur les bras un grand nombre de problèmes internationaux, tels que les difficultés avec lesquelles ils sont aux prises au Maroc et en Syrie, l'éternel problème de leurs rapports avec l'Allemagne, et les moyens de financer l'organisation militaire de la Pologne et de la Petite Entente, la question la plus importante qu'ils aient eu l'été dernier à résoudre, a été naturellement le règlement de leur dette envers l'Amérique. La dette publique de la France a plus que triplé depuis l'armistice, et la France s'est endettée ainsi, non seulement pour entretenir chez elle une armée extrêmement redoutable, mais encore pour se lancer dans de hasardeuses aventures impérialistes en Afrique et en Asie, et pour payer des subsides permettant à la Belgique, à la Pologne et aux Etats de la Petite Entente de faire des armements considérables. Pour subvenir aux frais de ces entreprises agressives et réaliser des projets dont la légitimité est tout à fait contestable et qui ne s'imposaient en aucune façon, elle a dépensé, non seulement l'argent provenant des emprunts qu'elle a émis à l'intérieur et à l'étranger, mais encore une grande partie des sommes que lui a payées l'Allemagne pour les réparations. En outre, les Français se sont obstinément refusés à payer des impôts proportionnés aux nécessités de la situation. Les taxes qui pèsent sur eux ne sont nullement comparables au fardeau dont l'Angleterre s'est chargée volontairement. Pourtant la France ne peut payer les violons dans toutes ces équipées sans s'imposer des taxes beaucoup plus considérables, et d'un autre côté aucun des politiciens français ne semble capable de dresser un plan de taxation satisfaisant. En conséquence il n'y a pas d'autre remède que la propagande effrénée menée contre le paiement des dettes, en particulier de celle qui a été contractée envers les Etats-Unis. Si nous modifions, en nous montrant plus accommodants, les propositions que nous avons faites à la France pour le paiement de sa dette, ce sera simplement à cause du sentimentalisme invincible qui nous fait aimer une image romanesque de la France, et non pour des raisons de justice ou d'opportunité. La chose la plus funeste à la paix future du monde, ce serait que les Etats-Unis consentissent à annuler la dette de la France sans contraindre, par compensation complète du paiement des réparations par l'Allemagne.

Quoique l'auteur de cet article ait été en mesure de constater quelques témoignages de l'hostilité évidente des Français envers l'Amérique, hostilité dont certains jour-

naux américains se sont tant occupés l'été dernier, cela a été loin de l'impressionner autant que la mauvaise volonté avec laquelle des Français refusent de reconnaître que nos efforts pendant la guerre leur ont été tant soit peu utiles. Voilà qui est infiniment plus blâmable que les scènes de désordre où l'on a culbuté une douzaine d'autocars chargés de touristes américains stupides et souvent mal élevés. Néanmoins ceux qui s'intéressent au progrès de la franchise et du sentiment de la réalité dans les relations internationales, ne peuvent voir avec satisfaction quelques manifestations inamicales de ce genre contre des Américains : car cela fera incontestablement plus pour déterminer graduellement une attitude fondée sur le sentiment et la compréhension de la réalité à l'égard de l'attitude et de la politique actuelle des Français, qu'une vingtaine de monographies et de livres admirablement écrits sur la psychologie et la politique économique de la France contemporaine.

M. Barnes oublie de mentionner les centaines d'avenues Wilson, qui attestent en France la reconnaissance populaire envers les Etats-Unis, reconnaissance qui se manifestait de la manière la plus touchante avant que le bon peuple de France ait commencé à voir poindre, comme la plupart des Européens d'ailleurs, un impérialisme économique et une volonté de domination mercantile qui commencent à devenir une menace pour toute la civilisation.

*
* *

Mais ce serait employer le même procédé que M. Elmer Barnes que de se contenter de donner l'opinion de cet historien passionné pour celle de tous les Etats-Unis. Il nous présente évidemment la formule extrême de la germanophilie américaine. Mais une autre étude qui a paru presque en même temps dans l'*American Review of Review* donne sur la situation morale de l'Europe et sur les sentiments qu'elle éprouve à l'égard de l'Amérique, une impression qui n'est pas beaucoup plus rassurante. Elle est l'œuvre non d'un historien de métier, mais d'un journaliste, M. Frank H. Simonds. Si l'historien a mis dans son travail toute la passion d'un partisan et d'un pamphlétaire, le journaliste a voulu étudier le problème avec le soin, le sens critique et l'impartialité d'un historien.

Et remarquons tout d'abord que s'il constate l'impopularité croissante des Américains en Europe, et en particulier en France, il s'efforce de comprendre notre sentiment et qu'il parle de ce pays où il a beaucoup vécu avec justice et même avec sympathie.

« La ratification imposée de force constituera contre les Etats-Unis, dit-il, un grief qui semble devoir subsister longtemps. Toute la France a l'impression que nous avons été égoïstes, brutaux et impitoyables dans notre politique des dettes. De plus, la France considère les clauses de l'accord comme impossibles à respecter, et elle pense que l'avenir, très vraisemblablement, mettra les deux pays en présence de l'alternative de la réduction ou de la répudiation. Jamais, dans toutes les années où j'ai voyagé en Europe, je n'ai constaté amertume comparable à celle que j'ai rencontrée actuellement en France. Mais je dois me hâter d'ajouter que cet état d'esprit des Français n'a rien de particulier. Il est commun à presque toutes les nations du continent : il est même plus intense en Grande-Bretagne, bien qu'il se manifeste moins bruyamment. Un journaliste hollandais, ami de vieille date, me faisait remarquer que ce sentiment cesse d'être l'état d'esprit d'une ou de plusieurs nations, et est en passe de devenir européen. Et c'est, en somme, le meilleur commentaire de la situation que j'aie jamais entendu... L'Europe n'a pas seulement l'impression que nous sommes égoïstes et âpres au gain : que le résultat de notre politique doit être désastreux pour l'Europe et en même temps imprudent pour nous : mais elle a une impression de plus en plus définitive que notre politique cache un but délibéré : celui de rendre l'Europe esclave, de la dominer, de prendre le contrôle de ses banques, de ses chemins de fer, de ses industries, d'établir l'impérialisme du dollar. »

M. Simonds constate ensuite que ce sentiment est à peu près le même en Belgique et en Angleterre. Il ne le condamne pas, il l'explique, mais il constate en même temps que l'Allemagne est le seul pays d'Europe où l'Américain trouve de la sympathie sans mélange.

De toutes les nations de l'Europe, l'Allemagne est d'ailleurs, suivant lui, celle dont la situation est la meilleure. Elle ne possède pas la richesse de la Grande-Bretagne, ni même celle de la France; elle se trouve en présence de graves problèmes de population et de débouchés mais elle sait exactement ce qu'elle veut, elle a assuré son unité nationale et elle a trouvé pour sa politique, pour ses finances, des chefs qui combinent et qui coordonnent l'effort commun.

« Tout considéré, conclut M. Simonds, on peut loyalement dire de l'Allemagne qu'elle est la première des grandes nations européennes de la guerre, qui ait définitivement « tourné le coin ». La chute pour l'Allemagne fut plus profonde, ses pertes furent plus considérables, et, au total, ses souffrances ont été plus intenses, peut-être, que celles de la plupart des belligé-

rants. Mais elle a liquidé cette affaire. Et sur une foule de points qu'il est assez difficile de spécifier, l'Allemagne paraît être le pays d'Europe où l'Américain trouve les choses le moins étranges et le moins énigmatiques. La république allemande, de toute évidence, se modèle en ce moment sur la république américaine. Surtout l'industrie, la grosse industrie allemande, se montre ardente à suivre les exemples de l'Amérique. Pour le moment, donc, à un Américain, l'Allemagne apparaît plus semblable à son pays qu'aucune autre région de l'Europe. »

Evidemment, quand on songe aux souffrances encore si récentes de la guerre d'agression que nous avons subie, à la victoire si chèrement achetée, on ne peut lire cela sans amertume. Venant d'anciens compagnons d'armes, ces constatations détachées ont quelque chose de blessant pour notre sentiment profond, mais du moins faut-il être reconnaissant à M. Simonds de sa modération et de sa franchise. L'indignation n'est d'ailleurs pas un état d'esprit politique. Il est dans tous les cas très utile de savoir qu'il y a pour le moment entre l'Allemagne et les États-Unis une sorte d'interpénétration psychologique ; les deux pays évoluent vers une dure et puissante civilisation matérielle, dont l'impérialisme ne revêtira peut-être pas de forme militaire — M. Simonds ne croit pas que l'Allemagne menace la paix du monde — mais n'en sera pas moins rude, et contre lequel nous avons à chercher à nous garantir.

Entre le désordre russo-asiatique et l'organisation germano-américaine, la tâche ne sera pas aisée de maintenir les droits de la vieille civilisation humaniste dont nous sommes les enfants....

L. Dumont-Wilden.

LES IDÉES

M. RENÉ GILLOUIN, LES LETTRES ET LA MORALE

Nous avons naguère, ici même, exposé les principes de la critique que mène M. René Gillouin dans les domaines de la politique et de la religion. C'était à propos de son livre : *Questions politiques et religieuses* qui, faisant suite aux *Idées et figures d'aujourd'hui* et à *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française*, rassemblait la plupart de ses idées générales à l'occasion d'exemples particuliers. Tel est en effet le propre de cet auteur, admirablement doué pour le didactisme et le journalisme (cette forme mineure du didactisme). Il excelle à engager dans les petites choses de grands intérêts, à prêter de la vie aux débats des idées, et à donner un sens aux faits de la vie. Cette démarche, qui au fond est unique, caractérise bien l'intellectuel ; le titre d'intellectuel, ramené à son acception légitime, est le plus beau du monde. On ne l'a déprisé qu'en l'attribuant aux esprits confus qui ne voient qu'abstraction dans le concret, et à qui leur intelligence même sert de prisme trouble devant la réalité.

M. René Gillouin, pour philosophe qu'il soit de profession, ne présente pas ce travers. Nous l'avons dit, il est volontiers journaliste. A tel point même qu'il n'a guère fait jusqu'ici que réunir des articles en volumes. Cette dure épreuve leur est favorable, et montre leur cohésion autant que leur solidité. Le dernier livre qu'il vient de faire paraître (chez Grasset, éditeur) porte le titre modeste d'*Esquisses littéraires et morales*, et présente justement des études inégales en longueur et en dignité ; dédaigneuses pourtant de la hiérarchie, et dont les unes peuvent paraître de propos plus éphémère que les autres.

Il n'en est rien cependant, malgré cette affectation de désordre. La critique, quoi qu'en disent les tenants absurdes d'une littérature de pure création (?), c'est la vie même. Il n'y a aucune différence spécifique entre les deux tâches : penser sur la vie ou penser sur les livres, qui à coup sûr, manifestent l'activité des hommes autant que des exploits physiques ou des accidents naturels... La critique est un art original et aussi « créateur » que tout autre ; et j'ose renvoyer, sur ce sujet, à la préface charmante et forte que M. Jacques Boulenger a mise jadis à ses recueils de critique littéraire (*Mais l'art est difficile...*) Par suite, il faut la juger d'abord comme on juge des Mémoires, une chronique de l'esprit, et non comme un recueil de verdicts professoraux. Elle offre avant tout — l'exemple de René Gillouin le montre assez — une réaction de l'intellect et du goût devant les ouvrages qui en relèvent. Or, l'intellect et le goût, si généraux qu'on les souhaite, ont ceci d'individuel et de temporel qu'ils s'appliquent à la pâture qu'on leur donne. Leur forme est divine, sans doute, mais leur matière est humaine ; et le plus abstrait, le plus sourcilleux, le plus « universel » des critiques est bien

forcé par l'actualité, le mouvement des choses, de considérer ce qui est de son temps, de son année, de sa petite semaine. L'imagine-t-on attendant qu'un livre ou une idée apparaissent dignes d'être observés de Sirius, et laissant le reste au panier au nom de ce principe : *Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?* Ce serait un pédant burlesque ; et il risquerait justement d'oublier la diversité éternelle de la vie, ses hasards, ses caprices, au profit des œuvres figées et d'un passé conçu systématiquement comme plus durable que le présent : illusion encore, puisque la survie d'un passé que si peu d'années ou de siècles attestent, est fort peu de chose au prix de l'éternité : une tortue ou un ciron n'ont pas plus de longévité l'une que l'autre si on les regarde avec les yeux de Spinoza.

Toute cette apologie ne forme pas diversion ou ambages. Elle tend directement à justifier M. Gillouin et les autres critiques de faire des livres avec des articles ; le débat va loin. On ne saurait trop souhaiter que malgré le malheur des temps les éditeurs soient indulgents à ce genre d'ouvrages qui, après tout, gardent un public fidèle et plus constant que celui des romans frivoles. Les médiocres, en cette espèce, n'ont aucune chance de naître et de durer. Les excellents y abondent parce qu'un volume ainsi constitué doit offrir une force interne, la vie d'une personnalité robuste, ou un intérêt puissant pour le psychologue, le moraliste. Enfin, c'est en ce siècle la meilleure occasion qu'on ait, à propos de littérature, de reprendre le genre si français de l'essai moral que nos aïeux pratiquaient sans souci de l'actualité, des occasions, mais que nous aimons édifié sur cette base. Tel est l'effet d'une époque d'informations rapides, de journalisme. Je n'y vois aucune déchéance, aucun dommage. Montaigne aujourd'hui, au lieu de ratiociner sur le seul fonds constitué de l'humanisme antique, de commenter sa propre librairie, Montaigne méditerait sur le livre du jour.

M. René Gillouin recueille dans les *Esquisses littéraires et morales* des articles parus à la *Semaine littéraire* de Genève où il collabore régulièrement. Cette tribune étrangère sert fort bien ses facultés impartiales ; car un léger dépaysement équivaut à ce déplacement dans le temps, à ce souci de l'intérêt humain que la critique exige en général. De plus, le souci y règne de retenir les choses utilisables, plutôt que de filtrer les déchets de la production. L'éreintage n'y sert de rien, ou peu s'en faut, sauf dans les cas extrêmes où une fausse réputation, où un scandale, un déni à la raison, un défi aux mœurs, risquent de nuire aux lecteurs étrangers plus encore qu'au public de France.

Aussi verra-t-on dans le livre de M. Gillouin une étude sur *la Garçonne* qui, après quatre ans écoulés, garde une double valeur : d'abord pour élever une protestation intempestive contre le laisser-aller du goût et de la conscience dans une époque où bien des valeurs ont été révisées hardiment, mais où justement la hardiesse doit avoir pour rançon la prudence et le sens de la santé publique, — ensuite parce qu'elle soulève la question de cette morale sexuelle à l'usage des femmes, que la société nouvelle a bien été forcée d'examiner, sera bien forcée de résoudre.

La nature ne se vainc qu'en obéissant, a dit Bacon, et non par la contrainte. C'est précisément en regardant franchement les motifs d'obéissance acceptée, et en distinguant des lois statiques de la vie en commun dans les préjugés ou les conventions ou les servitudes, c'est ainsi qu'on évitera, au nom d'une « émancipation » illusoire, d'un culte superstitieux de la vie, de magnifier les forces mêmes de la destruction et, au fond, de la mort. Les gens qui font si grand bruit de la liberté absolue, des droits de la personnalité à se développer sans lois, ne s'aperçoivent pas que l'homme n'est jamais plus esclave que sous l'empire de ses instincts et de ses passions.

On en dirait d'ailleurs autant de ceux qui prétendent libérer l'art, les lettres mêmes, de tout souci de la société ou de la morale. Le propos même de René Gillouin, le titre même de son livre, dénoncent sans faux respect humain quel danger ferait courir cette barbarie, cette puérilité.

Il est, en effet, incroyable que la querelle ne soit jamais vidée entre les gardiens des mœurs et les serviteurs de la muse, comme si depuis qu'on a cru découvrir leur antagonisme, chaque camp tenait à honneur de ne point composer avec l'autre. Après les beaux jours du romantisme on a cru le conflit terminé ; il s'est envenimé au contraire ; et jamais il ne fut si vif qu'au temps du Parnasse, sinon au temps du symbolisme et, pis encore, à l'époque de M. Gide, qui est la nôtre. On n'entend plus parler que de liberté de l'art, à présent que l'art voit moins que jamais ses droits menacés et méconnaît ses devoirs.

Tant de susceptibilité surprendrait si la cause était bonne. Elle ne l'est pas, et il a fallu cer-

taines polémiques, comme celle du *Jardin sur l'Oronte*, comme celle de la « poésie pure », comme celle des amis et ennemis de Marcel Proust, pour montrer que la question n'est pas plus réglée au vingtième siècle qu'elle ne fut du vivant de Boileau. M. René Gillouin a donc réuni dans son livre toutes les réflexions que lui inspirèrent ces querelles récentes et encore chaudes. Mieux encore, il a déclaré dans sa préface que le problème qui ne quitte guère sa pensée est celui des « *relations de l'art avec la vie, et plus précisément avec les mœurs, avec la morale, avec la religion... On ne saurait, dit-il encore, exagérer l'importance, au double point de vue esthétique et social, du rétablissement d'une juste et saine notion de l'art, de sa nature, de sa fin, de ses limites, de ses rapports avec les autres fonctions de l'esprit. S'il doit y avoir une Renaissance française, la Réforme esthétique en sera une des conditions nécessaires avant que d'en devenir une des pièces essentielles* ».

Ou je me trompe fort, ou c'est là reconnaître la dignité de l'art autrement que ne font les esthètes libertaires qui déclarent sans débat qu'il est supérieur à tout, c'est-à-dire étranger à tout et qu'il peut (paradoxe insoutenable) nourrir à lui seul la vie des élites ou des surhommes de chapelles littéraires. Avec un courage remarquable, M. Gillouin résume et éclaircit ce qui dans les querelles de cette époque intéresse la vérité elle-même et la santé du corps social. A cet égard et de ce point de vue, son libéralisme est d'ailleurs parfait, son désir d'unir et non de séparer, pareil à cette fraternité que Barrès disait qu'Antigone était venue prêcher dans une guerre civile. Pour s'en convaincre, il suffira de lire les études qu'il consacre à des écrivains aussi discutés que M. Maurras et M. Daudet, à qui il fait même la galanterie d'oublier leurs injures, — que M. Maritain dont son bergsonisme a reçu de si forts affronts, — que Marcel Proust dont la morale protestante elle-même reconnaît avec lui la hardiesse légitime et la recherche pathétique du vrai. M. Gillouin marque plus que de la sympathie pour les hommes, les œuvres et les doctrines qui diffèrent de sa personne, de ses goûts, de son éducation : il s'acharne à trouver en eux ce qui peut servir, au besoin malgré qu'ils en aient, la tâche qui lui tient le plus à cœur, la destruction des chimères romantiques. Or, tous les modernes lui offrent là une belle pâture. Jamais l'audace de l'analyse psychologique, jamais le désordre des idées philosophiques n'ont été plus près de faire retrouver, par un détour imprévu, le sain et vigoureux réalisme dont le romantisme (du cœur et de l'esprit) nous avait détournés. L'idéologie, si l'on désigne de ce vilain mot les mysticismes vagues sur des idées mal conçues, est incontestablement en baisse ; et si une vision du monde s'accrédite qui ressemble moins à la vision chrétienne qu'à la vision naturaliste, du moins exclut-elle les optimistes absurdes que M. Ernest Seillière a définis et dénoncés sous tant de formes, et que son disciple n'abhorre pas moins que lui. Quand on a lu et fermé le livre de René Gillouin, cependant tout critique, on emporte cette intuition tonique que notre époque offre plus de chances à la vérité qu'à l'erreur, par cet attachement même qu'elle montre aux droits même désagréables, même insolents, de la vérité. Ce n'est pas que René Gillouin abdique jamais la justice ; il laisse dans le tableau qu'il peint le coin d'ombre nécessaire : après toutes ses indulgences, ses critiques, résumées en quelques mots, sont un miracle de netteté et d'équité. On trouve même parfois que la place où elles sont reléguées ne les laisse pas dans une assez juste perspective. Pourtant, il est des études où elles ont le pas sur les motifs d'admiration, et ce n'est pas celles où il fallait le moins de courage. Je pense ici à ces réserves que fait l'auteur sur les derniers exemples de romantisme absolu, de *saudisme* que présente notre temps, sur les *Innocentes* de Mme de Noailles — ou sur certains doctrinaires où M. l'abbé Brémond a spirituellement soupçonné « le romantisme de la raison » et la frénésie glacée de Minerve. A ce propos, l'étude sur Ernest Renan et ses détracteurs pourrait bien offrir un modèle de justesse, c'est-à-dire de justice, ainsi que quelques paragraphes sur ces déboires que Maurice Barrès vieillissant subit de ses propres admirateurs : « Allons, allons, disait ce grand écrivain à René Gillouin, bien que j'ignore totalement Saint-Thomas, je doute... je doute qu'on y trouve la preuve de notre indignité. » Cette révolte spirituelle de l'esprit de finesse contre celui de géométrie, est sûre d'avoir toujours René Gillouin parmi ses partisans. C'est ce qui, au sens très large du mot, révèle le bergsonien impénitent. Je regrette tout le premier que ce nom de bergsonisme ait pris des acceptions si vagues ; mais on m'entend assez, et je suis prêt d'ailleurs à suggérer au lecteur que René Gillouin professe, en général, moins d'esprit latitudinaire que certaines études de son livre n'en marquent par occasion. Son indulgence

est parfois excessive, en ce sens que des faits l'ont montrée imprudente, mal fondée même, depuis que les pages en question furent écrites pour la première fois. Mais s'il n'y change rien, c'est encore par loyauté et par respect de la vérité en marche, il n'y a aucun déshonneur à livrer au public les approximations que cette recherche a coûtées.

René Gillouin affecte volontiers d'être un penseur par étapes ; et c'est cette absence de morgue *a priori* qui rend si sympathique l'allure de son intelligence et celle des esprits qui lui sont apparentés. On ne les sent point délégués et enchaînés par une Vérité acquise, qui les surveille. Mais ce qu'ils servent courageusement, c'est la vérité conquise, celle que des expériences leur ont peu à peu imposée. Il faut donc relire les livres précédents de M. Gillouin (en particulier la *Nouvelle philosophie d'une histoire moderne et française*, dont la forme est la plus systématisée) pour bien surprendre dans la trame de ces études-ci, qui n'en font pas montre, les fils directeurs, les repères stables de sa pensée. Pour le lecteur moyen comme pour le critique informé, le plus exquis des plaisirs est de ramener une pensée à son unité, surtout quand elle en vaut la peine. On n'aura pas grand mal à cette tâche pour peu qu'on connaisse les fondements établis jadis par M. René Gillouin. Il dit quelque part, à propos de M. Pierre Lasserre, je crois, quels dons forment le vrai et le grand critique : une vaste curiosité, un goût subtil, un esprit vigoureux et délicat, une double faculté également puissante d'analyse et de synthèse. Cela est fort bien et on peut lui appliquer l'examen à lui même. Les ouvrages comme les *Esquisses littéraires*, où il déploie surtout l'analyse, engagent le lecteur à refaire la synthèse ; et c'est un grand plaisir autant qu'un bon exercice pour l'esprit. André Thérive.

LE ROMAN

LE ROMAN DE LA POLITIQUE CONTEMPORAINE

C'est un signe très rassurant de l'heure présente et une promesse pour l'avenir que cette tendance du roman français, aujourd'hui si divers, à s'élargir et à s'élever, à dominer la réalité tout entière, à en représenter tous les aspects, à en saisir toutes les forces, à en pénétrer tous les ressorts, à en noter toutes les dissonances et à en percevoir toutes les harmonies. Sans doute on a raison d'estimer que le roman doit être avant tout une histoire, et que l'art du romancier est d'abord l'art de conter. Mais il n'est pas indifférent que l'histoire conte elle plus ou moins d'intérêt. Il y a en effet insignifiances ou des formes qui ne méritent point d'être contées, tandis que d'autres, au contraire, mettent en jeu, avec la fertilité de notre imagination reproductrice ou créatrice, notre curiosité la plus intelligente, nos sentiments les plus riches et tout ce qu'il y a en nous de plus noblement humain. La qualité de l'œuvre, loin de diminuer son agrément, le rehausse et l'enrichit.

MM. Marius-Ary Leblond nous donnent le premier épisode qu'ils appellent « la guerre des âmes », d'un vaste récit intitulé : *Les martyrs de la République*. Il faudra évidemment revenir sur l'ensemble. Mais dès aujourd'hui il est facile d'apercevoir le dessein des auteurs et de mesurer la valeur de sa réalisation.

Ce « roman des amours et des haines d'une cité » (c'est aussi le « drame de la politique contemporaine », avec tout l'intérêt « des frémissantes années que nous sommes à vivre, des problèmes qui nous étreignent et nous emportent »), une histoire donc, oui certes ; mais aussi de l'histoire, et de la plus authentique, bien qu'elle soit celle de gens qui ne s'y inscrivent point nominativement. Nous les voyons, d'ailleurs, dans leurs rapports avec les personnages historiques que le récit nous montre au-dessus d'eux « taillant à vif dans la chair de la famille française.

Car le drame de la cité se manifeste d'abord, selon la nature des choses, comme un drame de la famille. C'est là qu'il se concentre et rassemble, si l'on peut dire, sous nos yeux ses ravages. Ce que les auteurs nous montrent dans ce premier épisode, c'est « la famille menacée de dissociation par la fringale civique du père », mais ce sont aussi les causes de cette fringale. Nous ne voyons pas encore les Martyrs de la République ; voici, pour commencer, les conditions qui préparent et déterminent leur sort final. Le Docteur Le Croizec habite, dans une calme ville provinciale, un vieux « logis gothique et bourgeois, avec sa façade illustrée comme une page d'ancienne Bible », et nous y voyons, pour le repas dominical, toute la famille rassemblée, une famille modèle, que tout le monde

(1) Marius-Ary Leblond : *Les Martyrs : Le lâche oblique**, *La guerre des âmes*, roman contemporain. J. Ferenczi et fils, éditeurs, 1926.

envie : le père et la mère, étroitement unis ; l'aïeule maternelle, Madame Natalie de Foucauld, petite, mince et infatigablement active ; deux filles et deux fils. Une famille heureuse. Le docteur, estimé de tous, parce qu'il est bon, serviable et généreux, est Vénérable de la Loge et adoré par les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny ; sa femme est sérieuse et tendre ; Geneviève, la fille aînée, grave et douce ; la cadette, Françoise, vive et jolie ; les garçons, dociles encore ; la grand-mère, vigilante et dévouée. Pourtant, la division existe déjà, latente ; qu'une circonstance rompe ce bel équilibre, il ne se rétablira plus. Et cette rupture est la tragique menace que la politique fait rôder autour du foyer.

Car il n'y a pas d'équilibre durable et sûr dans la Maison quand le désordre est dans la Cité. La cellule sociale ne saurait se maintenir intacte quand l'ensemble de l'organisme social est travaillé par des ferments de destruction. MM. Marius-Ary Leblond ont placé le début de leur action en 1904. Ministère Combes ; André à la Guerre, Pelletan à la Marine. « Nous sommes à une période très, très critique, Le Croizec ! » dit l'avocat politicien qui veut entraîner le Docteur dans l'arène. « Les décrets de juin ont fermé les établissements non autorisés ; *la vente des biens des congrégations est virtuellement ouverte* : l'anticléricalisme, qui semblait devenu une généralité plus ou moins démodée, pénètre dans la vie locale et y prend des précisions inéluctables. Soyons prêts ! »

Le Croizec est « un de ces Bretons idéalistes et combattifs » qui, ayant remplacé la foi en Dieu par la foi aux principes, devait en venir un jour à entrer dans la vie publique pour les y maintenir et faire prévaloir. « Quand on est Républicain, on ne fait pas de la politique parce qu'on a besoin d'elle : c'est elle qui a besoin de vous... » Une ardeur du cœur le pousse aussi, « l'élan breton vers cette fraîcheur céleste du dévouement, salubre comme le vent de la mer sans limites. » Notons encore — car les auteurs ont marqué de traits expressifs cette curieuse figure, si précise et si vraie — qu'il reste religieux, non seulement par sa bonté, son désintéressement, mais par une sorte d'amour spirituel de la Nature, de religiosité transposée «qui recueillait toute son émotion de la physique au lieu de l'emprunter à la métaphysique. » Tout à l'ouverture du récit, quand un agent retors est venu le tenter et qu'il hésite, il est déterminé à se jeter dans la lutte par le spectacle d'une détresse. A une malheureuse institutrice, qu'il protège et qu'il voit persécutée, il déclare : « Eh bien ! mon enfant, comptez sur moi ; *ma résolution est prise !* » Plus tard, quand il a commencé d'agir et qu'il est tenté de reculer devant les difficultés, les déceptions et les dégoûts, c'est encore ce même sentiment, cette même pensée qui l'incitent : s'il n'a plus la force de rompre avec les coquins et s'il met dans la main d'un Decour, député puissant et malhonnête, la main que naguère il évitait de lui tendre, c'est qu'il entrevoit ce qu'il pourrait faire ; il entend comme un appel : ...« les hôpitaux, les dispensaires, les écoles, les instituteurs et institutrices, les paysans sales, les pauvres, tous ceux dont la conditions le poignait, ceux qui déjà *comptaient sur lui*. Le Croizec, à qui il s'était promis !... » Voilà l'homme qui va sacrifier son rôle de chef de famille à ce qu'il considère comme son devoir de citoyen. Et pour l'aider à l'accomplissement de ce devoir, il comptera d'abord sur la Loge. Il est, en effet, de ceux qui veulent voir dans la Franc-maçonnerie « l'atelier de la pensée », un foyer de réflexion individuelle et d'action spiritualiste. MM. Marius-Ary Leblond nous invitent à distinguer dans cet ordre, ainsi que le font « les maçons vraiment francs et conscients », trois catégories de gens : ceux qui inspirent aux profanes ce jugement d'ensemble : « Les Francs-Maçons sont des imbéciles » ; ceux qui en provoquent un autre, plus sévère encore : « Les Francs-Maçons sont des canailles » ; enfin le « quotient respectable... de convaincus, d'hommes rigides, d'esprits conséquents » qui s'affirment « les confesseurs secrets et au besoin les Martyrs de la religion sans Dieu. » M. Le Croizec est de ceux-là. Son malheur viendra de ce qu'il a affaire aux autres.

Maçons ou non, le vieil avocat Bonnafielle, le jeune Maxime Decour, fils du député, et le journaliste Fouinassou figurent les agents et les produits de l'intrigue politique : l'avocat radical, retors, fielleux, jaloux, qui change de camp pour combattre plus âprement l'homme dont il convoite le siège et parce qu'à tout, même à son élection, il préfère garder sa haine contre son concurrent » ; le petit arriviste sans vergogne, qui a pris position parmi les « Dauphins de la République » et, singulier jeune homme, maître des plus âgés, trouve « dans le régime de l'Egalité même, le tremplin pour s'élancer avec faste au-dessus de tous comme si, Monarchie signifiant soumission pour ses ancêtres, République impliquât nécessairement pour lui aspiration et brigue » ; le bohème sordide et vénal, qui sert et trahit dans les deux camps. Qui donc, parmi de tels hommes, pense jamais au devoir

civique, au bien commun, au salut de la patrie, quand, dans cette vie provinciale trop assoupie, soudain, dès l'aproche des élections, tout se met en branle d'un coup ? Cette année-là, c'est la politique anticléricale du ministère Combes qui domine et divise l'opinion publique, qui déchire la cité. MM. Marius-Ary Leblond, dans la dernière partie de leur roman, ont essayé de voir de haut le débat. En une quarantaine de pages, leurs trois derniers chapitres qu'ils intitulent « la Croisade contre la République », évoquent la brutale opposition des deux camps, la lutte entre la religion et la franc-maçonnerie, la fidélité tenace et tout auréolée de poésie qui rattache à son passé la vieille province déchirée par cette lutte, « l'immortel Pontificat de l'Esprit » représenté par le grand politique du Vatican, Léon XIII, « Européen de génie », qui voulut réconcilier toute la France et dégager l'Eglise de la querelle des partis. Si, comme le supposent les auteurs du roman, la Ligue des sénateurs et députés bretons avait vraiment demandé et obtenu que les évêques et grands vicaires des cinq diocèses qui trouvaient le Pape trop modéré vis-à-vis du Combisme, lissent auprès de lui une démarche pour solliciter la Déclaration de guerre contre la République Française, ce calcul politique fut déjoué et c'est toute la France que « par delà le jour et sa bataille de déchirements, par-delà demain et ses schismes grondants, Léon XIII, auguste, à la veille d'entrer dans l'Eternité », bénit dans la cérémonie grandiose où se pressait la multitude française autour de « l'unique Pasteur d'un unique troupeau. »

Le roman se termine sur cette scène dont les auteurs ont su rendre la majesté et voulu faire l'image finale de leur livre. Il est trop tôt, après ce premier épisode, pour dégager leur philosophie. Déjà du moins nous apercevons l'esprit qui les anime et nous discernons l'orientation de leurs pensées. Mais il faut attendre la suite. Deux mariages sont prévus, qui vraisemblablement précipiteraient la désorganisation de la famille. Qu'adviendra-t-il de la femme forte et éprouvée — la grand-mère, Madame de Fourcauld — qui en est la cariatide et dont on nous laisse entendre qu'elle en sera le martyr ? Qu'adviendra-t-il de la douce Madame Le Croizec, déjà prise et tiraillée entre sa mère, son mari et ses enfants ? Comment les auteurs vont-ils nous présenter l'évolution des partis, des passions et des luttes ? Attendons *l'Ecartèlement*. Le titre seul est déjà une réponse aux interrogations sur lesquelles s'arrête notre lecture.

Celle-ci, on le voit du reste, ne manque pas d'intérêt. Ajoutons que, grâce à la manière vive des auteurs, à leur promptitude d'esprit, à un savoureux mélange de précision réaliste et de fantaisie poétique, elle ne manque pas d'agrément. Peut-être leur éclectisme paraîtra-t-il parfois assez déconcertant. Il procède d'une ouverture de sympathie qui a bien son charme et d'un effort de bonne foi qui a bien son mérite. Le romancier n'a nul besoin d'être un doctrinaire. Nous lui demandons seulement que son accueillante largeur d'intelligence veuille bien ne pas s'accommoder de l'incertitude et de la confusion. Il faut beaucoup de fermeté et de délicatesse ensemble pour retracer impartialement une réalité si complexe. Il y faut beaucoup d'art aussi. Celui de MM. Marius-Ary Leblond passe parfois un peu légèrement, un peu vite : on pourrait lui reprocher de nous donner des à peu près pour des nuances. Le style aussi trahit une certaine hâte, qui bouscule les habitudes de la langue, multiplie sans raison les inversions, pique tout droit dans le néologisme et ne se laisse pas arrêter par le barbarisme lui-même : *subsidié* en est un, très incontestable (p. 266, à propos des journaux qui reçoivent des subsides). C'est un devoir pour les écrivains de talent d'écrire purement ; ceux dont nous signalons aujourd'hui l'œuvre nouvelle, pleine de mérites et d'attrait, ont assez de titres à notre sympathie et à notre gratitude pour que nous exigions qu'ils y ajoutent celui-là.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LE CŒUR PARTAGÉ

Toutes les fois qu'un auteur dramatique entreprend, comme M. Lucien Besnard dans sa dernière œuvre, de traiter un sujet neuf, hardi ou profond et qu'il se propose une méthode loyale et rigoureuse dans l'exécution de son dessein, il est assuré tout à la fois d'emporter l'assentiment unanime de tous les amis des Lettres et de l'Art dramatique et de provoquer d'autre part des résistances et des discussions que ne connaissent point les pièces secondaires, même manquées, et auxquelles ne peuvent échapper les pièces supérieures, même réussies.

Depuis les temps déjà lointains où il faisait jouer *La Fronde* jusqu'à son succès d'aujour-

[illegible] à la Comédie Française, Lucien Besnard [illegible] ssé de développer son talent dans le sens [illegible] loyauté et de la sincérité, de la gravité [illegible]. C'est par la rigueur même et la franchise de son observation qu'il a été conduit au sujet du *Cœur partagé*.

Depuis un quart de siècle, les relations des parents et des enfants ont considérablement changé de caractère. Sans verser dans les exagérations malsaines du Freudisme, il est aisé d'observer qu'une sorte de camaraderie, où l'affection l'emporte sur le respect, s'est établie entre les pères et les filles, entre les fils et les mères. L'autorité a fait place à la tendresse. Supposez donc un père resté dans son veuvage seul avec sa fille : cette intimité se trouvera tout naturellement encore resserrée, où la paternité du père s'effacera progressivement devant la féminité de la fille, devenue la seule compagne et l'unique maîtresse de maison. Le jour où cette enfant se mariera, il arrivera peut-être qu'à de certains jours, malgré l'amour, elle se souviendra, près d'un mari qui n'aura pas les mêmes grâces d'esprit et de cœur, de sa première affection. Dès lors, de cela seul qu'elle aura le cœur partagé, ne provoquera-t-elle pas entre les deux hommes un conflit qui achèvera de la déchirer...

Voilà l'observation générale qui peut être faite sur nos mœurs d'aujourd'hui et qui, jusqu'à présent, n'avait pas été portée à la scène, toute l'attention, — principalement celle des vaudevillistes, ayant été dirigée de l'autre côté, — côté des dames. Mais il n'était pas aisé de la rendre dramatique, à moins de pousser jusqu'à cet excès trudien auquel je viens de faire allusion et que M. Lucien Besnard a nettement écarté. Pour que le conflit devienne aigu, il devenait nécessaire de concevoir des personnages, dont les caractères et les passions expliquassent les péripéties et qui, par là-même, perdraient de cette généralité sans laquelle il n'y a pas de véritable théâtre. Ne cherchons point d'autre raison à la mauvaise humeur de ceux qui ont reproché à l'auteur d'avoir manqué un admirable sujet.

Frédérique est la fille du grand médecin que l'on appelle, dans le Paris scientifique et mondain, le beau Jean-Louis. Elle a épousé elle-même un jeune médecin qu'elle aime. Mais entre le beau Jean-Louis, son père, et le rude et tendre Pierre son mari, si elle a pu vivre jusqu'ici en une sorte d'instable équilibre, voici de quoi le rompre. Pierre doit, pour des raisons de travail et de carrière, quitter Paris : Frédérique ne veut pas quitter son père et son père ne veut pas être quitté. Des deux hommes, qui donc va l'emporter dans le cœur de Frédérique ? Va-t-elle rester à Paris avec l'un ou partir avec l'autre ? Voici la nuit, propice à l'accord des épouses et à l'influence des maris. Pierre s'est mis à travailler et à préparer son départ car, lui, il est résolu à s'en aller, même seul... Frédérique est seule dans sa chambre. Il est trois heures du matin. Pierre arrive. Peut-être vont-ils se rapprocher, s'expliquer, s'entendre... ? Le téléphone sonne... C'est le père, et le mari éclate... Cet ennemi est là, toujours, entre sa femme et lui... Sa violence jalouse ne connaît plus de bornes... Il est un simple, lui, un loyal... Il ne comprend rien à toutes ces psychologies... C'est la rupture définitive... Pierre s'en ira. Frédérique restera... Ils divorceront... Elle pourra rejoindre celui dont elle ne peut se passer et auquel le mari attribue la ruine de son ménage... A l'acte suivant, Frédérique a donc consenti, par amour filial, son sacrifice... Elle n'a pas revu son mari depuis un mois... Par bonheur, elle croit être utile à son grand homme de père qui, le jour même, va être élu à l'Institut... Mais une révélation foudroyante va renverser toutes les illusions de cette fille trop dévouée. Elle s'est sacrifiée à un père qui ne méritait pas ce sacrifice... Elle reçoit, en effet, la visite d'une belle Américaine, extrêmement riche : celle-ci aime Jean-Louis, est aimée de lui. Ils se sont promis de s'épouser... Et Frédérique ignorait tout... Au lieu que son père soit désireux de la garder, elle comprend qu'il n'a jamais obéi qu'à son propre égoïsme, soit qu'il tint à elle comme autrefois, soit qu'il songeât à se débarrasser d'elle, comme aujourd'hui... Elle a rompu son ménage pour rien... Il est vrai qu'il n'est pas trop tard pour le réparer... Elle cessera donc de partager son cœur et s'acquittera de son dernier devoir de fille en s'appliquant elle-même à rétablir les choses un peu compromises par un tel mensonge entre l'Américaine et Jean-Louis.

On voit donc que, dans cette pièce, nous nous trouvons en présence, non seulement d'un beau sujet, mais d'une affabulation simple, logique, bien conduite et dramatique... Si j'ajoute que le dialogue de Lucien Besnard présente toutes les qualités de son esprit, que sa langue est vivante et précise, ensemble humaine et littéraire, ne semblera-t-il pas que nous tenions tous les éléments d'un très grand succès ?

Or, il serait puéril de nier que, dans la critique d'abord, dans le public ensuite, l'œuvre a rencontré de vives résistances. Quelles sont donc les raisons de ce fait... ?

D'abord, M. Lucien Besnard a usé d'un procédé d'exposition renouvelé de Becque, extrêmement dangereux dans un sujet tel que le sien... Nous voyons d'abord un homme et une femme échanger des propos tels qu'ils éveillent nécessairement en nous l'idée d'une liaison amoureuse. Un effet de surprise se produit ensuite lorsque nous apprenons que c'est le père et la fille. Dans la *Parisienne*, nous croyons que c'était le mari : c'était l'amant... Cette surprise même contribuait à nous faire pénétrer dans le sujet : elle formait elle-même et par elle-même exposition... Ici, au contraire, elle nous jette sur une piste qui est fausse... Nous imaginons immédiatement des rapports équivoques entre ce père et cette fille... Dès lors que va-t-il se passer ? Ou bien quelque chose de cette équivoque subsistera malgré nous et provoquera une gêne latente, ou bien elle se dissipera complètement en nous procurant certes un allègement moral, mais aussi en excitant un regret dramatique. Nous ne cesserons, malgré nous, de nous demander si, le sujet étant hardi, il ne devait pas rester hardi à moitié. L'auteur a inquiété des convenances sans en tirer profit. Il n'y a rien de plus ruineux...

Ceci n'est qu'une remarque posant sur la technique. Voici qui porte sur le fond. La pièce est construite sur deux revirements : le père, après avoir tenu à sa fille, ne veut plus d'elle. Premier revirement. Second revirement : Frédérique, après avoir rompu avec son mari pour son père, revient à son mari contre son père. Or, aucun de ces revirements fondamentaux n'est suffisamment expliqué. Pour le premier, en effet, il y a bien l'égoïsme du père séducteur, mais ce que l'auteur ne nous a pas suffisamment montré, c'est pourquoi cet égoïsme s'était si longtemps exercé au profit, si j'ose dire, de la fille... En d'autres termes, la légèreté même du personnage se trouve en contradiction avec n'importe quelle fidélité, fût-elle paternelle.

Mais ce que nous comprenons le moins aisément, c'est l'évolution psychologique de Frédérique. Il paraît qu'elle aime son mari et la suite le prouve, en effet. Or, qu'est-ce que cet amour de jeune femme qu'un coup de téléphone interrompt... ? La véritable et générale évolution de Frédérique eût été exactement contraire à celle qui nous est présentée... Dans le feu de son premier amour, c'est le mari qui l'eût emporté... Puis, peu à peu, avec l'usage de la vie, quand elle eût commencé de reconnaître en lui cet autre égoïsme de fruste et dur propriétaire, elle se fût rappelée les grâces de la tendresse paternelle et c'est alors seulement qu'elle fût revenue à sa jeunesse et que son cœur eût vraiment commencé de se partager... Ou bien Frédérique n'aime pas son mari, et c'est la pièce de Besnard, et alors... Ainsi nous tournons toujours autour de la même gêne secrète et essentielle... Ou bien elle aime Pierre, son mari, comme une jeune mariée.... et sa conduite devient inexplicable.

Tout cela n'enlève rien du haut mérite de Lucien Besnard : cela explique, je crois, que l'on éprouve pourtant pour son effort plus d'admiration que d'enthousiasme...

Mme Piérat a été admirable.

Gaston Rageot.

NOTES D'ART

EXPOSITION ETIENNE CLÉMENTEL

On savait que le sénateur Clémentel avait la fortune de posséder son buste par Rodin, que le grand statuaire lui avait confié la charge d'être l'un de ses trois exécuteurs testamentaires ; on savait aussi qu'il fréquentait à Giverny, chez Claude Monet. Et cela était déjà joli pour l'un de ces parlementaires affinés d'ordinaire par des fréquentations de moins belle qualité.

Or, voilà que l'on apprend que M. Clémentel ne se contente pas d'être l'ami de deux grands artistes, mais que lui-même tient le crayon. L'exposition de ses œuvres, organisée galerie Bernheim jeune, le montre même peintre de talent.

L'œil de M. Clémentel s'y affirme, en effet, très fin, ferme, souple paraît sa main, et devant une vision de nature son esprit sait toujours prendre parti. S'attaque-t-il à un féminin modèle, la silhouette qu'il trace est élégante, souvent voisine des figures de Cléret.

M. Clémentel a beaucoup voyagé et toutes les régions l'ont incité à dessiner. On voit à son exposition des notations de campagne anglaise d'une fine harmonie, un verdoyant *Lac d'Amour*, à Bruges, d'un grand charme, des impressions de Venise de la plus haute inspiration. — Il y a telle *Fantaisie Vénitienne* dont les couleurs ne seraient pas désavouées de Paul Signac.

C'est naturellement son Auvergne natale qui l'a le plus souvent et le plus heureusement inspiré. Il en dit la silhouette, le caractère, l'atmosphère avec un bonheur soutenu. Une vue de *Saint-Nectaire*, une autre de *Montferrand*, des panoramas de *Clermont* (ressuscitant l'opposition des flèches élevées de la cathédrale et des toits bas, moutonneux de la ville, intéressent vivement. Mais, la page la plus brillante de M. Clémentel est une peinture, un paysage de Beaulieu-sur-Mer avec, au premier plan, un bouquet de pins parasols, au fond, la silhouette bar-

monieuse des monts de l'Estérel, qui est une fête de lumière.

Le montant de la vente des œuvres exposées est réservé à l'hôpital de Riom. Or, le cadeau est d'importance, puisqu'on apprend que le produit total des ventes a dépassé 250.000 francs.

CHARLES SAUNIER.

LES LIVRES NOUVEAUX

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Pour les tout jeunes enfants voici l'album à colorier (1) et l'album où l'image tient autant de place que le simple récit destiné aux premières lectures (2).

Dès qu'il grandit, l'enfant demande des contes. Mettez entre ses mains ce volume (3) de la Bibliothèque du Petit Français où M. M. Guéchot a ingénieusement réuni quelques thèmes tirés des Mille et une Nuits; les aventures d'Ali-Baba, les infortunes de Schacabac, les hauts faits de Sindbad le Marin, d'Aladdin, possesseur de la lampe magique, la vie mouvementée du bon Abou-Hassan qui finit par épouser la belle Bouquet-de-Perles... autant de récits où s'est nourrie l'imagination des peuples européens, et qui initient l'enfance à la prodigieuse féerie orientale.

Plus proches de nous les *Récits et Légendes d'Espagne* ne sont pas moins frappants; M. Georges Verdal en présente plusieurs spécimens en un élégant petit volume intitulé : *Les Infants de Lara et autres faits héroïques* (4); ces aventures sont tirées des vieux *romanceros;* la poésie naît ici de légendes à demi-historiques, et l'on se souvient qu'épris de l'esprit chevaleresque de l'ancienne Espagne, Victor Hugo a illustré dans l'une de ses Orientales, précisément l'épisode des Infants de Lara.

Emile Faguet (5) dont l'intervention est un peu inattendue en ce genre littéraire, nous ramène en France avec un commentaire de trois chansons : voici donc le texte complet du Roi Dagobert,de Malbrough s'en vat-en guerre et de Cadet-Rousselle; bien des parents liront avec autant de curiosité que leurs enfants l'histoire, rapidement esquissée, de ces chansons fameuses.

On en rapprochera ce recueil de *Noëls populaires de Provence* (6) qui sera pour tous une révélation : Nicolas Saboly (1614-75), prêtre d'Avignon, eut au XVII^e^ siècle une réputation méritée de délicat musicien : de 1668 à 1675 il publia huit recueils de Noëls; en voici un choix très agréable : musique, texte provençal et traduction française.

Nos fabliaux sont une mine abondante, mais où l'on doit faire un choix assez sévère pour permettre à la jeunesse d'en goûter l'esprit caustique et l'humeur gaillarde : M. L. Tarsot, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, a su faire ce choix avec goût et sûreté (7); parmi la vingtaine de récits dont il nous offre une version lisible pour tous, citons : Les trois aveugles de Compiègne, Le vilain devenu médecin, Griselidis, Aucassin et Nicolette, etc.

Si du conte ancien au roman moderne une transition était nécessaire, elle nous serait offerte par un volume de Voltaire (8) qui est l'une des plus opportunes acquisitions de la bibliothèque de la jeunesse : tout le monde sait quelles merveilles sont les romans et contes philosophiques du patriarche de Ferney; on ne se hasarderait pas à les mettre entre toutes les mains, si une habile censure n'avait élagué les passages trop hardis ou trop crus de Zadig, de Micromégas, de Candide et de l'Ingénu.

Les romans contemporains à l'usage de la jeunesse paraissent auprès de ces textes immortels et si savoureux bien modestes. Pour des lecteurs encore peu sensibles aux raffinements littéraires et philosophiques, une affabulation simple, qui ne dissimule pas une arrière-pensée pédagogique, présente un intérêt certain : citons *André-le-Meunier* (9), histoire d'une enfance qui prête à la description de la vie rustique et des travaux du moulin : *Au pays du soleil* (10), assemblage de quatre petits romans : Le *Roman de Marius, savonnier marseillais, Bénazet de Barbentane, Un alchimiste en Camargue, La Cassolette enchantée*, où l'on trouvera une évocation ingénieuse et colorée des mœurs de Provence.

Trois volumes d'un égal intérêt inaugurent la collection *Maïa* et justifient un programme et des ambitions tout à fait dignes de remarque : on entend nous présenter sous ce titre général « de vrais livres copieux captivant l'imagination sans la gâter et d'une véritable valeur littéraire, en évitant les médiocres productions d'une plate sentimentalité ou d'un lourdesque grossier ». Deux excellentes traductions d'ouvrages étrangers répondent à cette définition : *Maïa l'abeille et ses aventures* (11) nous initie, à travers un récit mouvementé, dramatique et lyrique, à la poésie des abeilles; un sens profond des grands rythmes naturels magnifie cet ouvrage célèbre au-delà du Rhin, et qui le sera demain chez nous. *Une poursuite dans les terres de silence* (12) évoque la grande solitude des terrains de chasse dans l'extrême nord de l'Amérique, toute une vie d'aventures ardentes et passionnées.

Et voici une œuvre française (13) qui semble bien au-

(1) HENRY MORIN. *Le Tour du Monde du petit coloriste. L'Europe.* Album 28 × 22,5. Cart. 5 fr. (Laurens).

(2) CHARLES NODIER, de l'Académie française : *Le chien de Brisquet.* 1 vol. 28 × 22,5, 8 pl. et couverture en couleurs. Broch. 4 fr. Cart. 6 fr. (Laurens).

(3) *Ali-Baba et autres contes d'Orient.* 1 vol. in-16, ill. Libr. Colin; relié 16 fr. 80, broché 11 fr. 20.

(4) 1 vol. 15 × 20, broch 9 fr., + 40 0/0; carton. : 12 fr. + 40 0/0 (Larousse).

(5) E. FAGUET, de l'Académie française. *Les héros comiques, Le roi Dagobert, Malbrough, Cadet-Rousselle.* 1 vol. 27 planches en couleurs. Broch. 12 fr. Cart. 20 fr. (Laurens).

(6) NICOLAS SABOLY. *Noëls populaires de Provence.* Traduits et adaptés par Xavier Privas, reconstitués et harmonisés par Francisque Darcieux. Ill. de Raynolt. Album 17,5 × 28, carton. artistique en couleurs : 10 fr. (Delagrave).

(7) Fabliaux et Contes du Moyen-Age. Ill. de Robida. 1 vol. ill. en noir et en coul. Broch. 15 fr. relié toile, 30 francs (Laurens).

(8) Romans et Contes. Ill. d'après Moreau-le-Jeune. Broch. 14 fr. Relié toile, 22 fr. (Delagrave).

(9) *L'enfance laborieuse, André-le-Meunier.* Texte et ill. de G. Fraipont, professeur à la Légion d'honneur, 1 vol. broch. 8 fr. relié toile 14 fr. (Laurens).

(10) FÉLIX VIAL et AM. MATAGRIN. *Au pays du soleil.* 1 vol. 20 × 29 ill.; broch. 23 fr.; relié fers spéciaux, 38 francs (Delagrave).

(11) Par W. BONSELS. Traduit de l'allemand par G. Maury. Images de Ioana Bassarab. Série A. 16 fr. (Stock).

(12) Par ST-E. WHITE. Trad. de l'anglais par J. G. Delamain. Images de Ioana Bassarab, Série B. 16 fr. (Stock).

(13) GENEVIÈVE FAUCONNIER. *Trois petits enfants bleus.* Images de Marie Fauconnier, Série A. 18 fr. (Stock).

noncer une découverte littéraire : livre charmant et émouvant qui doit trouver sa place dans la bibliothèque des lettrés aussi bien que dans le casier de l'adolescent : Mme G. Fanconnier s'est sans doute inspirée des récits de Selma Lagerlöf : comme la grande romancière suédoise, elle mêle le merveilleux et la grande fantaisie à la vie quotidienne : on lui sait gré de tenter une voie où nos compatriotes s'aventurent rarement ; on n'est pas surpris qu'elle rencontre des réussites les plus certaines dans l'évocation des réalités vécues. Livre d'un écrivain et d'un poète.

Rappelons enfin à nos lecteurs de grands ouvrages qu'il faut saisir toutes les occasions de recommander au public cultivé :

L'Histoire de l'Art publiée sous la direction de M. André Michel donne son seizième et avant-dernier volume (14). Avec ce volume s'achève l'étude du XIX^e^ siècle et commence celle du XX^e^. M. Louis Hautecœur (architecture), M. Paul Vitry (sculpture), M. Louis Réau (peinture) y traitent de l'art français de 1850 à nos jours ; M. Gabriel Rouchès (architecture et sculpture) et M. André Pératé (peinture), de l'art italien de 1870 à nos jours ; M. Louis Réau, de l'art en Allemagne, dans les pays scandinaves et dans les pays slaves et balkaniques de 1850 à nos jours ; M. Pierre Paris, de l'art en Espagne et en Portugal, et M. Conrad de Mandach, de l'art en Suisse au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^. M. Jean Laran étudie l'Estampe de 1850 à nos jours.

Le Dictionnaire pratique et historique de la musique, par M. Michel Brenet (15) est un monument de science précieuse mise à la portée non seulement des musicologues et des spécialistes, mais aussi du grand public : les plus récentes nouveautés y ont droit de cité : un tel ouvrage devrait se rencontrer dans toutes les demeures françaises où l'on a le culte et l'amour de la musique.

V.

HISTOIRE

Léon Homo. — *L'Italie primitive et les débuts de l'Impérialisme romain*. (Paris, La Renaissance du Livre, Collection « L'Evolution de l'Humanité »).

M. Homo, que ses travaux antérieurs qualifiaient parfaitement pour cette besogne, conduit l'histoire de la Rome antique (où Romulus apparaît peu) jusqu'au moment où s'achève, au profit de la Ville, la conquête de la Méditerranée. Histoire extérieure seulement. Le plan de la collection interdisait à M. Homo de mener de front le développement des institutions, réservé pour un autre volume, avec l'expansion romaine. Plus d'un lecteur pourra le regretter. En tous cas, qu'il ne s'attende pas à trouver ici les récits traditionnels sur les origines, soigneusement légués par les écrivains latins aux historiens modernes ; mais, la première surprise passée, qu'il suive M. Homo à travers les complications de la politique italique, puis hellénique du Sénat. Il aura grand plaisir à se confier à ce guide. Il mesurera aussi tout ce que les découvertes de l'archéologie et une critique serrée des textes peuvent ajouter aux renseignements dont se contentaient un Bossuet ou un Montesquieu pour étayer leurs *discours* ou *considérations*. A leur déterminisme philosophique M. Homo oppose avec bonheur le récit des faits qui présentent une cité romaine longue à s'installer en Italie centrale, à se défaire de l'emprise étrusque et qui, forcée par les circonstances de batailler en Sicile, en Espagne, en Afrique, en Asie Mineure, n'a pas encore, au milieu du II^e^ siècle avant notre ère, installé sa domination dans tous les districts de l'Italie cisalpine. Ni organisation italienne donc, ni organisation d'empire. Nul plan d'ensemble pour réaliser l'hégémonie sur le monde. Mais une application acharnée à profiter de toute occasion pour gagner quelque chose au rude jeu des armes en ne ménageant nulle brutalité, nulle cruauté raisonnée pour supprimer l'opposant. En 146 se clôt cette première phase de l'histoire romaine : l'Italie n'est pas assimilée et l'Empire est sans frontières. Mais Carthage et Corinthe sont détruites, avec ce qu'elles représentaient de travail séculaire, de vie, de civilisation, d'humanité. Beaux débuts pour l'Impérialisme romain !

P. F.

Pierre de Vaissière. — *A Coblence*. (Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres »).

C'est ici un livre charmant. L'auteur connaît admirablement son sujet et les entours de son sujet. Il sait faire parler avec quelle vie ! les documents que lui ont fournis les archives, ainsi que les témoignages recueillis dans les écrits contemporains. Coblence ! Le nom évoque sans doute beaucoup de frivolités, d'étourderies aristocratiques, de folies même. Mais aussi, pendant la première période de l'émigration, celle de 1789 à 1792, combien de dévouements obscurs à une cause mal comprise, et combien de cas individuels de désintéressement et d'héroïsme ! Il n'est pas jusqu'à la première prise d'armes des seigneurs, installés sans confortable dans les pays rhénans autour des petites cours de Monsieur et du Comte d'Artois, qui n'apparaisse d'abord peu tragique. Au vrai elle ne le fut que pour ses participants. Peu accueillis au bout de peu de temps par les électeurs et princes ecclésiastiques, chez qui la crainte de la France bientôt reconnue forte et le souci quotidien de la vie matérielle l'emportèrent rapidement sur les devoirs de l'hospitalité, dupés à fond par les souverains germaniques en qui ils avaient placé leurs espoirs, ils perçoivent leur erreur et deviennent l'ère de privations dont ils seront victimes. C'est sans enthousiasme qu'ils entrent en France. « L'armée de Condé » ne tiendra pas après les premiers revers. Il faut assister, dans le livre véridique et modéré de M. de Vaissière, aux ruines matérielles et morales que provoquent chez les 53.000 émigrés de la rive gauche les désastres de la campagne de 1792, la canonnade de Valmy, annonciatrice d'autres victoires révolutionnaires, et la dispersion changée en déroute par l'approche des républicains. M. de Vaissière a eu raison de fixer, en ces pages alertes et colorées, la dernière image d'ancienne France que portèrent avec eux avant qu'elle ne fût pour toujours abolie, nos brillants et légers gentilshommes, hôtes vite désabusés des pays rhénans.

P. F.

Paul Matter. — *Cavour et l'unité italienne*, tome II. (Paris, Félix Alcan).

De 1848 à 1856 s'écoulent, pour Cavour, les années décisives, les années *pleines* : pleines de pensées, de projets, d'événements gros de lointaines conséquences, — celles aussi où s'annoncent les premières réalisations. Député

(La série A est surtout recommandée aux enfants de 8 à 13 ans ; la série B aux jeunes gens et jeunes filles de 13 à 15 ans).

(14) *L'Art en Europe et en Amérique au* XIX^e^ *et au début du* XX^e^ *siècle*. Seconde partie, 1 vol. in-8°, 450 pages, 6 héliogravures hors-texte et 290 grav. dans le texte. Broch. 105 fr. ; relié demi-chagrin tête dorée, 161 fr. (hausse comprise). (Colin).

(15) 1 vol. in-8°, 490 pages, 510 citations musicales, 140 figures. Broch. : 56 fr. ; Relié demi-chagrin, tête dorée : 91 fr. (hausse comprise). (Colin).

au jeune Parlement piémontais issu du *Statuto* de Charles-Albert, et siégeant au centre droit, ministre dès 1850, président du Conseil d'Azzeglio, il donne, avec son fameux *Connubio* conclu avec le centre gauche de Rattazzi, les directions de politique générale que suivront les Italiens jusqu'en 1876. M. Matter a noté l'activité prodigieuse de ce diable de petit homme, optimiste et ardent, confiant en sa chance et en la vitalité du Piémont, pas romantique pour un sou, mais acharné à se représenter par avance dans ses rêves comme premier ministre d'un « roi d'Italie ». Il ne l'est pas encore en 1856, puisqu'il n'y a pas encore d'Italie. Mais il a déjà convaincu deux ou trois des dirigeants européens qu'il est fatal, nécessaire et, au surplus, utile, qu'il le devienne. Les ministres de la réaction autrichienne et russe ne peuvent plus le regarder comme un simple conspirateur qu'un coup de fortune aurait porté au pouvoir. Voici cinq ans que pour l'agriculture, le commerce, les travaux publics et les chemins de fer, la marine, il a fourni ses preuves de maîtrise et que, pour les finances, acculé d'abord par la dette de Novare, il a remis en ordre le budget, régularisé l'impôt, développé la richesse agraire et industrielle et soustrait le pays à la banque internationale. Et tout cela s'appelle « un gouvernement de liberté ». Vienne l'occasion de pousser le Piémont, vainen de la veille, au premier plan des événements européens; Cavour, malgré les intelligences parlementaires, les *codini* d'extrême-droite et les exaltés d'extrême-gauche, fort de l'appui du roi, la saisit et envoie en Crimée les 15.000 hommes qui, de la boue des tranchées « construiront l'Italie ». Non sans peine au surplus. Car, au Congrès de Paris, les diplomates regimbent, prétendent reléguer au second rang la Sardaigne et son ministre. Le 8 avril, exposant enfin, malgré Walewski manssade et Buol furieux, l'état instable de l'Italie, il marque sur les occupants étrangers des terres péninsulaires, en lutte avec les impatiences nationales, un point décisif. Depuis longues années, Cavour a labouré, semé, sarclé. La moisson s'annonce.

P. F.

Joseph Naud. — *Le Château d'Issy et ses Hôtes* (1 vol. in-8°, 446 pages, 8 phototypies hors textes et 2 plans. Champion, éditeur.

A notre époque, où tant de choses tournent à la littérature, il est reposant de lire un volumineux ouvrage dont la littérature est absente. Cette lecture est d'autant plus agréable que l'auteur est un témoin oculaire de la splendeur passée du château d'Issy et de ses magnifiques jardins, splendeurs anéanties bêtement, lors de la Commune.

Avec amour J. Naud a compulsé archives, mémoires, journaux, guides, il s'est livré aux plus patientes recherches pour écrire, non seulement l'histoire du château, mais encore celle des hôtes divers qui l'ont habité et embelli tout à tour.

Avec lui nous entrons dans l'intimité de la Reine Margot, des de Choisy, des Conti, des Caraman-Chimay et d'hommes de robe comme le Président Talon et le conseiller Pasquier.

Il y a là pâture pour tous : hommes graves épris d'histoire, amateurs du passé et de toutes les jolies choses d'antan, joyeux drilles, indifférents à l'histoire, mais friands d'histoires lestes, croustillantes ou salées à point.

A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Letton (1)

C'est l'opinion à laquelle les délégués lettons semblent s'être ralliés, en proposant, il y a un peu plus d'une année déjà, d'en venir tout de suite à la conclusion d'une véritable union douanière. Telle est en effet l'unique sage manière de procéder et tout atermoiement ne réussirait qu'à compliquer les choses. L'Esthonie — qui, nous l'avons noté, a lieu de s'estimer satisfaite en l'occurrence — s'en tient jusqu'ici aux termes de l'avant-traité : et si le promoteur du côté de la Lettonie du dit avant-traité, M. Ringold Kalnings, a bien spécifié à plusieurs reprises qu'il n'avait jamais entendu rapetisser cette grande idée d'une alliance douanière, il est certain que l'Esthonie a pour elle le droit strict. Mais un traité ne comportant d'avantages que pour l'un des deux contractants ne saurait être viable, pareil arrangement ne manquerait pas tôt ou tard de troubler la bonne harmonie entre voisins, et le ministre des Finances esthonien, M. L. Sepp, a, en diverses circonstances, donné à comprendre qu'en principe il n'était point, quant à lui, opposé à l'union pleine et formelle. Il n'est que de vaincre la résistance du commerce de Reval, qui redoute l'influence de Riga, après l'abolition des frontières douanières, sur le marché de l'Esthonie méridionale. Cette objection n'est sérieusement fondée que dans une très étroite mesure et, dans cette mesure-là, il est naturel et juste que le champ économique échappe aux manœuvres artificielles. Au mois de juillet dernier, l'étude du problème d'une union douanière proprement dite a été poussée plus avant à l'occasion du voyage du ministre des Affaires Etrangères letton, M. K. Ulmanis (qui préside également la « Commission des traités économiques », et l'on prévoit qu'après un essai d'une année ou deux « l'union » sera un fait accompli. Le temps de cette « expérience » durant, il n'y aura plus de frontières douanières, mais des « frontières d'enregistrement » d'union douanière étant ainsi pratiquement réalisée pour l'économie publique comme pour l'économie privée) et, à la fin de l'année, un bilan sera dressé des deux côtés, dont les éléments serviront à déterminer la base et les proportions d'un ajustage éventuel.

Dans les pourparlers préliminaires entre la Lithuanie et la Lettonie, il apparut aussitôt que l'avant-traité n'associait pas assez solidement les deux parties quant à leur politique commerciale. Les ministres des Affaires Etrangères des Pays baltiques avaient bien, dans leurs conférences antérieures, émis le vœu que les trois Etats, Lettonie, Lithuanie, Esthonie, réglassent en commun la question de leurs traités de commerce. Cependant, la Lithuanie n'étant pas prête au moment de la signature de cet avant-traité à s'entendre avec ses voisins, les négociations se poursuivirent par la voie diplomatique : une particulière attention serait consacrée à la question des rapports avec la Lettonie, ceux-ci revêtant une importance spéciale et cette particulière attention devant aboutir à des résultats pratiques plus rapides. Mais entre temps la politique extérieure esthonienne s'était, sous le ministère K. R. Pusta, nettement orientée vers la Pologne et elle négligeait de prendre position dans la question d'un traité économique des trois Etats. Il eût suffi d'une prompte révision de l'avant-traité du 1er novembre, la Lettonie et l'Esthonie — dès maintenant liées sur le terrain doua-

(1) V. la *Revue Bleue* du 4 décembre 1926.

nier — se confondant en une seule et même partie pour négocier avec la Lithuanie. Toutefois étant donnée les conjonctures, le contrat letto-esthonien devenait caduc dans sa forme et dans son contenu et chacun des deux Etats dut suivre sa voie.

La Lettonie, en s'inspirant du protocole de Kowno, s'entendit alors avec la Lithuanie quant à l'opportunité de conclure un accord touchant leurs tarifs, par lequel accord elles se garantiraient toutes les facilités possibles en matière de douane : on s'acheminait de la sorte vers une union douanière dont la proposition, émanée de Lettonie, soulève encore une certaine résistance en Lithuanie, où la vie économique, l'industrie surtout et le service des transports, en sont à leurs débuts et où l'on redoute la prépondérance du commerce lettou.

Les travaux préliminaires à l'établissement du traité économique letto-lithuanien se sont prolongés tout l'automne de 1926 et ce n'est que le 4 décembre que les délégués des deux Etats se réunirent à Riga. Il s'avéra que, comme on l'avait prévu, « le centre de gravité » du traité résidait dans le troc des produits agricoles de la Lithuanie contre les produits industriels de la Lettonie : quand s'agissait, en organisant celui-ci dans les conditions les plus avantageuses pour les deux parties, d'assurer cet « équilibre ». La liste fut dressée des produits à échanger et on fut convenu que, jusqu'à la signature du traité en élaboration, on s'accorderait mutuellement les tarifs les plus réduits. Les pourparlers définitifs devaient commencer au début de l'année en cours, mais, en raison de l'obstruction dont la fixation des tarifs fut pendant six semaines l'occasion au Parlement lithuanien, ils ont été constamment différés. Le 28 juillet dernier, M. K. Ulmanis se trouvait à Kowno pour régler la question de la reprise des négociations et sous peu les délégations officielles se réuniront pour conclure.

Un bref résumé de ce que nous en avons dit répond aux points d'interrogation du début de notre étude. Il est clair, tout d'abord, qu'une étroite association économique n'est concevable qu'entre les trois Etats continentaux, Esthonie, Lettonie et Lithuanie; d'autre part, cette association, il leur appartient de l'établir aussi promptement et aussi solidement que possible s'ils veulent remédier chez eux aux conditions peu encourageantes pour la production et aux suites d'une concurrence gravement dommageable à leurs communications et à leur commerce. Il n'est point douteux qu'une véritable union douanière ne soit en l'espèce le mode d'entente le plus enviable et en même temps une forme d'entente réalisable. Mieux : une union douanière est seule susceptible de donner aux parties en cause la pleine exploitation de leurs ressources économiques. La Lithuanie pourvoyant aux subsistances, l'Esthonie devenant le centre industriel et la Lettonie constituant la grande place commerciale de l'union : c'est ainsi qu'entre les trois Etats se distribue, quant à leur future politique économique, la tâche dans laquelle, les choses s'ordonnant en ces termes, rien ne contrariera d'ailleurs le libre essor de chacun qu'il s'agisse de ses bois ou de ses peaux, la Lithuanie, elle aussi, poussera ses industries; il n'est nullement question pour la Lettonie de renoncer à la culture de ses blés de Courlande ou de négliger ses cuirs, ses fers, ses produits chimiques ; pas plus qu'il n'est question pour l'Esthonie de renoncer, elle, à son commerce avec les Finlandais et les Scandinaves. Le tout est de rompre avec un trop préjudiciable parallélisme et d'harmoniser les directives essentielles de la politique économique.

Il y a grandement lieu de considérer, en ce qui a trait à l'étranger, que la conclusion d'une union représente l'unique moyen d'améliorer la situation actuelle et de briser les entraves que crée l'acheminement des lignes douanières ici, pas de demi-mesures : la suppression des douanes entame du même coup celle d'un personnel coûteux et, partant, une économie appréciable pour le Trésor public des trois Etats. Une saine politique commerciale favorisera également l'établissement des meilleures voies d'économie, en tant que met que par exemple le fer et le métal trouvent à se mettre en œuvre dans les pays. L'union douanière constituerait au-dehors un puissant organisme dont l'économie serait garantie par l'exportation de matières premières et par elle aussi de certaines denrées telles que grains, les beurres, les viandes; cet organisme trouverait en outre sans beaucoup de peine à écouler l'excédent des produits manufacturés. Si, par l'entremise de l'Esthonie, elle réussit enfin à se lier économiquement avec la Finlande et si elle s'assure la quantité suffisante, du côté de la Pologne, le hareng, le naphte et le sel, l'union des trois Etats figurera dignement dans l'économie universelle, elle aura sa place indépendante et c'est sans avoir à craindre d'être broyée entre le capitalisme et le communisme ou bien de devoir se plier aux exigences soit de l'un, soit de l'autre, qu'elle pourra remplir la tâche qui lui revient d'intermédiaire entre l'Est et l'Ouest.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

L'ÉTABLISSEMENT DU PLAN DU FUTUR RÉSEAU DES CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

On sait qu'après la guerre le royaume des Serbes, Croates et Slovènes a dû fournir un effort considérable, et dans les conditions les plus difficiles, pour réparer ses lignes de chemins de fer détruites par les troupes d'occupation en Serbie ainsi que tout son matériel roulant.

En fait, du mois de novembre 1918 jusqu'au mois d'août 1921, un réseau de 1.600 kilomètres a été rétabli et toutes les lignes mises en exploitation.

En plus, les lignes de chemins de fer dans les nouvelles régions libérées n'étaient pas détruites, mais se trouvaient dans un état lamentable et le matériel roulant hérité de l'ancienne monarchie austro-hongroise n'était pas dans une situation plus favorable.

Depuis la date de l'union nationale jusqu'à la fin de 1925, l'Etat a dépensé 651 millions de dinars pour l'amélioration des communications sur les lignes déjà existantes.

Au cours des sept dernières années, il a été construit, au total, 707 kilomètres de lignes nouvelles, dont 513 kilomètres de lignes à voie normale, 190 kilomètres de voie de 0,60 m. Ces travaux ont coûté à l'Etat 615 millions de dinars, laquelle somme est répartie de la manière suivante :

Lignes		millions de dinars
Grachatz-Kuiin	nouv. ligne	141.4
Ourjitzé-Vardichté	—	218.0
Vélès-Ortip	—	81.8
Titel-Orlovat	—	64.0

Ljoutomir-Ormoj	—	17.8
Boljevatz-Prokoupljé	—	25.7
Gornji-Milanovatz-Ougrinovtzi	—	28.9
Vrhovine-Gracharz	—	19.1
Chtip-Kotchané	—	12.9
Paratchin-Stalatch	—	5.8
Bossanska Ratcha-Ongljénik .	—	4.1
Padmodie-Stronga	—	4.7
Topchider-Mala Krsna	(achèvement)	135.5
Mala Krsna-Pojarevatz	—	14.5
Nich-Knjagévatz	—	34.5
Bossanska Kroupa-Bihatch ..	—	40.4

Actuellement, la longueur totale du réseau des chemins de fer dans le royaume serbe-croate-slovène mesure 10.307 kilomètres, c'est-à-dire 1 kilom. de voie ferrée pour une superficie de 53.675 kilomètres carrés. La Croatie-Slavonie et la Slovénie comptent 1 kilom. de lignes pour 12.985 km², la Bosnie, 1 kilom. de lignes pour 32.745 kilom², et la Serbie 1 kilom. de lignes pour 47.714 kilom². Ceci laisse voir que le développement du réseau des chemins de fer dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes laisse beaucoup à désirer.

Il existe, pour le moment, un obstacle qui empêche d'organiser rationnellement les communications sur le réseau existant. En effet, le pays n'a pas un réseau organique, ne possède pas un ensemble, mais seulement des parties diverses.

Le royaume serbe-croate-slovène a hérité de l'ancienne Autriche-Hongrie cinq systèmes ferroviaires différents, avec trois écartements de rails différents. Ces systèmes ne possèdent pas des liens solides et ils sont orientés dans un sens opposé à celui que réclament les besoins actuels. La ligne Belgrade-Indjiya, par exemple, qui relie le réseau à voie normale des nouvelles régions avec celui de la Serbie du Nord et du Sud, représente un défilé où les communications sont constamment embouteillées.

Ainsi, la question de la construction d'une ligne à grand rendement : Zidani Most-Zagreb-Belgrade-Skopljé est d'une importance capitale.

Le plan futur du réseau ferroviaire devra résoudre plusieurs problèmes difficiles, notamment :

1° La reconstruction des systèmes ferroviaires existant afin d'obtenir des liaisons commodes et une orientation dictée par la situation actuelle. La question de l'artère Zidani Most-Skopljé entre dans cette partie du plan ;

2° Les liaisons directes de tout le pays avec la Mer Adriatique, liaisons connues sous le nom « de lignes de chemins de fer adriatiques » ;

3° La fixation de la position et du rôle du réseau à voie étroite de 2.530 kilomètres, interposé entre la côte adriatique et le réseau de lignes à voie normale dans le bassin de la Save et du Danube, par le plan du réseau de l'Etat.

Avant de prendre une décision définitive sur la question de l'établissement du plan du futur réseau des chemins de fer de l'Etat, le ministre des communications a tenu tout d'abord à entendre l'opinion impartiale des milieux économiques et techniques du pays. Ce plan fixe, par ordre d'importance, les travaux à exécuter ainsi que les principes et les prescriptions d'ordre pratique qui doivent être observés.

Lorsque l'élaboration de ce plan sera achevée, après que toutes les compétences auront collaboré, il sera soumis à l'examen du Parlement, afin de devenir loi.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

DE MARSEILLE A GRENADE

Nous avons parlé déjà du voyage d'essais accompli, en juillet dernier, par le « Mariette Pacha », le magnifique paquebot que les Messageries ont placé sur la ligne d'Egypte-Syrie, où il remporte, comme son aîné le « Champollion », le succès que lui assuraient d'avance le confort et le luxe de ses installations, comme aussi la beauté de sa décoration intérieure.

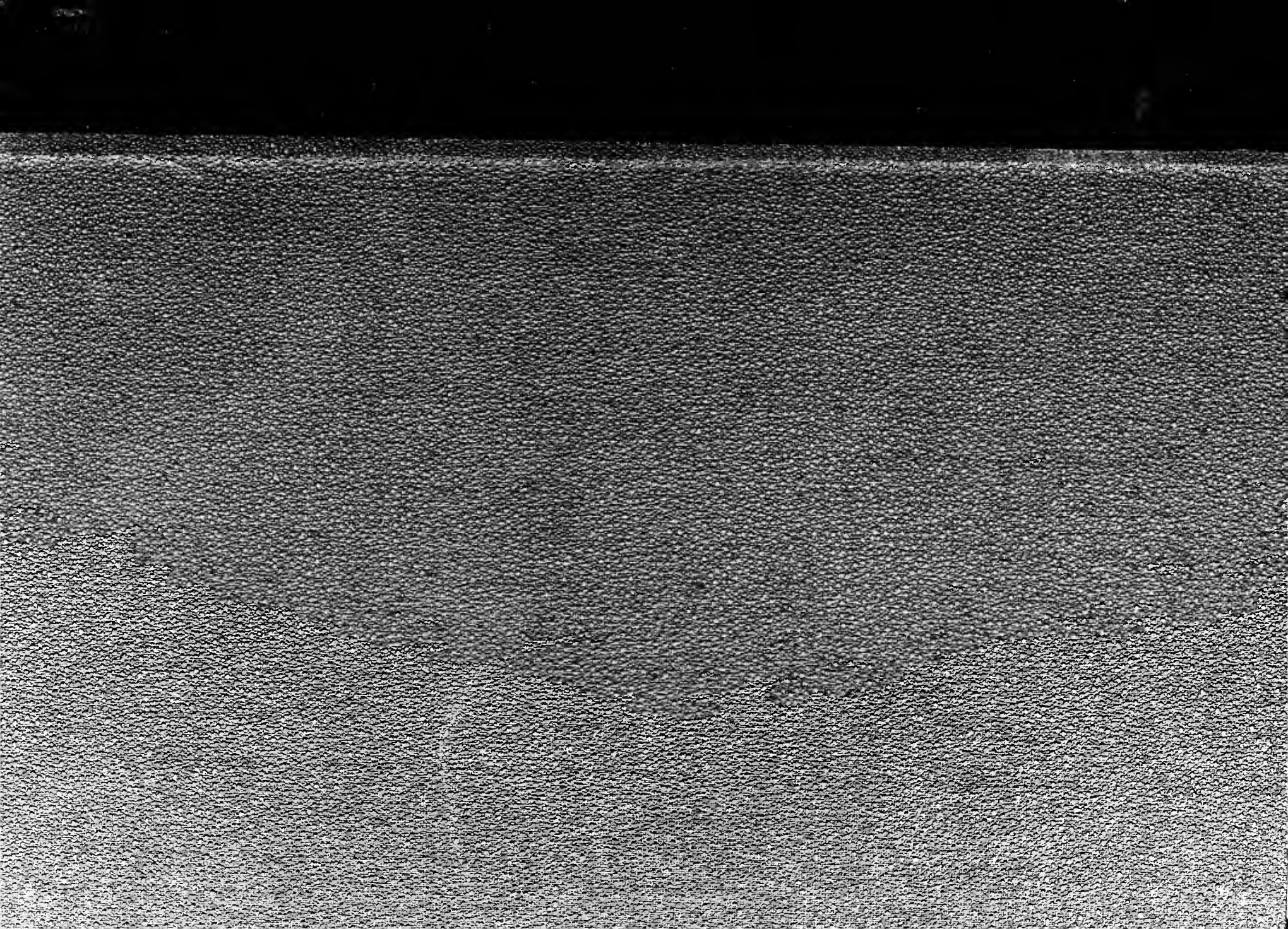
Nombreux sont les invités à ce voyage qui ont donné, de leur vie à bord pendant ces quelques jours d'enchantement, des comptes rendus enthousiastes. Nous avons dit, en d'autres circonstances, à quel point la littérature contemporaine se trouvait renouvelée par l'introduction dans le roman du récit de croisières et comment, indirectement, les progrès de la navigation commerciale ont donné au paquebot un rôle littéraire jadis réservé au seul vaisseau de guerre. Un nouvel exemple vient de nous en être donné, après le dernier livre de Roland Dorgelès, par une courte plaquette, fort élégamment présentée, publiée par M. Claude Laforêt, chez le libraire Arnette.

Sous le titre modeste « De Marseille à Grenade », M. Laforêt a écrit une relation de voyage d'une belle forme classique, dans laquelle tous les invités de M. le Président Georges Philippar, retrouveront, fidèlement traduites, les plus précieuses de leurs émotions. D'autres écrivains, par la suite, reprendront sans doute les descriptions des côtes d'Espagne, des Baléares, de Malaga et de Grenade qu'ils visitèrent sous l'égide des Messageries Maritimes, mais nul ne pourra mieux évoquer l'émerveillement d'un « bourgeois de Paris » du XX^e^ siècle, habitué, cependant, à tous les raffinements de l'art et de la science, lorsqu'il est mis en présence des prodiges réalisés à bord d'un paquebot moderne et livré à l'incomparable béatitude que procure le séjour en mer.

C'est, parmi tant d'autres initiatives prises par les Messageries Maritimes, une entreprise fort utile que d'avoir livré à la critique de l'élite le paquebot, chef-d'œuvre, fruit de tant d'efforts. Le jugement écrit de ces hommes de haute intelligence, entraînés à spéculer sur des idées générales et doués d'une sensibilité qu'a raffinée le commerce de l'Art sous toutes ses formes, constitue, en effet, un critérium d'une influence considérable dont les effets n'ont pas manqué de se faire sentir. Notre esprit est occupé de tant d'objets que si la parole ou le livre d'hommes éminents ne nous tire de notre torpeur, nous négligeons de constater les progrès éclatants que font autour de nous l'industrie aidée par l'art et les sciences. Remercions donc M. Laforêt de nous avoir fait si utilement comprendre que le « Mariette Pacha » n'est pas seulement un beau navire entre d'autres, mais bien l'œuvre rare qui, dans nos annales maritimes, a marqué un progrès décisif.

Le Gérant : M. Hedan.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

OCT 1 1929